


UNIVERSITEITSBIBLIOT
90000018064



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE,



CONTENANT

La Nécrologie des hommes célèbres de tous les pays; des articles consacrée à l'histoire générale des peuples, aux batailles mémo rables, aux grands évènemens politiques, etc., etc., etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours;

PAR

UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES, DE PROFESSEURS ET DE BIBLIOGRAPHES.

Tome quatrième.

Septième et huitième Livraisons.

MERL — RASO.

NOTA.

Cet ouvrage n'a aucun rapport avec la Biographie-Michaud. Voyez l'avis placé sur la présente couverture.

PARIS,

FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 39.

1833.

Imprimerie de LACHEVARDIERE, rue du Colombier, n° 30.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

EN SIX VOLUMES.

TOME QUATRIEME.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER N° 30.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

CONTENANT

LA NÉCROLOGIE DES HOMMES CÉLÈBRES DE TOUS LES PAYS,
DES ARTICLES CONSACRÉS
A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES,
AUX BATAILLES MÉMORABLES,
AUX GRANDS ÉVÈNEMENS POLITIQUES, ETC., ETC.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,
DE PROFESSEURS ET DE BIBLIOGRAPHES.

TOME QUATRIEME.

MERO — RAPP.

PARIS,
FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, Nº 39.
M DCCC XXXIII.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

MERLINOT (N.), député de l'Ain à la convent. nation, y vota la m. du roi sans appel et sans sursis. L'année suiv. il fut envoyé en mission dans son dép. avec Amar, à la violence duquel il s'associa ; et pour regagner de la popularité, il proposa à l'assemblée quelques mesures de justice. Successivem. membre, puis secrét. du conseil des anciens, il passa en 1798 à celui des cinq-cents, en fut exclus après le 18 brumaire, et retourna dans son dép., où il m. en 1805.

MERLO (Jacques). V. Horstius.

MERMET (Claude), poète franç., né vers 1550 à St-Rambert, dans le Bugei (états de Savoie), mort postérieurement à 1601, a laissé : *la Pratique de l'orthographe françoise*, etc., en vers, Lyon, 1583, in-16; *la Trag. de Sophonisbe*, ib., 1584, in-8, très-rare ; *le Temps passé, œuvre poétiq., sententieuse et morale*, ib., 1585, in-8; ib., 1601 ; *la Boutique des usuriers*, etc., en vers, Paris, 1575, in-8.

MERMET V. Bollioud.

MEROBAUDES Ier, commandant de la garde de l'emp. Valentinien Ier, fit associer Valentinien II à Gratien, perdit par ses intrigues le gén. Théodose, fils de l'emp. de ce nom, devint consul en 377 et 383, et conserva toute sa faveur sous Théodose, quoique resté fidèle à Gratien. Il m. à Lyon peu de temps après lui, vict. de la perfidie d'Andragathius. On l'a présumé le même que Mellobaudès, roi des Francs. — Mérobaudès II, duc d'Egypte vers 384, était probablem. son fils. — Mérobaudès III, guerrier, sav. et poète, à qui fut érigée à Rome, le 3 août 435, une statue qu'on a découverte en mars 1813, fut le gendre et le successeur du patrice Asturius dans le commandement de l'Espagne, où il soumit quelques peuplades rebelles.

MEROLLA (Jérôme), missionn. capucin, né à Sorrento (roy. de Naples), prêcha 6 ans l'Evangile aux nègres du Congo et du Cacongo, et rédigea en ital. la relat. de ses voyages, qui parut pour la prem. fois, trad. en angl., dans le t. Ier de la collect. de Churchill. On la trouve, insérée par extrait, dans l'*Histoire générale des voyages*.

MEROUAN. V. Merwan.

MEROUJAN, prince arménien, dynaste des Ardzrouniens, refusa, seul avec Vahan, prince des Mamigonians, de se soumettre à Arsace II, après qu'il eut ressaisi le pouv. souver., offrit ses services à Schahpour II, roi de Perse, abandonna le christianisme pour la doctrine de Zoroastre, et prit part à plus. expédit. contre sa patrie, signalant toujours son passage par la plus affreuse dévastation. Arsace étant m. captif de Schahpour (370 de J.-C.), Méroujan, à qui était promis le trône d'Arménie, s'empara du royaume et y recommença ses ravages. Mais l'emp. Valens prit sous sa protection le jeune Bab, fils d'Arsace ; et le cruel usurpateur, vaincu par une armée romaine, se retira en Perse, où il ne cessa de méditer des projets de vengeance contre son pays. Enfin, dans une nouvelle expédition qu'il fit sous le règne et pend. la minorité d'Arsace III, il fut vaincu par Manuel, prince des Mamigonians, et tué dans sa fuite par Sahag, prince des Pagratides.

MÉROVÉE, le 3e de nos rois, chef de la race des *Mérovingiens*, était le 2e fils de Clodion-le-Chevelu : sa naissance doit être placée vers l'an 411. Envoyé à Rome par son père (vers 432) pour cimenter la paix conclue par les Francs, il reçut l'accueil le plus flatteur de Valentinien III, et demeura l'ami des Romains, quoiqu'il paraisse bien probable qu'Attila ait fait entrer dans une ligue contre eux Clodion et son fils aîné. L'ancienne Chroniq. de St Denis donne à Mérovée 18 ans de règne, ce qui fait supposer qu'il prit le titre de roi en 440, du vivant de son père. Clodion mourut en 448. Son fils aîné était m. avant lui, laissant trois enfans, dont la tutelle fut confiée à leur oncle. Mais, craignant l'ambit. de ce tuteur, leur mère mit les trois jeunes pupilles sous la protection d'Attila. Aétius et Mérovée marchèrent contre ce barbare et lui livrèrent une bataille sanglante en 451, dans la plaine de Méry-sur-Seine, à 6 lieues au-dessous de Troyes. Ils eurent l'avantage; et le prince franc se vit affermi sur le trône, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 558. Il avait régné dix ans après son père, et laissait un fils, qui lui succéda sous le nom de Childéric.

MÉROVÉE, 2e fils du roi Chilpéric Ier et de la princesse Audouaire, fut chargé par son père, en 576, de s'emparer du Poitou; mais, négligeant ces ordres, il alla épouser à Rouen sa tante Brunehaut, qu'il aimait passionnément. Pour le punir de cette union, et surtout de la révolte des seigneurs austrasiens en faveur du fils de Brunehaut, dont il le croyait l'instigat, Chilpéric enferma Mérovée dans le monastère d'Anisole, aujourd'hui St-Calais, dioc. du Mans, où il le força de recevoir les ordres sacrés. Le jeune captif parvint à s'échapper, erra quelq. temps dans différentes provinces, et périt en 577, assassiné par un émissaire de Frédégonde.

MERRET (Christophe), médec. et natural., né à Winchcombe, dans le comté de Glocester, en 1614, mort à Londres en 1695, était membre du collége des médec. et de la société royale. On a de lui, en anglais : *Recueil de pièces relatives au collége des médec.*, 1660, in-4; le *Caractère du parfait méd.*, *Coup d'œil sur les fraudes que commettent les apothicaires*, 1669, in-4; et plusieurs articles dans les *Transact. philosophiq.* Il a pub en outre : *Pinax*

rerum naturalium britannicarum, continens vegetabilia, animalia et fossilia in hâc insulâ reperta, Londres, 1667, in-8.

MERRICK (Jacq.), aut. angl. né en 1720, m. à Reading en 1769, doit être compté au nombre des enfans précoces. On a de lui: *le Messie*, essai de poésie sacrée (*Messiah, a divine essay*), Reading, 1734; une *Trad. de Tryphiodore*, Oxford, 1739, *Prières pour les temps de tremblement de terre et d'inondat.*, Londres, 1756; *Poëmes sur des sujets sacrés*, 1763, in-4; *Psaumes trad. ou paraphrasés*, Reading, 1765, in-4.

MERRY ou MEDERIC (St), en lat. *Medericus*, né près d'Autun au 7e S., entra de bonne heure dans l'ordre de St-Benoît, y fut élevé à la charge d'abbé malgré ses modestes refus; et craignant que le don des miracles, dont Dieu l'avait honoré, ne lui enlevât l'humilité, il quitta son couvent, où le rappelèrent ensuite les instances de ses religieux et des autres fidèles. Enfin, dans sa vieillesse, il voulut visiter le tombeau de St Denis; mais, surpris à Paris par une maladie, et ne pouvant aller plus loin, il s'arrêta dans une caverne près la chapelle de St-Pierre et y mourut. Une des paroisses de Paris est sous l'invocation de St Merry.

MERRY (Robert), poète anglais, né en 1775 à Londres, occupa quelque temps une charge dans les gardes, puis épousa l'actrice miss Brunton, avec laquelle il passa en Amérique, où il mourut en 1798. Outre div. opusc. poétiques fournis aux journaux de Londres, et qu'il signait *della Crusca*, il a donné entre autres pièces dramatiques, la *Vengeance ambitieuse; Lorenzo; Fénelon*, etc.

MERSAN (N.), homme de lettres, anc. membre du conseil des cinq-cents, subit la déportation au 18 fructidor, comme soupçonné d'être l'agent de Louis XVIII et son intermédiaire avec Lemerer à la société de Clichy; il fut plus tard rappelé par arrêté des consuls, et m. à Paris le 20 janv. 1818 à env. 52 ans. Outre des art. fournis à la *Biogr. univ.*, et d'autres insér. dans div. journ., on a de lui: *Pensées de Nicole, de Port-Royal, précéd. d'une introd. et d'une notice*, Paris, 1806, in-18, édit. stéréot.; réimp. en 1811; *Pensées de Balzac, précéd. d'observations sur cet écrivain et sur le siècle où il a vécu*, ib., 1807, in-12.—Il ne faut pas le confondre avec Ch.-F.-M. Mersan, traduct., suivant Erch, de l'ouv. de Quevedo intit. *Vie du Chercheur*, Lyon, 1793, 2 vol. in-8, ni avec M. Du Mersan, l'un de nos plus féconds auteurs dramatiques.

MERSENNE (Marin), sav. religieux de l'ordre des minimes, né au bourg d'Oizé, dans le Maine, en 1588, mort à Paris en 1648, a mérité d'avoir un rang parmi les géomètres du 17e S., moins par ses propres travaux que par son rôle de correspondant et d'interméd. entre les principaux savans de l'Europe: c'est à lui qu'ils communiquaient leurs doutes pour être proposés, par son moyen, à ceux dont on en attendait les solutions. Doué d'un caractère doux et d'un esprit conciliateur, il voyait avec peine la république des lettres troublée par des discussions qui dégénéraient trop souvent en querelles, et faisait tous ses efforts pour y mettre un terme. Il avait été le condisciple de Descartes au collége de La Flèche, et demeura, jusqu'à sa mort, le partisan le plus déclaré de ce grand homme, dont il ne cessa de propager la doctrine. Ses écrits peuvent intéresser à la fois le théologien, le philosophe, le géomètre et le musicien. Les princip. sont: *Quæstiones celeberrimæ in Genesim, cum accuratâ textûs explicatione*, etc., Paris, 1623, in-fol.; *l'Impiété des déistes et des plus subtils libertins découv. et réfut. par raisons de théologie et de philosophie*, ibid., 1624, 2 vol. in-8, *Questions théologiq., physiq., morales et mathématiq.*, etc., ibid., 1634, 2 vol. in-8; les *Méchaniq. de Galilée*, trad. de l'italien, ibid., 1634, in-8; *Harmonie universelle, contenant la théorie et la pratique de la musique*, etc., ibid., 1636, in-fol.; la *Vérité des sciences contre les Sceptiques et les Pyrrhoniens*, ibid., 1638, in-12; *Cogitata physico-mathematica*, ibid., 1644, in-4; *Universæ geometriæ mixtæque mathemat. Synopsis*, ib.; 1644, in-4; *Novæ observationes physico-mathemat., quibus accessit Aristarchus Samius, de mundi systemate*, ib., 1647, in-4. Sa *Vie* a été écrite par le P. Hilarion de Coste, minime, Paris, 1649, in-8; et son *Eloge* par M. Poté, Le Mans, 1816, in-8. V. aussi la *Vie de Descartes* par Baillet.

MERTON (Walter de), prélat angl. et homme d'état, m. en 1277, év. de Rochester, s'est immortalisé par la fondat. du collége qui porte encore son nom et qui est un des plus fameux de l'Angleterre.

MERTZ (Nic.-Balthas.), médecin allemand du 16e S., memb. de l'acad. des Curieux de la Nature, est auteur d'un traité intitulé: *Œnopolium polypharmacum*, 1652, in-4.

MERULA (George), l'un des restaurateurs des bonnes études en Italie, né vers 1424 à Alexandrie-de-la-Paille, petite ville du Milanais, m. en 1494 à Milan, où il était venu se fixer définitivement en 1482, sur l'invitation du duc Louis Sforce, qui le chargea d'écrire l'histoire de cette ville, a rendu de très-grands services aux lettres par ses correct. et ses publicat. des anciens aut. On lui doit la prem. édit. des *Epigrammes* de Martial, Venise, 1470-72, gr. in-4; des *Rei rusticæ Scriptores*, ibid., 1472; Reggio, 1482, in-fol., et des *Comédies* de Plaute, ibid., même année, même format. Ne pouvant énumérer les autres édit. qu'il a données, non plus que ses traduct., ses comment. ou ses remarq. sur divers aut., nous nous contenterons de citer ses ouvrages: *Bellum Scodrense*, Venise, 1474, in-4; *In Philelphum epistolæ duæ*, ibid., 1480, in-4 (ce sont des invectives contre Philelphe, son ancien maître, qui avait osé critiquer dans le livre précéd. le mot *Turcas* employé au lieu de *Turcos*, lequel semblait préférable au vieux philologue); *Antiquitatis Vicecomitum lib. X*, in-fol., sans date, mais probablem. de 1499 à 1512; Milan, 1529, in-fol.; réimpr. par Rob. Estienne, sous ce titre: *De gestis ducum mediolanensium*, Paris, 1549, in-4. *V.* sur Mérula les *Dissert. vossiane* d'Apost. Zeno, t. II.

MERULA (Paul), historien, né à Dordrecht en 1558, m. à Rostock en 1607, remplit la chaire d'hist. et la place de bibliothéc. à l'univ. de Leyde, après avoir visité les princip. acad. d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Angleterre. On trouve la liste de ses ouvr. dans les *Mém.* de Nicéron, t. XXVI. Les princip. sont: *Cosmograph. generalis libri tres; Item geograph. particularis libri IV*, Amsterdam, 1605, in-4; ibid., 1621, in-fol.; ibid., 1636, 6 vol. in-12; *Tydtresor*, etc., c.-à-d. *Histoire ecclésiast. et politiq.*, depuis la naissance de J.-C., etc., Leyde, 1627, in-fol.; *De maribus dissertatio*, ibid., 1633, in-8; *Opera varia posthuma*, ibid., 1684, in-4.

MERVEILLE, voyag. franç., fut chargé par une comp. de négoc. de St-Malo, en 1708, d'aller avec deux navires à Moka, pour y faire le commerce. Ce voyage, pendant lequel il sut faire respecter le nom franç. et obtenir du gouvernem. de Moka un traité avantageux, engagea la comp. à entreprendre une seconde expédit., dont toutefois Merveille ne fit point partie. Il s'était contenté d'insérer dans le *Mercure de Trévoux* un extrait de la relat. de son voyage; mais c'est sur ses renseignem. que La Roque composa le *Voyage de l'Arabie-Heureuse*, etc., Paris et Amsterdam, 1716, in-12, fig.

MERVEILLEUX (David-Franç. de), ingénieur suisse au service de Hollande, m. en 1712, a donné une *Introd. à la géogr. univ.*, 1694, in-8, et une *Carte de la souv. de Neuchâtel* (sa patrie).—David-François de Merveilleux, son neveu, m. en 1740 cons. et interprète du roi de France, est regardé par quelq. biogr. comme aut. des *Amusem. des bains de Bade*, Londres, 1739, in-12, et des *Réflex. critiq. sur l'entretien des treize Cantons*, 1739, in-12.

MERVESIN (Jos.), litt. peu connu, de l'ordre non réf. de Cluni, m. en 1721, à Apt (Provence), sa patrie, victime de son dévouem. pour des pestiférés, a laissé : *Hist. de la poésie franç.*, Paris, 1706, in-12; *Hist. du marq. de St-André-Montbrun*, ibid., 1698, in-12; beauc. de poésies MSs. et le canevas d'une hist. de la rhétorique franç.

MERVILLE (Michel Guyot de), aut. dramatique, né à Versailles en 1696, se trompa d'abord sur le genre de son talent, et composa trois tragédies qui furent refusées. Plus tard il donna plus. comédies qui furent bien accueillies, entre autres le *Consentement forcé*. Pendant un séjour qu'il fit sur les bords du lac de Genève, désespéré d'avoir attaché à son malheureux sort une femme qu'il adorait, et dont il avait eu une fille, il régla toutes ses affaires, chargea un ami d'acquitter ses dettes, et, selon toute apparence, se précipita dans le lac : son corps fut trouvé près de la ville d'Évian. Ses *OEuvres de Théâtre* ont été pub. à Paris, 1766, 4 vol. in-12. *Le Consentement forcé* est la seule de ses pièces qui soit restée à la scène, où on la revoit toujours avec plaisir. On a en outre de lui : *Hist. littér. de l'Europe pendant l'année 1726*, La Haye, 6 vol. in-12; *Voyage histor. d'Italie*, ib., 1720, 2 vol. in-12; et en MSs.: une *Critique des œuvres de Voltaire*, 4 vol.; *l'Esprit d'Horace* et *les Veillées de Vénus*. V. la *notice* de M. Petitot sur Guyot de Merville, au devant du *Consentement forcé*, dans le t. 21 du *Repertoire du Théâtre-Français*.—Jean-Nic. Merville, jésuite, né en 1714, m. vers 1790, a donné : *Leçons de mathém. à l'usage des collèges*, 1761, in-8.

MERWAN Ier, 9e success. de Mahomet, et 4e khâlyfe de la race des Ommayades, surnommé *Ibn Tarid* (fils du banni), parce que son père avait été exilé par le prophète, fut d'abord secrét. du khâlyfe Othman, dont sa perfidie causa la m. Après avoir tenu une conduite équivoque sous les règnes d'Aly, de Moawyah et de Yezid, il se retira en Syrie pour se soustraire aux ordres sanguinaires d'Abdallah, proclamé khâlyfe à la Mekke, et fut lui-même élevé au khâlyfat l'an 64 de l'hég. (684). Il remporta une victoire décisive sur un des chefs du parti de son compétit., fut reconnu sans opposition dans toute la Syrie, n'éprouva non plus aucune résistance en Egypte, et opposa avec succès aux mécontens, en Mésopotamie, le fameux Obeid-Allah. Cependant Merwan, qui avait juré de garder le khâlyfat comme un dépôt jusqu'à la majorité de Khaled, fils et frère des deux dern. khâlyfes, venait de désigner son fils Abdel Melek pour son successeur. Khaled fut vengé par sa mère, qui, devenue la femme du khâlyfe, l'étouffa pendant son sommeil l'an 65 (685). Merwan était âgé de 63 ans, et avait régné environ 10 mois.

MERWAN II (Abou Abdel-Melek), 14e et dernier khâlyfe ommyade, et petit-fils du précéd., fut d'abord gouv. de l'Arménie. Il prit les armes contre le khâlyfe Yezid III, l'an 126 de l'hégire (744 de J.-C.), pour venger la m. de Walid II, se laissa apaiser par des concessions avantageuses, mais refusa plus tard de reconnaître Ibrahim, frère et success. d'Yezid. Sous prétexte de défendre les droits au khâlyfat des fils de Walid, prisonniers à Damas, il s'avança contre cette ville, battit les troupes d'Ibrahim, et, apprenant que ses jeunes protégés venaient d'être assassinés, se fit proclamer lui-même khâlyfe et alla établir le siége de son empire à Harran en Mésopotamie. Il y reçut les soumissions d'Ibrahim et de ses autres ennemis; mais bientôt il fut obligé d'aller soumettre Emesse, Damas, et plusieurs places de la Palestine, et combattre son cousin Soleïman. Ce prince fut vaincu; et Abdallah, fils d'Omar II, qui osa prétendre au khâlyfat, n'eut pas un meilleur sort. Merwan, par ces triomphes sur les chefs de sa famille, affaiblissait ses propres forces, et préparait l'élévation des Abbassides. En effet, ceux-ci levèrent l'étendard de la révolte en 128 (746); et Abou'l Abbas, marchant de succès en succès, vint se faire proclamer khâlyfe dans la grande mosquée de Koufah, l'an 132 (749). Enfin une bataille décisive fut livrée entre les deux maisons rivales, presque sur le même terrain où Alexandre avait remporté la victoire d'Arbelles. Merwan fut vaincu, se retira, toujours poursuivi, dans la Moyenne-Egypte, et fut tué dans une église chrétienne l'an 132 (750), à l'âge de 62 ans, après en avoir régné près de 6. La domination de Ommyades en Orient avait duré 92 ans, depuis Moawyah.

MÉRY (Jean), anatomiste français, né à Vatan en 1645, m. en 1722, prem. chirurg. de l'Hôtel-Dieu, avait été successivement chir. de la reine, des Invalides et du duc de Bourgogne, encore enfant. En 1684 il avait été chargé de porter les secours de son art à la reine de Portugal; mais il ne put arriver av. la m. de cette princesse. A son retour il fut reçu à l'académie des sciences. On cite de lui : *Description exacte de l'oreille de l'homme*, Paris, 1677, 1687, in-12; *Observ. sur la manière de tailler dans les deux sexes pour l'extraction de la pierre, pratiquée par le frère Jacques*, ibid., 1700, in-12; *Nouveau système de la circulation du sang par le trou ovale, dans le fœtus humain, avec les réponses aux objections de Duverney, Tauvry, Verheyen*, etc., ib., 1700, in-12; *Problèmes de Physique*, ib., 1711, in-4; et un grand nomb. de *dissert.* intéressantes dans les *Mémoires* de l'acad. des sciences. — François Méry, son fils, m. à Paris en 1760, avec la réputation d'un praticien habile, n'a fait imp. que quelques thèses et *Oratio quâ quid sit medicina docentur philiatri*, 1744, in-4. — V. Merry.

MÉRY (dom Franç.), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Vierzon en Berri, m. à la fleur de son âge en 1723, avait été bibliothéc. du monastère de Bonne-Nouvelle d'Orléans. Il acheva en cette qualité le catalogue commencé par son prédécesseur, dom Billouet, y joignit un bel éloge de Guill. Prousteau, donataire et fondateur de cette bibliothèque, et pub. le tout sous le titre de *Bibliotheca Proustelliana*, Orléans, 1721, in-4; Paris, 1777, in-8. On a encore de lui une *discussion* critique et théologique des *remarques* de l'abbé Laurent-Josse Leclerc sur le Moréri de 1718; il la pub. en 1720, in-12, 96 pages.

MERZ (Louis), jésuite et controversiste aussi intolérant que fécond, né à Donsdorf, petite ville de la Souabe, en 1727, mort à Augsbourg en 1792, troubla la paix de cette dernière cité par la licence avec laquelle il attaqua, même en chaire, les membres les plus distingués de la communion luthérienne, et se fit destituer par l'évêque des fonctions de prédicat. de l'église cathédrale. Il a laissé un gr. nomb. d'ouv., tous écrits en allem. : ce sont des *sermons*, des *discours de controverse*, des *Livres ascétiques* et des *pamphlets* auxquels il donnait les noms de ses adversaires, Less, Büsching, etc. — Merz (Phil.-Paul), théol. d'Augsbourg, fut converti à la relig. catholiq. en 1724, reçut les ordres, et m. en 1754. Le plus estimé de ses ouv. est son *Thesaurus biblicus*, Augsbourg, 1733-38, 2 vol. in-4; ib., 1751, 1791; Venise, 1758, in-4; nouv. édit., Paris, Belin-Mandar, 1825, 2 vol. in-8. — Merz ou Mærz (Ange), bénédict. de l'abbaye de Scheyren ou Scheurn, né à Schlechdorf, dans la Haute-Bavière en 1731, a laissé, entre autres ouv., une lettre latine *de Oraculis paganorum*, et trois opuscules en allem. sur la magie, 1766-67, à l'occasion des guérisons opérées par Gassner à la même époque.

MERZ (Jacques), peint. de portraits et grav., né en 1783 d'un paysan du village de Besch, canton de Zurich, mort à Vienne en 1807, a laissé,

malgré la courte durée de sa vie, un gr. nomb. de tableaux et de portraits, conservés pour la plupart par son bienfaiteur, le past. Veith, qui a pub. une *Notice* sur sa vie en allem., Tubingue, 1810, in-8.

MESA (Christophe de), poète espagnol, né en 1540 à Zafra en Estremadure, entra dans les ordres ecclésiast., et se rendit ensuite à Rome, où il vécut pendant 5 ans dans la plus grande intimité avec le Tasse. Les 3 poèmes épiques qu'il a laissés n'en sont pas moins médiocres : *las Navas de Tolosa*, Madrid, 1580 ; *la Restauration de l'Espagne ; le Patron de l'Espagne*. Cependant ses poésies lyriques ont eu quelque réputation, et ses trad. de l'*Enéide*, des *Géorgiques* et des *Bucoliques*, sont estimées.

MÉSANGE (Matthieu), de Vernon, garde de la bibliothèque de St-Germain-des-Prés, mort à Paris en 1758, à l'âge de 65 ans, a laissé : *Traité de la charpenterie en bois*, 1753, 2 v. in-8 ; *Calculs tout faits*, in-12 (cet ouv. est plus ample et les opérations à faire y sont plus courtes, plus faciles que dans les comptes faits de Barême).

MESCHINOT (Jean), écuyer, sieur de Mortières, né à Nantes en Bretagne, fut mait.-d'hôtel du duc François II et de sa fille Anne, qui épousa Charles VIII. On a de lui des poésies sous ce titre : *Lunettes des Princes*, Nantes, Est. Larcher, 1493, petit in-4 goth. ; réimp. avec addit. et plus. *Ballades*, Paris, 1495, 1499, 1528, in-8 ; ib., 1539, in-16. *V.* le t. 2, p. 479 du *Manuel du Libraire*.

MESENGUY (Franç.-Phil.), prof., né à Beauvais en 1677, m. à St-Germain-en-Laye en 1763, occupa div. emplois au collége dit de Beauvais, à Paris, et s'opposa plus vivement que personne, en 1739, à la révocation de l'appel par la faculté des arts. Ses écrits, la plupart dictés par le plus ardent jansénisme, firent beaucoup de bruit. On cite de lui : *Idée de la vie et de l'esprit de M. N. Choart de Buzanval, évêque de Beauvais*, avec un *Abrégé de la Vie de M. Hermant*, Paris, 1717, in-12 ; *Abrégé de l'Hist. et de la Morale de l'Ancien Testament*, etc., ib., 1728, in-12 ; réimp. chez Delalain en 1824 ; *les Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, etc., ibid., réimpr. en 1826 chez Grapelet, 2 vol. in-12 ; *Abrégé de l'Hist. de l'Anc. Testam., avec des éclaircissem. et des réflexions*, ibid., 1735-1753, 10 vol. in-12 ; *Exposition de la doctrine chrét.*, 1744, 6 vol. in-12 ; 1754, 4 vol. in-12 (condamnée par un bref de Clément XIII, en 1761), etc. Lequeux a pub. un *Mémoire abrégé sur la vie et les ouvrages de Mésenguy*, 1763.

MESIH-PACHA. V. Misha-Paléologue.

MESIHI, poète turk, contemp. de Soliman Ier, était un des sept poètes dont on voyait les noms écrits en caractères d'or, et suspendus au temple de la Mekke. La bibliothèque du Vatican conserve les œuvres de ces hommes de génie parmi les MSs. de Pietro della Valle. Abdul-Cufti, dans son livre int. *Teskiret-Oschoara*, parle de 300 poètes turks qui ont brillé depuis l'an de l'hég. 761 (1359 de J.-C.) jusqu'au 16e S., et cite Mesihi parmi les plus ingénieux et les plus élégans.

MESLAY. V. Rouillé.

MESLÉ (Jean), av. au parlem. de Paris, mort dans cette ville en 1756, à l'âge de 75 ans, est aut. d'un bon *Tr. des minorités, tutelles et curatelles*, Paris, 1752, in-4, et d'un autre *Tr. de la manière de poursuivre les crimes dans les différens tribunaux du royaume* (en société avec Claude-Joseph Prevost), Paris, 1739, 2 vol. in-4.

MESLIER (Jean), curé d'Estrepigny en Champagne, né en 1678 au village de Mazerni, dans le Rhételois, m. en 1733, s'est rendu céléb. par son abjuration des principes et des dogmes religieux qu'il avait enseignés toute sa vie. On trouva chez lui, après sa m., 3 copies d'un gros MS., entièrem. de sa main, et qu'il avait intit. *mon Testament* ; c'est de la 1re part. de ce MS. que Voltaire a extrait l'ouv. pub. sous le titre de *Testament de J. Meslier*, et réimpr. sous celui d'*Extrait des sentimens de J. Meslier*, dans l'*Evangile de la Raison*, 1768, in-24. Malgré cette apostasie posthume, Meslier, qu'on a présenté à tort comme un homme orgueilleux et misanthrope, respecta tant qu'il vécut la croyance de ses paroissiens, et légua le peu qu'il possédait aux pauvres de son église, dont il avait toujours été l'ami et le bienfaiteur. Naigeon a ins. un précis du Testament de Meslier dans le *Dict. de philos. anc. et moderne de l'Encycl. méthodique*, et M. Beuchot l'a, le prem., joint aux œuvres de Voltaire dans l'édit. qu'il en a donnée. L'ouv. int. *le Bon Sens*, etc., qu'on a publié sous le nom de Meslier, est du baron d'Holbach (*v.* le *Dictionnaire des Anonymes*, n° 1807).

MESME (Laurent), connu sous le faux nom de *Mathurin Neuré*, entra chez les chartreux de Bordeaux pour se soustraire à la misère plutôt que par une véritable vocation, renonça à la vie hérémit. au bout de quelq. années pour faire des éducat. particulières, obtint, sans le mériter, l'avantage d'être lié avec Gassendi, et publia, entre autres ouv. oubliés aujourd'hui, une invective contre la procession de la fête du St-Sacrement sous ce tit. : *Querela ad Gassendum de parùm christianis provincialium suorum ritibus, minimùmque sacris eorum moribus*, etc., 1645, in-4 et in-12.

MESMER (Ant.), méd. allem., fondat. de la fameuse doctrine du *magnétisme animal*, né en 1734 à Mersbourg en Souabe, révéla pour la prem. fois son existence au monde savant, en 1766, dans une thèse, dont le but était d'établir l'influence des corps célestes sur les corps animés, par l'intermédiaire d'un fluide subtil qui remplit tout l'univers. Il imagina ensuite de joindre à cette influence l'action des aimans, et se rendit à Vienne pour y exposer son système. Il y trouva un rival dans l'art de guérir avec les aimans, et se tourna alors vers le magnétisme animal ; mais en vain chercha-t-il à accréditer cet agent nouveau parmi les médecins et au sein des sociétés savantes : celles-ci dédaignèrent de lui répondre ou le traitèrent de visionnaire. Cependant il fit un miracle, s'il faut l'en croire ; il rendit en 1777 la santé et la vue à Mlle Paradis, qui attira et étonna tout Paris, 7 ans après, par la réunion singulière de la cécité la plus absolue à un gr. talent d'exécution sur le clavecin. Mesmer, désespérant d'être prophète parmi ses compatriotes, vint à Paris en 1778, et après avoir recherché vainement les suffrages de l'acad. des sciences et de la société de médecine, résolut sagement de ne plus s'adresser qu'au public. Il eut bientôt un gr. nomb. d'adeptes sortis des prem. classes de la société, et dont l'enthousiasme n'eut point de bornes. Il parvint même à s'attacher un docteur-régent de la faculté de médecine nommé Deslon, qui prit la défense de son maître devant ce corps savant ; mais une décision publique de la faculté et des dissert. particulières de ses memb. renversèrent les espérances du confiant apologiste. Telle était toutefois la célébrité de Mesmer, que le ministère du roi ouvrit avec lui des négociations pour l'engager à révéler sa doctrine. Le charlatan, indigné des offres trop mesquines du gouvernement, se retira aux eaux de Spa, et laissa la place à Deslon, qui sut, en l'absence de son maître, exploiter avec succès la crédulité parisienne. Une souscription, ouverte par d'illustres adeptes au profit de Mesmer, et dont la valeur s'éleva à plus de 340,000 liv., dut bien le consoler de la trahison de son élève. Mais les désordres nombreux qui accompagnèrent les réunions présidées par le gr. opérateur depuis son retour à Paris éveillèrent enfin l'attention du gouvernement, qui livra définitivement le maître et sa doctrine à l'examen impartial de l'acad. des sciences et de la société royale de médecine. Les conclusions de ces deux corps furent également défavorables au magnétisme animal, et reçurent une publicité extra-

ordinaire qui força Mesmer à quitter la France, non sans emporter l'argent des souscript., auxquels il ne donna même pas son secret, comme il en était convenu. Cet homme, qui avait un moment occupé l'Europe, m. ignoré dans sa ville natale en 1815. Ses ouv. sont : *de planetarum Influxu*, Vienne, 1766, in-12; *Mém. sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779, in-12; *Précis histor. des faits relatifs au magnétisme animal*, etc., Lond., 1781, in-8; *Hist. abrégée du magnétisme animal*, Paris, 1783, in-8; *Mem. de F. A. Mesmer sur ses découvertes*, Paris, an VII (1799), in-8; *Mesmerismus, etc.*, ou *Système du magnétisme animal* (en allem.), Berlin, Nicolaï, 1815, 2 vol. in-8, fig., etc.

MESMES (JEAN-JACQUES de), seign. de Roissi, etc., né en 1490, de l'une des plus anciennes familles du Béarn, m. en 1569 à Paris, fut appelé, dès l'âge de 20 ans, à professer la jurisprudence à l'univ. de Toulouse. Il s'attacha bientôt à la maison royale de Navarre, entra dans le conseil, et obtint l'intendance générale des affaires de Catherine de Foix, épouse de Jean d'Albret. Lorsque Charles-Quint et François Ier traitèrent de la paix à Noyon, Mesmes fut chargé de revendiquer, au nom de sa souveraine, la portion de la Navarre dont s'était emparé Ferdinand-le-Catholique. Il remplit cette mission importante avec tant de talent et de succès que le roi de France voulut l'attacher à son service. Le vertueux Béarnais refusa la place d'avocat du roi au parlement de Paris, parce qu'il eût fallu en dépouiller Jean Ruzé, et n'accepta celle de lieutenant-civil au Châtelet qu'à condition qu'il lui serait permis de continuer à servir le roi de Navarre. Il fut chargé de plus. ambassades aux noms de ses deux maîtres, devint successivement maître des requêtes et premier président du parlement de Normandie. Sous le règne de Henri II, il fut un des prem. memb. du conseil d'état qui obtinrent voix délibérative dans le parlem. de Paris. Ce fut lui qui négocia le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, union qui donna plus tard à la France le meilleur de ses rois. V. les *Elogia doctorum in Galliâ virorum*, par Scévole de Sainte-Marthe.

MESMES (HENRI de), seigneur de Roissi, de Malassise, etc., fils du précéd., né à Paris en 1532, m. en 1596, remplit à Toulouse, dès l'âge de 16 ans, et avec succès, la chaire de droit que son père avait occupée. Il revint à Paris en 1552, et fut nommé la même année conseiller à la cour des aides, puis conseiller au gr.-conseil. La république de Sienne s'étant mise sous la protection du roi de France, Henri de Mesmes fut chargé en 1557 de rendre la justice dans ce pays. Il y resta deux ans, justifia la confiance de ses administrés par sa sagesse, et battit même les Espagnols en l'absence du gouverneur du Siennois, B. de Montluc. A son retour en France, il fut nommé par Henri II conseiller d'état, ce qui ne l'empêcha pas d'accepter, sous Charles IX, la place de chancelier de Jeanne d'Albret. Lorsque Catherine de Médicis offrit aux protestans cette paix trompeuse, qui précéda de si peu de temps la St-Barthelemi, de Mesmes fut envoyé à St-Germain avec Armand de Biron, depuis maréchal de France, pour traiter avec les chefs du parti qu'on voulait abattre d'un seul coup; mais il n'était pas initié à cet horrible secret. Sous Henri III, il ne resta pas long-temps en faveur, et se retira de la cour. Après avoir été le témoin des désastres de la guerre civile, il vécut assez pour voir Henri IV affermi sur le trône de France. De Mesmes a laissé des *mém.* de sa vie adressés à son fils, et imp. dans le *Conservateur*, en octob. 1760. Rollin en cite un passage (*Traité des etudes*, t. 1, liv. 1er, ch. 2).

MESMES (JEAN-ANT. de), comte d'Avaux, etc., né à Paris en 1661, m. en 1723, était entré de bonne heure dans la magistrat. Nommé, dès l'âge de 18 ans, substitut du proc.-gén. au parlem. de Paris, puis conseiller en 1687, il devint l'année suiv. président à mortier. Il obtint en 1703 la charge de prevôt et grand-maître des cérémonies des ordres du roi, fut admis à l'académie francaise 7 ans après, et devint premier président du parlem. de Paris en 1712. Quoiqu'il ait quelquefois montré beaucoup de vigueur dans cette charge importante, on pourrait l'accuser d'avoir mis bien de la faiblesse à défendre, comme il l'avait promis, les prétentions du duc du Maine à la régence du royaume contre les droits plus légitimes de Philippe d'Orléans : mais l'on doit plutôt lui reprocher de la mauvaise foi, car il est probable que, gagné d'avance par ce dern. prince, il trompait à dessein le bâtard de Louis XIV. Lorsq. le régent enleva aux princes légitimés le droit de succéder à la couronne, qui leur avait été conféré par leur père, le prem. présid. fit des remontrances timides qui déplurent également et à celui qu'elles condamnaient et à ceux qu'elles voulaient protéger. De nouvelles et de plus vives remontrances, qu'il fit à l'occasion du système de Law, le firent exiler, avec tout son parlement, à Pontoise. Plus tard il s'opposa encore, mais sans fruit, à la nomination de Dubois à l'archevêché de Cambrai. D'Alembert a pub. l'*éloge* de ce magistrat dans l'*Histoire des membres de l'acad. française*, t. 4, p. 339-46. — MESMES (Jean-Jacq., dit *le Bailli de*), frère puîné du précéd., m. en 1741 à l'âge de 61 ans, fut gr.-croix de Malte, gr.-prieur d'Auvergne et ambass. de son ordre en France. — V. AVAUX.

MESMES (JEAN-JACQUES de), comte d'Avaux, neveu de l'habile négociat. de ce nom (*v.* AVAUX), né à Paris vers 1640, mort dans la même ville en 1688, fut présid. à mortier au parlement de Paris, et memb. de l'académie française. L'abbé d'Olivet lui a consacré un court *éloge* dans l'*Hist. de l'académie*, t. 2, p. 250, édit. in-12.

MESNAGER (NICOLAS), habile diplomate français, né en 1665 à Rouen, vint à Paris en 1700 comme député des négocians de sa ville natale près le conseil de commerce, et se fit connaître avantageusement de d'Aguesseau, qui le recommanda à Louis XIV, et lui obtint deux missions importantes en Espagne. Mesnager ayant conçu le projet d'assurer, de concert avec cette dern. puissance, le commerce de toutes les nations de l'Europe au Nouveau-Monde, le roi l'envoya à La Haye en 1707 pour communiquer ce projet aux chefs de la république. Si l'adroit négociateur ne réussit pas complètement par suite des prétentions exagérées des Hollandais, il remplit du moins le principal objet de sa mission, celui de dissiper leurs défiances relativement au commerce de l'Inde; et, à son retour en France, en 1708, il reçut beauc. d'éloges pour sa conduite. En 1711 il fut envoyé secrètement à Lond. pour traiter de la paix avec la reine Anne, dont il reçut l'accueil le plus flatteur, ainsi que du grand trésorier (Harley, comte d'Oxford). Les articles qu'il signa, et qu'il fit agréer à la reine malgré de nombreux obstacles, furent tous approuvés, et servirent de base aux instructions que Louis XIV donna peu de temps après pour les conférences d'Utrecht. Il prit encore une grande part à ces conférences, et, à son retour, reçut du roi l'accueil le plus honorable et une pension de 10,000 l. Mais il ne put jouir long-temps de sa gloire, et m. en 1714, laissant la réputation d'un diplomate instruit et plein de sens, surtout dans les affaires commerciales. On peut consulter sur sa personne et ses négociations : les *Mém. de Torcy*, La Haye, 1756, 3 vol. in-12; l'*Hist. du congrès d'Utrecht*, etc., Utrecht, 1716, in-12 (par Casimir Freschot); et les *Mém. biographiques et littéraires des hommes célèbres de la Seine-Inférieure*, par Guilbert, Rouen, 1812, 2 vol. in-8.

MESNARDIÈRE ou MENARDIÈRE (HIPPOLYTE-JULES PILET DE LA), poète franç., né à Lou-

dun vers 1610, m. à Paris en 1663, étudia la médec. à Nantes, et devint le médecin du card. de Richelieu et du duc d'Orléans, frère de Louis XIII, pour avoir écrit en rép. aux allégat. d'Urbain Grandier et dans le but de justifier son assassinat juridique un *Traité de la Mélancolie*, où il prouvait que ce mal était étranger aux désordres dont on voulait placer la cause dans de prétendus maléfices imputés à ce prêtre. Devenu par la suite maître-d'hôtel et lecteur ordin. du roi, La Mesnardière fut reçu à l'acad. fr. en 1655. On peut distinguer parmi ses nomb. ouv.: *Tr. de la Mélancolie : savoir si elle est la cause des effets que l'on remarque dans les possédées de Loudun*, La Flèche, 1635, in-8; *Raisonnement sur la nature des esprits qui servent au sentiment*, Paris, 1638, in-12; *Poésies françaises et latines*, Paris, 1656, in-fol.; *Lettres du sieur du Rivage, contenant quelques observat. sur le poème épique, et sur le poème de la Pucelle* (de Chapelain), ibid., 1656, in-4 de 65 p.

MESNIER (N.), prêtre, mort en 1761, a laissé un ouv. sous ce tit.: *Qui des jésuites ou de Luther et de Calvin ont le plus nui à l'Eglise chrétienne?* et une *Addition* dans laquelle il réfute le bref de l'inquisition contre son liv., Avignon (Paris), 1757, 2 vol. in-12.

MESNIL (JEAN-BAPTISTE du), célèb. magistrat, né en 1517, d'un proc. au parlement de Paris, fut nommé avocat du roi au même parlem. en 1556, et apporta au ministère public une probité ferme, un esprit conciliant et une grande lucidité dans l'exposition des matières contentieuses. Il refusa la place de prem. présid. du parlem. de Rouen parce qu'il espérait obtenir celle de présid. à Paris; mais la disgrâce de Lhôpital, dont il partageait les vues politiques, renversa ses espérances, et hâta sa mort survenue en 1569. On a de lui un plaidoyer contre les jésuites imprimé en 1594, in-8, et deux autres contre la même société parmi les *opusc.* de Loysel, qui lui a consacré une longue *notice*. Ses remontrances, plus. fois réimp., se trouvent notamment dans le *Rec. des libertés de l'Eglise gallicane*, édit. de 1731. Il prit part à la rédact. des édits de Roussillon et de Moulins. — V. DUMESNIL et GARDIN.

MESPLEDE (LOUIS), canoniste dominicain, m. à Cahors, sa patrie, en 1663, à l'âge de 62 ans, a laissé plus. ouv. sur son ordre qui sont d'une bonne latinité. En voici les titres: *Catalonnia Galliæ vindicata adversùs Hispaniarum scriptorum imposturas*, Paris, 1643, in-8; *Querela apologetica prov. Occit. ordinis prædicatorum*, Cahors, 1624, in-4; *Notitia antiqui statûs ordinis prædicatorum*, Paris, 1643, in-8, etc.

MESROB-MASCHDOTS, personnage illustre de l'église d'Arménie, né à Hatsegats-Avan, bourg de la province de Daron, vivait dans le 4e et le 5e S. Il fut successivem. secrét. du patriarche Nersès Ier et du roi Varastad, embrassa ensuite l'état ecclés., et se retira dans le Vasbouragan, lorsque ce dern. prince eut été détrôné par les Romains (382). Devenu coadjuteur du patriarche Sahag en 390, il s'occupa avant tout, et avec ardeur de poursuivre les idolâtres, composa ensuite un alphabet particulier aux Arméniens qui fut mis en usage l'an 406 et adopté dans toute l'Arménie par l'ordre du roi Bahram-Schahpour, et enfin donna à son église une version complète de la Bible, qui jusqu'alors lui avait manquée. Sahag étant m. en 440, Mesrob fut, pendant 6 mois, administ. du patriarcat, et m. lui-même en 441. Comme il est le prem. qui ait réglé la liturgie de l'église arménienne, tous les rituels portent le nom de Maschdots.

MESROB-EREZ, historien arménien et prêtre à Hoghots-Kéogh, dans le canton de Vaïotsdsor en Siounie, né au village de Holatzim, florissait dans le 10e S. Il pub. en 967 les *Vies de St Narsès Ier, patriarche d'Arménie, et de Mouschegh Mamigonian, connétable d'Arménie et de la Géorgie*, imp. à Madras en 1775, pet. in-4, et dont la biblioth. du roi possède 2 exemplaires MSs., nos 95 et 99.

MESSA-HALA. V. MACHA-ALLAH.

MESSALA CORVINUS (MARCUS VALÉRIUS), né l'an 59 avant J.-C., combattit aux deux journées de Philippes avec Brutus, qui lui confia même le commandement d'une des divisions de l'armée. Devenu à la m. de celui-ci chef de toute l'armée républic., Messala trouva moyen de conclure un traité avantageux avec Antoine, s'attacha dès-lors à sa fortune, jusqu'à ce que l'extravagance avec laquelle ce général s'abandonna à son amour pour Cléopâtre le décida à quitter son parti pour celui d'Octave, qui lui fit l'accueil le plus distingué. Messala fut chargé de plusieurs expéditions, particulièrement dans les Gaules, soumit l'Aquitaine, et obtint, avec les honneurs du triomphe, la charge importante de préfet de Rome; mais il la résigna peu de temps après. Il fut ensuite (l'an 5 de J.-C.) collègue de l'emp. dans le consulat, et m. 6 ans après. C'est lui qui, le prem., salua Octave du nom de *Père de la Patrie*. Il avait composé plus. ouv. remarq., entre autres des *discours* et des *declamations* dont Quintilien loue l'élégance, la correction et le plan. Malheureusement il ne nous reste aucun de ses écrits. L'opuscule intit. *de Progenie Augusti*, imp. pour la prem. fois en 1540, et qu'on a voulu lui attribuer, est évidemment supposé.

MESSALINE (VALÉRIE), impérat. romaine, fameuse par la dissolution de ses mœurs, avait pour père Valerius Messalinus Barbatus. Dès l'âge le plus tendre elle donna carrière à son goût effréné pour le plaisir, et telle était dès-lors la tache imprimée à son nom par ses désordres qu'elle ne put trouver d'époux que l'imbécile Claude, alors bafoué de la famille impériale. Lorsque le caprice du destin eut mis sur le trône ce prince esclave de ses ministres et de ses affranchis, Messaline s'abandonna plus que jamais à ses honteux penchans. Mais aux emportemens de la débauche elle joignit la frénésie de l'ambition et l'amour du commandement. Les préfectures, les sacerdoces étaient distribués ou par elle ou par ses créatures. Les hommes les plus illustres et les plus riches sont forcés d'opter un genre de m., et leurs biens confisqués deviennent la proie de l'impératrice. Silanus, son beau-père, refuse de satisfaire la passion qu'il a le malheur de lui inspirer, et il périt comme conspirat. Mais bientôt ce n'est plus dans les rangs des patriciens qu'elle cherche les complices de ses débauches. Elle s'abandonne aux histrions, aux affranchis. Souvent la nuit la voit sortir de son palais pour se mêler aux victimes de la prostitution publiq. et prendre leur place. L'hist. a conservé le nom de la courtisane Lycisca, dont Messaline empruntait le nom quand elle quittait le lit de l'emp. pour les réduits de la débauche. Enfin un acte plus audacieux encore couronne tant de crimes. Tandis que Claude est à Ostie, elle épouse publiquement Silius, consul désigné. Mais Narcisse, son ennemi, annonce tout à Claude, et excite sa colère par son récit. Tous les amis de l'impératrice ont fui; mais Claude ne sait s'il doit punir: « Qu'on fasse venir cette malheureuse, dit-il à souper. » Narcisse, qui l'entend et qui craint l'entrevue, donne à un tribun l'ordre de tuer Messaline. Celle-ci, à l'approche des soldats, essaya d'échapper par une m. volontaire aux outrages qui l'attendaient; mais elle n'eut pas le courage d'enfoncer le fer, et elle reçut le coup mortel des mains du soldat l'an de J.-C. 48.

MESSALINE (STATILIE), impératrice romaine, petite-fille de Statilius Taurus, se maria en quatrièmes nôces à Néron, sur lequel son esprit et sa beauté lui donnèrent quelque pouvoir. Ce prince ayant été forcé de se donner la mort l'an de J.-C. 68, Statilie conçut l'espoir d'épouser Othon, qui, peu après la chute du tyran, avait usurpé le trône impérial, et peut-être y eût-elle réussi sans la m.

prématurée de ce souverain éphémère. Elle renonça dès-lors au mariage pour se consacrer à la littérat. et à l'éloquence, dans laquelle elle acquit quelque réputation. On ignore si elle avait composé quelq. ouvr.; ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne la trouvons jamais citée, ni même indiquée dans les polygraphes anciens.

MESSENIUS (Jean), historien suédois, né en 1584 à Vadstena en Ostrogothie, m. à Uleo en 1637, professa d'abord le droit à l'univers. d'Upsal, passa ensuite au tribunal supérieur de Stockholm, fut accusé de correspond. secrètes avec Sigismond, roi de Pologne, et avec les jésuites, et envoyé, comme prisonn. d'état, à Cajanaborg en Finlande. Pendant sa détention, qui dura de 1616 à 1635, il se livra à de sav. recherches, et composa plus. ouv. historiq. On cite de lui : *Scondia* (et non *Scandia*) *illustrata*, Stockholm, 14 vol. in-fol., de 1710 à 1714; *Disputatio theoremata encyclopædica comprehendens*, Upsal, 1609, in-4; *Detectio fraudis jesuiticæ contra Carolum IX*, 1610, in-4; *Chronicon episcoporum per Sueciam, Gothiam et Finlandiam*, Stockholm, 1611, Leipsig, 1685, in-8; *Sueopenta-Protopolis*, 1611, in-8, traduit en Suédois par Henri Hammer, Stockholm, 1612, in-8; *Chorographia Scandinaviæ*, Stockholm, 1615, in-8; des *comédies*, en suédois, sur des sujets tirés de l'histoire du pays.

MESSENIUS (Arnold), fils du précéd., partagea la détention de son père, et, comme lui, profita de ses loisirs forcés pour composer quelques ouv. Plus tard, après avoir obtenu son élargissement, il fut de nouveau emprisonné comme coupable de catholicisme et de correspondance secrète avec Sigismond, roi de Pologne. Mais tout d'un coup son sort changea; Christine lui rendit la liberté, l'employa dans plusieurs affaires secrètes et importantes, le nomma historiographe de Suède, et lui donna des lettres de noblesse. Cette fortune ne fut pas de longue durée. Arnold avait un fils nommé Jean qui composa, en 1651, un libelle contre le sénat et contre la reine. Le père et le fils furent condamnés à m. Le premier fut décapité, et le second fut écartelé, après avoir eu la main et la tête coupées.

MESSERSCHMIDT (Daniel-Théophile), méd. et naturaliste, né en 1685 à Dantzig, m. en 1735 à St-Pétersbourg, a eu le mérite de faire connaître la Sibérie, ou du moins d'en ouvrir la route à Pallas, à Gmelin, à Georgi, etc. En 1716 il se rendit à Pétersbourg, et, 3 ans après, s'engagea à voyager pendant 7 ans dans l'empire russe, et surtout en Sibérie. Aucun voyage n'avait encore été aussi général dans son objet; et il fut entrepris par un seul homme, moyenn. 500 roubles par an, avec la promesse d'un cadeau à son retour. Il eut un moment pour compagnon le Suédois Tabbert, anobli depuis sous le nom de Stralenberg; mais l'amitié qui ne tarda pas à l'unir avec cet homme distingué le jeta, lorsqu'il fut obligé de s'en séparer, dans une mélancolie que ne laissa pas d'augmenter beauc. l'accueil peu honorable qu'il reçut de son gouvernement adoptif. Il traîna ses dern. jours dans la maladie, la misère et l'obscurité, après un voyage dont il avait bravé les périls sans nombre avec tant de courage, de zèle et de patience. Ses journaux MSs., conservés dans la biblioth. de l'acad. de Pétersb., renferment beauc. de détails instructifs. Aucun de ses ouvrages n'a été impr.; il a seulem. paru des extraits de ses journaux dans le 3e vol. des *Nouv. fragm. sur le Nord*, etc., par Pallas. On trouve aussi quelques détails sur lui dans la *Descript. géographique-physique de l'empire de Russie*, par J.-Théophile Georgi, tom. Ier. Linnée a donné le nom de *Messerschmidia* à un genre de la famille des sébesteniers.

MESSEY (Louis François-Antoine-Nicolas, marq. de), maréchal-de-camp, né en 1748 à Braux (Champagne), et m. en 1821 à Paris, avait émigré en 1791 et servi dans l'armée des princes. En 1815 il suivit Louis XVIII à Gand, et à son retour exerça les fonctions de prevôt de Paris. Il a publié : *Mes souhaits pour l'année* 1816, Paris, in-8; *Voyage d'un fugitif franç.*, etc., Paris, 1816, in-12.

MESSIE. V. Jésus-Christ et Mexia.

MESSIER (Robert), relig. franciscain, ministre de la province de France, se fit, par ses prédicat., vers la fin du 15e S, une réputation qui accuse le mauvais goût de cette époque. Ses *Sermons* ont été publiés à Paris, 1524, in-8.

MESSIER (Charles), astronome, né en 1730 à Badonviller en Lorraine, n'avait, lorsqu'il vint à Paris (1751), d'autre recommandat. qu'une écriture nette et bien lisible, et quelq. habitude du dessin; il entra chez Delisle pour tenir ses registres d'observ., et fut formé par Libour, secrét. de ce célèb. astron., aux observat. journalières de l'astron., à celles des éclipses et à la recherche des comètes. Nommé plus tard, par le crédit de Delisle, commis du dépôt des cartes de la marine, avec des appointem. de 500 fr. par année, il reçut en outre de son protecteur le logement et la table. Celui-ci, qui croyait avoir suffisamment payé les travaux présens et futurs de son élève, garda pour lui les observations que Messier fit sur les comètes de 1758, 1759 et 1760. Lorsque le vieil astronome abandonna les sciences pour la dévotion, Messier, devenu libre, s'occupa de ses recherches favorites avec plus d'ardeur et de succès; et, pendant 15 ans, presque toutes les comètes qui furent découvertes, le furent par lui seul. Il fut élu successivem. aux acad. de Berlin et de Pétersbourg, et, en 1770, à celle de Paris; déjà depuis quelque temps son titre de commis avait été changé en celui d'astronome de la marine. Cepend. les blessures les plus graves, causées par une chute terrible, vinrent interrompre ses travaux pendant plus d'un an. Devenu académicien-pensionnaire à son tour, il vit supprimer quelq. jours après l'académie, sa pension et le traitement qu'il recevait de la marine : malgré les embarras de sa position, il continua ses travaux, que l'institut, le bureau des longitudes et la Légion-d'Honneur récompensèrent avec usure sous un régime meilleur. Il vit des jours heureux dans une vieillesse qui fut long-temps sans infirmités, et m. en 1817. Il n'a composé aucun ouv., si ce n'est une brochure sous ce titre : *Grande comète qui a paru à la naissance de Napoléon-le-Grand, découverte et observée pendant 4 mois*, Paris, Delance, 1808, in-4. On n'a de lui que quelques *mém.* disséminés dans les vol. de l'acad. ou dans ceux de la *Connaissance des Temps*. Lalande avait consacré à la mémoire de cet infatigable observateur une nouvelle constellation, sous le nom du *Messier* ou *Garde-Moisson*, qu'il forma de quelq. étoiles éparses entre Céphée, Cassiopée et la Girafe.

MESSIS (Quintin), peintre, né en 1450 à Anvers, m. en 1529 dans la même ville, est connu sous le nom de *Maréchal d'Anvers*, parce que, dans sa jeunesse, il avait exercé la profession de maréchal, ou plutôt de serrurier. A la suite d'une maladie qui le laissa trop faible pour continuer d'aussi rudes travaux, il se mit à dessiner de petites images de saints pour les pénitens de la confrérie des Lépreux. Ces prem. essais, qui furent heureux, l'attachèrent décidément à la peinture. Parmi ses tableaux, qui se ressentent trop des défauts de l'époq. et rappellent la manière de van Eyck, avec plus de sécheresse encore, on distingue une *Ste Anne*, que l'on conservait dans l'église de St-Pierre de Louvain, et un *Christ entouré des saintes Femmes*, qui fut placé d'abord dans l'église de Notre-Dame d'Anvers. Le musée du Louvre possède de ce maître un *Joaillier qui pèse des pièces d'or, ayant auprès de lui sa femme, qui feuillette un livre orné de miniatures*. — Son fils, nommé Jean, sans avoir autant de talent que lui, a laissé un gr. nombre de tableaux qui existent presque tous à Amsterd., et dont les plus remarquables représentent des scènes d'usuriers.

MESTLIN. V. Mæstlin.

MESTON (Guillaume), poète écossais, né vers 1688 à Midmar, dans le comté d'Aberdeen, m. en 1745 à Aberdeen, avait des connaissances variées et un esprit piquant et facétieux. Il avait une sorte de talent pour la poésie burlesque, et imitait avec assez de succès le style de Butler. Ses poèmes sont : *le Chevalier*, 1723; *les Contes de la mère Grim*, et *Canaille contre Canaille*. Ces 3 ouvr. furent impr. ensemble, avec une notice sur l'aut., Edimbourg, 1767, petit in-12.

MESTREZAT (Jean), théologien protest., né en 1592 à Genève, m. en 1657, refusa une chaire de philosophie à l'âge de 18 ans, desservit pend. 12 ans, avec une grande distinction, l'église réformée de Charenton, et y présida le synode en 1631. Le card. de Retz nous apprend (t. Ier, p. 59 et suiv. de ses *Mém.*, édit. de Genève, 1777) qu'il eut beaucoup à se louer de la délicatesse et des égards pleins de réserve de Mestrezat dans une lutte théologiq. qu'il soutint contre lui devant le nonce du pape. Parmi ses ouvr., fort estimés de ses co-religionnaires, nous citerons : *Traité de la communion de J.-C. dans l'Eucharistie*, Sedan, 1625, in-4; *Sermons sur div. textes*, ibid., 1625, in-12; *Traité de l'Ecrit.-Ste*, Genève, 1632, in-8; *Traité de l'église*, ib., 1649, in-4. — Mestrezat (Philippe), profess. de philos. et de théol. à Genève, m. en 1690, a laissé quelq. réputation comme prédicateur. On a de lui : *Theses physicæ de formâ*, Genève, 1643, in-4; *Theses physicæ de naturâ loci*, ibid., 1647, in-8; *Theses physicæ de cometâ*, ibid., 1647, in-4; *Quæstionum philosophico-theologicarum de libero arbitrio Decas*, ibid., 1655, in-4.

MESUE (Jean ou Iahia, fils de Masouiah, appelé vulgairement), médecin arabe, né au bourg de Khouz, dans le voisinage de l'antique Ninive, m. sous le règne de Motawakkel vers 241 de l'hég. (855 de J.-C.), à l'âge d'environ 80 ans, fut successivement attaché à la personne du khâlife Haroun Al-Raschid et à celle d'Al-Mamoun, et jouit de la même faveur sous les successeurs de ces princes. Il a laissé beaucoup de *traités* sur son art, fort estimés chez les Orientaux, et même pendant long-temps chez nous. On y distingue entre autres des *dissert.* en 30 liv., une *pharmacopée*, un liv. d'*anatomie*, des *traités* sur les fièvres, les alimens, les catarrhes, les bains, etc. On en trouve quelques-uns, soit en original, soit en hébreu, dans les princip. biblioth. de l'Europe. Parmi les édit. lat. qui ont été faites, on cite celles de Venise, 1471, 3 part. in-fol.; 1562, in-fol.; et de Lyon, Husz et Siber, 1478, in-fol. On connaît aussi une version italienne, Modène, 1475, in-fol. — Mesué (Jean), fils d'Hamech, né à Mardin dans la Mésopotamie, mort en Egypte à 90 ans vers l'an 406 de l'hégyre (1018 de J.-C.), était disciple d'Avicenne, et a écrit en arabe un *Tr. des emplâtres, des onctions, des sirops*, etc. On en trouve une traduct. hébraïque à la Bibliothèque du roi, n° 581.

MÉTAGÈNES, archit. grec. V. Chersiphron.

METAPHRASTE (Siméon le), ancien hagiographe, né à Constantinople dans le 10e S., suivant L. Allatius, fut successiv. proto-secrét. de l'emper. Léon, gr.-logothète, puis maître du palais. Il entreprit de rassembler les vies des saints, restées jusqu'alors éparses dans les archives des églises et des monastères; mais, comme il s'est permis de supprimer des faits rapportés par les contemporains et d'en ajouter d'autes, sa compilation ne dispense pas de recourir aux originaux. Fabricius a donné la liste des vies qu'elle renferme dans la *Bibliothèque grecq.*, t. IX, p. 48-152. Un moine, nommé Agapius, en a fait un extrait pub. sous ce titre : *Liber dictus Paradisus, seu illustrium sanctorum vitæ, desumptæ ex Simeone Metaphraste, gr.*, Venise, 1541, in-4, rare. Les princip. *vies* ont été insér. en grec et en latin dans les *Acta* des bollandistes : on en avait déjà des trad. latines dans les *recueils* de Lippoman et de Surius. Indépendamment de cette compilation, on attribue encore à Métaphraste plus. autres pièces dont Fabricius a donné la liste dans sa *Biblioth. grecq.*, t. VI.

MÉTASTASE (Pierre-Bonavent. TRAPASSI, dit), l'un des plus grands poètes de l'Italie, né à Rome en 1698, fut initié dans les lettres grecques, latines et italiennes, par le célèbre jurisconsulte Gravina, qui avait été émerveillé de ses dispositions précoces et de ses improvisat. brillantes. Le jeune Trapassi, par un caprice singulier, prit le nom de *Metastasio*, dérivé d'un mot grec qui signifie *passer*, et analogue par conséquent au nom qu'il quittait. A l'instigation de son maître, il composa, n'ayant encore que 14 ans, sa tragédie de *Giustino*, à laquelle la critique ne reprocha qu'une imitation trop servile des anciens. Après la mort de Gravina, Métastase, âgé de 20 ans, se trouva maître d'une fortune considérable, et compta bientôt tant de créanciers à Rome qu'il résolut de s'aller établir à Naples (1721). Là il se livra à des études sérieuses sur l'art qu'il voulait cultiver exclusivement, et se lia pour la vie avec une actrice distinguée nommée *la Romanina*, qui contribua au succès de ses prem. ouv. Rien ne saurait exprimer l'enthousiasme qu'inspira à toutes les classes de la population ital. la fameuse *Didone abbandonata*, représ. pour la prem. fois en 1724. Métastase, se voyant en état de satisfaire ses créanciers, retourna à Rome, où il n'eut d'autre maison que celle de son amie. Cepend. il la quitta pour se rendre, en 1730, à Vienne, sur l'invitation de l'emp. Charles VI, qui lui avait offert le titre de *Poeta cesareo* et un traitement de 3,000 florins. Là, au milieu de ses nouveaux triomphes, il apprit la mort de sa chère *Romanina*, qui lui faisait un legs de 25,000 écus romains; mais il abandonna noblement cette somme considérable au pauvre Bulgarelli, époux presque inconnu de la célèbre cantatrice. Déjà il avait fait paraître, entre autres ouvr. nombreux : le *Giuseppe riconosciuto*, le *Demofonte*, la *Clemenza di Tito*, et cette *Olympiade*, que toute l'Italie surnomma la *Divine*. La mort de Charles VI et les guerres qui en furent la suite interrompirent les travaux dramatiques du poète, et ne l'empêchèrent pas toutefois de composer avec succès une foule de poésies moins importantes. Peu à peu il se retira du monde, quoique Marie-Thérèse lui accordât autant de bienveillance que d'estime, et s'occupa presque uniquem. de ses savantes analyses des poétiques d'Aristote et d'Horace, ou du moins d'études analogues. Il m. en 1782, digne de tous les hommages humains par son génie et par le bien qu'il fit pendant une longue carrière, digne aussi des récompenses d'une religion qu'il avait toujours aimée. Les œuvres poétiques de Métastase consistent en 63 *tragédies lyriques* et *opéras* de divers genres, 12 *oratorio*, 48 *cantates* ou *scènes lyriques*, une foule innombrable d'*élégies, idylles, canzonette, sonnets*, etc. Parmi ses ouv. en prose, il faut citer : l'*Analyse de la poétique d'Aristote*, les *Observations sur le théâtre grec*, et une *correspondance* assez étendue, souvent intéressante. Les édit., prétendues complètes, de Métastase, depuis 1733 jusqu'à nos jours, sont presque innombrables; les plus estimées sont les suiv. : Paris (Ve Quillau), 1755, 12 vol. in-8; Turin, 1757, 14 vol. in-4; Paris (Ve Hérissant), 1780, 12 vol. grand in-8; Gênes, 1802, 6 forts vol. in 8; Padoue (Foglierini), 1810. Le comte d'Ayala a pub. à Vienne, en 1795, ses *Opere posthume*, 3 vol. in-8. On doit à Richelet une traduct. anonyme de Métastase, Paris, 1751-1761, 12 vol. in-12. Les Italiens ont presque divinisé Métastase; Voltaire et Rousseau en ont fait le plus grand éloge. *V.* encore les jugemens que portent sur lui La Harpe (*Cours de littér.*) et M. W. Schlégel (*Cours de littérature dramatique*).

METAXI (François), riche Maltais du 17e S.,

brilla à Rome dans la société des beaux esprits de l'époque; il improvisait, sur quelque sujet qui lui fût proposé, des vers dont un petit nombre seulem. a été conservé dans les rec. du temps.

METEL. V. Boisrobert et Ouville.

METEL ou METELLUS (Hugues), poète et littér. du 12e S., né à Toul, vers 1080, m. vers 1157, était un homme d'une extrême vanité, qui, après avoir mené la vie la plus licencieuse, embrassa la vie religieuse dans l'abbaye des chanoines réguliers de St-Léon de Toul, mais ne cessa de tourner ses regards vers le monde, où il aurait voulu briller. Il écrivit un grand nombre de lettres aux personnages célèbres de son temps, dans l'espoir que sa corresp. avec eux sauverait son nom de l'oubli. Il se vante quelq. part de pouvoir, en se tenant sur un pied, composer jusqu'à mille vers, etc. De ses nombreuses productions, il ne nous reste que des *lettres* et des *poésies*, dont on trouvera quelque chose dans le t. 2 des *sacræ antiquitatis Monumenta* (v. Hugo). Il y a une analyse intér. de ces lettres dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. 12, p. 495-510.

METELLI (Auguste), peintre, né en 1609 à Bologne, m. en 1660 à Madrid, où il avait été appelé avec Michel-Ange Colonna (v. ce nom), excellait à peindre à fresque l'architecture et les ornemens.

METELLUS (C. Cæcilius), surnommé *Macédonicus*, à cause de ses victoires sur les Macédoniens, fut, quoiq. simple préteur, chargé de la guerre de Macédoine l'an 148 av. J.-C., et battit complètem. le faux Philippe (Andriscus), qu'il contraignit à prendre la fuite et qu'il fit pris. peu de temps après. Il vainquit également l'aventurier Alexandre, et réduisit la Macédoine en province romaine. De là, il passa dans le Péloponèse dont les peuples s'étaient révoltés, écrasa les Achéens, comm. par Critolaüs, s'empara de Mégare et de Thèbes, et acheva presq. la guerre avant l'arrivée de Mummius, son successeur. Arrivé à Rome, il reçut les honneurs du triomphe et le consulat (143 av. J.-C.). Il fut ensuite envoyé en Espagne avec le titre de proconsul et combattit contre les Celtibères. Il mourut quelq. années après, censeur et prince du sénat, et fut porté au bûcher par ses quatre fils, dont trois avaient été consuls. — Quintus Cæcilius Metellus *Numidicus*, un des fils du précéd., étudia à Athènes sous Carnéade. Il courut ensuite la carrière des honneurs, et fut successivem. questeur l'an 126 av. J.-C., tribun en 121, édile en 118, préteur en 115, gouverneur de Sicile en 114, et enfin, en 110, il parvint au consulat et fut chargé de conduire la guerre contre Jugurtha. Malgré l'adresse et la bravoure de ce prince il changea, en moins d'un an, la face des affaires, battit les Numides sur les bords du Muthul, et força l'ennemi des Romains à demander une trêve. Mais bientôt on reprit les armes; la gloire de soumettre Jugurtha n'était point réservée à Métellus qui, à l'instant où il se préparait à de nouv. efforts, vit Marius, naguère son lieut. et nouvellem. nommé consul, venir prendre le commandem. de l'armée romaine d'Afrique. Métellus se résigna et revint à Rome, où on lui décerna les honneurs du triomphe, et où quelques années après il fut nommé censeur. La sévérité qu'il déploya dans l'exercice de cette charge lui attira beaucoup d'ennemis; et quand, l'an 101, il se présenta concurremm. avec Marius pour briguer un second consulat, loin de réussir, il fut condamné à l'exil. Il se retira à Rhodes, où il se consacra principalem. à l'étude de la philosophie; mais il fut rappelé au bout de quelq. années. On ignore quand mourut cet illustre Romain. Aussi recommandable par son inflexible vertu et par la dignité de son caractère, que par son courage, il n'eut guère d'autres défauts que l'orgueil dédaigneux de la caste patricienne des Romains. Il avait composé des *harangues*, estimées, des *lettres* et plus. ouv. où on louait un style très-correct; mais toutes ces productions sont perdues aujourd'hui. Nous avons perdu de même sa *vie*, écr. par Plutarq. — Q. Cæcilius Metellus *Pius*, fils de Numidicus, fit ses premières armes en Afrique sous son père, et revint à Rome avec lui. Les démarches qu'il multiplia pour obtenir le rappel de Métellus exilé (v. ci-dessus) lui valurent le surnom de *Pius*. Il obtint ensuite la questure, et le tribunat l'an 93 av. J.-C. Peu après, il combattit les Samnites pend. la guerre sociale, et défit le général Pompedius Silo. Les guerres civiles l'obligèrent ensuite à quitter l'Italie, et il resta en Afrique pend. le court triomphe du fils de Marius. Revenu en même temps que Sylla, il se joignit à lui, battit Carinas et Carbon, fut nommé consul avec le dictat. en 81, et alla en Espagne pour s'opposer à Sertorius. Mais le redoutable transfuge refusa d'en venir à une bat. décisive, et s'attacha à ruiner l'armée romaine par des escarmouches. Métellus, sans doute, aurait été vaincu sans l'arrivée de Pompée à la tête d'une force de 30,000 hommes. Ce renfort donna lieu à Métellus de remporter un avantage sur son ennemi et sur Perpenna, son lieut., à Sagonte. L'assassinat de Sertorius rendit ensuite sa tâche plus facile, et les deux généraux, après avoir rétabli l'autorité du sénat en Espagne, revinrent triompher à Rome en 71. Métellus mourut 7 ans après, en 64, revêtu des fonct. de grand-prêtre. Il eut Jules César pour success. — Quintus Cæcilius Metellus *Creticus*, de la même famille que les précédens, consul l'an 69 av. J.-C., fut chargé en 66 de faire la guerre en Crète, et parvint en effet à soumettre cette île aux Rom. en y mettant tout à feu et à sang. Pompée, qui, en sa qualité d'amiral des mers, avait voulu s'opposer aux cruautés du gén., s'opposa ensuite à son triomphe; et ce ne fut qu'au bout de 3 ans que Creticus l'obtint en dépit de sa résistance et de ses intrigues. —Q. Cæcilius Metellus *Nepos* (c.-à-d. le *Dissipat.*), fils de Métellus Balearicus, fut tribun du peuple en même temps que Caton d'Utique, l'an 63 av. J.-C., et s'opposa constamment aux mesures de Cicéron qu'il détestait. Aussi lorsque Catilina eut succombé, fut-il obligé de se réfug. en Asie auprès de Pompée. Dans la suite, il fut revêtu du consulat et se réconcilia alors avec Cicéron au rappel duquel il se montra favorable. — Q. Cæcilius Metellus *Celer*, préteur l'an 64 av. J.-C., se servit de son aut. pour sauver Rabirius des mains du peuple qui voulait le mettre à mort. Il fut ensuite envoyé avec le titre de proconsul dans la Gaule Cisalpine. Revenu à Rome, et collègue de Pompée dans le consulat en 60, il s'opposa de toutes ses forces au triumvirat de César, de Crassus et de Pompée, et ne cessa de prédire quels maux cette ligue monstrueuse causerait à la république. L'année suivante, il fut envoyé comme gouverneur dans la Gaule Transalpine; mais il y m. au bout de quelq. mois, et la rumeur accusa Clodia, sa femme, de l'avoir empoissonné.

METEREN (Emmanuel van), histor., né à Anvers en 1535, m. en 1612, en Angleterre, où il était consul de la nation hollandaise, a publié une *Hist. des Pays-Bas*, depuis l'avènem. de Charles-Quint au trône d'Espagne (1516), jusqu'à la fin des troubles religieux; elle parut d'abord en latin, Amsterd., 1597, in-fol. L'aut. la traduisit lui-même en flam., Delft, 1599, in-4, et la continua jusqu'à l'année 1612, Arnheim, 1614, in-fol. Elle a été trad. du flam. en franç. par Jean de la Haye, La Haye, 1618, in-fol.; Amsterd., 1670, in-fol., fig., et en allemand, Francfort, 1669, 4 vol. in-fol., fig.

METEZEAU (Clément), archit., né à Dreux, dans le 16e S., s'est rendu célèbre par la fameuse digue de La Rochelle, dont n'avaient pu venir à bout les plus habiles ingénieurs, et dont il donna les plans et surveilla la construction. C'est lui qui, en qualité d'architecte des bâtim. du roi, a continué la galerie qui règne depuis le vieux Louvre jusqu'au troisième guichet. On lui doit encore le plan de

l'église des PP. de l'Oratoire et celui de l'hôtel de Longueville. — Paul METEZEAU, frère du précéd., né à Paris vers 1582, m. à Calais en 1632, était licencié de la maison de Navarre, et âgé de 28 ans, lorsqu'il s'associa avec le P. de Bérulle, pour la fondation de la congrégat. de l'Oratoire. Ses talens pour la prédication contribuèrent beauc. à former divers établissemens de son ordre dans les différ. villes du roy., et à purger la chaire évangélique du mauvais goût qui la dégradait. On a de lui : *Theologia sacra juxta formam Evangelii prædicat. distributa*, Lyon, 1625, in-fol.; *de sancto Sacerdotio, ejus dignitate*, etc. Paris, 1631, in-8, etc. — METEZEAU (Jean), secrét. et agent d'affaires de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV, dédia à ce prince, en 1610, *les CL Psaumes de David, mis en vers français*, Paris, in 8, fig.

MÉTHERIE (JEAN-CLAUDE de LA), auteur de nombreux ouv. de physiq. et d'hist. naturelle, né à la Clayette, petite ville du Mâconnais, en 1743, se livra, dès sa jeunesse, à l'étude de la médec., ou plutôt des sciences qui s'y rapportent. Regardant le mouvem. comme essentiel à la matière, il prétendait expliquer par la cristallisation non-seulem. la formation du globe, mais celle de tous les corps organisés; et presque toutes ses idées reposent sur ces deux bases fondament. La Métherie m. en 1807, professeur adjoint à la chaire d'histoire naturelle du collége de France, où il avait succédé à Daubenton. Nous citerons de lui : *Essai sur les principes de la philosophie naturelle*, Genève, 1778, in-12; *Vues physiologiques*, 1780, in-12: *Essai sur l'air pur*, 1785, in-8; 1788, 2 vol. in-8; *Théorie de la terre*, 1791, 3 vol. in-8; 1797, 5 vol. in-8; *Leçons de minéralogie données au collège de France*, 1812, 2 vol. in-8; *De l'homme considéré moralement, de ses mœurs et de celles des animaux* 1802, 2 vol. in-8; *Considérat. sur les êtres organisés*, 1804, 3 vol. in-8; *Sur la nature des êtres existans*, 1805, in-8. Mais son principal titre est la rédaction du *Journal de physique*, depuis 1785 jusqu'à juillet 1817, numéro où se trouve l'*éloge* de La Métherie, à la suite duquel vient une énumération complète de ses ouvrages.

METHODIUS (SAINT), surn. *Eubulius*, prélat du 4e S., occupa successivem. les siéges d'Olympe, de Patare, de Tyr, fut exilé à Chalcide par les intrigues des Ariens, et y subit le martyre en 311 ou 312. L'église a placé sa fête le 18 septemb. Il avait composé plus. ouv. import., entre autres un *poème* de 10,000 vers contre Porphyre, un *Traité du libre arbitre*, des *Comment.* sur la *Genèse* et le *Cantique des Cantiques* et le *Festin des Vierges*, espèce de dialogue qui nous est parvenu et qui a été publié par le P. Combéfis dans le supplém. de la *Biblioth. des Pères*, Paris, 1672, t. 1er, et par Fabricius dans les *OEuvres de St-Hippolyte*, Hamb., 1718, t. 2. Il ne nous reste de ses autres écrits que des fragm. recueillis aussi par le P. Combéfis dans les *OEuvres d'Amphilochius*.

METHODIUS, patriarche de Constantinople, était né à Syracuse. Il fit ses études dans sa ville natale, reçut ensuite les saints ordres, fut député à Rome pour solliciter le pape en faveur du patriarche Nicéphore, chassé de son siége par Léon, revint ensuite à Constantinople, où il fut enfermé dans une prison par l'empereur Michel, partisan déclaré des iconoclastes, puis jeté vivant dans un tombeau où il ne subsista que par l'humanité d'un pêcheur. Enfin pourtant il lui fut permis de se montrer, et sa constance dans la persécution le fit porter sur le siége patriarcal de Constantinople en 842. Son prem. soin fut d'assembler un concile pour rétablir le culte des images. Sa douceur non moins que sa vigilance contribua à ramener à la doctrine catholique beauc. d'iconoclastes. Il m. le 14 juin 846. On lui attribue à tort une *Vie de St.-Denis l'aréopagite*, un *Serm. sur la Croix*, un *Panégyrique de St-Agathe* et quelques *homélies*, insérées dans la *Biblioth. des Pères*, par le P. Combéfis. — METHODIUS II, patriarche de Constantinople en 1240, après Germain, ne siéga que 3 mois.

METHODIUS, moine et peintre, né à Thessalonique, florissait vers le milieu du 9e S. Il se trouvait à Constantinople en 853, lorsque Bogoris, roi des Bulgares, l'appela à Nicopolis, pour lui faire peindre une salle de festins dans son palais. Il y représenta le jugem. dern., et produisit un tel effet sur l'âme du barbare, que celui-ci se fit chrét., et parvint malgré quelq. résistance à décider toute son armée à embrasser la même croyance. Ce ne furent pas là les seuls travaux apostoliq. de Methodius : de concert avec St-Cyrille ou Constantin, il alla prêcher l'évangile aux Moraves et à d'autres peuples slaves, et fut archevêque de la Moravie et de la Pannonie. L'église l'a honoré d'un culte public : sa fête, célél. par les Grecs et les Russes le 11 mai, est marquée au 9 mars dans le martyrologe romain.

METIUS SUFFETIUS, second dictateur d'Albe, fit la guerre aux Romains au commencem. du règne de Tullius Hostilius. C'est alors que, les deux armées étant en présence, les chefs convinrent que la querelle serait vidée par un combat singulier entre trois guerriers albains et trois romains (*v.* HORACES), La victoire resta aux Romains, représentés par les Horaces, et Albe lui fut soumise. Cepend. Métius y garda la suprême autorité. Mais dans la suite, soit impatience d'un joug étranger, soit désir de regagner la confiance de ses concit., il engagea les Véiens et les Fidénates à attaquer Tullius Hostilius, et leur promit de se joindre à eux au milieu du premier combat. En effet, quand l'action eut lieu, Metius fit un mouvem. qui compromettait le sort de l'armée. Tullius, qui s'en aperçut, affecta de croire qu'il agissait d'après ses ordres, et lui envoya celui d'aller au lieu vers lequel il se dirigeait. Cette présence d'esprit rassura les Romains, et fit croire aux Fidénates que Metius les trahissait. Ils lâchèrent pied sur-le-champ. Le lendemain Tullius rassembla les deux armées, accusa hautem. Metius de perfidie, et le fit écarteler, 663 av. J.-C. — METIUS TARPA (Spurius), un des 5 juges établis par Auguste, pour prononcer sur le mérite des ouvr. destinés à être admis dans le temple d'Apollon qui faisait partie du palais de ce prince, se distingua par la pureté de son goût, qui l'a fait citer deux fois par Horace comme le plus habile critique de son siècle.

METIUS (ADRIEN), hab. géomètre holland., né à Alcmaer en 1571, m. en 1635, à Francker, où il avait rempli, pend. 38 ans, la chaire de mathémat., donna dans les rêveries de l'alchimie et vit s'évanouir en fumée une bonne partie de sa fortune. On a de lui : *Doctrinæ sphericæ libri V*, Francker, 1598, in-8 et in-12; *univ. astronom. Institutio : accessit Tractatus de novis auctoris instrumentis*, etc., ib., 1606 ou 1608, in-8; avec des addit., ib., 1630, in-4; *Praxis nova geometrica, per usum circini et reg. proportionalis*, ib., 1623, in-4; *Problemata astronomica geomet. delineata*, Leyde, 1625, in-4; *Calendarium perpetuum articulis digitorum computandum*, Rotterd., 1627, in-8 (en holland.), etc. V. l'*Oraison funèbre* d'Adrien Metius, par Menelaüs Winsem, Franeker, 1636, in-4.

METIUS (JACQ.), frère puîné du précéd., passe assez généralem. pour l'invent. du télescope par réfraction. On fixe l'époq. de cette admirable découverte à l'an 1609. Dutens n'a pas manqué de la revendiquer pour les anciens, tandis que d'autres en ont fait honneur à J.-B. Porta et à Ant. de Dominis, à un certain Zacharie Jans, lunetier à Middelb., enfin à Jean Lapprey, de la même ville. Ce qui paraîtrait le plus probab., d'après cela, c'est que l'on devrait cet instrum. à la ville de Middelbourg, en Hollande. Sur le bruit seul de cette découv., Galilée construisit, en 1610, une lunette, qui a été perfectionnée successivem. par Keppler et Huygens,

On trouvera des détails curieux à ce sujet dans l'*Hist. des mathématiq.*, par Montucla, livre IV, *Progrès de l'optique*, ch. II.

METKERKE ou MEETKERCKE (Adolphe), antiq. et philologue, né à Bruges en 1528, m. en 1591, à Londres, où il était ambassad., mérita la réputation d'un des meilleurs hellénistes de son temps, quoiqu'il eût été souvent distrait de ses étud. favorites par le rôle qu'il joua dans les troubles de la Flandre. Député en 1579 au congrès de Cologne, pour traiter de la paix, il recueillit les actes de cette assemblée, et les publia avec des notes, Anvers, 1580, in-4. On lui doit en outre la 1re édit. complète des *Idylles* de Moschus et de Bion, gr.-lat., avec des notes, Bruges, Hub. Goltzius, 1565, petit in-4.; et *de veteri et rectâ Pronunciatione linguæ græcæ*, ibid., 1576, in-8; réimpr. par Sig. Havercamp dans le *Sylloge scriptorum qui de ling. græcæ verâ et rectâ pronunciatione commentaria reliquerunt*, etc.

METOCHITE (Théodore), l'un des hommes les plus savans de son temps, fut revêtu, en 1314, de la dignité de grand logothète (chancelier) par Andronic l'Ancien, et maria sa fille Irène à Jean Paléologue, l'un des petits-fils de ce prince. Il fut dépouillé de sa charge par Andronic le jeune, fut exilé, vit ses biens confisqués, et obtint toutefois bientôt après la permission de revenir à Constantinople, où il m. en 1332, dans un monastère qu'il avait fondé ou rétabli. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont la plupart inédits restent encore ensevelis dans les bibliothèq. Nous nous contenterons de citer : *Hist. Romanæ liber singularis, gr. et lat. ex recens. et cum notis J. Meursii*, Leyde, 1628, in-4; *Hist. sacræ libri duo et Constantinapol. liber unus*. V. pour plus de détails : *Specimina operum Theod. Metochitæ, cum præfatione et notis, primum vulgata à Jan. Bloch*, Hanau, 1790, in-8.

MÉTON, astronome athénien, qui, vers l'an 432 avant J.-C., publia sa fameuse *Enneadécaétéride*, ou *période* de 19 ans, par laquelle il corrigeait les inexactitudes de l'octaétéride, et ramenait avec plus de précision l'année solaire à l'année lunaire. C'est ce que l'on appelle aujourd'hui le nombre d'or; mais ce cycle est devenu aujourd'hui complètem. inutile, et n'est conservé dans nos almanachs que pour les vieilles routines. Méton avait aussi élevé dans la place publiq. d'Athènes un instrum. appelé *héliotrope*, et qui probablem. n'était qu'un gnomon dont les ombres indiquaient les jours où le soleil se trouvait dans l'un ou dans l'autre tropique. On ignore quand m. cet astronome. On sait seulement que les Athéniens ayant voulu le faire passer en Sicile, lorsqu'ils portèrent la guerre dans cette île, Méton contrefit le fou pour ne point y aller.

MÉTRODORE, de Chio, philosop. et discip. de Démocrite, ouvrit une école dans sa patrie, et eut pour disciples Anaxarque et Hippocrate. Il avait composé un *Traité de la nature* et plus. ouvr. de médec. dont la perte afflige ceux qui veulent étudier l'Hist. de la science chez les anciens. Métrodore était sceptique. « Nous ne savons pas même, disait-il, si nous ne savons rien. » Il regardait l'univers comme éternel et infini, admettait les atomes, niait l'existence du mouvement, mais s'écartait de Démocrite dans l'explication de la voie lactée. — Trois autres philosophes ont porté ce nom : l'un, disciple et ami d'Épicure, florissait vers l'an 274 av. J.-C.; un autre, qui était de Stratonicée, embrassa d'abord la secte d'Épicure, et ensuite la quitta pour la philosophie de Carnéade. Il m. vers l'an de J.-C. 139. Enfin le 3e après avoir, pend. quelq. temps, fréquenté les écoles philos., se voua à la politique, et devint un des favoris du grand Mithridate qui, en 72, l'envoya en ambassade chez Tigrane, roi d'Arménie, pour demander du secours. Métrodore usa alors de perfidie, et conseilla au roi d'Arménie de ne point céder à cette demande. Mithridate le fit mourir sitôt qu'il fut de retour.

MÉTRODORE, peint. et philosop. d'Athènes, fut choisi par Persée, roi de Macédoine, pour présider à l'éducat. de ses enfans et pour peindre son triomphe. Il vivait vers l'an 168 av. J.-C.

METROPHANE, év. de Smyrne au 9e S., s'opposa avec vigueur à Photius (867), et écrivit à ce sujet une lettre ins. dans les *Collect. des Conciles*.

METROPHANE-CRITOPULE, théologien de la communion grecque, né à Berrhœa, vers 1590, fut élevé à la dignité de protosyncelle de l'église de Constantinople, et, plus tard, placé sur le siége patriarcal d'Alexandrie. On cite de lui : *Epistola de vocibus in musicâ liturgicâ Græcorum usitatis*, Wittemberg, 1740, et insérée par Martin Gerbert dans les *Scriptores ecclesiastici de musicâ*, en grec et en latin, t. 3, p. 398-402; des *notes* et *correct.* sur le *Glossarium græco-barbarum* de J. Meursius l'Ancien, Leipsig, 1787, in-8. *V.* pour plus de détails la dissertat. de Dietelmair intit. *Novæ provinciæ professoris græcæ linguæ adeundæ causâ de Metrophane Critobulo*, etc., Altdorf, 1770, in-4 de 12 pages.

METTERNICH-WINNEBOURG (le prince Franç.-George-Joseph-Charles de), min. d'état en Autriche, né en 1746, m. à Vienne en 1818, fut employé d'abord comme minist. près du cercle de Westphalie, puis chargé, en 1790, de pacifier le pays de Liége. L'année suiv., il fut appelé aux fonctions de minist. plénipot. près du gouvernem. des Pays-Bas, qu'il conserva jusqu'en 1795, et qui lui valurent le titre de chevalier de la Toison-d'Or. Il fut un des plénipotent. autrichiens au congrès de Rastadt en 1797, fut élevé, en 1803, à la dignité de prince de l'empire, présida, dans les 2 années suiv., le comité des princes médiatisés à Vienne, et vécut ensuite dans la retraite. Il est le père du prince actuel de Metternich.

METTRIE (Julien OFFRAY de La), méd. et littérateur trop fameux par ses égaremens et ses désolantes doctrines, né à St-Malo en 1709, reçut de Boerhaave des leçons dont il profita, et vint à Paris, où il eût fait une fortune rapide et honorable, s'il n'eût pas publié des ouvr. condamnables qui le forcèrent de se retirer à Leyde en 1746. Chassé bientôt après de la Hollande, comme il l'avait été de la France, et pour de nouvelles publicat. plus coupables que les premières, il ne savait plus où fuir, quand Maupertuis lui écrivit, de la part du roi de Prusse, qu'il trouverait un asile à Berlin. La Mettrie fut accueilli par Frédéric II en 1748, comme un philosophe victime de l'intolérance, obtint une pension, le titre de lecteur du roi, une place à l'Académie, et ne tarda pas à jouir d'une grande familiarité auprès du monarq. prussien. Cepend. le séjour de Berlin lui devint insupportable, et il faisait négocier par Voltaire son retour à Paris, lorsqu'il m. en 1751, des suites d'une indigestion dont il avait prétendu se guérir par des bains et par 8 saignées. Médec. systématique et philosophe dangereux, il a été jugé sévèrem., même par ceux qu'on soupçonnait de partager une partie de ses opinions, par Voltaire, d'Argens et surtout Diderot. Outre ses *OEuvres de médecine*, réunies en 1 vol. in-4, Berlin, 1755, on a de lui des pamphlets contre les médec. : *la Politique du médec. de Machiavel*, ou *le Chemin de la fortune ouvert aux médecins*, Amsterd. (Lyon), 1746, in-12; *les Charlatans démasqués*, ou *Pluton vengeur de la société de médecine*, coméd. satirique (Hollande), 1772, in-8; *Ouvrage de Pénélope*, ou *Machiavel en médecine*, Berlin ou Genève (Hollande), 1748, 2 vol.; avec le *supplém.* et la clef, Berlin, 1750, 3 vol. in-12. Ses *OEuvres philosophiq.* ont été recueillies en 1 vol. in-4, Londres (Berlin), 1751; en 2 vol. in-8, Berlin, 1774; en 3 vol. in-12, Amsterd., 1774. Il

nous suffira de citer : l'*Hist. naturelle de l'âme*; *l'Homme Machine*, brûlé par arrêt des magistrats de Leyde; les *Réflexions sur l'origine des anim.*; la *Vénus métaphysique*, ou *Essai sur l'origine de l'âme humaine*. Tout ce qu'on peut dire pour justifier La Mettrie, c'est qu'il était fou.

METZ (CLAUDE BERBIER DU), lieut.-gén. des armées du roi et l'un des plus braves officiers de son temps, né en 1638, à Rosnay, en Champagne, tué à la bataille de Fleurus en 1690, avait mérité par sa valeur d'être nommé successivem. command. de l'artillerie en Flandre et dans les autres pays conquis (1668), gouverneur de la citadelle de Lille, puis de Gravelines (1676 et 1684), enfin lieuten.-général en 1688. C'est de lui que la Dauphine dit un jour au dîner du roi : « *Voilà un homme bien laid.* » Il avait eu le visage horriblem. maltraité par des éclats de mitraille dans la campagne de 1657. L'on sait que Louis XIV répondit : « *Moi, je le trouve bien beau; car c'est un des hommes les plus braves du royaume.* » Ch. Perrault a publié son *éloge* dans le *Recueil des hommes illustres qui ont paru en France dans le 17e S.*, t. 11, p. 41.

METZGER (JEAN-DANIEL), méd., né à Strasb. en 1739, m. à Kœnigsberg, en Prusse, en 1805, occupa la chaire d'anatomie dans cette dern. ville pend. 28 ans, fut en outre assesseur du collége qui surveille l'administ. médicale du pays, devint physic. de la ville, prof. d'accouchem. et méd. de plus. hôpitaux. Il ne resta étranger à aucune des questions qui furent agitées dans son temps sur les diverses parties de la science, et se fit estimer surtout par l'excellent *journal* d'observ. sur la médec. légale et la police médicale, qu'il publia, presque sans interruption, quoique sous divers titres de 1778 à 1790. Parmi ses ouvr. nous pouvons distinguer : *Adversaria medica*, Utrecht, 1774-78, 2 vol. in-8; *Observ. de médec. légale*, 1778 et 1781, 2 v. in-8; *Bibliothèq. de médec. légale*, 1784-86, 2 v. in-8; *Esquisse de séméiotique et de thérapeutique*, 1785, in-8; *Manuel de police médicale et de médecine légale*, 1787, in-8; *Bibliothèq. du physic.*, 1787, 1789, 1790, 2 vol. in-8; *Anthropologie philosophico-médicale*, 1790, in-8; *Manuel de chirurgie*, 1791, in-8, etc. Il a fait sa propre biograph. dans le 2e cahier de sa *Corresp. médicale*.—METZGER (Ch.), fils aîné du précéd. et prof. à Kœnigsberg, m. en 1797, a publié plus. *thèses*. — Un autre METZGER (George-Balthasar), méd. et membre de l'acad. des *Curieux de la nature*, sous le nom d'*Americus*, a laissé un gr. nombre de *thèses*, qui attestent beaucoup de savoir. Il m. en 1687.

METZU (GABRIEL), peint. holland., né à Leyde en 1615, m. vers 1659, a laissé un gr. nombre de tableaux, qui sont tous recherchés, et dont quelq.-uns sont d'un prix excessif. Moins fini que Gérard Dow, plus vrai que Mieris, il se distingue par un meilleur goût de dessin. Il a plus. qualités excellentes; mais c'est surtout par l'harmonie que ses productions sont admirables. Le musée du Louvre possède de lui les suivantes : *Portrait de l'amiral Tromp, vu à mi-corps*; un *Militaire faisant présenter des rafraîchissem. à une dame*; un *Chimiste lisant près d'une fenêtre, dont l'extérieur est orné d'une vigne*; une *Femme assise, tenant un pot de bierre et un verre*; une *Cuisinière pelant des pommes*; le *Marché aux herbes d'Amsterdam*.

MEULEN (ANT.-FRANÇ. van der), peintre de batailles, né à Bruxelles en 1634, m. en 1690 à Paris, où il s'était rendu à la sollicitation de Colbert, auquel son mérite avait été révélé par Lebrun, eut à son arrivée le brevet d'une pension de 2,000 liv., et fut logé aux Gobelins. Bientôt il fut chargé de suivre Louis XIV dans toutes ses campagnes, pour dessiner, sur les lieux, les marches, les campem., les attaques, les grandes actions, et les vues des différentes villes assiégées; circonstance à laquelle il dut cette vérité frappante d'imitation, qui entre autres qualités lui assure un rang éminent parmi les peintres de batailles. Son talent toutefois ne fut pas borné à ce seul genre. Il a peint avec succès la plupart des vues des maisons royales, des paysages, des portraits. Personne ne dessinait mieux que lui les chevaux : aussi Lebrun lui confia-t-il l'exécut. de ceux qu'il a introduits dans ses batailles d'Alexandre. Enfin un grand nombre de tentures des Gobelins, dont il fournit les dessins, peuvent soutenir la concurrence avec celles qui ont été faites d'après les modèles de Raphaël, de Jules Romain et de Lebrun. Van der Meulen fut reçu à l'acadèm. en 1673. Les 3 réfectoires des Invalides sont ornés de ses tableaux, représentant les conquêtes de Louis XIV. Le Musée du Louvre en possède 15, parmi lesquels on distingue : l'*Entrée de Louis XIV dans une ville conquise*; l'*Entrée de Louis XIV à Arras*; *le siége de Maestricht*. Il existe encore 10 autres de ses tableaux des conquêtes de Louis XIV, dans le chât. de Rambouillet. L'œuvre de cet artiste a été gravé, et contient une suite de 152 planches, exécutées par les plus habiles graveurs de son temps, et formant les tom. 16, 17 et 18 de la collect. d'estampes connue sous le nom de *Cabinet du Roi*.

MEULEN (GUILL. van der), jurisc. allem. du 17e S., a écrit des *Comment.* sur le traité de Grotius du *Droit de la guerre et de la paix*. On les trouve dans l'édit. de ce tr., donnée par Fréd. Gronovius, Utrecht et Amsterdam, 1676 et 1704, 3 vol. in-fol.

MEUN (JOS.-HÉLITAS de), mort à Paris en 1823, a composé plus. *vaudev.* et est aut., avec Cuvelier, des paroles de la *Mort du Tasse*, opéra représ. en 1821, musique de M. Garcia.

MEUNG ou MEHUN (JEHAN de), poète franç., surn. *Clopinel*, né dans la petite ville de Meung-sur-Loire, près d'Orléans, au milieu du 13e S., m. à Paris, dans l'intervalle de 1310 à 1318, ou au plus tard vers 1322, étudia l'astrol., la géométrie, l'alchimie, et les autres sciences alors en honneur, et s'éleva au-dessus de ses contemp. comme sav. et comme poète. Un de ses premiers ouv. fut la traduction de l'*Art militaire de Végèce* (1284). Vers le même temps, sur la demande de Philippe-le-Bel, il résolut de donner une suite au *Roman de la Rose*, composé par Guill. de Lorris, supprima, à cet effet, les 82 derniers vers qui en formaient le dénoûment, et y ajouta environ 18,000 vers. Ce livre, l'un des monumens les plus importans et les plus anciens de notre langue et de notre poésie, acquit à Jean de Meung le nom de *Père et d'inventeur de l'éloquence*. Clément Marot l'appelait l'*Ennius franç.*; Pasquier le plaçait au même rang que le Dante; Lenglet-Dufresnoy le regardait comme notre Homère. Cepend. les prêtres et les femmes, pour qui l'auteur n'avait pas gardé assez de ménagemens, firent long-temps la guerre à sa mémoire et à son livre, et contribuèrent peut-être à lui donner plus de lecteurs. Parmi les nombreux MSs. de ce poème que possède la Biblioth. du Roi, les plus curieux sont les nos 2739 et 2742, fonds de la Vallière, et surtout le no 196, fonds de Notre-Dame. Quant aux édit., la meilleure, sans contredit, est celle que l'on doit aux soins de M. Méon, Paris, Didot l'aîné, 1814, 4 vol. in-8. Jehan Molinet, chanoine de Valenciennes, qui florissait vers 1480, a donné une espèce de version, ou plutôt de paraphrase inexacte, en prose, de ce *roman* poétique, Paris, Verard, s. d., in-fol.; Lyon, 1503, in-fol.; enfin, Paris, 1521, in-4, sous ce titre rimé : *C'est le romant de la Rose, moralisé, cler et net, translaté de rime en prose par vostre humble Molinet*. Nous avons encore de Jehan de Meung son *Trésor*, ou *les Sept articles de foi*, imprimés avec ses *Proverbes dorez* et ses *Remonstrances au roi*, Paris, 1503, in-8 (il en existe d'ailleurs plus MSs. à la Biblioth. du Roi, fonds de Notre-Dame); les *Loys des trespassez avecques le pelerinaige de maistre Jehan de Meung*, ibid., 1481 84, in-8; le *Miroir*

d'Alckymie, ibid., 1612, in-8; *la Vie et les Epîtres de Pierre Abaylard et d'Héloïse sa femme*, dont la Biblioth. du Roi possède un MS. sous le nº 7273 *bis*; etc., etc.

MEUNIER. V. MEUSNIER.

MEURER (WOLFGANG), prof. de philos. et de médecine à Leipsig, né à Aldemberg en Misnie, en 1513, m. à Leipsig en 1585, a laissé un grand nombre de consultations insérées dans la collection de J.-Ph. Brendel (*v.* ce nom).

MEURIER (HUBERT), en latin *Morus*, doyen et théologal de l'église de Reims, né dans le diocèse d'Amiens, m. en 1602 à Saint-Diez en Lorraine, où il s'était réfugié après la ruine de la ligue, dont il avait partagé les principes, était un homme fort instruit dans les matières ecclésiast. On a de lui : *chrétienne et catholique Exposition des saints et sacrés mystères de la messe*, Reims, 1584, 1586 et 1598, 3 vol. in-8; *Traité de l'institution et vrai usage des processions*, ib., 1584, in-8; *Lamentation* (c'est un sermon plein de véhémence, prêché aux funérailles de Louis de Guise, arch. de Reims, massacré aux états de Blois), 1589, in-8, rare; *de Sacris unctionibus libri III*, Paris, 1593, in-8, rare.

MEURISSE (MARTIN), évêque (*in partibus*) de Madaure, suffragant et administrat.-général du diocèse de Metz, né à Roye en Picardie, m. en 1644, a laissé : *Rerum metaphysicarum libri tres*, Paris, 1623, in-4; *Tractatus de Sanctâ Trinitate*, ibid., 1631, in-8; *Histoire des évêques de Metz*, 1634, in-fol.; *Histoire de la naissance, des progrès et de la décadence de l'hérésie dans la ville de Metz*, 1642, in-4; ibid., 1670, in-4.—MEURISSE (Henri-Emmanuel), chirurg., né à St-Quentin, où il m. en 1694, eut beauc. de part à la construct. du nouvel amphithéâtre de St-Côme à Paris, dressa les tables qui ont servi à l'*Index funereus chirurgorum Parisiensium*, de Devaux, et composa un *Traité de la saignée*, in-12, ouvr. estimé, qui fut pub. par le même Devaux en 1689.

MEURON (SAMUEL) conseiller d'état et commissaire-général de Neufchâtel, sa patrie, vivait au commencem. du 18ᵉ S. Il a laissé une dissertat. *de Legatis plenipotentiariis*, Bâle, 1744, in-4, et d'autres opuscules de crit. et de littérat.

MEURSIUS (JEAN Iᵉʳ), laborieux antiquaire, né à Losdun, près de La Haye, en 1579, m. en 1639 à Sora, s'appliqua d'abord à éclaircir Lycophron, l'auteur grec le plus obscur dont les ouvrages nous soient parvenus, étonna par son travail les savans les plus distingués, et se fit connaître avantageusement du grand pensionnaire Barneveld, dont il fut chargé d'accompagner les fils dans les différentes cours de l'Europe. De retour en Hollande, il fut nommé professeur d'histoire, puis de langue grecque à l'académ. de Leyde, et reçut le titre d'historiographe des états-généraux; mais après le supplice de Barneveld, il se vit exposé à des outrages continuels qui le déterminèrent à accepter l'offre que lui fit le roi de Danemarck, en 1625, de la chaire d'histoire de l'académ. de Sora. Il partagea le reste de sa vie entre les devoirs de son emploi et ses trav. littéraires. Ses *Œuvres* ont été recueillies par J. Lami, Florence, 1741-63, 12 vol. in-fol. On trouvera la liste de ses product., au nombre de 67, dans les *Mémoires* de Niceron, t. 12 et 20. Nous nous contenterons de citer : *Glossarium græco-barbarum*, Leyde, 1614, in-4; *Athenæ Batavæ, sive de urbe Leydensi et academ â*, etc., ibid., 1625, in-4; *Rerum Belgicarum liber primus, de inductis belli belgici*, ib., 1612, in-4, très-rare; *Ferdinandus, sive libri IV de rebus per sexennium sub Ferdinando, duce albano, in Belgio gestis*, etc., ib., 1614, in-4; *Guilelmus Auriacus, sive de rebus toto Belgio tùm ab eo quàm ejus tempore gestis lib. X*, ib., 1620, in-4; *Historia Danica, usque ad annum* 1523, Copenhague, 1630, in-4; et un gr. nombre de dissertat., insér. dans le *Thesaur. antiquit. græcarum*. Ses ouvrages historiques ont été recueillis, Amsterdam, 1638, in-fol. Sa *Vie* a été pub. par D. Guill. Moller, Altdorf, 1693, in-4; Nuremb., 1732, in-4. *V.* aussi J. Valérian Schramm, *Dissertatio de vitâ et scriptis Joh. Meursii patris*, Leipsig, 1715, in-4.

MEURSIUS (JEAN II), savant littérat., fils du précéd., né à Leyde en 1613, suivit son père en Danemarck, et m. vers 1653. On a de lui : *Majestas veneta*, Leyde, 1640, in-12; *de Tibiis veterum*, Sora, 1641, in-8, et insér. dans le t. 8 du *Thesaur. antiquitat. græcar.*; *Observ. politico-miscellaneæ*, Copenhague, 1641, in-8; *Arboretum sacrum, sive de arborum consecratione*, Leyde, Elzevir, 1642, in-12; réimpr. à la suite du poème des *Jardins* de Rapin, ib., 1668, in-12; Utrecht, 1672, in 8.—V. CHORIER.

MEUSCHEN (JEAN-GÉRARD), théolog. et philologue, né à Osnabruk en 1680, fut successivem. profess. de philosophie à l'académ. de Kiel, past. dans sa ville natale, prem. prédicat. du comte de Hanau, enfin surintendant-général des églises de la principauté de Cobourg, et profess. de théolog. à l'academ. de cette ville, où il m. en 1743. Il était membre de la société royale de Berlin. On trouvera dans Rotermund la liste de ses ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Bibliotheca medici sacri, seu recensio scriptorum qui scripturam sacram ex medicinâ et philosophiâ naturali illustrârunt*, La Haye, 1712, in-8; *Ceremoniale electionis et coronationis pontificis romani, et ceremoniale episcoporum, collecta, edita et præfatione illustrata*, ib., 1732, in-4; *Vitæ summorum dignitate et eruditione virorum ex rarissimis monumentis litterato orbi restitutæ*, Cobourg, 1735-41, 4 part. en 1 v. in-4; *Novum Testamentum ex Talmude et antiquitatibus Hebræorum illustratum*, Leipsig, 1736, in-4.—MEUSCHEN (Frédéric-Christian), fils du précédent, conseiller et secrét. de légation du prince de Cobourg à La Haye, né à Hanau en 1719, forma un riche cabinet de coquillages, et rédigea le catalogue raisonné des principales collect. de ce genre qui furent vendues en Hollande à cette époque. Il pub. ce recueil sous le tit. de *Miscellanea conchyliologica*, Amsterdam, 1773, 5 vol. in-8.

MEUSEL (JEAN-GEORGE), laborieux bibliogr., né en 1743 à Eyrichshof, près de Baunach en Franconie, m. en 1820, fut d'abord profess. d'hist. aux univ. d'Erfurt et d'Erlang, puis nommé successiv. conseiller aulique de la principauté de Quedlinb., de la cour électorale de Brandebourg et de celle du roi de Prusse. Sans parler des services qu'il a rendus aux lettres par ses édit. et ses trad., nous citerons quelques-uns de ses nombreux ouvr. : *de Præcipuis commentatorum in Germaniâ epochis*, Erlang, 1780, in-4; *Bibliotheca historica*, Leipsig, 1782-1804, 11 t. en 22 vol. in-8; *l'Allemagne littéraire* (gelehrte Teutschland), Lemgo, 1796 et suiv. 16 vol. in-8; *Introduct. à la connaissance de l'histoire des états de l'Europe*, Leipsig, 1775, in-8, 4ᵉ éd., 1800; *Dictionnaire des artistes allemands vivans*, Lemgo, 1778-89, 2 vol. in-8, 1808-09, avec un 3ᵉ vol. pub. en 1814 et servant de supplém. aux 2 édit.; *Littérature de la Statistique*, Leipsig, 1790, in-8; 1806-07, 2 vol. in-8; *Direction* (Leitfaden) *pour l'histoire de la littérature*, ib., 1799-1800, 3 part. in-8; *Dictionnaire des écrivains allemands morts de 1750 à 1800*, ibid., 1802 et suiv., 15 vol. in-8. Meusel a encore eu plus ou moins de part à la rédaction d'un grand nombre de journ. ou de recueils périodiques.

MEUSNIER (PHILIPPE), habile peintre, né en 1655 à Paris, où il m. en 1734, fut reçu à l'académie, dont il devint trésorier, obtint une pension et un logement au Louvre, et fut honoré dans son atelier des visites de Louis XIV et de Louis XV. Il excellait à peindre l'architecture et entendait parfaitement la perspective. Il fut employé à repré-

senter l'architect. de la voûte de la chapelle de Versailles, à décorer la galerie de Coypel au Palais-Royal et le château de Marly.

MEUSNIER (JEAN-BAPTISTE-MARIE), général franç., né à Paris en 1754, était déjà parvenu au grade de lieutenant-colonel du génie, avant la révolution. Il fut chargé, en 1790, d'établir, vers les côtes et les frontières, des lignes de signaux. Parvenu au grade de général de division, il se distingua par la belle défense du fort de Kœnigstein contre les Prussiens en 1793, fut fait prisonnier et presque aussitôt échangé. La même année il fut placé à un poste important, celui de Cassel, eut la jambe emportée d'un coup de canon, et m. des suites de sa blessure.

MEUSNIER. V. QUERLON.

MEUSY (NICOLAS), écrivain ascétique, né à Vilers-Sexel, dans la Franche-Comté, en 1734, m. vicaire de la paroisse de Rupt en 1772, victime de son zèle pour les malheureux attaints d'une malad. épidémique, a laissé *le Code de la religion et des mœurs*, Paris, 1770, 2 vol. in-12; *le Catéchisme historiq., dogmatique et moral des fêtes*, Vesoul, 1771, in-12.

MEXIA ou MESSIE (PIERRE), histor. et compilateur, né à Séville vers la fin du 15e S., m. vers 1552, fut honoré du titre d'historiogr. de Charles-Quint. On a de lui : *Silva de varia leccion*, Séville, 1542, in-4, trad. dans la plupart des langues de l'Europe, et notamm. en franç. par Cl. Gruget, sous le titre de *Diverses leçons*, Paris, 1554, Tournon, 1604, 1616, in-8; *Historia imperial y cesarea desde Julio Cesare hasta Maximiliano*, Séville, 1546, in-fol.; trad. en ital. par Louis Dolce, Venise, 1561, 1597 at 1644, in-4; *sept Dialogues*, Séville, 1547; trad. en ital. par Alph. d'Ulloa, Venise, 1557, in-4; et en franç. par Cl. Gruget, à la suite des *Diverses leçons*. — Un autre MEXIA (Louis de) est présumé aut. de l'*Apologue sur l'oisiveté et sur le travail*, pub. à Alcala de Hénarès, 1546, sous le nom allégor. de *Fabricio de Portundo*.

MEXIQUE (le), contrée la plus remarquable du Nouveau-Monde, tant par l'étendue de territoire qu'occupaient ses diverses peuplades, que par l'ancienneté présumable de leur établissem. d'après les vestiges de civilisat. qu'y trouvèrent les Espagnols lors de l'expédition de Fernand Cortez (1519-21), venait à peine d'être découvert par un jeune aventurier nommé Grijalva (1518), lorsque le premier armement sous pavillon de S. M. C. mit à la voile pour en prendre possession. Outre l'empire d'Anahuac, qu'avaient fondé par la conquête, et gouverné au milieu de guerres presque continuelles avec les peuplades voisines, plus. général. de souver. dont les derniers furent Montezuma II, Cuitlahuatzin et l'héroïque Guatimotzin ou Quauhtemotzin, le Mexique comprenait encore les petites républiques de Tlascala et de Cholula, les roy. de Tezcuco et de Mechoacan, enfin les autres peuplades éparses dans l'espace qui s'étend entre le golfe auquel il donne son nom, à l'est, et à l'ouest l'Océan pacifique, par les 14e et 21e degrés de latitude. Réduit à l'état de colonie sous le nom de Nouv.-Espagne, il embrassa bientôt dans ses limites depuis l'isthme qui sépare les deux Amériques jusqu'aux côtes de la Nouvelle-Californie, par les 37° 10' de latitude. Si l'on en excepte les noms glorieux de Cortez et de quelq.-uns de ses lieuten., celui plus glorieux encore du vénérable Las Casas, et enfin d'un petit nombre d'autres hommes à jamais bénis des Mexicains, tels que les vice-rois Revillagigedo, Azanza, Juan de Acuna, marquis de Casa Fuarte (le seul Américain que durant près de 3 S. la couronne espagnole ait préposé à ces importantes fonct., et qui les remplit, avec autant d'habileté que de désintéressement, de 1722 à 1724), le digne archevêque D. Fr. Manso y Zuniga, quelques pieux et savans missionn., on ne trouve guère que de hideux souvenirs dans l'hist. de la domination espagnole sur ces contrées. Nos convulsions polit., qui ébranlèrent l'Europe dans les dern. années du 18e S., étendirent leur influence jusqu'au sein de la Nouv.-Espagne : l'exemple des États-Unis y avait d'ailleurs répandu déjà les prem. ferm. de révolte contre la mère-patrie ; des mesures d'une rigueur excessive de la part du gouvernem. devaient en hâter l'explosion. Toutefois ce ne fut qu'après avoir déployé l'étendard pour la cause de la métropole contre l'envahissem. de Napoléon que la Mexique s'insurgea pour sa propre cause. Dans l'incertitude où le plaçait la difficulté des communications avec le gouv. légitime d'Espagne, le vice-roi Iturrigary convoqua une junte pour l'organisat. d'un gouv. provisoire, et fit faire ainsi aux colonies mexicaines un pas vers l'émancipation. Deux partis divisèrent tout d'abord cette assemblée, celui des *independans* et celui des *royalistes* ; mais ils s'en tenaient à de simples démonstrat. ; c'est à un ecclés., le moine Hidalgo, qu'appartient l'honneur de la prem. attaque (1810). Les troupes royales commandées par les généraux Cruz, Calleja, les colonels Lopès, Truxillo, etc., usant de stratagèmes dont plus. sont entachés d'odieux, défirent d'abord les insurgés commandés par Hidalgo revêtu du titre de généralissime. Venegas, qui avait succédé à Iturrigary, déploya un tout autre zèle contre le parti *indépendant* ; les principaux chefs, faits prisonn., périrent par ses ordres ; mais ils trouvèrent des success. qui achevèrent leur ouvrage apres une lutte héroïque de plus de 12 années. En vain l'orgueilleux Iturbide (*v.* ce n.) s'était flatté de recueillir seul le fruit de tant d'efforts ; son règne éphémère fit bientôt place à celui de la liberté ; une constitution modelée sur celle des États-Unis d'Amérique, et qui divise le Mexique en républ. fédératives, a été promulguée en 1824 ; enfin, au moment où nous traçons cette esquisse imparfaite, d'importantes négociations entamées avec les puissances européennes, et dont plusieurs sont déjà conclues, semblent garantir aux Mexicains la durée d'une existence politique dont le maintien ne demande pas moins de vertus que sa conquête. Nous signalerons comme digne d'un haut intérêt l'immense ouv. de MM. A. de Humboldt et Bonpland, intit. *Voyage aux Régions équinoxiales du nouveau continent, fait en* 1799-1804, et dont la publicat. commencée en 1806 est à la veille d'être terminée. M. Beulloch a pub. en angl. : *le Mexique en* 1823, ou *Relat. d'un Voyage dans la Nouvelle-Espagne*, précédée d'una *introduct.* par sir John Byerley. Cet ouvrage a été traduit en français (par Mlle Sobry), Paris, Eymary, 1824, 2 vol. in-8 et atlas. On peut consulter aussi l'intéressant *Résumé de l'Hist. du Mexique, par Eugène de Monglave* (M. Garay), Paris, 1826, in-8.

MEY (JEAN de), doct. en médec., ministre et profess. de théologie, né à Middelbourg en Zélanda, où il m. en 1678, a laissé : *Commentaria physica, sive Expositio aliquot locorum Pentateuchi mosaici in quibus agitur de rebus naturalibus, etiam ad medicinam attinentibus*, Middelbourg, 1651, 1661, in-4; *Commentarius in Joannis Goedaert metamorphosim insectorum, cum appendice de hemerobiis et cometis*, ibid., 1668, in-8, fig. — Un autre médec. holland., Frédéric van der MEY, a donné : *Historia medica de vertigine, catarrho, tussi, abortu*, La Haye, 1624, in-4; *de Morbis et symptomat. Bredanis tempore obsidionis*, Anvers, 1627, in-4.

MEY (CLAUDE), avocat au parlem. de Paris et savant canoniste, né à Lyon en 1712, m. en 1796 à Sens, où il s'était réfugié pendant la terreur, était un homme fort instruit sur les matières canoniq., et avait même des connaissances en théologie. Il prit part à toutes les discussions religieuses de son temps, se rangea du côté des appelans, et plus tard se déclara contre la constitut. civile du clergé en signant la consultation dressée par Jabineau

(15 mars 1790). Nous citerons de lui : *Apologie des jugem. rendus en France par les tribunaux séculiers contre le schisme*, 1752, 2 vol. in-12 : ouv. supprimé par arrêt du parlem. de Paris et condamné par Benoît XIV (la 2e part. est de Maultrot); *Requête des sous-fermiers du domaine au roi, pour demander que les billets de confession soient assujettis au contrôle*, in-12 de 40 pag. (pièce satirique condamnée au feu par arrêt du parlem.); *Maximes du droit public français, tirées des capitulaires, des ordonnances du royaume et des autres monumens de l'histoire de France* (en société avec Aubry, Maultrot et Blonde), 1772, 2 vol. in-12; 2e édit., 1775.—MEY (Ottavio), négociant de Lyon, de la même famille, m. en 1690, est l'invent. du procédé employé pour lustrer les soies. Il se forma une riche collect. d'objets curieux et d'antiquités, parmi lesquels on voyait le fameux bouclier dit *de Scipion*, transporté depuis au cabinet des médailles.

MEYDANY (ABOU'L FADHL AHMED BEN MOHAMMED AL), écrivain arabe, né dans le quartier de Nischahpour, appelé Meydan, m. dans la même ville en 518 (1124), est aut. d'un traité *des noms propres et des synonymes*, augmenté par son fils Abou Sayd, et d'un traité de *grammaire en vers*. Mais il doit surtout sa grande réputat. à son *Recueil de proverbes* (Medjme-al-amtsal), au nombre de 6000, source féconde à laquelle sont venus puiser les savans qui ont le plus contribué par leurs écrits à la propagat. des études orientales en Europe, notamm. Pococke, Reiske et M. Silvestre de Sacy. Le prem. avait trad. tout l'ouvr. en latin et déposé son MS. à la biblioth. bodléienne. C'est d'après ce MS. que Schultens le fils pub. 120 proverbes en arabe et en latin, Londres, 1773, et que M. Macbride en a inséré un certain nombre dans les différentes livraisons des *Mines de l'Orient*. Schultens, qui en avait annoncé une édit. complète avec le texte, la traduct. latine et des notes, s'est arrêté au 334e proverbe; et son travail a été continué, mais non complété par Schrœder. Scheid, Reiske, M. Rosenmüller, n'ont donné également que des commencem. d'édit. : ce dern. a pub. 17 nouveaux proverbes avec leur traduct. et de savantes notes, Leipsig, 1796.

MEYER (JACQUES), dit *Baliolanus*, historien, né à Vleter, village près de Bailleul, en 1491, m. en 1552 à Blankenberg, dont il occupait la cure, fut un des restaurat. des bonnes études dans la Flandre. On a de lui : *Flandricarum rerum Decas, de origine, antiquitate, nobilitate, ac genealogiâ comitum Flandriæ*, Bruges, 1531, in-4 et in-8; *Chronicon Flandriæ ab anno Christi 445 usque ad annum 1278*, Nuremberg, 1538, in-4; continué par Ant. Meyer, son neveu, jusqu'à l'année 1476, et pub. sous le titre de *Commentarii sive Annales rerum flandricarum*, etc., Anvers, 1561, in-fol., puis réimpr. dans le *Recueil* des histor. belges de Feyrabend, Francfort, 1580, in-fol.—MEYER (Antoine), neveu du précéd., m. en 1607 à Arras, où il avait rempli 37 ans la place de principal du collége, a pub. quelques ouvr., dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. belgica*, et parmi lesquels nous citerons : *Comites Flandriæ seu Epitome rerum flandricarum versu heroïco*, Anvers, 1556, in-8; et un poème intit. *Ursus sive de rebus div. Vedasti* (St-Waast) *episcopi Atrebatensis libri tres*, Paris, 1580, in 8.—MEYER (Philippe), fils du préc., m. en 1637, à l'âge de plus de 70 ans, pub. différent. pièces dont Foppens a donné la liste, et continua les *Annales* de son grand-oncle jusqu'en 1617 : ce MS. était conservé à l'abbaye de St-Waast d'Arras.

MEYER (THÉOD.), peint. et grav., né en 1572 à Eglisau, canton de Zurich, m. à Zurich en 1658, a laissé un œuvre assez consid., dont font partie les *Douze Mois*, les *Danses des Paysannes*, l'*Armorial de Zurich*.—MEYER (Rodolphe), fils aîné du précéd., m. en 1738, dans un âge peu avancé, suivit la carrière de son père. On distingue ses grav. pour une édition de l'*Helvétie-Sainte* de Murer.

MEYER (CONRAD), peintre et grav. à l'eau-forte, né à Zurich en 1618, m. dans la même ville en 1689, fut élève de son père Théodore et de son frère Rodolphe. Il peignit avec un égal succès l'histoire, le paysage et le portrait, et fut le prem. qui se servit habituellem. du vernis mou pour graver à l'eau-forte. Le nombre de ses peintures et de ses grav. s'élève à plus de 900 pièces. Gaspard Füssli en a donné un catalogue que l'on peut consulter et dont Huber a inséré l'extrait dans le *Manuel des amateurs de l'art*. Son œuvre consiste en *portraits, sujets historiques, paysages et emblèmes*. — MEYER (Félix), peintre de paysages, né en 1653 à Winterthur, en Suisse, m. en 1713, trouva dans les sites variés de sa patrie une source féconde d'inspirat., et acquit, par un travail assidu, une telle promptitude d'exécut., qu'on en rapporte des effets incroyables. Devenu possess. d'une fortune assez considérable, il fut nommé par ses compatriotes memb. du grand conseil, et investi, en 1708, de la charge de gouvern. du château de Wyden près d'Hussen. Ses tableaux les plus recherchés sont ceux dont Roos ou Rugendas ont peint les fig.; car c'était la partie faible de son talent. Il a gravé à l'eau-forte plus. paysages estimés; ces pièces, au nomb. de 24, représentent des *sites de la Suisse*.

MEYER (LÆVIN de), théolog. et poète de la société de Jésus, né à Gand en 1655, m. à Louvain en 1730, professa successivem., dans son ordre, les humanités, la philosophie et la théologie. Il eut de longs démêlés avec plus. doct. de Louvain, qui refusaient de se soumettre aux constitut. des papes. Parmi ses nombreux ouvr. polémiques, dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire* de Moréri, on distingue le suiv. : *Historiæ controversiarum de divinæ gratiæ auxiliis, libri sex*, Anvers, 1705, in-fol. On a encore de lui : *de Irâ, lib. tres* (poème en vers élégiaq.), ibid., 1694, in-4; *de Institutione principis, lib. tres* (poème en vers hexamètres), Bruxelles, 1716, in-4, etc. L'édit. la plus complète de ses *poésies* est celle de Bruxelles, 1727, in-8.

MEYER (CONRAD), peintre sur verre, né à Zurich en 1695, m. dans la même ville en 1766, s'est fait un nom par la beauté et la netteté de ses peintures et par ses connaissances peu communes en physiq. Il composa lui-même l'appareil nécessaire à la société physique de sa ville natale, où l'on conserve plus. de ses machines et instrum.—MEYER de KNONAN (Jean-Louis), amateur éclairé des sciences et des arts, né à Zurich en 1705, m. dans la même ville en 1785, a laissé cinquante *Fables* (Zurich, 1758), dont les figures ont été dessinées et gravées par lui-même, et quelques écrits sur l'agriculture, etc. — MEYER (Joseph-Léonce), né à Lucerne en 1720, m. dans la même ville en 1789, est aut. d'un grand nombre de composit. musicales, d'opéras et d'autres pièces de théâtre. En 1775 il fonda une société patriotique, dite *de la Concorde*, qui devait resserrer les liens entre les cantons et les pays catholiques de la Suisse, mais qui cessa d'exister en 1783.—MEYER (Jean-Jacques), né en 1629 à Winterthur, canton de Zurich, mort curé de la même ville en 1710, a laissé un grand nombre d'écrits ascétiques et pédagogiq.; nous ne citerons que l'*Hortulus adagiorum germanico-latinorum*, 1677; et le *Janua linguarum Comenii dialogisticè*, 1691.—MEYER (Léonard), curé à Schaffouse, s'est fait connaître surtout par une *Hist. de la ville de Schaffouse et de la réformat. de son église* (en allem.), 1656, in-8.

MEYER (JOSEPH-RODOLPHE-VALENTIN D'OBERSTAD), né à Lucerne en 1725, d'une famille patricienne, devint membre du sénat de sa ville natale, et s'annonça d'abord comme réformateur politique; toutefois son patriotisme apparent fut mêlé de beaucoup d'ambition et dicté peut-être par

son animosité contre les Schumacher, dont l'influence lui portait ombrage. Le trésorier de l'état, l'un des membres de cette puissante famille, fut accusé de malversat. et condamné à des amendes; son fils fut décapité, par sentence du sénat, et Meyer se vit décerner la couronne civique, fut appelé l'*Immortel* et *le Divin*. Mais en 1769, lorsqu'on eut reconnu l'injustice de ces deux sentences, il fut trop heureux de n'être puni que par un bannissem. de 15 ans. Son exil achevé il rentra dans sa patrie, reprit sa place au sénat, et loin de prêcher encore des réformes, donna lui-même dans tous les abus où il pouvait trouver son compte. Il se déclara contre la révolut. franç., et reçut du roi de Sardaigne l'ordre de St-Lazare en récompense de ses efforts, heureusem. inutiles pour entraîner sa patrie dans diverses coalitions. Déplacé de nouveau par la révolution suisse, il se retira chez son frère, abbé du couvent de Bleinau, où il m. en 1808. On connaît de lui plus. ouvr. politiq., qui offrent souvent d'assez bonnes idées. En 1764 il écrivit l'*Eloge de M. F.-V. Balthasar.*

MEYSSENS (Jean), peintre d'histoire et de portraits, né à Bruxelles en 1612, s'occupa aussi avec succès de la gravure au burin et à l'eau-forte, et abandonna pourtant la culture des arts pour se livrer au commerce des estampes. Parmi ses portr. on distingue ceux du *Comte Henri de Nassau*, de la *Comtesse de Styrum* et des *Comtes de Bentheim*. En fait de gravures à l'eau-forte, on a de lui une suite de huit portraits de peintres, pub. en 1649, in-4. Il a laissé un livre, devenu rare, sous ce tit.: *Images de divers hommes d'esprit qui par leur art et science debvroient vivre éternellem. et desquels la louange et renommée faict estonner le monde*, Anvers, 1649, in-fol.—Meyssens (Corneille), fils du précéd., né à Anvers en 1646, se distingua surtout dans le genre du portrait. On cite de lui: *Effigies imperatorum domûs austriacæ, delineatæ per Joannem Meyssens, et æri insculptæ per filium suum, Cornelium Meyssens.*

MEYSSONIER (Lazare), médecin, né à Mâcon en 1602, m. vers 1672, pratiqua son art à Lyon avec beaucoup de succès et y obtint un canonicat de l'église St-Nizier. Il s'adonna toutefois à l'astrologie judiciaire, composa des horoscopes, et pub. un almanach intit. le *bon Hermite*, que ses confrères firent supprimer, non sans peine. Nous citerons de lui: *OEnologie*, ou *les Merveilleux effets du vin, ou la Manière de guérir avec le vin seul*, Lyon, 1636, in-8, *Introduct. à la philosophie des anges*, ib., 1648, in-8; *Almanach chrétien, catholique*, etc., ib., 1657, in-4; *la Belle magie*, ou *Science de l'esprit*, etc., ib., 1669, in-12, fig.

MEYTENS (Martin de), peintre, né à Stockholm en 1695, s'établit à Vienne, y fut nommé peintre de la cour impériale, et m. en 1770. Il peignit d'abord en émail, puis à l'huile, particulièrement dans le genre du portrait: ses carnat. sont excellentes.

MÉZERAI (François EUDES de), célèbre historien, né en 1610 au village de Rye, près d'Argentan, renonça à la poésie, pour occuper une place de commissaire des guerres. Dégoûté ensuite de cet emploi, il vint se fixer à Paris; et c'est alors qu'il se fit appeler *de Mezerai*, du nom d'un hameau de la paroisse de Rye. Il débuta par quelq. pamphlets politiq., dont la composition, lui faisant sentir le besoin de comparer le présent avec le passé, le porta vers l'étude de l'histoire. Un travail trop opiniâtre, en le faisant tomber dangereusem. malade, lui valut la protection de Richelieu et une petite gratification. Peut-être le cardinal n'aurait-il fait de lui, par cette faveur anticipée, qu'un historiographe de France; mais le jeune auteur avait dans le caractère une indépendance à laquelle il lui eût été impossible de renoncer quand il l'aurait voulu. Le premier vol. de sa grande *Histoire de France* ne tarda pas à paraître et à faire tomber presque dans l'oubli, malgré les efforts envieux de plus. savans, toutes les compilat. qu'on avait eues jusqu'alors. Le 2e et le 3e vol., qui parurent en 1646 et en 1651, ne reçurent pas un accueil moins favorable. Ce ne fut qu'après s'être délassé par une vingtaine de pamphlets contre Mazarin, pub. sous le nom de Sandricour, qu'il commença l'abrégé de sa grande histoire, dont la prem. édit. mit le sceau à la réputat. de l'aut. en 1668. On releva pourtant des erreurs nombreuses, auxquelles Mézerai, uniquement occupé de présenter les faits d'une manière pittoresque, parut attacher peu d'importance. La manière dont il envisageait dans son hist. l'origine des tailles, de la gabelle et des impôts en général, déplut fort à Colbert, qui, après avoir exigé de l'auteur des correct. dont celui-ci s'acquitta de mauvaise grâce, lui ôta la moitié d'une pension de 4,000 fr., qui fut plus tard supprimée tout entière. Mézerai, riche encore du produit de ses ouv. et des pensions de plus. princes étrangers, institua à sa m. en 1683 pour son légataire univ. un certain Lefaucheur, cabaretier de La Chapelle, près St-Denis, avec lequel, dans ses dern. années, il avait formé une liaison fort intime. Ses proches parens n'eurent que ses biens patrimoniaux, c.-à-d. fort peu de chose. Il avait vécu incrédule, et m., comme tant d'autres, dans des sentim. plus chrétiens. L'acad. l'avait reçu dans son sein, après la publication des deux prem. vol. de sa grande histoire, et l'avait nommé secrétaire perpétuel à la place de Conrart. Comme historien il manque d'exactitude et d'instruction: comme écrivain, malgré son style dur, inégal, négligé, il a de la force, du nerf et offre quelquefois des traits qui feraient honneur aux plus grands peintres de l'antiquité. Voici la liste de ses principaux ouvr.: *Histoire de France*, 3 v. in-fol., 1643, 1646, 1651; *Abrégé chronologiq. de l'Hist. de France*, 1668, 3 vol. in-4; réimpr. en Hollande, 1673, 6 vol. in-12: la meilleure édit. est celle de 1775, 14 vol. in-12; *Traité de l'origine des François*, Amsterdam, 1688, in-12; une traduct. de l'*Histoire des Turcs*, de Chalcocondyle. Paris, 1662, 2 vol. in-fol.; une trad. du *traité* de Jean de Salisbury, intitulé: *Vanité de la cour*, ibid., 1640, in-4; une traduct. du *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, par Grotius, ibid., 1644, in-8 (v. le n° 18731 du *Dictionnaire des Anonymes*); *Histoire de la Mère et du Fils* (Marie de Médicis et Louis XIII), Amsterdam, 1730, in-4, ou 2 v. in-12.

MÉZIÈRE (Eugène-Eléonore de BETHIZI, marquis de), lieuten.-général, m. en 1782 à Longwi, dont il était gouvern. et où il se fit chérir, s'était signalé à la bataille de Fontenoi et dans les guerres de Hanovre. Il a pub., sous le voile de l'anonyme, quelq. brochures peu importantes, parmi lesquelles on cite: *Effets de l'air sur le corps humain, considérés dans le son*, ou *Discours sur la nature du chant*, Amsterdam et Paris, 1760, in-8; *Critique du livre contre les spectacles, intitulé: J.-J. Rousseau, etc., à d'Alembert, etc.*, 1765, in-8.

MEZIRIAC (Claude-Gaspar BACHET, sieur de), l'un des plus savans hommes de son temps, né à Bourg en Bresse en 1581, m. en 1638, possédait l'hébreu, le grec, le latin, l'italien et l'espagnol, et avait des connaissances positives et étendues dans les sciences mathématiq. Il fut reçu à l'académie franç. en 1635, quoique absent, et dispensé de prononcer lui-même son discours de remerciem., qui fut lu par Vaugelas. On a de lui: *Problèmes plaisants et delectables qui se font par les nombres*, Lyon, 1613; ib., 1624, in-8; *Diophanti Alexandrini Arithmetic. lib. sex et de Numeris multangulis liber unus, gr. et lat. commentar. illust.*, Paris, 1621, in-fol.; ib., 1670, in-fol.; les épîtres d'Ovide, trad. en vers franç., avec des comment. fort curieux, Bourg en Bresse, Teinturier, 1626, in-8, très-rare; La Haye, du Sauzet, 1716, 2 vol. in-8,

augm. de divers morceaux du même auteur; *Chansons dévotes et saintes sur toutes les principales fêtes de l'année et sur autres divers sujets*, Dijon, 1615, in-8; Lyon, 1618, in-12.—Guillaume BACHET de VAULUYSANT, frère aîné du précéd., m. en 1631, a laissé des vers latins et franç., dont quelques-uns ont été impr. dans le recueil des *Chansons dévotes*. *V.* l'*Eloge* de Bachet de Meziriac, dans les *Eloges de quelq. aut. franç.* (par Joly), p. 1-84.

MEZZABARBA (le comte FRANÇOIS), savant antiquaire et numismate, né à Pavie en 1645, m. à Milan en 1697, avec le titre de fiscal de l'emper. Léopold pour la Lombardie autrich., a donné une édit. des *Médailles des Emper. romains*, par Adolphe Occo, avec des addit. et des explicat., qui ont été complétées et rectifiées par Argelati dans la belle édit. qu'il a donnée du même ouvr. en 1730. On cite en outre de lui: *Numisma triumphale ac pacificum, Joanni III, Poloniæ regi, oblatum*, Milan, 1687, in-4.—MEZZABARBA (Jean-Antoine), l'un des fils du précéd., né à Milan en 1670, m. en 1705, prit l'habit de la congrégat. des somasques, professa la rhétorique à Brescia et à Pavie, puis la géographie et la théologie morale à l'université de Turin. On a de lui un *Panégyrique de Louis XIV*, en trois langues, Paris, 1703, in-4; plus. pièces de vers en latin et en ital., dont on peut voir les titres dans la *Biblioth. mediolan.* d'Argelati, t. 2, p. 912, et une *Lettre au sujet d'une médaille de Sévère frappée à Acras*, insérée dans les *Mémoires de Trevoux*, déc. 1703, et en lat. dans les *Electa numaria* de Volterek.

MEZZABARBA (CHARLES-AMBROISE), patriarche d'Alexandrie et légat du pape Clément XI en Chine, partit en 1720 pour cette mission, dont l'objet était de faire exécuter les décisions du saint-siége, relativem. aux cérémonies sur lesquelles les missionn. ne pouvaient s'accorder. Le légat, mal accueilli par l'emp. Khang-hi et fatigué des désagrémens et des obstacles qu'il rencontrait, partit pour Macao, et y donna (1721) un mandem. pour exhorter les missionnaires à se conformer aux décrets de Rome; mais en même temps il modifiait ces décrets par quelques concessions, qui furent annulées par Benoît XIV en 1742. Après son retour à Rome, la relation de sa mission fut pub. d'abord en franç., puis en ital. en 1739: elle a été insérée dans les *Anecdotes de la Chine*, t. 4 et 5. Les jés. y sont assez maltraités.

MEZZAROTA (LOUIS), connu sous le nom de *Cardinal de Padoue*, né dans cette ville en 1391, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine; mais ayant eu le bonheur de gagner la confiance du cardinal Gondolmiero, il le suivit à Rome, et renonça à la pratique de son art pour embrasser l'état militaire. Devenu l'un des chefs de la garde du pape Martin V et administrat. du diocèse de Trau, il se fit ordonner prêtre pour parvenir aux dignités de l'Eglise. Sous le pontificat d'Eugène IV (le cardinal Gondolmiero), il fut nommé successivem. arch. de Florence, patriarche d'Aquilée et cardinal. Il combattit avec succès pour son protect. contre les Colonna, le duc de Milan et le roi de Naples, et ne lui fut pas moins utile comme négociateur. Il continua de jouer un grand rôle et de rendre d'importans services sous le successeur d'Eugène IV. Possesseur d'une fortune considérable, il ne sut pas se faire aimer des Romains, et se brouilla, par son insatiable avidité, avec le cardinal Barbo. Ce prélat ayant été élevé au siége pontifical sous le nom de Paul II, Mezzarota en m. de chagrin en 1465. Thomasini a pub. son *Eloge* dans les *Vitæ viror. illustr.*

MEZZAVACCA (FLAMINIO), juge du tribunal des marchands et profess. de jurisprud. à l'univ. de Bologne, né en cette ville, m. à Pieve di Cento en 1704, a laissé: *de Terræ motu libellus*, Bologne, 1672; *Tabulæ astronom.*, ib., 1697, etc.

MEZZO-MORTO, fameux amiral othoman, né de parens maures, fit d'abord le métier de pirate, comme Dragut et Barberousse, et rendit des gr. serv. à la régence de Tunis; mais il fut pris par les Espagnols et resta 17 ans captif. Un si long esclav. ne fit qu'accroître sa haine contre les chrétiens. N'étant encore que simple command. de vaisseau dans la flotte othomane, il osa proposer au divan la conquête de Chio, tombée au pouvoir des Vénitiens, tenta l'entreprise avec quatre sulthanes et huit galères, et s'empara de la ville et de l'île en 1695. Il reçut, en récompense de ce brillant exploit, la dignité de capitan-pacha, et les trois queues ainsi que le rang de coubé-vézyr. Lorsqu'il fut présenté au sulthan, on ne put le déterminer à paraître autrement qu'avec son habit de matelot. Cet exemple a servi de règle à ses successeurs.

MIACKZINSKI (JOSEPH), général dans les armées de la république franç., noble polonais, né à Varsovie en 1750, se rendit fort jeune en France, et y vécut d'abord obscurément. A l'époq. de la révolution, il se montra partisan zélé des idées nouvelles, s'attacha à Dumouriez qui l'avait connu dans sa patrie, et le fit employer dans l'armée lorsque la guerre fut déclarée. Vers la fin de 1792, Miackzinski, redevable d'un avancem. rapide à son patron, obtint le grade de général de brigade avec le commandement d'un corps de troupes dans l'armée des Ardennes. Il fit la campagne de la Belgique sous les ordres de Dumouriez, se laissa surprendre à Rolduc par les Autrichiens, perdit du monde dans sa retraite sur Aix-la-Chapelle, et réussit toutefois à rejoindre le gros de l'armée. Après la bataille de Nerwinde, il fit tous ses efforts pour seconder Dumouriez dans ses projets contre la convention nationale, fut arrêté à Lille au moment où il cherchait à entraîner cette place dans les intérêts de son patron, conduit à Paris, et traduit au tribunal révolutionn., qui le condamna à mort le 17 mai 1793. Il crut se soustraire au supplice en annonçant des révélations importantes; mais ses déclarations étant reconnues vagues et sans preuves, il fut décapité le 25 mai.

MIARI (AURÈLE-AUGUSTIN), jurisconsulte, né à Final, dans le duché de Modène, en 1639, m. à Rome en 1717, a laissé entre autres ouvr.: *Ad libros IV Institutionum Flavii Justiniani Cæsaris Notæ, seu breves Commentarii*, Rome, 1687; *ad Leges lib. I et II Pandectarum Notæ, seu breves commentarii*, ibid., 1700. *V.* pour plus de détails la *Bibl. Moden.* de Tiraboschi, tome 3, pag. 208, et tom. 6, pag. 138.

MICAL (N.), ecclésiast., mécanicien, né vers 1730, obtint, après avoir reçu les ordres sacrés, un bénéfice dont le produit, joint à son patrim., lui permit de vivre indépendant, et d'employer ses loisirs à l'étude de la mécanique, science pour laquelle il avait un goût décidé. Il fit d'abord plus. automates musiciens qu'il brisa bientôt par des motifs qui n'ont jamais été bien connus, construisit ensuite une tête d'airain qui articulait assez distinctement quelques petites phrases, puis il la brisa encore, indigné, dit un biographe, qu'on eût révélé dans un journal (celui *de Paris*), l'existence d'un ouvrage qu'il jugeait trop imparfait pour mériter l'attention du public. Toutefois il reprit son travail, à la prière de ses amis, et fabriqua deux nouvelles têtes parlantes qu'il soumit, en 1783, à l'académie des sciences. Cette société jugea favorablement ces pièces, mais le gouvernem., sur le rapport du lieuten. de police Lenoir, refusa d'en faire l'acquisition. Suivant Montucla, l'abbé Mical mourut en 1790. On ignore ce que sont devenues ses deux têtes parlantes.

MICAULT (L.-Fr.), capucin, puis moine du Val-des-Choux, né à Nuys en 1641, m. à Vauls en 1713, est auteur de l'ouv. anonyme intitulé: *le véritable Abbé commendataire*, Dijon, 1674, in-12.

MICHAELIS (SÉBASTIEN), religieux dominic.,

né en 1543, dans le diocèse de Marseille, obtint de gr. succès dans la prédicat., et fut autorisé par le général de son ordre à instituer une congrégation particulière dont il fut le prem. vic.-gén., dans un certain nombre de couvens, répandus en Languedoc, en Provence, en Normandie, en Lorraine et sur quelq. autres points du royaume. Ce réformateur de la règle de St-Dominique m. en 1618, à Paris, dans le couvent des jacobins de la rue St-Honoré qu'il avait fait fonder par le cardinal de Gondi. On a de lui : un opuscule sur les *Sœurs Marie* de l'Ecriture, Lyon, 1592, in-4; *Hist. de la possession et conversion d'une pénitente seduite par un magicien*, ensemble, la *Pneumalogie*, ou *Discours des esprits*, Paris, 1613, in-8. Nous ne citons ce dern. ouvr., rempli de détails absurdes, que parce qu'il contribua à conduire Gaufridi au bûcher (*v.* GAUFRIDI).

MICHAELIS (JEAN), profess. de philosophie et de médecine à l'univ. de Leipsig, né à Soest ou Zoest en Westphalie, en 1605, m. en 1667, prem. médecin de l'électeur de Saxe, Jean-George II, a laissé plus. ouvr. recueillis sous le titre de *Michaelis Opera omnia*, Nuremberg, 1688, in-4.

MICHAELIS (JEAN-HENRI), savant orientaliste allemand, né dans le comté de Hohenstein, en 1668, professa d'abord la langue hébraïque à Leipsig, puis se fixa à Halle, et y ouvrit des cours de grec, de chaldaïque, d'hébreu, de syriaque, de samaritain, d'arabe et de rabbinisme. En 1698, il alla étudier l'éthiopien à Francfort, sous la direction de Ludolf, et occupa, l'année suivante, la chaire de grec à l'univ. de la même ville. Il devint ensuite inspect. de la biblioth. de l'univ. de Halle, profess. ordin. de théol., doyen de cette même faculté, inspecteur du sémin., et m. en 1738. Entre autres ouvr., dont la liste se trouve dans Moréri, on a de lui : *Conamina brevioris manuductionis ad doctrinam de accentibus Hebræorum prosaicis*, Halle, 1695, in-8; *Epicrisis philologica de R. Michaelis Beccki, ulmensis, disquisit.*, etc., ib., 1696 et 1697, in-8; *De pecuiiaribus Hebræorum loquendi modis*, ib., 1702; *de Historiâ linguæ arabicæ*, ibid., 1706; *de Isaiâ prophetâ, ejusque vaticinio*, ibid., 1712; *Dissertat. de rege Ezechiâ*, ib., 1717; *Biblia hebraica*, ibid., 1720, in-fol., in-4 et in-8; *Uberior. annotationum in hagiographos volumina tria*, ibid., 1720, in-4; *de Codicibus MSs. biblio-hebraicis, maximè efurtensibus*, ib., 1706, etc.

MICHAELIS (JEAN-DAVID), savant orientaliste et théologien protestant, petit-neveu du précéd., et plus célèbre que lui, né à Halle en 1717, fit ses études dans cette ville, acquit les connaissances les plus étendues, en histoire, mathématiques, sciences naturelles, métaphysique, langues anc. et orient., fut appelé à Gottingue par Munchhausen, principal fondat. de l'univ. de cette ville, y devint successivem. profess. de philosophie, secrét., puis direct. de la société roy. des sciences, bibliothéc. et directeur du sémin. philologique, rédacteur et directeur du journal intit. : *Gelehrte Anzeigen*, et m. en 1791. Cet illustre savant coopéra par ses travaux au voyage de découvertes en Arabie, dont les ouv. de Niebuhr et les observ. de Forskal furent le résultat. Mais ce qui lui assure une réputat. impérissable, c'est d'avoir appliqué ses profondes connaissances à éclaircir l'exégèse, ou exposit. biblique. Il a laissé de nombreux ouvr. sur lesquels on trouvera des détails dans l'écrit intitulé : *Reflexions sur le mérite littéraire de J.-D. Michaelis* (en allem.) insérées dans le 3e vol. de la *Biblioth. universelle de la littérat. biblique*, recueil périodique publié par M. Eichhorn, en continuation de la *Biblioth. orient. et exég.* de Michaelis. Nous citerons seulement les suiv. : *Dissertatio de punctorum Hebræor. antiquitate*, Halle, 1739, in-4; *Grammaire hebraique*, ib., 1745, in-8, 3e édit., 1778; *Grammatica Chaldaica*, Gottingue, 1771, in-8; *Gramm. syriaca*, Halle, 1784, in-4; *Chrestomathie syriaque*, t. 1er, ibid., 1768, in-8, 3e édit., Goettingue, 1817, in-8; *Grammaire arabe avec une chrestomathie*, etc., Halle, 1771, 1781, in-8; *de l'Influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions*, en allem., trad. en franç. par Mérian et Prémontval, Brême, 1762, in-4; *Compendium antiquitatum hebræarum*, 1753, in-4; *Introduct. à la lecture des livres du Nouv.-Testament*, en allemand, 4e édit., Goettingue, 1787-1788, 2 vol. in-4, traduit en angl. par le doct. Marsh; *Introduct. à la lect. de l'anc. Testament*, tom. 1er, Goettingue, 1787, in-4, ouvr. non terminé; *Esquisse de théologie typique*, 1753, 1763, in-8; *Compendium theologiæ dogmaticæ*, Goettingne, 1760, in-8; *Explicat. de l'hist. de la sépulture et de la résurrection de J.-C.* (en allem.), Halle, 1783 et 1785, in-4; *Réflexions sur les univ. protestantes d'Allemagne* (en allemand), 1769-1773, 4 vol. in-12; *Droit mosaïque*, Francfort, 1770-1775, 6 vol. in-8; *Biblioth. orient. et exégétique*, rec. périod., Francfort, 1771-1785, 23 vol. in-8; 24e vol., 1789; *Nouv. Biblioth. orientale*, etc., 1786-91, 8 vol. in-8; *Supplementa ad lexica hebraica*, Goettingue, 1784-1792, 6 vol. in-4; *Morale philosophique*, ibid., 1792, 2 vol. in-8; un gr. nombre de dissertations insérées dans les recueils de la société roy. des sciences de Gottingue, dans le *Magazin scientifique* de la même ville, dans les *Comment. per annos* 1758-1762, etc. J.-D. Michaelis était membre de la société roy. de Londres, et associé étranger de l'acad. des inscriptions et belles-lettres de France. Il a laissé des *notes* ou *mémoires* sur sa vie qui ont été réunis dans un vol. avec la *notice* d'Eichhorn, et une autre de Heyne, Leipsig, 1793, in-8. — CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC, son fils, médecin, né en 1754, fut reçu doct. en médecine à l'univ. de Strasbourg en 1775, séjourna quelq. temps à Paris, visita l'Angleterre, devint, à son retour en Allemagne, méd. de l'armée hessoise, profess. de médec. et d'anatomie à Cassel, puis à Marpurg, où il m. en 1814, avec le titre de conseiller aulq. On a de lui : des *Mém. de médec.*, Gottingue, 1785, tome 1er; *Biblioth. de médec.-pratiq.*, ibid., 1786, tome 1er (ces deux ouvr. n'ont point été terminés) : 3 *Dissertat.* impr. séparém.; et des articles de médec., de chirurgie et d'hist. naturelle dans divers rec. périod. d'Allemagne et d'Anglet. — Un autre Chrétien-Frédéric MICHAELIS, méd., né à Zittau en 1727, apprit d'abord la profession de relieur, étudia ensuite la médec. dans sa ville natale, à Strasbourg et à Paris, puis fut reçu docteur à Leipsig en 1756, et m. en 1804, méd. de l'un des hôpitaux de la même ville. Il a trad. en allem. un gr. nombre d'ouvr. de médec., français anglais, italiens; et quelq. autres d'économie polit.

MICHAELIS (JEAN-BENJAMIN), poète allem., né à Zittau en 1746, fit ses études dans sa patrie, abandonna la médec. pour la poésie, obtint un emploi de précept., puis la rédact. de la Gazette d'Hambourg intit. : le *Correspondant*; mais ne pouvant s'assujétir à un travail qui demandait trop d'assiduité, il s'enrôla dans une troupe de comédiens ambulans. Dégoûté de cette profession, au bout de quelq. années, il trouva un asile auprès du poète Gleim, chez lequel il m. en 1772. On a de lui : des *Fables*, *Odes et Satires*, Leipsig, 1766, in-8; des *Poésies diverses*, ibid., 1769; des *operas-comiques*, ibid., 1772; des *Epîtres*, ibid., 1772; un discours, *de Abusu linguæ vernaculæ*, ib., 1767, in-4; des pièces de vers, insérées séparém. dans divers recueils, et réunis sous le titre d'*OEuvres de Michaelis*, Giessen, 1780, tom. 1er. C.-H. Schmid, édit. de ce dern. recueil, avait publié en 1775, la *Vie* du même auteur, in-8.

MICHALLON (CLAUDE), sculpteur, né à Lyon en 1751, montra dès l'enfance un goût prononcé pour son art, et commença par quelques statues

en bois qui le firent remarquer. Venu à Paris pour y perfectionner son talent naissant, il suivit les leçons de Bridan, puis celles de Coustou, et remporta le grand prix de sculpture de l'acad. Pend. son séjour à Rome, il se lia avec le peintre Drouais (*v.* ce nom); et, lorsque celui-ci m. en 1788, Michallon obtint au concours l'exécution en marbre du tombeau de son ami, placé à Ste-Marie, *in viâ latâ*. De retour à Paris, il fut chargé d'exécuter les *statues colossales* qui servaient alors aux fêtes nationales, obtint différens prix donnés par le comité d'instruction publiq., et m. à Paris en 1799, d'une chute qu'il fit en travaillant à des bas-reliefs du *Théâtre-Français*. On lui doit un très-beau buste du célèbre sculpteur Jean Goujon.

MICHALLON (ACHILLE-ETNA), fils du précédent, peintre-paysagiste, né à Paris en 1796, reçut les leçons de David et de MM. Valenciennes et Bertin, fit des progrès extraordinaires dans la peinture, et à l'âge de 12 ans s'attira par un de ses tableaux l'admiration du prince russe Youssoupoff, qui dès-lors fit au jeune artiste une pension payée jusqu'au désastre de Moscou. Michallon tint ce que promettait son enfance; en 1811 il remporta la médaille à l'acad, le second prix en 1812, et enfin le gr. prix de paysage histor. de 1817, qui lui fut décerné à l'unanimité des suffrages. Pensionnaire à Rome, il envoya de cette ville aux expositions de Paris deux tableaux qui l'élevèrent au rang des maîtres; ce sont: *Rolland à Ronceveaux*, et le *Combat des Lapithes et des Centaures*. De retour en France, il accrut sa réputation par les *Ruines du Cirque; une Vue des environs de Naples*, etc.; mais une mort prématurée vint détruire les espérances que donnait le jeune artiste: Michallon succomba à 26 ans (1822), victime peut-être de la trop grande activité de son génie. Son *Oraison funèbre* a été prononcée par M. *Vanier*, (Paris, 1822, in-12). On a aussi publié: *Catalogue des tableaux, études, peintures et dessins de feu A.-E. Michallon*, Paris, 1822, in-8. Le libraire Lami-Denauzan a pub. en 1827: *Vues d'Italie et de Sicile, dessinées d'après nature par Michallon, et lithogr. par Villeneuve et Deroy*, 1 v. in f., préc. d'une notice biogr.

MICHAUD (JEAN-BAPTISTE), conventionnel, né à Pontarlier, devint, au commencem. de la révolution, administrat. du département du Doubs, qui le nomma successivement député à l'assemblée législative, puis à la convention nationale, où il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Secrétaire de l'assemblée en 1794, il entra plus tard au conseil des cinq-cents, devint en 1798 présid. du tribunal criminel de Besançon, puis, après avoir siégé en 1799 au conseil des anciens, il rentra dans la vie privée. Compris dans la loi d'exil du 12 janv. 1816, il se réfugia en Suisse, et m. à Lausanne en 1819.

MICHAULT (PIERRE), poète du 15e S., né, à ce que l'on croit, en Franche-Comté, fut attaché au comte de Charolais, si connu depuis sous le nom de Charles-le-Téméraire, et m. vers 1467. On a de ce poète, dont les autres circonstances de la vie sont ignorées, les ouvr. suivans: *le Doctrinal du temps présent*, Bruges, petit in-fol., sans date, goth.; fig. et très-rare; réimpr. sous le titre de: *Doctrinal de court, par lequel on peut estre clerc sans aller à l'escole*, Genève, 1522, petit in-4, goth., fig. (cet ouvr. remarquable, en prose, mêlé de vers de 8 ou 10 syllabes, a été bien analysé par Legrand d'Aussy, dans le tome 5 des *Notices des MSs. de la Biblioth. du Roi*); *la Dance des aveugles*, Paris, chez Le Petit Laurens, in-4, goth.; ibid., chez la veuve Lenoir, 1506, in-4, réimpr. plus. fois dans le 16e S., en différens formats; Lambert Douxfils en a donné une belle et correcte édit., *augmentee d'autres poesies de la biblioth. des ducs de Bourgogne*, Lille, 1748, ou Amsterdam, 1749, petit in-8. Jule. Chifflet dit qu'il a vu dans la biblioth. de l'Escurial un MSs. de P. Michault, une *Vie en vers de Charles VII, roi de France*, et quelq. autres pièces. Il faut distinguer, suivant Mercier de St-Léger, ce Michault de P. MICHAULT TAILLEVENT, aut. d'un *Passe-temps* en vers, MS. auquel G. Chastelain répondit par une autre pièce en vers, intit. *le Passe-Temps* de Michault. Montfaucon, qui a confondu ces deux poètes, attribue encore au prem. des *Poésies du temps de Charles VII*, et l'*Hist. de Griselidis*, in-4. On croit aussi que Michault ne fut pas étranger à la composition des *Cent Nouvelles nouvelles*.

MICHAULT (JEAN), chirurgien, né à Villeneuve en Brie, en 1632, m. vers 1690, n'est connu que comme auteur d'un *Disc. de chirurgie pour l'explicat. des nouvelles machines pour les os, pour la maladie venérienne, lorsqu'elle y fait des nodus et exostoses, et des anchyloses aux jointures, avec l'art de la guérir méthodiquement par la seule applicat. du mercure*, Paris, 1682, in-8.

MICHAULT (JEAN-LÉONARD), philologue, né à Dijon en 1707, s'appliqua à la recherche des livres rares et curieux, et en fit des extraits en même temps qu'il s'occupait aussi de quelques parties des sciences naturelles. Il fut le prem. secrétaire de l'académie de Dijon, résigna ensuite ses fonct., vint à Paris où il fut nommé censeur, et retourna dans sa patrie, où il m. en 1770. On a de lui beaucoup d'écrits dont Cl.-X. Girault a donné la liste compl. dans ses *Lettres inédites*, Dijon, 1819, in-8. Les principaux sont: *Melanges historiq. et philolog.*, Paris, 1754, 2 vol. in-12; reprod. en 1770 avec un nouv. frontispice seulem., sur lequel on a mis *nouvelle édit.*; *Vie de l'abbé Lenglet*, Londres (Paris), 1761, in-12; *Dissertation historique sur le vent de galerne*, 1740, in-8; *Explications des dessins des tombeaux des ducs de Bourgogne à la Chartreuse de Dijon*, Dijon, 1738, in-8. On doit à Michault la prem. édit. des *Lettres de La Rivière*, Paris, 1751 2 vol. in-12; et il a laissé en MS. une *Vie de Crébillon*. Son *éloge* fait partie des *Eloges historiques*, composés par Guyton de Morveau (*v.* ce nom).

MICHAUX (ANDRÉ), célèbre voyageur et botaniste français, né à Satory, près Versailles, en 1746, d'un père fermier de ce domaine royal, prit de bonne heure un goût très-vif pour l'agriculture et pour la botanique, suivit les leçons de B. de Jussieu au Jardin des Plantes de Paris, et forma le dessein d'étendre ses connaissances en voyageant. Une visite en Angleterre fut son début. Il parcourut ensuite l'Auvergne avec MM. Delamarck et Thouin, puis les Pyrénées et l'Espagne, partit pour la Perse en 1782, parcourut cette contrée pendant deux ans et revint à Paris en 1785, avec une belle collection de plantes et de graines. A peine arrivé, il témoigna le désir de retourner en Asie, avec le projet de pénétrer jusque dans le Thibet; mais le gouvernement préféra l'envoyer dans l'Amérique septentrionale dont l'histoire naturelle avait été peu explorée jusqu'alors. Il fut chargé d'établir, dans les environs de New-York, une espèce d'entrepôt de culture pour des arbres et des arbustes qu'il devait faire passer en France. Parti en septemb. 1785, Michaux arriva en oct. à New-York, parcourut le New-Jersey, la Pensylvanie, le Maryland, traversa les monts Alleghanys, visita la Floride, les rivières Tomakow et St-Jean, le lac St-George, les îles Bahama et Lucayes, les montagnes de la Caroline, la baye d'Hudson et le Canada. De retour à Philadelphie, le 8 déc. 1792, Michaux, qui avait conçu une grande affection pour la nation qui l'avait si bien accueilli, proposa à la société philosophiq. un plan de voyage de découvertes dans les vastes pays à l'ouest des Etats-Unis. Tout était prêt pour cette entreprise, lorsque le ministère français chargea Michaux d'une mission relative à l'occupation de la Louisiane. Ce botaniste partit pour cette destinat. au mois de juillet 1793, fut obligé 3 mois après de retourner à Philadelphie, et, le projet sur la Loui-

siane ayant été abandonné, il visita de nouveau la chaîne des Alleganys, le Kentucky, les bords du Mississipi et le pays des Illinois. Il s'embarqua pour la France en 1796, arriva à Paris vers la fin de la même année, n'obtint que de légères indemnités en récompense de ses longs travaux, s'occupa de mettre en ordre les matériaux qu'il avait apportés des Etats-Unis pour son *Histoire des chênes* et sa *Flore* de l'Amérique septentrion. Après avoir rendu les derniers devoirs au médecin Lemonnier (*v.* ce nom), au patronage duquel il devait son éducation scientifique et ses prem. succès, Michaux s'embarqua de nouveau en 1800, dans l'expédit. du capitaine Baudin (*v.* ce nom), profita d'un séjour de six mois à l'Ile-de-France pour parcourir ce pays dans toutes les direct. en recueillant des plantes et des graines, y créa une pépinière comparable à celles qu'il avait formées à New-York et à Charlestown, et visita ensuite les côtes de l'île de Madagascar, dans l'intent. d'y fonder un pareil établissem. Mais attaqué de la fièvre particulière à cette contrée, il y m. en nov. 1802, au moment où il allait explorer un sol curieux et établir des relations avantageuses pour sa patrie, et plein du projet de visiter encore une fois l'Amérique septentrionale pour compléter ses recherches. On a de lui : *Hist. des chênes de l'Amérique septentrion.*, Paris, 1801, in-fol., 36 pl. dessinées par Redouté; *Flora boreali-americana*, ibid., 2 vol. in-8, avec 52 fig. égalem. de Redouté. M. Deleuze a publ. en 1804, dans les *Annales* du muséum d'hist. natur., une *notice* fort intéressante sur la vie et les voyages de Michaux. Le nom de *Michauxia* a été donné par le botaniste Aiton, à la plante appelée *mindium* par Jussieu, de la famille des campanulacées.— Franç.-André MICHAUX, fils du précéd., a rendu de grands services à la botanique et à la culture. On a de lui une *Histoire des arbres forestiers de l'Amérique septentr.*, Paris, 1810, 3 vol. in-8, un des ouvr. les plus compl. en ce genre.—Un autre MICHAUX (Jean-Joseph), botaniste belge, né à Gosselies en 1717, m. en 1793, direct. du jardin botaniq. de Louvain, a enrichi ce jardin d'un grand nombre de végétaux, mais n'y a donné que des leçons médiocres.

MICHÉE (en langue hébraïque *Semblable à Dieu*), dit *l'Ancien*, prophète, vivait à Samarie dans le 9ᵉ S. av. J.-C. Achab, roi d'Israël, voulant décider le roi Juda, Josaphat, son beau-père, à s'unir à lui pour faire la guerre à Ramoth de Galaad, l'engagea à consulter Michée sur ce dessein. Le prophète prédit la dispersion de l'armée d'Israël et la m. d'Achab, et ces évènem. s'accomplirent (*v.* la *Bible*, 3ᵉ liv. des Rois, chap. 22, et 2ᵉ liv. des Paralipomènes, chap. 18). La prophétie de Michée l'Ancien a beaucoup exercé les commentat. —MICHÉE, le 6ᵉ des petits prophètes, ou le 3ᵉ, selon la version des Septante, né dans une bourgade de la tribu de Juda, prophétisa sous les règnes de Jonatham, d'Achaz et d'Ezéchias, c.-à-d. depuis l'an 749 jusqu'à 679 av. J.-C. On ne connaît pas d'ailleurs les particular. de sa vie ni de sa m. Sa prophétie en 7 chap. a eu un grand nombre de commentat. (*v.* Baillet, *Sts de l'Ancien Testament*).

MICHEL Iᵉʳ, surn. *Rangabé*, emper. d'Orient, fut d'abord europalate sous Nicéphore, puis devint gendre de ce prince par son mariage avec Procopia, et monta sur le trône en 812 à l'exclusion de Staurace, son beau-frère, dont la légitimité n'avait été reconnue qu'un moment. Son premier soin fut de réparer les maux causés par son beau-père; il secourut les veuves et les enfans des soldats moissonnés dans les guerres contre les Sarasins et les Bulgares, et marcha contre ces dern., tandis qu'il envoyait contre les premiers Léon l'Arménien, qui devait bientôt le remplacer sur le trône. Michel ne fut point heureux dans son expédition : s'étant arrêté trop long-temps en Thrace, le désordre et l'indiscipline se mirent dans son armée, qui d'ailleurs manquait d'approvisionnemens. Attaqué par le roi des Bulgares au milieu de ces embarras, l'emper. fut forcé d'engager une action générale, où il fut défait par suite d'une fausse manœuvre de Léon, qui l'avait rejoint avec ses troupes. Sur ces entrefaites, de nouv. troubles excités par les iconoclastes ayant rappelé son maître à Constantinople, le perfide général, après quelques refus affectés, se laissa saluer emper. : bientôt il força Michel, qui s'était retiré avec sa famille dans un monastère, à en sortir pour se rendre à l'île de Proté, où il prit l'habit religieux et le nom d'Anastase. Michel vécut encore 32 ans dans cette retraite : il en avait régné deux et demi. On a de lui des médailles d'or et de bronze. Son fils aîné, Théophylacte, fut mis, par ordre de Léon, hors d'état de monter sur le trône et d'avoir aucune postérité; et Nicétas, son autre fils, devint patriarche de Constantinople sous le nom d'Ignace (*v.* ce n.) — MICHEL II, dit *le Bègue*, né à Amorium, en Phrygie, plut par ses qualités guerrières à l'emper. Léon l'Arménien, qui, après l'avoir créé patrice, le revêtit d'une des premières charges du palais. Il trempa néanmoins, l'an 820, dans un complot contre les jours de cet emper., qui le fit arrêter et condamner au feu. Mais, à l'instigat. du coupable dont le supplice avait été différé, les autres conjurés assassinèrent Léon, qui fut remplacé sur le trône par Michel que l'on proclama dans sa prison même. Le nouveau souverain, nourri dans les erreurs d'une secte, dite des *attingans*, formée du judaïsme et de plus. hérésies chrétiennes, crut devoir faire d'abord des concessions aux catholiques et aux iconoclastes. Il défit ensuite, avec le secours des Bulgares, l'armée d'un aventur. nommé Thomas qui, s'étant fait passer pour le fils de l'impératrice Irène, était venu du fond de l'Asie jusqu'aux portes de Constantinople. L'imposteur, fait prisonnier dans Adrianople, périt au milieu des supplices les plus affreux. Après cette expéd., Michel vit les provinces de son empire désolées par la famine et la peste, et joignit lui-même à ces maux les persécutions religieuses. Il voulut contraindre les catholiques à adopter les rites des Juifs, et ramena tous les désordres de l'iconoclastie. Enfin son règne déplorable se termina par une maladie aiguë qui l'enleva en 829. On a de cet emp., auquel succéda son fils Théophile, des médailles en or et en bronze.—MICHEL III, surnommé *Porphyrogenète*, petit-fils du précéd., n'avait que 3 ans lorsque la m de Théophile, son père (842), le plaça sur le trône de Constantinople sous la tutelle de sa mère Théodora; mais à peine eut-il atteint sa 15ᵉ année, qu'à l'instigation de Bardas, frère de cette princesse, il l'obligea de se renfermer dans un monastère avec ses filles. Devenu maître absolu de l'empire, Michel se livra à tous les excès, se vantant hautement de suivre l'exemple de Néron. Le patriarche Ignace, qui s'était déclaré contre la conduite scandaleuse du jeune empereur, fut chassé de son siége, et remplacé par Photius, neveu de Bardas, dans l'année 857 : c'est de cette époque que date le schisme qui, encore aujourd'hui, sépare les églises grecque et latine (*v.* NICOLAS Iᵉʳ). Cependant un obscur favori, Basile (*v.* BASILE *le Macédonien*), avait succédé aux dignités de Bardas après l'avoir fait périr; l'emper. même fit asseoir avec lui sur le trône son nouv. ministre, qui dès-lors crut pouvoir lui reprocher l'inconvenance de sa conduite. Au moment où Michel indigné se disposait à renverser le hautain favori, il fut assassiné par lui dans son palais, l'an 867. Michel III avait déshonoré le trône pendant plus de 20 ans. S'abandonnant sans réserve à ses passions, il commit tous les crimes, et ne fit aucun acte estimable. Les intérêts de son empire le touchaient si peu, qu'il se mit un jour en fureur parce qu'on le dérangea d'une course de chars dans le cirque pour l'informer que les Sarasins venaient d'envahir le territoire de l'empire; et les historiens

rapportent encore à cette occasion qu'il fit abattre des phares et des signaux qui servaient à transmettre ces avis. — MICHEL IV, surn. *le Paphlagonien*, de sa province natale, vint dans sa jeunesse à Constantinople, et il y exerçait un commerce obscur, lorsque la beauté de sa figure ayant fixé les regards de l'impératrice Zoé, celle-ci, après avoir fait périr Romain Argyre, son époux (1034), plaça sur le trône son amant, sous le nom duquel elle se flattait de régner. L'eunuque Jean, frère de Michel, déjà puissant sous Romain, déconcerta les plans de Zoé; et la voyant disposée à se défaire du faible Michel par le poison, il traversa les projets de cette femme ambitieuse et cruelle en faisant proclamer césar Michel Calafate, neveu de l'empereur et le sien. Michel eut à soutenir deux guerres avec les Sarasins et les Bulgares, et s'en tira avec succès. De retour à Constantinople après la dernière, toujours dévoré de remords et sentant augmenter ses infirmités, il se retira dans un monastère, où il prit l'habit de religieux, et m. en 1041. — MICHEL V, neveu du précéd., appelé *Calafate*, parce que son père était calfateur de vaisseau, monta sur le trône d'Orient en 1041, immédiatement après la m. de son oncle. Un de ses premiers actes fut de reléguer l'impératrice Zoé, qui avait fortement contribué à son élévation, dans une des îles de la Propontide appelée Ile du Prince. Il fit eunuques ses autres parens, et se livra ensuite, à l'exemple de Michel Porphyrogénète, aux excès de la plus infâme débauche. Le peuple indigné se souleva contre lui, rappela Zoé et sa sœur Théodora de leur exil, et les reconnut pour légitimes souveraines. Michel fut renfermé dans un couvent et eut les yeux crevés en 1042. On ignore l'époque de sa m. — MICHEL VI, surnommé *le Stratiotique* (guerrier), avait passé une gr. partie de sa vie dans les armées de l'empire, et était parvenu aux grades supérieurs, lorsqu'il fut appelé au trône d'Orient, en 1056, après la m. de l'impératrice Théodora, qui l'avait désigné pour son success. Déjà vieux et infirme, ce prince était peu propre au gouvernement. En cherchant à gagner l'affection du peuple, il s'aliéna les troupes et indisposa les principaux officiers de l'armée, qui conspirèrent contre lui, et élurent empereur Isaac Comnène en 1057. Le patriarche Michel Cerularius fit ouvrir les portes de Constantinople au nouvel élu. Michel quitta sur-le-champ la pourpre, et rentra dans la vie privée après un an et 8 jours de règne.— MICHEL VII, dit *Parapinace* (ainsi nommé du monopole qu'il fit du blé), emp. d'Orient, fils aîné de Constantin Ducas, fut déclaré emper. avec ses frères Andronic et Constantin au moment de la m. de leur père en 1067. Eudoxie, sa mère, ayant bientôt donné sa main et le trône à Romain Diogène, Michel se vit frustré de ses droits jusqu'en 1070, où Romain fut fait prisonnier par les Turks. Michel reprit alors la couronne impériale, et se laissa gouverner par plus. hommes dangereux que son prédécesseur avait eu le bon esprit d'éloigner. L'empire fut désolé par les rapines, les violences des ministres, par les invasions des Turks en Asie, des Scythes ou Tartares, des Slavons et des Croates en Europe. Quelq. génér. habiles, tels que les deux frères Nicéphore et Jean de Brienne, ayant réussi à repousser une partie de ses nombreux ennemis, le faible Michel paya leurs services de la plus noire ingratitude. Enfin Nicéphore Botoniate, général de l'armée d'Asie, souleva ses troupes, se fit proclamer emper. à Nicée, et, secondé par les Turks, s'empara de Constantinople en 1078. Michel fut relégué dans un monastère, y prit l'habit religieux, et parvint ensuite à l'archevêché d'Ephèse. — MICHEL VIII (Paléologue), né dans les prem. années du 13ᵉ S., d'une ancienne et illustre famille de Constantinople, gouverna d'abord pour l'emper. Théodore Lascaris une province de l'Asie Mineure. Nommé régent de l'empire durant la minorité de Jean Lascaris, fils de Théodore, il ne se contenta point de ce titre et des principales dignités qu'il y avait fait joindre. Aidé du patriarche Arsène et de quelq. autres personnages puissans, il se fit proclamer emper. en 1260, et relever du serment qu'il avait prêté à son jeune pupille, auquel plus tard il fit crever les yeux. Son prem. soin fut de parcourir les provinces en y répandant des largesses; ensuite il renouvela l'alliance avec les Turks, marcha sur Constantinople, d'où il réussit à chasser Baudouin II (*v.* ce nom), et enfin après avoir réparé les ruines de cette ville, et conclu des traités d'alliance avec les Tartares, il fit plus. expédit. heureuses dans l'Archipel, en Grèce et en Thessalie, s'assura des alliés en mariant son fils Andronic à la fille du roi de Hongrie et sa nièce à Constantin, roi des Bulgares, proposa au pape de rentrer dans le sein de l'Eglise cathol., de terminer le schisme, et fit acquiescer à cette réunion le patriarche et les évêq. grecs. Une partie du peuple de l'empire ne ratifiant pas les concessions faites par son souverain et ses pasteurs, Paléologue voulut réduire les opposans par la violence, et punit les plus audacieux. Ce prince, après un règne glorieux de 24 ans, m. dans une expédit. qu'il avait entreprise en Thrace, le 11 déc. 1282. On a quelq. lettres de Michel Paléologue aux papes St Grégoire et Jean XX: quelques-unes sont insérées dans le livre *de Consensu utriusque eccles.* d'Allatius; et d'autres sont conservées MSs. dans la biblioth. Bodléienne à Londres.

MICHEL Iᵉʳ (GEORGIEWITZ), fils de George ou Jouri Iᵉʳ, né dans le 12ᵉ S., partagea le grand-duché de Russie avec les deux fils d'André, son frère aîné, son frère cadet Wsevolod, et eut dans son lot le duché de Wladimierz. Cette possess. lui fut disputée par un prince de la maison régnante, Jaropolk; mais il vainquit ce compétit., et m. au bout de deux ans de règne en 1177. Son frère Wsevolod lui succéda.—MICHEL II (Jaroslawitz), grand-duc de Russie, succéda en 1304 à André III, par la protect. du khan des Tartares, dont la Russie était alors tributaire. Le prince George, duc de Moscou, compétit. de Michel, l'ayant ensuite supplanté dans la bienveillance du khan Usbek, vint l'attaquer à Twer, sa résidence ordinaire, et fut vaincu; mais cette victoire du grand-duc lui devint fatale. Accusé d'avoir empoisonné la sœur du khan, épouse de George, qui était tombée entre ses mains, Michel fut mandé à la cour du souverain des Tartares, et mis à m. en 1317, par jugem. après avoir subi une longue torture. George, son ennemi, lui succéda.

MICHEL, grand-duc de Kiew ou Kiow, occupait cette ville importante en 1240, lorsque les Tartares firent cette irrupt. terrible qui causa tant de maux à la Russie. Chassé de ses états, Michel se réfugia en Hongrie, rentra après la retraite de l'ennemi dans la principauté de Tchernichow qui lui appartenait, et reçut bientôt du grand khan l'ordre de venir faire hommage. Il obéit, se rendit auprès du souverain tartare; mais ayant refusé de se soumettre aux formalités consacrées par un ancien usage, il fut mis à m. en 1245.

MICHEL ROMANOF, appelé par les Russes *Mikhail Pheodorovits Iourieff*, tzar ou empereur de Russie, fut élu par les états assemblés à Moscou en 1613, pour occuper un trône que les séditions, les guerres malheureuses et un interrègne, avaient fort ébranlé. Fils de Phéodor Nikitisch, que le tzar Boris Goudounof avait contraint d'embrasser l'état monastique, le jeune Michel se trouvait dans un monastère de Kostroma, où sa mère, égalem. forcée de se faire religieuse, l'élevait avec soin, lorsque les députés de l'assemblée de Moscou vinrent lui porter les hommages et les sermens de la nation russe. Il fut sacré, deux mois après, dans la capitale de l'empire moscovite par le patriarche de Casan. La prem. pensée du nouveau monarque fut de chercher à réconcilier la Russie avec la Suède et la

Pologne; mais ses démarches n'eurent point de succès, et la guerre recommença avec ces deux nations. Le roi de Suède, maître de plus. provinces, battit un corps de troupes russes que Michel avait envoyé pour recouvrer celle de Novogorod. Le tzar implora la médiat. de la France, de l'Angleterre et de la Hollande : des négociat. furent entamées d'abord sous les auspices des deux dern. puissances, et le 26 janv. 1616 on signa un traité de paix, d'après lequel le tzar rentrait en possession de Novogorod, sous la condit. qu'il cèderait à la Suède l'Ingrie, la Carelie et le territoire situé entre l'Ingrie et Novogorod; qu'il renoncerait à la Livonie, à l'Esthonie et qu'il payerait une somme en argent. Après plus. campagnes malheureuses contre les Polonais, des conférences s'ouvrirent et se terminèrent par un traité ou plutôt une trêve de 14 ans et demi, dont une des conditions, pour la Russie, fut de céder à la Pologne Smolensk et ses dépendances. De son côté, Sigismond, roi de Pologne, consentit à remettre en liberté Phéodor Romanof, père de Michel, ainsi que tous les autres Russes qu'il retenait prisonniers. Le tzar fit élever son père à la dignité de patriarche ou chef de l'église russe. Après la m. de Sigismond, Michel ne se croyant plus lié par ses traités, voulut reprendre Smolensk qu'il n'avait cédé qu'avec une grande répugnance. Mais l'armée russe, bloquée dans son camp, fut réduite à capituler et à recevoir les conditions que l'ennemi lui imposa. Le tzar, découragé par ce gr. échec, fit, avec Wladislas, success. de Sigismond, un nouveau traité (1634) qui confirmait à la Pologne la possess. de Smolensk. Il s'occupa ensuite à rendre ses forces militaires plus redoutables, forma des régim. reguliers de cavalerie et d'infanterie, y appela des officiers étrangers (français, allemands et écossais), et fit construire des forteresses au midi de ses états pour contenir les Tartares de Crimée. Ce prince qui aurait peut-être hâté la civilisation de la Russie, s'il eût régné plus long-temps, m. d'apoplexie en 1645, à l'âge de 49 ans. Son fils Alexis, né de sa seconde femme Eudoxie, lui succéda.

MICHEL, vaivode de Valachie dans le 16e S., se ligua avec l'emper. Rodolphe II, contre les Turks ou Othomans, en 1595. Secondé par Sigismond, prince de Transylvanie, il vainquit le pacha Sinan, et reconquit les villes de Bucharest et Tergovitz, dont ce dern. s'était emparé. Nommé ensuite général de l'armée impériale, Michel combattit le cardinal Battori, à qui Sigismond avait cédé la Transylvanie, au mépris du traité qu'il avait fait précédemment avec Rodolphe II. Il s'empara d'Albe-Julie et d'Hermanstadt, et demanda pour prix de ses services la principauté qu'il venait d'enlever à Battori. Refusé, il eut à combattre à la fois Basta, génér. que Rodolphe envoya contre lui, et le prince Sigismond qui, aidé des Moldaves et des Othomans, cherchait à rentrer dans ses droits. Surpris et vaincu il se réfugia en Valachie, se réconcilia ensuite avec l'emper. en lui donnant des garanties pour l'avenir, et m. assassiné par les ordres de Basta, son rival, qui était jaloux de sa faveur auprès de Rodolphe.

MICHEL, patriarche syrien, vivait à Antioche vers la fin du 12e S. Il a laissé un ouvr. précieux, intit. *Abregé de l'Hist. universelle*, depuis Adam jusqu'en 1193, dont il existe une traduct. arménienne à la Biblioth. du Roi, sous le n° 90, avec quelques autres pièces sacrées du même auteur. — MICHEL (Jean), médec. allem. du 17e S., a laissé : *Opera medica et chirurgica*, Nuremberg, 1698, in-4; *Oculi fabrica, sive de Naturâ visûs*, Leyde, 1651, in-8. — Un autre MICHEL (Juste-Conrad), médec., a laissé : *Methodus curandi apoplexiam*, 1675, in-4.

MICHEL CERULAIRE. V. CERULARIUS.

MICHEL (JEHAN), poète du 15e S., est aut. de trois *Mystères* (la Conception, la Passion et la Résurrection), joués soit à Paris soit à Angers, et imp. dans la prem. de ces villes, d'abord sans date puis en 1490 et 1507, in-fol. et in-4. — MICHEL (Guillaume), poète du commencem. du 16e S., né à Tours, est aut. d'une traduct. des *Géorgiques*, en vers.—MICHEL (Jean), poète languedocien, né à Nîmes vers le milieu du 17e S., m. en 1700, a laissé un poème intit. *l'Embarras de la fieiro de Beaucairo* (l'Embarras de la foire de Beaucaire), qui a eu un grand nombre d'édit.; des *sonnets* et des *chansons*, égalem. en patois languedocien, insérés dans un rec. des poètes gascons.

MICHEL (FRANÇOIS), maréchal ferrand, né à Salon en Provence, vers 1660, vint à Versailles en 1697 muni d'une lettre de recommandat. de l'intendant d'Aix, fut admis, après beaucoup de difficultés, dans le cabinet de Louis XIV, demeura renfermé avec ce monarque pendant plus d'une heure, occupa pendant quelq. temps l'attent. de la cour, des habitans de Paris et des provinces, et revint dans sa ville natale, où il resta long-temps l'objet de la curiosité publiq. Il ne répondait point aux questions qu'on lui adressait, et ne répéta jamais rien de ce qui s'était passé dans son entretien avec le roi. Fatigué enfin des visites qu'il recevait, il se retira dans un village près d'Aix, et y m. en 1726, à l'âge de 65 ans. Quelques écrivains ont conjecturé que sa miss., résultat d'une vision qu'il avait eue quelque temps avant son départ de Salon, avait pour but d'obliger Louis XIV à déclarer son mariage avec Mme de Maintenon; mais St-Simon dit dans ses *Mém.* que Michel ne nomma jamais cette dame et ne la vit point. L'abbé Proyart, dans sa *Vie du dauphin, père de Louis XV*, rapporte l'opinion populaire du temps, que le maréchal de Salon, comme un autre Nathan, était venu annoncer au grand roi la fin de ses prospérités. On a fait jouer un rôle à peu près semblable à un paysan de la Beauce, nommé Martin, auprès du roi Louis XVIII, en 1819.

MICHEL (PIERRE), comte de l'empire, lieut.-général et command. de la Légion-d'Honneur, m. aux champs de Waterloo le 18 juin 1815, était entré au service comme simple volontaire en 1792, et mérita un avancement rapide et la distinct. particulière de Napoléon par sa brillante conduite dans la plupart des affaires importantes, notamm. aux batailles d'Austerlitz et d'Eylau. Il commandait une divis. à celle de Montmirail, et contribua au succès de cette mémorable journée. C'est dans la bouche de ce brave que plus. histor. placent les mots fameux : *La garde meurt et ne se rend pas!* attribués communément, mais à tort, au général Cambronne; dans tous les cas Michel confirma cette réplique solennelle à la tête de la vaillante élite qu'il commandait.

MICHEL-ANGE BUONARROTTI ou BUONAROTI (placé ici parce qu'il est plus connu sous son prénom que sous celui de sa famille), l'un des hommes les plus célèbres de l'Italie, peintre, sculpteur et architecte de la plus haute distinct., poète estimable, né en 1474 au château de Caprèse, dans le territoire d'Arezzo (Toscane), d'une ancienne et illustre famille, annonça dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour l'art du dessin, qui contrariaient les projets de ses parens; mais bientôt ceux-ci furent forcés de reconnaître que tous les obstacles qu'ils opposeraient à la vocat. du jeune artiste seraient inutiles. Michel-Ange fut placé chez Dominique et David Ghirlandajo, les plus renommés de l'époque. Sa supériorité sur tous ses condisciples et même sur ses maîtres ne tarda pas à se manifester, et à peine âgé de 15 ans, ne pouvant plus recevoir de leçons, il se vit obligé de puiser ses ressources en lui-même et de chercher un nouvel enseignem. dans quelques ouvr. de son temps. C'est ainsi qu'on le vit étudier dans la célèbre chapelle *del Carmine* à Florence, les peintures de Masaccio que Raphael ne négligea pas de consulter

aussi plus tard. Laurent de Médicis, dit *le Magnifique*, ayant conçu le projet de former une école de sculpteurs, jeta d'abord les yeux sur Michel-Ange, lui assigna un logem. dans son palais et le traita comme son propre fils; mais la mort priva bientôt l'artiste de son digne protect. Pierre de Médicis n'hérita point des qualités de son père ni de son estime pour les arts et pour Michel-Ange. Le prieur de l'église du St-Esprit chercha à distraire ce dernier de son chagrin en lui command. un crucifix en bois et en lui donnant un logem. dans le couvent, où il lui procura des cadavres humains pour étudier l'anatomie. Michel-Ange se livra avec ardeur à cette étude pénible, et acquit, par la dissection, une connaissance profonde de la myologie qui le rendit le plus savant et le plus profond de tous les dessinat. Ayant quitté Florence pendant la révolut. qui chassa de cette ville la famille des Médicis, il y retourna lorsque le calme fut rétabli. Plus tard le cardinal de St-George l'attira à Rome et le logea dans son palais. Bien que Michel-Ange n'eût guère à se louer de ce nouveau protect., il mit à profit son prem. séjour dans cette capitale du monde chrétien, en produisant de nouveaux chefs-d'œuvre, entre autres la statue de *Bacchus* qui fut depuis transportée à Florence. Rappelé dans cette dern. ville par des affaires domestiques, il y composa la statue de *David*, plus. tableaux, parmi lesquels on compte la *Ste famille* et le carton de la *Guerre de Pise*, destiné à la décorat. de la salle du conseil et qui fut détruit dans les troubles de Florence. Jules II étant monté sur le siége de St Pierre rappela Michel-Ange à Rome pour lui confier l'érection de son fameux mausolée. Il faut lire dans la *Vie* de Michel-Ange par A. Condivi et par Vasari le détail de tous les désagrem. que ce grand artiste essuya de la part de Jules II pendant l'exécut. de ce monum. que l'on voit aujourd'hui dans l'église de St-Pierre-aux-Liens et qui ne fut achevé que long-temps après la mort du pontife. Michel-Ange n'éprouva pas moins de dégoûts et de contrariétés en peignant à fresque la grande voûte de la chapelle Sixtine; mais enfin par l'achèvem. de ce superbe travail il se concilia l'affect. de Jules qui le combla de faveurs et de richesses; et il fut non moins bien traité par Léon X, success. de ce pape. Michel-Ange avait près de 40 ans lorsqu'il commença à s'adonner à l'architecture sans négliger ses travaux de peint. et de sculpture. A cette époque de troubles et de désastr. pour l'Italie, il devint même ingénieur, fut nommé commiss.-général des fortifications de Florence, et défendit cette ville pendant un an. Le cadre de notre Dictionnaire ne nous permettant pas de suivre ce grand artiste dans toutes les circonstances de sa laborieuse carrière, nous nous bornerons à dire que, forcé par Paul III d'accepter la place d'architecte de la Basilique de Saint-Pierre, qu'avaient occupée avant lui Bramante et San-Gallo (*v.* ces noms), Michel-Ange traça un nouveau dessin qui restreignait les plans déjà donnés et réduisait l'édifice à la forme d'une croix grecque. En supprimant le luxe des détails, il ajouta de la majesté à tout l'ensemble et diminua le poids de la coupole sans rien retrancher de sa masse et de son diamètre. Pendant dix-sept ans il travailla, sans vouloir recevoir aucun traitem., à une entreprise qui avait enrichi les prem. architectes; et il n'avait point terminé la coupole de ce superbe édifice, lorsqu'il m. en 1564. Ayant ainsi consacré exclusivem. ses dern. années à l'architecture, il joignit encore d'autres travaux à ceux de la Basilique de St-Pierre. Il continua après San-Gallo le palais Farnèse, qui fut ensuite terminé ainsi que plus. autres grandes contruct. sur ses dessins, par Vignole (*v.* ce nom). Le corps de Michel-Ange, enlevé secrètem. d'après les ordres du duc Cosme de Médicis, de l'église des SS.-Apôtres où on l'avait inhumé, fut transporté à Florence, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. On lui éleva dans l'église de St-Laurent un pompeux catafalque, à la décorat. duquel contribuèrent tous les arts qu'avait cultivés le défunt. Bientôt après un monum. plus durable remplaça cette fragile représentation. Le grand duc donna tous les marbres nécessaires pour l'exécut. du mausolée projeté par Vasari, qui y plaça le buste de son maître. On trouvera dans les deux écrits de Vasari et d'Ascanio Condivi, déjà cités, le détail des nombreux ouvr. de Michel-Ange. Parmi ses chefs-d'œuvre de peinture et le sculpture dont la plupart sont à Rome et à Florence, et dont un grand nombre a été gravé, nous mentionnerons le *Jugement dern.*, peint à fresque dans la chapelle Sixtine; la statue de *Moïse* dans le mausolée de Jules II; la statue de *Bacchus*, morceau qui trompa Raphaël par son extrême perfection et que ce célèbre peintre attribua sans hésiter à Phidias ou à Praxitèle. La *Vie* de Michel-Ange par A. Condivi, dont la dern. édit. est celle de Florence, 1746, in-fol., fig., a été trad. ou plutôt résumée en fr., par l'abbé Hauchecorne (*v.* ce n. au *Supplém.*), Paris, 1783, in-12 Richard Duppa, écriv. angl., a comp. une autre *vie* de Michel-Ange, plus circonstanciée, Londres, 1806, in-4, avec pl.: ce vol. est terminé par les *lettres* et les *poésies* de Michel-Ange. Celles-ci, consistant en sonnets, stances et autres petites pièces, avaient été pub., pour la prem. fois, à Florence en 1613, par les soins de Michel-Ange Buonaroti, dit *le Jeune*, petit-neveu de l'aut., et impr. ensuite sous le titre de *Rime di Michel-Agnolo il Vecchio, con una lezione di Bened. Varchi, e due di Mar. Guiducci sopra di esse*, Florence, 1726, in-12. M. Biagioli a pub. une bonne édit. de cet ouvr. avec un comment., Paris, 1821, 3 v. in-8. On doit à M. Varcollier la traduct. franç. des *Poésies de Michel-Ange*, accompag. de notes littér. et critiq., Paris, 1825, in-8.

MICHEL-ANGE LE JEUNE. V. BUONAROTTI.

MICHEL-ANGE DES BATAILLES ou *des Bamboches* (M.-A. CERQUOZZI, plus connu sous le nom de), peintre, né à Rome en 1600, reçut les prem. leçons d'un peintre flamand, nommé Jacques d'Ase, se fit remarquer dès l'âge de 13 ans par son talent pour le dessin, s'appliqua d'abord à peindre des batailles, des naufrages, des sujets histor., etc.; mais la renommée que s'était acquise Pierre de Laar, dit le Bamboche, le décida à suivre la manière de cet artiste, et c'est ce qui lui fit donner alors le surnom de Michel-Ange *des Bamboches*. Il m. à Rome en 1660. On cite parmi ses nombr. ouvr., les tableaux qu'il exécuta pour le cloître de St-André *della Grotte*, où il a retracé quelq. traits de la vie de St François de Paule; *le Départ d'un courrier de l'armée; St Jean prêchant dans le désert; la Place du marché de Naples*, où l'on voit un rassemblement de lazzaroni applaudissant à une harangue de Masaniello. Le musée de Paris ne possède qu'un seul tableau de ce peintre, représent. une *Troupe de charlatans*.

MICHEL DE LA ROCHE-MAILLET (GABR.), avocat au parlem. de Paris, né à Angers en 1561, m. en 1642, a publié les ouvr. suivans: *le Code Henri III*, avec des notes et des édits de Henri IV et de Louis XIII, Paris, 1622, in-fol.; *Coutumes générales et particulières de France et des Gaules*, avec les notes de Dumoulin, 1610, in-fol., réimprimé depuis; *Eloges des hommes illustres qui ont fleuri en France de 1502 à 1600*, in fol. avec portr.; *Vie de Scévola de Ste-Marthe*, etc., Poitiers, 1629, in-4; réimpr. en tête des ouvr. de Ste-Marthe, édit. de 1632; *Théâtre géographique du roy. de France*, sur les cartes de J. Leclerc, 1632, in-fol.; des traduct. du *comment.* de Chopin sur la coutume d'Anjou; du *Traité des bénéfices* de Duaren, et du *Comment.* de Boiceau sur un art. de l'ordonnance de Moulins. On lui doit encore la révision de la collection des édits et ordonnances

des rois de France, publiés par Fontanon, et qu'il conduisit jusqu'à Louis XIII dans l'édit. qu'il publia lui-même en 1611, 4 vol. in-fol. Il retoucha aussi le *Style général de pratique*, *augmenté du Praticien français*.

MICHELESSI (DOMINIQUE), ecclésiastique et littérat. italien, né à Ascoli, dans la Marche, en 1735, m. à Stockholm, membre de l'acad. des sciences de cette ville, en 1773, a laissé : *Memorie intorno alla vita, ed agli scritti del conte Francesco Algarotti*, Venise, 1770, in-8; *Lettera a Monsig. Visconti, arcivescovo d'Efeso e nunzio apostolico presso le LL. MM. II. e RR. sopra la rivoluzione di Svezia, succeduta il di 19 agosto 1772*, Stockholm, 1773, in-8. De plus l'abbé Michelessi a été réviseur et éditeur de la traduction des *OEuvres d'Algarotti* par Belletier, Berlin, 1772, 8 vol. in-8. le 8e vol. de cette collection renferme la *vie* d'Algarotti composée en italien par Michelessi, et trad. en franç. par le profess. Castillon.

MICHELI, famille patricienne de Venise qui a donné 3 doges à cette république dans le 12e S. — Vitale MICHELI, fut le success. du doge Vit. Faledro en 1096, et mourut en 1102. De son temps les Vénitiens, engagés dans la prem. croisade, rapportèrent de Grèce les reliques de St Nicolas et de plusieurs autres. — Dominique MICHELI succéda en 1116 à Ordelafo Faledro, passa en Orient en 1123 pour porter du secours à Baudouin II, roi de Jérusalem, remporta une victoire signalée sur la flotte sarazine devant Joppé ou Jaffa, contribua puissamment à la prise de Tyr, revint à Venise en 1125, et y m. en 1130. — Vitale II MICHELI, success. de Dominique Morosini en 1156, fut engagé pendant son règne dans deux guerres également difficiles, l'une contre Etienne, roi de Hongrie, l'autre contre Manuel Comnène, emp. de Constantinople. Micheli reprit Zara, Trau et Raguse, sur les Hongrois qui s'en étaient emparés, et fit ensuite, avec la flotte vénitienne, une campagne malheureuse dans l'Archipel. Les seuls résultats de cette expédition pour la république furent la perte de la moitié de sa marine et la peste que les équipages apportèrent à Venise. Le peuple de cette cité attribuant ces malheurs au doge, Micheli fut tué dans une sédition en 1172.

MICHELI (PIERRE-ANTOINE), sav. botaniste, né à Florence en 1679, manifesta dès l'enfance un penchant tout particulier pour l'étude des plantes, apprit seul la langue latine, et se livra à l'observat. de la nature; il s'attacha ensuite à P. Boccone, botaniste du gr.-duc de Toscane, et pub. un ouv. sur les ombellifères qui lui valut la protect. du comte Magalotti sous les auspices duquel il obtint tous les livres qui pouvaient l'aider dans ses travaux. Il succéda à Boccone auprès du grand-duc, s'appliqua particulièrem. à la recherche des plantes sauvages, parcourut l'Italie et l'Allemagne, entretint une correspondance savante dans les principales contrées de l'Europe qu'il n'avait pas visitées, et m. des suites d'une inflammation de poitrine contractée dans une de ses excursions sur le mont Baldo en 1737. Il avait fondé à Florence en 1734 une société de botanique qui depuis exploita le domaine entier des sciences physiques. On a de lui, outre l'*Essai sur les Ombellifères* qu'il avait publié dans sa jeunesse, les ouv. suiv. : *Relazione dell' erba detta da botanici orobanche*, Florence, 1722, in-8; *Nova plantarum Genera juxta methodum Tournefortii disposita*, Florence, 1729, in-fol., avec 108 planches; *Catalogus plantarum horti cæsarei florentini*, Florence, 1748, in-fol.; des *Voyages faits en* 1728, 1733 et 1734, *sur les montagnes du Siennois et dans d'autres parties de la Toscane*, insérés dans les *Relazioni di Alcuni Viaggi*, etc., de Targioni, tome 9 et 10. Micheli a aussi laissé un *comment.* MS. sur les 16 livres de Césalpin (*v.* ce nom). Beaucoup de plantes sont désignées sous le nom de *micheliennes* dans les ouv. de Vaillant, de Boerhaave, de Tilli, etc. Cocchi a pub. l'*Eloge* de ce botaniste. Florence, 1737, in-4.

MICHELI DU CRET (JACQ.-BARTHÉLEMI), sav. genevois, né en 1690, entra comme officier dans un régim. suisse au serv. de France en 1713, et y resta jusqu'en 1728. Rentré dans sa patrie, il prit beauc. de part aux troubles qui y éclatèrent, fut condamné à mort par contumace, se réfugia dans le canton de Berne, y fut renfermé au château d'Aarbourg pour avoir eu connaissance d'une conspiration à laquelle il ne prit aucune part, n'obtint sa liberté qu'au bout de 18 ans, et m. à Zoffingue en 1766. Doué d'une capacité rare, possédant un savoir varié, profondément versé dans l'architect. civile et milit., porté par goût vers les sciences physiques, il était fait pour s'illustrer dans tout ce qu'il aurait entrepris, s'il ne se fût pas mêlé dans les intrigues politiques, qui le privèrent de sa liberté. On a de lui des *mémoires* sur différens objets de science insérés dans div. recueils, et une *Descr. du Thermomètre universel*, qu'il avait construit, Paris, 1741, in-4. On trouvera la liste des écrits de Micheli dans l'*Histoire littér. de Genève* de Senebier, et les détails de sa vie politique dans les *hist.* de la même ville.

MICHELOTTI (BIORDO et CECCOLINO de'), deux frères, originaires de Pérouse, acquirent une gr. réputation dans le 14e S. comme chefs d'aventuriers ou *condottieri*. Biordo fut à la tête de la faction démocratique dans sa patrie, s'empara de plusieurs villes voisines, s'en fit déclarer seigneur avec le tit. de vicaire du pape, qu'il obtint de Boniface IX, de qui ces mêmes villes relevaient, excita par ces succès la jalousie de ses concitoyens, et fut massacré en 1398 dans sa maison, à la suite d'une conspiration formée contre lui par un prêtre nommé Guidalotti. — Ceccolino de' MICHELOTTI, capit. d'une compagnie d'aventuriers, rassembla les amis de son frère, empêcha l'oppression du parti dont ce dern. était le chef dans Pérouse, s'engagea ensuite au service de J. Galéas Visconti, duc de Milan, lui asservit sa patrie en 1400, puis continua de servir à la solde de div. puissances. Fait prisonnier par Braccio de Montone en 1416, il fut mis à mort par ses ordres.

MICHELOTTI (PIERRE-ANT.), médecin ital. du 18e S., né à Trente, m. vers 1730, memb. des acad. de Leipsig, de Paris, de Lond., de Berlin, de Pétersbourg, de l'institut de Bologne, a laissé divers ouvr., entre autres : *de separatione fluidorum in corpore animali Tractatus physicus*, *mechanicus*, *medicus*, *cum figuris*, Venise, 1721 et 1731, in-4; *de motu musculorum*, *effervescentiâ et fermentatione*, *Dissertationes*, ib., 1721, in-4. *V.* le *Dict.* d'Eloy.

MICHON (PIERRE), dit l'*abbé Bourdelot*, méd., né en 1610 à Sens, où il apprit les prem. élémens de son art, vint continuer ses études à Paris sous la direction de ses deux oncles maternels, Jean et Edme Bourdelot, qui lui firent prendre leur nom, et dont il hérita. Après avoir d'abord suivi le comte de Noailles, amb. à Rome, il y fut attaché comme méd. au prince de Condé, obtint le titre de méd. du roi, fut appelé à Stockholm en 1651 près de la reine Christine, alors dangereusement malade, et gagna la bienveillance de cette princesse, autant par ses soins que par les agrémens de sa conversation. De retour en France il fut pourvu de l'abbaye de Macé, obtint des dispenses pour posséder ce bénéfice sans entrer dans les ordres, et m. en 1685. On a de lui : *Recherches et Observations sur la vipère*, Paris, 1670, in-12; *Réponse à une lettre de Boccone sur l'embrasement du mont Etna*, ib., 1671, in-12; *Hist. de la maladie et de la mort de M. de* ***, ib., 1684, in-12. Gallois pub. en 1674 : *Conversations académiques, tirées de l'académie de M. Bourdelot*, Paris, 2 vol. in-12 (*v.* GALLOIS).

MICHOT (ANT.), ancien acteur sociétaire du Théâtre-Français, m. en nov. 1826, s'était retiré

de la scène en 1822, emportant les regrets du parterre, dont il a mérité les suffrages par la vérité, de naturel et la rondeur de son jeu. Les principaux rôles qu'il a créés sont ceux du capitaine Copp dans *la Jeunesse de Henri V*, de Lully dans *le Souper d'Auteuil*, du valet dans *les deux Frères*, de l'oncle dans *la belle Fermière*, etc. Michot, qui parut aussi un instant sur la scène polit. pendant la révolution, remplit en 1792 les fonctions de commissaire du pouvoir exécutif dans la Savoie, et l'année suiv. fut chargé par le comité de salut public de div. missions dans l'intérieur de la France. Mais d'injustes dénonciations auxquelles il se trouva en butte après le 9 thermidor, et qui n'ont entaché sa mémoire d'aucun reproche, lui firent prendre le parti de s'en tenir à la carrière dramatique, résolution dont il n'eut jamais à se repentir.

MICHOVIUS (Mathias) ou *de Michoviâ*, ou plus exactement *Miechov*, médecin et chroniqueur polonais, né dans le 15e S. à Miechov, ville ou bourg de la Cujavie, fit ses études à Cracovie, visita ensuite les princip. universités d'Allemagne et d'Italie, fut reçu doct. à Padoue, devint, à son retour en Pologne, prem. méd. du roi Sigismond Ier, demanda ensuite sa retraite, embrassa l'état ecclésiastique, et m. à Cracovie en 1523, étant chan. de la cathédrale de cette même ville. On a de lui : un *traité d'hygiène* en latin ; *de Sarmatiâ asiaticâ et europeâ lib. II*, Augsbourg, 1518, in-4, inséré dans les *Polonicar. rer. Scriptores*, t. 1er, trad. en ital., Venise, 1561, in-8 ; *Chronica ab ortu Polonorum usque ad ann.* 1504, Cracovie, 1521, in-f., insérée aussi dans les *polonicar. rer. Scriptor.*, t. 2, et trad. en italien, Venise, 1582 ; *Moscovia*, imprimée dans les *rerum moscovitarum Auctores*, Francfort, 1600, in-fol.

MICHU (Benoît), peint. sur verre, né à Paris au commencem. du 17e S., m. en 1703, s'appliqua particulièrement à la pratique de ce qu'on appelle *peinture en apprêt*. Il a peint les vitres de la chapelle de Versailles, celles des Invalides et du cloître des Feuillans de la rue St-Honoré.

MICIPSA, fils de Masinissa, roi de Numidie, hérita des états de son père conjointement avec Gulussa et Mastanabal, ses deux frères, à la mort desquels il demeura seul maître de tout le royaume. Micipsa eut deux fils, Adherbal et Hiempsal, et de plus adopta Jugurtha, fils naturel de Mastanabal. Mais bientôt l'ambition précoce et les qualités supérieures de ce jeune prince déterminèrent le roi à l'envoyer en Espagne, où il comptait que le sort des combats débarrasserait ses fils d'un rival si dangereux. La fortune trompa son espérance, et Jugurtha revint couvert de gloire et comblé d'éloges par le second Scipion l'Africain. Alors Micipsa renonça à ses projets, fit de Jugurtha l'égal de ses enfans, l'associa au trône, et peu de temps av. sa m. lui affecta une part à l'héritage de son royaume.

MICKLE (William-Jule), poète écossais, né en 1734 dans le comté de Dumfries, fut d'abord brasseur, réussit mal dans ce genre de commerce, et l'abandonna pour se livrer exclusivem. à la littérature ; il devint ensuite agent des prises maritimes, et m. en 1788. On a de lui des poèmes et plusieurs autres pièces de vers, impr. d'abord séparément, recueillies ensuite en 1 vol. in-4, et réimp. depuis dans la *Collect. des poètes angl.*, pub. à Edimbourg par Anderson. Le plus remarquable des ouvr. de Mickle est sa trad. des *Lusiades* (*os Lusiadas*) du Camoens, précédée de l'*Hist. de la découverte de l'Inde, des progrès et de la chute de l'empire portugais dans l'Orient*, de la *Vie du Camoens*, etc., avec des *notes* et *eclaircissemens*, Oxford, 1775, in-4. Cette trad. passe en Angleterre pour le meilleur ouv. de ce genre après l'*Iliade* de Pope.

MICON, peintre grec, vivait entre la 83e et la 89e olympiade (430 ans environ avant J.-C.). Emule de Polygnote, il orna comme lui la ville d'Athènes d'ouv. importans. Ces deux artistes introduisirent dans leur art l'usage de plus. couleurs combinées par eux, peignirent ensemble le portique connu sous le nom de *Pœcile*. Micon fut vivement critiqué pour avoir représenté (dans un tableau de la bataille de Marathon) les Perses d'une stature plus élevée que les Grecs.

MICOUD-D'UMONS (Ch.-E.), ancien préfet du départ. de l'Ourthe, m. à Paris le 17 déc. 1817, âgé d'environ 64 ans, est cité par M. Barbier (dans son *Diction. des Anonymes*) comme aut. des deux ouv. suiv. : *Essai sur le crédit public*, 1788, in-8 ; *Sur les finances, le commerce, la marine et les colonies*, an XI (1803), 2 t. en 1 vol. in-8.

MICRÆLIUS (Jean), profess. d'éloquence, de philosophie et de théologie luthérienne, né à Kolin dans la Poméranie en 1597, m. en 1658, a laissé : *Syntagma historiarum mundi et ecclesiæ*, Stettin, 1630, 1644 et 1660, in-8 ; *Ethnophronium contra gentiles, de principiis religionis christianæ*, ibid., 1647, 1651 et 1674, in 4 ; *Historia eccles.*, Leipsig, 1699, 2 v. in-4 ; *Lexicon philos.*, 1653, 1661, in-4.

MICYLLUS (Jacques), poète et litt. allemand, né en 1503 à Strasb., s'appelait d'abord *Moltser* ; mais ayant rempli avec beaucoup de naturel le personnage de Micyllus dans un des dialogues de Lucien (*le Songe*), le nom lui en resta. Il enseigna d'abord le grec et le latin au gymnase de Francfort, puis occupa la chaire de grec à l'université d'Heidelberg, et m. en 1558. On a de lui : *De re metricâ lib. III*, Francfort, 1539, in-8 ; *Arithmet. logist. lib. II*, Bâle, 1539, in-8 ; plus. pièces de vers insérées dans les *Deliciæ poetar. german.* ; des *épigrammes*, et quelques autres *poésies* en grec et en lat. ; des *notes* sur Ovide, Martial, Lucain, Terentianus Maurus et sur la *Généalogie des Dieux* par Boccace. Il a trad. en lat. quelq. *dialog.* de Lucien, en allem. les *œuvres* de Tacite. On lui doit encore des édit. des *Fables* d'Hygin, de la *Grammaire* de Melanchthon et quelq. opuscules dont on trouvera les titres dans la *Bibliothèque* de Gessner, et dans le t. 1er des *Eloges* de Teissier.

MIDDELBURGO (Paul-Germain de), év. de Fossombrone, dans le duché d'Urbin, né à Middelbourg, en Zélande, en 1445, mort à Rome en 1534, sollicita vivement les deux pontifes Jules II et Léon X, les cardinaux et les pères du 5e concile de Latran, de réformer le calendrier, et publia même à ce sujet un ouvr. intit. : *Paulina de rectâ Paschæ Celebratione et de Die passionis D. N. J.-C.*, Fossombrone, 1513, in-fol., où il examine nonseulem. le calendrier romain, mais aussi ceux des Juifs, des Egyptiens et des Arabes.

MIDDENDORP (Jacques), philologue allem., né en 1538 à Ootmersum, embrassa l'état ecclés., professa la philosophie dans plus. colléges, devint rect. de l'univ. de Cologne, chanoine et doyen de l'église de St-André de Cologne, et m. dans cette ville en 1611. On a de lui : *Acad. celebres in universo terrarum orbe lib. II*, Cologne, 1567, in-8 ; *de Officiis scolasticis lib. II*, ib., 1570, in-8 ; *Imperatorum, regum et principum, clarissimorumque virorum Quæstiones theol., jurid. et polit., cum pulcherrimis responsionibus selectæ*, etc., ib., 1603, in-8 ; *Histor. monast. quæ relig. et solit. vitæ originem, progressiones, incrementa et naturam demonstrat*, ib., 1603, in-8, réimp. sous le tit. de *Sylva originum anachoreticarum*, ib., 1615, in-8. On doit encore à Middendorp une édit. gr. et lat. de l'*Hist. d'Aristée*, avec un *comment.*, 1578.

MIDDLETON (Henri), navigat. angl. du commencement du 17e S., fut chargé du commandem. d'une flotte de quatre vaisseaux que la compagnie angl. envoya dans les Indes en 1604. Parti de Gravesend le 2 avril, il entra dans la rade de Bantam le 23 déc. suiv., fit un commerce avantageux, revint en Anglet. en 1606, retourna dans les mers de l'Inde en 1610, fut fait prisonnier dans une des-

tente sur les côtes d'Arabie, parvint à s'échapper, força ensuite les Arabes, en courant sur leurs bâtimens, à lui faire réparation, fit naufrage en 1613, dans son retour en Angleterre, et m. du chagrin que lui causa la perte de son bâtiment et de son équipage moissonné par les maladies contagieuses. — Son frère David MIDDLETON suivit la même carrière, et fit trois voyages à Bantam et à Banda, de 1607 à 1615. On trouve les relations des div. voy. des deux Middleton dans Purchass (*v.* ce nom), et l'abbé Prévost les a ins. dans l'*Hist. générale des Voyages*, où elles sont mêlées avec celles d'autres navigat. qui commandaient des bâtimens de leurs flottes. — Jean MIDDLETON, parent des précéd., commandait en 1601 un vaisseau de la flotte de Lancaster, et m. devant Bantam en 1603.

MIDDLETON (sir HUGUES), ingénieur angl., né à Denbigh vers la fin du 16e S., fut d'abord orfévre à Londres, abandonna ensuite cette profession pour étudier l'hydraulique et chercher les moyens de conduire à Londres les eaux des environs. Muni d'un privilége que le parlement lui accorda, reversible à ses héritiers, il commença son entreprise, vainquit tous les obstacles qui s'y opposaient, obtint en 1619, pour lui et ses associés, la patente de *compagnie privilégiée*, exploita la fourniture d'eau de la capitale par actions, ne reçut pour récompense de l'important service qu'il avait rendu que le titre de baronnet en 1622, fut obligé d'accepter, pour vivre, une place d'inspecteur des travaux publics, et m. en 1631. Ce fut long-temps après que l'entreprise des eaux rapporta les bénéfices calculés par Middleton. La valeur de l'action, d'abord cotée à 100 liv. sterl., monta jusqu'à 15,000, puis tomba de moitié par la concurrence de nouv. compagnies.

MIDDLETON (CONYERS), sav. théol. et littérat. angl., né à Richmond en 1683, embrassa l'état ecclésiastique qu'exerçait son père, devint docteur en théologie à l'univ. de Cambridge, débuta dans la carrière littéraire en exposant des griefs du corps enseignant dont il faisait partie, contre le docteur Bentley qui venait d'en être exclu, et préluda ainsi par des pamphlets aux exercices polémiques qui devaient l'occuper pendant une gr. partie de sa vie, et qui donnèrent à ses écrits ce caractère d'aigreur et d'arrogance qu'on leur reproche. Il voyagea ensuite pour sa santé en France et en Italie. De retour en Angleterre, il reprit ses travaux scientifiques, théologiques et littéraires, et acquit une gr. réputation. Mais son penchant à la controverse, ses hauteurs, la témérité de ses opinions, l'entraînèrent dans des voies imprudentes, nuisirent à sa fortune, et troublèrent par d'implacables inimitiés le reste de sa vie. Il mourut en 1750. On a de lui de nombreux ouvrages, dont le plus connu, et le plus généralement estimé, est la *Vie de Cicéron*, publiée pour la prem fois, par souscription, à Dublin, en 1741, 2 vol. in-8. Cette belle production fut suivie en 1743 d'une trad. angl. des *Lettres* de Cicéron à Brutus, et de Brutus à Cicéron, avec le latin en regard, des notes (en angl.) sur chaque lettre, et une dissertation préliminaire sur l'autorité de cette correspondance, dont lui, Middleton, avait fait un fréquent usage dans sa Vie de Cicéron, et dont l'authenticité était niée en Anglet. par Tunstal et Markland (*v.* ces noms). Tous les écrits de Middleton, l'*Hist. de Cicéron* exceptée, ont été rec. sous le titre d'*Œuvres mêlées*, Londres, 1752, 4 vol. in-4, et depuis en 5 vol. in-8. Les pièces les plus intéressantes de ce recueil sont : *Lettre sur Rome*, etc., impr. d'abord en 1729; une *Dissertat.* sur l'origine de l'imprimerie en Angleterre; *Germana quædam antiquitat. eruditæ monumenta*, etc.; *Tr. sur le Sénat romain*; *Reflex.* sur les variations et les contradict. des évangélistes dans l'exposé des mêmes faits; *Dissertat.* sur la prononciation des lettres latines; *Libres Recherches sur le don des Miracles*; *Examen des Discours de Sherlock sur l'usage et l'esprit des Prophéties*, etc.; *Défense* de l'ouv. précéd. L'abbé Prévost a publ. une trad. très-libre de la *Vie de Cicéron*; le *Traité du Sénat romain* a été trad. par le présid. d'Orbessan, et la *Lettre sur Rome*, par un anonyme, à la suite de la *Conformité des Cérémonies*, etc., de P. Mussard, Amsterdam, 1744, 2 vol. in-12.

MIDDLETON (CHRISTOPHE), navigat. angl. du 18e S., est un de ceux qui ont essayé de trouver le passage du nord-ouest du globe. Parti à cet effet d'Angleterre en 1741, sur une galiotte à bombes, il passa l'hiver dans la baie d'Hudson, et, l'année suiv., alla plus au nord qu'aucun des navigat. qui l'avaient précédé. Parvenu dans une baie située près du 67e degré N., qu'il nomma *Repulse-Bay*, les glaces ne lui permirent pas de pousser plus loin, et, de retour en Anglet., il fut dénoncé au gouvernement comme s'étant laissé corrompre par la compagnie des Indes pour ne pas faire la découverte projetée. Dans la suite, cette accusation ayant été démontrée fausse, Middleton reçut une médaille pour récompense des observat. qu'il avait faites. Il devint membre de la société royale de Londres, et m. en 1770. Les détails de sa navigation n'ont été connus que par l'extrait qui en fut publié, d'après son journal et ses lettres, par Ellis (*v.* ce nom), et il en est aussi question dans l'ouvr. intit. *Relation des Contrées voisines de la baie d'Hudson*, par Dobbs, Londres, 1748, in-8. Middleton avait fait dans son voyage des observat. sur la déclinaison de l'aiguille aimantée, qui ont été confirmées récemment par celles du capit. Parry. — Un autre MIDDLETON (Érasme), ecclésiast. méthodiste angl., m. en 1805, a pub. un ouv. intit. *Biograph. evangelica*, 4 vol. in-8, et un *Dict. des Arts et des Sciences*.

MIDDLETON (THOMAS-FANSHAW), le premier évêq. anglais de Calcutta, né en 1769 à Kedleston, dans le comté de Derby, m. en 1823, avait d'abord desservi une cure dans le Northampton, et était devenu successiv., par la protect. de l'év. de Lincoln, auquel il s'était attaché, vic. de St-Pancras, dans le Middlesex, et archid. de Huntingdon. Envoyé dans l'Inde pour y diriger les établiss. ecclés. de la Gr.-Bretagne, Middleton, qui déjà s'était acquis la réputation méritée de savant, fut élevé en 1808 au siége épisc. de Calcutta, et l'honora autant par son zèle éclairé que par ses vertus apostoliques. C'est à ses efforts qu'est dû en gr. partie l'établiss. du collége des Missions protest. à Calcutta. On cite de ce prelat, entre autres écrits, une espèce de journal intit. *le Spectateur de province*, sous le voile de l'anonyme, des *Exhortations pastorales*, 1 vol. in-8, et un *Traité sur la doctrine de l'article grec, appliqué à l'éclaircissem. du Nouv. Testam.*, in-8.

MIÉCISLAS Ier, en polonais MIECZYSLAW (*glorieux par son sabre*), prem. prince ou souv. chrét. de la Pologne, né en 931, de la famille des Piasts, succéda à son père Ziémomysl dans le gouvernem. du duché de Pologne, et, quelque temps après, demanda en mariage Dombrowka, fille de Boleslas Ier, duc de Bohême. Cette princesse vint trouver son époux, accompagnée de prêtres slaves qui décidèrent Miécislas à quitter le culte des idoles et à se convertir à la foi chrétienne. Miécislas fut baptisé et marié le même jour, 5 mars 965, suiv. les chroniques polonaises, et les principaux seigneurs du pays reçurent l'ablution sainte avec leur prince. Celui-ci rendit aussitôt un édit par lequel il ordonnait, sous les peines les plus sévères, de détruire les temples, les autels et les simulacres consacrés aux faux dieux, et fonda des églises catholiques dans les principales villes de ses états. Pendant tout son règne il fut en guerre avec les petits princes qui gouvernaient les peuplades slaves habitant les bords de l'Elbe. Il fit hommage à l'emp. Othon Ier, pour les provinces entre l'Oder et l'Elbe, s'allia au duc de Hongrie, porta des secours à l'empereur Othon III qui assiégeait Magdebourg en 991, et m,

l'année suivante à Posen, où il fut enterré. Son fils Boleslas, dit *Chrobry*, lui succéda. — MIÉCISLAS II, fils de Boleslas Chrobry, né en 990, succéda à son père en 1025, perdit une gr. partie des conquêtes que celui-ci avait faites, et ne conserva qu'avec peine les anciennes frontières de la Pologne. Les Russes, les Bohèmes, les Moraves et les peuplades des bords de l'Oder, de l'Elbe et de la Sala, reprirent les territoires qui leur avaient été enlevés, ou secouèrent le joug des Polonais. C'est alors que s'établirent les principautés de Mecklenbourg, de Brandebourg, de Holstein, de Lubeck, et quelques autres états du nord de la Germanie. Les Poméraniens seuls furent défaits par trois princes hongrois réfugiés en Pologne, et à l'un desquels Miécislas donna la Poméranie en fief, avec une de ses filles en mariage. Tombé en démence par suite de ses débauches, Miécislas m. à Posen en 1034.

MIEG (JEAN-RODOLPHE), médecin, né à Bâle en 1694, fut professeur à l'univ. de cette ville, et y m. en 1733. On connaît de lui quelq. pièces académiques, parmi lesquelles il faut citer un *Disc. sur la vie de Théod. Zwinger*, 1729, et une dissertation *de Nasturcianarum plantarum Structurâ, Viribus et Usu*, 1714. — MIEG (Achille), médecin, probablem. de la famille du précéd., né à Bâle en 1731, exerça son art avec succès dans la même ville, y introduisit le prem. la méthode de l'inoculation, fut profess. de l'univ., et m. en 1799. Outre plus. pièces académ., on trouve des *mém.* de lui dans les *Acta helvetica*, et plus. *lettres* dans la collect. des *Epistolæ ad Hallerum*. On cite encore de lui quelq. *Tr.* de médec. populaire, assez répandus en Suisse.

MIEL (J.). V. MEEL.

MIERIS, famille de peintres hollandais très-distingués. — François MIERIS, peintre de genre, né à Delft en 1635, fils d'un habile orfèvre-bijoutier, entra de bonne heure dans l'école de Gerard Dow (*v.* ce nom), et ne tarda pas à devenir le meilleur élève de cet artiste célèbre. Son père voulut alors le porter au genre de l'histoire; mais, fidèle à sa vocation, il ne voulut point abandonner celui de son maître. Ses prem. ouv. établirent sa réputation; et, quelq.-uns, transportés à l'étranger, lui attirèrent des propositions brillantes, qu'il refusa pour ne point quitter sa patrie. Le gr.-duc de Toscane prit alors le parti de lui commander div. tabl. qui furent payés généreusement. F. Mieris abrégea ses jours en se livrant aux excès de l'ivresse, et m. en 1681, laissant deux fils qui s'illustrèrent dans la même carrière. Cet artiste est surtout remarquable par l'extrême fini de ses ouvr., et l'emporte peut-être, sous ce rapport, sur Gerard Dow; mais les sujets qu'il a traités sont d'une dimension moins grande que ceux de ce maître. Le nombre des tabl. de F. Mieris est très-considérable, et il est peu de galeries où l'on n'en trouve quelq.-uns. Le musée du Louvre possède les suiv.: *Portrait d'un Homme vu à mi-corps, enveloppé d'un manteau rouge*; une *Femme à sa toilette, servie par une Négresse*; deux *Dames prenant le thé dans un salon*. Avant 1815 il existait dans le même dépôt six autres tabl. de ce maître, provenant de la galerie du stathouder, et qui ont été remis au roi des Pays-Bas. Au nomb. de ces derniers était celui qui passe pour le chef-d'œuvre de F. Mieris. — Jean MIERIS, fils aîné du précéd., né à Leyde en 1660, cultiva la peinture en grand, voyagea en Allemagne, en Italie, et m. de la pierre en 1690 à Rome, où ses ouv. l'avaient fait rechercher. Ce sont des tableaux d'hist. et des portr. qui annoncent de gr. disposit. qu'un plus long séjour dans la terre classique des beaux-arts aurait entièrem. développées. — Guillaume MIERIS, frère puîné du précéd., né à Leyde en 1662, fut l'élève de son père, et annonça, dès l'enfance, le talent d'un maître. Après s'être livré au genre dans lequel son père s'est acquis tant de renommée, il voulut se distinguer dans une autre route, étudia avec ardeur les ouv. de Lairesse (*v.* ce nom) et des autres peintres d'histoire de son temps, acquit par ses div. composit. une fortune considérable, et m. dans sa patrie en 1747. Outre ce genre et l'hist., il peignait avec une égale supériorité le paysage, modelait en terre et en cire; et les morceaux qu'il a exécutés de cette manière font juger qu'il aurait acquis la réputat. d'un habile sculpteur, s'il se fût exclusiv. livré à cette partie des beaux arts. Le musée du Louvre a conservé trois de ses tableaux: un *jeune Garçon faisant des bulles de savon; le Marchand de Gibier;* une *Cuisinière accrochant une volaille à sa fenêtre.* (Cinq autres ouv. du même artiste qui provenaient de la Hollande, de la galerie de Vienne et de celle de Dusseldorf, ont été enlevés du même dépôt en 1815.) Parmi les tabl. d'hist. de Guillaume Mieris, on cite: une *Ste Famille;* un *Triomphe de Bacchus*, et un *Jugem. de Pâris*. On connaît aussi de lui quatre *Vases*, sur lesquels il avait modelé des *Bacchanales*. — MIERIS (François), fils de Guillaume, peintre et sav. antiquaire, né à Leyde en 1689, ne se borna pas à être l'émule de la gloire paternelle, en cultivant la peinture; sav. historiographe, investigateur passionné des antiquités, des archives et des chartes nationales, il forma une collect. considérable de ces dernières, et les états de Hollande et de West-Frise favorisèrent ses études et ses recherches. Il m. en 1763. Bien moins remarquable par ses travaux en peinture que par ses écrits, il a donné, en hollandais: *Descript. des Monnaies et des Sceaux des év. d'Utrecht*, Leyde, 1726, in-8; *Hist. des Princes des Pays-Bas*, etc., La Haye, 1732-33-35, 3 vol. in-fol.: c'est l'hist. métallique des Pays-Bas; *Mém. sur la féodalité du Comté de Hollande*, Leyde, 1743; *Grand Recueil des Chartes de Hollande, de Zélande et de Frise*, etc., ib., 1753-1756, 4 vol. in-fol.; *Traité sur la manière d'écrire l'Hist., celle de Hollande en particulier* (sous le nom de *Zographos*), ibid., 1757; *Chartes, privilèges, octrois... de la ville de Leyde*, ibid., 1759, in-fol.; *Descript. et Hist. de la ville de Leyde*, ibid., 1762, 1770, 2 vol. in-fol. Il a été l'édit. d'une *anc. Chronique de Hollande*, dite *du Clerc*, Leyde, 1740, d'une *petite Chron. d'Anvers*, ib., 1743, et du *fidèle Narré de la Consécrat. de Nicol. de Castro*, etc., par Quentin Weytsen, ib., 1757.

MIERRE (LE). V. LEMIERRE.

MIET (CONSTANCE), religieux récollet, écrivain ascétique, né à Vesoul vers 1740, quitta la France pendant la révolut., et m. en Allemagne vers 1795. On a de lui: *Réflexions morales d'un Solitaire*, Paris, 1775, in-12; *Conférences religieuses* pour l'instruct. des jeunes profess., etc., ib., 1777, in-12.

MIFFLIN (THOMAS), major-général dans l'armée d'Amérique, et gouverneur de la Pensylvanie, né vers 1744, fut un des patriotes qui travaillèrent avec le plus d'activité et de zèle à assurer l'indépendance de son pays. Il s'opposa, dès les commencem., aux mesures du parlem. d'Anglet., fut membre du prem. congrès en 1774, se décida bientôt à prendre les armes, et fut un des officiers chargés d'organiser l'armée du continent. Il fit partie en 1787 de la convent. nation. qui donna une constitut. aux Etats-Unis, succéda l'année suivante à Franklin dans la présidence du conseil suprême exécutif de la Pensylvanie, fut nommé prem. gouverneur de cet état en 1790, et mourut à Lancastre en 1800.

MIGER (SIMON-CHARLES), grav., anc. memb. de l'acad. royale de peinture, né à Nemours en 1736, m. à Paris en 1820, avait reçu les leçons de Cochin. Parmi ses ouv., qui tous se distinguent par une touche ferme et un dessin correct, on remarque la collection des animaux de la *Ménagerie du Muséum* (1801, in-fol.); quelq. planches des *Voyages de Cassas*, beaucoup de portraits, notamment la plupart de ceux qui ornent l'*Hist. de la maison de Bourbon*; enfin la jolie gravure du *Jeune Espagnol*. Miger, qui joignait le goût des lettres et de la poé-

sie à celui des beaux-arts, a pub., outre plusieurs morceaux de circonstance en vers latins et en vers français, un ouv. intit. : *Pensées d'Horace extraites de ses odes*, *satires*, *épîtres*, etc., lat.-français, 1812, in-18.

MIGLIAVACCA (Celso), chan. régl. de St-Sauveur, né en 1673, à Milan, où il m. en 1775, après avoir été successivem. vic. de St-Laurent de Rome (*extra muros*), secrét., visiteur-gén., puis abbé et enfin procureur-gén. de son ordre, a laissé, tant imp. que MSs., div. ouvr. sur des matières de discipline et de dogme; on en trouve la liste dans une notice sur sa *vie*, au t. 3, p. 73 de la *Storia lett. d'Italia*. Nous citerons seulem. : *Animadv. in Hist. theol. dogmatum et opinionum de divinâ gratiâ, à .. Scipione Maffejo elaborat.*, Francfort-sur-le-Mein, 1749, Lucques, 1758; *de idoneis ad baptismi et pœnit. sacrament. Dispositionibus*, Venise, 1753, etc.

MIGLIORATI (Louis), marquis d'Ancône et seigneur de Fermo, dans le 15e S., neveu du pape Innocent VII, faillit causer la ruine de son oncle en faisant massacrer, en 1405, près du pont St-Ange, les députés que les Romains avaient envoyés au pape pour traiter avec lui. Après la m. d'Innocent, Grégoire XII enleva la marche d'Ancône à Migliorati; mais celui-ci s'empara d'Ascoli et de Fermo, échangea ensuite la 1re de ces villes contre le comté de Monopello, et prit place ainsi parmi les seigneurs indépendans qui s'étaient partagé le patrimoine de St-Pierre pendant le long schisme d'Occident; il eut part aux guerres des Malatesti contre le duc de Milan, et m. vers 1430.

MIGLIORE (Gaetan), ecclés. et profess. d'éloquence et d'antiquités grecques et latines à l'univ. de Ferrare, sa patrie, où il m. en 1789, a laissé un recueil de *Poésies latines*, Ferrare, 1788, in-4.

MIGLIORUCCI (Laur.-Benoît), jurisc. ital., né à Florence en 1664, professa le droit canon à l'univ. de Pise, et m. en 1724. On a de lui : *Institutiones juris canonici cum explicat.*, Pise, in-4.

MIGNARD (Nicolas), né à Troyes (Champagne) en 1608, était fils de Pierre More, qui avait servi avec six de ses frères, tous officiers, d'une belle figure, dans les armées d'Henri IV. Ce roi les voyant un jour réunis, leur dit en plaisantant : « Ce ne sont pas là des Mores, ce sont des mignards ; » et ce dernier nom leur resta. Nicolas Mignard reçut les prem. leçons de son art dans sa ville natale, voyagea ensuite en Italie, puis, en revenant, se maria à Avignon, ce qui l'a fait surnommer *Mignard d'Avignon*, pour le distinguer de son frère Pierre dont l'article suit, et que son long séjour à Rome a fait appeler *le Romain*. Le card. Mazarin, en passant par Avignon pour se rendre à St-Jean-de-Luz, avait eu occasion d'apprécier le talent de Nic. Mignard; il se ressouvint de lui, lorsqu'il fut de retour à Paris, et l'appela dans cette capitale. Mignard fit le portrait du roi, de la reine, et de la plupart des seigneurs de la cour. Il peignit, pour les Chartreux de Grenoble, deux grands tableaux d'histoire qui soutinrent sa réputation. Admis à l'académie royale de peinture, il en devint prof. et recteur, fut employé par Louis XIV à la décoration de ses appartem. dans le château des Tuileries, et m. en 1668. Ses composit. sont généralem. ingénieuses, et brillent par le coloris; ses attitudes ont de la grâce et son dessein est assez correct. Mignard est connu aussi comme graveur à l'eau forte, et l'on a de lui, en ce genre, 5 pièces d'après Annibal Carrache. On a gravé d'après Mignard 50 morceaux, la plupart des portraits. — Pierre Mignard, frère du précéd., né à Troyes en 1610, fut élève de Vouet (*v.* ce nom), puis alla en Italie, entreprit à Rome des travaux qui le firent connaître, parcourut successivem. plus. autres villes, notamment Venise où il fit les portraits du doge et de plus. patriciens. De retour à Rome, il fut appelé, en concurrence avec Piètre de Cortone (*v.* ce n.), à peindre le tabl. du maître-autel de St-Charles de Catenari; il fit le portrait du pape Alexandre VII, et toutes ces *vierges*, appelées par la suite *mignardes*, et qui lui ont mérité d'être comparé, par les Italiens eux-mêmes, à Annibal Carrache. Après 22 ans de séjour en Italie, principalement à Rome, il fut rappelé en France par Louis XIV. Il fit les portraits de ce monarque et de la reine-mère, fut chargé de peindre à fresque la coupole du Val-de-Grâce, la petite galerie de Versailles et l'ancien cabinet du grand Dauphin. Il serait trop long de citer tous les travaux de ce gr. artiste, que le roi nomma son premier peintre des manufactures royales, après la m. de Lebrun (1690). Il eut pour amis Molière, Chapelle, Racine, La Fontaine, Boileau, et la plupart des hommes distingués de l'époque. Son esprit orné, son amabilité, faisaient rechercher sa société. On a retenu de lui plusieurs mots ingénieux et piquans. Louis XIV dont il faisait le portrait pour la 10e fois, lui dit un jour : « Mignard, vous me trouvez vieilli? — Sire, répondit-il, il est vrai que je vois quelq. victoires de plus sur le front de V. M. » Une autre fois, le monarque ayant entendu un seigneur appeler Mignard sans lui donner le titre usité de *monsieur*, s'écria avec une espèce d'humeur : « Je l'appelle monsieur Mignard. — Sire, reprit celui-ci, je ne m'offense pas de la suppression de ce titre; il y a 30 ans que je cherche à le faire oublier. » Mignard avait refusé d'entrer à l'Academ. de peinture fondée sous les auspices de Lebrun, dont la hauteur et l'orgueil le choquaient; mais après la m. de ce peintre, il ne fit plus de difficultés et fut reçu, le même jour, académic., prof., recteur, direct. et chancel. Il m. à Paris en 1695. Nous croyons inutile de rappeler les peintures dont cet habile artiste a décoré les édific. roy.; et il nous suffira de citer les 7 tableaux qui sont au musée du Louvre : Son *portrait en pied ; Jésus sur le chemin du Calvaire*, etc.; le *Portrait de Louis, Dauphin*; celui *de la marquise de Maintenon*; celui *de la marquise de Feuquières*, fille de Mignard; *la Vierge présent. une grappe de raisin à l'enfant Jésus* (connue sous le nom de *Vierge à la grappe*); *Ste-Cécile*. Mignard fut le plus habile coloriste du siècle de Louis XIV. Son pinceau est moelleux et plein de grâce; ses compositions sont bien entendues, mais il manque de chaleur et d'énergie. G. Audran, Nanteuil, Masson, Michel Lasne, Drevet, etc., ont gravé d'après ce peintre dont l'œuvre se compose de 147 pièces. Il a gravé lui-même à l'eau-forte une *Ste Scolastique aux pieds de la Vierge*. — Pierre *Mignard*, archit., fils de Nicolas et neveu du précéd., né à Avignon en 1640, parcourut l'Italie et la France pour y étudier et lever les plans des plus beaux monum. d'archit., vint ensuite rejoindre son père à Paris, fut chargé de plus. constructions importantes parmi lesquelles on doit citer la façade de l'église de St-Nicolas et la porte St-Martin, fut un des six premiers membres qui fondèrent l'Academ. roy. d'archit., en devint l'un des prof., et m. à Paris en 1725.

MIGNAULT (Claude), plus connu sous le nom de *Minos* qu'il prit en tête de ses ouvr., jurisc., né à Talant, près de Dijon, en 1536, professa d'abord les humanités au collége de Reims et à Paris, étudia ensuite le droit et prit ses degrés à Orléans, fut nommé peu après avoc. du roi au bailliage d'Étampes, revint à Paris occuper une chaire de droit canon, devint doyen de la Faculté de droit, et m. en 1606. On a de lui beaucoup d'ouvr. dont on trouvera la liste à la suite de son *éloge* par Papillon, dans la continuat. des *Mém. de littérature*, t. 6, dans la *Biblioth. de Bourgogne*, dans les *Mém.* de Niceron, t. 14. et enfin dans le *Dictionn.* de Moreri. Le plus connu est son *Comment. sur les emblèmes d'Alciat*, Anvers, 1574, in-16, plus. fois réimpr.

MIGNON (Abraham), ou plutôt *Minion* (les Allem. écrivent *Minjon*), peintre de fleurs, né à

Francf.-sur-le-Mein vers 1640, m. en 1679, occupe un rang distingué parmi les artistes de son genre. Le musée du Louv. possède 3 tab. de lui : un *Ecureuil, des Poissons, des Fleurs et un Nid d'oiseau, dans un fond de paysage;* un *Bouquet de fleurs des champs;* des *Roses, des Tulipes et autres fleurs, dans un vase de cristal.*

MIGNOT (Jean), architecte franç. du 14e S., ne nous est connu que par les archives ducales de Milan, où l'on apprend qu'il fut appelé à concourir, à l'érection de la fameuse basilique. dite le *Dôme*, dont les fondem. furent jetés en 1386, sous Jean Galeaz Visconti, et qui, continuée après une assez longue interrupt. par Ludovic *il Moro*, ne fut terminée que durant le règne de Napoléon Buonaparte sur la Lombardie. Vers 1399, Mignot fut désigné au duc, sur sa réputation d'habileté, comme capable de remplacer le *géomètre* (architecte) franç., Nicolas Bonaventure, que des contestations avec ses confrères lombards avaient forcé de se retirer. Muni de l'agrém. du roi de France, il partit pour Milan avec deux autres artistes, l'un Normand et indiqué dans les mêmes archives sous le nom de Jean *Compariosi* ou *Compomosie;* l'autre natif de Bruges, et appelé Jacques *Cova*. Il avait terminé la belle sacristie du côté sud de l'*église*, quand s'étant pris de querelle avec les autres architectes de la basilique (contre l'opinion desquels il soutenait l'absolue nécessité de flanquer d'arcs-boutans les parois extérieures de l'édifice pour en supporter le poids), il fut destitué par le conseil de la fabrique, malgré la protect. déclarée du duc, qui faisait grand cas de ses talens. On n'a plus d'autres détails sur cet artiste, sinon qu'il était de retour en France en 1402, mais il est fort vraisemblable qu'il concourut à la plupart des monum. remarq. érigés de son temps à Paris.

MIGNOT (Etienne), doct. de Sorbonne, né à Paris en 1698, m. en 1771, fut membre de l'acad. des inscript. et b.-let., et se montra très-habile dans la science de l'Ecrit. sainte, des SS. pères, de l'hist. de l'église et du droit canoniq. On a de lui : *Discours sur l'accord des sciences et des b.-lett. avec la religion*, Paris, 1753, in-12; *Paraphrase des livres sapientiaux*, 1754, 2 vol. in-12; *Paraphrase sur le Nouv.-Testam.*, ibid., 1754, 4 vol. in-12; *Paraphrase sur les psaumes*, 1755, in-12; *Réflexions sur les connaissances préliminaires au christianisme*, 1755, in-12; *Analyse des vérités de la religion chrétienne*, 1755, in-12; *Traité des droits de l'état et du prince, sur les biens possédés par le clergé*, 1755 et années suiv., 6 vol. in-12; *Mém. sur les libertés de l'église gallicane*, 1756, in-12; *Hist. du démêlé de Henri II avec St Thomas de Cantorberi*, 1756, in-12; *Hist. de la réception du Concile de Trente dans les états catholiq.*, 1756, 2 vol. in-12; une nouv. édit. du *Traité du prêt du commerce* (attribué à l'abbé Boidot, mais que l'on croit être d'Aubert, doct. de Sorbonne), avec des augmentat., Paris, 1759, 4 vol. in-12, plus un 5e vol., 1770, en réponse à l'abbé Barthél. de la Porte qui avait attaqué l'ouvr. dans le 3e vol. de ses *Principes théolog., canoniques, etc.* On lui attribue plus. *lettres* réunies en un petit vol. in-4, et dirigées contre le parti dit des *figuristes*, qui défendait les doctrines de Port-Royal. L'éloge d'Etienne Mignot, par Lebeau, se trouve dans le t. 38 des *Mém.* de l'académ. des inscript. et b.-lett. Ce recueil renferme aussi plus. sav. mém. du même abbé Mignot. — Jean-André Mignot, gr.-chantre de l'église d'Auxerre, né dans cette ville en 1688, mort en 1770, rédigea, de concert avec l'abbé Le Beuf, la *Tradition de l'église d'Auxerre*, insérée dans le *Cri de la foi*, eut part à la rédact. du *Bréviaire*, du *Missel* et du *Processional* d'Auxerre, à l'édit. du *Martyrologe* particulier de cette ville, qui parut en 1751, in-4, et publia un *Mém. histor. sur les statues de St-Christophe*, 1768, in-8.

MIGNOT (Jacques), maître queux de la maison du roi, écuyer de bouche de la reine, et en même temps pâtissier-traiteur établi rue de la Harpe, fit sa fortune en cherchant à se venger du trait lancé contre lui par Boileau dans sa 3e *satire*. Renvoyé d'une plainte en diffamation qu'il avait faite contre l'aut. des fameux vers :

> Car Mignot c'est tout dire; et dans le monde entier,
> Jamais *empoisonneur* ne sut mieux son métier...,

il fit impr. à ses frais une *Satire* de Cotin contre leur commun agresseur, et s'en servit comme d'enveloppe pour ses biscuits. Cette singularité leur donna la vogue, et Despréaux lui-même en envoyait chercher pour se divertir avec ses amis.

MIGNOT (Vincent), littérat., neveu de Voltaire, né à Paris vers 1730, d'une famille originaire de Sédan, embrassa l'état ecclésiastiq., occupa une charge de conseiller clerc au grand-conseil, s'en démit en 1765 pour ne conserver que le titre d'honoraire, fut l'un des légataires de son oncle dont il fit transporter les restes à son abbaye de Sellières, et m. en 1790. C'était un écrivain laborieux et très-instruit. On a de lui : *Histoire de l'impérat. Irène*, Amsterdam (Paris), 1762, in-12; *Hist. de Jeanne Ire, reine de Naples*, La Haye (Paris), 1764, in-12; *Hist. des rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1766, 2 vol. in-12; *Hist. de l'empire ottoman*, etc., ibid., 1771, 4 vol. in-12; trad. en allem. et en angl.; enfin des trad. fr. des *Traités de Cicéron sur la vieillesse et l'amitié*, Paris, 1780, in-12; et de *Quinte-Curce et les supplém. de Freinshemius*, avec le latin en regard, ibidem, 1781, 2 vol. in-8 : cette dernière est moins estimée que celle de Vaugelas (v. ce nom).

MIGNOT DE BUSSY (l'abbé), m. vers 1770, est auteur des *Lettres sur l'origine de la noblesse*, Lyon, 1763, in-8.

MIKITAR. V. Mekhitar.

MILAN et MILANEZ. V. Lombardie.

MILAN (Jean de). V. Jean *le Milanais*.

MILANTE (Pie-Thomas), sav. prélat italien, né vers la fin du 17e S., dans le roy. de Naples, prit l'habit de St-Dominique, professa la théologie à l'univ. de Naples, fut élu (en 1745) évêque de Castellamare-di-Stabia, et m. en 1749. On connaît de lui. *Oratio extemporanea in electione summi pontificis Benedicti XIII*, Naples, 1724, in-4; *Theses theologico-dogmatico-polemicæ*, ibid., 1734, in-4; *Exercitationes dogmatico-morales*, etc., ib., 1738-39-40, in-4; *Vindiciæ regularium in caussâ monasticæ paupertatis*, ibid., 1740, in-4; *de Viris illustribus congregat. S. Mariæ sanitatis*, ibid., 1745, in-4; *Orazioni*, ibid., 1747, in-4; *de Stabiis, stabianâ Ecclesiâ*, etc., ibid., 1750, in-4. On lui doit encore des *lettres pastorales* et une édit. de la *Bibliotheca sancta* de Sixte de Sienne.

MILBOURNE (Leu), ecclésiastiq. angl., m. en 1720, est moins connu par ses ouvrages que par le ridicule dont Dryden et Pope l'ont couvert. On a de lui : Trente-un *Sermons* publ. de 1692 à 1720; une *Traduct.* en vers des Psaumes, 1698; des *Remarques* sur le Virgile de Dryden, 1698.

MILCENT (C.-L.-M.), colon de St-Domingue, se proclama en 1791 et 1792 le défenseur officieux des hommes de couleur opprimés, fut accusé d'avoir fomenté l'insurrection des nègres, vint se justifier à la barre de l'assemblée législative et se mit ensuite à rédiger un journal, intitulé *le Creole patriote*. Dénoncé par Robespierre à la société des jacobins, pour avoir travaillé au *Bulletin aristocratique des Amis de la Vérité*, il fut condamné à m. par le tribunal révolutionnaire, le 26 mai 1794.

MILCETTI (Donat), religieux camaldule, né à Faenza, m. en 1674, a publié : *della libera Necessità, paradosso accademico*, etc., Venise, 1638; *Lettere di vario stile*, Ravenne, 1652; *la Clio, poesie*, Padoue, 1662; *Lettere di antichi Eroi*, ibid., 1670. On conserve plus. autres ouvr. MSs. du

même religieux dans la bibliothèque St-Michel de Murano, à Venise.

MILÉ ou MILET (JEAN-FRANCISQUE), peintre, né à Anvers en 1643, fut élève de L. Franck, parcourut la Hollande, la Flandre, l'Angleterre et l'Italie, selon quelq. biographes, se fixa ensuite à Paris, fut admis à l'academ. roy. de peinture, y devint prof., et m. en 1680. Admirateur du talent du Poussin, il s'appliqua surtout au paysage héroïque. Ses compositions décèlent une imagination féconde, mais on n'y trouve point ces grands effets de lumière, ces effets piquans qui caractérisent les productions de Claude Lorrain. Ses couleurs sont trop uniformes. Il a peint quelq. sujets historiques sacrés, parmi lesquels on cite le *Sacrifice d'Abraham* et *Élysée dans le désert*, qui décoraient avant 1789 l'église de St-Nicolas du Chardonnet. Théodore et Coelemans ont gravé d'après lui un certain nombre de ses paysages. On peut consulter sur cet artiste le *Manuel des Amateurs de l'art*.

MILEAGH, MILE, MILEADH ou MILEAS EASPAIN en lat. *Milesius Hispanus*, personnage fabuleux ou peut-être historiq., est regardé comme le père commun de toutes les anciennes dynasties irlandaises, par les chroniqueurs. Selon eux, ce nom de Mileas Easpain était un surnom emphatique que lui avaient donné les bardes et les druides dans leurs poëmes et dans leurs cantiques, et qui signifiait, le *Héros*, le *Champion*, peut-être le *Soldat d'Espagne* par corruption des mots latins *Miles Hispanus*. On croit que le nom primitif de ce personnage était *Gollamh*, *fils de Bile*, *fils de Breogan*. Toutes les traditions lui donnent une origine scythique et phénicienne, exposent sa généalogie de père en fils (depuis Phænius Farsa, roi de Scythie et de Phénicie, et inventeur de l'écriture), et retracent des circonstances de sa vie fabuleuse.

MILET DE MUREAU (LOUIS-MARIE-ANTOINE DESTOUFF), gén. de divis., etc., né à Toulon en 1756, d'une famille originaire de Lorraine, entra fort jeune dans l'arme du génie, et y devint capitaine à l'âge de 23 ans. En 1789, il siégea à l'assemblée constituante comme suppléant du député Lapoype. Entre autres décrets, il y fit rendre celui qui ordonnait l'impression des MSs. de La Pérouse, circonstance qui ne lui fut pas inutile : en 1793, ses opinions modérées l'ayant rendu suspect aux commissaires de la convention près l'armée d'Italie, Milet revint à Paris, où on le chargea de rédiger le *voyage* du célèbre et infortuné navigat. ; et cet emploi, en l'éloignant des affaires, le préserva du sort de son frère, m. à cette époque sur l'échafaud. Rentré au service vers 1796, Milet fut nommé général de brigade, occupa quelques mois le ministère de la guerre, et, après le 18 brumaire, obtint la préfecture de la Corrèze, qu'il conserva jusqu'en 1810. Les évènemens de 1814 le rappelèrent momentaném. aux fonctions publiq., comme directeur par *interim* du dépôt général de la guerre, et commissaire extraordinaire en Corse ; mais en 1815, il fut mis en retraite, et reçut la place de membre du conseil d'administration de l'hôtel des Invalides. Milet de Mureau m. à Paris en 1825 ; il était baron depuis 1809, et décoré des ordres de St-Louis et de la Légion-d'Honneur. Outre la rédaction du *Voyage de La Perouse*, on connaît de lui : *les Dépositaires*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par M***, Paris, 1814, in-8.

MILICH (JACQ.), en lat. *Milichius*, méd. allem., né à Fribourg en Brisgaw en 1501, prof. la médec. à l'univ. de Wirtemberg, et m. dans cette ville en 1539. On a de lui quelq. écrits sur son art, des *Comment.* sur le second livre de l'*hist.* de Pline, et des *discours* qui se trouvent dans le recueil de ceux de Melanchthon, son ami, impr. à Strasbourg en 1558. — Son fils, Henri MILICH, fut professeur de médec. à Iéna, et m. à Plauen dans le Mecklenbourg en 1585.

MILIEU (CHRIST.), en lat. *Milæus* ou *Mylæus*, littér., né dans le pays de Vaud au 16e S., professa d'abord les humanités au collége de la Trinité de Lyon, visita ensuite l'Italie, l'Allemagne, et se retira dans sa patrie, où il m. vers 1560. On a de lui : *de scribendâ Universitate rerum lib. V*, Florence, 1548, in-4, très-rare, Bâle, 1551, 1576, in-fol.; réimp. par les soins de J.-G. Müller sous ce tit. : *Hermes academ.*, Iéna, 1624, in-8 ; *de Imitatione ciceronianâ*, Bâle, 1551 ; *Vita Ciceronis*, ibid. ; *de primordiis clarissimæ urbis Lugduni Comment.*, 1545, in-4. Les 4 ouv. suivans ne nous sont connus que par la *Biblioth.* de Gessner, et par Tiraboschi, *de relinquendis ingenii et litterarum Monumentis lib. III* ; *de priscâ Gallorum Linguâ lib. III*; *de Histor. lib. III*; *de Commendatione litterarum liber unus*. — V. MILLIEU.

MILL (JOHN), théol. et helléniste anglais, né à Shap, comté de Westmoreland, vers l'an 1645, fut chapelain ordin. de Charles II, principal du collége de St-Edmond, chanoine de l'église de Cantorbéry, et m. en 1707. On a de lui une très-belle édit. du Nouveau Testament grec, précédée de savans *prolégomènes*, enrichie de *scholies* et de *notes explicatives*, etc., Oxford, 1707, in fol. Ludolphe Kuster a ajouté de nouvelles recherches à celles de J. Mill et perfectionné son ouv. dans une 2e édit., Amsterdam, 1709, in-fol., réimp. à Leipsig en 1723 sous ce tit. : *Novum Testamentum græcum, cum lectionibus variantibus*, etc. J. Mill s'était fait aussi une réputation par ses *sermons*, mais il n'y a d'imp. que celui sur la fête de l'*annonciation*.

MILL (HENRI), ingén. anglais, né à Londres vers 1680, fut un des princip. coopérat. de l'entreprise des eaux de cette capitale (commencée par Hugues Middleton (*v.* ce nom) et connue sous le nom de *Travaux de la nouvelle rivière*), et s'acquit par ses services la reconnaissance des habitans. La ville de Northampton lui dut aussi l'avantage d'être approvisionnée d'eau, et il rendit le même service à sir Robert Walpole dans sa belle résidence d'Houghton. Cet habile hydraulicien m. en 1770.

MILLAR (JEAN), publiciste anglais, né en 1735 à Shotts, dans le comté de Lanerk, en Ecosse, professa le droit à l'univ. de Glascow pend. 40 ans, s'acquit une gr. réputation par ses leçons et par ses écrits, et m. en 1801. On a de lui : *Observations sur la distinct. des rangs dans la société* (en angl.), Glasgow, 1771, in-8 ; *Coup-d'œil histor. sur le gouvernement anglais* (idem), ibid., 1787, in-4 ; *OEuvres posthumes*, 1803, 2 vol. in-8 (ce sont quelq. écrits sur le même sujet que l'ouv. précéd.)

MILLE (ANTOINE-ETIENNE), av. au parlem. de Paris, né à Dijon dans la prem. partie du 18e S., conçut l'idée, dès l'âge de 17 ans, d'approfondir l'hist. de sa province, se dévoua à cette étude avec persévérance, mit à contribution les dépôts publics et les bibliothèq. particulières, et publia l'*Abrégé chronologique de l'hist. ecclés., civile et littér. de Bourgogne*, Dijon et Paris, 1772-73, 3 vol. in-8. Il avait promis de conduire cet ouv. jusqu'au 18e S., et avait reçu des états de Bourgogne une gratification pour aider aux frais d'un 4e et d'un 5e v. ; mais il s'est borné aux 3 vol. déjà pub., et qui se terminent à l'époque de la réunion du roy. d'Arles à l'empire des Carlovingiens, soit que les difficultés de son entreprise l'en eussent dégoûté, soit qu'il en ait été empêché par sa m., dont l'époque est inconnue.

MILLELOT (JEAN-ET.), av., né vers 1795, m. en 1822, se distingua fort jeune comme juriscons. Il fut l'un des princip. rédact. de *la Thémis*, ou *Biblioth. du Jurisc.*, Paris, 1819 et suiv., in-8, et donna une *Notice sur Patru* dans les *Annales du Barreau français*.

MILLER (JAMES), poète dramat. anglais, né en 1703, m. en 1744, avait embrassé l'état ecclésiast.; mais son goût pour le théâtre indisposa contre lui l'évêq. de qui dépendait son avancement, et il eut

recours à sa plume pour subsister. On a de lui : 8 *comédies*, dont une est imitée du *Malade imaginaire* de Molière ; *Mahomet*, tragédie, traduit de Voltaire ; *Joseph et ses frères*, oratorio ; de petits *poëmes*, des *pamphlets* politiq. et quelq. *sermons*. Il a trad., en société avec H. Baker, le *Théâtre de Molière*, pub. par Watts, avec le texte franç. en regard. — Son fils a pub. un vol. de *poésies* et la trad. du *Cours de belles-lettres* de l'abbé Batteux.

MILLER (Philippe), célèbre jardinier anglais, né en 1691, succéda à son père dans la place d'intendant du jardin de la compagnie des apothicaires à Chelsea, ville où il m. en 1771, membre de la société royale de Londres et de plus. autres sociétés savantes de l'Europe. C'est par ses soins qu'un grand nomb. de plantes exotiq. ont été acclimatées sur le sol britanniq. Joignant à la théorie et à la pratique du jardinage de grandes connaissances en botaniq., il se fit d'abord connaître par plus. *mém.* ins. dans les *Transact. philos.*, et pub. ensuite les ouv. suiv. : *Dictionn. du Jardinier et du fleuriste*, ou *Système complet d'horticulture*, Lond., 1724, 2 vol. in-8 ; *Catal. des arbres, arbustes, plantes, etc., des jardins aux environs de Londres*, 1730, in-fol., avec 21 planches coloriées d'après les dessins de van Huysum ; *Catalogus plantarum officinalium quæ in horto botan. Chelseiano aluntur*, 1730, in-8 ; *Dict. des Jardiniers*, 1731, in-fol. : ce dern. ouv., qui mit le sceau à la réputat. de l'aut., souv. réimp., a été trad. dans les princip. lang. de l'Europe (en fr. par Chazelles avec des notes de Hollandre, 1785-88, 8 v. in-4) : la meill. édit. angl. est celle donnée par Th. Martyn (*v.* ce n.), Londres, 1807, 4 v. in-folio (Miller publia en outre, de 1755 à 1771, un rec. de 300 figures coloriées pour joindre à son dictionn.) ; *Calendrier du Jardinier*, 2e édition, 1732, in-8, réimp. pour la 16e fois en 1775 ; *Culture de la Garance suivant la méthode pratiquée en Zélande*, 1758, in-4, avec pl. ; *Courte Introduct. à la connaissance de la botanique*, 1760, in-8, avec pl. Le doct. Martyn a consacré un des genres de la famille des corymbifères à ce sav. jardinier sous le nom de *Milleria*. — Charles Miller, fils du précéd., riche négociant dans les Indes orientales, a fait passer à la société royale de Lond. de curieuses expériences sur l'utilité de la transplantation du froment, et a fait insérer dans le t. 68 des *Transact. philos.* une *Descript. de Sumatra*. — Miller (Edward), doct. en musique, ancien organiste de Doncaster, où il m. en 1807, dans un âge avancé, s'est fait connaître par plus. composit., au premier rang desquelles on place ses *Elements of Thorough bass and composition* et ses *Psalms of David*.

MILLER (Jean-Martin), littér. allem., né à Ulm en 1750, embrassa l'état ecclés., devint past. de l'une des églises de sa patrie, professa pendant plus. années la théologie et la langue grecque, fut nommé en 1810 doyen et conseiller consistorial, et m. en 1814. On a de lui 3 rom. : *Charles de Burgheim* ; *Correspondance de trois amis d'université* ; *Siegwart* (ce dern. a été trad. dans presque toutes les langues de l'Europe, notamment 2 fois en français) ; et des *poésies* (élégies, romances et chansons) qui sont devenues populaires en Allemagne. — Miller (N. lady), morte à Bristol en 1781, a pub. des *Lettres sur l'Italie* (où elle avait voyagé en 1770 et 1771), 3 vol. in-8 ; et un *Rec. de poésies*.

MILLES (Jérémie), ecclés. angl., doyen d'Exeter et présid. de la société des Antiq., m. en 1784, a fourni plus. *mem.* à cette compagnie. On lui doit une belle édit. in-4 des *poésies* déjà pub. par Chatterton (*v.* ce nom) sous le nom de Rowley. Il en soutint avec chaleur l'authenticité, et y ajouta un *glossaire* et des *notes*. — Un autre Milles (Thomas), év. de Waterford et Lismore, m. en 1740, a donné une édition des *OEuvres de Saint Cyrille*, Oxford, 1703, in-fol.

MILLET (Jacq.), écriv. franç. du 15e S., a laissé un poème int. : *Destruct. de Troye la grant, mise par personnaiges, et en ryme françoise*, Paris, 1484, in-fol., gothique, très-rare, réimp. depuis plus. fois. — Germain Millet, bénédictin de la congrégation de St-Maur, m. en 1647, n'est guère connu que par la polémique qu'il soutint contre les PP. Sirmond et Launay au sujet des deux Sts Denis qu'il prétendait n'être qu'un seul et même personnage. Son principal écrit a pour titre : *Vindicata eccles. gallic. de suo areopagitâ Dionysio gloria*, 1638, in-4.

MILLET (Jean), doct. ès-droits, né en 1513 à St-Amour (Bourgogne), m. dans la même ville en 1576, est aut. des trad. suiv. : *le Toxaris de Lucien, dialogue non moins élégant que récréatif par les belles hist. qui y sont contenues*, Paris, 1550, in-8 ; *cinq Dialogismes*, ou *Délibérations de cinq nobles dames* (Lucrèce, Suzanne, Judith, Agnès et Camma), trad. du lat. de P. Nannius, ib., 1559, in-8 ; *les 5 Livres d'Egesippus*, etc., ib., 1551, 1556, in 4 ; *Hist. d'Æneas Sylvius touchant les amours d'Euryalus et de Lucrèce*, ibid., 1551, in-8 ; *les Conquêtes, Origine et Empire des Turcs*, trad. du latin de Chr. Richer, etc., ibid., 1553, in-8 ; les *Chroniques* ou *Annales* de J. Zonare, trad. en franç., Lyon, 1560, in-fol., Paris, 1583, in-fol. — Millet (Jean), music., né vers 1620, en Franche-Comté, fut d'abord enfant de chœur à la cathédrale de Besançon, embrassa l'état ecclés., et m. en 1682. On a de lui : *Directoire du chant grégorien*, Lyon, 1666, in-4 : on trouve des choses curieuses dans cet ouv. Jean Millet a donné en outre de nouvelles édit. des *Livres de chœur*, et on lui attribue l'*Art de bien chanter en musique*, livre inconnu à ceux mêmes qui l'ont cité.

MILLET. V. Challes.

MILLETIÈRE (Théophile Brachet, sieur de La), controversiste, né vers 1596, m. en 1665, écrivit d'abord pour engager les calvinistes de La Rochelle à soutenir par les armes la liberté de leur religion contre le roi de France leur souverain ; mais un emprisonnement de quatre années suffit pour le faire changer d'opinion. Il commença à regarder comme criminelles les guerres entreprises par les calvinistes, et pub. quelq. écrits pour opérer leur réunion avec les catholiq. Tombé justement pour cette démarche dans la disgrâce de son parti, il fit abjurat. publiq. du calvinisme en 1645, et signala son entrée dans l'Eglise romaine par un gr. nomb. d'ouv. contre les protestans. Il n'obtint que la haine de la religion qu'il avait quittée et le mépris de celle qu'il avait embrassée. On cite de lui : *le Pacifique véritable sur le débat de l'usage légitime du sacrement de pénitence, expliqué par la doctrine du concile de Trente*, Paris, 1644, in-8.

MILLEVOYE (Charles-Hubert), poëte élégiaque, né en 1782 à Abbeville, y commença ses études, qu'il vint terminer à Paris, et remporta en 1798 le prem. prix de litt. au collége des Quatre-Nations. A 13 ans il avait perdu son père, et c'est du même temps que datent aussi ses prem. compositions. Il renonça successivem. aux études du barreau et du commerce de la librairie pour se vouer sans partage au culte des muses, commença en 1806 à concourir pour le prix de poésie de l'acad. française, et fut plus. fois couronné, notamm. pour les compositions suiv. : *l'Indépendance de l'homme de lettres* (1806), *le Voyageur* (1807), *la Mort de Rotrou* (1811), *Belzunce*, ou *la Peste de Marseille*, enfin *le Héros liégeois* (*v.* l'art. Goffin). En 1813 Millevoye, qui s'était marié, et dont la santé commençait à dépérir, retourna dans sa ville natale. Là il se livrait paisiblement à ses travaux chéris, chantant parfois, comme le cygne mélodieux, sa dern. heure, qu'il voyait approcher. Des affaires l'appelèrent à Paris au mois de juin 1816 ; il n'y vint que pour rendre le dernier soupir, après de cruelles souffrances, le 12 août suiv. Le talent de

ce jeune poète était à peine en sa fleur lorsqu'une mort prématurée, mais longuement pressentie, le frappa au milieu de ses succès : une grande sensibilité, de la verve, beaucoup de grâce et de pureté distinguent la plupart de ses composit.; au nomb. de celles où les images sont les plus touchantes, il faut distinguer sa jolie romance *Priez pour moi*, qu'il composa tout d'une haleine 8 jours av. sa m., son élégie du *Poète mourant*, celle de la *Chute des feuilles*, les morceaux int. : *Emma et Eginhard*, *la Rançon d'Egill*, enfin son poème d'*Alfred*. Les *OEuvres complètes de Millevoye*, précédées d'une intéressante *notice* sur sa vie par M. J. Dumas, ont paru en 1822, 4 vol. in-8 : on y trouve, outre sa trad. des *Bucoliques* de Virgile et celle de quelq. chants de l'*Iliade*, 3 trag. qui n'ont pas été représ. : *Corésus*, *Ugolin* et *Conradin*. L'aut. avait lui-même donné plus. édit. de ses *poésies* et une de ses *OEuv. complètes*, Paris, 1814-16, 5 vol. in-8; elles ont été plus. fois réimprim. On a publié en 1827, chez Furne, une nouv. édit. des *OEuvres de Millevoye*, 4 vol. in-8 : un des vol. contient ses *œuv.* inédites.

MILLIÉ (Jean-Bapt.-Jos.), sous direct.-gén. des contributions directes, né vers 1772 à Beaume, m. à Paris en juillet 1826, fut d'abord prof. d'humanités au collége de Juilly, entra vers 1798 au ministère des finances, et s'y éleva par degrés aux prem. emplois. Il remplit avec distinction plusieurs missions importantes sous l'empire, et depuis la restauration refusa le portefeuille des finances du Portugal, qui lui fut proposé au nom du souv. de ce royaume. Millié associa toute sa vie les études litt. aux travaux administratifs : c'est à lui qu'est due la meill. trad. des *Lusiades* de Camoëns, Paris, 1825, 2 vol. in-8. Il avait pub. en 1821, *Lettre à M. Brennet*, député du dép. de la Côte-d'Or sur le dégrèvement de 1821 à l'occasion du fonds commun du cadastre, in-8 d'une feuille; et en fév. 1826 le *prospectus* d'un ouv. ayant pour tit. : *du Cadastre tel qu'il est établi par la loi du* 31 *juillet* 1821, etc. : l'ouv. devait former 1 vol. in-8. Divers journaux ont pub., à l'époque de la m. de Millié, une *nécrol.* dont sa veuve a cru devoir réfuter quelq. allégat. (*v.* le *Moniteur* du 29 juill. 1826, p. 1116.)

MILLIÈRE (Ant.-Louis CHAUMONT de La), administ., né à Paris en 1746, fut élevé à Lunéville, à la cour du roi de Pologne Stanislas (*v.* ce nom), dont son oncle était chancelier, et devint successiv. av.-gén. au parlem. de Nancy, maître des requêtes, intend. des ponts et chaussées, des mines, intendant des finances, charge dont il se démit en 1792. Après avoir heureusement échappé à la tourmente révolutionn. des années suiv., il fut déporté, par ordre du gouvernem. directorial, sur le territoire de Genève, parce que son nom était mal à propos inscrit sur la liste des émigrés. Il rentra en France au commencem. de 1800, refusa les offres brillantes qui lui furent faites par le prem. consul Bonaparte, et m. en 1803. On a de lui : un *Mém. sur le département des ponts-et-chaussées*, 1790, in-4; un *supplément* à l'écrit préc. pub. dans la même année, et des *observat.* sur un écrit de M. Biauzat relatif à l'organisat. des ponts et chaussées. M. de La Millière avait refusé en 1787 de remplacer M. de Calonne au poste de contrôl.-gén. des finances, que Louis XVI lui offrait comme étant, suivant les propres expressions du monarque, le plus honnête homme de son royaume. Témoignage bien remarquable à cette époque.

MILLIÈRES (Franç.), né en Normandie, était cultivateur à l'époque de la révolut., dont il embrassa la cause avec exaltation. En 1792, il devint memb. de la commune de Paris, et fut ensuite envoyé, en qualité de commissaire du pouvoir exécutif, dans le départ. de l'Eure et à l'armée de la Vendée. Constamment attaché au parti jacobin, malgré les réactions de thermidor et de prairial, Millières resta cependant sans être inquiété jusqu'en 1800; compris alors dans l'affaire de la *machine infernale*, il fut déporté au Sénégal, où il mourut en 1803.

MILLIET (Jean-Baptiste), litt., né à Paris en 1745, fut employé à la biblioth. du roi, et m. en 1774. On a de lui : *les Etrennes du Parnasse*, *contenant les vies des poètes grecs et latins*, *des réflexions sur la poésie*, *etc.*, Paris, 1770-74, 15 v. in-12 : cette compilation a été continuée par Le Prevost d'Exmes. On cite encore de Milliet une *Lettre sur les Guèbres et les Scythes*, tragédie de Voltaire, et des *Lettres sur la peinture au pastel*, Paris, 1772, in-12.

MILLIEU (Ant.), en lat. *Millieus*, jésuite, né à Lyon en 1575, professa les humanités, la rhétorique et la philosophie, fut ensuite rect. de divers colléges, puis provincial de son ordre, et m. en 1646. Il avait cultivé la poésie latine avec succès; mais dans une maladie à laquelle il ne croyait pas échapper, il demanda la cassette qui renfermait ses vers, au nombre de plus de 20,000, et les jeta au feu. Le prem. chant d'un poème héroïque fut seul sauvé de cette destruct. Millieu acheva ensuite, à la prière de l'archevêque de Lyon, cet ouvr., qui fut imp. sous le titre suiv. : *Moyses viator, seu Imago militantis eccles. lib. XXVIII*, Lyon, 1636-39, 2 parties in-8.

MILLIN (Aubin-Louis), savant archéologue et naturaliste, né à Paris en 1759, prit d'abord l'habit ecclés.; mais, renonçant bientôt à la théolog., il se livra entièrem. aux lett., qu'une fortune assez considérable lui permettait de cultiver avec indépendance. Après avoir appris la plupart des langues modernes et s'être essayé à traduire les morceaux les plus intéressans des ouv. classiq. dans ces mêmes langues, il dirigea ses études sur les sciences naturelles, et conçut le projet d'en écrire l'histoire sur le plan que Montucla et Bailly avaient adopté, l'un pour les mathém., l'autre pour l'astronomie. Il fut ensuite l'un des fondat. de la société *Linnéenne*. Comme la plupart des sav. et des littérat. de l'époque, il ne vit d'abord dans la révolut. de 1789 que la réforme des abus; mais, ennemi des excès, il les combattit bientôt avec un courage qui lui suscita de vives persécut. Arrêté en 1793 et renfermé pendant un an dans une des prisons de Paris, il échappa à une mort certaine par la révolution dite du 9 thermidor. Il succéda en 1794 au savant abbé Barthélemi dans la place de conservat. du cabinet des médailles, fut ensuite chef de division dans les bureaux de la commission d'instruction publique, puis prof. d'histoire à l'école centrale du département de la Seine. Il avait entrepris en 1792, avec MM. Noel et Warens, la rédaction du *Magazin encyclopédique*; et, abandonné de ces deux collaborateurs, il continua seul ce travail, qui l'accabla de fatigues. Sous le gouvernem. impérial il fit un voy. dans le midi de la France, dont il pub. la relation en 1807. Quatre ans après il entreprit celui d'Italie. De retour en France en 1813, il voulut mettre en ordre les notes et les documens nombreux qu'il avait recueillis dans ses courses; mais ce travail acheva de ruiner sa santé, et il m. le 14 août 1818. On a de ce sav. un très-grand nomb. de product. dont on trouve le catalogue détaillé à la suite de sa *notice nécrologique* insérée dans le t. 6 des *Annales encyclopédiques*, année 1818. Nous nous bornerons à citer les ouv. suiv. : *Mélanges de littérat. étrangère*, Paris, 1785, 6 vol. in-12; *Discours sur l'origine et les progrès de l'hist. natur. en France*, ib., 1790, in-4 : ce discours sert d'introduction au rec. des *Mém. de la soc. d'hist. naturelle*, ibid., 1792, in-fol.; *Minéralogie homérique*, ib., 1790, 1816, in-8, trad. en allem. par M. Rinck; *Annuaire du Républicain*, ou *Légende physico-économique*, Paris, an II (1793), in-12; *Antiquités nationales*, ou *Rec. de monum. pour servir à l'hist. de l'empire franç.*, Paris, 1790-98, 5 vol. gr. in-4,

fig.; *Elém. d'hist. naturelle*, ib., 1794, 1801, in-8; *Introduct. à l'étude des monumens antiques*, etc., ib., 1796-1811, 4 part. in-8; *Monumens antiques inédits*, etc., ibid., 1802-04, 2 vol. in-4, avec 92 pl.; *Dictionn. des Beaux-Arts*, ibid., 1806, 3 vol. in-8; *Voyages dans les départemens du midi de la France*, ib., 1807-11, 5 vol. in-8, avec un atlas in-4: *Descript. des peintures, des vases antiques, vulgairement appelés étrusques*, ibid., 1808-10, in-fol.; *Galerie mythologique*, etc., ibid., 1811, 2 vol. in-8, fig.; *Voyage en Savoie, en Piémont*, etc., ib., 1816, 2 vol. in-8; *Voyage dans le Milanais, etc., et dans plus. autres villes de l'anc. Lombardie*, ib., 1817, 2 v. in-8; *Magazin encycloped.*, journal commencé en 1792 et continué jusqu'en avril 1816, 122 vol. in-8; plusieurs *articles* dans la *Biographie universelle*. On a publié en 1826: *Introduction à l'étude de l'archéologie, des pierres gravées et des médailles, nouv. éd. revue et mise en ordre par J. Roquefort, précédée d'une notice sur la vie et les ouv. de l'auteur*, par M. Dacier, et des *discours préliminaires* par M. Champollion-Figeac, 1 vol. in-8. M. P.-R. Auguis a écrit un *éloge de Millin*, inséré dans le tom. 2 des *Mém. de la société royale des Antiquaires de France*.

MILLOT (Claude-François-Xavier), histor., né en 1726, à Ornans en Franche-Comté, fit ses études chez les jésuites, fut ensuite admis dans cet ordre, professa les humanités dans plus. collèges, puis la rhétor. à celui de Lyon. Il debuta dans la carrière littéraire par un discours, couronné à l'académ. de Dijon en 1757, sur cette question: *est-il plus utile d'étudier les hommes que les livres?* Cet écrit, dans lequel il donnait la préférence à l'étude des hommes et osait faire l'éloge de Montesquieu, le mit mal avec ses supérieurs. Les désagrémens qu'il éprouva le décidèrent à quitter la compagnie de Jésus, et l'archevêque de Lyon le nomma un de ses grands-vicaires. Après avoir prêché quelq. temps sans succès à Versailles et dans la province, l'abbé Millot, dans le but d'être utile aux jeunes gens, entreprit quelques traductions et écrivit plus. livres élément. d'hist. Il obtint ensuite une chaire d'hist. au collége de la noblesse, fondé à Parme par le marq. de Felino. En 1778, il fut nommé précepteur du duc d'Enghien, et m. en 1785. Il avait été reçu à l'académie franç. en 1777. Voici la liste de ses ouvr.: *Deux discours* moraux, Lyon, 1750, in-8; *Disc. académiques*, au nombre de 8, ibid., 1760, in-12; *Disc. sur le patriotisme franç.*, ibid., 1762, in-8; *Disc. de réception à l'academ. de Châlons*, Paris, 1768, in-4; *Disc. de réception à l'academ. franç.*, ibid., 1778, in-4; *Essai sur l'homme*, trad. de l'angl. de Pope, avec des notes, etc., Lyon, 1761, pet. in-12; *Harang. d'Eschine et de Démosthène, pour la couronne*, ib., 1764, in-12; *Harangues choisies des histor. latins*, 1764, 2 vol. in-12; *Elémens de l'Hist. de France*, ib., Paris, 1767-69, 3 vol. in-12; ib, 1806, 4 vol. in-12, avec la continuat. de M. Ch. Millon et de Delille de Sales, trad. en allem., en angl. et en russe; *Elém. de l'Hist. d'Angleterre*, Paris, 1769, 3 vol. in-12; ibid., 1810, augment. des règnes de George II et de George III par Ch. Millon, trad. en angl., 1771; *Elém. d'Hist. générale ancienne et moderne*, ibid., 1772-83, 9 vol. in-12, trad. en allem., en danois, en holland., en angl., en suédois, en italien, en portug., en espagnol (les 3 ouvr. précéd. ont été réunis sous le titre d'*OEuvres de l'abbé Millot*, Paris, 1800, 15 vol. in-8; nouv. édit., Paris, 1819-20, 12 vol. in-8; *Hist. littéraire des Troubadours*, ib., 1774, 3 vol. in-12; abrégée et trad. en anglais par Marie Dobson, 1779, in-8; *Mém. politiq. et milit. pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV*, rédigés sur les MSs. du duc de Noailles, ibidem, 1777, 6 vol. in-12: cet ouvrage, plus. fois réimp., a été trad. en allemand et en hollandais; *Extraits de l'Hist. ancienne*, de *l'Hist. romaine et de l'Hist. de France*, imp. dans le *Cours à l'usage de l'Ecole-Militaire* (le second de ces extraits a été réimpr. sous le tit. de *Tableau de l'Hist. romaine*, ouvr. posthume, etc, Paris, 1796, in-4, avec 48 fig.); *Dialogue et Vie du duc de Bourgogne, père de Louis XV*, Besançon, 1816, in-8. M. A.-A. Barbier attribue à l'abbé Millot une *Hist. philos. de l'homme*, Lond. (Paris), 1766, in-12 (*v.* le nº 8262 du *Dict. des Anon*). On a pub. encore sous son nom des *Elém. de l'Hist. d'Allemagne* qui depuis ont été avoués par M. Duchatel. L'abbé Millot a laissé en MSs. une *Hist. de l'église gallicane*, une *Traduct. de l'Hist. de la vie civile*, par Fergusson et un petit vol. intit. *Examen de ma vie*. M. Lingay a composé l'*Eloge de l'abbé Millot*, couronné par l'acad. de Besançon en 1814. D'Alembert disait de cet hist. que c'était l'homme en qui il avait vu le moins de préventions et de prétentions.

MILLOT (Jacq.-André), chirurg., né à Dijon en 1738, vint terminer ses études à Paris, fut agrégé au collége de l'acad. de chirurgie, obtint ensuite comme accoucheur une réputation brillante, et m. d'apoplexie en 1811. On a de lui: l'*Art de procréer les sexes à volonté*, ou *Système complet de génération*, Paris, 1800, in-8 (cet ouvr. a eu 4 édit.); l'*Art d'améliorer les générations humaines*, ibid., 1801, in-8; *Supplém. à tous les Traités, tant étrangers que nationaux, sur l'art des accouchemens*, ibid., 1804, in-4; réimpr. en 2 vol. in-8; *la Gerocomie*, ou l'*Art de parvenir à une longue vie sans infirmités*, ibid., in-8; *le Nestor franç.*, ou *Guide moral et physiologique*, etc. (en société avec Coffin son beau-fils), ibid., 1807, 3 vol. in-8; *la Médec. perfective*, etc., ibid., 1809, in-8; des *observat.* ou *dissertations* sur l'opération césarienne, la phtisie, la vaccine, etc.

MILLY (Nicolas-Christiern de THY, comte de), mestre-de-camp de cavalerie, né en 1728, d'une anc. famille des Beaujolais, embrassa à 14 ans la carrière des armes, servit avec distinct. jusqu'à la paix de 1762, s'adonna ensuite à la culture des sciences, publia des *essais* sur différ. objets de physique et de chimie, qui le firent connaître des savans, et lui ouvrirent les portes de l'acad. des sciences et de plus. autres sociétés savantes. Il avait malheureusem. trop de confiance dans la vertu de ces remèdes qu'on nomme *secrets;* et, après les avoir analysés, il voulait en faire l'essai. Sa constitution naturellem. robuste fut altérée par ces expériences, et il m. en 1784. On a de lui, outre plus. *mém.* insér. dans le *Journal de physiq.* et dans les *recueils* des acad. dont il était membre, les ouvr. suiv.: l'*Art de la porcelaine*, Paris, 1771, in-fol.; trad. en allem.; *Mém. sur la manière d'essuyer les murs nouvellem. faits*, ibid. 1778, in-8.

MILLY (Pierre-Antoine de), avoc. au parlem. et procur. au châtelet de Paris, né dans cette ville en 1728, m. en 1799, avait épousé la nièce du sav. abbé Mercier de St-Leger; il partagea le goût de ce dernier pour la bibliographie, mais on n'a de lui aucun ouv. Les amat. recherchent encore le *catalogue* de sa bibliothèq., rédigé par Chaillou. On y trouve sur lui une *notice*, insérée aussi dans le *Magasin encyclopédique*, 5ᵉ année, tom. 3, p. 242.

MILNER (Jean), sav. théolog. anglican, né dans le comté d'York en 1628, fut d'abord curé de Middleton dans le comté de Lancaster, puis vicaire de Leeds et chanoine de Ripon en 1681. N'ayant pas voulu prêter serment de fidélité au prince d'Orange, lors de la révolut. de 1688, il perdit ses places, se retira au collége de St-Jean à Cambridge, y passa le reste de sa vie, constamment attaché au parti des Stuarts, et m. en 1702. On a de lui: *Conjectanea in parallela quædam Veteris ac Novi Testamenti*, Londres, 1673, in-4; *Hist. de l'église de Palestine depuis la naissance de J.-C. jusqu'au commencem. de l'empire de Dioclétien* (en anglais), ibid., 1688, in-4; *Courte Dissertat. sur les quatre derniers rois*

de Juda, Londres, 1689, in-4; *de Nethinim sive Nethinæis*, etc., Cambridge, 1690, in-4; *Disc. de conscience, et réflexions sur le christianisme sans mystères*, Londres, 1697, in-8; *la Religion de Locke, d'après ses paroles et ses écrits*, ibid., 1700, in-8; *Réponse aux réflexions de J. Leclerc sur J.-C.*, etc., Cambridge, 1782; et plus. autres écrits tant impr. qu'inédits sur la chronologie, les livres saints, etc. — MILNER (Thomas), méd. anglais, m. en 1797, a publ. des *Expériences et Observat. sur l'électricité*, Londres, 1783, in-8.

MILNER (ISAAC), sav. docteur angl., né près de Leeds (comté d'York) en 1751, d'une famille très-pauvre, perdit son père encore fort jeune; réduit à travailler du métier de tisserand, il cultiva néanmoins ses heureuses dispositions pour l'étude, et par le secours de quelq. généreux citoyens, acquit une grande instruction; il entra ensuite au collége de Cambridge, où il s'appliqua particulièrem. aux sciences mathématiq., obtint, en 1782, l'office de procureur de l'univ. de cette ville, et y devint successivem. prof. de physiq. expérimentale (1788), vice-chancelier (1792), et enfin prof. de mathématiques. D'un autre côté, quelq. *mémoires* scientifiques lui ouvrirent les portes de la société roy. de Londres. Dans cette situation élevée, ayant pour amis les hommes les plus illustres de l'Angleterre, entre autres Pitt et M. Wilberforce, le docteur Milner n'oublia point l'état d'où il était sorti; il vint souvent visiter à Leeds ses anciens camarades, et entretint avec eux une liaison constante. Cet homme respectable m. près de Londres en 1820. Outre plus. *mém.* insérés dans les *Philosophical Transactions*, on a de lui: *Animadversions on doctor Haweis's History of the Church of Christ*, 1800, in-8; *Strictures on some of the publications of the rev. Hebert Marsh*, etc., 1813, in-8. — Joseph MILNER, théol., frère du précéd., né à Leeds en 1744, m. en 1797, a donné entre autres ouv., en angl., une *Hist. de l'Eglise chrétienne*, dont il n'a fait paraître que 3 vol.; le 4e et dern. vol. a été rédigé sur ses MSs. par le docteur Isaac Milner; *Réfutation des attaques dirigées par Gibbon contre le christian.*, un *Essai sur l'influence de l'Esprit saint*, etc.

MILON *de Crotone*, le plus célèbre athlète de l'antiquité, fut 7 fois vainqueur aux jeux pythiques et 6 fois aux jeux olympiques. Il s'y présenta une 7e fois, mais il ne put combattre, faute d'antagonistes. On raconte de sa force une foule de traits prodigieux et dont probablement quelques-uns sont exagérés. Sa mort n'est pas moins fabuleuse que sa vie; car on rapporte que, dans sa vieillesse, ayant trouvé dans une forêt un vieux chêne entr'ouvert par des coins, il voulut l'achever avec les mains, mais que n'ayant pu réussir il demeura pris entre les éclats de l'arbre et fut dévoré par les loups, ou suiv. d'autres, par un lion, vers l'an 700 av. J.-C.

MILON (TITUS ANNIUS MILO), Romain célèbre par ses démêlés avec Clodius et son amitié pour Cicéron, né à Lanuvium vers l'an 95 av. J.-C., de Papius, l'un des hommes les plus illustres de l'armée des alliés pendant la guerre sociale, épousa la fille de Sylla. Tribun du peuple l'an 57 av. J.-C., il agit avec beaucoup de zèle pour le rappel de Cicéron, et s'attira ainsi la haine mortelle de Clodius. Six ans après Milon, à la veille d'obtenir le consulat qu'il briguait, fut traduit en justice pour le meurtre de Clodius, tué sur le chemin de Lanuvium par les gens du premier, dans une rixe qui s'était engagée entre leurs deux escortes. Il prit pour son défenseur, dev. la commiss. spéciale chargée de le juger, Cicéron, qui, épouvanté de l'appareil menaçant que Pompée avait fait déployer autour du tribunal, ne parla qu'avec timidité. Milon, condamné, alla en exil à Marseille; il y resta environ 3 ans, au bout desquels, choqué de n'être pas compris dans la liste de révocation que fit dresser César lors de sa nomination à la dictature, il s'avança dans l'Italie, rassemblant autour de lui des esclaves, des brigands, des prisonniers, pour composer une espèce d'armée, et déjà il assiégeait Compsa, quand une pierre lancée de dessus les murailles le blessa à la tête. Il m. presque aussitôt l'an 48 av. J.-C.

MILONE (N), comte de Vérone, au 10e S., fut l'élève et le confident de l'emper. Berenger dont il vengea la m. en 924, sur son assassin Hambert, et s'efforça de faire secouer à l'Italie le joug de Hugues qui régna ensuite en 934; Milone appela en Italie Arnolphe, duc de Bavière; et, en 945, ayant ouvert les portes de Vérone à Berenger II, il contribua plus qu'aucun autre à placer sur le trône d'Italie ce prince, petit-fils de son bienfaiteur.

MILONOF (MICHEL-WASSILIEVITSCH), poète russe, né en 1792, m. le 17 octob. 1821, conseiller titul. de l'emp. des Russies, avait montré de bonne heure des disposit. peu communes pour la poésie lyrique et didactique. Il n'a encore paru qu'une édit. incomplète de ses œuvres sous le titre suiv.: *Satires, Epîtres et autres compositions légères de Mich. Milonof*, St-Pétersbourg, 1819.

MILTIADE, l'un des plus illustres capitaines athéniens, était neveu d'un autre Miltiade, roi des Dolonces dans la Chersonèse de Thrace, et frère de Stésagoras, son success. A la m. de celui-ci, il s'empara de la souver. autorité, conquit pour Athènes Lemnos et les Cyclades, et consolida sa propre puissance en épousant Hégésipyle, fille du roi de Thrace Olorus. Plus tard, ayant donné le conseil de rompre le pont jeté sur le Danube par Darius, avant d'entrer dans la Sarmatie, et voyant ce sage avis méprisé, il quitta la Chersonèse pour se dérober au ressentiment d'un monarque qui ne pouvait guère tarder d'apprendre à quel péril il avait été exposé. Cepend. lorsque Darius, projetant de soumettre la Grèce, vint envahir l'Attique, Miltiade, ranimant le courage des siens, forma une petite armée, et à la tête de 12,000 Grecs, battit 300,000 h. dans les plaines de Marathon, l'an 490 av. J.-C. Il fut ensuite chargé de reprendre celles des îles de la mer Egée qui s'étaient soumises aux Perses, et il en ramena quelques-unes sous le joug des Athéniens. Mais peu après, ayant appris que la flotte perse venait l'attaquer, il leva le siége de Paros devant laquelle il était alors, et revint à Athènes où on l'accusa de trahison. N'ayant pu se rendre devant les tribunaux à cause de ses blessures, il fut condamné à payer une amende de 50 talens, et comme il ne possédait pas une somme aussi considérable, on le jeta dans une prison où il m. bientôt des suites de ses blessures, l'an 489.

MILTIADE ou MELCHIADE (ST), pape et successeur de St-Eusèbe, Africain d'origine, fut élu en 311, présida, en 313, le concile tenu à Rome contre le schisme des donatistes, et m. en 314, après huit ans et demi de pontificat. St Augustin fait les plus grands éloges de ce pape, qui eut pour successeur Silvestre Ier.

MILTON (JOHN), le plus gr. poète qu'ait produit l'Angleterre, naquit à Londres le 9 décembre 1608. Son père qui exerçait la profession de notaire, ami des lettres et des arts, les cultivant même avec quelq. succès, et principalement la musique, ne négligea rien pour développer les heureuses dispositions que son fils manifestait dès son jeune âge. Il lui donna lui-même les premières instructions, puis le remit entre les mains des meilleurs maîtres. Le jeune Milton répondit avec ardeur aux soins paternels; il consacra même une partie des nuits à ses études, et son extrême applicat. affaiblit sensiblement en lui l'organe dont plus tard il déplora la perte en vers si sublimes. A 18 ans il commença à suivre les cours de l'université de Cambridge, où il ne tarda pas à se faire remarquer par des poésies latines d'une élégance et d'une harmonie peu communes alors dans le nord de l'Europe. Mais son humeur altière lui attira des désagrémens qui l'o-

bligèrent même de quitter Cambridge au bout de 5 ans de séjour, après avoir pris le degré de maîtres-es-arts. De retour près de son père, qui s'était retiré à la campagne, il continua à se livrer à l'étude avec la plus grande ardeur, et embrassa la plus grande partie des hautes connaissances humaines, en joignant à celles qu'il avait déjà acquises, les langues modernes, l'hist., la philosophie, les mathématiques, les antiquités, etc. : la poésie latine et anglaise, était la seule diversion qu'il se permît à ses travaux. En 1636, il obtint de son père la faculté de partir pour l'Italie, passa par la France dont il connaissait la littérat., eut des relations à Paris avec le célèbre Grotius et plus. autres personnages distingués de l'époque, et se rendit à Florence où il eut plus. fois l'occasion de voir Galilée dans sa prison. Il visita Rome ensuite, et fut bien accueilli du card. Barberini. Familiarisé avec la langue et la littérature italienne, avant d'avoir quitté l'Angleterre, il avait composé, dans le pur idiome toscan, des vers qu'il lut avec succès dans plus. académies. Il était à Naples et formait le dessein de parcourir la Sicile et la Grèce, lorsqu'il apprit les prem. troubles de l'Angleterre. Ses idées patriotiques, non moins fortes dans son âme que sa passion pour les lettres, le rappelèrent dans sa patrie. Il quitta l'Italie en visitant de nouveau Rome et Florence, et pour la prem. fois Milan et Venise. De retour à Londres en 1640, il prit part presque aussitôt aux querelles politico-religieuses qui s'étaient élevées et où l'esprit républicain se cachait sous l'argumentation théologique. Il dirigeait en même temps l'éducation de quelq. jeunes gens, au nombre desquels étaient ses deux neveux. C'est cette circonstance qui a fait dire à ses détracteurs qu'il avait été maître d'école. Il publia en 1641 un écrit sur l'*épiscopat*, un autre sur le gouvernement de l'Eglise; et l'année suivante, un *Traité de la réformation ecclésiastique*. En 1643, il contracta un mariage qui lui fournit l'occasion de publier de nouveaux écrits. Madame Milton, née dans une famille attachée au roi Charles Ier, quitta son mari à cause de ses opinions politiques. Milton écrivit 4 dissertations pour prouver la justice et la nécessité du divorce, et ses écrits l'ayant fait blâmer des presbytériens, il se jeta dans le parti des indépendans. Lorsque la défaite de l'armée royale et la captivité de Charles Ier enhardirent Cromwell dans ses vues ambitieuses, Milton publia, sous le titre d'*Areopagetica*, un écrit plein de force en faveur de la liberté de la presse, que ce général cherchait à étouffer, parce qu'elle s'élevait en faveur de l'infortuné monarque, et s'abstint de mettre au jour un autre écrit qu'il avait composé sur la responsabilité des magistrats et des rois. Toutefois, ses talens et l'ardeur de ses opinions décidèrent Cromwell à le nommer secrétaire interprète du conseil d'état pour la langue latine. Dès ce moment, Milton partagea le fanatisme des indépendans. Il aborda sans ménagement la question des droits et des devoirs respectifs des souverains et des peuples, dans sa *réfutation* de l'écrit intit. Εἰκὼν βασιλικὴ, faussement attribué à Charles Ier (*v.* l'article GAUDEN), et dans sa *réponse* à Saumaise qui avait publié, pour défendre la mémoire de ce roi, un livre (*Defensio regis*) peu digne d'une cause aussi intéressante. En 1652, il fit paraître une *seconde défense du peuple anglais*, et, quelq. temps après, sa propre défense (*Defensio autoris*), écrite avec plus de calme et de dignité que les précédentes. C'est par ce dernier écrit qu'il termina sa carrière polémique. Comme beaucoup d'autres indépendans, il conserva près de Cromwell l'emploi qu'il occupait sous la république, et devint secrétaire du *Protecteur* de l'Angleterre. Après la mort de Cromwell, et lorsque son fils Richard fut contraint d'abandonner les rênes de l'état, Milton, qui, privé de la vue depuis plusieurs années, exerçait obscurément son emploi, ne crut point la cause républicaine perdue; et, l'année même de la restauration il publia un pamphlet intitulé : *Moyen prompt et facile d'établir une société libre* (a ready and easy Way to establish a free commonwealth). Après s'être caché quelque temps, à l'époque du retour du roi, Milton fut arrêté le 13 septembre 1660, par ordre extraordinaire de la chambre des communes, et relâché deux mois après, par suite de l'intervention de Davenant (*v.* ce nom), auquel il avait rendu le même service 10 ans auparavant, lorsque ce poète ingénieux, officier dans l'armée royale, étant tombé au pouvoir du parlament, courait risque de la vie. Milton libre, mais aveugle et pauvre, s'appliqua avec ardeur à la composition de son poème du *Paradis perdu*, qu'il avait déjà commencé vers la fin de la dictature de Cromwell, lorsqu'il travaillait en même temps à un Dictionnaire latin et à une Histoire d'Angleterre. Il avait fait apprendre à ses filles à lire le grec et l'hébreu. Chaque jour, en se levant, il entendait la lecture d'un chapitre de la Bible hébraïque, plus tard des passages d'Homère, de Platon, d'Euripide, etc., et entretenait ainsi sa mémoire des beautés de ces grands modèles; puis il dictait ses vers sublimes à sa femme (il s'était marié pour la 3e fois après la restauration), ou quelquefois à un ami, à un étranger qui le visitait. Pour se distraire dans ses élaborations poétiques, il touchait de l'orgue et chantait avec goût des poésies sacrées. Après avoir terminé le *Paradis perdu*, il en vendit le MSs. (1667) pour 20 liv. sterling, payables à des conditions qui indiquaient la méfiance de l'éditeur. Ce poème n'eut d'abord aucun succès : l'esprit et la littérature, dit le savant biographe Samuel Johnson, se tournaient alors du côté de la cour, et celui qui briguait la faveur ou qui se conformait au ton dominant, aurait craint de se compromettre en louant le panégyriste des régicides. Toutefois la réputation de l'ouvrage s'établit, et le prix des édit. alla toujours en augmentant, jusqu'au moment où la révolution de 1688 permit d'avouer hautement l'estime que l'on gardait pour ce poème. Milton attendant sans impatience les vicissitudes de l'opinion, poursuivit ses trav., et, trois ans après la publication du Paradis perdu, il mit au jour un *Abrégé de l'hist. d'Angleterre* qui ne va que jusqu'à la conquête des Normands. Il fit paraître dans la même année : *Samson agoniste*, tragéd. mêlée de chœurs, à l'imitat. des anciens; et *le Paradis reconquis* (the Paradise regained), poème en 4 chants, qui tomba d'abord dans l'oubli où il est resté. En 1772, il publia une logique nouvelle sous ce titre : *Artis logicæ plenior Institut. ad Petri Rami methodum concinnata*; et quelque temps après un *Traité de la vraie religion, de l'hérésie, du schisme, de la tolérance, et des meilleurs moyens d'arrêter les progrès du papisme*. Enfin, dans la dernière année de sa vie, il réunit et publia quelq. poèmes et quelques lett. écrites en latin. Ce grand poète termina sa laborieuse carrière le 10 nov. 1674. Cette même année parut la sec. édit. du *Paradis perdu*, avec quelq. changemens laissés par l'auteur. La 3e édit. fut publiée en 1678, et le poème commença dès-lors à prendre faveur; la 4e fut donnée en 1688. Les édit. subséquentes les plus estimées sont celles de Londres, 1749, 3 vol. in-4, et 1753, 2 vol. in-4; de Birmingham (par Baskerville), 1760, 2 vol. in-8; de Glascow, 1770, in-fol. Le *Paradis perdu* a été trad. en prose par l'abbé de Boismorand, Dupré de St-Maur, L. Racine, Luneau de Boisjermain, Mosneron et M. Salgues; le même ouvr. a été trad. en vers par H. M. Leroy, Beaulaton, Delille, Deloyne d'Autroche, J.-V.-A. de la Tour de Pernes. Les *Œuvres complètes* de Milton avec la vie de ce poète par Toland, furent impr. pour la prem. fois à Londres, 1669, 3 vol. in-fol.. L'édi-

tion la plus estimée et la plus complète a été publ. par Todd, Londres, 1801, 6 vol. in-8, réimpr. en 1821. Mosneron a donné une *vie* de *Milton*, 1804, in-8. M. Boulard a trad. de l'angl. de Johnson les *Vies de Milton et d'Addison*, 1806, 2 vol. in-18. On doit à F. Peck des *Mémoires* sur la vie et les product. poétiques de Milton, Londres, 1740, in-4. La *vie* de Milton a aussi été écrite en anglais par Philips son neveu, et par Hailey.

MIMEURE (JACQ.-LOUIS VALON, marq. de), lieut.-gén., membre de l'acad. française, né à Dijon en 1659, fut d'abord placé en qualité de menin auprès du dauphin, fils de Louis XIV, puis il entra au service à l'âge de 19 ans, et obtint un avancement rapide. Mimeure, qui dès l'âge de 10 ans s'était fait remarquer par ses dispositions pour la poésie, consacra presque toujours sa muse aux louanges des rois et des princes du sang. Il réussissait surtout dans les vers latins. La traduction libre d'une ode d'Horace le fit recevoir à l'acad. franç. en 1707. Il est à remarquer qu'il fit composer son discours de récept. par Lamotte-Houdard, et qu'il fut l'auteur de celui du cardinal Dubois, lorsque ce trop fameux prélat, ambitieux de toute espèce de distinctions, désira faire partie de l'acad. Le marq. de Mimeure m. à Auxonne, dont il était gouvern., en 1719. On lui attribue une traduction en vers, très-peu connue, de l'*Art d'aimer* d'Ovide.

MIMNERME, poète et musicien grec, contemporain de Solon, selon Suidas, était joueur de flûte et chantait les vers de sa composition. On lui attribue l'invention des vers pentamètres et celle de l'élégie. Il paraît seulement certain que ce dernier genre de poésie, consacré jusqu'alors à l'expression de la douleur, fut adapté par ce poète à des sujets d'amour. Il ne reste de ses productions, mentionnées par Pausanias et par Strabon, que quelques fragmens, dont le plus considérable, qui n'est que de 10 vers, a été conservé par Stobée dans ses extraits. On trouve d'ailleurs ces fragmens dans les *Analecta* et dans les *Poetæ gnomici* de Brunck.

MINA (N. marquis de LA), capit.-général de la Catalogne dans le 18e S., gouverna cette province pendant plus. années, plutôt comme un souverain indépendant que comme un mandataire du roi d'Espagne; il embellit et assainit la ville de Barcelonne, fit fleurir son commerce et ses manufactures, et commença les constructions de Barcelonnette, espèce de faubourg de la capitale de la Catalogne, et devenu depuis une ville régulière. Il m. en 1768.

MINADOUS (JEAN-BAPTISTE), philosophe et médecin ital. du 16e S., né à Ferrare, est auteur d'un traité intitulé : *de Abusu missionis sanguinis in malignâ febri, etiam apparentibus peticulis*, Venise, 1597, in-4. — MINADOUS (Aurèle), médecin, fils du précéd., né à Rovigo, est aut. d'un traité : *de Virulentiâ venereâ*, Venise, 1596, in-4. — J.-B. MINADOUS, frère du précéd., fut médec. du duc de Mantoue, et m. en 1615, à Florence où il avait été appelé par le gr. duc de Toscane. Il a laissé quelq. ouvr. de médec., oubliés aujourd'hui.

MINANA. V. MINIANA.

MINARD (ANTOINE), magistrat célèbre du 16e S., né dans le Bourbonnais dont son père était trésorier-général, débuta d'une manière si brillante au barreau de Paris, que François Ier le nomma bientôt avoc.-général à la cour des comptes. Il devint ensuite président à mortier au parlement de Paris, et en 1553 il fut nommé curateur et principal conseiller de l'infortunée Marie Stuart, reine d'Ecosse. Son zèle pour la religion lui faisait approuver toutes les mesures prises contre les protestans. Se trouvant au nombre des magistrats chargés de faire le procès au conseiller Anne du Bourg (*v.* ce nom), il continua de siéger malgré les récusations de l'accusé, et cette obstination causa sa perte. Il fut tué d'un coup de pistolet en sortant du palais pend. la nuit, le 12 déc. 1559. Un Ecossais, nommé Robert Stuart, soupçonné d'avoir commis cet attentat à l'instigation des calvinistes, fut mis à la question ; mais il ne fit aucun aveu, et l'on se contenta de l'enfermer à Vincennes. C'est à cette occasion que le parlement rendit l'ordonnance appelée *la Minarde*, portant qu'à l'avenir, les audiences de l'après-midi, depuis la St-Martin jusqu'à Pâques, s'ouvriraient à 4 heures. Un nommé Mizauld publia un poëme de 100 vers intit. : *in violentam et atrocem cædem Antonii Minardi, præsidis inculpatissimi, nænia*, Paris, 1559, in-4.

MINARD (LOUIS-GUILLAUME), prêtre de la congrégation de la doctrine chrétienne, né à Paris en 1725, fut interdit pour ses opinions par M. de Beaumont, archev. de Paris, se déclara pour l'église constitutionnelle à l'époque de la révolution, devint curé de Bercy, et m. en 1798. On connaît de lui : *Avis aux fidèles sur le schisme dont l'Eglise est menacée*, Paris, 1795, in-8 ; et un *supplément* à l'écrit précédent, ibid., même format. L'*Eloge* de Minaud se trouve dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, impr. à Utrecht, année 1798.

MINAS, de Mamith, patriarche arménien à Jérusalem, vers la fin du 17e S., m. en exil dans l'île de Cypre, en 1706, a laissé un *Abrégé histor. et chronologique des rois d'Arménie, dep. Haïk, contemporain de Belus, jusqu'à l'an 1358 de J.-C.*, et un *Petit Abrégé de l'hist. des emper. romains, grecs et occidentaux, depuis Auguste jusqu'à Charles IV*, impr. l'un et l'autre à Constantinople, 1735, in-12. — Un autre MINAS, né à Aghin, dans la petite Arménie, fut élu en 1749 patriarche de sa nation à Constantinople, remplit cette dignité pend. plus. années, et devint ensuite grand *catholicos* à Etchmiatzin, où il m. en 1753. On a de lui un recueil d'homélies et de sermons sous le titre de *Repertoire des prédicateurs*, et un autre de *Fables avec leurs sens moraux*.

MINAS (N., marquis de las), général espagnol, commandait en 1735 le corps d'armée qui occupait la Toscane, et se signala dans cette campagne par la prise de Porto-Arcole et du fort Mont-Philippe. En 1739, il fut envoyé en France par le roi d'Espagne, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, pour demander la main de Madame Elisabeth de France pour l'infant don Philippe. Quatre ans après, il reçut le commandement de l'armée espagnole en Savoie, sous les ordres du même infant. On ignore l'époque de sa mort.

MINCIO (bataille du), gagnée par le prince Eugène Beauharnais sur les Autrichiens, le 8 fév. 1814, est, sous le rapport de la disposition des parties adverses, l'un des plus singuliers engagem. dont les annales militaires fassent mention. Posté sur la rive droite du fleuve dont on a donné le nom à cette journée, et maître des têtes de pont de Goito et de Monzembano, le vice-roi d'Italie, se disposant à attaquer dans Villa-Franca le feld-maréchal Bellegarde, venait de traverser le Mincio lorsqu'il aperçoit le mouvement opéré à Valeggio et à Pozzolo par l'armée ennemie, qui de son côté le franchissait pour se porter sur Plaisance, où, suivant une convention faite à Bologne, elle devait se joindre aux forces de Murat, à la veille de déclarer officiellement sa défection. Fondant aussitôt sur la division du feld-maréchal-lieut. Merville, qui n'a pu encore traverser le fleuve, Eugène la taille en pièces en avant de Pozzolo, et les secours qui lui sont envoyés par Bellegarde, encore à Villa-Franca avec son arrière-garde, la préservent à peine d'une défaite complète. Ce n'est qu'à la faveur de la nuit que les Autrichiens parviennent à reprendre leur position sur la rive gauche ; après quoi le vice-roi ramène lui-même ses troupes en avant du pont de Goito. Le succès de cette action décida du reste de la campagne : l'armée autrichienne, qui n'avait pas eu moins de 6,500 hommes tués ou blessés et environ 2,500 prisonniers, dut renoncer au projet de

jonction avec Murat, et ses forces demeurèrent paralysées.

MIND (Godefroi), peintre suisse, né à Berne en 1768, m. dans la même ville en 1814, fut élève de Freudenberger. Son goût particulier pour dessiner et peindre des animaux, spécialem. le chat, lui a fait donner le surnom de *Raphaël des chats*. Il en était constamment entouré, et il a saisi avec bonheur leurs diverses poses, leur physionomie doucereuse et rusée; il retraça avec une grande vérité leur poil soyeux. Plus. souverains, en traversant la Suisse, ont voulu avoir des chats dessinés par cet artiste, et beauc. d'amateurs en conservent précieusement dans leurs portefeuilles. Mind avait également une prédilection pour les ours.

MINDANA, navigat. espagnol du 16e S., partit du Pérou en 1568, et fit la découverte des îles de Salomon. Dans un voyage qu'il fit avec Quiros, vers 1596, il découvrit encore les îles Marquises et de St-Bernard, l'île Solitaire et celle de Ste-Croix, et périt en retournant aux Philippines.

MINDERER (Raimond), médecin allemand, né à Augsbourg vers la fin du 16e S., fut attaché aux armées impériales, ce qui ne l'empêcha pas d'être appelé souvent par les personnages les plus distingués des cours de Vienne et de Munich. On a de lui: *Medicina militaris, seu Liber castrensis, euporista et facilè parabilia medicamenta continens*, Augsbourg, 1620, in-8; Nuremberg, 1668, in-8, 1679, in-12; avec les notes de Cardilucius, en anglais, Londres, 1674, in-8; *de Pestilentiâ liber unus*, Augsbourg, 1608, 1619, in-8.

MINELL (Jean), philologue, né à Rotterdam en 1625, professa les humanités et devint recteur de cette ville où il m. en 1683. On a de lui des éditions de classiques latins, principalement destinées aux élèves et qui ont servi de modèle au P. Jouvenci. Les plus connues de ses éditions sont celles de Virgile, Salluste, Horace, Ovide, Florus, Valère-Maxime, etc. On lui doit aussi une traduction de Térence en hollandais, avec le texte en regard, Rotterdam, 1663, in-8.

MINERBETTI (Bernadetto), évêq. d'Arezzo, né à Florence dans le 15e S., a écrit des *Annales de Florence*, depuis 1385 jusqu'en 1487. — Il ne faut pas le confondre avec un aut. Minerbetti (Cosme), archidiacre de Florence, m. vers 1640, dont on a quelq. *Oraisons funèb.* (v. la *Bibl. vol.* de Cinelli).

MINERVE ou PALLAS (myth.), déesse de la sagesse, des arts et de la guerre, est fille de Jupiter, qui la fit sortir de son cerveau. Lorsque Cécrops bâtit la capitale de son royaume, Neptune et Minerve se disputèrent à qui lui donnerait un nom: cet honneur était réservé à celui qui produirait la plus belle chose: la déesse créa l'olivier, et, le prix lui ayant été adjugé, elle appella cette ville Athènes. Aussi elle y était particulièrement adorée. On la représente avec le casque sur la tête, l'égide ou boucl. au bras, ayant auprès d'elle une chouette, son oiseau favori, et div. instrumens de mathémat.

MINGARELLI (Ferdinand), relig. camaldule, né à Bologne en 1724, professa la théologie à l'univ. de Malte, puis, de retour en Italie, enseigna la grammaire et les belles-lettres à Faenza, où il m. en 1777. Il était membre de l'acad. des arcadiens. On a de lui: un *Recueil* de poésies (*versi di Frisa*, etc.), Bologne, 1754; *Vetera Monumenta ad classem ravennatem nuper eruta*, Faenza, 1756, in-4; *veterum Testimonia de Dydimo Alexandrino cæco, ex quibus tres libri de Trinitate nuper detecti eidem asseruntur*, Rome, 1764, in-4; *Epistola quâ Cl. - Nicolai Celotti emendatio XI - XVI Matthæi cap. I, ejicienda ostenditur*, insér. d'abord dans la *Nuova Raccolta calogerana*, et réimpr. séparém. avec des addit., Rome, 1764, in-4.— Mingarelli (Jean-Louis), sav. bibliogr., frère aîné du précédent, entra dans la congrégat. des chanoines réguliers de St-Sauveur, fut appelé à Rome pour professer la littérat. grecque au collége de la Sapience et m. dans cette ville en 1793. On lui doit comme éditeur: les *Annotationes litterales in psalmos*, du P. Marini, avec des explicat. nouvelles sur les psaumes qui font partie de la liturgie romaine, Bologne, 1748-1750, 2 vol.; *veterum patrum latinorum Opuscula nunquàm antehac edita*, etc., ibid., 1751; *Anecdotorum Fasciculus, sive J. Paulini Nolani, anonymi scriptoris, etc.... Opuscula aliquot, nunc primùm edita*, etc., Rome, 1766, gr. in-4; *Epistola quarto sæculo conficta et à Basilio magno sæpiùs commemorata*, insérée dans la *Nuova Raccolta calogerana; Græci Codices MSs. apud Nanios patricios venetos asservat*, Bologne, 1784, in-4; *Ægyptiorum Codicum reliquiæ Venetiis, in bibliothecâ nanianâ asservatæ*, ibid., 1785, 2 part. in-4. Il a publié aussi une lettre *sopra un opera inedita d' un antico theologo*, etc., Venise, 1763, in-12.

MINIANA (Joseph-Emmanuel), historien, religieux espagnol de l'ordre de la Rédemption des captifs, né à Valence en 1671, m. en 1730, a continué l'*Histoire d'Espagne*, de Mariana, jusqu'à l'année 1600. Cette continuation, impr. d'abord en latin dans l'édition latine de Mariana (1733, 2 vol. in-fol.), a été traduite en espagnol, et impr. dans l'édition espagnole d'Anvers, 1737-1739, 16 vol. in-12. Miniana est encore aut. des ouvr. suivans: *de Theatro saguntino Dialogus*, imprimé dans le tome 5 des *Supplémens* de Poleni aux *Antiq. gr. et rom.* de Gronovius; *de Circi Antiquitate, etc., Dialogus*, insér. dans le même vol.; *de Bello rustico valentino lib. tres*, La Haye, 1752, in-8, avec carte; cinq *lettres*, impr. dans le second livre des *Epistolarum lib. VI* de Mayans. Il avait composé un ouvr. intit.: *Saguntiada, poema de Sagunti Excidio*; on croit qu'il n'a pas été imprimé.

MINION ou MINJON (Abraham). V. Mignon.

MINOS (myth.), roi de Crète, fils de Jupiter et d'Europe, est célèbre dans l'antiquité par la sagesse des lois qu'il donna à ses sujets; on prétendait qu'il les avait puisées dans ses entretiens avec le dieu son père. Platon dit que de son temps elles étaient encore en vigueur. On place le règne de Minos au milieu du 15e S., avant l'ère chrétienne. — Minos II, petit-fils du précédent, est celui que les poètes ont placé aux enfers comme juge des humains après leur mort.

MINOS. V. Mignaut.

MINOT (Laurence), poète anglais du 14e S., a laissé quelques pièces qui ont été découvertes par M. Tyrrwhitt, et pub. par M. Ritson, 1794, in-8.

MINOT (George-Richard), historien, né à Boston en 1758, embrassa la profession d'avocat, remplit avec distinction la place de secrétaire de la chambre des représentans de l'état de Massachusetts, et d'autres emplois de magistrat., fut memb. de l'acad. améric. des sciences et des arts, de la société historique de Boston, et m. en 1802. On a de lui: un *Disc. sur le massacre du 5 mars à Boston*, 1782; *Hist. de l'insurrect. de la province de Massachusetts*, Boston, 1788, in-8 (cet ouvr. a été égalé à l'*Hist.* de la conjuration de Catilina par Salluste); *Eloge de Washington*, ibid., 1800, in-8; *Suite de l'Hist. de la baie de Massachusetts de 1748 à 1765 (par Hutchinson)*, etc., ibid., 1798-1803, 2 vol. in-8. L'*éloge de G.-R. Minot* a été inséré dans le tome 8 du *Recueil* de la société histor. du Massachusetts.

MINTO (Gilb. ELLIOT, lord-comte), homme d'état, né en 1751, de l'ancienne famille Elliot établie dans le midi de l'Ecosse, fut élu, en 1774, membre de la chambre des communes d'Anglet., et, quoique sa famille fût attachée au parti des *whigs*, il se rangea de celui qu'on appelait alors les *Amis du roi*, parce qu'on supposait qu'ils étaient prêts à sacrifier, dans tous les temps, leurs propres opinions et tous leurs amis aux volontés du

prince. Sir Gilbert défendit successivement les opérations du ministère de lord North, et celles du ministère qui succéda à ce dernier. Il fut nommé vice-roi de Corse en 1794, pair de la Grande-Bretagne en 1797, ambassadeur auprès de la cour de Vienne en 1799, président du bureau du contrôle pour les affaires de l'Inde en 1806, et, l'année suivante, gouvern.-général du Bengale, poste qu'il conserva jusqu'en 1812. A son retour en Angleterre, le roi lui conféra les dignités de comte de Minto et de vicomte Melgund. Cet homme d'état m. en 1814. — MINTO (Walter), mathématicien, né en 1753 en Ecosse, se livra avec ardeur à l'étude des sciences exactes, passa aux Etats-Unis d'Amérique en 1782, fut nommé profess. de mathématiques et de physique au collége de New-Jersey, et m. en 1796. On a de lui (en anglais) : *Recherches sur quelq. parties de la théorie des planètes*, 1783, in-8; *Discours sur les progrès et l'importance des sciences mathém.*, etc., 1688, in-8.

MINTURNO (ANTOINE-SÉBASTIEN), professeur de rhétorique, ensuite évêque d'Ugento, puis de Cortone, dans la Calabre, m. vers 1570, a laissé un rec. de *lettres*, Venise, 1549, in-12; l'*Amore innamorato*, 1559, in-12; *Arte poetica*, 1563, in-4, réimp. à Naples en 1725, in-4, etc. (*v.* le t. 3 des *Scritt. napol.* de Tafuri.

MINUCCIO (MINUCCI), sav. prélat italien, né à Serravalle en 1551, fut d'abord secrétaire du pape Clément VIII qui le nomma ensuite archev. de Zara. Il m. en 1604. On a de lui : *Storia degli Uscocchi con i progressi di quella gente sino all' anno* 1602, continuée par P. Sarpi jusqu'à l'année 1616, Venise, 1616, in-4, 1617, in-8; trad. en franç. par Amelot de La Houssaye, Paris, 1682, in-12, et form. le tome 3 de l'*Hist. du gouvernem. de Venise*, Amsterd., 1705. Minuccio a écrit encore la *Vie de Ste Augusta, vierge et martyre*, insérée dans les bollandistes, au 27 mars, avec une préface et des notes; et quelques autres ouvr. historiques qui sont demeurés inédits.

MINUTIANUS (ALEXANDRE), littérat. et impr. italien du 15e S., né à San-Severo dans la Pouille, vers 1450, vint fort jeune à Venise, y étudia sous le sav. G. Merula (*v.* ce nom), devint (après avoir fait l'éducation des enfans d'un seigneur milanais) professeur de belles-lettres aux écoles palatines de Milan, se fit ensuite imprimeur, et m., à ce que l'on présume, vers 1522. Il n'était encore que précepteur lorsqu'il fit imprimer à ses frais une édit. d'Horace, 1486, in-fol; neuf ans après, il publia, toujours à ses frais, une édit. de Tite-Live, 1495, in-fol., et s'occupa ensuite d'une édition des ouvr. réunis de Cicéron. Cette édit. *princeps* des œuvres complètes de l'orateur romain est en 4 v. in-fol., dont les deux prem. sont à la date de 1498, et les deux autres sans date. Tous les ouvr. qu'elle contient avaient déjà été impr. séparém. On doit consulter la notice que M. Aimé Guillon a insérée dans la *Bibliographie de la France* (ou Journal de la librairie) 1820, pages 317, 331, 348, sur Minutianus et les éditions publ. par lui; ainsi que la lettre de M. Petit-Radel relative à cette notice, égalem. insér. dans la *Bibliogr.* de 1820, pag. 407

MINUTIUS-FELIX (MARCUS), orateur latin, né en Afrique sur la fin du 2e ou au commencem. du 3e S., vint à Rome et s'y acquit une grande réputation par son éloquence. Il avait embrassé les principes du christianisme, et il en fut un zélé défenseur. On a de lui un dialogue, intit. *Octavius*, dans lequel un chrétien de ce nom et un payen disputent ensemble. Cet écrit a été long-temps regardé comme le 8e livre du traité *Adversus gentes*, d'Arnobe (*v.* ce nom); mais F. Baudouin reconnut l'erreur des premiers éditeurs, et publia *Octavius* sous le nom du véritable auteur, Heidelberg, 1560, in-8, souvent réimpr. depuis avec des remarques, Paris, 1643, in-4; Leyde, 1672, in-8; ib., 1709, in-8, par les soins de J. Gronovius; Cambridge, 1712, in-8. Ce dialogue a été trad. en franç. par Perrot d'Ablancourt, Paris, 1660, in-12; et plus exactement par l'abbé de Gourcy dans son *Recueil des anciens apologistes du christianisme*. On doit à M. Antoine Péricaud une trad. estimée de l'*Octavius*, Lyon, 1825, 1 v. in-8 avec le texte en regard.

MINUTOLI (VINCENT), littérateur, né à Genève vers 1640, embrassa d'ab. la carrière ecclés., et fut appelé en Hollande pour y remplir les fonctions de pasteur; mais une intrigue galante l'ayant contraint de résigner cette place, il revint dans sa patrie où il fut nommé professeur d'histoire et de belles-lettres à l'académie, en 1676. Plus tard, la régularité de ses mœurs lui mérita d'être réintégré dans la compagnie des pasteurs, et il m. en 1710. On a de lui : *Hist. de l'embrasement du pont du Rhône*, Genève, 1670, in-12; *Dissertat. sur un monument trouvé dans le Rhône en* 1678; une *lettre* à Jurieu, insérée dans la *Chimère de la cabale de Rotterdam*; l'*Eloge de Spon*, impr. par extrait dans les *Nouvelles de la républ. des lettres*, juin 1686; *les Dépêches du Parnasse*, ou la *Gazette des Savans*, Genève, 1693, 5 nos in-12; quelq. pièces de vers latins dont on trouve les titres dans le *Dictionnaire de Moréri*; quelq. traductions du hollandais, de l'allemand et de l'italien. Il s'était lié d'amitié avec Bayle, et correspondit long-temps avec lui sur des objets de littérat. et de philosophie. — Un autre MINUTOLI (Joachim-Frédéric), doct. en droit et ministre à Genève au commencement du 18e S., se convertit à la religion catholique, passa à Lucques d'où sa famille était originaire, et y occupa un emploi dans le gouvernem. On ignore l'époque de sa mort. Il a écrit en franç. les *Motifs* de sa conversion, Modène, 1712, in-12.

MIQUEL-FÉRIET (LOUIS-CHARLES), colonel d'artillerie, né en 1763 à Auxonne, où son père professait les mathématiq., entra au service après avoir terminé ses études. Forcé de s'expatrier par suite de quelques étourderies de jeunesse, il passa en Prusse, où il fut admis comme cadet dans le régim. d'artillerie de Tempelhof. Ses talens lui procurèrent de l'avancem.; et il était capit. lorsque la guerre éclata entre la France et la Prusse en 1792. Ayant déclaré au roi Frédéric-Guillaume qu'il ne voulait point servir contre son pays, il obtint la permission de rentrer en France, où il fut aussitôt employé dans son grade, sous la condit., demandée par lui, de ne point servir dans l'armée destinée à combattre ses anciens compagnons d'armes. Ce fut d'après les plans donnés par cet officier que l'artillerie légère fut organisée en France, sur le même pied qu'elle était en Prusse, et il consigna ses observat. sur cette arme dans un *Mém.* impr. à Paris, 1795, in-4. Nommé d'abord command. de l'une des prem. compag. d'artillerie légère, avant la format. des régim. de cette arme, il passa ensuite aux grades supérieurs jusqu'à celui de chef de brigade (colonel), adjudant-général d'artillerie. Attaché à la direct. d'Auxonne, il y fit exécuter un nouveau modèle de caissons, adopté depuis par l'administration de la guerre. En 1802 il fut envoyé à St-Domingue pour y commander l'artillerie dans la partie espagnole de cette île, et fut assez heureux pour échapper à l'épidémie qui la ravageait. De retour en France en 1805, il avait obtenu la permission de se reposer dans une propriété qu'il avait à Belleville, près de Paris, lorsqu'il m. en 1806. — Son frère aîné, passé au service d'Espagne, était, en 1802, direct. de la manufact. royale de Valence. — MIQUEL (Claude-Jean-François), second frère du colonel, né à Auxonne en 1768, m. en 1809, avait embrassé l'état ecclésiastiq., et était entré dans la congrégat. des eudistes, dont il devint ensuite un des missionnaires. M. J.-J. La Coste a publié l'*Analyse des Sermons* que ce respectable prêtre prononça dans la mission d'Agen en 1806, in-12.

MIRA (Etienne), avoc. fiscal à la cour suprême de Palerme, sa patrie, m. en 1711, a laissé : *Allegat. de immunitate eccles., quibus probare nititur laïcos ararios episcopor. non gaudere immunitat. eccles.* — Un ex-carme-déchaux du même nom, mort à Paris en 1817, après avoir été long-temps caissier du *Journal des Débats*, avait commencé par professer la théol. dans son ordre. Il consacra ses dern. années à la rédact. d'une *Concordance de l'écrit.-sainte*, qui n'a pas vu le jour.

MIRABAUD (Jean-Baptiste de), littérat., né à Paris en 1675, m. en 1760, secrét. perpétuel de l'académ. franç., avait quitté la congrat. de l'Oratoire pour entrer en qualité de secrétaire chez madame la duchesse d'Orléans, qui lui confia l'éducat. des princesses ses filles. Cet estimable savant, qui dans sa jeunesse avait porté les armes, conserva toute sa vie une grande aménité ; sa douceur et ses autres qualités liantes ne lui firent pas moins d'amis que quelq.-uns de ses ouvr. ne lui attirèrent de sarcasmes ; tout en faisant son profit des critiq. il eut le bon esprit de mépriser les traits trop grossiers qu'on lui lança. Son *éloge* a été lu à l'académ. par Buffon, qui l'y remplaça, et d'Alembert en a donné un autre dans le t. 5 de l'*Hist. des membr. de l'académ. franç.* Nous citerons de lui ses trad. de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, Paris, 1724, 2 v. in-12, réimp. en 1824, bien qu'elle ait été effacée par celle du prince Lebrun ; — du *Roland furieux* de l'Arioste, 1740, 4 v. in-12, nullem. estimée ; *le Monde, son origine et son antiquité*, pub. par Dumarsais, Londres, 1751, in-8 ; des *lettres, dissertations*, etc., imprim. dans div. recueils. On avait aussi donné sous son nom le fameux *Système de la Nature*, qu'on sait aujourd. être du baron d'Holbach. (*v.* le *Dictionn. des Anonymes*, n° 17425).

MIRABEAU (Victor RIQUETTI, marquis de), écrivain économiste, naquit à Perthuis en 1715, d'une famille originaire de Florence, et qui s'était réfugiée en Provence, par suite des troubles civils, dans le 14ᵉ siècle. Fixé à Paris, le marquis de Mirabeau se lia avec le docteur Quesnay, chef de la secte des *économistes*, et se montra bientôt l'un des plus zélés propagateurs de cette doctrine, dont il rassemblait chez lui, tous les mardis, les principaux partisans. Il composa un grand nombre d'écrits sur cette matière, dans un style emphatique, obscur, bizarre et rempli de charlatanisme philanthropique, qu'il croyait propre à influencer l'opinion publique. Un de ses ouv. (la *Théorie de l'impôt*), valut à son aut. les honneurs de la Bastille, et donna à son nom la vogue qu'il ambitionnait. Mais cet homme qui prêchait si hautem. en faveur des libertés publiques, qui étalait dans ses écrits les principes les plus sévères de morale et de vertu, fut, s'il faut en croire les mémoires du temps, mauvais citoyen, mauvais époux et mauvais père. Quant au mérite de ses travaux, on peut s'en référer au jugem. de La Harpe, qui le peint comme un extravagant, bouffi d'orgueil et d'affectation. Le marquis de Mirabeau m. à Argenteuil en 1789, le jour même de la prise de la Bastille. Ses *OEuvres* forment plus de 20 vol. Nous citerons : *l'Ami des Hommes*, Paris, 1755, 5 vol. in-12, trad. en ital. et impr. à Venise en 1784 ; *Exam. des poésies sacr. de Lefranc de Pompignan*, 1755, in-12 : écrit fastidieux et oublié aujourd'hui ; *Mém. sur les états provinciaux*, 1757, in-12 ; *Mém. concernant l'utilité des états provinciaux*, 1757, in-8 ; *Théorie de l'impôt*, Paris, 1760, in-4 et 12 ; *Philosophie rurale*, ou *Economie générale et partic. de l'agriculture*, Amsterdam, 1764, 3 vol. in-12 : cet ouvr., abrégé sous le titre d'*Elémens d'économie rurale*, La Haye, 1767 et 1768, in-12, a été composé en société avec Fr. Quesnay; *Lettres sur le commerce des grains*, 1768, in-12 ; *les Economiq.*, Paris, 1769, 2 vol. in-4 et 4 vol. in-12 ; *Lettres économiques*, Amsterdam, 1770, in-12 ; *les Devoirs*, imp. à Milan au monast. de St-Ambroise, 1770, in-8 (ce titre est une allusion à l'un des traités les plus connus du saint archevêque de Milan) ; *la Science*, ou *les Droits et les Devoirs de l'homme*, Lausanne, 1774, in-12 ; *Lettres sur la législat.*, etc., Berne, 1775, 3 vol. in-12 ; *Entretiens d'un jeune prince avec son gouverneur*, Paris, 1785, 4 vol. in-12 ; *Education civile d'un prince*, Dourlach, 1788, in-8 ; *Rêve d'un goutteux*, ou *le Principal*, in-8, sans date ; *Hommes à célébrer pour avoir bien mérité de leur siècle et de l'humanité*, ouvr. pub. par le P. Boscovich, ami de l'aut., et impr. à Bassano, 2 vol. in-8. Le marquis de Mirabeau fut un des rédact. du *Journal de l'Agricult.*, *du Commerce et des Finances*, et des *Ephémérides du citoyen* avec l'abbé Baudeau.

MIRABEAU (Honoré-Gabriel RIQUETTI, comte de), fils du précéd., et le plus grand orat. d'une époque qui a vu se former les Vergniaux, les Guadet, les Barnave, naquit à Bignon, près de Nemours, le 9 mars 1749. Dans quelques circonstances que le sort l'eût placé, un homme doué de tant de passions fortes et impétueuses, d'une intelligence si vaste jointe à la plus imposante audace, ne pouvait manquer de se saisir du rôle marqué pour le génie, celui de dominer la masse entière des esprits, de diriger même les évènemens, ou de leur imprimer un mouvem. plus rapide. Les incidens de sa vie privée concoururent à façonner, pour le drame terrible où il devait figurer avec tant d'éclat, le caractère de ce prem. champion de la cause populaire dans la prem. phase de notre révolution. Jeté tardivem. dans un pensionnat militaire après avoir reçu, sans beaucoup de fruit, une éducation soignée, Mirabeau, dont la pénétration devança les études dès qu'il voulut s'y livrer, céda de bonne heure à l'entraînement d'écrire. Son père, infatué de la même passion, loin d'éprouver le sentiment d'un noble et légitime orgueil en découvrant les germes d'un talent qui allait l'éclipser, n'en parut ressentir que de la jalousie : on ne saurait expliquer autrem. les rigueurs auxquelles fut soumise la jeunesse, à la vérité fougueuse, mais surtout irritée, du comte de Mirabeau. Il n'avait guère que 17 ans lorsque, volontaire dans un régiment de cavalerie, il fut, en punition d'une aventure amoureuse, conduit et enfermé à l'île de Rhé sur les sollicitations de son père, à qui, dans la suite, de nouveaux et plus graves écarts du jeune homme fournirent l'occasion de faire lancer contre lui successivement seize autres lettres de cachet. Les privations et les embarras pécuniaires qu'on lui imposait comme de salutaires entraves le portèrent, dès qu'il eut atteint sa 20ᵉ année, à rechercher la main ou plutôt la dot d'une demoiselle de Marignane, riche héritière dont il dissipa en peu de temps, et fort au-delà, tous les biens disponibles. Son père le fit alors interdire et confiner sur ses terres. Là le jeune comte trouva d'abord dans les plus sérieuses études un aliment pour sa bouillante activité ; mais une affaire d'honneur, pour laquelle il rompit son ban, le conduisit bientôt, de prison en prison, à la plus scandaleuse de ses aventures, la liaison qu'il contracta pendant sa détention peu sévère au château de Joux, près Pontarlier, avec Sophie Ruffey, jeune et aimable épouse du vieux marquis de Monnier. Tandis qu'il fuyait avec elle en Suisse, puis en Hollande, le parlement de Besançon, à la requête de trois parties poursuivantes, les familles Mirabeau, Ruffey et Monnier, le déclarait coupable de rapt, et le faisait brûler en effigie. Mirabeau fit ressource de sa plume pour subsister jusqu'à ce que, leur extradition ayant été obtenue, on enleva les deux amans d'Amsterdam pour les conduire, Sophie, alors enceinte, dans une maison de surveillance à Paris, son séducteur au donjon de Vincennes, où il passa 42 mois : c'est de cette époque que date leur *Correspond.*, que facilita M. Lenoir, lieut. de police,

et qui fut trouvée plus tard au secrétariat de cette administrat. par Manuel, officier municipal qui la mit au jour. Mais une telle occupation, et d'autres encore non moins futiles, ne furent pour Mirabeau pendant cet intervalle qu'un délassement à des méditations sérieuses, à des travaux plus analogues à cette vigueur de conception qui devait bientôt lui donner une si grande influence dans nos agitations politiques. Le premier emploi qu'il fit de sa liberté fut de purger sa contumace : il obtint même que les procédures relatives à sa co-accusée fussent mises au néant; ensuite, voulant, suivant sa propre expression, se réinvestir de 60,000 livres de rentes, il requit juridiquement sa femme de se rapprocher de lui; mais un arrêt de séparation intervint, rendu sur la production, faite par lui-même, d'une lettre de sa femme, d'où semblait résulter la preuve d'une infidélité de la part de celle-ci qu'il avait autrefois pardonnée, et dont alors il arguait en réponse aux griefs déduits à l'appui des refus qui lui étaient opposés. Cependant la maturité de l'âge et du talent avançait pour Mirabeau : se consacrant désormais aux études politiq., il partit en 1784 pour Londres, et, tout en s'y occupant de l'examen des institutions de l'Angleterre, il suivait d'un œil habile la marche générale des affaires en Europe. Les plus importantes questions de politique et de finances devinrent sous sa plume le sujet d'une controverse piquante et neuve; mais plus. des écrits de circonstance qu'il lança à cette époque le firent taxer de vénalité; l'un entre autres, dirigé contre l'entreprise des eaux de Paris, l'engagea dans une très-chaude polémique avec Beaumarchais. Enfin le ministre Calonne l'ayant chargé d'une mission secrète pour la Prusse, non-seulem. Mirabeau y servit avec le plus gr. zèle les intérêts de son pays, mais il sut encore tourner au profit des lettres son séjour dans la capitale de cet état. Malheureusem. il abusa aussi, dans une sanglante diatribe intit. *Histoire secrète du cabinet de Berlin* (qui fut brûlée par arrêt du parlement de Paris peu après sa publication, en 1788) des secrets de l'hospitalité et de la confiance de ceux qu'avait séduits son esprit insinuant et la magie de son langage. L'époque fixée pour la convocation des états-gén. trouva Mirabeau rétabli à plus. égards dans la considération publique; son gr. ouvrage, *la Monarchie prussienne* (Paris, 1788, 4 vol. in-4 ou 8 v. in-8, avec atlas in-fol.), avait justifié, en la cimentant, la célébrité que lui avaient faite ses brochures politiques; il vit son nom proclamé sur tous les points de la Provence à côté de celui de Raynal dans la liste des candidats populaires. Toutefois c'est à l'assemblée de la noblesse que se présenta Mirabeau pour y voter avec ses pairs, et ceux-ci furent assez aveugles, assez présomptueux pour abandonner dédaigneusement au parti dont ils affectaient de méconnaître la force un athlète de qui allait dépendre le succès de la grande lutte prête à s'engager. Proclamé à la fois dép. par le tiers-état d'Aix et de Marseille, il opta pour la prem. de ces villes, se rendit immédiatem. à Paris, et y devint presque aussitôt comme le centre autour duquel se rassemblèrent d'habiles publicistes, que semblait relever encore son patronage. Ainsi s'organisa le fameux *Journal des Etats-Généraux*, qui survécut, sous la dénomination de *Courrier de Provence*, à sa sentence de suppression prononcée par le conseil d'état; ainsi d'utiles collaborateurs s'empressèrent à l'envi d'entourer Mirabeau de leurs lumières, de consacrer leurs veilles à l'intérêt de sa gloire, qu'ils confondaient dans leur pensée avec celle de la France. Nous emprunterons à Chénier l'énumération suiv. des travaux du grand orateur à l'assemblée constituante; c'est la seule esquisse qu'on en puisse tracer ici. Après avoir signalé sa célèbre *adresse au roi* pour le renvoi des troupes : « On se rappelle encore, dit-il, la séance où, peignant à gr. traits le tableau hideux d'une banqueroute générale, il fit adopter sans examen le plan de finances proposé par un minist. alors favori du peuple (*v.* NECKER), et sur qui, par cette confiance même, il faisait tomber tout le poids d'une responsabilité sans partage : l'orateur improvisa sa courte harangue, et jamais improvisation plus énergique ne produisit de plus grands effets...; sa réponse à l'abbé Maury *sur les biens ecclés.* (*v.* MAURY); un brillant discours *sur la constitution civile du clergé*; un discours très-sage *sur le pacte de famille*, base d'une longue alliance entre la France et l'Espagne; deux discours *sur la sanction royale*, deux autres *sur le droit de faire la paix et la guerre* (qu'il voulait qu'on dévolût au roi), et le second surtout, où, combattant Barnave, et le prenant pour ainsi dire corps à corps, Mirabeau, sans changer d'opinion, parvint à ressaisir une popularité qui lui échappait. » Le 16 janv. 1791 il fut nommé memb. de l'administ. départem. de Paris, et le 31 du même mois présid. de l'assemblée nationale. A cette époque déjà le rôle de Mirabeau n'était plus le même, bien que l'illustre orateur fût encore en possession, sinon de toute sa popularité, du moins de cette irrésistible influence qui lui était acquise par la supériorité de son talent. Mais convient-il de n'attribuer qu'aux largesses qu'il recevait depuis peu de la cour son rapprochement du parti monarchique? Il paraît avéré que dès le principe Mirabeau n'avait cru la révolution légitime qu'autant qu'elle se bornerait à détrôner l'arbitraire, et à établir sous la garantie des lois cette liberté que nous savons maintenant par expérience être le plus solide fondement de la puissance des rois et de la prospérité des peuples. Or elle était surtout menacée par les excès même dans lesquels préludait déjà la parti démagogiq. Il n'était pas au-dessus des forces de Mirabeau d'étouffer l'hydre naissante; mais le temps lui manqua; et tandis que, pour la dern. fois, il lançait contre ses *trente* têtes les foudres de son éloquence, il ressentait déjà les prem. atteintes du mal qui termina, le 2 avril 1791, une vie dont les dern. symptômes furent des élans d'amitié, des inspirations de patriotisme. Quelques instans avant l'heure fatale, des coups de canon tirés pour une cérémonie ayant fait vibrer une dern. fois ses artères engourdies par le sommeil de la m., il s'écria : « Seraient-ce déjà les funérailles d'Achille? » Jamais pompe ne fut plus imposante que l'apothéose décernée par l'enthousiasme public au Démosthène français. Deux ans plus tard la populace exhuma du Panthéon et dispersa les restes de celui dont naguère les partis opposés s'accusaient d'avoir hâté la fin. Il faut se reporter à cette époque d'effervescence pour concevoir quel deuil l'annonce de la m. de Mirabeau répandit sur toute la France. Nous nous abstiendrons d'énumérer les titres de toutes ses productions; leur liste complète en offrirait plus. désavouées par la décence, entre autres celles intitulées : *Erotica Biblion*; *ma Conversion*, publiée aussi sous le titre, *le Libertin de qualité*; *le Rubicon*, etc., ouvrages qui se rattachent à l'époque de sa vie passée au sein d'une voluptueuse dissipation ou dans la nuit des bastilles, et qu'on voudrait pouvoir effacer de l'hist. d'un homme encore admirable malgré de flétrissans écarts. On a pub. : *Chefs-d'Œuvre oratoires de Mirabeau*, ou *Choix*, etc., Paris, 1822, 1823, 2 vol. in-18. Il a paru en 1826 4 édit. du *Discours de Mirabeau sur l'égalité des partages dans les successions en ligne directe* (lu à l'assemblée nationale le jour de sa m. par M. de Talleyrand), Paris, in-8 et in-32 : deux édit. de ce dernier format sont précédées du nouveau projet de loi (sur le droit d'aînesse), etc. L'édit. des *Œuvres de Mirabeau*, *précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages par M. Mérilhou*, Paris, Brissot-Thivars, 1825-1827, 9 vol. in-8, est jusqu'ici le principal monument élevé à sa mémoire. On avait pub. en 1819 : *Œuvres oratoires*

de Mirabeau, contenant tous les discours, opinions et répliques que cet éloquent orateur à prononcés ou écrits depuis le 21 janv. 1789 jusqu'à sa mort, précédées d'une Notice historique sur sa vie, par M. Barthe, avocat à la cour royale de Paris, et de l'Oraison funèbre prononcée par Cerutti lors de ses funérailles, d'un Parallèle entre Mirabeau et le cardinal de Retz, par M. le comte de Boissy-d'Anglas, et des Jugemens portés sur Mirabeau par M. le comte Garat et Chénier, 3 vol. gr. in-8. On trouve sur lui une autre *notice* en tête de l'*Esprit de Mirabeau*, publié par Chaussard, Paris, 1796 et 1804, 2 vol. in-8.

MIRABEAU (Boniface RIQUETTI, vicomte de), frère puîné du précéd., né en 1754 dans la terre du Bignon, près de Nemours, entra de bonne heure au service, fit plus. campagnes en Amérique dans la guerre de l'indépendance des colonies angl., devint colonel du régim. de Touraine, et fut nommé, en 1789, député aux états-généraux par la noblesse de la sénéchaussée de Limoges. Il s'opposa avec chaleur à la réunion des trois ordres, parla contre l'abus des pensions, l'envahissem. des biens du clergé, et se montra le constant adversaire des nouvelles doctrines. Son excessif embonpoint et son penchant à boire l'avaient fait surnommer *Mirabeau-Tonneau*. Son régim., en garnison à Perpignan, s'y étant insurgé en 1790, il se rendit dans cette ville; et après avoir vainem. essayé de le faire rentrer dans le devoir, il s'empara des cravates des drapeaux de ce corps et revint à Paris. Cette démarche singulière excita une grande rumeur; le vicomte fut arrêté en route et dénoncé à l'assemblée nationale, où son frère le défendit. Cette dénonciation n'eut pas de suite; mais bientôt après Mirabeau le jeune sortit de France, envoya sa démiss. à l'assemblée avec une protestat. contre tout ce qu'elle avait fait et tout ce qu'elle ferait par la suite, puis leva une légion, composée en partie de royalistes émigrés, et qui se réunit plus tard à l'armée de Condé. Il fut compris dans le décret, rendu le 2 janv. 1792, contre les deux princes, frères du roi, l'ex-ministre Calonne, le marquis de La Queuille, etc., et m. vers la fin de cette même année d'une fluxion de poitrine, à Fribourg en Brisgaw. On a de lui: *le Voyage de Mirabeau cadet*, 1790, in-8, de 52 pag.; *la Lanterne magique nationale* (1789), 3 num. in-8, et quelques pièces fugitives insérées dans l'écrit périodique connu sous le nom d'*Actes des Apôtres*. (*V.* Peltier.)

MIRABELLA (Vincent), poète et savant antiquaire italien, né en 1570 à Syracuse en Sicile, acquit des connaiss. très-étendues en mathématiq., en géogr., en histoire et en musique, se livra plus particulièr. à l'étude des antiquités, et à la culture de la poésie, fut membre des académ. *de' Lyncei* de Rome et des *Oziosi* de Naples, et m. en 1624. On connaît de lui un recueil de madrigaux (*madrigali*), Palerme, 1606, in-4; *Dichiarazioni della pianta dell' antiche Syracuse, et d'alcune scelte medaglie d'esse, e de' principi che quelle possedetero*, Naples, 1613, in-fol., fig.: ouvr. rare et curieux, trad. en latin et impr. dans le *Thesaur. antiquitat. Italiæ* de Burman, tom. 10. Mirabella a laissé en MS. une *Hist. de Syracuse*.

MIRAMION (Marie BONNEAU, dame de), seconde fondat. des *Filles de Ste-Geneviève*, connues sous le nom de *Miramionnes*, née à Paris en 1629, épouse en 1645 J.-J. de Beauharnais, seigneur de Miramion, conseiller au parlem., devint veuve au bout de quelques mois de mariage, et refusa tout les partis qui se présentèrent, attirés par sa fortune et sa beauté. Le comte de Bussy-Rabutin, l'un de ces prétend., la fit enlever par ses gens; mais s'apercevant que cette violence ne lui réussissait pas, il la rendit à la liberté. La frayeur qu'avait éprouvée Mme de Miramion lui occasiona une maladie grave; et après son rétablissement, elle fit une retraite de quelques mois dans la communauté des *Sœurs-Grises*: ce fut alors qu'elle prit la résolut. de consacrer tous ses revenus au soulagem. des malheureux. Pendant les troubles de la fronde la misère ayant augmenté dans Paris, Mme de Miramion vendit jusqu'à ses diamans et sa vaisselle pour procurer des vivres à une population affamée et des médicam. aux pauvres malades. Elle eut part à l'établissement de la maison du *Refuge* pour les femmes et filles de mauvaise vie qu'on y renfermait malgré elles, et de la maison de *Ste-Pélagie* pour celles qui s'y retiraient volontairem. Elle forma, en 1661, une congrégat., dite de la *Sainte-Famille*, composée de 12 religieuses pour instruire les jeunes personnes de leur sexe et assister les malades; puis elle réunit cet établissem. à celui de *Sainte-Geneviève*, qui avait le même objet, et fut nommée supérieure de cette nouvelle maison, appelée de son nom *des Miramionnes*. Elle y fonda deux retraites par an pour les dames, et quatre pour les pauvres. Elle contribua, par ses libéralités, à l'érection du séminaire de St-Nicolas-du-Chardonnet; et, en général, il n'y eut à Paris aucun établissem. de bienfaisance qui n'éprouvât sa générosité. Ses vertus l'avaient rendue un objet de vénération pour Louis XIV et toutes les personnes de la cour. Elle m. à Paris en 1696. L'abbé de Choisy a pub. la *Vie* de cette pieuse dame, Paris, 1706, in-4; 1707, in 8.

MIRAMONT (Madeleine de SAINT-NECTAIRE, dame de SAINT-EXUPERY et de), née vers 1526, épousa en 1548 Gui de Miramont, seigneur de St-Exupery, fut veuve de bonne heure, et quoique jeune et belle et entourée d'adorat., résista à tous les hommages. Mais elle profita de l'amour qu'elle inspirait pour lever une petite troupe de gentilshommes et soutenir le parti protestant. Elle fit la guerre avec succès à François de Rozière, seigneur de Montel, lieuten. de roi dans la Haute-Auvergne, combattant elle-même aux prem. rangs et donnant partout l'exemple de la plus intrépide valeur. Elle défendit dans la suite le parti du roi contre la ligue. On ignore l'époque et les circonst. de sa m.

MIRAN-CHAH (Mirza Moez Eddyn), 3e fils de Tamerlan, n'avait que 14 ans, lorsque son père le nomma, en 1380 (782 de l'hég.), gouvern. du Khoraçan et le chargea d'achever la conquête de cette province. Il remplit cette mission avec bonheur, se distingua ensuite dans diverses autres expéditions, notamment à la prise de Bagdad, vainquit le sulthan Djelaïr, pénétra jusqu'à Bassorah, et reçut de son père, à titre de fief souverain, tous les nouveaux pays qu'il venait de soumettre par ses armes. Il s'était acquis l'affection de ses sujets par les vertus qui signalent un grand prince, lorsqu'en 1398, étant tombé de cheval dans une partie de chasse près de Tauriz, il fut blessé si dangereusem. à la tête, que sa raison en demeura pour toujours altérée. Dès-lors ses actions furent cruelles, insensées; il donna dans tous les excès et perdit les bonnes grâces de son père. Après la m. de Tamerlan (1405) Miran-Chah, fut placé sur le trône de ce conquérant par son propre fils, Mirza Aboubekr, qui l'en fit descendre peu de temps après. Une conspiration se forma pour l'y rétablir; Aboubekr en fit périr les chefs et relégua son père dans une prison. Rendu plus tard à la liberté, Miran-Chah perdit la vie dans une bataille que son fils livra à Cara Yousouf (*v.* ce nom), près de Serderoud, en 1408, et dans laquelle ce dern. resta vainqueur. La vaste monarchie de Tamerlan ne tarda pas à se dissoudre après ce dern. évènem. Babour, un des descendans de Miran-Chah, conquit l'Hindoustan et fut le fondat. de l'emp. moghol.

MIRANDA (François), général au service de France sous le régime républic., né dans la colonie espagnole du Pérou, vers 1750, embrassa de bonne heure la profess. des armes, et obtint un commandement dans les troupes du gouvernem. de Guati-

mala. Obligé de s'expatrier par suite de la découverte d'une conspirat. qu'il avait ourdie pour soustraire ce pays à l'autorité du vice-roi espagnol, il parcourut diverses contrées du nouveau et de l'ancien monde, vint à Paris vers la fin de 1791, et se lia avec Péthion, auquel il était recommandé par des membres de l'opposition anglaise. Ajournant l'exécution des projets qu'il avait formés pour l'affranchissement de sa patrie, il se fit nommer gén. de division, alla prendre part, sous les ordres de Dumouriez, à la campagne contre l'armée prussienne en Champagne, et fit ensuite celle de la Belgique en 1793. On l'accusa bientôt d'être complice de la défection du gén. en chef, et il fut traduit au tribunal révolut. Eloquemment défendu par M. Tronçon du Coudrai. Miranda fut absous à l'unanimité des voix et reconduit chez lui en triomphe; mais incarceré de nouv. quelque temps après à cause de ses liaisons précédentes avec les girondins et de son opinion bien prononcée sur la faction alors dominante, il fut condamné à la déportation, et se sauva en Angleterre. On le vit reparaître en France en 1803; mais le gouvernement consulaire le fit conduire hors du territoire. C'est alors qu'il prit le parti de se rendre dans l'Amérique méridionale, où il souleva, en 1811, la capitainerie générale espagnole de Venezuela contre la métropole; il organisa un gouvernem. républ. à Caracas, et s'y maintint avec avantage dans le cours de l'année 1812, à l'aide de l'Angleterre et des Etats-Unis de l'Amérique du nord. Il éprouva ensuite des revers, tomba entre les mains des Espagnols du continent, et mourut dans les prisons de Cadix en 1816. Miranda avait beaucoup d'instruct., de l'élévation dans les idées et une grande fermeté de caractère. On a de lui: *Ordre de Dumouriez pour la bataille de Nerwinde et la retraite qui en a été la suite* 1793, in-8; *Opinion sur la situation de la France*, 1793, in-8; enfin sa *Correspond. avec Dumouriez*.

MIRANDOLE (FRANÇOIS PIC DE LA), gentilhomme feudataire de l'état de Modène, dans le 14e S., se rendit indépendant à la Mirandole, petite ville du même état, dont ses ancêtres possédaient le château depuis plus. générat. Chef du parti gibelin, il soutint de longs combats contre les guelfes, fut vaincu et chassé de Modène, dont il était podestat, en 1312, rentra dans cette ville après la m. de l'emp. Henri VII, la vendit en 1317 à Passerino Bonacossi, seigneur de Mantoue, et se retira ensuite à la Mirandole, où il fut surpris, fait prisonn., et ensuite mis à m. en 1321, par ce même Bonacossi. — François III de LA MIRANDOLE fut créé, en 1414, comte de la Concordia, par l'empereur Sigismond. Les autres princes du même nom n'acquirent aucune célébrité jusqu'à celui dont l'article suit.

MIRANDOLE (JEAN PIC DE LA), né en 1463, 3e fils de Jean-François, seigneur de la Mirandole et de la Concordia, fut dès sa plus tendre jeunesse un prodige de mémoire, de travail et d'érudition. Confié par sa mère aux maîtres les plus habiles, il avait à peine dix ans que déjà le suffrage public le plaçait au prem. rang des orateurs et des poëtes. Après avoir étudié le droit canon à Bologne, il parcourut pendant sept ans les plus célèbres univers. de l'Italie et de la France, étudia la méthode de Lulle (*v.* ce nom), suivit les leçons des plus illustres profess., acquit une facilité d'élocut. étonnante, et apprit dans une grande perfect. les langues latine, grecque, arabe, hébraïq. et chaldéenne. Après avoir terminé ses voyages scientifiques, il se rendit à Rome en 1486, y pub. une liste de 900 proposit. *De omni re scibili*, c.-à-d. sur tous les objets des sciences qu'il s'engageait de soutenir contre tous les savans qui se présenteraient pour les attaquer. Ce trait de vanité puérile lui suscita des ennemis. Quelques graves personnages irrités de se voir éclipsés par un jeune homme à peine sorti des bancs de l'école, lui firent défendre toute discussion publique, et dénoncèrent treize de ces proposit. (comme entachées d'hérésie) au pape Innocent VIII qui les censura. Pic de La Mirandole quitta Rome pour retourner en France, revint ensuite en Italie, et renonça aux succès que l'ardeur de sa jeunesse lui avait fait ambitionner et que les persécut. dont il avait failli être victime lui firent abandonner. Il jeta au feu des poésies amoureuses, composées dans sa prem. jeunesse; et, renonçant aux lettres et aux sciences profanes, il s'appliqua exclusivem. à l'étude de la religion et de la philosophie platonique. Il avait cédé tous ses domaines à l'un de ses neveux, et il vivait modestem. à Florence, au milieu de ses livres, et de quelq. amis distingués, lorsqu'il m. le 17 novemb. 1494, jour où le roi de France Charles VIII fit son entrée dans la capitale de la Toscane. Les ouvr. laissés par ce prince savant ont été recueillis et pub. pour la prem. fois à Bologne, 1496, in-fol.: édit. très-rare; une seconde parut à Venise, en 1498, et fut suivie de sept autres dans le 16e S. La dern. est celle de Bâle, 16 vol. in-fol. On trouvera le détail des écrits qu'elle renferme dans les *Mém.* de Niceron, t. 34, et dans la *Bibl. modenese* de Tiraboschi, t. 4.—Jean-François III PIC DE LA MIRANDOLE, neveu du précéd., né en 1470, cultiva, à l'exemple de son oncle, les lettres et les sciences. Sa vie fut très-agitée et il fut deux fois chassé de ses domaines: la prem. par un de ses frères en 1500; la seconde par les troupes franç. en 1512. Il y rentra trois ans après; mais Galeotto, son neveu, le surprit la nuit dans son château de la Mirandole, et l'assassina avec son fils Albert en 1532. On trouve quelq. écrits de François III de La Mirandole dans le recueil de ceux de son oncle, édit. de Bâle.—Galeotto II PIC de LA MIRANDOLE, neveu du précéd., après s'être emparé de la principauté de la Mirandole en massacrant son oncle et son cousin, comme nous venons de le dire, se mit sous la protect. du roi de France, François Ier. Plus tard il livra sa principauté à Henri II, moyennant une compensat. qu'il reçut en France, et il m. en 1551.—Frédéric, son petit-fils, reprit les titres de prince de La Mirandole et de marquis de Concordia, et eut pour success. son frère Alexandre qui fut créé duc de la Mirandole en 1619 par l'emper. Ferdinand II, et m. en 1637. — Alexandre II, petit-fils de Frédéric, succéda à son gr.-oncle, et m. en 1691. — Enfin, François-Marie, petit-fils d'Alexandre II, né en 1688, ayant embrassé le parti de la maison de Bourbon, dans la guerre de la success. d'Espagne, perdit le duché de la Mirandole par décret du conseil aulique impérial. La famille des Pics de La Mirandole se retira en France, où elle s'est conservée jusqu'à nos jours.

MIRASSON (ISIDORE), religieux barnabite, littérateur, né à Oleron (Béarn) vers 1720, professa la rhétoriq. et les humanités dans plus. colléges, fut interdit comme partisan du jansénisme par l'archevêque de Paris, et emprisonné en 1772, sur le soupçon d'avoir écrit contre ce prélat. Comme on ne trouva aucune preuve de ce fait, il fut bientôt remis en liberté, et m. en 1787. On a de lui: *Lettre à M. Thomas*, *profess. au collége de Beauvais*, 1760, in-12; *Toinette Levasseur*, *chambrière de J.-J. Rousseau*, *à la femme philosophe*, ou *Réflexions sur* Tout le monde a tort, 1762, in-12; *le Philosophe redressé*, ou *Critique impartiale du livre int.*: sur la Destruct. des jésuites en France (par d'Alembert), 1765, in-12; *Hist. des troubles du Béarn*, *au sujet de la religion*, *dans le 17e S.*, etc., Paris, 1768, in-12.

MIRAULMONT (PIERRE de), historien, né à Amiens vers 1550, acheva ses études à Paris, remplit pendant vingt-deux ans une charge de conseill. du roi en la chambre du trésor, fut ensuite nommé lieuten.-gén., puis prevôt de l'hôtel et gr. prevôté de France, et m. en 1611. On a de lui: *Mém. sur l'origine et institut. des cours souveraines et*

justices royales, etc., Paris, 1584, in-8; réimpr. sous ce nouv. tit. : *de l'Origine et Etablissem. du parlem. et autres juridictions royales*, etc., ib., 1612, in-8; *le Prevôt de l'hôtel et grand prevôt de Paris*, ib., 1610, in 8; réimpr. avec les arrêts, règlem. et ordonnances, concern. la juridict. du prevôt, ib., 1615, in-8; *Tr. de la chancellerie, avec un recueil des chanceliers et gardes des sceaux de France*, ib., 1610, in-8.

MIRBECK (Frédéric-Ignace de), juriscons., né à Neuville en Lorraine en 1732, fut d'abord avoc. à la cour souver. de Nanci et membre du conseil du roi Stanislas, duc de Lorraine. Il vint ensuite à Paris, s'y fit recevoir avocat au conseil en 1774, et pub. plus. mém. remarquables par une forte dialectique et une éloquence chaleureuse. On cite surtout celui où il réclame l'affranchissem. des serfs du Jura (Paris, 1777, in-4), et qui, bien que resté sans effet, lui valut les éloges de Voltaire. Il fut l'un des commissaires du roi envoyés à St-Domingue, lors des troubles de cette colonie en 1791, et sauva un moment le cap, menacé par 10,000 noirs révoltés. De retour en France, il obtint, sous le ministère de M. François de Neufchâteau, la direct. de l'Opéra, prit part ensuite aux travaux de l'académie de législat., et m. en 1818. Il a fourni des articles à la collect. pub. par une société de jurisconsultes, sous le titre de *Répertoire de Jurisprudence*.

MIRE. V. Lemire.

MIRE (P. Simon Le), m. en 1824, curé de Versigny, près de Nanteuil-le-Haudoin, est aut. des ouvr. suiv. : *Exercice d'éducat. pour la ville de Dammartin*, Paris, 1804, in-12; *Pastorales et Elégies*, 1814, in-12 (anonyme); *Poème sur le désastre du 15 fév.* 1820, Paris, 1820, in-8.

MIREPOIX (Gui de Lévis, seigneur de), guerrier du 12e S., fut la tige commune des différentes branches de la très-ancienne famille de Lévis, ainsi nommée d'une terre ou fief, située près de Chevreuse. Il suivit les drapeaux de Simon de Montfort, son voisin et son ami, déclaré chef de l'expédit. contre les Albigeois, et reçut lui-même le titre de maréchal de l'armée des croisés. Ses exploits dans cette guerre déplorable lui valurent la concession de la terre ou fief de Mirepoix et de plusieurs autres dont on dépouilla les vaincus. Il m. vers 1230. Le titre de *maréchal de la foi*, qu'il avait pris, fut transmis à ses descendans qui le portèrent jusqu'à l'époque de la révolut.—Gui de Lévis, seigneur de Mirepoix, 3e du nom, petit-fils du précéd., suivit Charles d'Anjou dans son expédit. de Naples, et se distingua au combat où périt Manfred (*v.* ce nom) près de Bénévent en 1266. De retour en France, il fut maintenu par arrêt du parlement de Toulouse, dans la prérogative de connaître et de juger les délits d'hérésie dans l'étendue de ses fiefs.—Mirepoix (Charles-Pierre-Gaston-François de Lévis, marquis, puis duc de), maréchal de France, né dans les prem. années du 18e S., n'était encore que colonel, lorsqu'il fut appelé à remplir les fonct. d'ambassadeur à la cour d'Autriche en 1737. Il revint de cette mission l'année suiv., et fut promu successivem. aux grades de maréchal-de-camp (1738) et de lieuten.-général (1744), après avoir servi avec distinction en Italie. En 1749 le roi le nomma à l'ambassade de Lond., et lui conféra le titre de duc. Deux ans après il reçut le bâton de maréchal, remplaça en 1756 le maréchal de Richelieu dans le gouvernem. de Languedoc, fut nommé capitaine des gardes, et mourut à Montpellier en 1757.—Mirepoix (Charles-Philib., comte de Lévis), de la même famille, maréchal-de-camp, député de Paris aux états-généraux de 1789, fut condamné à m. par le tribunal révolutionnaire en 1794.

MIREVELT (Michel-Jaanzoon), peintre hollandais, né à Delft en 1568, apprit le dessin et la gravure sous Jérôme Wierix, et la peinture sous A. Montfort de Blockland. Il s'était d'abord attaché au genre de l'histoire, mais ensuite il s'adonna plus particulièrem. au portrait, aux sujets familiers, et à la nature morte. La plupart des souverains de son temps voulurent être peints par lui. Après quelq. voyages en Angleterre et dans les Pays-Bas, il se fixa à Delft, où il m. en 1641. On cite parmi ses plus belles product. les portraits en petit sur cuivre de *Guillaume-Maurice Ier*, de *Philippe* et *Frédéric-Henri de Nassau*. Sandrart (*v.* ce nom) évalue le nombre des portraits de Mirevelt à plus de 10,000. —Pierre, son fils aîné, se distingua égalem. dans le portrait.

MIR-GHOLAM-HOUCEIN-KHAN, hist. moghol, né à Dehli en 1723 (1140 de l'hég.), m. vers la fin du 18e S., a écrit en persan deux ouvr. dans lesquels se trouvent consignés les princip. évènem. de sa vie; le premier intit. : *Seiri-Moutakherin* (Coup d'œil sur les dern. affaires), embrasse tout ce qui s'est passé sous les sept dern. emper. de l'Hindoustan; le second renferme des considérat. sur la dominat. anglaise dans l'Inde : l'aut. énumère les causes qui doivent amener un jour la chute de la puissance britannique dans l'Hindoustan. Ces deux écrits intéressans ont été trad. en angl. par un libraire franç. et pub. à Calcutta en 1789, 3 vol. in-4, avec des notes. Cette trad. est très-rare.

MIRKHOND (Hamam Eddyn Mirkhawend Mohammed, vulgairem. appelé), célèbre histor. persan, né en 1433 ou 1434 (836 ou 837 de l'hég.), m. en 1498 (903 de l'hég.), avait fait une étude spéciale, et acquis une profonde connaiss. de l'histoire. Retiré dans un monastère d'Hérat, il y écrivit son *Rouzat al Safa* (Jardin de la Pureté, contenant l'hist. des prophètes, des rois et des khâlyfes), ouvrage dont Khondemyr son fils a fait un abrégé. Les morceaux qui en ont été publiés jusqu'à ce jour sont, la *preface* traduite en français par M. Silvestre de Sacy, et insérée dans le tome 9 des *Notices et Extraits* des MSs. de la bibliothèque du roi; l'*Histoire des rois de Perse de la dynastie des Sarsanides*, trad. par le même et insér. dans ses *Mém. sur diverses antiquités de la Perse*, Paris, 1793, in-4; l'*Hist. des dynasties des Tahérides et des Soffarides*, trad. par le baron de Ienisch sous ce titre : *Historia priorum regum Persarum post firmatum islamismum*, Vienne, 1792, in-4; l'*Hist. des Samanides et celle de Cabous*, trad. par Fréd. Wilken sous ce tit. : *Mohammedis filii Chawendschahi, vulgò Mirkhondi historia Samanidarum, persicè*, Gottingue, 1808, in-4; l'*Hist. des Ghasnevides*, trad. en lat. par le même; plus. autres *fragmens* trad. en lat. par le même et insér. dans sa *Chrestomathia persica*, Leipsig, 1805, in-8; des extraits de l'*Hist. de Djenghys-Khan* et de son code, trad. par M. Langlès dans le tom. 5 des *Notices et Extraits*, etc.; l'*Hist. des Ismaëliens de Perse*, ou *Assassins*, trad. par Jourdain dans le tom. 9 des *Notices*, etc.; fragm. sur l'*Hist. d'Alexandre-le-Grand*, trad. en angl. et en franç. par M. Shea. L'ouvr. intit. *Relaciones de Pedro Teixiera del origen, descendencia y sucesion de los reyes de Persia*, 1610, in-8, trad. en franç. par Cotolendi, Paris, 1681, n'est qu'une imitat. très-abrégée, très-incomplète et très-infidèle de l'hist. de Mirkhoud. La Biblioth. du Roi possède cinq MSs. de la prem. partie du *Rouzat al Safa*, cinq de la seconde, deux de la troisième, quatre de la cinquième, trois de la sixième, un de la septième, et un appendice. La quatrième partie y manque; mais on la trouve aux archives du ministère des affaires étrangères. La biblioth. de l'Arsenal possède aussi un exempl. de Mirkhond en 4 vol. contenant la 2e, 4e, 6e partie et l'appendice.

MIR-MAHMOUD ou MAHMOUD-CHAH, roi de Perse de la dynastie afghane de Khaldjeh, était fils de Mir-Weis (*v.* ce nom), qui avait fondé cette

même dynastie dans le Candahar au commencem. du 18e S. A Mir-Weis avait succédé vers 1716, son frère, Mir Abdallah ou Abdel-Aziz. Ce prince pacifique, écoutant les propositions de la Perse, où régnait encore un monarque de la race des Sofys, négocia la reddition du Candahar; mais Mir-Mahmoud, à peine âgé de 18 ans, s'indignant que son oncle disposât d'une couronne qui devait lui appartenir, le poignarda, et s'empara du trône six mois après la mort de son père. Enhardi ensuite par divers succès, et profitant de l'anarchie qui régnait en Perse, il osa marcher sur Ispahan (1722), réduisit cette capitale par la famine, fit descendre le faible Houcein du trône des Sofys, et prit lui-même le titre de *chah*. Il étendit ses conquêtes en diverses parties de la Perse: mais ses succès furent bientôt suivis de revers. Il attribua ce changement de fortune au courroux céleste, et crut l'apaiser en s'imposant les privations les plus austères, et en se livrant à toutes les pratiques superstitieuses que la terreur lui inspirait. Epuisé par le jeûne et les mortifications, il perdit la raison et tomba dans les plus violens accès de frénésie. Les Afghans, qui composaient sa garde, le voyant dans cet état, tirèrent de prison son cousin Aschraf, qu'ils placèrent sur le trône le 23 avril 1725; et le prem. acte du nouv. souverain fut de faire trancher la tête au meurtrier de son père Amir-Abdallah.

MIR-MAHNNA, fameux cheikh et pirate arabe, né en 1735 à Bender-Rick, ville de Perse dont sa famille s'était emparée au commencem. du 18e S., fit assassiner son père pour lui succéder plus promptement, et se défit également de sa mère, de son frère et d'un gr. nombre de ses parens. Il pilla ensuite les caravanes, exerça sur mer les mêmes brigandages, et se rendit redoutable aux musulmans comme aux Européens dans le golfe Persique pendant plusieurs années; mais ses cruautés lui ayant aliéné les cœurs des brigands qui s'étaient associés à son sort, ils se révoltèrent contre lui dans l'île de Karek, dont il s'était emparé sur les Hollandais en 1766. Forcé de fuir, et n'osant gagner ses possessions de terre ferme, il aborda près de Zobéir, sur le territoire de Bassorah, y fut arrêté, et m. étranglé dans sa prison en 1769.

MIRITI (JEAN), prêtre conventuel de l'ordre de Malte, commandeur de Ratisbonne, né vers 1550 à Malte, mort au commencem. du 17e S. en Allemagne, était très-versé dans les sciences géogr. et astronom. On connaît de lui une *Géogr.* imprim. à Ingolstadt en 1590.

MIRO ou MIRON (GABRIEL), médecin du 15e S., né dans le Roussillon, fut prof. à la faculté de Montpellier, devint en 1489 premier méd. du roi Charles VIII, et m. l'année suiv. à Nevers. Quoiqu'il n'ait laissé aucun ouv., il paraît qu'il avait acquis une très-gr. réputation. On voit encore sur la porte du bâtim. de l'université de Montpellier une inscription où Miro est appelé *Oraculum medicinæ*. — Son frère, François MIRO, fut conseiller et médecin du même roi Charles VIII, accompagna ce monarque dans son expédition de Naples, et m. à Nanci. — Gabriel II MIRO, fils du précédent, fut médecin ordinaire du roi, chancelier de la reine Anne de Bretagne, et ensuite de la reine Claude, femme de François Ier. On a de lui: *de Regimine infantum, tractatus tres*, Tours, 1544, 1553, in-f.

MIROMENIL (ARMAND-THOMAS HUE DE), premier président du parlem. de Rouen, puis garde-des-sceaux de France, né en 1723, avait commencé par être conseiller au gr. conseil. Ayant approuvé et appuyé au conseil du roi les plans de M. de Calonne, il partagea la disgrâce de ce minist., donna sa démission, fut remplacé le 8 avril 1787 par le présid. de Lamoignon, sortit du ministère aussi peu riche qu'il y était entré, et m. en 1796. Ce magist., doué d'un esprit de sagesse et de modération, eut le mérite de seconder les vues d'humanité de Louis XVI en rédigeant la *Déclaration du 24 août 1780* portant abolition de la question préparatoire.

MIRON (FRANÇOIS), petit-fils de Gabriel II Miro (*v.* ce nom), médec., fut reçu doct. de la faculté de Montpellier en 1509, de celle de Paris en 1514, et remplit ensuite les fonctions de méd. ordinaire du roi Charles IX. On a de lui: *Relation curieuse de la mort du duc de Guise et du cardinal son frère*, insérée dans le t. 3 du *Journal de Henri III* et dans d'autres recueils. — Franç. MIRON, petit-fils du précédent, m. en 1609, fut lieutenant civil, puis prevôt des marchands de Paris, et cette ville lui doit un gr. nombre d'embellissemens qui subsistent encore, entre autres la façade de l'hôtel de ville, qu'il fit construire en y consacrant les émolumens de sa place de prevôt. Il a donné au roi Henri IV (sur son projet de réduire les rentes constituées sur la ville de Paris) des *remontrances* que l'on trouve dans les *Œuvres de J. Leschassier* (*v.* ce nom). — Robert MIRON, frère du précéd., m. en 1641, présida le tiers ordre aux états généraux de 1614, fut ensuite ambass. en Suisse, puis intendant des finances en Languedoc, et remplit ces différentes charges avec une gr. distinction. — Charles MIRON, de la même famille que les précédens, fils du prem. méd. de Henri III, fut nommé par ce monarque év. d'Angers en 1588, à l'âge de 18 ans, se démit de ce siége en faveur de Guill. Fouquet de La Varenne, y fut replacé après la m. de ce dern. prélat, en 1622, puis transféré 4 ans après à l'archevêché de Lyon, où il m. en 1628. On a de lui: une *Lettre* sur quelq. affaires traitées dans les états de 1614; une autre sur les miracles de Notre-Dame de Saumur, et des *Statuts synodaux*, ins. dans ceux de M. Arnauld, son success. à Angers.

MIROUDOT DU BOURG (JEAN-BAPT.), év. de Babylone, né en 1716 à Vesoul en Franche-Comté, entra dans l'ordre de Cîteaux, devint aumônier du roi Stanislas, duc de Lorraine, fut nommé évêque *in partibus infidelium* en 1776, et quelque temps après consul de France à Bagdad. Forcé par sa mauvaise santé de revenir en France, il embrassa les principes de la révolution, prêta son ministère pour la consécration des évêques constitutionnels, et m. dans la plus grande détresse à l'hôpital des Incurables de Paris en 1798. Il était memb. des acad. de Nanci et de Metz, et s'était occupé avec succès de la recherche des antiquités de la Lorraine. On ignore ce que sont devenues ses collections. Le seul ouv. qui reste de lui est un *Mém. sur le ray-grass ou faux seigle*, Nanci, 1760, in-8; trad. en allemand par J.-J. Reinhard. — MIRAUDOT de SAINT FERJEUX (Gabriel-Joseph), frère du précédent, a pub.: *Essai sur l'agriculture du comté de Bourgogne*, Lyon, 1762, in-8; *Mém. sur le bailliage de Vesoul*, Besançon, 1774, in-8.

MIROY-DESTOURNELLES (JEAN-LOUIS), écrivain, né vers 1765 à Réthel (Ardennes), m. le 25 juillet 1826, rédigea le *Journal du départem. de l'Aisne* pend. les 16 prem. années de sa publie., et créa, en août 1823, la feuille int.: *le Narrateur de l'Aisne*.

MIR-WEIS, chef de la tribu afghane de Khaldejh, *kalenter*, ou intendant de la province de Candahar en Perse, entreprit en 1709 d'affranchir son pays de la domination des Sofys, qui occupaient le trône persan. Après avoir tué par trahison le gouverneur Gourghin-Khan, il s'empara du Candahar, et se fit proclamer roi par les div. tribus d'Afghans, peuples montagnards de cette province, belliqueux et féroces, plus ennemis que sujets des Sofys. Dans le cours de son règne, il battit constamment les troupes envoyées contre lui par la cour d'Ispahan, et m. en 1715.

MISHA-PALÉOLOGUE, connu aussi sous le nom de *Mesih-Pacha*, grec renégat, issu de la maison impériale des Paléologues, né dans le 15e S., embrassa la religion musulmane lors de la prise de

Constantinople par les Turks en 1453, et devint le plus dévoué des esclaves du sulthan Mahomet II, comme aussi l'ennemi le plus implacable des chrétiens. Il obtint en 1480 le commandement de l'expédition contre l'île de Rhodes, alors possédée par les chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem ; mais l'intrépidité et les talens du gr. maître d'Aubusson (*v.* ce nom) ayant fait échouer cette entreprise, Mahomet II dépouilla Misha de son commandement, de son titre de pacha, et l'exila à Gallipoli. Ce renégat recouvra tous ses emplois sous Bajazet II, et causa par sa méchanceté la perte du vertueux gr.-véayr Achmet (*v.* ce nom). Il n'est plus question de lui dans l'histoire après ce crime odieux.

MISRI-EFFENDI, poète turk, né en Egypte vers la fin du 11ᵉ S. de l'hég. (17ᵉ de l'ère chrét.), devint mollah (ministre de la religion) de la ville de Bursa (Prusa), dans l'Asie-Mineure, et se fit remarquer par la hardiesse de ses opinions relig. En 1693 (1104 de l'hég.), il leva l'étendard du prosélytisme, réunit une troupe de 3000 fanatiques, traversa le Bosphore, aborda sur la côte d'Europe à Rodosto (l'ancienne Héraclée), et s'avança jusqu'à Andrinople, où se trouvait alors le sulthan Achmet II. Suivi de son nombr. cortége, il entre dans la *principale mosquée* de cette ville, à l'heure de la *prière de midi*, prêche les fidèles rassemblés, annonce que le succès de la guerre que les Turks allaient entreprendre contre les Impériaux dépend de la punition des traîtres qui étaient à la tête du gouvernement, et demande la mort des principaux memb. du divan. Le sulthan, n'osant point, dans cette circonstance critique, faire punir l'audacieux orateur, le fit reconduire à Rodosto, d'où il retourna à Pruse. Les prosélytes de Misri se dissipèrent. Deux jours après un violent incendie s'étant manifesté dans le camp turk, et ayant causé de gr. ravages, on attribua ce désastre au renvoi de Misri. Le sulthan, par politique ou par superstition, envoya à Bursa inviter le mollah à revenir continuer ses prédications. Mais celui-ci déclara que sa mission était finie, ne quitta point la ville, et y termina paisiblem. son existence. Misri-Effendi avait composé des vers dans lesquels il célébrait l'incarnation et reconnaissait la divinité de J.-C. Sur la décision du muphti, ces mêmes vers furent réputés orthodoxes. Toutefois le divan ordonna que les copies des poésies sacrées du mollah de Bursa porteraient en tête cette déclaration : « Quiconque parle » ou pense comme Misri doit être livré aux flammes ; » mais Misri seul doit être épargné, parce qu'il ne » faut pas condamner ceux qui sont possédés de » l'enthousiasme. » Le prince Cantimir nous apprend (*Hist. ottomane*, t. 4) que ce mollah fut ami du patriarche grec Callinique.

MISSON (Maximilien), litt., né en France vers le milieu du 17ᵉ S., de parens protestans, fut d'abord conseiller au parlem. de Paris, et perdit cet emploi à la révocation de l'édit de Nantes. Réfugié en Angleterre, il y montra un grand zèle pour sa croyance, fut chargé de surveiller l'éducation d'un jeune seigneur, l'accompagna dans ses voyages en Hollande, en Allemagne et en Italie, mit ensuite en ordre les notes qu'il avait recueillies, et les publia sous le titre de *Nouveau Voyage d'Italie*, dont la meill. édit. est celle de La Haye, 1702, 3 vol. in-12, fig. : cet ouv. eut un gr. succès, et depuis on y ajouta les *Remarques sur divers endroits d'Italie, pour faire suite*, etc., par Addison ; on y trouve beaucoup d'érudition, mais mal digérée, et de la partialité. Misson m. à Londres en 1721. On a encore de lui : *Observat. faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, 1698, in-12 ; *Théâtre sacré des Cévennes*, ou *Récit des prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc*, Lond., 1707, in-8.

MISSORIO (Raimond), mineur conventuel, né en 1691 à Barbarano, diocèse de Viterbe, mort en 1772, occupa plus. chaires de philosophie dogmatique et morale, de droit canon et d'éloquence dans les princip. villes d'Italie, et pub. à Venise de bonnes édit. de J. della Casa, 1731 ; de l'Arioste, 1730 ; de Pierre Bembo, 1729, in-4 ; et laissa en outre plus. ouv., parmi lesquels on distingue : *ingenuarum artium solidarumque scientiarum Theoremata centum singularia, discussa in comitiis rom. prov., datâ cuilibet oppugnandi facultate*, Viterbe, 1718 ; *J. A. Ruzzeno patricio veneto, Marci filio, Epistola poetica de studiis primæ philos.*, Venise, 1729, et quelq. autres opuscules poétiq., critiq. et théolog. peu remarquables.

MISSY (César de), né en 1703, m. à Londres en 1775, a publié : *Paraboles*, ou *Fables et autres narrations d'un citoyen de la république chrétienne du 18ᵉ siècle* (Bonav. Giraudeau, jésuite), mises en vers par de Missy, Londres, 1769, 1770, 1776, in-8, et la trad. des *Remarques* de Lemotteux sur Rabelais. Il a été aussi l'un des aut. de la *Biblioth. britannique*, ou *Hist. des ouvrages des savans de la Grande-Bretagne depuis* 1733 *jusqu'en* 1747, 25 vol. in-8.

MITCHELL (Jos.), poète anglais que Cibber classe au 3ᵉ rang, né dans le nord de la Grande-Bretagne vers 1684, m. en 1738, fut investi par la voix publique du titre de poète de sir Robert Walpole, auprès duquel il jouissait de la plus haute faveur. Quoi qu'il en soit, son goût pour le plaisir et la dissipation ne lui permit pas de sortir de l'état de détresse où il était né. On a recueilli ses pièces dramatiques et ses autres poésies, 1729, 2 v. in-8. — Mitchell (Jean), botaniste et médecin anglais du 18ᵉ S., passa d'Angleterre dans l'Amérique du Nord vers 1750, et établit sa principale résidence à Urbana, petite ville de l'état de Virginie sur le Rappahannock, à environ 73 milles de Richmond. C'était un homme laborieux, savant et bon observateur. On a de lui : *Essai sur les causes des différentes couleurs des peuples en différens climats*, pub. en 1743 dans les *Transactions philosophiques*, vol. 43ᵉ ; *Essai sur la préparation et l'usage des différentes espèces de potasse*, ib., vol. 45ᵉ ; *Lettre concern. la force de la cohésion électrique*, v. 51ᵉ.

MITCHELL (André), diplomate anglais, né à la fin du 17ᵉ S., commença par être secrétaire du marquis de Tweedale, ministre pour les affaires d'Ecosse, siégea à la chambre des communes en 1747, fut résident à Bruxelles en 1751, puis ambassadeur extraord. en Prusse, et m. à Berlin en 1771. Ce fut lui qui détermina le roi Frédéric à se détacher des intérêts de la France. On trouve quelques détails intéressans sur ce personnage dans les *Souvenirs de 20 ans de séjour à Berlin* de Thiebault (*v.* ce nom). — Un autre André Mitchell, amiral anglais, né en Ecosse vers 1757, entra de bonne heure dans la marine, et fut nommé capit. de vaisseau en 1784, après plus. campagnes dans les mers de l'Inde, où il s'était distingué. Il obtint le grade de contre-amiral en 1795, et celui de vice-amiral en 1799, en récompense de ses brillans services dans les campagnes contre la républiq. française. Il commanda ensuite diverses croisières, fut envoyé en 1802, comme commandant en chef dans les mers de l'Amérique méridionale, à la station d'Halifax ; et, remplacé en 1818 dans ce dern. poste, il m. en Angleterre quelque temps après son retour.

MITELLI (Augustin), peint. italien, né à Bologne en 1607, fut élève du Dentone, peignit à fresque l'architecture ainsi que les ornemens, et m. en 1660 à Madrid, où le roi Philippe IV l'avait appelé pour la décoration de ses palais. On a, d'après ses dessins, plus. ornem. composés avec goût, entre autres un rec. de 48 frises et 24 cartouches et ornem. gravés à l'eau-forte par Fr. Curti et par son fils Jos.-Marie Mitelli, qui s'est distingué dans la grav. On a de ce dern. un gr. nomb. d'estampes d'après plus. malt. ital., et parmi lesquelles on cite la *Nuit* du Corrége, la *Fondation de Rome* (en 17

pièces), les *Cris de Bologne* d'après Annibal Carrache. J. M. Mitelli m. en 1718.

MITFORD (William), colonel de la milice du South-Hampshire, représent. de New-Romney à la chambre des communes de la Gr.-Bretagne, etc., m. en 1827, memb. de la société royale de Lond., avait suivi le barreau dans sa jeunesse, et occupé en 1778 l'office de juge du district de Newforet. Il a publié en anglais les ouv. suiv. : *Essai* (Inquiry) *sur les principes de l'harmonie dans le langage*, in-8, 1774, 1804; *Tr. sur les forces milit., et particulièrement sur la milice du royaume*, in-8; *Hist. de la Grèce*, 1784, 4 vol. in-4, réimpr. en 8 vol. in-8, dont les deux dern. ont paru en 1810.

MITHRA ou MIHR, divinité persane, que les Grecs et les Romains ont regardée comme le soleil, lorsqu'ils en adoptèrent le culte, cent ans environ après l'ère chrét.; ils la représentaient alors sous la figure d'un jeune homme domptant un taureau, et célébraient en son honneur des sacrifices humains. Mais, d'après le témoignage d'Hérodote, il paraît que chez les Persans Mithra était le nom de la Vénus-Céleste, ou Uranie.

MITHRIDATE Ier, roi de Pont, fils d'Ariobarzane Ier, monta sur le trône vers l'an 406 av. J.-C., et m. après un règne de 28 ans, qu'il passa dans d'inutiles efforts pour s'affranchir du joug des Perses dont il était tributaire. On présume que c'est celui dont parle Justin, et auquel il attribue une tentative inutile contre Héraclée. — Mithridate II, surnommé *Ctistès*, c.-à-d. *fondateur*, fils de Mithridate Ier, et successeur de l'usurpat. Ariobarzane II, monta sur le trône l'an 336 av. J.-C., la même année qu'Alexandre-le-Grand, et fut dépouillé de ses états par ce conquérant de la Perse; mais il vint à bout de les reprendre sur Antigone, auquel ils étaient échus en partage après la mort du prince macédonien. C'est là ce qui l'a fait regarder comme le fondateur de la monarchie qu'en effet il rendit le prem. indépendante. Il m. âgé de 84 ans en 301 av. J.-C. — Mithridate III, fils du précéd., commença à régner en 301, et resta environ 40 ans sur le trône. On ignore l'époque précise de sa m. L'hist. se tait égalem. sur Mithridate IV. — Mithridate V, surnommé *Evergète*, ou *bienfaiteur*, fils de Pharnace Ier, fut le prem. roi de Pont qui fit alliance avec les Romains, et reçut d'eux en récompense la Phrygie, démembrée des états de Pergame. Il périt l'an 121 av. J.-C., dans la ville de Sinope, dont il venait de faire la conquête, et laissa sa couronne à son fils aîné Mithridate-le-Grand, si fameux par sa haine contre les Romains.

MITHRIDATE VI, surn. *Eupator* ou *le Grand*, né vers l'an 133 av. J.-C., se trouva roi à 12 ans. Formé de bonne heure à la dissimulat. et à la méfiance par les dangers au milieu desquels il avait été nourri, ce prince, après avoir étudié les poisons, alla observer les hommes en vivant plusieurs années au milieu des forêts, parmi les peuples les plus belliqueux et les plus sauvages, soit de son empire, soit des contrées voisines; il fit ensuite un voyage de long cours dans toute l'Asie-Mineure, et lorsqu'il reparut à sa cour, où on le croyait mort, il commença par faire périr Laodice, sa sœur et sa femme, qui s'était remariée. Tournant bientôt ses armes contre la Colchide et l'empire du Bosphore, il les soumit en peu de temps, fomenta des troubles en Cappadoce dans une prem. expédition, raffermit Ariarathe VII sur son trône, puis rentra en campagne pour dépouiller ce même prince, qu'il poignarda lui-même, en plein jour, et à la vue des deux armées. Immédiatem. après il plaça sur le trône un de ses fils, auquel il donna le nom d'Ariarathe VIII, et qu'il voulut faire passer pour le fils du monarque assassiné. Nicomède, roi de Bithynie, qui voyait d'un œil jaloux le rapide agrandissement de Mithridate, suborna alors un jeune homme qui, par ses ordres, se dit fils d'Ariarathe VII, et alla en cette qualité à Rome revendiquer son héritage. Cepend. Mithridate avait déjà plus d'un sujet de haine contre les Rom. Dans son enfance ils lui avaient enlevé la Phrygie, concédée à Evergète, son père, en reconnaissance de ses services. Plus tard ils s'étaient opposés aux prétentions qu'il avait sur le trône de Paphlagonie, vacant par la m. de Pylémène II. Néanmoins il envoya des ambass. à Rome, affectant toujours d'avoir à cœur le titre d'ami et d'allié du peuple romain, et obéit au décret du sénat qui proclama libre la Paphlagonie et la Cappadoce, et prescrivit aux deux rois en même temps d'abandonner les deux provinces. Mais il s'appliqua à rendre encore plus redoutables ses armées de terre et de mer, qu'il organisait depuis long-temps, et s'attacha par des alliances la plupart des peuples voisins. Enfin il leva le masque; et, envahissant soudainement la Cappadoce et la Paphlagonie sans défense, il tourna de là ses armes contre toutes les autres provinces occupées par les Romains, conquit l'Asie-Mineure entière, moins la Cilicie, et même remplit de ses troupes les Cyclades, la Thrace et Athènes. Enfin, pour rompre tout espoir de réconciliation, il ordonna un massacre général de tous les citoyens de la république qui se trouvaient en Asie, et 80,000 Romains, selon le calcul le plus modéré, périrent ainsi en quelq. jours. L'instant où Mithridate commençait ainsi les hostilités était d'autant mieux choisi que ses ennemis avaient alors à combattre dans l'Italie même, où la guerre des Marses ne leur donnait déjà que trop d'occupation. Cepend. Sylla marcha vers l'Asie et prit en passant Athènes, qui alors obéissait à Mithridate ou à son influence. Il remporta ensuite sur Archélaüs, son lieutenant, les victoires de Chéronée et d'Orchomène, puis conquit sur lui l'Ionie, la Mysie et la Lydie. Des intrigues avec les chefs des autres provinces enlevèrent aussi des alliés à Mithridate. En moins de 4 ans il perdit plus de 200,000 hommes; sa flotte, défaite déjà par les généraux de Sylla, fut battue par une tempête, et enfin il fut forcé à signer un traité par lequel, en lui enlevant toute sa marine, les Romains le réduisaient aux états de son père. Ainsi finit la première guerre de Mithridate et des Romains. L'exécut. de ce traité donna lieu à quelq. combats contre Muréna, lieut. de Sylla, et l'armée du roi de Pont, combats que les histor. sont dans l'habitude de regarder comme une deuxième guerre. Mais la troisième fut plus grave et plus sérieuse. Mithridate, toujours dominé par le désir de chasser les Romains de l'Asie, avait encore rassemblé une armée d'environ 160,000 hommes, et n'attendait qu'un prétexte pour se mettre en campagne. La m. de Nicomède, roi de Bithynie, qui, en mourant, avait légué ses états aux Romains, le lui fournit. Il envahit la province l'an 75 avant J.-C., parvint sans obstacle à en faire la conquête, et battit Cotta, qui voulait s'opposer à ses progrès. Mais bientôt après Lucullus arriva pour le combattre, et non-seulem. le força de lever le siége de Cyzique, mais encore le poursuivit jusque dans ses états héréditaires, d'où il s'échappa avec peine pour aller en Arménie demander du secours à Tigrane, son gendre. Celui-ci lui donna une nouvelle armée; mais Lucullus, toujours vainqueur, franchit l'Euphrate, et parvint au cœur de l'Arménie. Heureusement il fut rappelé peu après, et Mithridate vainquit à Zela, dans le Pont, Triarius, son lieutenant, l'an 67 av. J.-C., et recouvra presque tout son royaume. Les Romains envoyèrent alors Pompée contre lui avec des pouvoirs très-étendus, et celui-ci l'ayant vaincu dans un combat nocturne près de l'Euphrate, il n'eut d'autre ressource que de s'enfuir dans le Bosphore. Là il méditait encore de vastes desseins, et ne songeait à rien moins qu'à pénétrer par terre en Italie et à porter la guerre aux portes de Rome. Mais ses soldats, effrayés des difficultés que devait présenter l'accomplissement d'un projet aussi gigan-

tesque, se révoltèrent, et proclamèrent roi Pharnace, fils de Mithridate, qui aussitôt lui envoya l'ordre de mourir. Celui-ci essaya d'abord de s'empoisonner : mais l'usage fréquent qu'il avait fait des poisons empêcha l'effet de celui qu'il prenait. Il se frappa alors de son épée, et se fit achever par un Gaulois qui lui était resté fidèle, l'an 64 avant J.-C. Ce prince était sans contredit un des hommes les plus distingués de son temps. Actif, ardent, laborieux, rusé, fécond en ressources, et toujours supérieur à la fortune, il était le seul prince de l'Asie occidentale capable de lutter 40 ans contre les Romains. Mais sa froide cruauté, sa jalousie, son ambition doivent le rendre un objet d'horreur autant que d'admiration. Peut-être doit-on révoquer en doute sa capacité militaire. Du reste il aimait les lettres, écrivit un traité de botanique, ou plutôt de toxicologie, et parlait 22 langues différ. C'est cette circonstance qui a engagé Adelung et Vater a donner le nom de Mithridate à leur célèb. ouvr. de linguistique. On sait que les dern. projets et les derniers momens de Mithridate ont fourni à Racine le sujet d'une tragédie.

MITHRIDATE Ier, roi des Parthes, fils de Phriapatius, succéda à Phraate son frère aîné l'an 164 av. J.-C., subjugua les Mèdes, les Perses, la Babylonie, l'Elymaïde, la Mésopotamie, la Bactriane, et poussa ses conquêtes jusqu'à l'Indus ; de sorte que l'empire des Arsacides, ayant désormais pour bornes d'une part l'Euphrate et de l'autre l'Inde, se trouva au-dessus de celui des Séleucides. De plus il fit prisonnier le roi de Syrie Démétrius II, et après l'avoir traité en souverain, et lui avoir assigné l'Hyrcanie pour demeure, il lui donna en mariage sa fille Rodogune. Mithridate Ier m. l'an 136 ou 139 av. J.-C., et eut pour success. Phraate II. On lui attribue la promulgation d'un code de lois très-sages rédigé par son ordre pour servir de règle à son empire. — MITHRIDATE II, fils et successeur d'Artaban III, régna 40 ans, de l'an 126 av. J.-C. à l'an 86, avec beaucoup de gloire. Il fit la guerre aux Arméniens, dont il obligea le roi à lui envoyer son fils pour otage, rétablit Antiochus Eusèbe dans ses états, remporta plus. avantages sur les Scythes, et fut surnommé *le Grand* par ses sujets. Il eut pour successeur son fils Mnaskirès. — MITHRIDATE III, fils aîné de Phraate III, succéda à son père l'an 61 av. J.-C., fut chassé de ses états, et se rendit à son frère Orode qui, pour régner à sa place, le fit égorger l'an 53.

MITTARELLI (JEAN BENOÎT), savant religieux camaldule, né à Venise en 1708, professe d'abord la philosophie et la théologie au monastère de St-Michel de cette ville, devint ensuite maître des novices, et successivem. procureur, supérieur des maisons de son ordre dans les états vénitiens, supérieur-général à Rome, et m. dans son premier couvent (St-Michel) en 1777. On a de lui un grand nombre d'ouvr. dont les principaux sont : *Memorie della vita di San-Parisio*, etc., Venise, 1748; *Memorie del monistero della Ssma-Trinità*, Faenza, 1749; *Annales Camaldulenses ordinis Sti-Benedicti*, etc., Venise, 1555-73, 9 vol. in-fol.; *ad scriptores rerum italicarum Cl. Muratorii Accessiones Faventinæ*, ibid., 1771, in-fol.; *de Litteraturâ Faventinorum, sive de veris doctis et scriptoribus urbis Faventinæ*, ib., 1775, in-fol. : *Biblioth. Codicum, MSs. Sti Michaelis Venetiarum*, etc., ibid., 1779, gr. in-fol.

MITTERPACHER (LOUIS), prof. d'économie, d'hist. naturelle et de technologie à Pest, en Hongrie, né en 1734, m. en 1814, a laissé plus. ouvr. en latin, en allem. et en hongrois. Nous citerons seulement : *Elementa rei rusticæ* à l'usage des académ. de Hongrie, Pest, 1779-94, 3 part. in-8; *Iter in Poseganam Slavoniæ provinciam*, en société avec Mathias Tiller, ibid., 1783, in-4; *primæ Lineæ Histor. naturalis*, ibid., 1795, 1807, in-8.

MITTIÉ (JEAN-STANISLAS), méd., né à Paris en 1727, fut d'abord attaché, comme méd. ordinaire, au roi Stanislas, duc de Lorraine, et, à la m. de ce prince, revint exercer son état à Paris, où il m. en 1795. On a de lui : une *Dissertation latine sur les blessures de poitrine*, 1766, in-4; *Etiologie nouvelle de la salivation*, 1777, in-8; *Suite de l'Etiologie*, etc., 1781, in-8; *Lettre à l'auteur de la Gazette de santé*, 1780, in-8; *Observ. sommaires sur tous les traitemens des maladies vénériennes*, etc., 1779, in-12; *Avis au peuple* (sur les maladies vénériennes), 1793, in-8, et quelq. autr. opuscules peu importans sur le même sujet dont il s'était occupé spécialem. Il voulait faire renoncer au traitem. de ces maladies par le mercure, et y substituer un régime végétal.

MIVERIUS (DANIEL), doct. en médec. au 16e S., et médecin pensionnaire de la ville de Tergoes en Zélande, a laissé des *lettres médicales*, insérées dans les *Miscellanea* de Henri Smet, Francf., 1611, in-8. On a encore de lui : *Apologia pro Philippo Lansbergio*, Middelbourg, 1607, in-8.

MIZAULD (ANTOINE), méd. et astrologue, né vers 1520 à Montluçon, en Bourbonnais, prit ses degrés en médec. à Paris, s'y livra ensuite à la vaine étude de l'astrologie, écrivit sur cette matière, et m. dans la même ville en 1578. On a de lui un gr. nombre d'ouvrages dont la liste complète se trouve dans les *Mém.* de Niceron, tom. 40, et parmi lesq. nous citerons seulem. : *le Miroir du temps*, autrem. dit *Ephémérides perpétuelles de l'air*, etc., Paris, 1547, in-8, rare et recherché par les curieux; *Cometographia, item Catalogus cometarum usque ad ann.* 1540, etc. ibid., 1549, in-8; *Planetographia*, Lyon, 1551, in-4, trad. en franç. par Montlyard; *de mundi spherâ, sive Cosmographiâ, libri III*, Paris, 1552, 1567, in-8; *Nouvelle invention pour incontinent juger du naturel d'un chacun par la seule inspection du front et de ses linéamens*, ibid., 1565, in-8; *memorabilium, utilium et jucundorum Centuriæ IX arcanorum*, ibid., 1566, in-8; *les Secrets de la lune*, etc., ibid., 1570, in-4; 1571, in-8, rare; *Historia Hortensium quatuor opusculis methodicis contenta*, etc., Cologne, 1577, in-8; trad. en fr. par A. de La Caille, sous ce titre : *le Jardinage de Mizauld*, etc. Paris, 1578, in-8.

MNESICLES, archit. grec, construisit à Athènes, sous le gouvernem. de Periclès, le vestibule et les portiques connus sous le nom de *Propylées* qui formaient l'entrée de l'*Acropolis*, ou citadelle de cette ville. Il employa cinq ans à cette construction dont les frais s'élevèrent à 2,012 talens (10,864,800 fr.). Il reste encore de beaux débris de ce monument.

MOAB, fils de Loth, fut le père du peuple appelé de son nom *Moabites*, qui se fixa à l'orient du Jourdain et du lac Asphaltite, sur les bords du fleuve Arnon. Dans la suite, les Amorrhéens envahirent une partie du territoire moabite.

MOAWIAH, 6e success. de Mahomet, premier khalyfe de la dynastie dite des *Ommiades*, né à la Mekke, dans le commencement du 7e S. de l'ère chrét., était l'arrière-petit-fils d'Ommieh ou Ommaya, parent de l'ayeul du prophète. Après l'assassinat d'Othman (*v.* ce nom), Moawiah fut proclamé khalyfe en Syrie, province dont il était gouverneur. Il soumit ensuite par ses lieutenans l'Egypte, Médine, la Mekke, le Yemen, et recula les bornes de l'empire musulman par des conquêtes que les guerres civiles avaient interrompues sous ses prédécesseurs. En Occident, ses troupes pénétrèrent jusqu'à l'Océan atlantique; en Orient, elles traversèrent l'Oxus, envahirent la Sogdiane, s'emparèrent de Samarcande et d'une partie de la Tartarie. Les armes de Moawiah eurent moins de succès contre les Grecs. Son fils Yezid assiégea vainement Constantinople pend. 6 à 7 ans. La flotte des Arabes fut détruite en grande partie par le feu grégeois; leur armée fut complètement battue par celle de

Constantin Pogonat (*v.* ce nom), et Moawiah fut obligé d'acheter la paix en l'an 58 de l'hég. (678 de J.-C.). Ce khalyfe m. à Damas 2 ans après (680 de J.-C.), après avoir fait reconnaître son fils Yezid pour son successeur. Il fut le premier souverain musulman qui établit des relais sur les routes, qui se plaça dans un lieu distinct et exhaussé à la Mosquée, et qui s'y tint assis en parlant au peuple. La mémoire de Moawiah est odieuse aux musulmans *Chyites* ou sectateurs d'Aly, parce qu'il usurpa le khalyfat sur ce gendre de Mahomet, qui avait été choisi d'abord pour succéder à Othman. — MOAWIAH II, 3e khalyfe Ommiade, petit-fils du précédent, succéda à son père Yezid Ier (*v.* ce nom), en l'an 64 de l'hég. (683 de J.-C.). Mais au bout de quelq. mois de règne, ce prince, âgé de 21 ans, faible de complexion, très-pieux, austère dans ses mœurs, abdiqua le khalyfat, se renferma dans son palais, et n'en sortit qu'à sa m. qui eut lieu peu de temps après son abdication. C'est cette retraite qui lui fit donner, par les musulmans, le surnom d'*Abou-leylah* (Père de la nuit). Les historiens arabes disent qu'il m. de la peste ou par le poignard.

MOBAREZ EDDYN MOHAMMED CHAH, fondateur de la dynastie des Modhafferides en Perse, dans le 14e S., fils de Modhaffen, d'origine arabe, et gouvern. de Mibad, se distingua de bonne heure par une valeur extraordinaire, fut nommé (à 19 ans) gouverneur d'Yezd, puis gouvern. du Kerman, se fit proclamer souverain dans cette province, s'empara du Farsistan, sur le chah Cheikh-Abou-Ishak-Indjou, fit trancher la tête à ce prince, et étendit ses conquêtes sur plus. autres provinces de l'empire persan. Mais dès qu'il eut affermi sa puissance, il s'abandonna aux excès les plus honteux, et se rendit odieux à ses sujets par ses cruautés. Ses fils et son gendre conspirèrent contre lui, se saisirent de sa personne et lui firent crever les yeux. Il vécut encore cinq ans et m. en l'an 765 de l'hég. (1364 de J.-C.), après avoir régné 42 ans. Son fils Djelal-Eddyn-Chah, lui succéda.

MOÇAILAH ou MOÇEILAH. V. MOSSAÏLAMAH.

MOCANNA. V. ATHA.

MOCCIA (JEAN-SIMON), archit. napolit., donna en 1600 le plan et dirigea la construction de l'église du St-Esprit, à Naples. — MOCCIA (Pierre-Nicol.), chev. napolitain au 16e S., a laissé un traité *de Feudis*, qu'on trouve à la suite de *Jacobuzio de Franchis*, Cologne, 1591, in-8. — MOCCIA (Ch.-Ant.), sav. napolitain du 17e S., a laissé : *Sylva casuum forensium, atque in praxi quotidiè occurrentium*, Naples, 1649, in-fol. — MOCCIA (Jean), secrét. du cardinal Jacques des Ursins, vivait vers la fin du 14e S. à Naples, sa patrie. Il a laissé quelq. *Essais de poésies latines*, publiés par l'abbé Mehus, dans la *vie* de L. Castiglionchio, Florence, 1753, et dans celle d'Ambrosio le Camaldule.

MOCENIGO, nom d'une famille patricienne de Venise qui a donné plus. doges à cette république. — Thomas MOCENIGO fut élu en 1414, et m. en 1423. Les Vénitiens s'emparèrent, sous son règne, du territoire d'Aquilée. — Pierre MOCENIGO, doge en 1474, s'était signalé comme général de la république dans la guerre contre les Cypriotes et contre les Turks. Il m. en 1476. — Jean MOCENIGO, frère du précédent, succéda, en 1479, au doge André Vendramino, et m. en 1485. Ce fut sous son règne que la république entreprit, en 1482, une guerre de pure ambition, et dont elle ne tira aucun profit, contre Hercule III, duc de Ferrare. — Louis MOCENIGO, succéda, en 1570, au doge Pierre Loredano. La république était alors en guerre avec les Turks, qui s'emparèrent de l'île de Cypre en 1571. Mocenigo fit la paix avec eux, et m. en 1577.

MOCENIGO (ANDRÉ), historien, de la famille des précéd., né à Venise vers la fin du 15e S., fut chargé de plus. négociat. dont il s'acquitta avec autant de zèle que de capacité, et occupa plus. emplois importans dans l'administration de la république. On ignore l'époque de sa m. Il est aut. d'une hist. de la ligue de Cambrai, publ. sous ce titre : *Belli memorabilis Cameracensis adversùs Venetos Historiæ lib. VI*, Venise, 1525, in-8, insérée dans le 12e vol. du *Thesaur. antiquitat. Ital.*, de Grævius et P. Burmann ; trad. en italien, 1544, et de nouveau, 1500, in-8. Quelq. autres écrits du même aut., dont M. Foscarini rapporte les titres dans son ouvr. *Della Letteratura Veneziana*, se sont perdus. Plus. biographes lui attribuent encore un traité de théologie sous ce titre singulier : *Pentadopon et Pentateuchon*, Venise, 1511, in-8. Ghilini a consacré un article à A. Mocenigo dans le *Teatro d'uomini letterati.*

MOCHI (FRANÇ.), sculpt. florentin, né au chât. de Mont-Varchi en 1580, m. en 1646, avait appris le dessin sous Santi-di-Tito et l'art de modéler et de manier le ciseau sous Camille Mariani. S'étant rendu à Rome sous le pontificat de Clément VIII, il s'y plaça au rang des prem. artistes par deux statues de bronze, dont l'une est celle du duc Alexandre et l'autre du duc Ranuccio Farnèse, que l'on admire dans la place de Plaisance. On cite encore de lui une *Ste Véronique* dans le jubé du Vatican ; une *Ste Marthe* à St-André della Valle ; un *Saint Pierre* et un *St Paul* à la porte *del Popolo*, etc.

MOCLAH (ABOU-ALY-MOHAMMED IBN), inventeur des caractères arabes modernes, né à Bagdad l'an 272 de l'hég. (886 de J.-C.), fut gouvern. de plus. provinces de Perse sous la khâlyfat de Moctader, devint ensuite vézyr de ce même prince, de son frère Caher et de Radhy, fut 3 fois dépouillé de ce titre, eut successivem. la main droite et langue coupées, et périt misérablem. en l'an 328 de l'hég. (940 de J.-C.). Il avait cultivé la poésie, et quelques-uns de ses vers ont été conservés par El-Makin. Mais il est surtout célèbre dans l'Orient pour avoir substitué aux anciens caractères koufiques l'écriture arabe, nommée *neskhi*. Cette invent. que quelq. aut. attribuent à Abou-Abdallah El-Haçan, frère de Moclah, fut perfect., un siècle après, par Aboul-Haçan-Aly-Ibn-Hallal.

MOCLAH ou MOCLES (SEÏD), supérieur d'un monastère de derviches à Ispahan dans le 17e S., sous le règne de Chah Soliman, de la dynastie des Sofys, avait trad. en persan, dans sa jeunesse, des comédies indiennes dont on croit qu'il existe à la bibliothèq. du roi une version turque sous le titre d'*al Faradj baad al Schidda* (la joie après l'afflict.) Moclah mit ces comédies en contes, auxquels il donna le titre d'*Hezarick-Rouz* (mille et un jours). Petis de La Croix (*v.* ce nom) les a trad. en français.

MOCQUET (JEAN), voy. français, né dans le Dauphiné en 1575, fut apothic. de la cour sous le règne de Henri IV, obtint la permission de voyager à l'étranger pour y recueillir des raretés destinées à orner le cabinet du roi, partit en 1601, et, jusqu'en juillet 1612, visita successiv. la côte occidentale d'Afrique, la Guïane et Cumana, Maroc, Goa, la Palestine, déposant après chaque voyage, au château des Tuileries, les objets qu'il rapportait. Il obtint pour récompense le titre de garde du cabinet des *singularités*, avec 600 fr. d'appointemens. En 1614 il partit pour l'Espagne dans l'intent. de faire le tour du monde ; mais, n'ayant pu obtenir la faculté de passer en Amérique, il revint à Paris, où il m., on ne sait à quelle époque. Il a pub. la relation de ses div. excursions sous ce titre : *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales, divisés en 6 livres, avec figures*, Paris, 1617, in-12 ; à Rouen, 1645, 1665 ; trad. en holland. et en allem.

MOCTADER-BILLAH (ABOUL FADHL DJAFAR II, surnommé AL), 18e khâlyfe abbasside de Bagdad, n'avait que 13 ans lorsqu'il succéda, l'an 295 de l'hég. (908 de J.-C.), à son frère Moktafy. Il se laissa gouverner par ses eunuques et par ses femmes, fut le jouet des factions qui troublèrent

son règne, et négligea tellem. les soins de son empire, déjà ébranlé depuis un demi-siècle par l'insolence et l'insubordinat. de la garde turque, qu'il en hâta la décadence. Après avoir vu plus. ambitieux s'établir dans diverses provinces et y assurer leur indépendance, Moctader, contraint d'abandonner Bagdad, fut massacré par des soldats africains de l'armée d'un eunuque révolté, nommé Mounès, en l'an 320 de l'hég. (932 de J.-C.). Il était âgé de 38 ans, et en avait régné 22.

MOCTADY. V. Moktady.

MOCTAFY. V. Moktafy.

MODÉER (Adolphe), sav. suédois, né à Stockholm en 1738, m. en 1799, fut membre de la société patriotique et de l'acad. des sciences de cette capitale. Habile physicien, il avait fait un gr. nomb. d'observat. et d'expériences qui ont été consignées dans les *Mém.* de la même academ. On a en outre de lui : une *Hist. du Commerce de la Suède* (en allemand), Stockholm, 1770, in-8; *Bibliotheca helminthologica*, etc., Erlang, 1776, in-8; trois *Opuscules* (en allem.) *sur l'Amélioration de l'agriculture, les Colonies et l'Economie domestique*, Stockholm, 1774, 1776, 1780, in-8.

MODEL (N.), méd. et pharmacien allem., né à Neustadt en Franconie, passa en Russie en 1737, eut la direct. des apothicaireries impériales, et m. à Pétersbourg en 1775. Il a pub. en allem. plusieurs opuscules de chimie et d'économie, traduits par A.-A. Parmentier (*v.* ce nom) en franç. sous le titre de *Récréat. phys., économ. et chimiques*, Paris, 1774, 2 vol. in-8.

MODÈNE (ducs de). V. Este.

MODÈNE (Esprit de RAYMOND de MORMOIRON, comte de), hist., né en 1608 à Sarrians, près de Carpentras, d'une des plus anciennes familles du comté Venaissin, fut d'abord page de Monsieur, frère de Louis XIII, entra ensuite au service, puis suivit en Italie la fortune du duc de Guise, Henri de Lorraine, qui était appelé à Naples pour se mettre à la tête de l'insurrect. dont Masaniello avait été le prem. moteur. Le comte de Modène fut nommé, sous le duc de Guise, mestre-de-camp-général de l'armée du peuple, obtint d'abord quelq. succès sur les troupes espagnoles, fut fait prisonnier, renfermé pend. 2 ans dans le chât. de Naples, revint en France, et m. en 1670. On a de lui : une *Hist. des Révolutions de la ville et du royaume de Naples*, Paris, 1666, 1667, in-4, ib., 1667, 3 vol. in-12; un fragment du *Livre des Rois* écrit en prose int.: *Salomon*, ou *le Pacifique* (c'est une paraph. du 2ᵉ chapit. du 3ᵉ livre); une *paraph.* du psaume 50. Il a laissé en MSs. un ouvr. burlesq. sur les mœurs de ses compatriotes; des *Prières* (en vers) *pour la messe*, des *odes*, des *sonnets*, et des *Mém. depuis l'expéd. de Béarn jusqu'au siége de Montauban*, dont le présid. de Gramond a fait usage dans son *Hist.* lat. *de Louis XIII*. — Modène (Pierre, chev. de), de la même famille que le précédent, chev. de Malte, m. maréchal-de-camp en 1765, écrivait en vers avec facilité. On cite de lui quelq. pièces légères, et notamment un quatrain au sujet d'un bal donné par le roi Louis XV à son armée quelq. temps après la bataille de Fontenoy.

MODESTINUS ou MODESTIN (Herennius), jurisconsulte romain du 3ᵉ S. de l'ère chrétienne, fut disciple d'Ulpien, devint conseiller des emper. Alex. Sévère et Maximin, et consul avec Probus en 228. Il avait composé un gr. nombre d'ouv. qui lui méritèrent d'être au nombre des neuf jurisconsultes aux opinions desquels l'emp. Théodose imprima force de loi. On ne connaît que des fragm. de ses ouvr. Jacq. Lect, jurisc. genevois du 16ᵉ S., a pub.: *ad Modestinum de Panis liber*; et H. Brenkmann, *de Eurematicis Diatriba, seu in Herenn. Modestini librum singularem Comment.*, Leyde, 1706, in-8.

MODESTUS, abbé du monastère de St-Théodose, puis év. de Jérusalem, m. en l'an 633, avait composé des *homélies* dont Photius nous a conservé quelques extraits.

MODHAFFER ou MOUZAFFER CHAH II, 14ᵉ et dern. souv. musulman du Gouzerât dans l'Inde au 16ᵉ S., ne fut d'abord qu'un fantôme couronné sous le nom duquel gouverna pendant plus. années un ministre ambitieux nommé Etmad. L'emp. moghol Akbar s'étant emparé du Gouzerât en 1573, emmena Modhaffer prisonnier, l'admit ensuite au nombre de ses courtisans, et l'adjoignit à l'un de ses généraux, Khan-Khanna, chargé (en 1581) de conquérir le Bengale. Modhaffer se voyant libre, souleva les peuples du Gouzerât en sa faveur, vainquit Etmad, qui en était gouvern. pour l'emp. moghol, et reprit la couronne. Attaqué ensuite par les troupes mogholes, il se défendit longtemps avec courage, fut vaincu à div. reprises, et se coupa la gorge pour ne point orner le triomphe du général ennemi, en 1592 (1001 de l'hég.). Après sa m. le Gouzerât fut réuni à l'empire moghol.

MODIUS (François), jurisc. et humaniste flamand, né près de Bruges en 1536, m. chanoine à Aire, en Artois, l'an 1597, est auteur des ouvrages suiv.: *Lectiones novantiquæ*, Francf., 1584, in-8; *Octosticha ad singulas cleri romani figuras*, etc., ib., 1585, in-4; *Poemata varia*; *Pandectæ triumphales, sive pomparum, festorum*, etc., ib., 1586, in-fol., et dans le *Thesaur. antiq. græc.* de Gronovius, t. XI; et plus. autres ouvr. dont on trouvera la liste dans Foppens (*Biblioth. belg.*). On lui doit encore des édit. annotées de plus. classiques latins, notamm. des tacticiens Végèce, Frontin, Elien et Modeste, etc., pub. à Cologne et à Francfort.

MODREVIUS (André-Fricius); secrét. de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, au milieu du 16ᵉ S., travailla beaucoup à réunir toutes les sociétés chrétiennes dans une même commun., et ne réussit qu'à se faire mépriser des unes et des autres. Il fut chassé de Pologne et dépouillé de ses biens pour son traité de la réforme de l'état, *de Republicâ emendandâ*, Bâle, 1569, in-fol., en 5 liv. On a encore de lui : *De originali Peccato*, 1562, in-4.

MOEBIUS (Godefroi), prof. de médec. à Iéna, et prem. méd. de plus. princes d'Allemagne, né à Lauchs, en Thuringe, en 1611, m. à Hall en 1664, a laissé : *Abrégé des Elémens de médecine*, Iéna, 1690, in-fol.; *Anatomie du Camphre*, ib., 1660, in-4. Ces ouv. sont en latin. — Son fils, médecin comme lui, a publié *Synopsis medicinæ practicæ*, 1667, in-fol.

MOESTLIN. V. Mæstlin.

MOEHSEN (Jean-Charles-Guillaume), méd. allem., né à Berlin en 1722, m. en 1795, membre de l'acad. des sciences et des arts de Prusse, et de plus. autres sociétés savantes, est aut. d'un grand nombre d'ouv., dont les principaux sont : *Dissert. inaugural. de passionis iliacæ causis*, etc., Halle, 1742; *de MSs. medicis quæ inter codices biblioth. reg. Berolin. servantur Epistolæ I et II*, 1749 et 1747; *de Medicis equestri dignitate ornatis*, ib., 1768, in-4; *Collect. d'Expériences remarquables pour determiner l'utilité de l'inoculation de la petite-vérole* (en allem.), Berlin, 1782; *Addition à l'Histoire des sciences dans la marche de Brandebourg*, Berlin, 1783 (id.); *sur l'Hist. de la marche de Brandebourg dans le moyen âge* (id.), 1792, insér. dans les *Mém.* de l'académie de Berlin, ainsi que plus. autres écrits du même auteur.

MOELLENBROCK (Valentin-André), prof. de médecine, né à Erfurt, mort à Hall en 1673, a laissé : *Medulla totius praxeos aphoristica*, Erfurt, 1656, in-4; *de Varis seu arthritide vagâ scorbuticâ*, Hall, 1662, in-8, Leipsig, 1663, 1672, in-8.

MOELLENDORF (Richard-Joachim-Henri, comte de), feld-maréchal prussien, né en 1724, dans la marche de Prignits, fut d'abord page de Frédéric II, et accompagna ce monarque dans la

prem. guerre de Silésie. Placé ensuite comme officier dans un des bataillons de la garde, il se distingua dans les campagnes suivantes, s'avança successivement dans les grades supérieurs, devint colonel (dans la garde) en 1760, puis major-général en 1762, commanda un corps de l'armée du prince Henri dans la guerre de la succession de Bavière avec le titre de lieut.-gén., et à la paix fut nommé gouv. de Berlin. Sous le règne de Frédéric-Guillaume, le comte de Mœllendorf reçut le titre de gén. d'infanterie; il commanda en 1793 le corps de troupes qui fut chargé d'effectuer le démembrement de la Pologne, et fut ensuite nommé feld-maréchal et gouv. de la Prusse méridionale. En 1794, il remplaça le duc de Brunswick dans le commandement de l'armée prussienne sur le Rhin, battit l'armée franç. à Kaiserslautern. Après la reprise des lignes de Weissembourg par le général Hoche, le vieux feld-maréch., qui avait déjà manifesté quelq. opposition à la guerre contre la France, profita de la circonstance et du crédit dont il jouissait pour faire les prem. ouvertures du traité qui fut conclu à Bâle le 12 mai 1795. Lorsqu'en 1806 la Prusse déclara la guerre à Napoléon, le comte de Mœllendorf, alors plus qu'octogénaire, se montra encore opposé à cette résolution; mais, entraîné par le mouvem. général, il accompagna le roi dans cette campagne sans avoir de commandement spécial, fut blessé à la bataille d'Iéna, et se retira ensuite à Havelsberg, où il m. en 1816. Elevé à l'école du grand Frédéric, Mœllendorf avait acquis les talens nécessaires pour bien commander une division ou un corps d'armée; mais on n'a point reconnu en lui la capacité d'un grand capitaine.

MOELLER. V. MOLLER.

MOERK (JACOB-HENRI), littérat. suédois, né en 1714, m. en 1763, membre de l'acad. des sciences de Stockholm, a laissé les ouv. suiv. : *Adalric et Gothilde*, roman, Stockholm, 1742-43, 2 vol.; *Thecla*, roman moral, ib., 1748, 1758; *Portrait du vrai héros*, disc. couronné à l'acad. des b.-lett. de Stockholm en 1755; plus. *éloges* d'académiciens lus à l'acad. des sciences; un poème intit. *l'Union*; des *sermons*, et autres opusc. : le tout en suédois.

MOESER (JUSTE), littérat. allem., né à Osnabruck en 1720, exerça dans cette ville la profess. d'avocat, fut député à Londres, par le duc de Brunswick, lors de la guerre de 7 ans, afin d'y diriger l'envoi des subsides pour l'armée alliée, profita de son séjour pour étudier les mœurs et les institutions anglaises, mérita par son patriotisme et par ses écrits le surnom de *Franklin allemand*, et m. en 1794. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr. dont on trouvera la liste dans les biographies allemandes, et dont les princip. sont : *Essai de quelq. tableaux des mœurs de notre temps* (en allemand), Hanovre, 1747, in-8; *Arminius*, tragédie, ibid., 1749, in-8; *de veterum Germanorum et Gallorum Theologiâ mysticâ et populari*, Osnabruck, 1749, in-4; *Hist. d'Osnabruck*, ibid., 1761, Berlin et Stettin, 1780, 2 vol. in-8; *de la Langue et Littérat. allemandes*, Osnabruck, 1781, Hambourg, 1781; *le Célibat des prêtres sous le rapport politique*, Osnabruck et Leipzig, 1783; *Idées patriotiques*, recueil périod., Berlin, 4 vol., 1774, 1786; 4e édit., ibid., 1820, augmentée du jugem. de Gœthe sur Mœser. (C'est à cet ouvr. que l'aut. doit principalement sa réputation). On trouve un gr. éloge de Mœser et de ses écrits dans le tome 2 des *Mémoires de Gœthe*, trad. en franç. par Aubert de Vitry, Paris, 1822, 2 vol. in-8; et M. de Bock, dans ses *Œuvres diverses*, a trad. en franç. quelq. essais du même auteur.

MOET (JEAN-PIERRE), littérat., né à Paris en 1721, m. à Versailles en 1806, est aut. des ouvr. suivans : *la Félicité mise à la portée de tous les hommes*, Paris, 1742, in-12; *Code de Cythère*, ou *le Lit de justice d'amour*, ibid., 1746, in-12; *Lucina sine concubitu*, etc., 1750, in-8 et in-12, trad. de l'angl. de sir John Hill, qui l'avait donné sous le masque d'Abraham Johnson (ce livre fut brûlé par arrêt du parlement); il en a paru une autre traduction sous ce titre : *la Femme comme on n'en connaît point*, ou *Primauté de la femme sur l'homme*, Lond., 1786, in-12 (v. le *Dictionn. des Anonymes*, n° 6676); *Conversat. de la marquise de L****, etc., Amsterdam (Strasbourg), 1753, in-8; *Traité de la culture des renoncules, des œillets, des auricules, des tulipes*, etc., Paris, 1754, 2 v. in-12; le dern. vol. du *Spectateur*, trad. d'Addison, etc., 1755, in-12; des *dissertat.* insérés dans les 10 prem. vol. du *Journal étranger*. Moet a donné une édit. de l'*Aloysia*, augmentée, Paris, 1757, in-8 (v. CHORIER), et il a publié les 4 dern. vol. du *Moreri* espagnol.

MOEZZ-ED-DAULAH (ABOUL-HOUCEIN-AHMED), 3e prince de la dynastie des Bowaïdes, fut le prem. de la famille qui régna à Bagdad, dans le 4e S. de l'hég. (10e de J.-C.), après avoir soumis le Kerman, le Khourdistan, et plus. autres prov. de la Perse. Il fit déposer et aveugler le khalyfe Mostakfy, et lui donna pour success. Mothy-Lillah qui ne fut qu'un fantôme de souverain. Moezz-ed-Daulah après avoir gouverné l'empire musulman pendant 22 ans, m. en l'an 356 de l'hég. (967 de J.-C.) et eut pour success. son fils Azz-ed-Daulah, qui fut détrôné et mis à mort par son cousin Ad-had-ed-Daulah.

MOEZZ ED-DYN DJIANDAR CHAH, fils aîné de l'emper. moghol Behader Chah, monta sur le trône de l'Hindoustan en 1124 de l'hég. (1712). Il s'était fait admirer dès son jeune âge par son courage et de brillantes qualités; mais, devenu souverain absolu, il s'abandonna à la mollesse et aux plaisirs. Epris des charmes d'une *bayadère* (danseuse), il oublia tout pour elle et lui remit les rênes du gouvernem. Mohammed Ferakh-Syr, neveu de Moezz-ed-Dyn, profitant de l'indignation générale qu'excitait une pareille conduite, se fit proclamer emper., vainquit les troupes mogholes commandées par son cousin Azz-Eddyn, et fit trancher la tête à son oncle, l'an 1125 (1714 de J.-C.).

MOEZZ-LEDIN-ALLAH (ABOU-TEMYM-MAAD AL), 4e khalyfe fatimite d'Afrique, né à Mahdiah dans le 4e S. de l'hég., succéda à son père Mansour-Billah, en l'an 341 (952 de J.-C.), conquit la Sicile en 352, puis l'Égypte en 357 et 58, par les armes de son général Djewhar, fondat. de la ville du Kaire (*al Kahirah*, la Victorieuse), y transporta le siége de son empire, en 362, s'affermit dans cette conquête, sans s'inquiéter des anathêmes et des manifestes du Khalyfe, chassa les sectaires carmathes (v. CARMATH) qui avaient envahi le pays, et m. en 365 (976 de J.-C.) dans la 46e année de son âge, après avoir régné, par lui-même et sans vézyr, plus de 20 ans dans son empire de Mahdiah, et 3 en Egypte. C'est lui qui fit creuser en ce pays un canal qui a long-temps porté son nom, et il a embelli le Kaire de plusieurs beaux édifices, entre autres la grande mosquée, où sa cendre repose.

MOEZZ-SCHERYF ED-DAULAH (ABOU TEMYM AL), 5e prince de la dynastie des Zeirides ou Badicides, succéda sur le trône de Tunis et de Tripoli à son père Badis, en 406 de l'hég. (1016), secoua le joug des khalyfes fatimites d'Égypte, et se mit sous la protection du khalyfe abbasside de Bagdad, Caim Beamr-Allah. Mostanser, khalife d'Égypte, fit un traité avec plus. tribus arabes, et les envoya ravager les états de Moezz, qui s'occupait alors d'arrêter les progrès des Normands en Sicile. Affaibli par les désastres qu'il éprouva dans cette dern. entreprise, le souverain de Tunis ne put opposer une grande résistance à l'invasion des Arabes. Après plus. défaites successives, Moezz, assiégé dans Mahdiah, y m. de chagrin en l'an 453 ou 454 de l'hég. (1061 ou 1062 de J.-C.). C'est ce

prince qui introduisit en Afrique la doctrine de l'iman Malek, à l'exclusion de celle de l'iman Chafei (*v.* ces deux derniers noms).

MOFFAN (NICOLAS de), histor. du 16e S., né dans le bailliage de Poligni en Franche-Comté, fut d'abord destiné à la magistrature, et prit ensuite du service dans l'armée que Charles-Quint leva vers 1550 pour s'opposer aux progrès des Turks en Allemagne. Le corps dans lequel il servait ayant été pris à l'improviste, Moffan, blessé grièvement dans l'action, fut fait prisonnier et conduit à Constantinople. Il y resta 3 ans en esclavage, puis ayant recouvré sa liberté, il rejoignit l'armée en Allem. On ignore l'époque de sa mort. Ce fut à la prière du duc de Wirtemberg, son patron, qu'il écrivit la relation des particularités recueillies par lui sur la mort de Mustapha, fils du sulthan Soliman. Ce livre est intitulé : *Soltani Solymani, Turcar. imperatoris, horrendum facinus in proprium filium*, etc., Bâle, 1555, in-8; trad. en franç., Paris, 1556. On a encore du même écrivain : *de Origine domûs Ottomanæ et de Bello turcico sui temporis*. Cet ouv. n'existe qu'en MS.; mais on en trouve plus. copies.

MOGGIO (N.), en latin *Modius*, poète latin, né à Parme vers 1330, fut l'ami de Pétrarque qui le plaça en qualité de secrét. auprès d'Azzo da Correggio, et ce seigneur lui confia l'éducat. de ses enfans. Après avoir partagé la bonne et la mauvaise fortune de son patron, Moggio m. dans les dernières années du 14e S. On trouve quelques-uns de ses écrits dans les *Memorie de' scrittori e letterati Parmegiani* du P. Affo, t. 2, etc.

MOGILA (PIERRE), prélat de l'église russe, né en Moldavie vers 1590, fit ses études à Paris, suivit d'abord la carrière des armes en Pologne, se fit moine en 1625, et en 1633 fut élevé au siége métropolitain de Kief. Il s'attacha à combattre l'influence que les principes de la religion catholique pouvaient acquérir sur le clergé grec de son diocèse alors soumis à la Pologne. L'académie de Kief lui doit une partie de sa splendeur actuelle; il la réorganisa, y appela des professeurs étrangers, y adjoignit une imprimerie et lui fit divers legs. Mogila a laissé un *Catechisme abrégé en polonais et petit-russien*, Kief, 1645 et 1646. On a aussi de lui des *poésies sacrées* insérées dans les rec. du temps.

MOGLIANO (GENTILE de), aventurier italien, s'empara de la seign. de Fermo, dans la Marche d'Ancône, vers le milieu du 14e S., soumit ensuite cette ville à Egidio Albornoz, général des troupes papales, et fut nommé en retour gonfalonnier de l'église, en 1354. Mais, l'année suiv., il provoqua par d'imprud. mesures un soulèvem. dans Fermo, ville qu'il avait reprise, et le peuple l'en chassa. Il finit ses jours dans l'exil. L'hist. de cet aventurier se lie à celle des Malatesti, princes de Rimini.

MOHALHAL (ADY BEN REBIAH), l'un des plus anciens poètes arabes, composa le prem. des pièces de 30 vers, appelées *gazidah*, ainsi que d'autres d'un moindre nombre, et fit servir la poésie à chanter les charmes de l'amour. C'est ce qu'indique le nom de *Mohalhal* que lui donnèrent ses contemporains. Il était antérieur de quelques années à Mahomet. Avant lui les poésies arabes n'étaient autre chose que des vers isolés d'un style grave et sentencieux.

MOHAMMED Ier, empereur de l'Hindoustan. V. MAS'OUD et MAUDOUD.

MOHAMMED II, *al Ghaury* (ABOUL MODHAFFER CHAH-CHYR-ZAD CHEHAB-ED-DYN), 5e sulthan de la dynastie des Ghaurides en Perse, et 17e souverain musulman de l'Hindoustan, fut associé au trône en l'an 567 de l'hég. (1171 de J.-C.), par son frère Gaïrath-Eddyn qui lui donna le royaume de Ghaznah. Il recula les bornes de ses états du côté de l'Orient, et m. assassiné sur les bords du Sind (Indus), l'an 602 de l'hég. (1206), après avoir régné 32 ans à Ghaznah, et un peu plus de trois comme sulthan depuis la m. de son frère.—MOHAMMED III, 33e emper. de l'Hindoustan, succéda à son père Touglouk-Chah en l'an 725 de l'hég. (1325 de J.-C.), forma le projet de conquérir la Chine, échoua dans ses tentatives, perdit, par la révolte, une grande partie de ses états, et m. sur les bords du Sind, en marchant contre les rebelles, l'an 752 (1352), après un règne de 27 ans.—MOHAMMED-CHAH IV, petit-fils du précéd., fut reconnu sulthan ou emper. de l'Inde en 790 l'hég. (1388), après la m. de son père Fyrouz-Chah, eut à combattre un de ses parens qui s'était déclaré son compétit., le vainquit, et resta paisible possesseur de l'empire, jusqu'à sa m., arrivée en 796 (1394).—MOHAMMED-CHAH V, 43e souver. de Dehli, fut mis sur le trône en 837 (1434) par la faction qui avait fait périr Moubarek II, son oncle et son prédécesseur. Prince sans énergie, il fut le jouet des factieux, et m. en 847 (1443).—MOHAMMED VI. V. BABOUR ou BABR.—MOHAMMED VII (Houmaioun), fils de Mohammed Babour, lui succéda en 937 (1546), vit ses états envahis par les Afghans ou Patans, peuples des montagnes du Candahar, et m. en 948 (1555).—MOHAMMED VIII, prince afghan, usurpa le trône de Dehli l'an 956 (1549) en faisant périr le jeune Fyrouz-Chah IV, dont il était oncle maternel. Ce fut un monstre de débauches et de cruautés. Il régna deux ans et demi, et fut assassiné en 959 (1551) par ses deux beaux-frères qui occupèrent successivement le trône de Dehli.—MOHAMMED IX, X, XI et XII. V. AKBAR, DJIAN GUYR, CHAH DJIHAN et BEHADER CHAH.—MOHAMMED XIII (Ferakh-Syr), emper. moghol de l'Hindoustan, né vers le commencement du 12e S. de l'hég. (sur la fin du 17e de J.-C.), fut d'abord gouvern. du Bengale sous son gr.-père Behader-Chah, et sous son père Azem-al-Khan. Après la m. de ce dern. il fut proclamé emp. à Patnah en 1713, puis à Dehli en 1714. Le principal évènem. de son règne fut la destruction des Seikhs, peuples septentrionaux de l'Inde. Mohammed fut ensuite détrôné en 1718 par ses deux frères, Abdallah, son vézyr, et Haçan-Aly, son trésorier-général, qui l'avaient fait monter sur le trône et qui l'empoisonnèrent après sa déchéance.—MOHAMMED XIV (Aboul-Modhaffer-Nasser-ed-Dyn), empereur de l'Hindoustan, l'un des petits-fils de Behader-Chah, et cousin du précéd., fut placé sur le trône en 1719 (1131 de l'hég.) par les deux frères Abdallah et Haçan-Aly, dont il est question dans l'article précéd. Son règne fut l'époque de la dissolut. totale de l'empire moghol dans l'Inde. Nadir Chah (*v.* ce nom), usurpateur du trône de Perse, fit dans l'Hindoustan une invasion desastreuse, se fit céder par Mohammed toutes les provinces à l'ouest de l'Indus, et retourna ensuite en Perse, emportant un butin évalué à 1500 millions, et même à plus de deux milliards suiv. quelq. relat. Après la m. de Nadir, l'un de ses généraux, Ahmed-Abdally, qui s'était formé un royaume des provinces récemment cédées à la Perse, fit une nouvelle invasion dans l'Hindoustan et pénétra jusqu'à Serhind, mais il fut battu par le fils de Mohammed, et forcé de se retirer au-delà du Sind. Mohammed XIV m. d'apoplexie le 8 avril 1748, après un règne orageux de 30 ans. Ahmed-Chah, son fils, lui succéda.

MOHAMMED, sulthan d'Egypte. V. NASSER-MOHAMMED.

MOHAMMED (ABOU ABD-ALLAH), connu sous les surn. d'*Ebn Batouta*, de *Lewati* et de *Tandji*, céléb. voyageur arabe, né en l'an 703 de l'hégyre, partit à 22 ans de Tanger pour commencer ses voy., parcourut, durant l'espace de 22 ans, l'Egypte, l'Arabie, la Syrie, plus. prov. de l'empire grec, les îles de Ceylan et de Java, enfin les Maldives et la Chine. De retour dans sa patrie, vers 745 (1345), il repartit bientôt pour visiter l'Espagne, puis se rendit dans l'Afrique sept., et revint de là à Tanger, où il écrivit la relat. de ses voy. On n'en connaît que

quelq. fragm., ainsi qu'un abrégé dû à Mohammed Kélébi. On peut consulter pour plus de détails : *de Mohammede ebn Batutâ Arabe Tengitano, ejusque Itineribus*, par M. Kosegarten, Iéna, 1818, in-4 ; et *Descript. terræ Malabar, ex arab. ebn Batutæ itinerario*, par M. H. Apetz, ib., 1819, in-4.

MOHAMMED (Abou-Choudjah Gaïath-ed-Dyn Ier), 5e sulthan seldjoukide de Perse, 2e fils de Melik-Chah, disputa le trône à son frère Barkyarock (*v.* ce nom), fut proclamé souverain après cinq ans de guerre, et son frère étant m. en l'an 498 de l'hég. (1105), devint maître de toute la Perse. Il eut à combattre les grands vassaux, dont l'ambition préparait déjà la ruine de l'empire seldjoukide, et les chrétiens de Syrie qui étendaient leur domination. Ce prince m. à Ispahan l'an 511 (1118) dans la 37e année de son âge et la 14e de son règne. — Mohammed (Abou-Choudjah-Gaïath-ed-Dyn II), 10e ou 11e sulthan seldjoukide de Perse, petit-fils du précéd., eut à soutenir une guerre longue et difficile contre son frère Melik Chah II, et m. en 554 (1159) à l'âge de 33 ans, après en avoir régné 8. Soleiman-Chah son oncle lui succéda.

MOHAMMED, souver. de Perse. V. Khoda-Bendeh et Oldjaitou.

MOHAMMED (Ala-Ed-Dyn), 6me sulthan de Kharizm, né dans le 6e S. de l'hég. (12e de J.-C.), fut d'abord gouvern. du Khoraçan sous le règne de son père Takasch, et fut reconnu sulthan l'an 596 (1200 de J.-C.). Plus. vict. signalées qu'il remporta sur des peuples voisins de ses états lui firent donner le surn. de *Second Alexandre*. Enflé de ses succès, il refusa imprudemm. le traité de commerce que lui faisait proposer le célèbre Djenguyz-Khan. Le conquérant moghol irrité, envahit les états de Mohammed et les ravagea. Le sulthan de Kharizm, forcé de se réfugier dans une île de la mer Caspienne, appelée Abiscoun, y m. en 617 (1220), abandonné de presque tous ses serviteurs et dans la plus profonde misère. — V. Fazary, Mahdy, Mousa et Nassir-ed-Dyn.

MOHAMMED (Agha), khan, 2e prince de la dynastie des Kadjars, aujourd'hui régnante en Perse, né vers le milieu du 18e S., était fils de Mohammed Haçan khan qui avait disputé long-temps le trône à Kerym (*v.* ce nom). Pris, après la m. de son père, avec quatre de ses frères, il fut emmené à Chyraz où Kerym-khan le rendit eunuque. Ayant trouvé le moyen de s'évader lorsque ce prince m. en 1779, Mohammed retourna dans la province d'Esterabad, dont son père avait été gouverneur, s'en rendit maître, fit la conquête du Mazanderan, et força le gouvern. du Ghylan de se reconnaître son vassal. Arrêté quelq. temps dans sa carrière ambitieuse par Aly-Mourad-Khan, souver. de Chyraz et de la plus gr. partie de la Perse, Mohammed fit des progrès plus rapides après la m. de ce dern. en 1785, se rendit maître d'Ispahan la même année, triompha success., par la force des armes ou par l'astuce, de plus. compétit. redoutables, devint maître de toute la Perse méridion., et affermit le trône dans sa famille, en exterminant tous les princes de la dynastie Zend qui tombèrent en son pouv. Il battit ensuite les troupes géorgiennes du prince Héraclius qui s'était rendu, en 1783, vassal de la Russie, prit et saccagea Teflis, reçut la soumission des khans du Chyrwan et du Daghestan, dépouilla Chah-Rokh, petit-fils de Fadir-Chah, de la souver. du Khoraçan, et traversa l'Araxe en 1797 pour chasser les Russes des places qu'ils occupaient de ce côté. Son projet, après la fin de cette guerre contre les Russes, était de tourner ses armes contre les Othomans, lorsqu'il fut assassiné dans sa tente en mai 1797, par un officier de sa maison gagné par Sadek-Khan-Chakaky, l'un de ses généraux. Ce *Narsès* moderne, spoliateur et tyran de sa propre famille, avait fait périr ou aveugler presque tous ses frères et rendu eunuques la plupart de leurs fils, « afin, disait-il avec une ironie féroce, de se voir revivre dans ces enfans. » Sadek-Khan, après l'assassinat de Mohammed, s'était rendu à Tauryz dans le dessein de disputer le trône au neveu de ce prince, Baba-Khan ; mais celui-ci, vainqueur du général rebelle et de quelques autres compétit., fut proclamé souverain des états de son oncle, sous le nom de Feth-Ali-Chah.

MOHAMMED-ALY-HAZIN, littérat. persan, né à Ispahan en 1691, m. à Benarès, dans l'Inde, en 1779, est aut. de plus. ouvr. en prose et en vers, écrits dans sa langue. Sir William Ouseley a inséré dans le tom. 2 de ses *Oriental's collections* quelq. fragm. des *mém.* de cet écriv., qui renferm. le récit de ses voyages en Perse, en Arabie et dans l'Inde. Ces *mém.* forment un vol. in-8 de 153 pag. seulement. Le recueil des poésies du même aut. forme, dit-on, deux forts vol. MSs. — V. Tombut.

MOHAMMED-BEN-ALBAREZI, dit aussi *Aldjohni*, poète arabe, né à Hamath vers la fin du 7e S. de l'hég., fut chef des scribes du gouvernem. en Egypte. Il est aut. d'un poème, en l'honneur du prophète, sous le titre de *Bediyet* (chose excellente ou admirable), composé en l'an 725 de l'hég. (1324 de J.-C.), et dont il existe deux exempl. à la Bibl. royale de Paris. On y trouve aussi un *comment.* sur ce même poème par Taki-ed-Dyn.

MOHAMMED-BEN-CAÇEM, écriv. arabe, né en 864 de l'hég. (1460) à Amasia dans la Natolie, est auteur d'un livre intit. : *Raud alkhiar* (Jardin des Gens de Bien) : c'est un abrégé d'un ouvr. de Zamachscari int. *Rebi alabrar* (Printemps des Justes), espèce de biogr. des doct. arabes. On en trouve des exempl. MSs. à la Biblioth. royale de Paris, et dans celle du roi de Saxe.

MOHAMMED-BEN-THAHER, 5me et dernier prince de la dynastie des Thaherides, fut confirmé par le khâlyfe Mostaïn-Billah en l'an 248 de l'hég. (862 de J.-C.), dans la souver. des états que Thaher Ier, son bisaïeul, avait reçu du khâlyfe Al-Mamoun, c.-à-d. de toute la Perse orientale. Ce prince était affable, humain, généreux, ne manquait pas de bravoure ; mais son goût pour les plaisirs éteignit en lui ces qualités et tout sentiment d'énergie. Yacoub-ben-Leïth et Haçan-ben-Zeid, lui enlevèrent d'abord plus. provinces et s'y rendirent indépendans. Le prem., poussant plus loin ses entrepr., réduisit Mohammed à la dernière extrémité, le fit prisonnier et le retint auprès de sa personne. Mohammed recouvra la liberté après la défaite de Yacoub à Waseth (*v.* Yacoub), et se réfugia à Bagdad, dont il fut nommé gouverneur. Mais Amrou, frère et successeur d'Yacoub, ayant regagné les bonnes grâces du khâlyfe, Mohammed fut dépouillé de son gouvern., et m. dans l'obscurité.

MOHAMMED-BEN-YAHIA-BEN-ISMAIL, surnommé *Al-Bouzdjany*, mathématic. et astron. arabe, né l'an 328 de l'hég. (939 de J.-C.) à Bouzdjan dans le Khoraçan, m. en 998 de J.-C., a écrit un gr. nombre d'ouvr., dont Casiri a donné une liste exacte dans sa *Biblioth. arab.-hisp.*, t. 1er, p. 433.

MOHAMMED-BEN-ZEIN-EL-ABEDIN-ALY, le 5e des 12 imams regardés par les chyites comme les seuls héritiers légitimes du khâlyfat, né à Médine en l'an 57 de l'hég. (677 de J.-C.), m. en Syrie en l'an 114 ou 116 (732 ou 734), avait acquis de profondes connaissances qui lui firent donner le surnom de *Baker* (Scrutateur). On l'a surn. encore *Hady* (Directeur) et *Schaker* (qui rend grâce à Dieu). — Mohammed, 9e imam, surn. *al Djawad* (le généreux), *al Taki* (Craignant Dieu), et *al Zaki* (le Pur), né à Médine en l'an 195 (810-11 de J.-C.), était fils d'Aly-Riza, que le khâlyfe Al-Mamoun avait déclaré son success. Il épousa la fille de ce même khâlyfe, et m. à Bagdad l'an 220 (835).

MOHAMMED-BEN-ABDALLAH-BEN-HOUÇEIN, fut le prem. prince alyde qui prit le titre de khâlyfe à Médine l'an 131 de l'hég. (749 de J.-C.). Forcé de céder à la puissance d'Abou-Djafar-Al-

Mansour et de s'enfuir aux Indes, il en revint ensuite, rentra en possession de Médine, de la Mekke et de l'Yemen, fut vaincu par Isa, neveu de Mansour, et périt, les armes à la main, sur les remparts de Médine en l'an 145 (762). Il avait pris les surnoms de *Mahdy* (Directeur) et de *Nafs zahi* (Ame pure).

MOHAMMED-BEYG, surnommé *Abou-Dhahab*, success. du fameux Aly-Beyg dans le gouvern. de l'Egypte, avait été acheté par lui comme esclave en 1758. Admis au nombre des mamlouks, Mohammed devint le favori d'Aly, qui le fit son gendre, puis l'un des 24 beys de l'Egypte en 1766. Il répondit d'abord à la confiance de son maître, et par ses victoires multipliées il le rendit redoutable à tous ses ennemis. Mais son ambition croissant avec ses succès, il se révolta contre Aly, le chassa du Kaire, devint maître de l'Egypte en 1773, fit sa soumission au sulthan de Constantinople et obtint le titre de pacha du Kaire avec l'autorisat. de faire la guerre au cheikh Dhaher (*v.* ce nom). Il passa en Syrie au mois de fév. 1776, s'empara successiv. de Gaza, de Jaffa et de St-Jean-d'Acre, livra cette dern. ville au pillage, et y m. de la peste au mois de juin de la même année. Le surnom d'*Abou-Dhahab* (Père de l'Or) lui avait été donné à cause de son avidité et de son luxe.

MOHAMMED-BEN-ABD-EL-WAHAB (le CHEIKH), fondateur de la secte musulmane des wahabis ou wahabites (*v.* ce mot), né en Arabie vers le commencem. du 18e S. dans la tribu de Temim, était de la race des Seids ou descend. de Mahomet. Après avoir étudié la théologie et la jurisprud. musulmane avec succès à Sanâ, doué d'une éloquence persuasive et contrefaisant l'homme inspiré, il s'érigea en réformat. de l'islamisme, visita la Mekke, les principales villes de l'Arabie et celle de la Syrie, telles que Bassorah, Bagdad, Damas, etc., fut d'abord mal accueilli dans ces diverses excursions, et finit par trouver d'ardens prosélytes, qui en moins de 12 ans, se virent en état de dicter la loi à ceux qui les avaient d'abord méprisés. Mohammed m. dans un âge très-avancé, laissant plus. fils, dont l'aîné, Houçeïn, lui succéda dans les fonctions de pontife suprême de la secte.—V. AKBAR, COTHB-ED-DYN, IBN-DOREID, MEHEMED et NASSER-MOHAMMED.

MOHAMMED (GAIATH-EDDYN-ABOUL-FETHAH), 3e sulthan de la dynastie des Ghaurides dans la Perse orientale, succéda en l'an 556 de l'hég. (1161 de J.-C.) à son cousin Saif-ed-Dyn-Mohammed, assassiné par un des siens dans une bataille, vengea la m. de ce prince par celle de l'assassin et de ses complices, rétablit la tranquillité dans ses états, fixa sa résidence dans la ville d'Herat, recula les bornes de son empire, se fit proclamer sulthan, titre que n'avaient point encore porté ses prédécesseurs, et m. en 599 (1203 de J.-C.), dans la 43e année d'un règne plein de gloire et de bonheur. Mohammed joignit de grandes vertus privées à ses talens milit. et politiques.

MOHAMMED-HAÇAN-KHAN, fondateur de la dynast. des Kadjars, actuell. régn. en Perse, était fils de Feth-Aly-Khan, gouv. du Mazanderan, sous le règne de Chah-Thahmasp II, en 1723, depuis détrôné par Thahmasp-Kouli-Khan (*v.* NADIR-CHAH). Gouverneur d'Esterabad, sous Nadir, Mohammed commanda avec succès plus. corps de troupes, et, après la m. de ce prince et de son success. Adel-Chah, fut un des prem. à lever l'étendard de l'indépendance en 1748. Il vainquit le gouverneur du Mazanderan, s'empara de cette province, battit le roi de Candahar, maître du Khoraçan, soumit le Ghylan, prit possession d'Ispahan, fut forcé ensuite d'abandonner cette ville, et poursuivi par les troupes de Kerym-Khan, tomba au pouvoir de ce prince qui lui fit trancher la tête en 1758. Agha Mohammed, l'un des fils de Mohammed-Haçan recouvra par la force des armes les états de son père, et en étendit les limites (*v.* Agha MOHAMMED).

MOHAMMED-IBN-BATOUTA. V. MOHAMMED-ABOU-ABDALLAH.

MOHAMMED-IBN-HANÉFIAH, 3e fils du khâlyfe Aly et de Hanéfiah, l'une de ses femmes, fut regardé comme le chef de la maison d'Aly, après la m. de son frère Houçeïn. Le khâlyfe Abdallah, fils de Zobeir, informé que Mohammed intriguait sourdement contre lui, le fit arrêter ainsi que toute sa famille l'an de l'hég. 66 (685 de J.-C.), et les menaça de la mort s'ils ne lui prêtaient serment de fidélité dans un délai qu'il leur fixa. Deux jours avant l'expirat. du terme fatal, 700 cavaliers délivrèrent les prisonniers, se saisirent d'Abdallah, et l'auraient tué si Mohammed n'eût sauvé généreusement les jours de son rival, dont le parti fut détruit par le khâlyfe ommiade ou ommayade Abdel-Melek (*v.* ce nom). Mohammed-Ibn-Hanéfiah m. à Médine l'an 81 (700 de J.-C.). Les chyites prétendent que ce fils d'Aly est encore vivant sur le mont Redhwa, près de la Mekke, qu'il est le *mahdy* (directeur, messie), prédit par Mahomet, et qui doit venir, à la fin des siècles, faire régner la justice et le bonheur sur la terre. — V. SIDI MOHAMMED.

MOHAMMED SULTHAN, né à Hérat l'an 821 de l'hég. (1418 de J.-C.), arrière-petit fils de *Timour* (Tamerlan), reçut de son aïeul, Chah-Rokh, le gouvernem. d'une grande partie de l'Irak Adjem, avec les droits et les attributs de la royauté, et perdit bientôt presque tout cet apanage par suite de sa mauvaise administrat. : il tourna ensuite ses armes contre Chah-Kokh, s'empara d'Ispahan sans coup férir, et mit le siége devant Chyraz, où régnait Mirza-Abdallah, son cousin germain. Forcé d'abandonner ses conquêtes par la marche des troupes de son aïeul, qui, malgré son grand âge, s'était mis à la tête de l'armée, Mohammed s'enfuit dans le Louristan; mais après la m. de Chah-Rokh, il rentra dans Ispahan en 851, vainquit Abdallah, se fit reconnaître sulthan dans l'Irak-Adjem, le Faristan et le Kerman, et reçut les soumissions de tous les princes tributaires de la Perse. Quatre ans après il fut vaincu dans une bataille que son frère Babour (*v.* ce nom) lui livra vers les frontières de l'Esterabad, et mis à mort par les ordres de ce prince en 855 (1452 de J.-C.), dans la 10me année de son règne. Babour, malgré sa victoire, ne put s'emparer des états de son frère, qui passèrent sous la dominat. de Djihan-Chah, beau-père de Mohammed.

MOHAMMED-TARAGHY. V. OULOUGH-BEYGH.

MOHEDANO (les frères RAPHAEL et PIERRE RODRIGUEZ), tous deux religieux de la Merci dans le couvent de St-Antoine de Grenade au 18e S., se sont fait une réputation par leur histoire littéraire de l'Espagne. C'est d'après leurs instances auprès du gouvernem. que des chaires de langues orientales, de mathématiq. et de physique, furent établies dans les colléges de leur ordre. Tous deux furent admis dans l'académie d'hist. à Madrid, et reçurent du roi une pension de mille ducats. On croit qu'ils moururent à peu de distance l'un de l'autre, vers la fin du 18e S. Leur ouvr. principal a pour titre : *Historia literaria de España, origen, progresos, decadencia y restauracion de la literat. española*, Madrid, 1766-1785, 9 vol. in-4. Cet ouv. ayant été critiqué dans certaines parties, ils en publièrent une apologie sous le tit. de *Apologia del tomo V de la Historia literaria de España*, ibid., 1779, in-4 : plus tard don J. Suarez de Tolède publia une autre défense de cette même histoire, ib., 1783, in-4. Les PP. Mohedano ont laissé en MS. plus. autres dissert. et mém. sur le même sujet.

MOHSIN-FANI ou MOHSAN, poète indien du 17e S., est connu en Europe par un ouvr. int. *Dabistan*, écrit en persan, et où il est traité d'un gr. nombre de sectes religieuses, anciennes et modernes de l'Asie. Né à Cachemire, Mohsin se rendit à

Dehly, après avoir terminé ses études, fut nommé par l'emper. moghol, Schah-Djihan, *sadder* ou juge suprême de la ville d'Allahabad, perdit ensuite cette place et se retira dans sa patrie, où il m. vers 1670. Il donnait chez lui des leçons de littérat. et de morale, dont le sujet lui était fourni par les ouvr. des plus célèbres écrivains qu'il commentait. Ses œuvres poétiques se composent, dit-on, de six à sept mille distiques. Le surnom de *Fani*, qu'il avait adopté pour se conformer à l'usage des poètes persans, signifie dans cette langue *périssable*, *sujet à la destruction*.

MOHTADY-BILLAH (Abou-Abdallah-Mohammed VI, al), 14e khâl. abbasside, fils de Wathek, fut appelé de Bagdad et proclamé à Sermenraï en 255 de l'hég. (869 de J.-C.), après la déposition de Motaz, son cousin germain. Ce prince, élevé dans des principes austères, voulut ramener dans l'empire la simplicité des prem. temps de l'islamisme; ses réformes, portées d'abord sur les mœurs et sur le luxe, embrassèrent aussi l'administrat. de la justice. Il donnait audience publique à tous ses sujets indistinctement, écoutait leurs plaintes et redressait leurs griefs. Il supprima la moitié des impôts établis par ses prédécesseurs. Toutefois la sévérité de son gouvernem., suscita de nombr. mécontentem., principalem. dans la garde turque, qui avait puissamment contribué à placer ce prince sur le trône. Investi et forcé dans son palais par une troupe de séditieux, Mohtady fut accablé d'outrages de toute nature, et poignardé en 870 de J.-C., à l'âge de 38 ans, après un règne de 11 mois et demi. Ce khâlyfe, digne d'un meilleur sort et d'un autre siècle, eut pour success. Motamed (*v.* ce nom).

MOINE (Le). V. Lemoine.

MOINES ou *Solitaires*, ainsi appelés du grec μόνος (seul), à cause de leur genre de vie, étaient dans l'origine des laïcs qui, se consacrant à un plus pur exercice des vertus chrétiennes, et séparés volontairement du commerce des hommes, partageaient leur temps entre la prière et le travail des mains, et abandonnaient aux pauvres tout ce qui excédait leurs modiq. besoins. Passant condamnat. sur les ridicules hypothèses qui feraient remonter l'institution des moines (et conséquemment celle de quelques-uns des ordres religieux dont ceux-ci furent la souche commune) jusqu'aux temps antérieurs à l'établissement de l'Église de J.-C., c.-à-d. aux prophètes Élie et Elisée, les plus savans canonistes s'accordent à reconnaître que ce fut d'après l'exemple de St Paul que les prem. de ces solitaires s'établirent en Egypte; ils s'y trouvaient déjà en gr. nomb. lorsque St Antoine en réunit quelq.-uns en communauté monastiq. (270). La Syrie, le Pont, la Cappadoce, l'Ethiopie, les Indes mêmes, virent bientôt se former de pareilles associations, dont les principaux fondat. furent St Pacôme, St Hilarion et St Basile: en publiant à Rome la *vie* de St Antoine, St Athanase y accrédita ce genre de dévotion, qui ensuite se propagea dans tout l'Occident. Après l'établissem. des monastères, il resta toutefois beaucoup de moines qui, comme au temps de St Paul, demeurèrent tout-à-fait solitaires: tels étaient ceux qu'on nomme *anachorètes* ou *ascètes*, et qui vivaient seuls dans les déserts, et les *remobotes* ou *sarabaïtes*, qui y habitaient deux ou trois ensemble une case ou cellule; mais les uns et les autres étaient en moins gr. nombre que ceux réunis en communautés, et appelés *cénobites*. Ces relig., que dans le principe leur profess. écartait des fonct. cléricales, et qui n'étaient engagés à cet état par aucun autre lien que celui de la ferveur ou de la volonté de mener une vie pénitente, n'affectaient point un costume particulier; savans ou ignorans, robustes ou faibles, ils étaient admis aux monast. sans autre condit. que leur inclinat. propre; enfin des hommes de tous les âges et de toutes les classes s'y confondaient avec les esclaves mêmes à qui leurs maîtres permettaient d'y entrer. Chaque évêq. à la juridict. duquel ils appartenaient confirmait l'élect. de leurs supérieurs ou pères (*abbés*) s'il ne les nommait lui-même, et c'était toujours de ses mains qu'ils recevaient des prêtres pour desservir leurs chapelles quand il arrivait qu'on les dispensât de l'obligation d'assister aux offices dans l'église paroissiale. Ainsi que nous l'apprend St Jérôme, les moines cénobites vivaient en commun sous la direct. du même chef dans un monastère ordinairement écarté des villes; presque tous renonçaient à leur patrimoine pour subsister du produit de leurs travaux, auquel suppléait au besoin la part qu'ils avaient aux aumônes de l'évêq. diocésain ainsi qu'aux charités du peuple. Un monastère pouvait comprendre jusqu'à 40 maisons, régies chacune par un supérieur, un prevôt, et où habitait un nombre à peu près égal d'individus, dont chaque dizaine obéissait à un doyen. Peu à peu, en se rendant utiles aux évêques, les moines en obtinrent des exemptions ou priviléges; et comme l'Eglise ne comptait pas de membres plus distingués, non-seulem. on favorisa leurs établissemens, mais on finit par les rapprocher des villes, comme de précieuses pépinières d'où l'on pouvait tirer des pasteurs zélés autant que pieux. Enfin dès le 8e S. on comprit sous le nom de clergé ces associat., sans pourtant les confondre avec les ecclésiast.; et à partir du 11e S., on n'a plus compté pour moines que les clercs, c.-à-d. les hommes destinés à chanter au chœur, ou versés dans les lettres latines. Moins de 300 ans plus tard le concile général de Vienne (1311) ordonnait à tous les moines de se faire promouvoir aux ordres sacrés, n'exceptant de cette règle que la classe des religieux uniquem. propres au travail des mains, et qu'on nomma frères *lais* ou *convers* (laïcs convertis). Il est naturel de croire que des associat. aussi nombreuses ne purent se soustraire à l'influence de l'esprit du siècle; aussi trouve-t-on dans les monastères, aux temps que nous nommons le moyen âge, toute la barbarie et les vices qui infestaient la société. Mais si, en se reportant à l'origine des établissemens monastiques, on recherche la cause de leur multiplicité prodigieuse, on la découvre dans l'esprit même du christianisme: le renoncement aux passions humaines pour une meilleure vie. Telle avait été de bonne heure la progression d'accroissement des monastères, qu'on s'occupa, au concile de Chalcédoine, d'en circonscrire le nombre, et de limiter les prérogatives de ces associations. Elles n'avaient dû sans doute leurs priviléges qu'à l'éclat des vertus qui distinguaient leurs membres; et l'on peut croire qu'en accordant aux moines certaines exemptions, telles que l'affranchissement de la législat. canonique, la remise d'une pleine puissance aux abbés pour la conduite de ce troupeau d'élite, etc., les évêques n'avaient entendu autre chose, sinon de donner un témoignage de confiance à de si parfaits observateurs des règles de l'Evangile, à des administrés dont le zèle prévenait l'intervention de toute autorité extérieure. Mais lorsque les richesses et la puissance eurent amené parmi ces religieux et leurs chefs un relâchement inévitable, il s'engagea entre eux et les évêques une lutte dans laquelle intervint le St siége, naturellem. peu disposé à prêter les mains au plein développem. des droits affectés à l'épiscopat par différ. passages du Nouv. Testam. (v. *Joann.*, *cap.* XX, *vers.* 21 *et seqq.*; *Act. apost.*, *cap.* XX, *vers.* 28); et ce ne fut pas sans de grands efforts que St Bernard et quelq. autres Sts réformat. parvinrent à arrêter les progrès de cette lutte dangereuse (*v.* au mot Ordres relig.)

MOISANT DE BRIEUX (Jacques), poète latin et littérat., né en 1614 à Caen (Normandie), fit ses prem. études à Sédan, se rendit ensuite à Leyde, où il suivit pendant deux ans les leçons de Vossius, passa de Leyde en Angleterre, puis revint dans sa patrie où il se fit recevoir avocat, fut peu après pourvu d'une charge de conseiller au parlem. de

Metz, et m. en 1674, après avoir subi l'opérat. de la pierre. Il fut lié avec plus. hommes célèbres de son temps, tels que le duc de Montausier, Tanneguí Lefèvre, Bochart, Vossius, Huet, Heinsius, Halley, etc. On a de lui trois différens *Recueils de poésies latines*, Caen, 1638, in-4; 1663, in-8; 1669, in-16; *Epistolæ*, ib., 1670, in-8; *les Origines de quelques coutumes anciennes et de plus. façons de parler triviales*, 1672, in-12; *les Divertissem. de M. D. B.*, ibid., 1673, in-12, rare: ce dern. est un recueil de lettres et de vers franç. et latins. Moisant a laissé en MS. la traduct. latine d'une partie des épigrammes de l'*Anthologie*, et un vol. de *Méditations chrétiennes*.

MOISE ou MOYSE, cél. législat. des Hébreux, fils d'Amram et de Jocabed de la tribu de Lévi, naquit en Egypte vers l'an 1571 av. J.-C. Le roi d'Egypte ayant ordonné de faire mourir tous les enfans mâles de la postérité de Jacob, Jocabed, après l'avoir tenu caché pendant plus. mois, se vit obligée de l'exposer sur le Nil dans un panier de jonc. Thermutis, fille du roi, l'ayant trouvé, le sauva, et voulut le faire élever. Marie, sœur de Jocabed, qui se trouvait là comme par hasard, ayant offert de lui donner une nourrice de la race des Hébreux, la princesse y consentit, et Moïse se trouva ainsi nourri par sa propre mère, que Marie amena sur-le-champ. Dans la suite Thermutis l'adopta pour fils, et le fit élever avec soin dans les sciences des Egyptiens. Josèphe et Eusèbe assurent qu'il commanda les armées, entra sur les terres des Ethiopiens, et prit Saba, leur capitale. A 40 ans il quitta la cour pour aller visiter ses compatriotes, soit qu'il eût été disgracié, soit qu'ayant tué un Egyptien qui maltraitait un Israélite il craignît de se voir poursuivi par la vengeance des païens. Quoi qu'il en soit il se sauva dans le désert de Madian, où il épousa Séphora, fille d'un prêtre nommé Jéthro. Un jour qu'il faisait paître les troupeaux de celui-ci, Dieu lui apparut dans un buisson ardent sur le mont Horeb, lui déclara qu'il l'avait choisi pour être le libérateur de son peuple et le conduire dans la terre de Chanaan, et lui donna le pouvoir de faire des miracles. Moïse obéit, et s'étant présenté devant Pharaon, il lui ordonna de la part de Dieu de laisser sortir le peuple d'Israël pour aller sacrifier dans le désert; et, pour confirmer sa mission, il fit un miracle devant lui en changeant sa baguette en serpent. Mais le roi rejeta sa demande, et l'Egypte fut alors affligée de dix fléaux connus sous le nom de *plaies d'Egypte*. Tant de maux réunis décidèrent enfin Pharaon à se désister de sa sévérité, et à laisser partir les Hébreux, l'an 1691 av. J.-C. Moïse se mit à leur tête, et marcha vers la terre promise. Mais à peine étaient-ils arrivés à la mer Rouge qu'ils virent le Pharaon, déjà fâché d'avoir tenu sa promesse, accourir à la tête d'une armée innombrable. On sait que Moïse, étendant sa baguette sur la mer Rouge, ouvrit alors un passage à ses concitoyens à travers les eaux qui s'ouvrirent devant eux, mais qui se réunirent lorsque le Pharaon et son armée y furent entrés pour les poursuivre. Echappés à ce danger, les Israélites arrivèrent dans le désert, et là Moïse opéra encore un gr. nomb. de miracles, fit tomber la manne du ciel, fit jaillir l'eau des rochers, reçut la loi de Dieu sur le mont Sinaï, régla les cérémonies et le culte, vainquit les rois qui s'opposaient à son passage, et réprima plus. séditions. Cependant Dieu irrité des murmures continuels du peuple juif et de sa promptitude à adorer les idoles, voulut qu'ils errassent 60 ans dans le désert sans trouver le chemin de la terre promise, et Moïse lui-même ayant une fois manqué de confiance dans la parole du seigneur n'eut pas la joie d'y entrer. Seulement Dieu, touché de son repentir, lui en fit voir les frontières de la cîme du Nebo chez les Moabites: peu après Moïse expira, l'an 1451 av. J.-C., âgé de 120, et fut enterré dans la vallée de Moab, où depuis on a vainement cherché sa sépulture. C'est lui qui est l'auteur du *Pentateuque*, c'est-à-dire des 5 prem. liv. de l'Ancien Testament. Le prem. comprend l'hist. du monde jusqu'à la mort de Joseph; le second est consacré à raconter la délivrance du peuple de Dieu et sa sortie d'Egypte. Dans le troisième est la législation tant civile que religieuse donnée aux Juifs par l'auteur. On le regarde aussi comme aut. de quelq. *psaumes*, et surtout de celui qui porte son nom (le 90e). Entre autres ouvr. on peut consulter sur Moïse sa *vie* par Philon; le t. 1er de Fabricius (*Codex pseudo-epigr. vet. Testam.*); *De vitâ et morte Mosis lib. III*, trad. de l'hébreu par Gaulmin, Paris, 1629, et avec une préface de Fabricius, Hambourg, 1714, in-8; les *Antiquités judaïques* de Josèphe; *the Divine legation of Moses demonstrated*, par G. Warburton, 5 vol. in-8, souv. réimpr., et réfuté par Lowth; enfin *Moïse considéré comme législateur*, par M. de Pastoret, Paris, 1788, in-8.

MOISE (Franç.-Xavier), théol. franç., né en 1742 dans un village de Franche-Comté, fut prof. au collége royal de Dôle, où sa réputation lui attira un gr. nomb. d'auditeurs. En 1790 il se rangea du parti du clergé favorable à la révolution, prêta le serment décrété par l'assemblée constituante, et fut nommé évêque du Jura en 1791. Obligé de se cacher dans les montagnes pendant le règne de la terreur, Moïse n'en persista pas moins dans ses opinions, adhéra aux deux encycliques publ. par les évêq. constitutionnels en 1795, parut aux conciles tenus par les mêmes en 1797 et 1801, fut nommé chanoine honoraire de Besançon après le concordat de 1801, et m. dans la retraite en 1813. On a de lui: *Réponses critiques aux incrédules sur plusieurs endroits des livres saints*, Paris, 1783, in-12, formant le 4e tome de l'ouvrage de l'abbé Bullet (*v.* ce nom) sur le même sujet; plus. petits écrits insérés dans les *Annales de la Religion*, par Desbois de Rochefort; plus. *lettres pastorales*, *mandemens*, etc. Il a laissé en MS. une *Défense des libertés de l'Eglise gallicane*.

MOISE-ALSCHECH, rabbin du 16e S., né à Saphet en Palestine, acquit une grande réputation parmi ses co-religionnaires comme prédicateur et comme interprète des livres saints. On a de lui des *comment.*, également estimés des juifs et des chrétiens, sur tous les liv. de l'Ancien Testament. Ceux sur *l'Ecclésiaste*, *les Lamentations*, *Ruth et Esther*, ont été imp. ensemble, Venise, 1601, in-4; Prague, 1610, in-fol.; Amsterdam, 1698, in-12; ceux sur les *Grands Prophètes*, Venise, 1620; Francfort-sur-le-Mein, 1719, in-fol.; ceux sur les *Petits Prophètes*, Iéna, 1720; sur les *Psaumes*, Venise, 1605, in-4; Iéna, 1721, in-fol.; sur le *Pentateuque*, Venise, 1601, in-fol.; Prague, 1616, in-folio.

MOISE BEN NACHMAN, rabbin espagnol du 13e S., né à Girone en 1194, étudia et pratiqua la médecine avec succès, ainsi que les sciences qui conduisent à l'intelligence de la loi et du Talmud. Ses contemporains lui donnèrent les surnoms de *Père de l'éloquence et de la sagesse*, de *Luminaire*, de *Fleur de la couronne de sainteté*. Il eut des conférences à Barcelonne avec plus. docteurs catholiques, et en publia les actes, dans lesquels il paraît s'attribuer tout l'honneur de la controverse. Rabbi-Moïse, que les Juifs appellent *Ramban*, nom formé des initiales des quatre mots *Rabi-Mose ben Nachman*, m. en l'an 1300. On a de lui un grand nomb. d'ouv., la plupart inédits, et dont on peut voir le catalogue dans la *Biblioth. héb.* de Wolf, t. 1 et 3. Les plus connus sont: *Ighereth Hakkodesch* (Lettres de sainteté), Rome, 1546, in-8; Cracovie, 1594, in-12; *Milmoth Jehovah* (guerres du Seigneur), Venise, 1552, in-fol.; *Thorah Adam* (loi de l'homme), ib., 1595, in-4; *Tephilah*

(prière sur la ruine du Temple), etc., ib.; 1626, in-8; *Saar Hamonah* (porte de la foi), ib., 1601, et Cracovie, 1648.

MOISE BEN TIBBON, rabbin, vivait à Grenade dans le 13e S., sous le règne d'Alphonse X, roi de Castille. On a de lui : une traduct. en hébreu des *Elémens* d'Euclide; la *Logique* de Maimonide, Bâle, 1528; les *Tables astronomiques* d'Alfergani, imp. à Venise; trad. des *Comment. d'Averroès sur Aristote*; le *Livre des Préceptes usuels* de Maimonide; le *Livre de l'Angle*, ouvr. élémentaire d'arithmétique et de géométrie; et quelq. autres écrits dont on trouvera le catalog. dans la *Biblioth. rabb.* de Bartolocci, et dans la *Biblioth. héb.* de Wolf.

MOISE DE KHOREN. V. KORENATZY.

MOISSON. V. DEVAUX (G.-P.-F. MOISSON).

MOISSY (ALEX.-GUILL. MOUSLIER DE), litt. et auteur dramatique, né à Paris en 1712, m. en 1777, a laissé des *romans*, quelq. *essais littéraires*, des *poésies*, et un assez grand nomb. de pièces de théâtre. Nous citerons parmi ces différens ouvr., presque tous oubliés aujourd'hui, les suivans : *les Fausses inconstances*, comédie en 1 acte, 1750, in-12; *la Nouvelle Ecole des Femmes*, comédie en 3 actes, 1758, in-12; *l'Education*, poème en cinq chants, 1760, in-8; *Ecole dramatique*, etc., 1771, in-8; *Ecole dramatique de l'Homme du dern. âge*, 1773, in-8; *Vérités philosophiques*, etc., imitation en vers libres de plus. passages des *Nuits* d'Young, Rouen et Paris, 1770, in-8; *OEuvres dramatiq.*, 3 vol. in-8; *petit Recueil de physique et de morale, à l'usage des dames*, etc., Amsterdam (Paris), 1771, in-8; *la Nature philos.*, 1776, in-8.

MOITHEY (MAURICE-ANTOINE), ingén. géogr. du roi, né à Paris en 1732, m. en 1777, est auteur d'un *Plan histor. de Paris*, et de *Recherches historiques sur Reims, Orléans et Angers*, 1774, in-4, avec cartes.

MOITTE (PIERRE ETIENNE), grav. à la pointe et au burin, né à Paris en 1722, élève de Beaumont, cultiva également le genre du portrait et celui de l'histoire, fut reçu memb. de l'académie royale de peinture en 1770, et m. en 1780, avec le titre de grav. du roi. On a de lui plusieurs gravures d'après les tableaux des galeries de Dresde et du comte de Brulh, d'après Greuze, et des portraits. — Franç.-Aug. MOITTE, fils du précédent, né à Paris en 1748, fut l'élève de son père, et se fit remarquer par la netteté de son burin et la finesse de son exécution. L'époque précise de sa mort est inconnue. Il a gravé d'après différens maîtres, et notamment d'après Greuze. On distingue dans son œuv. une suite de 24 feuilles pub. par cahiers de 6, sous le titre de *divers Habillemens, suivant le costume d'Italie, dessinés d'après nature par J.-B. Greuze*, etc. — J.-B.-Philib. MOITTE, son frère, m. en 1808, profess. à l'école de Dijon, avait obtenu en 1792 un prix à l'acad. sur la présentation d'un projet de cathédrale et d'un arc-de-triomphe.

MOITTE (JEAN-GUILLAUME), fils aîné de Pierre-Etienne, l'un des plus habiles sculpteurs du 18e S. et du commencement du 19e, né à Paris en 1747, manifesta dès son enfance un goût très-vif pour le dessin; son père s'empressa de cultiver ces heureuses dispositions, et le plaça chez le célèb. J.-B. Pigalle, que l'on regardait comme le premier sculpteur de cette époque. Le jeune Moitte passa ensuite de l'école de Pigalle dans celle de J.-B. Lemoyne, autre sculpt. habile de l'époq., et ne tarda pas à se distinguer; après avoir remporté presque toutes les médailles dans les différens concours de l'acad., il obtint, en 1768, le grand prix de sculpture, sur une fig. de *David portant en triomphe la tête de Goliath*, et partit pour l'Italie comme pensionnaire du roi à l'école de Rome. Dans cette capitale du monde chrétien, J.-G. Moitte acquit le goût pur et sévère qu'il imprima dans la suite à tous ses ouvrages. De retour en France en 1773, il reçut à Paris, des artistes et des amateurs, l'accueil le plus distingué. Il dessina d'abord à la plume plus. grandes frises d'un beau style, et fit pour Auguste, orfèvre du roi, d'autres dessins qui servirent de modèles aux plus beaux ouvr. de ce dern., et qui lui donnèrent une grande supériorité sur les autres orfèv. Moitte fut reçu à l'acad., en 1783, sur une figure représentant un *sacrificateur*, et fut chargé ensuite de plus. travaux importans, tels que les *bas-reliefs* de plus. des barrières de Paris, les figures colossales représentant les *provinces de Bretagne* et de *Normandie*, placées à la barrière de Passy; des *bas-reliefs* et autres morceaux au château de l'Isle-Adam; la *statue* en pied de *Cassini*; l'ancien *fronton* du Panthéon (aujourd'hui Ste-Geneviève), représentant *la Patrie couronnant les vertus civiques et guerrières*, au-dessous duquel on lisait l'inscript. suiv. comp. par M. le marquis de Pastoret : *Aux gr. hommes la patrie reconnaissante*. Lors de la créat. de l'institut de France, Moitte fut désigné, avec le cél. peintre David, par le gouvernem., pour former le noyau de la classe des beaux-arts; il fut chargé, après la bataille de Marengo, du *mausolée* en bas-relief du général Desaix pour l'église de l'hospice du Mont-St-Bernard. Il exécuta ensuite le bas-relief d'un des avant-corps de l'intérieur de la cour du Louvre représentant la *Muse de l'histoire*, et les deux figures de *Moïse* et de *Numa*, une *Statue équestre en bronze de Napoléon Bonaparte*, les *bas-reliefs* en bronze de la colonne du camp de Boulogne, et les modèles de plus. autres ouv. qui lui avaient été commandés par le gouvernement, et qu'il ne put achever. Cet artiste distingué mourut le 2 mai 1810. M. Quatremère de Quincy a prononcé sur sa tombe un discours inséré dans le *Moniteur* du 6 du même mois. Moitte avait été nommé membre de la Légion-d'Honneur en 1808. Plusieurs sculpteurs distingués sont sortis de son école.

MOIVRE (ABRAHAM), géomètre, né en 1667 à Vitri, en Champagne, de parens protestans, apprit les mathématiques sous le célèbre Ozanam, se retira en Angleterre à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, perfectionna ses études à Lond., et s'y fit connaître avantageusement de l'astronome Halley, qui se chargea de communiquer ses prem. écrits à la société royale, et l'en fit recevoir memb. en 1697. Moivre fut l'un des commissaires désignés pour prononcer sur la contestat. qui s'était élevée entre Leibnitz et Newton au sujet de l'invention du calcul intégral; et peu après il communiqua à la société royale un petit traité *de Mensurâ sortis*, qui ajouta encore à l'opinion qu'on avait de son talent. Il m. à Lond. en 1754, peu de temps après avoir été reçu membre de l'académie des sciences de Paris; il était depuis long-temps de celle de Berlin. On a de lui, outre des *mém.* nomb. insér. dans les *Transact. philos.*, les ouv. suivans : *The Doctrine of chances*, Lond., 1716, 1738, 1756, in-4; *Miscellanea analytica de seriebus et quadraturis*, ibid., 1730, in-4; *Annuities on Lives* (des rentes à vie), ib., 1724, 1742, 1750, in-8, trad. en italien par le P. Fontana, Milan, 1776, in-8. Moivre a revu et publié la trad. latine de l'*Optique* de Newton. On peut consulter pour plus de détails le *Mém. sur la vie de M. Abraham de Moivre*, par Maty, La Haye, in-12, et son *éloge* par Grandjean de Fouchy dans le *rec.* de l'acad. des sciences.

MOKHTAR, célèbre capitaine arabe, né dans la prem. année de l'hégyre (622 de J.-C.), était fils d'Abou-Obeidah, qui avait commandé les musulmans à la journée de Koss-Alnief, et qui, ayant tué l'éléphant sur lequel était monté le gén. persan, avait été écrasé par la chute de l'animal. Mokhtar devint le plus ferme appui de la famille des Alydes. Il se prétendait inspiré de Dieu, et il assurait que l'ange Gabriel lui apparaissait sous la forme d'une colombe. Il remporta une victoire signalée sur le khalyfe Obeid-Allah (*v.* ce nom), ennemi des

Alydes, et se rendit maître de toute la Mésopotamie. Quelq. années après, il fut vaincu, fait prisonnier par Mosab, gouv. de Bassorah (au nom du khâlyfe Abdallah, son frère), et mis à m. en l'an 67 de l'hég. (687 de J.-C.). Les histor. arabes rapportent que Mokhtar avait immolé de sa propre main plus de 50,000 victimes aux mânes de Houceïn, second fils d'Aly, assassiné par les ordres du khâlyfe Yezid Ier (*v.* HOCEIN).

MOKTADY BIAMR-ALLAH (ABOUL-CACEM ABDALLAH VI, AL), 27e khâlyfe abbasside, succéda à son grand-père Caïm Biamr-Allah en 467 de l'hég. (1074 de J.-C.). Ami des sciences et des lettres, ce prince favorisa les opérations astronom. qui furent faites pour la réforme du calendrier. Il épousa en 480 la fille de Melik-Chah (*v.* ce nom); mais cette union fut malheureuse et amena une rupture entre le beau-père et le gendre. Celui-ci allait être forcé d'abandonner Bagdad, et de se retirer à Bassorah lorsque Melik mourut. Moktady ne lui survécut que de 15 mois, et fut frappé d'apoplexie en 487 (1094) dans la 39e année de son âge et la 20e de son règne. On trouve quelq. vers de ce prince dans l'*Hist. mahomét.* d'Elmacin (*v.* ce n.).

MOKTAFY BILLAH (ABOU MOHAMMED ALY II, AL), 17e khâlyfe abbasside, succéda à son père Motadhed, l'an 289 de l'hég. (902 de J.-C.). Sous son règne les Carmathes exercèrent de grands ravages en Syrie; mais il marcha contre eux en 291, et, après des succès divers, ses armées parvinrent à réduire ces barbares sectaires. Moktafy m. à la fin de l'an 295 (908 de J.-C.) dans la 31e ou 33e année de son âge. Ce prince, disent les hist. arabes, sévère à l'égard des rebelles et des grands coupables, était d'ailleurs humain et généreux; il aurait relevé la gloire et la puissance du khâlyfât si la m. n'eût arrêté ses projets.

MOKTAFY LEAMR ALLAH (ABOU ABDALLAH MOHAMMED IX, AL), 31e khâlyfe abbasside, petit-fils de Moktady Beamr-Allah, monta sur le trône en l'an 530 de l'hég. (1136 de J.-C.), fit tous ses efforts pour affranchir le khâlyfât du joug humiliant des *émyrs al omrah*, et pour rétablir l'antique puissance de ses ancêtres, parvint à gouverner par lui-même, et avec un pouvoir absolu, Bagdad, l'Irak-Araby, et m. en 555 de l'hég. (1160 de J.-C.), à l'âge de 66 ans. Il eut pour successeur son fils Mostandjed.

MOLAI (JACQUES de), dern. grand-maître des templiers, né en Bourgogne, de la famille des sires ou seigneurs de Longwic et de Raon, fut admis en 1265 dans l'ordre des templiers, et, à peine arrivé en Palestine, se signala contre les musulmans. A la m. de Guillaume de Beaujeu, il fut élu à l'unanimité gr.-maître, bien qu'il ne fût pas alors dans l'Orient. En 1299, J. de Molai se trouva à la reprise de Jérusalem par les chrétiens. Forcé ensuite de se retirer dans l'île de Cypre, il fut appelé en France par le pape Clément V en 1305, et il s'y rendit avec 60 chevaliers et un trésor considérable. Le prétexte de ce rappel du grand-maître était le projet de la réunion des templiers à l'ordre des hospitaliers; mais le motif réel était la destruction du prem. de ces ordres, destruction concertée entre le souverain pontife et le roi Philippe-le-Bel. Molai fut accueilli avec une grande distinction par le monarque, qui le choisit pour parrain de l'un des enfans de France. Deux ans se passèrent sans que les templiers et leur chef soupçonnassent le moins du monde ce qui se tramait contre eux; mais le 13 oct. 1307 Molai et tous les chevaliers furent arrêtés à la même heure dans l'étendue du royaume. La veille, le grand-maître avait porté le poêle à l'enterrement de la princesse Catherine, épouse du comte de Valois, et héritière du trône de Constantinople. La majeure partie des chev. furent voués au supplice comme hérétiques le 11 mai 1307; mais ce ne fut qu'environ 7 ans après cet événement que Molai, dont on avait différé l'exécution, grâce aux aveux que plus tard il rétracta, fut conduit avec Gui, dauphin d'Auvergne, et Hugues de Peralde au bûcher où ces infortunés expirèrent, le 18 mars 1314, en protestant de leur innocence et de celle de l'ordre entier (*v.* l'article TEMPLIERS).

MOLANS (PHILIBERT de), noble franc-comtois, né au 14e S., fut écuyer du duc de Bourgogne et maître-visiteur des arsenaux et artillerie des rois de France et d'Anglet. Il entreprit deux fois le voyage de la Terre-Sainte, et en rapporta une partie des reliques de St Georges, dont il fit présent à l'église de Rougemont, où il institua une confrérie sous l'invocation de ce martyr. Thomas Varin a pub. en 1663, *l'Etat de l'illustre confrérie de St Georges en la dite année;* et M. Poutier de Gouhelans est l'édit. des *Statuts de l'ordre de St-Georges, avec la liste des chev. depuis* 1390, Besançon, 1768, in-8.

MOLANUS (JEAN VERMEULEN, plus connu sous le nom latin de), théologien flamand, né en 1533 à Lille, fit ses études à l'univ. de Louvain, y obtint la chaire de théolog., devint ensuite doyen de cette faculté, censeur royal, et m. en 1585, après avoir pub. un assez gr. nomb. d'ouv. dont on trouvera la liste dans les *Mém.* de Niceron, t. 27, et plus complètement dans la *Biblioth. belg*, de Foppens. Nous citerons seulement: *Annal. urbis Lovaniensis*, Louvain, 1572, in-4; *de Historiâ sacrarum imaginum et picturarum*, etc., ib., 1570, in-12; réimp. 3 fois dans le 17e S.; *de Fide hæreticis servandâ lib. III; de Fide rebellibus servandâ lib. unus; de Fide ac Juramento quæ à tyrannis exiguntur*, Cologne, 1584, in-8; *de Piis Testamentis*, etc., ib., 1584, réimp. en 1661, in-8; *de Canonicis lib. tres*, ibid., 1587, in-8; *Militia sacra ducum ac principum Brabantiæ*, etc., Anvers, 1592, in-8, rare et curieux, etc.

MOLANUS (GÉRARD-WALTER VANDERMUELEN), plus connu sous le nom de), théol. luthérien, né à Hameln en 1633, fut prof. de mathém., et ensuite de théol. à Rinteln, obtint ensuite l'abbaye de Lokkum, eut la direction générale des églises protestantes du duché de Lunebourg, fut quelque temps en correspondance avec Bossuet relativement à la réunion des deux églises catholiq. et luthérienne, et m. en 1722. On a de lui quelq. écrits, dont les deux plus connus, intit.: *Regulæ circa christianor. omnium ecclesiast. reunionem*, et *Cogitationes privatæ de methodo reunionis ecclesiæ Protestantium*, etc., sont imp. dans le t. 25 des *OEuvres de Bossuet*, pub. par le cardinal de Bausset. On trouvera des détails intéressans sur Molanus dans le t. 12 de l'*Hist. de Bossuet*, par le même cardinal.

MOLARD (ETIENNE), né à Lyon vers 1765, et m. en 1825 dans cette ville, où il avait constamm. professé les langues française et latine, est auteur de quelq. *opuscules;* on lui doit entre autres l'écrit suiv.: *Lyonnoisismes*, ou *Recueil d'expressions vicieuses usitées à Lyon*, etc., Lyon, 1792, in-8; 4e édit., 1810, sous le titre du *Mauvais Langage corrigé*, 5e édit., 1813, sous le titre de *Dictionn. du mauvais langage.*

MOLAY. V. MOLAI.

MOLDENHAWER (DANIEL-GOTTHILF), savant prussien, né à Kœnigsberg en 1751, m. en 1823, administrat. de la biblioth. royale de Copenhague, avait professé la philosophie et la théol. à Kiel, et enrichi l'établissement qu'il dirigeait depuis 1788 d'un nombre consid. de MSs. castillans et arabes, rec. dans un voyage en Espagne. Ses écrits principaux sont: une *Histoire des Templiers*, en allem., et un *Eloge du comte A.-P. de Bernstorff*, en lat.

MOLDOVANDGI-PACHA, gr.-vézyr du sulthan Mustapha III, né dans le 18e S., fut d'abord simple *Bostandji*, ou jardinier dans le sérail de Constantinople, devint ensuite chef de ce corps, puis pacha ou gouverneur d'une petite province; il

254

commanda un corps de 4,000 hommes en Valachie et en Moldavie dans la guerre des Russes contre les Turks en 1767, fit lever le siége de Choczim en 1769, et fut élevé la même année à la dignité de gr. vézyr en remplacement de Mehemet-Émyn, que Mustapha III fit décapiter. Ayant perdu bientôt cette place importante, il fut relégué par le sulthan aux Dardanelles avec le titre de command. de ces deux châteaux, et m. dans ce poste obscur vers l'an 1780. On peut consulter, pour plus de détails, les *Mem.* du baron de Tott (*v.* ce nom).

MOLÉ (LA). V. COCONAS.

MOLÉ (ÉDOUARD), conseiller, puis procureur-général, et enfin président à mortier au parlement de Paris, né vers 1550, était fils de Nicolas Molé, conseiller au même parlement, dont la famille était originaire de Troyes, où elle avait exercé des fonctions honorables dans le 15e S. Ed. Molé n'était encore que conseiller lorsqu'il se trouva enveloppé avec toute sa compagnie dans les évènem. funestes de 1589, et emprisonné par les ligueurs à la Bastille. N'ayant pu s'échapper pour rejoindre le parti royaliste, auquel il était attaché d'opinion, il fut contraint d'accepter la place de procureur-général de la faction du parlement, restée à Paris, et de prêter serment à la ligue. Dans cette position difficile, il ne craignit point de s'exposer à la fureur des seize, et fut assez heureux pour leur échapper. Il négocia en secret l'abjuration du roi Henri IV; et ce fut sur ses conclusions que le parlement rendit le célèbre arrêt qui renfermait cette déclaration: « que la couronne de France ne pouvait passer à des femmes ni à des étrangers. » Henri IV donna à Molé une charge de présid. à mortier qui est restée dans sa famille jusqu'à la destruction des parlemens en 1790; et ce magistrat m. en 1614. On trouve dans le *Journal de l'Etoile* (18 août 1604) un arrêt prononcé par le prés. Molé, dont la sévérité étonnerait un peu nos mœurs actuelles.

MOLÉ (MATTHIEU), fils du précéd., né à Paris en 1584, fut successiv. conseiller, président aux requêtes, procureur-général, prem. président du parlement de cette capitale et garde-des-sceaux de France. Nous n'entrerons point dans les détails de la vie, si pleine d'évènemens remarq., de ce grand magistrat, dont l'histoire est d'ailleurs dans tous les mémoires du temps. Il nous suffira de dire qu'il déploya pendant tout le cours de ses hautes fonctions, surtout dans les temps orageux de la fronde, autant de zèle que de grandeur d'âme. « Au milieu des dangers, des agitations qui exercèrent son courage (dit un judicieux biographe), il faut remarquer surtout cette suite, cette tenue, cette force de caractère qui ne le laissa jamais dévier de la ligne droite qu'il s'était tracée dans les deux époques si différentes de sa vie politique (sous l'empire absolu de Richelieu, et sous le ministère, souvent trop faible de Mazarin). » Le card. de Retz s'exprime ainsi : « Si ce n'était pas une espèce de blasphème de dire qu'il y a quelqu'un dans notre siècle de plus intrépide que le grand Gustave et M. le prince (de Condé), je dirais que ça été M. Molé, premier président. » Un jour de sédition, un bourgeois, en plein parlement, appuya son mousqueton sur le front de Molé en le menaçant de la mort. Le premier président, sans détourner la tête, sans écarter l'arme, lui dit froidement : « Quand vous m'aurez tué, il ne me faudra que six pieds de terre. » L'*Eloge de Matthieu Molé* a été pub. par M. Henrion de Pansey (aujourd'hui président à la cour de cassation), Paris, 1775, in-8. M. le comte Molé, pair de France, arrière-petit-fils du grand magistrat, a pub. aussi la *vie* de son aïeul en tête de son ouv. intit. : *Essais de morale et de politique*, 2e édit., Paris, 1809. — Matthieu-François MOLÉ, petit-fils de Matthieu, né en 1705, fut prem. président du parlem. de Paris après la démiss. de R.-Charles de Maupeou en 1757, se démit ensuite lui-même en faveur du fils de ce dernier, et m. à Paris en 1793. — MOLÉ DE CHAMPLATREUX (Edouard-François-Matthieu), fils du précéd., né en 1760, devint présid. à mortier en 1788, émigra en 1789, rentra en France au temps prescrit par les décrets de l'assemblée nationale, et périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, laissant un fils (le comte Molé), dont nous avons parlé plus haut.

MOLÉ (GUILL.-FR.-ROGER), avoc., m. en 1790, est aut. des ouv. suiv. : *Légende dorée*, ou *Hist. morale*, Paris, 1768, in-12; *Hist. des Modes françaises*, Paris, 1774, 2 vol. in-12; *Observ. hist. et critiques sur les erreurs des peintres, sculpteurs et dessinateurs dans la représentation des sujets tirés de l'Hist.-Sainte*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; *Lett. à M. J*** (Jamet) sur les moyens de transférer les cimetières*, 1776, in-8.

MOLÉ (FRANÇ.-RENÉ), célèbre comédien, dont le vrai nom était *Molet*, né à Paris en 1734, débuta au Théâtre-Français en 1754 dans le rôle de Britannicus et dans celui d'Olinde (de la comédie intit. *Zeneide*). On jugea qu'il n'avait pas assez d'usage de la scène pour être admis au nomb. des comédiens du roi, et il n'obtint cette faveur qu'en 1761. Il joua pendant 20 ans la tragédie avec assez de succès, mais fut beaucoup plus heureux dans la comédie, dont il remplit les prem. rôles jusqu'à l'âge de 67 ans. Son talent était naturel, varié, brillant, son débit très-animé. Bien peu d'act. ont su comme lui parler aux hommes avec autant de sens et de raison que de dignité, aux femmes avec autant de grâces, de politesse, et un ton plus décent et plus aimable. Molé fut admis à l'institut de France dans la classe des beaux-arts, et m. en 1802. On a de lui quelq. *opuscules*, tels que les *éloges* de mademoiselle Clairon, de Préville, de Madem. Dangeville, prononcés au lycée des arts; une comédie intit. *le Quiproquo*, qui n'eut pas de succès; plus. *lettres* insérées dans le *Journal de Paris*, et quelq. *poésies* dans divers recueils. MM. Etienne et Nanteuil ont pub. une *Vie de F.-R. Molé, comédien franç.*, etc., Paris, an XI (1803), in-12 de 223 p., devenu très-rare. Les *Mémoires de Molé, précédés d'une Notice*, par M. Etienne, ont été publiés en 1825 dans la *Collect. des Mém. sur l'art dramatiq.*

MOLÈS (VINCENT), médec. espagnol du 17e S., est aut. des ouv. suiv. : *Philos. naturalis corporis Christi*, Anvers, 1641, in-4; *Pathologia de morbis in sacris litteris*, Madrid, 1642, in-4. — Barthélemi MOLÈS, frère du précéd. et médec. comme lui, est aut. d'un ouv. intit : *Speculum sanitatis, sive de sanitate conservandâ Liber.* — Les biographies ital. citent encore deux individus de la même famille établis dans le royaume de Naples, l'un jurisconsulte et l'autre littérat., aut. de quelques écrits peu remarq. dont la date et le lieu de publication ne sont point indiqués.

MOLESWORTH (ROBERT), diplomate irland., né à Dublin en 1656, fut nommé conseiller d'état sous le règne de Guillaume d'Orange, et passa en 1692 comme envoyé extraordinaire à la cour de Danemarck, où il demeura 3 ans. Sa conduite ayant déplu au monarque danois, il partit sans audience de congé, et revint en Angleterre, où il publia, quelque temps après, un ouvr. intit. *Relation du Danemarck*, où il s'attacha à représenter le gouvernement de ce royaume comme arbitraire et tyrannique. Cette production, dont l'ambassadeur de Danemarck à Londres se plaignit amèrement, fut bien accueillie du public et trad. en plus. langues. Molesworth entra ensuite dans la chambre des communes d'Irlande et d'Anglet., devint success. conseiller privé de la reine Anne et de George Ier, et pair d'Irlande avec les titres de baron de Philipstown et vicomte de Molesworth de Swordes. Il m. dans le comté de Dublin en 1725. Outre sa *Relation du Danemarck*, on connaît de lui une *Adresse à la chambre des communes pour l'encouragement*

de l'agriculture, et la trad. de l'ouv. latin du jurisconsulte Hotman, intit. *Franco-Gallia*, réimp. en 1721, in-8, avec des *additions* et une nouvelle *préface* du traducteur.

MOLEVILLE (Antoine-François, marquis de Bertrand de), ancien ministre de la marine, né à Toulouse en 1744, m. en 1817, avait été d'abord maître des requêtes, puis intendant de la Bretagne, lorsqu'en 1778 il fut chargé, comme commissaire du roi, de dissoudre le parlement de Rennes, et il encourut les plus grands dangers dans cette circonstance. Sa probité reconnue et surtout les opinions qu'il avait déployées à l'occas. des prem. troubles politiques lui firent confier le portefeuille de la marine en 1791; et 3 jours après l'installation de l'assemb. nation., il fit un rapport sur la situation des colonies, annonçant en même temps le départ prochain de l'expédit. de St-Domingue. Bertrand de Moleville, que son inflexible attachement à la monarchie ne tarda pas à engager dans une lutte assez vive avec le comité de marine, se trouva en butte à des accusat. multipliées; elles furent reproduites par Hérault de Séchelles dans les observat. qu'il fut chargé de présenter au roi sur la conduite de son ministre. Ce prince répondit qu'il lui conservait sa confiance, et il n'accepta quelques jours après la démission de Bertrand de Moleville, qu'en lui donnant de nouvelles preuves de son estime. Celui-ci y répondit par son zèle; mais la marche des évènem. fut plus forte que les moyens que l'ex-ministre tentait de leur opposer. Un décret d'accusation fut lancé contre lui le 15 août 1792, sur le rapport de Gohier, et il ne parvint à s'y soustraire qu'en fuyant en Angleterre au milieu de mille dangers. Pendant près de 22 ans qu'y séjourna Bertrand de Moleville, il s'occupa de travaux littér., qu'il continua dans la retraite après sa rentrée en France en 1814. On a de lui: *Hist. de la Révolut. de France*, 1801-1803, 10 vol. in-8; *Costumes des états héréditaires de la maison d'Autriche*, en 50 grav. col., texte angl.-fr., trad. de l'angl. de Dallas, Londres, 1804; *Hist. d'Anglet., dep. l'invasion des Romains jusqu'à la paix de* 1763, etc., Paris, 1815, 6 vol. in-8; *Mém. particuliers pour servir à l'Hist. de la fin du règne de Louis XVI*, 1816, 2 v. in-8.

MOLIÈRE (François de), sieur de Molière et d'Essertine, litt., né vers la fin du 16e S. dans le diocèse d'Autun, vivait à la cour de France lorsqu'il fut assassiné en 1623. On a de lui: *la Semaine amoureuse*, roman, 1620, in-8; *le Mépris de la cour*, imité de l'espagnol de Guevara, 1621, in-8; *la Polixène*, avec la suite et conclusion par Pomeray, 1632, 2 vol. in-8; *Lettres* (au nomb. de 7) insérées dans le *Recueil* de Faret, 1627, in-8; et quelques pièces de vers insérées dans les *Délices de la Poésie franç.*, édit. de 1620.— Anne Picardet, dame de Molière, épouse du précéd., a pub. des *Odes spirituelles sur l'air des chansons de ce temps*, Lyon, 1623, in-8. —Le Molière cité par La Monnoye, dans ses *notes* sur Baillet, comme aut. d'un *Dictionn. franç. histor.*, n'est autre que Juigné, sieur de La Broissinière et sieur de Molière.—Léris (v. ce nom), parle d'un Molière, surnommé *le Tragique*, comédien et aut. d'une tragédie de *Polixène;* mais il est très-douteux que ce personnage ait jamais existé.

MOLIÈRE (Jean-Bapt. POQUELIN dit), naquit à Paris, où il fut baptisé le 15 janv. 1622. Sa famille exerçait depuis long-temps la profession de tapissier; et son père, qui se livrait également à ce commerce, le destina dès son bas âge à lui succéder. L'office de tapissier valet de chamb. du roi, qui lui fut concédé quelques années après, le confirma encore dans ce dessein. Il obtint pour son fils la survivance de cette charge; et, s'étant borné à lui procurer les notions les plus élémentaires de l'éducation, lui fit prendre part à ses travaux jusqu'à l'âge de 14 ans. Le caractère naturellement ardent du jeune Poquelin ne put se plier long-temps à une semblable vie; il témoigna le plus vif désir de s'instruire, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à déterminer son père à satisfaire ce besoin d'apprendre. Il suivit comme externe les cours du collége de Clermont, dirigé par les jésuites, et eut pour condisciples Armand de Bourbon, Bernier, Chapelle, Hesnaut, et plus tard Cirano de Bergerac, parmi lesquels ses rapides progrès le firent bientôt remarquer. A peine eut-il terminé son cours de philosophie sous Gassendi, qu'en sa qualité de valet de chambre survivancier du roi il accompagna Louis XIII à Narbonne, dans ce voyage que signala l'exécution des malheureux Cinq-Mars et de Thou. A son retour du midi de la France, à la fin de 1642, il alla étudier le droit à Orléans, puis revint à Paris se faire recevoir avocat. C'est à cette époque que se développa chez lui le goût de la scène. Fidèle habitué de Bary et l'Orviétan, il prit, dit-on, des leçons du fameux Scaramouche. Bientôt il se mit à la tête d'une réunion de comédiens bourgeois qui, après avoir joué la comédie par amusement, la joua par spéculation. Elle était appelée l'*Illustre Théâtre*. Par égard pour ses parens, Poquelin prit alors le nom de Molière, que depuis a consacré l'admiration de la postérité. De 1646 à 1658, il fit avec sa troupe deux longues tournées en province, pendant lesquelles il fit représenter à Bordeaux une tragédie intit. *la Thébaïde*, qui n'eut aucun succès; à Lyon, en 1653, *l'Etourdi;* et à Montpellier, en 1654, *le Dépit amoureux*. En 1658 il obtint la permission de venir s'établir à Paris dans la salle du Petit-Bourbon; c'est sur ce théâtre, puis sur celui du Palais-Royal, que, de 1658 à 1673, furent représentées toutes ses pièces, dont le plus grand nombre sont des chefs-d'œuvre, et furent accueillies comme telles. Nous ne rappellerons pas ici leur nomenclature et cette série de succès; mais nous ne devons pas omettre ce qu'on aura déjà pressenti, c'est que l'envie ne garda pas le silence. Ses lâches efforts, joints à ceux des faux dévôts, empoisonnèrent plus d'une fois les triomphes de l'auteur du *Tartufe;* et sans sa noble fermeté, et surtout sans la royale protection de Louis XIV, il eût succombé à tant et à de si perfides attaques. Admiré par le public, estimé par le prince, Molière fut encore recherché par tous les hommes distingués qui vivaient de son temps. La Fontaine, Boileau, Chapelle, Mignard, formaient sa société intime; et s'il est une tache dans la vie de Racine c'est de s'être brouillé avec celui qui avait été son premier guide et son bienfaiteur. Chef de troupe, Molière fut souvent en butte aux contrariétés sans nombre d'un semblable emploi, et malheureusement jamais la paix domestique n'en compensa pour lui les pénibles soins. Doué d'une âme ardente, et emporté par le besoin d'aimer, il s'était attaché à une actrice de sa troupe, Madeleine Béjart, femme aussi peu digne de ses vœux que peu propre à les fixer long-temps. Plus tard, un penchant non moins aveugle et plus déplorable encore, l'enchaîna à la jeune sœur de cette prem. maîtresse, Armande Béjart, chez laquelle, sinon la beauté, du moins les grâces de la personne semblaient seules destinées à racheter, s'il est possible, les défauts du cœur; il l'épousa, et ne tarda pas à maudire son choix. Mais cette union ne ressemblait pas à celles qui se forment chaque soir sur la scène; elle était indissoluble; et l'amour malheureux, la jalousie trop fondée empoisonnèrent les jours de Molière. Une santé faible et languissante contribuait encore à rendre plus triste l'existence de notre premier comique. Cependant l'intérêt qu'il portait à ses camarades l'empêchait de quitter le théâtre, et de prendre un repos dont il avait tant besoin. Un jour qu'on devait donner *le Malade imaginaire*, il se sentit plus indisposé que de coutume; mais la crainte de priver quelques pères de famille de leur

salaire ne lui permit pas de faire relâche. Les efforts qu'il fit pour jouer lui furent funestes : pris d'une convulsion pendant la cérémonie de réception, il fut ramené chez lui après la représentation, et m. le soir même, 17 fév. 1673, entouré de ses camarades, de quelq. amis et de deux sœurs religieuses auxquelles il avait donné l'hospitalité. Avant sa mort il avait vainement invoqué les secours de la religion ; la sépulture ecclésiastique lui fut également refusée. Sa profession, qui lui attirait l'anathème des ministres des autels, lui avait aussi fait fermer les portes de l'académie. Toutefois ce corps savant voulut donner un siècle après (1778) une réparation tant soit peu tardive à sa mémoire. Son buste fut placé dans la salle de ses séances avec cette inscription de Saurin :

Rien ne manque à sa gloire ; il manquait à la nôtre.

Déjà en 1769 son *éloge* avait été mis au concours, et le prix décerné à Chamfort, dont le discours est à la fois spirituel et parfaitement senti. Mais l'éloge le plus irrécusable de Molière est dans le grand nombre d'éditions de ses *œuvres*. Nul auteur n'a été plus souvent réimp. et traduit. Les éditions principales sont : celles de Lagrange et Vinot, la première complète, 1682, 8 vol. in-12 ; de Joly et La Serre, 1734, 6 vol. in-4 ; de Bret, 1773, 6 vol. in-8, et 1778, 8 vol. in-12 ; de Petitot, 1813, 6 v. in-8 ; de M. Auger, 1819-27, 9 v. in-8 ; de M. Taschereau, 1823-24, 8 vol. in-8 ; et de M. Aimé-Martin, 1823-26, 8 vol. in-8. Il a paru en 1822, dans la *Collection des Mém. sur l'art dramat.*, des *Mém. sur Molière et sur madame Guerin, sa veuve* : ces mém. ne sont autre chose que la *Vie de Molière* par Grimarest, et des extr. de la *Fameuse comédienne* (par mad. Boudin), ouv. dont la prem. édit. est de 1688, in-12. (*v.* le *Dictionn. des Anonymes*, n° 6625.) On doit à M. Beffara, *Dissertat. sur J.-B. Poquelin Molière, sur ses ancêtres, l'époque de sa naissance, qui avait été inconnue jusqu'à présent*, etc., Paris, 1821, in-8. M. Taschereau, qui a pub. une *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, 1825, in-8, vient de faire paraître (1827) un *Supplément* à cet ouvrage, qui contient la *bibliographie* de ce père de notre scène comique.

MOLIÈRES (JOSEPH PRIVAT DE), physicien, né à Tarascon en 1677, reçut de la nature une constitution délicate avec une grande aptitude à l'instruction. Il fit de bonnes études, surtout en mathématiq., science qu'il préféra bientôt à toutes les autres. Ayant embrassé l'état ecclésiastique en 1701, il entra quelque temps après dans la congrégation de l'Oratoire, et enseigna dans différ. colléges. Conduit à Paris par le désir de voir le célèb. Malebranche, il vécut plus. années dans la société intime de ce métaphysicien. Reçu en 1721 membre de l'académie des sciences, il remplaça deux ans après Varignon dans la chaire de philosophie au collége de France, fut un des plus zélés défenseurs du système des tourbillons (*v.* DESCARTES), et m. en 1742. C'était un philosophe obligeant, serviable, et quelquefois si absorbé dans ses méditations, qu'il ne voyait pas ce qui se passait autour de lui. Il a laissé les ouv. suivans : *Leçons de mathématiques nécessaires pour l'intelligence des principes de physique qui s'enseignent actuellem. au Collége-Royal*, Paris, 1726, in-12, trad. en angl. par Huselden ; *Leçons de physique*, etc., ib., 1733-39, 4 v. in-12, trad. en ital. ; *Elémens de Géométrie dans l'ordre de leur génération*, Paris, 1741, in-12, ouv. non terminé ; plus. *Mém.* insér. dans le *Recueil* de l'académie des sciences et dans le *Journal des Savans*. L'abbé Lecorgne de Launay a pub. : *Principes du système des petits tourbillons*, ou *Abrégé de la physiq. de l'abbé de Molières*, Paris, 1743, in-8. L'*éloge* de ce sav. a été composé par Mairan. On peut consulter encore, pour plus de détails, l'*Hist. du collége de France* par l'abbé Goujet, tome 2 de l'édition in-12 ; et les *Vies des philosophes modernes*, par Saverien, tome 6.

MOLIN (LAURENT), archid., prof. de l'université d'Upsal, né en 1657, m. en 1729, est aut. des ouv. suiv. : *Disputatio de Clavibus veterum*, 1684, insérée dans le *Thesaurus antiquitat.* de Sallengre ; *Disputat. de Origine lucorum*, 1688 ; *Disputat. de Pietate heroïcâ*, 1692 ; un *Poème* en grec, adressé à l'archevêque Benzelius, 1678 ; une édit. portative de la Bible en suédois. On trouve l'*éloge* de Molin dans les *Acta litteraria Sueciæ* de 1724.

MOLIN (JACQUES), plus connu sous le nom de *Dumoulin*, célèbre médecin de Paris, né dans le Gévaudan en 1666, étudia son art à Montpellier, y reçut le bonnet de docteur, vint ensuite à Paris, y fut nommé prof. d'anatomie au Jardin du Roi, devint ensuite médecin en chef de l'armée française en Catalogne sous le maréchal de Noailles, et sous le duc de Vendôme, revint dans la capitale en 1706, augmenta sa réputation en guérissant le prince de Condé d'une maladie grave, et fut bientôt généralement recherché de la cour et de la ville. Louis XIV l'appela auprès de lui dans les dernières années de sa vie. En 1721, il contribua au rétablissement de la santé du jeune roi Louis XV, dont il devint médecin consultant en 1728, et qu'il guérit presque miraculeusem. à Metz en 1744. J. Molin m. à Paris en 1755, sans postérité, et laissant une succession estimée plus de 1,500,000 fr. Il fut le plus habile praticien de son temps. On raconte que, pressé un jour par quelques jeunes médecins de désigner celui de leurs confrères qu'il jugeait digne de le remplacer, il répondit : « Je laisse après moi trois grands médecins, la diète, l'eau et l'exercice. » On croit aussi que c'est Molin que Lesage a désigné sous le nom du docteur *Sangrado* (dans *Gil-Blas*), parce que ce médecin célèbre saignait fréquemment, prescrivait la diète et l'eau, et que lui-même s'abstenait de vin pour éviter la goutte à laquelle il était sujet. J.-B. Chomel a pub. un *Eloge historique de Molin*, Paris, 1761, in-8.

MOLINA (MARIE de), reine de Castille et de Léon, fille d'Alphonse de Molina, issue du sang royal, épousa en 1282 Sanche IV, son cousin-germain, qui, après avoir détrôné son propre père, se fit déférer le titre de roi par les états. Marie travailla avec succès à réconcilier son époux avec Alphonse, son père ; et, après la m. de Sanche, en 1295, elle fit déclarer roi, sous sa tutelle, Ferdinand, son fils, âgé de 10 ans. Mais don Juan, oncle du jeune prince, refusa de le reconnaître, alléguant qu'il était né d'un mariage illégitime, parce que Marie et Sanche étant cousins germains, leur union avait été déclarée nulle par le pape. La reine-mère réussit, non sans de grandes difficultés, à obtenir du pape Boniface VIII, en 1301, une bulle qui légitimait ses enfans. Reconnue enfin régente du royaume, Marie chercha à gagner l'affection des peuples en diminuant les impôts, et convoqua les états à Valladolid pour les consulter sur les intérêts du royaume. Elle en obtint des sommes considérables qui lui servirent à payer la fidélité des grands restés attachés à son fils, ou à en acheter d'autres. Mais bientôt l'ingrat Ferdinand, séduit par des courtisans, signifia à sa mère qu'il voulait régner par lui-même. Marie quitta sans se plaindre les rênes du gouvernement, et sut toutefois conserver un reste d'autorité qu'elle n'employa qu'à garantir son fils des fautes où l'entraînait un caractère cruel et emporté (*v.* FERDINAND IV). Ce prince m. en 1312, et Marie fut appelée une seconde fois à la régence pendant la minorité d'Alphonse XI, son petit-fils ; mais une partie des états s'étant déclarés en faveur de Constance, mère du jeune roi, son aïeule, remit l'autorité aux infans, oncles d'Alphonse, en conservant la surveillance sur celui-ci, qui fut élevé sous ses yeux. Marie de Molina m. à Valladolid en 1322, vivem. regrettée de ses sujets,

Les historiens espagnols s'accordent à célébrer les vertus et les gr. qualités de cette digne princesse.

MOLINA (Alphonse de), missionn. espagnol du 16e S., alla de bonne heure au Mexique, apprit la langue des indigènes, devint l'interprète de la mission des cordeliers dans cette partie de l'Amérique, entra dans cet ordre, fut attaché pendant 50 ans à différentes missions, convertit un grand nombre de naturels, et m. en 1580 dans le couvent de son ordre à Mexico. Il a pub. une *gramm.* et un *dictionnaire mexicain*, et trad. dans la même langue les *Evangiles de l'année*, des *Instruct. familières sur les vérités de la religion*, une *Méthode pour la confession*; et quelq. ouv. ascétiques. Le dictionnaire de Molina a pour titre : *Vocabulario en lengua castillana y mexicana*, Mexico, 1571, 2 part. in-fol. C'est le plus ancien livre connu imprimé en Amérique, et on le trouve difficilement, même au Mexique.

MOLINA (G. ARGOTE y). V. Argote et au *Supplément*.

MOLINA (Louis), célèb. théol. espagnol, né en 1535 à Cuença, entra dans l'ordre des jésuites à l'âge de 18 ans, fit ses études à Coimbre, enseigna pendant 20 ans la théol. à Evora, quitta ensuite le Portugal, et m. à Madrid en 1601. On a de lui un *comment.* latin sur la *Somme* de St Thomas, 1593, 2 vol. in-fol. C'est en travaillant à cet ouv. qu'il fut conduit à chercher les moyens de concilier le libre arbitre de l'homme avec la prescience divine et avec la prédestination, matières qui sont traitées dans la prem. partie de la *Somme* de St Thomas. Il fit un ouv. séparé de son commentaire sur ce sujet, et le pub. in-4, à Lisbonne, sous ce titre : *de liberi arbitrii cum gratiæ donis..... Concordiâ*, avec un *appendix*, impr. en 1589. Ce livre, approuvé par le censeur, et dédié à l'archiduc d'Autriche, inquisiteur-général d'Espagne, fut réimp. à Lyon en 1593, à Venise, 1594, et à Anvers, 1595. Molina y expose le système qui depuis a été si fort agité dans les écoles. Il n'admet point de grâces efficaces par elles-mêmes, et accorde beaucoup au libre arbitre qu'il définit « la faculté d'agir ou de ne pas agir. » Il suppose en Dieu une science qu'il appelle moyenne relativement aux actes *conditionnels*, et croit que la prédestination est postérieure à la prévision des mérites (*v.* pour l'analyse complète de ce système l'*Hist. ecclésiast. du 17e S*, par Dupin, t. 1er). Le P. Suarez (*v.* ce nom), confrère de Molina, modifia un peu son système, et imagina celui qu'on a appelé le *Congruisme*. Le livre *de liberi Arbitrii*, etc., attaqué par les dominic. et défendu par les jés., fut déféré à l'inquisit. d'Espagne, ensuite à Rome, où le pape Clément VIII nomma, en 1597, une congrégation pour prononcer à ce sujet. Cette congrégat., qu'on appela *de Auxiliis*, tint un gr. nomb. de séances où les deux partis furent entendus. Après la m. de Clément VIII, Paul V congédia les contend. et leur défendit de se censurer mutuellem. puis prescrivit de ne rien pub. sur cette matière. Cette recommandat., renouvelée par plus. des successeurs de Paul V, n'a pas empêché chaque parti de faire paraître des histoires de la congrégation *de Auxiliis*; et les adversaires de Molina ont présenté son système comme monstrueux en lui-même, et horrible dans ses conséquences. Le *molinisme* et le *congruisme*, qui en est la modification, sont abandonnés aujourd'hui. Les théologiens de nos jours s'abstiennent de sonder ces questions profondes, qui sont peut-être insolubles. Le P. Molina a pub. d'autres ouv. théolog. oubliés depuis long-temps, à l'exception du traité *de Justitiâ et Jure* (Mayence, 1659, 6 v. in-fol.), dans lequel on a trouvé quelq. propositions de morale relâchée dont on a grossi l'*Extrait des assertions*, etc., compilation qui a servi de prétexte à la suppression des jésuites dans le siècle dernier. — Molina (Antoine), chartreux espagnol, m. en 1612, est aut. d'un ouv. traduit en français sous le titre de *Traité de l'instruction des prêtres*, impr. en 1677, in-8. — Molina (Louis), jurisconsulte espagnol attaché au conseil des Indes et de Castille sous Philippe II, a pub. un traité sur les substitutions des terres anciennes de la noblesse espagn. sous le titre suiv. : *de Hispanorum primogenitorum Origine et Naturâ*, Madrid, 1603, in-f. — Molina (Dominique), relig. dominicain espag., né à Séville vers la fin du 16e S., a pub. un *Recueil des bulles des papes*, concernant les priviléges des ordres religieux, Séville, 1626.

MOLINE (Pierre-Louis), aut. dramatique, né à Montpellier (non à Avignon comme le prétendent quelq. biogr.), avait été d'abord av. au parlem.; et, pend. la révolut., il fut attaché à la convent. en qualité de secrét.-greffier. Moline a composé un nomb. consid. d'écrits en prose et en vers et de pièces de théât., qui pour la plupart ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre ; on en trouve la liste dans l'*Annuaire dramatique* de MM. Ragueneau et Audiffred, 1821 et 1822, p. 341-64. Les principales sont : *Orphée et Eurydice*, tragédie-lyrique en 3 actes, musique de Gluck, représentée en 1774 ; *le Duel comique*, opéra-bouffon en 2 actes, mêlé d'ariettes, représ. en 1776 ; *l'Inconnue persécutée*, com. mêlée d'ariettes, 1776 ; *Ariane dans l'île de Naxos*, opéra en un acte représ. en 1782 ; *la Réunion du 10 août, ou l'Inauguration de la république franç.*, opéra en un acte, musique de Porta, 1793. On trouve aussi une *notice* sur Moline dans les *Siècles littér.* de Désessarts.

MOLINELLI (Jean-Baptiste), prêtre de la congrégation des écoles pies, né à Gênes en 1730, enseigna d'abord la philosophie à Oneille, ensuite la théol. à Gênes, puis fut appelé à Rome pour y remplacer le P. Natali dans la même chaire au collége Nazaréen ; il revint au bout de quelq. ann. dans sa patrie, et y m. en 1799. On a de lui : un *Traité de la primauté du pape* (en ital.), Rome, 1788 ; une *Thèse sur les sources de l'incrédulité et sur les vérités de la religion chrétienne*, ibid., 1777 ; des *remarques* et des *notes* ajoutées à l'édit. de la Théol. de Lyon, faite à Gênes par Olzati en 1788. Molinelli s'était montré favorable à la révolution de son pays en 1797 ; et il pub. en faveur du système démocratique deux brochures (en ital.), dont voici les titres : *le Préservatif contre la séduction*, et *du Droit de propriété des églises sur les biens ecclésiastiques*. — Molinelli (Pierre-Paul), méd. ital., m. en 1764, professa la médecine et la chirurgie en l'université de Bologne, fut membre de l'institut de cette ville, et associé étranger de l'académie de chirurgie de Paris. Il a laissé plusieurs *Mém.* estimés sur des expériences anatomiques et des opérations chirurgicales, notamment celle de la fistule lacrymale.

MOLINET (Jean), poète français du 15e S., né dans un village du Boulonais, fit ses études à Paris, et retourna en Flandre, où il se maria. Devenu veuf, il prit l'habit ecclésiastique, et devint chanoine de la collégiale de Valenciennes, et mourut dans cette ville en 1507. On a de lui : la traduct. en prose du roman de *la Rose* de Jean de Meung (*v.* ce nom), Lyon, 1503 ; Paris, 1521, in-fol., goth. ; *Faits et Dits, contenant plusieurs beaux traités, oraisons et chants royaux*, etc., Paris, 1531, in-fol., ibid., 1537 et 1540, in-8, édit. rares et recherchées. C'est de ce recueil qu'on a extrait les poésies div. de Molinet, imp. à la suite de la *Légende de maître Pierre Faifeu* (*v.* Bourdigné) ; et la plus curieuse des productions qui en font partie est la *Recollection des merveilles advenues en notre temps*, commencée par Chatelain (*v.* ce n.) ; *le Temple de Mars, dieu des batailles*, Paris, chez Petit-Laurent, sans date, in-8, goth. ; sans nom de ville et sans date, in-16, goth. ; réimp. dans les *Faits et Dits* ; *le Calendrier mis par petits vers*, sans date, in-8, et réimpr. dans les *Faits et Dits* ; moralité intit. *Vigile des morts*,

mise en rimes françoises, et par personnaiges, Paris, chez Jean Jehannot, sans date, in-16, gothique, très-rare; *Hist. du rond et du quarré à cinq personnaiges*, etc., imp. sans nom de lieu et sans date, de la plus grande rareté, puisque Duverdier est le seul bibliographe qui la cite. Molinet a laissé en MSs. : *l'Art de rimer*, conservé à la biblioth. du roi sous le nº 1188; et une *Chronique* de 1474 à 1504, dont on a connu plus. copies dans les Pays-Bas, entre autres une en 2 vol. in-fol., avec un *Supplément* jusqu'en 1506, en la possession de J. Godefroy, archiviste de la chamb. des comptes de Lille. Aubert Lemière avait eu l'intention de faire impr. un *extrait* de cette chronique; et son MS., approuvé par le censeur, faisait partie de la Biblioth. de M. La Serna Santander.

MOLINET (CLAUDE du). V. DUMOLINET.

MOLINETTI (ANTOINE), médecin de Venise, m. en cette ville vers 1675, est aut. d'un *Traite des sens et de leurs organes* (en latin), Padoue, 1669, in-4.

MOLINEUX. V. MOLYNEUX.

MOLINIER (GUILL.), troub. du 14ᵉ S., chancelier de l'association toulousaine connue sous le nom de *Collége du Gai-Savoir*, dont l'académie des Jeux Floraux tire son origine, fut chargé en 1348 de préparer une poétique dont il devait soumettre les difficultés aux sept poètes qui, sous le nom de *mainteneurs*, composaient le *gai-consistoire*. Il fondit dans sa rédaction les observations de ces poètes, et pub. son ouvrage, en 1356; une grammaire et un traité étendu des figures de rhétorique complètent cette production, qui a pour titre les *Leys d'Amors*, en prose, mêlée de quelques vers. M. Raynouard l'a pub. dans sa *Gramm. romane*, qui se trouve en tête du *Choix de Poésies des troubadours*; et MM. Descouloubre et d'Aguilar, académic. des Jeux Floraux, ont annoncé qu'ils publieraient le texte avec la trad. en regard. Cette publication est attendue.

MOLINIER (ETIENNE), doct. en théol. et prédicateur, né à Toulouse vers la fin du 16ᵉ S., y exerça d'abord la profession d'avocat, puis entra dans l'état ecclés., et se fit un nom dans la chaire évangélique. Il prêcha devant Louis XIII lorsque ce monarque fut sacré en 1610, et ensuite dans les principales églises de Paris et des provinces jusqu'à sa m., arrivée en 1650. On a de lui un gr. nombre d'ouv., parmi lesquels nous citerons : *Sermons pour tous les dimanches de l'année*, Toulouse, 1631, 2 vol. in-8; idem *pour le Carême*, Lyon, 1650, 2 vol. in-8; id. *pour les Fêtes des saints*, Douai, 1652, 3 vol. in-8; id. *pour l'Octave du St Sacrement*, Toulouse, 1640, in-8; *sur le Mystère de la croix*, ib., 1643, in-8; *Œuvres mêlées*, ibid., 1651, in-8.

MOLINIER (JEAN-BAPT.), prédic., né à Arles en 1675, entra dans la congrégation de l'oratoire en 1700, passa des travaux de l'enseignement à ceux de la chaire, prêcha avec succès à Grenoble, à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Orléans et à Paris, quitta l'Oratoire en 1720, se retira au diocèse de Sens, et revint ensuite à Paris dans l'intention de reprendre ses travaux apostoliq. Mais l'archevêque de Paris Vintimille lui ayant interdit la prédication, il ne s'occupa plus que de la révision des sermons qu'il avait prononcés, et m. en 1745. On a de lui : des *Sermons*, 1730 et années suiv., 14 vol. in-12; une trad. des *Psaumes*, avec le latin et des notes, in-12; une traduct. de l'*Imitation de J.-C.*, 1725, in-12, et 1730, in-18; *Extraits de l'Hist. eccles. de Fleury sur l'Arianisme*, avec une *Préface théologique*, 1718, in-4; *Instructions et Prières*, etc., 1724, in-12; *Exercice du Penitent*, avec l'*Office de la Pénitence*, 1724, in-18; enfin des *prières et pensées chretiennes*, des *cantiques spirituels*, etc.

MOLINISTES, nom sous lequel on désigne les partis. des opinions théol. de Louis Molina (*v.* ce n.)

MOLINOS (MICHEL), théolog. espagnol, né en 1627 dans le diocèse de Sarragosse, alla se fixer à Rome, et y acquit une gr. réputation de piété et de talent pour la direction des consciences. Il publia en 1675, avec l'approbation de cinq docteurs, un livre intit. *la Guide spirituelle*, dans lequel il prétendait diriger les âmes en la voie de la perfection. Cet ouv., pub. d'abord en espagnol, puis imp. en ital. et en latin, fut attaqué par le jésuite Segneri et défendu par le P. Petrucci et Fr. Malaval. L'inquisition romaine fit arrêter et emprisonner Molinos en 1685; et l'inquisition d'Espagne condamna son livre la même année. Son procès fut instruit : plus. personnes furent aussi arrêtées à ce sujet; et le 28 août 1687 l'inquisition romaine lança un décret qui condamnait 68 propositions de Molinos, qualifié lui-même dans cet acte d'*enfant de perdition*, et obligé, le 3 sept. suivant, de faire une abjuration publique. Ce jugement fut confirmé le 19 déc. de la même année par le pape Innocent XI. Molinos m. en prison le 29 déc. 1696. Outre *la Guide spirituelle*, il avait publié un petit *Traité de la communion quotidienne*. On trouve dans l'édition des *Œuvres de Fénelon*, pub. par Lebel, t. 4, une analyse de la doctrine de Molinos, et une réfutation (par Fénélon) des 68 propositions condamnées. La doctrine de Molinos est différente du quiétisme mitigé de Mᵐᵉ Guyon (*v.* ce nom) et du système encore plus adouci du célèbre archev. de Cambrai. On trouve dans le *Recueil de pièces concernant le quiétisme* (pub. par Cornand de la Croze), Amsterdam, 1688, in-8, la traduct. franç. de *la Guide spirituelle* et du *Traité de la communion*.

MOLITOR (ULRIC), doct. en droit de l'université de Pavie, né à Constance dans le 15ᵉ S., m. en 1492, publia dans cette ville un *Tractatus de Lamiis et Pythonicis*, dédié à Sigismond, duc d'Autriche, 1489, in-4; réimpr. à Paris, 1561, in-8, et inséré dans une collection de pièces sur la magie, intit. *Malleus Maleficorum*, 1584. — Jean-Horace MOLITOR, médecin allem. du 17ᵉ S., est aut. d'un *Tractatus de Thermis artificialibus septem mineralium planetarum*.

MOLLENDORF. V. MOELLENDORF.

MOLLER ou MOELLER (HENRI), théolog., né vers 1528 à Hambourg, fut prof. des langues grecq., latine et hébraïque à l'université de Wittemberg; mais ayant refusé de signer les articles de foi dressés par le synode de Torgau, il perdit son emploi, et revint dans sa patrie, où il m. en 1589. On a de lui des *commentaires* en latin sur Isaïe, Malachie, Osée, et sur les *Psaumes* de David. Ce dernier *Comment.* a été pub. à Wittemberg, 1573, 3 vol. in-8, et à Genève, 1603, in-fol. On trouve aussi un écrit latin de ce théol., inséré dans le t. 5 des *Declamationes selectæ* de Melanchthon sous le tit. d'*Adhortatio in cognoscendam linguam hebræam*; et des *vers* latins dans le t. 4 des *Deliciæ poetar. germanorum*.

MOLLER (DANIEL-GUILLAUME), savant philologue allemand, né à Presbourg en 1642, visita, au sortir de ses études, les principales villes d'Allemagne, s'arrêta particulièrement à Wittemberg, où il suivit des cours de théologie, de médecine et de langues orientales, parcourut ensuite la Prusse, la Pologne, l'Angleterre, l'Alsace, la Suisse, différentes provinces de France, l'Italie, revint dans sa patrie en 1670, fut nommé en 1674 profess. de métaphysique et d'histoire, bibliothécaire à l'université d'Altdorf, et m. dans cette ville en 1712. On a de lui de nomb. ouv. dont Niceron donne les titres dans le t. 12 de ses *Mémoires*, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Oratio de confusione linguarum Babylonicâ*, Wittemberg, 1662, in-4; *Meditatio de insectis quibusdam hungaricis prodigiosis*, etc., Francfort, 1673, in-12; *Curriculum poeticum*, Altdorf, 1674, et *Mensa poetica*, ib., 1678, in-12; *de Typographiâ*, ib., 1692, in-4;

réimp. dans les *Monumenta typogr.* de J.-C. Wolf, t. 2; *Dissert. de Opsimathiâ*, ib., 1694, in-4; *de Scytalâ Lacedæmoniorum*, ibid., 1695, in-4; *de Technophysiotamis*, ib., 1704, in-4; et 50 autres *dissert.* sur Quinte-Curce, Cornelius-Nepos, Salluste, Florus, Justin, Suétone, Tacite, etc., et les principaux historiens du moyen âge. Daniel Czvittinger a rassemblé beaucoup de détails sur la vie et les ouv. de Molier dans le *Specimen Hungariæ litterariæ*.

MOLLER (Jean), célèb. philologue allem., né en 1661 à Flensbourg, dans le duché de Sleswig, fréquenta successiv. les universités de Kiel, d'Iéna et de Leipsig, fit de gr. progrès dans la philosophie, la théol. et la littér., visita les biblioth. de Hambourg et de Copenhague, fut nommé régent au collége de sa ville natale, puis rect. en 1701, refusa différentes chaires qui lui furent offertes en pays étrangers, et m. en 1725. On a de lui : *Prodromus Cimbriæ litteratæ*, Sleswig, 1687, in-4 : *Isagoge ad histor. Chersonesi cimbricæ*, Hambourg, 1691, in-8; *Homonimoscopia histor.-philologico-critica*, ibidem, 1697, in-8; *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, ibid., 1699, 2 parties in-8; *Diatribe de Helmoldo presbitero*, etc., Lubeck, 1702, in-4; *Cimbria litterata, seu Historia scriptorum*, etc., Copenhague, 1744, 3 vol. in-fol. C'est l'ouv. le plus important de l'aut. On lui doit encore une bonne édit. du *Polyhistor* de Morhof. Bern. et Olaus-Henri, fils de J. Moller, ont publié sa *vie* en latin, Sleswig, 1734, in-4. — Olaus-Henri Moller, fils du précéd., né à Flensbourg en 1715, fut nommé en 1744 prof. honoraire d'hist. littér. à Copenhague, et m. en 1796 dans sa ville natale, où il était devenu recteur. On a de lui un gr. nombre de *tables* généalogiques et des *notices* histor. sur Flensbourg et autres villes du duché de Sleswig, et sur divers points de l'hist. du Danemarck. Il fut le rédacteur de la *Biblioth. danoise* (en allem.) depuis le 4e jusqu'au 9e cahier. — Moller (Christian), pasteur à Landau, a pub. : *Novum-Testamentum germanicum litteris hebræo-teutonicis*, Francfort-sur-l'Oder, 1700, in-4, très-rare.

MOLLET (Claude), jardinier des rois Henri IV et Louis XIII, m. vers 1615, avait de grandes connaissances dans son art. Henri IV l'aimait beaucoup, et s'entretenait familièrem. avec lui. Mollet introduisit dans les jardins de Fontainebleau et d'autres maisons royales des plantes qui y étaient inconnues auparavant. Il s'appliqua à tracer des jardins à grands compartimens et à dessins figurés; c'est d'après ces principes qu'il planta les jardins de St-Germain-en-Laye, et qu'il fit des plantations dans le jardin des Tuileries. Après sa m., ses deux fils, André et Noël Mollet, publièrent son ouvrage intit. : *Théâtre des plans et jardinages, contenant des secrets et inventions incognus, etc., avec un traité d'astrologie propre pour toute sorte de personnes*, etc., avec 22 planches de dessins d'André-Jacques et Noël, fils de l'aut., Paris, 1652, 1660 et 1676, in-4. La prem. édit. est la meilleure.

MOLLOY (Charles), publiciste irlandais, mort en 1690, est aut. d'un traité intit. : *de Jure maritimo et navali*, Londres, 1676, souv. réimprimé depuis. — Francis Molloy, prof. de théologie au collége St-Isidore de Rome, a pub. les ouv. suiv. : *Sacra theol.*, Rome, 1666, in-8; *Lucerna fidelium*, ib., 1676, in-8; *Grammat. lat.-hibernica compendiata*, ib., 1677, in-12.—Un autre Molloy (Charles), aut. dramatiq., issu d'une famille distinguée de Dublin, m. en 1767, a donné les trois pièces suiv. : *the perplexed Couple*, 1715, in-12; *the Coquet*, 1718, in-8; et *Half-pay Officer*, 1720, in-12. Il eut en outre la principale part aux deux écrits périodiques intit. : *le Sens commun* et *Fog's journal*.

MOLYNEUX (Guill.), mathém. irlandais, né à Dublin en 1656, forma en 1683 le plan d'une société philosoph. à l'instar de celle de Londres, et en fut le prem. secrétaire. Il fut nommé l'année suiv. ingén. en chef et surintendant des bâtimens S. M. Britannique; et la société royale de Londres l'admit dans son sein en 1685. Il m. en 1698. On a de lui : *Sciothericum Telescopium*, ouv. contenant la description et l'usage d'un cadran solaire à lunette de son invention, Dublin, 1686; Londres, 1700, in-4; *Dioptrica nova*, traité revu par Halley, et pub. à Londres, 1692; *the Case of Ireland stated in relation to its being bound by acts of parliament made in England*, Dublin, 1695, Londres, 1720, in-8; et plus. *Mém.* insérés dans les *Transactions philosophiques*. — Samuel Molyneux, fils du précéd., né à Chester en 1689, hérita du goût de son père pour les études astronom., contribua comme lui aux progrès de l'optique, fut secrét. du prince de Galles (depuis George II), ensuite commissaire de l'amirauté, et mourut dans un âge peu avancé, laissant des notes et observat. MSs., dont Rob. Smith a fait usage dans son traité d'optique. — Thomas Molyneux, oncle du précéd., méd., mort en 1733, a publié des *Letters to Mr. Locke*, Londres, 1708, in-8, et plus. *mém.* insérés dans les *Transactions philosophiques*.

MOLYNEUX est le nom d'une ancienne famille d'Angleterre, descendante de William des Moulins ou de Molines, gentilhomme normand qui accompagna Guillaume-le-Bâtard dans son expédit. de la Grande-Bretagne. Plus. individus de cette famille se sont signalés par leur valeur, leur dévouement, et occupent une place honorable dans l'histoire d'Angleterre.

MOLZA (François-Marie), l'un des meilleurs poètes italiens de son siècle, né à Modène en 1489, termina ses études classiques dans sa patrie, puis suivit à Bologne les leçons de J. Mayno, célèbre jurisconsulte, et se rendit ensuite à Rome pour se perfectionner dans la connaissance des langues et de la littérat. ancienne. Les talens qu'il acquit lui auraient procuré une grande fortune dans le monde si sa conduite avait été plus régulière. Il m. dans la misère et des suites d'une maladie honteuse en 1544. Sa fin malheureuse fit oublier ses vices, et on ne se rappela que ses talens et ses qualités aimables. Une médaille fut frappée en son honneur par les soins de Léonard Arétin (v. ce nom). Tous ses contempor. l'ont comblé d'éloges comme poète. Ses *œuvres* ont été recueillies par P.-A. Serassi, Bergame, 1747-1754, 3 vol. in-8, avec une *vie* de l'auteur remplie de détails intéressans. Molza réussit également dans tous les genres, et joignit à l'élégance du style la noblesse des pensées et la vivacité de ses images. Un de ses écrits intit. : *Capitolo in lode de' fichi*, pub. à la suite des *dialogues* de l'Arétin (ce qui indique le sujet traité par l'auteur), a été imp. pour la prem. fois avec un *commentaire* d'Annibal Caro (caché sous le nom d'Agresto), sous ce titre : *Commento di ser Agresto da Ficaruolo sopra la prima ficata del P. Siceo.* Ce dernier nom est celui qu'avait pris Molza dans l'académie *della Virtù*, dont il était membre. On conserve dans les bibliothèq. d'Italie beaucoup de morceaux encore inédits du même aut. — Molza (Tarquinia), petite-fille du précédent, née à Modène en 1542, fut supérieure à son aïeul, non par ses poésies, mais par l'étendue et la variété de ses connaissances. Elle étudia avec succès le latin, le grec, l'hébreu, la philosophie, les mathém., l'astronomie, et cultiva en même temps les arts d'agrément. Un décret du sénat de Rome lui conféra en 1600 le titre de citoyenne romaine, transmissible à perpétuité aux personnes de sa famille; le pape et les plus illustres prélats la pressèrent en vain de se fixer dans cette capitale du monde chrétien; mais elle ne voulut point quitter sa patrie, où elle m. en 1617. Les ouv. qu'elle a laissés ne justifient guère les éloges dont elle a été comblée par le Tasse,

Guarini et les plus illustres écrivains de son temps. On a d'elle la traduct. de deux *dialogues* de Platon (*le Carneade* et *le Criton*), des *sonnets*, des *madrigaux* et des *épigrammes*, en latin, en italien, etc. : toutes ces pièces ont été recueillies dans les t. 2 et 3 des *œuvres* de l'aïeul de l'auteur. On peut consulter sur cette dame savante la *Biblioth. modenese* de Tiraboschi.

MOMBRIZIO (Bonino), écrivain ital. du 15e S., est connu comme auteur d'un ouvr. intit. : *Sanctuarium, seu Vitæ sanctorum*, 2 vol. in-fol., sans nom de ville et sans date (on croit qu'il fut imp. à Milan, patrie de l'auteur, vers 1489) : très-rare et très-recherché des bibliomanes. On a aussi de lui quelq. *poésies* latines. On peut consulter pour de plus gr. détails sur ce poète l'*Hist. topogr. mediol.* de Saffi, p. 146, ainsi que la 1re part., p. 939, et 2e part., p. 2007 du t. 2 de la *Bibl. script. mediol.* d'Argellati.

MOMORO (Ant.-Franç.), imp., né à Besançon en 1756, vint de bonne heure à Paris, y fut admis en 1787 dans la communauté des libraires, embrassa les principes de la révol., et figura parmi les memb. marquans de la soc. ou *club des cordeliers*. Après le 10 août 1792, il fut nommé memb. de la commission administrative qui remplaça le départem. de Paris, et fut envoyé deux fois, en 1793, pour surveiller les opérations des généraux. Danton et Robespierre, dont il s'était séparé, le firent comprendre dans le décret d'accusation porté contre Hébert, Chaumette (*v.* ces noms), et il fut condamné à m. le 24 avril 1794, à l'âge de 38 ans. Il a pub. : une *Epreuve d'une partie des caractères de sa fonderie*, 1787, in-16; *Manuel des imposit. typographiques*, 1789, in-12; 2e édit., augmentée, 1792; 3e édit., Bruxelles, 1819, in-8, avec 33 pl.; *Traité élémentaire de l'imprim.*, 1793, in-8, estimé; *Rapport sur les événemens de la guerre de la Vendée..... fait à la société des cordeliers le 14 nivose an* II, in-8, en 3 parties. On lui attribue encore : *Réflex. d'un citoyen sur la liberté des cultes relig.*, etc., in-8; et le *Journal des Cordeliers*, dont il a paru 10 nos, format in-8, du 28 juin au 4 août 1791.

MONACELLI (François), sav. canoniste, né à Gubbio dans le territoire d'Urbin, m. vers 1725, a laissé un ouv. utile aux évêques, aux grands-vic., aux confesseurs, aux curés, etc., sous le titre de *Formularium legale practicum fori ecclesiasti, in quo formulæ expeditionum de his quæ pertinent ad officium judicis nobile continentur, cum appendice*, etc., Venise, 1736, 1772, 2 vol. in-fol.

MONACI (Laurent de'), chroniq., né à Venise dans le 14e S., remplit quelque temps les fonctions de secrétaire du sénat de cette république, et fut ensuite nommé chancelier du royaume de Candie, où il m. en 1429. On a de lui une chronique de Venise intit. : *de Rebus Venetor. ab urbe conditâ ad annum* 1354, pub. par Fl. Cornaro, avec une *préface* et des *notes*, Venise, 1758, in-4. On conserve dans les MSs. de la biblioth. de Trévise une *Oraison funèbre de Vital Landi*, en latin, par le même; et on cite encore de lui deux pièces de vers : *Carmen metricum de Caroli Parvi regis Hungariæ lugubri Exitio* et *pia Descriptio miserabilis casûs illustrissimæ reginæ Hungariæ*.

MONACO (la princesse GRIMALDI), née Choiseul-Stainville, fille du maréchal de ce nom, ayant quitté la France en 1791, osa y rentrer l'année suiv., fut arrêtée comme suspecte, s'évada, et, de nouveau arrêtée, fut traduite au trib. révolut., et conduite à l'échafaud le 8 therm. an II (1794). On dit qu'en y marchant elle adressa au peuple l'interpellation suiv. : « Vous venez nous voir mourir; il fallait venir nous voir juger. »

MONALDESCHI, nom d'une famille noble de la ville d'Orviette dont sont issus les personnages suiv. — Benoît Monaldeschi s'empara du pouvoir suprême dans sa ville natale, alors gouvernée en république sous la protection du pape, et se maintint dans son usurpation jusqu'en 1355, que le légat Egidio Albornoz reprit Orviette. — Louis-Bonconte de Monaldeschi, chroniqueur, né à Orviette en 1327, fut élevé à Rome, où il vécut jusqu'à l'âge de 115 ans, sans avoir éprouvé, dit-on, aucune maladie. Il a laissé une *chronique* depuis 1228 jusqu'en 1340, écrite dans le dialecte alors en usage à Rome, et qui a beaucoup de rapports avec l'idiome napolitain. La biblioth. du roi possède un exempl. MS. de cette chronique, et Muratori en a pub. un fragment assez court dans les *Script. rer. ital.*, tome 12. — Monaldeschi (Jean, marquis de) entra au service de la célèbre Christine, reine de Suède, devint son grand écuyer, l'accompagna dans ses voyages, et fut assassiné par ses ordres dans la galerie du chât. de Fontainebleau le 10 oct. 1657. Le P. Lebel (*v.* ce nom) a écrit la *relation* de cet événement.

MONALDI, religieux franciscain, puis archev. de Bénévent, né en Dalmatie vers la fin du 15e S., est aut. d'une *somme de cas de conscience*, connue sous le titre de *Summa Monaldina*, et imp. à Lyon en 1518. — Monaldi (Benoît), appelé aussi *Ubaldo* du nom d'un oncle dont il hérita, fut d'abord auditeur de rote, puis cardinal et év. de Pérouse, sa patrie, et m. en 1644. On a de lui un vol. de *décisions de la rote*, en ital., publ. à Pérouse en 1654, avec des *notes* de Torello. — Monaldi (Guido), de Florence, est aut. d'une *chronique* ou *journal* dep. l'an 1340 jusqu'en 1381, cité dans le vocabulaire *della Crusca*. — Monaldi (Michel), né à Raguse, m. en 1592, a laissé des *poésies* recueillies par son neveu Marino Battitorre, imp. à Venise en 1599, et de nouveau à Raguse en 1783.

MONANTHEUIL (Henri de), mathémat., né à Reims vers 1536, fit ses études à Paris, s'appliqua particulièrem. aux mathématiques et à la médec., fut reçu docteur dans cette dern. faculté, et joignit la pratique à l'enseignement. Il avait obtenu en 1574, à la recommandat. du secrét. d'état P. Brulart, la chaire de mathém. au collége de France; mais Amyot (*v.* ce nom) s'étant opposé à sa nomination, il fut d'abord rayé du tableau des profess.; puis, sur la requête que ses collègues présentèrent en sa faveur à Henri III, réintégré dans ses fonctions en 1577. Il m. en 1606. On a de lui : *Ludus iatro-mathematicus musis factus*, Paris, 1597, in-8; une trad. latine du *Traité des méchaniques* d'Aristote, ibid., 1599, in-4; *de Puncto, primo geometriæ principio, liber*, Leyde, 1600, in-4; *Problematis omnium quæ à MCC. annis inventa sunt nobilissimi demonstratio*, ibid., 1600; deux *discours* lat. prononcés au collége royal en 1574 et 1577. V. pour plus de détails les *Mém.* de Niceron, t. 15, et le *Mém.* de Goujet *sur le Collége royal*, tome 2, édition in-12.

MONARDES (Nicolas), méd. espagnol, né à Séville au commencement du 16e S., pratiqua son art avec un gr. succès, s'attacha à l'étude de la botanique, publia sur les propriétés des plantes médicales plus. ouv. estimés, et m. dans sa patrie en 1578. On connaît de lui : *de secandâ Venâ in pleuritide*, etc., Séville, 1539, in-4; Anvers, 1564, in-8; *de Rosâ et partib. ejus; de Succi rosar.*, etc., Anvers, 1565, in-8; *Libro de dos medicinas excellent. contra todo veneno*, Séville, 1569, 1580, in-8; *Libro que trata de la Nieve*, ibid., 1571, in-8; *de las Cosas que se traen de las Indias occidentales*, etc., Séville, in-4 (ces différ. ouv. espagnols ont été trad. en lat. par C. Lécluse, *v.* ce nom). — Linnée cite un Jean Monardes dans sa *Bibliothèque botanique*, et lui attribue des *Epistolæ medicinales*; mais il est probable qu'il ne faut pas distinguer ce personnage, inconnu d'ailleurs, de N. Monardes de Séville.

MONAVIUS (Frédéric), méd. de Stettin, en Poméranie, au 17e S., se fit une réputation par les

ouv. suiv. : *Lanx satura rerum medicarum*, Tubingen, 1622, in-4; *Elenchus affectuum ocularium*, Kœnigsberg, 1644, in-4; *Bronchotomia, quæ est gutturalis aperiendi ratio, cum appendice de affectibus ocularibus, et de febribus omnibus*, Grypswald, 1654, in-4; Iéna, 1711, in-8; *Crystallina, putà luis venereæ novæ inventæ species*, Brunswick, 1665, in-8. — Un autre MONAVIUS (Pierre), médecin, né à Breslau en 1551, m. à Vienne en 1588, archiâtre de l'emper. Rodolphe II, a laissé quelq. *consultations* et des *lettres* insér. dans les *Medicorum præstantium Consilia*, publ. par L. Scholzius.

MONBODDO (lord). V. BURNETT.

MONBORGNE (J.-M.), commissaire à Paris, où il périt sur l'échafaud révolut. le 4 mars 1794, est auteur du *Tableau général du Maximum de la République franç.*, an II (1794), 3 vol. in-8.

MONBRON (N. FOUGERET DE), littérat. médiocre, né à Péronne, mort en 1761, avait servi quelque temps dans les gardes-du-corps, avant de se vouer au métier d'écrivain. On a de lui, entre autres ouvr. dont M. Barbier donne les titres dans son *Dictionn. des Anonymes*, au mot *Fougeret* : *la Henriade travestie*, 1745, in-12 : mauvaise imitat. du genre burlesque de Scarron, qui cependant a eu plus. édit.; *Préservatif contre l'Anglomanie*, 1787, in-8; *le Cosmopolite, ou le Citoyen du monde*, 1750, in-12; *Margot la Ravaudeuse*, et quelq. autres rom. licentieux. C'est à tort qu'on lui a attribué celui intit. *Thérèse philosophe* (*v.* l'art. MONTIGNI).

MONCABRIÉ (JOSEPH-SATURNIN PEITES, comte de), contre-amiral, né à Toulouse en 1741, entra dans la marine à l'âge de 15 ans comme garde du pavillon, s'embarqua sur le vaisseau *le Vaillant*, donna bientôt des preuves de bravoure et d'une grande intelligence, devint enseigne de vaisseau en 1764, lieutenant en 1777, capitaine en 1782, et servit successivem. avec une constante distinct. sous les ordres des amiraux d'Estaing, de Guichen et de Grasse (*v.* ces noms). Après la paix de 1783 il fut employé dans plus. expédit., et continua de signaler son zèle, son dévouem. et son expérience navale. Pendant la révolut. il fut destitué comme noble, et subit une longue détention. En 1814 il fut nommé par le roi commandeur de l'ordre de Saint-Louis, contre-amiral en retraite; et il m. en 1819.—Pierre-Élisabeth PEITES DE MONCABRIÉ, second fils du précéd., né à Toulouse en 1771, entra fort jeune à l'École-Militaire, fit une partie des campagnes de la révolut., devint officier supérieur, et fut tué sous les murs de Lubeck en 1806.

MONCADE (HUGUES de), vaillant capit. espag., né vers la fin du 15e S., descendait d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de Catalogne. Il vint très-jeune offrir ses services à Charles VIII, et suivit ce monarque dans son expédit. d'Italie en 1495. Après la retraite des Français il s'attacha à la fortune de César Borgia (*v.* ce nom), passa ensuite dans l'armée espagnole sous les ordres de Gonzalve de Cordoue, s'y distingua par des actions éclatantes, fut fait prisonnier par André Doria sur la côte de Gênes, et renvoyé ensuite à Charles-Quint sans rançon. De retour en Italie, Moncade embrassa le parti des Colonne contre le pape Clément VII, pénétra dans Rome à la faveur de la nuit, et s'empara du Vatican dont il abandonna le pillage à ses troupes. Nommé ensuite vice-roi de Naples, il eut à défendre cette ville contre les Français, et fut tué dans un combat naval qui eut lieu devant le port en 1528. — MONCADE (François de), comte d'Ossuna et marquis d'Aytona, de la famille du précéd., né à Valence en 1586, servit d'abord avec une gr. distinction dans l'armée espagnole, et remplit ensuite plus. emplois importans, tels que ceux de conseiller d'état, d'ambassadeur à la cour de Vienne, et de généralissime de l'armée des Pays-Bas, sous les ordres de l'infante Isabelle : c'est pendant l'exercice de ces dern. fonct. qu'il fit échouer les tentatives du prince d'Orange sur la Meuse, et qu'il m. en 1635 au camp de Glock dans le duché de Clèves. Il avait écrit à l'âge de 27 ans une relat. milit. intit. *Hist. de l'expédit. des Catalans et des Aragonais contre les Turks et les Grecs, sous le règne de l'emp. Andronic-Paléologue* (en espag.), Barcelone, 1623, in-4. On cite encore de lui une *Vie de Manlius Torquatus*, Francf., 1642, et une *Histoire du célèbre monastère de Montserrat* : ces deux ouvrages sont en latin.

MONCADE (LOUIS-ANTOINE DE BELLUGA DE), cardinal, de la même famille que les précéd., né en 1662 à Motril (roy. de Grenade), fut reçu docteur en théologie à Séville en 1686, devint ensuite chanoine de Zamora, puis de Cordoue, évêque de Carthagène en 1705, vice-roi de Valence et capit.-général de Murcie en 1706; il reçut le chapeau de cardinal en 1720, refusa l'archevêché de Tolède (siége le plus riche de la chrétienté), et m. à Rome en 1743. Ce docte prélat, que Clément XI et Benoît XIV citent avec honneur dans leurs ouvr., a laissé, entre autres écrits mentionnés dans le *Moréri* de 1759 : un *mém.* dogmatique sur la conception de la Ste Vierge; *Epistola dogmatica ad Armenos*, in-fol.; *Explicat. de la doctrine chrét. à l'usage des Missionnaires chez les infidèles*, in-8; des *Lettres pastorales*, 2 vol. in-4, etc.

MONCE (FERDINAND de LA), peintre et archit., né à Munich en 1678 de parens originaires de Dijon, vint en France pour se perfectionner dans les arts dont son père, peintre et architecte de l'électeur de Bavière, lui avait donné les premières leçons. Il visita ensuite successivement Rome et les principales villes d'Italie, revint en France par Marseille, s'arrêta quelque temps à Grenoble, s'y fit connaître par plus. ouvr., s'y maria, alla se fixer à Lyon en 1731, et m. dans cette même ville en 1753. Il y a construit plus. édifices assez remarquables, tels que l'*église des Chartreux*, le *portail* de celle de St-Just, celui du gr. Hôtel-Dieu et son *vestibule*, et une partie du *quai du Rhône*. C'est d'après ses dessins que furent exécutées les planches de la belle édition de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, pub. à Lausanne, et les planches qui font partie de la *Descript. de la Chapelle des Invalides* à Paris.

MONCEAUX (FRANÇOIS de), en latin *Moncæus*, seigneur de Fridelval, jurisc. et poète d'Arras au 16e S., fut envoyé en ambassade en France auprès de Henri IV par Alex. Farnèse, duc de Parme. On a de lui entre autres ouvr. cités dans le *Moréri* de 1759, etc. : *Bucolica sacra*, Paris, 1589, in-8; *Aaron purgatus, sive de Vitulo aureo libri duo*, ib., 1606, in-8, prohibé à Rome en 1609; *Lucubratio in Caput I et VII Cantici Canticorum*, ib., 1587, in-4.

MONCHAUX. V. DUMONCHAUX.

MONCHESNAY (JACQUES DE LOSME DE), littérateur, né à Paris en 1666, montra dès son enfance de gr. disposit. pour les lettres, se fit recevoir avocat pour avoir un titre dans le monde, se livra ensuite au goût primitif et dominant que sa fortune indépendante lui permettait de cultiver, et mourut à Chartres en 1740. On a de lui : cinq *comédies*, représentées au théâtre italien de 1687 à 1693, et impr. dans le recueil de Gherardi; *Satyres nouv.* sur l'esclavage des passions et sur l'éducat. des enfans, Paris, 1698, in-4; *Bolæana*, ou entretiens avec Boileau, inséré dans les pièces préliminaires des *œuvres* de ce grand poète, Paris, 1740, in-4; réimp. avec les *Poésies* de Sanlecque, Amsterdam, 1742, in-12, et dans le t. 5 du *Boileau* de St-Marc, avec des additions et des correct. de l'éditeur. Il a laissé en MS. des *épîtres*, des *satires* et des *épigrammes*, traduites de Martial.

MONCHRETIEN. V. MONTCHRESTIEN.

MONCHY (CHARLES de), plus connu sous le nom de *maréchal d'Hocquincourt*, est moins célèbre par ses services militaires, qui cepend. ne sont pas sans gloire, que par l'écrit attribué à St-Evremond ou

à Charleval (*v.* ces deux noms), et qui a pour titre : *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*. Ch. de Monchy, né au commencem. du 17e S., d'une ancienne famille de Picardie, entra de bonne heure au service, se distingua dans les différentes campagnes contre les Espagnols, sous le règne de Louis XIII, à La Marfée, à Ville-Franche, etc., commanda l'aile gauche de l'armée française à la bataille de Rhétel en 1650, reçut le bâton de maréchal l'année suiv., battit ensuite les Espagnols en Catalogne, puis força leurs lignes devant Arras, fut battu à Bleneau en 1652 par le gr. Condé, et fut tué en 1658 devant Dunkerque.

MONCK (George). V. Monk.

MONCLAR. V. Ripert-Monclar.

MONCONYS (Balthasar), voyageur franç., né à Lyon en 1611, obtint de son père la permission d'achever ses études et de prendre ses degrés en droit à Salamanque. Il parcourut une partie de l'Espagne, revint en France, d'où, malgré la volonté de son père, qui voulait lui acheter une charge de conseiller, il partit pour le Portugal, s'y embarqua, visita successivem. les côtes de Provence, l'Italie, l'Egypte, la Syrie, la Palestine, la Natolie, Constantinople, et retourna dans sa patrie en 1649. Il fut chargé ensuite par le duc de Luynes d'une négociation importante à Rome, puis accompagna le fils de ce seigneur (le duc de Chevreuse) dans ses voyages en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Allemagne: revenu à Lyon en 1664, il y m. l'année suivante (28 avril 1665). On a de lui les *Voyages de M. de Monconys*, etc., pub. par son fils, Lyon, 1665, 3 v. in-4, avec fig.; Paris, 1667, 2 v. in-4; ibid., 1695, 5 vol. in-12; trad. en allem., Leipsig, 1697, in-4.

MONCOUSU (Pierre-Augustin), capitaine de vaisseau, né en 1756 à Beauné en Anjou, entra dans la marine à l'âge de 17 ans comme simple matelot, fut fait officier en 1779, et nommé capit. de haut-bord en 1794. Il commandait le vaisseau l'*Indomptable* au combat d'Algésiras le 5 juillet 1801, où il fit des prodiges de valeur; mais à la fin de l'action il fut emporté par un boulet sur son banc de quart. Il fut vivem. regretté par ses camarades qui le considéraient comme un des meilleurs officiers de la marine française.

MONCRIF (François-Augustin PARADIS de), littérateur, né à Paris en 1687, dut à sa figure prévenante, à son esprit, à des talens agréables, l'avantage d'être accueilli de bonne heure dans des sociétés brillantes, où il forma des liaisons utiles à sa fortune. Poète, musicien, acteur, il devint l'âme des divertissem. à la mode, fut reçu à l'académie franç. en 1733, obtint l'année suivante la place de lecteur de la reine (Marie Leczinska), puis celle de secrét.-général des postes par la protect. du comte d'Argenson, alors ministre de la guerre, dont il était l'ami depuis long-temps, et qu'il accompagna dans sa disgrâce et son exil en 1757. Moncrif m. en 1770 au palais des Tuileries où il avait un logement. On a de lui un certain nombre d'opuscules tant en vers qu'en prose, pub. d'abord en partie séparém., puis réunis et impr. sous le titre d'*OEuvres*, Paris, 1751, 3 v. in-16; 1768, 4 v. in-12; 1791, 2 v. in-8; 1801, 2 vol. in-18. Nous citerons parmi ces morceaux : les *Essais sur la nécessité et sur les moyens de plaire* (1738, in-12); *les Ames rivales; Histoire des Chats*, etc. (Paris, 1727, 1748; Amsterdam, 1767, in-8); quelques petits *opéras-ballets*; des *poésies chrét.*; des *poésies fugitives*, et des *chansons*. Il eut part à la rédaction du *Journal des Sav.* et des *Etrennes de la St-Jean*.

MONDENARD (Jean SARDOS de MONTAGU, marquis de), m. à Paris en 1823, avait émigré pendant la révolution. On a de lui : *Considération sur l'organisation sociale, etc., de la France et de l'Angleterre*, Paris, 1802, 3 vol. in-8; *Examen du Budjet de* 1817, Paris, 1817, in-8; *Dialogue entre un Militaire et un Député, ou Petit Catéchisme politique*, etc., Paris, 1819, in-12.

MONDESIR (..... THIROUX de), lieut.-gén., né vers 1739, m. à Paris en 1822, était fils de Thiroux d'Arconville, présid. au parlem. de cette ville; il servit avec distinction, émigra pend. la révolut., et ne rentra en France qu'après 1814. On a de lui : *Manuel du Dragon*, etc., 1780, in-12; *Manuel pour le corps de l'infanterie*, etc., 1781, in-12.

MONDEVILLE. V. Hermondaville.

MONDINO (abréviation de RIMONDINO), en latin *Mundinus*, anatomiste italien, né à Milan, ou selon d'autres à Florence vers la fin du 13e S., m. à Bologne en 1326, avait enseigné pend. long-temps et avec succès dans cette dern. ville. On a de lui : *Anatome omnium humani Corporis interior. membrorum*, impr. pour la prem. fois à Pavie, 1478, in-fol.; ib., 1512, in-4 et in-8, avec les comment. de Matth. Curtius; Bologne, 1481, in-fol.; ibid., 1521, avec ce titre : *Carpi Comment. cum ampliss. annotationibus super anatomiam Mundini*, etc., fig., Padoue, 1484, in-4; Strasbourg, 1513, avec ce titre particulier : *Mundinus de omnibus humani Corporis inter. memb. Anatomia*, Lyon, 1528, in-8; Marbourg, 1741, in-4. — On connaît encore un autre personnage du même nom, médec. et profess. à Venise, m. vers 1630, auteur de quelques écrits sur son art entièrement oubliés aujourd'hui.

MONDONVILLE (Jeanne de JULIARD, dame de), fille d'un conseiller au parlem. de Toulouse, épousa en 1646 le sieur de Mondonville, gentilh. languedocien, devint veuve au bout de 5 ou 6 ans de mariage, se consacra dès lors aux œuvres de charité sous la direction de l'abbé de Ciron, et institua une congrégat. dite des *Filles de l'enfance de Notre Seigneur* qui fut approuvée par le pape Alex. VII en 1662. Accusée ensuite d'intrigues dans les affaires du jansénisme et de la régale, cette dame eut défense, en 1685, de recevoir aucune novice et de prendre des pensionnaires; puis un arrêt du conseil du 12 mai 1686 supprima la congrégation : la fondatrice fut exilée à Coutances, où elle m. en 1703. Antoine Arnauld avait pris la défense des *Filles de l'enfance* dans son livre intit. l'*Innocence opprimée* (1688, in-12); et on essaya vainement de rétablir cette communauté en 1717. Reboulet, d'Avignon, a publ. une *Hist. de la Congrégation des Filles de l'enfance*, 1724, 2 vol. in-12, où il donne une idée peu avantageuse de cet institut et de sa fondatrice : cet ouvr. fut condamné par le parlement de Toulouse en 1735. *V.* l'art. Juliard.

MONDONVILLE (Jean-Joseph CASSANEA de), musicien-compositeur, né à Narbonne en 1715, se fit remarquer par un talent précoce sur le violon, parcourut différentes villes de France, vint se fixer en 1737 à Paris, où il composa et publia successiv. des *motets*, des *sonates*, des *trio*, des *concerto* et des *opéras* qui obtinrent un grand succès. Il m. à Belleville, près Paris, en 1772. Ses sonates de clavecin, ses opéras du *Carnaval du Parnasse*, de *Titon et l'Aurore*, de *Daphnis et Alcimadure*, quelq.-uns de ses motets et *oratorio*, exécutés au concert spirituel (dont il était le direct.), et qui eurent beaucoup de vogue dans le temps, sont entièrem. oubliés aujourd'hui. Ces diverses composit. sont sans verve, sans génie, et ses chants aussi monotones que ses récitatifs. — Son fils, m. en 1808, avait publié des sonates de violon en 1767.

MONDORGE. V. Montdorge.

MONESTIER (Blaise), jésuite, né dans le diocèse de Clermont en 1717, professa la philosophie dans cette ville, et m. en 1776. On a de lui : *Principes de Piété*, 1756, 2 vol. in-12, et *la Vraie Philosophie*, 1774, in-8.

MONET (Philibert), jésuite, né en 1566 à Bonneville en Savoie, fonda le collége de Thonon en 1597, enseigna les humanités et la théologie morale à Lyon, où il fut pendant 22 ans préfet des études

au collége de la Trinité, et où il m. en 1643. On a de lui de nombr. écrits dont les plus remarquables sont : *Delectus latinitatis*, Douai, 1625, in-12, ouv. estimé et qui a eu un gr. nomb. d'autres édit.; *Origine et Pratique des Armoiries à la Gauloise*, Lyon, 1631, in-4; *Inventaire des deux langues latine et françoise*, ibid., 1636, in-fol.; *Abrégé du Parallèle des langues franç. et latine*, Rouen, 1637, in-4; *Nomenclatura geographica Galliarum*, Lyon, 1643, in-12. Il a laissé plus. ouv. MSs. dont la *Biblioth.* des jésuites donne les titres. — MONET (N.....), de la famille du précéd., né en 1703, entra d'abord dans la société des jésuites, la quitta ensuite pour raison de santé, étudia le droit à Turin, puis fut nommé capitaine d'infanterie, passa en Pologne, y parvint au grade de lieut.-général, fut appelé en France, et reçut de Louis XVI et du roi de Sardaigne le titre de comte. On ignore l'époque de sa m. Il avait pub. en 1779 un ouv. anon. int. *Essai hist. sur la maison de Savoie*, Paris, in 8.

MONET (JEAN). V. MONNET.

MONETI (FRANÇOIS), astrologue, poète, et l'un des esprits les plus agréables, mais en même temps les plus bizarres de son temps, né à Cortone vers 1635, prit l'habit de frère mineur dans le couvent de St-François de sa ville natale, et pub. un nombre considérable d'ouvrages dont les titres sont plus ou moins singuliers, et où domine un esprit satirique. On cite de lui un poème contre les missionnaires-jésuites intit. *Cortona convertita*, Paris (Florence), 1759. F. Moneti mourut en 1712. *Voy.* sur lui le t. 2, p. 84 des *Veglie piacevoli* de D.-M. Manni.

MONFORT. V. MONTFORT.

MONGAULT (NICOLAS-HUBERT), très-bon traducteur, né à Paris en 1674, entra à 16 ans dans la congrégation de l'Oratoire, et professa les humanités au collége de Vendôme; mais la faiblesse de sa poitrine ne lui permettant pas de soutenir les fatigues de cet emploi, il quitta l'Oratoire pour se retirer au collége de Bourgogne. Il fut attaché ensuite à l'archevêque de Toulouse Colbert, puis revint à Paris, fut reçu à l'acad. des inscript. et b.-l., dirigea l'éducation du fils aîné du duc d'Orléans régent du royaume, et fut récompensé de ses soins par des bénéfices et par la place de secrét.-général de l'infanterie, dont son élève était colonel-général. Le succès de sa traduction des *Lettres* de Cicéron à Atticus lui ouvrit en 1718 les portes de l'acad. franç., et il m. en 1746. On a de lui : la traduct. de l'*Hist. d'Hérodien*, Paris, 1700, in-12; celle des *Lettres de Cicéron à Atticus*, ib., 1714, 4 v. in-12, réimp. dans l'édit. de *Cicéron* pub. par M. J.-V. Leclerc; deux dissertat., l'une sur les *Honneurs divins* rendus aux gouverneurs des provinces du temps de la république rom., et l'autre sur le *Fanum* de Tullia, insérées dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

MONGE (GASPARD), comte de Péluse, créateur de la géométrie descriptive, et l'un des fondateurs de l'école polytechnique, naquit à Beaune en 1746, d'un père qui, malgré son peu d'aisance, ne négligea rien pour lui assurer le bienfait d'une bonne éducation. Le jeune Monge, placé d'abord au collége que les oratoriens tenaient dans sa ville natale, fut envoyé ensuite à celui que la même société dirigeait à Lyon. Il s'y appliqua surtout aux mathématiques, et, dès l'âge de 16 ans, fut jugé digne de professer lui-même. Ce fut à cette époque, et pendant les courts loisirs des vacances, qu'il exécuta, sur de gr. dimensions, un plan de la ville de Beaune, qui lui valut l'honneur d'être recommandé par un officier supér. au chef de l'école du génie établie à Mézières. Il ne put toutefois être admis dans cette école spécialement destinée aux classes privilégiées, que parmi les appareilleurs et conducteurs subalternes des travaux de fortification, et n'eut d'abord d'autre occasion de se faire connaître que comme dessinateur. Cepend. on le chargea un jour de faire les calculs pratiques d'une opérat. de défilement : il inventa pour cela une méthode qui ne tarda pas à être reconnue la plus expéditive et la meilleure, quoiqu'on eût commencé par lui contester la solution du problème proposé. Ce triomphe en amena d'autres qui le firent nommer suppléant de Bossut pour les mathémat., et de l'abbé Nollet pour la physiq.; il remplaça même bientôt ce dern. comme professeur : il avait alors à peine 20 ans. Se trouvant conduit par ses essais à la solution d'importans problèmes, il fit l'application de ses découvertes aux différens arts de construct., et devint le créateur d'une doctrine lumineuse qui, développée depuis par lui-même et par d'autres, a reçu le nom de *géométrie descriptive*; c'est là un de ses principaux titres de gloire. Mais cette méthode, si éminemment utile, se trouva en conflit avec l'ancienne routine, et n'en triompha qu'après 20 ans de lutte. Un vieux charpentier obtint même le droit d'enseigner, pour le reste de sa vie, à l'école de Mézières, sa pratique particulière pour les tracés de charpente, en dépit de la théorie générale et des démonstrations du jeune géomètre, auquel il ne fut permis que de perfectionner la coupe des pierres : encore lui fut-il défendu par le corps du génie de donner de la publicité à ses procédés nouveaux. Il se dédommagea de cette contrainte par d'autres découvertes et par plus. *mém.* sur le calcul intégral qui le firent nommer correspond. de l'académ. des sciences, puis memb. de la même société en 1780. Il fut adjoint la même année à Bossut, professeur d'un cours d'hydrodynamique nouvellement ouvert au Louvre; mais il ne quitta l'école de Mézières qu'en 1783, lorsqu'il remplaça Bezout comme examinateur de la marine. Il composa pour les élèves de cette arme un *Traité de Statique* qui depuis a été adopté pour les aspirans à l'école polytechnique, et fut appelé ensuite à populariser la science devant les auditeurs frivoles réunis au lycée de Paris nouvellement fondé. Mais bientôt la révolution vint le jeter dans une carrière à laquelle l'avait mal préparé sa vie studieuse. Nommé ministre de la marine après la journée du 10 août 1792, et chargé provisoirement du portefeuille du ministère de la guerre, il se vit forcé, pour obéir à la convention nationale et aux comités, de revêtir de sa signature, le 19 janv. 1793, l'ordre de mise à exécution du jugement du roi. On sait qu'il regretta toujours d'avoir attaché son nom à cette grande catastrophe, et que, fatigué de concourir malgré lui à des mesures violentes, il donna sa démission quelques semaines après, sans être effrayé du péril qu'il y avait pour lui à marquer ainsi son improbation aux pouvoirs tyranniques de l'époque. Au reste il avait su donner une impulsion nouv. aux travaux des différ. ports de la France; il avait sauvé son prédécess., M. Dubouchage; il avait empêché le célèbre Borda de quitter le service : on peut lui reprocher seulement des choix indignes, qui d'ailleurs doivent être attribués plutôt à l'influence de la convention. Le jour même que sa démission fut acceptée, il fut dénoncé aux jacobins, qui pourtant n'eurent point la lâcheté d'immoler un savant peu redoutable. Monge devait rendre encore d'importans services à son pays, en créant, comme par enchantem., avec l'aide de Berthollet et de plus. hommes précieux, les armes et les munitions de guerre que réclamait l'enthousiasme de la France levée en masse contre la coalition de l'Europe. Il avait osé dire avec ses illustres collègues : *On montrera la terre salpêtrée aujourd'hui, et dans trois jours on en chargera le canon.* Il tint sa promesse, et conquit l'admiration et la reconnaissance de ses compatriotes. Appelé à faire partie de l'école normale, il jouit enfin du bonheur de mettre au jour sa *Géométrie descriptive*; et bientôt la part qu'il prit à la fondation de l'école polytechnique mit le comble à sa gloire. En 1796 i alla recueillir en Italie les chefs-d'œuvre des arts

que la victoire nous avait donnés, en restaura quelques-uns qu'on laissait dépérir, et en facilita le déplacement par des procédés mécaniques. Le général Bonaparte l'envoya, l'année suiv., porter au directoire exécutif le premier traité de paix conclu avec l'Autriche à Campo-Formio. Monge à son retour en Italie reçut du jeune héros, qui était devenu pour lui véritablem. un objet de culte et d'amour, l'invitation de l'accompagner dans sa brillante et aventureuse expédition d'Égypte. Plein d'enthousiasme pour la science, et aussi pour la glorieuse destinée du conquérant, il accéda à cette proposition, et rejoignit l'armée franç. à Malte en 1798. On est d'accord sur les immenses résultats de cette entreprise pour les sciences et les arts. Monge ne resta pas en arrière de ses illustres compagnons, et fut même nommé président de l'institut formé au Kaire sur le modèle de celui de France. Les soldats murmuraient parfois contre le *vieux savant*, auquel ils attribuaient cette malheureuse expédition; mais ils ne pouvaient se défendre pour lui d'un sentiment d'estime et d'affection quand ils le voyaient partager leurs travaux, leurs fatigues, souvent même leurs périls, et consacrer toutes les ressources de son génie à améliorer leur situation. De retour en France avec Bonaparte qui le nomma, sous son consulat, président de la commission des arts et sciences d'Egypte, Monge surveilla avec zèle l'exécution du grand ouvrage qui devait réunir tant de richesses précieuses. Il avait repris ses fonctions de professeur à l'école polytechnique, et ne désirait rien autre chose, lorsque le chef du gouvern. lui fit accepter une place au sénat, le titre de comte de Péluse, la sénatorerie de Liége, le gr.-cordon de la Légion-d'Honneur, celui de l'ordre de la Réunion, une dotation en Westphalie, et un don de 200,000 fr. Les revers de nos armes portèrent un coup terrible au cœur vraiment français du vertueux savant. La restauration le priva de tout emploi, et une épuration, qui eut lieu en 1816 lui ôta même la place qui lui était due à l'institut. Ses facultés s'altérèrent par le chagrin, et déjà il avait presque cessé de vivre, il n'était plus le même Monge, lorsqu'il expira en 1818. Ne pouvant énumérer les *analyses*, les *observations*, les *mém.*, etc., qu'on trouve de lui dans plus. des journaux scientifiques de son temps, dans les Collect. de l'acad. des sciences de Paris, dans le Journal de l'Ecole polytechnique, dans le *Dictionn. de Physique de l'Encyclop. méthodique*, dans les *Annales de Chimie*, dans la *Description de l'Egypte*, et enfin dans la *Décade égyptienne*, nous citerons les ouv. qu'il a publ. séparem. : *Tr. élém. de Statique*, Paris, 1786, in-8; 6e édition, 1826; *Description de l'art de fabriquer les canons*, ibid., an II, in-4, et formant le 21e vol. de la Collection des arts et métiers d'Yverdun; *Leçons de Géométrie descript.*, pub. dans le Journ. des séances de l'Ecole normale, Paris, an III; 3e édit., ibid., 1813, in-8; *Application de l'analyse à la géométrie des surfaces du premier et du deuxième degré*, 4e édit., Paris, 1809, in-4, dont la 1re édit., in-fol., avait paru à Paris en l'an III, sous le titre de *Feuilles d'analyse appliquée à la géométrie.* — Deux frères de Monge, plus jeunes que lui, se vouèrent aussi à l'enseignement. Le prem., qui lui succéda dans la place d'examinateur de la marine, est mort en oct. 1827; il avait le titre d'inspecteur en retraite des écoles roy. de marine. Le second était prof. d'hydrographie à Anvers, où il est m. il y a quelq. années.

MONGEOT (GABRIEL de), profess. de médec. à la faculté de Pont-à-Mousson dans le 17e S., avait été méd. ordin. des ducs de Lorraine Charles III, Henri II et Charles IV. Son écrit le plus connu est un *Disc. sur les Médicam. domestiques*, Pont-à-Mousson, 1620, in-12.

MONGEZ (JEAN-ANDRÉ), chanoine régulier de Ste-Geneviève, sav. physicien et naturaliste, né à Lyon en 1751, partit en 1785 avec le capitaine de vaisseau La Pérouse (v. PÉROUSE) en qualité de physicien et comme aumônier de l'expédition, et partagea vraisemblablement le sort de ses malheureux compagnons de voyage, dont on a cessé de recevoir des nouvelles en 1788. Il reste de Mongez : *Description, usage et avantages de la machine pour la fracture des jambes*, d'Albert Pieropan, 1782, in-8; *Manuel du Minéralogiste*, etc., traduit de Bergmann. Il avait eu part aux prem. vol. du *Cours d'Agriculture* de l'abbé Rozier, et avait, dep. 1779, rédigé le *Journal de Physique* commencé par ce même abbé. On a mal à propos confondu J.-A. Mongez avec son frère aîné Antoine Mongez, memb. de l'institut, et encore vivant.

MONGIN (ATHANASE de), sav. bénédictin, né en 1589 à Gray en Franche-Comté, professa la philos. et la théologie à Cluny, devint supérieur de cette maison, et, successivement, prieur de Corbie, de Saint-Denis de Reims, visiteur de la province de France, directeur de St-Germain-des-Prés à Paris, et m. dans cette dern. maison en 1633. Il a laissé en MSs. un gr. nomb. d'ouv., la plupart ascétiques. On en trouvera la liste à la suite de sa *vie* dans la *Biblioth. de la Congrégat. de St-Maur.* — L'un de ses frères, jésuite, a pub. un de ses ouv. intit. *les Flammes eucharist.*, Paris, 1534, in-8; 1639, in-12.

MONGIN (EDME), prélat franç., né dans le diocèse de Langres en 1668, se consacra de bonne heure à la prédicat., remporta 3 prix d'éloquence à l'acad. franç. dont il devint membre en 1708, fut nommé en 1724 év. de Bazas, et m. dans cette ville en 1746. Ses *Œuvres*, qui consistent en sermons, discours et oraisons funèbres, ont été pub. à Paris, 1745, in-4. Son *éloge* a été écrit par d'Alembert. — Un autre MONGIN, auteur dramatique, a donné aux Italiens, en 1695, une comédie en 3 actes et en vers intit. *les Promenades de Paris.*

MONGINOT (FRANÇOIS), médec., né à Langres en 1569, fut d'abord attaché au prince de Condé, devint médecin ordinaire du roi en 1635, embrassa la religion réformée en 1640, et m. vers 1650. On a de lui un *Traité sur la Conservation de la Vie*, 1631, 1633, 1635, in-8; *Résolution sommaire et décision sur les doutes et controverses entre l'Eglise rom. et la Relig. réformée*, Charenton, 1641, in-8.

MONGIORGI (NICOLO), surnommé *del Pozzo*, ecclésiastique et sav. canoniste, né à Cento dans le 16e S., d'une famille originaire du Bolonais, a laissé entre autres ouv., cités par l'Orlandi, par Fantuzzi (dans ses *Notizie degli scrittori bolognesi*), etc. : *Codex seu Tractatus de Mosaïco et veteri jure enucleato*, Bologne, in-4, 1573 et 1587 (avec un nouveau titre).

MONGITORE (ANTONIN), antiquaire et biogr., né à Palerme en 1663, embrassa l'état ecclésiast., devint chanoine de l'église cathédrale de sa patrie, puis consulteur du St-Office, et m. en 1743. On a de lui : une *Vie de Ste Rosalie* (en ital.), Palerme, 1703; *Biblioth. sicula, sive de Scriptoribus siculis, notitiæ locupletissimæ*, ibid., 1708-14, 2 v. in-fol., dont l'introduct. a été insérée sous le titre de *regni Siciliæ Delineatio* dans le *Thesaur. antiquit. ital.*, t. 10; *Divertimenti geniali*, ibid., 1704, petit in-4; *Vie de St François de Sales* (en ital.), ibid., 1695, in-12; *Palermo santificato dalla vita de' suoi santi cittadini*, ibid., 1708, in-8; *Parlamenti generali di Sicilia dal' anno 1446 sino all' 1748, con le ceremonie istoriche dell' antico e moderno uso del parlamento appresso varie nazioni*, etc. (pub. avec des notes et des addit. par un des parens de l'aut.), ibid., 1749, in-fol., et plus. *mém.* ou recherches histor. sur quelques antiquités de la Sicile, sur la fondation de divers couvens et églises, etc. On doit aussi à Mongitore une nouv. édit. augm. de *la Sicilia sacra* de Roch Pirrho.

MONGLAT. V. MONTGLAT.

MONGODIN (ANDRÉ-JACQUES), pieux ecclés., né de parens pauvres, m. en 1775, a mérité d'être

proposé pour modèle à tous les prêtres qui n'aspirent point aux éminentes dignités de l'église, ou qui ne se reconnaissent pas le droit d'y prétendre. Nommé recteur ou curé de St-Aubin, paroisse de Rennes, vers 1755, il ne permit jamais qu'on fit des quêtes pour les pauvres, ne consentit point à faire des emprunts pour sa paroisse, malgré l'autorisation du parlem., employa ses dîmes à pourvoir aux besoins des indigens, avec lesquels il partagea même souv. son repas. Il laissa en leur faveur une rente d'environ 700 liv. Il disait que son revenu appartenait aux malheureux, et qu'il ne se regardait que comme leur caissier.

MONGOMERI. V. MONTGOMMERY.

MONEGARIO (DOMINIQUE), doge de Venise, fut élu en 756, en remplacem. de l'usurpateur Gallo, qui avait été déposé et privé de la vue. Après avoir gouverné la république pendant 8 ans, Monegario éprouva le même sort que son prédécesseur; des conspirateurs s'emparèrent de sa personne en 764, lui arrachèrent les yeux, et lui substituèrent Maurice d'Héraclée.

MONI (DOMINIQUE), peintre assez estimé, né d'une illustre famille de Ferrare en 1550, mort en 1602, fut toute sa vie le jouet de son imaginat. ardente. Il se jeta d'abord dans un cloître de chartreux, rentra bientôt après dans le monde pour se faire prêtre séculier, renonça ensuite à ce nouvel état, se maria, et résolut d'étudier la philosophie; mais ayant trouvé cette science nue et pauvre il se tourna vers la médecine, puis vers l'étude des lois, enfin vers la peinture, s'y fixa et y devint habile en peu de temps. Toujours agité, toujours malheureux par son caractère impatient et sensible, il perdit sa femme, et en conçut une telle douleur qu'il tomba dans un état de frénésie et commit un meurtre. On remarque dans les ouv. de ce peintre, très-nombr. en Italie, un coloris gracieux, des teintes agréables, un dessin correct, et surtout de l'invention. Il a saisi avec bonheur la manière du Tintoret.

MONIER (JEAN-HUMBERT), second av.-gén. à la cour roy. de Lyon, né en 1786 à Belley, m. à Lyon le 11 avril 1826, a pub. les écrits suiv. : *Considérat. sur les bases fondament. du Nouv. Projet de Constitution*, Lyon, 1814, in-8; *Discours prononcé à la rentrée de la cour royale de Lyon le 14 nov.* 1821, ibid., 1821, in-8; *Essai sur Blaise Pascal*, Paris, 1822, in-8. J.-H. Monier a en outre inséré dans la *Quotidienne* et dans les journaux de Lyon différens *mém.* ou articles; et il a laissé d'autres écrits MSs. On lui attribue la rédact. d'un *Mem. pour la ville de Belley, où sont exposés les droits exclusifs de cette ville à la résidence de l'év. de Belley*, etc., Lyon, in-4.

MONIGLIA (JEAN-ANDRÉ), médecin et littérat., né vers 1640 à Florence, fut premier archiâtre du gr.-duc de Toscane, profess. à l'univ. de Pise, et sut concilier son goût pour les lettres avec les devoirs de son état. Il m. en 1700, membre de l'acad. de *la Crusca* et de celle *degli Arcadi*. On a de lui : *de Viribus arcani aurei antipodagrici Epistola*, Florence, 1666, in-4; *de aquæ usu in febribus*, ibid., 1682; *Opere drammatiche*, ibid., 1689, 3 v. in-4. Il a placé dans ce recueil des pièces de théâtre qui ne sont pas de lui, mais dont il avait composé le prologue et les divertissemens. — MONIGLIA (Thomas-Vincent), théologien, de l'ordre de St-Dominique, né à Florence en 1686, se distingua de bonne heure par ses talens pour la discussion. Séduit par les avantages que le ministre d'Anglet. près la cour de Toscane lui avait fait entrevoir, ce jeune dominicain s'échappa de son couvent, s'embarqua pour l'Angleterre, visita les principales bibliothèques de Londres, rechercha la société des savans, et acquit dans leur commerce des connaissances très-étendues. Ses ressources pécuniaires étant épuisées, il se vit forcé d'accepter l'emploi de précepteur chez un seigneur auquel il avait inspiré quelque intérêt. Après 3 ans de séjour en Anglet. il obtint de son ordre, par l'entremise du gr.-duc de Toscane, le pardon de son escapade, revint en Italie, et se dévoua dès-lors à la prédication avec le plus gr. zèle. Plus tard il professa successivem. la théologie à Florence et à Pise, et m. dans cette dern. ville en 1767. On a de lui : *de Origine sacrarum precum rosarii B. M. Virginis Dissertatio*, Rome, 1725, in-8; *de Annis Christi Salvatoris et de Religione utriusque Philippi-Augusti, Dissertationes duæ*, ib., 1741, in-4; *Dissertazione contro i Fatalisti*, Lucques, 1744, in-8; *Dissertazione contro i Materialisti ed altri increduli*, Padoue, 1750, 2 tom. in-8; *Osservazioni critico-filosiche contro i Materialisti*, Lucques, 1760, 2 t. in-8; *la Mente umana, spirito immortale, non materia pensante*, Padoue, 1766, 2 vol. in-8.

MONIQUE (STE), mère de saint Augustin, qui donne sur elle, dans ses *Confessions*, les plus touchans détails, naquit en 332, et quoiqu'élevée dans le christianisme fut mariée à un gentil, nommé Patrice, bourgeois de Tagaste en Numidie, qu'elle réussit à convertir, et dont elle demeura de bonne heure veuve avec trois enfans. Ayant appris que le jeune Augustin, son aîné, s'était laissé séduire par les erreurs des manichéens, elle partit pour Milan où elle le trouva rendu à de meilleurs sentim. par les conseils de St Ambroise; et après être demeurée quelque temps auprès de ce fils chéri, elle se disposait à se rembarquer à Ostie, lorsqu'elle y tomba malade, et m. en 384, le 4 mai, jour où l'église célèbre sa fête. Godescard a écrit la *vie* de Ste Monique, et le pape Martin V a rédigé l'*histoire* de la translation de son corps à Rome en 1430.

MONIS (JUDE), juif ital., né vers la fin du 17e S., passa dans les colonies angl. de l'Amérique du nord en 1720, s'y convertit à la religion chrétienne, fut nommé professeur d'hébreu au collége d'Harvard (Massachusetts), occupa cette chaire pend. 40 ans, et m. en 1764. On a de lui une *Gramm. hébraïque*, Boston, 1735, in-4.

MONK (GEORGE), général anglais, l'un des personnages célèbres du 17e S., né en 1608 dans le comté de Devon, de parens nobles, mais sans fortune, entra comme volontaire à l'âge de 17 ans dans un régim. d'infanterie commandé par un de ses parens, et fit ses prem. armes dans une expédition maritime contre les Espagnols. De retour en Anglet. il fut employé comme enseigne, d'abord dans l'expédition contre les îles de Rhé et d'Oleron, puis en Flandre, où il fit dix campagnes successives. A l'époque où les mécontens d'Écosse commencèrent la guerre civile, il obtint une place de lieut.-col. dans le régim. de lord Newport, qui faisait partie de l'armée royale rassemblée sur les frontières d'Écosse. L'année suiv. il fut nommé colonel du régim. de Leicester employé en Irlande, et il y fit une guerre très-vive aux rebelles jusqu'à la trêve conclue en 1643. De retour en Anglet. il y fut arrêté sur le soupçon de favoriser le parti du parlem., et on lui ôta le commandem. de son corps. Quelque temps après étant parvenu à se justifier auprès de Charles Ier, ce monarque l'éleva au grade de gén.-major. A peine Monk avait-il pris possession de ce nouveau poste qui lui était confié devant Nantwich, place assiégée par les troupes royales, qu'il fut fait prisonn. dans une surprise nocturne par les troupes parlementaires aux ordres du gén. Fairfax, et envoyé à la Tour de Londr., où il resta détenu pend. près de 2 ans. Il obtint ensuite sa liberté sur les instantes sollicitations de lord Lisle, fils aîné du comte de Leicester, et alors en faveur auprès du parlement; mais ce fut sous la condition qu'il adhérerait au *covenant*, et qu'il irait servir en Irlande. Peu de temps après son arrivée dans cette île, il y reçut le commandem. de la partie septentrion., et marcha au secours de Londonderry dont il força les royalistes de lever le siége. Des forces supérieures

l'ayant contraint à repasser en Anglet., il y vit pour la prem. fois Cromwell, qui le nomma lieut.-gén. d'artillerie et l'emmena avec lui en Ecosse. Monk s'y distingua à la bataille de Dunbar, resta chargé du commandem. de l'armée après le départ du Protecteur, et soumit la plus gr. partie de ce royaume. En 1653 il reçut le commandem. d'une division de l'armée navale sous les ordres de l'amiral Blake, et soutint, pend. 2 jours, un engagem. très-vif avec le célèbre amiral Tromp (*v.* ce nom). Deux mois après, commandant en chef de la flotte anglaise, il livra bataille au même amiral, qui fut tué dans l'action : les Hollandais y perdirent 30 vaisseaux pris ou détruits. Cette victoire fut célébrée à Londres par une fête extraordinaire, et Cromwell, de sa propre main, passa une chaîne d'or au cou du gén. Monk. Celui-ci prit ensuite le commandement en chef de l'Ecosse, fit proclamer le Protecteur à Edimbourg, et parvint à désarmer les montagnards. A la m. de Cromwell, Monk ne fit aucun mouvem., et ne parut occupé que du soin de se maintenir dans son gouvernem. d'Ecosse. Il eut l'adresse de perdre le gén. Lambert (*v.* ce nom) son rival, dans l'esprit du parlem., et de le faire arrêter. Devenu ainsi le seul chef militaire redoutable, il entra en Anglet. à la tête de son armée, vint occuper Westminster, se rendit l'organe de la nation auprès du *long-parlement*, et pressa cette assemblée de se dissoudre elle-même et d'abandonner la place à des députés élus librem. Bientôt après il s'aboucha avec sir John Grenville, principal agent du roi Charles II, fit échouer la tentative du gén. Lambert (qui s'étant échappé de sa prison avait rallié autour de lui un assez gr. nomb de républicains), proclama le souv. légitime dans Londres le 8 mai 1660, et alla le recevoir à son débarquem. à Douvres. Le prem. soin de Charles II fut de récompenser le gén. qui venait de lui rendre un service aussi signalé. Monk fut nommé chevalier de l'ordre de la Jarretière, memb. du conseil privé, gentilhomme de la chambre, gr.-écuyer, prem. commissaire de la trésorerie, et enfin duc d'Albemarle, titre auquel furent attachés des biens considérables. Les gouvernem. du Devonshire et du Middlesex complétèrent cette série de récompenses. Dans le procès des régicides, Monk, qui était au nombre de leurs juges, se montra modéré, excepté envers le comte d'Argile dont il produisit des lettres confidentielles que cet accusé lui avait adressées en Ecosse lorsqu'il (Monk) y commandait lui-même au nom de Cromwell. Il fut adjoint au duc d'York dans le commandement et la direction des armées navales lorsque la guerre éclata contre la Hollande en 1664, fit les campagnes des 1667 et 1668, et m. d'hydropisie le 3 janv. 1670. Charles II le fit enterrer avec une pompe presque roy. à Westminster, dans la chapelle d'Henri VII. Plus. hist. anglais s'accordent à représenter Monk comme un homme médiocre, et attribuent bien plus au cours des évènem. qu'à sa coopérat. le rétablissem. de la monarchie. Pend. sa captivité à la Tour de Londres, Monk avait composé un écrit qui fut pub. après sa mort sous le titre d'*Observations on military and political affairs*, Londres, 1671, in-fol. On a une *Vie* du général Monk, écrite en angl. par Thomas Gumble, son aumônier, et trad. en franç. par Gui Miége, 1672. (M. Desvaulx-d'Oinville, maréchal-de-camp, a publié en 1816 une seconde édition de cette traduct. dont il a rajeuni le style.) — Marie Monk, femme du précéd., morte à Bath en 1715, joignait à la connaissance des langues latine, ital. et espagn., un talent assez distingué pour la poésie. Ses product. en ce genre ont été recueillies et imp. en 1716, in-8, sous le titre de *Marinda, poems and translations on several occasions*.

MONLUC. V. Montluc.

MONMOUTH (Jacques, duc de), fils naturel de Charles II, roi d'Anglet., et de Lucy Walters, né à Rotterdam en 1649, fut élevé en France dans les principes de la religion catholique. Le roi son père le fit venir à Londres après la restauration, et le créa successivement comte d'Orkney, duc de Monmouth, chevalier de la Jarretière et capitaine des gardes. Montmouth fit ses premières armes dans les Pays-Bas sous le prince d'Orange, commanda un corps d'Anglais et d'Ecossais à la bataille de Saint-Denis en 1678, fut ensuite employé en Ecosse contre les rebelles qu'il défit complètement. Mais bientôt l'ambition lui fit oublier ses devoirs. On le vit entrer dans plus. conspirat. contre son père, ou plutôt contre le duc d'York, son oncle, auquel il prétendait enlever la couronne en faisant répandre le bruit qu'il y avait droit lui-même comme fruit légitime de l'union de Charles II avec miss Walters. Le roi lui pardonna en faveur des révélations qu'il fit ; mais Monmouth ne tarda pas à renouer ses liaisons avec les mécontens. Il reçut l'ordre de ne plus paraître à la cour, et se retira en Hollande, où il fut bien accueilli du prince d'Orange. A la mort de Charles II, Monmouth croyant le moment favorable pour faire valoir ses prétendus droits, et voulant profiter de la diversion que le comte d'Argyle allait opérer en Ecosse, s'embarque au Texel avec 80 h., débarque sur les côtes du Dorsetshire, publie une proclamation dans laquelle il traite Jacques II d'usurpateur, et l'accuse d'être l'auteur de l'incendie et d'avoir empoisonné le roi son frère. Il parvient à rassembler 2 ou 3,000 h. ; mais sa tête est mise à prix ; l'armée roy. se réunit sous les ordres du jeune d'Albemarle, fils du fameux Monk ; une action s'engage à Sedgemore, dans le Sommersetshire ; les rebelles sont vaincus, et Monmouth fait prisonnier le lendemain du combat est conduit à la Tour de Londres. C'est en vain qu'il essaya de fléchir le juste courroux de Jacques par les plus humiliantes soumissions ; il fut décapité le 15 juillet 1685, après avoir montré dans ses dern. momens plus de résignation et de fermeté qu'il n'en avait eu pendant sa détention à la Tour.

MONNEL (S.-E.), curé de Valdelancourt à l'époque de la révolution, siégea à l'assemblée nation., prêta serm. à la constitut. civile du clergé, et, appelé à la convent., y vota la m. de Louis XVI. Après avoir occupé la place de commiss. du direct. près d'une administrat. département., Monnel rentra dans l'obscurité ; en 1816 il fut banni de France, et m. à Constance en 1822.

MONNET (Jean), littérateur, né à Condrieux, près de Lyon, dans les prem. années du 18e S., fut placé très-jeune chez la duchesse de Berri (fille du duc d'Orléans, régent). Après la m. de cette princesse, il mena une vie dissipée et orageuse pendant plus. années, et fut successivem. direct. de l'Opéra-Comique (1743), direct. du théâtre de Lyon (1745), et d'une troupe d'acteurs franç. à Londres (1748). Il reprit la direction de l'Opéra-Comique en 1752, passa de nouveau à Londres en 1766, puis revint à Paris, où il m. obscurém. en 1785. De tous les ouv. que Monnet dit (dans ses *mém.*) avoir publ., on ne connaît que les suiv. : *Anthologie franç.*, ou *Chansons choisies, depuis le 13e S. jusqu'à présent*, Paris, 1765, 3 v. in-8 ; *Choix de Chansons joyeuses, supplém. à l'Anthol.*, in-8 de 110 pages, à la suite desquelles on trouve les *Chansons gaillardes* et des airs notés qui ne sont autre chose que le recueil de Collé intit. : *Chansons joyeuses*, etc. ; *Supplém. au Roman comique*, ou *Mém. pour servir à la Vie de J. Monnet, écrits par lui-même*, 1772, 2 v. in-12. MM. Barré, Radet et Desfontaines ont composé en commun le vaudev. de *Jean Monnet*, joué à Paris en 1799, et imprimé in-8.

MONNET (Mariette Moreau, dame), femme lettrée et poète, née à La Rochelle, m. en 1798, fut liée avec d'Alembert, Diderot, Thomas et autres littérat. distingués de son temps. Elle avait obtenu dès l'âge de 16 ans plus. succès littér. On a d'elle : *Contes orientaux*, Paris, 1779, in-12 ; *Hist. d'Abd-*

al-Masour, suite des Contes orient., 1784, in-12; *Lettres de Jenny Bleinmore*, 1787, 2 vol. in-12; quelq. pièces de théâtre; enfin des *poésies* insérées dans divers recueils du temps, et parmi lesquelles on doit remarquer une *idylle sur les fleurs*.

MONNET (Antoine-Grimoald), chimiste et minéralogiste, né en 1734 à Champeix en Auvergne, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences physiques, s'établit pharmacien à Rouen, vint ensuite à Paris, obtint la place d'inspecteur-général des mines en 1774, perdit cet emploi à la révolut., et m. en 1817. Il était membre des acad. de Stockholm, de Rouen et de Turin. On a de lui: *Traité des Eaux minérales*, Paris, 1768, in-12; *Catalogue raisonné minéralogique*, ibid., 1772, in-12; *Nouveau Hydrologie*, ib., 1772, in-12; *Traité de la dissolution des Métaux*, ibidem, 1775, in-12; *Nouv. Système de Minéralogie*, Bouillon, 1779, in-12; *Dissertat. et Expér. relatives aux principes de la Chimie pneumatique*, Turin, 1789, in-4; *Mém. histor. et politiq. sur les Mines de France*, Paris, 1790, in-8; *Démonstrat. de la fausseté des principes des nouv. chimistes*, ibid., 1798, in-8; quelques traduct. d'ouv. allem. sur la minéralogie; des *analyses*, des *mém.* et des *dissertat.* dans le *Journal de Physique*.

MONNIER (Hilarion), relig. bénédictin de la congrégat. de St-Vannes, sav. controversiste, né en 1646 dans le bailliage de Poligni en Franche-Comté, prit l'habit de Saint-Benoît à Besançon, professa la philosophie et la théologie dans les maisons de son ordre, fut envoyé en 1677 à Paris, où il se lia avec Mabillon, Nicole, Duguet et autres savans personnages, remplit successivem. les prem. emplois de sa congrégation, fut nommé prieur de Morey, et m. dans cette abbaye en 1707. On a de lui: *Eclaircissemens des droits de la Congrégat. de St-Vannes sur les monastères qu'elle possède en Fr.-Comté*, 1688, in-4, ouvr. utile pour l'hist. monastique de cette province, et des *lettres* adressées à Duguet, à Mabillon et à un doct. de Sorbonne. Il a laissé en MSs. des *serm.*, des *traités* de morale et de controv. conservés dans sa famille. Un de ses petits-neveux, l'abbé Monnier, a pub. un *Abrégé de la Vie de dom Hilarion Monnier*, Dôle, 1786, in-12.

MONNIER (Louis-Gabriel), graveur, né à Besançon en 1733, m. à Dijon en 1804, membre de l'acad. de cette ville, a gravé la *Carte topographique de la Bourgogne*, dessinée par Paucher, 3 feuilles; la *Carte des chaînes des montagnes et des canaux de France*, par le même; la *Carte synoptique* qui accompagne les *Notions élément. de Botanique* de Durande; un gr. nomb. de *vignettes* et d'*estampes* pour l'*Hist. de Bourgogne* de D. Plancher, du *Salluste* du présid. de Brosses, etc.; des *jetons* et des *médailles* recherchées des curieux.

MONNIER. V. Lemonnier.

MONNIOTTE (Jean-Franç.), relig. bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Besançon en 1723, professa long-temps la philos. et les mathém. à l'abbaye de St-Germain, et mourut à Tigery, près Corbeil, où il s'était retiré après la suppression de son ordre. On lui doit l'édit. des *Institutiones philosophiæ* de Rivard, Paris, 1778-80, 4 vol. in-12, et il est le véritable auteur de l'*Art du Facteur d'orgue*, publ. sous le nom de D. Bedos de Celles dans la *Description des Arts et Métiers*.

MONNOIE (Bernard de La), sav. litt. et philol. du 17e S., né à Dijon en 1641, suivit d'abord la carrière du barreau pour obéir aux vœux de son père; mais cédant ensuite à l'ascendant de son goût pour les lettres il se livra entièrem. à leur culture. Lié avec tous les personnages distingués dans les sciences et la littérat. que Dijon renfermait alors dans son sein, La Monnoie se partagea entre l'étude et le commerce de tels amis. Il remporta en 1671 le prix proposé par l'acad. franç., et dont le sujet était l'abolition du duel. Ce triomphe fut suivi de quatre autres à la même académ.; et le bruit courut dans le temps que ses juges l'avaient fait prier de s'abstenir désormais du concours dont sa supériorité écartait trop de rivaux. Sur la réputation qu'il acquit bientôt dans le monde savant et littéraire par diverses autres productions dont nous parlerons plus loin, ses amis le pressèrent à différentes reprises de se fixer à Paris; mais il leur répondait qu'il n'y serait considéré que comme un bel esprit, ce dont il se souciait fort peu. Il céda enfin à leurs vœux, vint dans la capitale en 1707, fut reçu à l'académie française en 1713, se vit dépouillé, par le système de Law, de toute sa fortune, convertie en rentes sur l'état, vendit sa biblioth. dont l'acquér. lui laissa l'usage pendant sa vie, et m. en 1728, à plus de 86 ans. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. tant en prose qu'en vers, grecs, lat. et franç.; mais c'est uniquem. comme critique et philologue qu'il a conservé sa célébrité. Voici la liste de ses principales product.: *Noei borguignons de Gui Barozai*, ci Dioni (à Dijon), 1720, petit in-8, avec le glossaire et la musique (M. Louis Dubois a donné le texte plus épuré et plus complet des *Noels* et autres poésies bourguignones de La Monnoie, Châtillon, 1817, in-12); *Menagiana*, Paris, 1715, 4 vol. in-12 (il a joint aux pensées, bons mots, notes, etc., de Ménage, des remarques curieuses et différ. dissertat. qu'il avait lui-même en portefeuille); *Remarques* sur les *Jugem. des Savans* de Baillet (*v.* ce nom); *Observations* sur le *Cymbalum mundi* et sur les *Contes* de Bonav. Desperriers; *Remarques sur le Poggiana* (de Lenfant), Paris, 1722, in-12; une *préface* et des *notes* sur les *Nuits* de Straparole, etc. Les vers grecs et latins de La Monnoie ont été ins. dans le recueil des *recentiores Poetæ selecti*, par d'Olivet; ses *Poesies franç.* ont été publ. d'abord par Sallengre sur des copies incorrectes et tronquées, La Haye, 1716, in-8, et l'abbé Joly en a rassemblé de nouvelles pour faire suite au vol. précéd., Dijon, 1743, in-8. M. Rigoley de Juvigny a pub. les *Œuv. choisies* de La Monnoie, La Haye (Dijon), 1770, 2 vol. in-4, ou 3 vol. in-8. Il a entassé sans méthode et sans goût tous les matériaux qui se sont trouvés sous sa main, et il n'a pas jugé à propos de comprendre les *Noels* dans cette compilation.

MONNOT (Pierre-Etienne), sculpteur, né à Besançon vers 1660, alla jeune en Italie, et s'y perfectionna dans la pratique de son art par les leçons des maîtres habiles et l'étude de l'antique. Il se fixa à Rome, où il devint l'un des directeurs de l'académ. de St-Leu, et où il m. vers 1730. On voit dans cette ville plus. ouv. de sa composition, entre autres le tombeau en marbre élevé au pape Innocent XI dans une des chapelles latérales de la basilique de St-Pierre, et les deux statues colossales de *St-Pierre* et de *St-Paul* dans l'église de St-Jean-de-Latran. — Monnot (Antoine), anatomiste, né à Besançon en 1765, fut d'abord démonstrateur d'anatomie à l'université de cette ville, puis attaché aux hôpitaux militaires, profess. d'accouchem., et profess. de chirurgie à l'école secondaire de médec., emploi qu'il exerça jusqu'à sa m. arrivée en 1820. On a de lui différens opuscules, mentionnés dans l'*Annuaire nécrolog.* de M. A. Mahul, 1re année, p. 155, et dont les plus remarquables sont: *Réflex. servant d'Introd. à l'étude de l'Anatomie*, 1791; *Précis d'Anatomie* à l'usage des élèves de l'école de dessin, Besançon, 1799, in-8; *Observat. sur l'Hydrophobie*, ib., 1799, in-8; *Observat. sur une perte de sang* (cas dans lequel l'aut. recommande l'emploi du Galvanisme, comme dernier moyen curatif), ibid., 1818, in-8.

MONOD (Pierre), jésuite, né en 1586 à Bonneville en Savoie, professa d'abord les humanités au collége de La Roche, puis occupa les chaires de rhétorique et de philos., devint recteur du collége de Turin, et enfin confesseur de Christine de

France, fille de Henri IV, femme de Victor-Amé Ier, duc de Savoie. Cette princesse sacrifia Monod au ressentiment du cardinal de Richelieu, contre lequel ce jésuite avait intrigué à la cour de France, où il était chargé d'une mission politique. Il fut enfermé au fort de Montmélian, puis transféré à celui de Miolans, où il m. en 1644. C'était un homme habile, éclairé, fier et entreprenant. On prétend qu'il avait refusé l'archevêché de Turin et celui de Tarentaise. On a de lui : *Hermes christianus*, Lyon, 1619, in-12 (c'est la traduct. d'un ouvr. franç. du P. Jacquinot, jésuite, ayant pour titre : *Adresse pour vivre selon Dieu dans le monde*); *Recherches histor. sur les alliances roy. de France et de Savoie*, Lyon, 1621, in-4; *Amedeus pacificus, seu de Eugenii IV et Amedei Sabaudiæ ducis,..... controv. comment.*, Turin, 1624, in-4; Paris, 1626, in-8; *Apologie franç. pour la sérénissime Maison de Savoie*, etc., Chambéri, 1631, in-4; *Apologia seconda per la Casa di Savoja*, etc., Turin, 1632, in-4; *Trattato del titolo regio dovuto alla sereniss. Casa di Savoja*, etc., Turin, 1633, in-fol.; *il Capricorno, ozzia l'Oroscopo d'Augusto Cesare*, etc., ib., 1633, in-8; *l'Extirpation de la Rébellion*, ou *Déclarat. des motifs que le roi de France a d'abandonner la protection de Genève*, 2 vol. dont le prem. seulem. a été imprimé. On trouve quelq. MSs. du meme jésuite à la biblioth. de l'univ. de Turin.

MONOD (Gaspard-Joel), ministre de l'église réformée, né à Genève en 1717, mort en 1782, a laissé quelq. traduct. d'ouv. angl., tels que : *Lettres, Mém. et Negociat. du chevalier Dudley Carleton*, 1759, 3 v. in-12; *Grandisson*, Leyde, 1757, 7 v. in-12, réimp. à Leipsig; *Henriette Courteney*, 1 v. in-12; *le Monde*, ou *Suite du Spectateur*, 1758, 2 vol. in-12; etc., etc.

MONOTHÉLITES (secte des). V. Sergius.

MONOYER (Jean-Baptiste), nommé plus communément *Baptiste*, peintre de fleurs, né à Lille (Flandre) en 1635, vint fort jeune à Paris, et travailla avec Lebrun à la décorat. du palais de Versailles. Il fut reçu à l'acad. en 1665, passa ensuite en Angleterre, où il exécuta un gr. nomb. de tabl. de fleurs et de fruits, et m. à Londres en 1699. Ses ouvr. sont peu communs en France, mais très-nombreux en Anglet. Il eut un fils qui cultiva aussi le même genre de peinture, mais qui n'a point acquis la réputation de son père. (L'article consacré à cet artiste sous le nom de Baptist, pag. 173, doit être regardé comme nul.)

MONPER (Josse ou Joseph), peintre de paysage, né à Anvers en 1580, m. on ne sait en quel lieu ni à quelle époque, est compris dans l'école flamande quoiqu'il ait adopté une manière différ. de celle de tous les peintres de son pays. N'ayant jamais rien fini, et ne s'étant attaché qu'à l'effet, il a laissé des ouvr. qui n'offrent, vus de près, que des esquisses imparfaites, mais qui, regardés à une juste distance, représentent les objets avec une gr. vérité. Corn. Visscher a gravé d'après lui le *Printemps*; van Panderen l'*Été*, et Th. Galle les deux autres *saisons*.

MONPLAISIR. V. Montplaisir.

MONRO (Alexandre), théologien écossais, né en 1648 dans le comté de Ross, professa la philos. au collége d'Aberdeen, fut ensuite principal de l'université d'Edimbourg, perdit cette place par son opposit. à la révol. de 1688, devint prédicat. et past. d'une congrégation épiscopale, et m. à Edimbourg en 1713. On a de lui quelques pamphlets contre les presbytériens, parmi lesquels on cite celui qui a pour titre : *Inquiry on the new opinions*.— Monro (Alexandre), médecin, profess. d'anatomie à l'université d'Edimbourg, né à Londres en 1697, m. en 1767, avait voyagé en France et en Hollande pour y suivre les cours des meill. maîtres, entre autres de Boerhaave. Etant venu se fixer dans la capitale de l'Ecosse en 1719, il y acquit la réputation d'un des meilleurs anatomistes de son temps. On a de lui : *Anatomie du Corps humain* (en angl.), Edimbourg, 1726, in-8 (la partie qui traite du système nerveux a été trad. en latin sous le titre d'*Anatome nervorum contracta*, Franecker, 1759, in-8, réimp. plus. fois et trad. en franç. par Le Bègue de Presle : la partie qui traite de l'*ostéologie* a été traduite en français par Sue, Paris, 1759, 2 vol. in-fol., avec planches); *Essai sur les Injections anatomiques* (en angl.), inséré dans le rec. de la société d'Edimbourg, et trad. en latin par J.-C.-F. Bonnegarde, Leyde, 1741, in-8; etc., etc. L'un des fils d'Alex. Monro a réuni tous les ouv. de son père sous le titre d'*Œuvres*, etc., Londres, 1781, in-4. — Donald Monro, fils du précéd. et méd. comme lui, m. en 1802, est aut. d'*Observat. sur les moyens de conserver la santé des soldats*, 1780, 2 vol. in-8; et d'une *Matière méd.*, 1788, 4 vol. in-8. — Monro (John), autre médecin anglais, né à Greenwich en 1715, fit ses prem. études médicales à Edimbourg, se rendit aussi à La Haye pour y entendre les leçons de Boerhaave, parcourut ensuite les princip. villes de l'Europe, revint en Angleterre en 1751, fut nommé médecin des hôpitaux de Bridewel et de Bethlem, et m. en 1783. Il s'était occupé spécialement du traitement de la manie, et on connaît de lui une réfutat. de l'ouv. pub. sur cette maladie par le docteur Battie.

MONROE (Ulysse), noble écossais du 17e S., se distingua par son dévouement à la cause de Charles Ier en Ecosse et en Irlande, battit plusieurs fois les troupes de Cromwell, fut proscrit, dépouillé de ses biens, et ne reçut aucune indemnité sous le règne de Charles II. Ses deux fils, Edmond et Charles, suivant l'exemple de fidélité qui leur avait été donné, restèrent constamment attachés à Jacques II, et le dernier accompagna ce monarque détrôné en France.—Deux des petits-fils de Charles Monroe, après avoir servi avec distinction dans les troupes de l'empereur d'Allemagne, parvinrent au grade de général-major, et moururent, l'un en 1801, l'autre en 1816.

MONS (Claude de). V. Demons.

MONSIGNANI (Elisée), relig. carme, né dans le Frioul, mort à Rome en 1737, après avoir été quatre fois procureur-gén. de son ordre, a publié : *Bullarium Carmelitarum*, Rome, 1715 et 1718, 3 vol. in-fol.

MONSIGNY (Pierre-Alexandre), musicien-compositeur franç., né en 1729 à Fauquemberg en Artois, vint fort jeune à Paris, y exerça d'abord un emploi de commis, puis sentit s'éveiller en lui le goût de la musique en assistant à la représentation de la *Serva padrona*, opéra de Pergolèse (*v.* ce n.). Dès-lors il s'occupa de la composit. musicale, en reçut les prem. leçons de Giannotti, contrebasse de l'Opéra, et débuta dans la nouv. carrière qu'il venait de s'ouvrir par un petit opéra intit. les *Aveux indiscrets*, représenté en 1759 sur le théâtre de la foire Saint-Laurent. Encouragé par le succès de ce début, Monsigny donna successivem. les pièces du *Maître en Droit* (1760), du *Cadi dupé* (1761), et se plaça ainsi au rang des créateurs de l'opéra comique à ariettes qui ne date que de 1753. S'étant lié ensuite avec Sédaine (*v.* ce n.), ils travaillèrent ensemble, et l'alliance de leurs talens produisit plus. ouvr. qui obtinrent un très-grand succès, et dont quelq.-uns sont restés au répertoire de l'Opéra-Comique actuel. Monsigny travailla aussi avec Collé, Anseaume, Favart, Marmontel, et cessa de composer pour le théâtre à l'âge de 48 ans, après avoir donné l'opéra de *Felix*, représenté en 1777. Cette retraite prématurée fut attribuée à quelques désagrémens qu'il essuya de la part des acteurs. Il perdit à la révolution une place que le duc d'Orléans lui avait donnée dans sa maison. En 1798 les artistes du théâtre Favart lui décernèrent une pension de 2500 fr., et acquittèrent ainsi une dette que l'ancienne comédie ital. avait trop long-temps négligée.

En 1800 Monsigny succéda à Piccini dans la place d'inspect. de l'enseignem. au Conservatoire ; il s'en démit au bout de deux ans, fut nommé membre de l'institut de France en 1813, après la mort de Grétry, et m. en 1817, âgé de 88 ans. Son éloge a été prononcé par M. Quatremère de Quincy, dans la séance publique de l'academ. des beaux-arts, en octobre 1818. Outre les opéras mentionnés plus haut, nous citerons encore de Monsigny les suiv., avec la date de leur prem. représentat. : *On ne s'avise jamais de tout*, 1761 ; *le Roi et le Fermier*, 1762 ; *Rose et Colas*, 1764 ; *le Deserteur*, 1769 ; *le Faucon*, 1772 ; *la belle Arsène*, 1775. Le caractère dominant de la musique de ce compositeur est le naturel et la vérité. Le violon était le seul instrum. dont il se servait pour composer.

MONSON (WILLIAM), amiral angl., né à South-Cailon dans le comté de Lincoln en 1569, entra de très-bonne heure dans la marine, au commencem. de la guerre que la reine Elisabeth eut à soutenir contre l'Espagne, parvint en 1589 à l'emploi de vice-amiral sous le comte de Cumberland, dans l'expédition aux îles Açores, où il contribua à la prise de Fayal. Il fut nommé en 1604 amiral de la Manche, et soutint pend. 12 années l'honneur du pavillon anglais contre les entreprises de la républ. naissante de Hollande. Mais ensuite la haine de quelques courtisans puissans le fit tomber dans la disgrâce, et il fut enfermé en 1616 à la Tour de Londres. Ayant réussi à se justifier, il fut appelé au conseil en 1617 pour donner son avis sur les moyens de détruire les pirates d'Alger, et démontra l'impossibilité de s'emparer de cette ville. Il fut égalem. opposé en 1625 et 1628 à deux autres projets du ministère, l'un sur Cadix, l'autre sur l'île de Rhé, et ne fut point employé dans ces expéditions. En 1635 il fut nommé vice-amiral de la flotte employée contre les Français et les Hollandais, continua à donner des preuves de son talent, puis se retira du service, et m. en 1643. On a de lui des traités sur la marine (*naval tracts*), publ. dans la Collection des Voyages de Churchill.

MONSTIER (ARTUS du), religieux récollet, né dans le diocèse de Rouen au commencement du 17ᵉ S., s'appliqua particulièrem. à rechercher et à rassembler les titres et chartes relatifs à l'hist. de la Normandie, publia quelq. ouvr. de piété, et m. en 1662. On a de lui : *la Piété françoise envers la S. V. Marie, N. D. de Liesse*, Paris, 1637, in-8 ; *de la Sainteté de la Monarchie françoise, des Rois très-chrétiens*, etc., ibid., 1638, in-8 ; *Martyrologium franciscanum*, ibid., 1653, in-fol. ; *fortissimi martyris Christi D. Lauriani archiep. hispalensis agon*, etc., ibidem, 1656, in-12 ; *Martyrologium ampliss. sanctorum et beatarum mulierum*, ibid., 1657, in-fol. : ce dern. ouvr. a été critiqué par les bollandistes au ch. 6, t. 1 (de février) de leur Rec. L'abbé Saas a lu à l'academ. de Rouen un éloge du P. du Monstier, inséré dans les registres de cette compagnie.

MONSTIERS (DE). V. MERINVILLE.

MONSTRELET (ENGUERRAND de), chroniqueur ou historien du 15ᵉ S., né vers l'an 1390 dans la Flandre, fut prevôt de Cambrai, que l'on croit être son lieu de naissance, et prevôt de Walincourt ; il écrivit les évènem. arrivés de son temps, principalement la relation des guerres de France, d'Artois, de Picardie et d'Angleterre, et m. en 1453. Les *chroniques* de Monstrelet embrassent les années de 1400 à 1453, et commencent précisém. où finissent celles de Froissart (*v.* ce nom). Toutefois le prem. chapitre remonte à 1380, et présente un abrégé de l'hist. de Charles VI depuis son couronnement : cet ouvr., écrit avec la naïveté et la simplicité qui faisaient le principal caractère des écrivains du 15ᵉ S., a été continué par un autre personnage (Jacques Duclercq, suivant l'opinion de M. Dacier) jusqu'à l'année 1467, et différens édit., par d'autres continuations, l'ont porté jusqu'en 1516. Voici l'indicat. des différentes édit. des chroniques de Monstrelet : A. Verard, de Paris, en a donné deux, sans date, chacune en 3 v. in-f., qui ne vont que jusqu'à 1467. Les plus anciennes édit., avec date, sont celles de J. Petit et Lenoir, Paris, 1512, et de Fr. Regnault, 1518, 3 vol. in-fol. Pierre L'Huillier en a pub. une autre, ibid., 1572, avec un titre très-long qui est presque une analyse de l'ouvr. L'édition publ. par Denis Sauvage, à Paris, chez Chaudière, 1572, 3 v. in-fol., est des moins estimées, parce que cet éditeur a changé beaucoup de mots et de phrases dont même il n'a pas toujours rendu le sens. Th. Johnes en a donné une traduct. angl., 1809, 4 vol. in-4 et in-fol., réimp. à Londres, 1810, 12 v. in-8. La biblioth. du roi, à Paris, possède 3 beaux MSs. des chroniques de Monstrelet. M. Buchon, dans sa *Collect. des Chroniques nation. franç.* a donné la meilleure édit. que nous ayons des *Chroniques de Monstrelet, entièrem. refondues sur les MSs., avec notes et éclaircissemens*, par l'éditeur, Paris, 1826-1827, 15 vol. in-8 : un *mém.* de J.-B. Dacier, *sur la vie et les chroniques de Monstrelet* est placé en tête du prem. volume.

MONTAGIOLI (P.-D.-CASSIODORE), relig. de l'ordre du Mont-Cassin, né à Modène en 1698, m. au monastère de S.-Benedetto *del Sacro-Speco* en 1783, a pub. un gr. nombre d'ouv. ascétiques mentionnés dans le tom. 6 de la *Bibliot. modenese*, et parmi lesquels on remarque : *Trattato pratico della Carità cristiana*, etc., Bologne, 1751 ; Venise, 1761, in-12 ; *Maniera facile di meditare con frutto*, etc., Bologne, 1759, in-12 ; *detti, pratiche e ricordi di P. S. Andrea Avellino*, Venise, 1771.

MONTAGNAC (FRANÇOIS DE GAIN DE), évêque de Tarbes, né en 1744 au château de Montagnac dans le Limousin, fut d'abord aumônier du roi et gr.-vic. de Reims. Il s'opposa avec chaleur aux innovations de l'assemblée constituante relatives au clergé, passa en Espagne en 1790, et revint inopinément à Tarbes en 1791, pour y motiver son refus du serm. exigé par la nouv. constitut. ecclésiastiq. Remplacé dans son siége par un prêtre assermenté, il se vit obligé de repasser en Espagne, d'où il se rendit en Italie en 1794. Après plus. années de séjour à Lugo, il passa en Portugal en 1800, envoya volontairem. sa démission de l'évêché de Tarbes, se rendit ensuite en Angleterre, réclama contre l'exécution du concordat, se joignit aux évêques non-démissionnaires, et m. à Londres en 1806. Il avait publ. 57 écrits sur les matières ecclésiast. de l'époque ; on en trouve la liste dans l'ouvr. intitulé *Extrait de quelq. écrits de l'auteur des Mém. pour servir à l'Histoire de la Révolution française*, Pise, 1814, tome 2. — V. GAIN-MONTAGNAC.

MONTAGNANA (BARTHÉLEMI), médecin et professeur distingué en l'univ. de Padoue, sa patrie, m. vers 1460, a laissé un rec. de ses ouvr. sous ce titre : *Selectiorum Operum, in quibus ejusdem consilia variique tractatus alii, tùm proprii, tùm ascititii, continentur, liber unus et alter*, Venise, 1497, 1567, in-fol. ; Lyon, 1520, 1523, in-4, Francf., 1604, in-fol. — Son fils, BARTHÉLEMI II, également méd. et profess. à Padoue, alla ensuite exercer son art à Venise, où il mourut en 1525. Il a laissé quelq. opuscules peu remarquables. — Eloi, Fantuzzi et Tiraboschi citent quelques autres personnages du même nom qui n'offrent point de particularités intéressantes.

MONTAGNE (JEAN de LA), trad. de l'ouvr. de Lynd (*v.* ce nom) intit. le *Papisme réfuté*, etc.

MONTAGU. V. MONTAIGU.

MONTAGU ou MONTAGUE, nom d'une ancienne famille anglaise du comté de Northampton, dont l'origine remonte à Drogo de *Monte-Acuto*, l'un des guerriers qui accompagnèrent Guillaume-le-Bâtard en Angleterre. Un des descendans de ce Drogo, William, lord Montacute, fut créé comte

de Salisbury. Les Montagu qui suivent appartiennent tous à cette même famille.

MONTAGU (Edouard), magistrat anglais, né à Brigstock (comté de Northampton) vers la fin du 16e S., était président (*speaker*) de la chambre des communes lorsque Henri VIII, ayant un pressant besoin d'argent, proposa un *bill* de subsides qui fut rejeté (1523). Le roi, qui connaissait la grande influence du président, le fit venir, et lui fit des menaces telles que celui-ci fit passer le bill dans la séance du lendemain. Montagu fut nommé avocat du roi en 1532, et élevé au rang de chevalier l'année suiv.; il exerça ensuite la place de gr.-juge de la cour du banc du roi, résigna cet office en 1545, et accepta, cette même année, celui de président du tribunal des plaids-communs, emploi moins honorable mais plus lucratif que le précédent. Il fut aussi l'un des membres du conseil privé, et Henri VIII le nomma l'un des seize exécuteurs de son testament. Sous le règne d'Edouard VI, Montagu contribua beaucoup au renversem. du protect. Sommerset; mais ayant pris part aux menées du duc de Northumberland, successeur de ce même Sommerset, qui voulait changer l'ordre de la succession au trône en faveur de Jeanne Grey (*v.* ce nom), il fut enfermé à la Tour de Londres et privé de ses emplois. Remis ensuite en liberté, il se retira dans ses propriétés du Northampton, où il mourut en 1556.

MONTAGU (Edouard), comte de Sandwich, général, amiral, et homme d'état, né en 1625, servit d'abord dans l'armée du parlement contre Charles Ier, fut nommé membre de la chambre des communes et y siégea avant d'avoir atteint l'âge requis, obtint une place dans la trésorerie sous l'administration de Cromwell, entra ensuite dans la marine et fut associé au célèbre amiral Blake dans le commandement de la flotte de la Méditerranée. Après la mort du Protecteur, Montagu devint l'un des plus chauds partisans du rétablissement de la monarchie des Stuarts. Adjoint à Monk dans le commandem. de la flotte de la Manche, il ramena Charles II en Angleterre; et, deux jours après le débarquement, le roi lui donna l'ordre de la Jarretière, le créa baron, vicomte Hinchingbroke, comte de Sandwich, puis le nomma membre du conseil privé, maître de la garderobe, amiral de la Manche, et lieutenant du duc d'York. Lorsque la guerre éclata avec la Hollande en 1664, le comte de Sandwich, amiral de l'escadre *bleue*, prit un gr. nomb. de vaisseaux à l'ennemi. De retour à Londres il fut envoyé à Madrid pour négocier la paix entre l'Espagne et le Portugal; il réussit complètement dans cette mission, et conclut en même temps un traité de commerce très-avantageux à l'Angleterre. Au renouvellement des hostilités avec la Hollande en 1672, il s'embarqua de nouveau avec le duc d'York, et commandait l'avant-garde de l'armée navale au célèbre combat naval du 28 mai de la même année, lorsque le vaisseau le *Royal-Jacques*, qu'il montait, ayant été abordé par un brûlot ennemi, il refusa de se sauver, et périt au milieu des flammes avec presque tous ses officiers. Son corps, trouvé sur la plage de Harwick 15 jours après l'action, fut embaumé, porté à Londres d'après les ordres du roi, et enterré avec une gr. solennité à l'abbaye de Westminster. Walpole, dans son *Catalogue of royal and noble Authors*, cite de Montagu les écrits suiv.: *Lettre au secrétaire Thurloe*, insérées dans le 1er vol. des *Papiers d'état de Thurloe*; diverses *lettres* écrites pendant son ambassade en Espagne, pub. dans les *Lettres d'Arlington* et dans les *Lettres origin. et Négociat. de sir Richard Fanshaw*, etc. Il a aussi trad. de l'espagn. en angl. la *Métallurgie* d'Alonzo Barba, 1674, petit in-8; et l'on trouve de lui quelq. observat. astronomiq. dans le no 21 des *Transactions philosophiques*.

MONTAGU (John), 4e comte de Sandwich, né à Westminster en 1718, se distingua par ses talens politiq., fut chargé de plus. négociat. importantes, occupa div. emplois supérieurs, fut trois fois lord de l'amirauté, et m. en 1792. Il avait fait dans sa jeunesse un voyage dans la Méditerranée, dont John Cook, son chapelain, a pub. la relat. sous ce titre: *Voyage fait par le comte de Sandwich dans la Méditerranée, pend. les années 1738 et 1739, écrit par lui-même.* On lui attribue un pamphlet intitulé *Etat de la question relative à l'hospice de Greenwich*, 1779, en rép. à l'écrit du capit. Baillie intitulé *Etat de l'hospice roy. de Greenwich*, publ. en 1778.

MONTAGU (Charles). V. Halifax.

MONTAGU (Edouard). V. Manchester.

MONTAGU (George), naturaliste, qui n'appartient pas à la famille des précéd., né en Angleterre, m. dans le comté de Devon en 1815, fut membre de la société roy. de Londres. On a de lui un *Dict. minéralog.*, 1802, 2 v. in-8; *Testacea britannica*, ou *Hist. natur. des Coquillages angl.*, 1803, in-4, avec un supplément qui a paru en 1809.

MONTAGUE ou MONTAGU (Lady Mary WORTLEY), dame angl., illustre par ses talens, née dans le comté de Nottingham en 1690, fille aînée d'Evelyn Pierrepoint, duc de Kingston, montra dès son enfance les dispositions les plus heureuses, apprit le grec, le latin, le franç., l'italien et l'allemand dans une grande perfection, épousa, en 1712, lord Edouard Wortley-Montagu, petit-fils du 3e comte de Sandwick, dans une branche cadette, et l'accompagna en 1716 à Constantinople où il était env. en ambassade. Arrivée dans cette ville, après avoir parcouru en observatrice la Hollande, l'Allemagne, la Hongrie et le nord de la Turquie d'Europe, lady Montague s'empressa d'apprendre la langue turque, parvint à la parler purement, obtint du sulthan Achmet III la permission de visiter le sérail, pénétra jusque dans le *harem* ou logement des femmes, et se lia d'amitié avec la sulthane favorite Fatima. Ses fréquentes visites au palais du grand-seigneur la mirent à portée d'en bien connaître l'intérieur, de redresser bien des préjugés à ce sujet, et surtout de donner du harem des idées plus justes que les Européens n'en avaient eues jusqu'à elle. C'est pend. son séjour en Turquie qu'elle eut la première connaissance de l'inoculation de la petite-vérole, et qu'elle conçut l'idée d'introduire ce procédé en Europe. Son mari ayant été rappelé après environ 3 ans de séjour à Constantinople, elle s'embarqua avec lui, traversa la Méditerranée, visita Tunis et les ruines de Carthage, aborda ensuite à Gênes, et retourna en Angleterre par la France. Sa maison de Twickenham, village à 3 lieues de Londres, devint bientôt le rendez-vous des plus illustres littérateurs que Londres renfermait alors, Pope, Addison, Steele, Young, etc. Mais quelques désagrém. qu'elle éprouva dans le commerce de ces personnages, et les dégoûts dont l'accabla le parti des toris, par suite de son attachement au parti des whigs, la décidèrent à se rendre en Italie, où elle passa 22 ans dans les états de Venise, joignant la culture des lettres à des occupations champêtres. Après la mort de son mari qui avait consenti à l'accompagner dans cet exil volontaire, lady Montague crut devoir retourner en Angleterre en 1761, et m. l'année suivante, au sein de sa famille. Elle avait écrit la relation de ses voy. sous la forme de lettres, adressées à divers personnages; mais ces lettres ne furent publiées qu'après sa mort, par les soins de M. Cléland, Londres, 1763, 3 vol. in-12. Encouragé par le succès de cette publication, qui était dit-on subreptice, il donna une 2e édition, ibid., 1767, 4 vol., même format; mais comme il n'existe pas de MS. des lettres du 4e vol., on est fondé à croire qu'elles ont été composées par ce même édit. On a encore de lady Montague, quelq. fragmens et des *poésies* qui ont été recueillis et impr. avec ses *lettres*, Londres, 1803

5 vol. in-12, d'après les originaux remis par la famille à l'éditeur, et accomp. de *mém.* sur sa vie par Dallaway : il en a paru une réimpression la même année à Paris. On a publié les *Œuvres de lady Montague*, contenant sa vie, sa correspondance avant son mariage et durant son ambassade en Turquie, et pendant ses voyages en Italie, traduit en franç., Paris, 1804, 4 vol. in-12; il y a une autre traduction des *lettres* de lady Montague, par Anson, 1805, 2 vol. in-12, contenant les *poésies* de cette dame, traduites par Germain Garnier. Il faut ranger parmi les fables ce qu'on a dit de la passion que le sulthan Achmet III avait conçue pour lady Montague, et à laquelle elle ne se serait pas montrée indifférente.— Edouard WORTLEY MONTAGUE, fils aîné de la précédente, né vers 1714, dans le comté d'York, m. en Italie en 1776, s'est fait remarquer par la bizarrerie de sa conduite et par les aventures singulières de sa vie. Placé par ses parens à l'école de Westminster, il disparut un jour. Après de longues recherches, un ami de la famille le retrouva au service d'un marchand de poisson. Ramené à l'école de Westminster, le jeune Edouard disparaît de nouveau, s'embarque comme mousse à bord d'un bâtiment qui faisait voile pour le Portugal ; et à peine arrivé dans ce pays, déserte et se fait conducteur d'ânes. Il est découvert et ramené une seconde fois chez ses parens qui le font voyager sous la conduite d'un homme instruit. De retour en Angleterre après avoir assez bien profité des leçons littéraires de son guide, il joue, s'endette et passe en France, où sa première aventure le conduisit dans les prisons du Châtelet de Paris. Il réussit à en sortir sans inconvénient, revint en Angleterre, et malgré la tache que son affaire de Paris devait laisser sur sa réputation, il fut élu en 1754 membre du parlement. Devenu plus sage, il vécut ensuite plus. années à la campagne, s'occupant de l'étude de l'histoire ; mais après la mort de son père, il reprit son ancien goût pour la vie aventurière, parcourut, à différentes reprises, l'Italie, la Syrie, l'Egypte, l'Arménie, l'Asie-Mineure, séjourna plus. années à Constantinople, prit l'habit musulman et adopta tous les usages, mœurs et coutumes des Turks. Une notice détaillée sur sa vie a été insérée dans l'*Hist. du comté de Leicester*, et réimpr. dans les *Anecdotes littéraires du 18e S.*, par J. Nichols, Londres, 1812. On a de ce personnage singulier : *Réflexions sur les progrès et la chute des anciennes républiques, avec des applicat. à l'état actuel de l'Anglet.*, 1759, trad. en fr. par Mlle Legeai d'Ourxigné et retouché par Turpin, sous ce titre : *Hist. du gouv. des anciennes républ.*, Paris, 1769, in-12 (Cantwel en a donné une autre traduct., sous le titre *de la Naissance et de la chute des anc. républ.*, ibid., 1793, in-8) ; *Voyage du Caire au mont Sinaï ; Observat. sur la colonne de Pompée.* Ces deux mém. ont été insérés dans les 56e et 57e vol. des *Transactions philosophiques.*

MONTAGUE (ELISABETH), dame anglaise distinguée par son esprit et son érudition, née à York en 1720, était fille de Matthews Robinson, riche propriétaire. Elle épousa en 1742 Edouard Montague, petit-fils du prem. comte de Sandwich, et se fit remarquer comme auteur de plus. ouvr. qui obtinrent un gr. succès. Devenue veuve en 1775, avec une fortune considérable, elle en fit le plus noble usage jusqu'à sa mort, arrivée en 1800. Elle avait vécu dans l'intimité d'un grand nombre de personnages illustres de son temps, tels que Pope, Johnson, Goldsmith, lord Bath, Lyttleton, Burke, le doct. Beattie, etc. On a d'elle des *Dialogues des morts*, publ. avec ceux de lord Lyttleton ; *Essai sur le génie et les écrits de Shakspeare*, 1769 : ouvrage trad. en franç. sous le titre d'*Apologie de Shakespeare*, et où l'on trouve beaucoup plus de savoir et de critique qu'on n'en devait attendre d'une femme du gr. monde : elle l'avait entrepris pour venger Shakespeare des sarcasmes de l'auteur de la Henriade. Voltaire a réfuté cet ouvr. dans sa *Nouv. Lettre à l'Acad. fr.*, imp. à la tête d'*Irène*.

MONTAIGNE (MICHEL, seigneur de), céléb. moraliste, né en 1533, au château de Montaigne, en Périgord, d'une famille anciennement nommée Eyghem et originaire d'Angleterre, reçut une éducation singulière mais très-soignée, à laquelle il dut sans doute en grande partie la tournure originale de son esprit et la vivacité franche et hardie de son langage. Son père lui fit apprendre le lat. avant le franç., dès le berceau, et l'idiôme vigoureux de Tacite et de Lucrèce fut véritablement la langue maternelle de cet enfant qui devait un jour donner au jargon de la vieille France tant d'énergie, de précision et de grâce. Il fut en outre recommandé à tous ceux qui l'entouraient de ne jamais le tirer avec violence du sommeil si nécessaire et si doux à son âge, mais de l'éveiller insensiblement aux sons d'une musique tranquille. Plus tard, son père, n'ayant plus auprès de lui ceux qui l'avaient secondé dans ses vues, fut obligé de rentrer dans le sentier de la routine ; mais les premières impressions devaient être durables dans le jeune Montaigne. Placé à l'âge de 6 ans au collége de Guienne, à Bordeaux, il y eut pour maîtres des hommes du plus grand mérite, Buchanan, Muret, etc., et fit des progrès rapides, puisqu'à 13 ans il avait achevé ses études : mais tout cela ne l'empêchait pas de remarquer avec chagrin que *c'était toujours collége.* Ennemi comme il l'était de toute contrainte, il fut peu disposé à suivre la carrière militaire, et aima mieux encore édudier le droit informe et compliqué de cette époque. Il fut pourvu, vers 1554, d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, et sut se faire estimer de Pibrac et de Paul de Foix, ses confrères, et du chancelier de Lhopital. Un autre de ses confrères fut ce La Boétie, dont le nom semble désormais inséparable du sien. Tous deux s'estimaient avant de s'être vus, seulement sur les rapports qu'ils entendaient faire l'un de l'autre : enfin ils se rencontrèrent dans une grande société à Bordeaux, et quelq. momens suffirent pour établir entre eux cette amitié parfaite qui faisait dire à Montaigne, 9 ans après la mort de *ce sien cher frère* : « *Nous étions à moitié de tout : il me semble que je lui dérobe sa part.* » Quoique notre philosophe ne crût pas les femmes aussi propres à faire des amies, on connaît son attachement pour Marie de Gournay, sa *fille d'alliance* ou d'adoption, aimée de lui *plus que paternellement.* Il eut aussi beaucoup d'affection pour sa femme, quoiqu'il donne à entendre qu'en formant un engagement, il ait cédé plutôt à la convenance et à l'usage qu'à son inclination naturelle. Enfin il conserva toujours de son père le plus tendre souvenir, et dans la retraite où les agitations de la France ne tardèrent pas à le confiner, il éprouva plus que jamais le besoin de s'abandonner à ce pieux sentiment. Il était bien résolu de passer en repos le reste de sa vie ; mais il fallait un aliment à l'ardeur de son esprit, qui, comme un *cheval échappé*, se donnait plus carrière dans la solitude qu'il n'avait fait en la compagnie d'autrui. Montaigne se mit donc, vers 1572, à écrire ses *Essais*, où, dès l'un des prem. chapitres, il annonce avoir atteint l'âge de 39 ans. La prem. édit. de ce *livre de bonne foi* parut en 1580 : elle n'en contient que les deux premiers livres. C'est ici le lieu d'affirmer que le voyage de l'auteur en Allemagne, en Suisse, en Italie, est postérieur à cette publication, quoiqu'en aient pu penser plus. écrivains, étonnés avec raison de tant de connaissances positives. Montaigne donna une dernière édition de ses *Essais*, en 1588 (Paris, Langelier, in-4), avec un 3e livre qui forme le tiers de l'ouvr., et 600 additions aux deux prem. : c'est ce nouveau tableau qui lui a surtout assuré le titre de peintre inimitable de l'homme et de la nature. On peut se faire

une idée juste de sa manière de travailler, d'après la marche incertaine de son ouvr. Tantôt à la promenade, tantôt dans le cabinet, passant de la méditation à la lecture, de l'étude des autres à celle de lui-même, il observait, réfléchissait, remarquait, extrayait tour-à-tour; c'est ainsi qu'il parcourt dans son livre, dans ses chapitres même, tous les sujets, tous les textes, sans plan arrêté, sans objet suivi, mais non sans un but indirect ou éloigné. On a dit que ses principes n'étaient pas plus fixes que sa manière de procéder en écrivant; on l'a accusé de scepticisme. Nous ne chercherons pas à le justifier de cette accusation que plus d'un sage a méritée; lui-même avait pris pour devise: *Que sais-je?* Cette incertitude, cette hésitation, qui venait sans doute de son esprit juste et nullement passionné, devint presque de l'indifférence, lorsqu'il s'agit de faire un choix entre les opinions politiq. de sa malheureuse époque. Aussi ne réussit-il pas toujours à conserver son château *vierge de sang et de sac*, au milieu des guerres civiles dont la Guienne était le foyer: il finit, comme les autres royalistes sincères et les catholiques modérés, par être *pelaudé à toutes mains; au gibelin, il étoit guelfe; au guelfe, gibelin.* Malgré la vogue de ses *Essais*, que tout gentilhomme studieux voulait avoir sur sa cheminée, il ne tenait plus beaucoup à la vie et s'en détachait chaque jour par l'effet du mécontentem. moral autant que des douleurs physiques. Enfin, sentant sa mort approcher, il fit dire la messe dans sa chambre, et au moment de l'élévation, s'étant soulevé comme il put sur son lit, les mains jointes, il expira dans cet acte de piété (1592). Nous insistons sur ce dernier acte de sa vie, parce que Naigeon a prétendu que ce gr. penseur ne croyait pas à l'immortalité de l'âme. Quant à l'assertion des auteurs de l'*Art de penser*, que tout sentiment moral était éteint en lui, elle mérite à peine d'être rappelée. Montaigne eut sans doute des faiblesses, peut-être une grande vanité, puisqu'il parle toujours de lui et de lui seul; mais ses contemporains les plus vertueux, de Thou, Pasquier, l'honorèrent et l'estimèrent. Enfin son livre sera toujours lu par ceux qui veulent réfléchir sur eux-mêmes sans fatigue et sans ostentation, parce qu'il fut véritablement l'homme de son livre, un homme de bonne foi. Les éditions de Montaigne sont trop nombreuses pour que nous en donnions ici l'indication (v. le *Manuel du Libraire* par M. Brunet); les plus estimées sont celles de ses *Essais, avec des sommaires analytiques et des nouvelles notes*, par M. Amaury Duval, Paris, 1822-1826, 6 vol. in-8; et de ses *Œuvres, avec les notes de tous les commentateurs*, pub. par J. V. Leclerc, Paris, 1826-1827, 8 vol. in-8: cette dern. fait partie de la *Collection des Classiques français*, pub. par M. Lefèvre. Nous ne mentionnerons, parmi les ouvrages relatifs à Montaigne, que les *Notices et Observat. pour préparer et faciliter la lecture de Montaigne*, par Th. Vernier, Paris, 1810, 2 vol. in-8. En 1812 l'institut mit au concours l'*éloge* de Montaigne, et le prix fut décerné à M. Villemain. Parmi ses concurrens, dont les composit. parurent à la même époque, on distingue MM. J.-V. Leclerc, Droz, Jay, Mazure, Biot et Victorin Fabre.

MONTAIGNE (Jean), ecclésiastique, né près de Cahors, en 1759, fit ses études à Toulouse, prit à Paris le grade de doct. en Sorbonne, et s'attacha à la congrégation de St-Sulpice. Dispersés pendant la révolution, les membres de cette société se réunirent en 1801, et Montaigne fut alors nommé supérieur du séminaire d'Issy. Il en exerçait encore les fonctions, lorsqu'il m. en 1821. On lui doit la publicat. de l'ouvrage de Legrand: *de Existentiâ Dei*, etc., 1812, in-8. On trouve une *notice* sur Montaigne dans l'*Ami de la relig. et du roi*, t. 27, page 153.

MONTAIGU (Pierre GUERIN de), gentilhomme d'Auvergne, maréchal des hospitaliers de St-Jean-de-Jérusalem, fut élu 13e grand-maître de cet ordre en 1208, et peu de temps après, il secourut les chrét. d'Arménie. Après avoir contribué à la victoire qu'ils remportèrent sur Soliman, sulthan d'Iconium, il se signala à la prise de Damiette, et parcourut ensuite la plupart des états de l'Europe pour solliciter des secours. A son retour, il trouva la Palestine livrée à l'anarchie et chercha, mais en vain, à rapprocher les hospitaliers des templiers avec lesquels ils étaient en guerre ouverte. En 1228, il engagea le pape à rompre la trêve conclue entre les musulmans et les croisés, et refusa la même ann. de se rendre à l'armée, tant qu'elle serait commandée par l'emper. Frédéric II, que le pape avait excommunié. Il m. en 1230.

MONTAIGU (Gilles-Aycelin de), l'un des plus célèbres prélats du 13e S., né en Auvergne, de la famille du précédent, fut élu archevêque de Narbonne en 1290, avant d'avoir été ordonné prêtre, et se rendit à Rome où il fut sacré. En 1299, il convoqua à Béziers un concile provincial dont les actes ont été publiés par Martène, tome 4 du *Thesaur. nov. anecdotor.* Il se prononça ensuite pour Philippe-le-Bel dans les démêlés que ce prince eut à soutenir contre Boniface VIII, déclara que ce pontife était déchu, et interjeta appel de sa sentence au futur concile. Plus tard il fut l'un des commissaires nommés pour examiner la conduite des templiers, et ouvrit l'avis que ces malheureux ne fussent point entendus dans leur défense; son zèle fut récompensé par la place de chancelier. En 1311, il passa du siége de Narbonne sur celui de Rouen; et il m. en 1318. Il avait fondé en 1314 le collége qui a long-temps porté son nom à Paris, et il lui légua une partie de ses biens.

MONTAIGU (Gilles-Aycelin de), cardinal, arrière petit-neveu du précédent, né dans les premières années du 14e S., fut d'abord évêque de Térouanne, assista en 1356 à la désastreuse bataille de Poitiers, et suivit le roi Jean en Angleterre avec le titre de chancelier. Ce monarque obtint pour lui la pourpre romaine, du pape Innocent VI, en 1361; et il fut nommé par le pape Urbain V, l'un des commissaires chargés de réformer l'université de Paris. Il fut ensuite envoyé en Espagne pour travailler à réconcilier le roi d'Aragon avec le duc d'Anjou, puis se retira à Avignon où il m. en 1378. — Montaigu (Pierre-Aycelin de), frère du précéd., connu sous le nom de *Cardinal de Laon*, entra d'abord dans l'ordre de St-Benoît, devint ensuite prieur de St-Martin-des-Champs, prov. de Sorbonne, chancelier du duc de Berri, fut élu en 1371 évêque de Laon, élevé au cardinalat en 1384, se démit de son évêché quelque temps après, et m. à Reims en 1388. Son corps, rapporté à Paris, fut inhumé dans l'église de St-Martin-des-Champs. — Jean Montaigu, vidame du Laonnais, obtint la surintendance des finances, fut revêtu de la charge de gr.-maître de France en 1408, et plaça deux de ses frères sur les siéges de Sens et de Paris; mais il ne sut pas jouir de sa fortune avec modération: ses emportem., son orgueil dédaigneux, ses violences soulevèrent contre lui les premiers personnages du royaume. Le duc de Bourgogne et le roi de Navarre profitèrent de la maladie de Charles VI pour faire arrêter son surintendant, et le livrèrent à des commissaires (1409) comme coupable de sortilége, d'empoisonnem. et de malversation. La dernière de ces imputat. était la seule fondée; mais les autres ne contribuèrent pas moins puissamment à le faire condamner. Il eut la tête tranchée aux halles de Paris la même année, et son corps fut attaché au gibet de Montfaucon. Sa mémoire fut réhabilitée 3 ans après, à la prière de Charles de Montaigu, son fils, tué plus tard à la bataille d'Azincourt. Les célestins de Marcoussi, dont Jean avait fondé le monastère, lui firent de magnifiques funérailles,

et lui érigèrent un tombeau, devant lequel François Ier, un siècle après, frappé du rapport que lui fit un religieux du jugement et de la condamnation du coupable mais malheureux Montaigu, jura de ne jamais faire mourir personne par commission. Ce ministre avide méritait la mort; mais des juges seuls avaient le droit de la lui donner.

MONTAIGU ou MOUNTAGU (Richard de), prélat et savant théologien anglican, né en 1578 à Dorney, dans le comté de Buckingham, fut nommé évêque de Chichester en 1628, et passa 10 ans après au siége de Norwick, où il m. en 1641. On dit qu'il avait résolu de se démettre de ce dernier évêché, et de se retirer en Flandre pour y faire une profession publique du catholicisme, mais que la m. l'empêcha d'accomplir ce dessein. On a de lui : une *réfutation* en angl. du traité *de Decimis* de Selden (*v.* ce nom); *Analecta exercitationum ecclesiasticarum*, etc., Londres, 1622, in-fol.; une défense de Casaubon sous ce titre : *Antidiatribæ ad priorem partem diatribarum J.-C. Bulengeri adversùs exercitationes Is. Casauboni*, ib., 1625, in-fol.; *Apparatus ad origines ecclesiasticas*, Oxford, 1635, in-fol.; *Origines eccles.*, Londres, 1636-40, 2 vol. in-fol.; une édit. des deux *discours* de St Grégoire de Nazianze contre l'emper. Julien; des *notes* sur Eusèbe dans l'édit. de Paris, 1628, in-fol.; une trad. latine des *Lettres* de Photius, avec notes, Lond., 1631, in-fol.; et plus. ouv. de controverse en angl. et en lat. Il a laissé en MS. une trad. lat. de 214 *lettres* de St Basile.

MONTAIGU. V. Montague.

MONTALAMBERT. V. Montalembert.

MONTALBANI (Jean-Bapt.), comte ital., né en 1596 à Bologne, d'une anc. famille de cette ville, fut reçu le même jour docteur en droit et en philos. Après avoir voyagé en France, en Allemagne, en Pologne et en Turquie, il visita Constantinople, parcourut l'Asie-Mineure, se rendit en Perse, et explora une partie de la Haute-Asie. Il apprit les langues dérivées de l'arabe; et, d'après le témoignage d'Orlandi, il en parlait 13 avec facilité. De retour à Bologne, il passa d'abord en France pour y demander du service, puis se rendit à la cour du duc de Savoie, où il obtint de ce prince le grade d'offic.-général. Il fut fait prisonnier dans une bataille par les Espagnols, qui le traitèrent avec rigueur. Ayant recouvré sa liberté, il alla demander de l'emploi à la république de Venise, et fut envoyé avec un commandement supérieur à l'île de Candie, où il m. en 1646. On a de lui : *de moribus Turcarum Comment.*, Rome, 1625, 1636, in-12; Leyde, 1643. Il a laissé plus. MSs. dont on trouvera les tit. dans les *Scrittori Bolognesi* d'Orlandi. — Montalbani (Marc-Antoine), fils du précédent, né en 1630, s'appliqua spécialement à l'étude de la minéralogie, parcourut en naturaliste les pays du nord de l'Europe, et fut bien accueilli par le roi de Pologne Jean-Casimir, qui le décora du titre de marquis. De retour en Italie, il exploita les côtes de l'Adriatique, revint à Bologne mettre en ordre ses collections, et y m. en 1695. On a de lui : *Catascopia minerale*, etc., Bologne, 1676, in-4; *Relazione dell' acque minerale del regno d'Ungaria*, Venise, 1687, in-4. — Castor Montalbani, fils de Marc-Antoine, né en 1670, cultiva les sciences et les lettres à l'exemple de son aïeul, suivit cependant la carrière des armes, et fut gouvern. de Carrare pour les Vénitiens. Il revint à Bologne en 1723 pour y occuper la chaire d'architecture militaire, et m. dans cette ville en 1732. On a de lui des *discours*, des *poésies*, des *dissertations*, des *almanachs*, dont Orlandi (*Scrittori Bologn.*) rapporte les titres.— Montalbani (Ovidio), savant et fécond écriv., frère puîné du marquis Jean-Bapt., acquit comme lui de vastes connaiss., fut nommé en 1634 prof. de logique à l'université de Bologne, remplit successivem. les autres chaires de physiq., de mathém. et de morale, fut appelé, en 1657, à la place de conservat. du cabinet d'histoire naturelle, légué par Aldrovande (*v.* ce nom) à sa patrie, obtint le titre d'astronome du sénat, et m. en 1671. On a de lui un gr. nomb. d'ouv. dont on trouvera la liste dans les *Scrittori Bologn.* d'Orlandi, dans les *Mém.* de Niceron, t. 37, et parmi lesquels nous citer. : *Index omnium plantarum exsiccatarum.... quæ in proprio musæo conspiciuntur*, Bologne, 1624, in-4; *de illuminabili Lapide bononiensi Epistola*, ib., 1634, in-4; *Epist. variæ ad eruditos viros*, etc., ibid., 1634, in-4; *clarorum aliquot doctorum bononiensium elogialia Cenotaphia*, ib., 1640, in-4; *Minervalia bonon. civium anademata, seu Bibliotheca bononiensis*, ibid., 1641, in-16; *Formulario economico, cibario e medicinale*, etc., ib., 1654, in-4; *Bibliotheca botanica*, ib., 1657, in-24, très-rare; *Vocabolista bolognese*, etc., ib., 1660, in-12 de 272 pages, rare et curieux. C'est O. Montalbani qui a rédigé la *Dendrologie*, ou *Histoire naturelle des arbres*, qui fait suite aux différens *traités* publiés par Aldrovande ou par ses continuateurs.

MONTALEMBERT (André de). V. Essé.

MONTALEMBERT ou MONTALAMBERT (Adrien de), que quelques dictionn. biograph. ont confondu avec André Montalembert, marée. d'Essé, fut aumôn. et prédicat. de François Ier. On ignore l'époque de sa m. Il a laissé un écrit intit. *la Merveilleuse histoire de l'esprit qui depuis naguère s'est apparu au monastère des religieuses de Saint-Pierre de Lyon*, Paris, 1528; Rouen, 1529, in-4; 3e édit., Paris, 1580, in-12; reproduit par l'abbé Lenglet dans le *Recueil des dissert. sur les apparitions*, tome 1er; et par l'abbé d'Artigny dans ses *nouveaux mémoires*, t. 7. Corneille Agrippa appelle A. de Montalembert *homo nequam et impostor*; mais cet ecclésiastiq. n'était au fond qu'un homme crédule et superstitieux.

MONTALEMBERT (Marc-René, marquis de), officier-général, né à Angoulême en 1714, de la famille du maréchal d'Essé, entra au service à l'âge de 18 ans, fit plus. campagnes en Allemagne, et, pendant les loisirs que lui laissait la paix, s'adonna à la culture des sciences, principalement de celles qui ont des rapports directs avec le métier des armes. Reçu à l'académie des sciences en 1747, il y donna plus. *mém.* qui se trouvent dans le *Recueil* de cette compagnie. La lecture du traité de l'*Attaque des places*, par Vauban, lui fit étudier avec un soin particulier l'art de la fortification. D'autre part il établit dans l'Angoumois et le Périgord des forges considérables qui fournirent bientôt à la marine des canons et des projectiles, dont elle n'était pas assez pourvue. Pend. la guerre de 7 ans, il fut attaché à l'état-major des armées de Suède et de Russie; et, consulté sur les opérations concertées entre les généraux alliés, il en rendait compte au ministère français. A la paix de 1762, Montalembert ayant terminé l'ouv. sur la fortification, qu'il méditait depuis long-temps, le duc de Choiseul, alors ministre de la guerre, auquel il avait communiqué son MS. en ajourna la publicat., qui n'eut lieu qu'en 1776. Le corps entier du génie militaire se prononça alors contre le livre et son auteur, qui émettait des principes nouveaux, et semblait attaquer une partie de ceux de Vauban. Toutefois Montalembert obtint du gouvern. la faculté de démontrer sa nouvelle doctrine, et fut chargé, en 1779, de la construction d'un fort destiné à garantir l'île de Rhé des attaques des Anglais. Ce fort, exécuté tout en bois, ne coûta que 800,000 fr., au lieu de plus. millions que portait le devis des ingénieurs, et n'éprouva pas le moindre dérangement par l'effet de la détonnation de toutes ses batteries, bien que les mêmes ingénieurs eussent annoncé qu'il s'écroulerait si l'on voulait faire usage des pièces dont il était armé. A la révolut., Montalembert perdit la

plus grande partie de sa fortune, et n'en abandonna pas moins, pour les besoins de l'état, une pension qu'il avait reçue du roi pour la perte d'un œil. Carnot (*v.* ce nom), chargé spécialem. des opérations milit., appela ce sav. général auprès de lui, ainsi que les ingén. Darçon et Marescot, au comité de salut public pour consulter leur expérience. Montalembert m. en 1800, doyen des généraux français et de l'acad. des sciences. Il avait été proposé pour une des places vacantes à l'institut, dans la section de mécanique; mais il se retira quand il apprit qu'il avait pour concurrent le vainqueur d'Italie, Bonaparte. On a de lui: *Fortification perpendiculaire*, ou *l'Art défensif supérieur à l'offensif*, Paris, 1776-96, 11 vol. in-4, avec un gr. nombre de pl. Les prem. vol. de ce gr. ouv. ont été trad. en allem. par le major du génie Lindenau; *Correspondance pendant la guerre de* 1757, Londres (Neufchâtel), 1777, 3 vol. gr. in-8; *Réponse au colonel D'Arçon sur son apologie des principes observés dans le corps du génie*, 1790, in-4; *l'Ami de l'art défensif*, ou *Observat. sur le journal de l'école polytechnique*, an IV (1796), 6 n^{os} in-4; *Relat. du siége de St-Jean-d'Acre*, 1798, in-8; *Mém. histor. sur la fonte des canons*, 1758, in-4; *Cheminée-poêle*, ou *Poêle français*, 1766, in-4; plus. *Mém.* insérés dans le *recueil* de l'acad. des sciences. On connaît encore du gén. Montalembert 3 pièces de théât.: *la Statue* et *la Bergère de qualité* (musique de Cambini), et *la Bohémienne supposée* (musique de Thomeoni), impr. en 1786 à un très-petit nombre d'exempl.; et des *poésies* inédites. MM. Delisle de Sales et de La Platière ont pub. l'*Eloge histor. du général Montalembert*, Paris, 1801, in-4 de 76 p. On peut consulter aussi la *notice* sur le même personnage insérée dans le *Magazin encyclopédique*, 6e année, tome 1er, page 123.

MONTALIVET (JEAN-PIERRE BACHASSON, comte de), pair de France, né à Sarreguemines en 1766, embrassa la carrière de la magistrature, et à 19 ans était conseiller au parlement de Grenoble, place que la révolution lui fit perdre. Echappé aux troubles de cette époque, il fut nommé maire de Valence, et en 1801 le gouvernement l'appela à la préfecture du départem. de la Manche, puis à celle de Seine-et-Oise. Les talens qu'il déploya dans ces div. fonctions devaient lui procurer une élévation rapide: aussi Montalivet devint successivem. conseiller d'état, command. de la Lég.-d'Honneur, comte de l'empire, direct.-général des ponts-et-chaussées (1805), et enfin ministre de l'intérieur (1809). En 1814 il accompagna Marie-Louise à Blois, et rentra ensuite dans la vie privée. Ayant accepté pend. les cent-jours l'emploi d'intendant-général de la couronne, et siégé à la chambre des pairs instituée par Bonaparte, Montalivet se vit exclu de la nouvelle chambre royale; mais il y fut rappelé en 1819. Il votait avec le parti constitutionnel, bien qu'il prît peu de part aux discussions. Il m. en 1823 à La Grange, près Pouilly. M. le comte Daru a prononcé son *éloge* à la chamb. des pairs le 20 mars 1823.

MONTALTE. V. DANEDI.

MONTALTO (LÉONARD), doge de Gênes, né dans le 14e S., d'une famille considérée dans l'ordre populaire, avait acquis la réputat. d'un habile jurisconsulte, et était depuis long-temps chef du parti gibelin, lorsque ses concitoyens l'appelèrent à la prem. magistrature en 1383. Il m. l'année suivante. — André MONTALTO, parent du précédent, fut élu doge à l'âge de 23 ans en 1393. Obligé bientôt après de quitter ce poste par les intrigues d'Antoniotto Adorno, l'un de ses rivaux, il le recouvra l'année suivante, et en fut dépossédé de nouveau. Gênes ayant été livrée plus tard au roi de France Charles VI par Adorno, Montalto fit de vains efforts pour lui rendre sa liberté; et lorsque la république fut affranchie ensuite, en 1411, il ne put obtenir d'être réintégré dans la place éminente qu'il avait déjà occupée.

MONTALVO. V. GALVEZ.

MONTAMY (DIDIER-FRANÇ. D'ARCLAIS, seigneur de), prem. maître d'hôtel du duc d'Orléans, m. à Paris en 1765, à l'âge de 62 ans, cultiva les sciences et les lettres en amateur éclairé. On a de lui: *la Lithogéognosie*, ou *Examen chimique des pierres et des terres*, etc., trad. de l'allemand de J. Pott, Paris, 1753, 2 v. in-12; *Tr. des couleurs pour la teinture en émail et sur la porcelaine*, précédé de l'*Art de peindre sur l'émail*, ibid., 1765, in-12. V. l'*éloge* de l'aut. à la tête de ce dernier ouvrage, dont Diderot fut l'éditeur.

MONTAN, en latin *Montanus*, hérésiarque du 2e S., né dans un bourg de la Mysie, embrassa le christianisme dans l'espoir de parvenir aux prem. dignités de l'église; mais, trompé dans son attente, il résolut de se faire chef de secte, débuta par annoncer qu'il était le prophète que le St-Esprit avait choisi pour révéler aux hommes les grandes vérités qu'ils n'étaient pas en état d'entendre au temps des apôtres; et réunit en peu de temps un gr. nombre de disciples qui l'appelaient *le Paraclet*. Sans rien changer aux articles du symbole, il ajoutait à la rigueur des pénitences prescrites par les canons, refusant d'admettre à la commun. ceux qui étaient coupables de quelq. crime, soutenant que nul n'avait le droit de les absoudre, condamnant les secondes noces comme des adultères, etc. Il établit jusqu'à trois carêmes très-rigoureux et des jeûnes extraordinaires. L'Eglise d'Orient condamna, vers l'an 172, cette nouvelle doctrine; mais Montan persista dans son schisme, vit augmenter le nomb. de ses disciples, et vécut, dit-on, jusqu'à l'an 212. Quelq. écriv. prétendent qu'il mit fin à son existence en se pendant. Les montanistes subsistèrent plus d'un siècle en Asie, particulièrem. en Phrygie, pénétrèrent même jusqu'en Afrique, et furent divisés en deux sectes: les uns suivirent les opinions de Proclus (*v.* ce nom), et les autres adoptèrent les erreurs du sabellianisme (*v.* SABELLIUS).

MONTANARI (GEMINIANO), astronome, né à Modène en 1632, étudia d'abord la philosophie et la jurisprudence, et ensuite les mathémat. à Florence, exerça la profess. d'avocat dans cette même ville, devint astronome des Médicis, puis mathém. du duc de Modène Alphonse IV, fut nommé plus tard prof. de mathémat. à Bologne, passa de cette ville à Padoue pour y professer l'astronomie et la météorologie, et m. d'apoplexie en 1687. Il a laissé plus. écrits sur des sujets d'astronomie (notamm. sur les comètes de 1664, 1665, 1680, 1681 et 1682), dont on trouvera les titres, ainsi que des détails sur la vie de l'aut., dans les *Vitæ Italor.* de Fabroni, et dans la *Bibliot. Modenese* de Tiraboschi.

MONTANCLOS (MARIE-EMILIE MAYON DE), née à Aix en 1736, m. à Paris en 1812, cultiva la poésie avec quelq. succès. On connaît d'elle un gr. nomb. de poésies fugitives et plus. pièces de théât. parmi lesquelles il faut distinguer *Robert-le-Bossu*, opéra comique en 1 acte. Ses composit. ont été recueillies en partie et pub. sous le titre d'*Œuv. div.*, Paris, 1790, 2 v. in-12. Celles qui sont sorties de sa plume postérieurem. à cette publication se trouvent dans différentes livrais. de l'*Almanach des Muses*.

MONTANI (COLA de'), appelé par d'autres Niccolò MONTANO ou MONTANARO, comme ayant pris naissance dans les montagnes du Milanez, au lieu nommé Gaggio, était, suiv. ces dern., de la famille des Capponi. Elève chéri du célèb. Giorgio Trapezunzio, il devint lui-même, vers 1450, profess. à Milan, et se fit une gr. réputat. autant par la vigueur de son éloquence que par la hardiesse et l'indépendance de ses principes. Ainsi que toute la jeunesse milanaise d'alors, Galéas-Marie Sforce avait passé sur les bancs de son école. Lorsqu'en 1466 ce prince succéda à son frère François sur le trône

ducal, il eut l'odieuse fantaisie de venger par la peine du talion une correct. infligée à son enfance par l'austère pédagogue; et, sous un prétexte si vague que les histor. ne le peuvent indiquer avec certitude, il le fit fustiger publiquement. Dès-lors l'âme fière de Montani s'irrita au plus haut degré; et *égaré* par ses ressentim., il excita ses élèves à la *révolte*, et les détermina à passer sous les étendards du fameux Barthél. Colleone de Bergame, qui s'avançait contre Milan pour y renverser le despotisme de la noblesse. Cepend., son parti ayant eu le dessous, Montani, obligé de quitter la ville, passa à Rome, et après y avoir séjourné quelque temps, se rendit à Bologne, puis revint à Milan, où les écoliers et les professeurs l'honorèrent d'une sorte de triomphe. Il recommença bientôt à s'élever contre la tyrannie du duc, qui le chassa de nouveau, mais n'en périt pas moins sous les coups de quelq. conjurés (*v.* OLGIATI). On fit périr dans les tortures, ou la populace mit en pièces les aut. de ce meurtre. Quant à Montani, il trouva un protect. dans Ferdinand, duc de Naples; et ce fut pour complaire à ce prince qu'il prononça une *harangue* pour détourner les Lucquois de contracter aucune alliance avec Laurent de Médicis. Celui-ci, violemm. irrité contre l'incommode rhéteur, le fit arrêter sur les montagnes de Bologne, et le fit pendre sans aucune forme de procès. On conserve à la Biblioth. ambroisienne le MS. du *discours* de Montani; c'est la seule pièce qui soit restée de ce profess. célèbre, auquel le chev. Casio a consacré une place dans ses *Epitafi*, etc., p. 35. V. aussi le t. 6, p. 64 et suiv. des *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi.

MONTANI (JEAN-FRANÇOIS), jésuite, né vers 1685, d'une famille noble de Pésaro, m. en 1760, prof. de morale au collége romain, a publié, avec des augmentat. considérables, un ouv. du P. Pelizzario sous le titre suiv.: *Tractatio de Monialibus*, Rome, 1755, in-4.

MONTANO (JEAN-BAPT. MONTI, DA MONTE, ou), en lat. *Montanus*, célèbre médec., né à Vérone dans les dern. années du 15ᵉ S., fit ses études et reçut le bonnet de docteur à Padoue, s'établit à Brescia, et y pratiqua plus. années son art avec succès; il voyagea ensuite en Italie, visita Naples, Rome, Venise, et se vit partout recherché des grands. De retour à Padoue en 1536, il y remplit pendant 11 ans la chaire de médecine, attirant à ses doctes leçons une foule d'audit. de toutes les parties de l'Europe, et m. à Terrazo en 1551, des suites d'une maladie de vessie. On a de lui un gr. nomb. d'ouv., presque tous publiés par ses élèves, et dont les tit. se trouvent dans le *Teatro d'Uomini letterati* de Ghilini, dans les *Eloges des hommes savans*, etc., de Tessier, dans le *Dictionn. de médecine* d'Eloy, dans la *Biogr. médicale*, pub. par C.-L.-F. Panckoucke, etc. Mart. Weindrich a pub.: *Medicina universa ex lectionibus Montani cœterisque opusculis collecta*, Francfort, 1587, 2 vol. in-fol. Les ouv. de Montano ont eu de nomb. édit. dans le 16ᵉ S. en France, en Italie et en Allem.; mais depuis les progrès de l'art et de nouvelles expériences les ont fait tomber presque tous dans l'oubli.

MONTANO (JEAN-BAPT.), seulpt. milanais, m. à Rome, en 1621, travaillait le bois avec une adresse merveilleuse, et en faisait ressortir des figures aussi correctes qu'élégantes. Il sculpta, par ordre de Clément VIII, l'excellent *orgue* de St-Jean-de-Latran, et donna les dessins des églises, des tombeaux et des principaux autels de Rome. On a de lui: *L'Architettura con diversi ornamenti cavati dall' antico*, Rome, 1636, in-fol.; *Scelta di varii templetti antichi, con le piante e alzate, disegnati in prospettiva, e pubblicati da Giambatista Soria*, ibid, 1624, in-fol.; *Tabernacoli diversi*, ibid., 1628, in-fol.

MONTANSIER (MARGUERITE BRUNET, connue sous le nom de Mˡˡᵉ), né à Bayonne en 1730, passa en Amérique les premières années de sa jeunesse. De retour en France, elle joua quelque temps la comédie dans les provinces, devint directrice du théâtre de Nantes, et de là, par le crédit de M. de St-Conty, obtint (1775) le privilége exclusif de tous les spectacles de la cour. En 1789 elle ouvrit à Paris la salle Beaujolais, et en 1793 le *théâtre national*, situé rue Richelieu. A cette époque du délire révolutionnaire, on prétendit que Mˡˡᵉ Montansier, en construisant son établissem. près de la Bibliothèque nation., avait eu dessein d'incendier cette dernière. Une pareille accusation motiva la fermeture du théâtre et l'arrest. de sa directrice. Telle est l'origine des réclamat. que Mˡˡᵉ Montansier fit entendre sous tous les gouvernemens qui se succédèrent depuis 1795, demandant une très-forte indemnité pour les pertes que lui avait fait éprouver cette circonstance. Son droit fut constamment reconnu, mais ses prétentions, réellement exagérées, n'obtinrent point un entier succès; le dernier résultat est un décret de Napoléon, daté de Moscou, qui liquide l'affaire par l'inscrip. de 100.000 fr. sur le gr.-liv. et de 1,200,000 fr. rejetés à l'arriéré. En 1801 Mˡˡᵉ Montansier avait rouvert le théâtre des Bouffes; cette nouvelle entreprise ne réussit point. Depuis elle s'associa à la propriété du théâtre des Variétés, auquel son nom est souvent appliqué. Elle m. à Paris en 1820, à l'âge de 90 ans. On trouve une notice sur Mˡˡᵉ Montansier dans l'*Annuaire dramatique* de MM. Armand Ragueneau et Audiffred, 17ᵉ et 18ᵉ année, 1821 et 1822, p. 383-97.

MONTANUS. V. ARIAS-MONTANUS, BERGHE, MONTAN et MONTANO.

MONTARGON (ROBERT-FRANÇ. de), religieux augustin, né à Paris en 1705, portait dans son ordre le nom de père Hyacinthe de l'Assomption. Il prêcha devant Louis XV et devant le roi Stanislas, duc de Lorraine, qui lui donna le titre de son aumônier. Il périt à Plombières, dans une inondation que cette ville essuya en 1770. On a de lui: *Dictionn. apostolique*, 1752 et ann. suiv., 13 vol. in-8 et 12 vol. in-12; trad. en ital., Venise, 1755; *Hist. de l'institution de la fête du S. Sacrem.*, 1753, in-12; *Rec. d'Eloquence sainte*, ou *Biblioth. des Patriarches et des fondateurs d'ordres*, 1759, 5 vol. in-8.

MONTARGUE (PIERRE de), major-gén. et chef du corps des ingén. dans l'armée prussienne, né à Uzès (Languedoc) en 1660, de parens protestans, passa dans les états de l'électeur de Brandebourg à la révocation de l'édit de Nantes, entra au service de ce prince, se distingua par sa valeur et ses talens, obtint un avancement rapide, fut chargé de plusieurs missions importantes, dirigea le siége de Stralsund, et m. à Maestricht en 1733. On conserve dans les archives milit. de Prusse un grand nombre de cartes et de plans levés par cet habile ingén.

MONTAUBAN (JACQUES POUSSET DE), av. au parlem. et échevin de Paris, ville où il m. en 1685, était d'un commerce agréable, et fut lié avec Boileau, Chapelle et Racine. On trouve dans la compilation de Gayot de Pitaval (*causes célèbres*) des extraits de quelq. plaidoyers de Montauban. Il a fait imprimer lui-même, en 1654, la collection de ses *œuvres dramatiq.*, qui se composent de 4 trag. et de 2 coméd., tombées depuis long-temps dans un juste oubli. On prétend qu'il eut part à la conception des *Plaideurs*, et qu'il fournit à Racine les locutions et les formes de jurisprudence employées dans cette charmante comédie.

MONTAUBAND (N.), fameux flibustier, né en France dans le 17ᵉ S., commença ses excursions aventureuses à l'âge de 16 ans, courut pend. plus de 20 autres années les côtes du Mexique, ou Nouvelle-Espagne, de Carthagène, de la Floride, de toute l'Amérique septentr. jusqu'à Terre-Neuve, les côtes d'Afrique depuis les Canaries jusqu'au Congo, détruisit plus. établissem. anglais, s'empara d'un gr. nombre de vaisseaux de cette nation et des Hollandais, et m. en 1700 à Bordeaux, que l'on

présume être aussi son lieu de naiss. On a de lui : *Relation du voyage du sieur de Montauband, capitaine des flibutiers en Guinée, en l'an* 1695, *avec une description du royaume du Cap-de-Lopez, des mœurs*, etc., imprimée à la suite de la trad. de Las-Casas, Amsterdam, 1698, 1 vol. in-12.

MONTAULT. V. Navailles.

MONTAUSIER (Charles de Ste-Maure, duc de), pair de France, né en 1610, d'une très-bonne famille de Touraine, entra au service en 1630, se distingua en Italie, en Lorraine, obtint, à 28 ans, le grade de maréchal-de-camp, fut nommé, vers la même époque, gouverneur de la partie de l'Alsace alors soumise à la France, devint lieuten.-général en 1646, et reçut peu de temps après le gouvernem. des provinces de Saintonge et d'Angoumois. Il resta fidèle au parti de la cour pendant la guerre de la Fronde, et reçut dans une action des blessures graves qui le forcèrent de quitter le serv. milit. Il remplaça, en 1662, le duc de Longueville dans le gouvernement de la Normandie, fut nommé duc et pair en 1664, et gouverneur du dauphin en 1668. Depuis plus. années Louis XIV avait su apprécier les grandes qualités de l'homme auquel il confiait l'éducation de son fils. Montausier justifia pleinement le choix du monarque par les soins de toute espèce qu'il donna à l'héritier du trône. Riche lui-même de connaissances étendues, il rassembla près de son auguste élève tout ce que la France comptait de plus illustre dans les sciences et dans les lettres. En même temps qu'il cultivait le germe des bonnes qualités, à peine développé dans le dauphin, il éloignait de ce prince tout ce qui pouvait le corrompre en flattant ses passions, et ne mettait sous ses yeux que des exemp. de vertu. Si la nature ne permit pas, dit un biographe, qu'en sortant des mains d'un tel instituteur, le fils de Louis XIV fût un grand prince, Montausier en fit au moins un prince bon, juste et humain. » Dans une des promenades qu'ils faisaient ensemble, ils s'étaient arrêtés devant une chaumière, et le sage gouverneur dit à son royal élève : « Sous ce chaume, dans ce misérable asile, logent un père, une mère et des enfans qui travaillent tout le long du jour pour payer l'or dont vos palais sont ornés, et qui supportent la faim pour subvenir aux frais de votre table somptueuse. » Montausier cessa ses fonct. en 1680 ; mais le roi voulut qu'il conservât auprès du dauphin la même autor., avec le tit. de 1er gentilh. de la chambre du prince. Toutefois le duc obtint deux ans plus tard la permission de se retirer tout-à-fait, et dit au dauphin : « Monseigneur, si vous êtes honnête homme vous m'aimerez ; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerai. » Ce vertueux personnage m. en 1690. Fléchier (*v.* ce nom), alors évêque de Nîmes, qui avait prononcé, en 1671, l'oraison funèbre de la duchesse de Montausier, fit encore celle de son digne époux, le 11 août 1690, dans l'église des Carmélites de la rue St-Jacques, à Paris. Il y eut encore 3 aut. oraisons funèbres de Montausier, par les abbés Anselme et du Jarry, et par le relig. jacobin Courand. *Sa vie* a été écrite par Nicol. Petit, jésuite, Paris, 1729, 2 pet. vol. in-12 ; et Puget-de-St-Pierre a aussi publié l'*Hist. du duc de Montausier*, Genève et Paris, 1784, in-4. Son *éloge*, par Garat, a obtenu le prix de l'acad. française en 1781. — Montausier (Julie-Lucine d'Angennes de Rambouillet, duchesse de), femme du précédent, née en 1607, du marquis de Rambouillet et de Catherine de Vivonne, devint unique héritière de ces deux maisons (Rambouillet et Vivonne), par la mort de ses deux frères et la profess. relig. de ses trois sœurs, et forma de bonne heure son goût dans les entretiens des personnes d'esprit et de savoir qui fréquentaient la maison de sa mère, si connue sous le nom d'*hôtel de Rambouillet*. Elle avait 25 ans lorsqu'elle reçut les hommages du marquis, depuis duc de Montausier. Ce seigneur qui s'était empressé, après sa présentation à l'hôtel Rambouillet, de solliciter la main de la belle et vertueuse Julie d'Angennes, ne l'obtint cependant que 12 ans après (1645). Mme de Montausier fut nommée, en 1661, gouvernante des enfans de France, et quelque temps après dame d'honneur de la reine ; mais, ne pouvant remplir tous les devoirs que lui imposaient ces deux places, elle se démit de la première en 1664. Le mauvais état de sa santé la força, en 1669, de renoncer aux fonctions de dame d'honneur, et elle m. en 1671. Plus. ann. avant son mariage, son illustre époux lui avait offert, pour le jour de sa fête, le présent si connu depuis sous le nom de *Guirlande de Julie*, ouvrage de galanterie composé par plus. beaux esprits du temps, de concert avec un peintre de fleurs, nommé Robert. C'est un manuscrit de 90 feuillets, dont 29 offrent chacun une fleur différente, toutes médiocrement dessinées et enluminées. Les 61 autres contiennent chacune un madrigal. (Montausier était aut. de 16 de ces madrigaux.) La duchesse de Montausier garda précieusement, jusqu'à la mort, ce gage d'amour, qui, après avoir passé en plusieurs mains, est aujourd'hui en la possession d'une personne de la famille du duc de La Vallière. Nicolas Jarry (*v.* ce nom) fit trois copies de ce MS. : l'ouvrage a été impr. par Didot jeune, en 1784, in-8, papier vélin, et réimp. en 1818, avec figures coloriées, in-18.

MONTAUX (CHAMBON de). V. Chambon au *Supplément*.

MONTAZET (Antoine MALVIN de), archevêque de Lyon, membre de l'académie française, né dans l'Agenois en 1712, débuta par être chanoine, gr.-vicaire de l'évêché de Soissons et aumônier du roi par quartier. Nommé à l'évêché d'Autun en 1748, il se fit remarquer dans plus. assemblées du clergé, réclama pour les immunités de cet ordre et s'éleva contre les entreprises du parlem. en 1755. Il remplaça en 1758 le cardinal de Tencin sur le siége archiépiscopal de Lyon, et se rangea alors du parti de la minorité des prélats, qui tout en reconnaissant l'autorité des constitutions reçues dans l'église de France, soutenaient cependant ceux qui les combattaient. Il supprima la signature du formulaire, changea tous les livres liturgiques du diocèse, et se mit en opposition avec la majorité de son clergé. Il m. à Lyon en 1788. Il avait été reçu à l'academ. en 1757. On connaît de lui : *Lettre de M. l'archevêq. de Lyon, primat de France, à M. l'archevêq. de Paris*, Lyon, 1760, in-4 ; *Lettre pastorale*, du 30 juin 1763, in-4 ; *Mandem. et Instruct. pastorale contre l'Hist. du peuple de Dieu*, de Berruyer (*v.* ce nom), 1762, in-12 ; *Mandem. et Instruct. pastor.* pour la défense de son catéchisme, 1772, in-4 et in-12 ; *Instruct. pastor. sur les sources de l'incrédulité*, etc., 1776, in-4, rédig. par le P. Lambert ; plus. autres *mandem.* pour les *jubilés*, pour le *carême*, etc. ; des *rapports* faits aux assemblées du clergé de 1755 et 1772. C'est mal à propos qu'on lui attribue les *Instructions théolog.*, imp. à Lyon, 1782, 6 vol. in-12 : cet ouvrage est du P. Joseph Valla, oratorien, que l'archevêq. avait chargé de ce travail. On trouve une notice sur Montazet dans l'*Ami de la Religion*, t. 22, p. 161.

MONTBARREY (Alexandre-Marie-Léonor de SAINT-MAURICE, prince de), ministre de la guerre sous le règne de Louis XVI, né à Besançon en 1732, d'une ancienne famille de la Franche-Comté, entra au service à l'âge de 12 ans comme capitaine au régim. de Lorraine, fit plus. campag. en Allemagne, fut nommé colonel en 1749, commanda en 1758 le régim. de la couronne, se distingua par diverses actions d'éclat, et reçut plus. blessures. Après la paix de 1763 il obtint la place de capitaine des cent Suisses dans la maison de Monsieur, frère de Louis XVI, fut admis au conseil de la guerre en 1776. Au bout de quelq. mois, nom-

mé adjoint du ministre de la guerre, comte de St-Germain, il devint son successeur en 1777, et fut lui-même remplacé par le marquis de Ségur en 1780. A l'époque de la révolution il courut de grands dangers, et le marquis de La Salle l'arracha des mains du peuple le jour même de la prise de la Bastille. Il retourna ensuite en Franche-Comté, se fixa quelque temps à Besançon, passa ensuite en Suisse en 1791, s'établit avec sa famille à Constance, et m. dans cette ville en 1796. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été récemment pub. à Paris, chez Eymery, 1827, 3 vol. in-8. — Le prince de SAINT-MAURICE, son fils, colonel du régiment de Monsieur, fut du nombre des gentilshommes francs-comtois qui se prononcèrent en 1788, aux états de la province, pour la suppression des priviléges de la noblesse. Étant sorti de France en 1791, il se rendit à Coblentz pour offrir ses services aux princes français; mais le mauvais accueil qu'il reçut le détermina à revenir à Paris, où il fut arrêté comme complice d'une conspiration contre Robespierre, traduit au tribunal révolutionn., et condamné à m. en 1794.

MONTBARS (N.), surnommé *l'Exterminateur*, l'un des plus fameux chefs des flibustiers, était né vers le milieu du 17e S. en Languedoc, d'une famille honorable. Le hasard ayant mis entre ses mains, dès son enfance, les relations des cruautés exercées par les Espagnols contre les habitans du Nouveau-Monde, il en conçut contre les premiers une haine qui dégénéra bientôt en fureur. Jouant au collége un rôle de Français dans une pièce de théâtre, il voulut tuer un de ses camarades qui représentait un Espagnol, et on eut beaucoup de peine à le tirer de ses mains. La guerre ayant été déclarée en 1667, Montbars quitta la maison paternelle, et alla s'embarquer au Havre sur un vaisseau de l'état que commandait un de ses oncles. Arrivé dans les mers des Antilles, il se signala bientôt par des faits d'armes extraordinaires. Faisant ensuite la guerre pour son propre compte, il alla chercher les Espagnols, ses ennemis mortels, jusque dans leurs établissemens, les combattit tantôt sur terre, à la tête des boucaniers, tantôt sur mer, à la tête des flibustiers. Toutefois le P. Charlevoix (*v.* ce nom) lui rend ce témoignage honorable qu'il ne tua jamais un homme désarmé, et qu'il ne partageait pas « les brigandages et les dissolutions qui ont rendu un si grand nombre d'aventuriers abominables devant Dieu et devant les hommes. » On ignore l'époque de la m. de cet homme extraordin. M. Picquenard a pub. un roman sous le titre de *Montbars l'Exterminateur*, Paris, 1807, 3 vol. in-12; et c'est sur cet ouv. qu'a été comp. le mélodrame qui porte le même titre, représ. vers la même époque sur un des théâtres des boulevards de Paris.

MONTBEILLARD. V. GUENEAU.

MONTBELIARD (LÉOPOLD-EBERHART, prince de), né en 1670, était fils du prince George qui fut dépouillé de ses états par Louis XIV, et contraint de chercher un asile en Silésie. Le jeune Léopold entra de bonne heure au service de l'emper. d'Allemagne, fit plus. campagnes en Hongrie, défendit avec succès la place de Tokay contre les Turks, et les chassa de toute la contrée. Il succéda en 1699 à son père réintégré dans sa principauté par le traité de Riswick; et dès-lors peu soucieux d'ajouter à la gloire qu'il avait acquise, il s'oublia dans les plaisirs, et étonna l'Europe par les scandales de sa vie privée. Il ne craignit point d'afficher ses désordres, obtint de la condescendance de l'empereur des titres honorifiques pour ses concubines, et de la complaisance du duc d'Orléans, régent, des lettres de naturalité pour ses bâtards de l'un et de l'autre sexe, auxquels il fit ensuite contracter des alliances entre eux. Nous nous abstiendrons d'entrer dans d'autres détails de la conduite scandaleuse de ce prince, qui m. en 1723. Le comte George de Sponeck, l'aîné de ses fils illégitimes, qui lui succéda dans la principauté de Montbéliard, en fut expulsé par décision du conseil aulique, et tous les individus de cette race bâtarde furent réduits à une pension alimentaire.

MONTBRUN (CHARLES DUPUY, seigneur de), dit *le Brave*, l'un des plus vaillans capitaines de son temps, né en 1530 au château de Montbrun, près de Gap, d'une ancienne famille du Dauphiné, fit ses prem. armes en Italie, et servit ensuite avec une grande distinction dans les guerres de Flandre et de Lorraine. De retour en Dauphiné, il embrassa les principes de la réforme religieuse, d'après les exhortations de Théodore de Bèse (*v.* ce nom), et se mit en tête de faire suivre son exemple par tous ses vassaux. La violence qu'il employa pour les y contraindre détermina le parlement de Grenoble à instruire contre lui. Montbrun fit prisonnier le prevôt Marin Bouvier, qui venait pour l'arrêter, leva quelques troupes, envahit le comtat venaissain, s'empara de plusieurs villes, pilla et profana les églises, y établit de ministres protestans, et mit le pays à contribut.; le pape lui fit demander la paix, et il y consentit sous la promesse de n'être jamais inquiété pour tout ce qui s'était passé. Reportant alors la guerre en Dauphiné, il fait mettre à m. les prêtres partout où il éprouve de la résistance, puis attaque le lieutenant du roi Gondrin dans un défilé, et taille sa troupe en pièces. Malgré ces succès et ne se trouvant pas en état de résister à des forces plus nombreuses que l'on dirigea contre lui, il prit le parti de se retirer à Genève avec sa famille, et, pendant son absence, son château fut rasé. En 1562, il revint offrir ses services au baron des Adrets, chef des protestans du Dauphiné, et lui succéda ensuite dans le commandem. Il assista aux batailles de Jarnac et de Moncontour, y fit des prodiges de valeur, rentra dans le Dauphiné en 1570, défit l'armée catholique, commandée par le marquis de Gordes, et se porta ensuite en Provence. Après le massacre de la St-Barthélemi, il leva de nouvelles troupes et soumit plus. villes à son parti. En 1574 Henri III donna l'ordre au marquis de Gordes de marcher contre cet audacieux partisan et de le saisir mort ou vif. Montbrun se défendit quelq. temps avec la plus grande résolution; mais ses troupes, exténuées de fatigues, se débandèrent à la suite de trois combats successifs. Se voyant lui-même en danger d'être pris, et voulant franchir un canal pour échapper à l'ennemi, il se cassa une cuisse, fut fait prisonn., conduit à Grenoble, où une commiss. le condamna à perdre la tête sur l'échafaud, et il subit ce supplice avec une gr. fermeté le 12 août 1575. Sa grâce arriva deux heures après son exécution. Le traité de paix de 1576 réhabilita sa mémoire par un article spécial, et toutes les pièces de la procédure furent détruites. Gui Allard a publié la *Vie du brave Montbrun*, Grenoble, 1675, in-12. J.-C. Martin en a donné une autre plus étendue sous le titre d'*Hist. de Charles Dupuy, surnommé* le Brave, *seigneur de Montbrun*, 2e édit., Paris, 1816, in-8.

MONTCALM DE-SAINT VERAN (LOUIS-JOSEPH, marquis de), lieutenant-général, né au château de Candiac, près de Nîmes, en 1712, entra au service à l'âge de quatorze ans, ne tarda pas à se distinguer dans les campagnes de Piémont et d'Italie, et devint successivem. colonel et brigadier. Nommé maréchal-de-camp en 1756, il reçut en même temps le commandem. en chef des troupes chargées de la défense des colonies françaises dans l'Amérique septentrionale. Malgré l'abandon où le laissait le ministère, malgré la faiblesse de son armée et la supériorité de l'ennemi, le marquis de Montcalm remporta de fréquens avantages pendant sa prem. campagne dans le Canada, et, au commencement de la suivante, une victoire complète sur le général Abercromby. Mais forcé ensuite à un combat inégal sous les murs de Quebec, il y reçut une blessure mortelle, et m. deux jours après le

14 sept. 1759. Le général anglais Wolf, tué dans la même affaire, eut au moins la consolation, avant d'expirer, d'apprendre que ses troupes étaient victorieuses. Le célèbre Bougainville, alors aide-de-camp de Montcalm, publia une lettre pleine d'intérêt sur la mort de ce général, et fit graver sur sa tombe une épitaphe composée par l'academ. des inscript. et bell.-lettres. — Paul-Joseph de MONTCALM, de la même famille, né en 1756 dans le Rouergue, m. en 1812 dans le Piémont, était entré à 14 ans dans la marine, et avait fait la guerre de l'indépendance sous d'Estaing et Suffren en qualité de capitaine. Appelé aux états-généraux en 1789, il s'y joignit au parti constitut., appuya la suppression des droits féodaux, et quitta l'assemblée constituante vers la fin de 1790 pour se retirer en Espagne, où il ne séjourna que quelques années.

MONTCHAL (CHARLES de), archevêque de Toulouse, né en 1589 à Annonay (Vivarais), fit ses études à Paris, devint princip. du collége dit *d'Autun*, dans cette même ville, fut ensuite nommé chanoine du chapitre d'Angoulême, et succéda en 1628, sur le siége de Toulouse, au cardinal de La Vallette, qui avait été l'un de ses disciples. Député aux assemblées générales du clergé, M. de Montchal fut exclu, en 1641, de celle de Mantes, pour s'être opposé aux volontés du cardinal de Richelieu; et cette disgrâce lui mérita l'honneur d'être président de l'assemblée de 1645. Il m. en 1651 à Carcassonne, où il s'était rendu pour assister aux états du Languedoc. Ce prélat, savant helléniste, s'était attaché particulièrem. à l'étude des historiens ecclésiastiques, et ses confrères l'avaient engagé à s'occuper d'une nouvelle édit. de l'*Histoire* d'Eusèbe, dont il avait rétabli le texte et corrigé la version latine. Toulouse lui dut la fondation d'un séminaire pour les jeunes clercs, d'une maison de secours pour les pauvres valides et de divers autres établissemens pieux. On a publié de lui, sur un MS. défectueux, des *Mém. contenant des particularités de la vie et du ministère du cardinal de Richelieu*, Rotterdam, 1718, 2 vol. in-12. Le Courayer (*v.* ce nom), ayant découvert un MS. plus complet, a inséré dans l'*Europe savante* (nov. 1718) des correct. et addit. qu'il a fait suivre d'une *dissertation* attribuée au même prélat, *pour prouver que les puissances séculières ne peuvent imposer aucunes tailles, taxes, subsides et autres droits sur les biens de l'Eglise, sans son consentement.*

MONTCHEVREUIL (JEAN-BAPTISTE de MORNAY, comte de), lieutenant-général des armées du roi, se distingua dans tous les siéges que Louis XIV fit en personne en 1667, assista à la bataille de Senef, où il mérita que le grand Condé écrivit au roi : « Montchevreuil a fait des merveilles ; il aspire aux grandes choses ; » et redoubla de zèle, de valeur et d'intelligence aux siéges de Valenciennes et de Mons, à la bataille de Fleurus et à celle de Nerwinde, où il fut tué, après avoir enlevé le village dont la première attaque lui avait été confiée par Luxembourg.

MONTCHRESTIEN (ANTOINE), littérateur et poète dramatiq., né à Falaise dans la 2e partie du 16e S., eut une jeunesse aventureuse, prit le nom de Watteville, passa en Angleterre pour se dérober aux poursuites qu'on dirigeait contre lui, y composa une tragédie sur la mort de Marie Stuart, et intéressa par cette product. le roi Jacques, qui demanda à Henri IV la grâce du poète. De retour en France, Montchrestien se mit à travailler l'acier ; et l'on prétend que tout en s'occupant ostensiblem. de son métier, il fabriquait en cachette de la fausse monnaie. Sous le règne de Louis XIII il prit parti pour les réformés, leva des soldats et fut chargé de délivrer des commissions d'officier. Découvert le 7 oct. 1621 dans un bourg de Normandie et attaqué pendant la nuit par un détachem. de troupes roy., il se défendit vaillamm., et fut tué de plus. coups de pistolets. Son cadavre fut traîné sur la claie, rompu et brûlé. On a de lui : *Tragédies et autres OEuvres*, Rouen, 1627, in-8 (cette publicat. avait été précédée de quelq. édit. publ. dans la même ville en 1604, à Niort en 1606, qui contiennent une tragédie d'*Hector*, retranchée dans l'édit. de 1627, mais où l'on ne trouve point 2 poëmes que renferme cette même édit.) ; *Traité de l'économie politique, dédié au roi et à la reine-mère*, in-4, sans date, et Rouen, 1615, in-4. Montchrestien avait trad. en vers franç. les Psaumes de David, et commencé une histoire de Normandie. Ces ouvr. sont restés inédits.

MONT-DORÉ (PIERRE), en latin *Mons-Aureus*, conseiller, ou, selon d'autres, maître des requêtes, né à Paris, m. en 1570 à Sancerre, où il s'était retiré pour fuir la persécut. que lui avait valu son attachement au calvinisme, cultiva la poésie latine avec succès et succéda à Pierre du Châtel dans la place de maître de la librairie du roi. C'était la bibliothèque royale, déposée alors à Fontainebleau, et qui renfermait : 1° les livres de Charles V, au nombre de 910 vol. ; 2° la biblioth. de Blois, formée par Charles VIII et Louis XII, et où l'on transporta celle que les Visconti et les Sforce, ducs de Milan, avaient établie à Pavie, et celle de Pétrarque ; 3° la biblioth. de Louise de Savoie, mère de François Ier ; 4° enfin celle de Marguerite de Valois, sœur du même roi.

MONTDORGE (ANTOINE-GAUTHIER de), littérateur, né à Lyon dans les dernières années du 17e S., exerça dans cette ville la charge de maître de la chambre aux deniers du roi, et m. à Paris en 1768. On a de lui, *l'Ile de Paphos*, 1727, in-12 ; *les Fêtes d'Hébé*, ou *les Talens lyriques*, opéra-ballet en 3 actes (musique de Rameau), joué en 1739, et impr. in-4 ; *Reflexions d'un peintre sur l'Opéra*, 1741, in-12 ; *l'Art d'imprim. les tableaux en trois couleurs*, 1756, in-8 ; l'*Opéra de Société*, en 1 acte (musique de Giraud), 1762 ; *Quelques lettr. écrites en 1743 et 1744 par une jeune veuve au chevalier de Luzeincour*, 1761, petit in-8 (12 de ces lettres avaient déjà paru dans le *Mercure* de 1759), réimpr. en 1769, sous ce nouveau titre : *Lettres au cheval. de Luzeincour, par une jeune veuve.* M. A.-A. Barbier attribue à Montdorge un conte de fées intit. : *Brochure nouvelle*, 1746, in-8, que les rédacteurs du *Catalogue de la Biblioth. du Roi* mettent à tort sur le compte d'un M. Manda (*v.* la *France littér.* de 1769, t. 2) ; et *Nadir, hist. orientale, roman moral et politique*, 1769, in-12 ; réimpr. sans déclarat. de 2e édit., Paris, chez Ladvocat, 1821, in-12.

MONTE. V. GUID' UBALDO.

MONTEBELLO (JEAN LANNES, duc de), maréchal de l'empire franç., né à Lectoure (Guienne) en 1769, d'une famille pauvre et obscure, exerça d'abord la profession de teinturier, puis s'enrôla en 1792 dans un bataillon de volontaires du département du Gers (ancien comté d'Armagnac) ; il y fut nommé sergent-major, et fit dans ce grade sa prem. campagne à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il obtint ensuite, par son courage, un avancem. rapide. Il était chef de brigade, ou colonel, en 1794 ; mais il cessa momentaném. d'être employé après l'évènem. politiq. du 9 thermidor (27 juillet 1794). Remis en activité au mois d'oct. de la même année, il se rendit à l'armée d'Italie, fut placé, dans son grade, à la suite de la 32e demi-brigade, partagea la gloire de ce célèbre régiment dans les journées de Montenotte et de Millesimo, remplaça dans le commandem. en pied du même corps le vaillant Rampon (nommé général de brigade), continua de se distinguer dans les actions les plus remarquables de cette campagne, fut fait général de brigade en 1797, et justifia ce nouveau titre par de nouveaux exploits jusqu'au traité de Campo-Formio. Employé ensuite à l'armée d'Egypte, il ne se signala pas moins dans cette contrée qu'en Italie

obtint le grade de général de division, fut du petit nombre des officiers qui accompagnèrent Bonaparte dans son retour en France, le servit utilem. dans la journée du 18 brum. (9 nov. 1799), et fut placé par lui à la tête de la garde consulaire. Dans la campagne de 1800 il commanda une des divisions de l'armée d'Italie, eut part à la victoire de Marengo, et se signala principalem. au combat de Montebello, qui devint plus tard son titre de famille. Il fut envoyé à Lisbonne par le prem. consul en 1801, en qualité de ministre plénipotent.; mais ses formes, toutes guerrières, ayant amené quelques difficultés dans le cours de sa mission, il fut rappelé à Paris. Bonaparte, devenu empereur, comprit le général Lannes dans la création des maréchaux de son nouvel empire, et le fit, quelque temps après, duc de Montebello. Ce maréchal commanda l'aile gauche de la grande armée dans la campag. de 1805 contre l'Autriche, et eut une grande part à ces brillans succès que couronna la victoire d'Austerlitz, où deux de ses aides-de-camp furent tués à ses côtés. Les campagnes de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne ne furent pas moins glorieuses pour lui, et il fut nommé à la fin de la dernière colonel-général des troupes suisses au service de France. En 1808 le duc de Montebello accompagna l'empereur Napoléon en Espagne. Il y commandait le 3me corps de la grande armée, et fit avec ses troupes le fameux siége de Saragosse en 1809. On sait que cette ville ne se rendit qu'après les attaques les plus multipliées et les plus sanglantes; et le maréchal vainqueur ne parlait qu'avec enthousiasme du dévouement héroïque de ses habitans. Presque immédiatement après la prise de Saragosse, Lannes quitta l'Espagne pour aller prendre le commandem. de l'un des corps de l'armée nouvellement réunie contre l'Autriche, qui venait de reprendre les armes. Dans cette dern. campagne, qui ne fut pas la moins glorieuse de sa carrière militaire, le maréchal de Montebello, après avoir concouru avec Masséna à sauver l'armée française du péril imminent où des circonstances imprévues l'avaient placée, fut atteint d'un boulet sur le champ de bataille d'Essling (22 mai 1809). Il n'expira pas sur le coup, et subit encore de douloureuses opérat. Napoléon, qui eut avec lui une entrevue touchante dans l'île de Lobau, témoigna vivement les regrets que lui causait la perte d'un si digne lieuten., et fit transporter ses restes à Paris, où ils reçurent, par son ordre, les plus gr. honneurs. Le maréchal Lannes, avant son élévation, avait contracté un prem. mariage, qui, plus tard, fut annulé par le divorce. Il épousa ensuite Mlle de Guéhéneuc, fille d'un ancien commissaire des guerres, et en eut trois fils, dont l'aîné, succédant au titre de duc, fut créé pair de France par le roi, en 1815. Un fils de sa prem. femme, qui réclamait une part dans la succession du maréchal, avait été déclaré précédemm. adultérin par les tribunaux. On a une *Vie militaire de J. Lannes*, etc., par M. René Perin, Paris, 1810, in-8.

MONTECALVI (P. D. Honoré), chanoine régulier de St-Jean de Latran, prit l'habit religieux à Rimini en 1622: il vivait encore en 1676; mais on ignore l'époque précise de sa m. On a de lui: *Trium barbarorum philosophorum Vitæ, scilicet Abaris Hyperborei, Anacharsis Scytæ, Asclepii Imutis*, Césène, 1651, in-12.

MONTECCHIO (Sébastien), en latin *Monticulus*, célèbre juriscons., savant dans les lettres grecques et latines, né en 1538 à Vicence, où il m. en 1612, a laissé: *Commentarius non inutilis in tres titulos restitutionum, de rerum divisione, de rebus corporalibus et de incorporalibus, et de actionibus*, Padoue, 1570; *Tractatus de inventorio hæredis*, Venise, 1571; *Tractatus seu Commentarius de patriâ potestate*, etc., Padoue, 1576.

MONTÉCLAIR (Michel), musicien, né aux environs de Chaumont en Bassigny, en 1666, m. près de St-Denis en 1737, fut le prem. qui joua de la contre-basse à l'orchestre de l'Opéra. On a de lui la musique des *Fêtes d'été*, 1716; des *Nuits d'été*, et de la tragédie de *Jephté*, représ. en 1731. Les paroles de ces trois ouvr. sont de l'abbé Pellerin.

MONTECORVINO (Jean de), religieux de l'ordre des frères-mineurs, missionnaire, né vers 1247, en Italie, fut envoyé dans l'Orient par le pape Nicolas IV en 1288, pour y prêcher la foi. Il parcourut d'abord la Perse, passa ensuite dans l'Inde, puis en Tartarie, où il éprouva beaucoup de persécutions de la part des chrétiens schismatiques, notamment des nestoriens qui avaient fait de grands progrès dans cette contrée. Toutefois, secondé plus tard par un franciscain de Cologne, nommé Arnold, Jean de Montecorvino opéra de nombreuses conversions. Il lisait, écrivait et prêchait en monghol, langue usuelle des Tartares, dans laquelle il traduisit aussi le Nouv.-Testam. et les Psaumes. Le pape Clément V érigea pour lui, en 1303, le siége archiépiscopal de Khan-Balikh (Pé-king), où il mourut vers 1330. On a de lui une *lettre* écrite de Khan-Balikh, à la date du 8 janvier 1305, adressée aux religieux de son ordre, et insérée par Wadding (*v.* ce nom) dans ses *Annal. minor.*, tome 6, où l'on trouve les détails de sa mission.

MONTECUCULLI, ou plus exactement MONTECUCCOLI (Sébastien de), gentilhomme italien, né à Ferrare au commencement du 16e S., fut d'abord employé au service de l'emper. Charles-Quint, vint ensuite en France à la suite de Catherine de Médicis et fut attaché au dauphin (prem. fils de François Ier), en qualité d'échanson. Il accompagnait ce prince dans un voyage sur le Rhône, au milieu de l'été de 1536; à Tournon, le dauphin s'étant échauffé en jouant à la paume, demanda de l'eau fraîche que Montecuccoli lui présenta dans un vase de terre: il en but avec avidité, tomba malade et m. au bout de 4 jours. Montecuccoli fut soupçonné d'avoir mis du poison dans cette eau, et, appliqué à la question, les tortures lui arrachèrent l'aveu de ce crime, qu'il avait commis, disait-il, à l'instigation d'Ant. de Lève et de Ferdinand de Gonzague, deux habiles généraux de Charles-Quint. Il fut condam. à être traîné sur la claie, puis écartelé. Cet arrêt fut exécuté à Lyon, le 7 oct. 1536. On voulut dans le temps rejeter ce crime, soit sur Charles-Quint, soit sur Catherine de Médicis dont Montecuccoli se serait rendu l'agent; mais quelques historiens impartiaux ont pensé avec raison que le dauphin m. d'une pleurésie, déterminée par l'eau fraîche qu'il avait bue abondamment. On trouve l'arrêt rendu contre Montecuccoli dans le tome 4 des *Mém. d'état*, et dans les pièces justificatives des *Mém.* de du Bellay, édit. de l'abbé Lambert, tome 6. — Charles, comte de Montecuccoli a traduit du grec en latin, et le comte François, son frère, du latin en italien, le traité de la *Physionomie* de Polémon (*v.* ce nom), Venise, 1652, in-8.

MONTECUCULLI (Raymond), un des plus sav. et des plus illustres capit. des temps modernes, né en 1608, d'une famille disting. du duché de Modène, fit ses premières armes fort jeune, comme volontaire, dans l'armée autrich., sous Ernest Montecuculli, son oncle, général d'artill. Il passa par tous les grades, servit dans plusieurs armes, et, comme Turenne, affectionna particulièrement la caval. Le premier command. important qu'il obtint fut celui de 2,000 chevaux, avec lesquels il surprit et battit les Suédois en Silésie; il avait alors environ trente ans. L'année d'après, en 1639, le fameux Bannier, l'un des meilleurs élèves de Gustave-Adolphe, vengea l'armée suédoise, battit Montecuculli à Hoeckirch et le fit prisonn. Pendant deux années que dura sa captivité, Montecuculli étudia la théorie de l'art dans la pratiq. duquel il était déjà avancé. Combien ses études furent graves, pro

fondes, entreprises sur de sages princ. et suivies avec méthode! C'est ce dont ses *Mém.*, si concis et si pleins, offrent un éclatant témoig. En 1646 il rentra en Silésie, et joint à l'armée de Jean de Werth, poussant devant lui les Suédois, il leur fit, presque sans combattre, évacuer la Bohême. Après la paix de Westphalie il voyagea en Suède, fit ensuite un voy. dans sa patrie, pendant lequel il eut le malheur, dans un tournois, aux noces du duc de Modène, de tuer d'un coup de lance un de ses amis (le comte Manzani). Etant revenu en Allemagne il fut élevé au grade de général, et marcha au secours de Casimir, roi de Pologne, que le prince de Transylvanie, Ragotzki, aidé des Suédois, avait obligé de quitter Cracovie. Montecuculli reprit cette capit. Le roi de Danemarck fit une diversion d'abord heureuse en sa faveur; mais peu de temps après, il fut lui-même assiégé dans Copenhague, et Montecuculli rapporte dans ses *Mém.* les belles marches qu'il fit pour le dégager. La paix étant rétablie dans le nord, en 1661, Montecuculli fut envoyé en Hongrie pour s'opposer aux Turks, et gagna la bataille de St-Gothard le 10 août 1664. La paix fut la suite de cette victoire, qui valut à Montecuculli les plus hautes récomp. En 1673 ayant reçu ordre de conduire des secours aux Holland., il se trouva pour la prem. fois en présence de Turenne qui ne l'empêcha pas de faire sa jonction avec le prince d'Orange. En 1675 il fut de nouv. opposé à Turenne. Cette dern. camp. des deux rivaux sera toujours mémorable par la mort de l'un et la retraite de l'autre. Montecuculli m. à Lintz le 16 oct. 1681, âgé de 72 ans et comblé d'honn. Il a laissé des *mém.* sur la guerre, écrits en italien, publ. par Henri de Huyzen, Cologne, 1704, in-12; trad. en lat. sous le titre de *Commentarii bellici*, Vienne, 1718, in-fol. avec fig., et trad. en français par Jacq. Adam de l'acad. franç. Cette traduction souvent réimpr., est divisée en trois liv. : le premier traite de l'art militaire en gén.; le second, de la guerre contre les Turks; la troisième est une relation de la camp. de 1664. M. le comte Turpin de Crissé a donné un bon *Commentaire* sur ces *Mémoires*, Paris, 1769, 3 vol. in-4. On connaît encore de Montecuculli un *Traité sur l'art de régner.* Ses *OEuv.* ont été publ. en italien, avec des notes d'Ugo Foscolo, Milan, 1807-8, 2 vol. gr. in-fol. Cette édit. est rare, attendu qu'elle n'a été tirée, dit-on, qu'à 170 exemp. On croit qu'il s'est peint lui-même dans le port. qu'il fait du chef de guerre pour lequel il demande, *un génie martial, un tempérament sain et robuste, un sang rempli d'esprits, d'où naissent l'intrépid. dans le péril, la bonne grâce dans les occasions où l'on doit paraître, et une activité infatigable dans le travail.*

MONTEFELTRO (BONCONTE et TADDEO, comtes de) furent la souche de la famille du même nom, d'où sont sortis les comtes devenus ensuite ducs d'Urbin. Ils descendaient d'une des trois branches des comtes de Carpegna, laquelle ayant acquis le chât. de Montefeltro (dans la marche d'Ancône), en prit le nom. Bonconte et Taddeo se firent agréger en 1228 à la bourgeoisie de Rimini, ville alors sous un régime républ. Le prem. embrassa le parti gibelin, le second s'attacha au parti guelfe.—MONTEFELTRO (Guido, comte de), seign. de Pise et d'Urbin, fut choisi pour chef par les gibelins du pays situé entre Ancône et Bologne, lors de la guerre qui éclata dans cette dern. ville en 1272 entre les partisans de l'empereur et ceux du pape. Il développa dans cette guerre de gr. talens milit., et battit les guelfes à plus. reprises. En 1290 les Pisans, accablés par les forces supérieures des Florentins, des Lucquois et Génois, invitèrent Guido de Montefeltro à venir se mettre à leur tête, le déclarèrent seign. de la ville, et, sous sa conduite, reprirent les forts et le territ. que leurs ennemis leur avaient enlevés. Guido commanda dans Pise jusq. 1293, époq. où il procura à cette ville une paix honorable. De retour à Montefeltro, il s'empara de la ville d'Urbin, qui fut plus tard la capit. de sa famille; et en 1296, n'ayant plus d'ennemis à combattre, il prit l'habit relig. dans l'ordre de St-Franç. On ignore l'époque de sa mort. — Son fils aîné, Frédéric I[er] de MONTEFELTRO, qui lui avait succédé en 1296 dans la seign. de ses fiefs, continua d'avoir la direction du parti gibelin dans la marche d'Ancône et la Romagne, réunit à ses états, de gré ou de force, plus. villes de ces deux prov., fut excommunié par le pape, et massacré dans une insurr. suscitée contre lui à Urbin, en 1322, par le parti guelfe. — Speranza de MONTEFELTRO, cousin du précédent, seul hérit. de cette maison qui eût conservé sa liberté après la catastr. de Frédéric, réussit à faire rentrer sous son obéiss. les villes de Fermo, d'Osimo et de Fabbriano, et partagea plus tard (1324) avec le jeune Nolfo, fils du même Frédéric, la seigneurie d'Urbin; mais la jalousie du pouvoir ayant divisé les deux parens en 1335, Speranza fut contraint de céder tout ses droits à son associé. — Nolfo MONTEFELTRO, dont nous venons de parler, recouvra une grande partie des états de son père, soutint de longues guerres en Romagne, commanda les Pisans dans la camp. que ceux-ci entreprirent en 1342 contre les Florentins, et fut plus tard dépossédé de ses domaines par le card. Egidio Alborno (*v.* ce nom) que le pape avait envoyé en Italie pour recouvrer le patrim. de l'église.—Antoine de MONTEFELTRO, seign. d'Urbin, recouvra l'héritage de Nolfo, son aïeul, en 1375, fut constamment attaché au parti gibelin, soutint plus. guerres contre les Malatesti, chefs du parti guelfe, et m. en 1404. —Son fils, GUIDO-ANTONIO, lui succéda, enleva la ville d'Assise à Braccio de Montone, fut ensuite défait par ce dern., plus tard, par Piccinnino, et m. en 1443. —ODDO-ANTONIO, fils et succ. du précéd., se rendit odieux à ses vassaux par ses débauches et sa tyrannie, et fut massacré par des conjurés en 1444. — Frédéric II de MONTEFELTRO, premier duc d'Urbin, frère du précédent, lui succéda en 1444, se distingua de bonne heure à la guerre comme dans les lettres, eut à soutenir plus. guerres contre Sigismond Malatesti, le vainquit en plus. rencontres, fut élevé à la dignité de duc d'Urbin par Sixte IV, dont le neveu, Jean de la Rovère, avait épousé sa seconde fille, seconda ce pape dans tous ses projets ambitieux, et mourut en 1482. — Guid'Ubaldo de MONTEFELTRO, fils du précéd., le dernier des ducs d'Urbin de sa maison, fut un prince doux et pacifique, ami des lettres et des arts. Inférieur à son père et à ses ayeux, quant à la gloire militaire, il fit la guerre avec peu de succès, soit pour lui-même, soit comme *condottiere* (partisan) au service d'autres princes. Dépossédé de son duché d'Urbin par César Borgia en 1502, il en reprit possess. la même année, et m. en 1508. N'ayant point d'enfans, il avait adopté Fr.-Marie de la Rovère (fils de sa sœur et du frère du pape Jules II) qui lui succéda, et dont les descend. conservèrent le duché d'Urbin jusqu'en 1631. La vie du duc Guid'Ubaldo, écrite en latin par Balthasar Castiglione, se trouve dans l'édit. des *Lettres* de ce dernier, publ. par Sérassi en 1771.

MONTÈGRE (ANTOINE-FRANÇOIS JENIN DE), méd., né à Belley en 1779, prit d'abord le parti des armes en sortant du collége, vint ensuite à Paris étudier la méd. et y reçut ses grades; mais n'ayant point encore de clientelle, il accepta une place d'ingénieur du cadastre, qu'il exerça pend. quelq. temps en province. Dégoûté de cet emploi, il revint dans la capitale, avec la résolut. de se consacrer entièrem. à l'art qui avait été l'objet de ses prem. études, et qu'il pratiqua bientôt avec succès. En 1810, il fut appelé à la direct. de la *Gazette de santé;* et cette feuille, qui depuis plus. années n'était qu'un dépôt de charlatanisme, devint bientôt, sous sa plume,

l'un des plus intéressans journaux scientifiques. En 1818, Montègre partit pour St-Domingue, où depuis quelq. temps il avait le dessein d'aller porter les lumières de l'Europe, en même temps qu'il étudierait les véritables caractères de la fièvre jaune endémiq. dans ces parages. Bien accueilli par Pétion, président de la république d'Haïti (St-Domingue), il fut bientôt atteint du fléau dévastateur qu'il venait reconnaître et combattre, et mourut au Port-au-Prince, le 14 sept. de la même année. On a de lui, outre ses articles insérés dans la *Gazette de Santé*, les écrits suiv. : *du Magnétisme animal et de ses partisans*, ou *Recueil de pièces importantes sur cet objet*, etc., Paris, 1812, in-8 ; *Expériences sur la digestion dans l'homme*, etc., ibid., 1814, in-8 ; *Examen rapide du gouvernement des Bourbons en France, depuis le mois d'avril* 1814 *jusqu'au mois de mars* 1815, ibid., 1815, in-8 ; *Traité analytique de toutes les affections hémorroïdales*, Paris, 1819, in-8, inséré antérieur. sous le mot *Hémorroïdes*, dans le *Dict. des Sciences médicales*, publié par C.-L.-F. Panckoucke, et auquel Montègre a fourni beaucoup d'autres art.; plus. *Mém.* lus à l'académie des sciences, *sur la Digestion*, *le Vomissement*, et *sur les Habitudes des lombrics* ou *vers de terre*. Ce méd. était un très-bon physiologiste, et il en a donné la preuve dans ses écrits. On trouve sur lui, dans *l'Abeille haïtienne* du 1er oct. 1818, une *notice* par M. Colombel.

MONTEGUT (JEANNE DE SEGLA, dame de), née en 1709, à Toulouse, où elle mourut en 1752, a laissé des poésies parfois galantes, plus souvent morales et chrét., où l'on trouve de la douceur, du naturel, de la facilité. Elle cachait ses talens avec autant de soin que d'autres en mettent à les faire briller. Un homme d'esprit disait d'elle : « C'est la seule femme à qui je pardonne d'être savante. » On a recueilli ses *Œuvres*, Paris, 1768, 2 vol. in-8. — MONTEGUT (Jean-François de), fils de la précédente, conseiller au parlement de Toulouse, né dans cette ville en 1730, mort à Paris sur l'échafaud révolutionn. en 1794, fut lié avec les littérat. les plus distingués de son temps, notamm. avec Marmontel, et composa des poésies conservées en partie dans les œuvr. de sa mère, et dans le recueil de l'acad. des Jeux Floraux.

MONTEIL. V. ADHÉMAR.

MONTELATICI (UBALDO), chan. de la congrégat. de Latran, né à Florence en 1692, professa pend. plus. années les sciences ecclésiastiq. à Pistoie, Fiesoli, Brescia et Milan, cultiva ensuite l'agricult., fonda dans sa patrie (sous la protect. du grand-duc Léopold) la *Société roy. économiq. des Géorgophiles*, voyagea en Allem., prit connaissance de la culture du mûrier en Styrie et en Carinthie, revint à Florence en 1764, avec une collect. de notes et de mém. intéressans, et m. en 1770. On a de lui : *Ragionamento sopra i mezzi più necessarj per far rifiorire l'agricoltura, colla relazione dell' erba orobanche* (de P.-A. Michéli), Florence, 1752, in-8. L'éloge de l'abbé Montelatici, par le doct. Sav. Manetti, est inséré dans les *Mém.* de la Société roy. économiq. de Florence. — MONTELATICI (François), peintre, né à Florence, probablem. de la famille du précéd., m. à Inspruck en 1661, a laissé quelq. tableaux et peintures à fresque, notamm. une *Chute de Lucifer* que l'on voit encore dans le cloître des Théatins à Florence.

MONTELONGO (GRÉGOIRE de), cardin. ital., se fit remarquer dans le 13e S. comme un des principaux chefs du parti guelfe contre l'emper. Frédéric II. Nommé légat du pape Grégoire IX en Lombardie, il acquit une gr. influence dans les cons. de la républiq. de Milan, enrôla des prêtres et des moines dans les troupes lombardes, conduisit cette armée guelfe contre Ferrare, en 1240, et s'empara de cette place. En 1247, il délivra Parme assiégée par Frédéric II, et remporta, l'ann. suiv., une vict. signalée sur ce même emper. Il fut nommé par le pape Innocent IV, patriarche d'Aquilée en 1252, et m. peu de temps après.

MONTEMAGNO (BUONACCORSO da), gonfalonnier de Pistoie, sa patr., en 1364, fut un des plus heureux imitat. de Pétrarque, auq. il survécut quelq. années, et l'un des aut. qui s'appliqua à perfectionner la lang. toscane. Ses poésies italienn. ont été plus. fois imprimées : une des bonn. édit. est celle de Florence, 1718.

MONTEMAYOR (GEORGE de), poète célèbre, regardé comme l'inventeur du genre pastoral en Espagne, naquit vers 1520 à Montemor ou Montemayor, pet. ville du Portugal, d'une famille obscure. Enrôlé très-jeune dans un bataillon de milice, il y prit le nom de sa ville natale, le seul sous lequel il soit connu. Un goût naturel le portait vers les arts. Il cultiva la musique, parvint à se faire admettre au nombre des chanteurs de la chapelle de l'infant, depuis Philippe II, et suivit ce prince dans ses voyages en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Bientôt familiarisé avec l'idiome castillan, il l'adopta de préférence au portugais, et acquit ensuite d'autres connaissances. L'amour le rendit poète. Montemayor célébra sa bien-aimée, sous le nom de *Marfida*, dans des vers harmonieux, naturels, et qui contribuèrent à épurer le goût de ses contempor., auxquels on reprochait justement alors l'enflure et l'exagération. A son retour en Espagne, le poète trouva sa maîtresse mariée, et c'est à cette occasion qu'il composa le célèbre roman pastoral *la Diana*, où il a exprimé les divers sentim. dont il était agité. Sa réputation lui fit obtenir un emploi honorable à la cour de Portugal, et il m. à Lisbonne en 1562, à l'âge de 41 ans. La *Diana* a eu un gr. nombre d'édit., dont la plus récente est celle de Madrid, 1795, in-8. Ce rom. pastoral en vers castillans a été trad. en latin, en allemand, en hollandais, et en franç. par Nic. Colin, Gab. Chapuis, Pavillon, Abr. Remy, Ant. Vitray, Levayer de Marsilly. On en trouvera l'analyse dans la *Biblioth. des Romans*, dans l'*Histoire de la Littérature espagnole*, par M. Bouterweck, t. 1er, et dans la *Littérat. du midi de l'Europe*, par M. Sismondi, t. 3. Les autres product. de Montemayor (dont plus. se trouvent à la suite de quelq. édit. de la *Diana*) ont été recueillies sous le titre de *Cancionero*, Saragosse, 1561, et souv. réimprim.

MONTEMERLO (JEAN-ETIENNE), littérat. et poète ital., né à Tortone en 1515, employa 20 ann. à recueillir tous les mots italiens, à en déterminer les différ. accept. par des exemples tirés des meill. aut. en cette langue, et publ. ensuite l'ouvr. intit. *Delle frasi toscane lib. XII*, Venise, 1566, in-fol. ; réimpr. en 1594, dans la même ville, sous ce titre plus étendu : *Tesoro della lingua toscana, nel quale, con autorità de' più approvati scrittori copiosamente s'insegnano*, etc., etc. Il n'y a cepend. dans cette nouv. édit. aucune augmentat. Le libraire s'est borné à changer le frontisp. et à ajouter une épître dédicat. Montemerlo m. en 1572, laissant, en MSs., un poëme intit. : *De Gestis apostolorum*. — MONTEMERLO (Nicolas), fils du précéd., est aut. d'une hist. de la ville de Tortone, sous ce tit. : *Raccogliamento di nuova istoria della città di Tortona*, etc., 1618, in-4.

MONTENAULT ou MONTHENAULT. V. EGLY.

MONTERCHI (JOSEPH), antiquaire et garde du cabinet des médailles du cardinal Carpegna, dans le 17e S., a publié un choix de ces mêmes médailles, sous ce tit. : *Scelta de' medaglioni più rari*, etc., Rome, 1679, in-4. On attribue des explicat. de ces morceaux, au nombre de 23, à J.-P. Bellori (*v.* ce nom), parce que l'aut. parle dans la 9e de sa descript. de la colonne antonine ; mais il y a tout lieu de croire que Bellori s'est borné à fournir ce seul art. (sur une médaille d'Antonin Pie) à Monterchi, qui a sans doute rédigé les 22 autres. Il a paru une

traduct. lat. de cet ouv. (Amsterdam, 1685, in-12), qui est moins rare que l'original italien.

MONTEREAU (Pierre de), un des plus anc. architectes franç. connus, vivait sous le règne de Saint-Louis, et fut honoré de la confiance de ce monarque. On l'a confondu mal à propos, avec Eudes de Montreuil, autre architecte contemporain qui suivit le saint roi dans son expédit. de Syrie. P. de Montereau construisit à Paris la chapelle de Vincennes, le réfectoire de St-Martin-des-Champs, le dortoir, la salle capitulaire et la chapelle de Notre-Dame de l'Abbaye de St-Germain-des-Prés, la Sainte-Chapelle de Paris (son chef-d'œuvre). Cet architecte, qui joignait à de grands talens une rare probité, m. en 1266, et fut enterré dans le chœur de la chapelle qu'il avait construite à l'Abbaye de St-Germain. On y voyait enc. son tomb. avant la destruct. de cet édifice pendant la révolut. (V. *Musée des Monum. franç.* par Lenoir).

MONTERENZI (Annibal), juriscons. italien du 16e S., né à Bologne en 1507, m. dans cette même ville en 1586, a laissé : *Scholia ad nonnullas pactorum formulas instrumentis inserendas*, Bologne, 1561 ; *Sanctionum ad causas civiles spectantium*, etc., ibid. 1561-69 ; 2 vol.

MONTESPAN (Françoise-Athénaïs de ROCHECHOUART de MORTEMART, marquise de), l'une des maîtresses de Louis XIV, née en 1641, fut connue d'abord sous le nom de mademois. de Tonnay-Charente, et mariée à 22 ans à H. L. de Pardaillan de Gondrin, marq. de Montespan, qui la produisit à la cour, et, par le crédit de Monsieur, auq. il était attaché, obtint pour elle une place de dame du palais de la reine. La tournure d'esprit de la jeune marq., ses grâces agaçantes et une conversation enjouée, firent sur le monarque une impress. que les courtisans s'attachèrent à rendre durable, dans le but de supplanter madame de La Vallière. Après avoir feint quelq. scrupules qui ne la rendaient pas moins intéressante que les mauv. traitem. que lui faisait éprouver son époux, la marq. de Montespan ne tarda pas à jouir pleinem. de la faveur qu'elle avait briguée secrètem. par orgueil autant que par ambition (1670) ; et du double adultère des illustres amans naquirent 8 enfans, dont l'éducat. fut confiée à mad. de Maintenon (*v.* ce nom). Celle ci, mettant fin à la faveur de sa belle protectrice, fit du moins cesser un scandale dont la vie pénitente et les longs regrets de la marquise de Montespan n'ont point effacé le souvenir. Avant qu'elle fût momentaném. supplantée par la duchesse de Fontanges (*v.* ce nom), à qui succéda définitivem. mad. de Maintenon, la marq. de Montespan avait régné despotiquem. sur Louis XIV pend. près de 14 ans. Elle m. encore belle à 66 ans en 1707, à Bourbon-l'Archambault. Les dernières années de sa vie furent marquées par de gr. austérités : elle réussissait à peine à calmer par de bonn. œuvres les inquiétudes de son repentir, faisait de fréquens voyages, voulait que des gens veillassent la nuit dans son appartem., et montrait constamm. une appréhension extrême de la mort.

MONTESQUIEU (Charles de SECONDAT, baron de LA BREDE et de), célèb. public., jurisc. et littér., né au chât. de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janv. 1689, d'une fam. distinguée de Guienne, montra dès son enfance les plus heureuses disposit. pour l'étude, et toute la vivacité d'esprit nécessaire pour en recueillir les fruits. Destiné à la magistrat. il s'appliqua de tr.-bonne heure à étudier le recueil immense des differ. codes, à saisir les motifs et à démêler les rapports compliqués de tant de lois obscures ou contradictoires. Pour faire diversion à une occupation aussi grave et aussi aride, il lisait, par forme de délassem., les livres d'hist. et de voyages, et méditait les product. des siècles classiques de la Grèce et de Rome. A 20 ans il composa un ouvr, dans leq. il cherchait à prouver que l'idolâtrie de la plupart des païens ne semblait pas mériter une damnation éternelle ; mais il ne fit point paraître cet écrit. En 1714, il fut reçu conseiller, et deux ans après président à mortier au parlem. de Bordeaux. Sa compagnie le chargea, en 1722, de présenter des remontrances à l'occasion d'un impôt sur les vins, dont son éloquence et son zèle obtinrent d'abord la suppression, mais qui reparut ensuite sous une autre forme. A cette époque, il avait déjà signalé son entrée dans la carrière littéraire par les *Lettres persanes*, publiées en 1721. Cet ouvr., dont l'idée première est empruntée des *Amusem. sérieux et comiq.* de Dufresny (*v.* ce nom), eut un grand succès. Au milieu de détails voluptueux et un peu libres, de sarcasmes irréligieux qui flattaient le goût du siècle pour les plaisirs et son penchant à l'incrédulité, on y trouva une satire tout à la fois énergique et gracieuse des vices et des ridicules de la nation ; un tableau animé et vrai des mœurs franç. ; des aperçus lumineux sur le commerce, le droit public, les lois crimin., et sur les plus chers intérêts des nations ; un grand amour de l'humanité, un zèle courageux pour le triomphe de la raison. L'aut. s'était couvert du voile de l'anonyme, mais on sut bientôt que c'était l'un des présidens d'une des principales cours souveraines du roy. ; et cette opposit. entre l'écrit et la profess. grave de l'écrivain augmenta le succès des *Lettres persanes*. En 1725, Montesquieu fit paraître le *Temple de Gnide*, product. ingénieuse, mais froide et sans intérêt, appelée spirituellem. par mad. du Deffant, l'*Apocalypse de la Galanterie*. Il vendit sa charge en 1726, pour se livrer entièrem. à la philosophie et aux lettr., et se présenta, quelque temps après, comme candidat pour la place vacante à l'Academ. franç. par la mort de M. de Sacy. Le cardinal de Fleury (*v.* ce nom), alors prem. ministre, écrivit à l'academ. que le roi refusait son approbat. à la nomination de l'aut. d'un ouvr. dans leq. se trouvaient des sarcasmes impies. Voltaire a écrit que Montesquieu porta lui-même les *Lettr. persanes* au cardinal, « qui ne lisait guère et qui en lut une partie. » Il ajoute : « Cet air de confiance, soutenu par l'empressem. de quelq. personnes en crédit, ramena le cardin., et Montesquieu entra à l'acad. » Il y a lieu de douter de la démarche de celui-ci, bien qu'elle n'ait point été contredite par les contemporains. On doit croire toutefois qu'il désavoua d'une manière quelconque celles des *lettr. persanes* qui fournissaient un prétexte légitime pour l'écarter de l'academ. Après sa réception, Montesquieu se mit à voyager, et visita la plupart des pays de l'Europe. Il alla d'abord à Vienne, passa en Hongrie, puis en Italie, visita Venise, Rome, Gênes, parcourut la Suisse, les pays arrosés par le Rhin, s'arrêta quelq. temps en Hollande, où il résida pend. deux ans, et fut reçu membre de la société roy. de Londres. De retour en France, Montesquieu se retira dans son château de la Brède, et publia en 1734 ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, suivies du *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. Douze ans après, en 1748, parut son gr. ouvr., l'*Esprit des Loix*, dont il avait conçu le plan long-temps avant, qui mit le sceau à la réputat. qu'il s'était déjà acquise, et qui seul a donné la mesure de la force et de la grandeur de son génie. Montesquieu fut considéré dès-lors dans toute l'Europe comme le législateur des nations ; mais loin d'être ébloui de l'éclat de sa gloire, il continua de vivre en sage, et de jouir de lui-même et de ses amis, partageant son temps entre le château de la Brède et Paris, c.-à-d. entre l'étude et le monde, s'occupant d'améliorations agricoles, adoré de ses paysans, toujours disposé à secourir les malheureux, à rendre justice aux talens et à les protéger au besoin. « Quoiqu'il tînt par quelques-unes de ses opinions (dit un de ses plus judicieux biographes) à la secte philosophiq., de même que

Buffon, Duclos et presque tous les bons esprits, il s'écartait des philosophes, et n'aimait pas le prosélytisme de l'impiété, ni les excès de l'esprit de cabale. Il consentit à travailler à l'Encyclopédie, et c'est pour ce gr. ouvr. qu'il composa l'*Essai sur le Goût*. Depuis la publicat. de l'*Esprit des Lois*, les forces physiq. de Montesquieu diminuèrent sensiblement, et il ne put, comme il en avait le dessein, donner plus d'étendue et de profondeur à quelques endroits de cet immortel ouv. Il m. à Paris le 10 fév. 1755, d'une fièvre inflammat. qui l'emporta au bout de 13 jours. Les ouvr. mentionnés dans cet article, impr. d'abord séparém., ainsi que plusieurs autres, ont été réunis sous le tit. d'*OEuv. compl.*, souv. réimpr. Les meilleures édit. sont celle donnée par M. Auger. Paris, chez Lefèvre, 1816, 6 v. in-8, précéd. d'une vie de l'auteur; celle de M. Lequien, ib., 1819, 8 v. in-8; et celle qui a été pub. en 1826 par M. L. Parelle dans la Collect. des Classiques de M. Lefévre. Cet illustre écrivain avait laissé un gr. nomb. de MSs. Quelq.-uns furent pub. après sa m., et font partie de ses *OEuvr. complètes* dans les dern. édit. Parmi les autres, qui n'ont pas vu le jour, on cite une *relation de ses voyages*, tr.-imparfaite; des *morceaux qui n'ont pu entrer dans l'Esprit des Loix*, et qui peuvent former des dissertat. particulières; 3 gros vol. in-4, renfermant des extraits que Montesquieu faisait de ses lectures, avec des réflexions à la suite; une introduction à l'hist. de Louis XI, hist., dit-on, écrite en entier par Montesquieu, et dont son secrét. brûla, par mégarde, la copie au net, tandis que lui-même jeta au feu le brouillon, croyant que cette copie existait encore. Mais on regarde cette anecdote comme apocryphe. En 1815 l'académie franç. mit au concours l'*Eloge de Montesquieu*; le prix fut décerné à M. Villemain: ce morceau fait partie du 1er vol. de ses *Mélanges littéraires*. — Le baron de MONTESQUIEU, son petit-fils et dern. descend. en ligne directe, m. sans postérité près Cantorbéry en 1824, avait servi sous Rochambeau aux Etats-Unis, et, après la révolution, dans l'armée des princes français émigrés. Marié en Anglet., il refusa, dit-on, la pairie que M. Decaze lui fit offrir. M. le comte Lynch a pub. une *Notice sur le baron de Montesquieu*, Paris, 1824, in-8. Un trait de générosité qui honore sa vie est d'avoir transmis à un parent de son nom, connu par son attachem. aux Bourbons, l'usufruit des biens non aliénés que lui avait rendus le gouvernem. consulaire.

MONTESQUIOU, nom d'une très-ancienne famille de l'ancien comté d'Armagnac, qui subsiste encore, et à laquelle appartiennent les personnages suivans: — Le baron de MONTESQUIOU, capitaine des gardes du duc d'Anjou (depuis Henri III), acquit une triste célébrité en assassinant Louis Ier, prince de Condé, prisonnier et désarmé, à la bataille de Jarnac, le 19 mars 1569. — MONTESQUIOU D'ARTAGNAN (Pierre de) maréchal de France, né en 1645, entra de bonne heure au service dans la 1re compagnie de mousquetaires, se signala aux siéges de Tournai, de Lille et de Besançon pend. les campagnes de 1666 et 1667, passa ensuite dans les gardes, devint successivement major d'infanterie, brigadier des armées, maréchal de camp, lieuten.-général, commanda l'aile droite de l'armée à la bataille de Malplaquet en 1707, reçut le bâton de maréchal de France, en récompense de sa belle conduite dans cette journée, fut nommé commandant en Bretagne en 1716, membre du conseil de régence en 1720, et m. en 1725. — MONTESQUIOU-FEZENSAC (Anne-Pierre, marquis de), lieuten.-général, né à Paris en 1741, fut d'abord attaché comme menin aux enfans de France (les 3 fils du dauphin, fils de Louis XV), entra ensuite au service, devint prem. écuyer du comte de Provence (depuis Louis XVIII) en 1771, et fut nommé maréchal de camp en 1780. Il remplaça, en 1784, M. de Coetlosquet à l'acad. franç., et son admission dans ce corps littéraire fut le sujet de nombreuses épigrammes. En 1789, le marquis de Montesquiou fut élu, par la noblesse de Paris, membre aux états-généraux, et se réunit, un des premiers de son ordre, au tiers-état, s'occupa plus particulièrement, dans l'assemblée constituante, des questions de finances, et développa des connaissances qu'on ne lui avait pas reconnues jusqu'alors. A la fin de la session il fut appelé au commandem. de l'armée du Midi, et se rendit d'abord à Avignon où il prit des mesures pour prévenir le retour des troubles qui venaient d'ensanglanter cette ville. Ayant ensuite rejoint le corps de troupes réuni sur les frontières du Dauphiné, il pénétra en Savoie en septembre 1792, et occupa tout ce pays sans coup férir. Un mois après il fut décrété d'accusation par l'assemblée conventionnelle, sous le prétexte ridicule qu'il avait compromis la dignité nationale dans une négociation dont il avait été chargé avec la républ. de Genève, pour l'éloignement des troupes suisses. Ayant cru devoir se soustraire à l'exécution de ce décret, il se retira en Suisse où il vécut assez ignoré jusqu'en 1795. A cette époque il adressa au gouvernem. conventionnel un mém. justificatif de sa conduite, obtint sa radiation de la liste des émigrés, et revint à Paris où il m. en 1798. On a de lui: *Discours de réception à l'academ. française*, 1784; *Emilie, ou les Joueurs*, comédie, Paris, 1787, in-18; tirée seulement à 50 exempl., et non représentée; *Correspondance*, in-8; *Mém. justificatif*, 1792, in-4; *du Gouvernem des finances de France, d'après les lois constitutionnelles*, etc., 1797, in-8; des *rapports* et des *mém.* sur les finances du roy., publ. pend. la session de l'assemblée constituante; quelq. pièces de vers assez faciles, etc. On peut consulter, pour plus de détails, *la France littéraire* de Ersch, et ses supplém.

MONTESSON (CHARLOTTE-JEANNE BERAUD DE LA HAIE DE RIOU, marquise de), née en 1737, d'une famille noble de la Bretagne, fut mariée à 17 ans à un riche gentilhomme du Maine, lieut.-génér. des armées du roi, mais déjà sur le retour de l'âge. Veuve à 32 ans, elle fut recherchée dans le monde autant pour ses talens et son esprit qu'à cause de ses qualités aimables. Le duc d'Orléans, petit-fils du régent, qui depuis plus. années nourrissait une passion très-vive pour Mme de Montesson, l'épousa en 1773 avec l'agrém. du roi; et cette union, qui devait rester secrète, fut bientôt connue à la cour et à la ville. Toutefois l'épouse du premier prince du sang sut se créer dans tous les esprits des titres à l'estime par les soins même qu'elle mit à paraître digne d'une qualité dont l'excluait sa naissance; et grâce à l'habileté de sa conduite, à des manières à la fois nobles et liantes, elle sut, en désarmant l'envie, s'affranchir des difficultés de sa position. Devenue veuve une seconde fois en 1785, elle n'eut presque rien à réformer dans le train de sa maison, si l'on en excepte les amusem. de société qu'elle avait habitué de ménager à son illustre époux, et qui consistaient surtout en réunions savantes et en petits spectacles; enfin elle continua de fréquenter le même cercle, et de répandre les mêmes libéralités, bien que l'acquittement de son douaire eût rencontré plus d'un obstacle. Reconnu comme dette légitime par Louis XVI, (juillet 1792), il ne fut définitivem. liquidé que sous l'empire, et assis sur les canaux d'Orléans et du Loing. La liaison tout honorable que Mme de Montesson avait contractée avec Mme de Beauharnais fut la source des égards et des distinct. qu'eut toujours pour elle Bonaparte; et celle que ses actes d'humanité et de bienfaisance avaient préservée de tout péril durant les orages révolut., employa surtout son crédit, dans des temps meilleurs, à obtenir que le chef du gouv. augmentât les pensions annuelles que recevaient dans l'exil quelq.-uns des membres

de la famille royale. Elle m. à Paris en 1806 et fut enterrée auprès de son second époux, dans une chapelle de l'église de St-Port, près de Melun. A des talens distingués dans les sciences et dans les arts d'agrément, Mme de Montesson joigneit le goût des lettres ; passionnée pour les spectacles, elle composa un très-gr. nomb. de pièces pour le petit théât. de sa maison, où elle-même jouait, ainsi que le prince son époux, avec beaucoup d'intelligence et de grâce. Parmi les pièces dont elle est auteur, on distingue *Robert Sciarts*, drame en 5 actes et en prose ; *l'Heureux Echange*, dont Montesquieu est le héros ; *la Femme sincère*, et *l'Amant romanesque*. Elle fit imp. pour ses amis, sous le titre d'*Œuvres anonymes* (Paris, Didot, 1782, 8 vol. gr. in-8) un recueil de ses écrits tant en prose qu'en vers ; et en 1785 elle donna au Théâtre-Français, sans se nommer, sa comédie de *la Comtesse de Chazelles*, en 5 actes et en vers, qui fut assez mal accueillie. On assure qu'il reste en outre d'elle en MSs. 2 tragédies (*Elfrède* et *la Prise de Grenade*) et 2 comédies ; enfin M. A.-A. Barbier lui attribue (n° 11975 du *Dictionn. des Anonymes*) une trad. du *Ministre de Wakefield*, Londres et Paris, 1767, in-12.

MONTET (JACQUES), chim., né en 1722 près du Vigen en Languedoc, se procura, étant très-jeune, la collection de *mém.* de l'acad. des sciences de Paris, et puisa dans ce recueil un goût très-vif pour la chimie qui décida sa vocation dès l'âge de 20 ans. Un Anglais, qu'il accompagna dans un voyage en Suisse, mit le jeune adepte à portée de suivre à Paris les leçons du célèbre Rouelle (*v.* ce nom). De retour en Languedoc, Montet présenta quelques mém. à la soc. roy. de Montpellier, qui le reçut au nombre de ses membres, à 26 ans, dans la classe de chimie. Il professa long-temps cette science avec Venel, et ne contribua pas moins que lui à en répandre le goût dans le midi de la France. Montet m. à Montpellier en 1782. On a de lui un grand nombre de *mém.*, *dissert.*, *analyses*, etc., sur des sujets de chimie, de physique, d'hist. natur., d'agriculture, ins. dans le rec. de la soc. roy. de Montpellier, et dans celui de l'acad. des sciences de Paris.

MONTETH ou MONTEITH (ROBERT), histor. écossais, né à Salmonet, entre Airth et Grange, fut chapel. du card. de Retz. Il composa en français, sur l'hist. de son pays, depuis le couronnement de Charles Ier jusqu'au temps de la rébellion, un ouv. dont J. Ogilvie donna une trad. angl. sous ce titre : *a History of the troubles of Great Britain*, 1735, in-fol. — On le distingue d'un autre Robert MONTETH ou MONTEITH, compilat. écossais, de qui on a un recueil d'épitaphes intit. : *an Theater of Mortality*, 1704, in-8.

MONTEVERDE (CLAUDE), music.-comp. ital., né à Crémone vers la fin du 16e S., m. à Venise dans un âge très-avancé, publia, dans cette dernière ville, où il était maître de la chapelle du doge, des madrigaux à trois, quatre et cinq voix, sorte de poésie chantante très à la mode alors dans les concerts d'Italie. Il osa enfreindre quelq. règles importunes à son génie, mais qui jusqu'alors avaient été regardées comme inviolables, s'entendit traiter d'ignorant et d'innovateur dangereux, pour avoir voulu reculer les limites de son art, et parvint cependant, par la beauté de sa musique, à ramener à son parti le public et la plus gr. partie des amateurs ; il fit adopter ses écarts avec quelq. modifications, et commença ainsi une révolution musicale dans son pays. L'académ. de Bologne l'admit dans son sein en 1620, et célébra son admission par une gr. solennité. On a de lui : *Selva morale e spirituale*, Venise, 1640 ; et les opéras suivans : *Proserpina rapita*, 1630 ; *Arianna*, par Rinuccini, 1640 ; *l'Incoronazione di Poppea*, 1642.

MONTEZUMA Ier, ou, suivant la vraie prononciation mexicaine, MOTEUCZOMA, surnommé *Huéhué* (le vieux), 5e roi du Mexique, monta sur le trône en 1455, fit la conquête de Chalcl, république guerrière de la mer du Sud, se fit craindre et respecter des nations voisines, donna de nouvelles lois à ses sujets, et m. en 1483. — MONTEZUMA II, surnommé *Xocojotsin* (le jeune), succède à son grand-père Ahuitzotl en 1502, s'aliène bientôt l'affection d'une partie de ses sujets par son caractère arrogant, par ses règlem. sévères, soumit plus. pays révoltés contre sa domination, et porta, par ses conquêtes, l'empire d'Anahuac ou du Mexique à sa plus grande étendue. Mais en 1519 le débarquement du célèbre Cortez (*v.* ce nom), sur la côte orientale, vint mettre un terme aux prospérités de Montezuma. Ce monarque, après avoir tenté inutilement d'éloigner, par des négociations, le général espagnol de Mexico, devint bientôt le prisonnier de ces hôtes, et fut blessé par ses propres sujets dans une insurrection qu'ils entreprirent pour le délivrer. Dédaignant de prolonger une vie devenue pour lui honteuse et insurmontable, il déchira l'appareil qu'on avait mis sur ses blessures, refusa de prendre aucune nourriture, et expira le 30 juin 1520. Il existe des contradictions dans les divers récits de la mort de Montézuma, suivant qu'ils ont été écrits par des Espagnols ou des Mexicains. Ce prince laissait plus. enfans ; 3 de ses fils périrent dans une action contre les Espagnols, le lendemain même de sa m.; un 4e, nommé Tlacahuepan-Tohuolicahuatzin, fut baptisé par les Espagnols sous le nom de don Pedro, et eut un fils qui épousa une demoiselle de la famille de la Cueva. C'est de celui-ci que descendent les comtes de Montezuma et de Tula, en Espagne. Trois maisons de Mexico, les Cano-Montezuma, Andrade-Montezuma, et comtes de Miravella, tirent leur origine d'une fille du roi, nommée Temicpotzin. Un des Montezuma d'Espagne fut vice-roi du Mexique vers la fin du 17e S.

MONTFAUCON (THIERRY II de), archevêque de Besançon dans le 12e S., fut élevé sur ce siége en 1180, s'appliqua à faire fleurir les lettres dans son diocèse, se signala par son zèle pour les croisades, revêtit le casque et la cuirasse, passa en Palestine en 1190, assista au siége de Ptolemaïs, et m. de la peste qui désolait le camp des chrétiens en 1191. On a de ce prélat guerrier, qu'un auteur contemporain nomme *Gemma Clericorum*, une *hymne* assez estimée, pour la fête de St-Vincent.

MONTFAUCON DE VILLARS. V. VILLARS.

MONTFAUCON (BERNARD de), sav. bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1655 au château de Soulage en Languedoc, d'une famille noble, avait acquis, dès l'âge de 17 ans, des connaissances très-étendues dans la géographie, l'histoire et les usages des peuples anciens et modernes. Ses idées se portant d'abord sur la carrière militaire, il fut admis en 1672, dans le corps des cadets à Perpignan, entra l'année suivante, comme volontaire, dans le régim. de Languedoc, et fit 2 campagnes sous les ordres de Turenne. Mais la perte successive de son père et de sa mère lui fit bientôt prendre la résolution de renoncer au monde. Il prit l'habit de St-Benoît au monastère de la Daurade, à Toulouse, en 1675, fut envoyé par ses supérieurs à l'abbaye de Sorèze, s'y livra à l'étude du grec et fit des progrès rapides. Appelé à Paris en 1687, il se lia avec deux critiques célèbres, Ducange et Bigot, mit à profit leurs conseils dans divers travaux littéraires qu'il entreprit, obtint ensuite la permission de visiter l'Italie, se rendit à Rome en 1698, y fut accueilli avec distinction par le pape Innocent XII, parcourut plus. autres villes principales, et revint à Paris mettre en ordre les riches matériaux qu'il avait amassés dans le cours de son voyage. Après avoir publié de nombreux ouvr., presque tous remarquables par leur importance et leur étendue, par une érudition aussi solide qu'abondante, le père Montfaucon, parvenu à l'âge de 87 ans, m. subitement le 21 décembre 1741, à l'abbaye de St-Ger-

main-des-Prés. Il avait été reçu membre de l'acad. des inscriptions en 1719. On trouve la liste très-détaillée des ouvr. de ce laborieux écrivain, dans l'*Hist. littér. de la congrégation de St-Maur*, par D. Tassin; mais nous croyons devoir mentionner spécialem. les suivans : *Analecta sive varia Opuscula græca*, Paris, 1688, in-4; *la Vérité de l'hist. de Judith*, ibid., 1690, 1692, in-12; *Diarium italicum, sive monumentor. veterum Bibliothecar..... Notitiæ singulares itinerario italico collectæ*, ibid., 1702, in-4; *Collectio nova patrum et scriptorum græcorum*, ibid., 1706, 2 vol. in-fol.; *Palæographia græca, sive de Ortu et Progressu litterar. græcarum*, ibid., 1708, in-fol., fig.; *Bibliotheca Coisliniana, olim Segueriana, sive m.scriptorum omnium quæ in eâ continentur accurata Descriptio*, ibid., 1715, in-fol.; *l'Antiquité expliquée et représentée en figures*, latin et franç., ibid, 1719-24, 15 vol in-fol. (ouvrage immense et qui suffirait seul à la gloire de l'auteur); *les Monumens de la monarchie françoise*, etc., ibid., 1729-33, 5 vol. in-fol.; *Bibliotheca bibliothecarum m.scriptorum nova*, ibid., 1739, 2 vol. in-fol.; d'excellentes édit. des *œuv.* de St-Athanase, des *Hexaples* d'Origène, et des *œuv.* de St-Jean Chrysostôme (*v.* ce nom); une traduct. française des livres grecs de Philon *sur la Vie contemplative*, Paris, 1709, in-12.

MONTFERRAT, nom d'une famille de l'Italie septentrionale, qui a disputé long-temps à la maison de Savoie la souveraineté du Piémont, et qui a régné en même temps à Casal, en Thessalie et à Jérusalem. — ALDERAME, prem. personnage connu de cette famille, obtint des chartes de possession, de Hugues et de Lothaire, rois d'Italie, en 938, fut fait marquis de Montferrat par Othon-le-Grand en 967, et m., à ce que l'on croit, vers 995. — Ses successeurs furent ses 3 fils qui régnèrent l'un après l'autre : GUILLAUME Ier, BONIFACE Ier et GUILLAUME II. — A ce dernier succéda GUILLAUME III, et vint ensuite Renier qui fut père de Guillaume IV, dont nous allons parler. Mais cette généalogie est fort incertaine; et l'hist. des marquis de Monferrat, pendant les 10e et 11e S., est enveloppée de la plus gr. obscurité. — GUILLAUME IV, surnom. *le Vieux*, parce que, dès sa jeunesse, il avait les traits d'un vieillard, épousa une sœur utérine de l'empereur Conrad III; il accompagna ce prince dans la seconde croisade, revint ensuite en Italie, et prit part aux guerres de Lombardie pour l'emper. Frédéric Barberousse, dont il devint dans la suite l'un des plus intimes conseillers. Guillaume IV mourut vers 1183. — GUILLAUME V de MONTFERRAT, fils aîné du précéd., passa en Orient avec son père et ses 4 frères (dont il sera question plus loin), se signala dans la troisième croisade et y acquit le surnom de *Longue-Epée*, épousa la sœur de Baudouin, dit *le Lépreux*, roi de Jérusalem, reçut en dot le comté de Joppé, et m. en 1185. Il laissait un fils qui succéda, l'année suivante, à son aïeul maternel, sous le nom de Baudouin V, et qui m. quelques mois après. — CONRAD V de MONTFERRAT, frère de Guillaume V, fut seigneur de Tyr de 1187 à 1192, et roi de Jérusalem, en concurrence avec Gui de Lusignan, successeur de Baudouin V. Les princes d'Occident avaient reconnu les droits de Conrad à ce dernier trône; mais le roi d'Angleterre, Richard-Cœur-de-Lion, embrassa avec chaleur la cause de Gui de Lusignan pend. le long siége de Ptolemaïs ou St-Jean-d'Acre. La discorde se mit dans le camp des chrétiens assiégeans; et Conrad fut assassiné en 1192, par deux Sarazins, émissaires, dit-on, du fameux scheik musulman, connu sous le nom de *Vieux de la Montagne*. — BONIFACE III de MONTFERRAT, frère de Conrad et de Guillaume V, fut roi de Thessalonique, de 1183 à 1207, comme héritier de Renier, 6e marquis de Montferrat (ce dernier étant passé en Orient, avait épousé Marie, fille de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, et cette princesse lui avait apporté en dot le royaume de Thessalonique). A l'exemple de son père Guillaume V et de ses frères, Boniface crut devoir employer les ressources de ses états à la défense de la Terre-Sainte. Il passa en Syrie où il fut fait prisonnier à la bataille de Tibériade en 1187. Echangé ensuite, il revint dans le Montferrat en 1191, augmenta ses états par des concessions de l'emper. Henri IV, fut nommé, en 1202, chef de la 5e croisade, contribua d'une manière brillante à la conquête de l'empire de Constantinople, et fut remis, en 1204, en possession de son royaume de Thessalonique, auquel le conseil suprême des croisés joignit l'île de Crète ou Candie, que ce prince vendit presque aussitôt aux Vénitiens. Il prit ensuite Napoli de Romanie et Corinthe sur les Grecs, et fut tué par une flèche empoisonnée, en 1207, en combattant les Sarazins devant Satalieh, ville de l'Asie-Mineure. — GUILLAUME VI, fils aîné du précédent, fut chargé, en 1203, du gouvernement du Montferrat, par son père, lorsque celui-ci eut passé dans l'Orient. Après la m. de Boniface III, il vint à Thessalonique pour affermir son frère puîné Demetrius dans la possession de ce petit royaume, revint ensuite en Italie, passa une seconde fois en Thessalie pour rétablir Demetrius sur le trône que les Grecs lui avaient enlevé, et y m. vers 1225, laissant un fils qui lui succéda dans la souveraineté du Montferrat. — DEMETRIUS de MONTFERRAT, frère du précédent, roi de Thessalonique, fut dépouillé de ses états par Théodore Lascaris en 1219, implora les secours de son frère, et fut remis par lui en possession de sa capitale en 1224. Mais après la m. de Guillaume VI, Demetrius fut contraint de passer en Italie avec son neveu Boniface, et m. à Casal en 1227, laissant par testament, à l'emper. Frédéric II, tous ses droits sur le royaume de Thessalie. — BONIFACE IV, marquis de MONTFERRAT, fils et successeur de Guillaume VI, prit part à l'expédit. de Thessalonique en 1224, revint l'année suivante à Casal avec son oncle Demetrius, et fut remis par ses sujets en possession de tout le Montferrat, malgré le contrat d'hypothèque que son père avait passé avec l'emper. Frédéric II, qui lui avait avancé une somme de 9000 marcs pour son entreprise en faveur de Demetrius. Boniface obtint même, en 1230, du même emper., que celui-ci renonçât à tous les droits que lui avait transmis Demetrius par son testam. Ce prince m. en 1254. Il avait épousé la fille d'Amédée, comte de Savoie. — GUILLAUME VII, fils et successeur du précédent, régna sur le Montferrat, de 1254 à 1292. Ce fut lui qui ouvrit l'entrée de l'Italie, en 1264, à Charles d'Anjou (*v.* ce nom); mais lorsque ce prince ambitieux, après avoir conquis le roy. de Naples, eut entrepris d'asservir la Lombardie, le marquis de Montferrat lui opposa la plus vive résistance, chassa la garnison franç. du Piémont, et força plus. seigneurs et villes de renoncer à l'alliance du roi de Naples. A la tête d'une armée formidable, il sut la maintenir en activité en la mettant à la solde des princes ses voisins, lorsque lui-même n'avait point de guerre. Profitant de son influence, il se fit déférer par les habitans eux-mêmes, la seigneurie de plus. villes indépendantes, maria sa fille Iolande avec Andronic Paléologue, emper. de Constantinople, et lui donna pour dot tous ses droits sur le roy. de Thessalonique. Ce prince, auquel les annalistes contemporains ont décerné le surnom de *Grand*, a terminé sa carrière d'une manière peu glorieuse. S'étant rendu à Alexandrie pour y réprimer une sédition fomentée par les citoyens d'Asti, ville voisine et indépendante, il y fut fait prisonnier en 1290, et enfermé dans une cage de fer, où il m., après 17 mois de captivité, le 16 février 1292. — JEAN Ier, marquis de MONTFERRAT, fils et successeur du précéd., se trouvait à la cour de Charles II, roi de Naples, lorsque son père mourut. Matth. Visconti, seigneur de Milan,

profitant de l'absence du jeune marquis, lui enleva les villes de Trino, Ponte-Stura, Moncalvo et Casal. Jean accourut à la défense de ses états, et ne se sentant pas assez fort pour résister à l'agresseur, lui demanda la paix : Visconti consentit à lui laisser le gouvernem. du Montferrat pend. 5 ans, avec le titre de son lieutenant, et une paie de 3000 livres milanaises. Au bout de ce terme, Jean, qui s'était fortifié de l'alliance d'Amé III, comte de Savoie, en épousant sa fille Marguerite, voulut rentrer en possession de la souveraineté : il se préparait à la guerre, lorsqu'Albert Scott, avec lequel il s'était aussi allié, lui en épargna les chances, en excitant à Milan, en 1302, une révolution qui chassa Matthieu Visconti de cette ville. Jean de Montferrat m. en 1305, à l'âge de 28 ans, sans postérité. Sa sœur Iolande ou Irène (les Grecs lui avaient donné ce dernier nom), succédant aux droits de sa maison, les transmit à son second fils, dont nous allons parler. — Théodore Paléologue, marquis de Montferrat, 2e fils de l'emper. grec Andronic Paléologue, et d'Iolande, ou Irène de Montferrat, neveu de Jean Ier, succéda à ce dern. A son arrivée à Gênes, en 1306, ce jeune prince trouva le Montferrat occupé presqu'en entier par Manfred, marquis de Saluces, et par Charles II, roi de Naples ; mais secondé par ses sujets, attachés à leurs anciens maîtres, appuyé par les Génois et par plusieurs seigneurs de la Lombardie, il combattit avec succès les troupes qui avaient envahi ses états, et se fit reconnaître par l'emper. Henri VII, avec lequel il contracta ensuite une alliance avantageuse à tous deux. A la m. de sa mère, en 1316, il passa en Grèce, demeura près de 2 ans auprès de son frère, Andronic-le-Jeune, alors emper. d'Orient, et l'aida à repousser les Turks. Il revint dans ses états en 1319, puis retourna à Constantinople, et finit par se fixer définitiv. dans le Montferrat, où il m. (à Trino) en 1338. Pend. son séjour en Orient, il avait composé, en grec, un *traité* sur la discipline militaire, qu'il traduisit ensuite en latin. — Jean II Paléologue, fils et successeur du précéd., résolut, en recueillant l'héritage paternel, de travailler à recouvrer en même temps les pays qui avaient été détachés des possess. de la prem. maison de Montferrat par les princes de Savoie, le roi de Naples ou les guelfes de Lombardie. Le succès couronna son entreprise. Secondé par un prince de Brunswick, nommé Othon, son parent, qui vint s'établir à sa cour, le marquis de Montferrat soumit les villes envahies par le roi de Naples et une gr. partie du Piémont ; il accompagna, en 1355, l'emper. Charles IV dans son expédit. en Toscane et à Rome, et obtint, en récompense des services qu'il rendit dans cette circonstance, le vicariat de l'empire en Italie. Cette nouv. dignité le brouilla avec la maison Visconti de Milan, et il eut à soutenir une longue guerre avec Galéaz Visconti, à la suite de laquelle il perdit Valence et Casal. Le chagrin et l'inquiétude qu'il éprouva de ces revers lui causèrent une maladie dont il m. en 1372. — Secondotto Paléologue, fils et successeur du précéd., né en 1360, eut pour tuteur, ainsi que ses trois frères, le prince Othon de Brunswick, qui conclut une paix glorieuse avec Galéaz Visconti en 1376. Marié l'année suivante avec Violante Visconti, sœur de Jean Galéaz, Secondotto fut investi du pouvoir par son tuteur, quoiqu'il n'eût pas atteint l'âge de sa majorité, fixé à 25 ans par son père. Mais bientôt son caractère violent hâta le terme de son existence. Etant entré en fureur contre un de ses palefreniers, et le poursuivant dans l'écurie pour le tuer, ce jeune prince reçut d'un autre valet, qui prit la défense de son camarade, un coup si violent à la tête qu'il en m. peu de temps après, en décembre 1378. — Jean III Paléologue, frère du précédent, lui succéda, et fut tué dans une bataille que le prince Othon de Brunswick, son tuteur et mari de la reine Jeanne, livra en 1381 à Charles III d'Anjou (*v.* ce nom), qui avait envahi le royaume de Naples. — Théodore II Paléologue, 3e fils de Jean III, fut appelé, par la mort de ses 2 frères, à la succession du Montferrat ; élevé à la cour de Jean Galéaz Visconti, où il était retenu comme en otage, le jeune marquis se vit d'abord forcé de céder tous ses droits sur la ville d'Asti ; mais à la m. du duc de Milan, en 1402, il recouvra son indépendance, se fit restituer Casal, sa capitale, que Jean Galéaz avait occupée jusqu'alors, fit alliance avec Amé VII, comte de Savoie, déclara ensuite la guerre (1408) à Jean-Marie Visconti, le contraignit à recevoir un gouverneur de son propre choix dans Milan, aida les Génois à chasser de leur ville la garnison française qui l'occupait (1409), et se fit élire capitaine de cette république, avec les émolumens accordés ordinairement aux doges ; mais ses troupes furent chassés de Gênes en 1413. L'année suivante, Théodore II fut reconnu, par l'emper. Sigismond, vicaire impérial en Italie, et cette dignité fut confirmée depuis à tous ses successeurs. Il m. en 1418. — Jean-Jacq. Paléologue, fils unique et successeur de Théodore II, né en 1395, régna sur le Montferrat de 1418 à 1445, époque de sa m. Ce fut un des princes les plus malheureux de sa maison. Il perdit successivem. dans des guerres avec le duc de Milan, presque toutes ses villes et ses forteresses, et fut contraint de remettre en dépôt, au duc de Savoie, ce qui lui restait de ses états. Les Vénitiens, dont Jean-Jacq. implora le secours, obligèrent bien le duc de Milan à restituer ses conquêtes ; mais il fut plus difficile d'amener le duc de Savoie à rendre le dépôt qu'il avait reçu. Amé VII fit arrêter le fils du marquis, et ne le rendit à son père que lorsque celui-ci eut consenti à faire hommage du Montferrat à la maison de Savoie. — Jean IV Paléologue, fils et successeur du précéd., fit quelques conquêtes dans le Milanez, fut obligé de les rendre ensuite au duc François Sforze, et m. au chât. de Casal en 1464. — Guillaume VIII, frère du précéd., s'était acquis la réputation d'un bon capit. dans les guerres de Lombardie, avant d'entrer en possession des états de Jean IV, et avait obtenu du duc de Milan, François Sforze, la seigneurie d'Alexandrie, à laquelle il fut obligé de renoncer en 1450. Ce prince s'affranchit de l'hommage et de la dépendance féodale que le duc de Savoie, Amé VII, avait imposés à son père, et m. en 1483, sans laisser de fils. — Boniface V Paléologue, 3e fils de Jean-Jacques, était déjà parvenu à un âge assez avancé lorsqu'il succéda à son frère Guillaume VIII. N'ayant pas eu d'enfant d'une première femme, Hélène de Penthièvre, qu'il avait épousée l'année même de la m. de Guillaume, il se remaria, en 1485, avec Marie, princesse de Servie, qui le rendit père de deux fils, et trompa ainsi les espérances de Louis, marquis de Saluces, gendre de Guillaume, et désigné par lui comme successeur de Boniface. Ce dernier m. en 1493. — Guillaume IX Paléologue n'était âgé que de 7 ans lorsqu'il succéda à son père Boniface V. On a peu de particularités sur ce prince, dont les états demeurèrent ouverts sans résistance aux armées de Charles VIII et de Louis XII, lors des expéditions de ces rois en Italie. Il m. en 1518, âgé de 30 ans. — Boniface VI, fils du précédent, n'eut pas plus de part que son père aux grands évènemens d'Italie, et m. en 1531 d'une chute de cheval, en chassant le sanglier. — Jean-George Paléologue, dern. héritier mâle de la maison de Montferrat, abbé de Bremida et de Lucedio, déposa l'habit ecclésiastique pour recueillir la succession de son neveu Boniface VI, épousa, en 1533, Julie, princesse de Naples, de la maison d'Aragon, et m. d'apoplexie, la même année, à l'âge de 45 ans. Avec lui s'éteignit la maison de Montferrat-Paléologue, après avoir régné 228 ans sur cette partie de l'Italie : la première maison, dont Alderame était

la tige, en avait régné 338. Le marquisat de Montferrat passa ensuite à la maison de Gonzague, qui le conserva uni au duché de Mantoue, et qui s'éteignit en 1708.

MONTFLEURY (Zacharie-Jacob, dit), né en Anjou à la fin du 16e S., d'une famille noble, fut d'abord page du duc de Guise, puis, entraîné par son goût pour le théâtre, se fit recevoir comédien dans une troupe de province. Les succès qu'il obtint le firent admettre dans la troupe dite de l'*Hôtel de Bourgogne* à Paris, où il joua d'original dans les tragéd. du *Cid* et des *Horaces* de P. Corneille; et il donna lui-même, en 1647, une tragédie d'*Asdrubal*, que plus. aut. ont mal à propos attribuée à son fils. Il eut la réputation d'un gr. acteur dans les deux genres tragique et comique, et m. en 1667, dans le cours des représentations d'*Andromaque* de Racine. Molière s'est moqué de la déclamat. outrée de Montfleury père dans sa coméd. de *l'Impromptu de Versailles*. — Montfleury (Ant.-Jacob, dit), fils du précédent, né en 1640, fut destiné par son père à la profession d'avocat, mais ne l'exerça point, préférant travailler pour le théâtre, auquel il donna successivem. 16 pièces qui ont été réunies et imp. à Paris, 1775, 4 vol. in-12. On y a joint la tragédie d'*Asdrubal*, dont nous avons parlé plus haut. A. J. Montfleury m. à Aix en Provence en 1685. On lui attribue encore une comédie intit. *les Bêtes raisonnables*. Une autre de ses pièces, *la Femme juge et partie*, que M. Leroy a retouchée en 1821, balança dans le temps le succès de la célèbre comédie du *Tartufe*, jouée à Paris la même année, 1669, mais sur un théâtre différent. Montfleury a des intent. comiques et de la gaîté dans le style, mais il est incorrect et trop souv. licencieux. Il a fait des emprunts au théâtre espagnol pour la composition de plusieurs de ses comédies.

MONTFLEURY (Jean Le Petit de), poète franç., né à Caen en 1698, m. en 1777, vétéran de l'académie royale des b.-lett. établie dans sa patrie, est aut. d'un gr. nomb. d'*odes*, d'un poème *sur la prise de Berg-op-Zoom*, d'un autre intit. *la Mort justifiée*, et d'un *Essai* en vers *sur l'instruction morale, politique et chrétienne*, Caen, 1755, in-12. — L'abbé de Montfleury, frère du préc., m. chan. de Bayeux en 1758, est aut. d'une brochure ayant pour titre : *Lett. curieuses et instructives, écrites à un prêtre de l'Oratoire par un chanoine de Bayeux*, 1728, in-12.

MONTFORT (Simon, comte de), 4e du nom, né dans la 2e moitié du 12e S., d'une anc. et illustre maison de France, se croisa contre les musulmans ou infidèles en 1199 avec Thibaut V, comte de Champagne, à la cour duquel il se trouvait alors, comme tenant d'un tournois. Il se distingua en Palestine par divers exploits; puis, à son retour en France, il prit parti dans la croisade formée en Languedoc contre les Albigeois, et en fut déclaré chef par les barons. En 1213 il remporta une grande victoire à Muret contre le roi d'Aragon et Raimond VI, comte de Toulouse (*v.* ce nom), qui était accusé de favoriser les hérétiques. Ce dernier ayant été privé de ses états à la suite de sa défaite, les barons les adjugèrent au comte de Montfort, qui en rendit foi et hommage à Philippe-Auguste. Nous ne retracerons pas ici toutes les cruautés qui ont rendu la mémoire de Simon de Montfort à jamais exécrable, cruautés que ne sauraient compenser son prétendu zèle pour la religion catholique, ni ses qualités guerrières. Le fils du comte de Toulouse, Raimond VII, étant parvenu à rentrer dans cette ville et à s'y faire reconnaître comme prince légitime en 1217, Simon de Montfort, alors occupé à faire la guerre dans le diocèse de Nîmes, revint promptem. mettre le siège devant la place rebelle à son autorité; depuis 9 mois il faisait des efforts inutiles pour s'en emparer lorsque, dans une dernière attaque, une grosse pierre lancée par une machine de guerre l'atteignit à la tête. Il expira peu de temps après, percé en outre de cinq coups de flèches. On peut consulter sur ce personnage fameux l'*Histoire génér. de Languedoc* par D. Vaissette, tom. 3, liv. XXI, XXII et XXIII. Il parut en 1767 un opusc. intit. *les Jeux de Simon de Montfort*, ou *les Jardins du parlem. de Toulouse*, attribué à Voltaire; mais qui ne se trouve dans aucune édit. de ses œuvres. — Montfort (Amauri, comte de), fils aîné du précéd., revendiqua tous les droits de son père, se fit reconnaître dans ses nouveaux états, et continua la guerre contre les Albigeois. Il fut d'abord secondé par le prince Louis, fils de Philippe-Auguste, qui, à la sollicitation du pape Honoré III, était venu en Languedoc avec une armée de 600 hommes d'armes et de 10,000 fantassins. Mais livré ensuite à ses propres forces par le rappel du prince royal, et reconnaissant qu'il n'était plus en état de résister à Raimond VII, dont les succès allaient toujours croissans, Amauri prit le parti d'offrir à Philippe-Auguste tous ses droits aux états adjugés à son père. Le roi n'accepta point cette offre; mais, son fils Louis VIII étant monté sur le trône, la cession eut lieu. En 1231 le comte de Montfort reçut du saint roi Louis IX la charge de connétable, et quatre ans après prit la croix avec Thibaut VI, roi de Navarre. Dans une expédit. près de Gaza en 1240, il fut fait prisonnier et conduit au Kaire. Ayant recouvré sa liberté l'année suiv., il revenait en France lorsqu'il m. à Otrante. Il fut enterré à St-Pierre de Rome, où l'on voit encore son épitaphe.

MONTFORT (Simon VI de), comte de Leicester, fils puîné du fameux Simon de Montfort, quitta la France en 1231, ou suivant d'autres en 1236, par suite d'une discuss. assez vive avec la reine Blanche, mère de St Louis, et se retira en Angleterre, où il fut bien accueilli par Henri III. Il y recouvra le tit. de comte de Leicester et les terres considérables dont son père ou son aïeul avaient été dépossédés par le roi Jean, et qui provenaient de la succession de l'anglaise Amicia, sa gr.-mère paternelle. Il fut nommé en même temps sénéchal de Gascogne, acquit un gr. crédit parmi les Anglais, et gagna l'affection des individus de toutes les classes. Disgracié ensuite par Henri III, puis rentré en faveur, il gouverna si despotiquement, et commit tant d'exactions que les Gascons adressèrent de vives plaintes au roi d'Angleterre, qui lui retira ce commandem. pour le lui rendre ensuite, et le lui ôter encore. Toutefois son adresse, ses intrigues, ses déclamat. contre le gouvernem., son extérieur dévot, son zèle apparent pour les libertés nation., lui concilièrent l'amitié du peuple et la confiance de la noblesse. Il réunit secrètem. les princip. barons, concerta avec eux un plan pour réformer l'état, et força Henri III de convoquer un parlem. extraord. à Oxford, où ce prince jura de nouveau l'exécut. de la gr. charte et consentit à de nouvelles et importantes concessions connues sous le nom de *statuts* ou *provisions d'Oxford*. Le comte de Leicester fut placé à la tête d'un conseil suprême de 24 barons investis de toute l'autorité législative et exécutive. Mais ce conseil et son chef, abusant bientôt d'un pouvoir usurpé, s'en servirent pour exercer un despotisme sans frein et pour se gorger de richesses. Le roi voulut reprendre son autorité prem.; Montfort la lui disputa les armes à la main, obtint d'abord des succès, mit en déroute l'armée royale, fit prisonnier le prince Edouard, et força Henri à souscrire un traité ignominieux en 1263. Mais Edouard, étant parvenu à s'échapper, rassembla de nouvelles troupes, marcha sur le comte rebelle, le joignit à Evesham, dans le comté de Worcester, et lui livra bataille le 5 août 1265. Montfort perdit la vie dans cette action, ainsi que son fils aîné, Henri, et un gr. nomb. des barons de son parti. Son corps fut mutilé, coupé par morceaux, et sa tête envoyée à la femme de

Roger Mortimer, son implacable ennemi. En avouant la violence, la tyrannie, la rapacité et beaucoup d'autres vices qui déshonorèrent la carrière du comte de Leicester, que quelq. écriv. ont surn. le *Catilina anglais*, les histor. reconnaissent en lui le talent de gouverner les hommes et de conduire les affaires. Il était aussi habile général que politiq. profond. « Un prince (dit un judicieux biographe) d'un autre caractère que Henri aurait pu faire servir les talens de cet homme extraord. à la gloire de son pays et au soutien de sa couronne; mais l'administ. faible et versatile de ce prince fit tourner les avantages immenses qu'il avait accordés à Montfort à la ruine de l'autorité royale. Toutefois les désordres qui furent la suite de leurs dissensions servirent à étendre les libertés nationales et à perfectionner la constitut. de l'Angleterre.

MONTFORT (JEAN de), duc de Bretagne. V. l'art. de CHARLES DE BLOIS, p. 575.

MONTFORT (N. BORDEY, plus connu sous le nom de *père Gratien* de), relig. capucin, né dans le 17e S. à Montfort, village de Franche-Comté, théol. et prédicat., devint provincial de son ordre, et m. à Salins en 1650 dans un âge avancé. Outre un pamphlet qu'il écrivit contre un relig. de son ordre qui avait apostasié à Genève et intit. *la Tarentule du Guenon de Genève, ci-devant nommé Léandre, et à présent Constance Guenard, hérétique*, etc., St-Mihiel, 1620, in-8, on a de lui: *Axiomata philosophica quæ passim ex Aristotele circumferri solent illustrata*, Anvers, 1626, in-8; et des *Axiomata theologica*, conservés MS. dans la bibliothèque de Besançon.

MONTFORT (LOUIS-MARIE GRIGNION DE), missionnaire, né dans la petite ville de Montfort, en Bretagne, en 1673, fit ses études chez les jésuites de Rennes, puis reçut les ordres sacrés à Paris en 1700, et se consacra à la prédication de l'évangile. Il fut d'abord employé dans les missions de Nantes et de Poitiers, devint ensuite aumônier de l'hospice de la Salpêtrière à Paris, partit pour Rome en 1706 à pied, vêtu en pèlerin, et demanda au pape Clément XI d'être employé dans les missions étrangères. Le souver. pontife lui ayant ordonné de retourner en France, Montfort parcourut les prov. de l'Ouest, tomba malade de fatigues dans un village du diocèse de La Rochelle, et y m. en 1716. Dans le même lieu ce pieux missionnaire avait jeté les bases de deux associations qui subsistent encore; l'une de missionnaires, dite du St-Esprit, et l'autre d'hospitalières sous le nom de *Sœurs de la Sagesse*. René Mulot, missionnaire et success. de l'abbé de Montfort, mit la dern. main à ces deux établissem. On a de Grignion de Montfort un recueil de *Cantiques spirituels*, souv. réimpr. Sa *Vie* a été écrite par J. Grandet, curé d'Angers, Nantes, 1724, in-12.

MONTGAILLARD (PIERRE de FAUCHERAN, sieur de), poète médiocre du 16e S., né à Nyons en Dauphiné, m. en 1605, a laissé des *stances*, des *chansons*, des *couplets* satiriques, burlesques, etc., rassemblés par Vital d'Audiguier, et publ. sous le titre d'*OEuv. poétiques*, Paris, 1606, in-12.

MONTGAILLARD (BERNARD DE PERCIN DE), connu dans l'histoire de la ligue sous le nom de *Petit-Feuillant*, né en 1563 au château de Montgaillard, en Languedoc, vint à Paris vers 1579, entra dans l'ordre des feuillans, nouvellem. fondé, se livra avec succès à la prédicat., embrassa le parti de la ligue, et se signala parmi les prédicateurs fanatiques qui soulevèrent les Parisiens contre l'autorité royale. Après la réduct. de la ligue, le père Montgaillard se réfugia à Rome, où le pape Clément VIII l'accueillit et le fit passer dans l'ordre de cîteaux. De Rome, le nouveau bénédictin se rendit à Anvers: appelé ensuite à Bruxelles, il y devint prédicat. de l'archiduc Albert, fut fait abbé de Nivelles et d'Orval, et m. dans cette dernière abbaye en 1628. Il paraît que D. Bernard de Montgaillard se repentit, dans les dernières années de sa vie, d'avoir prêté à la ligue l'appui de son nom et de ses talens. Peu de temps av. sa mort il avait brûlé tous ses écrits; mais on a conservé: l'*Oraison funèbre de l'archiduc Albert*, Bruxelles, 1622; la *réponse* à une lettre qui lui avait écrite Henri de Valois (Henri III), *en laquelle il lui remontre chrétiennement et charitablement ses fautes, et l'exhorte à la pénitence*, 1589, in-8: cet écrit est des plus violens. A. Valladier a pub.: *les Saintes Montagnes et Collines d'Orval et de Clairvaux, vive représentation de la vie exemplaire et du religieux trépas de D. Bernard de Montgaillard*, etc., Luxembourg, 1629, in-4. — MONTGAILLARD (Pierre-Jean-François de PERCIN de), parent du précéd., évêque de Saint-Pons, né en 1633, était fils d'un baron de Montgaillard, qui fut décapité sous Louis XIII pour avoir rendu la place de Bremme, dans le Milanez, mais dont la mémoire fut réhabilitée. Ayant embrassé l'état ecclésiastiq., le jeune Montgaillard devint successivem. docteur de Sorbonne, abbé de St-Marcel, puis fut nommé au siége épiscopal de St-Pons en 1664. Il fut un de ceux qui se déclarèrent en 1667 pour les quatre évêq. dans l'affaire du formulaire, et il signa la lettre écrite en leur faveur au pape et au roi par 19 évêques. Il m. dans son diocèse en 1713. On a de lui plusieurs écrits religieux et polémiques, parmi lesquels nous citerons seulem.: 3 *lettres* adressées à Fénélon, dans lesquelles il prétend réfuter la doctrine de cet illustre prélat sur l'infaillibilité de l'église dans le jugem. des faits dogmatiq. (ces lettres furent condamnées à Rome); *Instruct. sur le sacrifice de la messe pour les nouveaux convertis du diocèse de St-Pons*, Paris, 1687, in-12. — J.-J. de PERCIN de MONTGAILLARD, parent du précéd., religieux dominic., m. à Toulouse, sa patrie, en 1771, est aut. d'un ouvr. int.: *Monumenta conventûs Tolosani ord. fratrum prædicatorum*, dans lequel on trouve des anecdotes curieuses sur l'inquisit., l'université et les principales familles de cette ville.

MONTGAILLARD (GUILL.-HONORÉ ROCQUES DE), hist., né en 1772 au bourg de Montgaillard (Languedoc), de parens nobles, mais qui n'appartenaient point à l'anc. famille de Percin de Montgaillard, fut d'abord destiné à la carrière des armes. Il venait d'obtenir une place à l'Ecole Militaire de Paris, lorsqu'une chute de cheval changea sa vocation. Il embrassa alors l'état ecclésiastique; mais la révolution ne lui permit pas de s'avancer dans les ordres. Contraint de quitter la France pour fuir la persécut., il passa en Angleterre, de là en Allem., rentra dans sa patrie en 1799, et fut employé dans les administr. militaires sous le consulat et l'empire jusqu'en 1814. Depuis cette époque jusqu'à sa m., arrivée en 1825, l'abbé de Montgaillard travailla successiv. à deux ouv. histor. qui lui ont acquis de la réputat. Le prem. a pour titre: *Revue chronolog. de l'hist. de France depuis la première convocat. des notables jusqu'au départ des troupes étrangères*, Paris, 1820, in-8; 2e édit., 1823, in-8; le second ouv., conçu sur le même plan que le prem., mais avec un plus gr. développem., n'a été publié qu'après la m. de l'aut. sous ce titre: *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'à l'année 1825*, etc., Paris, 1826-1827, 9 vol. in-8, avec une table analyt. rédigée par M. Lallement. On a publié en 1827: *Observat. de M. le lieut.-général comte Dupont sur l'Hist. de France par M. l'abbé de Montgaillard*.

MONTGARNY (JEAN-BAPT.-TITE-HARMAND de), méd., m. jeune encore en 1823 à Paris, où il faisait des cours publics de physique et de chimie, avait été placé à l'hôpital du Val-de-Grâce en qualité de pharmacien. Il obtint en 1818 le grade de docteur à la faculté de Paris; sa thèse était: *Essai de toxicologie considérée d'une manière générale*, etc., Paris, in-8. Montgarny a coopéré au *Dictionn.*

des termes de méd., *chirurgie*, etc., Paris, 1823, in-8; et au *Journal universel des sciences médicales*.

MONTGERON (LOUIS-BASILE CARRÉ DE), conseiller au parlem. de Paris, né dans cette ville en 1686, avait eu, d'après son propre aveu, une jeunesse très-déréglée, lorsqu'ayant entendu parler des miracles opérés, disait-on, au tombeau du diacre Pâris (*v.* ce nom), la curiosité le porta à visiter le cimetière de St-Médard, théâtre de ces prodiges. Un pareil spectacle le frappa d'enthousiasme; et cet homme, jusqu'alors incrédule pour les vérités démontrées de la religion, s'avoua converti en voyant des individus, payés à cet effet, exécuter des parades de saltimbanques. Dès-lors son zèle ne connut plus de bornes, et les plus gr. extravagances trouvèrent en lui un patron intrépide. Il résolut d'écrire pour démontrer la vérité des prétendus miracles du bienheureux Pâris, et accueillit publiquem. les convulsionnaires dans sa maison. En 1737 il présenta au roi, dans le château de Versailles, son livre de la *Vérité des miracles du diacre Pâris* (Paris, in-4), contenant la relation de sa propre conversion, les détails de neuf miracles, et les conséquences qui, selon lui, en résultaient. Le roi fit mettre l'aut. à la Bastille, sans écouter les remontrances que le parlem. présenta en sa faveur, puis l'exila à Villeneuve-lès-Avignon, peu après à Viviers, et enfin à Valence, en Dauphiné. En 1741, Carré de Montgeron publia un second vol. de son ouvr. sous le titre de *Continuation des démonstrations des miracles avec des observat. sur les convulsions*, in-4; et il en fit paraître un troisième en 1748. Malgré le désaveu des évêques appelans et de plusieurs écriv. du parti janséniste, le conseiller fanatique trouva des défenseurs. On pub. un écrit intit. : *les Suffrages en faveur de M. de Montgeron*, 1749, in-12; et il y en eut, de part et d'autre, un assez gr. nombre sur cette controverse, qui fut vive et animée. Montgeron m. à Valence en 1754. Il a paru en 1799 un *Abrégé des 3 vol. de Montgeron sur les miracles de M. de Pâris*, 3 vol. in-12. On croit que cet ouv. a été imp. à Lyon, et qu'il a pour auteur l'abbé Jacquemont, ancien curé du diocèse de la même ville, partisan déclaré des miracles et même des convulsions.

MONTGLAT (FRANÇOIS-DE-PAULE DE CLERMONT, marquis de), maréchal-de-camp, grand-maître de la garde-robe du roi, m. en 1675, avait été témoin d'un gr. nomb. d'évènem. qu'il se plaisait à raconter; ce qui l'avait fait surn. *Montglat-la-Bibliothèque*. Il a laissé des *Mémoires* dont le père Bougeant a été l'édit., Amsterdam, 1727, 4 vol. in-12. Cet ouv., rempli de faits, présente les évènemens militaires du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV, ainsi que ce qui s'est passé de plus remarquable à la cour de ces monarques. M. Petitot a inséré ces *Mém.* dans la 2e série de la *Collect. des Mémoires relatifs à l'Hist. de France*. Le marquis de Montglat avait eu, de son mariage avec la petite-fille du chancelier de Cheverny, ou Chiverny (*v.* ce nom), un fils connu sous le nom de *comte de Cheverny*, dont parlent Mme de Sévigné (dans ses *Lettres*) et le duc de St-Simon (dans ses *Mém.*), et qui m. à Paris en 1722, âgé de 78 ans, sans laisser de postérité.

MONTGOLFIER (JOSEPH-MICHEL), chimiste, physic. et mécanic., l'un des deux frères inventeurs des aérostats, né en 1740 à Vidalon-lès-Annonai, était fils d'un fabric. de papiers dont la famille s'était vouée depuis long-temps à la pratique des arts. Placé au collége de Tournon avec deux de ses frères, le jeune Joseph Montgolfier, ne pouvant se plier à un mode régulier d'enseignem., s'enfuit à l'âge de 13 ans, fut découvert par ses parens, et remis entre les mains de ses prof.; il rentra ensuite dans la maison paternelle, qu'il quitta bientôt pour aller s'enfermer à St-Etienne, en Forez, dans un réduit obscur, où il vécut du produit de la pêche; se livrant seul à des expériences chimiques, il fabriqua du bleu de Prusse et des sels utiles aux arts, qu'il colportait lui-même dans les bourgs du Forez et du Vivarais. Il fit ensuite un voyage pour se mettre en communicat. avec les sav.; et son père le rappela à Vidalon pour partager avec lui la direct. de sa manufacture. Contrarié dans ses vues de perfectionn., Joseph Montgolfier rompit cette associat. pour en former une nouvelle avec l'un de ses frères, et créa deux établissem., l'un à Voiron, l'autre à Beaujeu. Il simplifia la fabricat. du papier ordinaire, améliora celle des papiers peints de diverses couleurs, imagina une machine pneumatique à l'effet de raréfier l'air dans les moules de sa fabrique, et seconda enfin de toute l'activité de son génie investigateur les expériences aérostatiques de son frère Jacq.-Et. (*v.* l'article suiv.). On a raconté de div. manières l'orig. de la découverte dont la gloire est commune aux deux frères. Après les expériences faites en 1783 à Annonai, à Versailles et au château de La Muette (cette dernière par Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes), Jos. Montgolfier exécuta l'année suivante, lui septième, à Lyon, dans un aérostat de 102 pieds de diamètre sur 126 de hauteur, le troisième voyage aérien. Il eut le prem. l'idée de l'emploi des parachutes, et il en essaya d'abord l'appareil à Avignon, puis l'ajouta aux globes qu'il fit enlever à Annonai. Pend. la révol. il se tint à l'écart, poursuivant, sans être inquiété, ses méditat. utiles. Sa réputation n'attira point sur lui les regards du gouvernem. directorial, mais il n'échappa point à ceux de Bonaparte, et reçut de ce chef de l'état la décorat. de la Lég.-d'Honneur, comme ayant contribué aux progrès de l'industrie nationale. Plus tard il fut nommé administrat. du Conservatoire des arts et métiers, memb. du bureau consultatif des arts et manufactures, membre de l'institut en 1807. Dès 1792 il avait inventé, avec son frère Jacq.-Et., le *bélier hydraulique*, qu'il adapta pour la prem. fois aux besoins de sa papeterie de Voiron, et qu'il perfectionna ensuite à Paris. Joseph Montgolfier m. aux eaux de Balaruc, le 26 juin 1810. On a de lui, outre quelques petits écrits insérés dans différens recueils : un *Discours sur l'aérostat*, 1783, in-8; *Mém. sur la machine aérostatique*, 1784, in-8; *les Voyageurs aériens*, 1784, in-8. MM. Delambre et Dégérando ont composé chacun l'*éloge* de ce sav. industriel. — Jacq.-Et. MONTGOLFIER, frère du précéd., né en 1745 à Vidalon-lès-Annonai, fit ses études au collége de Ste-Barbe, à Paris, fut destiné d'abord à l'archit., et suivit les leçons du célèbre Soufflot (*v.* ce nom). Il se livrait tout entier à sa profess., lorsque la m. de l'aîné de ses frères décida son père à le rappeler pour le mettre à la tête de sa manufact. Il rendit bientôt fructueuses les connais. qu'il avait acquises pend. son séjour à Paris, introduisit des procédés plus simples dans la fabrication du papier, inventa plusieurs machines, des formes pour le papier dit *grand-monde*, jusqu'alors inconnu, trouva le secret du papier vélin, et devina encore plusieurs méthodes des ateliers hollandais et anglais. La lecture de l'ouvrage de Priestley, *sur les différentes espèces d'air*, lui ayant fait entrevoir la possibilité de rendre l'espace navigable en s'emparant d'un gaz plus léger que l'air atmosphérique, il approfondit cette idée, en médita les moyens, les résultats, et la communiqua à son frère Jos., qui l'accueillit avec transport. Les calculs, les expériences, tout se fit en commun. Après l'essai de plusieurs combustibles, du gaz inflammable, du fluide électriq., après plus. tentatives particulières, d'abord avec des globes de papiers à Vidalon, ensuite par Jos. à Avignon avec un ballon de taffetas, les deux frères firent aux Célestins, près d'Annonai, le premier essai du globe de 110 pieds de circonférence avec lequel eut lieu, dans Annonai même, le 5 juin 1783, une expérience publique qui eut un plein

succès. Et. Montgolfier se rendit alors à Paris avec son frère pour y exposer une découverte dont la gloire leur était commune. Tous deux furent nommés correspondans de l'acad. des sciences. Etienne reçut le cordon de St-Michel, Joseph une pension de 2,000 liv., et leur vieux père des lettres de noblesse. Rentré dans sa manufacture pend. la révol., Etienne continua ses études industr. avec son frère; ils travaillèrent à l'invent. du bélier hydraulique, et s'occupèrent en commun des changem. heureux introduits dans la fabricat. du papier. Dénoncé plus. fois pend. le régime de la terreur, Etienne n'échappa à la proscript. que par l'affection de ses nombreux ouvriers. Atteint d'une maladie au cœur, il s'était rendu à Lyon avec sa famille pour y réclamer les secours de la médec.; mais voyant qu'ils devenaient inutiles, et voulant épargner à sa femme et à ses enfans le spectacle de sa mort, il partit seul pour Annonai; et, comme il l'avait prévu, il m. en chemin, le 2 août 1799. Il n'a laissé aucun écrit.

MONTGOMERY, nom d'une anc. famille d'Angleterre et d'Ecosse dont l'origine remonte à Roger de Mongomery, gentilhomme normand, l'un des compagnons de Guillaume-le-Bâtard dans la conq. de l'Angleterre, et qui commanda le corps princ. de l'armée normande, à la mém. bataille d'Hastings.—ROBERT, fils aîné du précéd., fut armé chev. par Guillaume, dans la 6e année du règne de ce conquérant, et jouit constamment de sa faveur; mais après sa m., il se joignit à Robert Curthose contre Henri Ier, et se trouva à la bataille dans laquelle le premier fut vaincu et fait prisonn. Le roi Henri punit la défection de Montgomery, en le bannissant du royaume. On croit que c'est à cette époque que la fam. Mongomery s'établit en Ecosse. Les descendans de Robert gagnèrent la faveur des rois de cette contrée, et y portèrent le titre de baron, jusqu'à Hugues de Mongomery qui fut créé comte d'Eglintoun en 1502 par Jacques IV. Le 12e comte d'Eglintoun fut créé pair de la Grande-Bretagne en 1806, sous le tit. de lord Ardrossan.

MONTGOMERY (JACQUES ou FRANÇOIS de), seign. de Lorges, dans l'Orléanais, célèbre guerrier du 16e S., était fils d'un Rob. Montgomery, noble écossais, venu de son pays en France, au comm. du règne de François Ier, pour entrer au service de ce monarque. J. de Montgomery, plus connu sous le nom de *Capitaine de Lorges*, se distingua de bonne heure à la cour de France. On l'a toujours regardé comme l'aut. de l'accident arrivé à François Ier, en 1521. On sait que le monarq., s'amusant un jour avec des seign., à faire le siége de l'hôtel du comte de St-Pol, fut atteint à la tête d'un tison enflammé qui le blessa au menton; et que cet accident donna lieu à la coutume, qui dura près de 100 ans en France, de porter la barbe longue et les cheveux courts. Ce fut le capitaine de Lorges qui ravitailla Mezières, si vaillamment défendu par Bayard. Pour soutenir les prétentions de sa naissance, ce même capit. acheta, en 1543, le comté de Montgomery en Normandie, qu'il disait avoir appartenu à ses ancêtres. Il fut colon. de l'infant. franç. en Piémont, et succéda en 1545, à Jean Stuart, comte d'Aubigny, dans la charge de capitaine de la garde écossaise du roi. Il m. vers 1560, laissant plus. fils qui se distinguèrent par leur vaillance: le plus célèbre est celui dont l'art. suit. — Gabriel de MONTGOMERY hérita de la valeur de son père, et passa en Ecosse en 1545, à la tête des troupes que François Ier envoyait à la reine Marie de Lorraine, mère de Marie Stuart, et régente pend. la minorité de sa fille. De retour en France, il fut chargé par Henri II d'arrêter quelq. conseillers au parlem., qui avaient embrassé les nouv. doctrines relig.; et ce fut peu de temps après que lui arriva le malheur qui eut des suites si terribles pour lui et pour la France. On sait que Henri II, après avoir conclu les mariages de sa fille et de sa sœur, donna des fêtes magnifiques à cette occasion, entre autres un tournoi, dont la rue St-Antoine fut le théâtre. Le prince se retirait avec les honneurs du combat lorsqu'il eut la fantaisie d'engager une nouvelle lutte avec Montgomery. Celui-ci, dans la chaleur de l'action, frappe le roi du tronçon de sa lance brisée, avec tant de force qu'il lui traverse la tête et le renverse sans connaissance. Henri m. au bout de 11 jours. Montgomery, sentant qu'après un tel accident il ne pouvait plus rester à la cour, où il avait à redouter la haine d'une reine violente, blessée dans ses plus chères affections, se retira dans ses terres de Normandie et en partit ensuite pour voyager en Italie et en Angleterre. Il revint dans sa patrie en 1562; et, sectateur de la nouvelle doctrine relig., il se fit remarquer parmi les ennemis du gouvern. qui la persécutait. N'ayant pu malgré sa résistance empêcher la prise de Rouen par l'armée roy., il se retira au Hâvre, et se jeta ensuite en Basse-Normandie où il ne fit rien de remarquable. Réuni de nouveau aux protest. armés en 1565, il fut sommé comme tous les autres chefs de ce parti de mettre bas les armes ou de déclarer qu'il persistait dans la rébellion. En 1569, il rassembla à la hâte une petite armée dans le Languedoc, attaqua les royalistes dans le Béarn, les battit, prit d'assaut la ville d'Arthez et reconquit tout le pays. Vers le même temps il fut condamné à m., de même que Coligni, par le parlem. de Paris; et la sent. fut exécutée en effigie. Il était à Paris lors du massacre de la St.-Barthélemi; poursuivi avec acharnem. jusqu'à 10 lieues de Paris, il dut son salut à la vitesse d'une jument qu'il montait et qui fit 30 lieues tout d'une traite; il se retira en Angleterre. A la tête d'une flotte armée dans les ports de ce pays, il parut devant La Rochelle en 1573, se retira bientôt après sans avoir rien entrepris pour secourir cette ville assiégée par l'armée roy., et exerça quelq. ravages sur les côtes de Bretagne: revenu en Anglet., il repassa ensuite en Normandie, y fut successivement assiégé par Matignon (*v.* ce nom), dans les places de St-Lo et de Domfront, et se rendit, dans cette dern., aux troupes royales, dans le mois de mai de la même année (1573). Il avait demandé la vie sauve par la capitulation; mais Catherine de Médicis ordonna qu'il fût amené à Paris, où on le renferma dans une des tours de la Conciergerie, qui depuis a porté son nom. Il fut jugé par une commission extraordinaire, condamné à perdre la tête, et exécuté le 27 mai 1574. Ses enfans furent dégradés de noblesse; mais l'arrêt porté contre leur père et contre eux n'entacha point leur réputation.—GABRIEL, l'aîné des fils, n'eut qu'une fille qui épousa Jacques de Durfort de Duras, auquel elle apporta en dot la seigneurie de Lorges.—JACQUES, le second fils, eut plusieurs enfans, dont les descend., divisés en 3 branc., existent encore en Angleterre, où ils jouissent de la dignité de baronnet.

MONTGOMERY (RICHARD), général américain, né en 1737, en Irlande, embrassa de bonne heure la prof. des armes, et servit comme officier dans la guerre du Canada, en 1756. Ayant obtenu sa démiss. à la paix de 1763, il acquit une propriété dans la prov. de New-York, et se maria. Lors de la guerre de l'indépendance des colonies anglaises, il eut le command. d'un petit corps de troupes destiné à agir dans le Canada, s'empara des forts Chambly et St Jean, réduisit la ville de Mont-Réal, et fut tué au siége de Québec le 31 déc. 1775, également regretté des Anglais et des Américains. Le congrès des Etats-Unis lui consacra un monument, exécuté par J.-J. Caffieri, sculp. français, et placé au devant de la princip. église de New-York.

MONIGON (CHARLES-ALEXANDRE de), né à Versailles en 1690, fut élevé à la cour, embrassa l'état ecclésiast., reçut les ordres sacrés, passa ensuite en Espagne pour s'attacher au service de Philippe V, gagna la confiance de ce monarque, qui

l'envoya en France avec la mission secrète d'intriguer pour lui assurer la succession à la couronne dans le cas ou Louis XV mourrait sans enfans. Mais l'agent de Philippe V commit l'imprudence de communiquer ses instructions au card. de Fleury, prem. ministre, qui arrêta facilement ses intrig., en l'éloignant de Versailles. L'abbé de Montgon se retira dans les Pays-Bas, où, pour se distraire du chagrin que lui causait sa mésaventure, il rédigea les *Mémoires de ses différentes négociations, dans les cours d'Espagne et de Portugal, depuis* 1725 *jusqu'à* 1731. Il passa le reste de sa vie dans cet exil, et m. tout-à-fait oublié, en 1770. Les *mém.* dont nous venons de parler ne furent publ. qu'après la m. du cardinal de Fleury. Ils forment 8 v. in-12, impr. à La Haye, à Genève et à Lausanne, de 1745 à 1753. On y trouve des particularités intéressantes; mais ils sont écrits avec une diffusion qui en rend la lecture fatigante. Il a paru à Florence, en 1753, un prem. vol. in-8, d'une trad. italienne des *Mém.* de Montgon par le marquis Féron; elle n'a pas été continuée.

MONTHASSER ou MOHTHASSER (ABOU-IBRAHIM-ISMAEL-AL), 6e et dern. prince de la dynastie des Samanides, dans la Perse orient., fut arrêté à Bokhara, l'an 389 de l'hégire (999 de J.-C.) avec ses frères Mansour, Abdel-Melek et les autres rejetons de cette illustre famille, par ordre d'Ilek-Khan, roi du Turkestan, qui les fit tous renfermer dans des prisons séparées. Mohthasser, parvenu à s'échapper, se réfugia dans le Kharizm, y leva des troupes, défit celles d'Ilek-Khan, rentra dans Bokhara, fut obligé d'en sortir, vint dans le Khoraçan, et abandonna ensuite cette prov. pour chercher un asile dans le Djordjan, auprès de Cabous. Secouru d'abord par ce prince, Mohtasser se brouilla ensuite avec lui, s'enfuit dans le désert, enrôla sous ses drapeaux des Turkomans-Ghozzes, remporta une vict. sur Ilek-Khan, fut ensuite réduit au rôle de partisan. Ses soldats ayant formé le complot de le livrer au roi du Turkestan, il se sauva dans le camp d'une tribu arabe dont le chef le fit égorger pend. son sommeil en 395 de l'hég. (1004 de J.-C.). Les historiens orientaux font un grand éloge du courage de ce prince, de son activité et de sa constance dans les revers.

MONTHASSER ou MOHTHASSER BILLAH (ABOU-DJAFAR MOHAMMED IV, surnommé AL), 11e khâlyfe abasside de Baghdad, monta sur le trône en 247 de l'hég. (862 de J.-C.), le jour même où son père Motawakkel fut assassiné par les offic. de la garde turque, crime auquel il n'était pas étranger. Ce fut par suite des concessions qu'il se vit forcé de faire à ses complices, que les milices turques commencèrent à jouer dans l'empire musulman le même rôle qu'autrefois à Rome les gardes prétoriennes. Elles exigèrent du nouveau khâlyfe qu'il exclût de leurs droits à la couronne ses frères Motaz et Mowaied qui avaient manifesté l'intention de venger un jour la mort de leur père. Mohthasser Billah chercha à réparer par sa bonne conduite sur le trône les maux qu'avait causés à l'islamisme l'intolérance fanatique de Motawakkel. Il aimait la justice, était brave, généreux, cultivait les lettres et surtout la poésie avec succès. Mais rien ne put dissiper la noire mélanc. que lui donnaient ses remords; elle le conduisit au tombeau en 248 (862 de J.-C.) dans la 26e année de son âge, après un règne de cinq mois.

MONTHOLON (JEAN de), doct. en droit et chanoine régulier de St-Victor à Paris, né vers la fin du 15e S., fils de Nicolas de Montholon, lieuten.-gén. au bailliage d'Autun, puis avocat du roi au parlem. de Dijon, fut promu ou cardinalat en 1528; mais la mort ne lui permit pas de jouir des honneurs de cette dignité. On a de lui *Promptuarium, sive Breviarium juris divini et utriusque humani*, Paris, 1520, 2 vol. in-fol. On lui doit aussi la publicat. du *Traité* latin d'Etienne d'Autun sur le sacrem. de l'autel. — François de MONTHOLON, frère du précéd., suivit le barreau de Paris; et la réputat. qu'il s'y acquit lui fit confier la célèbre cause du connétable de Bourbon contre la reine, mère de François Ier, et contre le roi lui-même, pour la succession de la maison de Bourbon. Il fut nommé avoc.-gén. en 1532, président à mortier en 1534, garde-des-sceaux en 1542, et m. l'année suivante à Villers-Cotterets. Ce magistrat était, selon Mézerai, « d'une probité rare et qui a touj. été héréditaire dans la famille. — François II de MONTHOLON, fils du précéd., fut un catholique très-zélé, et fort estimé des ligueurs comme avocat. Pour complaire à ces derniers, Henri III confia les sceaux à Montholon en 1588; mais après la m. de ce prince, Montholon les rendit à Henri IV, dans la crainte, dit-on, d'être forcé à signer quelq. édit favorable aux huguenots. Il m. à Tours en 1590. — Jacques de MONTHOLON, avoc. au parlem. de Paris, fils du précéd., est connu surtout par le plaidoyer qu'il prononça en 1611 pour les jésuites, attaqués par quelq. membres de l'Université. Il le fit imprimer après l'avoir retouché, et y ajouta les pièces justificatives. Il m. en 1622, peu après avoir publié les *Arrêts de la cour du parlem.*, prononcés en robe rouge, depuis 1580, in-4, plus. fois réimprimés.

MONTHYON. V. MONTYON.

MONTI (JEAN-BAPTISTE). V. MONTANO.

MONTI (PHILIPPE-MARIE), cardinal, né à Bologne, en 1675, embrassa l'état ecclésiastique au sortir de ses études, se rendit à Rome, fut élevé successivem. à plus. emplois honorables, décoré de la pourpre en 1743, par Benoît XIV, et m. en 1754. On a de lui *Elogia cardinalium pietate, doctrinâ ac rebus pro Ecclesiâ gestis illustrium, à pontif. Alexandri III ad Benedictum XIII*, Rome, 1751, in-4; un disc. intit.: *Roma tutrice delle belle arti, scultura ed architettura*, impr. séparém. en 1720, et inséré depuis dans le tom. 3 des *Prose degli Arcadi*; plus. MSs. conservés à Bologne. Le cardinal Monti avait légué à l'institut de cette ville sa bibliothèque et une collect. de portraits des savans italiens et étrangers, qu'il avait formée à grands frais. — MONTI (Jules), parent du précéd., littérat., né à Bologne en 1687, embrassa l'état ecclésiastiq., fut pourvu d'un canonicat, devint secrétaire du cardinal Aldrovandi, et m. en 1747. On a de lui quelq. *poésies* dans le dialecte bolonais, dont plus. sont insér. dans le recueil des *Poésies de J. Pozzi*, Bologne, 1764, in-8, et une traduct. italienne du roman de Gilblas, Venise, 1746, 1750.

MONTI (JOSEPH), médec. et naturaliste, né à Bologne en 1682, se livra de bonne heure à l'étude de la botanique et des autr. branches de l'hist. naturelle, fut chargé de la direct. du musée de l'Institut de sa ville natale, occupa en 1720 la chaire d'hist. naturelle et une autre d'hist. médicale, et m. en 1760. On a de lui: *De monumento diluviano super agro bononiensi detecto dissertatio*, Bologne, 1719, in-4, fig.; *Catalogi stirpium agri bononiensis prodromus*, etc., ibid., 1719, in-4, fig.; *Plantarum varii Indices ad usum demonstrationum*, etc., ibid, 1724, in-4; *exoticorum simplicium medicamentorum varii Indices*, etc., ibid., 1724, in-4 (ces deux derniers ouvr. ont été reproduits avec des changem. et des addit. par les fils de l'aut., sous le titre de *Indices botanici et materiæ medicæ*, Bologne, 1753, in-4); plus. *mém.* dans le *rec.* de l'institut de Bologne. Micheli a donné le nom de *montia* à un genre de la famille des portulacées.

MONTIGNI (N. de), commissaire des guerres dans le 18e S., est auteur de l'écrit licencieux intit. *Therèse philosophe*, ou *Mém. pour servir à l'Hist. de D. Dirrag et Madem. Eradice*, La Haye, 1748, 2 part. in-8. La publication de ce livre fit mettre l'auteur à la Bastille, où il resta enfermé pendant

8 mois. Le comte de Caylus a gravé les estampes qui se trouvent dans cet ouvrage infâme.

MONTIGNOT (N.), chanoine de Toul, né dans le 18e S., membre de la soc. roy. des sciences et belles-lettres de Nanci, n'est guère connu que par la publicat. des ouvr. suiv. : *Remarques théologiq. et critiq. sur l'hist. du peuple de Dieu, par le P. Berruyer*, 1755, in-12; *Etat des étoiles fixes, au second siècle, par Claude Ptolémée, comparé à la position des mêmes étoiles en 1786, avec le texte grec et la traduct. franç.*, Strasbourg, 1787, in-4 de 200 p. On ignore l'époque de la m. de ce savant chanoine.

MONTIGNY (Galon de), chevalier franç. du 13e S., porta, à la journée de Bovines, en 1214, l'étend. royal de Philippe-Auguste, et sauva, par sa valeur, la vie à ce monarque, qui, renversé de cheval, allait être foulé aux pieds et massacré par les ennemis. L'hist. ne nous a point fait connaître la récompense accordée à un service aussi signalé.

MONTIGNY-LE-BOULANGER (Jean de), prem. prés. au parlem. de Paris, né dans le 15e S., était fils de Raoul de Montigny, grand panetier du roi, et capitaine des gardes du duc de Bourgogne. Dans un temps de disette, l'aïeul de Raoul avait employé une partie de sa fortune à nourrir les pauvres de Paris, et le peuple, par reconnaissance, l'avait surnommé *le Boulanger*, dénominat. restée à la famille. J. de Montigny ayant rendu des services importans à Louis XI dans la guerre du bien public, fut placé par ce monarque à la tête du parlem. de Paris, en 1471. Ce fut lui qui instruisit les procès du cardinal La Balue, du connétable de St-Paul et du duc de Nemours. Il m. en 1481, d'une maladie contagieuse. Ses descend. sont restés dans la magistrature. Un des derniers, Jacques-Louis Le Boulanger, présid. à la chambre des comptes avant la révolution, est m. en 1808.

MONTIGNY (François de La Grange-d'Arquien, sieur de), maréchal de France, né en 1554, fut élevé à la cour de Henri III, devint l'un de ses favoris, occupa successivem. plusieurs charges honorables, et se signala en 1587 à la bataille de Coutras. Fait prisonnier par le roi de Navarre, qui le renvoya sans rançon, il se déclara contre les ligueurs après la mort de Henri III, servit ensuite Henri IV avec un gr. zèle, et fut un de ceux qui arrêtèrent l'assassin Jean Châtel (v. ce nom). Après s'être distingué au siége de Rouen et au combat de Fontaine-Française, il commanda la cavalerie légère à l'attaque d'Amiens en 1597; il fut nommé gouverneur de Paris en 1601, de Metz en 1603, des Trois-Evêchés en 1609, reçut le bâton de maréchal en 1615, et m. en 1617. On a son *Oraison funèbre* par Jacques de Neuchaises, Bourges, 1618, in-4.

MONTIGNY (Jean de), prélat franç., né en 1637, en Bretagne, d'une famille de robe, fut évêque de St-Pol-de-Léon, et m. en 1671 aux états de Vitré. Il avait été reçu cette même ann. à l'acad. franç., à la place de Gilles Boileau. On a de lui une *Lettre à Eraste*, en réponse à un écrit contre la *Pucelle* de Chapelain, Paris, 1656, in-4; une *oraison funèbre d'Anne d'Autriche*, Rennes, 1666; in-4; quelq. pièces de vers insér. dans les recueils du temps. St-Marc (v. ce nom) avait annoncé le projet de rassembler les *poésies* de Montigny, et de les publier avec des notes; mais ce projet est resté sans exécution.

MONTIGNY (Etienne Mignot de), né à Paris en 1714, était neveu de Voltaire. Il annonça de bonne heure un goût marqué pour les sciences exactes, devint commissaire des ponts et chaussées, occupa divers autres emplois d'administrat., et m. en 1782, membre de l'académ. des sciences de Paris et associé de celle de Berlin. Il a trad. en franç. l'exposition faite par La Belye des méthodes que cet ingén. a employées pour fonder les piles du pont de Westminster. On a en outre de lui plus. *mém.* insér. dans le recueil de l'acad. des scienc.; des *Instructions et Avis aux habitans des provinces méridion. de la France sur la maladie putride et pestilentielle qui détruit le bétail*, 1775, in-8; *Méthode d'apprêter les cuirs et les peaux, telle qu'on la pratique à la Louisiane*, trad. en allem. et insér. dans le *Hamburg. Magas.*, t. 23. L'*éloge* de Mignot de Montigny se trouve dans le *recueil* de la société roy. de médecine, 1781, t. 2, dans celui de l'académ. des scienc., 1782, t. 2, et dans le *Journal des Savans* de mai 1785.

MONTIGNY (François-Emmanuel Dehaies de), gouvern.-gén. des établissem. franç. au Bengale, né à Versailles en 1743, entra comme sous-lieuten. au régiment de Médoc, en 1768, devint lieuten. en 1770, capit. en 1772, dans la légion de Lorraine, fit la guerre de Corse, fut employé aux reconnaissances des frontières des Alpes, de Flandre et d'Artois, et passa, en 1776, major au service de la marine. Le gouv. l'ayant chargé de missions importantes dans l'Inde, il s'y rendit par Vienne, Constantinople, l'Egypte et la mer Rouge, et eut à vaincre mille dangers, auxq. il n'échappa qu'à force d'adresse, de présence d'esprit, et en parlant les différentes lang. des pays qu'il parcourait et dont il revêtait alternativem. les costumes. Il visita Goa, Delhy et Pounah, et, après avoir rempli les missions qui lui étaient confiées, il revint en France en 1779. Louis XVI le renvoya dans l'Inde avec de nouvelles instruct. pour la cour des Mahrattes, en 1781. Il séjourna à Pounah pend. 7 ans, y fut comblé d'honneurs et de distinctions, et reçut de l'emper. moghol le diplôme de nabab. En 1788, il fut chargé d'une mission près le soubab du Décan, fut nommé ensuite gouvern. de Chandernagor, se signala dans ce poste par son zèle et son désintéressement, et trouva, sous sa seule garantie, des ressources de toute espèce qui soutinrent long-temps les établissem. franç. dans l'Inde. A l'époque de la révol., Montigny fut arrêté à Chandernagor, mis en prison et embarqué par ceux dont il avait réprimé les abus dans cet établissem. Mais il fut délivré et conduit à Calcutta par les ordres de lord Cornwallis, gouvern. anglais. Il revint à Paris en 1791, après avoir fait naufrage et essuyé mille contrariétés. Bonaparte, prem. consul, nomma Montigny général de brigade en 1800, et le fit repartir, en 1803, pour son anc. gouvernem. de Chandernagor. Mais forcé de se replier sur les îles de France et de Bourbon, par suite de la rupture du traité d'Amiens, Montigny resta dans ces colonies jusqu'au moment de leur prise en 1810, et rentra en France à cette même époque. Il reçut du roi, en 1817, le grade de lieuten.-gén., et m. à Paris en 1819. Il se proposait de livrer au public la relation de ses longs et périlleux voyag.; mais, affaibli par l'âge et par ses blessures, privé de la vue et de l'usage de la main gauche, ayant perdu à plusieurs reprises ses livres, ses cartes, ses notes, etc., il n'a laissé que des fragmens MSs. — Jean-Charles Bidaut de Montigny, poète et aut. dramat., né à Paris où il m. en 1782, a laissé entre autres productions assez médiocres : *Epître au Roi, par un Philos. parisien*, 1744, in-4; *Epître au Public, par un méchant Poète*, 1744, in-4; *Parodie de Sémiramis*, 1748, in-12; *la Méchanceté*, ou *l'Ecole des Tragédies, parodie d'Astarbé*, en 3 actes et en vers, 1758, in-12; l'*Ecole des Officiers*, comédie en prose, en 5 actes, 1764, in-8; *Eloge funèbre de Marie Leczinska*, 1798, in-4; *Etrennes pittoresques, allégoriques et critiques*, 1778, in-12.

MONTJOIE (Félix-Christophe Galart de), littérat., né à Aix en Provence, vers 1730, suivit d'abord la carrière du barreau, se fit recevoir av., et vint à Paris, où il fréquenta quelq. temps le palais. En 1790, il travailla avec Geoffroi et Royou (v. ces noms) à l'ouvr. périodiq., intit. *Année littéraire*, et devint ensuite l'un des rédact. de l'*Ami du Roi*,

journal destiné à combattre les principes de la révolut. Montjoie prit la défense de Louis XVI dans quelq. autr. écrits, échappa aux proscript. qui suivirent la m. de cet infortuné monarque, reprit la plume en 1795 pour la propagation des principes monarchiq., fut condamné à la déportat. en 1797, se retira en Suisse, et revint en France sous le régime consulaire. Renonçant alors à la politique, il publia des romans, et fournit des articl. au *Journ. génér. de France* et au *Journ. des Débats*. Il professait dep. peu de temps la rhét. au lycée de Bourges lorsque la restauration survint : il reçut du roi, en récomp. de son zèle, une pension de 3000 fr. et l'une des places de conservat. de la Biblioth. Mazarine. Il m. d'apoplexie en 1816. On a de lui : *Lettre sur le Magnétisme animal*, 1784, in-8; *des Principes de la Monarchie franç.*, 1789, 2 v. in-8; *L'Ami du Roi, des Français, de l'ordre, et surtout de la vérité*, ou *Hist. de la révolut. de France*, etc., 1791, 2 part. in-4 (c'est la suite et le complém. du journal de l'abbé Royou); *Avis à la convent. sur le procès de Louis XVI*, 1792, in-8; *Alman. des honnêtes gens*, 1792-93, 2 vol. in-18; *Alman. des gens de bien*, 1795-97, 3 vol. in-18; *Hist. de la conjuration de Robespierre*, 1794, in-8, trad. en angl.; *Hist. de la conjurat. de d'Orléans*, 1796, 3 vol. in-8 (cette hist., remplie de faits apocryphes, a donné lieu à la publication d'un ouvrage, devenu rare, ayant pour titre : *Explication de l'énigme du roman intit.* : Histoire, etc., Paris, sans date, 4 v. in-8); *Eloge historiq. de Louis XVI*, Neufchâtel, 1797, in-8; *Eloge historiq. de Marie-Antoinette*, 1797, in-8, trad. en allem. et en holland.; refondu sous le tit. d'*Hist. de Marie-Antoinette*, Paris, 1814, 2 vol. in-8, fig.; *Hist. de la révolut. de France*, 1797, 2 vol. in-8; *Hist. des Quatre Espagnols*, roman, 1801, 4 vol. in 12, 3e édit., 1805, 6 vol. in-12; *Inez de Léon*, ou *Hist. d'un manuscrit trouvé sur le mont Pausilippe*, 1802, 5 vol. in-12; *Eloge hist. de Bochart de Saron*, 1800, in-8; *Les Bourbons*, ou *Précis histor. sur les aïeux du roi*, etc., 1815, in-8, avec 20 portr. Il paraîtrait, d'après une notice insérée dans le Journal de la Librairie (1816, p. 215), que les vrais noms de Montjoie sont Ventre de la Touloubre.

MONTJOSIEU (Louis de), en latin *de Montiosius*, antiq., né dans le Rouergue, au 16e S., s'appliqua d'abord aux mathémat., vint à Paris, fut chargé de donner des leçons de cette science au duc de Joyeuse, accompagna ce prince à Rome en 1583, et profita de son séjour dans cette ville pour se livrer à la recherche des antiquités. L'historien de Thou nous apprend que Montjosieu avait écrit sur la mécanique; et d'anciens bibliothécaires, tels que Lacroix-du-Maine et Duverdier, donnent les titres de plus. autres ouvr. du même auteur, qui sont tout-à-fait inconnus aujourd'hui. La plus connue des productions de Montjosieu, et la seule qui soit recherchée aujourd'hui, est l'ouvr. intit. : *Gallus Romæ hospes, ubi multa antiquorum monumenta explicantur*, publ. à Rome, 1585, in-4, divisé en 5 liv. dont le 3e et le 4e ont été insérés par Laet dans son édit. de *Vitruve*, Amsterdam, 1649; et par Gronovius dans le *Thesaur. antiq. gr.*, t. 9.

MONTLINOT (Charles-Antoine LECLERC de), littérateur, né à Crespi en Valois en 1732, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine de la collégiale de St-Pierre à Lille, quitta cette dernière ville en 1765, après avoir résigné son bénéfice, vint à Paris où il exerça quelque temps l'état de libraire, fut relégué ensuite à Soissons, en vertu d'une lettre de cachet, y fut bien accueilli par l'intendant de la généralité, et placé à la tête d'un dépôt de mendicité. Lorsque la révolution arriva, Montlinot en adopta les principes, et fut l'un des rédacteurs de la feuille périodique intit. *la Clef du cabinet des souverains*, dont Panckoucke père (*v.* ce nom) était l'éditeur. Il m. à Paris en 1801. On a de lui les ouvr. suiv., la plupart anonymes : *Préjugés légitimes contre ceux du sieur Chaumeix*, 1759, in-12 (cet écrit a été attribué à Diderot, et inséré par méprise dans ses *Œuvres*, édition de 1773); réimpr. en 1760, sous le titre de : *Justification de plus. articles de l'Encyclopédie*, ou *Préjugés légitimes*, etc.; *Etrennes aux bibliographes*, ou *Notice abrégée des livres les plus rares, avec leurs prix*, 1760, in-24; *Esprit de Lamothe Le Vayer*, 1763, in-12; *Hist. de la ville de Lille, depuis sa fondat. jusqu'en 1434*, Paris, 1764, in-12 (il parut en 1765 une critique anonyme de cet ouvr., sous le titre d'*Observat. sur l'Hist. de Lille*, in-12; et ce fut l'âcreté du style de ces observations qui força Montlinot d'abandonner son canonicat, et l'empêcha de publier un 2e vol. qui était terminé); *Disc. qui a remporté le prix de la société d'agriculture de Soissons, en* 1779, Lille, 1780, in-8; *Etat actuel du dépôt de Soissons*, précédé d'un *Essai sur la mendicité*, 1789, in-4 : l'*Essai* a été impr. à part, in-8; *Observations sur les enfans trouvés de la généralité de Soissons*, 1790, in-8; *Essai sur la transportation comme récompense, et la déportation comme peine*, 1797, in-8. Montlinot est aussi l'auteur de la préface du *Robinson Crusoé*, publié en 3 vol. in-8. V. Foe.

MONTLUC (Blaise de LASSERAN-MASSENCOME, seigneur de), maréchal de France, né au château de Montluc vers 1502, fut placé comme page auprès d'Antoine, duc de Lorraine, et fit ensuite partie de la compagnie d'archers de ce prince, commandée alors par le chevalier Bayard. Il avait à peine 17 ans, lorsqu'il fut rejoindre en Italie le maréchal de Lautrec, ami de sa famille, et auprès duquel deux de ses oncles servaient. Il se fit remarquer au combat de la Bicoque en 1522, puis suivit Lautrec en Béarn, et reçut de ce maréchal, après une action d'éclat, le commandement d'une compagnie d'hommes d'armes. Montluc combattit à la bataille de Pavie, y fut fait prisonnier, et renvoyé sans rançon. Il accompagna ensuite Lautrec dans l'expédit. de Naples, fut blessé au siége d'Ascoli, et devint l'ami du célèbre Pierre de Navarre (*v.* ce nom). Les Français n'ayant pu se maintenir dans le royaume de Naples, Montluc vint se renfermer dans Marseille pour contribuer à la défense de cette ville, alors assiégée par Charles-Quint. En 1538, il se rendit en Piémont, avec le brevet de capit. de gens de pied, et Brissac (*v.* Cossé-Brissac) lui confia le soin de réduire les petites places qui environnaient Turin. A la bataille de Cérisoles, Montluc combattit à la tête des arquebusiers, et se couvrit de gloire. Le duc de Guise lui fit conférer le grade de mestre-de-camp et le commandem. de 1200 hommes. Après une courte campagne en Picardie, et une autre en Piémont, Montluc retourna dans cette dern. contrée en 1550, sous les ordres du maréchal de Brissac, continua à se distinguer de la manière la plus brillante, fut envoyé au secours de Sienne, assiégée par le marquis de Marignan (*v.* ce nom), défendit cette place avec une rare intrépidité, refusa de capituler en son nom, et n'en sortit pas moins avec tous les honneurs de la guerre. Le roi Henri II le récompensa par le cordon de St-Michel, une compagnie d'hommes d'armes et deux charges de conseiller au parlement de Toulouse qu'il mit à sa disposition. Montluc employé ensuite en Picardie, après le désastre de St-Quentin, se signala, avec le duc de Guise, aux siéges de Calais et de Thionville, et remplit les fonctions de colonel-général de l'infanterie franç., après la destitution de d'Andelot. Après la mort de François II, et pendant les guerres de religion, Montluc mérita par ses cruautés le surnom qui lui fut donné par les protestans, de *Boucher royaliste*. Nommé, en 1564, lieut.-gén. au gouvernement de la Guienne, Montluc multiplia les exécutions contre

les réformés ; et il en a retracé lui-même les horribles détails dans ses *mémoires*, avec une odieuse gaieté. En 1570, il reçut, à l'assaut de Rabasteins, une blessure affreuse dans la figure, qui le contraiguit de porter un masque le reste de sa vie, et il se vengea en passant au fil de l'épée tous les habitans. La cour lui donna enfin un successeur moins inhumain. Il assista en 1573, au siége de La Rochelle ; et ce fut le dernier acte de sa vie militaire. L'année suivante, il reçut de Henri III le bâton de maréchal de France, et se retira dans sa terre d'Estillac, près d'Agen, où il m. en 1577. C'est dans cette retraite qu'il rédigea ses *Commentaires*, ou mémoires de sa vie militaire, en 7 livres, dont les 4 prem. s'étendent depuis 1519 jusqu'à la paix de Cateau-Cambresis en 1559, et les 3 autres embrassent le règne de Charles IX. Ces *Comment.* ont eu 7 édit., avant d'être compris dans le rec. des *Mémoires relatifs à l'hist. de France*. La prem. édit. est celle de Bordeaux, 1592, in-fol., publ. par les soins de Florimond de Raimond, conseiller au parlem. de Toulouse. — MONTLUC (Pierre de), dit le capitaine PEYROT, fils du précéd., équipa trois vaisseaux, et partit de Bordeaux, en 1568, pour visiter les côtes d'Afrique et y ménager des retraites aux marchands français en bâtissant des forts. Une tempête l'ayant porté dans un des ports de Madère, on fit feu sur lui, et il eut quelq. gens de son équipage blessés. Irrité de cette perfidie, il descendit à terre, prit la place, la saccagea et y reçut une blessure mortelle. Sa perte découragea les équipages, et ses vaisseaux revinrent promptement en France. — Un autre fils du maréchal de Montluc, héritier de la haine féroce de son père contre les protestans, ne *s'épargna pas*, dit Brantôme, à la journée de la St-Barthélemi.

MONTLUC (JEAN de), frère du maréchal, né au commencem. du 16e S., avait été destiné par ses parens à l'état monastique. Il portait le froc de dominicain, lorsque la reine de Navarre, sœur de François Ier, le tira de son couvent pour l'amener à la cour. Il sut bientôt s'insinuer dans l'esprit du roi, s'éleva encore à une plus haute faveur sous Henri II, entra dans la carrière diplomatique, et fut successivem. envoyé en Irlande, en Pologne, en Italie, en Angleterre, en Ecosse, en Allemagne et à Constantinople. Ses services furent récompensés, dès 1553, par l'évêché de Valence et de Die. Il avait adopté les principes de tolérance du chancelier de Lhopital (*v.* ce nom); mais il mesurait sa politique sur celle de Catherine de Médicis, à laquelle il demeura constamm. attaché. Il contracta, malgré sa profession, un mariage clandestin avec une demoiselle nommée Anne Martin, dont il eut un fils (*v.* l'article suiv.) ; et il sut dérober pend. long-temps la connaissance de cette union au public. L'ambiguité de la conduite religieuse de ce prélat fut dénoncée à la cour de Rome, et Pie IV le condamna comme hérétique. Montluc traduisit son accusateur par-devant le parlement de Paris, et obtint des dommages et intérêts, par arrêt du 14 oct. 1560. Sur la fin de sa vie, il parut rentrer tout-à-fait dans la communion romaine, publia en 1573 une apologie de la St-Barthélemi, et m. à Toulouse dans les bras d'un jésuite, en 1579. On a de lui des *Sermons*, impr. à Paris chez Vascosan, 2 vol. in-8. Les détails de son ambassade en Pologne ont été publ. par J. Choisnin de Châtellerault, son secrétaire, sous le titre de *Discours au vrai de tout ce qui s'est passé pour la négociation de l'élection du roi de Pologne*, 1574, petit in-8. Dans cette mission, Montluc avait su réunir les suffrages unanimes de la diète polonaise, en faveur de Henri de Valois, qui régna depuis en France sous le nom de Henri III. — V. CRAMAIL.

MONTLUC (JEAN de), seigneur de Balagny, maréchal de France, fils naturel du précéd., fut légitimé en 1567. Il suivit son père en Pologne, et s'attacha, à son retour, au duc d'Alençon qui lui fit obtenir le gouvernem. de Cambrai. Il s'attacha ensuite au parti de la ligue et y acquit peu de considération. Sa femme, sœur de Bussy d'Amboise (*v.* ce nom), le fit rentrer dans les bonnes grâces de Henri IV, et obtint pour lui, en 1594, le bâton de maréchal et la principauté de Cambrai. Les habitans de cette dernière ville, mécontens de leur nouveau prince, ouvrirent leurs portes aux Espagnols. Le maréchal de Balagny m. en 1603.

MONTLYARD (JEAN de), écuyer, sieur de Méleray en Beauce, et conseiller secrét. du prince de Condé, vers la fin du 16e S. et le commencem. du suiv., a laissé plus. écrits, oubliés aujourd'hui, et diverses traduct., parmi lesquelles nous citerons : celle des *Métamorphoses* ou *l'Ane d'or* d'Apulée, Paris, 1602, in-12 ; 1612, 1623 et 1631, in-8 ; et celle des *Amours de Théagènes et de Charyclée*, traduites du grec d'Héliodore, corrigées par Henri d'Audiguier, Paris, 1620, 1622, 1623, 1626 et 1633, in-8.

MONTMARTIN (ANTOINETTE de), l'une des femmes les plus aimables, les plus spirituelles de son temps, née dans le comté de Bourgogne en 1524, m. en 1553, joignait à ces qualités brillantes une rare beauté et beauc. d'instruction. Sa mort prématurée inspira à plus. poètes des vers que Gilbert Cousin a réunis et publiés, à la fin d'un recueil très-rare, intitulé : *Epitaphia*, *Epigrammata et Elegiæ aliquot doctorum et illustrium virorum*, etc., Bâle, 1556, in-8, pag. 73-87.

MONTMAUR (PIERRE de), fameux parasite, né en 1576, à Bétaille, près de Martel (en Querci), m. en 1648, remplit d'abord les fonctions de régent au collége des jésuites de Périgueux, et fut envoyé ensuite à Rome, où il enseigna la gramm. lat. Étant sorti de la société, il vint à Paris, où il obtint, en 1623, la chaire de grec au coll. de France. Quoiqu'il possédât une fortune indép., Montmaur, qui d'ailleurs n'était pas sans mérite, s'abaissa indignement pour faire sa cour aux grands, à la table desq. il était admis pour ses bons mots et malgré ses longues et pédantesques citations des auteurs grecs et latins. On cite de lui une *invective* en prose contre le célèb. Auger Busbec, et une *élégie* sur la mort d'Eléonor d'Orléans, duc de Fronsac, tué à Montpellier : ce sont ces deux pièces qu'Adr. de Valois fit réimprimer sous ce titre pompeusement ironique : *P. Montmauri*, *græcarum litterarum professoris regii*, *Opera in duos tomos divisa*, *quorum alter solutam orationem*, *alter versus complectitur*, *iterùm edita et notis nunc primùm illustrata à Januario Frontone*, Paris, 1643, in-4. Les différentes satires publ. contre lui par les auteurs contemporains dont il avait provoqué au dernier point le mécontent. et la haine, ont été recueillies par Sallengre sous le titre d'*Hist. de P. de Montmaur*, La Haye, 1715, 2 v. in-8, fig.

MONTMENIL. V. LESAGE.

MONTMIGNON (JEAN-BAPTISTE), sav. ecclés., né en 1737 à Lucy, près Château-Thierry, et m. à Paris, en 1824, grand-vicaire de la métropole de Paris, avait été archidiacre du diocèse de Soissons, et en cette qualité il concourut aux mandemens de l'évêque de cette ville lors de la révolut. L'abbé Montmignon fut obligé de quitter la France en 1793, et n'y rentra qu'après le concord. Ses princ. ouvr. sont : *Système de prononciat. figurée applic. à toutes les langues*, etc., Paris, 1787 (1785), in-8 ; *Vie édifiante de Benoît-Joseph Labre*, etc., trad. de l'ital., 1784, in-12, 3 édit. la même année ; *Choix de lettres édifiantes*, en 8 vol. in-8, 1808 ; 2e édit., Paris, 1824-25, 8 vol. in 8 ; *la Clé de toutes les langues*, etc., 1811, in-8. On a pub. une *Notice des livres de la biblioth. de l'abbé Montmignon*, Paris, 1824, in-8. *V.* le 5e vol. de l'*Annuaire necrol.* de M. Mahul, p. 335.

MONTMIRAIL (CHARLES-FRANÇOIS-CÉSAR LE TELLIER, marq. de), offic. disting. par ses qualités

aimables et son instruct., né en 1734, m. en 1764, avait fait sa prem. campagne en 1757, en qualité d'aide-de-camp du maréc. d'Estréea, son oncle; il servit à la tête de son régim. de carabin. dans celle de 1761, fut nommé brigad. des arm. du roi, l'ann. suiv., et plus tard colonel des cent-suisses. Admis à l'acad. des sciences en 1761, il en devint présid. en 1763. Son *éloge historique*, mis à la tête du 10e vol. des *Mélanges intéressans et curieux*, par Sorry, a été impr. séparém., Paris, 1766, in-8.

MONTMORENCI (Matthieu Ier de), n'est pas le prem. personn. connu de son illustre fam., mais le prem. sur lequel l'histoire donne quelq. détails importans. Son immense fortune, la dignité de connétable qu'il reçut vers 1130, sa première alliance avec Aline, fille naturelle de Henri Ier, roi d'Angleterre, et surtout son second mariage avec Alix ou Adélaïde de Savoie, veuve de Louis-le-Gros, et mère de Louis-le-Jeune, le rendirent le plus puissant seign. du royaume. Lorsque le jeune roi se croisa, en 1147, Matthieu, resté en France, partagea les soins de l'administration avec Suger et Raoul, comte de Vermandois. Il m. en 1160, comblé d'honn. et de richesses. Des auteurs ont fait remonter l'origine des Montmorenci jusqu'au temps et même au-delà de la fondat. de la monarch.; mais ils ne s'appuient que sur de simples conject. et sur des traditions qui prouvent toutefois l'antiquité de cette noble maison. On commence à avoir sur elle quelq. données certaines, vers 950. On voit alors un Bouchard, *sire de Montmorenci par la grâce de Dieu*, se distinguer dans les armées franç. La filiation de ses descend. est authentiq. prouvée sans aucune interruption. La charge de connétable, possédée six fois par des Montmorenci, le fut d'abord par Albéric, qui vivait en 1060. Cet office, avant lui, répondait à sa dénomination (*comes stabuli*); c'était à peu près ce qu'est aujourd'hui la charge de grand-écuyer: Albéric en fit un office de la couronne et un office militaire. Thibaut, neveu d'Albéric, devint connétable vers 1090. Ce Thibaut était le grand-oncle du Matthieu dont on a parlé plus haut.

MONTMORENCI (Matthieu II de), surn. le *Grand* et le *Grand-Connétable*, petit-fils de Matthieu Ier, se signala, sous Philippe-Auguste, à la conquête de la Normandie, qui fut enlevée à Jean-sans-Terre (1203), prit ensuite part à toutes les guerres jusqu'à la bataille de Bouvines (1214) au gain de laquelle il contribua puissamm., se croisa en 1215 contre les Albigeois, et fut créé connétable en 1218. Ce fut lui qui joignit pour touj. à ce titre le command. des armées. Il jouit de la plus grande autorité sous le règne de Louis VIII, commanda avec ce prince l'armée qui prit Niort, St-Jean-d'Angeli, le Limousin, le Périgord, l'Aunis, etc., et tourna encore une fois ses armes contre les Albigeois, qu'il combattit jusqu'à l'accommodem. de 1226. Après la m. de Louis VIII, qui lui recommanda son fils en bas âge, Matthieu aida la régente, Blanche de Castille, à soumettre les grands vassaux de la couronne; obtint sur eux plusieurs avantages, mais n'eut pas le temps de voir son ouvrage consolidé, et m. justement regretté de son maître, en 1230. Il mérita le surnom de *Grand* par son courage, par son habileté dans les affaires, et plus encore par ses vertus.

MONTMORENCI (Charles de), maréchal de France en 1343, se distingua par ses exploits milit. et par ses talens comme négociat. Il commanda l'armée que Jean, duc de Normandie, envoya en Bretagne au secours de Charles de Blois, son cousin, combatt. avec courage à la bataille de Crécy, en 1346, et mérita d'être nommé gouvern. de Normandie. Il contribua beaucoup à la conclusion du traité de Bretigny, en 1360, fut choisi par le roi Charles V pour être parrain du dauphin, depuis Charles VI, et m. en 1381.

MONTMORENCI (Anne de), connétable de France, né à Chantilli en 1493, se lia étroitem. dès son enfance avec le comte d'Angoulême, qui régna dep. sous le nom de François Ier: telle fut l'origine de l'immense autorité dont il jouit plus tard sous ce prince. Il fit ses prem. armes en Italie, sous l'héroïque Gaston de Foix, eut ensuite l'honn. de seconder Bayard dans sa belle défense de Mézières (1521), et montra partout la plus brillante valeur. Les Suisses qui combattaient sous Lautrec en Italie, mécontens de ne point recevoir leur paie, menacèrent de se retirer, si on ne les menait à l'ennemi, retranché dans l'imprenable château de la Bicoque, près de Milan. Montmorenci, leur colonel-général, céda à leurs vœux malgré lui, et tomba dans la foule des mourans, couvert de blessures, qui ne l'empêchèrent pas, quelq. temps après, de marcher contre le connétable de Bourbon, de lui faire lever le siége de Marseille, et de le forcer même à évacuer toute la Provence. Ce fut alors (1522) qu'il fut nommé maréchal de France. Après s'être opposé vainement, l'ann. suiv., au projet d'une nouv. expédition dans le Milanez, il fut fait prisonn. à la funeste journée de Pavie (1525). Il traita bientôt de sa rançon, s'occupa avec ardeur des moyens de rendre à la liberté un prince qui était aussi son ami, et fut récomp. de son zèle par le gouvern. du Languedoc, la charge de gr.-maître de France, et l'admin. des affaires de l'état. Son prem. soin fut de conclure des traités avec le roi d'Anglet. et le pape, pour opposer des enn. à l'emper., qui effectiv. recommença la guerre en 1536. Montmorenci évita de livrer à Charles-Quint, qui commandait une armée de 60,000 h. en Provence, une bataille dont la perte eût entraîné la ruine de la monarchie; mais il sut le forcer à une retraite malheur. par son habile temporisation, et mérita par cette conduite les noms de *sage Cunctateur* et de *Fabius français*. Il préserva ensuite la Picardie d'une invasion des Impériaux, transporta le théâtre de la guerre dans le Piémont, et se prépara à conquérir le Milanez; mais des négociations furent alors entamées. L'épée de connétable, qui lui fut donnée en 1538, et les import. dignités de grand-maître et de chef des conseils, le rendirent l'arbitre de toutes les affaires, et lui valurent auprès des plus puissans monarq. une considération égale à celle de son maître. Mais l'austérité de ses mœurs et la rudesse de ses manières le perdirent. Il n'était aimé que du dauphin, dep. Henri II: on eut l'art de persuader à Franç. Ier, devenu morose et soupçonn. par l'effet de sa cruelle maladie, que cette liaison de l'héritier du trône avec le prem. dignitaire de l'état était fondée sur des motifs criminels, et le connétable fut disgracié (1541). Sa fermeté et sa hauteur ne se démentirent point dans l'exil. Rappelé à la tête des affaires, à l'avènem. de Henri II (1547), il marcha, l'ann. suiv., contre les habit. de la Guienne et de la Saintonge, justement révoltés des vexations de la gabelle, et les traita avec barbarie. En 1557, il voulut secourir St-Quentin, assiégé par les Espagnols; il fit une faute, dont l'avait averti le maréchal de St-André, fut fait prisonnier, et dès ce moment la fortune parut l'avoir abandonné sans retour. Il paya pour sa rançon 165 mille écus (plus de 2 millions de la valeur actuelle), et vint conclure la malheur. paix de Cateau-Cambresis (1559), qui satisfaisait sa jalousie, en enchaînant l'activité et le courage des Guises, ses rivaux déjà redoutables. Ecarté des affaires sous Franç. II, il reparut à la cour sous Charles IX, mais ne retrouva pas son ancienne influence. Sa haine pour les princes lorrains ne l'empêcha pas de s'unir avec le duc de Guise et le maréchal de St-André dans le fameux *triumvirat*; et malgré son attachem. à la relig. catholique, il n'en fit pas moins cause comm. avec le prince de Condé et le roi de Navarre, pour combattre l'ascendant des Guises. En un mot, toute cette époque de sa vie fut indigne de sa réput., et ne lui va-

lut que le sobriquet de *capitaine Brûle-Bancs*, qu'il reçut pour avoir dispersé et détruit, dans un bel accès de zèle, quelq. prêches ou assemblées huguenotes. Vainqueur, en 1562, à la bataille de Dreux, il fut fait prisonnier néanmoins par les protestans; mais, remis en liberté l'ann. suiv., il chassa les Anglais du Havre, et vint enfin chercher la victoire et la m. dans les plaines de St-Denis, en 1567. Il expira dans son hôtel, à Paris, deux jours après cette sangl. bataille entre les deux partis religieux qui se disputaient l'empire de la France. On sait qu'il répondit au cordelier qui l'exhortait : *Croyez-vous qu'un homme qui a su vivre près de 80 ans avec honneur, ne sache pas mourir un quart d'heure!* Telle fut la vie et la mort de ce Montmorenci, *homme intrépide*, dit Voltaire, *à la cour comme dans les armées, plein de grandes vertus et de défauts, général malheureux, esprit austère, difficile, opiniâtre, mais honnête homme, et pensant avec grandeur.* Nous ajouterons, avec un judicieux biographe, que sa politique ne fut point assez éclairée, et qu'elle servit trop des ressentimens et des intérêts de position, aux dépens du bien public. Cette sagesse qui, dès son jeune âge, lui fit donner le nom de *Caton*, passerait peut-être de nos jours pour de la dureté pédantesque. (*Voy.* pour plus de détails, Brantôme; *la grande Hist. de la maison de Montmorenci*, par Duchesne; l'*Hist. des hommes illustres de France*, par d'Auvigny, etc.)

MONTMORENCI (François de), fils aîné du connétable Anne, commença à porter les armes au siége de Lanz en Piémont, en 1551, se signala dans plus. occasions, et fut envoyé, en 1572, en ambass. en Angleterre. Accusé à son retour d'avoir trempé dans la conjuration de St-Germain-en-Laye qui avait pour but d'enlever le duc d'Alençon, il fut arrêté et enfermé à la Bastille; mais Catherine de Médicis l'en fit sortir bientôt et se servit de lui pour ramener le duc qui avait quitté la cour. Il m. au château d'Ecouen, en 1579, dans sa 49e année, laissant la réputation d'un gr. capit. et d'un habile négociateur. Il avait été grand-maître de France, avait cédé cette dignité au duc de Guise, et avait reçu comme en échange le bâton de maréch. et le gouvernement du château de Nantes.

MONTMORENCI (Henri Ier, duc de), 2e fils du connétable Anne, fit sa prem. camp. en Allemagne et en Lorraine (1552), passa ensuite à l'armée de Piémont, où il commanda la caval. légère, et à son retour en France (1557), reçut le collier de l'ordre de St-Michel, à l'âge de 24 ans. Il fit prisonnier le prince de Condé, à la bataille de Dreux (1562), obtint le gouvern. de Languedoc l'année suiv., et le bâton de maréchal en 1566. Il avait été investi, pendant la guerre civile, de la dignité d'amiral de France, qu'il remit lors de la paix, à son cousin Coligni. La guerre s'étant rallumée en 1567, il se distingua à la bat. de St-Denis, ce qui ne l'aurait pas plus empêché que sa qualité de catholique d'être compris par Cather. de Médicis et les Guises dans le massacre de la St-Barthélemi, s'il n'eût cherché un asile dans son gouvern. de Languedoc. Là il se mit à la tête des catholiq. mécontens qu'on nommait les *politiques*, et vécut en souverain, levant des troupes et de l'argent, fortifiant ou rasant les places, et faisant à son gré la guerre ou la paix avec les huguenots. Henri IV, qu'il fit proclamer, après la m. de Henri III, dans toutes les villes où il commandait, lui envoya l'épée de connétable en 1593. Montmorenci, connu aussi sous le nom de *Damville*, m. à Agde en 1614, à l'âge de 70 ans, laissant la réputation d'un général plus heureux qu'habile.

MONTMORENCI (Henri II, duc de), maréchal de France, fils du précéd., naquit en 1595 à Chantilli. Filleul de Henri IV, qui lui assura la survivance du gouvernement qu'occupait son père, il fut revêtu par Louis XIII (1612) de la dignité de chev. de l'ordre du St-Esprit, et commença à se signaler en 1620 dans la prem. guerre contre les religionnaires du Languedoc. Chargé en 1625 du commandement de la flotte envoyée par les Hollandais à Louis XIII, il reprit sur les huguenots les îles de Rhé et d'Oleron, et dans cette expédition ne fit pas moins admirer son désintéressem. que son habileté et son courage. Après avoir obtenu en 1628 de nouv. avantages contre les protestans du Languedoc commandés par le duc de Rohan, et contribué à l'armistice qui leur fut accordé, il partit l'année suiv. en qualité de lieuten.-général pour le Piémont, où l'un de ses plus beaux faits d'armes fut la journée de Veillane (10 juillet) : les Impériaux y perdirent 700 hommes et eurent 600 prisonniers, au nombre desquels se trouva Doria leur principal chef. Le bâton de maréchal fut la juste récompense de ce triomphe, qui avait amené la levée du siége de Casal. Cepend. des intérêts plus chers que ceux de la faveur dominant l'âme fière et généreuse de Montmorenci lui firent sacrifier un devoir inviolable et courir à sa perte. Moins sage qu'intrépide, il avait accueilli, comme un appel au dévouem. qu'il s'honorait de professer, les instances que fit Gaston d'Orléans pour l'entraîner dans sa rébellion; et il tenta de gagner au parti de ce prince toute la population de son gouvernement, sans songer à calculer l'issue d'une démarche où il entrevoyait du moins l'occasion de terminer, à ses propres périls, les mésintelligences qui divisaient la famille roy. Richelieu fit jouer tous les ressorts de sa politique pour parer les coups dont il se voyait menacé; et déjà il ne restait plus d'espoir de pardon pour le maréchal rebelle lorsque celui-ci engagea contre les troupes roy. commandées par Schomberg, l'inégal combat de Castelnaudary (1er sept. 1632). Après avoir tenté en vain de relever le courage chancelant de Gaston, il se précipite à la tête des plus intrépides d'entre ses amis sur la ligne de l'armée roy., s'y fait jour en écrasant tout ce qui lui résiste, et pénètre à travers une grêle de balles jusqu'au 7e rang, où il tombe enfin, non de l'épuisem. d'une blessure horrible qu'il a reçue dans la mâchoire, mais parce que le cheval qu'il monte est abattu sans vie. L'illustre prisonnier fut conduit au chât. de Leitoure, et de là transféré à Toulouse, où le roi s'était rendu, et où il fit instruire son procès; il dura 5 jours, au bout desquels la sentence de mort fut prononcée. La seule grâce qu'accorda Louis XIII aux instantes sollicitat. qui lui étaient adressées de toutes parts en faveur du coupable mais héroïque Montmorenci fut qu'au lieu d'être décapité publiquement, il le serait dans l'intérieur de l'hôtel-de-ville; et cette apparente condescendance ne lui réservait que la douleur plus cuisante d'être exécuté devant la statue de Henri IV, son parrain. Il vit l'appareil de son supplice avec la même sérénité d'âme que s'il eût marché à un trépas glorieux, et eut la tête tranchée le 30 octobre 1632, à l'âge de 38 ans. En lui s'éteignit la prem. branche ducale des Montmorenci, et tous ses biens demeurèrent à sa sœur, mère du grand Condé. On n'a cru pouvoir expliquer l'inflexibilité du roi à l'égard du duc de Montmorenci qu'en lui supposant de justes motifs de vengeance contre ce seigneur, le plus aimable homme et le mieux fait de France; et ce qui paraît hors de doute, c'est qu'au moment où il fut pris à Castelnaudary il portait au bras un bracelet avec le portrait d'Anne d'Autriche. Pour plus de détails on peut consulter sur ce personnage le tome 7 des *Memorie recondite* de Vittorio Siri, et l'*Histoire de Henri, dern. duc de Montmorenci, pair et maréchal de France*, par Sim. Ducros, Paris, 1663, in-4, etc.

MONTMORENCI (Marie-Félice Orsini, duchesse de), femme du précédent, née à Rome en 1600, morte supérieure du couvent de la Visitation de Moulins en 1666, a été présentée par l'auteur anonyme d'une *Vie du duc de Montmorenci*, impr.

en 1699, comme complice et même comme cause principale des torts si graves de son époux. Presque tous les histor., et Désormeaux entre autres, ont répété la même assertion; mais d'autres écriv. l'ont démentie. D'ailleurs Gaston, pend. un séjour qu'il fit à Moulins, en 1634, justifia hautement la duchesse d'avoir pris la moindre part à ce qui s'était passé de contraire à l'autorité du roi en Languedoc. Quoi qu'il en soit, huit jours après l'exécution de son mari, elle fut conduite au château de Moulins. Rendue à la liberté au bout d'un an, mais touj. inconsolable, elle se détermina à entrer dans le couvent de la Visitation, où elle prit le voile en 1657, après y avoir placé le corps de son époux dans un sup. mausolée. Là tout entière à sa douleur et à la religion qui la consolait, elle fut honorée des visites des plus grands personn. de son temps, entre autres de Louis XIV, de Christine, reine de Suède, et de Henriette de France, cette veuve infortunée de Charles I[er], qui vint souvent mêler ses larmes à celles d'une veuve égalem. malheureuse.

MONTMORENCI (Charlotte-Marguer. de), sœur du duc Henri II, et belle-sœur de la précéd., née en 1594, avait été destin. par son père, le connétable de Montmorenci-Damville, à être l'épouse de Bassompierre; mais Henri IV, sur lequel sa rare beauté avait fait une vive impression, la maria au prince de Condé, qu'il croyait sans doute pouvoir tromper plus facilem. Cepend. le jeune prince, après avoir long-temps tenu sa femme éloignée de la cour, prit le parti de l'emmener en toute hâte à Bruxelles, d'où bientôt il se retira en Italie, pour échapper aux poursuites du roi de France. Toutefois la princesse resta en Flandre: aussi a-t-on dit, sans trop de fondement, qu'elle était le véritable objet de la guerre dont Henri IV faisait les préparatifs, lorsqu'il fut assass. Cette m. cruelle permit aux deux époux de se réunir et de vivre en bonne intelligence. La princesse s'enferma avec son mari, en 1617, à la Bastille, et y subit volontairement avec lui plus de deux ans de détention. Restée veuve en 1646, elle m. en 1650, laissant trois enfans qui jouèrent un rôle import.: le grand Condé, le prince de Conti et la duchesse de Longueville.

MONTMORENCI (Jeanne-Marguerite de), connue sous le nom de la *Solitaire des Rochers*, née vers 1649, résolut, en 1666, d'aller vivre loin du monde. On sait que sa naissance était très-distinguée; mais on n'a aucun renseign. sur ses premières ann., ni même rien de positif sur sa famille: ce qui a fait croire qu'elle appartenait aux Montmorenci, c'est qu'une demois. de cette illustre maison qui disparut vers ce temps avait précisém. le même âge qu'elle. Quoi qu'il en soit, elle avait profité, pour s'échapper, d'un pèlerinage qu'on lui permit de faire au Mont-Valérien, et, après avoir servi ou mendié pendant plus. années, se choisit dans une gorge des Pyrénées une retraite qu'elle nomme dans ses lettres la *Solitude des Rochers*. Plus tard elle se rendit à 30 lieues de là, et plus près de l'Espagne, dans un autre ermit. qu'elle nomme la *Solitude de l'Abyme des ruisseaux*. Ce fut là qu'elle commença à entretenir avec un père Debray, cordel., jadis son confess., une correspond. qui dura 8 ans, et dont on a recueilli 38 lettres. Elle quitta enfin sa solitude pour aller à Rome recueillir les grâces du jubilé, et m., à ce qu'on présume, dans ce voyage. Elle devait avoir environ 51 ans. Il a paru en 1787 une *Vie de la Solitaire des Rochers*. (V. l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Berault de Bercastel, liv. 80e.)

MONTMORENCI (Matthieu-Jean-Félicité de Montmorenci-Laval, vicomte, puis duc de), pair de France, ministre d'état, etc., né à Paris en 1767, porta les armes dans la guerre d'Amérique, sous les ordres de son père, colonel du régim. d'Auvergne, et y puisa les principes de liberté et d'indépendance qu'il manifesta dès le commencem. de la révolut. Nommé en 1789 député aux états-génér. par la noblesse du bailliage de Montfort-l'Amaury, dont il était gr.-bailli d'épée, il se réunit des premiers au tiers-état, et pendant toute la session de l'assemblée constituante, prit une part active aux mesures de réforme qui devaient assurer le triomphe des nouv. doctrines polit.; ce fut même sur sa proposition que l'abolit. de la noblesse fut adoptée. Aide-de-camp du maréch. Luckner jusqu'à l'établissem. du régime républ., il quitta la France à cette époque et se réfugia en Suisse, où il se lia d'une étroite amitié avec mad. de Staël, dont il reçut les secours d'une généreuse hospitalité. Revenu à Paris après la journée du 9 thermidor, il ne se déroba qu'avec peine aux périls des réact. en vivant dans la retraite; et toujours suspect sous le gouvernem. impér., dont il ne voulut accepter que des fonctions de bienfaisance, il fut même exilé momentaném. en 1811. La restaurat. trouva le duc de Montmorenci dans des sentimens diamétralem. opposés à ceux qu'il professait lors de la chute de la monarchie; accueilli avec bonté par Monsieur (aujourd'hui Charles X), il devint son aide-de-camp, accompagna en 1815, comme chevalier d'honneur, Madame, duch. d'Angoulême, à Bordeaux et à Londres, puis se rendit à Gand, d'où il revint à Paris avec le roi. Il fut compris dans la deuxième organisat. de la chamb. des pairs, y combattit avec chaleur les principes qu'il avait rétractés, et vit accroître à un tel point la confiance que lui valut cette conduite, qu'il obtint en 1822 le portefeuille des affaires étrang. avec la présidence du conseil des ministres. Appelé au congrès de Vérone, il s'y trouva avec M. le vicomte de Châteaubriand, qui bientôt le remplaça au ministère. Livré aux pratiq. d'une dévotion fervente, et sans cesse occupé de bonnes œuvres, le duc de Montmorenci put recevoir sa démission comme une faveur nouv.; toutefois une place à l'academ. remplaça pour lui, en 1825, le fauteuil ministér., et bientôt il fut choisi par le roi comme gouvern. de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux. Il ne remplit que fort peu de temps ces importantes fonctions; la mort le frappa le vendredi-saint de l'année suiv. (24 mars 1826), tandis qu'il faisait ses dévotions à l'église St-Thomas-d'Aquin, sa paroisse. Le *Journ. de Paris* a donné sur lui une *nécrol.* assez étendue, reproduite dans le *Monit.* du 29 mars 1826, p. 396, et M. le duc de Doudeauville a lu son *éloge funèbre* à la chambre des pairs dans la séance du 28 mars. (V. le *Monit.*, p. 400). M. Billecoq a prononcé à la société roy. pour l'amélioration des prisons, dans la séance du 6 déc. 1826, un autre *disc.* à l'occasion de la m. du duc Matthieu de Montmorenci, membre de cette société, égalem. impr. dans le *Monit.* du 23 déc. 1826, p. 1702. M. A.-A. Barbier attribue à M. le duc de Montmorenci la brochure intitulée *Observations sur la marche suivie dans l'affaire du Concordat* (de 1817), Paris, 1818, in-8.

MONTMORET (Humbert de), en latin *Monsmoretanus*, orateur et poète latin, né au 15e S., dans le comté de Bourgogne, prit l'habit de St.-Benoît, à l'abbaye de Vendôme, où l'on conjecture qu'il m. après l'an 1520. On a de lui *Bellorum britannicorum à Carolo VII, Francorum rege, in Henricum, Anglorum regem, felici ductu, auspice Puellâ francâ, gestorum: prima pars versibus expressa*, Paris, 1512, in-4; *Liber primus Caroleidos de miseriis belli anglicani*, conservé parmi les MSs. de la Biblioth. du Roi, n° 1983; *De bello Ravennati* (c'est l'hist. des guerres de Louis XII en Italie); *De laudibus superioris Burgundiæ sylvæ*, petit poëme, publié par Gilbert Cousin à la suite de sa *Descript. comitatûs Burgundiæ*, etc.

MONTMORIN SAINT-HÉREM (J.-B.-François, marquis de), lieuten.-gén. des armées du roi, chev.-commandeur de ses ordres, gouvern. de Fontainebleau et de Belle-Isle, né en 1704, m. en 1779, après 55 ans de service, se trouva aux ba-

tailles de Parme et de Guastalla, força le premier les lignes de Weissenbourg en 1744, se distingua à la bataille de Raucoux, commanda les troupes qui montèrent les prem. à l'assaut, au siége de Berg-op-Zoom, et contribua à la reddit. de Maestricht en 1748. — MONTMORIN (Louis-Victoire Luc, comte de), fils du précéd., et, comme lui, gouvern. de Fontainebleau, né en 1762, était colonel du régim. de Flandre, au commencem. de la révolut. Il donna de gr. preuves de fidélité et de dévouem. au roi et à la famille roy., et fut massacré le 2 sept. 1792.

MONTMORIN-SAINT-HEREM (ARMAND-MARC, comte de), parent du précéd., fut d'abord menin du dauphin (Louis XVI), puis ambassad. à Madrid, et ensuite commandant en Bretagne. Appelé à la première assemblée des notables, en 1787, il fut chargé bientôt après du portefeuille des affaires étrangères, et se trouva ainsi ministre, lors de l'ouverture des états-généraux en 1789. Il adopta les opinions et les principes de Necker, fut renvoyé avec lui (1789), et rappelé quelq. jours après la révolut. du 14 juillet. Il se trouva entraîné dans le club des jacobins, qui ne portait encore que le nom de *société des amis de la constitution*; mais incapable de partager toutes les exagérations des clubistes, il se vit expulsé par eux (1791), comme un traître vendu aux puissances étrangères. Chargé néanmoins du ministère de l'intérieur, par *interim*, il fut accusé, lors du voyage de Varennes, d'avoir donné des passe-ports à la famille roy., et parvint à se justifier. Lorsqu'il donna connaissance aux souverains étrangers de l'acceptat. de l'acte constitut. par Louis XVI, et à l'assemb. législative de leurs réponses officielles, sa conduite, ainsi que celle des autr. ministr., parut tellem. équivoque, que l'assemblée les manda tous à sa barre. Montmorin montra, dans cette circonstance, beaucoup de noblesse et de fermeté, et, après avoir offert sa démission, forma avec Malouet, Bertrand de Moleville et quelq. autres réformateurs mixtes, un des conseils particuliers de Louis XVI. Forcé de se cacher après les évènemens du 10 août 1792, il fut découvert presque aussitôt, et conduit devant l'assemblée législative, qui le fit mettre en prison. Il périt peu de temps après sur l'échafaud. Le plus grand de ses torts fut de ne s'être pas prononcé avec énergie pour ou contre le parti de la cour ou celui des réformateurs.

MONTMORT (PIERRE-RÉMOND de), mathématicien, né à Paris, en 1678, m. dans la même ville en 1719, fut d'abord destiné à la magistrat.; mais fatigué de l'étude du droit, il s'appliqua entièrement à la philosophie et aux mathémat., après la m. de son père, qui lui avait laissé une fortune assez considérable. Les instances de son frère cadet lui ayant fait accepter un canonicat, il devint l'exemple de ses nouveaux confrères par son assiduité à ses devoirs, jusqu'au moment où il connut mademois. de Romicourt, petite-nièce et filleule de la duchesse d'Angoulême. Il l'épousa en 1706, et renonça avec plaisir à son canonicat, qui d'ailleurs ne l'avait pas détourné de ses études favorites. Il fut l'élève de Malebranche, l'ami de Nicolas Bernouilli, et eut le bonheur de connaître Newton à Londres, où il fit plus. voyages. Reçu agrégé de la société roy. de cette ville, il fut admis à l'académie des sciences de Paris, en 1716, en qualité d'associé libre. Il s'était attaché particulièrem. à étudier la théorie de la probabilité, dont presque aucun géomètre ne s'était encore occupé. Telle était sa force de tête qu'il pouvait travailler aux problèmes les plus embarrassans dans une chambre où l'on jouait du clavecin, et tandis que son fils courait et le lutinait. Il employait une partie de ses revenus à faire imprimer de bons ouvr., dont les libraires n'auraient pas voulu se charger, et consacrait l'autre à faire en secret des œuvr. de charité. On cite de lui *Essai d'analyse sur les jeux de hasard*, Paris, 1713 ou 1714, in-4; *Traité des suites infinies*, imp. dans les *Transactions* de 1717, avec une addition, par les soins de son ami Taylor. *Voy.* son *éloge* par Fontenelle, *Hist. de l'acad. des sciences*, 1719.

MONTORSOLO (frère JEAN-ANGE de), sculpt. italien, né aux environs de Florence, m. dans cette ville en 1564, à l'âge de 56 ans, embrassa successivement les ordres des camaldules, des franciscains, des jésuites, entra enfin dans celui des servites, qu'il ne tarda pas non plus de quitter. Amené en France par le cardin. de Tournon, et présenté à François Ier, il résolut de s'attacher à lui, moyennant un traitem. considérable; mais n'étant pas payé exactem. par ce roi trop occupé alors de la guerre, il retourna en Italie, où l'on cite encore de lui le *Tombeau de Sannazar* à Naples, celui d'*André Doria* à Gênes, et deux *Fontaines* à Messine. (*V.* le tom. 6, pag. 57 des *Elogj de' pittori*.)

MONTPENSIER (FRANÇOIS DE BOURBON, duc de), connu aussi sous le nom de *prince dauphin*, né en 1539, m. à Lisieux en 1592, était dauphin d'Auvergne et fils de Louis II de Bourbon, duc de Montpensier. Il obtint, en 1574, le commandem. d'une des trois armées chargées d'agir contre les protestans, justifia la confiance de ses maîtres par quelques exploits, et fut cependant un des premiers à reconnaître les droits incontestables de Henri IV à la couronne. Il se distingua aux batailles d'Arques et d'Ivri, et soumit Avranches.

MONTPENSIER (CATHERINE-MARIE DE LORRAINE, duch. de), fille du duc de Guise, assassiné devant Orléans, née en 1552, épousa à 18 ans Louis II, duc de Montpensier, et m. à Paris en 1596. On la trouve dans toutes les conspirat. qui, depuis la tenue des états de Blois, se succédèrent contre l'état ou contre la personne du roi Henri III. Elle eut des prédicateurs à ses gages pour faire insulter ce prince en chaire, et poussa l'audace jusqu'à tenter de le faire enlever. Elle sauta au cou du premier qui lui annonça que Henri III venait d'être assassiné, et l'on assure que dans son délire, elle s'écria: « Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'ait pas su avant de mourir que c'est moi qui ai fait le coup. » Elle monta en carrosse avec la duchesse de Nemours, sa mère, et parcourut les rues de Paris en criant: *Bonne nouvelle!* Lorsque plus tard elle apprit que les portes de la capitale avaient été ouvertes aux troupes du nouveau roi, cette furie demanda s'il n'y avait pas quelqu'un qui pût lui donner un coup de poignard dans le sein. Cepend. elle parut se réconcilier avec le bon Henri, qui dès le soir même de son triomphe, la reçut et joua aux cartes avec elle.

MONTPENSIER (ANNE-MARIE-LOUISE D'ORLÉANS, connue sous le nom de *Mademoiselle*, duch. de), née à Paris en 1627, de Gaston, duc d'Orléans, m. en 1693, eut quelques-uns des défauts de son père, mais non point sa faiblesse, et déploya dans sa vie orageuse quelq. gr. qualités. Une des singularités les plus remarquables de son histoire, c'est la quantité de mariages qu'elle eut en vue ou qui lui furent proposés sans aucun résultat. Louis XIV, enc. enfant, Louis de Bourbon, comte de Soissons, le cardin. infant, frère d'Anne d'Autriche, et gouvern.-génér. de la Flandre, le roi d'Espagne, Philippe IV, le prince de Galles, depuis Charles II, l'emper. lui-même, puis l'archiduc Léopold, frère de l'emper., enfin le duc de Savoie, furent tour-à-tour ceux auxquels elle put espérer de donner sa main. Toutes ces alliances manquèrent ou par sa faute ou par celle de Mazarin, auquel elle voua dès-lors une haine durable. L'occasion de se venger du ministre lui fut bientôt offerte par les frondeurs, qui, connaissant son esprit fier et entreprenant, cherchèrent à l'attirer dans leur parti. Tout en servant la fronde secrètem., elle resta, par devoir, attachée à la cour jusqu'au mom. où son père fit cause commune avec le prince

de Condé contre la reine et le ministre. Elle rendit d'importans services à son nouveau parti pend. la guerre civile, fut inquiétée et obligée de quitter la capit., lorsque les troubles furent apaisés, et ne rentra à la cour qu'en 1657. De nouv. projets de mariage l'occupèrent alors. Il fut question de plus. petits princes qu'elle refusa, du fils du prince de Condé, enfin du roi de Portugal, tout cela sans succès. Un simple cadet d'une illustre maison, Lauzun, devait être plus heureux que tant de princes. *Mademoiselle*, éperdument amoureuse de ce favori du roi, obtint assez facilement, en 1670, la permission de l'épouser, perm. bientôt révoquée, mais qui ne l'empêcha pas, du moins on le suppose avec quelque raison, de s'unir à son amant par un mariage secret. Quoi qu'il en soit, Lauzun subit une détention de dix ans, ne recouvra la liberté que grâce aux sacrifices immenses de la princesse, et montra pour cette femme qui l'avait tant aimé beaucoup d'ingratitude. Elle s'en consola en se jetant dans la dévotion, et s'en vengea en instituant Monsieur son légataire universel. On a d'elle des *mém.* qui, selon Voltaire, *sont plus d'une femme occupée d'elle que d'une princesse témoin de grands événemens*. Parmi les nombreuses édit. qui en ont été données, on distingue celle d'Amsterdam (Paris), 1746, 8 vol. in-12. On y a joint plus. de ses opusc. Ces Mém., réimpr. en 1824, forment les t. 50, 51 et 52 de la 2e série de la *Collect. des Mém. relatifs à l'Hist. de France*, publiée par M. Petitot. On trouve en tête de cette édit. une *Notice sur mademoiselle de Montpensier et sur ses Mémoires*.

MONTPENSIER (Antoine-Philippe-d'Orléans, duc de), né en 1775 de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, montra de bonne heure du goût pour les arts, qu'il cultiva depuis avec succès. A l'époque de la révolut., il vola avec son frère le duc de Chartres à la défense du territoire franç., se fit remarquer à Valmy et à Jemmapes, passa ensuite à l'armée d'Italie, commandée par le général Biron; mais il fut arrêté à Nice en 1793, par ordre du comité de salut public, et transféré à Marseille au fort N.-Dame-de-la-Garde, où il subit 43 mois d'une pénible captivité. Il dut enfin son élargissement au directoire, ou plutôt à la généreuse résignat. de son frère aîné, le duc d'Orléans, qui, cédant au vœu de cette administrat. inquiète et faible, consentit à s'éloigner de l'Europe et à se rendre en Amérique. Le duc de Montpensier alla l'y rejoindre avec le comte de Beaujolais en 1797, et réuni enfin à ses deux frères, parcourut les États-Unis, visita Washington dans sa retraite de Mount-Vernon, et connut plus d'une fois, dans ces courses continuelles sur une terre étrangère, le besoin, les périls et des vexations de tout genre. Les trois frères vinrent chercher un asile en Angleterre en 1800, et choisirent pour leur séjour habituel Twickenham. C'est là que le duc de Montpensier m. en 1807, d'une maladie de poitrine dont il portait depuis long-temps le germe dans son sein. On lui donna un tombeau à Westminster. Il a écrit lui-même des *Mém.* concernant sa captivité, Paris, Baudouin frères, 1824, in-8.

MONTPERLIER (N.), auteur dramat., mort à Lyon en 1819, à l'âge de 32 ans, s'est fait connaître par plus. pièces jouées avec succès sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin à Paris. Les principales sont les vaudevilles de *Mon oncle Tobie*, des *Femmes Infidèles*, du *Panier de Cerises*, et la comédie du *Gouverneur*. Cette dernière pièce est une comédie de mœurs, et son succès pouvait faire concevoir aux amis de l'art de légitimes espérances.

MONTPETIT (Armand-Vincent de), artiste recommandable, né à Mâcon en 1713, m. à Paris en 1800, peignit le portrait avec succès, et imagina une nouvelle manière de peindre la miniat., qu'il nomma *eludorique*, parce qu'on n'y emploie que l'huile et l'eau. Il s'occupa aussi beaucoup de la mécanique, à laquelle il fit faire quelques progrès. Ses inventions sont décrites dans le *Dictionn. des Arts*, de l'abbé Jaubert. On a de lui: *Note sur les moyens de conserver les portraits peints à l'huile*, etc., Paris, 1776, in-8; *Prospectus d'un pont de fer d'une seule arche* (de 400 pieds d'ouverture), ibid., 1783, in-4; *Observat. physico-mécan. sur la théorie des ponts de fer*, dans le *Journ. de Physique*, ann. 1788, t. 1er. Lalande a donné une *Notice* sur cet artiste, dans le *Magas. encyclopéd.*, ann. 1800, t. 1er.

MONTPEZAT-LETTRES (Antoine de), maréchal de France en 1543, m. en 1544, n'était que simple gendarme dans la compagnie du maréchal de Foix, à la bataille de Pavie. Il fut fait prisonnier dans cette malheureuse journée, se présenta de la meilleure grâce du monde pour servir de valet de chambre à François Ier pendant sa captivité, sut gagner la confiance de ce prince, et fut chargé par lui de porter en France des ordres secrets à la régente. Plus tard il se fit remarquer dans plus. siéges ou batailles, et parut un personnage assez important pour être mis au nomb. des 8 otages que fournit François Ier à Henri VIII pour la reddition de Tournay à la France.

MONTPLAINCHAMP. V. Bruslé de Montplainchamp.

MONTPLAISIR (René de Bruc, marquis de), poète franç. du 17e S., se fit autant de réputation dans les armes que dans les lettres, et fut nommé, en 1671, lieuten. de roi à Arras, où l'on croit qu'il m. vers 1673. Ses vers, disséminés dans les *recueils* du temps, en ont été extraits par Lefèvre de Saint-Marc, et forment un pet. vol. qu'on trouve ordinairement joint aux *Poésies* de Lalane, Amsterdam (Paris), 1759, in-12. On suppose qu'il a eu quelq. part aux *élégies* publiées sous le nom de la comt. de La Suze.

MONTRÉAL D'ALBANO ou *Fra Moriale*, gentilhomme provençal et chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, au 14e S., se distingua d'abord au service du roi de Hongrie, dans les guerres du roy. de Naples. Il commandait une de ces troupes de brigands, qu'on nommait compagnies d'aventure, avec laquelle il resta dans le roy. de Naples en 1351, après le départ du roi de Hongrie. Vaincu et chassé du pays l'année suivante, par Malatesti, seigneur de Rimini, il se mit à la solde du préfet de Vico, seigneur de quelq. villes du patrimoine de Saint-Pierre. Mais bientôt il parvint à attirer sous ses drapeaux 1500 gendarmes et 2000 fantassins, qu'il soumit à une discipline régulière, tout en les autorisant à un brigandage également régulier. Il fondit avec cette troupe sur les états de Malatesti en 1353, et après y avoir porté la désolation, et réuni sous ses drapeaux un plus gr. nombre de partisans, avides de pillage, il alla mettre à contribution Sienne, Florence et Pise. Il engagea ensuite sa bande à la solde d'une ligue formée en Lombardie contre les Visconti, et se rendit, avec une suite peu nombreuse, à Pérouse et à Rome, pour se ménager des intelligences dans le midi de l'Italie. Mais à son arrivée à Rome, il fut traduit devant un tribunal, comme coupable de brigandages que le prétendu droit de la guerre ne pouvait excuser, et eut la tête tranchée (1354).

MONTRÉSOR (Claude de Bourdeille, comte de), grand-veneur et favori de Gaston, duc d'Orléans, né vers 1608, m. en 1663, sut captiver ce prince au point qu'il n'osait rien entreprendre sans ses conseils. Montrésor facilita plus. entrevues entre son maître et le comte de Soissons, et fut le chef secret du complot tramé par eux contre le cardinal de Richelieu. Mais lorsque *Monsieur*, dont les menées ne purent demeurer cachées, se hâta de faire la paix avec le ministre, il ne stipula rien pour son favori, qui alla passer 5 à 6 ans dans sa terre pour éloigner de lui tout soupçon d'intrigue. Ce-

pendant il entra presque sans le vouloir dans la conspiration de Cinq-Mars, et se vit abandonné une seconde fois par Gaston. Obligé de chercher un asile en Angleterre, tandis que l'on saisissait ses biens, il ne revint en France qu'après la mort de Richelieu (1643), et vendit bientôt sa charge de grand-veneur. Il paraissait disposé à vivre tranquille loin de la cour; il annonçait même l'intention de se retirer en Hollande, lorsqu'il se rendit suspect à Mazarin par une correspondance assez insignifiante avec la duchesse de Chevreuse, alors exilée. Il subit quatorze mois de détention, et rendu enfin à la liberté, ne manqua pas de se lier avec le coadjuteur contre le ministre. Il joua un rôle très-actif dans les troubles de la fronde, se réconcilia avec la cour en 1653, et passa les dern. années de sa vie étranger aux intrigues, sans toutefois cesser d'entretenir des liaisons d'amitié et de reconnaissance avec le cardin. de Retz. On a de lui des *Mémoires* pleins de candeur et de bonne foi, qui ont été insérés dans le Recueil de plusieurs pièces servant à l'hist. moderne, Cologne (Elzéviers), 1663, in-12, et réimpr. par les mêmes, Leyde, 1665, 2 v. in-12.

MONTREUIL ou MONTEREUL (BERNARDIN de), jésuite du 17e S., distingué par ses talens pour la chaire et pour la direction, a laissé une excellente *Vie de Jésus-Christ*, revue et retouchée par le P. Brignon, réimp. à Paris, 1741, 3 v. in-12.

MONTREUIL (JEAN de), ou *Montereul*, négociateur, né à Paris en 1613, m. en 1651, fut envoyé à Rome, puis en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, passa de là en Ecosse avec le titre de résident, et, à son retour en France, accepta la place de secrétaire des commandemens du prince de Conti. Il était en outre membre de l'acad. franç., et avait été pourvu d'un canonicat du chapitre de Toul. — Un autre Jean de MONTREUIL, médecin de Bourges, professeur au collége royal à Paris, m. en 1647, et dont le nom s'écrivait *Monstrœil*, a un article dans le *Mémoire histor. et littéraire du collége de France*, par Goujet. V. aussi son *Oraison funèbre* (en latin), par Ch. Le Breton, Paris, 1647, in-8 de 32 p.

MONTREUIL (MATTHIEU de), frère du négociateur, né à Paris en 1620, m. à Valence en 1692, porta l'habit ecclésiastique sans être engagé dans les ordres sacrés, fit négligemment de petits vers, écrivit des lettres galantes à l'imitation de Voiture, et réunit à toutes les faiblesses d'un abbé petit-maître les fadeurs obligées de la galanterie du temps. Ses *œuv.* ont été publ. Paris, Billaine, 1666, in-12, 2e édit., 1671, soignée par l'aut. lui-même. M. Campenon a publié, en 1806, les *Lettres choisies* de Balzac, Voiture, Pélisson, Boursault et Montreuil, 2 vol. in-12. On trouve dans les *Mélang. histor.* de Michault (t. 1er, p. 85-94) un *mémoire sur la vie*, etc., de Matthieu de Montreuil.

MONTREUIL (EUDES de). V. EUDES.

MONTREUX (NICOLAS de), surnommé *Ollenix du Montsacré* (anagramme de son nom), né en 1561, mort en 1608, se rangea dans le parti de la ligue, perdit tous ses biens dans les guerres civ., et fut réduit à une extrême misère qui l'obligea d'avoir recours aux bontés de la duchesse de Mercœur, Marie de Luxembourg. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., tous médiocres. Le plus considérable est intitulé: *Bergeries de Juliette*, 1585, 3 v. in-8; 5e édit., Tours, 1592 et suiv., 5 v. in-12. Cet ouvrage, divisé en deux livres et en journées, est un mélange de vers et de prose, de contes romanesques et comiques.

MONTREVEL. V. BAUME.

MONTRICHARD (HENRI-RENÉ, comte de), né vers 1756, d'abord page de Marie-Antoinette, entra ensuite au service, et joignit, lors de la révolution, l'armée des princes émigrés. Rentré dans sa patrie en 1799, il exécuta plusieurs missions dans l'intérêt des Bourbons, et néanmoins fut nommé, en 1806, maire de Saint-Pierre-le-Roaille (département de la Loire). A la restaurat. de 1815, le gouv. l'appela à la sous-préfect. de Villefranche. Révoqué en 1817, par suite des troubles qui éclatèrent alors, de Montrichard publia un *factum* contre ses accusateurs, intit.: *Un et un font un*, ou *M. Fabvier et M. Sainneville*, Paris, 1818, in-8, deux édit.; une 3e fut pub. à Lyon en 1818. Le cte de Montrichard m. en 1822, au château de Mareengis (Haute-Loire).

MONTROSE ou MONTROSS (JACQUES GRAHAM, comte et duc de), l'un des plus zélés défenseurs de Charles Ier, né à Edimbourg en 1612, offrit ses services au roi avant que les troubles civils éclatassent; mais, se voyant écarté par le duc d'Hamilton, il n'écouta que son ressentiment, et se jeta dans le parti des covenantaires. Chargé par ceux-ci d'une mission importante auprès de Charles Ier, qui était alors à Berwick, il se laissa surprendre aux manières affables de ce prince, et, dès ce moment, se voua en secret à son service. Toutefois les covenantaires lui ayant confié un grand commandement dans la seconde insurrection, il fut le prem. qui passa la Tweed pour envahir l'Angleterre. A cette même époque, une lettre qu'il écrivait au roi tomba entre les mains d'Hamilton, qui en envoya une copie à Leven, général écossais. Montrose, accusé de haute trahison, avoua tout, mais pour en tirer gloire, et dès ce jour tâcha d'engager ceux qui pensaient comme lui à se lier par un acte d'association. Débarrassé bientôt d'un ennemi redoutable par la disgrâce d'Hamilton, il négocia directement avec les royalistes les plus zélés, parvint à former un corps peu consid. d'Irlandais et d'Ecossais, et se déclara décidément (1645) contre son ancien parti. Mais après avoir battu successiv. lord Elcho à Perth, lord Burleig à Aberdeen, le comte d'Argyle à Innerlochy, enfin Baillie et Urrey, il reçut de Charles Ier l'ordre de désarmer, et, proscrit par le parlement d'Ecosse, excommunié par l'église puritaine, se retira en France, et de là en Allemagne, où il prit part aux dernières campagnes de la guerre de trente ans, et fut élevé au grade de maréchal de l'empire. Dès qu'il eut appris la mort tragique de Charles Ier, il courut offrir ses services à Charles II, qui était alors à La Haye, et qui les accepta. Fort de l'assentiment de son maître, et de l'appui du roi de Danemarck, du duc de Holstein, de la reine Christine et du prince d'Orange, il se transporta dans les Orcades, arma plusieurs habitans de ces îles, et descendit avec sa petite armée sur les côtes du comté de Caithness (1650); mais il se flattait vainement de trouver de nombreux partisans dans un pays qu'il venait troubler encore au nom de la cause royale: mal secondé par ses propres soldats, et forcé par la faim et la fatigue de réclamer l'assistance d'un de ses anciens officiers nommé Aston, il fut livré par cet ami perfide, et condamné à être pendu. La sentence portait de plus que ses membres seraient attachés aux portes des princip. villes d'Ecosse. L'intrépide défens. des Stuarts s'écria: « Que ne me coupe-t-on en un assez grand nombre de morceaux pour rappeler à chaque village du royaume la fidélité qu'un sujet doit à son roi! » Il mit même cette pensée en assez beaux vers; il avait toujours cultivé les lett. Son courage ne se démentit pas au moment du supplice. Le cardinal de Retz a dit de lui: « C'est un de ces hommes qui ne se rencontrent plus dans le monde, et qu'on ne retrouve que dans Plutarque. » Le cardinal de Retz jugeait d'après les idées de son siècle, qui ne sont pas celles du nôtre. L'abbé Gaudin (*v.* ce nom) a donné une trad. franç. des *Mem.* du marquis de Montrose.

MONTUCLA (JEAN-ETIENNE), sav. mathémat., né à Lyon en 1725, m. en 1799 à Versailles, était venu de bonne heure à Paris, où les savans et les artistes s'étaient empressés de l'admettre dans leur société. Il participa à la rédaction de *la Gazette de*

France, journal presque uniquement consacré alors à la littérat. et aux sciences, fut appelé à Grenoble en 1761 pour y remplir les fonct. de secrét. de l'intendance, et 3 ans après accompagna, comme prem. secrét. et comme astronome du roi, le chevalier Turgot, chargé d'établir une colonie à Caïenne. De retour en France, il fut nommé premier commis des bâtimens de la couronne et censeur royal; mais la révol., en le privant de ses traitemens, le laissa sans fortune. On lui accorda toutefois une pension de 100 louis, dont il ne jouit que quatre mois, et un bureau de loterie qui, pendant deux ans, fut la seule ressource de sa famille. Ce sav., recommandable par ses vertus autant que par ses talens, a laissé, outre une excellente édit. des *Récréations mathématiques* d'Ozanam (1778, 4 vol. in-8), et une traduct. des *Voyages de Carver dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, avec des remarques et addit. (Paris, 1784, in-8) : *Hist. des recherches sur la quadrature du cercle*, Paris, 1754, in-12, fig.; *Rec. de pièces concernant l'inoculation de la petite-vérole*, trad. de l'angl., ib., 1756, in-12; *Hist. des mathémat.*, ib., 1758, 2 v. in-4, 1799-1802, 4 vol. in-4. V. une *Notice sur Montucla*, dans le *Magasin encyclop.*, année 1799, t. 5, p. 406-10.

MONTUUS ou DE MONTEUX (Sébastien), méd. du 16e S., né, selon Georges Mathias, à Rieux en Languedoc, a laissé : *de Medicis Sermones sex, quorum : 1 de Sectis medicorum ; 2 de Disciplinis quæ dogmaticis necessariæ ; 3 de Dogmaticorum officio ; 4 de Excellentiâ dogmaticorum ; 5 de Consiliis eorum ; 6 de Stipendiis eorumdem ; Ejusdem de humorum differentiis atque indiciis Epitome*, Lyon, 1584, in-8; *Dialexeon medicinalium libri duo ; adjectus est de his quæ ad rationalis medici disciplinam, munus, laudes, consilia et præmia pertinent, libellus*, ibid., 1537, in-4.

MONTVALLON (André BARRIGUE de), sav. magistrat, né à Marseille en 1678, m. en 1759 à Aix, où il était l'oracle du parlement, fut consulté utilement par d'Aguesseau lorsque celui-ci prépara ses ordonnances sur les donations, les testam. et les substitutions. Il a fourni plusieurs observations aux *Mémoires de l'académie des sciences*, années 1730 et suiv.; mais l'ouvrage qui le fit connaître le plus avantageusement est son *Nouveau système sur la transmission et les effets des sons, sur la proportion des accords et la méthode d'accorder juste les orgues et clavecins*, Avignon, 1756, 2e édit. On cite en outre de lui : un *Précis des ordonnances, déclarations, lettres-patentes, statuts et règlemens*, dont les dispositions étaient les plus en usage dans le ressort du parlement de Provence, Aix, 1752, in-12; *Epitome juris et legum roman. frequentioris usûs, juxta seriem Digestorum*, ib., 1756, in-12.

MONTYON (Antoine-Jean-Baptiste-Robert AUGET, baron de), magistrat connu par un grand nombre de fondations en faveur des lettres, des sciences et des établissem. de charité, par des actions non moins recommandab., et enfin par quelq. écrits, naquit en 1733, et m. à Paris en 1820. Il avait été successiv. intendant de la Provence, de l'Auvergne et du pays d'Aunis, et avait mérité une disgrâce en refusant de coopérer à la suppression des cours de justice, par l'installation, dans la province qui lui était alors confiée, du corps de magistrats que le chancelier Maupeou prétendait mettre à la place de la cour depuis long-temps existante. Déjà, en 1766, il s'était opposé seul, dans le conseil du roi, à l'infraction des lois de l'état, par laquelle ce conseil se trouvait transformé en commission criminelle pour juger La Chalotais. Il passa en Angleterre lors de nos premiers troubles politiques, fut nommé memb. de la société royale de Londres, et suivit le roi Louis XVIII à son retour en France. Les fondations de prix du vertueux magistrat se montaient, avant la révol., à un capital de plus de 60,000 fr. : elles devinrent nulles par la suppression, en 1790, des académies auxquelles elles avaient été confiées; mais il les a remplacées depuis. De 1815 à 1820, il fit aux bureaux de charité de plus. des arrondissemens de Paris divers dons très-consid., qui ont été employés à des achats de rentes pour les indigens. Par une clause particulière de son testament, les deux sommes de 10,000 fr. qu'il a léguées à l'acad. franç., l'une pour *prix de vertu*, l'autre pour *l'ouv. le plus utile aux bonnes mœurs*, peuvent être multipliées selon l'évaluation de sa succession et la nature de ses autres legs : il en résulte que le total de ces deux sommes sera peut-être porté à près d'un million; car on estime que le fondateur a laissé de quatre à cinq millions de fortune. Ce bienfaiteur de l'humanité peut encore être cité comme écrivain. Parmi ses ouv., nous distinguerons *l'Eloge du chancelier de L'Hôpital*, qui obtint un accessit en 1777 à l'acad. franç.; un discours *de l'Influence de la découverte de l'Amérique sur l'Europe*, auquel la même compagnie décerna le prix; le *Rapport fait à S. M. Louis XVIII, à l'occasion du tableau de l'Europe en 1795*, par de Calonne, Lond., 1796, in-8, plus. fois réimp.; *Quelle espèce d'influence ont les diverses espèces d'impôts sur la moralité, l'activité et l'industrie des peuples*, Paris, 1818, in-8; *Particularités et observat. sur les ministres des finances de France les plus célèbres, dep. 1660 jusqu'en 1791*, Londres, 1812, in-8 : cette édit. est précédée d'une *Epître dédicatoire aux mânes de William Pitt*, pièce qui ne se trouve pas dans la réimpress. de l'ouvrage faite à Paris en 1812; *Etat actuel du Tunkin*, Paris, 1812, 2 v. in-8. Cet ouv., publ. sous le nom de M. la Bissachère, a été rédigé par M. de Montyon : il avait paru en 1811 sous le titre d'*Exposé statistiq. du Tunkin*. En 1826 l'*éloge* de M. de Montyon fut proposé par l'acad. franç. comme sujet du concours de poésie ; et le prix fut décerné à M. Alfred de Wailly.

MONVEL (Jacques-Marie BOUTET de), célèbre acteur et aut. dramat., membre de la 4e classe de l'institut, né à Lunéville en 1745, m. à Paris en 1811, avait débuté en 1770 à la Comédie-Franç., et y fut reçu deux ans après. Double de Molé, pour l'emploi des jeunes premiers et des amoureux, il était loin d'avoir autant de grâce et d'élégance que lui dans la comédie; mais le public lui tint compte de ses efforts, et surtout de la flexibilité de talent qui lui permit de jouer avec un grand succès quelq. rôles tragiques. A la m. de Lekain, il se crut en droit de réclamer les premiers rôles; mais la faiblesse de sa santé et les désagrémens de sa personne et de son organe le forcèrent bientôt de renoncer à cet emploi, ainsi que Molé, son rival et son ennemi. Il jouissait paisiblement des applaudissemens dus à son talent incontestable dans vingt autres rôles quand un ordre de la haute police le fit sortir brusquement de France (1781). La chronique scandaleuse du temps prête à cet ordre des motifs qu'il n'est pas dans notre objet d'approfondir. Accueilli par le roi de Suède, qui l'employa comme lecteur et comédien ordin., il resta à Stockholm jusqu'en 1786. De retour à Paris, il s'attacha aux Variétés du Palais-Royal, qui prit, en 1792, le nom de Théâtre de la République, et auquel se réunirent, sept ans après, presque tous les anciens artistes de la comédie française. Il fut alors forcé par son âge de renoncer aux rôles tragiques qui avaient fait sa réputation, pour prendre ceux de pères nobles et de grands raisonneurs. On se souvient encore de lui avoir vu jouer quelques-uns de ces derniers, surtout *l'Abbé de l'Epée*, avec une supériorité remarquable. Monvel, moins disgrâcié de la nature, eût égalé peut être Baron et Lekain : des obstacles insurmontables purent seuls l'empêcher d'être le plus grand des acteurs. Ses désavantages physiques n'étant sensibles que sur la scène, il se montrait, devant ses camarades ou dans le monde, le lecteur le plus sé-

duisant. Un gr. nomb. de ses productions ont eu du succès, et quelques-unes sont restées au théâtre. Pourquoi faut-il dire que, transformé en apôtre de l'impiété la plus audacieuse, il prononça, dans l'église de St-Roch, pour la fête de la raison (1793), le plus horrible discours ? Ajoutons toutefois qu'il ne s'est jamais consolé de ces blasphèmes arrachés à sa faiblesse par des insensés. Parmi ses nombreux ouv. dramatiques, l'on peut distinguer *l'Amant Bourru*, comédie en 3 actes et en vers libres, 1777, in-8; *la Jeunesse du duc de Richelieu*, ou *le Lovelace français*, drame en 5 actes et en prose (en société avec M. Alex. Duval), 1796, in-8; *Blaise et Babet, ou la suite des Trois Fermiers* (autre pièce du même aut.), comédie en 2 actes, mêlée d'ariettes, musique de Dezède, 1783, in-8; *Raoul, sire de Créqui*, comédie en 3 actes, mêlée d'ariettes, musique de Daleyrac, 1789, in-8; *Ambroise, ou Voilà ma journée*, opéra-comique en un acte, musique de Daleyrac, 1793, in-8; *l'Heureuse Indiscrétion*, comédie en 3 actes et en vers, 1789. On cite de lui en outre un roman historique, intitulé *Frédégonde et Brunehaut*, 1776, in-8, avec grav.

MOONEN (Arnold), théolog. holland., de la communion réformée, né à Zwoll en 1644, m. en 1711, s'est distingué comme prédicateur, comme poète et comme grammairien. On a de lui des *Sermons* sur divers sujets, Delft, 1715, in-4, Deventer, 1702, in-4; une *Grammaire de la langue hollandaise*, publ. en 1716, et fréquemment réimprimée; des *Poésies hollandaises*, Amsterdam, 1700 et 1720, 2 vol. in-4; des *Poemata latina*, Groningue, 1716. in-8.

MOOR (Barthélemi de), profess. de médecine à Harderwick, vers la fin du 17e S., s'éleva contre la secte chimique dont les principes se propageaient en Hollande, et écrivit, pour ramener ses contemporains à l'étude des anciens, *Cogitationum de instauratione medicinæ, ad sanitatis tutelam, morbos profligandos, necnon vitam prorogandam, libri tres*, Amst., 1695, in-8. — Moor (Karel (van), peintre de l'école hollandaise, né à Leyde en 1656, m. en 1738, fit d'abord des portr. où l'on trouve souvent la manière de Rembrandt et quelquefois celle de van Dyk. Mais il mit ensuite le sceau à sa réputation par un tableau représentant *le Jugement porté par Brutus contre ses deux fils*, demandé par les États pour orner la salle du conseil.

MOOR (Michel), théol. cathol., né à Dublin en 1640, m. en 1728, a laissé entre autres ouvr. : *de existentiâ Dei*, Paris, 1692, in-8; *Hortatio ad studium linguæ græcæ et hebr.*, 1700, in-12; et *Vera sciendi methodus*, Paris, 1716, in-8 : dans ce dern. l'aut. prétend réfuter le système philos. de Descartes. — Moor. V. Moro (Ant.).

MOORE (sir Jonas), mathématicien angl., né à Whitle, dans le Lancashire, en 1617, m. à Godalming, entre Portsmouth et Londres, en 1679, fut nommé par Charles II intendant de l'artillerie, et se servit du crédit qu'il avait à la cour pour faire ériger la maison de Flamsteed en observatoire public, et pour fonder une école de mathémat. à l'hôpital du Christ. L'Angleterre lui doit l'établissement d'un système régulier d'instruction mathémat. Il a laissé, entre autres ouvr., plus. traités *sur l'Arithmétique*, *la Géométrie pratique*, *la Trigonométrie* et *la Cosmographie*. Perkins et Flamsteed y ont ajouté quelq. autres ouvr. Ce recueil fut publié par la famille de Moore en 1681, in-4.

MOORE (Franç.), voyageur angl., alla en Afrique en 1730, et y resta jusqu'en 1735. Il remonta la Gambie jusqu'à la distance de deux cents lieues de la mer, et, à son retour en Angleterre, publia : *Voyages dans les parties intérieures de l'Afrique, contenant une description de plusieurs nations qui habitent le long de la Gambie, dans une étendue de six cents milles*, Londres, 1738, 1 vol. in-8; ibid., 1742, 1 vol. in-4, fig.; ibid., 1776, 1 vol. in-8. Cet ouvr. a été extrait et trad. en franç., avec les relations de Stibbs et de Leach, par M. Lallemant. Ces extraits forment le 2e vol. des *Voyages de Ledyard et de Lucas en Afrique*, Paris, 1804, 2 vol. in-8.

MOORE (Robert), habile maître d'écriture et philologue angl., m. vers 1727, a laissé : *l'Aide du maître d'écriture*, 1696, 1704; *The general Penman*, 1725; *Court Essai sur l'invention primitive de l'écriture*, avec des exemples gravées.

MOORE (Philippe), théol. angl., recteur de Kirkbridge et chapelain de Douglas, m. en 1783 à l'âge de 78 ans, se chargea de réviser la traduction des Stes-Écritures dans la langue des habitans de l'île de Man, et de quelq. autres livres de religion, impr. pour l'usage de ce diocèse. Il existe des fragmens de sa *Correspondance particulière*.

MOORE (le doct. John), méd. et littér. écossais, né à Stirling, en 1730, m. à Londres en 1802, fut d'abord employé à l'armée de Flandre (1747), comme aide (*mate*) dans les hôpitaux militaires de Maestricht et de Flessingue, fut nommé ensuite chirurgien-adjoint du régiment des gardes à pied, revint à Londres en 1748, et, après avoir étudié successivem. dans cette ville et à Paris, alla exercer la chirurgie à Glascow. Chargé, vers 1770, d'accompagner sur le continent un fils de la duchesse d'Argyle, en qualité de gouverneur, il mit 5 ans à visiter la France, l'Italie, la Suisse et la Hollande, et, de retour à Londres, consigna les observations et l'expérience de sa vie dans plusieurs ouvr. Nous citerons les suivans : *Coup-d'œil sur la société et les mœurs en France, en Suisse et en Allemagne*, 1779, 2 vol. in-8; *Coup d'œil sur la société et les mœurs en Italie*, 1781, 2 vol. in-8 (ces deux ouvr. ont été trad. en franç. par M. Henri Rieu, Genève, 1799, 4 vol. in-8 : Mlle de Fontenay a publ. une nouvelle traduct. du prem., sous le titre de *Voyage de John Moore en France*, etc., Paris, 1806, 2 vol. in-8); *Zeluco*, Londres, 1786, roman trad. en franç., par Cantwell, 1796, 4 vol. in-18; *Édouard*, autre roman moral, trad. en fr. par Cantwell, 1797, 3 vol. in-12; *Vues des causes et des progrès de la révolution française*, 1795, 2 vol. in-8; *Mordaunt*, ou *Esquisses de la vie, des mœurs et des caractères de divers pays, contenant l'hist. d'une Française de qualité*, 1798, 2 vol. in-8. On lui attribue encore des *Œuvres morales*, dont MM. Prevost et Blagdon ont publié des extraits, Londres, 1803, 2 vol. in-8, en angl.

MOORE (sir John), général angl., fils du précédent, né à Glascow en 1761, obtint, à l'âge de 15 ans, par la protect. du duc d'Hamilton, élève de son père, le grade d'enseigne dans un régiment d'infanterie, fut employé dans la guerre d'Amérique, et réformé à la paix de 1783. Peu de temps après, il représenta au parlement le bourg de Lanark. Ayant repris du service en 1788, il fit partie de l'expédit. de 1794 contre la Corse, se distingua au siége de Calvi, et fut élevé au grade d'adjudant-général. De retour en Angleterre, l'année suivante, il fut nommé immédiatement brigadier-général, et reçut l'ordre, en 1796, de conduire une brigade à sir Ralph Abercrombie, dans les Indes occidentales. Employé par ce général dans les postes les plus importans, il reçut de lui le gouvernement de Ste-Lucie : mais l'insalubrité de cette île le força de retourner en Angleterre (1797), d'où il passa bientôt en Irlande. Ce pays, alors en état de rébellion ouverte, devint pour lui le théâtre de nouv. exploits qui lui valurent le grade de major-gén., et un régiment. Après avoir accompagné le duc d'York en Hollande (1799) et sir Ralph Abercrombie en Egypte (1800), couvert de blessures reçues dans ces deux expéditions, il revint en Angleterre, fut créé chevalier, décoré de l'ordre du Bain et investi d'un commandem. dans l'intérieur. En 1808, il mena un corps de 10 mille hommes au secours

du roi de Suède, attaqué alors par la Russie, la France et le Danemarck; mais ayant eu à se plaindre de ce prince, il abandonna sa cause, et, à peine de retour de la Baltique, fut envoyé en Portugal avec les troupes qu'il avait ramenées. Il arriva dans ce royaume au moment de la convention de Cintra, et fut nommé aussitôt commandant en chef. Il avait cru d'abord pouvoir compter sur l'assistance des Espagnols, et bientôt il se vit dans l'impossibilité de se réunir aux divers corps de sa propre armée, et fut convaincu en même temps du peu de fonds qu'il devait faire sur les promesses du peuple pour lequel il combattait. Il était décidé cependant à marcher sur Madrid, lorsqu'il fut informé que Bonaparte en personne cherchait à se placer entre l'armée anglaise et la mer. Craignant d'être coupé par ce redoutable adversaire, il effectua sa retraite, à marches forcées, vers la Corogne. Rien n'était préparé pour son embarquement. Le 16 janvier 1809, les Français vinrent lui livrer une bataille, qui lui coûta la vie et força ses troupes à abandonner toute l'Espagne. Moore jouit d'une grande réputation chez ses compatriotes : il ne lui a manqué peut-être que d'être heureux comme lord Wellington. On trouvera des détails sur ses actions dans l'ouv. de James Moore, son frère, intit. *Hist. des campagnes de l'armée anglaise en Espagne*.

MOPINOT (SIMON), bénédictin de Saint-Maur, né à Reims en 1386, m. en 1427, après avoir professé avec succès les humanités dans son ordre, a composé des *hymnes* lat. qui furent long-temps en gr. honneur; il a de plus travaillé avec D. Coustan à la Collect. des Lettres des Papes, dont il rédigea l'*Épître dédicatoire* et la *Préface*, etc.

MOPSUESTE (THÉODORE de). V. THÉODORE.

MORA (DOMINIQUE), écrivain bolonais et l'un des meilleurs tacticiens du 16ᵉ S., fut successivement au service de Florence, de Parme, du pape, et du roi de Pologne qui lui donna le grade de colonel. Il a publié : *Tre quesiti in dialogo sopra far le batterie, fortificare una città, e ordinar batterie quadrate, con una disputa di precellenza tra l'arme e le lettere*, Venise, 1567, in-4, et quelques autres ouvr. dont on trouvera l'indication dans les *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi, t. 6, p. 99 et suiv.

MORA Y JARABAS (PABLO de), jurisconsulte espagnol, et membre du conseil du roi, né dans la Vieille-Castille en 1718, m. à Madrid en 1792, a laissé, sur divers points de droit civil et ecclésiastique, un grand nombre de dissertations MSs., citées par Sempère dans la *Bibliothèque espagnole*. Son principal ouvr. est un traité critique *sur les Erreurs du droit civil et les abus de la jurisprudence*, Madrid, 1748, in-4.

MORABIN (JACQUES), secrétaire du lieuten. de police de Paris, né à la Flèche, m. à Paris en 1762, fut agrégé comme docteur de la faculté de Navarre, et protégea la jeunesse indigente de Chamfort. On a de lui : une traduct. du *Traité des lois*, de Cicéron, Paris, 1719, 1777, in-12; une autre du *Dialogue* sur les causes de la corruption de l'éloquence romaine, ibid., 1722, in-12; une autre du *Traité de la consolation*, de Cicéron, ibid., 1753, in-12; réimpr. avec la *Divination*, trad. par Régnier-Desmarais, ib., Barbou, an III (1795), in-12; *Hist. de l'exil de Cicéron*, 1725, in-12; *Histoire de Cicéron*, 1745, 2 vol. in-4; *Nomenclator Ciceronianus*, 1757, in-12.

MORAD. V. AMURAT et MOURAD.

MORAINE (ANT.), théol. du 17ᵉ S. n'est connu que comme aut. d'un ouvr. cité dans le procès du P. Quesnel, et qui a pour titre : *Anti-Jansenius, hoc est selectæ disputat. de hæresi*, etc., Paris, 1652, in-fol.

MORALÈS (AMBROISE), célèbre écrivain espagnol, né à Cordoue en 1513, m. en 1590, fut historiographe de Philippe II, professeur de belles-lettres à l'université d'Alcala, et l'un des auteurs qui contribuèrent à rétablir en Espagne le goût de la saine littérature. On cite de lui : *Corónica general de España, prosiguiendo adelante de los cinco libros que el maestro Florian de Ocampo ha escrito*, Alcala, 1574-77; Cordoue, 1586, 3 v. in-f.; *Antiquités des villes d'Espagne*, Cordoue, 1575; et surtout une *Relation du voyage littéraire* qu'il fit par ordre de Philippe II dans les roy. de Léon, de la Galice et des Asturies, Madrid, 1765, in-fol. On a publ. ses *Œuvres complètes* à Madrid, 1791-1792. — MORALÈS (Jean-Baptiste), dominicain espagn. et célèbre missionnaire, né à Ecija vers 1597, m. en 1664, à Fo-ning-cheou, capitale de la province de Fo-kien en Chine, fut envoyé, n'étant encore que simple diacre, dans ce royaume, où il découvrit bientôt parmi les chrétiens qu'avaient fait les jésuites quelq. pratiques d'idolâtrie autorisées par ces pères. Il se rendit à Rome et fit condamner ces pratiques, au nomb. de 17 environ, par le saint-office en 1644. Cette condamnation ayant été approuvée et confirmée en 1645 par le pape Innocent X, le P. Moralès quitta l'Espagne avec 30 religieux de son ordre, arriva à la Chine en 1649, après bien des traverses, et donna connaissance du décret au P. Emmanuel Dias, vice-provincial des jésuites. Quelques années après, il eut la douleur de voir qu'on lui opposait un autre décret d'Alexandre VII, qui rendait à peu près nul celui dont il était porteur. Il n'en persista pas moins à se conformer toujours à la saine doctrine malgré l'exemple des jésuites, et refusa constamment le baptême aux néophytes qui ne voulurent point renoncer entièrem. au rit chinois, voulant moins assurer des sujets à la cour de Rome, que faire de vrais chrétiens.

MORALES (LOUIS). V. DIVINO-MORALES.

MORAND (JEAN), chirurgien français, né en 1658, m. chirurgien-major de l'hôtel des Invalides en 1726, fut un des plus habiles opérateurs de son temps.—MORAND (Sauveur-Franç.), fils du précéd., né à Paris en 1697, m. chirurgien en chef de l'hôtel des Invalides, en 1773, était membre des académies royales des sciences et de chirurgie, de la plupart des autres académies nationales et étrangères, et chevalier de l'ordre de St-Michel. On a de lui : *Traité de la taille au haut appareil*, etc., *avec une dissertat. de l'auteur, et une lettre de Winslow sur la même matière*, Paris, 1728, in-8; trad. en angl. par Douglas, Londres, 1729, in-8; *Réfutation d'un passage du traité des opérations*, publié en angl. par Sharp, Paris, 1739, in-12; *Discours pour prouver qu'il est nécessaire à un chirurgien d'être lettré*, ibid., 1743, in-4; *Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre* (avec Bremond), ibid., 1743, 2 vol. in-12; *Opuscules de chirurgie*, ibid., 1768, in-4; 2ᵉ partie, ibid., 1772, in-4; trad. en allem., Leipsig, 1776. Son *Éloge*, par Grandjean de Fouchy, se trouve dans le *Recueil* de l'acad. des sciences, 1773, H., p. 99.

MORAND (JEAN-FRANÇ.-CLÉMENT), doct. en médec. et profess. d'anat., fils de Sauveur-Franç., né à Paris en 1726, m. en 1784, fut bibliothécaire de l'acad. des sciences, et membre de la plupart des sociétés savantes étrangères. Nous citerons de lui : *Hist. de la maladie singulière et de l'examen du cadavre d'une femme devenue en peu de temps toute contrefaite par un ramollissement général des os*, Paris, 1752, in-12, fig.; *Nouvelle Descript. des grottes d'Arcy*, Lyon, 1752, in-12; *Lettre sur l'instrument de Roonhuysen*, Paris, 1755, in-12; *Mémoire sur les eaux thermales de Bains, comparées dans leurs effets avec celles de Plombières*, inséré dans le tom. 6 du Journal de Médecine, ann. 1757; *du Charbon de terre et de ses mines*, Paris, 1769, in-fol.; *Mémoire sur la nature, les effets, propriétés et avantages du charbon de terre, apprêté pour être employé commodément, économiquement et sans inconvénient, au chauffage et à tous les usages domestiques*, ibid., 1770, in-12,

fig.; *l'Art d'exploiter les mines de charbon de terre*, 1769, 1779, in-fol., fig. Son *éloge* se trouve dans le *Rec.* de l'acad. des sciences, 1784, H., p. 48.

MORAND (PIERRE de), poète dramat., né à Arles en 1701, m. en 1757, fut reçu avoc. au parlement de Paris, en 1739, cessa d'être porté sur la liste annuelle de l'ordre en 1755, et ne put conserver que 8 mois la place de correspondant littéraire du roi de Prusse, qu'il avait obtenue en 1749. Accablé de revers de toute espèce, malheureux en mariage et au théâtre, il conserva toujours son courage et sa gaieté, et plaisanta presque jusqu'à sa dern. heure. Le caractère intraitable de sa belle-mère lui fournit le sujet de sa meilleure pièce, l'*Esprit de divorce*, qu'il fit jouer avec succès sur la scène italienne, en 1738. Déjà, en 1736, il avait donné une tragédie de *Childéric*, qui fut imprimée en 1737 et en 1751, et qui mériterait de reparaître au théâtre, ainsi que la comédie dont nous venons de parler. On cite enc. de lui : les *Muses*, sorte d'ambigu joué en 1738 par les comédiens italiens ; *la Vengeance trompée*, coméd. jouée à Arles en 1743 ; *Mégare*, tragédie sifflée par une cabale, au Théâtre-Français, en 1748, et dont la 2e représentation n'a jamais eu lieu. Toutes ces pièces ont été réunies et imprimées avec d'autres du même auteur, sous ce titre : *Théâtre et œuvres diverses de Morand*, Paris, 1751, 3 vol. in-12. On a en outre de lui : *Justification de la musique franç., contre la querelle qui lui a été faite par un Allem. et un Allobroge* (Grimm et J.-J. Rousseau), etc., Paris, 1754, in-8. Morand a été, avec Rousseau de Toulouse et l'abbé Prévost, l'un des fondateurs du *Journal encyclopédique*, qui commença en 1756.

MORAND (JEAN-ANTOINE), architecte, et chevalier de St-Michel, né à Briançon en 1727, m. à Lyon sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, avait étudié d'abord la perspective et la décoration sous le célèbre Servandoni, et reçu ensuite des leçons de Soufflot, dont il devint l'ami. Il exécuta, d'après les plans de ce grand artiste, la salle de spectacle de Lyon, fut appelé à Parme, en 1759, à l'époque du mariage de l'archiduchesse avec l'emp., pour construire un théâtre à machines, et obtint le suffrage des artistes même de l'Italie. De retour à Lyon, il fit servir à l'embellissement de cette ville les nouvelles connaissances qu'il avait acquises pendant un court séjour à Rome. Entre autres ouvr., il faut citer le fameux pont de bois jeté par lui sur le Rhône, et qui porte le nom de son habile constructeur. L'école des ponts-et-chaussées a donné son approbat. aux principes qui ont présidé à cette construction ; et leur exposition fait partie de son enseignement.

MORANDE (CHARLES THÉVENOT DE), journaliste et pamphlétaire, né à Arnai-le-Duc en 1748, vint, jeune encore, à Paris, et se livra à des désordres honteux qui le firent enfermer d'abord au For-l'Évêque, puis à Armentières. Elargi au bout de 15 mois, il passa en Angleterre, où la composition de quelques libelles devint sa ressource. Il se crut alors appelé à rançonner les puissances, et réussit en effet à faire acheter son silence à la Dubarry, moyennant une somme de 500 guinées et une pension de 4000 fr., dont la moitié réversible à sa femme. Mais Voltaire, auquel il voulait aussi arracher un tribut par des menaces de diffamation, répondit aux ouvertures d'un aussi méprisable adversaire, en les rendant publiques. Le comte de Lauraguais, depuis duc de Brancas, fit mieux encore : il distribua à Morande des coups de canne dont il eut soin d'exiger quittance. La pension que ce vil pamphlétaire avait obtenue sous Louis XV ayant été supprimée sous le règne suivant, il fit paraître en 1776 les *Anecdotes secrètes sur la comtesse Dubarry*, dont le prix, joint au salaire qu'il recevait comme agent de la police franç. et au produit de sa feuille périodique du *Courrier de l'Europe*, lui permirent de vivre à Londres dans l'aisance. Revenu en France à l'époque de la révolut., il végéta dans la foule des journalistes, et, flottant entre les partis, il finit par se rendre suspect à celui qui dominait. Son *Argus patriotique* fut signalé comme une feuille indirectem. favorable à la cour, et l'aut. périt dans les massacres de sept. 1792. Nous citerons de lui : *le Philosophe cynique*, et les *Mélanges confus sur des matières fort claires*, Londres, 1771, in-8 ; *le Gazetier cuirassé*, ou *Anecdotes scandaleuses sur la cour de France* (1772), in-12 (avec des *Recherches sur la Bastille*, etc.).

MORANDI (MORANDO), médecin, né en 1693 dans le Modenais, où il m. en 1756, exerça son art avec succès à Modène, à Imola, et à Novi dans l'état de Gênes. Ses princip. ouv. sont : *Decade di lettere famigliari contenenti gli errori nella pratica fatti, ed al publico schiettamente comunicati*, Modène, 1748, *de Febribus quibusdam tertiariis perniciosis*, Ferrare, 1748, in-4. Les biographes ital. (*voy.* Tiraboschi, *Bibl. moden.*, Fantuzzi, *Notizie degli scritt. bologn.*, etc.) citent plus. autres personnages du même nom, et tombés depuis dans une obscurité d'où nous croyons peu nécessaire de les tirer.

MORANDI-MANZOLINI (ANNE), femme célèbre par ses connaissances en anatomie, née en 1716 à Bologne, où elle m. en 1774, avait épousé J. Manzolini, habile anatomiste, dont elle apprit la science qu'il professait. Après la m. de son mari, en 1755, elle fut pourvue d'une chaire d'anatomie à l'univ. de Bologne ; et sa réputat., comme modeleuse en cire, s'étant répandue dans toute l'Europe, diverses académies se l'agrégèrent. Elle reçut des offres brillantes pour aller s'établir, soit à Milan, soit à Londres, soit à St-Pétersbourg ; mais elle préféra rester dans sa patrie, où les sav. et les étrangers les plus illustres s'honorèrent de venir la visiter.

MORANDO-ROSA (PHILIPPE), littérat. ital., né en 1735 à Vérone, où il mourut en 1760, a laissé : *Medo*, tragédie, Vérone, 1755 (le marq. de Maffei en parle avec éloge dans le chap. Ier de son Traité des Théâtres anciens et modernes); la *Teonoe*, trag., ibid., 1755 ; *Sonetti e Canzoni*, ibid., 1756, et autres pièces mentionnées dans le t. 6 des *Elogi italiani*, etc.

MORANT (PHILIPPE), antiquaire et biographe angl., né dans l'île de Jersey en 1700, m. en 1770, publia un grand nombre d'ouvr. dont M. George Crabb donne les titres avec détail (*Univ. hist. Dict.*, Londres, 1825, in-fol.), et parmi lesquels nous citerons seulement : *Histoire et Antiquités de Colchester*, 1748, in-fol. ; réimp. en 1768 ; *Histoire du comté d'Essex*, 1760-68, 2 vol. in-fol.

MORARD DE GALLE (JUSTIN-BONAVENTURE), vice-amiral, naquit à Gonselin, en Dauphiné, le 30 mars 1741. Après avoir servi pendant quelques années dans les gendarmes de la garde, il entra au service de la marine, comme garde du pavillon, en 1757. Nommé enseigne de vaisseau en 1765, il fit diverses campagnes dans l'Inde et en Amérique, jusqu'en 1772, qu'il fut attaché à la direction des constructions du port de Brest. Promu, en 1777, au grade de lieutenant, il passa sur *la Ville de Paris*, et assista au combat d'Ouessant (27 juillet 1778). Il était sur *la Couronne*, dans l'armée du comte de Guichen, aux combats des 17 avril, 15 et 19 mai 1780. Embarqué, l'année suivante, dans l'escadre aux ordres du Bailli de Suffren, il fit toute la campagne de l'Inde, assista aux divers combats livrés par cet amiral, et reçut une blessure grave à celui de la Praya. Morard de Galle, nommé contre-amiral en 1792, fut fait vice-amiral l'année suivante. Après avoir exercé pendant quelque temps les fonctions de commandant d'armes au port de Brest, il prit, en 1798, le commandement de l'armée navale qui y était réunie. Il m. à Guéret le 23 juillet 1809. Il était à cette époque

comte, grand-officier de la Légion-d'Honneur, et titulaire de la sénatorerie de Limoges. Peu d'hommes de mer ont fourni une carrière aussi remplie que celle de Morard de Galle; il avait fait 37 campagnes, exercé 11 commandemens, et assisté à 15 combats.

MORATA (Olympia Fulvia), l'une des femmes les plus sav. de son siècle, née à Ferrare en 1526, fut admise à partager les leçons de la jeune princesse Anne d'Este, et devint bientôt l'objet de l'admiration de toute la cour par ses rapides progrès dans la philosophie et dans les langues anciennes. Mais elle perdit presque en même temps son père et les bonnes grâces de la duchesse de Ferrare, et se trouva seule avec une mère infirme, sans fortune et sans appui, chargée de l'éducat. de 3 sœurs et d'un frère en bas âge. Ayant épousé, et 1548, André Grundler, jeune médecin allemand, elle alla s'établir avec lui à Schweinfurt; mais cette ville, cernée par les troupes de l'empire, fut prise d'ass., après un siége de 14 mois, livrée au pillage et réduite en cendres. La malheureuse Olympia, longtemps errante sans asile, à travers mille dangers, avec son jeune frère et son mari, commençait à espérer un sort plus prospère, grâce à la nomination de Grundler à une chaire de médec. à Heidelberg, lorsqu'elle m., épuisée de tant de fatig., en 1555. Ses ouv. avaient été détruits en partie dans l'incendie de Schweinfurt. Cœl. Secund. Curion en a recueilli les fragmens échappés aux flammes, et les a publ. sous ce titre: *Olympiæ Fulviæ Moratiæ, fœminæ doctissimæ ac planè divinæ, Opera omnia quæ hactenùs inveniri potuerunt*, Bâle, 1562, in-8.; réimpr. avec quelq. augmentat., en 1570 et 1580. V. sur cette femme remarq. les *Mém.* de Niceron t. 15, et la dissertat. intit. *de Olympiâ fulviâ Moratâ*, Zittau, 1808, in-4.

MORATIN (Nicolas-Fernandez), sav. espag., m. en 1780, était avocat, membre de l'acad. latine, de la société économique de Madrid, et des Arcadiens de Rome. Il se proposa de rapprocher le théâtre comiq. de sa nation de celui des Français, et débuta en 1762, dans la carrière dramatiq., par la comédie de *la Petimetra*, qui paraît être la prem. pièce espagn. vraim. conforme aux règles de l'art. On cite encore de lui plusieurs tragédies, parmi lesquelles il faut distinguer celle d'*Hormesinda*, jouée et imp. en 1770. Il rédigea pendant quelq. temps deux feuilles périodiq.: *el Desengañador del teatro espanol* et *el Poeta*. Ses autres écrits sont: *Diane* ou l'*Art de la chasse*, poème en 6 chants, Madrid, 1765, in 8; *las Naves de Cortez destruidas*, chant épique, ibid., 1785 (pub. par les soins de D. Leandro, son fils, qui y a joint des réflexions critiques très-curieuses); une églogue (*Dorisa et Amarilis*), lue en 1778, à la distribution des prix de la société économ., et une *Lettre historiq.* sur l'origine et les progrès des combats de taureaux en Espagne, Madrid, 1777, 1801, in-8.

MORATO ou **MORETO** (Fulvio Pellegrino), littérat. ital., né à Mantoue, vers la fin du 15ᵉ S., m. en 1547, professa les belles-lettres dans différ. villes avec beaucoup de réput., notamment à Ferrare, où l'avait attiré le duc d'Este; mais obligé de quitter cette ville, comme suspect de partager en secret les opinions des novateurs, il se retira à Vicence vers 1530, et passa ensuite à Venise. L'on sait qu'il était de retour à Ferrare en 1533, et que le reste de sa vie fut partagé entre les lettres, l'amitié et le soin d'élever sa fille (la célèb. Olympia Morata). On a de lui: *il Rimario di tutte le cadentie di Dante e Petrarca*, Venise, 1528, in-8, réimpr. dans la même ville en 1529, 1533, 1550; et avec des addit., 1565, in-8; *Carmina quædam latina*, Venise, 1533, in-8; *Del significato de' colori e de mazzoli*, ibid., 1535, 1543, in-8.

MORAVES (secte des frères), égalem. appelés *Hernectes*. V. l'art. Hutteen (Jacob).

MORCELLI (Etienne-Antoine), sav. archéologue ital., né à Chiari en 1737, fit ses prem. études chez les jésuites de cette ville, et les termina d'une manière brillante à Rome, où il fut ensuite choisi pour professeur d'éloquence. Son ordre ayant été supprimé, en 1773, il s'attacha au cardinal Albani, qui lui confia le soin de sa riche bibliothèque. C'est au milieu de ce vaste trésor des sciences littéraires que Morcelli entreprit et exécuta son immense ouvrage sur le *Style des inscriptions*, ainsi que plusieurs autres écrits non moins importans, et qui lui acquirent en peu de temps une grande réputat. En 1791, il revint à Chiari, et y remplit jusqu'en 1821, époque de sa mort, les fonctions de prevôt de l'église principale, bien que l'archevêché de Raguse lui eût été offert; il a encore signalé son amour pour sa patrie en y fondant de nombreux établissem. d'instruction et de charité. On a de Morcelli: *de Stylo inscriptionum lat. libri III*; Rome, 1780, in-4; *Inscriptiones commentariis subjectis*, ibid., 1783, in-4; *Sermonum lib. II*, ibidem, 1784, in-8; *Indication des antiquités de la maison Albani* (en latin ou en italien), ibidem, 1785; *Kalendarium ecclesiæ Constantinopolitanæ*, etc., Rome, 1788, 2 vol. in-4; *Sancti Gregorii*, etc., *libri X*, *etc.*, *græcè primùm*, *et cum latinâ interpretatione ac commentariis vulgati*, etc., Venise, 1791; *Electorum libri II*, 1814; *Agapeja*, 1816; *Sulla Bolla d'ora dei fanciulli Romani*, Milan, 1816; *Sull' Agone Capitolino*, Milan, 1817; *Africa christiana*, *in tres partes tributa*, Brescia, 1817-18, 3 vol. in-4; ΜΙΧΑΗΛΕΙΑ, *sive Dies festi principis angelorum apud Clarenses*, Milan, 1817, in-4; ΠΑΡΕΡΓΟΝ *inscriptionum novissimarum ab anno* 1784, etc., Padoue, 1818, in-fol.; *Œuvres ascétiques* (latin et italien), 1820, 3 vol.; *dello Scrivere degli antichi romani*, etc.; Milan, 1822, in-8. M. Labus, éditeur de plus. des ouvrages de l'abbé Morcelli, a écrit sur son illust. ami une *Notice* insérée dans la *Gazette de Milan*, et trad. dans la *Revue encyclopédique*, t. IX. On a publié aussi *Trois discours en l'honneur de Morcelli*, par P. Bedoschi, P. Deani, et A. F. Bazzoni, Chiari, 1821, in-4.

MORDANT DE LAUNAY (Jean-Claude-Michel), né vers 1750 à Paris, où il fut reçu avocat en 1775, mort le 13 mars 1816 au Havre, biblioth. du muséum d'hist. nat., a publié depuis 1804 *le bon Jardinier*, in-12, espèce d'almanach commencé à ce qu'on croit par P.-A. Alletz (*v.* ce nom), et dont la publicat. remonte à l'année 1754; Mordant de Launay succéda dans sa rédaction à Th.-Fr. de Grace. On a encore de lui: *Herbier général de l'amateur*, 1811-12, 11 liv. gr. in-8; enfin il a donné une nouvelle édit. de *l'Ecole du Jardinier*, de La Bretonnerie, avec augm., 1808, 2 vol. in-12.

MORDAUNT. V. Peterborough.

MORE (Thomas), en latin *Morus*, grand-chancelier d'Angleterre, né à Londres en 1480, fit de brillantes études à l'université d'Oxford, entra ensuite au barreau, s'y acquit une grande réputation, et dès qu'il eut atteint l'âge fixé par la loi, fut élu membre du parlem. où il débuta par faire refuser un subside onéreux que voulait imposer Henri VII. Introduit par Wolsey auprès de Henri VIII, et dans le conseil privé, il fut admis à la dangereuse intimité de ce monarque, qui le nomma trésorier de l'échiquier, l'employa avec succès dans plus. missions importantes, notamment aux conférences de Cambrai, et lui donna la charge de grand-chancelier après la disgrâce de son favori. Lorsq. More quitta ses hautes fonctions, au bout de 2 ans d'exercice, son revenu ne se montait pas à plus de 100 livres sterl.; son activité et son zèle pour la justice avaient égalé au moins son désintéressement. Ce fut de son propre mouvement qu'il se démit du grand-sceau, et il le fit dans la persuasion que les changemens entrepris par Henri VIII amèneraient

une rupture avec le St-Siége, et que le grand-chancelier serait dans la nécessité de prendre part à cette révolut. hasardeuse, et coupable selon lui. Ce n'est pas qu'il ne désirât, avec tous les hommes éclairés de cette époque, la réforme des abus qui s'étaient glissés dans le gouvern. de l'église; mais il voulait corriger et non détruire. Le fougueux Henri VIII avait résolu de frapper un grand coup; mais il aurait voulu s'assurer le suffrage d'un homme tel que More, quoique celui-ci ne fût plus chancelier. More, enlevé à sa paisible retraite de Chelsea, pour avoir refusé de prêter le serment de suprématie, fut enfermé à la Tour de Londres. Sans être ébranlé un moment ni par les larmes de sa famille, ni par les séductions, ni par la colère d'un prince qui n'avait jamais menacé en vain, le grand citoyen subit avec courage un jugem. dont il pouvait prévoir l'issue, renouvela sa profession de foi sur la suprématie qu'il regardait comme contraire aux lois de l'église et de l'Angleterre, et se prépara à mourir en chrét. Il eut la tête tranchée sur la plate-forme de la Tour, en 1535. Personne ne vit jamais arriver sa dernière heure avec plus de gaîté ni avec une fermeté plus stoïque. More passait pour un des hommes les plus aimables et des meilleurs littérat. de son époque. Ses ouvr. ont été recueillis en 2 vol. in-fol.; l'un, qui renferme tous ceux qu'il avait composés en anglais, Londres, 1559, et l'autre où se trouvent tous ceux qui sont écrits en latin, Louvain, 1566. La plus connue de toutes ces pièces est son Utopie: *de optimo reipublicæ statu, deque novâ insulâ Utopiâ*, Louvain, 1516 in-4; Bâle, 1518, in-4: Ralphe Robinson en a donné en 1551 une trad. angl. qui a été réimp. à Lond. en 1809, 2 vol. in-8, par les soins de Th. Frognall Dibdin; il en existe plus. trad. franç.: la 1re par J. Leblond, Paris, 1550, in-8; la 2e par Gueudeville, Leyde, 1715, Amsterdam, 1730, in-12, et la 3e par Th. Rousseau, 1780, 1789, in-8, avec un précis de la vie de l'auteur. M. Cuyley a pub. en angl. les *Mémoires de Th. Morus*, etc., Londres, 1808, 2 vol. in-4. Plus. auteurs ont publié sa *vie*: nous citerons celle qui a été écrite par son gendre Will. Roper, et publiée par Th. Hearne, Oxford, 1716, in-8.

MORE (Marguerite), l'aînée des filles du chancelier Thomas Morus, professa hautem. la foi orthodoxe en Angleterre, et ne négligea rien pour avoir la liberté de consoler son père pend. sa captivité, et pour l'affermir dans la résolution de mourir plutôt que d'abandonner les intérêts de l'église. Elle racheta de l'exécuteur la tête de l'illustre victime, la mit dans une boîte de plomb, et voulut qu'à sa mort elle fût placée entre ses bras. Cette femme courageuse, non moins remarquable par ses connaiss. que par ses vertus et sa piété, chercha dans les lettres un soulagement à sa douleur, et publia divers ouvrages. — V. Roper.

MORE ou MOORE (Edouard), littér. angl., né en 1711, mort en 1757, a laissé: un recueil de *Fables du sexe féminin*; deux comédies, *l'Enfant trouvé* et *Gilblas*; une tragéd. du *Joueur*, trad. en français par l'abbé Bruté de Loirelle, 1762, in-12, etc. Il est aussi l'auteur de célèbres feuilles périodiques, intit. le *Monde*, dont on a fait un *recueil* après sa m., en 4 vol. in-12. Ses autres *œuvres* ont été imp. en 1 vol. in-4, 1756.

MORE (Ant.). V. Moro.

MOREAU (René), docteur-méd., sav. dans la diététique, né à Montreuil-Bellai, en Anjou, vers 1587, m. à Paris en 1656, professa pendant 40 ann., avec distinction, la médec. et la chirurg. à la faculté de Paris. On a de lui: *Schola salernitana, de valetudine tuendâ*, Paris, 1625, réimpr. en 1672, in-8; un *Traité du chocolat*, trad. de l'espagn. d'Antoine de Colmenero, ibid., 1643, in-4.; un petit traité *de Missione sanguinis in pleuritide*, 1622, in-12; une *Lettre* à Baldi, à ce sujet, 1640; et une *Laryngotomia*, jointe au traité de Bartholin *de Anginâ puerorum*, 1646, in-8.

MOREAU (Jacob-Nicolas), historiographe de France, né à St-Florentin en 1717, m. à Chambourci, près de St-Germain, en 1803, fit son droit à Aix, fut reçu avocat, et devint conseiller à la cour des comptes, aides et finances de Provence. Il renonça bientôt à la magistrature, pour venir à Paris cultiver les lettres; mais après quelq. essais de poésie dont le peu de succès lui prouva que ce n'était point là sa vocation, il se mit à étudier les intérêts des cours de l'Europe, les bases de l'ancien droit public de France, l'hist. et ses monumens, et la science de l'administ. On doit lui reprocher d'avoir trop écrit en faveur du gouvern. absolu et contre les protestans; mais du moins on assure qu'il ne trafiqua point de ses doctrines, qui furent touj. l'expression de sa pensée et de ses sentimens. Les récompenses cepend. ne lui manquèrent pas: il devint premier conseiller de Monsieur (depuis Louis XVIII), bibliothéc. de la reine, historiographe de France, et fut préposé à la garde du *dépôt des chartes et de législation*, qu'il avait été chargé de former. Nous citerons de lui: une *Ode sur la bataille de Fontenoi*, 1745, in-4; *L'Observateur Hollandais*, ou *Lettres de M. Van**, à M. H**, sur l'état présent des affaires de l'Europe*, La Haye (Paris), 1755-59, 3 vol in-8; *Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps, par l'Observateur hollandais*, 1727, 2 vol. in-12; *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*, Amsterdam, 1757, in-12; *Entendons-nous*, ou *Radotage d'un vieux notaire sur la richesse de l'état*, 1763, in-8; *Lettres historiques sur le comtat Venaissin, et sur la seigneurie d'Avignon*, Amsterdam (Paris), 1768, in-8; *Principes de morale politique et du droit public, puisés dans l'histoire de notre monarchie*, ou *Discours sur l'histoire de France*, Paris, 1777-89, 21 vol. in-8; *Plan des travaux littéraires ordonnés par S. M., pour la recherche, la collection et l'emploi des monumens de l'histoire et du droit public de la monarchie française*, Paris, impr. royale, 1782, in-8; *Progrès des travaux littéraires relatifs à la législation, à l'histoire et au droit public de la monarchie franç.*, ibid, 1787, in-8; *Lettre d'un magistrat, dans laquelle on examine ce que la justice du roi doit aux protestans*, 1787, in-8; *Exposé historique des administrations populaires aux plus anciennes époques de notre monarchie*, 1789, in-8; *Exposition et défense de la constitution de la monarchie française*, 1789, 2 vol. in-8. On trouvera une *Notice* sur sa vie et ses écrits dans les *Annales littéraires et morales*, t. 1er p. 259-264.

MOREAU (Jean-Victor), célèbre général des armées franç., né à Morlaix en 1763, d'un avocat estimé, était élevé pour la même profession; mais son inclination le portait ailleurs. Comme Folard il s'engagea dans un régim., fut comme Folard dégagé par ses parens, et continua ses prem. études. Une figure ouverte, des manières franches, des connaissances acquises le firent aimer et estimer de ses camarades. Il fut regardé comme le chef de la jeunesse de Rennes, et les circonstances où se trouvait alors la magistrature lui firent donner le nom de général du parlem. de Brétagne. Il était prevôt de droit en 1787; dans les journées du 26 et 27 janvier de cette même année, il contribua beaucoup à calmer l'effervescence de la populace de Rennes, eut pour cet objet avec l'autorité des rapports qui lui furent favorables, et le gr. prevôt loua sa prudence. Au commencement de la révolut., il forma une compagnie, et la commanda jusqu'en 1792 que, n'ayant pu obtenir dans la gendarmerie un emploi qu'il sollicitait, il entra dans un bataillon de volont., et en fut bientôt nommé chef. Il fit ses prem. armes sous Dumouriez en 1792, devint général de brigade en 1793 et général de division en 1794. Le général

en chef Pichegru (*v.* ce nom) lui ayant confié aussitôt le commandem. d'un corps destiné à agir dans la Flandre maritime, il s'empara de Menin, de Bruges, d'Ostende, de Nieuport, de l'île de Cadsandt et du fort de l'Ecluse. Ce fut au milieu de ces succès qu'il apprit la mort de son père, homme universellement respecté, traîné à l'échafaud sous prétexte qu'il avait eu la confiance de quelq. émigrés : il était en possess. de celle de tous ses concitoyens. Moreau, justement indigné, ne vit plus la patrie que dans les camps. Dans la campagne d'hiver de 1794 il commanda l'aile droite de l'armée du Nord. Quand Pichegru fut appelé au commandement des armées de Rhin-et-Moselle, Moreau prit celui de l'armée du Nord, et fit toutes ses opérations sans daigner consulter le gouvern. révolut. établi en Hollande. Il remplaça ensuite Pichegru dans le commandem. des armées de Rhin-et-Moselle, et ouvrit sa belle campagne de 1796. Il repoussa Wurmser vers Manheim, passa le Rhin vers Strasbourg, attaqua l'archiduc Charles à Rastadt, lui fit abandonner le Necker, et lui livra à Heydenhaim un combat de 17 heures, à la suite duquel les Autrichiens se replièrent sur le Danube. Moreau se porte alors en avant, et se trouve en tête du général Latour. Ce chef autrichien recevait sans cesse des renforts; Moreau doit renoncer à être rejoint par Jourdan : il commence le 11 septembre cette retraite dont nos annales n'offraient plus de modèle depuis Turenne. Son armée est dans un tel état qu'il peut faire sans imprudence, et qu'il effectue avec loyauté, l'envoi d'un fort détachement à Bonaparte, qui en avait besoin en Italie. A l'ouverture de la campagne suiv., il passa de nouveau le Rhin en plein jour, de vive force, en face de l'ennemi, reprit Kell, et fit 4,000 prisonniers. Lorsqu'à la fameuse époque du 18 fructidor le gouv. directorial voulut absolum. mêler Moreau à ses intrigues, il paraît que celui-ci ne se prêta à dénoncer Pichegru que quand cet acte d'une complaisance difficile à excuser ne pouvait produire aucun effet réel : ainsi sembla en juger le général dénoncé, qui n'en a jamais montré le moindre ressentim. à son dénonciateur. Le directoire au contraire, en faveur duquel Moreau avait eu l'air d'agir, le disgrâcia, et le mit en retraite; mais il l'en tira bientôt, ne croyant pas devoir laisser dans l'inact. une existence militaire déjà si haute. On lui rendit d'abord de l'activité sous le titre d'inspecteur-général, vers la fin de 1798. En avril 1799 l'Italie était sur le point d'être enlevée aux Français : Moreau rejoint sur l'Adige Scherer, qui lui remet un fardeau audessus des moyens de celui qui le quittait. Forcé sur l'Adda et dans la position de Cassano, Moreau se replie sur le Tesin, appuye sa droite aux Apennins, et s'établit momentanément entre Alexandrie et Valence dans un camp retranché, couvert par le Pô et le Tanaro. Le 11 mai, après avoir repoussé les Russes près de Bassignano, il passe la Bormida. Mais bientôt, ayant sur les bras presque toutes les forces de Suwarow, il doit évacuer Valence et Alexandrie. Les habitans du pays se joignent aux Barbares, qui prétendent les envahir pour les venger; et la guerre prend un caractère politique. Moreau se replie sur Coni, prend position au col de Tende, et cherche à donner la main à Macdonald, qui accourt du royaume de Naples pour effectuer cette jonction. Afin de la hâter, Moreau pénètra dans le pays de Gênes, part de cette capitale avec 15,000 hommes, bat le gén. Bellegarde, débloque Tortona, et pousse l'ennemi jusqu'à Voghera; mais la nouvelle des journées malheureuses de la Trebbia, le ramène auprès des Apennins. C'est alors qu'il est appelé de nouveau au commandem. de l'armée du Rhin. Joubert, qui vient le remplacer en Italie, veut lui laisser la direction d'une bataille imminente : Moreau veut bien combattre, mais ne consent pas à commander. Joubert trouve à Novi une mort glorieuse; Moreau, qui l'a cherchée en vain, qui a eu 3 chevaux tués sous lui et ses habits criblés de balles, préside à la retraite, et réduit à peu de choses les avantages de l'ennemi. Après avoir quité l'armée d'Italie, qu'il vient de sauver, Moreau, passant à Paris pour rejoindre l'armée du Rhin, refuse le rôle qu'acceptera bientôt Bonaparte, revenant d'Egypte : toutefois il se montre favorable à la révolut. du 18 brum. (9 novembre 1799). Entre le prem. consul et lui, sur la manière d'ouvrir la campagne en Allemagne, s'élèvent quelques dissentimens; enfin Moreau est laissé le maître. Au printemps de 1800 comme à la fin de 1796, il ménage le territoire de la Suisse, passe le Rhin au gr. coude que fait ce fleuve, bat l'ennemi à Stockach, à Engen, à Mœschirch, à Biberach, et l'accule enfin sur Ulm. Bientôt, par une success. de manœuvres toujours habiles, et sur une échelle qui s'agrandit tous les jours, il arrache le général autrichien Kray à la belle position qu'il avait prise, le force à la retraite, d'abord sur la Bavière, ensuite sur les états héréditaires, le pousse et le bat alternativem. sur l'une et sur l'autre rive du Danube, à Bleinheim, à Neubourg, à Landshut, et signe enfin sur l'Inn, le 15 juillet, l'armistice de Parsdorff. Ainsi furent suspendues, pend. plus. mois, les hostilités en Allem. et en Italie. Moreau, qui avait profité de cet armistice pour faire un voy. à Paris, était de retour à son armée à la fin de nov. (1800). Il prépara pend. quelq. jours, et livra le 3 déc. cette bataille de Hohenlinden, si glorieuse, si complète, gagnée, ainsi que l'a très-judicieusem. remarqué le général Matthieu Dumas (*Précis des événemens militaires, campagne de* 1800) « par » l'exécut. loyale et littérale de tous les ordres don» nés d'avance : exemple rare dans les fastes de la » guerre »; 11,000 prisonniers, 100 pièces de canon sont les trophées de cette journée. Chacune des suiv. éclaire de nouvelles pertes pour l'armée autrichienne, dont la retraite ressemble chaque jour davantage à une déroute. Au bout de 25 jours, et presqu'aux portes de Vienne, cette armée épuisée, découragée, effraye l'archiduc Charles, qui vient d'en prendre le commandem.; l'armistice de Steyer arrête la poursuite, et sauve cette fois la capitale de l'Autriche. Mais ce qu'il faut surtout estimer et louer c'est que l'armée française est plus belle, plus forte, en meilleur état sous tous les rapports, qu'au moment où elle a passé le Rhin pour entrer en campagne; et cette armée, unanime de sentimens pour son chef, alla peu après périr à St-Domingue! Après la paix de Lunéville (1801), Moreau, sentant sa position vis-à-vis du premier consul, se voua à une espèce de retraite, mais ne dissimula point assez ses sentimens; environné d'espions et de délateurs, il se laissa pousser à conspirer, se rapprocha de Pichegru, et noua des intelligences avec George Cadoudal (*v.* ce nom). Subitem. emprisonné, tenu 3 mois au secret le plus rigoureux, traduit au bout de ce temps devant le tribunal criminel de Paris, Moreau fut l'objet du plus vif intérêt pour la presque totalité des citoyens français. Les uns désiraient en secret la chute du gouv. consulaire : par des motifs opposés, d'autres craignaient pour ce gouv., récemm. établi, la flétrissure que l'opinion pouvait attacher à une persécution dirigée contre un homme couvert de gloire comme général, très-haut dans l'estime publique et universellem. aimé. D'une sorte de transaction tacite entre l'autorité et l'opinion résulta pour Moreau une condamnat. à 2 ans de détent. Les efforts de sa famille et de ses amis, et l'influence de Joséphine, épouse de Bonaparte, firent commuer cette peine en un exil aux Etats-Unis. Moreau, suivi de la jeune épouse qu'il venait d'associer à son sort (M[lle] Hulot), parcourut long-temps en observat. les vastes contrées de son exil, laissant partout dans ces régions nouv. les Anglo-Américains étonnés de sa

sagesse et de sa simplicité ; il semblait avoir oublié l'Europe et la France ; mais l'impolitique guerre d'Espagne, l'expédit. insensée de Russie, le bruit de nos désastres, répandu sur le continent améric., le frappèrent successivem. d'une douleur profonde, d'un violent désespoir. Dans cette disposition d'esprit, hautem. manifestée, on conçoit aisém. quelles ouvertures purent lui être faites. Celles qui lui vinrent de la part de l'emper. Alexandre lui montrèrent les vues de ce monarque sous un jour si favorable que Moreau s'embarqua secrètement le 21 juin 1813 avec M. de Swinine, conseiller de l'ambassade russe. Ils débarquèrent à Gothembourg le 24 juillet. Moreau fut reçu partout avec de vives marques d'affect. et d'espérance. Il passa 3 jours à Stralsund en conférences avec son ancien compagnon d'armes, Bernadotte, devenu prince royal de Suède. Sur son passage à Berlin et dans toute la Prusse, il recueillit les acclamat. dont on saluait celui de qui les conseils semblaient devoir promptem. effectuer la libérat. de l'Allem. Le général français pensait surtout au salut de sa patrie ; il se flattait, dit-on, de pouvoir l'opérer en lançant dans l'armée alors fatiguée et mécontente une proclamat. qui l'eût détachée d'un chef qui ne voulait point entendre aux seuls modes possibles et solides de pacificat. Mais la présence de Moreau au quartier-génér. des alliés ne fut connue dans l'armée française qu'en même temps que le coup dont il fut frappé, et qui ne laissa aucune espérance pour sa vie. Napoléon venait de recommencer les hostilités. Le 26 août (1813) Dresde fut attaquée par les alliés ; Moreau s'en approcha à côté de l'emper. Alexandre ; ils parcoururent assez long-temps le front des colonnes au milieu des boulets et des bombes, recommencèrent le lendemain, et au moment où Moreau, après avoir communiqué quelq. réflexions au monarque russe, s'avançait de sa personne pour observer de plus près les mouvemens de l'armée franç., un boulet lui fracassa le genou droit, et, traversant le ventre de son cheval, lui emporta le mollet de la jambe gauche. Il fut porté sur un brancard de piques dans une auberge voisine ; et l'empereur Alexandre en pleurs vint prodiguer à Moreau tous les secours de l'amitié. Le chirurgien de ce prince fit l'amputation de la jambe droite. Moreau lui demanda s'il pouvait espérer de conserver la gauche ; sur la réponse négative : « Coupez-la donc, » dit-il avec sang-froid. Il expira dans la nuit du 1er au 2 sept., consolant les amis et les admirat. dont il était entouré. Son corps, conduit d'abord à Prague pour être embaumé, fut ensuite dirigé vers l'église catholique de Pétersbourg, où il fut inhumé avec les plus grands honneurs. Telle fut la vie et la mort d'un des plus gr. capit. de nos temps modernes : il avait l'instinct de la guerre ; le trouble et le danger le rendaient plus calme et plus grand. L'école de guerre dont Moreau a de nos jours été le chef conserve les armées, ménage les peuples, décide les campagnes moins par les gr. engagemens que par les marches et les manœuvres ; elle assure, si l'on est vainqueur, une longue supériorité ; elle laisse, si l'on est vaincu, des chances d'honorable paix ou de favorable retour de la fortune ; elle menace le moins possible la civilisation ; elle seule enfin peut guider un gén. qui n'est pas souver., surtout quand il sert un gouv. à la fois légitime et constitut. Telles sont les considérations qui recommandent la mémoire militaire de Moreau à un long et honorable souvenir. Garat a écrit l'*éloge* de ce général, Paris, 1814, in-8.

MOREAU (Jean-Michel), dessinateur du cabinet du roi, né à Paris, en 1741, m. en 1814, est désigné ordinairement sous le nom de *Moreau jeune*, qui le distingue de son frère, Louis Moreau, m. à Paris plus. années avant lui, et duquel on a plus. paysages à la gouache. Artiste presque en naissant, celui qui est l'objet de cet article ne se rappelait pas lui-même l'époque de ses premiers essais. Emmené en Russie, à l'âge de 17 ans, par Le Lorrain, son maître, il revint à Paris au bout de 2 ann., qui n'avaient pas été inutiles au développement de son talent ; mais il vécut d'abord dans la détresse, et ne dut un sort plus heureux qu'à la protection pleine de délicatesse et de générosité du comte de Caylus, l'ami ou plutôt le père des artistes. Bientôt il se vit chargé presque seul de la composition de la plupart des estampes destinées à orner les belles éditions imprimées à la fin du dern. S. Il remplaça Cochin, comme dessinateur des menus - plaisirs du roi, en 1770, et quelque temps après, mérita, par des ouvr. importans, une place à l'acad. et la charge de dessinateur du cabinet, avec une pension et un logement au Louvre. Enfin un voyage en Italie (1785) agrandit encore son talent. Il embrassa le parti de la révolut. avec chaleur, et fut nommé membre de la commission temporaire des arts ; ce qui lui fournit l'occasion de soustraire aux fureurs des nouv. Vandales beaucoup d'objets précieux. En 1797, il fut appelé à professer aux écoles centrales. Louis XVIII, à son retour, se souvint plutôt du talent de l'artiste que de ses opinions, et lui rendit sa place et sa pension. L'œuvre de Moreau se monte à plus de 2 mille pièces gravées d'après lui-même, pour l'histoire de France, pour les Evangiles et les Actes des apôtres, pour les œuv. de Voltaire, J.-B. Rousseau, Molière, Ovide, Marmontel, Racine, Gesner, Montesquieu, Raynal, Regnard, La Fontaine, Delille, et surtout pour les belles édit. de Psyché, d'Anacharsis, des Entret. de Phocion, etc. Il existe deux *Eloges* de Moreau jeune, l'un par M. Feuillet, bibliothéc. de l'Institut, imprimé dans le *Moniteur* de 1814 (no 355), et tiré aussi à part ; l'autre par M. Ponce, inséré dans le *Mercure* du 15 juin 1816. — Moreau de Brase (Jacques), capit. de cavaler., né à Dijon en 1663, m. à Briançon vers 1722, est aut. des *Mém. politiques, satiriques et amusans*, 1716, 3 v. in-12 ; et de la suite du *Virgile travesti*, 1706, in-12. — Moreau (Jean-Baptiste), musicien, né à Angers, en 1656, m. à Paris en 1734, sut obtenir la faveur de la dauphine Victoire de Bavière, et par suite celle du roi. Il fit la musique pour les intermèdes des tragédies d'*Esther*, d'*Athalie*, de *Jonathas*, et travailla aux divertissemens de Marly. — Moreau de Commugny ou Caumagny (Antoine-Jean), baron, puis vicomte de Soulangis, né en 1491 d'une ancienne et noble famille du Berri, m. en 1561, se distingua comme homme de guerre et comme homme de lettres. On a de lui un *Recueil de poésies*, 1548, in-4 ; et une *Relation détaillée de la bataille de Pavie*, restée MS. à la biblioth. de l'archev. de Bourges.

MOREAU. V. Maupertuis et Mautour.

MOREAU de La Rochette (François-Thomas), inspecteur-général des pépinières royales de France, né en 1720 à Rigni-le-Feron, bourg près de Villeneuve-l'Archevêque, aujourd'hui départ. de l'Aube, mort dans sa terre de *La Rochette*, en 1791, a prouvé, par de grands travaux, combien la culture peut féconder et embellir les lieux les plus ingrats. Dans le petit village de *La Rochette*, presq. à la porte de Melun, se trouvait un domaine rocailleux, stérile, et d'un revenu presque nul. Moreau l'acheta, et obtint du gouvernem. l'autorisation de tirer des hôpitaux cent enfans trouvés, destinés à l'aider dans ses défrichemens et à se former, sous sa direction, aux travaux agricoles. Nous ne pouvons énumérer ici tous les heureux essais qui transformèrent en peu de temps cette lande infructueuse en une campagne riante, parée de tout le luxe et de toutes les richesses de la culture. Il nous suffira de dire qu'en 13 années, il sortit des pépinières de La Rochette un million d'arbres de tige et 31 millions de plans forestiers, dont une grande partie a servi à repeupler les bois et les forêts du domaine, et que pendant le même espace

de temps, les leçons de l'habile agronome formèrent 400 élèves, presque tous devenus de bons jardiniers, d'excellens pépiniéristes, quelques-uns même des dessinateurs et des planteurs de jardins d'agrément. Les services de Moreau ne demeurèrent pas sans récompense : outre sa place d'inspecteur-général des pépinières royales, il avait été nommé à celle d'inspecteur-général des familles acadiennes restées sur les ports de mer, puis fait commissaire du roi, chargé d'aménager les bois servant à l'approvisionnem. de Paris, et de rendre flottables les ruisseaux affluens aux communications avec la Seine. Dès 1769, le roi lui avait accordé des lettres de noblesse, et l'avait décoré de l'ordre de St-Michel. On trouvera une *notice* de M. François de Neufchâteau, sur les pépinières de La Rochette, dans les *Mémoires* de la soc. d'Agricult. du département de la Seine, t. 4. — MOREAU de LA ROCHETTE (Jean-Etienne), fils du précédent, né à Melun en 1750, m. en 1804, n'est connu que pour avoir continué de diriger les établissemens agricoles dont on vient de parler.

MOREAU, baron de LA ROCHETTE (ARMAND-BERNARD), de la même famille, né près Melun en 1787, cessa de cultiver la poésie pour entrer dans la carrière administrative; il a successivem. occupé les places d'auditeur au conseil d'état (1810), commissaire spécial de police à Caen (1811), sous-préfet à Provins (1814), préfet de la Vendée sous le ministère de 1817, et préfet du Jura sous celui de 1820. En 1815 un travail relatif à l'organisat. de la garde nationale lui avait mérité la décoration de la légion-d'honn. Moreau m. en 1822, laissant : l'*Amour crucifié, traduct. d'Ausonne*, 1806, in-12; les *Adieux d'Andromaque et d'Hector*, *trad. du grec en vers franç.*, in-8. On trouve une Notice sur Moreau de La Rochette dans le *Nobiliaire universel de France*, par M. de St-Allais, t. 2, p. 82.

MOREAU DE LA SARTHE (JACQUES-LOUIS), prof. honoraire et anc. biblioth. de l'école de médecine de Paris, né en 1771 à Montfort, près le Mans, fit, chez les oratoriens de cette dern. ville, ses études, qu'il vint terminer à Paris, et obtint très-jeune encore, au concours, une place d'officier de santé dans les armées. Forcé, par une blessure qu'il reçut à la main droite, de renoncer à cette carrière, il revint à Paris, et se consacra à la littérat. médicale, se fit bientôt un nom très-distingué dans le monde savant. Il m. à Paris le 3 juin 1826, memb. de la société médicale d'émulation, etc. Un disc. funèbre fut prononcé devant sa tombe par M. le prof. Cruveilhier, au nom de la faculté de Paris. Outre de nombr. articles insérés dans le *Journal de Médecine* (depuis l'année 1797), dans la 82e livraison de l'*Encyclopédie*, etc., on a de lui, entre autres ouv. : *Essai sur la gangrène humide des hôpitaux*, 1796, in-8 (en société avec Burdin); *Eloge de Vicq-d'Azyr*, 1797, in-8; *Esquisse d'un cours d'hygiène, etc.*, 1799, in-8; *Quelques réflexions philos. et morales sur l'Emile* (de J.-J. Rousseau), 1800, in-8; *Traité hist. et prat. de la vaccine*, 1801, in-8. Moreau de la Sarthe a recueilli les *Œuvres de Vicq-d'Azyr*, 1804, 6 vol. in-8 et atlas, et a donné en 1806 une nouvelle édition de l'*Art de connaître les hommes par la physionomie*, par Lavater.

MOREAU-SAINT-MÉRY (MÉDÉRIC-LOUIS-ELIE), conseiller d'état, né au Fort-Royal de la Martinique en 1750, m. en 1819, ne vint à Paris qu'à l'âge de 19 ans, pour y compléter son éducation, qui jusqu'alors avait été fort négligée. Désirant être inscrit aux écoles de jurisprudence, il entreprit sans maître l'étude du latin, et y fit des progrès si rapides, qu'au bout de 14 mois, il écrivit et soutint dans cette langue sa thèse de bachelier en droit. Il suivit aussi avec assiduité les cours de mathématiq. et de géométrie du collége royal. Comme son goût pour le plaisir était presque aussi vif que son amour de la science, il avait imaginé de ne dormir qu'une nuit sur trois. Devenu avocat au parlem. de Paris, après 3 ans de séjour dans cette ville, il repartit pour la Martinique, et de là passa au Cap-Français, où il exerça 8 ans la profession d'avocat et parvint à se créer une fortune indépendante. Nommé conseiller au conseil supérieur de St-Domingue, il profita des loisirs que lui laissaient ses nouv. fonctions, pour se livrer à des études importantes relatives aux colonies; il parcourut ensuite, afin de compléter ses recherches, la Martinique, la Guadeloupe et Ste-Lucie, et fut appelé à Paris par Louis XVI, qui savait apprécier l'utilité de ses travaux. Moreau-St-Méry se montra, en 1789, l'un des plus chauds partisans de la révolution; il présida pendant quelq. temps l'assemblée électorale, qui, en se séparant, lui vota des remercîmens et une médaille. Appelé ensuite à l'assemblée nationale, comme représentant de la Martinique, il y défendit, contre l'opinion dominante, les véritables intérêts de la métropole et de ses colonies, et se déclara courageusement pour les principes d'une sage liberté. Proscrit par les anarchistes et maltraité par la populace, après la dissolution de l'assemblée, il chercha vainement un asile en France, et fut obligé de s'embarquer pour les Etats-Unis, en 1793. Là il fut d'abord commis d'un marchand de New-York, homme grossier et insupportable, puis libraire et imprimeur à Philadelphie. Après 5 ans d'absence, il revint à Paris, sous les auspices de son ami, l'amiral Bruix, ministre de la marine, qui le nomma historiographe de ce département. L'époque de l'établissement du consulat fut pour lui celle d'une fortune aussi brillante que passagère. Nommé conseiller d'état et commandant de la légion-d'honn., il fut désigné pour l'ambassade de Florence, et envoyé à Parme, auprès de D. Ferdinand, pour lui faire connaître les traités qui le spoliaient, et réclamer de lui la renonciation à son duché. Il sut remplir cette mission délicate avec tant de ménagement que Ferdinand et l'archiduchesse son épouse le comblèrent de marques d'affection et de confiance. A la m. de ce malheureux prince (1802), il prit possession de ses états au nom de la France, et les gouverna, avec le titre d'administrateur général. Revêtu d'une autorité immense, puisqu'il exerçait les droits régaliens, et même celui de faire grâce, il administra ces contrées d'une manière toute paternelle; mais ce fut ce qui lui fit perdre la faveur dont il jouissait auprès du gouvernem. français. S'étant opposé fortement aux rigueurs inutiles que déployait le général Junot contre quelq. compagnies de la milice des états de Parme révoltées un moment, mais ramenées bientôt à l'obéissance par les seuls moyens de persuasion, il fut rappelé, et complètement disgracié. On le priva de ses appointemens de conseiller d'état; on lui refusa même le remboursement de 40 mille fr. d'arrérages, et sans les bienfaits de Mme Bonaparte, sa parente, une petite pension, qui ne lui fut accordée qu'en 1812, et une somme de 15 mille fr. qu'il reçut de Louis XVIII en 1817, il aurait vécu dans la misère dont ces faibles secours purent à peine le préserver. L'étude fut presque la seule consolation de sa vieillesse malheureuse. Nous citerons de lui : *Lois et Constitutions des colonies franç. de l'Amérique sous le vent*, de 1550 à 1785, Paris, 1784-1790; 6 vol. in-4; *Description de la partie espagnole de St-Domingue*, Philadelphie, 1796, 2 vol. in-8, *Idée générale ou Abrégé des sciences et des arts, à l'usage de la jeunesse*, ibid., 1795, in-12, traduit en anglais et adopté comme classique, dans les colléges des Etats-Unis; *Relation de l'ambassade de la compagnie des Indes-Orient. hollandaises à la Chine*, trad. du hollandais de Van-Braam, ibid, 1796-97, 2 vol. in-4; *Description de la partie française de la colonie de St-Domingue*, ibid., 1797-98, 2 vol. in-4. Parmi

ses ouvr. MSs., nous distinguerons : *Histoire générale des Antilles françaises* ; *Observations sur le climat*, *l'histoire naturelle*, *les mœurs et le commerce des Etats-Unis d'Amérique*; *Histoire des etats de Parme*, *Plaisance et Guastalla* ; *La Vie de l'auteur*, *écrite par lui-même*. Il existe deux *éloges* de Moreau-St-Méry, l'un prononcé sur sa tombe par M. Fournier-Pescay, et imprimé par l'ordre de la société d'agriculture, l'autre lu à la même société par M. Silvestre, son secrétaire perpétuel.

MOREL (Eustache), dit *Deschamps*, poète français du 14e S., né en Flandre, était plus jeune que le chroniqueur et poète Jean Froissart, et plus âgé que Charles d'Orléans et Alain Chartier. Le recueil de ses *OEuvres*, qui n'ont jamais été imprimées, est conservé parmi les MSs. de la Bibliothèque royale, sous le no 7219. On y trouve des ballades, des chants royaux, des farces, des moralités, des chansons balladées, des lais, des virelais, des rondeaux et des écrits en prose. Son principal ouvr. a pour titre : le *Mironer du mariage* ; mais son premier titre à la célébrité, c'est qu'il est regardé comme l'inventeur de la *Chanson à boire*.

MOREL (Jean), seign. de Grigny, né à Embrun en 1511, m. en 1581, fut le plus fidèle ami d'Erasme, dont il avait été le disciple. Chargé par Catherine de Médicis de l'éducat. de Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II, il devint maître-d'hôtel ordin. de la maison du roi. Il existe un vol. sous le titre de *Royal mausolée* (1583), conten. les vers grecs, latins et franç. dont les gens de lettres honorèrent sa mém. Antoinette de Loynes, sa femme et leurs trois filles, Camille, Lucrèce et Diane, faisaient des vers grecs et latins. Camille surtout fut un prodige d'érudition. — Hugues Morel, chan. de Besançon et doyen de la Ste-Chapelle, mort en 1421 à Auxonne, sa patrie, après avoir rempli div. commissions importantes au nom du bailliage de cette ville sous les trois prem. ducs de Bourgogne de la race royale, y a laissé une mémoire encore en vénération tant à cause des fondations pieuses qu'il y a faites qu'à cause des services qu'il rendit à ses concitoyens.

MOREL (Joseph), surnommé *le Prince*, né à Arbois dans le 16e S., s'acquit la réputation d'un bon officier dans les guerres qui désolèrent à cette époque le comté de Bourgogne. Biron ayant reçu l'ordre de pénétrer dans cette prov., dont Henri IV refusait de reconnaître la neutralité, se présenta devant Arbois, dont Morel essaya de lui défendre l'entrée, quoiqu'il sût la place peu tenable. L'inflexible maréchal, maître de la ville, fit pendre le capit. bourguignon (1595) à un tilleul, qu'on montre encore à l'entrée de la promenade d'Arbois, et qui est devenu un objet de vénération pour les habitans. On trouvera une *notice* sur Jos. Morel dans l'*Annuaire du Jura* pour 1807.

MOREL (Guill.), sav. imprim., né en 1505, au Tilleul, bourg du comté de Mortain, en Normandie, m. en 1564, fut admis, en 1549, dans la corporation des imprim. de Paris, et reçut le brevet de direct. de l'imprim. royale en 1555. On connaît de lui plus. bonnes édit., enrichies de notes et de variantes tirées des meilleurs MSs. : Maittaire les a indiquées, p. 33-46 de ses *Vitæ typogr. paris.* Il pub., en 1544, un comment. sur le tr. de Cicéron, *de Finibus*, et s'adjoignit à Jacq. Bogard, 4 ans après, pour une édit. des *Institutions oratoires* de Quintilien, à laquelle il ajouta des notes. Ses travaux ne purent préserver sa famille d'un dénuement absolu. — Morel (Jean), frère cadet du précédent, né dans le comté de Mortain, fut lié avec les chanceliers Olivier et Michel de Lhospital, dont la protection ne fut pas assez puissante pour le faire triompher d'une accusation d'hérésie. Il mourut en 1559, à l'âge de 20 ans, dans la prison du For-l'Evêque, et l'on eut la barbarie de le déterrer pour le brûler. — Morel (Frédéric), dit *l'Ancien*, imprimeur du roi, né en 1523 dans la Champagne, m. en 1583, se fit une gr. réputat. comme sav. et comme typographe. Il établit un atelier dans la rue St-Jean-de-Beauvais, à l'enseigne du *Franc Meurier*. Maittaire a donné le *Catalogue* des édit. de Fréd. Morel, parmi lesquelles on doit distinguer celle des *Déclamations* de Quintilien, 1563, in-4, et surtout celle de *l'Architecture* de Philib. de Lorme. Parmi ses ouvr., nous nous contenterons de citer trois traités de St-Chrysostome ; *de la Providence*, *de l'Ame*, *de l'Humilité*, trad. en franç., 1557, in-16 ; *Disc. du vrai amour de Dieu*, mêm. ann. et mêm. form. — Morel (Frédéric II), fils aîné du précéd., né à Paris en 1558, m. en 1630, doyen des imprim. et des professeurs du roi, et avec la réputation d'un des plus sav. hellénistes de son temps, fut nommé imprim. du roi en 1581, et, 4 ans après, professeur d'éloquence au collége royal. Outre les nombreuses *éditions* qu'il a publiées avec des préfaces, des avertissemens et des corrections, on a de lui : des *notes* sur Strabon, Catulle, Tibulle et Properce, *les Sylves* de Stace, Dion-Chrysostome, etc. ; *Alexander Severus*, *Tragœdia togata*, 1600, in-8 ; *Discours des Pères grecs*, trad. en français, 1604, in-8 ; et d'autres *traductions* de divers auteurs, trad. en vers grecs et latins, en prose latine et française. — Morel (Nicolas), l'un de ses fils, interprète du roi, a inséré quelques petites pièces de vers dans les éditions pub. par son père, et trad. en vers les *Sentences* de Ménandre et de Philistien. — Morel (Claude), frère cadet de Frédéric II, né en 1574, m. en 1626, fut admis en 1599 dans la corporation des imprim. de Paris, et placé, dès l'année suivante, à la tête de l'atelier de son frère, que celui-ci lui céda entièrement en 1617. Claude ne prit toutefois le titre d'imprimeur du roi qu'en 1623. Parmi les belles éditions qu'il a publiées, les plus remarq. sont celles des *œuvres* de St Basile, de St Cyrille, de St Grégoire de Nazianze, etc., d'Archimède, de Philostrate, etc., etc. — Morel (Charles), fils aîné du précédent, né vers 1602, m. vers 1640, si l'on s'en fie à l'autorité douteuse de Lottin, fut reçu imprim. en 1627, obtint le titre d'imprimeur du roi l'année suivante, et renonça à l'exercice de son art en 1639, pour acquérir une charge de secrétaire du roi. Il s'est surtout attaché à donner de nouvelles édit. des ouvrages des Pères grecs. — Morel (Gilles), frère du précéd., lui succéda dans la place d'imprimeur du roi, qu'il remplit jusqu'en 1646 ; il acheta ensuite une charge de conseiller au grand-conseil, et m., dit-on, vers 1650. Dans le petit nombre d'éditions publiées par lui, on distingue celle de la *Grande Biblioth. des Pères*, en 17 vol. in-fol. *V.* sur tous ces imprim. les *Vitæ typograph. paris.* de Maittaire.

MOREL (dom Robert), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1653 à la Chaise-Dieu, petite ville d'Auvergne, m. à St-Denis en 1731, en odeur de sainteté, après avoir rempli avec succès la charge de prieur dans différentes maisons, a laissé : *Entretiens spirituels*, en forme de prières, sur les Evangiles, etc. ; *Effusions de cœur*, etc., Paris, 1716, 4 vol. in-12 ; *Imitation de Jésus-Christ*, traduct. nouv., etc., ibid, 1722, in-12 ; *Méditations chrétiennes sur les Evangiles de toute l'année*, ibid, 1726, in-4, ou 2 vol. in-12. On trouvera la liste de ses autres ouvrages dans le *Dictionn.* de Moréri, édit. de 1759, et dans l'*Hist. littéraire de la congrégat. de St-Maur*, par D. Tassin. — Pierre Morel, né à Lyon en 1723, m. en 1812 à Paris, est aut. des opusc. suiv. : *Concordances des participes* (*Essai sur les voix de la langue française* ; *Essai sur les voyelles*, imprimés ensemble, Paris, 1804, in-8. Il a communiqué à l'acad. franç. des remarques pour la nouv. édit. de son Dictionn., et fourni divers artic. au Journal grammat. de M. Domergue. Morel était memb. de l'acad. de Lyon, et il y a lu plus. dissert. sur des quest. de philologie.

MOREL (Jean-Alexandre), né à Loisey (Meuse) en 1775, mort à Paris en 1825, fut l'un des élèves les plus distingués de l'école polytechnique, et y occupa la place de sous-inspecteur en 1817, après avoir été professeur à l'école d'artillerie de la garde. Fortement passionné pour la musique, il s'était livré à de grandes études sur cette science. On lui doit : *Principe acoustique nouv. et universel de la théorie musicale*, etc., Paris, 1816, in-8 ; *Système acoustique nouveau et universel de la théorie musicale*, etc., 1824, in-8, publié d'abord dans le *Dictionnaire des Découvertes ; Observations sur la seule vraie théorie de la musique de M. de Momigny*, 1822, in-8 ; *Champ de paix*, 1816, in-8. Morel a en outre écrit plusieurs articles sur la musique, insérés dans le *Moniteur*.

MORELL (André), sav. numismate, né à Berne en 1646, mort en 1703, était venu à Paris en 1680. Adjoint à Rainssant, alors conservateur du cabinet royal des médailles, il se livra avec une ardeur infatigable à la classification et à l'arrangement de la riche collection confiée à ses soins. Indigné de ne pas recevoir la récompense qu'on lui avait promise, il s'en plaignit, et fut deux fois incarcéré. Relâché la seconde fois à la sollicitation du gouvernem. de Berne, il retourna dans sa ville natale, d'où il se rendit en Thuringe (1664) auprès du comte de Schwartzenburg-Arnstad, qui le chargea du soin de son cabinet. Ce fut dans cette occupat. qu'il passa les dern. ann. de sa vie. Pend. son séjour à Paris, il avait entrepris la publicat. génér. de toutes les médailles antiques qui existaient alors dans les divers cabinets de l'Europe ; mais il ne put terminer cet ouvrage immense. On a de lui : *Specimen universæ rei nummariæ antiquæ*, 1683 ; *Thesaurus Morellianus, sive familiarum romanarum Numismata omnia*, publié par Havercamp, 1734, 2 vol. in-fol., dont un de planches et un de texte ; *Thesauri Morelliani Numismata aurea, argentea, ærea, cujusque moduli XII priorum imperatorum*, pub. par Havercamp, Schlegel et Gori, avec d'amples commentaires, Amsterdam, 1752, 3 vol. in-fol, fig., etc. Le MS. autographe du gr. ouvr. de Morell, intitulé *Numismata regum, urbium, populorum, familiarum romanarum, Augustorum et Cæsarum*, 6 vol. petit in-4, est actuellem. dans la bibliothèque du baron Westreenen de Tiellandt, à La Haye. *V.* la *Vie* d'André Morell, écrite en latin par A.-P. Giulianelli, et publiée, en 1752, par Gori, à la tête de sa *Columna Trajana*.

MORELL (Thomas), doct. en théologie, né en 1703, à Eton, en Angleterre, m. en 1784, consacra sa longue vie à la pratique de ses devoirs ecclésiastiques et à la culture des langues anciennes. Les services qu'il a rendus aux bonnes études seront appréciés tant que l'érudition elle-même sera en honneur. Ses principaux ouvr. sont : Une collection de *poèmes théologiques*, tant originaux que traduits, avec des notes, Londres 1732-36 ; une édition des *Contes de Cantorbery*, par Chaucer, avec les imitations modernes, ibid, 1737 ; *l'Hécube, l'Oreste, les Phéniciennes et l'Alceste* d'Euripide, avec les scholies anciennes, et des notes, ibid, 1748 ; une édition du *Prométhée* d'Eschyle, avec les scholies, des notes sur le mètre, et une traduct. anglaise, en vers blancs ; des éditions correctes et soignées du *Lexique grec* de Hédéric, et du *Dictionnaire latin* de Ainsworth. Son chef-d'œuvre est le *Thesaurus græcæ poëseos*, etc. (fait à l'imitation du *Gradus ad Parnassum*), Eton, 1762. Le doct. Maltby en a donné une édition considérablem. augmentée et très-estimée, Cambridge, 1815.

MORELLE (N. de La), littér., né à Paris vers la fin du 16e S., est connu par un sonnet de Malherbe qui fait de lui le plus gr. éloge, et par quelq. pièces de poésie de sa composition qui ne sont pas sans mérite : *Endymion*, ou *le Ravissement*, tragi-comédie-pastorale en 5 actes, en vers, Paris, 1627, in-8 ; *Philin*, ou *l'Amour contraire*, pastorale en 5 actes, en vers, Paris, 1630, in-8.

MORELLET (André), littér. et publiciste, né à Lyon en 1727, m. en 1819, entra de bonne heure au séminaire des Trente-Trois à Paris, et fut ensuite admis en Sorbonne, où il se délassa des études théologiques par la lecture des philosophes modernes, Locke, Bayle, Buffon, Voltaire, etc., et par des recherches et des entretiens sérieux sur l'économie politique. Loménie de Brienne et Turgot étaient ses condisciples, et dès cette époque il s'était lié d'amitié avec Diderot et d'Alembert. Une éducation qu'il se chargea de faire en 1752, lui fournit l'occasion et les moyens de voyager en Italie. De retour à Paris, il fut introduit dans plus. sociétés brillantes, où les agrém. de sa conversat., la droiture de son caractère, et la tournure franche et originale de son esprit le firent généralem. aimer et estimer. Pour venger les philosophes indignement outragés par Palissot sur la scène comique, l'abbé Morellet écrivit la *Préface des Philosophes*, ou *Vision de Charles Palissot*, plaisanterie mordante qui réussit beauc., mais qui valut à son aut. un emprisonn. de 2 mois à la Bastille. Rendu à la liberté par le crédit de la maréchale de Luxembourg que J.-J. Rousseau intéressa en sa faveur, il dut s'applaudir d'une persécution qui avait augmenté l'affection et le nombre de ses amis, et l'avait montré à la renommée comme un des hommes distingués de l'époque. Il était loin cependant de partager l'exagération des principes qu'il entendait professer hautem., surtout chez le baron d'Holbach, et plus d'une fois il embarrassa dans la discussion ses confrères trop audacieux. Parmi les écrits qu'il publia successivem. alors, il faut distinguer sa traduct. du *Traité des delits et des peines* de Beccaria (1766), et ses mémoires *sur la Compagnie des Indes*, qui contribuèrent à faire supprimer le privilége de cette association (1769). Il fit un voyage en Angleterre en 1772, s'y lia avec les membres les plus distingués du parlem., avec Franklin, dont il était digne d'apprécier la grande âme, et y renoua les liens d'une amitié plus ancienne avec lord Shelburne, depuis marquis de Lansdown, qui plus tard, par le brillant éloge qu'il fit de lui au ministère français, lui procura une pension de 4 mille francs (1783). Une autre faveur, non moins douce pour Morellet, et qu'il obtint l'année suivante, fut une place à l'académie française. Habitué à l'analyse, et doué d'un esprit éminemment méthodique, il fut un des collaborateurs les plus utiles du *Dictionnaire*. Mais bientôt les événemens qui annonçaient la révolution le jetèrent dans une carrière plus large et où ses études profondes lui permettaient d'entrer hardiment. Il écrivit successiv. pour défendre l'opin. du bureau de Monsieur sur la double représentation du tiers-état, pour relever le vice des opérations faites sur les biens du clergé, pour proposer d'autres mesures plus équitables, enfin pour attaquer l'inconcevable doctrine de Brissot sur la propriété. Nommé directeur de l'acad. en 1792, il emporta et cacha chez lui, pend. la tourmente révolutionn., les archives, les registres, les titres de création de sa compagnie, et jusqu'au MS. du *Dictionnaire* : grâce à lui, ce travail ne fut point perdu. Après le 9 thermidor, rompant sur les affaires publiques le silence qu'il ne gardait que depuis un an, et bravant l'esprit de terreur qui survivait à la chute de Robespierre, il publia le *Cri des familles*, en faveur des enfans et des autres héritiers naturels immolés par les tribunaux révolutionnaires, et contribua, par ses accens énergiques à enhardir, à fortifier l'opinion, qui déjà se prononçait pour la restitution des biens des condamnés, et qui parvint à arracher à la convention une mesure de stricte justice. Au *Cri des familles* succédèrent d'autres écrits dictés par le même sentim. Cepend. il avait perdu ses pensions et ses bénéfices, et il se vit obligé de consacrer

presque tout son temps, pour vivre et pour soutenir sa sœur, à des traduct. de voyages et de romans anglais. Appelé à l'institut (2e classe), en 1803, il entra au corps législatif 4 ans après; mais une chute, qu'il fit en 1815, le laissa dans un état d'immobilité sans remède et sans espérance. Il s'occupa toutefois de faire un choix de ses ouvr. inédits ou déjà publ., qu'il fit impr. sous le titre de *Mélanges de littérat. et de philosophie du 18e siècle*, 1818, 4 vol. in-8. Nous n'avons pu énumérer tous ses écrits, pour le détail desq. on peut consulter la table du *Dictionn. des Anonymes*. Il a paru en 1821: *Mém. de l'abbé Morellet sur le XVIIIe siècle et sur la révolution*, précédés de son *Eloge* par Lemontey (avec un préface et des notes par J.-V. Leclerc), Paris, Ladvocat, 2 vol. in-8: dans une 2e édition le libraire a joint à cet ouv. un *supplément* auquel l'éditeur n'a eu aucune part.

MORELLI (FRANÇ.-JOS.), franciscain défroqué, né à Florence au commencem. du 18e S., se sauva du couvent des frères mineurs de l'observance de sa ville natale pour passer en Angleterre, et mena une vie vagabonde qu'il termina à Vienne (Autriche) en 1756. Entre autres ouvr. mentionnés par les biogr. ital. (*v. Novelle litt. di Firenze*, 1756, p. 699, et *Ann. litt. d'Ital.*, p. 262), on a de lui: *le tre conversioni d'Inghilterra del paganismo alla religione cristiana*, etc., Rome, 1750, 3 vol. in-4.

MORELLI (MARIE-MADELEINE), célèb. improvisatrise, née à Pistoie en 1728, m. à Florence en 1800, faisait partie de l'académie des Arcadiens, où elle avait pris le nom de *Corilla Olympica*, par lequel on la désigne communém. On la vit quelquefois réciter d'inspirat. des tirades considérables, et jusqu'à des scènes entières de tragéd. Elle reçut au Capitole, en 1766, la couronne de laurier, que le Tasse n'obtint que pour sa tombe: mais Pasquin protesta, par de nombreux sarcasmes, généralement approuvés, contre cet hommage solennel. Bodoni a pub., dans un recueil intit.: *Actes du couronnement de Corilla*, les pièces composées à cette occasion.

MORELLI (l'abbé JACQUES), célèb. bibliogr., et bibliothéc. de Saint-Marc, à Venise, né en 1745 dans cette ville, m. en 1819, est un de ceux qui ont surtout contribué à donner au magnifique établissement confié à ses soins plus de richesse, d'ordre et d'éclat. On entreprendrait en vain de peindre sa douleur, lorsqu'en 1797, et à d'autres époq. postérieures, il se vit contraint de livrer, pour être transportés en France, un gr. nomb. d'ouv. imp. et MSs. Bien plus, la seule nouvelle de la translat. de sa biblioth. chérie au palais ducal, suffit pour le faire fondre en larmes et s'évanouir, tant il redoutait, comme le plus grand des malheurs, la perte de quelq.-uns de ses livres. Morelli, placé au milieu de tant de richesses, était devenu un critique habile, un bon archéologue, et s'était rendu familière l'hist. de tous les peuples, et celle des sciences et des arts. Ses travaux littér. sont trop considérab. pour que nous puissions les examiner en détail. Le nomb. des ouv. ou édit. pub. par lui s'élève à 61. L'estime des étrangers et l'affection de ses compatriotes furent la récompense de ses études persévérantes. Il était de presque toutes les acad. d'Italie, de celles de Berlin et de Gottingue, et avait été admis à l'académie des b.-lettres de Paris comme corresp. Etranger au monde politique et à ses passions, il avait vu, sans éprouver aucune vicissitude dans sa place ni dans sa fortune, l'état vénitien passer successivem. sous la dominat. de la France et de l'Autriche. On trouvera la liste complète des ouv. de Morelli dans l'excell. *notice* que lui a consacrée M. Villenave (*Biogr. univ.*, t. XXX). Il nous suffira de citer: *Dissertazione storica intorno alla pubblica libreria di San-Marco in Venezia*, Venise, Zatta, 1774, in-8; *Codices manuscripti lat. bibliothecæ Nanianæ relati, cum opusculis ineditis ex iisdem depromptis*, ib., Zatta, 1776, in-4; *Catalogo di storie generali e particolari d'Italia*, etc., ib., 1782, in-12; *Aristidis Oratio adversùs Leptinem*, *Libanii Declamatio pro Socrate*, *Aristoxeni rhythmicor. elementor. Fragmenta*, *ex Biblioth. venetâ D. Marci nunc primùm edita*, *cum annotationibus*, *græcè et latinè*, ib., 1785, in-8; *Catalogo di lib. ital. raccolti dal balì Farsetti*, ibid., 1785, in-12; *Lettere di Apostolo Zeno emendate ed accresciute di molte inedite*, ib., 1785, 6 vol. in-8; *Catalogo di lib. lat. raccolti dal balì Farsetti, con annotazioni*, ibid., 1788, in-12; *Biblioth. Maphæi Pinelli*, *Veneti*, *magno jam studio collecta*, *descripta et annotat. illustrata*, Venise, 1787, in-8. Les divers opusc. de Morelli ont été réunis sous le titre d'*Operette*, Venise, 1820, 3 v. in-8, avec portrait.

MORELLY (N.), écriv. paradoxal et sans talent, que *la France littéraire* de 1769 fait à tort naître à Vitry-le-Français, était fils d'un régent de cette ville, aut. de trois ouv. remplis d'idées rebattues: *Essai sur l'esprit humain*, Paris, 1743, in-12; *Essai sur le cœur humain*, ib., 1745; *Physique de la beauté*, ou *Pouvoir naturel de ses charmes*, Amsterdam, 1748, in-12. Quant à Morelly fils, livré tout entier aux paradoxes, la nécessité de renverser le droit de propriété, cette base de toute associat., est la pensée qui domine continuellement dans ses ouv., à travers des déclamat. que ne rachète aucune beauté de style. Nous citer. de lui: *le Prince*, *les délices du cœur*, ou *Traité des qualités d'un grand roi*, *et système d'un sage gouvernement*, Amsterdam, 1751, 2 vol. in-12; *Basiliade*, ou *Naufrage des îles flottantes*, poème héroïque en prose, supposé trad. de l'indien de Pilpaï, Messine, 1753, 2 vol. in-12; *le Code de la Nature*, ou *le véritable Esprit de ses lois*, *de tout temps négligé ou méconnu. Partout*, *chez le vrai sage*, 1755, in-12. C'est sans fondem. que La Harpe, dans sa *Philos. du XVIII siècle*, attribue cet ouv. à Diderot (*v.* le no 2415 du *Dictionn. des Anonymes*). Morelly fut en outre l'édit. des *Lett. de Louis XIV aux princes de l'Europe*, *à ses généraux*, *ses ministres*, rec. par Roze, secrét. du cabinet, Paris et Francfort, 1755, 2 vol. in-12.

MORELOT (JEAN), jurisc., né à Besançon vers le milieu du 16e S., m. à Arbois en 1616, chercha à ramener le goût des lett. dans sa patrie. On a de lui: *Discours* (en vers) *aux excellens et magnifiques seigneurs les gouverneurs de la cité impériale de Besançon*, Besançon, 1588, petit in-4; *Carmina, id est*, *Eleg.*, *Epigrammata et alia miscellanea*, *epist.*, ib., 1589, in-8.

MORENAS (FRANÇ.), compilat. infatigable, né en 1702, d'une famille obscure d'Avignon, m. à Monaco en 1774, fut d'abord soldat, puis cordelier, se fit ensuite relever de ses vœux, et se livra à plus. spéculat. littér., parmi lesquelles il faut compter la rédact. du *Courrier d'Avignon*, journal qui eut de la vogue dans les provinces, et surtout dans les pays étrangers. Outre quelq. écrits distribués périodiquement et des brochures de circonstance, on peut citer de lui: *Parallèle du ministère du card. de Richelieu et de celui du card. de Fleury*, Avignon, 1743, in-12; *Abrégé de l'hist. ecclésiast. de Fleury*, 1750 et années suiv., 10 vol. in-12, *Dissertation sur le commerce*, trad. de l'ital., du marquis Belloni, La Haye (Paris), 1756, in-12; *Dictionnaire portatif*, *comprenant la géographie*, *l'hist. universelle*, *la chronologie*, etc., Avignon, 1760-62, 8 vol. in-8.

MORÉRI (LOUIS), prem. aut. du *Dictionnaire histor.* qui porte son nom, né à Bargemont, en Provence, en 1643, mort à Paris en 1680, fit ses prem. études à Draguignan et à Aix, alla ensuite étudier la théolog. à Lyon, et prit les ordres sacrés dans cette ville. Il s'était annoncé, jeune encore, par quelq. product. frivoles; mais bientôt il résolut de consacrer sa vie à la composit. de son Diction-

naire, qui parut à Lyon, 1673, 1 vol. in-fol. Pend. son séjour dans la capitale, après avoir eu l'espoir un moment de faire une belle fortune par la protection du ministre Pomponne, il se livra de nouveau tout entier à ses études, et prépara une nouvelle édit. de son Dictionnaire. L'excès du travail avait épuisé ses forces, et il ne put faire impr. que le 1er vol. de cette édit. Un prem. commis de M. de Pomponne surveilla l'impress. du 2e vol., achevée en 1681, et dédia tout l'ouv. au roi. On a fait plus. reproches assez graves et mérités au Dictionnaire de Moréri; toutefois on doit savoir gré au sav. compilateur de l'heureuse idée qu'il conçut le prem., et reconnaître que c'est aux imperfect. même de son travail qu'on doit celui de Bayle, qui ne s'était proposé d'abord que de réfuter les erreurs ou de suppléer aux lacunes de son devancier. Le Dictionnaire de Moréri, quoiqu'il ait conservé le nom de son prem. aut., a été porté successivem. par d'autres écriv. à 5 vol. in-fol. en 1718, à 6 vol. en 1729 et 1732, et enfin à 10 vol. en 1759 par Drouet, au moyen de la refonte des supplém. de l'abbé Goujet. On doit à Moréri quelq. autres travaux littér. qu'on a oubliés pour ne se souvenir que du grand monument qu'il a élevé en l'honneur de la science. On doit à l'abbé du Masbaret (*v.* ce nom) des *Remarques sur le Dictionnaire de Moreri.*

MORES (Edouard-Rowe), antiq. anglais, né à Tunstall, dans le comté de Kent, en 1730, mort à Low-Layton en 1778. était memb. de la société des antiq. et direct.-perpétuel de l'espèce de tontine appelée *equitable society for assecurance on lives*, et qui lui devait son existence. On a de lui : *Nomina et Insignia gentilitia nobilium equitumque sub Edwardo primo rege militantium*, 1748, in-4; une *Dissert. curieuse sur les fondeurs et les fonderies typographiques* (Lond., 1776, in-8, tirée seulem. à 100 exempl.); l'*Hist. et les Antiquités de Tunstall, dans le comté de Kent*, etc.

MORET (Ant. de BOURBON, comte de), fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Beuil, comtesse de Bourbon-Moret, né à Fontainebleau en 1607, légitimé en 1608, était abbé de Savigni, de St-Victor de Marseille, de St-Etienne de Caen et de Signi. Il avait eu pour précept. Scipion Dupleix, depuis historiogr. de France, et Lingendes, depuis évêq. de Mâcon, et avait beaucoup profité de leurs leçons. A peine sorti du collége de Clermont, où il avait soutenu avec un gr. succès des thèses de philosophie et de théologie, il se trouva jeté dans les intrigues de la cour, et s'attacha au duc d'Orléans. Par div. arrêts d'une chambre du domaine, composée de conseillers-d'état et de maîtres des requêtes (1631), le comté de Moret fut confisqué avec les biens de plus. autres partisans du faible Gaston. Mais lorsque Montmorenci donna dans le Languedoc le signal d'une nouvelle révolte, le comte de Moret fut mis par Gaston à la tête de 500 Polonais. A la bataille de Castelnaudari, la prem. à laquelle il se fût encore trouvé, ce fut ce jeune guerrier qui commença l'attaque; mais on le vit aussitôt tomber, atteint d'un coup de mousquet. Les uns on dit qu'il m. sur le champ de bataille à l'instant même, les autres qu'il n'expira qu'au bout de quelq. heures. D'autres enfin ont prétendu qu'ayant été secrètem. pansé et guéri, il passa en Italie, se fit ermite, parcourut div. pays sans être connu, et se retira ensuite dans l'ermitage des Gardelles, à 2 l. de Saumur, où, sous le nom de *frère Jean-Baptiste*, il m. en odeur de sainteté en 1692. Voilà un problème historique dont nous ne pouvons entreprendre la solution, d'ailleurs assez peu intéressante.

MORETO Y CABANA (Augustin), poète espagnol du 17e S, écrivit pour le théâtre, mais avec moins de fécondité que Caldéron, son contempor. Plus tard étant entré dans l'état ecclés., il renonça à la carrière dramatiq. pour se livrer exclusivem. aux pratiques de dévotion. Ses comédies ont été recueillies en 3 vol. in-4, Valence, 1676 et 1703 : le 1er vol. avait déjà paru à Madrid en 1654. Moreto n'avait pas l'imaginat. aussi brillante, ni une composition aussi facile que Lope et Caldéron; mais ses pièces, qui d'ailleurs sont déparées par les mêmes défauts que celles de ces gr. poètes, sont généralem. mieux conçues, et contiennent peut-être plus de vrai comique. Au reste quelques-unes d'entre elles ont été utiles à Molière lui-même, notamm. pour sa *Princesse d'Elide* et pour son *Ecole des Maris.*

MORETTI (Gaetan), astronome ital. du 17e S., m. à Bologne en 1697, a laissé : *Tavole dell' ore planetarie perpetue, nelle quali si vede qual pianeta domina in qualsivoglia ora del giorno, e della notte, per tutto il tempo dell' anno*, etc., Bologne, 1681; *Firmamentum novissimè denudatum, in quo supputantur omnia sidera fixa usquè adhùc observata*, etc., ibid., 1695.

MORGAGNI (Jean-Bapt.), l'un des plus grands méd. du 18e S., né à Forli en 1682, m. en 1771, étudia d'abord à Bologne, et fit marcher de front les sciences naturelles, la physiq., et surtout l'astronomie. Il se rendit ensuite à Venise, puis à Padoue, où il remplit successiv. la chaire de médec. théoriq. et celle d'anatomie. Admis à la société roy. de Londres, à l'acad. des sciences de Paris, à celles des Curieux de la Nature, de Pétersb., de Berlin, etc., il vit son buste placé, de son vivant, dans le palais principal de Forli, et reçut les plus grandes marques de bienveillance du roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel III, et des souverains pontifes Clément XII, Benoît XIV et Clément XIII. Incapable de se resserrer dans le champ déjà si vaste de la médecine, il embrassait encore la philologie, la critiq., l'hist. et les antiquités. On cite de lui : *Adversaria anatomica prima*, Bologne, 1706, in-4; Leyde, 1714, in-8; — *altera et tertia*, Padoue, 1717, in-4, Leyde, 1723, in-4; — *quarta, quinta et sexta*, Padoue, 1719, in-4; Leyde, 1723, in-4; *Adversaria omnia*, Padoue, 1719, in-4; Leyde, 1723, 1741, in-4, figures; Venise, 1762, in-fol.; *nova institutionum medicarum Ideæ*, Padoue, 1712, in-4; Leipsig, 1735, in-4; *de Sedibus et Causis morborum per anatomen indagatis lib. V*, Venise, 1761, 2 vol. in-fol.; Leyde, 1768, 4 vol. in-4; Yverdun, 1779, 3 vol. in-4, avec une *préface* de Tissot, contenant l'hist. de la vie et des ouvr. de Morgagni; Paris, 1820, 8 vol. in-8, par les soins de MM. Chaussier et Adelon; trad. en angl., 1769, 4 vol. in-4; en allemand par Kœnigsdœrfer, Altenbourg, 1771-76, 5 vol. in-8; en fr. par MM. Désormeaux et Destouet, Paris, 1821-1824, 11 vol. in-8, dont les suivans se continuent; *Miscellanea opuscula*, Venise, 1763, in-fol. Tous les ouvr. de Morgagni ont été réunis et pub. sous le tit. d'*Opera omnia*, Bassano, 1765, 5 t. en 2 gros vol. in-fol. Sa *Vie* a été écrite par Fabroni (*Vitæ Ital.*), et ensuite par Jos. Mossea, Naples, 1768, in-8.

MORGAN (Henri), fameux chef de flibustiers anglais, était fils d'un riche fermier du pays de Galles. S'étant fait connaître par quelq. heureuses expédit., il fut pris en amitié par Mansfield, vieux flibust., qui le nomma son vice-amiral, et m. peu de temps après en 1668. Morgan, auquel ses compagnons ne disputèrent point le commandem., parvint bientôt à rassembler 12 bâtim. de différ. grandeurs, et montés de 700 hommes. Il attaqua d'abord et rançonna une ville de l'île Cuba, emporta d'assaut Porto-Bello, y commit les plus horribles excès, et vit le nomb. de ses compagnons s'accroître rapidement, grâce au bonheur qui favorisait tous ses brigandages. Après avoir détruit le fort de Maracaïbo et rançonné une ville voisine nommée Gibraltar, il se retira à la Jamaïque (1669) avec l'intention d'y jouir paisiblem. de sa fortune, déjà considérable. Mais l'année suivante, cédant aux instances de ses camarades, il se mit de nouveau en course avec une flotte de 37 voiles, la plus grande

qu'un flibustier eût jamais commandée dans ces mers. S'étant rendu maître de l'île Santa-Catalina, à l'est de la côte de Nicaragua et d'un fort situé à l'embouchure du fleuve de Chagres, il marcha sur Panama (1671) avec 1300 hommes, s'empara de cette ville, dont il fit un monceau de cendres, traita Porto-Bello avec une égale cruauté, et s'arrogea, au détrim. de ses camarades, une part illégale dans le butin, qui était immense. Craignant de leur part un soulèvem, il mit à la voile avec 3 autres bâtim., dont les capit. n'avaient pas eu plus de bonne foi que lui, et conçut avec eux l'idée d'exercer plus en grand le métier de pirate, qu'il ne songeait plus à quitter. Mais tout à coup une déclaration du roi d'Angleterre, qui voulait vivre désormais en bonne intelligence avec l'Espagne, mit fin à tant de ravages et de massacres. Morgan reçut même l'ordre de se rendre en Europe pour y répondre aux plaintes que le roi d'Espagne et ses sujets avaient portées contre lui. Il faut croire qu'il parvint à se disculper, car il revint à la Jamaïque, s'y maria, y remplit des emplois brillans, et y finit tranquillement ses jours.

MORGAN (George-Cadogan), savant anglais, né en 1754 à Bridge-End, en Glamorganshire, un des comtés du Sud-Wales, m. en 1798, fit à Hackney des cours particuliers de philologie, de mathématiques et d'hist. naturelle, et pub. : *Lectures on Electricity* (leçons sur l'électricité), Londres, 2 vol. in-8; *Observat. et Expériences sur la lumière des corps en état de combustion*, insérées dans les *Transact. philos.*, vol. 75e, part. 1re, p. 190-212. — Morgan (Jean), sav. méd., né à Philadelphie en 1735, m. en 1789, entendait parfaitem. les aut. lat. et grecs, et avait lu tout ce qu'il y avait de liv. sur la médec. Résolu de voyager pour s'instruire encore, il se rendit d'abord à Édimbourg, puis à Paris, où il suivit les leçons d'anatomie du célèb. doct. Sue, visita ensuite la Hollande et l'Italie, et revint à Philadelphie, où il fut nommé prof de médec. théoriq. et pratiq. au collége de cette ville, et par la suite méd. en chef et direct.-général des hôpitaux de l'armée américaine. On a de lui : *Tentamen medicum de puris confectione*, Edimbourg, 1763; *Discours sur l'institution des écoles de médecine en Amérique*, 1765, etc.

MORGENSTERN (Jacques-Salomon), géogr., et de plus bouffon de la cour de Prusse, né à Pegau, dans l'électorat de Saxe, en 1706, mort à Potsdam en 1785, sut plaire à Frédéric-Guillaume par ses reparties vives et singulières, et fut investi par ce prince ignorant et brutal de la charge de lecteur et interprète des gazettes, et de conseiller-bouffon de son cercle de fumeurs. Il est vrai qu'à ces titres ridicules fut joint celui de conseiller-aulique, avec un traitem. de 500 écus, un logem. à Potsdam, et l'obligat. d'entretenir le roi sur l'hist. ancienne et moderne. Sous le règne de Frédéric II, Morgenstern, qui sentait le besoin d'avoir des droits plus réels à la munificence royale, demanda d'être employé à la fixation des limites de la Silésie, et mérita par son travail la confirmat. de sa pension. On a de lui : *Nouvelle géographie politique, dans laquelle on trouve un tableau exact de l'état naturel, politique, ecclés. et civil de chaque pays*, t. 1er, Iéna, 1735, 1 vol. in-4; *Jus publicum imperii Russorum*, Halle, 1736, in-8; *Sur Frédéric-Guillaume* (1793), ouvr. posthume, sans indication de lieu d'impress., etc. Morgenstern a été le sujet de plus. *notices spéciales*, parmi lesquelles on cite celle de J.-F. Nicolaï.

MORGIER (Franç.), littérat. agréable, né à Villeneuve-lez-Avignon en 1688, m. dans la même ville en 1726, étudia d'abord la jurispr., et se fit recevoir avocat; mais son goût pour la littérat. et pour la poésie le détourna de la carrière du barreau. Admis, très-jeune encore, dans une société de gastronomes connue à Avignon sous le nom d'*Ordre de la Boisson*, il devint bientôt le principal rédact. de la gazette qu'elle publiait. Cette gazette, intit. *Nouvelles de l'Ordre de la Boisson*, et imp., disait-on, *chez Museau-Cramoisi*, *au Papier-Raisin*, offrait, à travers une foule de bouffonneries, de calembourgs et de quolibets dignes d'une réunion d'ivrognes, quelq. traits qui décélaient des gens d'esprit. Ce badinage eut une gr. vogue, et fit à Morgier une réputat. qui lui facilita, lorsqu'il vint à Paris, les relat. les plus honorab. Il composa, pour l'amusement de la princesse de Conti (Louise-Elisabeth de Bourbon), d'autres petits ouv. qui n'ont pas vu le jour.

MORGUES (Matthieu de), manv. histor., connu aussi sous le nom de sieur de St-Germain, né dans le Velai en 1582, m. à Paris en 1670, fut successiv. nommé prédic. de Marg. de Valois et de Louis XIII, et aumônier de Marie de Médicis. Il commença par écrire quelq. pamphlets, sous l'inspirat. et pour la défense de Richelieu, alors simple évêq. de Luçon et conseiller intime de la reine-mère. Mais lorsque l'ambitieux prélat se fut brouillé avec son ancienne protectrice, St-Germain demeura fidèle à la princesse, et se retira dans le Velai pour échapper à la colère du ministre persécut., qui déjà avait empêché que sa nominat. à l'évêché de Toulon, fût confirmée à Rome. Il alla ensuite rejoindre Marie de Médicis à Bruxelles, et ne revint à Paris qu'après la m. du cardinal. Outre des *pamphlets* que nous passons sous silence, on a de ce prêtre : *Diverses pièces pour la défense de la reine-mère et de Louis XIII*, Anvers, 1637, 1643, 2 vol. in-fol.; des *Sermons*, illisibles par le style comme par le ton qui y règne, Paris, 1665, in-8. On peut voir dans Fontette le détail des écr. de Matt. de Morgues.

MORHOF (Daniel-George), l'un des plus sav. et des plus laborieux philolog. de l'Allemagne, né à Wismar, dans le Mecklenbourg, en 1639, m. en revenant des eaux de Pyrmont, à Lubeck, en 1691, avait visité les principales universités de Hollande et d'Anglet., et occupé successivem. la chaire de poésie à Rostock, celles de b.-lett. et d'histoire à l'univ. de Kiel, et la charge de biblioth. de l'acad. de cette ville. Il a beaucoup contribué à répandre en Allemagne le goût des bonnes études. On trouvera la liste de ses ouv., au nomb. de 30, dans le t. 2 des *Mém.* de Niceron, et dans le *Dictionn.* de Moréri, éd. de 1759. Les principaux sont : *Princeps medicus*, Rostock, 1665, in-4; *Epistola de Scypho vitreo per sonum humanæ vocis rupto*, Kiel, 1672, in-4, réimp. en forme de dissertation sous le tit. de *Stentor hyaloclastes sive de Scypho*, etc., Kiel, 1703, in-4; *Traité de la langue et de la poésie allemandes*, etc. (en allem.), ibid., 1682, in-8; Lubeck, 1702, 1718, in-8; *Polyhistor..... sive de Notitia auctorum et rerum comment.*, Lubeck, 1688-92, 3 parties in-4; ibid., 1732, 2 vol. in-4, etc.

MORICE de BEAUBOIS (dom Pierre-Hyacinthe), bénéd. de la congrégat. de St-Maur, né à Quimperlé en 1693, m. en 1750, a laissé une *Hist. généalogique* de la maison de Rohan, qui n'a point été imprimée, et qui forme 2 vol. in-fol., avec les preuves. Mais son principal titre littéraire est une édit. de l'*Hist. ecclésiast. et civile de Bretagne*, par D. Lobineau, dont il fit paraître le 1er vol. en 1750, et qui fut terminée après sa m. par les soins de D. Taillandier (1756). Déjà D. Morice avait publié, de 1742 à 1746, 3 vol. in-fol. de *Pièces justificatives*, et y avait joint de savantes *dissertations* sur l'origine des Bretons, leurs mœurs, etc.

MORIGI (Jules), poète italien, né en 1538 à Ravenne, où il m. en 1610, a laissé : *il Damone innamorato*, Bologne, 1566; *Rime*, Ravenne, 1579; *delle Disavventure d'Ovidio libri V, ridotti nella volgar lingua*, ibid., 1581, etc.

MORIGIA (Buonincontro), chroniqueur, né à Monsa, dans le duché de Milan, au 13e S., faisait

partie en 1329 du conseil des douze, qui avait l'administration de Monza, ville alors sujette de l'empereur Louis de Bavière. Il a laissé une *Chronique latine* de sa ville natale, depuis son origine jusqu'en 1349: elle a été publiée par Muratori dans les *Script. rerum italic.*, t. 12.— MORIGIA (Jacques-Antoine), dit *l'Ancien*, l'un des fondateurs de la congrégat. des barnabites, né à Milan vers 1493, m. en 1545, remplit deux fois la charge de prevôt de son ordre avec beaucoup de sagesse, et édifia ses confrères par ses vertus. — MORIGIA (le cardinal Jacques-Antoine), de la même famille que le précéd., et, comme lui, barnabite, né à Milan en 1632, m. en 1708 à Pavie, dont il était évêque, avait occupé les siéges de San-Miniato et de Florence, et refusé l'archevêché de Milan. On a de lui trois *oraisons funèbres*, et des *lettres pastorales* adressées aux fidèles de Florence. — MORIGIA (Paul), jésuite, né à Milan en 1525, m. en 1604, fut élevé quatre fois à la dignité de supér.-général de son ordre. Il paraît qu'il avait composé 61 ouvr.; mais Argelati n'en a pu découvrir que 45. tant impr. que MSs., dont il donne les tit. dans la *Biblioth. Mediol.*, tome 1er, p. 966 et suiv. Les princip., non qu'ils soient estimés ou estimables, sont : *Origine di tutte le Religioni, lib. III*, Venise, 1569, 1581, 1586, in-8; trad. en français, Paris, 1578, in-8; *Storia dell' antichità di Milano, lib. IV*, ib., 1592, in-4; *della Nobiltà de i signori LX del consiglio di Milano, lib. VI*, Milan, 1595, in-4, et avec un *supplément* de Borsieri, ib., 1619, in-8.

MORILLO (GRÉGOIRE), célèb. poète satirique, né à Grenade vers le milieu du 15e S., est aut. d'un *Recueil de poésies*, imp. à Valladolid en 1605 par les soins de Pierre Espinosa, et que l'on trouve dans l'hist. de ce dern., intit. : *Première partie des fleurs des meilleurs poètes espagnols*. Michel Cervantes a fait de Morillo le plus gr. éloge dans son *Chant de Calliope*.

MORILLON (dom JULIEN-GATIEN de), bénédictin de St-Maur, né à Tours en 1633, m. à l'abbaye de St-Melaine de Rennes en 1694, est surtout connu par son poème de *Joseph*, ou *l'Esclave fidèle*, Turin (Tours), 1679, in-12; Breda, 1705, in-12. Le bon père ne s'était pas contenté de peindre d'une manière très-vive les amours de la femme de Putiphar; mais il avait supposé Putiphar lui-même amoureux de Joseph. Son livre fut défendu, et ce fut là son principal mérite, quoiqu'on y trouve des morceaux touchans.—MORILLON (Laigant), homme tristement fameux dans les fastes de la police révolutionnaire, servit d'abord dans la grande gendarmerie, dont il fut chassé, devint sucessiv. music., espion, faux-monnoyeur, émigra en 1790, trahit à Coblentz les intérêts des princes, rentra en France pour se vendre aux jacobins, et fut employé dans les intrigues secrètes de la police. Il fit de nombr. arrestations en Provence et en Dauphiné, parvint à découvrir tous les papiers qui dévoilaient la conspiration de La Rouarie; mais au moment où il jouissait du fruit de ses rapines, de ses vexations, et de son impudente vénalité, il fut arrêté (1794) et condamné à m. par le tribunal révolutionnaire.

MORILLOS. V. MURILLO.

MORIN (PIERRE), sav. critique, né à Paris en 1531, m. à Rome en 1608, fut employé à Venise dans l'imprimerie du célèb. Paul Manuce, enseigna ensuite le grec et la cosmographie à Vicence, fut appelé à Rome par St Charles Borromée, et y travailla, par ordre de Grégoire XIII et de Sixte V, à l'édit. des *Septante*, 1587; à l'édit. de la *Bible* en lat., trad. sur celle des *Septante*, Rome, 1588, in-fol.; à l'éd. des *Décrétales* jusqu'à Grégoire VII, Rome, 1591, 3 vol. in-fol., etc. On a de lui un *Traité du bon usage des sciences*, pub. par le père Quétif, dominic., en 1675.—MORIN (JEAN), peint. et graveur, élève de Philippe de Champagne, né à Paris en 1639, a gravé à l'eau-forte beaucoup de sujets et de portraits d'une touche fine et expressive. Ses principaux ouv. sont : une *Vierge ayant sur ses genoux l'enfant Jésus, qui tient un bouquet de fleurs devant le sein de sa mère*, d'après Raphaël; une *Vierge qui adore l'enfant Jésus couché sur de la paille*, d'après le Titien.

MORIN (JEAN-BAPT.), astrologue plus connu par ses travers que par des services réels rendus à la science, né à Villefranche, dans le Beaujolais, en 1583, m. à Paris en 1656, renonça de bonne heure à la médec. pour prédire l'avenir, rencontra quelquefois juste, et gagna la confiance du cardinal de Richelieu. Il lui fit part des moyens qu'il avait imaginés pour trouver les longitudes en mer; mais les commissaires chargés d'examiner cette découverte ne lui ayant pas été favorables, quoique réellem. il méritât des encouragem., il se brouilla avec le prem. ministre. Plus heureux sous Mazarin, il obtint une pension considérab. pour le temps, 2,000 l. Il est fâcheux qu'il se soit établi le champion de l'astrologie judiciaire et l'un des contradicteurs les plus opiniâtres de Copernic et de Galilée. On trouvera la liste de ses MSs. dans le *Dictionn.* de Moréri, édit. de 1759, et celle de ses ouv. imp. dans le t. 3 des *Mém.* de Niceron. Nous nous contenterons de citer : *Famosi problematis de telluris motu vel quiete hactenùs optata Solutio*, Paris, 1631, in-4; *Longitudinum terrestrium et cœlestium nova et hactenus optata Scientia*, ib., 1634, in-4; reproduit avec des addit. sous ce tit. : *Astronomia jàm à fundamentis integrè et exactè restituta*, 1640; *Epistola de tribus impostoribus* (ces trois imposteurs sont Gassendi, Bernier et Mathurin de Neuré), Paris, 1654, in-12; *Astrologia gallica*, La Haye, 1661, in-fol. V., pour plus de détails sur Morin, l'*Hist. de l'astronomie moderne*, par M. Delambre, t. 2, p. 235-274.

MORIN (JEAN), sav. orator., né à Blois en 1591, mort à Paris en 1659, avait été elevé dans la relig. protestante, qu'il abjura entre les mains du card. Duperron. Bientôt sa passion pour l'étude lui fit chercher un asile et du loisir (1618) dans la congrégation de l'Oratoire, nouvellem. fondée. Il fut compris par le P. de Bérulle, en 1625, parmi les douze prêtres de son ordre qui devaient former la chapelle de Henriette de France, reine d'Anglet.; mais il revint à Paris au bout de quelque temps, et s'y fixa dans la maison de St-Honoré, où il s'occupa avec succès de la conversion des Juifs et de ses anc. co-religionnaires. Appelé à Rome par Urbain VIII, qui cherchait à réunir l'Eglise grecque avec l'Eglise latine, il fut adjoint aux théol. chargés d'un travail préparatoire, necessaire à cette gr. entreprise, et justifia l'idée que le pape avait conçue de son savoir et de sa sagacité. Le card. de Richelieu le fit revenir en France, on ne sait trop pour quelle raison, après 9 mois de séjour dans la capitale du monde chrétien. On a de lui un gr. nomb. d'ouv., parmi lesquels nous citerons : *Exercitationes ecclesiasticæ in utrumque Samaritanorum pentateuchum*, etc., Paris, 1631, in-4; *Exercitationes biblicæ de hebraïci græcique textûs sinceritate, de germanâ LXX interpretum translatione dignoscendâ*, etc., ib., 1633, in-4; ib., 1669, in-folio, précédée de la *vie* de l'aut. par le P. Constantin de l'Oratoire; *Opuscula hebræo-samaritana* (c'est ici le lieu de dire qu'on le regarde comme le restaurat. de l'anc. langue des Samaritains), ib., 1657, in-12; *Comment. histor. de disciplinâ in administratione sacramenti pœnitentiæ*, etc., ibid., 1651, in-folio; *Commentarius de sacris eccles. ordinationibus, secundùm antiquos et recentiores Latinos, Græcos, Syros et Babylonicos*, etc., ib., 1655, in-fol. On a lieu de regretter plus. de ses ouv. restés imparfaits ou MSs., par exemple un gr. traité *de Sacramento matrimonii*, et un autre *de Basilicis christ.*

MORIN (SIMON), visionnaire et fanatique du 17e S., né vers 1623 à Richemont, près d'Aumale, dans

le pays de Caux, vint à Paris chercher des ressources, en trouva, les perdit par sa faute, et fut emprisonné une prem. fois, on ne sait trop pour quelle raison. Rendu à la liberté, il se mit à répandre, tant par des sermons que par des écrits, une doctrine aussi extravagante qu'impie: mais comme il enseignait, entre autres choses, que les plus gr. péchés sont salutaires, en ce qu'ils abattent l'orgueil humain, et que les actes impurs ne souillent pas l'âme dans ceux que leur raison rend *saints et divins*, il ne manqua pas de prosélytes. Emprisonné plus. fois à la Bastille, à la Conciergerie, enfin aux Petites-Maisons comme fou incurable, il parvint chaque fois à obtenir son élargissem., moyennant une abjurat., et n'en continua pas moins à débiter ses erreurs. Mais enfin il fut dénoncé par un autre fou, le poète Desmarets de St-Sorlin, pour avoir dit qu'il fallait que le roi le reconnût pour ce qu'il était, ou qu'il mourrait. On instruisit le procès du misérable fanatique; et une sentence du Châtelet (1662) le condamna à faire amende honorable et à être brûlé vif: elle fut confirmée au parlement par arrêt du 13 mars 1663, et exécutée le lendemain 14. On cite de Morin: des *Pensées*, dédiées au roi, in-8 de 174 p., très-rare; une *Requête au roi et à la reine-régente, mère du roi*, du 27 oct. 1647, 8 p.; deux *Rétractations*, ayant toutes deux 4 p. in-4, la 1re du 7 fév. 1649, l'autre du 14 juin suiv.; *Témoignage du deuxième avènement du fils de l'homme*, janv. 1641.

MORIN (Etienne), sav. oriental., né à Caen en 1625 de parens protest., m. en 1700, fut successiv. past. au bourg de St-Pierre-sur-Dive et dans sa ville natale. Il se retira en Hollande lors de la révocation de l'édit de Nantes, et fut nommé peu après prof. de langues orientales à l'univ. d'Amsterdam. On a de lui: *Dissert. octo in quibus multa sacræ et profanæ antiquitatis monumenta explicantur*, Genève, 1683, in-8; nouvelle édit. corrigée et augm., Dordrecht, 1700, in-8; *Exercitationes de linguâ primævâ ejusque appendicibus*, Utrecht, 1694, in-4; *Explanationes sacræ et philolog. in aliquot Vet. et Novi Testamenti loca*, Leyde, 1698, in-8, etc. Pierre Francius a donné un *éloge* de Morin dans la 2e édit. de ses *Orationes*. On peut encore consulter les *Mém.* de Niceron, t. 12. — Morin (Henri), fils aîné du précéd., né à St-Pierre-sur-Dive en 1655, m. à Caen en 1728, se convertit de bonne heure à la foi catholiq., et obtint l'amitié de l'abbé de Caumartin, depuis évêque de Blois, qui se l'attacha comme secrétaire, et facilita son admission à l'acad. des inscript. On a de lui 14 *Mém.* dans le *Recueil* de cette société sur les sacrifices de victimes humaines, sur le chant mélodieux attribué aux cygnes par les anciens, sur les souhaits en faveur de ceux qui éternuent, etc.

MORIN (Louis), méd., né au Mans en 1635, m. en 1715, vint étudier la médecine à Paris, et s'y fit recevoir docteur vers 1662. Après quelq. années de pratiq., qui lui concilièrent l'estime de Fagon, il fut admis comme expectant à l'Hôtel-Dieu, et obtint ensuite la place de méd. pensionnaire. Mais aussitôt qu'il avait touché son traitem., il le remettait en secret dans le tronc de l'hospice. « Ce n'était pas, dit Fontenelle, servir gratuitem. les pauvres, c'était les payer pour les avoir servis. » Au reste, sa manière de vivre était celle de l'anachorète le plus austère. Il laissa une biblioth. de près de 20 mille écus, un médailler et un herbier, mais nulle autre acquisition. On a de lui, dans le *Recueil* de l'acad. des sciences: *Projet d'un système touchant les passages de la boisson et des urines*, année 1701; *Observat. sur la guérison faite à l'Hôtel-Dieu de plusieurs scorbutiques par de l'oseille cuite avec des œufs; Examen des eaux de Forges*, année 1708. L'*éloge* de Morin est un de ceux qu'a écrits Fontenelle. — Morin, de Toulon, chimiste et naturaliste, reçu à l'académie des sciences en 1693, nommé 6 ans après à la seconde place d'associé botaniste, et m. en 1707, avait communiqué à l'académie, l'année de sa réception, un *Mémoire sur une mine de fer malléable*, et l'année précéd., 2 mémoires, l'un *sur la Porcelaine*, l'autre *sur l'Azur des cendres bleues de la montagne d'Usson, en Auvergne, et son usage dans la médecine.*

MORIN (Benoît), ancien libraire, né en 1746 à Paris, où il m. en 1817, a donné: *Dictionnaire universel des Synonymes de la langue franç. pub. jusqu'à ce jour*, etc., Paris, 1802, 3 vol. in-12; *Esope en trois langues*, ou *Concordance de ses Fables avec celles de Phèdre, Faerne, Derbillon, Lafontaine*, etc., Paris, 1803, in-12; etc., ibid., 1810, in-12.

MORINGE (Gérard), théol. de Bommel, dans la Gueldre, professa la théol. à Louvain, et m. en 1556, chan. et curé de St-Tron dans la principauté de Liége. Il a donné: *Vie de St Augustin*, Anvers, 1553, in-8; *Vie du pape Adrien VI*, Louvain, 1536, in-4; *Comment. sur l'Ecclésiaste*, Anvers, 1533, in-8, etc.

MORISON (Robert), l'un des botanistes les plus distingués de son temps, né en 1620 à Aberdeen, en Ecosse, mort en 1683, embrassa avec ardeur la cause de Charles Ier, reçut même dans un combat une blessure grave à la tête, et passa en France, où il se fit recevoir doct. en médec. Gaston, duc d'Orléans, lui confia la direct. de son jardin de Blois; et pend. les 10 ans qu'il occupa cette place, il fit plus. voyages dans div. provinces, et recueillit une gr. quantité de plantes. Rappelé en Angleterre par Charles II, qui le nomma son méd., et prof. royal de botanique, aux appointem. de 200 liv. st., avec une maison, en qualité de surintend. des jardins du roi, il se fit recevoir docteur à Oxford en 1669, et bientôt après obtint la chaire de botanique à la même université. Il a rendu des services incontestables à la science, comme on pourra s'en convaincre par la lecture des ouvr. suiv.: *Hortus Blesensis auctus*, etc., Londres, 1669, in-8; *Plantarum umbelliferarum Distributio nova*, etc., Oxford, 1672, in-fol., fig.; *Hist. universelle des plantes*, etc., ib., 1680, in-fol., fig. (le titre porte, 2e partie. L'aut. devait traiter, dans la prem., des arbres et arbustes: mais ce fut Jacq. Bobart qui composa, sur le même plan, et publia cette 1re part. de l'*Histoire*, en 1699, 1 vol. in-fol.). Morison a pub., en outre, un ouv. de Paul Boccone, intit. *Figures et Descriptions de plantes rares cueillies en Sicile, à Malte, en France et en Italie*, Oxford, 1674, in-4 de 96 p., accomp. de 52 pl. Plumier a donné le nom de *morisonia* à un genre de la famille des *capriers.*

MORISOT (Jean), méd., né à Dôle, vers le commencem. du 16e S., fut exclus de la chaire de médec. de l'univ. de cette ville sous le prétexte qu'il cultivait la poésie, et ne pouvait être un médecin instruit. Il vivait encore en 1551; mais l'époque de sa m. est inconnue. On a de lui: *Ciceronis Paradoxa cum græcâ interpretatione*, Bâle, 1547, in-8; *Hippocratis aphorismorum genuina Lectio: eorum fidelis Interpretatio, cum Galeni censurâ*, etc., ib., 1547, in-8; *Colloquiorum lib. IV*, ib. (1550), in-8; *Libellus de parechemate contra Ciceronis calumniatores*, impr. à la suite de l'ouvr. précéd., et accompagné d'une liste des autres ouv. du même aut., déjà terminés à cette époque, au nombre de 31 en prose et 14 en vers.

MORISOT (Claude-Barthélemi), sav. franç., né à Dijon en 1592, m. dans la même ville en 1661, se fit recevoir avocat par complaisance pour son père; mais les travaux littéraires et scientifiques furent à peu près la seule occupation de sa vie. Tous ses ouvr. sont en latin. Nous citerons: *Henricus magnus*, Leyde (Dijon), 1624, in-8; réimpr. à Genève; *Peruvianna*, Dijon, 1644, in-4 (c'est l'hist. des démêlés du cardinal de Richelieu avec la reine-mère et Gaston; il faut y joindre une suite de 35 p.,

sous le titre de *Conclusio et Interpretatio totius operis*, ibid., 1646); *Alitophili veritatis Lacrymæ, sive Euphormionis Lusinini Continuatio*, Genève, 1624, in-8; *Orbis maritimus, sive rerum in mari et littoribus gestarum generalis Historia*, Dijon, 1643, in-fol., fig.; *Ovidii Fastorum libri XII, quorum sex posteriores à Morisoto substituti sunt*, ibid., 1649, in-8.

MORISOT (Joseph-Madeleine-Rose), l'un des architectes-vérificat. des bâtim. de la couronne, né en 1767 à Champeaux (Seine-et-Marne), mort en 1821, après avoir consacré de longues années à des recherches et des essais sur ce qu'on nomme la comptabilité des bâtim., a laissé les deux ouv. suiv. sur cette matière : *Essai sur un nouveau mode de mesurer les ouvr. de bâtiment, en supprimant les usages*, 1802, in-8; et *Tableaux détaillés des prix de tous les ouvr. de bâtiment, suivis d'un traité particulier pour chaque espèce*, Paris, 1804, 7 v. in-18, avec pl. : l'auteur avait commencé en 1820 une 2e édit. de ce dern. ouv., dont l'*Introduction* contient une sorte de bibliogr. critiq. des aut. qui ont écrit sur la même matière.

MORISSE (N.), anc. intend. de Caïenne, né en 1714, m. à Paris en 1810, a laissé : *Essai sur la nature et l'exercice de l'autorité du Peuple dans un état*, 1789, in-8; *Adresse au gouvernement*, ou *la France en danger par l'ultramontanisme*, Paris, 1804, in-8.

MORISSON (C.-F.-G.), l'un des membres les plus modérés de la convention nationale, fut d'abord avocat dans le Poitou, puis administrateur du département de la Vendée, en 1790, et député à l'assemblée législative, et enfin à la convention. Il parla successiv. pour et contre les frères du roi, pour et contre Louis XVI lui-même lors de son procès. Il croyait le roi inviolable, et voulait s'opposer à ce qu'on le mît en jugement : quand il fut obligé de prononcer sur le sort du malheureux prince, il vota pour sa détention pendant la guerre, et sa déportation après la conclusion de la paix générale. Aussi fut-il accusé plus tard de liaisons avec les royalistes. Cependant il ne fut pas trop tourmenté sous la terreur, et fut même employé. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il fit adopter un décret d'amnistie pour les royalistes de l'Ouest (1796), et, l'année suiv., fut appelé à la cour d'appel de Bourges, où il m. en 1816.

MORITZ (Charles-Philippe), écriv. allem., né à Hameln en 1757, m. en 1793, fit lui-même le malheur de sa vie par son caractère fantasque et bizarre. Ses études, commencées à Hanovre, continuées à Erfurt et achevées à Wittemberg, furent plus. fois interrompues par des voyages aventureux. Dès lors, on le vit tel qu'il devait être toujours, se livrant tour à tour à des excès de travail ou de débauche, et plongé parfois dans la plus sombre mélancolie. Sa passion pour l'étude, ses voyages en Angleterre, en Suisse et en Italie, son mariage avec une femme qu'il aimait, les diverses places de profess. qu'il occupa à Dessau, à Potsdam, à Berlin, rien ne put le satisfaire ou lui donner plus de raison. La misère même, dont il connut quelquefois les tourmens, ne put le guérir de son inconstance. Il a raconté lui-même les bizarreries de son caractère et les aventures de sa vie dans deux romans, *Antoine Reiser*, et *André Harthnopf*, et ses amis y ont ajouté les traits qui manquaient. Nous citerons de lui : *Mémoires pour servir à la philosophie du cœur humain*, 3e édit., Berlin, 1791; *Opuscules sur la langue allemande*, ibid., 1782, 1792; *Grammaire allemande pour les dames*, en forme de lett., ibid., 1762, 1791, 1794; *Voyages d'un Allemand en Angleterre*, ibid., 1783, 1785; *de l'Orthographe allemande*, ibid., 1784; *Antoine Reiser*, roman philosophique, ibid., 1785-90, 4 vol. (Klisehnig les a fait suivre d'un 5e vol., 1794). *Essai d'une prosodie allemande*, ibid, 1786; *Vie du pasteur André Hartknopf*, ibid., *Voyage d'un Allemand en Italie*, ib., 1792-93, 3 vol.; *de la Bonne Expression en allemand*, ibid., 1792; *Dictionnaire grammatical de la langue allemande*, t. 1er, ibid., 1793, in-8. (Les 2 vol. suiv. ont été rédigés par Sturtz et Stenzel.)

MORIZOT (N.), avocat, né en 1744 à Avalon (Bourgogne), tenait à Paris, depuis plus. années, un cabinet de consultat., quand, poussé par le désir de se faire remarquer, il se jeta dans une série de démarches qui toutefois n'aboutirent qu'à lui attirer des persécutions sans éclat. Il en a lui-même consigné le récit dans ses *Notices historiq. sur M. Morizot, avocat de Paris, qui, pendant la révolut. de 1789, défendit le roi et la reine de France, etc., dédiées aux souverains*, Francfort, 1795, in-12. Obligé avant 1789 de sortir de France pour se soustraire aux répressions qu'il avait encourues par suite de l'inconvenance avec laquelle il osait qualifier les ministres du roi et plus. personnes très-influentes, il reparut lors de la convocat. des états-généraux, lança mémoires sur mémoires en faveur de ses propres idées; puis, n'ayant pu se faire distinguer du roi, dont il voulait être le défenseur dans le célèbre procès qui conduisit cet infortuné monarque à l'échafaud, il s'ingéra, sans autre mission qu'un louable mais aveugle enthousiasme, d'envoyer à toutes les cours de l'Europe des adresses pour l'auguste famille à laquelle il s'était dévoné. Tout ce que gagna Morizot à ces démarches, dans lesquelles, à défaut de talent, perçait du moins une très-grande force de volonté, fut d'être incarcéré à l'Abbaye, puis à la Force. Il fut assez heureux pour échapper aux massacres de septembre; mais, relâché enfin par le crédit de Danton, qui, sur ses sollicitations, le prit en pitié, il faillit compromettre son protecteur par de nouvelles menées, et depuis alla se réfugier dans quelq. ville de Suisse ou d'Allemagne, où il est mort obscur à la fin de 1805. Outre les *Notices* et tous les *Mém.* (aujourd'hui oubliés) qu'a pub. Morizot, on a de lui : *Dénonciation contre les comités des rapports de l'assemblée nationale*, Paris, 1791, in-8; *Appel au roi, contenant un essai historiq. sur les empires troublés ou renversés par les compag. d'avocats*, 1792, Paris, in-8; *Placet à la reine*, 1792, in-8; *Tableau abrégé des espiègleries de la cour pendant les six premiers mois de 1792*, Paris, 1792, in-8. — Un autre Morizot (Martin), aussi avocat, ne doit pas être confondu avec le précédent. Ce dernier est aut. de *l'Inauguration de Pharamond*, Paris, 1772, in-12. M. Dufey (de Lyonne) a pub. en 1822 une nouv. édit. de cet ouv. sous le titre suiv. : *du Sacre des Rois de France*, ou *de l'Inauguration*, etc. (v. les nos 16,731 et 22,686 du *Dictionn. des Anonymes*).

MORLAND (sir Samuel), baronet, mécanicien angl., né vers 1625, m. en 1697, se voua d'abord à la carrière diplomatique, sous le protectorat de Cromwell, dont il se disait parent, fit partie, en 1653, de l'ambassade chargée de proposer à la reine de Suède une alliance offensive et défensive, et fut envoyé, deux ans après, à la cour du duc de Savoie pour intercéder en faveur des Vaudois, et transmettre à ces malheureux religionnaires, au nom de la nation anglaise, un secours de plus de 30 mille liv. ster. De retour en Angleterre, il fut instruit d'un complot tramé contre la vie du prince, depuis Charles II; et dès lors, ne pouvant plus que détester le gouvernement d'Olivier Cromwell, il travailla à la restauration du trône royal. Mal récompensé, selon lui, et dégoûté des grands et de la cour, il ne s'en livra qu'avec plus d'ardeur aux mathématiq. et à la mécanique, et eut l'honn. d'être envoyé par son souverain à Louis XIV. Nous citerons de lui : *Méthode du comte de Pagan de tracer toute sorte de fortifications, réduite à la mesure anglaise*, Londres, 1672; *Description de la Tuba stentorphontica ou porte-voix*, ibid., 1671, in fol., trad. en franç. dans le Journal des Savans; *Éléva-*

tion des eaux par toute sorte de machines, réduite à la mesure, au poids et à la balance, etc., Paris, 1683, terminé par les *Principes de la nouvelle force du feu, inventée par le chevalier Morland, l'an 1682*, etc., 1683; *Hydraustatique ou Instructions concernant les travaux hydrauliques*, 1697. V. la description de quelq. machines de l'invention de Morland dans le *Biogr. Dictionary* de Chalmers, t. 22, p. 413-423.

MORLAND (George), peintre angl., né en 1764, m. en 1804, ne reçut aucune éducation, et passa toute sa vie dans la compagnie des gens de la dern. classe, et dans la plus dégoûtante misère, ne connaissant d'autre plaisir que celui de s'enivrer. Il ne peignait ordinairement que la basse nature, et il n'avait qu'à regarder autour de lui pour trouver des sujets. Cet homme dégradé ne manquait pourtant pas de talent. Son chef-d'œuvre est un extérieur d'étable, qu'il exposa à l'académie royale en 1791.

MORLEY (George), évêque anglican, né à Londres vers la fin du 16e S., m. en 1684, était chanoine d'Oxford en 1641, et donna les revenus de son canonicat au roi Charles Ier, alors engagé dans la guerre contre les troupes du long parlement. Il rendit encore d'autres services à la cause royale, encourut la haine du parti contraire, et se rendit à La Haye auprès de Charles II, qui, ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, paya le zèle de ce fidèle sujet par l'évêché de Worcester, et ensuite par celui de Winchester. On a de lui des *Sermons* et des *Lettres* en latin, 1683, in-4.

MORLIÈRE (Adrien de La), chanoine de l'église d'Amiens, né à Chauny, a laissé: *Recueil de plus. nobles et illustres maisons du diocèse d'Amiens et des environs*, 1630, in-4; *Antiquités et choses les plus remarquables de la ville d'Amiens*, 1621, in-4, réimp. sous le tit. de *bref Etat des antiquités d'Amiens*, 1622, in-4; et sous le 1er tit., 1627, in-4; 1642, in-fol.

MORLIÈRE (Charles-Jacq.-Louis-Auguste Rochette de La), littérat. plus que médiocre, né à Grenoble en 1701, m. à Paris en 1785, se fit une sorte de célébrité moins par le mérite et le nombre de ses ouv. que par la dictature qu'il s'était arrogée au Théâtre-Français. Entouré d'une troupe de jeunes gens dévoués à tous ses caprices, il établissait son camp au milieu du parterre, et, à un signal convenu, faisait applaudir ou siffler à outrance toutes les nouveautés. On le craignait, on le ménageait, on le recherchait; mais plus tard, ses essais malheureux sur le Théâtre-Français et Italien désillèrent les yeux de la foule, et le firent retomber dans l'obscurité et la misère, dont il n'aurait jamais dû sortir. Homme sans mœurs, sans principes, sans honneur, il était d'ailleurs fort instruit; mais, à l'exception de son *Angola*, hist. indienne, 1746, in-12, il n'a composé que des ouvr. médiocres, parmi lesquels il suffira de citer: *Mirza Nadir, où se trouve l'hist. des dern. expédit. de Thamas Koulikan*, 1749, 4 vol. in-12; *le Gouverneur*, comédie en 3 actes et en prose, jouée en 1751 sur le Théâtre-Italien, impr. en 1752; *le Contrepoison des Feuilles ou Lettres sur Fréron*, 1754, in-12; *le Fatalisme ou Collection d'anecdotes pour prouver l'influence du sort sur l'hist. du cœur humain*, 1769, 2 vol. in-12.

MORLINO (Jérôme), jurisconsulte napolitain qui florissait dans le 16e S., s'essaya dans le genre de Boccace, mais avec moins d'esprit et de goût, et publia, en lat., des *contes* dont la licence est presque le seul mérite. Ce recueil ordurier, impr. avec privilége de l'empereur et du pape, sous le titre de *Novellæ* (80), *fabulæ* (20) *et comœdia*, Naples, Pasquet de Sallo, 1520, 3 part. in-4, révolta la plupart des lecteurs, et fut condamné et livré au feu. Le comte Borromeo a inséré dans ses *Notizie de novellieri italiani*, deux nouvelles inédites de Morlino, où l'indécence est remplacée par la platitude. Quant aux fables et à la comédie, elles sont également insignifiantes. Cependant l'ouv. de Morlino a été payé, pour sa rareté, jusqu'à 48 liv. sterl., et 1121 fr. par les amateurs. C'est ce qui engagea Caron à le faire réimp. en 1799, in-8, à 55 exempl.

MORNAC (Antoine), célèbre jurisconsulte, né près de Tours, débuta au parlement de Paris en 1580, demeura pendant 34 ans attaché au barreau, se montra constamment opposé aux ligueurs, et m. en 1620, sans avoir eu le temps d'achever son gr. ouv. sur le droit romain mis en rapport avec l'ancien droit franç.: une partie de ce travail avait été publiée de 1616 à 1619, sous le tit. d'*Observationes in XXIV priores libros Digestorum et in IV priores libros Codicis*. Franç. Pinson, avocat, rassembla les notes rédigées par Mornac pour faire suite à ces premières observat., et les fondit dans une édition générale des œuvres de ce jurisconsulte, Paris, 1654-60; 1721-24, 4 vol. in-fol. On a impr. à part un opuscule de Mornac: *de Falsâ regni Yveloti narratione ex majoribus commentariis fragmentum*, 1615, in-8.

MORNAY (Philippe de), plus connu de son temps sous le nom de seigneur du Plessis-Marly, né en 1549 à Buhi, dans le Vexin-Français, était allié aux plus illustres familles du royaume, et même à la maison de Bourbon. Sa mère lui inculqua en secret les principes du calvinisme, que la mort de son père, arrivée en 1560, lui permit d'embrasser ouvertem., quoiqu'il eût été destiné, dès le berceau, à l'état ecclésiastique, où il pouvait espérer d'obtenir les plus hautes dignités de l'Eglise romaine. Le reste de sa vie répondit à ce généreux sacrifice. A peine âgé de 18 ans, et déjà riche de connaissances, il sentit le besoin de les étendre et de les perfectionner par les voyages, et visita successiv. la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie, la Bohême, l'Autriche et les Pays-Bas. Il était de retour en France pour être témoin et presque victime des massacres de la St-Barthélemi, qui lui firent chercher une retraite en Angleterre. Il revint toutefois, l'année suiv., mais se tint sur la frontière jusqu'en 1575, époque à laquelle il fut appelé au service du roi de Navarre, depuis Henri IV, et chargé de l'administration des finances. Ce prince lui accorda dès lors une confiance sans bornes, et, entre autres négociations importantes, lui donna la mission d'aller réclamer l'assistance de la reine Elisabeth. Lorsque le duc d'Anjou, frère de Henri III, alla se mettre à la tête des catholiques de Flandre contre l'Espagne, il emmena avec lui Mornay, qui lui fut très-utile, sans cesser pour cela de surveiller les intérêts du roi de Navarre, auquel il ne tarda pas à se réunir de nouveau dès que le duc d'Anjou lui en eut fourni l'occasion. La ligue se déclara ouvertement en 1584. Mornay, déjà chargé des finances de son maître, et créé depuis surintendant-général de la Navarre, dut supporter presque tout le fardeau de la nouvelle guerre; aussi le vit-on se multiplier, pour servir à la fois son prince, de son bras, de ses conseils et de sa plume infatigable. Lorsque Henri III, après le meurtre des Guises, fit des propositions de paix au Béarnais, une des clauses du traité fut que Saumur serait donné pour place de sûreté au roi de Navarre, et le gouvernement de cette ville à Mornay. Celui-ci en assura la possession à son maître lors de l'assassinat du roi de France, s'empara presque en même temps (1589) de la personne du card. de Bourbon, que les ligueurs avaient reconnu pour leur roi, et courut partager les périls de Henri IV à la bataille d'Ivri. Chargé de négocier la paix avec Maienne en 1592, il dérogea cette fois, il faut le dire, aux lois de la délicatesse et de la probité. Le prince lorrain lui avait déclaré, sous le sceau du secret, quelles étaient ses conditions: Mornay divulgua tout, espérant nuire beaucoup au chef de la ligue, lequel ne s'était pas oublié lui-

même ; mais quelq.-unes des choses stipulées étaient aussi très-favorab. aux seign. et au peuple, et ce fut surtout Henri IV qui souffrit de la mauvaise foi de son ministre. Mornay reprit bientôt toute sa franchise pour plaider la cause des huguenots, et pour s'opposer à l'abjuration de son maître. A ceux qui lui parlaient de Rome et de sa redoutable influence, il répondait : *Nous ferons voir au pape qu'il nous est plus aisé de faire un pape en France qu'à lui de faire un roi.* Si ce conseil hardi eût été mis à exécut., nous ne saurions dire combien l'histoire de la France, à partir de cette époque, eût été différente de ce qu'elle est. Il resta fidèle au roi de France catholique comme il l'avait été au roi de Navarre protestant, et lui rendit encore d'importans serv. ; mais enfin son zèle excessif pour le calvinisme le fit disgracier. Un traité *de l'Institution de l'Eucharistie*, qu'il pub. en 1598, in-fol., fournit au pape, qui l'appelait franchement son *ennemi*, l'occasion de le faire condamner en 1600, dans une conférence tenue à Fontainebleau. Mornay se retira dans son gouvernem. de Saumur, où il n'usa de sa grande influence sur son parti que pour le maintenir dans le devoir. Lors de l'assassinat de Henri IV, il fit reconnaître l'autorité de la régente ; mais plus tard, quand celle-ci se brouilla avec son fils (1620), il resta fidèle à son jeune roi. Cependant il parut, à cette même époque, ouvrir son cœur à l'idée d'une opposition armée contre la cour, qui venait d'obtenir le rétablissement de la religion cathol. dans le Béarn : aussi fut-il dépouillé par ruse de son gouvernem., pour lequel il se vit obligé d'accepter une indemnité de 100,000 liv. Il m. en 1623, dans sa baronie de la Forêt-sur-Sèvre, en Poitou, après avoir été, pend. près de 50 ans, l'oracle et le véritable chef des religionn., au point qu'on le surnommait *le Pape des Huguenots*. Nous citerons de lui, comme écrivain : *Traité de l'Eglise*, 1577 ; *Traité de la vérité de la religion chrét.*, Anvers, 1580, in-8 ; *Disc. sur le droit prétendu par ceux de la maison de Guise*, 1582, in-8, inséré dans les *Mém. de la ligue*, t. 1 ; *le Mystère d'iniquité, ou Hist. de la papauté*, 1607, in-4 ; *Mém. de Philippe de Mornay*, 4 vol. in-4 mis en ordre et pub. par Daillé, et impr. séparément, les deux premiers à la Forêt-sur-Sèvre, en 1624 et 1625, les deux derniers à Leyde, chez les Elzevirs, en 1651 et 1652 ; et enfin des *Lettres* pub. par Jean Daillé en 1624 : les deux dern. de ces ouv. ont été réunis sous ce tit. : *Mém. et Correspond. de Duplessis Mornay, pour servir à l'Hist. de la Réformat. et des Guerres civiles et relig. en France*, Paris, 1822-25, 12 vol. in-8. Cette édit. a été publ. (par M. Auguis) sur les MSs. originaux : elle est précédée des *Mém. de Mad. de Mornay sur la vie de son mari, écrite par elle-même pour l'instruct. de son fils.* V., pour plus de détails, *la Vie de Mornay*, par ses deux secrétaires, Meslai et Chalopin, et par David de Liques, Leyde, 1647, in-4, et un *Eloge* du même, par M. Henri Duval, inséré dans le rec. de l'Athénée de Niort, et imp. à part, 1809, in 8. — V. MONTCHEVREUIL.

MORO (CHRISTOPHE), doge de Venise, remplaça Pasqual Malipieri sur le trône ducal en 1462, et m. en 1471. Son administ., d'abord prospère, fut marquée par la perte de Négrepont, dont Mahomet II prit d'assaut la capitale. On accuse ce doge d'avoir été hypocrite, vindicatif, perfide et avare.

MORO ou MOOR (ANT.), peintre, né à Utrecht en 1512, m. à Anvers en 1568, se distingua surtout dans le genre du portrait. Il fut nommé peintre de Charles-Quint et comblé de faveur par ce prince et par son success. ; mais une familiarité un peu trop forte qu'il se permit avec ce dernier, l'obligea de se retirer dans les Pays-Bas, où le duc d'Albe l'accueillit dans sa disgrâce. Le Musée du Louvre possède de cet artiste trois beaux portraits : un homme vêtu de rouge, coiffé d'une toque ornée de plumes ; un autre vêtu de noir, la tête nue, la main posée sur une table ; un troisième, aussi vêtu de noir, avec une toque, et tenant des gants. Moro a peint aussi avec succès des sujets d'histoire.

MOROGUES (SÉBASTIEN-FRANÇOIS BIGOT, vicomte de), lieut.-général des armées navales, corresp. de l'acad. des sciences et honor. de celle de marine, né au Havre en 1703, ou, selon Rozier, à Brest en 1705, servit d'abord dans l'armée de terre de 1723 à 1736, entra alors dans la marine, et, par sa belle conduite, s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de lieut.-gén. (1771). Il conçut le désir d'arriver au ministère, et il était sur le point de réussir, lorsque, par une intrigue de cour, il fut disgracié et exilé à Ville-Fayer, près d'Orléans, où il m. en 1781. On cite de lui : *Essai sur l'application de la théorie des forces centrales aux effets de la poudre à canon*, Paris, 1737, in-8 ; trad. en allem., Nuremberg, 1766, in-8 ; *Traité des évolutions et des signaux*, 1764, in-4 ; *Mémoire sur la corruption de l'air dans les vaisseaux, et sur les moyens d'y remédier* (Acad. des Sc., savans étrangers, t. 1, p. 394), etc. Il a laissé d'autres ouvr. MSs., et l'on voit à Brest, dans le cabinet des modèles d'artill. et de marine, une collect. de ce genre qu'il avait formée. (L'art. consacré à ce sav. marin, p. 266 de ce Dictionnaire, est remplacé comme incomplet par celui qu'on vient de lire).

MOROGUES (JACQUES-ADRIEN-ISAAC BIGOT, seigneur DE VILLANDRY ET DE), né à Utrecht en 1709, fut successiv. gentilhomme de la cour du stathouder, major des gardes-du-corps de ce prince, général-major de la cavalerie de la république de Hollande, etc. Il est aut. de l'*Essai de tactique sur l'infanterie*, Amsterdam, 1761, 2 vol. in-4, attribué faussem. à Sébast.-Franç. Bigot, vicomte de Morogues, dans la nouvelle édit. de la *Bibliogr. historique de la France*, t. 3, p. 189, n° 32177.

MORONE (PIERRE). V. CÉLESTIN V.

MORONE (JÉRÔME), l'un des plus habiles négociateurs de son temps, né vers 1450, se forma à l'école de Louis le-More, le plus dissimulé des princes d'Italie, s'attacha ensuite aux fils de ce duc, et fut nommé en 1512 vice-chancelier de Maximilien Sforza, au nom duquel il gouverna le duché de Milan. Mais, après la bataille de Marignan, il donna à son maître de lâches conseils, pour l'abandonner ensuite, et s'attacher à la fortune de Franç.-Marie Sforza, second fils de Louis-le-Maure. Il réussit à armer Charles-Quint et Léon X contre les Franç., et prit possession de Milan en 1521 au nom de son nouveau maître. Cepend. il vit bientôt que, plus les Impériaux remportaient de victoires, plus leur joug s'appesantissait sur le duché de Milan, et il proposa aux Vénitiens et au pape de s'unir, ainsi que Sforza, avec la France : mais Pescaire, général de l'emper., qui parut d'abord entrer dans ses projets, le fit arrêter et jeter dans les cachots de Pavie (1525). Morone recouvra sa liberté, moyennant 20,000 florins payés au connétable de Bourbon, dont bientôt il sut gagner la confiance au point de devenir son secrét. et son prem. conseiller. Après la m. de ce prince, il conserva le même emploi auprès de son success., Philibert, prince d'Orange, et fut un des principaux médiat. du traité qui rendit la liberté à Clément VII (1527). Créé en 1528 duc de Bovino, dans le royaume de Naples, il m. subitement, l'année suiv., au siége de Florence. — Jean MORONE, son fils, l'un des plus illustres prélats de son temps, né vers 1508, fut placé par Clément VII sur le siége épiscopal de Novarre, passa ensuite à celui de Modène, et fut envoyé en 1542 comme nonce pontifical en Allem. pour y jeter les bases d'un concile génér. Le succès de sa nonciature lui valut le chapeau de card. et la présidence du futur concile de Trente. Envoyé ensuite par Jules III à la diète d'Augsbourg, il y soutint avec chaleur les intérêts du St-siége. Cepend., sous le pontificat de Paul IV, on censura la modérat. dont il avait usé

envers les protestans, et ses envieux parvinrent à le noircir au point qu'on le tint enfermé jusqu'à l'intronisation de Pie IV. Mais ce pontife confondit ses détract. en le nommant présid. du concile de Trente. Il remplit encore deux légat. sous Grégoire XIII, et m. à Rome en 1580. On peut consulter sur cet illustre prélat l'*Hist. de la littérature italienne* de Tiraboschi, t. 7, 1re part., p. 260 et suiv., et le t. 3, p. 301, de la *Biblioth. modenese*, qui contient l'indicat. des div. ouv. qu'il a laissés. Sa *vie* a été écrite par Jacobelli, év. de Foligno.

MORONE (MATHIAS), méd. à Casal, puis protoméd. du duché de Montferrat, fut attaché ensuite à la personne de Louis XIII, roi de France, et m. en 1650. On cite de lui : *Directorium med.-practicum*, Lyon, 1647, 1650, in-8 ; Francfort, 1663, in-4, par les soins et avec des additions de Sébast. Schœffer.

MOROSINI (DOMINIQUE), doge de Venise en 1148, signala son règne par la conquête de Corfou, la prise de Pola et de plusieurs villes d'Istrie qui s'étaient révoltées, et m. en 1156. — MOROSINI (Michel), succéda sur le trône ducal à André Contarini le 10 juin 1382, et m. le 15 oct. de la même année.

MOROSINI (ANDRÉ), hist., de la même famille que les précéd., né à Venise en 1558, m. en 1618, s'était occupé dans sa jeunesse de b.-lett., de droit, et surtout de philosophie ; il fut élu successivem. *sage des ordres*, *sage de terre-ferme*, et *sage grand*, fit partie du conseil des dix pend. 3 sessions, fut nommé 3 fois réformat. de l'univ. de Padoue, et faillit réunir tous les suffrages pour succéder au doge Jean Bembo. Il avait été choisi pour continuer l'hist. de la république vénitienne commencée en ital. par Paul Paruta; mais, admirateur du style de Bembo, et aspirant à un succès européen, il résolut d'écrire comme lui en langue lat., et pour présenter un ensemble de faits complet et indépendant du travail de son devancier, il fit remonter ses annales à l'an 1521 et les poussa jusqu'à l'année 1619. L'*hist.* de Morosini, divisée en 18 liv., fut pub. en 1623, in-fol., par les soins de Paul Morosini, son frère ; elle fut réimpr. dans le *Recueil des Historiens de Venise* (1719, in-4), dont elle forme les t. 5, 6 et 7 ; et a été trad. en ital. par le sénateur Jérôme-Ascagne Molino, qui a placé en tête une vie de l'aut., Venise, 1782. On doit encore à Morosini : *Opusculorum et epistolarum pars prima*, Venise, 1625, in-8 ; *l'Imprese ed espeditioni di Terra Santa, e l'acquisto fatto dell' imperio di Constantinopoli dalla republica di Venetia*, ib., 1627, in-4, etc.

MOROSINI (FRANÇ.), l'un des plus gr. capit. de son temps, né à Venise en 1618, embrassa jeune la profession des armes, et se signala sur mer contre les Turks dans plus. rencontres, de 1638 à 1648, époque à laquelle il fut nommé général des galères de la république. De nouveaux exploits, notamm. à la bataille de Naxos, sur la côte de Morée et dans l'île d'Egine, lui valurent successivem. le titre de commandant en chef de la flotte vénitienne, et le gouvernement de Candie ; et il obligea bientôt à la retraite la flotte des Turks qui couvrait les côtes de cette île. Nommé généralissime après la mort de Mocenigo, Morosini prit l'île de Charcie (1658), tenta vainem. de s'emparer de la Canée (1660), et fut rappelé l'année suiv., moins pour le mauvais succès de son entreprise que pour sa sévérité excessive envers le provéditeur Ant. Barbaro. Mais il fut chargé, en 1667, d'aller défendre Candie contre les Turks, et fit l'admirat. de toute l'Europe pend. les 28 mois que dura ce siége mémorable. Malgré la capitulat. honorable qu'il obtint (1669), il se vit exposé aux fureurs du peuple de Venise ; il parvint toutefois à se maintenir dans la dignité de procurateur de St-Marc, mit à la voile lors de la guerre de 1684, prit Ste-Maure, se rendit maître du Péloponèse en deux campagnes, et cette fois fut récompensé magnifiquem. par ses compatriotes. Il vit son buste placé dans une salle du palais ducal, et fut élu doge peu de temps après (1688). Il revint l'année suiv. à Venise, laissant à Cornaro la conduite du siége de Négrepont ; mais la nécessité de sa présence se faisant sentir à l'armée, il fut nommé pour la quatrième fois généralissime, conduisit la flotte vénitienne dans l'Archipel (1699), et vint mourir, l'année suiv., épuisé de fatigues, à Napoli de Romanie. La *Vie de François Morosini* a été écrite en lat. par Jean Graziani, Padoue, 1698, in-4, et par Ant. Arrighi, ib., 1749, in-4. — Les généalogistes ital. mentionnent plus. autres personnages de la même famille, mais dont la vie offre peu de particularités intéressantes.

MOROZZI (PIERRE-ANT.), sav. ingén. italien, inspect. des forteresses du Siennois sous le gr. duc Cosme III, né en 1660 à Colle, dans la Toscane, m. en 1718, memb. de l'acad. *de' Arcadi*, s'était livré à l'étude des lois avant de se vouer à celle des sciences mathémat. Il est aut. de div. traités de fortification, mentionnés dans son *éloge* par le docteur Girolamo Tozzi (*Notizie degli Arcadi morti*, t. 2, p. 249). — Ferd. MOROZZI, de la même famille, a pub., entre autres écrits : *Del stato antico e moderno del fiume Arno, e delle cause e remedi delle sue inondazioni*, Florence, 1762, 2 t. in-4.

MOROZZO (CHARLES-JOS.), sav. prélat ital., né à Mondovi en 1645, m. en 1729, occupa successivement les siéges de Bobbio et de Saluces. On a de lui : *Cursus vitæ spiritualis*, Rome, 1674, in-8 ; réimp. avec une trad. ital., par Octave de Sainte-Croix, Turin, 1683, in-12 ; *Theatrum chronolog. Cartusiensis ordinis*, Turin, 1681, in-fol. ; *Vita e virtù del B. Amadeo III, duca di Savoja*, ibid., 1686, in-fol.; *Cistercii reflorescentis, seu congregationum cistercio-monasticarum B. Mariæ Fuliensis in Galliâ et reformatarum S. Bernardi in Italiâ chronologica historia*, ibid., 1690, in-fol., etc. V. le 3e vol. de la *Biblioth. volante* de Cinelli, p. 370, et Tiraboschi, *Stor. della lett. ital.*, t. 8, page 108.

MORRES (HARVEY REDMOND), vicomte et baron de Mountmorres, en Irlande, se tua d'un coup de pistolet en 1797 par le désespoir que lui causèrent les fâcheuses affaires de son pays. Il s'était montré le plus ardent défenseur de la prérogative royale, dans les discussions qui eurent lieu au parlement irlandais sur la fameuse quest. de la régence. Parmi ses écrits politiq., on remarque : l'*Hist. des principaux actes du parlement irlandais de 1634 à 1666* (pend. l'administr. du comte de Strafford et du prem. duc d'Ormond), etc., 1792, 2 vol. in-8 ; *la Crise, collection d'Essais, écrits en 1792 et 1793, sur la tolérance, le crédit public*, etc. ; *Dissertation historique sur l'origine, la suspension et le rétablissement de la judicature et de l'indépendance du parlement irlandais*, 1795, in-8 ; *Lettres de Thémistocle*, 1795, in-8 ; *Réflexions impartiales sur la crise actuelle*, 1796, in-8.

MORRIS (LEWIS), antiq. et poëte gallois, né en 1702 dans l'île d'Anglesey, m. en 1765 à Penryn (comté de Cardigen), avait été chargé en 1737, par l'amirauté angl., de l'inspection des côtes du pays de Galles. Outre le *Rapport* qu'il publia à ce sujet en 1748, il a fait imp. div. pièces de sa composit., et l'on conserve de lui à Londres dans l'établissem. dit *Welch Charity School* plus de 80 vol. MSs. sur des sujets d'antiquité. — Richard MORRIS, son frère, poëte et critique, m. en 1699, commis au bureau de la marine de Lond., n'est cité que pour avoir donné des soins à deux édit. précieuses de la Bible en langue galloise.

MORT (JACQUES LE), chimiste et médecin à Harlem en 1650, obtint en 1702 à Leyde une chaire de chimie, qu'il remplit jusqu'en 1718, année de sa m. On a de lui : *Chymia-medico physica*, Leyde, 1688, in-8 ; *Pharmacia medico-physica*, ibid., 1688, in-12 ; *Fundamenta novo-antiqua theoriæ*

medicæ ad naturæ opera revocata, ib., 1700, in-8.

MORTCZINNI (Frédéric-Joseph, baron de), imposteur dont le nom véritable était Jean-Théophile Herman, dit *Eichhornl*, né à Bautzen, en Lusace, vers 1750, de parens catholiques, travailla d'abord chez un avocat, puis s'engagea dans un régim. d'artillerie saxon, déserta ensuite, et se mit à courir le monde, changeant fréquemm. de nom, faisant des dupes, et les rançonnant sans pitié. On le vit tour-à-tour dans le Mecklenbourg, à Wittemberg, à Zittau, dans la Thuringe, à Nuremberg, à Berlin, à Stettin, à Marienbourg, à Elbing, à Kœnigsberg, en Lithuanie, en Silésie, etc., prêchant de manière à séduire la populace, mais aussi à mécontenter l'autorité, et excitant partout des scènes scandaleuses. Mais il fut enfin arrêté à Elberfeld en Westphalie (1784), et dès-lors il ne fit plus que de vains efforts pour reconquérir, notamm. à Copenhague, la vogue dont il avait joui parfois, on ne sait comment. Privé du moyen de faire des dupes, il tomba dans une telle obscurité, qu'on ignore ce qu'il devint après l'année 1790. On a de Mortczinni, sous ce nom (en allemand) : *Pensées raisonnables sur la religion révélée*, Zerbst, 1781, in-8; *Petit Recueil de poésies mêlées pour mes amis*, Wittemberg, 1782, in-8; *Vie et Aventures du baron de Mortczinni*, ib., 1783, in-8; etc.; — sous le nom de Pallini : *le Précepteur habile, pour les trois principales religions chrétiennes, ouvrage pour les élèves en théologie*, Munster et Osnabruck, 1785, in-8; *le Mystagogue, ou de l'Origine et de la naissance de tous les mystères et hiéroglyphes des anciens qui se rapportent aux franc-maçons, dérivés et extraits des sources les plus anciennes, par un vrai franc-maçon*, Osnabruck et Hamm, 1789. in-8, etc. Les jongleries de Mortczinni furent dévoilées dans l'*Aventurier spirituel*, ou *le Chevalier errant de l'ordre de St-Etienne, baron de Mortczinni, voyageant comme vainqueur dans la foi, et virtuose en prédication*, par C.-J. Krauf, Kœnigsberg, 1784, in-8. L'*Almanach de l'église et des hérétiques* de 1797 consacra un article au même imposteur.

MORTELLARI (Michel), composit. de musiq., né à Naples vers le milieu du 18e S., m. vers 1790, se fit connaître à Rome, à Milan, à Modène et à Venise, par des opéras où l'on trouve des morceaux d'une facture agréable et facile. Les princip. sont : *le Astuzie amorose*, 1775; *Ezio*, paroles de Métastase, 1775; *Alessandro nell' Indie*, paroles du même, 1778.

MORTEMART (Gabr. de ROCHECHOUART, marquis, puis duc de), né en 1600, fut attaché à Louis XIII en qualité de gentilhomme de la chamb. en 1630, créé duc et pair en 1650 par Louis XIV, et nommé au gouvern. de Paris en 1669. Il m. en 1675, laissant un fils, le maréchal de Vivonne, et quatre filles, dont trois ont une place dans l'histoire, Mme de Montespan, la marquise de Thianges, et l'abbesse de Fontevrault. Le duc de Mortemart fut un des seigneurs les plus aimables et les plus instruits de la cour.

MORTEMART (Victurnien-Henri-Elzéar de ROCHECHOUART, vicomte de), petit-fils du maréchal de Vivonne, né à Paris en 1757, entra dans la marine, fut nommé lieutenant de vaisseau (1779), se distingua dans la guerre d'Amérique sous les ordres des comtes d'Orvillier et de Grasse, notamment à la malheureuse affaire du 12 avril 1782, et fut chargé de porter à Versailles la nouvelle du désastre de notre armée navale. Le roi lui fit un accueil flatteur, et le nomma capitaine de vaisseau à 25 ans. Mortemart reconnut cette faveur par de nouveaux exploits; mais, au moment où la paix allait lui permettre de revoir sa patrie, qu'il était digne de servir plus long-temps, il succomba à une maladie aiguë (1783). — Le marquis de Mortemart, lieut.-gén. et pair de France, m. à Paris en 1823, avait été nommé par la noblesse du Poitou député à l'assemblée constituante, où il siégea parmi les défenseurs de la monarchie absolue. Il quitta la France en 1791, fit la campagne des princes, et en 1794 devint colonel d'un corps français au service d'Angleterre. Etant passé ensuite en Portugal, il y resta jusqu'à la paix d'Amiens, revint en France à cette époque, et y vécut ignoré jusqu'à la restauration.

MORTIMER (Roger, comte de), puissant baron anglais, né vers 1287 sur les confins du pays de Galles, fut reçu cheval. en 1306 avec Edouard II, alors prince de Galles, et fit la guerre en Ecosse, en Irlande et en Gascogne, pend. les 14 premières années du règne de ce prince, qui le nomma son lieut. en Irlande. Cepend. il se joignit, en 1320, aux barons mécontens, comme lui, de la faveur que le roi accordait aux Spensers, et leva l'étendard de la révolte. Mais il ne réussit point, et fut enfermé à la Tour de Londres. Etant parvenu à s'évader, il se réfugia en France, et y devint l'amant de la femme de son maître. Isabelle, qui, brûlant de renverser les Spensers, s'unit à lui pour rentrer à main armée en Angleterre. Appuyés du comte de Hainaut, ils débarquèrent sans opposition sur la côte de Suffolk (1326), virent le nombre de leurs partisans s'accroître de jour en jour, et réussirent à déposer le roi et à placer la couronne sur la tête de son fils (1327). La même année Mortimer fit assassiner le malheureux Edouard II, qu'il tenait en prison. Il ne chercha point à se faire admettre dans le conseil de régence établi par le parlement; mais il rendit ce conseil inutile, usurpa toute l'autorité royale, et fut bientôt aussi abhorré que les anciens favoris du roi défunt. Dans une invasion que les Ecossais firent en Anglet., il empêcha Edouard III de leur livrer bataille, et s'exposa ainsi à toute la colère des patriotes anglais. Ce fut alors que, pour se débarrasser au moins des ennemis de l'extérieur, il consentit à reconnaître Robert Bruce comme souverain indépendant du royaume d'Ecosse. Ce traité porta au comble l'exaspér. publ. : mais Mortimer effraya pour quelque temps encore les mécontens par l'assassinat juridique du comte de Kent et l'emprisonnem. du comte de Lancastre : ces deux princes étaient les oncles du jeune monarque anglais. Incapable désormais de prendre conseil de la prudence et de la modérat., l'ambitieux seigneur afficha une hauteur et une magnificence si extravagantes que son propre fils Godefroi l'appelait *le roi de la folie*. Cepend. Edouard III, parvenu à l'âge de 18 ans, et se sentant capable de gouverner par lui-même, fit arrêter et juger son insolent minist. Le parlem. le condamna d'après la notoriété supposée des faits, sans enquête préalable, sans entendre sa réponse ni interroger un seul témoin : Mortimer fut pendu près de Smithfield, en 1330.

MORTIMER (Thomas), écriv. anglais, mort à Londres en 1809 dans sa 80e année, a donné un gr. nombre d'ouvrages utiles, mais écrits d'une manière un peu prolixe, parce qu'il travaillait pour vivre et n'avait pas le temps d'être concis. Nous citerons : *le Plutarque anglais*, ou *Vies des plus illustres personnages de la Grande-Bretagne, depuis le règne de Henri VIII jusqu'à George II*, 1762, 12 vol. in-8, trad. en franç. (par la baronne de Vasse), Paris, 1785-86, 12 vol. in-8; *Dict. du Commerce*, 1766, 2 v. in-fol.; *Elém. du Commerce, de la politique et des finances*, 1772, in-4; *Dictionnaire de poche de l'étudiant*, ou *Abrégé de l'histoire universelle, de la chronologie et de la biographie*, etc., 1777. On trouve sur cet auteur une *notice* avec portrait dans l'*European Magazine*, vol. 25, pag. 219. — John Hamilton Mortimer, peintre, né en 1739 à Easbourne (comté de Sussex), m. en 1779, se fit quelq. réputat. par ses tableaux, dont les princip. sont : *le roi Jean signant la grande charte*, *la bataille d'Azincourt*, une suite des pro-

grès du vice et un *portrait de sir Arthegull*, d'après Spenser.

MORTO ou MORTUO (LOUIS), peintre du 16e S., né à Feltre, dans la marche de Trévise, vint de bonne heure à Rome, s'y livra à l'étude des vues souterraines, qu'il peignit avec succès, passa ensuite à Venise, où il travailla avec le Giorgion, et fut un des prem. qui mirent en honneur la manière dite *égratignée*. Après avoir séjourné alternativem. à Florence et dans le Frioul, il se vit réduit, faute d'ouvrage, à prendre du service dans un corps de troupes vénitiennes destinées à combattre les Turks, et fut tué à l'âge de 45 ans dans un combat livré près de Zara, dans l'Esclavonie. On peut consulter sur cet artiste et ses product. le tome 5, page 45 des *Elogj de' più illustri pittori*, etc.

MORTON (JEAN), card., archev. de Cantorbéry, gr.-chanc. d'Anglet., né en 1410 dans le petit bourg de Bare, au comté de Dorset, m. en 1500, remplit d'abord une chaire de droit civil, puis la place de principal de Peckwaters'inn, obtint successivem. divers bénéfices ecclés. et la charge de maître des rôles en 1473. Tout dévoué à la cause de Henri VI et des Lancaster (parti de la rose rouge), il sut toutefois se conformer au gouv. légitime d'Edouard IV, qui lui donna l'evêché d'Ely (1477), l'admit dans son conseil-privé, et le nomma même un de ses exécuteurs testamentaires. Le prélat, sous le règne de Richard, duc de Glocester, sema la divis. entre ce prince et le duc de Buckingham, et se vit forcé d'aller chercher un asile sur le continent. Il reparut en Angleterre à l'avènem. au trône du comte Henri de Richemond, et ce fut pour négocier avec succès un mariage entre Henri VII et la fille d'Edouard IV, et réunir ainsi les partis des deux roses. Non-seulement il se vit rappelé au conseil, mais il fut nommé prem. ministre du nouveau roi, archevêque de Cantorbéry en 1486, gr.-chancelier du royaume l'année suiv., et card. en 1493. S'il faut en croire Thomas More, il ne se montra pas moins recommandable par sa sagesse et sa vertu que par l'autorité de ses charges. Sa *vie* a été écrite par Jo. Rudden, Londres, 1607. Quelques aut. font honneur à ce prélat de la *Vie de Richard III*, plus généralem., et à meilleur droit, à Thomas More.

MORTON (JACQUES, 4e comte de), de la puissante famille des Douglas, se trouvait, en 1557, l'un des chefs de la ligue formée par les religionnaires contre Marie de Lorraine, régente d'Ecosse. Après la m. de cette princesse, il posséda pendant quelq. temps la confiance de sa fille, Marie Stuart, et fut même élevé par elle à la dignité de gr.-chancelier du royaume; mais, de concert avec Henri Darnley, Murray et plus. seigneurs mécontens, il projeta et facilita le meurtre de David Rizzio. Abandonné presque aussitôt par le roi et par Murray, il s'enfuit en Angleterre avec les autres conjurés, et ne revint en Ecosse qu'après avoir obtenu sa grâce par l'entremise de Bothwell. Les nobles écossais s'étant réunis à Stirling contre le nouvel époux et pour le jeune fils de la reine, Morton fut un des chefs de cette confédération, qui eut bientôt mis sur pied une armée considérable. L'on sait que Bothwell s'enfuit, que Marie, enfermée au château de Lochleven, parvint à s'échapper, fut battue, et chercha un refuge en Angleterre. Lors de l'assassinat de Murray (1570), le parti du roi fut un moment dans la plus grande consternat.; mais Morton eut recours à la reine Elisabeth, et, de concert avec elle, leurra les deux partis d'un vain espoir de conciliation. Cepend. on en vint aux armes; Morton s'empara de Leith, et le fit fortifier, mais tomba bientôt entre les mains de ses ennemis (1571). Rendu ensuite à la liberté, grâce aux efforts du comte de Marr, il essaya vainem. de disputer la régence à ce seigneur; du moins il renversa tous ses projets, l'empêcha de travailler avec succès à la réunion des partis, et le fit périr du chagrin de n'avoir pu réussir (1572). Ce fut alors que, par la protection puissante d'Elisabeth, il fut enfin nommé régent. Il conclut d'abord un traité à Perth avec un des chefs des partisans de la reine (1573), et ramena la tranquillité dans tout le royaume. Mais il se rendit odieux au peuple par ses exactions, aux nobles et au clergé par ses procédés arbitraires, aux favoris du jeune roi par sa hauteur, et fut obligé de se démettre de la regence (1578). Toujours habile à profiter des chances favorables, il reparut encore sur la scène politiq. au bout de quelque temps, et ressaisit par le fait toute l'autorité, même celle qu'il avait eue sur son jeune maître. Malheureusement pour lui, il ne ménagea pas davantage les favoris, qui déjà l'avaient renversé et qui jurèrent sa perte. En vain Elisabeth, pour le sauver, menaça, pria, rassembla un corps de troupes sur les frontières d'Ecosse, et envoya Randolph comme ambassad. dans ce pays; Morton fut enveloppé dans une procédure irrégulière dictée par la violence et l'oppression, et fut condamné à mort comme coupable de trahison. Il eut la tête tranchée (1581), et montra dans ses derniers momens une tranquillité d'âme admirable.

MORTON (THOMAS), prélat anglais, né à York en 1564, étudia au coll. de St Jean à Cambridge, obtint par son mérite l'évêché de Chester en 1615, fut transféré à celui de Litchfield et Coventry en 1618, puis de Durham en 1632, et m. en 1659. Il a laissé divers ouv. estimés des théolog. anglais, et mentionnés (au nombre de 14, outre ceux restés MSs.) par M. George Crabb dans son *univ. hist. Dictionary*, Londres, 1825, in-4. Nous nous bornerons à citer les suiv.: *Apologia catholica*, Londres, 1605 et 1606, 2 vol. in-4; *Antidotum adversùs Eccles. rom. de merito ex condigno venenum*, Cambridge, 1637, in-4; et *Confessions and proofs of protestant divines*, etc., Oxford, 1644, in-4, pub. par l'archev. Usher, avec plus. autres écrits du même sur la même matière.

MORTON (RICHARD), méd. anglais, né dans le comté de Suffolk, m. dans le comté de Surrey en 1698, méd. du prince d'Orange, s'était fait une gr. réputat. dans le traitem. des maladies chroniques de la poitrine. Il fut un des prem. promoteurs du quina en Angleterre; mais il fut malheureus. trop imbu de cette ridicule chimiatrie qui a déshonoré la méd. des 17e et 18e S. On cite de lui: *Phthisiologia, sive exercitationes de phthisi*, Lond., 1685, in-8, trad. en anglais, 1694, in-8; *Exercitationes de morbis universalibus acutis*, ib., 1692, in-8; *de Febribus inflammatoriis*, ib., 1694, 1698, in-8; *Opera omnia*, Amst., 1696, 2 vol. in-8; Lyon, 1697, 2 vol. in-4; Venise, 1737; Leyde, 1757.

MORTON (THOMAS), colon anglo-américain, commença, vers l'an 1625, la première plantat. de Braintrée (état de Massachusetts). Il encourut quelq. répressions de la part des magistrats de la colonie de Plymouth pour l'imprudence qu'il commit en confiant, dans des vues d'intérêt, des armes à feu et d'abondantes munitions de chasse aux Indiens; et il se vengea en publiant, en 1620, un pamphlet contre ses juges. Il m. vers 1644 dans un âge assez avancé, laissant un ouv. intit.: *la nouvelle Canaan angl.*, etc., Boston, 1632, in-4. — Charles MORTON, minist. anglican, m. en 1698, pasteur de l'église de Charlestown, au Massachusetts, s'était déjà fait un nom en Angleterre dans les querelles théol. entre les épiscopaux et les puritains (dont il avait entraîné le parti) lorsqu'il passa en Amériq. (1685). Ch. Morton avait fondé l'acad. de Newinton-Green, d'où sont sortis plus. élèves distingués, notamment le célèbre aut. de *Robinson-Crusoe* (*v.* FOE). Nous ne citerons pas tous les opusc. de controverse, de dévotion et de politiq. dont il est auteur, et qui décèlent une érudition assez étendue; ses deux ouv. les plus importans, restés MSs., sont: *Compendium physicæ ex autoribus extractum*,

conservé dans la biblioth. de la société historiq. de Massachusetts; et *Système complet de physique générale et spéciale*, qui se trouve à la bibliothèq. du collége Bawdoin. — Un autre ecclésiast. anglo-américain, Nathaniel Morton', secrét. de la colonie de Plymouth vers la fin du 17e S., a écrit un *Précis de l'hist. ecclés. de Plymouth*, conservé aux archives de cette église : et un *Mémorial de la Nouvelle-Angleterre*, ou *Récit*, etc., 1669, in-4.

MORTON (Jacques Douglas, comte de), pair et surintendant des archives d'Ecosse, présid. de la société royale de Londres, memb. de l'acad. des sciences de Paris, né à Edimbourg en 1707, m. en 1768, avait cultivé les sciences en amateur éclairé. Il forma dans sa ville natale, à l'âge de 26 ans, une société de philosophes qui est aujourd'hui l'une des plus célèbres académies de l'Europe, et soutint avec éloquence les intérêts de l'Ecosse dans le parlem. V. son *Eloge* par Grandjean de Fouchy, dans le *Recueil* de l'acad. des sciences, année 1770, Histoire, p. 149.

MORUS (Thomas). V. More.

MORUS (Alexandre), ministre protestant, né à Castres en 1616, m. à Paris en 1670, fut d'abord principal du collége que les calvinistes avaient dans sa ville natale. Il occupa ensuite les chaires de grec et de théologie, et remplit les fonctions de minist. à Genève. S'étant rendu de là en Hollande sur l'invitation de Saumaise, il fut nommé prof. de théologie à Middelbourg, puis d'histoire à Amsterdam. Sur la fin de sa vie, il vint exercer le ministère à Charenton, où ses sermons attirèrent la foule, moins par leur éloquence que par les allusions satiriques et les bons mots dont il les semait. Milton l'a cruellement déchiré dans ses écrits polémiques; et l'on cite de lui une réponse à Milton sous ce tit.: *Alexandri Mori fides publica*, La Haye, 1654, in-8. Le *Panégyrique* de ce ministre a été impr. à Amsterdam, 1695, in-8.

MORUS (Samuel-Frédéric-Nathanael), humaniste et théol. saxon, né à Lauban, dans la Lusace-Supérieure, en 1736, m. en 1792, se distingua de bonne heure parmi les élèves de l'université de Leipsig, à laquelle il demeura attaché par divers emplois importans. Il ne laissa point d'enfans ; mais un gr. nombre de ses élèves accompagnèrent son convoi, et les étudians de l'univ. prirent spontanément le deuil et le portèrent plus. semaines. Nous citerons de lui : *Longinus, cum animadv. et versione nová*, Leipsig, 1769, in-8; *Libellus animadversionum ad Longinum*, ib., 1773, in-8; *M. Antonini imper. comment. quos ipse sibi scripsit cum syllabo var. lect. et conjecturarum*, ibid., 1774, in-8; *Vita J.-J. Reiskii*, 1776, in-8; *Dissertat. theol. et philolog.*, 1787 et 1794, 2 vol. in-8; un *Choix de Sermons*, 1786, in-8; *Epitome theolog. christ.*, 1789, in-8 (prescrit comme manuel dans plus. états de l'Allemagne); des *Leçons* en lat. *sur l'Epître aux Romains* (mises en ordre par J.-T. G. Holzapfel), Leipsig, 1793, in-8: — sur celles *de St Jacques et de St Pierre* (par C.-A. Donat, 1784, in-8), etc. On trouvera dans Meusel la liste des *notices biographiques* consacrées à Morus, et l'on pourra juger combien la mémoire de ce gr. théol. est chérie et vénérée de ses compatriotes.

MORVAN. V. Bellegarde.

MORVEAU. V. Guyton.

MORVILLE (Ch.-Jean-Bapt. Fleuriau, comte de), fils du garde-des-sceaux Fleuriau d'Armenonville, né à Paris en 1686, m. en 1732, débuta au Châtelet à l'âge de 20 ans par les fonctions d'avocat du roi, devint successivem. conseiller au parlem. de Paris, puis procureur-général au grand-conseil. Ayant été nommé à l'ambassade de Hollande (1718), il détermina les états-généraux à signer la quadruple alliance, et fut envoyé ensuite au congrès de Cambrai (1721) comme plénipotentiaire. Chargé du départem. de la marine après son père, en 1722, il obtint l'année suiv. un fauteuil à l'académie française et le porte-feuille des affaires étrangères. Il quitta l'administrat. en 1727, et passa le reste de ses jours dans la retraite ; mais on peut croire qu'il n'était point disgracié, puisque le roi lui accorda une pension de 20,000 livres et un logement à Versailles.

MORVILLIERS (Jean de), chancelier, né à Blois en 1506, m. à Tours en 1577, embrassa l'état ecclésiastiq., et fut bientôt pourvu de plus. riches bénéfices. Entré au grand-conseil, par la protect. des Guises, il fut un des juges du chancelier Poyet, remplit ensuite l'ambassade de Venise avec beaucoup d'adresse et de succès, et, de retour en France, fut élevé à l'évêché d'Orléans (1552). Il assista aux conférences d'Ardres, parut avec éclat au concile de Trente, conclut un traité entre Charles IX et la reine Elisabeth (1565), et se démit de son évêché l'année suivante. Il avait refusé les sceaux après la m. du chancelier Olivier, et contribué à les faire donner à Lhospital ; mais à la retraite de ce grand homme, il fut obligé de les accepter. Il les remit en 1571, après les avoir gardés deux ans et quelq. mois, se retira dans son abbaye de Saint-Pierre de Melun, et fit toutefois encore de fréquens voyages pour les intérêts de l'état. Morvilliers était un homme faible, mais qui avait une grande expérience des affaires. Il crut sagement que le seul moyen de rétablir l'autorité royale était de traiter les protestans avec douceur. Il a laissé des *lettres* et des *négociations*, qui sont en MSs. à la biblioth. du roi; et des *mémoires de son temps*, dont on conservait une copie dans le cabinet de M. Guyot à Dijon. (*V.* la *Biblioth. histor. de France*, n° 1834.)

MORVILLIERS (Masson de). V. Masson.

MORY D'ELVANGE (N.), né vers 1740, m. sur l'échafaud révolutionn. en 1794, a pub. : *Notice d'un ouvr. intit.* : Recueil pour servir à l'hist. métallique des duchés de Lorraine et de Bar, Nanci, 1782, in-8; *Essai historiq. sur les progrès de la gravure en médailles chez les artistes lorrains*, 1783, in-8; *Notice d'une collection métallique donnée à la biblioth. de Nanci par le roi Stanislas Ier*, ib., 1787, in-8.

MOZZILLO (Fox de). V. Fox.

MOSCARDO (Lodovico), patricien de Vérone, littérat. du 17e S., écrivit *Storia di Verona* en 12 liv., et enrichit sa patrie d'un musée, dont il pub. le catalogue, sous ce titre : *Memorie del museo del conte Lodovico Moscardo, descritte in tre libri, che trattano delle cose antiche, pietre minerali, e terre de' coralli, conchiglie, animali, frutti*, etc., *in esso esistenti*, Vérone, 1762, in-fol., fig.

MOSCATELLO (Jean-Bernard), jurisconsulte napolitain du 16e S., est aut. d'une *Pratica de' tribunali*, impr. avec les addit. de Fr.-Marie Prato en 1645.—Un autre Moscatello (J.-Phil.), écriv. du dépôt des archives romaines, est mentionné dans l'ouvr. de Bonamici, intit. *de pontificiar. epistolar. scriptoribus*.

MOSCATI (Pierre), né à Milan en 1740, d'un chirurgien de cette ville, devint à l'âge de 22 ans profess. de médecine à l'université de Pavie, et acquit en peu de temps une grande réputation. Entraîné dans la carrière politique par les événemens de 1796, il fut d'abord membre du conseil, puis du directoire de la république cisalpine ; et, sous les gouvernem. qui se succédèrent en Italie, Moscati occupa la direction-générale de l'instruct. publiq., et obtint successivement les dignités de sénateur, comte, conseiller-d'état, grand-dignitaire de la couronne de fer et chevalier de la Légion-d'Honneur ; il était en même temps méd. du vice-roi Eugène et de sa famille. Cependant les changemens politiques de 1814 l'éloignèrent des affaires publiques, mais malgré le rôle assez important qu'il avait joué pendant la domination de Bonaparte, le comte Moscati resta dans sa patrie, et ne cessa point d'y

jouir de la haute considérat. due à ses talens, à son caractère, ainsi qu'à sa fortune. Il m. à Milan en 1824. Les sciences physiques et chimiques, qu'il avait cultivées avec beaucoup de succès, lui doivent plus. mémoires intéressans.

MOSCHEROSCH (Jean-Michel), littérateur allemand, né en 1600 à Wildstadt, sur le Rhin, à quatre lieues de Strasbourg, m. à Worms en 1669, fut successivem., après avoir rempli plus. emplois subalternes, conseiller des guerres de la couronne de Suède, secrétaire fiscal de la ville de Strasbourg, président de la chancellerie et conseiller de la chambre de finances du comté de Hanau. On cite de lui : *Winderliche*, etc. (Visions merveilleuses et réelles), Strasbourg, 1660-65, 2 vol. in-8 ; *Technolog. allemande et française*, ib., 1656, in-8 ; *Anthologia seu florilegium epigrammatum selectissimar.*, ib., 1650 ; Francfort, 1655 ; Iéna, 1672, in-12.

MOSCHION est le nom de quatre auteurs cités par Galien, Soranus, Pline et Plutarque. On ne sait duquel sont les vers qui se trouvent dans les poètes grecs de Plantin, 1568, in-8. On n'est pas moins incertain sur le livre *de muliebribus morbis*, pub. en grec à Bâle, 1566, in-4 ; en grec et en lat. par J. Spacius dans *Cinædiorum libri*, Strasbourg, 1597, in-fol. ; idem, par F.-O. Dewez, Vienne, 1793, in-8.

MOSCHOPULE (Manuel), est le nom de deux grammairiens grecs, que Hody a mal à propos confondus et qui étaient cousins. Le plus ancien, né dans l'île de Crète, florissait sous l'empereur Manuel Paléologue vers la fin du 14e S. ; le second, qui était de Byzance, fut du nombre des Grecs qui, après la prise de Constantinople, cherchèrent un asile en Italie. Moschopule de Crète est auteur d'une *Gramm.*, pub. en 1540 à Bâle, et de *scholies*, encore inéd., sur les Héroïques de Philostrate. Il faut probablement lui donner aussi les *scholies* sur Hésiode, qu'un MS. d'Espagne lui attribue formellement, mais que Trincavelli a pub. sous le nom de Manuel de Byzance. Ces scholies se trouvent aussi dans l'Hésiode de Heinsius, et ont été réimpr. en 1820 par M. le profess. Gaisford. Manuel de Byzance est bien certainem. l'aut. du *Choix de mots attiques*, qui a paru à Venise en 1524, et à Paris en 1532, chez Vascosan ; mais nous ne saurions prendre sur nous de lui attribuer aussi, avec d'autres bibliogr., le traité de grammaire élémentaire, d'orthographe et de prononciation, connu sous le titre de *Perischedôn*, dont Robert Etienne a donné une magnifiq. édit. en 1545, et qui a été réimpr. à Vienne en 1773 et en 1807. Nous ne pouvons dire non plus auquel des deux Moschopule, l'on doit attribuer les *scholies* sur les deux prem. livres de l'Iliade, que Scherpezeel a fait impr. à Utrecht en 1719 ; la *Vie d'Euripide* qu'on lit au commencem. de plus. édit. de ce poète, le traité *sur les carrés magiques*, trad. en latin et lu par La Hire en 1691, à l'acad. des sciences, etc.

MOSCHUS, poète bucoliste grec, naquit à Syracuse. On ne sait rien de sa vie, rien sur l'époque de sa mort : celle même de sa naissance n'est pas sans incertitude. On la place à tort, selon nous, vers la 156e olympiade, sous le règne de Ptolémée-Philométor, environ cent quatre-vingts ans av. J.-C. Disciple et ami de Bion (*v.* son article), il se distingua comme lui dans un genre de poésie (l'idylle) dont ils doivent être regardés comme les inventeurs. Un petit nombre de pièces ou plutôt de tableaux charmans, pleins de grâce dans le sujet et de talent dans l'exécution, ont fait à Moschus une réputation égale à celle de Théocrite et de Bion. *L'Amour fugitif*, *l'Enlèvement d'Europe*, sont des modèles parfaits de la manière dont le genre gracieux doit être traité ; et l'idylle *sur la mort de Bion* est peut-être la plus belle élégie que nous ait laissée l'antiquité. Anciennem. confondues avec les poésies de Théocrite, celles de Bion et de Moschus en furent détachées, pour la première fois, par van Metkerke, Bruges, 1565, in-4, et elles en ont toujours été distinguées depuis ; mais la mort n'a point séparé les deux poètes que l'amitié avait si étroitement unis pendant leur vie ; et toutes les édit. placent les poésies de Moschus à la suite de celles de Bion, et jointes le plus souvent à celles de Théocrite, notamm. dans les excellentes édit. de Brunck, Gaisford et de MM. Kiesling, Briggs et Boissonade. Ces deux poètes ont été trad., chez nous, en vers par Longepierre et Poinsinet de Sivry, et en prose par MM. Gail, et Coupé dans ses *Soirées littéraires*.

MOSCHUS (Jean), moine grec, surnommé *Eucratès*, vécut sous les règnes de Tibère et de Maurice, et m. en 620. On sait qu'il habita sur les bords du Jourdain, qu'il remplit l'office de *præcentor* (grand chantre) au nouveau monastère de St-Saba, qu'il visita ensuite les solitudes de la Syrie et de l'Egypte, et vint même jusqu'en Occident. Il a laissé un ouvr. intitulé *Leimon*, etc., c.-à-d. le pré ou le verger spirituel ; c'est le recueil des vies des saints solitaires de son temps. Ambroise le Camaldule en a donné une traduct. latine, qui a été impr. dans le tom. 7 des *Vitæ sanctor.* de Lippomani, et qui forme le 10e livre des *Vitæ patrum* de Rosweyde. Enfin le texte grec, divisé en 219 chapit., a été pub. par Fronton du Duc dans le tom. 2 de l'*Auctarium Bibl. patr.*, d'où il a passé dans le tom. 13 de la *Bibl. patr.* Quelques fragm. de ce texte étaient restés inédits : Cotelier les a publiés, avec une version latine, dans le tom. 2 des *Monument. ecclesiast. græc.* Arnauld d'Andilly a trad. en franç. l'ouvr. de Moschus ; mais il en a retranché plus. passages.—Un autre Moschus (Démétrius), poète et orateur grec du 15e S., vint probablement en Italie après la prise de Constantinople par les Turks, et habita successivem. Ferrare, Mirandole, Mantoue et Venise. Il a laissé des poésies légères, des discours et un poème d'Hélène, dont Giraldi fait l'éloge dans son livre de *Poet. suor. tempor.*, tom. 2.

MOSELEY (Benjamin), médecin anglais, né dans le comté d'Essex, m. en 1819, fut d'abord chirurg. et apothicaire à Kingston (Jamaïque), pendant la guerre des colonies anglaises contre la métropole, et devint chirurgien en chef de l'île. A la paix, il visita New-York, Philadelphie, et la plupart des provinces américaines, fut élu membre de la société philosophiq., passa quelque temps à Londres, alla prendre son prem. grade comme médecin à Leyde, et après avoir parcouru l'Europe, revint se fixer définitivem. à Londres en 1785. Il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Chelsea, et soigna le célèbre Fox dans sa dernière maladie. Malheureusem. pour sa réputation, il se montra l'un des plus ardens ennemis de la vaccine, qu'il regardait comme une innovation des plus dangereuses, comme un véritable empoisonnem. On cite de lui *Observat. sur la dyssenterie des Indes occidentales*, 1783, in-8 ; *Traité sur les propriétés et les effets du café* (1785, in-8), qui eut une 3e édit. dans la même année et une 5e en 1792 ; *Traité sur les maladies des Tropiques* (4e édit., 1806, in-8) ; *Traité sur le sucre*, 1799, in-8 ; *Traités médicaux*, 2e édit., 1803, in-8 ; *Traité sur la Lues Bovilla ou vaccine*, 1806, in-8 ; trad. en franç. dans le livre intit. : *la Vaccine combattue dans le pays où elle a pris naissance*, Paris, 1807, in-8 ; Comment. sur la *Lues Bovilla*, 1804, in-8, et en 1805, in-8, etc.

MOSELLAN (Pierre), savant grammair. allem. du 16e S., m. à Leipsig en 1524, a laissé plusieurs ouvr. de grammaire et des notes philologiques sur quelq. auteurs latins.

MOSEOSO D'ALVARADO (Louis), officier espagnol et l'un des compagnons d'armes de François Pizarre dans la conquête du Pérou, suivit Ferdinand Soto dans son voyage de Floride, et lui suc-

céda en 1542 dans l'emploi de gén. de cette colonie. Mais ne trouvant plus que des troupes rebutées et découragées, il se contenta des conquêtes déjà faites par son prédécess., revint à Passico, ville de la Nouvelle-Espagne, avec 311 soldats, et passa ensuite au Mexique, où il servit encore le vice-roi de ses conseils et de son épée.

MOSER (George-Michel), peintre, né à Schaffhouse en 1707, m. à Londres en 1783, se voua d'abord spécialem. au travail de l'orfèvrerie, pendant un séjour qu'il fit à Genève; mais s'étant rendu à Londres en 1726, il y établit une petite académie de peinture, qui acquit de la réputation, et dont il fut nommé vice-président, avec une pension de 100 liv. sterling. Ses peintures, ses médaillons en émail et ses travaux d'orfèvrerie, qu'il ne discontinua pas, furent très-recherchés.—Sa fille Marie, née en 1744, fut aussi habile que lui dans la peinture, surtout pour les fleurs.

MOSER (Jean-Jacques), publiciste allemand, né à Stuttgard en 1701, m. dans la même ville en 1785, fut nommé profess. extraordin. à l'université de Tubingue à l'âge de 19 ans, conseiller de régence à Stuttgard en 1726, accepta ensuite une chaire de droit à Tubingue, puis à Francf.-sur-l'Oder (1736), dont il dirigea en même temps l'université. Il eut partout des désagrém. provoqués sans doute par son humeur un peu difficile, et se retira dans la petite ville d'Ebersdorf (pays de Reuss), où il se trouva engagé avec les hernutes dans des querelles religieuses. Il entra, en 1747, au service du prince de Hesse-Hombourg, qu'il quitta bientôt, fut rappelé dans sa patrie vers 1751, et y remplit la charge d'avocat consultant auprès des états de Wurtemberg. Ces états ayant eu quelques démêlés avec le souverain, celui-ci, au mépris de leurs droits, fit arrêter Moser, et l'envoya dans la forteresse de Hohentwiel. Moser recouvra sa liberté, au bout de cinq ans, sur un ordre du conseil aulique de l'Empire; et dès-lors, cessant de prendre part aux affaires publiques, il se livra exclusivem. à l'étude. Meusel a donné une liste de ses ouvr., qu'il divise en 31 classes et qui s'élèvent au nombre de 484, dont 17 sont demeurés inédits, 16 lui sont contestés, et 4 ne lui sont dus que comme éditeur. Cette immense collection se compose de 702 vol. publiés séparém., dont 71 sont in-fol. Ses ouvr. sur le droit public sont encore très-estimés. Nous nous contenterons de citer de lui : *Plan de la constitution moderne de l'Allemagne*, Tubingue, 1731, réimpr. 6 fois; *Ancien droit public d'Allemagne*, Nuremberg, 1727, 1753, 26 vol. in-4; *Nouveau droit public*, Stuttgard, 1766 et ann. suiv. : *Manuel du droit public de l'Empire*, Francfort, 1768-69, 2 vol. in-8; *Esquisse de droit public des electeurs ecclésiastiq.*, ib., 1738; *Droit public d'Aix-la-Chapelle, Augsbourg, Constance, Trèves, Zell, Anhalt, Nuremberg*, etc., plus. vol. in-fol.; *Principe du droit des nations européennes en temps de guerre*, Tubingue, 1752, in-8; *Essai du plus moderne droit des peuples d'Europe en paix et en guerre*, Stuttgard, 1777-80, 10 vol. in 8; *Supplem. au droit public en temps de paix*, 1778-80, 5 vol.; *Supplément, etc., en temps de guerre*, 1779-81, 3 vol. in-8; *Dissertations sur le droit ecclesiastique allemand*, Francfort et Leipsig, 1772, in-8; *Dissertat. sur les droits des jesuites en Allemagne* (Ratisbonne), in-fol. On a sa *Vie* écrite par lui-même, Francfort et Leipsig, 1777-83, 4 vol. in-8.—Moser (Frédéric-Charles de), fils du précéd., né à Stuttgard en 1713, m. dans le Wurtemberg en 1798, se forma, sous la direction de son père, aux affaires publiq., et fut successiv. conseiller aulique de Hesse-Hombourg, député des deux Hesses au cercle du Haut-Rhin, et administrat. du comté impérial de Falkenstein. En 1770 il fut mis à la tête des affaires publiques à Darmstadt, avec le titre de prem. ministre et de chancelier; mais plus tard, se voyant disgracié, il intenta un procès à son souverain devant le conseil aulique de l'Empire, et obtint une éclatante satisfact. du landgrave qui lui assigna même une pension de 5000 florins. Parmi ses nombreux ouvr., qui ne sont guère que des compilat., nous citerons : *Recueil des recès du saint empire romain*, Leipsig et Ebersdorf, 1747, 3 vol. in-4; *des Langues de cour et d'état en Europe*, Francfort, 1750, in-8; *Opuscules pour servir à l'explication du droit public et des nations, et du cérémonial de cour et de chancellerie*, Francfort et Leipsig, 1751-65, 12 vol. in-8; *le Maître et le Serviteur*, ou *les Devoirs réciproques d'un souverain et de son ministre*, 1759, 1763; trad. en franç. par Champigny, Hambourg, 1761; *Mém. pour servir au droit public et des nations*, Francfort, 1764-72, 4 vol.; *Apologie du comte de Goertz*, ministre de Suède, tirée des actes authentiques, 1776; Hambourg, 1791; *Archives patriotiques pour l'Allemagne*, Francfort et Leipsig, 1784-90, 12 vol. in-8, auxquels il fit succéder de *Nouvelles archives*, Manheim et Leipsig, 1792-94, 2 vol. in-8. — Moser (Guillaume-Godefroi), conseiller intime et présid. à Darmstadt, puis député de cercle à Ulm, né à Tubingue en 1729, m. en 1793, a laissé : *Principes de l'économie forestière*, Francf. et Leipsig, 1757, 2 vol. in-8; *Archives forestières*, Ulm, 1788-96, 17 vol. in-8.—Son père, pasteur wurtembergeois, est auteur d'un *Lexicon manuale hebraïcum et chaldaïcum*, pub. à Ulm en 1795.

MOSER (Juste). V. Moeser.

MOSÈS MENDELSSOHN. V. Mendelssohn.

MOSÈS-MICOSTI, célèbre rabbin espagnol du 14e S., un de ceux qui ont écrit le plus judicieusement sur les commandem. de la loi judaïque, a pub. un savant ouv., intitulé *Sepher Mitsevoth gadol*, c.-à-d. *le Grand Livre des préceptes*, Venise, 1747, in-fol.

MOSHEIM (Jean-Laurent de), théolog. protestant, né à Lubeck en 1694, s'annonça de bonne heure par des écrits sur des questions de théologie et d'histoire, qui le firent rechercher de plusieurs gouvernem. Il donna la préférence au duc de Brunswick, et alla professer la théologie à l'université de Helmstadt, de 1723 à 1747. Comblé de toutes les dignités qu'il fut au pouvoir du duc de lui conférer, membre du conseil chargé de la direction suprême de l'Eglise et de l'instruct. publique, abbé de Marienthal et de Michaëlstein, inspecteur-général de toutes les écoles du duché de Wolfenbuttel et de la principauté de Blanckenburg, il reçut encore des souverains étrangers et de diverses sociétés savantes des marques de la plus haute considérat. En 1747 le gouvernem. d'Hanovre réussit à lui faire accepter une chaire de théolog. à Gottingue, avec le titre de chancelier de l'université. Mosheim m., épuisé de travail, en 1755. Il a rendu à l'histoire ecclésiastique des services qui ont été appréciés chez toutes les nations étrangères; mais l'influence qu'il a exercée sur la littérature de son pays par ses sermons si purs, si élégans, si harmonieux, n'est pas moins digne d'être remarquée. Gellert, son émule, a été jusqu'à dire que la postérité désignera peut-être l'époque du bon goût de l'éloquence allemande par le nom de siècle de Mosheim. Comme Fenélon, avec lequel il paraît avoir eu beaucoup d'analogie par ses mœurs, la douceur de son style et son ardent amour de Dieu et des hommes, Mosheim puisait une partie de son talent dans son âme. La liste complète de ses écrits, au nombre de 161, se trouve dans les bibliographes allemands. Nous nous contenterons de citer : six vol. de *Sermons*, Hambourg, 1747, in-8; *Morale de l'Ecriture-Sainte*, 5e édit., Leipsig, 1773, 9 vol. in-4 (les 4 dern. vol. sont de J.-P. Miller); *Institutionum historiæ ecclesiasticæ, antiquioris et recentioris, libri IV* Francfort, 1726, in-8; Helmstadt, 1755, in-4;

1764 (dont il existe une traduct. anglaise trad. elle-même en français par Eidous, Maëstricht, 6 vol. in-8, et Yverdun, 1776, 7 vol. in-8; et une trad. allem. par Schlegel, qui a paru à Heilbronn, 1779, 4 vol. in-8, avec une continuation jusqu'en 1789); une version latine du *Systema intellectuale* de Cudworth, Iéna, 1738, in-fol.; Leyde, 1773, 2 vol. in-4; *Histoire des hérésies* (en allem.), Helmstadt, 1746, in-4; *Elementa theologiæ dogmaticæ*, Nuremberg, 1758, in-8; 3e édit., 1780; enfin des mémoires relatifs à l'histoire de l'Église, impr. dans les trois recueils suiv.: *Dissertat. ad hist. eccles. pertinentes*, Altona, 1731 et 1743, 2 vol. in-4; 1767, in-8; *Dissertat. ad sanctiores disciplinas pertinentium syntagma*, Leipsig, 1733, in-4; *Commentationes et Orationes varii argum.*, Hambourg, 1751, in-8.

MOSKWA (bataille de la), dite aussi de Mojaïsk ou de Borodino, des lieux qui en furent le théâtre, est moins fameuse par l'importance de ses résultats que par le carnage qui s'y fit de part et d'autre. Livrée le 7 sept. 1812 par Napoléon en personne aux Russes, sous les ordres du feld-maréchal Koutousoff, elle dura plus de 12 heures, pendant lesquelles la lutte fut terrible. Enfin les Français demeurèrent maîtres du champ de bataille; mais la stupeur de leur chef, en le parcourant le lendem., fut telle qu'il semblerait que cette même journée, à l'aurore de laquelle il se flattait de voir briller *le soleil d'Austerlitz*, ne lui apparut dès-lors que comme le prélude de ses désastres. Il est difficile d'évaluer avec précision les pertes qu'essuyèrent les parties belligérantes; toutefois il y a lieu de penser, d'après les évaluat. contradictoires, qu'elles ne s'élevèrent pas à moins de 30,000 hommes mis hors de combat dans chacune des deux armées: six généraux français y trouvèrent la m. C'est à l'hist. qu'il appartient de montrer quelles causes empêchèrent Napoléon de poursuivre un avantage si chèrement payé, et d'achever l'extermination des troupes russes, réduites alors à 70,000 hommes, lui qui dans tant d'autres occasions moins pressantes tenta les chances d'une action décisive sans avoir, comme dans celle-ci, la supérior. du nombre de son côté. Peut-être que, sûr d'investir Moscou, il sacrifia, cette fois, à des sentimens d'humanité, les maximes de sa tactique meurtrière: dans tous les cas il est permis de croire que ce conquérant a été le dernier à prévoir les ressources que suggérait aux Russes, pour éviter son joug, un sauvage mais héroïque patriotisme. *V* l'art. RUSSIE et l'art. NEY.

MOSLEMAH ou **MASELMAS**, célèbre capitaine arabe, l'un des fils du khâlyfe Abd-el-Melek, commande les armées musulmanes sous le règne de ses frères Walid Ier, Soleiman, Yezid II et Hescham. Ses principaux exploits sont la conquête du Pont et de l'Arménie (705), le siége de Constantinople, qui dura plus de deux ans (717), sa victoire sur Yezid-Ibn-Mahleb, et sur les Turks Khozars, et la réduction du Chirvan. Il m. en 739.

MOSS (ROBERT), théolog. anglais, m. en 1729, doyen d'Ely, a laissé 8 vol. de sermons, et quelq. écrits de circonstances qui n'ont pas été recueillis.

MOSSAILAMAH, chef d'une tribu arabe et contemporain de Mahomet, embrassa d'abord l'islamisme, puis séduit par l'ambition d'imiter cet heureux imposteur, il s'érigea aussi en apôtre de Dieu, et parvint à se faire un parti considérable, augmenté bientôt des prosélytes d'une prétendue prophétesse qu'il épousa. Ce triomphe dura peu: Mossailamah périt en 632, dans une bataille sanglante que lui livra Khaled, l'un des généraux musulmans. Avec lui s'éteignit sa secte, qui n'avait eu que deux ans d'existence.

MOSSÉ (N.), littérat., m. à Paris en 1825, est aut. de plus. ouvr. médiocres, dont on trouve la liste dans l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul. Quelques-uns ont été publ. sous les pseudonymes de Lejoyeux de St-Acre et de L'Ami. Tels sont les suiv.: *l'Art de plaire et de fixer*, ou *Conseils aux femmes*, etc., par L'Ami, Paris, 1821, in-18; *l'Art de se faire aimer des femmes et de se conduire dans le monde*, ou *Conseils aux hommes*, etc., par L'Ami, ib., 1822, in-18; *Examen critique de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion*, etc., par Lejoyeux de St-Acre, ib., Maze, 1820, in-8. Ce dernier ouvr. est une réfutation assez remarquable du célèbre ouvr. de M. l'abbé de La Mennais. On peut citer encore la suivante: *Essai sur l'intolérance en matière de philosoph. et de religion*, où l'on examine les tom. 3 et 4 de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, etc., Paris, Maze, 1823, in-8.

MOSSI (ANTOINE), publiciste italien du 17e S., né à Florence, est auteur des écrits suiv.: *Discorsi politici appartenenti alla milizia*, Florence, 1617; *Lettera alla santita de N. S. papa Clemente VIII persuadendolo al esorterre il regi e potenti cristiani alla guerra contro l'ottomano*, ib., 1603.

MOSTACFY-BILLAH (ABOU'L CACEM ABDALLAH IV, AL), fils de Moktafy, et 22e khâlyfe abbasside de Baghdad, monta sur le trône en 944. Son règne ne dura que seize mois. Trop confiant dans l'émyr Moezz-ed-Daulah, il fut déposé par cet audacieux ministre, privé de la vue et relégué dans une prison, où il m. au bout de quatre ans (949).

MOSTADHER-BILLAH (ABOU'L ABBAS AHMED IV, AL), 28e khâlyfe abbasside de Baghdad; fils et success. de Moctady, s'assit sur le trône à 16 ans, en 1094, et m. en 1118, après un règne de 25 ans. Généreux, ami éclairé des belles-lettres, Mostadher n'avait cependant point les qualités d'un prince: durant son khâlyfat les croisés s'emparèrent de Jérusalem (1099), ce qui répandit dans Baghdad une telle épouvante qu'on y oublia les prières et les jeûnes d'obligation pendant le ramadhan, ce qui, selon les historiens arabes, avait été jusqu'alors sans exemple.

MOSTADY-BIAMR-ALLAH (ABOU-MOHAMMED HAÇAN II, AL), 33me khâlyfe abbasside, succéda à son père Mostandjed en 1170, et m. en 1180, après un règne glorieux. Son khâlyfat est célèbre par la soumission de l'Egypte, qu'il affranchit du joug des khâlyfes fathémides, et replaça sous l'influence religieuse des success. de Mahomet.

MOSTAIN-BILLAH (ABOU'L-ABBAS-AHMED Ier, AL), 12e khâlyfe abbasside de Baghdad, succéda à son cousin Monthasser en 862. Trop faible pour régner par lui-même, il s'abandonna aux conseils de ses favoris, et vit ses sujets se soulever plusieurs fois contre son autorité; enfin, assiégé dans Baghdad par les rebelles, Mostain fut obligé de résigner le khâlyfat en faveur de son cousin Motaz, qui, au mépris des traités, fit périr ce malheureux prince (866); il n'avait que 31 ans. — MOSTAIN-BILLAH (Abou'l Fadhl-El-Abbas), fils et succes. de Motawakkel-Mohammed XI, et 11e khâlyfe abbasside d'Égypte, porta ce titre honorifique de 1406 à 1415; déposé à cette époque, il fut relégué à Alexandrie, où il m. de la peste vers 1430. Pendant l'ann. 1412 ce prince avait momentanément été revêtu de la dignité de sulthan.

MOSTALY ou **MOSTALA-BILLAH** (ABOU'L-CACEM-AHMED, AL), 6e khâlyfe fathémide d'Egypte, succéda à son père Mostanser en 1094. Sans génie et sans caractère, il ne prit aucune part aux événemens qui se passèrent sous son règne, et laissa toute l'autorité à son ministre Afdhal. Mostaly m. en 1101. La prise de Jérusalem par les croisés (1099) eut lieu sous son khâlyfat.

MOSTANDJED-BILLAH (ABOU'L-MODHAFFER-YOUSOUF, AL), 32e khâlyfe abbasside de Baghdad, succéda à son père Moktafy en 1160. Il eut d'abord à réprimer la révolte d'un de ses frères; devenu paisible possesseur du trône, il gouverna ses états

avec une grande sagesse, et les préserva de toute attaque étrangère. Mostandjed m. en 1170, victime de la perfidie de son médecin, qui, gagné par un des émyrs, fit périr le prince dans le bain.

MOSTANSER-BILLAH (Abou-Abdallah-Mohammed, al), roi hafside de Tunis, succ., en 1249, à son père Abou-Zakhariah-Yahia. Après avoir comprimé une révolte de ses frères, il eut à combattre saint Louis, qui, à la tête de 36,000 Franç., vint mettre le siége devant Tunis (1270). Mostanser vaincu dut le salut de ses états à la contagion qui ravagea le camp de ses adversaires, et fit périr leur roi; profitant de cette circonstance, il proposa la paix à Philippe-le-Hardi, et l'obtint au prix de grands sacrifices. Il m. en 1276, laissant la réputation de prince courageux et libéral.

MOSTANSER-BILLAH (Abou-Djafar al-Mansour, al), 36e khâlyfe abbasside de Baghdag, succéda, en 1226, à son père Dhaher, et obtint l'amour de ses sujets par sa générosité et par la protection éclairée qu'il accorda aux lettres et aux arts. Une invasion des Moghols signala les dern. ann. de son règne; ces barbares s'avancèr. jusque sous les murs de Baghdad; mais la conduite courageuse de Mostanser les contraignit à se retirer. Ce prince m. en 1242, à l'âge de 51 ans.

MOSTANSER-BILLAH (Abou'l-Cacem-Ahmed, al), 1er khâlyfe abbasside d'Egypte, frère ou neveu du précéd., échappa aux massacres qui suivirent la prise de Baghdad par les Tartares (*voyez* Mostasem). Parvenu en Egypte, il y fit valoir ses droits à la dignité de success. de Mahomet, fut reconnu en cette qualité par le sultan Bibars Ier, et en obtint même des troupes pour reconquérir la capitale des khâlyfes. Son entrep. ne fut point heureuse: surpris par les Tartares, Mostanser périt dans un combat avec la plupart des siens.

MOSTANSER-BILLAH (Abou'l-Hass al-Hakem II, al), 9e roi ommiade de Cordoue, succéda, en 961, à son père Abdérame III, et mérita l'amour de ses peuples et la reconnaissance de la postérité par sa piété, sa magnificence, sa justice, et la protection efficace qu'il accorda aux savans. Mostanser fonda un gr. nombre de colléges, rassembla une immense bibliothèque, et institua l'académie de Cordoue; il était lui-même très-versé dans les sciences morales et physiques. Il se montra peu guerrier; toutefois la conquête de plus. villes de l'Espagne chrétienne signala son courage. Ce prince m. subitement en 976, dans la 16e année de son règne et la 66e de son âge.

MOSTANSER-BILLAH (Abou-Temim-Maad, al), 5e khâlyfe fathémide d'Egypte, né au Caire en 1029, fils et successeur de Dhaher, monta sur le trône en 1036. Son règne, le plus long dont il soit fait mention dans les annales du khâlyfat, est surtout remarquable par les malheurs qu'il attira sur l'Egypte. D'abord assez heureux dans ses démêlés avec Caim (*v.* ce nom), qui lui contestait l'héritage de Mahomet, Mostanser vit ensuite ses états en proie à la famine et aux dissensions intérieures. Ses généraux, profitant de son incapacité, s'emparèrent du pouvoir, et le réduisirent à un tel denuement qu'il ne dut la vie qu'aux aumônes d'une femme charitable. Dans cette extrémité, il appela à son secours le célèbre Bedr-el-Djemaly (*v.* ce nom), qui soumit les révoltés, pacifia les tribus arabes, et, par une sage administ. de 20 ann., rendit à l'Egypte l'ordre et la prospérité. Mostanser m. au Caire en 1094, laissant pour success. son fils Mostaly.

MOSTARCHED-BILLAH (Abou-Mansour-al-Fadhl II, al), 29e khâlyfe abbasside de Baghdad, succéda, en 1118, à son père Mostadher. Après avoir réprimé une révolte de son frère Aboul-Hassan, et triomphé de Dobaïs, émyr des Arabes açadides, ce prince, plus guerrier que ses prédécess., essaya de s'affranchir de la tyrannie des émyrs-al-omrah; mais cette entreprise hardie causa la fin malheureuse de son règne: vaincu par Mahmoud en 1126, vainqueur des génér. de Masoud en 1132, Mostarched fut pris par ce dern. en 1135, et n'obtint la liberté qu'à des conditions onéreuses. Il se disposait à retourner dans sa capitale lorsqu'il fut assassiné par une troupe d'ismaéliens. Mostarched était âgé de 44 ans, et en avait régné 18.

MOSTASEM-BILLAH (Abou-Ahmed-Abdallah VII, al), 37e et dern. khâlyfe abbasside de Baghdad, fils et success. de Mostanser, monta sur le trône l'an 640 de l'hégyre (1242 de J.-C.). Aussi faible qu'orgueilleux, ce prince joignait un faste excessif à une avarice sordide, et, tout entier aux plaisirs, abandonna le soin des affaires à ses femmes et à ses courtisans. Une querelle religieuse existait alors à Baghdad entre les sunnites et les chyites; Mostasem fit piller les propriétés de ces dern., que protégeait son visir Mowaied-Eddin. Celui-ci, résolu de se venger, persuada à son maître de diminuer le nombre des troupes; il éloigna ensuite les meilleurs officiers, puis informa Houlagou, frère du khan des Moghols, que Baghdad n'était pas en état de résister à une attaque. Bientôt le conquérant tartare investit la capitale du malheur, khâlyfe; Mostasem sortit enfin de sa léthargie, mais il ne sut prendre aucune résolution courageuse, et capitula après un siége de quelques semaines. Au milieu du massacre et du pillage, il se rendit au camp d'Houlagou, qui le reçut en coupable, et le fit condamner à mort avec ses deux fils, l'an 656 de l'hégyre (1258): selon le récit des historiens, Mostasem, enveloppé dans un sac de cuir, fut foulé aux pieds des vainqueurs; il était âgé de 46 ans, et en avait régné 17. En lui s'éteignit la 1re dynastie des abbassides, qui avait régné à Baghdad pendant 508 ans.

MOSTO. V. Cadamosto.

MOTADHED-BILLAH (Abou'l-Abbas-Ahmed III, al), 16e khâlyfe abbasside, succéda à son oncle Motamed l'an 279 de l'hégyre (882 de J.-C.). Ce prince allia la prudence à la fermeté, maintint les grands dans l'obéissance, diminua les impôts qui pesaient sur le peuple, et protégea les savans. Il m. en 902, après un règne de 9 années, troublé seulement par les incursions des carmathes, qui à cette époque commencèrent à propager leur secte.

MOTAMED BILLAH, ou ALA-ALLAH (Abou'l-Abbas-Ahmed II), 15e khâlyfe abbass. de Baghdad, succéda à son cousin Mohtady l'an 256 de l'hégyre (870 de J.-C.). Prince incapable, n'ayant d'autre goût que celui des plaisirs, il régna 23 ans, pend. lesquels il ne prit aucune part aux événemens qui se succédèrent, laissant toute l'autorité à son frère Mowaffek. Motamed m. à la suite d'une débauche en 892, à l'âge de 51 ans. Son neveu Motadhed lui succéda, au préjudice de son fils Djafar.

MOTANABBI. V. Motenabby.

MOTASEM-BILLAH (Abou-Ischak-Mohammed III, al), quatrième fils d'Haroun-el-Raschid, et 8e khâlyfe abbasside de Baghdad, succéda à son frère Almamoun l'an 218 de l'hég. (833 de J.-C). Intolérant et cruel dans les disputes de religion, barbare dans ses guerres avec l'emper. Théophile, Motasem m. en 842, peu regretté de ses sujets. Il créa la milice turque, qui dans la suite devint si fatale aux khâlyfes, et pour l'éloigner de Baghdad, fonda, à 12 lieues de cette capitale, la nouvelle ville de Sermenraï. Les histor. arabes remarquent que Motasem avait régné 8 ans et 8 mois, qu'il était le 8me de sa famille, qu'il se trouva dans 8 batailles, et qu'il laissa 8 fils et 8 filles, 8,000 esclav., 8 millions de dinars d'or, et 8 fois dix millions de drachmes d'argent: cette circonstance lui a mérité un surnom équivalent à celui de *huitainier*.

MOTAWAKKEL ALA-ALLAH (Abou-Abdallah Mohammed ben-Yousouf al-Djezamy, al), prince de la famille des Beu-Houd, régna au 13e S. sur la plus grande partie de l'Espagne musulmane

qu'il avait enlevée aux almohades. Guerrier habile et bon politique, il releva momentanément la puissance des Maures, et balança les armes du roi de Castille, Ferdinand, et de Jayme Ier, roi d'Aragon. Motawakkel périt assassiné l'an de l'hég. 634 (1236 de J.-C.), au moment où il se disposait à secourir la province de Valence contre les chrétiens.

MOTAWAKKEL ALA-ALLAH (ABOU-DJAFAR MOHAMMED XII, AL), 17e et dern. khâlyfe abbasside d'Egypte, succéda à son père Mostanser-Yacoub. Son règne eut une courte durée; une victoire de l'empereur Selim Ier (1516) renversa en même temps le trône des sulthans mamelouks et la puissance khâlyfale. Ayant été fait prisonnier, Motawakkel fut forcé de renoncer à tous ses droits et à ceux de sa famille, et reconnut le vainqueur pour chef suprême de la religion musulmane. Il resta quatre ans captif à Constantinople, et revint ensuite en Egypte, où il m. l'an de l'hég. 945 (1538). En lui s'éteignirent le pouvoir et l'illustrat. de la race des abbassides, qui pendant 800 ans avait occupé la chaire pontificale de l'islamisme. Motawakkel laissait deux fils, dont on ignore la destinée.

MOTAWAKKEL-BILLAH (ABOU'L FADHL DJAFAR Ier, AL), 10e khâlyfe abbasside de Baghdad, succéda en 232 de l'hég. (847) à son frère Wathek. Pendant son règne, qui dura 15 ans, les troupes musulmanes conquirent l'Arménie, et vainquirent l'emper. grec Michel III dans une bataille sanglante. Motawakkel m. assassiné en 861; il s'était attiré la haine des grands par son intolérance et par sa cruauté à leur égard : d'ailleurs affable pour le peuple, il avait protégé les lettres et les arts.

MOTAZ-BILLAH (ABOU-ABDALLAH MOHAMMED V, AL), fils du précédent et 13e khâlyfe abbasside, succéda en 251 de l'hég. (866) à son cousin Mostain. Ce prince, indolent et cruel, fut déposé à la suite d'une révolte des milices turques (869), et m. peu après dans une prison; il avait régné environ trois ans, et n'en avait que vingt-deux.

MOTÉNABBY (ABOU'L-TAYYB-AHMED, AL), célèbre poète arabe, né l'an 303 de l'hég. (915 de J.-C.), m. en 354 (965), voulut d'abord s'ériger en prophète, se fit même quelques partisans, mais fut emprisonné par Loulou, gouvern. d'Emès. Rendu à la liberté, il trouva tous ses prosélytes dispersés, et devenu plus sage, il tourna son imagination ardente vers l'étude de la poésie, et fut accueilli honorablement dans plus. cours asiatiques. On a de lui un *Diwan*, ou *Recueil de poésies*, très-estimé en Orient, et dont la Biblioth. du Roi possède plusieurs MSs. (*V.* la *Chrestomatie arabe* de M. Sylvestre de Sacy.)

MOTH (PAUL), médecin danois, m. à Copenhague en 1670, fut premier médecin du roi Frédéric III. On a de lui : *de Pleuritide legitimâ Disputatio*, Bâle, 1637; *Casus chirurgicus perforati thoracis*, 1656, 1658, 1661, in-4.

MOTHARREZ (ABOU-OMAR MOHAMMED, AL), écrivain arabe, né en 261 de l'hég. (874), et m. en 345 (956), obtint de son vivant une immense réputation dans les sciences et dans l'histoire. On cite parmi ses ouvrages, qui sont fort nombreux, une *Histoire des Arabes*, intit. *Akhbar al-Arab*, et divers écrits *sur les klepsidres* (*kitab essaat*), sur le *jour et la nuit*, sur les *tribus arabes*, etc.

MOTHARREZY (ABOU'L FATH NASSER IBN ABD-ELSAYD, AL), savant arabe, né à Khiva en 538 de l'hég. (1144 de J.-C.), s'occupa de jurisprudence, de philologie et de poésie; sa réputat. devint si grande qu'on le proclamait un digne successeur de Zamakschary. Il m. dans sa patrie en 1213. Ses principaux ouvr. sont : un *Dictionn.* arabe destiné à expliquer les termes de jurisprudence; il est intitulé : *Al-Mogreb filloghat* ; un commentaire sur les *Mehkemat* de Hariri, intit. : *Idhah*; un traité de grammaire intit. : *Misbah*, ou Flambeau.

MOTHE-HOUDANCOURT (PHILIPPE de LA), duc de Cardone, maréchal de France, né en 1605, fit ses prem. armes à l'âge de dix-sept ans sous le duc de Montmorency, et se distingua dans un grand nombre de combats en France, dans les Pays-Bas et en Piémont, où sa conduite aux siéges de Chiers et de Turin le signala comme digne d'un commandement supérieur. En effet, La Mothe reçut en 1641 le titre de vice-roi de Catalogne, et se mit à la tête de l'armée française qui agissait dans cette province. Vainqueur à Tarragone, à Villefranche, où il gagna le bâton de maréchal, et à Lérida, il fut moins heureux dans un second combat livré près de cette ville, et se vit obligé d'abandonner le fruit de ses prem. succès. Ses ennemis, prompts à saisir une semblable occasion, l'accusèrent de négligence coupable, le firent enfermer au château de Pierre-Encise, traîner devant les tribunaux jusqu'à ce qu'enfin le parlement de Grenoble le déchargea de toute imputation, et le rendit à la liberté après une détention de quatre ans. La Mothe ne prit qu'une faible part aux troubles de la fronde; l'injustice dont il avait été victime l'aurait rangé dans le parti des mécontens; mais ses talens, tout militaires, ne le destinaient pas au rôle de chef de faction. Les progrès des Espagnols dans la Catalogne rappelèrent ce brave maréchal sur le terrain où il avait déjà triomphé, et où il soutint de nouveau l'honneur des armes françaises, surtout dans sa belle défense de Barcelone. Revenu à Paris en 1657, La Mothe y m. la même année, âgé de 52 ans.

MOTHE-LE-VAYER (FRANÇOIS DE LA), écrivain érudit et philosophe, membre de l'académie française, né à Paris en 1588, fit de profondes études dans les lettres, l'histoire et le droit : éloigné par goût des affaires publiques, il se démit même de la charge que lui avait transmise son père (celle de substitut du procureur-général au parlement) pour se livrer entièrement à ses recherches favorites. Toutefois il avait près de cinquante ans lorsqu'il mit au jour ses prem. écrits; l'un d'eux, qui traitait de l'instruction à donner à Monsieur le dauphin (Louis XIV), lui mérita d'être désigné par le cardinal de Richelieu comme précept. de ce prince; mais ce ne fut qu'après avoir dirigé les prem. études du jeune duc d'Orléans que La Mothe obtint le poste éminent dont il était digne par ses vastes connaissances. Après le mariage de son auguste élève (1660), il termina l'éducat. de Monsieur, frère de Louis XIV. La Mothe, que Naudé a surnommé le *Plutarque de la France*, m. en 1672, à l'âge de 85 ans. Ses ouvr., fort nombreux et remarquables, sinon par le style, au moins par l'immense érudition qui y est déployée, ont été réunis plus. fois; l'édition la plus complète est celle de Dresde, 1756-59, 14 vol. in-8; nous citerons, entre autres, les titres suivans : *Discours de la contrariété d'humeurs qui se trouve entre certaines nations*, etc., 1636; *Considérations sur l'éloquence française*, 1638; *de l'Instruction de M. le dauphin*, 1640; *de la Vertu des payens*, 1642; *Jugem. sur les anciens et principaux historiens grecs et latins*, 1646; *Petits Traités en forme de lettres*, 1659; *Hexameron rustique*, 1670; *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, 1698. On a publié l'*Esprit de La Mothe-le-Vayer*, 1763, in-12, par Montlinot, et 1783, in-12, par Alletz.—J.-F. de LA MOTHE-LE-VAYER, de la famille du précéd., maître des requêtes, mort en 1764, est auteur d'un *Essai sur la possibilité d'un droit unique*, 1764, in-12.

MOTHY-LILLAH ou BILLAH (ABOU'L CACEM FADHL ou MOFFAD'AL AL), 23e khâlyfe abbasside, et fils de Moktader, succéda à son cousin Mostakfy l'an 334 de l'hég. (946 de J.-C.). Entièrem. soumis à l'émyr Al-Omrah, ce prince porta vingt-neuf ans le titre de khâlyfe sans prendre la moindre part aux affaires, et vécut à peu près dans l'obscurité. Pendant son règne les charges publiques furent rendues vénales, et l'Egypte s'affranchit du joug des ab-

bassides. Mothy-Lillah m. en 974, après avoir abdiqué en faveur de son fils Taïe-Lillah.

MOTILIO (GRÉGOIRE), jurisconsulte napolitain du 17e S., né à Capoue, a pub. : *Notizia di Ponzio-Pilato*, Naples, 1674 ; *Decretorum Praxis civilis ordinarii judicis*, etc., ib., 1671, in-fol.

MOTIN (PIERRE), poète, né à Bourges, m. vers 1615, a laissé quelques pièces de vers que l'on trouve dans les recueils du temps. C'est de lui que Boileau a dit :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace,
Que ces vers où Motin se morfond et se glace.

MOTRAYE. V. MOTTRAYE.

MOTTAKY-BILLAH (ABOU-ISHAC-IBRAHIM II, AL), 21me khâlyfe abbasside, succéda à son frère Radhy-Billah l'an 329 de l'hég. (940 de J.-C.). Ce prince, après un règne de quatre ans, devint la victime des querelles élevées entre les prétendans à la charge d'émyr-al-omrah. Le Turk Touroun, resté maître de ce poste élevé, s'empara par trahison de la personne du khâlyfe, lui fit crever les yeux (944), et ne lui laissa qu'une ombre de puissance. Mottaky survécut vingt-cinq ans à son infortune ; il m. en 965. C'est lui qui céda à l'empereur Romain-Lécapène, le fameux mouchoir conservé à Edesse, lequel, suivant une tradition, avait servi à essuyer la face de J.-C.

MOTTE (ANTOINE HOUDAR DE LA), littérat., membre de l'académ. française, né à Paris en 1672, était le fils d'un chapelier originaire de Troyes. Après avoir fait ses humanités chez les jésuites, il étudia le droit, mais abandonna bientôt cette science pour se livrer aux compositions dramatiques. Son premier essai, intitulé *les Originaux*, ne réussit point. Le jeune La Motte, rebuté par cet échec, renonça d'abord à la littérature profane, et voulait même se retirer au monastère de la Trappe. De sages conseils l'ayant ramené dans le monde, son penchant pour le théâtre l'entraîna de nouveau à rechercher les suffrages du public, et il donna successivement à l'Opéra et au Théâtre-Français un grand nombre de pièces qui pour la plupart obtinrent un gr. succès ; il suffit de citer *Issé*, le *Triomphe des Arts*, *Sémelé*, la comédie du *Magnifique*, et la tragédie d'*Inès de Castro* : cette dernière renouvela le triomphe du Cid de Corneille. La Motte ne fut pas aussi heureux dans ses *odes*, où l'on remarque de belles strophes, mais qui parfois sont dépourvues de chaleur et de poésie. Une entreprise singulière, et qui attira sur son aut. les sarcasmes de ses contemp., fut l'*Abrégé de l'Iliade*, qu'il trad. sans savoir un seul mot de la langue d'Homère, et réduisit de douze chants : ce malencontreux travail n'est connu aujourd'hui que par l'épigramme de J.-B. Rousseau. Du reste La Motte se défendit dans un excellent discours *sur la critique*, modèle de diction, de clarté et de discussion, comme tous ses écrits en prose sur les divers genres de littérature ; il y parut, quant aux formes, bien au-dessus de son adversaire, Mme Dacier, qui néanmoins avait la raison de son côté. Les *églogues* et les *fables* de La Motte pub. vers le même temps, obtinrent un brillant succès, surtout aux séances de l'académie, où l'art de son débit déguisait la faiblesse ou la dureté des vers. On s'étonne, après la réputation méritée dont jouissait notre auteur, de la voir tout à coup décrier l'art de Corneille et de Racine, s'élever contre les entraves de la versification et contre les illusions de l'enthousiasme poétique, proscrire la règle des unités théâtrales, et, pour prouver ses assertions, écrire une tragédie et des odes en prose, armes puissantes pour ses ennemis, et fort peu propres à militer en faveur de sa cause. On accuserait son jugement si l'on ne savait qu'alors il devina le génie de Voltaire. Poursuivi sans cesse par les épigrammes et par d'injurieuses satires, La Motte montra dans ses réponses une rare urbanité ; sa douceur inaltérable, son caractère plein de bonté et de droiture le firent respecter et estimer même de ses antagonistes. Accablé de bonne heure par les infirmités, aveugle dès l'âge de quarante ans, il m. le 26 décemb. 1731 ; il n'avait point été marié. Il fut ami intime de Fontenelle, à qui on l'a souvent comparé. Les *Œuvres de La Motte* ont été recueillies en 10 vol. in-12, 1754 : on a aussi pub. ses *Œuvres choisies* en 2 vol. in-18.

MOTTE (GUILLAUME MAUQUEST de LA), chirurgien, né à Valogne en 1655, m. dans la même ville en 1737, avait fait ses études aux hôpitaux de Paris, et de retour dans sa patrie, y obtint une grande réputation comme opérateur et comme accoucheur. La science doit beaucoup à ses ouvrages, qui ont été souvent réimprimés, et traduits dans plus. langues ; en voici le titre : *Traité complet des Accouchemens*, etc., in-4, 1715, Paris ; l'édition de Devaux, de 1722, enrichie de réflexions et d'observat., a servi de type à toutes les suivantes : *Dissertation sur la génération*, *sur la superfétation*, etc., Paris, 1718, in-12 ; *Traité complet de chirurgie*, etc., 3 vol. in-12, 1722 ; nouv. édit., 2 vol in-8, 1771, revue et corrigée par Sabathier.

MOTTE (FRANÇOIS LA), 1er violon de la chapelle impériale de Vienne, né dans cette ville en 1751, m. en Hollande en 1781, a laissé 3 *concerto*, 6 *solo*, *et des airs variés* pour le violon.

MOTTE (L.-F.-GABRIEL DORLEANS DE LA). V. DORLÉANS.

MOTTE (JEANNE DE LUZ, DE SAINT-REMY, DE VALOIS, comtesse de LA), célèbre par l'affaire dite *du collier*, était née en 1756, au sein d'une extrême indigence, et descendait, par un fils naturel de Henri II, de la maison royale de Valois. Son illustre origine ayant été prouvée, il lui fut accordé une pension, et, en 1780, elle épousa le comte de La Motte, officier dans les gardes de M. le comte d'Artois. C'est quelques années après ce mariage que se noua l'intrigue déplorable qui a commencé les malheurs de Marie-Antoinette. On parlait alors à la cour d'un riche collier, dont la reine avait refusé de faire l'acquisition à cause de son prix exorbitant (1,600,000 fr.) : Mme de La Motte conçut le projet de se l'approprier, et pour venir à son but, compromit le nom et l'auguste personne de l'épouse du roi de la manière la plus impudente. Elle avait été introduite chez le cardinal de Rohan, et en avait même reçu quelques secours pécuniaires ; instruite du faible de ce prince, et du vif désir qu'il avait de rentrer dans les bonnes grâces de Marie-Antoinette, elle se donne à lui comme jouissant de la confiance intime de la reine, et lui offre son entremise auprès de cette princesse. On sait par quels odieux moyens (*v.* ROHAN) elle détermina le crédule prélat à acquérir le collier de diamans ; usant d'une signature contrefaite, elle se le fit livrer au nom de Marie-Antoinette (1er février 1785), et partagea cette brillante dépouille avec les complices de cette affreuse trame. L'intrigante n'eut pas le temps de sortir de France avant la découverte de son crime ; arrêtée à Bar-sur-Aube, confrontée avec le cardinal, avec Cagliostro, qu'elle avait désigné comme l'agent principal de l'affaire, elle nia effrontément toute participation frauduleuse, relativement à la disparition du collier, et se peignit comme une victime sacrifiée pour sauver l'honneur de ceux qui l'avaient mise en avant. Tant d'audace et d'impudeur ne pouvait en imposer aux juges ; par l'arrêt du parlement, rendu le 31 mai 1786, Mme de La Motte fut condamnée à faire amende honorable la corde au cou, à être fouettée et marquée sur les deux épaules, et à être enfermée à la Salpétrière pour le reste de ses jours. Elle trouva peu après le moyen de s'échapper et rejoignit son mari, qui avait réussi à passer en Angleterre. Mme de La Motte ne jouit pas long-temps des fruits de son infamie ; elle m. à Londres en 1791 des suites d'une chute.

Sa conduite ne pouvait être justifiée que par un tissu d'impostures; c'est ainsi qu'on doit considérer les ouvrages suivans : *Vie de Jeanne de St-Remy de Valois, comtesse de La Motte, etc., etc., écrite par elle-même*, 2e édit., Paris, an I, 2 vol. in-8; la 1re édit., sous un autre titre, avait été publiée au commencem. de la révolution, et brûlée par ordre de la cour. Quelques exemplaires, trouvées aux Tuileries après le 10 août, servirent pour la réimpression de ce libelle. On connoît encore : *Mém. justificatifs de la comtesse de Valois de La Motte, écrits par elle-même*, Londres 1788, in-8; *Second Mém. justificatif de la comtesse de Valois de La Motte*, etc., 1789, in-8.

MOTTE-FOUQUÉ. V. FOUQUÉ.

MOTTE-GUYON. V. GUYON.

MOTTE-PIQUET (le comte TOUSSAINT-GUILLAUME PICQUET DE LA MOTTE, connu sous le nom de La), céléb. offic. de marine, né à Rennes en 1720, entra au serv. en 1735, et, durant 46 ans, soutint dignement l'honn. du pavillon et l'intérêt du commerce français : il fit 28 campagnes, de 1737 à 1783; les plus remarq. sont celles d'Amérique, où il fut nommé chef d'escadre; celle de 1779, signalée par le combat de Fort-Royal, où il eut à soutenir, avec 3 vaisseaux, le feu de 10 vaisseaux anglais; et celle de 1781, où il causa les plus gr. dommages au commerce britannique. Né sans fortune, La Motte recevait depuis 1775 une pension de 800 livres; le roi lui en accorda une autre de 3000 livres en 1781. Ce brave marin jouit peu de cette nouv. faveur : affaibli par les fatigues continuelles de sa vie, il m. en 1791.

MOTTEUX (PIERRE-ANTOINE), littérat., né à Rouen en 1660, quitta la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, se retira en Angleterre, où il se familiarisa tellement avec la langue de cette nouv. patrie, que les traductions anglaises qu'il publia de l'espagnol ou du français semblent des compositions originales. On cite particulièrement sa traduction de *Don Quichotte*, et celle de Rabelais, qui, revue ensuite par Ozell, demeure, au jugement de Tytler, un des plus parfaits modèles de l'art de traduire. Mais ces trav. et d'autres encore, qui n'eurent pas moins de succès, ne suffisant point pour lui assurer une existence honorable, il eut recours au commerce, fit sa fortune; et sans doute il aurait vécu heureux, s'il n'eût été l'esclave d'un vice honteux qui avança ses jours, après avoir fait l'opprobre de sa vieillesse et le tourment de sa nombreuse famille. On le trouva m. en 1717 dans un mauvais lieu près de Temple-Bar. On soupçonna qu'il y avait été assassiné.

MOTTEVILLE (FRANÇOISE BERTAUD, dame de), fille de Pierre Bertaud, et descendante par sa mère de la maison espagnole de Saldaña, était née vers 1621. Elle fut placée, dès l'âge de 7 ans, près d'Anne d'Autriche, mais bientôt éloignée de cette princesse par le cardinal de Richelieu, qui prétendit que la jeune Bertaud pouvait faciliter les intelligences de la reine avec l'Espagne. En 1639 elle épousa Langlois de Motteville; ce seigneur la laissa veuve après deux ans de mariage. A la mort de Louis XIII (1643), Anne d'Autriche, devenue régente, rappela auprès d'elle Mme de Motteville, qui dès-lors ne la quitta plus, et devint sa confidente intime; la reine en m. lui légua 30,000 liv. Telle est l'origine des *Mém. pour servir à l'hist. d'Anne d'Autriche*, Amsterdam, 1723, 6 vol. in-12; *ib.*, 1739 ou 1750. Cet écrit, souv. altéré par l'éditeur anonyme, est d'une grande simplicité, et porte surtout le caractère de la bonne foi : personne mieux que l'auteur n'avait pu connaître la vie privée de la mère de Louis XIV, et la politique secrète de la cour pend. les troubles de la Fronde; aussi les *Mémoires* de Mme de Motteville sont-ils consultés avec fruit pour l'histoire de cette époque. Cette dame m. en 1689. Deux lettres, écrites par elle à Mlle de Montpensier, ont été imprim. dans le *Recueil de pièces nouv. et galantes*, Cologne, 1667.

MOTTIN (PIERRE), doct. de Sorbonne, m. à Paris en 1773, a laissé un petit ouv. intitulé *Essai sur la nécessité du travail*, in-12.

MOTTLEY (JOHN), aut. angl., né en 1692, m. en 1750, a composé plus. pièces de théâtre, entre autre : *the imperial Captives; the Devil to pay*, etc.; il a aussi publié une *Vie du czar Pierre-le-Grand*, 3 vol. in-8, et une *Hist. de la vie et du règne de l'impératrice Catherine de Russie*.

MOTTRAYE (AUBRY DE LA), voyageur franç., né vers 1674, et m. à Paris en 1743, avait parcouru, de 1696 à 1729, la plus gr. partie de l'Europe et plus. contrées de l'Asie et de l'Afrique; ses ouvrages, qui dénotent un observat. peu profond, sont curieux par le grand nombre d'anecdotes et de détails qu'il donne sur tous les noms historiq. Ses liaisons avec Fabrice, l'un des agens de Charles XII, ont aussi fourni quelques documens pour l'hist. de ce prince et de son ministre Goertz. La relation des voyages de La Mottraye, publiée d'abord en angl., 1724, parut en français à La Haye, 1727, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Voyages en Europe, Asie et Afrique, où l'on trouve une gr. variété de recherches*, etc. Plus tard il publia : *Voyages en diverses provinces de la Prusse ducale et royale, etc., fait en 1726*, La Haye, Londres et Dublin, en angl. et en franç., 1732, un vol. in-fol.; *Remarques historiq. et critiq. sur l'hist. de Charles XII, par M. de Voltaire*, Londres, 1732, in-12.

MOUÇA. V. MOUSA.

MOUCHAN (JEAN DE CASTILLON, comte de), officier franç., entra au service en 1672, se distingua dans les campagnes de Flandre, passa en Italie vers 1700, prit part à la bataille et à la prise de Luzara (1702); il servit ensuite en Allemagne, et se trouva à la bataille d'Hochstett (1704). Mouchan avait le grade de major-gén. à l'armée d'Espagne, lorsqu'il fut tué, en 1708, au siége de Tortose. La m. de ce brave offic. causa de vifs regrets à Louis XIV et à ses généraux.

MOUCHEGH. V. MOUSCHEGH.

MOUCHERON (FRÉDÉRIC), peintre de paysages, élève de J. Asselyn, né à Embden en 1633, obtint de grands succès en France et en Hollande. Pend. son séjour à Paris, ce fut Helmbreker qui peignit les figures et les animaux qu'il introduisait dans ses ouvrages; van den Velde lui rendit le même service à Amsterdam, où Moucheron m. en 1686. Le musée du Louvre ne possède qu'un tableau de ce maître; c'est une *Vue d'un parc en terrasse, avec un escalier orné de deux grands vases*; les fig. et les animaux sont de van den Velde. — MOUCHERON (Isaac), fils du précéd., né à Amsterdam en 1670, m. dans la même ville en 1734, a suivi la carrière de son père d'une manière brillante; il peignait les fig. et les animaux aussi bien que le paysage, et entendait parfaitement la perspective et l'architecture. Il s'est donné aussi à la gravure, et a produit des estampes très-recherchées, entre autres la suite qui a pour titre : *Plusieurs belles et plaisantes Vues, et la cour de Heemstede dans la prov. d'Utrecht*, etc., 26 feuilles numérotées, petit in-fol.

MOUCHET (GEORGE-JEAN), lexicographe, né à Darnetal près Rouen en 1737, devint l'ami de Sainte-Palaye et de Bréquigny, et fut associé par eux à leurs travaux scientifiques. Le premier avait conçu le plan d'un *Glossaire de l'ancienne langue française*; pour se donner un auxiliaire dans cet immense travail, il fit choix de Mouchet, qui, en 1770, demeura seul chargé de continuer les recherches. Il les continua jusqu'à l'époque de la révolution; privé alors de la pension de 2,000 francs que le gouvernem. lui avait allouée, il dut à Legrand d'Aussy la modeste place d'employé à la bibliothéque impériale; il l'occupait à sa m., arrivée en 1807. Les matériaux que Mouchet avait rassem-

blés pour le *glossaire* sont consignés dans plus de 60 vol. in-fol., conservés à la bibliothèque royale ; une très-faible partie seulem. a reçu une rédaction définitive ; l'impression, commencée en 1780, s'arrête à Ast. M. A.-A. Barbier a donné une notice sur Mouchet dans *le Magasin encyclopédiq.*, 1807, tom. 4, p. 62. *V.* aussi les nos 2,824 et 13,277 du *Dict. des anonymes*.

MOUCHET (François-Nicolas), peintre, né en 1750 à Gray (Franche-Comté), m. dans la même ville en 1814, reçut à Paris des leçons de Greuze, et remporta, en 1776, le prem. prix à l'académ. Les événem. de la révolut. l'arrachèrent momentaném. à son atelier ; il embrassa les principes des premiers réformateurs, mais ayant manifesté son indignation contre les excès de 1793, il fut emprisonné, et ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor. De retour dans sa ville natale, Mouchet s'y livra tout entier à la pratique de son art. On connaît de lui un grand nombre de portraits et de petits sujets gracieux, et deux composit. exposées au salon, représ. *l'Origine de la peinture*, et *le Triomphe de la justice*.

MOUCHI (N.), sculpt. franç., gendre du célèbre Pigale, m. en 1801, est connu surtout par sa statue du *Silence*, l'une de ces productions qui, sur la fin du 18e S., ont le plus honoré la sculpture.

MOUCHON (Pierre), prédicateur protestant, né à Genève en 1733, m. dans la même ville en 1797, exerça avec distinction les fonctions de son minist. à Bâle et à Genève. Il fut ami de J.-J. Rousseau, qui le nomme son *cousin* dans une lettre du 29 octobre 1762. On doit à Mouchon un travail immense, qu'il exécuta, durant cinq années, avec une patience au-dessus de tout éloge, et qui annonce d'ailleurs la plus grande variété de connaissances ; c'est la *Table analytique et raisonnée des matières contenues dans l'Encyclopédie*, Paris, 1780, 2 vol in-fol. Il a été publié un choix des *Sermons* de Mouchon, 2 vol. in-8, Genève, 1798. On peut consulter sur sa vie la *Revue* de 1807, t. 52, et la *notice* insérée dans l'*Almanach des Protestans* de 1809 ; et sur ses liaisons avec Rousseau, une lettre rapportée dans l'*Histoire* de ce philosophe par M. de Musset-Pathay, t. 2, p. 500.

MOUCHY (Antoine de), en latin *Demochares*, docteur de Sorbonne, accompagna le cardinal de Lorraine au concile de Trente en 1562, et à son retour en France se chargea, sous le titre d'*inquisiteur de la foi*, de rechercher les partisans d'opinions contraires à la pureté du dogme. Une telle conduite, que les contemporains ont qualifiée d'espionnage, et où Mézerai a même vu l'origine des *mouchards*, était peu propre à concilier les esprits ; elle lui attira la haine du plus gr. nombre. Mouchy était assez éloquent, et parut avec avantage au concile de Reims et au colloque de Poissy. Il mourut à Paris en 1574, laissant, entre autres écrits, un tr. *de Sacrificio Missæ*, et une *harangue* prononcée au concile de Trente.

MOUCHY (Philippe de NOAILLES, duc de), maréchal de France, né en 1715 à Paris, et fils de Maurice de Noailles, entra fort jeune au service, et fit toutes les guerres qui se succédèrent de 1733 à 1759 ; il se distingua surtout à la retraite d'Hilkesperg, où l'armée fut sauvée par son courage et sa prudence. De retour de ses nombreuses campagnes, le maréchal de Mouchy vécut long-temps à la cour de Louis XV, qui l'honorait d'une véritable amitié ; il fut chargé par ce prince de plus. missions importantes, remplaça Richelieu dans le commandement de la Guienne, reçut ensuite le gouvernement de Versailles, et fit enfin partie des états-généraux de 1787 et 1788. Son grand âge semblait l'éloigner des affaires lorsque les événem. de la révol. le rappelèrent près de Louis XVI ; dévoué servit. de ce prince, le duc de Mouchy le protégea de sa personne pend. la journée du 20 juin. Retiré dans ses terres après la chute du trône ce respectable vieillard en fut arraché sur une vague dénonciat., et conduit devant le tribunal révolutionn., qui le condamna à m. ; il fut exécuté le 27 juin 1794, à l'âge de 79 ans.

MOUFETT (Thomas), célèbre médecin anglais, né à Londres, m. vers 1600, est connu par un ouv. assez recommandable commencé par Edw. Wotton, et qu'il acheva : *Insectorum sive minimorum animalium theatrum iconibus suprà quingentis illustratum*, Lond., 1634, in-fol. ; il y en a une trad. angl., Londres, 1658, in-fol. On a encore de lui : *De jure et præstantiâ chymicorum medicamentorum dialogus apologeticus, accesserunt epistolæ quædam medicinales ad medicos aliquot conscriptæ*, Francfort, 1584, in-8.

MOUGIN (Pierre-Antoine), né en 1735 à Charquemont (Franche-Comté), m. en 1816 dans la paroisse de la Grand'-Combe-des-Bois, dont il était curé, consacra sa vie entière aux études astronomiques, et, depuis l'année 1766, entretint une savante correspond. avec Lalande, qui a souv. fait mention des travaux de ce digne ecclésiast. ; on lui doit un grand nombre d'*observat.* ins. dans la *Connaissance des Temps*, de 1775 à 1803, et dans le *Journal des Savans*.

MOUHY (Charles de FIEUX, chevalier de), né à Metz en 1701, m. à Paris en 1784, a publié durant sa longue carrière un nomb. infini de rom., mém., etc., la plupart d'une gr. médiocrité, et dont les bibliographes seuls recueilleront la liste ; nous citerons comme la moins mauv. de ses product. : *la Mouche*, ou les *Avent. de Bigand*, 1736, 6 v. in-12.

MOULIÈRES (N. RAUPT de BAPTISTIN de), né en 1747, m. en 1827, fut d'abord secrét. de la compagnie des cent-suisses de 1768 à 1774, devint inspect. de l'imprimerie et de la librairie dep. 1810 jusqu'en 1815, et fut enfin attaché aux archives du ministère de la maison du roi jusqu'en 1825, époque où il fut admis à la retraite. On a de lui les ouvr. suiv. : *le Roi martyr*, ou *Esquisse du portrait de Louis XVI*, Paris, 1815, in-8 ; *Petite Biographie conventionnelle*, Paris, 1815, in-12 ; *le Livre rouge*, ou *Notice historique sur les Procès de Charles Ier, suivi du Tableau des Juges de Louis XVI*, Paris, 1816, in-18 ; *Nouvel Abrégé chronolog. de l'Hist. de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XVIII*, Paris, 1819, 3 vol. in-12.

MOULIN (N...), génér. franç., né à Caen en 1752, entra d'abord dans les ponts-et-chaussées, où il resta jusqu'en 1789, époque à laquelle il fut nommé adjud.-maj., puis adjud.-génér. de la garde nation. parisienne, fut ensuite employé comme gén. de div. à l'armée des Côtes-du-Nord, puis à celle des Alpes, qu'il commanda quelq. temps en chef en 1794. Appelé au commandem. de la div. milit. dont Paris est le chef-lieu en 1798, il fut nommé membre du directoire exécutif l'année suiv. Dépouillé de cette place par la révolut. du 18 brum., il vécut dans la retraite quelque temps, sans autre fortune qu'une petite propriété champêtre, reprit ensuite du service, fut chargé du commandem. de la place d'Anvers, et m. en 1810. — Moulin (N...), frère aîné du précéd., fut employé en 1793 comme général de brigade dans l'armée contre les Vendéens. Attaqué dans Chollet en févr. 1794, il y fut blessé de deux coups de feu, et se brûla la cervelle au moment où il allait être fait prisonnier. La convention décréta qu'un monum. serait élevé en son honneur dans le bourg de Tiffauges, avec une inscript. portant qu'il s'était donné la mort « pour ne pas tomber vivant au pouvoir des royalistes. »

MOULIN (Onuphre-Benoît-Claude), ancien procureur, né près Lyon vers 1758, et mort dans cette ville en 1823, est auteur d'un assez gr. nomb. de *notices* biographiq., d'*articles* de journaux et de *pamphlets* politiq., recherchés quelquef. à cause de leur bizarrerie. Le titre suiv., choisi parmi ceux que M. Mahul a pris la peine de recueillir dans son *Annuaire nécrolog.* de 1824, suffira pour faire ap-

précier le style et les pensées de ce fécond pamphlétaire : *l'Enseignem. mutuel dévoilé, ainsi que ses jongleries et ses pretintailles révolutionn., etc., dédié à la jeunesse pensante, réfléchissante, agissante, et surtout bien impressionnée, etc. ; accompagné d'aperçus neufs et de notices sur quelqu'uns des professeurs de morale qui dogmatisèrent le peuple lyonnais, et vésicalisèrent la jeunesse*, etc., par Onuphre, Lyon, in-8, 1820.

MOULIN (Charles du). V. Dumoulin.

MOULIN (Pierre Du), célèbre théologien protestant, né en 1568 au château de Bubi (Vexin), étudia en Anglet. sous les meilleurs profess. de l'époque, et, s'étant rendu en Hollande, obtint la chaire de philos. à l'univ. de Leyde, où il resta plus. années. De retour en France (1599), Du Moulin devint chapel. de la princ. Cather. de Bourbon ; ce fut lui qui prononça à Charenton l'Oraison funèbre de Henri IV. Ses écrits l'avaient déjà rendu célèbre ; le roi d'Anglet. lui commanda plus. ouv., et le fit venir à Londres en 1615 pour rédiger un plan de réunion des églises protestantes. En 1620 Du Moulin présida le synode d'Alais. Quelque temps après, craignant d'être inquiété par suite de sa correspond. avec le monarque angl., il se retira à Sedan, où le duc de Bouillon l'accueillit avec empressem. et le nomma profess. de théologie. Du Moulin m. dans cette ville en 1658, âgé de 90 ans. On a de lui 75 ouvr., tous consacrés à la défense de la communion réformée ou à la critique de ses adversaires ; la liste en a été insérée dans les *Synodes des Eglises réformées de France*, par Aymon, t. 2, p. 273 ; nous citerons seulem. les suiv. : *de Monarchiâ temporali pontificis romani liber*, etc., Leyde, 1614, in-8, et Londres, 1712 ; *Nouveauté du Papisme, opposée à l'antiquité du Christianisme*, Sedan, 1627, in-fol. ; 1633, in-4 ; *l'Anti-barbare, ou du Langage étrange et incogneu ès-prières*, Sedan, 1629, in-8 ; *Anatomie de la Messe*, Leyde, 1638, in-12 ; Sedan, 1639, in-8 ; *le Capucin, traité auquel est décrite et examinée l'origine de ces moines*, Sedan, 1641, in-12. On a publié, entre autres, le *Récit des dernières heures du P. Du Moulin*, Sedan, 1658, in-8, et Genève, 1666, in-12. — Pierre Du Moulin, fils aîné du précéd., chapelain de Charles II, roi d'Angleterre, et chanoine de Cantorbéry, mort en 1684, a laissé : *de la Paix de l'Ame*, ouv. dont la meilleure édit. est celle de Genève, 1729, in-12 ; trad. en angl. par le doct. J. Scrope ; *Clamor regii sanguinis*, La Haye, 1652, in-12, mal à propos attribuée à Alex. Morus, qui n'en a été que l'édit. ; une *Défense de la Religion protestante*, en angl. — Louis Du Moulin, frère du précéd., m. en 1683, est auteur de quelques écrits violens contre l'église anglicane, entre autres : *Paranesis ad edificatores imperii*, in-4, dédié à Olivier Cromwell ; *Papa ultrajectinus* ; et *Patronus bonæ fidei*.

MOULIN (Gabriel Du), historien, né au commencement du 17e S. à Bernay (Normandie), mort vers 1660 curé de Manneval, est auteur des deux compilat. suiv., encore recherchées pour les détails curieux qu'elles renferment : *Hist. génér. de Normandie*, Rouen, 1631, in-f. ; *les Conquêtes et les Trophées des Normands-Franç.*, Rouen, 1658, in-f.

MOULINES (Guillaume de), littérateur, né à Berlin en 1728, mort dans la même ville en 1802, était d'origine française ; nommé pasteur de la colonie de Bernau, il s'y distingua par son éloquence, et fut présenté à Frédéric, qui se plut à favoriser ses travaux. Moulines renonça en 1783 aux fonct. de son ministère pour l'emploi de résident du duc de Brunswick à la cour de Berlin ; le roi le chargea en outre de donner des leçons de philos. au prince royal de Prusse, l'anoblit, et le nomma membre de son conseil privé. Moulines a laissé : *Reflexions d'un Jurisconsulte sur l'ordre de la Procedure*, etc., traduit de Steck, Berlin, 1764 ; La Haye, 1777, in-8 ; *Lettre d'un habitant de Berlin à son ami de La Haye*, ibid., 1773, in-8 ; une traduct. estimée d'*Ammien Marcellin*, etc., Berlin, 1775, 3 vol. in-12 ; Lyon, 1778, in-12 ; et une autre *des Ecrivains de l'Hist. d'Auguste*, Berlin, 1783, 3 v. in-12 ; nouv. édit., Paris, 1806, avec une notice par M. Barbier sur la vie et les ouv. de Moulines.

MOULINS (Guyart Des). V. Desmoulins ou Desmolins.

MOULINS. V. Desmoulins.

MOULTRIE (Guillaume), gouverneur de la Caroline méridionale et major-général dans l'armée d'Amérique, se consacra dès sa jeunesse au service de son pays, et préluda, en 1760 et 1761, dans la guerre contre les Chérokées, aux exploits qui devaient plus tard le placer parmi les plus braves soldats de la liberté américaine. Il fut l'un des prem. à faire valoir les droits de cette cause sacrée, fut nommé colonel d'un régiment, défendit contre les Anglais le fort de l'île de Sullivan, qui depuis s'est appelé de son nom *Fort-Moultrie*, gagna encore sur eux la bataille de Beaufort en 1779, et, après avoir servi constamment avec la même valeur dans toute la guerre, revint en 1782 dans la Caroline mérid., dont il fut nommé gouverneur. Il m. à Charlestown en 1805, à l'âge de 76 ans. On a de lui des *Mém.* sur la révolution d'Amérique, dans les deux Carolines et dans la Géorgie, 1802, 2 vol. in-8.

MOUNDAR (Abou'l-Hakem, al), premier roi maure de Sarragosse, était gouvern. de cette ville sous Soleiman ; profitant des troubles qui agitaient alors l'Espagne musulmane, il secoua l'un des premiers le joug des Ommiades, et prit le titre de roi vers 405 de l'hégyre (1014 de J.-C.). Il m. assassiné en 1039, après un règne glorieux : les historiens vantent ses talens milit. et sa munificence envers les poètes et les savans.

MOUNIER (Jean-Joseph), homme d'état, né à Grenoble en 1758, d'une famille de négocians, embrassa la carrière du droit, se fit recevoir avocat en 1779, obtint peu après la charge de juge royal dans sa ville natale, et, pendant six ans qu'il en exerça les fonctions, acquit la réputat. de magistrat aussi juste qu'éclairé. Les évènem. de la révol. ne tardèrent pas à le placer sur un plus vaste théâtre. On sait que ce sont les états du Dauphiné qui les prem. donnèrent à la France l'impulsion constitutionnelle. Malouet, placé par ses talens personnels à la tête de ses compatriotes, dirigea toutes leurs opérat., surtout à l'assemblée de Vizille (21 janvier 1788), dont il fut le secrét. et l'orateur. La réunion des trois ordres et le vote par tête sont dus à ses propositions. Aussi lorsque le ministère eut convoqué les états-génér. à Versailles, Mounier y parut avec l'influence que lui avait donnée sa conduite antérieure ; il provoqua la fameuse séance du *Jeu de Paume*, où tous les députés, à l'exception d'un seul, jurèrent de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France. Cependant Mounier crut devoir s'opposer au système qui prévalut dans l'assemb. constituante après le 14 juill. ; il combattit avec force les restrict. imposées au pouvoir roy., et, voyant ses efforts inutiles, cessa de s'associer aux travaux du comité de constitution. Président de l'assemblée pendant les 5 et 6 octobre, Mounier prévint beaucoup de maux par sa fermeté héroïque au milieu des vociférat. de la populace. Néanmoins on doit s'applaudir de ce que le conseil qu'il donna à Louis XVI de repousser la force par la force ne fut pas suivi. L'issue de ces malheureuses journées détermina ce zélé serviteur de la monarchie à envoyer sa démission de représentant. Il se retira à Grenoble, mais il ne put y prolonger son séjour : des principes modérés étaient alors taxés de crime. Mounier quitta la France en 1790, resta deux ans en Suisse, se rendit ensuite en Anglet., où il refusa, par patriotisme, la place de gr.-juge au Canada ; il accepta seulem. de faire l'éducat. du fils d'un pair de la Gr.-Bretagne, et parcourut avec son élève la

Suisse et une partie de l'Italie. En 1797 il fonda à Weimar, sur les prières du duc de Saxe, un établissement destiné à compléter l'instruct. des jeunes gens destinés à des fonct. publiques : le succès en fut brillant et lui attira la plus grande considération. Mais, dominé par un vif amour de la patrie, Mounier se hâta de rentrer en France dès que les circonstances le lui permirent ; ses anciens collègues l'accueillirent avec transport, et le firent porter en 1802 à la préfecture d'Ile-et-Vilaine, qu'il conserva 2 ans. Napoléon le nomma ensuite conseiller d'état. Mounier mourut en 1806, entouré de l'estime générale. Voici la liste de ses ouvages : *Nouvelles Observat. sur les Etats-Généraux*, Grenoble, 1789, in-8 ; *Considérations sur le gouvernem., etc., qui convient à la France*, Paris, 1789, in-8 ; *Exposé de la conduite de Mounier*, etc., 1790, in-8 ; *Appel à l'opinion publique*, Genève, 1790, in-8 ; *Recherches sur les causes qui ont empêché les Franç. de devenir libres*, 2 vol. in-8, Genève, 1792 ; *Adolphe*, Berne, 1794, in-8 ; *Relat. des malheurs de Genève*, 1794 ; *de l'Influence attribuée aux Philosophes, aux Franc-Maçons*, etc. ; Tubingue, 1801 ; Paris, 1821, in-8. M. Berriat-St-Prix a pub. un *Eloge histor. de Mounier*, 1806.

MOUNTFORT (Guillaume), comédien angl., né en 1659 dans le comté de Stafford, obtint une gr. réputat. dans les rôles d'amoureux et de petits-maîtres ; il avait le talent de contrefaire d'une manière admirable la voix et les gestes de ceux qu'il voulait imiter. Mountford m. en 1692, assassiné à la suite d'une misérable intrigue à laquelle il était étranger. On a de lui les ouvrages suiv. : *les Amans outragés*, trag., 1688 ; *Edouard III*, 1691 ; *le Parc de Greenwich*, com., 1691 ; *les Heureux Etrangers*, 1696 ; *la Vie et la Mort du docteur Faust*, 1697 ; *Zelmane*, trag., 1705.

MOUQUE (Jean), av. et poète, né à Boulogne-sur-Mer dans le 16e S., a laissé plus. pièces qu'on trouve dans les recueils du temps. On cite de lui : *l'Amour desplumé*, ou *la Victoire de l'Amour divin*, pastorale chrétienne en 5 actes, en vers, avec des chœurs, Paris, 1612, in-8.

MOURAD-BEY, célèbre chef de mamelouks, était né en Circassie vers 1750. Devenu l'un des vingt-quatre beys d'Egypte, il s'unit à son rival Ibrahim contre les autres beys qui voulaient leur disputer le gouvernement du Kaire, et après une longue alternative de succès et de défaites, resta maître de l'Egypte conjointem. avec son collègue ; car le gouverneur que la Porte entretenait au Kaire n'avait l'autorité que de nom, et malgré les efforts du pacha turk Ghazy-Haçan, les deux beys conservèrent leur pouvoir, et cessèrent même d'envoyer un tribut à Constantinople. Telle était la situation de Mourad-Bey lorsque les Français débarquèrent en Egypte sous le prétexte de tirer vengeance des avanies faites aux négocians de leur nation. Le chef mamelouk, abandonné de son collègue Ibrahim, supporta seul le poids de cette guerre, et, pendant 3 ans, résista aux meilleures troupes de l'Europe, combattant des ennemis supérieurs en nombre, sans cesse battu, ne se décourageant jamais, et reparaissant lorsqu'on croyait ses forces anéanties. Une lutte aussi héroïque avait mérité à Mourad-Bey l'estime de ses vainqueurs ; il demanda à traiter, fut favorablement accueilli de Kléber, obtint de ce général le titre de gouverneur d'une partie de la Haute-Egypte, lui promit une fidélité qui ne s'est jamais démentie (1800), et s'engagea au besoin à se joindre aux troupes françaises pour expulser les Turks. Plus tard, le refus imprudent que fit Menou des services de Mourad-Bey ne refroidit point la reconnaissance du mamelouk, qui d'ailleurs craignait pour sa sûreté après le départ des Français. Il se disposait à se rendre au Kaire près du général Belliard, lorsqu'il fut attaqué de la peste, et m. le 22 avril 1801.

MOURAD-KHAN (Aly), 5e prince de la dynastie des Zend en Perse, régna 4 ans sous le titre de *wekkil* (régent), après avoir renversé l'usurpat. Sadek, qu'il fit mettre à mort avec toute sa famille (1781). Maître d'Ispahan, de Chyraz et de la plus grande partie de la Perse, il songeait à rétablir la tranquillité dans ce pays, depuis long-temps en proie à l'anarchie, lorsque la révolte de l'eunuque Agha Mohammed l'obligea de reprendre les armes. Mourad-Khan m. av. la fin de cette guerre en 1785.

MOURADGEA D'OHSSON (Ignace), diplomate et écriv. distingué, Arménien d'origine, était né à Constantinople en 1740 ; il entra fort jeune dans la légation de Suède, et devint en 1782 chargé d'affaires de ce royaume, et en 1795 reçut le titre de ministre de Suède près la Porte. Doué de vastes connaissances dans les langues et dans l'histoire de l'Orient, Mouradgea travailla toute sa vie à rassembler les matériaux d'un ouvrage destiné à faire connaître à l'Europe l'histoire, les lois et la civilisation des Turks ; c'est en français qu'il le rédigea pendant son séjour à Paris de 1784 à 1795, et de 1799 jusqu'à l'époque de sa m. arrivée en 1807. L'empereur Sélim, qui voyait dans les travaux de Mouradgea un honneur rendu à sa nation, le favorisa de tout son pouvoir, et mit à sa disposition les dépôts ou archives de Constantinople. Voici le titre de ce qui a été pub. de cet ouv., aussi important que curieux : *Tableau général de l'Empire othoman*, 1787-90, 2 vol. in-fol., avec 137 pl. ; il en existe une édition en 5 vol. in-8 : le 3e vol. a paru en 1821, par les soins de M. d'Ohsson fils ; *Tableau historique de l'Orient*, 2 vol. in-8, 1804 : ce dernier écrit était une introduct. à l'*Histoire de la puissance musulmane* qui, avec le tableau des institutions turques, complétait le plan de Mouradgea.

MOURAVIOF (Michel-Nikititsch), poète, historien et moraliste russe, né à Smolensk en 1757, m. à St-Pétersbourg en 1807, était officier supér. dans la garde impériale lorsque la réputat. qu'il s'était déjà acquise décida Catherine II à le nommer chev. d'honneur et institut. de ses enfans. Il enseigna à ses augustes élèves la morale, les b.-lett. et l'hist. de Russie. Tout entier à d'aussi importans devoirs, il ne composa plus que des ouvr. propres à former l'esprit et le cœur des deux jeunes princes confiés à ses soins, et il n'en faisait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires. Tels sont : *le bon Enfant*, *les Lettres d'Emile*, *les Dialogues des Morts* (dans lesquels l'aut. fait parler les divers souverains de la Russie), *l'Habitant du Fauxbourg*, St-Pétersb., 1789 ; les *Essais d'histoire, de morale et de littér.*, ib., 1796. Mouraviof, qui avait abandonné la carrière militaire, devint, sous le règne de l'empereur Alexandre, sénateur, conseiller privé, puis adjoint du ministre de l'instruct. publique, et prit une gr. part à l'organisation de cette branche importante de l'administrat. Outre les div. ouv. déjà cités, on lui doit encore les *Traits divers relatifs à la Géographie de la Russie et à la réunion de ses nombreuses principautés en une seule monarchie*, St-Pétersb., 1810. Les *Œuvres complètes* de Mouraviof ont été imp. à St-Pétersbourg en 1820.

MOURET (Jean-Jos.), composit., né à Avignon en 1682, vint à Paris en 1707, et fut nommé surintendant de la musique de la duchesse du Maine. Il composa en cette qualité un gr. nomb. de divertissemens pour les fêtes que cette princesse donnait à Sceaux ; presque tous les airs qu'il y introduisit sont restés populaires. Mouret devint musicien du roi, direct. du concert spirituel et composit. de la comédie ital. Le chagrin qu'il ressentit de la perte de ses div. places, en 1736, par la m. de la duchesse du Maine, aliéna sa raison, et le conduisit au tombeau en 1738. On a de lui un gr. nomb. de compositions instrumentales et vocales, 3 liv. d'*Airs sérieux et à boire*, et plus. opéras, aujourd'hui

oubliés, entre autres les *Amours des Dieux*, le *Triomphe des Sens*, etc.

MOURGUES (MICHEL), sav. jésuite, né en Auvergne vers 1642, mort en 1713 à Toulouse, où il professait la rhétorique et les mathém., a pub. un gr. nombre d'ouv. remarquables par une profonde érudit.; les princip. sont : *Recueil d'Apophthegmes, ou bons Mots anciens et modernes*, etc., Toulouse, 1694, in-12; *Tr. de la poésie franç.*, Toulouse, 1695; Paris, 1724, 1729 et 1754, par les soins du père Brumoy; *nouveaux Elémens de géométrie*, etc., Toulouse, in-12; *Plan théologique du Pythagorisme et des autres sectes sav. de la Grèce*, etc., Toulouse et Amsterdam, 1712, 2 vol. in-8; *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes*, etc., Toulouse, Paris et Amsterdam, 1701, in-12; Bouillon, 1769, in-12.

MOURTEZA, Géorgien de naissance, devint pacha de Baghdad en 1063 de l'hég. (1653 de J.-C.), après avoir été selikhdar du gr.-seigneur, vézyr et pacha d'Erzeroum. Libéral et juste pour le peuple, Mourteza se montra mauvais politique par sa conduite cruelle envers les habitans de Bassorah, qui l'avaient appelé à leur secours. Il fut battu par les Arabes révoltés, et à son retour à Baghdad (1655) se vit privé de son pachalik. Il obtint cependant celui de Diarbekir, regagna la faveur du divan en lui envoyant la tête d'un rebelle tué par la plus lâche trahison, et reparut à Baghdad en 1659. Son nouveau pouvoir ne dura que trois ans. Accusé d'intelligence avec la Perse, Mourteza fut déposé, obligé de fuir, et mis à m. par les ordres du pacha de Diarbekir (1662).

MOUSA, fils de Bajazet Ier, reçut du vainqueur de ce malheureux sulthan l'investiture de l'Asie-Mineure. Après le départ de Tamerlan, les Turks, honteux d'obéir à un prince sans courage, se soumirent à Soleiman, qui régnait dans les provinces européennes. Mousa céda sans combattre, ne reparut qu'après la m. de Soleiman, mais trouva bientôt un nouveau compétiteur dans la personne de Mahomet, son second frère. Atteint dans sa fuite par les soldats du vainqueur, Mousa montra enfin quelque résolution, et périt les armes à la main (816 de l'hég., 1413 de J.-C.).

MOUSA AL KADHEM, 2e fils de Djafar-al-Sadik, né entre la Mekke et Médine vers l'an 129 de l'hég. (746 de J.-C.), fut le 7e des douze imans révérés par les musulmans chyites comme khâlyfes légitimes. Haroun-al-Reschid, craignant ce rival de sa puissance religieuse, se rendit maître de sa personne, et le fit secrètem. périr en 799 (183 de l'hég.). Mousa était hautement révéré par les musulmans. Son tombeau, situé à Baghdad, est encore un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

MOUSA BEN-CHAKIR, vivait au commencement du 9e S., et est aut., selon d'Herbelot, d'un ouvr. intit. les *Sources de l'Histoire*. — ADMED, HAÇAN et MOHAMMED-BEN MOUSA, tous trois fils du précédent, furent célèbres dans tout l'Orient vers le milieu du 9e S., et ont publié en commun plus. ouv. scientifiques. Mohammed s'était adonné à l'étude des astres. Il mourut en 873, laissant des *Tables astronomiques* très-estimées de son temps. Admed passe pour avoir écrit un *Livre de Musique* et un *Traité des Machines*. Haçan a composé un *Traité du Cylindre* et divers ouv. de géométrie et de mécanique.

MOUSA BEN-NASER (ABOU-ABD-AL-RAHMAN), général du khâlyfe Walid Ier, fut nommé par ce prince vice-roi de l'Afrique en 703. Il méditait la conquête de l'Espagne et même l'asservissement de l'Europe méridionale, lorsque la trahison du comte Julien (*v.* ce nom) favorisa en partie ses projets ambitieux. De concert avec son lieut. Tarik, il subjugua, dans l'espace de deux ans, les plus riches contrées de la Péninsule, franchit les Pyrénées, et s'avança en France jusqu'aux portes de Carcassonne. Politiq. habile autant qu'heureux guerrier, Mousa laissait aux habitans le libre exercice de leur religion, et garantissait la conservation de leurs propriétés. Accusé d'injustices envers Tarik (*v.* ce n.), dont il avait cherché à usurper la gloire, Mousa fut rappelé à Damas, et, malgré ses éclatans services, condamné à être battu de verges et à payer une amende de 200,000 dinars d'or, et exilé à la Mekke (715). Le malheureux général m. dans cette ville vers 718, de la douleur que lui causa la fin tragiq. de son fils Abd-el-Aziz.

MOUSCHEGH, prince des Mamigonians, succéda à son père Vasag dans le gouvern. de Daron en 370, et fut investi de la charge de connétable par l'emper. Valens. Pendant plus. années, Mouschegh défendit l'Arménie contre les Persans, rétablit et maintint sur le trône Bab, roi de cette province, et périt assassiné par les ordres de Varazdad, dont il avait favorisé l'avénement. — MOUSCHEGH, de la famille du précéd., et comme lui prince de Daron, succéda à son père en 553, et reçut de l'emper. le titre de duc de l'Arménie romaine. Il contribua à rétablir sur le trône Khosrou, roi de Perse; néanmoins, desservi près de ce prince par quelq. courtisans, il fut obligé dans la suite de repousser ses attaques. Mouschegh m. en 604, après avoir désigné Vahan comme son successeur.

MOUSIN (JEAN), méd., né à Nanci en 1573, m. aux environs de cette ville en 1645, parcourut l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, séjourna long-temps à Padoue, et se fit partout remarquer par la supériorité de son esprit et l'étendue de ses lumières. On a de lui : *Discours de l'ivresse et ivrognerie, auquel les causes, nature et effets de l'ivresse sont amplement déduits, avec la guérison et préservation d'icelle, ensemble, la manière de carrousser, et les combats bachiques des anciens ivrognes*, Toul, 1612, in-12; *Hortus iatrophysicus, in quo immensam exoticorum florum sylvam cuivis decerpere licet*, Nanci, 1632, in-8.

MOUSKES (PHILIPPE), en latin *Mus* et *Meuzius*, occupa l'évêché de Tournai de 1274 à 1282, époque de sa m. On trouve à la bibliothèque royale le MS. complet de son *Histoire en rimes de la lignée des rois de France*; il la commence à la guerre de Troie et la continue au-delà de 1240. Ducange en a pub. un fragment à la suite de l'*Hist. de Ville-Hardouin*.

MOUSLEM CHERYF ED-DAULAH (ABOU'L MOCREM), 5e ou 6e prince okaïlide de Mossoul, succéda à son père Coraisch en 453 de l'hég. (1061 de J.-C.); il étendit sa dominat. depuis Alep jusqu'à Baghdad, et se distingua par son courage et sa justice. Mouslem fut tué en 1085 dans un combat contre le prince seldjoukide Soleiman.

MOUSSA (MOHAMMED BEN). V. MOUSA BEN-CHAKIR.

MOUSSET (N.), poète franç., vivait au milieu du 16e S.; il passe pour avoir le prem. composé des vers scandés à la manière des Grecs et des Latins; il avait traduit de cette manière l'*Iliade* et l'*Odyssée*: cet ouvr. ne se trouve cité dans aucun catalogue; Daubigné seul en fait mention dans ses *Petites œuvres mêlées*.

MOUSSINE-POUSCHKINE (le comte ALEXIS-IVANOVITSCH), sénateur russe, conseiller privé actuel et présid. de l'acad. des beaux-arts de St-Pétersbourg, né en 1744, m. en 1817, mis toute sa vie un grand zèle à la recherche des antiquités russes. On lui doit la découverte et la pub. de plus. des matériaux les plus précieux de l'histoire de Russie, et entre autres le *Récit de l'expédit. d'Igor*, MS. du 12e S. d'un grand intérêt.

MOUSTAPHA. V. MUSTAPHA.

MOUSTIER (N.), échevin de Marseille, a mérité d'avoir dans l'histoire une place à côté du généreux Belzunce. Dès les prem. ravages de la peste de 1720, il se mit à la tête de toutes les expéditions

dont ses collègues n'osaient point se charger. Il fallait surtout enlever les cadavres que la mort entassait par milliers chaque jour, et les forçats, pour obtenir la liberté, remplissaient ces tristes et dangereuses fonctions. Mais il fallait un homme qui sût leur commander et qui voulût les suivre et les encourager. Moustier fut cet homme intrépide. Tantôt à cheval, tantôt à pied, l'épée dans une main et la bourse dans l'autre, on le vit, toujours infatigable, punir, récompenser et travailler lui-même à la tête de ces ignobles bandes, qu'il avait su rendre utiles à la société. Il m. victime de son beau dévouement.

MOUSTIER (DE). V. DEMOUSTIER et MERINVILLE.

MOUSTIER (ÉLÉONOR-FRANÇOIS ELIE, marquis de), né à Paris en 1751, d'une ancienne famille originaire de la Franche-Comté, fit ses études au collège des jésuites de Heidelberg; il entra fort jeune au service, accompagna son beau-frère, le marquis de Clermont-d'Amboise, dans les ambassades de Lisbonne et de Naples, et en 1778, fut nommé ministre du roi à Treves. Voué desormais à la carrière diplomatique, le marquis de Moustier remplit successivem. les charges de ministre plénipotentiaire en Angleterre (1783), aux Etats-Unis (1787) et en Prusse (1790). Partisan zélé de l'ancienne monarchie, il s'abstint ensuite de toute participation aux affaires publiques, malgré les instances de Louis XVI, et sollicita même l'ambassade de Constantinople pour ne pas être témoin du triomphe des réformateurs. Les circonstances l'obligèrent bientôt à émigrer; le marquis de Moustier s'attacha aux princes français, servit leur cause en Angleterre et en Prusse, suivit Louis XVIII à Hartwell, et ne rentra en France qu'avec ce prince. Il est m. en 1817. Des nombreux écrits qu'il composa, les suivans seuls ont été impr.: *de l'Intérêt de la France à une constitut. monarchiq.*, Berlin, 1791; *de l'Interêt de l'Europe dans la révolution française*, Londres, 1793; *Observat. sur les declarations du marechal-prince de Cobourg aux Français, par un royaliste franç.*, Lond., 1793.

MOUTON (GABRIEL), savant ecclésiastique, né à Lyon en 1618, m. en 1694, vicaire d'une des églises de cette ville, consacra ses loisirs à l'étude de l'astronomie. On lui doit l'ouvr. suiv., dont le célèbre Lalande a fait un éloge mérité: *Observationes diametrorum solis et lunæ apparentium, meridianarumque aliquot altitudinum*, etc., in-4, 1670. Il est aussi auteur d'une table de logarithmes avec sept décimales, insérée dans les *Tables* de Gardiner, Avignon, 1770.

MOUTON (JEAN-BAPTISTE-SYLVAIN), écrivain janséniste, né vers 1740 à la Charité-sur-Loire (Nièvre), se fixa en Hollande près l'abbé Dupac de Bellegarde, et le seconda dans sa vaste correspondance, ainsi que dans la rédaction de ses écrits. Il est auteur de la continuat. des *Nouvelles ecclesiastiques*, qu'il commença en 1793, époque où ce recueil cessa d'être pub. à Paris, et poursuivit jusqu'à sa mort, arrivée à Utrecht en 1803.

MOUTON-DUVERNET (N.), lieuten.-général des armées franç., s'était élevé aux prem. grades par sa belle conduite dans les guerres que la France soutint pendant vingt ans contre l'Europe, lorsqu'en 1815, pendant les cent-jours, il fut nommé membre de la chambre des représentans et gouverneur de Lyon. Ses discours à la tribune nationale ayant donné lieu à sa mise en jugement après la deuxième restaurat., il fut arrêté à Montbrison en mars 1816, puis conduit à Lyon, où, le 19 juillet suiv., il subit avec courage et sang-froid la peine capitale prononcée contre lui par un conseil de guerre et confirmée par le conseil de révision.

MOUTONNET-CLAIRFONS (JULIEN-JACQ.), helléniste et littérateur distingué, né au Mans en 1740, m. en 1813 à Paris, où il occupait un emploi dans l'administrat. des postes, est aut. de plus. traductions estimées et de quelques écrits originaux; en voici la liste: *les Baisers de Jean second*, trad. avec le texte latin, Paris, 1771, in-8; *les Iles fortunées*, etc., Paris, 1771; inséré dans la collection des *Voyages imaginaires*, 1787, 39 vol. in-8; *Anacréon, Sapho, Bion, Moschus*, etc., trad. du grec, 1773, in-8; Paris, 1779, 2 vol. in-12; *Léandre et Hero*, trad., 1774, 1775, in-12; *l'Enfer du Dante*, trad. de l'ital. avec le texte en regard, Paris, 1776, in-8; *Manuel épistolaire*, ou *Choix de lettres puisées dans les meilleurs aut. français et latin*, Paris, 1785, in-12; *Lettre à M. Clément*, etc., Paris, 1772, in-8; *le Véritable philanthrope*, Philadelphie (Paris), 1790, in-8; *la Galeide*, ou *le Chat de la Nature*, 1798, in-8. On trouve une *notice* sur Moutonnet dans *les Consolat. d'un solitaire* par M. Duronceray, 1815.

MOUVANS (PAUL-RICHIEUD), dit *le Brave*, officier protestant, né à Castellane en Provence, se signala dans les guerres civiles du 16e S. Il prit les armes pour venger la m. de son frère tué à Draguignan par la populace dans une émeute suscitée par des prêtres, fit de grands ravages en Provence, et ne consentit à licencier sa troupe qu'après avoir obtenu des condit. avantageuses du comte de Tende, contre lequel d'ailleurs il ne pouvait tenir la campagne. Après avoir échappé aux piéges que lui tendit la mauvaise foi des catholiques, dès qu'il eut désarmé, il se retira pendant quelque temps à Genève, où le duc de Guise, qui voulait le détacher du parti protestant, lui fit faire vainem. les offres les plus brillantes. Les nouveaux troubles qui éclatèrent à l'occasion du massacre de Vassy en 1562, le ramenèrent en France, où il continua de se distinguer dans les troupes protestantes. Enfin en 1568 il fut tué ou peut-être se tua lui-même dans un combat malheureux livré à Mésignac en Périgord.

MOWAFFEK-BILLAH (ABOU-AHMED TELHAH, AL), prince abbasside, et 5e fils du khâlyfe Motawakkel, fut exclu du trône par l'injustice de son père; mais dépositaire de l'autorité souveraine sous son frère Motamed, il releva la gloire du khâlyfat, rétablit la paix dans Baghdad, et triompha de plusieurs rebelles, entre autres du fameux Yacoub et d'Aly, prince des Zendjes, auquel il fit trancher la tête en 270 de l'hég. Associé à l'empire par le frère indolent dont il soutenait le pouvoir, Mowaffek ne vécut pas assez pour régner; il m. de la lèpre en 278 de l'hég. (891 de J.-C.). Son fils Motadhed succéda à ses droits.

MOYA (MATTHIEU de), jésuite espagnol du 17e S., confess. de la reine Marie-Anne d'Autriche douairière d'Espagne, pub. sous le nom d'*Amadeus Guimenius* un opuscule de morale sous ce titre: *Opusculum singularia universæ ferè theologiæ moralis complectens, adversùs quorumdam expostulationes contra nonnullas jesuitarum opiniones morales*, Lyon, 1665, in-12. Ce livre fut censuré l'année suivante par la Sorbonne, qui ne fit même que rapporter les prem. mots de la plupart des propositions improuvées pour ne pas exposer entièrement aux yeux du public les mystères d'une morale aussi impure.

MOYLAN (FRANÇOIS), évêque catholiq. de Cork (Irlande), était né dans cette ville en 1735. Après avoir fait ses études théologiq. en France, il revint dans sa patrie, fut porté en 1775 à l'évêché de Kerry, et en 1787 passa à celui de Cork, où il m. en 1815, environné de l'estime générale: un grand nombre de protest. assistèrent à ses funérailles.

MOYLE (WALTER), écrivain presbytérien, né en 1672 à Baks (Cornouailles), m. en 1726, avait siégé en 1695 dans la chambre des communes. Il est auteur de plus. écrits historiq. et scientifiques, entre autres d'un *Essai sur le gouvernement de Rome*, trad. par Barrère en 1801, et quelques traductions de Xénophon et de Lucien. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Londres en 1726, 2 vol. in-8,

avec un complém. du même format, pub. par Hammond.

MOYNE (Le). V. Lemoyne.

MOYRIAC. V. MAILLA.

MOYSANT (François), né près de Caen en 1735, m. en 1813 bibliothécaire de cette ville, avait d'abord exercé la profess. de médecin. On a de lui : *Bibliothèque des écrivains français*, etc., Londres, 1800, 4 vol. in-8 ; *Recherches historiques sur la fondation du collège de N.-D. de Bayeux*, etc., 1783, in-4. Il a été pub. une *Notice historique sur la vie de M. Moysant*, par M. Hébert, son neveu, Caen, 1814, in-8.

MOYSANT DE BRIEUX. V. Moisant.

MOYSE. V. Moïse et Mosès.

MOYSE (Henri), historien écossais, né à Lanark en 1573, m. à Edimbourg en 1630, avait été page et gentilhomme de la chambre du roi Jacques. On a de lui un *Mémorial*, impr. en 1753, qui referme des particularités curieuses sur la cour de son maître.—V. Koren.

MOZART (Wolfgang-Amédée), célèbre compositeur allemand, né à Salzbourg le 27 janvier 1756, commença dès l'âge de trois ans ses études musicales, et devint en peu de temps un des plus habiles pianistes de l'époque. A six ans il fut présenté à François Ier, dont les suffrages accrurent sa renommée : on parlait déjà en Europe de cet enfant extraordin., pour qui la musique semblait être non une science acquise, mais un langage naturel. En 1763 Mozart parut à la cour de Versailles ; ses prem. productions datent de cette époque ; ce sont deux œuvres de sonate qu'il dédia l'un à Mme Victoire, fille de Louis XV, l'autre à la comtesse de Tessé. L'année suivante le jeune virtuose passa en Angleterre, où George III, lui-même excellent musicien, se plut à lui faire surmonter les plus grandes difficultés de l'art. Enfin, après une absence de trois ans, Mozart revint à Salzbourg pour se livrer à l'étude de la composit. et méditer les gr.-maîtres. Il avait douze ans lorsque Joseph II lui ayant demandé un opéra buffa, il produisit *la Finta semplice*. Après ce brillant début dans la carrière dramatique Mozart donna à Milan son *Mithridate*, qui eut vingt représentat. consécutives. Comblé d'honneurs et de gloire pendant son séjour en Italie, Mozart revint à Vienne, où il se lia avec Haydn ; il fit ensuite un second voyage à Paris, dans le dessein d'y donner un opéra ; mais ayant assisté à la prem. représentat. de l'*Alceste* de Gluck, qui, comme on sait, fut d'abord peu goûté du public, Mozart renonça à son projet et retourna auprès de Joseph, dont il ne quitta plus le service, refusant les offres avantageuses que lui firent plus. princes. Dès-lors chaque année vit éclore de nouveaux chefs-d'œuvre, entre autres *don Juan*, *les Noces de Figaro*, *la Flûte enchantée*, *la Clémence de Titus*, etc. L'âge de Mozart promettait encore de longs triomphes à son génie, lorsque tout à coup sa santé s'altéra, et après une courte maladie qui fut aggravée par le délire de sa brûlante imagination, il m. le 5 décemb. 1791, n'ayant pas encore 36 ans. Mozart avait essayé tous les genres et excellé dans tous. Doué d'une facilité de création inconcevable, il a composé un nombre infini d'ouvr., dont la liste seule remplit un catalogue volumineux. Nous avons cité ses principaux chefs-d'œuvre dramatiq. ; nous nommerons encore l'admirable *Messe de requiem*, qui fut pour lui le chant du cygne : l'édit. donnée par le Conservatoire de musique en 1805 est précédée d'une *notice* sur Mozart par M. Sevelinges. On peut encore consulter la *notice* de Schlichtegroll, insérée dans le *Necrologe allemand* de 1793, tom. 2, et trad. en franç. par Winckler dans le *Magasin encyclopédiq.*, 1801, tom. 3 ; la *Vie de Mozart* par le profess. Niemtschek ; *l'Esprit des Mozart*, Erfurt, 1804 ; les *Anecdotes sur Mozart*, par C.-F. Cramer, Paris, 1801, in-8.

MOZZI (Augustin), jurisconsulte et recteur de l'université de Padoue, a pub. : *Disputationes publicæ per octo dies agitatæ*, Padoue, 1558, in-4. —Mozzi (Pierre-Nicolas), est auteur d'un traité *de Contractibus*, Venise, 1595, in-fol.—Mozzi (Marc-Antoine), en latin *Mutius*, savant chanoine de Florence, né dans cette ville en 1678, m. en 1736, avait cultivé avec succès les lettres et les beaux-arts : en 1701 il prononça, par ordre de Côme III, l'oraison funèbre de Charles II, roi d'Espagne, et en 1703, celle de Léon Strozzi, archevêque de sa ville natale. Il m. en 1736, membre de l'académie de la Crusca, profess. de littérat. toscane à l'acad. de Florence, et théologien de la princesse Béatrix de Bavière. On a de lui : *Discorsi sacri*, 1717 ; *Sonetti sopra i uomi dati ad alcune dame fiorentine*, etc., 1705 ; *Istoria di S. Cresci e de' santi martiri suoi compagni*, etc., 1710, in-fol. ; *Vita di Lorenzo Bellini Fiorentino*, insérée dans les *Vies des illustres Arcadiens*, Rome, 1713 ; *Traduzione in versi sciolti degli inni di Prudenzio*, Milan, 1740. —Mozzi (Louis), jésuite, vécut dans l'intimité de Pie VI ; il a pub., entre autres écrits : *Histoire abrégée du schisme de la nouvelle église d'Utrecht*, 1785.

MOZZOLINO. V. Mazolino.

MUCANTE (Jean-Paul), grand-maître des cérémonies de la cour pontificale, né à Rome dans le 16e S., a pub. : *Relazione della riconciliazione, assoluzione, e benedizione del serenissimo Henrico quarto, cristianissimo re di Francia e di Navarra*, etc., Viterbe, 1595, in-4.

MUCIEN (P. Licinius Crassus), en latin *Mucianus*, général et favori de Vespasien, appartenait à une des plus illustres familles de Rome, et parvint au consulat l'an de J.-C. 52. Mais son faste et son amour pour les plaisirs le ruinèrent complétement. Claude l'envoya ou plutôt l'exila en Orient avec un commandem. subalterne. Lorsque l'empire fut tombé entre les mains de Vitellius, Mucien se trouva au nombre de ceux qui engagèrent Vespasien à être son compétiteur, et il vint à bout de l'y déterminer. Il rassembla aussitôt de grandes forces et des sommes considérables pour marcher contre Vitellius. Mais Antonius Primus avait déjà battu les troupes de ce prince, et ses sold. l'avaient mis à m. Mucien courut alors vers les rives du Danube que les Daces avaient franchies à la faveur des discordes civiles, et il les repoussa au-delà du fleuve. Arrivé ensuite à Rome, il y gouverna en maître pendant l'absence de Vespasien, qui, lorsqu'il fut arrivé dans sa capitale, ne diminua en rien l'autorité de son favori. Mucien abusa quelquefois de son autorité et se fit reprocher soit des exactions, soit la protect. qu'il accordait aux accusateurs. Au reste il paraît qu'il conserva toujours sa faveur, car on retrouve encore deux fois son nom dans les fastes consulaires, l'an 70 et l'an 74 de J.-C., et il m. deux ans avant Vespasien, c.-à-d. en 79.

MUDGE (Thomas), célèbre mécanicien angl., né à Exeter en 1715, montra fort jeune encore des dispositions extraordin. pour l'horlogerie, et acquit en peu de temps une grande supériorité dans cette science. Au nombre des ouv. précieux qu'il a exécutés, on cite deux montres, l'une à équation, l'autre à répétition, commandées par le roi d'Espagne Ferdinand VII ; et un garde-temps qui mérita à son auteur une prime de 500 liv. sterl. On doit à Mudge le perfectionnement des montres marines, et l'invention d'un nouvel échappem. pour les montres ordinaires. Ce savant, mort en 1794, a publié ses *Pensées sur les moyens de perfectionner les montres, particulièrement celles de la marine*, 1766. — Mudge (William), fils du précéd., major-général dans l'armée angl., né à Plymouth en 1762, servit d'abord dans les armées, et y obtint le grade de capit. d'artillerie. Mais bientôt ses connaissances distinguées, et la publicat. de quelques *mémoire*

scientifiques dans les *Transactions* de la société royale de Londres dont il était membre, appelèrent sur lui l'attention du gouvernem., qui le chargea de lever le plan trigonométrique de l'Angleterre. En récompense de ses laborieux travaux, Mudge fut promu au grade de major-génér., et devint ensuite correspond. de l'institut de France et de l'académie roy. de Copenhague. En 1819 il accompagna M. Biot aux îles Orcades pour y déterminer la longitude de plus. points. Ce sav. m. à Londres en 1820. On lui doit : *An Account of the operations for accomplishing the trigonometrical survey of England and Wales*, 1799-1811, 3 vol. in-4.

MUET (PIERRE Le). V. LE MUET.

MUGNOZ (PHILADELPHE), auteur ital. du 17e S., a laissé : *Théâtre généalogique des Familles nobles de Sicile* (en ital.), Palerme, 1647, 1655 et 1670, 2 vol. in-fol., fig. ; *Raguagli historici del Vespro siciliano*, ibid., 1645 ou 1669, in-4.

MUGNOZ. V. MUNOZ.

MUGUET DE NANTHOU (FRANÇOIS-FÉLIX-HYACINTHE), membre de l'assemblée constituante, né à Besançon en 1760, était avant la révol. avocat du roi et lieuten.-génér. au bailliage de Gray. Ses principes politiques, franchement constitutionnels, le firent élire aux états-généraux de 1789, où il se distingua par une éloquence facile et soutenue. En qualité de membre du comité des recherches, il présenta de fréquens rapports sur les troubles du royaume et sur les mesures à prendre contre leurs auteurs. Après la session Muguet fut nommé juge à l'un des tribunaux de Paris ; mais, résolu de ne plus prendre part aux affaires publiques, il refusa, et se retira dans ses propriétés près de Gray. L'obscurité où il cherchait à vivre ne le préserva pas entièrem. des persécutions exercées pendant la terreur. Arrêté deux fois, il dut la vie à sa fermeté et à la considération qui l'environnait de toutes parts. Ses concitoyens l'élurent en 1798 au conseil des cinq-cents. Muguet refusa cet honneur, ainsi que les offres de Bonaparte, et n'accepta que la place de maire de Soing, où étaient situés ses biens. Cette commune lui a dû de nombreuses améliorations : Muguet s'occupait à y faire conduire des eaux de source lorsque, saisi de la fièvre, il m. victime de sa philanthropie en 1808.

MUHLENFELS (JEAN-HENRI MULLER DE), célèbre charlatan, né vers 1579 à Wasselonne (Alsace), avait d'abord été barbier ; ayant acheté de Daniel Rapold quelques secrets d'alchimie, Muller conçut le projet d'exploiter la crédulité publique, à une époque où le manque général de connaissances laissait un vaste champ à ceux qui se disaient possesseurs du grand-œuvre. Peu heureux à la cour de Wurtemberg, le nouvel alchimiste se présenta devant l'empereur Rodolphe II, charma ce prince crédule par sa dextérité et par l'étalage de ses prétendus secrets, et en reçut de riches présens, ainsi que le titre de noble sous le nom de Muhlenfels. L'habile charlatan trompa de la même manière plus. Allemands, vendant aux uns de la teinture d'or, extorquant aux autres des sommes considérables, en leur promettant la découverte du grand-œuvre. Le rhingrave de Stein, le margrave d'Anspach et le duc de Wurtemberg se laissèrent tour à tour abuser; mais enfin ses jongleries trouvèrent un terme près de ce dernier prince. Un autre imposteur, nommé Sendivog, venait d'obtenir à Stuttgard une grande considération ; Muhlenfels, en cherchant à perdre un rival aussi dangereux, vit ses propres intrigues dévoilées. Il ne devait trouver aucune commisération dans ceux qu'il avait si long-temps trompés ; condamné à être pendu, le malheureux alchimiste fut exécuté au commencement de 1607. On n'a de lui aucun ouvrage.

MUIR (THOMAS), l'un des chefs de la conspirat. qui eut lieu en Écosse en 1792, et membre de la convention nation. qui s'assembla ensuite à Edimbourg, fut condamné par le tribunal d'Écosse à un bannissem. de 14 années à Botany-Bay. Cet arrêt fut exécuté, malgré l'éloquente opposit. de lord Stanhope, de Shéridan et de Fox, et malgré les efforts que fit le comité de salut public en France pour intercepter la frégate chargée de déporter le condamné. Cepend. Muir s'échappa du lieu de son exil sur un bâtiment américain, et vint en France sur une frégate espagnole, après avoir été pris et relâché par les Anglais, qui ne le reconnurent pas à cause des blessures nombreuses qu'il avait reçues dans le combat. Mais il m. en 1799, des suites de ces blessures, au moment où l'expédition préparée avec tant d'appareil contre l'Angleterre semblait lui permettre l'espoir de la vengeance.

MUIS (SIMÉON MAROTTE DE), né à Orléans en 1587, m. à Paris en 1644, profess. d'hébreu au collége royal, a été justement célèbre par sa profonde érudition dans la science rabbinique. On a de lui : *in Psalmum XIX trium eruditissimorum rabbinorum Commentarii hebraïcè cum latinâ interpretatione*, Paris, 1620, in-8 ; *R. Davidis Kimchi Commentarius in Malachiam, hebr. et lat.*, Paris, 1618, in-4 ; *Bellarmini Institutiones hebraïcæ*, Paris, 1622, in-8. Ses autres écrits, égalem. très-estimés, ont été recueillis en plusieurs vol., Paris, 1650 ; on cite surtout son *Commentaire des Psaumes*, que Bossuet regardait comme le meilleur ouvrage sur cette matière.

MULA (MARC-ANTOINE de), appelé aussi *Amulia*, patricien de Venise, év. et card., bibliothécaire du Vatican, et l'un des membres du concile de Trente, m. en 1570, fonda à Padoue le collége d'Amulio. On a de lui des *Lettres écrites aux Légats du Concile*, Trente, 1562, in-4, qui ont été d'une grande utilité aux continuateurs de l'Histoire ecclésiast.

MULEY-ABD-ALLAH, empereur de Maroc, de la dynastie régnante des Chéryfs-Filely, fils de Muley-Ismaël, succéda en 1729 à son frère Muley-Ahmed-Dahaby. Son règne offre une longue série de meurtres et d'expédit. malheureuses. Il échoua dans toutes les entreprises qu'à l'instigation du duc de Ripperda il tenta contre les Espagnols d'Afrique. D'un autre côté, continuellem. en guerre avec ses frères, il fut cinq fois déposé par eux, et ne resta paisible possess. de l'empire que vers 1742. Malgré sa férocité et son avarice, Muley-Abdallah se montra accessible aux Européens ; il conclut la paix avec les Anglais et les Hollandais, et autorisa l'établissem. de plus. comptoirs dans ses états. Il m. en 1757.

MULEY-ABD-EL-MELEK, roi de Fez et de Maroc, de la première dynastie des Chéryfs, servit d'abord dans les armées othomanes. A l'avénement de son neveu Abd-Allah (981 de l'hégyre, de J.-C. 1574), il craignit d'être sacrifié à la jalousie barbare de ce prince, et, levant l'étendard de la révolte, se rendit maître du royaume (1576). Encore mal affermi sur son trône, et atteint d'ailleurs d'une maladie dangereuse, Abd-el-Melek se vit menacé par don Sébastien qui, prompt à saisir l'occasion de combattre les infidèles, débarquait sur la côte d'Afrique avec 20,000 Portugais. Le roi musulman essaya d'acheter la paix ; mais, trompé dans ses désirs, il se fit porter en litière à la tête de ses troupes, qu'il commanda en personne à la célèbre bataille d'Alcazar-el-Kebyr. On connaît l'issue de cette journée, si funeste au Portugal, et qui lui coûta son roi. Les Maures victorieux eurent aussi à regretter leur vaillant capitaine : Muley-Abd-el-Melek, épuisé par les fatigues, m. le jour même de son triomphe.

MULEY-AHMED-DEHABY, empereur de Maroc, succéda en 1727 à son père Muley-Ismaël ; sa généreuse conduite envers son frère Abd-Allah, qui s'était révolté contre lui, semblait promettre un prince humain et juste ; mais cet espoir fut bientôt déçu : Ahmed souilla le trône par toutes sortes d'infamies et de crimes : ni les biens de ses

sujets, ni leurs femmes, ni leurs personnes ne furent sacrés pour lui. Déposé momentanément par son frère Abd-al-Melek, il parvint à ressaisir la puissance, et fit mettre à mort les révoltés et leur chef (1729). Ahmed ne survécut que peu de jours à sa victoire.

MULEY-AHMED LABASS AL-MANSOUR, roi de Fez et de Maroc, fut proclamé sur le champ de bataille d'Alcazar, après la mort de son frère Muley-Abd-el-Melek, en 986 de l'hégyre (1578 de J.-C.). Son règne offre un contraste frappant avec celui des autres monarques africains; pendant 25 ans la tranquillité de l'empire fut à peine troublée; une guerre heureuse portée au sein des pays voisins du Niger agrandit les états de Muley-Ahmed, et y répandit d'immenses richesses. Ce prince mourut en 1603, regretté de ses sujets, dont il avait mérité la reconnaissance.

MULEY-ARCHYD, 3e prince de la dynastie des Chéryfs-Filely, est le prem. membre de cette famille qui ait régné à Maroc. Son père Muley-Aly et son frère Muley-Mohammed avaient possédé Tafilet. Muley-Archyd ayant détrôné ce dernier (1664), marcha à la conquête de l'Afrique septentrion., se rendit successivem. maître de Fez et de Maroc, et prit le titre d'empereur. Devenu ainsi le plus puissant des souverains maures, il chercha à en être le plus riche, n'épargnant ni les exactions ni les crimes pour parvenir à ce but. Quelques belles qualités, un grand courage, étaient ternis en ce prince par une cruauté extraordinaire: l'office de bourreau, qu'il exerçait souvent, lui paraissait le plus bel attribut de son pouvoir. Muley-Archyd m. en 1672, âgé de 41 ans; il en avait régné 8.

MULEY-HAÇAN, roi de Tunis, de la dynastie des Hassides, parvint au trône en 940 de l'hégyre (1533 de J.-C.), après avoir fait mourir ou aveugler la plupart de ses frères et de ses neveux. L'un des prem. ayant imploré le secours de Barberousse, ce célèbre capitaine arma une flotte considérable, et, dans le but réel de soumettre Tunis au sulthan de Constantinople, vint attaquer Muley-Haçan, qui, vaincu, abandonné de ses sujets, eut recours à l'emper. Charles-Quint (v. ce nom). Une victoire sur Barberousse et la prise de Tunis remirent Muley-Haçan en possession du trône (1535); mais son alliance avec les chrétiens l'avait rendu odieux aux musulmans. Les villes se révoltèrent; le monarque, obligé de fuir, demanda de nouveau l'assistance de Charles-Quint, et reparut avec 2,000 h. devant Tunis. Battu par son fils Muley-Homeidah, il fut jeté dans une prison, et aveuglé par ordre de ce prince. Sa captivité dura peu. Muley-Haçan, délivré par les Espagnols, se réfugia en Italie, où il m. vers 1545. — MULEY-HOMAIDAH, fils du précédent, et dernier roi de Tunis de la dynastie des Hassides, fut proclamé en 950 de l'hégyre (1543 de J.-C.). Après sa victoire sur son père, il essaya d'échapper au ressentiment de Charles-Quint en le reconnaissant pour suzerain. Néanmoins les Espagnols mirent à sa place le frère du malheureux Haçan, nommé Abd-el-Melek: ce dern. étant m., son fils Mohammed lui succéda. Cette nouvelle tyrannie fatigua les Maures, qui rappelèrent leur ancien souverain. Muley-Homaidah signala son retour par le massacre de tous ceux qui lui avaient été contraires, et régna paisiblem. jusqu'en 1570, qu'il fut chassé de ses états par Kilidj-Aly, dey d'Alger. Il ressaisit momentanément la puissance (1573); mais, repoussé par ses sujets, il alla m. en Sicile. L'année suiv., Sinan-Pacha soumit Tunis aux Turks, et mit fin à la dynastie des Hassides.

MULEY-ISMAEL, emper. de Maroc, de la dynastie des Chéryfs-Filely, était né vers 1646. Après la m. de son frère Muley-Archid (1672), il s'empara de Fez, tandis que Tafilet et Maroc reconnaissaient d'autres souverains. Trois ans de guerres signalés par d'atroces cruautés mirent Muley-Ismaël en possession de tout l'empire. La prise de Tanger sur les Anglais (1680), celle de Mahmorah (1681) et de Larache (1689) sur les Espagnols, le siége infructueux de Ceuta, qui dura 26 ans et coûta 100,000 h., enfin un traité de commerce conclu en 1699 avec le roi de France Louis XIV, sont les principaux évènem. de ce long règne, remarquable par les talens avec lesquels Muley-Ismaël sut faire supporter sa tyrannie. Une expédition contre les Algériens, tentée en 1700 par le monarque en personne, n'aboutit qu'à une honteuse défaite. Les inquiétudes que lui donnait le grand nomb. de ses enfans mâles, la révolte de l'un d'eux, et les préparatifs d'un immense armement contre les Espagnols, que la tempête dissipa en 1722, occupèrent la dern. partie de sa vie. Muley-Ismaël m. en 1727, à l'âge de 81 ans; il en avait régné 55.

MULGRAVE (CONSTANTIN-JEAN-PHIPS, lord), navigateur angl., né en 1734, entra de bonne heure dans la marine, où en peu de temps il acquit la réputat. d'officier instruit. Depuis plus. années on avait remis en discussion la possibilité d'un passage ouvert au nord-est de l'Amériq.; une expédit. vers le pôle boréal ayant été résolue, Phips, alors simple capit. de vaisseau, offrit ses services à l'amirauté, qui les accepta. Il partit en 1773 avec deux bombardes; et, après un voyage pénible et souvent dangereux, constata l'impossibilité de franchir les glaces des mers septentrion.; il s'était élevé au-delà du 80e degré de latitude-nord. A son retour, Phips fut nommé membre de la chambre des communes (1775), et l'un des commissaires de l'amirauté en 1777; ces fonctions ne l'empêchèrent pas de commander un vaisseau de ligne jusqu'à la paix de 1783. L'année suiv. il obtint le rang de pair. Lord Mulgrave m. à Liége en 1794; depuis 3 années le mauvais état de sa santé l'avait forcé à se rendre sur le continent. La relation de son expédit., pub. par lui-même, a pour titre: *Voyage au Pôle boréal, entrepris par ordre du roi en* 1773, Londres, 1774, in-4; trad. en franç., Paris, in-4; en allem., Berne, 1777, in-4.

MULIERS (NICOLAS des), en latin *Mulerius*, médecin et géomètre, né dans le voisinage de Lille en Flandre, mort à Groningue en 1630, à l'âge de 65 ans, exerça la médecine à Leyde, à Harlingen en Frise, à Amsterd. et à Groningue, fut quelque temps recteur du gymnase de Leuwarden, et publia, partie en latin et partie en holland., des ouv. sur son art et sur l'astronomie. Nous citerons son *Introduction à l'usage de l'astrolabe*, en holland., Harlingen, 1595, et ses *Ephémérides*, 1509-1626, continuées par son fils Pierre des Muliers, docteur en médecine, qui fut appelé en 1628 à professer la botanique à Groningue, et y m. en 1647. *V.* sur le père et le fils, *Vitæ profess. Groning.*, p. 61-69, et 113-114.

MULLER (JEAN), célèbre astronome allemand, plus connu sous le nom latin de *Regiomontanus*, naquit en 1436 à Unfind, près Kœnisberg (Franconie); il étudia l'astronomie et les mathém. sous Purbach, devint bientôt l'associé de son maître, et, après la mort de ce dern., continua les travaux qui lui avaient été confiés par le card. Bessarion. Muller suivit ce prélat en Italie, où sa réputat. s'était déjà étendue. A Padoue on lui demanda un cours d'astronomie qui attira un grand concours d'auditeurs (1463). De retour en Allemagne, il résida quelques années à Bude près du roi de Hongrie Mathias Corvin, et s'établit ensuite à Nuremberg; il fonda dans cette ville une imprimerie d'où sont sortis un assez gr. nomb. d'ouv. scientifiques, dont Weiden donne la liste. Attiré à Rome par les vives instances du pape Sixte IV, Muller y m. en 1476, âgé seulem. de 40 ans. On attribue cette fin prématurée au ressentiment des fils de Georges de Trésibonde, dont il avait critiqué les traductions. Muller a beaucoup écrit, et la plupart de ses productions eurent de

son temps un succès extraordin.; les plus importantes sont : *Joannis Regiomontani Ephemerides astronomicæ ab anno* 1475 *ad annum* 1506, Nuremberg, in-4; *Kalendarium novum*, Nuremberg, 1476, in-8, et Augsbourg, 1699, sous le titre de *Kalendarium magistri de Monteregio, etc., Tabulæ directionum perfectionumque*, Venise, 1485, in-4, réimpr. plus. fois, entre autres en 1584 par Reinhold; *J. Regiomontani et G. Purbachii Epitoma in Almagestum Ptolomæi*, Venise, 1496, in-fol., souvent réimp.; *de Triangulis planis et sphæricis libri V unà cum Tabulis sinuum*; cet ouv., publié sous ce titre vers 1561, l'avait été d'abord en 1541, in-4 : c'est le plus important de l'auteur. De Murr a mis au jour les *Lettres inédites de Muller* dans son *Memorabilia*; il a aussi donné : *Noticia trium codicum autographorum J. Regiomontani*, Nuremberg, 1801.

MULLER (André), savant orientaliste, né vers 1639 à Greiffenhagen (Poméranie), a beaucoup contribué au progrès des langues orient. en Prusse; il s'était particulièrem. appliqué au chinois, et avait fait des travaux considérables sur cet idiome; mais, dans un accès de misanthropie, il brûla une partie de ses écrits; du reste un caractère difficile et capricieux éloigna de lui ses contemporains. Dix ans de séjour à Londres, où il travaillait à la Bible polyglotte de Walton, et ses relations avec le P. Kircher, sont les principaux évènemens de la vie de Muller; il avait été pasteur de Bernow. En 1667, nommé prevôt de l'église de Berlin, il résigna cet emploi 18 ans après pour se retirer à Stettin, où il m. en 1694. On a de lui, entre autres, une bonne édition des *Voyages de Marco Polo*, Berlin, 1671, in-4; l'*Oraison dominicale*, en chinois, comparée avec cent autres versions, 1676; ibid., 1680; et 1703, avec la *vie* de Muller par Stark, et la liste de ses ouv.; un recueil intitulé *Opuscula nonnulla orientalia*, Francfort, 1695, in-4; enfin un ouvr. très-rare intit. *Speciminum Sinicorum decimæ de decimis*, etc., 1685, in-fol.

MULLER (Jean-Sébastien), secrétaire du duc de Saxe-Weimar, m. en 1708, a écrit les *Annales de la maison de Saxe, depuis* 1300 *jusqu'en* 1700, Weimar, 1700, in-f., en allem. — Muller (Philippe), profess. de médecine à l'université de Leipsig, né à Fribourg, vivait dans le 17e S. On a de lui : *de Usu Musculorum*, dans les Observations de Grégoire Horstius, Ulm, 1628, in-4; *Miracula chimica et Mysteria medica libris quinque enucleata*, Paris, 1644, in-12; Rouen, 1651, in-12; Amsterdam, 1656, 1659, 1668, in-12; Genève, 1660, in-8. — Muller (Charles), de Friedberg, m. en 1803, est auteur de l'ouv. intit. : *de l'Intérêt politique de la Suisse, relativem. à la principauté de Neufchâtel et Valangin*, trad. de l'allem. par J.-J. de Sandoz de Travers, conseiller d'état du roi de Prusse, Neufchâtel, 1790, in-8. — Muller (Jean), ingén. de Zurich au 18e S., a pub. les *Restes remarquables des Antiquités de la Suisse*, en 8 cahiers in-4, avec une explication en allem.

MULLER (Jean-Henri), physicien et astronome allem., né près Nuremberg en 1671, m. en 1731 à Altorf, où il professait les mathématiq. et la phys., avait été collègue d'Eimmart dans les Observations scientifiques de ce dernier. On a de lui plusieurs écrits, entre autres : *Exercitatio academica de extispiciis veterum*, Altorf, 1711, in-4; *Collegium experimentale*, Nuremberg, 1721, in-4; *Observationes astronomicæ, etc., in speculâ Altorfianâ ab anno... 1711, etc.*, Altorf, 1723, in-4; *Dissertatio de inæquali claritate lucis diurnæ in terrâ et planetis*, ibid., 1729, in-4.

MULLER (Gérard-Frédéric), savant voyageur et historien, né en 1705 à Hervorden (Westphalie), se rendit à l'âge de 20 ans en Russie, où il passa la plus grande partie de sa vie, et qui l'a adopté en quelque sorte comme l'un de ses plus gr. hommes. Peu de savans en effet ont été aussi utiles à cet empire. D'abord membre de l'acad. de St-Pétersb., Muller fut désigné par elle pour faire plus. voyages scientifiques; le plus célèbre est celui de Sibérie (de 1733 à 1743), où il accompagna Gmelin et Delisle de la Croyère. A son retour, Muller obtint successivem. les places d'historiographe de l'empire russe, de conservateur des archives impériales aux affaires étrangères, de direct. de l'école des enfans trouvés, et de conseiller d'état. Son mérite supérieur l'éleva constamm. au-dessus de ses ennemis; et, jusqu'à sa mort, arrivée en 1783, il jouit de la faveur de l'impératr. Catherine, et d'une immense réputation acquise par ses plus importans travaux. Muller, correspondant de l'académie des sciences de Paris, membre de la société roy. de Londres, a écrit en russe, en allem., en latin et en franç.; ses princip. ouvr. sont : *Gazette allemande de St-Pétersbourg*, de 1728 à 1730, in-4; *Recueil pour l'Histoire de Russie* (en allem.), Pétersb., 1732-64, 9 v. in-8; nouv. édit., moins complète, Offenbach, 1777-80, 5 v. in-8; *de Scriptis tungulicis in Siberiâ repertis*, etc., ibid., 1747, in-4; *Origines gentis et nominis Russorum*, ibid., 1749; *Hist. des Voyages et Découvertes des Russes*, Amsterdam, 1766, 2 v. in-8. En outre Muller a été édit. de plusieurs ouv. russes, tels que : le Code de Lois (*Zondebnik*) du tzar Jean Vasilievitsch, Moscou, 1768; *Lettre de Pierre-le-Grand au comte Cheremetief*, ibidem, 1774, etc. Il a en outre coopéré à un gr. nomb. de rec. et d'écrits scientifiques et littéraires. Ses *Remarques sur le 1er tome de l'Histoire de Russie par Voltaire* sont impr. dans le *Magasin des Amis des Sciences utiles*, Hambourg, 1760-61.

MULLER ou MILLER (Jean-Sébastien), peintre et botaniste allemand, né à Nuremberg en 1715, m. en 1783 en Anglet., où il résidait depuis long-temps en qualité de peintre-graveur, a mis au jour un gr. nomb. de grav. et de tableaux; mais son principal ouvrage est son *Illustratio systematis sexualis Linnæi*, avec un texte latin et anglais, Londres, 1777, 15 cahiers grand in-fol. — Muller (Frédéric-Adam) est connu pour avoir réuni une riche collection de grav. relatives à l'hist. du Danemark; la description en a été imprim. sous le titre de *Pinacotheca dano-norvegica ære incisa, collecta et in ordinem redacta à F.-A. Muller*, Copenhague, 1797, 25 vol. in-fol.

MULLER (Othon-Frédéric), célèbre naturaliste danois, né à Copenhague en 1730, mort en 1784, obtint de bonne heure, par ses immenses travaux, la réputation de l'un des observateurs les plus laborieux et les plus éclairés du 18e S. Le gouvernem. danois l'honora en lui accordant divers emplois, entre autres ceux de conseiller de chancellerie et d'archiviste de la chambre des finances de Norwége; mais dès 1772 Muller renonça à toute fonction publ. pour se livrer entièrem. à ses goûts. Ses principaux ouvr. sont : un *Traité sur quelques Champignons*, 1763; *Fauna insectorum Friedrichsdalina*, 1764, 2 vol. in-8; *Flora Friedrichsdaliana*, 1767; un *Traité sur certains Vers de l'eau douce et de l'eau salée*, 1771, in-4; *Vermium terrestrium et fluviatilium succinta Historia*, Copenhague et Leipsig, 1773-4, in-4; *Hydrachnæ quas in aquis Daniæ palustribus detexit et descripsit Muller*, Leipsig, 1781, in-4; *Entomostraca, seu insecta testacea*, etc., Copenhague et Leipsig, 1785, in-4; *Animalcula infusoria fluviatilia et marina*, etc., Copenhague, 1786, in-4; *Zoologia danica, seu*, etc., 1788-1806 : ce dern. ouv., laissé incomplet par l'aut., a été terminé par MM. Abildgaardt et Rathké. On doit encore à Muller les deux dern. volumes de la *Flore de Danemark*, commencée par OEder.

MULLER (Louis), ingén. prussien, né en 1735 dans la marche de Preguitz, m. en 1804, a beaucoup contribué, par ses travaux et par ses écrits,

au perfectionnement de l'art militaire dans sa patrie, surtout en ce qui a rapport au système d'attaque et de défense des places. Il avait servi durant la guerre de sept ans, et obtenu le grade de major en 1797. Ses principaux sont : l'*Art des retranchemens et des cantonnemens d'hiver*, Potsdam, 1782, in-8; Vienne, 1786; Gotha, 1795; *Précis des trois campagnes de Silésie*, 1785, in-4; *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand*, in-4, Berlin, 1785; Potsdam, 1787; 1786 et 1788 en français; réimpr. à Paris par le comte de Grimoard, sous le titre de *Tableau histor. et militaire de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand ;* le même, trad. en espagnol par D.-Fr. Paterno, Malaga, 1789; *Œuv. milit.*, Berlin, 1806, 2 vol. in-4.

MULLER (Christophe-Henri), né à Zurich en 1740, m. dans cette ville en 1807, professa la philosophie à Berlin. Doué de connaissances étendues, il fit de nombreuses recherches sur les poètes allemands du 12e au 14e S., et en donna une édition (Berlin, 1784, 2 vol. in-4). Ses propres écrits ont été recueillis à Zurich en 1792, 2 parties in-8. — Muller (Frédéric-Auguste), poète allem., né à Vienne en 1767, m. dans cette ville en 1807, a obtenu chez ses compatriotes une assez gr. réputation dans le genre de l'épopée romantique. On cite son poème de *Richard-Cœur-de-Lion*, pub. en 1790, et celui d'*Alonzo*.

MULLER (Jean de), célèb. histor. suisse, né à Schaffhouse en 1752, montra de bonne heure le goût des sciences histor. Au sortir de ses études, il pub. sa Guerre cimbrique (*Bellum cimbricum*, Zurich, 1872, in 8), qui lui mérita les éloges et l'amitié d'un gr. nombre de savans, entre autres de Bonstetten. Muller occupa d'abord la chaire de langue grecque dans sa ville natale; il habita ensuite Genève et Berne, où il ouvrit des cours d'hist. univ., et fit paraître le commencem. de son *Histoire de la Confédération suisse* (1780). Cette prem. publicat. diffère essentiellem. de l'ouv. tel qu'il a été publié à Leipsig quelq. années plus tard. En 1780 Muller se rendit à la cour du grand Frédéric, reproduisit en 1782 ses cours d'hist. à Cassel; et, après un nouveau séjour en Suisse, fut appelé auprès de l'élect. de Mayence, qui le nomma secrétaire du cabinet et son conseiller intime. Lors de l'invasion des armées françaises, il se retira à Vienne, et y obtint la charge de conseiller de la chancellerie d'état; cependant, contrarié dans ses opinions politiques et religieuses, il quitta cette ville en 1804 pour accepter la place que Frédéric-Guillaume lui offrait à l'académie de Berlin. Les événem. changèrent encore sa position : Bonaparte, empressé de s'attacher les hommes illustres des pays qu'il soumettait, nomma Muller secrét. d'état du royaume de Westphalie, puis direct.-général de l'instruct. publique. Mais le tourment des fonctions publiques s'accordait mal avec le génie de l'histor. protest. ; des travaux multipliés, et d'ailleurs le peu de succès de ses soins administratifs altérèrent sa santé ; il m. le 29 mai 1809. Les *OEuvres* de Muller ont été recueillies en 27 vol. in 8, Tubingue; le dern. vol. porte la date de 1819. Les 3 prem. renferment son *Cours d'histoire universelle*, trad. en français par J.-G. Hess, Genève, 1814-17, 4 vol. in-8; les autres comprennent divers écrits, sa *Correspond.*, trad. en franç. par M. de Steck, Zurich, 1810, et Paris, 1812, in-8, et l'*Hist. de la Confédération helvetique ;* ce dern. ouv. a été trad. en franç. par Labaume, Lausanne, 1795-1803, 12 vol. in-8. On peut consulter sur Muller la notice publiée par Mme Guizot dans le *Mercure de France* du 17 févr. 1810, et une autre traduite de l'allem. de Boettiger, et insérée au *Magasin encyclopédique* d'oct. 1809.

MULLER (Jean-Frédéric-Guillaume), grav. allem., né à Stuttgard en 1782, réunissait à une grande habileté dans son art la connaissance intime du dessin et de la peinture. Venu à Paris à l'âge de 20 ans, il y coopéra au *musée* de Robillard, pour lequel il grava entre autres la célèbre *Vénus d'Arles*. Cette œuvre commença sa réputation, qui s'accrut bientôt par plus. autres publicat. à Dresde et à Stuttgard. La *Madona di Santo Sisto*, d'après Raphaël, est le chef-d'œuvre de Muller; ce fut son dern. ouv. Epuisé par des travaux excessifs, il m. à Dresde en 1816, à l'âge de 34 ans. On trouve une *notice* sur cet artista dans le *Morgen-Blatt* de Stuttgard, août 1816, et dans le *Kunst-Blatt*, p. 81. — Muller de Friedberg (Ch.), publiciste allem., m. en 1803, est aut. d'un écrit intit. : *Intérêt politique de la Suisse relativement à la principauté de Neufchâtel*, 1790, in-12; trad. en français par J.-J. de Sandoz de Travers.

MULOT (François-Valentin), né à Paris en 1749, était abbé à l'époque de la révolut., dont il embrassa les principes. Nommé memb. de la commune provisoire en 1789, puis memb. de la municipalité, il fit partie de plus. députat. envoyées à l'assemblée constit., et y porta deux fois la parole. En 1791, le roi nomma Mulot l'un des commissaires médiat. dans le Comtat-Venaissin; après le départ de ses collègues, il s'opposa de tout son pouvoir aux réactions qui signalèrent la réunion de ce pays à la France. Mais, privé des secours nécessaires, il ne put empêcher les massacres d'Avignon. De retour à Paris, Mulot justifia sa conduite devant l'assemblée législative, dont il était memb., et signala les véritables criminels ; néanmoins, il n'osa s'opposer à l'amnistie générale décrétée le 6 avril 1792. Pendant la terreur, Mulot fut arrêté à cause de ses opinions modérées ; sous le directoire, il se rendit à Mayence en qualité de commissaire du gouvern., et professa quelque temps les b.-lett. à l'école centrale de cette ville. Il est m. à Paris en 1804. On a de lui un certain nombre d'opusc., entre autres un *discours* qui a partagé le prix proposé par l'institut sur cette question : *Quelles sont les cérémonies à faire pour les funérailles*, etc., an IX, in-8; *le Museum de Florence*, gravé par David, avec des explications françaises, Paris, 1788 et suiv., 6 vol. in-8; un *Essai de poésies légères*, Mayence, 1799, in-8.

MULTISCIUS (Arius). V. Arius (Multiscius). On a omis dans cet article qu'il nous restait de ce savant islandais une *Chronique d'Islande* de 870 à 1134, imp. à Skalholt, 1688, in-8; Oxford, 1716, in 8; Copengague, 1733, in-4. M. Werlauf a pub. en 1808, à Copenhague, une *notice* curieuse et sav. sur Arius Multiscius.

MUMMIUS (Lucius), consul romain, issu d'une famille plébéienne, commanda d'abord en Espagne avec le titre de préteur, et en l'an 608 de Rome, il fut chargé de continuer la guerre contre la ligue des Achéens. Mummius vint mettre le siége devant Corinthe, qu'il réduisit en cendres après en avoir massacré la plupart des habitans. On a loué ce général romain du désintéressement qu'il montra à la prise de cette ville, célèbre par ses richesses; on doit ajouter que, complétem. étranger aux arts, il n'attachait aucun prix à leurs productions. A son retour à Rome, Mummius reçut les honneurs du triomphe et le surnom d'*Achaïque ;* il fut ensuite porté à la censure (613 de Rome), et m. peu de temps après.

MUMMOL (Ennius), guerrier bourguignon du 6e S., fils de Poénius, comte d'Auxerre, obtint en 561 de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, l'office de ce comté à la place de son père. Nommé ensuite patrice, c.-à-d. généralissime des troupes du royaume de Bourgogne, il battit à plusieurs reprises les Lombards et les Saxons, enleva la Touraine et le Poitou à Chilpéric, roi de Soissons, qui les avait enlevés à Sigebert II. Mais il ternit bientôt l'éclat de ses services par une noire ingratitude. Il entreprit en 585 de mettre sur le trône de son maître et de son bienfaiteur un aventurier nommé

Gombaud; mais il se vit forcé de s'enfermer dans Comminges, y tint quinze jours contre le roi de Bourgogne, et se voyant à la veille d'être pris, livra Gombaud, et le lendemain se fit tuer les armes à la main, pour se soustraire au supplice qui lui était réservé.

MUNARI (Pellegrino, nommé aussi ARETUSI), peintre de Modène, m. dans cette ville en 1523, fut l'élève de Raphaël, qui l'employa dans ses travaux de la galerie du Vatican. On voit quelques-uns des ouvr. de cet artiste dans plus. églises de Rome; et l'on retrouve quelque chose du talent de son maître dans les airs de tête qu'il a donnés à ses figures, dans leur pose et leur arrangement.

MUNARINI (J.-B.), jurisc. et litt. italien, né à Reggio vers la fin du 16e S., m. dans cette même ville en 1617, a composé plus. ouvrages inédits cités dans la *Storia letteraria dell' academia di Reggio*. Tiraboschi a inséré une *notice* sur la vie de Munarini dans la *Biblioteca modenese*, t. 3.

MUNCER, MUNTZER, ou MUNZER (Thom.), chef des anabaptistes surnommés *conquérans*, naquit à Zwickaw (Misnie) vers la fin du 15e S. D'abord sectateur de Luther, il voulut jouer à son tour le rôle de réformat., s'attacha un gr. nombre de prosélytes par les apparences de la dévotion la plus austère, et s'annonça comme un nouveau *Gédéon*, chargé de rétablir le royaume de J.-C. au moyen de l'épée. Des soulèvemens eurent lieu dans une partie de l'Allemagne; déjà Muncer comptait sous ses ordres 30,000 fanatiques, lorsqu'il se vit attaqué par l'armée des princes confédérés; défait et pris, il fut conduit à Mulhausen, condamné à m., et exécuté à la fin de 1525.

MUNCHHAUSEN (Gerlach-Adolphe, baron de), homme d'état allem., né dans le Hanovre en 1688, siégea durant 37 ans dans le conseil privé de l'électeur, et, en 1768, parvint à la place de prem. ministre, qu'il remplit jusqu'à sa m., arrivée en 1770, dans la ville de Hanovre. L'université de Gottingue, qu'il dirigea pend. 32 ans, lui a dû son éclat et sa suprématie sur les autres universités d'Allemagne. Heyne a écrit deux fois l'*éloge* du baron de Munchhausen; le prem. discours est inséré dans ses *Opuscula acad.*, t. 2; le deuxième dans les *Novi Comment. societatis Gottingensis*, tome 2.

MUNCK (Jean), navigat. danois, partit d'Elseneur en 1619 pour aller à la recherche d'un passage aux Indes par le nord-ouest de l'Europe. Cette expédition, qui dura 1 an, n'eut aucun résultat positif, et fut la source de nombreux malheurs pour Munck et son équipage. Échappé aux dangers de cette navigation pénible, il continua d'être employé dans la marine danoise, servit en 1624, 1625 et 1627 sur la mer du Nord et sur l'Elbe, et m. en 1628. Son voyage a été pub. en danois sous le titre de *Relation de la navigation et du voyage au Nouveau-Danemarck*, Copenhague, 1623, in-4; et a été trad. en allem., Francfort, 1650, in-4, et en hollandais, Amsterdam, 1678, in-4.

MUNCKER (Thomas), sav. littérat. allemand du 17e S., occupa différentes chaires et donna plus. ouvrages parmi lesquels on distingue des notes sur Hygin, *cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8; et une édit. des *Mythographi latini, scilicet C. Julius Hyginus et alii*, avec de bons commentaires, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8; Leyde, 1742, 2 tom. in-4.

MUNDELLA (Louis), médecin du 16e S., né à Brescia, fut directeur du jardin des plantes à Padoue, s'y fit remarquer par de gr. connaissances en botanique, et employa tout ce qu'il avait d'érudition et d'éloquence à convaincre ses contemporains de la supériorité des médecins grecs sur les arabes. On a de lui: *Epistolæ medicinales*, etc., conten. l'exposé de plus. questions difficiles qui se trouvent dans Galien, Bâle, 1538, in-8, souvent réimpr.; *Dialogi medicinales decem*, Tongres, 1551, in-4; *Theatrum Galeni, h. e. universa medicina à Galeno diffusa, sparsim que tradita, promptuarium*, Bâle, 1538, in-8, 1543, 1556, in-4; Venise, 1545; Lyon, 1557, in-fol.; Cologne, 1587, in-fol.; et une *Lettre* (en latin) à J. Valdanius, Padoue, 1567, in-8.

MUNDINUS. V. Mondini.

MUNIER (Jean-Alcide), médec., né en Lorraine vers le milieu du 16e S., exerça son art à Gênes. Il a laissé sur les vaisseaux lactés et lympatiques un ouvr. intitulé *de Venis tàm lacteis quàm lymphaticis novissimè repertis Sylloge anatomica*, Gênes, 1648, 1654, in-8.

MUNNICH (Burchard Christophe, comte de), né en 1683 dans le comté d'Oldenbourg, acquit de bonne heure des connaissances étendues dans l'architecture hydraulique, et, venu en France à l'âge de 16 ans, se disposait à entrer comme ingénieur au service de ce royaume, lorsque la guerre de la succession le détermina à se rendre en Allemagne, où il obtint une compag. sous les ordres du prince Eugène. Munnich fit son apprentissage à l'école de ce gr. génér., le suivit en Italie et en Flandre, et, de retour dans sa patrie, obtint le grade de colonel, et fut chargé de l'exécution d'un canal destiné à joindre la Fulde au Weser. Mais naturellem. ambitieux et passionné pour la guerre, Munnich chercha un plus vaste théâtre; il entra d'abord au service de Pologne, puis se rendit à la cour de Pierre-le-Grand, qui bientôt lui confia la grande entreprise du canal de Ladoga. Tel fut le principe de l'élévation de Munnich. Ces trav., continués jusqu'au règne d'Anne Iwanowa, et terminés en 1738, furent pour Munnich une source de fortune et d'honneurs. Devenu feld-maréchal et membre du conseil privé, il acquit une nouvelle gloire par ses succès en Pologne. En 1736, l'impératrice le mit à la tête des troupes destinées à agir contre la Turquie; quatre campagnes successives, mêlées de quelques revers, mais signalées par la prise d'Oczakoff et de Chocsim, par les victoires de Pérécop et de Stawushane, placèrent le favori au plus haut degré de sa gloire. Mais aussi de puissans ennemis, entre autres Biren (*v.* ce nom), conspiraient pour lui ravir le fruit de ses services. Munnich retarda quelque temps la révolution qui devait le renverser; il fit même exiler son rival, et parvint au rang de premier ministre. Enfin les intrigues et le triomphe de la princesse Elisabeth sur les partisans du jeune Iwan III, achevèrent sa ruine. Munnich et Ostermann, son collègue, furent arrêtés, jugés par leurs accusateurs, et condamnés à mort (1742). La peine fut cependant commuée en un bannissement à Pélim, au centre de la Sibérie, dans le lieu même où Biren avait été relégué. L'ex-ministre se montra plus gr. dans cette circonstance que pendant l'éclat de sa fortune. Depuis vingt ans il vivait, pour ainsi dire, séparé du monde, cultivant un jardin pour subvenir à sa subsistance, quand un ordre du successeur d'Elisabeth le rappela en Russie. Malgré son âge (82 ans) et les rigueurs de la saison, Munnich entreprit une route qui d'ailleurs fut un triomphe continuel. Pierre III lui rendit tous ses titres, et chercha par mille bienfaits à racheter l'ingratitude dont il avait été victime. Aussi Munnich se montra fidèle à la mémoire de ce malheureux prince. Sa noble conduite fut admirée de l'impératrice Catherine, près de laquelle il demeura environné de la plus haute considération. Il m. en 1767, à l'âge de 84 ans. On a de lui: *Ebauche pour donner une idée de la forme du gouvernement de l'empire russe*, en Franç., Leipsig, 1774, in-8; *Recueil des écluses et des trav. du canal de Ladoga*, volume de dessins, 1765. Munnich avait écrit ses *mémoires*, qui probablement ont été déposés aux archives impériales. On peut consulter, parmi les ouvr. publiés sur ce grand homme, les *Mém. sur*

la Russie, de son aide-de-camp Manstein, et l'ouv. de Halem, traduit en franç., sous le titre de *Vie du comte de Munnich*, etc., Paris, 1807, in-8.

MUNNIKS (Winold), sav. médec. hollandais, né à Joure (Frise) en 1744, fit d'excellentes études en France et dans sa patrie, fut reçu, en 1769, à l'université de Leyde, et en 1771 remplaça Camper dans sa chaire de l'académie de Groningue. Il m. en 1806, membre d'un gr. nombre de sociétés savantes. Sa coopération aux trav. de Camper, et à ceux des commiss. de surveill. médic. lui a mérité une honorable réputation. On a de lui quelq. opuscules, entre autres un *discours* qui a remporté le prix proposé par la soc. roy. de médec. de Paris sur cette question : *Quels sont en France les abus à réformer dans l'éducat. phys.*, etc. Une *notice* sur Munniks a été publiée par son fils, Groningue, 1812, in-8. — Un autre Munniks, médecin et professeur à Utrecht, né vers 1652, m. en 1711, est auteur de quelques ouvr., entre autres d'une *Praxis chirurgica*, Amsterdam, 1715, in-4.

MUNOZ (Gilles de), anti-pape sous le nom de Clément VIII, était chanoine de Barcelone, et doct. en droit canonique; il fut élu par les cardinaux dissidens à la place de Benoît XIII, et solennellement installé dans la ville de Peniscola. La réconciliation du roi Alphonse avec le pape Martin V mit fin à la vaine puissance de Muñoz; invité par ce prince à se démettre du pontificat, il abdiqua solennellement, et mit ainsi fin au schisme qui désolait l'église depuis 51 ans. Muñoz reçut l'évêché de Mayorque en récompense de sa soumission. On ignore l'époque de sa mort.

MUNOZ (Sébastien), peintre d'histoire, né en 1654 à Naval-Caruero, fut élève de Coello et marcha avec succès sur les traces de son maître; on lui reproche cependant d'avoir introduit en Espagne le mauvais goût qui, de son temps, régnait dans l'école italienne. Charles II le nomma son peintre. Il m. en 1690, d'une chute qu'il fit en réparant une voûte peinte par Herrera. Son chef-d'œuvre, d'après tous les connaisseurs, est le *Martyre de St-Sebastien*; ce tableau était au musée du Louvre; l'Espagne l'a repris en 1815; on cite encore sa composition de *Psyché et l'Amour*, et les 8 sujets tirés de la *Vie de St Eloi*. — Munoz (Evariste), autre peintre d'histoire, né à Valence en 1671, est aut. d'une gr. partie des tableaux qui décorent les églises de cette ville. Il fonda une école de dessin très-suivie jusqu'à sa mort, arrivée en 1737.

MUNOZ (Jean-Baptiste), sav. espagnol, né en 1745 à Museros près Valence, est un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la philosophie dans les écoles espagnoles. Nommé cosmographe en chef des Indes, et official de la secrétairerie d'état, et dépêches générales du même département, il reçut l'ordre d'écrire une histoire de l'Amérique, et commença ce travail vers 1782; mais il m. avant de l'avoir achevé, en 1799. Un seul volume en avait paru sous le titre de *Historia del Nuevo-Mundo*, 1793, in-8; on l'a trad. en allem., Weimar, 1795, in-8, et en anglais, Londres, 1797, in-8. Muñoz est encore aut. des opuscules suivans : *Juicio del tratado del M. R. L. D. Cesareo Pozzi; lo escribia por el honor de la literatura española D. Juan, B. Muñoz*, 1778, in-8; *Elogio de Antonio de Lebrya*, 1796, in-8. Il a en outre donné une édition des *Œuvres latines* du P. Louis de Grenade, et une autre du *Collectanea moralis Philosophiæ*, 1775; il a fait préc. cette dern. d'un traité fort estimé, intitulé : *de scriptorum gentilium Lectione et profanarum disciplinarum Studiis*, etc..

MUNOZ (Thomas), lieuten.-génér. de la marine espagnole, né vers 1743, a obtenu dans sa patrie la réputation d'habile ingénieur. C'est sous sa direct. que furent exécutés les trav. destinés à préserver Cadix des attaques de la mer, ainsi que les fortifications ajoutées à l'arsenal de la Caraque. Ayant embrassé le parti de Joseph Bonaparte, Munoz fut contraint de s'exiler, et vint à Paris, où il resta jusqu'en 1820; la révolution de cette époque lui permit de rentrer en Espagne. Il est m. à Madrid en 1823, laissant inédit un *Traité de la fortification*.

MUNSTER (Sébastien), sav. allem., aussi célèbre dans les sciences rabbiniques que dans la géographie et les mathématiques, était né, en 1489, à Ingelheim (Bas-Palatinat). Il professa l'hébreu et la théologie à Bâle, où il m. de la peste en 1552. On a de lui un gr. nombre d'ouvrages très-renommés par les protestans ses contemporains, et dont plus. sont encore recherc.; les princip. sont : *Biblia hebraïca*, etc., Bâle, 1534-5, 2 vol. in-fol, 1546, 2 vol. in-f., avec d'import. addit. et correct.; *Fides christianorum*, etc., *sive Evangelium... secundùm Matthæum*, hébreu-latin, ibid, 1537, in-fol.; *Aruch, Dictionnarium hebraicum*, etc., 1548, in-8; *Grammatica chaldaica*, Bâle, 1527, in-4; *Dictionnarium chaldaicum*, etc., ibid, 1527, in-4; *Dictionnarium trilingue*, etc. (hébreu-grec-latin); *Isaïas propheta hebraicè, grecè, latinè*, etc., Bâle, in-4; *Catalogus omnium præceptorum legis mosaicæ*, etc., ibid, 1533, in-8; *Horologiographia*, *ibid*, 1531, 1533, in-4; *Organum uranicum*, etc., ibid, 1536, in-fol.; *Cosmographia universalis*, 1544, en allem., souv. réimp.; trad. en français, Bâle, 1555, in-fol; en italien, ibid, 1558, in-fol. On trouve une notice détaillée sur Munster et sur ses ouvrages, au nombre de 40, dans Hager (*Geograph. Buchersaal*, t. 1).

MUNSTER (Jean), sav. médec., né à Heilbron dans le duché de Wirtemberg, en 1571, m. en 1606 à Giessen, dans la Haute-Hesse, où il venait d'être appelé à une chaire de médecine, a laissé : *Disputationum de pædo-phlebotomiâ libri V, quibus saluberrimum Galeni decretum, de non mittendo pueris infrà decimum quartum annum sanguine defenditur, pro Alexandro Massaria adversus Horatium Augenium*, Tubingue, 1504, in-4; Francfort, 1617, in-4.

MUNTING (Henri), né à Groningue au commencement du 17e S., m. en 1658 dans cette ville, où il tenait les chaires de médec. et de botan., avait rassemblé un assez gr. nombre de plantes curieuses, dont il a donné le catalogue sous ce titre : *Hortus universæ materiæ medicæ gazophylacium*, Groningue, 1646, in-12 — Munting (Abraham), fils du précéd., et né à Groningue en 1628, succéda à son père dans les chaires de médecine et de philosophie. Il s'était adonné à la culture, et a publié sur ce sujet les ouvr. suiv. : *Waare oeffening der planten*, Amsterdam, 1672, in-8; *Aloidarium*, etc., in-4, 1680; *De verâ antiquorum herbâ britannicâ*, Amsterdam, in-4, 1681; *Description exacte des plantes*, etc., Leyde et Utrecht, 1696, in-fol.: cet ouvr. a été reproduit en latin par Kiggelaer, sous le titre de *Phytographia curiosa*, etc., Leyde et Amsterdam, 1713 et 1727, in-fol.

MURA (Francesco de), dit le *Franceschiello*, peintre de l'école napolit., né vers la fin du 17e S., m. vers 1740, a orné de ses ouvr. le palais du roi de Sardaigne, à Turin, plus. églises de cette ville et d'aut. d'Ital. On cite de lui une *Annonciation*, placée dans une église de Mantoue, composition originale, où l'on voit la Vierge prête à prendre du chocolat qui chauffe dans une caffetière d'argent, et ayant auprès d'elle un chat, un perroquet, etc. On trouve des détails sur la vie et les ouvr. de cet artiste dans les *Vite de Pittori, Scultori, etc., napolitani*, de Bern. Dominici, Naples, 1745.

MURALT ou MURALTO (Jean de), sav. médecin, d'une famille originaire de Locarno en Italie, né vers 1645, à Zurich, m. en 1733 dans cette ville, où il professait la physique et les mathématiques, avait été reçu doct. à Bâle en 1671. On a de

lui un grand nombre d'écrits, entre autres : *Œuvres de Chirurgie*, 1691 et 1711 ; *Hippocrates Helveticus*, 1692 et 1716 ; *Physica specialis*, 1707-14 ; les *Ephemerides naturæ curiosorum* contiennent plus. mém. de Muralt. — MURALT (Beat Louis de), né à Berne, est connu par quelques écrits, tels que *Lettres sur les Anglais et les Français*, 1728 ; *Fables nouvelles*, 1753 ; *Lettres sur les voyages et l'esprit-fort*, 1753 ; *l'Instinct commun recommandé aux hommes*, 1753.

MURAT (HENRIETTE-JULIE DE CASTELNAU, comtesse de), née à Brest en 1670, épousa, à l'âge de 16 ans, le comte de Murat ; exilée à Loches à la sollicitation de Mme de Maintenon, qui l'accusait d'avoir coopéré à un libelle insultant pour la cour de Louis XIV, Mme de Murat composa, pendant sa retraite, plus. romans remarq par la grâce des tableaux et le goût du style. En 1715, le duc d'Orléans fit cesser son exil. Elle m. l'année suivante au château de la Buzardière (Maine). Nous citerons parmi les écrits de cette dame : *Memoires de ma vie*, Paris, 1697, in-12 ; *Nouv. Contes de fées*, Paris, 1698, 2 vol. in-12 ; le *Voyage de campagne*, ibid, 1699, 2 vol. in-12 ; *les Lutins du château de Kernosy*, Leyde, Paris, 1710, 1717, 2 vol. in-12 ; souv. réimpr. ; *Hist. sublimes et allégoriques*, 1699, 2 vol. in-12. Mme Murat a composé en outre des *chansons* et des *poésies* fugitives, insérées dans les recueils du temps.

MURAT (JOACHIM), général français, roi de Naples de la façon de Napoléon Buonaparte, et dont la fortune s'éleva et déchut avec celle de cet homme extraord., était né en 1771, d'un aubergiste de la Bastide, près Cahors. Le goût de la dissipation, son peu d'aptitude pour des études suivies l'entraînèrent fort jeune dans les rangs de l'armée, où une grande activité, beaucoup d'intelligence et surtout ses principes exaltés en faveur du nouvel ordre de choses amené par la révolution, lui procurèrent un avancement rapide ; il était lieutenant-colonel en 1794, lorsque la réaction du 9 thermidor amena sa destitution. C'est alors qu'il connut Bonaparte, comme lui sans emploi, et attendant à Paris des circonstances plus favorables. Les événemens du 13 vendémiaire unirent la carrière de ces deux hommes. Murat, désormais attaché à son général, devint son aide-de-camp durant ses campagnes d'Italie (1796-1797), et le suivit en Egypte, déployant partout une audace et une bravoure peu commune. De retour en France, avec le grade de général de division, il contribua efficacement au coup d'état de St-Cloud ; c'est lui qui, à la tête de soixante grenadiers, dispersa le conseil des cinq-cents (18 brumaire). Bonaparte récompensa son dévouement en lui donnant la main de sa sœur Caroline. Murat, toujours aux côtés de son maître, dirigeait la cavalerie à Marengo ; en 1801 il commanda l'armée d'observation en Italie, gouverna ensuite la république cisalpine, fut nommé en 1804 gouverneur de Paris, et, à l'avénement de Napoléon, devint successivement maréchal d'empire, prince et gr.-amiral. Les hostilités ayant été reprises avec l'Autriche (1806), il eut une part active dans les succès de l'armée française, entra l'un des premiers à Vienne, et se distingua surtout à la bataille d'Austerlitz. Nommé grand-duc de Berg, Murat fit la campagne de 1807 en Allemagne, et fut ensuite envoyé en Espagne, où ses artifices mirent la famille royale aux mains de Napoléon. Cependant sa conduite à Madrid inquiéta ce dernier. Murat, rappelé en France, exhala un vif mécontentem. contre son beau-frère, qui enfin satisfit son ambition en le plaçant sur le trône de Naples, en remplacem. de son frère Joseph (1808). Une tournure chevaleresque, beauc. de faste, une grande bienveillance pour ses nouveaux sujets, gagnèrent aussitôt à Murat l'amour du peuple napolitain. En 1812, l'invasion de la Russie le ramena près de Napoléon ; mais les désastres de la retraite dont il eut à supporter tous les dangers, lui firent craindre pour son roy. De retour à Naples, Murat fit de premières ouvertures à la cour d'Autriche, reparut momentanément à l'armée française, la quitta après la défaite de Leipsig, et dès-lors se détermina à séparer sa cause de celle de Napoléon chancelant. Par un traité avec les puissances alliées, signé le 11 janvier 1814, Murat s'engagea à fournir trente mille hommes à la coalition. En effet, il se mit en marche le 7 fév., et par son mouvement obligea le prince Eugène à se replier sur l'Adige. Là se bornèrent ses démonstrations hostiles. Redoutant les triomphes de Napoléon autant que ceux des alliés, attendant avec anxiété le résultat de la campagne, Murat prouva visiblement aux deux partis qu'il se déciderait pour le plus fort. La chute de Napoléon changea peu ses projets. Le roi de Naples pensait bien que son trône était mal assuré quand en Espagne, en Hollande, en France, on voyait les rois légitimes reprendre leur pouvoir. Sans négliger de tenir avec le congrès de Vienne un langage pacificateur, Murat chercha un appui plus solide en augmentant ses moyens de défense, et en préparant un mouvem. général dans toute l'Italie. L'évasion de Bonaparte décida ses irrésolutions. En déclarant que la cause de l'empereur des Français était la sienne, il appela les peuples italiens à l'indépendance, et commença brusquement les hostilités contre les troupes autrichiennes. Ses prem. succès en Toscane inquiétèrent les monarques alliés ; on lui assura la conservation de son trône s'il se joignait à la coalition européenne ; mais Murat, enivré d'espérances, répondit par des bravades, et continua sa marche vers la Haute-Italie. Son plan de campagne était habilem. conçu ; le manque de promptitude en détruisit l'effet ; d'ailleurs il avait compté sur une diversion de Bonaparte dans le Piémont et la Lombardie. Abandonné à ses propres forces, repoussé dans plusieurs combats successifs, enfin complètement défait à Tolentino (2 mai 1815), Murat ne reparut à Naples que pour fuir honteusement sur une barque qui le conduisit à Cannes. Napoléon irrité lui refusa l'accès de Paris, et le prince détrôné vivait incognito près de Toulon quand il apprit le désastre de Waterloo. Sa cause était perdue pour toujours : Murat se tint caché jusqu'au 22 août, qu'il parvint à s'embarquer pour la Corse. Là, entouré de quelques-uns de ses anciens officiers, l'ambitieux général crut à la possibilité de reconquérir le royaume de Naples, seulement en y reparaissant ; mais à peine débarqué sur la plage de Pizzo, Murat fut arrêté, jugé et fusillé (13 octobre 1815). Le courage qu'il montra à ses derniers momens n'a pas justifié sa tentative aussi ridicule que téméraire. On a dit que le malheureux roi avait été appelé à Naples par des traîtres, qui, en flattant ses illusions, le livrèrent ainsi à ses ennemis : la postérité saura si ce crime a eu lieu. On peut consulter sur Murat, entre autres ouvr. : *Vie de Joachim Murat*, etc., Paris, 1815, in-8 ; *Catastrophe de Murat*, 1815, in-8 ; *Faits intéressans relatifs à la chute et à la mort de J. Murat*, par son aide-de-camp Macirone ; trad. de l'angl., Gand, 1817, in-8 ; *Hist. des six dern. mois de la vie de J. Murat*, trad. de Coleta par L. Gallois, 1821, in-12 ; *Mém. du gén. Franceschetti....*, 1826, in-8.

MURATORI (FRANÇ.), prof. de chirurgie, né à Bologne en 1569, m. en 1630, est connu par un écrit intit. : *Apologia adversus calumniatores therapeiæ quam ipse in vulnere bracchii ex sciopeto adhibuit*, Bologne, 1600. Il a publié aussi un recueil de remèdes contre la maladie contagieuse qui ravagea sa patrie en 1620.

MURATORI (DOMINIQUE), peintre, né à Bologne en 1661, est l'aut. du tableau des Apôtres, le plus grand tableau d'autel qui soit à Rome, et de plus. autres ouv. de moindre dimension, mais précieux par la pureté du dessin et l'entente du coloris.

MURATORI (Louis-Ant.), un des sav. les plus distingués du 18e S., naquit en 1672 à Vignola (Modenais). Déjà célèbre à l'âge de 20 ans pour son esprit et par son érudition, il se rendit en 1694 à Milan, y prit les ordres sacrés, et occupa pendant plus. années une place de conservateur à la bibliothèque ambrosienne. En 1700, Muratori revint dans sa patrie sur les instances du duc de Modène, qui le nomma son bibliothéc. et lui donna la charge de conservateur des archives de cette ville. Ecrivain infatigable, Muratori a enrichi l'histoire de sav. dissertations, et pub. un gr. nombre de documens précieux, sans négliger la littér. agréable ni même la controverse religieuse. Il m. en 1750 à l'âge de 77 ans. Ses *Œuvres* ont été pub. à Arezzo, 1767-80, 36 vol. in-4, et à Venise, 1790-1810, 48 vol. in-4. Nous citerons entre autres la précieuse collection des *Rerum italicarum Scriptores præcipui ab anno* 500 *ad* 1500, pub. à Milan de 1723 à 1751, en 29 vol. in-fol.; les *Antiquitates ital. medii ævi* (Milan, 1738-43, 6 vol. in-fol.); le *Novus Thesaurus veterum inscriptionum*, etc. (Milan, 1739-42); les *Annales d'Italie, depuis l'ère vulgaire jusqu'en* 1749, etc.: la meilleure édit. de ce dern. ouvr. fait partie de la Collection des classiques italiens, Milan, 1820, 1821, 18 vol. in-8. Muratori a été l'objet d'un gr. nombre de *notices*; on recherche principalement sa *Vie*, publiée à Venise par son neveu, 1756, in-4; en outre on trouve dans la *Biblioteca modenese* de Tiraboschi des détails très-étendus sur cet homme célèbre et sur ses ouvrages.

MURBERG (Jean), poète suédois, m. au commencement du 19e S., rect. d'un collége de Stockholm, est connu dans sa patrie par une traduction très-estimée de l'*Athalie* de Racine. En outre, on a de lui quelq. discours prononcés à l'acad. suédoise, dont il était membre.

MURCHIO (Vincent-Marie), relig. de l'ordre des carmes déchaussés, né à Bormio, fut confesseur du pape Innocent XI, voyagea ensuite dans les Indes orientales, et pub. la *relation* de son voyage, en 5 livres, Rome, 1672.

MURDOC, roi d'Ecosse, fils d'Amberkelleth, succéda en 715 à Eugène IV. Son règne, qui dura 15 ans, ne fut troublé par aucune guerre. Murdoc m. en 730. Il eut pour successeur Etfin.

MURE (Jean-Marie de La), docteur en théol., chanoine de Montbrison, vivait au milieu du 17e S. On a de lui: *Antiquités du prieuré des religieuses de Beaulieu*, etc., 1654, in-12; *Histoire ecclésiastique du diocèse de Lyon*, etc., Lyon, 1671, in-4; *Histoire universelle, civile et ecclés. du pays de Forez*, Lyon, 1674, in-4.

MURE (Franç.-Bourguignon de BUSSIÈRE de La), médecin, né en 1717 au fort St-Pierre (Martinique), m. en 1787 à Montpellier, prof. et doyen de la faculté de médecine de cette ville, était venu fort jeune en France pour y faire son éducation. Il en rapporta un goût très-vif pour la médecine, qui s'accrut encore par l'opposition de sa famille. A l'âge de 19 ans, La Mure quitta secrètement la Martinique, retourna en France, et se rendit à Montpellier, où il se livra avec ardeur à ses études favorites. Reçu docteur en 1740, il obtint en peu de temps une grande réputation par ses cours publics sur différens sujets de médecine. En 1748, il concourut pour une chaire à la faculté de Montpellier; ses thèses furent brillantes; mais la jalousie l'exclut de l'honneur qu'il méritait. La Mure, affligé de cette injustice, vint à Paris réclamer la protect. du chancel. d'Aguesseau, qui reconnut ses droits, et le nomma candidat perpétuel à la prem. chaire vacante à la faculté de Montpellier. Il y entra en 1751. Son rare talent pour l'enseignement, une très-grande pratique de son art, de sav. *mém.* sur plus. questions importantes, ont placé La Mure au rang des premiers médecins du 18e S. Ses écrits, peu nombreux, ont été réunis en 2 vol. in-12. Vicq-d'Azyr a écrit son *éloge*.

MURENA (Lucius Licinius), consul romain, vaincu par Mithridate en l'an 82 avant J.-C., est surtout connu par la harangue que Cicéron prononça pour sa défense.

MURENA (Carlo), architecte, né à Rome en 1715, m. dans la même ville en 1764, eut part à la construction du lazaret d'Ancône, éleva le chât. royal de Caserte, dans le royaume de Naples, le monastère et l'église du mont Oliveto, et plusieurs autres édifices et monumens remarquables dans plusieurs villes d'Italie.

MURER (Henri), né à Lucerne vers 1588, m. procureur de la Chartreuse d'Ittingen (Turgovie) en 1638, s'est fait connaître par les deux ouvrages suivans: *Helvetia sancta, seu Paradisus sanctorum Helvetiæ florum*, Lucerne, 1648, in-folio; *Theatrum Helvetiorum, seu Monumenta sacra Helvetiæ episcopatuum et monasteriorum*, conservé MS. dans les abbayes et convens de la Suisse.

MURET (Marc-Antoine), célèbre humaniste, né près Limoges en 1526, était déjà à l'âge de 18 ans très-versé dans l'étude des classiques anciens; il professa à Auch, à Poitiers et à Bordeaux, où il compta Montaigne parmi ses élèves. Enfin, vers 1547, il ouvrit à Paris des cours sur la philosophie et sur le droit civil qui attirèrent un concours prodigieux d'auditeurs, mais excitèrent aussi la jalousie de ses rivaux. On éleva contre lui l'accusat. d'hérésie et surtout de penchant à un vice infâme. Emprisonné au milieu de ses succès, Muret ne sortit du Châtelet que pour trouver de nouveaux persécuteurs à Toulouse, où des juges aussi crédules qu'ignorans le condamnèrent à être brûlé vif; la fuite seule le sauva du bûcher. L'accueil qu'il reçut en Italie vengea suffisamment Muret des calomnies répandues par ses ennemis: les princes et les grands le recherchèrent à l'envie, et le cardinal d'Este se félicita de l'avoir fixé à Rome auprès de lui. En 1561 Muret accompagna son protecteur au colloque de Poissy. De retour à Rome (1563), il ouvrit un cours de philosophie, et professa ensuite le droit civil et les b.-lett. à Ascoli. En 1576, il embrassa les ordres, et refusa les offres brillantes du roi de Pologne Battori pour s'attacher à Grégoire IX. Muret m. à Rome en 1585, dans de vifs sentimens de piété. Ses travaux d'érudition, tels que les *Variæ lectiones* et ses *comment.* sur les aut. grecs et latins, justifient assez sa grande réputat. Quant à ses *harangues*, à ses *poesies*, à ses *épîtres*, la postérité n'a point confirmé les éloges des contemporains; on se rappellera que Muret osa faire l'éloge public de la St-Barthélemi. Ses *OEuvres* ont été impr. à Venise, 1727-1730, 5 vol. in-8; et à Leyde, 1789, 4 vol. in-8; cette dern. édit., donnée par Buhnkenius, est la seule estimée.

MURET (Pierre), prédicateur, né à Cannes en 1630, mort à Marseille, aumônier du duc de Vivonne, s'était distingué par quelque talent pour la chaire. On a de lui: *Cérémonies funèbres de toutes les nations*, Paris, 1675, in-12; *Traité des festins des anciens*, ibid., 1682, in-12; *Oraison funèbre du duc de Mortemart*, Marseille, 1688, in-4.

MURET (Jean-Louis), sav. économiste, né à Morges (Suisse) en 1715, m. en 1796 à Vevay, dont il était pasteur depuis 1747, s'est acquis dans sa patrie une honorable réputation par ses nombreux efforts pour améliorer l'état moral et politique de ses concitoyens. On lui doit plus. *mém.* insérés dans les *collections* de la société économique de Berne, entre autres: *Lettre sur le perfectionnement de l'agriculture*, 1762; *Mémoire sur l'état de la population dans le pays de Vaud*, couronné en 1766. On trouve une *notice* sur Muret dans le tome 6 du *Conservateur suisse* de Bridel.

MURILLO (Barthelemi - Esteban), célèbre peintre espagnol, né à Séville en 1618, reçut les

prem. leçons de l'art de son parent Jean del Castillo. Abandonné à lui-même à l'âge de 16 ans, déjà habile coloriste et doué d'une grande facilité, mais sans aucune fortune, il conçut le projet de se rendre en Italie, et partit avec très-peu de ressources. A Madrid, il trouva un généreux compatriote, le peintre Velasquez, qui, frappé des dispositions du jeune artiste, le retint dans cette capitale, et, en lui procurant de nombreux travaux, servit efficacement sa réputation et ses intérêts. Murillo reparut à Séville en 1645, étonna bientôt par ses premières productions, et donna à l'école espagnole un chef digne d'être opposé aux Raphaël, aux Rubens, aux Lesueur. Ce grand peintre m. à Séville en 1682 des suites d'une chute qu'il avait faite à Cadix en exécutant son tableau du *mariage de Ste Catherine*. Ses product. sont en très-grand nombre, et décorent les principales églises d'Espagne et d'Amérique. Le Musée du Louvre en possède cinq, savoir l'*enfant Jésus assis sur les genoux de la Vierge*; *Dieu le père et le St-Esprit contemplant la Sainte-Famille*; *J.-C. sur la montagne des Oliviers*; *St Pierre implorant son pardon*; un *jeune mendiant*. Nous citer. encore, comme les plus célèbres, les tableaux de *Ste Elisabeth de Hongrie*, de *l'adoration des bergers*, et ceux dits de *l'emplacement de Ste-Marie-Majeure désigné au patrice Jean par un espace couvert de neige*.

MURIS (Jean de), docteur de Sorbonne et chanoine de l'église de Paris au milieu du 14e S., était Français, et probablement originaire de Normandie. Il est célèbre pour avoir inventé, ou du moins pour avoir le premier réuni dans un ordre méthodique les procédés employés par les musiciens de son temps. Son ouvr., *Tractatus de Musicâ*, conservé MS. dans les bibliothèques de Paris, de Vienne, de Berne, etc., a été inséré dans le t. 3 des *Scriptores eccles. de Musicâ*; on en trouve une analyse dans l'*Harmonie universelle* du P. Mersenne, dans le *Dictionnaire de Musique* de Rousseau, etc. On connaît encore de Muris quelques écrits extrêmem. rares, entre autres : *Arithmeticæ speculativæ libri duo*, Mayence, 1538, in-8; et *Arithmetica communis ex Boetii arithmeticâ excerpta*, Vienne, 1515, in-4.

MURITH, religieux de St-Bernard, né en 1742 à St-Branchier (Valais), m. en 1818 à Martigny, dont il était prevôt, s'est distingué par son goût pour les sciences. L'hospice du Grand-St-Bernard lui a dû son cabinet de minéralogie et de nombr. augmentations dans son cabinet d'antiquités. On a de Murith quelq. *lettres* insér. dans les *mémoires* de l'acad. celtique et de la société des Antiquaires de France, dont il était membre; et le *Guide du botaniste qui voyage dans le Valais*, Lausanne, 1810, in-4.

MURNER (Thomas), relig. cordelier et poète satirique, né à Strasbourg en 1475, m. vers 1533, a joui de son temps d'une grande réputation, justifiée sous quelque rapport par son esprit, par la vivacité de son imagination, et même par l'étendue de ses connaissances; mais la plupart de ses écrits, dus aux controverses religieuses, ont perdu maintenant tout intérêt. Murner fut l'un des plus ardens adversaires de la réforme. Après avoir professé le droit et la théologie à Cracovie, à Francfort, à Strasbourg, à Fribourg (Brisgau), à Trèves, il assista au fameux colloque de Bade (1526) comme député des cantons catholiq. Ses invectives contre les novateurs lui firent dans la Suisse un gr. nombr. d'ennemis, et son exil fut l'une des conditions de la paix entre les cantons. On peut consulter, sur ses nombr. ouvr., en latin et en allem., la *Bibliographie* de Gessner, le *Dictionnaire* de Prosper Marchand, la *Supellex libraria* de Feuerlein, et Waldau (*Notice sur la vie et les écrits de Thomas Murner*, Nuremberg, 1775, in-8). Nous citerons seulement : *Chartiludium logices*, etc., Bruxelles, 1509, in-4; Paris, 1629, in-8; *Narrenbeschwerung*, *id est Exorcismum stultorum*, Strasbourg, 1518, in-4; enfin Murner a le premier tenté une trad. en allem. de l'*Enéide*; elle a été pub. sous le titre de : *Vergilii Maronis dreyzehen Æneadische Bücher von Trojanischer Zerstorung*, *etc.*, *durch doct. Murner vertust*, Strasbourg, 1515, in-folio.

MURPHY (Arthur), aut. dramatique anglais, né à Clooniquin (Irlande) en 1727, d'une famille de commerçans, chercha dans la littérat. une occupation plus conforme à ses goûts. Tour à tour acteur, journaliste, auteur dramatique, il exerça la profession d'avocat de 1762 à 1787 sans obtenir une grande réputation dans aucune des diverses carrières qu'il parcourait. Cette circonstance influa beaucoup sur les dern. années de sa vie; le regret de son obscurité avait affaibli son jugement, lorsqu'il m. en 1805. Cepend. il jouissait à cette époq. d'un emploi important à la banque de Londres et d'une pension de 200 liv. sterl. Murphy a lui-même recueilli ses *OEuvres*, 7 vol. in-8, 1786, non compris une trad. de Tacite, 4 vol. in-4, publiée en 1793, et quelques écrits postérieurs. La plupart de ses comédies sont restées au théâtre; on cite entre autres celles de *Connaissez-vous vous-même* (know your own mind); *l'Ecole des Tuteurs*, *Tout le monde a tort*, *le Bourgeois*, *la Vieille Fille*, *le Mariage clandestin*, *l'Ile déserte*, etc. Parmi ses tragédies on remarque : *Alzuma*, *Zénobie*, *Arminius*. John Foot a pub. une *Vie de Murphy*, 1812, in-4. Mme Riccobini a donné une trad. française de la com. de cet aut. intit. *le Moyen de le fixer*.

MURPHY (Jacques-Cavanah), voyageur et antiquaire, né en Irlande, m. à Londres en 1816, avait fait un voyage en Portugal et en Espagne pour y observer les monumens des arts; il consigna ses observations dans plus. écrits, où l'on remarq. de grandes connaissances en architecture et en archéologie. On a de lui : *Voyage en Portugal*, etc., durant les années 1789 et 1790, etc., Londres, 1795, in-4; trad. en franç. par M. Lallemant, Paris, 1797, 1 vol. in-4 ou 2 vol. in-8; *Plans*, *Elévations*, *Coupes et Vues de l'église de Baralha*, etc., traduit du portug. de Fr.-L. de Souza, Londres, 1795, in-fol.; *Antiquités des Arabes en Espagne*, Londres, 1816, 1 vol. gr. in-fol.

MURR (Christophe-Théophile de), savant allemand, né à Nuremberg en 1733, m. en 1811 dans cette ville, où depuis 1770 il occupait la place de directeur des douanes, s'est rendu célèbre par l'étendue de ses connaissances dans les langues, la bibliographie et les antiquités. Ses voyages en Angleterre, en Italie, en Hollande, en France, en Allemagne; ses liaisons et sa correspondance continuelle avec les hommes les plus instruits de l'Europe; enfin ses immenses lectures lui avaient formé un fond inépuisable d'observat. curieuses, de rapprochemens intéressans répandus dans ses nombr. écrits. De Murr a pub. lui-même en 1802 et en 1805 la liste de ses ouvr., imp. ou inédits, tant en franç. qu'en latin et en allem. Nous citerons seulement les plus importans : *Biblitoh. de peinture, de sculpture et de gravure*, Francfort, 1770, 2 vol. in-8; *Memorabilia biblioth. publicarum Norimbergensium et universitatis altdorfinæ*, in-8, tom. 1, 1786; tom. 2, 1788; tom. 3, 1791; *Conspectus biblioth. glotticæ universalis propediem edendæ*, Nuremberg, 1804, in-8; *Antiquités d'Herculanum*, Augsbourg, 1777-93, sept parties in-fol.; *Mémoires pour la littérature arabe*, Erlang, 1803, in-4. En outre de Murr a pub. les journaux suivans : *l'Homme content*, Nuremberg, 1763-4; *Journal pour l'histoire des arts et de la littérat.*, ib., 1775-89; *Nouveau Journal pour l'histoire de la littérat. et des arts*, Leipsig, 1798-1800. De plus il a enrichi de notes bibliogr. et histor. un gr. nombre d'ouv. dont il s'est fait éditeur. On peut consulter sur de Murr la *Notice sur sa vie*, écrite

par J.-F. Roth ; *l'Allemagne littéraire* de Meusel ; le *Dictionn. des savans nurembergeois* par Will et Nopitsch, et le *Dictionn.* de Rotermund.

MURRAY (Jacques, comte de), régent d'Ecosse, fils naturel du roi Jacques V et de Marguerite Erskine, né en 1531, accompagna en France Marie Stuart, sa sœur consanguine, lorsque cette princesse fut mariée au dauphin, depuis Franç. II. Il avait alors 17 ans et portait le titre de prieur de St-André. Il s'était fait donner des pleins pouvoirs pour gérer les affaires de la jeune reine-dauphine, comme on appelait alors Marie. Ses fréquens voyages de France en Angleterre et en Ecosse lui donnèrent les moyens de tramer d'odieuses intrigues qui avaient pour but d'enlever la couronne d'Ecosse à sa sœur et de la placer sur sa propre tête. Ce ne fut pas la faute de Murray, agissant d'intelligence avec la reine Elisabeth, si Marie Stuart échappa aux vaisseaux qui croisaient sur sa route, à son retour de France en Ecosse. Rentrée dans ses états héréditaires, la jeune reine, sans expérience et sans appui, se livra, presque sans réserve, aux conseils de son perfide frère. Toutefois Murray ne put empêch. le mariage de Marie avec son cousin lord Henri Darnley (*v.* ce n.). Ce dern. ayant été assassiné, Murray accusé ouvert. d'être le chef du compl., passe en France, et y médite le plan de rejeter sur la reine le meurtre de son époux. Il excite le comte de Bothwell à enlever Marie et à la forcer de lui donner sa main. Mais quand le rapt et le mariage sont consommés, il fait chasser d'Ecosse le trop crédule Bothwell, et arrêter Marie qui reçoit l'ordre de remettre le gouvenem. entre les mains de son barbare frère. Revêtu du titre de régent, de concert avec la reine Elisabeth, Murray confine Marie dans le château de Lochleven, et fait périr sur l'échafaud le duc de Norfolk, qui a conçu le dessein de tirer cette princesse de sa prison. Ce fut le dernier acte de l'ambitieux régent. Il fut tué d'un coup d'arquebuse, dans une rue de Linlithgow, en janv. 1569, par J. Hamilton, dont il avait injustem. confisqué les biens après avoir séduit sa femme. On peut consulter sur le comte de Murray, l'un des six *mém.* recueillis par Chalmers à la suite de la vie de Marie Stuart.

MURRAY (Jacques), prédicat. écossais, né à Dunkeld en 1602, m. à Londres en 1658, est aut. d'*Aletheia*, ou *Système de vérités morales*, 2 vol. in-12.—Murray (Jacques), autre prédicat. écossais, m. en 1782, a pub. une *Hist. des églises d'Anglet. et d'Ecosse*, 3 vol. in-8.

MURRAY (William). V. Mansfield.

MURRAY (Adolphe), médecin suédois, né à Stockholm en 1750, m. en 1803 à Upsal, où il professait l'anatomie depuis 1774, était membre de plus. sociétés savantes, et a pub. un grand nombre de thèses et de mémoires sur des sujets intéressans. — Il avait deux frères, dont l'aîné Jean-Philippe Murray, né à Sleswig en 1726, m. en 1776, a traduit en allem. les *Observat. critiques* de Nordberg sur l'*Histoire de Charles XII* par Voltaire.—L'autre, Jean-André Murray, né à Stockholm en 1740, m. en 1791, profess. de médecine et direct. du jardin botanique de Gottingue, a pub., entre autres : *Enumeratio librorum præcipuorum medici argumenti*, Leipsig, 1773, in-8 ; nouvelle édit., 1792, in-8, Aurich ; *Biblioth. de médecine pratique*, Gottingue, 1774-81, 3 vol. in-8 ; *Apparatus medicamin.*, 1776-92, 6 v. in-8 ; réimp. en 1793.

MURTHOG. V. Brien.

MURTOLA (Gaspard), poète ital., né à Gênes, m. à Rome en 1624, a laissé plus. poèmes et autres pièces de vers en ital. et en lat., oubliés aujourd'hui, mais dont quelques-uns eurent de la célébrité dans le temps. On en trouvera les titres, ainsi que des détails sur la vie de l'aut., dans la *Bibliotheca volante* de Cinelli, tome 3, dans le *Teatro letter.* de Ghilini, et dans la *Storia letter.* de Tiraboschi, tom. 8.

MURVILLE (P.-N. André, plus connu sous le nom de), auteur dramatique, né en 1754, concourut, dès l'âge de 19 ans, pour le prix de poésie à l'académie française, ne l'obtint point, et fut pendant quelques années l'un des plus obstinés concurrens. Enfin en 1776, il partagea ce même prix avec un élève de l'abbé Delille, nommé Gruet, et en 1785, il reçut le prix d'encouragem. décerné par la même académie. Pendant les guerres de la républiq., Murville servit dans les armées en qualité de capitaine. Revenu à Paris, il s'y livra de nouveau aux lettres, et m. presque dans l'indigence en 1815. Parmi ses nombr. product., qui, pour la plupart, ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre, nous citerons : *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, pièce qui partagea le prix en 1776 ; l'*Epître à Voltaire*, qui obtint l'accessit en 1779 ; la comédie de *Melcourt et Verseuil*, qui eut quelque succès en 1785, et la tragédie d'*Abdelazis et Zuleima*, représentée en 1791. Les Almanachs des Muses et autres recueils contiennent beaucoup de pièces de vers d'André-Murville.

MUSA (Antonius), célèbre médecin, était, suivant l'opinion commune, un affranchi de la famille Pomponia. Il guérit l'emper. Auguste d'une maladie, contre laquelle avait échoué tout l'art des médecins, fut comblé de richesses par le maître du monde, et obtint de la reconnaissance du peuple romain une statue dans le temple d'Esculape. Il soigna Marcellus dans la maladie qui l'emporta ; mais sa réputation ne souffrit en rien de ce malheur, parce qu'on crut le jeune prince empoisonné. Il avait aussi la confiance d'Horace, et était l'ami intime de Virgile, qui a loué son esprit et son goût dans une jolie épigramme (voy. *Virg. Catalecta*). Il paraît qu'il avait laissé des observat. sur les propriétés médicales de quelques plantes, du cloporte et de la vipère (voy. *Pline*, liv. 29, chap. 6). On lui attribue un petit *traité de la bétoine*, pub. par Humelberg, avec des notes, et d'autres écrits encore. Les fragmens qui nous restent de lui ont été pub. par Floriano Caldani, Bassano, 1800, in-8. *V.* sur Musa l'*Histoire de la medecine* par Dan. Leclerc, et la dissert. du profess. J.-C.-G. Ackermann, *de Ant. Musa, et libris qui illi adscribuntur*, Altdorf, 1786, in-4.

MUSAEUS. V. Musée.

MUSÆUS (Jean-Charles-Auguste), littérat. allem., né à Iéna en 1735, m. en 1788, se trouva, dès sa jeunesse, dans l'obligation de se créer des ressources par ses travaux littéraires. Nommé pasteur à Eisenach, il ne put se faire agréer aux paysans qui se souvenaient de l'avoir vu danser ; et plus tard les places qu'il obtint de précepteur des pages du duc de Saxe Weimar et de prof. au Gymnase de Weimar, n'auraient pu fournir aux besoins de sa famille. Ses ouv. eurent du succès, mais ne l'enrichirent pas. On cite de lui : *Grandison der zweite* (le second Grandisson, etc.), Eisenach, 1760-62, 3 vol. in-8 ; réimp. sous le titre de *der deutsche Grandison* (le Grandisson allemand), ib., 1781, 2 vol. ; *das Gartnermadchen* (la Jardinière), opéra-comique en 3 actes, joué à Leipsig et imp. à Weimar en 1771, in-8 ; *Physiognomische Reisen* (Voyages physiognomiques), Altenbourg, 1778-79, 4 vol. in-8 ; ibid., 1781, 4 vol. in-8 (trad. en anglais par Anne Plumptre), Londres, 1800, 3 vol. in-12 ; *Volksmahrchen der Deutschen* (contes populaires), Gotha, 1782, 5 vol. in-8 ; ibid., 1787, 6 vol. ; ibid., 1806, 8 vol. ; *Freund Heins Erscheinungen*, etc. (Apparitions de l'ami Hein), sous le nom supposé de Schellenberg, Winterthur, 1785, in-8, 24 fig. ; *Straussfedern* (Plumes d'autruche), Berlin et Stettin, 1787-97, 7 vol. in-8 (c'est un recueil de petits romans et de contes, dont le prem. vol. seul est de Musæus) ; trad. en français par

M. Paul de Kock, Paris, 1826, 2 vol. petit in-12; *Moralische kinder-klapper* (imitation des *Hochets moraux* de Monget), Gotha, 1788, in-8; ib., 1794. Kotzebue, son neveu, pub. de lui des *OEuvres posthumes*, Leipsig, 1791, in-8.

MUSANZIO (JEAN-DOMINIQUE), savant jésuite du 17ᵉ S., m. au commencem. du 18ᵉ, a laissé des *tables chronologiq.* estimées, sous le titre de *Tabulæ chronologicæ Dominici Musantii, quæ sacra, politica, bellica, fortuita, litteras et artes ad omnigenam historiam complectuntur, ab orbe condito ad annum post christum natum* 1750, Rome, 1750; Bologne, 1752.

MUSARRA (CARLO), ecclésiastiq. de Messine, m. en 1683, a pub. une trad. italienne de l'*Eneide*, et quelq. poésies, imp. dans le Rec. de l'acad. *della Fucina* à Messine.

MUSCARA (ANDRÉ), jurisconsulte sicilien, av. fiscal de l'archevêché de Palerme, m. en 1665, a pub. une *Defensio immunitatis ecclesiasticæ*, etc.

MUSCETTOLA, de la congrégat. de l'Oratoire, né Naples dans le 16ᵉ S., est aut. d'un recueil de *Discorsi morali*, Venise, 1670, in-12.—Plusieurs autres individus de la même famille sont mentionnés dans les biographies italiennes, comme ayant cultivé les sciences et les lettres avec quelq. succès. *Voy.* le *Nuovo dizionario istororico*, imp. à Bassano en 1796, tom. 11.

MUSCHENBROECK. V. MUSSCHENBROEK.

MUSCULUS (WOLFGANG), hébraïsant et théogien protestant, né en 1497 à Dieuze en Lorraine, m. à Berne en 1563, se vit souvent, dans la prem. partie de sa vie, réduit à la plus extrême misère: il fut même sur le point un jour de se mettre à travailler, comme manœuvre, aux fortifications. Enfin il jouit d'un sort plus prospère, fut successivem. diacre de l'église réformée de Strasbourg, ministre à Augsbourg, député du sénat de cette ville aux conférences de Worms et à celles de Ratisbonne, et professeur de théologie à Berne. Il a laissé un grand nombre d'ouv., dont on trouve la liste dans les *Eloges des Savans*, tirés de l'*Histoire* de de Thou par Teissier, tom. 1ᵉʳ, et dans l'*Epitome biblioth.* de Gessner. Nous citerons: *Commentarii in Genesim*, Bâle, 1557, 1600, in-fol.; *Enarrationes in totum Psalterium*, ib., 1550, in-fol.; *Commentarii in Matthæum*, ib., 1541 et 1544, 3 t. en un v. in-fol.; *Prothesis liceat ne homini christiano, evangelicæ doctr. gnaro, papisticis superstit. ac falsis cultibus externâ societate communicare, dialogi IV*, ibid., 1549, in-4; trad. en franç. par Poullain, Londres, 1550; *Loci communes*, ibid., 1554 et 1560. — Un autre MUSCULUS (André), fut profess. de théolog. à Francfort-sur-l'Oder, et m. en 1580. On a de lui plus. ouv. peu remarquables, mais dans lesquels on voit qu'il était un des plus zélés partisans de l'ubiquité.

MUSÉE, poète grec, auteur du petit poème de *Héro et Léandre*. Une erreur, que le nom de Jules Cés. Scaliger était bien capable d'accréditer, attribua quelque temps cette agréable production à Musée l'Athénien, à celui que Virgile place, dans ses Champs-Elysées, à la tête des poètes qui ont fait de leurs talens un usage digne d'Apollon. Mais une semblable hypothèse devait tomber et tomba bientôt devant l'examen de la critique. Elle reconnut sans peine l'impossibilité d'accorder plus longtemps à un poète supposé plus ancien qu'Homère, un ouv. qui porte tous les caractères d'une école si différente de la sienne. Toute la difficulté fut alors de rechercher l'époque où avait écrit l'auteur de *Héro et Léandre*. L'un des plus récens et sans contredit des plus ingénieux interprètes de Musée, M. Heinrich, prenant un milieu juste entre ceux qui placent ce poète long-temps avant Ovide, et ceux qui le font naître au 13ᵉ ou 14ᵉ S., lui croit pouvoir assigner pour époque celle du 2ᵉ ou 4ᵉ S. Le fond, les formes et le style de ce petit poème semblent confirmer la probabilité de cette opinion. Il y a de l'intérêt dans le plan, de la grâce et de la vigueur tour à tour dans les tableaux; et dans le style une harmonieuse flexibilité. Mais en vain y chercherait on cette vérité de sentimens, cette justesse et cette franchise d'expression qui donnent tant de prix aux ouv. de l'antiquité: c'est une production toute moderne, comparée aux anciens. Ce petit chef-d'œuvre parut imp. pour la prem. fois à Venise, sans date, mais dans le courant de 1494. Cette édition *princeps* fut bientôt suivie d'un gr. nombre d'autres, parmi lesquelles nous nous contenterons de signaler comme les meilleures dans le siècle dernier, celles de Kromayer, Halle, 1721, in-8; de Matth. Roëver, Leyde, 1737, in-8; de Joh. Schræder, Leewarden, 1742, in-8; de C.-F. Heinrich, Hanovre, 1793, petit in-8: elle est regardée à juste titre comme la meilleure de Musée: celle enfin de L.-H. Tencher, Halle, 1801, in-8. Le poème de *Héro et Léandre* a fourni à notre Gentil-Bernard le sujet et les détails principaux de *Phrosine et Mélidor*, et à Le Franc de Pompignan, un drame lyrique en 5 actes. Il a été trad. en vers par Cl. Marot; et par M. Mollevaut, Paris, 1805 et 1816. Deux de nos plus savans hellénistes, La Porte du Theil et M. Gail, l'ont trad. et pub. en prose, 1784-1796; ils avaient été devancés en 1774, par Montonnet de Clairfons. — On compte encore un MUSÉE, Thébain, qui florissait long-temps avant la guerre de Troie. — Un autre d'Ephèse, auteur d'une volumineuse Epopée, int. *la Perséide*.— Et enfin un poète latin, contemporain de Martial, qu'il révoltait par l'obscénité de ses écrits.

MUSELLI (JEAN-JACQUES), antiquaire et littérateur, né d'une noble et ancienne famille de Vérone en 1697, m. en cette ville en 1768, a pub.: *Numismata antiqua collecta et edita*, Vérone, 1750, 3 vol. in-fol.; *Antiquitatis reliquiæ collectæ, tabulis incisæ, et explicationibus illustratæ*, ibid., 1756, 2 vol. in-fol. On a recueilli ces deux ouvr. sous le titre de *Musæum Musellianum in quinque tomos distributum*, etc., ib., 1760, 5 v. in-fol.

MUSES (myth.). Elles étaient filles de Jupiter et de Mnémosyne. Hésiode est le prem. qui ait fixé leur nombre à neuf, et voici selon lui leurs noms et leurs attributs, où l'on reconnaît que le poète a réuni toutes les qualités nécessaires pour exceller dans les sciences et les arts: *Clio*, muse de l'hist., est représentée sous la figure d'une jeune fille couronnée de lauriers, tenant d'une main un livre et de l'autre une trompette; *Euterpe*, muse de la musique, est couronnée de fleurs, et tient une flûte; *Thalie*, muse de la comédie, porte une couronne de lierre, et tient un masque d'une main et un brodequin de l'autre; *Melpomène*, muse de la tragédie, est personnifiée par une femme d'un maintien grave, chaussée d'un cothurne, tenant d'une main des couronnes et de l'autre un poignard; *Terpsichore*, muse de la danse, est une jeune fille couronnée de guirlandes et tenant une harpe; *Erato*, muse de la poésie érotique, est une nymphe couronnée de myrte et de roses, ayant auprès d'elle un petit amour ailé, un arc et un flambeau allumé; *Polymnie* préside à la rhétorique: on la représente habillée de blanc, couronnée de perles, la main droite étendue et un sceptre dans la gauche; *Uranie*, muse de l'astronomie, est vêtue de draperies azurées et couronnée d'étoiles: à ses pieds est un globe; *Calliope* enfin, muse de la poésie héroïque, est représentée comme une jeune fille couronnée de lauriers, ornée de guirlandes, tenant de sa main droite une trompette et un livre dans la gauche.

MUSGRAVE (GUILLAUME), médecin et antiquaire anglais, né en 1657 à Charlton-Musgrave, dans le comté de Sommerset, m. en 1721, membre du collége des médecins de Londres et de la so-

ciété royale, dont il avait été élu secrétaire en 1684, a laissé : *de Arthritide anomalâ sive internâ Dissertatio*, Oxford, 1707, in-8; *de Aquilis romanis epistola*, 1713, in-8; *Geta britannicus : accedit domûs Severianæ synopsis chronologica, et de Icunculâ quondàm M. regis Alfridi Dissertatio*, Exeter, 1716, in-8, fig.; *Belgium Britannicum, in quo illius limites, fluvii, urbes, viæ militares, populus, lingua, dii, monumenta, aliaque permulta, clariùs et uberiùs exponuntur*, 1719, in-8. — MUSGRAVE (le docteur Samuel), petit-fils du précéd., et membre aussi de la société royale de Londres, pratiqua la médecine à Exeter, sa ville natale, et m. en 1782, laissant : *Exercitationes in Euripidem*, Leyde, 1762, in-8; *Animadversiones in Sophoclem*, Oxford, 1800, 3 vol. in-8; *Apologia pro medicinâ empiricâ*, ib., 1763, in-4, etc.

MUSH (JEAN), missionnaire anglais, né dans le York-Shire au 16ᵉ S., prêcha surtout dans le nord de l'Angleterre, où il s'acquit la confiance génér. par son savoir, sa sagesse et son expérience. On lui attribue, entre autres écrits : *Declaratio motuum et turbationum inter jesuitas et sacerdotes seminariorum, in Angliâ*, Rouen, 1601, in-4.

MUSITANO (CARLO), ecclésiastiq. et médecin napolitain, né en Calabre, m. à Naples en 1714, est auteur de plus. ouv. sur la médecine, recueil. et imp. à Genève, 1716, 2 vol. in-fol. Un de ces écrits, sur la maladie vénérienne, a été trad. en franç. par le chirurg. Devaux (v. ce nom), 1711, 2 vol. in-12.

MUSIUS ou MUYS (CORNEILLE), supérieur du monastère de Ste-Agate à Delft, né dans cette ville en 1503, se fit généralem. aimer par la douceur de ses mœurs et sa charité envers les pauvres, et fut honoré de l'estime de Guillaume Iᵉʳ, prince d'Orange; mais en 1572, il périt sous les coups de la soldatesque effrénée de Lumey, comte de La Marck. On a de lui des poésies latines, parmi lesquelles nous citerons : *Solitudo, sive vita solitaria laudata* (en vers rimés) *et alia poëmata*, Anvers, 1566, in-4; et quelq. pièces qui se trouvent dans le *Deliciæ poëtarum Belgicorum*, tom. 3, p. 667-680.

MUSLU, janissaire et chef de rebelles, vendait des fruits à Constantinople, en 1730, lorsque Patrona Khalil l'associa à ses ambitieux projets. Après la déposition d'Achmet III et la proclamation de Mahmoud Iᵉʳ, Muslu déclara, de son chef, qu'il allait faire les fonctions de kyaya, ou prem. lieutenant des janissaires. Il osa, malgré les lois, paraître au divan, le cimeterre à la ceinture, et n'en fut pas moins poignardé en plein conseil, avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense.

MUSOLLO (JOSEPH), oratorien de la congrégat. de St-Philippe de Neri, m. à Trente sa patrie, en 1760, est aut. d'un gr. nomb. d'ouvr. de piété, parmi lesquels nous citerons seulem. : *Pratica de santi affecti*, Trente, 1750; *La pazienza cristiana*, etc., ib., 1752; *Ragionamenti sopra l'orazione*, ibid, 1734; *Dialoghi tra il confessore ed il penitente*, ibid, 1751.

MUSONIUS RUFUS (CAIUS), philos. stoïcien du 2ᵉ S., fut exilé dans l'île de Giara, sous le règne de Néron, et rappelé par Vespasien. — Il ne faut pas le confondre avec un autre philos. cynique du même nom et de la même époq., qui fut lié avec le célèb. Apollonius de Tyane. On a plus. *lett.* que s'écrivirent ces deux philos., insérées dans les *Mem. de l'acad. des belles-lettres et inscript.*, tom. 31, pag. 131.

MUSOTTI (ALEXANDRE), doct. en droit civil et en droit canon, né à Bologne en 1535, fut successivement chanoine du Vatican, évêque d'Imola, nonce du pape à Venise, et m. dans son diocèse en 1607. Il avait fait impr. à Bologne en 1595, un *Rituale sacramentorum ad usum ecclesiæ Imolæ*. — Etienne MUSOTTI, relig. augustin, né à Bologne dans le 17ᵉ S., publ. : *de Filii, deiparæque semper virginis Mariæ ortu, Oratio*, Vérone, 1622; *de prælati sapientiâ, oratio*, Bologne, 1621.

MUSSAPHIA (BENJAMIN), méd. juif du 17ᵉ S., exerça son art à Hambourg à Gluckstadt (duché de Holstein), puis à Amsterdam, où il m. en 1674. On a de lui *sacro-medicæ Sententiæ*, Hambourg, 1540, in-8; *Epistola de maris reciprocatione*, Amsterdam, 1642, in-4.

MUSSARD (PIERRE), minist. et prédicat. distingué de l'église réformée, né à Genève, vers 1625 ou 1626, m. en 1681, a laissé : *Conformités des cérémonies modernes avec les anciennes, où l'on prouve, par des autorités incontestables, que les cérémonies de l'église romaine sont empruntées des payens*, Genève, 1667, in-8; Amsterdam, 1744, in-12; traduit en allem., Leipsick, 1695 et 1703.

MUSSATO (ALBERTINO), négociateur, poète latin et historien disting., né à Padoue en 1261, acquit au barreau une grande réputat. et une fortune considérable, fut créé chevalier en 1296, remplit ensuite plus. missions auprès de l'empereur Henri VII. avec plus d'habileté que de bonheur, et fut tour à tour l'objet de l'ingratitude et de la reconnaissance exaltée de ses concitoyens. Cane de la Scala ayant été nommé vicaire impérial pour toute la marche trévisane, Mussato chercha d'abord à détourner les Padouans d'une révolte qu'il prévoyait devoir leur être funeste; mais dès qu'il vit la guerre commencée, malgré ses conseils, il ne songea plus qu'à défendre sa patrie, et s'illustra encore en la servant de son épée. Il se vit toutefois exposé aux fureurs d'une populace aveugle, et fut obligé de s'enfuir à Vico-d'Aggere, d'où l'on ne tarda pas de le rappeler, pour l'honorer d'un triomphe en même temps que de la couronne poétiq. due à ses travaux littér. (1314). Peu de jours après, il rejoignit l'armée sous les murs de Vicence, fut fait prisonn., et traité avec distinction par Cane de la Scala. Une trêve signée au bout d'un mois lui permit de retourner à Padoue, et d'y rédiger l'hist. des événemens auxquels il avait eu une part glorieuse. La guerre ayant recommencé en 1317, il rendit encore aux Padouans d'importans services, qui ne purent le mettre à l'abri de leurs injustes soupçons. Exilé à Chiozza, en 1325, il m. loin de son ingrate patrie, en 1329. On a de lui : *Historiæ augustæ de rebus gestis Henrici VII Cæsaris libri XVI; de Gestis Italicorum post Henricum VII, libri XII*; 2 tragédies, *Eccerinus* et *la Mort d'Achille*; des *poèmes*, des *épîtres*, des *élégies*, des *églognes*, etc., en latin. Ses ouvr. ont été publiés avec des notes de Félix Osio, Laur. Pignorio et Nicol. Villani, Venise, 1636, in-fol. Il a laissé aussi quelq. vers licencieux, que l'on conserve MSs. — Un autre MUSSATO (J.-F.) littérat., né à Padoue en 1533, m. dans cette ville en 1613, fut un des principaux soutiens de l'académ. de sa patrie. Il était très-sav. dans les langues grecque, latine et hébraïque; mais on ne connaît de lui que quelq. *vers grecs* insérés dans les recueils du temps, et plus. *inscrip.* et *épitaph.*, sur des édifices publics et dans des églises de Padoue.

MUSSCHENBROEK (PIERRE VAN), célèb. physicien, né à Leyde en 1692, m. dans la même ville en 1761, contribua par ses leçons, ses exemples et ses ouvr., à l'introduct. complète de la physique expérimentale et du newtonianisme en Hollande. Il fut d'abord nommé profess. de philosophie et de mathématiques, et profess. extraordinaire en médecine, dans l'université de Duisbourg sur le Rhin. Il alla prendre possession, en 1723, de la chaire de philosophie et de mathémat., à Utrecht, et y resta jusqu'en 1735. Cette ville fut le théâtre de ses trav. les plus importans. Le refus qu'il fit d'aller s'établir à Copenhague et à Gottingue, où l'appelèrent à l'envie l'un de l'autre le roi de Danemark et le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre,

engagea les curateurs de l'université d'Utrecht à lui donner la chaire de profess. d'astronomie (1732). Cepend. il quitta Utrecht, pour aller prendre possession de la place que la m. de Wittichius laissait vacante à l'université de Leyde (1740). Il resta constamment attaché à cette université, malgré les propositions qui lui furent faites par plus. souverains. Il était correspond. de l'académ. des sciences de Paris, de celles de Pétersbourg, de Berlin, de Montpellier, et de la société royale de Londres. Nous citerons une dissertation inaugurale très-estimable *de aeris Præsentia in humoribus animalium*, 1718; une harangue *de certa Methodo philosophiæ experimentalis*; 1723; des Elémens de phys., publ en latin, 1726, et réimpr. plus. fois avec des additions importantes, notamment après sa m., sous le titre de *Introductio ad philosophiam naturalem* (cette dern. édit. a été trad. en franç. par Sigaud de Lafond); *Dissertationes physicæ experimentalis et geometricæ*, 1729, in-4; une harangue très-intéressante *de Methodo instituendi experimenta physices*, 1730; et plus. autres prononcées en différentes occasions, sur des sujets de physique et de morale.

MUSSO (Cornelio), l'un des plus célèbres prédicateurs de son siècle, né à Plaisance en 1511, m. à Rome en 1574, fut nommé par Paul III évêque de Bertinoro, puis de Bitonto, et assista au concile de Trente. On a de lui des *Sermons*, imprimés à Venise, chez les Juntes, 1582 et 1590, et 4 vol. in-4. Ils furent extraordinairement applaudis, et il serait curieux de les lire, pour se convaincre du mauvais gout d'érudition et d'éloquence qui régnait alors dans la chaire comme partout ailleurs.

MUSTAPHA Ier, proclamé empereur des Turks, après la m. d'Achmet Ier, son frère, l'an de l'hég 1026 (1617), se fit bientôt mépriser et haïr par son administration aussi insensée que tyrannique, et fut déposé au bout de 4 mois. Son successeur, le jeune Othman, fils d'Achmet Ier, ayant été déposé à son tour 5 ans après, par les janissaires qu'il voulait anéantir, Mustapha fut placé de nouv. sur le trône, l'an 1031 (1622): mais son imbécillité se changea presque aussitôt en démence et en fureur. Les janissaires se soulevèrent, l'an 1032 (1623), et cette fois l'indigne sulthan fut condamné à une prison perpétuelle. Amurath IV, son neveu et son successeur, le fit étrangler en 1639. Ce misérable prince avait alors 54 ans.

MUSTAPHA II, 22e sulthan des Othomans, fils de Mahomet IV, succ. à son oncle Achmet II, en 1106 (1695). La prem. année de son règne fut signalée par quelq. avantages obtenus sur les Vénitiens et les Impériaux, toute fois sans résultats décisifs. En 1697, il perdit contre le prince Eugène de Savoie la bataille de Zenta, livrée sur les rives de la Theiss, et 2 ans après, il conclut avec les chrétiens le traité de Carlowitz. Cette paix, à la fois glorieuse et utile à l'empire, ne tarda pas à exciter les murmures du peuple qui lui-même l'avait sollicitée. Le sulthan fut obligé de se retirer à Andrinople et de laisser sa capit. en proie à une sédition touj. croissante. La tête du gr.-vézyr Daltaban, qui désapprouvait la paix, tomba par l'ordre de Mustapha, et cette exécution détermina la révolte de 1703. En vain le malheureux monarque s'abaissa jusqu'à essayer de gagner par des concess. les chefs des séditieux, au lieu de leur résister ouvertement et avec vigueur; il fut réduit à remettre l'aigrette impériale à son frère Achmet III (1703). Il m. l'ann. suiv. dans l'intérieur du sérail, à l'âge de 40 ans, après en avoir régné 8.

MUSTAPHA III, l'aîné des enfans du sulthan Achmet III, succéda à son cousin Osman III en 1757, et, dès son avènement, montra un jugem. sain, de bonnes intentions, de la fermeté, mais un esprit médiocre. Après avoir laissé son gr.-vézyr, Raghib-Pacha, s'occuper de réformes utiles pend. quelq. ann., il s'engagea, en 1769, dans une guerre contre la Russie, qu'il aurait dû commencer 6 ans auparavant. La prem. campagne eut pour résultat d'enlever au sulthan Choczim, la Moldavie et une partie de la Valakie: celle de 1770 fut encore plus désastreuse, et celles de 1771 et 1772 furent loin de réparer les pertes qu'avait éprouvées l'empire othoman. Ce ne fut qu'en 1773 que Mustapha vit ses armes obtenir quelques avantages. Cepend. ses forces physiques ne répondaient plus à la vigueur de son caractère; et au moment où il allait se mettre lui-même à la tête de ses troupes, il m. à l'âge de 58 ans (1774). C'est sous le règne de ce prince que la Russie inspira aux Grecs cet esprit d'indépendance qui se manifeste aujourd'hui par de si généreux efforts.

MUSTAPHA IV, 29e empereur othoman, fils aîné du sulthan Abdulhamid, fut porté sur le trône par la révolut. qui en précipita Sélim III, son cousin-germain, en 1807. Il publia un firman pour renouveler la déclaration de guerre contre la Russie, abolit toutes les institutions de son prédécess., et détruisit même l'imprim. de Scutari. Le capitan-pacha, Seid-Aly, combattit avec avantage la flotte russe, près de Ténédos, et bientôt furent conclus deux armistices, l'un entre la Russie et la Porte-Othomane, l'autre entre cette dern. puissance et les Serviens. Les Anglais, qui voulaient s'emparer de l'Egypte, furent battus par les troupes du caïmakam Mohammed-Aly. Malgré ces succès, et malgré les mesures qu'il prit pour paralyser les insolentes prétentions des janissaires, il ne put éviter le sort de Sélim. Le chef des partisans de ce dern. prince, Mustapha-Baïracdar, pacha de Roudachouk, et command. l'armée d'observation sur le Danube, força le gr.-vézyr, Tcheleby-Mustapha, de se joindre à lui, entra dans Constantinople le 28 juill. 1808, et fit prononcer la déposition du sulthan, à la place duquel fut proclamé Mahmoud II, son frère, le souverain actuel de la Turquie. Le malheureux Mustapha, relégué d'abord dans la prison qu'avait occupée Sélim, fut étranglé le 15 nov. de la même année.

MUSTAPHA, prétendu fils de Bajazet Ier, est regardé comme un imposteur par quelq. historiens; mais M. Silvestre de Sacy pense qu'on ne saurait rien décider à ce sujet. Selon lui, c'est encore un problème de savoir si Mustapha, le fils aîné de Bajazet Ier, qui combattait auprès de son père à la funeste journée d'Ancyre, resta dans la foule des morts. Ce n'est pas à nous ni à personne qu'il appartient de trancher cette question, quand M. de Sacy doute encore. Il est certain que Mahomet Ier et Amurath II firent mettre à m. trente individus qui prirent le nom du légitime héritier du trône othoman. Le plus remarquable de tous est celui qui fait l'objet de cet article. Douze ans après la bataille d'Ancyre, il parut en Valachie, et se rendit bientôt redoutable. Mais vaincu par Mahomet Ier, il se jeta dans Thessalonique et dut son salut à Lascaris, gouvern. de cette place, et à l'emp. Manuel, qui refusèrent de le livrer. Il resta comme emprisonné, dans l'île de Lemnos, jusqu'à la m. de Mahomet, en 1421. Manuel lui rendit, à cette époque, la liberté; mais l'indigne prétendant reconnut par une prompte ingratitude cet import. service, et se vit justement abandonné, saisi, et livré à Amurath II, par les ordres duquel il termina, sur un gibet, son équivoque destinée.

MUSTAPHA, fils aîné du sulthan Mahomet II, reçut de son père la souveraineté de la Caramanie, et s'en montra digne. Il défit, en 1469, un général d'Ouzeun-Haçan, roi de Perse, et remporta, la campagne suiv., une victoire complète sur Ouzoun-Haçan lui-même, dont il tua de sa main le fils, Zeinel-Beyg. De retour à Constantinople, le jeune vainqueur força l'entrée des bains, pour enlever une femme du gr.-vézyr Sadik-Ahmedh, s'at-

tira de la part de son père les plus durs reproches, et ayant osé s'en plaindre, fut étranglé 3 jours après.

MUSTAPHA, fils aîné de Soléiman Ier, joignait à ses droits d'aînesse l'affection des peuples et celle des soldats; mais il fut renversé des marches du trône où il devait monter un jour, par les intrigues de Roxelane. Cette ambitieuse épouse du vieux Soléiman s'unit au gr.-vézyr Roustam pour perdre le jeune héros, et n'y réussit que trop bien. Le sulthan, devenu trop soupçonneux dans ses derniers jours, ouvrit facilement son cœur à la crainte non fondée d'éprouver le même sort que Sélim Ier et Bajazet II. Le jeune prince était dans son gouvern. d'Amasie : Soléiman se rendit à l'armée othomane qui campait dans le voisinage, et ordonna à son fils de venir le trouver. La victime se livra elle-même à ses bourreaux qui l'étranglèrent, l'an de l'hég. 960 (1553), sans que son père, témoin caché de cette horrible scène, daignât écouter le cri de la nature. Cette catastrophe a fourni le sujet de 3 tragédies : l'une de Belin, intit. *Mustapha et Zéangir*, 1705; une autre de Chamfort, sous le même titre, 1777; et la 3e de M. de Maisonneuve, sous le nom de *Roxelane et Mustapha*, 1785.

MUSTAPHA (Le Faux), prétendu fils de Soléiman-le-Grand, n'était qu'un esclave dont la parfaite ressemblance avec l'infortuné Mustapha donna l'idée à l'ambitieuse Roxelane de l'opposer à son époux. Elle eut toutefois l'adresse d'agir sans paraître. L'an de l'hég. 961 (1554), l'imposteur se montra près de Nicopoli; parcourut tout le pays qui est entre le Danube, la Valakie et la Moldavie, et se vit bientôt à la tête d'une armée. Il annonçait le projet de marcher sur Constantinople, lorsq. le sulthan ordonna à son gr.-vézyr d'aller le combattre. Abandonné de la plupart de ses partisans à l'approche du danger, le faux Mustapha tomba entre les mains d'Achmet, avec ses complices les plus intimes, et fut jeté secrètement dans la mer, par un ordre du sulthan. Il avait fait des révélations qui ne compromirent que Bajazet, fils de Roxelane; car il ignorait que c'était surtout pour cette femme artificieuse qu'il avait conspiré.

MUSTAPHA (Jean-Armand), voyag. mahométan, né vers la fin du 16e S., vint en France, où il embrassa le relig. chrét., et se rendit utile au cardinal de Richelieu, qui ne laissa pas ses services sans récomp. Il accompagna le commandeur de Razilly dans deux voyages à la côte occidentale de Maroc, et en écrivit la relation sous ce titre: *Voyages d'Afrique, où sont contenues les navigations des François, entreprises en* 1629 *et* 1630, *ès-côtes des royaumes de Fez et de Maroc: le traité de paix fait avec les habit. de Salé, et la délivrance de plus. esclaves françois, ensemble la description des susdits royaumes, villes, coutumes, relig., mœurs et commodités de ceux du pays*, Paris, 1632, 1 vol. in-12.

MUSTAPHA-BAIRAKDAR, célèbre gr.-vézyr othoman, né à Rasgrad vers le milieu du 18e S., exerça d'abord la profess. de laboureur, se livra ensuite au commerce des chevaux, et s'enrôla enfin sous les drapeaux du pacha de sa province. Il succ., en 1804, à Tersanik-Oglou, pacha de Roustchouk, sous lequel il s'était distingué dans plus. campagnes, et détruisit, en 1807, à Musehib-Kiou, une partie de l'armée russe qu'il n'avait pu empêcher d'entrer dans Bukharest. Revêtu, la même année, de la charge de séraskier, ou commandant des forces othomanes, il ne chercha plus à dissimuler son attachement à la cause de Sélim III, qui venait d'être détrôné. Il marche sur Constantinople, se présente au sérail, redemandant Sélim pour le couronner de nouveau. Les portes s'ouvrent, mais c'est pour lui rendre le cadavre du malheureux prince. A cette vue, Baïrakdar jure de le venger. Il ordonne le supplice des conseillers et des exécuteurs de ce crime, la déposition du sulthan Mustapha IV, et l'installation de son frère Mahmoud II. Après cette révolut., qui arriva le 28 juill. 1808, Baïrakdar, devenu gr.-vézyr, s'occupa sans relâche de tout réformer et principalement de remplacer le corps des janissaires par celui des *seymens*. Mais bientôt le mécontentement général fut à son comble. Le vézyr, forcé de céder au nombre des révoltés, se retira dans le sérail, et réduit enfin à la dern. extrémité, mit le feu au magasin à poudre et se fit sauter, après avoir fait étrangler Mustepha IV (*v.* ce nom), le 15 novemb. 1808.

MUSTAPHA (Cara). V. Cara-Moustapha.

MUSTAPHA-DALTABAN, grand-vézyr, commença par être simple janissaire, et fut élevé dans le palais du gr.-vézyr Achmet-Kiuperli. Après la m. de son protecteur et celle de Cara-Mustapha, il resta quelque temps oublié, puis sous le nouveau gr.-vézyr, il devint successivem. agha des janissaires, pacha de Silistrie, avec le titre de séraskier (1692), et beglierbey de Natolie. Exilé en 1697, dans la Bosnie, il y vivait retiré, lorsque les Othomans, vaincus par les impériaux à la funeste bataille de Zenta, le forcèrent de se mettre à leur tête. Il reprit aux ennemis, en une seule campagne, 24 châteaux ou villages fortifiés, sur les deux rives de la Save, et fut confirmé sans peine dans le commandement qu'il avait accepté sans l'aveu de Mustapha II. Il battit les Arabes quelque temps après; et reçut le gouvernem. de Baghdad en 1700. Cependant il se vit sur le point dès-lors de succomber sous les calomnies de ses nombreux ennemis, et fut obligé d'acheter l'amitié du moufty qui le fit nommer, en 1702, pacha de Kioutaya, et bientôt après gr.-vézyr. Il ne tarda pas à vouloir secouer le joug de ce protecteur; mais les efforts qu'il fit pour le renverser et pour provoquer la violation du traité de Carlowitz, lui coûtèrent la vie l'an de l'hég. 1114 (1703). Il vit approcher les bourreaux et la m. avec l'intrépidité qu'il avait montrée tant de fois sur les champs de bataille.

MUSTAPHA-KIRLOU, vézyr et beau-frère de Soléiman Ier, prit Belgrade en moins d'un mois (1521), sous les yeux du sulthan qui venait de l'élever au vézyrat, et commanda en chef, l'année suivante, la seconde expédition tentée par les Othomans contre l'île de Rhodes; mais pour n'avoir pu soumettre cette île indomptée, il encourut la disgrâce de son maître. Relégué en Egypte, il se conduisit d'abord en sujet fidèle, et eut le bonheur de soumettre des révoltés qu'il était chargé de combattre; mais ayant appris que le sulthan avait nommé gr.-vézyr le célèbre Ibrahim, son ennemi, il jura de se venger, et sut dissimuler toutefois jusqu'à ce qu'il eût obtenu le sandjakat d'Egypte. Ce fut alors (1523) qu'il leva le masque. Trahi par Méhémet-Effendi, son secrétaire, et vaincu par les soldats mêmes qu'il avait commandés, il périt percé de leurs flèches, par l'ordre de Soléiman.

MUSTAPHA-PACHA, favori de Sélim II, devait la bienveillance de ce prince au courage qu'il avait eu de l'arrêter dans sa fuite, sous les murs d'Iconium, en 1557. Chargé par le sulthan de la conquête de l'île de Cypre (1570), il déshonora sa victoire par une barbarie qui n'eut d'égale que son avidité, et se vit dépouillé de ses honneurs et relégué dans un sandjakat éloigné de la cour. Amurath III, successeur de Sélim II, le rappela et lui donna le commandem. de l'armée qu'il envoye contre les Persans en 1578; mais Mustapha, après s'être emparé de la Géorgie et du Chyrwan, se laissa battre par son imprudence, reçut l'ordre de revenir à Constantinople (1581), et s'empoisonna de honte et de douleur.

MUSURUS (Marc), l'un des Grecs qui ont contribué à répandre le goût des lettres en Europe, né vers 1470, à Retimo, dans l'île de Crète, m. en 1517, fut amené fort jeune en Italie par son père,

et placé sous la direction de Jean Lascaris. Il mérita bientôt d'être admis à l'académie qui s'assemblait dans l'atelier de Manuce l'Ancien. Plus tard il fut nommé professeur de lettres grecques à l'université de Padoue, et remplit ces fonctions avec un zèle et un talent qui lui donnèrent un nombre infini d'auditeurs de toutes les parties de l'Italie, de la France et de l'Allemagne. Le pape Léon X l'appela à Rome en 1516, et le nomma archevêque de Malvasie. On doit à Musurus, comme éditeur, la prem. édit. des *Comédies* d'Aristophane, Alde, 1498, avec une préface; celle de l'*Etymologicum magnum*, Calliergi, 1499, avec une préface; celle des *Œuvres de Platon*, Alde, 1513, etc. On a de lui, comme poète, des *épigrammes grecques* dans le *Dictionnar. græc. copiosissim.*, Venise, 1497, et dans l'édit. de *Musée*, ibid., 1517; mais la plus étendue comme la plus célèb. de toutes ses pièces, est un *poème* grec de 200 vers hexamètres et pentamètres à la louange de Platon, impr. dans l'édit. des *OEuvres* de ce philosophe ci-dessus mentionnée, et publiée séparément avec une version en vers latins, Amsterdam, 1676, in-4. V. sur Musurus, Paul Jove, le *Dictionn.* de Bayle, etc.

MUSZKA (Nicolas), savant jésuite, né en 1713 à Schellitz dans le comté de Meytra, en Hongrie, fut nommé grand-prevôt de la cathédrale de la ville de Neusol, devenue épiscopale en 1776, et m. dans cette ville quelques années après. On a de lui: *Vitæ Palatinorum sub regibus Hungariæ*, Tyrnaw, 1762, in-fol.; *De legibus, earum transgressione, seu peccatis et peccatorum pœnâ, libri III*, Vienne, 1759, in-4.

MUTAHER, prince du Yémen, et imam de la secte des zéidis, était fils de Chéryf-Eddin Yahia, qui s'était arrogé le titre et la dignité d'*imam* et d'*emyr al-moumenyn* dans les montagnes du Yémen, vers l'an 940 de l'hég. (1533 de J.-C.), et qui le déshérita en mourant. Mutaher, quoique boiteux, et peu digne d'ailleurs de gouverner, manifesta l'intention de ressaisir ses droits prétendus. Mais chassé de Sanâ, en 954 (1547), par Ezdemir, pacha de Zabid et du Ras-Yemen, au nom de la Porte-Othomane, et assiégé dans Thela deux ans après, il fut réduit à accepter le gouvernement de quelques districts. En 974 (1566), il se déclara le chef des Arabes mécontens, enleva de nouveaux territoires au pacha Redwan, et l'année suivante après avoir vaincu et tué Mourad-Pacha, s'empara de Sanâ et y fit faire la khothbah en son nom. Bientôt, grâce à ses avantages rapides, il ne resta plus aux Turks que la ville et le district de Zabid. Mais Sinan-Pacha, chargé par Sélim II de réduire le Yémen, en 976 (1569), enleva en peu de temps à Mutaher toutes ses conquêtes, et l'obligea de demander la paix, qui lui fut accordée (977), à condition qu'il aurait le district de Saada à titre de ferme, que le nom du sulthan figurerait seul dans la khothbah et sur les monnaies, etc. Mutaher m. en 980 (1572-3). Ce qu'il y eut de plus remarquable en lui, c'est une avarice dont rien n'approche, et qui causa peut-être une partie de ses disgrâces.

MUTEL DE BOUCHEVILLE (Jacques-François), littérat. médiocre, né en 1730 à Bernai, où il m. en 1814, fut conseiller à la cour des comptes de Rouen, membre de l'acad. de cette ville, et de la société d'agriculture d'Evreux. Nous citerons de lui un poème en six chants sur la *Conquête de la Sicile par les Normands*; un poème en quatre chants de l'*Education*, impr. avec plusieurs autres poésies, 1807 et 1809, 2 vol. in-8; l'*Eloge de l'agriculture*, poème, 1808, in-8.

MUTI (Francesco), écrivain italien, né à Cosenza dans le 16e S., a publié: *Disceptationum libri V, contra calumnias Th. Angelucci in maximum philosophorum fr. patricium*, Ferrare, 1589, in-4. — Muti (J.-Marie), relig. de l'ordre des Frères-Prêcheurs, né à Venise dans le 17e S., a publié: *Problemi del Muti veneziano*, Venise, 1674; l'*Ozio nel trattenimento*, ibid., 1705; *Quaresimale secondo*, Padoue, 1711; *la Penna critica*, Venise, 1712; *le Isole fortunate della religione*, ibid., 1678: *le Gemme di Vaticano*, ibid., 1705; *li Ricordi politici a principi cristiani*, ibid., 1716.

MUTIIS (Donato a), médecin, né à Raguse, dans le 16e S., a laissé quelq. écrits sur sa profession, parmi lesquels on cite: *Epistola de terebinthinæ resinæ facultatibus*, etc., Lyon, 1534; *in interpretationem Galeni super XIV aphorismos Hippocratis Dialogus*, Zurich, 1547, in-4.

MUTIS (don Joseph-Celestino), célèbre naturaliste, né à Cadix en 1732, m. directeur de l'expédition botanique du roy. de la Nouvelle-Grenade, et astronome royal à Santa-Fé de Bogota, en 1808, n'a guère été connu jusqu'ici en Europe que par ses vastes connaissances en botanique, qui lui valurent de la part du grand Linné les plus brillans éloges. Toutefois il a rendu d'importans services à toutes les branches de l'hist. naturelle, et exercé sur la civilisation des colonies espagnoles une influence qui lui assure à jamais un rang distingué parmi les bienfaiteurs les plus illustres du Nouveau-Monde. Mutis se livra d'abord à l'étude de la médecine dans sa ville natale, et fut nommé, en 1757, suppléant d'une chaire d'anatomie à Madrid; mais dès-lors il montra plus de goût pour les excursions botaniques que pour la visite des hôpitaux, et ce fut à cette époque qu'il commença à correspondre avec l'illustre natural. d'Upsal. En 1760, il consentit à suivre en Amérique le vice-roi don Pedro Mesia de La Cerda, en qualité de médecin. Nommé professeur de mathémat. dans le Colegio mayor de Nuestra-Señora del Rosario, à Santa-Fé, il y répandit les prem. notions du vrai système planétaire, et fut assez heureux pour être protégé par le vice-roi contre les dominicains, ces tyranniques adversaires des *hérésies de Copernic*. Nous ne pourrions énumérer tout ce qu'il fit pour la science et pour le bonheur des hommes pend. 48 ans de travaux assidus dans le Nouveau-Monde. On doit à ses recherches beaucoup de genres du règne végétal (*Vallea*, *Barnadesia*, *Escallonia*, *Manettia*, et tant d'autres publiés dans le *Supplém.* de Linné). Ce dernier, parlant du genre *Mutisia*, ajoute: *Nomen immortale quod nulla ætas unquàm delebit.* Mais le principal mérite de Mutis, à nos yeux, est d'avoir distingué le premier les différentes espèces de Cinchona (le quinquina) et les véritables caractères de ce genre si précieux. Parmi d'autres plantes, utiles dans la médecine et dans le commerce, qu'il a décrites le premier, il faut compter le *Psychotria emetica*, ou ipecacuanha du Rio-Magdalena, le *Toluifera* et le *Myroxylum* qui donnent les baumes de Tolu et du Pérou, la *Wintera grenadensis*, et l'*Alstonia theæformis*, qui fournit le thé de Santa-Fé. C'est encore lui qui découvrit et fit connaître la plante nommée *Vejuco del Guaco* par les Indiens, et employée par eux depuis long-temps comme l'antidote le plus puissant contre la piqûre des serpens venimeux. Il n'existe de ce laborieux naturaliste qu'un petit nombre de *dissertat.* impr. dans les *Mémoires* de l'acad. roy. de Stockholm (pour l'ann. 1769), et dans un excellent journal publié à Santa-Fé en 1794, sous le tit. de *Papel periodico*. Mais le *Supplem.* de Linné, les ouvr. de l'abbé Cavanilles et de M. de Humboldt, le *Semanario del Nuevo-Reino de Granada*, rédigé par M. Caldas, en 1808 et 1809, ont fait connaître une partie de ses observations. Nous ignorons l'état des MSs. qu'il avait recommandés aux soins de ses amis et de ses proches parens. Mutis, qui avait embrassé l'état ecclésiastique dès 1772, et avait été nommé chanoine de l'église métropolitaine de Santa-Fé, et confesseur d'un couvent de religieuses, fut aussi bon prêtre qu'il était savant estimable.

MUTIUS. V. Scevola.

MUTIUS, architecte romain, qui vivait du temps de Marius, embellit par les plus riches ornemens de l'architecture le temple de l'Honneur et de la Vertu, bâti par Marcellus. Il existe des médailles d'argent, qu'on croit avoir été frappées en l'honneur de cet architecte : on y voit les initiales HO. et VIRT., et dans l'exergue, cet autre mot CORDI..... Le surnom de Cordus était particulier à l'une des branches de la famille Mutia.

MUTIUS (HULDRIC), professeur à Bâle, dans le 16e S., a laissé : *de Germanorum primâ origine, moribus, institutis, legibus et memorabilibus pace et bello gestis omnibus omnium sæculorum usquè ad mensem augusti anni* 1539, *libri chronici XXXI, ex probatioribus germanicis scriptoribus in latinam linguam translati*, Bâle, 1539, in-fol.

MUTONI (NICOLAS), littérat. italien, né à Venise dans le 16e S., est aut. des ouvr. suiv. : une traduct. italienne de la poétique de M. A. Vida (*Poetica del diviniss. poeta M. A. Vida*, etc.), Venise, sans date; *Nic. Mutoni Luminare majus ex græcor., arab. latinorumque medicorum monumentis restitutum*, etc., Venise, 1551, in-fol.; *Stratagemmi dell'arte della guerra di Polieno macedonico*, etc., trad. du grec en italien, ibid., 1551, 1552.

MUY (LOUIS-NICOL.-VICTOR DE FÉLIX, comte du), maréch. de France, né à Marseille en 1711, m. en 1775, fut d'abord chevalier de St-Jean-de-Jérusalem, et fit, sous Berwick et Coigny, son apprentissage dans la guerre de 1734, entreprise pour soutenir l'élection de Stanislas au trône de Pologne. Attaché ensuite à la cour, comme menin du dauphin, père de Louis XVI, il devint plutôt l'ami que le serviteur de ce prince vertueux. Il assista à la bataille de Fontenoi, fut fait lieutenant-général en 1748, se distingua aux batailles d'Hastembeck, de Crevelt et de Minden, et commanda un corps considérable de troupes, pendant toute la campagne de 1760. Malgré un échec qu'il éprouva près de Warbourg, il fut créé chevalier des ordres du roi en 1762, et reçut le commandement de la Flandre. Il refusa, sous Louis XV, le ministère de la guerre, qu'il accepta de Louis XVI, en 1774. Compris à cette époque dans une promotion de maréchaux de France, il ne put jouir long-temps de ces nobles récompenses. Il a laissé des MSs. pleins d'excellentes vues sur différens objets de l'administration. On cite 3 *éloges* du maréchal du Muy : l'un par Le Tourneur, traducteur d'Young (Bruxelles et Paris, in-8 de 59 p.), couronné par l'académie de Marseille, en 1778; un 2e par M. de Beauvais, év. de Senez; et un 3e par M. de Tresséol (1778, in-8).

MUYART DE VOUGLANS (PIERRE-FRANÇ.), le seul des anciens criminalistes franç. dont on lise encore les ouvr., né à Moirans, près de St-Claude, en 1713, m. à Paris en 1791, fit partie du parlem. formé par le chancelier Maupeou et devint ensuite conseiller au gr.-conseil. On a de lui : *Institutes au droit criminel*, etc., avec un *Traité particulier des crimes*, Paris, 1757, in-4; *Instruction criminelle suivant les lois et ordonnances du royaume*, ibid., 1762, in-4; *Réfutation des principes hasardés dans le traité des Delits et des Peines*, ibid., 1767, petit in-8; Utrecht, 1768, in-12; *Motifs de ma foi en J.-C.*, ou *Points fondamentaux de la religion chrétienne*, Paris, 1776, in-12; *les Lois criminelles de la France dans leur ordre naturel*, ibid., 1783, in-fol.; *Preuves de l'authenticité de nos Evangiles contre les assertions de certains critiques modernes*, ibid., 1785, in-12; *Lettre sur le système de l'auteur de l'Esprit des Lois touchant la modération des peines*, ibid., 1785, in-12 de 83 pag. — MUYART DE VOUGLANS, bailli de Moirans, oncle du précédent, m. en 1781, avait formé une belle collection de médailles et d'antiquités. Nous citerons de lui une *Dissertat. sur les antiquités de la ville d'Antre*, dans le *Journal encyclopédique*, ann. 1778, t. 3, pag. 317-321, avec un supplém., t. 5, p. 141-142.

MUYS. V. MUIS et MUSIUS.

MUYS (GUILLAUME), méd., né à Steenwick, dans l'Over-Issel, en 1682, m. en 1744, professa la médecine, la chimie et la botanique à Franeker. On a de lui : *Elémens de physique*, Amsterdam, 1711, in-4; *Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus extat*, Leyde, 1741, in-4. — Jean MUYS, son père, méd. à Leyde, a laissé : *Praxis medico-chirurgica rationalis*, Amsterdam, 1695, in-8; et en allemand, Berlin, 1699, in-4; *Podalirius redivivus*, Leyde, 1686, in-8. On a ces deux ouvr. dans le même rec., Naples, 1727, in-4.

MUZIANO (JÉROME), ou *le Mutien*, peintre italien, né vers 1528, à Aquafredda, dans le Bresciau, m. en 1592, vint fort jeune à Rome, et s'y fit d'abord une telle réputat. par ses paysages, qu'on l'appela le *Jeune Homme aux paysages*. Bientôt il se livra aussi au genre historique, et enrichit de ses tableaux plus. églises, entre autres celles du *Jésus*, d'*Ara-Celi* et de la *Conception*. L'église des Chartreux en possède un très-beau, qui représente une *Troupe d'anachorètes écoutant la parole d'un père du désert*. Cet artiste excellait à représenter les personnages d'une physionomie grave, et surtout les pénitens exténués par l'abstinence. Malheureusement on peut reprocher, en général, de la sécheresse à son dessin. On lui doit d'ailleurs le perfectionnement de l'art de la mosaïque. Le musée du Louvre possède de lui deux tableaux : le *Lazare ressuscité* et l'*Incrédulité de St.-Thomas*.

MUZIO (JÉRÔME), en latin *Mutius*, littérateur et controversiste italien, né à Padoue en 1466, m. en 1567, ajouta à son nom le surnom de *Giustinopolitano*, c'est-à-dire, de Capo-d'Istria, où sa famille était établie. Les princip. de ses nombr. ouvr. sont : *Difesa della Messa, dei' santi e del Papato*, Pezaro, 1568, in-8; *le Battaglie del Muzio per difesa dell' italica lingua*, etc., Venise, 1582, in-8; *Istoria di Fatti di Federigo di Monte-Feltro, duca d'Urbin*, Venise, 1605, in-4. — MUZIO ou MUTIUS, religieux de l'ordre du Mont-Cassin, né à Milan en 1574, a laissé : *Considerasioni soprà Tacito*, Brescia, 1623, in-4. — MUZIO (Macario), poète latin, né à Camerino dans le 16e S., est aut. d'un poème intit. : *de Triumpho Christi*, Venise, 1523 et 1567, Rome, 1639, et inséré dans la *Biblioth. volante* de Cinelli, tome 3.

MUZZARELLI ou MUZZARELLO (JEAN), littérat. italien du 15e S., né à Mantoue, avait changé son nom, suivant l'usage de son temps, en celui de *Mutius Arellius*. Giraldi (*v.* ce nom) lui attribue quelques poésies, entre autres un poème à la louange de Mutius Scevola.

MUZZARELLI (ALPHONSE), jésuite et théologien romain, né à Ferrare en 1749, m. en 1813, à Paris, où il avait été obligé de se transporter, à l'époque ou Pie VII abandonna aussi la capitale du monde chrétien, pour obéir aux ordres du vainqueur de l'Europe, a laissé de nombreux écrits, qu'on peut partager en 2 classes, l'une sur des matières de piété, l'autre sur des points de critique et de théologie. Nous citerons les suivans, tous pris dans la 2e classe : *Recherches sur les richesses du clergé* (en ital.), Ferrare, 1776, in-8; *Deux Opinions de Charles Bonnet* (de Genève) *sur la résurrection et les miracles réfutés*, ibid., 1781, (idem), in-8; *Emile détrompé*, Sienne, 1782, 2 vol. (Il a paru depuis, en 2 vol., une *Suite* de cette réfutation de Rousseau); *du Bon usage de la logique, en matière de religion*, Foligno, 1787, 3 vol. in-8; 1789, 6 vol.; 1810, 10 vol.; de l'*Obligation des pasteurs, dans les temps de persécution*, 1791, in-8; *des Causes des maux présens, et de la crainte des maux futurs, et leurs remèdes*, 1792, in-8; *Jean-Jacques Rousseau accusateur des nou-*

veaux philosophes, Assise, 1798, réimprimé à Ferrare, sous le titre de *Mémoires du jacobinisme, extraits des Œuvres de J.-J.* Rousseau. Tous ces ouvr. sont en italien. Muzzarelli a leissé, en outre, beauc. de MSs. — Girolamo MUZZARELLI, relig. dominicain, de la même famille que le précédent, né à Bologne, au commencem. du 16e S., fut successivement profess. de théologie, inquisiteur dans sa patrie, archevêque de Couza dans le royaume de Naples, et m. en 1561. On lui attribue un *traité* contre Luther, et un écrit *sur l'Autorité du pape*.

MYDORGE (CLAUDE), savant géomètre, né à Paris en 1585, m. en 1647, fut d'abord conseiller au Châtelet, puis trésorier de la généralité d'Amiens. Il se lia d'une étroite amitié avec Descartes, auquel il rendit d'importans services. Il dépensa près de cent mille écus de son bien, à faire fabriquer des verres de lunettes et des miroirs ardens, et à tenter divers essais. On a de lui : *Examen du livre des récréat. mathemat.* (du P. Leurechon), Paris, 1630, in-8; réimpr. en 1643 avec des notes de D. Henrion; *Prodromi catoptricorum et dioptricorum, sive conicorum, libri IV, priores*, Paris, 1639, in-fol., inséré par le P. Mersenne dans le recueil intitulé : *universæ geometriæ, mixtæque mathematicæ Synopsis*.

MYE (FRÉDÉRIC van der), médecin distingué du 17e S., né à Delft, exerça sa profession à Bréda, et publia : *Historia medica de vertigine, catarrho, tussi vehementi*, Anvers, 1624, in-4; *de Officio medici*, Bréda, 1630, in-4.

MYLE (ABRAHAM van der), en lat. *Mylius*, sav. hollandais, né en 1558, à St-Herenberg en Zélende, fut ministre du saint évangile à Dordrecht, et y mourut en 1637. On cite de lui particulièrem. un traité *de Antiquitate linguæ belgicæ, deque Communitate ejusdem cum latinâ Græcâ, Persicâ et plerisque, aliis*, Leyde, 1611, in-4. — MYLE (Arnold), sav. imprim. origineire du comté de Meurs, né en 1540, m. en 1604 à Cologne, où il exerçait sa profess., a laissé : *Locorum geographicorum Nomina antiqua et recentia*, dans le *Theatrum geographicum* d'Abreham Artelius, Anvers, 1573, in-fol.; *principum et regum Polonorum Effigies, cum commentario*, Cologne, 1594, in-fol.

MYLIUS (JEAN-CHRISTOPHE), bibliographe allemand, né en 1710, à Buttstæd, dans le principauté de Weimar, m. en 1757, à Iéna, dont l'université le comptait au nombre de ses professeurs et l'acad. latine au nombre de ses membres, a leissé plus. ouv. parmi lesquels nous distinguerons : *Bibliotheca anonymorum et pseudonymorum*, Hambourg, 1740, 2 vol., in-8.; *De sanctâ quorumdam in abolendis vel mutilandis auctoribus classicis simplicitate*, Iéna, 1741, in-4 de 48 p.; *Memorabilia bibliothecæ academicæ Jenensis*, ibid., 1746, in-8.

MYNORS (ROBERT), chirurgien anglais m. à l'âge de 67 ans, en 1806, à Birmingham, où il avait exercé sa profess. d'une manière distinguée, a laissé : *Réflexions sur les amputations*, 1783, in-8; *Histoire de l'opération du trépan*, 1785, in-8; et quelques articles insérés dans les *Commentaires médicaux* du docteur Duncan.

MYNSICHT (ADRIEN), médecin du duc de Meckelbourg et de plus. autres princes d'Allemagne, au 17e S., a donné à le médecine le sel de *Duobus* ou l'*Arcanum*, encore en usage aujourd'hui. Il a rendu ainsi un plus gr. service qu'en écrivant son ouvr. intitulé : *Armamentarium medico-chimicum, h. e., selectissimorum, contrà quosvis morbos, pharmacorum conficiendorum secretissima ratio, cui in fine adjunctum est testamentum Hadrianeum de aureo philosophorum lapide*, Hambourg, 1631, in-4; Lyon, 1645, 1664, 1670, in-8; Rouen, 1651, in-8.

MYREPSUS (NICOLAS), médecin du 13e S., originaire d'Alexandrie, s'occupa de recueillir tous les médicam. dont les recettes étaient dispersées dans les écrits des Grecs et des Arabes sur l'art médical; et en compose une espèce de pharmacopée, en grec d'un style très-corrompu. Léonard Fucus a trad. cet ouvr. en latin, avec des annotations, sous ce titre : *Opus medicamentorum in sectiones XLVIII digestum*, Bâle, 1549, Lyon, 1549, Paris, 1567, Francfort, 1626, Nuremberg, 1658, in-8, avec une préface de Hartmann Beverus.

MYRMECIDES, sculpt. grec, né à Lacédémone, s'occupe, comme Callicrates (*v.* ce nom) de petits ouvr., tels qu'un chariot, un vaisseau en ivoire qu'une aile de mouche pouvait couvrir.

MYRO ou plutôt MOERO, femme poète, née à Byzance, 3 siècl. avant J.-C., épousa le grammairien Andromachus, dont elle eut Homère *le Jeune*, poète tragique célèb. Ses œuv. poétiq. furent nombreuses et variées. Athénée cite d'elle un fragment épique remarquable, où elle décrit l'éducation d'Achille dans l'île de Crète. Une ou deux épigrammes de l'*Anthologie* (dans les *Analectes* de Brunck) portent son nom, V. sur Myro, J. Chr. Wolf, *Poetriarum octo Fragmenta*, Hambourg, 1734, in-4.

MYRON, sculpteur grec, célébré fréquemment par les poètes grecs et latins, naquit à Eleuthère, et fut le condisciple et l'émule de Polyclète. On n'est pas d'accord sur l'époque où il florissait. Scaliger, Winkelman, MM. Emeric-David et Quatremère de Quincy ont essayé de résoudre cette question. Il est du moins certain que Myron doit être mis au rang des plus anciens comme des plus illustres statuaires de l'antiquité. Lucien le range au nombre de ceux « qui, dit-il, sont adorés comme des dieux. » Le génisse de Myron est, de tous ses ouvr., celui qui paraît avoir mérité et obtenu la plus grande célébrité. Il paraît que cet artiste excellait à représenter les animaux, et à leur donner l'apparence de la vie. Auteur d'un gr. nombre d'ouvr. estimés, que citent Pline et Pausanias, il m. néanmoins, à ce que l'on croit, dans la pauvreté. *V.*, pour plus de détails, les écrivains déjà cités, et, en outre, Cicéron et les épigrammes de l'*Anthologie*.

MYRONIDE, générel athénien, s'acquit une gloire immortelle par la campagne qu'il fit 458 ans av. J.-C. Les Thébains s'étant alliés avec les Lacédémoniens contre Athènes, Myronide, avec une armée peu nombreuse, marche sur la Béotie, et, malgré l'avis des autres chefs athéniens, livra bataille aux ennemis. Sa victoire fut complète et décisive : il prit ensuite toutes les villes de la Béotie, Thèbes exceptée, soumit les Locriens-Opontiens et les Phocéens, et pénétra dans la Thessalie. L'année de son commandement ayant expiré sur ces entrefaites, il revint à Athènes; et soit que tant de succès eût excité la défiance ou la jalousie, soit que les circonstances, devenues moins difficiles, exigeassent moins d'efforts, on ne retrouve plus son nom dans l'histoire.

MYRTIS, femme poète, née à Anthédon, en Béotie, 500 ans av. J.-C., avait composé des *chants lyriques*, dont plusieurs subsistaient encore au temps de Plutarque. La célèbre Corinne et Pindare lui même furent ses élèves. On lui érigea une statue de bronze, qui fut l'ouvr. de Boiscus. *V.* Suidas et Plutarque dans ses *Questions grecques*.

MYS, ciseleur. V. MENTOR.

N

NAAMA (Bible), Ammonite, l'une des femmes de Salomon, fut mère de Roboam, et éleva son fils dans sa religion.

NAAMAN (Bible), général de l'armée de Benadad, roi de Syrie, fut guéri de la lèpre par le prophète Elysée vers l'an 884 av. J.-C. V. ÉLISÉE.

NABAL (Bible), riche Israélite de la tribu de Juda, excita la colère de David, en lui refusant des vivres pour sa troupe, et m. de frayeur, lorsqu'il apprit de sa femme Abigaïl le danger qu'il avait couru par ce refus. V. ABIGAÏL.

NABEGA (ZIAD-BEN-MOAVIA AL DOBIANI, surnommé), ancien poète arabe du temps de Noman Ben Moudar, roi de Hira, et de Khosrou-Parviz (à la cour duquel il jouissait d'une haute considération), vers la fin du 6ᵉ S., a laissé des *poésies* qui ont été réunies sous le tit. de *Divan*, MSs. qui se trouve à la Biblioth. du Roi sous les nᵒˢ 1455 et 1626. On trouve, dans la *Chrestomathie* de M. Silvestre de Sacy, un poème de cet auteur avec la traduct. franç., des notes savantes et des fragmens de ses autres écrits.

NABIS, tyran de Sparte, success. de Machanidas en l'an 205 av. J.-C., se signala par toutes espèces de cruautés, pend. un règne de 14 ans. Ayant fait un traité d'alliance avec Philippe, roi de Macédoine, alors en guerre avec les Romains, il tenta de s'assurer la possession de la ville d'Argos, que celui-ci lui avait confiée; mais bientôt il fut forcé de se soumettre aux condit. que lui imposèrent les Macédoniens et les Romains réunis contre lui sous les murs de Sparte: c'est en vain qu'il essaya de recouvrer ses avantages après le départ de Flaminius; attaqué par Philopœmen, général des Achéens, il appela à son secours les Étoliens, qu'il croyait ses amis, et périt assassiné par Alexamène leur chef, l'an 192 avant J.-C.

NABONASSAR, roi de Babylone, célèbre pour avoir donné son nom à une ère qui remonte au 26 fév. 747 av. J.-C., occupa le trône depuis l'automne de l'an 748 jusqu'en 734, et eut pour successeur un nommé *Nadius*. L'histoire ne nous apprend presque rien sur tous ces souver. de Babylone qui, jusqu'à l'avènem. de Nabuchodonoser le père, relevèrent des rois assyriens de Ninive.

NABOPOLASSAR, roi de Babylone, monta sur le trône en l'an 644 avant l'ère chrétienne, s'allia à Cyaxare, roi des Mèdes, pour détruire l'empire d'Assyrie, et s'empara de Ninive, qu'il réunit à ses états. Il m. en l'an 623 avant J.-C., après un règne de 21 ans.

NABUCHODONOSOR, roi d'Assyrie, nommé Arphaxad dans la Bible, monta sur le trône en l'an 646 av. J.-C., vainquit Phraortes, roi des Mèdes, le tua de sa propre main, et pénétra en Judée, où Holopherne, l'un de ses lieutenans, ayant mis le siége devant Béthulie, fut tué par Judith (*v.* ce nom). On croit que ce prince périt en défendant sa capitale assiégée par Cyaxare, fils de Phraortes, et par Nabopolassar.

NABUCHODONOSOR, dit *le Grand*, roi de Babylone, fils de Nabopolassar, lui succéda en l'an 623 avant J.-C., envahit la Judée, prit Jérusalem l'année suiv., emmena captif le roi Joachim (*v.* ce nom), ainsi que les jeunes gens les plus distingués de sa cour, au nombre desquels se trouvait Daniel (*v.* ce n.), et rendit ensuite la liberté à ce prince. La Judée s'étant révoltée quelques années après, Nabuchodonosor rentra dans ce pays, s'empara une seconde fois de Jérusalem, après un an de siége, fit crever les yeux au roi Sédécias (*v.* ce n.), rasa les fortifications de la ville, détruisit son temple et ses autres édifices, et emmena tous ses habitans en Chaldée. Il fit ensuite la guerre aux Tyriens, assiégea leur ville pend. 13 ans, s'en empara au bout de ce terme, porta ensuite ses armes en Égypte, fit la conquête de ce royaume, se rendit maître de tous les établissemens des Phéniciens sur les côtes d'Afrique, et pénétra, dit-on, jusque dans la partie méridionale de l'Espagne. Ce fut après son retour à Babylone, suivant la Ste-Écriture, que dans l'enivrement de son orgueil, il fit fondre sa statue en or, et commanda à tous ses sujets de l'adorer. Mais il fut puni de cet acte de vanité par une maladie singulière. Tombé dans un état complet de démence, il se persuada qu'il avait été transformé en bœuf, et ne recouvra la raison qu'au bout de 7 ans. Suivant les calculs de Larcher (*v.* ce nom), Nabuchodonosor mourut en l'an 580 av. J.-C. Avec lui s'écroula le vaste empire qu'il avait créé. Son fils, Evil Merodach (*v.* ce nom), lui succéda sur le trône de Babylone.

NACCHIANTI (JACOB), théologien italien, né à Florence vers la fin du 15ᵉ S., entra dans l'ordre de St-Dominique, devint év. de Chioggia en 1544, assista en cette qualité au concile de Trente, et m. en 1569. On a de lui: *Nacchianti Clugiensis episcopi Scriptura medulla*, Venise, 1561, in-4; *Digressiones et Tractationes in epistolas S. Pauli ad Ephesios et Romanos*, 1557, Lyon, 2 vol. in-fol.

NACHOR, patriarche hébreu, fils de Sarug et père de Tharé, vécut 147 ans. — Son petit-fils, appelé du même nom, fut père de Bathuel, dont Rebecca (*v.* ce nom) fut la fille.

NADAB, roi d'Israel, fils de Jéroboam, monta sur le trône en l'an 954 avant J.-C., se livra à tous les excès, et fut tué après un règne de deux ans par Baasa, l'un de ses généraux, qui prit le titre de roi.

NADAL (AUGUSTIN), littérateur médiocre, né à Poitiers en 1659, vint à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, fut successiv. précept. d'un jeune seigneur, secrét. de la prov. du Bourbonnais, secrét. de l'ambassade franç. au congrès d'Utrecht, obtint, pour prix de ses services, l'abbaye de Doudeauville, et m. dans sa ville natale en 1741. On a de lui cinq tragédies: *Saul*, *Hérode*, *les Machabées*, *Marianne* et *Osarphis* ou *Moïse* (aucune n'est restée au théâtre); une parodie de *Zaïre*, jouée au théâtre ital. en 1732 sous le titre d'*Arlequin au Parnasse*, ou *la Folie de Melpomène*, et quelq. autres product. peu remarquables, pub. sous le titre d'*OEuvres mêlées*, Paris, 1738, 3 v. in-12, qui, ainsi que les précéd., ont beaucoup moins contribué à faire connaître leur auteur que le joli triolet de Voltaire sur le parnasse français, exécuté en bronze aux frais de Titon du Tillet (*v.* ce nom):

> Dépêchez-vous, monsieur Titon;
> Enrichissez notre Hélicon:
> Placez-y sur un piédestal
> Saint-Didier, Danchet et Nadal, *etc.*

NADASI (JEAN), jésuite, né à Tyrnau (Hongrie) en 1614, professa d'abord au collége de Gratz la rhétorique, la philosophie, la théologie et la controverse, fut ensuite appelé à Rome, et y rédigea pendant 5 ans les Lettres annuelles (*annuæ Litteræ*) sur l'état des missions. A son retour en Allemagne il y fut nommé directeur spirituel du collége de Vienne, puis confesseur de l'impér. Éléonore, et m. à Vienne en 1679, laissant un gr. nomb. d'ouv. ascétiques dont on trouvera la liste dans la *Bibliot. script. Societ. Jesu*, page 482, et dans le *Specimen hungar. litterat.* On lui doit aussi plus. ouv. histor., parmi lesquels nous citerons seulem.: *Reges Hungariæ à S. Stephano usque ad Ferdinandum III*, Presbourg, 1637, in-fol. Le P. Nadasi a été l'édit.

de deux ouvr. d'Alegambe (*v. ce nom*) : *Mortes illustres*, etc., et *Heroes victimæ charitatis*, etc. ; et il en a donné une continuation jusqu'à son temps.

NADASTI ou DE NADAZD (Thomas), seigneur hongrois, commandant de Bude au nom de Ferdinand d'Autriche, qui avait enlevé cette ville à Jean Zapoli, se disposait à défendre la place menacée par Soléiman en 1529, lorsque la garnison et les habitans eurent la lâcheté d'ouvrir les portes à l'ennemi, et de livrer leur commandant; mais Soléiman punit la trahison en passant la garnison au fil de l'épée, et récompensa la fidélité de Nadasti en le renvoyant sans rançon. Ce brave officier servit ensuite dans les armées de Charles-Quint, et enseigna l'art de la guerre au fameux duc d'Albe.—Nadasti (François de), comte de Forgatsch, petit-fils du précéd., entra l'un des prem. dans la ligue que formèrent les nobles hongrois vers 1666 pour obliger l'emper. Léopold à leur rendre leurs anciens priviléges et à convoquer une diète. Elevé aux fonct. de présid. du conseil souverain, Nadasti aspirait au titre de comte palatin ; mais cette dignité lui ayant été refusée, il en devint plus actif à seconder les projets de la ligue. On a même prétendu qu'il employa vainement contre Léopold le fer et le poison ; mais ces accusations n'ont pas été prouvées. Des papiers saisis en 1671 firent connaître les chefs de la ligue. Nadasti fut arrêté, conduit à Vienne, condamné à m., et exécuté le 30 avril 1671. Il s'était appliqué à l'étude de l'histoire de son pays, et laissa les ouv. suiv. : *Cynosura juristarum*, 1668, contenant, par ordre alphabétique, les lois et ordonnances du roy. de Hongrie jusqu'en 1659 ; *Mausoleum regni apostolici hungarici regum et ducum, cum versione germanicâ*, Nuremberg, 1664, in-fol., en style lapidaire, orné de belles estampes, fort recherché, et trad. en hongrois par le P. Horanyi, Bude, 1771, in-4. On lui doit en outre une édition corrigée et augmentée de l'hist. de P. de Reva, intit. *de Monarchiâ et S. Coronâ regni Hungariæ*, Francfort, 1659, in-fol.

NADAUD (Joseph), sav. ecclés., né à Limoges vers le commencem. du 18e S., m. en 1792, après avoir consacré sa vie entière à étudier l'histoire et à déchiffrer les vieilles chroniques de sa patrie, est auteur de plus. écrits dont l'abbé Vitrac a publié la liste ; nous citerons entre autres la *Chronologie des seigneurs suzerains de Limoges, des gouverneurs-généraux, intendans*, impr. dans le Calendrier de Barbou, 1770-1785.

NADAULT (Jean), né à Montbar en Bourgogne en 1701, a fait, conjointem. avec Daubenton, une traduct. latine des *Acta Academiæ naturæ Curiosorum*, et a laissé quelques *mém.* ins. dans le rec. de l'acad. de Dijon.

NADIR-CHAH, roi de Perse, fameux d'abord comme général sous le nom de Thamas-Kouly-Khan, né l'an 1100 de l'hégyre (1688 de J.-C.) dans un village de la tribu de Kirklou, près de Méchehd, capitale du Khoraçan, se signala, dès l'âge de 15 ans, contre les tribus voisines de la sienne. Il avait acquis une haute réputation de bravoure lorsque le faible Chah-Houcein, souverain de la Perse, fut détrôné (1722). Les prov. de l'empire devinrent alors la proie des Russes et des Othomans, et Nadir, profitant de ces circonstances, s'empara de tout le Khoraçan jusqu'aux frontières du Kharizm. Appelé à prêter son appui à Chah-Thahmas, héritier légitime de la couronne, Nadir montra à ce prince un gr. dévouem., et le plaça sur le trône ; mais en même temps il s'empara de toute l'autorité, et eut soin de gagner l'affection des soldats. Ce n'était pas encore assez pour son ambition d'avoir rendu à la Perse ses anciennes limites, il marche contre les Turks en 1730, leur enlève la plupart de leurs conquêtes, et allait s'emparer de la ville d'Erivan lorsque la révolte des Abdallis le rappela dans le Khoraçan. Pendant son absence, Chah-Thahmas, voulant ressaisir l'autorité dont son général l'avait dépouillé, marche lui-même sur Erivan ; mais il échoue, essuie plus. défaites, et achète la paix en cédant à l'ennemi toute la rive gauche de l'Araxe (1732). Nadir s'oppose à l'exécution de ce honteux traité ; il fait déposer son souverain, place sur le trône un fils de ce prince, Abbas III, encore au berceau, s'empare de la régence, et devient, par le fait, le véritable souver. de la Perse. Vainqueur de tous ses ennemis, et maître de la puissance suprême par suite de la m. du jeune Abbas III, Nadir convoque tous les gr. et les notables de la Perse, et se fait proclamer souver. sous le nom de Thamas-Kouly-Khan. Il cherche bientôt de nouv. ennemis à combattre, se signale par ses exploits contre les Arabes, les Moghols et les Indiens ; mais il ternit l'éclat de sa gloire par son avarice et ses vexations : il essuie des revers, perd son ascendant sur ses peuples épuisés, devient un objet d'horreur, et périt assassiné par quelques-uns de ses généraux, dans la nuit du 19 au 20 juin 1747 (11 djoumadj 1160). Aly-Kouly-Khan, son parent, et capit. de ses gardes, prit le titre de roi sous le nom d'Adel-Chah. L'*Hist. de Nadir-Chah*, par Mohammed-Mahdy-Khan, écrite en persan, a été traduite en français par Will. Jones, Londres, 1770, in-4.

NADJAH, esclave parvenu au timon des affaires sous le règne de la régente pendant la minorité d'Ibrahim, dern. souver. de la dynastie des Zéïadides, rassembla une armée d'Arabes et de noirs pour combattre Caïs, usurpateur du trône du Yémen, le vainquit, prit sa place, et m. en 452 (1060), après un règne de 40 ans. On croit qu'il fut empoisonné par Aly-le-Solahide, fondateur de la dynastie des Solahides en 455.

NÆLDWYCK (Pierre van), médec. holland. du 17e S., est aut. d'un ouvr. intitulé : *Libri duo Philippicorum, sive de equorum naturâ, electione, educatione, disciplinâ et curatione*, Leyde, 1631, in-4.

NÆVIUS (Cnesius), poète tragique et comique latin, né dans la Campanie, m. vers l'an 550 de Rome, avait écrit un poème sur la 1re guerre contre Carthage. On a conservé les titres de quelq. tragéd. qui sont imitées des Grecs. Il donna également des drames nationaux, parmi lesquels se trouvait celui qui est intitulé *Alimoniæ Remi et Romuli*. Ayant placé dans quelques-unes de ses pièces des traits satiriques contre plusieurs citoyens notables, il fut banni de Rome et alla terminer ses jours en Afrique. Nævius fut aussi poète épique, et Cicéron le trouvait supérieur, sous plus. rapp., à Ennius, qui n'a écrit qu'après lui.

NÆVIUS (Jean), médec. saxon, né à Chemnitz, en Misnie, en 1499, m. en 1574, avec la réputation d'un des meilleurs médec. de son temps, a laissé des consultations très-estimées parmi lesquelles on remarque celle intit. : *Medicamenta contra pestem, pro republicâ Dresdensi*. — Nævius (Gaspard), son frère, médec., né égalem. à Chemnitz en 1514, m. en 1579, après avoir occupé avec distinction une chaire de médecine à Leipzig, a laissé aussi des *consultations* estimées qui ont été insérées dans le *recueil* de Brendelius. On lui doit en outre un écrit intit. *De ratione alterandi humores per medicamenta ad purgandum, atque eorumdem evacuationis tempore*, Leipsig, 1551, in-4.

NAGEL (Paul), recteur de l'école de Torgau, m. en 1621, a publié, en allem., quelques ouvr. qui ne sont remarq. que par l'extravagance des idées de leur aut. Nous citerons entre autres les suivans : *Prodromus astronomiæ apocalypticæ*, Dantzig, 1620, in-4 ; *de quatuor mundi Temporibus*, ibid, in-4 ; *Prognosticon astrologicum*, Halle, 1630, in-4.

NAGEREL (Jean), chanoine et archidiacre de Rouen dans le 16e S., est auteur d'une *Description*

du pays et du duché de Normandie, publ. en 1578, et réimp. à la suite de la *Chronique de Normandie*, Rouen, 1580 et 1610, in-8.

NAGHID (SAMUEL), rabbin de Cordoue, et grammairien, contemporain de Rebbi Jonas ben Gannah, a composé, au rapport d'Aben-Ezra, 22 ouv., dont les plus connus sont les suivans : *Sepher ahoscer* (livre des richesses), regardé comme le meilleur ouvr. que les juifs aient publ. à cette époque (*v.* la *Biblioth. hebraïq.* de Wolf); *Ben mischle* (fils des proverbes), dont parle l'abbé de Rossi dans son *Dizionario storico degli autori ebrei*; *Mevin aghemarà* (introduct. à la Gémare), Constantinople, 1510, oblong, et dans le Talmud d'Amsterdam, 1714.

NAGOT (FRANÇOIS-CHARLES), ecclésiastique, né à Tours en 1734, professa d'abord la théologie au séminaire de Nantes, devint ensuite supérieur du petit séminaire de St-Sulpice, puis directeur du grand séminaire, fut envoyé, en 1791, fonder un séminaire à Baltimore, et y m., en 1816, après avoir établi dans les Etats-Unis un gr. et un petit séminaire, et un collége qui a les priviléges des universités. On a de lui quelques traduct. de livres de piété écrits en anglais, et d'autres ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Conversion de quelq. protestans*, 1796, in-12, édition augmentée; *Vie de M. Olier*, 1813, in-8.

NAHL (JEAN-AUGUSTIN), statuaire allem., né à Berlin en 1710, m. en 1785 à Cassel, après avoir rempli avec distinction pend. 30 ans la chaire de sculpture dans cette ville, a laissé, entre autres ouvr. estimés, une belle statue du landgrave Guillaume, placée sur l'esplanade à Cassel, plusieurs morceaux pour la décorat. des jardins de Potsdam et de Charlottenbourg, un tombeau dans la petite église d'Hindelbanck en Suisse, etc.; ce dernier a été décrit dans la plupart des ouvrages publiés sur la Suisse, principalem. dans le tome Ier des *Tableaux pittoresques de M. de Laborde*.

NAHUM, le 7e des petits prophètes, vivait dans le temps qui suivit la ruine du royaume d'Israël par Salmanazar, sous Achab ou Manassé, et prédit la 2e ruine de la cité de Ninive par Nabopolassar et Astyage. Les grecs et les latins font la fête de ce prophète le 1er décembre.

NAIGEON (JACQUES-ANDRÉ), littérat. et philosophe, l'un des collaborateurs de l'Encyclop. méthodique, et memb. de l'instit., né à Paris en 1738, m. dans la même ville en 1810, a laissé un grand nombre d'ouvr., dans lesquels on trouve des idées profondes et des vues étendues, mais enveloppées d'une métaphysique obscure. On reproche à cet auteur d'avoir fait de l'*Histoire de la Philosophie ancienne et moderne*, dans l'Encyclop., un arsenal d'athéisme, au lieu d'y avoir présenté une analyse de tous les systèmes. Ses ouvr. sont : *le Militaire Philosophe*, ou *Difficultés sur la religion, proposées au P. Malebranche*, Londres (Amsterdam), 1768, in-12; *le Traité de la Tolérance dans la religion*, ou *de la Liberté de conscience*, trad. du latin de Crellius, et publié avec le livre du baron d'Holbach, intit. : l'*Intolérance convaincue de crime et de folie*, Londres (Amsterdam), 1769, in-12; *Œuvres de Sénèque le philosophe*, trad. en franç. par Lagrange, *avec des notes de critique, d'hist. et de littérat., par Naigeon*, augmenté de *l'Essai* de Diderot *sur la Vie de Sénèque*, Paris, 1778-79, 7 vol. in-12; *Collection des moralistes anciens*, avec un *Discours préliminaire*, et une nouvelle traduct. du *Manuel d'Epictète* (Didot), 1782; *Notice sur La Fontaine*, Dijon, 1795, in-8; *Notice sur Racine*, en tête du *Racine* sorti des presses de Didot pour l'éducation du dauphin; un *Recueil philosophique*, ou *Melanges de pièces sur la religion et la morale*, Londres (Amsterdam), 1770, 2 vol. in-12. Il a publié en outre divers opuscules du baron d'Holbach, et a donné des éditions de Diderot (1798), de J.-J. Rousseau (1801), et de Montaigne (1802). M. Brière a pub., en 1823, dans son édition de Diderot, des *Mémoires historiques et philosophiq. sur la vie et les ouvr. de Diderot*, que Naigeon avait laissés MSs.

NAILLAC (PHILIBERT de), 33e grand-maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, élu en 1383, fournit des secours à Sigismond, roi de Hongrie, contre le sulthan Bajazet, dit *l'Eclair*, et combattit avec valeur à la funeste journée de Nicopolis, en 1396. En 1409, il assista au concile de Pise, convoqua un chapitre général de son ordre en 1421, y fit adopter plus. décrets pour le rétablissem. de la discipline et des finances, et m. à Rhodes, la même année, regretté des Rhodiens dont il s'était constamment montré le père.

NAIN. V. LE NAIN et TILLEMONT.

NAIRONI (ANTOINE-FAUST), sav. maronite du 17e S., neveu du célèbre Abraham *Echellensis*, et profess. de langue syriaque ou chaldaïque au collége de la Sapience à Rome, depuis 1666 jusqu'en 1694, m. à Rome en 1711; est aut. des ouvr. suiv. : *Officia sanctorum juxtà ritum ecclesiæ maronitarum*, Rome, 1656 et 1666, in-fol.; *de saluberrimâ potione cahuè seu cafe nuncupatâ Discursus*, ibid, 1671, in-12; trad. en italien par Fr.-Fréd. Vegilin de Clueubergen, capitaine frison, ibid, 1671, in-12, et par le P. Paul Bosca, bibliothéc. de l'Ambrosienne, Milan, 1673, in-12; il y en a une traduction française par Dufour, Lyon, 1671, in-12; *Dissertatio de origine, nomine ac religione maronitarum*, Rome, 1679, in-8, ouvrage moins estimé que celui du célèbre Assemanni; *Evoplia fidei catholicæ romanæ historico dogmatica*, ibid, 1694, in-8.

NALDI (NALDO), l'un des littérat. florentins les plus distingués du 15e S., m. vers 1470, après avoir fait, pendant plus. années, des leçons de littérature aux jeunes profès de l'ordre des servites, a laissé les ouvr. suiv. : une *Vie de Giannozzo Manetti*, publ. par Burman dans le *Thesaur. Antiquit. ital.*, tom. 9, et par Muratori, dans les *Scriptor. rer. ital.*, tom 20; une *épître* à Math. Corvin; un *poème* en 4 liv. sur la fameuse bibliothèque de Bude, inséré par Pierre Jœnich dans les *Meletemata Thorunensia*, 1731, in-8, tome 3, et d'autres pièces de poésies dont Negri a donné la nomenclature dans les *Scrittori fiorentini*.

NALDI (ANTOINE), relig. théatin, d'une illustre famille florentine, m. à Florence en 1645, est aut. des ouv. suivans : *Questiones practicæ in foro interiori usu frequentes*, Bologne, 1608; *Resolutiones practicæ casuum conscientiæ, inquibus*, etc., Brescia, 1621; *Adnotationes practicæ, ad varia juris pontificii loca*, Rome, 1632; *Summa theologiæ moralis, seu Resolutiones practicæ notabiliores casuum ferè omnium conscientiæ*, Brescia, 1623; Bologne, 1625.

NALDINI (BATISTA), peintre italien, né à Florence en 1537, m. vers 1592, a laissé un assez gr. nombre de tableaux, dispersés dans plusieurs des églises de Rome, de Florence, de Pistoia et de Palerme, et dans plus. galeries particulières. Vasari loue la touche facile, la couleur et l'expression des figures de cet artiste. — Un autre NALDINI, sculpteur et stucateur romain, a laissé également un gr. nombre de ses ouvr. dans les princip. églises de Rome, où il m. vers 1660.

NALDINI (PAOLO), relig. augustin, né dans la 2e partie du 17e S., devint assistant de son ordre, puis évêque de Capo-d'Istria, et m. en 1713. On a de lui *Corografia ecclesiastica, ossia descrizioni della città et diocesi di Giustinopoli detta volgaramente Capo-d'Istria*, Venise, 1700, in-4.

NALDIUS, ou NALDI (MATHIAS), prem. méd. du pape Alexandre VII, né à Sienne, et m. en 1682 à Rome, où il professa la médec. avec la plus gr. distinction, a publ. les écrits suiv. : *Regole per*

la cura del contagio, Rome, 1656, in-4; *Adnotationes in aphorismos Hippocratis*, ibid, 1667, in-4; *rei medicæ Prodromi*, *præcipuorum physiologiæ problematum Tractatus*, ibid., 1682, in-fol.

NALIAN (Jacques), patriarche des Arméniens à Constantinople, né vers la fin du 17e S., mort en 1764, a écrit en arménien plus. ouvr. qui lui assignent un rang distingué parmi les littérat. de sa nation; le plus remarquable, intit. *Kandsaran* ou *Trésor* (Constantinople, 1758, 1 vol. in-4) est intéressant sous le rapport historique et géographique. La plupart de ses autres ouvrages sont relatifs à la théologie.

NANCEL (Nicolas de), médec., disciple du fameux Ramus, né en 1539 au village de Nancel, dans le Noyonnais, fut attaché en 1587 à l'abbaye de Fontevrault, et y m. en 1610, laissant un grand nombre d'ouv. tant imp. que MSs. : on en trouvera la liste dans les *mémoires* de Niceron, tome 39, et dans le *dictionn.* de Moréri, édition de 1759. Les principaux sont les suiv. : *Discours très-ample de la peste*, Paris, 1581, in-8 (Ambr. Paré montre de l'estime pour cet écrit); *P. Rami Vita*, ibid., 1599, in-8, renferm. des détails intéressans sur la vie et les ouvr. de ce prof.; *Analogia microcosmi ad macrocosmum*, *id est*, *Relatio et Propositio universi ad hominem*, etc., ibid., 1611, in-f.: etc. — Nancel (Pierre de), fils du précéd., littérat., né à Tours en 1570, m. à Paris postérieurement à 1610, après avoir rempli dans cette ville les fonctions de substitut du procureur du roi, a pub. un *Théât. sacré*, Paris, 1606, in-12, très-rare, contenant trois tragédies intit. : *Dina*, ou *le Rapt*, *Josué*, ou *le Sac de Jéricho*, et *Débora*, ou *la Délivrance*. Une analyse de ces pièces se trouve dans l'*Histoire du Théâtre-Français*, t. 4. Pierre Nancel est aussi aut. d'un poème épique divisé en 3 liv. intit. : *de la Souveraineté des rois*, Paris, 1610, in-8, et suivi d'une *élégie* sur la m. de Henri IV.

NANEK, fondateur d'une secte devenue célèbre dans le nord de l'Hindoustan sous le nom de *sikh*, né en 1469 à Talwendy, petit village de la province de Lâhor, se sentant entraîné à la méditat., abandonna la carrière des emplois publics, dans lesquels son père voulait le lancer. Il parcourut l'Inde, prêchant l'unité, la toute-science et la toute-puissance de Dieu, et cherchant à fondre en une seule religion le brahmanisme et l'islamisme, qui reconnaissent tous deux l'unité de Dieu. A sa mort, en 1539, son code, nommé *Adi-Granth*, resta le dépositaire de sa doctrine et le guide de ses prosélytes. On trouvera des détails plus étendus sur la doctrine, les cérémonies et les pratiq. religieuses des sikhs dans les t. 1 et 2 des *Asiatic Researches*; dans le *Sketches relating to the history of the Hindoos* par M. Crauffurd; dans les *Tracts of India* par Brown; dans le *Voyage du Bengale à Pétersbourg* par Forster, t. 3; et dans le *Mercure étranger*, t. 2.

NANGIS (Guillaume de). V. Guillaume.

NANI (Jean-Baptiste-Félix-Gaspard), hist., né à Venise en 1616, d'une famille patricienne de cette ville, accompagna d'abord son père, nommé à l'ambassade de Rome en 1638, puis fut envoyé lui-même en France en qualité d'ambass. en 1643, et conserva cette mission pendant 25 ans. De retour dans sa patrie, les titres d'historiographe et d'archiviste de la république, de réformat. de l'univ. de Padoue, furent la récompense de ses services; et après de nouvelles missions tant en Allem. qu'en France, il fut promu à la dignité de procurateur de St-Marc, la prem. après celle de doge. On a de lui : *Istoria della Republica veneta*, formant les 8e et 9e vol. de la Collection des histor. de Venise, édit. de 1720, in-4, avec une *vie* de l'auteur par Catarino Zeno. Cet ouvrage a été trad., savoir : la prem. partie par l'abbé Tallemant, Paris, 1679-1680, 4 vol. in-12, et Cologne, 1682; la deuxième partie par Masclary, Amsterdam, 1702, in-12, 2 vol. On doit en outre à Nani l'idée du recueil de toutes les lois de la république, pub. par les soins du juriscons. Marino Angeli sous le titre de *Legum venetarum compilatarum Methodus*, 1678, in-4. — Nani (Bernard), de la famille du précéd., sénateur vénitien, antiquaire, né au commencement du 18e S., m. en 1761, a laissé l'opuscule suivant : *Dissertat. de duobus imperatorum Russiæ, nummis monetis ac documentis adhuc ineditis aucta*, Venise, 1752. — Jacq. Nani, de la même famille, sénateur, m. vers la fin du 18e S., avait formé un museum, ou cabinet précieux d'antiquités, et une biblioth. riche en livres rares et en MSs., qu'il se faisait un plaisir de mettre à la disposition des sav. — Augustin Nani, patricien vénitien du 16e S., a pub. : *de Herne*, *lib. IV*, Venise, 1588, in-4.

NANNI (Floriano), chanoine régulier de Latran, né dans le 16e S. au diocèse de Bologne, se distingua dans la prédication, fut nommé évêque de Scala, dans le royaume de Naples, et mourut en 1578. On a de lui : *Catena argenta in caput primum Genesis*, Bologne, 1587; et quelques autres *comment.* sur l'Exode, le Lévitique, les Nombres, etc., restés inédits.

NANNI-FANTUZZI (Hippolyte), poète et orateur italien du 17e S., de la même famille que le précéd., mort en 1679, a laissé des poésies latines sur des sujets peu intéressans et plus. *oraisons funèbres*. On peut consulter sur lui les *Notizie degli scrittori bolognesi* de Fantuzzi et la *Biblioth. volante* de Cinelli, t. 3. — Nanni d'Antonio di Bamo, sculpteur, né à Florence en 1585, fut élève de Donatello. On voit plus. de ses ouv. dans différentes églises de Florence, entre autres une *assomption de la Vierge* qui passe pour son chef-d'œuvre.

NANNI. V. Annius de Viterbe.

NANNING (Pierre), en latin *Nannius*, savant hollandais, né en 1500 à Alckmaer, m. en 1557 à Louvain, où il occupait depuis long-temps une chaire consacrée à l'explication et à la critique des auteurs anciens, a laissé un recueil d'*Observations critiques* imp. dans le 1er vol. du *Thesaurus criticus* de Gruter; des *dialogues* pub. en latin sous le titre suiv. : *Dialogismi V heroïnarum*, Louvain, 1541, in-4, et d'autres ouv. soit imp. soit MSs. Les *mémoires* de Niceron donnent des détails sur les prem.; la liste des seconds se trouve dans la *Bibl. belgica* de Foppens. Une *Notice sur Nannius* par Isaac Bullart imp. dans l'*Acad. des Sciences*.

NANNONI (Angelo), célèbre chirurgien florentin, né en 1715, commença ses études d'anatomie et de chirurgie sous la direct. d'Antoine Benevoli, à Florence, puis les continua en France, et à son retour dans sa patrie fut nommé prof. et chirurgien en chef du grand hôpital de Ste-Marie-la-Neuve, perfectionna l'opération de la taille par la méthode latérale, et combattit avec succès, dans ses leçons cliniques et théoriques, ainsi que dans ses écrits, l'humorisme galénique qui régnait de toutes parts. On lui reproche d'avoir rejeté trop exclusivement la méthode opératoire de la cataracte par l'extraction inventée par Dariel, et d'avoir blâmé la perforation qu'on fait à l'os *unguis* dans certains cas de la fistule lacrymale pour introduire une canule propre à entretenir le cours des larmes. A sa mort, en 1790, il passait pour l'un des plus savans et des plus habiles opérateurs de son temps. On a de lui un gr. nombre d'ouvr.; le plus remarq. est intit. : *della Simplicità del medicare*, 3 vol. 1761-67 : on cite parmi les autres les suiv. : *Trattato sopra i mali delle mammelle*, Florence, 1746, in-4; *Dissertazioni chirurgiche cioè della fistola lagrimale, delle cataratte*; *de Medicamentis exsiccantibus*, *de med. causticis*, Paris, 1748; *Discorso chirurg. per l'introduzione al corso dell operasioni da dimostrarsi sopra del cadavere*, Florence, 1750; deux traités sur les *maladies des mamelles*, imp. à

Venise, in-4, l'un en 1764, l'autre en 1770; et un mémoire *Sull' aneurisma della piegatura del cubito*, Florence, 1784.

NANQUIER (Simon), en lat. *Nanquerus*, poète latin, m. au commencem. du 16e S., est aut. d'un poème en forme d'églog. sur la m. de Charles VIII, roi de France, Paris, 1505; Lyon. 1557; Paris, 1565, in-8, et de plus. autres poésies recueillies et pub. à Paris chez Jehan Petit, sans date, in-4.

NANSOUTY (Etienne-Antoine-Marie CHAMPION, comte de), lieut.-gén. des armées franç., né à Bordeaux en 1768, entra à l'âge de 10 ans à l'école royale et militaire de Brienne, passa ensuite à celle de Paris, obtint une sous-lieutenance d'infanterie en 1785, le brevet de capitaine d'abord au régiment de Franche-Comté, cavalerie, puis dans le 6e de hussards, commandé par le duc de Lauzun, depuis duc de Biron. Au commencement de la révolution, Nansouty fut désigné, malgré sa jeunesse, pour commander une compagnie de son régiment. Dès que la guerre eut éclaté, il gagna successivement, avec son épée, les grades de lieut.-colonel du 9e régim. de cavalerie, de chef de brigade ou colonel du même régiment, de général de brigade ou maréchal-de-camp, de général de division ou lieutenant-général, et enfin celui de colonel-général des dragons (16 janv. 1813). Il fit la campagne d'Allem. avec Moreau, et celle de Portugal avec le général Leclerc; il commandait la grosse cavalerie sous les ordres du général Mortier, à la conquête du Hanovre, se signala à Wertinghen et à Ulm, acheva la victoire à Austerlitz, commença celle de Wagram, prit part à celle de Friedland, fut blessé à la Moskwa, commandait la cavalerie de l'armée et de la garde à Leipsig, et sut rouvrir à nos troupes le chemin de la France en s'emparant du défilé de Hanau. Dans la campagne de 1814, il assista à tous les combats livrés aux bords de la Marne et de la Seine, protégea la retraite à Brienne, ouvrit l'attaque à Montmirail, à Berry, au Bac, à Craonne; et quoiqu'il ressentît déjà les atteintes de la maladie à laquelle il devait bientôt succomber, il ne posa les armes qu'après l'abdication de Napoléon. *Monsieur* (aujourd'hui Charles X) l'accueillit avec bonté; Louis XVIII l'honora de sa confiance, le chargea de parcourir la Bourgogne en qualité de commissaire du roi, et le nomma capitaine-lieut. de la prem. compagnie des mousquetaires. Le général Nansouty exerçait ce dernier emploi lorsqu'il m. le 12 fév. 1815, laissant la réputation d'un des meilleurs généraux de cavalerie de son époque.

NANTERRE (Matthieu de), prem. président au parlement de Paris sous le règne de Louis XI, permuta, en 1465, par ordre du roi, avec Dauvet, prem. présid. au parlem. de Toulouse. Plus tard il fut rappelé à Paris, et ne dédaigna point d'accepter l'emploi de présid. à mortier dans la même comp., dont il avait été le chef.

NANTEUIL (Robert), célèb. grav. de portraits, né à Reims en 1630, m. à Paris en 1678, joignait à une grande facilité l'amour constant de son art: aussi a-t-il laissé une grande quantité de pièces. L'abbé de Marolles en avait rassemblé plus de 280 parmi lesquelles on compte 14 portraits de princes ou princesses, 83 de personnages illustres dans la guerre, la politique, les sciences ou les arts, et 7 thèses ou morceaux histor. Il a gravé huit fois différentes, et dans des formats divers, le portrait de Louis XIV. Il saisissait la ressemblance avec une extrême habileté, excellait à rendre avec du noir et du blanc la valeur des tons, pour lesquels les peintres ont la ressource des couleurs, et savait habilement varier son travail suivant la nature de l'ouvrage. On regarde comme ses chefs-d'œuvre les portraits de *Jean-Baptiste van Steenbergen, dit l'Avocat de Hollande; de Simon-Arnaud de Pomponne, secrétaire d'état*, très-grand in-fol., gravé en 1652, et du *petit Millard*.

NANTEUIL (Pierre), comédien de la reine; m. en 1681 dans un âge avancé, est aut. de quelq. pièces de théâtre qui ont obtenu du succès, savoir: *l'Amour sentinelle*, ou *le Cadenas forcé*, comédie en 3 actes et en vers, La Haye, 1672, in-12; *le comte de Roquefeuille*, ou *le Docteur extravagant*, comédie en 1 acte et en vers, ibid., 1672, in-12; *l'Amante invisible*, comédie en 5 actes et en vers, Hanovre, 1670, in-8.

NANTIGNY. V. Chasot.

NANTILDE ou plutôt NANTICHILDE, reine de France, épouse de Dagobert Ier, m. en 642, fut mère de Clovis II, et régente du royaume conjointement avec Ega, maire du palais.

NAOGEORGUS (Thomas). V. Kirchmaïer.

NAPIER (Jean), NEPER ou NEPAIR, baron de Merchiston ou Markinston, en Ecosse, mathém. célèbre par l'invention des logarithmes, dont la découverte, en simplifiant la science du calcul, a merveilleusement servi aux progrès de l'astronomie, de la géométrie pratique et de la navigation, né en 1550, m. en 1617, est aut. des ouv. suiv.: *Logarithmorum canonis Descriptio, seu arithmeticarum supputationum mirabilis Abbreviatio*, etc., prem. partie; *mirifici logarithmorum canonis Constructio et eorum ad naturales ipsorum numeros Habitudines*, etc., deuxième partie, imp. ensemble, Lyon, 1620, chez Barthélemi Vincent, très-rare; les moyens de l'aut. sont exposés avec tous les détails nécessaires dans la nouvelle *Hist. de l'astronomie moderne*, t. 1er. On a en outre de lui: *Rabdologiæ, seu numerationis per virgulas, lib. duo*, Londres et Amsterdam, 1617, in-12, dont on trouve l'explication dans les *Récréations mathémat.* de Montucla, t. 1er; et une *Explication claire de la révélation de St Jean*, ouvrage qui a été très en faveur parmi les protestans, et a été pub. en français, La Rochelle, 1602, in-4. On lui doit en outre deux formules générales pour la solution des triangles sphériques rectangles.

NAPOLÉON. V. Buonaparte.

NAPPER-TANDY (James), Irlandais, né vers le milieu du 18e S., se montra partisan de la révolution française, publia, en 1791, une déclaration sur les réformes nécessaires dans le gouvernement britannique, devint secrétaire d'une association de catholiques romains à Dublin, quoique étant lui-même protestant non-conformiste, se rendit suspect au gouvernem., passa en France pour se soustraire aux poursuites de la police anglaise, vint à Paris, fut accueilli par le directoire exécutif, retourna en Irlande avec l'expédition française destinée pour cette île, et débarqua sur la côte de Donegal. L'entreprise ayant échoué, il s'échappa sur un brick français, et vint à Hambourg, où il fut arrêté sur la réquisition du ministre d'Angleterre, Crawfurd. Transporté dans les prisons d'Irlande, il comparut devant la cour du banc du roi, et fut condamné à m.; mais, sur la réclamation du gouvernem. franç., il obtint de repasser en France, et m. à Bordeaux en 1803, avec le titre de colonel au service français.

NAQUET (Pierre), littér. obscur, né à Paris en 1729, mort en 1790, est aut. d'un gr. nombre d'opuscules éphémères et de quelques pièces de théât. jouées en province, telles que *le Peintre*, comédie, Paris, 1760, in-8; *les Eaux de Passy*, ou *l'Heureuse méprise*, ibid., 1760, in-8.

NARBONNE (les vicomtes de), ancienne famille de la *Septimanie* ou Languedoc, dont l'illustration remonte au 11e S. Bérenger, vicomte de Narbonne, aida Raimond-Bérenger, comte de Barcelone, à repousser les Maures en 1048, et obtint en récompense la seigneurie de Tarragone, que ses success. ne conservèrent pas. — Aimery Ier, petit-fils du précéd., réunit en sa personne toute la vicomté de Narbonne, partagée entre lui, son frère Pierre, évêque de Rhodez, et Bernard Pelet (*Peletus*) son autre frère. Ce dern. fut la souche des Narbonne-

Pelet, famille qui existe encore aujourd'hui. Aimery partit pour la Terre-Sainte en 1104, et y m. 2 ans après, laissant quatre fils. — AIMERY II, fils et success. du précéd., fut tué dans une bataille contre les Maures, en 1154, devant Fruga, qu'assiégeait Alphonse Ier, roi d'Aragon. Il laissa de deux mariages deux fils et deux filles, dont l'aînée fait le sujet de l'article suivant.

NARBONNE (HERMENGARDE de) fille d'Aimery II, fut mariée en prem. noces, l'an 1142, à un seigneur espagnol, puis en secondes, l'an 1145, à Bernard d'Anduze, connu dans l'hist. des troubadours. Elle réunissait aux plus mâles vertus le goût des arts et de la poésie. Son palais, séjour de la politesse et des fêtes, fut long-temps le rendez-vous des poètes méridionaux. Elle marcha, en 1148, au secours de Tortose, assiégée par les Sarasins; et, en récompense de ses services contre les ennemis du nom chrétien, obtint du roi de France, Louis-le-Jeune, en 1155, l'autorisation de rendre la justice en personne, quoique les femmes fussent exclues de ces fonctions par les lois romaines, en vigueur dans la province. En 1167, Hermengarde conclut un traité de commerce avec les Génois; l'an 1177, après la mort d'Aimery de Lara, son neveu et son héritier, elle forma, avec le roi d'Aragon, les vicomtes de Nîmes et de Carcassonne et le seigneur de Montpellier, une coalition contre Raymond, comte de Toulouse, qui la menaçait de ses armes. En 1182, elle abdiqua en faveur de Pierre de Lara, son autre neveu, et m. l'an 1197 à Perpignan où elle s'était retirée.

NARBONNE-PELET-FRITZLAR (JEAN-FRANÇOIS comte de) lieutenant-général, commandeur de l'ordre de St-Louis et de celui de St-Lazare, m. en 1784, avait servi au siége de Minorque, sous le maréchal de Richelieu, en 1756 : l'année suiv. il était passé, avec le grade d'aide-major-général de l'infanterie, à l'armée du Bas-Rhin, commandée par le maréchal d'Estrée, et s'était signalé par sa valeur pendant la guerre de sept ans, notamment en 1761 à Stalberg, où il avait fait prisonnier un bataillon de la légion britannique. Devenu ensuite colonel d'un régiment de grenadiers royaux et chargé de la défense du poste de Fritzlar, il avait, en arrêtant les Prussiens pendant trois jours, donné le temps au maréchal de Broglie de dégager l'armée qui courait le risque d'être forcée à capituler. En récompense de cette brillante action, Louis XV voulut que Narbonne ajoutât à son nom celui de Fritzlar.

NARBONNE-LARA (le comte LOUIS de), ministre de la guerre sous Louis XVI, né à Colorno dans le duché de Parme, en 1755, fut amené en France, en 1760, par sa mère, d'abord dame d'atours, puis dame d'honneur de Mme Adelaïde. Dès qu'il eut fini ses études il entra au service, et fut successiv. capitaine de dragons, guidon de la gendarmerie, colonel du rég. d'Angoumois, puis du rég. de Piémont. Son service ne l'empêcha point d'apprendre presque toutes les langues de l'Europe, et d'étudier la diplomatie, pour laquelle il se sentait un goût particulier. Lorsque la révolution arriva, quoique attaché à la maison de Bourbon, autant par devoir que par reconnaissance, et dévoué spécialement à Mme Adelaïde dont il était le chevalier d'honneur, il adopta plusieurs des idées nouvelles. En 1790, le régiment de Piémont, dont il était colonel, ayant causé des troubles dans la ville de Besançon où il tenait garnison, M. de Narbonne sut rétablir le calme à force de fermeté. En 1791, ayant été choisi pour accompagner mesdames de France à Rome, il eut le bonheur de remplir sa mission avec plus de succès que ne semblaient le permettre les circonstances orageuses où l'on se trouvait. Lors du départ du roi pour Varennes, Narbonne fut nommé maréchal-de-camp par l'assemblée constituante, mais il refusa, et ne consentit à accepter ce grade qu'après l'acceptation de la constitution par Louis XVI. Nommé ministre de la guerre, le 6 décembre 1791, il ne vit le salut de la France et celui du roi que dans l'exécution franche de la constitution : il constata l'état des frontières en allant les visiter lui-même, donna tous ses soins à les mettre en défense et prépara la formation de 3 armées, sous le commandement des généraux Rochambeau, Luckner et Lafayette. Bientôt, découragé par l'opposition constante du ministre de la marine, M. Bertrand-Molleville, Narbonne se disposait à sortir du ministère lorsque le portefeuille lui fut retiré, le 10 mars 1792. Après quelque séjour à l'armée, il fut rappelé à Paris par le roi, et s'y trouvait depuis 3 jours lors de la journée du 10 août. Décrété d'accusation par l'assemblée, mis hors la loi par la commune, et forcé de fuir, il se rendit en Angleterre. Ayant appris le procès du roi, il réunit tous les anciens ministres qui étaient à Londres, et leur proposa de demander en commun à la convention un sauf-conduit pour être admis à la barre et réclamer pendant toute la durée du procès la responsabilité de leurs actes ministériels; mais il eut seul la gloire d'un si beau dévouement qui l'exposait à la mort si la convention lui eût accordé ce qu'il demandait. Il voulut au moins se ranger parmi les défenseurs du roi, et fit parvenir à l'assemblée un *mémoire* justificatif de Louis XVI (on trouve ce mém. parmi les pièces du procès). Lorsque l'Angleterre déclara la guerre à la France, M. de Narbonne se réfugia successiv. en Suisse, en Souabe, puis en Saxe; il revint en France au commencement de 1800, fut rappelé au service avec son grade de lieutenant-général en 1809, nommé gouverneur de Raab jusqu'à la paix de Schoenbrunn, puis de Trieste, et ensuite ministre plénipotentiaire près le roi de Bavière. Peu de temps avant la guerre de Russie il fut appelé auprès de Napoléon en qualité d'aide-de-camp, revint en France après cette campagne, fut chargé de l'ambassade de Vienne au commencement de 1813, puis employé inutilement à Prague pour négocier la paix, et enfin envoyé à Torgau, où il m. le 17 nov. 1813.

NARBOROUGH (JEAN), navigateur anglais, fut chargé, en 1669, par ordre de Charles II, d'aller reconnaître le détroit de Magellan, la côte de l'Amérique méridionale et les ports espagnols qui en sont le moins éloignés dans le grand Océan. Il trouva dans sa navigation des obstacles qui ne lui permirent pas d'en recueillir tous les fruits qu'en attendait son souverain. Toutefois, en considération du zèle qu'il avait montré, il fut créé chevalier. Sa relation, aussi instructive que peu amusante, dit Desbrosses, contient des détails exacts sur la position géographique de la côte des Patagons et de celle du détroit : elle a été publ. dans un recueil intit. *An account of several late voyages and descoveries to the south and north*, etc. Londres, 1694, 1 vol. in-8, et a été impr. en français à la suite du *Voyage de Coreal*, Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12. Narborough a donné son nom à une île, au sud de l'archipel de Chiloé.

NARCISSE (mytholog.), fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriope, méprisa l'amour de la nymphe Écho qui en sécha de douleur. Les dieux, pour le punir de son indifférence, lui inspirèrent l'amour de sa propre image qu'il avait vue dans une fontaine; cette passion déréglée le porta à se détruire lui-même, et il fut métamorphosé en la fleur qui porte son nom. Cette fable a fourni à Malfilâtre (*v.* ce nom) le sujet d'un poème estimé.

NARCISSE, affranchi de Claude, eut le plus grand crédit auprès de cet empereur, et ne s'en servit que pour perdre ceux qui pouvaient nuire à sa fortune, et pour s'enrichir de leurs dépouilles. Messaline (*v.* ce nom), jalouse du crédit de ce favori, voulut le renverser et fut immolée à sa vengeance. Agrippine (*v.* ce nom) fut plus heureuse,

ello fit exiler l'insolent affranchi, qui se donna la mort en l'an 54 de l'ère chrét.

NARCISSE (St), patriarche de Jérusalem, gouverna cette église jusqu'à l'âge de 116 ans, et m. vers l'an 216. Il avait assisté, en 195, au concile de Césarée en Palestine, convoqué pour décider du jour où l'on devait célébrer la solennité de Pâques.

NARDI (Jacques), savant florentin, né en 1476, occupa plus. postes honorables dans sa patrie, et fut envoyé en ambassade à Venise l'an 1527. Il est auteur d'une comédie intit. l'*Amicizia*, dans le prologue de laquelle se trouve le modèle des premiers vers appelés *Sciolti*; d'une *Hist. de Florence*, en ital., impr. à Florence en 1580, in-4; et d'une *traduction de Tite-Live*, très-estimée. — Nardi (Balthasar), théolog., né à Arezzo dans le 16e S., a laissé les écrits suivans: *Apologia contro le vane ragioni, con le quali alcune scritture, che sono di Venezia uscite, impugnano le censure del papa*, etc., Naples et Bologne, 1607, in-4; *Rime di B. Nardi, per lo felicissimo cambio delle spose reali fatto in Bajona 11 nov. 1615*. Amiens, 1616, in-8; *Expunctiones locorum falsorum de papatu romano*, ouvr. cité dans la *Biblioth. histor.* de Fabricius, tome 2, page 333.

NARDI (Jean), médecin et littérat. italien du 17e S., né en Toscane, exerça la médecine à Florence. On a de lui: *Lactis physica Analysis*, Florence, 1634, in-4; *Apologeticon in Fortunii Liceti mulctrum, vel de duplici calore*, ib., 1636, in-fol. et in-4; *de Igne subterraneo*, etc., ibid., 1641, in-4; *de Rore Disquisitio physica*, ibid., 1642, in-4; *Noctium genalium physicarum annus primus*, Bologne, 1656, in-4; *de prodigiosis vulnerum Curationibus*, Nuremberg, 1662, in-4. J. Nardi a donné aussi une édit. du poème de Lucrèce, *de Naturâ rerum*, enrichie de notes savantes.

NARDIN (Thomas), habile négociateur, né à Besançon vers 1540, remplit successivem. les premiers emplois de la magistrature dans sa ville natale, et fut chargé de différentes missions en Italie. Député à la diète de Ratisbonne, il parvint, avec l'appui de Henri IV, à faire respecter les franchises de la ville de Besançon menacées par l'empereur, et m. en 1616. On a de lui une traduct. de l'ouvr. italien de Jérôme Conestaggio, intit. *l'Union du royaume de Portugal à la couronne de Castille*, Besançon, 1596 ou 1601, Arras, 1600, in-8, et Paris, 1680, 2 vol. in-12.

NAREG (Grégoire de), un des plus célèbres écrivains ascétiques de l'Arménie, né en 951, m. en 1003 au monastère de Nareg, dans la prov. de Rechdouni, a laissé entre autres ouvr. un *Recueil de pièces*, Constantinople, 1774, 1 vol. in-12; Venise, 1789, 1 vol. in-12, souv. réimpr.; des *homélies*, des *hymnes*, un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*.

NARES (James), habile et savant organiste, né à Stanwell, dans le comté de Middlesex, en 1715, m. en 1785, a enrichi la chapelle du roi d'Angleterre d'une foule de pièces remarquables. Quelques-unes ont été gravées et plusieurs autres, bien que restées en MS., continuent à être exécutées avec succès. On a en outre de lui, des *Leçons de clavecin*, un *Traité du chant*, etc.

NARSES, 7e roi sassanide de Perse, surnommé *Nakhdjirkan*, fils de Bahram ou Varanès II, succéda à son frère Bahram III, en l'an 296, et fut en guerre avec les Romains pendant la durée de son règne. Il battit le césar Maximien en 301, s'empara de la Mésopotamie, et força Tiridate, roi d'Arménie, de se ranger de son parti; mais en 302 Maximien prit sa revanche. Narsès, complètement vaincu, abandonna la Mésopotamie, et fut contraint en outre de céder cinq de ses provinces au-delà du Tigre. Ce prince m. en 303, après un règne de 7 ans, et eut pour successeur son fils Hormisdas II.

NARSÈS, eunuque originaire de Perse, général des armées de l'empereur Justinien, sans force physique, d'une stature petite et grêle, s'éleva de la condition la plus abjecte aux postes les plus brillans du Bas-Empire, par l'énergie de son caractère, l'activité de son esprit, et l'étendue de ses talens. Entré jeune au service de Justinien, Narsès fut distingué par ce prince. Il devint successivem. chambellan, trésorier privé de l'empereur, et il déploya dans plus. missions diplomatiques une sagesse, une habileté qui justifièrent la confiance que son maître avait placée en lui. En 540, la jalousie des courtisans contre Bélisaire détermina Justinien à choisir Narsès dont il connaissait tout le dévouement, pour commander un corps de troupes envoyé en Italie dans le but apparent de soutenir les opérations de Bélisaire, mais avec l'intention secrète de les contrarier. Narsès joignit Bélisaire à Sirmium, et ces deux généraux firent lever de concert le siége de Rimini; mais bientôt l'eunuque, excité par les ennemis de l'illustre général, affecta de blâmer ouvertement les plans de ce collègue, et proposa de diviser les forces de l'armée romaine. Toutefois Bélisaire, sur sa réclamation, fut confirmé dans le commandement en chef. Cette décision impériale n'empêcha point Narsès de se séparer du vainqueur des Goths, au siége d'Urbin, et sa défect. entraîna la perte de Milan qui fut entièrement ruinée par les Goths. Narsès fut rappelé à Constantinople, mais ne perdit rien de la faveur de Justinien. En 552, il fut renvoyé de nouveau en Italie où les affaires des Romains étaient dans un état presque désespéré. Bélisaire avait quitté cette contrée dès 548. Le roi des Goths, Totila (*v.* ce nom) était maître de Rome et de presque toute la péninsule italique. Narsès, successeur de Germanus, neveu de Bélisaire, dans le commandement de l'armée romaine, commença par se concilier, par des libéralités bien entendues, l'affection des troupes, et les renforça par de nombreux auxiliaires, pris tant dans le pays que dans ceux environnans. L'armée était alors rejetée au-delà des provinces de la Vénétie. Narsès, pour rentrer dans la péninsule, fit filer ses troupes sur le rivage de l'Adriatique, en faisant avancer sa flotte à la hauteur de ses colonnes en marche, pour leur faciliter le passage des embouchures des fleuves. Au moyen de cette manœuvre, il se trouva en peu de jours à Ravenne, et s'avança bientôt sur Totila qui l'attendait près de Nocera. C'est là que les Goths essuyèrent une défaite complète, et perdirent leur roi Totila, tué d'un coup de lance. Narsès vainqueur marcha de suite sur Rome, s'en empara, et acheva la ruine de ses adversaires dans les plaines de la Campanie. Toutefois la conquête entière de l'Italie fut retardée par une invasion des Germains sous la conduite de Bucelin et Lothaire (*v.* ces noms). Narsès n'eut point l'imprudence de lutter de prime abord contre ce torrent dévastateur. Disséminant ses troupes dans des places fortes, mais de manière à pouvoir les rassembler promptement au besoin, et se contentant de harceler sans relâche ses adversaires, l'habile général romain laissa pénétrer les Germains jusqu'aux extrémités de la Péninsule, où ils arrivèrent décimés par les maladies, suite de leur intempérance. Quand il aperçut le moment favorable à une offensive vigoureuse, Narsès réunit son armée, et joignit Bucelin auprès de Casilinum. Déjà Lothaire avait péri avec presque toute son armée par une maladie contagieuse sur les bords du lac Benacus. Narsès après avoir fait les plus habiles dispositions, détruisit dans une seule bataille l'armée des Germains, et Bucelin lui-même fut tué dans la mêlée. Narsès rentra dans Rome en triomphateur, et bientôt toutes les villes de l'Italie furent remises sous la puissance romaine. Narsès resté dans la Pé-

ninsule, avec le titre d'exarque ou gouverneur-général, eut l'art de conserver long-temps la faveur de Justinien, s'occupa de rétablir l'ordre dans les provinces et de maintenir la discipline dans l'armée; il établit des ducs (*duces*) dans les principales villes, et étouffa des émeutes suscitées par des Francs et des Goths. Toutefois son insatiable avarice éloigna la prospérité du pays confié à son administration. Dans la 14ᵉ année de son exarchat, des députés de l'Italie portèrent à Constantinople des plaintes contre lui. Justin, neveu et successeur de Justinien, le rappela, et l'impératrice Sophie lui écrivit une lettre pleine de reproches et d'insultes. Narsès furieux se retira à Naples, et vit avec joie les Lombards menacer l'Italie. Les Romains effrayés des progrès de ces nouveaux agresseurs, employèrent la médiation du pape Jean III auprès de Narsès. Celui-ci consentit à retourner à Rome, et m. peu de temps après. Les conquêtes des Lombards firent bientôt sentir la perte de ce général habile. — Il y eut dans le même siècle (le 6ᵉ) deux autres personnages du nom de Narsès, qu'on a confondus quelquefois avec le célèbre eunuque: 1° un Persarménien, qui abandonna les drapeaux du roi de Perse, et servit ensuite en Italie sous Bélisaire. Procope en parle avec éloge; 2° un Persan, mis à la tête d'une armée en Syrie, par l'empereur Maurice, qui se révolta ensuite contre Phocas, fut conduit à Constantinople, et brulé vif dans l'Hippodrome.

NARUSZEWICZ (ADAM-STANISLAS), jésuite polonais, évêque de Smolensk, né en 1733, dans la Lithuanie, fut élevé successivement aux prem. dignités de l'état et de l'église, après la suppression de son ordre sous le règne de Stanislas-Auguste, et m. en 1766 avec la réput. d'un des poètes polon. les plus distingués. On a de lui: une *Histoire de Pologne*, 6 vol. in-8 dont il existe une traduct. française MS. par M. Gley, à la biblioth. de l'institut à Paris; *la Vie de Charles Chodkiewicz*, Varsovie, 1805, 2 vol. in-8; une *Traduct. de Tacite*, 1772, 4 vol. in-4; une *Description de la Tauride*, ou *Histoire des Tartares de Crimée; le Voyage de Stanislas-Auguste à Kaniou en 1786, lors de son entrevue avec l'impératrice Catherine II;* des *Poésies diverses*, telles qu'*odes*, *satires*, *églogues*, *épîtres*, *poésies érotiques*, etc. Ses *œuvres* font partie du *Choix d'auteurs polonais*, publ. en 26 v. in-8, par M. Motowski, Varsovie, 1803-1805.

NARVAEZ (PAMPHILE de), guerrier espagnol, né à Valladolid, passa dans les îles de l'Amérique peu de temps après leur découverte, et se signala dans plus. occasions par sa bravoure. Chargé en 1520, par ordre de Velasquez, d'aller combattre Cortez injustement accusé de trahir les intérêts de l'Espagne, il perdit la bataille, tomba entre les mains de celui qu'il était venu combattre, et fut renvoyé à Cuba. En 1526, il partit avec 400 soldats dans l'intention d'aller former un établissement à la Floride, et découvrit la baie de Pensacola; mais s'étant imprudemment avancé dans le pays, il fut enveloppé par les Indiens et périt avec tous les siens.

NASELLI (FRANÇOIS), peintre ital., né à Ferrare dans les dern. années du 16ᵉ S., m. en 1630, a laissé plus. tableaux estimés que l'on voit dans quelq. églises de Bologne et dans diverses galeries de particuliers. On connaît aussi de lui quelq. copies des Carraches, du Guerchin et du Guide, si exactes qu'on les a souvent confondues avec les originaux.

NASER (ABOU'L HAÇAN), 3ᵉ prince de la dynastie des samanides, qui régnait dans la Perse orientale et la Transoxane, surnommé *Emyr al-saïd* (le prince heureux), n'avait que 8 ans lorsque son père Ahmed fut assassiné, l'an 301 de l'hégyre, 914 de J.-C. Son visir Abou-Abdallah-Mohammed et son général Hamouyah le firent triompher de tous ses ennemis et l'élevèrent au degré de gloire et de puissance où nul de ses ancêtres n'était parvenu et où nul de ses successeurs ne put atteindre. Par sa clémence, sa justice, sa libéralité, son amour pour les lettres et la protection qu'il accorda aux savans, il mérita d'être placé au rang des plus illustres monarques de son temps. Après 30 ans d'un règne glorieux, il m. l'an 331 (943), laissant le trône à son fils Nouh Iᵉʳ.

NASER-ED-DAULAH (ABOU-MOHAMMED AL-HAÇAN), fondateur de la dynastie des hamdanides, s'érigea en souverain l'an 323 de l'hégire (935 de J.-C.) à Moussoul et dans plus. autres places de la Mésopotamie que son aïeul Hamdan et son père Abou'l-Hidja-Abdallah avaient possédées avant lui. Après plus de dix années de guerres, dans lesquelles il eut successivement de grands succès et de grands revers, il fut détrôné par son fils aîné Abou-Taglab, et renfermé dans un château où il m. en 358 (février 969); ses états passèrent, dix ans après, sous la dominat. des Bowaïdes. — NASER-EDDAULAH (Abou'l-Haçan Aly), arrière-petit-neveu du précédent, dépouillé de ses états d'Alep dès sa plus tendre enfance, l'an 391 (1001), se retira en Égypte et parvint à de hautes dignités. Il se mit à la tête des rebelles sous le règne du khâlyfe Moustanser et fut massacré avec ses deux frères, l'an 465 (1070).

NASH (THOMAS), poète satirique anglais, né à Leostoff, dans le comté de Suffolk, au 16ᵉ S., est auteur d'un pamphlet intit.: *Pierce penny-less* (Pierre sans le sou), écrit avec beaucoup d'emportement contre la société; deux comédies intitulées l'une, *Volonté dernière et Testament de l'Été*; l'autre l'*Ile des Chiens*; et d'un écrit, dont le titre (*les Pleurs du Christ sur Jérusalem*) fait présumer que ce poète avait abjuré la satire vers la fin de sa vie.

NASINI (JOSEPH-NICOLAS), peintre, né à Sienne en Toscane l'an 1650, m. dans sa patrie en 1736, a laissé un grand nombre de copies des plus beaux tableaux de Rome, de Venise et de quelques villes de la Lombardie: ces différens ouv., entrepris par ordre de la cour de Toscane, prouvent que Nasini avait fait une étude particulière de Paul Veronèse et de Piètre de Cortone. Il a aussi gravé la *Vierge*, l'*Enfant Jésus* et *St Jean*.

NASMITH (JACQUES), savant anglais, né vers 1740, m. en 1808, après avoir rempli les fonctions de recteur de Leverington, dans l'île d'Ely, a donné en 1787 une édit. de la *Notitia monastica* de l'évêque Tanner, augm. de quelq. sermons et autres écrits du même aut. Il a laissé, en outre, plus. ouv. estimés, parmi lesquels on cite les suiv.: *les Itinéraires de Symon*, *fils de Siméon*, *et de Guillaume de Worcester*, 1778; *Traité sur les vers léonins*, 1778.

NASREDDYN-HADJA, fabuliste oriental, surnommé l'*Esope turk* par les écrivains de sa patrie, vivait à Yénishéir, dans la Natolie, à l'époque où Tamerlan envahit ces contrées. Il eut l'adresse de ramener le vainqueur à des sentim. d'humanité qui démontrèrent que Tamerlan n'était pas incapable d'éprouver quelquefois le sentim. de la clémence.

NASSAU (ENGELBERT, comte de), gouvern. de Brabant, né dans le 15ᵉ S., rendit d'importans services à Charles, dern. duc de Bourgogne, surtout dans la guerre de ce prince contre les Gantois révoltés, et fut nommé chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or en 1473. Il eut le malheur d'être fait prisonnier à la bataille de Nanci, où Charles périt avec la fleur de sa noblesse; mais dès qu'il eut acquitté sa rançon, il offrit ses services à la jeune héritière de Bourgogne, depuis l'épouse de Maximilien; se signala en 1479 à la bataille de Guinegate; signa en 1493 le traité de Senlis, par lequel Maximilien renonça au titre de duc de Bretagne pour être mis en possession du reste de l'héritage de

Bourgogne, et ne cessa, jusqu'à sa m., en 1504, de combattre pour affermir la dominat. de l'Autriche dans les Pays-Bas. Son tombeau subsiste encore dans la cathédrale de Bréda : il est orné de statues qu'on a prétendu être l'ouv. de Michel-Ange.

NASSAU (GUILLAUME de). V. ORANGE.

NASSAU (MAURICE de), un des plus grands capitaines des temps modernes, né au château de Dillenbourg en 1567, était le 2ᵉ fils de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, fondateur de la république de Hollande. A 20 ans on le regarda comme l'homme le plus propre à défendre la liberté que son père avait conquise, et, mis à la tête de l'armée, il justifia bientôt l'opinion que l'on avait conçue de son habileté. Après avoir rétabli la discipline parmi les troupes, il tomba à l'improviste sur les Espagnols pendant que le duc de Parme était en France à soutenir les ligneurs, enleva plusieurs places importantes, telles que Breda en 1590, Zutphen, Deventer, Hulst et Nimègue en 1591, Groningue en 1592, et mit le sceau à sa réputation par sa belle défense d'Ostende, dont le siége coûta aux Espagnols plus de 60,000 hommes et cent millions. Constamment vaincus, les Espagnols demandèrent la paix en reconnaissant l'indépendance de la Hollande; Maurice voulait la leur refuser, mais l'influence d'Olden-Barneveldt l'obligea à consentir une trêve de 12 ans, signée en 1609. Irrité des obstacles qui venaient enchaîner ses projets ambitieux, il en poursuivit l'auteur avec une honteuse persévérance et parvint à faire traîner à l'échafaud ce vieillard dont tout le crime était d'avoir songé aux véritables intérêts de sa patrie. La haine des Hollandais vengea Barneveldt. A l'expiration de la trêve, Maurice eut à combattre Spinola, l'un des prem. hommes de guerre de son temps, éprouva quelques échecs qui contribuèrent à l'affaiblissem. de sa santé et à sa m., arrivée en 1625. On trouvera le récit de ses exploits dans l'ouv. intit. : *Généalogie et Lauriers de la maison de Nassau*, Leyde, 1615, in-fol., avec cartes et fig.; les *Mémoires* de Louis-Aubery du Maurier, Paris, 1687, in-12, contiennent des détails curieux sur le caractère de ce prince.

NASSAU-SIEGEN (JEAN-MAURICE, prince de), petit-fils de Jean, comte de Nassau, dit *le Vieil*, chef de la branche de Dillenbourg, naquit en 1604. Nommé capitaine-général des possess. hollandaises dans le Brésil en 1636, il enleva aux Portugais plusieurs places importantes, ruina leurs établissem. sur la côte d'Afrique, et revint dans sa patrie en 1644, ramenant une flotte chargée de richesses. En récompense de ses services, il fut nommé gouverneur de Wesel et général en chef de la cavalerie hollandaise. A sa m. en 1679, il était gouvern. du duché de Clèves, pour le duc de Brandebourg : les dern. années de sa vie avaient été consacrées à l'embellissement de la ville de Clèves; il y avait établi un jardin magnifique dont Voltaire a donné la description dans son *Voyage à Berlin*. La Bibliothèq. royale possède un ouv. de la main de ce prince en 2 vol. in-fol., qui contiennent les animaux les plus remarquables de l'Amérique méridionale, dessinés et enluminés, avec de courtes descriptions. Une notice sur ce MS. se trouve dans la préface de la 6ᵉ partie de l'*Ichthyologie* de Bloch. Nous avons aussi une *Histoire du Brésil*, sous le gouvernem. de Maurice de Nassau, écrite en latin par Gaspard Baërle.

NASSAU-SIEGEN (CHARLES-HENRI-NICOLAS-OTHON, prince de), né en 1745, s'est rendu célèbre par sa vie aventureuse. Dépouillé des biens de sa maison par le conseil aulique qui lui contestait la légitimité de sa naissance, Nassau entra au service à l'âge de 15 ans, en qualité de simple volontaire et fut successivem. aide-de-camp, lieutenant d'infanterie, puis capitaine de dragons. En 1766 il suivit Bougainville dans son voyage autour du monde, s'enfonça dans les déserts, et mérita, par son intrépidité, la réputation d'un dompteur de monstres. De retour en Europe, il entra au service de France comme colonel d'infanterie, essaya vainement de surprendre l'île de Jersey en 1779, passa au service d'Espagne à l'époque du siége de Gibraltar, et mérita, par les services qu'il rendit alors, une récompense de trois millions en cargaison de vaisseaux, le brevet de major-général de l'armée espagnole et la reconnaissance de ses droits à la grandesse de prem. classe. Appelé par Catherine II au commandem. d'une escadre contre les Turks, Nassau attaqua et détruisit entièrem. sur la mer Noire les forces navales de la Porte. En 1790 il rendit de nouveaux services à l'impératrice, en battant la flotte suédoise sur les côtes de la Finlande; mais au moment où il se croyait maître de Gustave III, il vit ses lignes forcées et perdit 44 bâtimens. La coalition formée contre la France réclamait les services du prince de Nassau, mais il refusa son bras, ne fit plus que voyager en Europe, vint en France à l'époque du traité d'Amiens afin de voir l'homme extraordinaire qui déjà semblait tenir dans ses mains les destinées de l'Europe, et m. quelq. années après dans l'obscurité.

NASSER (ABOU'L-DJOIOUSCH), 4ᵉ roi de Grenade, de la dynastie des nassérides, ravit le trône à Mehemed III, son frère, en l'an de l'hégyre 708 (1308 de J.-C.), à l'âge de 23 ans. Il fut obligé de soutenir son usurpat. par la force des armes, et tandis qu'il faisait la guerre à son frère, les chrétiens, commandés par Ferdinand IV, roi de Castille, et Jacques II, roi d'Aragon, lui enlevèrent Gibraltar, et fomentèrent des troubles dans ses états. Profitant de ces troubles, Mehemed l'attaqua avec plus de vigueur le força à capituler l'an 713 (1314) et à descendre du trône après un règne de 5 ans. Nasser m. à Guadix en 1322. C'était un prince aussi distingué par ses avantages physiques que par ses qualités et ses connaissances. Il avait étudié l'astronomie sous la direct. d'Abou-Abdallah-ben-al-Racan, le plus grand mathémat. de son temps et y avait fait de tels progrès qu'il avait dressé lui-même des tables astronomiq. fort exactes et qu'il avait construit une horloge avec une précision remarquable.

NASSER EDDAULAH. V. NASER.

NASSER-LEDIN-ALLAH (ABOU'L-ABBAS AHMED VI), 34ᵉ khâlyfe abbasside, monté sur le trône l'an de l'hég. 575 (1180 de J.-C.), régna pendant 47 ans. Uniquem. occupé du soin d'amasser des trésors, il prit peu de part aux grands évènem. de son temps : cependant il fit respecter son autorité au dedans et au dehors, recula les frontières de ses états, et sut, au milieu de circonstances difficiles, établir dans ses états et surtout à Baghdad une excellente police; il fonda des mosquées, des hôpitaux, des colléges, des caravenseraïs, et m. en 662 (1225), laissant des richesses immenses à Dhaher Biamr' Allah, son fils et son successeur.

NASSER-MOHAMMED (MELIK AL-), 9ᵉ sulthan mamlouk d'Egypte et de Syrie, de la dynastie des bahrites, et fils de Kelaoun, succéda à l'âge de 9 ans à Khalil, son frère, l'an 693 de l'hég. (1293 de J.-C.). Eloigné du trône par Ketbogha, son tuteur, qui lui-même fut dépossédé par Ladjyn, il ne fut rappelé qu'après la m. de ce dernier en 698 1299). Les dix prem. années du règne de Mohammed furent agitées par des guerres sanglantes, tantôt contre des ennemis extérieurs, tantôt contre des émyrs révoltés. Vainqueur de tous ses ennemis, il étendit son autorité jusqu'à Malathiah et Anah sur l'Euphrate, et l'affermit en déployant des talens et des qualités qui l'ont placé au rang des plus célèbres souverains de l'Egypte : il diminua les impôts, protégea les arts, encouragea l'agriculture, éleva des ponts, des digues, perça des routes, creusa plus, canaux, entre autres celui d'Alexan-

drie, embellit ses états de monum. vastes et somptueux, parmi lesquels on doit remarquer la grande mosquée et le palais du Kaire. Enfin, sous le règne de ce prince, l'Egypte atteignit presque le haut degré de prospérité dont elle avait joui sous ses anciens rois. Mohammed m. en 741 (1341), après avoir régné environ 44 ans, et laissa une nombr. postérité qui occupa le trône jusqu'à la fin de la dynastie des Bahrites. Son fils aîné, Aboubekr, lui succéda.

NASSIR-EDDYN (Abou-Djafar Mohammed ben Haçan), célèbre astronome persan, cité quelquefois par les Orientaux sous le nom de *khodjah* (docteur), et fréquemment désigné par le surnom d'*Al-Thoussy*, du nom de Thous, dans le Khoraçan, où il naquit l'an 597 (1201), possédait des connaissances étendues sur toutes les matières; il a écrit sur la théologie et la jurisprudence des musulmans, sur la philosophie, l'économie politique, la métaphysiq., l'histoire naturelle, la géographie, la médecine, etc., etc. Mais c'est surtout comme astronome et mathématic. qu'il s'est rendu illustre. Ce savant, que les Orientaux égalent à Ptolémée, a perfectionné plus. instrum. anciens particuliers à ces deux sciences, et en a inventé de nouveaux, dont on peut voir la description dans l'*Histoire de l'astronomie du moyen âge*. On trouvera des détails sur la personne et les travaux de ce savant ainsi que la liste d'un grand nombre de ses ouvr. dans le *Mémoire sur l'observat. de Meragah*, par Jourdain, Paris, 1810, in-8. Le plus remarq. est celui qui, sous le tit. de *Tables ilkhaniennes* (Zeidje-Ilkhany), renferme toutes ses observat. astronomiques et le résumé de toutes celles qui avaient été faites avant lui. La *Table des longitudes et des latitudes*, pub. par Greaves, Londres, 1652, en latin, et réimp. en 1711 dans le tom. 3 des *Petits Géographes*, a été extraite des *Tables* de Nassir-Eddyn. Ce docteur m. l'an de l'hég. 672 (1274).

NASUF PACHA. V. Nazouh.

NAT DE MONS, troubadour du 13e S., a laissé six pièces de vers, insérées dans un beau MS. de la Biblioth. du Roi, n° 2701, fonds de La Vallière.

NATALE (Jean), médecin et poète, né à Messine en 1642, m. vers 1750, a laissé des poésies italiennes et plus. ouv. de médecine en lat. et en ital., dont on trouvera les titres dans le *Dictionn. de médecine* d'Eloy.

NATALE (Jérôme), jésuite espagnol, mort en 1580, fut un des prem. compagnons de St Ignace de Loyola, contribua puissamm. à consolider son institut, et en devint vicaire-général. On a de lui: *Meditationes in evangelia totius anni*, Anvers, 1594, in-fol., avec fig.—Natale (Antoine), jésuite italien, est aut. d'un ouv. intit. *il Paradiso in Terra spalancato a chi vuole*, etc., Padoue, 1722, 1740, 1743.

NATALI (Pierre), évêque d'Jesolo (états vénitiens), né à Venise dans le 14e S., est aut. des *Vite di Santi*, imp. pour la prem. fois à Vicence en 1493, et réimp. depuis dans d'autres villes d'Italie. On peut consulter sur ce personnage les *Dissertaz. vossiane* d'Apostolo Zeno, tom. 2.

NATALI (Martin), théolog. italien, né en 1730 dans l'état de Gênes, entra dans la congrégat. des écoles pies à Rome, y professa la théologie, passa ensuite à l'univers. de Pavie, attira un gr. nombre d'auditeurs à ses leçons, et m. en 1791. Il a laissé beaucoup d'écrits théologiq., tant en latin qu'en italien, presque tous inédits. Quelques-uns ont été pub., sous le pseudonyme Carlo Bonamici. On lui attribue un petit traité intit.: *Dubbio sul' centro dell' unità catolica nella chiesa*, Pavie, 1790, in-8.

NATALIS COMES. V. Conti (Noël).

NATHAN (Bible), prophète d'Israël, sous le règne de David, prédit à ce prince que l'honneur de bâtir un temple au Seigneur dans Jérusalem était réservé à son fils Salomon, et lui reprocha ensuite par ordre de Dieu, le meurtre d'Urie, ainsi que l'adultère qui y avait donné lieu.

NATHAN, rabbin, présid. de la synagogue de Babylone, et ensuite de celle de Jérusalem, dans le 2e S., est auteur de deux traités, intit., l'un, *Pirkè avoth* (chapitre des Pères), et l'autre, *Massecheth avoth* (traité des Pères); tous deux ont été impr. dans le Talmud de Babylone, puis trad. en latin par François Taylor, et impr., le premier à Londres, in-4, avec le texte en regard, en 1651, et le second en 1654.

NATHAN-BEN JÉCHIEL, présid. de la synagogue de Rome, au 11e S., m. en 1106, avec la réputat. d'un des écrivains juifs les plus distingués et les plus sav. de son temps, a laissé un dictionnaire talmudique intit. *Aruch*; la prem. édit. est de 1480, in-fol., sans date, dont l'abbé de Rossi a donné une descript. détaillée dans ses *Annales heb.-typ.* Cet ouv. a été souv. réimpr.; l'une des édit. les plus estimées est celle de Paris, 1629, in-fol. On trouvera dans la *Biblioth. heb.* de Volf une liste des imitations et des traduct. qui en ont été faites.

NATHAN ou RABBI-ISAAC-NATHAN, écriv. juif du 15e S., est le prem. aut. de cette nation qui ait fait une concordance hébraïque de la Bible, sur celle qu'Arlot, général des cordeliers, avait composée en lat. Cet ouvr. a été souv. réimpr. sous le tit. de *Meir Netiv* (lumière des sentiers); la meilleure édit. est celle que Buxtorf a publ. à Bâle en 1632. Rabbi-Nathan a laissé aussi quelques autres écrits ou traités en MSs.

NATHANAEL, docteur de la loi chez les Juifs, et l'un des 72 disciples de J.-C., fut, selon quelq. interprètes, le même personnage que St. Barthélemi. Parmi ceux qui ont partagé cette opinion, nous citerons le P. Roberti, jésuite, qui a publié à ce sujet un écrit intit.: *Nathanaël Bartholomæus*, Douai, 1619; le P. Fabricio Pignatelli, aut. du livre intit.: *de Apostolatu B. Nathanaelis Bartholomæi*, Paris, 1660; et le P. Stitting, *Acta sanctorum*, août, tome 5.

NATIVELLE (Pierre), architecte français, a publié un *Traité d'architecture*, Paris, 1729, 2 vol. in-fol., avec pl.

NATIVITÉ (Jeanne LE ROYER, dite la sœur de la), fille d'un laboureur de la Chapelle-Sanson, près Fougères, née en 1732, entra à l'âge de 18 ans dans un couvent de religieuses de Sainte-Claire, appelées urbanistes, à Fougères, et fut ensuite reçue sœur converse. Elle se crut favorisée d'apparitions et de révélations, et dictait à l'abbé Genet, directeur de sa maison, ce qu'elle disait avoir vu ou entendu. La révolution l'ayant obligée à sortir du couvent, elle se retira à Fougères et y m. en 1798. L'abbé Genet, après avoir recueilli de nombreux MSs. dictés par cette sœur, mourut subitem. en 1817. Ce recueil a été publ. sous le tit. de *Vie et Révélations de la sœur de la Nativité*, Paris, 3 vol. in-12, et réimpr. en 1819, 4 vol. in-8 et in-12. On trouve un examen et une analyse de cet ouvr. dans l'*Ami de la Religion et du Roi* (t. 23, n° 321, 385, et t. 24, n° 195), et dans la *Chron. religieuse*, tom. 3. — Une autre sœur Jeanne de la Nativité, ursuline, a laissé un écrit intitulé: *Du triomphe de l'amour divin dans la vie de la bonne Armelle*, Paris, 1683, in-12.

NATOIRE (Charles), peintre, directeur de l'acad. de France à Rome, né à Nîmes en 1700, m. à Castel-Gandolfo en 1777, fut élève de Lemoine et maître de Vien (*v.* ces noms). Ses compositions les plus estimées sont celles qui ornaient les appartem. du prem. étage du château de Versailles, un salon de l'hôtel de Soubise, et la chapelle des Enfans-Trouvés. Quelques-uns de ses tableaux ont été reproduits par les plus habiles graveurs du temps, tels que Fessart, Aveline, J. J. Flipart, etc.

NATTA (George), juriscons. italien du 15e S., né à Casal, m. vers 1500, professa le droit civil et le droit canon aux universités de Pavie et de Pise, et fut chargé de plus. missions diplomat. par le marquis de Montferrat, son souverain. On a de lui quelq. *traités* de jurisprud. dont on trouvera la liste dans la *Biografia piemontese* de Carlo Tenevelli, Turin, 1785. — Natta (Marc-Antoine), juriscons. du 16e S., de la famille du précéd., né à Asti, en Piémont, fut magistrat à Gênes, et refusa la chaire de droit canon que lui offrait le sénat de Pavie. On a de lui plus. ouvr. de théologie et de jurisprud., tels qu'un traité *de Deo*, Venise, 1559, très-rare; *Conciliorum libri III*, Venise, 1587, in-fol.; *de Immortalitate animæ, libri V*,; *de Passione Domini*, 1570, in-fol.; *de doctrina principum libri IX*, 1564, in-4; *De Pulchro*, Venise, 1555, in-fol. — Natta (Jacques), de la famille du précéd., m. dans la prem. partie du 17e S., a publié : *Ragionamento della venuta del Messia, contra la durezza e l'ostinazione ebraica*, etc., Venise, 1629, Milan, 1644. On peut consulter sur cet écriv. la *Biblioth. volante* de Cinelli, t. 3. — Natta (le marquis Jacques), de la même famille, né vers la fin du 17e S., a publié : *Reflexioni sopra il libro della scienza cavallesca*, Casal, 1713, in-4 : ouvr. mis à l'index à Rome par décret du 7 janv. 1718.

NATT-DAG (Abelson), sénateur, maréchal et baron suédois, employé par Gustave-Adolphe dans plus. circonstances importantes, m. en 1655, est aut. de quelques ouvr. lat., parmi lesquels on cite les suiv. : *Dissertatio juridico-politica de regiâ successione*, Tubingue, 1614, in-4; *Oratio contra Poloniam*, Amsterdam, 1636, in-8.

NATTIER (Laurence), graveur en médailles, né à Biberach en Souabe, m. en Russie en 1763, avec le tit. de prem. graveur de l'impératr. Catherine II, est aut. d'un *Traité sur les anciennes pierres gravées*, en allem. Parmi les médailles qu'il a exécutées, on cite celles de sir *Robert Walpole*, et du *prince d'Orange*. — Nattier (Jean-Marc), peintre français, né à Paris en 1685, m. en 1766, fut professeur à l'acad. de peinture, peintre ordinaire du roi, et s'attacha particulièrem. au portrait. On a de lui plus. esquisses histor. au crayon noir et blanc, entre autres celles de la galerie du Luxembourg, gravées au burin, Paris, 1710, in-fol.

NAU (Michel), jésuite-missionnaire, né à Paris en 1631, m. dans la même ville en 1683, a laissé des ouvr. estimés, savoir : un *Voyage nouveau de la Terre-Sainte*, Paris, 1679 et 1702, in-12; un traité intit. *Ecclesiæ romanæ græcæque vera Effigies*, ibid., 1680, in-4; et un livre sur l'*état présent de la religion mahométane*, Paris, 1685, 2 vol. in-12, 2e édit. — Son frère, Nicolas Nau, de la même société, a composé en latin une *oraison funèbre* du cardinal de La Rochefoucauld, 1645, in-8.

NAUBERT (Bénédicte), romancière allemande, née à Leipsig en 1755, m. dans la même ville le 12 janv. 1819, a publ., sous le voile de l'anonyme, un gr. nombre de romans qui ont obtenu beaucoup de succès. Quelques-uns ont été trad. en français, entre autres les suiv. : *Herrmann d'Unna*, *Elisabeth de Toggenburg*, *Walther de Montbarry*, et *Thekla de Thurn*.

NAUCHE (Léonard), curé de Rochechouart, est aut. d'une *oraison funèbre de Mar. de Rochechouart, marquise de Pompadour*, Brive, 1666, in-4. — Nauche (Louis). V. Guyon.

NAUCLERUS (Jean Vergen), plus connu sous le nom de), célèbre chroniqueur, né dans la Souabe, vers 1430, entra dans les ordres, fut successivem. prévôt de l'église de Stuttgard, puis de celle de Tubingen, professeur en droit-canon à l'université fondée dans cette ville par Eberhard, ensuite recteur, enfin chancelier, et m. vers 1510, laissant une *chronique* en lat., depuis Adam jusqu'en 1500, estimée particulièrem. pour les faits histor. du 15e siècle. L'édit. la plus complète est celle de Cologne, 1564, 2 vol. in-fol., avec une continuation par Laur. Surcius. On trouve une courte notice sur Nauclerus dans les *Vitæ philosophor. et philologor.*, par Melchior Adam; Dan. Guill. Moller a publ. une *dissertation lat.* sur cet écrivain, Altdorf, 1697, in-4.

NAUCYDES, sculpt. grec, né à Argos, florissait entre la 90e et la 95e olympiade, 420-400 ans avant J.-C. A l'exemple de Phidias et de Polyclète, il employa l'ivoire et les métaux. On cite comme ses plus beaux ouvr. un *Mercure*, un *Sacrificateur immolant un bélier*, et surtout son *Discobole*, dont on croit reconnaître la répétition dans plus. statues antiques, entre autres dans l'une de celles du Musée royal.

NAUDÉ (Gabriel), sav. bibliographe, né à Paris en 1600, s'appliqua d'abord à l'étude de la médec.; mais son goût pour les livres le détourna de cet art pendant quelques années; il y revint en 1633, époque à laquelle il fut nommé médecin ordinaire du roi Louis XIII. Après avoir été successivem. chargé de plus. biblioth. particulières, entre autres de celles des cardinaux Bagui et Barberini, à Rome, et Mazarin, à Paris, il fut appelé à Stockholm par la reine de Suède. Le climat de ce pays ayant altéré sa santé, il revint en France, et m. presque au terme de son voyage, à Abbeville, en 1653. On trouvera des détails curieux et plus étendus sur ce savant dans les *Recherches sur les Biblioth.*, par M. Petit-Radel, et dans les *Mém.* de Nicéron, t. IX, ainsi que dans les *Dictionn.* de Moreri et de Chaufepié, les titres d'un gr. nombre d'opuscules qu'il a composés. Les principaux sont les suivans : le *Marfore* ou *Discours contre les libelles*, Paris, 1620, in-8, tr.-rare; *Instruct. à la France sur la vérité de l'hist. des frères de la Rose-Croix*, ibid., 1623, in-8 et in-4; *Avis pour dresser une biblioth.*, ibid., 1627, in-8; *Addition à l'hist. de Louis XI*, contenant plus. recherches curieuses sur diverses matières, ibid., 1630, in-8, réimpr. dans le supplém. à l'édit. des *Mém.* de Phil. de Comines, publiés par Godefroy; *Bibliographia politica*, Venise, 1633, in-12, souv. réimpr. et trad. en franç., par C. Challine, 1642, in-8; *Considérations politiques sur les coups d'état*, Rome, 1639, in-4, très-souv. réimpr. et reproduites par un plagiaire anonyme, sous le titre de *Reflexions histor. et polit. sur les moyens dont les plus gr. princes et habiles ministres se sont servis pour gouverner et augmenter leurs états*, Leyde, 1739, in-12; *Jugement de tout ce qui a été impr. contre le cardinal Mazarin*, depuis le 6 janv. jusqu'à la déclaration du 1er avril 1649, in-4, écrit dans lequel il y a beaucoup d'érudition et des notes curieuses. On a publ. sous le tit. de *Naudeana* un recueil d'anecdotes tirées des conversat. de Naudé; l'édit. la plus correcte est celle de Bayle, Amsterdam, 1703, in-12, augm. des notes de Lancelot.

NAUDÉ (Philippe), géomètre, né à Metz en 1654, se réfugia en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes, devint membre de la société des sciences de Berlin, en 1701, fut professeur de mathémat. des jeunes princes de Brandebourg, et m. à Berlin en 1720. On a de lui un *traité de géométrie* en allem., et quelq. autres écrits insérés dans les *Miscellanea* de la société de Berlin. — Son fils aîné, aussi géomètre, membre de l'acad. de Berlin et de la société roy. de Londres, m. en 1745, a publié quelq. opuscules, égalem. insérés dans les *Miscellanea berolinensia*.

NAUDET (Thomas-Charles), peintre de paysages, né à Paris en 1774, m. dans la même ville le 10 juillet 1810, a laissé une collect. de près de 3,000 dessins, des plus beaux sites et des monumens tant anciens que modernes de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne et de la Suisse : ils ont été publ. en janv. 1812, et accompagnés d'un texte sa-

vant par M. Nérgard, naturaliste et gentilhomme danois.

NAUGERIUS. V. NAVAGERO.

NAULT (NICOLAS-DENIS), né à Autun, vers 1648, m. en 1707, est aut. d'une *Hist. de l'ancienne Bibracte, appelée aujourd'hui Autun*, Autun, 1688, in-12; *la mort d'Ambiorixène, vengée par celle de Jules-César*, etc., Lyon, 1688, in-12.

NAUMANN (JEAN-AMÉDÉE), directeur de la chapelle de l'électeur de Saxe, né à Blaséwitz, près Dresde, en 1745, alla fort jeune en Italie, et y passa huit ann. consécutives uniquement occupé de ses études musicales. Il y retourna vers 1772, et composa pour les théâtres de Venise et de Naples des pièces qui ont fait le fondement de sa réputat. Tous les souverains de l'Europe voulaient l'attacher à leur cour; mais Naumann se fixa dans sa patrie, et m. à Dresde en 1801. On a de lui des *opéras* italiens, allem. et suédois; une quantité prodigieuse de morceaux pour clavecin, la plupart avec accompagnem. de violon, basse et flûte; de la musique sacrée dans laquelle on distingue la *Passion* de Métastase, qu'il fit deux fois, l'une à Padoue, et l'autre à Dresde; et le *Giuseppe riconosciuto* du même poète, qu'il mit aussi deux fois en musique, sur les paroles italiennes pour Dresde, puis sur des paroles franç. pour Paris. Naumann possédait une connaissance parfaite de la prosodie italienne; la pureté des motifs, la grâce des détails, un style facile et suave sont les caractères principaux de cet artiste justem. célèbre.

NAUSEA (FRÉDÉRIC), célèbre théolog. allem. du 16e S., né près de Wurtzbourg vers 1480, professa d'abord les belles-lettres, et se plaça, par son talent, au prem. rang parmi les littérateurs de son temps. Il enseigna successivem. le droit et la théologie, puis il parut avec éclat dans la chaire, remplit pendant douze ans les fonctions de prédicateur à Mayence, fut appelé à Vienne en 1533, en qualité de prédicateur de la cour, de lecteur en théologie, de chanoine de la cathédrale, et de conseiller du roi. Ses lettres prouvent que jusqu'à cette époque il avait essuyé des persécutions qui avaient nui à son élévation et à sa fortune. Il obtint l'évêché de Vienne en 1541, ainsi que le titre d'ambassadeur du roi des Romains au concile de Trente, et m. dans cette ville en 1550, laissant un gr. nomb. d'ouv. de grammaire, de poésie, de musiq., d'arithmét., de dialectique, de physique, d'astronomie, d'histoire, de droit civil et canonique, dont il a donné un *Catalogue* raisonné en 1547. Ils ont été recueillis et publiés à Cologne, 1616, in-fol.

NAUZE (LOUIS JOUARD DE LA), jés., memb. de l'acad. royale des inscript. et b.-lett., né à Villeneuve d'Agen en 1696, m. en 1773, s'était fait connaître, lors de la dispute qui fit naître le système chronologique de Newton, par la publication de 5 *Lettres*, dans lesquelles il répond au P. Souciet, qui avait attaqué ce système. Ces *Lettres* sont impr. dans le recueil du P. Desmolets, intit.: *Continuation des Mémoires de littérature de Sallengre*, t. V et VI. Les autres écrits de ce littérateur consistent en trente *Mémoires*, relatifs à divers points de chronologie ancienne; ils font partie de la collection de l'acad. Nauze a publ. en franç., sous le tit. du *Directeur des âmes relig.*, Paris, 1726, in-18, une traduct. de ce livre, écrit en latin par Louis Blosius.

NAVÆUS (MATHIAS), théol., né vers la fin du 16e S., dans l'évêché de Liége, fut curé de Saint-Pierre de Douai, chan. de la cathéd. de Tournai, censeur des livres, et m. vers 1650. On a de lui: *Prælibatio theologica in festa sanctorum*, in-4; *Annotationes in summâ theologiæ et sacræ Scripturæ præcipuæ Difficultates*, in-4; *Orationes de signi crucis*, etc., 1630, in-4. Il a encore publié: *Chronicon apparitionum et gestorum S. Michaelis archangelis*, ouvrage de son oncle Michel Navæus, chanoine d'Arras et gr.-vicaire de Tournai, m. en 1620. — Un autre NAVÆUS (Joseph), né dans l'évêché de Liége, m. dans cette ville en 1705, a pub. aussi quelq. ouvr. de piété, dont le plus remarquable a pour titre: *Le Fondement de la vie chrétienne*.

NAVAGERO (ANDRÉ), littérat. du 15e S., né à Venise en 1483, succ. à Sabellicus dans les fonctions de bibliothée. de St-Marc et d'historien de la républ., et fut envoyé en ambassade auprès de Charles-Quint, après la défaite de François Ier à Paris. Plus tard, les Vénitiens sentant la nécessité de contrebalancer l'influence de l'emper. en Italie, chargèrent Navagero d'une mission importante auprès du roi de France: mais la m. surprit l'ambassad. à Blois, où il était venu trouver la cour en 1529. On a de lui des *Leçons* sur Ovide et sur les *Oraisons* de Cicéron; une traduct. lat. des *Oraisons funèbres d'Alviano et du doge Loredano*; un *Voyage* en Espagne et en France, écrit en italien; des *poésies* italiennes; des *lettres*, des *épigrammes* et des *églogues* lat.: le tout a été recueilli par les frères Volpi, et publ. à Padoue, 1718, in-4. Plus. des poésies érotiques de Navagero ont été trad. en français par E. T. Simon de Troyes (1786). — Bernard NAVAGERO, de la même fam. que le précéd., évêq. de Vérone au concile de Trente, m. cardinal en 1565, a laissé des *harangues*, et une *Vie du pape Paul IV*. On trouvera l'histoire de la vie de Bernard dans le liv. d'Augustin Valerio, intit. *de Cautione adhibendâ in edendis libris*, Padoue, 1719, in-4.

NAVAILLES (PHILIPPE DE MONTAULT DE BENAC, duc de), maréc. de France, né en 1619, entra au service en 1638, fut nommé colonel d'un régim. de son nom en 1641, fit toutes les campagnes d'Italie et se signala par sa valeur et son sang-froid. Pend. les guerres de la Fronde, il combattit les rebelles dans l'Orléanais et l'Anjou, passa ensuite en Flandre avec le titre de gouvern. de Bapaume, fut chargé d'une ambassade extraordinaire en Italie en 1658, et la même année succ. au duc de Modène dans le commandement des troupes franç. Chargé, en 1669, de secourir l'île de Candie assiégée contre les Turcs il ne s'acquitta point de sa mission au gré de Louis XIV, et resta pend. trois ans exilé dans ses terres. L'invasion de la Franche-Comté le ramena au service; il enleva la ville de Gray, facilita la prise de Dôle et de Besançon, et contribua à la conquête de toute la province. Rappelé en Flandre, en 1674, il commanda l'aile gauche à la bataille de Senef, reçut l'ann. suiv. le bâton de maréc., passa en 1676 dans la Catalogne, s'empara de Figuières, et remporta plus. avantages sur l'armée ennemie. De retour en France à la paix de Nimègue, il fut nommé gouvern. du duc de Chartres (Philippe d'Orléans, depuis régent), et m. en 1684, laissant des *Mém.* (de 1635 à 1683) Paris, 1701, in-12. — NAVAILLES (Suzanne de BAUDEAN de NEUILLANT, maréchale de), femme du précédent, qu'elle avait épousé en 1651, a joué un rôle plus important à la cour de la reine Anne d'Autriche qu'à celle de Louis XIV. Reçue au nombre des filles d'honn. de cette princesse, elle obtint la confiance du cardinal Mazarin, et se trouva, par cette voie, initiée à quelques-uns des secrets de la cour. Le cardinal ayant été forcé de quitter la France, Mme de Navailles qui était demeurée auprès de la reine eut la plus grande part à son retour. En 1660, elle fut nommée dame d'honn. de Marie-Thérèse et chargée, en cette qualité, de la surveillance des filles d'honn. de la reine. Mais sa vertu et sa vigilance dans l'accompliss. de ses devoirs contrariaient trop les passions du roi pour que cette charge restât entre ses mains: elle fut disgraciée, et m. à Paris en 1700.

NAVARETTE (FERDINAND), missionn. espagnol de l'ordre de St-Dominique, l'un de ceux qui ont le plus contribué à faire connaître la Chine où il

avait séjourné depuis 1659 jusqu'en 1672, fut, à son retour en Europe, nommé à l'archev. de St-Domingue, et m. dans sa ville épiscopale en 1689. On a de lui plus. ouvr. dont on trouvera l'indication dans la *biblioth.* des PP. Echard et Quétif t. 2; le plus remarquable est celui qui a été publ. à Madrid, 1676, in-fol., sous le tit. de *Tratados historicos, politicos, ethicos y religiosos de la monarquia de China.* L'aut. y traite de la géographie, du gouvern., des usages civils et religieux de la Chine, de la doctrine de Confucius, des liv. classiques des Chinois; il y a donné aussi une relation de ses différens voyages; et des décisions de la cour de Rome sur les pratiques superstitieuses des Chinois. On trouve un extrait intéressant de cet ouvr. dans l'*Hist. gén. des Voyages* de l'abbé Prévost.

NAVARINI (André), littérat., né à Bassano en 1686, m. en 1758, a laissé: *Exercitationes litterariæ in Orationes Ciceronis ad usum scholæ; Miscellanea litteraria;* des vers latins insérés dans le *recueil* des poésies de L. Buonamici, et quelq. aut. opuscules dont Vecci donne la liste dans ses *Notizie degli scrittori bassanesi.*

NAVARRE (Pierre), célèbre capit. espagnol du 15e S., servit d'abord comme simple matelot dans sa patrie, puis vint en Italie, s'enrôla dans les bandes génoises, et se trouva en 1487 au siége de Seranessa, où, pour la prem. fois, on fit essai de la mine. Navarre perfectionna cette découverte pend. la conquête du roy. de Naples par le grand Gonzalve; et par ce moyen habilement mis en œuvre, il emporta d'assaut le château de l'OEuf, jusqu'alors regardé comme imprenable. En récompense de sa valeur qui avait beaucoup contribué à l'expulsion des Français, Navarre reçut des lettres de noblesse et l'investiture du comté d'Alvelto. Nommé command. d'une flottille, il donna la chasse aux pirates qui infestaient les côtes de l'Italie; bientôt après, il fut mis à la tête de l'expéd. d'Afrique entreprise par le cardinal Ximenès; mais ses succès furent balancés par des revers. Renvoyé en Italie en 1511, il fut fait prisonn. à la bataille de Ravenne, en 1512. Voyant que Ferdinand, son souverain, n'était pas disposé à payer sa rançon, il se mit au service de François Ier, entra dans le Milanez à la tête de 6,000 Basques et Gascons, contribua à la prise de Novare, de Vigevano et de Pavie, se signala en 1515 à la bataille de Marignan, ainsi qu'à l'attaq. du château de Milan, conduisit des secours à Lautrec, arrêté par des forces supérieures en 1522, et se couvrit de gloire au combat de la Bicoque. Pendant la retraite de l'armée française, Navarre tomba entre les mains des Espagnols, et fut mené à Naples, où on dit qu'il mourut de mort violente, par ordre de Charles-Quint, en 1528. Sa *Vie* ou plutôt son *Eloge* a été publ. par Paul Giovio et par Philippe Tomasini.

NAVARRE (Martin Azpilcueta, dit *le Docteur*), fameux théologien espagnol, né à Varosaïn, dans la Navarre, en 1493, professa d'abord en France, remplit ensuite à Salamanque la 1re chaire du droit canonique pend. 14 ann., puis enfin fut appelé à l'université de Coïmbre, où pendant 26 ans il forma un gr. nombre de sujets disting. Il était déjà d'un âge avancé lorsqu'il se rendit à Rome, pour prendre la défense de Barthélemi Carrança, archev. de Tolède, qui avait été accusé d'hérésie et jeté dans une prison. Il eut la douleur de ne pouvoir le sauver et m. Rome en 1586, laissant des *traités* qui ont joui de l'estime des casuistes: ils ont été impr. séparément et à diverses époq., puis ont été recueillis en 3 vol. in-fol, Lyon, 1589; en 6 vol. in-4, Venise, 1602; et en 5 vol. in-fol., Cologna, 1616. On cite comme les plus remarquables les 2 suiv.: *de Alienatione rerum ecclesiasticarum; de Reditibus beneficiorum.* La vie de ce docteur a été publ, par Simon Magnus, sous le titre suiv. *Vita excellentissimi jurismonarchæ Mart. Azpilcueta*, Rome, 1575, in-4.

NAVIER (Pierre-Toussaint), méd. correspondant de l'acad. roy. des sciences, né à St-Dizier en 1712, m. en 1779 à Châlons, où il pratiqua la médecine pend. un gr. nombre d'ann. avec un brillant succès, est aut. d'une foule de mém. et de dissertations intéressans qui ont été insérés dans les *recueils* de l'acad. des sciences, de l'acad. de Châlons et dans la *Gazette de médec.* Nous citerons entre autres, les suiv: *Sur plus. maladies populaires*, Paris, 1753, in-12; *Sur l'amollissement des os*, ibid, 1755, in-12; *Sur les dangers des inhumations précipitées et sur les abus de l'inhumation dans les églises*, ibid., 1775, in-12; *Sur l'emploi du vin de champagne mousseux, contre les maladies putrides*, 1778, in-8; *Sur les moyens de secourir les personnes empoisonnées par les poisons corrosifs*, 1778, in-8; *Sur les contre-poisons de l'arsenic, du sublimé corrosif, du vert-de-gris et du plomb, avec 3 dissertations sur le mercure et sur l'éther nitreux*, dont on lui doit la découverte, Paris, 1778, 2 vol. in-12, ouvr. estimé encore aujourd'hui, et qui a été trad. en allemand par C. E. Weigel, Greifswald, 1782, 2 vol., in-8. L'*Eloge de Navier*, par Vicq-d'Azir, se trouve dans le *recueil* de la société roy. de médec., 1779.

NAVIERE (Charles de), poëte franç. du 16e S., né à Sédan en 1544, fut gentilhomme du duc de Bouillon. C'est à tort que Lacroix-du-Maine dit qu'il périt dans les massacres de la St-Barthélemi. Plus. de ses ouvr. prouvent qu'il survécut longtemps à cette terrible époque. On a de lui: *la Renommée de Ch. de Navière, gentilhomme sédanois, sur les réceptions à Sédan, mariage à Mezière, couronnem. à St-Denis et entrée à Paris du roi et de la reine*, poëme *historial*, en 5 chants, Paris, 1571, in-8; l'*Heureuse entrée au ciel du feu roi Henri-le-Grand*, etc., ibid., 1610, in-12; *Cantiques saints*, Anvers, 1579; et des *Cantiques de la paix*, 1570, dont il a composé la musique.

NAVILLE (François-André), homme d'état et jurisconsulte genevois, né en 1752, fut reçu avocat en 1775, parvint en 1782 à la place de procureur-génér., et, 6 ans après, fut élu conseiller d'état. Il fit de vains efforts pour attacher les Genevois à leurs institut., rentra dans la vie privée le 29 décembre 1792, époque du renversement de l'ancienne constitut. fut arrêté en juill. 1794 avec une foule d'anciens magistrats et de citoyens, à la suite d'une insurrection qui éclata à Genève, et fut mis à m. le 2 août de la même année. Il avait publ. en 1790, in-8, l'*Etat civil de Genève*, ouvrage estimé qui renferme des vues nouvelles et profondes sur les points les plus importans du droit.

NAWAWI (Mohieddin-Abou-Zacharia-Yahia), doct. musulman, né en 631 (1233 de J.-C.) à Nawa, bourg du territ. de Damas, m. à Damas en 676 (1277) avec la réputation du plus sav. docteur de son temps, a laissé sur la jurisprud. et les traditions plus. ouvr. parmi lesquels on cite: un *Commentaire sur le Koran*; des *Règles critiques pour l'histoire* et un *Dictionn. histor.*, dont parle le *Journal des savans*, de juin 1821. Sa *Vie* a été écrite par Soiouthy.

NAZIANCE. V. Grégoire.

NAZOUH, NASSOUH-PACHA, grand-vézyr sous le sulthan Achmet Ier, fils d'un prêtre grec de Serrès, près Salonique, avait été envoyé à Constantinople vers l'an 1568, comme enfant de tribut pour le service du sérail, et paraissait destiné à vivre et à m. dans les emplois subalternes. La sulthane Validé, l'ayant pris à son service, l'envoya en Syrie comme intendant de ses domaines; à force d'exactions, Nassouh amassa une fortune considér., mais en même temps sa cruauté le rendit odieux aux peuples, et il n'échappa que par adresse au juste ressentiment de Mahomet III. Il avait également

fléchi plus. fois la colère d'Achmet Ier ; mais enfin ce sulthan, commençant à redouter l'influence de son vézyr, le fit étrangler en 1614. On trouvera une relation circonstanciée de la catastrophe de Nassouh-Pacha dans les *Voyages* de Pietro della Valle, tom. Ier.

NAZZARI (François), littérat. ital., né vers 1634, embrassa l'état ecclésiast., fut chargé de l'enseignem. de la philosophie au collége de la Sapience, et mérita, par la manière dont il s'acquitta de ces fonctions, les suffrages des hommes les plus distingués de son temps. Il fut ensuite successivement attaché, comme secrét., à Jean Lucius, sav. dalmate qu'il aida dans la rédaction de ses ouvrages, à Adrien Auzout, célèbre mathématicien, qu'il suivit en France, et m. à Rome en 1714. On a de lui une traduct. italienne de l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise catholiq.*, par Bossuet, Rome, 1678, in-8; on lui doit en outre une bonne édit. des *Lettere discorsive*, de Diomède Borghesi, ibid, 1701, in-4; et un journal périodique fait sur le plan du *Journal des Savans*, et publ. depuis 1668 jusqu'en 1679. — Jean-Paul Nazzari, dominic., né à Crémone en 1536, a laissé : *Opuscula varia et theologica; Commentaria in Summam divi Thomæ*. — J.-B. Nazzari, né à Brescia dans le 16e S., a laissé un ouvr. sur les antiquités de sa patrie, sous le titre de *Brescia antica*, ibid, 1562, et un autre, *della Tramutazione metallica sogni III*, etc., Brescia, 1599, in-4.

NEAL (Daniel), théolog. non-conformiste, né à Londres en 1679, m. en 1743, est auteur d'une *History of the puritans*, Londres, 1732-38, 4 vol. in-8.

NEALCÈS, peintre grec, contemporain d'Aratus, qui rendit la liberté à Sicyone, vivait dans la 133e olympiade, 248 ans avant J.-C.; il eut pour disciples Erigonus et Pasias, frère du modeleur Æginetas. Pline cite une *Vénus* comme le plus bel ouvr. de Nealcès.

NÉANDER (Michel), théologien protestant, né à Soraw, en Silésie, l'an 1525, m. en 1595 à Ilfeldt, dont il était recteur, est aut. de div. ouvr. dont Niceron a donné la liste (tom. 30) : nous citerons seulement les suiv. : *Erothemata græcæ linguæ, cum præfatione Philippi Melanchthonis de utilitate linguæ græcæ*, Bâle, 1553, 1565, in-8; *Aristologia Pindarica græco-latina, et sententiæ novem lyricorum, et variis tum patrum, tum ethnicorum libris collectæ*, Bâle, 1556, in-8; *Aristologia græco-latina Euripidis*, Bâle, 1559, in-8; *Gnomonologia græco-latina, sive insigniores sententiæ philosophorum, poetarum, oratorum et historicorum, ex magnâ anthologiâ Joannis Stobæi excerptæ*, Bâle, 1557, in-8. On lui doit aussi des édit. de plus. aut. grecs. — Neander (Jean), médec., né à Brême vers la fin du 16e S., est aut. d'un ouvr. curieux et assez rare, intitulé : *Tabacologia, id est tabaci seu nicotianæ Descriptio*, etc., Leyde, 1622, 1626, in-4, traduit en français, Lyon, 1625, in-8. On a encore de lui : *Syntagma, in quâ medicinæ laudes, etc., depinguntur*, Brême, 1625, in-4; *Sassafralogia*, ibid, 1627, in-4.

NÉARQUE, l'un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, et amiral de sa flotte, né dans l'île de Crète, fut chargé, après la conquête de l'empire de Perse, d'explorer l'océan Indien, pour trouver des communications directes entre Babylone et les provinces les plus éloignées. Il conduisit la flotte macédonienne dep. l'embouchure de l'Hydaspe jusqu'à celle de l'Indus, puis le long des côtes de la Gédrosie, de la Carmanie et de la Perside jusque dans l'Euphrate, et s'acquitta de sa mission de la manière la plus habile, ainsi que le constatent les fragmens du journal qu'il avait tenu. On en trouve un extrait dans l'*Histoire indique* d'Arrien, et dans le 1er vol. des *Geographi minores* de Hudson. Des détails plus étendus sur l'expédit. de Néarque sont consignés dans les ouvr. intit. : *the Voyage of Nearchus, etc., illustrated by W. Vincent*, Londres, 1797, in-4, trad. en franç. par M. Billecoq, 1800, 1 vol. in-4; et dans les *Recherches sur la géographie des anciens*, par M. Gossellin, t. III.

NEBEL (Daniel), médec. et botaniste allem., né à Heidelberg en 1664, m. en 1753, a laissé les ouvrages suivans : *de novis Inventis botanicis hujus sæculi*, Marpurg, 1694, in-4; *Character plantarum naturalis*, Francfort, 1700, in-12; *de Plantis verno tempore efflorescentibus*, Heidelberg, 1707, in-4; *de Plantis vergente æstate efflorescentibus*, ibid., 1707, in-4; *de Vove marino*, ibid., 1710, in-4; *de Lithotomiâ*, ibid., 1710, in-4; *de Fœtûs Extractione ex utero*, ibid., 1715, in-4. — Guill.-Bernard Nebel, fils du précéd., professeur de médecine à Heidelberg, a publié : *Dissertatio physica de Mercurio lucente in vacuo*, Bâle, 1719, in-4; *de partu tredecim est legitimo*, Heidelberg, 1731, in-4; *de Lethalitate vulneris pericardii*, ib., 1739, in-4.

NEBRISSENSIS (Antoine de LEBRIXA, plus connu sous le nom d'Æl. Antonius), littérat. espagnol, l'un des hommes les plus sav. de son S., né au commencem. de l'année 1444, à Lebrixa, ou Lebrija, dans l'Andalousie, a rendu à la littérat., à la jurisprud. et à la critique sacrée des services importans. Il obtint également des succès brillans dans la carrière de l'enseignem., à l'université de Salamanque, puis à celle d'Alcala; devint l'un des plus utiles collaborateurs de la Bible polyglotte, entreprise sous les auspices du cardinal Ximenes, et m. en 1522. Il a composé un gr. nomb. d'ouvr., tous fort rares. Nicol. Antonio, dans sa *Biblioth. hispano nova*, et Niceron, dans ses *Mém.*, tom. 33, n'en ont donné qu'une liste incomplète; on trouvera, dans le *Specimen biblioth. hispano-majansianæ*, des détails sur les différens ouvrages de Lebrixa, que le savant Mayans avait recueillis : nous citerons seulem. les princip. : *Introductiones lat.*, Salamanque, 1481, in-fol. (c'est le prem. ouvr. impr. dans cette ville); l'aut. y développe des vues nouvelles sur l'enseignem. de la langue latine; cette grammaire a été refondue par La Cerda, et réimp. sous le nom de son prem. aut.; *Grammatica sobre la lengua castellana*, ibid., 1492, in-4 : c'est la prem. grammaire qui ait paru dans cette langue; *Lexicon latino-hispanicum, et hispano-latinum*, ibid., 1492, 2 vol. in-fol., Madrid, 1683, in-fol. : ce dictionnaire, le prem. qu'aient possédé les Espagnols, a été surpassé depuis long-temps; *Juris civilis lexicon*, Salamanque, 1406, in-fol. Cet ouvr. a mérité à son aut. le titre de prem. restaurateur du droit civil, et a été réimpr. à Paris, 1549, in-8, avec un commentaire de François Jamel; *Lexicon artis medicamentariæ*, Alcala, 1518, imprimé à la suite du traité de Dioscoride, revu par Lebrixa : ce lexique indiquait aux jeunes gens les ouvrages qu'ils devaient étudier, et les mettait en garde contre les empiriques si communs à cette époque; *Rerum à Fernando et Elizabethâ gestarum Decades duæ*, etc., Grenade, 1545, in-fol.; *Reglas de ortografia en la lengua castellana*, publ. par Mayans, Madrid, 1735, in-8, et regardé comme le meilleur ouvrage que l'on ait sur cette partie de la grammaire. On trouvera dans les *Mélanges* de Chardon de La Rochette, une notice sur Lebrixa, extraite d'un *éloge* écrit par J.-B. Muñoz et couronné par l'acad. roy. de Madrid en 1796.

NECHAO, ou NECHOS, nom de deux rois d'Egypte, dont le premier commença à régner vers l'an 691 avant J.-C., et fut tué 8 ans après par Sabacos, roi d'Ethiopie, dans un combat. Il eut pour success. Psammeticus, son fils. — Nechao II monta sur le trône vers l'an 617, fit la guerre à Nabopolassar, roi d'Assyrie, défit Josias, roi de

Juda, qui voulait s'opposer au passage de son armée, étendit ses conquêtes jusqu'à l'Euphrate, et fut vaincu ensuite par Nabuchodonosor, qui le resserra dans ses anciennes limites. Ce roi m. vers l'an 600, av. J.-C.

NECKER (Noel-Joseph), botaniste du 18e S., né dans la Flandre en 1729, se fit recevoir doct. en médec. à l'université de Douai, fut successivement botan. de l'électeur palatin, historiographe du palatinat, des duchés de Berg et de Juliers, agrégé honoraire au collége de médec. de Nanci, et memb. de plus. acad. Il m. à Manheim en 1793. On a de lui les ouvr. suivans : *Deliciæ Gallo-Belgicæ sylvestres..... cum animadversionibus secundùm principia linnæana*, Strasbourg, 1768, 2 vol. in-12; *Methodus muscorum*, Manheim, 1771, in-8; *Physiologia muscorum*, ibidem, 1794, in-8; trad. en franç. sous le titre de *Physiologie des corps organisés*, ou *Examen analytique des animaux et des végétaux comparés ensemble*, etc. Bouillon, 1775, in-8 : *Eclaircissemens sur la propagation des filicées en général*, Manheim, 1775, in-4; *Histoire naturelle du tussilage et du petasite*, dans le tom. 4 des *actes* de l'académie élect. palatiue de Manheim ; *Traité sur la mycitologie*, ou *Discours sur les champignons en général*, Manheim, 1788, in-8; *Elementa botanica*, Neuwied, 1690, 3 vol. gr. in-8, ouvr. estimé, suiv. Willemet, aut. d'une *notice* sur N.-J. Necker, insérée dans le *Magasin encyclop.*, 2e ann., tom. 1er.

NECKER (Jacques), ministre des finances et principal ministre d'état sous Louis XVI, né à Genève en 1732, vint de bonne heure à Paris et y fit une fortune brillante comme associé de la maison Thélusson. Nommé résident de la républiq. de Genève à la cour de France, il eut, avec le duc de Choiseul, des rapports qui le firent connaître avantageusement : bientôt il fut appelé au syndicat de la compagnie des Indes françaises ; mais tous ses efforts ne purent en prévenir la destruct. en 1770. Des écrits qu'il publ. à cette époque, et dans lesquels il se montrait fortement préoccupé des intérêts et des besoins du peuple, prouvèrent qu'il était en état d'occuper un haut rang dans l'administration des finances ; il y fut appelé en 1776, au moment où le crédit publ. était fortement ébranlé par l'appréhension de la guerre d'Amérique. D'abord directeur du trésor et conseiller adjoint au contrôleur-génér. Taboureau, puis directeur génér. des finances, il sentit quella publicité des ses opérations, l'ordre et le désintéressement pouvaient seuls rétablir le crédit sur des bases durables : il réussit à enrichir le trésor tout en soulageant les peuples par l'abolition ou la diminution de plus. impôts, tels que ceux du droit de main-morte et de la taille : enfin il créa, en 1778, des assemblées provinciales, qui devaient s'introduire succesivem. dans les diverses provinces de France, et ranimer la confiance publique. Après 5 ans de ministère, Necker présenta à la France un état de finances, où la recette annuelle excédait de 10 millions la dépense ordinaire : mais on lui reprocha d'avoir publ. le résultat de ses opérations ; des intrigues de cour le décidèrent à quitter le ministère en 1781, il emporta avec lui les regrets univers. : sa retraite fut regardée comme une calamité. Après de malheureux essais pour le remplacer, on le rappela à une époque où la pénurie du trésor, le discrédit des effets publics, l'exil du parlement, l'agitation des provinces, la disette des vivres, menaçaient déjà l'existence de la société. A peine avait-il repris le maniem. des affaires que l'ordre se rétablit ; mais des conseils secrets lui enlevaient la confiance du roi, et 10 mois après il reçut l'ordre de sortir du royaume sans éclat. Son départ fut le signal d'un soulèvement, de l'incendie des barrières, du siége et de la prise de la Bastille. La cour se vit forcée de le rappeler ; son retour fut pour lui un véritable triomphe : mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il ne pourrait résister au parti qui voulait le perdre. Il essaya vainement de déterminer le roi à user des débris de son pouvoir pour ralentir les progrès de la révolut. Perdu dans l'esprit de la cour qui ne lui pardonnait pas son attachement à la monarchie constitutionnelle, attaqué par les jacobins qui traitaient sa fidélité au roi d'*apostasie liberticide*, Necker demanda sa retraite, quitta Paris en 1790, se retira à Copet, en Suisse, et ne cessa de s'occuper des intérêts financ. de la France jusqu'à sa m., arrivée en 1804. Ses *OEuvres complètes*, réunies en 15 vol. in-8, ont été publ. par son petit-fils, le baron de Staël-Holstein, Paris, 1821 ; elles sont précédées d'une *notice* sur sa vie par l'édit. On trouve à la fin du dernier volume la liste chronologique des écrits de Necker. — Necker (Susanne Curchod de Nasse, dame), femme du précéd., auquel elle s'était unie, en 1764, à l'âge de 25 ans, descendait d'une ancienne famille de Provence, que la révocation de l'édit de Nantes avait obligée à se retirer en Suisse. Elle avait été élevée comme aurait pu l'être un homme destiné à la carrière des sciences et des lettres ; elle possédait très-bien les langues anciennes et modernes, et se plaisait à réunir autour d'elle les hommes de lettres les plus distingués de son temps. Pendant les deux ministères de son mari, elle profita de sa position pour répandre des bienfaits continuels ; elle réforma les abus qui s'étaient introduits dans les prisons, ainsi que dans les hôpitaux, et fonda, à Paris, un hospice qui porte son nom. Après la retraite de M. Necker en Suisse, elle publ. en 1794 des *Réflexions sur le divorce*, et m. la même année, laissant plus. autres écrits que son mari a recueillis en 5 vol., sous le titre de *Mélanges*. — Necker (Charles-Frédéric), père du ministre des finances, m. en 1760, professa le droit civil à Genève ; on a de lui 4 *Lettres sur la discipline ecclésiastique*, et une *Description du gouvernement du corps germanique*.

NECKHAM, NECKAM, ou NEQUAM (Alex.), théologien angl., abbé de Cirencester, m. en 1217, est aut. de plus. *traités* MSs. de théologie, de philosop. et de morale, conservés dans plus. biblioth. anglaises, ainsi que plus. pièces de poésie du même aut., parmi lesquelles on cite les deux pet. poèmes *de Laude sapientiæ divinæ, et de Vitâ monasticâ*.

NECTAIRE, en lat. *Nectarius*, patriarche de Constantinople, remplaça sur ce siége St.-Grégoire de Naziance en 381, m. en 392, et eut pour succ. St-Jean-Chrysostôme. On lui attribue un *Sermon sur l'aumône et le jeûne*, impr. en grec, Paris, 1554, in-8 ; trad. en latin et publ. la même année dans le même format.

NECTAIRE, patriarche de Jérusalem au 17e S., après la m. du patriarche Paisius, ne garda ce siége que peu d'années, abdiqua à cause de son gr. âge, et m. à Jérusalem en 1668. On a de lui : *Confutatio imperii papæ in ecclesiam*, Londres, 1702, in-8, trad. du grec en lat. par Pierre Alix, ministre calviniste ; un *Ecrit* en grec *contre les principes de Luther et de Calvin sur l'Eucharistie*, trad. en lat. et publ. en grec et en latin, par Eusèbe Renaudot, Paris, in-4, 1709, avec les *Homelies* de Gennadius sur l'eucharistie, des notes et un abrégé de la *Vie de Nectaire*.

NECTANEBUS, NECTANCHIS ou NECTANEBO, roi d'Egypte monta sur le trône vers l'an 375, av. J.-C., et m. assass. par Tachos ou Taos, après un règne de 12 ans. — Nectanebus II, petit-fils du précédent, fit alliance avec Agésilas, roi de Sparte, fut défait par Artaxercès-Ochus roi de Perse, et s'enfuit en Ethiopie ou il m. vers l'an 350, av. J.-C. C'est à cette époq. que l'Egypte devint tributaire de la Perse.

NEDEY (Anatole-François), chirurgien français, né à Besançon en 1730, s'appliqua particulièr. à l'art des accouchemens, fut nommé démonstra-

teur au collége de chirurgie puis attaché, comme chirurg. en chef, à l'un des hôpitaux milit. de sa ville natale, où il m. le 8 août 1794, victime du typhus qui régnait à cette époq. On a de lui : *Principes sur l'art des accouchem.*, par demandes et réponses, Besançon, 1793, in-8, et quelques autres ouvr. restés en MSs, entre les mains de son fils aîné, médecin à Vesoul.

NEDJM-EDDIN-AYOUB (Melik el Saleh), sulthan d'Egypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubides, se fit proclamer l'an 637 de l'hégire. (1240 de J.-C), après avoir vaincu son frère Melik el Adel II, et son cousin, Melik el Djawad Younas, qui voulaient démembrer l'empire. Il régna 10 années, pend. lesquelles il fut occupé à des guerres continuelles, et m. en 647 (1249), à l'âge de 44 ans, laissant l'Egypte ouverte à St-Louis. On attribue à ce prince l'établissement de la milice des Mamlouks.

NEE de LA ROCHELLE (Jean), avocat et subdélégué à Clamecy en Nivernais, où il était né en 1692 et où il m. en 1772, a composé des poésies légères insérées dans *le Mercure*, et différens ouvr. d'histoire et de jurisprud., entre autres les suiv. : *Mémoire pour servir à l'hist. du Nivernais et du Donziois*, avec 4 dissert. ; 1° sur les servitudes en Nivernais; 2° sur les maladreries et léproseries du Nivernais ; 3° sur le flottage des bois ; 4° sur la forclusion, Paris, 1647, in-12 ; *Coutume du comté et du bailliage d'Auxerre*, avec un commentaire, ibid., 1749, in-4 ; *le maréchal de Boucicaut*, nouvelle histor., 1713, in-12 ; *le Czar Démétrius*, hist. moscovite, Paris, 1716 et 1717, ou La Haye, 1716, in-12; *La duchesse de Capoue*, nouv. italienne, Paris, 1732, in-12.

NEEDHAM (Marchamont), publiciste anglais, né en 1620, à Burford dans le comté d'Oxford, entreprit en 1643 un journal hebdomadaire intitulé *Mercurius britannicus*, et rédigé avec un ton de véhémence qui donna à l'aut. la réputat. d'un des plus utiles défenseurs des libertés publiques. Il se jeta ensuite dans le parti de la cour et publ. son *Mercurius pragmaticus*, pamphlet périodique qui exaspéra au plus haut point la haine des presbytériens : plus tard, il revint à la secte des indépendans, et publ. dans leurs principes, son *Mercurius politicus*, qui paraissait depuis onze ans, lorsqu'un ordre du conseil d'état le supprima en 1660. Depuis la restauration de Charles II, Needham se livra à la médecine et passait, parmi les non-conformistes, pour un habile praticien, lorsque la m. l'enleva en 1678. On a de lui : une trad. du *Mare clausum* de Selden, augm. de nouvelles preuves à l'appui des droits de l'Angleterre à l'empire de la mer, Londres, 1652 et 1662 ; un *Discours touchant la supériorité d'un état libre sur le gouvern. monarchique*, 1650 et 1767 ; cet écrit d'abord impr. dans le *Mercure politique*, a été traduit en 1791 par Théoph. Mandar et publ. avec des notes de J.-J. Rousseau : de Mably, de Bossuet, Condillac, Montesquieu, Raynal ; on a en outre de Needham un écrit intit. *Medela medicina*, 1665, ouvrage rempli de paradoxes que J. Twisden et Robert Sprackling ont réfutés, le 1er dans sa *medicina veterum vindicata*, et le 2e dans sa *Medela ignorantiæ*.

NEEDHAM (Jean-Turberville), physicien angl., membre de la soc. roy. de Londres et associé de l'Acad. des sciences de Paris, né à Londres en 1713, m. en 1781 à Bruxelles où il avait été appelé par l'impératrice Marie-Thérèse, pour l'organisation de l'acad. de cette ville, est connu par ses observat. microscopiques consignées dans ses propres écrits et dans ceux de Buffon dont il a partagé les recherc. sur les animaux spermatiques et infusoires. Il avait des idées étendues, mais il manquait de méthode et de clarté. On a de lui les ouvr. suiv. : *New microscopical Discoveries*, etc. Londres, 1745, trad. en franç. sous le tit. de *Découvertes faites avec le microscope*, Leyde, 1747, in-12, et Paris, 1750, in-12, avec des augment. et 7 planc. ; *Recherches phys. et métaphys. sur la nature et la religion*, et nouv. *Théorie de la terre*, Paris, 1769, in-8, à la suite des *Nouvelles Recherc.* de Spallanzani, sur les découvertes microscopiques ; *Idée sommaire ou Vue génér. du système physique et métaphysique de Needham sur la génération des corps organisés*, Bruxelles, 1781 ; différens *mém.* et *observat.* physiques, insérées dans le recueil de l'acad. de Bruxelles ainsi que dans les *Transactions philos.* et des *lettres* contre Voltaire, faisant partie d'une *collect.* sur les miracles publ. à Neufchâtel, 1767, in-8.

NEEFS (Pierre), peintre flamand, né à Anvers vers l'an 1680, fit une étude particulière de l'architecture et de la perspective, et s'appliqua à peindre des intérieurs d'église. Il avait d'ailleurs peu de talens pour la figure, et celles que l'on voit dans ses tableaux les plus estimés sont de Van-Tulden et de Teniers. On ignore l'époque de sa m.

NÉEL (Louis-Balthasar), écriv. franç., né à Rouen et m. dans la même ville en 1754, est aut. des ouvr. suiv. : *Voyage de Paris à St-Cloud par mer, et retour de St-Cloud à Paris par terre*, très-souvent réimp. ; *Histoire du maréchal de Saxe*, Mitau 1752, 2 vol. in-12 ; *Histoire de Louis, duc d'Orléans* (m. en 1752), un vol. in-12.

NEER (Eglon Van der) peintre holland., né à Amsterd. en 1623, m. à Dusseldorf en 1706, a laissé quelq. tableaux d'histoire et des paysages estimés.

NEERCASSEL (Jean de), évêq. de Castorie, né à Gorcum en 1623, entra d'abord dans la congrégat. de l'oratoire, enseigna la philosophie et la théologie à Malines, puis à Cologne ; il fut ensuite provicaire apostolique sous M. de la Torre, coadjut. de M. Catz, enfin success. de ce prélat au siége de Castorie, en 1681, et m. à Zwol, en Over-Yssel, en 1686. On a de lui plus. ouvr. parmi lesquels on cite particulièrement les suiv. : *Amor pœnitens de recto usu clavium*, Emmerick, 1683, 1 vol., in-12, trad. en franç. par l'abbé Guilbert, Utrecht, 1741, 3 vol. in-12. *Tractatus de sanctorum et præcipuè B. Mariæ Virginis cultu*, Utrecht, 1675, in-8 ; trad. en franç. par Leroi, abbé de Haute-Fontaine, Paris 1679, in-8, ainsi que cet autre : *Tractatus de lectione scripturarum*, etc., 1677, in-8 ; un traité de *l'Affermissement dans la foi*, et *la consolation dans les persécutions*, Bruxelles, 1670, in-8, en hollandais ; et des *lettres* à Bossuet, impr. avec la correspond. de ce dernier.

NEESSEN (Laurent) théolog. flamand, mort chanoine de la cathédrale de Malines, en 1679, a laissé une *théologie* en lat., publ. à Lille, 1693, 3 vol. in-fol.

NEFI-OGLOU ou OGLI, en français, *fils de l'exilé*, ainsi nommé parce que son père avait été banni par le gr. vésyr Achmet Kiuperli, sous Mahomet IV, né dans le 17e S. fut un des musulmans les plus éclairés de son temps ; il possédait le lat., l'arabe, les sciences et toutes les parties de la littérature de son pays. Il exerça long-temps une gr. influence sur le reis-effendi Rami-Mehemet, fut l'un des princip. moteurs de la paix de Carlowitz, et se fit, auprès de ses concitoyens, la réputat. d'un prophète, pour avoir prévu la catastrophe que préparaient les fautes de Mahomet IV.

NEGELEIN (Joachim), sav. théologien et numismate, né à Nuremberg en 1675, entra dans les ordres, fut attaché en 1701 à la maison des orphelins de Nuremberg, nommé en 1709, diacre de l'église St-Laurent, puis pasteur de l'église Ste-Marie, et enfin chargé, en 1722, au collége de St-Egide, d'une chaire d'éloquence, de poésie et de littérature grecque, qu'il conserva jusqu'à sa m., en 1749. On a de lui : une trad. allemande du *Thesaurus numismatum modernorum hujus sæculi*

cum lat. et german. explicatione (en société avec Melchior Kornlein), Nuremberg, 1701-1710, 21 part. en 3 vol. in-fol. fig.; un liv. intit. : *Ulysses litterarius sive oratio de singularibus et novis quibusdam in orbe litterato*, ibid., 1726, in-8, auquel il a joint l'*Ulysses scholasticus*, de Gaspar Dornau, et la harangue de Gasp. Hofmann *de Barbarie imminente.*

NEGRI (François), grammairien italien, né à Venise vers le milieu du 15e S., embrassa la carrière ecclésiastique, professa la grammaire et les belles-lettres dans sa patrie et à Padoue, fut ensuite protonotaire apostolique, et m. vers l'an 1520. On a de lui : *de conscribendis Epistolis*, Padoue, 1488; quelq. autres écrits sur la grammaire, etc., sur lesquels on peut consulter les *Scrittori veneziani* du P. D. Agostini, tome 2, pag. 473.

NEGRI (Virginie), appelée aussi *Angélique-Paule-Antoinette*, noms qu'elle avait pris à son entrée en religion dans le couvent des *Angéliques de St-Paul converti* à Guastalla, née à Milan au commencement du 16e S., avait une éloquence naturelle dont elle se servit avec succès pour la conversion des pécheurs. Elle m. en odeur de sainteté en 1555, âgée de 47 ans. On a d'elle des lettres qui ont été publ. avec sa vie sous le titre suiv. : *Lettere spirituali della devota e religiosa Angelica, etc.; Vita (della medesima) raccolta pel Giovan.-Batista Fontana de' Conti*, Rome, *in ædibus pop. Rom.* 1576.

NEGRI (Jean-François), littérat., né à Bologne en 1593, cultivait à la fois la peinture, l'architecture et les lettres. Après avoir visité les principales villes de l'Italie, il revint dans sa patrie, contribua, en 1640, à la fondation de l'acad. des *Indomiti* dont les prem. assemblées avaient lieu chez lui, et m. en 1659. On a de lui une *traduct. de la Jérusalem délivrée*, en idiôme bolonais, Bologne, 1628, in-fol. (les 12 prem. chants seulem., et 34 stances du 13e ont été publ.); *Prima crociata, ovvero lega di milizie cristiane liberatrice del sacro Sepolcro*, ibid., 1658, in-fol.; *Basilica Petroniana ovvero vita di S. Petronio, con la descrizione della chiesa*, etc., ibid., 1680, in-4; et quelques autres ouvr. MSs.— Negri (Alexandre), fils du précéd., protonotaire apostolique et chanoine de St-Pétrone à Bologne, m. en 1661, s'était appliqué à l'étude des monumens antiques de Rome et de Bologne, ainsi qu'à l'explication des inscriptions qui s'y trouvent gravées. Il a publ. sur ce sujet les dissertations suiv. : *Mantliani Bononiensis monumenta historico-mystica latina*, — *Epistola de vetustissimâ lapideæ cujusdam inscriptionis erasione*, etc; *Ad præsidiarum aquæductum Lucii Publicii Asclepii villici investigatio; Ælia Lælia Crispis*; elles ont été ins. dans les *Marmorea felsinea* du comte Malvasia, Bologne, 1690, in-4.

NEGRI (François), savant ecclésiastique de Ravenne, au 17e S., entreprit des voyages pénibles dans les pays du nord, pour étudier les mœurs, les usages, les rites religieux, et connaître l'état de la civilisation des peuples de cette contrée. Après avoir visité le Danemarck, la Suède, la Norwège et la Finlande, il revint en Italie en 1666, se chargea du gouvernement d'une paroisse dans sa patrie, et m. en 1698. Ses lettres, dans lesquelles il rend compte de tout ce qu'il avait observé, ont été impr. sous le titre suiv : *Viaggio settentrionale diviso in otto lettere*, Forli, 1701, in-4; on y a joint, ses *Annotazioni sopra la storia di Olao magno*; Negri est en outre aut. d'un *Discorso pratico della riverenza dovuta a sacri templi, ed el modo più facile ed efficace per conseguirla*, Venise, 1688. Sa *Vie*, écrite par Gian-Francesco Vistoli, a été impr. avec le *Viaggio.*

NEGRI (Jules), biographe, né à Ferrare en 1648, entra dans la société des jésuites, s'occupa pendant presque toute sa vie à rassembler des notes sur les écrivains florentins des cinq dern. S., et m. dans sa ville natale en 1720. Ses confrères mirent la dernière main à son travail et le publ. sous le titre suiv. : *Istoria degli scrittori fiorentini*, Ferrare, 1722, in-fol. On trouve des détails sur la vie et caractère de Négri dans une *Lettre* de Barnfaldi, impr. dans le 34e vol. du *Giornale de' letterati d'Italia.*— Negri (Pierre), peintre vénitien, m. vers la fin du 17e S., a laissé plus. tabl. estimés, parmi lesquels on cite une *Agrippine mourante* qui fait partie de la galerie de Dresde.

NEGRI (Salomon), en arabe *Soleyman Alsadi*, prêtre de l'église grecque, originaire de Damas, fut envoyé en France par les jésuites missionnaires qui avaient conçu l'espoir de le convertir à la foi catholique. Après avoir suivi les cours de Sorbonne à Paris et s'être perfectionné dans la connaissance de l'arabe sous Michaëlis, Négri voyagea en Italie, en Hongrie; il se rendit ensuite à Constantinople, à Venise, à Rome et enfin à Londres, où il obtint une place d'interprète pour les langues orientales et où il m. en 1729. On a de lui : un Recueil de stances arabes, trad. en latin par Rostgaard et publ. avec des notes par Christian Kall, sous le titre suivant : *Arabum philosophia popularis, sive sylloge nova proverbiorum*, Copenhague, 1764, in-8; une version arabe et syriaque d'une homélie du pape Clément XI (*v.* Pfaff, *Introd. in hist. theol. litt.*); quelques opuscules détaillés par Rotermund dans le supplément au dictionn. de Joecher; et une édit. de la version arabe des quatre évangélistes et des psaumes qui avait été faite par Athanase, patriarche grec d'Antioche. La *Vie* de Négri, écrite par lui-même, a été publ. par Anast. Freylinghausen sous le titre de *Memoria Negriana*, Halle, 1764, in-4.

NEGRISOLI (Antoine-Marie), littérat. ital., né à Ferrare dans le 16e S., est aut. d'une traduction italienne, en vers libres, des *Géorgiques* de Virgile, impr. à Venise, 1543, 1552, in-8. — Plus. autres individus de cette même famille, sont mentionnés comme médecins et auteurs de plus. ouvr. de médecine (oubliés aujourd'hui), dans le *Dictionn. de médecine* d'Eloi, et dans les *Biographies italiennes.*

NEGRO ou NEGRI (François), littérat. ital., né à Bassano au commencement du 16e S., entra d'abord dans l'ordre de St-Benoit, bientôt après il adopta les principes de la réforme, se rendit en Allemagne et assista à la fameuse diète d'Augsbourg. Craignant les persécutions que ses opinions pouvaient lui attirer, il voyagea pendant plus. années, finit par se retirer à Chiavenne, ville des Grisons, y ouvrit une école pour l'enseignement des langues anciennes, fut chargé des fonctions du pastorat et m. dans cette ville en 1560. On a de lui : *Rudimenta grammaticæ ex auctoribus collecta*, Milan, 1541, réimpr. sous le titre de : *Canones grammaticales*, Poschiavo, Landolf, 1555, in-8; *Ovidii metamorphosis in epitomen phaleucis versibus redacta*, Zurich, 1542, Bâle, 1544; *Tragedia del libero arbitrio*, (Genève), 1546, in-4, et 1550, in-8; trad. en franç., sous le titre de *la Tragédie du roi franc-arbitre*, (Genève) 1548, in-8; Villefranche (Genève), 1559, in-8; *Rhætia sive de situ et moribus Rhætorum libellus*, Bâle, 1547, in-4; *de Fanini Faventini ac Dominici Bassanensis morte, ... brevis historia*, Chiavenne, 1550, in-8. Il a publ. sous le titre de *Turcicarum rerum commentarius*, Paris, 1538, in-8, une traduct. de l'ouvr. de Paul Giovio.

NEGRONI (Jules), jésuite, né à Gênes vers le milieu du 16e S., m. vers 1630, a laissé quelq. ouvr. ascétiques, oubliés aujourd'hui, et un panégyrique (*Orazione in lode*) de St Charles-Borromée, prononcé le 2 nov. 1602 dans la cathédrale de Milan, ibid., 1603, in-4. — J.-B. Négroni, né en Corse dans le 17e S., a laissé quelq. écrits, mentionnés dans la *Biblioth. volante* de Cinelli.

NEHEMIA (Abraham), juif portugais, méd. du 16e S., n'est guère connu que par l'ouvr. suiv. publ. sous son nom : *Methodi universalis medendi per sanguinis missionem et purgationem libri duo*, etc.. Venise, 1591, 1604, in-4.

NEHEMIE (Bible), juif, captif en Perse dans le 5e S. av. J.-C., s'acquit la faveur d'Artaxercès, dit Longuemain, roi de Perse, dont il était échanson, obtint de ce prince la permission d'aller rebâtir le temple de Jérusalem, et termina cette grande entreprise en 454 av. J.-C., malgré les oppositions des ennemis de sa nation. Il gouverna ensuite le peuple hébreu pend. près de 20 ans, avec une grande sagesse, et m. en l'an 430. On lui attribue le second livre d'Esdras.

NEIPPERG ou NEUPERG (Guill.-Reinhard, comte de), feld-maréchal autrichien, né en 1684, entra au service en 1702, obtint en 1717, le grade de colonel d'infanterie, se distingua aux affaires de Temeswar et de Belgrade et quitta le service pour être chargé de l'éducation du duc François-Etienne, depuis empereur François Ier. En 1730, on le nomma au commandement de la forteresse de Luxembourg, et en 1733 on l'envoya en Italie avec le grade de feld-maréchal. Quelques années après il fit la campagne de Hongrie contre les Turks, se distingua au combat de Kornéa en 1738, couvrit la retraite de l'armée autrichienne après la bataille de Groctka et reçut de pleins-pouvoirs pour négocier la paix. Lors de la guerre de la succession de Bavière, Neipperg fut mis à la tête de l'armée de Silésie; ayant été blessé à la bataille de Molwitz, en 1742, il se retira en Moravie, alla ensuite remplacer le duc d'Aremberg dans les Pays-Bas et prit part à la bataille de Dettingen. Il se retira dans son gouvernem. de Luxembourg en 1743, fut appelé à Vienne en 1753 pour entrer au conseil de guerre, et m. dans cette ville en 1774. — Neipperg (Léopold, comte de), fils du précéd., chambellan autrichien et ambassadeur d'Autriche à Naples, né en 1728, m. à Schweiger près de Heilbronn en 1792, a publ. des pièces histor. intéressantes pour l'hist. du temps, sous le titre suiv. : *Hist. fondée sur les documens originaux, de toutes les transactions relatives à la paix conclue le 18 septembre 1738 entre l'empereur Charles VI, la Russie et la Porte ottomane*, Francfort et Leipsig, 1790, in-8. On lui doit l'invention d'une machine à copier les lettres qu'il nomma le *Copiste-Secret* et dont il publia la description, Vienne, 1764, in-4 avec 6 fig. in-fol.

NELIS (Corneille-François de), évêq. d'Anvers, un des prem. membres de l'acad. des sciences et belles-lettres de Bruxelles, né à Malines en 1736, m. en 1798, à Parme dans le couvent des Camaldules où il s'était retiré en 1794, lors de l'invasion de son diocèse par l'armée française, a laissé, sur plus. points d'histoire et de morale, des dissertat. qui l'ont fait connaître avantageusem. comme littérateur : plus. de ses ouvr. sont restés MSs. Parmi ceux qui ont vu le jour nous citerons : *l'Aveugle de la Montagne*, ou *Entretiens philosophiques*, Parme, Bodoni, 1795, in-4; et Rome, 1796, in-4; *de Historiâ Belgicâ et ejusdem scriptoribus præcipuis commentatio*, Parme, 1795, in-8.

NELLER (George-Christophe), chanoine de Trèves, doct. en droit, né en Franconie en 1709, m. à Trèves en 1783, a laissé un gr. nombre de dissertations, sur les droits de l'église de Trèves, sur les monnaies de ce même pays, et autres sujets.

NELLI (Jean-Baptiste), célèbre architecte florentin, né en 1661, m. en 1725, après avoir rempli dans sa patrie des fonctions distinguées, telles que celles de sénateur, de directeur des ponts et chaussées, etc., a laissé plus. ouv. MSs., entre autres une *Vie de Galilée*, plus étendue que celle de Brenna et dont Tiraboschi souhaitait la publicat. : on a pub. ses *Discorsi di architettura*, Florence, 1753, in-4, précédés de sa *vie*. On y trouve une fort bonne descript. de la cathédrale de Florence. —Un autre Nelli (Baptiste-Clément), de la même famille que le précéd., est aut. des *Plans et Elévations* de la même cathédrale, imp. à Florence, 1755, et qui ont été quelquefois attribués par erreur au précédent.

NELSON (Robert), écrivain anglais, qui a mérité, par le caractère de ses ouv. et sa conduite dans le monde, le surnom de *Pieux*, né à Londres en 1656, voyagea en France et en Italie, et m. à Kensington en 1714. On a de lui plus. ouv., tous sur des sujets religieux, dont on trouvera les tit. dans l'*Universal historical Dictionary*, etc., de G. Crabb. —Nelson (Valentin), ministre anglican, né dans le comté d'York en 1671, m. en 1724, a laissé un recueil de *sermons* estimés. — Nelson (Samuel), journaliste, né en 1759, dans le comté de Down en Irlande, rédigeait à Belfast une feuille périodique intit. l'*Astre du Nord*, lorsqu'il fut arrêté en 1796 et enfermé au fort George, d'où il ne sortit qu'en 1802, pour s'exiler volontairem. en Amérique, où il m. quelque temps après.

NELSON (Horace), célèbre amiral anglais, né dans le comté de Norfolk en 1758, s'embarqua dès l'âge de 12 ans sur un vaisseau de guerre commandé par l'un de ses oncles, et donna bientôt des preuves d'une force de caractère qui firent présager ce qu'il deviendrait un jour dans une carrière dont sa constitution délicate semblait d'abord devoir l'éloigner. Chargé, à 14 ans, du commandem. d'un cutter à la station de Chatam, le jeune Horace explora les bancs de la Tamise, navigation difficile et périlleuse qui le rendit très-habile dans la manœuvre. En 1773 il fut employé dans l'expédition envoyée au pôle nord, sur la demande de la société royale de Londres. Il se fit remarquer pendant la campagne par plus. traits d'intrépidité. Au retour de cette expédition, Nelson partit pour les Indes orientales, sur un cutter de 20 canons, faisant partie de l'escadre aux ordres de l'admiral Edward Hughes, revint peu de temps après en Angleterre pour rétablir sa santé, et en repartit presque aussitôt (1776) sur une frégate, destinée pour les Indes occidentales. Nommé enseigne de vaisseau, il reçut successivem. le commandem. de plus. bricks ou corvettes. Etant mouillé dans la rade d'Elseneur en 1781, il y acquit cette grande connaissance des côtes de Danemarck, dont il retira plus tard de si grands avantages. A la paix de 1783, il fut mis en demi-solde, passa en France, et se fixa à St-Omer, où il resta près d'un an. En 1784 il fut nommé, sans qu'il l'eût sollicité, au commandem. du *Boréas*, corvette de 28 canons destinée à la station des îles sous le Vent; et c'est à sa fermeté, à la stricte exécution des instructions qu'il avait reçues, que la Grande-Bretagne dut l'*acte d'enregistrement*, mesure si favorable à son commerce. Au mois de janvier 1793, un ordre de l'amirauté appela Nelson (alors marié et retiré avec demi-solde dans le comté de Norfolk) au commandement du vaisseau l'*Agamemnon*, qui faisait partie de l'escadre de l'amiral Hood (*v.* ce nom), destinée à agir contre la France. Envoyé à Naples pour hâter l'envoi des troupes de ce pays qui devaient former la garnison de Toulon, alors livré aux Anglais, Nelson commença alors sa liaison avec la fameuse lady Hamilton (*v.* ce nom), et après avoir rempli sa mission, rejoignit l'amiral Hood, qui, forcé d'évacuer Toulon, s'était rendu devant Bastia. Il contribua à la prise de cette ville, à celle de Calvi, et prit une part très-active et très-honorable au combat du 13 mars 1795, livré par l'amiral Hotham à l'escadre française sous les ordres du contre-amiral Martin. Deux ans après (janvier 1797), il vint joindre l'amiral sir John Jervis, à la hauteur du cap St-Vincent, reçut le commandem. du vaisseau le *Capitaine*, et coopéra puissamm. au succès du combat livré à la flotte es-

pagnole sous les ordres de l'amiral D. Jos. de Cordova. C'est à cette époque qu'il fut élevé au grade de contre-amiral, et créé en même temps chevalier du Bain. La prem. opération dont il fut chargé comme officier-général fut une expédit. contre l'île de Ténériffe. Cette entreprise échoua, et Nelson reçut un coup de canon qui lui fracassa le bras droit et nécessita l'amputation. De retour en Angleterre, il y fut comblé d'honneurs et de récompenses. Rétabli de sa blessure, il reçut l'ordre de rejoindre l'amiral Jervis, nommé alors lord-comte St-Vincent, qui venait d'être envoyé dans la Méditerranée. Chargé par le command. en chef de surveiller l'armement qui se faisait alors dans le port de Toulon, Nelson fut contraint par un coup de vent de relâcher en Sardaigne, et il ne put joindre la flotte française que lorsqu'elle était mouillée dans la baie d'Aboukir. La victoire qu'il remporta sur ce champ de bataille est une des plus décisives qui aient été obtenues en mer depuis l'invention de la poudre, puisque de treize vaisseaux français deux seulement purent échapper. Ce succès plaça l'amiral anglais au faîte de la gloire. Le roi d'Angleterre le créa baron du Nil et de Burnham-Thorpe, son lieu de naissance, en lui assignant une pension de 2,000 liv. sterling, reversible à ses héritiers jusqu'à la 3e génération. La compagnie des Indes lui vota un don de 10,000 liv. sterl. Après cette expédition, l'amiral anglais se rendit à Naples; mais au bout de quelq. mois passés en plaisirs et en festins, dans l'enivrement d'une passion déshonorante qui éteignait dans le cœur du vainqueur d'Aboukir les affections les plus sacrées, il fut forcé, par suite de l'invasion des Français dans les états napolitains, de conduire le roi, la reine et la cour à Palerme. Toutefois cet éloignem. ne fut pas de longue durée : les Français ne tardèrent pas à évacuer Naples. Les partisans de la nouvelle révolution avaient obtenu du cardinal Ruffo, commandant en chef de l'arméo royale, une capitulation qui leur assurait l'inviolabilité de leurs propriétés et de leurs personnes; mais Nelson annula ce traité, traita les capitulés comme des rebelles, et en fit périr les plus marquans par la main du bourreau. Le roi de Naples approuva la conduite sanguinaire de l'amiral anglais, le créa duc de Bronte et le combla de richesses. Au commencem. de 1801, Nelson, alors vice-amiral, fut nommé command. en second de la flotte envoyée par le gouvernem. britanniq. dans la Baltique pour dissoudre l'alliance qui venait d'être conclue entre la Russie, la Suède et le Danemarck. Nelson commandant l'avant-garde dans l'action qui eut lieu avec la flotte danoise devant Copenhague, obtint seul tout l'honneur du combat, l'amiral en chef Parker, par sa position, n'ayant pu y prendre part. Nelson fut fait vicomte en récompense de sa conduite en cette circonstance mémorable. Sa dern. expédit., pendant cette guerre, fut une attaque infructueuse contre l'armem. préparé dans le port de Boulogne en 1801. Lors de la rupture du traité d'Amiens, Nelson fut nommé commandant en chef de la flotte de la Méditerranée, et tint bloquée, pendant deux ans, l'escadre franç., alors réunie dans le port de Toulon. Toutefois l'amiral Villeneuve sut échapper à cette surveillance et appareilla de Toulon avec 11 vaisseaux de ligne, 7 frégates et 2 bricks, le 18 janvier 1805, pour aller opérer sa jonction avec l'escadre espagnole au Férol. Nelson, après avoir long-temps cherché l'escadre française dans la Méditerranée, arriva enfin, le 29 sept., devant Cadix, où se trouvait en rade la flotte combinée, forte de 33 vaisseaux, dont 18 français et 15 espagnols. Après diverses évolutions les deux armées se formèrent en présence, à la hauteur de Trafalgar, le 21 octobre. Nelson disposa sa flotte sur deux colonnes, se mit à la tête de la prem., composée de 12 vaisseaux, et confia le commandement de la seconde, qui était de 15, au vice-amiral Collingwood. Le combat s'engagea à midi, après que Nelson eut fait hisser à bord de son vaisseau amiral ce signal, devenu depuis si célèbre : « *L'Angleterre compte que chacun fera son devoir.* » Les Anglais remportèrent la victoire; mais ils achetèrent leur triomphe par la perte du héros qui l'avait assuré par ses savantes dispositions. Nelson, blessé grièvement d'une balle de fusil, partie de la hune du vaisseau français le *Redoutable*, expira peu de temps après que son capitaine de pavillon, Hardy, lui eût annoncé que le succès était complet. Tous les honneurs qu'une nation reconnaissante peut dispenser furent décernés à la mémoire du vainqueur de Trafalgar. Son corps, rapporté à Londres, fut exposé à Greenwich, pendant plus. jours, avec l'appareil le plus magnifique : de là il fut transporté à Westminster, puis inhumé dans la cathédrale de St-Paul. Les sept fils du roi George III, un grand nombre de pairs, de membres de la chambre des communes, d'officiers de mer et de terre, furent présens à ses obsèques. Les Anglais considérèrent sa m. comme un malheur national, et se montrèrent presq. indifférens à une victoire qu'ils croyaient trop chèrement achetée par une telle perte. La *Vie de Nelson* a été écrite par Samuel Clarke, Londr., 1810, 2 vol. in-4; par Churchill, 1813, in-4; par Robert Southey, 1813, in-8 : cette dern. a été trad. en franç.. Paris, 1820, in-8.

NEMEITZ (JOACHIM-CHRISTOPHE), littérateur, conseiller aulique du duc de Deux-Ponts et du prince de Waldeck, né à Rostock en 1679, m. à Strasbourg en 1753, a laissé, entre autres ouv. : *de Modestiâ historicorum in censuris principum observendâ*, Lunden, 1709, in-8; *Inscriptionum singularium maximam partem novissimarum fasciculus*, Leipsig, 1726, in-8; *Supplém. aux voyages de Misson, Burnet, Addison*, etc., ib., 1726, 2 vol. in-8; *Remarques sur l'Hist. de Charles XII* par Voltaire, Francfort, 1738, in-8; pensées sur diverses matières histor. critiq. et morales, pub. sous le tit. suiv. : *Vernunftigen gedancken*, etc., ib., 1739-45, 6 vol. in-8; *Mémoires du comte de Stenbock*, pour servir à l'hist. milit. de Charl. XII, ibid., 1745, in-8; *Séjour de Paris*, ou Guide fidèle des voyageurs de qualité qui désirent employer avec fruit leur temps et leur argent, Strasbourg, 1750, gr. in-8, 4e édit.; pub. aussi en français à Leyde, 1727, 2 vol. in-8.

NÉMÉSIEN (M. AURELIUS OLYMPIUS), en latin *Nemesianus*, poète didactique et bucoliste latin, naquit à Carthage. On n'a rien de précis sur l'époque de sa naissance et de sa mort; mais il vivait au 3e S., sous le règne de l'emper. Numérien. Il eut même avec ce prince un combat poétique, où la victoire lui resta; et, plus heureux que Lucain avec Néron, dans une circonstance semblable, il trouva dans le rival vaincu un ami et un protect. généreux. Némésien composa, sous le titre de *Cynégétiques, Halieutiques et Nautique*, trois poèmes sur la chasse, la pêche et la navigation. Il ne nous reste que 325 vers du prem. de ces ouv., et quelques vers des autres. On lui attribue aussi, mais d'après des motifs peu plausibles, un petit poème sur *les Louanges d'Hercule*, que Wernsdorf a fait entrer dans sa collection des *Poetæ latini minores*. C'est avec plus de raison, sans doute, et sur de meilleures autorités, que le même édit. restitue à Calpurnius (v. cet article), contempor., émule et ami de Némésien, quatre églogues constamment placées, depuis l'édition d'Ange Ugoletti, 1600, à la suite des fragmens connus du prem. de ces poètes. Au surplus cette opinion n'est pas encore celle de tous les savans. L'amitié qui paraît avoir constamment uni Calpurnius et Némésien, a constamment aussi rassemblé le peu d'ouv. qui nous restent d'eux. Les prem. édit. sont celles de Rome, 1471, et de Parme, 1500. La plus récente est celle que M. Lemaire vient de pub. dans le tom. 52 de

sa *Biblioth. classique latine*, qui est le prem. des *Poetæ minores*.

NEMESIS (mythol.), fille de Jupiter et de la Nécessité, déesse de la vengeance, punissait le crime et récompensait la vertu. Les Grecs lui donnaient aussi les noms d'*Adrastée* et de *Rhamnusie*.

NEMESIUS, évêque d'Emèse, ville de Syrie, vivait sur la fin du 4e S. ou au commencem. du 5e. On a de lui un traité de *la Nature de l'homme*, en grec, imp. pour la prem. fois à Anvers, 1565, in-8, avec une version latine par Nic. Ellebodius Cassellianus; puis à Oxford en 1671, in-8, avec des notes, et à Hall, 1801, in-8, avec des notes de C.-G. Mathæi.

NEMIUS (JEAN), prêtre, né à Bois-le-Duc au 16e S., enseigna les humanités successiv. à Nimègue, à Amsterdam et dans sa ville natale. Il a composé quelq. livres élémentaires sur l'orthographe et la grammaire, et un poème latin intit. : *de Imperio et Servitute ludi magistri*, Nimègue, 1551, in-4; il a en outre trad. en vers latins l'ancien roman de Tyl Uilespiègle et l'a pub. sous le titre suivant : *Tyli saxonis Historia, sive humanæ stultitiæ Triumphus, versu iambico*, 1563, in-8.

NEMOURS (JACQUES D'ARMAGNAC, duc de), fils de Bernard, comte de la Marche, gouverneur du dauphin, depuis Louis XI, épousa en 1462 la cousine de ce prince, Louise, fille du comte du Maine, et reçut l'investiture du duché de Nemours avec les titres, rang et prérogatives de duc et pair. Comblé des bienfaits de son souverain, il eut la faiblesse d'accéder à la ligue dite du *Bien public* : cette première trahison lui fut pardonnée; il obtint même le gouvernem. de Paris et de l'Ile-de-France en vertu du traité de Conflans en 1465. Louis XI, connaissant la versatilité de son caractère, surveilla ses démarches, acquit la preuve qu'il continuait à le trahir, le fit saisir et poursuivre comme criminel de lèse-majesté; mais il céda aux prières du coupable et lui pardonna de nouveau. Cette clémence, loin de corriger le duc de Nemours, ne servit qu'à l'encourager à tremper dans les complots des mécontens : il fut arrêté, transféré à la Bastille, enfermé dans une cage de fer, et mis à m. le 4 août 1477, âgé à peine de 40 ans. La cruauté réfléchie qui présida à son jugement et à son supplice, la barbarie des tortures qu'éprouvèrent ses jeunes enfans ont donné, à ce qui n'était d'abord qu'un acte de justice, tous les caractères de la vengeance et de la tyrannie. Les pièces du procès du duc de Nemours sont conservées à la biblioth. du roi, en 3 vol. in-fol. On trouve dans les *Mémoires* de Comines, édit. de Godefroy, une *lettre* de Nemours à Louis XI, dans laquelle ce malheureux implorait sa grâce.

NEMOURS (LOUIS D'ARMAGNAC, duc de), 3e fils du précéd., n'avait que 5 ans lors du supplice de son père; il fut jeté dans un cachot de la Bastille, et n'en sortit qu'à l'avènem. de Charles VIII au trône. Il embrassa la profession des armes, et suivit le roi à la conquête du royaume de Naples. Nommé vice-roi de ce royaume sous Louis XII, il ne sut pas maintenir son autorité : la discorde se mit dans son camp, et Gonzalve, profitant de la mésintelligence des chefs de l'armée française, les attaqua séparément, les battit et les força à opérer leur retraite. Obligé de se frayer un passage l'épée à la main à travers l'ennemi dans la plaine de Cérignole, le duc de Nemours s'élançait à la tête de l'avant-garde lorsqu'il fut atteint d'une balle qui l'étendit m. le 28 avril 1503. Brantôme parle de lui dans ses *Vies des grands Capitaines français*.

NEMOURS (JACQUES DE SAVOIE, duc de), l'un des grands capitaines français du 16e S., né à l'abbaye de Vauluisant, en Champagne, l'an 1531, fut mis à la tête de 200 chevau-légers en 1546, commença à se signaler en 1552 au siége de Lens, se jeta l'un des prem. dans la ville de Metz, menacée par Charles-Quint, et concourut à la glorieuse défense de cette place. Il servit ensuite en Flandre et en Italie jusqu'à la trêve qui suivit la prise de Pont-de-Sture en 1555. En récompense de ses services, il fut fait colonel-général de la cavalerie légère, et continua de se signaler sous le règne de Charles IX contre les protestans. Il commandait les Suisses qui ramenèrent à Paris ce prince, que les protestans avaient voulu enlever à Meaux. Il se distingua à la bataille de Saint-Denis, fut chargé en 1569, avec le duc d'Aumale, de s'opposer au passage des troupes que le duc de Deux-Ponts amenait au secours des protestans : mais, ayant échoué dans cette expédit. par la faute du duc d'Aumale, il se retira dans son duché de Genevois, s'y livra à la culture des lettres et des arts, en sortit pour peu de temps lors du passage de Henri III à Lyon, et m. à Anneci en 1585. Brantôme fait de lui un portrait magnifique dans ses *Vies des grands Capitaines français*.

NEMOURS (HENRI DE SAVOIE, duc de), 2e fils du précéd., d'abord connu sous le nom de marquis de Saint-Sorlin, né à Paris en 1572, reçut du duc de Savoie, en 1588, le commandement d'une armée avec laquelle il s'empara du marquisat de Saluces. Il se jeta ensuite dans le parti de la ligue, et fut nommé gouv. du Dauphiné par les ligueurs, en 1591. Ayant fait sa paix avec Henri IV, il assista en 1596 aux états de Rouen, et se signala l'année suivante au siége d'Amiens. Il ne prit aucune part à la guerre qui éclata entre la France et la Savoie au sujet du marquisat de Saluces, réclamé par Henri IV, se retira en France, où il épousa, en 1618, Anne de Lorraine, fille unique du duc d'Aumale, se fit remarquer à la cour par son goût pour les fêtes, et m. à Paris en 1632.

NEMOURS (HENRI II DE SAVOIE, duc de), fils cadet du précéd., né à Paris en 1625, était destiné à l'état ecclés., et avait été nommé en 1651 à l'archevêché de Reims; mais la mort de Charles-Emmanuel, son frère, tué en duel par le duc de Beaufort, le décida à rentrer dans le monde. Il épousa, en 1657, Marie d'Orléans, fille unique du duc de Longueville, et m. 2 ans après. — La duchesse de NEMOURS, sa veuve, fut reconnue en 1694 souveraine de la principauté de Neufchâtel, et m. à Paris en 1707 à l'âge de 82 ans. Après sa mort, la principauté de Neufchâtel fut adjugée au roi de Prusse, malgré les réclamations de la France et de la Savoie. Elle a laissé des *mém.* remarquab. par leur exactitude, leur fidélité et l'agrément du style : ils sont ordinairement impr. avec ceux du cardinal de Retz et de Joly. La prem. édit. de ces *mém.* a été pub. sur le MSs. de l'auteur avec un *avertissement* et quelq. *notes* par Mlle L'Héritier.

NEMROD (Bible), petit-fils de Cham, l'un des fils de Noé, fut le prem. qui exerça la puissance sur la terre (*cœpit esse potens in terrâ*). S'étant livré particulièrement à la chasse des bêtes farouches avec une troupe de jeunes gens qu'il avait réunis, il les accoutuma à une espèce de discipline et à manier avec adresse les armes offensives. On lui attribue la fondation de Babylone et du premier empire qui porta ce nom. Plusieurs commentateurs confondent Nemrod avec Assur, bien que l'Ecrit.-Ste distingue clairement ces deux personnages. Au surplus il est très difficile de débrouiller la chronologie de cette époque si reculée de l'hist. du monde.

NENNIUS, ancien chroniqueur breton du 9e S., est aut. d'une histoire des Bretons, écrite dans le goût de Gildas dit *l'Albanien* (*v.* ce nom), et qui se termine au 8e S. : quelques parties seulement ont été impr. Le MS. en est conservé à la biblioth. cottonienne du muséum britannique.

NENTER (GEORGE-PHILIPPE), médec., né vers la fin du 17e S., pratiqua son art à Strasbourg, et m. vers 1740. On a de lui : *Fundamenta medicinæ*

theorico-practica, Strasbourg, 1718; *Theoria hominis sani, seu Physiologia medica*, ib., 1714; *Theoria hominis ægroti, sive Pathologiæ med. pars generalis*, etc., ibid., 1714.

NENY (Patrice Mac-), issu d'une anc. famille irlandaise réfugiée en Belgique après le renversement du trône des Stuarts, né à Bruxelles en 1712, devint successiv. secrét. des conseils d'état et privé, conseiller privé, membre du conseil suprême des Pays-Bas à Vienne, l'un des commissaires pour l'exécution du traité d'Aix-la-Chapelle, trésorier-général des finances, chef et président du conseil privé. Il eut la plus grande part à la direction des affaires publiques de la Belgique sous le gouvern. de Marie-Thérèse, qui le nomma conseiller-d'état intime, et lui conféra le diplôme de comte et le collier de commandeur de l'ordre de St-Etienne. Après la m. de cette princesse, il sollicita sa retraite, et m. à Bruxelles en 1784. On a de lui des *Mém. histor. et politiques sur les Pays-Bas autrichiens*, Neufchâtel, Fauche, 1784, in-8; et une édit. des *Decisiones brabantinæ* du comte de Wynants, son beau-père.

NÉOBAR (Conrad), savant impr., originaire d'Allemagne, agrégé en 1537 à la corporation des libraires de Paris, nommé en 1538 imp. de François Ier, et chargé spécialement de la publication des MSs. grecs, et m. en 1540, a pub. douze ouv., huit grecs et quatre latins, dont Maittaire a donné la liste (*Ann. typogr.*, t. 3, p. 431). Outre les préfaces dont il a enrichi ses éditions, on a de lui les deux écrits suivans: *compendiosa facilisque artis dialecticæ Ratio*, Strasbourg, 1536, in-8; Leipsig, 1537, in-8; *de inveniendi argumenti disciplinâ Libellus*, ibid., 1536, 1537, in-8.

NEOCASTRO (Bartolommeo da), jurisconsulte sicilien du 13e S., est aut. d'une *Hist. sui temporis, à morte Friderici II, ab anno* 1250, *ad annum* 1294, dans laquelle il rend compte, comme témoin oculaire, des fameuses *vêpres siciliennes*, arrivées en 1282. Cette hist. fait partie des *Scriptor. rerum italicarum* de Muratori, t. 13. On connaît encore du même auteur: *poeticum Opus, sive Messana, XV lib. hexametris versibus compositum*, et *de Rebus gestis Siculorum post Gallorum cladem*. Ces deux ouv. sont restés MSs.

NÉOPTOLÈME, fils d'Achille. V. Pyrrhus.

NÉOPTOLÈME, nom de deux rois d'Epire, dont le prem., m. en 360 avant J.-C., laissa trois enfans, entre autres Olympias, mère d'Alexandre; le 2e s'empara du trône pendant l'absence de Pyrrhus-le-Grand, et fut ensuite mis à mort par ce prince à son retour d'Italie, en 295 av. J.-C.

NEPHTALI, 6e fils de Jacob et tige d'une des tribus d'Israël, laquelle, suivant la Bible, renfermait, au bout de 200 ans, 53,000 hommes en état de porter les armes.

NÉPOMUCÈNE (St Jean), chan. de Prague, né vers 1330 à Nepomuck, dans la Bohême, avait refusé plus. riches bénéfices que l'emp. Wenceslas lui avait offerts; mais il crut devoir accepter la place d'aumônier de ce prince, dans l'espoir que ses fonctions le mettraient à même d'être utile aux malheureux. Malgré la régularité de la conduite de l'impératrice Jeanne, Wenceslas avait conçu sur sa fidélité des soupçons qu'il résolut d'éclaircir en forçant Népomucène, directeur spirituel de cette princesse, à trahir le secret de la confession. Les menaces, les promesses, les tortures, ne furent point capables d'ébranler le confesseur. Wenceslas, furieux de ne pouvoir réussir, le fit précipiter, pieds et mains liés, dans la Moldau le 16 mai 1383. Népomucène a été canonisé en 1729 par le pape Benoît XIII; sa *vie* a été écrite en latin, 1° par le P. Balbin, et pub. avec des *notes* par le P. Papebrock dans les *Acta sanctorum*; 2° par Berghaner, Prague, 1736; 3° en français, par le P. de Marne, Paris, 1741.

NEPOS (Flavius-Julius), empereur d'Occident, né en Dalmatie, fut d'abord gouverneur de cette province, puis proclamé auguste à Ravenne, en 473, par l'empereur d'Orient, Léon, qui lui avait donné en mariage une nièce de sa femme. Nepos marcha aussitôt contre Glycerius (*v.* ce nom) son rival, le força d'abdiquer l'empire d'Occident, et l'envoya évêque à Salone. Cependant les Visigoths continuaient à étendre leur domination dans les Gaules; Nepos, reconnu empereur, mais se sentant incapable de résister à de tels ennemis, fit demander la paix à Euric ou Everic, leur roi, qui ne l'accorda qu'en retenant l'Auvergne dont il s'était emparé; mais cette paix fut troublée par la révolte d'Oreste, commandant pour l'empereur dans les Gaules. Ce lieutenant rebelle envahit l'Italie et s'avança sur Ravenne, résidence habituelle de Népos. Celui-ci s'enfuit aussitôt à Salone en Dalmatie. Il conserva son autorité sur cette province pendant 4 ans, au bout desquels il fut assassiné par des serviteurs que Glycerius avait, dit-on, excités à ce crime. On a des médailles de ce prince, en or, en argent et en cuivre; il en existe en petit bronze avec des revers, très-rares.

NEPOS. V. Cornelius Nepos.

NÉPOTIEN ou NEPOTIANUS (Flavius-Popilius), l'un des tyrans éphémères qui usurpèrent quelques instans le titre d'empereur, était fils d'Eutropie, sœur de Constantin, et, suivant plus. historiens, du consul Népotien. Il fut lui-même consul en 336. Après la m. de l'emp. Constant, son cousin, Népotien prit le titre d'auguste, en 350, marcha sur Rome et vainquit Anicet, préfet du prétoire de l'usurpateur Magnence. Tandis qu'il s'efforçait d'affermir son autorité dans l'ancienne capitale de l'empire, Marcellin, l'un des lieutenans de Magnence, accourut sous les murs de Rome, dispersa les soldats de Népotien et lui ôta la vie avec le trône, qu'il n'avait occupé que 28 jours. On a de ce prince des médailles en moyen bronze assez rares.

NEPTUNE (mytholog.), fils de Saturne et de Rhée, eut en partage l'empire de la mer. Mécontent de son apanage il prétendit à celui de Jupiter, son frère; mais il fut banni du ciel pour quelque temps, et c'est alors qu'il se réunit à Apollon pour bâtir les murs de Troie. Les anciens représentaient ce dieu tenant un trident à la main, porté sur un char en forme de conque, traîné par des chevaux marins.

NEPVEU (François), jésuite, né à St-Malo en 1639, m. en 1708 au collége de Rennes, dont il était recteur, a laissé divers écrits ascétiques, dont on trouvera la liste dans le *Dictionn. de Moréri*, édit. de 1759; les principaux sont les suiv.: *de la Connaissance et de l'Amour de J.-C.*, Nantes, 1681, in-12, souvent réimp. et trad. en italien par le P. Segneri; *Retraite selon l'esprit et la méthode de St-Ignace*, Paris, 1687, 1716, in-12; trad. en lat., Ingolstadt, 1707, in-8; *Manière de se préparer à la mort*, ibid., 1693, in-12, trad. en italien; *Pensées et Réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année*, ibid., 1699, 4 vol. in-12, souv. réimp., trad. en lat., Munich, 1709, et en italien, Venise, 1715, etc.

NERCIAT (André-Robert-Andréa de), né à Dijon en 1739, faisait partie d'une compagnie des gendarmes de la garde, compris dans la réforme qu'opéra le comte de St-Germain; ayant été mis à la retraite avec le grade de lieutenant-colonel, il voyagea dans plus. contrées de l'Europe, remplit diverses charges auprès de différens princes d'Allemagne, telles que celles de conseiller et sous-bibliothécaire à Cassel, puis de direct. des bâtimens au service du prince de Hesse-Rothenbourg. A son retour en France il avait été chargé, ainsi que plus. autres officiers, d'aller soutenir les insurgés de la Hollande contre le stathouder, et avait reçu la croix

de St-Louis en 1788. Au commencement de la révolution il émigra, se rendit à Naples, fut chargé d'une mission à Rome par la princesse Caroline, tomba entre les mains des Français, fut enfermé dans le château St-Ange, n'en sortit que vers 1800, et m. à Naples peu de temps après. On a de lui : *Contes nouveaux*, Liége 1777, in 8; *Felicia ou Mes fredaines*, 1778, 2 vol. in-18, ouv. très-libre; *Monrose*, 2 vol. in-18, suite de *Felicia*; *Constance ou l'Heureuse témérité*, 1780, in-8; *Dorimon ou le Marquis de Clavelle*, comédie en 5 act. et en prose, Strasbourg, 1777, in-8; l'*Urne de Zoroastre ou la Clef de la science des Mages*, in-8; *Les Galanteries du jeune chevalier de Faublas ou les Folies parisiennes*, 1783, 4 vol. in-12. On lui attribue un liv. fort obscène, intit. *Le Diable au corps*, 1803, 6 vol. in-18.

NÉRÉE (Mytolog.), dieu marin, fils de l'Océan et de Thétis, s'unit à sa sœur Doris et fut le père de 50 nymphes, appelées de son nom *Néréides*.

NERI (St Philippe), fondat. de la congrégat. de l'Oratoire en Italie, né à Florence en 1515, se rendit à Rome en 1533, y fit ses études classiq., ainsi que ses cours de philos., de théol. et de droit canon., et se consacra tout entier au service des malades et des pèlerins. En 1548, il établit la confrérie de la Sainte-Trinité, destinée à procurer des secours aux étrangers que la dévotion amène à Rome, et fonda peu de temps après l'hospice des Pèlerins, qui, lors du jubilé de 1600, donna, dit-on, l'hospitalité pend. trois jours à 444,500 hommes et à 25,000 femmes. Ayant reçu les ordres sacrés en 1551, il se chargea du soin d'instruire les enfans, s'associa quelq. jeunes ecclésiastiques (qui furent nommés *oratoriens*, parce qu'ils se plaçaient devant l'église pour appeler le peuple à la prière), donna à ses disciples des statuts particuliers qui furent approuvés par le pape Grégoire XIII en 1575, et m. en 1595. On a de lui : des *Lettres*, Padoue, 1751, in-8; des *Avis spirituels* (*ricordi*), et quelques *Poésies*, insérées dans les *Rime Oneste*, t. 1. Sa *Vie* a été écrite en latin par Ant. Gallonio, l'un de ses disciples; en espagnol par Louis Bertrand, Valence, 1625, trad. en latin par le P. Jacques Bacci, Rome, 1645, in-4, et par le P. Jérôme Bernabe. Elle se trouve aussi dans les *Acta Sanctorum* avec des notes de Papebroch.

NERI (Antoine), chimiste florentin du 16e S., l'un des prem. qui aient écrit sur la fabrication du verre, avait embrassé l'état ecclésiastique; mais il avait refusé les emplois et les bénéfices, afin de se livrer entièrement à son goût pour les sciences, et de parcourir la plus gr. partie de l'Europe en visitant les laboratoires des chimistes. On n'a de lui qu'un seul ouvrage intit. : *Arte vetraria distinta in libri sette; ne' quali si scoprono maravigliosi effetti, e s'insegnano segreti bellissimi del vetro nel fuoco, ed altre cose curiose*, Florence, Giunti, 1612, in-4; Venise, 1663, in-12, et 1678, in-8; trad. en angl. par Merret; en allem. par Kunckel; en lat. par un anonyme, et en franç. par d'Holbach, avec les remarques de Merret, de Kunckel et des additions nouvelles.

NERI (Antoine-Marie), jurisconsulte italien, exerça la profession d'avocat à Rome, et m. en 1770. On a de lui : *Tractatus de nominatione ad hæreditates, fidei commissa, legata, subsidia dotalia*, etc., Rome, 1750, 2 vol. in-fol.; *Tractatus de vacatione beneficiorum et pensionum ecclesiasticorum*, etc., ib., 1741, in-fol.; *Thesaurus resolutionum sacræ congregationis Concilii tridentini*, etc., avec des notes, ibid., 1753. — Jean-Baptiste Neri, médecin et littérateur italien, né à Bologne vers le milieu du 17e S., m. en 1720, est auteur de plus. poésies et drames lyriques, dont on trouvera la liste dans les *Notizie degli scrittori Bolognesi* de Fantuzzi.

NERICAULT. V. Destouches.

NERINI (D.-Felix-Marie), religieux hiéronimite, né à Milan en 1705, fut successiv. procureur et abbé général de son ordre, puis consulteur du St-Office sous le pontificat de Benoît XIV; il se retira sur la fin de ses jours au monastère de Saint-Alexis, à Rome, et y m. en 1787. On a de lui : *Hieronimianæ familiæ vetera Monumenta*, Plaisance, 1754, in-4; *de suscepto itinere subalpino Epistolæ tres*, Milan, 1753, in-4; *de templo et cœnobio sanctorum Bonifacii et Alexii historica Monumenta*, Rome, 1752, in-4.

NERLI (Philippe), hist. florentin, né en 1485, m. en 1556, après avoir joui de l'estime du gr.-duc Cosme Ier, qui l'avait nommé sénateur, et l'avait député, en 1550, vers le pape Jules III, pour le complimenter sur son avènement au trône pontifical. On a de lui l'ouvrage suiv. : *Commentari de' fatti civili occorsi nella città di Firenze dall' anno* 1215 *al* 1537, publ. à Florence sous la rubrique d'Augsbourg, 1728, in-fol. — Nerli (François), cardinal, né à Florence vers la fin du 16e S., étudia la jurisprudence avec succès, remplit l'emploi de secrétaire pour les Lettres latines sous Innocent X, qui le nomma à l'évêché de Pistoie, et ensuite à celui de Florence. Il fut décoré de la pourpre romaine par Clément IX, et m. en 1670. — Un autre François Nerli, religieux augustin, né à Florence dans le 16e S., est auteur d'une *Chronique* du monastère de St-André de Mantoue, de l'an 1017 à 1418, insérée dans les *Scriptor. rerum italicar.* de Muratori, t. 24.

NERO (Andalone del), astronome, né à Gênes, dans le 14e S., est auteur de plus. ouvrages MSs., dont on trouve les titres dans le t. 4e du catalogue de la Biblioth. du roi (à Paris), où ils sont déposés. — Nero (Paul-Antoine del), Génois, fut l'un des fondateurs de l'académie *degli Arcadi* de Rome; et l'on trouve un assez grand nombre de ses *Poésies* dans le Recueil de cette même société littéraire.

NÉRON (Lucius Domitius Nero Claudius), emper. romain, auquel ses débauches et ses crimes ont assuré une effroyable immortalité, naquit à Antium, l'an de Rome 788 (37 depuis J.-C.), de Domitius Ænobarbus et d'Agrippine, et eut pour premiers instituteurs un histrion et un barbier. Après le mariage de sa mère avec Claude, il fut adopté par ce faible prince, et eut pour gouverneurs Burrhus et Sénèque, dont les bons conseils ne purent que comprimer pour quelq. temps son mauvais naturel. Claude expira, et Néron, salué empereur par les prétoriens, reconnu par le sénat, prononça lui-même l'éloge funèbre de son prédécesseur, qu'il mit au rang des dieux. Il promit de prendre Auguste pour modèle, et parut, dans les premiers temps, vouloir tenir sa promesse. Quelq. actes de modération et de sagesse signalèrent le commencement de son règne. On sait qu'ayant à signer la sentence de mort de deux criminels, il dit : « Que je voudrais ne pas savoir écrire! » Ce n'était là, sans doute, que de l'hypocrisie : il le prouva bientôt. Il s'assura d'abord l'affection du peuple et des prétoriens par ses largesses, et se déroba alors à l'autorité de ses gouverneurs. Cet essai l'enhardissant à secouer aussi le joug de sa mère, qu'il avait laissé régner jusque là sous son nom, celle-ci le menaça de rendre le trône à Britannicus : ce fut l'arrêt de mort de ce jeune prince, le légitime héritier de Claude. A partir de cette époque, un changement total s'opère dans l'empereur : il fait assassiner sa mère, qui le gêne depuis longtemps, et, pour apaiser ses remords, il rappelle en Italie les histrions et les pantomimes, se mêle au milieu d'eux, et se plaît à conduire un char dans le cirque. Bientôt Burrhus expire, et l'on a lieu de croire qu'il a été empoisonné; Sénèque cesse de prendre part aux affaires, dont la direction est laissée à Tigellin; la malheureuse Octavie,

répudiée et exilée, fait place à l'infâme Poppée. Tandis que le tyran se délasse de ses cruautés par les plus honteuses débauches à Antium, il apprend que Rome est en proie à un vaste incendie, et il y vole pour contempler, du haut d'une tour, cet affreux spectacle, et chanter, la lyre en main, un poème qu'il a composé sur l'embrasement de Troie. Il est fort douteux toutefois qu'il ait donné l'ordre de brûler sa capitale, comme on l'a prétendu; et il faut dire, quoique ce soit un fait inconcevable, qu'il tendit une main secourable aux victimes de cette grande calamité; mais il en rejeta tout l'odieux sur les chrét., et leur fit subir la première et la plus violente persécution que l'on connaisse. La conspiration de Calpurnius Pison, qui ne réussit point à délivrer l'univers de ce monstre, anima encore davantage sa fureur. Les conjurés, parmi lesquels on cite le poète Lucain, leurs parens, leurs amis, tous ceux qui avaient eu quelque rapport avec eux, périrent dans les supplices. Bientôt il ne fallut plus même de prétexte à Néron pour faire couler le sang: il fit étouffer dans un bain chaud le consul Vestinus, par la seule raison qu'il lui déplaisait; Sénèque, Poppée, Pétrone, le vertueux Thraséas furent en peu de temps immolés aussi. Mais au retour d'un voyage en Grèce, dans lequel il avait fait briller son talent de poëte et de musicien et remporté 1,800 couronnes, et pendant qu'il célébrait ses triomphes au sein de Rome avec une joie ridicule, il apprit que Vindex, gouverneur de la Gaule celtique, et Galba, gouverneur de l'Espagne, marchaient sur l'Italie; il se livra à une colère d'enfant, au lieu de songer aux moyens de salut qui pouvaient lui rester. Galba fut proclamé emper. par les prétoriens et reconnu presque aussitôt par le sénat, tandis que le lâche Néron, déclaré ennemi public et forcé de s'ôter une vie à laquelle il tenait encore, s'écriait sottement: « *Faut-il qu'un si bon musicien périsse!* » Enfin, son secrétaire Epaphrodite l'aida à se poignarder, l'an 68 de l'ère chrétienne. Ce monstre avait 31 ans et en avait régné 14. V. sur sa vie Tacite et Suétone. *L'Histoire secrète de Néron*, par Lavaur, Paris, 1726, 2 vol. in-12, n'est qu'un extrait de Pétrone. Cardan a fait l'éloge de Néron; mais l'on ne doit pas oublier qu'il a fait aussi l'éloge de la goutte. Au reste, quand les horreurs de ce règne auraient été exagérées par les historiens, Néron n'en resterait pas moins un homme abominable.

NERSÈS Ier, surnommé *le Grand*, 6e patriarche d'Arménie, de la race des Arsacides, et arrière-petit-fils de St Grégoire-l'Illuminateur, apôtre de l'Arménie, succéda à Pharhnerseh l'an 340, et se distingua pendant toute la durée de son patriarcat par son zèle pour établir la religion chrétienne et en maintenir la pureté. Il eut une grande part aux affaires publiques sous les règnes d'Arsace et de Bab, fils de ce dernier, parvint plus. fois à rétablir la paix dans sa patrie, et m. empoisonné par les eunuques, qui s'étaient emparés de l'esprit du jeune Bab, l'an 374, après un sacerdoce de 34 ans. — NERSÈS II, patriarche d'Arménie, né à Aschdarag, dans la province de Pakrevant, assembla un concile à Dovin, l'an 527, pour rétablir la discipline de l'église d'Arménie, et m. en 533, après un patriarcat de 9 ans. On a de lui 38 *canons*, qu'il a composés de concert avec Nerschabouh, év. des Mamigoniens, et Pierre, évêque de Siounie. Jean II lui succéda. — NERSÈS III, surnommé *Schinogh* (le fondateur), parce qu'il fonda un grand nomb. d'édifices, de monastères et d'églises, naquit à Ischkhanats-avan, dans la province de Daik'h, et fut élevé au patriarcat l'an 640, après la mort d'Esdras. Les irruptions des Arabes, qu'il avait vainement tenté de prévenir et de repousser, l'obligèrent à quitter sa résidence patriarcale en 649. Il se retira dans sa patrie, et y m. en 661. Anastase lui succéda. — NERSÈS IV, patriarche d'Arménie, surnommé *Klaïetsi*, et appelé ordinair. *Schnorhali* (le Gracieux), né vers la fin du 11e S., fut fait év., en 1135, par Grégoire, son frère, qui avait succédé au patriarche Basile. Il prêcha la foi aux fidèles persécutés par les musulmans; se rendit au concile d'Antioche, convoqué en 1141 pour juger la conduite de Raoul, patriarche lat. de cette ville, ne cessa d'aider Grégoire dans toutes les fonctions d'un ministère que rendaient pénible les troubles de l'Arménie, et fut choisi pour lui succéder l'an 1166. Il entama des négociations avec l'empereur Manuel Comnène, au sujet de la réunion de l'église d'Arménie avec l'église grecque; mais il m. en 1173, avant de les avoir terminées. Ce patriarche passe pour l'inventeur de la poésie rimée chez les Arméniens; il a composé des *hymnes*, des *cantiques* remplis de beautés poétiq., et qui ont été trad. dans le rituel de l'église d'Arménie, et laissé un très-gr. nombre d'autres écrits, dont la plupart ont souv. été impr. à Constantinople et en Russie. Parmi ceux qui sont restés MSs., on distingue le livre intit.: *Hisous orti*, qui contient une histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau-Testament; une *Histoire d'Arménie* très-succincte, et une *Elégie* sur la prise d'Edesse par les Turks, en 1144. Les *prières* de Nersès Klaïetsi ont été pub. en 14 langues en un petit vol. in-24, Venise, 1818.

NERSÈS, archevêque de Tarse au 12e S., un des principaux pères de l'église d'Arménie, surnommé *Lampronatsi*, du nom de Lampron, en Cilicie, où régnait Oschin, son père, naquit en 1153, se renferma fort jeune dans le monastère de Sgevra pour se livrer à l'étude, et devint fort habile dans toutes les sciences sacrées et profanes. Elevé à l'archiépiscopat en 1176, il fut appelé au concile convoqué à Hrhomkla, en 1179, pour l'union des Arméniens avec l'église grecque, et prononça pour l'ouverture de cette assemblée un discours que les docteurs arméniens regardent comme un chef-d'œuvre. Il eut pendant toute sa vie une grande influence à la cour du roi d'Arménie Léon II, et m. en 1198, laissant plus. ouvr. en MS. Le discours ci-dessus cité a seul été publ. avec une version italienne sous le titre de *Orazione sinodale di S. Nierses Lampronense, arcivescovo di Tarso, recata in lingua italiana dall' armena, ed illustrata con annotazioni dal P. Pasquale Aucher*, Venise, 1812, 1 vol. in-8. Il a aussi été publ. en grec moderne, ibid., 1812, 1 vol. in-8.

NERVA (M.-COCCEIUS), empereur romain, né à Narni, ville d'Ombrie, était petit-fils de M.-Cocceius Nerva, qui avait été consul sous Tibère, et fils d'un savant jurisconsulte que Vespasien avait comblé d'honneurs et de bienfaits. Il avait plus de 70 ans lorsqu'il fut proclamé empereur, après la m. de Domitien (*v.* ce nom), en l'an 96 de J. C. Son premier soin fut de rappeler tous ceux qui avaient été exilés injustement sous le règne précédent. Il abolit les nouveaux impôts, ne souffrit point qu'on élevât aucune statue en son honneur, et ne négligea rien pour rendre à l'empire son ancien éclat; mais quelque doux que fût son gouvernem., son règne ne fut pas exempt des complots que la tyrannie provoque. Les prétoriens, qu'il ne comblait pas de largesses, comme son prédécesseur, se révoltèrent contre lui et furent près de lui ôter la vie. Se sentant trop vieux pour opposer une digue aux rebelles, et soutenir seul le poids des affaires, il adopta Trajan (*v.* ce nom), et m. bientôt après en l'an 98 de J.-C. Nerva fut un des meilleurs princes qui occupèrent le trône impérial. On a de lui des médailles de tous métaux, mais principalem. d'or.

NERVÈZE (ANTOINE, sieur de), littérateur médiocre, né vers 1570, dans le Poitou, donna des preuves de dévouement à Henri IV dans le temps que ce prince n'était que roi de Navarre, fut nommé dans la suite secrétaire de la chambre du roi, puis il passa au service de Henri II, prince de Condé,

qu'il chercha vainement à détourner de prendre part aux troubles qui éclatèrent sous la régence de Marie de Médicis, et m. postérieurement à 1622. On a de lui les écrits suiv.: *les Amours de Filandre et Marizée*, Lyon, 1603, in-16; *les Amours diverses en sept histoires*, Paris, 1605, in-12; *les Amours d'Olympe et de Birène* (à l'imitation de l'Arioste), Lyon, 1605, in-12; *Essais poétiques*, Poitiers et Paris, 1605, in-16; *les Poèmes spirituels*, Paris, 1606, in-12; *les Aventures guerrières et amoureuses de Léandre*, ibid., 1608, 2 part., Lyon, 1610, in-12; *le Songe de Lucidor*, ou *Regrets sur la m. de Théophile* (Henri IV), Paris, 1610, in-12; *Discours funèbre sur le trépas du roi Henri IV*, ibid., 1610, in-12; *Oraison funèbre du duc de Mayenne*, ibid., 1611, in-12; *Lettre de consolation au duc de Montmorency sur la m. du connétable son père*, ibid., 1614, in-8; *Lettre écrite au prince de Condé*, ibid., 1614, in-8.

NESAWY (Mohammed Ben Ahmed Al-Monscuy, surnommé *El*), gouverneur de la ville de Nesa, dans le Khoraçan, au commencem. du 7e S. de l'hég. (13e de l'ère chrétienne), puis secrétaire d'état du sulthan Djelad-Eddyn-Manberny, a composé une *hist.* du règne de ce prince, et de la destruction de l'empire du Kharizm par les Tartares sous Djenguyz-Khan: la Biblioth. du Roi en possède un MS.

NESBIT (Alexandre), antiquaire, né à Edimbourg en 1672, le plus jeune des fils du lord président Nesbit de Dirlton, s'appliqua avec succès à l'étude des antiquités de l'Ecosse, et m. en 1725. On a de lui: un *ouvr.* sur le blason, *a Book, of heraldry*, Edimbourg, 1722-42, 2 vol. in-fol., réimpr. depuis; *heraldical Essay on additional figures, and marks of cadency*, in-8; *an Essay on the ancient and modern use of armories*, Londres, 1718. Il a laissé une *Defense des antiquités d'Ecosse*, MS. conservé dans la Bibliothèque des Avocats à Edimbourg.

NESLE. V. Mailly.

NESMOND (Henri de), prédicat. distingué, originaire de l'Angoumois, fut élevé au siége épiscopal de Montauban, puis à celui d'Albi; il prit à l'académ. franç. la place de Fléchier, en 1710, obtint l'archevêché de Toulouse, et m. en 1727, universellement regretté, même des protestans de son diocèse, qu'il avait essayé de ramener à l'unité de la foi par des voies douces et persuasives. On a de lui des *Disc. et Serm.*, Paris, 1734, in-12.

NESSEL (Daniel de), bibliographe, né à Minden en 1644, fut nommé, en 1679, conservateur de la biblioth. impériale à Vienne, et continua la descript. des MS. commencée par Lambecius. Il obtint un peu plus tard des lettres de noblesse, ainsi que le titre de conseiller de l'emper., et m. en 1699, regardé par les uns comme un vrai sav., et par d'autres comme un plagiaire et un intrigant. On a de lui: *Breviarium ac Supplementum commentariorum lambecianorum, sive Catalogus aut Recensio specialis codicum MS. græcorum necnon linguarum orientalium August. Bibliothecæ Cæsareæ vindobonensis*, Vienne, 1690, 7 part. en 2 v. in-fol.; *Prodromus historiæ pacificatoriæ*, ou prospectus d'un catalogue chronologique de tous les traités de paix depuis 1400 jusqu'à 1685, ibid., 1690, in-fol.; *Sciagraphia magni corporis historici*, etc., ibid., 1692, in-4. C'est le prospectus d'un recueil histor. qu'il se proposait de publier. Il a donné un *Supplément* à l'*Hist. des évêchés et des monastères de l'Allemagne*, par Bruschius, tiré des MS. de la bibliothèque de Vienne.

NESSEL (Edmond), méd., né à Liége en 1658, m. en 1731, est aut. d'un *Traité analytique des eaux de Spa, de leurs vertus et usages*, Liége, 1669, in-12. Il ne faut pas le confondre avec Matthieu Nessel, son fils, conseiller de la cour allodiale de Liége, qui a publ. une *Apologie des eaux de Spa*, Liége, 1713, in-8.

NESSIMI (Emad'-Eddin), poète mystique, originaire de Nessim, dans le territoire de Bagdhad, et honoré du titre de *Seyd*, comme descendant direct de Mahomet, s'enfonça dans tous les mystères de la science de l'alphabet, dont tout le secret consiste dans la miraculeuse valeur des 32 lettres qui le composent, et dont chacune est censée représenter une figure particulière. Ses absurdes rêveries et ses opinions indiscrètes sur la nature de l'être infini le firent accuser d'athéisme; il fut cité devant les docteurs d'Alep, et condamné à être écorché vif. On a de lui trois *recueils* de poésies turque, arabe et persane.

NESSIR-KHAN, souverain et législateur du Béloutchistan, contrée maritime située entre l'Indoustan et la Perse, était fils d'Abdallah-Khan, dont les ancêtres régnaient dans ce pays depuis trois générations. Après la mort de ce prince, Hadji-Mohammed, frère aîné de Nessir, monta sur le trône; mais il ne sut pas gagner le cœur de ses sujets, et bientôt ses états furent remplis de troubles. Dans ces circonstances, Nessir, qui s'était déjà acquis une grande réputation de prudence et de courage en combattant dans l'Inde avec le conquérant Nadir-Chah, se présenta dans le Béloutchistan, et fut accueilli comme libérateur. Ayant vainement tenté la voie des remontrances auprès de son frère, il lui ôta la vie et se fit proclamer souverain. Il rétablit la paix, fit de sages règlemens qui favorisèrent l'extension du commerce, acquit bientôt assez de puissance pour être en état de se déclarer indépendant, et d'accroître ses domaines. Sa mort, en 1795, laissa des regrets si vifs, que son nom a depuis passé en proverbe pour désigner un prince accompli.

NESSON (Pierre de), poète franç. de la fin du 14e et du commencem. du 15e S., fut attaché à la maison de Jean Ier, duc de Bourbon. On connaît de lui plus. pièces de vers dont on trouve les titres dans la *Biblioth.* de La Croix du Maine. La plus remarquable est le *Lay de la guerre*, qu'il envoya au duc son maître, alors prisonn. des Anglais, pour charmer les ennuis de sa captivité.

NESSUS (mythol.), centaure, fut tué d'un coup de flèche par Hercule pour avoir voulu enlever Déjanire. Il donna à cette nymphe, en mourant, une chemise teinte de son sang, et imprégnée d'un poison subtil qui fit perdre la vie à son puiss. rival.

NESTOR (myth.), roi de Pylos, échappa, selon Homère, à la catastrophe de ses frères, qui furent tous tués par Hercule, combattit contre les centaures aux noces de Pirithoüs, assista, dans un âge très-avancé, au siége de Troie, aida de ses sages conseils les chefs de cette longue entreprise, et vécut trois siècles.

NESTOR, le père de l'hist. russe, né l'an 1056, dans la Russie méridionale, embrassa l'état ecclés. dans le couvent des Cavernes, à Kiew, et m. en 1116. On a de lui: des fragm. d'un ouv. qu'il avait écrit, en langue slavonne, *sur les vies* des hommes illustres et pieux qui avaient vécu avant lui dans son monastère; et une *chronique* que l'on regarde comme le plus ancien monum. que les Russes possèdent pour l'hist. de leur pays et de leur littérature. Cette chronique, que Nestor fait commencer à l'an 852, et qu'il a terminée à l'année 1116, a été continuée, d'abord par Sylvestre, abbé de Saint-Michel, mort à Kiew en 1123, puis par deux autr. religieux jusqu'à l'année 1203. Elle a été traduite en allem., mais d'une manière très-inexacte, et publ. pour la prem. fois à Pétersbourg en 1732: elle a été reproduite ensuite dans différentes collections de chroniques russes. Schlœzer a commencé à la publier avec une traduct. et des notes en allem., Goettingen, 1802, in-8.

NESTORIANISME. V. l'art. suiv. et Nestoriens.

NESTORIUS, célèbre hérésiarque du 5e S., né à

Germanicie, ville de Syrie, fut élevé dans un monastère d'Antioche, et instruit sous des maîtres habiles dans les lettres sacrées et la pratique des vertus. Nommé, par Théodose-le-Jeune, en 428, patriarche de Constantinople, il parut d'abord n'accepter ce siége éminent que pour mettre un terme aux dissensions de l'église grecque, et poursuivit avec un zèle outré les disciples d'Arius et de Novat (*v.* ces noms), soit par ses discours et ses anathèmes, soit en provoquant contre ces sectaires les rigueurs de l'autorité. Mais bientôt on le vit protéger une secte nouvelle, non moins condamnable que celles dont nous venons de parler. Un prêtre d'Antioche, nommé Anastase, avait osé prêcher qu'on ne devait point donner à la vierge Marie le nom de *mère de Dieu*. Nestorius entreprit de justifier cette doctrine. « Il faut distinguer, disait-il, deux personnes dans J. C., ainsi que deux natures : l'une divine et l'autre humaine, qui conservent chacune leurs attributs. Marie est la mère du Christ, considéré comme homme, mais il est absurde de croire qu'elle est la mère de Dieu. » Ainsi Nestorius niait l'union hypostatique du verbe avec la nature humaine, et détruisait conséquemment tout le mystère de l'incarnation. Cette opinion, qui trouva un grand nombre de partisans, fut attaquée par St Cyrille d'Alexandrie, et condamnée par le pape Célestin, en l'an 430. St Cyrille assembla dans Alexandrie un synode où les principes de Nestorius furent anathématisés. De son côté, l'emper. Théodose convoqua, l'an 431, un concile général à Ephèse. Nestorius se rendit dans cette ville avec une escorte nombreuse, déclina l'autorité du concile, et refusa de comparaître dev. cette assemblée. Sa doctrine n'en fut pas moins condamnée par plus de deux cents évêq., et il fut lui-même déposé de son siége. C'est en vain que ce patriarche essaya de s'y maintenir en réclamant la protection impériale; Théodose le renvoya dans un monastère d'Antioche, et comme il continuait de publier ses erreurs, il fut renvoyé dans un oasis du grand désert de la Lybie, où il m. en l'an 439. Son corps fut inhumé à Chemnis ou Panopolis, ville de la Haute-Egypte. Il avait composé un gr. nomb. d'écrits qui furent brûlés par ordre de Theodose. Toutefois il reste encore de lui quelq. *homélies* publ. par le P. Garnier dans son édit. des *OEuvres* de Marius Mercator (*v.* ce nom); et des *lettres* dans le rec. des *actes* du concile d'Ephèse. On lui attribue l'*Evangile* apocryphe *de l'enfance*, dont il s'est conservé une version arabe, qui a été publ., avec une trad. latine et des notes, par Henri Sike, Utrecht, 1697, in-8. On peut consulter l'*Hist. du nestorianisme*, par le P. Doucin (*v.* ce nom.)

NETHEN (Math.), en lat. *Nethenus*, théolog. protestant, né en 1618 dans le duché de Juliers, prof. la théol, à Utrecht et à Herborn, et m. past. de cette dern. ville en 1686. On a de lui plus. liv. de théolog. et de controverse, dont les plus connus sont : *de Transubstantiatione*, Herborn, 1666; et *de Interpretatione Scripture*, ibid, 1675, in-4.

NETSCHATI, NEJATI ou NEDJATI (Issa), célèb. poète turk, né vers le milieu du 15e S. dans l'Asie-Mineure, montra de bonne heure du goût pour la poésie, et adressa à Mahomet II une petite pièce de vers qui lui valut la place de secrétaire du divan. Après la m. de ce sulthan, il accompagna le prince Abd'allah dans son gouvern. comme secrétaire. Il remplit ensuite les fonctions de chancelier auprès du prince Mahmoud, puis il se retira à Constantinople et m. dans cette ville en 1509. On a de lui : des trad. en turc, 1° de l'ouvr. de l'iman Gazali sur *la chimie*, 2° du recueil histor. persan, connu sous le tit. de *Djami-el-Hikmat wa lame alrevaiat*, 3° de l'*Histoire des amours de Medjnoun et Leila*, poème persan de Djamy : il a laissé en outre un recueil de *poésies* dont la Bibl. impér. de Vienne possède un MS.

NETSCHER (Gaspar), peintre allemand, né en 1639 à Prague ou à Heidelberg, se fixa à La Haye, et m. dans cette ville en 1687. Il s'était surtout appliqué au portrait, et il a laissé dans ce genre des tableaux fort remarquables. Le musée du Louvre possède 2 tableaux de ce maître : l'un représente *une jeune Femme recevant une leçon de chant*, et l'autre *une jeune Femme jouant de la basse de viole*. Jacob Van-der-Does fut un de ses élèves. — Théodore Netscher, fils du précéd., m. à Huls en 1732, peignit le portrait avec quelq. succès, ainsi que Constantin son frère.

NETTELBLADT (Christian, baron de), jurisconsulte suédois, né à Stockholm en 1696, obtint au concours la chaire de droit à l'acad. de Gripswald, puis il fut nommé en 1743 assesseur à la cour impér. de Wetzlar, reçut l'ordre de l'étoile polaire et m. en 1776, laissant un gr. nombre de thèses parmi lesquelles on distingue celles qui ont rapport aux cérémonies funèbres des Suédois; elles ont été publ. sous le titre suiv. *Theses de variis mortuos sepeliendi modis apud Suecones et urnis sepulcralibus in Pomeraniâ Suecicâ*, Rostock, 1727, in-4. On a en outre de lui les ouvr. suiv. : *Die Schwedische Biblioth.*, etc. (Biblioth. Suédoise) Stockholm, 1728-36, 5 part. in-4; *Memoria virorum in Sueciâ eruditissimorum rediviva, sive*, etc., Rostock, 1728-31, 4 part. in-8; *Themis Romano-Suecica*, Gripswald, 1729, avec une préface intéressante *de Suecorum in jurisprudentiam romanam Meritis*; *Fasciculus rerum Curlandicarum*, ibid., 1729, in-4; *Anecdota Curlandiæ præcipuè territorii et episcopatûs Piltensis*, ibid., 1736, in-4; *Thesaurus juris provincialis et statutarii illustrati* (en allemand) Giessen, 1756, in-4. — Nettelbladt (Daniel), autre juriscons., né à Rostock en 1719, d'abord prof. de droit naturel à l'université de Halle, puis membre du conseil privé, enfin directeur de l'université, m. à Halle en 1791, avec la réputat. d'un des plus profonds juriscons. de l'Allemagne, a composé un gr. nombre d'ouvr. sur toutes les parties de la science du droit; les principaux sont les suiv. : *Præcognita universæ eruditionis generalis et in specie jurisprudentiæ tàm naturalis quàm positivæ*, Halle, 1748 et 1775, in-8; *Systema elementare universæ jurisprudentiæ naturalis*, ibid., 1749, in-8; réimpr. avec des correct. et des addit.; *Mélanges de Halle pour l'hist. littér. de la jurisprudence* (en allemand), ibid., 1754-62, 4 vol. in-8; *Initia historiæ litterariæ juridicæ universalis*, ibid., 1764 et 1774, in-8, avec addition de 3 catalog. propres à faciliter les recherc. de ceux qui s'occupent de l'hist. de la jurisprud.; *Essai d'une introd. à la science prat. du droit* (en allem.), ibid., 1767, in-8, et 1784, in-8, 3e édit. On trouve dans les *Vies* des jurisc. viv., par Weidlich, une *notice* sur Nettelbladt rédigée par lui-même. — Henri Nettelbladt, son frère, né à Rostock en 1715, m. dans la même ville en 1761, après avoir occupé diverses fonctions judiciaires et administratives, a publ. tant en lat. qu'en allemand plus. ouvr., parmi lesquels on distingue les suiv. : *succincta Notitia scriptorum tum editorum tum anecdotorum ducatûs Megapolitani historiam jusque illustrantium*, Rostock, 1745, in-4; *Dissertation sur quelq. savans princes de Mecklenbourg*, ibid., 1746, in-4; *Dissertation sur l'origine de la ville de Rostock* et son histoire jusqu'à l'an 1358, ibid., 1757, in-fol., *Notice* de tous les écrits et monumens (inédits pour la plupart), qui peuvent servir à l'histoire de Rostock, ibid., 1761, in-4.

NEUBAUER (Ernest-Frédéric), théolog. protestant, né à Magdebourg en 1705, fut professeur d'antiquités, de langues classiques, puis de théologie à Giessen, où il m. en 1748. On a de lui : des *dissertat. academ.*; des *explicat.* de divers textes de l'Ecriture-Sainte; des *sermons*, et les *vies* des professeurs en théolog. de Giessen; ces ouvr. sont en lat. et en allem.

NEUCRANTZ (Paul) médecin, né à Rostock en 1605, m. à Lubeck en 1671, a laissé : *de Purpurá* (*febre*) *Liber singularis*, etc., Lubeck, 1648, Francfort, 1660, in-4 ; *de Harengo exercitatio medica*, etc., Lubeck, 1654, in-4 ; *Idea perfecti medici*, ibid., 1655 : c'est une espèce d'oraison funèbre du méd. Henri Meibom (*v.* ce nom).

NEUENAR (Herman, comte de), en lat. *Nuenarius* ou *de novâ aquilâ*, l'un des plus zélés protecteurs des lett. en Allemagne, né en 1491, dans le duché de Juliers, embrassa l'état ecclésiast., remplit successiv. différens emplois, s'attacha à faire fleurir les bonnes lett. à l'université de Cologne, dont il était chancelier, assista en 1530 à la diète d'Augsbourg, et m. peu de jours après le rejet de la profession de foi présentée par Melanchthon à cette assemblée. On a de lui, entre autres ouvrage : *brevis Narratio de origine et sedibus priscorum Francorum*, Cologne, 1521, in-4, réimpr. dans différens recueils ; *de novo hactenùsque Germaniæ inaudito Morbo ἱδρωπυρετον, hoc est, sudatoriâ febri quam vulgò sudorem britannicum vocant*, etc., ou Traité sur la suette anglaise, Cologne, 1529, in-4 ; *de Galliâ belgicâ Commentarius*, Anvers, 1584, in-8 ; on trouvera des détails plus amples sur la personne et les écrits de Neuenar, dans les *Analecta* de Jacq. Burckhard, Halle, 1749.

NEUFCHATEL (Jean de), cardinal, né vers le milieu du 14e S. fut pourvu, dès l'âge de 15 ans, d'un canonicat au chap. d'Autun, élevé en 1371 à l'évêché de Nevers et transféré l'ann. suiv. à celui de Toul. Robert de Genève ayant été élu pape par une fraction du sacré collège, sous le nom de Clément VII, le fit son camérier et le nomma card. en 1383. Neufchatel donna tous ses soins à l'extinction du schisme que causa cette élection et celle de Pierre de Lune, dit Benoit XIII ; mais il m. en 1398 av. le rétablissement de la paix dans l'église. On trouvera des détails plus étendus sur ce prélat dans la *Bibl. ord. prædicator.*, et dans l'*Hist. des hommes illustres de l'ordre St-Dominique*, par le P. Touron.

NEUFCHATEL (Charles de), archevêq. de Besançon, de la même famille que le précéd., né en 1442, n'avait pas encore 21 ans quand il fut promu à l'archiépiscopat. Ses largesses, sa sollicitude pour le bien de son diocèse, lui méritèrent l'affection génér., de telle sorte qu'ayant été dépossédé de son siége par Louis XI, après la réunion des états du duc de Bourgogne à la France, il n'en conserva pas moins toute son autorité sur l'église de Besançon. Il m. dans le château de Nenilli, près Baïeux, en 1498, à son retour de Reims où il avait assisté au sacre de Louis XII. Il avait favorisé l'établissem. de l'imprim. dans la Franche-Comté, et avait fait impr. le *missel* du diocèse à Salins, en 1485, et le *Recueil des statuts synodaux*, à Besançon en 1487.

NEUFGERMAIN (Louis de), poète ridicule du temps de Louis XIII, nommé *poète hétéroclite* du duc d'Orléans, n'avait d'autre mérite que celui de jouer sur les noms des personnes auxquelles il adressait ses vers. Ses *Poésies et Rencontres*, formant 2 vol. in-4, impr. en 1630 et 1637, se trouvaient encore chez les libraires au temps de Boileau, qui les envoie avec celles de La Serre chez l'épicier (Satire 9).

NEUFVILLE (Nicolas de). V. Villeroi.

NEUHAUS (Henri), en lat. *Neuhusius*, médecin, né à Dantzig, au 16e S., n'est connu que comme aut. d'un petit livre intit. *pia et utilissima Admonitio de fratribus Rosæ-Crucis*, 1618 ; 1622, in-8, 2e édit. Cet écrit a été traduit en franç. et publ. sous le tit. de *Avertissement pieux et très-utile des frères de la Rose-Croix*, Paris, 1624, in-8 ; Neuhaus y attaque l'institut. de ces frères : plus. écrivains (dont Struvius et Jugler indiquent les principaux ouvr. dans la *Bibl. histor. litterariæ*, ch. IX, *de libris damnatis*), ont pris leur défense et réfuté les reproches qui leur étaient adressés.

NEUHOF (Théodore-Etienne, baron de), aventurier qui régna quelq. temps sur la Corse, était né à Metz vers 1690. Il fit d'abord partie des pages de la duchesse d'Orléans ; il entra ensuite en qualité de lieutenant au régim. de La Marck, puis passa au service de Suède. Employé par le baron de Goertz, minist. de Charles XII, pour préparer avec Albéroni le rétablissement de l'héritier des Stuarts sur le trône d'Angleterre, Neuhof développa une véritable aptitude pour l'intrigue. La m. tragique de Goertz rompit toute cette trame et le négociat. se retira en Espagne. Il y épousa lady Sarsfield, fille de lord Kilmarnock, et fonda sur cette union des espérances de fortune qui ne se réalisèrent point. Alors il passa en France, spécula malheureusem. sur les effets de Law, erra pend. plus. années dans diverses contrées de l'Europe, fuyant ses créanciers, et finit par se rendre à Florence avec le titre de résident de l'empereur Charles VI. La lutte des Corses contre la tyrannie génoise favorisant ses vues ambitieuses, il eut l'art de persuader aux chefs de ces insulaires qu'il avait assez d'influence pour intéresser à leur sort toutes les puissances de l'Europe, et leur insinua que le titre de roi devait être la récomp. de ses services. Ceux-ci réduits à l'extrémité acceptèrent ces offres : le baron de Neuhof aborda le 15 mars 1736 au port d'Aleria avec un bâtiment sous faux pavillon anglais, et apportant avec lui mille sequins, quelq. canons, 4000 fusils, 300 pistolets et divers objets d'approvisionnemens qui lui avaient été fournis par la régence de Tunis. Il fut proclamé roi le 15 avril, sous le nom de Théodore Ier. Huit mois après les murmures de la populat. s'élevèrent contre lui ; les Génois le pressèrent vigoureusem., et le nouv. souverain, voyant son autorité méconnue et sa vie en danger, quitta la Corse, laissant le gouvernem. entre les mains d'un conseil de régence. Depuis lors il ne cessa d'errer en Italie, en France et en Hollande, poursuivi par ses créanciers. En 1738, secondé, dit-on, par les états-généraux, il fit pour remonter sur le trône des tentatives infructueuses qu'il recommença vainement en 1742, avec la protection du gouvern. anglais. Forcé de renoncer à ses prétent. il se retira à Londres, fut arrêté par ses créanciers, subit une détention de 7 années, et m. dans cette ville en 1755, n'ayant pour subsister que les produits d'une souscription qui avait été ouverte en sa faveur. On trouvera des détails sur ce personn. dans les historiens de la Corse, Pommereul, l'abbé Germanes, et le colonel Frédéric, fils de Théodore.

NEUMANN (Gaspard), théologien allemand, né à Breslau en 1648, successivement chapelain du duc de Gotha (Christian), diacre de Sainte-Marie-Madeleine, pasteur de Ste-Elisabeth, professeur de théologie et d'hébreu, inspecteur des églises et des écoles, m. dans sa patrie en 1715, avec la réput. d'un homme érudit, mais d'une imaginat. bizarre, est auteur des ouvrages suivans : *Genesis linguæ sanctæ Veteris-Testamenti, docens vulgò sic dictas radices non esse vera Hebræorum primitiva, sed voces ab alio quodam radicibus his priore et simpliciore principio deductas*, Nuremberg, 1696, in 4 ; *Exodus linguæ sanctæ Veteris-Testamenti*, etc., ibid., 1697, in-4 : il y soutient, sur la langue hébraïque, le système qu'il avait développé dans l'ouv. précédent ; *Biga difficultatum physico-sacrarum, etc., pro novo specimine hypotheseos de significatione litterarum hebraicarum hieroglyphycâ*, Leipsig, 1709, in-4 ; *Formulaire de toutes les prières* (Kern aller gebete) ; cet ouvr., dont il y a eu plus de 20 éditions en divers formats, a été traduit en franç., en ital., en holland., en anglais, en polonais, en danois, en suédois, en latin, et même en quelques langues orientales. La *Vie de*

Neumann a été publiée avec sa *Trutina religionum*, par Maur. Casten et par Fréd. P. Taeke, à Breslau, 1741, in-8. — Un autre Gaspard NEUMANN, m. conseiller aulique du roi de Prusse en 1737, professa la chimie à Berlin, fut membre de la société royale de Londres, membre de l'académie des Curieux de la nature et de l'institut de Bologne. On a de lui, outre plusieurs opuscules insérés dans les *actes* des Curieux de la nature, et dans les *Miscellanea* de la société roy. de Berlin : *Lectiones chimicæ de salibus alcalino fixis et de camphorâ*, Berlin, 1727, in-4; *de Succino, Opio*, etc., ibid, 1730; *Disquisitio de ambrâ griseâ*, Dresde, 1736.

NEURÉ (MATHURIN). V. MESME (Laur.).

NEUSER (ADAM), théolog., né dans la Souabe au 16e S., de parens luth., embrassa le parti de la réforme de Calvin, s'étab. dans le palat. et fut nommé pasteur de l'église de St-Pierre de Heidelberg. Ayant été révoqué en 1569, à cause de son opposition aux projets de l'électeur qui voulait établir dans ses états la police ecclésiastique de Genève, Neuser chercha à introduire le socinianismo dans le palatinat. A cet effet il songea à s'assurer la protection du sulthan Sélim ; mais ce complot fut découvert : Sylvanus, complice de Neuser, fut décapité en 1572 ; Neuser eut le bonheur de s'évader, se retira à Constantinople, prit le turban et m. en 1576. Il a laissé un gr. nombre d'écrits qui ont été recueillis par les sociniens ; on cite entre autres : *Scopus septimi capitis ad Romanos*, Ingolstadt, 1583, in-8; sa *lettre* à l'empereur Sélim, insérée dans les *Monumenta pietat. et litterat.* de Mieg, Francfort, 1702, in-4; et une autre *lettre* contenant l'apologie de sa conduite, et impr. dans les *Mélanges tirés de la biblioth. de Wolfenbuttel*, en allem., tom. 3.

NEUVILLE (PIERRE-CHARLES FREY DE), jés., né à Vitré en Bretagne en 1692, parcourut les divers emplois de son ordre, fut revêtu deux fois de la charge de provincial, se retira à Rennes lors de la dissolution de sa société, et m. dans cette ville en 1773. On a de lui le *Livre de Judith*, avec des réflexions morales et des notes critiq., 1728, in-12; et des *Sermons*, au nombre de 16, Rouen, 1778, 2 vol. in-12. — NEUVILLE (Anne-Joseph-Claude FREY de), jésuite, frère du précéd., né en 1693 au diocèse de Coutances, se fit remarquer de bonne heure par sa piété, perfectionna son éducation en se consacrant pend. 18 années à l'instruction de la jeunesse, parut avec éclat dans la chaire en 1736, et y obtint pendant 30 années des succès brillans qui le placent au rang des prem. prédicat. du 18e S. Ayant été forcé d'abandonner la société qui venait d'être dissoute, il se retira à St Germain-en-Laye, et y m. en 1774. Ses *Œuvres*, recueillies par son ancien confrère Querbeuf, et publ. en 1776, 8 vol. in-12, renferment des sermons, des panégyriques, des oraisons funèbres, des méditations, des exhortations, etc. On attribue tantôt à Neuville (Anne-Joseph), tantôt à son frère, des *Observations sur l'institut des jésuites*, Avignon, 1771, in-12. — Un autre P. NEUVILLE, coopérateur des *Lettres édifiantes*, est auteur d'une *Vie de St François Régis*, et de la *Morale du Nouveau-Testament*, *partagée en réflexions pour tous les jours de l'année*, 1758, 4 vol. in-12.—V. LEQUIEN.

NEUVILLE (DIDIER-PIERRE CHICANEAU DE), compilateur, né à Nanci en 1720, m. en 1781 à Toulouse, où il remplissait depuis plus. années la chaire d'histoire, fondée au collége royal de cette ville, a publ., sans y mettre son nom, les ouvrages suiv. : *Considérations sur les ouvrages d'esprit*, Amsterdam, 1748, in-12; *les Aventures de Chansi et de Ranné*, impr. à la suite du *Moyen d'être heureux* ou *le Temple de Cythère*, par Rivière, ibid. (Paris), 1750, 2 vol. in-12; *Dictionnaire philosophique* ou *Introduct. à la connaissance de l'homme*, Londres (Paris), 1751, 1756, 1762, in-8; *l'Abeille du Parnasse*, ou *Recueil des maximes tirées des poètes français*, Londres, 1757, 2 vol. in-12; *Esprit de l'abbé de St-Réal*, Paris, 1768, in-12.

NEVALI, savant turk, précepteur du sulthan Amurat III, est auteur d'un ouvr. de politique et de morale, intit. : *Ferah-Nami*, qui le place au premier rang des philosophes et des moralistes de sa nation. Il y traite de la religion mahométane et de ses ministres, des qualités, des vertus, et de l'instruction d'un souverain. On trouvera des détails plus étendus sur ce livre dans l'ouvr. de Toderini sur la *Littérature des Turcs*.

NEVELET (PIERRE), sieur de Dosches, né à Troyes ou dans les environs de cette ville, d'une famille calviniste, fut forcé de s'expatrier, et m. en Suisse vers 1610. On a de lui : une *Vie de François Hotman*, en lat., Francfort, 1595, in-4. et réimpr. en tête de la *Collection des Œuvres d'Hotman*, publ. par Jacques Lect, à Genève, 1599, 3 vol. in-fol.; quelq. *pièces* de vers latins, parmi lesquelles on remarque la suiv. : *Lacrymæ Neveleti Doschii in funere avunculi Pithœi*, etc., Paris, Estienne, 1603, in-4. — Isaac-Nicolas NEVELET, son fils, a pub. quelq. *Fables* qui ont mérité d'être réimprimées.

NEVERS (LOUIS DE GONZAGUE, duc de), un des capitaines les plus expérimentés de son temps, 3e fils de Frédéric II, duc de Mantoue, fut élevé à la cour du roi de France Henri II, entra fort jeune au service, et fut fait prisonnier à la bataille de St-Quentin, en 1557. Devenu duc de Nevers en 1565, par son mariage avec Henriette de Clèves, héritière de ce duché, et nommé peu après gouverneur du marquisat de Saluces, il se signala dans la seconde guerre civile, enleva plus. places aux protestans, notamment celle de Mâcon. En 1573, il se trouva au siége de La Rochelle, et s'opposa de tout son pouvoir à la restitution des places de Pignerol et de Savillan, les seules que la France eût conservées en Italie. Il entra dans le parti de la ligue, mais il y figura peu de temps, fut chargé en 1588 d'attaquer les protestans dans le Poitou, leur reprit plus. places, et les aurait chassés de cette province s'il n'eût été appelé au secours d'Orléans. Après la mort de Henri III, il garda la neutralité pendant quelq. temps, puis il se déclara ouvertement pour Henri IV, et rejoignit ce prince dans les plaines d'Ivri avec 500 gentilshommes armés et équipés. Il fut ensuite envoyé à Rome en qualité d'ambassadeur extraordinaire pour opérer la réconciliation du roi avec le St-Siége ; à son retour il obtint le gouvernement de Champagne, quitta cette province pour combattre le duc de Parme en Picardie, et m. à Nesle en 1595 à l'âge de 56 ans. Nous avons sur sa vie : 1° les *Mémoires du duc de Nevers*, publ. par Gomberville et Cusson, Paris, 1665, 2 vol. in-fol.; 2° l'*Histoire de Louis de Gonzague, duc de Nevers, contenant les principaux évènemens de la ligue*, par Turpin, Paris, 1789, in-8.

NEVERS (PHILIPPE-JULIEN MANCINI MAZARINI, duc de), neveu du cardinal Mazarin et frère des belles Mancini, né à Rome en 1641, m. à Paris en 1707, s'était distingué à la cour de Louis XIV par ses talens agréables et l'aménité de son caractère. Voltaire, dans son catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV, le cite comme auteur de vers singuliers, *qu'on entendait très-aisément et avec grand plaisir*. Parmi les product. légères du duc de Nevers, on distingue ses vers contre l'abbé de Rancé, son *Epître* à Bourdelot, méd. de la reine Christine, qui a été insérée par M. François de Neufchâteau dans les Œuvres posthumes du duc de Nivernais, et la pièce intit. : *Défense du poème héroïque*, composée en société avec Réguier-Desmarais et l'abbé Testu, et suivie de quelq. *remarques* sur les Œuvres satiriq. du sieur D.*** (Despréaux), Paris, 1674, in-12. On lui attribue le

livre intit. *le parfait Cocher*, publ. par La Chesnaye-des-Bois (Paris, 1744, in-8.)

NEVIANUS (MARC), dont le nom véritable était NEEFS ou de NEEF, méd., né en Flandre vers 1530, embrassa l'état ecclésiast., devint prêtre, et m. à Gand vers 1580. On a de lui : *de plantar. viribus Poemation*, Louvain, 1563, in-8 ; *de qualitatibus primis, secundis, tertiis, iisque quas natura tegit occultas abditasve, Poemation*, Gand, 1573, in-8; *de curandis morbis Poemation*, ibid., 1573, 1575, in-8; *in poemation de curandis morbis Corollarium*, etc., ibid., 1575, in-8.

NEVIZANO (JEAN), juriscons. italien, né à Asti, m. en 1540, après avoir, pendant plus. années, professé le droit à Turin, a laissé div. ouvr. de jurisprud., parmi lesquels nous citerons : *Consilia*, ou *Consultat.*, Lyon, 1559, in-fol.; *Summarium decret. ducum Sabaudiæ*, Turin, 1586, in-8; *Additiones ad Rolandinam*, Turin, in-4; *Controversiæ feudales*, Marpourg, 1615, in-4; *Quæstio de librorum multitudine resecandâ*, Cologne, 1607, in-8; *Index scriptorum in utroque jure*, Lyon, 1522, in-8. Il est plus connu comme auteur d'un livre bizarre, intit. : *Sylvæ nuptialis libri sex*, etc., Paris, 1521, Lyon, 1526 et 1572, in-8, dans lequel il n'épargne point les sarcasmes contre les femmes.

NEWCASTLE (WILLIAM CAVENDISH, lord OGLE, comte, marq. et duc de), l'un des génér. les plus distingués de Charles Ier, né en 1592, jouit d'une grande faveur à la cour de Jacques Ier et de Charles Ier; il conserva une fidélité inviolable à ce dernier, sacrifia toute sa fortune pour nourrir la guerre en Ecosse, depuis 1639 jusqu'à la défaite des troupes roy. à Hesdom ou Marston-Moor, en 1644, et souffrit pendant un exil de 18 ans toutes les rigueurs de l'adversité. A son retour en Angleterre, il fut nommé principal juge (chef de justice) des comtés au nord de la Trente, passa le reste de sa vie uniquement occupé de littérature, et m. en 1676. On a de lui : *Méthode nouvelle de dresser les chevaux*, Anvers, 1657, in-fol. avec 42 pl., en français, et Londres, 1743, 2 vol. in-fol, en anglais; *Méthode nouvelle et Invention extraordinaire pour dresser les chevaux*, Londres, 1667, in-fol., en anglais, et ibid., 1671, en français, ouv. tout-à-fait différent du prem. et regardé comme classique ; des comédies intit. *le Capitaine campagnard*, Anvers, 1649; *l'Exilé ; Variétés*, 1649, in-12; *les Amans capricieux*, 1677, in-4; *la Veuve triomphante*, 1677, in-4. — NEWCASTLE (Marguerite, duchesse de), seconde femme du précédent, née à St-John en Essex, vers la fin du règne de Jacques Ier, montra dès sa jeunesse un penchant décidé pour la littérature, accompagna en France la reine Henriette-Marie en qualité de fille d'honneur, épousa le marquis de Newcastle à Paris, se fixa avec lui à Anvers, y demeura jusqu'à la restauration, et m. à Londres en 1673. Pendant toute la durée de son exil et depuis son retour dans sa patrie, elle ne cessa de s'occuper d'écrire. Ses ouv., dont nous donnons la liste, formaient 13 vol. in-fol. : *the world's Olio*, Londres, 1655, in-fol.; *Nature Picture drawn by francy's pencil to the life*, Londres, 1656, in-fol. avec une notice sur sa vie; des *Discours* sur divers sujets, ibid., 1662, in-fol.; des *Comédies*, ibid., 1662; *Opinions philosophiques et physiques*, ibid., 1663, in-fol.; *Observations sur la philosophie expérimentale*, ibid., 1666, in-fol.; *Lettres philosophiques*, ibid., 1664, in-fol.; *Poèmes et Fantaisies*, ibid., 1653 et 1664, in-fol.; *Lettres de Société*, ibid., 1664, in-fol.; une *Vie* de son mari, trad. en lat., ibid., 1668, in-fol.; *Pièces de théâtre* qui étaient restées inédites, ibid., 1668.

NEWCASTLE (THOMAS PELHAM HOLLES, duc de), homme d'état anglais, né en 1693, fils de lord Pelham qui avait rempli les fonctions de lord commissaire de la trésorerie sous Guillaume III, joignit ses efforts à ceux des whigs pour assurer le trône à la maison de Brunswick, prodigua sa fortune pour soutenir la cause de George Ier, et pour apaiser la sédition fomentée par les jacobites et les torys en faveur du prétendant. La faveur du roi la récompensa de ses services : il fut nommé ministre d'état, donna sa démission en 1756, après la prise de Port-Mahon par le maréchal de Richelieu, fut rappelé au ministère en 1757, conjointement avec Pitt, se retira en 1766 pour prendre le repos que lui commandaient ses infirmités, et m. en 1768.

NEWCOMB (THOMAS), poète et littérateur anglais, né en 1675, chapelain du 2e duc de Richmond et recteur de Stopham, dans le comté de Sussex, m. vers 1766, a laissé entre autres ouv. : la *Bibliothèque*, petit poème fort estimé, publ. vers 1718 et réimp. dans les *select Collection of miscellany poems*, de Nichols; le *Jugement dernier des hommes et des anges, en 12 chants, dans la manière de Milton*, 1723, in-fol.; *Recueil mêlé de poésies originales, odes, épîtres, traductions*, etc., principalement sur des sujets polit. et moraux, 1756, in-4; *Novus epigrammatum Delectus*, ou *Epigrammes politiques et odes appropriées au temps*, 1760, in-8; *La mort d'Abel*, d'après Gessner, 1763, in-12; *Méditations d'Hervey, mises en vers blancs*, 1764. On lui attribue un poème philosophique et satirique, intit. *Préexistence et Transmigration*, ou *la Nouvelle Métamorphose*, 1743.

NEWCOME (GUILLAUME), archevêque d'Armagh, en Irlande, m. à Dublin, en 1799, à 71 ans, avait été d'abord gouverneur particulier de Ch.-J. Fox, puis successiv. évêque de Dromore, d'Ossory et d'Armagh. On a de lui : *Harmonie des Evangiles*, 1778, in-fol.; *Considérations particulières sur la durée du ministère de N. S. en réponse au doct. Priestley*, 1780, in-12; *Observations sur la conduite de N. S., comme instituteur divin, et sur l'excellence de son caractère moral*, 1782, in-4; *Essai de traduction perfectionnée, d'arrangement métrique, et Explication des douze petits prophètes*, 1785, in-4; et des *Sermons*.

NEWCOMMEN, simple serrurier, à Darmouth, dans le Devonshire, vers la fin du 17e S., s'est immortalisé par l'invention du procédé au moyen duquel la vapeur d'eau est employée comme force motrice dans les machines appelées *à vapeur*. Long-temps avant lui on avait remarqué la grande force expansive de la vapeur, et on avait imaginé de l'employer comme puissance, mais c'est à lui que l'on en doit l'application. M. Watt a perfectionné l'appareil de Newcommen, et en a répandu l'usage dans toutes les branches de l'industrie manufacturière.

NEWDIGATE (ROGER), savant anglais, né en 1719, représenta le comté de Middlessex au parlement de 1742, et l'université d'Oxford aux parlem. de 1751, 1754, 1761, 1768 et 1774, fit plus. voyages en Italie, recueillit un grand nombre d'antiquités, des copies des plus beaux tableaux et des plus belles statues de Rome et de Florence, et m. à sa terre d'Arbury, au comté de Warwick, en 1806. Il a laissé quelq. ouv., parmi lesquels on cite une *Harmonie des Evangiles*, qui paraît n'avoir pas vu le jour.

NEWISKI ou NEWSKOI (ALEXANDRE). Voyez ALEXANDRE (St).

NEWTON (THOMAS), théologien, médecin, littérateur et poète latin, m. à Londres en 1607, a laissé les ouv. suiv. : *a Notable History of the Saracens*, etc., Londres, 1575, in-4; *Approved Medicines*, etc., ibid., 1580, in-8; *Illustrium aliquot Anglorum Encomia*, ibid., 1589, in-4; *Atropoïon delion* (discours poétiq. sur la m. de la reine Elisabeth), ib., 1603, in-4; des traduct. anglaises de quelq. ouv. de Levinus (v. ce n.), de Luther et autres.

NEWTON (JOHN), mathématicien anglais, né en 1622 à Oundle, dans le comté de Northampton

fut successivem. chapelain de Charles II, puis recteur de Ross, dans le comté de Hereford, où il m. en 1678. On a de lui : *Astronom. britannica*, en 3 part., 1656, in-4 ; *Aide de la science du calcul*, 1657, in-4; *Trigonometria britannica*, 1658, in-fol., en 2 liv., dont le 2e est trad. du latin de Henri Gellibrand ; *Elémens de mathématiq.*, en 3 part., 1660, in-4 ; *l'Art du jaugeage pratique*, etc., 1669; *Récréation scolaire pour les jeunes enfans*, etc., 1669, in-8 ; et quelq. autres liv. élémentaires.

NEWTON (ISAAC), le créateur de la philosophie naturelle et l'un des hommes les plus extraordin. que le monde ait produits, mériterait d'occuper plus. pages de notre Dictionnaire ; mais la forme abrégée que nous avons adoptée nous impose l'obligation de ne tracer qu'une esquisse rapide, dont nous avons tiré les principaux traits, nous devons le reconnaître, de l'excellente notice pub. par l'un de nos savans les plus distingués, M. Biot. La vie de Newton offre peu d'évènemens ; elle est tout entière dans ses ouv. Nous ne voyons donc aucun inconvénient à présenter simultanément son histoire biograph. et bibliograph. Newton naquit le jour de Noël, l'an 1642, à Woolsthrope, dans le comté de Lincoln ; il annonça, dès son enfance, un goût extraordinaire pour toutes les inventions physiques et mécaniq. ; une passion irrésistible l'entraîna à l'étude des sciences, malgré l'opposition de sa mère qui voulait seulem. lui donner l'instruction nécessaire à l'administrat. de ses propres affaires. Ayant enfin surmonté ces obstacles, Newton fut envoyé d'abord à la grande école de Grantham jusqu'à 18 ans, puis à l'université de Cambridge. Là, sous la direction du doct. Barrow, l'un des plus grands mathémat. de son temps, il fit des progrès tels, qu'à peine âgé de 24 ans, il possédait déjà les trois importantes découvertes qui lui font le plus d'honneur, savoir : 1° la méthode des fluxions, à laquelle il était parvenu au moyen de sa célèbre formule, connue sous le nom de *binôme de Newton*, et qui, onze ans plus tard, inventée de nouveau par Leibnitz et présentée sous une autre forme, a constitué la méthode du calcul différentiel, employé aujourd'hui ; 2° la théorie de la pesanteur universelle ; 3° la décomposition de la lumière. Ces recherches savantes étaient même déjà rédigées et rassemblées dans un écrit intit. : *Analysis per æquationes numero terminorum infinitas*, qui ne vit le jour qu'en 1711. Les talens de Newton ne se révélèrent au monde savant qu'en 1668 à l'occasion de la *logarithmotechnia*, pub. par le géomètre Mercator; il était alors agrégé et maître ès-arts de l'université de Cambridge. En 1669, ayant été chargé de remplacer Barrow et de donner les leçons d'optique, ses expériences sur la réfraction de la lumière à travers des prismes, le conduisirent à une foule d'observations du plus haut intérêt qu'il sut enchaîner les unes aux autres de manière à coordonner un corps complet de doctrine dans lequel les propriétés fondamentales de la lumière se trouvèrent, pour la prem. fois, établies sur des faits, sans aucun mélange d'hypothèses. Peu de temps avant son admission dans le sein de la société royale de Londres en 1672, Newton donna à cette compagnie la description d'une disposit. nouvelle qu'il avait imaginé de donner aux télescopes catoptriques et dont l'effet était de diminuer leur longueur sans affaiblir leur pouvoir amplifiant ; mais cette invention, dans laquelle il avait été précédé, sans le savoir, par le géomètre écossais Grégory et par un Français nommé Cassegrain, offrit des inconvéniens dans l'usage pratique et fut très-peu employée quoiqu'elle eût produit d'abord une vive sensation. Son travail sur l'analyse de la lumière, communiqué à la même compagnie, fut inséré dans les *Transactions philosophiques*, n° 80, ainsi qu'un nouveau mémoire, imp. en nov. 1672, qui compléta cette analyse. Les débats scientifiq. auxquels ces différens écrits donnèrent naissance inspirèrent à Newton un tel dégoût pour la publicité qu'il résolut de garder le silence sur ses découvertes : toutefois il mit la dern. main à l'exposit. de ses vues sur la physique de la lumière, et adressa à la société royale, le 9 décembre 1675, un mémoire qui fut impr. dans le tom. 3 de l'hist. de cette société, et qui ensuite, réuni presque textuellem. aux précéd. sur le même sujet, devint la base du gr. ouv. qu'il pub. en anglais, sous le nom d'*Optique*, en 1704, et dont le doct. Clarke a donné une traduct. lat. en 1706. Cet écrit était suivi de deux dissertat. analytiq. intit. l'une : *de Quadraturâ curvarum* (c'était l'exposition de la méthode des fluxions) ; et l'autre : *Enumeratio linearum tertii ordinis*, qui présentait la classificat. des courbes du 3e ordre et l'exposit. de leurs propriétés. En 1679, Newton, consulté par la société royale au sujet d'un système de physiq., proposa de vérifier le mouvem. de la terre ; ses observations l'amenèrent à découvrir les lois de la gravitation universelle qu'il développa dans son immortel ouv. des *Principes de la philosophie naturelle*, pub. complet en 1687, et trad. plus tard par Mme Duchatelet : cette traduct. est enrichie de notes que l'on attribue à Clairaut. La grandeur et la sublimité des vues que ce livre renferme ne pouvaient être appréciées que par trois ou quatre des contemporains de Newton ; mais, soit rivalité, soit prévention, ils méconnurent ce qui leur était dévoilé, et il s'écoula plus de 50 ans avant que la gr. vérité physique de l'attraction universelle, d'où découlent les phénomènes du système du monde, fût même comprise par la généralité des savans. Pendant l'impress. de ce livre, Newton se vit choisi pour aller soutenir, devant la cour de haute commission, les priviléges de l'université de Cambridge auxquels le roi Jacques II avait porté atteinte : ayant rempli cette mission avec succès, il fut encore nommé représentant du même corps au parlement de convention qui déclara la vacance du trône et y appela Guillaume. Chargé ensuite d'opérer la refonte générale des pièces d'or et d'argent, Newton mit à profit une foule d'expériences chimiques qu'il avait faites depuis long-temps et qui l'ayant mis à même de recueillir beaucoup de particularités remarquables, le rendirent, plus qu'aucun savant de son temps, capable de réussir dans cette entreprise. Malheureusem. les sciences furent privées pour toujours du fruit de cette partie des travaux de Newton : le feu prit à ses papiers et anéantit ceux où ils étaient consignés. La douleur que cette perte causa à Newton altéra sa santé et même troubla sa raison pendant quelq. temps : il avait 45 ans. Depuis lors il ne donna plus rien de nouveau sur aucune partie des sciences ; il se contenta de faire connaître, en les complétant, les écrits qu'il avait composés long-temps auparavant. Les services qu'il rendit dans l'importante opération de la refonte des monnaies lui valurent la charge honorable et lucrative de direct. de la monnaie en 1699. La même année il fut nommé membre associé de l'académie des sciences de Paris. En 1701 l'université de Cambridge le choisit encore pour son représentant ; en 1703 il fut élu présid. de la soc. roy. de Lond., et en exerça les fonctions pendant 25 ans, jusqu'à sa m. ; enfin la reine Anne le créa chevalier en 1705. Des débats scientifiques troublèrent la fin de la carrière de Newton, aigrirent son caractère et le rendirent même injuste envers Leibnitz, l'un de ses antagonistes : toutefois on doit avouer que celui-ci, de son côté, ne se montra ni moins passionné, ni moins injuste. On trouvera des détails sur ces querelles dans les lettres de Leibnitz et de Clarke sur l'analyse infinitésimale, rassemblées par ordre de la société royale et pub. en 1712, sous le titre de *Commercium epistolicum*, et imp. en France par Desmaizeaux. Pour compléter la liste des ouvr. de Newton, il faut ajouter à ceux que nous avons déjà

mentionnés, son traité intit. : *Arithmetica universalis*, pub. par Whiston en 1707, et qui n'était que le texte des leçons d'algèbre que Newton avait données à Cambridge : l'édit. de Londres, 1722, est meilleure et plus complète ; un petit écrit int. : *Methodus differentialis*, pub. en 1711, et dans lequel il apprend à déterminer la courbe du genre parabolique qui peut passer pour un nombre donné de points quel qu'il soit ; un *Système chronologiq.*. dont il avait donné une copie à la princesse de Galles, et dont il avait préparé une édit. qui parut en 1728 (on doit à Fréret l'*Abrégé de la chronolog. de Newton*, trad. de l'ang. avec des observat. critiques, 1727, in-12); un *Mémoire histor. sur deux altérations notables du texte de l'Ecriture*; des *Observations sur les prophéties de l'Ecriture-Sainte*, *particulièrem. sur les prophéties de Daniel et sur l'Apocalypse de St Jean* : cet ouv. singulier embrasse les époques principales, les évènem. les plus importans des temps anciens et d'une partie du moyen âge ; il renferme, sur la chronologie et les antiquités, une foule d'observations qui prouvent une érudition variée et profonde. On est étonné que ce grand génie se soit occupé d'un pareil sujet ; mais on doit remarquer que les savans anglais de ce temps aimaient à mêler les discussions théologiq. à leurs recherches sur les sciences. Les trois dern. productions scientifiques de Newton sont : un *mémoire* inséré dans les *Transact. philos.* en 1701, et donnant une échelle comparable de température, étendue depuis le terme de la glace fondante jusqu'à celui de l'ignition du charbon, au moyen de laquelle il opéra trois découvertes importantes, savoir : 1° la manière de rendre les thermomètres comparables, en déterminant les termes extrêmes de leur graduation d'après des phénomènes de températures constantes; la détermination de la loi du refroidissem. des corps solides à des températures peu élevées ; et enfin l'observat. de la constance des températ. dans les phénomènes de fusion et d'ébullition, laquelle est devenue l'un des fondemens de la théorie de la chaleur ; 2° le projet d'un instrument de réflexion destiné à observer en mer, sans que l'observateur soit troublé par les mouvem. de la mer ; 3° enfin la solution du problème proposé par Bernoulli aux savans de l'Europe en 1716, et qui consistait à découvrir une ligne courbe telle qu'elle coupât à angles droits une infinité d'autres courbes d'une nature donnée, mais expressibles par une même équation. Depuis ces trois derniers écrits, Newton cessa entièrem. de s'occuper de mathématiques ; sa tête, fatiguée peut-être par de longs et de profonds efforts, avait besoin de repos. Il fut nommé deux fois membre du parlem., mais il ne s'y fit point remarquer, et même il s'y conduisit avec une timidité puérile, en 1713, à l'occasion du bill d'encouragem. pour la découverte d'une méthode propre à faire trouver la longitude en mer. Sa santé ne s'altéra qu'à l'âge de 80 ans ; néanmoins il put jouir de longs intervalles de tranquillité jusqu'à sa m., arrivée le 20 mars 1727 ; il avait 85 ans. Il n'y a point d'édit. réellem. complète des *Œuvres de Newton*, bien que Horsley ait prétendu en donner une en 5 vol. in-4, Londres, 1779-85 ; pour la rendre complète il faudrait y joindre les 4 vol. d'*opuscules*, pub. par Castillon, Berlin, 1744, ainsi que les *lettres scientifiques* de Newton, rapportées dans la *Biographica britannica* et dans le *Commercium epistolicum*. Parmi les nombreuses traduct. qui ont été faites de ses principaux ouvr. nous ne citerons que celle de la *Philosophie naturelle* par Mme Duchatelet (*v.* ce nom), et celle de l'*Optique* par Marat, pub. par Beauzée, Paris, 1787, 2 vol. in-8. On peut consulter sur Newton l'ouv. fort rare intit. : *Collections for the history of the town and soke of Grantham, containing authentic memoirs of sir Isaac Newton, now first published from the original MSs.*, Londres, 1806.

NEWTON (Thomas), prélat anglais, né en 1704, dans le comté de Stafford, fut successivem. pasteur de l'une des églises de Londres, chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster et évêque de Bristol, où il m. en 1782. On a de lui, entre autres opuscules, une *dissertation sur les prophéties*. Ses écrits ont été réunis et pub. à Londres, 1782, 2 vol. in-4; ibid., 1787, 6 vol. in-8, avec la *vie* de l'aut. On lui doit aussi une édit. des *Œuvr.* de Milton, précéd. de la vie de ce poète. — William Newton, architecte, m. à Londres en 1791, a pub. une traduct. angl. de Vitruve, et le 2e vol. des *Antiquités d'Athènes*, par Stuart.

NEY (François), né à Anvers ou dans la province de Zélande, abjura la religion protestante pour embrasser la foi catholique, devint général de l'ordre de St-François en Espagne l'an 1607, fut envoyé en Hollande pour entamer des négociations avec cette république naissante, fit adopter une suspension d'hostilités, posa les prem. bases du traité qui termina la guerre en 1603, malgré les efforts combinés de la France et de l'Angleterre, qui désiraient voir continuer la lutte sanglante des Hollandais et des Espagnols. Après avoir terminé cette mission, le P. Ney ne s'occupa plus que de l'exercice des devoirs de sa profession, et m. dans l'obscurité.

NEY (Michel), prince de la Moskwa, duc d'Elchingen, pair et maréchal de France, etc., naquit à Sarre-Louis en 1769. Fils d'un simple artisan, il ne reçut point une éducation brillante; mais à peine sorti de l'enfance, il fut placé chez un notaire de sa ville natale, où il put acquérir quelques connaissances. Il n'était donc pas dépourvu de la première instruction, comme on l'a dit, lorsqu'il s'engagea dans le régiment de colonel-général hussards, en 1787. Bientôt les circonstances vinrent lui ouvrir une immense carrière. Il fit les deux premières campagnes de la guerre de la révolution comme aide-de-camp des généraux Lamark et Colland, et rentra dans son régiment avec le grade de capitaine. Chargé par Kléber de plusieurs missions de partisan, il mérita dès-lors le surnom d'*Infatigable*, et fut nommé adjudant-général, puis général de brigade en 1796. La rare intrépidité qu'il déploya sous les ordres de Hoche, jusqu'à la paix de Léoben, et à l'armée du Rhin, après la rupture de ce traité, suffirait pour composer toute la gloire militaire d'un autre homme; mais nous aurons de lui d'autres exploits à raconter : nous ne parlerons ici que de la générosité avec laquelle il sauva, au péril de sa propre vie, des émigrés français pris les armes à la main, et que les décrets de la convention condamnaient à la mort. Nommé général de division en l'an VII, il passe successivem. à l'armée du Danube et à celle du Rhin, est investi du commandem. provisoire de cette dernière, et le remet ensuite au général Lecourbe, sous lequel il continue de servir avec la même valeur et surtout avec une activité que l'ennemi nomme *désespérante*. On le retrouve encore à l'armée du Rhin, sous Moreau, qu'il seconde dignement dans la glorieuse journée de Hohenlinden. De retour à Paris, à l'époque de la paix de Lunéville, il s'attacha à la fortune du premier consul, qui, ne négligeant rien pour attirer dans son parti un homme si brave, le maria avantageusement, le nomma ministre plénipotentiaire auprès de la république helvétique, au mois de vendémiaire an II, et plus tard, lorsqu'il fut lui même proclamé empereur, lui donna le bâton de maréchal, le grand-aigle de la Légion-d'Honneur, et le commandem. de la 7e cohorte. La guerre qui éclate bientôt entre la France et l'Autriche offre au nouveau maréchal l'occasion de justifier tant de marques d'estime : il fait plus, il en mérite d'autres encore. L'ennemi, fort de sa position d'Elchingen, qui lui semble inattaquable et qui fait toute la sécurité de la ville d'Ulm, est culbuté par l'intrépide Ney, et le ré-

sultat immédiat de cet admirable fait d'armes est la prise d'Ulm, suivie d'immenses avantages. Ainsi fut gagné par Ney ce titre de duc d'Elchingen, qui ne lui fut conféré que deux ans après. De nouveaux ennemis l'appellent dans le Tyrol, ou plutôt de nouveaux triomphes, auxquels la paix de Presbourg (1805) met seul un terme. Ce n'est pas toutefois pour long-temps. La guerre recommence en 1806, et il prend part à toutes les opérations de cette campagne étonnante, qui écrase la Prusse à Iéna et à Averstadt, et force la Russie à la paix. La capitulation d'Erfurt, celle de Magdebourg, le boulevard de la Prusse; le passage de la Vistule et la prise de Thorn, la destruction totale d'un corps prussien à Deppen, l'heureux combat de Schmoditten qui coupa la retraite des Russes sur Kœnigsberg, enfin sa belle conduite à la journée d'Amskerdof, où, pour la première fois, il déploya cette profonde connaissance de l'art des retraites, qui lui assure une place remarquable parmi nos meilleurs généraux d'arrière-garde, tels furent quelques-uns des exploits auxquels il dut le surnom de *Brave des braves*, si honorable pour un homme dont tous les compagnons étaient des héros. Transporté dans la Péninsule en 1808, il eut sa part de gloire dans les divers combats qui ouvrirent aux Français le chemin de Madrid, et soumit la Galice et les Asturies. En Portugal, la prise de Ciudad-Rodrigo et la reddition d'Alméida doivent lui être attribuées, quoiqu'il servît alors sous Masséna. Avant que ses querelles avec ce chef aussi impérieux qu'habile l'eussent forcé de quitter l'armée, il avait eu le temps de la sauver par la belle retraite qu'il lui fit faire des murs de Lisbonne à Miranda del Corvo, en présence des nombreuses phalanges anglo-portugaises. Aussi Bonaparte ne l'oublia pas au moment d'envahir la Russie avec la plus formidable armée qui fut jamais. Ney, à la tête du 3e corps, se signala au combat de Liady, à la prise de Smolensk, à l'affaire de Valontina, se surpassa à la bataille sanglante de la Moskwa, et mérita ainsi d'ajouter un nouveau titre à son nom déjà si glorieux; mais ce qu'il faut admirer surtout, c'est cette vigueur d'âme qui soutint chez lui la force du corps dans la déplorable retraite de Russie, et qui lui valut l'honneur impérissable de sauver les débris de l'armée française au passage de la Bérézina. L'année suivante (1813) on le voit reparaître, avec la fortune, à Lutzen, à Bautzen, à Dresde et dans vingt autres lieux illustrés par cette campagne terrible, qui fut presque le dernier adieu des Français à la victoire. Bientôt notre territoire fut envahi par la coalition européenne. Ney, qui n'eut point de commandem. fixe, fut presque toujours auprès de Napoléon, et le seconda puissamment à la journée de Brienne, au sanglant combat de la Rothière et de Dienville, aux batailles de Champ-Aubert, de Montmirail, etc. Il fallut enfin succomber, non sans gloire. Le prince de la Moskwa, chargé par son maître et son bienfaiteur de négocier la paix avec les souverains alliés, fut un de ceux qui le pressèrent le plus vivement d'abdiquer, mais lorsqu'il vit que la nécessité et le bonheur de la France exigeaient ce sacrifice. Resté fidèle jusqu'au dernier moment à Bonaparte, il fut jugé digne de servir aussi Louis XVIII, et reçut de ce prince la dignité de pair, entre autres faveurs. Ici nous voudrions n'avoir plus rien à dire; mais Ney viola ses sermens, et le héros fut un traître: il faut tout rappeler, tout expliquer, s'il nous est possible. Bonaparte sort de l'île d'Elbe, et l'adversaire que les Bourbons lui opposent avec le plus de confiance est le prince de la Moskwa, l'un de ses plus anciens serviteurs. Celui-ci adresse à ses troupes, à Lons-le-Saulnier, une proclamation au nom de l'ex-empereur, et se réunit à lui à Auxerre. Voilà les faits, ils sont incontestables. Ney, avec tout son courage militaire, était un homme faible dans un mouvement politique, et, avec un cœur généreux, il fit une lâcheté. S'il lui répugnait d'opter entre ses devoirs nouveaux et le prestige d'une ancienne amitié, il pouvait n'accepter aucun commandement, et ne reparaître sur la scène qu'à la journée du Champ-de-Mai, comme tant d'autres, non pas plus louables, mais plus habiles. Si quelque chose pouvait faire oublier sa déplorable conduite, ce serait la gloire dont il se couvrit dans cette dernière campagne de Waterloo, qui aurait dû être le tombeau de Napoléon et le sien. Mais il était destiné à offrir par sa mort un grand exemple à ceux qui, dans les troubles politiques, voudraient chercher l'honneur et le salut ailleurs que dans une fixité inébranlable de principes et d'opinion. Il fut arrêté le 5 août 1815, et cité d'abord devant un conseil de guerre, qui se fit déclarer incompétent, puis devant la chambre des pairs, qui fut obligé de subir cette pénible responsabilité. En vain ses avocats, MM. Berryer père et Dupin aîné, réclamèrent en sa faveur l'exécution des articles 11 et 12 de la convention militaire du 3 juillet, qui semblaient devoir le rassurer, comme tous ceux que leur conduite politique rendait répréhensibles: il fut condamné à une immense majorité. Sa fermeté d'âme avait été admirable pendant toute la durée du procès; sa mort fut digne de sa vie. Après avoir reçu les consolations de la religion, il fut fusillé le 7 décembre 1815, dans l'avenue de l'Observatoire, derrière le Luxembourg. On peut consulter sur le maréchal Ney les ouvr. suiv.: *Vie du maréchal Ney avec l'Hist. de son procès*, Paris, 1816, in-8; *Biogr. des généraux français*, par de Courcelles; *Victoires et conquêtes des Français* (*voy*. la table de cet ouvrage); l'*Histoire de Napoléon et de la grande-armée*, *pendant l'année* 1812, par le général de Ségur; *Examen critique* de cet ouvr. par Gourgaud; l'*Hist. de l'expédition de Russie* (par M. de Chambray), Paris, 1820, 2 vol. in-8. *Hist. milit. de la campagne de Russie*, en 1812, par le colonel Boutourlin, Paris, 1824, 2 vol. in-8.

NEYN (Pierre de), né à Leyde en 1596, fils d'un tailleur de pierre, et destiné au même métier, apprit seul les mathém., l'architecture et la perspective, et se mit en état de les enseigner. Il se livra ensuite à la peinture sous la direction de van den Velde, produisit plus. tableaux fort recherchés, fut nommé en 1632 architecte de la ville de Leyde, et m. dans cette ville en 1639.

NEYRA. V. Mendana.

NEZMY-ZADEH-EFFENDY, histor. turk qui vivait vers la fin du 17e S., est aut. d'un ouv. intit.: *Golchen al Kholafa* (le jardin des khâlyfes), contenant une histoire de la ville de Baghdad depuis sa fondation, l'an 145 de l'hég. (762 de J.-C.), jusqu'à la fin de 1100 (1689), et une histoire des khâlyfes abbassides, celle des pachas de Baghdad sous la domination othomane, etc. La biblioth. roy. en possède une trad. MS. faite par Choquet, drogman de France.

NIALL ou NEILL (O'), monarque suprême d'Irlande, surnommé *le Grand*, ou *le Héros des neuf Otages*, parce qu'il avait imposé à neuf régions différentes l'obligation d'avoir toujours des otages près de lui, fut proclamé roi de Momonie l'an de J.-C. 379, à l'âge de 27 ans. Profitant du déclin de la puissance romaine en Bretagne, il se réunit aux Pictes, aux Scots ou Écossais, aux Albaniens et aux Saxons contre les Romains, qui occupaient la partie méridionale de la Bretagne, appelée depuis l'Angleterre, pénétra jusqu'au détroit qui sépare Douvre de Calais, détruisit les garnisons, démolit les forts, rançonna les habitans, et emporta un butin immense. L'an 388, il envahit l'Armorique avec le même succès. A son retour il eut à soutenir une guerre intestine contre Eocha, roi provincial de Leinster ou de Lagénie, qui refusait de payer son tribut, vainquit ce prince, rétablit la paix dans l'intérieur de ses états, et recommença dans la

Bretagne des invasions dont les succès faillirent enlever cette province aux Romains. Il périt vers l'an 402, assassiné par Eocha; mais le sceptre monarchique d'Irlande, qu'il avait tenu si glorieusement, demeura pendant 500 ans entre les mains de ses descendans, dont le plus célèb. est Aod ou Hugne, le grand O-Neill du 16ᵉ S., qui, après avoir passé 20 ans de sa vie à la cour d'Elisabeth, et inspiré à cette princesse une fausse sécurité, leva tout à coup l'étendard de la révolte, s'empara des forts que les Anglais occupaient dans l'Ultonie, soutint pendant sept ans tous les efforts de la reine d'Angleterre, et fut sur le point de rendre à l'Irlande son ancienne indépendance.

NICAISE (St), en lat. *Nicasius*, év. de Reims au 5ᵉ S., fut martyrisé par les Vandales. — Il ne faut pas le confondre avec un autre St Nicaise qui fut, dit-on, le premier archev. de Rouen dans le 3ᵉ S., et souffrit également le martyre.

NICAISE (Claude), antiquaire, né à Dijon en 1623, embrassa l'état ecclés., se rendit à Rome au commencement du pontificat d'Alexandre VII, et visita Naples afin d'étudier les monumens antiques. De retour en France, il se démit d'un canonicat de la Ste-Chapelle de Dijon, le seul bénéfice qu'il eût possédé, se retira à sa maison de campagne de Villey, près d'Is-sur-Tille, et ne cessa jusqu'à sa m., en 1701, de s'occuper de l'accroissement de sa biblioth. et d'un commerce épistolaire avec les sav. et les artistes qu'il avait connus en Italie. On a de lui un gr. nomb. d'écrits, parmi lesquels on cite: *de nummo Pantheo Adriani imper.*, Lyon, 1689, in-8; *Dissertation sur les Syrènes*, ou *Discours sur leur forme et figure*, Paris, 1691, in-4; *Relation d'un voyage à La Trappe*, insérée sans nom d'aut. dans le t. 5 des Relations de la vie et de la m. édifiante de quelques religieux de cette abbaye, 1755, in-12; *Description des Tableaux du Vatican, trad. de l'ital. de Bellori, avec un Disc. sur l'Ecole d'Athènes et le Parnasse de Raphaël*; un *Discours sur la Musique des anciens*; et des *lettres* formant 5 vol. in-4, conservées en MSs. à la bibliothèque du roi.

NICANDER, grammairien, poète et méd. grec, né à Colophon, dans l'Ionie, m. un siècle av. l'ère chrét., écrivit en vers plus. ouv. de matière médicale et de pharmacie, dont il ne reste plus que les poèmes intit.: *Theriaca* et *Alexi pharmaca*, qui sont insérés dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol., et qui ont eu séparém. de nombr. édit. Ils ont été trad. en latin par Lonicer, Cologne, 1531, in-4; en vers latins par E. Cordus, Francfort, 1572, in-4; en français par J. Grévin, Anvers, 1567, 1568, in-4.

NICANOR (Bible), général des armées d'Antiochus-Epiphane, roi de Syrie, fut envoyé par ce prince en Judée pour s'opposer aux entreprises de Judas Machabée. Vaincu dans un premier combat, il périt dans une seconde action; et son corps ayant été reconnu sur le champ de bataille, Judas lui fit couper la tête et la main droite, qui furent portées à Jérusalem vers l'an 142 av. J.-C.

NICANOR, gramm. d'Alexandrie, vivait sous le règne de l'emp. Adrien. Il avait composé plusieurs ouv., dont il ne reste plus que des fragm. M. d'Ansse de Villoison les a pub. dans les *Anecdota græca*, Venise, 1781, 2 vol. in-4.

NICANOR. V. Seleucus et Démétrius.

NICCOLAI ou NICOLAI (Alphonse), jésuite, philologue et littérat. distingué, né à Lucques en 1706, passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Florence, se distingua dans l'explication des saintes écritures par la pureté de son goût, l'élégance de son style, reçut le titre de théol. impérial sous François II, empereur et grand-duc de Toscane, le conserva sous Léopold, et m. à Florence en 1784. Il a laissé les ouvrages suiv., tous écrits en italien: *Mém. histor. sur St Blaise, évêque et martyr*, Rome, 1762, in-4; *Dissertations et Leçons sur l'Ecriture-Sainte*, 13 vol. in-4; *Discours sur le sacré cœur de Jésus et Panégyrique du bienheureux Alexandre Sauli*; *Pièces en prose toscane dans les genres oratoire, scientifique et historique*, 3 vol. in-4: *Entretiens sur la Religion*, Gênes, 1770, 8 vol. in-8. — Jean-Baptiste Niccolai, frère aîné du précéd., fit aussi profession aux jésuites; il occupa pend. 40 ans une chaire de morale au collège d'Arezzo, et exerça les fonctions d'examinateur du clergé pour le grand-duché de Toscane.

NICCOLAI (Jean-Baptiste), savant mathém., né à Venise en 1726, embrassa l'état ecclés., et fut pourvu de l'archiprêtré de Padernello: il ne cessa point pour cela de cultiver les mathém. avec beaucoup de zèle; mais son goût pour les innovations l'empêcha de réussir comme il aurait pu le faire. Il m. à Schio, dans le Vicentin, en 1793, laissant plus. *mém.* insérés dans le *recueil* de l'académie de Padoue, dont il était membre, et un ouv. intit.: *Nova analysis Elementa*, Padoue, 1791, 2 v. in-4.

NICCOLI (Nicolas), savant ital., né à Florence en 1363, est l'un des prem. érudits de son pays qui se soient occupés de rassembler les MSs. des anciens auteurs: il employa à ses recherches une fortune considérable, dont il avait hérité de son père, et à sa m., en 1437, il laissa à la disposition du public sa biblioth., composée de 800 vol., nombre considérable à cette époque. Cosme de Médicis lui avait acheté tous ses MSs., et les avait placés dans le monastère des dominicains de St-Marc. Niccoli n'a rien composé: il s'était contenté de copier ou de corriger de sa main un très-grand nombre de MSs. Sa *vie*, écrite par Giannozzo Manetti, se trouve dans le *Specimen histor. letter. florentinæ*.

NICCOLO. V. Abbate et Nicolo.

NICÉPHORE (St) souffrit le martyre à Antioche sous l'emp. Valérien, vers l'an 260.

NICÉPHORE (St), patriarche de Constantinople, né dans cette ville vers 750, succéda à Taraise en 806, prit la défense du culte des images contre l'emper. Léon-l'Arménien, fut exilé par ce prince dans le monastère de St-Théodore, et y m. en 828. On a de lui: *Breviarium historicum*, pub. par le P. Petau, avec une version lat., 1616, in-8, réimp. dans la collection de l'*Histoire byzantine*, et trad. en français par Cousin, dans le tome 3 de son *Hist. de Constantinople*; *Chronographia brevis*, trad. en lat. par Anastase le-Bibliothécaire, et pub. à la suite de celle de Syncelle, Paris, 1652; *Stichometria librorum sanctorum*, impr. à la suite de la *chronographie*, et insérée dans les *Critici sacri*, t. 8; *Antirrhetici*, petits écrits contre les iconoclastes, dont quelq.-uns sont trad. en lat. dans la *Biblioth. des Pères*, dans l'*Auctarium* du P. Combefis, et dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius; 17 *canons* insérés dans le t. 7 de la *Collection des Conciles*; et d'autres *opuscules* inédits dont on trouvera la liste dans l'*Hist. des auteurs ecclésiast.* par D. Ceillier, t. 18.

NICÉPHORE Iᵉʳ, emper. d'Orient, surnommé *Logothète*, parce qu'il avait rempli les fonctions de chancelier de l'empire (λογοθέτης) avant de monter sur le trône, était né dans la Séleucie au 8ᵉ S. Etant entré dans une conspiration contre Irène (*v.* ce nom), il fut revêtu secrètement de la pourpre en 802, relégua l'impératrice dans l'île de Métélin (l'anc. Lesbos), fit crever les yeux au patrice Bardanes, bien que ce compétiteur à l'empire se fût soumis et eût demandé à s'enfermer dans un cloître. Il envoya ensuite des ambassadeurs à Charlemagne pour l'inviter à régler les limites des deux empires d'Orient et d'Occident, essaya vainement de se soustraire au joug humiliant que lui avait imposé le khalyfe Aaroun-al-Raschid, ralluma, par la protection qu'il accordait aux sectaires, les querelles relig. qui troublaient l'empire, dépouilla les églises de leurs trésors, et accabla d'impôts les

provinces. En 811, il fit la guerre aux Bulgares, qui désolaient la Thrace; et, surpris dans sa tente pendant la nuit, il fut assassiné le 28 juillet de la même année. — NICÉPHORE II, surnommé *Phocas*, empereur d'Orient, né en 912, était fils du patrice Bardas, qui avait acquis une juste célébrité par ses exploits. Élevé dans les camps, le jeune Nicéphore se signala lui-même dans tous les grades qu'il parcourut av. de ceindre le bandeau impérial. Nommé généralissime des troupes pendant la minorité du fils de l'empereur Romain (*Romanos*), il parut n'accepter qu'avec répugnance un titre qu'il avait brigué en secret; mais bientôt, appuyé par le clergé et feignant de céder au vœu général, il se laissa couronner empereur en 963. Il battit, par ses lieutenans, les Sarazins en plus. rencontres, et leur enleva la Cilicie, l'île de Cypre et la Syrie. Ces conquêtes lui ayant fourni le prétexte d'augmenter les charges de l'état, il perdit l'affection de ses sujets, accablés d'impôts. Théophanon, son épouse, entretenant de coupab. intelligences avec Jean Zimiscès, l'un des meilleurs généraux de l'empire, l'introduisit avec plus. assassins dans la chambre de l'empereur, qui succomba sous les poignards le 11 décembre 969, après six ans de règne. Zimiscès fut immédiatement proclamé empereur. On a de Nicéphore II des médailles en or et en moyen bronze. — NICÉPHORE III ou BOTONIATE, empereur d'Orient, né dans le 11e S., passait pour être d'une anc. et illustre famille de l'anc. Rome. Il suivit de bonne heure la carrière des armes, parvint au commandement de l'armée d'Asie sous le règne de Michel Ducas, et se fit couronner empereur à Constantinople en 1078, après que les grands, séduits par ses largesses, eussent forcé ce même Michel à se retirer dans un monastère; il opposa avec succès Alexis Comnène à Bryenne (*v.* ce nom), qui s'était fait élever à l'empire par les soldats de l'armée d'Illyrie; mais bientôt, sur des rapports mensongers de ses courtisans et croyant la fidélité de son lieut. suspecte, il résolut de le faire périr. Alexis, instruit du complot qui se tramait contre lui, se hâta d'en prévenir l'exécution, et se fit proclamer empereur. Botoniate n'entreprit point de lutter contre ce nouveau compétiteur, se retira dans un cloître en 1081, et y acheva ses jours obscurément. On ne connaît de ce prince que des médailles d'or, qui sont fort rares.

NICÉPHORE-BRYENNE. V. BRYENNE.

NICÉPHORE-BLEMMIDAS, abbé du monastère du mont Athos, dans le 13e S., y avait établi une école qui a produit plus. personnages distingués. Ses talens étendirent sa réputation dans tout l'Orient, et on lui offrit en 1256 le patriarcat de Constantinople; mais il refusa cette dignité pour continuer la direction de son monastère. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort; on a de ce pieux abbé un grand nombre d'*opuscules*, dont on trouvera la liste complète dans la *Biblioth. græca* de J. Alb. Fabricius, t. 6. Nous citerons seulement: *Ratio de compendiariâ arte disserendi et de astrolabio*, Venise, 1498, in-fol.; *de quinque Vocibus, et cur sint quinque tantùm, neque plures neque pauciores*, Bâle, 1542, in-8; une *Logique*, Augsbourg, 1605, in-8; un *Abrégé de physique*, ibid., 1606, in-8; deux *discours* sur la procession du St-Esprit, publ., avec la traduct. d'Allatius, à la fin du t. 1er de la continuation des *Annales* de Baronius par Rainaldi, etc.

NICÉPHORE-CALLISTE, histor. grec, vivait au 14e S. sous le règne de Paléologue-l'Ancien. Il prit l'habit monastique, et m., à ce que l'on croit, vers l'an 1350 dans un âge avancé. Il avait composé une *Hist. ecclésiast.*, en 23 livres, dont il ne reste plus que les 18 premiers, qui s'étendent depuis la naissance de J.-C. jusqu'à la mort de l'empereur Phocas, en 610. Ce n'est qu'une compilat. des hist. d'Eusèbe, de Socrates, de Sozomène, etc. Le seul MS. qu'on connaisse de cette *Histoire* est à Vienne dans la biblioth. impér. Jean Lang en a donné une version latine, Bâle, 1553, in-fol., réimpr. plus. fois dans la même ville, trad. en franç. par J. Gillot, Paris, 1567, in-fol. Le texte grec a été publié par Fronton-du-Duc, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. On a encore de Nicéphore-Calliste plus. *opuscules*, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. græca* de J. Alb. Fabricius, t. 6.

NICÉPHORE-GRÉGORAS. V. GRÉGORAS.

NICERON (JEAN-FRANÇOIS), religieux minime, connu par ses recherches sur l'optique, né à Paris en 1613, m. à Aix en 1646, a pub. les ouvr. suiv.: *La Perspective curieuse*, ou *Magie artificielle des effets merveilleux de l'optique par la vision directe*, Paris, 1638, in-fol.; l'*Interprétation des chiffres*, ou *Règle pour bien entendre et expliquer facilement toutes sortes de chiffres simples*, tirée de l'italien, et trad. en partie d'Ant.-Marie Cospi, Paris, 1641, in-8.

NICERON (JEAN-PIERRE), de la même famille que le précédent, né à Paris en 1685, entra dans la congrégation des Barnabites, professa pendant quelq. années la rhétorique et les humanités dans différens colléges, abandonna l'enseignement pour se livrer tout entier à l'exécution de ses travaux littéraires, et m. en 1738, laissant un des ouv. les plus utiles qui aient été publ. en France sur l'hist. littéraire; il est intit.: *Mémoires pour servir à l'hist. des hommes illustres de la républ. des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvr.*, Paris, 1727-45, 43 vol. in-12. Les prem. vol. ont été trad. en allemand, savoir: les 15 prem. par Sigism.-Jacq. Baumgarten, Halle, 1749-57, in-8; les 6 suiv. par Fréd. Eberhard Rambach, ibid., 1758-61; le 23e et le 24e par Th. de Jani, ibid., 1771-77. Le P. Niceron a en outre trad. de l'angl. les ouvr. suiv.: *Le grand Febrifuge*, par Jean Hanckock, ou *Discours où l'on fait voir que l'eau commune est le meilleur remède pour les fièvres et pour la peste*, Paris, 1724, réimp. sous le titre de *Traité de l'eau commune*, ibid., 1730, 2 vol. in-12; *Voyages de Jean Ovington à Surate*, 1724, 2 vol. in-12; *la Conversion de l'Angleterre au christianisme*, 1729, in-8; les *Réponses* de Woodward aux Observations de Camerarius sur la géographie physique. L'*Eloge de Niceron*, par l'abbé Goujet, se trouve dans le 40e vol. des *Mémoires*.

NICET (FLAVIUS), en latin *Nicetius*, orateur et jurisconsulte des Gaules, dans le 5e S., fut l'ami de Sidoine Apollinaire (*v.* ce nom), qui fait de lui un grand éloge.

NICET ou NICETIUS (ST), 25e évêq. de Trèves, et l'un des plus illustres prélats du 6e S., né dans le Limousin, suiv. les aut. du *Gallia christ.* (cette opinion a été réfutée par D. Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. 3), destiné d'abord par ses parens à l'état cénobit., devint abbé d'un monast., puis fut placé sur le siége de Trèves en 527. Exilé par Clotaire, il fut rendu à son église par Sigebert, assista aux conciles de Clermont, d'Orléans et de Paris, et m. en 566. On a de lui 2 *lettres*, l'une à l'empereur Justinien, l'autre à Clodesinde, reine des Lombards, insérées toutes deux dans les *recueils* de Freher, de Duchesne, dans les *collect.* des conciles et dans le *Spicilége* de D. Luc d'Achery; 2 traités ascétiques, *de Vigiliis servorum Dei*, et *de psalmodiæ Bono*, insérés dans le *Spicilége* de d'Achery.— NICET (ST), 23e évêq. de Besançon, jouit de toute la confiance du pape Saint-Grégoire-le-Grand, fut l'ami de St Colomban, qu'il déroba aux fureurs de Brunehaut, en le tenant caché quelque temps à Besançon, et m. vers l'an 612. La *vie* de ce saint est impr. dans le *Recueil des Bollandistes*.

NICETAS. (ST), né à Césarée en Bythinie, abbé

du monastère des Acemètes sur le mont Olympe, m. en 824, fut persécuté, sous le règne de Léon-l'Arménien, à cause de son zèle pour le culte des images.

NICETAS (David), écriv. grec du 9e S., né en Paphlagonie, est aut. d'une *Vie de St Ignace, patriarche de Constantinople*, trad. en latin par Fréd. Mutius, et par le P. Matthieu Rader (Ingolstadt, 1604.) On connaît encore de lui des *Panégyriques* des apôtres et d'autres saints, recueillis dans la dern. continuation de la *Bibliot. des Pères*, par Combefis.

NICETAS-SERRON, diacre de l'église de Constantinople au 11e S., puis évêque d'Héraclée, est aut. d'une *Chaîne des PP. grecs sur le livre de Job*, Londres, 1637, in-fol., grec et latin; d'une autre *sur les Psaumes* et *le Cantique des Cantiques*, Bâle, 1552; de *Comment.* sur une partie des *œuvres* de St-Grégoire de Nazianze, etc.

NICETAS-ACOMINATUS ou CHONIATE, parce qu'il était de Chone en Phrygie, exerça plus. emplois distingués à la cour de Constantinople vers la fin du 12e S. A la prise de cette ville par les Croisés en 1204, il se retira à Nicée, où il m. en 1216. On a de lui des *Annales*, en 21 liv., qui commencent à la mort d'Alexis Comnène en 1118, et finissent au règne de Baudouin. Elles ont été publiées avec une *version* latine par Jérome Wolf, Bâle, 1557, in-fol. Une nouvelle édition, revue et corrigée par Annib. Fabrot, fait partie de l'*Hist. byzantine*. Cette *Hist.* de Nicétas a été trad. en franç. par le président Cousin. (*v.* ce nom). On a encore de cet historien : un *Discours sur les monumens détruits ou mutilés par les croisés*, pub. avec une *version* latine par Banduri, dans la troisième partie de l'*Imperium orientale*, et dans la *Biblioth. græca* de Fabricius, trad. en franç. par le comte d'Hauterive, dans la nouv. édit. de l'*Hist. du Bas-Emp.*, t. 12; *orthodoxæ Fidei lib. XXVII*, dont quelques-uns seulement ont été trad. en lat., d'après un MS. du mont Athos, acquis par J. de St-André, doyen de Carcassonne. Le P. de Montfaucon a pub. les *Sommaires* du 27e liv., avec une *version* lat., dans sa *Palæographia græca*.

NICETAS-EUGENIANUS, écr. grec du 12e S., n'est connu que par un *roman* en vers, intit. : *Les Amours de Dorile et Chariclée*, dont la publicat. récente (Paris, 1819, 2 vol. in-12) est due aux soins de M. Boissonade, l'un de nos plus savans philologues. Le 1er vol. contient le *texte* d'Eugenianus, la *version* lat. en regard, et les *Fragmens* du roman de Constantin Manassès, pub. aussi pour la prem. fois; le 2e renferme le *commentaire* de l'éditeur. Le *Journal des savans*, mai 1820, p. 270, donne des détails sur l'ouvrage de Nicetas et sur le travail de son traducteur.

NICHOLAS (Abraham), maître écriv. angl., m. en 1744, est aut. d'un ouvr. sur l'écriture, intit. : *penman's Assistant* (Guide de l'écriv.), Londres, 1719, et de plus. *pièces* ou *modèles d'écritures*, grav. par George Bickam, 1715 et 1717.

NICHOLS ou NICCOLS (Richard), poète angl., né à Londres en 1584, m. vers 1620, est aut. des ouvr. suiv. : *the Mirror for magistrates*, Londres, 1610; *the Cuckow*, poème, ibid., 1607; *Monodia or Waltham 's Complaint*, etc., ibid., 1615.

NICHOLS (William), théol. angl., né à Donnington en 1664, m. en 1712, a laissé un grand nombre d'ouv. théolog., philosoph., moraux et de controverse, parmi lesquels nous citerons seulem. : *A practical Essai on the Contempt of the world*, 1694, 1704, in-8; *a Treatise of Consolation to parents for the death of their children*, etc. 1701, in-8; *the Religion of a prince*, etc., 1704, in-8; *Defensio Ecclesiæ anglicanæ*, 1707, in-12. — Un autre William Nichols, théolog., contemp. du précéd., a laissé : *de Literis inventis*, etc., 1711, in-8; *Περὶ ἀρχῶν*, *lib. VII*, *accedunt Liturgica*, 1717, in-12; et un *discours* lat., prononcé à Londres devant la Société chrétienne, 1715, in-12.

NICHOLS (Frank), médecin, né à Londres en 1699, m. en 1779, fut médec. du roi d'Angleterre et membre de la société royale de Londres. On a de lui un traité *de Animâ medicâ*, 2e édition, 1772, avec une dissertation *de Motu cordis et sanguinis in homine nato et non nato*.

NICHOLSON (William), habile chimiste et physic. angl., l'un des premiers qui aient reconnu l'action chimique de la pile galvanique, né à Londres en 1753, embrassa d'abord la carrière du commerce, puis il la quitta pour se livrer à l'étude des sciences, et ouvrit à Londres, en 1775, une école qu'il dirigea pendant quelques années avec le plus grand succès. On lui doit plus. inventions mécaniques qui lui font le plus grand honneur, entre autres *l'Aréomètre*, qui porte son nom; mais l'exécution de ces instrumens ayant dérangé sa fortune, il fut mis en prison pour dettes. Il m. à Londres en 1815, laissant un grand nombre d'ouvr., parmi lesquels on distingue les suivans : *Introduction à la philosophie naturelle et expérimentale*, 1781, 2 vol. in-8; *Premiers principes de chimie*, 1789, in-8; *Dictionnaire de chimie*, 1795, 2 vol. in-4; *Journal de philosophie naturelle, de chimie et des arts*, 5 vol. in-4, de 1797 à 1800, etc. Il a traduit du franç. : la *Vie d'Ayder-Aly*, 1783, in-8; les *Elém. d'histoire naturelle et de chimie*, de Fourcroy, 1789, 5 vol. in-8 avec des *notes*; les *Tables synoptiques de chimie*, du même, 1801, in-fol.; les *Elémens de chimie de Chaptal*, 1791, 3 vol. in-8, etc.

NICIAS, célèbre général athénien, ayant eu la gloire de terminer la guerre du Péloponèse, fut chargé avec Eurymédon et Démosthènes du commandement de l'armée que la république envoya contre la Sicile. Les trois généraux assiégèrent en vain Syracuse pendant plus de deux ans; enfin, voyant leurs troupes découragées et consternées, ils résolurent de se retirer. Après avoir tenté sans succès de s'échapper par mer, ils furent obligés de chercher à se frayer sur terre un chemin, qui leur fut également fermé. Nicias se rendit, avec son collègue Démosthènes, à condition qu'on leur laisserait la vie, et qu'on ne les retiendrait pas dans une prison perpétuelle. On le leur promit, et cependant on les fit périr l'an 413 av. J.-C. Athènes pleura surtout la perte de Nicias, capitaine aussi prudent que brave. — On connaît un autre Nicias, grammairien, ami de Pompée et de Cicéron, qui en parle avec éloge dans *deux lettres*.

NICIAS, peintre grec, l'un des plus habiles de son temps, florissait vers la 112e olympiade, 332 ans av. J.-C. On cite comme ses plus beaux ouvr. : une *Pythonisse évoquant les ombres*, dont Ptolémée offrit 60 talens; ses tableaux d'*Io*, de *Calypso*, d'*Andromède*; un *Alexandre*, qui ornait les portiques de Pompée à Rome; un *Bacchus*, placé dans le temple de la Concorde, et un *Hyacinthe*, qu'Auguste avait fait transporter d'Alexandrie à Rome.

NICIUS-ERYTRÆUS. V. Rossi.

NICOCLÈS, roi de Paphos, abandonna, pour le parti d'Antigone, celui de Ptolémée, roi d'Egypte et fils de Lagus, sous la protection duquel il avait régné jusqu'alors. Ptolémée chargea quelq. officiers qu'il avait en Chypre de le faire périr. Ceux-ci pressèrent vivement Nicoclès de les prévenir par une mort volontaire. C'est le parti qu'il prit. La reine, après avoir donné le coup mortel à ses filles, se tua, non sans avoir exhorté les princesses, ses belles-sœurs, à suivre son exemple. La mort de ces dernières fut suivie de celle de leurs époux, qui mirent d'abord le feu aux quatre coins du palais. Cette horrible trag. se passa en Chypre, l'an 310 av. J.-C. V. Diodore de Sicile, liv. 20. — Nicoclès, fils et successeur d'Evagoras, roi de

Chypre et de Salamine, est celui auquel Isocrate a adressé ses deux discours intitulés *Nicoclès*.

NICODÈME, un des principaux chefs de la secte pharisaïque chez les Juifs, visita plus. fois J.-C., crut en sa mission divine, et se fit baptiser par ses disciples. Cette conduite l'ayant rendu odieux aux autres chefs, il fut déposé de sa dignité de prince ou sénateur des Juifs, se réfugia chez Gamaliel, son oncle, et m. peu de temps après. L'Eglise honore sa mémoire, comme confesseur de la foi, le 3 août, ainsi que celle de Gamaliel. Des écrits attribués à St Justin et à Tertullien, citent un *évangile* de Nicodème, et on a, en effet, sous son nom et sous celui de Joseph d'Arimathie, un *Evangile de la passion*, impr. en lat., Leipsig, 1516, in-4; dans le *Codex apocryphus Novi-Testam.*, de J.-A. Fabricius, etc., etc., et réimpr. plus. fois dans les 16e et 17e S. Une inscription, mise en tête de cet Evangile, porte qu'il a été découvert sous Théodose-le Grand, ce qui a donné lieu de penser qu'il aurait été écrit au plus tôt sous le règne de ce prince. Le texte grec se conserve MS. dans plus. bibl. Voltaire en a arrangé une version française, insérée à la suite de sa *Bible enfin expliquée*, dans ses *Œuvres complètes;* mais il a manqué le but qu'il se proposait, puisque cet Evangile est reconnu pour apocryphe et supposé.

NICOLAI (Erasme), évêque de Vesteras en Suède, au 16e S., m. en 1580, avait été du nombre des théologiens suédois qui s'étaient prêtés aux vues de Jean III pour le rétablissement de la religion catholique en Suède. On a de lui un livre intitulé Παιδειον μαθημα, *seu brevis Ratio discendi theologiam*, Wittenberg, 1561, in-8.

NICOLAI (Nicolas de). V. Nicolay.

NICOLAI (Jean), sav. et laborieux philologue saxon, né vers 1660, visita une partie de l'Allemagne et de la Hollande, fut nommé en 1700, professeur d'antiquités à l'acad. de Tubinge et m. dans cette ville en 1708. La liste de ses ouvr. se trouve dans la *Biblioth. antiquar.* de Fabricius; les principaux sont les suiv. : *Demonstratio quâ probatur gentilium theologiam, deos, sacrificia, ex fonte scripturæ originem traxisse*, Helmstadt, 1681, in-8; *de Sepulchris Hebræorum libri IV, in quibus variorum populorum mores proponuntur;* Leyde, 1706, in-4; *Tractatus de Mercurio et Hermis, seu statuis mercurialibus*, Francfort, 1687, in-12; *de ritu antiquo, hodierno, bacchanalium Commentatio*, Marpurg, 1696, in-8; *Tractatus de siglis veterum*, Leyde, 1703, in-4; *Antiquitates eccles. in quibus mores christianorum veterum ostenduntur*, Tubingue, 1705, in-12; etc. On lui doit aussi des édit. de différens ouv. relatifs aux antiquités, et des *notes* sur les *Mœurs des Israélites*, de Fleury, 1740, in-8.

NICOLAI (Jean), conseiller au parlement de Toulouse, avait accompagné Charles VIII à Naples et y avait été laissé avec le titre de chancelier du royaume. Après son retour en France, il avait été nommé, en 1506, prem. présid. de la cour des comptes, charge qui passa, en 1656, à un de ses descendans en ligne directe et se conserva de génération en génération dans la même famille. — Jean Aimar Nicolaï, marié en secondes noces à Françoise-Elisabeth de Lamoignon, sœur du chancelier de ce nom, avait d'abord suivi la carrière des armes et s'était signalé par sa valeur à la prise de Valenciennes en 1677. Louis XIV lui fit quitter le service pour le nommer à la présidence de Valenciennes en 1677. C'est lui qui fut chargé de la tutelle de Voltaire et de son frère aîné, par leur père, qui craignait que tous ses biens ne se perdissent en prodigalités. — Aimar-Jean, son fils, né en 1709, devint à son tour premier président, et épousa une demoiselle de Vintimille dont il eut 1° *Aimar-Charles-François*, appelé le marquis de *Nicolaï*, né à Paris, en 1737, d'abord colonel de la légion royale, puis premier présid. du grand-conseil de 1776 à 1788; mis à mort le 28 avril 1794; 2° *Aimar-Charles-Marie*, né en 1747, nommé en 1768 prem. présid. de la cour des comptes, se signala par les remontrances qu'il fut chargé de porter aux pieds de Louis XVI, dans des circonstances importantes pour l'état, fut nommé à l'acad. franç. le 12 mars 1789, en remplacem. du marq. de Chastellux, et périt sur l'échaf. 3 mois après son frère aîné et 2 jours av. son fils, le 7 juillet 1794. — Antoine-Chrétien, chevalier de Malte, frère de Aimar-Jean, né en 1712, et connu d'abord sous le nom de chevalier de Nicolaï, m. maréchal de Fr. Il avait un frère évêque de Verdun. — Renée de Nicolaï, femme du prem. présid., Mathieu Molé, et tante de Nicolas, nommé ci-dessus, morte en 1641, est connue par son *éloge* impr. sous le titre de *Lettres funèbres sur la mort de la présidente Molé*, par le P. Léon de St-Jean, carme déchaussé, Paris, 1653, in-12.

NICOLAI (Guillaume), littérat., né à Arles en 1716, remporta à l'âge de 19 ans le prix proposé par l'acad. des inscriptions et belles-lettres sur les connaissances géographiques des anciens du temps d'Alexandre, fut encore couronné l'année suivante par la même compagnie qui le reçut comme associé, composa une longue suite de Mémoires histor. et géograph. sur le fleuve du Rhône et la prov. de Languedoc, fournit à l'acad. quelq. mém. parmi lesquels on remarq. celui qui a rapport à la vie et aux ancêtres d'Alexandre Molossus, roi d'Epire, et m. en 1788, dans sa ville natale, où il remplissait depuis plus années des fonctions municipales.

NICOLAI (Ernest-Antoine), savant médecin, né à Sondershausen en 1722, fit ses études à l'université de Halle, la plus célèbre de l'Allemagne à cette époque, puis fut nommé conseiller du roi de Prusse, professeur extraordinaire de l'université et enfin professeur et doyen de l'université d'Iéna. Il mourut en 1802 avec la réputation d'un des hommes les plus vertueux et les plus érudits de son temps. On a de lui un gr. nombre de thèses et de mémoires dont on trouve la liste dans les bibliographies de l'Allemagne, et plusieurs ouvr., parmi lesquels on distingue sa *Pathologie*, en 9 vol., commencée en 1769, et finie en 1784; et ses *Recettes et Méthodes curatives*, en 5 vol., 1798, 3e édit.

NICOLAI (Christophe-Frédéric), libraire et auteur allem., né à Berlin en 1733, m. dans la même ville en 1811, s'était porté avec ardeur à l'étude, avait acquis des notions au moins superficielles dans toutes les parties du savoir humain, et avait été agrégé aux acad. de Munich, de Berlin et de Pétersbourg. Ses grandes entreprises littéraires, telles que la publicat. de la *Bibliothèque des belles-lettres*, ses *Lettres concernant la littérature moderne*, et sa *Bibliothèque allemande universelle*, ont eu beaucoup d'influence sur la littérature de sa patrie. Il a composé un grand nombre d'écrits sur la politique, les sociétés secrètes, la poésie, l'hist. des arts, la philosophie, la biographie, la théologie, et même des romans; ses princip. ouvr. sont les suiv. : *Description de Berlin et de Potsdam*, Berlin et Stettin, 1786, 3e édit. en 4 vol., publ. aussi en abrégé sous le titre de *Guide de Berlin*, 1 vol. in-8, trad. en franç. par Mila; *Vie et Opinions de Sebalde Nothanker*, maître d'école, ibid., 1799, 3 vol. in-8, fig., 4e édit : ce roman philosophique eut un grand succès et fut trad. en français, en hollandais, en danois et en suédois; *Relation d'un voyage fait en Allemagne et en Suisse dans l'année 1781*, avec des remarques sur l'état des sciences, de l'industrie, de la religion et des mœurs, ibid., 1785 et 1788-96, 3e édit., 12 vol. in-8; *Anecdotes caractéristiques du roi Frédéric II*, ibid., 1788-1792, 6 cahiers; *de mon Education scientifique*, *de mes Connaissances relatives à ma philosop. critique*, *de mes Ecrits qui la concernent*,

et de MM. Kant, Erhard et Fitche, ibid., 1799; *Recherches historiques sur l'usage des cheveux postiches et des perruques dans les temps anciens et modernes*, Berlin, 1801, avec 17 pl. contenant 66 fig., trad. en franç. (par Jansen), Paris, 1809, in-8; *Dissertat. philosophiques*, Berlin et Stettin, 1808, tome 1er. Sa *Vie* et ses *OEuv. posth.* ont été publ. par M. G. de Gockinghe, Berlin, 1820, in-8.

NICOLAS (St), évêq. de Myre en Lycie, était honoré par l'Eglise dès le 6e S., mais on n'a rien de bien certain sur les circonstances de sa vie et de sa mort. Dans une dissertation sur ce saint, insérée dans les *Mém. de littérat. et d'hist.* du P. Desmolets, on cherche à prouver que cet évêq. vivait sous Constantin et qu'il assista au prem. concile-général de Nicée.

NICOLAS Ier, dit le *Grand*, fils de Théodore, et diacre de l'église de Rome, sa patrie, fut élu pape après Benoît III, en 858, et m. en 867. Son zèle et sa fermeté à défendre les prétent. du siége de St Pierre lui ont valu une place dans le Martyrologe romain. En 860 il envoya des légats à Constantinople, pour examiner l'affaire de St Ignace, et frappa d'anathème Photius. Ce fut là l'origine du schisme qui subsiste encore entre l'église grecque et l'égl. lat. Les évêques de France montrèrent peu d'égards pour ses censures; mais il trouva plus de docilité dans Bogoris, roi des Bulgares, qui embrassa la religion chrétienne, avec une partie de sa nation, en 865. On a de Nicolas 100 *Lettres*, sur divers points de morale et de discipline, recueillies à Rome en 1542, in-fol., et insérées aussi dans la collection des conciles. — NICOLAS II (Gérard de BOURGOGNE, pape, sous le nom de), fut d'abord évêque de Florence. Elevé sur le siége de Rome en 1058, il fut couronné l'année suivante. Il eut un compétiteur, Jean, évêque de Velleri, connu sous le nom de Benoît X, qu'il fit déposer par les évêques de Toscane et de Lombardie. Il fit un traité avec les Normands, leva l'anathème qu'ils avaient encouru, et se fit restituer par eux les domaines de l'église romaine; mais aussi Richard, l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue, et Robert Guiscard, autre chef de ces conquérans, fut maintenu dans le duché de la Pouille et de la Calabre, et vit légitimer ses prétentions sur la Sicile. Cependant, comme ce fut à titre de vassal du pape, Fleury pense que telle fut l'origine de la suzeraineté du St-siége sur le royaume de Naples. Nicolas, qui avait conservé l'évêché de Florence pend. son pontificat, m. dans cette ville en 1061. On trouvera de lui 4 *lettres* dans la collection des conciles. V. les *Scriptores rerum italic.* de Muratori, t. 3, part. 1re, et l'*Hist. littér. de la France*, t. 7. — NICOLAS III (Jean-Gaëtan ORSINI, pape, sous le nom de), succéda à Jean XXI en 1277, et m. en 1280. Il montra beaucoup de zèle pour les intérêts temporels du St-siége, se fit rendre, par l'empereur Rodolphe, Imola, Bologne, Faenza et plus. autres villes de l'état ecclésiast., et obligea le roi de Sicile, Charles d'Anjou, de renoncer au vicariat de l'empire en Toscane, ainsi qu'au titre de patrice de Rome. Il voulut jouer le rôle de médiateur entre le roi de Castille et le roi de France, Philippe-le-Hardi, et ne fut pas plus heureux que dans ses négociations avec l'empereur d'Orient, Michel Paléologue, pour la réunion des deux églises. — NICOLAS IV (Jérôme d'ASCOLI, pape, sous le nom de), fut élu tout d'une voix, et au prem. scrutin, en 1288, après Honorius IV. Il avait été génér. de l'ordre des frères-mineurs, qu'il ne tarda pas à combler de ses bienfaits. On remarqua en lui un penchant singulier à favoriser le parti gibelin, ennemi des papes, et un zèle pour la religion qu'il manifesta par l'envoi de missionnaires jusqu'en Chine, et par d'inutiles efforts pour ranimer l'esprit des croisades. Il m. en 1292. Sa *Vie*, par Jérôme Rubeo, a été publiée en latin par le P. A.-F. Mattéi, Pise, 1761, in-8. Plus. de ses *lettres* ont été publiées par Bzovius et Wading. — NICOLAS V (Thomas PARENTUCELLI, ou de SARZANE, pape, sous le nom de), succéda à Eugène IV en 1447, et m. en 1455. Il eut le bonheur d'obtenir l'abdication de l'anti-pape Félix, et de finir ainsi le schisme qui désolait l'église depuis plus. années. Il eut le projet de réunir tous les princes chrétiens contre les Turks, dont les succès toujours croissans alarmaient l'Europe entière, et, pend. qu'il envoyait en Allemagne un légat, pour publier des indulgences et solliciter des secours pécuniaires, il faisait les instances les plus vives auprès des Grecs, pour les déterminer à recevoir les décrets du concile de Florence. Sa plus gr. gloire, selon nous, est d'avoir embelli Rome d'édifices magnifiques et d'avoir recueilli les MSs. les plus précieux, grecs et latins, pour enrichir la biblioth. du Vatican, dont on peut le regarder comme le fondateur. Sa *vie*, écrite par Giannozzo Manetti, a été publiée par Muratori. Le prélat Giorgi en a donné une autre en 1742.

NICOLAS V, anti-pape. V. CORBIÈRE (Pierre de).

NICOLAS, roi de Danemarck, 7e fils de Suenon II, succéda en 1104 à son frère Eric Ier, au préjudice de ses neveux, gagna d'abord l'affection de ses sujets par la douceur de son caractère, et repoussa les Slaves qui infestaient ses frontières. Mais bientôt, s'abandonnant à l'indolence, il laissa ravager les côtes du royaume par Harald, l'aîné de ses neveux, se rendit odieux à ses sujets en faisant périr le roi des Slaves, Canut, son neveu, dont il redoutait l'influence, fut forcé d'abdiquer après la perte d'une bataille livrée à Fodvick en Scanie l'an 1134, et périt la même année, assassiné par les amis de Canut.

NICOLAS-DAMASCÈNE, ainsi surnommé de Damas, sa patrie, histor., poète et philosophe, né vers l'an de Rome 680 (74 av. J.-C.), d'un père riche et puissant, fut élevé avec le plus gr. soin, et fit de rapides progrès dans les lettres. A peine sorti de l'école, il composa des tragéd. qui furent jouées avec succès. Il s'appliqua ensuite à la rhétorique, cultiva en même temps la musique, les mathémat. et la philosophie, et adopta le système d'Aristote. Lié d'amitié avec Hérode, roi de Judée, il accompagna ce prince dans un voyage qu'il fit à Rome pour apaiser Auguste, prévenu contre lui. Le philosophe parvint à justifier le prince, et se concilia la bienveillance particulière de l'empereur. Après la mort d'Hérode, Nicolas contribua par son crédit à faire partager la Judée entre Archelaüs et Antipas. On ignore l'époque de sa m. Il avait écrit des *mém.* de sa vie, dont il nous reste des fragmens assez étendus. L'abbé Sévin (*v.* ce nom) en a inséré les principaux traits dans ses *recherches* sur l'hist. de la vie et des écrits de Nicolas de Damas (*Mém. de l'académ. des inscript.*, tom. 9). Nicolas avait encore composé beaucoup d'autres ouvr., et on cite de lui, outre les traged. dont on a parlé, des *comedies*; une *Hist. universelle* en 144 liv.; une *Hist. de l'Assyrie*; les *Vies d'Auguste et d'Hérode*; un *Recueil des coutumes les plus singulières des différentes nations*; un *traité des Dieux*; un *Livre des principes*; un *Livre de l'âme*; un autre *des devoirs qu'il convient de pratiquer dans la vie civile*. Les fragmens qu'on a de l'*Hist. universelle* de Nicolas, nous sont parvenus avec d'autres de différens écrivains, par un MS. acheté dans l'île de Cypre par Peiresc, et publ. par Henri de Valois, sous ce titre: *Excerpta ex collectaneis Constantini Augusti Porphyrogenetæ*, gr. lat., Paris, 1634, in-4. M. Coray a donné le texte le plus correct de ces *fragmens* de Nicolas dans son *Prodromos biblioth. græcæ*, Paris, 1805, in-8. Les fragmens de la vie d'Auguste (*de Institutione Augusti*) ont été publ. par J.-A. Fabricius, à la tête de l'ouvr. intit.: *Augusti temporum Notatio; Genus*

et scriptorum Fragmenta, Hambourg, 1727, in-4. —Trois patriarches du nom de NICOLAS ont occupé le siége de Constantinople. Leurs *vies* n'offrent point de particularités remarquables.

NICOLAS DE PISE, sculpteur et architecte, connu aussi sous le nom de *Maître Nicolò dell' Arca*, né à Pise vers le commencem. du 13e S., reçut les premiers principes de son art de quelques sculpteurs grecs employés à la décoration du dôme de Pise, les surpassa bientôt, et fut regardé comme le plus habile sculpteur de son S. Après avoir été employé par les papes et les princes ital., pour la construct. d'une foule d'édifices dont on trouve la liste détaillée dans la *Pisa illustrata* de Morrona, il m. comblé d'honneurs et à un âge très-avancée, à Sienne, vers 1270. On trouvera une notice sur sa vie par Vasari, dans les *Vite de' più eccellenti pittori*, etc. liv. 1er. Parmi les monumens les plus remarq. dont il a embelli sa patrie, on distingue le clocher des Augustins, et la chaire en marbre du baptistère décorée de bas-reliefs, dont l'un des principaux, le jugement dernier, porte son nom et la date de 1260. On regarde comme son chef-d'œuvre en sculpture le tombeau de St Dominique à Bologne, embelli d'un gr. nombre de bas-reliefs, dont les sujets sont tirés de la vie du saint.

NICOLAS (AUGUSTIN), littérateur, né à Besançon en 1622, suivit d'abord la carrière des armes, fit plus. campagnes en Italie, et se trouvait à Naples au moment de la sédition de Masaniello. Devenu secrétaire du cardinal Trivulce, il aurait pu assurer sa fortune en embrassant l'état ecclés., mais il préféra passer en Espagne, où il s'occupa avec zèle des intérêts du duc de Lorraine, Charles IV, prisonnier à Tolède, qui, ayant recouvré sa liberté à la paix des Pyrénées, le nomma son résident à Madrid avec le titre de conseiller d'état. Nicolas quitta ces fonctions pour revenir dans sa patrie avec le titre de maître des requêtes au parlement de Dôle. La conquête de la Franche-Comté, en 1668, lui fit perdre cette place, qui ne lui fut rendue qu'après la paix de Nimègue. Plus tard il fut transféré à Besançon, et m. dans cette ville en 1695. Il était membre de l'académie des Arcadiens et de celle de la Crusca. Ses principaux ouvr. sont : *Historia dell' ultima rivoluzione del regno di Napoli*, Amsterdam, 1660, petit in-8; *Parthenope furens*, Lyon, 1668, ou Paris, 1670, in-4, poëme divisé en 5 liv. dont le sujet est la révolte de Masaniello, et suivi de 3 élégies que l'aut. adresse à ses envieux; *Discours et Relation véritable sur le succès des armes de la France dans le comté de Bourgogne*, 1673, in-4 (sans nom de ville); *Dissertation morale et juridique, si la torture est un moyen sûr à vérifier les crimes secrets* (dédié à Louis XIV), Amsterdam, 1681, pet. in-8, trad. en lat., Strasbourg, 1697, in-8; *Dissertation sur le génie poëtique*, Besançon, 1693, in-4; et différ. pièces ou rec. de vers lat., franç. ou espag.

NICOLAS (PIERRE), jésuite, géomètre distingué, né à Toulouse vers le milieu du 17e S., d'abord recteur du collége de Béziers, puis provincial du Languedoc, m. vers 1720, est aut. des ouvr. suiv.: *De novis spiralibus exercitationes*, Toulouse, 1693, in-4; *De lineis logarithmicis spiralibus hyperbolicis*, ib., 1696, in-4; *De conchoidibus et cissoidibus*, ibid., 1697, in-4.

NICOLAS DE CLEMENGIS. V. CLAMENGES.

NICOLAS DE CHALONS, rect. de Sarzeau et gr.-vicaire de l'év. de Vannes, m. vers 1720, a laissé : *Règles sur la poésie franç.*, Paris, 1716, in-12; *Dict. breton-fr.*, Vannes, 1723, in-8; et *Dict. franç.-breton*, resté MS.

NICOLAY (NICOLAS de), voyageur dauphinois, né en 1517 à La Grave en Oysans, sortit de son pays à l'âge de 25 ans pour aller au siége de Perpignan; il voyagea ensuite pendant seize années, servit dans les armées de terre et de mer de la plupart des pays de l'Europe occidentale qu'il parcourut, fut nommé, à son retour, géographe ordinaire et valet-de-chambre du roi Henri II, et m. en 1583 à Soissons où il était commissaire d'artillerie. On a de lui : l'*Art de naviguer*, trad. de l'espagnol de Pierre de Médina, et augm. d'observations et de dessins, Lyon, 1554, Rouen, 1577, un vol. in-4; *les quatre premiers livres des Navigations et Pérégrinations orientales, avec les figures et les habillemens au naturel tant des hommes que des femmes*, Lyon, 1568, un vol. in-fol., réimpr. sous le tit. de *Navigations et Pérégrinations de Nicolas de Nicolay, contenant*, etc., Anvers, 1576 ou 1577, in-fol., et 1586, in-4; trad. en allemand, Nuremberg, 1572, 1 vol. in-fol., fig.; et Anvers, 1576, 1 vol. in-4; en italien, par François Flori, Anvers, 1576, in-4, fig.; et Venise, 1580, 1 vol. in-fol., fig.; enfin en flamand, Anvers, 1576, in-4; *la Navigation du roi d'Ecosse, Jacques V du nom, autour de son royaume et des îles Hebrides et Orcades, recueillie et rédigée en forme de description hydrographique*, Paris, 1583, in-4, fig.

NICOLE (CLAUDE), poète français, né à Chartres en 1611, conseiller du roi et président de l'élection de Chartres, m. dans cette ville en 1686, est aut. d'une paraphrase de l'Enlèvement de *Proserpine*, par Claudien; d'une traduct. en vers franç. du poëme lat. de Santeul, intit. *Bibliotheca Thuano-Menarciana, carmen*; de poésies sacrées, de poésies érotiques, etc. Le recueil de ses *OEuvres* parut en 1660, 2 vol. in-12, dédié au roi, et réimp. en 1695 avec des augmentations. — Un autre NICOLE (Jean), avec qui on l'a quelquefois confondu, son compatriote et son cousin, avocat et juge official, a publ. une traduct. des *Déclamations* attribuées à Quintilien, Paris, 1642, et laissa en MS. des poésies que son fils Nicole de Port-Royal jeta au feu.

NICOLE (PIERRE), célèbre moraliste et l'un des plus illustres écrivains de Port-Royal, né à Chartres en 1625, enseigna les belles-lettres pendant plus. années dans la maison de Port-Royal, vint à Paris en 1655 pour travailler sous la direction du doct. Arnauld, son ami intime, fit un voyage en Allemagne en 1658 dans les intérêts du jansénisme, dont cependant il n'adoptait pas toutes les opinions. L'orage qui fondit sur les partisans de Jansénius le décida à quitter la France, où il ne se croyait plus en sûreté, l'an 1679; il se retira à Bruxelles, puis à Liége; mais enfin il obtint, par l'intervention de M. de Harlay, archevêque de Paris, la permission de revenir à Chartres, puis de se fixer à Paris, où il m. en 1695. Sa *Vie*, écrite par l'abbé Goujet, est suivie de la liste très-étendue des ouvr. de Nicole; les principaux sont : *Epigrammatum Delectus ex omnibus tùm veteribus tùm recentioribus poetis, cum dissertatione de vera pulchritudine*, Paris, 1659, in-12; *les Imaginaires et les Visionnaires*, ou *Lettres sur l'Hérésie imaginaire*, Liége, Beyers, 1667, 2 vol. petit in-12, faisant part. de la collect. des Elzeviers franç.; *la Perpétuité de la foi de l'église catholique touchant l'Eucharistie*, défendue contre le ministre Claude, Paris, 1669-72-76, 3 vol. in-4 (les tom. IV et V, publ. en 1711 et 1713, sont de l'abbé Renaudot); *Essais de morale et instructions théologiques*, ibid., 1671 et ann. suiv. 25 vol. in-12, réimpr. en 1741 et 1744. On doit à l'abbé Cerveau l'*Esprit de Nicole*, Paris, 1765, in-12; *les Pensées de Nicole* ont été recueillies par Mersan, Paris, 1806, in-18.

NICOLE (FRANÇOIS), savant géomètre, né à Paris en 1683, se fit connaître dès l'âge de 19 ans par la solution d'un problème sur la rectification de la cissoïde (*Journal des Savans*, 1703, p. 138), présenta successiv. à l'acad. 26 *mémoires*, qui ont été insérés dans le recueil de cette compagnie, et m. en 1758. Son *éloge*, par Fouchy, est impr. dans l'Hist. de l'acad., ann. 1758. Ses mémoires les plus intéressans sont ceux qu'il publ. sur le *Calcul des différences finies* (1717); sur la *Théorie des lignes du 3e ordre*, et sur une *Méthode pour découvrir*

l'erreur de toutes les prétendues solutions du problème de la quadrature du cercle.

NICOLE (NICOLAS), architecte, né à Besançon en 1701, m. dans la même ville en 1784, avait mérité la confiance des intendans qui s'étaient succédé dans l'administration de la Franche-Comté, et avait été consulté sur tous les projets d'embellissement et de construction exécutés de son temps. Il a construit l'église du *Refuge* à Besançon, a commencé celle de Ste-Madelaine dans la même ville, et a donné le plan de la collégiale de *Ste-Anne* à Soleure. Dans les dern. années de sa vie, il avait inventé et exécuté un *fusil* qui se chargeait par la crosse et dont la batterie mobile procurait 8 détonations.

NICOLEAU (PIERRE), littérateur, né à St-Pé, dépt. des Hautes-Pyrénées, professa d'abord avec distinction la rhétorique à Toulouse pendant 18 ans, et remporta plus. prix à l'académie des jeux floraux de cette ville. Il vint ensuite à Paris établir une maison d'éducation, destinée à préparer des élèves aux écoles du génie, de l'artillerie et de la marine, et quitta l'enseignement en 1784, dans l'intention de jouir tranquillement du fruit de son travail; mais la révolution l'arracha au repos. Après avoir rempli successivem. les fonctions d'électeur, de membre du conseil de la commune, d'officier municipal, et enfin de président de l'administration centrale du dépt., il finit par être nommé bibliothécaire de la ville de Paris, et conserva cette place jusqu'à sa m. en 1810. On a de lui : *Epître* ou *Instruction de la reine Christine aux souverains*, Angers, 1770, in-8; deux discours académiques, dont l'un tend à *déterminer ce qu'il y a de fixe et d'arbitraire dans le goût*, Angers, 1770, in-8; des *Stances philosophiq.*, couronnées en 1771 par l'acad. de Rouen, 1772, in-8; des *Elémens du calcul numérique et algébrique*, ibid, 1775, in-12.

NICOLLE DE LA CROIX. V. LA CROIX (de).

NICOLO (NICOLAS ISOUARD, dit), composit., né à Malte en 1777, d'un père d'origine française, fut élevé à Paris, retourna dans sa patrie en 1790, et fut envoyé ensuite à Palerme, à Naples et à Florence en qualité de commis d'une maison de banque. La musique, qui d'abord n'avait été pour lui qu'un délassement, fut bientôt l'unique objet de ses études; il retourna à Malte occuper la place d'organiste de la chapelle de l'ordre. Après la capitulation de cette île, Nicolò vint en France, fréquenta pendant quelque temps l'Opéra-Comique, et conçut le projet de faire de ce théâtre l'élément de sa fortune. Il donna successivem. 29 pièces, qui lui ont assuré la réputation de compositeur agréable et quelquefois original; les plus remarquables sont les suiv. : *Baiser et Quittance*, 1802; *les Confidences*, *Michel-Ange*, *le Médecin Turc*, 1803; *Joconde*, *Jeannot et Colin*, 1814; il s'occupait d'*Aladin* ou la *Lampe merveilleuse*, et avait presque terminé les 3 premiers actes, lorsque la m. le surprit en 1818; cet opéra, achevé par Benincori, a été représenté en 1822.

NICOLSON ou NICHOLSON (WILLIAM), sav. bibliographe anglais, membre de la société roy. de Londres, né en 1655 à Plumland dans le Cumberland, visita les principales biblioth. de l'Allemagne, prit ensuite les ordres, fut pourvu d'abord de quelques bénéfices, élevé ensuite à l'évêché de Carlisle en 1714, puis transféré à celui de Londonderry en Irlande en 1718, et venait d'être promu à l'archevêché de Cashel quand il m. subitem. à Derry en 1727. On a de lui : *Irish historical Library*, Londres, 1736, in-fol. : on y trouve une notice de tous les ouvr. qui avaient paru sur l'hist. civile et ecclésiastique des trois royaumes; *Leges Marchiarum*, ibid., 1705 et 1747, in-8; *Dissertatio de jure feodali veterum Saxonum*, impr. avec les *Leges anglo-saxonicæ*, publ. par Dav. Wilkins, Londres, 1721, in-fol., et divers autres écrits ou mémoires sur la topographie, l'hist. et les antiquités du diocèse de Carlisle, sur les médailles d'Ecosse, etc. On trouve une *notice* sur ce sav. dans le *Dict.* de Chauffepié.

NICOMAQUE, peintre grec, contemporain d'Apelle et de Mélanthe, fils et élève d'Aristodème de Carie, qui avait écrit un livre sur les anciens peintres et sur les princes et les villes qui avaient fait fleurir les arts, fut un des quatre peintres que Pline signale comme n'ayant employé que quatre couleurs (le blanc, le jaune, le rouge et le noir). Cicéron n'hésite point à le comparer à Aëtion, Apelle et Protogène. On cite comme ses chefs-d'œuvre l'*Enlèvement de Proserpine*, placé depuis au Capitole dans le temple de Minerve; une *Victoire* traversant les airs sur un quadrige; *Cybèle* assise sur un lion; des *Bacchantes* près desquelles se glissent des satyres; *Apollon et Diane*, et un *Scylla* qui a orné le temple de la Paix. Il eut, entre autres élèves, Philoxène d'Erétrie, qui peignit pour Cassandre une bataille d'Alexandre. — Un autre NICOMAQUE, graveur en pierres fines, qu'il faudrait appeler *Niconas*, suivant Stosch, ne nous est connu que par un *Faune* assis sur une peau de tigre, qui paraît être la répétition de quelque statue célèbre. — NICOMAQUE de Stagire, père d'Aristote, fut médecin du roi Amintas, père de Philippe de Macédoine. Il avait composé, s'il faut en croire Suidas, six livres sur la médecine, et un autre de physique; mais ces ouvr. ne nous sont point parvenus.

NICOMÈDE Ier, roi de Bithynie, succéda à son père Zipoetès, l'an 278 av. J.-C. Du massacre épouvantable qu'il fit de ses frères, un seul, nommé Zyboeas, échappa comme par miracle, et lui donna bientôt des inquiétudes. Nicomède, après l'avoir forcé de chercher un asile dans les états voisins, s'allia avec les Héracléens et avec les Gaulois, maîtres de la Lysimachie et de la Chersonèse, pour résister à Antiochus, roi de Syrie, dont il redoutait av. raison les projets ambitieux. Mais celui-ci n'ayant pas voulu s'exposer au hasard d'un combat, la paix fut conclue, et le roi de Bithynie s'attacha uniquem. dès-lors à faire fleurir les arts et le commerce dans son royaume. Une ville qu'il fonda fut appelée, de son nom, *Nicomédie*. — NICOMÈDE II, roi de Bithynie, fut conduit à Rome vers l'an 166 av. J.-C., par son père Prusias, dont il était l'héritier présomptif. Mais plus tard, ayant découvert que ce faible prince, écoutant les conseils d'une seconde épouse, cherchait à le faire périr, il ceignit lui-même le bandeau royal, entra dans la Bithynie, et vint assiéger le roi dans Nicomédie. Après avoir trempé ses mains dans le sang de son père (148 av. J.-C.), il s'occupa d'agrandir ses états, malgré les Romains. Il m. l'an 89 av. J.-C. Sa vie a fourni au grand Corneille le sujet d'une belle tragédie. — NICOMÈDE III, fils du précéd. et d'une danseuse de Rome, nommée Nysa, prit possession du roy. de Bithynie après la m. de son père. Expulsé bientôt par son frère Socrates, que Mithridate, roi de Pont, protégeait secrètem., il implora le secours des Romains, qui le rétablirent sur le trône : mais ayant osé faire, pour se venger, quelques incursions sur les terres de Mithridate, il fut battu par ce redoutable adversaire, et forcé d'abandonner une seconde fois ses états. Sylla parvint à réconcilier ces deux princes, et Nicomède put rentrer dans sa capitale. Il m. l'an 75 av. J.-C., après avoir institué les Romains hérit. de la Bithynie, qui fut réduite en prov.—NICOMÈDE, géom. grec du dern. S. av. J.-C., est princip. connu comme invent. de la *Conchoïde*.

NICON de Pergame, architecte, mort dans le 2e S. de l'ère chrét., était fils du célèbre médecin Galien, avait lui-même des connaissances dans l'art que pratiquait son père, et passait pour un des plus sav. mathématiciens de son temps.—NICON, moine grec du 10e S., m. en 998 à Corinthe, a laissé un *traité* sur l'ancienne religion des Arméniens, à la conversion desquels il avait travaillé. Ce traité est inséré dans la *Biblioth. des Pères*.

NICON, patriarche de l'église de Russie, a tav

historien, né en 1613, gagna, par ses talens et son caractère, toute la confiance du tzar Alexis, et n'usa de son crédit que pour le soulagem. des malheureux : il eut aussi une grande influence dans les conseils du souverain, et dirigea pendant longtemps les affaires temporelles aussi-bien que celles de l'église; mais après les revers qu'Alexis essuya en Suède et en Pologne, il se retira dans un monastère, en conservant seulement le titre de patriarche, s'occupa dans sa retraite de revoir les chroniques qui avaient paru sur l'hist. de la Russie depuis Nestor jusqu'à son temps, et forma, en langue slavone, un corps d'histoire qui va jusqu'à l'an 1630, et dont 2 vol. in-4 ont été publiés par Schlozer, Pétersbourg, 1767-68. Ayant été injustement accusé d'avoir formé des projets hostiles contre son souverain, il fut dépouillé du patriarcat, et relégué dans un monastère éloigné de la capitale. Après la m. d'Alexis, il obtint la permission de revenir à Moscou, mais il m. en chemin l'an 1681. On a des *mém.* sur sa vie, par Bacmeister, Riga, 1788, in-8, en allemand.

NICOT (Jean), seigneur de Villemain, secrétaire du roi Henri II, ambassad. de François II en Portugal, né à Nîmes en 1530, m. à Paris en 1600, est beaucoup plus connu pour avoir enrichi la France de la graine de pétun, appelée *nicotiane* ou *tabac*, que pour avoir rempli d'utiles fonctions diplomatiques, et pub. un ouv. qui, cependant, a été le premier modèle d'un dictionn. franç. : cet ouv. a été pub. sous le titre suiv. : *Trésor de la langue françoise, tant ancienne que moderne*, etc., etc., Paris, 1606, in-fol. On lui doit en outre une édit. très-correcte de l'histoire d'Aimoin intit. : *Aimonii monachi, qui antea Ammonii nomine circumferebatur, hist. Franc. lib. IV*, etc., Paris, 1566, in-8.

NIDHARD. V. Nitard.

NICUESSA (Diego de), capitaine espagnol fixé à l'île de Cuba, où il jouissait d'une fortune considérable, voulut prendre part au projet qu'Ojeda était chargé d'exécuter dans le continent de l'Amérique méridionale et concourir à la formation de nouveaux établissem. Il obtint le consentem. de sa cour et partit de San-Lucar en 1509. La mésintelligence qui s'établit entre lui et Ojéda fut la source d'une foule de revers et de malheurs qui s'opposèrent à l'exécution de ses projets. Trahi par les siens, repoussé par les Indiens, Nicuessa fut abandonné avec 17 hommes, sur un mauvais brigantin, dont on n'entendit plus parler.

NIDER, NYDER ou NIEDER (Jean), célèbre dominicain allem. du 15e S., contribua autant par sa modération que par ses talens à maintenir l'intégrité de la foi dans la Franconie contre les hussites, et prêcha l'Evangile avec beaucoup de succès dans la Haute-Allemagne. On lui reproche cependant de n'avoir point montré la même modération dans une seconde mission, dont il fut chargé contre les taborites. Il m. en 1438 ou 1440, laissant un gr. nombre d'ouv., dont le catalogue se trouve dans la *Biblioth. des Frères prêcheurs* et dans l'*Hist. des hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, par le P. Touron, tom. 3. Les principaux sont les suiv. : *Formicarium seu dialogus ad vitam christianam exemplo conditionum formicæ incitativus*, Paris, 1519, in-4 : livre singulier dans lequel l'aut. a recueilli tous les contes sur les revenans, les fantômes, les incubes et les succubes, la divination, les sortiléges, les diables, etc. ; *Tractatus de visionibus et revelationibus*, Strasbourg, 1517; Helmstadt, 1692 ; *Præceptorium, seu de decem præceptis tractatus*, Cologne, 1472, in-fol., édit. très-recherchée, que le Manuel du Libraire signale comme le plus ancien livre avec date qui ait des signatures.

NIDHAMI. V. Nizami.

NIEBUHR (Carsten), célèbre voyageur, né en 1733 à Ludingsworth, dans le duché de Lauenbourg, employa son modique patrimoine à acquérir des connaiss. qui le mirent en état d'entrer dans le corps des ingénieurs hanovriens. En 1761 le gouvernement danois le chargea, conjointem. avec von Haven, orientaliste, Forskaal, naturaliste, Cramer, médecin, et Baurenfeind, peintre, d'aller explorer l'Arabie. Après six années de fatigues qui avaient coûté la vie à ses quatre collaborateurs, Niebuhr revint à Copenhague en 1767, rapportant des matériaux nombreux dont le gouvernem. lui laissa la propriété; il quitta le service militaire, accepta, en 1778, la place d'administrat. à Meldorf, dans la Ditmarsie méridionale ; il reçut plus tard en récompense de ses travaux, le titre de conseiller et la croix de Danebrog, fut nommé associé étranger de la 3e classe de l'institut de France, et m. en mai 1815. On a de lui en allem. : *Descript. de l'Arabie, d'après les observat. faites dans le pays même*, Copenhague, 1772, avec cartes et fig. ; trad. en franç. (par Mourier), ib., 1773, etc. ; *Voyage en Arabie et d'autres pays circonvoisins*, ib., 1774-78, 2 vol. in-4, cartes et fig. ; trad. en holland. et en franç., Amsterdam et Utrecht, 1776-1780, 2 v. in-4 ; l'*Intérieur de l'Afrique*, contenant le résumé des entretiens de l'auteur avec l'ambassadeur tripolitain, inséré dans le *Musée germanique* de 1790 ; *Etat politique et militaire de l'empire turk*, dans le même recueil, 1789, et trad. en danois, Copenhague, 1791. M. Niebuhr fils a pub., en allem., la *Vie* de son père, Kiel, 1817, in-8.

NIEL (Laurent), musicien français, composit. agréable, m. à Paris vers 1760, a fait la musique de plus. gr. ballets de l'Opéra et celle des *Voyages de l'Amour*, paroles de Bonneval ; des *Romans*, paroles du même ou de Monsemi, conseiller au parlement ; et de *l'Ecole des Amans*, paroles de Fuzelier, représ. en 1744.

NIEREMBERG (Jean-Eusèbe), jésuite espag., l'un des écrivains les plus distingués de son ordre, né à Madrid en 1590, fut d'abord envoyé dans les montagnes de l'Algarie, pour instruire les habitans de ces contrées. Tout en s'acquittant de sa mission évangéliq., il se livra à l'étude des plantes et des minéraux, et acquit dans l'histoire naturelle des connaissances qui lui valurent une chaire de cette science à Madrid, où il professa avec le plus grand succès pendant 14 ans. Il fut chargé ensuite de l'explicat. des Stes Ecritures, se consacra sur la fin de sa carrière à la direct. spirituelle, et m. à Madrid en 1658. Sotwel, dans la *Bibl. societ.*, pag. 444 et suiv., donne les titres de 51 ouv. composés par Nieremberg, sans compter un grand nombre de traduct. Les principaux sont les suiv. : *de Arte voluntatis lib. VII*, Lyon, 1631, in-8 ; *la Curiosa filosofia y tesoro de Maravillas de la naturaleza*, Madrid, 1634, in-4 ; *Historia naturæ maximè peregrinæ, lib. XVI*, Anvers, 1635, in-fol., avec grav. en bois; *la Vie de St Ignace de Loyola*, Madrid, 1631, in-8 en espagnol.

NIETO (David), savant rabbin, né à Venise en 1654, d'une famille espagnole ou portugaise, d'abord prédicateur et médecin à Livourne, puis président de la synagogue et de l'université des juifs portugais à Londres, où il m. en 1728, est aut. de plus. ouv. qui attestent son profond savoir. Nous citerons, entre autres, les suiv. : *Matte Dan* (la Tribu de Dan), Londres, 1714, in-4, en hébreu et en espag. ; l'objet de ce livre est de prouver, contre les caraïtes, la vérité et la divinité des traditions et de la loi orale ; *Discours sur la Pâque*, Cologne, 1702 ; Livourne, 1765, in-8 ; *Notes secrètes sur l'inquisition*, Villefranche (Londres), 1722, in-8 ; *Respuesta al sermon predicado por el arzobispo de Cranganor*, Villefranche, in-8, sans date : c'est une réponse au discours contre les juifs, prêché par l'archevêq. de Cranganor à un auto-dafé qui se fit à Lisbonne le 5 sept. 1705.

NIEUHOF ou NIEUWHOF (Jean), voyageur, né à Usen en Westphalie, entra de bonne heure au

service de la compagnie hollandaise des Indes occidentales, et fut envoyé au Brésil en 1640. Après la perte de cette contrée, il passa au service de la compagnie des Indes orientales, et s'acquitta avec autant de zèle que d'intelligence des diverses missions dont il fut chargé à Batavia, à la Chine, à la côte de Coromandel et à Ceylan, dont il fut gouverneur. En 1671, étant allé sur la côte de Madagascar pour faire la traite, il descendit à terre avec des marchandises et ne reparut plus. On suppose qu'il a été massacré par les naturels du pays. Pendant le cours de ses voyages il avait recueilli un grand nombre d'observations qui ont été mises en œuvre et pub. sous les titres suiv. : *Ambassade de la compagnie hollandaise des Indes orientales au grand khan de Tartarie, emper. de la Chine*, avec la descript. de ce pays, Amsterdam, 1665, in-fol. avec fig. ; trad. en franç. par J. Le Carpentier, Leyde, 1664, 1 vol. in-fol., fig. ; en allem., Amsterdam, 1666 ; en angl., par Ogilvy, Londres, 1671 ; en latin, par G. Hornius, Amsterdam, 1668 ; *Voyage curieux au Brésil, par mer et par terre*, Amsterdam, 1682, 1 vol. in-fol., fig. ; *Voyages par mer et par terre à differens lieux des Indes orientales, avec une descript. de la ville de Batavia*, Amsterdam, 1682, 1693, in-fol., fig.

NIEULANT (Guillaume), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Anvers en 1584, reçut les prem. élémens de la peinture de Roland Savery; il alla passer ensuite trois années à Rome pour étudier les plus beaux édifices de l'antiquité, et revint se fixer à Amsterdam, où il m. en 1635. Le Musée du Louvre a possédé jusqu'en 1815 un tableau de cet artiste, peint sur marbre, et représentant l'*Annonciation de la Vierge*. Comme graveur, Nieulant a fait à l'eau-forte une suite de 60 paysages, tant de sa composition que de celle de Paul Bril, offrant des sites d'Italie. — Un autre Nieulant (Adrien), peintre de paysages et de marines, né aussi à Anvers, m. à Amsterdam en 1601, a laissé une suite de paysages, dont la collect. a été gravée par Peter Nolphe et Guillaume de Leeuw.

NIEUENAER (Hermann de). V. Neunar.

NIEUPOORT (Guillaume-Henri), écriv. hollandais, né vers 1670, m. vers 1730 à Utrecht, où il occupait une chaire d'histoire ancienne à l'académie, est aut. des deux ouv. suiv. : *Rituum qui olim apud Romanos obtinuerunt succincta explicatio*, Utrecht, 1712, 1716 et 1723, in-8, réimpr. avec un double appendix et des notes par Oth. Reizius, Utrecht, 1734, in-8 ; augm. de fig. et de remarques par Jean Daniel Schœpflin, Strasbourg, 1738, in-8 ; reproduit avec une préface par J. Math. Gesner, Berlin, 1743, 1750, in-8, et trad. en français par l'abbé Desfontaines, sous le titre de *Explication des cerémonies et coutumes des Romains*, Paris, 1741, in-12, etc. ; *Hist. reipublicæ et imperii Romanorum, ab urbe conditâ ad imperium Augusti, contexta ex monumentis veterum*, Utrecht, 1723, 2 vol. in-8, avec une dissertat. sur les anciens peuples d'Italie et une dissertat. sur l'établissement des Romains dans cette contrée.

NIEUPORT (Charl.-Ferd.-Ant.-Florent LE-PRUD'HOMME D'HAILLY, vicomte de), diplomate et littérat., né à Paris en 1746, d'une illustre famille de la Belgique, fut admis dès l'enfance dans l'ordre de Malte, et devint, vers 1786, le chargé d'affaires près de la cour des Pays-Bas, après avoir servi quelq. temps dans les armées autrichiennes et fait ses caravanes à Malte. Il obtint vers le même temps une command. située dans la Brie et qu'il échangea plus tard contre celle de Villampont, près de Nivelles, perdit ce bénéfice en 1793, et après le rétablissem. du royaume des Pays-Bas, reçut du prince d'Orange le titre de chambellan et la décoration du Lion-Belgique. Le vicomte de Nieuport est m. en août 1827, membre de l'acad. de Bruxelles, de celle de Stockholm et de plus. autres sociétés sav. On a de lui, entre autres ouv., des *mém.* sur les mathémat. dans les tom. 2 et 4 des rec. de l'anc. academ. de Bruxelles et dans le prem. vol. des nouveaux *mém.* de cette compag. ; *Melanges de mathématiques*, Bruxelles, 1794-99, 2 vol. in-4, avec un supplém. pub. en 1802 ; *Essai sur la théorie du raisonnem.*, 1805, in-12 ; *un Peu de tout*, ou *Amusement d'un sexagénaire*, ib., 1818, in-8.

NIEUWENTYT (Bernard), médecin et mathématicien, né en 1654 à Wastgraafdyk en Hollande, m. en 1718, se déroba avec soin aux emplois qui auraient pu contrarier ses habitudes spéculatives. Il exerça toutefois les fonctions de bourgmestre de Purmerend, et fit partie de l'assemblée des états de sa province. Nous citerons de lui : *Traité sur un nouvel usage des tables des sinus et des tangentes* (dans le *Journal littéraire* de La Haye, septemb. et octob., 1714) ; *le Véritable usage de la contemplation de l'univers, pour la conviction des athées et des incrédules*, Amsterdam, 1715, 1720, avec 23 pl., in-4 ; trad. en franç. par Noguez, médecin, Paris, 1725, 1740, in-4 : ce livre, s'il n'est pas d'un homme de talent, est celui d'un écrivain souvent judicieux et toujours honnête. L'auteur du *Génie du Christianisme* en a donné (liv. 5 de la prem. partie) un court extrait en le dépouillant de ses formes rebutantes. On trouve un *éloge* de Nieuwentyt dans l'*Europe savante*, t. 8, p. 394, et dans la *Biblioth. Bremens.* t. 2, p. 356.

NIEUWLAND (Pierre), sav. mathémat. hollandais, né en 1764, eut une précocité de talens fort remarquab. À 7 ans il avait lu la Bible tout entière et des livres de géométrie; il avait même fait un poème adressé au Créateur ; à 8 ans il démontrait le théorème du triangle-rectangle ou du carré de l'hypothénuse, et donnait aux problèmes les plus difficiles qui lui étaient proposés, des solutions qui montraient une pénétration extraordinaire. Les sciences et les belles-lett. partageaient également ses soins lorsqu'il fut nommé, par l'amirauté d'Amsterdam, membre de la commission chargée de la détermination des longitudes et de la construction des cartes hydrographiques. En 1789 il fut appelé à une chaire de mathémat. à Amsterdam, et se vit av. 30 ans chargé du triple enseignem. de la phys., des mathémat. et de l'astronomie à Leyde. Mais il ne jouit pas long-temps de la considération que ses talens lui avaient acquise, car la m. l'enleva à l'âge de 30 ans et 9 jours, en 1794. On a de lui les ouvrages suiv. : *Dissert. philosophico-critica de Musonio Rufo, philosopho stoico*, Amsterdam, 1783, in-4 ; une *Dissertation*, en hollandais, *sur la construction des octans de Hadley, et sur détermination des longitudes en mer, par les distances de la lune au soleil et aux etoiles fixes*, ibid., 1788, in-8, en société avec M. Van-Swinden ; *Discours*, en holl., *sur les moyens d'accélérer les progrès de l'art nautique*, ib., 1789, in-4 ; *de Ratione disciplinarum cum ratione elegantiorum quæ vocantur litterarum, comparatâ et ex utrarumque naturâ illustratâ*, Leyde, 1793, in-4 ; *l'Art de la navigation*, tom. 1er, Amsterdam, 1793, in-8 ; *Traité de la méthode de Cornelis Douwes* pour trouver la latitude par deux hauteurs observées en d'autres instans que celui de midi, publ. en allem. dans le *Calendrier astronomiq.* de Bode, Berlin 1793, in-8 ; et en hollandais, dans les tables de Douwes (Zeemans Tafelen), Amsterdam, 1800, in-8 ; *Poésies hollandaises*, Harlem, 1797, in-8 ; un gr. nombre de *mem.* ou de *traités* insérés, pour la plupart, dans le *recueil* de la société de La Haye ; et des *Recherc. sur la cause phys. de l'inclinaison des orbites planétaires*, avec une méthode de calcul pour ramener ce phénomène au système de la force attractive, insérées dans l'Annuaire de Bode.

NIFO (Augustin), en lat. *Niphus*, un des plus célèbres philosophes italiens du 15e S., né vers l'an 1473, professa successiv. à Padoue, à Naples, à

Pise, et à Salerne, où il m. en 1538, laissant un gr. nombre d'ouvr. qui ont été très-estimés dans leur temps, mais qui sont aujourd'hui à peu près oubliés; on en trouvera la liste dans les *Mém.* de Niceron, tom. 18; nous citerons seulem. : *de intellectu libri sex*, Padoue, 1492: *De immortalitate animæ*, Venise, 1518, 1524, in-fol., en réfutation du fameux traité de Pomponace sur le même sujet; *De falsâ diluvii prognosticatione*, Naples, 1519, in-4, écrit publié pour rassurer les esprits que Stoffler avait effrayés en annonçant un déluge universel pour l'année 1524; *De auguriis libri duo*, Bologne, 1531, in-4, trad. en lat. et inséré dans le *Thesaurus antiquit. roman.*, t. 5; *Opuscula moralia et politica*, Paris, 1645, in-4. — Fabio Nifo, son petit-fils, prof. de médec. à Padoue, m. en Flandre, vers 1640, a laissé : *Ophinum, sive de cælesti animarum progenie*, Leyde, 1617.

NIGER. V. Pescennius.

NIGIDIUS-FIGULUS (Publius), condisc. et ami de Cicéron, qui lui a adressé l'une de ses épîtres (*ad Fam. lib. IV*, 13), fut lui-même l'un des plus sav. hommes de son temps : à de gr. connaiss. en astrol., il joignait un savoir plus réel comme humaniste et comme philos. Il eut, en qualité de sénateur, quelq. part à l'instruct. du procès de Catilina, fut élu préteur l'an de Rome 695 (59 av. notre ère), remplit ensuite en Asie une mission au retour de laquelle il séjourna quelque temps à Mythilène auprès de Cicéron, et, partisan de Pompée durant les guerres civ., fut envoyé par César en exil, où il m. l'an 45 av. J.-C. Des nombr. ouvr. qu'il avait écrits, il ne reste que des fragmens conservés par Aulu-Gelle, Pline et les anc. gramm.; ils ont été rec. par Rutgersius dans ses *Variæ lect.* Outre le *Dict.* de Bayle, on peut consult. sur la vie et les ouv. de Nigidius un *Mém.* de Burigny dont l'analyse se trouve au t. 29 du *Rec.* de l'acad. des inscriptions.

NIHUS (Barthold), en lat. *Nihusius*, sav. controversiste que Bayle appelle un fameux converti et convertisseur, évêq. de Myre et suffragant de l'évêque de Mayence, né en 1584 à Wolpe, dans le duché de Brunswick, m. à Erfurt en 1657, est aut. de quelq. *Traites de controverse* dont on trouvera le détail dans le *Dictionn.* de Bayle : on lui doit aussi les écrits suiv. : *Epistola philologica excutiens narrationem Pomponii Melæ de navigatione*, Hanau, 1622, in-4; *Adnotationes de communione Orientalium sub unicâ specie*, impr. à la suite de l'ouvr. d'Allacci intit. : *de Eccles. perpet. consensione*, Cologne, 1648, in-4; *Tractatus chorographicus de nonnullis Asiæ provinciis ad Tigrim, Euphratem*, etc., Cologne, 1658, in-8; *Epigrammatum libri duo*, Colog., 1641, in-16, etc.

NIKBY BEN MAS'OUD, hist. persan du 8e S., de l'hég. (14e de l'ère chrét.), est aut. d'une *Hist. universelle*, depuis les anciens rois de Perse jusque et y compris le règne de Djenguyz-Khan. La biblioth. du roi possède un MS. de cette hist., dont M. Sylvestre de Sacy a donné un extrait dans le tom. 2 des *Notices des MSs.* de cette biblioth.

NIL ou NILUS (St), moine grec, disciple de St-Chrysostôme, né dans 4e S., à Ancyre, en Galatie, vécut d'abord dans le monde, fut élevé à la dignité de préfet de Constantinople, se maria, eut deux enfans, puis se sépara de sa femme, et se retira ensuite au mont Sinaï, avec son fils Théodule, et y vécut avec les moines qui habitaient cette retraite. On a d'ailleurs peu de détails authentiques sur la vie de ce pieux solitaire. Il a laissé : dix-neuf *opuscules ascétiques*, recueillis et trad. en lat. par Suarez, évêque de Vaison, Rome, 1673, in-fol., rare; un *recueil de lett.*, publ. en grec et en lat. par Allatius, Rome, 1668, in-fol. Les *opuscules* et les *lettres* de St Nil ont été insérés en entier dans la *Biblioth. patrum*, tom. VII et XXVII. Fontaine a publ. quelques-uns des *opuscules* en franç. à la suite de la trad. des *OEuvres de St. Clément d'Alexandrie*, Paris, 1696, in-8. — Nil, archevêq. de Thessalonique dans le 14e S., a écrit un traité contre la suprématie du pape, impr. avec un autre sur le même sujet, par Barlaam, Paris, 1645, in-4, avec des notes de Saumaise. — Nilus, surnommé *Doxopatrios*, archimandrite grec, composa, sur l'invitation de Roger, roi de Sicile, à la fin du 11e S., un *Traité des cinq patriarcats* (de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de Constantinople), ins. par L. Allatius dans son ouv. *de Consensu eccles. occid.*, et dont Et. Lemoine donné une édit. grecque et lat., Leyde, 1685, in-4.

NILES (Samuel), ministre de l'église de Braintree (Massachusetts) dans l'Amérique du nord, m. en 1762, a publ. *Compte succinct et affligeant de l'état présent des égl. dans la Nouv.-Angleterre*, Boston, 1745; *Défense de plus. points de doctr. importans*, etc., ib., 1752, in-8; *Doctr. de l'Ecrit. sur le péché orig.*, etc., 1757, in-8 : ces ouv. sont en angl.

NINIAS. V. Ninus II.

NINON DE LENCLOS. V. Lenclos.

NINUS, roi d'Assyrie, monta sur le trône, s'il faut en croire Ctésias, et Jules Africain, l'an 2048 av. notre ère. Il n'est pas le premier conquérant dont les hommes aient eu à déplorer la gloire sanglante : Vexoris, roi d'Egypte, et Tanaüs, roi de Scythie, avaient paru long-temps avant lui; mais leurs guerres n'avaient été que des expéditions passagères et lointaines. Ninus fut le prem. qui mit une certaine suite dans ses entreprises. Après avoir rassemblé une armée formidable, il fit un traité d'alliance avec Ariéus, roi d'Arabie, et marcha contre ses plus proches voisins, les habitans de la Babylonie (car Babylone n'existait pas encore). Il les eut bientôt subjugués. Passant de là en Arménie, il se fit un allié utile de Barsanès, roi de ce pays, et entra dans la Médie. De nouveaux succès lui donnant une nouvelle ambition, il poussa plus loin ses conquêtes, subjugua en 17 ans toute l'Asie, excepté la Bactriane et les Indes, et pénétra même en Egypte. Il bâtit, sur les bords du Tigre, une ville qu'il appela *Ninive*, et qui paraît n'avoir point eu d'égale dans les temps anciens. Ce fut après la fondation de cette ville qu'il songea à conquérir la Bactriane. Il rassembla, à cet effet, une armée presq. innombrable, et, après avoir essuyé un premier échec, s'empara successivem. de toutes les villes, à l'exception de Bactres (aujourd'hui Balk), la capitale, dont le siége traîna en longueur. Ce fut Sémiramis qui eut l'honn. de le terminer : elle était la femme de Ménonès, chef du conseil de Ninus et gouvern. de Syrie; elle devint celle du roi lui-même. Ninus lui laissa le trône, à sa m. arrivée l'an 1996 av. notre ère. Il avait régné 52 ans, selon Ctésias et Jules Africain, et 55, selon Eusèbe. Rollin et d'autres écrivains pensent qu'il n'est autre que le Nemrod dont parle la Genèse. Il faut bien se garder surtout de le confondre avec Ninus, fils de Bélus, petit-fils d'Alcée et arrière-petit-fils d'Hercule : car celui-ci est postérieur au précédent, de plusieurs siècles. — Ninus *le Jeune*, ou Ninias, fils du précéd. et de Sémiramis, succ. à sa mère, qui abdiqua l'empire, ou qui, selon d'autres auteurs, fut mise à m. par son fils. Quoi qu'il en soit, celui-ci, dans les 38 ans de règne qu'on lui donne, se montra indigne du sang dont il sortait, par son incurie complète et sa honteuse mollesse. Il est toutefois le princ. héros de la trag. de *Sémiramis* de Voltaire.

NIOBÉ (myth.), fille de Tantale et femme d'Amphion, roi de Thèbes, fière de sa nombreuse famille, osa se préférer à Latone, qui n'avait que deux enfans, et prétendit mériter plus que cette déesse des temples et des autels. Latone remit sa vengeance aux mains d'Apollon et de Diane, qui tuèrent à coups de flèches tous les enfans de Latone, à l'exception d'Amyclès et Mælibée. Cette perte plongea Niobé dans la plus vive douleur, et elle fut métamorphosée en rocher.

NIPHUS. V. Nifo.

NIRAM, poète persan, passe pour l'aut. de *fables* et de *contes* qu'un édit. anonyme a publ. pour la 1re fois, à Leipsig, 1802, 1 vol. in-fol. de 120 pag., avec une version lat., des *notes* et un *vocabulaire*.

NISAS (Henri de CARRION, marquis de), lieutenant-général des armées du roi, etc., né au château de Nisas en Languedoc, vers 1660, suivit de bonne heure la carrière militaire. Il commandait un régim. de son nom au siége de Barcelonne, en 1697; placé ensuite à la tête du régim. de *la Vieille-Marine*, il se distingua à la bataille de Luzzara (1702), contribua à la défense de Toulon (1707), fut nommé brigadier, et commanda un corps de grenadiers réunis au siége de Gironne (1711). Il reçut successivem. les grades de maréchal-de-camp et de lieuten.-général, devint lieutenant de roi de la province de Languedoc, prit sa retraite, et m. en 1754, âgé de 94 ans. Il a laissé quelques essais MSs. *sur l'art de la guerre* dont son petit-fils, le colonel Carrion de Nisas, a tiré plus. observat. importantes pour la composition de l'ouvrage intit. *Essai sur l'hist. générale de la guerre*, Paris, 1824, 2 vol. in-8. On doit au marquis de Nisas l'établissem. des cantonniers sur les grandes routes: mesure qu'il fit adopter par les états de Languedoc dont il était l'un des barons. Il en avait reconnu l'utilité en Italie, lorsqu'il était gouvern. d'Acqui et de la province du Montferrat, pend. la guerre de la succession. Pinard a consacré un article détaillé à cet officier-général dans sa *Chronologie militaire*.

NISSOLE (Guill.), méd., né à Moutpellier en 1647, mort en 1735, s'était appliqué surtout à l'étude de l'histoire naturelle et de la botanique. On trouve de lui, dans les *mém.* de l'acad. de Montpellier, dont il était membre, un gr. nombre de *dissertat.*, *d'observat.* et de *descript.* de plantes indigènes et exotiques.

NISUS (mythol.), roi de Mégare, avait, parmi ses cheveux, blanchis par l'âge, un cheveu de couleur pourpre, d'où dépendait, selon l'oracle, la conservation de son royaume. Scylla, sa fille, éprise de Minos, qui vint assiéger Mégare, coupa le cheveu fatal pendant le sommeil de son père, le porta à son amant, et celui-ci devint bientôt maître de la ville. Les dieux changèrent Nisus en épervier, et sa fille en chouette. — Nisus est aussi le nom d'un des guerriers troyens qui suivirent Enée en Italie, et que Virgile a immortalisé dans le plus touchant épisode de son célèbre poème.

NITARD, NITHARD ou NIDHARD (Jean-Everard), card., né dans le duché d'Autriche en 1607, entra dans l'ordre des jésuites en 1631, devint confesseur de l'archiduchesse Marie, qui depuis épousa le roi d'Espagne Philippe IV, fut ensuite nommé inquisit.-général du royaume, acquit un grand crédit à la cour de Madrid, et entra dans le ministère. Mais un parti s'étant formé contre lui, il se retira à Rome, où il eut plus tard le titre d'ambassadeur d'Espagne auprès du pape, fut élevé au cardinalat par le pape Clément X en 1672, et m. en 1681. On a de lui quelq. *opuscules ascétiq.*, réunis et pub. à Paris, 1677, 2 vol. in-12.

NITHARD (appelé quelquefois, par corruption, *Wichtard*, *Guitard* et *Vitald*), l'un des plus anciens histor. français, fils du célèbre Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne, naquit antérieurement à l'année 790. On croit qu'il servit, en qualité de duc ou comte de la côte maritime, dans les armées de Charlemagne, et qu'après la mort de Louis-le-Débonnaire il s'attacha à Charles-le-Chauve, gagna la confiance de ce prince, et mit tout en œuvre pour apaiser la guerre civile entre les 3 frères. Ayant pris les armes pour repousser les Normands, qui ravageaient la Neustrie et l'Amiénois, il reçut à la tête une blessure dont il m. vers l'année 858. Il est aut. d'une *Hist. des divisions entre les fils de Louis-le-Débonnaire*, composée par ordre de Charles-le-Chauve: elle a été mise au jour par Pithou en 1588, puis réimp. par Duchesne en 1636, et insérée d'une manière correcte dans le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, par dom Bouquet, t. 7. Le président Cousin en a donné une trad. franç. dans son *Hist. de l'empire d'Occident*, t. 1er, édit. de 1685.

NITOCRIS (fable), reine de Babylone, fit détourner l'Euphrate de son cours pour la construction d'un pont sur ce fleuve, et fit mettre sur son tombeau une inscription par laquelle elle promettait de grands biens à ceux que la nécessité forcerait d'y chercher une ressource. Darius, fils d'Hystaspes, fit ouvrir le monum., et n'y trouva qu'un cadavre avec cette nouvelle inscription: « Si tu n'étais insatiable et dévoré par une basse avarice, tu n'aurais pas violé ma sépulture. »

NITSCH (Paul-Frédéric-Achat), savant et laborieux littér., né en 1753 à Glaucha, dans le comté de Schœnbourg, m. en 1794 à Bibra, dans la Thuringe, où il exerçait le ministère évangélique, a laissé un gr. nomb. d'ouvr. estimés, parmi lesquels nous citerons: *Manuel de l'histoire jusqu'à Constantin-le-Grand*, t. 1er, Erfurt, 1784, in-8; *Descript. de l'état civil, scientifique, moral, ecclésiastique, etc., des Grecs*, ibid., 1791, 2 vol. in-8, et 1806, 4 vol. in-8, édit. correcte et augm. par MM. Kœpke et Hœpfner; *Description de l'état civil des Romains*, 1806, 2 vol. in-8, édit. donnée par MM. Kœpke et Ernesti; *Théologie des modernes*, ou *Exposition de la croyance chrétienne*, Erfurt, 1790, in-8; *Introduct. à la connaissance des auteurs classiques grecs et latins*, Altenbourg, 1790, in-8; *Plan abrégé des antiquités grecques, d'après les époques nationales*, ibid., 1791, in-8; *Leçons sur les poètes classiques romains*, ibid., 1792-1793, 2 vol. in-8; *Introduction à l'étude des anciens monumens, à l'usage des artistes et des amateurs*, tome 1er, ibid., 1792, in-8; *Plan abrégé de la géographie ancienne*, ouv. très-estimé, dont M. Mannert a donné une édit. augm., Leipsig, 1798, in-8; *Nouveau Dictionnaire de Mythologie*, Altenbourg, 1793, in-8; ib., 1821; *Introduct. à la mythologie et à la théologie des Grecs*, ibid., 1794, in-8. On trouvera une *notice* sur la vie de Nitsch dans le *Necrologue* de Schlichtegroll, année 1794, tome 2.

NIVELLE. V. Horn ou Hornes et Chaussée.

NIVELLE (Gabriel-Nicolas), théol., fils d'un avocat de Paris, se trouvait au séminaire St-Magloire, à Nantes, à l'époque de la plus grande fermentation des esprits sur les affaires de l'église en 1717 et 1718, se montra un des agens les plus zélés des *appelans*, rédigea des *mem.*, sollicita des adhésions aux actes d'appel, et fit plus. voyages à Paris à cet effet, essuya des persécutions, fut enfermé pendant 4 mois à la Bastille, et m. à Paris en 1761 à l'âge de 74 ans. Dans la foule des écrits qu'il composa, ou qu'il publia à l'appui de ses opinions, on cite celui qui a pour titre: *la Constitution Unigenitus déférée à l'Eglise univ.*, ou *Recueil gén. des actes d'appel*, Cologne, 1757, 4 v. in-fol.

NIVERNOIS (Louis-Jules BARBON MANCINI MAZARINI, duc de), ministre d'état, pair de France, brigadier des armées du roi, chev. de ses ordres et grand d'Espagne de première classe, né à Paris en 1716, fit ses prem. armes à l'âge de 18 ans, sous le maréchal de Villeroi, en Italie, et fut nommé colonel du régim. de Limosin. Les fatigues qu'il essuya dans la campagne de Bavière, en 1743, et la faiblesse de sa santé l'obligèrent à quitter la carrière des armes. Dès-lors il se voua à l'étude des lettres et au commerce des muses. L'académie française l'appela à remplacer Massillon, et l'acad. des inscriptions et belles-lettres l'admit dans son sein. Il fut successivement envoyé en ambassade à Rome en 1748, à Berlin en 1756, enfin à Londres, où il négocia la paix de 1762. Lors de la lutte entre

le parlement et le ministère en 1771, il soutint constamment les droits de la pairie, fut appelé un moment aux conseils de Louis XVI sous le ministère de Vergennes, et se trouva au nombre des serviteurs dévoués qui entouraient le roi en 1791. Dénoncé par Chaumette à la commune de Paris, il fut arrêté le 13 septembre 1793, perdit presque toute sa fortune, ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor 1796, présida la même année l'assemblée électorale du dép. de la Seine, et m. le 25 février 1798. Ses productions ont été rassemblées et pub. par lui-même, Paris, 1796, 8 vol. in-8, contenant: des *fables*; une trad. en vers français de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, des 1er, 2e et 15e livres des *Métamorphoses* d'Ovide, du 4e chant du *Paradis perdu*, du *Joseph* de Métastase, de l'épisode de *Médor* tiré de l'Arioste, et du *Richardet* de Forteguerri; — des imitations de Virgile, de Properce et d'Anacréon; — des réflexions sur le génie d'Horace, de Despréaux et de Jean-Bapt. Rousseau; un morceau estimé sur l'élégie; une trad. de l'*Agricola* de Tacite, et de l'*Essai* de Walpole sur les jardins anglais; des recherches sur la religion des prem. Chaldéens; les vies de quelq. troubadours d'après les MSs. de Ste-Palaye; et autres mélanges en prose. On doit à M. François de Neufchâteau les *Œuvres posthumes du duc de Nivernais*, 1807, 2 vol. in-8, précédées de l'*éloge* de l'auteur, de *lettres familières* concernant ses ambassades à Rome et à Londres, de petits *drames* de société, de deux dissertat., l'une *sur la politique de Clovis*, l'autre *sur l'indépendance de nos rois par rapport à l'empire*, toutes deux présentées à l'acad. des inscript.; et de 9 *discours* prononcés au nom de l'acad. à des récipiendaires. — La 2e femme du duc de Nivernais, Marie-Thérèse de Brancas, veuve du comte de Rochefort, a donné, en un petit vol. in-16, imp. en 1784 chez Didot, *Mytis et Aglaé*, histoire grecque en 3 parties, accompagnée de pensées diverses et d'un sermon.

NIVERS (Gabriel), music. français, organiste de St-Sulpice et de la chapelle de Louis XIV, né à Paris, et m. dans la même ville vers 1770, à un âge avancé, a laissé des ouv. théoriq. assez estimés: *Traité de la composition de la musique*, Paris, 1668, in-8, et Amsterdam, 1697; *la Gamme du si*, ouv. qui contribua à faire disparaître le système des nuances; *Dissertat. sur le chant grégorien*, Paris, 1683, in-8; *Traité de la musique des enfans*, et 15 livres d'orgue.

NIZA (Marco de), religieux franciscain, chargé par don Antoine de Mendoza, vice-roi du Mexique, d'aller reconnaître le pays au nord de ce royaume, partit de Culiacan le 7 mars 1539, s'avança jusqu'à une petite distance de Cibola ou Cibora, capitale d'une province du même nom. Les dispositions hostiles des habitans l'ayant forcé à rétrogader, il adressa au vice-roi une *relation* qui a été imp. dans le t. 3 de Ramusio. — Un autre Niza (Taddeo de), Indien baptisé, a écrit une *Histoire du Mexique* qui n'a pas été publiée.

NIZAM EL MOLOUK (Khodjah-Haçan), célèb. grand-vézyr en Perse sous la dynastie des Seldjoukides, né l'an 408 de l'hégyre (1017-8 de J.-C.) dans un village du Khoraçan, exerça d'abord div. emplois sous le règne de Mas'oud, sulthan des Ghaznevides, puis fut nommé vézyr l'an 455 (1064) à l'avènem. au trône de Alp-Arslan, successeur de son oncle Thogroul. Nizam, pendant 30 années de vézyrat, joignit à une extrême prudence l'amour des lettres et des sciences: il assoupit la révolte du gouverneur du Kerman, diminua les impôts, fonda des colléges dans plus. villes, en un mot il ne négligea rien pour le bonheur des peuples comme pour la gloire du souverain, et mérita d'être regardé comme l'un des plus grands hommes de l'Orient. Malgré les services signalés qu'il avait rendus à l'empire, il ne put prévenir sa disgrâce, provoquée par les intrigues de la sulthane Terkhan-Khatoun, et périt à l'âge de 77 ans, assassiné par ordre du vézyr qui était appelé à le remplacer, en 485 (1092). Il avait composé un ouv. célèbre dans l'Orient sous le titre de *Wassaïr*, espèce de testament politique, dans lequel il donne aux princes des préceptes et des exemples pour bien gouverner leurs états.

NIZAM-EL-MOULOUK ou NIZAM-AL-MOULK, nom et tit. d'honn. sous lequel les voy. et les histor. modernes de l'Inde désignent *Tchyn Qélytch-Khan* (prince tirant l'épée), qui joua un grand rôle dans les événemens politiques de l'Inde pendant la première moitié du 18e S. Né à Châh-Djihân-Abâd (ou Dehly) vers 1648, il fut élevé à la cour des grands Moghols, et exerça au commencement du règne de Behader-Chah, fils et successeur d'Aureng-Zeyb, une influence qu'il eut l'adresse de conserver sous le règne des successeurs de ce prince. A force de ruses et de politique, il parvint à rendre indépendant son gouvernem. du Dekhan, l'agrandit aux dépens de plus. autres provinces, administra en souverain pendant 4 ans des états qui formaient au moins le quart de l'empire du grand Moghol, et m. en 1748, âgé de 104 années lunaires, emportant avec lui la haine des habitans de la Presqu'île et du Haut-Indoustan, et le mépris des Français, des Anglais et des Persans.

NIZAMI ou NIDHAMI, célèbre poète persan du 6e S. de l'hégyre, surnommé *Candjewi*, du nom de la ville de Candjèh, dans la province d'Arran, où il était né, est auteur de 5 poëmes qui ont été réunis après sa mort (l'an 576 de l'hég., 1180-81 de J.-C.) en un recueil nommé en arabe *Khamsèh*, c.-à-d. *cinq*, et en persan *Pentch-Ghandj*, c.-à-d. *les 5 trésors*, formant ensemble 28,000 distiques.: on y trouve un poëme moral mêlé d'*apologues* et de *contes*, *les Amours de Khosrou et Shérin*, *les Amours de Leïla et Medjnoun*, *l'Hist. romanesque du roi Bahramghour et de sept Princesses*, *l'Hist. romanesque d'Alexandre*, en 2 parties, dont la prem. a été impr. avec un *comment.* persan à Calcutta, 1812, in-4; on en trouve aussi une partie dans les *Selections for the use of the students of persian class*, Calcutta, 1810, t. 4. Quelques *apologues* ou *anecdotes* de Nizami ont été impr. avec une trad. anglaise dans le t. 2 du recueil intit. *the Asiatick Miscellany*, Calcutta, 1786. On trouve aussi la traduct. de divers morceaux de ses poëmes dans l'ouvr. intit.: *Geschichte der schœnen Redekunste Persiens*, Vienne, 1818.

NIZZOLI ou NIZZOLIO (Mario), en lat. *Nizolius*, sav. littér. et philosophe estimable, né en 1498 à Brescello ou à Boreto, dans le Modenèse, m. à Brescello en 1566, avait été chargé successiv. d'une chaire à l'université de Parme, et de la direction de l'académie fondée à Sabionetta par le prince Vespasien de Gonzague pour l'enseignement des langues anciennes. Sans parler de ses divers écrits polémiques, nous citerons de lui: *Observat. in M. Tullium Ciceronem*, Pratalboino (nom d'une terre du comte J.-F. Gambara, son Mécène et son bienfaiteur), 1535, in-fol.; Venise, Alde Manuce, 1570, in-fol., sous le titre plus convenable de *Thesaurus Ciceronianus*, Francfort, 1613, in-folio; publiée de nouveau par Facciolati, avec des augmentations, sous le titre de *Lexicon Ciceronianum*, Padoue, 1734; *de veris Principiis et verâ Ratione philosophandi contra pseudo-philosophos*, Parme, 1553, in-4, dont Leibnitz a donné une nouv. édit. avec une *préface*, Francfort, 1670, in-4. V. Tiraboschi, *Bibl. modenese*, t. 3, pp. 353-56. — Nizzoli (Jean-Dominique), poète ital. du 16e S., né à Florence, a laissé: *Viaggio del Clemente VIII a Ferrara*, poëme, *in ottava rima*; *nova Impresa di Ferrara*, etc., Rome, Bologne et Florence, 1599, in-8; *il Digiuno di Cristo nel deserto*, etc. (*in ottava rima*), Bologne, 1611, in-8.

NOAILLES (ANTOINE de), amiral de France, ambassadeur en Angleterre, gouverneur de Bordeaux, etc., né en 1504 d'une ancienne famille du Limousin, entra fort jeune dans la carrière des armes et dans celle de la diplomatie, accompagna en Espagne le vicomte de Turenne, son parent, chargé d'épouser, pour François Ier, Eléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint et veuve du roi de Portugal; il fut ensuite revêtu de la charge de chambellan des enfans de France en 1530, se distingua pendant la seconde guerre de François Ier contre Charles-Quint, notamment à la bataille de Cérisolles en 1544; reçut le titre d'amiral de France, à l'avènement de Henri II à la couronne; fut envoyé en ambassade en Angleterre; négocia la trêve de 5 ans, conclue à Vaucelles en 1556, entre l'empereur et le roi de France, et m. dans son gouvernement de Bordeaux en 1562. L'hist. de ses négociations en Angleterre a été publiée par l'abbé de Vertot, avec la relation de celles de son frère, Paris, 1763, 3 vol. in-12. — NOAILLES (François de), frère du précédent, et le plus habile diplomate de son S., né en 1519, embrassa l'état ecclésiastique et se trouvait pourvu de l'évêché d'Aqs lorsque Henri II l'envoya en ambassade à Venise en 1558: il fut ensuite successivement chargé des ambassades de Londres, de Rome et de Constantinople: il eut la gloire, pendant qu'il résidait dans cette dernière ville, de rétablir la paix entre Sélim II et les Vénitiens. De retour dans sa patrie, Noailles continua de jouir d'une gr. considérat. à la cour de France et m. à Bayonne en se rendant aux eaux des Pyrénées l'an 1585.

NOAILLES (LOUIS-ANTOINE de), cardinal, archevêque de Paris, né en 1651, fut promu de bonne heure aux prem. dignités de l'église, assista en 1681 à l'assemblée extraordin. du clergé tenue à l'occasion de la régale, et celle où furent adoptés les 4 articles, dits de 1682. Dans la controverse du quiétisme, il parut d'abord comme médiateur entre Bossuet et Fénélon; mais bientôt, entraîné par l'ascendant du premier, il publia quelques écrits contre Fénélon. En 1697, il fut nommé commandeur des ordres du roi; en 1700 il fut créé cardin. et alla à Rome recevoir le chapeau. La douceur de son caractère, la pureté de ses vues, la modération dont il avait fait preuve dans toutes les assemblées du clergé semblaient promettre une paix profonde à l'église de Paris; mais les proposit. du P. Quesnel et les écrits auxquels elles donnèrent naissance, les querelles de la bulle *Unigenitus*, l'interdiction des jésuites, furent la source d'une foule de dissensions qu'un mélange d'entêtement et de faiblesse ne contribuait pas peu à entretenir: en sorte qu'à sa m., en 1720, son diocèse était en proie à une agitation extrême. On lui doit de nouvelles éditions des livres liturgiques de son diocèse. Dans la désastreuse année de 1709, il avait fait fondre son argenterie pour venir au secours des pauvres: plus tard il avait rebâti le palais de l'archevêché, et réparé et embelli l'église de Notre-Dame. On trouvera des détails sur les controverses de ce temps dans les *Mémoires chronologiques* du P. d'Avrigny, dans l'*Hist. de Fénélon*, par le card. de Bausset, etc. On a publ. en 1718 un recueil des mandemens du cardinal de Noailles.

NOAILLES (ANNE-JULES), frère du précédent, duc et pair et maréchal, né en 1650, obtint la survivance du grade de capitaine des gardes-du-corps du roi en 1661, fit sa prem. campagne en 1664, et command. les 4 compag. des gardes-du-corps dans la conquête de la Franche-Comté en 1668. Pend. la guerre de Hollande, en 1672, il donna de ses talens une si haute opinion que le roi lui confia le gouvernem. du Languedoc: c'était au moment où se préparait la révocation de l'édit de Nantes. Le duc de Noailles, après avoir inutilement tenté les voies de la douceur pour apaiser les rebelles, fut forcé de recourir aux armes; cependant il ne cessa de montrer un esprit conciliant, et disposé à la clémence envers des sujets égarés. Rappelé en 1689 pour être mis à la tête d'une armée destinée à seconder les Catalans qui voulaient secouer le joug de l'Espagne et se mettre sous la protect. de la France, il se signala par quelques expéditions préparées avec prudence et exécutées avec adresse et succès, telles que celles de la prise du château de Campredon: ayant ensuite été forcé d'évacuer cette place, il la fit démolir et priva l'ennemi d'un point de défense très-important. La prise de Roses, la bataille du Ter, gagnée le 27 mai 1694, la prise de Palamos et celle de Girone, celle du château d'Hostalrich, le 20 juillet 1694, et de Castel-Follit, mirent le sceau à sa réputation militaire et lui assurèrent l'estime de Louis XIV. En 1695, sa santé l'obligea à quitter l'armée; il revint à la cour, y passa plus. années et m. en 1708. Il avait épousé en 1671 Marie-Françoise de Bournonville, qui donna le jour à 21 enfans, dont l'aîné et le plus célèbre fut Adrien Maurice, dont l'artic'e suit.

NOAILLES (ADRIEN-MAURICE, duc de), fils du précédent, entra fort jeune au service, et fit ses premières armes en Catalogne sous les ordres de son père; il se signala ensuite sous le duc de Vendôme, et fut choisi en 1700 pour accompagner le roi d'Espagne à Madrid. La guerre de la succession d'Espagne lui ouvrit alors une carrière qu'il parcourut avec gloire; il ne se distingua pas moins par son courage que par ses talens militaires. Général des armées du roi en Roussillon, il remporta, en 1708 et 1709, plus. avantages sur l'ennemi, emporta la place de Girone au milieu de l'hiver de 1710, et força, par cet exploit, le reste de l'Aragon à déposer les armes. Philippe V et Louis XIV récompensèrent ses services par le tit. de grand d'Espagne de prem. classe, et celui de duc et pair. Malgré le mécontentem. que le roi témoigna contre le card. de Noailles au sujet des querelles de la bulle *Unigenitus*, Adrien Maurice conserva toujours sa faveur. Après la m. de Louis XIV, il fut nommé présid. du conseil des finances en 1715, puis conseiller au conseil de régence en 1718. L'entrée de Dubois au conseil fut pour lui la cause d'une disgrâce passagère pend. laquelle il conserva un crédit extraordinaire qu'il fit tourner au profit de sa province. La m. du cardinal Dubois mit un terme à sa disgrâce; placé à la tête du conseil des finances, il fit des réformes utiles; en 1716 il eut recours à une mesure violente contre les financiers, et les assujettit à une restitut. considérable. Il servit ensuite dans la guerre de 1733, au siége de Philipsbourg, pend. lequel il gagna le bâton de maréchal, eut le commandement des troupes pend. l'hiver de 1734, et força les Allemands à évacuer Worms, dont ils s'étaient emparés; il se distingua l'année suivante en Italie, puis enfin en 1741 et en 1743 en Allemagne. Après cette dern. campagne son âge avancé l'obligea à ne plus servir l'état que de ses conseils; il entra dans le ministère et m. à Paris en 1766. On a de lui des *Mémoires* publiés en 1777 par l'abbé Millot, 6 vol. in-12.

NOAILLES (LOUIS, duc de), fils aîné d'Adrien-Maurice, né en 1713, d'abord comte, puis duc d'Ayen, fut successivement mestre-de-camp du régiment de Noailles, maréchal-de-camp et lieuten.-gén.; il fut créé chevalier des ordres du roi en 1749, succéda à son père dans le gouvernement de St-Germain-en-Laye en 1754, et fut créé maréchal de France l'année suiv. Sa vie n'offre rien de bien marquant: on a souvent cité ses bons mots; ils sont quelquefois un peu piquans, mais ils ne l'ont pas empêché de conserver la réputation d'un homme qui réunissait les qualités du cœur à celles de l'esprit. Il m. à St-Germain-en-Laye le 22 août 1793: sa veuve, née Cossé-Brissac, périt sur l'échafaud révolutionnaire le 4 thermidor an II, à l'âge de

70 ans, ainsi que sa belle-fille, la duchesse d'Ayen, et sa petite-fille, la vicomtesse de Noailles.

NOAILLES (Louis-Marie, vicomte de), second fils du maréch. de Mouchy, né en 1756, entra de bonne heure dans la carrière des armes, se livra sur la tactique militaire à des études approfondies. Dans le Nouveau-Monde, où il avait combattu avec gloire sous les yeux de Washington, il avait puisé un enthousiasme de liberté qui le plaça dans les rangs des plus zélés partisans de la révolution; cependant il n'en professait pas encore les principes à la chambre particul. de la noblesse av. la réunion des 3 ordres; il se prononça même contre la réunion, et voulut conserver à chacune des chambres le *veto* qu'elles exerçaient l'une sur l'autre : ce ne fut qu'après la réunion de la noblesse au tiers-état qu'il se plaça du côté gauche. Dans la nuit du 4 août 1789, il proposa l'égale répartition des impôts, le rachat des droits féodaux, et la suppression des servitudes personnelles. Ce fut là le premier signal des sacrifices patriotiques. Ses talens lui donnèrent de l'influence, surtout dans le comité militaire : ce fut sur ses rapports que l'on décréta l'organisation de l'armée et de la gendarmerie. Après le départ de Louis XVI pour Varennes, il prêta serment de fidélité à la nation et à l'assemb., fut employé ensuite comme maréchal-de-camp commandant à Sédan, puis enfin chargé du commandement des avant-postes du camp de Valenciennes en 1792. Peu après il donna sa démission et passa en Angl. Lorsque le calme parut renaître en France, Noailles se fit rayer de la liste des émigrés, reprit du serv. et se rendit à St-Domingue avec le grade de général de brigade. Chargé de la défense du môle St-Nicolas, et réduit à la dernière extrémité, il réussit à échapper à la surveillance de l'ennemi; ayant été rencontré par une corvette angl., il l'attaqua avec audace, monta le prem. à l'abordage et s'en rendit maître : mais il avait reçu une blessure mortelle; il expira le 9 janvier 1804 à la Havane, où il avait réussi à faire entrer sa prise. — Mme la vicomtesse de Noailles, son épouse et sa nièce, avait péri à l'âge de 34 ans comme complice de la prétendue conspiration des détenus du Luxembourg.

NOAILLES (le duc de), né en 1739, fils aîné du maréchal de ce nom, fut appelé d'abord duc d'*Ayen*. Inscrit au nombre des gardes-du-corps à 13 ans, il devint, en 1755, colonel du régiment de Noailles-Cavalerie, corps appartenant à sa famille qui l'avait levé à ses frais pendant la guerre de la succession d'Espagne; et après avoir fait les 4 dern. camp. de la guerre de 7 ans, il fut créé capitaine de la compagnie écossaise des gardes-du-corps : il en exerça les fonct. sous le règne de Louis XV et de Louis XVI, garda 19 ans ce dern. prince, et se réfugia en Suisse lorsqu'il ne dépendit plus de la force humaine que ses malheurs fussent écartés. Le duc de Noailles, après avoir passé dans le canton de Vaud trente années d'une vie laborieuse et honorable, reparut un moment en France à l'époque de la restaurat.; il siégea quelquefois à la chambre des pairs, et m. en 1824 à Fontenay en-Brie, entouré de quatre générat. de sa famille. Il avait été reçu en 1777 membre de l'académie des sciences, et en 1816 il fut compris dans la réorganisat. de l'institut avec le titre d'acad. libre. C'est à lui qu'est due la carte d'Allemagne connue sous le nom de *Chancharel*, la prem. bonne de ce pays, de l'aveu même des nationaux. L'*éloge* du duc de Noailles, prononcé à la chambre des pairs par M. le prince de Poix (Noailles-Mouchy), se trouve dans le *Moniteur* du 5 fév. 1825.

NOBILI (César), d'une famille illustre de Lucques, vivait dans le 16e S. On a de lui : *Oratio habita in publico consistorio ad Clementem VIII, P. M. pro obedientiâ reip. Lucensis*, Rome, 1523, in-4. — Nobili (le P. Vincent-Marie), de la même famille et de la congrégation de la mère de Dieu, a publié : *Opere predicabili, contenenti lezioni sacre e morali sopra la divina scrittura*, 1780, 4 vol. in-4. — Nobili (le P. Dominique-Marie), de la même famille et de la même congrégat., a laissé des *Sermons* et des *Panégyriques*, 1768, in-4. — Nobili (Hyacinthe), religieux de l'ordre des prêcheurs, a donné un ouvrage curieux, intitulé : *Il vagabondo, ovvero sferza de' birbanti e vagabundi : opera nuova, nella quale si scoprono le fraudi, malizie ad inganni di coloro*, etc., Venise et Macerata, 1647, in-8.

NOBLE DE LA LAUZIÈRE (Jean-François), littérateur, né à Marseille en 1718, entra en 1740 sous-lieutenant dans les gardes françaises, et se trouva aux batailles de Dettingen et de Fontenoi, aux sièges de Fribourg et de Tournai; il quitta le service en 1746, vint se fixer à Arles, et fut élu premier consul de cette ville en 1763. En 1788, il retourna à Marseille, fut nommé membre associé-résidant de l'acad. de cette ville, et m. en 1806. On a de lui : *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Arles jusqu'à la mort de Louis XIV*, 1807, in-4, avec planches; et un discours sur cette question proposée par l'acad. de Marseille en 1779 : *Quels sont les moyens de détruire les obstacles qui s'opposent à la navigation de l'embouchure du Rhône?* réimpr. en 1780.

NOBLEVILLE. V. Arnault de Nobleville.

NOBLOT (N.), géographe et compilateur, m. à Paris vers 1745, est auteur des ouvr. suiv. : *Geographie universelle, historique et chronologique, ancienne et moderne*, Paris, 1725, 5 vol. in-12, avec cartes : cet ouvrage, dont Lenglet-Dufresnoy fait l'éloge, renferme des détails importans sur la géogr. ecclés. d'après Commanville; *les Tablettes chronologiques de Marcel, réduites en ordre alphabétique et continuées jusqu'à nos jours*, Paris, Billiet, 1729, in-12; *Tableau du monde ancien et moderne*, Paris, 1730, petit in-12 : on y trouve un précis chronologique de l'histoire ancienne d'après le P. Labbe, les principales révolutions des divers états de l'hist. moderne, rangés par ordre alphabétique : il est suivi de *Remarques curieuses*, etc. Il avait commencé à publier une *Bibliothèque des poëtes lat. et franç.*, ibid., 1731, in-12; mais il interrompit cette publ. qui n'avait aucun succès. On a encore de lui un écrit sur l'*Origine et les Progrès des arts et des sciences*, ibid., 1740, in-12, dans lequel il cherche à prouver que ce n'est pas aux Egyptiens, mais aux Hébreux que nous devons nos connaissances; cet écrit est suivi d'une hist. abrégée de l'imprimerie.

NOBODY (C...), jeune poète, né dans les environs de Beauvais en 1765, n'est connu que comme aut. d'une pièce de vers érotiques, intit. *la Messe de Gnide*, Paris, an 2 de la rép. (1793), in-24 de 35 pag. Il s'était tué d'un coup de pistolet en 1787, à Paris.

NOCERA (Joseph), médecin, né à Messine en 1643, m. dans les premières années du 18e S., a laissé : *Opus medico-physicum contemplativum*, etc., Messine, 1695, in-8.

NOCETI (Charles), jés., littér. et théolog. génois, né à Pontremoli vers 1695, professa d'abord avec talent et succès dans le collége Romain, fut nommé en 1756 coadjuteur du savant Dominique Turano, théologien de la pénitencerie, et m. en 1759. Les vigoureuses attaques faites contre l'ordre des jésuites l'engagèrent à prendre la plume pour la défense de ce corps, dont il était membre, et il publia à cette occasion plusieurs écrits, dont on trouvera la liste dans l'*Histoire littéraire d'Italie* de Tiraboschi, t. 7 et 9. On a de lui en outre : des *Eglogues* latines, impr. à Rome en 1741, avec celles de Rapin; un poème intit. l'*Iris*, et un autre intit. *l'Aurore boréale*, pub. par le P. Boscovich à Rome, 1747, avec des *notes*, et inséré dans les *Poemata didascalica*, du P. Oudin, Paris,

1749, 3 vol. in-8. On trouve une imitation du second de ces poèmes dans les *Mois* de Roucher.

NODAL (Barthélemi-Garcia de), navigateur espagnol, chargé par Philippe III d'aller, avec deux caravelles de 80 tonneaux, reconnaître le détroit que Lemaire et Sshouten venaient de découvrir, et d'examiner s'il était possible de le garder en construisant des forts sur les rivages, partit de Lisbonne le 27 décembre 1618, remplit sa mission avec autant de bonheur que d'intelligence, et revint en Espagne après neuf mois et douze jours de navigation. Il a publié en espagnol, conjointement avec son frère Gonzalo, qui faisait partie de la même expédition, un journal de son voyage sous le titre suivant : *Relation du voyage fait par les capitaines Barth-Gracia de Nodal et Gonzalo de Nodal, frères, natifs de Pontevedra, pour la decouverte du nouveau detroit*, Madrid, 1621, 1 vol. in-4, avec une carte.

NODOT (François), auteur connu par la publication de quelques *Fragmens de Pétrone* (Paris, 1694), prétendit les avoir découverts à Belgrade ; mais les savans en contestent l'authenticité. L'éditeur publia en 1700, pour réfuter leurs objections, un écrit intitulé *la Contre-Critique*. On a aussi de lui *le Munitionnaire des armées*. Il a refait, d'après Jean d'Arras, un roman intit. : *l'Histoire de Mélusine*, Paris, 1698 et 1700, in-12, ainsi que *l'Hist. de Geoffroy à la Grand'Dent*, imitée du roman de *Mélusine*, Paris, 1700, in-12.

NOÉ (*Repos*, *Consolation*), fils de Lamech, naquit l'an 2978 avant J.-C. Il fut vertueux dans un temps que l'Ecriture nous représente comme le regne de la plus profonde corruption : aussi trouva-t-il grâce devant le Seigneur, qui, se repentant d'avoir créé l'homme, voulait l'anéantir avec tous les êtres vivans de la création. Noé reçut l'ordre de construire une arche de *trois cents coudées de longueur* (environ 512 pieds, mesure de Paris), *cinquante de largeur* (85 pieds), *et trente de hauteur* (51 pieds), et de s'y enfermer avec sa femme, ses fils Sem, Cham et Japhet, et les femmes de ses fils, après y avoir fait entrer aussi sept paires de tous les animaux purs et deux des impurs : il n'y eut d'exception que pour les reptiles, dont une paire seulement, dans chaque espèce, dut être recueillie, *afin d'en conserver la race sur la terre*. Nous ne pouvons entrer ici dans les discussions qui se sont élevées sur l'insuffisance de ce vaisseau pour contenir tant d'êtres vivans et les provisions nécessaires : toutefois, il faut le dire, on a calculé que l'arche pouvait avoir 1,781,377 pieds cubes de capacité; ce qui lui permettait de porter une charge de plus de 42,413 tonneaux. Lorsque Noé eut rempli toutes les instructions qui lui avaient été données (il avait alors 600 ans, et depuis 120 ans il avait été averti, ainsi que tout le genre humain, de la grande catastrophe qui se préparait), les sources du grand abime des eaux furent rompues, les cataractes du ciel furent ouvertes, et la pluie tomba sur la terre pendant 40 jours et 40 nuits. Les eaux s'élevèrent de 15 coudées par-dessus les plus hautes montagnes; mais l'arche était portée sur les eaux, qui, lorsqu'elles eurent repris leur cours ordinaire, lui permirent de s'arrêter sur les montagnes d'Arménie (le mont Ararath, dit-on, près de la ville d'Erivan). Enfin le 27e jour du 2e mois de l'an 601 de la vie de Noé la terre étant entièrement séchée, le patriarche sortit de l'arche avec tous les êtres vivans qu'il y avait enfermés. On a demandé souvent s'il était vrai qu'il y eût eu un déluge, et, cette hypothèse une fois admise, si le déluge avait été universel. Il nous serait permis de répondre aux incrédules en montrant les livres saints, qui sont la base de notre foi; mais il vaut mieux leur opposer l'autorité de Leibnitz, de Newton, de Bonnet, de M. Cuvier et de tant d'autres physic. illust., dont l'énumération serait trop longue. On sait d'ailleurs que tous les peuples orientaux ont conservé la tradition de Noé, souvent même sous son vrai nom. On a dit, non sans motifs puissans, qu'il est l'*Orus*, l'*Apollon*, l'*Ogygès*, le *Saturne*, le *Janus*, le *Protée*, le *Vertumne*, le *Bacchus* des écrivains de la Grèce et de Rome, l'*Osiris* et le *Mercure* des Egyptiens, le *Xisutre* des Chaldéens, le *Vichnou* des Indiens. Quoi qu'il en soit, Dieu répandit ses bénédictions sur Noé et sa famille au sortir de l'arche, et leur dit : *Je mettrai mon arc* (l'arc-en-ciel) *dans les nues, et il sera le signe de mon alliance.* Tout le monde a lu dans l'Ecriture que Noé planta le premier une vigne, but du vin et s'enivra, et que les railleries de Cham valurent à ce fils et à toute sa race la malédiction paternelle. Le patriarche vécut encore 350 ans depuis le déluge, et m. ainsi à l'âge de 950 ans. Ses trois fils repeuplèrent la terre : on croit communément que les habitans de la Syrie et de l'Asie orientale descendent de Sem ; ceux de l'Arabie et de l'Afrique de Cham, et ceux de l'Asie-Mineure et de l'Europe de Japhet, sauf les nombreux mélanges et les migrations qui ont eu lieu depuis. *V.*, pour plus de détails, entre autres écrits nombreux sur ce sujet, les *Réponses critiques* de Bullet, où sont rapportées et combattues la plupart des difficultés des incrédules sur la certitude du déluge, sur l'arche, le corbeau, la colombe, l'arc-en-ciel, etc.

NOÉ (Marc-Antoine de), évêque de Troyes, né au chât. de la Grimaudière, dans le diocèse de La Rochelle, en 1724, avait été d'abord grand-vicaire de l'archevêque de Rouen, puis évêque de Lescar. Après le concordat il était passé au siége de Troyes, et il m. dans cette ville en 1802 peu de jours après avoir été présenté, dit-on, pour un chapeau de cardinal. Ses *Œuvres* ont été publ. par M. Auguis, Paris, 1818, in-8. Les morceaux les plus remarquables sont : un *Discours* prononcé pour une bénédiction de drapeaux en 1781; une *Lettre pastorale* à l'occasion d'une mortalité de bestiaux qui avait fait de grands ravages dans son diocèse; un *Eloge d'Evagoras*, trad. d'Isocrate; un *Eloge des guerriers morts dans la guerre du Péloponnèse*, extrait de Thucydide, et une paraphrase de l'*Epître de St Paul aux Romains*.

NOÉ-MENARD (Jean de La). V. Menard.

NOEHDEN (N.), secrétaire du cabinet des antiques au Musée britannique, m. le 14 mars 1826, est auteur de plusieurs ouvrages élémentaires sur la langue allemande, et de quelques écrits sur la botanique; il a aussi publié une traduction engl. de *Don Carlos*, drame de Schiller. V., pour plus de détails, la *Gazette litt. de Londres*, mars 1826.

NOEL (François), sav. jésuite allem. et missionnaire à la Chine, né vers 1640, est auteur des *Observations astronomiques faites à la Chine*, insérées par le P. Gouye dans le *Rec.* où se trouvent celles du P. Richaud. Il a pub. en outre les ouvr. suiv. : *Observationes mathematicæ et physicæ in Indiâ et Chinâ factæ, ab anno 1684 usque ad annum 1708*, Prague, 1710, in-4; *Sinensis imperii libri classici sex*, ibid., 1711, in-4 (ces livres sont parmi ceux du second ordre; trois d'entre eux avaient déjà été traduits par les PP. Intorcetta, Costa, Couplet, etc.; mais le P. Noël a travaillé sur les originaux, et n'a pas reproduit la *version* de ses prédécesseurs; il a très-bien entendu les écrits de Confucius et de ses disciples; mais on lui reproche un style diffus et prolixe); *Philosophia sinica*, ibid., 1711, in-4, ou *Recueil* d'extraits des plus célèbres philosophes de la Chine sur la connaissance du vrai Dieu, sur l'esprit et le sens des cérémonies mortuaires, et sur la morale et les devoirs de l'homme; *Opuscula poetica*, Francfort, 1717, in-12; *theologiæ Summa seu Compendium*, Genève, 1732, 2 vol. in-fol.: c'est un *Abrégé* des traités du P. Suarez, auxquels le P. Noël a joint

sous le titre d'*Appendix*, un extrait du traité de Lessius, *de Justitiâ et Jure*, et le traité du P. Sanchez, *de Matrimonio*.

NOEL (Jean-Baptiste), né en 1727, d'abord avocat, puis chargé des intérêts du chapitre noble de Remiremont, sa patrie, en qualité d'officier principal de l'insigne église, fut successivement membre de l'assemblée provinciale de Lorraine en 1788, procur.-syndic du district de Remiremont en 1789, et député à la convention en 1792. Il fut l'un des sept qui refusèrent de prendre part au jugement qui condamna Louis XVI; il paya de sa tête cet acte de courage, et m. sur l'échafaud le 8 oct. 1793, peu de temps après avoir sauvé la vie aux officiers municipaux de Tours, que son collègue Léonard Bourdon voulait envoyer à la mort.

NOEL DE LA MORINIÈRE (Simon-Barthélemi-Joseph), voyageur et icthyographe, né en 1765 à Dieppe, m. à Drontheim (Norwége) en 1822, à son retour d'un voyage au Cap-Nord, avait obtenu successivement les titres d'inspecteur de la navigation, d'inspecteur-général des pêches, et était associé aux académies de Pétersbourg, de Turin, de New-York, de Philadelphie et des principales sociétés savantes de France. Ce savant, qui embrassa dans ses études la statistique, les antiquités, les langues étrangères, et particulièrement l'histoire et la théorie de la pêche, a laissé, entre autres écrits cités dans le 3e vol. de l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul (p. 169-70): *Histoire naturelle de l'Eperlan de la Seine-Inférieure*, 1795, in-8; *premier Essai sur le département de la Seine-Inférieure*, etc., Rouen, 1795, in-8; *Tableau hist. de la pêche de la baleine*, Paris, an VIII (1800), in-8; *Tableau statistique de la navigat. de la Seine depuis la mer jusqu'à Rouen*, etc., 1803, in-8; *Histoire générale des pêches anciennes et modernes dans les mers et les fleuves des deux continens*, Paris, 1815, in-4, non terminée, et dont il n'a paru que deux volumes. Il a fourni en outre divers *mém.* ou *articles* à l'*Histoire naturelle des poissons* de Lacépède, au *Magasin encyclopédique*, à la *Biogr. univ.*, etc.

NOÉMI, femme d'Elimelech, de la tribu de Benjamin, suivit son mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, et maria ses deux fils à deux filles moabites, dont l'une était Ruth. Ayant ensuite perdu ses deux fils, elle retourna en Judée avec Ruth, qui épousa Booz. V. Ruth.

NOET, hérésiarque du 3e S., maître de Sabellius, confondait la nature et les personnes de la Trinité, et niait la divinité de J.-C.

NOGARET (Guillaume de), chancelier de Philippe-le-Bel, né au 13e S. à St-Félix-de-Caraman dans le Lauragais d'une famille qui a été la tige des ducs d'Epernon, professa d'abord le droit à l'université de Montpellier. Il devint ensuite juge-mage de la sénéchaussée de Nîmes, fut anobli vers l'an 1300 par Philippe-le-Bel, en récompense de ses services, notamment pendant les discussions de ce prince avec le pape Boniface VIII, et m. à Paris en 1314 avec le titre de chancelier ou de garde-des-sceaux. L'*Histoire du Languedoc*, par les bénédictins, t. 4, note 11, fournit des recherches sur sa vie.

NOGAROLA (Isotta), dame de Vérone, célèbre au 15e S. par sa beauté et ses talens, m. en 1466, joignait un talent agréable pour la poésie à des connaissances assez étendues dans la plupart des sciences cultivées à cette époque. On a d'elle: *Dialogus quo utrùm Adam vel Eva magis peccaverit, quæstio satis nota, sed non adeò explicata, continetur*, Venise, Alde, 1563, in-4. La Bibliothèque royale possède un recueil de *Lettres* de cette dame, et Maffei donne les titres de plusieurs pièces inéd. dont elle est l'auteur, et qui se trouvent dans les bibliothèques d'Italie. Isotta Nogarola a été quelquefois confondue avec Isotta de Rimini, maîtresse de Sigismond Pandolfe-Malatesti. On trouvera dans le t. 5 des *Mémoires* de d'Artigny des *remarques* publiées sur ces deux dames par l'abbé Saas. — Nogarola (Léonard), frère de la précédente, protonotaire apostolique, est connu comme aut. de deux traités intit.: l'un *de mundi Æternitate*, Vicence, 1480, et l'autre de *Beatitudine*, Bologne, 1481. — Un autre Nogarola (Louis), de Vérone, habile helléniste du 16e S., a traduit du grec en latin *Ocellus Lucanus de Naturâ universi*, avec des *notes* et une *Lettre* sur les hommes illustres d'Italie qui ont écrit en grec, Genève, 1596, in-8.

NOGAROLA (Thadée), jés., né à Vérone en 1729, professait la théol. à Bologne à l'époq. de la suppression de la société, et m. postérieurement à l'année 1808. On a de lui: *Immortalité naturelle de l'âme démontrée*, publ. d'abord en latin, puis en italien, Venise, 1780; *Dissertation théologique sur la disposition nécessaire pour recevoir la grâce de la justification dans le sacrement de pénitence*, Vérone, 1800, in-8; *Explication et Défense des quatre articles du clergé de France, en 1682*, Vérone, 1808, in-8.

NOGHERA (Jean-Baptiste), jésuite, littérat. distingué, né à Berbeno, dans la Valteline, en 1719, professa d'abord la rhétorique à Milan, puis l'éloquence sacrée à Vienne jusqu'à la suppression de la société, et m. dans sa patrie en 1784. Parmi ses principaux ouvr. on cite les suiv.: *de l'Eloquence sacrée moderne*, Milan, 1752; *Discours de Démosthènes, trad. et enrichis de notes*, Milan, 1753; *sur les Anciens et les Modernes*, Bassano, 1774. Ses différens écrits ont été recueillis en 17 vol., et publ. à Bassano en 1790. Tiraboschi, dans son *Hist. littér. d'Italie*, et le comte Giovio, dans ses *Hommes illustres du diocèse de Côme*, citent avec éloge le nom de ce littérateur.

NOINTEL (Charles-François OLIER, marquis de), ambassad. de France à Constantinople, de 1670 à 1678, fils d'Edouard Olier, marquis de Nointel, conseiller au parlem. de Paris, suivit d'abord la même carrière que son père, et fut nommé conseiller en 1661; quelques années après il eut le titre de conseiller-d'état, puis envoyé à Constantinople avec la mission de renouveler les anciennes capitulations entre la France et la Turquie, en y faisant insérer une réduction sur les droits de douane, d'obtenir le rétablissement des Echelles du Levant et un libre commerce par la mer Rouge, enfin de protéger la religion catholique et les saints lieux. Il déploya dès son arrivée, et pendant tout le cours de son ambassade, une fermeté de caractère à laquelle il dut le succès de ses négociations, et les nouv. capitulations furent signées le 6 juin 1673. Pour s'assurer de leur exécution dans les différentes Echelles où les Français portaient leur commerce, Nointel les parcourut toutes; il prit à sa suite deux peintres habiles, auxquels il fit dessiner tous les objets d'antiquité qui frappaient son attention; il achetait les médailles, copiait les inscriptions, enlevait des marbres: plusieurs de ses dessins existent dans des collect. particulières; un vol. de dessins précieux du temple de Minerve à Athènes est depuis 1770 dans la Biblioth. du Roi, et la plupart des inscriptions qu'il a recueillies sont au Musée des Antiques. Les dépenses énormes qu'il faisait, autant pour soutenir la dignité de son poste que pour faire des acquisitions continuelles d'objets rares et précieux, ayant mécontenté la cour, Nointel fut rappelé en 1678, et m. à Paris en 1685. On trouve à la Bibliothèque les deux ouvr. suiv., que l'on suppose composés par un parent de l'ambassadeur: un *mémoire concernant la province entière de Bretagne, dressé par ordre du Roi en 1698, par M. de Nointel, intendant de ladite province*, in-fol.; *Projet d'une ordonnance générale sur le fait des monnoies, avec les preuves tirées des ordonnances, édits, décla-*

rations et arrêts des conseil et cour des monnoies, par M. de Nointel, revu et corr. par M. d'Aguesseau, procureur-général au parlem., in-fol.

NOINVILLE. V. Durey.

NOIR (Jean Le). V. Lenoir (Jean).

NOIR (le prince) ou *de Galles*. V. Édouard, page 954.

NOIROT (Claude), écrivain peu connu, avoc. et juge en la mairie de Langres, né dans cette ville en 1570, est aut. des ouvr. suiv. : l'*Origine des masques, momeries, bernés et revannés ès-jours de carême-prenant, menées sur l'âne à rebours, et charivaris*, 1609. in-8, livre singulier et recherché des curieux ; *le Jugem. des anciens pères et philosophes sur les mascarades; Commentaire sur la coutume de Sens, et un parallèle des articles de cette coutume avec ceux du droit romain qui y répondent*, in-4 : *Mysteria universi*, in-8.

NOLANT DE FATOUVILLE. V. Fatouville.

NOLASQUE (St Pierre), fondat. de l'ord. de la Merci, né vers l'an 1189, près de St-Papoul dans le Languedoc, montra dès son enfance une disposition particulière à soulager les malheureux. Brûlant de signaler son zèle contre les ennemis de la foi, il suivit Simon de Montfort contre les Albigeois, et ne se distingua pas moins par sa valeur et ses talens que par sa piété. Chargé de l'éducat. du fils de Pierre d'Aragon, Jacques, fait prisonnier après la m. de son père tué à la bataille de Muret, Nolasque suivit le jeune prince à Barcelonne en 1215, et trouva plus tard en lui un puissant coopérateur à l'œuvre qu'il entreprit pour la rédemption des captifs. La fondation de son ordre remonte à l'année 1223. Dans deux voyages qu'il fit dans le roy. de Valence, il racheta plus de 400 esclaves chrétiens ; il visita ensuite les côtes de l'Afrique dans le but de porter des consolations aux malheureux captifs. Sa réputation parvint jusqu'à St Louis : ce prince voulut l'emmener en Palestine, mais les infirmités du pieux ecclésiastique ne lui permirent pas d'entreprendre cette longue navigation. Il m. en 1256 ; son ordre fut confirmé en 1230 par le pape Grégoire IX ; il subit ensuite quelq. modifications dans la règle que lui avait donnée son fondateur, et compta en dernier lieu 18 maisons en France, plus. autres en Espagne, en Italie et en Amérique. On trouvera des détails sur cet institut dans l'*Hist. des ordres monast.*, par Hélyot, et sur la vie de Nolasque, dans Baillet, Godescard et les Bollandistes.

NOLDIUS (Christian), sav. allemand, né à Hoybia en Scanie, l'an 1626, successivem. recteur du collége de Landscroon, gouverneur des enfans du seigneur de Gerstorff, grand-maître de la cour de Danemarck, et ministre-professeur de théologie à Copenhague, où il m. en 1683, est aut. de plus. ouvr. parmi lesquels on cite les suiv. : *Concordantiæ particularum hebræo-chaldaicarum*, Iéna, 1734, in-4 ; *Historia Idumæa, seu de vitâ et gestis Herodum Diatribe; Sacrarum historiarum et antiquitatum Synopsis; Logica*, etc.

NOLFI (Vicenzio), poète italien, né à Fano vers 1617, est connu comme aut. de *Canzoni*, d'un opéra intit. : *il Bellerofonte*, impr. à Venise en 1642, et représ. 3 ans après, et d'une tragédie de *Romilda*, Venise, 1643.

NOLIN (Denis), avoc. au parlement de Paris, m. en 1710, a donné une *Lettre de M. Indès, théologien de Salamanque, où l'on propose la manière de corriger la version grecque des Septante avec des éclaircissemens sur quelques difficultés*, Paris, 1708, in-12 ; une *dissertat.* sur les bibles franç., publ. jusqu'à l'an 1541, et une autre *dissertat.* critique sur les lettres de Richard Simon touchant les antiquités des Chaldéens et des Égyptiens.

NOLLET (Dominique), peintre de paysages et de batailles, né à Bruges en 1640, fut attaché au duc Maximilien de Bavière en qualité de surintendant du cabinet des tableaux de ce prince, l'accompagna fidèlement dans ses disgrâces, le suivit à Paris, retourna avec lui dans l'électorat, revint à Paris après la m. du prince, et m. dans cette ville en 1736. Parmi ses meilleures product. on cite un tableau représent. *St-Louis débarquant à la Terre-Sainte, et reçu par les religieux carmes*. La manière de ce maître se rapproche de celle de van der Meulen ; ses paysages sont estimés des amateurs, ainsi que ses batailles ; ces dernières surtout sont traitées avec une gr. vérité : ses tabl. se distinguent en gén. par la chaleur et l'harmonie des tons.

NOLLET (l'abbé Jean-Antoine), physicien distingué, membre de la société roy. de Londres, de l'institut de Bologne, de l'acad. d'Erfurt, etc., et l'un des hommes qui ont le plus contribué à répandre en France le goût de la phys., naq. en 1700 à Pimpré dans le Noyonnais. Associé d'abord aux recherches de Dufay sur l'électricité, puis favorisé dans ses études par Réaumur, il acquit bientôt des connaissances qui le mirent en état de faire un cours de physique qui jeta les fondemens de sa réputation, et lui ouvrit l'acad. des sciences en 1739. Après avoir successivem. répété son cours à Turin et à Bordeaux, il publia en 1743 la première partie de ses *Leçons de physique*, ouvr. le plus clair et le plus méthodique qui eût encore paru sur ce sujet. Chargé en 1749 d'aller en Italie recueillir des notions sur l'état des sciences dans cette contrée, il rapporta de nombreux MSs. qu'il communiqua à l'acad., et mérita, par la manière distinguée dont il s'aquitta de cette mission, la chaire de physique expérimentale créée en 1756 exprès pour lui ; il reçut bientôt après le brevet de maître de physique et d'histoire naturelle des enfans de France, puis fut nommé profess. de physique expérimentale à l'école d'artillerie de La Fère, et enfin à celles de Mézières : il mourut à Paris en 1770, aux galeries du Louvre, où le roi, qui l'honorait de son estime, lui avait donné un logement. On a de lui : *Leçons de physique expérimentale*, Paris, 1743, 6 vol. in-12, 1759, etc. ; *Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques*, 1749, in-12 ; *Essai sur l'électricité des corps*, 1750, in-12 ; *Rec. de lettres sur l'électricité*, ibid., 1753, 3 v. in-12 ; *l'Art des expériences*, ibid., 1770, 3 vol. in-12, fig. ; *l'Art du chapelier*, dans la *description des arts* de l'acad. des sciences ; un grand nombre de *mém.* dans le recueil de cette société et dans les *Transactions philos.* On trouve un extrait de son *éloge*, prononcé à l'acad. par Grandjean de Fouchy, dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France, t. 7, et dans la *Galerie franç.*

NOLLIKINS (Joseph-François), peintre paysagiste, né à Anvers, élève de Tillemans, m. en 1748, en Angleterre, où il était venu s'établir, a laissé quelques tableaux estimés, dans le genre de Watteau et de Panini.

NOLPE (Peter), peintre et graveur hollandais, né à La Haye en 1601, a laissé quelques gravures estimées, parmi lesquelles on distingue les *Huit Mois de l'année*, publiés sous le titre des *Quatre Saisons* et des *Quatre Élémens*, avec le nom du peintre Peter Poter : on regarde comme un chef-d'œuvre sa gravure d'une *Digue rompue*. Le *Manuel de l'Amateur* donne le détail de 56 pièces, dont se compose l'œuvre de cet artiste.

NOLTEN, en latin NOLTENIUS (Jean-Arnold), théologien, né en 1643 à Sparemberg, dans le comté de Ravensperg, m. en 1740, après avoir successiv. rempli les fonctions de pasteur, de ministre et de professeur de théologie, est auteur d'un grand nombre de dissertations théolog. et de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suiv. : *La Confession de foi d'Albert Wolffgang, comte de Lippe, lorsqu'il embrassa la religion réformée en 1712* ; une réponse à la question *si l'Église anglicane approche plus des réformés ou des luthériens*, en allemand ; *de Judiciis sancto-*

rum in mundum et angelos, diatriba ad dictum Pauli I, Cor. VI, 2. Brême, 1718, in-4.

NOMENOE, NOMÉNOI ou NOMINOE, seigneur breton, né vers la fin du 8e S., gouverneur ou duc de Bretagne en 824 ou 825, essaya de se rendre indépendant à l'avènement de Charles-le-Chauve, obtint d'abord quelques succès, et prit le titre de roi : il mourut à Vendôme en 851, au milieu de la guerre qu'il soutenait contre son souverain : elle fut continuée avec assez de bonheur par Erispoé, son fils, qui parvint à conserver l'intégrité du duché que lui avait légué son père.

NOMINAUX. V. OCCAM.

NOMSZ (JEAN), écrivain hollandais, m. à Amsterdam, sa ville natale, en 1803, à l'âge de 65 ans, a laissé un grand nombre d'ouvr., soit en vers, soit en prose, qui attestent du talent, mais dans lesquels on reconnait que l'auteur abusait de sa facilité : nous citerons les suiv. : *Guillaume Ier, fondateur de la liberté hollandaise*, poeme épique, Amsterdam, 1779, in-4; *Heroïdes patriotiques*, ibid., 1785, in-8; des *Tragédies*, dont la plupart ont été représentées avec succès sur le th. d'Amsterdam; des *Melanges*, ibid. 1782, in-4, dans lesquels on remarque des *épîtres* et des *contes*, il a traduit plus. pièces de théâtre françaises, entre autres *le Cid*, *Bajazet*, *l'Orphelin de la Chine*, *Gabrielle de Vergy*, *Zaïre*, *Athalie*, *le Tartuffe*, ainsi que les *Fables de Lafontaine*. Il a travaillé en outre à quelques feuilles hebdomadaires qui ont eu du succès en Hollande.

NONIUS-MARCELLUS, grammairien et philosophe péripatéticien, né à Tibur (Tivoli), près de Rome, dans le 3e S. de l'ère chrét., a laissé un ouvr. intit. *de Proprietate sermonum*, composition assez médiocre, mais qui relève quelques fragm. de divers auteurs (perdus pour nous), qui s'y trouvent conservés. Ce livre a eu plus. édit.; les plus anciennes et les plus rares sont celles de 1471 et 1476; la meilleure est celle de Paris, 1614, publ. par J. Mercier, sieur Desbordes, avec des *notes* savantes. On a joint quelquefois à ce livre celui de Fulgence Planciades, *de prisco Sermone*.

NONIUS ou NONNIUS (PEDRO NUNEZ, plus connu sous le nom latin de), médecin et mathém. portugais, né en 1492, m. en 1577, après avoir été successiv. précepteur de don Henri, fils du roi Emmanuel, et professeur de mathémat. à l'université de Coïmbre, est auteur de 2 liv. *de Arte navigandi*, qui ont le mérite d'avoir attiré l'attention des géomètres sur les problèmes nouveaux auxquels l'usage de la boussole avait donné naissance. On lui doit aussi un écrit intit. *in theoricas planetarum Georg. Purbachii Annotationes aliquot*; une réfutation d'Oronce Finé sous ce tit. : *de Erratis Oroncii Finœi Delphinatis*, et un traité *de Crepusculis, liber unus* : le tout a été recueilli en 1 vol. in-fol., et publ. à Bâle en 1592. — NONIUS ou NONNIUS (Louis), en espagnol *Nuñez*, médecin, du 17e S., a publié les ouv. suiv. : *Diæteticon, sive de re cibariâ*, Anvers, 1646, in-4; *Hispania, sive populorum et urbium accuratior Descriptio*, ibid., 1607, in-8; *Ichthyographia, sive de piscium Esu*, ibid., 1616, in-8.

NONNOTTE (DONAT), peintre du roi, memb. de l'acad. de peinture, et des acad. de Rouen et de Lyon, né à Besançon en 1707, m. à Lyon en 1785, a laissé un grand nombre de portraits estimés, entre autres celui de Lelorrain, sculpteur, et celui de Gentil-Bernard. Les *recueils* de l'acad. de Lyon contiennent quelques écrits de cet artiste, savoir : un *discours* sur les avantages des sciences et des arts; un *traite* complet de peinture en 14 mémoires, et une *Vie de Lemoine* fort intéressante.

NONNOTTE (CLAUDE-FRANÇOIS), frère du précédent, jésuite, né à Besançon en 1711, est particulièrement connu par ses démêlés avec Voltaire. Il parcourut pendant plusieurs années la carrière évangélique, et prêcha successiv. à Paris, à Versailles et à Turin. Après la suppression de son ordre, il revint à Besançon, prit la défense de la religion dans plus. écrits, fut nommé en 1781 membre de l'acad. de cette ville, écrivit pour cette compagnie plus. *dissertations* intéressantes sur des points d'histoire de la province, et m. en 1793. Ses *Œuvres*, publ. à Besançon, 1818, 7 vol. in-8 et in-12, avec son port., contiennent : les *Erreurs de Voltaire*, impr. seul, Avignon, 1762, 2 vol. in-12, souv. reimpr. et traduit en italien, en allemand et en espagnol; *Dictionnaire philosophique de la religion*, en réponse aux objections des incrédules, mis égalem. au jour à Avignon en 1772, 4 vol. in-12, et traduit en italien et en allemand; enfin les *Philosophes des trois premiers siècles de l'église*, Paris, 1789, in-12, trad. en allemand, Augsbourg, 1790, in-8. Il a en outre traduit de l'italien le Traité de Maffei de l'*Emploi de l'argent*, Avignon, 1787, in-8; on lui attribue : *Principes de critique sur l'époq. de l'établissem. de la relig. chrét. dans les Gaules*, ibid., 1789, in-12. On trouve une *notice* sur sa vie et ses ouv. dans l'*Ami de la religion et du roi*, t. 25, p. 385.

NONNUS, poète grec, surnommé *Panopolitanus*, de Panopolis (Egypte), lieu de sa naissance, vivait, suivant Suidas, au commencement du 5e S., vers 410 : on a d'ailleurs peu de détails sur sa vie. Les deux ouvrages, qui nous sont parvenus sous son nom, sont d'un genre si opposé, que plusieurs critiques ont douté qu'ils fussent du même auteur. Le premier de ces écrits est un poëme en 48 liv. ou chants, intitulé *les Dionysiaques*, contenant l'hist. de Bacchus, depuis sa naissance jusqu'après la conquête des Indes, publié pour la première fois par Ger. Falkemberg, sur un manuscrit tiré de la biblioth. de Sambucus, Anvers, Plantin, 1569, gr. in-8; réimpr. à Hanau en 1605, in-8, avec une mauvaise trad. lat. littérale d'Eilhart Lubin. M. Fréd. Creuzer a publié à Heidelberg, en 1809, in-8, les 6 liv. des *Dionysiaques* (du 8e au 13e) qui contiennent les aventures de Bacchus avant son expédition des Indes, avec une préface, des notes mythologiques de G.-H. Moser, et les argum. en lat. des 42 autres livres. Boitet a publié une traduct. franç. des *Dionysiaques*, Paris, 1625, in-8. Le second ouvrage de Nonnus est une *Paraphrase en vers de l'Evangile de St. Jean*, publiée pour la première fois par Manuce, à Venise, vers 1501; trad. en lat. par Christ. Hegendorp, Jean Bordat, le P. Nic. Abram, Erard Hedeneccius, et réimpr. un grand nombre de fois, séparém. et dans des recueils, avec des notes de divers savans (*v.* la *Biblioth.* de Fabricius, t. 7). Cas. Oudin et d'autres bibliographes attribuent encore à Nonnus un *recueil d'hist. fabuleuses*, cité dans les deux *discours* de St Gregoire de Nazianze contre Julien; mais Rich. Bentley a démontré que ce recueil est l'œuvre d'un autre Nonnus, abbé d'un monastère dans l'Orient (*v.* la *dissertat.* de Bentley sur les lettres de Phalaris). Pour expliquer la disparate qui existe entre les deux ouvrages de Nonnus Panopolitanus, on peut supposer avec quelque vraisemblance que ce poète, élevé dans les erreurs du paganisme, se convertit ensuite à la foi chrétienne. Le poëme des *Dionysiaques*, avec de nombreux défauts, est rempli d'érudition, et les mythologues modernes y ont puisé largement. Le *Recueil d'hist. fabuleuses*, restitué par R. Bentley à Nonnus, abbé d'un monastère d'Orient, a été publié à la suite des *Discours* de St Grégoire par R. de Montagu; et J. de Billy en a inséré une traduction latine dans son édition des *Œuvres* de St Grégoire. Il existe plusieurs copies du manuscrit grec dans les biblioth. de Paris et de Vienne.

NONNUS (THÉOPHANE) n'est connu que comme auteur d'un petit *traité* qu'il composa à la demande de Constantin VII Porphyrogénète, à la personne

auquel il était attaché comme médecin. Cet écrit a été publié à Gotha en 1794-95, sous le titre suiv. : *Theophanis Nonni Epitome de curatione morborum, græcè et latinè, ope codd. Mss. recensuit notasque adjecit J.-E. Bernard*, in-8.

NOODT (Gérard), jurisconsulte hollandais, né à Nimègue en 1647, m. en 1725 à Leyde, où il était professeur en droit, a composé un gr. nombre d'ouvrages estimés : on y trouve une connaissance approfondie de la jurisprudence romaine et des auteurs de l'antiquité qui se sont efforcés de l'éclaircir. La meilleure édition des œuvres de Noodt est celle de Leyde, 1735, 2 vol. in-fol., précédés d'une *vie* de l'auteur par Barbeyrac. Les écrits les plus remarq. qui y sont contenus sont les suiv. : des remarques sur le droit, sous le tit. de *Probabilia juris ;* 3 liv. *de Fanore et Usuris ; de Jure imperii et Lege regiâ; de Religione ab imperio, jure gentium, liberâ*. Ces deux derniers ont été traduits en français par Barbeyrac, sous le titre suivant : *du Pouvoir des souverains et de la liberté de conscience*, Amsterdam, 1707, 1714, in-12.

NOOMS (Remi), peintre et graveur à l'eau forte, né à Amsterdam vers 1612, s'est distingué surtout comme peintre de marines, et a mérité le surnom de *Zeeman* ou le *marin*. Son œuvre, composé de 48 pl., est très-recherché des amateurs : on cite surtout les pièces désignées sous les noms suiv. : *l'Emeute des matelots; le Lazaret des pestiférés hors d'Amsterdam*, et l'*Incendie de l'hôtel-de-ville*. Sur sa réputation, il avait été appelé en Prusse, et chargé de décorer de ses tableaux plusieurs maisons royales.

NOOMSZ. V. NOMSZ.

NOORT (Olivier Van), navigateur holland., fut expédié, en 1598, par une compagnie de marchands pour faire le tour du monde, et attaquer les établissemens espagnols et portugais dans les deux Indes ; il ne revint qu'en 1601. La relation de cette expédition, qui ne procura aucune découverte, a été publiée en hollandais, in-fol., Roterdam et Amsterdam, sans date; elle a été aussi publiée en français sous le titre suivant : *Description du pénible voyage fait autour de l'univers par Sr Olivier du Nort, d'Utrecht, où sont deduites ses étranges aventures et pourtraict au vif en diverses figures, plusieurs cas étranges à lui advenus, qu'il a rencontres et veus*, Amsterdam, 1602, 1 vol. in-fol.

NORADIN. V. NOUR-EDDYN.

NOOT (Henri-Nicolas Van Der), avocat au grand-conseil du Brabant, né à Bruxelles en 1750, était destiné à jouer un grand rôle dans l'insurrection des Pays-Bas autrichiens, en 1789, quoique jusqu'alors il ne fût connu, même dans sa ville natale, que par quelques médiocres plaidoyers. L'empereur Joseph II voulut, comme on sait, introduire quelques réformes plus ou moins utiles dans tous ses états. Mais les changemens, assez louables d'ailleurs, qu'il prétendait opérer dans l'enseignement théologique des Pays-Bas et dans l'organisation de l'université de Louvain, furent traités d'attentat à la liberté par le clergé et les nobles, qui craignaient pour leurs privilèges. Il faut dire aussi que les agens subalternes de l'autorité impériale mirent trop de rigueur dans l'exécution des mesures qui leur étaient prescrites. Van Der Noot, décrété de prise de corps pour avoir publié un écrit violent contre le système et contre la personne même de Joseph II, alla chercher un asile en Hollande, où vinrent bientôt le joindre une foule de mécontens. Les principaux d'entre eux formèrent une réunion, qui prit le nom de *Comité de Bréda*, et dont tous les efforts se dirigèrent vers un seul but, celui de chasser les Autrichiens des Pays-Bas. L'ex-avocat du conseil de Brabant se vit placé, moins pour ses talens, qui n'avaient jamais été remarquables, que par son exaltation républicaine, à la tête de ce comité insurrectionnel. Des intelligences ayant été pratiquées par lui dans les provinces belges, et le parti des mécontens grossissant chaque jour, on se trouva bientôt en état d'armer un corps de volontaires qui, sous les ordres du colonel Van Der Mersch, brave et habile officier, remporta un premier avantage sur les Autrichiens, aux environs de Turnhoot, s'aguerrit, se recruta, et détermina par ses succès un mouvement général d'insurrection dans toutes les provinces. En peu de temps les troupes impériales eurent disparu entièrement de la Belgique. On établit à Bruxelles un congrès national chargé du pouvoir exécutif, et dont le président fut Van Der Noot, auquel l'enthousiasme du peuple, des nobles et des prêtres réunis décerna le plus beau triomphe. Mais les chefs du gouvernement laissèrent voir trop vite et trop bien qu'ils n'avaient entendu faire prendre les armes que pour les intérêts du haut clergé et de la noblesse. Le nouveau régime fut fondé sur des bases aristocratiques, et les prélats dominèrent avec les seigneurs dans les états provinciaux, auxquels fut conservée la puissance législative. En vain les hommes éclairés du tiers-état réclamèrent des modifications indispensables au maintien de la constitution ; les deux premiers ordres, forts de leurs richesses et surtout de leur union, s'y opposèrent. Il se forma alors, dans le sein de la classe que l'on dédaignait, des comités qui devinrent redoutables. Les chefs de l'aristocratie ameutèrent la populace contre leurs adversaires, appelés *Vonckistes*, du nom de l'avocat Vonck, et les firent massacrer ou piller. Quelques-uns cependant de ces patriotes honorables échappèrent, par un exil volontaire, à la fureur des aveugles instrumens du pouvoir. Van Der Noot gémissait en secret de ces excès, et ne savait point les empêcher. Il était dominé par le secrétaire du pouvoir exécutif, Van Eupen (*v.* ce nom), qui était l'âme de tous les conseils de la république. Le général Van Der Mersch finit par se déclarer ouvertement contre l'oligarchie ; et, quand il marcha contre les Autrichiens qui ne tardèrent pas à reparaître avec des forces considérables, il se vit abandonné du gouvernement, et ensuite de ses troupes. La domination impériale fut rétablie presque sans efforts sur les débris de l'éphémère république des Pays-Bas (1790). Van Der Noot alla vivre en Hollande dans l'obscurité et l'inaction. En 1792, il publia une adresse à ses concitoyens, dans laquelle il les exhortait à se joindre aux Français; mais son manifeste fut à peine remarqué. Cet acte de dévouement à notre nation ne put le dérober aux soupçons du directoire exécutif de France, qui le fit arrêter en 1796, et le retint, pendant près d'un an, dans la citadelle de Bois-le-Duc. Il vécut depuis complètement ignoré dans ce Bruxelles, qui l'avait vu un moment si glorieux, et il mourut à Stroombeck, près de cette ville, en 1826, et non en 1817, comme l'a dit la *Biographie des contemporains*.

NORBERG ou NORDBERG (George), chapel. et historien de Charles XII, né à Stockholm en 1677, fut nommé, en 1703, aumônier de l'armée suédoise ; il la suivit en Pologne, en Saxe et en Russie, fut attaché à la personne du roi en 1707, le suivit en Poméranie, et revint m. à Stockholm en 1744, après avoir rempli dans cette ville les fonctions pastorales. Il a écrit une *Vie de Charles XII* par ordre de la reine Ulrique Eléonore, sœur de ce prince : cette vie a été pub. à Stockholm en 1740, 2 vol. in-fol., et trad. en franç. par Warmholtz, La Haye, 1742, 3 vol. in-4. Norberg s'attira le persifflage de Voltaire pour avoir relevé les erreurs dans lesquelles celui-ci était tombé en traitant le même sujet.—Un autre Norberg (Matth.), m. à Upsal en 1826, âgé de 79 ans, a laissé la réputat. d'un orientaliste profond. Nous citerons seulem. son *Codex*

nasaraeus, *liber Adami appellatus*, *syriacè transcript.*, etc., Londini-Gothorum, 1815-17, 3 vol. in-4, publicat. dont M. Sylvestre de Sacy a rendu un compte détaillé dans le *Journal des Savans* (juin et nov. 1819) : à cette édit., donnée sur un MS. sabéen de la biblioth. roy. de France, sont joints deux autres vol. : *Lexidion Codicis nasaraei*, ibid., 1816, in-4, et *Onomasticon* (*ejusdem codicis*), 1817, in-4.

NORBERT (St), fondateur de l'ordre de Prémontré et archevêq. de Magdebourg, né vers l'an 1092 à Santen, ville du duché de Clèves, prit de bonne heure le sous-diaconat, fut nommé aumônier de l'emper. Henri V, et accompagna ce prince dans son voyage à Rome en 1110. Il avait d'abord mené une vie assez dissipée, mais à la suite d'un accident où il faillit perdre la vie, il quitta la cour et se renferma au monastère de Sigebert pour y faire l'apprentissage de la vie spirituelle. Après avoir reçu le diaconat et la prêtrise en 1116, il se livra aux travaux de la mission ; puis, sur la demande de Barthélemi, évêque de Laon, il tenta la réforme des chanoines réguliers de St-Martin dans un faubourg de la ville : n'ayant pas réussi dans cette tentative, il jeta les fondem. de son ordre en 1120, dans un vallon désert et marécageux nommé *Prémontré*. Ses prédications lui gagnèrent des disciples, et à peine un siècle s'était écoulé que l'ordre des Prémontrés comptait mille abbayes, trois cents prevôtés, cinq cents communautés de filles, sept archevêchés et neuf évêchés. Honorius II, confirma les établissem. de Norbert par une bulle en date du XIV des calendes de mars (16 fév. 1126). Nommé archevêque de Magdebourg la même année, il réprima les abus, rétablit l'ordre et la discipline et rendit ensuite à l'Eglise des services signalés pendant le schisme qui s'éleva à la m. d'Honorius II. En récompense de son dévouem. il fut investi de la primatie des deux Saxes par Innocent II. Il m. en 1134, et fut canonisé par Grégoire XIII en 1582. On lui attribue plus. écrits, mais on ne reconnaît comme incontestablem. de lui qu'une *exhortat.* insérée dans la *Biblioth. des Pères*, et un *discours* à son peuple. Sa *vie* a été écrite par plus. aut., en vers et en prose : la plus estimée est celle de Louis-Charles Hugo, abbé d'Estival, Luxembourg, 1704, in-4.

NORBERT (PIERRE PARISOT, plus connu sous le nom de Père), capucin de Lorraine, fameux par ses démêlés avec les jésuites, né en 1697 à Bar-le-Duc, entra fort jeune dans l'ordre de St-François, suivit son provincial à Rome en 1734 en qualité de secrétaire, se fit nommer, en 1736, procur.-gén. des missions étrangères, se rendit à Pondichéri, obtint la cure de cette ville. Ses attaques contre les jésuites dans les Indes obligèrent le gouverneur à l'envoyer en Amérique. De retour à Rome en 1740, la publicat. de son ouv. sur les *Rits malabares*, dans lequel se trouvait la satire de la conduite des jésuites dans les Indes, lui attira des persécut. qui l'obligèrent à se retirer successivem. en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Portugal, etc. Il revint enfin en Lorraine, et m. en 1769 dans un village près de Commerci. On a de lui : *Mémoires historiques sur les missions des Indes orientales*, Lucques (Avignon), 1744, 2 vol. in-4 ; auxquels il faut joindre un 3e vol. pub. à Londres en 1750 : cet ouv. a été refondu par l'aut. sous le tit. suiv. : *Mém. historiq. sur les affaires des jésuites avec le saint-siége*, Lisbonne, 1766, 7 vol. in-4 ; *Oraison funèbre de M. de Visdelou*, évêque de Claudiopolis et vicaire apostoliq. en Chine, avec des notes histor. et plus. pièces, Cadix, 1742, in-8 ; *Diurnal chrétien en faveur des marins*, Marseille, 1742, in-12 ; *Hist. du passage du P. Norbert à l'état de prêtre séculier*, 1759, in-12 ; *Lettre contenant la relation de l'exécution du P. Malagrida*, Lisbonne, 1761, in-12 ; *la Foi des catholiq.*, en franç. et en portug., ib., 1761, in-12.

NORBY (SÉVERIN), amiral danois, issu d'une illustre famille de Norwége, devint la terreur des villes anséatiq. sous le règne du roi Jean, et rendit des services signalés à Christian II, qui, pour le récompenser, lui donna en fief l'île de Gotland. Lorsque ce prince eut perdu le Danemarck et la Suède, Norby fit de longs mais inutiles efforts pour le rétablir dans ses états, il fut forcé de se soumettre, et il reçut le gouvernem. de Solvitsborg en Scanie. Bientôt après ayant recommencé ses courses sur mer et ayant tenté d'armer Frédéric contre la Suède, il se vit attaqué simultaném. par ce prince et par une escadre suédoise, n'échappa qu'avec peine, s'enfuit à Moscou, où il fut retenu prisonnier jusqu'en 1529 ; passa ensuite au service de l'emper. Charles-Quint, et fut tué d'un coup de canon au siége de Florence en 1530.

NORDEN (FRÉDÉRIC-LOUIS), célèbre voyageur, capitaine de la marine roy. de Danemarck, né en 1708 à Gluckstadt, dans le Holstein, fut nommé lieutenant en 1732, et envoyé successivem. en Hollande et en France pour étudier tout ce qui a rapport à la marine ; il passa ensuite en Italie puis en Egypte avec la mission de décrire et de dessiner les monum. antiques. A son retour il fut promu au grade de capitaine et nommé membre de la commission chargée de surveiller la construct. des vaisseaux. Pendant la guerre de 1740 entre l'Espagne et la Grande-Bretagne, il alla servir comme volontaire dans la marine anglaise, revint à Londres en 1741, et fut reçu membre de la société royale. Etant venu en France en 1742, avec l'intention de se fixer dans l'une des provinces méridionales, il m. à Paris en 1742. On a de lui : *Mémoire sur les ruines et les statues colossales de Thèbes en Egypte*, en angl., Londres, 1741, 1 vol. in-4, avec pl. ; *Voyage d'Egypte et de Nubie*, en franç., Copenhague, imp. roy., 1752-1755, 2 vol. gr. in-fol., avec 159 pl. et cartes ; trad. en angl. par Tempelman, avec des notes et observat., Londres, 1757, 2 vol. in-fol. : on en trouve un extrait dans le recueil intit. *les Voyageurs modernes*, Paris, 1760, 4 vol. in-12, avec une carte. Langlès a donné une excellente édit. de cet ouv., 3 vol. gr. in-4, Paris, 1795-1798, avec des notes et des additions tirées des auteurs anc. et modernes et des géograph. arabes.

NORDENANKAR (JEAN de), vice-amiral suédois, m. au commencem. du 19e S., a fait, dans les mers du nord, des voyages qui ont eu pour résultat d'en signaler la vraie situation, les phénomènes et les profondeurs. On doit à ce navigateur plus. observat. intéressantes insérées dans les Mémoires de l'acad. des sciences de Stockholm, dont il était membre, et un *discours* sur les courans de la Baltique, lu dans une séance de cette société en 1792.

NORDENFLYCHT (HEDWIGE-CHARLOTTE de), dame suédoise, né en 1718, m. en 1763, se distingua par des talens poétiq. qui méritèrent les éloges des hommes les plus distingués de son temps. Ses principales productions sont les suiv. : des *idylles*, des *élégies*, la *Victoire de la Duna* ; le *Passage des Belts* ; les *Poètes suédois* ; l'*Apologie des Femmes* contre J.-J. Rousseau.

NORDENHEIM (JEAN-CHRISTOPHE), médecin suédois, attaché pendant quelq. temps à l'armée de Charles XII, m. en 1719 à Stockholm, où il exerça ensuite l'art de guérir, a laissé les écrits suiv. : une dissertat. latine *de Morbis hereditariis*, Harderwyck, en Hollande, 1705 ; une *dissertation* contenant plus. thèses qu'il soutint en suédois, à l'université de Lund, en 1717, par ordre et en présence de Charles XII ; un *traité*, en suédois, des *eaux minérales de Warby* près de Stockholm,

1708, et un autre *traité*, égalem. en suédois, *sur la rougeole*, 1722.

NORDIN (Charles-Gustave), évêque et antiq. suédois, né à Stockholm en 1749, occupa plusieurs emplois distingués dans sa patrie. Il fut représentant du clergé à la diète de Stockholm, historiogr. de l'ordre du Séraphin, conseiller du roi Gustave et évêque d'Hernosand. En 1786, l'acad. suédoise et l'acad. des b.-lett. l'admirent dans leur sein. En 1792, Gustave l'appela au nombre de ses conseill. Après la révolution de 1809, Nordin fut nommé à l'assemblée des représentans du royaume; il fit partie du comité de constitution, coopéra au projet de la nouvelle constitution, reçut de Charles XIII le cordon de commandeur de l'ordre de l'Etoile polaire, et m. dans son diocèse en 1812. Il a laissé une collect. de 2,400 vol. de matériaux pour l'hist. de Suède; le catalogue en a été dressé par le prof. Fant; ils ont été achetés par le prince Bernadotte, depuis roi de Suède sous le nom de Charles-Jean, et donnés à l'acad. d'Upsal. On trouvera dans les *Mém.* de l'acad. des belles-lettres de Suède, Stockholm, 1816, une *notice* très-étendue sur Nordin par le baron Adlerbeth, conseiller d'état.

NORES (Jason de), littér., né à Nicosie, dans l'île de Cypre, au 16e S., se retira en Italie après l'invasion des Turks en 1570, s'établit à Padoue, fut choisi pour remplir la chaire de la philosophie morale d'Aristote, et m. dans cette ville en 1590. On a de lui 14 écrits relatifs à la rhétorique et à la philosophie; on en trouve la liste dans les *Mém.* de Niceron, tome 40. — Nores (Pierre de), fils du précéd., littér., secrét. de plusieurs cardinaux, n'a laissé que des MSs., parmi lesquels on cite une *Vie de Paul IV*.

NORFOLK (Roger BIGOD, comte de), maréchal d'Angleterre, assista, comme ambassadeur du roi et des barons d'Angleterre, au concile général de Lyon en 1245, combattit les prétentions du pape, qui s'arrogeait le titre de seigneur suzerain du roi, en se fondant sur un acte de Jean-sans-Terre. Il fut aussi du nomb. des barons anglais qui forcèrent Henri III à confirmer la *grande charte* et la *charte des forêts*, et à se conformer aux *provisions* d'Oxford, qui lui enlevaient toutes ses prérogatives. Il avait épousé Isabelle, fille d'Alexandre, roi d'Ecosse, et m. sans enfans en 1270.

NORFOLK (Roger BIGOD, comte de), neveu du précéd., et comme lui maréchal d'Angleterre, contraignit Edouard Ier à confirmer la *grande charte* et la *charte des forêts*; il contribua à lui faire signer le fameux statut connu sous le nom de *confirmation des chartes*, et un autre intit.: *Articles sur les chartes*. Craignant enfin que la manière violente dont il avait soutenu les droits du peuple ne l'exposât au ressentiment d'Edouard, il fit ce prince son héritier universel en 1301.

NORFOLK (Jean HOWARD, duc de), le premier de l'illustre famille de Howard, fils de sir Robert Howard, comte-maréchal d'Angleterre, se fit remarquer par sa bravoure dans les guerres de Henri VI contre la France. En 1462, il ravagea les côtes de la Bretagne et du Poitou à la tête d'une flotte dont Edouard III lui avait confié le commandem., et fut ensuite souvent employé comme négociateur tant auprès du roi de France et du duc de Bourgogne qu'auprès du roi de Portugal. Sous le règne d'Edouard IV, Howard se montra constamment à la tête des antagonistes de la reine, dont le crédit prenait un accroissement rapide; et, après la mort ce prince, il se joignit aux ennemis d'Edouard V. Richard III le récompensa de son dévouement en le nommant pour sa vie lord-amiral d'Angleterre, d'Irlande et d'Aquitaine. Norfolk ne jouit pas long-temps de ces avantages, car il fut tué, ainsi que le roi, à la bataille de Bosworth en 1485.

NORFOLK (Thomas HOWARD, 2e duc de), fils aîné du précéd., fait prisonnier à la bataille de Bosworth, où périt son père, ne recouvra la liberté que 3 ans et demi après, fut chargé par Henri VII du commandement d'un corps de troupes destiné à soumettre les révoltés, gagna toute la faveur de ce monarque, et obtint en 1501 la place de lord-chancelier d'Angleterre. Il la conserva pend. une partie du règne de Henri VIII, et m. dans une retraite volontaire en 1524.

NORFOLK (Thomas HOWARD, 3e duc de), fils aîné du préc., né vers 1474, servit d'abord avec son frère Edouard contre Andrew Barton, pirate écossais qui infestait les côtes d'Angleterre en 1511. Il accompagna ensuite le marquis de Dorset dans l'expédition de Guienne, fut nommé grand-amiral après la m. de son frère Edouard, réprima les pirateries des corsaires français, et contribua puissamment par son courage au gain de la bataille de Flodden (1513), livrée au roi d'Ecosse. Le comté de Surrey fut la récompense de ses services. Il en rendit encore de nouveaux lors de la rebellion d'Irlande, qu'il parvint à comprimer; mais, malgré tous ses titres à la confiance du roi, il fut accusé de trahison, et vit décapiter son fils comme coupable du même crime. A l'avènem. de Marie, il fut réhabilité, et m. en 1554, retiré dans sa terre de Kenning-Hall, au comté de Norfolk, après avoir servi sous huit monarques.

NORFOLK (Thomas HOWARD, 4e duc de), petit-fils du précéd., et fils aîné du comte de Surrey qui fut décapité, naquit vers 1536. Après avoir joui de toute la confiance et de la faveur d'Elisabeth, il entama une correspondance avec la reine Marie, qu'il projetait d'épouser: mais ces intelligences ayant été découvertes à deux reprises, il fut condamné à la peine de m. comme coupable de haute trahison, et exécuté en 1572. — Un 10e duc de Norfolk, catholique zélé, m. en 1786, est auteur de 3 ouv., le prem. *sur les lois pénales*, le deuxième sur différens sujets; le troisième est int. *Anecdotes historiques de quelques-uns des membres de la famille des Howards*.

NORFOLK (Charles HOWARD, 11e duc de), né en 1746 d'un gentilhomme campagnard qui devint héritier des titres et de la fortune du dernier duc de Norfolk, prit le titre de comte de Surrey en 1777, et renonça au catholicisme trois ans après afin de jouir de ses droits parlementaires et d'exercer l'office de comte-maréchal d'Angleterre, qui était héréd. dans sa famille depuis l'année 1661. Député à la chambre des communes en 1780, il entra dans le parti de l'opposition, et contribua beaucoup à la chute du ministère de lord North. Les mêmes principes le dirigèrent encore sous l'administration de Rockingham, de Shelburne et de Pitt: il s'opposa long-temps aux plans de ce dern. contre le gouvern. intérieur de la France; mais, voyant que la majorité du parlem. les avait adoptés, il se joignit au ministère pour que la guerre fût faite avec succès. Il m. en 1815, laissant ses titres et sa fortune à un parent éloigné, descendant comme lui du 4e duc de Norfolk.

NORIS (le cardinal Henri), un des plus savans théol. et un des critiques les plus distingués de l'Italie, né à Vérone en 1631, entra fort jeune dans l'ordre des religieux de St-Augustin, et se livra à l'étude de la théologie, de l'histoire, des antiquités et de la numismatique; il enseigna ensuite la théologie dans plus. maisons de son ordre, et fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise. Sur sa réputation, Christine, reine de Suède, lui conféra le diplôme de membre de l'acad. qu'elle avait établie dans son palais, et le pape Innocent XII l'appela à Rome, l'attacha à la bibliothèque du Vatican, et le nomma cardinal en 1695. Noris m. dans cette ville en 1704, laissant un gr. nombre d'ouv. estimés. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par les soins du comte Maffei et de

Pierre et Jérôme Ballerini, Vérone, 1729-41, 5 vol. in f. Sa *vie*, par les frères Ballerini, se trouve en tête du 5e vol.

NORIS (Matthieu), poète dramatique, né à Venise vers 1640, se fit connaître en 1666 par une tragédie intit. *Zénobie*; et jusqu'à sa m., en 1708, il ne laissa passer aucune année sans donner au public quelques nouvelles productions qui, presque toutes, obtinrent du succès; elles n'ont point été recueillies, et n'ont pu rester au théâtre: on en trouvera la nomenclature dans la *Storia d'ogni poesia*, par Le Quadrio, t. 3, 2e partie.

NORMANBY. V. Buckinghamshire.

NORMAND (Claude-Joseph), médecin et antiquaire, né en 1704 à Clairvaux-lez-Vaudain, en Franche-Comté, m. en 1761 à Dôle, où il occupait depuis 1741 la place de médecin en chef de l'Hôpital-Général, a laissé les ouvr. suiv.: *Theses de pestis Massiliensis contagione et remediis*, Besançon, 1722, in-8; *Analyse des eaux minérales de Jouhe*, Dôle, 1740, in-12; *Lettre à Levacher sur l'opération de la taille latérale* (*Mercure* d'août, 1741); *Dissertat. histor. et crit. de l'antiquité de la ville de Dôle*, ib., 1744; *Supplément* à cette dissertation, ib., 1746, in-12; *Lettre au professeur Charles sur la maladie du bétail*, imprimée dans le *Journal helvétique*, fév., 1716, et dans le *Journal de Verdun*, oct., 1746; *Observations sur les maladies épidémiques qui règnent depuis quelques années en Franche Comté*, Dôle, 1749, in-12, etc.

NORMAND (N.), avocat, puis conseiller au parlement de Dijon, est connu comme aut. de deux ouv. de jurisprudence estimés; l'un est intit.: *des Partages par souche et par représentation*, Dijon, 1730, in-8; et l'autre *du double Lien*, *suivant la coutume de Bourgogne*, ib., 1730, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec le célèbre émule de Cochin, Alexis Normant, m. en 1745.

NORMANDIE. V. Guillaume-le-Conquérant et au *Supplément*.

NORMANN-EHRENFELS (Charles-Frédéric-Lebrecht, comte de), célèbre général wurtembergeois, né à Stuttgard en 1784, entra à 15 ans au service de l'Autriche comme porte-étendard dans le régim. du duc Albert (cuirassiers), obtint quelque avancement, et durant la guerre contre la Prusse, en 1807, fut décoré de plus. ordres militaires et élevé au grade de major. Parvenu à celui de colonel après la deuxième campagne contre l'Autriche (1809), il commanda les chevau-légers de la garde de Napoléon pend. la campagne de Russie, et en 1813 fut chargé, en qualité de major-général, du commandement de plus. escadrons de cavalerie à la tête desquels il dispersa le corps franc de Lutzow, qui, au mépris de la suspension d'armes convenue entre les parties belligérantes, inquiétait les derrières de notre armée. Normann s'honora ensuite en refusant, à la journée de Leipsig, de tourner ses armes contre la nation qu'il avait utilement servie, et chercha un refuge en Saxe, chez un de ses anciens compagnons d'armes, puis en Autriche, où il fut chargé de l'éducation militaire des fils du comte Ernest de Hesse-Philipsthal. Les portes de sa patrie lui furent ouvertes après la mort du roi Frédéric de Wurtemberg; et il y vivait tranquille dans les propriétés de ses pères lorsqu'éclata l'insurrection des Grecs. Leur cause trouva dans Normann un chaud partisan: il s'embarqua à Marseille le 24 janvier 1822 avec un certain nombre d'offic. allem., fut reçu avec empressem. par le gouvern. grec, et nommé, dès le mois suiv., commandant du fort Navarino, où sa conduite justifia la confiance qu'on lui avait accordée. Après avoir organisé ensuite un bataillon de philellènes à Corinthe, il se joignit à Mavrocordato, eut une part brillante au combat gagné près de Combotti, et blessé assez grièvement à la malheureuse affaire de Péta, il se retira, non sans peine, à Missolunghi, où il mourut d'une fièvre nerveuse le 4 nov. 1822.

NORRIS (Silvestre), théolog. anglais, fit ses études ecclésiastiques à Rome, vint en missionnaire dans sa patrie, et comme tel fut condamné au bannissement. Il se retira à Douai en 1606, fit profession quelque temps après chez les jésuites, et rentra dans sa patrie, où il m. en 1630, avec la réputation d'habile controversiste. On a de lui, en angl.: *l'Antidote*, 1616, 1618 et 1622, 3 parties in-4; *Appendix à l'Antidote sur la succession de l'Eglise*, 1621, in-4; *le Guide de la foi contre les sectaires*, 1621, in-4; *les Faux Scripturaires*, 1623, in-4, etc.

NORRIS (Jean), théol. anglais, né en 1657, obtint en 1689, la cure de Newton-St-Loe, dans le comté de Sommerset, et passa en 1691 à celle de Bemerton, où il m. en 1711, laissant plus. écrits estimés. Nous citerons entre autres les suivans: *Poésies et Discours écrits en différentes occasions*, 1684, in-8, souv. réimp., et en dernier lieu sous le titre de *Recueil de Mélanges*, 1710, in-8; *la Raison et la Religion*, ou *les Fondemens et les Mesures de la dévotion*, etc., 1689, in 8; *Discours pratiques sur divers sujets*, 4 vol., 1691, 1692, 1693 et 1698, souv. réimpr.; *Discours philosoph. concernant l'immortalité naturelle de l'âme*, 1708, in-8; *Tableau de l'Amour sans voile*, 1682, in-12; *la Théorie et les Lois de l'amour*, essai moral, 1688, in-8. On lui doit en outre une traduct. anglaise des quatre dern. liv. de la *Cyropédie* de Xénophon, 1685, in-8. Les quatre prem. ont été trad. par Fr. Digby.

NORRMAN (Laurent), évêq. de Goteborg, né en 1654, enseigna, tant à Upsal qu'à Lund, le grec, la théologie, la logique, la métaphysique, fut nommé évêque en 1703, et m. la même année avec la réputation d'un des hommes les plus savans que la Suède ait produits. On ne connaît de lui aucun ouv.; on sait seulement qu'il avait réuni les matériaux d'une dictionnaire grec, auquel la mort l'empêcha de mettre la dernière main.

NORTH (Francis), lord-garde-du-grand-sceau sous les règnes de Charles II et de Jacques II, naquit vers 1640. Les talens dont il fit preuve dès son entrée au barreau engagèrent le roi à le charger de différentes fonctions judiciaires par lesquelles il passa avant d'arriver à celles de solliciteur-général de S. M., qui lui furent conférées en 1671 avec le titre de chevalier. A peu près à la même époque, North fut élu représentant du bourg de Lynn à la chambre des communes. En 1673 il fut élevé à la place de procureur-général; mais, désirant s'éloigner de la cour, il quitta cette place l'année suivante pour celle de président des plaids communs. En 1679, Charles II l'appela près de lui, le chargea de la présidence de la chambre des lords après la mort de Nottingham, lui donna le grand-sceau en 1683, et le créa pair et baron de Guilford, dans le comté de Surrey. Il résigna ses fonctions après la mort de Charles II, et m. en 1685. On a de lui quelques écrits politiques, des compositions musicales et des ouv. sur différens sujets; nous citerons entre autres les suiv.: *Index alphabet. des verbes neutres*, imp. dans la grammaire de Lilly; *Mémoire sur la gravitation des fluides*, *considérée dans les vessies à air des poissons*, imp. dans l'*Abrégé des Transactions philosophiques* donné par Lowthorp, vol. 11; *Essai philosoph. sur la musique*, 1677, de 35 pages. — John North, frère du précéd., né en 1645, mort en 1683, embrassa l'état ecclés., et fut principal du collége de la Trinité à Cambridge. On a de lui une édition de quelques écrits de Platon, tels que *le Phédon*, *le Criton*, etc., Cambridge, 1673, in-8.

NORTH (George), antiquaire, né à Londres en 1710, m. en 1772, a laissé: un *catalogue* des médailles du cabinet du comte d'Oxford; des *remarques* sur plusieurs des monnaies de la Grande-

Bretagne trouvées dans différ. provinces d'Angleterre ; et une *table* MS. de toutes les monnaies d'argent d'Angleterre depuis la conquête jusqu'au protectorat de Cromwell.

NORTH (Frédéric, comte de GUILFORD, plus connu sous le nom de lord), homme d'état, de la même famille que le précéd., né en 1732, mérita, par la manière brillante dont il débuta à la chambre des communes, d'être nommé un des lords de la chancellerie à l'âge de 26 ans. En 1767 il fut appelé à succéder au célèbre Charles Townshend en qualité de chancelier de l'échiquier, et, au commencement de 1770, il remplaça le duc de Grafton comme premier lord de la trésorerie. Les affaires d'Amérique, qui commençaient alors à devenir sérieuses, la guerre déclarée successivement à l'Angleterre par la France, l'Espagne et la Hollande, rendirent sa position difficile, et on a remarqué qu'aucune autre époque de l'histoire d'Angleterre n'est marquée par plus d'évènemens malheureux. Les attaques violentes du parlement le déterminèrent à quitter le ministère en 1782. Il y fut rappelé en 1783 après la signature du traité où l'indépend. des Etats-Unis d'Amériq. fut reconnue, mais ce fut seulem. pour quelq. mois ; il se distingua deux fois encore : en 1787 lors des débats du parlement, au sujet de la motion relative à la révocation de l'acte du *test* en faveur des dissidens, et en 1789, au sujet du plan de régence proposé par Pitt à l'époque de la maladie mentale du roi. Depuis cette dernière époque ses infirmités ne lui permirent plus de s'occuper des affaires publiques jusqu'à sa mort en 1792.

NORTHAMPTON (Henri HOWARD, comte de), homme d'état angl., frère puîné du 4e duc de Norfolk, joignait à une instruction profonde une grande connaissance des affaires. Il fut élevé successivement aux emplois de membre du conseil privé, de gardien des cinq ports et gouverneur de la ville de Douvres, et créé baron du royaume, comte de Northampton et chevalier de l'ordre de la Jarretière ; enfin il arriva au poste de lord-garde-du-sceau privé, et le conserva jusqu'à sa mort en 1614. On lui doit la fondation de trois hôpitaux, dont l'un est encore connu à Greenwich sous le nom de *Collège de Norfolk*.

NORTHOFF (Levold), chanoine de l'église de Liége et abbé séculier de Visé, né en 1278 dans le comté de La Marck, présida à l'éducation d'Engelbert, fils du comte de La Marck, l'accompagna dans ses voyages en Italie, et passa le reste de sa vie attaché aux comtes de ce pays. On a de lui un écrit intit. *Origines marckanas, sive Chronicon comitum de Marckâ-Altenâ*. Cet ouvrage a été corrigé et annoté par Henri Meibomius, et publié à Hanovre, 1613, in-fol., puis inséré dans les *Scriptores rerum germanicarum*, t. 1, édit. de 1688.

NORTHUMBERLAND. V. Dudley, Grey (Jeanne), et Percy.

NORTON (Thomas), auteur anglais du 16e S., attaché au barreau de Sarpenhoe dans le comté de Bedford, et avocat de la corporation des papetiers, m. vers 1584, a laissé quelques écrits de controverse, dans lesquels il se montre zélé calviniste ; ils ont été publiés ensemble en 1569. On lui attribue les trois premiers actes d'une tragédie intitulée *Ferrex et Porrex*, composée en société avec Thomas Sackville, depuis lord Dorset, et réimprimée avec des changemens considérables sous le titre de *Gorboduc*. Cette pièce, qui passe pour la première du théâtre anglais dans laquelle il y ait quelque régularité, a fourni à Voltaire le sujet d'observations plaisantes dans sa *lettre* lue à l'académie française à la séance du 25 août 1776.

NORTON (John), auteur anglais du temps de Charles II, a laissé un livre intit. : *Vade mecum des gens de lettres, solide et muet Mentor de l'étudiant raisonnable*, ou *Traduction du latin en anglais de Marcus Antonius Flaminius*, avec des *changemens et des notes idiomatologiques et philologiques sur cet auteur*. Il y proposa pour la langue anglaise un nouveau système d'ortographe, conforme à l'étymologie des mots.

NORTON (lady Françoise), dame anglaise, de l'ancienne famille des Frekes au comté de Dorset, m. en 1720, est auteur de deux ouvrages qu'elle composa sur la mort de sa fille. L'un est intitulé : les *Eloges de la vertu*, in-4 ; et l'autre, *Memento mori* ou *Méditation sur la mort*.

NORTON (John), ministre à Boston, né en 1606 au comté d'Hereford en Angleterre, m. en 1663, est auteur des écrits suivans : *Responsio ad totum quæstionum syllogen à clarissimo viro dom. Gul. Apollonio præpositam, ad componendas controversias in Angliâ*, Londres, 1648, in-8 ; *les Souffrances de J.-C. et les Questions sur la justice active et passive*, 1648, in-8 ; *Réponse au Dialogue de M. Pinchin*, 1653, in-12 ; *l'Evangile orthodoxe*, 1654, in-4 ; *la Vie de M. Cotton*, 1658 ; *le Cœur de la Nouvelle-Angleterre déchiré par les blasphèmes de la génération présente*, ou *Traité de la doctrine des quakers*, 1760, in-8 ; un *Catéchisme*, des *sermons*, et une *lettre* en latin au fameux Jean Dury.

NORVÉGE ou NORWÉGE. Ce roy., dont le nom est formé de *nord* et de *weg* (chemin du nord), est situé effectiv. dans la partie septentrion. de l'Europe. On doit la diviser en deux parties, la Norvége proprem. dite et ses dépendances. La Norvége propre comprend quatre gouvernemens généraux, qui sont ceux d'Aggerhus, de Berghen, de Christiansand et de Drontheim-Hus. Quelques-unes de ses dépendances sont l'Islande, les Iles de Féroe, de Maggeroe, de Wardhus. La stérilité même de la Norvége fut une source de gloire pour une grande partie de ses enfans, qui émigrèrent et immortalisèrent le nom de *Normands*, qui leur fut donné, par des exploits et même par des conquêtes durables en Angleterre, en France, et jusqu'en Italie et en Grèce. Le roi Olaüs, dit *le Saint*, établit le christianisme en Norvége, dans le 11e S., par la violence. Les premiers mouvemens de la réformation s'y firent sentir vers 1528, et elle y fut introduite en 1537. Dès lors le luthéranisme y devint la religion dominante. En 1607 un nouveau rit fut établi, sur lequel les limites étroites de notre cadre nous empêchent de donner de grands détails ; nous dirons seulement que chaque diocèse a son évêque, mais que celui de Christiana a la préséance. La Norvége fut gouvernée, à partir de temps fort reculés, par des princes nés dans le pays même. Les historiens en ont donné une longue liste : on trouvera dans celle qui va suivre les noms qui peuvent paraître authentiques.

Rois de Norvége par ordre chronologique :

Harald Ier, roi en 868, détrôné en 929, mort en. 931
Eric Ier 929
Haquin Ier. 936
Harald II. 961
Haquin II. 976
Olaüs Ier. 996
Suénon Ier, roi de Danemarck et usurpateur de la Norwége, régna jusqu'en 1015.
Olaüs II. 1030
Suénon II, usurpateur, chassé en 1034
Magnus Ier 1048
Harald III 1067
Magnus II. 1069
Olaüs III. 1093
Magnus III, Eysten Ier, Sigurd Ier, Olaüs IV — partagèrent le trône, et moururent en. 1103, 1123, 1131, 1117

Magnus IV, mort en.	1136
Harald IV.	1137
Sigurd II.	1155
Ingon Ier.	1162
Eysten II, partagea le trône avec les deux précédens, et mourut en.	1157
Magnus V.	1178
Swerre ou Sverrir.	1202
Haquin III	1204
Ingon II.	1217
Haquin IV	1262
Magnus VI	1281
Eric II.	1299
Haquin V.	1319
Magnus VII.	1374
Haquin VI	1380

Haquin, ayant épousé Marguerite, fille de Valdemar et héritière présomptive de la couronne de Danemarck, devint roi de Danemarck et de Norvége, et, en mourant, laissa à sa femme le soin de s'affermir sur ce double trône (*v.* Marguerite). Depuis lors les deux couronnes restèrent unies (*v.* l'article Danemarck) jusqu'en 1814, époque à laquelle Bernadotte, qui n'était encore que prince royal de Suède, obtint des Danois ou plutôt des puissances alliées, par le traité de Kiel, la cession de la Norwége : ce ne fut pas toutefois sans peine. Les Norwégiens, voulant s'opposer à cet arrangement, donnèrent d'abord la régence de leur pays et ensuite le trône même à Christian-Frédéric, prince héréditaire de Danemarck ; mais celui-ci, après une courte résistance, qui fut vive pourtant, consentit à signer un traité, par lequel il mettait sa couronne à la disposit. de la diète nationale. Cette assemblée arrêta que la Norwége serait gouvernée désormais par le même souverain que la Suède, mais comme un état distinct, auquel on conserverait sa constitution et ses lois particulières. Bernadotte, devenu roi, a respecté ce pacte d'alliance.

NORWOOD (Richard), géomètre anglais du 17e S., connu surtout pour avoir le premier en Angleterre mesuré l'arc du méridien (1635), est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue les suiv. : une *Trigonométrie* ; la *Pratique du marin* ; un *Traité de la fortification*, imprimés tous trois à Londres en 1667 ; des *lettres* et des *mémoires* insérés dans les *Transactions philosoph.* ; *sur le Flux et le Reflux, et les Puits d'eau douce creusés au bord de la mer aux îles Bermudes, et sur la Pêche de la baleine*, 1667, n° 30 ; sur l'*Histoire naturelle de la Jamaïque*, 1668, n° 4, et sur la *Mesure de l'arc du méridien*, 1676, n° 126.

NORZI (Salomon), sav. rabbin de Mantoue au commencement du 17e S., s'est immortalisé par la composition de son excellent *Commentaire sur tout l'Ancien-Testament*. Cet ouvrage, achevé en 1626, et intitulé par l'auteur *Goder Peretz* (Réparateur des ruines), a été impr. avec le texte à Mantoue, 1742, 2 vol. in-4, sous le titre de *Minchâd Scai* (Oblation généreuse). On a en outre de lui des *Consultations legales*, Mantoue, 1588.

NOSSIS, femme grecque, né à Locres vers la 114e olympiade (324 ans avant J.-C.), ne nous est connue que par douze de ses *Epigrammes* écrites dans le dialecte dorique, qui nous ont été conservées par Planude, Agathias, Suidas et autres ; elles ont été réunies par Oléarius, et publiées avec des *notes* dans sa *Dissertatio de poetriis græcis*, Leipsig, 1708. J.-Chr. Wolf et Brunck les ont aussi insérées ; le premier dans ses *Poetriarum octo Fragmenta*, Hambourg, 1734, in-4, et le second dans ses *Analecta*, t. 1.

NOSTRADAMUS. V. Nostredame.

NOSTRE (André Le). V. Lenôtre.

NOSTREDAME (Michel de), en latin *Nostradamus*, fameux astrologue, né en 1503 à Saint-Remi en Provence, d'une famille juive, commença par étudier la médecine à Montpellier, puis il s'établit à Agen, et s'y maria. Quelques années après, ayant perdu sa femme et deux enfans qu'il en avait eus, il quitta cette ville, parcourut la Guienne, le Languedoc et l'Italie, revint en Provence après une absence de douze années, et se fixa à Salon, où il se remaria. Ayant été appelé successivem. à Aix et à Lyon par les autorités de ces villes pour combattre les malad. contag. qui y régnaient, il employa quelq. remèdes secrets qui lui réussirent et commencèrent sa réputation. Ses confrères, jaloux de ses succès, le déterminèrent par leurs tracasseries à s'éloigner de la société. Ce fut alors que, vivant dans la retraite, il crut posséder la faculté de lire dans l'avenir ; il écrivit d'abord ses *prédictions* dans un style énigmatique, mais bientôt après il les mit en vers, en composa des quatrains, dont il publia 7 *centuries* à Lyon en 1555. Ce recueil eut un succès extraordinaire. Catherine de Médicis voulut en voir l'auteur ; elle l'envoya à Blois tirer l'horoscope des jeunes princes, et le combla de présens. Le duc de Savoie et son épouse firent le voyage de Salon exprès pour le voir, et Charles IX lui donna le titre de son médecin ordinaire et une gratification de 200 écus d'or. Cependant Nostradamus ne jouissait que d'une très-médiocre réputation à Salon, et il m. dans cette ville en 1566, regardé comme un imposteur par la plus gr. partie de ses compatriotes. Les meilleures éditions de ses *Centuries* sont celles de Lyon ou Troyes, 1568, petit in-8, et celle d'Amsterdam, J. Janson, 1668, petit in-12, faisant partie de la *collection* française des Elzeviers. On trouvera des détails sur les éditions des *Centuries* et sur les commentateurs dans le *Polyhistor* de Morhof, liv. 1, ch. 10, et dans les *Mémoires* de l'abbé d'Artigny, t. 2, 3 et 7. Il avait donné antérieurement à ces *prédictions*, de 1550 à 1567, un *Almanach* qui a été contrefait de son vivant, et a donné naissance à une foule d'écrits du même genre, qui n'ont servi qu'à entretenir la superstition dans les campagnes. Duverdier cite plusieurs autres ouvrages de Nostradamus, qui sont aujourd'hui complètement oubliés, et que, par cela même, nous nous dispenserons d'indiquer. On trouve, dans le *Mercure* d'août et septembre 1724, deux *lettres* sur la personne et les écrits de Nostradamus. — Nostredame (Jean de), frère puiné du précédent, procureur au parlement d'Aix, m. en 1590, est auteur d'un livre intitulé *les Vies des plus celèbres et anciens poètes provensaux qui ont floury du temps des comtes de Provence*, Lyon, 1575, in 8. Cet ouvrage a été traduit en italien par Crescimbeni, et publié à Rome en 1710, in-4, avec des *corrections* et des *additions* ; cette édition a été reproduite dans le t. 2 de la *Storia della volgar Poesia* du même traducteur. On a en outre de Jean de Nostredame des *Mémoires depuis l'an 1080 à 1494*, qui sont restés MSs., et ont fourni des matériaux utiles à César Nostredame pour son *Histoire de Provence*. — Nostredame (César de), second fils de Michel, né à Salon en 1555, m. dans la même ville en 1629, est connu comme auteur d'une *Histoire et Chronique de Provence, où passent de temps en temps et en bel ordre les anciens poètes, personnages et familles illustres qui ont fleuri depuis 600 ans*, etc., Lyon, 1614, in-fol. On cite en outre de lui un recueil de *Pièces héroïques et Poésies*, Toulouse, 1608, in-12 ; et un *Discours sur les ruines et misères de la ville de Salon*, Aix, 1598, in-12. Il prend en tête de ce dernier écrit les titres de gentilhomme et de premier consul de la ville. — Nostredame (Michel), dit *le Jeune* pour le distinguer de son père, essaya vainement de pronostiquer l'avenir : l'évènement n'était jamais d'accord avec ses prédictions. Il avait prédit que la petite ville du Pouzin dans le Vivarais, assiégée par les troupes royales, périrait par les flammes ; et, voulant avoir raison au moins une fois, il mit lui-même le feu à plusieurs maisons lors de la

prise de la ville. Saint-Luc, l'ayant surpris, lui fit passer son cheval sur le corps, et le tua l'an 1574. On a de Nostredame-le-Jeune un *Traité d'astrologie*, Paris, 1563.

NOTARAS (CHRYSANTHE), patriarche de Jérusalem, un des plus savans prélats grecs au 18e S., possédait à fond le grec ancien et moderne, le latin, le français et l'italien; il était versé surtout dans les mathématiques, était habile géographe et théologien profond : c'est par ses soins que le temple du St-Sépulcre fut rebâti, en 1719. avec le consentement de la Porte. Il m. en 1733, laissant les ouvrages suiv. : *Recueil de traites* concernant les *rits et les dogmes de l'église orientale*, impr. à Tergovist, en Valachie, l'an 1715; la partie de ces écrits qui concerne l'église de Russie a servi au P. Le Brun pour son *Histoire ecclésiastique* de cet empire; une *Introduction à la géographie et à la sphère*, écrite en grec moderne, impr. à Paris, 1716, in-fol., avec une préface du prince J.-N.-Alex. Maurocordato; des *Lettres pastorales* et des *Homélies* en lat. imprimées à Alep en 1711; en outre il a pub. en 1715 une *Histoire des Patriarches de Jérusalem*, ouvr. dont Dositheüs, son oncle et son prédécesseur sur le siége de Jérusalem, était l'auteur.

NOTARI (CONSTANTIN de), religieux du Mont-Cassin au 17e S., né à Nôle., a pub. quelques ouvr. parmi lesquels on cite les suiv. : *il Duello dell' ignoranza della scienza*, in-4; *del Mondo piccolo ammirabile*, in-4; *il Cittadino del cielo*, *del mondogrande*, etc.

NOTHNAGEL (JEAN-ANDRÉ-BENJAMIN), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Buch, principauté de Saxe-Cobourg, en 1729, passe en Allemagne pour être celui de tous les graveurs qui se rapproche le plus de Rembrandt. Il a laissé des petits tableaux dans le genre de Téniers qui sont très-estimés. Le catalogue de l'œuvre de cet artiste a été pub. par Husgen sous le tit. de *Artistis ches Magasin*, Francfort, 1790, in-8; les pièces les plus remarq. sont les suiv. : le *Buste d'un Turk*; le *Portrait d'Aly Bey*; celui du *juif Baer* de Francfort; celui du *prince Radziwill*, et deux *paysages ornes de ruines et de tombeaux*.

NOTHUS. V. DARIUS.

NOTKER (le bienheureux), surn. *Balbulus* ou *le le Bègue*, relig. de l'ordre de St-Benoit, litt. et théologien, né à Heiligau, près de l'abbaye de St-Gall, où il fut élevé et où il m. en 912, est auteur de plus. opuscules, parmi lesquels on distingue les suiv. : *de Interpretibus divinarum Scripturarum*, publ. par Bern. Pez, dans le *Thesaur. anecdotor.*, 1re part.; *Sequentiæ*, ou proses et prières rimées qu'on chante dans les églises de France et d'Allemagne aux messes solennelles, impr. en partie à la suite du précédent; *Carmina sacra*, imprimés dans les *antiq. Lectiones* de Canisius et dans la *Bibl. maxim. Patrum*, tom. 27; *Martyrologium*, publ. par Canisius; et un *opuscule* sur la valeur des notes musicales, publ. par Mabillon dans l'*Appendix* au tom. 4 des *Annales* de St-Benoit, et par Gerbert dans les *Script. ecclesiast. de musicâ*. On attribue à Notker une *Vie de Charlemagne*, insérée dans les *Scriptor. rer. Francor.*, de Duchesne et dans la *Collect. monumentor.* de Frédéric Hahn.

NOTKER, dit *Labeo*, moine de St-Gall, né dans le 10e S., m. en 1022, après avoir dirigé pendant long-temps les écoles de l'Abbaye, a traduit, en langue teutonique ou francique, le Psautier de David, le Livre de Job, les Morales de St-Grégoire, Boèce, l'*Organum* d'Aristote, et l'écrit intitulé *de Nuptiis Mercurii et Philologæ*, par Martianus Capella. Le *Psautier*, qui passe pour un des premiers monumens de la littérature allemande, a été publ. par le professeur Frick avec le *Thesaurus* de Schilter sous le tit. suiv. : *Notker tertii Labeonis Psalterium davidicum à latino in theotiscam veterem linguam versum*, etc. Ulm, 1726. Il est précédé d'une savante *notice* sur Notker, par le P. Franke, bibliothécaire de St-Gall. On trouve une analyse de cette notice dans les *Beytræge zur kritischen Geschichte der deutschen sprache*, etc., Leipsig, 1734, cahier 8, tom. 2. M. Gley, dans son ouvr. sur la *Langue et Littérature des anciens Francs*, 1814, in-8, a donné une partie du Psautier de Notker et une *notice* des divers MSs. de ce livre.— Un autre NOTKER, moine de St-Gall, puis évêque de Liége en 971, m. en 1007, avec la réputation d'un homme érudit, passe pour avoir composé avec Herigère, abbé de Lobbes, une *Histoire des Evêques de Liége*, qui a été insérée dans les *Gesta Pontificum Leodiensium* de Chapeauville.—Plusieurs autres écrivains de l'abbaye de St-Gall ont porté le même nom : on trouvera d'amples détails sur tous les Notkers dans la *Bibl. med. et infim. latinitatis* de J.-Alb. Fabricius et dans l'*Hist. litt. de France*, tom. 6.

NOTTINGHAM (CHARLES HOWARD, comte de). V. HOWARD.

NOTTURNO, poète napolitain du 15e S., m. vers l'an 1519, a laissé un *Recueil de poesies lyriques*, impr. au 16e S. sans indication de lieu ni d'année. Quelques-unes de ses poésies ont été publiées séparément à Bologne, vers 1517 et 1519, sous le tit. de *Opera nuova de Notturno*, *Neapolitano*, *nella quale vi sono capitoli*, etc.

NOUAL DE LA HOUSSAYE (ALEXANDRE de), membre de l'acad. celtique et de plus. aut. sociétés littéraires, avocat à la cour de Rennes, puis chef de bureau de justice criminelle au ministère du grand-juge, né à Rennes en 1778, m. dans la même ville en 1812, est aut. d'un *Voyage au Mont-Saint-Michel, au Mont-Dol et à la Roche-aux-Fées*, Paris, 1811, in-18. On lui doit en outre un *Eloge de Duclos*, couronné par l'acad. de Rennes; et différens *Memoires* présentés à l'acad. celtique, aujourd'hui société roy. des antiquaires de France. Il était au nombre des rédacteurs de la *Biographie universelle*. Son *Eloge*, par Paganel, se trouve dans les *Mémoires de la Société des antiq. de France*, tom. 2.

NOUE (FRANÇOIS de LA), gentilhomme breton, né en 1531, embrassa fort jeune la carrière des armes et fit les campagnes d'Italie, puis celle des Pays-Bas. Ayant pris le parti des calvinistes, il enleva Orléans en 1567, et s'empara de plus. autres places. Après le traité de pacification, il fut envoyé dans les Pays-Bas, surprit Valenciennes en 1571; mais l'ann. suiv. il ne put empêcher la prise de Mons où il s'était renfermé. De retour en France, il reçut la mission d'amener les Rochellois à une conciliation; mais ceux-ci, irrités par les massacres de la St-Barthélemi, ne voulurent écouter aucune proposition. Nommé par les citoyens commandant militaire de la place, La Noue accepta dans l'espoir d'opérer plus facilement une conciliation. Voyant que sa modération le rendait suspect, il se retira dans le camp du duc d'Anjou, auquel il fut très-utile en faisant échouer une conspiration tramée contre lui par le duc d'Alençon. Bientôt il se convainquit que les calvinistes n'avaient de salut à attendre que de leurs armes; il fut le prem. à engager les Rochellois à faire cause commune avec tous les réformés de France; il mit leur ville en état de défense, rendit leur marine formidable, et couvrit les frais de la guerre avec les prises qu'il faisait. Etant ensuite rentré au service des états-généraux, il fut nommé maréchal-de-camp, et se signala en plus. rencontres; mais il tomba entre les mains des Espagnols et resta leur prisonnier pendant cinq ans. A son retour il offrit ses services à Henri III, réuni au roi de Navarre contre la ligue, fut chargé du commandement de l'armée royale, engagea ses biens pour subvenir aux besoins des soldats, et remporta sur le duc d'Aumale une victoire complète. En-

voyé en Bretagne en qualité de lieutenant-général contre le duc de Mercœur, il périt en 1591, au siége de Lamballe. On a de lui : *Discours politiq. et militaires*, Bâle, 1587, in-4, et 1638, in-8. Il avait fait aussi des *remarques* sur l'*histoire* de Guichardin : elles sont impr. en marge de la traduct. française de Chomedey, Paris, 1568, et 1577; Genève, 1577 et 1583.— ODET DE LA NOUE, son fils aîné, l'un des capitaines de Henri IV, m. entre 1610 et 1620, est l'officier à qui ce prince répondit lors de son entrée dans Paris : *La Noue, il faut payer ses dettes, je paie bien les miennes.* On a de lui des *Poésies chrétiennes*, Genève, 1594, in-8. On lui attribue un ouvr. intit. : *vive Description de la tyrannie*, Reims, 1577, in-16; et un *Dictionn. des rimes françoises selon l'ordre des lettres de l'alphabet,.... plus un amas d'épithètes, recueillies des Œuvres de Dubartas* (Genève) Vignon, 1596, in-8, et Cologny (Genève), 1624. L'amas d'epithètes doit être attribué à Simon Goulard, commentateur de Dubartas. — NOUE (Stanislas-Louis de LA), comte du Vair, petit-neveu du précéd., né en 1729, se signala dans la guerre de sept ans à la tête des volontaires, et fut tué dans une retraite à Saxenhausen à l'âge de 31 ans. Louis XV manifesta le regret que lui causait cette perte. On a de lui un livre intit. : *Nouvelles constitutions militaires, avec une tactique adaptée à leurs principes*, gr. in-8, Francfort (Paris), 1760, avec 20 pl. en taille-douce. Sa *Vie*, écrite par le vicomte de Tonstain, major de cavalerie, a été publ. à Rennes, 1782, in-8, sous le titre de *Précis histor. sur le comte de Vair, commandant les volontaires de l'armée.*

NOUE (DENIS de LA), imprimeur de Paris, m. en 1650, a publ. un gr. nombre de belles éditions, entre autres la *Somme de St Thomas* et une *Concordance de la Bible*; celle-ci porte la date de 1635, et est particulièrement estimée pour la netteté de l'impression et la correction du texte. — N. de LA NOUE, financier du 17e S., attira l'attention générale par son faste et ses dépenses excessives. Poursuivi pour ses malversations, il fut condamné en 1705, à 9 ans de galères et au pilori.

NOUE (JEAN SAUVÉ, surnommé de LA), né à Meaux en 1701, se fit comédien à l'âge de 20 ans, débuta à Fontainebleau en 1742, dans le rôle d'Essex, et fut reçu sur-le-champ au Théâtre-Français. Sa figure était triste et ingrate, sa voix faible et rauque, son geste et son débit également froids; mais il rachetait tous ces désavantages par une intelligence rare : une comédie-ballet, intitulée *Zélisca*, qu'il fit représenter en 1746 pour le mariage du dauphin, réussit beaucoup à la cour, et lui valut la place de répétiteur des spectacles des petits appartemens et la direction du théâtre du duc d'Orléans à St-Cloud. Sa mauvaise santé le força à quitter le théâtre peu d'années avant sa mort arrivée en 1761. Outre la pièce que nous avons citée, on a de lui une petite comédie intit. : *les deux Bals*, jouée à Strasbourg en 1734; *le Retour de Mars*, pièce de circonstance qui eut un grand succès au théâtre Italien à Paris, en 1735; une tragédie de *Mahomet II*, jouée aux Français en 1739, et la *Coquette corrigée*, donnée au même théâtre en 1755. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1765, 1 vol. in-12.

NOUET (JACQUES), jésuite, né au Mans en 1605, se distingua dans le ministère de la prédication, fut pendant 25 ans recteur des colléges d'Alençon et d'Arras, et m. vers 1680, à Paris, dans la maison professe de son ordre. On a de lui : *Méditations sur la vie cachée, souffrante et glorieuse de J.-C.*, 7 vol. in-12; *la Vie de Jésus-Christ dans les saints*, 2 vol.; *l'Homme d'oraison*, 5 v.; *la Dévotion à Jésus-Christ*, 3 vol. in-4. Tous ces ouvr. ont été publ. de 1674 à 1678. On attribue à ce jésuite une *réponse aux Provinciales*, et un écrit intit. : *Remercîment du consistoire de N. aux théologiens d'Alençon, disciples de St Augustin.*

NOUET (NIC.-ANTOINE), astronome, né en 1740, à Pompey en Lorraine, entra dans l'ordre de Cîteaux et porta le nom de dom Nouet, sous lequel il est cité dans la *Connaissance des temps.* Il vint se fixer à Paris vers la fin de 1780, pour se livrer aux calculs et observations astronomiques sous la direction du comte de Cassini, et eut une grande part aux travaux publ. annuellement dans les *mémoires* de l'acad. sous le nom du direct. de l'Observatoire. En 1784 il fut envoyé à St-Domingue en qualité d'astronome, pour y construire la carte des débouquemens et de la côte française de cette île. En 1795, il fut appelé au dépôt de la guerre pour lier à la France, par de grands triangles, les départemens du Rhin; et en 1796, des opérations du même genre l'appelèrent en Savoie. Attaché à l'expédition d'Egypte en 1798, Nouet y commença la triangulation dont devait résulter une nouv. carte de cette contrée. A son retour en France, il reprit d'abord sa place d'ingénieur au bureau de la guerre, puis il alla continuer ses triangles en Savoie, en qualité de chef de section et directeur des opérat. topographiques de la carte du Mont-Blanc, et m. subitement à Chambéri en 1811. Il ne nous reste de lui qu'un mémoire intit. : *Exposé des résultats des observations astronomiques faites en Egypte, depuis le 1er juillet 1798, jusqu'au 28 août 1800*, et un *mémoire* posthume, ne contenant que des observations thermométriques et hygrométriques, sans aucun discours : tous deux font partie de la *Description de l'Egypte*, tom. 1er. (Mémoires).

NOUGARET (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), écriv. des plus infatigables, né à La Rochelle en 1742, s'adonna aux lettres dès sa première jeunesse et sans avoir fait d'études classiques, et parut aussi sur la scène politique, où son rôle ne fut guère plus brillant que celui qu'il a rempli dans le monde savant. Il m. à Paris en 1823, laissant, tant en pièces de théâtre (quelques-unes en société avec Jean-Henri Marchand) qu'en romans et compilations histor., une centaine d'ouvrages dont M. Mahul a recueilli les titres dans le tome 4 de son *Annuaire nécrol.* Nous nous bornerons à mentionner les suivans : *la Bergère des Alpes*, pastorale, 1763, in-8; *Lucette*, ou *les Progrès du libertinage*, Genève et Paris, 1763 et 1765, 3 vol. in-18 : l'année suiv., il en parut une suite de 3 vol., et l'ouvr. a été plusieurs fois réimpr. sous divers titres; *l'Ombre de Calas le suicide*, héroïde, Amsterdam et Paris, 1765, in-8; *la Biblioth. du théâtre*, 1769, 4 vol. in-12; *le Basson*, 4e *chant ajouté à la Dunciade*, Lyon, 1771; *les Astuces de Paris, anecdotes parisiennes*, Londres et Paris, 1776, 2 part. in-12; réimpr. et continuées sous div. titres, et trad. en allem. et en anglais; *Eloge de Voltaire*, poëme, Genève et Paris, 1779, in-8; *Hymnes pour toutes les fêtes nationales*, etc., 1796, in-12; *Anecdotes de Constantinople*, etc., 1799, 5 vol. in-12; réimprimées sous le titre de *Beautés de l'hist. du Bas-Empire*, 1811, 1814, in-12 : sous le même titre de *Beautés*, l'auteur a donné beaucoup d'autres compilations qui, avec celles de Durdent et autres, complètent la collection des *Beautés* publiées par le libraire Eymery.

NOUH Ier, 4e prince persan de la dynastie des Samanides, fils et successeur de Nasser, l'an 331 de l'hég. (943 de J.-C.), surnommé *Emyr-Hamid* (le prince louable) à cause de ses vertus et de la pureté de ses mœurs, m. vers la fin de l'année 954 de J.-C., après un règne de douze ans qui avait été fréquemment troublé par les révoltes des vézyrs. Son fils Abdel-Melek Ier lui succéda. — NOUH II (Aboul Cacem), 8e prince de la même dynastie, petit-fils du précédent, monta sur le trône de la Transoxane l'an 365 de l'hégyre (976 de J.-C.), après la mort de son père Mansour Ier, et sous la

tutelle de sa mère. Il n'eut ni la force, ni le courage de soutenir le trône que lui avaient légué ses ancêtres; les 22 années de son règne ne sont marquées que par des revers et des actes de lâcheté ou de faiblesse. Il m. en 387 (997), laissant à ses enfans une empire qui ne tarda pas à se dissoudre.

NOULIS (NICOLAS PETRINEAU DES), échev. de la ville d'Angers, m. en 1709, est connu comme auteur d'une *Histoire des rois de Sicile et de Naples de la maison d'Anjou*, Paris, 1707, in-4.

NOULLEAU (JEAN-BAPTISTE), né en 1604 à St-Brieuc, entra à l'âge de 20 ans dans la congrégat. de l'Oratoire, et s'y distingua par son talent pour la chaire et ses vertus. Mais il montra un zèle reformateur que rien ne pouvait contenir; il prêchait dans les rues, sur les routes, dans les villages: ses supérieurs voulant y mettre un frein lui interdirent toutes les fonctions du ministère. Noulleau se retira dans un lieu solitaire du diocèse de Dôle, exerçant sur son corps des macérations inouies qui affaiblirent sa santé, et terminèrent sa vie en 1672. Il avait composé un assez grand nombre d'écrits sur la théologie, la morale, la réforme du clergé, etc. Nous citerons, entre autres, les suiv.: *Augustinus Nulleavii de Gratiâ Dei et Christi*, Paris, 1665, in-4; *Velitationes contra Amœdeum Guemenœum, cloacam, sterquilinium, latrinam casuistarum*, 1666, in-4; *Politique chrétienne et ecclésiast. pour chacun de tous messieurs de l'assemblée du clergé*, 1666, in-12.

NOUR-DJIHAN, femme de l'emper. moghol Djihan-Ghyr, était fille d'un officier tartare, parvenu de grade en grade jusqu'à la charge de grand-trésorier de l'emper. Akbar: elle fut élevée au rang de sulthane l'an 1019 (1611), et prit sur son époux un ascendant dont elle ne fit usage que pour le bonheur de ses sujets. Son pouvoir fut tel que son nom et le titre de padischah (impératrice) fut ajouté à celui de l'empereur sur les monnaies. Après la m. de Djihan-Ghyr, elle fut reléguée dans le palais de Lahor, et y m. l'an 1055 (1645) à l'âge de 60 ans. On lui attribue la découverte de l'essence de roses.

NOUR-EDDYN MAHMOUD (MELIK-EL-ADEL), célèbre sulthan de Syrie et d'Égypte, de la dynastie des Atabeks Zenghides et fils aîné du fameux Imad-Eddyn Zenghy, monta sur le trône d'Alep l'an 540 de l'hég. (1145 de J.-C.), tandis que son frère Seif-Eddyn Ghazy, prenait possession de celui de Moussoul. Tous deux réunirent leurs armes contre les monarq. chrétiens qui s'étaient croisés pour la 2ᵉ fois. Nour-Eddyn vainquit et fit prisonnier Alphonse, fils du roi de Sicile, étendit ses états jusqu'en Mésopotamie et en Syrie, aux dépens de son frère, et continua de se signaler contre les croisés qui le regardaient comme le plus puissant des monarques musulmans. Il se disposait à l'exécution des projets de Saladin, son ambitieux lieutenant, lorsqu'il fut attaqué d'une esquinancie, dont il m. l'an 569 (1174) à Damas, à l'âge de 58 ans, après en avoir régné 29. Il est regardé par les musulmans, non-seulem. comme un héros et un grand monarque, mais encore comme un saint. Il partageait son temps entre les devoirs de la religion, les soins du gouvernem. et la guerre; il releva les remparts de plus. villes et forteresses, fonda un gr. nombre de mosquées, de colléges, d'hôpitaux, de caravansérais, de maisons de bienfaisance, et accueillit avec distinction les savans et les docteurs. C'est lui qui a été l'inventeur de la *poste aux pigeons*. On trouvera des détails à cet égard dans le livre intit.: *la Colombe messagère, plus rapide que l'éclair*, etc., par Michel Sabbagh, trad. de l'arabe par M. Sylvestre de Sacy, Paris, 1805, in-8.

NOURRY (LE). V. LENOURRY.

NOUSCHIRVAN. V. KHOSROU.

NOUVELLET (CLAUDE-ETIENNE), religieux bénédictin, né vers l'an 1510 à Talloire, en Savoie, a pub. l'ouv. suiv.: *Petri-Aurioli Franciscani, cardinalis, compendiosa in universam sacram scripturam commentaria edita à Claudio-Stephano Noveletto, Talluerino*. Paris, 1585.—NOUVELLET (Claude), docteur de Sorbonne, chanoine de la cathédrale de Genève, membre de l'acad. florimontane d'Anneci, né à Anneci vers le milieu du 16ᵉ S., a composé plus. ouv. plaisans, parmi lesquels on cite les suiv.: *le Braquemart*, poème en cent sonnets; *Odes sur les funérailles du chevalier de Soyer*, Paris, 1571; *les Divinailles*, en style burlesque, Lyon, 1571.

NOVA (JUAN da), navigateur, né en Galice, entra au service d'Emmanuel de Portugal en 1501, partit pour les Indes avec une escadre de quatre vaisseaux montée par 400 hommes, et après une navigation heureuse dans laquelle il n'acquit pas moins de gloire que de richesses, il découvrit l'île Ste-Hélène, alors entièrem. déserte. C'est à tort que l'on a attribué cette découverte à un Jean Nuñez Gallego, ou à un Jean de Nova.

NOVAIRI. V. NOWAIRI.

NOVARA (DOMINIQUE-MARIE), astronome, né à Ferrare en 1464, professa successivem. l'astronomie à Pérouse, à Rome et à Bologne, et m. dans cette dernière ville en 1514. Il eut pour élève le célèbre Copernic. — NOVARA (Nestor-Denis), religieux de l'ordre des frères-mineurs, pub. en 1483, à Milan, un *vocabulaire* latin, souv. réimpr.

NOVARINI (LOUIS), religieux théatin, né à Vérone, m. en 1650, exerça les prem. emplois de son ordre. On a de lui quelq. ouv. théologiques et ascétiques, entre autres la vie de J.-C. dans le sein de la Ste Vierge et dans la crèche, sous ces titres singuliers: *Calamità de Cuori*, Vérone, 1647, in-16; *Paradiso di Bethelemme*, ibid., 1646, 10-16. On peut consulter sur ce religieux les *Mém.* de Niceron, la *Verona illustrata* de Maffei, t. 2, et la *Bibliotheca de' Scrittori teatini*, du P. Vezzosi.

NOVAT, hérésiarq., diacre de l'église de Carthage au 3ᵉ S., avait déjà deshonoré le caractère sacré, dont il était revêtu, en s'appropriant les revenus des pauvres et en flattant les grands par de basses complaisances, lorsque St Cyprien (*v.* ce nom) le cita, en 249, devant un synode, pour y rendre compte de sa conduite. Il n'obéit point; et, sommé une seconde fois, il s'enfuit secrètement à Rome, l'an 251. Les pères du concile n'en continuèrent pas moins l'instruct. de la procédure, en son absence, et le déclarèrent excommunié. Novat se lia à Rome avec Novatien (*v.* l'art. suivant), et ils renouvelèrent ensemble l'hérésie des montanistes (*v.* Montan), dont les principes étaient totalement opposés à ceux que Novat avait soutenus en Afrique. (Il avait avancé que les laps, *lapsi*, c.-à-d. les chrétiens tombés dans l'idolatrie par la crainte des persécutions, devaient être admis à la communion sans avoir été soumis à aucune pénitence.)

NOVATIEN, anti-pape en 251, fut le premier qui donna à l'église chrétienne le scandale de deux élections ennemies. Prêtre de l'église romaine et jaloux de St Corneille (*v.* ce nom) qui venait d'être élevé au pontificat, il affecta une doctrine sévère contre les fidèles *tombés* pendant la persécut. de l'emper. Dèce, et prétendit que l'Eglise elle-même n'avait pas le pouvoir de les absoudre. Trois évêq. fanatiques ayant partagé cette opinion, nommèrent Novatien évêque de Rome. Cette élection fut rejetée par St Cyprien, et condamnée dans les conciles de Carthage et d'Antioche. On ignore ce que devint ensuite Novatien; mais sa secte dura longtemps après lui, et se mêla ensuite, dans le 4ᵉ S., à d'autres hérésies qui attaquaient le dogme de la religion ou l'autorité du St-siége.

NOVATIENS, sectaires. V. l'art. précéd.

NOVELLA, fille de Jean d'Andrea, savant jurisconsulte, et l'une des femmes les plus étonnantes

de son temps, possédait dans la philosophie et la jurisp. des connaissances profond. qui lui méritèrent le laurier doctoral à l'acad. de Bologne. Elle m. à Bologne, sa patrie, en 1366.—BETTINA, sa sœur, non moins célèbre par son érudition, épousa Jean de St-George, habile jurisconsulte et profess. en droit à Padoue, et m. dans cette ville en 1355. Plusieurs biographes l'ont confondue avec Bettina Gozzadini, savante dame de Bologne, qui florissait un S. auparavant.

NOVELLI (FRANÇOIS), né Rome dans le 16e S., est connu comme aut. d'un livre intit. : *de Urbis Florentiæ ac Mediceæ familiæ nobilitate comment.*, Rome, 1604, in-4.

NOVERRE (JEAN-GEORGE), célèbre danseur, réformat. des ballets en Europe, né à Paris en 1727, montra de bonne heure un goût décidé pour l'art qu'il était appelé à perfectionner, on pourrait même dire à créer; il reçut les leçons de Dupré, débuta devant la cour à Fontainebleau, et passa à Berlin, où l'appelaient de brillantes espérances. De retour en France en 1749, il donna à l'Opéra-Comique un ballet chinois qui ne produisit cepend. pas la sensation que l'on pouvait attendre de l'éclat des costumes et des décorations : ce ballet fut bientôt suivi de celui des *Recrues prussiennes*, de la *Fontaine de Jouvence* et des *Fêtes flamandes*. Appelé en Angleterre par Garrick, Noverre conçut, en voyant la perfection du jeu de ce célèbre acteur, la pensée que la danse pouvait s'allier à la pantomime et concourir à exprimer les passions. Il revint à Paris dans l'espoir que ses idées à cet égard seraient accueillies par les directeurs de l'Opéra, mais il ne put rien obtenir malgré la protection de Mme de Pompadour. Il s'attacha alors au théâtre de Lyon, et y donna *la Toilette de Vénus*, *les Fêtes du Sérail*, *le Jugement de Pâris* et *le Jaloux sans rival*. Les innovations que présentaient ces pièces soulevèrent contre l'auteur tous les danseurs de l'Europe, et surtout ceux de Paris. Loin de se décourager, Noverre poursuivit avec constance ses réformes, et les consigna dans ses *Lettres sur la danse*, pub. en 1767. Appelé à diriger les fêtes d'hiver que donnait le prince de Wurtemberg, Noverre composa *les Amours de Henri IV*, *Médée et Jason*, *Orphée aux enfers*, *Sémiramis*, *Antoine et Cléopâtre*, *la Mort d'Hercule*, *Psyché*, *Diane et Endymion*, *Vénus et Adonis*, *Armide*, *l'Enlèvement de Proserpine*, *les Danaïdes*, etc. Il fut ensuite chargé des fêtes qui se préparaient à Vienne pour le mariage de l'archiduchesse Caroline. Il fit représenter successivem. *Iphigénie en Tauride*, *les Grâces*, *Alceste*, *Roger et Bradamante*, *Enée et Didon*, *Adèle de Ponthieu*, *les Horaces*, *la Mort d'Agamemnon*. De Vienne il passa à Milan, et donna à la cour de l'archiduc Ferdinand *Apelle et Campaspe*, *la Rosière de Salency*, *la Foire du Caire*, *Rittiger et Wenda*; *Galeas, duc de Milan*; *Euthime et Eucharis*. *Belton et Elisa*, *Hyménée et Chrysés*. La reine Marie-Antoinette le fixa enfin à Paris avec le titre de maître des ballets en chef de l'Acad. roy. de Musique. Il devint l'ordonnat. des fêtes du petit Trianon, et composa les ballets des opéras de Gluck et de Piccini. Pendant un court séjour qu'il alla faire à Londres, il y fit représenter *les Noces de Thétis* et *Iphigénie en Aulide* : cette dernière pièce causa un enthousiasme tel que l'auteur fut couronné sur le théâtre. La révolut. enleva à Noverre une partie de la fortune qu'il avait acquise par son travail; il m. à St-Germain-en-Laye en 1810. Il avait donné en 1807 une nouvelle édit. de ses *Lettres sur les arts imitateurs et sur la danse en particulier*, 2 vol. in-8. On lui doit en outre deux *Lettr. sur Garrick*, *écrites à Voltaire*, et imp. à la suite de la trad. franç. de la *Vie de D. Garrick*, an IX (1801), in-8, et une *Lettre à un artiste sur les fêtes publiques*, 1801, in-8 : ces deux écrits ont été joints à l'édit. de ses *lettres* pub. en 1807.

NOVES (RICHARD de), troubadour du 13e S., surnommé *de Noves* du nom du village où il avait reçu le jour, fut attaché au service des princes d'Aragon, comtes de Provence, et vécut à la cour de Raimond Bérenger III. Il obtint, après la mort de celui-ci, la place de receveur des droits du comte de Provence, et m. en 1270 dans un âge avancé. On ne connaît aucune de ses productions.

NOVES, et non pas NOVÈS (LAURE de), moins connue sous son nom de famille, long-temps ignoré, que sous celui de *la Belle Laure*, fille d'Audibert de Noves, d'une ancienne famille de Provence, et syndic de la ville d'Avignon, naquit en 1307 ou 1308. Elle fut mariée à 17 ans, en 1325, à Hugues de Sade, âgé de 20 ans, dont les ancêtres, depuis deux ou trois générations, exerçaient les prem. charges municipales à Avignon à la cour du pape. Elle ne brilla pas moins par les charmes de son esprit que par les grâces de sa personne. Le jeune Pétrarque, réfugié dans le comtat Venaissin par suite des guerres civiles des guelfes et des gibelins, n'avait que 23 ans lorsqu'il la vit pour la première fois, en 1327; il conçut pour elle une passion violente, et fit de vains efforts pour séduire celle qui en était l'objet, et pour étouffer un amour sans espoir. Pend. 21 ans il chanta la beauté, les vertus de Laure, dont le nom devint si célèbre en Europe que tous les étrangers de distinction qui venaient à la cour du pape voulaient voir cette beauté célèbre. Une peste affreuse pénétra en Sicile, se répandit dans toute l'Europe, et ravagea la ville d'Avignon; Laure périt victime de ce fléau l'an 1348, à l'âge d'environ 40 ans. Elle avait eu 11 enfans, dont 9 survécurent, 6 garçons et 3 filles. Les portraits de cette femme célèbre sont nombr., mais on a lieu de croire que très-peu d'entre eux sont la fidèle ressemblance de leur modèle. Nous citerons comme les plus parfaits sous ce rapport celui qui se trouve gravé en tête de la *Vie de Pétrarque*, par l'abbé Roman, publiée par l'Athénée de Vaucluse, Avignon, 1804, in-18, et celui du *Petrarcha redivivus*. On trouvera des détails plus étendus sur la belle Laure dans les ouvr. suivans : *Mém. pour la vie de François Pétrarque*, par l'abbé de Sade, Amsterdam, 1764-67, 3 vol. in-4; *Hist. de la littér. ital.*, par Tiraboschi; *del Petrarca, etc.*, par Baldelli, Florence, 1797, in-4; *Pétrarque à Vaucluse et Retour de la fontaine de Vaucluse*, par l'abbé Arnavon, in-8, Paris, 1803; Avignon, 1805; *Descript. de la Fontaine de Vaucluse*, par M. Guérin, Avignon, 1804, in-12; *Hist. littér. d'Italie*, par Ginguené. On peut en outre consulter sur Laure les *Mém.* de Bimard de La Bastie et celui de Ménard dans la *collect.* de l'acad. des inscriptions et belles-lettres. Mme de Genlis a publié un roman intit. : *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819, 2 vol. in-12.

NOVIDIUS (AMBROISE), poète latin, né à Forenza, dans la Pouille, vécut sous les pontificats de Léon X, d'Adrien VI, de Clément VII et de Paul III. Il a dédié à ce dernier son poème intit. : *sacrorum Fastorum lib. XII*, Rome, 1547, in-4, réimp. à Anvers, 1559, in-12. On a aussi de lui un autre poème latin qui a pour titre : *Consolatio ad Romanos (post direptionem)*, Rome, 1538, in-12, accompagné d'une pièce de vers assez longue adressée à son protecteur Alexandre Farnèse, et portant le titre de *Color ex auctâ mercede*.

NOVION (JEAN-VICTOR, chevalier, puis comte de), député suppléant de la noblesse du bailliage de Vermandois aux états-généraux, remplaça à l'assemblée constituante, en 1790, le comte de Miremont, démissionnaire, vota avec le côté droit, et signa les protestations des 12 et 15 septemb. 1791 contre les actes de l'assemblée. Il émigra; et, après avoir fait partie de l'armée des princes, et séjourné quelque temps en Angleterre, entra au service de Portugal. Il y obtint bientôt une grande considé-

ration, et contribua à faire créer une espèce de corps de maréchaussée, qui reçut le nom de garde royale militaire de police, et dont il prit le commandement en 1802. Ce fut lui encore qui donna le plan de ces douanes militairement organisées, dont le Portugal fit une heureuse épreuve, et que la France a depuis adoptées. Nommé commandeur de l'ordre du Christ en 1805, commandant d'armes de Lisbonne en 1807, après l'entrée des Français dans cette capitale, et enfin maréchal-de-camp par le général Junot, au nom de Bonaparte, en 1808, il rentra en France la même année lorsque l'armée franç. évacua le Portugal. Lors de la création des cours prevôt., il fut appelé aux fonctions de prevôt du dép. de la Moselle, qu'il remplit pend. 2 ans. M. de Novion m. à Nantes le 18 juillet 1825.

NOWAIRI (Schéhab-Eddyn Ahmed), écrivain célèbre du 8e S. de l'hég., né en Egypte, et m. à l'âge d'environ 50 ans, en l'année 732 de l'hégyre (1331-32 de J.-C.), se distingua comme jurisconș. et historien. Le seul ouvr. de lui que nous connaissions est une sorte d'encyclopédie histor. intit. : *Nihayat alarab fi fonoun aladab*, c.-à-d. tout ce qu'on peut désirer de savoir concernant les différ. branches des belles-lettres. Cet ouv., divisé en 5 livres, forme 10 vol. La bibliothèque roy. à Paris et celle de l'Escurial en possèdent quelques vol. : celle de l'université de Leyde en possède un exemplaire complet. On trouve un aperçu de ce livre dans les *Prodidagmata ad Hadgi khalifæ tabulas* de Reiske, impr. à la suite de la *Description de la Syrie* d'Aboul Féda, édition donnée par Koehler, Leipsig, 1766. La partie de l'hist. de Nowairi qui concerne la Sicile sous le gouvernement des Arabes a été pub. en arabe et en lat. par le chanoine Gregorio Rosario dans le recueil intit. : *Collezione di cose arabe-siciliane*, Palerme, 1790. M. Caussin en a donné une trad. franç., Paris, an x (1802), à la suite du *Voyage en Sicile*, etc., du baron de Riedesel. Quelques autres écriv. ont donné des fragm. du même ouvrage.

NOWEL (Alex.), né à Read, au comté de Lancastre, m. en 1602, après avoir été successivement maître d'école, chan. de Westminster et doyen de St-Paul sous le règne d'Elisabeth, est aut. de deux *catéchismes*, dont l'un est en latin, en grec et en hébreu. Il a composé en outre plus. écrits contre l'Eglise romaine.

NOY (William), *attorney* ou procureur-général sous le règne de Charles Ier, né à St-Burian, dans le comté de Cornouailles, se montra un des plus zélés défenseurs de la prérogative royale au parlement, et m. en 1634, laissant plus. ouvr. de jurisprud. qui font honneur à ses talens. Nous citerons entre autres les suiv. : *Tr. des principes et des maximes des lois d'Angleterre*, 1641, in-4; réimprimé in-8 et in-12; *le parfait Notaire*, 1635, in-4; *Rapports sous la reine Elisabeth, le roi Jacques, et sous Charles Ier*, 1656, in-fol.; *le parfait Jurisconsulte*, 1661, in-8. Tous ces ouvr. sont en anglais.

NOYER (du). V. Dunoyer et Lucinge.

NOYERS (Hugues de), év. d'Auxerre en 1183, m. en 1206, peut être cité pour la violence et la fermeté de son caractère. Ayant lancé une excommunication contre P. de Courtenai, comte d'Auxerre, qui, à la suite de démêlés avec son évêque, avait chassé tous les ecclésiast. de l'église cathédrale, il consentit à la lever après avoir exigé que le comte, pieds nus et en chemise, déterrât un enfant qu'il avait enterré dans une salle de l'évêché, et le portât dans le cimetière. — Noyers (Milès de), arrière-petit-neveu du précéd., bouteillier de France en 1302 sous Philippe-le-Bel, puis porte oriflamme, se signala à la bataille de Cassel en 1328, et à celle de Crécy en 1346. Il fut nommé exécuteur testamentaire de Louis-le-Hutin, et m. en 1350.

NOYES (Jacques), un des prem. ministres de Newbury (Massachusetts), né en 1608 au Wiltshire, en Angleterre, mort en 1656, est auteur des écrits suiv. : *le Temple mesuré*, ou *Coup-d'Œil sur le Temple mystique qui est la véritable église du Christ*, 1647, in-4; un *Catéchisme*, réimpr. en 1797; *Moïse et Aaron*, ou *les Droits de l'église et de l'état*, mis au jour par Woodbridge d'Anglet. en 1661 : ce dern. écrit renferme deux discussions, l'une sur l'église et l'autre sur le régicide et l'inviolabilité de la personne des rois. — Noyes (Nicolas), ministre de Salem (Massachusetts), neveu du précéd., né à Newbury en 1647, m. en 1717 avec la réputat. d'un des meilleurs littér. de son temps, a publié un *Sermon* en 1698, et un poème *sur la Mort de Joseph Green, du village de Salem*, 1715. On trouve dans le *Magnalia* de Mather une lettre de lui, ou *Notice sur Jacques Noyes*.

NOZZOLINI (Tolommeo), littér. ital., né à Pise en 1569, m. en 1643, professa successivement la logique, la physique et les mathématiques, dans l'université de sa patrie. On a de lui plus. *poèmes* ital. estimés dans le temps, et dont on trouvera les titres dans les *Memorie istoriche di più Uomini illustri pisani*, Pise, 1792, tome 4, p. 405. — Un autre Nozzolini (Annib.), poète florentin du 16e S. a trad. en vers *sciolti* italiens *l'Enlèvement de Proserpine* du poète latin Claudien.

NUADO (Ant.), né à Cagliari, en Sardaigne, prof. de logique à Trévise vers la fin du 16e S., est auteur des écrits intit. : *Orazione nell' entrata di Giambatista Zeno, podestà e capitano meritissimo di Trevigi*, etc., Trévise, 1603, in-4; *Oratio funebris in exequiis funestis Justi Gauri, Tarvisii præstant. rect.*, etc., Trévise, 1602, in-4.

NUCCI (Avanzino), peintre, né à Castello, dans l'Ombrie, élève de Nicolas Pomarancio, travailla avec son maître aux peintures ordonnées par les souver. pontifes de son temps, et m. en 1629. On voit plus. de ses ouv. dans les principales églises de Rome.

NUCK (Ant.), céléb. anatomiste allemand, né vers 1660, exerça d'abord la médec. et la chirurgie à La Haye, puis fut appelé à Leyde, et nommé prof. d'anatomie et de chirurgie. A sa m., en 1692, il était président du collége des chirurgiens de la même ville. Sa vie entière avait été consacrée aux recherches anatomiques; ses travaux le placèrent au rang des médecins les plus remarq. du S. où il vécut. On lui doit l'invention de plus. instrumens pour l'extraction des dents, des observations utiles sur les maladies des yeux et de l'oreille, sur le cancer, sur les meilleurs procédés pour la ponction de la poitrine et de l'abdomen, et surtout des découvertes savantes relatives aux glandes et aux vaisseaux lymphatiques. Tous ses ouv., à l'exception de celui qui a pour titre : *de Vasis aquosis oculi*, pub. à Leyde en 1685, ont été réunis en 3 vol. in-12, Lyon, 1722.

NUCULA (Horace), histor., né à Terni au 16e S., a écrit en latin une *Hist. de la guerre de Charles-Quint en Afrique*, Rome, 1552, ouv. estimé.

NUENARIUS. V. Neuenar.

NUGENT (Thomas), littérat., né en Irlande, m. à Londres en 1772, s'est particulièrem. occupé de la langue et de la littér. françaises. On lui doit un *Dictionn. portatif franç.-angl. et angl.-franç.*, qui a eu un gr. nomb. d'édit.; une *Hist. de la Vandalie*, 1776, 3 vol. in-4, et div. trad. est., parmi lesquelles nous citerons les suiv. : *Principes de droit polit.* de Barlamaqui, 1752, in-8; *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, de Condillac, 1756, in-8; *Abrégé chronol. de l'hist. rom.*, de Macquer, 1759, in-8; *Abrégé chronol. de l'hist. de France*, du président Hénault, 1762, 2 v in-8; *Voyages en Allemagne*, etc., 2 v. in-8; *Vie de Benvenuto Cellini*; *Voyage à Londres*, par Grosley. — Un autre Nugent (Christophe), médecin, membre de la société royale de Londres, mort en

1772, est aut. d'un *Essai sur l'Hydrophobie*, pub. en 1753.

NUGENT (Robert Craggs), homme d'état et homme de lettres, né en Irlande vers 1709, contrôleur de la maison du prince de Galles, et successivement commissaire de la trésorerie en 1754, conseiller privé et vice-trésorier d'Irlande en 1759, commissaire du commerce et des plantations en 1766, fut créé baron Nugent de Carlanston et vicomte Clare, représenta à différentes sessions du parlement St-Mawe's et Bristol, et m. en 1788. On a de lui un recueil d'*odes* et d'*épîtres* pub. en 1738, et une *Ode au Genre humain*, imp. en 1741 : elles ont été réimp. dans la *collection* de Dodsley.

NUGNEZ. V. Nunnes et Nonius.

NUMA-POMPILIUS, législat. et 2e roi de Rome, était né, dit-on, à Cures, dans la Sabinie. Il mérita, par ses vertus, de devenir le gendre de Tatius, roi des Sabins; mais tout entier à la simplicité des mœurs domestiques et aux attraits de la vie méditative, pendant que son beau-père partageait l'autorité de Romulus, il demeura sur le sol natal, et s'y vit environné de la vénération de ses concitoyens, qui, frappés de sa haute sagesse, crurent devoir l'attribuer aux inspirations de la nymphe Egérie. Il entrait dans sa 40e année lorsqu'une députation vint lui annoncer que la royauté lui était offerte par les Romains, fatigués de l'interrègne qui avait suivi la m. de Romulus. Numa, qui parut n'accepter qu'à regret le trône, suivit au tout un système différent de celui de son prédécesseur. Il supprima les 300 gardes qui, sous le nom de célères, étaient destinés à veiller autour du roi, et se plut à créer une milice sacerdotale. La fondation des temples de Vesta, de Janus, de la Bonne-Foi, la consécration du culte du dieu Terme, l'institut. des prêtres saliens, des vestales et du collège des pontifes, l'élévat. de Romulus à la dignité de dieu, telles furent les plus remarquables de ses créations religieuses. Voulant faire de la crainte du ciel la base la plus solide de ses vues politiques, il eut recours aux prodiges, et ne craignit point d'imposer aux Romains une foi aveugle, qui peut-être est le meilleur code pour des peuples grossiers. Dans le but d'inspirer des dispositions pacifiques au ramas de brigands qu'il était appelé à policer et à contenir, il substitua les offrandes de fruits, les libations de vin et de lait, aux sacrifices sanglans; il s'occupa de donner des terres aux plus pauvres citoyens, établit un rit pour le mariage, modifia la loi de Romulus qui autorisait les pères à vendre leurs enfans, inventa les *saturnales*, ou fêtes des esclaves, et créa des féciales, ou ministres du droit des gens. L'année, qui commençait auparavant en mars, dut commencer en janvier, et fut augmentée de 2 mois : elle n'en avait eu jusqu'alors que 10. Enfin le sage législateur eut l'heureuse idée de répartir tout le peuple en un corps de métiers, et d'effacer ainsi la dangereuse distinction de Romains et de Sabins. La douce influence de ces réformes s'étendant à toutes les peuplades voisines, la paix extérieure de Rome ne fut pas plus troublée que son repos intérieur pendant les 43 ans du règne de Numa. Ce bon prince m. dans un âge avancé, laissant un petit-fils en bas âge, Ancus-Martius, qui régna sur les Romains après Tullus-Hostilius. Outre les *Vies* de Plutarque, v. Jacq. Meyer, *Delineatio vitæ gestorumque Numæ-Pompilii*, Bâle, 1765, in-8. Numa-Pompilius a fourni à Florian le sujet d'un poème en prose.

NUMENIUS, philosophe grec et chrétien du 2e S., né à Apamée, en Syrie, suivait les opinions de Pythagore et de Platon. Il prétendait que ce dern. avait emprunté du législateur des Hébreux, Moïse, ce qu'il dit de l'Etre-Suprême et de la création du monde. On trouve des *fragmens* de Numenius dans Origène, dans Eusèbe, etc.

NUMERIEN, NUMERIANUS, emp. romain, fils de Carus (v. ce nom), accompagna son père dans son expédition contre les Perses, et à la mort de Carus, ce prince laissa le commandement de l'armée à Arius Aper, dont il avait épousé la fille, pour se livrer à toute sa douleur. Aper, qui avait, selon toute apparence, avancé les jours de l'emp. défunt, fit assassiner Numérien, et tint sa mort cachée pendant plus. jours. Mais les soldats, avertis de la mort du nouvel empereur par l'odeur de son cadavre, renfermé dans une litière, élurent à sa place Dioclétien, qui punit Aper de sa perfidie en le poignardant en l'an 284. Suivant Vopiscus, qui a écrit la *vie* de Carus et de ses 2 fils, Carin et Numérien, ce dern. avait composé quelq. *harangues* et d'autres ouvr. remarquables (*scripta nobiliora*). On a des médailles de ce prince en toutes sortes de métaux.

NUMITOR, fils de Procas, roi d'Albe, et frère d'Amulius, fut, s'il faut en croire les anciens historiens romains, le père de Rhéa-Sylvia, mère de Remus et de Romulus. V. Amulius.

NUNNES ou NUNEZ (Ferdinand), en latin *Nonnius*, surnommé *Pincianus*, l'un des savans qui ont le plus contribué aux progrès des lettres en Espagne, né à Valladolid dans le 15e S., se dévoua à la carrière de l'enseignement, et professa d'abord la langue grecque à l'université d'Alcala, puis la rhétorique à Salamanque, et m. dans cette dernière ville en 1553, à l'âge de 80 ans. On a de lui : *Annotationes in Senecæ philosophi opera*, Venise, 1536, in-4; ces notes sont insérées dans les principales éditions de Sénèque; *Observationes in Pomponium Melam*, Salamanque, 1543, in-8; *Observationes in loca obscura et depravata Historiæ naturalis C. Plinii*, etc., ibid., 1544 (suivant Antonio, *Biblioth. hispan.*), Anvers, 1547; Francfort, 1596, in-fol.; un *Commentaire* sur les *Œuvres* de Juan de Mena, Séville, 1520; un *recueil* de proverbes, *Refranos y Proverbios glosados*, Salamanque, 1555, Lérida, 1621, in-4, et des *lettres* à Jérome Zurita, insérées par Jos. Dormer dans l'ouvrage intitulé *Progressus historiæ in regno Aragonum*.

NUNNEZ ou plutôt NUNEZ (Ambroise), prof. de médecine à l'université de Salamanque, né à Lisbonne en 1527, m. en 1603 avec la réputation d'un habile praticien et le titre de premier médecin du roi de Portugal, a laissé les deux livres suivans : *Enarrationes in priores tres libros Aphorismorum Hippocratis*, Coimbre, in-fol., 1600; *de peste Liber*, ibid., 1601, in-4. Ce dernier a été traduit en langue castillane sous le titre de *Tratado universal de la peste*, Madrid, 1648, in-4. — Alvarez Nunnez ou Nunez, chirurgien espagnol, né dans le 16e S., a laissé : *Annotationes ad libros duos Fr. Arcæi de rectâ curandorum vulnerum Ratione*, Anvers, 1574, in.8.

NUNNEZ ou NUNEZ (Jean), peintre d'hist., né en Espagne vers la fin du 15e S., fut élève de Jean Sanchez de Castro. Ses tableaux se distinguent par l'exécution soignée des draperies et par la finesse et le précieux des détails. On cite entre autres un *St Jean-Baptiste*, un *St Michel*, un *St Gabriel*, auquel il a donné des plumes de paon; et une *Vierge accompagnée de St Michel et de St Vincent*, *et tenant le Christ mort entre ses bras.* Ces tableaux ornent la cathédrale de Séville. — Nunnez (Pierre), autre peintre d'histoire et de portraits, né à Madrid vers l'an 1614, élève de Jean Soto, exécuta une partie des *Portraits des rois d'Espagne*, destinés à orner la salle de comédie du palais de Madrid. Il m. dans cette ville en 1654.

NUNNEZ ou NUNEZ de SEPULVEDA (Matthieu), un des plus habiles peintres à fresque de son temps, peintre de Philippe IV en 1640, mérita le privilége exclusif de dorer et de diriger les peintures destinées à orner les vaisseaux et les ga-

lères du roi. On cite de lui quelques tableaux de sainteté qui se font remarquer par une manière facile. — NUNNEZ ou NUNEZ de VILLAVICENCIO, peintre d'hist. et de portraits, chevalier de Malte, né à Séville en 1635, est, de tous les élèves de Murillo, celui qui a le plus heureusement imité la manière de ce maître. On cite comme son meilleur tableau des *Enfans jouant dans une rue*. Il avait embrassé la carrière des armes; il servit avec distinction sous le règne de Charles II, et m. en 1700.

NUNNING (JOSSE-HERMANN), antiquaire allem., né en 1675 à Schattorp dans le comté de Bentheim, occupa d'abord différentes charges ecclésiastiques, les résigna ensuite pour se livrer exclusivement à des travaux archéologiques, et m. à Munster en 1753. Ses ouvrages ont un intérêt particulier pour la ville de Munster, dont les antiquités l'avaient spécialement occupé. On trouvera la liste de ses écrits dans la *Biblioth. monasteriensis* de Driver, et dans les autres bibliographes allemands. Nous citerons seulement les suivans : *Sepulchretum Westphalico-mimigardico-gentile*, etc., 1713, in 4; *Diplomatis Caroli-Magni de scholis gr. et lat., anno 804 ecclesiæ osnabrugensi concessi vindicata Veritas*, 1720, in-4; *monumentorum monasteriensium Decuria prima*, Wesel, 1747, in-4; *Commercium litterarium, sive Dissertationes epistolico-physico-curiosæ J.-H. Nunningii et D. H. Cohausen*, Francfort, 1746-50, 2 vol. in-8.

NUVOLETTI (JEAN PELLEGRIN), chirurg., né dans le territoire de Modène, a publié : *Saggi scelti di chirurgia*, Padoue, 1713; et une *lettre* sur un accouchement monstrueux, Fano, 1714.

NUVOLONE (PAMPHILE), peintre d'histoire, né à Crémone vers la fin du 16e S., élève du chevalier Trotti ou le *Molosso*, a fondé à Milan une école d'où sont sortis d'habiles artistes; il m. dans cette ville en 1651. On connaît de lui : une *Resurrection de Lazare*, peinte dans la voûte du couvent des religieuses de St-Dominique et St-Lazare de Milan; une *Assomption de la Vierge*, qui décore la coupole de l'église de la Passion dans la même ville, et un tabl. tr.-estimé représentant *la Vierge et l'enfant Jésus qui écrasent la tête du serpent*, et *apparaissent à St Charles Borromée et à St François d'Assise*. — Charles NUVOLONE, son fils et son élève, né à Milan en 1608, m. en 1661, est regardé comme l'un des plus heureux imitateurs de Jules-César Procaccini. Il réussit également à se rapprocher du Guide, et mérita le surnom de *Guido de la Lombardie*. Ses compositions se distinguent par la grâce des figures et la délicatesse des formes. Milan, Parme, Crémone et Come possèdent plus. des tableaux de ce maître; ses *vierges* sont particulièrement estimées. — Joseph NUVOLONE, son frère, né à Milan en 1619, m. en 1703, fut aussi élève de son père, mais il resta au-dessous de lui. Ses tableaux sont très-connus dans la Lombardie.

NUZZI (MARIO), peintre de fleurs, né à Penna dans le roy. de Naples en 1603, se fixa à Rome, et m. dans cette ville en 1673. Ses productions occupent un rang distingué dans les galeries de Rome; cependant on a remarqué qu'elles ont perdu tout le brillant qui les distinguait dans leur fraîcheur, et qu'elles sont devenues noires et obscures. On cite comme son meilleur élève Laure Bernasconi.

NUZZI (FERDINAND), cardinal, né en 1645 à Orta (états de l'église), est compté parmi les plus habiles jurisconsultes de l'Italie. Il mérita la confiance du pape Innocent XI et des successeurs de ce souverain pontife, remplit avec zèle et talent différentes fonctions dont il fut chargé, fut nommé à l'évêché d'Orviète en 1715, et m. en 1717. On a de lui un opuscule intitulé : *Discorso intorno alla coltivazione della Campagna di Roma*, 1702, in-fol. — Innocent NUZZI, son neveu, camérier d'honneur de Benoît XIV, a traduit en italien l'*Histoire de la bulle* Unigenitus, par Lafitau, Cologne (Rome), 1757, in-4.

NYE (PHILIPPE), ministre non-conformiste, né dans le comté de Sussex en 1596, fut quelq. temps curé d'une des églises de Londres, rejeta la constitution de l'église d'Angleterre, se réfugia en Hollande, et y séjourna jusqu'en 1640. A cette époque il revint en Angleterre, et prit une part très-active aux troubles religieux et politiques qui agitaient le royaume; il prit parti dans la faction dite des *Independans*, et m. dans l'obscurité en 1672. Wood cite de lui quelques pamphlets politiques, qui n'ont plus d'intérêt aujourd'hui. — Un autre NYE (Nathanael), mathématicien anglais et maître canonnier de Worcester, est auteur d'un *Art du canonnier*, imprimé à Londres en 1670.

NYMANN (GRÉGOIRE), savant professeur d'anatomie et de botanique, né à Wittemberg en 1594, m. dans la même ville en 1638, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque surtout les deux suivans : *Dissertatio de vitâ fœtûs in utero*, etc., Wittemberg, 1628, in-4; Leyde, 1644 et 1664, in-12, avec l'ouvrage intit. : *de Partibus generationis*, par Plazzoni; *de apoplexiâ Tractatus*, Wittemberg, 1629, in-4. — Jérôme NYMANN, son père, aussi professeur à Wittemberg, est auteur de quelques écrits, entre autres d'un *Discours sur l'imagination*, en latin, 1615, in-fol.

NYMPHES (mythologie), divinités subalternes, filles de l'Océan et de Thétis, étaient répandues dans l'univers. On nommait *uraînes* celles qui gouvernaient la sphère du ciel, et *épigies* les nymphes de la terre et des eaux, subdivisées encore en *néréides*, *naïades*, *oréades*, *dryades* et *hamadryades*. Chaque divinité supérieure avait aussi ses nymphes.

NYNAULD (JEAN de), écriv. obscur du 17e S., a laissé un ouv. intit. : *de la Lycantropie, Transformation et Extase des sorciers, où les astuces du diable sont mises en évidence*, Paris, 1615, in-8.

NYSTEN (PIERRE-HUBERT), savant médecin, né à Liége en 1771, fit à Paris ses études médicales, devint en peu d'années élève de première classe de l'école-pratique, et obtint au concours, en 1798, une place d'aide d'anatomie à la faculté de médecine. Les découvertes de Galvani et de Volta fixèrent particulièrem. son attention. Il fit une longue suite d'expériences, dont il a consigné les résultats précieux dans un écrit qu'il publia en 1803. Ses connaissances lui méritèrent plusieurs missions honorables du gouvernement. En 1802, il fut adjoint à la commission médicale envoyée en Espagne pour étudier le caractère de la fièvre jaune; et, en 1804, il fut chargé de rechercher les causes d'une épidémie meurtrière sur les vers à soie, qui se manifesta dans le midi de la France. De retour à Paris, il s'occupa de la littérature médicale et de la publication de ses ouvrages; il se consacra aussi à la pratique, et obtint, par le crédit de M. Hallé, la place de médecin de l'Hospice des Enfans; il m. peu de temps après en 1818. On a de lui les ouvrages suivans : *Nouvelles Expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, Paris, Levrault, 1803, in-8; *Recherches sur les maladies des vers à soie*, Paris, imprimerie royale, 1808, in-8; *nouveau Dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, botanique, art vétérinaire*, etc., avec l'étymologie, suivi de deux *vocabulaires* (latin et grec), 2e édit., Paris, 1810, in-8, refaite conjointement avec M. Capuron; *Dictionnaire de medecine et des sciences accessoires à la medecine*, ibid., 1814, in-8; *Recherches de physiologie et de chimie pathologique*, pour faire suite à celles de Bichat sur la vie et la mort, Paris, 1811, in-8; *Manuel médical*, 1814; 2e édit., 1816, in-8. On lui doit en outre une édition du *Traité de matière médical*, par Schwilgué, 1809, 2 vol. in-8.

O

O (Franç., marq. d'), surintendant des finances de France, né vers 1535, d'une noble et ancienne famille de Normandie, renonça de bonne heure à l'état militaire pour suivre une carrière plus convenable à ses inclinations. Nommé surintendant des finances par Henri III, en 1578, ses dilapidations, ses prodigalités et de nouveaux impôts lui attirèrent la haine universelle; mais soutenu par une puissante cabale qui était à ses gages, il conserva cette place à l'avènement de Henri IV. Cet homme, qui avait eu si long-temps à sa disposition les trésors de la France, m. en 1594 dans le plus complet dénûment, et ses dettes surpassèrent de beaucoup ses biens. D'Auvigny a donné la *vie* du marq. d'O dans le t. 2 des *Hommes illustres de France*.

OAKES (Urian), ministre non-conformiste, né en Angleterre en 1631, fut conduit très-jeune en Amérique, prit ses degrés au collége d'Harvard, revint ensuite dans sa patrie, fut ministre à Lichtfield, interdit ensuite comme non-conformiste, repassa en Amérique, devint recteur du collége d'Harvard, et m. en 1681. On a de lui un gr. nombre de *sermons* et quelq. *poésies*.

OATES (Titus), né vers 1619 dans une condition obscure, fit ses études à l'université de Cambridge, et embrassa l'état ecclésiastique. Ayant encouru une condamnation ignominieuse, comme faux témoin, il passa en Hollande, professa le catholicisme, et prit l'habit de jésuite. De retour à Londres, il espéra qu'une éclatante abjuration lui procurerait quelques bénéfices dans la nouv. église anglicane; trompé dans cette attente, il chercha d'autres ressources dans le métier de délateur. Il dénonça en 1678 une prétendue conspiration des catholiques contre Charles II et les protestans. Le parlem. s'empara de cette affaire, où périrent plus. illustres personnages, et Oates obtint une pension de l'état. La fausseté de ses révélations ne tarda pas à être reconnue; et Jacques II étant monté sur le trône, Oates fut condamné à une prison perpétuelle et à être fustigé quatre fois l'an par le bourreau. La révolution de 1688 lui rendit la liberté et sa pension. Il m. en 1705. On peut consulter, sur la prétendue conspirstion dénoncée par Oates, *l'Apologie des Catholiques*, par A. Arnauld, apologie d'autant moins suspecte qu'elle tend à justifier les jésuites que ce docteur regardait comme ses ennemis.

OBADIAS. V. Abdias.

OBED, fils de Booz et de Ruth, fut père d'Esaü, aïeul de David, et conséquemm. l'un des ancêtres de J.-C. selon la chair. Il vivait dans le 13e S. avant la naissance du Sauveur du monde.

OBEID-ALLAH, fameux capitaine arabe dans le 1er S de l'hég., obtint le gouvernem. du Khoraçan, sous le khâlifat de Moawyah Ier, passa ensuite au gouvernem. de Basrah, puis à celui de Koufah, se rendit redoutable aux Turks par sa valeur, mais se fit détester par ses cruautés dans les états placés sous sa domination. Il perdit la vie dans une bataille qu'il livra à Mokhtar, l'an 67 de l'hég. (685 de J.-C.)

OBEID-ALLAH AL-MAHDY (Abou Mohammed), fondat. de la célèbre dynastie des khâlyfes fatimites, né vers l'an 259 de l'hég. (882 de J.-C.), se disait issu d'Ismael, arrière-petit-fils d'Houcein, fils du khâlyfe Aly et de Fatimeh, fille de Mahomet; de là les noms d'Alydes, d'Ismaélites, mais plus particulièrement d'Obéides et de Fatimites qu'on a donnés aux princes de cette famille Mais la plupart des histor. orientaux ont accusé Obéid-Allah d'imposture. Quoi qu'il en soit, ce prince se donnant d'abord pour le *mahdy* (chef ou directeur des fidèles), annoncé dans le *Koran*, parvint à réunir sous sa domination les diverses provinces musulmanes de l'Afrique septentrionale, prit le titre d'*émyr al-moumenyn* (prince des fidèles), réservé aux seuls khâlyfes, successeurs de Mahomet, se mit ainsi en révolte ouverte contre les Abbassides qui régnaient à Damas, et fut le prem. auteur du grand schisme qui divisa les musulmans pendant près de trois siècles. Il fonda la ville de Mahdiah, à trente lieues au sud de Tunis, et en fit la capitale de son empire. Il essaya de conquérir l'Egypte; mais cette gloire était réservée à son arrière-petit-fils (*v.* Moez ed Daulah). Ses flottes ravagèrent à plus. reprises les côtes d'Italie, particulièrem. celles de la Calabre. Ce prince m. en 322 de l'hég. (934 de J.-C.), dans la 63e année de son âge et la 25e de son règne. Il eut pour successeur son fils Caïm-Biamr-Allah (*v.* ce nom).

OBEL (Mathias d'), ou de LOBEL. V. Lobel.

OBELERIO, doge de Venise (que nos anciens histor. nomment *Willère* ou *Willerin*), exerçait cette magistrature suprême lors de la prem. guerre que les Vénitiens aient soutenue contre les Français en 810, sous le règne de Charlemagne. Il fut ensuite déposé, envoyé prisonnier à Constantinople en 811, recouvra sa liberté en 830, essaya de soulever ses compatriotes de Malamocco, qui était alors la capitale de la république, pour se faire rétablir dans la dignité qu'il avait perdue, fut fait prisonnier dans un combat, et eut la tête tranchée.

OBEREIT (Jacq.-Hermann), alchim. et mystique, né en 1725 à Arbon, en Suisse, d'une famille livrée au mysticisme, eut de bonne heure l'esprit exalté par la lecture des écrits de la célèbre mad. Guyon, etc. Etabli en 1750 médec.-chirurg. à Lindau, et ne réussissant point dans la pratique de cet art, il se tourna vers la théosophie, et ensuite vers l'alchimie. A l'aide de cette prétendue science, il espérait rétablir les affaires délabrées de sa famille, et il acheva sa ruine. Il avait adopté vivement la nouvelle philosophie et écrivait en faveur de Kant, lorsqu'il m. en 1798, laissant plus. ouvr. en style bizarre sur le mysticisme, l'alchimie, etc., dont les curieux trouveront la liste dans le *Nécrologe* allem. de Schlichtegroll, ann. 1798.

OBERHAUSER (Benoît), relig. bénédictin et canoniste, né à Weizenkirchen en Autriche, en 1719, fut successivem. profess. de droit-canon à Gurk et à Fulde, et obtint une certaine réputat. par ses écrits en faveur de la nouv. jurisprudence canonique que l'on cherchait alors à établir en Allemagne. Il m. en 1786; ses nombreux ouvr. ont beaucoup perdu de l'intérêt que leur avaient donné les circonstances. Nous citerons seulem. *Prælectiones canonicæ, in tres priores libros Decretalium*, Anvers (Lauterbach), 1762, 3 vol. in-4; 2e édit. tr.-augmentée, Strasbourg, 1785, 4 vol. in-8; *Apologia historico-critica divisarum potestatum in legibus matrimonialibus*, etc., Francfort, 1771, in-8, avec une suite intit.: *Systema historico-criticum*, etc., ibid., 1772, in-8; *Manuale selectorum conciliorum et canonum*, ibid., 1776, in-4; *Specimen cultioris jurisprudentiæ canonicæ*, ibid., 1777, in-8; *de Dignitate cleri tàm sæcularis quàm regularis*, Saltzbourg, 1785, in-8; la 2e partie de cet ouvr. publ. en 1786, après la m. de l'auteur, contient une *notice* détaillée de sa vie.

OBERKAMP (François-Joseph), médecin, né en 1710 à Amorbach, voyagea d'abord en France et dans les Pays-Bas, revint prof. la médec. dans sa patrie en 1741, et obtint quelq. années après une chaire de médecine-pratique et de botanique à Heidelberg, où il m. en 1768. On a de lui les opuscules suiv.: *Dissertatio de mutatione esculentorum po-*

culentorum, 1743, in-4; *Mechanismus, sive Fabrica intestinorum tenuium*, 1747, in-4; *de Febribus malignis*, 1748, in-4. — François-Philippe, son fils, mort en 1793, prof. d'anat. et de chirurg. à Heidelberg, sa patrie, a pub. de 1773 à 1790, 22 *dissert.* mentionn. dans la *Biogr. méd.*, t. 6, p. 331.

OBERKAMPF (Christophe-Philippe), célèb. industriel, fondat. de la manufact. de toiles peintes de Jouy, naquit à Weissembach (marquisat d'Auspach) en 1738. Son père, habile teinturier, était venu fixer son industrie à Arau en Suisse, et y avait formé un établissem. prospère. Oberkampf fils vint à Paris à l'âge de 19 ans, et y apporta les connaissances qu'il avait acquises dans la maison paternelle sur l'art, alors nouveau en Europe, du manufacturier de toiles peintes. Malgré les obstacles nombreux qu'il rencontra, il entreprit, avec un capital qui s'élevait à peine à 400 fr., de jeter les bases de la prem. manufacture de ce genre, et parvint à naturaliser en France une nouvelle branche d'industrie qui affranchit bientôt le sol d'onéreux tributs payés à l'étranger. Il avait 21 ans lor qu'il s'établit dans une chaumière de la vallée de Jouy, et se chargea seul du dessin, de la gravure, de l'impression et de la teinture des toiles. Le terrain qu'il occupait était marécageux; il l'assainit en le desséchant par des saignées habilement ménagées pour l'écoulement des eaux, et en resserrant le lit de la petite rivière de Bièvre qui arrose la vallée de Jouy. Le pays était presque désert; Oberkampf y appela, par le fait seul de son industrie, une populat. de 1500 âmes. L'abbé Morellet (*v.* ce nom) écrivit en faveur de l'établissement nouveau; un arrêt du conseil d'état etouffa les efforts malveillans des industries rivales. La réputat. d'Oberkampf ne tarda pas à devenir européenne, et s'étendit même jusque sous les tropiques où ses agens allèrent tenter de dérober aux Indiens le secret de leurs couleurs. La manufacture de Jouy prit le plus grand développement; et depuis lors plus de 300 etablissem. se sont formés sur son modèle. Plus de 200,000 ouvriers y sont employés, et la France en retire un bénéfice immense de main-d'œuvre. Oberkampf fut récompensé de ses services par des lettres de noblesse que lui donna Louis XVI. En 1790, le conseil-général du département de Seine-et-Oise lui décerna une statue dont sa modestie empêcha l'érection. Dix ans après, une place lui fut offerte dans le sénat; il la refusa; mais il ne put refuser la décoration en or de la Légion-d'Honneur que Napoléon détacha de jour de sa boutonnière pour la lui remettre, en déclarant que personne n'était plus digne de la porter. C'était à cette même époque qu'Oberkampf elevait à Essonne sa filature de coton, le premier et le plus bel établissement de ce genre en France. Ce vénérable citoyen, honneur du pays qu'il avait adopté, m. le 14 octobre 1815.

OBERLIN (Jérémie-Jacques), sav. antiquaire et laborieux philologue, successivem. associé de l'acad. roy. des inscriptions, et correspondant de l'institut, membre d'un gr. nombre de sociétés savantes, bibliothéc. de l'école centrale du départem. du Bas-Rhin, naquit à Strasbourg en 1735. Il fut dirigé dans ses études par son père, instituteur au gymnase de cette ville, et dès l'âge de 20 ans, il fut chargé de le suppléer dans ses pénibles fonctions. Il trouva du temps pour se faire recevoir docteur en philosophie et pour étudier la théologie, en s'attachant surtout à la critique du texte sacré, et pour ainsi dire à l'archéologie des livres saints. La place de conservateur-adjoint de la biblioth. de l'université lui fut donnée en 1764; le cours public de langue latine qu'il fut autorisé à ouvrir la même année, sa nomination à la chaire de son père en 1770, et ensuite à celle d'éloquence latine à l'acad., comme professeur-adjoint, ne l'empêchèrent point de faire des cours publics d'archéologie, de géographie ancienne, etc., et d'en former des especes de manuels élémentaires qui ont été adoptés dans plus. écoles de l'Allemagne. Après avoir augmenté ses connaissances par quelques voyages, il devint professeur extraordinaire à l'université de Strasbourg (1778), fut nommé à la chaire de logique et de métaphysique (1782), et chargé de la direction du gymnase (1787). La révolution vint successivem. l'investir de fonctions publiques et le frapper d'une détention rigoureuse (1793). Des amis puissans le rendirent à la liberté au bout de 3 mois, et la révolution du 9 thermidor lui permit de retourner dans sa ville natale, où il fit encore avec succès un cours de bibliographie. Il m. en 1806, laissant un grand nomb. d'ouvr., parmi lesquels nous citerons: *Jungendorum marium fluviorumque omnis ævi Molimina*, Strasbourg, 1770-75, 4 part. in-8; *Miscellanea litteraria maximam partem Argentoratensia*, ibid., 1770, in-4; *Essai sur le patois lorrain des environs du comte du Ban-de-La-Roche*, ibid., 1775, pet. in-8; des *dissertat. sur les minnesingers* ou troubadours de l'Alsace, et sur divers autres sujets, de 1782 à 1789, in-4; enfin de bonnes édit. d'*Horace*, Strasboug, 1788, in-4; de *Tacite*, Leipsig, 1801, 2 vol. in-8. (Cette édit. a été reproduite par M. de Calonne, Paris, Charles Gosselin, 1824, 5 vol. in-12). On trouve une *notice* tr.-étendue sur Oberlin dans le *Magasin encyclop.*, année 1807, t. 2, p. 72-140.

OBERLIN (Jean-Frédéric), frère du précéd., né à Strasbourg en 1740, m. le prem. juin 1826, pasteur à Waldbach, au Ban-de-La-Roche, s'est rangé au nombre des bienfaiteurs de l'humanité en consacrant sa vie entière à répandre dans la paroisse confiée à son zèle infatigable, les bienfaits d'une civilisat. qui avant lui n'y était connue qu'à peine. De cette partie des Vosges naguère presque inculte et sauvage, il parvint à faire une contrée florissante et couverte d'une population laborieuse et éclairée. On peut consulter, pour plus de détails, le *Rapport fait à la société royale et centrale d'agriculture, par M. le comte François de Neufchâteau, sur l'agriculture et la civilisation du Ban-de-La-Roche*, in-8, Paris, 1818. La même année une médaille d'or fut décernée à Oberlin par la société royale d'agricult. Il a paru en 1826 deux *notices*, in-4 et in-8, sur ce respectable pasteur, à qui l'on a donné place aussi dans les *Archives de l'hérésie*.

OBERT (Antoine), médecin, né à Saint-Omer en Artois, vivait au commencem. du 17e S. On a de lui quelq. ouvr. de médecine dont le plus remarquable a pour tit.: *de venæ sectione in pleuritide Parænesis secunda; accessit de venæ sectione in variolis administrandii contra popularem errorem Assertio*, St-Omer, 1635, in-8. Les autres écrits sont des réfutations d'ouvr. peu intéressans sur le même sujet.

OBERTO (François d'), poète provençal du 14e S., plus connu sous le nom de *Monge des Iles d'Or*, parce qu'il aimait à se retirer dans un hermitage des îles d'Hières, descendant d'une ancienne et illustre famille de Gênes. Il embrassa la vie monastique, recueillit dans la bibliothèque du monastère de Lérins les œuvres oubliées de plusieurs poètes provençaux, composa lui-même quelques ouvr. en vers et en prose, et m. en 1408. On cite de lui: quelq. *œuvres* en rime provençale; un rec. intitulé: *Fleurs de différentes sciences et doctrines*; un autre *rec.* de vers provençaux, ital., gascons et franç.; un autre contenant les *Victoires des rois d'Aragon, comtes de Provence*; et enfin les *Vies des poètes provençaux*, qui ont été fort utiles à Jean de Nostredame (*v.* ce nom).

OBICINI ou OBIZZINO suivant les biographes italiens (Thomas), mission. italien, né vers la fin du 16e S., près de Novarre, d'où il prit le nom de *Thomas à Novarriâ*, sous lequel il est souvent désigné, entra dans l'ordre des frères-mineurs, fut destiné aux missions du Levant, devint com-

missaire apostolique, gardien du couvent de son ordre à Jérusalem, revint ensuite à Rome, et fut chargé d'enseigner l'arabe, le syriaque et le copte (langues qu'il avait apprises pendant ses missions), dans le monastère de St-Pierre *in montorio*, où il m. vers 1636. On a de lui une grammaire arabe intit. : *Grammatica arabica agrumia appellata, cum versione latinâ ac dilucidâ expositione*, Rome, 1631, in-8 (il avait publié, avant cette grammaire, une introduction à la logique, sous le titre d'*Isagoge, id est, breve Introductorium arabicum in scientiam logices : ac theses sancta fidei*, ibid., 1625, 30 pag. in-4); un ouvr. posthume, intit. : *Thesaurus arabico-syro-latinus Thomæ à Novariâ*, ibid., 1636. Wadiny cite d'autres ouvr. laissés en MSs. par ce missionnaire. — Il ne faut pas le confondre avec Bernard OBICINI ou OBICINO, religieux de l'ordre des frères-mineurs de l'Observance, auteur des ouvr. suivans : *Regno cristiano contenente molti trattati di novissimi, di precetti, de' sacramenti*, etc., Brescia, 1610, in-4; *il Paradiso della gloria de' sancti*, etc., ib., 1620, in-4.

OBJOIS (N.), littérat. du 18e S., sur lequel on n'a presque aucun renseignement, est auteur d'un *Recueil de Pensées*, Paris, 1772, in-12; et du *Portrait de bien des gens*, ou *le Vice demasqué*, ib., 1773, 3 vol. in-12.

OBRADOWITSCH (DEMETRIUS DOSITHÉE), savant hongrois, né dans le banat de Themeswar vers 1740, étudia dans les universités d'Allemagne, voyagea en Turquie, en Italie et en Angleterre, passa ensuite en Savoie, où il fut précepteur des enfans du prince Czerni-George (v. ce nom), qui le nomma directeur de l'instruction publique, ministre du culte et des affaires étrangères. Il m. à Belgrade en 1811. On a de lui plus. ouvr. en servien, publ. à Vienne, Leipsig et Venise, et qui sont à peu près les prem. que l'on connaisse de la littérature de cette contrée. Nous citerons seulem. celui où l'auteur donne l'hist. de sa vie, de ses voyages, etc., et qui a pour titre : *Zchiwotj i Prikljutscheniga*, etc., impr. avec les caractères russes de la typographie de Breitkopf, Leipsig, 1781, in-8; *Sowjeti sdrawago rasuma* (conseils de la saine raison), ibid., 1785, in-8; une géographie universelle, sous le titre de *Zemli opisanie*, Venise, 1794, in-8.

OBRECHT (ULRIC), sav. jurisc. et philologue, né à Strasbourg en 1646, fit ses études au gymnase de Montbelliard et à l'académie d'Altdorf, y apprit les langues anciennes, le français, l'espagnol et l'italien, l'histoire et la jurisprudence, voyagea en Allemagne et en Italie, et, de retour dans sa patrie, succéda au célèbre Boecler (v. ce nom), dans la double chaire d'éloquence et d'hist. L'Alsace et Strasbourg étant passés sous la domination française, Obrecht se décida à quitter le luthéranisme pour embrasser la foi catholique, fit son abjuration à Paris, entre les mains de Bossuet, en 1684, et fut nommé l'année suiv., préteur royal de Strasbourg. Louis XIV le chargea ensuite d'une mission diplomatique à Francfort, en 1698. L'excès du travail affaiblit la santé d'Obrecht; il retourna à Strasbourg où il m. en 1701. On a de lui un grand nombre d'ouvr. dont on trouvera la liste à la suite de son *éloge* dans les *Mémoires* de Trévoux, 1701, tome 3, et dans les *Mém.* de Niceron, tome 34. Nous citerons seulem. les suiv. : *de Vexillo imperiali*, Strasbourg, 1673, in-4; *de Legibus agrariis populi romani*, ibid., 1674, in-4; *alsaticarum rerum Prodromus*, ibid., 1681, in-4 (c'est le plan d'une hist. complète de l'Alsace); *Dissertationes, Orationes et Programmata*, recueil. par J. Kuhn, ibid., 1704, in-4. On doit à Obrecht des édit. estimées de Dictys de Crète, de Quintilien; des *Ecrivains de l'hist. auguste*, des *notes* sur le traité de *Jure belli et pacis* de Grotius, et une version latine de la *Vie de Pythagore* par Jamblique.

OBREGON (BERNARDIN), instituteur des frères infirmiers-minimes, qui soignent les malades dans les hôpitaux en Espagne, né à Las-Huelgas près de Burgos en 1540, m. à Madrid en 1599, avait d'ab. suivi la carrière des armes et vécu dans la dissipat. Il quitta le monde en 1568, touché d'un exemple d'humilité évangélique que lui donna un homme du peuple qu'il avait frappé. On a imprimé, sous son nom, un manuel à l'usage des infirmiers, intitulé : *Instruccion de infermos, y verdadera Practica como se hace, de aplicar los remedios que enseñan los medicos*, Madrid, 1607, in-8. La *vie* de B. Obregon a été écrite en espagn. par Fr. Herrera, et on en trouve l'analyse dans l'*Hist. des ordres monastiques*, par Helyot, tome 7.

O'BRIEN. V. BRIEN.

OBSEQUENS (JULIUS), auteur latin, vivait, suivant les conjectures les plus vraisemblables, vers la fin du 4e S., un peu avant le règne d'Honorius, et composa un livre intit. : *de Prodigiis*, extrait, en grande partie, des historiens qui l'ont précédé, et principalem. de Tite-Live. Une partie de cet ouvr. s'est perdue, et ce qui en reste s'étend depuis l'an 254 de Rome jusqu'à l'an 11 avant J.-C. Conrad Lycosthènes (v. ce nom) a fait des addit. pour suppléer à ce qui manque, et a donné le prem. une édition séparée de ce livre qui jusqu'alors n'avait été publié qu'avec un abrégé des *Hommes illustres* d'Aurelius Victor (v. ce nom). Cette édition, avec les supplémens, fut publiée à Bâle en 1552. La meilleure des édit. postérieures est celle de H. f, 1772, in-8. George de La Bouthière a donné une traduction française de J. Obsequens, Lyon, 1547, in-12.

OBSOPOEUS. V. OPSOPOEUS.

OCAMPO (FLORIAN d'), histor. espagnol, né à Zamora au commencement du 16e S., embrassa l'état ecclésiastique, devint historiographe de l'empereur Charles-Quint, s'appliqua à la recherche des antiquités de l'Espagne, visita les biblioth. et les archives des principaux monastères, et publia le résultat de son travail sous ce titre : *los cinco Libros primeros de la Corónica general de España*, Zamora, 1544, in-fol.; réimprimé à Alcala, 1578, et continué par Ambr. Morales (v. ce nom), successeur d'Ocampo dans la charge d'historiographe.

OCARIZ (don JOSEPH, chevalier d'), diplomate espagnol, né vers 1750 dans la petite province de la Rioxa, débuta dans la carrière diplomatique comme secrétaire d'ambassade à Turin, fut nommé en 1788 consul-général à Paris, puis exerça les fonctions de chargé d'affaires d'Espagne, près du gouvernement français, en 1792. Lorsque le roi Louis XVI, renfermé au Temple à la suite de la révolution du 10 août de la même année, fut mis en jugement par la convention nation., le chevalier d'Ocariz écrivit aux gouvernans de cette époque plus. lettres énergiques en faveur de l'infortuné monarque, et essaya de séduire à prix d'argent les membres les plus influens de l'assemblée; mais toutes ses démarches furent inutiles. De retour à Madrid, il fut employé dans les négociations avec les agens du comité de salut public; et, après la paix de Bâle (1795), il revint à Paris reprendre son poste de consul-général. Quelques années après, il fut nommé ministre résident à Hambourg, puis ministre plénipotentiaire en Suède. Il venait d'être nommé ambassadeur à Constantinople, lorsqu'il m. à Varna en 1805, en se rendant à cette destination. Sa veuve obtint du roi Louis XVIII, à la restauration de 1814, une pension de 6000 fr. sur le trésor, « en récompense, est-il dit dans le brevet, de la belle conduite de son mari à l'époque du procès de Louis XVI ».

OCCAM ou OCKHAM (GUILLAUME), religieux cordelier anglais, philosophe scholastique et chef de la secte des *nominaux*, né au village d'Occam (comté de Surrey), vers la fin du 13e S., fut le dis-

ciple du célèbre Scot (*v.* ce nom), dont il devint par la suite l'un des plus violens adversaires. Il embrassa toutes les sciences cultivées de son temps, et se signala dans les disputes de l'école par la vivacité de son esprit. Banni de l'université d'Oxford pour y avoir excité des troubles parmi les élèves, il vint à Paris, y professa la théologie, et prit la défense du roi Philippe-le-Bel contre le pape Boniface VIII. Elu en 1322 provincial des cordeliers anglais, il assista en cette qualité à l'assemblée de son ordre, qui eut lieu à Pérouse, et prit part à la discussion qui s'éleva au sujet de l'article de la règle qui ne permet pas aux cordeliers d'avoir rien en propre. Il prétendait que cette mesure devait s'étendre à tous les membres de l'église chrétienne; mais le pape lui imposa silence. De retour en France, il se livra aux plus vives déclamations contre les vices des pontifes romains; excommunié en 1330, il se réfugia à la cour de l'emp. Louis de Bavière, qui l'accueillit bien, et par reconnaissance il écrivit en faveur de ce prince dans ses longues querelles avec le St-Siége. Occam m. dans le couvent de son ordre, à Munich, en 1347, dans un âge avancé. Il a composé un gr. nomb. d'écrits, presque entièrement oubliés aujourd'hui, mais qui lui valurent de son temps les titres de docteur invincible, vénérable, etc. Goldast (*v.* ce nom) a réuni dans le tom. II de la *Monarchia S. imperii romani*, ceux de ses ouvrages qui concernent les droits des empereurs d'Allemag.; et Brown en a recueilli quelques-uns du même genre dans l'*apendice* du *Fasciculus rerum expetendarum*. On trouvera la liste de tous les ouvr. d'Occam dans la *biblioth. scriptor. ordin. minor.*, et dans les *scriptores ecclesiastici* de Cave. Quant à la secte des *nominaux* dont ce moine fut le chef, on peut consulter la Dissertat. de J. Thomasius de *Doctoribus scholasticis latinis*, Leipsig, 1676, et l'*Hist. critique de la philosophie*, par Brucker.

OCCHIALI (Kilig-Aly, appelé vulgairement), capitan pacha ou grand-amiral othoman, né en Calabre dans le 16e S., fut pris dans sa jeunesse par les Turks, embrassa la religion musulmane, fit d'abord le métier de corsaire sous le célèbre Dragut (*v.* ce nom), s'éleva successivement aux plus hautes dignités dans la marine, eut un commandement à la célèbre bataille de Lépante en 1572, y donna de grandes preuves d'habileté et de valeur, ramena les débris de la flotte turque à Constantinople, et fut récompensé de sa belle conduite par la place de capitan pacha, que lui conféra le sulthan Sélim II. Il enleva aux Espagnols, en 1573, le fort de la Goulette, sur les côtes d'Afrique, rétablit par d'autres exploits la réputation de la marine othomane, et m. en 1577 (985 de l'hég.). Il avait fondé à Constantinople, dans le quartier de Tophana, une fort belle mosquée, où il fut enterré. La capitale de l'empire othoman lui doit encore un collége ou académie qu'il avait également établi près de la mosquée, dont nous venons de parler, pour recevoir 100 étudians.

OCCO (Adolphe), célèbre numismate allemand, né en 1524 à Augsbourg, se livra d'abord à la médecine; mais, ayant éprouvé des désagrémens dans cette carrière, par suite de son obstination à s'opposer à l'introduction du calendrier grégorien dans son école, l'étude des antiquités et de la numismatique l'occupa tout entier. Il m. en 1605 ou 1606. On a de lui : *Pharmacopœa augustana*, dont il a donné 5 édit., corrigées et augmentées; des traduct. latines d'un *fragment* de Platon et de l'opuscule de Gemiste Plethon, *de QuatuorVirtutibus*, 1552, in-8; un *Recueil d'anciennes inscriptions trouvées en Espagne*, 1592, 1596, in-fol.; *Numismata imperator. romanorum à Pompeio Magno ad Heraclium*, Anvers, 1579, in-4 (c'est le plus important et le plus connu des ouvr. de l'aut.; et il a eu plus. édit., dont la plus recherchée est celle donnée par Phil. Argelati, Milan, 1730, in-fol.); et plus. autres écrits, sur lesquels on peut consulter la notice détaillée que Brucker a insérée dans son *Historia vitæ Adolphorum Occonorum virorum clarissim. ad illustrandam rem litterariam et medicam sæculi XVI*, Leipsig, 1734, in-4. — Un autre Adolphe Occo, poète et médecin de Sigismond, né dans l'Ost-Frise en 1447, m. à Augsbourg en 1503, était cousin du père du précédent. Il l'adopta et le fit son héritier. V. sur ces deux Occo l'ouvrage de Brucker cité plus haut.

OCELLUS-LUCANUS, philosophe grec, né dans la Lucanie (aujourd'hui la Basilicate, province du roy. de Naples), dans le 5e S. avant l'ère vulgaire, paraît avoir suivi l'école de Pythagore, qui venait de s'établir à cette même époque en Italie. On a peu de détails sur sa vie. Il avait composé plus. ouvrages, dont un seul, écrit originairement en dialecte dorique, nous est parvenu, traduit en dialecte commun par quelque ancien grammairien. Cet ouvrage, qui a pour tit. *de la Nature de l'univers*, a été publ. pour la 1re fois, à Paris, chez Conrad Néobar, 1539, in-4. L'édit. la plus récente et la plus estimée est celle publiée par A.-Fréd.-Guil. Rudolph, Leipsig, 1801, in-8. Le traité *de la Nature de l'univers* a été trad. en franç. par le marq. d'Argens (Berlin, 1762, petit in-8), et par l'abbé Batteux (Paris, 1768, in-8). Stobée a conservé un fragment d'un aut. ouvr. d'Ocellus intit. *des Lois*.

OCHIN (Bernardin), moine apostat, né à Sienne en 1487, prit, quitta, reprit l'habit de St-François, et passa ensuite dans l'ordre des capucins, dont ses talens et sa conduite austère le firent nommer deux fois vicaire-général; mais, en 1542, il abandonna sa dignité pour se réfugier à Genève, où il embrassa la réforme et épousa une jeune fille qu'il avait enlevée. Il mena depuis une vie errante, fut chassé d'Angleterre, de Suisse et de Pologne, et mourut de la peste en Moravie en 1564. On a de lui : des *Sermons*, en italien, Sienne, 1543, 4 vol. in-8; deux *lettres*, en italien, où il donne les raisons de son départ d'Italie, Genève, 1543, in-8, trad. en franç., 1544; 100 *Apologues*, en italien, *contre les abus, les erreurs de la synagogue papale, de ses prêtres, moines*, etc., Genève, 1554, in-8; 30 *dialogues*, en italien, trad. en latin par Sébast. Castalion (*v.* ce nom), Bâle, 1563, 2 vol. in-12; un *Comment.* ou *Paraphrase* sur les *Epîtres aux Romains et aux Galates* de S. Paul (en italien); l'*Image de l'Antechrist* (en ital.); ouvr. très-rare, trad. en franç.; enfin plus. écrits sur des matières de controverse, où il y a beaucoup de déclamations contre l'église romaine.

OCHOSIAS, roi d'Israël, fils et successeur d'Achab, monta sur le trône en l'an 808 av. J.-C., et fut aussi irréligieux que son père. Se voyant en danger de mourir par suite d'une chute qu'il avait faite, il envoya consulter Beelzebuth, dieu des Philistins : mais le prophète Élie fit descendre le feu du ciel sur les envoyés de ce prince et lui annonça sa m., qui eut lieu en effet l'an 896 av. J.-C. — Ochosias, roi de Judée, dern. fils de Joram et d'Athalie, marcha, dit l'Écriture-Sainte, dans les voies d'Achab, dont il descendait par sa mère. Il se joignit à Joram, roi d'Israel, pour faire la guerre à Hazaël, roi de Syrie, et fut tué par Jéhu (*v.* ce nom) en l'an 884 av. J.-C.

OCHS (Pierre), chancelier et grand-tribun du canton de Bâle, directeur de la république helvétique, puis conseiller d'état, né à Bâle en 1749, commença sa carrière par être docteur en droit, entra ensuite dans les affaires publiques, contribua à amener la fin de la guerre entre la France et l'Espagne, en juillet 1795, devint le principal instrument des desseins du directoire exécutif de France sur la Suisse, et fut, avec le colonel La Harpe (*v.* ce nom), l'instigateur de la révolution qui s'opéra dans ce pays en 1798. Cette même année, il fut

nommé membre du directoire helvétique, et donna sa démission en 1799. Servant ensuite les vues de Bonaparte, il vint prendre part à la *consulta*, convoquée à Paris en 1802, ainsi qu'à la rédaction de la nouvelle constitution, qui tendait à fédéraliser la Suisse. Nommé conseiller d'état, Ochs vécut dans une espèce d'obscurité, s'occupant de travaux littéraires, et m. à Bâle en 1821. On a de lui : *Lettre d'un citoyen de Bâle à un de ses amis*, Neufchâtel, 1781 ; *Hist. de la ville et du territoire de Bâle*, Bâle, 1786-1821, 5 vol. in-8 : ouvr. un peu prolixe, mais estimé (l'aut. y parle avec franchise de sa conduite à l'époque de la révolut. de la Suisse); une tragédie l'*Incas d'Otahis*, Bâle 1807 ; *Prométhée*, opéra en 3 actes, Paris, 1808; *l'Homme à l'heure*, comédie en 3 act. et en prose, ibid., 1808, in-8 ; ces trois pièces sont au-dessous du médiocre.

OCHUS. V. Artaxercès.

OCKAM. V. Occam.

OCKLEY (Simon), ecclésiastique et savant orientaliste anglais, né Exeter en 1678, fut professeur d'arabe en l'université de Cambridge, et contribua par ses leçons et par ses ouvrages à répandre dans sa patrie le goût des langues de l'Orient. Ecrivain et traducteur laborieux, il mourut cependant dans la misère en 1720. On a de lui : *Introductio ad Linguas orientales*, etc., 1706, in-8 ; *Hist. de l'etat present des Juifs*, etc., trad. de l'ital. de Léon Modena, rabbin vénitien, suivie d'un *supplém. concern. les Caraïtes et les Samaritains*, trad. du franç. de Rich. Simon, 1707, in-12; *le Perfectionnement de la raison humaine*, etc. trad. de l'arabe de Jaafar-ebn-Tophail, en anglais, et orné de fig., 1708-1711, in-8; *Précis sur la barbarie occidentale*, etc., etc., 1713, in-8, avec une carte et deux lettres du roi Muley-Ismaël, écrites en 1682 ; *Hist. de la conquête de la Syrie, de la Perse et de l'Egypte par les Sarasins*, Londres, 1708, in-8, 2e partie, 1718, in-8; réimpr. pour la 3e fois à Cambridge, 1757, 2 vol. in-8, trad. en allem. et en franç. (c'est le plus considerable des ouvr. de l'aut.); *Sentence d'Aly, gendre de Mahomet*, trad. sur un MS. arabe de la biblioth. bodléienne, Londres, 1717, in-8 de 34 pages ; *Nouv. traduct. du 2e liv. apocryphe d'Esdras*, d'après la version arabe, 1712; des *Sermons*, et une *Lettre* sur la confusion des langues, adressée au doct. Wotton, et contenant des remarques curieuses sur les langues orientales.

OCONNOR (Turlogh). *V.* Connor.

OCTAI-KHAN. V. Oktaï.

OCTAVE. V. Auguste.

OCTAVIE, sœur de l'emper. Auguste, fut mariée d'abord à Marcellus, puis à Marc-Antoine qui, épris de Cléopâtre, se montra insensible à sa beauté et à ses vertus. Après avoir fait d'inutiles efforts pour prévenir la perte de son indigne époux, elle revint auprès d'Auguste, qui choisit pour gendre son fils Marcellus ; mais la perte de ce prince, « l'amour et l'espérance » du peuple romain, la plongea dans une profonde mélancolie qui hâta la fin de ses jours, l'an de Rome 744, 11 ans av. J. C.

OCTAVIE, sœur de Britannicus, fut mariée à Néron, qui, parvenu au trône, la répudia pour épouser la courtisane Poppée (*v.* ce nom). Elle périt à l'âge de 20 ans par les artifices de sa cruelle rivale, l'an 62 de J. C. Ses malheurs ont fourni le sujet de l'une des tragédies qu'on a sous le nom de Sénèque (*v.* ce nom) ; et Alfiéri (*v.* ce nom) les a reproduits sur la scène tragique italienne.

OCTAVIEN, anti-pape sous le nom de Victor III, protégé par l'empereur Frédéric, fit déposer le pape légitime Alexandre III, et mourut haï et méprisé à Lucques en 1164.

ODASSI (Tifi degli), en lat. *Typhis Odaxius*, né à Padoue vers le milieu du 15e S., fut l'inventeur de la poésie macaronique, genre dans lequel il a été surpassé par le fameux Merlin Coccaie, ou plutôt Folengo (*v.* ce dernier nom). Il ne reste de lui qu'un poëme fort court, intit. : *Carmen macaronicum de quibusdam patavinis arte magicâ delusis*, qui, malgré ses nombr. édit., est devenu de la plus grande rareté : il en existe deux exemplaires dans la bibliothèque royale de Parme. — Un autre Odazzi (Jean), peintre et graveur, né à Rome en 1663, m. dans la même ville en 1731, s'est placé par la peinture de la coupole du dôme de Velletri, au rang des artistes distingués.

ODDI (Sforza degli), poète italien, conseiller de Ranuccio Farnèse, duc de Parme, et premier lecteur dans l'université de cette ville, né à Pérouse en 1540, m. à Parme en 1610, est aut. de trois coméd. : *l'Erofilomachia, ovvero il duello d'amore e d'amicizia*, Venise, 1572 et 1586 ; *la Prigione d'amore*, Florence, 1590 et 1592 ; *i Morti vivi*, Pérouse, 1576; Venise, 1597; Florence, 1608.

ODDI (Muzio), géomètre distingué, né à Urbin en 1569, embrassa la profession des armes, se distingua et obtint de l'avancement dans cette carrière ; mais le duc d'Urbin ayant eu à se plaindre de son indiscrétion, le fit enfermer dans un des cachots du château de Pesaro, où il passa un an dans l'attente du supplice. Toutefois cette situation fâcheuse ne l'empêcha pas de composer divers *traités* de mathématiques, qui sont conservés dans la bibliothèque Vincenzi à Urbin. Remis en liberté après neuf ans de détention, il se rendit à Milan, y devint professeur de mathématiques, et dirigea ensuite les fortifications de la ville de Lucques ; rappelé à Milan par le cardinal Trivulce, pour y exercer les fonctions de directeur de l'artillerie, il préféra la place d'ingénieur à Lorette, obtint plus tard la permission de revenir à Urbin, et m. dans cette ville en 1639. On a de lui, outre les manusc. dont nous avons parlé : *degli Orologi solari nelle superficie piane* ; Milan, 1614, in-4 ; un autre ouvrage sur le même sujet, Venise, 1638, in-4 ; *dello Squadro*, Milan, 1625, in-4; *della Fabbrica e dell'Uso del compasso polimetro*, ibid., 1633, in-4. — Matthieu Oddi, frère du précédent, a publié : *Precetti di architettura militare*, Milan, 1627, in-8.

ODDI (Jacob degli), cardinal, né à Pérouse vers la fin du 17e S., occupa d'abord plusieurs emplois honor. à la cour de Rome, fut nonce en Portugal, reçut la pourpre en 1743, obtint la légation de Ravenne et l'évêché de Viterbe, et m. dans cette dernière ville en 1770. On a de lui, en latin : des *Constitutions rendues en synode diocésain tenu dans l'église cathédrale de Viterbe*, Viterbe, 1763, in-4 ; et la Défense (*vindicatio*) de ce même synode, ibid., 1764, in-4.

ODDIS (Oddo de), médecin, né en 1478 à Padoue, m. en 1548 en cette ville, où il avait occupé avec distinction une des premières chaires de médecine, manifesta constamment dans ses leçons et dans sa pratique un tel attachement aux principes de Galien, qu'il fut surnommé l'*Ame de Galien*. Il a laissé plusieurs ouvrages, imprim. après sa mort : *in aphorismorum Hippocratis priores duas sectiones dilucidissima Interpretatio*, Venise, 1572, in-8 ; Pavie, 1589, in-4 ; *in librum artis medicinalis Galeni exactissima et dilucidissima Expositio*, Brescia, 1607, in-4 ; Venise, 1608, in-4. — Oddis (Marc de), médecin, fils du précéd., né à Padoue en 1526, m. en cette ville en 1591, y professa d'abord la logique et la philosophie, puis la médecine théorique, et enfin la médecine pratique. On a de lui : *de putredine germanæ ac nondum explicatæ Aristotelis et Galeni sententiæ, adversus Angelum Mercenarium et Thom. Erastum, apologia*, Venise, 1570, in-4 ; avec un *Traité de la peste* par son père, Pavie, 1585, in-4 ; *Meditationes in theriacam et mithridaticam antidotum*, Venise, 1576, in-4.

ODEBERT (Pierre), magistrat, né en Bourgogne vers la fin du 16e S., fut président au parlement de Dijon, remplit cette charge pendant

42 ans avec une grande intégrité, donna 80,000 l. pour élever de jeunes filles dans l'hôpital de Sainte-Anne de Dijon, et 30,000 pour établir, dans le collége des jésuites de la même ville, quatre professeurs de théologie. On connaît de lui un ouvr. intit. : *l'Académie des afflictions, où se trouvent les biens solides.*

ODENATH (Septimius), prince arabe, connu surtout pour avoir été l'époux de Zénobie, se présente avec de grands titres à une célébrité personnelle. Sa famille, l'une des plus considérables de l'opulente ville de Palmyre, était attachée à l'empire par d'anciens traités, et en recevait des subsides pour protéger la Syrie contre les incursions des autres Arabes ou des Persans. Il était lui-même phylarque, ou roi des tribus de Sarasins fixées dans les plaines désertes de la Palmyrène, et sénateur de la colonie romaine de Palmyre, quand l'Arabe Philippe se fit déclarer empereur, après le meurtre du jeune Gordien (244). Les abus du nouveau gouvernement causèrent une révolte générale en Syrie, l'an 248; un certain Jetapianus fut élu empereur, et, après sa défaite et sa mort, d'autres usurpateurs se maintinrent dans quelques parties de la même province, tandis que Palmyre, révoltée aussi, conservait son indépendance. Des monumens irrécusables nous attestent qu'en 251, Septimius Aïranès était prince de cette ville, et que son fils Odenath était chef militaire des Palmyréniens. On voit bientôt après Odenath portant le titre de son père et jouant le rôle d'un souverain. Il fut d'abord l'allié de Sapor, roi de Perse, contre les Romains, et le seconda dans ses opérations en Syrie, vers l'an 256 : mais changeant ensuite avec la fortune, il le harcela dans sa retraite, et lui enleva une partie de son butin. Plus tard, lorsqu'il vit l'empereur Valérien au pouvoir du prince persan, il brigua l'alliance de ce dernier comme une faveur insigne, et n'obtint qu'un dédaigneux silence. Il jura de se venger, et se jeta dans le parti des Romains. Sapor, dont les nombreux bataillons inondaient la Syrie et la Cilicie, fut arrêté dans sa marche victorieuse par celui dont il avait rejeté les propositions d'amitié, perdit une bataille importante sur les bords de l'Euphrate, et, de défaite en défaite, recula jusque sous les murs de Ctésiphon, où il fut bientôt forcé de se renfermer et de soutenir un siége. Le roi de Palmyre (car c'était le nom qu'il prenait alors) tenta vainement de s'emparer de la capitale de l'empire persan. Appelé en Syrie par le désir d'embrasser le parti du lâche et faible empereur Gallien contre l'usurpateur Macrien, il y apprit que celui-ci avait succombé dans une bataille; mais alors il marcha sur les autres ennemis que pouvait encore craindre l'empereur, et les écrasa. Il fut nommé, en récompense de ses services, général de tout l'Orient (263). Toutefois ce rang ne satisfit pas son ambition : il prit la pourpre, et força Gallien à lui donner le titre d'auguste, et à partager avec lui l'empire. De nouveaux succès contre les Persans, et ensuite contre les Scythes et les Goths, accrurent la gloire du roi de Palmyre en même temps qu'ils excitèrent la jalousie de Gallien, contre lequel il eût été sans doute obligé de lutter, s'il n'eût été assassiné lui-même à Emesse par son neveu, dont il est probable que Zénobie avait conduit les coups. On a de fortes raisons de croire que cette princesse fut coupable : nous n'en alléguerons qu'une seule, c'est qu'elle fit déclarer empereur un fils qu'elle avait eu d'un premier mari, de préférence aux enfans qu'elle avait d'Odenath.

ODERIC, appelé vulgairement en français de Portenau (du nom de son lieu de naiss. *Pordenone*) l'un des missionnaires franciscains et l'un des voyageurs célèbres du 14e S., naquit dans le Frioul vers 1286. Il parcourut l'Asie, les îles de Ceylan, de Sumatra, de Java, de Borneo, etc., et revint en Europe, après seize ans d'absence, mourir dans le couvent de son ordre à Udine, en 1331, avec la réputation d'un saint, appuyée, suivant les historiens de sa vie, sur un grand nombre de miracles. Il avait écrit la *Relation* de ses voyages, dont il ne reste que des fragmens, imprimés pour la première fois, selon l'opinion commune, dans le tome 2 du *Recueil* de Ramusio, 1re édit. de 1563. Haym ou Aym (*v.* ce dernier nom) cite une traduction italienne sous ce titre : *Odorichus, de Rebus incognitis, tradotto in italiano da un' anonimo*, Pesaro, 1573, in-4. Ces fragmens se trouvent encore dans le *recueil* d'Hackluyt (*v.* ce nom), en lat. et en angl.; et dans les *Acta sanctorum* des bollandistes, 14 janv., tome 1er. Venni, l'un des biographes d'Oderic, en a donné une édit. d'après le texte lat. d'un manusc. de 1401, dans son *Elogio istorico del beato Odorico*, Venise, 1761, in-4. Le P. Basile Asquini, barnabite, a publié aussi *la Vita e Viaggi del B. Odorico da Udine*, Udine, 1737, in-8.

ODERICO (Gaspar-Louis), savant numismate et antiquaire, né à Gênes en 1725, entra dans l'ordre des jésuites, professa quelque temps la théologie à Rome, s'y occupa de la recherche des monumens antiques, et mourut en 1803. On a de lui un certain nomb. d'ouv., dont les principaux sont : *Dissertationes et Adnotationes in aliquot ineditas veterum inscriptiones et numismata*, Rome, 1765, in-4; *de argenteo Orgetorigis numo Conjectura*, ibid., 1767, in-4; *Numismata græca non antè vulgata, cum notis*, etc., ibid., 1777, in-4; *de marmoreâ didascaliâ in urbe repertâ Epistola duæ*, ibid., 1777-84, in-4; *Lettere liguriche, ossia osservazioni critiche sullo stato geographico della Liguria*, etc., Bassano, 1792 : travail entrepris pour l'impératrice de Russie Catherine II; Oderico a laissé plus. autres ouvr. MSs. On peut consulter, pour plus de détails, la *Biblioth. scriptor. societ. Jesu, supplem. primum*, du P. Caballero.

ODERIGI DA GUBBIO, peintre en miniature, contemporain de Giotto et du Dante, fut employé à Rome par Benoît XI, dans la biblioth. pontificale, à décorer et à embellir des ouvr. précieux. Le Dante l'a immortalisé par ces vers de son *Purgatoire* :

O, dissi lui, non se' tu, Oderigi,
L'onor d'Agobbio, e l' onor di quell' arte, etc.

ODESCALCHI. V. Innocent XI.

ODET (Philippe), médecin, né à Nanci vers le milieu du 16e S., a laissé : *de tuendâ Valetudine libri sex*, Nanci, 1604, in-12; ouvr. dédié au duc Charles III, et qui valut à son auteur des lettres de noblesse en 1605.

ODIER (Louis), médecin correspond. de l'Institut, etc. né à Genève en 1748, prit ses degrés à l'université d'Edimbourg, publia en 1798 la trad. de l'ouvr. de Jenner, et fut le prem. qui signala en France la découverte de la vaccine. Citoyen aussi éclairé qu'écrivain laborieux il fut pendant 30 ans membre du consistoire de Genève et m. en 1817. On a de lui plus. ouvrages dont on trouvera la liste complète dans la *Notice de la vie et des écrits de Louis Odier*, publ. à Genève, chez Paschoud, en 1818. Les principaux sont : la trad. franç. de l'ouvrage de Jenner *sur la Vaccine*, insérée dans le 9e vol. de la *Biblioth. britannique*, Genève, 1798; *Manuel de médec. pratique*, Genève, 1803, 1811; trad. en ital. Odier rédigea pendant long-temps la partie de la médecine dans la *Biblioth. britann.*

ODIER (Pierre-Agathange), sous-intend. militaire, m. à Paris en 1825, avait d'abord servi dans les armées, puis y avait été employé en qualité de commissaire des guerres et d'inspecteur aux revues, pend. les campagnes d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne. En 1815, il fut élu membre de la chambre des représentans. Nommé plus tard professeur d'administration militaire à l'école royale d'état-major, il a publ. le recueil de ses leçons sous

le titre de : *Cours d'étude sur l'administration militaire*, Paris, 1824-5, 7 vol. in-8. Cet ouvrage, très-estimé, est analysé dans la *Revue encyclopédique*, t. 27, p. 351-63.

ODIERNA (J.-B.). V. HODIERNA.

ODIEUVRE (MICHEL), peintre et marchand de tableaux et de grav., né en Normandie vers 1690, est surtout connu par la magnifique collection de 600 personn. célèbres dont il a enrichi les 6 vol. de *l'Europe illustre* de Dreux du Radier, et qu'il fit graver à ses frais. Il m. à Rouen en 1756.

ODILON (ST), 5e abbé de Cluny, né en Auvergne, l'an 962, fut en relation avec l'empereur St Henri, l'impératrice Ste Adélaïde, les rois de France Hugues Capet, Robert et Henri Ier; le roi de Bourgogne Rodolphe; les rois de Navarre Sanche et Garcias; le roi de Pologne Casimir, qui avaient tous pour lui une grande vénération. Il refusa l'archevêché de Lyon, et m. à Savigny, en Bourbonnais, en 1048. On a de lui, dans la *Bibliotheca cluniacensis*, quelques *vies de saints*, des *sermons* des *lettres* et des *poèmes*. Il ne faut pas le confondre avec un autre *Odilon*, moine de St-Médard de Soissons, qui vivait à peu près dans le même temps, et dont on a un traité *sur les translations des reliques des saints*, inséré dans les *Acta benedictinor.*, de Mabillon.

ODIN est le nom de la principale divinité des anciens Scandinaves, et généralement de tous les peuples du Nord. On conçoit que le dieu le plus respecté de ces hommes féroces ne pouvait être que le dieu de la guerre et du carnage. Aussi le terrible Odin présidait-il aux combats, et n'offrait-il d'autre récomp. dans l'autre vie aux élus, c'est-à-dire à ceux qui périssaient les armes à la main, que la perspective de massacres continuels. Les sacrifices humains n'étaient pas épargnés pour apaiser sa colère ou gagner sa bienveillance. Il paraît bien démontré qu'il exista quelq. guerrier redoutable sous le nom d'Odin; mais les uns ont dit que ce fut un homme qui parut dans le Nord, environ 70 ans av. J.-C., et qui mérita par ses exploits d'être mis au rang des dieux; d'autres ont prétendu (*v.* Mallet, *Introduction à l'Histoire de Danemarck*), que la divinité existait avant le guerrier, et que celui-ci reçut ou prit ce nom formidable, après avoir conquis la Suède et ravagé tout l'occident de l'Europe. Les uns et les autres s'accordent à le faire mourir d'une manière digne de sa vie belliqueuse. Lorsqu'il se sentit près du tombeau, il ne voulut pas laisser trancher le fil de ses jours par la maladie, et, après avoir convoqué ses principaux compagnons d'armes, se fit, sous leurs yeux, avec la pointe d'une lance, neuf blessures en forme de cercle. On lui attribue la création de la poésie erse et des caractères runiques, et un poème moral intitulé *Hawamal*, c'est-à-dire *Discours sublime*.

ODOACRE, roi d'Italie après la chute de l'empire romain (de 476 à 493), était fils d'Ederon, ministre d'Attila; ayant perdu son père vers l'an 465, il mena d'abord une vie errante dans la Norique, rassembla quelq. compagnons d'armes, jadis dévoués à son père, se les attacha par le pillage, passa avec eux en Italie, et s'engagea dans les gardes impériales, où il occupa bientôt un rang élevé. Ces gardes, de même que toute l'armée romaine, ne se composaient que de barbares et d'étrangers. Odoacre se mit à leur tête dans une insurrection contre l'empereur Augustule (*v.* ce nom), et promit de leur abandonner le tiers des terres de l'Italie. Après la prise de Pavie, où Oreste (*v.* ce nom), père d'Augustule, fut mis à mort, Odoacre ayant relégué le simulacre d'empereur dans la Campanie se fit proclamer roi par son armée, supprima la dignité impériale en Orient, et gouverna l'Italie avec le titre de patrice que lui conféra l'empereur d'Orient. Il montra des talens et des vertus dignes du rang où il avait su s'élever, respecta les lois, les mœurs, les usages, rétablit le consulat dans l'Occident, laissa aux magistrats de Rome le soin de recueillir les impôts, fit respecter les frontières de l'Italie par les conquérans de la Gaule et les peuples de la Germanie, vainquit les Rugiens, peuple de la Norique, et soumit la Dalmatie. Il régnait ainsi glorieusement depuis 12 ans, lorsq. Théodoric, roi des Ostrogoths, cherchant à former un établissement, menaça d'envahir l'Italie. Odoacre s'avança jusque sur les bords de l'Izonce, près des ruines d'Aquilée, pour défendre ses états; mais il fut défait le 28 août 489. Ayant formé une nouvelle armée il entreprit de défendre le passage de l'Adige, fut battu de nouv. à Vérone, voulut se réfugier à Rome, qui lui ferma ses portes, revint sur Ravenne, et s'y prépara pour soutenir un siége. Il réussit d'abord à se rendre maître de la campagne, en battant l'avant-garde de Théodoric, mais les Visigoths ayant amené du secours à ce dern., Odoacre fut vaincu dans une 3e bataille qui eut lieu sur les bords de l'Adda en 490. Rentré dans Ravenne, il s'y défendit long-temps avec la plus grande valeur, jusqu'à ce que le manque de vivres le contraignît à capituler, le 27 février 493. Théodoric, après lui avoir d'abord accordé des condit. honorables, le fit massacrer dans un banquet. C'est sans aucun fondement que plus. histor. modernes ont représenté Odoacre comme roi des Hérules, peuple barbare, à la tête duquel ils lui font faire, sans plus de raison, la conquête de l'Italie.

ODOLANT-DESNOS (PIERRE-JOSEPH), historien et compilat. laborieux, né en 1722 à Alençon, professa quelque temps la médecine, et se livra ensuite à l'étude de l'hist., surtout à celle de sa ville natale, où il m. en 1801. On a de lui : *Mem. historiques sur la ville d'Alençon*, etc., Alençon, 1787, 2 vol. in-8; *Dissertat. sur Serlon, évêq. de Seez et Raoul, mort archevêq. de Cantorbery*, Rome (Alençon), 1785, in-8; *Dissertat. sur les héritiers de Robert IV, comte d'Alençon*; un grand nombre d'articles curieux, fournis au *Dictionn. du Maine*, au *Dictionn. de la noblesse*, au *Dictionn. des hommes illustres*, au *Dictionn. géograph. des Gaules et de la France*, par Expilly, à l'édition de la *Biblioth. historiq. de France*, donnée par Fontette, à l'*Art de vérifier les dates*, de D. Clément, et à plus. autres rec. Il a laissé une cent. de vol. in-4, MSs., de *recherc.* et de *docum. historiq.* M. Louis Dubois a publ. en 1810, à Alençon, une *Notice biograph. et littéraire* sur Odolant-Desnos, in-8. — Latuin-Louis-Gaspar ODOLANT-DESNOS, fils du précéd., né à Alençon en 1768, m. en 1807, fut membre du conseil législ. des Cinq-Cents, sous le gouvern. directorial. On a de lui une broch. intit. : *Redites sur les effets des taxes arbitraires en France et en Angleterre, par rapport à leurs auteurs*, 1808, in-8.

ODON (ST), né en Angleterre vers la fin 9e S., de parens danois d'origine, fut employé par les rois Alfred et Edouard dans les affaires les plus importantes, devint chapelain du roi Athelstan, puis évêque de Wilton, archevêque de Cantorbery, et m. en 961. Ce saint que, de son vivant, on appelait *le Bon*, est célèbre dans les martyrologes d'Anglet., où son nom se trouve placé à l'époque du 4 juillet. — Un autre ST ODON, 2e abbé de Cluny, né en 879, m. en 942, a laissé plusieurs ouvr. MSs. qui ont été publ. dans la *Biblioth. Clun.* de D. Marrier, Paris, 1614, in-fol.; on y trouve aussi la *vie* de ce saint.

ODON, fils d'Herluin de Conteville, et frère utérin de Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, fut nommé, en 1049, à l'âge de 14 ans, par l'influence de son frère et malgré l'autorité des canons, évêque de Bayeux. Lorsque Guillaume partit pour la conquête de l'Angleterre en 1066, Odon fit équiper à ses frais cent navires, et voulut partager les périls de cette grande entreprise. Chargé de

gouverner le roy. conquis en l'absence du conquérant, il se livra à des prodigalités inouïes, chargea le peuple d'impôts excessifs, le força de se révolter, et donna à son frère le conseil de dépouiller les Anglais de leurs terres, qui furent partagées aux Normands. Il eut pour sa part 253 fiefs dans divers cantons, outre le château de Douvres et le comté de Kent qu'il possédait déjà. Il conçut alors l'idée de se faire élire pape, et dans ce but il se livra audacieusement à de nouvelles concussions qui ouvrirent enfin les yeux au roi. L'indigne prélat fut conduit à Rouen, où il resta en prison jusqu'à la m. de Guillaume. Mais il reparut alors pour semer la division entre les princes ses neveux, tenta d'arracher le sceptre à Guillaume-le-Roux, en faveur de son frère Robert, et ne réussit qu'à perdre tous ses biens en Angleterre, et à être renvoyé honteusem. en Normandie. Devenu premier ministre du duc Robert, il manqua de bouleverser ses états, partit avec lui pour la Terre-Sainte en 1096, et m. l'année suiv. à Palerme, déchiré de remords et chargé de mépris et d'exécration par les peuples dont il avait exploité les infortunes. — ODON ou ODOARD, évêque de Cambrai, né à Orléans, m. en 1113, a donné une *Explication du canon de la Messe*, Paris, 1640, in-4; et d'autres *traités* impr. dans la *Biblioth. des Pères*.

ODON ou EUDES DE DEUIL (*Odo de Diogilo*), ainsi nommé d'un village de la vallée de Montmorency, où il naquit dans le 12e S. fut chapelain et secrétaire de Louis-le-Jeune qu'il accompagna en Palestine, et succéda à son retour au célèbre Suger dans le gouvernem. de l'Abbaye de St-Denis, où il m. vers 1162. On a de lui un opuscule intitulé : *de Ludovici VII Francorum regis, profectione in Orientem ab anno* 1146-48, *opus septem libellis distinctum*, publ. par le P. Pierre-Fr. Chifflet (*v.* ce nom), sur un MS. de Clairvaux, dans le recueil *S. Bernardi Genus illustre*, Dijon, 1660, in-4. Les auteurs de l'*Hist. littér. de la France* en ont donné en français les passages les plus intéressans. Cet écrit contient des détails assez curieux pour l'hist. de la seconde croisade.

ODON ou ODONUS (CÉSAR), méd. et philos., direct. du jardin des plantes de Bologne au 16e S., né à Penna dans l'Abruzze, est auteur d'un ouvr. intitulé : *Theophrasti sparsæ de plantis Sententiæ, in continuam seriem ad propria capita nominaque secundum litterarum ordinem dispositæ*, Bologne, 1561, in-4; et d'un traité *de Urinis*, qu'on trouve avec l'*Anatomia urinæ* de Henri Martinius, Francfort, 1658, in-12.

ODONAIS (GODIN DES). V. GODIN.

ODORAN, moine de l'abbaye de St-Pierre-le-Vif de Sens, dans le 11e S., composa, vers 1045, sous le titre de *Chronica rerum in orbe gestarum*, une chroniq. qui commence à l'an 875 et finit à l'an 1032. On la trouve dans la collection des aut. de l'histoire de France de Duchesne. Pithou en rapporte un fragm. dans ses *Annales de France*.

OEBOAS, Achéen, ayant remporté le prix de la course aux jeux olympiques dans la 7e olympiade (751 av. J.-C.), ses compatriotes lui érigèrent une statue à laquelle les vainqueurs, dans ces mêmes jeux, attachaient leur couronne.

OECOLAMPADE (JEAN), célèbre théolog. réformé, né en 1482 à Weinsberg, en Franconie, s'appelait originairem. *Hausschein*, nom qui signifie en allemand *lumière domestique*, mais qu'il changea, suivant l'usage des érudits de son temps, en celui d'*Œcolampade*, qui a la même significat. en grec. Il était destiné par ses parens au commerce, puis à la jurisprudence, mais préférant la théologie, il étudia le grec et l'hébr. à Stuttgard, se livra ensuite à la prédication, vint à Bâle, où il se lia étroitement avec Erasme, puis se retira dans le couvent d'Alton Munster, près d'Augsbourg, et y prononça ses vœux. Le goût qu'il avait pris pour les nouvelles opinions religieuses ne lui permit pas de rester long-temps dans cette retraite. Il en sortit pour se rendre dans un château d'Alsace, où il séjourna deux ans et trad. en latin quelq. ouv. de St Jean Chrysostôme. En 1522, il retourna à Bâle, et obtint une chaire de théologie, puis une cure. C'est alors qu'attaquant ouvertem. dans ses sermons le culte et les dogmes de la foi catholiq., il contribua beaucoup aux progrès de la réforme religieuse. Jetant tout-à-fait le masque il se maria, à l'exemple des autres chefs des différentes sectes qui divisaient l'Eglise à cette époque. Il entra dans la gr. querelle entre Luther et Carlostad, et pub. en 1525, son traité *de vero Intellectu verborum* HOC EST CORPUS MEUM, où il se déclare pour Zuingle (*v.* ce nom) contre Luther. Les deux partis, après s'être dit beaucoup d'injures, finirent par faire une profession commune à Marbourg, sans proscrire ni changer leurs sentim. respectifs. OEcolampade était devenu le prevôt ou lieutenant de Zuingle, comme Melanchton l'était de Luther. Il employa le reste de sa vie à prêcher, à enseigner la nouvelle doctrine, à écrire et à disputer, assista aux conférences de Bade, en 1526, deux ans après à celles de Berne, à celles de Bâle en 1529, et m. en 1531. On a de lui, outre le traité mentionné plus haut, des *commentaires* sur plus. livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament; des traduct. latines de quelq. ouv. de St Jean-Chrysostôme; des *lettres* pub. avec des notes historiq. par Ch. Buttinghausen, 1777, in-8. Sa *vie*, écrite en latin par Wolfgang Capiton, a été insérée dans les *Vitæ viror. eruditor.* de Fichard et dans l'*Athenæ rauricæ*. Elle a été aussi pub. en franç., Lyon, 1562, in-12; et en allemand, par Hess, Zurich, 1793, in-8.

OECUMENIUS, écrivain grec du 10e S., a laissé des *commentaires* sur les Actes des Apôtres, sur l'Epître de St Jacques, etc.; et quelq. autres *opuscules*, recueillis avec ceux d'Arétas, évêque de Césarée, par Fréd. Morel, Paris, 1630, 2 v. in-f., grec et latin.

OEDER (GEORGE-LOUIS), médecin-botaniste, né à Anspach en 1728, m. à Oldenbourg en 1791, étudia sous le célèbre Haller à Gottingue, fit plus. voyages en Danemarck et en Norwége, pour connaître les plantes de ces contrées, et composa un gr. nombre d'ouv. (en latin et en danois), dont les principaux sont: *Notice sur la publication de la flore de Danemarck* (en danois), Copenhag., 1761, in-fol.; *Index plantarum in systemate Linnæi*, ib., 1761, in-8; *Icones plantarum quæ in regnis Daniæ et Norwegiæ......., spontè nascuntur*, etc., ibid., 1762-1814, 9 vol. in-fol., avec fig.; *Elementa botanica*, ib., 1762-64, 2 vol. in-8; *Nomenclator botanicus*, ib., 1769, in-8; *Enumeratio plantarum Floræ danicæ*, ib., 1770, in-8; *OEderiana*, Sleswig et Leipsig, 1792, in-8 (c'est un recueil de div. opusc., les uns inédits, les autres déjà imp.). Linné a nommé *œdera* un genre de plantes vivaces du cap de Bonne-Espérance, de l'ordre de flosculenses ou de la fam. des corymbifères. — OEDER (George-Louis), père du précéd., né dans le comté d'Anspach, fut docteur en théologie et surintendant à Feuchtwangen, où il m. en 1760. On a de lui un gr. nombre de *dissertat.* sur des sujets de controverse, en lat., des *sermons* et des *opuscules* sur la théologie, en allem. Il prenait quelquefois dans ses écrits le nom de *Sincerus Pistophilus*. Il a donné une édit. du *Catechesis racoviensis, seu liber socinianorum primarius*, etc., Nuremberg, 1738, gr. in-8: ce liv., impr. pour la prem. fois en 1609, était devenu très-rare.

OEDIPE (myth.), roi de Thèbes, fils de Laïus et de Jocaste, fut voué à la mort dès sa naissance par son père à qui l'oracle avait prédit que ce même fils le tuerait. Pour prévenir ce crime Laïus remit l'enfant, pour le faire périr, à l'un de ses serviteurs; mais celui-ci se borna à attacher l'enfant par les

pieds à un arbre. Un berger l'ayant trouvé dans cet état, le porta à Polybe, roi de Corinthe, qui le fit élever comme son fils. OEdipe devenu grand et menacé par l'oracle du malheur déjà prédit à Laius, crut que cette prédiction s'appliquait à son père adoptif, et quitta Corinthe pour en éviter l'accomplissement. Ayant rencontré le véritable auteur de ses jours dans un chemin de la Phocide, il prit querelle avec lui, le tua, poursuivit sa route, délivra la ville de Thèbes du monstre appelé Sphinx (*v:* ce nom), et reçut, en récompense du service qu'il venait de rendre, la main de Jocaste, sa propre mère. Les dieux irrités de ce nouveau crime, frappèrent les Thébains d'une peste qui ne cessa que lorsque le berger qui avait sauvé OEdipe le reconnut et découvrit sa naissance. Le fils de Laius se creva les yeux de désespoir, et s'exila à jamais de Thèbes. Les affreux détails de cette fable, dont il nous paraît impossible de deviner le but moral, ont fourni des sujets de tragéd. à plus. poètes anc. et modernes, notamm. celles int. : *Etéocle*, *Jocaste* et *Polynice*.

OEFELS (André-Félix d'), en latin *Evelius*, histor. allem., né à Munich en 1706, fit ses études à Ingolstadt et à Louvain, et pub., dès l'âge de 16 ans, en latin, des Remarques critiques sur l'histoire de Bavière, et un Essai sur les savans qu'a produits cette contrée. Après avoir achevé ses cours, il visita la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, fut chargé, de retour à Munich, de l'éducat. des jeunes princes Maximilien et Clément, obtint en 1746 la place de conservat. en chef de la biblioth. électorale, devint membre de l'acad. des sciences de Munich en 1759, et m. dans cette même ville en 1780. C'est lui qui a pub. le rec. intit. : *Rerum boicarum Scriptores nusquàm antehàc editi*, etc., Augsbourg, 1763, 2 vol. in-fol. Il a laissé en MS. une suite de cet ouv. ; d'autres collect. sur l'hist. de Bavière ; un *Niceroniana*, un *Drexeliana*, un *Perutingerina*, un *Œfeliana*, etc. On peut consulter pour plus de détails, l'*Eloge* de ce savant par Vecchieri, en allem., Munich, 1781, in-4, et l'*Historische Litteratur* de Meusel, tom. 2.

OELHAF (Joachim), médecin, né à Dantzig en 1570, fit ses études à Montpellier, y reçut le bonnet de docteur, professa ensuite l'anatomie dans sa patrie, et y m. en 1630. On a de lui : *Disputatio de fœtu humano*, 1607, in-4; *de Usu ventriculorum cerebri*, 1616, in-4; *de Seminario pestilenti intra corpus vivum latitante*, Francfort, 1638, in-4; *an Ventriculi actio primaria sit chylosis*, ib., 1630, in-4; *de Renum officio in re medicâ et venereâ*, Hanau, 1670, in-8. — OElhaf (Nicolas-Jérôme), théolog., né à Nuremberg dans le 17e S., m. en 1675, pasteur à Lausen, a laissé quelq. écrits (sur le *droit naturel*, la *prédestination* et l'*état des âmes après la mort*), dont on trouvera les tit. dans les biogr. allem.—Un autre OElhaf (Tobie), jurisconsulte, né à Nuremberg, m. à Altdorf en 1666, chancelier de l'univers. de cette même ville, a laissé plus. écrits, dont on trouvera égalem. les titres dans les biogr. allemands.

OELRICHS (Gérard), savant jurisconsulte allemand, né à Brême en 1727, fut conseiller et résident de l'emper. à Francfort, et abandonna ensuite la carrière diplomatiq. pour accepter l'emploi de syndic de sa ville natale, où il m. en 1789. On connaît de lui : *Glossarium ad statuta bremensia antiqua*, Francfort, 1767, in-8; une *Collection* (en allem.) *des lois anciennes et modernes de la ville de Brême*, Brême, 1771, in-4; *les lois de la ville de Riga*, avec un glossaire pour l'explication des mots anciens, ibid., 1773, 1780, in-4; *Thesaurus dissertation. juridicarum selectiss. in academ. belgicis habitarum*, ibid., 1768-70, 5 t. en 2 vol. in-4; *nov. Thesaurus dissertationum*, ibid., 1771-1779, 4 tom. en 2 vol. in-4. On peut consulter pour plus de détails les *Nouvelles biograph.* (en allem.) par Weidlich, tom. 2.—Jean OElricus, parent du précéd., profess. de théolog. et recteur du gymnase de Brême, sa ville natale, m. en 1801, âgé de 77 ans, a laissé plus. compilat. utiles, parmi lesquelles nous citerons : *German. litter. Opuscula philologica*, *historica*, *theologica*, etc., Brême, 1772-74, 2 vol. in-12; *Belgii litterati Opuscula hist.*, *philolog.*, *thelog.*, ibid., 1774-75, 2 vol. in-8; *Daniæ et Sueciæ litter. Opuscula*, etc., ib., 1774-76, 2 vol. in-8; *Chrestomathie anglo-saxone*, avec une version en allem., ib., 1798, in-4, de 51 p., avec une planche.—Jean-George-Arnold OElrichs, né dans le Hanovre, m. en 1791, à l'âge de 24 ans, fut l'ami des savans Heyne et Heeren (*v.* ces noms), et pub. en 1787 et 1788 deux *dissertations* sur la philosophie de Platon et celle des PP. de l'Eglise. Après sa m. on imp. un autre ouv. de lui, intit. : *Commentarii de scriptoribus eccles. lat. priorum sex sæculorum*, etc., Leipsig, 1791, in-8.

OELRICHS (Jean-Charles-Conrad), histor. et bibliogr., né à Berlin en 1722, acquit des connaissances très-étendues, se vit d'abord obligé de travailler pour les avocats les plus accrédités, entreprit ensuite, avec un de ses amis, en 1747, un journal littéraire (*Biblioth. berlinoise*, 1747-50, 4 vol. in-8), qui eut du succès, devint ensuite professeur d'hist. et de droit civil à l'acad. de Stettin, fut nommé en 1784 conseiller de légation et résident du duc de Deux-Ponts à la cour de Prusse, fut honoré de la confiance de différens autres princes étangers, et m. à Berlin en 1798. On a de lui un grand nombre d'ouv. littér. et scientifiq., dont on trouvera le catalogue complet dans le *Nouveau Berlin littéraire*, tom. 2, pag. 70-92 et 306, et dont les principaux sont : *Commentationes historico-litterariæ quarum prior.*, etc., etc., Berlin, 1751-52, 2 vol. in-8; *Essai d'hist. de la Biblioth. royale de Berlin* (en allem.), ibid., 1752, in-8; *Dissertatio de bibliothecarum ac librorum fatis inprimis libris comestis*, imp. à la tête du *catalogue* de la biblioth. de J. de Pérard, ibid., 1756, in-8; *Mélange d'hist. et de littérat.* (en allem.), ibid., 1760, in-8; *Supplément à l'hist. de Brandebourg* (en allem.), ibid., 1761, in-8; *Mélanges histor. et diplom.*, pour l'hist. littér., en particul. du duché de Poméranie, ib., 1767, in-4; 2e édit., ib., 1790, 2 vol. in-4; *Specimen reliquiarum linguæ slavonicæ in nominibus quibusdam regionum et locorum in Brandeburg. et Pomeran.*, ibid., 1794, in-4. J.-C.-C. OElrichs a laissé en outre un gr. nombre de MSs., dont il a pub. lui-même le catal. raisonné avec son portrait gravé.

OELSCHLÆGER. V. Oléarius.

OENOMAUS, philosophe cynique, né à Gadara en Syrie, vivait sous le règne de l'empereur Adrien. Parmi les écrits qu'il composa et qui se sont perdus, on cite un *Traité de la philosophie d'Homère*, et un livre des *Prestiges dévoilés*. Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, liv. 5 et 6, donne un extrait de ce dernier ouvrage d'OEnomaüs, qui est une *Diatribe* contre les oracles du paganisme.

OENOPIDAS ou OENOPIDÈS, philosophe pythagoricien, né à Chio, vivait dans le 5e S. avant J.-C. Il avait de grandes connaissances dans les sciences naturelles, dans les mathématiques et l'astronomie. On croit qu'il imagina quelques-uns des problèmes contenus dans les *Elémens* d'Euclide. Il partagea en physique les erreurs de ses contemporains ; mais il établit un cycle au bout duquel les révolutions solaires et lunaires doivent être d'accord, et fit graver sur une table d'airain la série de ses calculs astronomiques, appliqués à une période de 59 ans. C'était là, selon lui, la *grande année*, par laquelle les anciens entendaient le retour de deux ou plusieurs astres au même point du ciel ; et il consacra cette table dans l'enceinte des jeux olympiques pour servir aux usages publics.

OERN (Nicolas), voyageur lapon, né dans le

17ᵉ S., fut amené jeune de son pays à Stockholm par les ordres du roi de Suède Charles XI, qui lui fit donner d'abord quelque instruction dans cette ville, et l'envoya ensuite à l'université de Wittemberg. Ordonné prêtre à son retour dans la capitale de la Suède, il alla prêcher la foi à ses compatriotes; mais, dégoûté bientôt de cette mission, il résolut de voyager, traversa la Suède et la mer Baltique, s'arrêta quelque temps en Allemagne, où il prit le titre de prince de Laponie, puis vint en France, où il fut présenté à Louis XIV en 1706. Étant retourné ensuite en Allemagne, il en fut chassé parce qu'on découvrit qu'il avait pris une qualité qui ne lui appartenait pas. Il passa alors en Russie, où ses débauches et sa mauvaise conduite le firent enfermer, en 1715, dans les prisons d'Astracan. L'époque de sa mort est restée ignorée. On a de lui, en allemand, les deux ouvrages suivans : *Description de la Laponie*, 1707, in-12; *Lettres du fameux voyageur et prince lapon Nicolas OErn, écrites pendant ses voyages à ses compatriotes*, 1708, in-4. On peut consulter, sur ce singulier personnage, la *Biblioth. hist. de Suède*, t. 1, p. 261, et un écrit de Hallebeck, int. *Dissert. histor. de Nic. OErn, se principem Laponiæ professo*, Lund, 1808, in-4, de 10 pages.

OERNHIELM ou ORNSJOELMS (Claude), appelé aussi *Arrhenius*, historien suédois, né en 1625, voyagea dans les pays étrangers après avoir terminé ses études, fut nommé, à son retour à Stockholm, professeur d'histoire, puis secrétaire du roi, historiographe et assesseur du collége des antiquités, dirigea ses recherches sur l'histoire ecclésiastique de la Suède, et m. en 1695. On a de lui : *S. Anscharii Vita genuina*, etc., Stockholm, 1677, in-4; *Sueonum Gothorumque histor. ecclesiasticæ lib. IV*, ibid., 1689, in-4; *Vita herois Ponti de La Gardie*, Leipsig, 1690, in-4; *Bullarium romanum, h. e. Compages epistolarum quas super. sæculis pontifices romani ad reges Sueciæ, etc., scripserunt*, Stockholm, sans date; *Historia linguæ sanctæ*, Upsal, 1683; plusieurs *dissertat.* sur des sujets historiques et autres. Le professeur Lagerloef a publié en latin l'*éloge* d'OErnhielm, Upsal, 1696, in-4.

OERNSCHOELD (Pierre-Abraham, baron d'), né en Suède dans les premières années du 18ᵉ S., a mérité une place parmi les hommes distingués de son pays pour y avoir introduit une branche d'industrie très-importante. Gouverneur pendant 20 ans des districts du Norrland, contrée de Suède, située entre la Norwége et le golfe de Botnie, il naturalisa dans ces provinces la culture du lin, éleva des fabriques de toile, et procura ainsi à la Suède une économie d'importation de plusieurs millions par an. Le baron d'OErnschoeld obtint ensuite le gouvernement de Sudermanie, et m. vers 1770 à Nikœping, capitale de cette province.

OERTEL. V. Ortell.

OESER (Adam-Frédéric), peintre, mouleur et graveur, né à Presbourg en 1717, fut l'ami et le guide du célèbre Winckelmann (v. ce nom) dans ses premiers essais. Il enrichit plusieurs édifices publics et particuliers de ses compositions à la fresque et à l'huile, composa des tableaux estimés parmi lesquels on cite la *Pythonisse d'Endor*, et sa *statue* de l'électeur, qui lui mérita les éloges de Pigalle. Cet artiste m. à Leipsig en 1799. — Son fils Frédéric-Louis OEser, m. à 40 ans en 1792, a laissé quelques paysages agréables.

OETINGER (Frédéric-Christophe), sav. philologue, né en 1702 dans le duché de Wurtemberg, fut d'abord lecteur en théologie à l'université de Halle, se démit ensuite de cet emploi pour voyager en Hollande, où il se lia avec les théolog. les plus distingués de l'église réformée. De retour dans le Wurtemberg, il fut nommé pasteur à Hirschau, et devint le chef des *piétistes* dans cette partie de l'Allemagne. Admirateur de Swedenborg (v. ce nom), il traduisit ses œuvres en allem., Leipsig, 1765, 2 vol. in-8). Après avoir rempli les fonctions du pastorat dans plusieurs autres villes, et de surintendant des églises des arrondissemens de Weimberg et de Herrenberg, il fut élevé à la dignité de prélat à Murhard, et m. dans cette ville en 1782. On a de lui beaucoup d'ouvrages, la plupart écrits en allemand et peu connus, si ce n'est de ses sectateurs. Les principaux sont : *le droit Jugement de Dieu dans la traduct., l'analyse, etc., du le Livre de Job*, Eslingen, 1748, in-8; *la Vérité du sens commun dans l'explication des proverbes et de l'Ecclésiaste de Salomon*, Stuttgard, 1751, in-8; *l'Age d'or* ou *Recueil de considérations importantes*, Tubingen, 1761, 2ᵉ part., in-8; *la Philosophie des anciens reparaissant dans l'âge*, etc., ibid., 1762, in-8 : la *Philosophie terrestre* de Swedenborg, de Malebranche, de Newton, de Cluver, etc., *comparée avec la Philosophie céleste d'Ezéchiel*, ibid., 1765, in-8; *Dictionnaire biblique et emblématique*, Heilbron, 1776, in-8. On peut consulter, pour plus de détails, le *Dictionn. des sav. wurtembergeois*, de Mœser, et le *Dictionnaire historique* de Baur, t. 4.

OETTER (Samuel-Guillaume), histor. allem., né en 1720 dans le margraviat de Bareuth, entra dans le saint ministère, fut nommé co-recteur du gymnase d'Erlang, puis pasteur à Linden, d'où il passa en 1762 à Makterlebach, où il m. en 1792. Ses travaux historiques lui avaient valu le titre d'historiographe de Brandebourg, Anspach et Bareuth. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste dans le *Nécrologe* de Schlichtegroll, année 1792, et dans le *Bareuth littéraire* de Fikenscher, t. 6. Nous nous bornerons à citer les suivans : *Essai d'une histoire des burgraves et des margraves de Brandebourg*, etc., Francfort, 1751-58, 2 vol. in-8, fig.; *Biblioth. histor.*, Nuremberg, 1752, in-8; *la Médecine en Allemagne, dans l'antiquité et au moyen âge, exposée par des faits historiques*, Nuremberg, 1777, in-8, avec un *supplément*, ibid., 1790, in-8. Le fils d'OEtter a publié une *notice* sur sa vie, Erlang, 1792, in-8.

OEUVRE (Jacques de L'), prêtre du diocèse de Coutances, et successivement principal des colléges des Lombards, de Provins et d'Harcourt à Paris, n'est guère connu que pour avoir publié, sous le nom d'*Operarius*, l'édition de Plaute *ad usum Delphini*, ayant pour titre *Plauti Comediæ XX et Fragmenta*, etc., Paris, 1679, 2 vol. in-4.

OEXMELIN (Alexandre-Olivier), voyageur et historien, était, à ce que l'on croit, Flamand d'origine. Conduit en 1566 à l'île de la Tortue, près de celle de St-Domingue, comme engagé de la compagnie des Indes, il y fut vendu 30 écus à un habitant. Après un service de trois ans il prit parti avec les flibustiers, et resta dans leurs troupes jusqu'en 1674. A cette époque, il profita de l'occasion d'un navire hollandais pour repasser en Europe. Il fit ensuite trois autres voyages en Amérique sur des bâtimens hollandais ou espagnols, et assista à la prise de Carthagène (Amérique méridionale) en 1697. Quelques passages de sa relation, dont nous allons parler, donnent lieu de présumer qu'il exerçait à bord la profession de chirurgien. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Ses MSs. étant tombés entre les mains d'un sieur de Frontignières, celui-ci les publia sous le titre d'*Histoire des Aventuriers qui se sont signalés dans les Indes, contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable, avec la vie, les mœurs et les coutumes des boucaniers, et des habitans de St-Domingue et de la Tortue*, etc., Paris, 1686, 2 vol. in-12 : Trévoux, 1744, ibid., 1775, 4 vol. in-12, avec cartes et planches. Le t. 3 de cette dernière édition contient le *Voyage de Raveneau de Lussan à la mer du Sud*; et le t. 4,

l'*Histoire des Pirates anglais*. Le ton de vérité qui règne dans les écrits d'OExmelin les fait lire avec plaisir.

OFFA, roi de Mercie, le plus considérable des royaumes de l'heptarchie anglaise, succéda en 757 à Ethelbald, son oncle. A l'exemple de ses prédécesseurs, il fit la guerrre aux autres rois de l'heptarchie, s'empara du royaume d'Estanglis, après en avoir fait assassiner le souverain Ethelbert, et se rendit ensuite à Rome en 794, pour y implorer son pardon du souverain pontife, qui le déclara absous à condition qu'il ferait des aumônes aux églises et aux monastères. Ce prince m. en 796 après un règne de 39 ans, et eut pour successeur son fils Egfrid, qui ne lui survécut que de quelques mois. Il avait fait recueillir toutes les lois qui régissaient ses états, et que l'on retrouve en grande partie dans le *Code anglo-saxon*, publié depuis par Alfred-le-Grand. La vie d'Offa, pleine de détails fabuleux, est imprimée dans l'*Appendix* de l'hist. de Matthieu-Pâris (*v.* ce nom). On y trouve quelques *lettres* de ce roi à Charlemagne, avec lequel il était lié.

OFFERRAUS (Léonard) professeur d'histoire et d'éloquence à l'académie de Lingen, puis à Groningue, né à Ham en Westphalie, en 1699, m. à Groningue en 1779, a laissé : *Compendium historiæ fœderati Belgii*, Groningue, 1763, in-8; *Compendium historiæ universalis*, in-8, qui a eu 3 édit. à Groningue, de 1750 à 1775.

O'FLAHERTY. V. Flaherty.

OFTERDINGEN (Henri d'), célèbre *minnesinger* ou troubadour allemand, vivait vers la fin du 12ᵉ S. à la cour de Léopold VII, duc d'Autriche. On lui attribue la plus grande partie des fabliaux qui composent le recueil intitulé *Heldenbuch* (livre des héros), qui est pour l'Allemagne ce qu'est pour la France la *Chronique de Turpin*, ou le *Roman des douze pairs*. La prem. édit. de ce liv. est impr. à Haguenau, 1509, pet. in-fol. très-rare; celles de Francfort, 1545, 1560, 1590, sont recherchées des bibliomanes.

OG (Bible), roi de Basan (contrée de la Syrie, au-delà du Jourdain), attaqué dans ses états par les Israélites, qui veusient occuper la terre promise, fut vaincu et tué par Moïse, ainsi que ses enfans et tout son peuple, sans qu'il restât un seul individu.

OGÉE (Jean), ingénieur-géographe, né près de Laon en 1728, fit d'abord la guerre en Flandre dans la gendarmerie royale, et quitta ce corps à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, pour entrer dans les ponts-et-chaussées, d'abord comme ingénieur ordinaire à Nantes et à Rennes, puis comme ingénieur-géographe de cette province. Le travail excessif auquel il se livrait abrégea ses jours, et il m. à la suite d'une longue maladie en 1789. On a de lui : une *Carte du comté nantais*, 1768; *Carte géographique de la Bretagne*, 1771, en 4 feuilles, *Carte* de cette même province, réduite en une feuille; *Carte itinéraire*, idem; *Atlas itinéraire de la Bretagne*, Paris, 1769, in-4; *Dictionn. histor. et géogr. de la..... Bretagne*, Nantes, 1778, 1779 et 1780, 4 vol. in-4. C'est cet ouvr. qui coûta le plus de soins et de veilles à l'aut. Ogée avait annoncé un vol. de supplément qui n'a pas paru.

OGER, dit *le Danois*, appelé aussi *Otger* ou *Autcaire*, originaire d'Austrasie, est célèbre dans les romans de chevalerie comme un des plus braves paladins de Charlemagne et le compagnon des Roland et des Olivier. Las du métier des armes, il se retira, dit-on, avec Benoît, son ami, dans l'abbaye de Saint-Faron, à Meaux, où il m. dans de grands sentimens de piété vers la fin du 9ᵉ S. Duchesne a prétendu que l'Oger mort dans l'abbaye de St-Faron était un autre personnage que *le Danois*; mais Mabillon, dans ses *Vies des SS. de l'ordre de St-Benoît*, a établi que le tombeau qui se voyait encore dans cette même abbaye av. la révolution fut érigé au guerrier de la cour de Charlemagne.

OGERON DE LA BOUÈRE (Bertrand d'), fondateur de la colonie française de St-Domingue, né en Anjou vers 1615, était capitaine dans le régiment de la marine lorsqu'il se laissa entraîner, en 1656, par des aventuriers qui formaient une compagnie destinée à un établissem. sur le continent de l'Amérique méridionale. Arrivé à la Martinique, il vit qu'on l'avait trompé, et résolut de s'établir dans cette île; mais, n'ayant pu s'arranger avec Duparquet (*v.* ce nom), gouverneur et propriétaire, il accepta les propositions de quelq. boucaniers qui étaient venus de France avec lui, et les suivit à l'île de Saint-Domingue. Il fit naufrage en abordant à Léogane, perdit toutes ses marchandises et ses provisions, et se vit obligé de vivre avec les boucaniers, qui le traitèrent avec beaucoup d'égards. Il repassa ensuite en France, d'où il revint avec une nouvelle pacotille et de nouveaux moyens d'établissem. Après avoir commencé au port Margot une petite habitation, il se transporta au petit Goave et Leogane, où quelq. Français s'étaient établis depuis peu après en avoir chassé les Espagnols. Il accrut la population de ces deux postes, et voulut aussi fonder une habitation à la Jamaïque, chez les Anglais; mais il y perdit ses avances. Quelque temps après, la compagnie des Indes occidentales jeta les yeux sur lui pour lui confier l'administrat. de la nouvelle colonie française à St-Domingue, et le fit agréer par le ministère en 1665. Ses projets furent d'abord mal secondés par ce même ministère; mais l'île de la Tortue et la côte de St-Domingue n'en prirent pas moins une nouvelle face. Insensiblement toute la partie de la côte, entre le port Margot et le port de Paix, se trouva peuplée. Il voulait profiter de la guerre de 1673 entre la France et l'Espagne pour enlever à cette dernière puissance tout ce qui lui restait de St-Domingue; et il avait commencé l'exécution de ce dessein, en s'emparant de plus. ports occupés par les Espagnols, lorsque ses vues furent dérangées par l'érection d'une nouvelle compagnie des Indes qui remplaça l'ancienne. Ce changement fit repasser Ogeron en France pour y faire goûter ses plans par le gouvernement; mais, arrivé à Paris malade, il y m. vers la fin de 1676, sans avoir eu audience du roi et du ministère. La colonie de St-Domingue reçut un gr. accroissement sous l'administration de Poincy, neveu et success. d'Ogeron. (V. pour plus de détails l'*Hist. de l'île de St-Domingue* du P. Charlevoix.)

OGIER (Charles), litt. et poète lat. estimable, naquit en 1595 à Paris, étudia le droit, et fut secrétaire du comte d'Avaux, qu'il accompagna dans ses ambassades en Suède, en Danemarck et en Pologne. Il a laissé div. pièces de vers lat. adressées à des personnages contemporains distingués dans les lettres; et le journal de ses voyages dans le Nord sous le titre d'*Ephemerides*, *sive Iter danicum*, *suecicum*, *polonicum*, Paris, 1656, in-8.—Franç. Ogier, frère du précéd., embrassa l'état ecclés., se distingua dans la prédication, pub. plus. *lettres* en faveur des gens de lettres, attaqués par le père Garasse, remplaça son frère dans la confiance du comte d'Avaux au congrès de Munster, et m. en 1670. On a de lui : *Jugement et Censure de la doctrine curieuse du P. Garasse*, Paris, 1623, in-8; *Apologie pour Balzac*, ib., 1627, in-8; un recueil de sermons sous le titre d'*Actions publiques*, ib., 1652-55, 2 vol. in-4; quelques *opuscules* peu remarquables, et des *vers franç.* insérés dans les recueils du temps. — Un autre abbé Ogier, mort en 1821, prêtre du diocèse de Vienne (Dauphiné), a pub., outre deux écrits de piété trad. du *Sapientia chist.* de M. d'Arvisenet, des *Conférences et Discours sur divers points de morale*, etc., Paris, 1821, 2 vol. in-12.

OGILBY, OGILVY ou OGLEBY (Jean), litt.,

géographe et imp., né à Edimbourg en 1600, commença par être maître de danse, devint ensuite directeur d'un théâtre à Dublin, fut ruiné par suite de la rébellion qui éclata en 1641, vint à Londres recommencer en partie ses études, qu'il avait fort négligées, et entreprit la traduction en vers anglais de *Virgile*, qu'il pub. en 1650, in-8 (réimpr. en 1654, in-fol.). Il apprit le grec à l'âge de 54 ans pour traduire les *œuvres* d'Homère, travail dans lequel il fut aidé par J. Shirley, un de ses amis. Il fit paraître l'*Iliade* en 1660, et l'*Odyssée* en 1665. Les trad. d'Ogilby eurent une grande réputation de son temps, même sous le rapport de la poésie. En 1661, il fut chargé de diriger la partie poétique des fêtes pour la solennité du couronnement de Charles II, et il publia la *relation* de cette cérémonie en 10 feuilles in-fol. (réimp. en 1692 avec des additions, en un gros vol. in-folio). La maison dont Ogilvy avait fait l'acquisition à Londres ayant été brûlée dans l'incendie de 1666, il perdit toute sa fortune; mais, sans se laisser abattre par ce revers, il travailla à nouv. frais, fit des *traductions*, des *cartes*, des *poèmes*, etc., rebâtit sa maison, y établit une imprimerie, et fut nommé ingénieur-cosmographe et géographe du roi. Il mourut à Londres en 1676. On a de lui, outre les ouvr. déjà cités : le *Portrait d'un Cavalier* (c.-à-d. d'un *royaliste*), facétie en vers; les *Fables d'Esope*, *paraphrasées en vers*, 1er vol., 1641, in-4, 2e volume, 1665, in-fol.; 2e édit., 1674, 2 vol. in-8; une belle édit. de la *Bible* anglaise, 1660, gr. in-fol.; *la Matrone d'Ephèse* et *l'Esclave romain*, poèmes; un *Atlas* en plus. vol. in-fol.; *le Guide du voyageur*, etc., 1674, in-fol.; div. *cartes géograph.* de quelques comtés d'Anglet., en société avec Will. Morgan; un *Itinéraire oriental*, avec le même, 1689, in-8; *Hist. et Descript. de l'Asie*, etc., 1673, in-fol.; *Atlas chinensis*, ou *Hist. de la Chine*, traduite de la compilation de Dapper, 1667, 1671, in-fol.; *Hist. du Japon*, 1671, in-fol.; *Descript. de l'Afrique*, 1670, in-fol.; *Hist. de l'Amérique*, 1671, in-fol. avec 122 pl.

OGILVIE (JOHN), écriv. écossais, né en 1733, occupa pendant 55 ans la cure de Midmar, dans le comté d'Aberdeen, devint membre de la société royale d'Edimbourg, et m. en 1814. On a de lui plus. *poèmes* sur div. sujets, parmi lesquels on cite particulièrem. ceux intit. : *le Jour du jugement*, 1759, et *le Paradis*, 1769, in-4; *Sermons sur divers sujets*, 1767, in-8; *Observat. philosophiq. et critiq. sur la composition*, 1774, 2 vol. in-8; *Recherches sur les causes du scepticisme et de l'incrédulité*, 1783, in-8; *la Théologie de Platon, comparée avec les principes des philosophes orientaux et grecs*, 1793, in-8; *Britannia*, poème, précédé d'une *Dissertat. critique sur le merveilleux dans l'épopée*, 1801, in-4; *Examen du témoignage tiré des prophéties en faveur de la religion chrétienne*, 1803, in-8 (tous ces ouv. sont en anglais).

OGIVE, reine de France, fille d'Edouard Ier, roi d'Angleterre. V. CHARLES III, dit *le Simple*, et LOUIS III, dit *d'Outre-Mer*.

OGLETHORPE (JACQ.-EDOUARD), offic.-gén., angl., fondat. de la colonie de la Géorgie, dans l'Amérique septentrionale, né à Londres en 1698, entra de bonne heure au service, servit sous le duc de Marlborough et le prince Eugène, devint membre du parlem., s'associa ensuite avec plus. riches particuliers, et fut nommé l'un des 23 directeurs d'une nouvelle compagnie qui se proposait de fonder une colonie dans l'Amérique du Nord. Il s'embarqua à cet effet en 1732, aborda au commencement de l'année suivante sur la côte de la Caroline, s'occupa aussitôt de reconnaître un emplacement convenable pour bâtir une ville, conclut des traités d'alliance avec les indigènes, et visita l'intérieur, ainsi que le littoral, pour fixer les endroits propres à d'autres établissemens. Etant repassé en Angleterre en 1734, il présenta au roi plus. chefs indiens qui l'avaient accompagné, retourna en Amérique en 1736, trouva son établissem., qu'il avait nommé Géorgie, augmenté de nouveaux colons, l'étendit et le fit prospérer par sa vigilance et son activité, revint en Angleterre en 1743 pour se disculper d'une entreprise mal combinée contre les Espagnols, et fut honorablement acquitté. La rébellion de 1745 ayant éclaté, Oglethorpe fut envoyé en Ecosse contre les partisans du prétendant (*v.* Edouard STUART) avec le grade de général-major. Accusé de négligence dans la poursuite des rebelles, il fut mis en jugement et acquitté. En 1750, il prit une part très-active à l'établissement des pêcheries anglaises dans le Nord, et éprouva ensuite des revers de fortune. On dit qu'il fut réduit alors pour vivre à exercer la médecine. Il m. en 1785, doyen des généraux de l'armée anglaise. Pope et Thomson ont célébré les hautes qualités d'Oglethorpe dans leurs vers; et Samuel Johnson lui offrit d'écrire sa vie, tant il la trouvait riche en aventures remarq.

OGODAY. V. OKTAI-KHAN.

OGYGÈS (mythol.), fils de Neptune, fonda plusieurs villes en Grèce. De son temps, un déluge inonda l'Attique, la Béotie et l'Achaïe. Les mythologues placent l'époque de ce déluge, auquel ils donnent le nom d'Ogygès, av. celui de Deucalion.

O'HALLORAN (SILVESTRE), chirurg. anglais, mort à Limerick en 1807, à l'âge de 79 ans, avait étudié son art à Paris et à Londres. Il a laissé quelques ouvr. sur la médecine et sur la politique peu remarq., et une *Hist. gén. d'Irlande jusqu'à la fin du 12e S.*, dans laquelle il se montre encore plus crédule qu'O'Flaherty.

OHSSON. V. MOURADGEA.

OIHENART (ARNAULD), histor., né à Mauléon, comté d'Armagnac, vers la fin du 16e S., fut avocat au parlem. de Navarre, et s'occupa beaucoup de la recherche des antiquités nationales. On a de lui : *Notitia utriusque Vasconiæ, tùm ibericæ, tùm aquitanicæ*, etc., Paris, 1638, in-4, rare et recherché; *Proverbes basques, recueill. par le sieur d'Oihenart, plus les Poesies basques du même aut.*, Paris, 1657, in-8, en 2 parties, qui ont chacune leur pagination, très-rare. On lui attribue l'écrit intit. *Déclarat. histor. de l'injuste usurpation et retention de la Navarre par les Espagnols*, 1625, in-4; et un autre inédit, en latin, sur le même sujet, dont on trouve un long extrait dans les *Mémoires pour l'hist. de la Navarre*, etc., par Aug. Galland (*v.* ce nom).

OISEL (JEAN), jurisc., né à Dantzig en 1631, d'une famille origin. de France, professa le droit public et celui des gens dans l'université de Groningue; et m. en 1686. On a de lui : *Thesaurus numismatum antiquorum ære expressorum*, Amsterdam, 1677, in-4; des éditions de plusieurs auteurs avec des *correct.* et des *notes*.

OISELAY (JEAN d'), poète français d'une anc. famille de Bourgogne, vivait du temps de Charles-le-Téméraire qu'il accompagna au siége de Nanci. Il se signala en 1481 à la défense de son château d'Oiselay attaqué par Charles d'Amboise, fut fait prisonnier, conduit en Champagne, et composa pendant sa captivité, s'il faut en croire l'auteur des *Mém. de la républiq. séquanoise* (Gollut), quelq. poëmes et traduct. des histoires passées. On ignore l'époq. de sa mort.

OJEDA (ALPHONSE d'), capitaine espagnol, né à Cuença, dans le 15e S., suivit Christophe Colomb dans son second voyage, et s'étant brouillé dans la suite avec lui, commanda l'expédit. de 1498, dont Améric Vespuce (*v.* ce nom) fit en partie les frais. Le caractère hardi et ambitieux, la force extraordinaire d'Ojeda, le précipitèrent dans une foule d'entreprises aventureuses; et il m. dans la plus grande pauvreté, avec le chagrin d'avoir conduit

l'expédition dont Améric Vespuce recueillit toute la gloire.

OKBAH. V. Akbeh-ben-Nafy.

OKOLSKY (Fr.-Simon), historien polonais, était provincial de l'ordre des jacobins, et vivait au milieu du 17e S. Il a publié : *Orbis polonus*, Cracovie, 1641, 3 vol. in-fol., où, parmi des recherches savantes, on trouve des généalogies et des traditions peu solides qui n'ont qu'un intérêt local sans être utiles à l'histoire.

OKTAI-KHAN, 3e fils et successeur de Djenguys-Khan au trône de la Grande-Tartarie, en 1226, poursuivit les conquêtes de son père, détruisit la dynastie des Kin en Chine, et, maître de Moscow, de la Pologne et de la Hongrie, fit trembler le reste de l'Europe. Les Monghols dans le même temps envahissaient l'Asie orientale et le midi de la Chine, lorsque la mort d'Octaï, en 1241, vint suspendre quelque temps leurs rapides progrès. Ce prince eut un sage minis. Ye-linTchou-tsai qui rétablit la justice dans son vaste emp., et conseilla souv., avec succès, l'humanité aux vainqueurs, mais qui ne put adoucir le caractère féroce de cette nation.

OLAFSEN (Magnus), savant islandais, né en 1573, fit ses études à l'université de Copenhague, et m. en 1636, pasteur de l'église luthérienne à Laufaas en Islande. On a de lui : *Specimen Lexici runici*, publ. par Worm, Copenhague, 1650, in-fol.; *Discursus de poesi islandicâ*, inséré dans l'*Appendix* de Worm, *ad Litteraturam runicam*; une traduct. lat. de l'*Edda*, et plus. *lettres* parmi celles de Worm. — Olafsen (Etienne), né en Islande, fut pasteur de Vallenaes, dans cette même île, et m. en 1688. On a de lui : *Voluspa, philosophia antiquissima, norvago-danica, item Havamal ex biblioth. P.-I. Resenii islandi*, Copenhague, 1665, in-4. Il a trad. aussi en lat. l'*Edda* de Snorro Sturleson, et en islandais *les Psaumes de Kingo*, Skalholt, 1646, Holum, 1751 et 1772.

OLAFSEN (Eggert), naturaliste et voyageur, né en 1721, en Islande, fit ses études en Danemarck, et fut chargé, par l'acad. des sciences de Copenhague, de faire un voyage scientifique dans son pays natal, conjointem. avec Paulsen, son compatriote. De retour à Copenhague, il s'occupa de mettre ses observat. en ordre, puis repassa en Islande où il exerça les fonctions de vice-grand-bailly dans les quartiers du sud et de l'est, et où il m. en 1768. On a de lui : *Enarrationes historicæ de Islandiæ naturâ et constitutione*, Copenhague, 1749, in-8; *Disputationes duæ de ortu et progressu superstitionis circa ignem Islandiæ subterraneum*, ibid., 1751, in-4; *Voyage en Islande, contenant des observations sur les mœurs et les usages des habitans, la description des bois, rivières, glaciers, sources chaudes, volcans*, etc. (en danois), Soroe, 1772, 2 vol. in-4 avec cartes et fig., trad. en allem. par Geuss, et en franç. par Gauthier de la Peyronie, Paris, 1802, 5 vol. in-8 avec un atlas; *La chanologia islandica*, ou *Traité des plantes potagères de l'Islande*, Copenhague, 1774, in-8; un *Livre de l'agriculture* (en islandais), Hrapsœ, 1783, in-8; divers poèmes de circonstance en lat. et en danois. E. Olafsen a laissé en MS. un *Index geographicus veterum Islandorum*, dont Thorkelin a publ. un fragment.— Olafsen (Jean), frère du précéd., né en 1731, m. à Copenhague en 1811, a laissé : *Syntagma de baptismo sociisque sacris ritibus in Boreali quondam ecclesiâ usitatis*, Copenhague, 1770, in-4; un petit traité en danois *sur la poésie des habitans du Nord*. Le recueil de la société littéraire d'Islande contient quelq. art. de ce savant, qui a trad. aussi en latin les morceaux qui se trouvent dans le tome 2 du *Scriptores rerum danicarum*. — Olafsen (Magnus), frère des deux précédens, né en 1728, fut successeur d'Eggert, son aîné, dans la place de vice-grand-bailli d'Islande, devint bailli en 1791, et m. en 1800. On a de lui, en danois, un *Rapport sur divers essais relatifs à l'amélioration de l'agriculture et de la navigation en Islande*, Copenhague, 1765, in-8.

OLAGARRAY. V. Olhagaray.

OLAHUS (Nicolas), archev. et palatin de Hongrie, né en 1493 à Hermanstadt, d'une illustre fam., fut conseiller intime de Marie, veuve de Louis II, gouvernante des Pays-Bas. De retour dans sa patrie, il fut nommé par le roi Ferdinand chancel., puis évêque de Zagrab. Il passa en 1552 au siége archiépiscopal de Strigonie, admit les jésuites dans son diocèse, et leur fit obtenir le collége de Tyrnau qui a produit un si grand nombre de mathématiciens et d'astronomes. Nommé en 1562 palatin de Hongrie, il eut l'honneur de couronner Maximilien II à Presbourg. Cet illustre prélat m. à Tyrnau en 1568, laissant une *Histoire d'Attila*, en lat., publ. en 1538, et réimprimée à la suite de l'*Histor. pannonica* d'Ant. Bonfini; *Hungaria, sive de originibus gentis etc., liber singularis; compendiarium chronicon*. Ces deux opuscules ont été insérés pour la prem. fois dans la *Notitia Hungariæ novæ* de Matth. Belius, tome 2, et ont été réunis avec l'*Histoire d'Attila*, par A.-F. Kollar, dans une nouvelle édit., Vienne, 1763, gr. in-8.

OLAI (Eric). V. Eric.

OLAUS Ier, roi de Norwége, surnommé *Trygveson*, né vers 955, arrière-petit-fils de Harald Ier, fut admis à la cour du grand-duc Vladimir, après la mort de son père Trygve, qui avait été assassiné en 974. Bien accueilli par le prince moscovite, Olaus équipa plus. vaisseaux, et, suivant l'esprit du temps, entreprit des courses dans la Baltique. Il offrit ensuite ses services à l'empereur d'Allem. qui faisait la guerre au roi de Danemarck, puis parcourut la Basse-Saxe, se maria en Poméranie, perdit sa femme, et visita Constantinople. De nouvelles expéditions maritimes le conduisirent sur les côtes de France, d'Ecosse et d'Angleterre. Haquin *le Mauvais* qui occupait le trône de Norwége ayant envoyé vers lui un agent chargé de l'attirer en Norwége pour se défaire de sa personne, Olaüs se laissa tromper par les discours de cet homme qui lui annonçait le désir que la nation avait de revoir le descendant d'Harald. A son arrivée en Norwége, il apprend qu'un soulèvement vient d'avoir lieu, et que Haquin est en fuite : il se défait du traître qui l'a accompagné, s'avance dans le pays sans obstacle, et monte bientôt sur le trône de ses pères, après que le roi fugitif a été assassiné par un de ses domestiques. Décidé à établir dans ses états le christianisme qu'il avait embrassé dans ses voyages, Olaus mit, dans l'exécution de ce projet, une politique habile, mais en même temps une rudesse analogue à l'esprit de son siècle. Il était allé en Poméranie afin de réclamer les biens de sa femme, lorsque les rois de Danemarck et de Suède armèrent contre lui. Il s'embarqua pour repousser cette agression; mais enveloppé par leur flotte, et sur le point d'être pris après une vigoureuse défense, il se précipita dans la mer et y périt le 9 oct. de l'an 1000.

OLAUS II, dit *le Gros* puis *le Saint*, né vers 992, descendait directement, par son père Harald Grœnske ou le Groenlandais, du roi Harald Haarfæger. Pendant que son pays était occupé par les rois de Suède et de Danemarck, il entreprit diverses expéditions dans les mers du Nord, combattit ensuite en Normandie, secourut Ethelred, roi d'Angleterre, et revint dans son pays après plus. autres campagnes dans les mers d'Espagne et d'Italie. C'est alors qu'il résolut, pendant que Canut-le-Grand (*v.* ce nom) était occupé loin de ses états, de faire valoir ses droits sur la Norwége. Il entra dans ce royaume, et, après quelq. succès, il monta sur le trône, en 1015. Son prem. soin fut de travailler à l'établissem. du christianisme dans ses états; mais les moyens rigoureux qu'il employa soulevèrent ses sujets, excités par Canut. Celui-ci, après avoir para-

lysé les efforts d'Olaüs, se fit couronner roi à Drontheim. Olaüs, après de nouvelles et inutiles tentatives pour recouvrer ses états, se retira en Suède avec sa famille, puis en Russie auprès du grand-duc Iaroslaw qui lui offrit la Bulgarie, en lui proposant de convertir ce pays au christianisme. Mais Olaüs partit pour la Suède en 1033, se rendit par les chemins les plus difficiles sur les frontières de Norwége, et périt dans un combat, livré au mois d'août de la même année, près de Drontheim. Un an après sa mort, son corps, enterré secrètement, fut déterré avec solennité, pour être exposé à la vénération publique, et, sous les règnes suivans, ses reliques furent placées dans une église qui devint ensuite la cathédrale de Drontheim. Eynar Skuldesen, acalde ou poète du 12e S., a composé un *poème* sur St Olaüs, qui est inséré dans l'édit. de Snorro Sturleson, publiée à Copenhague. — Olaus III, surnommé *Kirre* (le Pacifique), était fils de Harald III. Son frère, Magnus II, lui céda une partie du roy. de Norwége en 1067, et m. deux ans après. Olaüs, resté seul roi, ne négligea rien pour vivre en paix avec ses voisins, créa une législation pour l'affranchissement des esclaves faits à la guerre, fonda la ville de Bergen, lui accorda de grands priviléges, organisa des associations religieuses pour étendre la civilisation, fit venir des ouvriers étrangers pour l'introduction des arts mécaniques, accorda un revenu fixe au clergé, et tint la main à ce que les cérémonies religieuses fussent célébrées convenablement. Il m. en 1093, après s'être montré aux peuples du Nord comme un véritable phénomène au milieu de ces temps barbares. — Olaus IV, fils de Magnus III, partagea le roy., après la m. de son père, avec ses deux frères aînés, Sigurd et Eysten, et eut dans son lot les provinces du centre. Il m. en 1116; et son frère Eysten étant mort en 1122, leur aîné Sigurd régna seul sur toute la Norwége. — Olaus V, fils de Haquin VII, né en 1370, succéda en 1376 à son grand-père maternel, Valdemar, roi de Danemarck, et en 1380 à son père, qui lui laissa de plus des prétentions au roy. de Suède. Après sa mort, arrivée en 1387, sa mère, la célèbre Marguerite (*v.* Marguerite, reine de Norwége, etc.), réunit sur sa tête les trois couronnes de Norwége, de Suède et de Danemarck.

OLAUS Ier, roi de Danemarck, ne régna que dans une partie de ce pays nommé La Jutie, en 813, et périt dans un combat contre les Francs, en 814. — Olaus II, 3e fils de Suénon II, monta sur le trône après la mort de son frère Canut IV, en 1086. Le Danemarck jouit, sous son règne, d'une paix profonde, mais fut désolé par une famine terrible qui fit donner à Olaüs le surnom de *Hunger* ou l'affamé. Ce prince m. en 1095, peu regretté de ses sujets.

OLAUS, premier roi chrétien de Suède, né en 984, fut surnommé *l'Enfant*, ou *Roi du giron*, parce qu'il sortait du berceau, quand Eric, son père, le fit reconnaître pour successeur au trône. Il fut baptisé, ainsi que toute sa famille et plus. des grands du royaume, par Siegfrid, moine anglais, en 1008. Ce prince eut des guerres avec les Norwégiens qui reculèrent, à ses dépens, les frontières de leur territoire. Il m. en 1026, et fut le premier prince des Suédois qui porta le titre de roi de Suède, ses prédécesseurs s'étant contentés de celui de roi d'Upsal, ville où ils faisaient leur résidence, et qui était le centre de l'administration et du culte religieux.

OLAUS (Pierre), religieux de l'ordre des frères mineurs, né en Danemarck, vivait enc. vers 1560. Il existe de lui un MS. dans la biblioth. de Copenhague intitulé: *Petri Olai Collectanea paralipomena, chronica, adversaria.* Langebeck (*v.* ce nom) en a tiré plus. morceaux historiques pour les insérer dans son recueil. P. Olaus avait continué l'*Hist. danoise* de Saxo-Grammaticus (*v.* ce nom), depuis Canut VI, jusqu'à Frédéric II, et trad. en latin les 8 livres des *Revélations de Ste Brigitte.*

OLAUS MAGNUS. V. Magnus.

OLAVIDÉ (Paul-Antoine-Joseph), homme d'état espagnol, connu aussi sous le nom de comte de Pilos, né à Lima vers 1725, vint perfectionner son éducation à Madrid, suivit le comte d'Aranda dans son ambassade en France, en qualité de secrétaire, et, de retour en Espagne, fut créé comte par Charles III, et nommé intendant de Séville. Il conçut alors, et exécuta le grand projet de défricher la Sierra-Morena, ou Montagne-Noire. Il y appela des colonies de toutes les nations, et surtout de l'Allemagne, fit élever de bonnes hôtelleries, et même des villes dans ces lieux jusqu'alors déserts, où le voyageur trouve aujourd'hui plus de commodités peut-être que dans aucun autre canton de l'Espagne. Mais l'homme qui avait fait et qui voulait encore faire tant de bien à son pays, ne fut pas assez fort pour triompher d'une accusation d'hérésie. Jugé par le tribunal de l'inquisition, il fut condamné à vivre exilé à 20 lieues de la cour et de toutes les grandes villes, après avoir passé d'abord 8 ans dans un couvent, pour y faire pénitence de ses prétendus crimes. On prononça en outre son exclusion perpétuelle de tout emploi, on lui enjoignit de ne jamais aller qu'à pied, et de ne plus porter que les habits les plus humbles. Olavidé ne resta en captivité que 3 ans: le souvenir de ses services fut assez puissant pour lui faciliter les moyens de s'échapper. Il se retira à Venise et revint plus tard en Andalousie où il m. en 1803. On a de lui: *el Evangelio en triunfo (Triomphe de l'Evangile*, ou *Mémoires d'un philosophe converti)*, traduit en franç. par M. Buynand Deséchelles, Lyon, 1805, 4 vol. in-8. V. sur Olavidé l'*Ami de la Religion et du Roi* du 6 févr. 1822, no 782, t. 20, p. 385.

OLDCASTLE (John), appelé *le bon lord Cobham*, né sous Edouard III, épousa l'héritière de ce lord Cobham qui se distingua par son patriotisme sous Richard II. Il hérita des biens et de la pairie, comme de l'esprit d'indépendance de son beau-père. Imbu des sentimens hérétiques de Wiclef, il chercha tous les moyens de propager sa doctrine, dénonça à la chambre des communes la corruption du clergé, et fut bientôt lui-même livré aux censures ecclés. par Henri V, qu'il avait offensé par ses invectives contre le pape. Jugé par contumace et frappé d'excommunication, il fut bientôt saisi et transféré à la Tour. Il parvint à s'échapper et se réfugia dans le pays de Galles; mais ses ennemis le représentèrent à la cour comme un sectaire dangereux par le nombre de ses prosélytes; sa tête fut mise à prix, et il fut arrêté et suspendu avec des chaînes à un gibet placé au-dessus d'un bucher ardent qui le consuma.

OLDECORN, jésuite flamand, se signala en Angleterre, sous Jacques Ier, par un zèle inconsidéré pour la relig. catholique; il fut impliqué dans la *conspiration des poudres*, condamné et pendu à Worcester avec son confrère H. Garnet (*v.* ce nom), le 17 avril 1606.

OLDEN-BARNEVELDT V. Barneveldt.

OLDENBURG (Henri), physicien, né dans le 17e S. à Bremen, suivit un jeune seigneur anglais, son élève, à Oxford, se lia avec la plupart des savans qui concoururent à la formation de la société royale, devint secrétaire de cette même société, et m. à Charlton en 1678. C'est lui qui a publié les *Transactions philosophiques* de 1665 à 1677; et il a enrichi ce savant recueil de plus. *dissertations* et autres morceaux remarquables. On a encore de lui des traductions latines de plus. ouvr. de Boyle (*v.* ce nom), son ami, l'*Explicat. de l'Apocalypse*, trad. en anglais; la *Vie de la duchesse de Mazarin*, idem, etc. Il entretenait une correspondance très-étendue avec les savans les plus illustres de son temps, en Anglet., en France et en Allemagne,

OLDENBURGER (Philippe-André), publiciste allemand, né dans le duché de Brunswick, dans les prem. ann. du 17ᵉ S., visita les différens états de l'Europe, et s'établit ensuite à Genève, où il ouvrit une école particulière d'histoire et de droit public, et où il m. en 1678. On a de lui un grand nombre d'ouvr. dont Senebier (*v.* ce nom) a donné la liste dans l'*Hist. littéraire* de Genève, t. 2. Nous citerons seulem. : *Itinerarium Germaniæ politicum*, etc., Cosmopoli (Genève), 1668, in-12; un *abrégé* de l'analyse de Puffendorf : *de Statu imperii germanici*, avec des éclaircissemens (Oldenburger se cache sous le nom de *Pacificus a Lapide*); *Notitia imperii, sive Discursus in instrumentum pacis osnabrugo-monasteriensis*, Freystadt. 1669, in-4, sous le nom de *Phil. - André Burgoldensis*; *Limnœus enucleatus*, Genève, 1670, in-fol. (*v.* Limnæus); *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, ibid., 1675, 4 vol. in-8.

OLDENDORP (Chrétien-George-André), né en 1721, dans l'évêché d'Hildesheim, entra dans la commun. des frères moraves, et remplit pend. plus. années l'emploi d'instituteur. En 1763 il fut envoyé par sa communauté dans les colonies danoises aux Antilles, pour y recueillir les matériaux nécessaires à la composition de l'hist. de la mission que les frères Moraves avaient établie dans les îles de Ste-Croix, de St-Thomas et de St-Jean. Oldendorp parcourut ces trois établissem., passa ensuite dans l'Amérique septentrionale, visita les maisons de sa communauté dans le New-York et la Pensylvanie, revint ensuite en Europe, et m. à Ebersdorf en 1787. On a de lui, outre des *opuscules*, des *cantiques moraves*, une *Histoire de la mission des frères évangéliques dans les îles Caraïbes de St-Thomas, Ste-Croix et St-Jean* (en allem.), Barby, 1777, 2 vol. in-8, fig. On y trouve des détails géograph. et d'hist. naturelle assez intéressans. — Un autre Oldendorp, ou Oldendorpius (Jean), né à Hambourg, m. à Marpurg en 1561, professa le droit dans cette dern. ville, ainsi qu'à Cologne, et a laissé quelq. écrits de jurisprudence, dont le plus remarquable est un traité *de Præscriptionibus*, Cologne, 1568, in-8.

OLDERIC. V. Oderic.

OLDFIELD (Anne), célèbre actrice anglaise, née à Londres en 1683, m. en 1730, obtint les plus grands succès dans la comédie et dans la tragédie : ses talens et sa générosité envers des poëtes malheureux ont fait excuser quelques faiblesses communes dans la carrière où elle était entrée. Elle fut enterrée à l'abbaye de Westminster, au milieu des tombeaux des rois, des personnages les plus illust. de son pays, et près de Congrève (*v.* ce nom), son auteur favori. Sa *Vie* a été publiée à Londres, 1731, in-8.

OLDHAM (John), poète satirique anglais, né en 1653, vécut dans la société des comtes Rochester et de Dorset, et dans celle de Dryden. Il promettait un talent du prem. ordre, dont les plaisirs et la débauche empêchèrent le développement. Il m. de la petite-vérole en 1683, à peine âgé de 30 ans. *Ses poésies*, parmi lesquelles on remarque surtout plus. satires énergiques, ont été recueillies et imprimées plus. fois in-8 et in-12. On les trouve aussi dans la *collection* des poëtes anglais.

OLDISWORTH (Will.), écriv. angl., né sur la fin du 17ᵉ S., vécut sous les règnes de la reine Anne et de George Iᵉʳ, et m. en 1734. On a de lui un vol. de *Mélanges de poésies*, 1715, in-8; la *Vie d'Edmond Smith*, placée en tête des *œuv.* de ce dern.; *Timothée et Philaltheus*, espèce de roman moral, 1709, 3 vol. in-8, et quelq. aut. écrits peu remarq.

OLDJAITOU ou ALDJAPTOU (Gaiath Eddyn Mohammed Khodabendeh), 8ᵉ emper. persan de la dynastie de Djenguyz-Khan, monta sur le trône en 1304, fonda la ville de Sulthanieh, y établit sa résidence, et fit avec succès la guerre aux Monghols. La protection qu'il accorda aux chrét. et aux rois d'Arménie a fait soupçonner qu'avant d'embrasser l'islamisme il avait été baptisé. Il fit fleurir la justice, diminua les impôts, et m. en 1316 regretté de ses sujets.

OLDMIXON (John), historien et littérat., né vers la fin du 17ᵉ S., dans le comté de Sommerset, m. en 1742, a laissé un assez gr. nombre d'ouvr. historiq., critiques et littér., dans la plupart desquels il se montre partial, injuste et d'une insigne mauvaise foi. Nous citerons seulem., parmi ses écrits: une *Histoire des Stuarts*, in-fol., où il peint cette famille malheureuse des couleurs les plus défavorables; l'hist. et la description des colonies anglaises en Amérique, sous le titre de *british Empire in America*, Londres, 1708, 1721, 2 vol. in-8, trad. en allem. et en hollandais; un vol. de *poésies*, 1714; la *Vie d'Arthur Maynwaring* (*v.* ce nom), dont il publia les œuv. posthumes en 1715; *essais* en prose *sur la critique*, ouvr. dirigé contre Pope et Addison; *l'Art de la logique et de la rhétorique*, composé à l'imitation du P. Bouhours; *Vie de la reine Anne*, dans l'*Hist. d'Anglet.* depuis Guillaume III jusqu'à George Iᵉʳ, faisant suite à l'*Hist. des Stuarts*, Londres, 1735, in-fol.; *Examen de la Défense des histor. angl. anciens et modernes*, par le docteur Grey. Il a coopéré à *l'Hist. critique* d'Angleterre. Pope s'est vengé des attaques d'Oldmixon dans son poëme de *la Dunciade*, et Addison en a fait autant dans le *Tatler*, où il le désigne sous le nom de *the unborn Poet.*

OLDOINI (Augustin), jésuite italien, historien et biographe, né en 1612 dans l'état de Gênes, m. vers 1685, professa long-temps les humanités dans plusieurs colléges de son ordre. On a de lui : une *Grammaire italienne*, Ancône, 1637, in-8; *Necrol. pontificum et pseudo-pontificum romanorum, cum notis*, Rome, 1671, in-8; *Clementes titulo sanctitatis vel morum sanctimoniâ illustres cum animadversionibus*, Pérouse, 1675, in-4; *Athenæum romanum, in quo pontificum, cardinalium*, etc. *scripta exponuntur*, ibid., 1676, in-4; *Athenæum augustum in quo Perusinorum scripta publicè exponuntur*, ibid., 1678, in-4; *Athenæum ligusticum, seu Syllabus scriptorum ligurum*, etc., ibid., 1680, in-4; *Catalogus eorum qui de romanis pontificibus scripserunt*, Francfort, 1732, in-4 (publ. par Meuschen); une édition augmentée des *Vies des papes et des cardinaux* d'Alph. Chacon, avec une continuation (*v.* Chacon). Oldoini a laissé en manuscrit : un *Athenæum pistoriense*, complété et publ. par le P. Zaccaria dans la *Bibliotheca pistoriensis*, Turin, 1752, in-fol.; un *Athenæum italicum*; un traité *de Titulis cardinalium*, et d'autres ouvrages de biographie.

OLDRADE ou OLRADE, juriscons. du 13ᵉ S., né à Lodi en Italie, étudia le droit romain sous Dynus, et l'enseigna bientôt lui-même avec éclat à Bologne et à Padoue. Appelé à Avignon par le pape Jean XXII, en 1316, il y continua ses leçons, et donna ses décisions à ceux qui le consultaient de toutes parts. Il fut l'ami de Pétrarque, et devint avoc. au consistoire romain. S'étant ensuite brouillé avec le pape, il abandonna ses fonctions et se tint renfermé dans son cabinet. C'est de cette retraite que sortirent ces nombreuses et savantes consultations, qui furent depuis mises à contribution par plusieurs jurisconsultes estimés, et qu'il ne fit jamais imprimer. Il m. à Avignon en 1335.

OLDSWORTH (Edouard), écrivain anglais, né en 1688, ne voulut pas prêter serment au gouvernement qui avait remplacé celui des Stuarts, passa sa vie à voyager avec des jeunes gens dont l'éducation lui était confiée, et m. en 1747. On a de lui : un poëme latin, *Muscipula* (la souricière), qui est regardé comme un chef-d'œuvre de son genre, et dont on trouve une traduct. angl. dans le 5ᵉ vol. des *Mélanges* de Dodsley; *Pharsalia et*

Philippi, ou *Essai pour expliquer... avec l'hist. les deux Philippes des Géorgiques de Virgile*; 1741, in-4; *Remarq. et Dissert. sur Virgile*, et autres observat. classiques, publ. avec des notes par Spence, en 1768, in-4.

OLDYS (William), antiquaire et bibliographe anglais, né en 1696, d'un père qui cultivait les lettres, fut quelque temps bibliothécaire du comte d'Oxford, passa le reste de sa vie à la solde des libraires, et m. pauvre en 1761. On a de lui : *le Bibliothécaire anglais*, ou *Revue de bons livres inédits dans toutes les sciences*, 1737, in-8; *Vie de sir Walter Raleigh*, imprimée en tête de l'*Histoire du monde* du même auteur, in-fol.; plusieurs articles insérés dans le *Biographia britannica*, in-fol., et signés d'un G; *Tableau des personnages éminens célébrés par les poètes anglais*; la *Vie de sir John Talbot*, dans le Dictionnaire général de biographie (anglais). Il a laissé beaucoup de *notes* sur divers sujets bibliograph.; et on lui attribue une traduct. angl. de la *Britannica* de Camden, 2 vol. in-4.

OLEARIUS, ou plutôt OELSCHLÆGER (Adam), sav. voyageur allem., né vers 1600 dans le pays d'Anhalt, fit ses études avec succès à Leipsig, entra ensuite en serv. du duc de Holstein-Gottorp, et fut nommé secrétaire de l'ambassade que ce prince avait cru devoir envoyer au tzar de Moscovie et au roi de Perse, en 1633, pour établir des relations commerciales avec ces deux potentats. La mission des envoyés du duc dura près de six ans. Après avoir traversé une partie de la Russie d'Europe pour se rendre à Moscou, et avoir séjourné quelque temps dans cette capitale, où ils obtinrent du tzar Mic. Fédérovistch l'objet de leur demande, ils revinrent à Gottorp en 1635, et repartirent la même année pour traverser une seconde fois la Russie, gagnèrent Astrakhan, s'embarquèrent sur la mer Caspienne, débarquèrent à Derbend, se rendirent à Ispahan, revinrent par le même chemin, et furent de retour à Gottorp le 7 janv. 1639. Oléarius fut récompensé de ses services par le titre de conseiller et les places de bibliothécaire et de mathématicien du duc de Holstein : il m. en 1671. On a de lui : la relation (en allem.) de la mission dont nous venons de parler, sous le tit. de *Voyages très-curieux et renommés faits en Moscovie, Tartarie et Perse, dans lesquels on trouve une descrip. exacte des pays*, etc., Sleswig, 1647, in-folio, avec fig. et cart. (cet ouvrage a eu 4 édit.); trad. en français par Wiquefort, Paris, 1656, 1659, 1666, in-4, avec cart.; Leyde, 1719; Amsterdam, 1727, 2 vol. in-fol.; trad. aussi en angl. et en hol.; *Hist. de la conquête de la Chine*, de Martini, *et de la prise de Formose sur les Hollandais* (en allem.); le *Gulistan* de Saadi, trad. du persan en allem., Sleswig, 1654, in-folio; les *Fables de Locman*, trad. de l'arabe en allem., ibid.; *Chronique du Holstein* (en allem.), ibid., 1663, in-8; et un gr. nombre d'autres ouvrages dont on trouvera la liste dans Jœcher et son continuateur Rotermund. Oléarius avait appris, avant son voyage, le russe, le persan et l'arabe. Il fut aussi l'éditeur des *voyag. de Mandelslo* (v. ce nom) qui avait fait partie de l'ambassade, et des *voyages* de G. Andersen en Orient.

OLEARIUS (Godefroy), savant professeur en langue grecque et latine, et en théologie à Leipsig, né en cette ville en 1672, m. en 1715, voyagea en Angleterre et en Hollande pour augmenter ses connaissances. On a de lui : une bonne édition de *Philostrate*, en grec et en latin, avec un grand nombre de notes grammat. et hist., Leipsig, 1709, in-folio; une traduction latine de l'*Histoire de la philosophie* de Thom. Stanley, avec des additions et des corrections, ibid., 1712, 2 vol. in-4; *Hist. romaine et d'Allemagne*, ibid., 1699, in-8.

O'LEARY (Arthur), prêtre catholique irlandais, né en 1729, se fit connaître par des ouvrages de controverse, écrits dans un esprit de concorde et de modération, qui lui valurent l'estime de plusieurs membres distingués du parlement et une pension du gouvernement. Il prononça en 1799, dans une chapelle catholique qu'il avait fondée à Londres, l'oraison funèbre de Pie VI. On trouve des détails intéressans sur ce vénérable ecclésiastique, et sur ses ouvr.. dans son *Eloge funèbre* prononcé et imp. à Lond. en 1802, année de sa m.

OLEASTER ou OLEASTRO (Jérôme), dominic. portugais du 16ᵉ S., fut envoyé par Jean III au concile de Trente, refusa à son retour un évêché, et m. saintement en 1563. On a de lui : des comment. sur le Pentateuque, dont l'édit. suiv. est fort recherchée : *Hyeronimi ab Oleastro Comment. in Mosi Pentateucum*, Lisbonne, 1556, in-f.; *Comment. in Isaiam*, Paris, 1628, in-fol.

OLEG, 2ᵉ gr.-duc de Moscovie, dans le 9ᵉ S., fut nommé par Rourik, son parent, tuteur du jeune prince Igor, et régent des états moscovites, dont Novogorod était la capitale. Ce prince, par l'éclat de ses victoires et l'étendue de ses conquêtes, peut être regardé comme le premier fondateur de la monarchie russe. Après avoir soumis tous les pays jusqu'au Dniéper et jusqu'à la mer Noire, il porta ses armes devant Constantinople, où régnait alors l'empereur Léon, dit le *Philosophe*, et consentit à s'éloigner de cette ville, moyennant un tribut considérable et un traité de commerce tout à l'avantage des Moscovites. Oleg établit sa résidence à Kiew, et y m. en 912. « A sa mort, dit l'historien Nestor (v. ce nom), le peuple versa des larmes, et poussa de profonds gémissemens. » — Oleg, prince russe, fils du grand-duc Swientoslaw, né dans le 10ᵉ S., eut en apanage le pays des Drzewliens en 972, et périt dans une guerre qu'il eut à soutenir contre son frère aîné Yaropolk, gr.-duc de Russie, en 977. — Oleg, prince russe, petit-fils du grand Yaroslaw, né dans le 11ᵉ S., fut renfermé de bonne heure dans un château fort par ses oncles, qui craignaient son esprit ambitieux. Etant parvenu à s'échapper, il se mit à la tête d'une troupe d'aventuriers, et désola long-temps son pays par ses brigandages et ses cruautés; chassé enfin des frontières de la Russie, il s'établit dans la principauté de Tmoucorokan, et m. en 1124.

OLEGGIO (Jean-Visconti), tyran de Bologne dans le 14ᵉ S., passait pour être fils de l'archev. Jean Visconti, seigneur de Milan. Il se maintint long-temps dans son usurpation par la politique la plus adroite, et échangea à la fin une souveraineté qui allait lui échapper contre une seigneurie nouvelle et légitime. Il céda Bologne au St Siége en échange du marquisat de Fermo où il transporta tous ses trésors, et où il m. paisiblement en 1366.

OLENSCHLAGER (Jean-Daniel d'), publiciste allemand distingué, né à Francfort-sur-le-Mein en 1711, m. dans la même ville en 1778, a laissé un grand nombre d'écrits estimés, dont on trouvera la liste dans la *Nouvelle Europe savante* (en allem.), t. 9, et parmi lesquels on distingue : *Histoire de l'interrègne qui suivit la mort de l'empereur Charles VI*, Francfort, 1746, 4 part. in-4; *Introduction à la connaissance de l'histoire et des prérogatives des divers états de l'Allemagne et de l'Italie*, ibid, 1748, in-8; *Hist. de l'empire romain durant la première moitié du 14ᵉ S.*, ibid., 1755, in-4; *Nouv. Explicat. de la bulle d'or de l'empereur Charles IV*, avec 116 chartes, ibid., 1766, in-4; tous ces ouvrages sont en allem.

OLESNIKI (Sbignée), l'un des hommes les plus remarquables qu'ait produits la Pologne, né vers 1389, m. à Sandomir en 1455, fut d'abord secrétaire du roi Ladislas Jagellon, qu'il accompagna dans ses expéditions militaires, et auquel il eut le bonheur de sauver la vie dans un combat. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, obtint l'évêché

de Cracovie, puis le chapeau de cardinal, fut employé par Ladislas dans les ambassades et des affaires les plus importantes, et reçut de ce prince mourant, comme marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il tenait de la reine Hedwige, sa première femme. Le prélat reconnaissant fit élire à Posnanie, en 1434, le jeune Ladislas, fils aîné de son bienfaiteur : après la mort de ce prince en 1444, il rompit l'élect. de Boleslas, duc de Moscovie, sur lequel on avait d'abord jeté les yeux, et eut assez d'habileté ou d'influence pour faire élire Casimir, frère du jeune Ladislas. Une vieillesse honorable et paisible fut la récompense des longs travaux et des importans services du vertueux évêque.

OLGA, épouse d'Igor, troisième grand-duc de Russie, introduisit la première le christianisme dans cette vaste contrée, et m. en 968, après avoir défendu qu'on célébrât des fêtes sur sa tombe, à la manière des idolâtres. L'église grecque a placé cette princesse dans le calendrier de ses saints.

OLGIATI (Jérôme), serviteur de Galéas Sforce (*v.* ce nom), duc de Milan, fut l'un des assassins de ce prince, conjointement avec Visconti et Lampugnani, le 26 décembre 1476, et montra la plus grande intrépidité dans le supplice qui lui fut infligé après cet attentat.

OLHAGARAY (Pierre), historiographe, né dans le Béarn, au 16e S., d'une famille protestante, fut pasteur à Mazères, et obtint d'Henri IV le titre de son historiographe. On a de lui : une *Histoire de Foix, Béarn et Navarre*, Paris, in-4, 1609, dans laquelle on trouve des détails intéressans sur les troubles religieux de ces prov. et la jeunesse de Henri IV.

OLIBRIUS. V. Olybrius.

OLIER (Jean-Jacques), curé de St-Sulpice et fondateur du célèbre séminaire de ce nom, était né en 1608. Il répandit ces utiles établiss. dans toute la France, et jusqu'au Canada, et m. en 1657, accablé d'infirmités précoces, suite de ses trav. et de ses austérités. Ami de St Vincent de Paule, Olier a été loué par Bossuet et Fénélon. On a de lui : *Traité des saints ordres*, Paris, 1676, in-12; *Introduct. à la vie et aux vertus chrétiennes*, ibid., 1689, in-24; *Cathéchisme chrétien pour la vie intérieure*, Louvain, 1686, Paris, 1691, in-24; *Journée chrétienne*, ibid., 1672, in-12; *Explication des cérémonies de la grand'messe*, 1655, in-12; un *Recueil de lettres*, 1674, in-12. Le P. Giry a écrit un *Abrégé de la vie d'Olier*; et M. l'abbé Nagot a publ., en 1818, une *Vie* du même pasteur, in-8. La congrégation des prêtres de St-Sulpice, fondée par l'abbé Olier, a survécu à la révolut. et dirige encore plusieurs séminaires.

OLIER de NOINTEL. V. Nointel.

OLIMPIA (Dona). V. Maidalchini.

OLINA (Jean-Pierre), naturaliste, né à Novare dans le 16e S., est aut. d'un traité sur div. oiseaux, intit. *l'Uccelliera*, imprimé à Rome en 1622, in-4, avec des planc. grav. par Tempesta et Villamena. Cet ouvr. est rare et recherché.

OLIVA (Fernand-Perez de), sav. littérat., né à Cordoue en 1497, fut le prem. écrivain espagnol qui ait donné à la prose l'élégance et l'harmonie qui semblaient jusqu'alors réservées pour la poésie. Il m. à peine âgé de 36 ans, lorsqu'il venait d'être nommé précepteur du fils de Charles-Quint. Ambr. Morales (*v.* ce nom), neveu et disciple d'Oliva, a publ. le recueil de ses *œuvres*, Cordoue, 1586 ou 1588, in-4. On distingue, parmi les pièces que renferme ce vol., le *Traité de la langue Castillane*; celui *des Puissances de l'âme*; le *Dialogue de la dignité de l'homme*, prem. modèle que la littérat. espagnole ait offert d'une discussion nette et franche, dans un langage correct, noble et élégant.

OLIVA (Jean), littérat. et antiquaire, né à Rovigo en 1689, entra fort jeune dans l'état ecclésiastique. Ses talens le firent distinguer à Rome par le cardinal de Rohan, qui lui offrit une place de bibliothéc. en France. Ce sav. bibliographe m. à Paris en 1757, laissant divers ouvr. pleins d'érudition et de sagacité; on en trouvera le catalogue ainsi que l'analyse de son éloge dans les *Mém. de Trévoux*, août, 1758. Quelques-uns de ses opuscules ont été réunis sous le tit. d'*OEuvres diverses*, Paris, 1758, in-8, précéd. de l'*éloge* de l'auteur par Ch.-Arm. Lescalopier, son ami.

OLIVAREZ (Gasp. GUZMAN, comte duc d'), célèbre ministre espagnol, de l'ancienne et illustre maison de Guzman, gouverna pend. 22 ans l'Espagne sous Philippe IV, qui livré à ses plaisirs lui abandonnait toutes les affaires. Ayant à lutter contre Buckingham, ministre d'Angleterre, et surtout contre Richelieu, prem. ministre en France, son administration fut signalée par la révolte du Portugal et le soulèvem. de la Catalogne, que lui suscitèrent ces deux habiles rivaux. Le roi, cédant aux représentations des grands de sa cour, éloigna Olivarez, qui mourut de chagrin quelq. mois après en 1643. Après avoir gouverné l'Espagne pend. 22 ans, il laissa moins de fortune qu'il n'en avait à son entrée au ministère. La *Vie d'Olivarez* a été écrite en italien par don J.-J. d'Ischia, Udine, 1653, in-24; l'*Hist. de son ministère*, par le comte de la Roca, a été trad. en franç. avec des *Reflexions politiq.*, Cologne, 1673, in-12; la *Relat. de sa disgrâce*, publ. en ital. par le P. Cam. Guidi (Ivrée, 1644, in-4), a été trad. en franç. par A. Félibien, Paris, 1650, in-8.

OLIVE (Pierre-Jean), cordelier de Sérignan, dans le diocèse de Béziers, m. au couvent des franciscains de Narbonne, en 1297, se déclara pour la pauvreté évangélique avec un zèle qui déplut aux relig. de son ordre. Ceux-ci cherchèrent dans son *Traité de la pauvreté* et dans son *Commentaire sur l'Apocalypse*, des erreurs qu'ils firent censurer. Olive confondit ses accusat. devant le chap. général tenu à Paris en 1292; mais ses restes n'en furent pas moins déterrés, par ordre de Jean XXII, et brûlés publiquement avec ses écrits, en 1325. — Olive (Simon d'), sav. magistrat, né à Toulouse, d'une famille distinguée de la robe, fut nommé conseiller au parlement de sa ville natale en 1628, et fut chargé, après la soumission de Montauban, d'exécuter l'édit qui y réglait l'instruction publique. Il sentit l'un des prem. que l'éloquence était incompatible avec cet amas de citations que l'on prodiguait alors dans les plaidoyers. Ses *Œuvres* ont été publ. à Lyon, 1650, in-fol. Ses *Questions notables de droit*, qui en font partie, ont été impr. séparém. à Lyon, 1649, 1656, 1682, in-4. — Olive (Jean), jésuite de Cahors, m. en 1636, à l'âge de 50 ans, à Bordeaux, où il professait la grammaire, a laissé quelq. *odes* lat. et franç., insérées dans la *Couronne du Parnasse de Guienne*, Bordeaux, 1620.

OLIVECRANTZ (Jean-Paulin), homme d'état suédois, né à Strengnès en 1633, jouit de la faveur de la reine Christine, qui, lors de son abdication, le fit nommer gouverneur général des domaines qui lui étaient réservés. Il fut envoyé comme ambass. de Charles XII au congrès de Nimègue, et m. à Stockholm en 1707. Il joignait à de gr. talens pour les affaires publiq., de vastes connaiss. littéraires. On a de lui : un *Discours* en grec, à la louange de la reine Christine, Upsal, 1646; *Tabula in Hug. Grotii de jure belli et pacis libros*, Kiel, 1688, in-fol.; des *poésies* grecques et lat.

OLIVER (Jean), peintre anglais né en 1556, peignit avec succès les personn. les plus distingués de son temps. On conserve avec soin ses tableaux originaux d'*Elisabeth*, de *Marie Stuart* et de *Ben Johnson*. Il existe dans le palais de Kensington plus. tableaux d'hist. de son fils, Pierre Oliver, qui surpassa son père par le fini de ses ouvr., et m. vers 1654.—Jean Oliver, peintre et grav., que l'on croit

cousin du précéd., excella dans la peint. sur verre, comme le prouvent les beaux vitraux de l'église du Christ, à Oxford, qu'il exécuta à l'âge de 80 ans. Il m. vers 1700.

OLIVEROTTO-DI-FERMO, capit. italien du 15e S., acquit quelq. réputation comme *condottiere* ou partisan, s'attacha à César Borgia (*v.* de nom), qui l'employa dans plus. guerres, s'empara ensuite de la souveraineté de la ville de Fermo, sa patrie, en en faisant égorger les plus notables citoyens. S'étant déclaré contre Borgia, celui-ci l'attira dans un guet-apens et le fit massacrer en 1502.

OLIVET (JOSEPH-THOULIER D'), l'un de nos meilleurs grammairiens, né à Salins en 1682, fut admis jeune encore, chez les jésuites, qui l'envoyèrent successivem. au collége de Reims, à Dijon et à Paris, pour y faire son cours de théologie. Il s'était d'abord exercé à faire des vers français; mais il les brûla, et se mit à étudier les orateurs anciens, et surtout Cicéron, pour entrer dans la carrière de la chaire. Cepend. ses confrères, voulant lui faire continuer l'*Histoire de la Société*, l'envoyèrent recueillir des documens à Rome, en 1713. D'Olivet, qu'effrayait ce travail, s'en débarrassa en sortant de la société, et se voua dès-lors sans partage à des études plus chères. En 1723, il fut admis à l'acad. franç., à laquelle il fut très-utile pour la révision du *Dictionnaire*, et dont les suffrages l'engagèrent à publier, en 1738, des *remarques grammaticales* sur Racine. Il allait essayer le même travail sur Boileau, lorsqu'une proposition qui lui fut faite par le ministère anglais de préparer une édit. complète des *OEuvres* de Cicéron, lui donna l'idée d'élever ce monument à la gloire de son pays même et de le consacrer à l'éducation du dauphin. Un autre honneur lui était réservé, celui de recevoir à l'acad. Voltaire, dont il avait dirigé les premières études littér., et qui lui conserva toujours la tendresse la plus respectueuse. D'Olivet, par sa brusque franchise, se fit quelq. ennemis qui ne laissèrent pas que de troubler son repos; mais il faut dire aussi qu'il resta constamment fidèle aux hommes qui furent vraiment ses amis. Le président Bouhier, Boileau, J.-B. Rousseau et d'autres encore furent de ce nombre. Le sav. abbé m. à Paris en 1768, laissant une réputation qui durera autant que la langue française: il était né grammairien et traduct., comme d'autres naissent poëtes. Comme éditeur, nous citerons de lui: *Ciceronis Opera omnia, cum delectu commentariorum*, Paris, 1740-42, 9 vol. in-4; *Poemata didascalica nunc primùm vel edita vel collecta*, ibid., 1749, 3 vol. in 12; *Opuscules sur la langue franç.*, par divers académiciens, ibid., 1754, in-12. Parmi ses traduct., nous distinguerons les suiv.: *Entretiens de Cicéron sur la nature des dieux*, Paris, 1721, 3 vol. in-12; 1732, 1749, 1766, 2 vol. in-12; *Philippiques* de Démosthènes, et *Catilinaires* de Cicéron, ibid., 1727, in-12; 1736, 1744, 1766, in-12; *Pensées* de Cicéron, ibid., 1744, in-12; souvent réimpr. Enfin, comme écrivain, nous citerons de lui: *Hist. de l'acad. franç.*, depuis son établissement jusqu'à l'année 1700, Paris, 1729. 2 t. in-4; 1730, 2 vol. in-12; six *Lettres au président Bouhier*, publ. d'abord séparément, et réunies ensuite au recueil d'*opuscules* dont il a été parlé plus haut; enfin un *Traité de la prosodie franç.*, et des *Essais de grammaire*. *V.* son *Eloge* dans le t. 6 de l'*Histoire des membres de l'acad. franç.*, par d'Alembert.

OLIVETAN (PIERRE-ROBERT), parent du célèb. Calvin, né à Noyon vers la fin du 15e S., fut un des prem. à propager les principes de la réforme à Genève, où il remplissait l'emploi de précepteur. Forcé ensuite de s'éloigner de cette ville, il se retira dans le comté de Neufchâtel, où il pub. une traduct. de la Bible, sous ce titre: *La Bible qui est toute la Ste-Ecriture*, etc., Neufchâtel, 1535, 2 part. in-fol. Cette prétendue traduct. n'est que la version retouchée de Lefèvre d'Estaples; mais Olivetan n'en eut pas moins l'impudence de se vanter d'avoir traduit sur les textes originaux. Son édit., qui est la prem. pub. à l'usage des protestans, est très-rare; mais elle n'a guère d'autre mérite. Olivetan m. à Ferrare en 1538.

OLIVEYRA (SALOMON BEN-DAVID), savant rabbin portugais, professa avec distinction à l'acad. hébraïque d'Amsterdam, et m. dans cette ville en 1708. Il a laissé une *Grammaire hébraïque*, et un abrégé de *Grammaire chaldaïque* en portugais, Amsterdam, 1689, in-8; un *Lexique hebraïco-portugais*, ibid., 1682; une *Rhétorique hébraïque*, ibid., 1665, in-8; un *Recueil de différens rythmes ou mètres hébraïques*, ibid., 1665, in-12; une *Logique rabbinique*, ib., 1688, in-12; et d'autres *opuscules*, tant imp. qu'inédits, dont on peut voir le catalogue dans Rossi (*Dizionario storico degli autori ebrei*), et dans Wolf (*Biblioth. hebr.*).

OLIVEYRA (FRANÇOIS-XAVIER D'), né à Lisbonne en 1702, d'une famille distinguée, succéda à son père dans le poste de secrétaire d'ambassade auprès de la cour de Vienne. C'est là que ses liaisons avec quelques luthériens lui inspirèrent contre la religion catholiq. des préventions qui lui firent perdre sa place et l'exilèrent de sa patrie. Il pub. ensuite divers ouv. en Hollande et en Angleterre, et m. à Hackney en 1783. Parmi ses écrits, dont on trouvera la liste dans le *Gentleman's Magazine* du mois de mai 1784, nous ne citerons que les *Mémoires* de ses voyages, pub. en Hollande, 1741-42, 2 vol. in-8 (en portug.); des *Lettres familières*, histor., politiq., et critiq., 1743 (en franç.). Il a laissé en MSs. 27 vol. in-4 des *mem.* hist., littér., etc., sous le tit. d'*Oliveyriana*.

OLIVIER (JACQUES), prem. présid. au parlem. de Paris, né dans cette ville vers 1460, était fils d'un procureur, et s'éleva successivem. par son mérite aux charges d'avocat-général, de président à mortier et de chancelier du duché de Milan. Ses services dans ce dern. emploi furent récompensés par la prem. dignité du parlem. de Paris, que lui conféra François Ier en 1517. Il m. en 1519.—OLIVIER (Jean), frère du précéd., né à Paris, entra dans l'ordre de St-Benoît, devint gr.-aumônier et vicaire-général de l'abbaye de St-Denis, puis abbé de St-Médard, enfin évêque d'Angers, et m. dans un château près de cette dern. ville en 1540. On a de lui un poëme latin intit. *Pandora Jani Oliverii, Andium hierophante*, Paris, chez L'Angelier, 1542, in-12; trad. en vers franc., en 1542, par Guillaume Michel de Tours, et réimp. en original, Reims, 1618, in-8.

OLIVIER (FRANÇOIS), chancelier de France, né à Paris en 1497, était fils de Jacques, dont l'article précède. D'abord simple avocat puis conseiller au grand-conseil, maître des requêtes, ambassad., chancelier de Marguerite de France, reine de Navarre, il obtint en 1543 le rang de présid. à mortier, et, deux ans après, la place éminente de chancelier du royaume. Il ne tarda pas à se signaler dans cet emploi par des règlem. sages, des mesures prévoyantes; mais il échoua dans son projet de mettre un frein aux excès du luxe. Ses lois somptuaires restèrent sans exécution; et sa rigidité lui attira de nombreux ennemis, à la tête desquels se trouvait Diane de Poitiers (*v.* ce nom). Cette célèb. favorite parvint à ébranler le crédit du chancel. auprès du roi. On invita Olivier à donner sa démission; mais ce magist. suprême déclara que n'ayant pas démérité, il ne pouvait renoncer à son inamovibilité. Toutefois il consentit à ce que l'on détachât de son office toute la partie active, qui fut donnée, avec le titre de garde des sceaux au présid. Bertrandi (*v.* ce nom). Olivier réduit ainsi au titre seul de chancelier, se retira dans une terre qu'il avait près de Montlhéri, et s'y livra aux douceurs de l'étude

et à la culture des champs. C'est alors que Lhôpital (*v.* ce nom), placé à la chambre des comptes, et abreuvé des dégoûts que lui suscitait sa surveillance sévère sur les finances de l'état, trouva des consolations dans les conseils et l'approbat. d'Olivier, avec lequel il était lié depuis long-temps. Rappelé au conseil sous le règne si court et si orageux de François II, Olivier, affaibli par la vieillesse, manqua de force pour contenir le cardinal de Lorraine, qui, en tirant le chancelier de sa retraite, n'avait eu pour but que de couvrir ses propres actes de la réputat. de ce vertueux ministre. Lors de la découverte de la conjurat. d'Amboise, Olivier insista en vain pour que les listes de proscription ne s'étendissent qu'aux chefs. Il ne put arrêter les supplices commandés par les Guises. Un grand nombre des victimes lui reprochèrent en face d'avoir sacrifié ses propres principes à l'esclavage de la faveur. Une profonde mélancolie s'empara de ce respectable vieillard, et il m. le 30 mars 1560.

OLIVIER (SÉRAPHIN), cardinal, né à Lyon en 1538, embrassa l'état ecclésiastiq., professa le droit canon à Bologne, et vint ensuite à Rome, où Pie V le fixa en lui donnant une place d'auditeur de rote. Il fut pendant 40 ans attaché à ce tribunal sous Grégoire XIII, Sixte V, Clément VIII. Ce dern. le créa cardinal à la recommandation de Henri IV. Il m. en 1609, laissant un recueil de la jurisprudence du tribunal qu'il avait éclairé si long-temps. Ce recueil a pour titre : *Decisiones rotæ romanæ*, Rome, 1614, 2 vol. in-fol.; réimp. à Francfort en 1615, avec des notes et des addit. Le cardinal Olivier, communém. désigné sous son prénom de Séraphin, était, suivant la *Gallia christiana*, de la même famille que le chancelier, et même, suivant de Thou, le fils naturel de ce magistrat.

OLIVIER (CLAUDE-MATTHIEU), avocat au parlement d'Aix, né en 1701 à Marseille, se fit une grande réputat. dans le barreau de Provence, fut un des fondateurs de l'académ. de sa patrie, lui paya tribut comme littérat., et m. en 1736. On a de lui une *Histoire de Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre*, Paris, 1740, 2 vol. in-12; quelq. *dissertat.* insér. dans les *Mém. de littér. et d'histoire* de Desmolets, et dans le Rec. de l'acad. de Marseille.

OLIVIER (GUILLAUME-ANTOINE), voyageur et entomologiste, membre de l'institut, né près de Fréjus en 1756, s'adonna avec passion à l'étude des plantes et des insectes, et pub. plus. ouv. fort importans pour les sciences naturelles. La révolution l'ayant arraché à ses occupat., il accepta avec Bruguière une ambassade que le ministre Roland avait eu l'idée d'envoyer au roi de Perse. Il supporta les fatigues et les dangers d'une expédit. aussi longue que périlleuse, et revint seul en France après six années d'absence, en décemb. 1798, rapporta avec lui de nombr. collect. sur toutes les parties de l'histoire naturelle. Admis à l'institut de France en 1800, il se livra avec une nouvelle ardeur à ses travaux scientifiq., fit des rapports, et rédigea de nombr. mém., tant pour l'institut que pour la société d'agriculture de Paris, dont il faisait égalem. partie. Attaqué depuis plus. années d'une maladie de langueur, il m. en 1814 à Lyon, en revenant de Provence, où les médec. l'avaient envoyé pour respirer l'air natal. On a de lui des *mém.* sur l'entomologie, l'agricult. et de la botaniq., épars dans les Mém. de l'institut et autres recueils scientifiq.; *Histoire naturelle des coléoptères*, 1789-1808, 6 v. in-4, avec 363 pl.; *Dictionn. de l'hist. naturelle des insectes*, dans l'*Encyclopéd. méthodiq.*, 1789, 1819, 9 vol. in-4 (il a eu pour collaborat. dans cet ouv. MM. Mauduyt, Latreille et Godard); *Voy. dans l'empire othoman, l'Egypte et la Perse*, 1802-1807, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-8, avec atlas; plus. articles dans le *Nouveau Dictionn. d'histoire naturelle appliquée aux arts*, de Déterville. L'*éloge d'Olivier*, lu à l'institut le 8 janv. 1816, se trouve dans le recueil des *Eloges historiq.*, pub. par M. Cuvier, tom. 1er.

OLIVIER. V. MARCHE et MALMESBURY.

OLIVIERI ou OLIVIERO (DOMINIQUE), peintre, né Turin en 1679, adopta le genre de l'école flamande, et ses tableaux pleins d'imaginat. et de gaieté ne tardèrent point à être recherchés dans toute l'Italie. Il m. en 1755. On conserve de lui à Turin deux tableaux d'une assez grande dimension, dont l'un représente un *Marché*, avec un grand nombre de figures, et deux autres tableaux d'église, plus petits, représentant les *Miracles du St-Sacrement*.

OLIVIERI DEGLI ABBATI (ANNIBAL-CAMILLE), antiquaire, né à Pesaro en 1708 d'une famille noble et ancienne, embrassa l'état ecclésiast. et renonça à tout espoir d'élevat. pour se consacrer entièrem. à l'étude. Il a laissé un grand nombre de dissertat. pleines de savoir et de crique sur l'hist. et la numismatiq. On les trouve pour la plupart dans la *Raccolta* de Calogera (*v.* ce nom), et dans les *Mém.* de l'acad. de Cortone. L'*Oraison funèbre* d'Olivieri, par Fortunato Marignoni, a été pub. à Pesaro, 1789, in-8.

OLLENIA DU MONTSACRÉ. V. MONTREUX.

OLLIER. V. NOINTEL et OLIER.

OLLIÈRES (N.), jésuite, né en Lorraine au commencement du 18e S., fut envoyé comme mission. à la Chine, et s'y signala par son zèle et ses travaux apostoliq. depuis 1758 jusqu'en 1780, époque où il m. à Pé-king, après avoir pub. un *catéchisme* en langue chinoise.

OLLIVIER (REMI), secrétaire-général du ministère de la guerre sous le comte de Muy, le comte de St-Germain et le prince de Montbarrey, né à Paris en 1727, m. à Dijon en 1814, est auteur de l'*Esprit de l'Encyclopedie*, pub. sous le voile de l'anonyme, Paris, 1798-1800, 12 vol. in-8.

OLMI (VALERIANO), chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, né à Bergame dans le 16e S., a pub. une traduct. ital. des ouv. attribués à St Denys l'Aréopagite (*v.* ce nom), Venise, 1563, in-8.

OLMO (FORTUNATO), moine du Mont-Cassin, né à Venise dans le 16e S., retrouva les MSs. que Pétrarque avait donnés à la républiq. de Venise, et qui étaient restés oubliés dans un coin obscur de la Basilique de St-Marc. On a de ce religieux une *Histoire de l'invention et de la translation du corps de St Nicolas-le-Grand* (en ital.), Venise, 1626, et une *histoire* de la paix conclue à Venise en 1177, entre le pape Alexandre III et l'emper. Frédéric Barberousse.

OLMOS (FRANÇOIS-ANDRÉ), mission. espag., né vers la fin du 15e S., dans le diocèse de Burgos, passa une grande partie de sa vie dans le Nouveau-Monde, livré à tous les travaux d'un pénible apostolat. Il a composé des *gramm.* et des *vocabulair.* en langue mexicaine, fort utiles à ses confrères des missions, et des *livres* d'éducat. et de piété à l'usage de ses néophytes. Le savant Wading (*v.* ce nom) donne la liste de ces ouvrag., au nombre de quinze.

OLONNOIS (JEAN-DAVID NAU, dit L'), ainsi nommé du lieu de sa naissance, les Sables-d'Olonne, fut un des plus fameux flibustiers du 17e S., et surnommé *le Fléau des Espagnols*. Chef d'un grand nombre d'aventuriers réunis dans l'île de la Tortue, il s'élançait de là sur les établissem. espagnols, portant sans relâche le pillage et la désolat., et, soit vainqueur soit vaincu, ne tardait point à reparaître. Mais étant tombé entre les mains des Indiens, ces barbares le rôtirent et le mangèrent en 1667 : digne fin d'un homme dont le courage n'avait été égalé que par la cruauté. V. l'*Histoire de l'île de St-Domingue* par le P. Charlevoix.

O-LO-PEN, ou, d'après l'ortographe portug., OLO-PUEN, était un religieux dont on ignore le

pays, et qui, suivant une inscript. trouvée à Si-an-fou, apporta le prem. l'Evangile en Chine, sous le règne du grand emper. Thaï-tsoung (635). V. le *Journal des Savans*, oct., 1821, p. 598.

OLOUG-BEIG. V. OULOU-BEYG.

OLYBRIUS (ANICIUS), emper. d'Occident dans le 5e S., descendait de l'ancienne famille romaine *Anicia*, et fut d'abord général des armées de l'empereur Léon, après avoir épousé Placidie, fille de l'emp. Valentinien III. Ricimer (*v.* ce n.), s'étant révolté contre l'emp. d'Occident, Anthemius fit proclamer Olybrius en avril 472; mais celui-ci qui joignait, suivant quelq. histor., à des vertus privées les talens d'un gr. capitaine, n'eut point le temps de signaler son règne, et m. au bout de 3 mois et 12 jours. On a de cet emper. éphémère quelques médailles en or, en argent et en bronze.

OLYMPIAS, femme de Philippe II, roi de Macédoine, fille de Néoptolème, roi d'Epire, et mère d'Alexandre-le-Grand, fut mariée vers l'an de J.-C. 360. Philippe, à ce qu'il paraît, soupçonna sa vertu, ou du moins se servit de ce prétexte pour la répudier après plus de 25 ans d'union, et devenir l'époux de la jeune Cléopâtre, nièce d'Attale. La fureur d'Olympias ne connut point de bornes à cette nouvelle, et il est probable que du fond de l'Epire, où elle se retira après avoir été dépouillée du titre de reine de Macédoine, elle fit agir l'assassin qui tua Philippe; du moins affecta-t-elle de rendre à son cadavre et à sa mémoire les plus grands honneurs. Elle poursuivit ensuite Cléopâtre, sa rivale, avec le plus insigne acharnement, et la força à se pendre. Fatigué de tant d'excès, Alexandre, en partant pour l'Asie, ne laissa à Olympias aucune autorité, et confia la vice-royauté de la Macédoine à Antipater, avec lequel la reine eut de perpétuels démêlés tant que le conquérant de la Perse vécut. A la mort d'Alexandre, elle se retira encore en Epire; mais elle revint au bout de six mois à la sollicitation de Polysperchon, et elle débuta par faire mourir Aridée, frère naturel et successeur d'Alexandre, Eurydice, sa femme, et Nicanor, un des fils d'Antipater. Cassandre, frère de Nicanor, marcha alors sur la Macédoine, battit les troupes de la reine, la bloqua dans Pydna, et enfin la réduisit à se rendre, ce qu'elle fit en stipulant qu'elle aurait la vie sauve. Cassandre consentit à tout; mais il trouva moyen d'éluder sa parole en ameutant contre elle les gens du peuple et les parens de ceux qu'elle avait fait massacrer. Ceux-ci l'égorgèrent l'an 316 avant J.-C. — Une autre princesse du nom d'OLYMPIAS régna en Epire, où elle était née. Fille de Pyrrhus Ier, sœur et femme d'Alexandre Ier, et mère de 3 enfans, elle resta par la mort de son mari tutrice de ses 2 fils, et gouverna le royaume en leur nom. Les Etoliens ayant voulu conquérir sur elle l'Acarnanie, elle réussit à les en expulser en se faisant un allié de Démétrius, roi de Macédoine. Dans la suite, elle eut la douleur de perdre successivement ses 2 fils Pyrrhus et Ptolémée, qui régnèrent chacun un instant par eux-mêmes; et la douleur qu'elle ressentit de ce double malheur fut si vive qu'elle y succomba peu après l'an 240 avant J.-C.

OLYMPIODORE, philosophe péripatéticien, vivait à Alexandrie vers le milieu du 6e S. On a de lui un *commentaire* sur les 4 livres des *Météores* d'Aristote, publ. par J.-B. Camozzi, avec une traduct. lat., Venise (chez les fils d'Alde Manuce), 1551, 2 t. in-fol. Gab. Naudé attribue au même philos. la *paraphrase* sur les *Morales* d'Aristote, qu'Heinsius a publ. sous le nom d'Andronicus de Rhodes, et qu'un MS. de la Bibliothèque royale donne à Héliodore de Pruse. — On a confondu cet Olympiodore avec un philos. du même nom, qui lui est antérieur de plus d'un S., et dont on a une *Vie de Platon*, faisant partie du *commentaire* du même auteur sur le 1er *Alcibiade*. Cette vie a été impr. dans le t. 2 du *Diogène Laërce*, édit. de Ménage, avec une traduct. latine et des notes. — OLYMPIODORE, diacre d'Alexandrie, qu'Oudin (*v.* ce nom) confond avec les deux précédens, vivait vers le milieu du 7e S.: il a composé des *commentaires sur le Livre de Job*, insérés presqu'en entier dans la *Catena græcorum patrum*; une *Scholie sur l'Ecclésiaste*, trad. en lat. par Zenobio Acciajuoli; des *comment. sur la Prophétie et les Lamentations de Jérémie*, insérés aussi dans la *Catena gr. patr.*

OLZOFFSKI (ANDRÉ), prélat polonais, né en 1618, m. à Dantzig en 1678, obtint de bonne heure la faveur de Ladislas IV, roi de Pologne, qui lui donna un canonicat à Gnesne, la place de chancelier de l'archevêché de cette ville, le nomma ensuite son secrétaire pour la langue latine, et l'envoya à Vienne en qualité d'ambassadeur pour assister à l'élection de Léopold. Nommé à son retour prébendier de la couronne et évêque de Culm, il encourut plus tard la disgrâce de la reine Marie-Louise de France, veuve de Ladislas, pour s'être opposé à l'élection d'un prince français au trône de Pologne, et n'en fut pas moins élevé à la dignité de vice-chancelier de la couronne. Lorsque Michel Koribut eut été placé sur le trône, Olzoffski négocia à Vienne le mariage de ce prince avec une princesse d'Autriche, et obtint la charge de grand-chanc. de la couronne. Enfin à la mort de Michel, il eut beaucoup de part à l'élection de Jean Sobieski, qui le nomma archev. de Gnesne et primat du roy., et l'employa dans des affaires importantes.

OMAR (ABOU-HAFSA-IBN-AL-KHATTAB), second khâlyfe ou successeur de Mahomet, né vers la fin du 6e S. de l'ère chrétienne, fut d'abord l'un des plus ardens persécuteurs du prophète, son cousin à la 4e génération du côté paternel; mais la lecture du Koran, qu'il trouva entre les mains de sa sœur et qu'il lui arracha de force, le convertit tout à coup à l'islamisme. Il alla trouver Mahomet, fit la profession de foi musulmane, et devint dès lors (vers l'an 615 de J.-C.) un des plus zélés sectateurs de la nouvelle religion. Sa fille fut une des femmes du prophète. A la mort de celui-ci, Omar proclama le prem. que le corps de son père n'était point périssable. Chancel. du prem. khâlyfe Abou-bekr (*v.* ce nom), il lui succéda en l'an 13 de l'hég. (634 de J.-C.), et joignit au titre de khâlyfe (vic.-lieutenant) celui d'*emyr al moumenyn* (prince des croyans ou fidèles). Omar fut pour les musulmans un modèle de sagesse, de modération et de vertu. Il étendit, par lui-même ou par ses lieutenans (*v.* ABOU-OBEIDAH, KHÂLED, AMROU), les bornes du nouvel empire arabe aux dépens de celui de Constantinople, enleva la Syrie à l'empereur Héraclius, fit la conquête de la Perse et celle de l'Egypte, et porta ses armes jusqu'à Barkah et Tripoli sur la côte septentrionale de l'Afrique. On a reproché à ce khâlyfe d'avoir ordonné à son lieutenant Amrou d'incendier la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, comme inutile si les vol. qu'elle contenait s'accordaient avec le Koran, et comme dangereuse s'ils étaient contraires à ce livre divin; mais il faut moins en accuser le caractère d'Omar que les mœurs du siècle d'ignorance ou d'enthousiasme religieux où il vivait. Après avoir échappé une première fois au poignard d'un Arabe gagné par un scheick, ennemi juré de l'islamisme et du khâlyfe, Omar succomba six ans plus tard sous celui d'un esclave persan, qui le frappa dans la mosquée de Médine en l'an 23 de l'hég. (644 de J.-C.), et se tua lui-même après, afin de se dérober au supplice. Ce khâlyfe était alors dans la 63e année de son âge, et en avait régné 10. Il avait plus contribué que Mahomet lui-même aux progrès de l'islamisme. Suivant l'historien Khondemir, il fit détruire, dans le cours de ses conquêtes, plus de 40,000 temples de chrétiens, et fonda 1,400 mosquées. Ce fut lui qui introduisit le premier l'ère si

célèbre de l'hégyre, qui commence en 16 juillet 622 de J.-C., et qui sert à fixer les époques de l'histoire de toutes les nations musulmanes. Il créa des registres de contrôle où étaient inscrits les noms de ceux qui servaient dans ses armées, afin qu'ils reçussent une solde régulière. La mémoire d'Omar est dans la plus haute vénération parmi les musulmans appelés *sunnites* ou traditionnaires; mais elle est en horreur parmi ceux qu'on nomme *chyites* ou hétérodoxes, qui regardent les trois premiers khâlyfes, Abou-Bekr, Omar et Othman, comme usurpateurs du khâlyfat, lequel, suivant eux, devait appartenir sans intermédiaires à Aly, gendre et cousin de Mahomet. — Omar II, huitième khâlyfe omayade (*v.* Omayah), arrière-petit-fils (par sa mère) d'Omar Ier, et fils d'Abdel-Aziz, neveu du khâlyfe Abdel-Melek, fut feit d'abord gouverneur de Médine par Walid Ier (*v.* ce nom), son cousin-germain, et succéda ensuite au fils de ce dernier, Soleïman, en l'an 99 de l'hég. (717 de J.-C.) Ce fut un prince simple, modeste et juste. Il supprima les malédictions fulminées dans toutes les mosquées, depuis le règne de Moawiah Ier (*v.* ce nom), contre Aly et ses descendans, et restitua à ces derniers un domaine dont Mahomet avait gratifié Aly en le prenant pour gendre. Cette conduite généreuse d'Omar II ayant alarmé les princes omayades, et particulièrement son cousin Yezid, qui devait lui succéder, ils lui donnèrent un poison lent, dont il m. en l'an 101 de l'hég. (720), après un règne de 2 ans et 5 mois dans la 41e année de son âge. Les historiens grecs accusent ce khâlyfe d'avoir persécuté les chrétiens, et condamné à mort ceux qui refusaient d'apostasier.

OMAR (Abou-Hafs-al-Galedh-Ben-Schoaib), fameux capitaine arabe, né en Espagne, dans les environs de Cordoue, vers la fin du 2e S. de l'hég. (7e de J.-C.), prit parti dans une révolte contre Abderame II, roi de Cordoue, refusa de se soumettre après la défaite des révoltés, s'emberqua avec sa famille et les troupes qui voulurent s'attacher à son sort, parcourut la Méditerrenée en pirate, ravagea une partie de l'Archipel, aborda en Crète, s'empara de cette île, s'y établit vers l'an 207 de l'hég. (823 de J.-C.), bâtit une forteresse dont il fit sa capitale, et l'appela *al Khandak* (le retranchement). C'est de ce nom que s'est formé, par corruption, le nom de *Candie*, devenu commun à toute l'île. Abou-Hafs-Omar fut ainsi le premier prince ou gouverneur musulman de l'île de Crète, et y m., suiv. Casiri, en l'an 240 (854 55 de J.-C.) Un autre historien arabe le fait vivre plus longtemps, à moins qu'il n'ait voulu parler d'un successeur de ce prince. L'île de Crète demeura 135 ans sous la domination des Arabes, et leur fut enlevée l'an 350 (961 de J.-C.) par Nicéphore Phocas, depuis empereur.

OMAR-AL-MOTAWAKKEL-AL-ALLAH (Abou-Mohammed), surnommé communément *al Aftas*, cinquième et dernier roi maure de Badajoz, en Espagne, dont les états renfermaient la plus grande partie du Portugal, disputa long-temps le trône à Yahia, son frère aîné, et y monta après lui vers l'an 470 de l'hég. (1079 de J.-C.) Ce prince se rendit célèbre par ses richesses, sa prospérité et son goût pour les arts. S'étant joint à Yousouf-ben-Taschfin, roi de Maroc, contre Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, il se repentit bientôt de contribuer à l'accroissement de la puissance du prince africain aux dépens des musulmans d'Espagne, et se sépara de lui. Mais, pendant son absence, une partie de ses sujets s'étaient détachés de lui pour se donner aux princes almoravides; il ne lui restait plus que sa capitale, dans laquelle il ne tarda pas à être assiégé par Saïr, un des lieutenans du roi de Maroc. Trahi par les siens, Omar fut livré au général ennemi, qui lui fit trancher la tête, ainsi qu'à ses deux fils, en l'an 487 (1094 de J.-C.) On a conservé des vers que ce prince fit dans sa prison avant son supplice.

OMAR EBN FAREDJ. V. Ibn Fareds.

OMAR (Nadjm-Eddyn-Abou-Hafs), surn. *al Nasafi*, célèbre doct. musulman de la secte orthodoxe des hanefites, né en l'an 461 de l'hég. (1068-1069 de J.-C.) dans la ville de Nakhscheb ou Nasaf, m. à Samarcande en 537 (1142-1143), a composé, suivant le savant orientaliste d'Herbelot, plus de 100 ouvr., tant sur le droit musulman que sur les traditions. On cite principalement celui en vers, connu sous le titre d'*Al man dhouma* (sur toutes les questions de droit controversées parmi les sectes orthodoxes musulmanes), qui fait partie des MSs. arabes de la Bibliothèque du Roi, à Paris, n° 1385, et de ceux de la Bibliothèque bodléienne, n° 1243. Ce poème a été commenté par plus. docteurs, entre autres Mahmoud, fils de Daoud, dont l'ouvr. est au nombre des MSs. arabes de la Bibliothèque du Roi, sous le n° 1387. On trouve encore dans ce même dépôt, un autre commentaire d'*al Mandhouma*, par *Hafedh-Eddyn abou'l Baracat Abdallah*, nommé aussi *al Nasafi*. Ce comment. a pour tit. *al Masfi* ou *al Mosaffi*. Le surn. d'*al Nasafi*, sous lequel on cite souvent le céléb. doct. qui fait le sujet de cet article, ne lui est pas seulement commun avec son commentateur Hafedh Eddyn, il appartient encore à un autre écrivain arabe, nommé Avhad-Eddyn. Nous citerons encore du docteur Omar: un traité des principaux dogmes de la religion musulmane, intit.: *Akaïd*, conservé à la Biblioth. du Roi sous le n° 407 des MSs. arabes; et un autre petit poème moral *sur la Vanité du monde*, ibid., sous le n° 1418.

OMAR (ben-Hafsoun, ben-Djafar), fameux chef de bandits en Espagne, né à Ronda, vers le milieu du 3e S. de l'hég. (9e de J.-C.), était chrétien d'origine. Après avoir exercé d'abord la profession de tailleur, il se rendit à Truxillo, y prit le parti des armes, et se rendit bientôt célèbre par son audace et ses exploits. S'étant mis à la tête d'une troupe de bandits et de vagabonds, il profita des troubles qui agitaient le royaume de Cordoue, sous le règne de Mohamed, pour exercer les plus affreux brigandages, devint assez puissant pour s'emparer de Tolède, se rendit redoutable à tous les princes voisins, résista successivement à quatre rois de Cordoue, et m. sous le règne d'Abdérame III, l'un deux, en l'an 306 (919 de J.-C.), dans la ville d'Huescar, après avoir fondé dans les monts Alpujarras une principauté, renfermant plus. villes considérables, et qui subsista 70 ans sous lui et ses 3 fils, Djafar, Soléïman et Hafs. On trouve beauc. de confusion dans les récits des histor. espagnols et des auteurs arabes sur cet Omar, que Casiri appelle aussi souvent Khaled, ce qui ferait supposer qu'il s'agit de deux personnages de la même famille.

OMAR, pacha, dey ou prince d'Alger, fut élevé à ce poste éminent en 1815, à la suite d'une révolution qui, dans l'espace de 15 jours, avait coûté la vie à deux de ses prédécesseurs. Il était auparavant agha ou commandant des troupes de la régence. Ce fut sous son règne que l'amiral anglais, lord Exmouth, se présente devant Alger (en 1816), avec une flotte de 5 vaisseaux de ligne, 7 frégates et plus. autres bâtimens de guerre, pour obliger cette même régence, ainsi que les autres puissances barbaresq., à reconnaître les îles Ioniennes comme possessions anglaises, à faire la paix avec les rois de Sardaigne et de Naples, et à renoncer à l'esclavage des chrétiens. Omar admit ces conditions à l'exception de la dernière, sous le prétexte qu'étant sujet du sulthan de Constantinople, il ne pouvait, sans la permission de son suzerain, consentir à l'abolition de l'esclavage. Trois mois lui furent accordés pour obtenir ce consentem. Au bout de ce terme, les Algériens ayant commis de nouvelles insultes, lord Exmouth reparut devant leur ville, avec un

armement plus considérable que le premier. Omar ayant fait tirer sur la flotte anglaise, l'amiral commença le bombardement de la place et de la flotte ennemie, incendia cette dernière, entra dans le port en vainqueur, et fit souscrire le dey à toutes les conditions déjà demandées. Celui-ci ne tarda point à réparer ces revers; il fit relever les fortifications, réorganisa sa marine, et les pirateries recommencèrent. Mais l'année suivante, la peste s'étant déclarée avec violence dans Alger, la milice attribua cette nouvelle calamité à Omar, se révolta contre lui et l'étrangla dans son palais. Ce prince s'était fait distinguer de la plupart de ses prédécesseurs par des qualités estimables. Pend. le bombardement d'Alger, son prem. ministre avait ordonné d'égorger, à son insu, 1500 captifs chrétiens, qu'on avait renfermés dans une caverne; Omar, informé à temps, fit arrêter l'exécution qui n'avait encore coûté la vie qu'à 32 victimes.

OMAYAH ou OMMYAH, tige de la célèbre dynastie des princes omayades ou ommyades, était fils d'Abd-Schems, et petit-fils d'Abd-Menaf, prince de l'ancienne tribu arabe de Coraïsch ou Kareïch, qui dominait à la Mekke. On ne sait rien de ce personnage, qui mourut probablement au commencement du 7e S. de l'ère chrétienne, avant que Mahomet eût entrepris sa prédication. Son petit-fils, Abou-Sofyan, après avoir été l'un des persécuteurs les plus acharnés de Mahomet, embrassa l'islamisme en l'an 8 de l'hég. (630 de J.-C.), et m. 22 ans après. C'est d'Omayah qu'ont pris leurs noms les khalyfes omayades, séparés en 2 branches; l'une, fondée en Syrie par son arrière-petit-fils, Moawiah (*v.* ce nom), et l'autre fondée en Espagne, l'an 139 de l'hég., par Abdel-Rahman (*v.* ABDERAME), échappé au massacre des princes de sa famille à Damas.

OMEIS (MAGNUS-DANIEL), savant philologue allemand, né en 1646 à Nuremberg, contribua par ses écrits à perfectionner la langue de sa nation qui se dépouillait à peine de sa rudesse primitive. Il m. en 1708, avec le titre de comte curial et palatin, que lui avait conféré l'empereur Léopold Ier. Il a laissé un grand nombre de petits traités latins, de thèses, de programmes, etc., sur des sujets de théolog., de philosoph., de morale et de philologie; et des poésies allem., tombées dans un juste oubli.

OMER (ST), en latin *Audomarus*, né près de Constance en Helvétie, vers la fin du 6e S., renonça au monde de bonne heure et se retira dans le célèbre monastère de Luxeuil. Tiré de cette retraite par le roi Dagobert, en 636, pour occuper le siége épiscopal de Térouane, en Artois, il travailla avec un grand zèle à rétablir la discipline dans son diocèse, et bâtit le monastère de Sithiu, auquel St Bertin, qui en fut le 2e abbé, donna ensuite son nom. St Omer m. vers l'an 668.

OMMEGANCK (N.), un des prem. paysagistes de l'Europe, m. à Anvers, sa patrie, le 18 janv. 1826, chevalier du Lion-Belgique et membre de l'institut roy. des Pays-Bas, excella à représenter les beautés simples et gracieuses de la nature. Ses nombreux tableaux, dont plus. ont soutenu, à notre musée, la concurrence avec les principales product. en ce genre, tant anciennes que modernes, lui ont mérité le surnom de *Racine des Moutons*.

OMMYAH. V. OMAYAH.

OMODEI (S. Degli), jurisc. ital. du 14e S., né à Milan, est auteur d'un ouvr. classique dans son temps, intitulé: *Repetitiones juris civilis*, imprimé à Lyon en 1553, in-fol. — On connaît enc. deux cardinaux de la même famille, Louis OMODEI, m. en 1685, et un autre Louis OMODEI, neveu du précédent, m. en 1706.

OMODEO (LÉONARD), mathématicien et littérateur, né à Palerme, m. en 1680, a laissé un gr. nombre d'écrits, consistans en tragédies, poésies, discours académiques, traités d'astrologie, livres de mathématiques, etc., qu'on ne trouve plus guères que dans quelques biblioth. siciliennes, ou d'amateurs italiens.

ONCIU (GAD de), relig. prêcheur, né à Poligny, en Franche-Comté, vers la fin du 13e S. ou au commencem. du 14e, a trad. en langue romane le livre de la *Consolation philosophique* de Boëce, traduct. attribuée mal à propos à un aut. religieux, appelé *frère Renaud de Louhans*. On croit que Gad de Onciu est encore aut. d'un *poème* sur les guerres de Franche-Comté en 1336.

ONÉSICRITE, hist. grec, né dans l'île d'Egine, ou selon d'autres à Astaphilée, dans le 4e S. avant J.-C., fut disciple de Diogène-le-Cynique, accompagna Alexandre-le-Grand dans son expédition aux Indes, en qualité de command. de ses trirêmes (galères), et composa sur ce sujet un ouvrage calqué sur le plan de la *Cyropédie* de Xenophon, et rempli, au jugement de Strabon, des récits les plus étranges et les plus absurdes. Cette histoire s'est perdue; mais Strabon, Elien et Pline en rapportent, d'après Plutarque, un gr. nombre de faits relatifs à la géographie et à l'hist. natur. des Indes. Onésicrite eut deux fils, Androstène et Philisque, disciple de Diogène, à qui l'on attribue les *tragédies* qui portaient le nom de son maître.

ONGARO (ANTOINE), poète de Padoue selon les uns, ou de Venise selon les autres, au 16e S., et l'un des imitateurs du Tasse dans le genre pastoral, passa plus. ann. de sa vie, qui fut très-courte, au service des Farnèses, et ne recueillit guère dans leur cour que des promesses et des complimens. Il est vrai qu'il ne méritait peut-être pas davantage. Le succès de l'*Aminte* du Tasse, représentée à Ferrare en 1572, excita l'émulation d'Ongaro, qui publia peu de temps après son *Alcée*, où, par une innovation qu'on ne trouva pas heureuse, il introduisait des pêcheurs au lieu de bergers. Cependant la beauté de quelques vers, la vérité et la simplicité des caractères, firent recevoir avec indulgence cet ouvr., qui fut imprimé pour la première fois à Venise en 1582, sous ce titre: *Alceo, favola piscatoria di Antonio Ongaro, recitata in Nettuno, castello de' signori Colonnesi, e non più posta in luce.* On a encore de lui des *poésies* publiées à Bologne en 1644.

ONIAS Ier, gr.-prêtre des Juifs, les gouverna depuis l'an 321 jusqu'à l'an 300 avant J.-C.; ce fut sous son administ. que Ptolomée-Soter s'empara par surprise de Jérusalem. — ONIAS II, gr.-prêtre des Juifs en l'an 242 av. J.-C., refusa de payer le tribut que ses prédécess. avaient payé jusqu'alors aux rois d'Egypte. Mais les préparatifs formidables du roi Ptolomée-Evergète effrayèrent le pontife, et la paix ne fut point troublée. Il m. vers l'an 229 av. J.-C — ONIAS III, pet.-fils du précédent, succéda à son père Simon II dans la gr. sacrificature vers l'an 200 de J.-C., et gouverna avec autant de modérat. et de sagesse que de just. C'est sous ce pontife que le roi de Syrie, Séleucus, envoya Héliodore pour s'emparer des trésors dont il croyait le temple rempli. Héliodore, renversé miraculeusement au moment où il posait le pied sur le seuil du lieu saint pour s'acquitter de la commission, ne dut la vie qu'aux prières d'Onias. Dans la suite ce grand-prêtre fut déposé par le success. de Séleucus, Antiochus-Epiphane, qui donna successivem. la souveraineté à ses frères Jason et Ménélas, selon que ceux-ci enchérissaient l'un sur l'autre pour parvenir à cette haute dignité. Onias qui, peu avant la m. de Séleucus, s'était rendu à Antioche afin de rendre compte de sa conduite pend. le séjour d'Héliodore à Jérusalem, éclata en reproches contre Ménélas, et le menaça de toute la colère du vrai Dieu. Celui-ci, pour se débarrasser à la fois d'un censeur importun et d'un rival, chargea Andronique, gouverneur d'Antioche, de l'assassiner, ce que celui-ci exécuta de sa propre main vers l'an 168 av. J.-C.

— Onias IV, fils du précédent, ne pouvant succ. à son père à cause des intrigues de ses oncles Jason et Ménélas, se retira en Egypte, où il devint le favori de Ptolémée-Philometor et de sa femme Cléopâtre. Ceux-ci lui permirent d'élever un temple juif dans les envir. de Bubastis, et lui en conférèrent pour lui et ses descendans la souveraineté. Dans la suite beaucoup de Juifs s'établirent autour de ce temple, et fondèrent ainsi une ville qui prit le nom d'Onium ou Onim. Il paraît qu'après la mort de Ptolomée-Philométor, Cléopâtre, sa veuve, chargea Onias de faire la guerre à Ptolomée-Physcon, qui s'opposait à ce que son fils héritât de sa couronne. Mais Physcon l'emporta et fit mourir Onias.

ONKELOS est le nom d'un rabbin que les uns prétendent avoir été disciple de Gamaliel, condisciple de St Paul, et que d'autres confondent avec Aquila, auteur d'une version grecque de l'Ancien-Testament, et vivant sous le règne de l'empereur Adrien : la prem. opinion est la plus accréditée. On lui attribue le *Targum*, ou la paraphrase chaldaïque sur le Pentateuque, qu'il composa des div. explications recueillies de la bouche de ses maîtres, Gamaliel, Hillel, Schammai et autres. Les juifs lisent tous les samedis un chapit. du *Targum* avec un chapitre du texte de la loi, et ils ont imprimé un grand nombre de fois cette paraphrase, avec ou sans le texte hébreu. La plus ancienne des éditions que l'on connaisse est celle de Bologne, 1482. Les MSs. du même ouvrage sont très-communs. Il en existe trois trad. latines, par Alphonse de Zamora, par Paul Fagius et par Bern. Baldi : cette dern. est restée inédite dans la biblioth. Albani.

ONOMACRITE, poète grec d'Athènes, vivait vers l'an 516 av. J.-C. On le croit aut. des *poésies* attribuées à Orphée et à Musée (*v.* ces noms).

ONOSANDER, philos. platonicien, que l'on croit avoir vécu sous le règne de l'emper. Claude, dans le 1er S. de l'ère chrétienne, avait commenté les traités politiques de son maître. Ces *comment.* se sont perdus, mais leur auteur s'est fait connaître par le livre intitulé *Στρατηγικὸν λόγον* ou la *Science du chef d'armée*, qui est parvenu jusqu'à nous, et dont la 1re version latine est celle de Nicolas Sagundino, impr. à la suite des *Institut. milit. de Végèce*, Rome, 1493. Camerarius a le prem. reproduit l'original grec sur des MSs. inexacts, Nuremberg, 1595, in-8. Rigault (*v.* ce nom) en a donné une autre édit. plus correcte, accompagnée d'une traduct. latine, Paris, 1599, in-4 ; et cette édit. servit de modèle à toutes les suivantes jusqu'à celle de Schwebel, la plus complète et la plus soignée, Nuremberg, 1761, in-fol., avec une traduction française de Zurlauben, qui avait été déjà publiée en 1754 (*v.* Zurlauben). L'emper. Léon faisait grand cas du traité de la *Science du chef d'armée*, et le maréchal de Saxe pensait que les préceptes en étaient dignes d'une étude particulière.

ONS-EN-BRAY (Louis-Léon PAJOT, comte d'), mécanicien, né à Paris en 1678, fut directeur-général des postes sous Louis XIV, qui l'honorait d'une estime particulière. Passionné pour les arts mécaniques, il forma un cabinet, alors le plus curieux de l'Europe par l'immense collection de machines qu'il contenait, et dont plus. étaient de son invention. Il m. en 1753, ayant légué toutes ses collections à l'académie des sciences dont il était membre honoraire. On a de lui : *Méthode facile pour faire tels carrés magiques que l'on voudra*, inséré dans le recueil de l'académie des sciences, année 1750 ; et un *Mémoire sur les moyens de remédier aux abus qui se sont glissés dans l'usage des différ. mesures*, ibid 1739.

OONSEL (Guillaume van), dominicain, né à Anvers en 1571, m. à Gand en 1630, a laissé les écrits suivans : *Consolatorium animæ hinc emigrantis*, Gand, 1617 ; *Enchiridion concionatorum*, Anvers, 1619 ; *Syntaxis ad expeditam divini Verbi tractationem*, Anvers, 1622 (réimpr. 2 fois à Paris) ; *Officina sacra biblica*, Douai, 1624, *Perspectiva nobilitatis christianæ*, en latin, français, espagnol et flam., par Colonnès, Anvers, 1626 ; *Hieroglyphica sacra*, Anvers, 1627 ; *Tuba Dei*, Gand, 1629 ; *concionum moralium Compendium*, Douai, 1630.

OORN. V. Hoorn.

OOST (Jacques van), peintre d'hist. et de portraits, surnommé *le Vieux*, né à Bruges en 1600, se fit de bonne heure connaître par des tableaux qui eurent un gr. succès. Il avait pris pour guide et pour modèle Annibal Carrache, et sut tellement imiter ce maître qu'il étonna tous les artistes de Rome, où il était allé pour perfectionner son talent. Il travaillait avec tant de facilité que le nombre de ses ouvr. est immense : on met au premier rang sa *Descente du St-Esprit sur les apôtres*, et son *St Charles Borromée* que l'on voit encore au muséum royal du Louvre. Il m. à Bruges en 1671, laissant un fils, Jean-Jacques van Oost surnommé *le Jeune*, qui fut élève de son père et héritier de ses talens.

OOSTERGA (Cyprien van), jurisconsulte hollandais, né en 1614, professa le droit à Utrecht, et m. dans cette même ville en 1687. On a de lui : *Logica juridica*, Utrecht, 1638, in-12 ; *Censura belgica in libros IV Institutionum*, ibid., 1648, in-8 ; *Cens. belg. in lib. Pandectarum*, ibid., 1661 et 1665, in-4 ; *in omnes leges Codicis*, 1666, in-4 ; *ad jus Canonicum*, 1669, in-4 ; *ad Novellas*, 1669, in-4.

OOSTERWICK (Marie van), peintre de fleurs, née à Nootdorp, près de Delft, en 1630, fut placée par son père dans l'école de Jean de Heem, célèbre peintre dans le même genre, y fit des progrès rapides, et exécuta des tableaux qui se répandirent bientôt à l'étranger, et balancèrent même la réputation de ceux de son maître. Elle m. à Eutdam en 1693. Ses tableaux sont encore du plus grand prix pour les amateurs.

OPIE (John), l'un des meilleurs peintres de l'école anglaise, né en 1761 dans un village du comté de Cornouailles, était fils d'un charpentier. Sa rudesse, son défaut d'éducation eurent une grande influence sur les sujets et le caractère de ses tableaux, et l'empêchèrent de réussir dans le grand monde à Londres. Ses compositions les plus estimées sont : la *Mort de David Rizzio en présence de Marie Stuart*, le *Meurtre de Jacques Ier* et la *Mort de Saphira*. On admire surtout son coloris, la vérité et la perfection de son exécution. Il m. en 1807. — Sa femme, mistress Opie, est auteur de plus. romans estimés.

OPILIUS. V. Macrin.

OPIMIUS (Lucius), consul romain, fameux par son opposition aux Gracques. Les habitans de Régilles ayant manifesté la prétention de jouir des mêmes droits que les citoyens romains, Opimius non content d'étouffer la révolte qui eut lieu à cette occasion, accusa hautement Caïus Gracchus de ce mouvement populaire. Opimius était alors préteur. L'année suivante, 132 avant J.-C., il brigua le consulat et ne put l'obtenir. Mais il fut nommé en 131, et prit sur-le-champ des mesures pour anéantir, par le meurtre des partisans de Gracchus, tous les projets des novateurs. La mort d'un misérable licteur, tué par ceux qu'il insultait, servit de prétexte pour conférer à Opimius un pouvoir illimité. Aussitôt il entoure le forum de gens armés, et met à prix la tête de Caïus Gracchus, qui, dans la même journée, est mise à ses pieds. Opimius éleva un temple à la Concorde. Dans la suite, ayant été traduit sous la prévention de s'être laissé corrompre par l'or de Jugurtha, il fut condamné, et passa le reste de sa vie en butte à la haine et au mépris public.

OPITZ (Martin), en latin *Opitius*, poète et

littérateur allem., né en 1597 à Bunzlf au en Silésie, acquit de vastes connaisa. aux gymnases de Breslau, de Benthen et à l'univers. de Francfort-sur-l'Oder, visita successivement Heidelberg, Strasbourg, Tubingen, le Holstein, la Hollande, vint à Paris en 1630, se lia avec Grotius, obtint la place de secrétaire et d'historiographe du roi de Pologne, passa les dernières années de sa vie à Dantzig, et y m. de la peste en 1639, dans la 42ᵉ année de son âge. Les Allemands ont nommé Opitz le *père* et le *restaurateur* de leur poésie. Ce poète s'est exercé dans tous les genres de littérature, et l'on a de lui un grand nombre d'ouvr. publ. en partie séparém., puis réunis sous le titre d'*Œuvres*, dont la 1ʳᵉ édit. est celle de Strasbourg, 1624, in-4. Il y a eu 11 aut. éditions, et la meilleure est la 10ᵉ, Breslau, 1690, 3 vol. in-8. Opitz a exercé une gr. influence sur la langue allemande, tant par ses préceptes et l'indication des ressources qu'elle contenait, que par l'emploi qu'il en fit lui-même. Il est, suivant les critiques allemands, le représentant d'une époque, pour ainsi dire isolée entre les *meistersengers* et les écoles de Lohenstein et de Gottsched (*v.* ces 2 derniers noms).

OPITZ (Henri), en latin *Opitius*, théologien et orientaliste allemand, né en 1642 à Altenbourg en Misnie, occupa success. la chaire d'hébreu et celle de théologie à l'université de Kiel, et m. dans cette ville en 1712. Les philologues, tout en rendant justice à la profonde érudition de cet orientaliste, le traitèrent d'*homme singulier* et de visionnaire. On a de lui plus. ouvr., dans la plupart desquels il s'est montré l'un des plus savans hommes de l'église protestante, et dont Rotermund, dans son supplément au *Dictionn. univers. des savans* de Joecher, a donné le catalogue complet au nomb. de 33. Nous citerons seulement les plus importans : *Satellitium Davidis et Salomonis*, Iéna, 1672, 1684, in-4; *Græcismus facilitati suæ restitutus, methodo novâ*, etc., ibid., 1676, Leipsig, 1687, 1697, in-4; *Institutiones accentuationis hebrææ, tabulis mnemonicis hinc et indè illustratæ*, etc., Iéna, 1674, in-4; *Atrium linguæ sanctæ*, Hambourg, 1671, in-4, souvent réimpr.; *Lexicon hebræo-chaldæo-biblicum*, Leipsig, 1692, Hambourg, 1705, 1714, in-4; *Synopsis linguæ chaldaicæ*, Iéna, 1674, in-4; *Biblia hebraica ex optimis... MSs. codicibus..... accuratissimè emendata*, etc., Kiel, 1709, 2 vol. in-4 (édit. très-estimée malgré quelq. fautes qui s'y sont glissées); *Nov. Testamentum syriacum cum versione latinâ*, Hambourg, 1694, in-8; *Theologia exegetica tabulis decem comprehensa, seu Hermeneutica sacra*, Kiel, 1704, Leipsig, 1708, in-fol.

OPMEER (Pierre), chroniqueur hollandais, né à Amsterdam en 1526, s'appliqua successivement à la jurisprudence, à la médecine et à la théologie, acquit une grande érudition, se fit remarquer par son zèle pour la défense de l'église catholique, et m. à Delft en 1595. On a de lui : *Opus chronographicum ab orbe condito continens historiam, icones et elogia summorum pontificum, imperatorum, regum et virorum illustrium*, Anvers, 1611, 2 t. in-fol., réimp. à Cologne, 1625, in-8, sans la continuation de Beyerlinck, de 1582 à 1611, mais augmenté de l'*Historia martyrum gorcomensium, Hollandiæque*; et quelques autres *opuscules* peu remarquables, dont on trouvera les titres dans le *Dictionnaire* de Chauffepié.

OPORIN (Jean), imprimeur distingué, né à Bâle en 1507, s'appelait originairement *Herbst*, mot allemand qui signifie automne, et changea ce nom contre celui d'Oporin, qui a la même signification en grec. Il fit ses études à Strasbourg, revint ensuite dans sa patrie, y fut d'abord correcteur d'épreuves chez le célèbre Froben (*v.* ce nom), devint ensuite direct. du gymnase de Bâle, renonça à cette place pour étudier la médecine sous le fameux Paracelse (*v.* ce nom), occupa plus tard la chaire de langue grecque à l'académie de Bâle, et finit par établir, en société avec Robert Winter, son parent, une imprimerie qui obtint bientôt une grande célébrité, et qu'il dirigea ensuite seul jusqu'à sa m., arrivée en 1568. Il fut l'un des imprimeurs qui ont le plus contribué à l'avancement des lettres. Le catalogue des ouvr. sortis de ses presses se trouve à la suite de son article dans les *Vitæ selectæ eruditissimorum virorum* de Ch. Gryphius, Breslau, 1711, in-8, dans les *Mémoires* de Niceron, t. 27, dans le *Dictionnaire* de Chauffepié, dans l'*Athenæ rauricæ*, et dans plusieurs autres recueils biographiques et bibliographiques.

OPPÈDE (Jean Meynier, baron d'), premier président du parlement d'Aix, né dans cette ville en 1495, s'est acquis une triste célébrité par les rigueurs et les cruautés qu'il exerça envers les hérétiques vaudois (*v.* ce nom), dans plusieurs bourgs et villages de la Provence. Chargé par François Iᵉʳ de faire exécuter l'arrêt rendu par le parlement d'Aix, en 1540, contre ces malheureux sectaires, d'Oppède s'acquitta de cette mission avec une violence déjà naturelle à son caractère, et qu'augmentaient encore, dit-on, des ressentimens particuliers. La belle comtesse de Cental, qui lui avait refusé sa main, et beaucoup d'autres nobles, dont les possessions avaient été ravagées dans l'expédition dirigée par le président (qui cumulait avec ses fonctions de magistrat le commandement milit.), firent retentir leurs plaintes à la cour. D'Oppède y parut pour se justifier : le roi refusa de le voir. Les choses en restèrent là jusqu'à la mort de François Iᵉʳ; mais en 1551 le président, quatre conseillers qui s'étaient associés à ses fureurs, et avec eux le fameux baron de La Garde (*v.* ce nom), furent traduits devant le parlement de Paris. Cinquante audiences furent consacrées aux débats. D'Oppède fut déclaré innocent des cas à lui imputés, et rétabli dans ses fonctions de premier président; mais quelques années après « la justice du ciel suppléa, dit l'historien de Thou, à celle de la terre » ; D'Oppède m. en 1558 d'une maladie assez semblable, dit-on, à celle qui, dans la suite, emporta Charles IX. On a de lui une traduct. en vers français des *Triomphes* de Pétrarque, Paris, 1538, in-8, rare.

OPPENHEIMER (David ben Abraham), rabbin du 18ᵉ S., célèbre par son savoir, et peut-être plus encore par sa bibliothèque, une des plus riches qu'un particulier ait jamais possédées en livres et en MSs. hébreux, était né à Worms. Il présida successivement les synagogues de Nicolsbourg et de Prague, et m. dans cette dernière ville en 1737. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sur toutes sortes de matières, notamment sur le droit judaïque et le Talmud, dont la plupart sont restés inédits. Le *Catalogue* de sa bibliothèque, publié à Hambourg en 1782, in-4, par Isaac Seligman, contient la liste complète de ces mêmes ouvrages, dont Wolf a mentionné les principaux dans la *Biblioth. hebr.* Le plus étendu est le *comment.* du Talmud et des livres saints, int. *Jad David* (main de David). On peut consulter encore sur ce personnage J.-B. de Rossi, et Voigt dans son *Traité des savans qui ont illustré la Bohême et la Moravie* (en allem.) Prague, 1773.

OPPENORD (Gilles-Marie), architecte, né à Paris en 1672, m. en cette ville en 1742, fut directeur-général des bâtimens et des jardins du duc d'Orléans, régent du royaume, et passa dans son art pour un génie du premier ordre. Il est certain qu'il excellait dans le genre de dessin convenable à son art, et l'on peut s'en convaincre en parcourant la suite considérable de dessins qu'a gravés d'après lui Huquières. Il fut d'ailleurs le maître de Jacques-François Blondel.

OPPIEN, poète grec et auteur de deux poèmes

didactiques, l'un en 5 liv. sur *la Pêche*, et l'autre en 4 sur *la Chasse*, appartient au 2e S. de notre ère. Il était de Coryce ou d'Anazarbe, en Cilicie, et son père, qui tenait un rang distingué dans le sénat, lui donna une éducation solide et conforme à ses principes. Ce fut dans l'exil où il accompagna volontairem. ce digne père, qui n'avait pas voulu fléchir devant l'usurpateur Septime-Sévère, que le jeune Oppien composa les ouvrages que nous venons d'indiquer. Il vint ensuite à Rome, les présenta au fils de Septime, Antonius Caracalla, qui en fut, dit-on, si charmé qu'il permit au poète de mettre à la récompense le prix qu'il voudrait. Oppien ne demanda que le retour de son père, qui lui fut accordé sur-le-champ, et accompagné d'une forte gratification. Oppien ne jouit pas long-temps de ces faveurs du prince; une maladie contagieuse qui ravageait sa ville natale l'enleva à la fleur de son âge; il avait à peine 30 ans. Il n'y eut long-temps qu'une voix sur le mérite littéraire des poèmes d'Oppien; mais ce concert d'éloges, répétés de siècle en siècle, fut troublé tout à coup par le savant J.-G. Schneider, qui, frappé de la disparité qu'il remarquait entre le poème de *la Chasse* et celui de *la Pêche*, ne put se résoudre à les supposer du même auteur, ni à les croire de la même époque. En vain un savant français, Belin de Ballu, combattit l'hypothèse des deux Oppiens, avancée par le savant allemand; celui-ci l'appuya de nouvelles preuves dans une édition postérieure (1813), et son opinion paraît être aujourd'hui celle des hellénistes le plus en état de l'apprécier. Oppien fut publié d'abord par les Juntes, Florence, 1515; et successivement à Venise, 1517; à Bâle, 1552; à Paris, 1549-55, et à Leyde, 1597. Le 17e S. ne semble pas s'être beaucoup occupé de ce poète, et il faut aller jusqu'en 1776 pour en trouver une édition vraiment critique: c'est celle de Schneider, Strasbourg, in-8. La même ville vit paraître quelques années après (1786) celle de Belin de Ballu; mais elle ne renferme que les *Cynégétiques*, dont il publia l'année d'après une excellente traduction française, avec des *notes* critiques. Deux autres traductions avaient déjà précédé la sienne: celle Florent Chrestien vers 1550; et celle de Fermat en 1690. Assez récemm. (1817), M. Limes nous a donné celle des *Halieutiques*, Paris, 1 vol. in-8. Un autre poème attribué à Oppien, *les Ixeutiques* ou *la Chasse aux oiseaux*, n'est point parvenu jusqu'à nous: il ne nous en reste que la paraphrase du sophiste Eutechnius.

OPPORTUNE (Ste), abbesse du monastère de Montreuil, près de Sens, était sœur de St Godegrand, évêque de cette ville, et m. en 770.

OPSOPOEUS (Vincent), savant philologue, né dans la Franconie vers la fin du 15e S., m. vers 1540, a laissé: *Castigationes ac diversæ Lectiones in Demosthenis orationes*, Nuremberg, 1534, in-4; *de Arte bibendi libri tres*, ibid., 1536, in-4, petit poème traduit en allemand l'année suivante; un *Traité de rhetorique*, en latin, qui a eu plusieurs éditions; divers traductions du grec en allemand; une traduction latine des *lettres* diverses (*Farrago*) de Luther, Haguenau, 1525, in-8; et des *Annotationes in quatuor lib. græc. epigramm.*, Bâle, 1540, in-8. — Opsopoeus (Jean), savant médecin allem., né à Bretten, dans le Palatinat, en 1556, m. à Heidelberg en 1596, a donné des éditions de divers *Traités* d'Hippocrate, avec des *corrections* dans la traduction et des *remarques*, Francfort, 1587, in-12. On a aussi de lui des *notes* sur Frontin, sur Macrobe, sur les *œuvres* de Sénèque, etc.; un recueil de thèses (*de Partibus corporis humani*), Heidelberg, 1595, in-4. — Simon Opsopoeus, frère du précédent, fut médecin comme lui, et m. professeur à l'académie d'Heidelberg en 1629.

OPSTRAET (Jean), théologien, né à Beringhen, dans le pays de Liége, en 1651, professa la théologie à Louvain et au séminaire de Malines, partagea les principes de Jansénius et de Quesnel (*v.* ces deux noms), fut banni par lettres de cachet, en 1704, de tous les états de Philippe V, revint à Louvain quand les Pays-Bas passèrent sous la domination de la maison d'Autriche, et m. en 1720. Il a laissé un gr. nombre d'ouvrages en latin et en français, parmi lesquels nous citerons seulement: *Theologus christianus*, trad. en franç. sous ce titre: *le Directeur d'un jeune théolog.*, Paris, 1723, in-12; *Théologie dogmatique, morale, pratique et scolastique*, en latin, Louvain, 1726, 3 vol. in-12. Les autres écrits consistent en *dissertations* latines et *opuscules* polémiques, qui n'offrent plus d'intérêt aujourd'hui.

OPTAT (St), en latin *Optatus*, évêque de Milève, ville de Numidie, en Afrique, dans le 4e S., joignait à des connaissances étendues des vertus qui lui méritèrent l'épiscopat. On conjecture qu'il m. vers l'an 384. Saint Augustin, saint Jérôme et saint Fulgence en parlent avec éloge. Il est surtout connu par un traité *de Schismate donatistarum*. Ce seul écrit qui nous reste de lui a été publié pour la première fois par Jean Cochlée, Mayence, 1549, in-fol. La meilleure et la plus complète des éditions subséquentes est celle donnée par Dupin, Paris, 1700, in-fol., reproduite dans le même format, Amsterdam, 1701, et Anvers, 1702. L'édit. y a joint une *préface* savante et deux *dissertations*, l'une sur l'histoire des donatistes, et l'autre sur la géographie sacrée de l'Afrique.

OPTATIEN (Publius Porphyrius), en latin *Optatianus*, poète latin, que l'on a souvent confondu avec le philosophe Porphyre (*v.* ce nom), vivait sous le règne de Constantin, au commencem. du 4e S. Il adressa au prince que nous venons de nommer plusieurs *poèmes*, dont un seul nous est parvenu. C'est une espèce de *panégyrique* de cet empereur, retrouvé à Vienne, et publ. par Pithou dans les *Poemata vetera*, Paris, 1590 (*v.* Pithou). M. Welser en a donné un 2e édition, avec un *comment.*, Augsbourg, 1595, in-fol., réimpr. à la suite des *Œuvres* de Welser, Nuremberg, 1682, avec de nouvelles *remarques* de Christophe Damm. C'est une collection de vers tourmentés dans tous les sens, contournés de toutes les manières, formant différentes figures, telles qu'un *autel*, une *orgue hydraulique*, etc. Optatien a eu des imitateurs en ce genre; et nous citerons entre autres Raban Maur, Abbon, moine de Fleury, Panard, etc.

ORANGE (Philibert de CHALLON, prince d'), l'un des plus grands capitaines de son temps, né en 1502 au château de Nozeroi, petite ville du comté de Bourgogne, réclama vainem., en 1517, contre les droits de suzeraineté que François Ier prétendait avoir sur la principauté d'Orange, et dès-lors n'attendit plus que l'occasion de se venger. Bientôt le roi de France déclara la guerre à Charles-Quint, et Philibert se hâta d'aller joindre ce redoutable ennemi de la France, qui l'accueillit avec le même empressem., et lui donna le comté de St-Pol et d'autres terres considérables, pour le dédommager de la perte d'Orange, confisquée par le prétendu suzerain de cette principauté. Philibert, après avoir rendu quelq. services à son nouveau maître, fut fait prisonnier (1525) et resta enfermé au château de Lusignan, en Poitou, jusqu'au traité de Madrid. En 1527, il se trouvait au siége de Rome avec le connétable de Bourbon, auquel il succéda dans le commandem. de l'armée impériale. Il se rendit maître du château St-Ange, obligea le pape de souscrire à toutes les conditions qu'il voulut lui imposer, s'empara de Naples, dont il fut nommé vice-roi (1528), et força les Français à lever le siége de cette ville et bientôt à sortir du royaume. Il déshonora son triomphe par les barbaries qu'il exerça contre les barons napolitains qui avaient suivi le

parti de la France. Il prit ensuite le commandem. de l'armée impériale en Toscane, et pressa vivem. le siége de Florence, qui en était aux dernières extrémités, lorsqu'il fut tué (1530), à l'âge de 28 ans. Gilb. Cousin a pub., dans un recueil intitulé *Consolatoria*, l'*Oraison funèbre* de Philibert, par Louis Pelletanus d'Asti. Brantôme lui a consacré une *notice* intéressante dans les *Vies des grands capitaines étrangers*.

ORANGE (Guillaume de NASSAU, prince d'), fondateur de la république de Hollande et l'un des plus grands hommes des temps modernes, naquit au château de Dillembourg, en 1533, de Julienne de Stolberg et de Guillaume, dit *le Vieil*, comte de Nassau. Il prit le titre de prince d'Orange, en 1544, à la m. de son cousin, René de Nassau, dont il était l'héritier. En 1554, Charles-Quint, à la cour duquel il avait été élevé et dont il s'était fait connaître avantageusem., lui confia le commandem. de l'armée de Flandre contre les Français, pendant l'absence d'Emmanuel-Philibert de Savoie, et n'eut pas lieu de se repentir de ce choix, qui avait été désapprouvé de son conseil, mais qui fut justifié par les succès du jeune général. Lors de son abdicat., l'emp. n'oublia pas de le recommander à son fils, et le combla encore, en se retirant des affaires, de marques d'estime et d'affect. Mais cet exemple ne fut pas suivi par Philippe II, et Guillaume ne tarda pas à s'apercevoir de ce changem. Sur sa proposition, les états des Pays-Bas demandèrent le renvoi des troupes étrangères qui paraissaient n'être qu'une charge inutile pendant la paix; mais le roi d'Espagne, qui avait besoin d'elles pour appuyer les entreprises qu'il méditait, ne répondit que par des vaines promesses, et, lorsqu'il confia le gouvernem. des provinces bataves à la duchesse de Parme, Marguerite d'Autriche, il lui enjoignit de ne se conduire que par les avis du cardin. de Granvelle. Le prince d'Orange, blessé de cette préférence, fit cause commune avec les seigneurs flamands, et bientôt le cardinal fut obligé de se retirer. Le duc d'Albe ayant été nommé pour le remplacer, les mécontens eurent lieu de s'alarmer plus que jamais et remirent entre les mains de la gouvernante une protestat. contre l'établissement de l'inquisit., l'érection des nouveaux évêchés et la réception du concile de Trente. Ils furent traités de *gueux* par un des conseillers de Marguerite, et acceptèrent avec plaisir, avec enthousiasme même cette dénominat. qui pouvait rendre et qui rendit leur cause populaire. Guillaume était d'avis qu'on profitât de la disposit. des esprits, pour fermer au duc d'Albe l'entrée des Pays-Bas; mais il ne fut point écouté, et alla chercher un asile en Allemagne. Condamné à m., pendant son absence, par une commission dont le duc d'Albe avait choisi les membres, il appela de cet arrêt à Philippe, qu'il ne fit qu'irriter davantage. Ce fut alors qu'il se décida à en appeler au sort des combats. Les prem. troupes qu'il leva, commandées par son frère, Louis de Nassau, furent battues par le duc d'Albe. Averti par cet échec, il se met à la tête d'une nouvelle armée, et pénètre lui-même dans le Brabant, où il avait de nombreux partisans; mais la tyrannie et ses sanglantes exécutions avaient glacé tous les courages, et il se vit obligé de licencier son armée, sans avoir rien fait. Il alla se joindre au duc de Deux-Ponts, qui conduisait des secours au jeune roi de Navarre, et, après avoir assisté à la défaite des protestans dans le Poitou, regagna avec peine l'Allemagne. Enfin il rentra dans le Brabant à la tête d'une nouvelle armée, et fut reçu partout cette fois comme un libérateur; mais bientôt, ne pouvant solder ses troupes et trompé par les promesses du roi de France, qui, au lieu de le secourir, faisait la St-Barthélemi, il se retira sur le Rhin. Pendant ce temps la fortune préparait, sans lui, la ruine des Espagnols. Les Hollandais se souvinrent pourtant de ses efforts et de son patriotisme et l'appelèrent pour les gouverner. Il commença par les engager à proscrire entièrement le culte catholique. Dans ces circonstances difficiles, le duc d'Albe fut remplacé par D. Louis de Requesens, dont un des lieutenans remporta sur les insurgés une victoire qui lui ouvrit la Hollande (1575); mais la rupture des digues le força à une retraite précipitée. L'armée d'invas. se perdit elle-même, l'année suiv., par ses cruautés, qui jetèrent dans le parti de l'insurrection les provinces demeurées jusqu'alors fidèles à l'Espagne. Le 8 novembre 1576 tous les Bataves s'engagèrent, par la paix de Gand, à délivrer leur pays du joug étranger. D. Juan d'Autriche, nommé gouverneur des Pays-Bas, ayant violé ce traité qui lui défendait de garder auprès de lui des soldats étrangers, les Flamands donnèrent au prince d'Orange le titre de gouverneur-général du Brabant. Celui-ci ne tarda pas à avoir pour compétiteur l'archiduc Mathias, l'élu des seigneurs du pays; mais il sut gagner sa confiance, fut nommé son lieutenant-général et eut toute l'autorité. Après la m. de D. Juan, l'Espagne nomma, pour administrer les Pays-Bas, Alexandre Farnèse, qui remit doucement sous l'ancien joug plus. provinces. Ce fut alors que Guillaume fit adopter à celles qui avaient embrassé la réforme évangeliq. et qui abhorraient la croyance autant que la tyrannie des Espagnols, le fameux traité connu sous le nom d'*Union d'Utrecht*. Il voulut aussi s'assurer l'appui de la France et alla jusqu'à proposer au duc d'Alençon la souveraineté des Provinces-Unies, sous la condit. qu'il respecterait leurs priviléges et leur conserverait la liberté de conscience. Pour prix de ses efforts, il vit sa tête mise à prix par Philippe; mais en 1581, les états déclarèrent le roi d'Espagne déchu de la souv. des Pays-Bas; et, l'année suivante, le duc d'Alençon fit son entrée, Anvers. Les fêtes de sa réception furent troublées par une prem. tentative d'assassinat sur le prince d'Orange: c'était un coup de l'Espagne. Bientôt la conduite du duc d'Alençon fit perdre à Guillaume de son crédit et le décida de se retirer à Delft. Il fut assassiné dans cette ville par Balthasar Gérard, le 10 juillet 1584. V. l'*Abrégé de l'histoire belgiq.*, par Dewez, l'*Histoire de Guillaume de Nassau*, par Amelot de La Houssaye, Londres (Paris), 1754, 2 vol. in-12, et *les Bataves*, par Bitaubé.

ORANGE (Frédéric-Henri de NASSAU, prince d'), stathouder de Hollande, né à Delft en 1584, l'année même que Guillaume de Nassau, son père, fut assassiné par le fanatique Gérard, fut élevé par son frère, Maurice d'Orange, l'un des plus grands capitaines de son siècle, et se signala de bonne heure dans la carrière des armes. Revêtu de la dignité de stathouder et de celle de maréchal héréditaire de Hollande, à la m. de son frère, en 1625, il assura l'indépendance de la républiq. encore nouvelle par plus. combats glorieux et par la conquête de Bois-le-Duc, de Venloo, de Ruremonde, de Maestricht, de Limbourg, de Breda, de Hulst. Sous son gouvernem. la marine holland. obtint de brillans succès sur les flottes espagnoles, et fit affluer vers le Texel l'or du Mexique et du Pérou. De nouvelles découvertes et de nouveaux établissem. faits aux Indes orientales étendirent les relations commerciales et accrurent la puissance de la Hollande. Frédéric-Henri m. en 1647, au moment où la suspension d'armes avec l'Espagne allait faire jouir la républiq. d'une paix glorieuse et nécessaire à son affermissem. Ce prince eut une partie des talens de son frère, fut vaillant et infatigable comme lui, mais n'eut pas son ambition inquiète et sut respecter la liberté de son pays qui s'éleva, sous son administrat., au plus hau degré de puissauce et de richesse.

ORANTES (François), cordelier espagnol, m. en 1584, assista en qualité de théologien au concile de Trente, fut ensuite confesseur de don Juan

d'Autriche, puis évêque d'Oviedo en 1581. On a de lui, en latin, un *Livre contre les institut. de Calvin*, etc.

ORBESSAN (ANNE-MARIE d'AIGNAN d'), président à mortier au parlem. de Toulouse, né dans cette ville en 1709, m. sur la fin du 18e S., a laissé: *Mélanges historiques et critiques de physique, de littérature et de poésie*, Paris, 4 vol. in-8; *Variétés littéraires*, pour servir de suite aux Mélanges, ib., 1781, 2 vol. in-8. Il a aussi trad. de l'anglais le *Traité du senat romain*, par Middleton, Montauban, 1755, in-12, avec des notes.

ORCAGNA (BERNARD), peintre italien du 14e S., était fils d'un habile orfèvre de Florence et se fit une réputat. par ses peintures à fresque; mais il fut surpassé par son frère André Orcagna, qui, à la fois peintre, sculpteur et architecte, était regardé de son temps comme un prodige. Ce furent ces deux frères qui, dans leurs peintures du *Paradis* et de l'*Enfer* (du Dante), donnèrent les premiers l'exemple imité tant de fois depuis, de placer parmi les réprouvés leurs ennemis et leurs amis parmi les élus. André Orcagna, que Michel-Ange estimait beaucoup comme architecte, m. en 1389, laissant une école féconde en artistes distingués.

ORCHAMPS (CLAUDE d'), général de l'ordre des minimes, né en 1595 à Besançon, se distingua par son talent pour la prédication, prêcha dans les principales villes de Bourgogne et d'Italie, remplit successivem. les différens emplois de son ordre, en fut nommé supérieur-général en 1655, et m. à Madrid en 1658, dans une visite qu'il faisait des monastères des minimes en Espagne. On a de lui: *les Perfect. royales d'un jeune prince*, Lyon, 1651, in-4.

ORCHAN. V. ORKHAN.

ORDELAFFI, nom d'une famille de Forli dans la Romagne, de la fact. des gibelins, célèb. dans les guerres d'Italie du 14e S. — Cecco ORDELAFFI s'empara en 1315 du gouvernem. de sa patrie qui resta dans sa famille jusqu'en 1480. Chassés de Forli et de la Romagne par les troupes pontificales, sous le pape Sixte IV, les Ordelaffi se refugièrent à Venise, où ils servirent la républiq. dans la profess. des armes.

ORDERIC, ORDRIC ou OLDERIC VITAL, historien ecclésiastiq., né en Angleterre en 1075, prit l'habit monastiq. à onze ans dans l'abbaye de St-Evroul-en-Ouche, en Normandie, et y m. vers 1150, laissant une histoire ecclésiastique qui commence par la vie de J.-C., et se termine à l'année 1141. Elle est divisée en 3 parties, dont la dernière contient des détails plus ou moins intéressans sur les évènem. contempor. Cet ouv., du reste assez mal écrit et indigeste, ayant pour titre: *Orderici Vitalis, Angli, monachi uticensis, historia ecclesiastica*, a été recueilli en son entier dans la collection latine des *Ecrivains de l'Histoire de Normandie*, pub. par Duchesne, Paris, 1619, in-fol. Un MS. autographe de proportion in-4 est conservé dans la biblioth. publique de la ville d'Alençon; mais il ne renferme que la seconde moitié de l'ouv., le reste s'étant perdu, avant que les moines de St-Evroul se fussent décidés à le faire relier. M. Brial, ancien bénédictin, a donné un bon extrait de l'histoire d'Orderic Vital dans le t. 12 du *Recueil des Historiens de France*. L'*Histoire des Normands*, par Orderic Vital, a été trad. pour la prem. fois en franç. par M. Dubois, Paris, 1827, 4 vol. in-8: cette trad. fait partie de la collect. des *Mem. relatifs à l'histoire de France*.

ORDINAIRE (CLAUDE-NICOLAS), naturaliste, né à Salins en 1736, entra de bonne heure dans la congrégat. de l'Oratoire, professa les humanités dans divers colléges pendant plusieurs années, fut pourvu d'un canonicat à Riom en Auvergne, et se livra, dans ce pays, à l'étude de l'histoire naturelle avec assez de succès pour être appelé à en montrer les élém. à Mesdames de France, filles de Louis XV. Ayant refusé de prêter le serment exigé des ecclésiastiques, il fut déporté en 1793, se retira en Angleterre, rentra en France en 1802, fut nommé bibliothécaire de la ville de Clermont, et y m. en 1809. On a de lui une *Histoire naturelle des volcans, compren. les volcans sous-marins, ceux de boue et autres phenomènes analogues*, Paris, 1802, in-8: ouv. regardé comme élémentaire dans cette partie. Il a laissé en MS. plus. autres ouvr., une *Statistique de l'Auvergne*, dont on a annoncé la publicat., mais qui n'a pas encore vu le jour.

ORDRES RELIGIEUX. Le cadre de ce Dictionnaire ne pouvant admettre des détails complets sur une hist. aussi compliquée et aussi étendue que celle des ordres religieux, nous avons cru devoir reproduire au moins la liste chron. des plus importans et des plus connus d'entre eux. Leur consacrer des notices particulières, c'eût été s'exposer à des redites, les indications principales sur le but de ces instituts, leurs usages, leurs règles, se trouvant liés à la biographie des div. fondateurs. Il n'a donc été dérogé à cette règle que pour les congrégations les plus fameuses. Du reste, on a donné sur l'origine commune des associations religieuses, des notions sommaires à l'art. MOINES; et la liste suivante en formera l'unique complément que puisse comporter notre plan.

Dates.	*Noms des ordres.*	*Fondateurs.*
310	Moines de St-Antoine.	St Antoine, ermite.
320	Tabennites ou moines de Tabennes.	St Pacôme.
363	Moines de St-Basile ou basiliens.	St Basile.
395	Chanoines réguliers de St-Augustin.	St Augustin.
400	Relig. du Mont-Carmel.	Jean, patriarche de Jérusalem.
420	Moines de Lérins ou religieux de St-Honoré.	St Honoré, évêque d'Arles.
529	Bénédict. ou moines noirs.	St Benoît.
565	Moines de St-Colomban.	St Colomban, abbé hybernois.
763	Clercs ou chan. réguliers de St-Chrodegand.	St Chrodegand.
910	Moines de Cluny.	L'abbé Bernon.
997	Camaldules.	St Romuald.
1060	Ordre de Wallombreuse.	St Jean Gualbert, nob. de Florence.
1076	Relig. de Grandmont.	St Etien. de Thiers en Auvergne.
1086	Chartreux.	St Bruno.
1095	Religieux de St-Ant. de Viennois.	Gaston, gentilh. du Dauphiné.
1098	Moines de Citeaux ou Bernardins.	St Robert, abbé de Molème.
1104	Hospitaliers ou Joannites, auj. chev. de Saint-Jean-de-Jérusal. ou de Malte.	(V. MALTE).
1107	Chanoines réguliers de la congrégat. de St-Ruf.	St Ruf, archevêq. de Lyon.
1117	Ordre de Fontevrault.	Robert d'Arbrisselles.
1118	Templiers ou Chevaliers du Temple.	(V. TEMPLIERS).
1120	Chanoines régul. de Prémontré.	St Norbert, archev. Magdebourg.
1124	Monastère du Mont-de-la-Vierge.	Guillaume de Verceil.
1140	Notre-Dame de la maison de la Trappe ou Trappistes.	Rotrou, comte de Perche (V. RANCÉ).
1148	Gilbertins.	Gilb. Sempringam.
1152	Ermites de St-Guill., ou Blancs-Manteaux.	Guill., duc d'Aquitaine et comte de Poitou.

Dates.	Noms des ordres.	Fondateurs.
1170	Beguines.	Ste Beque, sœur de Ste Gertrude.
1196	Humiliés, qu'il ne faut pas confondre avec ceux qu'Innocent III condamna comme hérétiques.	Quelques gentilsh. milanais.
1197	Relig. de la Trinité.	St Jean de Matha et St Félix de Valois.
1198	Chevaliers du St-Esprit.	Guy, fils de Guillaume, seigneur de Montpellier.
1203	Relig. du Mont-Dieu.	Alexandre, archev. de Magdebourg.
1205	Carmes.	Albert, patriarche de Jérusalem.
1208	Franciscains ou Cordel., ou Frères-Mineurs.	St François d'Assise.
1212	Religieuses de Ste-Claire, divisées plus tard en Damiènes ou Clairistes et en Urbanistes.	St François d'Assise.
1212	Relig. du Val-des-Ecoliers.	Un profess. nommé Guillaume.
1213	Relig. du Val-des-Choux.	Le frère Viard.
1215	Dominicains ou Frères-Prêcheurs ou Jacobins.	St Dominique, espagnol.
1215	Hermites de St-Paul.	Eusebe, archev. de Strigonie.
1216	Religieux de Ste-Croix (furent connus en Italie avant l'an 1160, mais ne s'établirent en Fr., en Flandre et en Allem. que vers l'an 1216.)	
1218	Religieux de la Merci.	Jacques, roi d'Aragon, d'après le conseil de St-Raimond de Pegnafort et de S Pierre Nolasque.
1221	Religieux du tiers-ordre de St-François.	
1226	Filles-Dieu pour retirer les femmes de mauv. vie.	
1231	Sylvestrins.	Le B. Sylvestre Gozzolin ou Gonzolin, chanoine d'Osma.
1231	Chanoines de St-Marc.	Une fausse tradition leur donnait saint Marc pour père.)
1251	August.-de-la-Pénitence.	Le pape Innoc. IX.
1270	Célestins.	Pierre de Mouron, pape en 1294, sous le nom de Célestin.
1276	Augustins ou Ermites-de-St-Augustin.	
1313	Congrégation du Mont-Olivet.	Bernard Ptolémée, ou Ptolomée, noble siennois.
1363	Religieuses de Ste-Brigite.	Ste Brigite.
1366	Briciens, ordre militaire.	Inst. sous Urbain V.
1366	Cellites ou Alexiens.	Alexius Romain.
1367	Jésuates.	Jean Colombin.
1374	Jéronimites ou moines de St-Jérôme, milice relig.	Pierre Ferraud, Espagnol.
1376	Frères de Vie Commune.	Gérard, doct. de Paris.
1380	Ermites de St-Jérôme.	Pierre Gambaceurta, gentilhomme de Pise.
1380	Congrat. de St-Jérôme, dite *Fésulane*.	Le B. Charles, fils d'Antoine, comte de Monte-Gravelli.
1395	Congrégation frisonnaire ou de Latran.	Barthélemi Colonne.
1408	Congrégat. de Ste-Justine ou du Mont-Cassin.	Louis Barbe, Vénitien.
1408	Congrégat. des chanoines réguliers de St-Sauveur ou des Scopetins.	Etienne de Sienne.
1408	Congrégat. des chanoines réguliers du St-Esprit.	Gabriel Spolette.
1419	Observatins des Cordel.	Saint Bénardin de Sienne.
1424	Ermites de St-Jérôme.	Loup d'Olmédo.
1425	Congrégat. des religieux de St-Bernard.	Martin Vasga, moine de Citeaux.
1429	Congrégation des moines de Bursfeld.	Jean Rodius.
1432	Carmes mitigés ou Billettes.	(Eugène IV adoucit leur règle).
1433	Congrég. de St-Ambroise.	(soumise à la règle de St Augustin).
1435	Minimes.	St Franç. de Paule.
1444	Augustins de la congrégat. de Lombardie.	Grégoire Rocchius de Pavie et Grégoire de Crémone.
1484	Barnabites ou Apostoliq.	(institués par Innocent VIII).
1493	Pénitentes ou Repenties.	Le P. Jean Tisserand, cordelier.
1497	Filles pénitentes.	Jean Simon de Champigny, év. de Paris.
1497	Girondins.	Jean Bielare, év. de Gironne en Catalogne.
1498	Religieuses de l'Annonciation de la Ste-Vierge.	Jeanne de France, fille de Louis XI.
1524	Théatins.	Jean-Pierre Caraffa, év. de Théate, depuis Paul IV.
1525	Capucins.	Matthieu Baschi, cordelier.
1525	Guastallines.	Louise Torelli, comtesse de Guastalla V.
1525	Haudriettes.	Etienne Haudri', secrétaire de St Louis.
1531	Somasques.	Jérôme Emiliani, sénat. de Venise.
1532	Recollets.	(de l'étroite observance de St François.)
1533	Barnabites de St-Paul ou congrégat. des Clercs réguliers.	Jacques-Antoine Morigia.
1534	Jésuites.	Ignace de Loyola (v. JÉSUITES).
1534	Jésuitesses.	Warda et Tuittia, anglaises.
1537	Ursulines, (prem. institution).	Angela Merici.
1538	Capucines.	
1550	Pénitentes de Jésus.	
1550	Pénitentes de la Madeleine.	
1568	Carmes déchaux et Carmélites.	Ste Thérèse.
1568	Missionnaires minimes.	Bernard. Obregon.
1572	Pères de la Charité ou de Jean-de-Dieu.	Le B. Jean, Portugais.
1577	Feuillans et Feuillantines.	Jean Barrière, abbé de Citeaux.
1578	Oblats de St-Ambroise.	St Charles Borromée.

Dates.	*Noms des ordres.*	*Fondateurs.*
1579	Religieux de St-Basile (en Occident).	Grégoire XIII.
1588	Clercs-Mineurs.	Augustin Adorne.
1595	Augustins déchaussés.	(Clément VIII l'approuva).
1598	Doctrinaires de France.	César de Bus.
1600	Congrégat. de St-Vanne.	Les PP. Daniel, Picart, etc.
1608	Jacobins réformés ou Dominicains réformés.	Fondat. Jean Michaelis, et réformateur Paul V.
1610	Religieuses de la Visitation de la Ste-Vierge.	Ste Jeanne-Françoise Fermiot de Chantal, et Saint Franç. de Sales.
1612	Ursulines (2e instit.)	Marie L'Huillier.
1615	Congrégat. des chanoines régul. de St-Sauveur.	(Le B. Pierre Fourrier de Mataincourt, réformat.)
1615	Congrégat. des religieuses de Notre-Dame.	Jeanne de Lestonac.
1615	Pères de l'Oratoire.	M. de Bérulle (*v.* Bérulle et Néri.)
1617	Congrégat. des sœurs hospitalières, dites de St-Charles.	
1617	Congrégation Pauline.	Joseph Casalini.
1618	Religieuses du Calvaire.	Antoinette d'Orléans.
1621	Congrégation de St-Maur (en France).	Didier de La Cour, bénéd. de Verdun.
1624	Lazaristes.	Saint Vincent de Paul.
1624	Hospitalières de la Charité de Notre-Dame.	Simonne Gaugin, dite *la mère Françoise de La Croix*.
1625	Prêtres de la Mission.	Saint Vincent de Paule.
1631	Dames du Refuge.	Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus.
1637	Ordre de la Miséricorde.	Marie-Madeleine de la Trinité.
1640	Barthélemistes.	Barthélemi Holzauter.
1643	Eudistes.	Eudes, ci-devant oratorien.
1645	Sulpiciens.	M. Olier, curé de Saint-Sulpice.
1645	Béthlémistes.	Pierre de Béthencourt.
1662	Pénitentes d'Orviette.	Antoine Simonelli.
1668	Chevalières de la Vraie-Croix.	L'impératr. Eléonore de Gonzague, veuve de Ferdinand III.
1732	Cennonistes.	Alphonse de Varsovie, prêtre napolitain.
1735	Liguoristes ou congrégat. du Très-St-Rédempt.	Le B. Alph.-Marie de Liguori.

OREFICE (Pierre). V. Cosimo (Pierre). Orefice était le vrai nom de cet artiste, qui prit ensuite celui de son maître Cosimo Rosselli. Il faut ajouter que le musée du Louvre possède de P. Cosimo (Orefice) un tableau estimé représent. le *Couronnem. de la Vierge*, peint sur bois.

OREGIO (Augustin), cardin., et l'un des plus célèbres théol. de son temps, né dans la Romagne, de pauvres parens, en 1577, ne dut son élévation qu'à ses talens et à sa vertu. Les cardinaux Bellarmin et Barberin, qui appréciaient tout son mérite, se chargèrent de sa fortune, et ce dernier, parvenu au souverain pontificat sous le nom d'Urbain VIII, le décora de la pourpre romaine et le nomma à l'archevêché de Bénévent. Oregio jouit peu de temps de ces honneurs, et m. en 1635 dans sa ville épiscopale. On a de ce prélat des traités *de Deo*, *de Trinitate*, *de Incarnatione*, *de Angelis*, *de Opere sex dierum*, etc., impr. d'abord séparém., et recueillis ensuite par Nicol. Oregio, neveu de l'aut., Rome, 1637 et 1642, in-fol. On trouve une *notice* sur le cardin. Oregio dans les *Additions* d'Oldoini (*v.* ce nom) *aux vies des papes et des cardinaux* d'A. Chacon.

O'REILLY (Alexand.), général espagnol, né en Irlande vers 1735, entra de bonne heure au service d'Espagne, fit avec distinct. plus. campagnes, obtint la faveur de Charles III, et parvint aux plus hautes dignités militaires. Nommé en 1774 commandant de l'expédit. contre Alger, sa réputation souffrit du mauvais succès d'un armement aussi considérable; il avait été néanmoins choisi pour diriger la guerre contre les Français en 1794, lorsqu'il m. subitem. dans un âge avancé.

ORELLANA (Francisco), né à Truxillo, dans les prem. années du 16e S., accompagna les frères Pizarre (*v.* ce nom) au Pérou, eut l'ambition d'égaler, par quelque brillante découverte, ces illustres aventuriers, et s'abandonna sur un léger brigantin, au cours du fleuve des Amazones. Après avoir exécuté ce dangereux voyage, il revint en Europe faire des récits merveilleux qui décidèrent Charles-Quint à lui accorder des lettres patentes pour établir des colonies dans les pays qu'il avait visités. Il repartit dans ce dessein en 1549, avec trois vaisseaux; mais une maladie contagieuse lui enleva la plus grande partie de ses équipages et deux de ses bâtimens. Il perdit bientôt après, sur la côte de Caracas, le seul navire qui lui restât, et succomba en peu de jours au chagrin de son infortune. On ne connait guère que le résultat du premier voyage d'Orellana : les histor. Zarate et Herrera (*v.* ces noms) en ont négligé les détails. Ce voyageur est le prem. Européen qui ait parcouru le gr. fleuve, dit des Amazones, depuis l'endroit où un autre fleuve, le Napo, s'y jette, jusqu'à la mer, et qui ait fait connaître sa marche de l'ouest à l'est dans une direction presque parallèle à l'équateur.

ORELLE (Rigaud d'), ou d'AURELLE ou d'AUREILLE, chevalier, comte de Novogarola en Italie, baron de Villeneuve en Auvergne, conseiller-chambellan et maître-d'hôtel du roi, gouverneur et sénéchal d'Agénois et de Gascogne, etc., né à Villeneuve-de-l'Ambron en Auvergne, fut appelé à la cour de Louis XI vers 1481, et sut se maintenir dans la faveur de ce prince soupçonneux et de ses deux successeurs. En 1488, il fut chargé d'une mission importante auprès du gr.-maître des chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem, à Rhodes. Il suivit Charles VIII à la conquête de Naples (1494), et, l'année suivante, fut envoyé en ambassade auprès des ducs de Savoie, de Milan et d'autres souverains d'Italie. Louis XII le nomma, en 1508, son ambassadeur à la cour de l'empereur Maximilien. Sous le règne de François Ier, Rigaud d'Orelle, qui vit sa faveur décliner avec son âge, se retira en Auvergne, où il se consola en faisant bâtir le magnifique château de Villeneuve.

ORESME (Nicolas), l'un des prem. écrivains du 14e S., né à Caen, suivant la conjecture du sav. Huet, fut reçu docteur en théologie de la faculté de Paris, devint gr.-maître du collége de Navarre en 1355, puis successivem. archidiacre de Bayeux, doyen du chapitre de Rouen, trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris, et enfin précepteur du dauphin, depuis Charles V. Son élève, monté sur le trône, le nomma évêque de Lisieux en 1377, et l'admit dans ses conseils. Ce sav. prélat m. en 1382. On a de lui une *traduct.* des *Ethiques* d'Aristote, impr. à Paris en 1488, in-fol.; *la Polit.* du même, ib., 1489, 2 vol. in-fol.; *les Livres du Ciel et du Monde*, du même; *des Remèdes de l'une et de l'autre fortune*, trad. de

Pétrarque, ibid., 1535; un *traité* lat. sur la *Communication des idiomes*; 115 *sermons* dont un a été inséré dans la *Biblioth. des Pères*; un *ouvr.* assez singulier, imp. par Martène et Durand (*v.* ces noms), dans leur *Collect.* des anc. écrivains et monumens ecclésiastiq., sous le tit. de *Liber magistri Nicol. Oresme de Anti-Christo ejusque ministris, ac de ejusdem adventu*, etc. On attribue encore à Oresme différens écrits, mais rien ne prouve qu'ils lui appartiennent.

ORESTE (mytholog.), fils d'Agamemnon et de Clytemnestre (*v.* ces noms), après s'être purifié, à Delphes, du meurtre de sa mère, et avoir détruit, conjointement avec Pilade, son ami, le culte sanguinaire de la Tauride (*v.* Thoas), épousa Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, qui lui apporta en dot le roy. de Sparte. Il était lui-même roi de Mycènes.

ORESTE, préfet ou gouverneur d'Alexandrie. V. Hypatia.

ORESTE, tyran de Rome. V. Odoacre.

ORFANEL (Hyacinthe), missionn. espagnol, né à Valence en 1578, brûlé vif au Japon en 1622, est aut. d'une *Hist. de la prédication de l'Evang. au Japon* (en espagnol), Madrid, 1633, in-4.

ORFIREUS ou ORFFYRÉ (Jean-Ernest-Elie), mécanicien allem., dont le véritable nom était *Bessler*, né en 1680 près de Zittau en Alsace, se livra d'abord à l'étude de la théologie et de la médecine, quitta ces deux sciences pour les mathématiques, cultiva surtout la mécanique, s'essaya ensuite dans la pratique de plus. arts, tels que la fonderie, la verrerie, l'horlogerie, la peinture, l'art du tourneur, du fourbisseur, du vernisseur, courut le monde pour les mettre en pratique, entra comme frère lay dans un couvent, se battit, fut blessé, jeta le froc pour s'enrôler dans les troupes autrichiennes, déserta, se fit empirique, et accompagna un gr. seigneur en Italie. De retour à Prague, il se livra, en société avec un jésuite et un rabbin, à la recherche du mouvem. perpétuel; mais cette réunion n'ayant produit aucun résultat, Orfireus passa en Hollande, puis en Angleterre, revint au métier de charlatan, à celui d'horloger, retourna en Allemagne, s'associa à des chercheurs de trésors, reprit son idée du mouvem. perpétuel, eut encore recours à l'empirisme, épousa la fille d'un bourgmestre d'Annaberg qu'il avait eu le bonheur de guérir; et, après avoir travaillé pend. plus. années à une machine suivant son plan, il l'exposa en 1712 aux regards du public; il s'établit avec cette mécanique, à laquelle il donna successivem. plus de développem., dans diverses villes de Saxe, la fit voir d'abord *gratis*, puis la brisa, lorsque le gouvernem. y eut mis un impôt journalier de 20 sous environ, fut ensuite appelé à Cassel par l'électeur, reçut le titre de conseiller de commerce, obtint un local pour sa demeure et l'établissem. de sa machine qu'il avait reconstruit, et publ. un écrit intit.: *le Mouvem. perpétuel triomphant* (en allem. et en lat.), Cassel, 1719, in-4. Sa machine ayant été soumise à l'examen de S'gravesande (*v.* ce nom), Orfireus, qui ne fut pas content du rapport de ce célèbre physicien, brisa une seconde fois son ouvr., et se livra à la dévotion. Il conçut le plan d'un établissem. appelé *le Gottesburg*, où l'on recevrait des chrétiens, des Turks, etc., pour les instruire dans la piété et dans les arts et les sciences, surtout dans les mathématiques. Il publ. aussi, sous le tit. d'*Orffyréen orthodoxe* (Cassel, 1723, in-4), un projet de réunion de sectes religieuses, qu'il reproduisit en 1724, sous le nouv. tit. de *Précis de la religion chrét. unie* (en allem.), in-4. Ramené par le besoin aux arts mécaniques, il publ. en 1738 trois inventions nouvelles, un jet d'eau perpétuel, une orgue d'horloge et le *vaisseau orffyréen*, ou la machine de conservation. En 1743 il se rendit dans le Brunswick, où il voulait construire des moulins, une fabrique de polissage de marbre, et une autre de maroquin. Il m. en 1745 à Fürstenberg. On trouve des détails sur son invention dans les *Acta eruditorum*, 1715 et 1718, dans la vie de S'gravesande par Allamand, et dans les *Mém. de Trévoux* de 1717, t. 4.

ORGEMONT (Pierre d'), chancelier de France, né à Lagny-sur-Marne, dans le 14ᵉ S., exerça cette charge de 1373 à 1380, époque à laquelle son grand âge l'obligea de remettre les sceaux au roi, et m. en 1389. Une chose importante à remarquer, c'est que, suivant les actes anciens de la chambre des comptes de Paris, il fut élu chancelier par voie de scrutin, en présence du roi Charles V.

ORFORD (N., comte de). V. Walpole.

ORGETORIX, riche et illustre Helvétien, ayant formé le dessein de s'emparer de l'autorité souveraine, persuada à ses compatriotes d'abandonner le pays qu'ils occupaient entre le Rhin et les Alpes, en leur promettant de les mettre en possession des campagnes de la Gaule, dont il exagérait la fertilité. César a décrit les préparatifs de cette expédition dans le 1ᵉʳ liv. de ses *commentaires*. Les projets d'Orgétorix furent découverts, et le peuple allait en faire justice, lorsque cet ambitieux m. subitem. vers l'an 62 av. J.-C.

ORIA (d') V. Doria.

ORIBASE ou ORIBASIUS, médecin célèbre du 4ᵉ S., né à Pergame, fut disciple de Zénon de Cypre, fit de grands progrès dans les sciences, devint médecin de Julien, surnommé l'*Apostat*, suivit ce prince dans les Gaules, eut assez de crédit pour l'aider à monter sur le trône impérial, fut ensuite nommé par lui questeur de Constantinople, l'accompagna dans son expédition contre les Perses, et tomba plus tard dans la disgrâce des empereurs Valentinien et Valens, qui l'exilèrent, le dépouillèrent de ses biens, et le rappelèrent ensuite sur la réputation qu'il s'était acquise parmi les peuples barbares. Oribase vécut jusque vers le milieu du 5ᵉ S.: il avait composé beaucoup d'ouvr., dont près des deux tiers se sont perdus. Ceux qui restent sont: *Collectanea artis medicæ, ex Galeni Commentariis*, in-8, Paris, 1556; Bâle, 1557, mis en latin par J.-B. Rasario; *Synopseos ad Eustathium filium libri novem*, etc..., *Rasario interprete*, Venise, 1554, 1571, in-8; Paris, 1555, in-8; Bâle, 1557, in-8: c'est l'abrégé du grand ouvrage dont les *Collectanea* ne sont qu'un fragment; *Euporistorum, hoc est paratu facilium, lib. quatuor*, Bâle, 1529, in-fol., Venise, 1554, 1558, in-8; *Commentarii in Hippocratis aphorismos*, Paris, 1533; Bâle, 1535, in-8, Padoue, 1658, in-12; *de Victûs ratione*, impr. avec plusieurs autres ouvrages, Bâle, 1528, in-fol.; *Anatomia ex libris Galeni, gr. lat., Rasario interprete*, Paris, 1556, in-8; Leyde, 1735, in-4; *Græcorum chirurgici libri... Oribasii duo de fractis et luxatis.... editi ab Ant. Cocchi*, Florence, 1754, in-fol. Oribase a fait plusieurs découvertes importantes en physiologie.

ORICELLARIUS. V. Ruccellai.

ORICHOVUS. V. Orzechowski.

ORIENT (Joseph), peintre de paysages, né en Hongrie vers la fin du 17ᵉ S., se plaisait à représenter *des orages, des coups de vent*, et les scènes les plus terribles de la nature: ses compositions sont vastes et riches. Il m. à Vienne en 1747, après avoir formé plusieurs élèves distingués.

ORIENTIUS (St Orient, ou), confondu souvent avec un évêque espagnol du même nom, fut, selon les meilleurs critiques, évêque d'Auch, ville qui le reconnaît encore pour son patron. On conjecture qu'il mourut vers 450, et on lui attribue un poëme intitulé *Commonitorium*, recueil d'instructions dont les principes valent mieux que la poésie. Cet ouvrage, dont le premier livre, publié par le P. Delrio, Anvers, 1599 ou 1600, in-12, fut réimpr. plusieurs fois, et inséré dans

la *Biblioth. max. patrum*, a été donné en entier par D. Martène, d'après un manusc. de St-Martin de Tours, dans le *Thesaur. anecdoctorum*, t. 5. suivi de quelques pièces de poésie du même aut. sur des sujets pieux. H. L. Schurtzfleisch en a publié une nouvelle édition, Wittamberg, 1706, in-4 : on doit y joindre le *supplém.*, impr. à Weimar en 1716.

ORIGÈNE, doct. de l'églisa, naquit à Alaxandrie vers l'an 185, da parens chrétiens qui l'élevèrent avec le plus grand soin. Il fut instruit dans les arts libéraux, (les belles-lettres, et surtout dans les saintes écritures. Il avait 17 ans quand la persécution s'éleva contre las chrétiens en 202, par suite d'un édit da l'empereur Sévère. Léonide, père d'Origène, eut la têta tranchée et ses biens confisqués. Origène, pour subvanir aux besoins de sa famille, se mit à enseigner la grammaire; mais il remplaça bientôt St Clément, dans la direction de l'école chrétienna d'Alexandrie, que ce père de l'église avait été forcé d'abandonner pour se soustraire à la persécution. Origène mana dès-lors la vie la plus austère; at, pour se mettra en sûreté contre la tentation et contre les discours de la méchanceté dans ses relations avec les jeunes catéchumènes, il na craignit point de sa mutiler, pranant à la lettre les paroles de l'évangila. Dans la suite il condamna lui-même la conduite qu'il avait tenue en catte circonstance. Après la m. de l'empereur Septime-Sévère en 211, Origène alla à Roma, et s'y fit des admirateurs et dea amis. De ratour à Alexandrie, il reprit ses fonctions da catéchiste sous les ordres de l'évêque Démétrius. Une émaute qui survint dans cette ville l'obligea de fuir pour se retirer à Césarée, où il donna des leçons publiques. Démétrius, jaloux du succès qu'il obtenait en Syrie, le rappela à Alexandrie, où il reprit ses premières fonctions, at continua d'étonner les fidèles par ses lumières, ses vertus, son zèle et l'austérité de ses mœurs. Obligé d'aller ensuite à Athènes pour secourir les églises de l'Achaïe, Origèna passa de nouveau à Césarée, où l'évêque de cette ville et celui de Jérusalam l'ordonnèrent prêtre en 230 : il avait alors 45 ans. Cette ordination fut désapprouvée par l'évêque Démétrius, qui publia alors la mutilation d'Origène qu'il avait tenne secrète jusqu'alors, et qui le rendait, suivant les lois de l'église, inapte au aacerdoce : les évêques soutinrent ce qu'ils avaient fait. Un grand trouble s'éleva dans l'église, et les choses en vinrent au point qu'un concile fut assemblé contre Origène, qui reçut l'ordre da quittar Alexandria. Excommunié par Démétrius, il se retira de nouveau à Césaréa, et continua d'expliquer l'Ecriture-Sainte. La persécution contre les chrétiens ayant recommencé sous l'emperaur Maximin, Origène fut obligé de quitter la Palestina, se cacha pendant deux ans, et revint à Alexandrie après la mort de son persécuteur : ce fut dans cette ville qu'il acheva le grand ouvrage auquel il travaillait depuis long-temps, et dont nous parlerons bientôt. Avant lui, les autaurs ecclésiastiques avaiant expliqué diverses parties de l'Ecriture-Sainte; il fut le premier qui commenta la Bibla en entier. Ce grand docteur subit encore une troisième persécution, celle que suscita l'empereur Dèce, par son édit rendu contre les chrétiens en 249. Mis an prison, chargé da chaînes, mis à la torture, Origèna trompa l'attente de ses bourreaux. De sa prison, il ne cessait d'écrire aux compagnons de ses malheurs pour les consoler at les encouragar, at c'est alors qu'il composa le dernier, at peut-être le plus utile de ses ouvrages, son livre contre Celse (*v.* ce nem). Peu de temps après l'avoir terminé, il m. en 253, âgé de 69 ans, n'ayant cessé, jusqu'à sa dernière heure, de sarvir l'église par ses écrits et ses discours. On trouvara dans la *Biblioth. gr.* de Fabricius la lista et les différentes édit. des ouv. d'Origène. Nous citerons seulemant : ses *Commentaires sur toute l'Ecriture-Sainte* (gr. et lat.), avec des *notes* précieuses sur la *vie*, la doctrina et les écrits de l'auteur, par Huet, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol.; Paris, 1679, et Cologne, 1685; *les Hexaples*, édit. de l'Ecriture-Sainte, en six colonnes, publ. par le P. Montfaucon, Paris, 1713, 2 vol. in-fol., et depuis par C. F. Bahrdt, Leipsig, 1768-70, 2 vol. in-8. Il y a plusieurs éditions lat. das *OEuvres d'Origène*, antre autres celle d'Erasme, Bâle, 1536. L'édit. grecq. de Paris, 1759, 4 vol. in-fol., peut tenir lieu da toutes les autres. — Un autre ORIGÈNE, philosophe platonicien, étudia sous Ammonius, et fut aussi disciple et ami de Porphyre. Il avait composé un *panégyrique* de l'emp. Gallien, qui s'est perdu.

ORIGNY (PIERRE d'), sieur de Ste-Marie, poète du 16e S., né à Reims, est auteur des ouvr. suiv. : *le Temple de Mars tout puissant*, poëme, Reims, 1559; *le Hérault de la noblesse françoise*, ibid., 1578. — ORIGNY (Pierre-Adam d'), de la même famille que le précéd., né à Reims en 1697, entra de bonne heure au service, davint capitaine de grenadiers au régim. de Champagne, fut blessé à l'attaque des ligues de Weissembourg en 1745, prit sa retraite et sa livra à l'étude de l'histoire, principalement à celle des anciens Egyptiens, et m.t en 1774, avant d'avoir terminé le grand travail qu'il avait entrepris sur cette matière. On a de lui : un *Mém. sur la famille des d'Origny*, pub. par Anquetil, auteur de l'*Hist. de la ville de Reims*, Châlons, 1757, in-12, de 28 pages; *l'Egypte ancienne*, ou *Mem. historiq. et critiq. sur les objets import. de l'histoire du gr. empire des Egyptiens*, Paris, 1762, 2 vol. in-12 (cet ouvrage a été vivem. critiqué par Paw, dans ses *Recherches sur les Egyptiens*); *Chronol des rois du gr. empire des Egyptiens*, ibid., 1765, 2 vol. in-12. — Nicolas-Pierre d'ORIGNY, neveu des précéd., officier au régiment da Champagne, fit avec distinction la campagne de 1757, en Hanovre, at m. des suites d'une blessure an 1761. On trouve l'éloge de ce jeune officier à la fin de la préface de l'*Egypte ancienne* de son oncle. — Antoine-J.-B.-Abraham d'ORIGNY, de la famille du précéd., né à Reims an 1734, fut conseiller à la cour des monnaies, cultiva la littérature, et m. an 1798. On a de lui : *Dictionn. des origines*, ou *Epoques des invent. utiles, des découvertes*, etc., Paria, 1776-78, 6 vol. in-8.; *Abrégé de l'hist. du théât. franç., depuis le mois de septemb.* 1780 *jusqu'au* 1er *janv.* 1783, t. 4, Paris, 1783, in-8 : les trois premiers vol. sont du chevalier de Mouhy (*v.* ce nom); *Annales du théâtre italien*, ibid., 1788, 3 vol. in-8. — ORIGNY (Jean d'), de la famille des précéd., né à Reims vers la fin du 17e S., a laissé : *Vie du P. Canisius*, Paris, 1707, in-12; *Vie du P. Ant. Possevin*, ibid., 1712, in-12; *Vie de St Remi*, ibid., 1714, in-12; *Vie du P. Edm. Auger*, Lyon, 1716, in-12; et quelques autrea *notices* biograph. de personnages de la Société de Jésus.

ORIOL (PIERRE), en latin *Aureolus*, théologien du 13e S., né à Verberie en Picardie, succéda à Jean Scot, son maître, dans une des chaires de l'université de Paris, mérita le surnom de *Doctor facundus*, et fut élevé, dit-on, à la dignité d'archevêque d'Aix en 1321. Suivant les auteurs du *Gallia christiana*, Oriol m. en 1322; mais l'abbé Dutems retarde sa mort jusqu'en 1345. Outre des *sermons*, un *Abrégé de théologie*, quelq. *traités* ascétiques dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque minor.* de Wading, on cite d'Oriol : *Breviarium Bibliorum*, Venise, 1507, 1571, Paris, 1565, 1585; des *Comment.*, en 4 livres, sur le Maître des Sentences, Roma, 1595-1605, 2 vol. in-fol., très-rare.

ORIOL (BLAISE d'). V. AURIOL.

ORIOLLE (PIERRE d'), chancelier de France, fils d'un maire de La Rochella, s'éleva par son

mérite, exerça la première magistrature de 1472 à 1483, et m. en 1485. Deux ans avant sa mort, il fut forcé de se démettre des fonctions de chancelier par les ordres de Louis XI, qui le fit premier présid. de la chambre des comptes.

ORISSON, prince des Celtibériens, dans le 3e S. av. J.-C., d'abord allié des Carthaginois, tourna ses armes contre eux, défit et tua Amilcar Barca, leur général, devant la ville d'Hélicie, fut vaincu à son tour et fait prisonnier par Asdrubal, gendre d'Amilcar, qui le fit périr dans les tourmens, l'an 229 av. J.-C.

ORKHAN, surnommé *al Ghazy* ou le Victorieux, 2e sulthan des Turks othomans, succéda en l'an 726 de l'hég. (1326 de J.-C.) à son père, Othman Ier, conquit la Bithynie et tout ce que les Grecs possédaient encore en Asie, se distingua par sa justice et son humanité, laissa aux chrétiens vaincus l'exercice de leur religion, se montra supérieur en politique aux empereurs grecs ses ennemis, donna à ses sujets musulmans leurs prem. réglemens civils et politiques, fit élever dans la religion musulmane les jeunes esclaves chrétiens, et en forma un corps de troupes, qui, sous le règne suivant, devint la fameuse milice des janissaires. Maître du Bosphore, il fit passer des troupes en Europe, sous la conduite de Soleïman, son fils, qui s'empara de plus. places dans la Thrace et la Bulgarie, et forma ainsi comme la prem. ligne du blocus de Constantinople qu'achevèrent les successeurs d'Orkhan. Ce sulthan m. en l'an 761 de l'hég. (1360), à l'âge de 80 ans, et après un règne de 35. Il eut pour successeur Mourad, son second fils.

ORLANDI (PELLEGRINO-ANTONIO), religieux carme, né à Bologne en 1660, s'adonna à l'étude avec ardeur, et composa plus. ouvr. qui attestent de grandes recherches, mais qui manquent de méthode et d'exactitude. Il fut membre de l'académ. clémentine et m. dans sa patrie en 1727. On a de lui : *Notizie degli scrittori Bolognesi*, etc., Bologne, 1714, in-4; *Origine e Progressi della stampa, ossia dell arte impressoria, e notizia dell' opere stampate dal 1475, sino al 1500*, ibid., 1722, in-4; *Abecedario pittorico de' professori più illustri in pittura, scultura ed architettura*, ibid., 1704, 1719 et 1731, réimpr. à Venise en 1753, et à Florence, 1776 et 1778, avec des addit.; traduit en angl. et publ. à Londres en 1730. On trouvera un article sur Orlandi dans le tome 6 des *Notizie degli scrittori Bolognesi* du comte Fantuzzi. — ORLANDI (Clément), architecte, né à Rome en 1694, m. dans la même ville en 1775, y a élevé plus. églises et palais, et restauré quelques anciens édifices avec goût et habileté.

ORLANDI (CÉSAR), de Sienne, abandonna l'état de procureur qu'il exerçait à Rome, pour se livrer à l'étude des belles-lettres et des antiques, qui le réduisit bientôt à mourir de misère, vers le milieu du 16e S. On a de lui un traité : *de urbis Senæ ejusque episcopatûs antiquitate*, qui se trouve dans le 8e vol. du *Trésor des antiq. et de l'Histoire d'Italie.*

ORLANDINI (NICOLAS), premier historien de l'institut des jésuites, né à Florence en 1554, entra à l'âge de 18 ans dans la Société de Jésus, fut destiné à la carrière de l'enseignement, devint recteur du collége de Nola, puis directeur du noviciat à Naples. Appelé à Rome pour être employé à la secrétairerie générale, il se fit remarquer par la facilité de sa rédaction, et fut chargé de travailler à l'histoire de son institut; mais le mauvais état de sa santé ne lui permit pas d'achever ce gr. ouvr. Il m. en 1606. On a de lui : *Annuæ litteræ societatis*, de 1583 à 1585; une *Vie* de P. Fabre, l'un des dix prem. compagnons d'Ignace, Lyon, 1617, in-8 (en latin); *Historia societ. Jesu, pars prima*, Rome, 1615, Anvers, 1620, in-fol. (Fr. Sacchini, le P. Pierre Possin, le P. Jouvenci et le P. Jules Cordara ont été les continuat. de cet ouvr. qui forme 7 vol. in-fol., rare et recherché, à raison de la suppression rigoureuse qui fut faite en France du 6e vol. rédigé par le P. Jouvenci (*v.* ce nom).

ORLANDO (MATTHIEU), religieux de l'ordre de Ste-Marie-du-Mont-Carmel, né en Sicile dans le 17e S., devint général de ce même ordre, puis évêque de Céphalonie, fut chargé de plus. négociations importantes par la cour de Rome et m. en 1695. On a de lui : *Cursus theologicus, in III part., D. Thomæ ad methodum scholast. ordinat.*

ORLÉANS (la pucelle d'). V. JEANNE D'ARC.

ORLÉANS (LOUIS Ier DE FRANCE, duc d'), comte de Valois, d'Ast, de Blois, etc., fils du roi Charles V, né en 1371, eut beauc. de part aux affaires publiques pendant le règne de Charles VI, son frère. Il était éloquent, affable, et passait pour le plus bel homme du royaume; mais il abusa trop de ces dons heureux, et s'attira peut-être autant d'ennemis par ses bonnes fortunes et son indiscrétion que par ses projets ambitieux. Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne, son rival et peut-être aussi l'une des dupes de ses galanteries adultères, le fit assassiner dans la rue Barbette, au Marais, à Paris, en 1407. Ce meurtre fut l'origine de la fameuse division, si fatale à la France, entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne. On peut consulter, sur le duc d'Orléans, les *Vies des hommes illustres* de Thevet.

ORLÉANS (CHARLES d'), comte d'Angoulême. V. CHARLES D'ORLÉANS.

ORLÉANS (GASTON-JEAN-BAPTISTE de France, duc d'), 3e fils de Henri IV et frère de Louis XIII, né à Fontainebleau en 1608, était doué des plus heureuses dispositions; mais il fut mal élevé. Le sieur de Brèves, son gouvern., ayant été entraîné dans la chute de Concini, le comte du Lude, qu'on mit auprès du jeune prince, se déchargea de ses devoirs pénibles et honorables sur Contade, homme grossier et inhabile, qui eut bientôt effacé les bonnes impressions qu'avait reçues son élève. Ceux qui succédèrent à du Lude ne montrèrent pas moins de négligence ou d'incapacité. Au reste, on doit dire que Gaston, avec un esprit vif et pénétrant, un cœur honnête, généreux et bienfaisant, manquait entièrement de cette fermeté de caractère, plus précieuse dans un prince que les dons les plus brillans de la nature et de l'éducation. Objet constant de la jalousie du roi son frère, poussé par les favoris que lui donnait sa faiblesse, il tenta plusieurs fois de perdre le cardinal de Richelieu; mais il s'arrêta toujours au milieu de ses entreprises, et, pour rentrer en grâce, abandonna ses conseillers et ses complices à la vengeance de l'implacable ministre. Montmorency, Bouillon et Cinq-Mars furent tour-à-tour victimes de sa pusillanimité. Nommé lieutenant-général du royaume, après la mort de Louis XIII, il rétablit sa réputat. par la prise de Gravelines, de Courtrai et de Mardick : mais il se mit bientôt à cabaler contre Mazarin, et fut relégué à Blois où il m. en 1660, laissant (ainsi que l'a dit le P. d'Avrigny) la réputation d'un prince né avec des inclinations qui lui auraient fait honneur si elles avaient été mieux cultivées. Gaston eut de son mariage avec Marie de Bourbon-Montpensier, Mlle Montpensier, si connue sous le nom de *la Grande-Mademoiselle*. Il contracta un second mariage avec Marguerite de Lorraine-Vaudemont, dont il n'eut pas d'enf. On lui attrib. des *mém.* dep. 1603 jusqu'en 1635, revus par Martignac, et réimprimés en 1756, à Paris, in-12, à la suite des *Mémoires particul. pour servir à l'Histoire de France sous Henri III, Henri IV et Louis XIII.*

ORLÉANS (PHILIPPE DE FRANCE, duc d'), frère unique de Louis XIV, né à St-Germain-en-Laye en 1640, fut un prince faible et sans passions. La nature avait déjà peu fait pour lui, mais l'édu-

cation qu'on lui donna à dessein acheva de le dégrader. On sait que Mazarin disait à La Mothe-le-Vayer, précepteur du jeune prince : *De quoi vous avisez-vous de faire un habile homme du frère du roi?* Anne d'Autriche travaillait, de son côté, à empêcher ce malheur; elle défendait de *viriliser* le jeune prince. Elle se plaisait à faire paraître son fils cadet en jupes devant les courtisans et à lui donner ainsi des habitudes, dont ses mœurs ne se ressentirent que trop dans la suite. Philippe épousa, en 1661, Henriette-Anne d'Angleterre, princesse charmante, qu'il n'aima point, mais pour laquelle le galant Louis XIV eut les prévenances les plus délicates. MONSIEUR ne laissa pas que d'en concevoir de la jalousie. Aussi, lors de la mort cruelle et imprévue de Madame, des soupçons s'élevèrent contre lui et contre le chevalier de Lorraine, qui avait enlevé à la princesse toutes les affections de son mari et avait cherché ensuite vainem., dit-on, à la consoler par l'offre de sa propre tendresse. Quoi qu'il en soit des véritables causes de la mort d'Henriette, il paraît constant qu'on négligea de les approfondir. Les preuves disparurent et les soupçons restèrent. Les limites étroites de notre cadre, plus encore que la difficulté d'éclaircir une pareille question, nous empêchent de rien décider. Cependant un procès-verbal dressé lors de sa mort, et la déclaration de Bossuet qui l'assista dans ses derniers momens, attestent qu'elle mourut d'un *cholera-morbus*. Bientôt Philippe, cédant aux instances de son aumônier, rechercha la gloire des armes, et alla prendre part à la guerre des Pays-Bas (1667). On lui fit épouser, en 1671, la princesse Charlotte-Elisabeth de Bavière, grosse Allemande bien laide, mais aimable et spirituelle, qui travailla 30 ans à gagner l'estime et l'affection de son apathique mari, et n'y réussit qu'avec peine dans les dernières années de leur triste union. Monsieur suivit son frère à la conquête de la Hollande, en 1672. La prise de Zutphen, de Bouchain et de St-Omer, et la victoire qu'il remporta sur le prince d'Orange, à Cassel (1677), révélèrent en lui la plus brillante valeur, et firent prendre au roi la ferme résolution de ne lui donner jamais le commandement d'une armée. Les soldats disaient de lui : « Il craint plus que le soleil ne le hâle qu'il ne craint la poudre et les coups de mousquet. » Dès-lors Philippe, éloigné du seul théâtre où il pouvait briller, fut contraint de rentrer dans la vie oisive à laquelle une politique jalouse l'avait condamné. Seulement comme il prétendait, en sa qualité de fils d'Anne d'Autriche, à la succession à la couronne d'Espagne dans le cas où le duc d'Anjou, second fils du dauphin, en faveur de qui Charles II venait de se prononcer, viendrait à mourir sans enfans, il signa une protestation énergique contre le testament du monarque espagnol, et Philippe V, roi d'Espagne, sut reconnaître la justice des droits du prince par une déclaration du 29 octobre 1703. Philippe d'Orléans m. à St-Cloud en 1701. Son précepteur, La Mothe-le-Vayer, lui avait fait traduire l'hist. romaine de Florus : cette version, dont Lenglet Dufresnoy fait l'éloge, n'est plus recherchée aujourd'hui.

ORLÉANS (PHILIPPE, duc d'), régent de France, fils du précédent et de Charlotte-Elisabeth de Bavière, né à St-Cloud en 1674, annonça les plus heureuses dispositions; mais il perdit successivement cinq gouverneurs qui avaient commencé à le diriger vers le bien, et il se trouva abandonné à son sous-précept. Dubois, qui fit tout pour gâter leur ouvrage. Toutefois le prince fit les plus rapides progrès dans tous les genres d'étude, débuta dès l'âge de 17 ans dans la carrière des armes, et se signala au siége de Mons, à Steinkerque et à Nerwinde, par la plus brillante valeur. Sa gloire donna même quelque ombrage à Louis XIV, qui ne lui permit pas de faire la campagne de 1694, l'accueillit froidement à Versailles, et contribua peut-être, par cette conduite blâmable, à le jeter dans les désordres les plus scandaleux pour occuper son ardente activité. Le jeune duc consentit à épouser, vers le même temps, une des filles légitimées du roi son oncle et de Mme de Montespan, Mlle de Blois; mais ce fut à condition qu'il aurait toutes les prérogatives de premier prince du sang, après la mort de son père, à l'exception du titre de *monsieur*. Devenu duc d'Orléans en 1701, il se forma une cour selon ses goûts et ses habitudes, et mena une vie plus licencieuse que jamais. Cependant il sortit de son engourdissement à l'époque de la mort de Charles II, roi d'Espagne, et protesta contre le testament de ce prince, qui appelait la maison de Savoie à lui succéder après la branche aînée de la maison de France, au préjudice de celle d'Orléans. Tous ses entretiens dès-lors roulèrent sur l'art de la guerre et sur les affaires politiques. Le roi le sut; mais le roi avait besoin de lui, et l'envoya commander l'armée d'Italie (1706). Ce ne fut pas toutefois sans donner au maréchal de Marchin des ordres secrets, qui contrarièrent les dispositions du prince, et ne lui laissèrent que l'honneur de sauver une partie des troupes françaises par une habile retraite. Envoyé l'année suivante à l'armée d'Espagne, il arriva le lendemain de la victoire d'Almanza, et se dédommagea de ce contre-temps par la soumission de plusieurs provinces et la prise de plusieurs places importantes. La campagne suivante (1708) fut encore très-glorieuse pour lui; mais les incertitudes et les terreurs du faible Philippe V lui donnèrent le désir de s'asseoir sur le trône chancelant d'Espagne. Il ne fut pas assez discret, et c'en était fait de sa vie peut-être, s'il n'eût été défendu par le duc de Bourgogne, qui l'empêcha d'être jugé comme criminel d'état : il en fut quitte pour renoncer formellement à ses prétentions. Un autre orage allait éclater bientôt sur sa tête : le dauphin, le duc, la duchesse de Bourgogne et leur fils aîné moururent dans l'espace d'une année presque subitement. On parla d'empoisonnement, on accusa le duc d'Orléans, on se souvint qu'il avait long-temps étudié la chimie, et le peuple se serait porté contre lui aux dernières violences, sans les précautions actives du lieutenant de police d'Argenson. Le second fils du duc de Bourgogne étant tombé malade, les soupçons devinrent plus violens. Philippe alla se jeter aux pieds du roi, et demanda des juges : le fier monarque ne voulut point faire juger son neveu. Cependant le jeune dauphin se rétablit, et le public commença à se repentir de ses inculpations précipitées. Louis XIV garda pour le duc d'Orléans la même froideur et la même défiance, et fit un testament dont toutes les dispositions lui étaient contraires. Mais Philippe les connaissait; il savait qu'il n'était désigné que comme le président d'un conseil de régence, et que la personne du jeune roi était confiée au duc du Maine. Dès le lendemain de la mort de son oncle il se rendit au parlement, et se fit déclarer régent du royaume avec un pouvoir absolu. Cette fois il fut reconduit en triomphe dans son palais par le peuple; il vit se presser aussi autour de lui tous les courtisans, et leur pardonna leurs calomnies autant par générosité que par politique. Tout en un instant changea de face et de direction. Les jansénistes supplantèrent les jésuites, les parlemens furent réintégrés dans le droit de faire des remontrances, la paix fut maintenue à tout prix (chose remarquable!) par un prince, jeune encore, qui avait connu l'enivrement de la gloire militaire; 25,000 soldats furent réformés, la France ne s'épuisa plus à soutenir la cause perdue des Stuart, et, en 1718, on avait éteint 400 millions de dettes; mais ces moyens d'économie et d'autres encore n'avaient pu combler le déficit des finances, et déjà l'on parlait de banqueroute.

Le régent eut la sagesse et le courage de repousser cette odieuse ressource. Law parut (*v.* ce nom), et bientôt l'enthousiasme et toutes les apparences d'une richesse imprévue succédèrent au découragement et à la détresse; mais on alla trop loin; on abusa imprudemment de cette faculté, quelquefois si utile, de créer des valeurs imaginaires, et la détresse ne tarda pas à se montrer plus effrayante que jamais. Philippe défendit le fameux Écossais contre le parlement, qui n'avait jamais été dupe, et la nation, qui ne l'était plus; il fit même taire toute opposition par un lit de justice, où il déploya une fermeté et une présence d'esprit admirables (18 août 1718). La duchesse du Maine, seule de tous les ennemis du régent, ne fut point intimidée, et jura de se venger. Elle conspira avec le duc de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, et de concert avec Albéroni (*v.* ces noms), pour donner la régence de France à Philippe V. Tout fut découvert, et le duc d'Orléans s'efforça d'abord, en ne punissant personne, de faire regarder cette conspiration, véritablement très vaste, comme une misérable intrigue; plus tard, il fit arrêter le duc et la duchesse du Maine, et, sur les dénonciations de celle-ci, pour se sauver elle et son époux, quatre malheureux Bretons périrent à Nantes. Cellamare ayant été nommé vice-roi de Navarre par son souverain, le régent se décida à signer, avec les cours de Vienne et de Londres, un traité d'alliance, déclara la guerre à l'Espagne (1719), et força Philippe V, par ses succès, à renvoyer Albéroni. La paix rétablie, la France fut en proie à plusieurs fléaux, parmi lesquels il faut compter la peste de Marseille, les désastreuses conséquences du système de Law et les querelles religieuses. Le parlement fut exilé pour avoir refusé d'enregister les édits favorables au système; les jésuites furent réhabilités pour concilier la faveur de Rome à l'infâme Dubois; enfin le prince, qui tenait encore dans ses mains les destinées du royaume, s'enfonçait chaque jour davantage dans ses habitudes vicieuses. On ne trouve rien à louer en lui à cette époque, si ce n'est la modération qu'il montra au milieu des excès auxquels se porta le peuple mécontent. Il s'empressa de remettre tous ses pouvoirs à Louis XV, quoique incapable encore de régner (1723). Il resta à la tête des affaires pour obéir aux instances de son royal pupille; mais il était parvenu à un âge où les désordres ne restent point impunis, et, d'un autre côté, il n'avait plus la force de changer. Il m. subitement la même année entre les bras d'une nouvelle maîtresse, la duchesse de Phalaris. Ce prince, aussi heureusement né pour la guerre que pour l'administration, avait des talens pour la musique, la peinture et la gravure, qui eussent fait honneur à un artiste. *Voy.*, pour plus de détails, les *Mémoires de la régence* (par le chevalier de Piossens), édit. de 1749, 5 vol. in-12; les *Mémoires* de St Simon et de Duclos; *Louis XIV, sa Cour et le Régent*, par Anquetil; l'*Histoire de la régence*, par Marmontel; le *Siècle de Louis XIV* et celui de *Louis XV*, par Voltaire, et surtout le 1er vol. de l'*Histoire de France pendant le 18e S.*, par M. Lacretelle.

ORLÉANS (Louis, duc d'), fils du précédent, né à Versailles en 1703, épousa la princesse de Bade en 1724; mais, ayant eu le malheur de la perdre après deux ans d'une union dont rien n'avait empoisonné la douceur, il en fut inconsolable, ne parut plus à la cour que lorsque son devoir le forçait de s'y présenter, et se vit dépouiller sans peine, par le cardinal de Fleury, de la charge de colonel-général de l'infanterie française. En 1730, il prit un appartement à l'abbaye de Ste-Geneviève, où il se fixa tout-à-fait en 1742. Dès-lors il partagea son temps entre les exercices de piété et l'étude. Il apprit l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et le grec, pour approfondir la religion dans ses sources. Il n'en cultiva pas avec moins d'ardeur les sciences naturelles, et les savans trouvèrent toujours en lui un protecteur généreux et éclairé. L'excès du travail et l'austérité de sa vie ayant ruiné sa santé, il vit approcher le dernier terme avec calme et résignation. Le curé de Saint-Étienne-du-Mont (Bouettin), après avoir tenté vainement de lui faire rétracter quelques opinions suspectes de jansénisme, lui refusa la communion. Le prince se fit administrer par son aumônier, demanda que l'on ne poursuivît point le curé, et m. avec la sérénité d'une âme vraiment chrétienne (1752). Parmi les ouvrages qu'il a laissés MSs., on peut remarquer : une *Traduction littérale des psaumes*, faite sur l'hébreu, avec une *paraphrase* et des *notes*; des *traductions littérales* d'une partie des livres de l'Ancien-Testament, et des *Epîtres* de St Paul; un *Traité contre les spectacles*. Neel a publié *Histoire de Louis, duc d'Orléans*, Paris, 1753, in-12. On trouve l'indication de plusieurs des *Oraisons funèbres* de ce prince dans la *Bibliothèque historique de la France*, tom. 2 et 4, nos 25675-78.

ORLÉANS (Louis-Philippe, duc d'), fils du préc., né à Paris en 1725, porta le nom de duc de Chartres jusqu'à la m. de son père. Nommé colonel d'un régiment d'infanterie de son nom en 1737, il fit, en 1742, sa première campagne en Flandre, commanda la cavalerie l'année suivante sur les bords du Rhin, et, après avoir montré beaucoup de valeur à la bataille de Dettingen, fut créé maréchal-de-camp. A son retour de cette campagne, il épousa Louise-Henriette de Bourbon-Conti, princesse aussi belle que spirituelle, mais qui fut loin de le rendre heureux. Élevé au grade de lieuten.-général en 1744, il assista aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes, de Fribourg, et aux batailles de Fontenoi, de Raucoux, de Laufeld, et obtint ensuite le gouvernement général du Dauphiné, en survivance de son père. Le plus grand service qu'il rendit à la France, fut d'y populariser l'inoculation par l'heureux essai qu'il en fit faire par Tronchin, en 1756, sur son fils unique et sa fille, depuis duchesse de Bourbon. Devenu veuf en 1759, il fit construire un théâtre dans sa délicieuse campagne de Bagnolet, y joua lui-même les rôles de financier et de paysan avec beaucoup de naturel et de vérité, et s'entoura de plusieurs gens de lettres, auxquels il ne donna pas seulement de stériles éloges. Lors de la querelle des parlemens, il refusa de se mettre à la tête du parti qui le désirait pour chef. Son attachement sincère au monarque, chef de sa famille, lui valut l'autorisation d'épouser secrètement Mme de Montesson en 1773. Il m., généralement regretté, en 1785. On sut, après sa mort, qu'il donnait chaque année aux malheureux 240,000 francs au moins, sans compter les pensions et les gratifications qu'il payait en son nom ou au nom de ses ancêtres. Trois *oraisons funèbres* furent consacrées à sa mémoire dans les églises de Paris, l'une de l'abbé Maury, l'autre de l'abbé Bourlet de Vauxcelles, la troisième de l'abbé Fauchet. Une quatrième fut prononcée à Orléans, en 1786, par l'abbé Rozier, chanoine de la cathédrale.

ORLÉANS (Louis-Philippe-Joseph, duc d'), fils du précédent et de la princesse de Modène, premier prince du sang, né à St-Cloud en 1747, et connu d'abord sous le nom de duc de Montpensier, puis de duc de Chartres, fut marié, en 1769, à la fille unique du vertueux duc de Penthièvre. Il n'était alors connu que par ses manières élégantes, son esprit naturel, son goût pour la dépense; mais bientôt il préluda, par quelques actes d'une honorable indépendance, au rôle moins heureux qu'il devait jouer par la suite. Il fut un de ceux qui s'opposèrent à la dissolut. des parlemens en 1771, et qui furent exilés de la cour pour avoir refusé de prendre place, en qualité de pair, inhérente à

celle de prince du sang, au *parlement Maupeou*. L'insurrection des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale ayant fait prévoir une guerre prochaine entre la France et l'Angleterre, le duc de Chartres, tourmenté par le besoin d'occuper sa vie, et pour se préparer aux événemens de cette grande lutte, peut-être aussi pour obtenir la survivance de la charge de grand-amiral, dont son beau-père était investi, fit plusieurs campagnes sur mer. On a sous les yeux une *lettre* écrite à cette époque, et qui n'a jamais été publiée; on y remarque ces lignes : « .... Je suis vraisemblablem. condamné à une oisiveté éternelle... Quand même il surviendrait une guerre, à quoi puis-je aspirer? J'ai 27 ans, et je ne l'ai pas encore faite !..... Le service de mer est ma seule ressource;..... c'est le seul parti que je puisse prendre pour acquérir l'estime et la considération publique, qui sont pour nous la seule fortune réelle, et sans lesquelles notre naissance ne fait que nous mettre au-dessous des autres, etc..... » Il fut nommé, en 1777, lieutenant-général des armées navales du roi, et commanda l'*escadre bleue* au combat d'Ouessant. A son retour, il reçut l'accueil le plus flatteur du peuple, de la cour et des grands, quoique déjà ses ennemis cherchassent à ternir sa réputation de bravoure par des rapports invraisemblables, et qui ont été depuis solennellement démentis. Son départ pour une nouvelle croisière permit à la calomnie de recueillir ses forces contre lui; et, lorsqu'il vint demander la survivance de la charge de grand-amiral, qu'il croyait avoir suffisamment méritée, il essuya des refus, des humiliations, sollicita même vainement l'autorisation de rejoindre la flotte, et fut obligé de se contenter de la charge de colonel-général des hussards, récompense au moins singulière pour des services maritimes, et qu'un homme de sa naissance avait le droit de regarder comme une ironie insultante. Les mouvemens précurseurs de la révolution trouvèrent le duc d'Orléans (il avait pris ce titre, en 1785, à la mort de son père) plein de ressentimens contre la cour, et disposé à chercher une satisfaction personnelle dans un nouvel ordre de choses. Il fut appelé en 1787, par le droit de sa naissance, à présider le troisième bureau de cette première assemblée des notables, qui se sépara sans avoir remédié aux maux de la France. On le vit, la même année, déclarer dans le parlement que le droit de voter des impôts n'appartenait qu'aux états-généraux, et protester hardiment en présence de Louis XVI, dans la fameuse séance royale du 19 novembre, contre l'enregistrement illégal des édits bursaux. Il fut d'accord en cela avec la majorité du parlement: mais ce fut une raison de plus pour être exilé le lendemain à Villers-Cotterets. En vain le parlement se rendit à Versailles pour demander la liberté du duc, ou du moins sa mise en jugement; le roi n'accorda rien ni aux prières ni aux remontrances. Le prince exilé ne revint à Paris que l'année suivante, et n'obtint qu'après plusieurs semaines la permission de se présenter à la cour. Après avoir présidé encore le troisième bureau dans la seconde assemblée des notables, il fut député aux états-généraux (1788) par la noblesse de Paris, de Villers-Cotterets et de Crespy-en-Valois, et opta pour la représentation de ce dernier bailliage. On chercha dès-lors à faire croire que la plupart des instructions données aux députés de cette contrée par leurs commettans avaient été rédigées sous l'influence du duc d'Orléans, comme si la voix d'un seul homme avait pu être comptée pour quelque chose dans ce grand mouvement national. Le duc d'Orléans ne fut point le chef ni le meneur de la révolution : il en fut le partisan le plus riche et l'un des plus influens; rien autre chose. Il n'hésita pas, dans la chambre de la noblesse, à se ranger du parti de la minorité, et, après s'être déclaré pour la vérification des pouvoirs des trois ordres en commun, et pour le vote par tête et par ordre, il fut du nombre des 47 députés nobles qui se réunirent au tiers-état, déjà constitué en *assemblée nationale*. Il en fut nommé président lors de la réunion des trois ordres en une seule assemblée, et refusa cette fonction, en déclarant qu'il ne se regardait pas comme capable de la remplir, ce qui peut paraître extraordinaire à ceux qui lui supposaient dès cette époque des projets ambitieux. Dans la soirée du 12 juillet, son buste fut porté en triomphe avec celui de Necker; mais rien ne prouve qu'il ait pris plus de part à ces troubles que le ministre genevois. C'est avec aussi peu de fondement qu'on attribua à son influence les funestes événemens des 5 et 6 octobre. En effet, l'assemblée, après avoir pris connaissance de la procédure instruite contre *le duc d'Orléans et le comte de Mirabeau*, pendant le court voyage du prince en Angleterre, déclara, à une grande majorité, *qu'il n'y avait lieu à accusation* ni contre l'un ni contre l'autre. Cependant beaucoup de gens persistèrent à croire le prince coupable, et il faut dire que les grands embarras pécuniaires qu'il éprouva donnèrent de la consistance à ces inculpations; mais on pouvait bien trouver la cause de ces embarras dans la difficulté, commune à tout le monde à cette époque, de percevoir les revenus territoriaux. Le duc d'Orléans ne quitta l'assemblée constituante que lors de la dissolution de ce corps (1791). Il se rendit l'année suivante à l'armée du Nord avec l'autorisation du roi, et y servit quelque temps, ainsi que ses fils, les ducs de Chartres et de Montpensier et le comte de Beaujolais; mais bientôt le maréchal Luckner reçut l'ordre de ne point le garder plus long-temps sous ses drapeaux. Le duc, cédant aux instances du parti de la *montagne*, qui voulait le porter à la convention, prit le nom de *Louis-Philippe-Joseph Egalité*. Il demeura attaché au parti auquel il devait son élection, et s'exposa à la colère de la *Gironde*. Entraîné par ses redoutables amis à voter la mort de Louis XVI, il fut poussé ainsi au seul crime qu'on puisse justement lui imputer. Mais les instigateurs d'une détermination qui n'eut sans doute rien de volontaire le punirent bientôt de ce qu'il ne s'était rendu le plus coupable des régicides, que parce qu'il avait été le plus faible des hommes. Il fut arrêté au Palais-Royal le 4 avril 1793, et emprisonné d'abord à l'Abbaye, puis de là transféré dans les cachots de Marseille. Le 3 octobre de la même année, lorsque l'on mit en accusation 45 girondins, Billaud-Varennes proposa d'ajouter à cette liste le nom de Philippe; et cette motion absurde, puisque celui qui en était l'objet avait toujours lutté contre la Gironde, passa sans la moindre opposition. L'on ne fit aucun changement à l'acte d'accusation des autres députés, et l'on y laissa subsister, entre autres absurdités, l'imputation adressée au girondin Carra, d'avoir voulu placer le duc d'York sur le trône de France; ce qui établissait une contradiction manifeste avec le principal grief imputé au duc d'Orléans, celui d'avoir aspiré à la même couronne. Philippe, qu'on avait amené à Paris pour être sacrifié par le tribunal révolutionn., daigna à peine se défendre, et, après avoir entendu son arrêt de mort, demanda la grâce d'être exécuté sur-le-champ. Il obtint facilement de ses bourreaux cette triste faveur, et, par un raffinement de cruauté, ils firent arrêter quelques minutes la fatale charrette devant son palais, en le conduisant au supplice. Il montra une grande fermeté dans ses derniers momens, et reçut le coup fatal sur la place Louis XV le 6 novembre 1793.

ORLÉANS (LOUISE-MARIE-ADÉLAÏDE DE BOURBON-PENTHIÈVRE, duchesse d'), femme du précédent, née en 1753, fit un voyage en Italie environ sept ans après son mariage, et se lia à Na-

ples d'une étroite avec la reine Caroline amitié. Plus tard elle se trouva, au sein même de sa patrie, dans un isolement déplorable. Eloignée de la cour, avec laquelle son époux était brouillé, délaissée par cet époux lui-même, elle avait déjà perdu presque tout espoir de bonheur sur la terre, lorsque la révolution vint ajouter à ses infortunes. Retirée avec son père au château de Vernon, elle eut à pleurer la mort de cet homme vertueux en 1793, et bientôt la captivité ou l'exil de ses enfans. Enfin elle fut arrêtée elle-même en 1794 par un ordre du comité de sûreté générale, auquel les habitans de Vernon avaient essayé de la soustraire, en prenant les armes. De la prison du Luxembourg, où les insultes cruelles des geôliers lui firent payer cher le respect que lui portaient les autres prisonniers, elle fut transférée, pour cause de maladie, dans une espèce d'hospice, rue de Charonne, appelé la maison *Belhomme*. Elle en sortit au bout de trois ans, lors de la révolution du 18 fructidor (5 septembre 1797); mais ce fut pour être exilée en Espagne, avec une pension de 100,000 fr., qu'on voulut bien lui accorder, en échange de ses immenses propriétés, confisquées par un décret : mais cette ressource lui fut bientôt ravie. De l'Espagne, où elle vécut plusieurs années, elle se rendit à Mahon, puis à Palerme, où elle eut la double joie de revoir sa bonne et constante amie la reine Caroline, et de marier son fils le duc d'Orléans avec la princesse Amélie de Sicile (1809). Elle revint en France lors de la première restauration, et dut trouver de grandes consolations dans les témoignages de respect que lui prodigua le peuple. Bonaparte, lors de son retour de l'île d'Elbe, respecta le malheur de M[me] la duchesse d'Orléans, et lui accorda la permission de rester à Paris : elle y était encore lors de la rentrée de Louis XVIII, qu'elle n'avait pu suivre dans son second et court exil. Elle m. à Ivry, près Paris, en 1821 ; elle donna à son fils les deux tiers de ses biens, l'autre tiers à sa fille, et fit un grand nombre de legs à des serviteurs fidèles. V. *Journal de la vie de S. A. R. mad. la duchesse d'Orléans*, par E. Delille, son secrétaire, 1822, in-8; et la *Correspondance de L.-P.-J. d'Orléans*, Paris, Lerouge, 1800, in-8.

ORLÉANS (Antoine-Philippe d'). V. Montpensier.

ORLÉANS. V. Dorléans (Louis); Dorléans (P.-Joseph); Dorléans (L.-F.-G. de La Motte); Dunois, Henriette d'Angleterre, Charlotte de Bavière, Montpensier, Rothelin.

ORLERS (Jean), secrét. de la ville de Leyde au 16e S., a laissé en holl. une *descript.* curieuse et savante de la ville de Leyde, dont il était magistr.: la prem. édit. est de 1614, la deuxième de 1641, Leyde, 2 vol. in-4. On a encore de lui : *Généalogie des comtes de Nassau*, dont la trad. française parut à Leyde, 1615, in-fol. ; et *Descript. histor. des victoires de terre et de mer remportées par Maurice de Nassau* (en holl.), Leyde, 1610, in-fol.

ORLEY (Bernard van), peintre flamand, né à Bruxelles en 1490, alla fort jeune en Italie, où il devint élève de Raphael. De retour dans sa patrie, il fut employé par Charles-Quint et le prince de Nassau, et donna à ses composit. un éclat et une correction dignes de l'école d'où il était sorti. On cite entre autres son beau tableau du *jugement dernier*, placé dans la chapelle des aumôniers à Anvers. — Richard van Orley, parent du précédent, né à Bruxelles en 1651, m. dans la même ville en 1732, se fit une réputation comme peintre en miniature, et fit paraître en dessins une foule de compositions ingénieuses et piquantes. Il grava aussi à l'eau-forte plusieurs pièces d'après Luca Giordano, Rubens et quelq. autres maîtres. — Jean van Orley, frère du précéd., se distingua également comme peintre et graveur. Il a fait plus. tableaux estimés pour les églises de Bruxelles, sa ville natale. On a de lui 28 sujets tirés du Nouveau-Testament, gravés d'une pointe fine et spirituelle. Le Musée royal de Paris possédait de lui une *Ste Famille*, tableau qui a été rendu à l'emp. d'Autriche en 1815.

ORLOFF (Grégoire), gentilhomme russe, né vers 1740, servit d'abord dans l'artillerie, et devint aide-de-camp du gr.-maître de cette arme, le comte Schouvaloff. Après une aventure galante avec la princesse Kourakin, maîtresse du même comte Schouvaloff, il était sur le point d'être exilé en Sibérie, lorsqu'il fut sauvé par une haute protection. Son aventure, ayant fait un grand éclat à St-Pétersbourg, avait retenti jusque dans la retraite où vivait la grande-duchesse Catherine (v. Catherine II, de Russie). Cette princesse désira voir le jeune officier, et prit pour lui le plus vif intérêt. Orloff, secondé par ses trois frères, surtout par Alexis, l'un d'entre eux, prépara et exécuta le fameux coup d'état qui eut lieu à la cour de Russie en 1762. Favori de l'impératrice, il devint grand-maître de l'artillerie, et accumula tous les honneurs auxquels sa position lui permettait de prétendre. Catherine II supporta long-temps ses indiscrétions et ses vues ambitieuses, et lui proposa un mariage secret auquel il eut la maladresse de se refuser. Vivement piquée de ce refus, l'impératrice s'en vengea en faisant choix d'un autre favori ; mais Orloff, en perdant la faveur, reçut 100,000 roubles, le brevet d'une pension de 150,000, un mobilier magnifique et une terre de 6,000 paysans. A ces conditions, il consentit à voyager, avec le titre de prince, en France, en Italie et en Allemagne, éclipsant par son luxe les plus grands seigneurs. Ramené plus. fois par l'ambition vers le trône sur lequel il s'était flatté de monter, il ne put supporter l'aspect de la puissance de Potemkin (v. ce nom), le second de ses successeurs dans la faveur de Catherine, et mourut en 1783, dans un horrible état de démense à Moscou, où il avait reçu l'ordre de se rendre. On a dit que Potemkin l'avait fait empoisonner ; mais d'autres ont pensé avec raison que c'eût été pour le nouveau favori un crime tout-à-fait inutile. — Alexis Orloff, frère du précédent, amiral, commença par être simple soldat aux gardes russes, dans le régiment de Preobazinski. Doué de la force d'Hercule, d'une taille de géant, d'une audace à toute épreuve, il contribua puissamm. à la révolution de 1762, qui mit le sceptre impérial dans les mains de Catherine, et fut, dit-on, généralem., l'un des trois assassins du tzar Pierre III (v. ce n.). Récompensé avec magnificence, il continua de servir avec le plus grand zèle l'impératrice, qui le nomma, lui et trois de ses frères, lieut.-colonels dans la garde. Lors de la guerre entre la Russie et les Turks, Alexis fut nommé amiral sans avoir jamais servi dans la marine, et sans être capable de conduire une chaloupe. Ce fut lui qui dirigea les expéditions de la Morée et de l'Archipel. Guidé par les conseils d'un officier anglais nommé Elphinston, il remporta la célèbre victoire navale de Tschesmé, sur les côtes de l'Asie-Mineure, qui lui valut le surnom de *Tschesminski*. Il donna ensuite une nouvelle preuve de son dévouement à Catherine en enlevant de Rome, où le prince de Radziwill l'avait conduite, la jeune princesse Tarakanoff, fille de l'impératrice Elisabeth, et, après l'avoir épousée secrètement, en l'amenant en Russie, où elle périt dans un cachot. Là se bornèrent les exploits d'Alexis Orloff, qui continua de jouir de la plus grande faveur jusqu'à la m. de Catherine II. Le premier soin de Paul I[er], à son avènement au trône impérial, ayant été de réhabiliter la mémoire de son père, il tira de ses meurtriers, dont deux, Alexis Orloff et Baratinski, existaient encore, une vengeance bien remarquable : il ordonna qu'ils tiendraient les coins du drap funéraire. Pendant trois

heures que dura la cérémonie, tous les regards demeurèrent fixés sur eux comme pour leur reprocher le crime qu'ils avaient commis 35 ans auparavant. On croyait que l'emp. ne s'en tiendrait pas à cette punition ; mais il se contenta d'ordonner l'exil d'Alexis. Celui-ci partit alors pour l'Allemagne, où il vécut pendant plus. années à Leipsig. Après la m. de Paul Ier il retourna à St-Pétersbourg, et termina son existence dans cette ville en janv. 1808. — ORLOFF (Grégoire-Wladémir), parent des précédens, conseiller-privé de l'emp. de Russie, sénateur, m. à Pétersbourg en 1826, avait voyagé et séjourné long-temps en France et en Italie. On a de lui : *Mém. histor., polit. et littér. sur la révolution de Naples*, publiés par M. Amaury Duval, Paris, 1819-1821, 5 vol. in-8 ; 2e édition, 1823 ; *Essai sur l'état actuel de la peinture en Italie*, ib., 1823, in-8 ; et quelq. *opuscules* peu remarquables. On lui doit encore la publication des *Fables russes, tirées du recueil de M. Kriloff, et imitées en vers français et italiens par divers auteurs*, précédées d'une *introduction française* par Lémontey, et d'une *préface italienne* par M. Salfi, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

ORME (ROBERT), histor. anglais, né en 1728 à Andjinga, ville de l'Hindoustan, où son père était chef du comptoir anglais, fut envoyé dès l'âge de 2 ans, en Angleterre pour y être élevé. Après avoir terminé ses études, il revint dans l'Inde en 1742, fut placé dans une maison de commerce de Calcutta, puis entra au service de la compagnie des Indes. Il fit un voy. en Europe, en 1753, pour y donner au gouvernem. anglais des renseignemens importans sur la situation des affaires politiq. dans l'Hindoustan et le Bengale, fut nommé à son retour membre du conseil de Madras, contribua, par ses sages avis, au succès des armes anglaises, prit une part très-active à toutes les opérations, et fut nommé gouv. éventuel de Madras. Obligé, par le mauvais état de sa santé, de s'embarquer pour l'Europe, il fut fait prisonnier dans la traversée, conduit à l'Ile-de-France, puis à Nantes, où il obtint sa liberté, en 1760. La compagnie des Indes anglaises le nomma son historiographe ; et il mit le plus grand zèle à s'acquitter de la tâche honorable qui lui était confiée. Il m. dans le comté de Middlesex en 1801. On a de lui en anglais : *Hist. de la guerre des Anglais dans l'Hindoustan de* 1745 à 1763, Lond., 1763-1776, 2 vol. in-4, avec cartes et plans (le premier vol. a été trad. en français par Targe sous le titre d'*Hist. des guerres de l'Inde*, Paris, 1765, 2 vol. in-12, contrefait la même année à Amsterdam. Archenholz a pub., en allem., un extrait de l'ouvr. entier sous le tit. de *l'Anglais aux Indes, d'après Orme*, Leipsig, 1786-88, 3 vol. in-8, traduit en franç. par L.-F. Kœnig et par Lanteires, Lausanne, 1791, 3 vol. in-12) ; *Fragmens histor. sur l'empire moghol, sur les Marattes et sur les affaires des Anglais dans l'Inde depuis* 1659, Londres, 1782, in-8 ; ibid., 1805, in-4, avec une vie de l'aut. et des cartes.

ORME (DE L'). V. DELORME.

ORMEA (CHARLES-FRANÇOIS-VINCENT FERRERO, marquis d'), ministre piémontais, né vers la fin du 17e S. à Mondovi, d'une famille obscure, était juge à Carmagnole lorsqu'il gagna la confiance du roi Victor-Amédée II, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Il continua à jouir du même crédit sous Charles-Emmanuel, en faveur de qui son père, Victor-Amédée, avait abdiqué en 1730. Lorsque dans la suite Victor-Amédée, excité par les conseils de la comtesse de Spino, qu'il avait épousée, voulut essayer de remonter sur le trône, qu'il regrettait, le marquis d'Ormea, oubliant son prem. bienfaiteur, ne songea qu'à l'intérêt de l'état, et provoqua contre ce prince les mesures les plus sévères. Parvenu au faîte des honneurs, il s'occupa de réformer les lois du royaume et de terminer les longs différends des ducs de Savoie avec le St-Siége. Il décida Charles-Emmanuel à s'allier avec la France, et accompagna ce prince à la bataille de Guastalla. Dans la lutte qui s'engagea ensuite entre la France et la Sardaigne, Ormea provoqua la levée du siége de Coni, en introduisant un convoi et des renforts dans cette place, et m. l'année suivante, 1745. Infatigable dans le travail, doué d'un esprit pénétrant, le marquis d'Ormea montrait tour à tour de la hauteur et de la modération, et traitait les affaires de l'état comme les siennes propres. Il était à sa m. ministre de l'intérieur et des affaires étrangères, grand-chancelier de robe et d'épée du royaume de Sardaigne.

ORMESSON (OLIVIER LEFÈVRE D'), intend. et contrôl.-général des finances, né en 1525, d'une famille déjà connue avant le règne de François Ier, fut appelé par le chancelier de Lhôpital au conseil du roi Charles IX, et, quelques années après, de l'administration des finances, quitta cet emploi en 1577, accepta plus tard une charge de président à la chambre des comptes, et fut l'un des premiers à reconnaître Henri IV, qui le combla de marques d'estime et d'affection. Il m. en 1600. — André d'ORMESSON, 2e fils du précéd., fut successivem. conseiller au parlem. de Paris, conseiller d'état, et m. en 1665, dans la 89e année de son âge. — Olivier II d'ORMESSON, fils d'André, marcha sur les traces de son père, et m. conseiller d'état en 1686. Nommé rapporteur dans le procès du surintendant Fouquet (*v.* ce nom), il opposa une ferme et noble résistance aux ministres, qui voulaient absolum. la mort de l'accusé. Il fut aussi l'un des magistrats appelés en 1666 à composer les célèb. *ordonnances* de Louis XIV, qui forment encore aujourd'hui un des principaux élémens du droit français. — André d'ORMESSON, fils du précéd., né en 1644, remplit d'abord différentes charges de magistrature avec la capacité et la probité qui était héréditaire dans sa famille, fut ensuite nommé intendant de Lyon, et m. dans cette ville en 1684. — Henri-François de PAULE D'ORMESSON, fils du précéd., né en 1681, fut appelé par le duc d'Orléans au conseil de régence, et reçut du même prince différ. missions honorables. Il m. intend. des finances en 1756. — ORMESSON (Louis-François de PAULE LEFÈVRE d'), fils du précéd., né en 1718, élevé sous les yeux du chancelier d'Aguesseau, son oncle, fut d'abord av. du roi au Châtelet de Paris en 1739, puis av.-gén. du gr.-conseil en 1741, av.-gén. du parlem. dans la même année, président à mortier en 1755, enfin prem. président en 1788. Il ne jouit pas long temps de cette dern. place, et m. le 26 janvier 1789. Ce magistrat, aussi intègre que laborieux et éclairé, fut plus d'une fois le médiateur entre la cour et le parlement. Louis XV avait conçu pour lui une profonde estime. En 1771, dans le temps de l'exil du parlement, le roi, ne pouvant excepter de cette mesure le président d'Ormesson, lui assigna pour résidence une maison que celui-ci possédait dans les environs du château royal de Choisy-sur-Seine. D'Ormesson était membre honoraire de l'acad. des inscriptions et belles-lettres. Son *éloge* y fut lu par M. Dacier au mois de nov. 1789. Un autre *éloge funèbre* de ce magistrat fut prononcé en latin au nom de l'université par l'abbé Charbonnet, et un troisième, composé par Gaubert, a été imp., 1789, in-8. — Anne-Louis-François de PAULE LEFÈVRE D'ORMESSON DE NOYSEAU, fils du précédent, né en 1753, fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1770, et remplaça ensuite son père dans la charge de président à mortier lorsque celui-ci fut nommé prem. président. Nommé député de la noblesse de Paris aux états-généraux en 1789, d'Ormesson de Noyseau se fit remarquer dans l'assemblée constituante par ses principes modérés, et signa la protestation du 15 septemb. 1791. Après la session, il reprit les fonctions de bibliothécaire du roi, que

Louis XVI lui avait confiées avant la révolution. Il ne put échapper aux proscriptions qui suivirent le renversement du trône et la mort du roi. Arrêté en 1793, il fut traduit au tribunal révolutionnaire après plus. mois de détention, et condamné à mort le 20 avril 1794 avec Bochart de Sarron (*v.* ce nom) et un gr. nombre de ses confrères. — Henri-François de PAULE LEFÈVRE D'ORMESSON D'AMBOILE, cousin-germain du précédent, avec lequel on l'a confondu, né en 1751, fut successivem. conseiller au parlem., maître des requêtes, intend. des finances, contrôl.-général et conseiller-d'état. Lors de la réforme de l'ordre judiciaire, en 1791, d'Ormesson d'Amboile, alors officier-supérieur dans la garde nationale parisienne, fut élu président d'un des tribunaux de la capitale, refusa en 1792 la place de maire, à laquelle il venait d'être élu à une immense majorité de suffrages, et se retira à la campagne. Ayant échappé de cette manière aux proscriptions de la terreur, il remplit des fonctions municipales sous les gouvern. directorial et consulaire, et m. à Paris en 1807.

ORMOND (JACQUES BUTLER, duc d'), homme d'état anglais, né à Lond. en 1610, d'une ancienne et illustre famille irlandaise, consacra sa vie et ses talens à la cause des Stuart, fut le dern. appui de l'infortuné Charles Ier, et l'un des principaux aut. de la restauration qui replaça son fils Charles II sur le trône. Long-temps vice-roi d'Irlande, il s'appliqua à relever le commerce et l'agriculture trop négligés de cette province. Souv. en butte aux cabales de la cour, il n'en conserva pas moins une fidélité inébranlable à Charles II et à ses fils, et emporta dans la tombe, en 1688, la réputation d'un homme d'état distingué et d'un général habile. La *Vie du duc d'Ormond* a été écrite en anglais par Th. Carte (*v.* ce nom). — ORMOND (Jacq. BUTLER, 2e duc d'), petit-fils du précédent, né à Dublin en 1665, embrassa le parti du prince d'Orange, et jouit de la plus grande faveur sous son règne et celui de la reine Anne. Il se distingua à l'affaire de Vigo, gouverna quelq. temps l'Irlande, et fut nommé en 1712 généralissime des troupes anglaises dans les Pays-Bas. A la m. de la reine Anne, son penchant connu pour les Stuart le fit disgracier de George Ier. Condamné comme coupable de haute trahison, tous ses biens furent confisqués, et le duc d'Ormond, obligé de quitter l'Angleterre, rejoignit le prétendant à Saint-Germain. Il ne désespéra point de la cause de ce prince; mais il vit successiv., à la mort de Louis XIV et à la chute d'Alberoni, s'évanouir toutes ses espérances, et m., retiré à Avignon, en 1747. Carte a écrit aussi la *vie* de ce deuxième duc d'Ormond. Les *mém.* pub. en Hollande sous son nom sont évidemment apocryphes.

ORNANO (ALPHONSE d'), maréchal de France, né en Corse vers le milieu du 16e S., était fils du fameux Sanpiétro (*v.* ce nom), et prit le nom de sa mère, Vanina d'Ornano, qui appartenait à l'une des familles descendues des souverains de la Corse. Il fut élevé à la cour de Henri II comme enfant d'honneur des princes de France, et se rendit en Corse, à l'âge de 18 ans, avec quelq. hommes et de faibles munitions pour soutenir la lutte que son père avait engagée avec les Génois. Sanpiétro étant m. dans une embuscade, les Corses proclamèrent son fils leur général, malgré son extrême jeunesse. Las de poursuivre une guerre douteuse, et n'espérant plus de secours de la France, Ornano ne tarda pas à entrer en accommodem. avec ses adversaires. Il stipula en 1568 une amnistie générale pour ses compatriotes, et sa sortie de l'île avec ceux de ses amis qui voudraient le suivre sans qu'ils fussent censés bannis. Ayant réuni 800 Corses qui consentirent à suivre sa fortune, il passa en France, fut bien accueilli par Charles IX, et nommé colonel-général des Corses au service du roi. Il demeura attaché à Henri III pendant les troubles de la ligue. Après l'assassinat du duc de Guise, Ornano fut envoyé dans le Dauphiné pour calmer les esprits disposés à la révolte. Il fut l'un des prem. à se ranger sous les drapeaux de Henri IV, contribua, avec Lesdiguières et le connétable de Montmorenci, à la soumission des villes de Lyon, Grenoble et Valence, et fut envoyé contre le duc d'Espernon en Provence. Ses services furent récompensés par le cordon de l'ordre du St-Esprit, le titre de lieut.-général en Dauphiné, et le bâton de maréchal de France. Il fut ensuite lieut.-général de Guienne, et m. dans l'opération qu'on lui fit de la pierre en 1610. Henri IV appréciait le désintéressement et la franchise d'Ornano, et l'avait admis dans son intimité. — ORNANO (Jean Baptiste d'), fils aîné du précéd., né à Sisteron en 1581, succéda à son père dans la place de colonel-général des Corses, fut nommé gouverneur de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, et suggéra à ce prince, qui n'avait pas encore atteint sa 16e année, le désir d'entrer au conseil, afin de s'y introduire ensuite lui-même. Éloigné de la cour par suite de cette intrigue, Ornano y fut rappelé sur les vives réclamations de son pupille, qui le nomma bientôt premier gentilh. de sa chambre, surintendant-général de sa maison, et obtint encore pour lui le brevet de maréchal de France en avril 1626. Richelieu, imputant à Ornano la résistance de Gaston aux volontés du roi, l'accusa d'avoir déterminé le frère du roi à contracter, avec une princesse étrangère, une union qui le rendrait indépendant. Le 4 mai de la même année (1626) il donna l'ordre d'arrêter le nouveau maréchal, qui se trouvait aussi impliqué dans la conspiration du prince de Chalais (*v.* TALLEYRAND). Ornano fut conduit au château de Vincennes, et y m. le 2 sept. 1626. Cette fin si prompte fit soupçonner qu'il avait été empoisonné. Sa famille s'éteignit en France en 1674; mais une autre branche s'est continuée en Corse. La *Vie du maréchal d'Ornano*, par Carrant, secrétaire des commandemens de Gaston, a été imp. sur un MS. de la bibliothèq. de l'abbaye de St-Germ.-des-Prés, à Paris, dans le *Conservateur*, août et septembre, 1760.

ORNEVAL (N. d'), auteur dramatiq. français, né vers la fin du 17e S., m. à Paris en 1766, travailla pour le théâtre de la Foire St-Germain, soit seul, soit en société avec Lesage, Fuselier, Lafont, Piron, Autreau (*v.* ces noms). On trouve la liste de ses pièces dans le tom. 2 de l'*Hist. du théâtre de l'Opéra-Comique*, de Desboulmiers. d'Orneval a été aussi, avec Lesage, l'édit. du *Théâtre de la Foire*, Paris. 1721-37, 9 vol. in-12.

OROBIO (ISAAC DE CASTRO), écrivain juif du 17e S., né en Portugal, suivant Rodriguez de Castro, ou en Espagne, suivant l'abbé de Rossi, fut élevé dans la religion chrétienne, fit ses études à Salamanque, et devint profess. de philosophie dans l'université de cette même ville. Il cultiva ensuite la médecine, et en donna des leçons à Séville; mais ayant eu l'indiscrét. de faire connaître son attachement au judaïsme, il fut jeté dans les cachots de l'inquisition, où il resta trois ans. Étant passé en France, après sa captivité, il enseigna quelque temps la médecine à Toulouse. Il se rendit ensuite à Amsterdam, où il abjura solennellem. la religion catholique, exerça la médecine le reste de sa vie, et m. vers 1687. On a de lui trois écrits en latin, pub. et réfutés par Ph. de Limborch, dans son livre int. *de Veritate religionis christianæ*, etc., Gouda, 1687, in-4; Bâle, 1740, in-8; *Certamen philosophicum propugnatæ veritatis divinæ ac naturalis*, etc., Amsterdam, 1681, 1684, 1703 et 1730, in-12: ouvr. dirigé contre le système de Spinosa (*v.* ce nom); trois autres ouv. MSs. en espagnol, réunis en un vol. in-fol., conservé dans la Biblioth. des Pères de la Merci à Madrid. On peut consulter sur Orobio, les *Escritores rabinos españoles* de Rodriguez de Castro; le *Dizionario storico degli*

autori ebrei de l'abbé de Rossi; la *Biblioth. hebr.* de Wolf, et la *Biblioth. judaïque anti-chrétienne* de Rossi.

ORODES ou mieux OUORODES, roi des Parthes, fils de Phraate III, né dans le 1er S. av. J.-C., succéda à son frère Mithridate III, après l'avoir assassiné. Ce fut lui qui, après la défaite de Crassus par Surena (*v.* ce nom), fit fondre, dit-on, de l'or dans la bouche du consul romain, tombé au pouvoir du vainqueur, en lui reprochant son avarice (*v.* Crassus). Ce prince étant vieux et malade, choisit pour son success. Phraate, l'un de ses fils, qui le fit assassiner en l'an 37 av. J.-C. On a des médailles d'Orodes, sur lesquelles on peut consulter l'*Imperium arsacidarum* de Vaillant, et l'*Iconographie grecque* de Visconti.

OROLOGGI. V. Dondis.

ORONCE-FINE. V. Finé.

ORONO, chef d'une tribu d'Indiens sur les bords de la rive Penobscot, dans le territoire de Massachusetts (Amérique septentrion.), né vers la fin du 17e S., m. en 1801, à l'âge de 130 ans, avait fait avec le gouvernem. des Etats-Unis, à l'époque de la guerre entre les colonies anglo-américaines et la métropole, un traité qu'il observa religieusem.; et il se rendit utile à ses alliés par sa coopération franche et loyale. Sa tribu avait été convertie à la foi chrétienne par des missionnaires, et possédait une église pour le culte. Orono conserva ses facultés intactes dans un âge très-avancé; et sa femme m. en 1809, âgée de 115 ans.

OROSE (Paul), historien, naquit vers la fin du 4e S., à Tarragone, suivant l'opinion la plus génér., ou à Braga, en Portugal, suivant quelques écrivains de cette nation. S'étant destiné de bonne heure à la carrière ecclésiastiq., il alla trouver St Augustin à Hippone, demeura un an auprès de lui, et fit, sous sa direction, de grands progrès dans les sciences sacrées. Il entreprit ensuite le voyage de Palestine, pour consulter St Jérôme sur l'origine de l'âme. Pendant son séjour à Bethléem, il fut invité d'assister à un synode convoqué à Jérusalem, au sujet de l'hérésie de Pélage (*v.* ce nom). Le zèle qu'il montra en cette occasion indisposa l'évêque de Jérusalem, nommé Jean, qui l'accusa de blasphème. Orose se défendit par l'écrit intit. *Apologeticus de arbitrii libertate*, où il démontre toutes les fâcheuses conséquences de la doctrine des pélagiens. Orose retourna ensuite près de St Augustin, et travailla, par les conseils de ce doct., à un ouv. destiné à répondre aux plaintes des païens qui accusaient le christianisme d'être la cause de tous les malheurs qui affligeaient l'empire. On ignore l'époque de la m. d'Orose. Son grand ouv., dont nous venons de parler, intit. *Historiarum adversùs paganos lib. VII* (depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 316 de J.-C.), a été imp. pour la prem. fois, sur de bons MSs., à Augsbourg, 1471, in-fol. Cette édit. est rare et recherchée : plus. autres édit. ont paru dans les 15e, 16e et 17e S. La plus commode est celle donnée par Sig. Havercamp, avec des notes, Leyde, 1738, et avec un nouveau frontispice, 1767, in-4. L'hist. d'Orose a été trad. dans presque toutes les langues de l'Europe. La traduct. franç., pub. à Paris, Vérard, 1491, in-fol., que Mercier de St-Leger attribue à Claude de Seissel, est assez recherchée. Nous devons citer parmi les traduct. en d'autres langues, la version anglo-saxone faite par le roi Alfred-le-Grand, à la fin du 9e S., et qui parut pour la prem. fois, avec une nouv. version anglaise, par les soins de Barrington, sous ce tit. : *The anglo-saxon version from the histor. Orosius by Aelfred the Great*, etc., Londres, 1773, in-8. L'hist. d'Orose, dit le savant Weiss, ne doit être consultée qu'avec défiance, parce qu'elle renferme une foule de faits, qui n'ont d'autre fondement que des tradit. populaires.

ORPHÉE, poète, musicien et fondat. de quelques cérémonies religieuses, a été regardé quelquefois comme un personnage imaginaire. Il est juste de dire qu'on a débité sur son compte quelques fables; mais elles ne doivent pas nous faire conclure qu'il n'a point existé. Il faut savoir faire la part de la vérité et du mensonge. S'il n'y eut jamais d'Orphée qui traînât à sa suite les arbres et les rochers, qui suspendît le cours des fleuves, qui vît les bêtes féroces s'attrouper autour de lui pour l'entendre, enfin qui pénétrât jusqu'aux enfers pour en tirer son Eurydice, la regarder, malgré la défense singulière du capricieux Pluton et la perdre encore, il est bien certain qu'il y eut un homme de ce nom. Homère, Hérodote, Hésiode, Pindare, Euripide, Aristophane, Platon, Isocrate, Pausanias, nous l'attestent. Il paraît qu'Orphée était né dans la Thrace, près d'un siècle avant le siége de Troie, et que son père était OEagre, l'un des rois ou chefs du pays. Ses talens et son génie lui ont fait donner pour mère, tantôt Calliope, tantôt Polymnie. C'est ainsi qu'on l'a supposé aussi fils d'Apollon. Orphée prit part à l'expédition des Argonautes, voyagea ensuite en Egypte, rapporta dans sa patrie les mœurs et les sciences de cette contrée et institua les jeux de Cérès-Eleusine et de Bacchus, qui furent appelés de son nom jeux *orphiques*. La m. de son épouse Eurydice le jeta dans une douleur telle qu'il rompit tout commerce avec les humains : les femmes de Thrace, furieuses de le voir dédaigner tout leur sexe, le mirent en pièces, s'il faut en croire les poètes. Les *hymnes* d'Orphée, qui renfermaient toute sa doctrine, s'altérèrent insensiblement, quoique conservés parmi ses disciples, et l'on y en substitua d'autres, que l'on continua de décorer de son nom. Les autres ouv. qu'on lui a attribués, sont égalem. d'écrivains très-postérieurs. Ils ont été pub., pour la prem. fois, à Florence en 1500, in-4. Cette édit., très-rare, a servi de base à celle de Venise, Alde, 1517, in-8. Andr.-Chr. Eschenbach en a donné une édit. bien supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée, Utrecht, 1689, petit in-8; mais la plus complète est celle qu'a publiée M. Godefr. Hermann, sous le tit. d'*Orphica*, Leipsig, 1805, in-8. Les ouv. attribués à Orphée ont été trad. en latin dès 1519, par Crivello, poète milanais. Ses *Hymnes* ont été réunis avec ceux d'Ariphron, Paris, 1615, in-4; trad. en latin par Jos. Scaliger et Fréd. Morel.

ORRENTE (Pedro), peintre d'histoire et de genre, né vers 1550 à Monte-Alegro, dans le royaume de Murcie, mort à Tolède en 1644, fut élève du Greco, imita la manière du Bassan (*v.* ce nom), et composa un grand nombre de tableaux conservés dans les villes de Tolède, Valence, Murcie, Cordoue, Madrid et Séville. Le musée du Louvre possédait deux tableaux de ce maître, la *Famille de Jacob* et des *Bergers gardant les moutons* : ils ont été rendus au roi d'Espagne en 1815. Orrente eut plus. élèves distingués.

ORRERY, comte de CORK. V. Boyle.

ORSANNE. V. Dorsanne.

ORSATO (Sertorio), en latin *Ursatus*, littérat. et antiquaire, né à Padoue en 1617, d'une famille patricienne, se distingua par des succès précoces et un goût décidé pour les investigat. archéologiques. Il obtint la chaire de physiq. dans l'univers. de sa patrie en 1670, et m. en 1678, décoré du titre de chevalier de St-Marc. On a de lui : *Sertum philosophicum ex variis scientiæ naturalis floribus consertum*, Padoue, 1635, in-4; *Monumenta patavina*, etc., ib., 1652, in-fol.; *Cronologia degli reggimenti di Padova*, etc., ib., 1666, in-4; *i Marmi eruditi*, etc., ib., 1669, in-4; *de notis Romanorum Commentarius*, etc., ib., 1672, in-fol.; *Istoria di Padova*, etc., ib., 1678, in-fol.; et quelq. autres écrits moins remarquables, dont on trouvera les titres dans les *Memoires* de Niceron, tom. 13.— Orsato (J.-B.), antiquaire de la même famille, né

à Padoue en 1673, professa la médecine dans cette ville, et y m. en 1720. On ne connaît de lui que quelq. *dissertat.* latines et italiennes, insér. dans le *Giornale de' litterati* de Padoue, t. 35, et dans la *Galleria di Minerva*, tom. 6.

ORSELLI (Laurent), juriscons., d'une anc. et noble famille de Forli, vivait dans le 17e S. On a de lui un ouv. en 3 vol., intit. : *Examen apum, sive conclusionum legalium, quæ ingeniosè delibatæ fuerunt ex floribus decisionum rotalium totius orbis, et præcipuè Romanæ Rotæ*, etc.

ORSEOLO (Pierre Ier), doge de Venise, provoqua la chute de Candiano IV, auquel il succéda le 12 août 976. Il gouvernait glorieusem. la république lorsque les éloquentes prédication de St Romuald, fondat. de l'ordre des camaldules, lui inspirèrent un si vif désir de retraite, qu'il s'enfuit du palais ducal en 978, pour suivre les missionn. dans le couvent de St-Michel en Gascogne. Il y vécut 19 ans dans la pénitence, et m. révéré comme un St. —Orseolo (Pierre II), fils du précéd., devint doge en 991. Son règne fut signalé par la soumission de la Dalmatie et de l'Istrie. Il m. en 1009. — Othon Orseolo, fils du précéd., lui succéda par un droit qu'il regardait comme héréditaire. Il avait eu pour parrain l'emper. Othon III, avait épousé la nièce de St Etienne, roi de Hongrie, et en conçut tant d'orgueil qu'il devint odieux à ses concitoyens, qui le chassèrent en 1023. Il m. à Constantinople en 1032.

ORSI (Lelio), peintre italien, né à Reggio en 1511, est aussi connu sous le nom de *Lelio da Novellara*, ville où il passa la plus grande partie de sa vie. Cet artiste, oublié par la plupart des biographes italiens, a été vengé de ce silence injuste par Tiraboschi (*v.* ce nom), qui lui a consacré une notice très-détaillée. Orsi avait exécuté à Reggio et à Novellara plus. belles fresques, dont on regrette les pertes. Il existe peu de tableaux de lui. Le musée du Louvre en possédait un représent. *J.-C. qui, à la prière de la Vierge, de St Joseph et d'un évêque, delivre une âme du purgatoire*. Ce tableau a été rendu en 1815. Tiraboschi accorde à ce peintre l'entente du clair-obscur, l'empatem. des couleurs et un dessin gracieux. Il m. à Novellara en 1587. — Benedetto Orsi, né à Pescia en Toscane, dans le 16e S., s'est fait un nom par son beau tableau de *St Jean l'Evangéliste*. — Prosper Orsi, peintre romain, né vers le milieu du 16e S., fut employé dans tous les travaux que Sixte-Quint fit exécuter à Rome. Lié d'abord avec le Joseppin (*v.* ce nom), il devint l'un de ses adversaires les plus acharnés par les insinuations du Caravage (*v.* ce nom). Il m. à Rome en 1635.—Orsi (Jean-Joseph), né à Bologne en 1652, m. en 1733, cultiva avec succès les belles-lettres, la philosophie, les mathématiq. et la poésie. On a de lui une *défense* de quelq. auteurs italiens, entre autres du Tasse, contre le P. Bouhours; des *sonnets*; des *pastorales* et quelq. autres pièces de poésie; des *lettres*, et une traduct. lat. de la *Vie du comte Louis de Sales* par le P. Buffier, jésuite.

ORSI (Joseph-Augustin), card., né à Florence en 1692, entra d'abord dans l'ordre de St-Dominiq., enseigna la philosophie et la théologie au couvent de St-Marc dans sa patrie, devint ensuite membre de plus. congrégat. à Rome, secrétaire de l'index, maître du Sacré-Palais en 1749, et cardinal de la promotion de Clément XIII en 1759. Il m. à Rome en 1761. On a de lui plus. ouv., dont les plus remarquables sont : une *Histoire ecclésiastiq.* (qu'on peut regarder comme la contre-partie de celle de Fleury), Rome, 1746-1762, 21 vol. in-4 (continuée par Phil.-Ange Beccheti, en 17 vol.); *de la Puissance du pape sur les conciles généraux et sur leurs canons* (en latin), 1740, 3 vol. in-4; *de l'Infaillibilité et de l'Autorité du pontife romain*, etc. (en ital.), 1741, in-4; *de l'Origine du domaine et de la souveraineté des pontifes romains* (en ital.), 1742. Fabroni a pub. une *Vie* du cardinal Orsi, Rome, 1767.

ORSINI, nom d'une famille illustre et puissante en Italie, dès le 11e S., plus connue en France sous le nom des *Ursins*, est célèbre dans l'hist. par sa longue rivalité avec la famille des Colonna. Imposant tour à tour des souver. pontifes à l'Eglise, ces deux familles régnèrent long-temps dans Rome. La famille Orsini, alliée à celle de Médicis, étendit ses possessions dans l'état de l'Eglise, et se dédommagea ainsi de ce quelle avait perdu dans le roy. de Naples, où plus. de ses membres s'étaient distingués dans la profess. des armes.—Nicolas Orsini, comte de Pitigliano, général des Vénitiens pendant la ligue de Cambrai, né en 1442, acquit une gr. réputation militaire au commencem. du 16e S., dans un âge assez avancé. Mis à la tête des armées vénitiennes, il mérita le surnom de *Fabius*. Associé avec le célèbre Barthélemi Alviano (*v.* ce nom), il perdit à la vérité la fameuse bataille d'Agnadel (14 mai 1509); mais resté seul général en chef, il rassembla de nouvelles troupes, leur inspira une grande énergie, reprit Padoue dans la même année, la défendit avec succès contre l'emper. Maximilien, et m. l'année suiv. (1510) à Lunigo, par suite des fatigues de la guerre. Le sénat vénitien lui fit ériger une statue dans l'église de St-Jean et de St-Paul, où son corps fut inhumé.—Orsini (Lorenzo), seigneur de Ceri, nommé souvent *Renzo de Ceri*, cousin du précéd., se mit comme lui à la solde des Vénitiens, pendant la guerre de la ligue de Cambrai, forma le prem. un corps d'infanterie ital., en état de résister aux redoutables bataillons des Suisses et des Espagnols, signala sa valeur au siége de Bergame, accusa Alviano de l'avoir sacrifié en cette occasion, passa en 1515 au service de Léon X, et fut employé à la conquête du duché d'Urbin. Après la m. de Léon X, Lorenzo Orsini passa au service de François Ier, et fit pour lui une guerre de partisan en Italie. Il se distingua ensuite dans les défenses de Marseille et de Rome contre le connétable de Bourbon; et lorsque la capitale de la chrétienté fut prise, il se retira à Barlette, et m. en 1536.

ORSINI (Fulvio), savant antiquaire et philolog., fils naturel d'un command. de l'ordre de Malte, de l'illustre famille de ce nom, né à Rome en 1529, surmonta tous les obstacles que lui opposait la misère à laquelle sa mère était réduite, et devint l'un des hommes les plus érudits de son temps. Ayant embrassé l'état ecclésiastiq., il fut nommé biblioth. du cardinal Farnèse, honoré des bienfaits du pape Grégoire XIII, et lié avec plus. savans ital. contemporains. Il consacra toute sa fortune à la fondat. d'un magnifiq. cabinet qu'il légua au cardinal Odoard Farnèse, neveu de son protect., et m. en 1600. On a de lui : *Virgilius collatione scriptorum græcor. illustratus*, Anvers, 1568, in-8; Leuwarden, 1747, in-8 (cette dern. édit. est plus estimée que la prem.); *Familiæ romanæ quæ reperiuntur in antiquis numismatibus*, etc., Rome, 1577, in-fol.; Paris, 1663, in-fol., corrigé et aug.; *Imagines et elogia virorum illustrium et erudidor. ex antiq. lapidibus et numismat. expressa*, Rome, 1570, in-fol., rare; Anvers, 1598, 1606, in-4, avec pl. (trad. en franç. par Baudelot de Dairval, sous ce tit. : *Portraits d'hommes et de femmes illustres*, Paris, 1710, in-4); et plus. autres ouv., tant impr. que MSs., sur lesquels on peut consulter la *Pinacotheca* de Rossi, les *Eloges des hommes savans* de Teissier, tom. 4, et la *notice* que L.-A. Millin a consacré à Orsini dans le *Magasin encyclopédiq.*, 1811, 3e vol., p. 96-113.

ORSINI. V. Benoit XIII et Ursins.

ORTA (Garcias de). V. Horto.

ORTE (N., vicomte d'), gouvern. de Bayonne à l'époque de la St-Barthélemi, est un de ces hommes qu'un seul jour, une seule action a immortalisés,

sans qu'ils aient songé à autre chose qu'à remplir leur devoir. L'histoire à inscrit dans ses fastes le billet que ce vertueux citoyen écrivit au roi Charles IX, dont il avait reçu l'ordre d'égorger tous les calvinistes de son gouvernem. Nous retracerons ici cette réponse si courte et si noble : « Sire, j'ai communiqué la lettre de votre majesté à la garnison et aux habit. de cette ville. Je n'y ai trouvé que de braves soldats, de bons citoyens, et pas un bourreau. »

ORTEGA (Jean de), enseigne de la marine espagnole au commencem. du 17e S., a laissé : *Numerato de quatro esquadrones, y declaracion por donde se sabia el aureo número y la epacta y luna y mareas*, Cadix, 1624. — Un autre Jean de Ortega, dominic. aragonais, a composé un *traité* d'arithmétique, réimp. depuis avec des correct. sous le titre de *Tratado utilísimo de aritmética, de nuevo emendado por Juan Lagarto y antes por Gonzalo de Busto*, Grenade, 1563, in-4. — C'est enfin à un troisième Jean de Ortega, qu'a été quelquefois attribué le *Lazarillo de Tormes*.

ORTEGA (Casimir GOMEZ de), botaniste espagnol, né à Madrid en 1730, fit ses études à Bologne, en Italie, devint profess. au jardin royal de botaniq. de sa patrie, et m. en 1810, membre des academ. de méd. et d'hist. On a de lui un assez gr. nombre d'ouv., dont plus. ont contribué à répandre en Espagne le goût de la botanique. Les principaux sont : *Tentamen poeticum, seu de Laudibus Caroli III*, etc., Bologne, 1759, in-4; *Commentarius de cicutâ*, Madrid, 1761; trad. la même année en espagnol; *Tabulæ botanicæ*, ib., 1773, in-4; *Tratado de las Aguas termales del Trillo de Madrid*, 1778, in-4; *Instruccion sobre el modo mas seguro y económico de trasportar plantas vivas*, ibid., 1779, in-4; *Historia natural de la malagueta*, etc., ibid., 1780, in-4; une continuat. de la *Flora española* de Jos. Quer, tom. 5 et 6, ibid., 1784, in-4; *Curso elemental de botanica*, etc., 1785, in-8; *Sex novarum aut rariorum plantarum horti regii botanici matritensis*, etc., in-4, 1797-98-1800, en dix part. Ortega a trad. en espag. le *Voyage du commodore Byron autour du monde*, etc.; le *Voyage autour du monde* par Magellan et Seb. del Cano; plus. ouvr. de l'agronome Duhamel du Monceau (*v.* ce nom), et du physicien Sage (*v.* ce nom). Lœfling a donné le nom d'*ortegia*, à un genre de plantes de la famille des caryophyllées.

ORTELL ou OERTEL (Abraham), en lat. *Ortelius*, savant géographe, surnommé le *Ptolémée* de son siècle, né à Anvers en 1527, parcourut, au sortir de ses études, les Pays-Bas, une partie de l'Allemagne, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande et l'Italie, recueillit dans ses voyages des médailles, des bronzes et des antiques, dont il forma un cabinet des plus curieux de l'époque, s'appliqua ensuite à l'étude de la géographie, et conçut le prem. l'idée de réunir les cartes pub. jusqu'alors par différens aut. Ce recueil ou atlas obtint le plus grand succès, et lui valut en 1575 le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne. Il m. en 1598. On a de lui : *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570, in-fol. : c'est l'édit. originale de son atlas, qui a été trad. en ital., en espag. et en franç.; *Synonymia geographica*, Anvers, 1578, in-4; 2e édit. pub. sous le nouv. tit. de *Thesaurus geograph.*, ibid., 1596, in-fol.; *Theatri orbis terrarum parergon, sive veteris geographiæ tabulæ*, Anvers, 1595, 1609, 1624, in-fol., et réuni aussi à l'atlas universel du même aut.; *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, Anvers, 1584, in-8; réimp. avec quelq. opuscules de Peutinger, Iéna, 1684; *aurei sæculi Imago*, etc., Anvers, 1598, in-4, fig.; *Deorum dearumque Capita, è veteribus numismatib.*, Anvers, 1573, in-4.

ORTIGUES ou de LORTIGUES (Annibal d'), poète franç., né à Apt en Provence l'an 1570, servit avec distinction dans les armées royales contre les ligueurs, et visita presque toutes les cours de l'Europe, dont il a tracé des portraits satiriques assez ressemblans. Ce poète avait de la verve et beaucoup de naturel, et Malherbe composa ce quatrain pour mettre en tête d'un recueil de ses vers :

> Vous dont les censures s'étendent
> Dessus les ouvrages de tous,
> Ce livre se moque de vous,
> Mars et les Muses le défendent.

On a d'Ann. d'Ortigues : *la Trompette spirituelle*, Lyon, 1605, in-12; *Poésies div.*, etc., déd. au roi, Paris, 1617, in-12; *le Désert du sieur de l'Ortigues, sur le mépris de la cour*, ibid., 1637, in-8.

ORTIZ (Alphonse), chanoine de Tolède vers le milieu du 15e S., se livra à l'étude des sciences ecclésiast. et composa divers traités sur ces matières. Le cardinal Ximenes, connaissant sa capacité, le chargea de rédiger et de revoir la Liturgie mozarabique. Il m. vers 1530. On a de lui : *Missale mixtum, secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, Tolède, 1500, in-fol., avec une sav. préface; *Breviarium mixtum, secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, ibid., 1502, petit in-fol.; *de la Herida del rey don Fernando-el-Catholico: Consolatorio á la princesa de Portugal; Oracion á los reyes católicos*, en espagnol et en latin; quelq. autres opuscules peu remarquables, en espagnol, impr. tous ensemble, Séville, 1493, in-fol. — Ortiz (Blaise), parent et comtemporain du précéd., né au village de Villa-Robledo, fut successivem. vicaire-général de Talaveira, chanoine théologal, et vicaire-général de Tolède. Il n'était pas moins distingué par son savoir que par sa piété. On a de lui : *Itinerarium Adriani VI, ab Hispaniâ Romam usque*, etc., Tolède, 1548, in-8; *Descriptio graphica summi templi toletani*, Tolède, 1544, in-8.

ORTLOB (Jean-Frédéric), doct. en méd., né en 1661 à Oëls en Silésie, mort en 1700, remplit à Leipsig la chaire extraordin. d'anatomie et ensuite celle de médecine, fut associé à l'acad. impériale des Curieux de la Nature, et obtint le titre de médecin de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, électeur de Saxe. On a de lui : *Historia partium corporis humani*, Lipsig, 1691, in-4; *Dissertatio de vesicatoriis*, ibid., 1696, in-4; *Historia partium et œconomiæ hominis secundum naturam, seu Dissertationes anatomico-physiologicæ in academiâ lipsiensi publicè ventilatæ, et in usum philiatrorum collectæ*, ibid., 1696, in-4.

ORTON (Job), théolog. anglais non-conformiste, né à Shrewsbury en 1717, m. en 1783, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels il suffira de citer : *Discours sur les devoirs du chrétien*, in-12; *Discours sur plusieurs sujets de pratique*, in-8; *Exposition pratique de l'Ancien-Testament*, 6 vol. in-8.

ORTWINUS. V. Gratius.

ORVAL (Gilles d'), religieux de l'ordre de Cîteaux réformé, né à Liége, florissait dans le 13e S. On a de lui une *Histoire* des évêq. de Tongres et de Liége, depuis St Materne jusqu'en 1246, qui fait partie de la collection des *Historiens de Liége*, qu'a donnée Chapeauville en 1622.

ORVAL (l'abbé d'). V. Montgaillard.

ORVILLE (Jacques-Philippe d'), sav. littérateur et antiquaire, né à Amsterdam en 1696, annonça de bonne heure des dispositions remarquables pour la littérature, auxquelles son père, riche négociant, se vit forcé de céder. Le jeune d'Orville, après avoir fait d'excellentes études sous des profess. renommés, parcourut successiv. l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne et l'Italie, et se lia avec un gr. nombre de personn. célèbres dans ces diverses contrées. De retour en Hollande, vers 1730, il fut nommé profess. d'humanité à l'athénée d'Amsterdam, remplit cette chaire avec une haute distinction jusqu'en 1742, qu'il s'en démit volon-

airement pour travailler sans obstacle aux différens ouvr. qu'il avait commencés. Il m. de la pierre en 1751. Dès 1732, il avait été le collaborateur de Burmann dans la rédaction du recueil périodique int. *miscellaneæ Observationes*. Resté seul rédact. en 1740, il continua ce rec. sous le tit. d'*Observat. miscellan. et criticæ novæ*. Les premières observat. sont en 10 vol.; les secondes en 12 tom. ou 4 vol., Londres et Amsterd., 1730-39, Amsterd. 1740-51, 14 vol. in-8. (Les art. qui appartiennent à d'Orville sont signée d'un B.) On a en outre de ce sav. littér.: un *Voyage en Sicile*, publié par P. Burmann II, sous le tit. de *Sicula*, Amsterdam, 1764, in-fol., fig.; et des édit. d'un gr. nombre d'auteurs grecs et romains, avec des *comment.* ou des *notes*. Le catalogue des MSs. qu'il a laissés et qui font aujourd'hui partie de la biblioth. Bodléienne, a été impr. sous ce tit.: *Codices MSs. et impressi cum notis MSs., olim Dorvilliani, qui in biblioth. Bodleianâ.... adservantur*, 1806, in-4.—Pierre d'Orville, frère du précéd., m. en 1739, avait composé des vers latins, dont Jacques Philippe a donné une belle édition, 1740, in-8.—Nicolas-Philippe d'Orville, parent des précéd., a laissé un *Recueil de dissertations chrét., morales et historiques*, en 10 vol. in-fol. MSs., mentionné dans le *Catalogue* des MSs. de Milsoneau, publ. à Paris en 1770.

ORVILLE (CONTANT d'). V. CONTANT.

ORVILLIERS (LOUIS GUILLOUET, comte d'), lieut.-général, ou vice-amiral de la marine royale de France, né à Moulins en 1708, était lieutenant d'infanterie, lorsqu'il passa dans la marine en 1728, en qualité de garde. Après plusieurs campagnes sur divers vaisseaux ou frégates, dans les mers de l'Amérique septentrion., il obtint la croix de St-Louis en 1746, et le grade de capitaine de vaisseau en 1754. Vers le commencement de 1777, il fut élevé au grade de lieutenant-général, et reçut le commandem. de l'armée navale qui était réunie à cette époque dans le port de Brest et qui formait trois escadres. Ce fut avec cette flotte qu'il triompha de la flotte anglaise, commandée par l'amiral Keppel (*v.* ce nom), le 27 juillet 1778. L'année suiv., il fut chargé d'opérer une descente sur les côtes d'Angleterre, conjointement avec une flotte espagnole; mais div. évènemens le forcèrent de rentrer dans le port de Brest, au mois d'octobre de la même année, 1779. Il donna alors sa démission et se rendit à Rochefort, où il obtint sa retraite définitive. Quelq. mois après, en 1783, il se retira au séminaire de St Magloire, et y resta jusqu'à la révolution. Ayant quitté la France à cette époque, il finit ses jours en pays étranger. On ignore l'époque et le lieu de sa mort.

ORY (FRANÇOIS), juriscons., fils d'un libraire de Paris, suivit quelque temps le barreau de cette capit., vint ensuite occuper une chaire de droit à Orléans, et m. en 1657. On a de lui, sous le pseudonyme latin d'*Osius*, différens ouvrages dont les plus importans sont: *Dispunctor ad Merillium, seu de variantibus Cujacii interpretationibus, in libris Digestorum dispunctiones* 53, Orléans, 1642, in 8; *Pactum renuntiationis, seu de pacto dotalibus instrumentis adjecto*, 1664, in-4. F. Ory fut l'aïeul de Philibert Ory ou Orry, successivem. intendant de Soissons, de Perpignan et de Lille, contrôleur-général des finances, m. en 1747.

ORZECHOWSKI (STANISLAS), en lat. *Orichovius*, orateur et écrivain célèbre, né en Pologne au 16e S., sous le règne de Sigismond-Auguste, était chanoine de Premislie, lorsque au milieu des querelles religieuses de cette époque, il épousa la fille d'un gentilhomme dissident. Son évêq. le dégrada du sacerdoce et l'excommunia. Mais après la m. de sa femme, Orzechowski ayant fait une profession de foi au synode de Petricovie, fut relevé des censures ecclésiastiques. Il fut ensuite nomme et député à la diète de 1561. On ignore l'époque de sa m. Il a laissé: *Annales de la Pologne* (en latin), depuis la m. de Sigismond Ier, trad. en polonais et impr. dans le *Choix d'aut.* de cette nation, Varsovie, 1803-6; *Annales du règne de Sigismond-Auguste* (en latin), publ. en 1611 et réimpr. en 1712 avec l'Hist. polonaise de Dlugosz; *Oraison funèbre du roi Sigismond-Auguste* (en Polonais), Cracovie et Venise, 1548, réimpr. dans plus. collect. Ce dern. écrit fit donner à son aut. le surnom de *Démosthène de la Pologne*.

OSBECK (PIERRE), voyageur et naturaliste suédois, né vers 1720, fut placé, en 1750, à la recommandation du savant Linné, sur un vaisseau de la compagnie des Indes suédoises, en qualité d'aumonier: revenu à Gothembourg en 1752, il fut nommé prevôt ecclésiast. de Hasloef, et m. en 1805, à l'âge de 83 ans. On a de lui, en suédois: *Journal d'un voyage aux Indes orientales, fait dans les années* 1750, 1751, 1752, *avec des observations sur l'hist. natur., la langue, les mœurs, l'économie domestique des peuples étrangers*, Stockholm, 1757, in-8, fig.; trad. en all. et en angl.; plus. mém. ins. dans le *rec.* de l'acad. des sciences de Stockholm. Linné a donné le nom d'*osbeckia* à un genre de plantes vivaces de la famille des mélastomées.

OSBORNE (FRANÇOIS), écriv. angl., né en 1589, m. en 1659, avait pris parti pour le parlem. et Cromwell dans la guerre civile de 1640, et occupé divers emplois publics. S'étant ensuite retiré à l'université d'Oxford pour y surveiller l'éducation de son fils, il a publ. divers écrits, parmi lesquels nous citer.: *Avis à un fils*, qui eut un gr. nomb. d'édit. Tous les opuscules d'Osborne ont été réunis en 1689, un vol. in-8, et en 1722, 2 vol. in-12.—Un autre OSBORNE (Jean) a trad. de l'angl. en franç.: *Pamela ou la Vertu récompensée*, de Richardson, Paris, 1743, 4 vol. in-12.

OSCKRI-ELIEZER, rabbin de la synagogue de Venise, est aut. d'un livre en langue hébraïque, intit.: *Liber timentium explicatio DCXIII præceptorum legis mosaicæ*, Venise, 1606, in-4.

OSEE, fils de Beeri, le 1er des 12 petits prophètes dans l'ordre des Bibles, vécut sous les règnes de Jeroboam II, roi d'Israel, d'Osias, Joathan, Achaz et Ezéchias, rois de Juda, et m., âgé de plus de 80 ans, vers l'an 784 av. J.-C. Sa prophétie est divisée en 4 chap. Les Grecs célèbrent sa fête le 17 octobre et les Latins le 4 juillet.—OSÉE II, fils d'Éla, dern. roi d'Israël, conspira contre Phacée, le tua et s'empara du trône; mais il ne le garda que 9 ans: assiégé dans Samarie par Salmanazar, roi d'Assyrie, il fut pris et conduit en captivité dans la Médie, ainsi que les dix tribus d'Israël.

OSIANDER (ANDRÉ), célèbre théolog. protest., né en 1498 à Gunzenhausen en Franconie, fit ses études à l'académie de Wittemberg, embrassa l'un des prem. la réforme de Luther, devint pasteur de Nuremberg en 1522, se trouva à toutes les assemb. où furent discutés les articles de la profession de foi si connue sous le nom de confession d'Augsbourg, émit plus. idées nouvelles qu'il soutint avec emportem., et notamment celle sur la justification, qu'il prétendait avoir lieu, non par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos âmes (*v.* l'*Hist. des Variations*, etc., par Bossuet). Il enseigna publiquem. cette doctrine après la m. de Luther qui l'avait combattue, et m. d'épilepsie à Kœnigsberg en 1552. Ses principes dominèrent en Prusse, où il s'était réfugié, et ses disciples y sont encore connus sous le nom d'*Osiandéristes*. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. tombés aujourd'hui dans l'oubli, et dont on trouvera les titres dans la *Biblioth.* de Gessner, dans les *éloges* de Teissier, etc. Le seul que l'on cite encore, pour sa rareté, est intitulé *Harmoniæ evangelicæ lib.* 4, Bâle, 1537, in-fol. — Luc OSIANDER, fils du précéd., dit l'*Ancien* (pour le distinguer d'un fils

qu'il eut sous le même prénom, qui fut chancelier de l'université de Tubingue, et publ. aussi un gr. nombre d'écrits théolog., oubliés aujourd'hui), né à Nuremberg en 1534, fut surintendant des églises du Wurtemberg, et m. en 1604. On a de lui beaucoup d'ouvr. de controverse, la plupart en allemand.— André OSIANDER, 2e fils de Luc l'Ancien, né en 1562, fut chancelier de l'université de Tubingue en 1605, et m. en 1617. Plus. ouvr. théologiques qu'il a publ. ont eu le destin de ceux de son aïeul, de son père et de son frère. — Jean-André OSIANDER, probablem. de la famille des précéd., théologien et philologue, né à Tubingen en 1622, professa la théologie à l'académie de cette ville, et m. prevôt de la collégiale en 1697. On a de lui : *de azylis Hebræorum, gentilium et christianorum*, Tubingue, 1673, in-4; *Tractatus theologicus de magiâ*, ibid., 1687, in-4; des *comment.* sur plus. parties de la Bible; des *notes* sur le traité de Grotius, *de Jure belli et pacis*.

OSIAS ou OZIAS. V. AZARIAS.

OSIDIUS-GETA vivait l'an de Rome 802, et de l'ère chrétienne l'an 47. C'est lui qui, suiv. Tertullien (*Lib. de præscript., cap.* 39), commença à mettre en vogue ce genre bizarre de composition qu'on appelle *centons*, et composa une *tragédie* de Médée, dont presque tous les vers étaient tirés de Virgile. Scrivérius a publ. quelq. fragmens de cette œuvre ridicule dans sa collect. des anciens tragiq.

OSIO (FÉLIX), écrivain savant et fécond, né à Milan en 1587, d'une anc. famille, embrassa l'état ecclésiastique, et professa la rhétor. à l'université de Padoue. Tout en composant des harangues, des discours, en remplissant de ses vers les recueils du temps, il s'occupait de publier la *collection* des hist. italiens du moyen âge lorsqu'il m. de la peste en 1631. Il a laissé en MSs. des *poésies*, des *harangues*, des *panégyriques*, etc. On peut consulter sur Osio la *Storia litterat.* de Tiraboschi, t. 8. Ses *notes* et *remarques* critiq. et histor. ont été publ. dans différens recueils, tels que le *Thesaur. antiquitat. ital.*, les *rerum italicarum Scriptor.*, la *collect.* de Muratori, etc.

OSIRIS (mytholog.) fils de Jupiter et de Niobé, fit la conquête de l'Egypte, et épousa Isis. Il fut assassiné par son frère Typhon. On croit que les Grecs, ayant eu connaiss. du culte que les Egyptiens rendaient au soleil sous le nom d'Osiris, forgèrent à leur gré une généalogie à ce dieu-législateur, que les anciens Grecs croyaient être aussi le même que Bacchus. La vérité est qu'Osiris et Isis étaient des divinités purement allégoriques, emblèmes du soleil et de la terre.

OSIUS, évêque de Cordoue au temps du concile d'Illibéris (295), confessa la foi dans la persécution de Maximien, fut honoré par Constantin, et parut avec éclat au concile de Nicée. Mais l'empereur Constance, prévenu pour l'arianisme, l'exila à Sirmium, et parvint, à force de mauvais traitemens, à faire signer au vieillard la *formule* dite de Sirmium. Osius revint dans sa ville épiscopale, et m. en 357 ou 358, après avoir témoigné un vif repentir de sa faiblesse.

OSMAN ou plutôt OTHMAN Ier, surnommé *el Ghazy* (le victorieux ou conquérant), fondateur de l'empire othoman et de la dynastie des Osmanlis, naquit à Soukout, en Bithynie, l'an 657 de l'hég. (1259 de J.-C.). Chef d'une tribu de Turkomans établie dans l'Asie-Mineure, il partagea d'abord, avec plusieurs autres émyrs ou princes, les débris de l'empire seldjoukide qui venait d'être renversé en 1294. (V. MASOUD II), fit battre monnaie dans la ville de Cara-Hissar, s'empara d'une gr. partie de l'Asie-Mineure jusqu'à la mer de Marmara, et m. en 726 de l'hég. (1326 de J.-C.), après un règne glorieux de 27 ans. Ce prince conquérant, moins gr. par lui-même que par la dynastie qu'il fonda, a laissé une réputation de bonté, de justice et de modération, qui s'est conservée religieusem. chez les Othomans. A l'avènement de chaque nouveau sulthan, le peuple de Constantinople et des provinces fait le souhait unanime et consacré, qu'il ait un règne heureux, une longue vie et les vertus d'Osman. — OSMAN ou OTHMAN II, 16e sulthan othoman, monta sur le trône de Constantinople, à l'âge de 13 ans, après la déposit. de Mustapha Ier, son oncle, l'an de l'hég. 1027 (1618 de J.-C.). La prem. année de son règne il envoya une ambassade au roi Louis XIII, en réparation de l'insulte faite l'année précéd. au baron de Sancy, ambassadeur de France. Il dirigea ensuite des troupes sur la Perse, fit passer des secours aux Hongrois, soulevés contre Ferdinand Ier, et marcha en personne contre les Polonais, en 1621, avec une armée formidable. La fureur aveugle des janissaires ayant échoué contre la valeur d'un peuple qui combattait pour sa patrie et la liberté, les Othomans rebutés s'indignèrent contre leur jeune sulthan, qui de son côté les accusait avec raison d'être dégénérés. Osman voulut punir les janissaires d'une paix honteuse qu'il souscrivit la même année. Mais, prévenu dans ce dangereux projet qui lui avait été conseillé par Omar-Effendi, son ancien précepteur, il fut étranglé en 1622 (de l'hég. 1031), au château des Sept-Tours de Constantinople par les janiss. révolt. qui remirent Mustapha Ier en possess. de l'empire. Le père Pacifique de Provins (*v.* PACIFIQUE) a publ. une relation de la catastrophe qui termina la vie d'Osman II. — OSMAN ou OTHMAN III, 25e sulthan othoman, succéda à son frère Mahmoud Ier en 1754, et signala son règne de 3 ans, par son incapacité, son indécision et sa cruauté. Il fit empoisonner 2 princes, fils d'Achmet III, dont l'existence lui faisait ombrage, déposa ou fit mettre à m. 6 gr.-vézyrs et autant de caïmakans, et m. presque subitem. en 1757, laiss. le trône impérial à son cousin Mustapha III.

OSMAN-BEY (NEMSEY), renégat, était né en Hongrie vers 1740, d'une famille noble de ce pays. Etant colonel au service d'Autriche, il fut accusé d'avoir soustrait la caisse de son régim., dégradé et détenu long-temps dans une forteresse. Indigné de la rigueur du traitem. qui lui avait été infligé, il passa à Constantinople, prit le turban sous le nom d'Osman-Bey, et reçut, en considération de son rang, un apanage du gr.-seigneur. Une somme d'argent qu'il venait de recevoir le fit assassiner par ses domestiq. en 1785. Il avait composé une *collect.* assez nombreuse de médailles, passée avec celle de M. Cousinery dans le riche cabinet du roi de Bavière à Munich.

OSMAN-TOPAL. V. TOPAL.

OSMOND (SAINT), né en Normandie dans la prem. moitié du 11e S., était fils du comte de Seez. Il accompagna, en 1066, Guillaume-le-Conquérant en Angleterre, et devint son chancelier, puis évêque de Salisbury en 1078. Il adoucit autant que possible les maux de la conquête, réforma la liturgie anglaise, m. en odeur de sainteté en 1099, et fut canonisé en 1458.

OSMOND (N.), libraire à Paris, m. en 1773, est aut. d'un *Dictionn. topographique et critique des livres rares et singuliers*, etc., Paris, 1768, 2 vol. in-8.

OSORIO (JÉRÔME), illustre écrivain portugais du 16e S., né à Lisbonne en 1506, embrassa l'état ecclésiast., et voyagea en France et en Italie pour y étudier la philosophie et les langues orientales qui pouvaient lui faciliter la connaiss. exacte des livres saints. De retour dans sa patrie, il enseigna d'abord les saintes lettres à Coïmbre, fut nommé archidiacre d'Evora, puis évêque de Silvès, et obtint la confiance du roi Sébastien (*v.* ce nom), qu'il eut la douleur de voir succomber dans la dangereuse et chevaleresque expédition contre les Maures d'Afrique. Accusé de favoriser les prétentions de l'Es-

pagne sur le Portugal, il publia une apologie qui calma un peu la fureur de la malveillance, mais qui ne l'étouffa point. Il m. à Tavira en 1580. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr. sur des sujets philosophiques, théologiq., critiq. et historiques qui tous ont été recueillis et impr. à Rome, 1592, 4 vol. in-fol. Le plus remarquable de ces écrits est celui intitulé : *de Rebus Emanuelis virtute et auspicio gestis*, Lisbonne, 1571 ; Cologne, 1581, in-8 ; ibid., 1597, in-fol.: Coïmbre, 1791, 3 vol. in-12 ; trad. en angl., 1752 ; et Simon Goulart (*v.* ce nom) en a donné une espèce de version en vieux franç. — Jérôme OSORIO, neveu du précéd., est auteur d'une *vie* de son oncle, mise en tête des *œuv.* de ce dern. : et de *notes* sur quelques-uns des écrits qui composent cette collection.

OSSAIGNE (RAIMOND d'), mériterait d'être placé, dans la mémoire des hommes, à côté des héros des Thermopyles. En 1479, l'archiduc Maximilien, à la tête d'une armée de près de 40 mille hommes, s'avançait à grands pas dans la Picardie. Il était de la plus haute importance de retarder sa marche, et de lui faire perdre quelques journées. Raimond d'Ossaigne se jeta dans le château de Malannoi avec 160 Gascons, y soutint plus. assauts pend. 3 jours, et après avoir perdu presque tous ses compagnons, affaibli lui-même par 3 blessures, et ne pouv. trouver la m. qu'il cherchait, il tomba entre les mains de Maximilien, qui eut la lâcheté de le faire pendre.

OSSAT (ARNAUD d'), card., né en 1536 dans le diocèse d'Auch, fils d'un opérateur de campagne, surmonta le double obstacle de sa naissance et de sa pauvreté, devint secrétaire de Paul de Foix, ambassadeur d'Henri III à Rome, puis commissaire d'Henri IV, pour obtenir du St-Siége l'absolution de ce prince. Le succès de cette négociation, aussi difficile qu'habilem. conduite, lui valut l'évêché de Rennes et le titre de conseiller-d'état. De nouv. services, le divorce de Henri IV avec Marguerite de Valois qui fut encore son ouvr., lui méritèrent l'évêché de Bayeux et le chapeau de card. Il m. en 1604. On a de lui un rec. de *lett.* adress. au minist. Villeroi, liv. considéré comme classiq. en diplomatie, impr. pour la prem. fois à Paris, 1624, in-fol. La meilleure édit. est celle donnée par Amelot de la Houssaie, Paris, 1697, 2 vol. in-4. Mme d'Arconville a publ. une *Vie du cardinal d'Ossat*, Paris, 1771, 2 vol. in-8 ; elle y a inséré la traduct. d'un *mem.* remarq. sur les effets de la ligue, écrit en ital. par le même cardinal.

OSSELIN (CHARLES-NICOLAS), avocat, membre de la convention nationale, né à Paris vers 1760, signala sa jeunesse par des écarts qui le précipitèrent avec ardeur dans la révolution qui venait d'éclater. Nommé député à la convention nationale, il vota la mort de Louis XVI, et poursuivit les émigrés et les girondins avec un acharnement qui inspira de la jalousie à Robespierre. Incarcéré en l'an 2 à Bicêtre, sous un léger prétexte de prévarication, il essaya vainement d'éviter l'échafaud en se donnant lui-même la mort. Osselin, dominé par un caractère violent, n'était point cruel ; il était susceptible au contraire de mouvemens de sensibilité. Il avait fait paraître en 1792 un petit livre élément., sous le titre d'*Almanach du juri*, in-18.

OSSENBEECK (JOSSE ou JEAN van), peintre et graveur, né à Roterdam en 1627, m. en 1678, passa la plus grande partie de sa vie en Italie, et sut unir, dans ses compositions, la pureté de l'école italienne à la piquante originalité de l'école flamande. Son œuvre, comme graveur, se compose d'environ 60 pièces, dont 27 d'après ses propres dessins.

OSSIAN, célèbre barde écossais, paraît avoir vécu dans le 2e et dans le 3e S., et avoir eu pour père Fingal, roi de Morven, qui défendit avec succès son pays contre les invasions des Romains. Ossian suivit les traces de Fingal ; et, dans une de ses premières expéditions en Irlande, épousa Evirallin, fille de Branno, roi de Rego, dont il eut un fils, nommé Oscar, qui périt par une trahison au moment où il allait être uni à la belle Malvina. Le malheureux père resta avec cette amante aussi malheureuse que lui, pour pleurer son fils, sa femme qu'il avait perdue depuis long-temps, et même la plupart de ses proches et de ses amis, qui lui furent enlevés par une horrible catastrophe. Enfin, il fut privé de la vue, et, pour comble d'infortune, il survécut à sa chère Malvina : il m. le dernier de sa race, chargé de chagrins et d'années. Ses poésies, écrites en langue gallique, demeurèrent, pendant 1400 ans, presque entièrem. inconnues en Angleterre. Macpherson en traduisit en prose poétique anglaise quelques fragmens qu'il publia vers 1760. Encouragé par le succès de cette première publication, il recueillit d'autres poèmes manusc. dans les montagnes de l'Ecosse, et en fit impr. la traduct. avec le texte, Londres, 1765, 2 vol. in-fol. J. Smith publia aussi 14 poèmes d'Ossian et autres bardes, Edimbourg, 1780. Mais on ne tarda pas à révoquer en doute l'authenticité de toutes ces poésies, et la querelle fut vive. Il paraît aujourd'hui presque certain que Macpherson et Smith ne firent que modifier beaucoup les idées et les expressions de l'original, mais qu'ils n'inventèrent rien. Et en effet, ni l'un ni l'autre n'était doué de cette verve de génie qui anime les chants immortels du barde écossais ; et, en supposant que la nature les eût tous deux heureusement inspirés une fois, serait-il possible qu'ils eussent rencontré le même ton, et pour ainsi dire chanté sur la même note ? Enfin la société littéraire, connue sous le nom de *Highland Society*, a fait rédiger et publier par son président, M. Mackensie (Edimbourg, 1805, 1 vol. in-8), un rapport qui vient fortement à l'appui de l'authenticité des poèmes dont il s'agit. La société écossaise de Londres a donné une édit. du texte gallique avec une traduct. lat. littérale, 1807, 3 gr. vol. in-8. Le Tourneur a donné la traduct. franç. des poèmes publiés par Macpherson : on a depuis imprimé celle des 14 autres, publiés par Smith, et trad. en franç. par Griffet-Labaume et St-Georges, 1794, 3 vol. in-18. Ces diverses traductions ont été réunies par le libraire Dentu, qui les a fait précéder d'une *Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poèmes d'Ossian*, par Ginguené, 1810, 2 v. in-8. Tout le monde connaît les heureuses imitations d'Ossian en vers français, par M. Baour-Lormian. Un beau tableau de Girodet, et l'opéra des *Bardes*, par MM. Le Sueur et de Jouy, ont été composés sous l'inspiration du poète écossais.

OSSOLINSKI (GEORGE), grand-chancelier de Pologne, né en 1595, rendit, dans le cours d'une longue carrière politique, les plus grands services à sa patrie comme ministre et comme diplomate. Il venait d'employer toute l'influence de son caractère et de sa position pour faire élire Jean Casimir, après la mort de Wladislas, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie en 1650. On peut consulter, sur la vie de cet illustre personnage, le t. 3 de la *Biograph. polonaise*, par M. Thadée Mostowski, Varsovie, 1805.

OSSONE, ou mieux OSSUNA (don PEDRO TELLEZ Y GIRON, duc d'), homme d'état espagnol, né à Valladolid en 1579, fit ses études à l'université de Salamanque, parut de bonne heure à la cour de Philippe II, et ne tarda pas à s'attirer la haine des courtisans et la disgrâce du monarque par la causticité de son esprit. Ayant reçu l'ordre de s'éloigner de Madrid, il alla d'abord en France, passa ensuite en Portugal, revint en Espagne après la m. de Philippe II, et s'attacha au duc de Lerme, premier ministre du nouveau roi. Mais les courtisans, que ses sarcasmes ne cessaient d'irriter, trou-

vèrent le moyen d'indisposer contre lui Philippe III, et l'entrée à la cour lui fut interdite une seconde fois. Il se rendit alors en Flandre, y fit six campagnes à la tête d'un régiment levé à ses frais, se distingua autant par son intelligence que par sa valeur, et, dans l'intervalle de ses campagnes, voyagea en France et en Angleterre. Rappelé à la cour en 1607, sur les sollicitations du duc de Lerme, le duc d'Ossone fut nommé gentilhomme de la chambre, membre du conseil de Portugal, et chev. de la Toison-d'Or. En 1610, il fut nommé à la vice-royauté de Sicile, fit chérir son administration dans cette île, retourna en Espagne en 1615, et reçut l'accueil le plus flatteur de Philippe III, qui le nomma l'année suivante vice-roi de Naples. Il montra, dans ce nouveau poste, la même habileté qu'en Sicile, obtint de brillans succès sur les Vénitiens, et donna aux pavillons espagnol et napolitain un éclat qu'ils n'avaient point encore obtenu dans la mer Adriatique. Son refus d'établir l'inquisition dans le royaume de Naples lui suscita de puissans ennemis à Rome et à Madrid. Prévoyant que l'intrigue lui enlèverait tôt ou tard le pouvoir auquel il s'était accoutumé, il osa former des desseins sur la souveraineté de Naples, sonda sur cette entreprise le duc de Savoie, le sénat de Venise et la cour de France, entama des négociations avec la Hollande, et chercha même à se rendre favorable le *divan* (cabinet) de Constantinople. Une partie de ce projet ambitieux transpira, et un capucin dénonça formellement, à la cour de Madrid, le vice-roi, qui fut remplacé par le cardinal Borgia. Le duc d'Ossone, de retour à Madrid, ne fut point inquiété, grâce à l'influence du duc de Lerme; mais ce prem. ministre ayant été disgracié à l'avènem. de Philippe IV, l'ex-vice-roi fut arrêté aussitôt avec ses secrétaires et ses principaux amis, et renfermé au château d'Almeida, où il m. en 1624, sans s'être laissé abattre par ses malheurs, et ayant conservé jusqu'à la fin son esprit malin et caustique. Gregorio Leti a écrit la *Vie du duc d'Ossone*, Paris, 1700, 3 vol.

OSSORY (THOMAS BUTLER, comte d'), fils de Jacques, duc d'Ormond (*v.* ce nom), né en 1634, fut long-temps enfermé par Cromwell dans la Tour de Londres, et devint, à la restauration, pair d'Angleterre. Il contribua au succès de plus. affaires navales, et commandait les troupes anglaises à la bataille de Mons. Il m. avant son père, en 1680.

OSTADE (ADRIEN van), peintre, né à Lubeck en 1610, fut élève de l'école flamande, et se fixa à Amsterdam. Meilleur coloriste que Teniers, il n'a pas sa touche spirituelle, et imite plus la nature qu'il ne l'embellit. Parmi ses nombreuses compositions, on distingue: *la Famille d'Adrien van Ostade* (ce tableau est au musée royal de Paris); *le Maître d'école; l'Intérieur d'un ménage rustique, le Chansonnier ambulant*, etc. — Isaac van OSTADE, frère du précédent, enlevé fort jeune aux beaux-arts, a laissé dans le même genre quelques tableaux estimés. Le musée du Louvre en possède trois: une *Halte de voyageurs;* un *Paysan dans sa charrette;* un *Canal glacé couvert de patineurs.*

OSTAL ou HOSTAL (PIERRE de L'). V. LOSTAL.

OSTENFELD (CHRISTIAN), savant médecin, né à Wibourg, ville de Danemarck, au Nord-Jutland, en 1619, m. en 1670, parcourut plusieurs fois, pour s'instruire, diverses contrées de l'Europe, et, de retour dans sa patrie, fut successivem. professeur de médecine à Copenhague, recteur et bibliothéc. de l'université de cette ville, et membre du conseil aulique. On a de lui: *Prodromus exercitationum de medicinæ fundamentis*, Copenhague, 1656, in-4; *Dissertatio de fœtûs humani generatione*, ibid., 1667, in-4, etc.

OSTERMANN (ANDRÉ, comte d'), chancelier de Russie, fils d'un pasteur luthérien du comté de la Marck, entra en 1704 dans la marine russe, et fut récompensé des services qu'il avait rendus à Pierre Ier, dans la campagne du Pruth, par le titre de baron et de conseiller intime. Sa fortune s'accrut sous Catherine, et, à l'avènement de l'impératrice Anne, il fut nommé ministre et gr. chancelier. Sa faveur se soutint sous Ivan IV; mais Ostermann, si habile à se maintenir dans les divers changemens de règne, fut proscrit par Elisabeth, dont il avait annoncé la conspiration. Condamné à mort, on le tira des mains du bourreau pour commuer son supplice en un exil perpétuel en Sibérie, où il m. en 1747. — OSTERMANN (N. comte d'), fils du précéd., vice-chancelier de Russie sous Catherine II, fut chargé, en 1788, de négocier un traité de quadruple alliance avec les cours de Versailles, Vienne et Madrid, contre l'Angleterre et la Prusse; mais cette négociation échoua par l'infidélité d'un commis de la chancellerie. Le comte d'Ostermann, parvenu au poste de chancelier, m. disgracié sous le règne de Paul Ier.

OSTIENSIS. V. SUZE (Henri de).

OSTERWALD (JEAN-FRÉDÉRIC), théologien réformé, né en 1663 à Neufchâtel, fut pasteur de l'église de cette ville, et m. en 1747. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr., dont les principaux sont: *Traité des sources de la corruption*, Amsterdam, 1709, 2 vol. in-12; *Catéchisme, ou l'Instruction dans la religion chrétienne*, in-8; *Traité contre l'impureté*, in-12; un recueil de *sermons*, in-8. — Jean-Rodolphe OSTERWALD, fils du précédent, pasteur de l'église française à Bâle, soutint la réputation de son père. Il a laissé un traité sur *les devoirs des communians*, in-12, estimé de ses co-religionnaires.

OSTERWYCK (MARIE van), hollandaise distinguée par ses talens pour la peinture, née à Delft en 1630, m. en 1693, excellait à peindre les fleurs et la nature morte.

OSTIUS, contemporain de Salluste, a écrit en vers l'*Hist. de la guerre d'Istrie.* Macrobe en cite quelques fragmens, et prétend que Virgile l'a imitée en plusieurs endroits. (*v. Macrob.*, *lib.* 5, *Saturnal.*, *cap.* 5.)

OSWALD (ST), roi de Northumberland, embrassa le christianisme, gouverna sagem. ses états, et fut tué en 642, dans une bataille contre Penda, roi de Mercie. — OSWALD (St), archev. d'York, neveu de St Odon, archev. de Cantorbery, embrassa d'abord la vie monastique dans l'abbaye de Fleury ou de St-Benoît-sur-Loire en France. De retour en Angleterre, il fut élevé sur le siége épiscopal de Worcester, auquel il réunit ensuite le siége archiépiscopal d'York. Il m. en 922, le 29 févr., jour auquel on célèbre sa mémoire.

OSWALD (ERASME), profess. d'hébreu et de mathémat. à Tubinge et à Fribourg, né à Merckenstein en Autriche, en 1511, m. en 1579, a laissé, entre autres ouvr., une *traduct.* du Nouveau-Testament en hébr., et des *commentaires* sur la sphère de Jean de Sacro Bosco, sur l'Almageste de Ptolomée, etc.

OSYMANDYAS, roi d'Egypte célèbre par les monum. magnifiques que Diodore lui attribue, vivait, selon cet histor., huit générat. av. Uchoreus, qui était un de ses descend. en ligne directe, et par conséquent tr.-long-temps av. Sésostris. Il fit beaucoup de conquêtes, et même porta ses armes jusque dans la Bactriane. De ce fait et de l'analogie du nom de ce prince avec celui d'un Ismandès, aussi roi d'Egypte, dont parle Strabon, et qu'il prétend être le même que Memnon, on a conclu avec une espèce de vraisemblance qu'Osymandyas n'est autre que le fameux guerrier et roi mytholog. Memnon. On a ensuite été plus loin, et, rapprochant les exploits des deux Sesostris, et surtout ceux du prem. de ceux d'Osymandyas, on a émis cette opinion, que l'un des deux, et sans doute le premier, était le même que Memnon, Ismandès, et par consé-

quent Osymandyas. On sent, au reste, que la lecture attentive de plus. milliers de lignes hiéroglyphiques serait nécessaire pour résoudre avec certitude des questions aussi délicates. Quoi qu'il en soit, on voyait à Thèbes, en Egypte, un immense édifice dans lequel, entre autres curiosités, se remarquaient des peintures représentant les exploits du roi contre les Bactriens, une biblioth. et le tombeau du roi Osymandyas, surmonté par un cercle d'or de 365 coudées, qui faisait le tour de ce monum., et qui probablem. était destiné à des usages astronomiques.

OTACILIA (Marcia-Severa), impérat. rom., épousa, vers l'an 237, Philippe, qui parvint à l'empire par l'assassinat de Gordien le jeune (v. ce n.). Elle était chrét., et elle rendit son époux favorable à ses coreligionnaires. Après la m. de Philippe et de son fils, tués par Dèce (v. ce nom), Otacilia s'ensevelit dans une solitude, et y finit ses jours. On a de cette princesse des médaillons grecs et lat., et des médailles sur toutes sortes de métaux.

OTBY (Abou'l Naser Muhammad ben Mohammed al Djabbar al), histor. et poète arabe, né vers le milieu du 4e S. de l'hég. (11e de J.-C.), est aut. d'un ouvr. intit.: *Tarickh-Othy*, ou, plus correctem., *Tarickh-Yeminey* (hist. de Yemin ed-Danlah Mahmoud, sulthan de la dynastie des Ghaznevides). Cette hist. a été trad. en persan vers la fin du 6e S. de l'hég. (12e de J.-C.), et cette version fait partie des MSs. de la Biblioth. du Roi à Paris. M. Silvestre de Sacy en a donné un extrait curieux dans le 4e tom. de ses *notices*, etc.

OTFINOWSKI (Valérien), littérat. polonais du 17e S., est aut. d'une traduct. des *Géorgiques* de Virgile, en vers polon., Cracovie, 1614, in-4, et d'une autre des *Métamorphoses* d'Ovide, égalem. en vers, ibid., 1638, in-4. — Erasme Otfinowski, autre poète polon., a fait un poème intit.: *les Héros chrétiens*. Zaluski, qui cite ce livre, n'en indique point l'éd., ce qui fait douter qu'il ait été imprimé.

OTFRID, théolog. et poète du 9e S., né en Alsace, embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Weissembourg en Alsace, et s'attacha à perfectionner la langue théostique ou tudesque. Sa *traduction* de l'Evangile en vers rimés, le plus ancien monum. de cette langue, fut long-temps populaire en Allemagne. Cet ouvr. curieux, dont le plus célèbre manusc. est connu sous le nom de *Codex palatinus*, et appartient à l'université d'Heidelberg, a été pub. par Francowitz et A. P. Gasser, Bâle, 1571, in-8, tr.-rare; réimpr. plus correctem. dans le tom. 1er des *Antiquités teutoniques*, et accompagné d'une traduct. latine par Schilter (v. ce nom). On peut consulter sur Otfrid: le *Thesaurus linguar. veter. septentrional.*, t. 2; les *Amœnit. litter.* de Schelhorn, t. 3; la dissertat. de Dav. Hofmann, *de Otfrido monacho Weissemburgico*, etc., Helmstadt, 1717, in-4; *l'Hist. littér. de la France*, t. 5; la dissertat. de Dietrich de Stade, *de Laboribus otfridianis*, insér. dans les *Miscellanea lips.*, t. 5.

OTHER, OHTHER ou OTTAR, voyag. norwégien du 9e S., était né dans la province de Nordenland, où il possédait des propriétés considérab. On ignore les motifs qui lui firent quitter sa patrie pour venir en Angleterre, où il prit du service à la cour du roi anglo-saxon Alfred. Ce fut à ce prince qu'il communiqua les relations de ses deux voyages, relations qui sont les plus anciennes que l'on ait sur le nord. Alfred les inséra avec celles d'un autre voyag. du nord, Wulfstan, dans l'introduct. à sa version anglo-saxonne d'Orose (v. ce nom). Les relat. d'Other et de Wulfstan ont été souv. impr. et commentées. Haklnyt, en 1598, et ensuite Purchas, en insérèrent des traduct. angl. dans leurs collections de voyages. Le texte anglo-saxon, accompagné d'une traduct. lat. et de quelq. notes, parut pour la prem. fois dans la *Vie d'Alfred*, par Spelman, Oxford, 1678. Plus. sav. anglais, allem., danois, tels que Barrington, Forster, Beckmann, Rask, ont commenté ces mêmes relations, qui sont un monnm. précieux pour l'ancienne géographie.

OTHMAN. V. Osman.

OTHMAN AL RADHY (Abou'l Saïd), roi de Fez et de Maroc, de la dynastie des Mérinides, monta sur le trône l'an 1310, apaisa les troubles qui avaient agité les règnes précéd., gouverna ses sujets avec sagesse, fit une heureuse expédit. sur les côtes d'Andalousie en 1327, et m. en 1331.

OTHMAN IBN AFFAN, le trois. des khâlyfes, success. de Mahomet, gendre de ce prophète, succéda à Omar l'an 23 de l'hég. (644 de J.-C.). Ce fut un prince pieux, humain, mais peu capable de gouverner un vaste empire. Sous son règne, les Musulmans firent de nouvelles conquêtes; mais son injustice envers ses généraux, ses prodigalités pour ses favoris, finirent par exciter un mécontentement général. Mohammed, fils d'Aboubeckr, profitant de la disposition des esprits, conspira contre le khâlyfe, le surprit dans son palais, et le poignarda en l'an 35 de l'hég. (656 de J.-C.). C'est à Othman que la ville de Djeddah, port de la Mekke, doit sa fondation.

OTHO (Georges), hébraïsant et orientaliste, né en 1634 dans le pays de Hesse-Cassel, surmonta tous les obstacles de la misère pour devenir l'un des hommes les plus doctes de l'Allemagne, et m. en 1713, profess. et bibliothéc. à l'université de Marbourg. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr., dont on trouvera la liste dans les biogr. allem., et dont les principaux sont: *de Accentuatione textûs hebraïci*, Marbourg, 1668, in-4; *Synopsis institutionum samaritanarum, rabbinicarum, arabicarum, æthiopicarum et persicarum ex optimis auctoribus excerpta*, Francfort, 1701, in-8; *Palæstra linguarum orientalium*, ibid., 1702, in-4.

OTHON (M. Salvius), empereur rom. après la m. de Galba, né l'an 32 de J.-C., signala son adolescence par des prodigalités et des débauches dont l'éclat lui concilia les bonnes grâces de Néron. Il devint un de ses favoris; mais bientôt la fameuse Poppée, sa femme, plut aussi à l'empereur, qui, pour la lui ravir, le fit nommer questeur en Lusitanie. Othon, dans son exil, fit preuve de talens, de modération et d'intégrité; mais il n'attendait apparemment que l'occasion pour se déclarer contre Néron. Aussi fut-il un des premiers à seconder la tentative audacieuse du vieux Galba proclamé empereur par ses troupes. Il espérait que ce prince septuagénaire et sans enfans l'adopterait et lui donnerait ainsi le rang d'héritier présomptif de l'empire. Austère et rude dans ses mœurs, Galba, vainqueur et maître de Rome, lui préféra Pison. Aussitôt Othon, que cette nominat. reléguait à jamais dans la foule, et qu'une troupe de créanciers harcelait perpétuellem., se décide à une grande entreprise. Vingt-un soldats l'enlèvent, le mènent au camp des prétoriens, le proclament: bientôt son parti se grossit de tous ceux que heurte la froide sévérité du vieil emper.; la soldatesque et la populace sont à ses pieds; les têtes de Galba et de Pison sont sous ses yeux. Peu de jours après les légions de Germanie proclament aussi Vitellius, et la guerre civile recommence avec plus de fureur que sous Vindex. Othon, aussi actif dans le danger que voluptueux quand tout est tranquille, sort de Rome, et organise ses forces avec un art qui leur assure la supériorité en Ligurie, sur les côtes de la Narbonnaise, à Plaisance et près de Crémone. Mais impatienté des délais et de la prolongation de la guerre, il veut en finir d'un seul coup, et, sans attendre les légions de Mésie et d'Illyrie qui doivent plus que doubler ses forces, il livre bataille à Cécina et à Valens près de Bédriac. Quarante mille des siens tombent sur le champ de bataille, et tous cependant brûlent de retourner au combat. Cette défaite accablante est loin d'être décisive. Mais Othon a pris

son parti : ennemi des guerres civiles, et voyant enfin qu'il a vainement espéré de posséder l'empire sans trouver d'autre obstacle qu'un vieillard, il se donne la m. le 20 avril 69. Il n'avait encore que 37 ans. Tous les historiens se sont accordés à louer l'héroïsme calme et simple, la délicatesse et la générosité dont Othon fit preuve dans cette funeste extrémité. Il brûla les lettres de tous ses amis, pourvut à la sûreté de ses partisans, et distribua tous ses biens entre ses serviteurs. Aussi ses soldats pleurèrent-ils en portant son corps au bûcher, et ne montrèrent-ils à Vitellius qu'une fidélité chancelante et douteuse.

OTHON (Saint), évêque de Bamberg en 1102, porta le premier dans la Poméranie le flambeau de l'évangile. De retour dans son diocèse, le vénérable pasteur s'occupa de raffermir la foi chancelante des habitans de Stettin à de Camin, et m. le 30 juin 1139. On célèbre sa fête le 2 juillet, et sa *vie* se trouve dans le *recueil* des bollandistes.

OTHON Ier, dit *le Grand*, le premier prince allemand qui ait porté réellement le titre d'empereur, né en 912, était fils de Henri, dit l'*Oiseleur* (*v.* ce nom), et fut élu roi des Romains, en 936, par les prélats et seigneurs assemblés à Aix-la-Chapelle. Ses premières opérations furent contre les Huns et les Hongrois qu'il battit en plusieurs rencontres, et auxquels il ferma l'Occident qu'ils dévastaient depuis tant d'années. Il rendit ensuite la Bohême tributaire de la Germanie, marcha contre Louis-d'Outremer qui était entré en Lorraine, défit les ducs de Franconie et de Lorraine, et s'avança jusque dans la Champagne. Forcé de retourner en Allemagne par la révolte de son frère Henri, il rentra plus tard en France, en 946, pour secourir cette fois Louis-d'Outremer qu'Hugues-le-Grand, son vassal, retenait prisonnier. Othon s'avança jusqu'auprès de Paris, et assiégea Rouen; mais, abandonné par le comte de Flandre, il fut contraint de retourner pour la deuxième fois dans ses états. Pensant à renouveler l'empire de Charlemagne, après avoir abaissé plus. grands vassaux, il conquit l'Italie, se fit couronner successivement roi des Lombards et emper. par le pape Jean XII qui lui prêta serment de fidélité sur le tombeau de St Pierre. Les bornes de ce Dictionnaire ne nous permettant pas d'entrer dans tous les détails du règne glorieux d'Othon Ier, il nous suffira de dire que, victorieux sur tous les points, après s'être rendu le monarque le plus puissant de l'Occident, ce grand prince m. en 973 à Minsleben en Thuringe. On peut consulter sur son règne : l'*Hist. des républ. italiennes*, de M. Sismondi, t. I; l'*Hist. des Allem. sous Othon-le-Grand*, par T. G. Voigtel, Halle, 1802, in-8 (en allem.) — Othon II, dit *le Roux*, fils du précédent et d'Adélaïde de Bourgogne, né en 955, fut sacré roi de Germanie en 961, et proclamé empereur en 973, après la mort de son père, dans une assemblée tenue à Magdebourg. Dans le même temps, Henri de Bavière, son cousin, était couronné empereur par l'évêque de Freisingen. Othon marcha contre son compétiteur qui n'avait point encore d'armée, le fit prisonnier, et l'envoya en exil à Elrick. Il fit ensuite la guerre, avec des chances variées, en France, en Italie (contre les Grecs et les Sarasins), et mourut à Rome en 983, avec la réputation d'un prince cruel. — Othon III, fils unique du précédent, né en 980, fut sacré empereur à Aix-la-Chapelle en 983. Henri de Bavière, qui avait disputé la couronne impériale à Othon II, troubla une seconde fois l'Allemagne par ses prétentions. S'emparant de la personne du jeune empereur, il le conduisit à Magdebourg; mais les prélats et les grands seigneurs le forcèrent de céder la régence à l'impér. mère. Othon III passa les Alpes en 996, assiégea Milan, s'empara de cette ville, et y fut couronné roi des Lombards; puis, ayant fait élire pape Grégoire V, son parent, il vint à Rome pour recevoir la couronne impériale des mains du nouveau pontife, et retourna ensuite en Allemagne pour s'opposer aux incursions des Slaves. Il revint ensuite en Italie, à deux reprises différentes, la première pour rétablir sur le Saint-Siége Grégoire V, qui en avait été chassé par Crescentius (*v.* ce nom); la deuxième pour chasser les Grecs et les Sarasins du pays de Naples; mais s'étant arrêté à Rome pour y attendre l'arrivée de ses troupes, il y fut assiégé dans son palais par les Romains révoltés, n'eut que le temps de s'enfuir avec le pape pour se soustraire à la fureur de la populace, et m. à Paterno, en 1002, empoisonné par la veuve de Crescentius, qui s'était insinuée dans ses bonnes grâces, afin de mieux trouver l'occasion de venger la m. de son mari, à qui ce prince avait fait trancher la tête. — Othon IV, emper. d'Allemagne, né vers 1175, était le troisième fils de Henri, duc de Bavière, surnommé *le Lion*, et de Mathilde, princesse d'Angleterre. Il se rendit de bonne heure à la cour de Richard-Cœur-de-Lion, son oncle, qui l'accueillit avec bonté, et lui assigna plusieurs domaines dans ses états. Après avoir servi Richard avec un grand zèle dans ses guerres contre Philippe-Auguste, Othon, qui avait conservé ou s'était créé un grand nombre de partisans en Allemagne, fut élu empereur à la mort de Henri VI, en 1197, par une portion des électeurs assemblés à Cologne, puis reconnu par toute l'Allemagne en 1208 (*v.* Philippe, emper. d'Allemagne). Il confirma tous les droits dont jouissaient les villes d'Italie, fit de grandes concessions au pape Innocent III, qui le couronna en 1209, et l'excommunia peu de temps après, parce qu'il voulait enlever à Frédéric (*v.* Frédéric II) la Pouille, seule portion que ce jeune prince conservât de l'héritage paternel. Soutenu par le roi d'Angleterre, Othon conserva sa puissance en Allemagne, et s'unit à Jean-Sans-Terre pour faire la guerre au roi de France. Il s'était avancé en Flandre avec une armée de plus de 120,000 hommes, lorsqu'il fut défait entièrement à Bouvines par Philippe-Auguste (*v.* ce nom). Honteux de cette défaite, Othon se retira dans le duché de Brunswick, où il passa quatre ans oublié, et où il m., dans le château de Hartzbourg, en 1218, après s'être fait relever de l'excommunication. Comme il ne laissait aucun enfant de ses deux mariages (avec Béatrix, fille de Philippe, et avec Marie, fille du duc de Brabant), Frédéric, dont nous avons parlé plus haut, lui succéda sans obstacle.

OTHON, dit de *Freisingen*, célèbre chroniqueur, né vers la fin du 11e S., était fils de Léopold, marquis d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV. Après avoir fait ses premières études à Nuremberg, il se rendit à Paris pour y acquérir de nouvelles connaissances en fréquentant l'université de cette ville. L'amour de la retraite le porta à embrasser la règle de St Bernard dans le monastère de Morimond, dont il devint ensuite abbé. Ses vœux se bornaient à finir ses jours dans ce poste tranquille; mais son frère, Conrad III, devenu empereur, le rappela en Allemagne, et le plaça sur le siége épisc. de Freisingen. Othon suivit ensuite Conrad dans son expédition en Syrie, et vint ensuite reprendre l'administration de son diocèse. Il mourut, en 1158, dans l'abbaye de Morimond, où il s'était rendu pour revoir quelques-uns des amis de sa jeunesse. On a de cet illustre prélat une *chronique* en 7 livres, depuis la création du monde jusqu'à l'année 1146. Les quatre premiers livres ne sont qu'une compilation d'Orose, d'Eusèbe, d'Isidore de Séville, de Bède, etc. (*v.* ces noms); mais les trois derniers sont intéressans, surtout pour l'hist. d'Allemagne. Cette chronique a été continuée jusqu'à l'an 1210 par Othon, abbé de St.-Blaise. On a encore de l'év. de

Freisingen, un *Traité de la fin du monde*, du règne de l'Antechrist et du jugement dernier; et deux livres de *Gestis Friderici I Ænobarbi* (cette vie de Frédéric Barberousse a été continuée, depuis l'an 1157, où s'arrête Othon, jusqu'en 1160, par Radewik, chanoine de Freisingen, et terminée par un anonyme). Les ouvrages d'Othon ont été publ. par Cuspinianus, Strasbourg, 1515, in-folio, et réimpr. à la suite du poème de Gonthier (*de Gestis Friderici I*), Bâle, 1569, in-folio, avec une *préface* de Mélanchthon; et enfin, dans le t. 8 de la *Biblioth. patrum cistercensium*, de Tissier. La *vie* de Frédéric Barberousse a été insérée par Muratori dans le t. 6 des *rerum italic. Scriptor.*

OTHONIEL (Bible), premier juge des Israélites dans la terre promise, était parent de Caleb, dont il épousa la fille, Axa, après s'être emparé de la ville chananéenne de Kariath-Sepher. Dans la suite, ses compatriotes ayant été 8 ans soumis au joug du roi de Mésopotamie, Chusan-Rasathaïm, Othoniel devint leur libérateur l'an 1405 av. J.-C., et, après les avoir rendus à l'indépendance, fut nommé chef suprême du peuple, sous le nom de juge. Il gouverna ainsi 40 ans en paix, et m. l'an 1365 av. J.-C.

OTROKOTSIFORIS (François), théologien et canoniste hongrois, m. en 1718 à Tirnau, où il enseignait le droit, fut d'abord ministre dans sa patrie, et embrassa ensuite la religion catholique. On a de lui : *Origines hungaricæ*, Franeker, 1693, 2 vol. in-8; *antiqua Religio Hungarorum verè christiana et catholica*, Tirnau, 1706, in-8.

OTT (Henri), en latin *Ottius*, théologien, né à Zurich en 1617, s'appliqua à l'étude des langues orientales, devint professeur d'éloquence sacrée dans sa patrie en 1651, professeur d'hébreu en 1655, d'histoire ecclésiastique en 1668, et m. en 1682. On a de lui quelques écrits, dont le plus remarq. est une dissertation latine dans laquelle il examine si St Pierre a été à Rome, et à quelle époque il a pu s'y rendre. — Jean-Baptiste Ott, fils du précédent, né en 1661, professa également l'hebreu à Zurich, et a laissé quelques écrits entièrement oubliés aujourd'hui.

OTT (Pierre-Charles, baron), feld-maréchal autrichien, né en Hongrie, se distingua dans la campagne contre les Turks en 1789, et figura plus tard avec distinction dans les guerres d'Italie, sous Wurmser, Souwarow et Mélas. Il commanda le corps d'armée qui assiégea Gênes en 1799, fut battu le 9 juin 1800 à Montebello, partagea en 1805 les nouveaux revers des armées autrichiennes, et m. à Pesth en 1809.

OTTAVIANI (Jean), dessinateur et graveur, né à Rome en 1735, fut élève de Wagner. Il est principalement connu par la gravure des *Loges de Raphaël au Vatican*. — Son frère, Charles Ottaviani, a gravé les peintures de la chapelle pontific. du palais Quirinal.

OTTER (Jean), orientaliste, né en Suède en 1707, embrassa la religion catholique, et vint à Paris, où le comte de Maurepas, frappé de ses dispositions pour les langues étrangères, l'envoya dans le Levant en qualité d'agent du commerce français. Récompensé à son retour par une pension et une chaire de professeur de langue arabe, il mourut en 1748. Il avait été reçu, dans cette même année, membre de l'acad. des inscript. et belles-lettres. On a de lui : *Voyage en Turquie et en Perse, avec une relation des expéditions de Thamas-Koulikan*, Paris, 1747, 2 vol. in-12, trad. en allem. par G.-F.-C. Schad, Nuremberg, 1781, in-8. L'*éloge* d'Otter, par Bougainville, est inséré dans le *Recueil* de l'acad. des inscriptions et belles-lettres, t. 23, p. 297-308.

OTTIERI (François-Marie), historien, membre de l'acad. de la Crusca, né à Florence en 1665, m. en 1742, voyagea dans une grande partie de l'Europe, se fixa ensuite à Rome, et s'occupa de la composition du grand ouvrage que son fils Lothaire a publié sous ce titre : *Istoria delle guerre avvenute in Europa, e particolarmente in Italia, per la successione della monarchia delle Spagne, d'all' anno* 1696 *all' anno* 1725, Rome, 1762, 9 vol. in-4.

OTTINI (Pascal), peintre, né à Vérone vers 1570, m. en 1630, fut élève de Félix Brusaforti. Ses compatriotes le regardent comme un des peintres qui ont le plus approché de Paul Véronèse, et son chef-d'œuvre est un *St-Nicolas* que l'on voit dans l'église St-George, à Vérone.

OTTO (Everhard), sav. jurisconsulte, antiq. et philologue allem., né en 1685 à Ham, en Westphalie, fut professeur à l'université d'Utrecht pend. près de 20 années, et m. syndic à Brême, où il s'était retiré, en 1756. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus et les plus estimés sont : *de OEdilibus coloniarum et municipiorum Liber singularis*, etc., Francfort, 1713, in-8; nouv. édit., augm., Utrecht, 1732, in-8; *Papinianus, sive de vitâ, studiis, scriptis, honoribus et morte Papiniani Diatriba*, Leyde, 1718, in-8; rev. et augm., Brême, 1743, in-8, fig.; *Dissertationes juris publici et privati*, Utrecht, 1723, in-4; *De vitâ, studiis, scriptis et honoribus Servii Sulpitii*, etc., ibid., 1725, in-4; *Thesaurus juris romani*, etc., Leyde, 1725, 4 vol. in-f., Utrecht, 1733-35, 5 vol. in-fol.; *primæ lineæ Notitiæ rerum publicarum*, Utrecht, 1726, in-8; *ad Instituta Justiniani notæ crit. et Commentaria*, ibid., 1729, 3e édit., Bâle, 1760, in-4; *de Jurisprudentiâ symbolicâ exercitationum Trias*, 1730, in-8; *de Tutelâ viarum publicarum Liber*, 1731, in-8. M. Bouchaud (*v. ce nom*) n'a fait que reproduire cet ouvr. dans les *mém.* qu'il a lus à l'instit., sur la police des Romains concernant les grands chemins.

OTTO (Louis-Guillaume), comte de Mosley, né en 1754 dans le grand-duché de Bade, vint perfectionner ses études à Paris, s'attacha en qualité de secrétaire au chevalier de La Luzerne, ambass. français en Bavière, entra ensuite au ministère des affaires étrangères, fut chargé successivem., sous les gouvernem. républic., consulaire et impérial, de plus. missions importantes à Berlin, à Londres, à Munich, et devint ambassadeur à Vienne, où il eut grande part au mariage de l'emper. Napoléon avec l'archiduch. Marie-Louise. Depuis la 2e restauration (1815), il vécut dans la retraite, et m. en 1817. Homme aimable et instruit, il se fit remarquer surtout dans les postes les plus élevés par une gr. modestie et un rare désintéressement.

OTTO-VÆNIUS. V. Veen.

OTTOBON-TERZO. V. Terzo.

OTTOBONI. V. Alexandre VIII.

OTTOCARE II, dit *le Victorieux*, roi de Bohême dans le 13e S., signala le commencement de son règne par d'important. et glorieuses conquêtes. Il se trouvait en 1270 le prince le plus puissant de l'Allemagne, et refusa avec dédain le titre d'empereur que lui offraient les électeurs. Rodolphe de Habsbourg, son grand-maréchal, fut élu, et somma son ancien seigneur de lui rendre hommage. La guerre s'engagea, et le superbe Ottocare fut contraint de plier les genoux devant celui qui avait été un de ses serviteurs, et dont il devenait le grand échanson. Il reprit bientôt les armes, fut vaincu, et tomba percé de coups à la bat. de Laa le 26 août 1278. Son fils Wenceslas lui succéda sur le trône de Bohême.

OTTOMAN. V. Osman Ier.

OTTONAJO (Jean-Baptiste dell'), poète ital. du 16e S., est auteur de 51 *canzoni*, insérées dans l'édit. que donna Grazzini en 1559, du 2e livre de Berni, intitulé *de tutti i Trionfi*, etc., et publiées l'année suiv. avec 4 nouv. chansons, in-8. La prem.

publication avait eu lieu sans la participation d'Ottonajo qui la fit supprimer par l'autorité des magistrats de Florence.

OTTONELLI (Jules), doct. en droit et littér., né en 1550 dans le territ. de Fano, où il m. en 1620, fut employé par le duc de Modène dans plusieurs affaires import. On a de lui : *Discorso sopra l'abuso del dire Sua Santità, Sua Maestà, Sua Altezza, senza nominare il papa, l'imperadore, il principe, con le difese della Gerusalemme liberata dalle opposizioni degli accademici della Crusca*, Ferrare, 1586 ; *Annotazioni di Alessandro Tassoni sopra il Vocabolario degli accademici della Crusca* (publié faussem. comme étant de Tassoni), Venise, 1698, in-fol. — Ottonelli (Jean-Dominique), jésuite et neveu du précédent, né à Fanano vers 1602, m. en 1670, a laissé : *della cristiana Moderazione del teatro*, Florence, 1646 et 1652, 4 tomes in-4 ; *Trattato della pittura e scultura, uso ed abuso loro, composto da un teologo* (le P. Ottonelli) *e da un pittore* (Pierre Berettini de Cortone), Florence, 1652, etc.

OTTONI (dom Lucien degli), relig. bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Goïto, près Mantoue, fut abbé de Pompone et député par les supérieurs de sa congrég. au concile de Trente, et m. en 1528. Il a traduit les *Comment. de St Jean-Chrysostôme sur l'Epît. aux Romains*, et y a joint une apologie de ce saint doct., accusé par quelq.-uns d'avoir trop relevé la grâce du libre arbitre.

OTWAY (Thomas), poète dramatique anglais, né dans le comté de Sussex en 1651, m. en 1685, fut à la fois auteur et acteur, et n'en vécut pas moins presque dans la misère, malgré le succès qu'obtinrent plusieurs de ses pièces. Enlevé dans la force de l'âge, Otway ne put remplir, dit un biographe, toute la mesure de son talent. Toutefois ses compatriotes, fortement émus par ses conceptions théâtrales, lui ont donné la première place après Shakespeare. Les *OEuvres* d'Otway (tragédies et comédies) ont été recueillies, Londres, 1736, 2 vol. in-12, réimpr. en 1768, ibid, 3 vol. in-12. Une traduction angl. de l'*Hist. du Triumvirat*, par Citry de la Guette, n'en fait point partie. Les coméd. d'Otway sont oubliées aujourd'hui. Parmi ses tragéd. nous citerons : *don Carlos*, qui a inspiré à Schiller la tragéd. du même nom; *Venise sauvée*, dont il prit le sujet dans la *Conjuration de Venise*, de St-Réal (*v.* ce nom), et qui a été transportée sur la scène française, avec des costumes romains, par Lafosse (*v.* ce nom), sous le titre de *Manlius*.

OUAN-LY. V. Chin-tsong.

OUARDY. V. Ibn al Ouardy.

OUBOUCHA ou, suiv. les écriv. chinois, OUBA-CHÉ, était khan ou prince monghol de la tribu des Tourgauts, établie dans les steppes qui sont entre le Don et le Wolga, lorsqu'à la fin de 1770 il disparut subitement avec tout son monde, emmenant quelq. officiers et sold. russes qui auraient pu faire connaître sa marche, et se dirigea par le pays des Kirgis vers les contrées soumises à sa domination chinoise. Avant d'habiter le territ. russe, les Tourgauts avaient quitté le pays qui sépare la Toula et l'Orgou, pour fuir l'oppression des souverains kalmouks ; mais ne pouvant s'accommoder des institutions régulières que la cour de Russie voulait introduire parmi eux, et décidée par les intrigues du gouvernem. chinois, cette populat. avait pris la résolution de rentrer dans les contrées d'où elle était originaire. Composée de 50,000 familles, et formant une masse de 300,000 individus, la tribu des Tourgauts arriva sur les bords de la rivière d'Ili en août 1771, après avoir éprouvé de grandes pertes dans une marche de 8 mois à travers les déserts de la gr. Tartarie, ou en combattant d'aut. hordes qui voulaient s'opposer à son passage. L'empereur de la Chine, prévenu du départ des Tourgauts, avait pris des mesures pour les recevoir. Il leur assigna des terres sur les bords de l'Ili, et Oubou-cha, appelé à la cour impériale, y reçut des honneurs et des présens. On ignore l'époque de la mort de ce khan ; mais il est probable qu'il revint finir ses jours parmi les siens. On trouve des détails sur cette transmigration des Tourgouts dans le t. 2 des *Mém. concernant les Chinois*.

OUCIU. N. Guy de Doucié.

OUDAAN (Joachim), sav. holland., né en 1628 au village de Rhinsbourg, à une lieue de Leyde, est connu par quelques ouvr., parmi lesquels nous citerons un traité *de la Puissance romaine*, 1664, in-4.

OUDEAU ou ODEAU (sœur Françoise), relig. du monastère de St-Louis de Poissi, où elle m. en 1644, a donné une traduct. des sermons de St-Bernard, sous ce titre : *Sermons méditatifs du dévôt P. St Bernard, abbé de Clairvaux, sur les cantiques*, etc., Paris, 1621, in-8.

OUDEAU ou ODEAU (Joseph), prédicateur célèbre dans son temps, né à Grai (Franche-Comté) en 1607, entra chez les jésuites en 1626, professa d'abord les humanités et la rhétorique pend. 7 ans, se livra ensuite tout entier à la prédication, brilla dans les chaires de Paris et de Lyon, et m. en 1668 à Besançon, où il s'était retiré dans les dernières années de sa vie. On a de lui : les *Panégyriques des fondateurs des ordres religieux*, Paris, 1664, in-8 ; l'*Illustre Criminel*, etc. (recueil de sermons pour l'avent), Lyon, 1665, in-8 ; *Panégyriques pour toutes les fêtes de la Ste-Vierge*, ibid., 1665, in-8 ; le *Prédicateur évangélique*, ou *Disc. pour tous les jours de carême*, ibid, 1667, in-8 ; le *Banquet d'Elie*, etc. (sermons pour l'octave du St-Sacrement), ibid, 1668, in-8. La réputation extraordinaire du P. Oudeau est peu justifiée par tous ces écrits.

OUDEGHERST (Pierre d'), jurisconsulte de Lille, publia, en 1571, les *Chroniques et Annales de Flandre de 620 à 1476*, Anvers, chez Plantin, in-4. Il est à regretter qu'il n'ait point continué cet ouvrage, précis plein de recherches et d'exactitude de tout ce qu'on avait écrit avant lui sur cette province.

OUDENARDE (Robert van), peintre flamand, né à Gand en 1663, alla se perfectionner à Rome dans l'école de Carle Maratte, dont il a imité la manière et la touche. Il a orné de ses tableaux les églises de sa ville natale, et a gravé à l'eau-forte la plupart des compositions de son maître. Les curieux recherchent le grand ouvrage qu'il composa par ordre du comte Barbarigo, intitulé : *Numismata virorum illustrium ex gente barbadigâ*, Padoue, 1762, gr. in-fol., très-rare. Van Oudenarde m. à Gand en 1743.

OUDENHOVEN (Jacques), ministre protest., né à Bois-le-Duc, m. vers 1683, a laissé : *Origine et Antiquité de la ville de Harlem*, 1671, in-12 ; *Antiquités cimbriques*, Harlem, 1682 ; *Description de la Holl. anc.* ou *de la Sud-Holl.*, 1654, in-4.

OUDET (Jacques-Joseph), un des officiers les plus distingués de l'armée républicaine, était né à Meynal, département du Jura, vers l'année 1773. Les guerres de la révolution lui ouvrirent une carrière brillante, à laquelle il était dignement préparé par la nature et par l'éducation. Il venait d'acquérir un grade supérieur sur le champ de bataille, quand Napoléon arriva d'Egypte. Oudet, sincèrement dévoué aux institutions républicaines, prévit avec douleur un tyran dans le héros, et afficha hautement ses soupçons. Le gouvernement, effrayé de l'influence que lui avait acquise sa bravoure à toute épreuve, et qu'il savait fortifier par toutes les séductions d'une amabilité entraînante et d'une admirable éloquence, le relégua dans une province, comme adjoint de l'adjudant-général Mallet, depuis si célèbre. C'était mettre en rapport les élém. les plus dangereux que pût craindre l'autorité. On fait remonter à cette époque l'origine

d'une société secrète qui menaça souvent la puissance de Napoléon. Oudet, tour à tour rappelé à l'armée ou repoussé par la destitution et par l'exil, s'était trouvé en relation, par une autre coïncidence de sa destinée, avec la plus grande partie des officiers français, et il avait laissé en eux tous cette impression profonde qui résultait infailliblement de l'ascendant de sa parole et du prestige éblouissant de son caractère. A l'époque de la conspiration de Moreau, il fut renvoyé le premier loin du centre des affaires; mais sa popularité militaire l'empêcha d'être jamais compromis essentiellem. dans une instruction publique, quoique un écrivain officiel du temps l'eût évidemment désigné comme chef des républicains de France, dans la brochure intitulée : *Alliance des jacobins avec le ministère anglais*. Il resta dans un oubli apparent jusqu'à la campagne de Wagram, où il commanda le 6e régiment supplémentaire de ligne. La journée qui a donné son nom à cette campagne mémorable mit le comble à sa gloire, et eût été peut-être le commencement d'une fortune plus digne de lui, s'il n'y avait honorablement succombé sous de nombreuses blessures. Cependant il vécut encore près de trois jours, encourageant ses camarades à la mort par des leçons qui rappelaient l'ironie philosophique de Socrate et l'éloquence de Platon. Un officier et un sous-officier se tuèrent sur sa fosse. Les détails que nous donnons sont tirés des sources les plus authentiques. On en trouvera d'autres, qui nous paraissent un peu plus hasardés, dans le *Voyage en Moldavie*, de M. Cadet-Gassicourt, dans les *Mém. du sergent Guillemard*, et dans ceux d'*une Contemporaine*. L'*Histoire des sociétés secrètes de l'armée* (Paris, 1815, in-8) offre sur Oudet des renseignemens curieux, et dont le temps a confirmé déjà en partie l'authenticité.

OUDIN (César), fils d'un grand prevôt du Bassigni, fut aimé de Henri IV, qui le chargea de plusieurs missions importantes en Allemagne, et le nomma secrétaire-interprete pour les langues étrangères en 1597. Il m. en 1625. On a de lui : une *traduct. de don Quichotte*, Paris, 1639, 2 vol. in-8; *Recueil de sentences et de proverbes*, trad. de l'espagnol, 1614, in 8; deux *dictionn.*, espagnol et italien, refaits depuis par son fils aîné; une *Gramm. ital.*, Paris, 1645, in-8; une *Gramm. esp.*, Rouen, 1675, in-12. — Antoine Oudin, fils aîné du précédent, le remplaça dans les fonctions d'interprète pour les affaires étrangères, fut envoyé, sous Louis XIII, en Savoie et à Rome (où le pape Urbain VIII l'honora de son amitié), donna des leçons d'italien à Louis XIV, et m. en 1653. On a de lui : *Curiosités franç., pour servir de supplem. aux dictionn.*, etc., Rouen, 1649, 1656, in-8; *Gramm. franç.*, etc., Paris, 1633, et Rouen, 1645, in-12; *Recherches ital. et franç.*, ou *Dictionnaire*, etc., Paris, 1640, 2 vol. in-4; *Trésor des deux langues espagn. et franç.*, ou *Dictionn.*, etc., ibid., 1645, in-4; *Hist. des guerres de Flandre*, trad. de l'ital., ibid., 1634, in-4. — César Oudin, probablement de la famille des précédens, fut attaché à la célèbre marquise de Sévigné, et lui dédia un *Recueil de divertissemens comiques*, 1670, in-12. — Oudin (Charles), doct. en théol., est aut. d'une *traduct.* latine et française d'un *discours* de St Jean Chrysostôme, où ce père de l'église démontre que *personne ne souffre de vrais maux que ceux qu'il se fait soi-même*, 1664, in-12.

OUDIN (Casimir), sav. bibliogr., né à Mezières en 1638, entra à 17 ans chez les prémontrés, et, n'ayant point tardé à se lasser de la vie monastique, se retira en Hollande, où il abjura ses vœux et sa religion. Il est auteur de plus. ouvr. de critique et de bibliographie ecclésiastiques assez recherchés, mais pleins de sarcasmes contre ses devanciers et les écrivains de son ordre. On en trouvera la liste dans les *Mém.* de Niceron, t. 10. Nous citerons seulement, comme le plus remarquable, *Commentarius de scriptoribus ecclesiæ antiquis*, etc., Francfort ou Leipsig, 1722, 3 vol. in-fol.

OUDIN (François), jésuite, né à Vignori, bourg de Champagne, en 1673, m. à Dijon, en 1752, s'était rendu familières les langues grecque, latine, anglaise, italienne, portugaise et espagnole, sans négliger pour cela l'étude des livres saints et des PP. de l'église. On trouve quelques-unes de ses poésies lat. dans les *Poemata didascalica*, dont il fut réellement l'éditeur, sous le nom de d'*Olivet*. Il faut parler aussi de ses judicieuses remarques sur les classiques lat., de sa dissertation sur le *Culex*, insérée dans le t. 7 des *Mém.* du P. Desmolets, de ses observat. répandues dans le *Cicéron* de d'Olivet, enfin de son édit. de P. Syrus (*P. Syri et aliorum veterum sententiæ, adjunctis brevibus notis*, Dijon, 1734, in-8). Il cultivait aussi la numismatique et les antiquités avec succès, et l'on cite son *Essai sur les Ambrons*, qui se trouve dans le 4e vol. des pièces d'histoire et de littérat. de Granet, et ses *Etymologies celtiques*, reproduites dans les *Œuvres posthumes* de Gédoyn. Tous ces travaux n'étaient que des distractions de la tâche qui lui avait été imposée par ses supérieurs, de conduire à sa fin une bibliothèque latine des écrivains de la soc. de Jésus. Mettant en œuvre les matériaux amassés par ses prédécess., Ribadeneira, Alegambe, Tournemine, etc., il acheva les 4 prem. lett. de ce vaste répertoire ainsi que les notices les plus importantes qui devaient suivre, au nombre d'environ 700. Il a trouvé lui-même, dans Michault, de Dijon, un biographe que l'on peut consulter pour plus de détails.

OUDINET (Marc-Antoine), antiquaire et numismate, né à Reims en 1643, d'abord avocat et profess. distingué, ensuite garde des médailles du cabinet de Louis XIV, fut admis en 1701 à l'acad. des inscript. et belles lettres, et m. en 1712. Ce sav. n'a laissé que quelq. *mém.*, insérés dans le tom. 1er du *recueil* de l'acad. des inscript. et bell. lett. On conserve de lui, à la Biblioth. du Roi, l'*hist.* de l'origine et des progrès de cet établissement. Boze a prononcé à l'acad. l'*Eloge d'Oudinet*, et Niceron en a inséré un extrait dans le tom. 9 de ses *mém.*

OUDRY (Jean-Baptiste), peintre et grav., né à Paris, en 1686, m. en 1755, fut élève de Largillière (*v.* ce nom), peignit d'abord l'hist., le portrait, le paysage et les fleurs, et se fit ensuite une réputat. par ses tableaux de *chasse* ou d'animaux. Le musée royal en possède deux de ce genre : la *Chasse au loup*, et celle *au sanglier*. Oudry a gravé d'après ses propres tableaux; mais son œuvre le plus estimé est sa suite de dessins pour les *Fables de La Fontaine*, en 4 vol. in-fol., Paris, 1755.

OUEL ou OWEL, dit *Le Bon*, en gallois *Hiwel-Dda*, souverain et législateur du pays de Galles, était fils du roi Cadell, et commença à régner en 907. Il conçut le projet, remarquable pour l'époque, de rétablir la législation de ses états sur des bases conformes à l'esprit national, travailla avec une sage lenteur à cette œuvre difficile, assembla un conseil national, composé de clercs et de laïcs, et entreprit le voyage de Rome pour soumettre à la sanction du pape les lois adoptées par ce conseil. Ce prince m. en 948. Son code, promulgué dès 940, a transmis le nom de son auteur à la postérité. Il en existe plus. copies MSs. en gallois, dans la biblioth. Cottonienne de Londres, et le recueil fut impr., pour la 1re fois, en gallois, avec une trad. lat. et des notes explicatives, par le docteur Wotton, 1730, in-fol., sous le tit. de *Leges Wallicæ*, rare. Une nouvelle traduct. a été entreprise en anglais, et commencée dans le *Cambrian Register*, tom. 1 et 2, puis reprise et continuée dans le tom. 2 du *Cambro-Briton*, Londres, 1821. La *Charte d'Hoel-le-Bon*, par M. A-B. M. (Mangourit), Paris, 1819, brochure de 26 pag., est, dans un cadre fic-

tif, l'hist. résumée de la confection de cette même charte.

OUEN (St), en lat. *Audænus*, connu aussi sous le nom de *Dodon*, était né à Sanci près de Soissons, et fut élu en 639 évêque de Rouen. Ce saint Prélat gouverna son diocèse avec autant de zèle que de sagesse, usa plusieurs fois de l'ascendant de ses lumières et de ses vertus pour concilier les princes français, et m. à Clichi en 683, le 24 août, jour où l'église célèbre sa fête. On a de lui une *Vie de St Eloy*, publ. par Surius dans les *Vitæ sanctorum*. On peut consulter sur St Ouen le *Gallia christiana*, l'*Hist. littér. de France*, et l'*Hist. de l'abbaye* de ce nom, par Pommerey, Rouen, 1662, in-fol.

OUGHTRED (Guillaume), théolog. et mathématicien anglais, né à Eton en 1574, m. en 1660, embrassa l'etat ecclésiastique et composa quelques traités théologiques; mais il doit sa réputation à ses ouvrages sur l'algèbre et la géométrie, etc. On cite comme le meilleur de ces écrits : *Arithmeticæ in numeris et speciebus Institutio, quæ tum logisticæ tum analyticæ, atque totius mathematicæ clavis est*, 1631, pet. in-8. Un choix de ces manuscrits a été publ. depuis sa m. sous le titre d'*Opuscula mathematica*, Oxford, 1676, 2 v. in-8.

OULOUGH-BEYG (Myrza-Mohammed-Taraghy), roi de la Transoxane et de la Perse orient., et l'un des plus gr. astronomes de l'Orient, né à Sultanieh, l'an de l'hég. 796, succéda à son père Chah-Rokh en 850 (1446), et fut dépouillé et mis à m. par son fils Abdallatif, en 853 (1449). Il a laissé des *Tables astronomiques*, dont on trouve plusieurs exemplaires dans la Bibliothèque du Roi. M. Burckhardt en a publ. plus. fragmens, en 1799, dans les *Ephémerides géographiques* du baron de Zach.

OULTREMAN (Henri), historien, né en 1546, à Valenciennes, m. prevôt de la même ville en 1605, a écrit une *Hist. de la ville et comté de Valenciennes*, depuis son origine jusqu'au 16 S., Douai 1639, in-fol. Cet ouvr. a été corrigé et augmenté par un des fils de l'aut., dont l'art. suit. — Oultreman (Pierre d'), le plus jeune des 4 fils de Henri, né en 1591, entra chez les jésuites en 1611, s'y distingua comme prédicateur, se livra ensuite à l'étude de l'hist., et m. à Valenciennes en 1656. On a de lui : *Vie de Pierre l'Hermite*, etc., Valenciennes, 1632, in-12; nouv. édit., augmentée, Paris, 1645, in-12; *Constantinopolis Belgica, sive de rebus gestis à Balduino et Henrico, imperator. Constantinopolit.*, etc., Tournai, 1643, in-4; quelq. ouvr. ascétiques et des traduct. dont on trouvera les titres dans la *bibliothèque* de Sotwel.— Outreman (Philippe d'), 2e fils de Henri, entra à l'âge de 22 ans chez les jésuites, s'appliqua à la prédication, et m. en 1652. On a de lui : *le vrai Chrétien catholique*, St-Omer, 1622, in-8; trad. en angl.; *le Pédagogue chrétien*, 1641-45; 3 vol. in-8, trad. en latin, et souv. réimpr.

OUSEL, OISEL ou LOISEL (Philippe), théologien et hébraïsant, né à Dantzig en 1611, d'une famille originaire de France, fréquenta successivement les gymnases ou universités de Dantzig, de Brême, de Groningue, de Franeker et de Leyde, pour se fortifier dans l'étude de la philosophie, de la théologie et de la langue hébraïque, passa ensuite en Angleterre, visita les biblioth. de Londres, d'Oxford et de Cambridge, se fixa à Leyde en 1706, apprit la médecine pour joindre cette connaissance à celles qu'il avait déjà acquises, devint pasteur de l'église allemande de la même ville, fut appelé, en 1717, à Francfort, pour y professer la théologie, et m. dans cette ville en 1724. On a de lui : *de leprâ cutis Hebræorum Dissertatio*, Franeker, 1709, in-4; *Introductio in accentuationem Hebræorum metricam*, Leyde, 1714, in-4; *de Accentuatione Hebræorum prosaicâ*, ibid., 1715, in-4; *de auctore Decalogis Dissertationes duæ*, Francfort, 1717, 1718, in-4; *de Decalogo soli Israeli dato Dissertationes tres*, ibid., 1719, in-4; et quelq. aut. écrits du même genre, dont on trouvera les titres dans Niceron, tom. 42, dans la *Biblioth. germanique*, tom. 12, et dans le *supplém.* de Jœcher.

OUTHIER (Reginald ou Renaud), astronome, né dans le bailliage de Poligni (Franche-Comté), embrassa l'état ecclésiastique, étudia l'astronomie, et fut nommé correspondant de l'académie des sciences en 1731. Devenu ensuite secrétaire du cardinal de Luynes, évêque de Bayeux, il partit en 1736 avec Maupertuis, que le roi envoyait dans le Nord pour mesurer un degré du cercle polaire. A son retour de cette expédition, Outhier obtint un canonicat à la cathédrale de Bayeux, le résigna ensuite pour mieux s'appliquer à l'étude, et m. en 1774. Il était membre de la société royale de Berlin et des académies de Caen et de Besançon. On a de lui : *Journal d'un Voyage fait au Nord en 1736 et 1737*, Paris, 1744, in-4, avec cartes ou planches dessinées par l'auteur; réimpr. à Amsterdam, 1746, in-12, fig.; *Cartes topographiques* de l'évêché de Bayeux, en 2 feuilles; *Observations météorologiques*, faites à Bayeux, insérées, ainsi que quelques autres *observat. astronom.* du même, dans le Recueil de l'académie des sciences, t. 4 des *Mém. des sav. étrangers*.

OUTRAM (Guillaume), théologien anglais du 17e S., est auteur d'un savant traité, intitulé : *de Sacrificiis Judæorum libri duo*, Lond., 1677, in-4. Il y disserta sur tous les sacrifices de la loi ancienne et nouvelle, sur ceux des gentils, et finit par celui de la croix. Comme protestant, il n'y parle point de celui de la messe.

OUTREIN (Jean d'), professeur de philosophie et d'antiquités sacrées à Dordrecht, né à Middelbourg en 1662, m. ministre à Amsterdam en 1722, a laissé : *Courte Esquisse des vérités divines*, Amsterdam, 1736, in-12; *Essai d'emblèmes sacrés*, 1700, 2 vol. in-4.

OUTREMONT (Anselme d'), fils d'un avocat et avocat lui-même, né à Paris en 1746, entra à vingt ans au parlement, et, lors de sa suppression en 1771, fut exilé à Crévant, où, pendant un séjour de quatre années, il s'adonna exclusivement à la culture des lettres. Chargé ensuite de la rédaction de quelques *remontrances*, notamment contre les édits de Turgot, il s'en acquitta avec succès, parvint en 1785 à la grand'chambre, fut un des opposans à la convocation des états-généraux, et termina sa carrière judic. par cette dernière chambre des vacations, qui, depuis le mois de septembre 1789 jusqu'en octobre 1790, demeura chargée des attributs du parlement. Il émigra en Belgique l'année suivante, puis passa en Hollande, et de là fut appelé à Hamm, où il devint conseiller de régence de *Monsieur* (Louis XVIII). Retiré en Angleterre peu de temps après et fixé à Londres, il ne rentra en France qu'à la restauration, époque où il fut nommé conseiller d'état. Il m. à Paris en 1822, laissant, entre autres ouvrages : *le nouveau Siècle, ou la France encore Monarchie*, Londres, 1796, 2 vol.; et *Examen critique de la révolution franç., considérée comme système politique*, Londres, 1805, in 8. Il ne paraît pas qu'aucune des pièces de théâtre qu'il avait composées ait été représentée ou imprimée; mais on connaît entre autres sa tragédie intitulée *Marguerite d'Anjou*. *La Quotidienne* du 2 octobre 1822 contient sur d'Outremont une *notice* plus étendue.

OUTREPONT (Charles-Lambert d'), juge au tribunal de cassation, né à Bruxelles, m. en 1809, avait été successivement avocat près le conseil souverain de Brabant, membre de l'administration centrale de ce pays, député au conseil des cinq-cents, et se montra l'un des plus zélés partisans de

la révolution qui, en 1788, éclata dans la Belgique. Il avait signalé ses opinions politiques, dès 1780, dans un écrit intitulé *Essai historiq. sur l'origine des dîmes*, in-8. Trois ans après il composa, pour un concours académique, son *Discours sur l'autorité du droit romain dans les Pays-Bas*, qui obtint l'accessit. En 1785, il publia une *Défense* de son *Essai historique sur l'origine des dîmes*, et une *réponse* à la critique qui en avait été faite par l'abbé Ghesquière.

OUVILLE (Antoine Le Metel, sieur d'), frère de Boisrobert (*v.* ce nom), né à Caen, m. en 1656 ou 1657. a laissé plus. comédies, oubliées aujourd'hui, mais dont on trouvera les titres dans l'*Histoire du théâtre français*, des frères Parfaict; quelq. *romans* trad. de l'espag.; et des *contes* assez libres, qui ont seuls sauvé de l'oubli le nom de l'auteur. Ils ont été recueillis sous le tit. de l'*Elite des Contes du sieur d'Ouville*, 1669, 2 v. in-12: les meilleurs sont tirés du *Moyen de Parvenir*, de Beroalde de Verville (*v.* ce nom).

OUVRARD (René), compos.-mus., né à Chinon vers 1620, fut d'abord maître de chapelle à Paris, puis chan. à St-Gratien de Tours, où il m. en 1694. On a de lui, outre quelq. ouv. de controverse, oubliés aujourd'hui: *Secret pour composer en musique par un art nouv.* Paris, 1660; *Biblia sacra in lection. ad singulas dies per legem, prophetas et evangel. distributa et* 529 *carminibus mnemonicis comprehensa*, ib., 1668, trad. en franç., 1669; *l'Art et la Science des nombres*, latin-franç., avec une préface, Paris, 1677; *Défense de l'ancienne tradit. des églises de France*, sur la mission des prem. prédicateurs évangéliq. dans les Gaules, ibid., 1678, in-8; *Architecture harmonique*, etc., ibid., 1679, in-4; *Calendarium novum perpetuum et irrevocabile*, ib., 1682, in-4. Il a laissé en MS. plus. autres écrits dont les curieux trouveront la liste dans la *Biblioth. ecclesiæ Turonensis*, Tours, 1706, in-8.

OUWATER (Albert van), peintre, né à Harlem dans le 14e S., fut l'un des prem. artistes hollandais qui se servit de la peinture à l'huile récemment découverte par van Eyck, dont il était le contemporain et le rival. Les scènes animées et les paysages de ses tableaux remarquables pour l'époque, présageaient la perfection à laquelle les peintres hollandais devaient porter ce genre.

OUWENS (Rutger), recteur de l'école latine de La Haye en Hollande. où il m. dans un âge très-avancé en 1779, a laissé: *Noctes Hagenæ, sive Observationum, lib. III*, Franeker, 1780, 1 vol. in-4 de 637 p.

OUYN (Jacques), poète dramatiq., né à Louviers dans le milieu du 16e S., fit jouer, en 1597, *Tobie*, tragéd. en 5 actes et en vers, sans distinction de scènes, impr. à Rouen, 1606, in-12.

OUZBEK-KHAN, prince tartare, khan ou souverain du Kaptchak dans le 14e S., était fils de Thogroul (*v.* ce nom), et succéda à Toghlagon, son oncle. A cette époque la Russie était tributaire des Tartares, et l'un des prem. actes du nouveau khan, fut de confirmer dans leur dignité le gr.-duc Michel Yaroslawitz et le métropol. Pierre, d'exempter le clergé russe de toute espèce de tribut et d'impôt. Le grand-duc Michel obtint en outre un corps de troupes tartares contre George Danielowitz, prince de Moscou, que les Novogorodiens avaient élu pour grand-duc. Mais plus tard ayant été accusé d'avoir fait empoisonner la sœur d'Ouzbek, épouse de George, Michel fut jugé, condamné et mis à m. par les ordres du khan. En 1327, Ouzbek prit prétexte du massacre de quelq. Tartares dans la ville de Tver, alors capitale du grand duché de Russie, pour ravager ces contrées par ses armées, et partagea les diverses provinces entre Ivan, frère de George, et Constantin, fils de Michel. Il fit ensuite deux expédit. contre la Perse, s'empara de la province de Chyrwan, et m. en 1343. Ce prince, pendant un règne glorieux de 30 ans, s'était tellem. concilié l'affection de ses peuples, qu'ils lui en donnèrent une preuve éclatante en prenant le nom d'*Ouzbeks*, sous lequel ils sont encore connus.

OUZOUN HAÇAN-BEYG (Abou Nasr Modhaffer Eddyn), nommé par les voyageurs vénitiens et les historiens occident. *Uzum Cassan*, roi de Perse de la dynastie turkomane *Ak-Koiounlu* (du Mouton blanc), né dans le 16e S., était petit-fils de Cara-Osman, à qui Tamerlan avait concédé une principauté dans le Desrbekr. Après avoir détrôné et fait périr son fils Djihanghyr, il résolut de s'emparer de toute la Perse occidentale, sur laquelle régnait un autre prince turkoman, et réussit complétem. dans cette entreprise en 1469 (874 de l'hég.). Comme il avait épousé une sœur de David Comnène, dern. emper. de Trébisonde, les chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem, alors maîtres de Rhodes, et les Vénitiens lui envoyèrent plus. ambassades pour le décider à tourner ses armes contre Mahomet II, conquérant de Constantinople. Ouzoun-Haçan entra dans la Natolie (Asie mineure) en 1472, et y obtint d'abord quelq. succès; mais il fut vaincu l'année suiv. En 1476, il conquit la plus grande partie de la Géorgie; et il m. en 1478 (882 de l'hég.). Les longues et sanglantes guerres de ses fils et petits-fils qui se disputèrent le trône, facilitèrent l'élévat. de la dynastie des Sofys et la conquête de la Perse par Ismaël, dont la mère et l'aïeule étaient, l'une fille, l'autre sœur d'Ouzoun-Haçan.—V. Ismael-Chah.

OVALLE ou OVAGLIE (Alphonse de), jésuite, né au Chili en 1601, renonça aux brillantes espérances de fortune que lui donnait sa naissance pour se consacrer à Dieu dans la compagnie de Jésus. Il en devint l'un des membres les plus remarquables, et m. à Lima en 1651, épuisé par les travaux de l'apostolat. On a de lui: *Epistola ad præposit. generalem, quæ statum societatis in provinciâ Chili ostendit*, Madrid, 1642, in-fol.; *istorica Relazione del regno di Cile, e delle missioni e ministerij della compan. di Giesù*, Rome, 1646, in-fol., avec cartes et fig.: l'ouv. avait paru la même année en espag. à Madrid, in-4; cet ouvr. est rare et recherché, quoique l'aut. ne soit pas exempt du reproche de crédulité.

OVANDO (Nicolas), gentilhomme espagnol, fut nommé en 1501 gouvern. de l'île de St-Domingue en remplacem. de Bovadille (*v.* ce nom), et pub. d'abord, en faveur des naturels du pays, de nouveaux règlem., qui adoucirent le sort de ces infortunés. Mais bientôt cette modérat. fit place à la barbarie la plus révoltante. On peut lire dans l'*Histoire de St-Domingue*, du P. Charlevoix, les détails des moyens atroces employés par Ovando ou ses agens, pour contenir les Indiens dans la soumission. Un horrible massacre eut lieu à Xaragua (où depuis fut bâtie Léogane). En 1507, il ne restait plus dans l'île que 60,000 indigènes; et ce nombre ne suffisant pas pour les travaux que les Espagnols exigeaient d'eux, Ovando dépeupla les îles Lucayes, et, en peu d'années, cet archipel devint un désert. Rappelé en 1508 et remplacé par Diego Colomb, fils de l'amiral, Ovando finit ses jours en Espagne dans une retraite honorable. Le massacre de Xaragua a été dévoué, par Las-Casas et l'histor. Herrera, à l'exécration de la postérité.

OVERALL (John), prélat anglais, né en 1559, fut successivem. profess. de théologie à Cambridge, doyen de St-Paul, évêque de Lichtfield et de Coventry en 1614, passa au siége de Norwich en 1618, et m. en 1619. On a de lui quelq. ouvr. théologiq. sur la prédestinat. et le libre arbitre, dont le plus connu a pour titre *Convocation-Book*, et quelques *lettres* insérées dans le recueil *Epistolæ præstantium virorum*, Amsterdam, 1704, in-fol.

OVERBEECK (Bonaventure van), dessinat., peintre et antiquaire hollandais, né à Amsterdam

en 1660, étudia l'antique à Rome, et rapporta une riche collect. de dessins dans sa patrie. Il se livrait avec la même fougue au travail et au plaisir : ses excès en tout genre usèrent bientôt ses forces, et il m. en 1706. On estime les dessins et les planches de son grand ouvr., intit. *Reliquiæ antiquæ urbis Romæ*, etc., Amsterdam, 1709, gr. in-fol., avec 150 pl.; trad. en franç. la même année, même format : cette trad. a été réimpr. à La Haye en 1763, 3 parties in-fol.

OVERBURY (sir THOMAS), auteur anglais, moins connu par ses écrits que par sa fin tragique, était né en 1581. Ami de Robert Carr, dep. comte de Sommerset (*v.* ce dernier nom), il encourut la haine de cet indigne favori de Jacques Ier pour s'être montré contraire à son mariage avec lady Essex, et Robert Carr se vengea de lui en le dénonçan au roi comme ennemi de l'état. Arrêté et enfermé dans la Tour de Londres, Overbury y m. empoisonné en 1613. Le mystère de cet empoisonnement dont Sommerset était l'instigateur, ne se dévoila que deux ans après, et les agens subalternes subirent seuls le dernier supplice. On a de lui quelques écrits en vers et en prose, impr. d'abord séparément, puis réunis en un vol., souvent réimpr., et dont la 15e édit. est de 1732, in-12. L'auteur y décèle une grande connaissance du monde et le talent de saisir le ridicule.

OVERDATZ (LOUIS), médecin, né à Enghien, ville de Hainaut, vers 1630, m. à Bruxelles vers 1682, après avoir obtenu de Charles II des lettres de noblesse, a donné, à l'usage des pauvres, et en flamand, un *Traité abrégé de la peste, avec les moyens de la guérir*, Bruxelles, 1668, in-12.

OVIDE (PUBLIUS-OVIDIUS-NASO), l'un des poètes latins les plus célèbres, naquit à Sulmone, dans le territoire des Péligniens, le 13 des calendes d'avril, ou le 20 mars, de l'an de Rome 711, avant J.-C. 43, sous le consulat de C. Vibius Pansa et de A. Hirtius. Son père, qui le destinait au barreau, l'envoya de bonne heure à Rome, où l'orateur célèbre Messala dirigea ses premières études : mais son talent et ses soins ne parvinrent point à faire un avocat de celui que la nature avait fait poète. Il nous apprend lui-même qu'il bégayait des vers au sortir du berceau. Ses illustres contemporains, Virgile, Properce, Tibulle, Horace, s'empressèrent d'accueillir et de protéger auprès du prince le jeune émule qui devait un jour partager avec eux les honneurs du Parnasse romain. Auguste lui prodigua les honneurs, les récompenses, et lui donna publiquement des marques d'estime; mais cette faveur eut plus d'éclat que de solidité; et après en avoir joui quelque temps, celui qui en était l'objet se vit condamné tout à coup à un exil rigoureux, dont la cause véritable, toujours dissimulée par Ovide, est demeurée un problème insoluble. Relégué par Auguste à l'extrémité du Pont-Euxin, dans une contrée et au milieu d'un peuple barbare, le malheureux Ovide y languit huit ans et quelq. mois, dans l'espoir toujours trompé d'un retour qu'il ne cessa de solliciter auprès de l'inflexible empereur, et qu'il n'obtint pas même de son successeur Tibère : circonstance qui suffirait peut-être pour prouver que la faute qu'il expiait si cruellement n'était pas uniquement personnelle à Auguste, mais intéressait aussi sa famille adoptive. Ovide mourut âgé de 59 ans, l'an 17 de notre ère, et fut enterré à Tomes, lieu même de son exil. Peu de poètes ont écrit autant de vers, et se sont exercés avec autant de succès dans des genres différens. Quintilien parle avec éloge de la *Médée* d'Ovide, et la donne comme preuve de ce qu'il eût pu faire s'il avait su régler la marche de son génie : cette pièce a partagé le sort commun à plusieurs autres écrits d'Ovide, entièrement perdus pour nous, et parmi lesquels on doit regretter surtout les six der. liv. des *Fastes* : c'était l'un des fruits de son exil, où il composa égalem. l'admir. et volumineux rec. de ses *élégies* (les *Tristes* en 5 livres, et les *Pontiques* in-4). C'est sans contredit aux *Métamorphoses*, son chef-d'œuvre, qu'Ovide doit cette popularité classiq. qu'il partage avec Horace et Virgile : on dit que, mécontent. de l'état d'imperfect. où il les laissait, l'aut. les jeta au feu avant de partir pour son exil ; mais des copies s'en étaient multipliées, et les lettres lat. n'eurent point à déplorer une perte irréparable. Les *Héroïdes*, genre nouv. de poésie qu'Ovide se glorifiait d'avoir le premier fait connaître aux Romains, sont, avec les *Fastes*, l'ouvrage le plus achevé du poète, et celui qui a fait le plus d'imitat. Les cinq livres des *Amours*, réduits par la suite à trois, sont les caprices d'une imagination libertine plutôt que voluptueuse, et les jeux d'un esprit facile et léger plutôt que l'expression d'un sentiment qu'Ovide ne semble guère avoir connu dans sa jeunesse. Il fut marié trois fois, et de ses trois femmes, la dernière paraît seule lui avoir inspiré une affection véritable, et elle en était digne, par celle qu'elle lui conserva dans son malheur. Néanmoins l'ouvrage que nous venons de citer, et l'*Art d'aimer*, sont des monumens précieux, non-seulement du génie brillant et fécond de leur auteur, mais de l'état moral de la société romaine, à cette époque de luxe et de corruption. Fidèles au plan que nous imposent l'objet et les bornes de ce Dictionnaire, nous n'indiquerons ici que les éditions et les traductions principales d'Ovide. Le premier livre impr. à Bologne en 1471, fut les *OEuv. d'Ovide*, in-fol.; elles le furent la même année à Rome, 2 vol. in-fol. On estime les éditions que les Aldes publièrent, Venise, 1502-1503, ibid., 1515-1516, 3 vol. in-8; Leyde, *cum notis variorum*, 1661-1662; Lyon, *ad usum Delphini*, 4 vol. in-4, 1689; Amsterdam, 1727, 4 vol. in-4 : excellente et belle édition, publiée par P. Burmann, et devenue la base de presque toutes celles qui ont été données depuis; l'édit. donnée par M. Amar, faisant partie de la *Biblioth. lat.* de M. Lemaire, Paris, 1820-1825, 10 vol. in-8 (le t. 8, pag. 355 et suiv., contient une *Notice littér.* revue par M. A.-A. Barbier sur les *éditions et traductions d'Ovide*); enfin celle que le même édit. (M. Amar) a entreprise pour la Collect. des Aut. classiques lat., format in-12, pub. par M. Charles Gosselin, et que nous avons eu déjà l'occasion de citer. Il existe en prose française deux traductions des *Œuvres complètes* d'Ovide; l'une est de Martignac seul, Lyon, 1697, 9 vol. in-12. On a réuni dans l'autre les traductions des *Métamor.* par Banier; des *Fastes*, par Bayeux; des *Tristes et des Pontiques*, par Kervillars, etc., en tout 7 vol. in-8, Paris, 1799. Traductions en vers des *Métamorphoses*, par Thomas Corneille, Paris, 1697, 3 volumes in-8; par F. de Saint-Ange, Paris, 2 vol. in-8, 1800; la même, 4 vol. in-8, 1808, et in-12, 1823; des *Fastes*, par le même, 2 vol. in-8, Paris, 1804; de l'*Art d'aimer*, par le même, 1 vol. in-12, Paris, 1807; des *Héroïdes*, par M. de Boisgelin, 1 vol. in-8, Philadelphie (Paris), 1786; réimpr. dans la collection des *OEuvres* de Saintange, Paris, 1824; des *Amours*, par M. P. D. C. (M. Pirault des Chaulmes), Paris, 1825, dans la collection ci-dessus indiquée. Enfin une trad. nouv. en prose des *Métam.* préc. d'une *Vie d'Ovide* a été publ. par M. T. G. Villenave, 4 vol. in-4 et in-8, avec fig., Paris, 1805 et suiv., et tout récemment, 4 vol. in-12, à l'usage des classes.

OVIEDO Y VALDEZ (GONZALVE-FERDINAND d'), voyageur et histor. espagnol, né en 1478 dans les Asturies, avait été successivem. au service de don Juan, infant d'Espagne, du roi de Naples, et enfin de la reine, lorsqu'il se rendit en Amérique en 1513, avec le titre d'intendant des mines d'or de la Darie, dont il jouit deux ans. Après plus. autres voyages, il fut nommé intendant de l'île d'Haïti en 1535. Il ne fut rappelé qu'au bout de dix ans, et

obtint la charge d'historiogr. du roi en 1548. Il profita du pouvoir que lui donnaient ses places pour arracher sa part des dépouilles du Nouveau-Monde. Voulant ensuite se justifier de ses exactions aux yeux de Charles-Quint, il peignit les malheureux Indiens comme un peuple qui, par sa perversité incorrigible, avait mérité l'extermination. Les hypothèses qu'il mit en vogue sur la syphilis entrèrent sans doute dans son plan de calomnie. Il affirma qu'elle était originaire des Indes-Occident., et qu'elle devait même y être endémique, et cela, parce que la Providence, qui place toujours le remède à côté du mal, a fait croître dans le pays le gaïac, qu'on regardait alors comme un spécifique contre cette maladie. Les médecins ont aujourd'hui, pour la plupart, d'autres idées sur l'origine de la syphilis. V. l'art. Oviédo dans la *Biographie médicale*, qui fait suite au *Dictionn. des sciences médicales*. Les ouv. d'Oviédo sont : *Sumario de la historia general y natural de las Indias-Occidentales*, Tolède, 1525, in-fol.; *la Historia general y natural de las Indias-Occidentales*, Madrid, 1535, in-fol.

OWAIN-GLENDWR ou plutôt OWEN-GLENDOUR, né en 1348, fut le dernier rejeton des princes souverains de Galles. Nommé chevalier par Richard II, roi d'Angleterre, il vit, sous le règne suivant, ses terres confisquées et données au lord Grey. Il rassemble alors ses amis, fait Grey prisonnier, ne lui rend la liberté que moyennant une rançon considérable, et, poursuivant le cours de ses succès, soumet le comté de Glamorgand, et se fait reconnaître souverain de Galles. Il obtient l'appui de la France (1404), et s'empare de Caermarthen. Mais dès cette époque, sa puissance commença à décliner, et bientôt il se trouva réduit à errer en fugitif, méditant de vains projets de vengeance. Il m. en 1415.

OWEL. V. OUEL.

OWEN (Jean), en latin *Audoenus*, poète lat. du 16e S., né dans le pays de Galles, fit ses études à Oxford, d'où il a ajouté l'épithète d'*Oxoniensis* à son nom, sans être pour cela de cette ville, comme quelques-uns l'ont prétendu à tort. Mort en 1622 dans l'indigence, Owen obtint un magnifique tombeau dans l'église de St-Paul de Londres. Ses épigrammes, d'un style assez facile, sont infectées de traits licencieux et d'invectives contre le clergé. Sur ce recueil, impr. complet chez les Elzévirs, Leyde, 1628, in-24, Amsterdam, 1647, in-12, on peut s'en tenir au jugement de l'auteur :

Qui legis ista, tuam reprehendo, si mea laudas
Omnia, stultitiam; si nihil invidiam.

M. Auguste La Bouïsse a publié les *Epigrammes choisies d'Owen*, trad. en vers franç. par Kerivalant et d'autres imitateurs, Lyon, 1819, in-18. — Thomas Owen, magistrat anglais du temps d'Elisabeth, m. en 1598, est principalem. connu comme aut. de l'ouvr. suiv. : *Reports in the king's bench and common pleas in the reign of queen Elisabeth*, 1685, in-fol. — V. Goronwy-Owen.

OWEN (Henri), théologien angl., né vers 1719, pratiqua d'abord la médecine, entra ensuite dans la carrière ecclésiast., et m. en 1795. On a de lui divers ouvr. de critique sacrée, écrits en angl., et un traité mathémat. intit. *Harmonia trigonometrica*, etc., 1748, in-8. — Owen (Edouard), recteur de Warrington, dans le comté de Lancastre, m. en 1807, est aut. de *a new latin Accidence*, 1770, in-12, et d'une *traduct.* en vers angl. des *satires* de Juvénal, 1786, 2 vol. in-12. — Owen (Thomas-Edouard), recteur d'un village dans l'île d'Anglesey, m. à Beaumaris en 1814, a publ. *le Methodisme démasqué*, 1802, in-8. — John Owen, secrét. de la société biblique britannique et étrangère, né à Londres en 1765, entra dans les ordres à 28 ans, s'adonna avec succès à la prédicat., et après avoir desservi 15 ans la cure de Fulham, exerça les fonct. de son ministère à la chapelle du parc de Chelsea. Choisi, lors des prem. assemblées de la société biblique, pour en rédiger les réglem., il devint ensuite l'un de ses secrét., et depuis lors voua aux progrès de cette institut. les dern. années de sa vie, qu'il termina à Ramsgate le 26 sept. 1822. On a de lui entre autres ouvr. angl., et dont on peut voir la liste au t. 4 de l'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul, p. 413 : *Reflexions* (retrospective Reflections) *sur l'état de la relig. et des affaires polit. en France et dans la Gr.-Bretagne*, 1794, in-8; *Voy. en différ. parties de l'Europe*, etc., 1796, 2 vol. in-8; *Justification* (Vindication) *de la société biblique*, etc., 1809, in-8; *Hist. de l'origine et des dix premières années de la société biblique britannique*, 1816-20, 3 vol. in-4, trad. en franç. par M. Peschier et autres pasteurs de Genève, Paris, 1819, 2 vol. in-8.

OXENBRIDGE (John), l'un des plus célèbres théologiens et des meilleurs prédicateurs populaires de son temps, né en 1609 en Angleterre, m. en 1674 à Boston (Amérique), où il était ministre, a laissé : *Proposition de propager l'évangile par le moyen des colonies chrétiennes dans le continent de la Guiane*, 1671, et quelques autres écrits peu remarquables.

OXENSTIERNA (Axel, comte d'), célèbre homme d'état, sénateur et chancelier de Suède, né en 1583 dans la province d'Upland, perfectionna ses études dans plus. universités d'Allemagne, et s'appliqua particulièrement aux langues savantes, à l'histoire et à la politique. De retour en Suède, il fut employé, par le roi Charles IX, à des négociations importantes ; puis, à l'avènement de Gustave-Adolphe (v. ce nom), il devint chancelier ou ministre principal du royaume. Sa prudence, son zèle infatigable, ses combinaisons profondes le rendaient digne de ce poste sous un prince tel que Gustave, et les noms de ces deux grands hommes sont devenus inséparables dans l'histoire comme ceux de Henri IV et de Sully. Oxenstierna suivit son maître dans ses campagnes contre les Russes, et négocia en 1617 la paix de Stolbova, qui fit gagner à la Suède un territoire considérable le long de la Baltique. Il dirigea ensuite quelques opérations de la guerre de Pologne, et fut ensuite gouverneur général de la Prusse après la conquête de ce royaume par les Suédois. Appelé par Gustave-Adolphe en Allemagne, il eut la douleur d'apprendre en route la mort glorieuse de ce monarque aux champs de Lutzen ; mais ce fatal événement n'abattit point son zèle et sa fermeté. Après avoir concentré les troupes de la Suède et des alliés, il fit un voyage en Brandebourg et en Saxe, et combina si sagement toutes ses mesures et ses démarches, qu'il obtint une confiance générale. Plus tard, lorsque plus. princes se détachèrent de l'alliance de la Suède, après la perte de la bataille de Nordlingen, Oxenstierna réunit les débris de l'armée suédoise, soutint le courage des soldats, demanda du secours à sa patrie, entama de nouvelles négociations, fit un voyage à Paris pour conférer avec Richelieu, conquit l'estime de ce ministre, son rival, et parvint en 1630 au but qu'il s'était proposé. La fortune étant retournée sous les drapeaux des Suédois, Oxenstierna revint à Stockholm, rendit compte de son administration, prit sa place parmi les tuteurs de la jeune reine Christine, veilla à son éducation, à ses intérêts comme à la gloire du royaume, devint l'âme de son conseil, et gouverna réellement la Suède jusqu'à la majorité de cette princesse. Christine suivit long-temps les sages avis de son chancelier ; mais les courtisans et les favoris écartèrent peu à peu l'homme sage qui les gênait. Toutefois Oxenstierna ne cessa point de se montrer dans les occasions importantes, et de manifester son dévouement au bien général. Il retarda quelque temps, par ses représentations énergiques, l'abdication de la reine, et refusa d'assister à l'acte solennel où

Christine remit le sceptre à son cousin Charles-Gustave. Retiré des affaires, non sans être consulté quelquefois par le nouveau roi, qui avait su apprécier son expérience et ses vertus, Oxenstierna m. en 1654. Ce grand homme, dont la perte fut vivement sentie par ses compatriotes éclairés, s'était toujours montré le protecteur zélé de tous les talens. Il écrivait avec la même facilité en suédois et en latin; et une partie de sa correspondance dans ces deux langues a été conservée. On le regarde comme l'auteur du 2e vol. de l'*Historia belli sueco-germanici*, dont le 1er est de Phil. Chemnitz (*v.* ce nom). — OXENSTIERNA (Benoît), de la famille du précédent, né en 1623, fut nommé chancelier de Suède sous le règne de Charles XI. Long-temps investi de toute la confiance de ce monarque, il vit avec peine Charles XII s'éloigner du système pacifique suivi par son père, et prévit dès-lors les malheurs qui devaient bientôt accabler la Suède. Il venait de remettre au nouveau roi un mémoire énergique à ce sujet (inséré depuis dans plusieurs recueils historiques), lorsqu'il m. en 1702. Il avait été, comme son illustre parent, un protecteur zélé des sciences et des lettres. — OXENSTIERNA (Gabriel THURESON, comte d'), arrière-neveu d'Axel, né à Stockholm en 1641, parcourut d'abord une partie de l'Europe au sortir de ses études, embrassa ensuite la carrière militaire, fut nommé ambassadeur de Suède au congrès de Ryswick, et appelé en 1699, par Charles XII, au poste de gouverneur du duché de Deux-Ponts, qui venait d'échoir à la maison royale de Suède. Il m. en 1707. Ce fut pendant les dernières années de sa vie qu'il écrivit, en français, l'ouvrage connu sous le titre de *Pensées sur divers sujets avec des réflexions morales*, publ. par Bruzen de la Martinière (*v.* ce n.). — On a publié à Stockholm, 1805, 3 vol. in-8, une édit. complète des ouvrages en vers et en prose du comte J.-G. OXENSTIERNA, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, comme on l'a fait dans le *Magasin encyclopédique* de 1805 (t. I, p. 383): celui-ci était membre de l'acad. des sciences de Stockholm depuis 1786. On ignore l'époque de sa mort.

OXFORD. V. HARLEY.

OYSEL. V. LOISEL et OUSEL.

OZANAM (JACQUES), laborieux mathémat., né en 1640 à Bouligneux, dans la principauté de Dombes, étudia les sciences exactes malgré son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Après la mort de son père, il renonça à la cléricature, et alla vivre à Lyon du produit de quelq. leçons, auquel suppléait celui du jeu. Il vint ensuite à Paris sur l'invitation du père du chancelier d'Aguesseau, renonça dès-lors au jeu pour se livrer tout entier aux mathém., et eut bientôt un gr. nomb. d'élèves. Il donnait des leçons pend. la paix, et il employait les loisirs que lui laissaient les temps de guerre à composer des ouv. qui ajoutèrent à son aisance et à sa réputation. Mais la perte qu'il fit, en 1701, d'une femme qu'il adorait, et la guerre de la succession, qui lui enleva ses écoliers, portèrent un coup funeste à son bonheur. Ses dern. jours s'écoulèrent péniblement. Il m. en 1717. Il avait une piété sincère et une foi docile, et il disait *qu'il appartient aux docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, et aux mathématiciens d'aller au paradis en ligne perpendiculaire.* Nous citerons de lui : *Traité de Gnomonique*, Paris, 1673, in-12, augmenté sous le titre de *Methode generale pour tracer les cadrans*, ib., 1685, in-12; *Traité des lignes de premier genre, de la construction des équations*, etc., ib., 1687, in-8; *Usage du compas de proportion expliqué*, etc., ib., 1688, in-8; ib., 1700; nouvelle édition revue par Garnier, ibid., 1794, in-12; *Récréations mathemat. et physiques*, ib., 1694, 2 vol. in-8; nouv. édit. augmentée, ib., 1720, 1735, 4 vol. in-8; ib., 1778 ou 1790, 4 vol. in-8; *Nouveaux Elémens d'algèbre*, Amsterdam, 1702, in-8. V. son *éloge* par Fontenelle, les *Mém.* de Niceron, et le *Dictionnaire* de Chauffepié.

OZANNE (HILAIRE), philologue et poète latin, né à Dôle en 1608, étudia d'abord la jurisprud., fut reçu avocat au parlem., apprit ensuite les lang. orientales, et fut nommé en 1644 audit. général de l'armée de Flandre. On ignore l'époque de sa mort. Il n'a laissé qu'un petit poème intit. : *Vita Christi ordine chronolog. epigrammatis intertexta*, Ypres, 1647, petit in-8 de 79 pages.

OZANNE (CHRISTOPHE), simple paysan des environs de Mantes, se fit, à la fin du 17e S., une réputation extraordin. par ses cures merveilleuses et son désintéressem. On peut voir dans le t. 8 des *Diversites curieuses* de l'abbé Bordelon (*v.* ce nom) plusieurs détails singuliers sur cet honnête charlatan, qui ne dut, à ce qu'il paraît, sa renommée qu'à la recommandation qu'il faisait à ses malades d'observer une diète austère et de boire beaucoup d'eau.

OZANNE (NICOLAS-MARIE), dessinateur de la marine, né à Brest en 1728, fut choisi pour diriger l'éducation des jeunes princes, enfans de France, sous le rapport de la construction des vaisseaux, de leurs manœuvres et de la tactique navale, et m. en 1811. On a de lui des dessins remarq. par une gr. facilité dans l'exécution. Il a gravé à l'eau-forte, d'après ses propres dessins, près de 300 planches, notamment un *Traité de marine militaire* dédié au duc de Choiseul. Cet ouv., qui contient 50 pl. in-8, représente les vaisseaux de guerre et les manœuvres relatives aux combats, ainsi qu'à l'attaque et la défense des ports. — OZANNE (Pierre), frère du précédent, ingén.-construct. de la marine, né à Brest en 1737, mort dans la même ville en 1813, acquit une grande réputation dans son art. On a de lui une suite de dessins gravés représentant des *vaisseaux*, des *ports de mer*, des *paysages*. Il a gravé, conjointement avec son frère Nicolas et ses deux sœurs, des *nouv. vues perspect. des ports de France* d'après ses propres dessins et ceux de son frère. — Yves-Marie OZANNE, sœur du précéd., morte à Paris en 1786, a gravé une *vue du port de Livourne* d'après J. Vernet, le *temps serein* d'après le même, les *relais flamands* et la *ferme flamande* d'après Wouwermans. — On doit à Jeanne-Franç. OZANNE, sœur de la précédente, m. en 1795, une *vue de Dieppe*, une *vue du port de St-Valeri*, une seconde *vue du port de Livourne* d'après Vernet, et différentes *vues des colonies françaises*. On peut consulter sur cette famille la *notice* impr. en tête du *Catalogue d'objets d'arts des cabinets Ozanne et Coiny*, Paris, 1811, in-8.

OZAROWSKI (PIERRE), hettmann ou grand-général de la couronne de Pologne, embrassa la cause de la Russie, et prit beaucoup de part à la confédération de Targowitz, qui produisit la constitution de 1792. Aussi, lors de l'insurrection qui éclata à Varsovie contre les Russes en 1794, il fut condamné à être pendu, et la sentence fut exécutée de suite. Une potence était déjà plantée pour lui avant son jugement.

OZELL (JOHN), litt. anglais, m. en 1743, a traduit un gr. nomb. de pièces de théâtre françaises, notamment toutes celles de Molière, et plus. autres ouv. de différ. langues. Toutes ces product. n'auraient point tiré son nom de l'oubli si Pope ne l'eût signalé dans sa *Dunciade*.

OZI (ETIENNE), musicien, prem. basson de la chapelle du roi, né à Nîmes en 1754, m. à Paris en 1805, a laissé qualq. *concertos* estimés, et une *Méthode nouvelle et raisonnée pour le basson*, Paris, 1800, 2e édit.

OZIAS, roi de Juda. V. OSIAS.

OZIAS ou AZARIAS, fils d'Obed. V. AZARIAS.

P

PAAW (Pierre). V. Pauw.

PABO, prince breton, vivait dans le 5e S. Vaincu par ses voisins, il se réfugia dans le pays de Galles, où il fut généreusem. accueilli par le roi de Powys. Il embrassa ensuite la vie relig., et fut compté au nombre des saints. Son tombeau se trouve encore, avec une inscription, dans l'église de l'île de *Mona* (aujourd'hui Man), dont il fut le fondateur.

PAC DE BELLEGARDE (Gabriel du). V. Bellegarde.

PACAREAU (Pierre), antiquaire, né à Bordeaux en 1711, m. en 1797, apprit avec succès les langues latine, grecque, hébraïque, syriaque, anglaise, espagnole, italienne, et fut très-versé dans la littérat. étrangère. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se distingua par le talent de la chaire, prêta le serment exigé par la constitution civile du clergé en 1790, et fut nommé évêque constitut. de Bordeaux en 1791. Outre divers *mem.*, on a encore de lui : *Considérat. sur l'usure*, 1790, in-8.; et *Réflexions sur le serment exigé du clergé*, Bordeaux, 1791, in-8.

PACATIEN, *Pacatianus* (Titus Claudius Marcius), empereur romain, n'est connu que par les médailles qui nous restent de lui. On conjecture qu'il fut proclamé Auguste dans la partie méridionale des Gaules, qu'il fut défait par Dèce, et que son règne fut de très-courte durée. On fait rapporter ces évènem. à l'année 249. Le cabinet du roi possède plusieurs médailles de cet empereur, en argent.

PACAUD (Pierre), prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, m. en 1760, s'acquit de la réputation par son talent pour la chaire. On a de lui des *Discours de piété*, ou *Sermons sur les plus importans objets de la religion*, Paris, 1745, 3 vol. in-12. Ces discours furent d'abord approuvés, mais on crut y voir ensuite des propositions jansénistes, et le gouvernement n'en permit la publication qu'après y avoir fait mettre 35 cartons. L'auteur fut exclus de la maison de l'Oratoire en 1746, et relégué en province où il finit ses jours dans un âge avancé.

PACCA (Nicolo-Angelo), docteur en médecine et en philosophie, vivait à Naples vers le milieu du 16e S. On a de lui une *Histoire de Naples* qui s'étend jusqu'à l'année 1562.

PACCHIAROTTO (Jacob), peintre italien, né à Sienne, florissait dans la prem. partie du 16e S. Plus. de ses compositions se trouvent dans les églises de Sienne; on estime surtout le tableau qui représente *Ste-Catherine visitant le corps de Ste-Agnès de Montepulciano*.

PACCHIONI (Antoine), médecin, et l'un des anatomistes les plus disting. du 17e S., né à Reggio dans le Modénais en 1665, et m. à Rome en 1726, a laissé plus. ouvr. relatifs à sa profession, qui ont été recueillis et réimprimés plus. fois à Rome, sous le titre d'*Opera omnia*. La 4e édition a paru en 1741, in-4.

PACCI (Côme), archevêq. de Florence au 16 S., fut le prem. qui fit connaître, par une traduction latine, les *Discours de Maxime de Tyr*.

PACCIANI (Fulvio), jurisconsulte, né à Modène dans la 2e partie du 16e S., professa le droit à Ferrare, et m. dans cette ville en 1613. On a de lui quelques ouvr. de jurisprudence dont les plus connus sont les traités *de Probationibus*, Venise, 1594; Francfort, 1603, 1631 et 1695; et *de Appellationibus*, Francfort, 1663. On lui doit encore : *Dell' arte di ben governare i popoli*, Sienne, 1607; et quelq. poésies latines et italiennes.

PACCIOLI (Luc), en latin *Paciolus*, mathémat. du 15e S., surnommé *de Burgo*, parce qu'il était né à Burgo-Sansepolcro, en Toscane, entra dans l'ordre de St-Franç., et professa les mathém. à Naples, à Milan, à Rome et à Venise. On a de lui plusieurs sav. ouvr., dont on trouvera la liste dans la *Storia letter. ital.* de Tiraboschi, t. 6. (La rareté de ces productions de Paccioli, la prolixité de leurs titres et la confusion causée par la différence de son nom de religion comme franciscain, et de son nom de famille, ont fait commettre aux biographes et aux bibliographes des erreurs que l'on évitera en consultant l'ouvrage précité.)

PACCORI (Ambroise), écrivain ascétique, né à Céancé dans le Bas Maine, devint principal du collége de cette ville, fut chargé ensuite de la direction du petit séminaire de Meung, sous l'épiscopat du cardinal de Coislin, et occupa ce dern. emploi pendant 18 ans; mais après la m. du cardinal, il fut contraint de sortir du diocèse, et vint se fixer à Paris, où il m. en 1730, à l'âge d'environ 81 ans. Paccori avait été élevé au diaconat, mais la haute idée qu'il avait du sacerdoce l'empêcha de le recevoir. Il passait pour être très-attaché aux opinions des disciples de Port-Royal. Ses princip. ouvrages sont : *Avis salutaires aux pères et mères pour bien élever leurs enfans*, Orléans, 1696, in-12; *Entretiens sur la sanctification des dimanches et fêtes; Règles chrét. pour faire saintement toutes ses actions; Journée chrétienne; les Regrets de l'abus du Pater*, in-12; *Pensées chrétiennes*; une édit. des *Hist. choisies*, Paris, 1747; une nouv. édit. des *Epîtres et Evangiles*, Paris, 1727, 4 vol. in-12; *Devoirs des vierges chrét.*; *Société chrét.*; *Abrégé de la loi nouvelle* : tous ont été souvent réimpr.

PACE (Richard), ecclésiast. et homme d'état, né dans le diocèse de Winchester en 1482, obtint par son mérite la faveur de Henri VIII, qui le nomma secrétaire-d'état, et l'employa dans les négociations les plus importantes. Quoique jeté dans la carrière politique, il prit les ordres en 1514, et fut successivem. chanoine d'York, archidiacre de Dorset, doyen d'Exeter et de St-Paul de Londres. Ayant été envoyé à Rome à la mort de Léon X, pour solliciter le trône pontifical en faveur du cardinal Wolsey, il arriva trop tard pour remplir sa mission, et le ressentiment de l'ambitieux cardin. le poursuivit jusqu'à sa m. arrivée à Stepney en 1532. Il a laissé : *de Fructu qui ex doctrinâ percipitur*, Bâle, 1517, in-4; *de Lapsu hebraicorum interpretum*; une traduct. latine du traité de Plutarque, *de Commodo ex inimicis capiendo; Traité contre le mariage de la reine Catherine*, en angl.; *Sexdecim orationes ad principes; Carmina diversa*; plusieurs *lettres* à Erasme, en latin; et quelq. traductions lat. d'aut. grecs.

PACE ou PACIO (Jules), en latin *Pacius à Berigâ*, ainsi nommé d'un quartier de Vicence, sa patrie, jurisconsulte distingué, né en 1550, composa dès l'âge de 13 ans un *Traité d'arithmétique*, professa le droit successivement en Suisse, en Allemagne, en Hongrie, en France et à Padoue, et obtint le collier de St-Marc par décret du sénat de Venise, en récompense de son livre intit. *de Jure maris Adriatici*. Il m. à Valence en 1635. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *de Contractibus*, Lyon, 1606, in-fol.; *Synopsis Juris*, ibid., 1616, in-fol.; *in decretales Lib. V*, in-8; *Corpus juris civilis*, Genève, 1580, in-fol.; *Aristotelis Organum*, Francfort, 1597, 2 vol. in-8 (c'est une traduction fidèle de la *logique* d'Aristote); *legum conciliatarum Centuriæ*, Lyon, 1643, Cologne, 1661, in-8.

PACHE (Jean-Nicolas), ministre de la guerre, et maire de Paris pendant la révolution, avait été d'abord précepteur des enfans du duc de Castries,

qui lui avait donné ensuite un emploi dans les bureaux de la marine. Il était marié et établi en Suisse lorsque la révolution le rappela à Paris. Il se fit remarquer bientôt par l'exagération de ses principes démocratiques, et par une austérité qui n'était pas sans affectation, et, grâce à Brissot et à Roland, qui le prônaient, il fut appelé en 1792 à remplacer Servan au ministère de la guerre. Son administration, à laquelle Vincent, Ronsin, Meusnier, et quelques autres désorganisateurs imprimèrent un mouvem. aussi violent que désordonné, coûta plus à la France que n'aurait pu le faire une armée ennemie. Ce n'est pas qu'il fût un homme cupide, mais l'amour inconsidéré de la réforme l'entraîna dans une foule d'actes de vexations et de gaspillages, qu'il eut au moins le tort de tolérer. Il fut dénoncé par la Gironde, et remplacé sur le rapport de Barrère (2 février 1793). Devenu, par sa disgrâce et malgré la douceur de son caractère, l'un des chefs des montagnards, il fut élu maire de Paris, et manqua peu d'occasions d'attaquer la Gironde dans le sein et au dehors de l'assemblée. Il nia toutefois jusqu'au dernier moment l'existence des complots ourdis sous l'influence démagogique, ne prit aucune mesure pour protéger la convent. contre le mouvement du 31 mai 1793, et porta témoignage quelques mois après contre les girondins, dont une multitude furieuse avait obtenu le jugement ou plutôt la proscription. Bientôt les vainqueurs du 31 mai se divisèrent. Pache était dans les rangs des cordeliers. Lors de la conjuration d'Hébert, qui amena la chute de cette faction, il fut écarté de la municipalité par l'influence de Robespierre, et resta emprisonné jusqu'au 9 thermidor. Inquiété un moment par le directoire à propos de la conspiration de Babeuf, mais sans aucune apparence de raison, il finit par se dégoûter du monde et des affaires, et se retira à Thym-le-Moutiers, département des Ardennes, où il vécut jusqu'en 1823, n'ayant qu'un très-modique revenu, dont il consacrait une partie à des actes de bienfaisance, mais ne voulant pas entendre parler des affaires publiques, ne lisant pas même les journaux, et ne parlant jamais des évènemens de sa vie politique. Il avait consacré de longues années de travail à un grand ouv. de métaphysique qui se trouve MS. entre les mains de son fils, lieutenant-colonel d'artillerie.

PACHECO (Dona MARIA), dame espagnole d'un courage héroïque, née vers la fin du 15e S., était femme de don Juan de Padilla (*v.* ce nom), chef de l'insurrection qui avait pris le nom de *Sainte-Ligue*, sous le règne de Charles-Quint. Après la perte de la bataille de Villalor, don J. Pacheco ayant été condamné à l'échafaud, dona Maria, loin de se laisser abattre par sa douleur, ne songea qu'aux moyens de venger son époux. Elle ranima par son exemple le courage des habitans de Tolède, les détermina à se défendre contre toutes les forces réunies de Charles-Quint, combattit vaillamment à leur tête, et remporta plusieurs avantages sur les assiégeans. Mais, ayant été abandonnée ensuite par le peuple, auquel on persuada qu'elle était sorcière, elle se renferma dans la citadelle, s'y soutint pendant quatre mois, et ce ne fut que quand elle eut épuisé ses vivres et ses munitions qu'elle renonça enfin à combattre. S'étant échappée à la faveur d'un déguisement, cette femme héroïque se réfugia en Portugal, où elle finit ses jours dans l'indigence et l'obscurité, regrettant plus son époux et sa patrie que sa gloire et ses honneurs.

PACHECO, marq. de VILLENA. V. VILLENA.

PACHECO (FRANÇOIS), peintre, écrivain et poète distingué, né à Séville en 1571, mort en 1654, fut choisi pour peindre, avec Antoine Vasquez, six grands tableaux, tirés de la vie de Saint-Raimond, pour le couvent de la Merci. Il ouvrit à Séville une école qui est célèbre dans l'histoire de l'art. Jacques Vélasquez fut son élève, et devint son gendre. Le chef-d'œuvre de Pacheco est sans contredit son célèbre tableau du *Jugement universel*, qu'il fit en 1618. On cite encore comme un de ses plus beaux ouvrages le *Saint-Michel* qu'il exécuta pour le collége de Saint-Albert. On a de lui un *Traité élémentaire de la peinture*, qui est très-estimé, et quelques *poésies*. — PACHECO (CHRISTOPHE), peintre de l'école de Madrid, vivait en 1568. Son talent pour le portrait et la draperie lui acquit de la célébrité. Il travailla beaucoup pour le duc d'Albe, dont il avait gagné la faveur.

PACHECO DE NARVAEZ (LOUIS), né à Baeça en Andalousie, dans le 16e S., se fit de la réputation comme maître d'escrime, et donna des leçons de son art à Philippe IV, dont il fut breveté ensuite. Pacheco a laissé plusieurs ouvrages, entre autres, l'abrégé d'un ouvrage de Carranza, intit. : *Compendio de la filosofia y destreza de las armas del Ger. Carranza*, Madrid, 1612, in-4; *Libro de las grandezas de la espada*, 1600, in-4. On ne connaît ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. — PACHECO est aussi le nom d'un des assassins d'Inès de Castro (*v.* ce dernier nom).

PACHYMÈRE (GEORGE), l'un des écrivains les plus distingués de l'histoire byzantine, était né à Nicée vers l'an 1242. S'étant rendu à Constantinople, lorsque Michel Paléologue reprit cette ville sur les Français, il y parvint aux premières dignités de l'église et de l'état, et mérita la confiance de Paléologue, qui le chargea de différentes négociations. Pachymère m. vers 1310. On a de lui une *Histoire de l'Orient*, qui commence à l'an 1258 et finit à l'an 1308. Cette histoire est très estimée, et fait suite à celles de Nicétas et d'Acropolite. Le P. Poussines, jésuite, la publia à Rome, 1666-69, 2 vol. in-fol., avec une *version* latine et de savantes *notes*. Le président Cousin l'a aussi traduite en français. On attribue encore à Pachymère une *paraphrase* des *œuvres* de St Denis-l'Aréopagite. Le P. Cordier l'a insérée, avec les *Scolies* de saint Maxime, dans l'édition qu'il a donnée de St Denis. On trouve dans le *Recueil* d'Allatius, Rome, 1651 et 1659, 2 vol. in-4, un petit *Traité sur la procession du St-Esprit* de Pachymère.

PACIAUDI (PAUL-MARIE), religieux théatin, l'un des plus savans et des plus laborieux antiquaires du 18e S., né à Turin en 1710, m. à Parme en 1785, obtint par son mérite les premières dignités de son ordre, et devint, en 1761, bibliothécaire de don Philippe, duc de Parme. Plusieurs sociétés savantes l'admirent dans leur sein, et il fut membre correspondant de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *de sacris christianorum Balneis*, Rome, 2e édit., 1758, in-4; *De athletarum cubistesi in palæstrâ Græcorum Commentarius*, Rome, 1756; *Monumenta peloponnesiaca*, ibid., 1761, 2 vol. in-4; *Memorie de' gran-maestri dell' ordine gerosolimitano*, Parme, 1780, 3 vol. in-4; *de Libris eroticis antiquorum* (cette savante *dissertation*, insérée d'abord dans l'édition de Longus de Bodoni, a paru à Leipsig en 1803); *Lettres au comte de Caylus*, publ. à Paris, 1802, in-8; avec une *notice* sur Paciaudi, par Sérieys.

PACICHELLI (JEAN-BAPTISTE), ecclésiastique, littérateur très-versé dans le droit, la théologie et les antiquités, né à Pistoie vers 1640, et m. à Naples en 1702, parcourut la plus grande partie de l'Europe, et publia à Naples en 1691 la relat on de ses voyages sous le titre de *Memorie de' viag i per l'Europa*, 3 vol. in-12 : et il en donna une suite intit. *Memorie nuove*, etc., Naples, 1690, 2 vol. in-12. On a encore de lui : *Schediasma de iis quæ nullo modo possunt in jus vocari*, Rome, 1669, in-4; *Schediasma de larvis, capillamentis, et chirothecis*, Naples, 1693; *de Jure hospitalitatis*

universo, etc., Cologne, 1675; *Lucubratio autumnalis de tintinnabulo nolano*, Naples, 1693, in-12; *il Regno di Napoli in prospettiva, diviso in dodeci provincie*, etc., ibid., 1703, 3 vol. in-4, avec cartes et figures, et quelques autres peu remarquables.

PACIEN (St), en latin *Pacianus*, évêque de Barcelone, vivait sous le règne de Valens, et m. vers l'an 390 sous celui de Théodose, après s'être distingué par ses vertus, son savoir et son éloquence. On a de lui : trois *lettres* au donatiste Sempronien ; une *Exhortation à la pénitence*, et un *Discours sur le baptême*. Ces ouvrages ont été publiés par Jean du Tillet, à Paris, en 1538, in-4.

PACIFICO *de Novare*, religieux de l'ordre de Saint-François, vivait dans le 15e S. On a de lui une *Somme de cas de conscience*, dite *la Somme pacifique*, en latin. François Tarvisi la traduisit en italien, et la publia en 1574 et 1580.

PACIFICUS, archidiacre de Vérone, dans le 9e S., fut, dit-on, l'inventeur des horloges à roues et à ressorts, divisant le jour en 24 parties égales. Il est principalement connu par l'epitaphe consacrée à sa mémoire dans la cathédrale de Vérone. Onuph. Panvinio est le premier qui ait publié une partie de cette pièce, donnée depuis en entier par Scipion Maffei dans la préface *ad Complex. Cassiodori*, et par Muratori dans les *Antiquit. ital. medii avi*. Tiraboschi la trouve si obscure, qu'il la compare à une énigme dont l'auteur a laissé à la postérité le soin de découvrir le véritable sens. Plusieurs savans antiquaires se sont efforcés en vain de l'expliquer.

PACIFICUS (Picenus), frère-mineur, né au 12e S., dans la Marche de Fermo, se fit d'abord tant de réputat. comme *trouvère*, que l'empereur Frédéric II le couronna et l'appela le *Roi des vers*. Pacificus, dont on ignore le véritable nom, renonça ensuite à ses succès poétiques pour embrasser la vie religieuse. Converti par un des sermons de St François, il devint un de ses disciples, et fut nommé Pacificus à cause de l'extrême douceur de son caractère. Quatre ou cinq ans après sa conversion on l'envoya en France, où il fut le prem. provincial des frères-mineurs. On ignore l'époque de sa mort. Wading lui attribue un grand nombre de chansons et d'autres poésies, composées avant sa conversion.

PACIFICUS (Maximus), poète latin, né à Ascoli, d'une famille noble, m. à Fano vers l'an 1500, âgé de près de cent ans, a laissé un grand nombre d'élégies et d'autres pièces impr. sous le titre suiv. : *Hecatelegium, sive Elegiæ nonnullæ jocosæ et festivæ, Laudes summorum viror., urbium et locor.; Invectivæ in quosdam ; Laudes patriæ æsculanæ et alia quadam jucunda et docta*, Florence, 1489, in-4, édit. originale et fort rare. Magliabecchi a donné une édit. des *Poésies* de Pacificus (Padoue, 1691, in-4), dont il a retranché tous les pièces obscènes. Ce poète, qu'on a osé comparer à Ovide, ne manque pas de facilité ; mais est en général dépourvu d'élégance.

PACIFIQUE DE PROVINS (le Père), missionnaire capucin, que l'on croit être né dans la ville dont il porte le nom, après avoir parcouru différentes régions et avoir été supérieur-préfet de son ordre en Amérique, revint à Paris, où il m. en 1653. On a de lui : *Lettre sur l'étrange mort du grand Turc, empereur de Constantinople*, Paris, 1622, in-12 ; *Voyage de Perse, contenant les remarques particul. de la Terre Sainte et le testam. de Mahomet*, ibid., 1631, in-8 ; 1642, in-12 ; *Relation* ou *Description des îles Saint-Christophe et de la Guadeloupe en Amérique*, ibid., 1648, in-12. On lui attribue une *Apologie de Raimond Lulle*, Paris, 1645, in-12.

PACINI (Jacques), médecin, originaire de Milan, m. en 1560, professa son art à Bologne, à Raguse et à Padoue. On a de lui : *De tenuis tumoris febrem facientis ante purgationem per artem Incrassatione, necnon Græcorum super hoc cum Arabibus conciliatione*, etc., Venise, 1558 et 1559.

PACINO (Eustachio), gentilhomme milanais, ministre du duc Philippe-Marie Visconti, au commencement du 15e S., s'acquit une grande réputat. en combattant les flottes vénitiennes, avec une marine formée sur les lacs et les rivières de Lombardie, et manœuvrée par des bateliers qui, pour la plupart, n'avaient jamais vu de vaisseaux. Il fut d'abord battu par l'amiral François Bembo ; mais il remporta une victoire éclatante, le 23 mai 1431, sur Nicolas Trevisani, qui commandait la plus belle flotte que les Vénitiens eussent équipée dans ce S.

PACIUS ou PACIO (Fabius), médecin, né à Vicence, dans les états de Venise, en 1547, se fit d'abord de la réputat. dans les lettres par une comédie italienne intit. *Eugène*, professa ensuite la médecine et la philosophie avec un gr. succès, et m. en 1614. On a de lui : *Commentar. in sex priores Galeni libros methodi medendi*, Vicence, 1598, in-fol. ; *Commentarius in septimum Galeni librum methodi medendi, quæstionibus physicis et medicis refertus : accedit de morbo gallico per methodum curando*, ib., 1608, 1610, in-fol.

PACOME (St), né dans la Haute-Thébaïde vers l'an 292, de parens idolâtres, porta d'abord les armes ; mais ayant reçu le baptême à la fin de la guerre, il se mit sous la discipline d'un saint solitaire nommé Palémon, et fit de tels progrès dans la vertu, que par ses soins la Haute-Thébaïde fut peuplée de monastères, et qu'il devint chef de 5000 cénobites. Cet illustre patriarche m. le 3 mai 348. Nous avons de lui : *Præcepta, judicia et monita*, trad. en latin par St Jérôme ; et onze *lettres*, impr. dans le recueil de Benoît d'Aniane. Un ancien aut. grec écrivit la *vie* de St Pacôme. Denis-le-Petit la trad. en latin : Arnould d'Andilly l'a mise en français. On l'a trouve parmi celles des Pères du Désert.

PACORUS, fils aîné d'Orodes, roi des Parthes, neveu de Mithridate, s'est rendu célèbre par les expéditions qu'il fit en Syrie après la défaite de Crassus. Ventidius (*v.* ce nom), lui ôta la victoire et la vie vers l'an 37 av. J.-C.—Pacorus, roi des Parthes, contempor. de Domitien et de Trajan, n'est connu que par quelq. légères indicat. des auteurs anciens. Les Arméniens lui donnent le nom d'*Ardaschès*, qui signifie *grand roi*; ils le croient fils d'Artaban IV, et placent son avénem. au trône vers l'an 91. Suivant la chroniq. d'Arménie ce prince m. vers l'an 111. — Pacorus, roi de Médie, était de la race des Arsacides et frère de Vologèse Ier, qui le fit roi de la Médie atropatène vers l'an 51. Pacorus fut vaincu par les Alains. Depuis cette époque il n'est plus question de lui dans l'histoire. — Pacorus (Aurélius), roi d'Arménie, n'est connu que par un ancien passage tiré du troisième livre des Parthéniques d'Asinius Quadratus. On croit qu'il était contemporain de Lucius Verus et de l'empereur Marc-Aurèle, qu'il régnait en Arménie sous la protection des Romains, et qu'il fut dépouillé de la couronne, en l'an 163, par Lucius Verus.

PACORUS, l'un des plus puissans des petits princes de l'Arménie, au 4e S. de notre ère, descendait de Sennachérib, roi d'Assyrie. Il était dynaste de l'Arzanène, et commandant militaire de la partie méridionale de l'Arménie. Vers l'an 315, ayant voulu se rendre indépendant, il se révolta contre Kosrou ou Chosroès, fils de son souverain, fit alliance avec les Persans, et après plus. combats, trouva la m. sur le champ de bataille. Toute sa famille fut massacrée à l'except. de deux de ses enfans qui furent rétablis ensuite dans les possessions paternelles. — Pacorus Ier, roi d'Ibérie, fils de Vatché, régna depuis l'an 231 jusqu'en 246. Son fils Mirdat lui succéda.—Pacorus II, roi du même pays, vivait au commencem. du 5e S.—Pacorus III, fils de Datchi Ier, monta sur le trône en l'an 528, et fut remplacé par Pharasman V.—Pacorus IV, fils

et successeur de Pharasman VI, régnait en l'an 557. L'emper. de Constantinople le fit remplacer en l'an 568.

PACQUOTTE (Charles-Guillaume), conseill. médecin ordinaire de Léopold, duc de Lorraine et de Bar, florissait au dern. S. On a de lui : *Dissertation sur les eaux minérales de Pont-à-Mousson*, Nanci, 1719, in-12; *Dissertation sur la maladie épidémique qui règne dans le pays Messin*, Pont-à-Mousson, in 8.

PACUVIUS (Marcus), poète dramatiq. latin, né à Brindes vers l'an 218 av. J.-C., était fils d'une sœur d'Ennius. Son caractère doux et obligeant lui concilia l'affection des personnages les plus illust. de Rome, où il se distingua par le double talent de peintre et de poète. On connaît surtout l'amitié étroite qui le lia avec Accius (*v.* ce nom). Sur la fin de ses jours il se retira à Tarente, où il m. âgé de plus de 90 ans. Il ne nous reste des pièces de Pacuvius que quelq. fragm. qu'on trouve avec la trad. dans le dern. vol. du *Théâtre des Latins*, publié par M. Levée.

PACK (Richardson), poète anglais, né vers 1680 dans le comté de Suffolk, m. en 1728, a laissé plus. écrits, tant en vers qu'en prose, recueillis et pub. à Londres, 1729, en 1 vol. in-8.

PADERNA (Paul-Antoine), peintre d'hist. et de paysages, né à Bologne en 1649, et m. en 1708, a laissé des tableaux estimés.

PADILLA (dona Maria de), demoiselle espagnole, d'une rare beauté et d'un esprit artificieux, inspira une violente passion à Pierre-le-Cruel, dont elle eut plus. enfans qui furent élevés comme héritiers présomptifs de la couronne. Cette favorite m. à Séville en 1361, et ses funérailles furent célébrées avec la même magnificence que celles d'une reine. Un an après, Pierre, ayant déclaré qu'il était uni à Marie par un mariage secret, ses restes, qui avaient été déposés dans un monastère dont elle était fondatrice, furent transférés dans le lieu de la sépulture des rois de Castille.

PADILLA (don Juan de), fils du commandeur de Castille, allié aux plus grandes familles d'Espagne, se déclara pour le parti du peuple dans les guerres civiles de 1520 à 1522. Sa femme, dona Maria Pacheco, fut la confidente et l'associée de tous ses projets : ils avaient tous les deux le même courage et le même dévouement pour la cause de la liberté. Don Juan commanda les troupes que Tolède envoya au secours de Ségovie. Dans l'assemblée d'Avila il organisa la ligue des communes : bientôt il s'empara de Tordesillas et de la personne de la reine Jeanne qui y résidait. Ce fut au nom de cette princesse, privée de la raison, que furent promulgués les décrets des *communeros*. Padilla s'empara aussi de Valladolid, où siégeait le conseil royal, présidé par le cardinal Adrien. Enfin Charles-Quint se décida à faire quelques concessions aux insurgés, ce qui servit de prétexte à plusieurs nobles pour abandonner leur parti. Le clergé se détacha aussi peu à peu de la cause des communes, à l'exception du fameux évêque de Zamora. Don Pedro Giron avait été élu général des soldats de la ligue: soit trahison, soit incapacité, il se laissa tromper et vaincre. Don Juan le remplaça trop tard au commandement. Les soldats se débandaient ; les coffres devenaient vides; dona Maria les remplit en dépouillant la cathédrale de Tolède d'une partie de ses trésors, en demandant pardon à chaque saint de ce larcin forcé; mais cet acte et un impôt exigé des chanoines de la cathédrale achevèrent d'aliéner les ecclésiastiques. Le connétable de Castille s'empara de Tordesillas, et marcha contre don Juan de Padilla, qu'il rencontra à Villalor (1522). Le désavantage du terrain et du nombre fut fatal aux communes; leur déroute fut complète : don Juan voulut périr les armes à la main ; mais il fut fait prisonnier et exécuté le lendemain par la main du bourreau, comme traître : il m. en héros et en chrétien, martyr de la liberté. Avec lui périrent les priviléges de la Castille, et de sa mort data le despotisme de Charles-Quint. V. sur don Juan de Padilla, Brantôme, le *Dictionn.* de Bayle, l'*Hist. de Charles-Quint* par Sandoval, et une hist. encore inédite des *Comuneros* de 1520, par A. P. Le célèbre Martinet de la Rosa a composé une tragédie sur la mort de Padilla, qu'on trouvera dans ses œuvres complètes publiées à Paris.

PADILLA (Laurent de), chroniqueur espagnol, fut historiographe de Charles-Quint. Il m. vers l'an 1540. On a de lui : *Catálogo de los santos de España*, Tolède, 1538, in-fol. — Padilla (François de), neveu du précéd., chanoine de Malaga, professeur en théologie à Séville, m. en 1607, a laissé : *Conciliorum omnium index, chronographia seu epitome*, Madrid, 1587, in-4 ; *Historia eclesiástica de España hasta el año 700 de Cristo*, Malaga, 1605, 2 vol. in-fol.

PADIOLEAU (Albert), avocat de Rennes, m. à la fin du 17e S., a pub. quelq. ouvr. de jurisprud. peu remarquables, et un autre historique intit. *Antiquité, fondation, splendeur, ruine et état présent de la ville de Jérusalem*, Nantes, 1635 ou 1686, in-4.

PADOUAN (Jean Le). V. Cavino.

PADORANI (Elideo), de Forli, docteur en médecine et en philosophie, m. à Bologne en 1576, a laissé : *Curationes et consilia in curandis particularibus morbus*, Leipsig, 1697 ; *De febribus libellus; de superfluo fluxu; de variis morborum generibus*, etc (*v.* les *Notizie degli scrittori Bolognesi*, de Fantuzzi).

PAESIELLO. V. Paisiello.

PAEZ (François-Alvarez), en lat. *Alvarus Petagtus*), théolog. portugais, entra dans l'ordre des cordeliers en 1304, et devint pénitencier du pape Jean XXII, qui lui donna l'évêché de Coron, puis celui de Sylves, et la qualité de nonce en Portugal. Il m. à Séville en 1352. On a de lui un traité *de Planctu ecclesiæ*; une *somme de théologie; l'Apologie de Jean XXII*, Ulm, 1474; Lyon, 1517; Venise, 1560, in-fol. — Paez (Balthazar), autre théolog., de l'ordre de la Trinité, m. à Lisbonne, sa patrie, en 1638, a laissé des *sermons* et des *commentaires* sur l'épître de St-Jacques, sur les deux cantiques de Moïse, etc., Paris, 1631, 2 vol. in-fol.

PAEZ (François), missionn.-jésuite, né à Olmedo en Espagne, en 1564, alla prêcher l'Evangile avec tant de succès dans l'Abyssinie, qu'il convertit le monarque et toute sa cour. Il m. à Gorgora en 1622, des fatigues de son apostolat, et sa mort fut une perte irréparable pour le catholicisme en Abyssinie. Ce zélé missionnaire avait composé, en idiome amharique, un *traité des mœurs des Abyssins*, et traduit dans cette langue un traité de la *doctrine chrét.* On a de lui diverses lettres dans les *Litteræ annuæ*, et un ouvr. inédit qui va de 1555 à 1622, où il parle fort au long des affaires d'Abyssinie. — Paez (Gaspard), aussi missionn. jésuite, était né en 1582 en Andalousie. Il fut égalem. envoyé en Abyssinie, lorsqu'après sa conversion Melec Seghed, roi de ce pays-là, demanda un renfort de jésuites ; mais six ans après la m. de François Paez, le catholicisme n'ayant pu résister aux attaques des prêtres abyssins, les prêtres catholiques furent proscrits, et Gaspard Paez fut mis à mort en 1635. On trouve des lettres de lui dans les *Litteræ annuæ* de 1624 à 1626.

PAGAN (Blaise-François, comte de), ingén. et astronome, né en 1604, près de Marseille, se distingua par sa valeur et ses talens dans les guerres d'Italie, de Picardie, de Flandre, obtint des rois Louis XIII et Louis XIV des témoignages d'estime et de satisfaction, et m. à Paris en 1665. Ses principaux ouv. sont : *Traité des fortifications*, Paris, 1645 et 1689, in-f.; *Théorèmes géométr.*, ib., 1651, nouv. édit., 1654, in-8; *Relat. histor. et géogra-*

phique de la rivière des Amazones, 1655, in-8, rare; *Théorie des planètes*, 1657, in-4; *Tables astronomiques*, 1658, 1681, in-4; *Œuvres posthumes*, 1669, in-12, précéd. de l'*Eloge* de l'aut.

PAGANEL (PIERRE), membre des assemblées législat. et conventionn., né à Villeneuve-d'Agen, le 31 juillet 1745, embrassa de bonne heure, et avec succès, la carrière de l'enseignement. Dès le commencem. de la révolut. il jouissait d'une pension qui lui avait été accordée après douze années de service comme professeur, et il venait d'être nommé à la cure de Noaillac près d'Agen. Ayant prêté le serment civique, il fut élu en 1790 procureur-syndic du district de Villeneuve, et, l'année suivante, député à l'assemblée législative. Au 10 août, quand l'infortuné Louis XVI venait chercher un asile dans la salle des représentans, Paganel fut le prem. à s'offrir pour faire partie d'une députat. qui devait aller au-devant du roi pour imposer à la fureur de la multitude. Membre de la convention, il publia un écrit dans lequel il demanda que le jugem. du roi que l'assemblée s'arrogeait fût laissé aux tribunaux. Sa demande n'ayant pas été accueillie, il vota avec la majorité, mais avec l'amendement du député Mailhe, et réclama le sursis. Nommé, sous le directoire, chef du contentieux et secrétaire-général du ministère des relations extérieures, il fut en 1803 appelé comme chef de division à la grande chancellerie, par M. de Lacépède, son ami d'enfance, et l'une des nombreuses victimes qu'il avait arrachées à la mort dans des jours de proscription. En 1816, Paganel, obligé de sortir de France comme régicide, alla d'abord se réfugier à Liége, et de là se rendit à Bruxelles, où il termine sa carrière le 20 novembre 1826. Il a publ. *Essai histor. et critique sur la révolut. franç.*, 3 vol. in-8; ouvr. mis au pilon par le gouvernem. impérial, et dont 3 édit. en 1810, 1815 et 1816, ont constaté le succès; une traduct. en prose des *Animaux parlants* de Casti, et deux mémoires, l'un sur l'*ancienneté du globe*, l'autre sur les *causes de la durée de l'empire des Chinois*. Paganel était membre de plusieurs sociétés savantes franç. et étrangères: il a laissé un fils qui a débuté avec succès dans la carrière du barreau.

PAGANELLI (BARTHÉLEMI), poète latin, né à Frignano, m. à Modène en 1493, a laissé, entre autres ouvr.: *de Vitâ quietâ*, Regho, 1487, in-4; *Elegiacum libri tres*, Mutinâ, 1489, in-4; *de Imperio Cupidinis libri tres*, Modène, 1494, in-4.

PAGANI (VINCENZO), peintre, qu'on croit être élève de Raphaël, naquit à Monte-Rubiano vers la fin du 15e S. Il a laissé plusieurs ouvrages très-estimés, parmi lesquels on cite une *Assomption*, tableau conservé dans la collégiale de sa ville natale. — PAGANI (Lattanzio), fils du précéd., surnommé *Lattanzio dalla Marca*, ou *da Rimini*, fut élève de son père, et succéda à Giov. Bellini dans plusieurs entreprises importantes. Il devint *bargello* de Pérouse en 1553, et renonça dès ce moment à l'art de la peinture. — PAGANI (Francesco), autre peintre italien, élève de Maturino, né à Florence vers l'an 1531, imita avec succès la manière du Caravage, et orna le palais de *Giuiano di Ricasoli* de plusieurs fresques, dont la plus belle représentait *Jupiter et Junon*. Il m. en 1561. — PAGANI (Gregorio), fils du précédent, naquit à Florence en 1558, et m. en 1605. Elève de Cigoli, il égala la réputation de son maître par un grand tableau représentant l'*Invention de la croix*, qui fut détruit dans un incendie. On cite encore de lui une *Descente du St-Esprit*, à Pistoie; *le Sommeil de Diane*, et *le dieu Pan entrant dans une grotte*. — PAGANI (Paul), peintre, né à Milan en 1661, m. en 1716, a laissé un grand nombre d'ouvrages qu'on voit dans les églises et dans la plupart des galeries de Milan. On a aussi de lui à Venise un tableau représentant une des *Œuvres de miséricorde*, et à Dresde une *Madeleine en méditation sur un livre et un crucifix*.

PAGE (PIERRE-FRANÇOIS), né en 1764 à la Gardelle, département de la Haute-Garonne, et m. au commencement de ce siècle, passa à St-Domingue où il acquit une grande fortune, et fut envoyé, en 1791, en qualité de commissaire près du gouvernement français. On a de lui un *Traité d'économie politique et du commerce des colonies*, en 2 vol.: un troisième, annoncé, n'a pas été publié.

PAGEAU (MARGARIT), poète, né à Vendôme dans le 16e S., a publié des *Œuvres poétiques*, Paris, 1600, 1 v. in-12. On y trouve deux tragédies en 5 actes, en vers, avec des chœurs. — Un autre PAGEAU (Guy), poète, né au Mans, a laissé des *Cantiques et Noëls*, 1584, in-12.

PAGEAU (RENÉ), avocat au parlement de Paris, m. en 1683, jouissait d'une grande réputation, et passait pour le premier orateur du barreau, après Fourcroi (*v.* ce nom) son contemporain. On ne connaît de lui qu'un *Discours prononcé à la présentation des lettres de provision du chancelier Letellier*, Paris, 1687, in-12.

PAGELLO (GUILLAUME), gentilhomme de Vicence, fut secrétaire du pape Paul II, qui, en 1468, lui conféra la préfecture de Bologne, et plus tard le chargea d'une mission auprès de l'empereur Frédéric II. On sait qu'après la mort du souverain pontife (1471), Pagello songea à revenir dans sa patrie; mais on ignore l'époque et le lieu de sa m. Entre autres opusc., il avait écrit: *Laudatio in funere illustris Bartholomæi Colei exercitûs Venetorum imperatoris*, Vicenco, 1477; réimpr. à Bergame en 1732, avec la *Vie de Barth. Colleoni*, de P. Spino. La *Bibl. de' scritt., vicent.*, t. 2, p. 244, mentionne encore de Pagello divers *discours* et autres écrits.

PAGENSTECHER (ALEXANDRE-ARNOLD), né à Brême, dans la Basse-Saxe, sur la fin du 17e S., m. vers 1730, abusa de ce qu'il savait de jurisprudence pour composer sur cette matière des traités aussi obscènes que burlesques. Celui qui est intit. *de Jure ventris*, et auquel sont jointes deux dissertations, *de Cornibus* et *de Cornutis*, est recherché pour sa singularité. Les trois petits ouvrages, ne formant ensemble qu'un vol. in-12, ont paru à Brême en 1714 ou 1737. — PAGENSTECHER (François-Guillaume), parent du précédent, a publié: *de Barbâ Liber singularis*, Lemgow, 1715, in-8, 5e édit.

PAGEOT. V. PAJOT.

PAGERIE (TASCHER DE LA). V. JOSÉPHINE.

PAGES (PIERRE-MARIE-FRANÇOIS, vicomte de), né à Toulouse en 1748, entra à 19 ans dans la marine royale, conçut le projet de visiter les mers de l'Inde en s'y rendant par l'ouest, afin de découvrir le passage du nord; et son service l'ayant conduit de Rochefort à St-Domingue, il fit les préparatifs de cette longue excursion, qu'il commença en 1767, par la visite de la Louisiane, et dont il était de retour en 1771. Nommé deux ans après pour faire partie de l'infructueuse expédition aux terres australes, sous le commandement de Kerguelen, il y recueillit du moins des observations qu'il fit concourir à l'exécution de nouveaux projets. Ses services lui avaient valu le grade de capitaine de vaisseau, le titre de corresp. de l'acad., etc., lorsque, retiré à St-Domingue à la paix d'Amérique où il avait servi (1783), il fut égorgé dans une révolte des nègres en 1793. Cet estimable voyageur a laissé un ouvrage intéressant qui a pour titre: *Voyage autour du monde et vers les deux pôles, par terre et par mer*, 1767-76; Paris, 1782, 2 vol. in-8, avec cartes et fig.

PAGES (FRANÇOIS-XAVIER), né à Aurillac en 1745, d'une famille distinguée, s'était fixé à Paris avant la révolution, dont il embrassa les principes. Privé de sa fortune par la marche des évènemens, il fit ressource de sa plume, et m. dans l'obscurité

en 1802. Entre autres compilat. ou romans, nou citerons de lui : les *Discours* de la collection des *Tableaux historiques de la révolution française*, Paris, 1791-1804, 3 vol. in-fol., avec 222 planch. ; *Histoire secrète de la révolution française*, ibid., 1796-1801, 6 vol. in-8; *Nouveau voyage autour du monde*, etc., ibid., 1797, 3 vol. in-8 ; *Cours d'études encyclopédiques*, etc., ibid., 1799, 6 vol. in-8 et atlas ; *Amour, haine et vengeance*, 1799, 2 vol. in-12 ; le *Délire des passions*, idem ; le *Triomphe de l'amour et de l'amitié*, idem ; *les Amans comme il y en a peu*, 1800, 2 vol. in-12 ; *Vies, Amours et Aventures de plusieurs illustres solitaires des Alpes*, etc., 1800, 4 vol. in-12 ; *Vie et Aventures de Jean-Louis de Fiesque*, ibid., 1802, 4 vol. in-12 : enfin on lui attribue le poëme intit. : *la France républicaine*, et l'*Histoire du consulat*, ou *Annales de France*, in-8.

PAGET (lord WILLAM), né vers la fin du 15e S. à Londres, fils d'un simple huissier de cette ville, s'éleva par son mérite aux premières charges de l'état sous Henri VIII et sous Édouard VI, qui lui confièrent diverses ambassades. Lié d'une étroite amitié avec Cranmer, il l'aida dans les importantes réformes que celui-ci fut chargé d'opérer dans le gouvernement ; mais il fut enveloppé ensuite dans la disgrâce du duc de Sommerset. Renfermé dans la Tour de Londres, et condamné à 6,000 l. sterling d'amende, on lui retira tous ses emplois, qui cependant lui furent rendus à l'avènement de la reine Marie. Il prit de nouveau une grande part aux affaires publiques, et fut un des membres du conseil qui engagèrent cette princesse à se marier avec Philippe II. Paget m. en 1564 dans la 6e ann. du règne d'Élisabeth, qui lui fit faire de magnifiques funérailles aux dépens du trésor public.

PAGGI (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Gênes en 1554, mort dans la même ville en 1627, était élève du Cambiaso. Il fut appelé, sur sa réputation, en France et en Espagne, se fixa ensuite dans sa patrie, où il a orné un grand nombre d'églises et de galeries de ses tableaux, parmi lesquels on distingue une *Transfiguration* dans l'église de Saint-Marc, et le *Massacre des Innocens* dans le palais de Doria. Il avait composé, pour l'instruction des jeunes élèves, un écrit intit. : *Definizione ossia divisione della pittura*, Gênes, 1607. On a aussi de lui quelques gravures sur cuivre.

PAGI (ANTOINE), religieux cordelier, chron., né à Rogues en Provence en 1624, m. à Aix en 1690, joignait une grande érudition à beaucoup de modestie. Il entreprit l'examen des *Annales* de Baronius, ouvrage très-important, mais rempli d'erreurs chronologiques, et les rectifia année par année. Le premier tome de sa critique parut à Paris en 1689, in-fol. : *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticos cardinalis Baronii*. Les trois autres volumes n'ont été publiés qu'après sa mort, à Genève, en 1705, par les soins de son neveu François Pagi. Cet ouvrage important a été réimprimé dans la même ville en 1727, et inséré dans l'édition des *Annales* de Baronius, Lucques, 1738. Le P. Pagi a encore donné : *Dissertatio hypatica, seu de consulibus cæsareis*, Lyon, 1682, in-4 ; *Dissertation sur les consulats des empereurs romains*, dans le *Journal des savans* de nov., 1688. — PAGI (François), neveu du précédent, et cordelier comme lui, naquit à Lambesc en 1654, et m. en 1721. Il a aidé son oncle dans la critiq. des *Annales* de Baronius, et a donné une histoire des papes sous ce titre : *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustriora pontificum romanorum gesta, conciliorum generalium acta, necnon complura tùm sacrorum rituum, tùm antiq. eccles. disciplinæ capita, complectens*, 4 vol. in-4, dont le premier parut en 1717, et le dernier en 1747. — PAGI (Antoine), cordelier, neveu du précédent, fut éditeur de l'*Histoire des papes* de son oncle, qu'il termina. — PAGI (N), autre neveu du P. François, né à Martigue en Provence vers 1690, entra d'abord dans l'ordre des jésuites, et en sortit ensuite pour être chanoine, puis prevôt de l'église de Cavaillon, et m. vers 1740. On a de lui : *Hist. des révolutions des Pays-Bas*, Paris, 1727, 2 vol. in-12 ; *Hist. de Cyrus-le-Jeune et de la retraite des dix mille*, ibid., 1736, in-12.

PAGLIA (FRANCESCO), peintre, né à Brescia en 1636, m. dans les prem. années du 18e S., fut élève du Guerchin, et suivit avec succès les traces de son maître. Son principal talent était le portrait. Il a fait aussi quelq. tableaux d'église, parmi lesquels on cite une *Charité*.—Antonio PAGLIA, son fils et son élève, né en 1680, acquit une grande réputat. en imitant la manière des anciens maîtres de l'école vénitienne, particulièrem. celle du Bassan ; il enrichit de ses tableaux la plupart des églises de Brescia, sa patrie, et m. en 1747, assassiné par un de ses domestiques. — Un autre PAGLIA (Balthazar), Sicilien, de l'ordre des mineurs conventuels de Saint-François, profess. de l'université de Padoue, m. en 1705, est aut. de *Paraphrasis epica in psalmos et cantica ad laudes, vesperas et completorium ; in XII Suetonii Cæsaribus epigrammata; Triumphus amoris in divini verbi incarnatione*, etc.

PAGLIARINI (JEAN-BAPTISTE), né à Vicence, dans le 15e S., est auteur d'une *chronique* de cette ville, depuis son origine jusqu'en 1458. Cet ouvr. a été publ. en italien, Padoue, 1623, d'après le MS. latin qui était en la possession de l'abbé Louis-Marie Canonici à Venise, et dont la bibliothèq. de Vicence conserve une copie.

PAGNINI (LUC-ANTOINE), littérat. italien, né à Pistoie en 1737, entra chez les carmes de Mantoue, professa la philosophie et la rhétorique dans plus. maisons de son ordre, fut agrégé ensuite à l'univ. de Pise comme professeur d'humanités, et m. en 1814, chanoine de l'église cathédrale de sa patrie. On a de lui de bonnes traduct. italiennes des *Bucoliques*, *de Théocrite, Bion et Moschus*, Paris, 1780, 1 vol. in-4 ; d'*Hésiode*, d'*Anacréon*, de *Callimaque*, d'*Horace*, d'*Epictète*, et d'un gr. nombre d'autres ouvrages grecs, latins, anglais, allemands et franç. En 1813 l'académ. della Crusca décerna le prix de poésie à sa belle traduction en vers italiens des *OEuvres d'Horace*. Il n'est presque aucun genre de littérat. sur lequel Pagnini ne se soit exercé ; et on connaît de lui, outre des poésies légères, des épigrammes grecques, latines et italiennes, des *discours* sur différens sujets, en latin et en italien, et des opuscules mathématiq. On trouvera dans le *Magasin encycloped.* de janvier 1815 un extrait de l'*éloge* de Pagnini, écrit en latin par Sébastien Ciampi, avec la liste bibliograph. de tous les ouvr. de ce savant abbé.

PAGNINO (SANTE), en latin *Sanctes Pagninus*, savant orientaliste, né à Lucques en 1470, entra dès l'âge de 16 ans dans l'ordre de Saint-Dominique, et m. à Lyon en 1541. On a de lui *Thesaurus linguæ sanctæ*, dont les plus belles édit. sont celles de Robert Etienne, Paris, 1548, in-4 ; et Genève, 1614, in-fol. de Jean Mercier ; *Veteris et Novi-Testam. nova translat.*, Lyon, 1542, in-fol., avec des notes de Servet ; *Catena argentea in Pentateuchum*, ibid., 1536, 6 vol. in-fol. ; *Isagoges, seu introductionis ad sacras litteras liber unus*, ib., 1536, in-fol. ; *Hebraicarum institutionum l. b. IV*, etc., ibid., 1526, Paris, 1549, in-4 ; *Abregé* du même ouvr., Paris, 1546 et 1556, in-4 ; *Isagoge græca*, Avignon, 1525, in-fol. On trouvera la liste complète des ouvr. tant imprimés qu'inédits du P. Pagnino dans Moreri, et dans l'*Histoire littér. de Lyon*, par Colonia, tom. 2.

PAIGE (THOMAS LE), dominicain, né en Lorraine en 1597, m. en 1658, avec la réputation d'un habile prédicateur, a laissé : *Manuel des confrères du St-Rosaire*, Nanci, 1625, in-12 ; *l'Homme con-*

tent, Paris, 1629-1633, 2 vol. in-8; et quelques *oraisons funèbres*. — Jean Le PAIGE, procur.-gén. des prémontrés, puis curé de Nantouillet, m. vers 1650, est aut. de la *Bibliotheca præmonstratensis ordinis*, Paris, 1633, in-fol.

PAIGE (ANDRÉ-RENÉ LE), chan. de l'église du Mans, né dans cette ville en 1699, y m. en 1781. On a de lui un *Dictionn. topographiq., historique, généalogiq. et bibliographiq. de la province et du diocèse du Maine*, le Mans, 1777, 2 vol. in-4.— Louis-Adrien Le PAIGE, avocat et bailli du Temple, né vers 1708 à Paris, où il m. en 1802, a pub. sans se nommer plus. ouvr., dont la liste se trouve dans le *Dictionn. des Anonymes*. Nous citerons seulem. : *Recueil de lettres pacifiques*, 1752, in-12 et in-4; *Lettres historiq. sur les fonctions essentielles du parlem., les droits des pairs*, etc., 1753, 2 vol. in-12; *Mémoire au sujet d'un écrit* (de l'abbé Capmartin de Chaupy, *v.* ce nom au *Supplém.*) *contre le parlement*, 1754, in-12; *Histoire de la détent. du cardin. de Retz*, 1755, in-12 : ce dern. ouv. a été fait en société avec le présid. Durey de Menières.

PAIGE. V. LEPAIGE.

PAINE (THOMAS), né à Thetford, dans le comté anglais de Norfolk en 1737, fut d'abord, comme son père, fabricant de corsets, puis employé dans l'accise, et ensuite sous-maître dans des écoles des faubourgs de Londres. S'étant dégoûté de ces diverses professions, il passa en Amérique, et s'y fit connaître par des articles de journaux, où il soutenait l'indépendance des colonies. Ce fut pour la défense de cette cause qu'il pub., en 1776, son pamphlet du *Sens commun*, trad. en franç. par Labaume, 1793, in-8. Il obtint ensuite une place de secrétaire aux affaires étrangères, fut envoyé en France pour y négocier un emprunt, puis retourna aux Etats-Unis. La faveur dont il y jouissait et les biens dont il s'était vu combler, ne purent dominer l'instabilité de son caractère; il revint a Londres, et ne tarda pas à s'attirer, par ses libelles, la malveillance des gouvernans. Ses fameux *Droits de l'homme*, qu'il pub. en 1791, l'ayant fait considérer comme un séditieux, il fut traduit devant la cour du banc du roi, et réduit à chercher un refuge en France, où le peuple égaré l'accueillit avec enthousiasme. Elu député à la convention, par le départem. du Pas-de-Calais, il fut un des juges de Louis XVI, quoiqu'il entendît à peine la langue française, et vota pour le bannissem. et la détention jusqu'à la paix. Il motiva ensuite son opinion en faveur du sursis. Cette espèce de modération ayant déplu à Robespierre, Paine fut rayé de la liste des membres de la convention, et envoyé peu après au nombre des détenus du Luxembourg. C'est là qu'il mit la dernière main à son trop fameux pamphlet, intit. *l'Age de la raison*. Rendu à la liberté sur la réclamat. du ministère américain, il reprit sa place à la convention en 1794, et présenta en 1795 sa *Dissertation sur les prem. principes du gouvernement*. Mais à dater de cette époque il vit décroître son influence, et quelques années après il retourna aux Etats-Unis, où il m. en 1809.

PAISIELLO (JEAN), et non *Paësiello*, comme on l'écrit quelquefois, célèbre composit. italien, né à Tarente en 1741, fut élève de Durante (*v.* ce nom), fit des progrès rapides sous ce maître habile, composa d'abord des messes, des motets, des oratorio, et débuta dans la composit. dramatique en 1763, par deux opéras comiques, la *Pupilla* et *il Mondo alla Rovescia*, qui lui firent tant de réputation, que les principales villes d'Italie se disputèrent l'avantage de le posséder. *La Madama umorista*, *Demetrio*, *Artaserce*, *le Virtuose ridicole*, *il Negligente*, *i Bagni di Abano*, *il Marchese Tulipano*, *l'Idole Cinese*, *le due Contesse* et *la Disfatta di Dario*, qu'il donna successivement, rendirent bientôt son nom célèbre dans toute l'Europe. Les cours de Londres, de Vienne et de St-Pétersbourg, lui firent les offres les plus avantageuses; il se rendit de préférence à l'invitat. de Catherine II, et fut comblé des bienfaits de cette souveraine. Après avoir passé neuf ans en Russie, Paisiello composa à Varsovie, pour le roi de Pologne, l'oratorio de la *Passion* par Metastase, et à Vienne, pour l'emper. Joseph II, l'opéra *il re Teodoro*. C'est dans ce bel ouvr. qu'il offrit le modèle des grands morceaux d'ensemble dits *finals*, dont ses prédécess. n'avaient eu que l'idée. De retour en Italie, il donna à Rome, en 1785, *l'Amore ingegnoso*, et se fixa ensuite pendant dix ans à Naples, où il produisit un grand nombre de chefs-d'œuvre, parmi lesquels on cite surtout la *Molinara* et la *Nina*. Sollicité depuis fort long-temps de venir en France, Paisiello céda enfin à la volonté de Napoléon; il vint à Paris en 1801, et fit représenter son opéra de *Proserpine*, qui n'eut qu'un médiocre succès, parce que déjà l'âge commençait à glacer l'imagination du célèbre compositeur. Après deux ans et demi de séjour en France, il obtint, non sans peine, de retourner à Naples, où il m. le 5 juin 1816, à l'âge de 75 ans. Paisiello était membre de plus. sociétés académiques et associé étranger de l'institut de France. Outre les opéras dont nous avons parlé, il en a encore donné une foule d'autres, parmi lesquels on peut citer : *il Barbiere di Siviglia*, *il Tamburro notturno*, *la Pazza per amore*, *il Matrimonio inaspettato*, *la Serva padrona*, *l'Antigono*, *l'Elfrida*, *l'Andromacha*, *la Fedra*, *Catone in Utica*, etc. On a aussi de lui un grand nombre de morceaux de musique d'église.

PAITONI (JACQUES-MARIE), savant bibliogr., né à Venise vers 1710, embrassa l'institut des somasques, devint conservat. de la biblioth. de leur maison, et m. en 1774. On a de lui une dissertation intit. : *Venezia la prima città fuori della Germania dove si esercito l'arte della stampa*, Venise, 1756, in-8; *Biblioteca degli autori antichi greci e latini volgarizzati*, Venise, 1766-67, 5 tom. in-4; la traduct. des *Problèmes* de Diophante, insérée dans les *Elementi di fisica* de Crivelli, Venise, 1744; celle du *Traite de l'amitié* de Cicéron, ibid., 1763; et plus. *notices* insérées dans les *Memorie della storia letterar.* (Venise, 1758).—Jean-Marie PAITONI, médec., de la même famille que le précéd., s'appliqua successivem. aux mathématiq., à la botanique, à l'anat. et aux diverses parties de la médecine, mais cultiva de prédilect. celles qui se rattachent à l'hist. naturelle. Il se montra le partisan décidé du système des ovistes, et en défendit la doctrine dans les opuscules suiv. : *della Generazione dell' uomo*, en 4 disc., Venise, 1722-1726, 2 part. in-4; et *Vindiciæ contra epistolas Petri Bianchi*, 1724, in-4, en rép. à cet élève de Vallisnieri, qui l'avait attaqué. On a encore de J.-M. Paitoni : *de Vità et meritis Fabr. Bartholeti comment.*, Venise, 1740, in-8.

PAJON (CLAUDE), ministre protestant, né à Romorantin en 1626, m. en 1685, a donné : *Examen des préjugés legitimes contre les calvinistes*, La Haye, 2 vol. in-12; *Remarques sur l'avertissem. pastoral*, etc.—PAJON, prêtre de la congrégat. de l'Oratoire et curé de N.-D. de La Rochelle, était fils du précéd. Il a pub. à Paris, en 3 vol. in-12, les *Œuvres* de son cousin Isaac Papin (*v.* ce nom). Suivant l'abbé Goujet, c'était un homme de beaucoup d'esprit, dont on a plus. pièces de poésies françaises très-spirituelles, imp. sans nom d'auteur. — Charles PAJON, de la même famille que les précédens, conseiller à la cour de cassation, né en 1747 à Blois, m. Paris en 1826, avait été l'élève et l'ami du célèbre Pothier, sous les yeux duquel il obtint ses prem. succes. Appelé en 1771 au conseil supér. résid. à Blois, il fut ensuite nommé successivement substitut du procur.-général, procureur-général de l'assemblée provinc. de la généralité de l'Orléanais et enfin présid. du tribunal de Blois,

L'intégrité et le zèle de ce magistrat ne le distinguèrent pas moins que son profond savoir.—PAJON (Henri), avocat, né à Paris, où il m. en 1776, a pub. l'*Histoire du prince Soly*, 1740, 2 vol. in-12; celle *des trois fils d'Haly-Bassa*, 1746, in-12; *Contes nouveaux*, et *Nouvelles Nouvelles*, en vers, 1753, in-8; *Essai d'un poème sur l'esprit*, 1757, in-8; *Observations sur les donations*, 1761, in-12; *Dissertation sur les articles* 15 *et* 16 *de l'ordonn. de* 1731, *concernant les donations*, 1765, in-12.

PAJON DE MONCETS (Louis-Isaïe), théol. protestant, né à Paris en 1725, m. en 1799, pasteur à Berlin, a trad. de l'allem. les deux ouvr. suiv.: *Leçons de morale* ou *Lectures academiques* de Gellert, Utrecht, 1772, 2 vol. in-8; *Léonard et Gertrude*, de Pestalotz de Neuenhof, Lausanne et Paris, 1784, 2 vol. in-12.

PAJOT (Marie-Anne). V. Charles IV de Lorraine et Lassay.

PAJOT. V. Ons-en-Bray.

PAJOU (Augustin), statuaire, professeur de l'académie de peinture et de sculpture, membre de l'institut et de la Légion-d'Honneur, né à Paris en 1730, était fils d'un compagnon sculpteur du faubourg St-Antoine. Il remporta à 18 ans le grand prix de l'académie, et fut ensuite envoyé à Rome, où il travailla avec ardeur pendant 12 années consécutives. De retour à Paris, il présenta, pour être reçu de l'académie, le groupe de *Pluton tenant Cerbère enchaîné*. Cette production, d'une invention vigoureuse et d'une exécut. ferme et pure, fut le prem. pas vers le perfectionnem. de la sculpture; et les nombreux travaux que Pajou fournit depuis lui méritèrent le titre de restaurateur de l'art. Beaucoup de ses ouvr. ont été détruits pendant la révolution, mais on reconnait le talent de ce grand maître dans les statues en marbre de *Descartes*, de *Bossuet*, de *Pascal*; dans celles de *Turenne* et de *Psyché*, *abandonnée de l'Amour*. Son dern. ouvr. fut un *Démosthène*, qu'il fit pour le palais du Luxembourg. Pajou m. à Paris en 1809. Il a laissé un fils qui cultive la peinture avec succès.

PALACIOS-RUBIOS (Juan LOPEZ de), jurisconsulte espagnol, né vers 1480 dans la province de Salamanque, fut d'abord juge près la cour souv. de Valladolid, puis choisi par Ferdinand-le-Catholique pour travailler à la réforme des lois dites *de toro*. On a de lui un *Traité de l'héroïsme militaire*, 1524, in-4.— Palacios de Salazar (Michel de), son frère, a laissé des *commentaires* latins sur différens livres de l'Ecriture, et sur les livres *de Animâ* d'Aristote. Le plus connu de ces ouvr. est son *Comment. sur les quatre livres des Sentences*, Salamanque, 1574-79, 6 vol. in-fol.

PALADINI (Filippo), et non *Palladino*, peintre florentin, né vers 1544, m. à Mazzarino, en Sicile, en 1614, fut élève de Poccetti. On ne connaît de lui à Florence qu'un tableau représentant la *Décollation de St Jean-Baptiste*; mais cette product. suffit pour donner une idée très-avantageuse du talent de son auteur.—Arcangela Paladini, fille du précéd., née à Pise en 1599, cultiva la peinture, la poésie et la musique avec tant de succès, qu'elle fut appelée à la cour de Madeleine d'Autriche, femme du grand-duc Côme, qui la combla de bontés, et lui procura un mariage avantageux. Mais Arcangela jouit peu du bonheur que ses grâces et ses talens lui avaient mérité; elle m. en 1622, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connue.

PALAFOX (Jean de), prélat espagnol, né en 1600, dans le royaume d'Aragon, d'une famille illustre, fut nommé en 1639 à l'évêché d'Angélopolis en Amérique, avec le titre de juge de l'administration des trois vice-rois des Indes. Il mit tout ses soins à adoucir la servitude des Indiens, mais un démêlé fort vif qu'il eut avec les jésuites de son diocèse, le fit repasser en Espagne, où il fut fait évêque d'Osma en 1653. Après avoir fait éclater sa charité et son zèle sur ce nouveau siége, il m. en 1659, s'étant dressé lui-même cette épitaphe: *Hic jacet pulvis et cinis, Joannes Oxamiensis*. On lui doit: *le Pasteur de la nuit de Noël*, Léon, 1660, en espagnol, et à Paris, 1676, en franç.; des *homélies*; une édit. des *Lettres de Ste Thérèse*, avec des remarques; l'*Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares*, pub. en franç. par Collé, Paris, 1678, in-8; l'*Hist. du siége de Fontarabie en* 1628, Madrid, 1629, in-4. Ses *Œuvres* ont été réunies et pub. à Madrid, 1762, 13 vol. in-fol., qui se relient en 15.

PALAMAS (Grégoire), archev. de Tessalonique, soutint, dans le 14e S., contre le moine Barlaam, qu'il était possible que dès cette vie l'homme vît des yeux de la chair la lumière incréée qui environne Dieu; il citait pour exemple les apôtres qui contemplèrent sur le mont Thabor la lumière dont resplendissait le Christ transfiguré. Cette doctrine occupa plus. conciles.

PALAMÈDE (myt.), fils de Nauplius, roi d'Eubée, contraignit à se rendre au siége de Troie Ulysse qui, pour s'en dispenser, feignait d'être fou. Voulant se venger de Palamède, le roi d'Ithaque l'accusa injustement d'intelligences avec les Troyens, et le fit lapider. La fable attribue à Palamède, entre autres inventions, celle des poids et mesures, ainsi que l'art de ranger un bataillon et de régler l'année sur le cours du soleil.

PALAPRAT (Jean de BIGOT), poète dramat., né à Toulouse en 1650, d'une famille de robe, se signala de bonne heure par son talent pour la poésie. Créé capitoul en 1675, et chef du consistoire en 1684, ces honneurs ne purent le retenir dans sa patrie. Après différens voyages, il se fixa à Paris, et s'attacha, en qualité de secrétaire, au duc de Vendôme, auprès duquel il vécut dans une grande familiarité. Dès les premiers temps de son séjour à Paris, il travailla pour le théâtre, et son goût pour le genre dramatique augmenta encore lorsqu'il eut fait connaissance avec l'abbé Brueys. Ces deux poètes travaillèrent presque toujours de concert, et leur amitié ne se démentit jamais. Ils étaient tous deux recherchés dans le monde pour leur extrême enjouement et leurs qualités aimables. Palaprat qui joignait, dit-on, à une imagination vive et plaisante, la candeur et la simplicité d'un enfant, m. à Paris en 1721. Les pièces auxquelles il a concouru avec Brueys sont: *le Secret révélé*, *le Sot toujours sot*, *le Grondeur*, *le Muet*, *le Concert ridicule*. Celles qu'il a faites seul sont: *Hercule et Omphale*, *les Sifflets*, *le Ballet Extravagant* et *la Prude du temps*. Le recueil de Brueys et Palaprat a été publ. en 5 volumes in-12. Ces deux poètes ont fourni à M. Etienne le sujet d'une jolie comédie, intitulée *Brueys et Palaprat*, qui se joue au Théâtre-Franç.

PALATINAT. V. l'art. Bavière.

PALAZZI (Jean)) historien médiocre, conseiller aulique de l'empereur Léopold Ier, né à Venise 1640, m. vers 1703, a laissé *Monarchia occidentalis*, *scilicet Aquila inter lilia*, *Saxonica sancta sive Bavarica*, *Franca*, *Sueva et vaga Austriaca*, *Romana*, etc., Venise, 1671-73, 9 vol. gr. in-fol. Cet ouvr., imprimé avec un luxe extraordinaire, est tout-à-fait tombé dans l'oubli. On doit encore à Palazzi: *Aristocratia ecclesiastica*, 1703, 5 vol. in-fol.; *Vita Justiniani Venetorum ducis*, ibid., 1688, in-fol.; *Fasti ducales Venetorum*, etc., Venise, 1696, in-4. — Phil. Palazzi, en latin *Palatius*, méd. du 16e S., né à Trevi, dans le duché de Spolette, a publié un opuscule intit.: *de verâ Methodo quibuscumque vulneribus medendi cum eo medicamento*, *quod aquâ simplici et frustulis de cannabe vel de lino constat*, Pérouse, 1570, in-8. — Pierre Palazzi, mathém. de Brescia, a publ. à Rome, de 1664 à 1670, les *Ephémérides célestes*.

PALEARIUS (Aonius), dont le vrai nom est

Antonio della Paglia, écrivain du 16e S., né à Veroli, dans la campagne de Rome, professa d'abord le grec et le latin avec beaucoup de réputation à Sienne; mais quelq. paroles indiscrètes lui ayant suscité des ennemis, il fut obligé de se retirer à Lucques, où ses talens lui procurèrent des avantages considérables. De là il passa à Milan, où, accusé d'avoir parlé en faveur des luthériens et contre l'inquisition, il fut arrêté par ordre du pape Pie V, et condamné à être pendu et brûlé. Il subit cet arrêt en 1570, après avoir rétracté ses erreurs. On a de lui un poème *de Immortalitate animarum libri III*, Lyon, 1536, in-16, et d'autres ouvrages en vers et en prose. Les meilleures édit. sont celles d'Amsterdam, publ. par Witt, 1696, in-8; ou d'Iéna, 1728, in-8. On a publ. en 1826, *Plaidoyer de Palearius pour Servius Sulpicius contre Murena, trad. pour la prem. fois en franç. par A. Péricaud*, Lyon, in-8.

PALÉMON (Q. Rhemmius), grammairien de Vicence, fils d'un esclave, enseigna à Rome avec une grande distinction sous Tibère et sous Claude, mais sa vanité et ses dérèglemens teruirent sa réputation. On a de lui un traité *de Ponderibus et Mensuris*, Leyde, 1587, in-8, et quelques fragmens insérés dans les *Poetæ latini minores*.

PALÉOLOGUE (Jean VI), emper. d'Orient, né à Constantinople en 1332, était fils d'Andronic-le-Jeune, auquel il succéda en 1341, sous la tutelle de sa mère et de Cantacusène, grand-domestique du palais; mais cet officier ayant usurpé l'autorité souveraine, Paléologue fut obligé de partager le trône avec lui, et ils régnèrent ensemble jusqu'en janvier 1355, que Cantacuzène se retira pour entrer dans un cloître. Ce prince avait su contenir les ennemis de l'état par sa prudence et ses rares talens; mais dès que Paléologue fut seul sur le trône de l'Orient, les Turks le dépouillèrent de ses plus belles provinces. Trop faible pour les reconquérir, il se vit réduit à aller mendier des secours en Italie, et n'obtint partout que de vaines promesses. Abreuvé d'humiliations, il revint à Constantinople, où la cruauté et l'ambition d'un fils rebelle lui causèrent d'autres disgrâces. Il m. vers 1391, bravé par ses ennemis, et méprisé de ses sujets. Son fils Manuel lui succéda. — Paléologue (Jean VII), petit-fils du précédent, né en 1390, fut associé à l'empire en 1419, par Manuel son père, lui succéda en 1425, et ne fut pas plus heureux que lui. Craignant que son empire ne devînt la proie des Turks, qui ne cessaient de lui faire la guerre, et n'attendant de secours que des latins, il voulut opérer l'union des deux églises grecque et latine; le pape Eugene IV favorisa ce projet; un concile fut indiqué à cet effet à Ferrare. Jean s'y rendit en 1438, suivi de plusieurs prélats et princes grecs, et y fut reçu avec des honneurs extraordinaires. La peste s'étant déclarée à Ferrare, on fut obligé de transférer le concile à Florence, et l'union des grecs et des latins s'y conclut en 1439; mais cette union ayant excité un soulèvement général parmi les grecs, l'empereur essaya vainement de la soutenir; la division se glissa jusque dans sa famille, et après un règne de 29 ans, rempli par les agitations de toute espèce, il m. de chagrin en 1448. Constantin-Dracosès lui succéda, et fut le dernier des empereurs grecs en Orient. — V. Andronic II et III, et Michel VIII.

PALÉOLOGUE (Jacques), hérésiarque, né vers 1520 dans l'île de Scio, descendait des Paléologue qui occupèrent le trône de Constantinople. Fixé dans la Transylvanie, il devint recteur du gymnase de Clausenbourg, et adopta les principes des budnistes, que Fauste Socin réfuta. Paléologue, ayant excité le scandale par sa dangereuse doctrine, fut arrêté sur la demande du pape Grégoire XIII, et condamné à être brûlé vif. Il subit cet arrêt en 1585. On ne connaît de lui que quelques opuscules, dont on trouve la liste dans la *Bibl. anti-trinitariorum* de Sandius, pag. 58-59. Le plus remarquable est intitulé *de Magistratu politico*.

PALÉOLOGUE-MISHA. V. Mesih-Pacha.

PALÉOTTI (Gabriel), cardinal, né en 1522 à Bologne, m. à Rome en 1597, fut lié d'une étroite amitié avec St Charles Borromée, et se fit une telle réputat. de savoir et d'intégrité que le pape Pie IV, avant de l'avoir décoré de la pourpre rom., l'envoya au concile de Trente pour y diriger les délibérat. des cardinaux. Le success. de ce pontife créa Paléotti évêque de Bologne; et celui-ci, par ses vertus et sa sage administrat., mérita qu'on songeât à l'élever sur le siége de St-Pierre. Les trav. apostol. ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude des sciences; il a laissé divers ouvrages, parmi lesquels on cite: *de Bono senectutis*, Rome, 1595; Anvers, 1598, in-8; *Archiepiscopale bononiense*, Rome, 1594, in-fol.; *de Nothis spuriisque Filiis*, Francfort, 1573, in-8; *de sacri concistorii Consultationibus*, ibid., 1596, in-fol.; *Discorso intorno alle immagini sacre e profane*, 1582, in-4, traduit en latin et publié à Ingolstadt, 1594, in-4. — Un autre Paleotti (Alphonse), parent du précédent, dont il fut d'abord le coadjuteur, et auquel il succéda sur le siége archiépisc. de Bologne, né dans cette ville en 1531, m. en 1610, a laissé: *Esposizione del sagro lenzuolo, ove fu involto il Signore*, etc., Bologne, 1599; *Instruzioni per li predicatori*, Bologna, 1598, etc. *Voyez* le t. 6, p. 229 et suiv. des *Notizie degli scritt. bologn.* de Ch. Fantuzzi, qui mentionne encore un autre personn. du même nom: — Camille Paléotti, dit *le Vieux*, d'abord profess. de rhét. et de poésie à Bologne, sa patrie, puis sénateur et chancelier de cette ville, où il m. de la peste en 1530. Ses *lettere*, *poesie*, etc., sont éparses dans div. rec., et notamm. dans les *Anecdota litt.* d'Amaduzzi, les *Select. claror. viror.*, et dans la collection de Ranusio Ghero: *Deliciæ ital. poetarum*, etc.

PALÉPHATE, poète athénien, vivait avant Homère, selon Suidas, qui lui attribue une *Cosmopée*, ou *Création du monde* en 5000 vers. — Un autre Paléphate, qui vivait sous le règne d'Artaxerxès Mnémon, vers la 77e olympiade, est regardé par Suidas comme l'auteur du traité *des Choses incroyables*, en 5 livres, dont le premier est parvenu jusqu'à nous. Polier de Bottens en a donné une traduct. française, Lausanne 1771, in-12. — Paléphate, historien grec de la ville d'Abydos, qui vivait sous Alexandre-le-Grand, avait écrit des *mem.* sur l'île de Cypre, sur celle de Délos, sur l'Attique et sur l'Arabie. — Enfin Strabon cite un quatrième Paléphate, sur la naissance et la patrie duquel on ne possède aucun renseignement; il avait traité de la philosophie des Egyptiens, et donné une *Interprétation des fables*, ainsi qu'une *Hist. de Troie*.

PALESTRINA (Jean-Baptiste-Pierre ALOIS da), proclamé par ses contemporains le *Prince de la musique*, né à Palestrina en 1529, prit, selon l'usage du temps, le nom du lieu de sa naissance. Son mérite est d'avoir le premier mis en pratique toute la théorie de l'art, en se proposant la plus rigoureuse exécution des règles. La plupart de ses compositions sont considérées comme des chefs-d'œuvre, et produisent encore une admiration qui ne se dément pas. Il m. en 1594. On a de lui plus. livres de messes souv. réimp. à Venise et à Rome; id. d'*offertoires*, Venise, 1594; id. de *motets; Hymnes pour toute l'année*, Rome, 1589; plus. livres de *madrigaux* à quatre et cinq voix, Venise, 1581 et 1586; *litanies* à quatre voix, Venise, 1600; enfin un *miserere* et des *psaumes*, etc. Les plus remarquables de ses compositions sont: la fameuse *Messe du pape Marcel*, son *Stabat* et son célèbre motet *Popule meus*.

PALEY (William), théolog. anglican, né en

1743 à Peterborough, au comté de Northampton, m. à Sunderland en 1805, est aut. de plus. ouv., parmi lesquels on distingue : *the Principles of moral and political philosophy*, Londres, 1800 : cet ouv., très-estimé en Angleterre, eut seize édit., et fut, dit-on, payé à l'aut. 2,000 liv. sterl. par un libraire anglais : il a été trad. en allem. par Garve, et en franç. par J.-L.-S. Vincent; *natural Theology or Evidence of the existence and attributes of the Deity, collected from the appearences of nature*, 1802, trad. en franç. par C. Pictet de Genève; *Horæ Paulinæ*, etc., Londres, 1787, in-8.

PALFIN (Jean), chir., né à Courtray en 1649, m. en 1730 à Gand, où il avait enseigné publiquement son art, s'acquit dans le temps, par de prétendues découvertes, une gr. réputation de savoir qui aujourd'hui lui est fortem. contestée. Toutefois, en le destituant du rang où ses contemporains l'avaient placé comme anatomiste, les critiq. conviennent qu'il a rendu à la chirurgie des services plus réels, notamment par ses réformes dans div. procédés d'accouchem., et par l'invent. du forceps, encore usité aujourd'hui sous le nom de *tire-tête de Palfin*. Ses principaux ouv. sont : une *Ostéologie* en flamand, in-8, Gand, 1702; Leyde, 1727; trad. en allem., Breslau, 1730, in-8; et en franç. par l'aut. lui-même, Paris, 1731, in-12; une *Anatomie du corps humain* (*Heelkonstige ontleeding vans menschen lichnam*), Leyde, 1718, in-8; trad. en allem., Leipsig, 1717, in-8, en franç. par l'aut., Paris, 1726, 1734 et 1753, 2 vol. in-8; en ital., Venise, 1759, 3 vol. in-4 : la 2e édit. de la trad. franç. est due aux soins de Bourdon, et la 3e à ceux d'A. Petit, qui a refondu l'ouvr. et y a fait, entre autres addit., celle d'un *traité d'ostéologie* de sa composition.

PALICE (Jacques II de CHABANNES, seigneur de La), maréchal de France, gouverneur du Bourbonnais, de l'Auvergne, du Forez, du Beaujolais, du Lyonnais, fut un des plus grands capit. de son temps. Il suivit Charles VIII à la conquête de Naples, et Louis XII au recouvrem. du duché de Milan, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Ravenne en 1512. Fait prisonnier l'année suiv. à la journée des Eperons, il échappa à ceux qui l'avaient arrêté, et l'Italie fut encore témoin de ses exploits. Il se trouva à la prise de Villefranche, à la bataille de Marignan et au combat de la Bicoque en 1522. Etant passé de l'Italie en Espagne, il secourut Fontarabie, puis fit lever le siége de Marseille, et m. en 1525, les armes à la main, à la bataille de Pavie. On trouve la vie du maréchal de La Palice dans les *Hommes illustres* de Thevet, dans les *Capitaines françois* de Brantôme, et dans les *Vies de plus. grands capit. de France* du baron de Fourquevaux, Paris, 1643, in-4.

PALINGENIO. V. Manzoli.

PALISOT DE BEAUVOIS (Ambroise-Marie-François-Joseph, baron de), céléb. naturaliste, membre de l'institut et conseiller titulaire de l'université, né à Arras en 1752, se fit d'abord recevoir avocat au parlem. de Paris en 1772. Ses sav. observat. le firent nommer, dès 1781, memb. correspondant de l'acad. des sciences. En 1786 il entreprit un voy. en Afrique pour y étudier la Flore du Benin, qui n'avait encore été visitée par aucun naturaliste, et, en l'espace de 18 mois, il rassembla une quantité considérable de fleurs et d'insectes, dont il fit parvenir une grande partie en Europe. Doué d'une constitution robuste, il résista longtemps à l'influence d'un climat brûlant et meurtrier, et se fraya un chemin à travers les déserts, sans que les périls de toute espèce, qui se multipliaient sous ses pas, pussent ralentir son ardeur; mais, attaqué pour la seconde fois de la fièvre jaune, il fut enfin obligé d'abandonner ces contrées dangereuses, et s'embarqua presque mourant sur un vaisseau français, qui le transporta à Saint-Domingue. Etant rétabli, il reprit ses savantes recherches, et devint membre du conseil supérieur du Cap-Français. La révolution qui éclata ensuite à St-Domingue l'ayant forcé de fuir sans pouvoir même emporter ses riches collections, il se retira à Philadelphie, où il fit de nouv. récoltes de plantes et d'animaux, qu'il rapporta en France quand il y put rentrer sans danger. Ce savant naturaliste m. à Paris le 21 janvier 1820. Ses principaux ouv. sont : *Flore d'Oware et de Benin, en Afrique*, 1804-21, 2 vol. in-fol., avec 120 pl.; *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*, etc., Paris, 1805-1821, 1 vol. in-fol., avec 90 pl.; *Mémoire sur une nouvelle plante recueillie en Oware*, Paris, 1804, in-8; *Prodrome des cinquième et sixième familles de cryptogamie, les mousses, les lycopodes*, 1804, in-8; *Essai d'une nouvelle agrostographie*, Paris, 1812, in-4 et in-8. Il a aussi fourni des articles au *Dictionn. des Sciences naturelles*, aux *Ephémérides des Sciences naturelles*, et à plus. autres recueils scientifiques. M. Thiébaut de Berneaud a publié l'*Eloge histor. de Palisot*, Paris, 1821, in-8, et M. Mirbel lui a consacré, sous le nom de *belvisia*, un genre de plantes de la famille des fougères.

PALISSOT DE MONTENOY (Charles), littér., né en 1730 à Nanci, fit de tels progrès dans ses études qu'à l'âge de 13 ans il soutint une thèse de théologie, et se fit recevoir à 16 bachelier dans cette faculté. Il entra alors dans la sav. congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit peu de temps après pour se livrer avec plus de liberté à la littérature et à la poésie. A 19 ans il était aut. de 2 tragédies; la première ne fut point représentée; la seconde, sous le titre de *Zarès*, et ensuite sous celui de *Ninus II*, n'eut qu'un médiocre succès, malgré l'élégance et la pureté du style. Les discussions polémiq., dans lesquelles Palissot se jeta ensuite, lui firent un gr. nombre d'ennemis, surtout parmi les philosophes, dont il excita d'abord la haine par sa comédie du *Cercle*, ensuite par ses *petites Lettres contre de grands philosophes*, et enfin par sa comédie des *Philosophes*, qui parut en 1760, et qui porta l'exaspération des esprits au plus haut degré. Il se vit attaqué avec violence dans tous les mémoires, toutes les correspondances, les satires et les libelles du temps; mais, loin de céder à la fureur de ses adversaires, il continua la guerre avec une nouvelle ardeur, et fit paraître en 1764 le poëme de la *Dunciade*, où il attaque également avec l'arme du ridicule des écriv. sans noms et sans talens et des littérateurs justement estimés. Ce poëme, d'abord fort court, fut dans la suite allongé de 7 chants et de nouvelles *satires* contre ses nouveaux ennemis. Après la révolution, il y ajouta de longues tirades contre Robespierre, Marat, Couthon, etc. Pendant ce temps de troubles, Palissot se fit peu remarquer. Il fut nommé ensuite administr. de la bibliothèq. Mazarine, puis correspondant de l'institut, et m. à Paris en 1814. Outre les ouv. que nous avons cités, on a encore de lui : *Mém. pour servir à l'hist. de la littér. française depuis François Ier jusqu'à nos jours* : cet ouv. eut du succès, et en méritait à plusieurs égards : il contient d'excellens morceaux, et en général la critique y est judicieuse; mais il faut se défier de la partie qui regarde les contempor., parce que dans les div. édit. que l'aut. a publiées, il encense et déchire tour à tour les mêmes écrivains, selon qu'il a eu à s'en louer ou à s'en plaindre d'une édition à l'autre; *Hist. des prem. siècles de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la république*, 1756, in-12; *le Génie de Voltaire*, 1806, in-8; et quelq. comédies auxquelles on reproche le manque d'intérêt et de chaleur, mais écrites avec pureté. Palissot a donné en 1801 une édition des *œuvres* de Corneille enrichie de *notes* judicieuses qui modifient les décisions ou les répressions sévères du *comment.* de Voltaire. Il a aussi publié une édition de Voltaire avec des *notes*, 1792 et années suiv.,

55 vol. in-8. On a imprimé les *Œuvres de Palissot*, Paris, Didot, 1788, 4 vol. in-8, dont on a donné une dernière édition en 1809, 6 vol. in-8.

PALISSY (Bernard), l'un des hommes de génie dont la France s'honore, né à Agen au commencement du 16e S., m. vers 1589, était simple potier de terre, et se fit bientôt remarquer par son esprit et les connaissances qu'il chercha à acquérir. Il porta fort loin l'observation, étudia les monum. de l'antiquité, et fit sur les terres et sur les pierres des remarques d'une grande sagacité. Nous avons de lui deux liv. singuliers, et difficiles à trouver; le prem. est int. : *de la Nature des eaux et fontaines..., des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres, du feu et des émaux*, Paris, 1580, in-8; le second a pour titre : *le Moyen de devenir riche par l'agriculture*. On a réimp. les ouvr. de Palissy à Paris, 1777, in 4, avec les *notes* de M. Faujas de Saint-Fonds et des *recherches* sur la vie de l'auteur par M. Gobet.

PALITSINE (Abraham), moine russe, m. vers 1625, cellerier du couvent de St-Serge-de-la-Trinité à Moscou, s'est fait connaître en coopérant, avec Minine et Pojarskoï, au salut de son pays dans des circonstances difficiles, dont il a écrit la relation sous ce titre : *Récit du siége du couvent de St-Serge-de-la-Trinité par les Polonais et les Lithuaniens, et des troubles qui éclatèrent ensuite en Russie*, Moscou, 1784.

PALITZSCH (Jean-George), simple paysan saxon, né en 1723 au village de Prohliz, près de Dresde, m. en 1788, s'occupait obscurément d'astronomie et de botanique, lorsqu'il aperçut le premier, c.-à-d. le 25 et le 26 décemb. 1758, la comète dont le retour avait été prédit par Halley, que tous les astronomes attendaient, et cherchaient inutilement depuis long-temps. Signalé au monde savant par cette découverte, Palitzsch fut nommé correspondant de la société royale et de l'académie de St-Pétersbourg.

PALKIRA (Sem Tob, ben Joseph ben), rabbin espagnol qui vivait, à ce qu'on croit, au 13e S., a laissé plus. ouv. relatifs à la poésie, à la philosophie et à la jurisprudence hébraïque. Les principaux sont : *Sepher Mahaloth* (liv. des degrés) : on ignore si ce liv. a été imp.; Pic de La Mirandole en possédait une traduction latine; *Rassith Chomah* (principes de la sagesse), MS.; *Higgereth Havicoah* (lettre polémique), Prague, 1525 et 1610, in-8, et plus. autres MSs. dont les titres se trouvent dans le *Dizionario storico degli autori ebrei* de l'abbé de Rossi.

PALLADE, en latin *Palladius*, né en Galatie l'an 368, se fit solitaire de Nitrie en 388, et devint en 401 évêque d'Hélénopolis, en Bithynie. Il était l'ami de St Jean-Chrysostôme, pour lequel il essuya de grandes persécutions. On a de lui : *Hist. des Solitaires*, appelée *Hist. Lausiaque*. Hervet en a fait une trad. franç., Paris, 1570, in-4.— St Pallade, diacre de l'église de Rome, fut ordonné év. et envoyé en Hibernie en 431. Il fut le premier év. et le prem. apôtre des Scots, et m. à Fordun, près d'Aberdeen, vers 450. L'ancienne liturgie écossaise célèbre sa mémoire le 6 juillet.

PALLADE ou PALLADIUS, surn. l'*Iatrosophe* ou *le Sophiste*, méd. grec de l'école d'Alexandrie, enseigna son art à Antioche dans le 16e S. C'est à lui qu'est dû l'original de l'ouvr. traduit par Janus Paulus Crassus sous le titre de *breves Interpretationes sexti lib. de morbis popularibus Hippocratis*, et ins. dans ses *Medici antiqui græci*, Bâle, 1581, in-4. Il a laissé en outre *Scolia in lib. Hippocratis de fracturis, gr. et lat., ex interpret. J. Santalbini, Metensis medici, operum Hippocratis sectione sextâ*, Francfort, 1595, in-fol., avec les *œuvres* d'Hippocrate de l'édition d'Anuce Foes; *de Febribus concisa Synopsis*, Paris, 1646, in-4; Leyde, 1745, grec et lat. — Un autre Pallade ou Pallas (Palladius), surn. *Niger* ou *Fuscus*, de Padoue, prof. d'éloquence à Capo d'Istria dans le 15e S., est cité par Sabellico, dans son *de clar. Patav.*, liv. 3, comme aut. d'un *Comment. sur Catulle*, et d'un *Traité des Iles*.

PALLADINO (Giacomo), ecclésiastiq. et écrivain italien du 14e S., plus connu sous le nom de *Jacobus de Teramo*, ou aussi de *Giacomo d'Ancarano*, né en 1349 à Teramo, dans l'Abbruze ultérieure, se livra d'abord à l'étude du droit à l'univ. de Padoue, puis, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de sa ville natale, et ensuite d'un archidiaconat de l'église d'Aversa. Appelé à l'emploi de secrétaire des brefs et de la pénitencerie, puis, en 1391, à l'évêché de Monopolis, il fut, neuf ans après, promu au siége archiépiscopal de Tarente, passa en 1401 à celui de Florence, et devint en 1410 évêque et administrateur du duché de Spolette, où sa nomination, attaquée par Vivario, créature du pape Jean XXIII, fut confirmée par le concile de Constance. Le pape Martin V, qui honorait Palladino de son estime, le fit son légat en Pologne; et c'est dans cette province que le prélat mourut en 1417. Outre divers ouvrages restés en MSs., et dont on peut voir les titres dans le t. 3 des *Scriptor. eccl.*, de Casimir Oudin, Palladino a écrit une espèce de roman ascétique, que les curieux recherchent encore. Il a été réimprimé plusieurs fois et sous divers titres dans le 15e S., et il en a été fait à la même époque des traductions dans la plupart des langues d'Europe. La plus anc. édition avec date a pour titre : *Jac. de Teramo compend. perbreve, Consolatio peccatorum nuncupatum et apud nonullos Belial vocatum*, Augsbourg, 1472, in-fol.

PALLADIO (André), célèbre architecte, né à Vicence en 1518, eut pour mécène son compatriote J.-G. Trissino, et pour maître J. Fontana, sous lequel il se livra d'abord à la sculpture. Le premier travail important qu'il exécuta comme architecte dans sa patrie fut le vaste portique à trois faces qu'il éleva autour de l'ancienne basilique, monument également connu sous le nom de *Palais de la Raison*. La réputation que lui valut ce bel ouvrage le fit charger d'autres grandes constructions dans les principales villes, telles que le palais ducal à Venise, celui des comtes Valmarana à Vicence, et le théât. olymp. de la même ville. On lui a aussi attribué le fameux théâtre de Parme, qu'on sait avoir été achevé par Le Bernin. Palladio m. en 1580. Il avait joint la culture des lettres à celle des arts, et entre autres ouvrages, il a laissé un *Traité d'architecture*, divisé en 4 livres, Venise, 1570, in-fol., avec figures, ouvrage très-recherché des connaisseurs, et qui a été traduit dans presque toutes les langues. Dubois l'a traduit en français, La Haye, 1726, 2 vol. in-fol. On a réimprimé l'Architecture de Palladio en italien et en français, Venise, 1740, 5 tom. en 8 vol. in-fol. La meilleure édition est celle de Vicence, 1776-83, 4 vol. in-fol. MM. Chapuy et Amédée Beugnot publient en ce moment une nouv. édit. des *Œuvres de Palladio*, Paris, 1827, in-fol. La *vie* de Palladio, en ital., a été pub. à Venise en 1762, par Thom. Temenza.

PALLADIO DEGLI OLIVI (Henri), histor. du 17e S., né dans le Frioul, a écrit en latin l'histoire ancienne de sa patrie sous ce titre : *Rerum Foro-Juliensium libri XI, et de Oppugnatione gradiscanâ libri V*, Udine, 1659, in-fol. Cette hist. fut continuée en italien par Jean-François Palladio, son neveu, qui l'intitula : *Istorie della provincia del Friuli*, Udine, 1660, deux tom. in-fol.

PALLADIUS (Rutilius Taurus Æmilianus), l'un des plus anciens agronomes dont les ouvrages nous soient parvenus, était, suiv. Barth et D. Rivet, fils d'Exsuperantius, préfet dans les Gaules. Né au commencement du 5e S., il suivit d'abord les écoles des Gaules, alla étudier la jurispr. à Rome,

et s'établit ensuite, à ce que l'on croit, dans la campagne de Naples. On a de lui un traité *de Re rusticâ* dans les *Rei rusticæ Scriptores*, Leipsig, 1735. M. Saboureux de la Bonneterie en a donné une traduction française, Paris, 1775, in 8, qui fait le t. 5 de l'*Economie rurale*, en 6 vol. in-8. Cet ouvrage de Palladius a été aussi traduit plus. fois en allem. et en ital.

PALLANTIERI (Girolamo), recteur de l'église San-Petronio de Bologne, sa patrie, m. vers la fin du 16e siècle, a traduit les *Bucoliques* de Virgile, en vers libres, Bologne, 1603, et Parme, 1760. Il a mis aussi en vers italiens les *Amours malheureux de Héro et Léandre*. Ce poème fut inséré dans le *Recueil* des Muses Toscanes, impr. à Bergame en 1594. — Un autre Jérôme Pallantieri, parent du précédent, évêque de Pitano, m. en 1619, a laissé quelques *discours* et d'autres *œuvres*, dont le catalogue se trouve dans les *Notices des auteurs bolonais*, par Fantuzzi, qui cite plusieurs autres personnages du même nom, entre autr. Jean-Paul Pallantieri, évêq. de Laquedonia, m. à Naples en 1606, auteur des deux ouvrages suivans : *in totum Psalterium davidicum*, Brescia, 1600, 2 vol. in-4; *Explanatio in hymnos ecclesiasticos*, Bologne, 1606, in-4.

PALLAS. V. Minerve.

PALLAS, affranchi de l'emper. Claude, jouit du plus grand crédit sous le règne de ce prince. Il l'engagea à épouser Agrippine, sa nièce, à adopter Néron, et à le désigner pour son successeur. Son crédit l'éleva si haut, que les courtisans placèrent sa statue en or parmi celles des dieux domestiques. Agrippine acheta ses services, et, de concert avec elle, la mort de Claude fut accélérée; mais Pallas ne jouit pas long-temps de son crime. Quoique Néron lui dût sa couronne, il se dégoûta bientôt de son extrême arrogance. Non content de le disgracier, il le fit empoisonner en l'an 813, et s'empara de ses biens, qui montaient à plus de 60 millions de notre monnaie. Pallas était frère de Felix, gouv. de la Judée, connu par ses exactions, et par la conduite qu'il tint à l'égard de l'apôtre St Paul.— Un autre Pallas, philos. du temps de Valens, excita de grands troubles dans l'empire. Ayant été arrêté, les tourmens de la torture lui firent déclarer les noms de ses complices, philosophes qui cherchaient à perdre l'état par de fausses apparences de doctr. et de vertu. Sa secte fut proscrite.

PALLAS (Pierre-Simon), célèbre voyageur et grand naturaliste, né à Berlin en 1741, s'était établi à Leyde, et avait acquis déjà une réputation méritée par quelques ouvrages sur les sciences naturelles, lorsqu'il se décida à accepter la place que Catherine II lui offrait à l'académie de Pétersbourg. Il fut adjoint aux astronomes envoyés dans la Sibérie pour y observer le passage de Vénus sur le soleil (1768), et employa plusieurs années à parcourir, dans l'intérêt de la science, les différentes parties de la Russie, de la Sibérie et de la Tauride; il pénétra même jusqu'aux frontières de la Chine, et ne revint à Pétersb. qu'en 1774, avec une santé ruinée par les fatigues. Il n'en fut pas moins obligé de redoubler d'activité pour publier les observations de ses compagnons, dont la plupart avaient succombé avant d'avoir mis leurs notes en ordre. Voici quelques mots de M. Cuvier qui peuvent faire apprécier le travail de Pallas : « Une considération attentive des deux grandes chaines de montagnes de la Sibérie lui fit apercevoir cette règle générale, qui s'est ensuite vérifiée partout, de la succession des trois ordres primitifs de montagnes, les granitiques au milieu, les schisteuses à leurs côtés, et les calcaires en dehors. On peut même dire que ce grand fait a donné naissance à toute la nouvelle géologie. » Pallas, comblé d'honneurs par l'impératrice, parut préférer au séjour de Pétersbourg celui de la Tauride, et reçut de la généreuse souveraine deux villages dans le plus riche canton de la presqu'île, une grande maison à Sympheropol, et une somme considérable pour son établissement. Il retourna donc dans cette contrée en 1795, et y passa quinze années presque entières, qui furent employées à continuer ses grands ouvr. Mais las enfin de ce pays, et même de la Russie, il alla reposer sa vieillesse dans sa ville natale, et y termina ses jours en 1811. Villdenow lui a consacré un genre de plantes (*pallasia*), de la famille des corymbères. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Elenchus zoophytorum, generum adumbrationes, specierum descriptiones, cum selectis synonymis*, La Haye, 1766, in-8, trad. en allem., Nuremberg, 1787, in-4; *Spicilegia zoologica*, Berlin, *fasc.* I-X, 1767-73; XI, 1776; XII, 1777; XIII, 1779; XIV, 1780, in-4; *Reise durch verschiedne provinzen des russichen reichs*, Saint-Pétersbourg, 1771-76, 3 vol. in-4; trad. en français par Gautier de la Peyronie, Paris, 1788-95, 5 vol. in-8; ibid., 1794, 8 vol. in-8, avec des *notes* de Langlès et de M. Lamark; *Observations sur la formation des montagnes et les changemens arrivés à notre globe*, Saint-Pétersbourg, 1777, in-8; Paris, 1782, in-12; trad. en allem., Saint-Pétersbourg, 1777, in-8; *Tableau physique et topographique de la Tauride*, Saint-Pétersbourg, 1795, in-4; Paris; 1799, in-8 et in 4. — Pallas Auguste-Frédéric), frère du précéd., né à Berlin en 1731, y enseigna la médecine, et publia *Dissertatio de variis calculos secandi methodis*, Leyde, 1754, in-4. — Pallas (Simon), père des deux précédens, et chirurgien estimé, né en 1694 à Berlin, où il m. en 1770, a laissé quelques écrits, parmi lesquels nous citerons *Anleitung zur praktischen chirurgie*, Berlin, 1763, 1770, in-8.

PALLAVICINI ou PELAVICINO (Oberto), capitaine italien du 13e S., suivit le parti de l'empereur Frédéric II contre Grégoire IX, et fut chargé de la guerre que faisait l'empereur aux Génois. Il y déploya de grands talens militaires, forma un corps redoutable de cavalerie, acquit une grande influence en Italie, y battit le féroce Ezzelin (*v.* Romano), se créa une souveraineté indépendante, devint chef du parti gibelin en Lombardie, et eut des succès presque continuels jusqu'au passage de l'armée de Charles d'Anjou pour aller à Naples. Alors il éprouva de grands revers, fut dépouillé d'une grande partie de ses conquêtes, et m. de chagrin en 1269.

PALLAVICINI (Baptiste), illustre prélat et poète italien, m. à Rome en 1466, a laissé un poème latin, suivi de quelques autres poésies, sous ce titre : *Historia flendæ crucis et funeris Domini nostri Jesu-Christi*, etc., Parme, 1477, in-4; *Epist. ad Alb. Harisium, reip. bonon. cancell.*, 1465; *Baptistæ Pallavicini Epist. ad patrem suum*, Sienne, 1443. — Pallavicini (Antoine), card., né à Gênes en 1441, m. à Rome en 1507, fut honoré de la confiance de plus. souver. pontifes, fut chargé par eux de diverses négociations, et fut pourvu successiv. des év. de Vintimille et de Pampelune.

PALLAVICINO (Sforza), cardinal, né à Rome en 1607, était membre des congrégations romaines, de l'académie des humoristes, gouverneur de Jesi, d'Orviette et de Camerino, lorsqu'il renonça à tous ces avantages pour se faire jésuite en 1638. Il fut chargé par Innocent X de plusieurs affaires importantes, et décoré de la pourpre par Alexandre VII en 1657. Pallavicino m. à Rome le 5 juin 1667. Son principal ouvrage est l'*Histoire du concile de Trente*. La première édition, Rome, 1656-57, 2 vol. in-fol., est encore la plus recherchée. On l'a réimprimée depuis, 1664, 3 vol. in-4. Cette histoire a été traduite en latin par Giattino, Anvers, 1672, 3 vol. in-4. Le P. Puccinelli en a donné un bon *abrégé*, et Dumarsais en a extrait son petit ouvrage de la *Politique charnelle de la cour*

de Rome, etc., 1719, in-12. On a encore de Pallavicino : *Trattato dello style et del dialogo*, Rome, 1662, in-12, et des *lettres*, 1669, in-12. — PALLAVICINO (Etienne-Benoît), poète, né à Padoue en 1672, m. à Dresde en 1742, fut secrétaire et conseiller d'Auguste II, roi de Pologne. On cite de lui, parmi quelq. ouv. peu remarquables, une trad. en ital. des *Odes* d'Horace, Leipsig, 1736.

PALLAVICINO (FERRANTE), littérateur italien, chanoine de St-Augustin et de la congrégation de Latran, né à Plaisance vers 1618, développa pour la poésie satirique des talens qui furent cause de tous ses malheurs et de sa fin tragique. Ayant osé les diriger contre le pape Urbain VIII et la maison des Barberins, il s'attira la haine de la cour de Rome, qui mit sa tête à prix. Malgré cette condamnation, Pallavicino vivait tranquille à Venise, sous la protection du sénat, lorsqu'il se laissa persuader par un perfide ami de passer en France près du cardinal de Richelieu. Il fut arrêté dans le comtat Venaissin, et conduit à Avignon, où il eut la tête tranchée en 1644. On a donné à Venise, 1655, 4 vol. in-12, ses *Œuvres permises* ; mais ce que l'on recherche le plus, ce sont ses *OEuvres choisies*, imprimées à Villefranche (Genève), 1660, en 1 vol., qui se relie en 2 in-12. On y trouve le *Divorce céleste*, qui a été traduit en français par Brodeau d'Oiseville, Cologne (Amsterdam), 1696, in-12, avec une vie de l'auteur. — PALLAVICINO (Nicolas-Marie), jés. génois, né en 1621, théologien de la reine Christine, l'un des fondateurs de l'académie royale établie par cette princesse, et décoré de la pourpre par Innocent XI, m. à Rome en 1692. Ses principaux ouvrages sont : *Vita di S. Gregorio Taumaturgo*, Rome, 1649 ; *Considerazioni sopra l' eccellenze di Dio*, ibid., 1693 ; *l'eterna Felicità de' Giusti*, Rome, 1694 ; *Difesa del pontificato romano e della chiesa cattolica*, Rome, 1686, 3 vol. in-fol.; *Difesa della Provvidenza divina contro i nemici di ogni religione*, Rome, 1679.

PALLIÈRE (VINCENT-LÉON), peintre, né à Bordeaux en 1787, d'une famille d'artistes, vint à Paris à l'âge de 15 ans, et s'attacha à l'école de Vincent. Ses progrès furent rapides, et, après s'être essayé avec succès dans plusieurs concours, il remporta le premier prix dans celui de 1812, par un tableau remarquable, *les Prétendans de Pénélope massacrés par Ulysse*. Il travailla beaucoup à Rome, et accrut sa réputation par plusieurs envois estimables. De retour à Paris, il parut avec éclat à l'exposition de 1819, et déjà il voyait s'ouvrir pour lui la carrière de la fortune, et peut-être même de la gloire, lorsqu'il m. dans sa ville natale, en 1820, d'une affection de poitrine, que l'excès du travail avait aggravée. Parmi ses tableaux, on peut distinguer les suivans : *la Flagellation du Christ*, à Rome, dans l'église de la Trinité-du-Mont; un *Berger en repos*, au musée de Bordeaux ; *St Pierre guérissant un boiteux*, dans l'église de St-Séverin à Paris; et surtout un *Tobie rendant la vue à son père*, donné par le ministre de l'intérieur au musée de Bordeaux.

PALLIOT (PIERRE), imprimeur-libraire, généalogiste des duché et comté de Bourgogne, né à Paris en 1608, s'appliqua de bonne heure à l'étude du blason, épousa la fille d'un imprimeur de Dijon, et succéda à son beau-père dans cette profession. S'étant attaché à la recherche des antiquités de la province de Bourgogne, devenue sa patrie adoptive, il obtint le titre d'historiographe du roi et de généalogiste des états. Exact et laborieux, il travaillait lui-même à l'impression de ses livres, et il a gravé les planches nombreuses dont ils sont remplis. Il m. à Dijon en 1698. Parmi ses ouvr., les curieux en recherchent principalem. deux : *le Parlem. de Bourgogne, son origine, son établiss., ses progrès*, Dijon, 1649, 2 vol. in-fol.; *Science des armoiries*, de Géliot, augmentée de plus de 6,000 *écussons*, Paris ou Dijon, 1650, ou 1661, ou 1664. M. J.-Bern. Michault a publié un *Mém. sur la vie et les ouvrages de P. Palliot*, Dijon, in-12 de 12 pages.

PALLISER (sir HUGH), marin anglais, né en 1721, entra fort jeune au service, et fut nommé capitaine en second en 1746. Il eut part à la prise de Québec, fut nommé contrôleur de la marine, créé baronnet, et 5 ans après, au combat d'Ouessant, il servait comme amiral en second sous Keppel (*v.* ce nom). Dans sa vieillesse, on lui donna le gouv. de l'hôpital de Greenwich, où il m. en 1796.

PALLU (MARTIN), jés. distingué dans la chaire, né en 1661, fut obligé de renoncer à la prédication à cause de ses infirmités, et m. à Paris en 1742. On a de lui : un *Traité du saint et fréquent usage des sacremens*, etc., Paris, 1739, in-12, et des *sermons*. — Un autre PALLU (Étienne) a publié la *Coutume de Touraine commentée*, in-4, 1661, — et François PALLU, évêque d'Héliopolis, une *Relation des missions des évêques franç. dans l'Inde*, Paris, 1688. — V. PALU.

PALLUAU. V. CLEREMBAULT.

PALLUCCI (NOEL-JOSEPH), bachelier en méd. à l'université de Paris, né en 1719, m. en 1797, exerça d'abord la chirurgie à Florence, sa patrie, puis à Vienne. Il s'est fait connaître par l'invent. d'un procédé pour l'opération de la fistule lacrymale, s'occupa avec succès du perfectionnement des méthodes du petit et du haut appareil (pour l'extraction de la pierre), et publia divers ouvr., au nombre desquels on distingue : *Description d'un nouv. instrum. pour abattre la cataracte avec tout le succès possible*, Paris, 1750, in-12, trad. en allem., Leipsig, 1752, in-8 ; *nouv. Remarq. sur la Lithotomie, suivies de plus. observ. sur la séparat. du pénis et sur l'amputat. des mamelles*, ibid., 1750, in-12, trad. en allem., Leipsig, 1753, in-8 ; *Lithotomie nouvellem. perfectionnée, avec quelq. essais sur la pierre, et sur les moyens d'en empêcher la format.*, Vienne, 1757, in-8 ; *Ratio facilis atque tuta narium curandi Polypos*, ibid., 1763, in-8 ; *Saggio di nuove osservazioni e scoperte*, Florence, 1768, in-8.

PALLUEL (FRANÇOIS CRETTÉ de). V. CRETTÉ-PALLUEL.

PALM (JEAN-PHILIPPE), libraire, né en 1766 à Schorndorf (Wurtemberg), était établi à Nuremberg, lorsque, ayant été accusé d'avoir distribué au printemps de 1806 une brochure intitulée, *l'Allemagne dans son profond abaissement*, dont M. Gentz était cru l'auteur, et qui était dirigée contre Napoléon Bonaparte, il fut arrêté d'après les ordres de celui-ci, condamné à mort par une commission militaire, et fusillé trois heures après à Braunau, le 26 août 1806, malgré les prières et l'indignation publiq. Le comte de Soden a publ. l'écrit suiv. en allem. : *J.-P. Palm, libr. à Nuremberg, exécuté par ordre de Napoléon*, Nuremberg, 1814, in-8.

PALMA (VICTOR). V. CAYET.

PALMA (JACOPO), surnommé *le Vieux* ou *l'Ancien*, peintre, élève du Titien, né à Serinaleta, dans le territoire de Bergame, vers 1518, m. à Venise en 1574, imita la manière de son maître et celle de Giorgion, et ne réussit pas moins dans le portrait que dans l'histoire. On voit au Louvre 4 tableaux de ce maître : le *Portrait du chevalier Bayard, remettant son épée au fourreau après avoir armé chevalier François Ier ; la Vierge et l'Enfant Jésus, recevant les hommages de six saints personnages ; la Vierge et St Joseph présentant l'enfant Jésus à l'adoration d'un jeune berger ; la Vierge, l'enfant Jésus, Ste Catherine, St Jean et St Agnès.* — PALMA (Jacopo), dit *le Jeune*, petit-neveu du précédent, et comme lui peintre distingué, né à Venise en 1544, reçut les principes de son art d'Ant. Palma, son père, peintre médiocre, fut en-

suite envoyé à Rome par le duc d'Urbin, son patron, y resta 8 ans, y copia les plus beaux ouvrages de Michel-Ange, de Raphaël, et les monochromes de Polydore (*v.* ce nom), et retourna ensuite à Venise, où il m. en 1628. On a de lui des tableaux où il a réuni les excellens principes de l'école romaine aux meilleurs de l'école vénitienne. On cite particulièrement : *la Victoire navale remportée par F. Bembo*, qui orne une des salles du palais de St-Marc ; un *St Benoît*, exécuté pour l'église de St-Côme et de St-Damien ; une *Annonciation* qui se trouve à Pesaro ; et une *Invention de la croix* à Urbin. Le musée du Louvre possédait de lui deux tableaux qui ont été rendus au gouvernement autrichien en 1815 : mais cet établissement a conservé du même artiste un dessin à la plume et lavé au bistre, représentant *J.-C. porté au tombeau*. Palma a gravé à l'eau-forte plusieurs pièces que les amateurs recherchent avec empressement.

PALMA (Charles-François), né à Rosemberg en 1735, entra d'abord chez les jésuites, et, après la suppression de cette société, devint chapelain de l'archiduchesse Marie-Christine, chanoine de l'église métropolitaine de Colocza, puis év. de Colophon. Il consacra sa vie à l'étude de l'histoire, et m. à Pest en 1787, laissant : *Specimen heraldicæ Hungariæ*, etc., Vienne, 1766, in-4 ; *Notitia rerum hungaricarum ab origine*, etc., Tyrnaw, 1770, in-8, réimprimé en 1776 ; *Traité des titres et armoiries de Marie-Thérèse, comme reine de Hongrie*, Vienne, 1744, in-8, en allem. ; *Specimen ad Habsburgo-Lotharingicam prosapiam illustrandam*, etc., Vienne, 1773, in-8, et 1774, in-f.

PALME (Marc d'ALVERNY de La), savant ecclésiastique, né à Carcassone en 1711, mort à Paris en 1759, fut un des rédacteurs les plus distingués et les plus spirituels du *Journal des Savans*, auquel il travailla depuis 1752 jusqu'en 1759. Fréron lui a consacré une notice dans son *Année littéraire*, 1760, t. 4, p. 18.

PALMER (Samuel), savant imprimeur de Londres au 18ᵉ siècle, maître de Francklin, a publié dans sa langue une *Histoire de l'imprimerie*, Londres, 1732, in-4. — Herbert Palmer, puritain écossais, né à Wingham, fit partie de l'assemblée des théologiens de sa secte, et m. en 1647. On a de lui un ouvrage intitulé : *Memorials of Godliness*, dont la 30ᵉ édit. a paru en 1708, in-12.

PALMER (John), célèbre acteur anglais, né en 1741, était fils d'un concierge du théâtre de Drury-Lane. Il fut d'abord comédien ambulant, parvint dans la suite à jouer à Londres les premiers rôles, et m. sur la scène en 1798, en représentant le rôle de l'étranger dans la pièce de Kotzebue, *Misanthropie et Repentir*. On assure que la cause de cette fin soudaine fut un mouvement violent de douleur qu'il ressentit à l'instant où il dut (suiv. son rôle, répondre à la question suivante que lui adressait son interlocuteur : *Comment se portent vos enfans ?* Il venait de perdre un fils tendrement aimé, et dont la mort avait suivi de près celle de sa femme.

PALMIERI (Matthieu), historien et poète, né à Florence en 1405, m. dans la même ville en 1475, avait commencé à se faire remarquer dans le concile tenu dans sa patrie en 1439, et fut dans la suite chargé de plusieurs négociations importantes. On a de lui : une continuation de la *chronique* de St Prosper jusqu'en 1449, impr. pour la première fois à la suite de l'édition d'Eusèbe et de St Prosper vers 1475 ; un traité *della Vita civile*, Florence, 1529, in-8, trad. en français, 1557, in 8 ; *la Vita di Niccolò Acciajuoli*, 1588, in-4 ; *de captivitate Pisarum Historia*, 1656, in-8 ; et un poëme intitulé : *Città di Vita*. Cet ouvrage, resté MS., fut condamné par l'inquisition après la mort de l'auteur, et c'est ce qui l'a sauvé de l'oubli. — Palmieri (Mathias), prélat de la cour de Rome, né à Pise en 1423, mort en 1483, a continué la *chronique* de Matthieu Palmieri jusqu'en 1481 ; cet ouvrage parut pour la première fois à la suite de la première chronique, Venise, 1483, in-4. Il y en a une édition de Paris, 1518. On a encore de lui une traduction latine de l'*Histoire des septante interprètes*, par Aristée, qui parut en tête de la Bible, Rome, 1471, 2 vol. in-fol. — Palmieri (Vincent), savant oratorien, né à Gênes en 1753, professa la théologie dogmatique et l'hist. ecclésiastique à Pise et à Pavie, se montra partisan des réformes opérées par Joseph II, et m. dans sa patrie en 1820. On a de lui en ital. plus. écrits dont les plus remarquables sont : *Traité historique, critique et dogmatique des indulgences*, 1788, 2 vol. in-8 ; *la Liberté et la Loi, considérée dans la liberté des opinions et la tolérance des cultes*, etc. ; *la Perpétuité de la foi de l'église catholique, concernant les dogmes des indulgences*, Gênes, 1817, in-12 ; *Analyse raisonnée des systèmes des incrédules*, 7 vol.

PALMQUIST (Magnus, baron de), mathématicien suédois, né en 1660, suivit long-temps la carrière militaire, se distingua comme ingénieur, devint ensuite président du conseil des mines, et m. en 1729. On a de lui une *Lettre* à Régis, sur la solution d'un problème d'arithmét. (insérée dans le *Journal des Sav.*, année 1690, p. 311). — Il ne faut pas le confondre avec Frédéric Palmquist, membre de l'acad. des sciences de Stockholm, auteur de quelques écrits sur les mathématiques (en suédois), et d'une traduction, dans la même langue, du *Spectacle de la nature*, de Pluche.

PALMSCHOELD (Elias), sav. antiq. suédois, m. en 1719, fut long-temps employé à la chancellerie de Stockholm pour la partie des antiquités. On trouve à la bibliothèque d'Upsal, sous le titre de *Collectio Palmschoeldiana*, un recueil de lettres de documens et de pièces relatives à Christine de Suède. L'*Historia biblioth. upsaliensis*, d'Olaus Celsius, renferme une espèce de table de ce recueil.

PALNATOKE, chef de pirates danois du 10ᵉ S., se fit remarquer par sa bravoure et son intrépidité. Il forma une espèce d'association de piraterie chevaleresque, dont le chef-lieu était le fort de Jomsbourg. Plusieurs auteurs danois ont donné des détails sur ce personnage, entre autres P.-E. Muller, dans le tome 3 de la *Bibliothèque des sagas* (Copenhague, 1820), et Vedel Simonsen dans le t. 2 des *Annales archéol.* du Danemarck (ibid., 1813). Palnatoke est le héros d'une tragédie composée par le poète danois Oehlenschlæger.

PALOMARES (François-Xavier de SANTIAGO), calligraphe espagnol très-habile du 18ᵉ S., imitait parfaitement les écritures anciennes et gothiques, et fut employé par le P. Buriel à copier les manuscrits qu'il tirait de la bibliothèque de Tolède. On trouve quelques planches d'anciens caractères arabes, gravés d'après Palomares dans la *Paleografia española* de Terreros y Pando.

PALOMINO DE CASTRO Y VELASCO (Acisclo-Antonio), l'un des plus grands peintres de l'Espagne, né à Bajalance en 1653, m. à Madrid en 1726, fut élève de Valdès (*v.* ce nom), devint peintre du roi, et exécuta des travaux considérab. à Madrid, à Valence, à Grenade et à Cordoue. Il avait embrassé l'état ecclésiast. dans sa vieillesse. On cite, parmi ses ouvrages les plus remarquables, une *Confession de St Pierre*, à Valence ; les cinq tableaux du chœur de la cathédrale de Cordoue, les fresques de l'église St-Etienne à Salamanque, celles du chœur des Chartreuses de Grenade et du Paular. On a aussi de lui les écrits suivans : *el Museo pictorico, y escala optica*, etc., Madrid, 1715-24, 3 vol. in-fol. La troisième partie de ce grand ouvrage, qui renferme les *Vies* des peintres espagnols, a été réimpr. à Londres, 1742, in-8 ; et la *notice* des villes, églises et couvens qui possèdent

leurs ouvr., ibid., 1746, même format. On a une traduction française de l'*Hist. abrégée des plus fameux peintres espagnols*, *par Palomino*, Paris, 1749, in-12.

PALONI (Marcel), né à Rome dans le 16e S., composa un poème intitulé : *la Storia della Battaglia di Ravenna guadagnata da' Francesi nel anno* 1512, in-4.

PALSGRAVE (John), grammairien, né à Londres vers 1480, m. vers 1554, s'adonna à l'étude de la langue française, et fut choisi pour enseigner cette langue à la princ. Marie, sœur de Henri VIII, lors de son mariage avec Louis XII. Il est auteur de la plus ancienne grammaire française que l'on connaisse : elle a pour tit. : *LesEclaircissem. de la langue françoyse*, *composé par maistre Jehan Palsgrave*, *angloys*, *natif de Londres et gradué de Paris*, 1530, petit in-folio, gothique, en anglais, de 1134 p. ou 567 feuillets en deux séries. Il a encore publié une traduction ou paraphrase mot à mot, en angl., d'une pièce composée en latin sur le sujet de l'*Enfant prodigue*, par G. Fullonius, intit. : *the Comedye of Acolastus*, 1540, in-4.

PALTEAU (Guillaume-Louis FORMANOIR de), né au château de ce nom dans le diocèse de Sens en 1712, et mort sur la fin du 18e S., a publié : *Nouvelles constructions des ruches de bois*, Metz, 1756, in-12; et 1774, in-12; *Observations et Expériences sur diverses parties de l'agriculture*, La Haye, 1768, 1 vol. in-8.

PALU (Pierre de La), l'un des hommes les plus distingués qu'ait produits l'ordre des dominicains, né dans la Bresse vers 1280, fut en 1329 patriarche de Jérusalem, et mourut à Paris en 1342, après avoir fait de vains efforts pour exciter une nouvelle croisade. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont on trouvera la liste dans la *biblioth.* des PP. Echard et Quétif (t. 1er, p. 605, 609, et t. 2, p. 820 : ce sont pour la plupart des *comment.* sur la Bible, sur les 4 livres des Sentences de P. Lombard, des *postilles* et des *sermons*). Nous citerons encore une histoire des croisades, intit. : *Liber bellorum Domini*. On peut consulter aussi, pour plus de détails, l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, par Touron, t. 2.

PALU (Victor), médecin du comte de Soissons, né à Tours, m. à Port-Royal en 1650. On a de lui : *Studium medicum ad lauream scholæ parisiensis emensum*, Paris, 1630, in-8; *Quæstiones medicæ tres*, etc., Tours, 1642, in-8.

PALUDANUS (Jean), professeur de théologie à l'université de Louvain, chanoine et curé de St-Pierre dans la même ville, naquit à Malines, et mourut en 1630. Ses principaux ouvrages sont : *Vindiciæ theologicæ adversùs verbi Dei corruptelas*, Anvers, 1620, 2 vol. in-8; *Apologeticus Marianus*, Louvain, 1623, in-4; *de sancto Ignatio Concio sacra*, ibid., 1623, in-8; *Officina spiritualis sacris concionibus adaptata*, ibid., 1624, in-4. — Paludanus (Bernard), professeur de philosophie à Leyde, voyagea dans les quatre parties du monde, enrichit d'un *recueil* de notes les *Voyages maritimes* de Linschot, Amsterdam, 1610, in-fol., et m. vers 1634. — V. Palu.

PAMÈLE (Jacques de), en latin *Pamelius*, savant théologien, né à Bruges en 1536, fut chan. de la cathédrale de cette ville, prevôt de l'église de St-Sauveur à Utrecht, et m. en allant prendre possession de l'évêché de St-Omer, où Philippe II venait de le nommer en 1587. On a de lui, outre des éditions de divers ouvr., avec des *notes*, les écrits suiv. : *Liturgica latinorum*, Cologne, 1576, 2 vol. in-4; *Catalogus commentariorum veterum selectorum in universam Bibliam*, Anvers, 1566, in-8; *Relatio ad Belgii ordines de non admittendis unâ in republicâ diversarum religionum exercitiis*; et plus. autres dont Foppens donne la liste dans sa *Biblioth. belgica*.

PAMPHILE, peintre grec, né en Macédoine sous le règne de Philippe, fonda l'école de peinture de Sicyone, fut maître d'Apelles, et joignit à son talent d'artiste une grande connaissance des belles-lettres et des mathématiques.

PAMPHILE (St), prêtre et martyr, né vers le milieu du 3e S., à Beryte, occupait une des prem. places de magistrat. dans cette ville, lorsqu'il embrassa la religion chrétienne. Se livrant dès-lors à l'étude des livres saints, il suivit les leçons de Pierius, successeur d'Origène dans la direction de l'école d'Alexandrie, et bientôt en établit une nouvelle à Césarée de Palestine. Quand le tyran Maximin eut renouvelé en 307 les persécutions de Dioclétien et de Maximien, Pamphile fut arrêté par ordre du gouverneur de Césarée, détenu pendant 2 ans, et mis ensuite à mort avec plus. autres saints confesseurs. Eusèbe de Césarée prit le nom de Pamphile par respect pour la mémoire de ce vénérable martyr, avec lequel il avait été renfermé dans les prisons. On doit à Pamphile une très-bonne édit. de la *Bible*; et un sav. *comment.* sur les Actes des apôtres, publ. par Montfaucon. Il avait écrit, pendant sa détention, une *apologie* d'Origène (*v. ce nom*) en 5 livres dont il ne reste plus que le prem., trad. en latin par Rufin, et inséré parmi les *œuvres* de St Jérôme.

PAMPHILE-MAURILIEN, est le nom sous lequel a été donné au 15e S., par un auteur inconnu, le roman en vers latins *de Pamphile et de Galatée*. Cet ouv., imp. plus. fois S. D. sous le tit. de *Pamphyli Codex*, etc., in-4, a été tr. en fr., 1494, in-f., sous celui du *Livre d'amour, auquel est relaté*, etc. Il avait été composé, dit-on, pour Charles VIII. On l'a réimp. avec la trad. en vers fr., Paris, 1594, in-18.

PAMVA-BERINDA, moine moldave, m. en 1632 à Kiew, où il remplissait d'éminentes fonctions ecclés., a laissé un *Dictionn. raisonné slavo-russe*, *avec addit. de mots hebreux*, *latins*, etc., Kiew (au couv. des Grottes), 1627, in-4.

PAN, fils de Jupiter et de Callisto, et l'un des huit grands dieux, a été confondu par quelques mythologues, mais à tort, avec Sylvain et Faune. Les poètes le représentent avec un visage enluminé, des cornes sur la tête, l'estomac couvert d'étoiles, un bâton recourbé à la main, et la partie infér. du corps semblable à celle d'un bouc. Il présidait aux campagnes et principalement au sort des bergers. On lui attribue l'invention de la flûte. Ses fêtes, appelées lupercales, étaient particulièrement en honneur chez les Arcadiens. Dans la suite, elles furent célébrées aussi à Rome. Les anciens croyaient que Pan courait la nuit par les montagnes, et c'est ce qui a fait nommer terreur panique cette épouvante dont on est saisi pend. l'obscurité de la nuit, ou qui vient d'un danger imaginaire.

PANÆTIUS, philosophe stoïcien, né à Rhodes, ou, selon d'autres auteurs, dans la Phénicie, florissait vers l'an 150 avant J.-C. Il étudia d'abord à Athènes où il refusa le droit de bourgeoisie, et passa ensuite à Rome, y ouvrit une école qui fut bientôt fréquentée par les jeunes gens les plus distingués. Scipion, l'un de ses disciples, voulut que le philosophe s'établit dans sa propre maison, et l'accompagnât dans les div. missions dont il fut chargé par la suite (*v.* Scipion-l'Africain). Panætius profita de son crédit auprès de Scipion pour rendre plus. services aux Rhodiens, ses compatriotes. Plus tard, il se retira à Athènes, où il m. presque nonagénaire. Panætius avait composé un livre *des sectes*, où il soumettait les philosophes à la censure (on en trouve quelq. fragmens dans les *Vies* de Diogène-Laërce); un traité *des Magistrats*; deux autres, *sur la Divination et sur la Tranquillité d'esprit*. Panætius, comme la plupart des anciens philosophes, admettait l'éternité de la matière, et niait le dogme si consolant de l'immortalité de l'âme. Posidonius (*v.* ce nom) fut un des disciples de ce philosophe

éclectique. On peut consulter pour plus de détails les *Recherches* de l'abbé Sevin, sur la *vie* et les ouvrages de Panætius, dans les *Mém. de l'acad. des inscriptions*, et la *Dissertation* de M. van Linden, *de Panætio Rhodio, philosopho stoico*, Leyde, 1802, in-8.

PANAJOTI (PANAGIOTES NICOSIOS, plus connu sous le nom de), prem. drogman ou interprète du gouvernement othoman, né dans la première partie du 17e S., dans l'île de Scio, commença à se faire connaître, vers l'an 1667, au siége de Candie. Il était alors attaché au gr.-vézyr Achmet Kcproli (*v.* ce nom), en qualité d'interprète. La prise de Candie, à laquelle il eut une grande part par son adresse, le mit en grande faveur auprès de son patron, et lui valut le poste de premier drogman de la sublime Porte, poste qui n'avait été occupé jusque-là que par des renégats. Après avoir exercé ces fonctions pendant quelques années, il m. en 1673. C'est de lui que date l'époque où les Grecs obtinrent d'être nommés à la place de premier interprète de la Porte-Othomane, fonctions qui conduisirent ensuite les anciens titulaires aux deux postes plus éminens d'*hospodar* ou prince de Valachie et de Moldavie, dern. degré où puisse atteindre l'ambition d'un *raia* ou sujet grec du sulthan de Constantinople. Panajoti avait fait imprimer en 1662, à Amsterdam, une *Confession de foi orthodoxe des eglises catholiques d'Orient*, trad. en latin par Laur. Normann, Leipsig, 1695. — PANAJOTI, prêtre grec de Sinope, enseigna long-temps la langue greque, et m. à Brescia vers 1748. L'abbé P.-A. Barzani a publié en ital. et en grec la *Vie* et quelq. *Lettres* de ce prêtre, Brescia, 1760, in-8, avec des notes sur Polybe par Phil. Garbelli (*v.* ce nom).

PANARD (CHARLES-FRANÇOIS), poète français, né à Nogent-le-Roi près de Chartres vers 1694, m. à Paris en 1765, se distingua par ses chansons faciles et piquantes, mais dont les épigrammes ne furent jamais dirigées contre personne. Marmontel le surnomma le *La Fontaine du vaudeville*, et il se rapprochait encore plus du bonhomme par l'insouciance de son caractère que par son talent. Ses pièces se montent à plus de quatre-vingts; toutes ne sont pas dignes de lui. On a imprimé une collection de son *Théâtre et Œuvres diverses*, Paris, 1763, 4 vol. in-12, dans laquelle il y a 5 comédies, 13 opéra-comiques, des chansons, des fables, et autres petites pièces galantes, bachiques et morales. M. Armand-Gouffé a publié les *Œuvres choisies de Panard*, 1803, 3 vol. in-18.

PANAROLI (DOMINIQUE), médecin italien du 17e S., né à Rome, m. dans la même ville en 1657, a laissé les ouvr. suivans : *il Cameleonte esaminato*, Rome, 1645, in-4; *Polycarponia, seu variorum fructuum Labores*, Rome, 1647, in-12; *Il Mare esaminato*, ibid., 1656, in-4; *Apollo Pythius, seu Putredo debellata*, ibid., 1648; *Musæum Barberinum*, ibid., 1656, in-4; *Iatrologismorum, seu medicinalium observat. Pentecostæ quinque*, etc., ibid., 1652, in-4; Hanau, 1654, in-4.

PANASSAC (BERNARD de), fut avec Camo (*v.* ce nom) l'un des 7 fondat. de l'acad. des jeux floraux à Toulouse, dans le 13e S.

PANCEMONT (ANTOINE-XAVIER MAYNAUD DE), évêque de Vannes, né à Digoing-sur-Loire en 1756, fut d'abord gr.-vicaire de l'archevêque de Toulouse, puis obtint, en 1788, la cure de St-Sulpice, où il montra toutes les vertus d'un digne pasteur. Ayant refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, en 1790, il sortit de France et se retira en Allemagne. De retour en France sous le régime consulaire, en 1801, il fut nommé à l'évêché de Vannes, par suite du concordat signé la même année, et m. en 1807, après avoir donné des preuves de son attachement au gouvernement impérial.

PANCIROLI (GUI), jurisc., né à Reggio en 1523, professa le droit avec distinction à Padoue, et fut appelé ensuite par le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, à l'université de Turin; mais le séjour du Piémont lui étant contraire, il revint à Padoue où il m. en 1599. Parmi les ouvr. qui ont fait sa réputation, et dont on trouve la liste dans les *Mém.* de Niceron, tome 9, ainsi que dans la *Biblioteca modenese* de Tiraboschi, nous citerons un traité curieux et intér. : *de Rebus inventis et perditis* 1599, 2 vol. in-8, comp. en ital., trad. en lat. par Henri Salmuth, 1599 et 1602, 2 vol. in-8 : Pierre de La Noue l'a traduit en français, Lyon, 1617, in-8; *Commentarii in notitiam utriusque imperii et de magistratibus*, Lyon, 1608, in-fol.; *de Numismatibus antiquis; de Juris Antiquitate; de claris juris Interpretibus*, Francfort, 1721, in-4; *de Magistratibus municipalibus et Corporibus artificum libellus*, etc. On a imprimé toutes ses œuvres à Venise sous le titre : *de Tractatus universi juris*, 1584. — PANCIROLI (Hercule), docteur en droit, neveu du précéd., a publié deux ouvrages que son oncle avait laissés inédits : *Thesaurus variarum lectionum utriusque juris*, et l'*Histoire de la ville de Reggio*, en latin.— PANCIROLI (Ottavio), chanoine à Reggio, sa patrie, autre neveu de Gui Panciroli, publia l'ouvr. de son oncle : *de claris legum Interpretibus*, et est cru l'aut. d'un livre ayant pour titre : *Tesori nascosti nell' alma città di Roma* (Rome, 1600 et 1645), que d'autres attribuent au jésuite Hippolyte Panciroli, qui m. en 1624 à Frascasti.

PANCKOUCKE (ANDRÉ-JOSEPH), libraire, né à Lille en 1700, m. en 1753, avait fait de bonnes études, et s'adonna à la culture des sciences et des lettres. On a de lui les ouvr. suiv. : *Dictionnaire histor. et géographique de la Chatellenie de Lille*, Lille, 1733, in-12; *Elém. d'astronomie*, 1739, in-12; *Élem. de géographie*, 1740, in-12 (ces deux ouvr. réunis furent réimpr. en 1748, 2 vol. in-12); *Essai sur les philosophes*, ou *les Egaremens de la raison sans la foi*, 1743, in-12, réimprimé en 1753, sous le titre d'*Usage de la raison; la Bataille de Fontenoi*, poème héroïque en vers burlesques, etc., 1745, in-8, de 27 pages; *Manuel philosophique*, ou *Précis universel des sciences*, 1748, 2 vol. in-12; *Dictionn. des proverbes franç.*, 1749, in-12. (M. de la Mésangère a publié sous le même titre un ouvr. plus complet, en 1821, in-8); *Etudes convenables aux demoiselles*, 1749, 2 vol. in-12; *Amusemens mathématiques*, 1749, in-12; *Art de désopiler la rate*, 1749, in-12; nouv. édition, 1773, 2 vol. in-12; *Abrégé chronologique de l'hist. de Flandre*, etc. (ouvr. posthume), 1762, avec une introduction par l'abbé Montlinot (*v.* ce nom).

PANCKOUCKE (CHARLES-JOSEPH), fils du précédent, imprimeur-libraire et homme de lettres, né à Lille en 1736, vint s'établir à Paris à l'âge de 28 ans, et s'y fit bientôt connaître par quelq. écrits littéraires, et des *mém.* sur des sujets de mathématique, adressés à l'acad. des sciences. Sa maison devint en quelque sorte le rendez-vous des écriv. les plus distingués, et l'une des librairies les plus renommées de l'Europe par les grandes opérations qu'entreprit son chef. Devenu éditeur du *Mercure de France*, Panckoucke éleva cet ouvr. périodiq. à un très-haut degré de prospérité. Dans le même temps il faisait paraître les *Œuvres de Buffon*, le *Grand Vocabulaire français*, le *Répertoire univ. de jurisprudence*, l'*Abrégé des voyages*, par La Harpe, etc. Il conçut le projet d'une nouv. édit. des *œuvres* de Voltaire, plus soignée que les précédentes, et fit à ce sujet des démarches auprès du philosophe de Ferney, qui approuva le plan de classification proposé par l'édit. Après la mort du gr. poète, Panckoucke crut convenable de donner à son entreprise délicate un puissant appui en offrant

la dédicace des *œuvres* à l'impératrice de Russie. Catherine ne répondit à la demande du nouvel éditeur que sept mois après, et lorsque celui-ci avait déjà signé avec Beaumarchais (*v.* ce nom), la veille même de l'arrivée du courrier, un traité pour publier en commun cette même édit. de Voltaire. La missive de l'impérat., accompagnée d'une lettre de change de 150,000 fr., annonçait que S. M. acceptait la dédicace et se chargeait des frais de l'entreprise. Beaumarchais ne voulut pas rompre l'engagement, et les *œuvres* de Voltaire parurent sous le titre d'*Edition de Kehl*. Panckoucke conçut ensuite le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, puis, en 1789, celui du fameux journal, connu sous le titre de *Moniteur universel*, et qui devint plus tard la feuille *officielle* du gouvernem. Enfin, sous le régime directorial, après avoir cédé ses presses et ses grandes opérations courantes à son gendre, M. Agasse, il créa la feuille périodique intitulée : *la Clef du cabinet des souverains*, supprimée par l'ordre du gouvernement consulaire. C.-J. Panckoucke m. à Paris au mois de décembre 1798, laissant un fils qui a dignement soutenu la réputation paternelle. Il avait trad., en société avec Framery (*v.* ce nom), les poëmes du *Tasse* et de *l'Arioste*, et publié seul les ouvr. suivans : *Traité histor. et pratiq. des changes*, 1760, in-12 ; *de l'Homme et de la reproduction des différens individus*, 1761, in-12 ; *Contreprediction au sujet de la Nouvelle-Héloïse*, etc. (morceau inséré dans le *Journal encyclopédique*, juin, 1761 ; traduction libre de *Lucrèce*, 1768, 2 vol. in-12 ; *Disc. philosophique sur le beau*, 1779, in-8 ; *Plan d'une encyclopédie méthodique*, etc., 1781, in-8 ; *Avis d'un memb. du tiers-état sur la réunion des ordres*, 1789 ; *Observat. sur l'article important de la votation par ordre*, etc., 1789, in-8 ; *Discours sur le plaisir et la douleur*, 1790, in-8 ; *Nouv. Grammaire raisonnée à l'usage d'une jeune personne*, 1795, in-8 ; *Mém. sur les assignats*, etc., 1795, in-8 ; *Nouv. Mém. sur les assignats*, etc., 1795, in-8 ; *Grammaire élémentaire et mécanique à l'usage des enfans*, etc., 1795, in-12 ; divers articles dans le *Journal* et dans le *Magasin encycloped.* — Panckoucke (Henri), cousin du précédent, est auteur de la *Mort de Caton*, trag. en 3 actes et en vers, 1768, in-8 ; et de *don Carlos à Elisabeth*, héroïde, avec les imitations de Gessner, 1769, in-8. Cette dern. pièce a été mal à propos attribuée à Ch.-Joseph Panckoucke.

PANCKOW (Thomas), méd. allem., né en 1622 dans la marche de Brandebourg, étudia à Rostock, puis à Leyde, où il prit le grade de docteur, et, de retour en Allemagne, s'établit à Berlin. Il y m. en 1665, après avoir rempli pendant 10 ans les fonctions de médecin de la cour. On a de lui, sous le titre d'*Herbarium*, un ouvrage imp. pour la première fois à Ulm en 1634, in-4, avec plus de 1200 pl. grav. en bois, et plusieurs fois réimp., notamment à Cologne, 1673, in-4, par les soins de Zorn, qui y a joint environ 140 fig. : la dernière édit. de cet ouvrage est de Leipzig, 1679 : il a été traduit en allem., ibid., 1756, in-4.

PANDENOLFE, quatrième prince de Capoue, successeur de Landolphe II, régna de 879 à 884, et eut pour successeur son frère Landenolfe. Il avait été presque continuellement en guerre, d'abord avec Guaifer, prince de Salerne, ensuite avec la république de Gaëte (882), et enfin contre les Sarasins, qui commençaient à envahir l'Italie.

PANDOLFE Ier, ou *Tête de fer*, fils et successeur de Landolfe IV, prince de Capoue, réunit, par la protection d'Othon-le-Grand, les trois principautés de Bénévent, Capoue et Salerne, au marquisat de Camérino et au duché de Spolette, ce qui le rendit un des souverains les plus puissans de l'Italie. Son règne fut marqué surtout par une guerre sanglante avec les Grecs, au pouvoir desquels il tomba après une défense vigoureuse devant Bovino (juin 969). Rendu à la liberté par suite de la révolution qui, en 970, priva Nicéphore Phocas du trône et de la vie, il punit les Napolitains de leurs tentatives contre ses états. Il m. en 981, laissant pour success. ses fils Landolfe VI et Pandolfe II, avec lesquels Othon II appela un tiers à partager son héritage, Trasmondo, qui eut les duchés de Spolette et de Camérino. — Pandolfe II, fils du précéd., ne conserva que peu de temps après la mort de son père la principauté de Salerne, que lui avait légué en 978 Gisolfe II, reconnaissant des services que lui avait rendus Pandolfe-Tête-de-Fer. Les Salernitains, que la seule puissance de celui-ci avait retenus dans l'obéissance, ne tardèrent pas à chasser Pandolfe II pour se soumettre à Mansone, duc d'Amalfi. — Pandolfe III, fils d'un cadet des princes de Capoue, réussit, à la m. de Pandolfe-Tête-de-Fer, à s'emparer de la souveraineté de Bénévent, qui fut ainsi détachée de celle de Capoue ; il régna jusqu'en 1021 : et moins d'un an après cette époque, son fils Pandolfe, qui lui succéda, s'était vu dépouillé de son héritage. — Pandolfe IV, fils de Landolfe VII, et prince de Capoue en 1007, fut prisonnier en Allemagne, et ne recouvra sa liberté qu'en 1025. Il mourut sur le trône, à Capoue, 25 ans après. — Pandolfe V, fils et successeur du précédent, avait été associé à son père dès 1026 ; il régna jusqu'en 1060, époque de sa mort. Il laissa sa principauté à Landolfe VIII, son fils, qui avait été son collègue.

PANDORE (myth.), la première des femmes, fut modelée par Vulcain, et reçut le souffle de Minerve. Chacune des divinités concourut à l'orner de qualités précieuses ; ensuite Jupiter, songeant à punir Prométhée d'avoir ravi le feu céleste pour animer les hommes, la lui envoya comme épouse après lui avoir fait don d'une boîte où tous les maux étaient enfermés. Celui-ci ayant refusé Pandore et la boîte funeste, ce fut son frère Epiméthée qui l'ouvrit, et aussitôt les maux inondèrent la terre ; mais l'espérance resta au fond. Telle est, suivant les poëtes, l'origine de l'âge de fer.

PANEL (Alexandre-Xavier), savant jésuite et numismate, né en 1699 à Nozeroi (Franche-Comté), professa d'abord les humanités et la réth. dans divers collèges de son ordre, puis fut appelé en 1738 en Espagne, où il obtint le double emploi de précepteur des infans et de garde du cabinet du roi, places auxquelles fut joint ensuite le titre de professeur de réth. au collège royal de Madrid. Le père Panel m. dans cette ville en 1777, après s'être fait, par son érudition, une réputation qui serait plus durable s'il eût su diriger, au moyen de plus de critique, la vive pénétration dont il était doué. Parmi les écrits dont il est auteur, et qui presque tous roulent sur des points d'hist. et de numismatique, nous citerons : *de Cistophoris seu numis quæ cistas exhibent*, Lyon, 1734, in-4, fig. ; *Explication d'une médaille d'Auguste, frappée à Lyon*, insérée dans les *Mem. de Trevoux* (juin 1738, p. 1263) ; *Rem. sur les premiers vers. du prem. liv. des Macchabées*, Lyon, 1739, in-4, trad. en espagnol par Manuel Gomez y Marco, Valence, 1753, in-4, avec le texte orig. ; *de Numis Vespasiani fortunam et felicitat. reduces exprimentibus*, Lyon, 1742, in-4 ; *de Coloniæ Tarraconæ nummo, Tiberium Aug., etc., exhibente*, Zurich, 1748, in-8 et in-4, fig., avec une trad. esp. en regard. — Panel (Antoine), son frère, d'abord jésuite comme lui, puis prêtre séculier, m. vers 1750 à Nozeroi sa patrie, cultiva la poésie lat. avec quelq. succès, et publia séparément quelques *odes* sans indication de dates ni de lieu de l'impression.

PANETIUS. V. Panætius.

PANIERI (Ferdinand), théologien italien, né en 1759 à Pistoja, renonça aux principes de l'école

janséniste qu'il avait soutenus avec éclat, en 1786, au synode tenu par l'évêque Ricci, dirigea plus tard les conférences ecclésiastiques du clergé de sa ville natale, adhéra avec un empressement marqué à la bulle *Auctorem fidei* de Pie VI, et m. en 1822, chanoine de la cathédrale de Pistoja. Nous citerons, parmi ses divers écrits, une *Exposition des lois de Dieu et de l'église sur l'usure*, 1813, in-8.

PANIGAROLA (François), prédicateur célèbre au 16e S., né en 1548 à Milan, m. en 1594, évêque d'Asti en Piémont, avait eu une jeunesse fougueuse et dissipée, ce qui retarda le développement des talens qu'il avait annoncés d'abord. Mais rentré dans la bonne voie après la m. de son père qui l'aimait tendrement, et dont il n'avait pu recueillir les derniers embrassemens, il prit l'habit religieux chez les cordeliers de Florence (1567), et devint bientôt l'exemple de ses confrères. Ses prem. succès dans la chaire furent brillans. Après s'être vu couvert d'applaudissemens dans plusieurs villes d'Italie, et particulièrement en 1571 à Rome, où il avait été chargé de prêcher devant le chapitre général de l'ordre, il vint en France à l'invitation de Pie V, pour y suivre des cours de théologie, et ne retourna qu'au bout de 13 ans en Italie, dont toutes les villes se disputèrent l'honneur de le posséder. Suffragant de l'év. de Ferrare en 1585, il fut dépouillé de cette dignité comme prévenu d'entretenir, avec le card. de Médicis, une correspondance suspecte, mais n'en fut pas moins accueilli avec distinction à Rome, et nommé peu après évêq. d'Asti. Charles-Quint l'ayant envoyé en France avec le card. Cajetan, pour appuyer le parti de la ligue, Panigarola se montra l'un des plus ardens à exciter les Parisiens contre Henri IV; il ne renonça lui-même à l'espoir de voir triompher la ligue qu'après l'entrée de ce prince dans la capitale de son royaume enfin reconquis; et, revenu dans son diocèse, il ne survécut que peu de temps à cet évènement. Les *sermons* de Panigarola, aujourd'hui justement oubliés, furent imprimés à Rome en 1596, in-4. Parmi ses autres ouv., le plus connu est un traité de l'éloquence de la chaire, intit.: *il Predicatore, ossia parafrasi e commento intorno al libro dell' eloquenza di Demetrio Falereo*, Venise, 1609, in-4, plusieurs fois réimp.

PANIN (Nikita Ivanovitch, comte de), homme d'état russe, originaire de la famille des Pagnini, de Lucques, et fils d'un des généraux du tzar Pierre Ier, né en 1718, fut successivement chambellan et grand-écuyer de l'impératrice Elisabeth, remplit ensuite diverses missions diplomatiques, et enfin devint gouverneur du grand-duc Paul Petrovitch, puis ministre de Catherine II. Ce fut au prix d'une soumission sans bornes aux volontés de cette souveraine qu'il obtint cette faveur, et il la justifia du moins, à défaut de génie, par son application aux affaires et par des vues utiles: il m. en 1783. On a imprimé un *Précis historique de la vie du comte de Panin*, Londres, 1784, in-8. — Panin (le général Pierre), frère du précédent, se signala dans la guerre contre les Turks, notamment à Bender, puis dans l'expédition contre le chef de révolte Pougatchef, dont il triompha. Courtisan moins habile que le comte son frère, il osait murmurer hautement contre l'ingratitude de Catherine à son égard; mais cette grande princesse lui prouva assez qu'elle n'avait point oublié ses services, puisqu'elle ne songea jamais à réprimer ses murmures.

PANINI (François), sav. modénois du 16e S., a écrit, vers 1567, une *chron.*, ou plutôt un nobiliaire de sa patrie, qu'il continua ensuite depuis 1507, où il l'avait laissée, jusqu'en 1567, de concert avec un comte Fulvio Rangone. On en conserve le MS. dans la bibliothèque ducale de Milan. Panini avait en outre composé des *épigrammes* latines qui ont été imp. à la suite des *poésies* d'Angelo Giuccinardi, Reggio, 1595 (*v.* le t. 4, p. 22 de la *bibliot. modenese*, de Tiraboschi.

PANIZZA (Louis), médecin de Frédéric II, duc de Mantoue, né dans cette ville en 1480, m. vers 1560, a laissé: *Apologia commentarii olim editi de pravâ evacuatione*, etc., Venise, 1561, in-fol.; *Quæstio de phlebotomiis fiendis in omni dolore*, etc., ibid., 1532, in-4.

PANNARD. V. Panard.

PANNARTZ (Arnold), imprimeur, sortit de l'atelier de Guttemberg à Mayence, pour porter l'imprimerie en Italie au commencement du pontificat de Paul II. S'étant établi avec quelques autres dans le monastère de Sublac, ils imprimèrent le *Donat* sans date, le *Lactance* de 1465, et la *Cité de Dieu* de 1467. Appelé à Rome par François de Maximis, il y publia en 1467 les *Epîtres familières de Cicéron*, l'année suivante les *Lettres* de St Jérôme, 2 vol. in-fol., et la première édition du *Speculum vitæ humanæ*.

PANNEELS (Guillaume), graveur, élève de Rubens, naquit à Anvers en 1600, et travailla d'après son maître. Ses principales estampes sont: *Esther devant Assuérus*, *la Nativité*, *l'Adoration des Mages*, *la Madeleine chez le pharisien*, deux tableaux de *la Sainte famille*, *le Portrait de Rubens*, etc.

PANNINI (Jean-Paul), l'un des meilleurs peintres paysagistes du 18e S., élève de Benoît Luti, né à Plaisance en 1691, m. à Rome en 1764, se distingua dans la perspective par la grâce et la vérité qu'il mettait dans ses paysages. On voit à Rome, dans la *Villa Patrizi*, quelques uns des ouvrages de J.-P. Pannini: le musée du Louvre en possède sept, dont un, représentant des *Ruines d'architecture d'ordre dorique*, passe pour l'un de ses plus beaux ouvrages après ses *Vendeurs chassés du temple*. — Son fils François Pannini se distingua dans le même genre de peinture. Notre musée possède de lui 16 dessins lavés à l'aquarelle: on en peut voir le détail dans la *Notice des dessins exposés au Louvre, dans la galerie d'Apollon*.

PANNONIUS. V. Cisinge.

PANOENUS, peintre grec, frère de Phidias, fut employé comme lui à orner et embellir le temple de Jupiter-Olympien, où il peignit divers sujets de la myth. Il fit dans Athènes le tableau de la bataille de Marathon, et représenta en Elide, sur le bouclier d'une Minerve, le combat des Athéniens contre les Amazones.

PANORMITA (Antoine BECCADELLI, plus connu sous le nom de). V. Antoine de Palerme, et ajoutez: Ses *Poésies* ont été imp. à Venise, 1553, in-4, avec des *épigrammes* et des *satires contre Laurent Valla*. On a publié à Paris, en 1791, dans un recueil infâme intitulé *Quinque illustrium poetarum Lusus in Venerem*, l'*Hermaphroditus*, de Panormita, son ouv. le plus connu.

PANSA (Caius-Vibius), consul romain, collègue d'Hirtius, ami de Cicéron, commandait les armées romaines contre Antoine avec Octave et son collègue. Il fut blessé dans un combat, et m. de sa blessure.

PANSERON (Pierre), architecte, né à Provins, a dessiné et gravé plusieurs volumes de planches, pour jardins anglais et autres.

PANTAGATHUS (Octavio BACATO, plus connu sous le nom de), religieux servite, né à Brescia en 1494, m. à Rome en 1567, se distingua par une vaste érudition, et fut regardé de son temps comme un oracle en littérature. Il n'a fait imprimer par modestie aucun ouvrage. Parmi les traités qu'il avait composés, on en remarque un intitulé: *Notitia rerum romanarum*, et une *Hist. ecclésiastiq.* Sa *Vie* a été publiée par J.-B. Rulus, Rome, 1657, in-8.

PANTALÉON (St), natif de Nicomédie, souf-

frit le martyre vers 305, sous l'empire de Galère. — Un autre PANTALÉON, diacre de l'église de Constantinople dans le 13e S., est auteur d'un *traité* contre les erreurs des Grecs, inséré dans la *Bibliothèque des pères*.

PANTALÉON (HENRI), médecin, historien et littérateur, né à Bâle en 1522, occupa avec distinction plusieurs chaires de littérature et de médecine dans sa patrie, où il était revenu après quelques voyages en Italie et en France, et où il mourut en 1595. Outre un certain nombre d'*opuscules* en vers latins, de *notes*, de *préfaces* et *traductions*, on a de lui : *Prosopographia heroum et illustrium virorum totius Germaniæ*, 1566, 3 vol. in-fol.; *Diarium historicum*, Bâle, 1572, in-fol.; *militaris ordinis johannitarum rhodiorumque, aut melitensium equitum Historia nova*, ibid., 1581, in-fol., fig., rare, etc.

PANTALEONE, professeur de médecine à Verceil, puis premier médecin du duc de Savoie, se fit, vers la fin du 15e S., une grande réputation de savoir, et écrivit divers ouvrages, parmi lesquels on distingue les deux suivans : *Lacticiniorum Summa*, Turin, 1477, in-4; et *Pilularium*, impr. avec le précédent, Pavie, 1518, in-fol.; Lyon, 1525, in-4; ibid., 1528, in-8.

PANTÈNE (ST), philosophe stoïcien et père de l'église, né en Sicile de parens païens, renonça à l'étude des sciences profanes après avoir embrassé la foi chrétienne, et étant venu se fixer à Alexandrie, y fut placé, vers l'an 179, à la tête de la célèbre école qu'avaient fondée les disciples de Saint Marc. Institué apôtre des nations orientales par le patriarche Démétrius, il passa dans les Indes, y séjourna plusieurs années, et revint à Alexandrie, où il remplissait encore en 216 les fonctions de catéchiste sous St Clément. Ce saint père, dans ses *Comment.*, parle avec beaucoup de vénérat. de Pantène, dont l'église honore la mémoire le 7 juillet.

PANTEO (JEAN-ANTOINE), médecin, né à Vérone au 15e S., a laissé : *Confabulat. ex thermis chalderianis, quæ in veronensi agro sunt*, etc., Vicence, 1488, in-fol. — Jean-Aug. PANTEO, de Venise, est auteur d'un traité intitulé *Ars et Theoria transmutationis metallicæ*, etc., pub. à Venise en 1551.

PANTERO-PANTERA (N.), gentilhomme de Côme, et capitaine de galères au service de Clément VIII, est auteur d'un ouvrage publié à Rome en 1614 sous le titre de l'*Armata navale*, en 2 liv.

PANTHÉE, femme d'Abradate. V. ABRADATE.

PANTHOT (LOUIS), chirurgien lyonnais, se distingua au 17e S., et accrédita un des prem. l'opér. césarienne.— Ses 2 fils, HORACE et JEAN-BAPTISTE, se distinguèrent aussi comme médec. Le second, mort en 1707, a laissé, entre autres écrits, un *Traité sur la baguette divinatoire, ou la Recherche des véritables usages auxquels elle convient*, Lyon, 1693, in-4 et in-12; *Dissertation sur l'usage des bains chauds, principalement sur ceux d'Aix en Savoie, et sur l'effet du mercure*, ibid., 1700, in-4; *Traité des dragons et des escarboucles*, ibid., 1691, in-12.

PANTIN (GUILL.), méd. à Bruges, m. en 1583, a écrit, sur le *de Re medicâ* de Celse, un *Commentaire*, imprimé à Bâle, 1552, in-fol. — Pierre PANTIN, petit-neveu du précédent, né à Thielt, en Flandre, professa les langues à Louvain, fut doyen de Ste-Gudulle à Bruxelles, et m. en 1611 à 56 ans. Outre des traductions de plusieurs aut. grecs, on a de lui, entre autres ouvrages, un traité *de Dignitatibus et Officiis regni ac domûs regiæ Gothorum*, inséré dans l'*Hispania illustrata*.

PANVINIO (ONUPHRE), antiq., hist. et compil., né en 1529 à Vérone, prit l'habit des ermites de St-Augustin, enseigna la théologie à Florence (en 1554), parcourut ensuite l'Italie pour recueillir des inscript. et autres monum. d'antiquité, fut attaché à la bibl. du Vatican sous le pape Marcel II, accompagna le cardinal Alexandre Farnèse en Sicile, et m. à Palerme en 1568. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., dont Niceron (t. 16 de ses *Mém.*) et Scipion Maffei (*Verona illustrata*, t. 2), donnent la liste exacte. Nous citerons seulem. : *Epitome pontificum romanorum usque ad Paulum IV*, Venise, 1567, in-4, 2e édit.; *Fasti et Triumphi Romanorum, à Romulo usque ad Carolum V*, Venise, 1557; Heidelberg, 1588, in-fol.; *de baptismate pascali Origine*, etc., Rome, 1560, in-4; *de Sybillis et Carminibus sybillinis*, Venise, 1567, in-8; *de Triumpho Commentarius*, ibid., 1573, in-fol.; *de Ritu sepeliendi mortuos*, etc., Louvain, 1572, in-8; trad. en franç., Arras, 1613, in 8; *de Republicâ romanâ libri III*, Venise, 1581, in-8; *amplissimi ornatissimique Triumphi, ex antiq. lapidum, nummorum monumentis..... Descriptio*, Rome, 1618, in-fol. obl., fig., très-rare, etc., etc. On a peine à concevoir comment Panvinio, m. à 39 ans, eut le loisir de composer un aussi grand nombre d'ouvr.

PANYASIS, poète d'Halycarnasse, avait composé un poème sur les 12 travaux d'Hercule, fort vanté par les anciens, et dont il ne nous est rien parvenu.

PANZACHIA (MARIE-HÉLÈNE), peintre, née à Bologne en 1688, avait un talent remarq. pour le paysage. Elle a aussi traité avec succès quelques objets d'histoire.

PANZANI (GRÉGOIRE), ecclésiastique italien du 17e S., fut envoyé par Urbain VIII en Angleterre l'an 1634, pour concilier les différends qui s'étaient élevés entre les catholiques de cette île. Les *mém.* qu'il écrivit en italien relativ. à cette mission, sont restés MSs.; mais Berington en a donné une traduction angl., avec des notes et un supplém., sous ce ce tit. : *the Memoirs of Gregorio Panzani, giving an account*, etc., Birmingham, 1794, in-4.

PANZER (GEORGE-WOLFGANG-FRANÇOIS), ministre du St-Evangile et bibliogr., né à Sulzbach en 1729, m. à Nuremberg en 1805, s'est fait connaître surtout par ses *Annales typographici, ab artis inventæ origine ad annum MD*, etc., Nuremberg, 1793-1803, 11 v. in-4. On a en outre de lui : *Description des plus anciennes Bibles allem.*, Nuremberg, 1777, in-4; *Hist. de l'imprimerie dans les prem. temps à Nuremberg*, ibid., 1779, in-4; *Annales de l'ancienne littérat. allem.*, ibid., 1788, gr. in-4. On trouvera une *notice* détaillée sur Panzer en tête du prem. vol. du *catalogue* de sa biblioth., en lat., Nuremberg, 1806-7, 3 vol. in-8.

PAOLI (D. SÉBASTIEN), religieux de la congrég. des clercs réguliers de la Mère de Dieu, littérateur et antiquaire distingué, né à Lucques en 1684, m. en 1751, membre de plus. academ., publia dans les journaux d'Italie beaucoup de *dissert.*, dont plus. ont été impr. depuis à Lucques et à Venise, 1748 et 1750. Nous citerons les suivantes : *Della poesia de' SS. padri greci e latini*, Naples, 1714, in-8; *Dissertatio de numo aureo Valentis imperatoris*, Lucques, 1722, in-4, etc. On a aussi de lui les vies de plus. hommes illustres. *Voy.*, pour plus de détails, l'*éloge* de D. S. Paoli, dans le t. 33 du *Giornale de' letter. d'Italia*, p. 397, et celui qu'a pub. le P. Paciandi sous ce tit. : *De rebus Sebast. Paulli, congreg. Matris Dei, Comment. epistol.*, etc., Naples, 1751.

PAOLI (HYACINTHE), général corse, d'une famille plébéienne, ne dut d'abord son élévat. qu'à la supériorité de ses lumières, et il la justifia ensuite par son énergique intrépidité dans l'insurrection de l'île contre les Génois en 1734. Chargé du commandem. avec Giafferi et Ceccaldi, et réduit à une lutte trop inégale, il pensa à adoucir le joug dont il devenait impossible d'affranchir sa patrie, et, de concert avec ses collègues, il en proposa la dominat. aux cours de Rome et de Madrid, qui re-

fusèrent cette offre. Ce fut alors que les chefs de la Corse placèrent, dans un manifeste, cette île sous la protect. de l'*Immaculée Conception*. Cepend. l'enthousiasme public s'y affaiblissait de plus en plus; l'arrivée du baron de Neuhof (*v.* ce nom) l'avait relevé pour un moment. Paoli et ses collègues déposèrent en ses mains le pouvoir suprême; mais la fortune trahit les espérances de l'aventureux baron, et des négociations entamées entre la France et l'Allemagne allaient replacer la Corse sous le joug détesté des Génois. Paoli adressa à Louis XV, au nom de ses concitoyens, un manifeste rempli de force et de pathétique. Cette ressource désespérée ne fut pas moins vaine que les dern. efforts du patriote général, qui du moins s'honora, avant de succomber devant la fortune du maréchal de Maillebois (1739), par un trait d'humanité qui lui mérita l'admirat. de ses heureux adversaires: il parvint à sauver la vie à six compagnies franç. qu'allaient égorger les Corses, entre les mains de qui elles étaient tombées. Réfugié à Naples avec sa famille, après la conquête de sa patrie, il y fut mis à la tête d'un régiment, et m. à l'instant des prem. succès de son fils, dont l'art. suit.

PAOLI (PASCAL), fils du précéd., né en 1726, au village de la Stretta, dans la piève de Rostino, dépendante de la juridiction de Bastia, suivit son père dans l'exil, et fut élevé sous ses yeux, à Naples, dans la haine du nom génois. Il était simple enseigne dans un régiment de cavalerie, lorsqu'il alla rejoindre en Corse son frère aîné, Clemente, qui venait d'être nommé l'un des magist. suprêmes de l'île. Ce fut vers le jeune Pascal que se tournèrent bientôt tous les regards. En 1755, il fut proclamé, quoique absent, chef unique de l'île. La fortune ne fut pas d'abord favorable à ses armes, et l'un de ses rivaux, Marius-Emmanuel Matra, s'étant fait le stipendié des Génois, profita de ce moment pour l'accabler encore. Pascal dut son salut aux prompts secours d'un autre ennemi plus généreux, Thomas Cervoni, et dès-lors il fit oublier ses revers par des victoires dont il sut profiter. Non content de triompher sur terre, il créa une petite marine qui fit beaucoup de mal au commerce de Gênes. Les anciens maîtres de la Corse en étant venus à faire des propositions de paix, il fit décréter en 1761 que la nation ne se prêterait à aucun accommodem., à moins que son territoire ne fût évacué et son indépend. reconnue. Il poursuivait en même temps ses succès contre tous les ennemis du nouv. gouvernem., tant étrangers que nationaux, et commençait l'époque la plus brillante de sa vie. Les places maritimes restant seules aux Génois, et tout l'intérieur de l'île étant reconquis sur eux, Paoli crut devoir saisir le beau rôle de législateur. L'établissem. de tribunaux permanens, l'uniformité introduite dans les poids et les mesures, une nouv. monnaie mise en circulation, des soins constans donnés au maintien de la paix intérieure, l'agriculture ranimée, les bienfaits de l'instruct. offerts publiquem. aux jeunes Corses dans l'université nouv. de Corté, enfin les priviléges de la juridict. ecclésiastique, sinon détruits, du moins combattus avec courage, tels furent les actes qui recommandèrent le nom de Paoli à l'admirat. de l'Europe. J.-J. Rousseau, invité par lui à venir se fixer dans son île, céda à ces instances faites au nom d'une nation qu'il estimait; des circonstances indépendantes de la volonté du philosophe purent seules l'empêcher d'aller travailler, sous les auspices du guerrier libérat., à la législation de cette république naissante. Cependant des troupes franç., commandées par le comte de Marbeuf, débarquèrent en Corse. Paoli, alarmé d'abord, se laissa rassurer par les démonstrations de neutralité du ministre de France, le duc de Choiseul, et se crut même assez en sûreté pour aller enlever Capraïa aux Génois (1767). Mais enfin ceux-ci cédèrent à la France leurs prétentions à la souveraineté de la Corse. Paoli protesta contre ce marché déloyal, et résolut d'en empêcher l'exécution par la force des armes. Après quelq. avantages obtenus sur le marquis de Chauvelin, il fut complètem. défait par le comte de Vaux, qui avait été chargé du commandem. des troupes franç. à la place du présomptueux marquis. L'Angleterre fut l'asile du généreux défenseur de la Corse jusqu'en 1789, époque à laquelle l'assemblée constituante fit cesser son exil et celui de tous les autres champions malheureux de l'indépendance. Il vint à Paris recevoir du peuple et des grands l'accueil le plus flatteur, et du roi le titre de lieuten.-général avec le commandement militaire de son pays. Arrivé à son poste, et investi, par la confiance de ses concitoyens, de plusieurs autres charges importantes, il seconda sincèrem. d'abord les vues de l'assemblée constituante; mais les maux de la révolut. qui s'étendirent jusqu'en Corse, et d'autres motifs légitimes encore le détachèrent insensiblement de la métropole. Il fut accusé de trahison dans le sein de la convention, et rompit alors tous les liens qui l'attachaient à ce gouvernem. horrible. Elu par les autres mécontens généralissime et présid. d'une consulte formée à Corté (1793), mis hors la loi presque aussitôt par la France, il offrit son pays au roi d'Angleterre, qui ne dédaigna point cet hommage, mais qui fut assez peu reconnaissant pour donner la vice-royauté de la Corse, et même la présidence du parlement de ce nouveau royaume, à d'autres qu'à Paoli. Ce grand citoyen étouffa son ressentim. et fit tout pour engager ses compatriotes à rester fidèles au roi George, persuadé qu'il était que cette alliance était leur seul moyen de salut. Il se rendit toutefois à Londres en 1796, pour y faire entendre des plaintes auxquelles on ne fit pas attention. Il passa ses dern. jours sur cette terre étrangère, désespéré de voir son pays au pouvoir de la France, et la France gouvernée par un homme qu'il avait vu naître, qu'il avait protégé, et qui n'avait pu rester son ami. Il m. dans un village voisin de Londres en 1807. V., pour plus de détails, la *Descript. de l'île de Corse*, par le baron Frédéric, fils du roi Théodore, et l'écrit de Pompéi, intit.: *De l'état de la Corse*, Paris, 1821, in-8.

PAOLILLO, peintre, élève de Sabbattini, a peint à Naples, sa ville natale, un *St-Jean* et un *Tableau de la Vierge*, qui lui ont fait beaucoup de réputation.

PAOLINI (FABIO), philosophe et médec., né à Udine vers le milieu du 16e S., fut l'un des fondat. de la nouv. académ. qui s'éleva à Venise en 1593, et il y fit un cours public de langue grecque. On a de lui, entre autres ouv. mentionn. dans la *Biblioth. volante* de Cinelli, et dans le *Dictionn.* d'Eloy: *de viperis in trochiscorum apparatu pro theriacâ adhibendis Disputatio*, Venise, 1604; *Prælectiones Marciæ sive Commentaria in Thucydidis Historiam*, etc., ibid., 1603; *Fabulæ ex antiquis scriptoribus excerptæ, et græcis latinisque tetrasticis senariis explicatæ*, ibid., 1587.

PAOLINI (PÉTRONILLE), poète et musicienne distinguée, née à Tagliacozzo en 1663, m. en 1726, a laissé diverses *poésies* qui se trouvent dans les recueils de son temps, cinq *oratorio* en musique, et deux drames intit.: *Il tradimento vindicato, ovvero la Dona illustre* et *la Tomiri*.

PAON, DU PAON ou LE PAON (N.), peintre de batailles, né vers 1740, d'un paysan des envir. de Paris, vint s'établir dans cette ville après avoir servi plus. années dans un régim. de dragons. Muni de dessins qu'il avait exécutés au milieu des camps, où s'était fortifié son goût naturel pour l'art dans lequel il devait plus tard se distinguer, il se présenta à Carle Vanloo, prem. peintre du roi, en reçut des encouragem., et en peu de temps il devint l'émule de Casanova, sous lequel il commença à peindre. Cet artiste m. en 1785; div. morceaux qu'il a exé-

cutés au Palais-Bourbon et dans la salle du conseil de l'Ecole-Militaire, dénotent un dessin ferme et correct, une gr. exactitude d'imitat., mais sont d'un ton parfois un peu froid.

PAPA (JOSEPH del), prem. médecin du gr.-duc Jean Gaston de Médicis, né en 1649 à Empoli (Toscane), m. en 1737, avait d'abord professé la dialectique, puis successivem. les institut. théoriques et la pratique de la médec. à l'université de Pise. On a de lui : *Lettera intorno alla natura del caldo e del freddo, al signor Francesco Redi*, Florence, 1674, in-8; *Lettera nella quale si discorre se il fuoco e la luce sieno una cosa medesima*, Florence, 1675, in-8; *Exercitat. de præcipuis humoribus qui in humano corpore reperiuntur*, etc., ibid., 1733, in-4; Venise, 1735, et Leyde, 1736, in-8; *Consulti medici*, in-4, Rome, 1733, et Venise, 1734; *Trattati varij fatti in diverse circostanze*, Florence, 1734, in-4.

PAPACINO. V. ANTONI.

PAPADOPOLI (NICOLAS COMMÈNE), jésuite, littérat. et ensuite professeur de droit canon à Padoue, né en 1655, m. en 1740, a fait imp. div. ouv. qui dénotent une connaiss. distinguée des langues savantes, mais que déparent de nombr. inexactitudes. Nous citerons seulement ses *Prænotationes mystagogicæ ex jure canoncio*, etc., Padoue, 1697, in-fol.

PAPAI-PARIZ (FRANÇOIS), médec. hongrois, né en 1649 à Deez, dans la Transylvanie, où il m en 1716, après avoir, pendant 40 ans, enseigné la médecine, a laissé une traduct. en latin de la *Paix de l'âme* de Pierre Dumoulin, in-8; un *Abrégé de l'hist. ecclésiast. de Hongrie et de Transylvanie*, Zurich, 1723, in-8; *Paix du corps*, en hongrois; *Dictionar. latino-hungaricum*, Leutschau, 1708, in-8; *Dictionarium hungarico-latinum ; Ars heraldica*, 1696, in-12; des *poésies*, etc.

PAPARELLA (SÉBASTIEN), profess. de médec. à l'univ. de Pérouse, né au commencem. du 16e S. à Monte-Santo, dans la Marche d'Ancône, est aut. d'un assez gr. nomb. d'ouvr. mentionnés dans le *Dictionnaire* d'Eloi, et qui, impr. d'abord séparément à Venise, Pavie et Pérouse, de 1551 à 1573, ont été réunis par l'aut. en une édit. complète, Macerata, 1582, in-fol.

PAPE (GUI). V. GUI-PAPE.

PAPE, nom sous lequel on désigna d'abord tous les évêques, ne devint particulier aux successeurs de saint Pierre que depuis Grégoire VII. Comme les autres évêques, les papes furent élus par le peuple et le clergé, jusqu'à ce que les empereurs s'étant faits chrétiens, s'attribuèrent le droit de confirmer leur choix, et Justinien et ses successeurs exigèrent même une somme d'argent pour leur accorder cette confirmat. Constantin Pogonat délivra l'Eglise de cette servitude en 681. Louis-le-Débonnaire déclara en 824 que l'élection des papes serait libre à l'avenir. Mais sous Innocent II les cardin. s'arrogèrent le droit de faire seuls cette élect. (vers 1143). Le pape Honorius III en 1216, ou plutôt Grégoire en 1274, ordonna que l'élect. se ferait à l'avenir dans un conclave, ce qui s'est pratiqué jusqu'à nous. Les papes forment depuis St Pierre, que l'on regarde comme le prem., une suite non interrompue. Ils se sont succédé dans l'ordre suivant :

St Pierre, m. en	66
St Lin.	67
St Clément.	76
St Clet.	83
St Anaclet.	96
St Evariste.	108
St Alexandre I.	117
St Sixte I.	127
St Telesphore.	138
St Higyn.	142
St Pie I.	150
St Anicet.	161
St Soter.	171
St Eleuthère.	185
St Victor I.	197
St Zéphirin.	217
St Calixte I.	222
St Urbain I.	230
St Pontien.	235
St Anthère.	236
St Fabien.	250
St Corneille.	252
Novatien, antip.	251
St Luce I.	254
St Etienne I.	257
St Sixte II.	259
St Denis.	268
St Félix I.	274
St Eutichien.	283
St Caie.	295
St Marcellin.	304
St Marcel.	310
St Eusèbe	310
St Melchiade.	314
St Sylvestre.	335
St Marc.	336
St Jules I.	352
Libère.	366
Félix II.	
St Damase.	384
Ursicin, antip.	
St Sirice.	399
St Anastase.	401
Innocent I.	417
Zozime.	418
Boniface I.	422
Célestin I.	432
Sixte III.	440
St Léon-le-Grand.	461
St Hilaire.	468
Simplicius.	483
Félix III.	492
Gélase.	496
Anastase II.	498
Symmaque.	514
Laurent, antip.	
Hormisdas.	523
Jean I.	526
Félix IV.	530
Boniface II.	532
Jean II.	535
Agapet.	536
Sylvère.	538
Vigile.	555
Pélage I.	560
Jean III.	573
Benoît I.	578
Pélage II.	590
St Grégoire-le-Gr.	604
Sabinien.	606
Boniface III.	607
St Boniface IV	615
Dieudonné I.	615
Boniface V.	624
Honorius I.	638
Séverin.	640
Jean IV.	642
Théodore.	649
St Martin I.	655
Eugène I.	657
Vitalien.	672
Dieudonné II.	676
Donnus I.	679
St Agathon.	682
Léon II.	683
St Benoît II.	685
St Jean V.	686
Pierre, antip.	
Théodore, antip.	
Conon.	687
St Sergius I.	701
Théodore, antip.	
Paschal, antip.	
Jean VI.	705
Jean VII.	707
Sisinius.	708
Constantin.	715
Grégoire II.	731
Grégoire III.	741
Zacharie.	752
Etienne II, élu et non consacré.	
Etienne II ou III.	757
Paul I.	767
Théophilacte, Constantin, Philippe, antipapes.	
Etienne III ou IV.	772
Constantin, antip.	
Adrien I.	795
Léon III.	816
Etienne IV ou V.	817
Paschal I.	824
Eugène II.	827
Zizime, antip.	
Valentin.	827
Grégoire IV.	844
Sergius II.	847
Léon IV.	855
Benoit III.	858
Anastase, antip.	
Nicolas I.	867
Adrien II.	872
Jean VIII.	882
Marin ou Martin II.	884
Adrien III.	885
Etienne V ou VI.	891
Anastase, antip.	
Formose.	896
Sergius, antip.	
Boniface VI.	896
Etienne VI ou VII.	897
Romain.	898
Théodore II.	898
Jean IX.	900
Benoît IV.	904
Léon V.	904
Christophe, antip.	905
Sergius III.	912
Anastase III.	914
Lando.	915
Jean X.	928
Léon VI.	929
Etienne VII ou VIII.	931
Jean XI.	936
Léon VII.	939
Etienne VIII ou IX.	943
Marin ou Martin III.	946
Agapet II.	956
Jean XII.	964
Léon VIII, antip.	965
Benoit V, chassé en	964
Jean XIII.	972
Benoît VI.	974
Boniface VII, ant.	975
Donnus II.	975
Benoît VII.	984
Jean XIV.	985
Boniface VII pour la seconde fois antipape.	985
Jean XV, fils de Robert, élu et non sacré.	985
Jean XVI.	996
Jean XVI, antip.	998
Grégoire V.	999
Sylvestre II.	1003
Jean XVII.	1003
Jean XVIII.	1009
Serguis IV.	1012
Benoît VIII.	1024
Léon ou Grégoire, antipape.	1012
Jean XIX.	1033
Benoit IX, abdique en	1044

Sylvestre et Jean, antipapes.	1044
Grégoire VI.	1046
Clément II.	1047
Benoit IX réintég.	1048
Damase II.	1048
Léon IX.	1054
Victor II.	1057
Etienne IX ou X.	1058
Benoit X, antip.	1058
Nicolas II.	1061
Alexandre II.	1073
Honoré II, antip.	1081
Grégoire VII.	1085
Clément III, antip.	1086
Victor III.	1087
Urbain II.	1099
Pascal II.	1118
Albert et Théodoric, antip.	
Gelase II.	1119
Maurice Bourdin, antipape.	1119
Calixte II.	1124
Honoré II.	1130
Calixte III, antip.	
Innocent II.	1143
Anaclet et Victor, antipapes.	
Célestin II.	1144
Lucius ou Luce II.	1145
Eugène III.	1153
Anastase IV.	1154
Adrien IV.	1159
Alexandre III.	1181
Victor, Pascal, Calixte, Innocent, antipapes.	
Luce III.	1185
Urbain III.	1187
Grégoire VIII.	1187
Clément III.	1191
Célestin III.	1198
Innocent III.	1216
Honoré III.	1227
Grégoire IX.	1241
Célestin IV.	1241
Innocent IV.	1254
Alexandre IV.	1261
Urbain IV.	1264
Clément IV.	1268
Grégoire X.	1276
Innocent V.	1276
Adrien V.	1276
Vicedominus, non sacré.	1276
Jean XXI	1277
Nicolas III.	1280
Martin IV.	1285
Honoré IV.	1287
Nicolas IV.	1292
Célestin Vabdique,	1294
Boniface VIII.	1303
St Benoit XI.	1304
Clément V siége à Avignon.	1314
Jean XXII.	1334
Pierre de Corbière, antipape.	1338
Benoit XII.	1342
Clément VI.	1352
Innocent VI.	1362
Urbain V.	1370
Grégoire XI retourne à Rome.	1378

A Rome.

Urbain VI.	1389
Boniface IX.	1404
Innocent VII.	1406
Grégoire XII.	1409
Alexandre V.	1410
Jean XXIII.	1415
Martin V.	1431
Eugène IV.	1447

A Avignon.

Clément VII.	1394
Benoît XIII.	1423
Clément VIII.	1429
Félix V.	1449

Fin du schisme.

Nicolas V.	1455
Calixte III.	1458
Pie II.	1464
Paul II.	1471
Sixte IV.	1484
Innocent VIII.	1492
Alexandre VI.	1503
Pie III.	1503
Jules II.	1513
Léon X.	1521
Adrien VI.	1523
Clément VII.	1534
Paul III.	1549
Jules III.	1555
Marcel II.	1555
Paul IV.	1559
Pie IV.	1565
St Pie V.	1572
Grégoire XIII.	1585
Sixte V.	1590
Urbain VII.	1590
Grégoire XIV.	1591
Innocent IX.	1591
Clément VIII.	1605
Léon XI.	1605
Paul V.	1621
Grégoire XV.	1623
Urbain VIII.	1644
Innocent X.	1655
Alexandre VII.	1667
Clément IX.	1669
Clément X.	1676
Innocent XI.	1689
Alexandre VIII.	1691
Innocent XII.	1700
Clément XI.	1721
Innocent XIII.	1724
Benoît XIII.	1730
Clément XII.	1740
Benoit XIV.	1758
Clément XIII.	1769
Clément XIV.	1774
Pie VI.	1799
Pie VII.	1823
Léon XII.	

PAPEBROCH, ou plus exactement PAPEBROECK (DANIEL), sav. jésuite, un des plus laborieux édit. des *Acta sanctorum*, naq. à Anvers en 1628. Le cours de l'immense travail qu'il avait entrepris conjointem. avec les pères Bollandus et Henschenius fut interrompu par les querelles que lui suscitèrent les carmes, irrités contre lui pour ce qu'il avait dit relativem. à leur origine. Il fallut des jugemens, et de l'inquisition de Madrid et de la cour de Rome. Les décisions finirent par être favorables à Papebroch, qui depuis continua tant qu'il put ses travaux. Devenu aveugle à 82 ans, il consacra à des exercices de piété les 5 dern. années de sa vie, qu'il termina à Anvers en 1714. Outre la part qu'il eut aux *Acta sanctorum*, et particulièrement aux volumes de cette savante compilation qui contiennent les mois de mars, avril, mai et juin, il a pub. encore le *Propylæum ad Acta sanctorum mai*, in-fol., et ses *Reponses aux accusations des carmes*, 4 vol. in-4. Le P. Piens a écrit la *vie* de ce sav. jésuite en tête du 6e vol. des *Actes* du mois de juin; et elle a été reproduite dans le tome 2 des *Mem.* de Niceron.

PAPENDRECHT (CORNEILLE-PAUL HOYNCK VAN), théol. flamand, chanoine et archiprêtre de la métropole de Malines, né en 1686 à Dordrecht, m. à Malines en 1753, avec la réputation d'un homme instruit, laborieux et zélé, a laissé : *Historia ecclesiæ ultrajectinæ à tempore mutatæ religionis in fœderato Belgio*, Malines, 1725, in-fol., trad. en flamand, et impr. en Hollande, 1728, in-fol.; *sex Epistolæ, de hæresi et schismate aliquot presbyterorum ultrajectentium*, Malines, 1729, in-4; *Specimen eruditionis Broedersianæ*, ib., 1730, in-4; *Analecta belgica*, La Haye, 1743, 6 vol. in-4.

PAPHNUCE (ST), év. de la Haute-Thébaïde, souffrit des persécutions cruelles sous Maximin, et assista en 325 au concile de Nicée. On ignore l'époque de sa m. — Il ne faut pas le confondre avec un autre confesseur du même nom qui, étant év. de Saïs, assista en 362 au concile d'Alexandrie, et fut banni par l'emp. Constance.

PAPIAS (ST), disciple de St Jean-l'Evangéliste, devint év. d'Hiéraples, et composa, vers le commencement du 2e S. de J.-C., un ouvrage intit. *Exposition des discours du Seigneur*, dont il ne nous reste que des fragmens. Quelques canonistes imputent à Papias d'avoir le premier donné cours à l'opinion des millenaires, si répréhensible depuis que Cérinthe y mêla de grossières erreurs, mais qui du temps même de St Augustin, comme l'avoue ce St père, était encore admise par la presque totalité des fidèles. — Un autre PAPIAS, gramm. du 11e S., est aut. d'un *Vocabularium latinum*, dont toutes les éditions sont rares; la première est de Milan, 1476, in-fol.

PAPILLON (ALMAGUE), poète français, contemporain de Marot, et comme lui valet de chambre de François Ier, qu'il suivit dans sa captivité en Espagne après la bataille de Pavie, naquit à Dijon en 1487, et m. dans la même ville en 1559. On a de lui : *le Nouvel Amour*, souv. impr.; *Victoire et Triomphe d'argent contre le dieu d'amour*, Lyon, 1537; *Ordonnances d'argent; Victoire et Triomphe d'honneur et d'amour contre argent.* — Thomas PAPILLON, sav. jurisc., de la même famille que le précéd., né à Dijon en 1514, m. en 1596, avocat au parlement de Paris, a laissé, outre un Traité du Droit d'Accroissem. (*libellus de Jure accrescendi*, 1571, in-8), deux autres traités insérés dans le *Thesaurus juris* du jurisc. Otto; ils avaient déjà paru isolém. sous ces titres : *De directis hæredum substitut.*, 1616, in-8; et *Comment. in IV priores titulos lib. primi Digestorum*, 1624, in-12.

PAPILLON (PHILIBERT), chanoine de la Chapelle-aux-Riches à Dijon, où il était né en 1666, consacra toute sa vie à des recherches historiques et littéraires. Il fournit à plusieurs savans, ses contemporains, des *mémoires* et des *observations* intéressantes sur la Bourgogne, dirigea l'ouvrage de Garreau, intitulé *Description du gouvernement de Bourgogne* (Dijon, 1717), publia en 1702 la *Vie de Pierre Abailard* et celle *de Jacq. Amyot*, évêque d'Auxerre; mais ce ne fut qu'après sa mort, arrivée en 1738, que parut l'ouvrage qui prouve le mieux sa vaste érudition et son assiduité

au travail. Il a pour titre *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 1742-45, 2 vol. in-fol., et fut publié par les soins de Papillon de Flavignerot, neveu de Philibert.

PAPILLON (MARC de). V. LASPHRISE.

PAPILLON (JEAN), graveur sur bois, né en 1639 à Rouen, m. à Paris en 1710, a laissé des ouvrages où l'on remarque du talent, et qui lui ont fait sa réputation; mais, faute de connaissances en dessin, il ne put aller aussi loin que semblaient l'annoncer ses dispositions. — Son fils, Jean PAPILLON *le Jeune*, né à St-Quentin en 1661, mort à Paris en 1710, suivit la même carrière, et y atteignit un plus haut degré de perfection. Il travailla pour les tapissiers, les brodeurs, les gaziers, et surtout pour les libraires. Il inventa le *trusquin*. Les amateurs recherchent les portraits de *Paul III*, *Jules III* et *Pie IV*, gravés sur bois par cet artiste. — PAPILLON (Jean-Nicolas), frère du précédent, né à St-Quentin en 1663, m. à Paris en 1714, obtint moins de succès, parce qu'il apporta moins de zèle et d'ardeur aux études de son art. — Jean-Baptiste PAPILLON, neveu du précédent, se distingua dans la même carrière, et l'on admire encore ses *culs-de-lampe* pour l'édition in-fol. des *Fables* de La Fontaine. Il publia en outre sur son art un ouvrage ayant pour titre *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, Paris, 1766, grand in-8. Cet habile graveur était né en 1698 à Paris, et il y m. en 1776. — PAPILLON (Jean-Baptiste-Michel), frère du précédent, mais d'un second lit, fut formé à son art par ses soins, et m. à 26 ans en 1746. Cette mort prématurée l'empêcha d'obtenir les succès qu'avaient annoncés ses rares dispositions. — Marie-Anne ROUILLON, 2e femme de Jean-Baptiste Papillon, a cultivé aussi la *gravure* avec succès.

PAPILLON DE LA FERTÉ (DENIS-PIERRE-JEAN), intendant des menus-plaisirs du roi, né à Châlons-sur-Marne en 1727, envoyé à l'échafaud par le tribunal révolutionnaire à l'âge de 67 ans, a laissé : *Extrait de différens ouvrages publiés sur la vie des peintres*, Paris, 1776, 2 vol. in-8; *Elémens d'architecture, de fortification et de navigation*, ibid., 1787, in-8; *Elémens de géographie*, ibid., 1783, in-8; *Leçons élémentaires de mathématiques*, Paris, 1784, 2 vol. in-8. — Nicolas-Gabriel PAPILLON du RIVET, jésuite, né à Paris en 1717, mort à Tournay en 1782, a traduit quelques *discours* latins du P. La Sante, des *poëmes* en vers latins : *Templum assentationis*, et *Mundus physicus*, *Effigies mundi moralis*, et des *sermons*, imprimés en 1770, Tournay, 4 vol. in-12.

PAPIN (ISAAC), théologien, né à Blois, en 1657, d'une famille protestante, était, par sa mère, neveu du ministre Pajon, auprès duquel il puisa un grand esprit de tolérance et une certaine hardiesse de principes sur quelques points de dogme, notamment sur la grâce efficace. Cette sorte de dissidence lui attira de la part de ses co-religionnaires, entre autres du fameux Jurieu, des désagrémens qui le décidèrent à passer en Angleterre. L'évêque d'Eli l'admit dans son clergé; mais peu de temps après il fut réduit à se réfugier en Allemagne, où le poursuivit encore la haine de ses ennemis. Revenu en France, il embrassa la foi catholique, et fit son abjuration (1690) entre les mains de Bossuet. Il m. à Paris en 1709, après avoir écrit, en réponse aux attaques de ses adversaires, un assez grand nombre d'ouvrages qui furent réunis à quelques autres traités de sa composition, et publiés, avec une *vie* de l'auteur, par l'oratorien Pajon, son cousin, Paris, 1723, 3 vol. in-12. — Nicolas PAPIN, oncle du précédent et médecin distingué, est auteur de quelques *traités* ou *dissertations* sur des points d'histoire naturelle et de médecine, notamment des suivans : *de Pulvere sympathetico*, in-8, Paris, 1641, 1650; Padoue, 1654, et Nuremberg, 1660, in-12; trad. en fr., Paris, 1651, in-8; *Raisonnem. philosoph. touchant la salure, flux et reflux de la mer*, etc., Blois, 1647, in-8. — Son fils, Denys PAPIN, né à Blois vers le milieu du 17e S., prit ses degrés en médecine à la faculté de Paris, et y pratiqua ensuite avec succès, consacrant ses loisirs à l'étude de la physique. S'étant rendu en Angleterre, il y fut accueilli avec distinction par les savans, dont il s'était déjà fait connaître, et fut associé par Boyle à ses belles expériences sur la nature de l'air. Il fut admis en 1681 à la société royale de Londres, et, en 1687, l'université de Marbourg lui offrit une chaire de mathématiques, qu'il remplit avec beaucoup de succès. Enfin, il fut nommé en 1699 correspondant de l'académie des sciences de Paris. Ce savant, laborieux et estimable, m. en 1710, laissant, outre un grand nombre de *lettres* et de *mémoires* dans le *Journal des savans*, les *Transactions philosophiques*; les *Nouvelles de la républ. des lettres*, et les *Acta erudit. lips.*, plusieurs ouvr. parmi lesquels on distingue : *la Manière d'amollir les os et de faire cuire toutes sortes de viandes en fort peu de temps et à peu de frais*, etc., Paris, 1682, in-12, Amsterdam, 1688, in-4; trad. en angl., Londres, 1681, 1682, in-4. C'est la description de sa fameuse machine appelée *digesteur*, autrefois si usitée, mais que de nouvelles découvertes ont fait abandonner.

PAPIN (ELIE), maréchal-de-camp, né à Bordeaux d'un père commerçant, avait lui-même embrassé ce genre d'industrie, lorsque la réquisition de 1793 le porta sur les champs de bataille. Incorporé dans l'armée des Pyrénées, il s'éleva rapidement, par des actions d'éclat, au grade de général de brigade. Cependant, en 1796, quelques circonstances, et probablement aussi un secret éloignement pour le service de la révolution, le déterminèrent à abandonner la carrière qui lui offrait un si brillant avenir, et il reprit les occupations commerciales. Bientôt, sur le bruit de sa démission inopinée, un des agens de Louis XVIII, M. Dupont-Constant, vint lui proposer, au nom du prince français, le brevet confirmatif de son grade, qu'il accepta avec des pouvoirs militaires de commandant en chef de la Guienne. Trompant l'inquiète surveillance des autorités locales, le général Papin concourut à organiser sur le territoire de Bordeaux, au milieu d'obstacles de toute nature, un armement secret de 6,000 hommes. Mais la police plus active et mieux faite du gouvernement impérial pensa se saisir de Papin, qui n'échappa à une condamnation à mort, comme coupable de haute trahison, qu'en se sauvant en Amérique, où il fut transporté secrètement à fond de cale d'un navire. Pendant un séjour de huit années sur cette terre lointaine, Papin, en se livrant aux spéculations commerciales, amassa une certaine fortune, qu'il s'empressa d'embarquer pour la France, sitôt qu'il eut connaissance du retour de la famille royale. La traversée fut des plus périlleuses; le navire qu'il montait périt avec tout son avoir, qu'il y avait placé; lui-même il n'échappa que par miracle à une perte dont il vit de près toute l'horreur, et dont il éprouva les plus horribles angoisses. Accueilli avec quelques compagnons d'infortune à bord d'un bâtiment marchand, il est transporté à Londres, et de là se rend à Paris, où il présente avec confiance au gouvernem. du roi ses titres à faire partie de la nouvelle armée dans son grade. Cette faveur ne lui fut accordée qu'après la révision préalable du jugement qui le condamnait à la peine capitale, c'est-à-dire en 1821. Mais il eut à peine le temps d'oublier, dans la faveur qu'il recouvrait, les maux et les traverses affreuses au prix desquels il l'avait payée. Il mourut en 1825, dans le commandement d'une subdivision militaire, à Agen. M. Lestrade (qui prend le titre de capi-

taine-organisateur de l'armée roy. de la Guienne sous le général Papin), a consacré à cet officier-général une *notice nécrologique* dans le *Moniteur* du 20 août 1825.

PAPINI-CORTÈSE (LÉONARD), philosophe, né dans la Romagne en 1690, et mort en 1765, a laissé, sous le nom anagrammatique de *Epoandro Napilo Betariciense*, les ouvrages suivans : *de maris Æstu reciproco*, Faïence, 1749; *de Origine fontium et de Magnete*, ibid., 1751; *de Modo reperiendi meridianum*, ibid., 1752; *de Electricitate*, ibid., 1752. V. le traité *de Litteratura faventina* du P. Mittarelli, p. 132. — Fontanini, dans le t. 2, p. 79, de sa *Bibliothèque*, cite un autre PAPINI (Jean-Antoine), académicien de Florence, auteur de divers ouvrages de littérature et d'érudition, notamment de *Lezioni sopra il Burchiello*, Florence, 1733, in-4.

PAPINIEN (ÆMILIUS PAPINIANUS ou), regardé comme le premier jurisconsulte de l'antiquité, vivait vers le commencement du 3ᵉ S. Il fut, sous Septime-Sévère, d'abord préfet du fisc, puis préfet du prétoire, charge la plus considérable de l'empire. Après la mort de ce prince, Papinien osa défendre Géta contre les cruautés de Caracalla, tous deux fils de Sévère. Plus juste que Sénèque, il refusa de faire l'apologie d'un parricide, après que ce monstre de barbarie eut fait égorger son frère; et lui-même il fut décapité l'an 212 à 70 ans, selon l'opinion la plus probable. Il y a plusieurs lois de Papinien dans le *Digeste*. Ses autres ouvrages, qui, suivant Herménopule (*Prompt.*, *lib.* 2, *tit.* 4), existaient encore en entier au 14ᵉ S., se sont perdus pour la plup. Il n'en reste que des fragmens, dont Cujas a formé un *recueil*, auquel il a joint d'excellens *commentaires*. On a également publié : *Papinianus*, *seu optimi icti et veri Forma*, *in Æmil. Papiniano spectata à Baviâ Voordâ*, Leyde, 1770, in-4. La *vie* de ce jurisconsulte, autrefois révéré comme un oracle, a été écrite par Everard Otto (*v.* ce nom).

PAPIRE-MASSON. V. MASSON.

PAPIRIUS (PUBLIUS SEXTUS), patricien et jurisconsulte romain, fut chargé par le sénat et le peuple, sous le règne de Tarquin-le-Superbe, de recueillir les lois rendues par les six premiers rois de Rome. La reconnaissance de ses concitoyens a nommé ce travail *Code papirien*. — PAPIRIUS CURSOR (Lucius), l'un des premiers capitaines de l'ancienne Rome, fut 5 fois consul, 2 fois dictateur, et obtint 3 fois les honneurs du triomphe comme vainqueur des Samnites. Sa fermeté et sa prudence égalaient son courage. L'extrême agilité qui le distinguait lui valut le surnom de *Cursor*. Durant sa première dictature, il donna un exemple mémorable de rigidité pour le maintien de la discipline, en faisant traîner au supplice le jeune patricien Q. Fab. Max. Rulianus, général de la cavalerie, qui, malgré sa défense, avait attaqué l'ennemi à l'improviste, et l'avait complètement défait. L'inflexible dictateur n'accorda la grâce au coupable que sur l'intercession du peuple, et après que la discipline eut été vengée par l'humiliation de l'imprudent général. — PAPIRIUS CURSOR (Lucius), fils du précédent, marcha sur les traces de son père. Il fut deux fois consul avec Carvilius, en 461 et 482 de Rome. Chaque fois il remporta une victoire complète : la première sur les Samnites, la seconde sur les Brutiens, et les honneurs du triomphe lui furent décernés. — PAPIRIUS CRASSUS vainquit les Privernates, et triompha avec son armée sur le mont Albin, n'ayant pu obtenir cet honneur dans Rome. — PAPIRIUS, surnommé *fænerator*, l'Usurier, se fit connaître par son avarice et sa cruauté, et fut l'occasion de la loi qui défendait à Rome d'emprisonner un homme libre pour dettes. — PAPIRIUS *Prætextatus*, de la même famille, est célèbre pour avoir répondu d'une manière très-adroite aux questions indiscrètes de sa mère, qui voulait savoir ce qui s'était passé au sénat. C'est à cette occasion que les dames romaines, alarmées par la prétendue nouvelle que leur avait communiquée la mère de Papirius, se présentèrent au sénat surpris pour demander qu'on décidât qu'il était moins dangereux qu'une femme épousât deux hommes, qu'un homme deux femmes.

PAPIUS (ANDRÉ), chanoine de Saint-Martin à Liége, né en 1547 à Gand, mort en 1581, a traduit en vers latins le livre de Denys d'Alexandrie, *de Situ orbis*, et celui de Musée, *de Amore Ero ac Leandri*. On lui doit en outre une édition de *Priscien* avec des *notes*, Anvers, 1575, in-8, et un traité *de Harmoniis musicis*, ibid., 1581, in-12.

PAPIUS (JEAN), médecin, né à Iphoven, en Franconie, l'an 1558, mort en 1622, premier médecin de la cour d'Anspach, et professeur primaire de l'université de Kœnigsberg, a laissé : *de medicamentorum præparationibus et earum causis Tractatus*, etc., Wittemberg, 1612, in 8.

PAPON (JEAN), né en 1505, près de Roanne, m. en 1590 à Montbrison, où il avait été successivement lieutenant-général du bailliage, et maître des requêtes de la reine Catherine de Médicis, a laissé : des *Comment.* (latins) *sur la coutume du Bourbonnais*, Lyon, 1550, in-fol.; *Rapport des deux princes de l'éloquence gr. et lat.*, ib., 1554, in-8; *Rec. d'arrêts notables*, ib., 1556, 3 vol. in-fol.

PAPON (JEAN-PIERRE), littérat. et historien, associé de l'institut de France, né au Pujet-Téniers près Nice, en 1734, entra de bonne heure dans l'Oratoire, et y professa avec distinction les humanités. Après avoir rempli ensuite une chaire de rhétoriq. successiv. à Marseille, à Riom, à Nantes et à Lyon, il fut chargé par les chefs de sa congrégation d'une mission auprès du roi de Sardaigne, revint à Marseille avec le titre de biblioth. de cette ville, fit un voyage en Italie, et à son retour se fixa à Paris, où bientôt il quitta l'oratoire pour suivre avec plus de liberté ses travaux littéraires. Au temps de la terreur, il chercha un asile dans le départ. du Puy-de-Dôme, et revint ensuite à Paris, où il m. en 1803. On a de lui : *Ode sur la Mort*, insérée dans le *Recueil des Jeux floraux de Toulouse*; *l'Art du poète et de l'orateur*: la cinquième et dernière édition de cet ouvrage, précédée d'un *Essai sur l'éducation*, parut à Paris, 1801, in-8; *Oraison funèbre de Charles-Emmanuel III*, *roi de Sardaigne* (franç. et ital.), Turin, 1773, in 8; *Voy. litteraire de Provence*, Paris, 1787, 2 vol. in-12; *Histoire générale de Provence*, Paris, 1777-1786, 4 vol. in-4; *Hist. du gouvernement franç. depuis l'assemblée des notables du 22 fev. 1787 jusqu'à la fin de l'année 1788*, Londres et Paris, 1788, in 8, avec un *Discours de l'opinion sur le gouvernement*; *Epoques mémorables de la peste*, 1800, 2 vol. in-8. Son *Histoire de la révolution*, qui était restée inédite, a paru par les soins de son frère, Paris, 1814, 6 vol. in-8.

PAPPA FAVA (MARSILIETTO). V. CARRARE.

PAPPENHEIM (GODEFROI-HENRI, comte de), général allemand qui, à une rare prudence et à une grande valeur, joignait un zèle ardent pour la religion catholique, naquit en 1594, et se distingua surtout pendant la guerre de 30 ans. A la bataille de Lutzen, il avait fait des prodiges de valeur, et peut-être la victoire allait-elle échapper aux Suédois lorsqu'il reçut la blessure dont il m. au mois de novembre 1632, âgé seulement de 38 ans, mais couvert de plus de cent cicatrices. — Emile, baron de PAPPENHEIM, lieut-général, ministre de Hesse-Darmstadt à Paris, y est mort le 27 mars 1826.

PAPPONI (JÉRÔME), célèb. jurisc. de Pise, où il m. en 1605, après avoir professé pend. 45 ans le droit à l'univ. de cette ville, a laissé div. *traités*, *conseils* et *décisions*, dont on trouvera les titres au

t. 3, p. 289, des *Mem. istor. di più uomini illustri pisani*, Pise, 1792.

PAPPUS, philosophe et mathém. d'Alexandrie, dans le 4e S., florissait sous le règne de Théodose-le-Grand. Il a laissé un ouvr. pub. depuis avec la version latine et des notes de Commandine sous le titre de *Collectio mathematica*, *lib. VIII*, Pesaro, 1588, in-fol., et Bologne, 1660, in-fol. Il nous reste l'abrégé en latin d'une *Géographie* qui était de Pappus.

PAPPUS (JEAN), théol. protestant, né à Lindau en 1549, m. en 1610, était dès l'âge de 21 ans, ministre et professeur à Strasbourg. On a de lui un *Abregé de l'histoire ecclés.*, en latin, 1584, in-8; et quelq. livres de controverse, in-4.

PAPROCKI ou PAPROZ (BARTHÉLEMI), hist., généalogiste et poète polonais du 16e S., a laissé: *Epigrammata in apophtegmata selecta veterum scriptorum*, latin et grec, Cracovie, in-8 et in-4; *Stemmata præcipuarum familiarum palatinat. Russiæ et Podoliæ*, Cracovie, 1575, rare; *Nidus virtutis*, ib., 1578, in-fol.

PAQUOT (JEAN-NOEL), ancien prof. à l'univ. de Louvain, memb. de l'acad. de Bruxelles, conseiller historiogr., de l'imp. Marie-Thérèse, né à Florennes en 1722, m. en 1803 à Liége, était très-savant dans les langues anciennes. On a de lui: *Mémoires pour servir à l'hist. littér. des dix-sept provinces des Pays-Bas*, etc., Louvain, 1753-70, 3 vol. in-fol., ou 18 vol. in-12; *Hist. Flandricæ synopsis*, 1781, in-4, et d'autres ouv.

PAR. V. PARR.

PARA, roi d'Arménie, fils d'Arsace II et de la reine Pharandsem, est appelé Bab par les auteurs arméniens. Il eut besoin du secours de l'empereur Valens pour remonter sur un trône d'où Sapor avait chassé son frère; il réussit dans son entreprise, mais peu après, paisible possess. de son roy., s'étant rapproché de ce même Sapor, il devint suspect à l'emp., qui le fit assassiner dans un festin en 374.

PARABOSCO (JÉRÔME), poète comique, né à Plaisance vers le commencem. du 16e S., a laissé plus. comédies ital. en prose et en vers: *il Ladro*, *il Marinajo*, *la Notte*, *il Pellegrino*, etc., Venise, 1560, édit. de Giolito; des nouvelles impr. sous le titre de *Diporti di Girolamo Parabosco*, Venise, 1558, in-8; *Lettere amorose*, 1546, in-12.

PARACCA (JEAN-ANTOINE), sculpt. célèbre du 16e S. né à Valsoldo dans le diocèse de Côme, fut employé par Grégoire XIII à restaurer à Rome plusieurs belles statues. Il m. très-misérable à Rome dans un âge avancé.

PARACELSE (AURÉOLE-PHIL.-THÉOPHRASTE BOMBAST DE HOHENHEIM), fameux charlatan, ou, si l'on veut, alchimiste du 16e S., naquit dans un bourg du canton de Schwitz, en 1493. Il passa sa jeunesse à courir le monde pour pénétrer les secrets relatifs à son art; et, après des courses nombreuses, il vint s'établir à Bâle en 1527. Des cures heureuses ne tardèrent pas à lui faire une réputation. Il fut nommé à la chaire de médecine, malgré une conduite très-irrégulière, et il vit le public accourir à ses leçons, qu'il faisait en langue vulgaire, et dans lesquelles il se faisait gloire de prouver, par de grands mots et des phrases emphatiq., qu'Hippocrate et Galien n'étaient que des charlatans. Bientôt on se dégoûta du professeur, et notre médecin, moins favorisé de la fortune, n'eut plus de malades. Il reprit le métier des docteurs ambulans, et fut promener sa science de ville en ville jusqu'à Saltzbourg, où il m. en 1541, à l'hôpital de St-Etienne. Il avait rendu quelq. services réels à la médecine, mais il ne peut être regardé comme un homme de mérite. On lui doit l'art de préparer les médicamens par le moyen de la chimie, la connaissance de l'opium, du mercure, et quelques autres découvertes; mais on ne peut oublier qu'il se vantait d'avoir trouvé le secret de prolonger la vie pendant plusieurs siècles, lui qui est mort à 48 ans. La meilleure édition de ses *œuvres* (en lat.) est de Genève, 1658, 3 vol. in-fol.

PARADEL (EUDALDO), né en Catalogne, fondit au 17e S. les plus beaux caractères d'imprimerie qu'on eût encore vus en Espagne.

PARADÈS (VICTOR-CLAUDE-ANTOINE-ROBERT, comte de), fils, selon l'opinion la plus probable, d'un pâtissier de Phalsbourg nommé Richard, naquit en 1752, et prétendit être issu de l'ancienne maison espagnole de Paradès. Il fut d'abord en faveur auprès du ministre Sartine, pour qui il était allé reconnaître les différents ports d'Angleterre, et cette faveur lui valut quelques emplois à son retour en France; mais, soupçonné de trahison, il fut, en 1780, enfermé à la Bastille. Après son élargissement, il passa à St-Domingue, et y m. en 1786. Deseune a pub. les *Mem. secrets de Robert, comte de Paradès*, etc., Paris, 1789, in-8.

PARADIN (GUILL.), labor. écriv., né à Cuiseaux, dans la Bresse châlonaise, mort à 80 ans en 1590 à Beaujeu, où il était doyen du chapitre, a laissé: *Histoire d'Aristée*, touchant la version du Pentateuque, in-4: *Histoire du temps*, Lyon, 1552, in-16, et la même, en latin, sous le titre de *Hist. Galliæ à Francisci primi coronatione ad annum* 1550; *Annales de la Bourgogne*, 1566, in-fol.; *de motibus Galliæ... comment.*, 1558, in-4; *Mém. de l'hist. de Lyon*, 1573, 1625, in-fol.; *de Rebus in Belgio anno* 1343 *gestis*, 1544, in-8; *Chronique de Savoie*, 1552, 1561, 1602, in-f.; *Hist. eccles. gallic.* — Claude PARADIN, son frère, chan. de Beaujeu, m. postérieurem. à 1569, a laissé: *Alliances généal. des rois de France et princes des Gaules*, 1636, in-fol.; *Devises héroïques et emblèmes*, 1621, in-8, édit. augmentée par François d'Amboise; *Quadrins historiques de la Bible*, Lyon, 1553 et 1583, in-8. — Un autre PARADIN ou PARRADIN (Jean), poète de la même famille, né à Louhans en Bourgogne, m. à plus de 80 ans, en 1588, à Belleneuve, près de Mirebeau, suiv. Papillon, aurait été médecin de François Ier, si l'on en croit le P. Jacob; mais il est plus probable qu'il fut seulem. clerc au greffe de Dijon, comme le prétendent La Monnoie et Niceron. Entre autres ouv., on a de lui la *Micropédie*, Lyon, 1546, in-8; Paris, 1547, in-16.

PARADIS ou PARADISI (PAUL), appelé le *Canose*, juif d'origine, né à Venise, est le prem. qui enseigna la langue hébraïque à Paris; il m. catholique en 1559. On a de lui: *Dialogue sur la manière de lire l'hébreu*, pub. en latin par Jean Dufresne, l'un de ses disciples, Paris, 1534, in-8. — PARADIS (P. D. Basile), moine du Mont-Cassin, né à Ravenne en 1614, enseigna la philosophie et la théol. dans divers couvens de l'ordre de St-Benoît, et m. à Rome en 1647, laissant des *Poésies lyriques*, qui ont été impr. à Naples, 1641, et à Rome, 1647. Sa vie a été écrite par le P. Armellini, tom. 1er de sa *Biblioth. cassinense*, et l'on trouve son *éloge* dans le 4e vol. des *Comment. della poesia ital.* de Crescimbeni. — V. CLUSA.

PARADIS DE RAYMONDIS (JEAN-ZACHARIE), né à Bourg en 1746, succéda à son père dans la charge de lieut.-gén. du bailliage de Bresse; mais la faiblesse de sa santé l'obligeant de se démettre de ses fonctions, il se voua tout entier à l'étude et à la pratique de l'agriculture. Après avoir séjourné quelq. temps en Italie, où il s'était retiré aux approches de la révolut., il rentra en France en 1797, et m. à Bourg la même année. On a de lui: *Traité élémentaire de la morale et du bonheur*, 1784, 2 vol. in-18; *des Prêtres et des Cultes*, Paris, 1797, in 8; *Moyen le plus économique, le plus prompt, le plus facile d'améliorer la terre d'une manière durable*, Paris et Lyon, 1789, in 12.

PARADISI (le comte AGOSTINO), sav. du 18e S., membre de plus. acad., secrétaire perpétuel de celle de Mantoue, président des études et ministre de la

justice à Reggio, était né en 1736 dans le territoire de cette ville, où il m. le 29 fév. 1783. On a de lui : *Versi sciolti*, Bologne, 1762, pub. par Jos. Taruffi ; *Scelta di alcune eccellenti tragedie francesi, trad. in verso sciolto*, Liége (Modène), 1764 ; *Orazione nel solenne aprimento dell' università di Modena*, etc., Modène, 1772 ; réimpr. à Turin en 1773, avec une trad. franç. ; *Elogio del principe Raimondo Montecuccoli, con note*, Bologne, 1776 ; réimpr. à Venise en 1782, dans le tom. 6 des *Elogj ital.*, etc. Tiraboschi, dans les t. 4 et 6 de sa *Bibl. modenèse*, donne de plus amples détails sur ce littérateur illustre, dont on cite plus. autres product. — Un autre Agostino PARADISI, gr.-oncle du précédent, conseiller de justice à Modène dans le 17e S., n'est guère connu que comme aut. de divers opuscules, parmi lesquels on distingue celui intitulé : *Ateneo dell' uomo nobile*.

PARAMO (LOUIS de), inquisiteur espagnol, a pub. : *De origine et progressu officii sanctæ inquisitionis, ejusque utilitate et dignitate, libri tres*, Madrid, 1598, in-fol. Cet ouvr., trad. en franç. par Morellet, a paru sous le titre de *Manuel des inquisiteurs*, etc.

PARASOLS (B. de), poète provençal du 14 S., ne nous est connu que par la *Vie* de Jean de Nostre-Dame qui nous le donne comme un ecclés., mort chanoine de Sisteron, sa patrie, vers 1383, et le prem. aut. connu des *Mystères*. Cette dern. circonstance ne peut être vraie.

PARAVICINO (FABRICIUS), médecin, né Traon, dans la Valteline, m. à Trezzo (duché de Milan) en 1695, âgé de 64 ans, a pub. : *Sollievo dell' età cadente*, etc., Milan, 1690 ; *la Regola del vivere*, etc., ib., 1690 ; *Abuso de' medici nel medicare gli assenti infermi*, ib., 1694 ; *Acque minerali di Masino descritte*, etc., ibid., 1694. — PARAVICINO ou PARAVICINI (Vincent), né à Castasagna, dans le pays des Grisons, en 1648, m. à Bâle en 1726, a laissé : *Catalogus scriptorum ab Helvetiis ac fœderatis reformatæ religionis*, 1648, in-8 ; *Précis des principaux évènemens de Bâle*, 1701, in-12, en allem. ; *Singularia de viris eruditione claris*, 1713, in-8 ; et plus. traduct.—PARAVICINO (Pierre-Paul), médec. de Côme, sa patrie, au 16e S., pratiqua son art à Milan, et fut fait citoyen de cette ville. On a de lui un traité *de massiniensium et burmensium thermarum hactenus incognitar. Situ, Naturâ miraculisque*, Milan, 1545, in-4, trad. en ital. par Jean-Pierre Paravicino, méd. de Milan, ibid., 1658, in-12, avec des addit. du trad. et d'autres de J.-André Malagrida.—PARAVICINO (Basile), médecin, né à Côme au 16e S., professeur à Padoue, a pub. une *Traduct. de cinq livres d'Alexandre Petronio de Cività Catellana, sur la manière de vivre des Romains, et les moyens de conserver la santé*, Rome, 1592, in-8 ; et un *Discours sur le rire*, Côme, 1615, in-8.

PARAVICINO Y ARTEAGA (HORTENSIO-FÉLIZ) de Madrid, provincial de l'ordre de la Trinité et prédicateur de Philippe III, m. dans sa patrie en 1633, à 53 ans, a laissé : *Recueil de sermons sur divers sujets*, réimpr. plus. fois ; *Discours sur la tranquillité de l'âme*, MS. ; *Obras de don Arteaga*, rec. de poésies mystiq., Lisbonne, 1645, Madrid, 1650.

PARC (DU). V. SAUVAGE.

PARCALINI (JEAN-BAPTISTE), grav. ital., né à Cento en 1661, a exécuté, entre autres estampes, l'*Aurore devançant le Soleil*, d'après le Guide ; et les figures allégoriq. la *Mémoire*, l'*Intelligence*, la *Volonté*.

PARCELLES (JEAN), peintre de marines, né à Leyde vers 1597, m. à Leyerdorfs, fut élève de Henri Vroom, et acquit une très-gr. facilité d'exécution. Cet artiste, qui se distingua surtout par l'imitation fidèle de la nature, laissa un fils, Jules PARCELLES, digne héritier de ses talens. Plus. des marines de Jean Parcelles ont été grav., Amsterd., 1620, chez N.-J. Visscher.

PARCIEUX. V. DEPARCIEUX.

PARDAILLAN. V. GONDRIN.

PARDIES (IGNACE-GASTON), jésuite et habile géomètre, né en 1636 à Pau, d'un conseiller au parlem. de cette ville, embrassa en secret, dans ses études, le système philosoph. de Descartes, ce qui plus d'une fois l'obligea à de pénibles explicat. envers ses supérieurs. Il m. jeune encore en 1673, après avoir professé avec une gr. distinct. les mathématiques au collège Louis-le-Grand. Ses ouvr. sont : *Horologium thaumanticum duplex*, Paris, 1662, in-4 ; *Dissertatio de motu et naturâ cometarum*, Bordeaux, 1665, in-12 ; *Discours du mouvement local*, Paris, 1670, in-12 ; *Elémens de géométrie*, Paris, 1671, in-12 ; *Discours de la connoissance des bêtes*, Paris, 1672, in-12 ; *Statique*, Paris, 1673, in-12 ; *Description de deux machines propres à faire des cadrans*, etc., Paris, 1678 ; *Globi cœlestis in tabulas planas redacti descriptio latino-gallica*, Paris, 1674, in-fol., pub. par J. de Fontenecy, un an après la m. de l'auteur.

PARDO (JEAN), littérat. et philosophe espagnol du 15e S., fut lié intimem. avec Sannazar et avec Jean-Jovien Pontanus. C'est à lui que ce dern. a dédié son traité *de Conniventiâ*, ainsi que le 3e liv. *de Rebus cœlestibus*. Pardo n'a laissé que quelq. pièces de vers latins épars dans les recueils du temps.

PARDOUX (BARTHÉLEMI), en latin *Perdulcis*, médecin, né en 1545 à Bouillec, dans le Vivarais, m. en 1611, se distingua comme profess. et comme médecin. Ses principaux ouvr. sont : *Universa medicina, ex medicorum principum sententiis*, etc., Lyon, 1639, in-4 : édit. augm. d'un livre *de Animi morbis ; in Jacobi Sylvii Anatomen, et in librum Hippocratis de naturâ humanâ commentarii*, Paris, 1643, in-4.

PARÉ (AMBROISE), le père de la chirurgie française, né à Laval vers le commencem. du 16e S., de parens peu aisés, fut élevé chez un chapelain qui l'employait au service de sa maison, en même temps qu'il lui enseignait les élémens de la langue latine. Le hasard ayant rendu le jeune homme témoin d'une opérat. de la taille, celui ci, en qui se développa tout à coup une vocat. décidée pour la chirurgie, quitta son précepteur, et vint à Paris se livrer aux études anatomiques. Ses progrès furent si rapides que bientôt le colonel-général des gens de pied, René de Montijean, le choisit pour son chirurgien et l'emmena à sa suite en Italie, alors théâtre de la guerre. Revenu en France, Paré prit ses degrés au collège de St-Edme et fut ensuite nommé prevôt de la corporation des chirurgiens. En 1552 Henri II le choisit pour son chirurgien, et Paré remplit successivement les mêmes fonctions auprès de François II, de Charles IX et de Henri III. Après avoir constamm. joui d'une haute considérat. à la cour de ce souver., Paré m. à Paris en 1590, laissant la réputat. du plus habile chirurgien qu'ait eu jusqu'alors la France. Ses *Œuvres* forment 1 vol. in-fol., divisé en 28 liv., Paris, 1561 ; elles ont été plus. fois réimpr., et trad. à diverses reprises en allem., en angl., etc. : on en doit une bonne trad. lat. à J. Guillemeau, sous le titre suiv. : *Ambroisii Paræi Opera, novis iconibus elegantissimis illustrata*, Paris, 1582, in-fol. Indépendamm. de ce recueil, on a de Paré : *Manière de traiter les plaies faites par arquebuzes, flèches*, etc., in-8, Paris, 1545, 1552, 1564 ; *Briève collection de l'administration anatomique*, ibid., 1549, in-8 ; *Traité de la peste*, ib., 1568, in-8. L'*éloge* de Paré a été mis au concours par l'acad. de Bordeaux : le prix a été décerné au docteur Vimont en 1814.

PARÉ. V. PAREUS.

PEREDES (GARCIA de). V. GARCIA.

PAREJA (Bartolomeo Ramo), l'un des réfor. de la musique, enseigna cet art à Salamanque, puis à Bologne (1482), et écrivit contre le système de Gui d'Arezzo un ouvr. intit. *Tractatus de musicâ*, Bologne, sans date, très-rare, quoique réimprimé dans la même ville en 1595, etc.

PAREJA (Juan de), peintre espagnol, né en 1606 à Séville, de parens esclaves et indiens d'origine, étant tombé en la possess. du peintre Diego Velasquez, se prit d'un goût décidé pour son art. Il s'exerça d'abord en secret à dessiner et à copier les tableaux de son maître, et devint habile dans le portrait et les tableaux de genre. Lorsque Philippe envoya Velasquez en Italie pour y recueillir divers objets d'art, Pareja l'y accompagna, et ce voyage ne contribua pas médiocrem. à ses progrès. Enfin, après leur retour, le roi étant venu, suivant sa coutume, visiter l'atelier de Velasquez, porta les yeux sur un tableau qu'il trouva de son goût : c'était l'ouvr. du modeste esclave, qui jusque-là s'était caché soigneusem. pour se livrer à des études qu'avait couronnées un si rapide succès. Le monarque fit affranchir Pareja, qui n'en demeura pas moins fidèlement attaché à son maître, à la fille duquel il reporta ensuite ses services et son affection, jusqu'à sa m., arrivée en 1670. On cite comme le chef-d'œuvre de Pareja sa *Vocation de St Matthieu*, au palais d'Aranjuez.

PARELLI. V. Laparelli.

PARENNIN. V. Parrenin.

PARENT (Antoine), savant mathém., membre de l'acad. des sciences, né à Paris en 1666, m. en 1716, avait suivi dans deux campagnes le marquis d'Alègre pour mieux connaître la science des fortifications. Il a laissé : *Recherches de mathematiques et de physique*, 1714, 3 vol. in-12 ; *Arithmétiq. théorico-pratique en sa plus grande perfection*, Paris, 1714, in-8 ; *Elémens de mécanique et de physique*, etc., 1700, in-12 ; et plus. MSs.—François-Nicolas Parent, prêtre réfractaire, né à Melun en 1752, m. à Paris en 1822, rédigea pendant la révolution le *Journal des Campagnes*, et entre autres opuscules publia : rec. d'*Hymnes philos., civiques et moraux.... pour faciliter dans les campagnes la célébration des fêtes républicaines*, 1799, in-8. Parent, qui sous le gouvern. imp. avait occupé un chétif emploi à la police, se créa ensuite un moyen d'existence en corrigeant des épreuves d'imprimerie.

PARENTI (Paul-André), né à Castel-Franco en 1699, exerça avec succès la médecine et la chirurg. à Bologne, et m. dans cette ville en 1771. On lui doit : *Trattato di medicamenti spettanti alla chirurgia*, etc., Bologne, 1755, édit. augm. ; *de Medicament. dosibus Index*, etc., ibid., 1745 ; *Dosium tùm ad simplicia, tùm ad composita medicamenta spectantium Index locupletissimus*, etc., Bologne et Venise, 1761, in-4 ; et quelq. autres ouvr. MSs. mentionnés dans le tom. 6 des *Scritt. bolognesi* de Fantuzzi, p. 286.

PARÈS ou PERÈS (Jacques), connu sous le nom de *Jacques de Valence*, sa patrie, m. en 1491, évêque de Christopolis, avait commencé par être religieux parmi les ermites de St-Augustin. On a de lui : des *Commentaires sur les Psaumes*, etc. ; et un livre contre les Juifs, *de Christo Reparatore generis humani*, Paris, 1518, in-fol.

PARET D'ALCAZAR (Louis), peintre de genre, né à Madrid en 1747, étudia d'abord son art sous A.-G. Velasquez, puis entra dans l'école de Ch.-Fr. Traverse, et alla se perfectionner en Italie. Chargé par le roi, en 1780, de peindre les ports d'Espagne, il remplit cette tâche avec succès, entreprit encore d'autres travaux importans, parmi lesquels on cite surtout les deux tableaux suivans : le *Serment du prince des Asturies dans l'église de St-Jérôme*, ouvrage qui se voit au palais de Madrid ; et un *Tournoi*, où il a peint tous les membres de la famille royale. Ce dernier décore le cabinet du palais d'Aranjuez. Paret m. en la fleur de son talent, l'an 1799.

PAREUS (David Wængler, plus connu sous le nom de), ministre de la religion réformée, né à Frankenstein en 1548, m. en 1622, avait mérité, par ses heureuses dispositions, d'être tiré d'une condition obscure pour entrer à l'académie d'Heidelberg, où son application et son savoir lui valurent bientôt une chaire de théologie. Son esprit de conciliation et de paix, dans les discussions qu'occasionait alors la réforme, furent pour lui une source de désagrémens que lui suscitèrent ses antagonistes. On a de lui un ouvr. intit. : *Methodus ubiquitariæ controversiæ*, et une traduction de la *Bible* en allem., avec des *notes*, Neustadt, 1549. Ses *œuvres* ont été publiées à Francfort par son fils, 1547, 3 vol. in-fol. — Philippe Wængler ou Pareus, son fils, l'un des plus laborieux grammairiens de l'Allemagne, né à Hemsbach en 1576, étudia d'abord à Neustadt et à Heidelberg, puis à Genève sous Théod. de Bèze, et, après différens voyages, occupa successivement les rectorats de Neustadt, de Hanau (1645), où il m. postérieurement à 1647. Outre le recueil des *OEuvres exégétiques* de son père, il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir la liste dans le *Dictionnaire* de Bayle, et surtout dans les *Mémoires* de Niceron. On regarde comme les plus importans ceux qu'il a écrits sur Plaute, son auteur favori. Nous citerons seulement les suivans : *Plauti Comediæ cum dissertat. et notis perpetuis*, 1610, in-8 ; 1619, in-4 ; 1641, in-8 ; *Lexicon plautinum*, in-8 ; 1614, 1634. — Pareus (Daniel), savant helléniste, fils du précédent, l'accompagna dans ses voyages, se fixa ensuite aux environs de Metz, puis alla enseigner les humanités à Kaiserlautern. Il fut assassiné par des voleurs en 1645. On lui doit, outre des éditions de Musée, de Quintilien, d'Hérodien, de Lucrèce, d'Héliodore, de Salluste, quelques opuscules, dont les principaux sont : *Mellificium atticum*, Francfort, 1627, gros in-4 ; *Medulla historiæ univ. profanæ*, 1631, in-12 ; *Lexicon lucretianum*, 1631, in 8 ; et *Historia palatina*, 1633, in-12.

PARFAICT (François), né à Paris en 1698, mort en 1753, avait fait du théâtre et de son histoire sa principale étude. On a de lui : *Histoire générale du Théâtre-François*, Paris, 1734-49, 15 vol. in-12 ; travail dans lequel il fut aidé par son frère (*v.* plus bas) ; *Memoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire*, ibid., 1743, 2 vol. in-12 (avec le même) ; *Histoire de l'ancien Théâtre-Italien*, 1753, in-12 ; *Hist. de l'Opéra*, en MS. ; *Dictionn. des théâtres de Paris*, 1756, 1767, 7 vol. in-12 ; *Atrée*, trag., et *Panurge*, ballet ; *Aurore et Phébus*, histoire espagnole. François Parfaict travailla avec Marivaux au *Dénouement imprévu* et à *la fausse Suivante*, pièces du Théâtre-Italien. Il fut en outre l'éditeur des *OEuvres de Boindin*, 1753, 2 vol. in-12. — Claude Parfaict, son frère, né à Paris vers 1701, mort en 1777, prit part à plusieurs des compilations de son frère, et donna la *Lettre d'Hippocrate sur la prétendue folie de Démocrite*, traduite du grec, 1730, in-12.

PARFRE (Jean), l'un des plus anciens auteurs dramatiques anglais, n'est guère connu que comme auteur d'une pièce intitulée *la Chandeleur*, ou *le Massacre des enfans d'Israël*, impr. dans la *Collection* d'Hawkins.

PARIATI (Pierre), littérateur italien, né en 1665 à Reggio (Lombardie), m. dans sa patrie vers 1715, fut le poète dramatique de la cour impériale, et fit plusieurs pièces conjointement avec Apostolo Zeno. On lui doit en outre : *il Sidonio*, Venise, 1706 ; la *Sconvita*, Milan, 1708 ; *il Ciro*, Venise, 1710 ; l'*Anfitrione*, imité de Plaute avec

des *épisodes*; plusieurs *Oratorio*, et en allemand *les Noces de l'Aurore*, Vienne, 1732.

PARIGI (Jules), architecte et graveur à l'eau-forte, né à Florence, m. en 1635, avait été chargé d'enseigner le dessin et l'architecture militaire au grand-duc de Toscane Ferdinand Ier, qui le nomma ensuite son ingénieur. Les titres de Parigi, comme archit., sont : la maison de plaisance dite *Paggio imperiale*, et le palais *Manelli*. Parmi ses estampes, on remarque *l'Armée navale des Argonautes représentée sur l'Arno*. La *vie* de cet artiste a été écrite par Baldinucci. — Son fils Alfonso rétablit l'équilibre de la façade du palais *Pitti*, qui penchait de plus de huit pouces du côté de la place, et construisit le palais *Scarlati*. Il mourut en 1656.

PARINI (Joseph), poète italien, né à Bosizio, dans le Milanais, en 1729, éprouva dans sa vie plusieurs persécutions, et montra beaucoup de fermeté. Il eut aussi des protecteurs, occupa diverses chaires avec distinction, et fut nommé membre de plusieurs sociétés savantes. Son principal ouvrage, et celui qui fit sa réputation, est son poème *il Mattino*, publié en 1763, et auquel il donna une suite, *le Midi*, *le Soir*, *la Nuit*. Les *œuvres* de Parini ont été réunies en 6 vol. in-8, Milan, 1801, 1804. *Les quatre Parties du jour à la ville* ont été traduites en français par l'abbé Desprades, Paris, 1776, in-12, et une seconde fois, Paris, 1814, in-18. *Le Jour*, poème de Parini, a été traduit en vers franç. par J.-L.-A. Raymond, 1826, in-8

PARIS, en latin *Lutetia Parisii* et *Lutetia Parisiorum*, capitale de la France, formait, avant la conquête des Francs, un état indépendant, dont l'existence remontait aux temps antérieurs à Jules-César. Devenu capitale du nouvel empire, Paris, successivement embelli par Charlemagne et ses successeurs, fut entouré de murailles à la fin du 12e S., agrandi et fortifié par François Ier et Henri IV. Louis XIV y commença ces boulevarts qui depuis sont devenus l'un des plus beaux ornemens de cette ville; mais l'étonnante progression d'assainissement et de perfectionnement qui la distingue ne date guère que de la fin du 18e, époque cependant si funeste de son histoire. Cette capitale, siége métropolitain de l'église gallicane, a été le lieu de réunion d'un grand nombre de conciles, notamment en 360, 551, 557, 573, 577, 614, 825, 829, 847, 1059, 1145, 1185, 1188, 1196, 1212, 1284, 1290, 1302, 1344, 1379, 1398, 1429, 1528, etc. Un nombre considérable de traités y ont été conclus, savoir : en 1635, 1641, 1657, 1658, 1659, 1660, 1661, 1662, 1663, 1666, 1718, 1721, 1739, 1742, 1761, 1763, 1778, 1782, 1783, 1795, 1796, 1798, 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, 1805, 1806, 1808, 1810, 1812, 1814, 1815, 1815, 1816, 1817, 1818, etc. Depuis les temps de la ligue et de la fronde, Paris n'avait point été le théâtre de la guerre. En 1814, il fut occupé par les armées de la coalition, en vertu de la capitulation du 30 mars. La restauration des Bourbons suivit de près cet événement. Paris fut encore occupé par les armées alliées le 3 juillet 1815 à la suite de la *bataille de Waterloo* (*v.* les art. Buonaparte et Louis XVIII). Entre une foule d'ouvrages écrits sur Paris, nous citerons ceux de Félibien et Lobineau, de Ste-Foix et de Mercier (*v.* ces noms); l'*Histoire de Paris*, par J.-A. Dulaure, 3e édition, 1825 et suivantes, 10 vol. in-8; le *Tableau historique et pittoresque de Paris*, par M.-J.-B. de St-Victor, 2e édition, Paris, 1821-27, 4 vol. en 8 part., in-8., et un *atlas* in-4.

PARIS (mythologie), un des fils de Priam et d'Hécube. On raconte qu'Hécube ayant songé, pendant qu'elle le portait dans son sein, qu'elle enfermait un flambeau qui devait un jour embraser Troie, Priam, pour détourner ce présage, fit exposer cet enfant; mais Hécube le sauva, et le fit élever par les bergers du mont Ida. Pâris se distingua bientôt au milieu des bergers par sa beauté et son adresse, et épousa la nymphe Œnone. Il fut choisi par Jupiter pour juge du différend qui s'était élevé entre Junon, Pallas et Vénus, au sujet de la beauté, et adjugea à Vénus la pomme d'or que la discorde avait adressée *à la plus belle*. Quelque temps après il alla à Troie pour combattre dans des jeux funèbres, et y fut reconnu de son père, qui le reçut avec joie. Envoyé peu après dans la Grèce pour réclamer la succession d'Hésione, sœur de Priam, il y fut accueilli par Ménélas, époux d'Hélène; mais, profitant d'une absence que fit ce roi, il séduisit sa femme, et l'emmena en Asie. Cet enlèvem. devint la cause de la guerre de Troie, dans laquelle Pâris ne se distingua que par sa lâcheté et sa perfidie. Il prit la fuite devant Ménélas, et tua Achille en trahison. Il fut lui-même blessé à mort par Pyrrhus, ou, selon d'autres, par Philoctète. (V. Hélène.)

PARIS, pantomime romain et favori de Néron, accusa impunément Agrippine devant l'empereur. — Un autre Paris, favori de Domitien, fit exiler le poète Juvénal. — V. Matthieu-Paris.

PARIS (François), prêtre, né à Châtillon, commença par être domestique, et m. dans un âge très-avancé à Paris, l'an 1718, sous-vicaire de St-Etienne-du-Mont. Ses principaux ouvr. sont : *Psaumes en forme de prières*, Paris, 1712, in-12; *Prières tirées de l'Ecriture-Sainte paraphrasée*, in-12; *Martyrologe*, Paris, 1694, in-8; *Traité de l'usage des sacremens de pénitence et de l'eucharistie*, 1673; *Règles chrétiennes pour la conduite de la vie*, etc., in-12; une traduction de l'*Imitation de Jesus-Christ*, Paris, 1706, 1728, in-12.— Un autre abbé Paris (François), associé en 1729 à l'académie des inscriptions et belles-lettres, y lut un *memoire* pour prouver que *les anciens avaient fait le tour de l'Afrique*, etc. — François de Paris, prêtre appelant et diacre de Paris, né en 1690, est recommandable par son zèle, sa charité et sa vie pénitente et pleine d'austérités, mais est surtout célèbre par les miracles que l'on prétendit s'être opérés sur sa tombe dans le cimetière de St-Médard. On a plusieurs fois imprimé la *vie* de ce diacre (*v.* P. Boyer, Barbeau-La-Bruyère, Montgeron, etc), qui, après avoir ruiné sa santé par la pénitence, mourut en 1727. On a de lui : des *Explications sur l'Epître de Saint-Paul aux Romains*, *sur l'Epître aux Galates*, une *Analyse de l'épître aux Hebreux*, etc. *Voy.*, pour plus de détails sur le diacre Pâris son art. dans la *Biog. univ.*, t. 32. — Paris (Claude), célèbre optic., né à Chaillot en 1703, mort en 1763, réussit à faire des *télescopes de réflexion*, après avoir vu celui de Skarlett, et ne cessa de perfectionner cet instrument. — Paris (P.-L.), oratorien, membre de plusieurs académies, embrassa avec chaleur le parti de la révolution, et fut, après le 10 août 1792, officier municipal de la commune de Paris. Il fut décapité par ordre de la convention le 29 juillet 1794. On a de lui : *Globe aerostatique*, ode, 1781, in-8; *Electricité*, ode, 1788, in-8; *J.-J. Rousseau*, 1785; *Eloges de Peiresc et du capitaine Cook*, 1790, in-8; *Projet d'éducation nationale*, 1790, in-8. — Paris, garde-du-corps de monsieur le comte d'Artois, et garde constitut. de Louis XVI, résolut d'assassiner un de ceux qui avaient osé condamner ce prince à mort, et exécuta son projet sur Lepelletier de St-Fargeau, chez un restaurateur du Palais-Royal, appelé Février. Il se sauva en Normandie; mais, découvert à Forges-les-Eaux, il se brûla la cervelle au moment où deux gendarmes venaient le saisir dans son lit, en 1792.

PARIS (Louis-Michel), ecclésiastique instituteur, né à Argentan en 1740, séjourna 9 ans à Londres pendant la révolution, et m. en France en 1806. Il a laissé une *Introduction à l'étude de la*

géogr.; des *Elém. de gramm. franç.*, etc., in-18.

PARIS (Pierre-Adrien), architecte, né à Besançon en 1747, mort dans sa patrie en 1819, se distingua par ses talens, son désintéressement et sa modestie. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il fut chargé par le gouvernement d'acheter les antiques de la Villa-Borghèse et de diriger les fouilles du *Colysée*. Il fut architecte de l'Opéra, membre de l'académie d'architecture. Son principal ouvrage en ce genre est le portail de la cathédrale d'Orléans. — Jean-Joseph Paris, ex sous-préfet, m. à Paris en 1824, avait été, pendant l'occupat. des Français, secrét. en chef de la commission du gouvernement dans les départemens formant la républ. Septensulaire. On a de lui : des *Considérations sur la crise actuelle de l'emp. othoman*, etc., Paris, 1821, in-8, et deux *Mémoires* couronnés par la société d'agriculture de la Marne : l'un sur les blés (1819), l'autre sur l'industrie nationale (1821). — Paris de Boisrouvray (le baron), né à Chartret en 1776, m. à Metz le 13 oct. 1825, officier au 24ᵉ régiment d'infanterie de l gne, a pub. : *Système géneral du monde, et cause du mouvem. des astres*, Paris, 1819, in-8; et *un Mot sur l'electricité*, ib., 1823, in-8.

PARIS DE GRASSIS. V. Grassi.

PARIS-DUVERNEY (Joseph), célèbre financier, d'une famille qui a fourni plus. autres personnages égalem. distingués par leur mérite et par les fonctions qu'ils occupèrent, jouit en France des plus grands honneurs, et malgré quelques disgrâces qui étaient plutôt celles de ses protecteurs que les siennes, il fut consulté par le gouvernement sur toutes les grandes opérations de finances, et toujours on reconnut que ses plans étaient justes et bien combinés. Il m. en 1770. On lui attrib. l'*Examen du livre intitulé : Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, Paris, 1740, 2 vol. in 12. Le général Grimoard a publié les *Correspondances de Richelieu, du comte de St-Germain, et du card. de Bernis avec Paris-Duverney*, Paris, 1789, in-8. — Paris de Montmartel, garde du Trésor roy. en 1730, frère cadet du précédent, partagea ses travaux, devint banquier de la cour, et s'acquit une certaine influence. — Le marquis de Brunoy, si zélé pour les cérémonies religieuses, était fils de Paris de Montmartel. — Paris de Meyzieu (Jean-Baptiste), neveu des préced., m. en 1778, passe pour auteur du *Tremblement de terre de Lisbonne*. (V. Ch. André.)

PARISANI (Jacq.-François), poète ital. du 17ᵉ S., né à Ascoli, a écrit, dans le goût du temps où il vivait, différens opuscules en vers qui pour la plupart ont été recueillis dans la *Biblioth. volante* de Cinelli. Nous citerons entre autres les suivans : *Erbillo*, Bologne, 1626; *la Filomanta zingara vagabonda*, ibid., 1726; *la Polisia*, tragédie, ibid., 1624, 1629; *Cinque trionfi, cioe d'Astrea, della politica, della poesia*, etc., ibid., 1626. — Emilio Parisani ou Parisano, méd., né à Rome vers 1567, étudia à l'univ. de Padoue sous le célèbre Fabr. Aquapendente, puis s'établit à Venise, et y m. en 1643, après s'être distingué dans la pratiq. par des cures heureuses et avoir occupé, durant plus. années, le monde savant de ses querelles avec Riolan et autres anatomistes, qu'à défaut de bonnes raisons il accablait de grossières invectives. Parmi ses ouvr., nous citerons : *Nobilium exercitat. libri XII de subtilitate microcosmicâ*, etc., in-fol., Venise, 1623 et 1633; *de Subtilitate pars altera : Lapis Lydius de diaphragmate, ad J. Riolanum junior.; de seminis à toto proventu*, etc., ibid., 1635, in-fol.

PARISEAU (N.), écrivain et poète dramatique, né à Paris, mort sur l'échafaud révolutionnaire en 1793, fut un des rédacteurs de la *Feuille du Jour*. Ses principales pièces sont : *le Prix académique*, 1780; *la Veuve de Cancale*, 1780; *Richard*, 1781; *la Soirée d'été*, 1782; *les Etrennes et le Bouquet*; *le Rendez-vous*, 1784; *Julien et Colette*, 1788, in-8.

PARISETTI (Louis), littérat. ital., né en 1503 à Reggio, m. à Rome en 1570, avait renoncé au barreau pour se consacrer à la poésie, et il se fit de son temps une grande réputat. d'élégance et de savoir. On remarque qu'il prenait à tâche d'imiter la manière de Lucrèce dans ses poèmes, et dans ses épîtres celle d'Horace. C'est principalement dans ce dernier genre qu'il s'est exercé. Ses *Epistolæ* forment trois recueils dont l'un parut à Reggio en 1541, in-4; l'autre à Venise, chez les fils d'Alde Manuce, 1553, in-8, et le 3ᵉ à Bologne, 1560, in-8. Parmi ses poèmes, qui n'ont pas tous vu le jour, mais dont on trouvera le détail dans la *Biblioteca modenese* de Tiraboschi, nous citerons ceux intitulés : *de Immortalitate animæ*, Reggio, 1541, in-4; et *Theopœia lib. VI*, Venise, Alde, 1550, in-8. — Louis Parisetti, dit *le Vieux*, florissait à Reggio, sa patrie, vers le commencem. du 16ᵉ S.; il a laissé une *hist.* très-étendue de cette ville sous le titre suivant : *Lud. Parisetti regiensis à condito et instaurato Reggio Lepidi sua ad usque tempora repetitæ historiæ Carmen*, Reggio, 1517, in-4. — Un autre Parisetti (Jérôme), juriscons. et littérateur de Reggio au 16ᵉ S., fut en crédit à Rome comme habile canoniste sous les pontificats de Paul IV, de Grégoire XIII et de Sixte V. Pancirole a consacré un pompeux éloge à ce jurisc., dont les dern. années furent vouées tout entières à la dévotion et à la défense des pauvres.

PARISIÈRE (Jean-César ROUSSEAU de La), évêque de Nîmes, né à Poitiers en 1667, m. dans son diocèse en 1736, avait consacré aux lettres quelq. loisirs et composé div. pièces ingénieuses en vers et en prose; mais un retour sur lui-même lui fit brûler ces productions dont on peut au moins se faire une idée par l'échantillon qui en est resté : c'est la fable allégorique sur le *Bonheur et l'imagination*, impr. parmi les œuvres de Mˡˡᵉ Bernard. Après la mort de ce prélat, plus recommandable par la modération dont il usa envers les réformés de son diocèse, que par ses talens comme auteur, on recueillit ses *Harangues*, *Panégyriques*, *Sermons et Mandem.*, 1740, in-12.

PARISIO (Pierre), en latin *Parisius*, médecin sicilien du 16ᵉ S., né à Trapani, fut plus. fois employé avec succès pour arrêter les progrès de la peste ou des maladies contagieuses, et m. à Palerme vers 1606. Entre autres ouvr. dont on peut voir la liste dans le *Dictionn. de la médec.* d'Eloy, on a de lui : *Avvertimenti sopra la peste*, etc., Palerme, 1593, in-4; *Brieve discorso sopra il medicamento del vino ed oglio per guarire ogni sorta di ferite*, Palerme, 1603, in-4, trad. en français, Paris, 1607, in-8. — Les biogr. ital. citent plus. autres personnages du même nom, notamm. Prosper Parisio, antiq. sicilien, auteur d'un ouvr. intitulé : *rariora Magnæ-Græciæ Numismata*, Naples, 1683; — et Pierre-Paul Parisio, de Cosenza, successivement auditeur de Rote, card. et évêque de Nusco et Anglona. Il m. en 1545 à Trente, pendant la tenue du concile qu'il présidait en qualité d'un des 3 légats. *Voy.*, pour la liste de ses ouvr., les *Scritt. cosentini* de S. Spiriti, pag. 42, etc.

PARISOT (Jean-Patrocle), écriv. du 17ᵉ S., n'est guère connu que comme auteur d'un livre prohibé : *la Foi devoilée par la raison*, Paris, 1681, in 8.

PARISOT. V. Norbert et Valette.

PARK (Mungo), célèbre voyageur anglais, né à Fowlshiels en Ecosse en 1771, ayant été chargé de remplacer Hougton en Nigritie, partit le 22 mai 1795, et voyagea en Afrique pour découvrir le Niger, sur les bords duquel il arriva après bien des fatigues. De retour en Europe, il exerça quelque temps la médecine, puis entreprit en 1805 un nouveau voyage en Afrique pendant lequel il mourut,

Park avait publié la relation de son premier voy., sous le titre de : *Voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique, faits en* 1795-96-97, Londres, 1799, 1 vol. in-4. Ce livre a été traduit dans la plupart des langues : la traduct. franç., par M. Castera, fut publ. à Paris, an VIII (1800), 2 vol. in 8. fig. Le major Rennel a publ. le journal de la 2ᵉ expédition de Mungo Park avec sa *vie* et d'autres pièces sous le titre de : *dernier Voyage dans les contrées de l'Afrique, fait en* 1805, Londres, 1815 et 1816, in-8 ; traduit en franç., Paris, 1820, in-4, fig. et cartes. Les inexactitudes géographiques que renferme cette dern. relation ont donné lieu à plus. réfutations, notamment à l'écrit de M. Bowdich, intitulé : *Contradictions in Park's last Journey explained*, etc., Paris, 1821, in-4.

PARKER (Math.), 2ᵉ archevêque protestant de Cantorbéry, né en 1504 à Norwich, obtint, dès son entrée dans la carrière ecclés., la protection de l'archev. Cranmer, dont il partageait les principes en matière de dogme ; et après être devenu successivement chapelain d'Anne Boleyn, doyen du collége de Stoke, chapelain de Henri VIII, et vice-chancelier de l'université (1545), il s'avança davantage encore dans la faveur sous Édouard VI, auquel il donna des preuves du plus chaud dévouement. A l'avènement de la reine Marie, Parker se trouva en butte à des persécutions qu'il n'avait que trop provoquées par son zèle extrême pour la réforme. Dépouillé de ses charges et envoyé en exil, il n'en fut rappelé qu'après l'élévation d'Elisabeth sur le trône ; et cette grande souveraine, qui le créa archevêque de Cantorbéry (1559), trouva en lui un ministre tout dévoué à ses projets. Il m. en 1575, laissant, outre div. édit. d'anciens aut. anglais, tels que des histor. Matthieu de Westminster, Matthieu Pâris, Thomas Walsingham, etc., une trad. des *psaumes* en vers anglais, quelq. écrits en faveur du mariage des prêtres et les *vies* de ses prédécess. sur le siége de Cantorbéry : la meill. édition de ce dern. ouv., ayant pour titre *de Antiquitate britannicæ eccles.*, est de Londres, 1729, in-fol. On doit en outre à Math. Parker la préface de la *Bible anglaise*, dite *des Evêques*, dont il dirigea la publication, 1568, in-fol. — Parker (Samuel), autre prélat anglais, né à Northampton en 1640, fut successivement archidiacre de Cantorbéry, puis évêq. d'Oxford, et m. en 1687. Ses ouv. sont nombreux ; voici les principaux : *Tentamina physico-theolog. de Deo*, etc., Londres, 1665, in-4 ; *Disputationes de Deo et Providentiâ*, ib., 1678, in-4 ; *Démonstration de l'autorité divine, de la loi naturelle et de la religion chrétienne*, en anglais, 1681, in-4 ; *Discours sur le gouvernement ecclésiastique*, 1669, in-8 ; *Discours apologétique pour l'évêque Bramhall*, etc. ; *de rebus sui temporis Comment.*, Londres, 1726, in-8. — Samuel Parker, fils du précéd., m. en 1730, avait refusé de prêter le serment après la révolut. de 1688. Dépouillé de tout emploi, il eut recours à sa plume pour subsister, et publia, outre div. trad. anglaises de Cicéron, un *Abrégé de l'hist. eccles.* d'après Eusèbe, Socrates, Sozomènes et Théodoret ; *Bibliotheca biblica*. Oxford, 1720, 6 vol. in-4 ; et quatre livres de *Commentaires* en latin sur les évènemens du temps, laissés MSs. par son père, 1726, in-8.

PARKER (Richard), marin anglais, né à Exeter, se distingua dans la guerre d'Amérique. En 1797 il servait sur le *Sandwich*, et se proclama chef de la révolte qui éclata sur l'escadre de l'amiral Bridport. Après un moment de succès, il fut abandonné, pris, condamné à mort, et exécuté le 30 juin 1797. — Parker (Henri, lord Morley), contribua puissamment au divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre. — Parker (George), comte de Macclesfield, mathém. distingué, m. en 1766 memb. de la soc. roy., était fils de Thomas Parker, lord-chancelier, m. en 1732. George Parker eut une gr. part à l'admission du nouveau style en Angleterre ; il en rédigea le bill, et publia un *discours* à cette occasion. — Parker (sir Hyde), amiral anglais, m. en 1802, servit avec beaucoup d'activité contre la France pendant toute la guerre de la révolution, et se distingua surtout à la défaite de la flotte espagnole par lord St Vincent en 1797. — Parker (William), capit. de vaisseau anglais, m. en 1801, des suites de blessures qu'il avait reçues à l'attaque devant Bologne, se distingua dans la guerre de la révolution ; le 28 mai 1794, il soutint, avec un vaisseau de 74, *l'Audacieux*, un combat contre le vaisseau français, *la Bretagne*, de 112 canons. — Parker (Samuel), ecclés. anglais, né à Portsmouth en 1745, après avoir rempli div. postes honorables, fut nommé à l'évêché des états de Massachusetts, et m. peu de temps après en 1804. Il avait pub. un *Choix de sermons* et quelques *discours* de circonstance, 1797. — Parker (Samuel), chimiste, né vers 1760 dans le comté de Worcester, mort le 23 décembre 1825 à Londres, où il s'était fixé depuis de longues années, s'est fait connaître comme un philanthrope zélé en même temps que comme sav. Les différens ouv. qu'il a écrits sur la chimie ne se sont guère répandus hors de l'Angleterre.

PARKHURST (John), ministre anglais, distingué par ses connaissances en théologie et dans la langue hébraïq., était né en 1728 à Catesby-House, comté de Northampton, et m. en 1797 à Epsan, en Surrey. Il publia en 1753 une *brochure* contre Wesley, et on trouve dans *the Gentleman's Magas.*, août 1797, une *lettre* de lui sur la confusion des langues à Babel. On lui doit encore : *Lexique grec et anglais du Nouveau-Testament avec une Grammaire grecque*, 1764, in-4 ; *Dictionn. hébreu avec une Gramm. hébraïque et chaldaïque*, Lond., gros in-8, 1802 ; *la Divinité et la préexistence de J.-C., prouvée par l'Ecriture*. — Un autre Parkhurst (John), ecclésiast. anglais, né en 1511 à Guildfort, m. en 1574, avait été l'un des trad. de la *Bible anglaise*, dite des *Evêques* ; mais il est principalem. connu comme aut. d'un poème lat. intit. : *Ludicra, sive Epigrammata juvenilia*.

PARKINSON (John), célèbre botaniste anglais, né à Londres en 1567, devint apothicaire du roi Jacques Iᵉʳ, et pub., entre autres ouv. : *Paradisi in sole* (en angl. *park-in-sun*) *Paradisus terrestris*, Lond., 1629, 1656, in-fol. ; *Theatrum botanicum*, ibid., 1640, 1656, in-fol.

PARKMAN (Ebenezer), prem. ministre de l'église de Westborough, m. en 1782, âgé de 88 ans, composa une courte *Hist. de Westborough*, qui se trouve dans quelq. collections historiq., écrivit sur les reformat., 1752, et pub. en 1761 un *discours* fait pour l'assemblée des états.

PARME. V. Farnèse et Philippe (don).

PARME (Ferdinand, duc de), petit-fils de Philippe V, roi d'Espagne, né en 1751, succéda en 1765 dans les états de Parme, Plaisance et Guastalla, à son père, l'infant don Philippe, et épousa en 1769 Marie-Amélie de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, une des filles de l'emp. François Iᵉʳ. La vie de ce prince offre peu d'évènemens ; la fin en fut troublée par l'invasion des Franç. en Italie. Il fit sa paix avec Bonaparte, et m. en 1802. Après sa mort ses états furent réunis à la France en vertu d'une convention de 1801. — Parme (Louis de), fils du précéd., né en 1773, épousa, en 1795, la fille cadette du roi d'Espagne, eut en partage, en 1801, le gr.-duché de Toscane, avec le titre de roi d'Etrurie, fut couronné sous le nom de Louis Iᵉʳ. Mais attaqué d'une maladie de cerveau, il ne put se livrer aux affaires, et m. en 1803, après avoir institué par testament son épouse tutrice de ses enfans et régente du royaume.

PARMÉNIDE, philosophe grec d'Elée, disciple de Xénophane et d'Anaximandre, florissait vers

l'an 435 avant J.-C. Il admettait que le monde est éternel, immuable; que tout est formé du feu et du froid; que les prem. hommes avaient été produits par le soleil. Il pensait que la terre est ronde, et placée au centre du monde. Il avait exposé son système dans un poème dont il ne reste que quelq. fragmens recueillis par H. Estienne sous le titre de *Poesis philosophica*. Platon a donné le nom de Parménide à un dialogue dans lequel il traite des idées.

PARMÉNION, gén. de Philippe et d'Alexandre, accompagna ce dernier en Asie. Il contribua puissamment au gain des batailles du Granique et d'Issus, et s'empara par lui-même de Damas et de toute la Syrie. Au siége de Tyr, Darius ayant fait proposer à Alexandre de lui abandonner la moitié de ses états en lui donnant une de ses filles en mariage, et 10,000 talens d'or: « J'accepterais, lui dit Parménion, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, répondit le roi, si j'étais Parménion. » Après la conquête de la Perse, il obtint le gouv. de la Médie; mais sa puissance ayant bientôt excité la jalousie, il fut accusé avec son fils Philotas de conspiration, et mis à mort l'an 330 av. J.-C.

PARMENTIER (JEHAN), navigat., né à Dieppe en 1494, est, dit-on, le premier pilote qui ait conduit des vaisseaux au Brésil, et le prem. Franç. qui ait découvert les Indes jusqu'à l'île de Sumatra, où il m. à l'âge de 49 ans. On a de lui des mappemondes, des cartes marines, et un rec. de poésies impr. en 1536, in-4, sous le tit.: *Desc. nouv. des merveilles de ce monde*. — PARMENTIER (Jacq.), peintre, né en France en 1658, s'établit en Angleterre, où il m. en 1730. Parmi ses ouv., qui sont presque tous des tableaux d'autel, on remarque un *St Pierre de Leeds*.

PARMENTIER (ANTOINE-AUGUSTIN), célèbre agronome, membre de l'institut, né à Montdidier en 1737, se distingua d'abord en qualité de pharmacien, à l'armée de Hanovre, où il donna des preuves multipliées de ses talens et de sa courageuse humanité. De retour à Paris, il y exerça encore pendant quelq. années les fonctions de pharmacien à l'hôtel des Invalides; mais, s'étant livré ensuite à l'étude des substances alimentaires, il abandonna la pharmacie pour s'appliquer tout entier à la culture des pommes de terre, introduites en France par les Anglais, mais dont une prévention aveugle arrêtait la propagation. Cinquante-quatre arpens de la plaine des Sablons, qu'il obtint du gouvernem., le mirent à même de commencer son heureuse expérience. Il ensemence ce sol aride, condamné jusque-là à une stérilité absolue; on traite sa confiance de folie; mais les fleurs poussent en abondance; il en compose un bouquet, va l'offrir à Louis XVI, qui a favorisé son entreprise. Le monarque accepte les fleurs, en pare sa boutonnière, ordonne un nouvel essai dans la plaine de Grenelle. Bientôt la précieuse semence est répandue sur tous les points de la France, et c'est alors qu'elle prend le rang qui lui appartient parmi nos richesses agricoles. Heureux de ce premier succès, Parmentier s'occupa ensuite de perfectionner la boulangerie, et propagea la mouture économique, dont l'emploi augmente d'un sixième le produit de la farine. Il décida le gouvernem. à ouvrir une école pratique de boulangerie, et il résuma tous ses principes sur cette matière dans un *Traité* qu'il pub. en 1778. Enfin le maïs, la châtaigne, l'eau, le lait, le vin, le sirop de raisin, pour suppléer au sucre, en un mot tout ce qui entre dans l'usage journalier des alimens devint l'objet de ses recherches et de ses écrits. Nommé successivement président du conseil de santé, inspect.-général du service de santé des armées, administ. des hospices, il donna dans ces diverses fonct. de nouv. preuves de son dévouement au bien public, et m. en 1813 environné de toute l'estime que lui avaient méritée ses utiles travaux. MM. Cuvier, Silvestre et Cadet-Gassicourt ont pub. des *éloges* de Parmentier. La liste des nombreux écrits de cet estimable philanthrope se trouve dans la *Bibliographie agronomiq.* de M. Musset-Pathay.

PARMESAN (LE). V. MAZZUOLI.

PARNELL (THOMAS), poète anglais, né à Dublin en 1679, occupa plus. bénéfices ecclés., fut lié avec Pope et d'autres grands hommes de l'Angleterre, et m. à Chester en 1717. Ses princip. product. sont: l'*Ermite*, poème rempli de facilité et d'élégance; trad. en franç. par Hennequin, Riom et Clermont, 1801, in-12, que l'on regarde avec raison comme son chef-d'œuvre; le *Conte des Fées*; l'*Eglogue sur la santé*, et *Hesiode* ou *la Naissance de la femme*. Parnell composa une *Vie d'Homère* que Pope recorrigea pour la mettre en tête de sa trad. de l'*Iliade*, et quelq. opuscules en prose. Ses *Œuvres* ont été impr. à Paris en 2 vol. in-12. Pope fit des poésies posthumes que laissa Parnell un choix qui forme un vol. in-8, 1721. On en a donné à Dublin, 1758, un autre vol. qui a été ainsi que le précédent impr. à Londres dans la collect. des poètes anglais et dans celle d'Edimbourg en 1775. Goldsmith a écrit la *vie* de Parnell. — Will. PARNELL, memb. du parlement, m. en 1820 à Castle Howard Irlande), est aut. de quelq. broch. politiques.

PARNY (EVARISTE-DÉSIRÉ DESFORGES, chevalier puis vicomte de), surnommé à juste titre le *Tibulle français*, naquit à l'Ile-Bourbon en 1753. Envoyé en France à l'âge de neuf ans, il fit ses études au collége de Rennes, se crut ensuite appelé à l'état ecclésiastiq., et voulut même entrer dans l'ordre de la Trappe. Mais bientôt ses idées changèrent entièrem.; il embrassa la carrière militaire, et retourna à l'Ile-Bourbon au moyen d'un congé. Ce fut là qu'il connut cette Eléonore qui lui inspira ses *poésies élégiaques*, qui lui ont assuré une place dans les prem. rangs de notre littérature. Celles, où, séparé de l'objet de ses vœux, il peint les regrets de l'amour après en avoir célébré les plaisirs, sont particulièrem. des chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment. Dans *les tableaux*, *les fleurs*, *les déguisemens de Vénus*, on reconnaît la même touche et la même grâce que dans les *Poésies élégiaques*. Mais l'heureux rival de Tibulle ne fut plus qu'une faible copie de Voltaire, lorsque cessant d'être inspiré par les émotions de son âme, il ne le fut plus que par les idées de son siècle; *le Paradis perdu*, *les Galanteries de la Bible* et *la Guerre des Dieux*, figureront plus dans les fastes de notre révolut. que dans ceux de la littérature: ce dern. poème écarta même pendant quelque temps Parny de l'institut; il y fut cependant reçu en 1803, et m. en 1814 d'une maladie de langueur. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 5 vol. in-18, Paris, Didot, 1808; et Bruxelles, 1826, 2 vol. in-8. C'est à M. Boissonnade qu'est due la meilleure et la plus belle édition des *Œuvres choisies de Parny*; cette édit. fait partie de la *Collection des classiques français*, pub. par Lefèvre, Paris, 1827, 1 vol. in-8, avec notes et portrait. Des *Poesies inedites* de Parny ont été pub. en 1826, 1 vol. in-18. M. Tissot a placé en tête de ce vol. une *notice* sur la vie et les ouvr. de ce poète.

PARODI (FILIPPO), l'un des plus habiles sculpt. du 17e S., né à Gênes vers 1740, m. dans la même ville en 1708. Ses princip. ouvr. sont une statue de la *Vierge*, dans l'église de St-Charles, une autre de *St Jean-Bapt.*, et la porte du jardin du palais Brignole. — Ses fils DOMENICO et BATTISTA, ainsi que son petit-fils PELLEGRINO, se distinguèrent également dans la peinture et dans la sculpture.

PARONCY (CÉSAR) a trad. en italien le *Traité de venerie* de Dufouilloux, Milan, 1615, in-8, et plus. autres ouvr. français.

PAROY (JACQUES de), l'un des meilleurs peint. sur verre, né à St-Pourçain-sur-Allier vers la fin du 16e S., vécut 102 ans, et dessina, entre autres pour

une chapelle de l'église de St-Méry, le *Jugem. de Susanne* et les vitraux du chœur.

PAROY (Jean-Philippe-Guy LEGENTIL, marquis de), né en 1750, m. à Paris en 1824, avait été colonel avant la révolut. On lui doit l'usage en France d'un procédé de stéréotypage, où les matrices formées par une couche de plâtre appliquée sur des pages en caract. mobiles, reçoivent, sans altération, la matière fondue. Il est aussi l'inventeur d'un vernis à faïence, entremêlé de poudre d'or, qui paraît susceptible d'un très-bel effet. Il peignait assez agréablem. et avait été de l'ancienne académie de peinture. Nous citerons de lui : *Précis sur la stéréotypie, précédé d'un coup d'œil rapide sur l'origine de l'imprimerie et ses progrès*, etc., Paris, impr. de Cosson, 1822, in-8. V. l'*Annuaire nécrologique*, par M. A. Mahul, année 1824, p. 245.

PARPERA (Hyacinthe), oratorien de Gênes au 17e S., se passionna pour la théol. mystique, et composa sur les arcanes de cette doctrine des *commentaires* qui furent pub. à Gênes en 1682, in-4. On a en outre de lui : *Sta Catharinæ Genuensis propositio illustrata*, ib., 1684, in-4.

PARQUES (mythol.), divinités des enfers, chargées de filer la vie des hommes, sont au nombre de trois : Clotho, Lachésis et Atropos. La prem. présidait à la naissance et tenait en main la quenouille ; la seconde tournait le fuseau et la troisième coupait le fil.

PARR (Catherine), 6e femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, avait eu pour premier époux le baron Latimer, et trente-quatre jours après la m. du monarq., arrivée en janv. 1547, elle se maria à l'amiral Thomas de Seymours. Son zèle pour le luthéranisme l'avait exposée, du vivant de son royal époux, à des grands dangers, que son adresse sut écarter. Elle m. en 1548 (V. Henri VIII).

PARR (Thomas), paysan de la plus grande frugalité et très-pauvre, né dans la province de Shropshire, se maria, dit-on, à l'âge de 120 ans, travailla à la campagne jusqu'à 130 ans, et m. à Londres chez le comte d'Arundel en 1635 à 152 ans 9 mois.—Richard Parr, théolog. angl., né dans le comté de Cork en 1617, m. en 1691, a pub. un recueil des *Lettres de l'archev. Usher*, précéd. de la *vie* de ce prélat. — William Parr, gentilhomme gallois, zélé partisan de Marie Stuart, et défenseur ardent de la religion catholique, fut mis à m. en 1584 comme ayant conspiré contre la reine Elisabeth.

PARRADIN. V. Paradin.

PARRIN. V. Coutures.

PARRENNIN (Dominique), jésuite, né en 1665, fut envoyé, à l'âge de 33 ans, comme mission. à la Chine, où il obtint un grand crédit auprès de l'emp. Khang-hi, qui fit les frais de ses funérailles à sa m., arrivée à Pé-king en 1741. C'est à lui que sont dues les *cartes de l'empire de la Chine*. On a impr. sa *Correspondance* avec Mairan, 1759, in-12. Le recueil de l'acad. de Besançon, t. 1er, contient son *éloge* par le P. Renaud.

PARRHASIUS, l'un des plus célèbres peintres de l'antiquité, contemporain et rival de Zeuxis et de Timanthe, vivait vers l'an 420 av. J.-C. On lui reproche d'avoir fait paraître toute sa vie une vanité qui ternit un peu la gloire qu'il s'était acquise par ses talens. Pline donne l'énumérat. de ses ouv. dans le 35e livre de son *Hist. natur.* On cite comme les principaux le tableau allégorique du *Peuple d'Athènes*, et celui de *Méleagre et Atalante*, acheté par Tibère 150,000 liv. de notre monnaie.

PARRHASIUS (Aulus-Janus), grammair. ital., dont le nom véritable était Parisio, naquit à Cosenza en 1470, et ne jouit pas d'une vie tranquille. Il eut plus. places qu'il fut presque toujours forcé d'abandonner, et m. très-pauvre vers 1534. L'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à Parrhasius, est celui qui a pour titre : *de Rebus per epistolam quæsitis*, in-8, Paris, 1567, et Naples, 1771 : il y explique avec érudition plusieurs passages des auteurs anciens, et jette un grand jour sur différens points de l'histoire.

PARROCEL (Barthél.), peintre, né à Montbrison, m. à Brignoles en 1660, n'a rien laissé de bien remarquable, et serait à peine connu sans son fils dont l'article suit. —Joseph Parrocel, le dernier des fils du précéd., n'avait encore à sa m. que 12 ans. Né à Brignoles en 1648, il montra de bonne heure du talent pour la peinture, et s'adonna principalement à représenter les batailles. Il fut employé dans ce genre par la cour de France, et m. en 1704, conseiller de l'acad. de peinture. On voit de lui au Louvre un *Passage du Rhin*, et un tabl. de bataille. Il a laissé en outre une suite tr.-estimée de 48 grav. représent. des sujets tirés de la *Vie de Jésus-Christ*.—Parrocel (Charles), fils et élève du précéd., ancien profess. de l'acad. de peinture, né à Paris en 1688, m. en 1752, excella dans le même genre que son père, et fut choisi pour peindre les *Conquêtes de Louis XV*. On a de lui une suite de dessins et de gravures (à l'eau-forte), représentant différentes attitudes de la cavalerie et de l'infanterie, gr. in-4. — Pierre et Ignace, neveux et élèves de Joseph Parrocel, se distinguèrent comme lui dans la peinture. Ignace travailla pour le prince Eugène dans le même genre que son oncle, et m. à Mons en 1722. L'ouv. le plus considér. de Pierre est l'*Hist. de Tobie* en 16 tableaux, dans une galerie de l'hôtel de Noailles, et son chef-d'œuvre, un *Enfant Jésus couronnant la Vierge* : il m. âgé de 74 ans en 1739. —Joseph-Ignace Parrocel, fils de Pierre et le dernier peintre de cette famille, m. vers la fin du règne de Louis XV, était membre de l'acad. de peint.

PARRY (Richard), théologien anglais, né à Londres en 1722, m. curé de Wichampton, en 1780, a écrit dans son idiome : *Sabbat des chrétiens aussi ancien que le monde*, 1753, in-4 ; *Dissertation sur la prophétie de Daniel, des soixante-dix semaines*, 1762, in-8 ; l'*Harmonie des quatre évangélistes sur la résurrection de notre Seigneur*, 1765, in-4, etc.

PARS (Adrien), savant antiquaire, né à La Haye vers le milieu du 17e S., mort ministre du saint évangile, dans un village sur le Rhin, a publié, outre quelques *sermons* et des *explications* sur quelques chapitres de l'évangile : *Catti aborigines Batavorum*, Leyde, 1697, in-8 ; réimpr. en 1715, par les soins de van der Schelling, sous le titre d'*Antiquités de Catric* ; *Index batavicus*, ib., 1701, in-4, etc.

PARSIN (Joachim), graveur, né à Utrecht en 1501, s'est fait connaître par les *portraits des frères Crabert*, qu'il grava vers 1528.

PARSONS (Robert), en latin *Personius*, jésuite anglais, né à Nether Stowey, dans le comté de Sommerset, en 1547, m. en 1610, avait été élevé dans la croyance protestante, qu'il quitta après quelques désagrémens que lui avaient suscités des fautes d'inconduite. Il fut le premier missionnaire sorti du collége des Anglais, à Rome, où lui-même en avait obtenu l'érection. Cet établissement remplaça en 1579, avec l'agrément du saint-siége, l'hôpital qu'avait fondé la reine Marie dans la capitale du monde chrétien pour sa nation. Ne pouvant tenter d'éclaircir les ténébreuses intrigues qu'on dit avoir été tramées par ce jésuite, dans ses missions en Angleterre et en Espagne, nous renvoyons, pour ces détails, aux *Mémoires* de M. Gée sur les jésuites, aux *Lettres* du cardinal d'Ossat, etc. Nous ne citerons des nombreux ouvrages de R. Parsons que le *Christian Directory guiding men to their salvation*, livre plusieurs fois réimprimé et mis en langue moderne : sa 8e édition est de 1782.

PARSONS (Jacques), médecin et antiq. angl., membre de la société royale et de plusieurs autres

sociétés savantes, né à Barnstable en 1705, m. en 1770, exerça avec succès à Londres l'art des accouchemens, et a laissé, outre divers *mémoires*, dans les *Transactions philosophiques*, plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *philos. Observ. on the analogy between the propagat. of animals and that of vegetables*, 1752; in-8, etc. — Un autre PARSONS (Moïse), théologien et prédicateur anglais, né en 1716, m. en 1783, ministre de Byfield, a publié un *Choix de sermons*, 1772. — PARSONS (Abraham), voyageur et négociant anglais, m. à Livourne en 1785, a laissé une relation de ses courses, publiée sous le titre de *Voyages en Asie et en Afrique*, Londres, 1808, 1809, in-4. — Philippe PARSONS, théologien et littérateur anglais, né en 1729 à Dedham (comté d'Essex), m. en 1812, a laissé, entre autres ouvrages : *the Inefficacy of Satire*, poème, 1766, in-4; *New-market, or an Essay on the Turf; astronomic Doubst; Monuments and painted Glass in upwards of 100 churches, chiefly in the eastern part of Kent*, 1794, in-8.

PARTENIO (BARTHÉLEMI), né à Brescia, professeur de belles-lettres à Rome au 15e S., est auteur d'un *discours* (*orazione*) à la louange des plus savans hommes de Brescia, ses contemporains. Il a en outre traduit l'*Histoire* de Thucydide, et les *Amours de Leucippe et de Cléophonte*.

PARTENIO. V. MAZZOLARI.

PARTENIUS (BERNARD), savant humaniste du 16e S., dont on croit que le véritable nom était *Franchesini*, né à Spilimberg dans le Frioul, fonda dans sa patrie, pour les langues anciennes, une académie qui ne lui a pas survécu. Il professa ensuite les belles-lettres à Ancône, puis l'éloquence à Venise, où il mourut en 1589. Outre des *commentaires* sur les *Odes* d'Horace, on a de lui : un *Discours en faveur de la langue latine; Traité de l'imitation poetique*, en italien, Venise, 1560, trad. en lat. par l'auteur, 1565; trois livres de *poésies* latines, Venise, 1579.

PARTHAMASIRIS, prince de la race des Arsacides, roi d'Arménie, fils de Pacorus, auquel il succéda, fut détrôné, et même mis à mort (comme il apparaît d'après un passage de Fronton, nouvellement découvert par l'abbé Maï) par Trajan, qu'il avait offensé par d'outrageans propos à la face de l'armée romaine, et après s'être présenté devant lui comme suppliant.

PARTHAMASPATES, prince arsacide, reconnu, l'an 115, pour roi des Parthes par ordre de Trajan, fut ensuite chassé par le peuple. Hadrien lui donna alors le gouvernement d'un royaume que les anciens historiens ne nous ont point nommé.

PARTHENAY (ANNE de), femme savante et aimable, épousa le comte de Marennes, et fut, par son esprit et ses talens, un des ornemens de la cour de Renée de France, duchesse de Ferrare et fille de Louis XII. Elle avait embrassé les opinions de Calvin, et elle contribua à les répandre. — Catherine de PARTHENAY, nièce de la précédente, née en 1552, fut deux fois veuve, d'abord du baron de Pont-Kuellevé, puis en secondes noces de René, vicomte de Rohan, prince de Léon. Elle était fort attachée au parti calviniste, et inspira les mêmes sentimens à ses enfans. Elle et sa fille Anne déployèrent un grand courage au siége de La Rochelle. Catherine m. en novembre 1631. Pendant le siége de La Rochelle, elle avait fait jouer une tragédie de *Judith*, ainsi que d'autres pièces de théâtre. — Jean LARCHEVÊQUE DE PARTHENAY, seigneur de Soubise et l'un des plus vaillans capitaines des huguenots, en Poitou, au 16e S., oncle et frère des précédentes, remplaça le baron des Adrets dans le commandement de Lyon, et y soutint le siége contre le duc de Nemours, malgré la barbare menace que lui firent les catholiques d'égorger sous ses yeux sa femme et sa fille, qui étaient tombées en leur pouvoir. Cet intrépide capitaine m. en 1566 à 54 ans. On a oublié les odieuses inculpations dont l'assassin du duc de Guise, Poltrot, avait cherché à le noircir dans ses dépositions. — Emmanuel de PARTHENAY, aumônier de la duchesse de Berri, mort en 1761 à 96 ans, publia une traduction latine du *Discours* de Bossuet *sur l'histoire universelle*, sous le titre de *Commentarii universam complectentes historiam*, 1718, in-12. — V. DESROCHES.

PARTHÉNIENS, nom donné aux enfans issus à Sparte du commerce qu'eurent, pendant la longue guerre de Messénie, les femmes de la ville avec des jeunes gens que l'on y détacha de l'armée pour suppléer à l'absence des maris, et empêcher que l'état ne pérît faute de citoyens.

PARTHENIUS, *de Nicée*, poète du dernier siècle avant J.-C., fut fait prisonnier, comme nous l'apprend Suidas, dans la guerre contre Mithridate, et, ayant été amené à Rome, y obtint la liberté en faveur de ses talens. Ce poète, que Tibère eut en honneur, et à qui Virgile et Ovide paraissent avoir fait quelq. emprunts, avait composé plusieurs ouvrages, dont le seul qui nous soit parvenu a paru pour la première fois à Bâle, avec une traduction latine de Janus Cornarius, sous ce titre : *de amatoriis Affectionibus Liber*, 1531, in-8. Il a été plusieurs fois réimprimé et traduit. La meilleure édition est celle donnée à Gœttingue par Heyne, 1798, in-8. Outre la traduction française de Jehan Fornier (*v.* ce nom), on en connaît une autre, ayant pour titre : *Affections des divers amans*, Paris, 1743, petit in-8. Fabricius a consacré, dans le t. 2 de sa *Bibliotheca græca*, p. 675 et suivantes, un curieux article à Parthenius, sur qui les curieux doivent consulter aussi la *lettre critique* de Bast à M. Boissonnade sur Antonius Liberalis, Paris, 1805, in-8.

PARTHÉNOPE (mytholog.), l'une des syrènes, s'éprit d'un violent amour pour Ulysse, dont les dédains la portèrent à se précipiter dans la mer. Son corps fut repoussé sur le rivage d'Italie, vers l'endroit où l'on bâtit Naples, qui prit de là le nom de *Parthénope*.

PARTHES, peuple belliqueux de l'Asie, Scythes d'origine, furent long-temps tributaires des Mèdes, des Perses et des rois de Syrie. Mais ils secouèrent le joug sous Antiochus-Théos, roi de Syrie, l'an 250 avant J.-C., ayant à leur tête Arsace, dont les descendans régnèrent sur eux sous le nom d'Arsacides. Sous ces princes, les Parthes formèrent l'empire le plus puissant de l'Asie, et furent continuellement en guerre avec les Romains, sans être jamais soumis. Après une existence de près de 560 ans, l'empire des Parthes fut détruit et soumis au nouveau royaume des Perses par Artaxerce Ier, l'an 229 de J.-C.

PARTICIPATIO ou PARTICIACCIO (ANGE), originaire d'Héraclée, défendit Venise contre les attaques de Pépin, et fut élu doge en 806. — Sous son fils, Justinien PARTICIPATIO, les reliques de St Marc furent apportées à Venise. — Orso PARTICIPATIO, 7e doge de cette famille en 912, est connu sous le nom de Badoero (*v.* ce nom).

PARTS (JACQUES des). V. DESPARTS.

PARUTA (PAUL), histor., surn. par ses contemporains le *Caton de Venise*, né dans cette ville en 1540, devint successiv. historiographe de la république, sénateur, membre de l'administr. gén., gouv. de Brescia, et, après avoir rempli div. missions diplomat., m. en 1598, procurat. de St-Marc. Il a laissé, entre autres ouv. : *della Perfezione della vita polit., lib. III*, Venise, 1579, 1586, 1599, 1650, in-4, trad. en angl. et en français; *Discorsi polit.*, en 2 livres, ibid., 1599, 1629, 1650, in-4; *Soliloquio..... di tutto il Corso della sua vita*, à la suite du précéd. une *Hist. de Venise*, en ital., 2 parties,

in-4, ibid., 1605, 1645, 1703 et 1718, avec une *Relation* de la guerre de Chypre. La *Vie de Paruta*, par Apostolo Zeno, a été mise en tête d'une nouv. édit. de la *Storia veneziana*. — Philippe PARUTA, antiq., né à Palerme vers le milieu du 16e S., remplit long-temps la place importante de secrétaire du sénat de Palerme, et m. dans cette ville en 1629. Parmi ses ouvr., dont on trouvera le catalogue au t. 2, p. 173-76, de la *Biblioth. sicula* de Mongitore, le plus connu a pour titre : *la Sicilia descritta con medaglie*, Palerme, 1612, in-fol.; réimprimée à Rome en 1649 avec une suite par Lionardo Agostini. — PARUTA-TOMMASINI (Tommaso), év. de Ville-Neuve, dans l'Istrie, né à Venise en 1380, était d'abord entré dans l'ordre des frères prêcheurs. Il assista au concile de Constance, et m. dans sa patrie en 1446. On cite comme ses principaux ouv. : *Historia concilii Constantiensis; Sermones; Carmen de divinissimo corporis Christi sacramento*, etc. V. le t. 19, p. 577, de la *Raccolta* de Calogera, édit. de Venise, 1739, et le tom. 1, p. 450, des *Scritt. veneziani*, du même, édition de 1752.

PARY (ETIENNE-OLIVIER), né à Paris, m. en 1782, a donné : *le Guide des corps de marchands et des communautés des arts et métiers*, Paris, 1766, in-12.

PARYSATIS, reine de Perse, mère d'Artaxercès-Mnémon et de Cyrus-le-Jeune, favorisa l'ambition et la révolte de celui-ci contre son frère, et lorsqu'il eut été vaincu à la bataille de Cunaxa, elle empoisonna Statira, femme d'Artaxercès, et s'abandonna à tous les excès de la vengeance. V. ARTAXERCÈS.

PAS ou PAAS (CRISPIN de), en latin *Passæus*, dessinateur et graveur, élève de Coornhaert, né à Armuyde, en Zélande, vers 1536, travailla à Amsterdam, Cologne, Londres et Paris. Il grava toutes les histoires de la Bible et plus. portraits. — Ses fils CRISPIN, GUILLAUME et SIMON, se distinguèrent dans le même art, ainsi que MADELEINE et BARBE, leurs sœurs. — V. FEUQUIÈRES.

PASCAL (ST). V. PASCHAL.

PASCAL ou PASCHAL (PIERRE), né à Sauveterre en 1522, mort à Toulouse en 1563, parvint, avec quelque connaissance de la langue latine, à en imposer à des gens instruits, et à se faire passer pour savant. Il suivit le cardinal d'Armagnac à Rome; et, après l'assassinat de Jean de Mauléon, il fut chargé par la famille de la poursuite des auteurs du crime. Il le dénonça au sénat de Venise dans une *Harangue* qu'il a fait imprimer, Venise et Lyon, 1548, in-8 : c'est à peu près son seul titre authentique. De retour en France, il s'annonça comme devant continuer l'Eloge des savans, de Paul Jove, et écrire l'histoire de France. Cela ne lui valut pas seulem. beaucoup de protecteurs et d'amis, mais encore des pensions, qu'il reçut jusqu'à la mort de Henri II, après quoi, sa vaine jactance étant enfin découverte, il se sauva pour échapper à de nombreux créanciers.

PASCAL (BLAISE), géomètre du prem. ordre, et l'un des plus illustres écriv. que la France ait produits, né à Clermont, en Auvergne, le 19 juin 1623, fut amené de bonne heure à Paris par son père, qui, pour se donner plus particulièrement à l'éducation du jeune homme, se démit d'une place de président à la cour des aides de Clermont. Le principal goût de celui-ci était pour les mathémat.; mais son père, préférant l'appliquer d'abord à l'étude des langues, lui défendit de travailler à la géométrie; néanmoins, sur une simple définition de cette science, Pascal parvint, dit-on, sans maître et sans aucun secours, à deviner, jusqu'à la 32e, les propositions d'Euclide. Libre enfin d'étudier sa science favorite, le jeune homme, dès l'âge de 16 ans, pub. un *Traité des sections coniques*; à 19 il inventa la *machine arithmétique*; à 23 il exécuta les expériences de Torricelli sur le vide, et quelques années après, 1649, il pub. à Paris, in-4, la solution d'un problème proposé par le P. Marsenne, et que n'avaient pu résoudre les premiers mathém. du temps. Les études précoces et continuelles de Pascal avaient considérablement altéré sa santé; et, sa piété augmentant tous les jours avec sa science, il se retira à Port-Royal-des-Champs. Au milieu des pieux solitaires qui habitaient ce désert, il s'appliqua à méditer sur l'Ecrit.-Ste. Ce fut aussi dans cette retraite qu'il écrivit ces fameuses *Lettres provinciales*, l'un des chefs-d'œuvre de notre littérature, que les jésuites eurent le crédit de faire condamner. Les 18 lettres qui composent ce recueil parurent successivem., in-4, depuis le mois de janv. 1656 jusqu'au mois de mars de l'année suiv. Cependant la santé de l'aut. s'altérait de plus en plus, et sans que son génie parût en souffrir (les *Lettres provinciales* et les *Solutions des problèmes de la roulette*, de 1658, en sont la preuve), sa tête était dérangée. Un accident terrible, qui lui était arrivé au pont de Neuilly en 1654, avait augmenté de beaucoup ce dérangem.; et toujours de plus en plus souffrant, Pascal m. à Paris le 19 août 1662, âgé de 39 ans 2 mois. Outre ce que nous avons cité, on a de lui : *Pensées sur la religion*, Paris, 1715, in-12; on ne doit aucune confiance à l'édition de Condorcet, avec des *notes* et un *éloge*, Londres, 1776, in-8; *Traité de l'équilibre des liqueurs*, in-12; quelques écrits pour les curés de Paris. Les édit. les plus estimées des *Lettres provinciales* sont celles de Cologne, 1684, en 4 langues, et 1657, in-12, en français; d'Amst., 1749, 4 vol. in-12, notes de Wendrock; et de Paris, 1754, 4 vol. in-12, avec un *discours préliminaire* de Rondet. La première édit. complète de Pascal a été publiée par Bossut, Paris, 1779, 5 v. in-8. — Gilberte PASCAL, sa sœur, veuve de Florin Périer, a mis en tête des *Pensées sur la religion* une *vie* de son frère peu estimée.

PASCAL (JEAN-BENOIT), littér., né à Paris en 1725, mort vers l'an 1800, ne nous est connu que par les ouvr. suiv. : *Officia divina pro variis anni temporibus*, etc., 1773, in-12; *Officia S. Pietatis exercitia ex variis scripturæ locis desumpta*, 1776, in-12. C'est lui qui a rassemblé les Textes de la *Bible* et de l'*Imitat.* cités dans l'*Année spirituelle*, 1767, in-12. — PASCAL (Philippe), jurisconsulte, né à Cosensa dans le 17e S., juge de la vicairerie en 1612, conseiller en 1625, a publié *de Viribus patriæ potestatis*, Naples, 1618, in-fol., et 1627 avec des *additions*. — Valentin PASCAL, secrét. du cardinal Montalte, a écrit dans le 17e S. plus. ouv., tels que : *De rebus Moschicis; De Italiæ fluminibus*, etc.

PASCAL-VALLONGUE (JOSEPH-SECRET), général de brigade, né en 1763 à Sauve (départ. du Gard), passa du génie des ponts-et-chaussées dans le génie militaire, et fit les campagnes du Nord et d'Italie. Fait prisonn. à la journée d'Aboukir, dans la guerre d'Egypte, il fut livré aux Turks, et resta quelques années dans les prisons de Constantinople. De retour en France, il servit encore en Allem. et en Italie, et fut tué au siége de Gaëte, où il commandait le génie, en 1806. Il cultiva aussi la poésie, pub. plus. *relations* d'évènem. contemporains, et fut le principal rédact. du *Mémorial topograph. et milit.*, qui cessa de paraître après sa m., et qui ne forme que 5 cahiers in-8.

PASCH (GEORGE), prof. à l'univ. de Kiel et philologue distingué, né à Dantzig en 1661, mort en 1707, a laissé, outre plus. *thèses*, quelq. ouv., tels que : *Tractatus de novis inventis quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, Leipsig, 1700, in-4, et *De variis modis moralia tradendi*, Kiel, 1707, in-4. — Un autre PASCH (Jean), né à Ratseburg, dans le comté de Lauemburg, professa la philos. à Rostock, et m. à l'hôpital de Hambourg en 1709. Ce qu'il a laissé de plus remarq.

est son *Gynæceum doctum, seu de Fœminis eruditis*, Wittemberg, 1686, in-4.

PASCH (Jean), peintre suédois, né en 1706, étudia son art en Hollande, en France et en Italie, se fit dans ses voyages une collect. précieuse de tableaux et de dessins, fut chargé de peindre le plafond de la chapelle du roi au palais de Stockholm, et m. en 1769, laissant un certain nombre de paysages, de marines et de tableaux de fleurs. — Laurent Pasch, autre peintre suédois, se distingua dans le portrait. — Sa fille Ulrique-Frédérique, née en 1735, morte en 1796, fut membre de l'académie de peinture et de sculpture.

PASCHAL, antipape et contendant de Théodore après la mort de Conon (688), était archidiacre de Rome lorsqu'il tenta d'usurper le St-siége par la protect. de l'exarque de Ravenne. L'élect. de Sergius mit fin aux prétentions obstinées de cet intrus.

PASCHAL (St), en latin *Paschasius*, souver. pontife, né à Rome, eut d'abord sous Léon III la direct. du monastère de St-Etienne, près St-Pierre. Choisi pour succéder à Etienne IV en 817, il envoya en France des légats chargés de présens pour l'empereur Louis-le-Débonnaire, et ce prince leur donna en échange pour le St père la confirmation des dotations de Pépin et de Charlemagne, y ajoutant celle des îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Ce fut ce pontife qui couronna Lothaire, empereur, l'an 823; peu de temps après, deux partisans de ce prince, Théodore, primicier de l'église romaine, et son gendre Léon, nomenclateur, furent tués dans le palais de Latran. On soupçonna le pape d'avoir ordonné ou conseillé ces meurtres, et ce fut en vain que les fils de l'emp. se rendirent à Rome pour éclaircir le fait: Paschal protesta par serment de son innocence, mais refusa de livrer les assassins sous le prétexte qu'ils étaient de la famille de St Pierre, et alléguant d'ailleurs pour leur justification qu'ils n'avaient commis ce meurtre que pour punir Théodore et Léon d'un crime de lèse-majesté. Après un pontificat de 7 ans 3 mois et 17 jours, pendant lequel il avait réparé ou orné quantité d'églises ou de monastères, et établi une maison de refuge à Rome pour les Grecs qu'y faisait affluer la persécution des iconoclastes en Orient, Paschal m. le 11 mai 824, et eut Eugène II pour successeur. L'église romaine honore la mémoire de St-Paschal le 14 mai.

PASCHAL II (Rainieri, pape sous le nom de), success. d'Urbain II, naquit à Blède, en Toscane, et fut d'abord, comme relig. de Cluni, chargé des affaires de son ordre auprès de Grégoire VII, qui, après l'avoir décoré de la pourpre, le fit abbé de St-Paul *extra muros*. Devenu souverain-pontife en 1099, il eut beaucoup à démêler au sujet des investitures avec Henri Ier, roi d'Angleterre, l'emp. Henri IV et Henri V. Ce dern. le fit emprisonner sur son refus de le couronner. Cette violence n'est pas la seule traverse qu'ait éprouvée Paschal II dans le cours de son pontificat; il eut à combattre un antipape (*v.* Bourdin) et plusieurs rebelles. Il m. en 1118, après avoir occupé le St-siége pendant 18 ans, 5 mois et 5 jours, et eut Gélase II pour success. Il reste de lui plusieurs *lettres*, deux entre autres assez importantes pour l'hist. eccles. de cette époque. V. le t. 15, p. 23, de la *Collect. des hist. de France*.

PASCHAL III (Gui *de Crème*, anti pape, sous le nom de). V. Alexandre III.

PASCHAL (Charles PASQUALI, plus connu sous le nom de), en latin *Paschalius*, né en 1547 à Coni, en Piémont, fut chargé de plus. ambassades, remplit dans l'intérieur du royaume div. emplois honorables, et m. en 1625 dans son château de Quente, près d'Abbeville, avec les titres de vicomte, conseiller-d'état et ambassad. près les Ligues grises. On a de lui un assez gr. nomb. d'ouv. dont on peut voir la liste complète dans le t. 17 des *Mém.* de Niceron et dans les *Scritt. piemontesi* de Fr.-Agost. della Chiesa. Les principaux sont: *Viti Fabricii Pibrachii vita*, Paris, 1584, in-12, et dans les *Vitæ selectæ*, Breslau, 1711, in-8, trad. en franç. (par Gui du Faur), Paris, 1617, in-12; *De optimo genere elocutionis tractatus*, Rouen, 1595, in-12; Paris, 1601, in-8; *Legatus*, Rouen, 1598, in-8; Leyde, Elzevir, 1645, in-12: la publication de l'ouv. intit. l'*Ambassadeur* de J. Hotman, que Paschal prétendait n'être qu'un extrait de son livre, engagea ce dernier dans une querelle avec le négociat. franç.; *Legatio Rhætica, sive Relatio*, etc., Paris, 1620, in-8; *Coronæ, opus X lib. distinctum*, ibid., 1610, in-4; Leyde, 1671 et 1681, in-8; *virtutum et vitiorum Definitiones*, in-8, ibid., 1615; Genève, 1520.

PASCHAL (Françoise), née à Lyon, à ce qu'on croit, vers 1630, a laissé quelq. pièces de théâtre, tragi-comiques et comiques, qui ont paru à Lyon de 1655 à 1661, et parmi lesquelles nous citerons: *Agathonphile, martyr*, tragi-comédie, 1655, in-8, et *Endymion*, idem, 1657, in-8. On a d'elle des *Noëls*, franç. et bourguignons, Dijon, 1723, in-12. — Michel-Jean Paschal, en latin *Paschalis*, méd. espagnol du 16e S., né à Valence, étudia dans sa patrie, puis à Montpellier sous Jacques Faucon. Outre une traduct. espagnole du *traité* de Jean de Vigo sur la chirurgie (Valence, 1548; Sarragosse, 1581, in-fol.), et un petit traité *De morbo gallico*, imp. dans le t. 2 de la Collect. pub. à Venise, on a de lui: *Praxis medica, sive Methodus curandi*, in-8, Valence, 1555; Lyon, 1585, 1602 et 1664. — Il ne faut pas le confondre avec Jean Paschal ou Pasquali, de Suessa, près de Capoue, méd. du 16e S., et également aut. d'un traité sur la maladie vénérienne ayant pour titre: *Liber de morbo quodam composito, qui vulgò apud nos gallicus appellatur*, Naples, 1534, in-4, réimprimé dans le t. 1er de la *Collection* de Venise.

PASCHASE-RATBERT. V. Radbert (Paschase).

PASCHASE-DE-SAINT-JEAN (le P.), en latin *Paschasius*, carme déchaussé, né en Franconie en 1637, m. à Bude en 1692, professa les belles-lett. et la poésie latine en Bavière et dans le Tyrol, et nous a laissé un ouv. fort curieux sur les règles générales la versificat. lat.: il est intit. *Poesis artificiosa*, Wurtzbourg, 1668, in-12, avec des figures non moins curieuses que le texte. — V. Calentyn.

PASCHETTI (Barthélemy), méd. du 16e S., né à Vérone, a laissé: *de Distillatione, catharro vulgò dictâ*, etc., Venise, 1615, in-4; *Dialogo delle Bellezze di Genova*, etc.; *Annales de Gênes* de 1528 à 1550, traduites en italien du latin de Bonfadio.

PASCHIUS. V. Pasch.

PASCOLI (Gabriel), littérat., né à Ravenne, m. au commencem. du 17e S., fut chanoine régul. de Saint-Jean-de-Latran, professa la théologie, et obtint quelques succès comme prédicateur. On a de lui plus. ouvr. dont les principaux sont: *la Pazzesca da pazzia degli uomini e donne di corte innammorati, ovvero il cortigiano disperato*, Venise, 1592; *Judicium Paridis*, etc., Plaisance, 1603.

PASCOLI (Léon), biographe et littérateur, né à Pérouse en 1674, se fixa à Rome et y m. en 1744. On a de lui: *Vite de' pittori, scultori, ed architetti moderni*, Rome, 1730-1736, 2 vol. in-4; *Vite de' pittori, scultori ed architetti perugini*, ib., 1732, in-4; *Testamento politico in cui si fanno diversi progetti*, etc., Cologne (Pérouse), 1733, in-4; *il Tevere navigato e navigabile*, etc., ibid., 1744, in-4; et quelq. pamphlets littéraires peu remarquables. — Alexandre Pascoli, frère du précédent, méd. et anatomiste, né à Pérouse en 1669, professa l'anatomie à Rome, et y m. en 1757. Ses ouvr. ont été recueillis en 2 vol. in-4, Venise, 1741 et 1757; ils n'offrent guère qu'une compilat.

des écrits de Borelli, Malpigi, Bellini, Redi, Bartholin et Vieussens. Le plus important des ouv. qui composent ce rec. a pour titre : *il Corpo umano, o breve storia dove con nuovo metodo, si descrivono tutti gli organi suoi*, Pérouse, 1700, in-4, Venise, 1712, 1727, 3 vol. in-8; trad. en lat., Rome, 1728, 3 v. in-8; ib., 1738, et Venise, 1735, in-4. Son tr. *del Moto* avait paru à Rome en 1723, in-4.

PASI (François), jésuite, né à Rome en 1551, se consacra aux missions, prêcha avec succès l'évangile dans le Japon, et m. à Macao en 1612. On a de lui : *Annuæ litteræ de Sinis*, 1583; *Annuæ litt. ex Japoniâ*, 1598; *— cum adjunctâ narratione mortis Taicusamæ imperat. Japoniæ*, Rome, 1601; *annuæ Litteræ anni* 1601, *et sequentium usque ad annum* 1606, Rome, 1608, Lyon, 1609.

PASINELLI (Lorenzo), peintre d'histoire, né à Bologne en 1629, mort à Parme en 1700, se distingua par une manière pleine de feu et une grande nouveauté d'idées; on lui reproche un peu trop d'affectation, en ce qui tient à la représentation des étoffes et au luxe des vêtemens et des accessoires. On cite particulièrement parmi ses compositions : l'*Entrée de Jésus-Christ à Jerusalem*; la *Descente du fils de Dieu dans les limbes*, et l'*Histoire de Coriolan*. Il a gravé à l'eau-forte, d'après lui-même, le *Martyre de plus. saints*, gr. in-fol.; la *Predication de St Jean-Baptiste*, et, d'après le Pérugin, les *Noces de Jacob et de Rachel*.

PASINI (Louis), méd. ital. du 16e S., né à Padoue, m. en 1557 dans sa patrie où il professait la philosophie et la médecine, a laissé les ouvr. suiv. : un traité *de Pestilentiâ patavinâ anni* 1555, Padoue, 1556, in-8; *Liber in quo de thermis patavinis ac quibusdam balneis Italiæ tractatur*, inséré dans la collection intitulée : *de Balneis omnia quæ extant*, Venise, 1553, in-fol.— Pasini (Antoine), médecin, né à Vérone dans le 16e S., est auteur des *Annotazioni ed emendazioni, nella traduzione d'Andrea Mattioli de V libri della materia medicinale di Dioscoride*, Bergame, 1591, et 1608, in-4.

PASINI (Joseph), hébraïsant, né à Turin en 1696, embrassa l'état ecclésiastique, se livra de bonne heure à l'étude de l'hébreu, devint bibliothécaire de l'université de sa patrie, obtint le titre de conseiller du roi, fut pourvu de l'abbaye de Monte-Canisio, et m. vers 1770. On a de lui : *de Præcipuis bibliorum linguis et versionibus*, Padoue, 1716, in-8; *Dissertationes selectæ in Pentateuchum*, 1722, in-4; *grammatices linguæ sanctæ Institutio*, Padoue, 1739, 1756; *Vocabolario italiano-latino*, Turin, 1737, 2 vol. in-4; *Storia del Nuovo-Testamento* etc., Turin, 1749; et Venise, 1751; *Codices manuscripti bibliothecæ regiæ Taurinensis Athenæi per linguas digesti*, Turin, 1749, 2 vol. in-fol.

PASIPHAÉ (myth.), fille d'Apollon et de la nymphe Perséide, et femme de Minos, donna le jour, par un monstrueux adultère, au Minotaure que le roi de Crète enferma dans un labyrinthe pour mettre fin à ses ravages (v. Thésée). Pasiphaé avait eu de son époux, Androgée, Adriadne et Phèdre.

PASITELES, sculpteur grec qu'on a quelquefois confondu avec Praxitèle, vint s'établir à Rome après la guerre de Macédoine, et fit en ivoire la statue de Jupiter, pour le prem. temple élevé en marbre, à Rome, sous Metellus le Macédonique. Il m. déchiré par une panthère au moment où il s'étudiait à modeler un lion. Il avait écrit un ouvrage en 5 liv. sur les plus beaux monumens connus de son temps. Cet ouvr. ne nous est pas parvenu.

PASOLINI (D. Séraphin), biographe, chan. de St-Jean-de-Latran, né à Ravenne en 1649, professa la philosophie et la théologie dans cette ville, et y m. en 1715, après avoir publié les ouvr. suivans : *Relazione della madona greca de' Canonici portuensi di Ravenna*, Ravenne, 1676, in-12; *Lustri Ravennati dall' anno 600 dopo l'universale diluvio sino al* 1713, etc., Bologne et Forli, de 1678 à 1713, 7 parties in-4; *Uomini illustri di Ravenna antica, ed altri degni professori di lettere ed armi*, etc., Bologne, 1703, et quelques thèses de philosophie, peu remarquables.

PASOR (George), savant philologue, né en 1570, à Herborn (dans le comté de Nassau), devint, à l'âge de 27 ans, professeur de théologie et d'hébreu à l'université de la même ville, fut appelé en 1636 à Franeker pour y professer la langue grecque, et y m. en 1637. On a de lui, outre l'*Oraison funèbre* de J. Piscator, en lat., Herborn 1625, in-4, les autres écrits suiv., publ. par son fils Mathias : *Manuale græcarum vocum Novi-Testamenti, deque græcis N.-T. accentibus; Syllabus, sive Idea omnium Nov.-Testam. dictionum seu dialectarum; Grammatica græca Nov.-Testamenti in tres libros distributa; Lexicon græco-latin. in Nov.-Testam.*, Amsterdam, 1675, in-8. On lui doit enc. un *Index* fort utile, impr. plusieurs fois à la suite des poésies d'Hésiode. — Mathias Pasor, fils du précéd., né à Herborn en 1599, professa d'abord les mathémat. à l'université d'Heidelberg, passa ensuite en Angleterre, obtint une chaire de langues orientales à Oxford, et vint ensuite à Groningue pour y professer successivement la philosophie, les mathémat. et la théologie. Il m. dans cette ville en 1658. On n'a de lui que quelq. *thèses*; mais il fut, comme nous l'avons dit, l'éditeur de plus. des ouvr. de son père. On a publié à Groningue le *Journal de la vie de Math. Pasor* (1658, in-4), trouvé parmi ses papiers après sa mort.

PASCALI (Charles). V. Paschal.

PASQUALIGUS (Zacharie), religieux théatin, né à Vérone vers le milieu du 17e S., a donné *Praxis jejunii*, Gènes, 1655, in-fol.; et un *Traité moral sur la castration*.

PASQUALINUS (Pompée), chanoine de Ste-Marie-Majeure, a publié un *Index vocum* sur les *Métamorphoses d'Ovide*, Rome, 1616, in-8.

PASQUALIS. V. Paschal et Martinez.

PASQUIER (Etienne), célèbre jurisconsulte et écrivain du 16e S., né à Paris en 1529, fut destiné dès l'enfance, par ses parens, à suivre la carrière du barreau, reçut les prem. leçons de droit du fameux Cujas à Toulouse, et se rendit ensuite à Bologne, où il étudia sous Marianus Socin. Il fut reçu avocat dans sa ville natale en 1549, resta plusieurs années sans être connu, et, dans cet intervalle, se livra avec un nouveau zèle à la culture des lettres, qu'il avait constamment aimées. A force de constance, il commençait à se faire remarquer au barreau, lorsqu'il publia les premiers livres d'un ouvrage intitulé *Recherches sur la France*, un dialogue intitulé *le Pourparler du prince*, et des dissertations sur l'amour, sous le titre de *Monophile*. Ces écrits, surtout les *Recherches*, eurent un grand succès, et acquirent à leur auteur une réputation parmi ceux de sa profession. Mais ce fut en 1564 seulement qu'une circonstance fortuite devint la source de la fortune et la cause de la juste renommée de Pasquier. Les jésuites, ayant demandé à faire partie de l'université de Paris, venaient d'être éconduits par ce corps enseignant. Sur leur pourvoi au parlement, l'affaire fut mise en instance; et Pasquier, bien que n'étant pas au nombre des avocats ordinaires de l'université, fut chargé de plaider sa cause, et s'acquitta de cette mission avec un éclat extraordinaire. Il chercha à prouver que les jésuites avaient d'autres intérêts que ceux de la France, et s'appliqua à démontrer que de leur institut il ne peut résulter que corruption de la religion, et trouble chez les peuples. Le parlement ne prononça pas, appointa seulement la cause, et laissa les parties en l'état; mais Pasquier se trouva porté par cette plaidoirie au premier rang des avocats, et fut dès-lors em-

ployé dans les procès les plus célèbres. En 1579, il suivit la commission du parlement, qui alla tenir les grands jours à Poitiers, et y séjourna quelques années. En 1585, il fut nommé, par Henri III, avocat-général à la chambre des comptes. Député aux états-généraux en 1588, il fut témoin à Blois de l'assassinat du duc de Guise, et il en fait, dans plusieurs des lettres qui nous restent de lui, un récit exact et impartial. Après la dissolution des états, il ne quitta point le roi, et le suivit à Tours. Deux ans après la reddit. de Paris au roi Henri IV, Pasquier fit paraître la suite de ses *Recherches sur la France*, y inséra son *plaidoyer* contre les jésuites, et y ajouta de nouvelles attaques. Il s'ensuivit une vive polémique entre les pères et leur éloquent adversaire. Celui-ci m. en 1615. Douze ans avant, il s'était démis de sa charge d'avocat-général en faveur de son fils aîné, Théodore Pasquier. Ses ouvrages, après avoir été publiés successivement de son vivant ou peu après sa mort, furent réunis en 1723 en 2 vol. in-fol., imprimés à Trévoux. Dans cette édition, qualifiée de complète, on ne trouve ni les *Ordonnances d'amour* (le Mans, 1564, in-8), ni le *manifeste* après le procès de l'assassin Barrière (*v.* ce nom), ni le *Cathéchisme des jésuites* (inséré dans un *Recueil de pièces historiques et curieuses*, Delft, 1717, 2 vol. in-12). On a joint aux *œuvres* d'Etienne Pasquier les *lettres* de Nicolas, l'un de ses fils.

PASQUIN, tronc d'une statue en marbre, où l'on attache à Rome toutes sortes de pamphlets et d'épigrammes, que l'on appelle de son nom *pasquinades*.

PASSAROTTI ou PASSEROTTI (BARTHÉLEMY), peintre, né à Bologne au commencement du 16e S., élève de Jacopo Vignola, fut rival des Carraches, et se distingua égalem. dans l'histoire et le portrait. On cite de lui : la *Décollation de Saint Paul à Rome aux trois Fontaines ; la Vierge entourée de saints*, dans l'église de St-Jacques de Bologne ; un *Tytie*, et la *suite des portraits de la famille Leguami.* — Ses nombreux enfans cultivèrent aussi la peinture ; et Tiburzio PASSAROTTI, mort en 1612, montra un véritable talent dans le tableau du *Martyre de Sainte-Catherine.*

PASSAVANT (CLAUDE), médecin suisse, né en 1709 à Bâle, étudia dans cette ville, puis à Neufchâtel, devint conseiller et médecin du margrave de Bade-Durlach, et m. en 1778. Il a publié : *Dissertatio de insensibili perspirat. sanctorianâ et structurâ cutis*, Bâle, 1733, in-4 ; *Theses anatomico-botanicæ*, ibid., 1733, in-4 ; *Theses hist. de observ. religionis Romanorum atque Græcorum*, ibid., 1737, in-4 ; et *Specimen rhetoricum*, ibid., 1741, in-4.

PASSAVANTE (JACQUES), dominicain, né à Florence, m. en 1357, se fit un nom en Italie par son ouvrage *lo Specchio della vera penitenza*, imprimé pour la première fois en 1495. La meilleure et dernière édition est de Florence, 1725, in-4.

PASSE. V. PAS (Crispin de).

PASSEMANT (CLAUDE-SIMÉON), ingénieur du roi, né à Paris en 1702, après avoir reçu une éducation soignée s'était vu forcé, pour vivre, de s'établir marchand mercier. Dès l'enfance, il avait montré un goût décidé pour les hautes sciences, et particulièrement pour l'astronomie. Pour se livrer tout entier à ce penchant, il abandonna à sa femme le soin de son négoce, et, au bout de quelques années, il s'était déjà fait connaître par des ouvrages dignes d'une attention particulière, tels que la *pendule astronomique* qu'il présenta à Louis XV ; un grand *miroir ardent* de glace et deux *globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui tournent sur eux-mêmes. En 1765, il présenta au roi Louis XV un *Plan en relief*, et un *Mémoire contenant des moyens simples pour faire arriver les vaisseaux à Paris.* Ce savant et habile mécanicien mourut en 1769, après avoir obtenu, comme récompense de ses travaux, une pension de 1,000 fr. et un logem. au Louvre. On a de lui : *Construction d'un telescope de reflexion*, Paris, 1738, in-4 ; *Description et Usage des telescopes*, etc., in-12. Son *Eloge historique* a été publié par M. Sue le jeune (son gendre), 1778, in-8.

PASSERA (FÉLIX), capucin et empirique de Bergame dans le 17e S., est principalement connu par le recueil intitulé : *il nuovo Tesoro degli arcani farmacologici, galenici, chimici e spargirici*, Venise, 1688, 1689, in-fol. — Un autre PASSERA (Jean-Pierre), aussi de Bergame, avait publié : *de Caussis mortis in vulneribus capitis*, etc., Bergame, 1590, in-4.

PASSERANI (ALBERT RADICATI, comte de), seigneur piémontais, attaché au service du roi Victor-Amé II, prit parti pour son maître dans ses démêlés avec la cour de Rome, fut condamné par l'inquisition, et réduit à se réfugier en Angleterre, puis en France, et enfin en Hollande, où l'on croit qu'il mourut. Il avait publié en 1736, à Rotterdam, un recueil de ses pamphlets sous le titre de *Pièces curieuses sur les matières les plus intéressantes*, etc. On prétend que cet esprit fort rétracta dans la suite, devant les ministres du culte réformé, les sarcasmes qu'il n'avait pas non plus ménagés contre cette croyance religieuse. Ce qui est plus certain, c'est qu'il institua les pauvres ses héritiers. On conçoit qu'un tel homme n'a pu manquer d'ennemis. Les curieux trouveront plus de détails sur ses aventures dans le récit qu'il en a fait lui-même en tête de son *Recueil* de Rotterdam.

PASSERAT (JEAN), poète, né à Troyes en 1534, étudia le droit sous Cujas, mais surtout s'appliqua à la littérature ; et il obtint à Paris, en 1572, la place de professeur d'éloquence au collége royal, vacante par la mort de Ramus. Ses leçons furent interrompues par les troubles de la ligue, et reprises à la rentrée de Henri IV. Passerat m. en 1602. Il fit des *vers* latins et français, et composa une partie de ceux que l'on trouve dans la *Satire Menippée*, Ratisbonne, 1709, 3 vol. in-8. On a en outre de lui : *de litterarum inter se Cognatione ac Permutatione*, Paris, 1606, in-8 ; *Orationes et Præfationes*, 1606 et 1637, in 8 ; des *Commentaires* sur Catulle, Tibulle et Properce, Paris, 1608, in-fol. ; une traduction de la *Bibliothèque d'Apollodore*, 1604, in-8 ; *Kalendæ januariæ et varia quædam Poemata*, 1603, 1606 ; *Recueil des œuvres poétiques de Passerat*, Paris, 1597 ; in-8, ibid., 1603, in-8. — Un autre PASSERAT (François), qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, a donné un recueil d'*Œuvres dédiées à S. A. E. de Bavière*, La Haye, 1695, in-12.

PASSERI (JEAN-BAPTISTE), poète et peintre médiocre, né en 1610, mort à Rome en 1679, cultivait les belles-lettres lorsque, vers l'an 1635, il fit la connaissance du Dominiquin, dont les avis le décidèrent à s'appliquer à la peinture. Il ne réussit guère qu'à connaître la théorie de cet art ; ce qui ne l'empêcha pas de devenir prince de l'académie de St-Luc. Cet artiste, que l'on recherchait de son temps pour ses belles manières et son esprit, ne doit guère le souvenir qu'on a conservé de lui qu'à un ouvrage qu'il laissa MS., et qui, près de cent ans après sa mort, parut, par les soins de Bottari, sous le titre de *Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti che hanno lavorato in Roma, morti dal 1641, fino al 1673*, Rome, 1772, in-4. — Jos. PASSERI, son neveu, né à Rome en 1654, reçut les leçons de Carle Maratte, et m. à Rome en 1715, après s'être fait un nom par les belles fresques qui décorent les voûtes de St-Nicolas *in Arcione*, de Ste-Marie *in Campitelli*, ainsi que le salon de l'Aurore à la villa *Corsini*. Parmi ses tableaux, on distingue le *Jugement dernier*, qu'il

peignit à Pesaro, et son *Moïse portant les tables de la loi*, dans la *Chiesa nuova* à Rome.

PASSERI (Jean-Baptiste), savant antiquaire, né en 1694 à Farnèse (campagne de Rome), d'une ancienne famille de Pesaro, exerça d'abord la profession d'avocat dans cette dernière ville, faisant ses délassemens de l'étude de la numismatique et de l'architecture; et, devenu veuf après douze années d'une heureuse union, il entra dans les ordres, devint successivement vicaire-général de Pesaro, auditeur de Rote, puis protonotaire apostolique, et m. en 1780 avec les titres d'antiquaire du grand-duc de Toscane, de membre associé de l'académie d'Olmutz, de la société royale de Londres, etc. Entre autres ouvrages, dont on trouvera la longue énumération à la suite de sa *vie* par Oliv. Degli Abbati (Pesaro, 1780, in-4, sous le titre de *Memorie dell' uditor Giambatt. Passeri*, etc.), on cite de lui : *Lucernæ fictiles musæi Passeri, cum animadvers.*, Pesaro, 1739-43-51. 3 vol. in-fol., publ. aux frais de l'académie de Pesaro; *Discours sur l'histoire des fossiles de la campagne pésaroise*, en italien, Bologne, 1775; *Picturæ Etruscorum in vasculis*, etc., Rome, 1767-1775, 3 vol. in-fol., avec 300 pl.; *Dissertations sur des monumens antiques dans les journaux d'Italie*; le 2e et 3e vol. du *Thesaurus gemmarum antiquarum astriferarum*, Florence, 1750; et le 4e du *Thesaurus diptychorum consularium*; enfin *novus Thesaurus gemmarum veterum ex insigniorihus dactyliothecis selectarum cum explicat.*, Rome, 1781-83, 3 vol. in-fol.

PASSERINI (Pierre-Marie), religieux de l'ordre des frères-prêcheurs, et l'un des plus savans canonistes du 16e S., né à Sestola, dans le Modenois, en 1597, m. au couvent de la Minerve, à Rome, en 1677, après avoir été successivement inquisiteur de Bologne, et procureur-général de son ordre, a laissé un certain nombre d'ouvr., dont on peut voir la liste dans les *Script. ord. prædicat.* II, 674, et dans la *Bibliot. modenese*, t. 4, p. 65, etc. Nous nous bornerons à citer les suivans : *de electione canonicâ Tractatus*, Rome, 1663 : Cologne, 1693; *de hominum statibus et officiis Inspect. morales*, Rome, 1665, et Lucques, 1732, 3 tom. in-fol.; *Comment. in I, II, III et VI lib. decretal.*, Rome, 1667, 4 vol. in-fol.; *de Electione summi pontificis*, ibid., 1670; *de Indulgentiis*, ibid., 1672, etc.

PASSERONI (Jean-Charles), ecclésiastiq. et poète ital., dont le caractère jovial, burlesq. même, forme un singulier contraste avec l'austérité et la réserve qu'il s'imposa toujours comme règle de conduite, naquit en 1713 à Lantosca, village du comté de Nice. Ce fut à Milan qu'il reçut les élémens de l'instruct., et il regarda comme sa patrie cette ville qui s'honore aussi de le compter au nombre des siens. Il revint s'y fixer après avoir accompagné à Rome et à Cologne le nonce Lucini, qui lui offrit en vain de lui ouvrir la voie des hauts emplois. Après avoir passé dans cette ville, au sein d'une humble médiocrité, de longues années toutes remplies par les jouissances de l'étude et de l'amitié qu'il préférait à la fortune et aux distinct., il y m. en 1802, à l'âge de 89 ans, décoré du titre de membre de l'institut des sciences, lettres et arts de la *république cisalpine*. En mettant sa vieillesse à l'abri des besoins, les honoraires de cette place lui fournirent les moyens de soulager les pauvres, dont lui-même avait connu toutes les privations sans presque les ressentir. Les ouvr. de ce poète éminemment original et gai sont : *il Cicerone*, poème *in ottava rima*, Venise, 1750, 2 vol. in-8; Milan, 1768, 6 vol. in-8; Turin, 1774, 6 vol. in-12; *Traduzione di alcuni epigrammati greci*, Milan, 1786-94, 9 part. in-8; *Favole Esopiane*, ib., 1786, 6 vol. in-12.

PASSEROTTI (Barthél.). V. Passarotti.

PASSOROTTI (Hippolyte), jeune dame de Bologne, d'une rare beauté, empoisonna son mari, et fut décapitée avec son amant, nommé Louis, le 3 janv. 1587. Ses charmes, le courage qu'elle déploya sur l'échafaud, furent célébrés par les poètes de ce temps, et on impr. à Bologne, la même année, in-4, deux rec. de pièces de vers sur ce sujet; l'un d'eux, dédié au Tasse, valut à son aut. (Alex. Benacci), une lettre de félicitation du gr. poète : elle se trouve dans presque toutes les édit. de ses œuvres.

PASSEWAND-OGLOU. V. Passwan.

PASSI ou DEL PASSO (Joseph), moine camaldule, humaniste et poète, né à Ravenne en 1569, m. en 1620 à Venise, membre de plus. acad., s'est fait connaître par un certain nombre d'opuscules, au nombre desquels on distingue : *i Difetti donneschi*, Venise, 1598, 1599, 1600 et 1618; *Trattato dello stato maritale*, ib., 1602, 1610; en lat., 1613; *la Mostruosa fucina delle sordidezze degli uomini*, ibid., 1603, avec une suite pub. en 1609, etc. V. pour plus de détails la *Bibliot. volante* de Cinelli, le t. 8 des *Annali camaldolesi*, lib. 75, p. 248, etc. — Francesco Passi, de Carpi (état de Modène), où il m. en 1594, est principalem. connu pour avoir donné une trad. latine du *Plutus* d'Aristophane. Parme, 1501.

PASSIENUS (Crispus), orateur romain, prem. mari de Domitia, épousa ensuite Agrippine, et depuis fut deux fois nommé consul. C'est de lui que Pline raconte la bizarre vénération qu'il voua à un mûrier, dont il fit sa divinité favorite.

PASSIGNANO (Domenico Cresti, surnommé du lieu de sa naissance Il), peintre, élève de Machietti, puis de J.-B. Naldi, travailla ensuite sous Fréd. Zuccaro, lorsque ce maître fut appelé à continuer la gr. coupole de *Sta Maria del Fiore* à Florence, laissée imparfaite par Vasari. Devenu après différens voyages prem. maître de l'acad. de dessin à Florence, il m. dans cette ville en 1638, laissant une réputat. distinguée, surtout pour l'extrême facilité de sa composit. et une exécut. des plus rapides. Parmi ses tableaux nous citerons le *Martyre de Sta Reparata*, qu'il fit en huit jours pour le palais *Pitti*; son *St Jean-Gualbert*, peint en moins de 18 heures, et de nuit; enfin sa *Présentat. de la Vierge au temple*, commandé par Urbain VIII pour la basilique de St-Pierre à Rome. Le jeu de mots populaire qu'on fit sur son nom et sur son genre de talent mérite d'être rappelé : on l'appelait *Passa-Ognuno* (qui surpasse les autres). Le musée du Louvre possède de cet artiste une *Invention de la Ste-Croix*.

PASSIONEI (Dominique), savant cardinal, né à Fossombrone, dans le duché d'Urbin en 1682, fut élevé à Rome et fit des études très-brillantes au collége *Clementino*, voyagea ensuite en France et en Hollande, fut nommé légat au congrès d'Utrecht (1712) et de Bade (1714), nonce en Suisse et archevêque d'Ephèse (1721), nonce à Vienne (1730), reçut le chapeau de cardinal en 1738, succéda à Quirini (*v.* ce nom), dans la place de conservat. en chef de la biblioth. du Vatican en 1755, et m. à Frascati en 1761, d'une attaque d'apoplexie. Il était membre de la plupart des sociétés littéraires d'Italie, et associé étranger de l'acad. des inscript. et belles-lettres, où Lebeau (*v.* ce nom) prononça son *éloge*, inséré dans le tom. 31 du recueil de cette académie. Outre la part qu'il eut avec Fontanini (*v.* ce nom), à la révision du *Liber diurnus pontificum*, on a de ce cardinal deux *Discours latins*, insérés par Pez dans le 6e vol. de la *Biblioth. ascetica*; l'*Oraison funèbre du prince Eugène*, Padoue, 1737, in-4 et in-8; trad. en franç. par madame Duboccage; plus. *lettres*, deux pièces diplomatiques, et des essais de traduct., insérés par Galletti dans les *Memorie per servire alla storia della vita del card. Domin. Passionei*, Rome, 1762,

in 4. L'abbé Goujet a pub. l'*Eloge historique* du cardinal Passionei, La Haye, 1763, in-12.—PASSIONEI (Benoît), neveu du préc., fut élevé à la dignité épiscopale, et m. à Terni en 1787, après s'être aussi distingué par son goût pour l'étude des antiquités. Outre une trad. ital., avec notes, de la *Vie de D. Calmet*, Rome, 1770, in-4, et la *Raccoltà delle lettere inedite del card. Bona*, ib., 1759, il a pub. un recueil d'inscript. grecq. et lat., rassemblées par son oncle, sous le tit. d'*Iscrizioni antiche, con annotazioni*, Lucques, 1765, in-fol.

PASSWAN-OGLOU (OSMAN), fameux rebelle turk, né à Widdin, en Bulgarie, en 1758, était, selon l'opinion la plus commune, fils de Passwan-Omar-Agha, *ayan* ou notable de la ville de Widdin (Bulgarie), qui avait commandé un corps de volontaires pendant la guerre contre les Russes et les Autrichiens, et à qui le gr.-vézyr avait fait trancher la tête parce qu'il lui était devenu suspect par son crédit et ses richesses. Enveloppé dans la disgrâce de son père Passwan-Oglou fut arrêté; mais s'étant échappé ensuite, il se réfugia dans les montagnes, devint chef de partisans, s'empara de Widdin, et soutint pendant plusieurs années une guerre opiniâtre contre toutes les forces réunies de l'empire qu'il voulait ébranler. Presque toujours victorieux, il dicta des lois à la Porte othomane, rompit plus. fois les traités qu'il avait faits avec elle, et ne mit enfin bas les armes, en 1798, qu'après avoir obtenu, avec son pardon, le pachalick de Widdin et les trois queues. Depuis lors le nouveau pacha servit fidèlement la Porte, et conserva une autorité presque absolue, jusqu'à sa m., arrivée en 1807.

PASTEUR (JEAN-DAVID), savant et littérateur holland., né à Leyde en 1763, fut membre des diverses assemblées nationales qui eurent lieu en Hollande, depuis 1795 jusqu'en 1798, et m. en 1804. On a de lui en holland.: *Histoire naturelle des mammifères*, 3 vol. in-8; *les Russes en Nord-Hollande*, drame. Il a trad. en outre le *Voyage de Cook*, *l'an 2440* de Mercier; le *Voyage d'Utrecht à Francfort*, de Cognan, etc.

PASTORINI (JEAN-BAPTISTE), poète génois, né en 1650, entra dans l'institut des jésuites, et m. dans sa patrie en 1732. Ses poésies ont été recueillies et pub. à Palerme, 1741 et 1756, in-8.

PASTORIUS DE HIRTENBERG (JOACHIM), historien, né à Glogau (Silésie) en 1610, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine, suivit ensuite la carrière de l'enseignem., fut nommé par le roi Casimir V, historiogr. de Pologne, et m. en 1681. On a de lui: *Florus polonicus, sive polonicæ historiæ Epitome*, Leyde, 1641; Amsterd., 1664; Dantzig, 1679, in-12; *Peplum sarmaticum*, Dantzig, 1645, in-4; *Character virtutum variis .... coloribus adumbratus*, ibid., 1650, in-4; *Bellum scythico-cosaccicum*, ibid., 1652-59, in-4; *de juventutis institutionis Ratione*, ibid., 1653, in-4; *sylvarum Pars prima*, recueil des vers non continué, ibid., 1656, in-12; *Theodosius magnus*, Iéna, 1664, in-8; *ministri Status, seu Considerationes super vitâ Nicol. Neovilli*, ibid., 1664, in-8; *Hist. polonica ab obitu Uladislai IV usque ad annum* 1651, ibid., 1680-85, 2 vol. in-8; *Acta pacis olivensis inedita*, Breslau, 1763-66, 2 gros vol. in-8; et quelq. autres écrits moins importans, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. anti-trinitarium* de Chr. Sandius.

PASTORET (JEAN), président au parlement de Paris et membre du conseil de régence, sous la minorité de Charles VI, était né vers 1328, et m. en 1405. Son grand-père, appelé aussi Jean, avait été, en 1301, l'un des deux prem. avoc. du roi au parlem. de Paris. Jean Pastoret fut un de ceux qui contribuèrent le plus, avec Maillard et Charny, à remettre Paris sous l'obéissance de Charles V, alors régent du royaume (1358). Il porta l'étendard de France aux halles, et précéda le dauphin à sa rentrée dans Paris. Ce digne magistrat fut enterré à St-Denis, ainsi que sa femme. Un de ses descend. a laissé des *mémoires*, où il y a quelque fois des choses curieuses sur l'état de la Provence pendant la minorité de Louis XIV. M. le marquis Pastoret, pair de France, appartient à la même famille.

PASTOUREAUX. V. JACOB, fanatique hongrois.

PASTRENGO (GUILLAUME de), écrivain peu connu, né à Pastrengo, village du territoire de Vérone, vers le commencem. du 14ᵉ S., mérite d'être signalé parmi les savans de son temps, comme auteur du prem. essai d'un *Dictionn. historique, bibliogr. et géograph.* Il s'appliqua à l'étude de la jurisprudence, devint notaire et juge à Vérone, fut chargé d'une mission auprès du pape Benoît XII à Avignon, et se lia dans cette ville avec le célèbre Petrarque. On ignore l'époque de sa m. Son ouvr. est conservé en 2 vol. in-fol. à la biblioth. de Saint-Jean et de St-Paul à Venise: la prem. part. contient la *Bibliothèque alphabétique* des écrivains, classés selon leur profession; la seconde forme une espèce de *dictionnaire historiq. et géograph.*, dans lequel l'auteur s'est attaché surtout aux origines. Cette deuxième partie a été pub. par M. A. Biondo, sous le tit. *de Originibus rerum*, Venise, 1547, in-4. On peut consulter pour plus de détails, la *Verona* de Maffei, tom. 2, la *Bibliot. di storia litterar.* de Pasq. Amati, tom. 5, et la *Storia della litterat.* etc., de Tiraboschi, t. 5, p. 409-14.

PASTRIZIO (JEAN), théol., né dans le 17ᵉ S. à Spalatro en Dalmatie, professa les langues grecq. et hébraïq. dans le collége de la Propagande à Rome, fut ensuite nommé écrivain et interprète en langue hébraïque au Vatican, et m. en 1708. On a de lui: *Patenæ argenteæ mysticæ...... Descriptio et Explicatio*, etc., Rome, 1706, in-4.

PASZKOWSKI (MARTIN), écrivain polonais du 17ᵉ S., est auteur d'un poème de la guerre des Turks, des Tartares et des Cosaques, impr. à Cracovie en 1626, suivi d'une relation générale sur les Cosaques, d'un *vocabulaire* turk, et d'une *dissertat.* sur les superstitions des othomans. On a aussi du même auteur quelques autres poésies et une traduct. polonaise de la *Chronique de la Sarmatie européenne*, par Alexandre Guagnini de Vérone, impr. à Cracovie en 1611, et que quelques auteurs ont attribué à Mathias Strykowski.

PASUMOT (FRANÇOIS), ingénieur-géographe, né à Beaune en 1733, se consacra d'abord à l'enseignement, reçut le brevet d'ingénieur-géogr., et fut envoyé, en 1756, en Auvergne, pour étudier les volcans éteints de cette province, mesurer les hauteurs et les distances, et en dresser les cartes. Il fut ensuite appelé à professer la physique et les mathématiques au collége d'Auxerre, devint membre de la société des sciences et b.-let. d'Auxerre, et écrivit pour cette compagnie des *Mémoires géographiques sur quelques antiquités des Gaules*, publ. en 1765 avec de fort bonnes cartes. Des contrariétés imprévues l'ayant forcé de quitter sa chaire de physique et de mathémat., il vint à Paris, se dévoua pendant 11 ans à des leçons particulières, fut attaché, dans les dern. années de sa vie, au bureau des plans et cartes de la marine en qualité de sous-chef, et m. à Besune en 1804. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvr., dont le plus import. a pour titre: *Voyages physiques dans les Pyrénées en 1788 et 1789*, Paris, an V (1797), in-8. M. Grivaud de La Vincelle a publ. un recueil de *Dissertations et mém. sur différens sujets d'antiquités et d'histoire par M. Pasumot*, Paris, 1810 à 1813, in-8. On trouve en tête une *notice* sur ce savant, avec une liste complète de ses écrits. Le même éditeur a encore publ. une *Dissertation sur la situation du jardin d'Eden*, *rédigé sur les MSs. de M. Pasumot*, Dijon, 1824, in-8. Pasumot a pris une grande part à la rédaction du *Journal de Phy-*

tique de l'abbé Rosier, et de l'*Histoire de Beaune* par Gandelot.

PATAROLI (LAURENT), antiquaire et naturaliste, né en 1674 à Venise, où il m. en 1727, s'est fait connaître par différens ouvr. dont on trouvera la liste complète dans le *Giornale d'Italia*, part. 2, tom. 38 : les princip. ont été recueillis sous le titre de *Opera omnia numismatica et philol.*, etc., Venise, 1743, 2 vol. in-4, précédé de la vie de l'aut. par le doct. dalle Laste.

PATAUD (JEAN-JACQUES-FRANÇOIS), chan. honoraire de l'église d'Orléans, et aumônier du collége de la même ville, y était né en 1752, et y m. en 1817. Il a laissé des *Discours* dans lesquels on remarque celui où se trouve l'*Eloge de Jeanne d'Arc*, 1813 in-8; *Essais historiques sur quelques rues de la ville d'Orléans*, dans les *Etrennes orléanaises*. Il avait annoncé une *Hist. d'Orléans et des principales villes du Loiret dep. Jeanne d'Arc*.

PATEL (PIERRE), peintre, surnommé *Patel-le-Tué*, ou *le Bon Patel*, né en 1654, tué en duel en 1703, s'est distingué dans le paysage. On voit au Louvre un tableau de lui dans ce genre. — Son fils, Pierre PATEL marcha sur ses traces.

PATENIER (JOACHIM), peintre, né en 1487 à Dinant, apprit les élémens de son art à Anvers et se distingua dans le paysage et les batailles; malheureusement sa conduite déshonorait son talent. On cite comme l'un de ses principaux tableaux : *Jésus-Christ baptisé dans le Jourdain*, que le Musée du Louvre a restitué en 1815 à la galerie de Munich.

PATER (PAUL), mathémat., né à Meuhardsdorf en 1656, mort à Dantzig après 68 ans d'une vie consacrée à l'instruction publique, a laissé, entre autres ouvr. : *Labor solis, sive de eclipsi, Christo patiente, Hierosolymis visâ*, Iéna, 1688; *de Astrologiâ persicâ; de mari Caspio; de Cœlo empireo*, Francfort, 1687, in-8; *de Insignibus turcicis*, etc., 1687, in-4. — Jean-Baptiste PATER, peintre, né à Valenciennes en 1695, m. à Paris en 1736, n'avait reçu que quelques leçons de Watteau. On a gravé d'après lui quelques morceaux, quoique généralement ses compositions soient peu estimées.

PATERCULUS. V. VELLEIUS.

PATERE ou PATÉRA (ATTIUS), né à Bayeux et élevé au collége des Druides de cette ville, enseigna la grammaire et les lettres à Bordeaux, et professa la rhétorique à Rome vers l'an 326. Ausone a fait de lui un pompeux éloge. Il eut pour fils DELPHIDIUS (Attius-Tyro). — PATÈRE, en latin, *Paterius*, notaire de l'Église romaine, év. de Brescia au 6e S., fut élève et ami de St Grégoire-le-Grand. Il est connu par un *Commentaire* sur l'Ecriture-Sainte, imprimé à la suite des ouvr. de St Grégoire.

PATERIN (CLAUDE), jurisconsulte, né à Lyon, mort en 1551, mérita par ses bienfaits le surnom de *Père du peuple*. Louis XII l'avait nommé vice-chancelier du duché de Milan, et il fut ensuite prem. président du parlement de Bourgogne. Ce fut lui qui, au lit de justice de 1527, examina la validité du traité de Madrid (*v.* FRANÇOIS Ier).

PATERNIONO (GUALTERIO), né à Catane, où il m. chanoine de la cathédrale en 1531, après avoir été juge de la grand'chambre de Sicile et grand protonotaire, a écrit : *in Cap. volentes de feudis; Allegationes in causâ baroniæ Furnaris*. — Un autre Gualterio PATERNIONO, qu'on suppose être de la même famille que le précédent, vivait en 1515. Il visita en qualité d'agent plusieurs cours de l'Europe. On a de lui : *Responsa multa; de Apocalypsi Libro II, Historia sacra à mundi constitutione ad sua usque tempora*. — PATERNIONO (Jean), bénédictin, d'abord grand-vicaire à la cathédrale de Catane, sa patrie, puis évêque de Melito (1478), enfin archevêque de Palerme, où il m. en 1511, a laissé : *Allegationes de primatu ecclesiæ panormitanæ*. — PATERNIONO (Ferdinand), jésuite, né à Catane en 1604, a laissé : *de regiâ siculâ Monarchiâ*, et *Vite de' re di Sicilia*.

PATERNO (EUSÈBE), né à Crémone au 15e S., de l'ordre des chanoines réguliers de St-Jean-de-Latran, a laissé un *Commentaire sur les Livres de Judith et d'Esther*. — PATERNO (Louis), poète napolitain du 16e S., imitateur de Pétrarque, a publié : *il nuove Petrarca; ses Triomphes*, 1560; *le nuove Fiamme*, Venise, 1561; cinq *Satires*, Venise, 1565, in-18. — PATERNO (François), jésuite né à Catane, mort en 1720, a laissé : *Oratio extemporanea habita in funere Vincentii cardinalis Grimani*, etc., Naples, 1710. V. la *Bibliothèque volante* de Cinelli. — PATERNO (Ignace-Vincent), surintendant et ingénieur des ponts-et-chaussées, né à Biscari, fit construire à ses frais sur le Simeto un pont de 31 arches, ayant 200 cannes de longueur, commencé en 1765 et terminé en 1777. On a de lui : *Ragionamento a madama..... sopra gli antichi ornamenti e trastulli de' Bambini*, Florence, 1781, in-4.

PATERNUS (BERNARDIN), médecin, né à Salo dans le Bressan, enseigna la médecine dans plusieurs villes d'Italie, et m. à Padoue en 1592. On a de lui : *de humorum Purgatione circa morborum initia tentandâ*, Rome, 1547; Spire, 1581, in-8; *Consilium de balneis aquensibus apud aquas Statiellorum*, dans la collection *de Balneis; Explanationes in primam fen primi Canon. Avicennæ*, Venise, 1596, in-4; *Consilia medica*, dans le *Recueil de Laurent Scholz*, Francfort, 1598, in-fol.

PATERSON (SAMUEL), savant bibliographe et libraire anglais, né à Londres en 1728, commença par tenir dans cette ville la librairie étrangère. Son entreprise n'ayant pas réussi, il s'adonna avec beaucoup de succès à faire des catalogues bibliographiques, devint bibliothécaire du marquis de Lansdown, et m. en 1802. On lui doit : *Remarques rapides dans un voyage aux Pays-Bas*, 1769, 3 vol. in-12; *Joineriana*, ou *Livre des rognures*, 1772, 2 vol. in-8; *le Templier*, feuille hebdomadaire; *Considerations sur la jurisprudence et les gens de loi*, in-8; *Bibliotheca croftsiana*, Londres, 1783, in-8; *Bibliotheca westiana*, ibid., 1773, in-8; *Bibliotheca beauclerckiana*, ibid., 1781, un vol. in-8.

PATERSON (WILLIAM), gouverneur de New-Jersey, sa patrie, l'un des juges de la cour supérieure des Etats-Unis, succéda à Liwingston, premier gouverneur de New-Jersey, et m. à Albany en 1806. Son nom est attaché aux différens changemens politiques opérés à cette époque dans sa patrie.

PATICCHI (ANTONIO), peintre célèbre, né à Rome en 1762, peignit fort jeune le réfectoire des carmes de Velletri, et la galerie du comte Toruzzi, qui ne fut pas achevée. La mort, qui le frappa dans sa 26e année, l'empêcha de réaliser les belles espérances qu'il avait fait concevoir.

PATIN (GUI), médecin, fameux par son esprit satirique et la singularité de ses manières, né en 1601 à Houdan en Beauvoisis, et m. à Paris en 1672, se montra grand partisan des anciens et ennemi de l'antimoine, ce qui occasiona parmi les docteurs des querelles tout-à-fait scandaleuses. On a de lui, entre autres ouvrages, *Traité de la conservation de la santé*, 1632, in-12, réimpr. dans le *Méd. charitable* de Guibert, ainsi que les suivans : *Notes sur le Traité de la peste*, de Nicolas Allain; et un *Recueil de lettres*, Amsterdam, 1718, 7 vol. in-12. — Son fils aîné ROBERT, qui obtint la survivance de sa chaire de médecine au Collége de France, m. avant lui en 1670. — PATIN (Charles), second fils de Gui Patin, né à Paris en 1633, se distingua, comme son père, dans la pratique et l'enseignement de la médecine, mais

fut obligé de fuir la France, et fut, après son évasion, condamné aux galères par contumace. On l'accusait d'avoir distribué quelques exemplaires d'un libelle licencieux, qu'il avait été chargé d'anéantir. Il voyagea pendant quelq. temps dans les différ. cités de l'Allemagne, et se fixa à Padoue, où il fut nommé prem. prof. de chirurgie, cheval. de St-Marc de Venise et membre de plusieurs académies et sociétés savantes. Il m. en cette ville en 1693. On trouva annexée à son testament une *lettre* au roi, où il protestait de son innocence, et le priait d'accepter cinq marbres précieux et une collection unique de dessins de médailles des empereurs romains. Ch. Patin était aussi savant antiquaire que bon médecin. Il a laissé : *Itinerarium comitis Brienne*, Paris, 1662, in-8; *Familiæ romanæ ex antiquis numismatibus*, Paris, 1663, in-fol.; *Traité des tourbes combustibles*, Paris, 1663, in-4; *Introduction à l'histoire par la connaissance des médailles*, Paris, 1665, et Amsterdam, 1695, in-12; *Imperatorum romanorum Numismata*, Strasbourg, 1671, et Amsterdam, 1696, in-fol.; *Relations historiques de divers voyages en Europe*, Bâle, 1673, et Lyon, 1674, in-12; *Pratica delle medaglie*, Venise, 1673; *Suetonius ex numismatibus illustratus*, Bâle, 1675, in-4; *de optimâ medicorum sectâ*, Padoue, 1676, *de Febribus*, ibid., 1677; *de Scorbuto*, ibid., 1679; *Lycæum patavinum*, ibid., 1682; *Thesaurus numismatum à Petro Mauroceno collectorum*, Venise, 1684, in 4; *Commentarii in monumenta antiqua marcellina*, Padoue, 1688; *Thesaurus numismatum è museo Caroli Patini*, 1672, in-4, fig. — PATIN (Charlotte et Gabrielle), filles du précédent, étaient, ainsi que leur mère (Marguerite HOMETS) de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, que leur père présida long-temps. La mère publia un recueil de *Reflexions morales et chretiennes*, Paris, 1680. Les ouvrages de Charlotte sont : une *harangue* latine sur la levée du siége de Vienne; et *Tabellæ selectæ ac explicatæ*; Padoue, 1691, in-fol. On doit à Charlotte un *Panégyrique de Louis XIV*; et *de Phenice in numismate imper. Ant. Caracallæ expressa Epistola*, Venise, 1683, in-4.

PATINA (BENOÎT), médecin, né à Brescia en 1534, fut aussi poète satyrique. L'empereur Maximilien II le fit venir à Rome pour le consulter sur une palpitation de cœur, et la consultation de Patina fut imprimée à Brescia en 1573. Il m. en 1577, laissant encore : *Opuscula de re medicâ; Libri tres de venenis quæ in corpore humano fiunt; Commentarius de naturâ et curatione febrium in quibus apparere solent peticulæ*, Brescia, 1572, in-8.

PATINHO (BALTHASAR), marquis de Castellar, né à Milan, mort à Paris en 1733, consacra ses connaissances diplomatiques au service de l'Espagne, qui le revêtit de plusieurs charges et missions importantes. — Son frère aîné, Joseph PATINHO, né en 1667, fut d'abord jés. au collége de Rome, puis devint, par son frère, ministre d'Espagne, et m. en 1736.

PATISSON (MAMERT), savant et habile imprimeur établi à Paris, né à Orléans, m. en 1600, avait épousé en 1580 la veuve de Robert Etienne, 2e du nom. Il a donné les éditions de la *Venerie d'Oppian*, 1575, in-4; des *Discours sur les medailles et gravures antiques*, 1579, in-4; des *OEuvres de Scévole de Sainte-Marthe*; de Joseph Scaliger, *de Emendatione temporum*, 1583, in-f., etc.

PATKUL (JEAN-RENAUD de), gentilhomme livonien, né, à ce qu'on croit, dans une prison de Stockholm, l'an 1660, servait en qualité de capitaine dans l'armée suédoise, lorsqu'en 1689 il fut appelé à faire partie d'une députation de l'ordre équestre chargée de défendre à Stockholm les droits de la Livonie devant Charles XI. Quoique aussi vives que justes et mesurées, les représentations de ces nobles patriotes demeurèrent sans fruit; et, après la diète de Wenden qu'il avait présidée, Patkul reçut mission d'adresser au gouvern.-général suédois, à Riga, de nouvelles et plus pressantes doléances. Il paraît que cette fois les express. du représent. de la Livonie peignirent avec peu de ménagem. l'inique oppression qui pesait sur sa patrie; et on le manda à Stockholm, avec quelques autres nobles, pour rendre compte de ses démarches. Patkul, que les conséquences d'une rixe avec l'un des chefs du corps suédois où il servait venait d'obliger à se réfugier en Courlande, reçut un sauf-conduit pour se rendre dans la capitale de Suède, où il s'aperçut bientôt qu'on ne l'avait appelé que pour le perdre plus sûrement. Tandis qu'il regagnait clandestinem. la Courlande, une condamnat. capitale était prononcée contre lui. Il erra quelq. temps en Suisse, en Italie et en France, puis accepta du service en Saxe, où il fut nommé conseiller intime en 1698. Le noble proscrit vit bientôt encore sa sécurité compromise : une guerre allait s'engager entre la Suède et la puissance qui l'avait accueilli; il est vrai que de son heureuse issue pouvait dépendre aussi la délivrance des Livoniens. Enflammé à la fois par des motifs particuliers de vengeance et par l'intérêt sacré de la patrie, Patkul saisit ou fait naître vingt occasions de porter obstacle aux succès de Charles XII. L'activité et l'intelligence qu'il avait déployées en 1702 dans une mission dont il était chargé par Auguste II à la cour de Russie, portèrent le tzar Pierre Ier à l'attacher à son service; et après l'avoir nommé commissaire-général des guerres, il l'accrédita son minist. plénipotentiaire auprès du roi de Pologne. Dans ce poste, qu'il n'occupa que peu de temps, Patkul tenta en vain d'animer l'ardeur des Livoniens, et de les porter a seconder les projets qu'il roulait pour les affranchir du joug : les prestiges de gloire de l'habile Charles XII en avaient déjà fait oublier le poids à ses compatriotes. Renonçant alors au rôle trop peu actif de diplomate, Patkul demande en 1702 le commandem. du corps de troupes russes envoyé au secours du roi de Pologne; il l'obtient avec le grade de lieuten.-général, et dès-lors dirige à la fois contre le monarque suédois les efforts de sa plume et de son épée. Les succès qu'il obtint exaspérèrent encore l'animosité de Charles XII : Patkul devait tomber et tomba effectivem. dans cette lutte inégale. Abandonné par le faible et versatile Auguste, dénoncé comme traître à la cour de Russie sous de spécieuses apparences, il fut, contre le droit de gens et malgré son innocence, jeté dans la forteresse de Kœnigstein par les ordres même de l'indigne allié du tzar, avant que celui-ci lui eût retiré le caractère politique dont il l'avait revêtu. De Kœnigstein Patkul fut conduit par des soldats suédois au quartier-général d'Alt-Ranstadt, puis traîné dans Casimir, en Pologne, à la suite de l'armée. La Charles XII le fit condamner par un conseil de guerre à être roué et écartelé; il subit le 10 oct. 1707 cette horrible sentence, dont l'exécution prolongée par la maladresse du bourreau, ne finit qu'avec les dernières palpitations de l'infortuné Patkul : son corps, coupé en quatre quartiers, demeura exposé sur la roue. Honte éternelle à celui qui ordonna son supplice; mépris au faible prince qui, dans l'humiliat. de sa défaite, manqua de courage pour refuser aux bourreaux cette illustre victime. Nous avons été réduits dans cette rapide analyse à rejeter de son cadre beaucoup de circonstances intéressantes; on en trouvera le detail dans la *Vie de Patkul*, pub. à Berlin, 1792-97, 3 vol. in-8. dont le prem. contient ses *Rapports officiels* au tzar pendant sa dern. mission auprès d'Auguste II. On a encore d'autres écrits de l'infortuné Livonien, parmi lesquels il suffira de citer sa trad. franç. du traité *de Officio hominis et civis* de Puffendorf, et les *Actes* de son prem. procès (en 1694), adressés à une commiss. d'échevins de Leipsig.

PATON (Richard), peintre de marines et grav. à l'eau-forte, né en Angleterre vers 1720, peignit et grava avec succès plus. *Combats de mer.* On cite parmi ses tableaux 4 *vues* représ. les opérat. de la flotte russe contre les Turks, dans la guerre de 1770.

PATORNAY (Philippe), religieux minime et prédicat. distingué, né à Salins en 1593, m. en 1639 à Besançon, évêq. de Nicopolis *in partibus*, a laissé des *sermons*, et un *Abrégé de controverses*, qui sont restés MSs.—Léonard Patornay, jésuite, parent du précéd., et savant controvers., m. en 1639 à Besançon, a pub., sous le pseudonyme, un ouvr. intit. : *Declarationes multorum deductorum ad ecclesiæ castra*.

PATOUILLÈRE. V. Lyrot.

PATOUILLET (Nicolas), jésuite, supérieur de la mission franç. à Londres, né à Salins en 1622, m. en 1710, dans la maison de son ordre à Besanç., a laissé : *Sentimens d'une âme pour se recueillir en Dieu*, Besançon, 1700, in-12.—Etienne Patouillet, son frère, abbé d'Acey, né en 1634 à Salins, où il m. en 1696, est aut. d'une *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France*, Besançon, 1684, in-8.—Patouillet (Louis), prédic. et savant jésuite, né à Dijon en 1699, m. à Avignon vers 1779, a laissé : *Apologie de Cartouche*, Avignon, 1733, in-12, et l'*Histoire du Pélagianisme*, 1767, in-12. On lui doit en outre une édit. augm du *Dictionnaire des livres jansénistes*, Anvers, 1752, 4 vol. in-12; la publ. des *Lettres édifiantes et curieuses*, etc. (avec plus. pères de son ordre), Paris, 32 vol. in-12; *Supplément de la Gazette ecclésiastiq.* Le P. Patouillet s'attira les sarcasmes de Voltaire par quelq. articles virulens contre les philosophes.

PATRAT (Joseph), auteur et acteur comique, né à Arles vers 1732, m. à Paris en 1801, a laissé des comédies au nombre de 57, et parmi lesquelles on distingue : *l'Heureuse erreur*, *les Déguisemens amoureux*, *le Fou raisonnable*, *les Méprises par ressemblance*, *le Complot inutile*, *les Deux Morts*, *les Deux Frères*. Il composa aussi des opéras : *la Kermesse*, ou *la Foire allemande*, *Isabelle de Rosalvo*, *les Amans protées*, *Adélaïde de Mirval*, etc.

PATRIARCHES, chefs de famille chez le peuple hébreu qui ont conservé la connaissance du vrai Dieu, avant Abraham et ses descendans, jusqu'à Moïse. En voici la liste chrologique :

Adam, né av. J.-C.	4004	Sara.	1986
Caïn.	4003	Melchisédech bénit	
Abel.	4002	Abraham.	1912
Seth.	3874	Ismaël.	1910
Enos.	3769	Isaac.	1896
Cainan.	3710	Jacob.	1836
Malaléel.	3609	Ruben.	1752
Jared.	3544	Simon.	1749
Enoch.	3382	Lévi.	1748
Mathusala.	3317	Juda et Dan.	1747
Lamech.	3130	Nephtali et Gad.	1746
Noë.	2978	Issachar et Aser.	1741
Japhet.	2448	Zabulon.	1740
Sem.	2446	Joseph.	1737
Déluge.	2348	Benjamin.	1729
Arphaxad.	2346	Manassé.	1712
Salé.	2311	Ephraïm.	1711
Heber.	2281	Caath, fils de Lévi.	1662
Phaleg.	2247	Amram, fils de	
Rehu.	2217	Caath.	1630
Sarog.	2185	Aaron, fils d'Am-	
Nachor.	2155	ram.	1574
Tharé.	2126	Moïse, fils d'Am-	
Abraham.	1999	ram.	1571

PATRIARCHI (Gaspard), littérat., né en 1709 à Padoue, où il m. en 1780, a donné : *Traité des Tropes*; traduct. des *Saints désirs de la mort* du P. Lallemant, et de *l'Agonie de J.-C.* de Bossuet. Son principal ouvr. est un *Vocabolario veneziano e padovano*, etc., Padoue, 1775, in-4.

PATRICE (St), né en Ecosse l'an 372, fut évêq. et apôtre d'Irlande en 431, et m. vers l'an 460. Il fonda l'église métropolit. d'Armagh, et introduisit l'usage des lettres en Irlande. On raconte beaucoup de fables sur le purgatoire de St Patrice : c'était une caverne d'Irlande dans un monastère où les peines de l'enfer étaient représentées. Jac. Ware a pub. à Londres en 1658, in-8, les *OEuvres* de saint Patrice, qui se trouvent aussi dans la *Biblioth. des Pères*.

PATRICE (Pierre), né à Thessalonique au 6e S., fut ambassad. et maître du palais sous Justinien. Il a composé en grec une *Histoire des ambassad.*, dont il ne nous reste que des fragm. trad. en latin par Chantecler, avec des notes sav., auxquelles Henri de Valois en joignit d'autres qui les unes et les autres font partie de l'*Hist. byzantine*, 1468, in-fol. — Augustin Patrice, ou mieux Patrizi, d'abord chanoine à Sienne, sa patrie, puis secrétaire du pape Pie II, et évêque de Pienza, où il m. en 1496, a laissé, entre autres ouvr. : *Abrégé des Actes du concile de Bâle*; *Pontificale*, Rome, 1485, in-fol. On lui attribue le *Traité des rites de l'église rom.*, Venise, 1516, in-fol.—Patrice (André), prélat polonais du 16e S., prevôt de Varsovie, archidiacre de Wilna, et enfin prem. évêq. de Wenden, dans la Livonie, où il m. en 1585, a laissé des *harang. latines*, des *commentaires* sur deux harangues de Cicéron, et quelq. ouvr. de controverse. — On a pub. sous le nom d'un Patrice de Sènes, un ouv. int.: *Liv. très fructueux et utile à toute personne de l'institution et administration de la chose publique*, écrit en latin, trad. en franç., Paris, 1520, in-fol., gothique.

PATRICIUS. V. Patrice et Patrizi.

PATRICK (Simon), né en 1626 à Gainsborough (Lincolnshire), d'un marchand de cette ville, parcourut tous les degrés des honneurs ecclésiastiq., fut élevé, en 1689, à l'évêché de Chichester, puis transféré, en 1691, à celui d'Ely, où il m. en 1707. On a de lui des *commentaires* et *paraphrases* sur l'Ecriture-Sainte, souvent réimpr. et en dern. lieu, en 3 vol in-fol.—Un autre Patrick (Samuel), sav. et laborieux philologue, attaché au collège d'Eton, vers 1750, s'est fait l'édit. d'un grand nombre d'ouvrages anciens, tels que *Plauti comœdiæ IV, cum notis Jacob. Operarii* (v. OEuvre), Londres, 1724, in-8; *Clavis homerica*, 1784, in-4, 5e édit., etc. — Richard Patrick, chapelain de la marquise douairière de Towushend, m. en 1815 à Hull, où il était vicaire de Sculcoates, a laissé : *Tableau des dix premiers chiffres en 200 langues*, 1812, in-8; *Etat des mœurs dans un port de mer*, sermon, 1809, in-8; *la Mort du prince Bagration*, poème, 1813, in-8.

PATRIN (Eugène Louis-Melchior), célèbre minéralogiste, né à Lyon en 1742, s'appliqua aux sciences naturelles, et fit avec succès ses cours de physique et de chimie. Après avoir achevé ses études, il voulut voyager dans le nord pour vérifier quelques hypothèses et étendre ses recherches géologiques; il mit dix années à ces courses périlleuses, qui procurèrent la découverte de plus. échantillons minéralogiques. Député à la convent., où l'avaient nommé ses compatriotes, il y montra des sentim. modérés, et vota le bannissement du malheureux Louis XVI. Echappé à la proscript. lancée contre lui quelque temps après, il devint bibliothécaire à l'école des mines, qu'il enrichit de sa collection, fut nommé correspondant de l'institut, membre de l'académ. de St-Pétersbourg, etc., et m. à Saint-Vallier, près de Lyon, le 15 août 1815. Outre un gr. nomb. de pièces curieuses insér. dans le *Journal de physiq.*, les *Annales des mines*, etc., on a de Patrin : *Relation d'un voyage aux monts d'Altaïce*, Pétersbourg, 1783, in-8; *Histoire naturelle des*

minéraux, Paris, 1801, 5 vol. in-18; *Notes sur les Lettres à Sophie*, par M. Aimé Martin, Paris, 1810, 2 vol. in-8. M. Villermé a donné une *notice* sur Patrin dans les *Annales encyclopédiques*, en 1818, IV, 58-71.

PATRINI (JOSEPH), graveur, né à Parme, mort dans cette ville en 1786, avait travaillé à Venise sous la direction de Zanetti pour la collection des *Statues antiques de Venise*, 2 vol. in fol.

PATRIX (PIERRE), né à Caen en 1583, d'un conseiller au bailliage de cette ville, cultiva la poésie, s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans, et fit briller son esprit à la cour de ce prince. Après la mort de son protecteur, il fut également fidèle à la fortune de Marguerite de Lorraine, et m. à Paris en 1671. On a de lui: *la Miséricorde de Dieu sur un pécheur pénitent*, Blois, 1660, in-4; *Plaintes des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neuf-Germain*, impr. dans les *OEuvres* de Voiture; *Poésies diverses*, insér. dans un *Rec. des plus belles pièces des poètes français*, etc., publ. à Paris chez Cl. Barbin, 1692, 5 vol. in-12.

PATRIZI ou PATRIZIO (FRANÇOIS), en latin *Patricius*, évêque de Gaëte, né à Sienne en 1494, est principalement connu comme auteur des ouvr. suivans: *de Regno et regis Institutione*, Paris, 1519, in-fol., traduit en franç. par J. de Ferrey, 1577, in-8; *de Institutione reipublicæ*, ibid, 1519, in-fol.; traduit en français, Paris, 1520, in-fol., et 1610, in-8, par La Mouchetière; *Poemata de antiquitate Sinarum*, etc. — Un autre François PATRIZI ou PATRIZIO, philosophe platonicien, né en 1529 dans l'île de Cherso, m. en 1597, profess. de philos. à Rome, avait d'abord enseigné la même science à Ferrare, à Padoue, et s'était fait connaître à la fois comme géomètre, histor., militaire et poète. Toutefois il doit surtout le souvenir qu'on a conservé de lui à l'acharnement qu'il montra contre Aristote, alors que sa philosophie, protégée par le card. Bellarmin, dominait les écoles de la capitale du monde chrétien. Il fut édit. des livres attribués à Mercure Trismégiste, et on lui doit en outre plus. ouvr. mentionnés dans le catalogue de la Bibliothèque *Imperiali*, Rome, 1711, in-fol., et dans le tom. 7, pag. 465-77 de l'*Hist. d'Italie* par Ginguené. Les principaux sont: *Della Storia dieci Dialoghi*, Venise, 1560, in-4; trad. en latin par Nicolas Stupano, et réimpr. avec le *Methodus historica* de Bodin, Bâle, 1576, in-8; *la Milizia romana di Polibio, di Livio e di Dionisio Alicarnasseo*, Ferrare, 1583, in-4, fig.; trad. en latin par Kuster, et insér. au tome 10 du *Thes. antiq. romanor.* de Grævius; *Paralleli milit.*, Rome, 1594-95, 2 vol. in-fol.; *Procli Elem. theol. et phys. lat. reddita*, Ferrare, 1583, in-4; *della Poetica*, etc., Ferrare, 1586, in-4, etc.

PATRIZI (AUGUSTIN). V. PATRICE.

PATROCLE (myth.), ami d'Achille, qu'il suivit au siége de Troie, était fils de Menætius, roi des Locriens. Lorsque Achille, irrité de l'affront que lui avait fait Agamemnon, s'enferma dans sa tente et refusa de combattre, Patrocle se couvrit des armes de son ami, espérant par cette ruse inspirer de la terreur aux Troyens. En effet, il eut d'abord quelq. succès, mais il fut bientôt vaincu et tué par Hector dans un combat singulier. A la nouvelle de son trépas, Achille furieux courut au combat, et parvint à immoler le héros troyen lui-même aux mânes de son ami.

PATRONA KALIL, Albanais, d'abord soldat de marine (*levanti*) sur la 2e galère de l'empire appelée *Patrona* d'où il prit son prénom, puis janissaire, se mit à l'âge de 43 ans, à la tête de la fam. révolte qui eut lieu à Constantinople en 1730, et dont le prétexte était l'établissement d'un nouvel impôt. Après avoir demandé d'abord les têtes du mufti, du grand-vézyr, et de quelq. autres ministres, Patrona finit par déposer le sulthan Achmet, et donna l'empire au neveu de ce prince, Mahmoud. Le nouvel impôt fut aboli, et Patrona resta tranquille pendant quelque temps. Mais bientôt l'audace et l'insolence de ce chef de révolte reprirent un nouveau cours. Mahmoud, irrité par les conseils de son ancien précepteur, Khodja Dgiamau, fit massacrer Patrona et deux de ses princip. complices dans la salle du divan.

PATRU (OLIVIER), avocat, plus célèb. par l'amitié de Boileau et de Racine que par ses ouvr., né à Paris en 1604, suivit le barreau de cette capitale en même temps qu'il cultivait la littérature. Reçu à l'acad. en 1640, ce fut lui qui introduisit l'usage des discours de *remerciement*. Ses succès comme orat. furent éclatans, mais ne contribuèrent point à sa fortune. Insouciant sur ses affaires personnelles, ébréchant chaque jour son modeste patrimoine, il était sur le point de se défaire de sa bibliothèque pour arrêter les poursuites de ses créanciers; mais il trouva dans Boileau un acquéreur généreux qui lui en laissa l'usage. Peu de jours avant sa mort qui arriva en 1681, il obtint enfin du roi, sur les sollicitations long-temps infructueuses du duc de Montausier, une gratification de 500 écus. Patru a passé pour l'homme de son temps le plus versé dans la connaissance du mécanisme de notre langue. Il était dur et tranchant dans ses censures; mais son tact de critique fut souvent en défaut. Ses écrits, qui consistent en *discours*, *plaidoyers*, *mémoires*, *dissertations*, *lettres*, etc., ont été recueillis sous le titre d'*OEuvres*, dont la meilleure édit. est celle de Paris, 1732, 2 vol. in-4.

PATTE (PIERRE), architecte, né à Paris en 1723, mort à Mantes en 1814, fut d'abord associé aux collaborateurs de l'Encyclopédie pour la direction des dessins et gravures, et se brouilla ensuite avec les entrepreneurs de ce gr. ouvr. Comme il aimait la vie retirée et l'étude, il écrivit plus sur son art qu'il n'exécuta. Il critiqua les plans de Soufflot (*v. ce nom*) pour la construct. de l'église de Ste-Geneviève, démontra l'insuffisance des piliers qui devaient porter le fardeau du dôme, et vit ses observations justifiées par l'événement. Nous citerons parmi les ouvr. de Patte, qui prenait le titre d'architecte du duc de Deux-Ponts: *Mémoire sur la construction de la coupole projetée pour couronner l'église de Ste-Geneviève*, Paris, 1770, in-4; *Monumens érigés en France en l'honn. de Louis XV*, etc., ibid., 1765, in-fol., avec fig.; *Traité de la construction des bâtimens*, 3 vol. in-8, faisant suite au *Cours d'architecture civile* de Blondel; *Mém. qui intéressent particulièrem. Paris*, an IX (1801), in-4; *Etudes d'architecture*, etc. (suite de 20 pl. en taille-douce, gravées par l'auteur, avec un texte égalem. gravé), Paris, 1755, in-fol. Patte a été l'éditeur des *Mém. de Ch. Perrault*, 1759, in-12; et des *Œuvres d'architecture* de Boffrand, 1753, in-fol. On connait encore de lui une suite de six estampes de perspective et d'architecture, d'après Piranesi, et un *Temple* (allégorique) *de Vénus*, d'après les dessins de Le Lorrain.

PATTEN (THOMAS), théol., angl., mort en 1790, a laissé entre autres ouvr.: *l'Apolog. chrét.*, serm., in-8; *l'Apolog. chrét. de St Pierre*, tirée d'un sermon, in-8; *la Suffisance des preuves données de l'Evidence de l'Evangile*, in-8; *l'Opposit. entre l'Evangile de J.-C. et ce qu'on appelle la relig. nat.*, sermon; *Défense du roi David*, etc.

PATTISON (WILLIAM), poète angl., mort de la petite-vérole en 1727 à l'âge de 21 ans, était fils d'un fermier du comté de Sussex. Ses poésies, qui ont été recueillies en 1728 en 2 vol. in-8, font regretter qu'une mort prématurée l'ait empêché de réaliser les belles espérances qu'elles faisaient concevoir de son talent.

PATU (CLAUDE-PIERRE), avocat au parlement de Paris, né dans cette ville en 1729, m. en 1758, s'occupa plus de littérature que de jurisprudence,

et fut lié avec Palissot. On a de lui : *les Adieux du Goût*, comédie en un acte et en vers libres (faite en société avec Portelance), Paris, 1754, in-12; *Choix de petites pièces du théâtre anglais*, 1756, 2 vol. in-12.

PATUZZI (Jean-Vincent), dominicain italien, né à Conégliano en 1700, m. à Vicence en 1769, professa la théologie à Venise. On a de lui un assez grand nombre d'écrits dont on trouvera la liste dans l'*Europe littéraire*, juin 1769, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Défense de la doctrine de St Thomas*, contre Benzi, Lucques, 1746, in-4; *Lettres théologico-morales pour la défense de l'hist. du probabilisme de Concina*, Venise, 1751, 2 vol. in-8; avec deux suites qui parurent en 1753 et 1754, chacune en 2 vol.; *Observat. sur quelques points d'hist. littéraire*, Venise, 1756, 2 vol. in-8; *Exposition de la doctrine chrétienne*, ibid., 1761 (ce n'est qu'une reproduction de l'ouvrage de Mesenguy sous le même titre, v. Mesenguy.); *Lettres apologétiques*, ou *Défense de St Thomas sur le tyrannicide*, ibid., 1763, in-8; *la Cause du probabilisme rappelée à l'examen par M. Liguori, et de nouveau convaincue de faux, par Adolphe Dosithée*, ibid., 1764, in-8; *Observation théologique sur l'apologie de M. Liguori*, contre l'écrit précédent, in-8; *Théol. morale*, Bassano, 1790, 7 vol. in 4, ouvr. posthume, terminé et publié par le P. Fantini, avec une *notice* sur la vie et les écrits de l'auteur. Ces ouvr. sont en ital., à l'exception du dernier qui est en latin.

PATZKE (Jean-Samuel), pasteur luthérien, né à Selov, près de Francfort-sur-l'Oder, en 1727, exerça successivement le ministère à Wormsfeldt et à Liegen, fut prédicateur à Magdebourg, acquit une grande réputation par ses sermons, et m. en 1786. On a de lui : une traduct. des *Comédies de Térence*, avec des notes, Halle, 1753; *Chansons et Contes*, ibid., 1754, 2 vol. in-8; une traduct. des *OEuvres de Tacite*, avec des notes, Magdebourg et Halle, 1765-77, 6 vol. in-8; *Entretiens hebdomadaires*, Magdeb., 1777-79, 3 vol in-8; *le Vieillard*, ouvr. hebdomadaire, ibid., 1763-67, 14 vol., réimpr. en 4 vol. à Leipsig, 1781; *Considérations sur les intérêts les plus importans des hommes*, Leipsig, 1779-83, 3 vol. in-8; *Sermons sur les évangiles de toute l'année*, ibid., 1776, 2 vol. in-4; *Sermons sur les épîtres de toute l'ann.*, ibid., 1776, 2 vol. in-4; *Poésies musicales* avec un supplément. On a publ. en 1794, à Dessau, un *Choix des discours prononcés en chaire par Patzke*. Tous ces ouvr. sont en allem.

PAUCTON (Alexis-Jean-Pierre), mathémat., né en 1732 ou 1736 dans un village du Maine, m. à Paris en 1798, associé correspondant de l'institut, est aut. des ouvr. suiv. : *Théorie de la vis d'Archimède*, Paris, 1768; *Métrologie*, ou *Traité des mesures, poids et monnaies des anciens peuples et des modernes*, Paris, 1780, in-4; *Théorie des lois de la nature*, ou *la Science des causes et des effets*, Paris, 1781, in 8. Il a laissé en MS. une traduct. des *Hymnes d'Orphée*, un *traité* gnomonique, et une *Théorie* du ptérophore, et d'un char volant, dont les prem. idées avaient été déjà exposées dans la *Théorie de la vis d'Archimède*.

PAUDITZ (Christophe), peintre, l'un des meilleurs élèves de Rembrandt, né vers 1618 dans la Basse-Saxe, travailla long-temps pour l'évêque de Ratisbonne et pour le duc de Bavière, Albert Sigismond. On ignore l'époque de sa mort. Le musée du Louvre a possédé deux tableaux de cet artiste, l'un représentant *le Réveil de St Jérôme*, l'autre *un Vieillard avec un enfant*. Ces tableaux, provenant des galeries de Munich et de Vienne, ont été restitués en 1815.

PAUL-ÉMILE (Lucius Æmilius Paulus), surnommé *l'Ancien*, génér. romain, fait consul avec M. Livius Salinator l'an 219 av. J.-C., fut chargé, avec son collègue, de terminer la guerre contre Démétrius, roi d'Illyrie, et les succès qu'il obtint dans cette occasion lui valurent à Rome les honneurs du triomphe. Il éprouva ensuite quelques disgrâces; mais sa sagesse et sa prudence reconnues le firent rappeler au consulat, avec Varron, en 216. Il périt la même année à la bataille de Cannes, après y avoir fait des prodiges de valeur. — Paul-Émile (Lucius Æmilius Paulus), surnommé *le Macédonique*, l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, né l'an 228 avant J.-C., était fils du précédent. Après avoir passé par différentes charges et remporté plusieurs victoires éclatantes, il fut élu consul en l'an 182, défit les Liguriens, reçut les honneurs du triomphe, et abandonna ensuite la carrière des emplois publics. Mais rappelé au consulat en l'an 168, il se remit à la tête des armées romaines, vainquit Persée, roi de Macédoine, l'emmena à Rome avec tous ses trésors, et reçut pour la seconde fois les honneurs du triomphe. Paul-Émile était alors dans sa 60e année. Il m. 8 ans après, l'an 160 avant J.-C. Plutarque, à qui nous devons la *vie* de ce guerrier, le compare à Timoléon.

PAUL (St), Juif d'origine, de la tribu de Benjamin, nommé auparavant *Saul*, né à Tarse, dans la Cilicie, fut d'abord un des plus acharnés ennemis des chrétiens. Sa conversion miraculeuse est racontée au *Livre des Actes des Apôtres*. Devenu l'un des plus zélés prosélytes de la religion chrétienne, St Paul la prêcha dans toute l'Asie-Mineure, dans la Grèce, et mérita le titre d'apôtre des gentils. Il prêcha long-temps dans Rome, où il fut condamné à mort sous l'empire de Néron, eut la tête tranchée au lieu appelé *les Eaux-Salviennes*, le 29 juin, l'an 66 de J.-C, et fut enterré sur le chemin d'Ostie, où St Grégoire-le-Grand fit construire une église du nom du saint. On a de saint Paul 14 *épîtres*, qui se trouvent dans toutes les éditions du *Nouveau-Testament*.

PAUL (St), premier ermite, né dans la Thébaïde vers 229, se retira dès l'âge de 22 ans dans le désert, pour se soustraire à la persécution suscitée contre les chrétiens par l'empereur Dèce. Une caverne lui servait d'abri, et il tirait sa subsistance et son vêtement de quelques palmiers environnans. Il m. en 341, âgé de 113 ans, après avoir reçu la visite de St Antoine. St Jérôme et St Athanase écrivirent sa *vie*; et l'église célèbre sa fête le 15 de janvier. — Un autre St Paul, né à Thessalonique, fut patriarche de Constantinople, où son zèle à défendre la foi contre les ariens lui attira des persécutions de la part de l'empereur Constance, qui protégeait l'hérésie. Il finit par en être la victime, et m. étranglé dans une caverne du mont Taurus, où ses ennemis l'avaient laissé six jours enfermé sans nourriture, en 350 ou 351.

PAUL Ier (St), pape, succéda à Etienne II, son frère, et fut élu en 757. Il gouverna dix ans l'église, et se distingua plus par sa piété que par sa prudence. On trouve 22 *lettres* de lui dans le *recueil* de Gretser. — Paul II (Pierre Barbo), neveu du pape Eugène IV, succéda à Pie II en 1464, à l'âge de 48 ans. Son pontificat n'est remarquable que par l'excommunication du roi de Bohême, la guerre contre les Turks, et la réunion des princes d'Italie. Paul II occupa sept ans la chaire de St Pierre, et m. en 1471. On a de lui des *lettres*, des *ordonnances*, et on le croit auteur d'un *Traité des règles de la chancellerie*. V. sa *Vie*, publiée par le cardinal Quirini, Rome, 1740, in-4. — Paul III (Alexandre Farnèse), évêque d'Ostie et doyen du Sacré-Collége, né à Carin, avait 68 ans lorsque le vœu unanime des cardinaux l'appela à remplacer Clément VII dans la chaire de St Pierre en 1534. Il l'occupa près de 15 ans, convoqua un concile général d'abord à Mantoue, puis à Trente, chercha à réconcilier

Charles-Quint avec François Ier, qu'il protégeait, traita avec beaucoup de rigueur le roi d'Angleterre Henri VIII, et m. en 1549. On a de lui quelques *lettres* adressées à Erasme, à Sadolet et autres. — PAUL IV (Jean-Pierre CARAFFA), fut élu souverain pontife en 1555, à l'âge de 80 ans. Il avait été revêtu d'un grand nombre de dignités ecclésiastiques, et chargé de missions aussi délicates qu'importantes par ses prédécesseurs. Il employa les quatre années que dura son pontificat à corriger les abus, et à lancer l'anathème contre les hérétiques; mais il irrita contre lui, par son excessive sévérité, le peuple romain, qui, après sa mort, arrivée en 1559, s'en vengea sur sa statue, et la jeta dans le Tibre. On a de Paul IV : *de Symbolo; de emendandâ Ecclesiâ*; la *Règle des théatins*, dont il fut un des instituteurs. — PAUL V (Camille BORGHÈSE), né à Rome vers 1552, obtint la tiare en 1605 à la mort de Léon XI. Les premières années de son pontificat furent troublées par une querelle qu'il eut avec la république de Venise, au sujet des juridictions séculière et ecclésiastique, et qui fut accommodée par Henri IV. Pendant les seize années de son pontificat, il embellit Rome, qui lui doit plusieurs beaux monumens, et tâcha d'apaiser, plutôt que de décider, les disputes qui s'étaient élevées relativement à divers articles de foi. Il m. en 1621 âgé de 69 ans. Ce fut lui qui acheva le frontispice de Saint-Pierre et le palais Monte-Cavallo.

PAUL PÉTROWITZ, Ier du nom, empereur autocrate de toutes les Russies, naquit en 1754 de la grande-duchesse, depuis Catherine II, et du grand-duc, qui régna quelques mois sous le nom de Pierre III. Les jours de son enfance furent tristes. Son père, qui désavouait ce titre, n'eut pour lui que de l'aversion; et sa mère, livrée tout entière à ses projets ambitieux, était moins portée à l'aimer et à le consoler qu'à lui envier secrètement le rang de légitime héritier du trône. L'impératrice Elisabeth, dans un moment où elle était réconciliée avec Catherine, ayant présenté le jeune Paul aux gardes comme leur futur souverain, cette scène, à laquelle le grand-duc Pierre n'avait point été admis, dut contribuer beaucoup à envenimer la haine qu'il portait déjà à son prétendu fils et à son épouse, tant de fois infidèle. Aussi, lorsqu'il eut saisi la couronne, après la mort d'Elisabeth, il résolut de désavouer publiquement son fils par un ukase impérial. Catherine prévint ce coup, dont elle sentait bien que les conséquences lui seraient aussi funestes à elle-même qu'au jeune prince; et Pierre III perdit à la fois le trône et la vie en 1762. Paul Pétrowitz, auquel seul devait appartenir l'empire, ne fit que changer de maître par cette révolution, et, pendant le long et glorieux règne de sa mère, donna l'exemple d'une soumission qui, sans rien prouver en faveur de sa piété filiale, attestait sa faiblesse de caractère et la médiocrité de ses talens. Il parut se résigner facilement à une existence oisive et rétrécie, dont les seuls événemens furent ses deux mariages avec une fille du landgrave de Hesse-Darmstadt (1774), puis avec la princesse de Wurtemberg, nièce du grand Frédéric (1776), et son dispendieux voyage avec cette dernière épouse en Pologne, en Autriche, en Italie, en France et en Hollande. Lors de la guerre de la Russie avec la Porte, en 1788, il sollicita instamment la permission d'aller combattre les Turks, et ne fut dédommagé du refus qu'il essuya qu'en obtenant l'autorisation de se montrer un moment à l'armée de Finlande, sans y avoir même un régiment à ses ordres. Il ne tarda pas à rentrer dans son inaction obligée, d'où il ne sortit qu'en 1796 par la mort de Catherine; mais il n'avait pas appris dans la retraite à gouverner, et dès les premiers jours de son règne il désabusa le peuple des espérances d'amélioration qu'il avait conçues et manifestées par des transports de joie. Il lâcha le frein à ses passions impétueuses, long-temps comprimées, et renouvela la face de l'empire avec une précipitation imprudente. La plupart des serviteurs de Catherine furent destitués et exilés pour faire place à ceux qu'elle avait disgraciés. C'était une double faute, d'abord de faire tant de changemens, quels qu'ils fussent, ensuite de respecter si peu les choix d'une aussi habile souveraine. Tout fut bouleversé dans l'administration et surtout dans l'armée, dont un caprice ridicule changea les uniformes et jusqu'à la coiffure. Les moindres transgressions à ces mesquines ordonnances sur le costume étaient souvent punies du knout ou de l'exil en Sibérie. Une autre tyrannie, qu'il parut avoir empruntée à quelque despote asiatique, fut d'ordonner que toutes les personnes qui se trouveraient sur son passage descendissent aussitôt de voiture, et se prosternassent devant lui. Il porta la même violence aveugle dans sa politique extérieure, et, se déclarant inconsidérément le champion des vieux principes monarchiques, aspirant même à être le chef de la coalition européenne formée contre la république française, il déclara la guerre à cette puissance, plus redoutable que la sienne, et eut lieu de s'en repentir (*v.* les articles MASSÉNA, BRUNE et SOUWAROW). S'étant aperçu que ses alliées, l'Angleterre et l'Autriche, tout en combattant les doctrines républicaines, songeaient à s'agrandir, et contrariaient d'ailleurs ses prétentions au protectorat de l'ordre de Malte, dont il s'était proclamé le grand-maître, il rompit avec elles, et se rapprocha des Français par un traité d'alliance conclu avec Bonaparte, alors premier consul, et devenu pour lui l'objet d'une admiration exaltée. Mais il ne sut pas garder plus de mesure dans cette circonstance que dans les autres, et chassa indignement de ses états les malheureux princes de la maison de Bourbon, qu'il avait d'abord accueillis avec des honneurs extraordinaires. Toutefois sa fermeté en imposa aux cabinets de Vienne et de Londres, et les paix d'Amiens et de Lunéville furent conclues. Malheureusement pour lui, Paul ne changea pas de conduite envers ses sujets, comme il avait changé de politique à l'égard de ses alliés. Bien loin de là, il rendit son joug encore plus insupportable; il encouragea la délation, l'organisa même sur un plan régulier, et multiplia les condamnations arbitraires. Quelques actes imprévus de justice ou de générosité, tels que celui par lequel il rendit la liberté au brave Kosciuszko et à ses frères d'armes, dès le commencement de son règne, venaient parfois surprendre la nation russe, mais ne pouvaient lui faire oublier tant de misères et une si outrageuse tyrannie. Quelques hommes de la cour, fatigués d'un tel état de choses, se chargèrent d'y mettre un terme, et pénétrèrent jusqu'au despote, à travers ses nombreux satellites, dans la nuit du 11 au 12 mars 1801. Paul Ier, attaqué presque dans son lit et à moitié nu, essaya en vain d'opposer quelq. résist. à ses meurtr. Il fut étranglé, et sa force prodigieuse ne servit qu'à prolonger la durée de son supplice. Lorsque le peuple eut appris, le 12 mars à la pointe du jour, que son tyran n'existait plus, sa joie fut une ivresse véritable, et le soir la capitale de la Russie fut tout entière illuminée. Le successeur de Paul Ier fut Alexandre Ier, son fils, mort en décembre 1825 (*v.* ce nom au *Supplément*.)

PAUL, diacre de Mérida, vivait au 7e S. Il a laissé l'*Histoire des Pères d'Espagne*; la meilleure édition est celle d'Anvers, 1635, in-4.

PAUL (WARNEFRIDE, plus connu sous son prénom de), diacre d'Aquilee, distingué par ses lumières, fut secrétaire de Didier, dernier roi des Lombards. Après avoir séjourné quelque temps à la cour de Charlemagne et à celle de Bénévent, chez Archise, il se fit moine au monast. du Mont-

Cassin, où il m. vers 801. On a de lui une *Histoire des Lombards* et l'*Histor. miscella*, qui se trouvent dans le prem. vol. des *rerum italicarum Scriptores*. Il a écrit aussi des *Vies des saints*, une *Hist. des évêques de Metz* et l'hymne *Ut queant laxis*.

PAUL (François), médecin sav., m. en 1774, membre des acad. de Marseille et de Montpellier, était du bourg de St-Chamas, en Provence. On lui doit : *Mém. de l'acad. de Prusse*, 3 vol. in-4, et 10 vol. in-12 ; *Mem. de l'acad. de Bologne*, in-4 ; *Mém. de l'acad. de Turin*, in-4. Il a traduit en outre les *Institutions chirurgicales* d'Heister, Avignon (1770, 2 vol. in-4, et 4 vol. in-8) ; et les *Traités* de van Swieten sur *la peripneumonie*, *la pleurésie* et *les maladies des enfans*, 1 vol. in-12 chaque. — Amand-Laurent Paul, ex-jés., frère du précéd., né à St-Chamas (Provence) en 1740, m. à Lyon en 1809, avait enseigné les belles-lett. dans les divers colléges de son ordre. Devenu ensuite profess. de rhétorique à Arles, la mort de son frère le fit renoncer à la carrière de l'enseignem., et il se retira dans le sein de sa famille pour s'y livrer tout entier à la trad. des classiques latins. On a de lui les trad. de *Velleius Paterculus*, *Florus*, *Justin*, et des morceaux choisis de *Tite-Live*, *Cornelius Nepos*, *Phèdre*, *Sulpice Sevère* et *Eutrope*.

PAUL *de Saumur*, plus connu sous le nom de *chevalier Paul*, célèbre marin du 17e S., naquit dans un bateau en décembre 1597 d'une lavandière qui faisait le trajet de Marseille au château d'If. Il servit d'abord comme mousse sur les vaisseaux de Malte, s'y distingua de la manière la plus brillante, et obtint le commandement d'un vaisseau. Le cardinal de Richelieu, le demanda ensuite au grand-maître, et le fit capitaine de haut-bord. Paul devint successivem. chef d'escadre, lieut.-gén., vice-amiral des mers du Levant. Il m. à Toulon en 1667. Son oraison funèbre fut prononcée par le père de Villecrose de l'Oratoire. Elle n'a pas été impr.

PAUL D'EGINE. V. Ægineta.

PAUL DE LA CROIX, né en 1694 à Ovada, petite ville de l'état de Gênes, fonda l'ordre régulier qui porte le nom de *clercs déchaussés de la croix et passion de N. S. J. C.* Paul passa sa vie dans l'exercice des vertus, et m. en 1775.

PAUL *de Samosate*, d'abord év. de Samosate, ville sur l'Euphrate, qui était sa patrie, et d'où il avait tiré son nom, fut nommé en l'an 260 patriarche d'Alexandrie. Quelque temps après il devint hérétique, fut condamné, déposé, excommunié en 270 dans un concile tenu à Antioche. Ses sectateurs, peu nombreux, prirent le nom de *Paulianistes*.

PAUL DE SANCTA MARIA ou DE BURGOS, Juif d'origine, né à Burgos, se convertit au christianisme, et devint, par son mérite, précepteur de Jean II, roi de Castille, évêque de Carthagène, et enfin de Burgos. On dit qu'il fut nommé patriarche d'Aquilée, où il m. en 1446, âgé de 82 ans. On a de lui : *Additions aux Postilles de Nic. de Lyra* ; *Scrutinium scripturarum*, Mantoue, 1474, in-fol. — Ses trois fils, dont les articles suivent, furent baptisés avec lui : Alphonse, év. de Burgos, composa un *Abrégé de l'hist. d'Espagne*, dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol in-fol. — Le second, Gonsalve, fut év. de Placentia. — Le troisième, Alvarez, pub. l'*Hist. de Jean II, roi de Castille*.

PAUL-LE-SILENCIAIRE, surnom qu'il tira de la charge qui lui était confiée dans le sacré palais de Constantinople sous Justinien au 6e S., a écrit en vers grecs : *Hist. de l'eglise de Sainte-Sophie*, imp. avec la *traduct.* et les *notes* de Du Cange dans l'*Histoire byzantine*, Paris, 1670, in-fol. ; *Carmen in Thermas Pythias*, impr., grec-latin, avec les *notes* de Huet, Paris, 1598, in-4 ; et un assez gr. nombre d'*épigrammes* dans l'*Anthologie* (celle de Brunck en contient 83).

PAUL *de Tyr*, prof. de rhétorique au commencement du 2e S., a laissé quelq. écrits en grec sur son art. — V. Castro, Giovio Jones, Lucas, Marc-Paul, Sarpi, Vincent (St).

PAULA (Julia Cornelia), dame romaine aussi vertueuse que belle, inspira une violente passion à l'emp. Héliogabale, qui l'épousa, mais la répudia bientôt après.

PAULE (Ste), dame romaine de la famille des Scipions et des Gracques, née vers 347, embrassa le christianisme, et, étant devenue veuve, se retira au monastère de Bethléem, pour y pratiquer, sous la conduite de saint Jérôme, toutes les austérités d'une vie pénitente. Elle devint abbesse de ce même monastère, et y m. en odeur de sainteté à 60 ans, en 407, après avoir étonné par sa ferveur les plus saints hommes de son temps. Le *Recueil des œuvr. de St-Jérôme* renferme une lettre adressée à cette sainte dame, où il cherche à la consoler de la perte de Blésille, sa fille aînée : dans une autre lettre à Eutochie, 3e fille de Ste-Paule, le même père s'étend sur les vertus de celle-ci, et on a conservé à cette pièce le titre d'*Epitaphe de Ste Paule* (*voyez* Pammaque).

PAULE. V. St Franç., Monglat et Viguier.

PAULET (le chevalier), d'origine irlandaise, était depuis quelque temps fixé en France lorsqu'en 1772 il conçut le plan d'un établissement spécial d'enseignement mutuel. Quoique d'abord négligée par le gouv. (comme l'avait été en 1747 la conception d'un Français nommé Herbault, qui avait imaginé de soumettre à un mode analogue d'instruct. une école de 300 enfans dans l'hospice de la Pitié, à Paris), l'institution de Paulet obtint un succès remarquable. Des familles distinguées s'empressèrent de placer leurs enfans dans cette école, que le fondateur n'avait, dès le principe, destinée qu'aux fils des milit. morts ou blessés au service de l'état, et qu'il y admettait sans distinction pour être préparés à la profession de leur choix. D'illust. élèves sont sortis de l'école de Paulet ; et c'est aux détails fournis par l'un d'eux (le maréchal duc de Tarente), dans le *Journal d'education*, juillet, 1816, p. 229, que nous sommes redevables de ces documens sur un homme qui, de l'aveu des Anglais eux-mêmes, a le mérite d'avoir le prem. répandu en Europe le meilleur mode d'enseignement qu'on soit encore parvenu à découvrir. Louis XVI venait de prendre sous sa protection l'école de Paulet, et l'avait dotée d'un fonds de 36,000 fr., lorsque la révolut. obligea celui-ci d'abandonner son ouvr. — Jean Paulet, né à Nimes, fils d'un ouvrier en étoffes de soie, avait d'abord travaillé comme lui sur le métier, lorsqu'il acquit par l'étude des notions sur la théorie de son art. Il en pub. une *Description* complète, 1773-76, in-fol., dédiée à l'administration municipale de la ville de Nimes, et insérée dans la Collection des arts et métiers, in-fol.

PAULET (Jean-Jacques), docteur-médecin ; membre de la société royale de médecine, né en 1740 à Andèse (départ. du Gard), prit ses degrés à l'école de Montpellier, et s'annonça de bonne heure au monde savant par une *Hist. de la variole* en 2 vol. (1765), contenant aussi la trad. du Traité de Rhazès. Le courage avec lequel, en soutenant dans cet ouv. que la petite-vérole (variété de peste suivant lui) était contagieuse et pouvait devenir épidémique, il attaquait l'un des préjugés nationaux les plus enracinés, ne lui valut d'abord de la part de ses confrères que plus. critiques fort acerbes, et qu'une menace de la Bastille de la part de l'autorité. Toutefois, loin de renoncer à la littérat. médicale après ce contre-temps, Paulet ne s'y livra qu'avec plus d'ardeur. Il fit paraître en 1776 des *Recherches hist et phys. sur les maladies épizootiques*, 2 vol. in-8 ; et cet ouv., dont le succès fut aussi complet que mérité, plaça enfin l'aut. au rang que lui assignaient ses connaissances et la justesse de ses vues.

Successivem. rédact. de la *Gazette de santé* et collaborateur de plus. autres recueils, il s'attacha à en écarter cette vaine pompe de style, cette jactance fleurie qui a fait de si grands torts à la médecine moderne; et en même temps qu'il y combattait à outrance la manie de l'introduction des poisons en médecine, il se montrait le censeur inflexible des systèmes exclusifs. Partageant ainsi ses instans entre les expériences et la culture des lettres, il se délassa parfois de ses travaux en prenant part à la plaisante polémique que souleva Mesmer (*v.* ce nom), contre qui il décocha plus d'un trait. Paulet m. à Fontainebleau en octobre 1826, laissant, outre les ouvrages dont nous avons parlé: un *Traité des champignons*, 1775, 2 vol. in-4; pl. un autre *de la Morsure de la vipère aspic de Fontainebleau*, et quelq. autres mentionnés dans la *Biogr. méd.* pub. chez C.-L.-F. Panckoucke, t. 6, p. 379-80. On a pub. en 1827 le *catalogue* de la biblioth. de Paulet, et la plupart des feuilles périodiques lui ont consacré des *notices nécrol.* à l'époque de sa mort.

PAULI (Jean-Guillaume), médecin allemand, né à Leipsig en 1658, m. en 1723, voyagea en France, en Espagne, en Angleterre, et fut professeur de physiologie à l'université de sa patrie. On a de lui, outre divers *mém.* et *dissertat.* insérées dans les *Actes des Curieux de la Nature*, une édit. des opuscules d'anatomie et de chirurgie de J. van Hoorne, Leipsig, 1707, in-8; et un petit ouvr. intit.: *Speculationes et Observationes anatomicæ*, ib., 1722, in-4.—V. Paulli.

PAULIAN (Aimé-Henri), jésuite, né à Nîmes en 1722, professa la physique avec succès dans divers colléges de son ordre, revint ensuite, après l'extinction de la société, dans sa ville natale, et m. en 1802. On a de lui: *Dictionnaire de physique*, Avignon et Paris, 3 vol. in-4; *Dictionnaire des nouvelles découvertes en physique*, 1787, 2 vol. in-8; *Nouvelles conjectures sur les causes des phénomènes électriques*, 1762, in-4; *Traité de paix entre Descartes et Newton*, 1764, 3 vol. in-12; *Système général de philosophie*, 1769, 4 vol. in-12; *Dictionnaire philosophico-théologique*, Nîmes et Paris, 1774, in-4, etc.

PAULIN (St) (*Pontius-Meropius Paulinus*), né à Bordeaux vers 353, fit ses études sous Ausone (*v.* ce nom), parut ensuite avec éclat au barreau de Rome, s'attira la faveur de l'emper. Gratien, et devint consul en 378. Mais dégoûté bientôt du monde, il se retira en Espagne avec Thérasie, son épouse, et se dépouilla de ses biens en faveur des églises et des monastères. Thérasie ayant pris le voile, Paulin fut ordonné prêtre par le clergé de Barcelone en 393, et passa à Nole, dont il fut élu évêque. L'invasion des Goths lui fut une occasion de donner dès le commencement de son épiscopat des preuves de sa charité. Il m. en 431. Les ouvr. qui nous restent de lui sont: des *lettres*, des *poésies* des *discours* et une *Histoire du martyre de saint Genès d'Arles*. On trouve plus. de ces écrits dans la *Bibliothèque des Pères*. L'édit. la plus complète de St Paulin, est celle de Vérone, 1736, in-fol.; la plus estimée est celle de Paris, 1685, in-4. La *vie* de St Paulin, par le P. Sacchini, est insérée dans les *Acta sanctorum*, avec les remarques de Papebrock. On peut consulter pour plus de détails l'*Histoire littéraire de France* par Rivet, tom. 2, et la *Storia ecclesiastica di Nola* par le P. Remondini, tom. 2.— Paulin (St), évêque de Trèves en 349, fut déposé, exilé par l'emper. Constance, et m. l'an 359 en Phrygie. Son crime était d'avoir soutenu au concile d'Arles, tenu en 353, les décrets de celui de Nicée et l'innocence de St Athanase. L'Eglise célèbre sa fête le 31 août. — Paulin (St), patriarche d'Aquilée, né dans le Frioul vers l'an 730, enseignait les lettres, lorsqu'il attira l'attention de Charlemagne, qui lui donna un fief en Lombardie, et peu de temps après (777) le fit monter sur le siége patriarcal. Paulin assista, par les ordres de ce gr. prince, aux divers conciles qui furent tenus sous son règne, et m. en l'an 804. On a de lui plus. ouvr. qui ont été recueillis sous le titre d'*Œuvres*. Nous citerons l'édit. de Venise, 1737, in-fol. (avec la *vie* du saint), pub. par Madrisio, et celle de l'abbé J.-P. della Stua, ibid., 1782. L'Eglise célèbre la fête de St Paulin d'Aquilée le 28 janvier.

PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMI (Jean-Philippe Werdin, plus connu sous le nom de), savant missionnaire, né en 1748 à Hof sur la Leitha, près de Mannersdorf, dans la Basse-Autriche, prit l'habit du Mont-Carmel en 1768, s'embarqua pour la côte de Malabar en 1774, et passa quatorze ans dans les missions de l'Inde, où il remplit plus. fonctions importantes. Il revint à Rome en 1790, se crut obligé de fuir devant les Français victorieux en 1798, et reparut, après un exil de deux ans qui n'avait pas été pour lui sans consolation, dans la capitale de la chrétienté. Il y remplit encore quelq. emplois honorables qu'il dut à la faveur de Pie VII, et y m. en 1806. Quelques progrès qu'ait faits la science depuis un petit nombre d'années et quelques erreurs que l'on ait eu l'occasion de reprocher au P. Paulin, de son vivant même, on ne saurait lui contester le mérite d'avoir répandu des notions plus justes que celles qu'on avait avant lui sur les mœurs, les opinions philosophiques et religieuses, la littérature et les langues des peuples de l'Indoustan. On peut dire qu'il a ouvert la carrière à des rivaux qui ont été plus heureux, parce qu'ils sont venus après lui. Les titres seuls des livres qu'il a pub. forment un catalogue étendu: nous renverrons donc pour les connaître à l'excellent article que lui a consacré M. Abel-Remusat, dans la *Biogr. univers.* Nous citerons seulem. les suivans: *Sidharubam, seu Grammatica samscrdamica, cum dissertatione historico-criticâ in linguam samscrdamicam*, Rome, 1790, in-4; *Viaggio alle Indie orientali*, ibid., 1796, in-4, fig.; trad. en français (par Marchena), avec des *observat.* de Forster, d'Anquetil-Duperron et de M. Sylvestre de Sacy, Paris, 1808, 3 vol. in-8, avec un atlas in-4.

PAULIN (Auguste), littérateur, né à Bressuire en 1774, m. à Nantes en 1824, a donné, outre diverses pièces de vers dans les feuilles périodiques du temps, etc., un opusc. int. *Leçons de cosmogr. ou de géogr. astron.*, Nantes, 1811, 1812, in-8.

PAULLI (Simon), médecin et prélat danois, né à Rostock en 1603, professa d'abord la physiologie à Copenhague, devint ensuite prem. médecin du roi Frédéric III, fut nommé par Christian V évêq. d'Aarhusen, et m. dans cette dern. ville en 1680. On a de lui: *Digress. de verâ..... causâ Febrium*, 1678, in-4; *de l'Abus du tabac et du thé* (en lat.), 1661, in-4; *Quadripartitum de simplicium medicamentorum facultatibus*, Copenhague, 1668, in-4; *Icones floræ danicæ cum explicationibus*, 1648, in-4; Francfort, 1708, in-8; *Viridaria regia varia et academica*, Copenhague, 1653, in-12; des trad. allemandes de plus. ouvr. de médecine. V. la *Bibliotheca danica* de Bartholin, et les *Mémoires* de Niceron, tom. 3 et 10. — Paulli (Jacques-Henri), fils du précéd., médecin, historiographe de Frédéric III, professa l'anatomie à Copenhague, où il fit impr. en 1663 un traité sur cette matière. Il écrivit aussi sur les autres branches de la médecine et sur la politique.—Simon Paulli, frère du précédent, renonça à l'exercice de la médecine, et vint s'établir imprimeur à Strasbourg. Il est aut. ou édit. de plus. ouvr., dont on trouvera la liste dans les *Mémoires* de Niceron.—Paulli (Oliger), 3e fils de Simon Ier, né à Copenhague en 1644, suivit la carrière du commerce, fit une fortune rapide et devint un des plus riches négocians du Danemarck; mais au milieu de sa prospérité, son cerveau se dérangea. Il eut des visions, et, après plus. extravagances, fit banqueroute, abandonna sa femme et ses enfans,

vint en France, s'y livra à de nouveaux actes de folie, annonça qu'il descendait en ligne directe de David, et prétendit que son bisaïeul, en embrassant le christianisme, n'avait pu lui ôter ses droits au trône d'Israël. Il écrivit à Louis XIV et à plusieurs autres souverains, pour les engager à l'aider dans son projet de reconquérir la Judée. Il s'imagina ensuite être appelé au trône de Pologne, s'établit au milieu des juifs d'Amsterdam, dont quelques-uns devinrent ses partisans, devint ennemi ardent du christian., fut mis en prison et condamné à scier du bois de Brésil, obtint plus tard sa liberté, se rendit à Altona, d'où il fut chassé, revint à Copenhague en 1705, et y m. obscur en 1715. On a de lui une douzaine de brochures, en allemand et en holland., qui toutes attestent sa démence. Sa *vie* a été écrite par Adelung, dans le 4me vol. de l'*Histoire de la folie humaine* (Leipsig, 1787), et nous y renvoyons pour plus de détails.

PAULLINI (Christian-François), en latin *Paullinus*, médecin, né à Eisenach en 1643, acquit une réputation brillante à Hambourg, à Altona, et occupa des postes importans auprès de plusieurs princes et évêques d'Allemagne. Il m. en 1712. On a de lui, entre autres ouvr., dont on trouvera la liste dans la *Biogr. méd.*, pub. chez C.-L.-F. Panckoucke, t. 6, pag. 383 : *Onograph., seu de Asino*, Francfort, 1695, in-8 ; *Cynographia curiosa*, Nuremberg, 1648, 1683, in-4 ; *Lagographia*, Augsbourg, 1691, in-8 ; *Lycographia*, Francfort, 1694, in-8 ; *Observationes medicæ*, 1689, in-4.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Julien Le), au latin *Palmarius*, médec., né en 1520 dans le Cotentin, guérit le roi Charles IX d'une malad. grave, suivit le duc d'Anjou dans les Pays-Bas, et m. à Caen en 1588. Il a laissé : *de Vino pomaceo*, Paris, 1588, in-8 ; *de Lue venereâ*, in-8 ; *de Morbis contagiosis*, in-4 : ces traités ont été traduits en franç. par Cahagnes, compatriote de l'auteur.—Paulmier de Grentemesnil (Jacques Le), fils du précéd., littérat., naquit au pays d'Auge en 1587, suivit d'abord la carrière militaire, puis vint s'établir à Caen, où il fut l'un des fondateurs de l'académ., et où il m. en 1670. Il a laissé, entre autres ouvr. : *Exercitationes in optimos ferè auctores græcos*, Leyde, 1668, in-4 ; *antiq. Græciæ Descriptio*, 1678, in-4 : des *poésies* en grec, lat., français, ital., espag.—Jacques Le Paulmier, neveu du précéd., embrassa la profess. des armes, et m. en 1702. On dit qu'il se trouva à 48 sieges ou batailles, dont il écrivit la relation.

PAULMIER (Pierre), médec., né à Coutances, fut exclus des écoles de la faculté de Paris en 1608, pour avoir administré l'antimoine, contre lequel cette même faculté s'était prononcée. On a de lui : *Lapis philosoph. dogmaticor.*, Paris, 1609, in-8 ; *Confutatio objectionum quas Censorii....., Palmario proposuerunt*, ibid., 1609, in-8 ; *Laurus palmaria frangens fulmen, subventan. cyclop.*, ib., 1609, in-8.

PAULMIER DE GONNEVILLE. V. Gonneville.

PAULMY. V. Voyer de Paulmy.

PAULO ou PAULE (Antoine de), gr.-maître de Malte, né à Toulouse en 1570, augmenta les forces de son ordre, lui rendit d'autres services importans, et m. en 1636, après 13 ans d'exercice de la grande-maîtrise. La ville de Toulouse a placé son buste dans la galerie de ses personnages illust.

PAULONI (Nicolas-Orphée), médecin, né en 1653 près de Macerata, professa son art à Ascoli, à St-Severin et à Jesi, où il m. en 1721. On a de lui une *Dissertation sur l'origine et la circulation du sang*, en latin, Macerata, 1675, in-4.

PAULUS (Peters), homme d'état hollandais, né à Axel, en 1754, fut d'abord conseiller et avoc. fiscal de l'amirauté de la Meuse. Destitué en 1787, il resta sans fonctions jusqu'à la chute du stathouderat, vint ensuite en France, et fut accueilli avec distinction par la cour de Versailles, visita quelq.-uns des ports français, et revint dans sa patrie, où, en 1795, il présida le premier l'assemblée des représentans provisoires de la Hollande. Il fut ensuite membre du comité de marine, négociat. du traité de paix avec la France, et député de la Hollande aux délibérations qui avaient pour objet la convocation d'une assemblée constituante. Il m. en 1796. On a de lui différens ouv. de politiq. dont les plus remarquables sont : un *Commentaire sur l'union d'Utrecht*, 1775, 3 vol. in-8, en hollandais ; *du Stathouderat*, 1773 et 1778, idem.

PAUSANIAS, fils de Cléombrote, roi de Sparte, fut régent du royaume pendant la jeunesse de Plistarque, fils de Léonidas. Placé à la tête des forces de Lacédémone, il contribua beaucoup à la victoire de Platée (470 ans av. J.-C.), où fut anéantie l'armée de Mardonius par les Grecs, sous les ordres de l'Athénien Aristide. Il força ensuite les Perses à laisser libres toutes les colonies grecques. Mais ses succès lui donnèrent de l'orgueil, et il aspira à devenir le tyran de sa patrie avec le secours des Perses, auxquels il fit des propositions. Devenu suspect aux Spartiates, ceux-ci le rappelèrent, et un esclave ayant remis aux éphores une lettre de Pausanias, qui était une preuve de sa trahison, ces magistrats le condamnèrent. Il se réfugia dans le temple de Minerve, dont on mura les portes, et où il m. de faim l'an 477 av. J.-C. Cornelius Nepos a écrit la vie de ce personn., qui a fourni à M. Trouvé le sujet d'une tragédie imp. en 1810.—Pausanias, roi de Sparte, petit-fils du précédent, succéda l'an 408 avant J. C. à Mistonase son père, et eut pour collègue à la royauté Agis II. Plusieurs expéditions dont il fut chargé n'ayant pas réussi au gré des Lacédémoniens, il se retira à Tegée, où il finit ses jours.

PAUSANIAS, historien et orateur grec, vivait à Rome au 2e S., et m. dans cette ville dans un âge très-avancé. On a de lui un *Voyage historique de la Grèce*, ouvrage très-précieux de nos jours, et qui sembla avoir été destiné à guider les voyageurs dans cette contrée. Parmi les nombreuses édit. qu'on en a faites, les meilleures sont celle de Leipsig, avec la version latine d'Amaseo, 1794-97, 4 vol. in-8, et celle de Clavier, avec une traduction française, Paris, 1814-21, 6 vol. in-8.

PAUSE (Jean de Plantavit de La), abbé de St-Martin-aux-Bois, et évêq. de Lodève, né en 1576, dans le Gevaudan, d'une famille originaire d'Italie, fut élevé dans les principes du protestanisme, qu'il abjura de bonne heure, puis placé à l'acad. de Nîmes, où il se livra particul. à l'étude de l'hébreu. Ayant pris les ordres sacrés, il se rendit à Rome, voyagea en Italie et en Allemagne, et de retour dans la capitale du monde chrétien, fut employé par Paul V dans les négociat. du St-Siége avec la répub. de Venise. Il y donna des preuves de talent qui fixèrent sur lui l'attention de l'ambassad. de France. Recommandé par lui à Marie de Médicis, il fut choisi comme aumônier par cette princesse, s'attacha plus tard en la même qualité à la reine d'Espagne, Elisabeth de France, qu'il suivit à Madrid, et à la protect. de laquelle il dut bientôt la dignité épiscopale en 1625. Le nouveau prélat s'engagea alors plus que jamais dans les intrigues polit. ; il fut l'un des plus actifs partisans de la révolte de Gaston d'Orléans et du maréch. de Montmorency (1632) ; et lorsqu'elle fut comprimée par Richelieu, La Pause, excepté d'abord de l'amnistie, n'acheta son salut qu'à force de supplicat. et d'abaissem. Il retourna alors dans son diocèse, y demeura, occupé surtout de travaux philol. et lexicographiques, jusqu'à l'âge de 72 ans, et alla m. au sein de sa famille, au château de Margon, près de Beziers, en 1651. On a de lui, outre l'ouvrage dont la dédicace au card. de Richelieu lui valut sa grâce, et qui a pour titre :

Chronol. præsulum Lodovensium in Galliâ narbonensi, Aramon, 1634, in-4, un gr. Dictionn. de la langue hébr., espèce de polyglotte, impr. à Toulouse, sous les yeux de l'aut., par Colomiez, 1644-45, 3 vol. in-fol., dont la 1re partie a pour titre : *Thesaurus synon. hæbr.-caldaïco-rabbinicus*; la 2e *Florilegium biblicum*, et la 3e *Florilegium rabbinicum*. M. Poitevin-Peitavi a pub. une *Notice* sur la vie de M. de La Pause, Beziers, 1817, in-8.

PAUSIAS, peintre grec, né à Sicyone, vers l'an 360 avant J.-C., fut disciple de Pamphile, qui lui apprit à peindre à l'*encaustique*, genre dans lequel il acquit une grande réputation. Pausanias cite surtout une figure de l'*Ivresse* et un Amour qui se trouvait dans un temple d'Esculape.

PAUSON, peintre grec, dont Aristote, Plutarque, Elien et Lucien ont parlé avec éloge, vivait vers l'an 420 avant J.-C. La pauvreté dans laquelle cet artiste passa sa vie dut nuire beaucoup au perfectionnem. de son talent, qui du reste ne pouvait être très-relevé, vu l'époque où il vivait.

PAUTE (LE). V. LEPAUTE.

PAUTRE (LE). V. LEPAUTRE.

PAUW (PIERRE), en lat. *Pawius* ou *Pauwius*, né à Amsterdam en 1564, professa à Leyde l'anat. et la botanique, voyagea en France et en Italie, et m. en 1617. On a de lui quelques ouvrages oubliés aujourd'hui, et dont on trouvera la liste dans le tom. 12 des *Mém.* de Niceron. Nous citerons seulem. son *Hortus lugduno-batavus*, 1629, in-8.

PAUW (REGNIER), magistrat et diplomate hollandais, né à Amsterdam en 1564, fut employé par le stathouder Maurice dans plus. négociations, et, par ses services, se concilia la faveur de ce prince, qui le revêtit d'honorables distinctions. Mais à la mort de son maître (1526), Pauw vit son crédit renversé durant les dix années qu'il lui survécut. Il se trouva en butte aux épigrammes du poëte Vondel et de quelques autres, qui ne lui pardonnaient pas son trop grand dévouement aux volontés du stathouder Maurice. — Ses fils, ADRIEN, m. en 1653, et CORNEILLE, né en 1593, jouèrent aussi un rôle dans les affaires du temps.

PAUW (JEAN-CORNEILLE de), philologue hollandais, chanoine de St-Jean, né à Utrecht sur la fin du 17e S., fut l'édit. de plus. ouvr. grecs. Dans son édition d'Anacréon, Utrecht, 1732, in-8, il émet l'opinion que les *poésies* ne sont pas de cet auteur, mais un rec. de pièces de vers qui se trouvent réunis sous son nom.— Guill. de PAUW, conseiller à la haute cour de justice de La Haye, n'est cité que comme auteur d'un livre sur le droit-romain ayant pour titre : *Varia juris civilis capita*, 2e édit., Halle, 1737, in-8, mentionné avec éloge dans l'*Anthol. lat.* de P. Burman II.—PAUW (Corneille de), savant hollandais, né à Amsterdam en 1739, m. en 1799, chanoine de Xanten, est connu par ses *Recherches philosophiques sur les Grecs, sur les Américains, sur les Egyptiens et les Chinois*. On a donné à Paris, en 1785, une édition de ces trois grands ouvr. en 7 vol. in-8. C. de Pauw était oncle du baron de Clootz, dit *Anacharsis* (*v.* CLOOTZ).

PAUWELS (NICOLAS), curé de Saint-Pierre, présid. du collége d'Arras, né à Louvain en 1655, m. en 1713, a laissé une *Théologie pratique*, Louvain, 1715, 5 vol. in-12. — PAUWELS (Jean), musicien-compositeur, né en 1771 à Bruxelles, où il m. en 1804, avait été attaché pendant 3 ans à l'orchestre de Feydeau, à Paris. De retour à Bruxelles, il composa pour le théâtre de cette ville où il était chef d'orchestre, la musique de trois opéras; *la Maisonnette dans les bois*, *l'Auteur malgré lui*, et *Léontine et Fonrose*.

PAVANELLO (MICHEL), savant vicentin des dern. années du 18e S., s'est fait connaître par des poésies et par quelq. opuscules d'érudit., au nomb. desquels on distingue : *Saggio di documenti morali*, etc., Vicence, 1791; *Saggio secondo di documenti morali*, etc., ibid., 1793; *l'Etica di Epicuro secondo il Gassendo*, etc., ibid., 1795, etc.

PAVERI-FONTANA (GABRIEL), né à Plaisance, mort à Milan vers la fin du 15e S., a donné un *commentaire* sur Horace, une *grammaire*, et un *poème élégiaque* sur la mort de Galeas-Marie Sforce. On a encore de lui quelq. ouvr. MSs.

PAVIE (RAYMOND DE BECCARI DE). V. FOURQUEVAUX.

PAVILLON (NICOLAS), petit-fils de Nicolas Pavillon, avocat au parlement de Paris, ville où il naquit en 1597, fut d'abord associé aux nobles travaux de St Vincent-de-Paul. A un gr. zèle et à une charité ardente, il joignait des talens pour la prédication, qui lui valurent, en 1639, l'évêché d'Aleth. Dans la suite, s'étant opposé à Louis XIV dans l'affaire de la régale, il encourut la disgrâce du monarque. Il m. dans son évêché en 1677. On lui doit : *Rituel à l'usage du diocèse d'Aleth*, Paris, 1667-70, in-4; *Ordonnances et Statuts synodaux*, 1675, in-12. Sa *vie* ou plutôt son *panégyrique* a paru en 1733, in-12. — Etienne PAVILLON, neveu du précéd., né à Paris en 1632, fut d'abord avocat-général au parlement de Metz, place dont il se démit pour se livrer dans le loisir et la retraite à son goût pour la poésie. Il m. membre de l'acad. franç. en 1705. Ses *Poésies* ont été impr. plus. fois, La Haye, 1715, 1720, 1747, in-12. Elles sont presque toutes dans le genre de Voiture. Son éloge a été prononcé à l'acad. franç. par Brûlart-Sillery, évêque de Soissons, qui le remplaça.

PAVILLON (JEAN-FRANÇOIS DU CHEYRON DU), marin français, né à Périgueux en 1730, entra en 1745 comme sous-lieutenant dans le régiment de Normandie (infanterie), et, 3 ans après, fut admis au concours du port de Rochefort dans le corps de la marine. Il y servit de la manière la plus honor., s'occupant, dans le cours même de ses campagnes, d'études relatives à la tactique, et s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de major-général de l'armée navale, sous les ordres du comte d'Orivilliers. Le chevalier du Pavillon, qui avait commandé tour à tour divers vaisseaux avec une haute distinction, périt en 1782 à bord du *Triomphant*, de l'escadre du marquis de Vaudreuil. Ce n'est pas seulement par ses longs et bons services que s'est distingué ce brave marin; il s'est encore rendu recommandable par les changemens utiles qu'il introduisit dans les signaux de nuit et de jour. Dès 1778, il avait rédigé le livre de *Tactique navale*, impr. pour l'armée aux ordres du comte d'Orivilliers. C'est le seul ouvrage qu'on connaisse encore de lui.

PAVIN. V. SAINT-PAVIN.

PAVONE (FRANÇOIS), jésuite, né à Cantazaro, m. à Naples en 1637, après avoir été quelques années professeur, a laissé, entre autres ouvrages mentionnés dans le t. 4, p. 40, de la *Biblioth.* de Cinelli, dans celle du P. Alegambe, etc. : *Summa ethicæ, seu Comment. in librum ethic. Aristot.*; *Introd. in sacram doctr.*, etc.

PAXINO DI VILLA, peintre italien, né à Bergame dans le 14e S., avait exécuté plusieurs tableaux, de l'*Histoire de Ste-Catherine*, dans l'ancienne cathédr. de Saint-Alexandre de Bergame. — Il ne faut pas le confondre avec un autre PAXINO ou PÉCINO DE NOVA, aussi de Bergame, et qui travailla, de 1362 à 1389, pour l'église de Santa-Maria-Maggiore. Cet artiste, dont la manière s'approchait de celle du Giotto, m. en 1403. — PIETRO, son frère et son collaborateur, m. vers 1409, est, comme le précédent, cité dans le t. 1 des *Vite de' Pitt., Scultori ed Architetti bergamaschi*, du comte Fr. Tassi.

PAYEN (Dom BASILE), bénédictin, né à Cen-

drecourt vers 1680, mort en 1756 à Luxeuil, après avoir rempli les premiers emplois de sa congrégation, avait d'abord professé la philosophie et la théologie à l'abbaye de Murbach. Outre plusieurs ouvrages élémentaires à l'usage des élèves de sa congrégation, et plusieurs traités de controverse, dans les querelles de jansénisme, il avait laissé en MS.: une *Bibliothèque séquanaise*, in-4; des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres du comté de Bourgogne*, in-4; une *Histoire de l'abbaye de Luxeuil*, in-fol.; un *Traité du blason*, in-4, etc.

PAYNE (JOHN), dessinateur et graveur, né à Londres en 1608, est regardé comme le premier de sa nation qui se soit distingué dans cet art. Son maître fut Simon de Pas. On cite surtout de lui le vaisseau *le Royal-Souverain*, construit par Phinéas Pitt, qu'il avait gravé sur deux planches, formant trois pieds de large sur 2 pieds 3 pouces de haut. Il a gravé aussi quelques portraits d'après van Dyck, etc. Cet artiste m. en 1648.

PAYNE (ROGER), relieur anglais très-renommé, né à Windsor en 1739, faisait payer son travail fort cher, mais, ne travaillant que lorsqu'il y était forcé par le besoin, n'en devint pas plus riche. Un libraire, nommé Thomas Payne, qui n'était pas son parent, le recueillit dans sa vieillesse, et fut obligé de le faire enterrer à ses frais en 1797. — PAYNE (Thomas), dont il est question dans l'article précédent, m. à 82 ans en 1799, était versé dans la bibliographie. On a de lui un *Catalogue des livres rares*, impr. en 1740.

PAYNE (NEVIL), auteur dramatique anglais, vivait sous le règne de Charles II. Ses pièces sont: *la Jalousie fatale*, tragédie; *la Promenade du matin*, comédie; et *le Siège de Constantinople*, tragédie, 1675, in-4.

PAYNE (THOMAS). V. PAINE.

PAYNGK (ASSUÉRUS), premier médecin de Frédéric III, né à Husum en Danemarck, m. en 1657, a laissé: *Operationes chymicæ rariores*, dans la *Cista medica*, Copenhague, 1661, in-8.

PAYS (LE). V. LEPAYS (René).

PAYSON (PHILIPPE), ministre à Chelsea dans les Massachusetts, naquit en 1736, professa les humanités avec distinction, et m. en 1801. Il publia plusieurs *mémoires* dans les *Transactions des arts et des sciences de l'Amérique*. On a encore de lui: un *Choix de sermons*, 1778, et un *Discours sur la mort de Washington*, 1800.

PAYVA. V. ANDRADA (Diego).

PAZ (AUGUSTIN DU), religieux dominicain, né en Bretagne, publia la généalogie de plusieurs maisons de cette province, 1619, in-fol. Il se proposait d'en faire, en les réunissant en corps, une *Histoire de Bretagne*, quand il m. en 1630. — V. ALVAREZ de PAZ.

PAZMANI ou PAZMAN (PIERRE), jésuite, cardinal, évêque de Strigonie, était né au Grand-Waradin en Hongrie, et m. à Presbourg en 1637. On a de lui des ouvrages ascétiques, polémiques, etc., en latin et en hongrois; des *Sermons*, dans cette dernière langue, 1636, in-fol.; *Vindictæ ecclesiasticæ*, Vienne, 1620, in-4; *Acta et Decreta synodi strigoniensis celebrata*, Presbourg, 1629, in-4. Il fit construire plusieurs églises et monumens pieux, et fonda un beau collége à Presbourg.

PAZUMOT. V. PASUMOT.

PAZZI (JACQUES), banquier de Florence et chef de la faction opposée aux Médicis, fit assassiner Julien, l'un des membres de cette famille, en 1478, et fut pendu avec deux de ses neveux et la plupart des conjurés, qui s'étaient réunis à eux pour commettre cet attentat. Ange Politien a publié la même année l'histoire de cette catastrophe, dont il avait été témoin oculaire: *Pactianæ conjurationis Commentariolum*, Florence, 1478, in-4, réimpr. avec de nombreux éclaircissemens, par J. Adimari, Naples, 1769, in-4, fig. La conjuration des Pazzi a fourni à Alfieri le sujet de l'une de ses meilleures tragédies. — PAZZI (Côme), archevêque de Florence en 1508, de la même famille que le précédent, a traduit du grec en latin *Maxime de Tyr*. — PAZZI (Alexandre), frère du précédent, donna quelques tragédies, et traduisit la *Poétique* d'Aristote. Paul Jove fait l'éloge de cette traduction.

PAZZI (ANGE), jurisconsulte du 15e S., né à Rimini, m. à l'âge de 80 ans, a laissé: *Consiliorum Volumen; Historia de bello cænomano*; et *de Rebus Venetorum suo tempore gestis*, etc.

PAZZI (ANTOINE), graveur florentin du 18e S. On lui doit un gr. nombre de portraits d'artistes, dans les *Musæum Florentum*; une *Sainte-Vierge*, d'après Ant. van Dyck, et diverses *pièces* de la galerie de Florence.

PAZZI. V. MADELEINE (Ste).

PAZZIS (MAXIME DE SEGUINS DE), né à Carpentras, ex-grand-vicaire du diocèse de Troyes, m. à Paris, âgé d'environ 52 ans, le 24 août 1817, a laissé: *Notice historique de Malachie d'Inguimbert*, in-8, an XIII; *Mémoire statistique sur le département de Vaucluse*, 1808, in-4; *Vœu de Louis XIII*, Paris, 1814, in-8; *Observations sur le récit des troubles du diocèse de Gand*, dans le journal intitulé *l'Ami de la religion et du roi* (20 juillet 1816).

PEACHAM (HENRI), écrivain anglais des 16e et 17e S., né dans le comté de Lincoln, est auteur des ouvrages suivans: *the Garden of eloquence*, 1577, in-4; *Minerva britannica*, 1612; *the Period of mourning*, 1613, in-4; *the compleat Gentleman*, 1622, 1627, 1654, 1661, in-4.

PEACOCK (REGINALD), prélat anglais, né à Londres en 1390, occupa successivement les siéges de St-Asaph et de Chichester, fut déposé pour avoir nié l'autorité du pape, et m. dans un couvent en 1460. Sa *Vie* a été écrite en 1744 par John Lewis, de Margate.

PEAN, écrivain janséniste, mort en 1764, âgé de 80 ans, est auteur de quelques écrits polémiques, dont le plus connu est intitulé: *Parallèle de la morale des jésuites avec celle des païens*, 1726, in-8, et la *suite*, Utrecht, 1749, in-8.

PEAPS (WILLIAM), auteur dramatique, né en 1632, n'est connu que par son *Extase de l'amour*, 1649, in-4, qu'il composa à l'âge de 17 ans au collége d'Eaton.

PEARCE (ZACHARIE), savant évêque anglais, né à Londres en 1690, mort doyen de Westminster en 1774, est auteur d'un *Essai sur l'origine et les progrès des temples; Défense des miracles de Jésus-Christ*, 1727; Londres, 1732, in-8; *Commentaire sur les quatre évangélistes et les actes des apôtres*, Londres, 1777; *Sermons* sur divers sujets, ibid., 1777, 4 vol. in-8. On lui doit aussi une édition des livres de Cicéron *de Oratore* et *de Officiis*, ainsi qu'une autre de Longin. On peut consulter sur ce prélat l'ouvrage publié par John Derby sous le titre de *Mém. de Pearce*.

PEARCE (NATHANIEL), voyageur anglais, né en 1780 à East-Acton, près de Londres, séjourna une grande partie de sa vie en Afrique. Exproprié en 1814 de la propriété qu'il avait acquise à Callicut dans le Tigré (Abyssinie), il était sur le point de revenir en Europe, lorsqu'il m. à Alexandrie d'Egypte en 1820. M. Salt, à qui Pearce a légué ses MSs., se dispose à les publier. Ils jetteront un grand jour sur l'histoire civile et morale de l'Abyssinie. Pearce avait été chargé, par la société biblique de Londres, de distribuer des bibles en langue *copte* aux églises de cette même contrée.

PEARSON (JOHN), évêque de Chester, né dans le comté de Norfolk en 1612, m. dans sa ville épiscopale en 1686, fut, avec son frère Richard, édit. de plus. ouvr. On lui doit en outre: *Vindiciæ epis-*

tolarum sancti Ignatii, etc., 1672, in-4; *Annales de la vie et des ouvrages de St Cyprien*, Oxford, 1684, in-fol.; *Expositio symboli apostol.*, Francfort, 1691, in-4 : ouvr. très-estimé en Angleterre, et réimpr. en 1741; *Opera posthuma*, 1688; *Prolegomena in Hieroclem*. Un anonyme a déclaré dans le *gentleman's Magazine* de 1789, p. 493, avoir en sa possess. plus. ouvr. inédits de ce savant prélat.

PECCHIO (DOMINIQUE), peintre du 18e S., né à Vérone, fut d'abord perruquier, et parvint ensuite à se faire un nom dans la peinture. On voit quelq.-uns de ses tableaux à Ferrare.

PECCHIOLI (ALAMANNO), prébendier dans la basilique de Florence, m. dans cette ville en 1748, âgé de 80 ans, a pub. : *Tractatus peregrinorum recentiumque quæstionum*, etc., Venise, 1748, in-8, refuté en partie par l'abbé Lami.

PECCI (JOSEPH), gentilhomme siennois, né en 1700, embrassa l'état ecclésiastiq., professa le droit à Padoue et le grec dans sa patrie, où il m. à 51 ans. On a de lui : *Prolusione a' pregi della lingua greca*, Lucques, 1741; Naples, 1743, avec des additions : cet ouvr. a été trad. en français. — PECCI (Jean-Antoine), frère du précéd., antiquaire distingué, né à Vienne en 1693, m. en 1768, a laissé : *Storia del vescovado della città di Sienna*, Lucques, 1748; *Ragionamento sopra un' urna antica*, 1749; *Spiegazione d'un sigillo guelfo*, 1762; et plus. autres *dissertat.* académiq. On doit encore au chevalier Pecci un tableau intéressant du gouvern. de Pandolfo Petrucci (*v.* ce nom).

PECHANTRÉ (NICOLAS de), poète dramatiq., né à Toulouse en 1638, exerça d'abord la profess. de médecin, qu'il abandonna pour venir à Paris travailler pour le théâtre. Il avait donné trois tragédies : *Geta*, 1687; *Jugurtha, roi de Numidie*, 1692; *la Mort de Néron*, 1703; et n'avait plus à faire que le prologue d'un opéra d'*Amphion et Parthénopée*, lorsqu'il m. en 1708. Pechantré a composé en outre pour le collége d'Harcourt : *Joseph vendu par ses frère* et *le Sacrifice d'Abraham*, tragédies qui n'ont pas été impr. Une prétendue aventure arrivée à cet aut., que Voltaire et La Harpe ont oublié de mentionner, a fourni à M. Sewrin le sujet d'une petite pièce intit. : *Pechantré*, ou *une scène de comédie*.

PECHLIN (JEAN-NICOLAS), né en 1646 à Leyde, fut prem. médecin, bibliothécaire, conseiller du duc de Holstein-Gottorp, précept. du prince héréditaire, et m. en 1706 à Stockholm, où il avait accompagné son élève. On a de lui : *de purgantium Medicamentorum Facultatibus*, Amsterdam, 1702, in-8; *de Vulneribus sclopetor.*, Kiel, 1674, in-4; *de aeris et alimenti Defectu, et Vitâ subaquis*, 1676, in-8; *de Habitu et Colore Æthiopum*, Kiel, 1677, in-8; *Theophilus Bibaleus, seu de potu herbæ theæ Dialogus*, Paris, 1685, in-12; *Observ. phys.-medicarum libri tres*, Hambourg, 1691, in-4.

PECHMEJA (JEAN), littérat., né à Villefranche, dans le Rouergue, en 1741, après avoir professé l'éloquence au collége de La Flèche, obtint en 1773 un *accessit* à l'acad. française, par l'*eloge du grand Colbert*; mais il doit sa principale réputation à son *Telèphe*, poème en prose en 12 livres, 1784, in-8, et en 2 vol. in-12; réimpr. en 1795, 2 vol. in-18, et trad. en angl. et en allemand. Pechmeja, encore plus célèbre dans les fastes de l'amitié (par sa liaison avec le médecin Dubreuil) que dans ceux de la littérat., m. à St-Germain-en Laye en 1785. Il avait fourni à l'abbé Raynal pour son *Histoire philosophique et politique des deux Indes*, plus. morceaux qui, dans la prem. édit., furent distingués par l'initiale P. : celui sur la *Traite des nègres*, entre autres, lui appartient entièrement.

PÉCHON DE RUBY (N.), gentilhomme breton du 17e S., a décrit les tours et escroqueries des bohémiens, chez qui il avait passé sa première jeunesse : cet ouvr., devenu fort rare, est accompagné d'un *dictionnaire* en langage blesquin, et a pour tit. : *Vie généreuse des Mattois, Gueux, Bohemiens et Cagoux*, Paris, 1622, in-8.

PECK (PIERRE), en latin *Peckius*, né dans l'île de Ziriczée en Zélande, enseigna le droit à Louvain, et m. en 1689, conseiller de Malines. On a recueilli ses écrits sur le droit, Anvers, 1647, in-fol. — Son fils Pierre hérita d'abord de la charge de son père, et fut ensuite chancelier de Brabant, conseiller d'état et ambassadeur. Il m. à Bruxelles en 1625. On a de lui : *Votum pro studiis humanitatis*.

PECK (FRANÇOIS), membre de la société des antiquaires de Londres, né à Stamford en 1692, m. en 1743, se fit un nom en Angleterre comme naturaliste, poète et littérat. Parmi ses nombreux ouvr. nous nous bornerons à citer : *Histoire naturelle et antiquités des comtés de Leicester et de Rusland*, 1740, in-4; et *Mémoires sur la vie et les product. poetiques de Milton*, 1740, 2 vol. in-4. Le muséum britannique possède plus. MSs. de cet aut., entre autres, la *Suite de l'hist. naturelle et des antiquités du comté de Leicester*, et *Monasticum anglicanum, volum. quartum*, en 4 vol. in-8, auxquels M. Nichols, avoue être redevable de plus. articles intéressans pour la composit. de son *Hist. du comté de Leicester*.

PECKHAM (JOHN), archevêque de Cantorbéry, né dans le comté de Sussex vers 1240, m. en 1292, fonda le collége de Wingham, dans le comté de Kent. Parmi les écrits qu'il a laissés et dont Tanner donne la liste, deux seulem. ont été pub. : ce sont : *Collectanea Bibliorum lib. V*, Cologne, 1513, 1591; Paris; 1514; et *Perspectiva communis*, Venise, 1504; Nuremberg, 1542; Paris, 1556; Cologne, 1592, in-4. Quelques-unes de ses *lettres* ont été publiées par Warton, et ses *statuts*, *institut.*, etc., ont été insér. dans les *Concil. Magnæ-Britanniæ et Hiberniæ*, tome 2.

PECORONI (FRANÇOIS-MARIE), procur.-génér. de l'ordre des servites, né à Bergame vers 1700, m. à Rome en 1770, a laissé : *Storia dell' origine e fondazione del sagro ordine de' servi di Maria Vergine*, Rome, 1746, in-4.

PECOURT, fameux danseur, maître des ballets à l'Opéra, m. à Paris en 1729, à l'âge de 78 ans, mit le prem. du caractère et de l'express. dans la danse, et enseigna cet art à la duchesse de Bourgogne.

PECQUET (JEAN), célèbre anatomiste, doct. de la faculté de méd. de Montpellier, naquit à Dieppe au commencem. du 17e S. Pecquet découvrit d'abord dans les animaux et ensuite dans l'homme le canal thorachique et surtout le réservoir du chyle, auquel la reconnaissance des anatomistes à donné le nom de *réservoir de Pecquet*. Après avoir exercé la médecine dans sa ville natale, il vint se fixer à Paris, où il devint membre de l'acad. des sciences en 1666. Il m. en 1674. On lui doit encore plus. observations nouvelles sur les sécrétions, sur l'organe de la vue, et principalem. sur les fonct. de la rétine. Pecquet associa son nom à ceux de Pélisson et de Lafontaine, en restant attaché au célèbre surintendant Fouquet (*v.* ce nom), pendant sa disgrâce. Il a pub. les trois ouvr. suiv. : *Experimenta nova anatomica*, etc., Paris, 1651, in-12; *de circulatione sanguinis et chyli motu Dissert.*; *Epistola de thoracis lacteis*, qui ont été réunis en 1 vol. in-4, Paris, 1654, et plus. fois réimprimés.

PECQUET (ANTOINE), grand-maître des eaux et forêts de Rouen, intendant de l'école militaire en survivance, né à Paris en 1704, m. dans cette ville en 1762, a pub. : *Analyse de l'esprit des lois*; *Esprit des maximes politiques*, 1756, 3 vol. in-12; *l'Art de négocier*, in-12; *Lois forestières de France*, Paris, 1753, 2 vol. in-4; *Pensées sur l'homme*, La Haye, 1738, in-12; des traduct. du *Pastor fido* de

Guarini de l'*Aminte* du Tasse, et de l'*Arcadie* de Sannazar.

PEDEROBA (Pierre-Marie de), ou *Pietrarossa*, mineur réformé de l'ordre de St-François, né à Pederoba, dans le territoire de Trevise, en 1703, se distingua comme prédicat. dans plus. villes d'Italie, et m. à Trevise en 1785. On a impr. à Vicence son *Carême* en 1786, 2 vol. in-4, et en 1788 un autre vol. de *panegyriques* et de *sermons*.

PEDIANUS. V. Asconius.

PEDO. V. Albinovanus.

PEDROSA (Louis-Rodriguez de), médecin, né à Lisbonne, professa pendant cinquante années à Salamanque dans le 17e S. Il n'avait encore donné que le prem. vol. de ses *Selectæ philosophiæ et medicinæ Difficultates*, Salamanque, 1665, in-fol., lorsq. sa m. l'empêcha de faire impr. les huit autres.

PEDRUSI (Paul), antiquaire, né à Mantoue en 1644, entra fort jeune chez les jésuites de Parme, et devint directeur du collége de cette ville. A ces fonctions le P. Pedrusi ne craignit pas d'ajouter la tâche pénible que lui avait imposée le duc de Parme de faire le catalogue raisonné de toutes les médailles de la riche collection de Farnèse. La m. le surprit au milieu de ses travaux en 1720, comme il terminait le 8e t. in-fol. de son savant et volumin. commentaire. Le P. Piovene compléta l'œuvre de son confrère, ce qui porta l'ouvr. entier à 10 vol., dont le premier avait été pub. à Parme en 1694, sous le titre de *I Cesari in oro, argento, medaglioni*, etc., *raccolti nel farnese Museo*, avec le portrait de l'auteur, et dont le dern. parut en 1727.

PEELE (George), poète anglais, vivait sous le règne d'Elizabeth, et était né dans le comté de Doven. On connaît de lui quatre pièces de théâtre : *le Jugement de Pâris*, *Edouard Ier*, *le roi David et la belle Bethsabee*, *Mahomet le Turk et Irène la belle Grecque*; un conte intit. *the old Wives*; et quelques poésies pastorales.

PEGEL (Magnus), savant saxon, né au 16e S., m. en 1610 à Helmstadt, où il enseignait les mathématiques, resta inconnu, malgré des découvertes utiles, qu'il n'avait pu faire adopter au public, et dont il nous a laissé le dépôt dans un ouvr. intit. : *Thesaurus rerum selectarum*, *magnarum*, *dignarum*, etc., 1604, in-4, très-rare. G. Pasch (*v.* ce n.) en a pub., dans la préface des *Inventa novantiq.*, plus. extraits qui donnent une idée favorable des talens de Pegel. Il paraît, d'après un passage de cet auteur, qu'il avait eu, bien avant le P. Lana Terzi, l'idée des moyens employés pour élever et soutenir les aérostats.

PEGGE (Samuel), savant anglais, membre de la société des antiquaires de Londres, né en 1704 à Chesterfield, m. en 1796, est connu principalem. par sa *Vie de Robert Grosse-Tête*, évêque de Lincoln, 1793, in-4. Presque tous ses autres écrits sont sur des sujets d'antiquités. Il a composé aussi un gr. nombre d'articles pour *l'Archæologia britannica*, depuis 1746 jusqu'en 1795, et sept *mémoires* pour la *Biblioth. topogr. anglaise* de Gough. — Son fils Samuel Pegge, né en 1731, m. en 1800, a pub. : *Curialia*, ou *Essai historique sur quelq. branches de la maison royale*, 1782-84-91, in-4; *Anecdotes sur la langue anglaise*, Lond., 1803, et 1814, in-8.

PEGOLOTTI (Alexandre), poète et littérateur italien, né à Guastalla en 1666, fut quelque temps au service du duc de Mantoue, et m. dans sa patrie âgé de 70 ans. On a de lui : *Ditirambo con alcuni Sonetti*, Mantoue, 1711; *Rime*, Guastalla, 1726; *Rime facete non più stampate*, ibid., 1776; *S. Teresa*, *Oratorio I e II*, Mantoue, 1706; *Vita del dottor Bernard. Ramazzini*, Rome, 1720; *Trionfi dell' Amor fecondo*, Guastalla, 1705.

PEGOLOTTI (François-Balducci), voyageur italien du 14e S., né à Florence, se rendit à la Chine pour des affaires de commerce. Il a laissé son itinéraire, inséré dans un autre ouvr. de sa composition, intitulé : *Traité des poids et mesures et des marchandises ainsi que d'autres choses que doivent savoir les marchands des différentes parties du monde* (en ital.) : un MS. de ce traité est conservé dans la biblioth. *Riccardiana* à Florence, sous ce titre : *Divisamenti di prezzi e misure usanze di varie parti del mondo*.

PEGUILLAIN (Aimeri de), troubad. toulousain du 13e S., dont il nous reste 48 pièces, fut en faveur auprès d'Alphonse, roi de Castille, et m. dans un fort âge avancé.

PEGUILLON ou PICIGUILHEM. V. Beaucaire et Lauzun.

PEHLEVAN MOHAMMED, second prince de la dynastie des Atabeks de l'Adzerbaidjan, succéda à son père Yldeghiz l'an 568 de l'hég. (1172 de J.-C). Ce prince juste et bon, après avoir régné 14 ans, m. l'an 582 (1186), laissant quatre fils, dont l'aîné et les deux dern. régnèrent après leur oncle Kezil-Arslan, qui monta immédiatem. sur le trône.

PEIGNÉ (N.), prof. émérite de l'univ., m. à Paris en 1822, est aut. d'un *Precis de la Vie de J.-C.*, etc., Paris, 1821, in-12 et in-18, réimp. en 1822.

PEINS (Grégoire), et non George Pentz, ainsi qu'il a été nommé par erreur dans quelques biographies, né à Nuremberg en 1500, se fit un nom comme peintre et graveur au burin. La galerie de Vienne possède quelques tableaux fort estimés de ce maître. La collection de ses gravures, dont plus. sont des chefs-d'œuvre, s'élève à 250 : on en trouve le détail dans le *Manuel des amateurs de l'Art* de Huber et Rost.

PEIRERE (La). V. Peyrere.

PEIRESC (Nicolas-Claude FABRI, seigneur de), savant distingué, conseiller au parlement de Provence, né au château de Beaugensier en 1580, étendit ses recherches à tous les genres d'érudition, parcourut un grand nombre de pays, fut lié avec les plus illustres savans de son siècle, et accorda toute sa vie aux sciences et aux lettres une généreuse protection. Il m. en 1637. On n'a impr. de lui qu'une *dissertation* sur un trépied ancien, qui se trouve dans le 10e vol. des *Mémoires de littérature* du P. Desmolets, et un grand nombre de *lettres*. La liste des nombreux ouvr. qu'il a laissés inédits, se trouve dans le tom. 2 de la *Bibliothèq. des manuscrits*, par Montfaucon. L'*eloge* de Peiresc a été pub. dans presque toutes les langues de l'Europe. Sa *vie* a été écrite en latin par Gassendi, et trad. en franç. par Requier.

PEIROUSE (Philippe PICOT, baron de La), naturaliste, né Toulouse en 1744, fut pourvu, à l'âge de 24 ans, de la charge d'avocat-général près de la chambre des eaux-et-forêts du parlem. de sa ville natale; mais la révolution opérée en 1771, dans la magistrature par le chancelier Maupeou lui permit de se retirer dans les Pyrénées et d'y commencer ses recherches de botanique et de minéralogie. La m. d'un oncle qui lui laissa, en 1775, le titre de baron de La Peirouse, et de la fortune, le mit en position de se livrer sans réserve à sa passion pour les sciences naturelles. Il resta ainsi quelq. années sans fonctions publiques. En 1789, il fut chargé de la rédaction des cahiers de la noblesse de la sénéchaussée de Toulouse, et, l'année suivante, il accepta une place d'administrat. du district de cette ville. Plus tard il fut arrêté, passa 18 mois en prison, et ne fut délivré qu'après la m. de Robespierre. Etant retourné alors à ses occupations scientifiques, il fut nommé successivem. inspect. des mines et professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Toulouse, puis maire de cette ville. Il m. en 1818; il était associé de l'institut, de plusieurs académies étrangères, etc. Le nombre des plantes nouvelles que l'on doit à La Peirouse monte à plus d'une centaine. Le principal objet de ses travaux avait été une histoire détaillée des plantes des Pyrénées, qui devait se composer de 200 plan-

ches in-fol., dont 43 ont paru en 1795. L'auteur n'ayant pu exécuter son plan dans toute son étendue, en pub. un sommaire sous le titre d'*Histoire abrégée des plantes des Pyrénées*, *et Itinéraire des botanistes dans ces montagnes*, Toulouse, 1813. Sans parler de ses autres écrits pub. séparém., on trouve de lui plus. *mémoires* dans les Recueils des académ. de Toulouse, de Stockholm, et dans le *Journal de Physique*. M. Cuvier a consacré un article à La Peirouse dans la *Biographie universelle* de M. Michaud.

PELACANI (BLAISE), astronome, mathématicien, né à Parme au 14e S., m. au commencem. du 15e, a laissé plus. ouvr. sur l'astronom., dont quelques-uns sont restés inédits. Ce qu'il a fait de plus considérable est un *Traité de la perspective*, qui se trouve en MS. dans les principales bibliot. d'Italie.

PÉLAGE Ier, pape, né à Rome, était apocrisiaire de l'église de cette ville, lorsqu'il fut choisi, en 555, pour succéder à Vigile (*v.* ce nom). Il occupa la chaire de St Pierre pendant 4 années. On a de lui 16 *épîtres*. Il avait commencé à faire bâtir l'église St-Philippe et St-Jacques, qui fut achevée sous Jean III, son successeur.—PÉLAGE II, pape, né à Rome, succéda à Benoît Ier en 578. Il travailla, avec peu de succès, à ramener à l'unité de l'église plus. évêques d'Italie qui faisaient schisme en soutenant les trois chapitres (*v.* VIGILE), et m. en 590. Il avait fait de sa demeure un hospice pour de pauvres vieillards et rebâti le palais de Latran. Il eut pour success. St Grégoire-le-Grand.

PÉLAGE Ier, roi des Asturies, issu du rang royal des Goths, se retira en Biscaye en 711, après la fameuse bataille de Xerès, dont la perte livra l'Espagne aux Maures ou Musulmans d'Afrique. Caché dans une grotte profonde, il y mûrit pendant 3 ans le projet de secouer le joug des vainqueurs, obtint ensuite sur eux plus. avantages remarquables, et m. en 737, roi de Léon et des Asturies, laissant la couronne à son fils Favila. Sobre, ennemi du luxe, plein de valeur et de piété, Pélage n'a pas obtenu dans l'histoire le surnom de Grand, mais il le mérita.

PÉLAGE, hérésiarque du 4e S., né dans la Grande-Bretagne, avait reçu de son père le nom de *Morgan*, qui dans la langue du pays signifie *né sur les bords de la mer;* il le changea en celui de *Pelagius*, qui a la même significat. en latin. Ayant embrassé l'état monastique, il vint à Rome, se fixa dans cette ville, s'y fit connaître et estimer de plus. personnages vénérables, entre autres St Augustin, composa quelques livres, tels qu'un traité *de la Trinité* et un recueil de passages de l'Écriture *sur la morale*. Mais partageant ensuite les erreurs qui circulaient alors en Orient sur la grâce, il se déclara l'apôt. d'une nouvelle doctrine dont les points principaux étaient : qu'Adam avait été créé sujet à la mort; que son péché n'avait pu être imputé à ses descendans; que les enfans, en naissant, sont dans le même état où se trouvait Adam avant son péché; que ce péché n'est pas plus la cause de la mort du genre humain que la résurrection de J.-C. n'est la cause de la résurrection des hommes; que l'observance de la loi de Moïse conduit au ciel, comme l'observance des lois évangéliques; qu'avant la venue de J.-C. il y avait des hommes impeccables; que les enfans morts sans baptême n'en jouissent pas moins de la vie éternelle; enfin que l'homme peut, par ses seules forces, parvenir à la perfection. Cette doctrine, déférée d'abord, en 415, à un concile tenu à Diospolis, fut condamnée l'année suivante par un concile tenu à Carthage. Pelage composa une apologie captieuse qui retarda pendant quelque temps la décision pontificale. Un nouveau concile, qui s'ouvrit à Carthage en 418, et où assistaient 214 évêques, frappa d'anathème le pélagianisme. Au mépris des décisions de ces conciles et de 4 autres qui succédèrent, du jugement de deux papes et de l'appui donné par l'autorité civile à l'autorité ecclésiastique pour proscrire cette hérésie, ses partisans refusèrent de se soumettre, en appelèrent à un concile *plénier*, s'adressèrent d'abord à Constantinople où on ne voulut pas les écouter, et ne furent pas mieux accueillis à Ephèse. Un concile, tenu à Antioche en 424, les condamna de nouveau, et Pélage fut chassé des saints lieux. On croit qu'il m. peu de temps après. A toutes ces condamnations se joignit le jugement définitif du concile d'Ephèse, de l'an 431. Toutefois cette hérésie conserva encore de nombreux défenseurs. Des lettres du pape Gélase prouvent qu'à la fin du 5e S. elle avait encore des partisans en Dalmatie. Le cardinal Noris et le jésuite Patouillet (*v.* ces noms) ont écrit l'histoire du pélagianisme.

PÉLAGIE (STE), née dans le 5e S., fut d'abord comédienne à Antioche, ensuite se fit religieuse, se retira sur la montagne des Oliviers, et y finit ses jours dans la plus austère pénitence. — Les légendes font mention d'une autre sainte du même nom, égalem. née à Antioche, et qui périt pendant la persécution suscitée en Orient dans le 4e S.

PÉLAVICINO. V. PALLAVICINI.

PÉLÉE (myth.), fils d'Eaque, et père d'Achille, qu'il eut de la déesse Thétis, régna sur la Thessalie, après avoir renversé du trône Acaste, qui l'avait voulu faire périr. V. ACASTE.

PÉLÉE de CHENOUTEAU (BLAISE-LOUIS), jurisconsulte, né à Sens en 1704, m. dans la même ville en 1791, a laissé les ouvr. suiv.: *Dictionnaire des pensées ingénieuses*, Paris, 1773, 2 vol. in-8. *Conférences de la coutume de Sens avec le droit romain*, etc., Sens, 1787, in-4, et quelques opuscules peu intéressans.

PÉLÉE DE VARENNES (MARIE-JOSEPH-HIPPOLYTE), littérateur, né à Sens en 1741, fut d'abord imprimeur dans sa patrie, puis receveur des finances à Montargis, et périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. On a de lui : *Les Loisirs des bords du Loing*, *ou Recueil de pièces fugitives*, publ. par M. Leorier de Lisle, fabric. de papier, et imp. sur papier rose, 1784, in-12. V. le *Dict. des anonymes* de M. Barbier, 2e édit., tom. 4. p. 426.

PÉLETIER (JACQUES), littérateur et mathémat. distingué pour son temps, né au Mans en 1517, s'appliqua d'abord à l'étude de la jurisprud., puis devint principal du collége de Bayeux, étudia ensuite la médecine qu'il exerça à Bordeaux, à Poitiers et à Lyon, visita l'Italie en 1557, vint à Paris l'année suivante, puis voyagea en Suisse et en Savoie, fut nommé en 1573 principal du collége du Mans à Paris, et m. dans cette ville en 1582. Le P. Niceron a donné dans le tom. 21 de ses *Mémoires* la liste des ouvr. de Peletier, qu'il porte à vingt. Nous nous bornerons à citer : *l'Art poétique d'Horace*, traduit en vers franç., Paris, 1545, in-8; *Œuvres poétiq.*, ibid., 1547, in-8; *Dialogue de l'ortografe et prononciation francoese*, Poitiers, 1550; Lyon, 1555, in-8; *Art poétique françois*, Lyon, 1555, in-8; *les Amours des Amours*, contenant 96 sonnets, ib., 1555, in-8 (rare); *la Savoie*, poème de 2200 vers, Anneci, 1572, in-8 (très-rare); *Œuvres poétiques intit.* les Louanges, Paris, 1581, in-8. L'abbé Goujet a donné dans la *Biblioth. franç.* l'analyse des poésies de Peletier. Comme mathématic., Peletier a donné une *arithmétique* en 4 livres, une *algèbre* en 2 livres, un traité *de l'usage de la geometrie*, et une traduct. des *Elemens d'Euclide*. Ses *opuscules* de médec. n'offrent aucun intérêt.—Jean PELETIER, frère du précéd., grand-maître du collége de Navarre et curé de St-Jacques-de-la-Boucherie à Paris, où il mourut en 1583, fut envoyé par Charles IX au concile de Trente. — Jacques et non pas Julien PELETIER, neveu des précéd., ligueur for-

céné, et comme son oncle, curé de St-Jacq.-de-la-Boucherie, fut en 1595 exécuté en effigie par contumace comme ayant eu part à la m. du président Brisson.

PELETIER (Claude Le), contrôleur-génér. des finances, né à Paris en 1630, remplit d'abord plus. charges honorables dans la magistrature, et se distingua surtout comme prevôt des marchands en 1668. Il fit construire à cette époque, le quai de Paris, qu'on appelle enc. aujourd'hui quai Peletier. Nommé en 1683 pour succéder à Colbert dans la charge de contrôleur-général des finances, il s'en démit six ans après, quitta la cour, et passa le reste de sa vie dans la retraite. On lui doit : le *Corps de droit canon*, l'*Ancien Code ecclésiastique*, et des *observations* sur le Code et les Novelles (d'après les MSs. de P. Pithou); *Comes rusticus ex optimis latinæ linguæ scriptoribus collectus*, Paris, 1692, in-12, 1708, petit in-8; *Comes senectutis*, ib., 1709, in-12. Cl. Le Peletier a donné aussi des éditions nouv. du *Comes juridicus* et du *Comes theologus* de P. Pithou; et il laissé en MSs. des *mém.* pour la *vie* de Jér. Bignon, pour celle de Matthieu Molé, et de plus. autres personnages contemporains. J. Boivin a pub. la *Vie de Claude Le Peletier*, en latin, Paris, 1716, in-4.—Peletier de Sousi (Michel Le), frère du précéd., né à Paris en 1640, fut successivem. avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlem., intendant de Franche-Comté puis de Flandre, conseiller d'état, intendant des finances, enfin direct.-général des fortifications. Il quitta les affaires à l'âge de 80 ans, se retira dans l'abbaye de Saint-Victor à Paris, et y m. en 1725. Son *éloge*, par de Boze, a été inséré dans le 7e vol. du Recueil de l'acad. des inscript., dont il était membre honoraire.—Un autre Peletier ou Pelletier-Volmeranges, profess. de déclam. à Paris, où il m. en 1824 à 68 ans, a pub. quelq. pièces de théatre, au nombre desquelles on distingue *le Mariage du Capucin*, comédie, 1798, in-8, et *la Servante de qualité*, drame, 1811, in-8.

PELETIER. V. Lepelletier.

PELEUS (Julien), juriscons., né à Angers vers le milieu du 16e S., fut conseiller d'état et historiographe de France sous Henri IV. On a de lui : *Panegyrique au peuple de France*, 1600, pièce de circonstance devenue illisible; *de Matrimonii dissolut. ob defectum testium non apparentium*, 1600, in-8; *Commentarius verè analyticus in regulas cancellariæ romanæ; Actions forenses singulières et remarquables*, etc., Paris, 1604, in-4; *Hist. de la vie et des faits de Henri-le-Grand, jusqu'en* 1595, Paris, 1613-16, 4 vol. in-8; *Hist. de la dern. guerre entre les Suédois et les Danois en* 1610, Paris, 1622, in-8.

PELHAM (Henri), homme d'état anglais, frère cadet du duc de Newcastle, commandent une compagnie de dragons, lors de la rebellion d'Ecosse en 1715. Il fut nommé à la chambre des communes en 1718, entra en 1724 dans le ministère comme secrétaire d'état au departem. de la guerre, devint premier lord de la trésorerie, puis chancelier de l'échiquier et conserva ce dern. poste jusqu'à sa m., arrivée en 1754. Ce ministre s'attacha à augmenter le crédit national et à faire fleurir le commerce : l'une des opérat. qui ont fait le plus d'honneur à son administ., à laquelle on reproche peu de fautes, fut d'avoir diminué, sans aucun soulèvem., le fardeau de la dette publiq., en réduisant à trois pour cent l'intérêt qu'on payait au prêteur à raison de quatre.

PELHESTRE (Pierre), littérat., fils d'un tailleur de Rouen, né vers 1635, et m. en 1710, sous-bibliothéc. du couvent des Grands-Cordeliers, avait partagé son temps entre la prière et l'étude. Il fut lié avec Mabillon et les savans les plus distingués de la congrégation de St-Maur. Bien qu'il eut acquis une grande érudit., il ne pub. que quelq. *opuscules*. On a de lui une édit. du *Tr. de la lecture des Pères avec des notes*, Paris, 1697, in-12; des *Remarques critiques* contre les *Essais de litterat.* de l'abbe Tricaud, Paris, 1703, in-12; des articles dans les *Mémoires* de Trévoux. Il a laissé en MS. une critique sévère de la *Bibliothèque* de Dupin, et des notes sur les *Scriptores ecclesiast.* de Cave.

PELIAS (myth.). V. Médée.

PELISSIER. V. Pellicier.

PELISSON. V. Pellisson.

PELL (John), mathémat. anglais, né en 1610 à Southwark, dans le comté de Sussex, enseigna avec distinction les mathématiq. à Amsterdam et à Breda, fut nommé par Cromwell résident anglais près des cantons suisses protestans, et, de retour en Angleterre, devint chapelain de l'archevèque de Cantorbéry. Il m. en 1685, dans un état voisin de la misère. On a de lui plus. ouvr. sur la science qu'il profess. Le meilleur est celui intit. *an Idea of mathematics*, écrit d'abord en latin, Londres, 1650, in-12. On trouvera la liste des autres dans le *Dictionnaire* de Chauffepié.

PELLEGRIN (Simon-Joseph), littérat., né à Marseille en 1663, fut d'abord religieux servite et ensuite aumônier de vaisseau. S'étant rendu après plus. courses à Paris, où il n'avait d'autre ressource que ses messes, ce qui ne lui suffisait pas, il ouvrit dans la capitale un bureau d'épigrammes, madrigaux, etc., travailla pour plus. théâtres, surtout pour l'Opéra-Comique, et m. en 1745. On a de lui : *Cantiques spirituels*, Paris, in-8; *Nouveaux cantiques*, Paris, 1725, in-12; *Histoire de l'Ancien et et du Nouveau-Testament, mise en cantiques* sur des airs d'opéra et de vaudevilles, Paris, 1705, 2 vol. in-8; *Psaumes de David*, en vers français, sur les plus beaux airs de Lulli, etc., Paris, 1705, in-8; l'*Imitation de J.-C.*, mise en cantiques sur des airs de vaudevilles, Paris, 1727, in-8 : les *Œuvres d'Horace*, trad. en vers français, Paris, 1715, 2 v. in-12. De toutes les pièces de théâtre de l'abbé Pellegrin, nous ne citerons que les trois suiv. qui eurent quelq. succès dans le temps : *le Nouveau monde*, comédie en 3 actes et en vers, 1723; *Jephté*, tragéd.-opéra, 1732; *Pélopée*, tragedie, 1733. La malheureuse fécondité de cet auteur a fourni en 1801 à MM. Tourray et Audras le sujet d'un vaudeville intit. *l'Abbé Pellegrin*, ou *la Manufacture de vers*, joué en 1801 sur le théâtre du Vaudeville à Paris.

PELLEGRINI (Pellegrino-Tibaldo de'), ou plus communém. *Tibaldi*, peintre et architecte, né dans le Milanez en 1527, s'établit à Bologne avec sa famille, y reçut son éducat., et fut conduit à Rome, en 1547, par Vasari (*v.* ce nom), qui lui fit étudier les chefs-d'œuvre que renfermait cette ville. De retour à Bologne, Pellegrini y exécuta, pour l'institut, en concurrence avec Niccolini, une suite de tableaux qui représentent divers sujets tirés de l'*Odyssée* d'Homère, et, pour l'église de St-Jacques, deux composit. estimées. Il fit aussi à Lorette, et dans quelq. villes voisines, d'autres tableaux, se livra ensuite à l'architecture, et acquit bientôt une si grande réputat. qu'il fut nommé ingénieur en chef de l'état de Milan, et architecte de la grande fabrique du dôme de cette ville. Appelé en Espagne par Philippe II, en la même qualité, il fut pour ce royaume ce que le Primatice et Nicolo-del-Abate avaient été pour la France. Il y introduisit le goût de la peinture, peignit le cloître et la biblioth. de l'Escurial, et fut magnifiquem. récompensé de ces travaux par le roi. De retour en Italie, il se fixa à Modène, et y m. en 1592. J.-P. Zanotti a pub. *le Pitture di Pellegrino Tibaldi, e di Nicc. Abati esistenti nell' istituto di Bologna*, Venise, 1756, gr. in-fol. — Pellegrini-Tibaldi (Dominique), frère du précéd., comme lui peintre et architecte, né en 1541, m. en 1582, s'est fait connaître principalement par la construction d'une des chapelles de la cathédrale de Bologne, du palais de la Gabelle, et par le palais de Magnani. On ne connaît point d'ouvr. de son pinceau; mais il a gravé à l'eau-forte plus. pièces estimées des amateurs, telles que *la*

Vierge à la rose, d'après le Parmesan; *la Trinité*, d'après Horaco Samacchini; *la Paix foulant aux pieds le dieu de la guerre*, d'après son frère aîné.

PELLEGRINI (Félix), peintre, né à Pérouse en 1567, et son frère, né en 1575, furent élèves du Barroche : le dern. m. dans sa patrie en 1612, reçut le surnom de *Pittor bello*, à cause de la beauté de sa figure. On ne connaît maintenant aucun des ouvrages de ces deux artistes qui eurent quelque célébrité dans leur temps.—Ludovica ou Antonia Pellegrini, née à Milan vers la fin du 16e S., peintre à l'aiguille, acquit une grande réputat. en ce genre. On a d'elle *le Pallium* et quelq. autres ornemens sacrés, conservés avec soin dans la cathédrale de Milan. Ses contempor. l'appelaient *la Minerve lombarde*.—André Pellegrini, cousin de la précéd., peintre, orna de quelq. tabl. l'église de St-Jérôme à Milan.—Pellegrino Pellegrini, frère d'André, fut employé dans les travaux de l'Escurial, obtint le titre d'architecte et de peintre de la cour d'Espagne, et m. en 1634.—Antoine Pellegrini, autre peintre, né à Venise en 1675, parcourut une partie de l'Europe, laissa plus. grands tableaux en Angleterre, et peignit à Paris le plafond d'une des principales galeries de la Banque royale, aujourd'hui Biblioth. du Roi. De retour à Venise, il fut chargé de peindre l'église de St-Moïse, y exécuta le beau tableau du *Serpent d'airain*, et m. en 1741. Le musée du Louvre possède son tableau de réception à l'académ. royale de peinture. — Jérôme Pellegrini, peintre, né à Rome dans le 17e S., imita la manière du Caravage. Après avoir exécuté plus gr. tableaux dans sa patrie, il peignit plus. vastes fresques à Venise. On ignore l'époque de sa mort.

PELLEGRINI (Camille), histor., né à Capoue en 1598, m. à Naples en 1663, a laissé, outre plusieurs ouvr. sur diverses matières : *Apparato alle antichità di Capua*, etc., Naples, 1651, in-4; *Historia principum longobardorum*, ibid., 1643, in-4. C'est un des sav. qui ont le plus contribué à éclaircir l'hist. de l'Italie au moyen âge. On peut consulter sur lui les *Storici napoletani* de Soria, t. 2, et la *Storia della letteratura* de Tiraboschi, t. 8.—Pellegrini (Lelio), profess. de philosoph. à Rome au 16e S., a laissé plus. *discours* latins, entre autres : *de Utilitate moralis philosophiæ*, Rome, 1587; *de Sixto V pontifice Oratio funebris*, ibid., 1551; *In obitum Torquati Tassi*, ib., 1597.—Pellegrini (Matthieu), né dans le territoire de Bologne, professa la logique et la philosophie à Rome et à Gênes, où il m. en 1652. On a de lui : *della Pratica commune a' principi e servitori loro*, Viterbe, 1634; *Fonti dell' ingegno ridotti ad arte*, Bologne, 1650; *Politica massima divisa in diecisette declamazioni*, Gênes et Venise, 1640; *de contemplat. et activ. vitæ regimine Positiones*, Bologne, 1520.—Pellegrini (Alexandre), clerc régulier, né à Capoue au 17e S., a laissé quelq. ouvr. sur les constitut. et privilèges de son ordre, et en outre : *Commentar. in pontific. constitut. de Duello*, Milan, 1614, in-4; *de Immunit. ecclesiasticâ*, Crémone, 1621, in-8.—Pellegrini (Joseph), jésuite, m. à Vérone en 1799, a laissé un recueil de *Sermons*, Venise, 1772, in-8; et un autre de *Poésies*, ibid., 1774, 2 vol. in-8.

PELLEGRINO DI SAN-DANIELO (Jean-Martin d'UDINE, plus connu sous le nom de), l'un des bons peintres du 16me S., fut appelé à la cour d'Alphonse d'Este, duc de Ferrare, et m. en 1546. On a de lui, entre autres composit., une *Madone assise entre les quatre vierges d'Aquilée*, etc., qui passe pour l'un des morceaux les plus précieux du Frioul, et divers sujets tirés de la *Vie de J.-C.*—Pellegrino, *de Modène*, fut élève de Raphaël, et fit pendant la vie de ce gr. peintre quelq. tableaux qui ornent divers monumens de Rome. Il revint à Modène après la m. de son maître, et y m. en 1523. Le principal ouvr. qui nous reste de lui est une *Nativité de Jésus-Christ*, que l'on conserve à Rome dans l'église de St-Paul.—Pellegrino (César), surnommé *Arétusi*, fils du précéd., se distingua aussi dans la peinture, s'attacha à copier les gr. ouvr., et m. en 1612. On cite ses copies du célèbre tableau de la *Nuit*, et de la *Madone couronnée*. Il composa aussi, de concert avec J.-B. Fiorini, quelq. tabl., parmi lesquels on remarque une *Nativité de la Vierge*, à Ste-Afra de Brescia.

PELLEPORE (Anne-Gédéon LAFITE, marquis de), né à Stenay vers 1755, m. vers 1810, est auteur des ouvr. suiv. : *les Bohémiens*, 1790, 2 vol. in-12; *le Diable dans un bénitier*, Paris, 1784, in-12; *les Petits Soupers et les Nuits de l'hôtel Bouillon*, 1783, in-8.

PELLEPRAT (Pierre), jésuite, né à Bordeaux en 1606, se fit un nom comme prédicateur. Il m. en mission au Mexique en 1667. On a de lui : *Prolusiones oratoriæ*, Paris, 1644, in-8; *Relation des missions des jésuites dans les îles et dans la terre ferme de l'Amérique méridionale*, ibid., 1655, in-8; *Introduction à la langue des Galibis, sauvages de l'Amérique méridionale*, ib., 1655, in-8 (opuscule recherché).

PELLERIN (Joseph), savant antiquaire, né en 1684 à Marli-le-Roi, près Versailles, fut commissaire-général, puis premier commis de la marine. Il forma le cabinet de médailles le plus précieux qu'ait jamais possédé un particulier (elles s'élevaient à 32,500). Le roi en fit l'acquisition, en 1776, pour 300,000 fr., et néanmoins laissa Pellerin jouir de sa collection jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Paris en 1782 dans sa 99e année. Il a publié : *Recueils de médailles des rois, peuples et villes*, Paris, 1762-78, 10 vol. in-4.

PELLETAN (Jean-Gabriel), voyageur français, né à Marseille en 1747, m. en 1802, séjourna quelque temps au Sénégal, ainsi qu'à l'île Saint-Louis, et fut nommé à son retour directeur-général de la compagnie du Sénégal. Privé de sa place pendant la révolution et enfermé à Saint-Lazare, Pelletan composa dans sa prison un intéressant *Mémoire sur la colonie française du Sénégal*, fruit de ses observations dans son voyage, et qu'il fit imprimer à Paris, an IX (1801), in-8.

PELLETAN (Philippe), chirurgien célèbre, membre de l'institut, mort en janvier 1827 dans un âge assez avancé, se livra d'abord à l'enseignement de la physiologie, professa successivement avec éclat plusieurs branches de la médecine, succéda à Dessault dans la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, et fut l'un des professeurs les plus distingués de l'École de Médecine, où il attira de nombreux auditeurs par le charme de son élocution. Il a publié : *Clinique chirurgicale* ou *Mémoires et Observations de chirurgie clinique*, Paris, 1810, 3 vol. in 8; et *Observations sur un otho-scaccome de l'humérus, simulant un anévrysme*, ibid., 1815, in-8.

PELLETIER. V. Peletier.

PELLETIER (Bertrand), chimiste et pharmacien, né à Bayonne en 1761, vint étudier la chimie et la pharmacie à Paris sous Darcet et Bayen, fit de grands progrès, fut reçu membre du collége de pharmacie à 21 ans, se livra avec succès à des travaux chimiques importans, devint membre de l'académie des sciences en 1791, fit ensuite partie de l'Institut à la création de ce corps savant, professa la chimie à l'école polytechnique, et m. en 1797 à peine âgé de 36 ans. Il a beaucoup contribué aux progrès des diverses branches de la chimie pneumatique, et a rendu de grands services à la métallurgie et à la chimie appliquée aux arts. Ses principaux écrits ont été recueillis par son fils, de concert avec M. Sedillot jeune, et publié sous ce titre : *Mémoires et Observations de chimie*, Paris, 1798, 2 vol. in-8. D'autres *mémoires* et *observations* sont insérés dans le *Journal de physique*, et dans les *Annales de chimie*, dont Pelletier était un des au-

teurs. Son *Eloge* a été composé par M. Sédillot, dans le t. 3 des *Mémoires* de la société de médecine de Paris; par M. Lassus, dans les *Mémoires* de l'Institut, *Sciences physiques*, t. 2; par M. Bouillon-Lagrange, dans le *Journal de la société des pharmaciens*, t. 1; enfin par M. Lartigue, *Journal de la société de santé et d'hist. naturelle de Bordeaux*, t. 2. — PELLETIER (Gaspard), docteur-médecin de la faculté de Montpellier, exerça sa profession à Middelbourg, sa patrie, et m. en 1658. Il a laissé un ouvrage fort rare, intitulé : *plantarum, tùm patriarum, tùm exoticarum, in Walachriâ, Zelandiæ insulâ, nascentium Synonyma*, Middelbourg, 1610, in-8. — Ambroise PELLETIER, bénédictin, né en 1703 à Porcieux, m. vers 1758 curé de Senones, avait commencé la publication d'un *Nobiliaire ou Armorial général de la Lorraine et du Barrois* (il n'en a paru qu'un vol.), Nanci, 1758, in-fol.

PELLEVÉ (NICOLAS de), cardinal, archevêque de Reims, né au château de Jouy en 1518, obtint la pourpre pour avoir parlé au concile de Trente contre les libertés de l'église gallicane, qu'il était chargé de défendre. Il fut un des chefs les plus fanatiques et les plus acharnés de la ligue, et m. de chagrin en 1594, en apprenant l'entrée de Henri IV dans Paris.

PELLICAN (CONRAD), en allemand *Kürschner*, savant théologien et hébraïsant, né à Ruffach (en Alsace) en 1478, entra dans l'ordre des frères-mineurs en 1493, apprit l'hébreu, enseigna, dans le couvent de Bâle, la théologie, la philosophie et l'astronomie, et occupa divers emplois dans son ordre. Vers 1520, ayant lu les ouvrages de Luther, il en adopta les opinions, sans toutefois se déclarer ouvertement. En 1526, il fut appelé à Zurich par Zwingli pour occuper la chaire de langue hébraïque; et c'est alors qu'il jeta le froc, et se maria à l'âge de 48 ans. Devenu veuf, il contracta un nouveau mariage en 1536, et m. en 1556. On a de lui : *Psalterium Davidis ad hebraicam veritatem interpretatum*, etc., Strasbourg, 1527, in-8; *Commentarii Bibliorum cum vulgatâ editione*, etc., Zurich, 1531-36, 5 vol. in-fol.; *Comment. in Novum Testamentum*, Zurich, 1537, 2 vol. in-fol; *Grammatica hebraica, nec non et Margarita philosophica*, Strasbourg, 1540, in-8. Pellican a continué l'édition des *OEuvres de St Augustin*, commencée par Antoine Dodon et Franç. Wyler, Bâle, 1506, 9 vol. in-fol.

PELLICER (JEAN-ANTOINE), bibliographe espagnol, bibliothécaire du roi d'Espagne, né vers 1750, mort à Madrid en 1806, a laissé : *Ensayo de una bibliotheca de traductores españoles*, 1778, in-4; *Disertacion historico-geográfica sobre el origen, nombre y poblacion de Madrid, asi en tiempo de Moros como de Cristianos*, Madrid, 1806, in-4. On lui doit une excellente édition, avec *notes*, du *Don-Quixote* de Cervantes, 1797, 5 vol. petit in-8; réimpr. avec des *corrections*, 1798, 1800, 9 part. petit in 8.

PELLICIARI (BARTHÉLEMI), de Modène, se distingua, au commencement du 17e S., au service du duc de Modène César Ier et du grand-duc de Toscane. En 1622, il accompagna le marquis Cornelio Bentivoglio en France, où il est probable qu'il finit ses jours. Nous citerons de lui : *Avvertimenti militari, utili e necesari a tutti gli uffici*, etc., Modène, 1606, in-4; Venise, 1619. On peut consulter sur Pelliciari la *Biblioth. modenèse*.

PELLICIER (GUILLAUME), prélat, homme d'état et savant distingué, né vers la fin du 15e S. à Melgueil ou Mauguio en Languedoc, acquit de bonne heure de grandes connaissances en théologie et en droit, et fut nommé en 1527 évêque de Maguelone, à la place de Guillaume Pellicier, son oncle. Comblé de faveurs et chargé de plusieurs missions importantes par François Ier, il justifia la confiance de son souverain. Il obtint, non sans peine, que le siége de son évêché fût transféré de Maguelone à Montpellier. En 1540, il fut envoyé à Venise pour maintenir cette république dans l'alliance de la France. Il était chargé en même temps de recueillir des MSs. des auteurs anciens, et l'on trouve encore aujourd'hui à la bibliothèque du roi des monumens de son zèle à remplir cette mission. A la mort de François Ier, il perdit toute la faveur dont il avait joui, et se voua dès lors exclusivement au soin de son diocèse; mais il ne tarda pas à le voir troublé par les discussions religieuses auxquelles donna lieu la réforme, et il fut lui-même emprisonné sur les dépositions d'un calomniateur. Bientôt il fut rétabli dans tous ses droits; mais, en 1567, il eut la douleur de voir sa cathédrale tomber aux mains des réformés, et il m. à son château de Montferrand l'année suivante.

PELLICIONI (BERNARD), né dans le Modénais, fut prieur de la Chartreuse de Bologne et du couvent de Lucques, où il m. en 1646. Nous citerons de lui : *Arbore d'egli uomini illustri, scrittori, e generali de' Certosini*, Bologne, 1664.

PELLISSON-FONTANIER (PAUL), de l'académie française, né à Béziers, en 1624, d'une famille protestante, depuis long-temps illustrée dans la robe, s'adonna d'abord à l'étude de la jurisprudence, et commençait à se distinguer au barreau de Castres, lorsque la petite-vérole le défigura, dérangea sa santé, et le força de se retirer à la campagne. Dès-lors il résolut de s'occuper de littérature. Il vint se fixer à Paris en 1652. Moins pressé peut-être de se faire un nom dans les lettres que de faire fortune, il acheta une charge de secrétaire du roi. Fouquet lui reconnut des talens, le fit son premier commis, et lui obtint une place de conseiller-d'état en 1660; mais, l'année suivante, la disgrâce du ministre entraîna celle de son favori, et Pellisson fut enfermé à la Bastille, où il eut le courage de composer trois *mémoires* en faveur de son ancien protecteur. Le roi détrompé tira Pellisson de son cachot cinq ans après son emprisonnement, et, pour l'en dédommager, lui prodigua les pensions et les places. L'ami de Fouquet avait déjà accompagné Louis XIV dans sa campagne de Franche-Comté, dont il avait écrit la relation. Son crédit augmenta encore lorsqu'il eut embrassé la religion catholique. Il fut pourvu de plusieurs bénéfices, et chargé du tiers des économats pour le distribuer aux nouveaux prosélytes de la véritable église. Pellisson m. à Versailles en 1693. Il doit bien moins de célébrité à ses talens, comme écrivain, qu'à sa disgrâce et à sa belle conduite envers Fouquet. C'est même à ce dévouement que se rattache son plus beau titre littéraire; car ses *discours* en faveur de l'infortuné surintendant sont les chefs-d'œuvre du barreau-français dans le 17e S., et un modèle d'éloquence judiciaire unique à cette époque. Nous citerons en outre de lui : *Histoire de l'académie française*, continuée par l'abbé d'Olivet, 1730, 2 vol. in-12; *Histoire de Louis XIV, depuis la mort de Mazarin jusqu'à la paix de Nimègue*, 1749, 3 vol. in-12; *Abrégé de la vie de Anne d'Autriche*, 1666, in-4; *Histoire de la conquête de la Franche-Comté en 1668*, dans les *Mémoires* du P. Desmolets; *Lettres historiques et œuvres diverses*, 3 vol. in-12, Paris, 1749; *Recueil de pièces galantes*, de Pellisson et de Mme la comtesse de la Suze, 1695, 5 vol. in-12; *Poésies chrétiennes et morales* dans le *Recueil* dédié au prince de Conti; *Réflexions sur les différends de la religion*, 4 vol. in-12; *Traité de l'eucharistie*, in-12. La ferveur de Pellisson pour le culte qu'il avait embrassé de son choix lui inspira aussi des *prières*, publiées en plusieurs recueils. En 1739, on imprima les *OEuvres diverses de Pellisson*, Paris, 3 vol. in-12; et, en 1805, Desessarts a publié les *OEuvres choisies de Pellisson*, 2 vol. in-12. — PELLISSON

(George), frère aîné du précédent, consacra toute sa vie à la littérature. Il vint à Paris, où il vécut dans une solitude studieuse jusqu'en 1677. On a de lui un *Mélange de divers problèmes sur plusieurs choses de morale et autres sujets*, 1647, in-12. — Pellisson (Jean), principal du collège de Tournon, est auteur d'un *Eloge latin du cardinal de Tournon*, Lyon, 1534, et d'un *Abrégé de la grammaire latine de Despautère*, ibid., 1530, in-12.

PELLIZIOLI (Jean), prêtre de Bergame, vivait au 16e S. Entre autres écrits, il a laissé : *Ars oratoria ex Aristotelis, Quintiliani, Ciceronis præceptis exposita in orationem pro Milone*, etc., Bergame, 1559, in-4.

PELLIZZARI (Beltrame), Vénitien du 14e S., découvrit aux sénateurs l'horrible complot du doge Marino Falieri, qui voulait tous les massacrer pour régner sans partage sur sa patrie. Pellizzari obtint des récompenses qui ne lui parurent pas suffisantes. Il se plaignit, fut exilé dans l'île d'Augusta, et périt misérablement comme il passait en Dalmatie. — Pellizzari (François), jésuite de Plaisance, professa la théologie à Ferrare, et m. sur la fin du 17e S. Il a donné deux ouvrages, qui ont été défendus par la cour de Rome : *Tractatio de monialibus*, Venise, 1690, in-4; et *Manuale regularium*, en 2 vol.

PELLOUTIER (Simon), historien, né en 1694, à Leipsig, d'une famille française, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée de s'exiler, devint ministre de l'église française à Berlin, membre et bibliothécaire de l'académie de cette ville, et m. en 1757. Son *Histoire des Celtes*, dont le 1er vol. parut en 1740, et dont le 2e ne fut publié que 10 ans après, est le seul titre incontestable qu'il ait à l'estime de la postérité; mais il n'en a pas fallu davantage pour lui assurer une réputation durable. Cet ouvrage a été réimprimé avec de nombreuses additions, tirées des MSs. de l'auteur par Chiniac, sous ce titre : *Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois*, Paris, 1771, 2 vol. in-4, ou 8 vol. in-12. Cette édition est d'autant plus précieuse, qu'elle offre en outre plusieurs *mémoires* et autres écrits de Pelloutier, auxquels sont réunis quelques *opuscules* de divers auteurs, qui ont parlé de l'*Histoire des Celtes*. On y trouve aussi l'*Eloge* du savant historien, par Formey.

PÉLOPIDAS, fils d'Hippoclus, est connu surtout comme l'ami et le compagnon d'armes d'Epaminondas; mais sa vie fut brillante aussi, et Plutarque et Cornelius Nepos l'ont jugée digne d'être racontée. Issu d'une des premières familles de Thèbes, et possesseur de biens immenses, Pélopidas s'attacha au parti populaire, dont il devint l'un des chefs par ses largesses et son courage. Il fut couvert de blessures à Mantinée, et dut la vie au dévouement d'Epaminondas. Mais bientôt l'autorité étant passée entre les mains des nobles, grâce à l'appui que leur prêtèrent les Lacédémoniens, en s'emparant de la Cadmée, Pélopidas fut banni avec 400 citoyens, et se réfugia dans Athènes. Trois ou quatre ans après (l'an 379 ou 378 av. J.-C.), il rentre dans Thèbes avec quelques-uns de ses amis, déguisés, ainsi que lui, en chasseurs, et, profitant des bonnes dispositions de ses concitoyens, qui lui défèrent le commandement, il reprend la Cadmée, et en chasse les Lacédémoniens. Pour diviser les forces de cette république, de la vengeance de laquelle il avait tout à craindre, il lui suscite une guerre avec les Athéniens, et remporte sur elle, près de Tégyre, une victoire long-temps disputée. Il commande à la bataille de Leuctres le bataillon sacré, qui décide le succès de cette journée, partage avec Epaminondas (l'an 370 av. J.-C.) le titre de polémarque ou chef de la ligue béotienne, et humilie par de nombreux succès l'orgueil de Sparte. Mais, de retour à Thèbes, les deux amis furent traduits en justice pour avoir gardé le commandement au-delà du terme fixé. Epaminondas osa seul braver la sévérité déplacée de ses concitoyens. Pélopidas alla chercher au dehors des occasions d'exercer son courage. Il protégea les Thessaliens contre Alexandre, tyran de Phérès, intervint aussi dans les affaires de la Macédoine; mais, étant tombé entre les mains du tyran de Phérès, il fut retenu prisonnier, et dut sa liberté à Epaminondas. Envoyé ensuite en ambassade à Suse, il déconcerta les mesures des députés d'Athènes et de Lacédémone, et obtint d'Artaxercès un traité conforme aux intérêts de sa patrie. Sa mission terminée, il rentra dans la Thessalie pour punir Alexandre de sa mauvaise foi, et, après avoir obtenu sur lui quelques avantages, périt dans une bataille, l'an 364 avant J.-C.

PÉLORE, pilote d'Annibal, fut mis à mort par ordre de ce général, à l'endroit qui porte aujourd'hui le nom de cap Pélore, en Sicile. Annibal se croyait trahi par ce malheureux, qui était innocent. Aussi plus tard, lorsqu'il découvrit son erreur, il se repentit de sa précipitation, et érigea au même lieu une statue pour apaiser les mânes de son pilote. On a conté aussi que le cap *Pelore* devait son nom à un pilote d'Ulysse, qui s'y noya.

PÉLOPS, fils de Tantale, roi de Lydie, passa en Elide où il épousa Hyppodamie, fille d'OEnomaüs, roi de ce pays. Il succéda à ce prince, et se rendit puissant dans toute la presqu'île qui a reçu de lui le nom de Péloponèse. Il laissa plusieurs enfans, dont les plus célèbres sont Atrée et Thyeste. La fable raconte que Tantale, ayant reçu les dieux dans son palais, voulut éprouver leur puissance en leur servant à table le corps de son propre fils. Cérès seule, dont l'attention était absorbée par la douleur que lui causait la perte de sa fille, toucha à ce mets détestable; mais les autres dieux découvrirent aussitôt le crime; ils punirent Tantale, rendirent la vie à Pélops, et lui donnèrent une épaule d'ivoire, pour remplacer celle que Cérès avait mangée.

PELS (André), poète hollandais, mort à Amsterdam en 1681, donna en 1667 une traduction en vers holland. de l'*Art poétique* d'Horace, et quatre ans après un poème *sur l'usage et l'abus du théât.* Il fit jouer aussi, en 1668, une tragédie de *Didon* et une coméd. intit. *Julfus*, toutes deux en 3 act. Il faisait partie d'une société poét. holland. qui a enrichi le théâtre holland. d'un grand nombre de pièces, la plupart trad. du franç., et qui était fort attachée aux principes professés en France sur l'art dramatique.

PELTAN ou PELTE (Théodore-Antoine), jés., né à Pelte, dans le diocèse de Liége, mort à Augsbourg en 1582, fut profes. à l'univ. d'Ingolstadt, et pub. plus. ouvr. parmi lesquels nous citerons : *Paraphrasis et Scholia in Proverbia Salomonis*, Anvers, 1606, in-4. Valère Rotmare fait de lui un grand éloge dans son *Hist. des profess. de l'univ. d'Ingolstadt.*

PELTIER (Jean-Gabriel), né à Nantes, paraissait destiné à suivre la carrière du commerce; mais se trouvant à Paris en 1789, il se sentit de la vocation pour le métier de journaliste, et écrivit, pour défendre les prétentions du côté droit de l'assemblé constituante, un pamphlet périodique intitulé les *Actes des Apôtres*, où l'on trouve de l'esprit, sans doute, mais un esprit frivole et souvent de mauvais goût, qui ne serait plus de mise aujourd'hui dans la discussion des intérêts politiques. Nous exigeons dans nos moindres publicistes une raison toujours grave, un ton sérieux et digne; mais le succès des *Actes des Apôtres* fut dû surtout aux calembourgs, aux allusions mordantes, aux plaisanteries personnelles, et à toutes les ressources grossières du style burlesq. Leur aut. principal se réfugia à Londres après le 10 août, et continua d'y

servir l'ancienne monarchie à sa manière, c.-à-d. par des pamphlets et des feuilles périodiques d'une grande virulence contre les divers gouvernemens qui se succédèrent en France. Bonaparte, après la paix d'Amiens, le fit poursuivre devant les tribunaux angl., par son ambassadeur à Londres, et obtint contre lui une condamnation insignifiante, qui, grâce aux hostilités recommencées vers la même époque entre la France et l'Angleterre, eut pour unique résultat de donner plus de vogue aux écrits de l'infatigable pamphlétaire. La double restauration des Bourbons lui permit de venir 2 fois visiter le sol natal, en 1814 et 1815; mais il retourna en Angleterre, et se signala par de nouv. déclamations contre le ministère de M. Decazes. Plus tard, il revint définitivem. se fixer à Paris, où il m. en 1825. On trouvera la liste de ses nombr. ouv. dans l'*Annuaire nécrologique* de M. A. Mahul.

PELTZ (Jean), sénat. de Sopron ou OEdenbourg, en Hongrie, est connu par les deux ouv. suiv. : *la Hong. sous ses vaivodes et ses ducs, jusqu'à Géisa*, en 1074, Sopron, 1755, in-8; *la Hongrie sous Géisa*, 1759, in-8.

PELUSIO (Jean), *de Cortone*, poète latin du 16e S., mort en 1593, a laissé, entre autres écrits : *Lusorum lib.* 4, Naples, 1567, in-8.

PELVÉ. V. Pellevé.

PELVERT. V. Rivière.

PEMBERTON (Henri), sav. profess. de méd. au collége Gresham d'Oxford, né à Londres en 1694, m. en 1771, avait eu d'abord l'intention de se livrer à la pratique; mais la faiblesse de sa santé l'obligea de se borner au travail du cabinet. Il se lia intimement avec plus. hommes supérieurs, entre autres avec Newton, qu'il aida à préparer une édition nouv. de ses *Principia*, et dont il recueillit les découv. philosophiques sous ce titre : *View of sir Isaac Newton's philosophy*, Lond., 1728, in-4, fig. Parmi ses ouvr. nous citerons : *Cours de physiologie, en vingt leçons* (en anglais), Londres, 1773; *De facultate oculi quâ ad diversas rerum conspectarum distantias se accommodat*, Gottingue, 1751, in-4, publié par Haller. — Pemberton (Ebenezer), ministre à Boston, prédicat. disting., et précept. au collége d'Harward où il avait pris ses degrés en 1691, m. en 1717 dans sa 45e année. On a imp. ses *sermons* en 1727. — Pemberton (Ebenezer), fils du précéd., né en 1704, m. en 1777, fut aussi ministre à Boston, et pub. des *sermons* sur différens sujets. Nous citerons particulièrement ses *Discours moraux sur divers textes*, Boston, 1741, in-12. — Pemberton (James), quaker, né à Philadelphie en 1714, m. dans la même ville en 1809, fut un des plus zélés défens. des nègres, et fit tous ses efforts pour hâter l'abolition de la traite. Il avait succédé à Franklin dans la présidence de la soc. étab. pour s'occuper du sort des esclaves. — Pemberton (Thomas), né à Boston en 1728, mort en 1807, membre de la soc. histor. de Massachusetts, contribua beaucoup à former la *collect.* de cette compagnie, à laquelle il légua ses MSs. Ce sont d'abord une *Chronol. du pays de Massachusetts pendant le 18e S.*, en 5 vol. MSs., dont le docteur Holmes s'est servi pour ses *Annales*, et ensuite des *Mem. histor. et biograph.*, pouvant former 15 vol. environ.

PEMBROKE (Marie-Herbert), femme de Henri, comte de Pembroke, morte à Londres en 1821, cultiva la poésie. On trouve d'elle une trad. des psaumes en vers anglais lus dans *Nugæ antiquæ* d'Harrington, 1779, 3 vol. in-12.

PEMBROKE (Thomas), peintre angl., m. à Londres, vers 1730, à l'âge de 28 ans, réussissait dans l'hist. et le portrait. Il était élève de Larroon, dont il imita la manière.

PENA (Jean), professeur de mathématiques au collége royal, né à Moustiers en Provence, m. en 1560, âgé de 30 ans, a donné une édit. des *Sphériques* de Théodose, en grec et en latin, 1558, in-4, et une trad. latine de la *Catoptrique* d'Euclide. — Pena (Pierre), botaniste français du 16e S., né à Narbonne, ou, selon d'autres, dans le diocèse d'Aix, voyagea beaucoup pour étudier mieux sa science favorite, et recueillit dans ses courses un gr. nomb. de plantes dont Lobel a fait usage dans ses *Adversaria*. Le *penæa*, dédié à Pena par Plumier, est un *Polygala* de Linné, de la Diadelphie.

PENALOSA (Jean de), peintre, né à Baesa, dans l'Andalousie, en 1582, a laissé plusieurs tableaux estimés que l'on voit encore à Cordoue, où il m. en 1636.

PENDASIUS (Frédéric), né à Mantoue, professa la philosophie à Bologne. A sa m., sa chaire vaqua pendant 27 ans, personne n'ayant osé le remplacer. On lui doit : *De corporum cœlestium naturâ*, Mantoue, 1555, in-8; *Traité de l'ouïe*, Venise, 1603, in-8.

PENDLETON (Edmond), président de la cour d'appel de la Virginie, m. à Richmond dans sa 83e année, exerça sur ses concitoyens une heureuse influence, que lui donnaient nécessairem. son âge, ses talens, sa modestie et les postes honorables qu'il avait remplis. En 1798 il publia un pamphlet dans lequel il protestait contre la guerre qui semblait devoir éclater entre les Etats-Unis et la France, leur alliée naturelle.

PÉNÉLOPE, épouse d'Ulysse, roi d'Ithaque, était fille d'Icarius, prince spartiate. Pendant l'absence d'Ulysse, qui était allé au siége de Troie, et qui demeura 20 ans éloigné de ses états, elle résista constamment aux sollicitations de plus. princes qui lui demandaient sa main. Pour se délivrer de leurs poursuites, elle promit de faire un choix quand elle aurait achevé une pièce de toile qu'elle avait commencée; mais elle défaisait la nuit ce qu'elle avait tissu le jour, et éludait ainsi l'accomplissement de sa promesse. Elle fut enfin récompensée de sa constance par le retour de son époux. Elle avait eu d'Ulysse, avant son départ, un fils nommé Télémaque. Malgré la réputation de chasteté qu'on accorde généralem. à Pénélope, quelques écrivains, Pausanias entre autres, disent qu'elle se livra à tous ses amans pendant l'absence d'Ulysse; que ce prince, à son retour, la chassa de ses états, et qu'elle se retira d'abord à Sparte, puis à Mantinée, où elle finit ses jours.

PENHALLOW (Samuel), membre et trésorier du conseil de New-Hampshire, m. à Portsmouth en 1726, a écrit une *Histoire de la guerre de la Nouvelle-Angleterre avec les Indiens de l'est*, de 1703 à 1726, Boston, 1726.

PENINGTON (Isaac), né en 1617, m. en 1679, éprouva plusieurs persécutions, pour avoir embrassé la secte des quakers, et n'en persista pas moins dans ses opinions. Il les défendit même par plusieurs écrits qui eurent les suffrages de ses coreligionaires. Ses *lettres* impr. à part, en 1796, in-8, sont surtout très-estimées des quakers. On a réuni ses ouvr. en 1681, 1 vol. in-fol., depuis en 2 vol. in-4, et plus récemment en 4 vol. in-8.

PENN (William), père du législat. de la Pensylvanie, dont l'art. suit, naquit à Bristol, en 1621, et entra de bonne heure au service de la marine. Il était à 31 ans vice-amiral d'Angleterre. Après s'être distingué dans plusieurs campagnes, notamment aux Indes occidentales, il fut nommé commissaire de l'amirauté en 1660, et commanda 4 ans après, sous les ordres du duc d'York, une escadre qui détruisit presque entièrement celle des Hollandais. Il se retira, pour des motifs de santé, à Wanstead, dans le comté d'Essex, où il m. en 1670. Sa veuve fit son épitaphe, ou plutôt le précis de sa vie, dont on trouve la traduct. française dans le *Dictionn.* de Chauffepié, art. *Penn*, remarq. A.

PENN (William), législat. de la Pensylvanie,

né à Londres en 1644, étudiait encore à Oxford, lorsqu'il entendit prêcher le quaker Thomas Loë; et dès lors il cessa d'assister au service des églises réformées, forma des réunions particulières, et montra une indépendance d'opinions qui le fit chasser du collége. Son père crut qu'un voyage en France et dans les Pays-Bas diminuerait son exaltation et son entêtement. Le jeune Penn revint avec les mêmes idées, et bientôt ses conférences avec Thomas Loë le décidèrent à faire profession publique de la doctrine des quakers. Emprisonné quelque temps en Irlande, il ne revit son père que pour se faire chasser par lui de la maison paternelle. Toutes les concessions qui lui furent faites ne purent l'engager à faire un seul pas de son côté et à contrarier ce qu'il appelait la volonté divine. En 1668, il commença à prêcher et à écrire pour sa secte. Le scandale fut grand dans l'église anglicane, et l'ardent apôtre des quakers subit 7 mois d'emprisonnem. à la Tour de Londres. A peine rendu à la liberté, il alla en Irlande recommencer ses prédications et se faire emprisonner de nouveau. Les persécutions ayant fortifié son enthousiasme et agrandi sa renommée, il fut honoré à Londres d'une visite de G. Fox, patriarche de la secte, avec lequel il alla propager dans les pays étrangers la doctrine des *Amis* : c'est ainsi qu'on appelle les quakers en Angleterre et en Hollande. Il revint dans sa patrie pour assister aux derniers momens de son père, qui lui avait enfin pardonné et qui lui laissait 1500 liv. sterl. de rentes, et une créance de 16,000 liv. sterl. sur la couronne, pour des dépenses faites par lui dans des expédit. maritimes. Penn se fit céder en 1684, à titre d'indemnité pour cette créance, la propriété et la souveraineté du territoire contigu au New-Jersey, et situé à l'ouest de la Delaware. Il destinait ce territoire, qui prit dès lors le nom de *Pennsylvanie*, à servir d'asile aux sectaires de tous les cultes. Plusieurs familles d'Angleterre et d'Écosse ayant répondu à son appel, il chargea des commissaires d'aller les installer dans leur nouvelle patrie, et il s'y rendit lui-même l'année suivante. Il commença par traiter amiablem. avec les sauvages du prix des terres cédées par eux, le leur paya, leur fit des présens, pour s'assurer encore davantage leur amitié, et convoquant ensuite les colons, leur fit accepter une constitution en 24 art., qui a servi de base à celle des Etats-Unis, en 1776. Il bâtit Philadelphie, fit tout pour resserrer les liens d'amitié qu'il avait établis entre les sauvages et les colons, et, au bout de deux ans, laissant le gouvernement à 5 commissaires, il revint en Angleterre, comblé des bénédictions de tout un peuple dont le bonheur était son ouvrage. Il fut en faveur sous Jacques II; aussi devint-il suspect sous la dynastie qui remplaça les Stuarts, et fut-il traduit 4 fois devant les juges. On lui enleva le gouvernement de la Pennsylvanie, qui pourtant lui fut rendu en 1696. L'année suiv. il s'honora en faisant ajourner indéfiniment, par l'influence d'un de ses écrits, la discussion d'un bill contre les blasphémateurs, que la chambre haute devait examiner. En 1699, il retourna en Amérique, où il passa 2 ans, adoré et vénéré des sauvages comme des colons. Enfin il leur dit adieu, pour ne jamais les revoir. Son départ avait été motivé par le projet du ministère anglais de le dépouiller de son gouvernement : les embarras résultant des grandes dépenses qu'il avait été obligé de faire, et diverses tracasseries dont la protection de la reine Anne ne put le garantir, achevèrent de répandre l'amertume sur ses derniers jours. Il m. en 1718 : il était membre de la société royale de Londres. On a de lui un grand nomb. d'opuscules en anglais, qui ont été recueillis en 1726, in-fol., précédés de la *Vie* de l'aut., et réimpr. à Londres sous le titre d'*Œuvres choisies*, 1782, 4 vol. L'énumération de ses autres écrits ne peut trouver place ici. On peut consulter sur lui les ouvr. suiv.: *Revue histor. de la constitution et du gouvernem. de Pennsylvanie, depuis l'origine*, Londres, 1759 (cette broch. est de Franklin, qui ne partage pas l'opinion généralem. adoptée sur les talens et les vertus tant vantées de ce Penn, que Montesquieu appelle *le Lycurgue moderne*); *Histoire de la Pensylvanie*, par Proud, Philadelphie, 1745, 2 vol. in-8; Londres, 1793, 1 vol. in-8; *Vie de Guill. Penn*, par J. Marsillac, Paris, 1791, 2 vol. in-8, et surtout *Mémoires de la vie publique et privée de Penn*, par Th. Clarkson, Londres, 1813, 2 v. in-8, de 1620 p.

PENNA (Jean de), médecin, né à Penne en Languedoc, établi à Naples, où il m. en 1388, a laissé : *Reprobationes in tractatum comminantium Francisci de Bononiâ de animatione fœtûs*, Lyon, 1529, in-fol. — Un autre Penna (J.-J.-W.), conseiller-médecin de l'empereur d'Allemagne, protomédecin du royaume de Hongrie, président perpétuel du conseil de santé, a laissé : *Historia constitutionis pestilentis annis* 1708, 1709, etc., *per Thraciam, Sarmatiam, etc., grassatæ*, Vienne, 1714, in-8. — Penna (don Juan-Nuñez de La), historien espagnol, a laissé : *Conquista y antiguedad de las islas de la Grand Canaria, y su descripcion*, Madrid, 1676, in-4.

PENNA (François-Horace della), capucin-missionnaire, né à Macerata en 1680, fut envoyé au Thibet, avec douze religieux de son ordre, en 1719. Il revint à Rome, en 1735, annoncer que neuf de ces courageux apôtres de la foi avaient succombé, et demander un renfort pour la mission, qui avait pénétré jusque dans Lassa, capitale du Thibet. Il repartit de Rome, avec neuf compagnons, en 1738, et arriva à sa destination en 1741. Ses devoirs l'ayant appelé dans le Népál, il m. en 1747, à Patan ou Héta. Ce fut d'après les renseignemens fournis par lui que la congrégat. de la Propagande publia l'ouvr. suiv., en italien : *Relation du commencement et de l'état présent du gr. royaume du Tibet, et de deux autres roy. voisins*, Rome, 1742, in-4. Il a laissé beaucoup d'autres morceaux précieux qui sont restés MSs., mais dont le P. Giorgi a fait usage dans son *Alphabetum Tibetanum*. — Penna (Laurent), carme de la congrégation de Mantoue, mort à Bologne, sa patrie, en 1693, s'adonna avec succès à l'étude de la musique. On trouve le catalogue de ses *œuvres* dans les *Notices sur les écrivains de Bologne*, tom. 6, p. 346.

PENNANT (Thomas), naturaliste et antiquaire anglais, né en 1726, à Downing dans le comté de Flint, voyagea dans diverses parties de la Grande-Bretagne et de l'Europe, et publia des relations de ses voyages qui contribuèrent à augmenter sa réputation, mais que nous ne pouvons citer ici, quoiqu'on y trouve beaucoup de recherches historiques et littéraires, d'un intérêt indépendant de la topographie. Parmi ses ouvr. relatifs à l'histoire nat., nous citerons les suivans : *la Zoologie britannique* ou *l'Histoire des animaux de la Grande-Bretagne*, 4 vol. in-8, dont les 2 prem. parurent en 1768, le 3e en 1769, et le 4e en 1777; un *Synopsis* des quadrupèdes, publié à Chester en 1771, 1 vol. in-8; réimpr. avec des augmentat., sous le titre d'*Hist. des quadrupèdes*, 1781, 2 vol. in-4; 1793, 2 vol. in-4, une *Zoologie arctique*, 1784-85-87, 3 vol. in-4; 2e édit., 1792. Il m. en 1798. Il avait donné en 1793, in-4, une histoire de ses travaux, sous le titre de : *Vie littéraire de feu Thomas Pennant, écrite par lui-même.*

PENNI (François), peintre florentin, né en 1488, m. en 1528, fut surnommé le *Fattore*, parce qu'il avait commencé par être garçon d'atelier (*fattorino*) dans l'école de Raphaël. Au reste, ce gr. peintre, frappé de ses dispositions, se plut à les cultiver, et le traita plutôt comme un fils que comme un élève. Il se fit aider par lui dans un grand nombre de travaux et l'institua même son héritier,

conjointement avec Jules Romain. Le *Fattore* séjourna successivement à Rome, à Florence et à Naples. Il forma dans cette dernière ville un grand nombre d'élèves; mais sa passion pour le jeu l'empêcha toujours de s'enrichir. Le Musée du Louvre possédait de lui une *Sainte Famille*, qui provenait de la galerie impériale de Vienne, et qui fut rendue en 1815. — PENNI (Lucas), peintre et grav., frère du précédent, né à Florence vers 1500, reçut des leçons de Raphaël et de Perino del Vaga, et cultiva le genre historique avec succès, mais sans égaler la réputation de son frère. Le Musée du Louvre possède un de ses dessins, représentant les *Saintes Femmes au sépulcre de J.-C., trouvant à sa place un ange qui leur annonce la résurrect. du Sauveur*.

PENNINGTON (ISAAC), lord-maire de Londres en 1640, fut l'un des juges de l'infortuné Charles Ier, et m. en prison après la restauration. Il avait été condamné à mort et avait obtenu un sursis. — PENNINGTON (Miss), anglaise, morte en 1759, à l'âge de 25 ans, est connue par une *Ode au Matin*, et un petit poëme intitulé *le Liard*.

PENNOTTI (GABRIEL) de Novare, chanoine régulier de St Augustin, de la congrégation de Latran, vivait sous le pontificat d'Urbain VIII, vers 1625. On cite de lui: *Generalis totius ordinis clericorum canonicorum historia tripartita*, Rome, 1624; Cologne, 1645.

PENNY (THOMAS), médecin et naturaliste angl., mort en 1589, voyagea beaucoup et découvrit plusieurs plantes, entre autres celle qu'il rapporta de l'île de Majorque, et que Clusius a appelée *Myrtocistus Pennæi*. Il fut très-utile à plus. naturalistes, tels que Lobel, l'Ecluse, Gesner et Wolf, et il eut beauc. de part à l'ouvr. que Moufet acheva et qui a pour titre: *Insectorum sive minorum animalium Theatrum*.

PENOT (BERNARD-GEORGE), alchimiste, né à Port-Sainte-Marie en Guienne, passa presque toute sa vie à chercher la pierre philosophale, et m. au commencement du 17e S., à l'hôpital d'Yverdun en Suisse, âgé de 98 ans. Il publia plus. ouvr. relatifs à l'objet de ses recherches, dont sa pauvreté avait fini par le désabuser. Il suffira de citer de ce fou: *Tractatus varii de verâ præparatione et usu medicamentorum chymicorum*, Francfort, 1594, in-8; Bâle, 1616, in-8.

PENROSE (THOM.), poète angl., né à Newbury, dans le Berkshire en 1743, fit de bonnes études à Oxford, et s'échappa avant l'âge de 20 ans, pour faire partie d'une expédition secrète contre Buenos-Ayres, sous les ordres d'un aventurier nommé Machamara. De retour en Angleterre, et dégoûté des aventures par le mauvais succès de son début, il embrassa l'état ecclésiastique, et succéda à son père, recteur de Newbury. Il venait d'obtenir la cure lucrative de Beckington et de Standerwik, lorsqu'il m. à Bristol en 1779. Ses *OEuvres*, impr. en 1781, 1 vol. in-12, et réimpr. depuis, sont estimées, et font partie d'une collection des poètes classiques anglais.

PENRUDDOCK (JEAN), colonel angl., fils de sir Jean Penruddock, du comté de Wilt, prit les armes pour la défense du roi, dans la révolution d'Angleterre, fut fait prisonnier et eut la tête tranchée en 1655. Steel a publié dans son *Lover* les *lettres* de cet infortuné à sa femme, après sa condamnation.

PENRY (JEAN), ou Ap HENRY, connu sous le nom de *Martin Mar-Prelate* ou *Mar-Priest*, naquit dans le pays de Galles. D'abord ministre de la religion anglic., il en devint ensuite ennemi acharné, et se fit anabaptiste ou plutôt browuiste. Il fut condamné pour félonie et exécuté, selon Fuller, en 1593. Il avait publié un gr. nombre de libelles qui ne peuvent offrir aucun intérêt aujourd'hui.

PENSA (JÉRÔME), chevalier de Malte, au 16e S., a laissé des *Epigrammes* dans le genre de celles de Louis Alamanni. Elles ont été imprimées à Mondovi, en 1570.

PENTHIÈVRE (LOUIS-JEAN-MARIE DE BOURBON, duc de), gr.-amiral de France, dern. hérit. des fils légitimés de Louis XIV, naquit à Rambouillet le 16 novembre 1725; et dès l'année 1737, la m. du comte de Toulouse, son père, fit passer sur sa tête tous ses titres et toutes ses dignités. Il fit ses prem. armes sous le maréchal de Noailles, se distingua à la journée de Dettingue, à la bat. de Fontenoi, et garantit la Bretagne d'une descente que les Anglais menaçaient d'y effectuer. Après avoir ainsi donné des preuves de courage et de talent, il quitta le service, et les douceurs de la vie privée et les soins de la bienfaisance occupèrent le reste de ses jours. L'amour et la vénération des Français de toutes les classes furent la récompense de ses paisibles vertus, mais ne purent lui donner le bonheur sur cette terre qu'il regardait comme un lieu d'exil. Il avait, peu avant la bat. de Fontenoi, épousé une princesse de Modène; la perte de cette femme chérie, la mort prématurée de son fils, le prince de Lamballe, le plongèrent dans une profonde mélancolie, à laquelle il était naturellement porté, et qu'il ne charmait qu'en faisant du bien. Il protégea la jeunesse de Florian, et ce fut pour le distraire que cet écrivain composa ses fables. Au commenc. de la révolution, le duc joua le rôle d'un honnête homme et d'un bon Français, et put s'apercevoir qu'au milieu de l'explosion des mécontentem. nationaux long-temps comprimés, il conservait encore une grande popularité; mais la fin tragique de sa belle-fille, l'intéressante princesse de Lamballe, et les malheurs de la fam. royale empoisonnèrent les dern. jours de sa vie. Il fut assez heureux pour mourir à Vernon, le 4 mars 1793, 36 jours avant que la Convention n'eût décrété l'arrestation de tous les princes de la fam. de Bourbon. Le duc de Penthièvre avait eu 6 enfans. La duchesse d'Orléans, héritière de ses vertus, fut la seule qui lui survécut. Madame Guénard a pub. une *Vie* romanesque du duc de Penthièvre. Les *Mémoires* sur la vie de ce prince, par Fortaire, qui parurent en 1808, in-12, sont plus exacts, mais remplis de détails minutieux qui en détruisent l'intérêt. L'abbé Carron a resserré et corrigé cet ouvr. dans ses *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société*.

PENTZ (GEORGE). V. PEINS.

PENZEL (ABRAHAM JACQUES), philologue allem., né en 1749 dans la principauté de Dessau, remplit en différentes villes plus. emplois dans l'instruction publique, et ne sut pas les garder. Il travaillait à la Gazette littéraire d'Iéna, et y était maître d'angl. lorsqu'il m. en 1819. Outre une traduct. allem. de la *Géographie de Strabon* (Lemgo, 1775-77, 4 vol. in-8.), et celle d'une partie de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius, tom. II (Leipsig, 1786-89), on a de Penzel *De arte historicâ libellus*, Cracovie, 1782; Leipsig, 1784; *Essai sur les principes de la foi catholique*, Cracovie, 1782, in-8. Il travailla aussi à plus. ouvr. périod.

PEPAGOMÈNE. V. DÉMÉTRIUS-PÉPAGOMÈNE.

PEPANO-DOMESTICO (DEMETRIO), né à Chio, vint, en 1637, à Rome faire ses études au collége des Grecs, où il devint profess. de littérat. Après avoir exercé pendant 6 ans ces fonctions, il retourna dans sa patrie. On ignore où et quand il m. M. Stellio Raffaelli, consul angl. à Chio, a retrouvé plus. de ses MSs, dont on a impr. une version lat. sous ce tit.: *Demetrii Pepani Domestici Chii Opera quæ reperiuntur*, Rome, 1781, 2 vol. in-4.

PEPIN-LE-VIEUX ou DE LANDEN, maire du palais du royaume d'Austrasie, sous Dagobert, et durant la minorité de Sigebert, n'eut point d'influence dans le gouvernement: on ne connaît de lui aucune grande action; et aucun reproche d'ambition ne s'est élevé contre sa mém. Son illustration n'est fondée que sur ses vertus privées et sur

l'honneur d'être la tige de la famille de Charlemagne. Il m. en l'an 640.

PEPIN-LE-GROS ou D'HERISTAL, petit-fils de Pépin-le-Vieux par sa mère, et père de Charles-Martel, gouverna l'Austrasie avec le titre de duc, après l'assassinat de Dagobert en 680, et résista aux efforts d'Ebroin (*v.* ce nom), maire du palais du roi Thierri, qui voulait remettre ce royaume sous l'autorité de son maître. Ebroin ayant été tué en 681, Pepin d'Héristal porta la guerre en Neustrie, défit les troupes de Thierri, se fit nommer par ce prince, maire du palais, et devint ainsi, en conservant l'autorité souveraine en Austrasie, maître de toute la France. Pendant 27 ans que dura son gouvernement sous les rois Thierri, Clovis III, Childebert III, et Dagobert II, il s'approcha, par ses actes, de la royauté sans oser s'en emparer. Il m. en 714, laissant pour héritier de ses projets son fils Charles Martel.

PEPIN dit *le Bref*, ou le petit, deuxième fils de Charles-Martel, partagea la France avec son frère aîné Carloman, en 741, et prit pour lot la Neustrie, la Bourgogne, l'Aquitaine et quelq. autres pays, sans se donner et sans recevoir le nom de roi. Mais après avoir confiné dans un monast. l'infortuné Childéric III, dernier roi Mérovingien, il ceignit la couronne royale à Soissons, l'an 752, et obtint en 754 l'approbation du pape, qui le sacra lui et ses deux fils: c'est le prem. exemple de cette cérémon., qui avait été oubliée depuis le baptême de Clovis. En reconnaissance Pepin passa les Alpes, pour défendre le souverain pontife contre Astolphe, roi des Lombards. Ce prince fut battu; le roi de France lui enleva l'exarquat de Ravenne, qu'il donna en 756 au Saint-Siége. Ainsi commença la puissance temporelle des papes; Pepin et Charlemagne après lui leur en assurèrent la possession. Des victoires remportées sur les Saxons et Waifre duc d'Aquitaine, sont les autres exploits de Pepin, prince recommandable, et que l'on regarderait comme un de nos plus grands rois, si l'on n'était accoutumé à le voir auprès de Charlemagne, et, pour ainsi dire, de toute la hauteur de la gloire que ce dern. s'est acquise. Pepin m. à Saint-Denis, en 768, laissant à ses deux fils un trône qu'il avait élevé sur les débris de celui de Clovis, et qu'il avait affermi par son courage et sa prudence.

PEPIN, second fils de Charlemagne, fut nommé dès l'âge de cinq ans roi d'Italie, en 781. Il commanda dans les armées, sous son père, et entreprit lui-même plus. expéditions, qui lui font honneur. Il m. en 810, laissant cinq filles et un fils, l'infortuné Bernard (*v.* ce nom), que Louis-le-Débonnaire, son cousin, fit périr d'une manière cruelle. On conserve, dans le recueil des lois lombardes, 49 actes ou constitut. de Pepin, comme roi d'Italie.

PEPIN, roi d'Aquitaine, 2ᵉ fils de Louis-le-Débonnaire, prit les armes contre son père, et m. en 838.—PEPIN II, fils du précéd., fut dépouillé de ses états par son aïeul, qui, à la sollicit. de Judith, en disposa en faveur de Charles-le-Chauve. Pepin, voulant les reconquérir, s'unit aux Normands, les seconda dans leurs courses sanguinaires, et exerça de grands ravages en diverses contrées d'Aquitaine; mais livré ensuite par ses propres vassaux, il fut renfermé dans l'abbaye de St-Médard de Soissons, et y finit ses jours.

PEPIN (MARTIN), peintre, né en 1578 à Anvers, alla dans sa jeunesse étudier à Rome, et revint ensuite dans sa patrie. On ignore le lieu et l'époq. de la m. de cet artiste: parmi ses comp. on cite spécialem. une *Descente de croix*, dont le dessin et le coloris approchent de la manière de Rubens.

PEPOLI (ROMÉO), le plus riche particulier de l'Italie au 14ᵉ S., crut pouvoir se servir de ses biens immenses pour devenir le tyran de Bologne, sa patrie, et répandit à cet effet de grandes largesses parmi le bas peuple; il se forma un parti, qui fut appelé la faction de l'*Echiquier*. Heureusement les amis de la liberté éclairèrent le peuple sur ses intérêts: Pepoli, attaqué dans sa maison en 1321, parvint à s'échapper; il fut condamné avec toute sa famille à un exil, dans lequel il m.—Son fils Tadeo PEPOLI fut rappelé à Bologne en 1327, à l'époque où les factions guelfe et gibeline agitaient toutes les villes de l'Italie. Héritier du crédit et de l'ambition de son père, il chercha en 1334 à succéder au cardinal Bertrand du Poiet, qui avait pendant 7 ans gouverné Bologne, et qui venait d'en être chassé par une émeute. A force d'intrigues et de proscriptions, Pepoli parvint en 1337 à se faire investir de la souveraineté; s'y maintint jusqu'à sa m., arrivée en 1349, par les mêmes moyens qu'il avait employés pour l'obtenir. — Jean et Jacques PEPOLI, fils du précéd., succédèrent à la puissance mal affermie de leur père en 1348, et ne purent la conserver longtemps. Entourés d'ennemis, détestés de leurs sujets, ils vendirent honteusement Bologne en 1350 à l'archevêque Visconti, seigneur de Milan, pour sortir d'embarras; mais ne jouirent pas long temps de cet infâme marché: Jacques fut condamné avec son fils, comme traîtres, à une prison perpétuelle, et Jean fut retenu à Milan, sous une garde sévère. Leurs descendans reparurent dans la suite à Bologne, mais dans la condition de simples citoyens.—Un d'eux, le comte Cornelio PEPOLI, sénateur de Bologne, protégea et cultiva les lettres; mais, ayant eu quelq. démêlés avec le cardinal-légat, en 1730, il alla s'établir à Venise, où sa famille était inscrite sur le livre d'or depuis le 15ᵉ S.; il y m. en 1777. On a de lui une traduct. ital. du *Tableau de Cébès*, en vers *sciolti*; suivie de quelq. autres poésies, Venise, 1763, in-4; et quelq. autres écrits, dont on trouvera les titres dans les *Notizie degli scrittori Bolognesi* de Ch. Fantuzzi, t. 2.

PEPUSCH (JEAN-CHRISTOPHE), musicien-compositeur, né à Berlin en 1667, fut chargé d'enseigner la musique au prince royal, fils de Frédéric Iᵉʳ, passa ensuite en Hollande, où il commença de publier quelq. morceaux de sa composit., puis passa en Angleterre, où il m. en 1752, membre de la société royale de Londres. On a de lui des *sonates*, des *cantates*, beaucoup de musique d'église, les opéras de *Vénus et Adonis*, de *la Mort de Didon*, du *Sieur d'Alsace*, etc. Il s'adjoignit à Gay pour arranger les airs du fameux opéra des *Gueux*, dont il composa seul l'ouverture. Il avait formé une riche biblioth. d'ouvr. anciens et modernes sur l'art harmonique.

PERAC (ETIENNE du). V. DUPERAC.

PERANDA (SANTO), peintre vénitien, né en 1566, perfectionna son talent à Rome, fut l'un des plus célèbres artistes de son temps, orna de ses compositions le palais du doge dans sa patrie, ceux du duc de Modène et du prince de la Mirandole, les galeries de plus. riches particuliers, et m. en 1638. On peut consulter sur lui les *Vite de' Pittori* de Ridolfi, t. 2.

PERARD (ETIENNE), doyen de la chambre des comptes de Dijon, où il était né en 1593, et où il m. à l'âge de 73 ans, a laissé un *Recueil de pièces servant à l'histoire de Bourgogne*, Paris, 1669, in-fol. — Son fils Jules PERARD, né à Dijon, m. en 1690, conseiller au parlem. de la même ville, est aut. de plus. pièces franç. et latines, en vers et en prose.—Un autre PERARD (Bénigne), avocat dans la même ville et à la même époque, a laissé diverses pièces sur les évènem. de son temps et de son pays.

PERARD-CASTEL (FRANÇOIS), savant canoniste, né à Vire (Normandie) en 1647, se fit recevoir avocat au parlem. de Paris, puis au gr.-conseil, se partagea entre la plaidoirie et le travail du cabinet, et m. en 1687. On a de lui: *Paraphrase* du comment. de Dumoulin *sur les règles de la chancellerie romaine*, Paris, 1683 ou 1685, in-fol.; *Traité sommaire de l'usage et de la pratique de la*

cour de Rome pour l'expédition des signatures, Paris, 1717, 2 vol. in-12, avec des addit. de G. Dunoyer; *Remarques sur les définit. du droit canon sur les natures bénéficiales*, par Desmaisons, ibid., 1700, in-fol.; *Nouveau recueil de plus. questions notables sur les matières bénéficiales*, ibid., 1689, 2 vol. in-fol.

PERAU (Gabriel-Louis CALABRE), littérat., né en 1700 à Semur en Auxois, embrassa l'état ecclésiastique sans vouloir recevoir la prêtrise, consacra sa vie à des travaux littéraires, et m. en 1767. On a de lui une continuation des *Vies des hommes illustres de France*, par d'Auvigny, depuis le t. 13ᵉ jusqu'au 23ᵉ; *Lettres au sujet de M. le marquis de Tavannes*, accusé de rapt, Paris, 1743, in-12; *le Secret des francs-maçons*, ib., 1744, in-12; recueil A. B. C., Fontenoi (Paris), 1745-62, 24 vol. in-12 (c'est une collect. de pièces historiq., assez bien choisies : l'abbé Perau n'en a pub. que les deux prem. vol.); *Description historiq. de l'hôtel royal des Invalides*, Paris, 1756, in-fol., avec pl. grav. par Cochin; et des édit. de plus. ouvr. avec des notices et préfaces. On en trouvera la liste dans la *notice* sur l'abbé Perau, insérée au *Nécrologe des hommes célèbres de France*, année 1769.

PERAULT (Guillaume), en latin *Peraldus* ou *de Petrâ Altâ*, religieux de l'ordre de St-Dominique, né dans le 13ᵉ S. près de Vienne en Dauphiné, se distingua par sa piété et ses talens, gouverna le diocèse de Lyon, pendant que Philippe de Savoie occupait ce siége sans avoir reçu les ordres sacrés, et m. en 1275. On a de lui une *Somme des vertus et des vices*, dont la dern. édit. est de Paris, 1663, in-4; un *Commentaire sur la règle de St-Benoît*, impr. en 1500, in-8, sans nom de lieu, d'année et d'imprimeur; un recueil de *sermons*, qui a eu beaucoup d'édit.; un traité *de Eruditione religiosorum*, publ. sous le nom d'Imbert, général des dominicains; un autre traité *de Eruditione principum*, impr. pour la prem. fois à Rome en 1576.

PERCEVAL (Spencer), homme d'état anglais, né à Londr. en 1762, était le 2ᵉ fils de John Perceval, comte d'Egmont, 1ᵉʳ lord de l'amirauté sous le ministère de lord Bute (*v.* ce n.). Après avoir suivi d'abord la carrière du barreau, Spencer, élu membre du parlem., en 1797, par le crédit de sa famille, se fit remarquer parmi les soutiens du ministère, par son éloquence, son zèle et ses connaissances en matières de finances. Successivem. solliciteur et procur.-génér., chancelier de l'échiquier en 1807, 1ᵉʳ lord de la trésorerie en 1809, il fut tué le 11 mai 1812, d'un coup de pistolet que lui tira un individu nommé Bellingham, au moment où il entrait dans le vestibule de la chamb. des communes. Bien que les Anglais ne placent point Spencer Perceval au rang des hommes d'état du 1ᵉʳ ordre, ils lui ont reconnu des qualités très-remarquables. On a publié à Londres un *Essai biographique sur M. Perceval*, qui a été trad. en franç. par M. H. de La Salle, Paris, 1812, in-8.

PERCHAMBAULT (René de la BIGOTIÈRE de), présid. du parlem. de Bretagne, né en Anjou, vers la fin du 17ᵉ S., eut, au commencem. du 18ᵉ S., des démêlés de controverse assez vifs avec la Sorbonne, au sujet de *l'usure et de l'intérêt*, matière sur laquelle il avait publié deux *factum* et un *traité*. Il m. en 1727. On a de lui : *Observations sommaires sur la coutume de Bretagne*, Laval, 1689, in-4, sous le nom de P. Abel, avocat (cet ouvr. a été réimpr. en 2 vol., sous le tit. de *Coutume de Bretagne*, 1694); *Comment. sur la coutume de Bretagne*, Rennes, 1693; *Institution au droit français par rapport à la coutume de Bretagne*, ibid., 1693; *Du devoir des juges*, etc., 1695, et quelq. aut. écrits polémiques dont on trouvera les tit. et le sujet dans la *Biblioth. des auteurs ecclésiastiques du 18ᵉ S.*, par l'abbé Gouget, tom. 3.

PERCIN. V. Montgaillard.

PERCIVAL (Thomas), médecin angl., membre de la société royale de Londres, né à Warrington en 1740, fut un des fondateurs et des principaux soutiens de la société littéraire et philosophique de Manchester, où il s'était établi en 1767, et où il m. en 1804. On a de lui : *Essai de médecine et de physique expérimentale*, 3 vol. in-8. C'est un recueil de *Mém.* adressés par l'aut. à la société royale de Londres et à celle de Manchester. D'autres écrits, relatifs à la médecine, ont été réunis en 1807, 4 vol. in-8.

PERCLIGIA, chef de fanatiques et sectaire turk, prêcha les armes à la main dans la Natolie, vers l'an de l'hégyre 820 (1418 de J.-C.), et parvint à réunir un grand nombre de disciples. Le sulthan Mohammed Iᵉʳ envoya contre lui une armée de 60,000 hommes. Après une lutte opiniâtre, les fanatiques furent taillés en pièces; et Percligia, fait prisonnier, fut conduit à Ephèse, et cloué sur une croix, où il expira en persistant à se dire l'envoyé de Dieu, l'apôtre de la vérité, et en assurant qu'il était immortel.

PERCOTO (Jean Marie), missionnaire italien, de la congrégation de St Paul, vicaire apostolique et évêque de Maxula, naquit à Udine en 1729, et m. en 1776 dans le royaume d'Ava, où il s'était voué à la prédication. Il a traduit plusieurs livres de l'Ecriture-Sainte en birman, a donné une *grammaire* et un *dictionnaire* de cette langue, et traduit en italien quelques livres dogmatiques des birmans. Sa *Vie*, publiée par M. A. Griffini, son confrère, Udine, 1782, in-4, contient des détails intéressans sur le gouvernement et la religion des royaumes d'Ava et de Pégu.

PERCY (Henri), comte de Northumberland, se distingua dans les armées anglaises, et gagna sur les Ecossais, commandés par le comte de Douglas, la bataille de Halidown-Hill. Il porta ensuite les armes contre l'Angleterre, avec son fils Hotspur, et fut tué en 1403 à la bataille de Shrewsbury. Son fils perdit aussi la vie dans une autre bataille qu'il livra dans le comté d'York.

PERCY (Thomas), savant prélat anglais, né à Bridgenorth, dans le Shropshire, en 1728, m. en 1811, à Dromore, en Irlande, dont il était évêque depuis 1782, a laissé plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : *Han-kiou-chouan*, roman traduit du chinois, 1761, 4 vol. in-12; *cinq Morceaux de poésie runique*, trad. de l'islandais, 1763; *Reliques d'ancienne poésie anglaise*, 1775, 3 vol. in-12; 1794 et 1812, 3 vol. in-8. Ce dernier ouvrage, qui avait paru pour la première fois en 1765, fut remarqué plus que les autres, et fit époque dans l'histoire de la littérat. angl. du 18ᵉ S.

PERCY (Pierre-François, baron), célèb. chirurgien-militaire, né en 1754, à Montagney, en Franche-Comté, reçut à 21 ans le grade de doct. en médecine à Besançon, vint alors perfectionner ses talens à Paris, et remporta pendant plus. ann. tous les prix proposés par l'académie de chirurgie, qui s'empressa de le nommer associé-regnicole. Il fut depuis couronné 16 fois dans les concours publ. ouverts par les principales académies de l'Europe. Appelé aux armées dès le commencement de la guerre de la révolution, il remplit successivement les fonctions de chirurgien en chef dans les armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, et dans la plupart de celles qui portèrent la guerre depuis par toute l'Europe. Entre autres innovat. utiles qu'il introduisit dans le service, il en est une dont il partage l'honneur avec M. Larrey, et que nous ne saurions taire : c'est l'institution de ces corps de chirurgiens ambulans, portés sur des chars légers, parcourant avec rapidité le champ de bataille, cherchant au milieu des rangs les militaires blessés et les pansant sous le feu même de l'ennemi. La reconnaissance et l'amour de tous les soldats

français, et l'estime des princes étrangers eux-mêmes furent la récompense de son dévouem. continuel. En 1814, après l'occupation de Paris, il fit ouvrir les vastes abattoirs de cette ville à 12 mille soldats des armées alliées, blessés et presque abandonnés; il leur prodigua ses secours et les sauva pour la plupart. Déjà nommé par Bonaparte commandant de la Légion-d'Honneur et baron, il mérita, par ce nouveau service rendu à l'humanité, les distinctions que lui décernèrent plusieurs souverains étrangers. Il représenta le département du Doubs à la chambre éphémère des cent-jours, se trouva à son poste à la journée de Waterloo, et fut mis à la retraite immédiatem. après le second retour des Bourbons. Il consacra ses derniers jours à des travaux scientifiques et à l'exercice d'une bienfaisance inépuisable, dans sa terre de Mongey, près Lagny, et m. à Paris en 1825. Nous citerons de lui: *Mémoire sur les ciseaux à incision, couronné par l'acad. royale de chirurgie*, Paris, 1785, in-4; *Manuel du chirurgien d'armée*, ibid., 1792, in-12, fig.; *Pyrotechnie chirurgicale-pratique*, ou *l'Art d'appliquer le feu en chirurgie*, Metz, 1794, in-8. Il a en outre coopéré à différens journaux de médecine, donné des articles au *Magasin encyclopédique*, au *Dictionnaire des sciences médicales*, et lu des *dissertations* et des *rapports* dans plus. sociétés savantes. Voy. pour plus de détails, la *Notice biographique* sur M. le baron Percy, par A.-F. Silvestre, dans les *mém.* de la société royale et centrale d'agriculture, vol. de 1825, et l'*Histoire de la vie et des ouvr. de Percy, composée sur les manuscrits originaux*, par C. Laurent, Versailles, 1827, 1 vol. in-8, avec portrait.

PERDICCAS Ier, roi de Macédoine, monta sur le trône l'an 729 av. J.-C., ajouta plus. provinces à son royaume, et régna 40 ans. — PERDICCAS II monta sur le trône vers l'an 457, ou, selon d'autr., en 436, secourut les Lacédémoniens dans la guerre du Péloponèse, repoussa le roi des Thraces qui voulait envahir ses états, et m. après un long règne en 413. — PERDICCAS III monta sur le trône l'an 371 av. J.-C., et eut à défendre ses droits contre 2 compétiteurs, Pausanias et Ptolémée-Loritès. Il fut tué dans un combat contre les Illyriens en 360.

PERDICCAS, l'un des lieutenans d'Alexandre-le-Grand, et celui auquel ce prince, en mourant, remit son anneau, devint le prem. ministre du nouveau roi, Aridée, fils nat. de Philippe. Bientôt les partisans de Roxane, veuve d'Alexandre, ayant fait décréter que, si elle accouchait d'un fils, il serait associé au trône de Macédoine, Perdiccas fut désigné tuteur de cet enfant encore incertain. Il aida Roxane à faire périr Statira, autre veuve d'Alexandre, donna l'ordre d'exterminer les Grecs qui avaient été transplantés par ce prince dans la Haute-Asie, et qui voulaient retourner dans leur patrie, donna la Cappadoce à Eumènes, dont il connaissait le dévouement à sa personne, maintint ou fit rentrer dans le devoir les villes de la Pisidie, et enhardi par le succès de toutes ses entreprises, résolut de répudier sa femme, pour épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre; mais les autres généraux se liguèrent pour empêcher cette alliance, qui lui aurait nécessairement frayé le chemin au trône de la Macédoine. Perdiccas, appuyé d'Eumènes, crut pouvoir faire tête à l'orage. Il commença par faire tuer Méléagre, son associé dans la tutelle du jeune roi, et déclara la guerre à Antigone, gouverneur de la Lydie et de la Phrygie, qui chercha un asile en Egypte, auprès de Ptolémée. Perdiccas l'y suivit; mais il s'était aliéné par son orgueil les cœurs de ses soldats, qui, voyant d'ailleurs la fortune cesser de lui sourire, l'égorgèrent avec la plupart de ses amis, environ 2 ans après la mort d'Alexandre, l'an 323 av. J.-C.

PERDICCAS, protonotaire d'Ephèse, qui florissait en 1347, est, selon Ducange, le même que le médecin Perdiccas, à qui l'empereur Michel Paléologue fit couper le nez pour le punir de ses censures hardies. On a, sous le nom du protonotaire: *Expositio thematum dominicorum et memorabilium quæ Hierosolymis sunt*, publié dans les *Symmieta* d'Allatius, lequel recueil a été réimpr. lui-même à la fin de l'ouvr. de Jos. Genesius: *de Rebus constantinopolitanis*.

PERDU (BENOÎT), médecin, né à Gravelines en 1615, mort en 1694, à Tournai, où il exerçait son art, a laissé: *Statera sanguinis, sive Dissert. de saphænæ sectione in febribus*, etc., Tournai, 1658, in-8.

PEREDA (PIERRE-PAUL), médecin, né à Xativa, dans le royaume de Valence, exerça dans le 16e S. la médecine dans la capitale de ce royaume. On a de lui: *in Michaelis-Joannis Paschalii methodum curandi morbos Scholia*, Barcelone, 1579, Lyon, 1664, in-8.

PEREDA (ANTOINE de), peintre, né à Valladolid en 1599, m. à Madrid en 1669, peignit avec succès l'histoire, la nature morte, des vases, des tapis, etc., et se distingua surtout par la vigueur et l'éclat de son coloris; mais la vérité de l'imitation l'empêcha trop d'être noble, et il fut loin de s'élever jusqu'à ce beau idéal, sans lequel il n'y a point de perfection dans les arts. Parmi ses beaux ouvr. on cite un *Père Eternel, ayant à ses pieds une foule de saints et de saintes qui lui offrent leur cœur*. Le Musée du Louvre possédait de lui 2 tabl. qui ont été rendus en 1815. L'un d'eux, le tabl. des *Vanités humaines*, est assez estimé.

PERÉE (J.-B.-EMMANUEL). V. PERRÉE.

PÉRÉFIXE (HARDOUIN DE BEAUMONT DE), le meilleur historien qu'ait eu jusqu'ici Henri IV, né en 1605, fut nommé précept. de Louis XIV en 1644, évêque de Rhodez en 1648, confess. du roi bientôt après, membre de l'acad. franç. en 1654, et archevêque de Paris en 1662. Il m. en 1670, généralem. regretté pour ses mœurs douces, son esprit conciliant et la sagesse avec laquelle il avait administré son église dans des temps de divisions. Il avait composé à l'usage de son royal élève un livre intitulé *Institutio principis* (Paris, 1647, in-16); mais son prem. tit. littér. est la *Vie de Henri IV*, Paris, 1661, in-4. Elle fait connaître et aimer ce grand prince. Aussi a-t-elle été trad. dans toutes les langues de l'Europe, et souvent réimpr. Parmi ces édit. on cite celle de 1661, in-12, et celle de 1664, qui est augmentée d'un *Recueil de quelques belles actions et paroles de Henri-le-Grand*. Quelques critiques ont prétendu, mais à tort, ravir à Péréfixe l'honneur de cette production estimable, pour l'attribuer, les uns à Mézeray, les autres au P. Annat, confesseur de Louis XIV. On trouvera l'Eloge historique de Péréfixe, par Martignac, dans les *Journ. des savans*, de 1698, p. 191.

PEREIRA (D. NUNEZ-ALVAREZ), fils du prem. connétable de Portugal D. Alvarez Pereira (établi dans cette charge par le roi Ferdinand en même temps que D. Ferd. Coutinho avait été fait prem. gr.-maréch. du royaume), appartenait à l'une de ces familles nobles qui font remonter leur origine jusqu'au roi D. Ramirez, frère d'Alphonse IV; c'est de cette même famille qu'est issu le duc actuel de Cadaval, et elle a été aussi, par les femmes, la tige de la maison de Bragance. D'abord écuyer de la reine Eléonore Tellez (*v.* ce nom), D. Nuñez-Alvarez Pereira l'abandonna pour se jeter dans le parti du frère naturel de Ferdinand, le gr.-maître de l'ordre d'Aviz, lorsque ce prince eut été déclaré régent après l'assassinat du comte Andeiro, amant de la reine. Admis au rang des conseillers d'état, il fut envoyé dans l'Alentejo, réduisit plus. villes à la soumiss., s'avança contre un parti d'Espagnols qui comptait son frère (D. Diego Alvarez) au nomb. de ses chefs, le défit à la bataille de d'Atoleiros,

eut, pendant le reste de la guerre, une si gr. part à l'affermiss. de l'autorité du roi Jean, que ce prince, après l'avoir nommé connétable et major-dome lui prodigua les plus éclatantes faveurs. A la célèbre bataille d'Aljubarota (1385), où les Castillans, bien supérieurs en nombre, perdirent près de 12,000 h., il commandait une aile de l'armée portugaise, dont l'autre aile était conduite par le jeune roi en personne. Il rendit encore de nouv. services à ce souver. qui l'avait si généreusem. récompensé; mais sur la fin de sa vie, las des grandeurs, et peut-être désabusé de l'espoir qu'il avait conçu de voir sa patrie plus heureuse sous un maître tel que Jean Ier, il se retira dans un couv. en 1421, et y m. 10 ans après à l'âge de 71 ans. Rodriguez Lobo a pub. un poème à sa louange sous ce tit. : *o Condestabre de Portugal D. Nuñ - Alvarez Pereira*, Lisbonne, Silva-Nazareth, 1785, in-12. Outre l'*Hist. gén. de Portugal*, par La Clède, on peut consulter le t. 10 des *Chron.* de Froissard, édit. de M. Buchon, et les trois *chron.* qui ont été faites sur la vie de ce célèbre capitaine et homme d'état. L'une est écrite en lat., les deux autres en portug., sous ce titre : *Cronica do condestabre de Portugal D. Nuñez-Alvarez Pereira.* M. Bouterweck, dans son *Essai sur la littér. esp.*, donne un long extrait de la plus anc., qui passe pour un modèle de style. — D. Rui Pereira, oncle du précéd., fut l'âme du complot qui mit fin aux brigues et à la vie de Jean d'Andeiro. Ce fut sous ses coups que tomba ce malheureux, déjà frappé d'un coup de poignard par le gr.-maître d'Avis (*v.* Jean Ier et Jean de Regras).

PEREIRA (Benoît), en latin *Pererius*, savant jésuite espagnol, né à Valence, en 1535, m. à Rome en 1610, a laissé entre autres ouvr. : *Commentaria in Genesim*, Lyon, 1607, 4 tom. in-4; *in Apocalypsim*, etc. — Pereira (Gomez), médec. espagnol, vivait probablem. au 16e S.; car c'est à cette époque que furent publiés ses écrits, parmi lesquels nous citerons : *Antoniana Margarita, opus physicis, medicis ac theologis non minùs utile quàm necessarium*, Medina del Campo, 1554, in-f.; Francfort, 1610; et *nova veraque Medicina experimentis et evidentibus rationibus comprobata*, 1558, in-fol. Ces deux ouvr. ont été réimpr. à Madrid en 1749. On a prétendu que Descartes avait pris dans le prem. ses idées sur l'âme des bêtes; mais Descartes méditait beaucoup, lisait peu, et n'avait pas besoin d'emprunter des idées, même fausses, à personne : nous croyons donc cette imputation mal fondée. — Pereira (Joseph), carme portug., m. postérieur. à 1751, a laissé entre autres écrits : *Chronique des carmes portugais de l'étroite observance*, Lisbonne, 1747, 2 vol. in-folio. — Pereira (Antoine), orator. portugais, publia, sous le minist. du marquis de Pombal, un *Traité du pouvoir des évêques*, dont il a paru une trad. franç. en 1772. — V. Castro et Figueiredo.

PEREIRE (Jacob-Rodrigue), membre de la société royale de Londres, et le prem. qui se soit occupé activement en France de l'éducation des sourds-muets, obtint les suffrages de l'académie des sciences et une pension du roi Louis XV. Il était né en 1716, à Berlanga, dans l'Estremadure espagnole, et m. à Paris en 1780. Il eut le tort de cacher sa méthode, et fut éclipsé d'ailleurs par un homme plus généreux, le vénér. abbé de l'Epée, dont il essaya vainement de réfuter la méthode, qui lui semblait impraticable. Nous citerons de Pereire : *Observations sur les sourds et muets*, insérées dans le *Recueil des savans étrangers*, 5e vol., 1769.

PERELLE (Gabriel), dessinat. et graveur à l'eau-forte, né à Vernon-sur-Seine au commencem. du 17e S., m. à Paris en 1675, a laissé un grand nombre de vues et de paysages, que les connaisseurs estiment. La plupart de ses product. ont été réunies en deux recueils intitulés : *Délices de Paris et de ses environs*; et *Délices de Versailles et des maisons royales.*—Ses deux fils, Nicolas et Adam, l'aidèrent dans ces travaux : le prem., né à Paris, m. à Orléans; le second, né en 1638, m. à Paris en 1695.

PERERINYI (François), jésuite hongrois, cultiva la poésie, et donna : *Archilaurus strigoniensis*, Tirnau, 1655, in-8.

PERERIUS. V. Pereira.

PERET. V. Duperret.

PEREYRA (Diogo), peintre portugais, né vers 1570, m. en 1640, montra un rare talent pour le paysage. Il peignait, de préférence, des incendies, des purgatoires, des enfers. Il a répété plus. fois, mais toujours d'une manière différente, l'*Incendie de Troie* et l'*Embrasem. de Sodome*. C'est à Lisbonne qu'on trouve le plus gr. nombre de ses product. : le cabinet du duc d'Alméida en renferme plus de 60.— Pereyra (Manuel), l'un des plus habiles sculpteurs qu'ait produits le Portugal, naquit en 1614, et alla de bonne heure à Madrid, où il a laissé un très-gr. nombre d'ouvr., parmi lesquels on cite surtout le *Christ del Perdon*, qui se trouve dans l'église des Dominicains du Rosaire. On prétend que cet artiste étant devenu aveugle, sur la fin de sa vie, fit le modèle de la statue de *Saint-Jean-de-Dieu*, et qu'il en dirigea l'exécut. par le tact. Il m. en 1667.

PEREZ (Jean), littérat. espagnol, plus connu sous le nom de *Petreius*, né à Tolède en 1512, m. en 1545, a mérité une place parmi les érudits précoces (*v.* la *Biblioth.* de Klefeker). Il professa l'éloquence avec beaucoup d'éclat à l'université d'Alcala. Nous citerons de lui : *Libri quatuor in laudem D. Mariæ-Magdalenæ, unà cum aliis opusculis*, Tolède, 1552, in-8.

PEREZ (don Antonio), ministre espagnol, est surtout connu par ses malheurs, dont l'amour fut la prem. cause. Chargé de faire agréer à la princesse d'Eboli les hommages de Philippe II, il parla pour lui-même et devint le rival heureux de son souver. Cette intrigue, demeurée quelque temps secrète, fut remarquée enfin par un certain Escovedo, qui fit part de sa découverte à Perez lui-même. Celui-ci le peignit au roi comme un homme dangereux, et le fit assassiner (1578). Mais bientôt Philippe assuré que son favori livrait les secrets de l'état à la princesse d'Eboli, le fit juger et condamner à une forte amende, à deux ans de prison et au bannissement pendant huit années. Les parens d'Escovedo ayant profité de ce moment pour demander justice, Perez avoua son crime, mais ajouta qu'il avait agi d'après un ordre supérieur. Il parvint à s'évader dans cette circonst. (1590) et à gagner l'Aragon; mais il fut arrêté et conduit à Saragosse, où sa présence causa de grands troubles par l'acharnem. du peuple à le défendre contre les familiers de l'inquisit. qui voulaient le juger à leur tour comme blasphémat. Il s'échappa encore cette fois (1591) et pour toujours. Accueilli en France par Henri IV, et en Angleterre par Elisabeth et Leicester, il finit par se fixer à Paris, où il m. en 1611. Sa femme, dona Coëllo, était m. en prison, en 1602, victime de sa tendresse conjugale et de l'injuste ressentiment du roi d'Espagne. Perez a laissé des *mémoires* et des *lettres*, impr. séparém. plusieurs fois, et recueillis sous le titre d'*Obras y Relaciones*, Paris, 1598, in-4; Genève, 1631, 1644, in-8.

PEREZ (Antoine), jurisconsulte espagnol, né à Alforo-sur-l'Ebre vers 1585, enseigna le droit à Louvain, et m. en 1672. Nous citerons de lui : *Annotationes in Codicem*, Louvain, 1642; Amsterd., Elzevir, 1661.

PEREZ DE VARGAS (Bernard), écrivain espagnol, pub. à Madrid en 1559, in-8, un ouvr. intit. : *de Re metallicâ, en el qual se tratan muchos y diversos secretos del conocimiento de toda suerte*

de minerales, etc.; trad. en franç. sous le titre de *Traité sigulier de métallique*, Paris, 1743, 2 vol. in-12. — V. Oliva.

PERFETTI (Bernardin), célèbre improvisat., né à Sienne en 1681, fut professeur d'institutes de droit civil et canonique à l'université de Pise, et reçut en 1725 la couronne dont le Tasse n'avait pu jouir. Il m. en 1747. On n'a de lui que des *fragmens* recueillis à la hâte et à son insu pendant qu'il chantait. Il a désavoué toutes ces copies, persuadé qu'il était que les plus brillantes improvisations perdent beaucoup à être imprim et lues. Toutefois le recueil le plus complet a été publié, par le docteur Cianfogni, sous ce tit.: *Saggi di poesie parte dette all' improvviso, e parte scritte dal cav. Bern. Perfetti, Sanese*, etc., Florence, 1748, 2 vol. in-8. V. les *Vitæ Italorum* de Fabroni.

PERGAME, petit royaume dans la partie occidentale de l'Asie-Mineure, dont la ville principale était Pergame, et dont les limites varièrent souvent. Il fut fondé par l'eunuque Philétère, qui enleva à Lysimaque cette province, l'an 283 av. J.-C. D'abord borné à la Mysie, il comprit ensuite presque toute l'Asie-Mineure. Les rois s'y succédèrent dans l'ordre suivant :

Philétère.. 383 av. J.-C.	Eumène II 197 av. J.-C.
Eumène I. 263	Attale II... 159
Attale I.... 241	Attale III. 134

Ces rois furent, pour la plupart, alliés fidèles des Romains, et Attale III, le dernier, leur légua son royaume. Mais Aristonicus, qui avait usurpé le trône à la mort de ce prince, leur en disputa longtemps la possession, et ce ne fut que l'an 126 que le royaume de Pergame fut réduit en province romaine. Les rois de Pergame favorisèrent les lettres, et fondèrent une bibliothèque, qui devint presque aussi célèbre que celle d'Alexandrie.

PERGAMINI (Jacopo), de Fossombrone, professeur de droit à Bologne, et ensuite secrétaire des cardinaux Visconti et Scipion Gonzague, vivait dans le 17ᵉ S. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons 2 vol. de *lettere*, et un *Trattato della lingua*, Venise, 1636.

PERGOLA (Paolo della), philosophe assez renommé du 15ᵉ S., né à Pergola, dans la marche d'Ancône, professa la philosophie à Venise. Nous citerons de lui : *Logica sive Compendium logicæ*, Venise, 1481 et 1498; *de Sensu composito et diviso*, Venise, 1550. *V.* Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.*

PERGOLA (Ange de La), l'un des meilleurs généraux de l'Italie au commencement du 15ᵉ S., était à la tête d'une troupe de 600 chevaux, en 1405, lorsqu'il secourut les Pisans contre les Florentins. Sa petite armée ayant été défaite et dispersée, il en forma une autre, passa en Lombardie, s'attacha au duc Philippe-Marie, et contribua à faire recouvrer à ce prince les états de son père. Sa gendarmerie était réputée la meilleure de l'Italie, et sa propre renommée fut justifiée par de nombr. victoires; mais en 1427, se trouvant sous les ordres de Malatesti de Pesaro, il perdit presque tous ses soldats à la bataille de Macalo, et manqua d'être fait prisonnier. Il m. subitement à Bergame peu après cette grande défaite, et sa mort détertermina le duc de Milan à faire la paix avec ses ennemis.

PERGOLESE (Jean-Baptiste), célèbre compositeur, né en 1704 à Casoria, petite ville du royaume de Naples, m. en 1737 dans une retraite que lui avait offerte, au pied du Vésuve, le duc de Mondragone, est surtout connu par son *Stabat*, qui réunit, au jugement de Grétry, *tout ce qui doit caractériser la musique d'église dans le genre pathetique*. Cependant il a laissé quelques opéras, entre autres la *Serva Padrona*, que toute l'Europe voulut entendre, et l'*Olimpiade*, qui fut sifflée par ses envieux, et qui ne méritait certainement pas un pareil accueil. On trouve une *notice* sur la vie et les ouvrages de Pergolèse dans le *Mercure de France* de juillet 1772, p. 191.

PERI (Jacopo), de Gênes, vivait au 16ᵉ S. Il a laissé, entre autres ouvrages, *Recueil de proverbes et de sentences* (*Raccolta di proverbj e sentenze*), auquel on peut joindre les *Proverbj italiani*, d'Orlando Pescetti, Venise, 1618, in-12. — Peri (Giov.-Domenico), pauvre berger de Toscane, que la lecture de l'Arioste rendit poète, vivait au 17ᵉ S. Il s'exerça d'abord dans les montagnes à composer des drames et des poèmes, qu'il récitait à ses camarades et aux voyageurs; mais bientôt sa réputation s'étendit au-delà de ces limites étroites. Outre une fable intitulée *il Siringo*, nous avons de lui deux poèmes (*in ottava rima*), l'un intitulé *Fiesole distrutta*, Florence, 1619, in-4; l'autre *il Mondo desolato*. — Peri (Jacopo), maître de chapelle à Florence, est connu pour avoir composé la musique de deux opéras de Rinuccini, celle de *la Dafne*, en 1594, et celle de l'*Euridice*, en 1600. Ce dernier ouvrage fut représenté lors de la célébration du mariage de Henri IV, roi de France, avec Marie de Médicis.

PERIANDER (Gilles), littérat., né à Bruxelles vers 1540, passa une grande partie de sa vie à Mayence. On cite de lui : *Germania*, *in quâ doctissimorum virorum Elogia et Judicia continentur*, Francfort, 1567, in-12; *Nobilitas moguntinæ diæcesis*, *metropolitan. eccles.*, Mayence, 1568, in-8.

PERIANDRE, tyran de Corinthe, succéda à son père Cypselus l'an 633 avant J.-C., suivant Larcher, ou l'an 585, suivant La Nauze. Il gouverna d'abord sagement, limita lui-même son autorité, fit tout pour maintenir la paix, et s'occupa de faire fleurir les arts et les lettres; mais bientôt le mécontentement causé par son usurpation et les troubles qui s'ensuivirent le portèrent à chercher sa sûreté dans des mesures sévères, et insensiblement il devint cruel. Il se débarrassa des plus illustres citoyens par l'exil ou par les supplices, exerça des vexations même contre les femmes, et maltraita la sienne, au point de la faire périr. Lycophron, le plus jeune de ses fils, ne prit aucun soin de cacher son ressentim. légitime, et fut exilé dans l'île de Corcyre. Plus tard, Périandre le pria de venir occuper le trône de Corinthe; mais le jeune prince ayant déclaré qu'il ne voulait point habiter la même ville que son père, celui-ci lui promit d'aller se fixer dans l'île de Corcyre. Cet arrangement effraya les Corcyréens, qui, pour en empêcher l'exécution, tuèrent Lycophron. Périandre fit encore couler du sang pour venger son fils, et m. dans un âge très-avancé l'an 563 avant J.-C., selon Larcher. Cette date est en contradiction avec l'opinion d'Aristote et de tous les bons chronologistes, qui veulent que Périandre ait régné 44 ans. Ce tyran est compté assez généralement parmi les sept sages de la Grèce; mais quelques auteurs mettent à sa place Chilon ou Lassus. La *Mort de Périandre* est le sujet d'une tragédie de Luce de Lancival.

PÉRICLÈS, orateur, guerrier, politique, et l'un des plus grands hommes d'Athènes, a mérité de donner son nom au plus beau siècle de la Grèce. Sa naissance, qui était illustre, doit être probablement placée entre les années 500 et 490 avant l'ère chrétienne. Il montra beaucoup d'ardeur pour tous les genres d'études, mais un goût dominant pour les affaires, qui devinrent le sujet de ses entretiens même avec son maître de musique. Il eut l'adresse de se cacher d'abord pour être mieux aperçu, et il attendit sans impatience le moment de saisir le rôle auquel devaient l'appeler ses talens, sa fortune et l'illustration de sa famille. Lorsqu'il vit Cimon à la tête de l'aristocratie, il aspira à être le chef du parti populaire, qui n'en avait point alors, et bientôt il eut écarté tous ses rivaux par l'habileté de sa conduite, par l'ascendant de sa parole flatteuse et in-

sinnante, et plus encore peut-être par ses largesses. Il eut le crédit de faire bannir Cimon, en l'accusant de favoriser les intérêts de Lacédémone, et de le rappeler ensuite pour conclure un traité avec cette même république. Après la mort de ce vertueux citoyen, son beau-frère Thucydide, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien de ce nom, fut le chef de l'aristocratie. Périclès le fit bannir aussi (444), et resta le seul maître de l'administration. Délivré de cet adversaire, qui censurait amèrement ses fastueuses entreprises, il acheva l'Odéon, le Parthénon et d'autres monumens dont les débris fournissent encore des modèles ou des inspirations aux artistes. Il rechercha aussi la gloire militaire, moins peut-être pour elle-même que pour le prestige dont elle pouvait environner son pouvoir. Il ravagea le Péloponèse en 455, vainquit les Sicyoniens deux ans après, et parcourut en tous sens les mers de la Grèce, dévastant les côtes de l'Acarnanie, retenant les alliés dans l'obéissance, et frappant de terreur les peuples barbares : enfin il soumit l'Eubée, qui s'était révoltée en 446. Dès-lors il put se dispenser d'être trop complaisant pour le peuple, et il n'en travailla que plus efficacement à lui assurer le repos et le bonheur. Il s'opposa aux projets de conquêtes de ses concitoyens, et eut le courage de braver les murmures populaires; mais en 441 il entreprit une guerre contre les Samiens, dont les Milésiens avaient à se plaindre, et on l'accusa d'avoir cédé cette fois aux prières d'Aspasie, née à Milet. L'on a peine à croire que cette accusation soit fondée : il est vrai toutefois que Périclès aima passionnément cette femme, et que, pour s'unir à elle, il répudia son épouse, dont il avait eu deux fils, Xantippus et Paralus. Il se vit en butte aux sarcasmes des poètes comiques, n'éprouva pour cela aucune colère contre les arts et ceux qui les cultivaient, et conserva toute son influence. En 432, il fit envoyer des secours aux Corcyréens, attaqués par les Corinthiens, pour distraire l'attention de ses compatriotes, et ne pas être obligé de rendre des comptes, s'il faut en croire Diodore de Sicile. On lui reprocherait avec plus de raison d'avoir trop faiblement défendu Corcyre et de n'avoir pas prévenu la défection de Potidée. Ses ennemis, n'osant encore l'attaquer lui-même, persécutèrent ses partisans les plus illustres, Phidias, Anaxagore. Cependant la guerre du Péloponèse vint encore une fois mettre en évidence son habileté. Il sut enchaîner l'impatience de ses concitoyens, et les sauver ainsi de l'invasion des Lacédémoniens, qui se retirèrent après d'inutiles efforts. Ce fut là son dernier succès. Le peuple le taxa de lâcheté, lui ôta le pouvoir et le condamna à une forte amende. Pour comble de malheur, ce grand citoyen perdit presque toute sa famille dans une peste qui ravagea l'Attique. Bientôt il fut rappelé à la tête de l'administration ; mais ses jours de gloire étaient passés. Il fut forcé de lever le siége de Méthone et d'abandonner les places du Péloponèse, dont il s'était emparé, et il eût encouru, sans doute, une nouvelle disgrâce, s'il n'eût été emporté par la peste, l'an 429 av. J.-C. Il ne nous reste aucun monument de son éloquence, qui fut presque aussi vantée que ses talens politiques : les discours que lui prête Thucydide ne sont pas de lui, quoiqu'il en ait réellement prononcés dans les mêmes circonstances.— Un fils qu'il avait eu d'Aspasie, et qui porta aussi le nom de Périclès, était un des généraux athéniens qui, en 406, après avoir vaincu les Athéniens, commandés par Callicratidas, furent condamnés à mort pour avoir négligé de faire inhumer les guerriers morts dans cette bataille.

PÉRICTYONE, femme philosophe, attachée à la doctrine de Pythagore, passe pour avoir composé un *Traité de la sagesse*, qui ne nous est pas parvenu. Bentley a contesté l'existence de l'ouvr. et de l'auteur. — Périctyone était aussi le nom de la mère de Platon.

PERIER (Scipion Du), jurisconsulte, né en 588 à Aix en Provence, de ce François du Périer, à qui Malherbe a adressé quelq.-unes de ses belles stances, parut avec éclat au barreau, obtint les suffrages d'Arnaud d'Andilly, de Jérôme Bignon, et du savant Peiresc, fut élu consul de sa ville natale en 1638, et m. en 1667. Il a laissé quelq. écrits, dont on trouvera les plus importans dans le recueil pub. par La Touloubre, conseiller au parlement, sous le titre d'*OEuvres de du Périer*, Toulouse, 1760, 3 vol. in-4. Cette édit. renferme en outre une bonne *notice* sur du Périer.—Perier (Aimar du), sieur de Chameloc, etc., conseiller au parlem. de Grenoble, de la même famille que le précéd., a laissé : *Disc. historique* touchant l'état général des Gaules, et principalem. du Dauphiné et de la Provence, tant sous les Romains que sous les Français et Bourguignons, etc., Lyon, 1610, in-8.—V. Dupérier.

PERIER (Jacques-Constantin), habile mécanicien, membre de l'acad. des sciences, naquit à Paris en 1742. Il avait deux frères, qui comme lui s'appliquèrent à la mécanique : le plus jeune m. à l'âge de 24 ans; mais l'autre (Auguste-Charles, qui vit encore), ne cessa de le seconder dans ses nombreux travaux. La pompe centrifuge, plus de cent machines à vapeur, des cylindres à papier, des machines à filer le coton, une foule d'autres invent. utiles, et un nombre prodigieux d'appareils d'usines, sont sortis de leur établissem. Selon que les circonst. l'exigeaient, ils se chargèrent de div. entreprises qui réussirent la plupart, mais qui cepend. portèrent un coup funeste à leur fortune, parce qu'elles leur furent payées en assignats. Ils eurent parfois en activité plus de 93 ateliers. Jacques-Constantin est auteur d'un *Essai sur les machines à vapeur*, et de plus. *mémoires* insérés dans le Recueil de l'acad. des sciences. Il m. en 1818.

PERIER (Scipion), né à Grenoble en 1776, d'une autre famille que le précéd., dirigea les améliorat. importantes qui furent faites dans les mines de houille d'Anzin, dont son père avait acheté une partie considérable, fonda une maison de banque à Paris, avec son frère Casimir, et créa ou perfectionna plusieurs autres établissem. d'industrie. A l'époque de sa m., arrivée en 1821, il était un des regens de la banque de France. Il a donné plusieurs articles dans les *Annales de chimie*. V. son *éloge*, par M. Degérando, dans le *Bulletin de la société d'encouragem.*, avril 1821, n° 202, 20e année, pag. 117.

PERIERS (Bonaventure Des). V. Desperiers.

PERIGNON (dom Pierre), bénédictin de la congrégation de St-Vannes, né à Ste-Menehould vers 1640, m. en 1715 à Hautvilliers, où il était procureur de l'abbaye, et en cette qualité chargé du soin des vignes, s'occupa beaucoup des moyens d'améliorer leur culture, et parvint à donner au vin de Champagne cette finesse et ce montant qui le distinguent. Il fit connaître son secret dans des *Mémoires sur la manière de choisir des plants de vigne convenables au sol, sur la façon de les provigner, de les tailler, de mélanger les raisins, d'en faire la cueillette, et de gouverner les vins.*

PERIGNON (le marq. Dominique-Catherine de), pair et maréchal de France, né à Grenoble en 1754, fut député en 1791 à l'assemblée législative par le département de la Haute-Garonne. Il quitta bientôt ce poste pour rejoindre l'armée des Pyrénées-Orientales, et après avoir passé de grade en grade, il succéda à Dugommier dans le commandement en chef. Les batailles de la Jonquière, de St-Sébastien et de la Madeleine, la prise du fort de Figuières et celle de Roses sont les titres militaires de Pérignon. Après la conclusion de la paix avec l'Espagne, il fut nommé ambassadeur à Madrid, où il signa, en 1796, un traité d'aillance offensive et défensive entre ce pays et la France. Il

ne se distingua pas moins à l'armée d'Italie dans un poste inférieur. En 1808, il remplaça Jourdan dans le commandement des Français à Naples; il était déjà depuis quelques années sénateur et maréchal. En 1814, il fut nommé par le comte d'Artois commissaire extraordinaire de la première division militaire. Lors du retour de Bonaparte, il essaya d'organiser un plan de résistance dans le Midi, et se retira ensuite dans ses terres. Après la seconde rentrée du roi, il eut le gouvernement de la première division milit. et fut nommé pair de France. Il est mort en 1819, maréchal de France depuis le rétabl. de cette dignité, et sénateur depuis 1801.

PERILLE ou PERILLUS, sculpteur athénien, florissait 570 ans avant l'ère chrét. Il fut employé par Phalaris, tyran d'Agrigente, à fabriquer un taureau d'airain pour brûler vifs les criminels, et lui-même il en fit le prem. l'essai, pour sa récompense.

PERIMEZZI (JOSEPH-MARIE), évêq. d'Oppido, né à Paola dans la Calabre, mort en 1740, a laissé: *in sacram de Deo scientiam Dissertationes selectæ, historicæ, dogmaticæ, scholasticæ*, Naples, 1738, 8 tom. in-fol., etc.

PERINGSKIOELD (JEAN), antiquaire suédois, profess. d'antiquités à Upsal, conseiller de la chancellerie pour la même science, etc., né à Strengnès, dans la Sudermanie, en 1654, mort en 1720, est un des savans qui ont rendu le plus de services à l'histoire du Nord, surtout en publiant des MSs. importans; mais il eut malheureusement moins de sagacité que de zèle. Parmi les éditions qu'on lui doit, nous citerons: *Heimskringla, sive Historia regum septentrionalium, à Snorrone Sturlonide conscripta*, Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol.; *Joannis Messenii scondia illustrata, sive Chronologia de rebus Sueciæ, Daniæ et Norvegiæ, ex MSs. ipsius auctoris*, ibid., 1700-1704, 14 t. en 2 v. in-fol.

PERINI (LOUIS), architecte, mort en 1731 à Vérone, sa patrie, a publié une *Histoire du monastère de St-Sylvestre* à Vérone, et un bon *Traité de géométrie pratique*.

PERINO DEL VAGA, ou BUONACCORSI (PIERRE), peintre florentin, élève de Raphaël, naquit en 1501. Ses premiers essais annoncèrent du talent, et le Vaga, qui les vit, protégea le jeune artiste qui, par reconnaissance, joignit à son nom celui de son bienfaiteur. Raphaël l'employa dans les différens trav. dont il était chargé, et Perino se montra digne d'un tel maître. Lors de la dispersion de l'école qu'avait formée ce grand peintre, Perino vint à Gênes, où il fut employé par le prince Doria à l'embellissement du palais qu'il faisait construire hors de la porte St-Thomas. C'est-là surtout que l'élève de Raphaël fit preuve d'un beau talent. Il revint dans la suite à Rome où il peignit la fameuse salle conn. sous le nom de *Salle royale*. Il m. en 1547. Parmi ses tabl. on remarque: la *Naissance d'Eve*; un *Saint Jean dans le désert*; le *Combat d'Horatius Coclès*; et des *Jeux d'enfans*. Vasari le regarde comme le meilleur dessinat. de l'école de Florence après Michel-Ange, et comme le meilleur de tous les peintres qui aidèrent Raphaël dans ses travaux.

PERION (JOACHIM), savant philologue, de l'ordre des bénédictins, né vers la fin du 15e S. à Cormeri, en Touraine, m. à l'abbaye de cette ville en 1559, suivant Niceron, et en 1561, suivant D. Liron, a laissé un grand nombre de traductions, dont on trouvera la liste dans le t. 36 des *Mémoires* de Niceron. Les plus remarquables sont celles des *ouvrages* de morale et de politique d'Aristote, des *Harangues* d'Eschine et de Démosthènes pour la couronne, etc. Parmi ses autres écrits, nous nous contenterons de citer: *de Vitis et Rebus gestis Apostolorum*, Paris, 1551, in-16; réimp. plusieurs fois, et trad. en franç. par Jean de La Fosse, ibid., 1552, in-16; *de sanctorum virorum, qui patriarchæ ab ecclesiâ appellantur, Rebus gestis ac Vitis*, ibid., 1555, in-4; trad. en français par La Fosse, sous ce titre: *les Vies des patriarches de l'Ancien-Testament*, ibid., 1557, in-8.

PÉRIPATÉTICIENS, nom donné aux disciples d'Aristote, soit parce qu'ils recevaient leurs leçons en se promenant (περιπατειν, *se promener*), soit parce qu'ils se réunissaient dans les salles du Lycée (περιπατοι, *salles*). Après Aristote, les plus célèbres péripatéticiens furent Théophraste, Straton, Hiéronyme de Rhodes, Critolaüs, Diodore de Tyr, Démétrius de Phalère. Vers le temps d'Auguste, la doctr. péripatéticienne se répandit partout l'empire, et fut illustrée par Nicolas de Damas, Ammonius d'Alexandrie, Alexandre d'Aphrodisie, etc. Négligée dans les premiers siècles du christianisme, elle fut remise en honneur par Boèce et Cassiodore, vers le 5e S., et, de toutes les sectes du paganisme, fut la seule qui se conserva dans le moyen âge. Elle prit alors le nom de philosophie scolastique, et l'on sait combien Descartes eut de peine à renverser ce fantôme puissant, qu'il voyait placé entre lui et la lumière de la vérité.

PERIPOT-DURAN, rabbin aragonais, vivait à la fin du 14e S. et au commencement du 15e. Il se réfugia en Egypte pour professer librement la religion de ses pères. Le christianisme, dit M. Labouderie, a eu peu d'adversaires aussi emportés et aussi astucieux dans le raisonnement. Nous citerons de lui: *Iggereth al tebi Caavodecha* (lettre sur les fondemens de la loi, pour répondre aux Epicuriens qui adorent les images); *Mahasseh Ephod* (œuvre du pectoral). Le premier de ces écrits est une attaque violente dirigée contre la religion chrétienne; le second est une grammaire philologique et critique de la langue hébraïque, très-estimée.

PERISADÈS Ier, 7e roi du Bosphore cimmérien, de la dynastie des Leuconides, prend les titres de roi des Sindes, des Torètes et des Dandariens, sur quelques-uns de ses monumens, et sur d'autres la qualité de roi de tous les Mœotes et des Thates. Il joignait à ces titres celui d'archonte de Bosporus et de Theodosia, les deux principales villes grecques du Bosphore cimmérien. Cette circonstance montre que les princes de la race des Leuconides ne jouissaient pas encore de toute la plénitude de la puissance royale, ou qu'ils avaient laissé aux Grecs, leurs sujets, quelques-unes des formes du gouvernement républicain. Perisadès monta sur le trône, selon Diodore de Sicile, la 4e année de la 107e olympiade (349 avant J.-C.) Il paraît qu'il partagea l'autorité avec ses frères, Satyrus et Gorgippus; mais, du reste, les évènemens de sa vie ne sont guère connus. Il régna 38 ans, et m. par conséquent vers 312, laissant trois fils, Satyrus, Eumelus et Prytanis, qui se firent la guerre. Eumelus resta, par la mort de ses frères, maître de tout le Bosphore. — PERISADÈS II était fils du roi Spartocus, qui paraît être Spartocus IV, fils d'Eumelus, fils de Perisadès Ier. Le titre de roi lui est formellement donné dans les monumens du Bosphore. Ce Spartocus, que nous croyons le prédécesseur de Perisadès II, était mort la 4e année de la 122e olympiade (289 av. J.-C.) — PERISADÈS III, dernier roi du Bosphore, de la race des Leuconides, dut cesser de régner vers l'an 118. Il prit le parti de céder ses états au célèbre Mithridate-Eupator, pour se soustraire aux prétentions vexatoires des Scythes, dont il était tributaire.

PERIZONIUS (JACQUES), savant philologue et critique judicieux, né en 1651 à Dam, dans la province de Groningue, professa à Leyde l'histoire, l'éloquence et la langue grecque, après avoir occupé d'abord quelques fonctions honorables dans l'enseignement à Delft et à Franeker. Il mourut à Leyde en 1715. Nous citerons de lui: *Animadversiones historicæ*, etc., Amsterdam, 1685, in-8; *Origines babylonicæ et ægyptiacæ*, Utrecht,

1736, 2 vol. in-8; *Rerum per Europam seculo* 16e *maximè gestarum Commentarii historici*, Leyde, 1710, in-8. *Voy.*, pour plus de détails, son *Eloge* dans l'*Histoire critique de la république des lettres*, t. 9 et 10.

PERKIN-WAERBECK est le nom que l'on a donné à un personnage qui joua un rôle important dans l'histoire d'Angleterre, sous le règne de Henri VII. Nous allons rapporter en peu de mots les faits relatifs à sa singulière destinée. Vers l'an 1490, on put remarquer dans le palais de la duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard IV, un jeune homme dont la ressemblance avec ce prince était frappante. La duchesse le reconnut solennellement pour son neveu, et l'envoya en Irlande (1492), où il prit le nom de duc d'York. Un moment il eut l'espoir d'être secondé par Charles VIII, qui l'accueillit à la cour de France; mais bientôt ce prince fit la paix avec le roi d'Angleterre, et le prétendant se réfugia auprès de la duchesse de Bourgogne, qui lui donna le surnom de *Rose-Blanche*. Cependant Henri VII cherchait, sans beaucoup de succès, à démontrer que son rival était un imposteur, et faisait des démarches inutiles auprès du gouverneur des Pays-Bas pour se le faire livrer. Le jeune homme, poursuivant ses desseins sous les auspices de la princesse qui s'avouait sa tante, fit une tentative sur la côte de Kent (1495), puis en Irlande, et, n'ayant point réussi, alla se jeter entre les bras du roi d'Ecosse, Jacques IV, qui le reconnut publiquement, l'attacha à sa famille par un mariage, et entra même avec lui dans le Northumberland (1496). Leurs armes ne furent pas heureuses, ni cette année, ni l'année suivante, et le prétendant alla attendre en Irlande une occasion plus favorable. Une révolte qui éclata dans le comté de Cornouailles lui ayant permis de reparaître sur la scène politique, il débarqua dans la baie de White-Sand (1498), et se porta aussitôt sur Badmin. Ce fut là que, pour la première fois, il prit le titre de Richard IV dans une proclamation que Bâcon nous a conservée. Il échoua encore dans cette nouvelle entreprise, réclama et obtint le droit d'asile dans l'abbaye de Beaulieu; mais, se laissant séduire par les promesses artificieuses de Henri, il se livra à lui volontairement, et fut conduit à la Tour de Londres. Au bout d'un an de captivité, pendant lequel son heureux rival travailla plus que jamais à le faire passer pour un imposteur, sans y réussir toutefois, le vrai ou faux Richard IV s'évada, et se réfugia dans le monastère de Béthléem, dont le prieur consentit à le livrer, après avoir stipulé que l'infortuné aurait du moins la vie sauve. Henri VII fit subir à son prisonnier deux expositions publiques, et le renferma ensuite à la Tour; mais bientôt il le fit comparaître, comme coupable d'une conspiration, devant des commissaires qui le firent attacher au gibet (1499). Telle fut la fin de ce Perkin, qui avait été reconnu par plus. princes de l'Europe comme le légitime héritier de la couronne d'Angleterre, et dont les droits ont paru incontestables à quelques auteurs contemporains, ainsi qu'à plusieurs historiens modernes. *Voy.* Rapin-Thoiras, et les *Essais historiques et critiques sur Richard III*, par M. J. Rey, Paris, 1818, in-8. On doit à M. Dorion un roman intit. *Perkin Waerbeck*. M. Brazier a donné, en 1827, une pièce sous le même titre au théâtre de Madame.

PERKINS (WILLIAM), né à Marton en 1558, professa la théologie à Cambridge, où il mourut en 1602. On a de lui : un *commentaire* sur une partie de la Bible; un gr. nombre de *traités théologiques*, rec. et pub. en 1606, 3 vol. in-fol.

PERKINS (ELISHA), médecin établi aux Etats-Unis d'Amérique, se fit connaître par l'invention d'un moyen thérapeutique, qui consistait à promener sur la partie malade du corps deux aiguilles coniques, qu'il appelait le *tracteur métallique*. L'enthousiasme fut grand d'abord pour le perkinisme (c'est le nom qu'on donna à cette nouvelle méthode), mais bientôt son fondateur ne fut plus qu'un charlatan aux yeux des enthousiastes même, qui s'étaient multipliés en Amérique et dans plusieurs contrées de l'Europe. Il n'avait d'abord appliqué son remède qu'à des maladies telles que la goutte, le rhumatisme; mais bientôt il prétendit guérir avec ce singulier moyen tous les maux de l'espèce humaine, la fièvre jaune, par exemple, à laquelle il succomba lui-même à Plainfield, dans les dernières années du 18e S., malgré toutes les promenades qu'il fit faire à ses aiguilles sur lui-même. — Son fils, le docteur Benjamin Douglas PERKINS, soutint l'utilité de cette invention dans un ouvrage imprimé à Londres en 1799, in-8, sous ce tit. : *Influence des tracteurs métalliq. sur le corps humain*. Le perkinisme, restreint à quelques maladies, a été regardé comme salutaire par des médecins distingués, et a survécu à son auteur; mais aujourd'hui il est relégué parmi les rêveries médicales. Un anonyme, entre autres, l'a combattu par un ouvrage intitulé : *du Perkinisme, ou des Aiguilles du sieur Perkins, dans l'Amérique septentrionale*, Copenhagne, 1798, in-8.

PERMISSION (BERNARD BLUET, plus connu sous le nom usurpé de comte de), né dans la pauvreté en 1566, au village d'Arbères, près de Divonne, au pays de Gex, se figura qu'il était appelé à jouer un grand rôle, quoiqu'il eût passé ses premières années à garder les troupeaux, et s'échappa de chez ses parens. Il séjourna quelq. temps à la cour du duc de Savoie, qui s'en amusa, et vint ensuite à celle de Henri IV, qui ne voulut pas de lui. Il vivait de quelques aumônes qu'il recevait, distribuant des livrets remplis d'obscénités et de folies. On conjecture qu'il mourut de misère à Paris vers 1606. Nous n'entrerons pas ici dans de plus grands détails sur ce malheureux. On ne sait rien sur sa vie qu'il n'ait raconté lui-même dans l'ouvrage intitulé : *Recueil de toutes les œuvres de Bernard de Bluet, d'Arbères, comte de Permission, chevalier des ligues des treize cantons suisses*, etc., in-12, dont on trouvera la description dans la *Bibliographie* de Debure, t. 4, n° 3990, et dans le catalog. *Delaleu*, par Nyon, 1775, in-8, n° 1055.

PERMOSER (BALTHASAR), sculpteur, plus connu sous son prénom, né à Cammer, en Bavière, l'an 1650, fit un long séjour en Italie, et travailla ensuite principalem. pour le prince Eugène, dont il a fait aussi la statue, que l'on voit dans un des jardins des faubourgs de Vienne. Ses ouvrages les plus renommés sont : *la Charité*, *la Peinture et la Sculpture qui s'embrassent*, une *Mauresque avec son enfant*, et surtout un *Maure tenant un poisson*. Il m. à Dresde en 1732.

PERNETTE DU GUILLET. V. GUILLET.

PERNETTI (JACQUES), prêtre, historiographe de la ville de Lyon, né dans le Forez en 1696, m. à Lyon en 1777, cultiva les lettres avec plus d'ardeur que de succès. Nous citerons de lui : *le Repos de Cyrus*, Paris, 1732, in-8, fig., dont on trouve l'analyse dans la *Bibliothèque des romans*, décembre 1775; *Lettres philosophiques sur les physionomies*, 1748, 3 part. in-12; Lyon, 1760, in-8; *Recherches pour servir à l'histoire de Lyon*, ou *les Lyonnais dignes de mémoire*, Lyon, 1757, 2 vol. petit in-8.

PERNETY (dom ANTOINE-JOSEPH), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Roanne, dans le Forez, en 1716, quitta son monastère et même son habit, et fut pendant quelque temps conservateur de la bibliothèque de Berlin. De retour à Paris, il refusa de rentrer dans son ordre, obtint à ce sujet un arrêt du parlem., et resta dans le monde. Il m. en 1801. Il s'était beaucoup occupé d'alchimie, et croyait même avoir trouvé la pierre philo-

sophale. L'on prétend qu'il forma à Avignon une espèce de secte, dont on ne connaît pas bien les dogmes, et qui comptait en 1787 une centaine d'affiliés. Au reste, il était très-savant, mais n'avait aucune méthode dans les idées. Nous citerons de lui : *Dictionnaire portatif de peinture, sculpture et gravure*, Paris, 1757, in-8; *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, fait en 1763 et 1764, 2e édit., Paris, 1770, 2 vol. in-8, avec 16 planches (Pernety avait accompagné Bougainville aux îles Malouines en qualité d'aumônier); *Dissertation sur l'Amérique et les Américains*, Berlin, 1770, in-12.

PERNO (Guillaume de), jurisconsulte syracusain du 15e S., a laissé : *Consilia feudalia; Consilia practica et statuta; de principe, rege, reginâ, Tractatus; de feudis Tractatus; in aliquot pragmaticis et privilegiis Commentarium.*

PERON (François), naturaliste et voyageur, né en 1775 à Cerilly, petite ville du Bourbonnais, venait d'achever ses études au collége de sa ville natale, lorsque la révolution le jeta dans la carrière militaire. Il assista à quelques combats, fut fait prisonnier, et profita de sa captivité pour lire sans distraction les historiens et les voyageurs. De retour en France en 1794, il fut réformé pour ses blessures, et vint étudier la médecine à Paris. Il allait être reçu docteur lorsqu'il obtint, non sans peine, d'être employé comme zoologiste dans l'expédition aux terres australes, commandée par Baudin, et qui partit du Hâvre le 19 octobre 1800. Ce fut dans ce voyage, qui fut terminé le 7 avril 1804, que Péron fit les belles expériences qui démontrent que les eaux de l'Océan sont d'autant plus froides qu'on descend à une plus grande profondeur. Sa collection d'animaux, d'après le rapport de la commission chargée de l'examiner, contient plus de cent mille échantillons d'animaux, et le nombre des espèces nouvelles s'élève à plus de deux mille cinq cents : d'où il résulte que Péron, aidé toutefois de M. Le Sueur, son compagnon de voyage, son collaborat. et son ami, a fait connaître plus d'animaux que tous les naturalistes des derniers temps. Sa santé était affaiblie par de longues fatigues. Il m. dans le lieu de sa naissance en 1810. Nous citerons de lui : *Observations sur l'Anthropologie*, Paris, an VIII; *Voyage de découvertes aux terres australes pendant les années* 1800-1804, Paris, 1807-1816, 3 vol in-4, et atlas. Le 2e vol. était imprimé à moitié à la mort de Péron. La publication en est due à M. L. de Freycinet, l'un des officiers de l'expédition, auquel appartient d'ailleurs en entier le 3e vol., et qui a présidé aussi à la confection de l'atlas. M. Arthus-Bertrand a publié, en 1824 et années suivantes, une 2e édition de cet ouvrage, format in-8. On a l'*Eloge* de Péron, par MM. Alard et Deleuze, 1811, in-4.

PERONI (Joseph), sculpteur, né à Rome, où il m. en 1663 à l'âge de 36 ans, montra du talent pour son art; mais ses passions fougueuses et la vie errante qu'elles lui firent mener furent de grands obstacles à ses progrès et à sa fortune. Il fit à Stockholm la *statue de la reine Christine*, et à Naples un *Neptune* destiné à une des fontaines de Madrid.

PERONNE (Claudine), lyonnaise du 16e S., remarquable par sa beauté, cultiva la poésie, et dédia quelques-unes de ses productions à Henri II.

PERONNET DE GRAVAGUENS (Joseph-François), né à Lyon, mort dans la même ville en 1761, à l'âge de 42 ans., a publié, sans nom d'auteur, quelques opuscules, entre autres : deux *Lettres sur la tragédie de Spartacus; la Famille indigente*, drame; et des *Regrets* sur la mort de sa femme, Lyon, 1761, in-12.

PEROTTI (Nicolas), célèbre grammairien, né en 1430 à Sasso-Ferrato, petite ville sur les confins de l'Ombrie et de la Marche d'Ancône, étudia à l'acad. de Bologne, où le défaut de fortune l'obligea d'accepter une chaire de rhétorique et de poésie; mais bientôt il se concilia la bienveillance de l'empereur Frédéric III et du pape Nicolas V, et fit un chemin rapide. Après avoir rempli plus. fonctions honorables à Rome, il fut nommé, en 1458, archevêque de Siponto ou de Manfredonia dans la Pouille, et fut pourvu, en 1465, du gouvernement de l'Ombrie, et en 1474, de celui de Pérouse. Il m. dans la petite île de *Centipera*, près de Sasso-Ferrato, en 1480, après avoir pris part à toutes les affaires importantes qui furent traitées de son temps. Les biblioth. d'Italie possèdent un gr. nombre de *Harangues*, de *lettres* et d'autres *opuscules* de Perotti : Apostolo Zeno en a recueilli les titres dans ses *Dissertaz. vossiane*, I, 256-74. Nous citerons de lui : *Rudimenta grammatices*, Rome, 1473, in-fol., souv. réimpr. à Rome, dans le reste de l'Italie, et à Paris; *Cornucopia sive Commentaria linguæ latinæ*, Venise, 1489, in-fol.; ibid., chez les Aldes, 1499, 1513 et 1526, in-fol. (C'est un commentaire sur quelq. parties des ouv. de Martial).

PEROTTI (François), ami de Frà Paolo, est auteur d'une réfutation de la bulle de Sixte-Quint contre le roi de Navarre. Cet écrit, en ital., est recherché de quelq. curieux.

PEROTTI (Antoine-Marie), carme de la congrégation de Mantoue, d'abord profess. à Milan, ensuite prieur du couvent de Sora, né à Bologne en 1715, mort à Sora en 1769, se distingua comme prédicat. et comme poète. Il a laissé des *oraisons funèbres*, des *sermons*, des *remarques*, et un gr. nomb. de pièces de poésie, ins. dans div. recueils.

PEROTTI-LÉVI (Justine), contemporaine de Pétrarque, eut avec lui une correspondance littéraire et poétique, et cultiva elle-même la poésie italienne. C'est elle qui adressa à l'amant de Laure le sonnet si connu, qui commence par ce vers : *Io vorrei pur drizzar queste mie piume*, etc.; et elle en reçut pour réponse le sonnet qui commence ainsi : *La gola, il sonno, e l'oziose piume*, etc. V. les *Dissertazioni vossiane* d'Apostolo Zeno, tom. 1, p. 257.

PÉROUSE (N. de La), ecclés. et poète assez médiocre, m. vers 1775, est connu par quelques vers dévots, tels que des *stances* sur les évangiles, des *cantiques*, des *poésies sacrées*, 1770, in-8.

PÉROUSE (Jean-Franç. GALAUP de La), célèbre navigat., né à Albi en 1741, était enseigne en 1764. Les quatorze années qui suivirent lui donnèrent l'occasion de parcourir une grande partie du globe. Lors de la reprise des hostilités, en 1778, il commanda une frégate dans l'escadre du comte d'Estaing, et mérita par sa belle conduite le grade de capitaine de vaisseau (1780), dont il se rendit de plus en plus digne par de nouv. faits d'armes. En 1782, il fut chargé d'aller attaquer les établissemens anglais de la baie d'Hudson, et eut un plein succès dans cette entreprise, qui l'exposa à la plupart des dangers que la navigation peut offrir dans les parages les plus redoutés. Cette expédit., d'ailleurs peu importante par ses résultats politiq., développa du moins et fit connaître en même temps les talens de La Pérouse. Ce fut alors que Louis XVI lui confia la direction de cette belle campagne de découvertes qui a mis fin à sa carrière et rendu son nom immortel. Les bases du projet, résumées par le prince lui-même et écrites de sa main, étaient le commerce d'une part et les reconnaissances de l'autre. L'expédition, composée des frégates la *Boussole* et l'*Astrolabe*, la prem. commandée par La Pérouse, la seconde par Delangle, son ami, fit voile le 1er août 1785. La relation du voyage de La Pérouse, rédigée par M. Milet de Mureau, a été publiée à Paris en 1797, 4 vol. in-4, avec atlas. On pourra y voir la route qu'a suivie l'infortuné navigateur. Tout ce que nous pouvons dire ici, c'est que, depuis son départ de Botany-Bay on n'a reçu de lui aucune nouvelle. Dans sa dern. lettre

au ministre, datée du 7 février 1788, il annonçait l'intention de remonter aux îles des Amis, de passer entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, par un autre canal que celui de l'Endeavour, si toutefois il en existait un, de visiter le golfe de la Carpentarie et toute la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la terre de Diemen, de manière cependant à pouvoir arriver à l'Ile-de-France, au commencement de décembre 1788. Tel est, à peu de choses près, le fil qui a conduit d'Entrecasteaux sur les traces de La Pérouse; mais ni lui ni d'autres n'ont rien pu découvrir de certain sur le sort de cet intrépide marin et de ses compagnons. Il paraît constant qu'ils ne sont pas venus aux îles des Amis, comme ils l'annonçaient, et tout porte à croire qu'ils auront péri en s'y rendant de Botany-Bey. Au reste, l'on ne peut faire sur ce triste évènement que des conjectures plus ou moins probables. On a découvert en 1826, des *lettres inédites* de La Pérouse, sur lesquelles on peut consulter la *Revue encyclop.*, t. 1er de 1827, p. 323.

PEROUSE (PICOT de LA). V. PEIROUSE.

PEROZAMAD, prince arsacide qui vivait au 3e S., dans la Bactriane, était fils de Vehsadjan, roi de Belkh dans le pays de Kouschan (la Bactriane), et appartenait à la branche des Arsacides, connue sous le nom de caréniane. Il échappa au massacre de toute sa famille; mais son existence donna quelque inquiétude à Ardeschir, usurpat. du royaume de Perse, qui fit tout pour l'avoir en sa puissance, le fit élever à sa cour, et le rétablit ensuite dans tous les honn. dont ses ancêtres avaient joui. Sous le règne de Sapor, successeur d'Ardeschir, Perozamad eut le commandement des armées, et fut envoyé contre le *vezerg Khakan* ou *grand Khakan* des régions orientales qui séparent la Perse de la Chine. Il fut vainqueur; mais ses succès et les alliances illustres qui en furent la suite, éveillèrent les soupçons du roi de Perse. Une guerre éclata entre ce monarque et le prince carénian, qui, après avoir obtenu de nombreux avantages, périt empoisonné par les partisans de Sapor.

PERPENNA, consul l'an 130 av. J.-C., battit et fit prisonnier Aristonicus, qui disputait aux Romains le royaume de Pergame. — PERPENNA CENSORINUS, consul l'an 92 av. J.-C., et censeur 6 ans après, arriva aux plus hautes dignités quoiqu'il fût grec.

PERPENNA, gén. romain, embrassa le parti de Marius, et devint lieut. de M. Æm. Lepidus. Après la défaite et la m. de son chef, il lui succéda dans le commandem., recueillit les débris de l'armée et passa en Espagne. Il n'avait pas le projet de réunir ses forces à celles de Sertorius, dont il méprisait l'origine obscure; mais ses soldats l'y obligèrent. Le désir de se venger de cet affront, joint à la jalousie que lui donnait la haute renommée de ce général, le porta à le faire assassiner dans un festin. Devenu alors command. en chef des troupes, il ne tarda pas à montrer toute son incapacité. Il alla se jeter dans une embuscade, fut fait prisonnier, et mis à m. par l'ordre de Pompée, l'an 680 de Rome, 74 av. J.-C.

PERPÉTUE et FÉLICITÉ (STES). V. FÉLICITÉ.

PERPINIACO (GUIDO de), ainsi appelé parce qu'il était de Perpignan, fut général de l'ordre des carmes en 1318, év. de Majorque en 1321, et m. à Avignon en 1342. Il a laissé: une *Concordance des évangélistes*, une *Somme des hérésies*, avec leur réfutation, et beaucoup d'autres ouvrages.

PERPINIAN (PIERRE-JEAN), en esp. *Perpiñan*, jésuite, né à Elche, dans le royaume de Valence, vers 1530, professa l'éloquence à Coïmbre, la rhétorique à Rome, l'Ecriture-Ste à Lyon et ensuite à Paris, où il m. en 1566. Il est compté parmi les bons latinistes modernes. Le P. Lazery, jésuite, a pub. le recueil de ses ouvrages, Rome, 1749, 4 v. petit in-8.

PERPONCHER (W.-E. de), écriv. hollandais, avait été envoyé à Paris comme otage par ordre du gén. Molitor en 1813. Il m. à Utrecht en 1819 dans un âge fort avancé. Nous citerons de lui: *Observ. sur les Epîtres de St Paul*, et un *Recueil de poésies hollandaises*, Utrecht, 1808, in-8.

PERRACHE (JACQ.), auteur du *Triomphe du Brelan*, etc. (en vers et en prose), Paris, 1585, in-8.

PERRACHE (MICHEL), sculpt., né à Lyon en 1685, visita les académies d'Italie et d'Anvers, obtint le droit de bourgeoisie à Malines pour avoir décoré une église de cette ville, revint dans sa patrie, qui lui doit aussi plus. ouvr., et y m. en 1750. — PERRACHE (N.), son fils, m. en 1779, fut un sculpteur médiocre; mais il est connu à Lyon par le projet qu'il conçut d'étendre cette ville au midi, et pour cela de reculer d'une demi-lieue le confluent du Rhône et de la Saône. On construisit une chaussée qui porte son nom; mais les autres travaux nécessaires ne furent pas exécutés, et il est probable qu'on a abandonné pour toujours ce plan d'agrandissement de Lyon sur sa longueur, déjà si disproportionnée avec sa largeur.

PERRAULT (GUILLAUME), dominicain, fut suffragant de Philippe de Savoie, archev. de Lyon de 1245 à 1260, et publia, entre autres ouvr., un *Traité sur les devoirs des religieux* et une *Instruction sur le bonheur des princes*.

PERRAULT (CLAUDE), célèbre architecte, né à Paris en 1613, étudia la médec., et obtint même le titre de doct. de la faculté de cette ville; mais les travaux qu'il fut obligé de faire sur Vitruve, que Colbert l'avait chargé de traduire, lui révélèrent les rares dispositions qu'il avait pour l'architecture. Devenu memb. de l'académie des sciences, il fournit les dessins et les plans des bâtimens de l'Observatoire, monument d'un style lourd, et qui ne remplit qu'imparfaitement son but, quoique certaines parties soient bien touchées. L'on était loin de pressentir alors à quelle hauteur s'élèverait dans la suite ce médec., transformé tout d'un coup en architecte par la puissance d'une vocation décidée. Lorsque Colbert fit un appel à tous les artistes pour la construction du Louvre, Perrault envoya un dessin auquel ne purent être comparés ceux de ses concurrens, et qui obtint les suffrages du chevalier Bernini, venu de Rome à la voix du ministre français. Mais l'envie se vengea en déclarant que ce beau plan était impraticable; et il fallut que l'exécution d'un modèle en petit écartât toutes les objections, et fît disparaître jusqu'à l'apparence même des difficultés. Alors seulement fut élevé ce monument, que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de l'architect. française et le plus bel édifice qui existe à Paris: la colonnade surtout, malgré quelques défauts, est admirable. Des modifications ont eu lieu sous Bonaparte, notamment dans l'intérieur de la cour. La seule façade, dite de *l'Horloge*, et qui est de Jean Goujon et de Philibert Delorme, a été conservée; les trois autres ont été achevées conformément aux plans de Perrault. On reconnaît dans ces plans un génie né pour les grandes choses. Après la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté, un arc de triomphe fut élevé à la gloire du roi à l'extrémité de la grande rue St-Antoine, encore d'après les dessins de Perrault. Une partie de ce monum. ne fut construite qu'en plâtre, et il fut d'ailleurs détruit un an après la m. de Louis XIV; mais la superbe estampe que Leclerc en a donnée prouve qu'il surpassait en grandeur et en magnificence tous ceux du même genre que l'on connaît. Perrault a laissé encore d'autres ouvrages qui auraient suffi à la réputation d'un artiste moins habile, tels que la chapelle de Notre-Dame de Navenne, dans l'église des Petits-Pères, et la plupart des dessins des vases, soit de bronze, soit de marbre, qui ornent les jardins de Versailles. Il m. à Paris en 1688, assuré de jouir

d'une gloire impérissable, malgré les efforts de l'envie et les plaisanteries injustes de Boileau. Parmi ses écrits, nous citerons : une traduct. de *Vitruve*, 1673; 2ᵉ édit., 1684, 1 vol. in-fol.; *Ordonnances des cinq espèces de colonnes, selon la méthode des anciens*, 1 vol. in-fol.; *Essais de physique*, 2 vol. in-4 et 4 vol. in-12, dont les trois premiers parurent en 1680, et le 4ᵉ en 1688; *Recueil d'un grand nombre de machines de son invention*, etc., Paris, 1700, 1 vol. in-4.

PERRAULT (Charles), frère du précéd., né à Paris en 1628, trouve le burlesque à la mode à son entrée dans le monde, et perdit son temps, avec deux de ses frères, le médecin et le doct. de Sorbonne, à écrire quelques bagatelles dans le goût de Scarron. Il faisait des vers avec cette extrême facilité, indice presque certain d'un talent qui ne mûrira jamais. Cependant il s'était déterminé à suivre la carrière du barreau, et y avait même débuté d'une manière assez honorable; mais il suivit bientôt l'exemple de son frère Pierre, jeta de côté la robe d'avocat, et devint le commis de ce frère, qui venait d'acheter la charge de receveur-général des finances de Paris. Libre alors de suivre son penchant, il publia des poésies frivoles et quelques odes de circonstance, et fut applaudi du public et sifflé par Boileau. Le satirique était destiné à avoir raison contre Perrault le poète, autant qu'il avait tort contre l'architecte (*v.* Claude Perrault). Nommé par Colbert en 1664 premier commis de la surintendance des bâtim. du roi, Ch. Perrault usa noblem. de la confiance du ministre pour protéger les arts, les sciences et les lettres. Le comité de devises et de médailles qu'il formait avec Chapelain, Cassagne et l'abbé Bourzeis, fut le berceau de l'acad. des inscriptions : et c'est aux mémoires qu'il dressa que doit être attribuée en partie la fondation de l'acad. des sciences et de celle de peinture, sculpture et architecture. Admis à l'académie française en 1671, il la fit établir au Louvre, lui fit assigner des jetons à titre de droits de présence, et l'engagea à adopter deux changemens avantageux dans son organisation, la publicité de quelq.-unes de ses séances, et l'élection de ses membres par le mode du scrutin. Malheureusem. pour sa réputation littéraire, il renonça à ses places, eut plus de loisir, et publia son *Parallèle des anciens et des modernes* (Paris, 1688-96, 4 vol. in-12) : ce fut le signal d'une mémorable querelle, assez oiseuse du reste, et dans laquelle nous ne prétendons pas entrer. Nous remarquerons seulement la maladresse de Perrault, qui, au lieu d'opposer La Fontaine à Phèdre, Molière à Térence, Bossuet à Cicéron, Boileau même à Horace, s'avisa, pour détruire le culte de l'antiquité, d'attaquer Homère et de lui préférer Chapelain et d'autres écriv. de cette force. De tous les auteurs du temps, il n'eut pour lui que Fontenelle, qui se garda bien d'aller aussi loin. Perrault fut écrasé, et il devait l'être, par Racine et par Boileau. Cependant on parvint à le réconcilier avec ce dernier en 1694. Le champion des anciens répara le temps qu'il avait perdu dans cette polémique ridicule, où pourtant il s'était honoré par une rare modération, et fit paraître les *Eloges des hommes illustres du* 17ᵉ *S.*, Paris, 1696-1701, 2 vol. in-fol. Il m. à Paris en 1703, estimé pour son beau caractère, ses connaissances étendues et l'attachement sincère qu'il avait voué à tous les gens de mérite, plutôt que pour ses écrits et son goût. Parmi ses ouvr. que nous n'avons pas indiqués, nous citerons : les *Contes des Fées*, publ. en 1697 sous le nom de son fils, Perrault d'Armancour; *Cabinet des beaux-arts*, ou *Recueil d'estampes suivies d'explications en vers et en prose*, Paris, 1690, in-fol.; et des *Mémoires* sur sa vie pub. par Patte, 1759, petit in-12. V. son *éloge* par d'Alembert. — Perrault (Pierre), l'aîné de cette famille, d'abord avocat honoraire, puis receveur-gén. des finances de Paris, fut renvoyé par Colbert pour avoir pris quelques valeurs sur sa caisse dans un moment de détresse. Nous citerons de lui une *Défense de l'opéra d'Alceste* (de Quinault), imp. dans le *Recueil de divers ouvrages de prose et de vers*, de Lelaboureur, 1675, in-4. — Perrault (Nicolas), frère des précéd., mort jeune en 1661, avait été exclu de la Sorbonne avec Arnauld. Nous citerons de lui : *Morale des jésuites, extraite fidèlement de leurs livres imprimés avec l'approbation et permission de leurs supérieurs*, Mons, 1667, in-4; 1669, 3 vol. in-12; 1702, 1739, id.

PERRAY (Michel du). V. Duperray.

PERREAU (Jean-André), né à Nemours en 1749, m. à Toulouse en 1813, dans l'exercice de ses fonctions d'inspecteur des nouvelles écoles organisées par Buonaparte, avait été précédemment professeur de législation à l'école centrale de la Seine, professeur suppléant du droit de la nature et des gens au collège de France, et membre du tribunat, où il avait présenté comme rapporteur, dans la discussion du Code civil, les titres de l'adoption et de l'usufruit. Il cultiva les lettres sans beaucoup de succès. Nous citerons de lui : *Elémens de législation naturelle*, in-8; *Etudes de l'homme physique et moral dans ses quatre âges*, 2 vol. in-8.

PERREAUD (François), ministre protestant, originaire de Bussy, près de Châlons-sur-Saône, exerça son ministère à Mâcon vers 1612. Des persécutions l'ayant forcé d'abandonner cette ville, il se retira dans le pays de Gex, et dirigea l'église de Toisy, où il eut de nouvelles persécutions à supporter. Il m. dans un âge avancé vers 1660. Il eut les vertus de son état, mais aussi plus que la crédulité de son temps. On peut en juger par les deux ouvrages suivans : *Démonologie*, ou *Traité des démons et sorciers*, etc.; l'*Antidémon de Mascon*, ou *véritable Histoire*, etc., Genève, 1653, in-12.

PERRECIOT (Claude-Joseph), historien, né en 1728 à Roulans, bailliage de Baume, se fit recevoir avocat au parlement, et sut concilier les devoirs de son état avec l'ardeur qu'il avait pour l'étude. Il accepta ensuite la charge de procureur du roi près de la maîtrise de Baume, s'en démit dès qu'il eut fait disparaître les abus de la police forestière, fut nommé maire de cette ville en 1768, et trésorier au bureau des finances de Besançon en 1782. Il fut un des commissaires choisis pour rédiger les cahiers de ce bailliage, lors de la convocation des états-généraux, et fut élu membre du conseil général du département du Doubs en 1790. Emprisonné en 1793, il ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor, et m. à Roulans en 1798. Il était membre de l'académie de Besançon. Nous citerons de lui : *de l'Etat civil des personnes et de la Condition des terres dans les Gaules, depuis les temps celtiques jusqu'à la rédaction des coutumes*, en Suisse (Besançon), 1786, 2 vol. in-4; Londres, 1790, 5 vol. in-12.

PERRÉE (Jean-Baptiste-Emmanuel), contre-amiral, né à St-Valeri-sur-Somme en 1761, était capitaine dans la marine du commerce, lorsqu'en 1793, il passa dans celle de l'état avec le grade de lieutenant de vaisseau. Après une croisière qui mit en son pouvoir 63 bâtimens, il fut nommé capitaine de vaisseau (1794), alla détruire les établissemens angl. à la côte d'Afrique, et revint avec 54 bâtimens richement chargés. Il s'était signalé par de nouveaux faits d'armes, et venait d'être élevé au grade de chef de division, lorsqu'il fut envoyé en Egypte (1798) sous les ordres de Brueys. Avec une flottille de bâtimens légers, tirant peu d'eau, il suivit sur le Nil toutes les opérations de l'armée de terre, à laquelle il rendit d'importans services. Il tomba aux mains des Anglais comme il revenait en France (1799), fut échangé presque aussitôt, et nommé contre-amiral la même année. Chargé d'al-

ler ravitailler Malte, il rencontra une escadre anglaise, l'attaqua le premier lorsqu'il vit que le combat était inévitable, et périt dans cette lutte inégale (1800), avant d'avoir vu sa défaite.

PERREIN (JEAN), naturaliste, membre de la société des sciences et belles-lettres de Bordeaux, mourut en 1805, âgé de 55 ans, à New-York, où il était allé pour se perfectionner dans la connaissance de l'histoire naturelle, et compléter ses collections. Il a donné beaucoup de notes importantes dans le Cours d'histoire naturelle de Sonnini.

PERRELLE (JEAN), professeur de belles-lettres à Châtillon-sur-Seine, où il était né vers la fin du 15e S., a traduit du grec *Theodori Gazæ Liber de mensuris atticis* (Paris, 1535, in-8), et formé quelques élèves remarquables, tels que Hubert Languet et Philandrier.

PERRELLO (MARIANO), antiquaire sicilien, m. en 1670, a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons : *l'Antichità di Scichilli, anticamente chiamata Casmena, seconda colonia siracusana*, etc.

PERRENOT (ANTOINE). V. GRANVELLE.

PERRIER (FRANÇOIS), avocat, puis substitut du procureur-général au parlement de Dijon, né à Beaune en 1645, m. à Dijon en 1700, ne vit pas une seule fois la cour s'écarter de ses conclusions pendant les 21 ans qu'il remplit les fonctions du ministère public. On cite de lui un recueil d'*Arrêts notables du parlement de Dijon, avec des observations sur chaque question*, Dijon, 1735, 2 vol. in-fol., pub. par Guill. Raviot, conseiller des états de Bourgogne. — PERRIER (Nicolas), né à St-Jean-de-Lône vers 1620, m. à Dijon en 1694, avait été l'un des avocats consultans les plus laborieux de cette dernière ville, et avait rassemblé des arrêts, dont Raviot a profité pour le recueil indiqué dans l'article précédent. Il a laissé aussi des *notes* MSs. sur la coutume de Bourgogne.

PERRIER (FRANÇOIS), peintre, né à St-Jean-de-Lône vers 1590, m. à Paris vers 1650, avait séjourné à deux reprises différentes en Italie : ce fut pendant le second voyage qu'il se distingua le plus, surtout par la gravure des planches qui contiennent la suite des statues et des bas-reliefs qu'il a copiés d'après l'antique. Toutefois le dessin de ces planches manque d'exactitude et de précision. L'édition la plus estimée est celle que l'auteur publia lui-même à Rome, sous ce titre : *Statuæ antiquæ centum, edente Francisco Perrier*, Rome, 1638; et *Icones et Segmenta illustrium è marmore tabularum, quæ Romæ adhuc exstant*, Rome, 1645. Cette collection, comme on voit, se compose de deux suites, l'une des statues, l'autre des bas-reliefs. Parmi ses tableaux, qui ne sont pas sans défauts, mais qui sont pleins de feu et annoncent une grande fougue d'imagination, on cite l'hist. de *St Antoine ermite*.

PERRIER (CHARLES DU). V. DUPERRIER.

PERRIER (M.-VICTORINE PATRAS, dame), morte à Paris en 1821, est auteur d'une petite comédie en un acte et en vers, jouée avec succès à la Porte-St-Martin, en 1820, et de quelques poésies publiées dans divers recueils, entre autres dans le *Petit magasin des dames*. Nous citerons encore d'elle : *Récréations d'une bonne mère avec ses filles*, ou *Instructions morales sur chaque mois de l'année, à l'usage des jeunes demoiselles*, 1804, in-12.

PERRIÈRE (JACQ.-CHARLES-FRANÇOIS de LA), né à Marancené en Aunis, mort en 1777, a donné le *Mécanisme de l'electricité*, 1756, 2 vol. in-12; et la *Physique nouvelle, céleste et terrestre*, 1766, 3 vol. in-12.

PERIGNY (TAILLEVIS de), capit. de vaisseau, né en 1720, se distingua par sa valeur, ses talens milit., et par ses trav. et ses connaissances en hydrographie. C'est à lui que l'on doit la carte des sondes du golfe de Gascogne, qui fait partie du *Neptune français*. Il périt glorieusement dans un combat de la corv. l'*Emeraude*, qu'il commandait, contre la frégate le *Southampton*, en 1757. Vers le même temps, le marquis de Perrigny, son frère, était fait prisonnier par les Anglais qui le relâchèrent en considération de la belle défense du capitaine de l'*Emeraude*.

PERRIN (PIERRE), connu sous le nom d'*abbé Perrin*, quoiqu'il ne fût point ecclésiastique et ne possédât aucun bénéfice, ni abbaye, était né à Lyon, on ne sait en quelle année, et m. en 1680. C'est comme créateur de l'opéra français qu'il mérite l'attention de la postérité. En 1659, il fit chanter à Issy, dans la maison de M. de La Haye, une pastorale en 5 actes, dont Cambert avait fait la musique. Le succès l'engagea à composer deux autres pièces. Vers le même temps, le marquis de Sourdeac perfectionnait les machines propres à l'opéra et faisait représenter la *Toison d'Or* (de Pierre Corneille) dans son château de Neubourg en Normandie; mais ce ne fut que le 28 juin 1669 que Perrin obtint des lettres patentes pour l'établissement d'une académie de musique, où l'on chanterait au public des pièces de théâtre. En mars 1671 fut joué l'opéra de *Pomone*, paroles de Perrin, musique de Cambert, dans un jeu de paume, rue Mazarine, en face de la rue Guénégaud : ce fut-là le berceau d'un théâtre qui devait s'élever plus tard à un si haut degré de magnificence. Perrin, comme poète, fut souvent maltraité par Boileau et le méritait. Nous citerons de lui : *Prem. comédie française en musique, représentée en France, pastorale*, 1659, in-4, réimpr. dans le recueil des *Œuvres de poésie* de l'auteur, 1661, in-12. — PERRIN (Denis-Marius de), né à Aix en Provence, m. en 1754, à l'âge de 72 ans, a donné deux édit. des *Lettres de Mme de Sévigné*, avec des notes, 1734, 4 vol. in-12; Paris, 1754, 8 vol. in-12. La prem. fut faite sous les yeux de Mme de Simiane. —V. PERINO del VAGA.

PERRIN (CHARLES-JOSEPH), jésuite, prédicat., né à Paris en 1690, fut accueilli par l'archevêque de cette ville lors de l'abolition de sa société, et m. à Liége en 1767. On a publié dans cette dern. ville les *sermons* de Perrin, 1768, 4 vol. in-12. — Un autre PERRIN (François), jésuite, professeur dans l'univ. de Toulouse et ensuite dans celle de Strasbourg, mort à Toulouse en 1716, a publié un *Manuale theologicum*, Paris, 1714, 2 vol. in-8.

PERRIN-DULAC (F.-M....), m. sous-préfet de Rambouillet en 1824, a laissé : *Voyage dans les deux Louisianes, et chez les nations sauvages du Missouri, par les Etats-Unis, l'Ohio, et les provinces qui les bordent, dans les années* 1801 à 1803, etc., Lyon, 1805, in-8, fig., etc.

PERRINET DU PIN, est auteur de *la Conqueste de Grèce, faite par Philippe de Madien*, Paris, 1527, in-fol. et in-4, gothique.

PERRON (DU). V. DUPERRON.

PERRONET (JEAN-RODOLPHE), célèbre ingénieur des ponts-et-chaussées, né à Surêne, près Paris en 1708, fut chargé, à l'âge de 17 ans à peine, de diriger plus. constructions importantes dans cette ville. Nommé, en 1747, direct. de l'école des ponts-et-chaussées, nouvellement fondée, il se montra digne de ce poste, et mit le sceau à sa réputation par treize ponts qui furent exécutés d'après ses plans. Quelques-uns, tels que ceux de Neuilli, de Nemours, de Pont-Ste-Maxence, et de Louis XVI à Paris, passent pour des chefs-d'œuv. qui n'ont pas enc. été surpassés. Celui de Neuilli était le prem. exemple d'un pont horizontal. On doit encore à Perronet le *canal de Bourgogne*, et le projet de rendre navigable et d'amener à Paris la rivière d'Yvette, projet dont le but a été rempli depuis d'une manière plus avantageuse par l'exécution du canal de l'Ourcq. Il faut parler aussi

des routes qu'il a ouvertes, rectifiées ou plantées d'arbres, et de plusieurs machines ingénieuses. Nous ne pouvons entrer dans le détail de tous ses travaux, qui d'ailleurs ont été décrits dans 3 vol. in-fol., imprimés aux frais du gouvernement. Il m. en 1794, chéri de ses élèves et regretté de tout le monde. Il était associé à la société royale de Londres, à l'acad. de Stockholm, de Berlin, etc., et à la plupart des sociétés sav. de France. Nous citerons de lui : un *Mémoire* sur la recherche des moyens que l'on pourrait employer pour construire de grandes arches de pierre, de deux cents.... jusqu'à cinq cents pieds d'ouverture, etc., Paris, 1793, in-4 ; et d'autres *mémoires*, insérés dans le *recueil* de l'acad. des sciences. V. la *Notice pour servir à l'éloge de M. Perronet*, publiée en 1805 par M. Lesage.

PERROT (sir JOHN), célèbre homme d'état anglais, né en 1527, d'une ancienne famille du comté de Pembroke, jouit de la faveur d'Edouard VI et d'Elisabeth. Après une courte disgrâce qu'il subit sous la reine Marie, il fut nommé par Elisabeth président de Munster, amiral de la flotte sur la côte d'Irlande, et ensuite lord-député d'Irlande. La trop grande sévérité dont il usa dans ce dern. emploi le fit rappeler et enfermer à la Tour. Condamné à m. en 1592, il obtint de la reine un sursis ; mais il m. la même année.

PERROT D'ABLANCOURT. V. ABLANCOURT.

PERRY (JOHN), ingénieur angl., fut appelé en Russie par le tzar Pierre Ier auquel il fut d'un gr. secours pour établir des communications par eau entre diverses parties de ce vaste empire ; mais ne pouvant obtenir d'être payé de ses appointemens, il quitta le service du tzar. De retour en Anglet. en 1712, Perry dessécha plus. marais, construisit des digues, et m. en 1733. On cite de lui : *Etat présent de la Russie, ou Moscovie, contenant une relation de ce que S. M. czarienne a fait de plus remarquable dans ses etats, et une Description de la religion, des Mœurs, etc., tant des Russes que des Tartares, et autres peuples voisins*, Londres, 1716, in-8 ; trad. en franç. par Hugony, La Haye, 1717, in-12, et en allem., id., in-8.

PERRY (JACQUES), publiciste angl., né à Aberdeen en 1756, écrivit plus. brochures politiques et travailla successivement à la rédaction de plusieurs journaux de l'opposition, au *general Advertiser*, à l'*european Magazine*, au *Gazetteer*, et enfin au *Morning-Chronicle*, dont il devint propriétaire avec son ami Gray. On sait que cette feuille est, depuis plus de vingt ans, le principal journal de l'opposition en Angleterre. Perry m. à Brighton en 1821. Le club de Fox lui a voté un monument.

PERS (CIRO signor de), chev. de St-Jean-de-Jérusalem, né dans le Frioul au 17e S., a publié des *Poésies*, dont la meill. éd. est de Venise, 1683, 2 v.

PERSAN (PIERRE-NICOLAS-CASIMIR de), littérateur, né à Dôle en 1750, mort dans la même ville en 1815, consacra sa vie à des recherches et à l'étude de la diplomatique. Il a laissé : *Notice sur la ville de Dôle*, 1806, in-8 ; *Recherches historiques sur la ville de Dôle*, 1809, in-8 de 418 pages.

PERSE (la), contrée d'Asie, l'une des premières et des plus vastes monarchies qui aient existé, comptait déjà, aux temps de la fondation de Rome, plusieurs dynasties de souverains (celles des *Kayoumariens*, des *Pischédadiens*). Les vestiges qui attestent l'ancienneté de cette nation ne dénotent rien de positif sur son berceau ; aussi s'accorde-t-on assez généralement à la regarder comme un peuple primitif. La haute réputation de sagesse et de justice acquise aux Perses près des autres peuples de l'antiquité précède tout ce qu'on a d'authentique sur leur histoire. Ils la devaient au respect sévère qu'ils avaient conservé pour les institutions de Zoroastre ou Zerdoscht, législateur immortel, dont aujourd'hui encore des tribus indoues se flattent d'observer la doctrine dans toute sa pureté (*v.* l'article GUÈBRES). Tandis que l'empire d'Asie passait successivement des Assyriens aux Mèdes et aux Babyloniens, la monarchie persane se maintenait indépendante et séparée ; mais à cela paraît s'être bornée sa gloire jusqu'au règne de Cyrus (Kéy-Kosrou, suivant les historiens persans), l'un des successeurs de Kéy-Kaoûs (le même, à ce qu'on croit, que le prince nommé Phraortès par les historiens grecs), fondateur de la 3e dynastie, dite des *Kéyaniens*. Agrandi des débris de l'empire des Mèdes (559 avant J.-C.), par ce jeune guerrier, l'admiration et l'épouvante de l'Asie, le royaume de Perse atteignit l'apogée de sa gloire sous les successeurs de Cyrus, pour passer ensuite, avec le reste du monde connu, sous la conquête d'Alexandre, en 331. Plus tard, une petite tribu de soldats-pasteurs, sortie du sein de l'anarchie dont les guerres que se firent les lieutenans du roi de Macédoine couvrirent l'empire immense que laissait ce conquérant, les Parthes, vainqueurs des Syriens sous les Séleucides, et établis sur les bords du Tigre, dans la province aujourd'hui appelée l'Irak-Adjemi, s'y agrandirent peu à peu, et fondèrent par les armes cette puissance, un instant l'heureuse émule de Rome, et dont l'éclat rappela celui qu'avait jeté le trône de Perse aux temps de sa gloire. Vers l'an 230 de notre ère, un soldat persan, Ardeschir (Artaxercès), homme plein d'audace et de génie, après s'être élevé aux premières charges de l'état, fit revivre l'antiq. monarch. de Cyrus sur le trône même d'Artaban, dern. roi des Parthes, qu'il en avait précipité. Durant cette troisième époque, que termine la conquête des Arabes sous la conduite de Saad, lieutenant du khâlyfe Omar (vers l'an de J.-C. 650), l'histoire n'offre que des lueurs passagères d'intérêt au travers d'une foule d'incertitudes, d'hypothèses et de contradictions. Rayée en quelque sorte de la liste des nations, et passant alternativement, durant une période de 870 années, du joug des Arabes sous celui des Turks, des Arméniens, des Tatars, la Perse fut le théâtre de guerres presque continuelles, et gémit sous les persécutions religieuses qu'entraîna à sa suite l'établissement de l'islamisme. Enfin, en propageant le schisme d'Ali parmi les Persans, un novateur, soi-disant descendant du gendre de Mahomet, le scheik Eïdurh-Sefi, prépara l'affranchissement de sa nation, qu'effectua son fils Ismaël, fondateur de la dynastie des Sofis, et vainqueur du sulthan Sélim Ier (1516). Depuis le règne de ce grand prince, la Perse, détachée de l'union musulmane, c'est-à-dire de la dépendance des khâlyfes ou chefs spirituels des *vrais-croyans*, a été la rivale éternelle de Constantinople. Sous des prétextes de religion, ces deux puissances n'ont cessé jusqu'à nos jours la lutte acharnée qui fait la base de toute leur politique. De fréquentes révolutions ont fait passer les rênes de l'état aux mains d'usurpateurs ; mais ces révolutions n'ont apporté aucun changement bien notable à la condition du peuple de la Perse, qui toutefois passe pour le plus civilisé de l'Asie. Celle qui, en 1722, mit fin au règne de Schah-Hussein, le dernier des Sofis, avait été depuis long-temps préparée par l'incurie des prédécesseurs de ce prince ; mais le mépris que sa stupide indolence excitait parmi le peuple s'étant joint au mécontentement que les cruautés et la tyrannie des grands avaient rendu général, on se trouva hors d'état de comprimer les fréquentes révoltes de quelques ambitieux chefs de tribus. Ainsi s'effectua l'usurpation des Afgans, dont le premier dynaste, Nader-Schah (Thamas-Kouli-Khan), sut gagner l'affection de la multitude par une activité et une modérat. qu'on n'était plus habitué à trouver réunies dans le même souverain. Toutefois la confiante sécurité qu'avaient fait naître les feintes vertus d'un ancien bandit couronné ne tarda pas à

être dissipée par les cruautés et les rapines qu'il fit peser sur son propre royaume. Il fut assassiné par ses compagnons d'armes, et l'anarchie recommença avec une nouvelle fureur. En moins de 40 ans, remplis par des guerres civiles sans fin, trois dynasties se succédèrent sur un trône souillé de sang et de crimes. Enfin l'avènement d'Aga-Mohammed-Khan arrêta la ruine où tant de calamités allaient précipiter la Perse. Cet eunuque-roi, de la dynastie khourda, parvint à réunir sous son autorité les fragmens morcelés de l'ancienne monarchie (1794); mais, au moment où il se disposait à pousser plus activement la guerre qu'il soutenait avec avantage contre les Russes, il tomba sous le poignard d'un assassin, et ce fut l'un de ses neveux, Baba-Khan, qui se saisit du pouvoir avec le titre de régent (1797). Actuellement couronné sous le nom de Fatey-Aly-Schah, ce prince n'a rien négligé pour faire refleurir la Perse au sein de la paix; et dans les circonstances où se trouve aujourd'h. ce royaume (décembre 1826), ce ne peut être qu'en se montrant guerrier valeureux et habile que le prince Abbas-Mirza, héritier de la couronne, justifiera les espérances que ses autres qualités ont fait concevoir au peuple. Le cadre resserré de cette notice ne nous a pas permis d'y admettre une foule de détails curieux sur l'état des mœurs et des institutions des Persans modernes. On en trouvera un exposé succint et habilement tracé dans l'excellent *Resumé de l'histoire de la Perse*, par C. D. Raffenel, 2e édit., Paris, 1825, in-18.

PERSE (Aulus Persius Flaccus), poète satirique latin, naquit à Volterre, ville de Toscane, l'an 34 de J.-C. sous le règne de Tibère. Aux avantages de la naissance et de la fortune, Perse joignait celui de qualités personnelles, qui le firent chérir de ses contemporains, et qui recommandent encore sa mémoire à la postérité. Les grâces de la figure étaient relevées en lui par la plus douce aménité de mœurs et par des vertus solides, qui, plus encore que ses satires, étaient la censure vivante de son siècle. Lié d'une étroite amitié avec le philosophe Cornutus, stoïcien célèbre de cette époque, il s'attacha sincèrement à des doctrines qui s'accordaient si bien avec ses inclinations morales; et ce ne fut point en paroles seulement qu'il se borna à les professer. Il les avait mises en pratique dans sa conduite, avant de les consigner en beaux vers dans le recueil qu'il nous a laissé. Il se compose de six *satires*, qui excèdent à peine 600 vers; et c'est avec ce modeste bagage qu'il a franchi 20 siècles, et qu'il arrivera à la dernière postérité. Ainsi continuera de se réaliser l'avenir de gloire que lui avait présagé Quintilien, dès l'apparition de ses satires. Perse ne jouit point de sa célébrité. Il m. à l'âge de 28 ans la 8e année du règne de Néron. C'est, avec la verve satirique et la vertueuse indignation qui semble l'inspirer, une conformité de plus avec notre célèbre et malheureux Gilbert: mais le satirique français m. dans un hôpital; et le poète romain légua à son ami Cornutus 100,000 *sesterces*, environ 75,000 *francs* de notre monnaie. Ses *satires*, publiées après sa mort par les soins de Cæsius Bassus, mais d'après la révision et peut-être même les corrections de Cornutus, furent reçues du public avec une avidité qu'elles ne durent point à leur seul mérite littéraire. Une curieuse malignité y chercha, et crut y voir de fréquentes allusions au règne et à la personne même de Néron; et il faut convenir que la mystérieuse obscurité d'un grand nombre de passages ouvrait à cet égard un vaste champ aux conjectures. C'est une des causes de l'obscurité si souvent et si durement reprochée à notre poète; mais ce n'est pas la seule, et malheureusement ses nombreux commentateurs n'ont guère fait qu'épaissir les nuages qu'ils se proposaient de dissiper. Perse a été plus heureux en traducteurs, et surtout en traducteurs français. Lemonnier et Sélis, en prose, L. V. Raoul et tout récemment M. Théry, en vers, ont réhabilité le satirique latin aux yeux de ceux qui, sur la foi de critiques ou de panégyristes également passionnés, le mettaient, faute de le bien connaître, au-dessus ou au-dessous de sa valeur réelle. Au moment même où nous rédigeons cet article, on vient de découvrir et de publier un travail curieux, dont Perse a été l'objet: c'est la traduction presque complète de ses *satires*, improvisée par Boileau, jeune encore à ce qu'il paraît, et qui préludait ainsi à la lutte plus glorieuse qu'il devait engager un jour avec Horace, Perse et Juvénal. Cet essai de traduction et les courtes notes interprétatives qui l'accompagnent sont écrites de la main même de Boileau, et jetées en marge d'un *Juvénal* de Farnabe. Le libraire Delalain eut, il y a quelques années, l'idée assez heureuse de réunir dans un seul et même volume, les traductions de Sélis et de Lemonnier, et de mettre ainsi le lecteur instruit en état de prononcer entre deux habiles traducteurs, qui ne s'étaient pas toujours rendu la justice qu'ils se devaient. La meilleure édit. lat. de Perse est celle publ. en 1812 par N. L. Achaintre, Paris, Firmin-Didot, un vol. in-8.

PERSÉE (myth.), un des plus célèb. héros de la fable, naquit de Jupiter et de Danaé. Acrisius, père de Danaé, sur la foi d'un oracle qui lui avait prédit que son petit-fils lui donnerait la mort, avait enfermé sa fille dans une tour, pour qu'elle restât sans époux et sans postérité; mais Jupiter s'y introduisit en pluie d'or, et donna le jour à Persée. Acrisius, instruit de la naissance de cet enfant, le fit exposer avec sa mère à la merci des flots; mais la nacelle qui les portait aborda dans l'île de Sériphe, dont le roi, Polydecte, les sauva, et fit élever Persée. Celui-ci, devenu grand, s'illustra par ses exploits. Il vainquit Méduse avec le secours du bouclier de Minerve, délivra Andromède, qui allait être dévorée par un monstre marin, et épousa cette princesse. Dans un de ses voyages, il se rendit à Larisse pour prendre part à des jeux qu'on y célébrait; mais il eut le malheur d'y tuer Acrisius, son grand-père, sans le connaître. Cette mort le rendait maître du trône d'Argos; mais, affligé d'un si funeste accident, il ne voulut point habiter cette ville, et alla fonder, vers l'an 1313 avant J.-C., Mycènes, où il régna environ 30 ans. Il laissa plusieurs enfans: Alcée, Sthénélus, Nestor et Electryon.

PERSÉE, dernier roi de Macédoine, fils de Philippe, 5e de ce nom, et d'une de ses concubines, fut élevé dans les camps, et se fit par quelques faits d'armes une réputation qu'il ne soutint pas long-temps. Jaloux de Démétrius, son frère cadet, il le calomnia auprès de Philippe, obtint l'ordre de le faire périr, et s'assura ainsi la possession du trône, sur lequel il monta l'an 179 avant J.-C. Il dissimula d'abord sa haine contre les Romains, et s'efforça de leur prouver son dévouement, pendant qu'il travaillait en secret à leur susciter de nouveaux ennemis. Sa conduite ne put rester long-temps sans être suspecte, et l'assassinat d'Eumènes, dont il se rendit coupable, acheva d'ouvrir les yeux aux Romains, alliés de ce malheureux prince. La guerre était inévitable; elle fut déclarée (l'an 165 avant J.-C.). Le roi de Macédoine eut d'abord quelques avantages; mais bientôt, poursuivi par le consul Q. Marcius, il s'enfuit à Pydna, et s'aliéna le cœur de ses sujets même et de ses soldats par sa lâcheté et ses cruautés. Enfin, il fut défait complètement à Pydna par Paul-Emile. Il se réfugia, avec ses trésors et ses enfans, dans l'île de Samothrace; mais bientôt il n'eut plus d'autre ressource que de s'abandonner à la clémence de son vainqueur, qui le fit servir d'ornement à son triomphe. Persée, au sortir de cette humiliante cérémonie, fut jeté dans une prison,

où il se laissa mourir de faim vers l'an 167 avant J.-C. Il avait régné 11 ans. L'un de ses fils, nommé Philippe, exerça à Rome la charge de greffier.

PERSIA (HORACE), jurisconsulte et poète du 17e S., né à Matéra, a laissé : *consiliorum civilium cum decisionibus Semicenturia*, Naples, 1642, in-fol.; *consiliorum criminalium cum decisionibus Semicenturia*, Naples, 1640, in-fol.; *della Vita di S. Vincenzo Ferrerio Canzoni* 12; Trani, 1634, in-4; *Il mal Marito, commedia*, Naples, 1627, in-12; *il Martirio di S. Doratea*, ibid., 1627, in-12; *Pompeo Magno*, trag., Naples, 1603, in-12. — C'est peut-être à tort que quelq. biog. le distinguent d'Orazio PERSIANI, secrét. de Charles-Louis de Lorraine, duc de Joyeuse, et qui naquit à Florence au commencement du 17e S. Des sonnets, des madrigaux, etc., composent les œuvres qu'on attribue à ce dern. ; et l'on y ajoute quelq. drames en musique, parmi lesquels on remarque : *le Nozze di Teti e Peleo* (1639); *Narciso ed Eco immortalati; gli Amori di Giasone e d'Issipile* (1642).

PERSIO (ASCANIO), littérateur, né à Matera en 1554, professeur de grec en 1586 à Bologne, mort dans cette dernière ville en 1610, a laissé : *Discorso intorno alla conformità della lingua italiana, con le più notabili antiche lingue, e principalmente con la græca; l'Indice dé poemi d'Omero*, Bologne, 1592, in-8.

PERSIUS (CAÏUS), orateur romain, le plus savant homme de son temps, remplit les charges de questeur et de tribun du peuple, et fut élu préteur l'an 620 de Rome (132 avant J.-C.). Il paraît certain qu'il avait composé plusieurs ouvrages, dont il ne nous est resté aucun fragment.

PERSON (CLAUDE), méd., né à Châlons-sur-Marne, eut de la réputat. à Paris, où il publia, en 1749, ses *Elémens d'anatomie raisonnée*, in-8. Il m. en 1758.

PERSONA (GOBELIN), chroniq., né en Westphalie en 1358, embrassa l'état ecclésiast., et plus tard la vie monastique à Badeken, où il m. vers 1420. On a de lui : *Cosmodromium hoc, est Chronicon universale complectens res eccles. et reipub. ab orbe condito usque ad ann. Christ.* 1418, Francfort, 1599, in-fol., inséré par Meibom le jeune dans les *Scriptor. germanicar. rerum*. On lui attribue : *Vita S. Meinulphi, paderbornensis diaconi et confessoris*, insérée par les bollandistes dans leur *Recueil* (oct., t. 3, p. 216-25).

PERSONA (CHRISTOPHE), litt., religieux guillelmite, direct. de la bibliothèq. du Vatican, né à Rome vers 1416, m. dans la même ville en 1485, a trad. du grec en lat. : 25 *Homélies* de St Jean-Chrysostôme, Rome, sans date, in-4; Bologne, 1475; l'ouvrage d'*Origène contre Celse*, Rome, 1481, in-fol., l'*Hist. de la guerre des Goths*, par Procope, Rome, 1509, in-fol., l'*Hist.* d'Agathias, continuateur de Procope, ib., 1516, in-fol.; Augsbourg, 1519, in-4, etc.

PERSONA (JEAN-BAPTISTE), méd. et littérat., mort en 1620 à Bergame, sa patrie, a laissé : des *Comment.* sur différ. ouvr. de Galien, Bergame, 1602, 1611, in-4; *Discursuum medicinalium unicus liber*, ib., 1603, in-4; *Noctes solitariæ*, Venise, in-4.

PERSONALI (ACHILLE), jurisconsulte du 16e S., né à La Mirandole, a pub. : *Tractatus tres : de adipiscendâ possessione, de interdicto, de petitione hæreditatis*, Venise, 1572 et 1582; Cologne, 1596; *Corona quæstionum civilium et criminalium*, Francfort, 1596, in-4.

PERSONALI (FRANÇOIS), jurisc., de la même famille que le préc., podestat de Guastalla, où il m. en 1624, a laissé : *Quæstiones practicantibus necessariæ*, Venise, 1585, in-4; *de Indiciis et Torturâ et quæstionibus, cum tractatu de Gabellis*, Venise, 1583; Francfort, 1619, in-4; *Consilia civilia et criminalia*, Venise, 1590, in-4.

PERSONNE. V. ROBERVAL.

PERSUIS (LOISEAU de), composit., direct.-gén. de l'Académie royale de Musique, né à Avignon, m. après s'être démis de sa place en 1819, a donné au Grand-Opéra : *le Triomphe de Trajan*, avec M. Lesueur, et *la Jérusalem délivrée*; à l'Opéra-Comique : *Léonidas, Fanni Morna*, ou *l'Ecossaise, le Fruit défendu, Marcel*, ou *l'Héritier supposé, Phanor et Angela*. On lui doit encore la musique des ballets d'*Ulysse*, de *Nina*, de *l'Epreuve villageoise*, du *Carnaval de Venise* et le *Chant franç.*

PERSYN (REGNIER de), grav., né à Amsterdam en 1636, grava à Rome, avec Corneille Bloemaert, les statues du palais Giustiniani. Il nous reste encore de cet artiste les *portraits* de Balthasar et de l'Arioste et la *Mort de Léandre*.

PERTARITE, roi des Lombards, succéda en 661 à son père Aribert conjointem. avec Godebert, son frère. La division s'étant mise entre les deux rois, qui régnaient, le prem. à Milan, le second à Pavie, Godebert appela Grimoald, duc de Bénévent, à son secours. Celui-ci massacra Godebert et vainquit Pertarite. Privé de son royaume, cet infortuné prince se réfugia auprès du caghan, ou roi des Avares, et plus tard en France, où il fut accueilli par Clotaire III. Il partait pour l'Angleterre lorsqu'il apprit la m. de Grimoald. Il remonta sur son trône en 671, et l'occupa paisiblement et avec sagesse jusqu'à sa m., arrivée en 688. Ce prince a fourni au grand Corneille le sujet d'une de ses tragédies : ce n'est pas une des meilleures.

PERTHUIS DE LAILLEVAUT (LÉON de), ingénieur et agronome français, né à Germini-l'Evêque, près Meaux, en 1757, m. à Paris en 1818, fut un des officiers chargés de la construct. du fort de Château-Neuf, qui sert de défense à la ville de St-Malo. Outre de nombreux *rapports* faits à la société d'agriculture, dont il était membre, et d'autres travaux utiles, nous citerons de lui deux *Mémoires*, l'un *sur l'art de perfectionner les constructions rurales*, couronné par la société d'agriculture (1805, in-4), et l'autre *sur l'amélioration des prairies naturelles et sur leur irrigation* (1805, in-8, figures).

PERTI (JACQUES-ANTOINE), composit. de musique sacrée, et l'un des plus fameux professeurs de l'ancienne école de musique en Italie, né à Bologne en 1656, m. à Venise en 1723, a aussi travaillé pour le théâtre, et composé 27 à 30 pièces, dont les principales sont : *Alide*, 1679; *Marzio Coriolano*, 1683; *Flavio*, 1686; *Furio Camillo*, 1692; *il Venceslas*, 1708; *Morte di Giesù*, oratorio, 1718.

PERTICARI (le comte JULES), littérat. et philosophe ital., né à Savignano en 1779, m. à Rome en 1822, mérite des éloges pour avoir essayé, dans ses écrits, de rappeler ses concitoyens dégénérés aux mâles exemples et aux doctrines élevées de leurs ancêtres, persuadé qu'il était qu'on ne peut être bon écrivain sans être en même temps bon citoyen et vrai philosophe. Les fragm. qu'il a pub. se trouvent impr. avec les *Proposte* de M. Monti (propositions de quelq. correct. et addit. au dictionn. *della Crusca*). Il fut aussi un des principaux collaborateurs du *Giornale Arcadico* de Rome. Ses MSs. sont entre les mains de sa veuve, fille du célèbre poète Monti.

PERTINAX (PUBLIUS HELVIUS), emp. romain, né l'an 126 à Villa-Martis, près d'Alba-Pompéia, dans la Ligurie (aujourd'hui Albe, dans le Montferrat), d'un affranchi qui se livrait avec succès au commerce, reçut une éducation brillante, et ouvrit même une école dans sa province. Mais bientôt il embrassa le parti des armes, et se signala dans plus. occasions, notamm. à la guerre de Germanie. Il avait déjà été admis au sénat par Marc-Aurèle. Il fut élevé au consulat avec Didius Julianus, et

appelé successiv. à gouverner les deux Mésies, la Dace et la Syrie : partout il se fit aimer des peuples, partout il rendit d'import. services à l'emp. Après avoir été exilé pend. 3 ans par Perpennis, il revint en faveur sous Commode, qui l'envoya dans la Grande-Bretagne pour apaiser la révolte des légions, et ensuite en Afrique avec le titre de proconsul. Il avait été désigné pour la seconde fois consul, et nommé préfet de Rome lorsque les prétoriens et le sénat lui donnèrent l'empire, qui venait d'être arraché à Commode avec la vie. Pertinax gouverna avec beaucoup de modération et de sagesse ; mais en annonçant le projet de réformer les abus, il se fit un grand nomb. d'ennemis, et en rétablissant la discipline militaire, il souleva les prétoriens, qui l'assassinèrent le 18 mars 193. Il avait près de 67 ans. Son règne, qui rappelait déjà ceux de Marc-Aurèle et des Antonins, n'avait été que de 87 jours.—Helvius PERTINAX, son fils, fut tué, l'an 216, par l'ordre de Caracalla pour s'être permis contre ce prince une plaisanterie injurieuse, quoique bien méritée.

PERTUSATI (le comte FRANÇOIS), né à Milan en 1741, m. en 1823, fut toute sa vie très-attaché aux jésuites, chez lesquels il avait été élevé, et dont il avait même porté quelque temps l'habit. Parmi ses ouvr., nous citerons les suiv., trad. du français en italien : *la Consolation du chrétien*, par le P. Roissard, jésuite; *la Vérité défendue et prouvée par des faits contre les calomnies anciennes et nouv.*, Reggio, 1819 (c'est une apologie des jés.). V. l'*Ann. nécrol.* de M. A. Mahul, 1824, p. 386.

PERUCCI (FRANÇ.), protonot. apost., fils d'un habile archit. de Reggio, fut assassiné dans cette ville en 1647. Ses princip. ouv. sont : *Proginnasmi di Pensieri famigliari fra' complimenti misti, centurie due*, Vérone, 1629; *Stato politico del principe*, Venise, 1633; *Pompe funebri di tutte le nazioni del mondo*, Vérone, 1639.

PERUGIN (PIETRO VANUCCI, plus généralem. connu sous le nom du), peintre célèbre, né à Città-della-Pieve, en 1446, et non à Pérouse, quoiqu'il doive à cette ville son surnom de *Perugin*, m. à Castello-della-Pieve, en 1524, fut la tige de cette école romaine, qui devint bientôt la première de toutes. Raphaël fut son élève, et ce gr. peintre s'est plu à consacrer sa reconnaissance par le tableau de l'*Ecole d'Athènes*. Du reste, le style du Pérugin a toujours un peu de sécheresse et de crudité; ses draperies sont pauvres, et il y a peu de variété dans ses compositions, qu'il a répétées trop souvent, satisfait qu'il était de ne piller que lui-même ; mais ces défauts sont bien compensés par la beauté de ses têtes, surtout celles de jeunes gens et de femmes, par la grâce des mouvemens, par l'amabilité du coloris, et par d'autres qualités précieuses. C'est à Florence, à Pérouse et à Rome, qu'on trouve la plupart de ses product. Son tableau du *Mariage de la Vierge* est un des spectacles les plus curieux qu'offre la ville de Pérouse, et c'est pour ainsi dire le résumé de tous ses ouvr., trop semblables entre eux, comme nous avons dit. Toutefois ses fresques ont mérité, presque sans restriction, les éloges des vrais connaisseurs. Son chef-d'œuvre en ce genre est l'admirable suite de peintures dont il a orné la salle du Change à Pérouse. Le Musée du Louvre possède de lui deux tableaux : *le Combat de la chasteté contre l'amour* et *Jésus-Christ ressuscité qui apparaît à la Madeleine*. Le même établissement en possédait cinq autres, parmi lesquels on distinguait *la Vierge et l'enfant Jésus recevant l'hommage des saints protecteurs de la ville de Pérouse*, l'un des beaux ouvrages du Pérugin. Ce peintre, né dans l'indigence, amassa une fortune considérable : mais son avarice égala ses talens. V. les *Brevi notizie delle pitture e scolture che adornano l'augusta città di Perugia*, Pérouse, 1683, 1 pet. vol. in-16, et les *Lettere pitt. perugine*.—V. CERINI, dit le *chevalier Perugin*.

PERUSE (JEAN de LA), né vers 1530 à Angoulême, m. en 1556, près de Poitiers, fut lié avec Ronsard, Remi Belleau, Jodelle, etc. Outre quelques pièces de vers, on a de lui une trag. de *Médée*, imp. pour la première fois à Poitiers, sans date, in-4.

PERUSSEAU (SYLVAIN), jésuite, m. en 1751, d'abord confesseur du dauphin, fils de Louis XV, puis du roi, a laissé : l'*Oraison funèbre du duc de Lorraine*, un *Panégyrique de St Louis* et des *Sermons choisis*, 1758, 2 vol. in-12.

PERUZZI (BALTHASAR), peintre et architecte, né en 1481, dans la partie du diocèse de Volterre qui dépendait de la république de Florence, connut à Rome Raphael, qu'il a imité, surtout dans les *Saintes-Familles*. Ses tableaux d'autel et de galerie, à l'huile, sont extrêmement rares, et l'on ne connaît de lui, comme authentique en ce genre, qu'un tableau composé de 3 demi-figures, représentant la *Vierge entre St Jean-Baptiste et St Jérôme*, que l'on conserve à Torre-Balbiana. Il approcha beaucoup de Raphaël dans ses peintures à fresque, parmi lesquelles nous citerons celle que l'on voit à Sienne, et qui représente la *Sybille prédisant à Auguste l'enfantem. de la Vierge*. Toutefois, comme peintre, il a plus souvent imité que composé, et il est trop inégal ; mais on s'accorde à le regarder comme un des plus habiles architectes de son temps. Entre autres ouvr. remarquables, tant publics que particuliers, le palais Massimi, à Rome, fut élevé et distribué d'après ses dessins. Il venait d'être chargé de l'exécution de la basilique de St-Pierre, conjointement avec Antoine de San-Gallo, lorsqu'il m. en 1536. Le Musée du Louvre possède de lui un tableau représentant la *Vierge qui couvre d'un voile l'enfant Jésus endormi*, et trois dessins.

PESANT (PIERRE LE). V. BOIS-GUILLEBERT.

PESARESE. V. CANTARINI.

PESAY. V. PEZAI.

PESCAIRE. V. AVALOS et COLONNA.

PESCATORE (GIAN-BATTISTA), poète ital., m. en 1558, sénateur de Ravenne, sa patrie, a laissé, entre autres pièces mentionnées au tom. 2, p. 149 des *Mem. degli Scritt. ravennati* du P. Ginnani : *la Morte di Ruggiero* en 40 chants, Venise, 1548 et suiv., in-4; trad. en franç., Lyon, 1583, in-8; *la Vendetta di Ruggiero*, etc., ib., 1557; *la Nina*, comédie, ibid., 1557.

PESCENNIUS-NIGER (CAÏUS), empereur romain, originaire de la ville d'Aquino, embrassa le parti des armes sous les Antonins, et s'éleva par son courage jusqu'au consulat, après avoir obtenu le gouvernement de Syrie et le commandement des légions de l'Asie. Pescennius déploya de grandes qualités et parvint à faire régner dans son armée la plus exacte et la plus sévère discipline. Vers la fin d'avril 193, pendant que Didius Julianus occupait le trône ensanglanté par le meurtre du vertueux Pertinax, les légions romaines saluèrent Pescennius empereur à Antioche ; mais au même moment, les troupes d'Illyrie proclamaient Sévère. Ce dern. marche sur Rome, qu'il délivre de Didius, et se fait reconnaître par le sénat. Pescennius, après avoir essayé vainement d'entrer en accommodem. avec son rival, et se voyant déclaré par lui ennemi de l'état, se prépare à la guerre. Il eut d'abord quelques succès ; mais vaincu ensuite près de Nicée et près d'Issus, il cherchait à gagner le pays des Parthes, lorsqu'il fut tué, non loin de Cyzique, par des soldats qui portèrent sa tête à Sévère (l'an de notre ère 195).

PESCETTI (ORLANDO), grammairien toscan, né dans la 2e moitié du 16e S., ouvrit à Vérone une école qui eut quelq. célébrité, mais s'attira de virulentes diatribes en se faisant impudemm. l'aristarque du Tasse. On a de lui, outre ses réponses aux attaques dirigées contre lui par Guastavini et

autres, *la Regina pastorella;* une trag. de *César;* des *proverbes* et des *dialogues sur l'honneur*, publiés par son fils Quirino.

PESCETTI (Jean-Baptiste), l'un des bons compositeurs de l'école moderne d'Italie, né à Venise où il m. en 1758, travailla pour l'église et le théâtre. On cite de lui : *Dorinda*, 1729; *Alessandro nell' Indie*, paroles de Métastase, 1739; *Tullo Ostilio*, 1740; *Narcisso al fonte*, cantate; *la Cantatrice; Ezio*, paroles de Métastase, 1747.

PESCHIER (Louis Du), avocat au parlement de Paris, sa patrie, publia en 1629, in-8, sous le nom de du Bary, célèbre marchand d'orviétan, une satire dirigée contre le style ampoulé et hyperbolique de Balzac, et intitulée *la Comédie des comédies*.

PESCHIULLI (André), littérat. ital., né à Corigliano au roy. de Naples, en 1601, fut d'abord secrétaire de D. Ferrante de' Monti, et, après la disgrâce de ce seigneur, professeur de philosophie et de grec à Corfou. Il m. à Rome en 1691. On cite de lui : *lo Specchio de' principi, poesia per il cardinal Giacomo Rospigliosi*, Rome, 1668; *il Tisi, ode panegirica*, etc., Gênes, 1648; *il Polluce, ode panegirica*, ibid., 1652.

PESELLI (Francesco PESELLO), peint., né à Florence en 1380, excella surtout à peindre les animaux et leurs divers mouvemens. Il m. du chagrin que lui causa la mort prématurée de son fils uniq., et la même année, 1547. — Ce fils, nommé aussi Francesco Pesello, et surnommé *Pesellino*, était né en 1426. Le Musée du Louvre possède de lui un retable d'autel divisé en deux tableaux peints sur bois, qui représentent, le premier : *St François d'Assise recevant les stygmates;* le second, *St Dominique visitant un malade.*

PESENTIUS DE BERGAME (Elisée), capucin de la province de Brixen, m. en 1637, avait enseigné l'arabe avec succès pend. 30 ans, et pub. plus. ouvrages sur la langue hébraïque, parmi lesquels il suffira de citer : *Sal Elisei, viri divini, sive Dictionarium hebraïcum*, etc., 4 vol. in-fol.; *Favus mellis ex floribus delibatus horti clausi, seu Grammatica hebræa*, 1 vol. in-fol.

PESMES (François-Louis de), plus connu sous le nom de général *Saint-Saphorin*, qu'il tenait du château où il naquit en 1668, au pays de Vaud, se distingua et comme militaire et comme diplomate au service de plus. princes d'Europe auxquels il s'attacha successivement, tels que les souverains de la Hollande, de l'Allemagne, de l'Angleterre. Il m. à son château de St-Saphorin, en 1737.

PESNE (Jean), graveur, né à Rouen vers 1623, mort à Paris en 1700, doit toute sa réputation plutôt aux circonstances qu'à ses talens, qui n'avaient rien d'extraordinaire. Il eut le bonheur de pouvoir exécuter une foule de sujets capitaux d'après des maîtres célèbres, tels que le Poussin, Raphaël, van Dyck, le Guerchin. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *le Ravissement de St Paul*, dont le tableau est au Musée; *Jésus apparaissant à la Madeleine; Esther devant Assuérus; l'Adoration des bergers.* — Pesne (Antoine), premier peintre du roi de Prusse, neveu du précédent, né à Paris en 1683, m. à Berlin en 1743. Le Musée du Louvre possède de lui le *portrait du chevalier Fleugels*, peintre-directeur de l'académie de Rome.

PESSELIER (Charles-Etienne), litt., né à Paris, en 1712, m. en 1763, sut allier le goût des lettres avec l'esprit des affaires, et eut dans les fermes une place assez lucrative, qui lui permit de se livrer à ses douces et paisibles inclinations. Nous citerons de lui : *l'Ecole du temps*, comédie en un acte et en vers, donnée au théâtre italien en 1738; *Esope au Parnasse*, joué sur la même scène en 1739; un rec. de *Fables nouvelles*, Paris, 1748, un vol. in-8. Ses pièces de théâtre, suivies de quelques poésies fugitives, ont été réunies en un vol. in 8, Paris, 1742.

PESTALOZZI (Jérome-Jean), médecin, né à Lyon en 1674, m. en 1742, après avoir été, pendant 23 ans, médecin de l'Hôtel-Dieu de sa ville natale, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Avis de précaution contre la maladie contagieuse de Marseille, qui contient une idée complète de la peste et de ses accidens*, Lyon, 1721, in-12; *Dissertation sur les causes et la nature de la peste*, Bordeaux, 1722, in-12. — Pestalozzi (Antoine-Joseph), médecin, né à Lyon en 1703, mort en 1779, était probablement fils de Jérôme-Jean. Il a laissé quelques écrits sur l'électricité.

PESTALOZZI (Henri), célèbre instituteur, né à Zurich en 1745, occupa d'abord son ardente activité par l'étude des langues, se tourna ensuite vers la théologie, qu'il abandonna bientôt pour la jurisprudence, et se fit connaître dans le même temps par quelques essais littéraires. A l'âge de 22 ans, après avoir brûlé ses notes, ses extraits, ses collections de MSs. sur le droit et sur l'histoire de la Suisse, il se voua à l'économie rurale dans une petite campagne du canton d'Argovie, qu'il appela *Neuhof*. Ce fut alors qu'il eut occasion de remarquer l'état de misère intellectuelle et morale des classes inférieures de la société. Son âme fut émue profondément, et, dès 1775, il forma dans sa petite propriété un institut pédagogique pour des enfans pauvres et abandonnés. Il soutint quelque temps sa généreuse entreprise avec ses seules ressources personnelles; mais il était loin de pouvoir exécuter ses projets comme il savait les concevoir, et il perdit la plus gr. partie de sa fortune, malgré les mœurs simples et la vie frugale qu'il avait introduites dans sa colonie, et, malgré les sources de prospérité qu'il espérait trouver dans l'agriculture et l'industrie manufacturière, deux bases importantes de son utile système d'éducation. Ce mauvais succès et les sarcasmes qu'il lui attira ne le découragèrent point. Quoiqu'il ne pût réaliser ses théories, il ne leur fut pas un moment infidèle, et les propagea par plusieurs écrits. Sa persévérance fut enfin récompensée. En 1798, de l'aveu et sous la protection du gouvernement helvétique, il établit un institut à Stanz. Peu de temps après, il eut le chagrin de le voir détruit par l'approche des armées étrangères; mais il n'avait pas perdu pour cela l'appui du gouvernement, et il obtint à un prix de louage très-modéré le château de Berthoud (canton de Berne), et le domaine qui en dépendait. Là, il réorganisa son établissement, et eut la consolation de le voir prospérer, grâce à ses travaux assidus et au zèle de ses collaborateurs, dont quelques-uns étaient ses élèves. En 1804, l'institut fut transporté d'abord à Munchen-Bouchsée, puis à Yverdun, dans le canton de Vaud. Pestalozzi parcourut dans cette ville et en peu d'années des vicissitudes bien diverses. Il vit son établissement, élevé d'abord à un très-haut degré de prospérité et de célébrité, puis troublé par des dissensions intestines, ensuite ébranlé dans ses fondemens par les vices d'une administration qui manquait d'ordre et de surveillance, tomber enfin tout-à-fait en dissolut. Il se retira en 1825 à sa campagne de Neuhof, où la *Société helvétique d'Olten* vint le chercher pour le nommer son président. Il m. à Brougg (canton d'Argovie) le 27 février 1827, et s'il avait survécu à son ouvrage, il put du moins emporter avec lui dans la tombe l'assurance d'avoir laissé une réputation européenne et quelques idées utiles, qui porteront sans doute un jour des fruits durables. Ce serait ici le lieu d'exposer le système de Pestalozzi; mais le cadre si étroit dans lequel nous sommes obligés de nous renfermer nous interdit les longs développemens qu'il faudrait donner sur ce sujet intéressant. Nous nous bornerons à prémunir l'esprit du

lecteur contre le préjugé trop répandu qui prétend trouver une grande analogie entre la marche de l'instituteur suisse et la méthode lancastérienne. La première est un système psycologique d'éducation, tandis que la seconde n'est qu'un mode simplifié d'instruction. L'on peut consulter d'ailleurs, pour plus de détails, les ouvrages suivans : *Esprit de la méthode de Pestalozzi*, précédé d'un *Précis sur l'institut d'éducation d'Yverdun*, par M. A. Jullien, Milan, 1812, 2 vol. in-8; *des principales Opinions sur l'origine des idées*, dissertation par André Gindroz, ministre du St Evangile, Lausanne, 1817, in-4 de 66 pages; *Meine Lebenschicksale*, etc., Leipsig, 1826, in-8 (cet ouvrage est sous le nom de Pestalozzi, mais on l'attribue avec plus de raison à M. Schmidt); *Beitrag zur Biographie Heinrich Pestalozzi's*, St-Gall, 1827, in-8. Quant aux œuvres complètes de Pestalozzi, il a commencé lui-même à les publier en 1819, et elles l'ont été dans l'ordre suivant, t. 1-4, 1819-20; t. 5, 1820; t. 6, 1820; t. 7, 1821; t. 8, 1822; t. 9, 1822; t. 10, 1823; t. 11, 1323; t. 12, 1824. *Voy. le Globe*, décembre 1824, 4 et 25 janvier 1825, et et 22 mars 1827.

PESTEL (Frédéric-Guillaume), professeur de droit public et privé à Leyde, où il m. en 1805, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels on cite particulièrement ses *Fundamenta jurisprudentiæ naturalis*, qui ont eu plus. édit. et ont été trad. en franç. par Kerroux et par Blonde.

PETACHIAS ou PETACHIA, rabbin du 12e S., né à Ratisbonne, est célèbre parmi les Israélites comme voyageur-historien. Son itinéraire a pour titre : *Sibbub ôlam* (Voyage dans le monde). Cette relation, qu'on croit avoir été rédigée sur ses *mémoires* par les rabbins Isaac et Nahaman, ses frères, fut d'abord impr. à Prague, 1595, in-4, puis à Altorf et à Amsterdam. Elle a été trad. en latin, et insérée dans diverses compilations de ce genre. Basnage en a donné un abrégé au liv. 9 de son *Histoire des Juifs*.

PETAU (Paul), antiquaire, né à Orléans en 1568, m. en 1614 conseiller au parlement de Paris, a laissé quelques écrits, dont les plus connus sont : *antiquariæ supellectilis Portiuncula*, Paris, 1610, in-4; et *veterum numismatum Gnorisma*, ibid., 1620, in-4. — Petau (Denis), en latin *Petavius*, savant jésuite, de la même famille que le précédent, né à Orléans en 1583, obtint à 19 ans la chaire de philosophie de l'université de Bourges, et peu après un canonicat de la cathédr. de sa ville natale. Ce fut à l'instigat. du P. Fronton-du-Duc qu'il embrassa la règle de St Ignace en 1605. Seize ans plus tard, ayant succédé à ce père dans la chaire de théologie positive de Paris, il consacra plus particulièrement aux investigations chronologiques les loisirs que lui laissait cette place. La réputation que lui firent les nombreux ouvrages qu'il publia successivement lui valut, de la part du roi d'Espagne et du pape même, des offres brillantes, qu'il eut la modestie de refuser. Cet estimable et laborieux jésuite m. en 1652 dans son humble cellule du collége de Clermont. Outre des éditions excellentes qu'il a laissées, on doit encore au P. Petau : *de Doctrinâ temporum*, et *Uranologion*, Amsterdam, 1703 et 1705, 3 vol. in-fol.; *Rationarium temporum*, Paris, 1633-34, 2 vol. in-12, réimpr. un grand nombre de fois; *theologica Dogmata*, ibid., 1644-50, 5 vol. in-fol.; *les Psaumes*, trad. en vers grecs, ibid., 1637, in-12; *de ecclesiasticâ Hierarchiâ*, 1643, in-fol. On ne lit plus aujourd'hui ses écrits contre Saumaise et La Peyre, et la réputation du P. Petau n'a pu qu'y gagner; car, malgré la douceur naturelle de son caractère, il n'était jamais en reste envers ses antagonistes pour l'âpreté des répliques. Sa *vie* a été écrite par H. de Valois, en tête de l'édition des *Œuvres* de St Epiphane; et le P. Oudin lui a consacré une *notice* fort étendue au t. 37 des *mémoires* de Niceron.

PETERBOROUGH (Charles Mordaunt, comte de), guerrier et homme d'état anglais, célèbre surtout par la tournure originale de son esprit, né en 1662, était fils aîné du vicomte d'Arason et d'Elisabeth Carrey. La carrière militaire fut la première qu'il embrassa, et il se distingua en Espagne à la tête des troupes envoyées pour secourir l'archiduc Charles, en 1705 et en 1706. Après une disgrâce, qui suivit ces succès, le comte de Péterborough fut employé dans diverses négociat., envoyé comme ambassadeur auprès des différens princes d'Italie, et enfin près de l'empereur. Il était allé en Portugal pour rétablir sa santé, un peu chancelante, lorsqu'il m. à Lisbonne en 1735. Ce noble pair avait épousé en secondes nôces miss Robinson, célèb. cantatrice, après avoir entretenu long-temps avec elle une liaison qui paraît n'avoir eu rien que d'honorable. Après la mort de son époux, cette dame jeta au feu des *mémoires* d'une franchise extrême, que celui-ci avait écrits sur sa propre vie. Il avait cultivé l'amitié de Pope; aussi cet illustre poète lui a-t-il prodigué de fort pompeux éloges dans ses ouvrages. On trouve plus de vrai dans le portrait plaisant que Swift a tracé de mylord Peterborough. Il suffit, pour le juger, de rappeler ce qu'il disait de lui-même et du général français qui lui était opposé dans la guerre de la succession d'Espagne : *Nous sommes de bien gr. ânes de combattre pour ces deux benêts !*

PETERFF (Charles), en latin *Peterffius*, jésuite, né en Hongrie, mort en 1746, après avoir professé les belles-lett. à Tyrnau et la philosophie à Vienne, a donné la compilation suivante : *sacra Concilia in regno Hungariæ celebrata ab anno* 1016 *usque ad annum* 1715, Vienne et Presbourg, 1742, in-fol.

PETERKIN. V. Perkin.

PETERMANN (André), méd., né à Werben (Basse-Saxe) en 1649, m. en 1703 à Leipsig, où il avait rempli avec distinction les chaires d'anatomie et de chirurgie, est auteur des écrits suivans, publ. par son fils : *brevissima Manuductio ad praxim medicam*, Leipsig, 1706 et 1750, in-8; *Observationes medicæ*, ib., 1707, in-8; *Chymia*, ib., 1708, in-4.

PETERNEEFS. V. Neefs (Peter).

PETERS (Hugues), célèbre purit., né en 1599 à Fowey dans le pays de Cornwall, prit ses degrés au collége de la Trinité à Cambridge, et prêcha d'abord en Angleterre avec quelque éclat. En 1635, il passa en Amérique, et fut chargé de l'église de Salem dans les Massachusetts; puis, ayant été envoyé en Angleterre par le conseil général (1641), il se montra le partisan dévoué de la cause du parlement. Après la restauration, Peters fut exécuté comme complice de Cromwell le 16 octobre 1660. Outre les pamphlets pleins de fiel qu'il publia durant la rébell., on a de lui, en angl., un liv. int. *Legs d'un père mourant à son fils unique*, 1660 et 1717, in-8. — Un autre Peters, jésuite, confesseur et l'intime conseil du roi d'Angleterre Jacques II, fut chassé en 1688 sur le soupçon d'avoir sourdement provoqué les troubles qui venaient d'éclater à cette époque dans le royaume (V. Jacques II).

PETERSEN (Jean-Guillaume), visionnaire allemand, né à Osnabruck en 1649, était pasteur à Hanovre, et y jouissait d'une réputation honorable, quand tout à coup il s'érigea en prophète, annonçant le *rétablissement de toutes choses* par la venue du Christ sur la terre, et enseignant que, par le mérite de son divin sacrifice, toute créature, même les démons, obtiendra grâce devant Dieu au jour suprême. Ces rêveries le firent déposer des fonctions pastorales en 1692, et il m. ignoré près de Magdebourg, laissant une histoire de sa *vie*, imprimée en 1717, in-8. — Jeanne-Eléonore de

Merlau, sa femme, qui avait partagé ses illusions, fit réimprimer cette *vie* l'année suivante, et y ajouta la sienne. — Henri PETERSEN, autre ministre protestant, Suisse de nation, m. en 1820 à 55 ans, président du consistoire réformé, et professeur de physique à Strasbourg, a publié, entre autres opuscules : *Prière d'inauguration de la chapelle de l'atelier de travail de Strasbourg*, Strasbourg, 1816, in-8 ; et *Souvenir consacré à la mémoire de Blessig*, en allem., Strasbourg, in-8.

PETETIN (JACQUES-HENRI-DÉSIRÉ), médecin de l'école de Montpellier, né à Lons-le-Saulnier en 1744, mort en 1808, président honoraire de la société de médecine de Lyon, a laissé plusieurs opuscules sur le magnétisme, dont il avait fini par devenir partisan, après l'avoir combattu. Nous citerons seulement de lui : *l'Electricité animale prouvée par la découverte de phénomènes physiques et moraux de la catalepsie hystérique*, Lyon, 1808, in-8.

PÉTHION DE VILLENEUVE (JÉROME), maire de Paris à l'époque des massacres de septembre, exerçait la profession d'avocat à Chartres, sa ville natale, lorsqu'il y fut nommé par le tiers-état député aux états-généraux en 1789. Un extérieur avantageux et beaucoup de facilité dans les manières et dans le langage lui valurent, parmi les plus zélés partisans de la révolution, dont il partageait les principes, cette influence qu'il n'a pas seulement expiée par une fin déplorable, mais encore par la sévérité extrême des jugemens dont ses intentions et sa conduite ont été l'objet. Antagoniste infatigable des abus que les nouvelles idées politiques avaient signalés dans l'ancien ordre de choses, il ne laissa échapper presque aucune occasion d'émettre son avis sur les objets discutés par l'assemblée, et il le fit surtout avec éclat dans les débats relatifs à l'affranchissement des noirs, ainsi que dans la discussion sur le droit de paix ou de guerre. Lors de l'arrestation du roi à Varennes, il fut chargé, avec Barnave et Latour-Maubourg, de ramener cet infortuné prince à Paris, et plus tard il fit partie de la députation des sept qui demandèrent sa mise en jugement. Après la session de l'assemblée, Péthion fut porté en triomphe, ainsi que Robespierre. Le parti dominant, qui les avait en quelque sorte confondus dans une même catégorie, en donnant à celui-ci le titre de *vertueux*, à celui-là le surnom d'*incorruptible*, les destinait tous deux à des fonctions importantes. Le premier fut nommé maire de Paris; l'autre accusateur public près le tribunal criminel de la même ville. Empressé de justifier les espérances des démagogues, dont il s'était fait l'instrument peut-être à son insu, Péthion fit célébrer en l'honneur des Suisses du régiment de Château-Vieux, condamnés aux galères pour fautes de discipline, une fête triomphale à l'issue de laquelle ceux-ci eurent les honneurs de la séance au corps législatif. Mais ce qui devait imprimer le sceau à l'administration de l'inhabile et aveugle chef de la municipalité de Paris fut l'insurrection du 20 juin 1792 (*Voy.* l'article LOUIS XVI). Suspendu un moment de ses fonctions, Péthion les recouvra par une insurrection nouvelle de la populace, qui le redemanda à grands cris et avec menaces. Lors de la convocation de la convention nationale, il y fut porté par le département d'Eure-et-Loire, et il présida le prem. cette assemblée, dont il avait lui-même provoqué la réunion, et où il se prononça, dans le trop célèbre procès, pour l'appel au peuple, la mort, puis contre le sursis. Cependant, par la marche même des événemens à cette époque d'effervescence et de délire, les partis se faisaient les vengeurs de l'humanité en s'entre-détruisant. Celui des girondins voulait la recherche et le supplice des auteurs des massacres de septembre. Péthion, gravement compromis, chercha à se disculper, en alléguant l'impossibilité où il s'était vu d'arrêter ces attentats horribles. Sans porter de jugemens à cet égard, on doit à la justice de dire que cet homme, fameux dans les annales de notre révolution, était revenu à des sentim. modérés, lorsque, par ce fait même, il fut enveloppé dans la proscription du 31 mai avec tout le parti de la Gironde, auquel il s'était attaché durant sa lutte avec celui de la *montagne*. Il se réfugia d'abord dans le département du Calvados, où se formait un parti contre la convention; puis, réduit de nouveau à la fuite, et ne pouvant trouver d'asile, il erra quelque temps dans les landes de Bordeaux, et finit probablement par y périr de besoin. On trouva son cadavre à moitié dévoré par les loups. Cet homme, dont la fin déplorable n'a pu désarmer la haine de ceux qui suivirent d'autres bannières pendant nos temps d'orages, a trouvé, sinon plus de justice, du moins de plus favorables dispositions dans les jugemens des personnes dont il fut l'ami. *Voy.* les *Mémoires* de madame Roland, et le *Précis* de mad. de Genlis sur sa conduite pendant la révolution. On a réuni les *Œuvres* de Péthion (contenant ses *disc.* prononcés aux deux assemblées constituante et nationale, ses *comptes rendus* comme maire de Paris, et enfin divers opusc. politiq.), Paris, 1793, 4 vol. in-8.

PETIET (CLAUDE), anc. ministre de la guerre, né en 1749 à Châtillon-sur-Seine, entra de bonne heure dans la gendarmerie de la maison du roi, fut ensuite pourvu d'une charge de commissaire des guerres, puis nommé secrétaire en chef et subdélégué-général de l'intendance de Bretagne. Il avait rempli pendant 20 ans cet emploi difficile lorsqu'à l'époque de la révolut. le vote unanime des électeurs le porta à la place de procur.-gén.-syndic du départem. d'Ille-et-Vilaine. Après en avoir rempli quelque temps les fonctions, il fut appelé à celles de commissaire-ordonnateur, puis nommé commissaire-général; et il servit successivem. en cette qualité aux armées du centre, de Sambre-et-Meuse et de l'Ouest. La modération de ses principes lui valut les honneurs d'une destitution momentanée de la part des députés en mission dans la Bretagne, où son emploi l'avait appelé durant la guerre civile. Député de l'Ille-et-Vilaine au conseil des anciens en 1795, il fut presque aussitôt chargé du portefeuille de la guerre, et, à force d'activité et de zèle, il parvint à remettre de l'ordre et de l'harmonie dans cette administrat., alors en délabre. Il ne porta qu'un an ce lourd fardeau : mais ce fut assez pour lui mériter la reconnaissance publique; les comptes qu'il rendit de sa gestion ne firent pas moins honneur à sa probité rigoureuse qu'à sa bonne entente des diverses branches de l'administration qui lui avait été confiée. Depuis Petiet fut député de la Seine au conseil des cinq-cents (1799); il passa un an après au conseil-d'état, puis fut nommé au gouv. de la Lombardie après la deuxième invasion de l'Italie par les armées françaises. Pend. un séjour de deux années à Milan, il travailla sans relâche à mériter la confiance et l'estime du peuple de cette contrée conquise; puis les nouveaux projets de Napoléon nécessitant sa participation à l'armement des trois armées destinées à effectuer une descente en Angleterre, il fut choisi pour en diriger l'administrat. dans le grade d'intend.-général. Cepend. les travaux et les fatigues commençaient à altérer sa santé, lorsque, mandé à Vienne par l'empereur, il va y remplir la tâche qui lui est imposée, et, sans renoncer un seul jour aux soins de son emploi, revient expirer à Paris en mars 1806. Petiet venait d'être nommé memb. du sénat et gr.-officier de la Légion-d'Honneur. De vieux et bons services recommandent la mémoire de cet estimable administrateur milit., qui a laissé trois fils, dignes héritiers de sa réputation et de son mérite.

PETIH (JEAN-FRANÇOIS LE), né à Béthune en 1546, m. postérieurem. à 1598, s'était réfugié à

Aix-la-Chapelle après avoir embrassé le calvinisme. On a de lui une *Chronique des Provinces-Unies*, Dordrecht, 1601, 2 vol. in-fol.; et *la République de Hollande*, etc., Arnheim, 1615, in-4.

PÉTION (ALEXANDRE SABÈS, surnommé), président de la république d'Haïti, né en 1770 au Port-au-Prince, d'un colon aisé et d'une mulâtresse, reçut une éducation assez soignée, ce qui, joint aux qualités milit. qu'il déploya durant les guerres civiles et la guerre extérieure qui déchirèrent sa patrie par suite de notre révolution, lui avait valu le grade d'adjudant-général av. l'époque de l'expédit. du gén. Leclerc contre St-Domingue. Attaché au parti soulevé par le gén. Rigaud contre le fameux Toussaint-l'Ouverture, il avait été chargé de défendre la place de Jacmel, assiégée par ce dernier, à la tête de 22,000 hommes; et si la fortune ne seconda pas ses efforts, il s'honora du moins par la prudence et l'habileté qu'il opposa à son heureux adversaire. Retiré en France avec les officiers les plus distingués de son parti, il s'y livrait paisiblem. à des études sérieuses, lorsque le gouv. projeta de ramener à l'obéissance la plus riche de ses colonies. Pétion accepta l'emploi de colonel dans l'expédit. confiée au général Leclerc. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner quelles causes en empêchèrent le succès; il nous suffira de dire que, indigné de la conduite déloyale de ses chefs envers Toussaint et envers Rigaud lui-même, Pétion quitta les rangs français avec ceux de ses compatriotes qui purent le suivre, afin de joindre leurs armes à celles du gén. noir Dessalines (*v.* ce nom au *Supplément*). A peine les hasards de la fortune avaient-ils assuré l'indépendance haïtienne, que la jeune république devint la proie d'un despote. Une conjuration se forma entre les hommes de couleur qu'on voulait massacrer; ils se réunirent au Port-au-Prince à l'insu de Pétion, qui y commandait : sa loyauté était trop connue pour qu'on jugeât à propos de l'initier à ce complot, dont le résultat devait être l'assassinat de l'éphémère empereur. A celui-ci ne tarda pas de succéder un autre tyran, le nègre Christophe. Cependant la partie de l'île où commandait Pétion refusant de reconnaître un maître dans celui qui ne voulait d'autre titre que celui de roi, et prête à défendre ses droits par les armes, élut solennellement pour présid. l'intrépide et loyal commandant du Port-au-Prince. La guerre civile recommença avec une nouvelle fureur jusqu'à ce que, effrayés eux-mêmes des sinistres projets de leur maître, les principaux officiers et presque toute la garde de Christophe passèrent sous les étendards de Pétion. Après la catastrophe de Christophe, le présid. de la république haïtienne ne songea plus qu'à y faire fleurir en paix le commerce, et à rendre respectable le nouveau gouv. qu'il avait tant contribué à établir. La sagesse de son administration lui mérita le nom de *Père de la Patrie ;* et à sa m., survenue en 1818, il emporta les justes regrets de toute la population haïtienne, qui long-temps honorera sa mémoire comme celle de son premier héros. Un mausolée lui a été érigé par l'ordre du sénat, et le général Boyer, qui avait été son ami et son lieut., lui a succédé dans le titre de présid. de la république.

PÉTIS (FRANÇOIS), sav. oriental., né en 1622, d'une famille originaire d'Angleterre, fut pourvu à 30 ans de la charge de secrétaire-interprète du roi pour les langues turque et arabe, et m. en 1695. Il avait trad. en arabe l'histoire de France, et rédigé les trois vol. des *Voyages en Orient*, de Thévenot le neveu, ainsi que le *Catalogue raisonné de tous les MSs. turcs et persans de la Bibliothèque du Roi.* On lui doit en outre un *Dictionn. franç.-turc et turc-français*, ainsi qu'une *Hist. du grand Gengiz-Can* (Djenguyz-Khan), *prem. emper. des Mogols et Tartares*, 1710, in-12, pub. par le fils de l'aut., dont l'article suit. — PÉTIS DE LA CROIX (François), fils du précéd., né en 1653 à Paris, où il m. en 1713, avait fait plus. voyages en Orient par ordre de la cour. Il obtint ensuite une chaire de professeur d'arabe, et succéda à son père dans la charge de secrét.-interprète de Louis XIV pour les langues orientales. Aussi modeste que laborieux, ce savant avait passé toute sa vie dans l'étude des langues orientales. Outre une traduct. persane de l'*Hist. de Louis XIV par les médailles*, qui fut présentée en 1708 au roi de Perse par l'ambassadeur extraordinaire Michel, et la pub. de l'ouv. précité de son père, on lui doit les ouv. suiv. : *les Mille et un Jours*, contes persans, Paris, 1710-12, 5 vol. in-12; *Hist. de la Sultane de Perse et des Vizirs*, contes turks, trad. de Cheikh Zadeh, ibid., 1707, in-12; *Voyage en Syrie et en Perse* (de 1670 à 1680), pub. par Langlès à la suite de la relation de Dourry Effendi, ib., 1810, in-8, ainsi que dans le *Magasin encyclopédique* de 1808, t. 5, pages 277-376. Pétis, que quelq. biographes ont mal à propos confondu avec le secrét. d'ambass. de Lacroix, son contemporain, a de plus laissé beaucoup de MSs., dont l'abbé Goujet a donné les titres dans son *Mémoire sur le Collége royal*, et que le fils de l'aut. a égalem. indiqués dans un avertissem. placé à la tête de l'un de ces mêmes MSs. qu'il a pub., et qui a pour tit. : *Hist. de Timur-Bec* (Tamerlan), Paris, 1722, 4 volumes in-12. — Alexandre-Louis-Marie PÉTIS DE LA CROIX, son fils, né à Paris en 1698, fut de bonne heure envoyé en Syrie, où il passa 6 années, remplit à son retour la charge de secrét. interprète de la marine, dont il avait été nommé titulaire av. son départ, devint ensuite interprète des langues orientales à la biblioth. du roi, et m. en 1751, après avoir occupé 6 ans la chaire de professeur d'arabe au Collége royal de France. Outre plus. trad. d'ouvr. arabes qu'il a laissés MSs., on a de lui : *Canon du sultan Suleiman II*, trad. du turk, in-12; *Lettres critiq. de Hadgi-Mohammed Effendi à mad. la marq. de G****, Paris, 1735, in-12.

PETIT (JEAN), docteur en théologie de la faculté de Paris, m. à Hesdin, sa patrie, en 1411, s'était dévoué, par des vues de cupidité, au service du duc de Bourgogne Jean-sans-Terre, dont il se fit l'apologiste après qu'il eut assassiné son cousin, le duc d'Orléans. La harangue que Petit prononça à ce sujet, le 8 mars 1408, dans la grand' salle de l'hôtel royal de St-Paul, souleva l'indignation de tous les auditeurs, que la crainte seule du meurtrier put retenir. Ce ne fut qu'en 1414 que, sur la requête du chancelier de l'univ. Gerson (*v. ce n.*), l'évêque de Paris condamna la doctrine de Petit et fit brûler son plaidoyer, où était professée la dangereuse maxime depuis reproduite, et si monstrueusement interprétée qu'*il est permis de tuer un tyran.* Cette proposit., anathématisée par le concile de Constance, au jugement duquel le duc de Bourgogne en avait appelé, fut encore l'objet d'une condamnat. prononcée par le parlement le 4 juin 1416, ainsi que d'un arrêt en date du 16 septemb. de la même année contre quiconque oserait la reproduire. Le *plaidoyer* de J. Petit a été inséré par Monstrelet au livre 1[er], chap. 39, de sa *Chronique*, et Dupin l'a fait impr. de nouveau à la suite des *œuvres* de Gerson.

PETIT (SAMUEL), sav. ministre de l'église réformée, né en 1594 à Nîmes, y professa avec beaucoup de distinct. la théologie, le grec et l'hébreu, et m. dans cette ville en 1643. Entre autres ouvr., il a laissé : *Miscellaneor. lib. IX*, Paris, 1630, in-4; *Eclogæ chron.*, 1631, 1632, in-4; *Variarum lectionum in sacram Script. lib. IV*, 1633, in-4; *Leges atticæ*, gr.-lat., Leyde, 1742, in-4, etc.

PETIT (PIERRE), géographe du roi et intendant des fortifications de France, né à Mont-Luçon en 1594, m. en 1677 à Lagny-sur-Marne, avait reçu du roi des lettres de noblesse en récompense de ses

services. Conciliant avec les diverses fonctions dont il fut chargé l'étude des mathém. et de la phys., il prit part à la discussion qui s'éleva entre les savans au sujet de la *Dioptrique* de Descartes, fut l'un des prem. à signaler les importantes vérités que renferme cet ouvr.; puis il répéta avec Pascal, dont il était l'intime ami, les expériences commencées par Torricelli sur le vide. Entre autres ouvr., dont on peut voir le détail dans le Dictionnaire de Chauffepié, etc., nous citerons de P. Petit, outre ses *observations* sur la plupart des phénomènes arrivés de son temps, insérées dans les *Journaux des Savans*, les opuscules suiv. : *L'usage ou le moyen de pratiquer par la règle toutes les opérations du compas de proportion*, etc., Paris, 1634, in-8; *Avis sur la conjonction proposée des mers oceane et méditerranée, par les rivières d'Aude et de Garonne*, in-4, etc. — Un autre Pierre PETIT, poète latin moderne qu'il ne faut pas confondre avec le précéd., né à Paris en 1617, selon l'opinion la plus probable, fut d'abord destiné à la médec., prit ses degrés à Montpellier, puis renonça à la pratique de cet état pour se charger de l'éducation des fils du premier présid. Lamoignon. La réputation que lui firent diverses pièces de poésie lui valut l'honneur d'être admis dans la *Pléiade* de Paris, et de plus la protection du premier présid. de la chamb. des comptes, Nicolaï, dont les libéralités, dans les temps les plus difficiles de sa vie, le mirent à même de suivre son goût pour la culture des lettres. Petit m. à Paris en 1687. On trouvera à la suite de son *Eloge* par le P. Nicaise (*Journal des Savans*, avril 1689), ainsi qu'aux t. 11 et 20 des *Mém.* de Niceron, etc., la liste de ses nombreuses productions; nous ne citerons de lui que les ouv. suiv. : *Selectorum poematum lib. II : accessit dissert. de furore poetico*, Paris, 1683, in-8; *de Amazonibus Dissert.*, ibid., 1685, in-12; Amsterdam, 1687, in-8 (cet ouvr. a été trad. en franç., Leyde, 1718, in-12, fig., et il faut bien se garder de confondre avec cette trad. l'ouvr. qu'a pub. l'abbé Guyon sur le même sujet); *de Sibyllâ lib. tres*, Leipsig, 1686, in-8; *miscellanearum Observat. lib. IV*, Utrecht, 1683, in-8; *de Naturâ et moribus Anthropophagorum*, ibid., 1688, in-8. Parmi les ouv. de P. Petit comme méd., nous citerons son traité *De motu animalium spontaneo lib. unus*, Paris, 1660, in-8, dirigé contre l'automatisme de Descartes. L'opposition de sentimens où étaient, sur le compte du célèbre philosophe, les deux personnages qui font le sujet de ces articles faisait dire au prem. qu'il regrettait beauc. de porter le nom d'un homme qui s'était prononcé contre tous les principes de Descartes; mais lui-même a eu aussi le tort de parler de son homonyme avec trop de mépris.

PETIT (C. LE), avocat au parlem. de Paris, s'est fait une certaine célébrité au commencem. du 17e S. par quelques poésies satiriques ainsi que par d'autres d'une licence effrénée. Outre celles qui ont été impr. dans le rec. ayant pour titre : *Tableau de la vie et du gouvernem. de MM. les card. Richelieu et Mazarin et de M. Colbert* (Cologne, 1694, in-12), telles que sa *Chronique scandaleuse*, ou *Paris ridicule*, Cologne, 1668, in-12, et Amsterdam, Elzevier, rare, il avait pub. un poème ordurier et impie, qui lui attira une condamnation capitale : il fut brûlé vif en place de Grève, ce qui n'a pas empêché que son livre ait été réimpr. en 1755 par le duc d'Aiguillon dans son infâme recueil. — PETIT (Louis), ancien receveur-général des domaines et bois du roi, m. presque octogénaire à Rouen, sa patrie, en 1693, est auteur de quelq. *épigrammes*, *madrigaux*, *sonnets*, etc. (*V.* le t. 2 du *Tableau hist. des littérat. franç.*).— Un autre PETIT (Paul), licencié de Sorbonne, né à Dijon en 1671, n'est connu que pour avoir aidé P. Dumay (*v.* ce nom) dans sa trad. bourguignone de l'*Enéide*.

PETIT (MARIE), aventurière, que d'assez singulières persécutions ont rendue célèbre dans les dern. années du règne de Louis XIV, naquit vers 1675 à Moulins. En 1702 elle tenait à Paris une maison de jeu, lorsque, s'étant liée avec J.-B. Fabre, négociant de Marseille, et ancien agent du commerce à Constantinople, elle s'engagea par écrit à « le suivre partout où il irait, à l'assister de ses soins sans pouvoir prétendre à aucune rétribut. ni se dispenser en aucune manière de l'accompagner. » Fabre ayant été nommé en 1703 envoyé extraordinaire de Louis XIV à la cour de Perse, Marie Petit l'alla joindre à Marseille, vêtue en homme, et s'embarqua avec lui à Toulon le 22 mars 1705. Cependant le comte de Ferriol, alors ambassadeur de France à Constantinople, où il avait eu autrefois des démêlés avec Fabre, dont il retenait encore la femme dans son palais comme concubine, mit tout en œuvre pour susciter des obstacles à la mission de l'envoyé, et n'y réussit que trop bien. Il avait précédemment fait de vains efforts pour qu'une de ses créatures fut chargée de cette même mission. Dans ce conflit d'intrigues, Fabre, que le pacha d'Alep refusait de laisser partir, se jette secrètem. sur un esquif avec sa compagne de voyage, laissant à Samos la plus grande partie de sa suite ainsi que les présens qu'il est chargé de remettre au roi de Perse, et pour se dérober aux poursuites de Ferriol, va descendre à Constantinople chez un ambassadeur persan, part avec lui, arrive à Erivan, où il doit attendre le reste de ses gens, mais y meurt peu après, non sans soupçons d'avoir été empoisonné (août 1706). Après avoir mis ordre aux affaires personnelles du défunt, Marie prend à tâche de terminer, sous le nom et avec un jeune fils de Fabre qui était du voyage, la mission commencée sous de si funestes auspices. Elle obtient que les présens, retenus par le pacha d'Erzroum, lui soient remis à Erivau; mais les gens de sa suite, excités par une lettre du P. Monnier, jés., signalent leur entrée à Erivan par un soulèvement contre elle, et n'échappent toutefois que par son intervention à la juste punit. que le khan menaçait de leur faire subir, ainsi qu'à leur imprudent conseiller, pour les fâcheuses conséquences qu'avait eues leur émeute. Ces faits parvinrent à la connaissance du chah Houceim, qui, curieux de voir la belle ambassadrice, ordonna qu'elle lui fût amenée. Marie Petit, à son arrivée à Tauryz, s'y trouva devancée par Michel, que Ferriol avait envoyé pour remplacer le malheureux Fabre, et qui, payant d'audace, s'empara des présens destinés au sofi, et voulut faire arrêter celle qui s'était arrogé l'honneur de les porter. Le roi de Perse était alors en pèlerinage sur la route de Meschéd. Marie à son tour gagne les devans sur Michel, et elle revenait après avoir eu son audience de congé, lorsque celui-ci, se trouvant à Tauryz, affecta envers elle une tout autre conduite, lui donna même des lettres de recommandation et lui en fit également délivrer par les missionnaires. Tout fut mis en œuvre pour abuser cette malheureuse sur les piéges dont elle fut environnée pendant le reste de son excursion; et ce ne fut qu'après son retour à Marseille (8 février 1709) qu'elle connut l'indignité des trahisons qu'on lui avait réservées. Traînée dans une maison de force et accablée d'imputat. qui allaient vouer sa tête au dern. supplice, imputat. dont la plus surprenante, sinon la plus odieuse, est qu'elle aurait persécuté les missionnaires et volé les présens destinés au roi de Perse, elle parvint, du fond de son cachot, à intéresser en sa faveur le chancelier Pontchartrain, qui l'arracha à ses nombreux et puissans ennemis. Rendue à la liberté, elle poursuivit devant les tribunaux le remboursem. d'une somme de 1200 pistoles qui lui était due sur la succession de Fabre, et dont Michel lui avait garanti le paiement lorsqu'il prit possession des titres d'envoyé en rem-

placement du défunt. Mais ses réclamat. furent vaines, bien qu'elles fussent appuyées par le chancelier, et l'infortunée Petit dut s'estimer heureuse d'aller mourir dans une sorte d'exil, après avoir subi encore d'autres persécutions. Il existe des *mémoires* des parties opposées dans ce long débat, et le célèbre Lesage avait commencé à dresser des aventures de la Petit un corps d'histoire lorsque des considérat. de politique lui firent abandonner ce travail. On ne remarquera pas sans surprise qu'il ne soit fait aucune mention dans les *Causes célèbres* de cette infortunée, à laquelle M. Audiffret a consacré un article plus détaillé dans le t. 33 de la *Biographie universelle*.

PETIT (Jean-Louis), chirurgien célèbre, né à Paris en 1674, étudia l'anatom. sous Littre, et fit de tels progrès dans l'art de disséquer, qu'avant qu'il eût atteint sa 16e année on l'avait chargé de faire des répétitions aux élèves à l'amphithéâtre. Il partit pour l'armée en qualité de chirurg. en 1692, fit quelq. campagnes, et à la paix de 1697 obtint la place de chirurgien-aide-major de l'hôpital de Tournai. Etant venu se fixer à Paris trois ans après, il y ouvrit des cours d'anatom. et de chirurg., qui lui firent un nom à bon droit. Successivem. memb. de l'académ. des sciences, de la société royale de Londres, prevôt puis démonstrat. royal aux écoles de chirurgie, il joignit à ces titres la charge de censeur royal pour les livres consacrés à cette science, et m. à Paris en 1750, directeur de l'acad. royale de chirurgie. Ce grand praticien joignait à une rare habileté manuelle les connaissances théoriques les plus distinguées. Vraiment digne de toute la réputation qu'il s'était acquise, il fut appelé tour à tour pour donner des soins à plus souv. étrangers, et d'autres le chargèrent du choix des hommes de l'art qu'ils voulaient attacher à leurs personnes ou placer aux prem. emplois, soit dans les hôpitaux, soit dans les armées. Des recherches auxquelles il se livra sur la nature des hémorragies lui firent imaginer un tourniquet pour suspendre le cours du sang dans les artères : et il a été égalem. conduit par d'autres explorat., à trouver un moyen d'extraire les corps étrangers de l'œsophage. On trouvera la descript. de ces instrum., ainsi que ses savantes considérat. sur les tumeurs produites dans la vésicule biliaire, et d'autres sav. mém. dans le rec. des compagnies savantes dont il faisait partie. On a en outre de lui : *l'Art de guérir les maladies des os*, etc., Paris, 1705, in-12; réimpr. à Leyde en 1709, et trad. en allem., Dresde, 1711 : cet ouvrage, qui fonda la réputat. de l'aut., fut pourtant l'objet des plus violentes attaques ; elles ne firent qu'accroître sa vogue, et il eut plus. réimpr. sous le titre de *Traité des maladies des os*, etc., 2 vol. in-12, Paris, 1723, 1735 et 1738. L'ouvr. suiv. de Petit ne parut qu'après sa mort : *Traité des malad. chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, ibid., 1774, 1790, 3 vol, in-8.—On trouve au t. 2, p. 43, des *Mem.* de l'acad. de chirurg., un *éloge* du fils du précéd., chirurg.-aide-major, m. en 1737, membre de l'acad. des sciences.

PETIT (Antoine), célèbre médecin, l'un des plus habiles praticiens et profess. du dern. S., né en 1718 à Orléans, d'un pauvre tailleur, vint à Paris après avoir fait de bonnes études au collége de sa ville natale, ouvrit bientôt des cours qui le mirent en réputat., et devint successivem. membre de l'acad. des sciences (1760), et profess. d'anatom. au Jardin du Roi, en remplacem. de Ferrein. Ant. Petit illustra cette chaire par la profondeur et la clarté de ses leçons jusqu'à l'an 1776, qu'il se retira à Fontenay-aux-Roses : puis il alla plus tard se fixer au village d'Olivet, où il mourut en 1794. M. Portal lui avait été adjoint comme professeur suppléant ; mais ce fut au gr. regret de Petit, qui voulait faire nommer à cet emploi Vicq-d'Azyr, l'un de ses élèves les plus distingués. Les ouvr. que Petit a pub. sont l'*Anatomie chirurgic. de Palfyn*, Paris, 1753, 2 vol. in-12, et 1757, in-4; *Recueil de pièces concernant les naissances tardives*, ibid., 1766, 2 vol. in-8; *Rapport en faveur de l'inoculation*, ibid., 1768, in-8; *Projet de réforme sur l'exercice de la médecine*, in-8. Il n'est pas certain, comme l'avancent quelq. biographes, qu'il soit aut. du libelle intit. : *Lettre de M. Duchanoy, protect. et disciple de M. Petit, à M. Portal*, Amsterdam, 1761, in-12.

PETIT (Marc-Antoine), médecin-chirurg. en chef de l'hôpital de Lyon, membre de l'acad. de cette ville, où il était né en 1766, m. en 1811 correspond. de l'institut, avait reçu le doctorat à Montpellier en 1790. Son humanité et sa bienfaisance ne lui firent pas moins d'honneur que son instruct. et son habileté. On a de lui, outre quelq. *opuscules* impr. dans les *Actes* de la soc. de médec. de Lyon, et div. morceaux de poésie dans les rec. du temps, un *Eloge de Desault*, Lyon, 1795, in-8; *Essai sur la médecine du cœur*, ib., 1806, in-8; *Onan, ou le Tombeau du Mont-Cindre*, ib., 1809, in-8; *Collection d'observations cliniques*, Lyon, 1815, in-8, pub. par les soins de MM. A. Lusterbourg et T. Jobert. Outre l'*Hommage rendu à la mémoire de Marc-Ant. Petit*, par M. Dumas, 1811, in-8, on a deux *éloges* de ce médec., l'un par M. Cartier, 1812, in-8, l'autre par M. Parat, in-4, celui-ci lu à la société de méd. de Lyon, celui-là à l'acad de la même ville.

PETIT (Alexis-Thérèse), professeur de physique à l'école Polytechnique, naquit à Vesoul en 1791. Enfant précoce, il avait à 10 ans toutes les connaissances exigées pour être admis à l'école Polytechnique : cependant rien ne fut négligé pour les accroître encore jusqu'à ce qu'il atteignît sa 16e année. Attaché d'abord en qualité de profess. au lycée Bonaparte, Petit étonna ses examinat. en prenant ses différ. grades; enfin le meilleur élève de l'école Polytechnique y obtint promptem. la chaire de physique qu'il remplit avec la plus gr. distinct. jusqu'à sa mort, arrivée en 1820. Les *Annales de chimie et de physique*, et le *Journal de l'école Polytechnique*, contiennent plus. articles fort curieux de ce jeune savant, que la m. a enlevé trop tôt à une science que ses travaux n'eussent pas manqué d'enrichir considérablem. M. Biot a lu à la société philomatiq. une *notice historiq.* sur A.-Th. Petit, Paris, 1821, in-4 : elle a été reproduite au t. 16 des *Annales physiq.*, et ins. par M. Mahul dans le prem. vol. de son *Annuaire nécrologique*.

PETIT (François POURFOUR du), médecin, né en 1664 à Paris, où il m. en 1741, avait montré dans sa jeunesse plus d'application que d'aptitude; mais, dès que son goût l'eut porté vers l'étude des sciences naturelles, il y fit de rapides progrès. Après avoir suivi les leçons de Chirac à Montpellier, où il prit le grade de docteur, il vint étudier à Paris l'anatomie sous Duverney, la botanique sous Tournefort, et se livra aussi à la chirurgie. Il obtint en 1793 une commission de médecin à l'armée de Flandre, s'en démit après la paix de Ryswick, pour la reprendre lors de la guerre de la succession, et il ne quitta de nouveau les hôpitaux militaires qu'à la paix d'Utrecht, en 1713. Du Petit se fixa à cette époque à Paris, et il y mourut en 1741, membre de l'académie des sciences. Non moins habile professeur que praticien distingué, il a imaginé, pour mesurer les diverses parties de l'organe de la vue, un instrument nommé *ophthalmomètre*; et, outre de nombreux *mémoires* insérés dans le *recueil* de l'académie des sciences, on a de lui, entre autres opuscules : *Lettres d'un médecin des hôpitaux du roi... sur un nouveau système du cerveau*, Namur, 1710, in-4; *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte*, Paris, 1727, in-12; *Lettres contenant des réflexions sur des découvertes faites sur les yeux*,

ibid, 1732, in-4. M. Mairan a fait son *éloge* à l'académie des sciences.

PETIT-DIDIER (Dom MATTHIEU), bénédictin, évêque de Macra, *in partibus*, m. en 1728, abbé de Senones, était né en 1659 à St-Nicolas en Lorraine. Ses principaux écrits sont : *Remarques sur les premiers tomes de la Bibliothèque ecclésiastique de Dupin*, Paris, 1691-92-93, 3 vol. in-8; *Apologie des Lettres provinciales contre les entretiens de Cléandre et d'Eudoxe*, Delft, 1697-98, 2 vol. in-12; *Dissertations historiques et théologiques sur le sentiment du concile de Constance, touchant l'autorité et l'infaillibilité des papes*, Luxembourg, 1725, in-12. — Le jésuite PETIT-DIDIER (Jean-Joseph), son frère, né à St-Nicolas-du-Port en 1664, mort dans la maison de son ordre au même lieu en 1756, avait été successivement professeur de philosophie et de mathématiques au collége de Strasbourg, directeur du séminaire de la même ville, chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, et chef du conseil de conscience de la duchesse de Lorraine-Elisabeth Charlotte. On trouvera dans la Bibliothèque de Lorraine, par D. Calmet, les titres de treize ouvrages du P. Petit-Didier. Le plus curieux est son livre intitulé *les Saints enlevés ou restitués aux jésuites*, Luxembourg, 1788, in-12.

PETIT-PIED (NICOL.), doct. de Sorbonne, né vers 1630 à Paris, où il desservit long-temps la cure de St-Martial, m. en 1705 chan. de Notre-Dame, avait commencé par être conseiller-clerc au Châtelet. On a de lui un *Traité du droit et des prérogatives des ecclésiastiques dans l'administration de la justice séculière*, Paris, 1705, in-4. — Un autre Nicolas PETIT-PIED, théologien appelant, neveu du précédent, et comme lui docteur de Sorbonne, né à Paris en 1665, passa sa vie au milieu des querelles théologiques, et fut en butte à de nombreuses persécutions par suite de son attachement aux doctrines de Port-Royal. Exilé, puis rappelé à diverses reprises, il finit par mourir à Paris en 1747. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, et dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire* de Moréri, nous ne citerons que ses *Réponses aux avertissemens de M. Languet*, évêque de Soissons, 5 vol. in-12, et son *Traité de la liberté*, etc., ouvrage posthume, publié par Nivelle, 1755, in-4.

PETIT-RADEL (LOUIS-FRANÇOIS), architecte, inspecteur-général des bâtimens civils, né à Paris en 1740, fit un voyage en Italie après avoir remporté successivement plusieurs médailles d'émulation à l'académie d'architecture, et à son retour ouvrit un cours particulier, d'où sont sortis des élèves d'une haute distinction. Il consacra une grande partie de sa fortune à former un précieux cabinet d'antiques et d'objets d'arts les plus curieux, et m. en 1818. Outre les travaux dont il fut chargé comme inspecteur des bâtimens civils, il a construit le grand abattoir du Roule. On a aussi de lui un certain nombre de gravures de ruines et d'architecture, et un opuscule intitulé *Projet pour la restauration du Panthéon français*, Paris, 1799, in-4. — PETIT-RADEL (Philippe), son frère, président de la faculté de médecine, né à Paris en 1749, obtint jeune au concours une place de chirurgien-aide-major des Invalides, partit ensuite comme chirurgien-major pour les Indes orientales, et, après un séjour de trois années à Surate, vint occuper à Paris la chaire de chirurgie (1782). Il fit un nouveau voyage aux Indes pour se soustraire aux calamités de la révolution, ne revit la France qu'en 1797, fut nommé l'année suivante professeur de clinique chirurgicale à l'Ecole-de-Médecine de Paris, et jusqu'à sa mort, arrivée en 1815, il consacra tous les loisirs de cette place aux travaux littéraires. Entre autres ouvrages, nous citerons de lui : *Introduction méthodique à la théorie et à la pratique de la médecine*, trad. de l'anglais du docteur Macbride, avec *notes*, 1787, 2 vol. in-8; *Dictionnaire de chirurgie*, 1790 et suiv., 3 vol. in-4, pl., faisant partie de l'Encyclopédie; *Instit. de méd.*, 2 v. in-8; *Voyage hist., chorograph. et philosoph. fait dans les princip. villes d'Italie*, Paris, 1815, 3 vol. in-8. Petit-Radel, qui avait un goût très-vif pour la littérature latine, a publié, outre des traductions en vers de quelques opuscules grecs en cette langue : *de Amoribus Pancharitis et Zoroæ, poema erotico-didacticum*, Paris, in-8, 1800, 1801.

PETIT-THOUARS (DU). V. DUPETIT-THOUARS.

PETITAIN (LOUIS-GERMAIN), homme de lettres, né à Paris en 1765, renonça à la place d'avoué au tribunal civil, pour remplir celle de commis dans les bureaux où l'on inventoriait les biens nationaux, et, après avoir été employé pendant la révolution dans divers secrétariats, il devint sous-chef de l'octroi de Paris, et m. dans cet emploi en 1820. Parmi ses nombreux écrits poltitiques, dont M. Beuchot a donné la liste dans le *Journal de la librairie*, 1820, p. 617 et suiv., nous ne citerons que celui dirigé contre le conseil des cinq-cents, et ayant pour titre : *Description d'une machine curieuse nouvellement montée au palais ci-devant Bourbon*, Paris, an VI, in-8; ainsi qu'un autre en faveur des jeunes et illustres prisonn. du Temple, sous ce titre : *un Mot pour deux individus auxquels personne ne pense*, etc., ibid., an III, in-8. Ce dernier écrit a précédé l'article inséré par M. Laisné de Villevêque dans les *Nouvelles politiques, nationales et étrangères en faveur de Madame* (aujourd'hui Dauphine). On a encore de Petitain : *Traité complet d'économie domestique*....., *par un homme qui n'a plus rien*, Paris, an VIII, 1800, in-8; *l'Emulation est-elle un bon moyen d'éducation?* ibid., 1801, in-8; *Annuaire du département de Loir-et-Cher pour l'année 1806*, Blois, in-12; des articles dans la *Décade* et autres journaux, et l'édition des *OEuvres de J.-J. Rousseau*, chez Lefèvre, 1819-20, 22 vol. in-8.

PETITOT (JEAN), peintre en miniat., né à Genève en 1607, apprit d'abord la profession de joaillier sous Bordier, qui, frappé du talent avec lequel son élève réussissait à préparer les émaux, lui conseilla de s'attacher à peindre le portrait en émail. Après de nombreux essais, dont le maître abandonna de bonne heure la direct. au jeune homme, les deux artistes associés se rendirent en Italie, y fréquentèrent les plus habiles chimistes, et passèrent de là en Angleterre, où Petitot acheva de porter son art à un haut degré de perfection. Il fut présenté par le médecin et habile chimiste Mayerne au roi Charles Ier, qui le logea dans White-Hall, et le fit chevalier. Ce fut à cette époque de ses premiers succès que Petitot connut van Dyck. Ce grand peintre se plut à diriger par ses conseils et ses leçons l'habile émailleur qu'on avait chargé de faire des copies de ses tableaux. Petitot se retira en France à la suite de Charles II, qu'il refusa de suivre lors de la restauration pour demeurer attaché à Louis XIV. Pourvu d'une pension considérable et logé au Louvre, il continua encore assez long-temps son associat. avec Bordier, devenu son beau-frère. Mais leur fortune étant devenue très-considér. et leurs 2 familles s'étant fort accrues, ils se séparèrent amis, après avoir partagé le produit de leurs travaux communs durant une assoc. de 50 ans, qu'aucun nuage n'avait troublée. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, Petitot, né dans la religion protestante, sollicita en vain la permission de se retirer à Genève. Il fut enfermé au Fort-l'Evêque après une tentative d'évasion, et Bossuet eut commission de chercher à le convertir. A l'éloquent archevêque l'artiste, presque octogénaire, opposa un inébranlable attachement à la croyance dans laquelle il avait été nourri, et on ne lui rendit la liberté que lorsqu'une maladie que lui causa le cha-

grin eut fait craindre pour ses jours. C'est vers ce temps qu'il exécuta à Genève les portraits du roi et de la reine de Pologne, qu'un envoyé de ces princes était venu sur ses traces pour lui commander. Bientôt il fut obligé, pour se soustraire à l'importunité des visites qui lui étaient faites, de se retirer à Vevei, où il m. d'une attaque d'apoplexie en 1691, tandis qu'il travaillait à un portrait de sa femme. Une finesse de dessin, une douceur et une vivacité de coloris vraiment admirables forment le caractère des ouvrages de cet artiste, de qui nous citerons encore, comme un de ses chefs-d'œuvre, le portrait de *Rachel de Rouvigni, comtesse de Southampton*, d'après van Dyck. Le musée roy. possède dans un même cadre plusieurs portraits des grands hommes du 17e S. peints par Petitot. *Voy.* la *notice des dessins, peintures, émaux et terres cuites*, exposés dans la galerie d'Apollon au Louvre. — Un autre PETITOT (Simon), né à Dijon en 1682, m. à Montpellier en 1746, s'est fait un nom par son habileté dans l'architecture hydraulique. Parmi ses travaux, on cite le puits de l'hôtel des Invalides.

PETITOT (CLAUDE-BERNARD), directeur-général de l'université, né en 1772 à Dijon, fit ses études au collége de cette ville, et vint à l'âge de 18 ans à Paris, où il ne s'occupa que de littérature jusqu'en 1800, époque à laquelle il fut nommé chef du bureau de l'instruction publique à la préfecture de la Seine. Il quitta cette place en 1804, et cinq ans après M. de Fontanes (*v.* ce nom), dont il était l'ami, lui fit donner celle d'inspecteur-général de l'université. Petitot, qui, dans les cent jours, se démit de ses fonctions, fut, au second retour du roi, nommé secrétaire-général de la commission d'instruction publique. Il fut appelé en 1821 à faire partie du conseil royal de l'université, et m. en 1825. Outre trois tragédies, *la Conjuration de Pison*, 1795; *Geta et Caracalla*, 1797, et *Laurent de Médicis*, 1799, on lui doit de bonnes traductions des *tragédies* d'Alfieri, 1802, 4 vol. in-8; et des *Nouvelles de Michel Cervantes*, 4 vol. in-18. Il a été en outre éditeur de plusieurs ouvrages, entre autres du *Répertoire du Théâtre-Français*, avec *notices*, etc., 1803-4, 23 vol. in-8, 2e édit., augmentée, 1817-18, 33 vol. in-8; des *Œuvres choisies et posthumes de La Harpe*, 1806, 4 vol. in-8; enfin des *Mémoires relatifs à l'hist. de France*, 1re et 2e série, 1819 à 1824. Cette dern. collection a été continuée par M. Moumerqué, qui a placé une *Notice biographique et littéraire sur Petitot*, en tête du 57e vol. de la 2e série des *Mémoires sur l'Histoire de France.*

PETITY (JEAN-RAIMOND de), ecclésiastique, né vers 1715 à St-Paul-Trois-Châteaux, près de Montélimart, abandonna la chaire pour cultiver les lettres, et m. en 1780. Outre les *panégyriques* de St Jean-Népomucène et de Ste Adélaïde, on cite de lui, entre autres compilations : *Etrennes franç.*, Paris, 1766 et 1769, in-4; *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, etc., Paris, 1766, 2 t. en 3 vol. in-4, reproduite l'année suivante sous le titre d'*Encyclopédie élémentaire*; *Manuel des artistes et des amateurs*, ibid., 1770, 4 v. in-8, etc.

PETIVER (JAMES), célèbre botaniste anglais, m. en 1718, membre de la société royale de Londres, consacra à former l'une des plus belles collections d'histoire naturelle qu'on connût de son temps une partie de la fortune considérable qu'il avait acquise en tenant une pharmacie dans la capitale d'Angleterre. Quoique les ouvrages qu'il a laissés ne soient que d'un ordre très-secondaire, ils n'ont pas été sans utilité par rapport à la science dont ils ont contribué à répandre le goût parmi les Anglais. Publiées séparément de 1695 à 1717, les diverses productions de Petiver, à l'exception de ses *mém.* insérés dans les *Transactions philosoph.*, ont été recueillies en 2 vol. in-fol., Londres, 1764 et 1773, sous le titre *Jacobi Petiveri Opera.* Plumier a rendu un hommage mérité à la mémoire de ce botaniste (sur la vie duquel on n'a d'ailleurs que fort peu de documens) en lui dédiant, sous le nom de *Petiveria*, un genre de plantes de la famille des atriplicées.

* PETLINE (JEAN), cosaque sibérien, envoyé de Tomsk en 1620 pour déterminer les limites de l'emp. russe en Sibérie, explora le cours de l'Ob. La relat. de son voy., seul titre par lequel Petline nous soit connu, a été impr. à St-Pétersbourg en 1818 dans la 2e partie du *Messager sibérien.*

PÉTRARQUE (FRANÇ.), un des plus gr. poètes dont s'enorgueillit l'Italie, naquit le 20 juill. 1304 à Arezzo, d'un père attaché au parti gibelin et ami du Dante. Ce fut au sein de l'agitation et des guerres intestines que s'écoulèrent les premières années de celui qui allait devenir le restaurateur des lettres en Europe. Pétrarque avait environ dix ans lorsqu'il fut emmené par son père dans le comtat d'Avignon, où Clément V venait de transférer la cour pontificale. Après avoir terminé à Carpentras ses premières études sous le grammairien Convennole, dont il avait déjà suivi l'école à Pise, Pétrarque, destiné à la jurisprudence, alla passer à l'univ. de Montpellier quatre années qui ne furent pas consacrées exclusivem. à l'érudition scholastique. Au bout de ce temps son père, courroucé de la préférence que donnait le jeune homme à Virgile, à Cicéron et à Tite-Live, sur les ténébreux commentateurs du Digeste, livra aux flammes ses livres chéris, et l'envoya à Bologne suivre les leçons du célèbre canoniste Jean d'Andréa. Mais un poète illustre fréquentait aussi cette université, Cino da Pistoja, dont Pétrarque rechercha et obtint bientôt les conseils et l'amitié. Devenu orphelin à 20 ans, et libre de s'adonner aux études de son choix, il porte sa pensée vers ces sites agrestes où les premières inspirations poétiques l'ont fait tressaillir, et il vient se fixer à Avignon. Dans cette terre natale de nos troubadours, au sein d'une société choisie, et rendue plus brillante encore par le concours d'illustres étrangers qu'y faisait affluer la présence d'un pontife homme aimable, Pétrarque s'enivra de ce premier encens qui exalte les muses, et dont l'attrait les pousse aux plus sublimes élans. On a parlé ailleurs (*v.* NOVES) de la violente passion qui l'enchaîna pour toujours, et sans nulle espérance, à la belle Laure, qu'il avait vue le lundi saint, 6 avril 1327, dans une église d'Avignon. Nous ne détaillerons pas non plus ses voyages dans le midi de la France, à Paris, dans la Flandre, les Pays-Bas, la forêt des Ardennes, etc., lieux qu'il remplit de ses douces plaintes, et qu'il laissa non moins émerveillés de ses vers que des attraits de la rigide beauté qui les lui inspirait. Il était revenu s'ensevelir à Vaucluse après huit mois d'exil (1334) lorsqu'à la nouvelle d'une croisade projetée par Jean XXII, et de la promesse vaguement exprimée par ce pape de rétablir à Rome la chaire de St-Pierre, il s'arrache un moment aux pensers d'amour pour chanter la gloire que va reconquérir la ville éternelle. Entré alors dans les ordres sacrés, il cherche encore dans divers voyages une distraction qui le fuit partout : Rome même, qu'il visite, ne peut le retenir; cette Rome pour laquelle il professe une sorte de culte, et où l'attendent des amis empressés, les Colonne, que sa liaison avec eux a rendus plus illustres. Saisi dans sa retraite par l'ambition d'ajouter à tous ses triomphes littér., un triomphe qui remplira tout son siècle, il trace l'ébauche d'une épopée régulière, *l'Africa.* L'hist. de Rome, à la fin de la 2e guerre punique, lui en fournit le sujet; Scipion en doit être le héros. Une année s'écoule à peine que le poète est simultanément invité à venir recevoir la couronne lauréale par le sénat romain et par le chancelier de l'université de Paris, le Florentin Robert de' Bardi. S'embarquant aussitôt pour Naples, où régnait Robert d'Anjou,

Pétrarque présente son épopée à ce prince, qui non-seulem. le proclame digne du triomphe après trois jours de conférences sur la poésie et l'histoire, mais encore le revêt de sa robe, dont il veut que le poète soit paré au jour fixé pour la cérémonie (8 avril 1341). Conduit avec la plus grande pompe au Capitole, il fut couronné des mains du sénateur Orso, comte d'Anguillara; ensuite le cortége s'achemina vers l'église St-Pierre, et Pétrarque y déposa sur l'autel ses lauriers, qui devinrent l'un des ornemens de ce temple. Dans le même temps il recevait, avec le titre d'aumônier ordinaire du roi de Naples, des lettres-patentes portant, entre autres autorisations, celle de *composer des poèmes et de porter dans tous les actes la couronne de laurier, de lierre ou de myrte, à son choix*. Pendant un séjour qu'il fit à Parme, où le retint Ason de Corrége, avec lequel il était lié, et qui lui fit accepter les fonctions d'archidiacre, Pétrarque essuya les prem. attaques de l'envie. Cependant Clément VI ceignait la tiare (1342). Choisi par les Romains pour haranguer ce pontife, il en reçut l'accueil le plus distingué et quelques places honorifiques, mais ne put obtenir qu'il effectuât la translation tant promise du St-siége dans la capitale de l'Italie. Une nouvelle mission lui est confiée par le St-père lui-même, celle de faire valoir ses droits à la régence de Naples durant la minorité de Jeanne, petite-fille du roi Robert; mais il la remplit égalem. sans succès. Lorsqu'il revit enfin sa retraite de Vaucluse, il ne tarda pas à en être tiré par l'éclat soudain des succès de Rienzi (*v.* ce nom). L'illusion du poète fut courte; elle disparut avec le tribun et le fantôme de liberté qu'avait évoqué celui-ci sous l'ombre de l'ancien Capitole. Mais une perte plus cuisante que celle des Colonne, dont il pleurait encore le massacre, vint mettre le comble aux chagrins de Pétrarque: la peste de 1348 venait d'enlever l'objet de sa passion toujours brûlante: Laure avait cessé de vivre le 6 avril de cette même année, le même jour et à la même heure qu'il l'avait vue pour la première fois. Après avoir quelque temps épanché sa douleur dans cette solitude, témoin déjà de tant de larmes d'amour, il se rend aux sollicitations de Louis de Gonzague, et fixe près de lui sa demeure à Mantoue. On remarque que depuis l'an 1350, époque où il vint assister au jubilé ouvert à Rome, Pétrarque mit dans ses mœurs et dans ses habitudes un degré de sévérité dont l'empreinte se retrouve dans ses dernières poésies. Ce fut vers le même temps que le sénat de Florence lui députa Boccace, pour lui offrir, avec la restitution du patrimoine de ses pères ainsi que de ses droits de citoyen, la direction de l'université récemm. fondée dans la première ville de Toscane. Quoique très-sensible à ce nouvel honneur, Pétrarque refusa la dern. de ces offres pour retourner dans sa retraite de Vaucluse. Il y fut troublé, sous le pontificat d'Innocent VI, par les préventions moins injurieuses qu'absurdes que ses ennemis étaient parvenus à soulever contre lui dans l'esprit de ce saint père. Milan devint alors son séjour. Admis au conseil de Jean Visconti, lié avec le doge André Dandolo, et surtout plein du désir de voir enfin la paix rétablie dans toute l'Italie, il consentit à se charger encore de diverses missions; mais aucune n'eut le succès qu'il se flattait d'obtenir. Il finit par concevoir un invincible dégoût pour l'agitation des cours, et ne fit plus que promener ses ennuis dans les divers voyages qu'il fit depuis, moins sans doute pour se délasser que pour chercher des inspirations nouvelles. C'est dans l'une de ces excursions que, l'an 1362, il fit don à la république de Venise de sa bibliothèq., que jusque là il avait habitué d'emmener à sa suite à grands frais. Une autre circonstance se rattache à son séjour à Venise: profitant de la présence du grammairien grec Leonce Pilate de Thessalonique, il y reprit, quoique sexagénaire, l'étude de la langue de Platon, dont le moine Barlaam lui avait autrefois appris les élémens à Avignon. Incapable de repos et privé de toutes consolations, il cherchait ainsi à tromper, dans les ennuis d'une étude rebutante, les longs ennuis de sa vieillesse, lorsque l'avènement d'Urbain V lui rendit la faveur de la cour d'Avignon. Ce pontife, homme vertueux et éclairé, accédait enfin aux vœux qu'il lui avait exprimés dans une lettre fort véhémente, où il l'avait conjuré de faire cesser le veuvage de l'Eglise romaine. Pétrarque désireux à son tour de faire honneur à l'invitation flatteuse d'Urbain, qui souhaitait le voir, se met en route, est surpris à Ferrare par une maladie à laquelle il n'échappe que grâce aux soins empressés des seigneurs d'Este, est reporté à Padoue couché dans un bateau, et ne se rétablit enfin au célèbre village d'Arquà, où il a fixé le séjour de sa convalescence, que pour apprendre bientôt la mort d'Urbain, qui, las des tumultueuses agitations de Rome, avait quitté cette cité, et était retourné en France. Il était dans la destinée de Pétrarque de survivre à tout ce qu'il avait chéri. Le plus ancien de ses amis, Philippe de Cabassole, est nommé par le pape Grégoire XI son légat en Italie; à peine arrivé à Pérouse il meurt, et le sensible poète n'a pas reçu ses embrassemens. L'âme brisée par tous ces revers, et livré néanmoins à des travaux sans relâche ainsi qu'aux plus rudes austérités, il succomba le 18 juillet 1374. On le trouva mort dans sa bibliothèque, la tête courbée sur un livre ouvert. Ainsi finit cet homme dont la vie, si pleine, a été si diversement agitée; dont le nom, lié à tous les noms illustres du 14e S., se trouve mêlé aussi à la plupart des évènemens notables de cette époque. Le monde littéraire doit à ses infatigables investigations la découverte et peut-être la conservation de divers morceaux de Quintilien, de Cicéron, etc.; et par la persévérance avec laquelle il poursuivit dans ses écrits l'alchimie, l'astrologie, la scholastique, il purifia les lettres du bizarre alliage dont les avait souillées l'ignorance. Pétrarque a eu de nombreux commentateurs, et sa *vie* a été écrite près de trente fois différentes. Parmi les ouvr. qui le concernent, les plus estimés sont: le *Petrarca redivivus*, de Tomasini; les *Mém.* de l'abbé de Sade, 1767, 3 v. in-4; le gr. ouvr. de Tiraboschi, et celui de Baldelli intit. *Del Petrarca e delle sue opere*, 1797, in-4. L'espace que nous avons consacré à l'esquisse de la biographie de l'amant de Laure nous permet à peine d'énumérer ses nombreux ouvr.; d'ailleurs ils n'offrent pas tous un égal intérêt. L'édition la plus complète de ses *OEuv.* est celle de Bâle, 1581, in-fol.; et la plus ancienne des éditions latines aussi de Bâle, 1496, in-fol. Ces collections sont loin de comprendre tout ce qu'a écrit Pétrarque. On conserve de lui beaucoup de *lettres* et de MSs. inédits dans les grandes bibliothèques d'Italie. Ce qu'on estime surtout parmi tant de compositions diverses sont ses poésies italiennes. L'auteur y fait, pour la grâce, la pureté et la douceur de l'idiome ital., ce qu'avait fait avant lui le Dante pour son énergie, ses formes grandes et hardies, ses tours sublimes. Les *Rime* de Pétrarque se composent de *sonnets*, *odes* ou *canzoni*, d'*églogues*, *epîtres*, *triomphes*, etc.: elles ont été plus. fois réimp. (*v.* le tome 3, p. 49 et suiv. du *Manuel du libraire*, par J.-C. Brunet). Depuis l'édition gr. in-4 de Venise, 1470, on distingue surtout les édit. d'Alde Manuce, ibid., 1501, in-8; de Lyon, 1574, in-16; de Padoue, 1722, in-8; de Venise, 1727, in 4, avec les *notes* de Muratori; celles de Bodoni, 1799, in-fol., ou 2 vol. in-8; de Morelli, avec les remarques de Beccadelli, Vérone, 1799, 2 volumes in-8; celle de M. Buttura, dans la *Bibliot. poet. ital.*, impr. par Didot l'aîné, 3 vol. in-24; enfin l'édition donnée par Biagioli, avec *comment.*, 1821, 2 vol. in-8: cette dernière est la plus estimée. Les autres ouvr.

de Pétrarque sont, outre ses poésies latines, des *discours* ou *harangues*, des *opuscules* historiques en latin (1604, in-16), des traités de philosophie, tels que ceux intit. : *de Remediis utriusque fortunæ*, Cologne, 1471, in-4; *de Otio religiosorum*, *de Verâ sapientiâ*, etc.; enfin ses *Vite de' pontifici ed imperatori romani*, Florence, 1478, in-folio, encore recherché. Ginguené, dans son *Histoire littéraire d'Italie*, a donné une *notice* très-étendue sur Pétrarque, dont il passe en revue tous les ouvrages avec beaucoup de détails.

PETREIUS (MARCUS), général romain, se trouvant le lieutenant du consul Antoine, qui feignit une indisposition pour ne point marcher contre Catilina, poursuivit lui-même les conjurés et les tailla en pièces. Il fut plus tard l'un des lieutenans de Pompée en Espagne, et fut obligé de se rendre à César, avec son armée qui manquait de vivres et de munitions. Mis en liberté par le vainqueur, il rejoignit Pompée et combattit à Pharsale. Il trouva un asile auprès de Caton, à Patras, suivit Scipion en Afrique, et, après la défaite de Thapsus, se donna la mort, si l'on en croit Tite-Live. D'autres historiens prétendent qu'il s'entre-tua avec Juba, roi de Mauritanie. On s'accorde toutefois à placer sa m. à l'an 706 de Rome, 46 avant J.-C.

PETREIUS (THÉODORE), controversiste et bibliographe, de l'ordre des chartreux, né à Kempen, dans l'Over-Yssel, en 1567, mort à Cologne en 1640, a laissé des écrits de controverse, des traductions latines de livres ascétiques, et quelques autres ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Catalogus hæreticorum, seu de moribus et mortibus omnium propemodùm hæresiarcharum*, etc., Cologne, 1629, in-4. — Nicolas PETREIUS, historien danois du 16e S., s'est rendu célèbre comme le prem. fauteur de l'hypothèse gothlandaise tant et si vivement débattue, et qui ferait remonter l'histoire danoise jusqu'au prem. siècle après le déluge. La priorité d'origine du Danemarck et de la Suède était, au temps de Petreius, l'objet d'une rixe très-animée entre les savans de ces deux nations : l'un et l'autre parti avait employé toutes les ressources de l'érudition pour accréditer des fables et des traditions plus ou moins absurdes à la place d'une réalité impossible à découvrir et enc. moins à prouver. Sur ces entrefaites, un abbé Jean de Bonsac, se disant possesseur de vieux documens runiques recueillis dans l'île de Gothlande, communique ces documens à Petreius, qui, intéressé à admettre sans plus de critique leur authenticité, y puise les matériaux qu'il s'empresse de coordonner avec les notions contenues dans les livres sacrés, et produit des générat. de rois inconnus, dont la généalogie remonte en ligne directe à Japhet et à Gomer. Ainsi, par l'imposture de cette fabrication, se trouvèrent perdus pour l'histoire ces documens, sans doute précieux, mais dont la critique seule eût pu établir l'authenticité. L'ouvr. de Petreius, écrit vers 1570, fut long-temps consulté en MS.; il fut impr. à Leipsig en 1695, sous ce titre : *Cimbrorum et Gothorum Origines et Migrat.*, etc., in-8 (*v.* LYSCHANDER).

PETREMAND (JEAN), conseiller au parlement de Dôle, né en 1580 dans cette ville, où il m. en 1621, a laissé un *Rec. des ordonnances et édictz de la Franche-Comté de Bourgogne*, Dôle, 1619, in-fol. — Pierre PETREMAND, né en 1534 à Besançon, où il m. en 1581, a publié avec une *préface : Jurisprudentiæ lib. I, disciplinæ instar institutum* de Sébastien Derrerus, 1552. — Thierri PETREMAND, parent du précéd., a publié la *Paraphrase* (en vers) *de l'admirable histoire de la sainte héroïne Judith*, Lyon, 1578, in-8, très-rare.

PETREY (LOUIS), sieur *Champvans*, conseiller au parlement de Dôle, né à Vesoul en 1580, se distingua par le zèle qu'il mit à défendre sa province de l'invasion des Français, et m. à Dôle en 1638, après avoir publié, pour se justifier auprès de ses ingrats concitoyens, une *Lettre contenant une bonne partie de ce qui s'est fait en campagne au comté de Bourgogne, pendant et après le siége de Dôle*, 1637, in-4, de 111 pages.

PETRI (SUFFRID), histor. et philologue, né en 1527, à Ryntsmaguert, dans la province de Frise, professa les b.-lett. à Erfurt, la langue grecque à Louvain, le droit à Cologne, et embrassa ensuite l'état ecclésiastique, ce qui lui permit d'avoir un canonicat de l'église des Douze-Apôtres. Il m. à Cologne en 1597, avec le titre d'historiographe des états de Frise. Nous citerons de lui : *de Scriptoribus Frisiæ, decades 16 et semis*, Cologne, 1593, in-8; Francker, 1699, in-12; et une *Continuation* de la Chronique des évêq. d'Utrecht et des comtes de Hollande, depuis 1345 jusqu'à 1574, insérée par Arnold Buchel dans son *Hist. d'Utrecht*, 1643, in-fol. *Voy.* le tome 30 des *Mémoires* de Niceron.

PETRI ou PETERSON (LAURENT), prem. archevêque protestant d'Upsal, né en 1499, dans la ville d'Oerebro, répandit en Suède les principes de Luther, sous les yeux duquel il avait fait ses études à l'université de Wittenberg. Il fut mis à la tête du nouveau clergé, et obtint toute la confiance de Gustave-Wasa, qui profita de son zèle pour l'établissement de la réforme. Outre une traduct. de la Bible, Peterson publ. plus. ouvr. de théol., et m. en 1573. Voy. la *Vie des trois réformateurs suédois, Anderson, Olaus et Laurent Peterson*, par J.-Ad. Schinmeier, Lubeck, 1783, in-4, en allem. — PETRI (Olaüs-Phase), frère du précéd., né en 1497, prêcha le luthéranisme en Suède avec un tel enthousiasme, qu'il fut sur le point d'y faire naître une guerre civile. En 1539, il devint pasteur à Stockholm, où il organisa le nouveau culte; mais bientôt son esprit inquiet, n'ayant plus d'aliment dans les querelles religieuses, se porta vers la politique. Il se lia avec les ennemis du gouvernement, et fut condamné à avoir la tête tranchée. Cependant il obtint sa grâce, à la sollicitation de ses paroissiens, continua ses fonctions de pasteur et m. paisiblement en 1562. On a de lui plusieurs ouvr., notamment des *mém.* MSs. sur l'histoire de Suède. On en conserve à la bibliothèque du roi, à Paris, une copie, dont Keralio a donné une analyse, en 1787, dans les *Notices* et *extraits des manuscrits*, I, 440-76. — PETRI (Jonas), évêq. de Lindkœping, dans le 17e S., publia : *Dictionarium lat.-sueco-german.*, etc., Lindkœping, 1640, in-fol.

PETROEUS (HENRI), médecin, né à Smalkalde, ou cercle de Franconie, en 1589, professa l'anatomie, la botanique et la chirurgie à Marpurg, et m. en 1620. Nous citerons de lui : *Nosologia harmonica, dogmatica et hermetica*, Marpurg, 1614-16, 2 tom. in-4; *Enchiridion chirurgicum*, ib., 1617, in-4 (en allem.).

PETROF (BASILE-PETROVITSCH), poète et philologue russe, né à Moscou en 1736, se destinait aux ordres sacrés, lorsque en 1763, une ode qu'il composa à l'occasion du couronnement de Catherine II lui valut de la part de cette princesse le titre de son lecteur avec un emploi dans l'administration civile. Des raisons de santé l'ayant contraint à se démettre de ses places en 1780, Petrof en conserva les honoraires, reçut même le titre de conseiller d'état, et passa le reste de ses jours partagé entre les occupations littéraires et les douceurs de la retraite. Ce fut, dit-on, le chagrin que lui causa la mort de l'impératrice qui le conduisit lui-même au tombeau, le 4 décembre 1799. Comme Pétrarque, ce poète, versé d'ailleurs dans la connaissance des langues anciennes et modernes, entreprit à 60 ans d'étudier le grec vulgaire, que bientôt il connut à fond. Moins harmonieux dans sa versification que riche d'idées et d'images poétiques, Petrof s'est placé par ses odes au premier rang des littérateurs de sa nation. On a publié les

Œuvres complètes de Petrof, St-Pétersbourg, 1811, 3 vol. in-8. Il avait publié lui-même isolém. la plupart des pièces qui composent ce recueil, ainsi qu'une trad. de l'*Enéide*, impr. à St-Pétersbourg en 1781 et 1786.

PÉTRONE, *Petronius*, surn. *Arbiter*, né aux environs de Marseille, est, à ce qu'on croit, le même personnage qui, sous l'emper. Claude, fut proconsul en Bythinie. Il était connu dès-lors par ses galanteries et par son goût pour les beaux-arts. Le jeune Néron le nomma surintend. de ses plaisirs; mais plus tard, sur une accusation d'intelligences avec Pison portée contre lui par un esclave à l'instigation de Tigellin, l'empereur le fit arrêter à Cumes (l'an de J.-C. 66); et tandis qu'on délibérait sur le genre de son supplice, Pétrone se fit ouvrir les veines, et expira en s'entretenant avec ses amis, non de l'immortalité de l'âme, à laquelle il ne croyait pas, mais de sujets lascifs, tels que ceux dont il a fait aussi le texte habituel de ses compositions. Il ne paraît pas que ses penchans voluptueux eussent énervé son âme : ses dern. instans le prouveraient, au défaut des renseignemens qu'on a sur la manière dont il remplit les fonctions publiq. qui lui furent confiées. Se réjouissant de pouvoir encore braver l'empereur après qu'il aurait cessé d'être, il lui légua (car c'était assez l'usage que les victimes de Néron l'instituassent leur héritier), sous le couvert de son sceau, l'ingénieuse satire du *Festin de Trimalcion*, où l'infamie des mœurs et des débauches du tyran est peinte avec tant de finesse, mais d'une manière si dangereuse par le libertinage d'esprit qui y règne. Voltaire a émis l'opinion que ce roman poétique, tel qu'il nous est parvenu, n'est pas l'ouvrage original de Pétrone, mais un extrait fait sans goût et sans choix par quelque obscur amateur d'obscénités. Il avait déjà été pub. un nomb. considérable d'édit. des fragm. de Pétrone (*v.* le t. 3, p. 60 du *Manuel du libr.*, par J.-C. Brunet, 3e édit.) lorsqu'en 1663 J. Lucius découvrit à Traù, en Dalmatie, le MS. qui aujourd'hui est à la Biblioth. du Roi, et qui a fourni un supplément considérable aux édit. subséquentes du voluptueux satirique. Les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1669, in 8; *Varior.*, ibid., 1677, in-24, avec *notes* de Boschius; de Burman, 1743, 2 vol. in-4 : cette dern. contient le fragment apocryphe produit en 1694 par Nodot. Il existe des trad. du *Satyricon* de Pétrone dans la plupart des langues; la seule complète qui ait été faite en français est d'un anonyme (Durand), 1803, 2 v. in-8. M. Amar a reproduit en 1816, à la suite de son édition de *Lucain*, la traduction en vers libres de l'épisode de *la Guerre civile*, publié en 1799 par de Guerle.

PETRONE (St), évêque de Bologne au 3e S., a écrit la *vie* des moines d'Egypte, et il avait fait chez eux, pour les mieux connaître, un voyage, dont la relation se trouve dans le second livre des *Vies des Pères*. V. *Historia litt. eccl. aquilicensis* de Fontanini.

PETRONI (Richard), cardinal et l'un des restaurateurs de la science du droit à Naples, né à Sienne vers le milieu du 13e S., m. à Gênes, où il était à titre de légat, en 1314, avait enseigné, avant d'être revêtu de la pourpre, le droit avec distinct. dans sa patrie et à Naples. Il fut un des trois jurisconsultes chargés par Boniface VIII de compiler le recueil de décrétales, connu sous le nom de *Sexte*, Mayence, 1465, in-fol.

PÉTRONILLE (Ste), vierge et martyre, a été regardée, sans aucun fondem., comme la fille de St Pierre. L'un des plus beaux tableaux du Guerchin, que l'on peut voir au musée du Louvre, représente Ste Pétronille que l'on descend dans le tombeau.

PETRONIUS-MAXIMUS. V. Maxime.

PETRUCCI (Pandolfe), citoyen siennois, du parti aristocratique et de l'ordre des Neuf, devint l'arbitre de sa patrie à la fin du 15e S. Pour épouvanter ses adversaires et se débarrasser d'un concurrent redoutable, il fit assassiner son beau-père, Nicolas Borghèse, en 1500, et demeura seul à la tête de la républiq. Il était l'allié de l'infâme César Borgia, dont il recevait même une solde. Plusieurs autres petits seig. de la Toscane et de l'état ecclés., qui suivaient la même politique, furent massacrés par ce monstre; et Petrucci, n'échappa à sa fureur que pour être exilé de Sienne, par sa funeste influence en 1503. Rappelé, deux mois après, sur l'intercession du roi de France, il fut bientôt délivré de toute crainte par la m. d'Alexandre VI et l'arrestat. de César Borgia, et gouverna dès-lors ses concitoyens avec une autorité absolue, qu'il transmit à son fils, Borghèse, à sa m., arrivée en 1512.—Achille Petrucci, né à Sienne, fut un des assassins de l'amiral de Coligny, auquel il donna les prem. coups de poignard, et se chargea de porter la tête de cette auguste victime à Médicis. —Un autre Petrucci (Joseph), profess. de médecine à Rome, né dans cette ville en 1648, m. en 1711, est cru l'auteur d'un ouvr. intitulé : *de Capsulis renalibus earumque Usu*, Rome, 1676, in-12.

PETTY (William), mécanicien et économiste anglais, né en 1623 à Rumsey, dans le Hampshire, d'un drapier qui ne lui laissa point de fortune, fut l'artisan de la sienne, à force d'industrie et de persévérance. Après avoir étudié la médecine en Hollande et à Paris, tout en luttant contre la misère, il retourna en Angleterre, et remplit, entre autres fonctions, celles de profess. au collége de Gresham à Londres, et celles de médecin de l'armée d'Irlande. Il n'oubliait pas, dans ces places honorables, le soin de ses intérêts pécuniaires; il sut se concilier tour à tour la faveur de Cromwell et des Stuarts, fit partie du parlem. sous l'un et l'autre régime, et parvint à se faire donner, entre autres titres, celui du comte de Kilmore. Tandis qu'il se livrait à une foule d'entreprises qui l'enrichissaient, il trouvait le temps de s'occuper de l'économie politique, de la construct. maritime et des arts mécaniques et se faisait recevoir à la société royale. Il offrit à ses collègues le modèle d'un navire à double coque, qui devait résister à toutes les tempêtes, et qui n'en fit pas moins naufrage. Il avait levé des cartes topographiq. des baronies d'Irlande, et c'est probablem. le même atlas que l'on conserve au cabinet des MSs. de la Biblioth. du Roi à Paris. Nous citerons de lui, en outre : *Traité des taxes et contributions*, 1662, in-4; 1667, 1685, 1691; *Essai sur la multiplication de l'espèce humaine*, 1686, in-8; *Arithmétique politique* (ouvr. posthume), 1690, in-8; 1755. Il est mort en 1687. Ses descendans se sont distingués sous les noms de lord Shelburne et de marquis de Lansdowne.

PETTY (William). V. Shelburne.

PETTYT ou PETYT (William), jurisconsulte anglais, assesseur, trésorier du collége de justice du Temple, et garde des archives de la Tour, né à Skipton, dans le comté d'York, en 1636, mort à Chelsea en 1707, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons : les *Droits anciens des communes d'Angleterre; Jus Anglorum ab antiquo*, etc., 1681, in-8; *Miscellanea parliamentaria*, 1680, 1681, in-12, etc.

PETUS ou POETUS (Cécina). V. Arria.

PEUCER (Gaspard), médecin et mathématic., gendre de Mélanchthon, né en 1525 à Bautzen, dans la Lusace, professa les mathématiq., puis la médecine, avec beaucoup de succès, à l'université de Wittemberg, et fut comblé de faveurs par l'électeur de Saxe; mais il fut accusé de partager les opinions des calvinistes, se vit emprisonné, malgré ses protestations (1574), et eut la faiblesse de se reconnaître le chef d'un complot formé contre la religion de la Saxe. Il recouvra la liberté en 1586,

se retira à Zerbst, dans les états du prince d'Anhalt, qui avait intercédé pour lui, et m. à Dessau en 1602. On trouvera la liste de ses nombreux ouvrages, presque tous oubliés aujourd'hui, dans le t. 25 des *Mémoires* de Niceron. Nous citerons les suiv. : *Elementa doctrinæ de circulis cælestibus et primo motu*, Wittemberg, 1551, in-8; *Historia carcerum et liberationis divinæ Gaspar. Peuceri*, Zurich, 1605, in-8.

PEURBACH (George), en latin *Purbachius*, astron., ainsi nommé de la petite ville de Peurbach ou Peyrbach, en Autriche, où il était né en 1423, m. en 1461, eut une grande réputation dans un temps où l'imprimerie, si elle était inventée, n'avait encore multiplié aucun ouvr. de mathématiq., où les MSs. étaient rares, où l'on n'avait, pour étudier l'astronomie, que le livre de Sacrobosco, une mauvaise traduct. d'Albategnius, une d'Alfragan, et deux, assez inexactes et souvent inintelligibles, de Ptolémée, dont le texte grec fut apporté en Europe, pour la prem. fois, par Bessarion. L'on peut juger, d'après cela, des connaissances de George de Peurbach. Son mérite fut de lire toutes les traduct. existantes, de les débarrasser des démonstrat. géométriq. et des calculs ennuyeux et de s'attacher au fond de la doctrine, qu'il expliquait, non à des gens qui prétendissent devenir astronomes, mais à ceux qui se contentaient de comprendre à peu près le mécanisme des phénomènes et l'arrangem. des corps célestes. Il essaya de développer la théorie des planètes dans un livre qui fut impr., pour la prem. fois, en 1488, sous le titre de *Theoricæ planetarum*, Venise, in-4, à la suite de la sphère de Sacrobosco, et réimpr. successivem. et avec divers comment. en 1490, 91, 95, 1514, 15, 16, 25, 42, 43, 51, 55, 56, 69, 73, 80, 81, 91, 95, 96, 1601 et 1604. Ce serait aujourd'hui temps perdu, a dit M. Delambre, que de lire les théoriques de Peurbach. On pourrait tirer plus de fruit de l'ouvr. suiv. commencé par lui et terminé par son élève Jean *Regiomontanus* (*v.* Muller) : *Johannis de Monteregio et Georgii Purbachii Epitome in Cl. Ptolemæi magnam constructionem*, Bâle, 1543; Nuremberg, 1550. Nous nous dispenserons de citer d'autres ouvr. de George de Peurbach.

PEUTEMAN (Pierre), peintre, né à Rotterdam en 1650, excellait à représenter la nature morte. Chargé de peindre un tableau allégorique de la puissance de la mort, il s'enferma, pour mieux se pénétrer de la vanité des choses humaines et donner plus de vérité à son dessin, dans un cabinet d'anatomie. Il s'endormit, fut réveillé en sursaut par le tremblement de terre du 18 septemb. 1692, et vit s'agiter autour de lui les os, les crânes et les squelettes par un mouvem. qui lui parut surnaturel; car il en ignorait la véritable cause. Un tel spectacle le frappa d'une frayeur, dont il ne put se remettre, et qui lui coûta la vie peu de temps après.

PEUTINGER (Conrad), secrétaire du sénat d'Augsbourg, où il était né en 1465, et où il m. en 1547, est le prem. savant de l'Allemagne qui se soit occupé de recueillir des antiquités. Quoique chargé plus. fois de missions honorables, quoique distrait continuellem. par les détails de sa place et obligé d'assister à presque toutes les diètes, qui ne furent jamais si fréquentes, il trouva le loisir de se livrer à des études suivies et de rendre aux lettres d'immenses services. Toutefois l'ouvr. auquel il doit la plus grande partie de sa célébrité, n'est pas de lui : c'est une carte connue sous le nom de *Tabula Peutingeriana*, qui a été exécutée à Constantinople en 393 ou en 435. Ce précieux monument de la géographie des anciens, découvert à Spire vers la fin du 15ᵉ S., par Conrad Celtes, et légué par lui à Peutinger, n'a pas même été pub. par ce dernier; car la prem. édit. qui en fut faite date de 1598. On estime particulièrem. celles de Scheyb, 1753, in-fol., et de J.-D. Podocatharus Christianopulus, Iesi, 1809, in-fol. Parmi les ouvr. qui sont réellem. de Peutinger, nous citerons : *Inscriptiones vetustæ romanæ et earum fragmenta in Augustâ Vindelicorum*, etc., Mayence, 1520, in-fol. : *Sermones convivales, in quibus multa de mirandis Germaniæ antiquitatibus referuntur*, Strasbourg, 1530, même format; nouv. édit. très-augment., Augsbourg, 1781, in-8.

PEVERELLI (Barthélemi), jésuite, né en 1695, m. à Modène vers 1765, a laissé : *Lezioni sacre e morali sopra il libro degli Atti apostolici*, Vérone, 1767, 2 vol. in-4, etc.

PEY (Jean), chanoine de l'église métropolitaine de Paris, émigra à la révolut., et m. à Constance en 1797. On a de lui : *Vérité de la religion chrétienne prouvée à un déiste*, 1770; *le Philosophe cathéchiste*, 1779, in-32; *Observations sur la théologie de Lyon*, 1784, in-8; *le Sage dans la solitude*, 1787, in-8; *de l'Autorité des deux puissances*, Strasbourg et Liége, 1781, 3 vol. in-8; *la Loi de nature développée et perfectionnée par la loi évangélique*, Paris, 1789, in-8; *le Philosophe chrét. considérant les grandeurs de Dieu*, etc., Louvain, 1793, in-8; *de la Tolérance chrétienne opposée au tolérantisme philosophique*.

PEYER (Jean-Conrad), médecin, né à Schaffhouse en 1653, y professa l'éloquence, la logique et la physique, et m. en 1712, membre de l'acad. impériale des curieux de la nature, sous le nom de Pythagore. Nous citerons de lui : *Exercitatio anatomico-medica de glandulis intestinorum earumque usu et affectionibus*, Schaffhouse, 1677, in-8; Amsterdam, 1681, in-8; *Methodus historiarum anatomico-medicarum*, Paris, 1678, in-12; *Parerga anatomica et medica septem*, Genève, 1681, in-8; Amsterdam, 1682, in-8; Leyde, 1750, in-8; *Experimenta nova circa pancreas*, Amsterdam, 1683, in-4.—Son fils, Jean-Jacques Peyer, aussi médec. à Schaffhouse, a laissé : *Observationes anatomicæ numero I.*, Leyde, 1719, in-8.

PEYER-IM-HOF (Jean-Conrad), fut membre du gr. conseil de Schaffhouse, sa patrie. Nous citerons de lui une dissertat. *de Differentiis municipiorum romanorum, et civitatum imperialium mediatorum*, Marpurg, 1729, in-4; et un recueil de *Poésies allemandes*, Schaffhouse, 1748, in-8. — Peyer-im-Hof (Honoré), capitaine de l'abbaye de St-Gall, et profess. de grec et d'hébreu, né à Lucerne en 1610, a laissé MS. une *Histoire abrégée de tous les abbés de son monast.*, en langue hébr.

PEYRARD (François), ancien profess. de mathématiques spéciales au lycée Bonaparte et bibliothécaire de l'école Polytechnique, né vers 1760 dans la commune de St-Victor-Malescourt (Haute-Loire), après s'être fait un nom dans les sciences par une érudit. très-distinguée, tomba, faute de conduite et de tempérance, dans une dégoûtante abjection, et m. à l'hôpital St-Louis à Paris le 3 oct. 1822. Il avait été chargé par le gouvernem. de plus. commiss. scientifiq. à Milan et dans d'autres villes d'Italie, et ses services lui avaient valu une pension sur le trésor de l'état. On a de lui, outre plus. édit. du Cours de mathém. de Bezout, revu, modifié et complété, les ouvr. suiv. : *de la Nature et de ses lois*, 4ᵉ édit., 1794 (an II), in-18; une trad. faite en société avec Batteux des *Poésies complètes d'Horace, avec le texte en regard*, Paris, 1803, 2 vol. in-12; *de la Supériorité de la femme au-dessus de l'homme, par H. Corneille Agrippa, avec un commentaire par Roetitg* (Peyrard), ib., 1803, in-12; *Elémens de géom. d'Euclide, trad. litteralem., et suivis d'un Traité du cercle, du cylindre*, etc., 1804, in-8; *Alphabet français*, 1805, in-8; *les OEuvres d'Archimède, trad. littéralem., avec un comment., précéd. de sa vie et de l'analyse de ses ouvr.*, etc., ibid., 1807, in-4; 2ᵉ édit., 1808, 2 vol. in-8, revue par M. Delambre; *Statistique géom. démontrée à la manière d'Archimède*, ibid., 1812,

in-8 ; *les OEuvres d'Euclide, en grec, latin et fr., d'après un MS. très-ancien qui était resté inconnu jusqu'à nos jours*, *dédié au roi*, ibid., 1814-18, 3 vol. in-4, fig. ; *les Principes fondam. de l'arithmétique*, etc., 3e édit., ibid., 1822, in-8. On connaît en outre de lui une trad. lat. et franç. des *Coniques d'Apollonius de Perge*, dont le MS. a obtenu l'approbat. de l'acad. des sciences.

PEYRAT (Du). V. Dupeyrat.

PEYRAUD DE BEAUSSOL, maître de géographie à Paris, parvint à faire jouer, en 1775, une tragédie des *Arsacides*, en 6 actes, qu'il avait déjà fait imprimer sous le titre de *Stratonice*. Jamais pièce ne fit tant rire, et on se porta en foule à la seconde représentation par un sentiment de curiosité, que l'auteur prit naïvement pour une marque d'intérêt. Il survécut quelques années à sa misérable et inintelligible rapsodie.

PEYRE (Marie-Joseph), architecte du roi et membre de l'académie royale d'architecture, né à Paris en 1730, m. en 1785, à Choisy-le-Roi, contrôleur des bâtim. de la couronne, avait fait comme pensionnaire le voyage de Rome, où il s'appliqua surtout à l'étude des monumens antiques. Dès ses débuts il s'était fait remarquer par un style ferme et raisonné, et par une grande hardiesse de conception. Plus tard il fut un de ceux qui, pour l'architecture, posèrent les bases d'une révolution analogue à celle que le célèbre Vien commença à effectuer dans la peinture. Peyre publia en 1765 un volume in-folio, contenant ses *OEuvres d'architecture*. On y remarqua surtout ses plans d'un palais pour les académies, d'un autre palais pour un souverain, et celui d'une église cathédrale. Bien que ces projets ne soient pas exempts de quelques-uns des défauts que l'on remarque dans l'architecture du règne de Louis XV, tous néanmoins portent l'empreinte du génie, et se distinguent par un style élevé, une grande habileté dans la disposition des plans, et beaucoup de pureté dans l'emploi des différens ordres. Le monum. le plus important qui nous reste de ce célèbre architecte est l'ancienne salle du Théâtre Français, maintenant l'Odéon, qu'il construisit de concert avec Wailly. Ses projets pour une salle d'Opéra, pour la reconstruction du palais de Versailles, son plan de maison de plaisance pour le roi soutiennent le parallèle avec les plus beaux monumens des anciens. On a aussi de lui une *Dissertation sur les distributions des anciens comparées à celles des modernes*, etc. C'est à son fils, aujourd'hui architecte du gouvernement, qu'est due la 2e édition de ses *OEuvres d'architecture*, Paris, 1795, in-fol.

PEYRE (Antoine-François), frère du précéd., né en 1739 à Paris, étudia d'abord la peinture, puis suivit la même carrière que son aîné, sous les auspices duquel il traversa avec une grande distinction les divers concours, jusqu'à celui dont le prix est la pension de Rome, qu'il obtint en 1763. A une étude toute spéciale des monumens antiques, il joignit pendant son séjour en Italie celle de la perspective, et il parvint, dans cette branche importante de l'art, à une connaissance profonde, qu'attestent ses trois beaux dessins qui ornent le Musée royal : l'*Intérieur de la basilique de St-Pierre;* la *Vue de la Coupole et du Baldaquin*, *éclairés par la croix lumineuse du Vendredi-Saint*, et une autre *Vue de la Colonnade au moment de la procession de la Fête-Dieu*. Nommé successivem., après son retour, contrôleur des bâtimens du roi à Fontainebleau, puis à St-Germain, il bâtit entre autres, dans cette dern. ville, deux petites églises, dans la construction desquelles il mit en pratique ces théories rationnelles du bon goût, qu'alors l'étude seule des anciens édifices pouvait enseigner. L'académie royale d'architecture, où il fut admis en 1777, le désigna deux ans après pour ériger à Coblentz le palais de l'électeur de Trèves, commencé sur un plan vicieux, et il le termina avec succès. Retiré à Fontainebleau au moment de la révolution, il s'efforça de soustraire à la fureur des sicaires divers objets d'art qui enrichissaient cette résidence royale, et il ne dépendit pas de son zèle qu'il n'en sauvât un plus grand nombre. Pendant la terreur il fut détenu dans le château, devenu une maison de force, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Depuis il fut nommé successivement membre de l'Institut, du conseil des bâtimens civils, de l'administration des hospices, et m. le 7 mars 1823, après avoir joui des succès brillans de l'école d'architecture qu'il avait fondée. Son *Eloge*, par M. Quatremère de Quincy, a été imprimé dans le *Moniteur* du 26 janvier 1824, et reproduit presque en entier par M. Mahul dans le t. 4, p. 228, de son *Annuaire nécrol*. Outre divers *mem* dans la collection de ceux de l'Institut, on a d'Ant.-Fr. Peyre un écrit ayant pour titre : *Restauration du Panthéon franç. : compte rendu*, etc., 1799, in-4. Ses *OEuvres d'architecture* ont été imprimées, Paris, 1819 20, in-fol. On a aussi publié : *Notice des tabl.*, *dessins*, *gouaches*, *etc.*, *composant le cabinet de feu M. Peyre*, ibid., Tilliard, 1823, in-8 de 20 p.

PEYRÈRE (Isaac de La), si connu par son système du *préadamisme*, naquit à Bordeaux, en 1594, d'une famille calviniste. Il fit partie en 1644 de l'ambassade française à Copenhague, alla ensuite en Espagne pour le service du prince de Condé, son maître et son protecteur, et l'accompagna ensuite dans sa retraite aux Pays-Bas. Un jour qu'il tomba sur le chap. 5 de l'Epître de St Paul aux Romains, il crut y apercevoir la preuve qu'il avait existé des hommes avant Adam, et bientôt il publia ses *Præadamitæ*, ouvrage qui souleva contre lui une foule d'adversaires, même parmi les protestans. Il fut arrêté à Bruxelles en 1656, et jeté dans une prison, d'où il sortit au bout de quelques mois, par le crédit du prince de Condé, après avoir promis de rétracter son livre et d'abjurer le calvinisme. Il se rendit à Rome, où il fut accueilli avec bienveillance par le pape Alexandre III, et rentra en France en 1659 à la suite de son ancien protecteur, dont il devint le bibliothécaire. Il m. en 1676 au séminaire de Notre-Dame-des-Vertus, près de Paris. Nous citerons de lui : *Relation de l'Islande*, Paris, 1663, in-8, fig.; *Relation du Groenland*, ibid., 1647, in-8 ; ibid., 1651, in-8 ; et dans le t. 1 du *Recueil des voyages au Nord ; Prœadamitæ, sive Exercitatio super versiculis* 12, 13, 14, *capitis* 5, *Epistolæ Pauli ad Romanos*, etc., 1655, in-4 ; 1656, in-12. *Voy.* les *Mémoires de Niceron*, t. 12 et 20. — Peyrère (Abraham de La), frère du précédent, avocat célèbre du parlement de Bordeaux, mort en 1704, est auteur d'un rec. de *Décisions sommaires du Palais*, par ordre alphabétique, ouvrage qui eut un assez grand nombre d'éditions. Nous citerons particulièrement la sixième, publiée en 1749, 2 vol. in-fol.

PEYRILHE (Bernard), médecin, professeur de matière médicale à la faculté de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes, naquit en 1735 à Perpignan, où il m. en 1804. On a de lui : *Histoire de la chirurgie*, 1774-80, 2 vol. in-4, en société avec Dujardin (le 3e vol. qu'il a composé seul est resté inédit); un *Mémoire sur le cancer* (en latin), couronné par l'académie de Dijon; *Tableau d'histoire naturelle des médicamens*, 1800, 1 vol. in-8, dont M. Lullier-Winslow a donné une nouvelle édit. en 1818, 2 v. in-8, avec des *notes ;* enfin un grand nombre de MSs. inédits, dont Sue a donné l'énumération.

PEYROLS D'AUVERGNE, troubadour, dont il nous reste : 24 *chansons galantes*, 5 *tensons* et 1 *poème*, composé en Asie après la mort de l'empereur Frédéric Ier, avait fait le voyage de la Terre Sainte, et mourut à Montpellier.

PEYRON (Jean-François-Pierre), peintre,

né en 1744 à Aix en Provence, fut porté de bonne heure, par un sentiment naturel du vrai beau, à étudier les ouvrages du Poussin, bien que ce maître fût discrédité depuis long-temps dans notre école. Après avoir remporté le grand prix de peinture en 1773, par un tableau représentant la *Mort de Sénèque*, et qui était déjà une protestation éclatante contre le mauvais goût de l'époque, il résolut de marcher d'un pas ferme sur les traces de Vien, qui avait commencé une réforme, achevée depuis avec tant de gloire par David. Admis à l'académie de peinture en 1783, nommé directeur de la manufacture des Gobelins en 1785, et chargé de plusieurs travaux importans pour le roi, il perdit tout à la révolution, et ne fit guère que languir depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée en 1815. L'émule de sa jeunesse, le grand David, qui assistait à ses obsèques, fit son éloge d'un seul mot : *Peyron*, dit-il, *m'a ouvert les yeux*. En effet, la manière de Peyron rappelle constamment, par ses défauts comme par ses qualités, la réforme importante à laquelle il a contribué. Nous citerons de lui : un *Cimon qui se dévoue à la prison pour en retirer et faire inhumer le corps de son père*; un *Paul-Emile s'indignant de l'humiliat. où se reduit Persée, qui se prosterne à ses pieds*. Ces deux tabl. sont au Musée royal. On estime particulièrement une *Mort de Socrate* du même artiste, qui décore une des salles du palais des députés. — PEYRON (Jean-Fr.), frère du précédent, né à Aix en 1748, m. à Goudelour, avec le titre de commissaire des colonies, en 1784, a traduit plus. ouvrages anglais, parmi lesquels nous citerons : *Méditations d'Hervey* (avec Letourneur), 1770, in-8; *Choix des lettres du lord Chesterfield à son fils*, 1776, in-12; *nouvelles Lettres persanes* (de Lyttleton), 1770, in-12; *Jeux de Calliope*, etc., 1776, in-12; *le Fourbe*, comédie, de Congrève, 1775, in-8. On lui doit en outre : *Essais sur l'Espagne, et Voyage fait en 1777 et 1778, où l'on traite des mœurs, du caractère, des monumens, du commerce, du théâtre et des tribunaux particuliers à ce royaume*, Genève, 1780, 2 vol. in-8, contrefaits sous le titre de *Voyage en Espagne pendant 1777 et 1778*, 1782, 2 vol. in-8.

PEYRONIE (FRANÇOIS GIGOT DE LA), habile chirurgien, né à Montpellier en 1678, fut nommé, très-jeune encore, chirurg.-major de l'Hôtel-Dieu de sa ville natale, puis démonstrateur d'anatomie aux écoles de la faculté de médec. Appelé à Paris en 1714, il y obtint peu après la place de chirurg.-major de l'hôpital de la Charité, la survivance de la charge de premier chirurgien de Louis XV en 1717, des lettres de noblesse en 1721, et le titre d'associé libre de l'académie des sciences en 1732. Il faisait déjà partie depuis long-temps de la société royale des sciences de Montpellier. Il devint en 1733 médecin du roi par quartier, et premier chirurgien en 1736. Il accompagna Louis XV à l'armée de Flandre, et contribua à réformer une foule d'abus dans le service de santé militaire. Enfin, comblé d'honneurs et de distinctions, il m. à Versailles en 1747. Il n'a publié aucun ouvr. étendu, et les écrits qui nous restent de lui se bornent à des *mém.* et à des *observat.* consignés dans les Recueils des académies, dont il était membre. C'est surtout pour sa bienfaisance qu'il mérite des louanges. Il avait converti son château de Marigny en une sorte d'hospice ouvert aux indigens, et il légua sa fortune presque entière aux établissemens qu'il avait conservés, augmentés ou créés, tous consacrés à l'enseignement, à l'exercice ou au perfectionnement de la chirurgie. *V.* son *Eloge*, par M. Briot, Besançon, 1820, in-8.

PEYROT (JEAN-CLAUDE), poète, prieur de Pradinas, naquit à Milhau en 1709. Il s'adonna à la poésie et à la musique d'église, et fit des vers dans le patois du Rouergue. Ils sont plus estimés que ceux qu'il a laissés en français. On a imprimé à Milhau en 1810, in-8, en 2 parties, la troisième et dern. édit. des *Œuvres patoises et françaises de Claude Peyrot*. Ce v. contient, entre autres pièces, un poème des *Quatres Saisons*, ou *les Géorgiques patoises*, déjà imprimé en 1781, in-12. Peyrot m. au village de Paillas, près de Milhau, en 1795. Un anonyme a donné un *Eloge historique, civil et littéraire de Claude Peyrot, ancien prieur de Pradinas*, Milhau, 1812, in-8.

PEYROUSE (LA). V. PEIROUSE et PÉROUSE.

PEYSSONEL (CHARLES de), antiq., né à Marseille en 1700, exerça d'abord la profession d'avocat dans sa ville natale, et contribua, avec un de ses frères, dont l'article suit, à y faire établir une académie. Nommé secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople, en 1735, il prit part au congrès de Belgrade, et employa ses loisirs à parcourir les plaines de l'Asie-Mineure et à visiter les restes de Nicomédie et de Nicée. Ses recherches ne furent pas sans résultat pour la science. Il passa, en 1747, au consulat de Smyrne, où il m. en 1757. Il était associé depuis 10 ans à l'acad. royale des inscriptions. Il a laissé la *Relation de ses voyages au Levant*; plus. *Mémoires*; un *Eloge du maréchal de Villars*, dans le *Recueil* de l'acad. de Marseille, ann. 1734. C'est probablement sur ses *memoires* qu'a été rédigé l'*Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*, qu'on lui a faussem. attribué. — PEYSSONEL (J.-Ant.), frère du précéd., méd., né à Marseille en 1694, associé des académies des sciences de Paris, Montpellier, Rome, etc., et membre de la société royale de Londres, n'est connu que par 10 articles, insérés dans la traduction des *Transactions philosophiques*, de 1756 à 1759, et relatifs à divers points d'hist. naturelle : les plus importans sont ses *Observations sur le corail*. — PEYSSONEL (N. de), fils de Charles de Peyssonel, né à Marseille en 1727, m. à Paris en 1790, suivit les traces de son père, fut comme lui consul-général à Smyrne, et acquit de grandes connaissances dans les antiquités. Nous citerons de lui : *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, Paris, 1765, in-4, fig.; *Traité sur le commerce de la mer Noire*, ibid., 1787, 2 vol. in-8; *Examen du livre intitulé : Considérations sur la guerre actuelle des Turks*, par Volney, Amsterdam (Paris), 1788, in-8; réimpr. à Paris en 1821; *Discours sur l'alliance de la France avec les Suisses et les Grisons*, Paris, 1790, in-8. On conserve de lui plus. MSs. intéressans à la Biblioth. du Roi, carton n° 33. On lui attribue la rédaction d'un *Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*, Paris, 1754, in-12 (*v.* l'article de son père).

PEYTES. V. MONCABRIÉ.

PEZ (dom BERNARD), savant bénédictin, né en 1683, à Ips, petite ville de la Basse-Autriche, s'occupa beaucoup de l'histoire civile du moyen âge, dont l'étude était alors très-négligée dans les états autrichiens, et parcourut la plus grande partie de l'Allemagne, avec son frère, dom Jérôme Pez, pour recueillir des documens précieux dans les bibliothèques. De retour d'un voyage qu'il avait fait en France en 1728, il fut nommé biblioth. de l'abbaye de Mœlck, où il m. en 1735. Nous citerons de lui : *de Irruptione bavaricâ in Tyrolim anno 1703 à Gallis et Bavaris factâ*, Vienne, 1709, in-12; *Bibliotheca ascetica antiquo-nova, hoc est collectio*, etc., Ratisbonne, 1723-1740, 12 vol. in-8. *V.*, pour plus de détails : *Historia rei litterariæ ordin. S.-Benedicti*, par Ziegelbauer, III, 466-76. — PEZ (dom Jérôme), frère du précéd., né en 1685, m. en 1762, fut, après lui, bibliothécaire de Mœlck jusque vers 1760, et publia : *Scriptores rerum austriacarum veteres ac genuini plurimam partem nunc primùm editi*, Leipsig, 1721-25; Ratisbonne, 1745, 3 vol. in-fol.; *Histo-*

ria S. Leopoldi, Austriæ marchionis, Vienne, 1747, in-fol.

PEZAY (Alexandre-Frédéric-Jacques Masson, marquis de), litt., né à Versailles en 1741, prit pour modèle Dorat, dont il n'eut point la facilité, mais dont il sut en revanche éviter la manière prétentieuse dans quelques poésies. Son goût pour les vers et pour les plaisirs de la société ne l'empêcha pas d'obtenir des succès dens la carrière militaire et administrative. Il donna des leçons de tactique au dauphin, depuis Louis XVI, contribua, dit-on, è la chute de l'abbé Terray; et ce fut lui qui indiqua Necker comme l'homme le plus propre à rétablir l'ordre dans les finances. Il avait du talent, et même des talens divers; mais il se fit beaucoup de tort par sa trop grande prétention. Après avoir été éloigné de la cour au moyen d'une charge, qu'on créa pour lui, d'inspect.-gén. des côtes, il fut, pour avoir mortifié un intendant en crédit, exilé dans sa terre de Pezay, près de Blois, et y m. en 1777. On a recueilli ses poésies sous le titre d'*Œuvres agréables et morales*, ou *Variétés littéraires*, Liége, 1791, 2 vol. in-16. On y distingue l'*Epître à la maîtresse que j'aurai*, badinage charmant. Nous citerons en outre de lui: *Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises*, Amsterdam (Paris), 1771, in-8; Londres, 1772, 2 vol. in-12; *Histoire des campagnes de Maillebois en Italie en 1745 et 1746*. Paris, imprimerie royale, 1775, 3 vol. in-4, et un atlas.

PEZENAS (Esprit), jésuite, très-instruit en mathématiques et en astronomie, né à Avignon en 1692, mort dans la même ville en 1776, a laissé: *Elémens du pilotage*, 1733 et 1754, in-8; *Pratique du pilotage*, 1741 et 1749, in-12; *Théorie et Pratique du jaugeage des tonneaux, des navires et leurs segments*, 1749, 1778, in-8; *Astronomie des marins*, 1766, in-8. On lui doit en outre les traduct. suivantes: *Traité des fluxions de Maclaurin*, Paris, 1749, 2 vol. in-4; *l'Algèbre* du même; *le Microscope* de Backer, Paris, 1754, in-8; *l'Optique* de Smith, Avignon, 1767, 2 vol. in-4, etc.

PEZRON (Paul), chronologiste habile et philologue aussi savant que paradoxal, né en 1639 à Hennebon, en Bretagne, embrassa la vie religieuse dans le congrégation de Citeaux, y remplit plus. places importantes avec autant de succès que de zèle, et m. à Chessi en 1706. Nous citerons de lui: *L'Antiquité des temps rétablie et défendue*, Paris, 1687, in-4; 1688, in-8; *Essai d'un commentaire littéral et historique sur les prophètes*, ib., 1693, in-12; *l'Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine*, ibid., 1696, 2 vol. in-12; *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois*, ibid., 1703, in-12.

PEZZI (Laurent), savant prêtre de Cologne au 16e S., a laissé: un catéchisme romain sous le titre de *Epitome sacramentorum*, etc., Venise, 1566, 1584; *Vinea Domini cum brevi descriptione sacramentorum*, ibid., 1588, in-8.

PFAFF (Jean-Christophe), théolog. luthérien, né à Pfullinge, dans le duché de Würtemberg, en 1631, professa la morale et la théologie à Tubingue, où il m. en 1720. Nous citerons de lui: *Dogmata protestantium ex jure canonico et concilus*, Tubingue, 1722, in-4; *Dissertatio de allegatis Veteris-Testamenti in Novo*, ib., 1702, in-4; *Dissertationes in Matthæum*.—Pfaff (Christophe-Mathieu), théologien protestant, fils du précéd., né à Stuttgard en 1686, montra les dispositions les plus précoces qui furent développées par de fortes études et par des voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Italie et en France. De retour dans sa patrie, en 1716, il obtint une chaire de théologie è l'univ. de Tubingue, et fut successivement nommé doyen de l'église de cette ville, chancelier de l'université, comte palatin, avec la faculté de créer des docteurs en théologie, abbé de Lorch, membre des états de Würtemberg, etc. Il m. en 1760, laissant de nombreux écrits, dont la simple liste occupe une feuille d'impression dans les bibliographies allemandes. Nous ne pouvons citer que les suivans: *Dissertationes anti-bælianæ tres, in quibus Pet. Bælius* (Bayle) *refellitur et conflictatur*, Tubingue, 1719, 1720, in-4; *Institut. theolog., dogmat. et morales*, ibid., 1719, in-8; Francfort, 1721, in-8; *Institutiones hist. eccles.*, Tubingue, 1721, in-8; 1727, in-8. C'est sous la direction de Pfaff qu'a été pub., en 1 vol. in-folio, 1729, la Bible connue chez les protestans d'Allemagne sous le nom de Bible de Tubingue.

PFANN (Matthieu-George), médecin, né près d'Erlangue en 1719, obtint à l'université de cette ville, en 1743, une chaire qu'il quitta volontairement au bout de 7 ans, et m. en 1762. Nous citerons de lui: *Dissertatio de modo agendi medicamentorum anodynorum*, Erlangue, 1749, in-4; *Sammlung verschiedener merkwuerdigen Fuelle*, Nuremberg, 1750, in-8.

PFANNER (Tobie), généalogiste allemand, né en 1641 à Augsbourg, mort en 1717, secrétaire des archives du comte de Saxe-Gotha, a laissé, entre autres ouv., en latin: *Histoire de la paix de Westphalie*, Gotha, 1697, in-8, ouvr. effacé par celui qu'a pub. le P. Bougeant sur le même sujet; *Histoire des assemblées de 1652 à 1654*, Weimar, 1694, in-8, etc.

PFEFFEL (Jean-Conrad), jurisconsulte du roi de France en Alsace, et stettmestre de Colmar, né en 1684 à Moundinger, m. en 1738, n'est connu que par différens *mémoires* en latin, adressés par lui au ministre des affaires étrangères, et imprim. dans les recueils diplomatiq. du temps.— Pfeffel (Christian-Frédéric), fils aîné du préc., naquit à Colmar en 1726. Son père avait obtenu pour lui la survivance de sa charge de jurisc. du roi. Après de bonnes études, et des voyages entrepris pour les perfectionner, Pfeffel eut, en 1768, le titre qui lui était dû, et qu'il avait encore mérité par lui-même. Il avait rempli, dès cette époque, plusieurs fonctions diplomatiques pour les cours de Saxe, de France et de Deux-Ponts. Il m. en 1807. Nous citerons de lui: *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*, 1776, 2 vol. in-4; 1777, 2 vol. in-8; *Recherches historiques concernant les droits du pape sur la ville et l'état d'Avignon, avec pièces justificatives*, Paris, 1768, in-8; *Etat de la Pologne, avec un abrégé de son droit public et les nouvelles constitutions*, etc., ib., 1770, 1 vol. in-12. — Pfeffel (Conrad-Théophile), écriv. allemand, frère cadet du précédent, né à Colmar en 1736, mort dans la même ville en 1809, est auteur de plus. pièces de théâtre, et de différens traités à l'usage de la jeunesse. Nous citerons: *le Trésor*, pastorale; *l'Ermite*, tragédie; *Philémon et Baucis*, drame, qui parurent successivement en 1761, 62 et 63; *les Amusements dramatiques, d'après des modèles français* (en cinq collections, Francfort et Leipsig, 1765, 66, 67, 70, 74), formant environ 25 pièces, tragédies ou comédies, parmi lesquelles il faut remarquer: *la Veuve* de Collé, *la Jeune Indienne* de Chamfort, *le Philosophe sans le savoir* de Sedaine, *Essais poétiques*, 1 vol. in-8, en 3 parties, Bâle, 1789, 1790; Francfort et Leipsig, 1796; Tubingue, 1802-10, 10 vol. in-8; *Principes du droit naturel à l'usage de l'ecole militaire de Colmar* (en français), Colmar, 1781. — Pfeffel (Jean-André), graveur, né à Augsbourg vers 1690, est connu par les planches de *la Physique sacrée*, 1725, 31 et 35, qui sont encore recherchées.

PFEIFFER (Auguste), savant orientaliste, né à Lauenbourg, dans le Basse-Saxe, en 1640, remplit successivement plus. fonctions dans le clergé et dans l'enseignement, fut appelé à Lubeck, en

1690, y obtint la charge de surintendant, et y m. en 1698. Nous citerons de lui : *Dubia vexata scripturæ sacræ, sive Loca difficiliora Vet.-Test., circa quæ auctores dissident, vel hærent*, etc., Leipsig, 1685, in-4; ibid., 5e édition, 1713; *Hermeneutica sacra, sive legitima sacras litteras interpretandi Ratio*, ib., 1694, in-8; *Antiquitates hebraïcæ selectæ*, etc., ibid., 1687, in-12; *Critica sacra, quæ agit de sacri Codicis partitione, editionibus variis*, etc., ib., 1680, in-8; Dresde, même année, même format. Tous ces ouvr. et quelq. autres ont été recueillis en 2 vol. in-4, Utrecht, 1704, sous le tit. d'*Opera philologica*.

PFEIFFER (Jean-Frédéric), économiste allemand, né à Berlin en 1718, remplit plus. charges importantes à la cour de Prusse, et auprès de plus. petits princes d'Allem. Il m. en 1787, à Mayence, avec le titre de professeur des sciences économiq. Parmi les nombreux écrits qu'il a composés sur cette matière, nous citerons : *Précis de toutes les sciences économiques*, Manheim, 1770-78, 4 vol. in-4; *Histoire de la houille et de la tourbe*, ibid., 1774, in-8; *Secret d'améliorer la houille et la tourbe*, ibid., 1777, in-8 (cet ouvr. et le précédent ont été trad. en franç. et publiés ensemble, Paris, 1787, in-8); *Principes de la science forestière*, ibid., 1781, in-8; *Principes de la science financière*, Francfort, 1781; *Principes de l'économie générale*, ibid., 1782-83, 2 vol. in-8.

PFENNINGER (Matthieu), dessinat. et grav., né à Zurich en 1739, m. vers 1810, a gravé les premières livraisons des *Vues coloriées de la Suisse*, d'Aberli; celles du *Tombeau de Virgile près de Naples*, et de la *Statue de Marc-Aurèle à Rome*, d'après Brandoin; d'autres *Vues de la Suisse*, d'après ses propres dessins, et au nombre de 13, etc. — Pfenninger (Henri), peintre et graveur de la même famille que le précédent, né à Zurich en 1749, grava pour Lavater plus. fig. du *Traité de physiognomonie*. On lui doit encore les 75 portr. de l'*Abrégé historique de la Vie des hommes illustres de la Suisse*, par Léonard Meister (Zurich, 1781, 3 vol. in-8), et les 34 autres qui accompagnent la *Collection des portraits des plus célèb. poëtes allem.*, recueillis par le même auteur (ibid., 1785, in-8), etc.

PFIFFER ou PFYFFER (Louis), colonel suisse, né en 1530, à Lucerne, servit dans l'armée franç. en Piémont, puis en Picardie, jusqu'à la paix de Cateau-Cambresis. En 1567, il commandait un corps de six mille Suisses, avec lesquels il assura la retraite du jeune roi Charles IX, qui se trouvait à Meaux, près de tomber entre les mains des protestans. Après s'être distingué à plus. batailles importantes de la guerre civile, il se retira dans sa ville natale, et grâce aux places importantes et aux missions qu'il remplit, il s'assura beaucoup d'influence dans les assemblées générales des cantons catholiques, et fut appelé le roi des Suisses. Il fut zélé pour la ligue, et donna des partisans au duc de Guise. Il m. à Lucerne en 1594. V. l'*Histoire des officiers suisses*, par l'abbé Girard, xi, 195-208. — Pfiffer (François-Louis de), seigneur de Wyher, etc., lieutenant-général au service de la France, était de la même famille que le précéd., et naquit à Lucerne en 1716. Après cinquante années de service, dans lesquelles il s'était distingué aux siéges de Menin, d'Ypres et de Fribourg, et aux journées de Rocoux et de Laufeld, il se retira dans sa patrie. Ce fut alors qu'il travailla au *Plan relief de la Suisse*, qui a répandu partout sa réputation. Ce plan, qu'il n'a pas terminé, a 22 pieds et demi de longueur, sur 12 de largeur, et se compose de 136 pièces qu'on peut séparer à volonté. C'est un beau monument dont la précision est admirable. Il a été gravé dans les *Tableaux pittoresques de la Suisse*. Le burin de Méchel l'a reproduit, en 1783, avec plus d'exactitude, et Pfiffer l'a fait graver, en 1795, par Clausner, à Zug, dans la forme d'une carte géographique.

PFINGSTEN (Jean-Germain), médecin, né à Stuttgard en 1751, mort à Témeswar en 1798, après avoir professé quelque temps la philosophie à Erfurt et rempli plus. fonctions administratives, a laissé un assez grand nombre d'ouvr., mais qui consistent pour la plupart en de simples traduct. Il suffira de citer : *Bibliothek auslaendischer Chymisten, Mineralogen und mit Mineralien beschaeftigter fabrikanten*, Nuremb., 1781-83, 3 v. in-8; *Miscellanea physico-medica*, Halle, 1789, in-8.

PFINTZING (Melchior), poëte allemand, conseiller de l'empereur Maximilien, qui lui donna plus. riches bénéfices, naquit à Nuremberg en 1481, et m. à Mayence en 1535. Il est auteur d'un célèb. poëme allem., intitulé : *Die Geuerlicheiten*, etc., c'est-à-dire, les hauts faits d'armes et quelq. aventures de l'illustre chevalier Theuerdanck. C'est l'histoire romanesque de l'empereur Maximilien. La prem. édition de ce poëme, Nuremberg, 1517, in-fol., et la suivante, qui est de 1519, sont deux chefs-d'œuvre de typographie. Les bibliographes en citent jusqu'à 8 éditions, impr. à Francfort, à Augsbourg et à Ulm, toutes in-fol., excepté celle de 1596, qui est in-8.

PFISTER (Albert), impr. allem., au milieu du 15e S., avait probablement appris son art à Mayence, chez Guttemberg. Ce fut à Bamberg qu'il travailla le plus et qu'il s'établit. On ne connaît que cinq ouvr. impr. par Pfister, et l'on présume qu'il m. peu après avoir achevé l'impression du *recueil* des *Quatre histoires*. V. ce que Camus dit de lui dans sa *Notice* d'un livre imprimé à Bamberg.

PFLUG (Jules), en latin *Phlugius*, évêque de Naumbourg, né en 1510, mort en 1594, jouit de la confiance et de la faveur des emper. Charles V et Ferdinand Ier. Il fut choisi par le prem. pour dresser le projet de l'*Interim* en 1548, et présida en son nom aux diètes de Ratisbonne. On cite de lui, entre autres ouvr. de controverse écrits en lat. et en allem., une *Exposition des cérémonies de la messe*; un *Traité de la réforme chrét.*; et *Avis aux ecclésiastiques*.

PFLUGUER (Marc-Adam-Daniel), agronome, né en 1777 à Morges, dans le canton de Vaud (Suisse), m. en 1824 à Paris, où il était fixé depuis son jeune âge, joignit la culture des lettres aux études de la science à laquelle il s'était particulièrement voué. On a de lui les ouvr. suivans : *Cours d'agriculture pratique*, etc., 1809, 2 vol. in-8; *les Amusemens du Parnasse*, ou *Mélanges de poésies légères*, 1810, in-18; *Manuel d'instruction morale*, 1811, 2 vol. in-12; *Cours d'étude à l'usage de la jeunesse*, etc., Paris, 1811, in-12, fig. (on en a réimpr. le frontispice en 1818 avec l'indicat. de *nouv. édit.*) *la Maison des champs*, ou *Manuel du cultivateur*, ibid., 1819, 4 v. in-8.

PFYFFER D'ATISHOFFEN (Franç.-Xavier), jésuite, né à Lucerne, mort à Augsbourg en 1750, a publ. en allemand un écrit sur cette question : *Pourquoi les évangélistes n'ont pas reçu le concile de Trente?* Augsbourg, 1726. On a en outre de lui quelques écrits de polémique religieuse, tels que : *l'Ascension merveilleuse de Martin Luther au ciel*, 1746, in-4.

PHACÉE, fils de Romelias, général de l'armée de Phacias, roi d'Israël, assassina ce monarque, s'empara de sa couronne en l'an 759 avant J.-C., et fit avec succès plus. invasions dans le royaume de Juda. Il subit à son tour l'invasion des Assyriens, sous le règne de Teglat-Phalasar, acheta la paix de ce prince, et fut assassiné par un de ses sujets, nommé Osée, en l'an 739 avant J.-C.

PHACEIAS, roi d'Israël, success. de Manahem, fut massacré dans son palais de Samarie l'an 759 avant J.-C., par Phacée, qui usurpa la couronne. (*Voy.* l'article précédent).

PHÆDRUS (Thomas). V. Inghirami.

PHAER (Thomas). V. Phayer.

PHAINUS, astron. athénien, vivait vers l'an 432 avant J.-C. Il fournit à Meton (*v.* ce nom) la première idée de son cycle de 19 ans, connu sous le nom de *nombre d'or*. Il ne reste de lui aucun écrit.

PHALARIS, tyran d'Agrigente, était originaire d'Astapylée, ville de Crète. Les chronologistes ne s'accordent ni sur l'époque ni sur la durée de son règne. Banni de sa ville natale en raison de ses desseins ambitieux, il vint à Agrigente, en Sicile, s'y fit un parti considérable, et s'empara de l'autorité. Les fréquentes séditions auxquelles son usurpation donna lieu le rendirent cruel. Il fit couler le sang des plus illustr. citoyens. On rapporte qu'un sculpteur athénien, nommé Perilas, se flattant d'obtenir de ce tyran une grande récompense, lui présenta un taureau d'airain, dans les flancs duquel on pouvait enfermer une victime, et l'y brûler par degrés ; mais que Phalaris indigné fit mourir l'artiste par le supplice qu'il avait inventé, et consacra ensuite cette horrible machine dans le temple d'Apollon. On varie sur le genre de sa mort. L'opinion la plus accréditée est qu'il fut lapidé par les Agrigentins. L.-J. de La Nauze (*v.* ce nom) fixe la durée du règne de Phalaris à 16 années, et place sa mort à l'an 556 avant J.-C. On a sous le nom de Phalaris des *lettres* au nombre de 146, qui sont reconnues pour l'ouvrage de quelque sophiste ancien. Elles ont été publiées pour la première fois à Venise, 1498, in-4, édition très-rare. La plus récente et la plus remarquable est celle de Groningue, 1777, in-4. Parmi les traductions latines de ces lettres, nous citerons celle de Fr. Accolti d'Arezzo, dont il a paru plusieurs édit. dans le 15e S. (*V.* Fr. Accolti). Elles ont été traduites en italien par Barth. Fonti, Florence, 1491 ; Venise, 1545, in-8; et en français par Gruget, Paris, 1550, in-8; par Th. Beauvais (le général), Paris, 1797, in-12; enfin par M. Benaben, Angers, 1803, in-8.

PHAON. V. Sapho.

PHARAMOND, que l'on a désigné long-temps comme le premier roi de France, était un chef ou duc des Francs dans les premières années du 5e S., lorsque ce peuple de Germanie, essayant de secouer le joug des Romains, faisait de fréquentes incursions dans les Gaules. On ne sait pas bien où était située sa résidence ordinaire, et combien de temps il a régné. La *Chronique* de St Denis place la mort de Pharamond à l'année 420. On croit que ce prince fut enterré au lieu appelé aujourd'hui Frankenberg, situé entre la Lorraine et l'Alsace.

PHARANDSEM, reine d'Arménie dans le 4e S., femme d'Arsace II, fut célèbre par sa beauté. Lorsque son mari, dont elle avait eu long-temps à se plaindre, eut été emmené en Perse, et que son royaume fut envahi par Sapor, cette princesse se réfugia dans la forteresse d'Artogerassa, y soutint un long siége contre toutes les forces des Persans et des Arméniens révoltés, et finit par être livrée à Sapor, qui la fit mettre à mort vers l'an 368.

PHARAON, nom commun donné dans la Bible aux rois d'Egypte. La sainte Ecriture mentionne dix de ces Pharaons, savoir : deux dans *la Genèse*, deux dans *l'Exode*, cinq dans les *Livres des Rois*, un dans *Jérémie*.

PHARASMANE, nom commun à sept rois d'Ibérie (Asie-Mineure) que nous allons faire connaître. — Le premier, fils de Mithridate, régnait en l'an 35 de J.-C. Allié des Romains, il fit la guerre à Artaban III, roi des Parthes, puis à son propre frère, qui portait le nom de Mithridate, et occupait le trône d'Arménie. Pour se débarrasser de son fils Rhadamiste (*v.* ce nom), qui était impatient de régner, il lui fit espérer la couronne d'Arménie, lui facilita la conquête de ce royaume, et le fit ensuite assassiner, sous le règne de Néron, vers l'an 54. Pharasmane n'est connu que par les historiens romains ; on ne trouve aucune mention de ce prince dans les annales géorgiennes. — Pharasmane II, roi d'Ibérie ou de Géorgie, selon la chronologie géorgienne, commença de régner en l'an 72. De son temps Erovant ou Iarvand, roi d'Arménie, fit une irruption dans l'Ibérie, et soumit une partie de ce pays. Pharasmane se maintint dans l'autre partie, et m. en l'an 87 à Armaai, capitale de ses états. — Pharasmane III succéda, en l'an 113, à son père Hamazasp sur le trône d'Armezi, et m. empoisonné vers l'an 122. — Pharasmane IV, petit-fils du précédent, monta sur le trône d'Armazi en l'an 125. Les annales géorgiennes ne mentionnent aucun des évènemens de son règne, et placent sa m. en l'an 182. Ce prince doit être celui du même nom qui vivait sous le règne d'Adrien, et qui refusa de se rendre auprès de cet empereur, qui avait invité tous les princes d'Asie à venir le visiter en Cappadoce, où il se trouvait en l'an 130. Plus tard Pharasmane, s'étant repenti de ce refus, alla à Rome avec sa femme et son fils, y fut bien traité, et reçut de magnifiques présens.— Pharasmane V succéda, en l'an 405, à son frère Tiridate, chassa les Persans de la Géorgie, et mourut en 408. — Pharasmane VI succéda, en l'an 528, à Pacorus. Sous son règne la Géorgie fut ravagée par les Persans à diverses reprises. — Pharasmane VII, success. et neveu du précéd., monta sur le trône en l'an 532, ne fit rien de remarquable, et m. en l'an 557, laissant la couronne à Pacorus II.

PHARÈS, fils aîné du patriarche Juda et de Thamar, est compté parmi les ancêtres de J.-C.

PHARISIENS, secte juive, affectaient une grande sévérité de principes, une exactitude minutieuse à payer la dîme et à observer toutes les cérémonies relig., mais cachaient sous ce masque des mœurs dissolues. Les pharisiens se distinguaient des sadducéens par leur croyance à l'existence des anges et à l'immortalité de l'âme.

PHARNABASE, en géorgien *Pharnavas*, nom de deux rois d'Ibérie. Le prem., dont on ne trouve aucune mention dans les auteurs grecs et latins, a donné son nom à la première dynastie des rois ibériens. Les annales géorgiennes placent son règne vers l'an 250 av. J.-C. Long-temps caché dans les montagnes du Caucase, il en sortit pour se mettre à la tête d'une troupe de révoltés, délivra son pays du joug des Persans, lui donna une nouvelle organisation, le divisa en huit provinces, dont l'administration fut confiée à des gouverneurs généraux, construisit un gr. nomb. de villes et forteresses, et m. à l'âge de 65 ans, après un règne de 25. — Un autre Pharnabaze régnait en Ibérie vers l'an 37 av. J.-C., lorsque Marc-Antoine le triumvir entreprit son expédition contre les Parthes. Contraint de faire alliance avec les Romains, ce prince se joignit à eux dans la même expédit. C'est tout ce qu'on sait de lui, et les annales géorgiennes ne mentionnent même pas le fait que nous venons de rapporter d'après les histor. romains.

PHARNACE Ier, roi de Pont, succéda à son père Mithridate V vers l'an 184 av. J.-C. Pendant son règne il voulut faire la guerre à Ariarathe, roi de Cappadoce, et à Eumène, roi de Pergame, allié de la république romaine ; mais, n'ayant point assez de forces pour la continuer, il fit la paix, et m. vers l'an 157 av. J.-C. Les histor. en parlent comme du plus injuste et du plus turbulent des souver. Son fils, Mithridate VI *Evergète*, lui succéda. On ne connaît aucune médaille qu'on puisse attribuer avec certitude à ce roi, bien que le célèbre Visconti ait placé son portrait dans l'*Iconographie* grecq. (t. 2, pl. 42), d'après un médaillon d'or du gr.-duc de Toscane. — Pharnace II, roi de Pont, fils du fameux Mithridate, succéda à son père en l'an 64 av. J.-C., et régna avec assez de succès et d'éclat jusqu'à l'an 47. A cette époque César ayant porté ses armes dans le royaume de Pont, Pharnace, après

avoir essayé de le fléchir par des ambassadeurs, fut complètem. vaincu auprès de Zéla, dans les lieux mêmes où Mithridate avait défait, 30 ans auparavant, une armée romaine. C'est à cette occasion que César, qui avait reconnu et battu l'armée ennemie dans la même journée, écrivit au sénat romain cette phrase laconique devenue si célèbre : *veni*, *vidi*, *vici*. Après cette défaite, Pharnace se retira à Sinope, y fut assiégé par Calvinus, capitula, et obtint pour toute condition la faculté de se retirer sur le Bosphore avec 1000 cavaliers, qui ne l'avaient point abandonné. Ayant passé la mer pour faire rentrer sous son obéissance une province qui s'était révoltée, il obtint d'abord quelques succès ; mais il périt ensuite dans un combat, à l'âge de 50 ans ; il en avait régné 15. Son fils Darius fut remis plus tard en possession du royaume de Pont par Marc-Antoine.

PHAVORINUS (Varinus). V. Favorinus.

PHAYER (Thomas), médecin anglais du 16e S., né dans le comté de Pembroke, m. en 1560, se fit une grande réputation sous le règne de Henri VIII. On a de lui un *Traité abrégé de la peste*, etc., publié en 1544 (à l'occasion de la peste qui ravagea l'Angleterre en l'an 1530) ; *Description des veines du corps humain, et de l'usage de la saignée* ;—*des maladies des enfans* ; *Remèdes et Ordonnances de medecine* (pub. par H. Holland), 1603 ; *Régime de vie*, trad. du franç., Londres, 1544, 1546, in-8. Phayer cultivait aussi la poésie latine ; et on a encore de lui une traduct. anglaise des neuf premiers livres de l'*Eneide*, et d'une partie du 10e, pub. en 1584 par Th. Payne, autre médecin ; un *Traité de la nature des esprits*, attribué par quelq. bibliogr. à Fitz-Herbert, magistrat anglais, contemporain.

PHAZAEL, frère d'Hérode-le-Grand, fut gouverneur de la Judée l'an 47 avant J.-C. Devenu prisonnier des Parthes et n'ayant d'autre moyen de se donner la mort, il se brisa la tête contre une pierre vers l'an 39 avant notre ère. Son père donna le nom de *Phazaël* à une des tours de Jérusalem, et à une ville qu'il bâtit dans la vallée de Jéricho.

PHÉDON, philosophe grec, disciple de Socrate, se retira après la mort de son maître à Elée, sa patrie, où il se consacra, à l'exemple de son maître, à l'enseignem. de la morale. Son école donna naissance à la secte éléatique, qui, plus tard, prit le nom d'erythréenne, de la ville d'Erythrée, où elle fut transportée par Ménédème (*v.* ce nom). Platon a donné à son beau dialogue sur l'immortalité de l'âme, le titre de *Phédon*, en l'honneur de ce fidèle ami de Socrate, qui ne quitta le grand philosophe qu'après lui avoir fermé les yeux.

PHÈDRE (mythologie), fille de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaé, épousa Thésée, et conçut pour Hippolyte, fils de ce prince, une passion criminelle. Hippolyte n'ayant pas voulu y répondre, elle l'accusa auprès de Thésée, qui, dans sa fureur, livra ce malheureux fils au courroux de Neptune. Phèdre, tourmentée par ses remords, s'étrangla de désespoir. Les malheurs de cette princesse ont été mis en scène par Euripide Sénèque et Racine.

PHÈDRE (Julius-Phaedrus), célèbre fabuliste latin, était né, comme on le conjecture d'après ses propres écrits, sur les confins de la Thrace et de la Macédoine : esclave d'abord et ensuite affranchi d'Auguste, il devint, sous Tibère, son successeur, l'objet de la haine et des persécutions de Séjan ; mais il trouva dans cette même cour, des appuis et des protecteurs, et c'est à ces nobles patrons qu'il dédia l'ingénieux ouvr., où, sous le voile d'une allégorie perpétuelle, il couvre alternativement ses ennemis de honte ou de ridicule, et donne à tous les hommes de belles leçons de sagesse, de justice et de modération, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Quant au silence absolu des contemporains et des écrivains des siècles suivans (deux auteurs seulement, Martial et Avienus, ont fait mention d'un Phèdre ; mais il est fort douteux que celui dont ils parlent soit l'auteur des fables), sur la personne et le mérite du fabuliste latin, il s'explique naturellement, ce nous semble, par la nature même et l'objet de l'ouvr. Il paraît toutefois que Phèdre avait pris d'avance les précautions nécessaires pour que ses fables lui survécussent, puisque, grâce au zèle et aux soins de François Pithou, qui les découvrit, et de Pierre, son frère, qui les publia, elles furent rendues, plus de quinze cents ans après la mort de l'auteur, à l'admiration de l'Europe lettrée. En vain quelques savans s'efforcèrent alors d'en contester l'authenticité : elle est demeurée incontestable ; et la découverte récente de trente-deux fables, attribuées à Phèdre, n'a fait que confirmer de nouveau l'authenticité des premières. On distingue parmi les nombreuses éditions d'un auteur si souvent réimpr. et d'un usage si général dans les classes (*v.* le t. 3, du *Manuel du libraire*, etc., par J.-C. Brunet), celles de Burmann, Leyde, in-4, 1727 ; *ad usum*, Paris, 1675 ; de Desbillons, Manheim, in-12, 1786 ; d'Adry, Paris, 1807 ; celle des fables anc. et nouv., avec *notes*, par M. Chambry, 1812, in-8 ; celle enfin de J.-Gott.-Sam. Schwabe, avec un volumineux comment., reproduit dans la collection de M. Lemaire, avec les addit. de M. Gail, qui lui-même a donné une trad. de Phèdre dans sa collect. des *Trois Fabulistes*. Une trad. nouvelle de Phèdre vient d'être publiée par M. l'abbé Beuzelin, avec un commentaire français, qui ne laisse rien à désirer pour la parfaite intelligence du sens et de l'exquise latinité de l'auteur.

PHELAIR (Olah), célèbre poète persan, m. à Ispahan en 1825, à l'âge de 96 ans, est réputé le Voltaire de son pays. Il a laissé un nombre très-considérable de MSs. sur les mathémat., l'astron., la politique et la littérature. Il ne nous appartient pas de prononcer sur le mérite de tant de product., si vantées par les nationaux : quelles qu'elles soient elles ne peuvent manquer de fournir, avant peu, un aliment aux études et aux investigat. critiques de l'un des savans orientalistes que compte aujourd'hui l'Europe.

PHÉLIPPEAUX (Jean), docteur en théologie et chanoine de Troyes, fut placé par le grand Bossuet auprès de l'abbé Bossuet, son neveu, pour le diriger dans ses études. Il accompagna son élève en Italie, devint ensuite official et grand-vicaire de l'évêché de Meaux, et m. en 1708, dans un âge avancé. On a pub. de lui : *Discours en forme de méditations, sur le sermon de J.-C. sur la montagne*, Paris, 1730, in-12 ; *Relation de l'origine, des progrès et de la condamnat. du quiétisme*, 1732 et 1733, in-8, 2 parties, sans nom d'auteur, de ville ni d'imprimeur. Cet ouvr. suivant M. le cardinal de Bausset, décèle la partialité la plus marquée et l'acharnement le plus odieux contre Fénelon. On trouve encore plus. *lettres* de Phélippeaux dans la Correspondance sur le Quiétisme, insérées parmi les *Œuvres* de Bossuet. Ce même théologien a laissé en MS. une *chron.* des évêques de Meaux, en lat.

PHÉLIPPEAUX (A. LE PICARD de), officier d'artillerie, né en 1768, fut élevé à l'école milit. de Pont-le-Voy, passa ensuite, en 1783, à celle de Paris, s'y distingua par son aptitude, y fut le condisciple et le rival du célèbre Bonaparte, et entra dans le régiment d'artillerie de Besançon, en qualité de lieutenant en 2e, en 1786. Sorti du royaume en 1791, il fit la campagne de 1792, avec le corps des émigrés, sous les ordres des princes français, rentra en France en 1795, pour y organiser une insurrection royaliste dans les provinces du centre, leva un corps à la tête duquel il s'empara de la ville de Sancerre, et se maintint quelque temps dans la Berri. Mais bientôt ne se trouvant plus en état de résister aux forces déployées contre lui, il se tint caché avec plus. autres chefs royalistes. Dénoncé,

arrêté et conduit à Bourges, il trouva les moyens de s'évader, vint à Paris, conçut et exécuta le projet de délivrer un officier supérieur de la marine anglaise, sir Sidney Smith, de la prison du Temple, où il était détenu, et de le conduire à Londres. Sir Sidney témoigna sa reconnaissance à son libérateur, en lui faisant obtenir le grade de colonel au service d'Angleterre, puis l'emmena avec lui dans une expédition dont il était chargé dans la Méditerranée. Phélippeaux eut part aux succès que son ami obtint dans le cours de sa mission, fut chargé des travaux de défense de la place de St-Jean-d'Acre, assiégée par Bonaparte, contribua puissamment à la levée du siége par l'armée française, le 20 mai 1799, et m. peu de temps après, à l'âge de 31 ans, épuisé de fatigues, selon quelques versions, ou selon d'autres, atteint de la peste. Cet officier, d'un esprit vif et pénétrant, unissait la résolution et l'activité à la prudence, et avait une grande capacité militaire. On doit croire, avec un biographe, que, s'il eut vécu, l'expérience et l'habitude du commandem. aurait mûri son talent, et qu'il aurait parcouru avec gloire une carrière dans laquelle le destin ne lui a permis de faire que le prem. pas.

PHÉLYPEAUX (Raimond-Balthasar, marquis de), diplomate français, sous le règne de Louis XIV, fils de Phélypeaux d'Herbault, secrétaire d'état, entra d'abord au service en 1671, et fut successivement colonel et maréchal-de-camp. Le roi le nomma ensuite envoyé extraordinaire auprès de l'électeur palatin et de l'électeur de Cologne en 1698, puis ambassad. à la cour de Savoie en 1700. C'est dans ce dern. poste qu'ayant informé Louis XIV des intelligences que le duc Victor-Amédée entretenait avec l'emper. d'Allemagne, Phélypeaux fut arrêté à Turin par les ordres de ce même duc, sous prétexte qu'abusant de son caractère il avait formé le projet de l'enlever. Il fut mis en liberté l'année suivante et rentra en France. En 1709, il fut envoyé au Canada comme gouverneur, et y m. en 1713, sans laisser de postérité. — Phélypeaux d'Herbault (George-Louis), archevêque de Bourges, m. en 1787, fut un prélat recommandable par sa piété et son zèle. Son *oraison funèbre* a été prononcée par l'abbé Fauchet (*v.* ce nom), et M. Blin de Saintmore a composé son *éloge* historique.

PHÉLYPEAUX. V. Maurepas, Pontchartrain, St-Florentin et Vraillière.

PHÉRÉCRATE, poète comique, né à Athènes, contemporain de Platon et d'Aristophane, vivait vers l'an 420 avant J.-C. Suidas, à qui nous devons quelques détails sur ce poète, lui attribue dix-sept comédies; mais Meursius et Fabricius (*Bibl. græca*) en portent le nombre à 23, dont ils donnent les titres, d'après d'anc. aut. Il nous en reste quelques fragmens qui ont été recueillis par J. Hertel dans les *Vetustissimor. comicorum sententiæ*. Le plus remarquable est celui d'une pièce intitulée *Chiron*, dont Burette a donné une bonne analyse dans les *Remarques* sur le dialogue de Plutarque *touchant la musique*. Phérécrate inventa une sorte de vers, appelé de son nom *phérécratiens*, composé d'un spondée et des deux derniers pieds du vers hexamètre.

PHÉRÉCYDE, célèbre philosophe grec, né vers la 45e olympiade (600 ans avant J.-C.) dans l'île de Syros, fut maître de Pythagore. Il composa, sur la nature des dieux, un traité qui ne nous est pas parvenu; et c'était, suivant Théopompe, le prem. philosophe grec qui eût écrit sur cette matière. Les historiens varient sur le genre de sa mort; mais l'opinion la plus commune est qu'il fut victime d'une maladie pédiculaire dans un âge très-avancé. On trouve dans les *Mémoires* de l'acad. de Berlin, année 1747, une *dissertation* trad. du latin de J.-Ph. Hein, sur Phérécyde, ses ouvr. et ses sentimens. —Phérécyde, historien, né dans l'île de Leros, vivait, suivant Suidas, dans la 75e olympiade (480 ans avant J.-C.), et habitait Athènes, où ses talens l'avaient mis en considération. Il recueillit, dit-on, les *hymnes* d'Orphée, et composa une histoire intitulée les *Autochthones*, parce qu'elle contenait la généalogie des familles indigènes de l'Attique. Il n'en reste que des *fragmens*, pub. avec ceux d'Acusilas (*v.* ce nom), par M. Sturz, Gera, 1789, 1798, in-8 : l'édit. a fait précéder ce recueil d'une *dissertat.* sur les deux Phérécydes, le philosophe et l'historien.

PHIDIAS, célèbre sculpteur athénien, naquit, suivant les conjectures les plus probables, dans la 3e ou 4e année de la 70e olympiade (498 ou 497 ans avant J.-C.). Malgré l'immense réputation dont il a joui dans l'antiquité et dont il n'a rien perdu jusqu'à nos jours, son histoire nous est peu connue. Selon Dion Chrysostôme, il fut élève du statuaire Hippias; mais, s'il faut en croire un des scholiastes d'Aristophane, il eut pour maître Eladas, que l'on croit être le même qu'Ageladas (*v.* ce nom), l'un des sculpteurs les plus renommés de son temps. On présume que le prem. ouvr. de Phidias fut la statue de Minerve *aréa* ou guerrière, érigée du produit des dépouilles enlevées aux Perses après la bataille de Marathon, ainsi qu'une autre Minerve *poliade* ou protectrice de la ville, qu'il exécuta ensuite et qui fut placée dans l'Acropolis d'Athènes : la prem. était en bois doré, la tête, les mains et les pieds en marbre pentélique; la deuxième était en bronze dans des proportions colossales. Quelq. temps après Phidias exécuta une troisième statue de Minerve, en ivoire et en or, pour la ville de Pellène en Achaïe. Il en fit encore plusieurs autres égalem. admirées. Pausanias affirme que de toutes ces images de Minerve, celle appelée *Lemnienne* (parce que les habitans de Lemnos en avaient fait hommage aux Athéniens), était la plus digne de la déesse; et cet ouvr. fut le prem. sur lequel Phidias inscrivit son nom. Périclès étant parvenu au gouvernem. de la république d'Athènes, fit nommer Phidias, dont la réputation était établie, surintendant de tous les travaux entrepris par ordre du peuple. C'est en cette qualité qu'il dirigea les travaux du temple de Minerve ou *Parthénon*, pour lequel il exécutait en même temps la statue de la déesse, placée dans l'intérieur, et plusieurs autres sculptures en ronde-bosse. Les ennemis de Périclès avaient d'abord imaginé d'accuser Phidias d'avoir dérobé une partie de l'or destiné à la statue de Minerve; et cette accusation avait pour objet d'impliquer le chef de la république dans la procédure. Forcés de renoncer ce moyen par l'absurdité de l'imputat., ils accusèrent l'artiste de sacrilége pour avoir placé son portrait et celui de Périclès sur le bouclier de Minerve. Bien que cette nouvelle accusation fût dérisoire, Phidias, menacé d'une arrestation et craignant les suites d'une procédure instruite devan un peuple fanatique, prit la fuite chez les Eléens. C'est dans cet exil qu'il commença la célèbre statue de Jupiter d'Olympie, et qu'il la termina, à ce que l'on croit, dans la 85e olympiade. Ce magnifique ouvr. était en ivoire et en or; et de tous les chefs-d'œuvre de sculpture créés par le génie des anciens, il n'en est aucun, si l'on en excepte la Vénus de Praxitèle, qui ait excité une aussi vive admiration. Un des dern. ouvr. de Phidias, est une statue en bronze représentant le jeune Pantarcès, vainqueur à la lutte des enfans, la prem. année de la 86e olympiade. Phidias m. à Elis, la prem. année de la 87e (431 ans avant J.-C.). Il règne une très-grande incertitude parmi les savans modernes sur les circonstances de la vie et de la mort de Phidias, qui nous ont été transmises par les auteurs anciens. On peut consulter sur les ouvr. de ce célèbre artiste le *Catalogus architectorum, pictorum, sculptorum*, etc., de Fr. Junius, Rotterdam, 1694, in-fol.; *Mémoire sur les ouvr. de sculpture*

qui appartenaient au Parthénon, et qu'on voit à présent dans la collection du comte Elgin à Londres, par M. Visconti, Paris, 1818, in-8; *Lettres adressées de Londres à M. Canova, par M. Quatremère de Quincy*, Rome, 1820, in-8; et l'article *Phidias* de M. Emeric David, dans la *Biographie universelle* pub. chez L.-G. Michaud.

PHILANDRIER ou FILANDRIER (Guillaume), plus connu sous le nom de *Philander*, savant ecclésiastique et architecte, né à Châtillon-sur-Seine en 1505, fut d'abord lecteur de George d'Armagnac, évêque de Rodez. Ayant puisé dans les écrits de Vitruve un grand goût pour l'architect., il enrichit Rodez de plus. monum.; il fit terminer la cathédrale de cette ville, et accompagna en Italie G. d'Armagnac, son patron. Nommé ambassad. à Venise, il séjourna quelque temps à Rome, y reçut le droit de bourgeoisie, fut pourvu à son retour à Rodez d'un canonicat, et m. à Toulouse en 1565. On a de lui : *in Institutionum Quintiliani Specimen annotationum*, Lyon, 1535, in-8; plus. fois réimprimé; *Annotationes in Vitruvium*, Rome, 1544; 2e édit., 1552, augm. d'un tiers de notes et de l'abrégé des livres de George Agricola *de Ponderibus et Mensuris*. La meilleure édit. est celle d'Elzevir, Leyde, 1649, in-fol.; trad. en franç., ainsi que le texte de Vitruve, par J. Martin, Paris, 1572; Genève, 1618, in-4. Philibert de La Mare a pub. une *lettre* au cardinal Barberini, *de Vitâ, Moribus et Scriptis Guill. Philandri, castilionei, civis romani*, Dijon, 1667, in-4 de 63 pages.

PHILARAS (Léonard), savant grec du 17e S., dont le nom a été défiguré par ses contemporains qui l'ont appelé *Villeré, Villaré, Villeret*, etc., était né à Athènes vers la fin du 16e S. Il vint étudier à Rome, où son savoir lui acquit bientôt de la réputation. Il fut employé dans diverses négociat. par Charles de Gonzague, duc de Mantoue, passa ensuite au service du duc de Parme, Edouard Farnèse, fut chargé des affaires de ce prince à Venise et à Paris, fit un voyage en Angleterre, et s'y lia avec le célèbre Milton, et m. à Paris en 1673, lorsqu'il venait d'obtenir du sénat de Venise la place de garde de la biblioth. de St-Marc. On a de lui : *Doctrina christiana græco-vulgari idiomate aliàs tractata*, etc. (c'est une traduct. du traité italien de Bellarmin sur le même sujet), Paris, 1633, in-8, dédié au cardinal de Richelieu; *Ode in immaculatam conceptionem Deiparæ cum aliis quibusdam Epigrammatibus*, etc., ibid., 1644, in-4. On conserve du même savant, à la biblioth. du roi, une copie in-4 de l'*anthologie*, appelée *inédite*.

PHILARÈTE (en arménien, et en arabe *Philardus*), né en Arménie dans le 11e S., était un des principaux officiers de l'empereur grec Romain-Diogène (*v.* ce n.), lorsqu'il accompagna ce prince dans son expédition contre les Turks seldjoukides. Il lui resta fidèle lors de la révolte de Michel Parapinace (*v.* ce nom), se cantonna dans les provinces orientales de l'empire, s'y déclara indépendant, rassembla autour de lui toutes les troupes arméniennes, prit, bientôt après, le titre d'emper., et réduisit tous les pays voisins qui étaient soumis aux Grecs, aux Arméniens et aux musulmans. Après s'être maintenu assez long-temps dans l'indépendance et avoir fait sa paix avec le successeur de Michel, l'emper. Nicéphore-Botoniate, qui lui conféra le duché d'Antioche, il se soumit au sulthan Malek-Schah. Comptant beaucoup sur l'appui et la protection de ce prince, il fut trompé dans ses espérances, et m. en 1086. Dans le cours de ses prospérités, il avait cru utile à ses intérêts d'embrasser le musulmanisme, mais les historiens arméniens disent qu'avant sa mort, il retourna à la religion chrétienne.

PHILARÈTE, méd., né à Limbourg, vint s'établir à Liége, où il m. en 1567, après avoir refusé les plus brillans avantages pour rester attaché au prince-évêque de cette ville. On a de lui : *Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate et Galeno*, Lyon, 1541, in-4; *Polibius de salubri ratione victûs*, Anvers, 1543, in-12; *Gerocomice, hoc est, senes ritè educandi Modus et Ratio*, Cologne, 1545, in-12; *des Fontaines acides de la forêt d'Ardenne, et principalement de celle qui se trouve à Spa*, Liége, 1577, in-8.

PHILÉ (Manuel), poète grec du moyen âge, né à Ephèse vers l'an 1275, vint, dans sa jeunesse, à Constantinople, suivit les leçons de George Pachymère, passa sa vie à solliciter un emploi qu'il ne put obtenir, et à mendier la faveur des courtisans, dont il était méprisé. On conjecture qu'il m. vers 1340. Il a laissé plus. ouvr., dont le plus connu est un poème intitulé *de Animalium proprietate*, composé de morceaux tirés d'Elien (*v.* ce nom), écrit en vers *politiques* ou mesurés, qui contiennent un nombre déterminé de syllabes, sans égard à la prosodie. Il fut publié pour la prem. fois à Venise en 1533, in-8, rare et recherché. J. Conrad de Paw a reproduit cette édit., avec des augment., Utrecht, 1730, in-4. Les autres poèmes de Philé, dont Allatius et Fabricius avaient fait connaître quelq.-uns, ont été pub. avec une version latine et des notes par G. Wansdorf, Leipzig, 1768, in-8, précédé d'une savante *dissertation* sur la vie et les ouvr. de l'auteur.

PHILELPHE (François), célèbre philologue, né à Tolentino en 1398, fit ses études à Padoue, et y professa l'éloquence dès l'âge de 18 ans. Appelé ensuite à Venise, il y obtint le droit de cité, et fut nommé secrétaire de légation à Constantinople. Il profita de cette occasion pour se perfectionner dans la langue grecque, et se fit connaître avantageusement de l'emper. Jean Paléologue, qui l'envoya en 1523 auprès de l'empereur d'Allemagne Sigismond, pour implorer le secours de ce prince contre les Turks. De retour en Italie, Philelphe enseigna successivem. les littératures grecque et latine à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne et à Milan, avec un succès extraordinaire, obtint ensuite une chaire de philosophie morale à Rome, enfin une autre de langue et de littérature grecque à Florence, où il m. en 1481. On reproche à ce savant une grande vanité et un orgueil excessif. Il se regardait comme l'homme le plus érudit et le plus éloquent qui eût jamais paru, et traitait avec mépris les littérateurs les plus distingués de son temps. Malgré ces défauts, il faut convenir qu'il rendit d'importans services aux lettres. Il a laissé une foule d'écrits en vers et en prose, et des traductions d'anciens ouvr. grecs, dont on trouvera la liste dans le tom. 42 des *Mém.* de Niceron. On peut consulter encore sur Philelphe, la plupart des biographies italiennes, et surtout la *vie* de cet écrivain par M. de Rosmini, Milan, 1808, 3 vol. in-8, dont M. Ginguené a donné une analyse très-bien faite dans son *Histoire littéraire de l'Italie*, tom. 3, pag. 326-50.—Philelphe (Mario), fils aîné du précéd., né à Constantinople en 1426, fut élevé en Italie, retourna ensuite dans sa ville natale pour y occuper un emploi à la cour de l'emper. Paléologue, puis revint en Italie, où, après s'être brouillé avec son père, il mena pendant quelque temps une vie errante, donnant des leçons de littérature dans les villes où il s'arrêtait. La curiosité l'ayant attiré en Provence, le roi René lui donna un emploi à Marseille. En 1431 Philelphe obtint, à la demande de son père, la chaire de belles-lett. à l'académ. de Gênes; et, peu de temps après, il quitta cette place pour s'établir à Turin, où il exerçait, en 1453, la profession d'avocat. Le pape Pie II le nomma en 1459 avocat consistorial à Mantoue; mais l'humeur inconstante de Mario ne lui permit pas de se fixer dans ce dern. poste. Après avoir encore professé successivem. les lettres à Venise, à Bologne, à Ancône et à Mantoue, il m. dans

cette dern. ville en 1480. On a de lui des *discours*, des *poésies* latines et ital., des *épigrammes*, des *tragédies*, des *comédies*, divers *commentaires*, des *lettres*, etc. On trouvera des détails sur Mario Philelphe dans la *Storia della letterat. ital.* de Tiraboschi, et dans les biographes de Philelphe père.

PHILEMON, poète comique grec, rival et contemporain de Ménandre, m., dit-on, de rire, à l'âge de 97 ans. Il avait composé, suivant Fabricius, 97 *comédies*, dont il ne nous reste plus que quelq. fragmens recueillis par Hertel et Gronovius, pub. à la suite des fragm. de Ménandre, et trad. en franç. par Poinsinet de Sivry.—Philémon laissa un fils surnommé *le Jeune*, qui avait aussi composé des *comédies* que l'on a peut-être confondues avec celles de son père.

PHILEMON, grammairien grec, sur lequel on n'a que des notions très-incomplètes, vivait, suiv. quelq. auteurs, vers le milieu du 5ᵉ S., mais plus probablement dans le 12ᵉ. Il nous reste de lui un lexique, pub. en entier pour la première fois par Ch. Burney, *Lexicon technologicum græcum e bibliothecâ parisiensi typis evulgatum*, Londres, 1812, in-8 : cette édit. ne contient que le texte ; mais M. Frédéric Osann, profess. à l'université de Iéna, en a donné une nouvelle, augmentée de plusieurs fragmens inédits, sous ce titre : *Philemonis grammat. quæ supersunt*, etc., Berlin, 1821, in-8, avec des *notes* et une *dissertat.* sur les différens grammairiens qui ont porté le nom de Philemon, et sur le Lexique technologique.

PHILÈNES, nom de deux frères carthaginois, qui s'illustrèrent en sacrifiant leur vie pour agrandir le territoire de leur patrie. Carthage et Cyrène étant convenus de faire partir deux hommes chacun de leur côté en même temps pour fixer les limites des deux villes à l'endroit où ils se rencontreraient ; les deux frères Philènes, choisis par les Carthaginois, s'avancèrent sans rencontrer ceux de Cyrène jusqu'aux environs de cette ville. Les Cyréniens accusèrent les Carthaginois de fraude, et refusèrent d'admettre pour limite le lieu où ils se trouvaient, à moins que les Philènes ne consentissent à s'y faire enterrer vivans. Ceux-ci pour conserver à leur patrie une limite aussi reculée, acceptèrent la proposition, et firent de leur tombeau la borne du territoire carthaginois. Carthage leur éleva des autels sur le lieu de leur dévouem. héroïque. On ne connaît pas bien l'époque de cet évènem. ; et Salluste est l'auteur qui le retrace avec plus de détails dans son hist. de la *guerre de Jugurtha*.

PHILESIUS. V. RINGMANN.

PHILIBERT (EMMANUEL-ROBERT de), ecclésiastique, né à Toulouse en 1717, m. sur la fin du 18ᵉ S., a pub. les *Annales de la société des jésuites*, 1764-65, 4 vol. in-4.

PHILIBERT (N.), préteur à Landau, m. en 1779, a laissé les ouvr. suiv. : *Histoire des révolutions de la Haute-Allemagne*, 1765 ; *le Cri d'un honnête homme en faveur du divorce*, 1768, in-12.

PHILIBERT. V. SAVOIE.

PHILIDOR (FRANÇOIS-ANDRÉ DANICAN, dit), musicien-compositeur, né à Dreux en 1726, fut élevé aux pages de la musique du roi, et montra des dispositions si précoces, qu'à l'âge de 15 ans on exécuta à la chapelle royale un motet de sa composition. Sorti des pages, il vint à Paris donner des leçons de musique ; mais bientôt une passion plus vive que celle de l'art auquel il paraissait s'être voué, se manifesta chez lui. C'était celle du jeu d'échecs, et il se flatta, en raison des succès qu'il obtint, d'en faire l'instrument de sa fortune. Il parcourut dans ce but la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre. Etant à Londres en 1749, il y fit imprimer par souscription son *Analyse du jeu des échecs*. Quelques années après, revenant à sa première profession, il mit en musique l'ode de Dryden, intit. *la Fête d'Alexandre*, et cette composit. lui valut quelques éloges du célèbre Haendel (*v.* ce nom). De retour en France en 1754, Philidor continua de cultiver la musique, et ne considéra plus les *échecs* que comme une distraction. Il travailla pour le théâtre de la Foire-St-Laurent, et après avoir débuté par donner en 1759 un petit opéra-comique intit. *Blaise le Savetier*, il en fit jouer régulièrem. chaque année un nouveau. Ces pièces eurent toutes du succès ; mais, à l'exception du *Maréchal ferrant*, aucune n'est restée au répertoire. Philidor donna ensuite trois gr. opéras : *Ernelinde*, qui fut assez bien accueilli ; *Persée* et *Thémistocle*, qui ne réussirent point. Réfugié à Londres pendant le régime révolutionn., ce compositeur y m. en 1795. Sa musique, au jugem. des connaisseurs, manque de couleur et d'originalité. Ses partisans firent grand bruit, dans le temps, de sa composit. sur le *Carmen seculare* d'Horace, qu'ils proclamèrent à la fois son chef-d'œuvre et le chef-d'œuvre de l'art ; mais ce jugem. n'a point été confirmé par la suite ; et le morceau est presque inconnu aujourd'hui : l'*Analyse du jeu des échecs* a été souvent réimpr. On trouve dans l'édition de Londres, 1777, in-8, le portrait de Philidor, gravé par Bartolozzi.

PHILIPEAUX (PIERRE), conventionnel, né à Ferrières en 1759, était avocat avant la révolution, dont il embrassa les principes. Nommé, par le département de la Sarthe, député à la convention nationale, il se montra d'abord modéré dans ses opinions ; mais bientôt entraîné par l'exemple, il se plaça au rang des hommes les plus exaltés. Après avoir provoqué l'accélération du jugement de Louis XVI, il vota pour la condamnat. à mort de ce monarque, et fit ou appuya ensuite les proposit. les plus extravagantes. Mais bientôt envoyé dans les départem. insurgés de l'ouest, il vit de près les horreurs de la guerre civile ; et son cœur fut ému à l'aspect des désastres qui frappaient une population exaspérée. Se trouvant en opposition de sentimens avec ses collègues en mission dans les mêmes contrées, il s'unit à plus. généraux qui pensaient comme lui, et conçut avec eux un système de guerre et de conduite, tout différent de celui que suivaient les députés et les chefs militaires réunis à Saumur, et qu'il appelait par dérision la *cour de Saumur*. Ses ennemis prirent le dessus et le firent rappeler. Aigri par cette disgrâce, il accusa ses adversaires dans un écrit, de prolonger la guerre intérieure par leurs cruautés ; il s'éleva contre le comité de salut public lui-même, et répéta ses dénonciations à la tribune de la convention. Ces attaques imprudentes le perdirent. Il fut compris dans le nombre des complices de Danton (*v.* ce nom), et condamné à m. par le tribunal révolut. le 5 avril 1794. Plus tard la convent. rendit hommage à sa mémoire et accorda des secours à sa veuve. On a impr., en 1795, les *Mémoires historiq. de Philipeaux sur la Vendée*, in-8, et ils font partie de la collect. des *Mémoires sur la révolut.*, pub. par les frères Baudouin.

PHILIPON DE LA MADELEINE (LOUIS), littérateur, né à Lyon en 1734, fut d'abord avocat du roi à la chambre des comptes de Besançon, puis intendant des finances de S. A. R. monseigneur le comte d'Artois. Privé de cet emploi par la révolut., il eut le bonheur d'échapper aux proscript. de la terreur, obtint, sous le régime directorial, la place de bibliothécaire du ministère de l'intérieur, consacra ses loisirs aux muses, et m. en 1818. On a de lui, outre un assez grand nombre de pièces jouées sur le théâtre du Vaudeville, et dont plus. ont été faites en société avec MM. de Ségur, Le Prévost-d'Iray, etc., un *recueil* de chansons qui a eu 4 édit., dont la dern. est celle de 1810, in-18 (Paris, Capelle et Renaud, éditeurs) ; *Géographie élémentaire de la France*, 2ᵉ édit., 1801, in-12 ; *Manuel et nouveau Guide du promeneur aux Tuileries*,

1806, in-18; *des Homonymes français*, 3me édit., Paris, 1817, in-8; *Manuel épistolaire*, 7e édit., Paris, 1820, in-12; *Grammaire des gens du monde*, 2e édit., Paris, 1807, in-12; *Dictionnaire portatif des poètes français, morts depuis* 1050 *jusqu'en* 1804, etc., Paris, 1805, in-18; *Dictionnaire portatif des rimes*, etc., 2e édit., Paris, 1806, in-18; *Dictionnaire portatif de la langue franç.*, etc., 3e édit., Paris, 1819, in-18; plus. *discours, moraux et littéraires*; quelq. écrits sur l'éducation; des édit. des *Voyages de Cyrus* de Ramsay; des *Lettres de la duchesse du Maine et de la marquise de Simiane*; des *Elémens de la Grammaire française* de Lhomond; d'un *Traité sur les participes*; des *Morceaux choisis des Caractères* de la Bruyère, avec une courte *notice* sur cet écrivain (Paris, 1808, in-12).

PHILIPPE (St), l'un des apôtres de J.-C., né à Bethsaide en Galilée, fut appelé auprès du Rédempteur des hommes le jour qui suivit la vocation de St Pierre et de St André. Il est placé par les évangélistes le cinquième en rang parmi les apôtres. Après la descente du St-Esprit et la séparation des disciples du Sauveur, Philippe alla prêcher l'évangile dans la Phrygie, et y termina sa carrière dans un âge tr.-avancé. L'église grecq. célèbre sa fête le 14 nov., et l'église latine le 1er mai, avec celle de St Jacques. — PHILIPPE (St), fut un des sept disciples que les apôtres choisirent, peu de temps après la descente du St-Esprit, pour remplir les fonctions de diacre. Philippe alla prêcher l'évangile à Samarie, et fit un grand nombre de conversions dans cette ville, baptisa le trésorier de la reine d'Ethiopie, qui était venue visiter le temple de Jérusalem, et m., à ce que l'on croit, à Césarée, vers l'an 70 de l'ère chrétienne.

PHILIPPE DE NERI (St). V. NERI.

PHILIPPE, success. de l'antipape Constantin, fut tiré d'un monastère, par la faction du prêtre Valdibert, le 31 juillet 768, pour être placé sur le St-siége, concurrem. avec Etienne III, qui l'emporta sur ce compétit., et le déposa.

PHILIPPE, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand, et 3e fils d'Amyntas II, naquit l'an 383 avant J.-C. Il n'avait que dix ans lorsque la m. de son frère aîné, Alexandre II, laissa deux prétendans au trône, Perdiccas, 2e fils d'Amyntas, et un fils naturel de ce prince, nommé Ptolémée. On choisit comme arbitre de ces différens le génér. thébain Pélopidas, qui, s'étant prononcé en faveur de Perdiccas, emmena avec lui en otage 30 jeunes gens des prem. familles du royaume, et dans leur nombre le jeune Philippe. Confié aux soins d'Epaminondas, le jeune prince apprit sous lui l'art de la guerre, apprentissage qui fut dans la suite bien funeste au pays où il l'avait fait. Dix ans plus tard, Perdiccas en mourant laissa vacant le trône de Macédoine. Des voisins puissans se disposaient à l'envahir, et dans l'intérieur deux prétendans se le disputaient avec acharnement: personne ne songeait à conserver au fils et légitime héritier de Perdiccas la couronne de son père. Philippe alors s'échappe furtivement de Thèbes, se dit protecteur de son neveu, et sous son nom s'empare des rênes du gouvernem. Bientôt les prétendans sont éloignés; parmi ses ennemis extérieurs, les uns sont désarmés par des traités de paix, les autres vigoureusement attaqués. Au bout de quelq. années tous étaient soumis, et Philippe avait usurpé le trône qu'il n'avait feint d'occuper d'abord que pour le rendre au roi légitime de la Macédoine. Dès-lors l'ambitieux Philippe aspira à soumettre la Grèce. Il avait reculé les bornes de son royaume: Méthonte, Olynthe, Amphipolis, étaient sous sa domination. Avec des troupes bien disciplinées, cette phalange macédonienne si fameuse qu'il forma lui-même, et surtout avec de l'argent et des traîtres, toutes ces conquêtes lui avaient coûté peu de temps. Les dissensions des Grecs étaient encore pour lui un nouveau secours. En vain Démosthène tonnait contre le Macédonien dans la tribune athénienne; il ne put qu'exciter quelquefois ces indolens concitoyens, et la valeur de Phocion ne fit que retarder l'asservissement des Grecs. Philippe était déjà du nombre des Amphictyons, et ce conseil le nomma général de la Grèce contre les Locriens d'Amphisse, que l'on accusait d'avoir renouvelé le sacrilége des Phocéens. Alors Philippe s'empara des Thermopyles, et prit Elatée, en feignant de marcher contre Amphisse. A cette nouvelle les Athéniens et les Thébains se réunirent pour s'opposer à l'ennemi commun, qu'ils rencontrèrent dans les plaines de Chéronée. Phocion ne commandait point cette armée, et les Grecs ne surent pas vaincre; ils ne surent que mourir avec courage. Dès-lors Philippe, maître de la Grèce, fut nommé par les Amphictyons général contre les Perses, et déjà il avait envoyé en Asie Attale et Parménion, deux de ses généraux. Des dissensions domestiques avaient troublé quelque temps son bonheur; elles étaient assoupies; mais, parmi les qualités de Philippe, on ne pouvait pas toujours compter la justice. Attale, oncle de sa seconde femme, avait insulté le jeune Pausanias, et celui-ci n'ayant pu en obtenir justice, crut pouvoir s'en venger sur le prince qui la lui refusait: au milieu d'un sacrifice offert aux dieux avec la plus grande pompe, pour le succès de ses armes en Asie, Philippe fut assassiné l'an 336, après 24 ans de règne. Il eut un mérite réel comme conquérant, mais avec des vertus il eut des vices qui ont laissé des taches à sa mémoire.

PHILIPPE V, roi de Macédoine, fils de Démétrius, monta sur le trône à l'âge de 14 ans, dans la 221e année avant J.-C., après qu'Antigone-Doson (*v.* ce nom), son cousin, lui eut remis la couronne, dont il n'était que dépositaire. Ce prince suivit pendant plus. années les conseils du célèbre Aratus, général des Achéens, et son règne fut alors glorieux et prospère. Il s'était ligué avec les Achéens dans la guerre dite des *alliés*, contre les Etoliens; et il s'y montra grand capitaine. Ayant fait ensuite alliance avec Annibal, vainqueur des Romains en Italie, il se disposait à passer dans cette contrée avec une flotte et une armée considérable, pour appuyer les opérations du général carthaginois, lorsqu'il fut prévenu par les Romains qui le battirent sur les côtes d'Epire. Dans cette conjoncture, Aratus étant devenu pour Philippe un censeur incommode, ce prince l'éloigna d'abord de sa cour, et finit par le faire périr, ainsi que son fils, d'un poison lent. La guerre entre les Romains, les Macédoniens et les alliés se continua avec des succès divers; mais trop occupé de ses affaires en Italie, Rome prit moins de part à celles de la Grèce. La paix fut conclue par l'entremise du consul Sempronius. Elle ne fut pas de longue durée. Le sénat excité par les plaintes des Athéniens, des Rhodiens et d'Attale, roi de Pergame, auxquels Philippe faisait une guerre injuste et cruelle, instruit d'ailleurs que ce prince avait envoyé des soldats et de l'argent en Afrique, lui déclara de nouveau la guerre. Le consul Q. Flaminius battit les Macédoniens en Epire, passa ensuite en Thessalie, soumit la plupart des villes de cette contrée, de la Phocide et de la Locride, détacha les Achéens de l'alliance de Philippe, et défit complétem. ce dernier dans la mémorable bataille de Cynocéphales, près de Larisse. Le roi de Macédoine se vit dans la nécessité d'implorer la paix que le sénat lui accorda sous des conditions humiliantes. Des chagrins domestiques vinrent se joindre à ces revers. Dans un secret mouvem. de jalousie contre son fils Démétrius (*v.* ce nom), il venait d'ordonner son supplice sur d'odieuses calomnies répandues contre lui par l'ambitieux Persée, et ce dern. prince, qu'un fratricide rendait l'unique héritier du trône de Macé-

doine, leva tout à coup le masque et brava impunément le coupable et malheureux Philippe, dont les remords furent aussi vains qu'amers. Pour enlever à Persée le fruit du crime auquel il s'était si aveuglém. associé, il s'efforçait d'assurer la couronne à Antigone, lorsqu'une maladie causée par de continuelles insomnies le conduisit au tombeau en l'an 179. Ainsi finit l'avant dern. roi de Macédoine, prince dont l'ambition fut tournée à profit par les Romains, et dont les fautes hâtèrent leur dominat. sur la malheureuse Grèce.—Trois autres PHILIPPE, parurent sur le trône de Macédoine, l'un prétendu fils de Persée, qui fut vaincu et tué par Tremellius Scropha; l'autre fils du gr. Alexandre et de Roxane, qui ne fut qu'un fantôme bientôt renversé; le troisième enfin, fils de Cassandre, qui ne régna qu'un an.

PHILIPPE, prince du sang des Séleucides, fils d'Antiochus VIII, surnommé *Grypus*, occupa pendant quelque temps le trône de Syrie. Vers l'an 95 avant J.-C., il s'unit à son frère jumeau, Antiochus XI, contre l'ennemi de leur maison, Antiochus X. Après qu'ils l'eurent vaincu, Philippe chercha à surprendre son frère et s'empara d'une partie de ses états, mais il ne put l'en dépouiller entièrement ni même les enlever à son neveu, qui perdit son père en bas âge. Vers l'an 80, les peuples de Syrie, lassés des dissensions continuelles de leurs princes, appelèrent chez eux Tigrane, roi d'Arménie, et lui remirent la couronne. Ce fut vers cette époque probablem. que Philippe fut chassé du trône et réduit à l'état de simple particulier. Il m. en l'an 57 avant J.-C.

PHILIPPE, prince juif, fils d'Hérode-le-Grand, était l'époux de Salomé, qui demanda la tête de St Jean-Baptiste. Il obtint par le testament de son père, confirmé en partie par l'emper. Auguste, le titre de tétrarque, avec plus. des provinces du roy. de Judée, qu'il gouverna avec sagesse. Il m. vers l'an 33 de J.-C., après un règne de 33 ans. — Un autre PHILIPPE, fils d'Hérode, comme le précéd., mais de Mariamne, fut le père de cette même Salomé dont on vient de parler.

PHILIPPE (MARCUS-JULIUS), empereur romain, surnommé l'*Arabe*, était né vers l'an 204 de J.-C., dans la Trachonite, province d'Arabie. Parvenu, par ses services, à la dignité de Préfet du prétoire, pendant la minorité du jeune Gordien, il osa aspirer à l'empire. Après avoir excité un soulèvem. dans l'armée impériale, alors employée à une expédition contre les Perses, il fit déposer et mettre à mort Gordien en 244. Son premier soin fut ensuite de terminer la guerre, afin de pouvoir aller tranquillement se faire reconnaître à Rome. D'autres guerres, dont il est difficile de déterminer la succession, d'après les anciens historiens, occupèrent la plus grande partie du règne de Philippe, qui obtint de fréquens avantages sur les barbares; mais la mauvaise administrat. de ce prince excita des mécontentemens sur plus. points de l'empire. La Syrie se révolta; Jotapianus, Arabe d'origine, issu de l'ancienne race royale d'Emèse, prit le titre d'empereur, et entraîna une partie de l'Orient dans sa rébellion. Un autre aventurier nommé Pacatianus, en fit autant dans une autre partie de l'empire. Les légions de la Mésie et de la Pannonie se soulevèrent, et proclamèrent emper. un simple centenier nommé Marinus. Philippe ayant envoyé contre ces rebelles une armée, dont il confia le commandem. au sénateur Decius ou Dèce (*v.* ce nom). Les légions massacrèrent Marinus, et proclamèrent le général qui venait pour le combattre. Philippe marcha à la rencontre du nouvel élu avec une armée supérieure en nombre; mais il fut vaincu et ensuite massacré à Vérone par ses propres soldats. A la nouvelle de sa mort, les prétoriens massacrèrent à Rome son fils, âgé de 12 ans, qu'il avait associé à l'empire. On a des médailles de ces deux princes et de Marcia Otacilia Severa, femme de l'un et mère de l'autre.

PHILIPPE, empereur d'Allemagne, né en 1178, eut d'abord en partage, après la m. de son père, la Souabe et la Toscane, et se fit décerner à la m. de Henri VI, son frère, la tutelle de Frédéric II, son neveu, déjà reconnu roi des Romains. Mais le pape ayant fait élever à l'empire Berthold, duc de Zeringhen, Philippe acheta les droits de ce dernier pour 11,000 marcs d'argent, et se fit sacrer à Mayence en 1198. Quelques électeurs, mécontens de voir le trône devenir héréditaire dans la maison de Souabe, élurent dans le même temps, à Cologne, Othon, duc de Brunswick. L'Allemagne et l'Italie se divisèrent alors entre les deux compétit. Soutenu par la France, Philippe, après avoir obtenu plus. avantages sur son rival, le força de s'éloigner, fut reconnu emper. par plus. princes allemands, et se fit couronner de nouveau à Aix-la-Chapelle en 1205. L'année suivante, il remporta une victoire décisive sur Othon, soutenu par le pape et le roi d'Angleterre. Le pape proposa une alliance au vainqueur; et Philippe commençait enfin à affermir son autorité, lorsqu'il fut assassiné à Bamberg en 1208, à l'âge de 30 ans, par Othon de Witelsbach, qui fut ensuite mis au ban de l'Empire, et condamné à mort pour ce crime.

PHILIPPE Ier, roi de France, succéda à son père, Henri Ier, en 1060, à l'âge de 8 ans, sous la tutelle et la régence de Baudouin V, comte de Flandre, son oncle, à l'exclusion de la reine-mère, Anne de Russie. Baudouin, après s'être acquitté avec prudence de l'emploi qui lui était confié, m. en 1067, laissant à son pupille, âgé de 15 ans, un royaume tranquille. Les fils du comte de Flandre ne tardèrent pas à se faire la guerre pour l'héritage paternel. Philippe prit les armes en faveur de l'aîné, fut battu près de Mont-Cassel, et fit la paix avec Robert, son adversaire, dont il épousa ensuite la belle-fille nommée Berthe. Il fut plus heureux dans la guerre qu'il fit à Guillaume-le-Conquérant (*v.* ce nom). Le vainqueur des Anglais, occupé à faire le siége de Dôle en Bretagne, en 1075, fut obligé de renoncer à cette entreprise, et de se retirer devant le roi de France, qui le poursuivit vivement et lui fit essuyer une grande perte. Dégoûté de la reine Berthe, quoiqu'il en eut un fils (Louis VI, dit *le Gros*), il supposa qu'elle était sa parente, la répudia, enleva Bertrade, 3e femme de Foulque, comte d'Anjou, et trouva des évêques assez complaisans pour faire la cérémonie de ce nouveau mariage. Le pape Urbain II intervint dans ce désordre et Philippe fut excommunié ainsi que Bertrade, dont il ne voulut pas se séparer. Cette malheureuse affaire commencée en 1092 ne fut terminée qu'en l'an 1105. Les époux reçurent l'absolution, et la permission de se voir devant témoins; mais on ne sait pas positivem. si le mariage fut autorisé. L'excommunication de Philippe avait servi de prétexte à plus. révoltes, dont ce prince réussit à paralyser les résultats fâcheux, en associant son fils Louis au trône. Philippe m. à Melun le 29 juillet 1108, dans la 48e année de son règne et la 57e de son âge.

PHILIPPE II, plus communément appelé *Philippe-Auguste*, roi de France, fils de Louis VII et d'Alix, sa 3me femme, reçut en naissant (1165) le surnom de *Dieu-Donné*. Associé au trône par son père à l'âge de 14 ans, il fut, après la cérémonie de son mariage à Reims, marié avec Isabelle de Hainaut, du sang de Charlemagne, qui lui apporta en dot le comté d'Artois. Avant que la m. de son père l'eût rendu seul maître de la couronne, Philippe avait déjà rendu plus. édits, un entre autres portant peine de mort contre les blasphémat. et les hérétiques. Il est naturel d'imputer la violence de cette loi à l'influence sous laquelle était encore le jeune prince, à peine hors de la tutelle de ses précepteurs; toutefois d'autres faits prouvent sa fer-

melé précoce. Plus. gr. vassaux, jugeant les circonstances favorables, avaient levé simultanément l'étendard de la révolte. Il les contraignit par les armes à s'humilier devant son trône. Mais presque dans le même temps qu'il signalait ainsi sa bravoure et sa vigueur, il trahissait son asservissement aux idées qu'on avait inculquées à son enfance, et dont la raison n'avait pu encore l'affranchir: nous voulons parler de la proscript. qu'il lança dans tout le royaume contre les juifs, dont les biens furent impitoyablement confisqués. Parce qu'elle fit entrer dans le trésor royal des sommes immenses, et qu'elle affranchit les nombreux débiteurs des Israélites, acquittés moyennant le versem. fait au même trésor du 5me de leurs obligat., certains biograph. présentent cette spoliation comme l'acte d'une *politique prudente et habile.* Mais n'était-il pas à la fois plus prudent et plus habile de chercher, dans les barbares préjugés qui entourèrent la jeunesse du prince, une excuse à cette tache d'un règne glorieux, que d'en faire l'objet d'une flétrissante apologie. Ce qu'on ne saurait louer assez, ce sont les soins que mit Philippe-Auguste à affermir la prospérité de la France, après lui avoir conquis la paix par une valeur qu'on pouvait à peine espérer de son âge. Il réprima les déprédat. et la tyrannie de la noblesse, chassa les bandes de brigands qui infestaient les provinces, et par ses soins et à ses frais, Paris, assaini et entouré de murailles, eut pour la prem. fois des rues pavées (1182 et 1183). En 1187 une contestat. s'élève entre Philippe et le vieux roi d'Angleterre, Henri II, au sujet de la restitut. du Vexin, dot de Marguerite de France, dont l'époux, le prince Henri d'Angleterre, a cessé de vivre. Le monarque anglais, frappé de la fermeté et des habiles dispositions de Philippe, est le prem. à demander la paix; et à la suite de l'accommodement qu'ils viennent de conclure, les deux princes prennent la croix. Lorsque s'effectua l'expédition projetée, Richard avait succédé à Henri II. On a retracé ailleurs les principaux faits de cette 3me croisade (*v.* au mot CROISADES, p. 768), qu'il n'est point dans notre plan de détailler. Il suffira de remarquer qu'avant son départ pour la Terre-Ste, Philippe-Auguste eut l'adresse d'imposer au clergé, sous le nom de *dîme saladine*, une contribut. du 2e de tous ses biens. La régence demeurait confiée aux mains de la reine-mère et de l'archevêque de Reims, Guillaume de Champagne, oncle du roi. De Vezelai, lieu du rendez-vous général des croisés, et où Philippe s'était rendu en hâte après avoir été prendre l'oriflamme à St-Denis, les Français vinrent s'embarquer à Gênes pour la Sicile; ils y devancèrent l'armée de Richard, et furent aussi les prem. devant les murs de Ptolémaïs. Cette ville, assiégée par les armées réunies des deux princes, tombe au pouvoir des croisés; mais des mésintelligences divisent les vainqueurs. Enfin Philippe revient en France, non sans avoir failli succomber à une maladie singulière, produite par l'insalubrité du climat, et qu'on imputait faussem. à du poison que lui aurait fait donner Richard. Philippe, en quittant ce violent mais loyal compagnon de guerre, a tout fait pour lui inspirer la plus parfaite sécurité sur les secrètes intentions qui le ramènent en Europe; mais, au mépris d'un serment qui le lie, et dont il a tenté vainem. de se faire relever par le pape lors de son passage à Rome, il ne se donne que le temps de prendre quelq. mesures de sûreté personnelle dans son royaume, dont il a ressaisi les rênes, et déjà il songe à partager celui de Richard avec le frère de ce prince, Jean-sans-Terre (*v.* ce nom). Cependant la reine Isabelle avait cessé de vivre: uniquem. déterminé dans son nouveau choix par l'espoir de se donner un puissant auxiliaire, il épouse en 2e noces, l'intéressante Ingelburge; mais loin de se montrer disposé à prendre part à ses projets contre l'Angleterre, le frère de cette princesse, Canut VI, roi de Danemarck, refuse à Philippe toute coopérat. ou secours. Bientôt s'engage une longue série de guerres acharnées entre Philippe et Richard: la m. de ce dernier (1199) y met à peine un terme (*v.* RICHARD Ier): elles avaient ensanglanté la France, qui en fut le théâtre; et lorsque Philippe touchait au moment de réaliser ses projets sur les fiefs que possédait l'Angleterre dans le continent, des démêlés qu'il eut avec le St-siége au sujet de son mariage avec Agnès de Meranie, plongèrent de nouveau son roy. dans le deuil. Trop grand pour ne pas immoler ses propres affections au bien-être de ses sujets, Philippe eut le louable courage de se séparer d'Agnès, qui m. de chagrin la même année; et il rappela Ingelburge à sa cour. De l'époque où nous sommes parvenus jusqu'à celle où Philippe cita à son tribunal Jean-sans-Terre pour y rendre compte du meurtre d'Arthus de Bretagne, l'hist. n'offre que des alternatives de paix et de guerre entre la France et l'Angleterre: la Normandie est enfin détachée de cette dernière puissance, et le Maine, la Touraine, l'Anjou et le Poitou accroissent encore le roy. de Philippe-Auguste. Innocent III (*v.* ce nom) ayant excommunié Jean-sans-Terre, offrit son roy. à Philippe; et ce prince qui pour en aller prendre possession venait d'armer une flotte, outré de dépit en apprenant que par de nouv. disposit. le St-père se déclarait protecteur d'un trône naguère anathématisé, se jeta dans une aventureuse expédit. contre le comte de Flandre Ferrand. Celui-ci obtint d'abord des succes marqués sur son agresseur, et bientôt souleva contre lui la formidable coalition que devait dissoudre (27 juillet 1214) d'une manière si glorieuse pour Philippe la célèbre bataille de Bouvine (*v.* ce mot). Revenu triomphant dans son royaume après avoir recueilli dans toute sa route les plus flatteuses acclamat., Philippe-Auguste ne songea plus qu'à justifier par son administrat. les preuves de fidélité et d'amour qu'il avait reçues de ses sujets. Un gr. nombre de places furent fortifiées; les principales villes eurent des baillis, juges des cas royaux; enfin une foule de mesures concoururent à affermir la puissance roy. contre la turbulance des seigneurs; et en même temps que la France s'embellissait d'une foule d'édifices, on vit s'ouvrir dans tout le roy. de nouvelles communicat. pour le commerce et les transports. Les arts, les sciences et les lettres reçurent aussi des encouragem. de ce prince, qui lui-même fut l'un des hommes les plus instruits de son temps. Philippe-Auguste m. à Mantes le 14 juillet 1223, après avoir vu la couronne d'Angleterre sur la tête de son fils Louis VIII, qu'il avait (du moins en apparence) refusé d'aider dans l'entreprise d'une guerre durant laquelle la France demeura calme et heureuse. Outre les hist. Rigord et Guillaume le Breton, plus. écrivains ont retracé l'hist. du règne ou du temps de Philippe-Auguste (*v.* entre autres BAUDOT de JUILLY et LUSSAN).

PHILIPPE III, dit *le Hardi*, né en 1245, fut salué roi de France sur les rivages d'Afrique, après la m. de Louis IX, son père, le 25 août 1270. Il ne pouvait être appelé à gouverner dans des circonstances plus difficiles. Ses prem. actes furent d'écrire en France pour confirmer dans leur autorité les régens institués par son père, et de fixer à 14 ans, par une ordonnance datée du camp près de Carthage, la majorité de Louis, l'aîné de ses enfans. Jusque là, les rois de France n'étaient majeurs qu'à 21 ans. Malgré la contagion qui régnait toujours dans l'armée, et à laquelle il manqua de succomber lui-même, le jeune monarq. obtint sur les Sarasins, tant par lui que par ses alliés et ses lieutenans (les rois de Sicile et de Navarre, le comte d'Artois et Philippe de Montfort), des avantages qui amenèrent une paix aussi honorable qu'on pouvait l'espérer (1270). Philippe arriva à Paris en 1271, et après avoir rendu les dern. honneurs aux illustres morts

dont il rapportait les cendres et s'être fait sacrer à Reims, il visita diverses parties de son royaume. Il se vit dans la nécessité de soumettre par la force des armes un vassal révolté, Roger-Bernard, comte de Foix, et cet acte de vigueur dut effrayer tous les grands vassaux; car, selon Nangis, il n'y eut pas d'autre révolte sous ce règne. Après avoir assisté, en 1274, au concile général de Lyon, où les Grecs abjurèrent le schisme et reconnurent la primauté du pape (ce ne fut pas pour long-temps), le roi épousa secondes noces, l'année suivante, Marie, sœur de Jean, duc de Brabant. Un favori du prince, Pierre de La Brosse (*v.* ce nom), alarmé de l'étroite union des deux époux, qui pouvait ruiner son crédit, fit de vains efforts pour la troubler et périt victime de ses insinuations réputées calomnieuses. La même année, un des trois fils de Philippe, celui qui régna depuis sous le nom de Philippe-le-Bel, épousa Jeanne, fille encore en bas âge et unique héritière de Henri Ier, roi de Navarre et comte de Champagne et de Brie, qui lui avait prescrit, par son testament, de s'unir à un prince français. Ce mariage ne fut pas conclu sans une vive opposition de la part des grands de la Navarre, et de Jacques, roi d'Aragon, et Alphonse, roi de Castille, qui prétendaient tous deux avoir des droits sur une couronne qu'ils se voyaient ainsi enlever. Il fallut en appeler au sort des armes. Les troupes françaises, commandées par Robert, comte d'Artois, soumirent la Navarre (1276), tandis que Philippe se préparait avec une armée formidable à pénétrer en Castille; mais il en fut empêché d'abord par la difficulté de franchir les Pyrénées, et plus tard par la défense du pape Jean, qui voulait engager les princes chrétiens dans une nouvelle croisade. Un évènement affreux eut lieu sous le règne de Philippe; ce fut le massacre général des Français à Palerme et dans toute la Sicile (30 mars 1282), massacre si connu sous le nom de *vêpres siciliennes*. Le roi de France, pour venger à la fois sa nation et Charles d'Anjou, roi de Sicile, alla ravager l'Aragon, et accepta même du pape Martin IV l'investiture des royaumes d'Aragon, et de Valence et du comté de Barcelone, pour son second fils, le jeune comte de Valois. Il fallut se préparer à une nouvelle guerre, qui parut sacrée, grâce aux prédications du légat de la cour de Rome (1285). Philippe, après quelq. succès obtenus tant sur le territ. ennemi que sur mer, repassa les Pyrénées pour aller hiverner en Provence; mais, dans sa retraite, qui fut vivem. inquiétée par les Aragonais, il ne put se préserver de l'épidémie qui ravageait son armée, et m. à Perpignan en 1285. Ce prince, auquel on a donné le surnom de *Hardi*, ne nous paraît l'avoir mérité que par son ardeur à commencer de grandes entreprises, ardeur qu'il faudrait estimer, si elle avait été durable; mais il ne montra jamais assez de suite dans l'exécution.

PHILIPPE IV, dit *le Bel*, succéda à son père, Philippe-le-Hardi, à l'âge de 17 ans, en 1285, et joignit au titre de roi de France celui de roi de Navarre, qu'il tenait de Jeanne, son épouse. Après avoir rendu à Edouard Ier, roi d'Angleterre, la partie de la Saintonge, qui est au-delà de la Charente, et avoir reçu l'hommage de ce puissant vassal, il songea à continuer la guerre d'Aragon, pour assurer le succès de la donation faite de ce royaume à son frère, Charles de Valois; mais celui-ci ayant renoncé à ses prétendus droits, et sa renonciation n'ayant pas été révoquée, on posa les armes de part et d'autre, et la Sicile appartint définitivem. à la maison d'Aragon. Cependant la paix ne tarda pas à être troublée par de nouveaux évènem. Il y avait eu sur mer plus. engagem. considérables entre des vaisseaux anglais et bretons: Philippe envoya demander satisfaction à Edouard, qui voulut bien la donner, mais devant les tribunaux de son pays, et qui refusa de comparaître devant la cour des pairs de France. Les domaines qu'il possédait, à titre de vassal de Philippe, furent confisqués; mais on ne mit pas si facilem. cet arrêt à exécution. Les deux monarques se préparèrent à la guerre en cherchant à se ménager de puissantes alliances. Toutefois au milieu de ces préparatifs, on était parvenu à leur faire accepter un arrangem.; mais il paraît que la mauvaise foi de Philippe rompit tout accord. La guerre fut inévitable et la nation anglaise fit les plus gr. sacrifices pour la soutenir, ce qui semble une nouvelle preuve que son roi n'était point la cause volontaire de cette rupture. Les hostilités, conduites avec des succès variés de part et d'autre, n'eurent aucun résultat politiq. Seulem. Philippe, tout en combattant le roi d'Angleterre, fut assez heureux pour soumettre la plupart des villes de la Flandre, dont le comte prétendait ne plus reconnaître de suzerain. Ce furent ces dern. avantages du roi de France qui amenèrent entre lui et son rival Edouard une suspension d'armes, bientôt suivie d'une trêve (1297), confirmée deux ans après à Montreuil, et signée par des plénipotentiair., prorogée enfin d'année en année jusqu'en 1303, époq. où la paix fut définitivem. conclue. Un motif puissant devait porter les deux rois à se réconcilier, malgré leur orgueil; c'était le besoin de résister aux prétent. ambitieuses de Boniface VIII. Tout le règne de ce pontife est rempli de ses différends avec Philippe, et nous ne pouvons pas même esquisser le tableau de ces déplorables querelles, dont l'histoire a été écrite amplem. par Baillet, et a fourni 1 vol. in-fol. de documens recueillis par Dupuy. Il serait trop long d'énumérer toutes les bulles par lesquelles Boniface essaya de soustraire les ecclésiastiq. franç. à l'obéissance de leur roi légitime et d'amener ce prince lui même à abaisser sa couronne devant l'autorité temporelle du St-siége. Philippe lutta contre l'excommunicat. même avec une constance et une fierté admirables, et fut dignem. secondé par tous les corps du royaume, y compris le clergé, dont quelq. membres pourtant montrèrent parfois de la faiblesse. Les états, convoqués au Louvre en 1303, appelèrent au concile général et au pape futur, légitimement élu, de tout ce que Boniface avait fait et pourrait faire dans la suite, par ses excommunications et par ses interdits, tant contre le roi que contre ses vassaux. Enfin la longue querelle du sacerdoce et de l'empire finit par la mort du pontife, au moment où Philippe, qui l'avait fait enlever, se disposait à le faire déposer dans un concile général. Pendant cette querelle, les évènem. politiq. n'avaient pas cessé de marcher. Le comte de Flandre, voyant Charles de Valois maître de Gand, était venu implorer la clémence du roi (1299), et avait été retenu prisonnier, tandis que son comté était réuni à la couronne de France. Mais Philippe, qui d'abord avait su gagner les cœurs des Flamands, leur donna pour gouvern. Jacques de Châtillon, et vit bientôt sa nouvelle conquête transformée en un foyer de continuelles révoltes. Pour soutenir la guerre, dans laquelle il n'eut pas toujours l'avantage, et qui lui enleva une grande partie de sa noblesse, il fut obligé de faire murmurer ses peuples par des impôts exorbitans et par une élévation considérable dans le prix des monnaies. Enfin la bataille de Mons-en-Puelle (1304), où il fut vainqueur, amena une trêve, et, l'année suivante, une paix, qui lui donnait Lille, Douai, Orchies, Béthune, et tout le reste du pays en deçà de la Lys, et qui affaiblissait ainsi beaucoup les comtes de Flandre, les plus redoutables de tous les grands vassaux de la couronne, après les rois d'Angleterre. Philippe fut aussi heureux du côté du St-siége, occupé successivem., après la m. de Boniface, par le pacifique Benoît XI eu par Clément V, prélat franç., qui devait en grande partie son intronisation à l'influence de son souverain, et qui ne fut pas ingrat. Le roi de France envoya Louis, son

fils aîné, prendre possession de la Navarre (1307), qui lui était échue par la m. de Jeanne, donna sa fille Isabeau à Edouard II, roi d'Angleterre, reçut l'hommage de ce prince pour le duché de Guienne et le comté de Ponthieu (1308), et obtint enfin, non sans de longues démarches, que le souver. pontife ordonnât l'instruct. du procès de Boniface, comme hérétique; mais il échoua cette fois dans son projet le plus cher : cette accusat. d'hérésie fut examinée au concile de Vienne, et déclarée sans fondement. Il se consola de cet échec, en faisant brûler les Templiers (*v.* ce nom), croyant sans doute cette œuvre bien méritoire. Au reste, ses derniers jours s'écoulèrent sans gloire, au milieu des chagrins que lui causèrent les désordres de sa famille, la lenteur des Flamands à exécuter le dern. traité, et les révoltes prêtes à éclater dans tout le royaume, écrasé d'impôts et ruiné. Philippe m. à Fontainebleau en 1314, après un règne mêlé, comme tant d'autres, de bien et de mal. Il s'était créé des ressources, aux dépens de ses sujets, en altérant les monnaies, et avait mérité le surnom de *faux monnoyeur;* mais il gouverna toutefois avec une grande habileté dans des temps difficiles réunit le prem. les trois ordres aux états-généraux (1303), porta de grands coups à l'autorité des seigneurs et fit fléchir même celle du St-siége. Ce sont là des titres à l'estime de la postérité.

PHILIPPE V, dit *le Long*, 2e fils de Philippe-le-Bel, dut concevoir le légitime espoir de régner à la m. de Louis-le-Hutin, son frère (1316); mais celui-ci avait laissé une fille nommée Jeanne, qu'un parti puissant regardait comme héritière du royaume, à moins que la reine Clémence de Hongrie, qui était enceinte des œuvres du feu roi, ne vînt à accoucher d'un prince. Philippe commença par se faire reconnaître *gardien de l'etat*, et Clémence ayant mis au monde un enfant mâle, qui ne vécut que huit jours (quelques-uns le nomment Jean Ier), il se déclara roi par le *droit de la nation*, qui excluait les filles du trône. De grandes contestations s'élevèrent au sujet de ce principe prétendu de la loi salique, avant et après le sacre du nouveau souverain de la France, qui eut pourtant lieu à Reims en 1317, au milieu des plus vives appréhensions. Philippe s'empressa, la même année, de convoquer une assemblée à Paris, où il fut unanimement reconnu que la loi salique ne permettait pas aux femmes de régner. Jusque là il n'avait pas été fait mention de cette loi dans l'histoire de France. Rassuré par cette décision nécessaire, il obtint du pape Jean XXII une menace d'excommunication contre les mécontens qui ne rentreraient pas dans le devoir, et, de son côté, il fit tout pour attirer à lui la noblesse et le peuple. Il ne songea plus alors qu'à terminer la guerre contre les Flamands, et, en effet, il conclut avec eux une paix assez avantageuse en 1320. Désormais tranquille dans ses états, il revint à son idée chérie, celle d'une expédition contre les infidèles. Cette fois, ce fut le pape qui fut obligé de modérer l'ardeur du roi de France. Philippe m. en 1322, à l'âge de 28 ans. Ce fut un prince pieux, plein de bonnes intent., qui fit quelque bien, et amena dans les campagnes une révolution à peu près semblable à celle que l'établissem. des communes avait produite dans les villes.

PHILIPPE VI, dit *de Valois*, premier roi de France de la branche collatérale des Valois, né en 1293, fut nommé régent du roy. en 1328, après la m. de Charles IV, dit *le Bel*, qui laissait sa femme grosse de 7 mois. Comme cette régence était un acheminem. au trône, dans le cas où la veuve du feu roi n'aurait point d'enfant mâle, Edouard III, roi d'Angleterre, s'était mis sur les rangs pour l'obtenir. Il alléguait comme un droit incontestable à la couronne de France, qu'il était fils d'Isabelle, sœur du dern. roi, tandis que son compétit. n'en était que le cousin germain, étant fils de Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel. Le prince franç., de son côté, prétendait que la mère d'Edouard n'avait pu transmettre à son fils un droit qu'elle n'avait pas elle-même, et s'appuyait sur la loi salique et l'application qui en avait été faite après la m. de Louis-le-Hutin. Les pairs et les barons franç. se prononcèrent en faveur de Philippe, qui prit d'abord la régence, puis la couronne, dès que la reine, en mettant au monde une fille, lui en eut donné le droit. Il commença son règne sous d'heureux auspices et reçut le nom de *Bien-Fortuné*. Il porta secours au comte de Flandre, Louis de Cressy, contre ses sujets révoltés et remporta sur eux la victoire de Mont-Cassel, qui mit tout le pays à sa disposition. Il ne voulut point profiter de ses avantages pour dépouiller le prince qu'il était venu secourir, et retourna en France, où il força enfin le fier Edouard à rendre hommage, comme duc de Guienne et comte de Ponthieu. Le monarq. anglais trouva bientôt l'occasion de se venger de ce qu'il croyait un affront. Robert III d'Artois, sorti de France, après avoir vainem. essayé, au moyen d'une pièce fausse, d'enlever le comté dont il portait le nom à Mathilde, sa cousine germaine, fille et héritière de Robert II, alla envenimer encore la haine du roi d'Angleterre contre son suzerain, qui d'ailleurs avait accueilli David Bruce et soutenait le parti de ce dernier en Ecosse. Au milieu des négociat. pour entretenir la paix, les deux monarques rivaux s'assuraient d'utiles alliances et se préparaient à la guerre, qui fut enfin déclarée par Edouard. Il n'eut pas l'avantage d'abord, ni sur terre ni sur mer; il sentit qu'il ne pouvait rien faire sans l'appui des Flamands; mais ceux-ci avaient prêté serment de fidélité au roi de France, et ce fut pour lever leurs scrupules, que d'après l'avis d'Artevelle (*v.* ce n.) et de Robert d'Artois, il ajouta ce titre à celui de roi d'Angleterre. La victoire navale de l'Ecluse, à l'embouchure de l'Escaut, fut le prélude pour lui de quelq. succès moins importans, qui amenèrent toutefois une trêve (1340), prolongée à plus. reprises, mais non la paix. En 1341 les hostilités recommencèrent par la mort de Jean III, duc de Bretagne, dont l'héritage fut disputé par Jean de Montfort, soutenu d'Edouard, et par Charles de Blois, qui avait l'appui de Philippe. Une trêve eut lieu par l'intervent. du pape Clément VI, puis la guerre recommença. Ce fut alors que, pour arrêter les succès d'Edouard en Guienne, Philippe, dont le trésor était vide, mit un impôt sur le sel, qui le fit surnommer par son rival *l'Auteur de la loi salique*. Cepend. le monarq. anglais évacua la Guienne; mais ce fut pour transporter le théâtre de la guerre en Normandie et de là jusque sous les murs de Paris. Sa retraite n'en fut que plus difficile, et il dut peut-être plus à son bonheur qu'à sa prudence la faculté de gagner les rives de la Somme. Les Français le poursuivirent avec une aveugle impétuosité, et quoiq. plus nombreux, se firent écraser à la bataille de Créci. Bientôt après commença ce siége de Calais, si mémorable par la résistance qu'éprouva Edouard de la part des Calaisiens et par le beau dévouem. de six d'entre eux (*v.* EUSTACHE DE SAINT-PIERRE et EDOUARD III). Après sa conquête (1347), le monarq. anglais souscrivit à une trêve, qui fut prorogée jusqu'en 1350. Mais la France n'en fut pas plus heureuse. D'abord la trêve ne fut pas exactem. observée, et la peste ainsi que la famine étendirent partout leurs ravages. Ces fléaux empêchèrent peut-être seuls la rupture définitive du traité. Enfin le malheureux Philippe m. à Nogent-le-Rotrou en 1350, dans la 57e année de son âge et la 23e de son règne. Il avait des qualités brillantes; mais il eut pour rival un prince aussi vaillant que lui, et plus gr. capitaine et plus habile politiq. On doit lui savoir gré toutefois d'avoir pu, au milieu de tant d'orages, réunir à la couronne de France les comtés de Champagne, de Brie, d'Anjou, du Maine, la baronnie de Montpellier et le Dauphiné (*voy.* HUM-

BERT II). Gaillard a écrit l'*Histoire de la querelle de Philippe-de-Valois et d'Edouard III*, Paris, 1774, 4 vol. in-12.

PHILIPPE Ier, dit *le Beau*, roi d'Espagne, né en 1478, de l'archiduc, depuis emper. Maximilien Ier, et de Marie de Bourgogne, était devenu par la mort de sa mère souverain des Pays-Bas, lorsque, guidé par des vues d'ambition, il épousa en 1496, Jeanne, dite *la Folle*, principale héritière du roi d'Aragon, Ferdinand V, et d'Isabelle de Castille. Ingrat envers celle à qui il allait devoir un trône, Philippe, le plus bel homme de son temps, saisit tous les prétextes qui s'offrirent pour voyager. Il vint visiter à Lyon Louis XII, convint avec lui d'un accommodem. dans le partage, alors en litige, des provinces de Naples, et fit entrer dans les conditions de ce traité le mariage de son fils (depuis Charles-Quint), avec Claude, fille aînée du roi de France. Ayant pris avec Jeanne le titre et les armes des rois de Castille, à la mort d'Isabelle, Philippe eut plus. démêlés avec Ferdinand, son beau-père, qui non-seulem. songeait à un nouvel hymen pour le frustrer des couronnes d'Aragon et de Naples, mais encore s'était emparé de la régence de Castille, qu'il ne résigna que lorsqu'enfin une révolut. opérée en faveur de l'époux de Jeanne, le contraignit à rentrer dans ses états d'Aragon. Les nobles castillans n'eurent pas long-temps à se louer du prince auquel ils avaient donné une si grande preuve de dévouem.; car Philippe, à peine affermi sur le trône, en confia toute l'autorité à des favoris étrangers; il se livra à la débauche et à l'intempérance, et m. à Burgos en 1506, d'une fièvre qu'il gagna en prenant une trop gr. quantité de boisson rafraîchissante après un excès de table. Il avait tenté vainem. de s'affranchir de l'importune mais trop juste jalousie de sa femme en la faisant interdir par les *cortès*, comme incapable de s'occuper des affaires du gouvernement.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint et d'Elisabeth de Portugal, né à Valladolid en 1527, fut nourri dans des principes d'intolérance religieuse qui, se combinant plus tard avec l'inflexibilité de caractère, la profonde dissimulation, la persévérance et l'impitoyable dureté qui lui étaient naturelles, firent de lui ce que sous Clément X les nations catholiq. ont pu appeler un gr. monarq., mais ce que l'impartiale histoire nommera désormais un tyran sanguinaire. Devenu par l'abdicat. de son père, en 1554, roi de Naples et de Sicile, puis, par les autres cessions successives du vieil emper., souver. des Pays-Bas (oct. 1555), et enfin monarq. des Espagnes (janv. 1556), Philippe, veuf de Doña-Maria de Portugal, ajouta à tous ses titres de souveraineté, par son mariage avec la reine d'Angleterre, Marie, le titre illusoire de roi d'Angleterre. Sa puissance était formidable; ses richesses seules la surpassaient. Les courtisans lui donnèrent le surnom de *Prudent*: la flatterie n'en pouvait guère choisir un plus convenable pour un prince d'un esprit aussi délié. Philippe ne se targuait ni de bravoure ni de magnanimité. Il montra d'abord une certaine espèce de modérat.; mais elle était toute de calcul; et apparemment que le pape Paul IV l'avait mise trop long-temps à l'épreuve, lorsque le dévot monarque lui déclara la guerre. Ligué avec les Anglais, après avoir rompu la trêve conclue avec la France par Charles-Quint, Philippe fait entrer en Picardie une armée de 40,000 hommes. Grâce aux talens du duc de Savoie Philibert Emmanuel, qui la commande, elle remporte sur les Franç. une gr. victoire près de St-Quentin (10 août 1557); et après une défense désespérée que Coligni prolongeait depuis 17 jours, cette ville même tombe au pouvoir de Philippe, qui assisté de son confess. avait voulu se montrer devant ses murs au jour marqué pour l'assaut général, mais y fut vœu de ne plus se trouver à aucune bataille. La paix fit signée à Cateau-Cambresis (13 avril 1559), à des condit. avantageuses pour Philippe, à l'habileté duquel ce traité fait honneur; elle fut cimentée par un troisième hymen de ce prince encore veuf, avec Elisabeth de France, fille de Henri II. Tournant alors contre les Barbaresques les armes de ses généraux, il échoue dans deux prem. expédit. contre Drugut, qu'ensuite François Mendoza parvint à dompter devant Malte. Songeant à fixer son séjour dans sa capitale d'Espagne, Philippe va installer comme régente des Pays-Bas, sa sœur naturelle, Marguerite, duchesse de Parme. On a vu à l'article HOLLANDE (pag. 1456) quelles violences odieuses le rendirent l'objet de l'exécrat. des religionn. dans ces malheureuses provinces, et comment celles-ci secouèrent enfin le joug espagnol (*v.* EGMONT, GRANVELLE, HORN et Guill. d'ORANGE). Philippe, outré de dépit, arrivait à Valladolid après avoir juré d'anéantir l'hérésie de Luther. L'affreuse pompe qu'il demande pour cérémonie de sa récept. est un *auto-da-fé*, et il y assiste solennellem. entouré de sa famille et de ses gardes: 33 malheureux subirent devant lui le plus atroce supplice sans qu'il montrât d'autre émotion que celle d'une satisfact. féroce. Mais il devait bientôt se montrer tout aussi impitoyable envers son propre fils, don Carlos (*v.* ce nom). En réunissant à ses autres couronnes celle du Portugal, sur laquelle il fit valoir par les armes les droits qu'il tenait de sa mère Isabelle (*v.* ANTOINE, prieur de Crato), Philippe réparait une perte bien sensible: celle des Pays-Bas, totalem. détachés de son obéissance. Il songe alors à punir la reine d'Angleterre Elisabeth de l'appui qu'elle a prêté aux Provinces-Unies, ou plutôt il saisit ce prétexte pour se venger des dédains qu'il a autrefois essuyés de cette gr. reine, dont son ambition lui avait fait convoiter la main. Il est à peine nécessaire de parler encore ici de cette *invincible Armada*, qu'il mit à la voile pour réduire l'Angleterre, et qu'une tempête dispersa. C'est dans le même temps que, protect. de la ligue en France (*v.* au mot LIGUE, pag. 1718), il se flattait déjà de faire sa proie de ce qu'il nommait *ses bonnes villes de Paris, d'Orléans*, etc. Il alla jusqu'à tramer dans le Béarn une conspirat. pour enlever Jeanne d'Albret, la livrer comme hérétiq. à l'inquisit. d'Espagne, et se faire adjuger ses domaines à titre de confiscat. Les triomphes du bon Henri le contraignirent à signer le traité de Vervins. Philippe, vieilli prématurém. par les débauches de sa jeunesse, par les soucis de l'ambition, et probablement accablé dans les dern. temps, par de poignans remords, vit sa fin approcher lentem.: les douleurs auxquelles il était en proie lui rendirent peu regrettable une vie trop longue, qu'il termina après 43 ans de règne en 1598. Avec lui finit la prépondérance que Charles-Quint avait donnée à l'Espagne. Les principaux histor. de Philippe II, sont Sepulveda, Ant. Herrera, Greg. Leti et Watson. M. Alexis Dumesnil a pub. à Paris en 1822 (in-8), une *Hist.* de ce prince, dont il a su n'être ni le détracteur ni le panégyriste.

PHILIPPE III, surnommé *le Pieux*, fils du précéd. et d'Anne d'Autriche, sa 4e femme, né à Madrid en 1578, avait 20 ans lorsque la mort de Philippe II l'appela à régner. Doué des facultés les plus médiocres de l'esprit et du jugem., il eut pourtant avec son père un trait de ressemblance morale: cette haine fanatique avec laquelle ils poursuivirent l'un et l'autre les sectateurs de tout autre culte que celui de l'église romaine. On avait de bonne heure marié Philippe III à Marguerite d'Autriche, fille de l'archiduc de Gratz, Charles. Déposant toute l'autorité aux mains de son prem. ministre le duc de Lerme (*v.* ce nom), cet imbécile monarque ne montra quelque force de volonté que pour faire exécuter le désastreux édit de proscript. qu'il lança dans toute l'Espagne contre les Maurésques, ou descendans convertis de ces

294

anciens Maures, sous la dominat. desquels plus. provinces de la péninsule avaient vu fleurir durant sept siècles l'agriculture, les lettres et les arts. Nous n'énumérerons pas toutes les fautes qui signalent l'administrat. du duc de Lerme; mais pour terminer l'ébauche de ce règne sans gloire, qu'il nous suffise de parler des succès éphémères du duc Albert à Ostende, du traité de 1609 qui suspendit, au profit des Provinces-Unies, la guerre commencée contre elles par Philippe II, de la conspiration du duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, et enfin de l'édit par lequel Philippe promit des lettres de noblesse et l'exemption des droits de guerre, à quiconque voudrait bien s'occuper de l'agriculture. Ce prince m. en 1631, d'une maladie lente, dont le terme fut hâté par une circonstance tellem. ridicule qu'on est obligé de la rappeler. Etant au conseil, il se sentit incommodé par la vapeur d'un brasier : on s'empressa de chercher l'officier de la chambre à qui appartenait le service de ces foyers mobiles, encore usités en Espagne, mais personne ne s'avisa de le remplacer dans les soins de son attribution, et le malheureux roi fut victime de ce singulier respect pour l'étiquette. On a plus. *vies* de Philippe III; celle de l'Angl. Watson, continuée par W. Tomson, a été trad. en franç. sur la 2e éd., par L.-J.-A. Bonnet, Paris, 1809, 3 vol. in-8.

PHILIPPE IV, fils et success. du précéd., né en 1605, monta sur le trône l'année même où finissait la trêve conclue avec les Pays-Bas. Déterminé par le comte d'Olivarez, son prem. ministre, à recommencer la guerre, il eut d'abord quelq. succès, grâce aux talens de Spinola (*v.* ce nom), mais finit par voir ses troupes défaites par les Hollandais (1628). A cette époque la ligue formée par Richelieu contre la maison d'Autriche, avait mis toute l'Europe en armes. Philippe en soutint quelque temps le choc avec avantage; mais il perdit bientôt plus. provinces; et tandis qu'une révolut. habilem. conduite appelait le duc de Bragance à régner sur le Portugal détaché de sa dominat., une perte plus vivem. sentie accablait le bon mais faible monarq. espagnol. La m. de sa femme Elisabeth, fille de Henri III, le laissait atterré. Il songea enfin au salut de ses états, fit renouer des négociat. avec la France, et le célèbre traité de paix, dit des *Pyrénées*, fut conclu en 1659 dans l'île des Faisans (*v.* D. Luis de Haro et Mazarin). Après avoir vu décroître dans une effrayante proport. la puissance que lui avaient léguée ses ancêtres, Philippe IV m. en 1665. Il avait régné 44 ans. Plus. qualités personnelles peuvent expliquer l'affect. qu'eurent pour lui ses sujets; mais aucun de ses actes ne justifie le titre de *Grand* qui lui fut donné par Olivarez (*v.* ce nom) à son avènement au trône. Charles II, son fils, lui succéda.

PHILIPPE V, fils du dauphin Louis de France et de Marie-Anne de Bavière, né à Versailles en 1683, portait le titre de *duc d'Anjou*, lorsqu'en 1700 il fut appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II (*v.* ce nom). Declaré roi à Fontainebleau, puis proclamé à Madrid, il fit son entrée dans cette capitale le 14 avril 1701, et y fut reçu avec des sentim. divers de joie et de mécontentement. Toutefois, en mettant en pratique les leçons qu'il avait reçues de Louis XIV, son aïeul, il ne tarda pas à gagner beaucoup dans les esprits dont la disposit. lui était le moins favorable; et le cardinal Porto-Carrero, qui guida aussi avec succès ses premiers pas dans le gouvernem. de la nation fière sur laquelle il était appelé à régner, ne négligea rien pour le façonner à ses préjugés, qu'il eût été difficile au jeune prince de ne pas heurter d'abord. Marié à la princesse Louise de Savoie, il venait d'être reconnu par plus. souver. d'Europe, lorsque la fameuse coalit. connue sous le nom de *grande alliance* se forma contre la France et l'Espagne. L'emper. Léopold, héritier naturel de Charles II, avait mis à profit la jalousie, la crainte ou la haine qu'excitaient partout la puissance et les projets ambitieux de Louis XIV, pour former un parti redoutable à son fils, l'archiduc Charles, qui prétendait contester par les armes la validité du testament de son oncle. La longue guerre qui s'engagea alors est fameuse dans l'histoire sous le nom de *guerre de la succession d'Espagne*. A la nouvelle des prem. succès obtenus à Carpi et à Chiari par les Impériaux sous les ordres du prince Eugène, Philippe, qui était venu visiter l'Italie, s'empressa d'aller joindre l'armée franç. commandée par le duc de Vendôme. Peu après la célèbre bataille de Luzzara, à laquelle il avait assisté, il regagna en toute hâte la capitale de ses états que menaçaient déjà sur plus. points les forces des puissances alliées. Nous ne reproduirons pas ici le détail des principales opérat. de cette guerre (*v.* Berwick, Charles, Ormond et Renau), qui durait depuis plus de 6 ans, avec beaucoup de fureur et presque sans succès de la part des Espagnols, lorsque la bataille d'Almanza, gagnée par Berwick sur les troupes confédérées (25 avril 1707), rétablit les affaires de Philippe. De nombreuses intrigues de cour avaient, pendant cet intervalle, fait passer les rênes du gouvernem. des mains de Porto-Carrero et de D. Manuel Arias, à celle du card. d'Estrées, du financier français Orri, etc., etc.; elles avaient fait tomber aussi plus. têtes illustres. L'arrivée du duc d'Orléans et ses prem. succès soulevèrent contre lui des intrigues nouvelles, et il fut obligé de quitter l'Espagne, après avoir replacé sous l'autorité du jeune monarque les roy. de Valence et d'Aragon, ainsi qu'une partie de la Catalogne. Lorsq. Louis XIV fut réduit par les revers à demander la paix à ses ennemis et à ceux de Philippe, on y mit pour condition qu'il se joignît à ces dern. contre son petit-fils, dont alors le trône s'écroûlait : il ne fallait rien moins que le succès des journées de Villa-Viciosa et de Denain (*voy.* Vendôme et Villars) pour rendre quelq. avantage à la maison des Bourbons : l'Espagne n'eut enfin une ombre de paix extérieure bien chèrem. payée qu'à la conclusion du traité d'Utrecht (11 avril 1713), et il fallut encore une année à Philippe pour réduire toutes les provinces du royaume sous son obéissance. Devenu veuf en 1714, il parut d'abord inconsolable, bien qu'alors la princesse des Ursins, qui avait sur son cœur un ascendant extraord., eût redoublé d'efforts pour lui faire oublier la feue reine; mais il se remaria avec la princesse hérédit. de Parme, Elisabeth Farnèse (*v.* ce nom), et dès-lors commença le règne d'Albéroni, qui mit fin à celui de la favorite (*v.* Albéroni et Ursins). Un moment relevé sur le penchant de sa ruine par l'habile mais fantasque ministre, le roy. d'Espagne allait être de nouveau précipité par l'insuccès de ses projets gigantesques, quand Philippe le sacrifia pour obtenir la paix du régent de France et du roi d'Angleterre, dont les forces réunies le pressaient de toutes parts. En 1720, il accéda au traité de la triple alliance; et délivré peu après de toute inquiétude extérieure par la levée du siége de Ceuta par les Maures, il parut s'endormir dans une stupide inertie jusqu'à ce que, las peut-être d'obéir sur un trône, il l'abdiqua en 1724 en faveur de l'infant Louis, qui mourut après 7 mois de règne. Reprenant avec peine les rênes de l'état, il vit enfin effectuée la paix entre l'Empire et l'Espagne (30 avril 1725), paix que les plus. gr. politiq. avaient en vain cherché à conclure depuis 13 ans, et qui fut l'ouvr. du Hollandais Riperda, attiré à la cour de Madrid comme direct.-général des manufact. Ce fut à peu près le dern. acte import. du règne de Philippe V, qui m. en 1746, pendant la guerre de la succession d'Autriche, à laquelle il avait pris part. Son fils Ferdinand VI lui succéda. Outre les ouvr. mentionnés à l'art. Elisab. Farnèse, on peut consulter l'*éloge* de ce prince par

D. Joseph de Viera y Clavijo, trad. en franç. par Bongars. Paris, 1780, in-8.

PHILIPPE Ier, comte et duc de Bourgogne, surnommé *de Rouvre*, du lieu de sa naissance, près de Dijon, succéda, dès l'âge de 18 mois, à Jeanne, son aïeule, dans les comtés de Bourgogne et d'Artois; il eut pour tutrice Jeanne de Boulogne, sa mère, et remplaça, en 1350, son aïeul, Eudes IV, dans le duché de Bourgogne. Pendant sa minorité les états de son duché secoururent la France d'armes et d'argent, et s'exposèrent par là aux fureurs des Anglais, dont ils ne se débarrassèrent qu'au moyen d'une forte rançon et en donnant des otages. Le jeune duc, déclaré majeur à la m. de sa mère, prit les rênes du gouvern. à l'âge de 15 ans. Il tenait d'elle le comté d'Auvergne, avait épousé, déjà depuis trois ans, Marguerite, fille et héritière de Louis, comte de Flandre, et se trouvait ainsi l'un des principaux souver. de l'Europe. Mais il m. un an après sa déclarat. de majorité en 1361; et en lui finit la prem. branche royale, qui avait régné en Bourgogne depuis Robert de France. Le duché de Bourgogne fut réuni, malheureusem. pour peu de temps (*v.* l'art. qui suit), à la couronne de France, dont il avait été détaché par Hugues-Capet en faveur de Henri, son frère.

PHILIPPE-LE-HARDI, duc de Bourgogne, 4e fils de Jean, roi de France, né en 1342, avait à peine 15 ans, lorsqu'il fut blessé et fait prisonn. à la bataille de Poitiers, en défendant son père. Pour prix de sa piété filiale, dont il avait donné bien d'autres preuves encore, il reçut d'abord le comté de Touraine, puis le duché de Bourgogne, avec le titre de prem. pair de France. Plus tard il remit le duché de Touraine à son frère Charles V, mais garda celui de Bourgogne. A ce brillant apanage vinrent se joindre les comtés de Bourgogne et de Flandre, d'Artois, de Réthel et de Nevers en 1384 par la m. du comte de Flandre, dont il avait épousé la fille Marguerite: il est à remarquer toutefois que celle-ci conserva son sceau particulier et sa secrétairerie d'état, et que tous les actes furent faits en son nom dans les domaines qui lui étaient échus. Philippe, après avoir arrêté les progrès des Angl. en France et soumis les Gantois par la douceur, fut appelé par Charles V mourant à partager l'autorité avec le duc de Berri, son frère, sous la minorité de Charles VI, quoique la régence eût été dévolue au duc d'Anjou. Mais il eut bientôt mécontenté les courtisans, qui suggérèrent au jeune roi de gouvern. par lui-même. Le duc de Bourgogne ne manqua pas de ressaisir le pouvoir, avec le duc de Berri, pendant la maladie de Charles VI; mais le duc d'Orléans, neveu du monarque, parvint à le leur enlever, et la médiation de la reine put seule empêcher la guerre civile d'éclater entre les Orléanais et les Bourguignons. Les convent. stipulées alors furent favorables à Philippe, qui reprit les rênes du gouvernem. et se montra plus digne que ses rivaux de les tenir. Il m. à Halle en 1404, laissant pour success. Jean-sans-Peur, son fils aîné.

PHILIPPE-LE-BON, duc de Bourgogne, né en 1396 à Dijon, fils de Jean-sans-Peur et de Marguerite de Bavière, était marié à la sœur du dauphin, depuis Charles VII, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'assassinat de son père (*v.* Jean-sans-Peur). Se jetant aussitôt entre les bras du roi d'Angleterre, Henri V (*v.* ce nom), il médite avec lui l'envahissement de la France; la perte du légitime héritier de ce roy. est jurée à Troyes, et Paris est bientôt au pouvoir des deux princes coalisés. Cependant une contestat. survient parmi ceux-ci au sujet des prétentions du duc de Gloucester, nouvel époux de Jacqueline de Bavière, sur la souver. de Brabant, et ces mésintelligences sont mises habilem. à profit par le dauphin, que les succès du duc de Bourgogne avaient réduit à la fuite (*v.* Charles VII et Jeanne d'Arc). Tandis que Philippe, suivi de la noblesse bourguignonne qui a abandonné le régent Bedfort va harceler les Anglais dans le Hainaut et la Hollande, les troupes royales, après la levée du siége d'Orléans, s'avancent victorieuses vers Reims, et le duc plus. fois appelé à Paris, consent enfin à entrer en accommod. avec le parti de Charles. Vers le même temps il instituait l'ordre célèbre de la Toison-d'Or, en l'honneur d'Isabelle de Portugal, qui lui donnait sa main. La guerre avait recommencé avec une fureur nouvelle, et l'avantage en était toujours de son côté; mais il sut s'honorer par le refus positif qu'il fit de livrer aux Anglais l'héroïque Pucelle, tombée en son pouvoir au siége de Compiègne. A la m. du duc de Brabant, son cousin, il eut encore à repousser les prétent. de Jacqueline (*v.* ce nom), qui lui laissa enfin la paisible possess. de la Hollande et du Brabant. Quelq. autres démêlés partiels avaient encore compliqué les sanglantes querelles qui remplissent cette époque, lorsqu'après de longs prélimin. fut signé à Arras le célèbre traité de paix du 21 sept. 1435. Philippe reconnut la suzeraineté de Charles VII, qui de son côté, désavouant le meurtre de Jean-sans-Peur, promit une amnistie générale, et céda au duc, entre autres immunités, plus. seigneuries limitrophes du duché de Bourgogne, ainsi que la souveraineté de Picardie, déclarée toutefois rachetable moyennant 400,000 écus. Cette union fut cimentée par la rupture définitive de Philippe avec l'Anglet., où avaient été insultés les ambassad. qu'il chargeait d'offrir sa médiat. à Henri VI, en lui présentant le traité d'Arras. Diverses révoltes des Gantois, la soumission du duché de Luxembourg à l'autorité d'Elisabeth, tante de Philippe, qui par reconnaissance céda à celui-ci tous ses droits moyennant une pension de 10,000 livres tournois, enfin quelq. préparatifs pour une croisade qui n'eut pas lieu, et d'infructueuses tentatives pour réconcilier Louis XI avec le roi son père, remplirent les dern. années de la vie de Philippe-le-Bon, qui m. à Bruges en 1467, pleuré de ses sujets et respecté de l'Europe. Protect. éclairé des lettres et des arts, il fonda l'univers. de Dôle, encouragea les talens du peintre J. van Eyck, dressa les coutumes de Bourgogne et de Franche-Comté, étendit et favorisa le commerce des Hollandais, enfin mérita par ses vertus autant que par la sagesse de son administrat. le surnom que lui a conservé l'histoire. Il avait été marié trois fois, et on lui donne 14 enfans naturels. Son fils Charles-le-Téméraire lui succéda. V. l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, 3e édit., Paris, Ladvocat, 1825-27, 13 vol. in-8.

PHILIPPE (l'infant don), duc de Parme, né en 1720, du roi d'Espagne, Philippe V, et d'Elisabeth Farnèse, fut marié à 18 ans avec Louise-Elisabeth de France, fille de Louis XV, et après plus de 7 années de machinations et de guerres sanglantes que soutinrent l'Espagne et la France (*v.* Conti, Gages, Maillebois et Minas), pour lui procurer un établissem., il fut mis en possession des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle (1748). Don Philippe ne négligea rien pour faire oublier par une bonne administration à quel prix il avait eu cette souveraineté, et il m. de la petite-vérole à Alexandrie en 1765. Six ans auparavant la même maladie avait enlevé sa femme à Versailles. L'abbé de Beauvais (depuis évêq. de Senez, a prononcé l'*Oraison funèbre* de D. Philippe, Paris, 1766, in-4. — V. Dreux, Hesse, Orléans, Savoie.

PHILIPPE, médecin grec, né dans l'Acarnanie, ne désespéra point de la guérison d'Alexandre, lorsque ce prince tomba malade après s'être baigné dans les eaux froides du Cydnus. Ce fut sans doute cette confiance même qui fit soupçonner Philippe. Parménion écrivit à Alexandre que ce médecin devait l'empoisonner par un breuvage qu'il lui présenterait. Le prince donna la lettre de Parménion

à lire au médecin en même temps qu'il prenait la coupe de ses mains ; et, rassuré par la contenance tranquille de Philippe, il prit sans hésiter le remède, qui le guérit.

PHILIPPE (Claude-Ambroise), savant magistrat et habile négociateur, né en 1614 à Besançon, joua un rôle assez marquant dans les guerres que fit Louis XIV pour réunir la Franche-Comté à la couronne de France. Les négociations qu'il entreprit, les soins qu'il se donna ne réussirent point à conserver cette province au roi d'Espagne, mais ce prince récompensa son zèle en le nommant premier président du parlement de Dôle. La réunion définitive de la Franche-Comté à la France rendit nulle cette faveur du monarque espagnol ; mais par la suite Louis XIV, instruit des talens de Philippe, le nomma président à mortier au parlement de Besançon, charge qu'il remplit jusqu'à sa m., arrivée en 1698. Il a laissé en MSs. deux vol. de *Mémoires* ; l'*Histoire de la diète de Ratisbonne*, 2 vol. in-fol.; et un *Rec. des principales questions de droit sur les décisions du parlem. de Franche-Comté*, 2 v. in-f.

PHILIPPE *le Solitaire*, écrivain grec qui vivait vers le commencement du 12[e] S., a laissé *Dioptra*, ou *la Règle du Chrétien*, ouv. inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, et trad. en lat. dans le rec. de Pontanus intit. : *Versio et Notæ in varios auctores græcos*, Ingolstadt, 1604, in-fol.

PHILIPPE *de Bonne-Espérance*, religieux prémontré, prieur de l'abbaye de Bonne-Espérance, en Hainaut, eut avec St Bernard quelques démêlés qui le firent déposer et reléguer dans une autre abbaye. Mais s'étant réconcilié par la suite avec le même saint, il devint, en 1155, abbé de son premier monastère, et y m. en 1172. On a de lui des *questions théologiques*, des *vies*, des *éloges* de plusieurs saints, qui ont été recueillies avec d'autres ouv. à Douai en 1623, in-fol., par le P. Chamart, abbé de Bonne-Espérance.

PHILIPPE *de la Sainte-Trinité*, carme déchaussé, né à Malaucène, dans le comtat d'Avignon, parcourut comme missionnaire la Perse, l'Arabie, l'Arménie et plusieurs autres contrées de l'Orient. En 1665, il fut nommé gén. de son ordre à Rome, et m. à Naples en 1671. Outre plus. ouv. en faveur de son ordre, on a de lui : *Itinerarium orientale*, etc., Lyon, 1649, in-8, traduit en français (sous le titre de *Voyage d'Orient* du R. P. Philippe, etc., 1652 et 1669), en italien et en allem.; *Hist. carmelitarum Compendium*, Lyon, 1656, in-12; *generalis Chronolog., ab initio mundi*, etc., ibid., 1663, in-8; *Decor carmeli religiosi, seu Historia carmelitarum sanctitate illustrium*, Lyon, 1665, 3 parties in-fol. ; la *Vie du V. P. Dominique-de-Jésus-Marie*, écrite en latin, et traduite en français par le P. Modeste de Saint-Amable, ib., 1669, in-8 ; *Theologia carmelitarum*, etc., Rome, 1665, in-fol.

PHILIPPE DE PRETOT (Etienne-André), littérateur, né à Paris vers 1710, fils d'un maître de pension, consacra sa vie à l'enseignement, ouvrit des cours particuliers d'histoire et de géographie qui eurent beaucoup de succès, surveilla la réimpression des classiques latins pub. par Coustelier (*v.* ce nom), tels que Catulle, Tibulle, Properce, Salluste, Virgile, Horace, Juvénal, Perse, etc., en y joignant des *préfaces* et des *notes*. Il m. à Paris en 1787, étant censeur royal et membre des académies d'Angers et de Rouen. On a de lui plusieurs livres élémentaires, tels que : *Essai de géographie, avec un dictionn. géograph.*, etc., 1744, 1748, in-8 ; *Analyse chronolog. de l'hist. univ.*, etc., 1752, in-8, 1756, in-8, 1781, in-12; *Mém. sur l'Afrique et l'Amérique*, 1752, in-4; *Tablettes géographiques pour l'intelligence des historiens et poètes latins*, 1755, 2 vol. in-12; *Cosmographie universelle*, etc., 1760, in-12; *le Spectacle de l'histoire romaine*, etc., 1762, in-8, 1776, in-4; *Révolutions de l'univers*, ou *Remarques et Observations sur une carte destinée à l'étude de l'hist. générale*, 1763, in-12; *Atlas universel pour l'étude de la géographie*, etc., 1787, in-4. Philippe de Prétot a été l'éditeur des *Amusemens du cœur et de l'esprit*, 1741-45, 15 vol. in-12, et du *Rec. du Parnasse*, 1743, 4 vol. in-12. — Etienne Philippe, père du précéd., né à Paris en 1676, m. en 1754, fut maître de pension. On a de lui une *Apologie de l'oraison funèbre de Louis XIV* (par le P. Porée), 1716; et une trad. de plus. *harangues* de Cicéron, imp. en 1729. On peut consulter pour plus de détails le *Dictionn.* de Moréri, édit. de 1759, et le *Dictionn. des Anonymes* de M. A.-A. Barbier.

PHILIPPE *de Thessalonique*, poète grec que plusieurs écrivains ont regardé comme contemporain d'Auguste, mais que l'on doit probablem. placer sous les règnes de Trajan et de Nerva, est connu par quelq. *épigrammes* spirituelles, et surtout par la collection que les philologues désignent sous le nom de deuxième Anthologie, ou *Anthologie de Philippe*. Cette Anthologie n'a jamais été imprimée seule. On la trouve dans les grandes éditions de l'Anthologie de Planude (*v.* ce nom), parmi lesquelles nous citerons seulement celle donnée par Brunck sous le titre d'*Analecta poetarum græcorum*, Strasbourg, 1776, 3 vol. in-8 ; et celle de Jacobs, Leipsig, 1794, 12 vol. in-12, regardée comme un chef-d'œuvre de goût, de critique et d'érudition.

PHILIPPEAUX. V. Phélippeaux, Phélypeaux et Philippeaux.

PHILIPPI ou PHILIPPY (Jean), savant magistrat, né à Montpellier en 1518, fut d'abord conseiller, puis présid. à la cour des aides de la même ville, et intendant de justice auprès du connétable de Montmorenci, gouv. du Languedoc. Il se distingua dans ces divers emplois par son intégrité et ses connaissances étendues, et m. dans un âge très-avancé. On a de lui : *Edits et Ordonnances du roy concernans l'autorité des cours des aides de France*, etc., Montpellier, 1597, in-fol. ; *Juris Responsa*, recueil de décisions sur toutes sortes de matières de droit, 2[e] édit., 1603, in-fol. ; *Hist. de la guerre civile en Languedoc pour le fait de la religion jusqu'en l'année* 1598 ; cet ouv. est resté MS. — Son fils Louis lui succéda dans sa charge de président, et m. en 1635.

PHILIPPI (Guillaume), né vers l'an 1600 à Halle, en Hainaut, professa la philosophie et les institutes de méd. à Louvain, et m. dans cette ville en 1665. On a de lui : *Medulla logicæ*, Louvain, 1661, in-4; *Medulla metaphysicæ*, ibid., 1663, in-4 ; et *Medulla physicæ*, ib., 1664, in-4 : ouvr. médiocres et presque oubliés aujourd'hui.

PHILIPPICUS-BARDANES, emper. d'Orient, né en Arménie vers la fin du 7[e] S., suivit de bonne heure la carrière des armes, se signala par sa valeur et son intelligence, et parvint bientôt aux emplois supérieurs de la milice. Etant devenu suspect à l'empereur Justinien II, il fut exilé dans la Chersonèse, et s'y fit proclamer empereur par les habitans. C'est alors qu'il prit le nom de Philippicus. Ayant entraîné dans son parti les troupes que Justinien avait envoyées contre lui, il marcha sur Constantinople, surprit l'emper. ainsi que Tibère, son fils, les fit massacrer, et fut couronné sans obstacle en 711. Mais ce prince se montra encore moins digne du trône que son prédécesseur. Entièrement livré aux plus sales débauches, il enhardit par son indolence les Barbares, qui ravageaient diverses provinces de l'empire, et se rendit odieux aux habitans de Constantinople par la protection qu'il accorda aux monothélites. Le domestique d'un patrice, nommé Rufus, agent d'un complot formé contre cet empereur, ayant pénétré près de lui pendant la nuit à la faveur du désordre d'une fête célébrée dans le palais, lui creva les

yeux en l'an 713. Conduit ensuite en exil, Philippicus y termina ses jours dans la misère. On a des médailles de cet empereur.

PHILIPPON. V. PHILIPON.

PHILIPS (FABIAN), né en 1601 à Prestbury, dans le comté de Glocester, se livra particulièrement à l'étude des anciennes lois d'Angleterre, et publia à ce sujet plus. ouv. Pendant la révolution anglaise, il osa, deux jours avant l'exécution de Charles Ier, faire afficher sa protestation contre la mort de ce malheureux prince. Il m. en 1690. On a de lui : *Veritas inconcussa, or king Charles I no man of blood*, etc. ; *Tenenda non Tollenda*, etc.; *the Antiquity, legality, reason, duty and necessity of præemption and pourvoyance for the king*, etc., Londres, 1660, in-4.

PHILIPS (CATHERINE), fille d'un négociant de Londres nommé Fowler, née en 1631, morte en 1664, se fit connaître de bonne heure par quelq. talent pour la poésie, et traduisit en anglais les tragédies de *Pompée* et des *Horace*, par le grand Corneille. On a encore d'elle des *lettres* et plus. pièces de vers réunies en 1669 sous le titre de *Poésies de l'incomparable mistress Catherine Philips*, in-fol.; elles ont été réimp. en 1678.

PHILIPS (EDOUARD), neveu de Milton, né à Londres en 1630, a publié : *Theatrum poetarum*, ou *Recueil complet des poètes les plus éminens de tous les siècles*, avec un *discours* sur la poésie et des *jugemens critiques*, qui font soupçonner que Milton y a mis la main. Cet ouvrage, le plus considérable de ceux qu'a publiés Edouard Philips, est de Londres, 1675. On lui doit encore : *Tractatus de modo et ratione formandi voces derivatas linguæ latinæ*, 1684, in-4; et *Speculum linguæ latinæ*, 1684, in-4, traités extraits du MS. de Milton, *Thesaurus latinus*. — Jean PHILIPS, autre neveu de l'auteur du *Paradis perdu*, publia la *défense* de Milton, en réponse à l'*Apologia pro rege*. On a encore de lui les 5e et 6e livres de l'*Enéide*, travestis, 1678, in-8 ; et une continuation de la *Chronique* de Heath, 1676, in-fol.

PHILIPS (JOHN), poète anglais, né à Bampton en 1676, mort à Hereford en 1708, a laissé, entre autres pièces de vers, les poèmes intit. : *Pomone* ou *le Cèdre*; la *Bataille d'Hochstet*, et le *précieux Schelling*, qui ont été traduits en franç. par l'abbé Yart, dans son *Idée de la poésie angl.* Les poésies de Jean Philips ont été imprimées à Paris, in-12.

PHILIPS (AMBROISE), poète angl., né dans le comté de Leicester, m. en 1749, est principalem. connu par des *Pastorales*, qu'il publia vers 1700, et que Richard Steele (*v.* ce nom), son ami, mettait au-dessus de celles de Pope; mais les lecteurs ne sanctionnèrent point le jugement de ce critique. On a encore de Philips : la *Vie de lord John Williams*, 1700; trois traged. (*the Distressed Mother*, imitation de l'*Andromaque* de Racine, 1711 ; *the Briton*, 1721 ; *Humfrey, duke of Gloucester*), et quelques morceaux de politique, réimpr. dans le *Free Thinker*, 3 vol. in-8. Hennet, dans sa *Poétique anglaise*, a mis en parallèle quelq. passages des pastorales de Pope, Gay et Philips.

PHILIPS ou PHILIPPS (THOMAS), jésuite anglais, né à Ickford en 1708 (comté de Buckingham), mort à Liége en 1774, a publié une *lettre* à un étudiant en théologie, 1756, in-8, qui eut trois éditions. L'ouvrage qui a le plus contribué à le faire connaître est la *Vie du cardinal Polus*, 1764, 2 vol. in-4, et 1767, 2 vol. in-8.

PHILIPS (GEORGE), premier ministre de l'église de Watertown, dans l'état des Massachusetts, né en Angleterre au comté de Norfolk, se déclara non-conformiste, et fut alors obligé de passer en Amérique, où il débarqua en 1630, et y m. en 1634. On a de lui une *Réplique à une réfutation de quelques opinions sur le baptême des enfans*. — PHILIPS (Samuel), petit-fils du précédent, et ministre d'Andover à Massachusetts, exerça pendant 60 ans ses fonctions, et m. dans sa 82e année, le 5 juin 1771. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on trouve plusieurs *sermons*; une *Histoire du Sauveur*; *le Chrétien orthodoxe* (1738); un traité de la *Nécessité pour les hommes d'être appelés par Dieu, afin qu'ils se soumettent au Christ*; et *la Justification de l'Evangile* (1766).

PHILISTE ou PHILISTUS, historien célèbre dans l'antiquité, né à Syracuse la 2e année de la 87e olympiade (481 ans av. J.-C.), suivit à Athènes les leçons d'Isocrate, et, de retour dans sa patrie, s'associa aux projets ambitieux de Denys-l'Ancien, et contribua de tous ses moyens à l'asservissement de ses concitoyens. Sa valeur et son éloquence furent également utiles au tyran dans les guerres que celui-ci eut à soutenir. Plus tard Denys, oubliant les services de Philiste, le bannit de Syracuse. Retiré dans Adria, Philiste employa ses loisirs à écrire l'*Histoire de Denys*, auquel, malgré son injustice, il prodigua les plus grands éloges. Toutefois, il ne put revenir à Syracuse qu'après la mort du tyran. Il y fut bien accueilli de Denys-le-Jeune, et profita de l'ascendant qu'il prit sur ce prince pour éloigner Dion et Platon (*v.* ces noms). Chargé du commandement de la flotte de Denys à l'époque où Dion reparut en Sicile, Philiste, après avoir rendu longtemps la victoire incertaine dans une bataille navale qu'il livra à son adversaire, se tua, dit-on, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses concitoyens. D'autres historiens prétendent que le vaisseau qu'il montait ayant échoué sur la côte, il fut pris par les partisans de Dion, qui lui tranchèrent la tête en l'an 410 ou 411 avant J.-C. Il avait composé l'*Histoire de la Sicile*, en 13 livres, dont il ne reste qu'un seul *fragment*, conservé par saint Clément d'Alexandrie. On peut consulter, pour plus de détails, les *recherches* de l'abbé Sevin sur la vie et les ouvrages de Philiste, dans le t. XIII du Recueil de l'académie des inscriptions.

PHILLIP (ARTHUR), navigateur anglais, né à Londres en 1738, était fils d'un Allem., qui enseignait dans cette ville la langue de son pays. Il entra dans la marine à l'âge de 17 ans, et parvint successivem., par ses services distingués, au grade de capitaine de vaisseau. Nommé en 1787 gouvern.-général de la colonie de la *Nouvelle-Galle mérid.* (New-South-Wales), découverte par le céléb. Cook (*v.* ce nom), il y arriva, en janvier 1788, avec une escadre composée d'une frégate, d'un aviso et de neuf transports. Ayant reconnu que le point de Botany-Bay, indiqué par Cook comme le plus favorable à un établissem., ne répondait point à l'idée que ce navigateur en avait donnée, il préféra le port Jackson. Il établit l'ordre parmi les malfaiteurs déportés qui devaient former la population de la nouvelle colonie; il y fit régner la paix, et jeta les bases de la prospérité à laquelle elle est parvenue de nos jours. Le mauvais état de la santé de Phillip l'ayant forcé de revenir en Europe au bout de 5 ans, il fut élevé au rang de vice-amir., passa le reste de ses jours à Lymington, dans le comté de Hamp, et m. à Bath en 1814. On a publié : *Voyage du gouvern. Phillip à Botany-Bay, avec une description de l'établissement des colonies du port Jackson et de l'île de Norfolk*, etc., etc., Londres, 1789, in-4, avec *cartes*. Cet ouvrage, mal rédigé, a été fort mal traduit en franç., Paris, 1791, in-8, sans les cartes et les planches qui se trouvent dans l'original. Le traducteur a aussi négligé quelques écrits publiés en 1791 et 1792, in-4, pour faire suite au même ouvrage. C'est à Philipp que la France est redevable des dernières dépêches reçues de La Pérouse. (*Voy.* PÉROUSE).

PHILLIPS (THOMAS). V. PHILIPS.

PHILLIPS (THOMAS), antiquaire angl., m. en

1815, est auteur de l'*Histoire et Antiquités de la ville de Shrewsbury*, 1779, in-4.

PHILLIS-WHEATLEY, négresse enlevée en Afrique à l'âge de 7 à 8 ans, et vendue à John Wheatley en 1761, reçut une éducation soignée, et publia en 1772, à l'âge de 19 ans, un recueil de *poésies*. Affranchie en 1775, elle épousa un homme de sa couleur, remarquable comme elle par ses connaissances acquises, et qui, sous le nom du docteur Peter, devint un avocat distingué. Les embarras du ménage, auxquels elle n'avait point été accoutumée, quelques mauvais traitemens de la part de Peter, l'ayant plongée dans une mélancolie profonde, elle m. du *spleen* en 1787. M. l'abbé Grégoire a traduit quelq.-unes des pièces de vers de Phillis, dans sa *Littérature des nègres*.

PHILOCHORE, historien ou plutôt antiquaire grec, vivait, à ce que l'on conjecture, vers la fin du 4e S. avant J.-C. Il avait composé un ouvrage en 17 livres, intitulé *Atthis*, dont il ne nous reste que des fragm., pub. sous ce tit. : *Philochori Athen librorum Fragmenta*, etc., Leipsig, 1811, in-8.

PHILOCLÈS, poète dramatique grec, que son style amer avait fait surnommer *la Bile*, était contemporain de Sophocle, et remporta le prix dans un concours où le célèbre tragique avait présenté son *OEdipe à Colonne*, l'un des chefs-d'œuvre du théâtre grec.

PHILOCRATE, orat. grec, vendu à Philippe, contemp. de Demade, était moins éloquent et encore plus intempérant que lui. Convaincu d'avoir reçu de riches présens du roi de Macédoine, il prit la fuite pour se dérober au supplice.

PHILOCTÈTE (mythologie), héros grec, fut le compagnon d'Hercule, qui, près de mourir, lui enjoignit de déposer ses flèches dans sa tombe, lui fit prêter serment de ne jamais découvrir ce dépôt, et lui légua en même temps ses autres armes, teintes du sang de l'hydre. L'oracle ayant annoncé aux Grecs qu'ils ne se rendraient point maîtres de Troie sans avoir les flèches d'Hercule, Philoctète leur indiqua le lieu où elles étaient renfermées, en frappant du pied la sépulture du demi-dieu. Il fut puni à l'instant de ce parjure. En retirant les flèches du tombeau, il en laissa tomber une sur le pied indicateur. L'infection de la plaie qui résulta de cet accident fut si grande, que les Grecs ne purent la supporter, et abandonnèrent le patient dans l'île de Lemnos. Mais, après la mort d'Achille, Ulysse, envoyé par l'armée grecque, sut décider adroitement Philoctète à venir devant Troie, dont sa présence devait hâter la chute. Sophocle a composé sur ce sujet une tragédie, traduite ou plutôt heureusement imitée par La Harpe.

PHILODÈME, écrivain grec, dont Cicéron a fait l'éloge dans sa harangue contre Pison, était philosophe de la secte d'Épicure. Burmann a inséré dans le t. 2 de son Antholog. 31 *epigr.* de cet auteur, et Chardon-la-Rochette y en a ajouté une 32me. Parmi les MSs. trouvés à Herculanum, plusieurs contiennent quelques productions de Philodème, et sont insérés dans le recueil intitulé : *herculanens. Voluminum quæ supersunt Tom.* 1, Naples, imprimerie royale, 1793, in-fol.

PHILOLAUS, philosophe, né à Crotone dans le 5e S. avant J. C., fut d'abord disciple de Pythagore, puis d'Archytas de Tarente, et composa sur la physique trois livres, dont Platon faisait tant de cas, qu'il les acheta 10,000 deniers ou 100 mines, s'il faut en croire Diogène-Laërce. Philolaüs parait être le premier auteur de l'idée du mouvement annuel de la terre; et Boulliau a intitulé *Astronomie philolaïque* un traité qu'il a composé suivant ce système.

PHILOMÈLE (mythologie), fille de Pandion, roi d'Athènes, et épouse de Térée, roi de Thrace. Ayant souffert de la part de ce prince les plus cruels traitemens, Progné, sa sœur, accourut pour la venger; et, après l'avoir délivrée, elle servit à Térée dans un festin le cadavre de son fils Itys. Ce prince allait assouvir sa colère contre les deux sœurs, lorsque les dieux le changèrent en épervier, Progné en hirondelle, et Philomèle en rossignol.

PHILOMUSUS. V. LOCHER.

PHILON, écrivain juif, de la race sacerdotale, né (suivant les conjectures de Thom. Mangey, *v.* ce nom), en l'an 30 avant J.-C., à Alexandrie, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des lettres et de la philosophie, et y acquit une grande célébrité. On l'appelait communément (au rapport de St Jérôme et de Suidas) le *Platon juif* ou *Philon-le-Platonicien*. Tout en s'initiant aux sciences humaines, Philon ne négligea point l'étude des livres sacrés du peuple hébreu. Il y chercha les dogmes de Platon, et les y trouva. Dans sa vieillesse, il fut député par les Juifs d'Alexandrie vers Caligula, à Rome, pour demander à cet emp. la confirm. du droit de bourgeoisie, qui leur avait été octroyé par les Ptolémée et les César, ainsi que la restitut. de quelq. synagogues qu'on leur avait enlevées. Philon ne réussit point dans cette mission. Il en avait écrit la relation, qui n'est point parvenue jusqu'à nous. L'ouvr. qu'on a de lui sous le titre *de Virtutibus, sive de Legatione ad Caium* (inséré dans le t. 2 des *OEuvres de Philon*, pub. par Th. Mangey), est entièrement différent de la relation dont nous venons de parler, et qui a été connue d'Eusèbe et de Saint Jérôme. Suivant les mêmes pères de l'église, Suidas et quelques autres anciens, Philon, âgé de près de 100 ans, fit un second voyage à Rome, et y embrassa le christianisme, qu'il abjura ensuite, ajoute Photius; mais St Augustin déclare positivement que Philon n'a jamais professé le christianisme. L'époque de la mort de ce savant juif est inconnue. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sur l'Ecriture Sainte, la philosophie et la morale, dont la plupart se sont perdus. Ceux qui restent, au nombre de 28, écrits en grec, ont été recueillis et impr. à Genève, 1613, in-fol., avec la traduction latine de Gelenius; à Paris, 1640, in-f.; à Wittemberg, 1690, in-fol.; à Londres (par les soins de Thom. Mangey), 1742, 2 vol. in-f. Cette édit. est la meill. de toutes. Celle de F.-A. Pfeiffer, 1785-92, 5 v. in-8, n'est pas complète. Quelq.-uns des traités de Philon ont été publ. séparement en latin, en franç. et en d'autres langues. On peut consulter sur cet écrivain : l'*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, de dom Ceillier, t. 1; la *Bibliotheca græca*, de Fabricius, t. 4; la dissertat. de Dan.-G. Werner, *de Philone Judæo*, etc., Stargard, 1743, in-fol.; la *Chrestomathia philoniana*, de J.-C.-G. Dahl, Hambourg, 1800, in-8. L'abbé Mai a publié à Milan, en 1816, un traité, qu'il croyait de Philon, sous ce titre : *de Virtute ejusque Partibus;* mais il a été reconnu depuis que ce traité, déjà imprimé deux fois, était réellement de Gemiste-Plethon (*v.* GEMISTE).

PHILON DE BYBLOS, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et surnommé encore, comme il nous l'apprend lui-même, *Herennius*, né, selon Vossius, dans le 1er S., la 10e année du règne de Tibère, s'acquit une grande réputation par ses ouv. d'histoire et de grammaire. Il avait composé : *de Urbibus et claris Viris quæ unaquæque tulit, Lib. XXX*, ouvrage abrégé par *Ælius Serenus* (suiv. Suidas), ou *Ælius Severus athenæus* (selon Vossius); *de comparandis et deligendis Libr., lib. XII: Commentarius de Judæis*, cité par Origène; *de Imperio Adriani*. Il avait traduit en grec l'*histoire* écrite en langue phénicienne par Sanchoniaton, divisée en 9 liv. Eusèbe de Césarée a conservé quelq. fragmens de la *préface*, et un long fragment de cette traduction, formant le chap. 10 du liv. 1er. Dodwell a publié un *disc.* en anglais sur ce sujet en 1681, et Fourmont en a fait la matière d'un des

livres de ses *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples*, 2 v. in-4. Quelques écrivains semblent croire que Philon est l'auteur de cette *Histoire universelle* qu'il a attribuée à Sanchoniaton; mais cette opinion n'est pas fondée. *Voy.* la *Bibl. critiq.*, de Richard Simon, t. 1er; l'*Antiquité dévoilée*, du P. Montfaucon, liv. 4; van Dale, dom Calmet et le P. Tournemine, *Journal de Trévoux*, janvier 1714.

PHILON *de Byzance*, mécanicien ou ingénieur grec, né dans le 2e S. avant J.-C., nous apprend lui-même qu'il séjourna quelque temps à Alexandrie, pour se perfectionner dans l'étude de la mécanique, et qu'il s'arrêta aussi dans l'île de Rhodes pour y étudier l'architecture. Il était très-versé dans la géométrie. On connaît de lui un traité de *Poliorcétique*, dont il ne reste plus que le 4e et le 5e livre, publ., avec une *version* latine, dans le recueil intitulé : *veterum mathematicorum Opera*, Paris, 1693, in-f. On lui attribue encore un opusc. intit. : *de septem orbis Spectaculis*, assez curieux, qui ne nous est pas parvenu en entier, et qui a été publié avec une *version* latine, et des *notes*, par Léon Allatius, Rome, 1640, in-8. Gronovius l'a inséré dans le t. 8 du *Thesaurus antiquitat. græc.*; et Boissieu en a donné une nouvelle traduct. latine dans ses *Miscellanea*, Lyon, 1661. Montucla a fait honneur à Philon de Byzance d'un *Traité de mécanique*, que Fabricius attribue à Philon de Tyane.

PHILON, docteur arménien, surnommé *Diragatsi*, du nom de Dirag, bourg du pays de Daron, vivait en 690. Ayant été chargé par un patrice d'Arménie de traduire, dans la langue du pays, l'*Hist. eccl.* de Socrates pour faire suite à celle d'Eusèbe, il s'acquitta de cet emploi, et ajouta même à l'original plusieurs faits omis, et le récit de plusieurs évènemens postérieurs à Socrates. C'est là tout ce que l'on sait de ce docteur.

PHILOPŒMEN, cél. gén. de la ligue achéenne, né à Mégalopolis, principale ville de l'Arcadie, fit ses prem. armes contre les Spartiates, en guerre avec sa patrie, décida ensuite, par une manœuvre hardie, le succès de la bataille de Sellasie, où Cléomène, roi de Sparte, fut complètem. défait par Antigone-Dozon, roi de Macédoine, et se distingua par de nouveaux exploits dans l'île de Crète, où il servit comme volontaire après la paix. Nommé gén. de la cavalerie des Achéens, il donna à cette arme une organisation nouvelle qui la rendit bientôt, de faible qu'elle avait été jusqu'alors, la première des forces publiques. Il gagna, en l'an 208 av. J.-C., la bataille de Larisse contre les Etoliens. Elevé ensuite à la dignité de préteur, ou de généralissime de la ligue achéenne, Philopœmen défit complètem. l'armée lacédémonienne à la fameuse journée de Mantinée, et tua de sa main le tyran Machanidas. Les Athéniens élevèrent au vainqueur une statue de bronze dans le temple d'Apollon, à Delphes, et la Grèce entière lui rendit hommage dans la solennité des jeux néméens. Plus tard, il délivra, avec les seules forces de Mégalopolis, la ville de Messène, assiégée par Nabis. Ayant hasardé ensuite contre ce même Nabis une bataille navale, il la perdit par son inexpérience des manœuvres nautiques; mais il répara bientôt cet échec en surprenant son adversaire sous les murs de Gythium. Une nouvelle victoire le rendit maître de Sparte, qu'il attacha à la ligue achéenne; et il refusa le présent que les vaincus, touchés de sa modération, voulaient lui offrir. Dans la suite les Spartiates cherchant à se détacher des Achéens, Philopœmen, d'autant plus sévère qu'il les avait épargnés deux fois, fit démanteler Lacédémone, bannit une partie de la population, et abolit les lois de Lycurgue, qui rendaient cet état belliqueux et entreprenant. Il refusa aux Romains, qui la lui demandaient, la grâce des bannis, pour que ceux-ci la dussent exclusivement à la confédération achéenne. Il venait d'être élu préteur pour la huitième fois, lorsque les Messéniens (détachés de la ligue achéenne par les intrigues de Dinocrate, ennemi personnel de Philopœmen) firent une excursion dans l'Arcadie. Le héros marcha à leur rencontre à la tête de la jeunesse mégalopolitaine; mais, forcé à la retraite par la supériorité numérique de ses adversaires, après avoir fait des prodiges de valeur, renversé de cheval, il fut pris et conduit à Messène, où Dinocrate s'en défit par le poison en l'an 183 av. J.-C. Les Achéens, conduits par Lycortas, père de l'historien Polybe, vengèrent sa mort, et rapportèrent ses cendres dans sa ville natale. Dinocrate se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs. Philopœmen, que l'histoire a nommé le dernier des Grecs, réunissait toutes les qualités d'un grand général, et Folard (*v.* ce nom) vante surtout la promptitude et la sûreté de son coup-d'œil militaire. La simplicité de son extérieur formait un contraste frappant avec le rang qu'il occupait. Aussi austère dans ses mœurs qu'Epaminondas, il eut le même désintéressement et le même respect pour la vérité; mais on lui reproche de n'avoir pas eu, comme l'homme qu'il avait pris pour modèle, cette égalité d'âme que les injustices populaires ne pouvaient troubler. La *vie* de Philopœmen est au nombre de celles écrites par Plutarque.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique, né en Cappadoce vers l'an 364, vint à Constantinople à l'âge de 20 ans pour se perfectionner dans la connaissance des lettres et des sciences, dont il avait eu les premiers élémens dans la ville de Borisse (l'ancienne *Prusium*), sa patrie. Séduit par la lecture des ouv. d'Arius, il adopta les erreurs de cet hérésiarque, s'en montra le défenseur, et composa, pour rendre odieux ses adversaires, l'*Histoire de l'Eglise depuis l'avènement de Constantin jusqu'à la mort d'Honorius, en* 425. Cette histoire s'est perdue; mais il en reste un abrégé par Photius (*v.* ce nom), pub. par Godefroy, Genève, 1642, in-4, avec de sav. *dissertations*, et une *version* latine très-mauvaise. Henri Valois en a donné une édit. plus correcte, avec une nouvelle *version* latine et des *notes*, à la suite d'Eusèbe et des autres histor. ecclésiastiques, Paris, 1673. Cette édit. a été suivie de plusieurs autres dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. græca* de Fabricius.

PHILOSTRATE, nom porté par plus. philos. et sophistes grecs. Les plus connus sont : — PHILOSTRATE, de Lemnos, qu'Eusèbe, Syncelle et quelques autres auteurs font naître à Athènes, professa la rhétorique dans cette ville, et vint ensuite enseigner à Rome, où il fut bien accueilli à la cour de l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Ce fut à l'instigation de cette princesse qu'il écrivit la *Vie d'Apollonius de Thyane*, le plus considérable des ouvrages qui nous restent de lui, trad. en français par Castillon, Berlin, 1774, 4 vol. in-12; et par Legrand d'Aussy, Paris, 1808, 2 vol. in-8. On a encore du rhéteur de Lemnos : *les Héroïq.*, ou *Dialogue entre Vinitor et Phœnix*, dont M. Boissonade a donné en 1806 une édition, collationnée sur neuf MSs. de la biblioth. royale, avec des *scholies* grecques et de sav. *remarques*; *les Tableaux*, description de 76 peintures qui décoraient le portique de Naples, traduit en français sous ce titre : *les Images*, ou *Tableaux de platte peinture*, par Blaise de Vigenère, 1614, in-folio; *les Vies des Sophistes*, en deux livres; un recueil de 73 *lettres* sur des sujets érotiques ou galans. — PHILOSTRATE, dit *le Jeune*, neveu du précédent, vivait sous les emper. Macrin et Héliogabale. On a de lui un ouv. qui a aussi pour titre *les Tableaux*. Ce sont, suivant le savant Heyne, moins des descriptions de peintures déjà exécutées, que des espèces de programmes de divers sujets, proposés à l'émulation des artistes. — Les œuvres de ces deux

Philostrate ont été réunies ; et l'éd. la plus compl. est celle donnée par Oléarius, Leipsig, 1709, in-f.

PHILOTHÉE. V. MAUROCORDATO.

PHILOXÈNE, poète grec dithyrambique, né dans l'île de Cythère, m. en l'an 380 av. J.-C. à Ephèse, jouit d'un grand crédit à la cour de Denys-le-Tyran, où il composa ses divers ouvr. Il ne fut pas moins renommé par sa gourmandise, et son érudition en cuisine ; on dit même qu'il avait composé sur ce sujet un poème didactique intitulé *le Souper*. Toutefois il était poète encore plus que parasite. Denys lisant un jour à table de mauvais vers de sa façon, demanda l'avis de Philoxène. Le poète répondit avec une courageuse franchise que ces vers ne valaient rien ; et le tyran irrité l'envoya dans une prison qu'on appelait *les Carrières*. Le lendemain Philoxène reçut avec la liberté une nouvelle invitation à la table de Denys. Nouvelle lecture des vers de la veille, et nouvel avis demandé. Philoxène se lève alors, et pour toute réponse : « Qu'on me reconduise, dit-il, aux Carrières. » Cette saillie désarma Denys, et épargna au poète un second emprisonnement ; mais celui-ci prit le sage parti de renoncer absolum. à la table du tyran métromane, se retira à Tarente, passa ensuite à Ephèse, où il m. dans la prem. année de la 100e olympiade, 380 ans av. J.-C.

PHILOXÈNE, autrement nommé XENAIAS, savant écriv., de la secte des monophysites ou jacobites syriens, né à Tahal, bourg de la Susiane, appartenait à la population syrienne et chrétienne, alors répandue dans une grande partie de la Perse. Nommé par l'emper. Zenon évêque de Maboug ou Hierapolis en 485, il fit de grands efforts (de concert avec Pierre, dit *le Foulon*, patriarche d'Antioche, partageant comme lui les erreurs des monophysites) pour détruire en Syrie l'autorité du concile de Chalcédoine. Il alla ensuite deux fois à Constantinople pour y soutenir les intérêts de sa secte, et fut bien accueilli de l'emper. Anastase ; mais après la mort de ce prince, il fut exilé par l'emper. Justin, dit *le Vieux*, à Philippopolis de Thrace, puis à Gaugra, où on le fit périr en le suffoquant avec de la fumée en 522. Les jacobites le regardent comme un martyr, et célèbrent sa mémoire le 18 février, le 1er avril et le 10 décembre. On conserve de lui un grand nombre d'ouv. théol. et polémiques, parmi les MSs. de la biblioth. du Vatican. Le plus célèbre de tous est la nouvelle version syriaque des 4 évangiles qu'il avait faite en l'an 508 sur le texte grec, et qui est la seule que lisent les Syriens jacobites. Elle a été publiée par J. White, Oxford, 1778, 2 vol. in-8, ainsi que le 1er vol. de celle des actes des apôtres et des épîtres de St Paul, etc., ib., 1801.

PHILPOT (JOHN), théol. anglais, né au comté de Hampt, et l'un des plus zélés partisans de la réformation, fut condamné par l'évêque Gardiner à être brûlé vif en 1555 sous le règne de Marie. On a de lui : *Defence of the old and ancient authority of Christ's-Curch*. — PHILPOT ou PHILIPOTT (John), héraut d'armes anglais, sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier, m. en 1645, a pub. un *Catalogue des chanceliers d'Angleterre*, et une édition des *Camden's Remains*. — Son fils, John PHILPOT, est aut. du *Villare cantianum*, Londres, 1659, in-fol.

PHINÉAS (Bible), fils d'Eléasar et petit-fils d'Aaron, troisième grand-prêtre des Juifs, montra un zèle dont le Seigneur fut content, et qu'il récompensa en promettant à ce pontife que le sacerdoce ne sortirait pas de sa famille.

PHIPS. V. MULGRAVE.

PHIPS (sir WILLIAM), gouv. de Massachusetts, né dans cette colonie en 1651, d'une famille obscure et pauvre, commença par être garçon charpentier. Ayant pris le parti de chercher fortune sur mer, il se distingua, fut créé chevalier par le roi Jacques II, chargé de plusieurs expéditions, et enfin nommé gouv. de sa province natale en 1692. C'était un homme entreprenant, d'un grande activité, d'une probité rare ; mais son caractère violent le fit destituer et rappeler en Angleterre, où il m. d'une fièvre maligne en 1695, à l'âge de 44 ans.

PHLÉGON, historien, né à Tralles, en Lydie (ce qui l'a fait surnommer *Trallien*), dans le 2e S., fut affranchi d'Adrien, et vécut jusqu'au règne d'Antonin-le-Pieux. Il avait composé une *Histoire* ou *Chronique* en 16 livres, qui finissait en l'an 141 de J.-C. ; une *Description de la Sicile* ; un *Traité des fêtes des Romains* et quelques autres ouvr. dont Suidas rapporte les titres, mais qui se sont perdus. Il ne nous reste que les suiv. : *de Rebus mirabilibus liber* (recueil de contes populaires, de prodiges, etc.) ; *de Longævis libellus ; de Olympiis* (que l'on croit être un fragment de sa chronique). Ces trois opuscules ont été pub. pour la première fois, avec une *version* latine, par Guill. Xylander, Bâle, 1568, in-8. Meursius en a donné une édition plus belle et plus correcte avec une *préface* et des *notes*, Leyde, 1620, in-4. La dern. édition est celle de G. Franz, avec les *notes* de Meursius, Halle, 1775, in-8. On trouve aussi ces opusc. réunis à ceux d'Antigone de Caryste et d'Apollonius Dyscole, sous ce tit. : *histor. mirabilium Auctores græci*, Leyde, 1622, in-4 ; et ces différens auteurs font partie du t. 7 des *OEuvres de Meursius*. Les *Opuscules* de Phlégon sont encore insérés dans les t. 7 et 9 du *Thesaurus antiquitatum græcarum*.

PHOCAS (ST), martyr, vivait paisiblement du produit d'un jardin cultivé par ses soins auprès de Synope, au commencement du 4e S., et trouvait encore les moyens de faire des aumônes, lorsque pendant une persécution que l'on croit être celle de Dioclétien vers l'an 303, sa piété et sa charité parurent un si grand crime qu'on ne se donna pas la peine de le juger. Des soldats envoyés dans sa demeure lui tranchèrent la tête. Après la conversion de Constantin, les chrétiens élevèrent, en l'honneur de Phocas, une basilique, où fut déposée une partie de ses dépouilles et qui devint célèbre dans tout l'Orient. Par la suite, une portion des reliques de ce saint ayant été envoyée à Constantinople, la ville célébra sa fête pendant deux jours, et St Chrysostôme prononça à cette occasion deux discours, dont un se trouve dans ses *œuvres*. Les Latins célèbrent la fête de St Phocas le 14 juillet.

PHOCAS, empereur d'Orient, né à Chalcédoine, ou selon d'autres en Cappadoce dans le 6e S., d'une famille obscure, embrassa de bonne heure la profession des armes, parvint au grade de centurion par la protection de Priscus, l'un des lieutenans de Maurice, et fut député par les soldats auprès de cet empereur pour lui demander la faveur de passer l'hiver dans leurs familles. Le refus de Maurice souleva l'armée ; et les séditieux déférèrent le commandement à Phocas, qui les amena des rives du Danube sous les murs de Constantinople. Maurice, abandonné de ses gardes et des habitans de sa capitale, s'éloigna sur un frêle esquif avec sa femme et sa famille, et le 4e jour après son départ (25 nov. 602), Phocas, revêtu de la pourpre, fit son entrée publique à Constantinople, au bruit des applaudissemens du peuple et de la milice. L'un de ses premiers soins fut de donner l'ordre d'aller égorger Maurice et ses fils, mais par politique ou par pitié, il fit épargner les femmes et les filles de ce prince, qui furent ramenées à Constantinople. Phocas, sans capacité militaire, ne devant son élévation qu'au hasard et au caprice d'une soldatesque indisciplinée, n'aimait pas la vie des camps ; il n'avait vu, dans le pouvoir suprême, qu'un moyen de se livrer plus facilem. à ses habitudes de débauches ; et dans ce but, il s'occupa de procurer la paix à l'empire, disposé à faire tous les sacrifices pour l'obtenir. Mais Cosroès, roi de Perse, dont Mau-

rice avait imploré le secours dans les premiers momens de sa détresse, retint prisonnier l'ambassadeur de Phocas, déclara aussitôt la guerre à cet usurpateur, et envahit les provinces d'Asie. Phocas, tourmenté par des craintes continuelles, fit verser des flots de sang à Constantinople, Alexandrie et Antioche, devint un objet d'horreur et de mépris, même pour ses partisans. Crispus, son gendre, excita Heraclius (*v.* ce nom), exarque d'Afrique, à délivrer l'empire du monstre qui souillait le trône. Heraclius aborda avec une flotte près d'Abydos, où il fut bientôt rejoint par une foule de mécontens. Phocas, trompé par Crispus sur l'imminence du danger, ne fit des préparatifs de défense que lorsqu'il vit la flotte d'Heraclius sous les murs de son palais; et après une action sanglante, s'étant caché dans la ville, il fut découvert, dépouillé de la pourpre, et conduit au vainqueur qui lui fit trancher la tête le 5 octobre 610. Son corps fut traîné dans les rues par le peuple. On a des médailles de ce prince, en or, en argent et en bronze. Il avait fait composer en grec, par Théophile, une paraphrase des *Institutes* de Justinien, et traduire, également en grec, le *Digeste* et le *Code*. Ces trois ouvr. devaient servir, d'après ses ordres, de base à l'enseignement public du droit.

PHOCAS (Jean), moine du 12e S. que les uns font naître dans l'île de Crète, les autres dans la Calabre, servit d'abord dans les armées de l'emp. Manuel Comnène, et se retira ensuite avec quelq. religieux dans une petite église qu'il avait fait bâtir sur le mont Carmel. Le *Symmiha* d'Allatius renferme de lui une *Description de la terre-sainte*, *de la Syrie*, *de la Phénicie*, etc., pays qu'il avait parcourus. *V.* l'édition de 1653, in-8.

PHOCION, général athénien, l'un des hommes les plus illustres de l'antiquité, né 400 ans environ avant J.-C., était d'une famille obscure. Les leçons de Platon et de Xénocrate développèrent en lui les germes de la vertu et l'élévation de l'âme. Simple soldat sous Chabrias (*v.* ce nom), il acquit bientôt un ascendant remarquable sur ce général, qui lui dut, en grande partie, le succès de la bataille navale de Naxos. Chabrias, incapable d'une basse jalousie, fit connaître Phocion à la Grèce, en lui confiant des missions importantes et hasardeuses. Appelé au commandement suprême des troupes, Phocion sut allier la science militaire à celle du gouvernement, sans jamais les séparer. Toute sa vie politique fut dominée par la crainte de soumettre la fortune publique aux chances d'une guerre que ses concitoyens ne pouvaient soutenir long-temps. Orateur inflexible dans ses conseils, il comptait sur les succès de sa persévérance. Supérieur aux applaudissemens comme aux clameurs de la multitude, il ne craignait point de braver la puissance populaire, et ses vertus imposaient à toutes les passions. Appelé 45 fois à la tête des armées athéniennes, nul général ne commanda un plus grand nombre d'expéditions, et sa réputation ne fut jamais démentie par les évènemens. Dans les camps, sa vie était celle d'un soldat; dans ses foyers, celle d'un sage. Il refusa toujours d'augmenter son faible patrimoine. « Si mes enfans, disait-il, vivent en bons citoyens, mon champ les nourrira; sinon, je ne veux pas accroître leurs vices par des richesses. » L'éloquence de Phocion était l'expression naturelle de son caractère et de ses mœurs. Il parlait à ses concitoyens avec le calme d'un philosophe et la conscience d'un Spartiate. On sait que Démosthènes appelait ce grand homme la *hache de ses discours*. Inaccessible aux illusions de la multitude, comme à l'ambition de fixer les regards de la Grèce, Phocion jugeait les ressources réelles de sa république en capitaine et en homme d'état, alors que Démosthènes appelait les Athéniens aux armes contre Philippe de Macédoine, et traçait des plans de campagne dans ses harangues éloquentes. L'évènement justifia les craintes du sage guerrier. Les Athéniens perdirent la bataille de Chéronée. Phocion, mis à la tête de la république, ne chercha plus qu'à lui assurer une paix honorable. Lorsqu'Alexandre, fils de Philippe, maître de Thèbes et de la Grèce, demanda que Démosthènes lui fût livré avec quelq. autres, Phocion, sollicité à plusieurs reprises de donner son avis dans cette circonstance, hésita longtemps. Enfin, désignant Nicoclès, le plus cher de ses amis : « Si Alexandre vous le demandait, dit-il au peuple, je vous conseillerais de le livrer, quelq. innoc. qu'il fût; car je serais heureux de périr moi-même pour vous sauver : c'est assez que les Grecs déplorent la perte de Thèbes, ne leur faisons point pleurer Athènes. » Chargé de réconcilier sa patrie avec le vainqueur, Phocion acheva de déterminer Alexandre à tourner ses armes contre les barbares, conduisit cette négociation avec la plus grande habileté, et Alexandre conserva toujours pour lui la déférence la plus marquée. Au milieu de ses conquêtes en Asie, le vainqueur du Granique avait envoyé 100 talens (600,000 francs) au général athénien. « Si Alexandre m'estime, dit Phocion, surpris par les envoyés de ce prince dans les soins de son modeste ménage, qu'il me laisse ma réputation et la vertu. » Le roi de Macédoine essuya un nouveau refus, lorsqu'il offrit au sage de choisir entre quatre villes de l'Asie-Mineure. Après la mort d'Alexandre, la Grèce reprit les armes contre l'avis de Phocion; et alors commença la guerre lamiaque, qui finit par mettre les Athéniens à la merci d'Antipater. Ce fut inutilement que Phocion, déjà octogénaire, appelé au commandement des troupes, battit les Macédoniens sur les côtes de l'Attique. Polyperchon, ayant rétabli dans Athènes le gouvern. populaire au nom du fils d'Alexandre, dont il était le tuteur, refusa d'entendre Phocion, chef de l'ancien gouvernement, et le renvoya chargé de fers devant l'assemblée générale des Athéniens. Accusé de trahison, Phocion dédaigna de se défendre, et but la ciguë, après avoir ordonné à son fils de ne jamais se souvenir de l'injustice des Athéniens. Ceux-ci, après avoir d'abord refusé la sépulture au héros, lui élevèrent bientôt une statue de bronze, et mirent à mort son accusateur. Phocion m. dans sa 83e année, 317 avant J.-C. Cornelius-Nepos et Plutarque ont été ses biographes. Le dernier, plus exact et plus judicieux, compare le héros athénien à Caton d'Utique. Mably a choisi Phocion pour le principal interlocuteur de ses *Entretiens sur le rapport de la morale avec la politiq.* (*V.* Mably).

PHOCYLIDE, poète et philosophe grec, né à Milet, contemporain de Théognis, vivait vers la fin du 6e S. avant J.-C. Il composa quelques poèmes héroïques, et des élégies citées avec éloge. Il nous reste, sous son nom, un poème moral (*Carmen notheticon*) de 217 vers, dont aucun ancien auteur n'a parlé, si ce n'est le scholiaste de Nicandre. Ce poème se trouve dans toutes les éditions des Sentences de Théognis et des autres poètes gnomiques, et fait aussi partie d'un recueil d'opuscules, publié à Paris en 1507, très recherché des curieux. Nous citerons encore, parmi les édit. séparées du poème de Phocylidès, celle publiée par J.-A. Schier, gr. et lat., avec des notes, Leipsig, 1751, in-8. Il en existe trois traduct. françaises, sous ce titre : *les Préceptes de Phocylide*, par Duché, Paris, 1698; Bruxelles, 1699, in-12; par Levesque, Paris, 1782, in-18; par Coupé, *Sentences de Théognis*, *etc.*, *poème moral de Phocylidès*, 1798, in-18.

PHOCYLIDES (Jean), dont le vrai nom était *Fokkens*, mathématicien et médecin, né à Holwarden, en Frise, l'an 1618, m. en 1651, professa la philosophie, et pratiqua la médecine dans sa ville natale. On a de lui : *Dissertatio astronomica in Lansbergium*, Franeker, 1640, in-12; *Epitome astronomiæ reformatæ*, ibid., 1642, in-12; *Sciagraphia logicæ generalis*, ibid., 1643, in-12; *Colle-*

gium logicum, etc., 1646, in-12; *Elementale logicum*, 1658, in-12; *Philosophia naturalis*, etc., Harlem, 1651, in-12; *Astronomie frisone* (en flamand), ouvrage posthume, 1652 et 1663, in-12.

PHORMION, général athénien, succéda à Callias l'an 452 av. J.-C., se distingua dans la guerre du Péloponèse, et vendit ses biens pour faire subsister les troupes. Les Athéniens payèrent ses dettes, et lui offrirent de nouveau le commandem., qu'il refusa. — Un autre PHORMION, philosophe péripatéticien, enseignait à Ephèse alors qu'Annibal était réfugié dans cette ville. Le général carthaginois, assistant un jour aux leçons de ce philosophe, et l'entendant discourir à tort et à travers sur l'art militaire et sur les devoirs d'un général, ne put s'empêcher de dire : « J'ai quelquefois entendu radoter des vieillards, mais je n'ai jamais vu de plus grand radoteur que ce philosophe. »

PHOTIUS, célèbre patriarche de Constantinople, né dans cette ville, au 9e S., d'une ancienne et illustre famille, fit, sous d'habiles maîtres, des progrès rapides dans les lettres et dans les sciences cultivées de son temps. Envoyé par l'empereur Michel en ambassade dans l'Assyrie, il s'acquitta parfaitement de cette mission, et fut nommé à son retour *protospathaire* (commandant des gardes), en même temps que *protosecrétaire* de l'empereur Michel. Bardas, oncle de Michel, fit ensuite élire Photius, bien qu'il fût laïq., patriarche de Constantinople, en 857, à la place d'Ignace. Celui-ci, exilé à l'île de Térébinthe, rendait nulle, par son refus, l'élection de son successeur. L'ambitieux Photius, après avoir employé les moyens les plus odieux pour vaincre la résistance du pontife déchu, fit annuler son ordination par des prêtres et des évêques dont il avait acheté les suffrages, l'anathématisa, et écrivit au pape Nicolas Ier, qu'Ignace, à raison de son grand âge, s'étant retiré volontairement dans un monastère, lui Photius avait accepté, par obéissance aux ordres de l'empereur, une charge dont le poids l'accablait. Nicolas Ier, soupçonnant que Photius ne lui disait pas la vérité, chargea les légats qu'il envoyait à Constantinople, pour détruire l'hérésie des iconoclastes, de prendre des informations sur ce qui s'était passé. Séduits par Photius, les légats déclarèrent Ignace coupable, et présidèrent le concile qui, en 861, confirma la déposition du vertueux patriarche, et excommunia tous ceux qui lui restaient attachés. Le pape, mieux informé, écrivit à Photius pour l'engager à rétablir sur son siége le pasteur légitime. Photius supprima cette missive, et en composa une autre, qu'il se fit remettre publiquement par un misérable, nommé Custrate. La fourberie ayant été découverte, Custrate fut condamné au fouet; mais Photius eut assez de crédit pour le dédommager de cette punition par un emploi lucratif. Indigné de la perfidie du patriarche intrus, Nicolas assembla dans Rome un concile qui interdit à Photius toutes fonctions ecclésiastiques, et l'excommunia au cas où il persisterait dans ses erreurs. Photius réunit de son côté à Constantinople un autre concile, qui excommunia le pape. C'est ainsi que fut provoqué le schisme des Grecs, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Toutefois la prudence de Nicolas et de ses successeurs, Adrien II et Jean VIII, en retardèrent l'explosion. Sur ces entrefaites, Basile, *le Macédonique*, monta sur le trône d'Orient. Photius, avait d'abord cherché à se ménager l'appui de ce prince; mais, changeant tout à coup d'idée, lorsque l'usurpateur se présenta dans l'église de Sainte-Sophie, il osa lui dire : « Vous êtes indigne d'approcher des saints mystères, vous qui avez les mains encore souillées du sang de votre bienfaiteur. » Basile irrité exila Photius dans l'île de Cypre, et rétablit Ignace sur le siége patriarcal. L'intrus fut anathématisé par un concile tenu à Constantinople; mais plus tard, ayant su flatter la vanité de Basile, il obtint la permission de revenir habiter cette capitale de l'empire. A la mort d'Ignace, Photius s'empara de la basilique de Sainte-Sophie, reprit les fonctions de patriarche, et réussit à obtenir l'approbation du pape, qui ne vit dans cet acte de condescendance qu'un moyen de rendre la paix à l'église d'Orient. Photius éluda les conditions que le souverain pontife avait mises à sa confirmation, en trompant ses légats, et assembla un nombreux synode, dans lequel, loin de se rétracter, il déclara persister dans toutes ses opinions. Le pape fulmina une nouvelle excommunication. Photius se maintint en possession de son siége jusqu'à l'avènement de Léon *le Philosophe* à l'empire. Instruit des désordres du patriarche, le nouvel empereur l'exila dans un monastère d'Arménie; et l'on croit que Photius y termina sa carrière en 891. Il joignait à une vaste érudition un esprit vif et pénétrant. Ses opinions sur quelques principes dogmatiques de l'église romaine lui ont rendu favorables plus. écriv. protestans, entre autres Hanckius (v. ce nom), dans son traité *de byzantinarum rerum Scriptorib. græcis*. On a de Photius : *Myriobiblon, sive Bibliotheca librorum quos legit et censuit Photius, patriarcha Constantinopol.*, un des monumens les plus précieux de la littérature ancienne et le modèle des journaux littéraires, dont la première et la plus belle édit. est celle donnée par D. Hoeschel, Augsbourg, 1601, in-fol.; trad. en latin par A. Schott, ibid., 1606, in-fol.; reproduite en grec et en latin, Genève, 1611, in-fol.; Rouen, 1653, in-fol.; *Lexicon græcum*, publié pour la première fois à Leipsig, 1808, in-4, par les soins de M. G. Hermann; *Epistolæ*, Londres, 1651, in-fol., avec une *version* latine et des *notes*. Cette édit. unique ne renferme que 248 *lettres*; mais on en a un plus grand nombre. Trois sont insérées dans l'*Auctarium bibl. patrum*; une dans les *Prolégomènes* de l'édit. des *Homélies*, de Théophane; une dans les *Monumenta*, de Cotelier; un *Traité* (en 4 livres) *contre les nouveaux manichéens ou les Pauliciens*, conservé MS. dans les biblioth. de Paris, du Vatican et de Hambourg; *Nomocanon, id est legum imperialium et canonum ecclesiasticorum Harmonia*, publ., pour la 1re fois, en tête du recueil des *Canons ecclés.*, Paris, 1551, in-fol., avec une *traduction* latine de Gentien-Hervet, et les *notes* de Th. Balsamon, réimpr. plus. fois depuis; des *dissertat.* et *traités* théologiques, trad. en lat., et publ. dans le tom. 5 des *antiquæ Lectiones*, et dans l'*Auctarium*; un traité *adversùs Latinos, de Processione Spiritûs Sancti*, inséré dans la *Panoplie*, d'Euthyme Tergobyste, 1710, in-fol. On conserve encore un grand nombre d'*opuscules* de Photius, inédits, dont on trouvera les titres dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius. Le P. Ch. Faucher a publié la *Vie de Photius*, Paris, 1772, in-12.

PHRAHATACES, 16e roi des Parthes, fils et successeur de Phrahates IV, qu'il avait fait périr de concert avec sa mère (v. PHRAHATES IV), monta sur le trône en l'an 9 de l'ère chrétienne : mais le règne de ce parricide ne fut pas de longue durée. A son premier crime il avait ajouté l'inceste. Les Parthes indignés se révoltèrent et le massacrèrent, ainsi que Thermusa, sa coupable mère.

PHRAHATES Ier, 5e roi des Parthes, fils et successeur d'Arsace III, ou Priapatius, monta sur le trône vers l'an 178 av. J.-C. Les évènemens et la durée de son règne sont peu connus. On sait seulement qu'il vainquit et subjugua les Mardes, peuple nomade de la Médie, et qu'il les établit dans le pays qui avoisine les Portes Caspiennes. Il m. peu de temps après, en appelant au trône, au préjudice de ses propres enfans, son frère Mithridate (v. ce nom). — PHRAHATES II, fils et successeur de Mithridate Ier, monta sur le trône vers l'an 139 av. J.-C. Il hérita du titre de roi des rois qu'avait pris son illustre père et qui lui donnait

l'empire de l'Asie. Il eut à soutenir une guerre très-active contre Antiochus VII ou Sidetès (*v.* ce nom), roi de Syrie, qui, vainqueur dans trois batailles, reconquit Séleucie et Babylone, entra en Médie et se rendit maître d'Ecbatane. Bientôt Phrahates fut réduit aux seules provinces de la première monarchie parthique. Pressé à l'occident et au midi par les armes d'Antiochus, il l'était également à l'orient par les Grecs de la Bactriane. Dans cette extrémité, le roi des Parthes eut l'idée de recourir aux Scythes, dont les secours avaient été si utiles à ses ancêtres; il les engagea par de forts subsides à combattre pour sa cause. L'imprudence d'Antiochus servit encore mieux Phrahates que son courage et ses nouveaux moyens de défense. L'armée du roi de Syrie, livrée à l'indiscipline, était disséminée dans des cantonnemens très-étendus, pour ne pas épuiser les ressources du pays. Phrahates informé que les habitans étaient disposés à se soulever, vint attaquer les troupes d'Antiochus dans ses quartiers. Le roi de Syrie, pris au dépourvu, et n'ayant pas eu le temps de rassembler une masse assez forte pour résister à cette agression, fut vaincu, et périt dans le combat. Sa mort fut suivie de l'anéantissement de son armée, et les provinces envahies retombèrent sous la puissance des Parthes. Phrahates n'avait plus besoin du secours des Scythes: après leur avoir refusé la somme qu'il leur avait promise, il les congédia insolemment; mais ils ne tardèrent pas à se venger, en se jetant sur le roy. grec de la Bactriane qui était dépendant des Parthes. Phrahates marcha contre les agresseurs, fut vaincu, et périt dans le combat qui eut lieu vers l'an 127 av. J.-C. Parmi les médailles qui nous restent des rois parthes, il en est un assez grand nombre qu'on attribue avec toute raison à Phrahates II. Il y prend les surnoms de *Philopator*, *Theopator*, *Nicator*, *Autocrator*, *Epiphanes*, *Evergètes* et *Philellène*. Il avait emprunté la plupart de ces surnoms aux Séleucides. Il est appelé aussi, dans quelques monumens, *Juste* (Dicæus), nom tout-à-fait propre aux rois parthes, qui le firent constamment placer sur leurs monnaies. — PHRAHATES III, 12e roi des Parthes, fils de Sanatrocès, monta sur le trône, selon Phlégon de Tralles (*v.* ce nom), en la 3e année de la 177e olympiade (70 et 69e année av. J.-C.). Il fit alliance avec les Romains dans la guerre de Lucullus contre Tigrane et Mithridate-Eupator (*v.* ces noms), et refusa ensuite de seconder le grand Pompée dans son expédition contre le même Mithridate. Toutefois, après la dernière défaite du roi de Pont, Phrahates entra dans l'Arménie pour y appuyer les prétentions de son gendre Tigrane le Jeune. Pompée, malgré ses nombreux griefs contre le roi des Parthes, n'osa point lui faire la guerre, craignant qu'elle ne fût désapprouvée par le sénat romain. Phrahates III périt, en l'an 58 av. J.-C., victime d'une conspiration formée par ses fils Mithridate et Orodès qui régnèrent successivem. après lui. — PHRAHATES IV, 15e roi des Parthes, fils et successeur d'Orodès, monta sur le trône en l'an 37 av. J.-C. Comme plusieurs de ses prédécesseurs, ce fut par un parricide qu'il hâta son avénement, après avoir fait égorger tous ses frères dont il redoutait la concurrence. Il était à peine en possession de la couronne, qu'il dut soutenir la guerre contre les Romains. Il les fatigua par une multitude de petits combats, presque tous à son avantage, et força Marc-Antoine, qui s'était avancé jusque dans la Médie, à une retraite longue et désastreuse; il fit ensuite une irruption dans l'Arménie, passa au fil de l'épée les troupes romaines qu'Antoine y avait laissées et rétablit Artaxès sur le trône de ses pères. A la suite de ces succès, les sujets de Phrahates s'étant révoltés contre lui, il fut obligé d'aller chercher un asile chez les Scythes; et les Parthes placèrent sur le trône un prince du sang royal, nommé Tiridates. Mais Phrahates rentra bientôt dans ses états, à la tête d'une armée que les Scythes lui fournirent. Tiridates fut vaincu et alla chercher un asile chez les Romains. Quelques années après, Phrahates fit la paix avec ces derniers, et renvoya à l'empereur Auguste les prisonniers et les enseignes tombés au pouvoir des Parthes par les défaites de Crassus et d'Antoine (*v.* ces deux noms). Cet événement combla de joie tout l'empire romain; les poètes s'empressèrent de le célébrer, et on frappa un gr. nombre de médailles pour le rappeler à la postérité. Phrahates périt, comme son père, en l'an 9 de J.-C., par les mains d'un fils aussi criminel qu'il l'avait été lui-même. Il existe plus. médailles de ce prince, où il prend les surnoms de *Dicæus*, *Evergètes Epiphanes* et *Philellène*, alors communs à tous les rois parthes, avec des dates de l'ère des Séleucides. — PHRAHATES V, fils du précéd., avait été envoyé en otage à Rome avec trois de ses frères. Long-temps après la mort de son père et celle de tous ses frères, en l'an 35 de J.-C., pendant qu'Artaban III régnait sur les Parthes, l'emp. Tibère, irrité contre ce dernier, consentit à remettre le jeune Phrahates aux ambassad. de la nation parthe qui le réclamait pour lui donner la couronne qui fut ravie à Artaban. Phrahates m. de maladie peu de temps après son arrivée en Syrie, et Tibère lui donna pour successeur Tiridates, son neveu. Le nom de Phrahates, consacré dans les auteurs grecs et romains, est le même que celui de *Ferhad*, en usage chez les Persans, et se retrouve chez les Arméniens avec une légère altération, sous la forme *Hrahad*.

PHRANZA ou PHRANTZÈS (GEORGE), l'un des écrivains de l'histoire byzantine, né à Constantinople en 1401, fut élevé à la cour de l'empereur Manuel Paléologue, dont il était le parent éloigné. Il devint chambellan et secrétaire de ce prince, qui le recommanda en mourant à Jean, son fils et son successeur. Il obtint en 1446 le gouvernem. de la Morée, et fut ensuite revêtu de la dignité de gr.-logothète. Cet emploi, qu'il vint exercer à Constantinople, le rendit témoin de tous les évènem. du siége mémorable de cette ville par Mahomet II; et il les a décrits avec exactitude et impartialité. Après la prise de Constantinople, il resta au pouvoir des Turks, et fut esclave de l'un des principaux officiers, qui le traita avec humanité et lui donna la liberté au bout de 4 mois. Phranza se rendit alors en Morée, où il trouva un asile près du prince Thomas Paléologue, qui se soutenait encore dans cette province. Ayant pris l'habit monastique, il se retira ensuite dans un couvent de l'île de Corfou sous le nom de Grégoire. C'est là qu'il rédigea l'*histoire* ou la *chronique* de Constantinople depuis l'an 1259 jusqu'à l'année 1477, que l'on conjecture avoir été celle de sa mort. Le P. Pontan ayant découvert dans la bibliothèque de Munich une copie de cette chronique divisée en quatre livres, la réduisit en trois, qu'il publia en latin, Ingolstadt, 1604, in-4. Cet abrégé a été inséré dans l'édition de l'*Hist. byzantine*, à la suite de l'hist. de Joseph Genesius (*v.* ce nom). Le texte grec de Phranza a été pub. pour la prem. fois, d'après le MS. qui avait servi au P. Pontan, par M. F.-Chr. Alter, profess. de grec à l'académie de Vienne, ib., 1796, in-fol.

PHRAORTES, deuxième roi des Mèdes suivant Hérodote, succéda à Déjocès, son père, en l'an 657 av. J.-C. Il fit la guerre à presque tous les peuples de l'Asie pour étendre sa domination; mais, après de nombreux succès, il échoua enfin contre les Assyriens, et fut tué dans une bataille livrée non loin de l'Euphrate et du Tigre vers l'an 635 avant J.-C. Plusieurs savans ont pensé que ce prince est le même que le roi des Mèdes, nommé Arphaxad dans le livre de *Judith* (Bible). Il eut pour successeur Cyaxare Ier.

PHRÉAS (JOHN) ou FRÉAS, médecin, né à

Londres à la fin du 14e S., entra dans les ordres sacrés après avoir fait ses études à l'univ. d'Oxford. Il passa ensuite en Italie, où il étudia la médecine, qu'il enseigna plus tard à Ferrare, à Florence et à Padoue. Le pape Paul II le nomma à l'évêché de Bath quelque temps avant sa m., dont on ne connaît pas la date. Il a laissé des *lettres* et des *poésies;* une trad. latine de Synesius, *de Laude Calvitii*, et une autre de Diodore de Sicile. On lui attribue encore un ouv. *de Rebus geographicis.*

PHRYGION (Paul - Constantin), théol. protestant, né à Schelestadt vers la fin du 15e S., suivit les opinions de Zwingle et d'Œcolampade, et fut le premier ministre de l'église de St-Pierre, à Bâle, en 1529. Ce fut là qu'il connut Ulric, duc de Wurtemberg, alors fugitif, et qui, rétabli depuis dans ses états, appela Phrygion à Tubingue, où il m. en 1543. On a de lui une *chronologie*, et des *Commentaires sur l'Exode, le Lévitique*, etc.

PHRYNÉ, musicienne et célèbre courtisane de la Grèce, était née à Thespies, et florissait dans le 4e S. avant J.-C. Accusée d'impiété, elle allait être condamnée à m. lorsque Hypéride, son défenseur, la sauva en soulevant le voile, et exposant ainsi aux yeux des juges la beauté de sa cliente.— Athénée parle d'une autre courtisane du même nom, fameuse par sa cupidité.

PHRYNICUS, poète tragique, né à Athènes, fut disciple de Thespis (*v.* ce nom), l'inventeur de la tragédie, et, suivant Suidas, remporta le prix dans la 67e olympiade (511 av. J.-C.). Ce fut lui qui, le premier, introduisit dans ses pièces les rôles de femmes, et fit adopter l'usage des masques par les acteurs. Il employa aussi le premier le vers tétramètre, dont on le regarde comme l'inventeur. Suidas attribue à Phrynicus neuf tragédies dont il donne les titres, et qui se sont perdues.—Le même critique distingue le Phrynicus dont nous venons de parler d'un autre poète tragique du même nom, fils de Mélanthe, et lui attribue trois tragédies, *Andromède*, *Erigone* et *la Prise de Milet*, auxquelles Hesychius et Athénée (*v.* ces noms) ajoutent celles de *Tantale* et des *Phéniciennes.* — Un troisième Phrynicus, l'un des derniers auteurs de la vieille comédie, né à Athènes, vivait dans la 86e olympiade (environ 434 av. J.-C.). Plutarque cite un passage de l'une de ses pièces, et Aristophane raille le même poète, dans la première scène des *Grenouilles*, de ce qu'il mettait trop souvent en scène des personnages ignobles. Il avait composé dix tragédies, dont il ne reste que les titres et quelques fragmens pub. par G. Morel (*ex veter. comic. Fabulis quæ integræ non extant*, Paris, 1553); par Hertelius (*vetustissimor. comicor. Sententiæ*, Bâle, 1560); et par Grotius (*Excerpta ex tragædiis et comædiis, gr. lat.*, Paris, 1626.

PHRYNICUS ARRHABIUS, grammairien grec, né dans la Bithynie, vivait vers le milieu du 2e S., sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode. Il avait composé un rec. de tous les termes du dialecte attique, dont il nous est parvenu un abrégé sous ce titre : *Ecloga nominum et verborum atticorum*, pub. pour la prem. fois par Zach. Calliergi, Rome, 1517, et réimpr. à Venise en 1524 à la suite du *Dictionar. græcum;* à Paris en 1532 avec quelques autres petits *traités* de gramm.; à Augsbourg, avec une *version* latine et des *notes*, 1601, in-4. On estime l'édit. publiée à Utrecht par Jean-Corn. de Pauw, 1739, in-4. La plus récente est celle de Leipsig, 1814, in-8. On a encore de Phrynicus des fragm. d'un ouv. qu'il avait intit. : *Apparatus rhetoricus sive sophisticus.* Ils ont été publiés dans la *Biblioth. coisliniana* du P. Montfaucon.

PHRYNIS, poète et musicien de Mitylène, dans l'île de Lesbos, né vers l'an 480 av. J.-C., se rendit si habile sur la cythare, qu'il remporta le prix de cet instrument aux jeux des Panathénées, célébrés à Athènes. Il fut moins heureux lorsqu'il disputa ce prix à Timothée, qui fut déclaré vainqueur. Phrynis est regardé comme l'auteur des premiers changemens arrivés à l'ancienne musique; au sept cordes qui composaient la cythare, il en ajouta deux nouvelles; et, croyant effacer ses prédécess. par un jeu plus brillant et plus difficile, il introduisit dans l'harmonie un mode efféminé qui nuisit à sa réputation comme musicien. On peut consulter sur Phrynis les *remarques* de Burette sur le *Dialogue* de Plutarque (*Mémoires* de l'académie des inscriptions, t. 10).

PHRYXUS (mythol.), fils d'Athamas et frère d'Hellé, avait été condamné à mourir avec sa sœur d'après un oracle qui demandait les deux dernières personnes de la maison royale d'Iolchos. Le peuple allait les immoler; mais un bélier, sorti du milieu d'une nuée, les enleva, et prit le chemin de la Colchide. Hellé se noya dans cette partie de mer qu'on appela depuis, de son nom, Hellespont, et Phryxus, arrivé en Colchide, sacrifia à Jupiter le bélier qui l'avait sauvé, et en suspendit la toison, qui était d'or, dans une forêt consacrée au dieu Mars. C'est cette fameuse toison d'or que Jason enleva dans la suite.

PHUL, roi d'Assyrie mentionné dans l'Ecriture, régnait dans le 8e S. av. notre ère. Tout ce qu'on sait de ce prince, c'est qu'il s'avança sur les terres d'Israel, et que Manahem, qui régnait alors sur cette contrée, lui donna mille talens pour en obtenir la paix.

PHURNUTUS. V. Cornutus.

PHYLARQUE, historien grec peu estimé, vécut après Alexandre, et écrivit, suivant Polybe, une relation minutieuse de l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponèse. Cléomène était son héros, et il excuse jusqu'aux perfidies de ce prince.

PHYLIS (mythol.), fille de Lycurgue, roi de Thrace, devait épouser Démophoon, fils de Thésée, après son retour de Crète. Impatiente de l'absence de ce prince, elle se pendit, et fut changée en amandier.

PHYSCON. V. Ptolémée.

PIA (Philippe-Nicolas), chimiste et pharmacien, né à Paris en 1721, servit d'abord en Allemagne comme pharmacien de l'armée française, revint ensuite dans sa ville natale, s'y fit recevoir maître en 1744, exerça sa profession pend. 24 ans, avec une grande distinction, devint échevin de la ville, reçut le cordon de St-Michel, fut administrateur des hôpitaux de Paris pendant la révolut., et m. en 1799. On lui doit l'établissement des dépôts de secours pour les noyés. Il rédigea une instruction claire et précise pour diriger les préposés dans l'administration, se consacra lui-même tout entier à l'exercice de ces secours dans Paris, et les entretint plus. années à ses frais. Il a laissé les écrits suiv. : *Description de la boîte-entrepôt pour les secours des noyés*, Paris, 1776, in-8; *Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées*, ib., 1774-1789, 8 part. in-8.

PIACENTI (Laurent), professeur de droit civil, né à Bologne en 1638, mort dans la même ville en 1731, fut successivement curé, chanoine, protonotaire apostolique et consulteur du saint-office. On a de lui : *Ambarum legum Institutiones in libros VII divisæ*, etc., Bologne, 1714, in-fol.

PIACENTINI (Denis-Grégoire), sav. philologue et antiquaire, né à Viterbe en 1684, entra de bonne heure dans l'ordre de St-Basile, s'appliqua à l'étude de la langue grecque et des antiquités, fut appelé à Rome pour y professer le grec, et se retira ensuite dans la maison de son ordre à Velletri où il m. en 1754. On a de lui : *Epit. græca paleographiæ*, etc., Rome, 1735, in-4; *Diatriba de sepulcro Benedicti IX*, etc., ibid., 1747, in-4; *Commentarium græcæ pronuntiationis*, etc., ibid., 1751, in-4; *de Sigillis veterum Græcorum*, et de

Tusculano Ciceronis, etc. (ouvr. posthume), 1757, in-4.

PIAGGIO (Téramo), peintre né dans le territoire de Gênes en 1485, fut un des prem. qui s'éloignèrent du style goth. qui régnait de son temps. L'église de Notre-Dame-des-Grâces, près de Chiavari, celle de St-Laurent à Gênes, la ville de Zoagli, sa patrie, conservent quelques-uns des ouvr. de Piaggio, parmi lesquels on distingue *Ste Thérèse entourée de St Nicolas de Bari*, *de St Jean-Baptiste*, *de Ste Claire*, *et d'un évêque*.

PIALES (Jean-Jacques), savant canoniste, né vers 1720 dans le Rouergue, fut reçu, en 1747, avocat au parlement de Paris, y acquit la réputation d'un jurisconsulte très-versé dans les affaires ecclésiastiques, et m. en 1789. Il était devenu aveugle 27 ans auparavant. On a de lui : *Traité des collations et provisions de bénéfices*, 1754, 8 vol. in-12; *des Provisions de la cour de Rome à titre de prévention*, 1756, 2 vol. in-12; *de la Dévolution, du dévolut et des vacances de plein-droit*, 1757, 3 vol. in-12; *de l'Expectative des gradués*, 1757, 6 vol. in-12, *des Commandes et des réserves*, 1758, 3 vol. in-12; *des Réparations et Constructions des églises*, etc., Paris, 1762, 4 vol. in-12; 2e édit. augmentée et publ. par Camus, ibid., 1788, 5 vol. in-12.

PIALI, célèbre capitan-pacha sous les règnes de Soliman Ier et Selim II, était né en Hongrie de parens chrétiens. Abandonné dans son enfance sur le champ de bataille de Mohacz, en 1526, il fut recueilli par des soldats qui le présentèrent à Soliman Ier qui ordonna qu'on en prît soin. Elevé dans le sérail du sulthan, il occupa successivement plusieurs emplois du palais, avant d'être nommé pacha du banc des vézyrs. En 1555, il fut envoyé par Soliman, avec le titre de capitan-pacha, au secours de François Ier, roi de France, alors allié de l'empire othoman. Piali se joignit à la flotte française avec une escadre, eut part à la prise des villes de Messine et de Reggio, et, sur les côtes d'Espagne, des îles de Majorque, Minorque et Iviça. Il obtint, en 1559, un avantage signalé sur l'armée navale combinée du roi d'Espagne Philippe II, et des princes d'Italie. Il commanda, en 1565, la flotte qui assiégea Malte et échoua dans cette entreprise. Plus tard il conduisit l'expédition contre l'île de Chypre; mais Sélim II, irrité de la lenteur de cette guerre, le déposa avant la prise de Famagouste. Piali m. peu de temps après à Constantinople, laissant la réputation d'un des plus illustres amiraux qu'ait eus l'empire othoman.

PIASECKI (Paul). V. Piazeski.

PIAST, chef de la seconde race des ducs ou rois de Pologne, ainsi nommé à cause de sa taille courte et ramassée, né vers la fin du 8e S., habitait un village de la Cujavie où il s'occupait de la culture de quelques arpens de terre qui formaient tout son patrimoine, lorsque les palatins du royaume, après un interrègne de 12 ans, s'étant décidés enfin à faire le choix d'un monarque, s'accordèrent pour élire Piast, que ses vertus rendaient probablement digne d'un trône auquel il était bien loin d'aspirer. Cette élection eut lieu en 842. L'histoire a conservé peu de détails du règne de Piast, regardé comme une des époques les plus heureuses de la Pologne. Il apaisa, dit-on, les factions, fit fleurir la justice, le commerce et l'agriculture, n'abusa jamais du pouvoir, et sut touj. conserver, au milieu d'une cour fastueuse, la simplicité de ses mœurs patriarcales. Il m. dans un âge très-avancé, en 861, à Gnesne où il avait transféré sa résidence de Varsovie, et laissa la couronne à son fils Zemowitz, dont la postérité a occupé le trône de Pologne jusqu'à l'avènement de Jagellon, chef de la 3e dynastie de ce royaume.

PIAT (St), né à Bénévent, au pays des Samnites (roy. de Naples), accompagna saint Denis lorsqu'il vint prêcher l'évangile dans les Gaules, et s'attira un gr. nombre de disciples par son éloquence, sa piété et sa charité. Il eut la tête tranchée vers 287; il est honoré comme martyr, principalement à Tournai et à Chartres. M. Hérisson, juge au tribunal de cette dernière ville, a publié une *Notice historique sur St Piat*, Chartres, 1816, in-8 de 85 pages.

PIAT (Louis-Charles), principal du collége de Melun, né à Villeneuve-le-Roi en 1759, fut d'ab. professeur d'humanités au collége de Montaigu, à Paris, devint ensuite principal du collége de sa ville natale, puis de celui de Melun, qu'il organisa en 1804. Il se retira de l'instruction publique en 1816, et m. à Melun en 1822. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. classiques élémentaires, tels que : *Præludia ad syntaxim latinam*, etc., in-12; *Elémens lexicologiques de la langue latine*, in-8; *Fables de Phèdre, mises à la portée des commençans*, in-16; *le Second Livre des écoles chrét.*, etc., 6e édition, 1826, in-18; *Nouvel Essai sur la conjugaison des verbes français*, in-12, etc.

PIATTI (Jérôme), jésuite d'une noble famille de Milan, mort à Rome en 1591, âgé de 44 ans, a laissé les ouvr. suivans : *de Bono statûs religiosi lib. III*, Rome, 1590; Venise, 1591; *de cardinalium Dignitate et Officio*, etc., publ. par J.-A. Tria, à Rome en 1746, in-8. Piatti avait écrit en outre un traité *de Bono statûs conjugalis*, dont le MS. fut détruit par accident.

PIAZESKI (Paul), en latin *Piacesius*, évêque de Przemysl, en Pologne, sous le règne de Sigismond III (au 17e S.), a écrit une *chronique* de ce pays, depuis le règne d'Et. Battori jusqu'en 1646, Varsovie, in-fol. On cite encore de lui un ouvr. intit. *Praxis episcopalis*, in-8.

PIAZZA (François), frère-mineur de l'Observance, m. en 1460 à Bologne, sa patrie, se distingua dans son ordre par ses talens et son érudition dans tout ce qui concernait la théologie et le droit canon. Il a écrit un ouvr. *de Restitutionibus*, *Usuris et Excommunicationibus*, Crémone, 1472; Venise, 1474.—Piazza (Calixte), peintre de l'école vénitienne, né à Lodi vers la fin du 15e S., fut un des élèves les plus disting. du Titien; il parcourut l'Italie, et laissa dans beaucoup de villes des ouvr. estimés. On cite principalem. ses *fresques* dans la ville de Lodi, les *Noces de Cana* qu'il peignit à Milan en 1543. On ignore l'époque de sa mort.—Piazza (Paul), autre peintre, né à Castel-Franco en 1557, fut élève de J. Palma *le Jeune*, quitta le monde de bonne heure pour entrer dans l'ordre des capucins, où il prit le nom de P. Côme; mais ce nouvel état ne l'empêcha point de se livrer à la culture de son art. Il m. en 1621. On cite parmi ses composit. les plus estimées, une *Descente de croix*, conservée à Rome dans le palais du Capitole.—André Piazza, neveu du précéd., fut son élève. Le tableau des *Noces de Cana*, conservé dans l'église de Ste-Marie à Castel-Franco, passe pour le meilleur ouvr. de cet artiste, qui m. dans sa patrie vers 1670. — Christophe et Pierre Piazza, frères, nés à Modène dans le 17e S., cultivèrent la poésie. On trouve quelques pièces de leur composit. dans le recueil pub. par l'abbé Ginanni.—Un autre Piazza, dominic. italien, embrassa la communion anglicane, se maria et enseigna long-temps les langues italienne et franç. à Cambridge, et m. dans cette ville en 1745. On a de lui un *Abrégé de l'histoire de l'inquisition et de ses procédures*, Londres, 1722. — Le marquis Vincent Piazza, m. à Parme en 1745, a pub. : *Bona expugnata*, poème en 12 chants, 3e édit., Parme, 1743. On trouve à la suite une pastorale intit. *Eudamia*, en ital., impr. pour la prem. fois à Rome en 1717.

PIAZZETTA (Jean-Baptiste), peintre, né à Venise en 1682, m. en 1754, s'attacha à la manière des Carraches et du Guerchin. On cite de lui une

Decollation de St Jean-Baptiste, placée dans l'église de St-Antoine de Padoue. Plus. autres de ses composit. ont été gravées par Bartolozzi, Pelli, Monaca, etc. Il a fait les dessins de deux *recueils* de l'*Histoire sacrée et profane*, et de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, pub. par le libraire Albrizzi de Venise. Le musée du Louvre possède un tableau de cet artiste, représentant un *Militaire en habit polonais, et un Jeune Homme battant de la caisse.*

PIAZZI (JOSEPH), direct.-général des observatoires de Naples et de Palerme, né en 1746 à Ponte dans la Valteline, entra dans l'ordre des théatins, et se destinant à l'enseignem., alla profess. la philos. à Gênes; il fut appelé ensuite à Malte par le grand-maître Pinto, pour y remplir la chaire de mathém. dans l'univ. nouvellem. fondée, et lors de la suppression de ce corps, il se rendit à Rome, puis à Ravenne, où il occupa la chaire de philos. et de mathémat. au Collége des Nobles. Quelq. proposit. très-hardies qu'il émit dans div. thèses philosoph. lui attirèrent l'animadversion de plus. pères de son ordre; mais il n'en devint pas moins prédicateur ordinaire de Crémone, ville où il s'était retiré après que les théatins eurent renoncé à l'administ. du collége de Ravenne. Nommé plus tard lecteur de théolog. dogmatiq. à Saint-André *della Valle* à Rome, il y eut pour collègue le P. Chiaramonti, qui devenu pape (Pie VII) lui conserva toujours la même estime et le même attachem. Piazzi, appelé en 1780 à Palerme comme profess. de hautes mathématiques à l'acad. des Études, y réforma la méthode de l'enseignem. en propageant le goût des bons livres, et enfin provoqua l'établissem. d'un observatoire qu'il fut chargé de munir d'instrum., et que depuis ses découvertes ont rendu si célèbre. Il s'était mis en rapport avec les astronomes les plus renommés de l'époque durant le voyage qu'il avait été obligé de faire en France et en Angleterre pour les div. acquisit. nécessaires au nouvel établissem., qui fut mis en activité en 1791: le résultat des premiers observat. fut pub. l'année suiv. Piazzi commença par dresser un nouv. catalogue des étoiles, et ce fut dans le cours de ce long et pénible travail qu'il fut conduit par ses observat. à la découverte d'une 8e planète (1er janv. 1801), à laquelle il donna le nom de *Ceres Ferdinandea*. Son catalogue, terminé en 1814, contenait 7,646 étoiles. Aux travaux de l'observatoire il joignit d'autres travaux que lui confia le gouvernem. de Naples; il eut entre autres commissions celle de former un code métriq. pour établir l'uniformité des poids et des mesures en Sicile. En 1812 il eut part à la nouvelle division territoriale; cinq ans après on l'appela à Naples pour examiner les plans du nouvel observatoire fondé par Murat sur les hauteurs de Capo-di-Monte, et il en eut quelq. temps la direct., qui fut donnée ensuite au savant Cacciatore, son élève. Piazzi m. à Naples le 22 juillet 1826. Il était membre de l'académie royale des sciences de Naples, de celles de Turin, de Gœttingue, de Berlin, de Pétersbourg, associé étranger de l'institut de France, de la société royale de Londres, membre ordinaire de la société ital., correspond. de l'institut de Milan, etc. On trouvera sur ses travaux de plus amples détails dans la *Notice nécrol.* que lui a consacrée M. de Angelis au tom. 16 de la *Biographie nouvelle des Contemporains*, notice reproduite depuis dans le *Bulletin univ. des sciences*, 1826, tom. 6, no 203, et tirée à part demi-feuille in-8. La *Biblioth. de Genève*, août 1826, contient une autre *notice* sur la vie et les ouvr. de Piazzi, dont M. Xavier Scrofani a pub. l'*Eloge*, Palerme, 1826, in-8. Nous nous bornerons à citer parmi ses ouvr., outre ses *mém.* envoyés aux divers corps savans dont il faisait partie, des *lettres* et autres *morceaux* dans les *Transact. philos.* et le *Journal des Savans*: *Della specola astronomica de' regj studj di Palermo*, *lib. IV*, Palerme, 1792, in-fol., fig.; un 5e livre fut pub. en 1794; *Sull' orologio italiano e l'europeo*, ibid. 1798, in-8; *Della Scoperta del nuovo pianeta Cerere Ferdinandea*, etc., ibid., 1802, in-8; *Præcipuarum stellarum inerrantium positiones*, *ineunte seculo XIX*, etc., ibid., 1803, in-fol.: ce prem. catalogue est moins étendu que celui qu'il pub. sous le même titre en 1814; *Codice metrico siculo*, Catane, 1812, 2 part pet. in-fol.; *Lezioni di astronomia, ad uso del real Osservatorio di Palermo*, Palerme, 1817, 2 vol. in-8; *Ragguaglio del reale Osservatorio di Napoli*, etc., Naples, 1821, in-4, figures.

PIBRAC (GUI DU FAUR, seigneur de), magistrat et poète, né en 1529 à Toulouse, commença ses études dans cette ville, les continua à Paris, puis alla se perfectionner dans l'étude du droit, à Padoue, sous André Alciat. De retour dans sa patrie il y fut nommé conseiller au parlem., et ensuite juge-mage. Choisi par Charles IX, en 1562, pour être l'un des ambassad. de France au concile de Trente, il y défendit les intérêts de la couronne et les libertés de l'église gallicane. Le chancelier de Lhôpital, le fit nommer, en 1565, avocat-général au parlem. de Paris, et, en 1570, conseiller d'état. Pibrac accompagna, trois ans après, le duc d'Anjou (depuis Henri III) en Pologne. L'énergie et la fermeté qu'il déploya dans plus. circonstances difficiles lui acquirent beauc. de considér. A son retour de Pologne, où il avait fait d'inutiles efforts pour que la couronne de ce pays fût conservée à *Henri III*, il négocia un traité de paix entre la cour et les protestans. Pour récompenser ses services le roi lui conféra une charge de présid. à mortier, la reine de Navarre le nomma son chancelier, et il fut aussi celui du duc d'Alençon. Le chagrin que lui donnèrent les troubles qui agitaient l'état, lui causa une maladie de langueur, dont il m. en 1584. On a de lui: le *discours* qu'il prononça en latin au concile de Trente, trad. en franç. par Ch. Choquart, Paris, 1562, in-8; *Recueil des points principaux des deux remontrances faites en la cour, à l'ouverture du parlem. de 1569*, ibid., 1570, in-4; *Ornatissimi cujusdam viri de rebus gallicis ad Stanislaum Elvidium epistola*, ibid., 1573, in-4; trad. en franç., ibid., 1573, même format (c'est une apologie de la St-Barthélemi, qui lui fut commandée par la cour, et dont il eut le tort inexcusable de se charger: on a fait à cet écrit deux réponses qui sont impr. dans le prem. vol. des *Mémoires du règne de Charles IX*); *Discours de l'âme et des sciences*, impr. avec quelques autres pièces à Paris, 1635, in-8; *Poème sur les plaisirs de la vie rustique*, non achevé, mais impr. dans plus. édit. des *Quatrains*, le plus connu des ouvr. du même aut., pub. pour la prem. fois sous ce titre: *Cinquante quatrains contenant préceptes et enseignemens utiles pour la vie de l'homme, composés à l'imitation de Phocilides, Epicharmus et autres poètes grecs*, Paris, 1574, in-4. A ces 50 quatrains Pibrac en ajouta à différentes reprises 76, ce qui fait en tout 126. *Ils* ont été trad. en diverses langues. Florent Chrestien les a mis en vers grecs et latins; Aug. Prévost, Jean Richard et Chr. Loisel en ont aussi pub. des versions latines. P. Dumoulin les a trad. en prose grecque; et cette version a été reproduite avec une traduct. latine littérale et interlinéaire, par M. Boulard, à la suite de son édit. des *Distiques de Caton*, Paris, 1802, in-8. Martin Opitz et Ant. Stettlern, en ont aussi donné des traduct. allem., en vers et en prose. On a joint dans beaucoup d'édit. des *Quatrains* ceux du présid. Favre et Pierre Matthieu; et la dern. dans laquelle on les a réunis est celle donnée par l'abbé de La Roche, sous le tit. de *la Belle vieillesse*, Paris, 1746, in-12. Ch. Paschal, ami de Pibrac a pub. l'*Histoire de sa vie*, en latin, Paris, 1584, in-12, trad. en franç. par du Faur d'Hermay, Paris, 1617, in-12. On a aussi des *Mémoires sur la vie de Pibrac*, *augmentés par*

l'abbé Sepher, *avec les pièces justificatives*, etc., Amsterdam (Paris), 1758, 1761, in-12.

PIC DE LA MIRANDOLE. V. MIRANDOLE.

PICARD (JEAN), savant astronome, né à La Flèche (Anjou) en 1620, s'appliqua avec ardeur à l'étude des mathématiq., s'attacha spécialem. à l'astronomie, observa l'éclipse de soleil du 15 août 1645, conjointem. avec Gassendi qu'il remplaça ensuite dans la chaire d'astronom. du collége de France, et devint membre de l'acad. des sciences à sa formation en 1666. Il lut à cette société savante un *mém.*, dans lequel il traçait le plan d'une astronomie perfectionnée par ses propres inventions et celle de Huygens. Dans la vue de rendre plus sûrement utiles les observations de Tycho-Brahé (*v.* ce nom), il fit le voyage d'Uranienbourg pour déterminer plus exactem. la longitude et la latitude de cet observatoire célèbre. Ce fut lui qui fit appeler Cassini (*v.* ce nom) à Paris pour l'aider dans ses travaux, et il eut le chagrin de voir ce savant étranger devenir l'objet de toutes les préférences du gouvernem. Picard avait contribué par ses plans et son crédit à la construct. de l'Observatoire : Cassini en fut déclaré directeur ; les projets du prem. furent négligés ou ajournés. Blessé dangereusem. par une chute qu'il avait faite dans une observation difficile, Picard passa ses dern. années dans un état languissant, et m. à Paris en 1682, ou selon d'autres en 1683 ou 1684. On a de lui, outre ses *observ.* recueillies par Lemonnier (*v.* ce nom) dans son *Histoire céleste*, etc., 1741 : *la Mesure de la terre*, Paris, 1671, in-fol. ; *Voyage d'Uranienbourg*, etc., ibid., 1680, in-fol. ; *Observat. astronomiq.* faites en divers endroits du royaume ; *la Connaissance des temps*, 5 vol. de 1679 à 1683 ; plus. *traités* et *mém.* intéressans dans le Recueil de l'acad. des sciences, où l'on trouve aussi son *eloge* par Condorcet. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Hist. de l'astron. moderne*, par Delambre, t. 2.

PICARD (BENOÎT), plus connu sous le nom de *Père Benoît*, histor., né à Toul en 1680, entra dans l'ordre des capucins, s'occupa de recherches historiques, et m. en 1720. On a de lui : *Histoire de la maison de Lorraine*, 1704, in-8 ; *Histoire ecclésiastique de Toul*, 1707, in-4 ; *Pouillé de Toul*, 2 vol. in-8, qui fut défendu par arrêt du parlem. — PICARD (Mathurin), curé du diocèse d'Evreux dans le 17ᵉ S., fut exhumé après sa m. et brûlé à Rouen comme sorcier en 1647. Il est auteur d'un livre intit. *le Fouet des Paillards*, ou *Juste punition des voluptueux et charnels*, Rouen, 1623, in-12, très-rare.—PICARD (Charles-Adrien), antiq., m. à Paris en 1779, a pub. une *Lettre* sur quelq. monum. antiq., Paris, 1758, in-8 ; et un *Catal. raisonné du cabinet de M. Babault*, ib., 1763, in-12.

PICARD (BERNARD). V. PICART.

PICARDET (HUGUES), procur.-général au parlement de Dijon, né à Mirebeau (Bourgogne) en 1560, demeura fidèle aux rois Henri III et Henri IV, pendant les troubles de la ligue, fut le père du président J.-A. de Thou, et m. à Dijon en 1641. On a de lui : *Remontrances faites en la cour du parlement de Bourgogne*, Paris, 1618 et 1624, in-8 ; *Remontrances sur l'édit de Nantes*, *les duels*, *blasphèmes*, etc., Dijon, 1614, in-12 ; *l'Assemblée des notables à Rouen*, Paris, 1617, in-8 ; *l'Assemblée des notables tenue à Paris*, *années* 1626 *et* 1627, ibid., 1632, in-4. Picardet a pub. l'*histoire* des guerres soutenues par les Français en Italie, écrite par George Fiori, sous ce tit. *de Bello italico et rebus Gallorum præclarè gestis lib. VI*, etc., Paris, 1613, in-4.—PICARDET (C.-N.), littérat., né à Dijon, m. dans la même ville vers 1792, était ecclésiastiq. et prieur de Neuilly. On a de lui : *les Deux Abdolonymes*, hist. phénicienne, Dijon, 1779, in-8.—Son frère, membre de l'académ. de Dijon, a pub. un recueil de *poésies* et un *journal des observat. du baromètre de Lavoisier*, inséré dans les *Mémoires* de l'acad. de Dijon, année 1785.

PICART (ETIENNE), surnommé *le Romain*, graveur, né à Paris en 1631, séjourna long-temps en Italie, et travailla, à son retour, à la gravure des estampes qui forment la grande collection connue sous le nom de *Cabinet du Roi*. En 1710, il passa avec son fils en Hollande, et m. à Amsterdam en 1721. Il a gravé le portrait et l'histoire, mais on lui reproche d'avoir laissé trop dominer l'eau-forte dans ses estampes, ce qui les rend d'un aspect un peu dur.—Bernard PICART, fils du précéd., né à Paris en 1663, acquit de bonne heure une grande réputation comme graveur et comme dessinateur. Nous avons dit plus haut qu'il accompagna son père en Hollande : les libraires d'Amsterdam s'empressèrent de lui commander un si grand nombre de travaux qu'il ne put apporter à leur exécution le soin qu'il avait mis à ses prem. product. Il gagna beaucoup d'argent, mais ce fut aux dépens de sa réputation. Il était très-laborieux et avait le travail facile ; aussi a-t-il exécuté une grande quantité de pièces ; plus. sont d'après ses propres dessins. Il m. à Amsterd. en 1733. Son *œuv.* est curieux et piquant par la variété des sujets et par l'esprit avec lequel ils sont composés. Nous citerons : *le Massacre des Innocens*, sa pièce capitale, d'après son propre dessin ; une suite d'*Epithalames* en 12 planch. ; le *Temps découvrant la Vérité*, et les *Bergers d'Arcadie* d'après Le Poussin ; les portraits de *son père*, de *Roger de Piles*, du *prince Eugène*, du *duc d'Orléans*, *régent* ; et surtout ce qui a rendu son nom pour ainsi dire populaire, les planches du traité des *cérémonies religieuses de toutes les nations*, rédigé par J.-F. Bernard et Bruzen de La Martinière, Amsterdam, 1723-43, 11 vol. in-fol. : le libraire Prudhomme en a pub. une édit. (Paris, 1810, 13 vol. in-fol. avec augment. de texte), qui n'est point estimée des amateurs, parce qu'on y a fait servir les anciennes planch. qui sont fort usées.

PICART (FRANÇOIS LE), théologien, docteur de Sorbonne, doyen de St-Germain-l'Auxerrois, né à Paris en 1504, m. dans la même ville en 1556, est regardé comme auteur d'un ouvr. int. : *le Débat d'un jacobin et d'un cordelier*, *à qui aura sa religion meilleure*, 1606, in-12, très-rare.

PICATRIX ou PISCATRIS, médecin ou plutôt charlatan arabe, vivait en Espagne vers le 13ᵉ S. Il s'était acquis dans l'astrologie une telle réputation, qu'Alphonse X, roi de Castille, fit traduire en espagnol ses ouvrages, en 1252. Cette traduction n'a jamais été impr. Le fameux Corneille Agrippa (*v.* ce nom), qui en eut connaissance pendant son séjour en Espagne, lui emprunta, dit-on, plusieurs idées, et une partie de la prétendue science qu'il développa plus tard dans ses écrits, notamm. dans son traité *de occultâ Philosophiâ*.

PICCART (MICHEL), savant philologue, né à Nuremberg en 1574, fut professeur de philosophie et de poésie à l'académie d'Altdorf, et m. dans cette ville en 1620. Il savait très-bien le grec, et passait pour un des hommes les plus instruits de son temps. Il était en même temps critique, historien, poète, orateur et philosophe. On a de lui : une *traduct.* en vers latins du poème de *la Chasse*, d'Oppien, Amberg, 1604, in-8 ; *Isagoge in lectionem Aristotelis*, Nuremberg, 1605, in-8 ; réimprimé à Altdorf, 1660 et 1666, in-8 ; *Organum aristotelicum*, etc., Leipsig, 1613, in-8 ; *Idea hominis*, ouvrage refondu avec quelques autres *traités* de philosophie du même auteur dans la *Philosophia altdorfiana*, de J.-P. Feller, Nuremberg, 1644, in-4 ; *in politicos Libros Aristotelis*, Leipsig, 1615 ; Iena, 1659, in-8 ; *Orationes academicæ*, etc., Leipsig, 1614, in-8 ; un recueil d'*Observat. historico-polit.*, en latin, ibid., 1651-52, 3 vol. in-8 ; *Periculorum criticorum Liber singularis*, Helmstadt, 1663, in-4, rare et recherché des curieux ; des *vers* latins, insérés dans le t. 5 des *Deliciæ poetarum germanor.*

PICCININO (Nicolas), célèbre capitaine ital., né à Pérouse dans le 15e S., s'attacha dans sa jeunesse à Braccio de Montone (*v.* ce nom), et devint bientôt l'un des meilleurs lieutenans de ce prince. Il s'engagea ensuite au service des Florentins, qu'il quitta la même année (1425), pour entrer à celui de Phil.-M. Visconti, duc de Milan, et dès-lors, jusqu'à sa mort, il ne quitta plus ce prince. Général des armées milanaises, il remporta des avantages signalés sur le comte d'Urbin, sur Carmagnola et plusieurs autres généraux vénitens, sur Fr. Sforza, fut battu à Anghiari par les troupes florentines en 1440, s'empara en 1441 des forteresses du Bressan et du Bergamasque, et fut adopté par le duc de Milan dans la maison Visconti, dans celle d'Aragon par le roi Alphonse de Naples. La carrière glorieuse de Piccinino fut marquée à sa fin par des revers, et il m. de chagrin en 1444. — Franç. Piccinino, fils du préc., servit sous son père en qualité de lieutenant, fut chargé par lui de commander à Bologne, et s'y laissa surprendre par une troupe de révoltés, qui ôtèrent à Nicolas Piccinino la souveraineté de cette ville, que lui avait donnée le duc de Milan. Il éprouva ensuite de nouveaux revers, et m. à Milan en 1449. — Jacq. Piccinino, 2e fils de Nicolas et frère du précédent, succéda à ce dernier dans le commandement des troupes milanaises, et passa avec son armée du côté des Vénitiens, lorsque François Sforza (*v.* ce nom), se fit proclamer duc de Milan en 1450. Devenu général en chef des armées vénitiennes, Jacq. Piccinino fut opposé à Fr. Sforza; il ne se distingua point dans cette guerre, qui se termina en 1454. Ayant été congédié à cette époque par le sénat de Venise, il forma une compagnie d'aventuriers, vint attaquer la république de Sienne, s'empara de plusieurs forts sur son territoire, accepta ensuite les propositions d'Alphonse d'Aragon, qui l'appelait dans le royaume de Naples, passa plus tard au service de Jean, duc d'Anjou, auquel les barons napolitains avaient offert la couronne, et abandonna ce prince en 1463, en se faisant donner par Ferdinand d'Aragon, fils d'Alphonse, des terres et une pension de 90,000 florins. Deux ans après, il fut arrêté par les ordres de ce même Ferdinand, alors paisible possess. du roy. de Naples, et étranglé dans sa prison.

PICCINNI (Nicolas), célèbre musicien-compositeur, né en 1728 à Bari, dans le royaume de Naples, fut placé très-jeune au conservatoire de *Sant'-Onofrio*, alors dirigé par Léo (*v.* ce nom). A quinze ans il avait déjà composé une *messe*, que Léo fit exécuter en sa présence, et dans laquelle il trouva le germe d'un beau talent. Piccinni débuta dans la carrière dramatique, en 1754, par un *opera buffa* sur le grand théâtre de Naples. Le succès qu'il obtint deux ans après dans l'*opera seria* de *Zénobie*, décida sa vocation. Il donna en 1760, sur le théâtre de Rome, la *Cecchina*, opéra plus connu en France sous le titre de *la Bonne Fille*, dont les paroles étaient du célèbre Goldoni. Cette composition, où l'on entendit pour la première fois le grand morceau d'ensemble appelé *final*, fut accueilli avec le plus vif enthousiasme, et l'auteur ajouta encore à sa réputation par son *Olimpiade*, où il avait eu à lutter contre le souvenir de la musique de Pergolèse et Jomelli (*v.* ces noms), et dont il triompha complètement. Après un séjour de 15 ans à Rome, il quitta cette ville, affligé d'un passe-droit qu'on lui fit en faveur du musicien Anfossi (*v.* ce nom), et revint à Naples, où bientôt il reçut des propositions qui influèrent sur le reste de son existence. Il quitta l'Italie pour venir en France, où sa réputation lui avait acquis de nombreux partisans, et où l'appelait en quelque sorte la reine Marie-Antoinette. Arrivé à Paris à la fin de 1776, il s'y lia particulièrement avec Marmontel (*v.* ce nom), qui lui apprit le franç. Le poème lyrique de *Roland*, écrit par cet académicien, servit aux premières études de Piccinni, qui en composa ensuite la musique. La représentation de cet opéra éprouva de grandes difficultés. Le célèbre composit. Gluck (*v.* ce nom), venait de donner *Armide*, et possédait alors toute la faveur du public. La reine Marie-Antoinette, après avoir choisi Piccinni pour maître de chant, témoigna le désir de voir cesser la division qui avait éclaté entre les deux music. Ceux-ci se rapprochèrent; mais les hostilit. n'en continuèrent pas moins entre leurs partisans. Tout Paris prit part à cette guerre musicale. La fureur des deux partis fut portée au comble. Enfin Gluck quitta la France; mais Piccinni trouva un nouv. rival dans Sacchini. Il donna successivement *Atys*, *Didon*, *Diane et Endymion*, *Pénélope* et deux opéras comiques, et fut nommé en 1782 directeur de l'école royale de chant. La révolution de 1789 l'ayant privé de ses traitemens à la cour, il revint à Naples en 1791. Mais, ayant eu la maladresse de manifester des opinions politiques qui n'étaient point en harmonie avec celles de la cour napolitaine, il tomba dans une disgrâce complète, passa plus. années dans l'abandon et l'indigence, revint en France vers la fin de 1799, obtint une pension du gouvernement directorial, et m. à Passy, près Paris, en 1800. Il a laissé plus de 150 ouvrages dramatiques de divers genres; mais il n'en est resté qu'un seul au théâtre, l'opéra de *Didon*. « Ce fut un malheur pour Piccinni, dit un biographe, d'être tombé, en arrivant en France, sous la tutelle d'un homme aussi étranger que l'était Marmontel à ce qu'exige l'art théâtral. » Ginguené a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de Piccinni*, Paris, an IX (1801), in-8. — Piccinni (Joseph), fils aîné du précédent, mort à Paris en 1826, âgé de 68 ans, est auteur des paroles de plusieurs opéras comiques, joués à la comédie ital., tels que *le faux Lord*, *le Mensonge officieux*, *Lucette*, mis en musiq. par son père. Il a aussi donné plusieurs comédies: *les Valets, singes de leurs maîtres; Arlequin, empereur dans la lune; les deux Français à Naples; le Coffre; l'Auteur mécontent; les Infidelités imaginaires.*

PICCIONI (Matthieu), peintre et graveur, né à Ancône, vivait dans le 17e S. Il a gravé à l'eau forte plusieurs ouvrages de Raphaël, de Paul Véronèse et de plusieurs autres maîtres.

PICCOLOMINI (Jacques Ammanati, plus connu sous le nom de), cardin., né auprès de Lucques en 1422, fut d'abord secrétaire du cardinal Capranica, devint ensuite secrétaire apostol. sous le pape Calixte III, puis évêque de Pavie sous le pontificat de Pie II, qui lui donna, par une sorte d'adoption, le nom de *Piccolomini*, qui était celui de sa famille, et le revêtit de la pourpre romaine en 1461. Après avoir été nommé successivement, par le pape Sixte IV, légat de l'Ombrie, évêque de Tusculum, puis de Lucques, Piccolomini m. en 1479. On a de lui des *commentaires*, dans lesquels il a continué l'histoire de son temps, commencée par Pie II, Milan, 1506, avec 782 *lettr.*, les unes de lui, les autres qui lui ont été adressées, et sa *Vie*, par J. de Volterre, qui avait été son secrétaire. Il a laissé plusieurs autres ouvrages inédits, dont un, *de Officiis summi pontificis et cardinalium*, fait partie des MSs. de la Biblioth. royale.

PICCOLOMINI (Alexandre), archevêque de Patras, né à Sienne, en 1508, de la même famille que le pape Pie II, embrassa l'état ecclésiastique, acquit de grandes connaissances dans les langues hébraïque, grecque et latine, dans la théologie, la jurisprudence, la médecine, la philosophie et les mathématiq., fut nommé en 1574, par le pape Grégoire XIII, à l'archevêché (*in partibus*) de Patras, et coadjuteur de celui de Sienne, et m. en 1578. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr., dont Niceron a donné une liste peu exacte, et parmi lesquels nous citerons seulement: *la Rafaella, o della Creanza delle donne*, Milan, 1558,

in-8; Venise, 1574, in-12; Londres, 1750, in-8; trad. en franç. par Fr. d'Amboise, sous le pseudonyme de Thierry de Timophile, et sous le titre d'*Instruction aux jeunes dames, en forme de dialogue*, etc., Lyon, in-16, sans date; 2e édit., sous le titre de *Dialogues et Devis des demoiselles pour les rendre vertueuses*, etc., Paris, 1583, in-16; *Instituzione di tutta la vita dell' uomo nato nobile*, etc., Venise, 1542, in-4; refondu sous le tit. *dell' Instituzione morale, libri XII*, etc., 1560; trad. en français par Larivey (*v.* ce nom); *Orazione in lode delle donne*, 1549, in-8; *della Sfera del mondo*, 1540, in-4; trad. en français par Goupil, 1580, in-8. Les autres ouvrages d'A. Piccolomini sont: quelques *pièces* dramatiq., quelques *traduct.* et *paraphr.* de plusieurs écrits d'Aristote, de Xénophon, etc. Sa *Vie* a été écrite par Fabiani, Sienne, 1749, 1759, in-8. — François PICCOLOMINI, parent du précédent, né en 1520 à Sienne, professa la logique dans cette ville, la philosophie à Macerata, à Pérouse, à Padoue, et m. dans sa patrie en 1604. On a de lui: *universa Philosophia de moribus*, etc., Venise, 1583, in-fol.; Francfort, 1601, 1611, in-8; *Comes politicus pro rectâ ordinis ratione Propugnator*, 1596, in-8; *de Arte definiendi et eleganter discurrendi*, etc., Francfort, 1600, in-4; *Libri de scientiæ naturâ V partibus*, ibid., 1597, in-4; 1527, in-8, et 4 autres ouvr. sur Aristote.

PICCOLOMINI (ALPHONSE), duc de Montemariano, né dans le 16e S., était de la même famille que les précéd., et propriétaire de fiefs considérables dans les états du pape; il avait reçu de la nature un caractère violent et impétueux, auquel une mauvaise éducation avait donné encore plus de développement. L'esprit militaire de l'Italie, alors comme dans le siècle précédent, ne se fondait ni sur l'amour de la patrie ni sur le point d'honneur. Les chefs et les soldats se louaient au plus offrant. Les seigneurs stipendiaient des soldats licenciés et des spadassins, pour les employer à venger leurs injures privées. Piccolomini ne pouvait manquer de suivre cet exemple, et sa bande fut plus nombreuse qu'aucune autre. Excommunié par le pape Grégoire XIII, qui confisqua en outre ses biens, il résolut de s'en venger sur la société entière. Bientôt il forma une armée de tous les brigands de la Toscane, de la Romagne, de la Marche et du patrimoine de Saint-Pierre, et porta la désolation dans toutes les provinces de la domination papale. Le pape, de son côté, mit toutes ses forces sur pied pour le combattre. Piccolomini repoussé trouva un refuge dans les états de François de Médicis, grand-duc de Toscane, et recommença ses ravages en 1581. Grégoire, dont les troupes étaient dispersées alors, entra en négociat., lui rendit tous ses biens, et accorda une amnistie à ceux qui avaient suivi son parti. Mais, dans cette conduite indulgente, le pape n'avait d'autre but que de gagner du temps. En effet, dès qu'il eut réuni ses troupes, il oublia le traité conclu. Piccolomini battit les troupes de l'Eglise, força le pape à tenir ses engagemens, passa en France la même année (1582), y trouva du service, et y séjourna 8 ans. La mort de François de Médicis le ramena en Italie, et il réunit une bande de 500 hommes, avec lesquels il commença à ravager la province de Pistoie en 1590. Chassé par les milices du grand-duc de Toscane, il se cacha pendant quelque temps, puis s'approcha de Rome avec une nouvelle troupe de brigands, pendant la tenue du conclave, dans lequel fut élu Grégoire XIV. Défait de nouveau et arrêté par les troupes du grand-duc, Piccolomini fut pendu par les ordres de ce même prince en 1591.

PICCOLOMINI (OCTAVE), général des armées impériales, et l'un des plus distingués de ceux employés dans la guerre dite de 30 ans, né, en 1599, de la même famille que les précédens, se consacra de bonne heure à la profession des armes, et fit ses premières campagnes en Italie dans les troupes espagnoles. Etant passé ensuite en Allemagne capitaine dans un régim. que le grand-duc de Toscane envoyait à l'armée impériale, il se distingua à la célèbre bataille de Lutzen, où périt Gustave-Adolphe (*v.* ce nom), et fut promu successivement à des grades supérieurs. Il commandait une des ailes de l'armée à la bataille de Nordlingen, où le duc de Weimar fut défait, parcourut ensuite la Souabe et la Franconie, et s'empara de plusieurs villes. L'année suivante, il conduisit à Namur un renfort de 12,000 hommes de pied et de 7,000 cavaliers, et ce secours mit, pour un moment, les Pays-Bas à l'abri de l'invasion des Français. Sans entrer dans tous les détails de la carrière glorieuse parcourue par cet habile général, il nous suffira de dire qu'après avoir sauvé, par son activité et ses savantes manœuvres, les états héréditaires de l'empereur de l'invasion des Suédois, alors si redoutables en Allemagne, Piccolomini fut appelé sur sa réputation au service du roi d'Espagne, et y entra avec l'agrément de son souverain. Nommé général en chef des forces espagnoles dans les Pays-Bas, il ne put, malgré ses efforts, rendre à l'armée qui lui était confiée cette ancienne valeur qu'elle avait récemment perdue à la célèbre journée de Rocroi (*v.* CONDÉ); mais il soutint sans désavantage un combat naval contre la flotte combinée des Français et des Hollandais. Les progrès que firent de nouveau les Suédois, en 1648, déterminèrent l'emper. à rappeler Piccolomini, et il lui conféra le grade de feld-maréchal. Le guerrier justifia la confiance de son souverain, en contribuant à ralentir la marche des Suédois. Mais bientôt l'emper. se vit dans la nécessité de conclure la paix. Piccolomini fut nommé principal commissaire de l'Autriche au congrès rassemblé à Nuremberg pour l'exécut. du traité de Westphalie, et fut élevé après cette mission au rang de prince de l'empire. Il m. à Vienne en 1656, sans laisser d'enfans. Il avait obtenu le duché d'Amalfi, dans le roy. de Naples. Ce duché et le tit. de prince passèrent à son petit-neveu, Enée Piccolomini.

PICCOLOMINI. V. PATRIZI, PIE II et PIE III.

PICCOLOMINI (ARCHANGE), médecin, évidemment d'une autre famille que les précédens, né en 1526 à Ferrare, vint pratiquer à Rome, où il ouvrit des cours publics, et m. vers la fin du 16e S. On a de lui: *in librum Galeni de humoribus Commentarii*, Paris, 1556, in-8; et *anatomicæ Prælectiones explicantes mirificam corporis humani fabricam*, Rome, 1586, in-fol., réimp. par les soins de Fantoni, sous le titre de *Anatome integra revisa*, Vérone, 1754, in-fol. Ce dern. ouvr. n'a pas été sans fruit pour l'avancem. de la science anatom.

PICHARD (PIERRE), notaire royal et procureur au parlement de Rennes, dans le 16e S., est auteur d'un *journ.* de ce qui s'est passé à Rennes depuis 1589 jusqu'en 1598. On le trouve dans le 3e vol. des *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, de D. Morice. — PICHARD (Remi), conseiller-médecin ordinaire du duc de Lorraine, Charles IV, vivait vers le commencement du 17e S. On ne cite de lui qu'un ouvrage intit.: *de l'admirable Vertu des saints exorcismes sur les princes des enfers*, etc., Nancy, 1622. (V. dom Calmet, *Histoire de Lorraine*).

PICHAT (N.), né vers 1790 à Vienne en Dauphiné, m. à Paris le 26 janvier 1828, est auteur des 3 tragédies suivantes: *Léonidas*, en 5 actes, représentée au Théâtre-Français le 26 novembre 1825, et imprimée in-8; *Turnus*, et *Guillaume Tell*, imitation de Schiller. Les deux dernières n'ont pas encore été représentées. M. Soumet, de l'académie française, et plusieurs autres amis de Pichat, ont prononcé des *discours* sur sa tombe.

PICHEGRU (CHARLES), général en chef des armées de la république française, né en 1761 à Arbois (Franche-Comté), y fit de bonnes études, puis

passa comme répétiteur des classes de philosophie et de mathématiques au collége de Brienne, où Bonaparte était alors élève. Bientôt Pichegru, fort jeune encore, s'engagea comme simple soldat dans le premier régiment d'artillerie, et il était parvenu au grade d'adjudant-sous-officier, lorsque la révolution de 1789 éclata. Il en adopta les principes, fréquenta les *clubs* ou sociétés populaires, et, par l'influence de celle de Besançon, dont il était devenu président, fut appelé au commandem. d'un bataillon de volontaires du Gard. En 1792, il fut employé dans l'état-major de l'armée du Rhin, et s'éleva rapidement aux grades de général de brigade et de général de division. Les talens qu'il développa dans ces grades supérieurs, ses opinions connues, et peut-être aussi son origine peu relevée déterminèrent les conventionnels Saint Just et Lebas, alors en mission auprès de l'armée du Rhin, à lui confier le commandement en chef de cette même armée, qui venait d'être battue. Les lignes de Weissembourg étaient forcées, et l'Alsace envahie. Avant de songer à prendre décidément l'offensive, il fallait remonter le moral des soldats par quelques succès; et Pichegru y parvint tout en se bornant à arrêter la marche victorieuse de l'ennemi. Mais son système de prudence et de circonspection fut peu goûté. On lui préféra l'aventureuse audace du jeune général Hoche, entre les mains duquel on réunit le commandem. des deux armées, celles de la Moselle et du Rhin. Avec une modestie toute républicaine, Pichegru seconda l'exécution des plans de son collègue. Lors de la disgrâce de celui-ci, il le remplaça dans la direction générale des deux armées, puis il passa peu après au commandement de celle du Nord, alors en pleine désorganisation. Son premier soin est de rétablir la discipline; ensuite il se fait autoriser, par le comité de salut public, à substituer aux instructions qui lui ont été données ses propres combinaisons, dont le résultat est la défaite des alliés à Cassel, à Courtrai, à Menin, à Rousselaer, à Hooglède. Bruges, Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Venloo et Nimègue ouvrirent leurs portes à l'armée française. Celle-ci passa le Wahal sur la glace, et pénétra en Hollande. Pichegru entre dans Amsterdam le 21 janvier 1795, et dans les prem. jours de février, les Provinces-Unies sont occupées. Le 3 mars, le conquérant de la Hollande reçoit l'ordre d'aller diriger les opérations de l'armée du Rhin et Moselle. Il passe par Paris, accepte un moment le commandement de cette capitale, et y rétablit la tranquillité par des mesures de modération et de sagesse; mais les scènes d'anarchie dont il a été témoin le désenchantent de son enthousiasme pour une cause que la vertu ne pouvait plus servir. Dans le même temps un agent du prince de Condé lui vient faire quelques ouvertures pour le gagner à la cause royale, et il y accède sous la seule condition qu'on lui garantira la coopérat. des Autrichiens. Le prince n'ayant pas cru devoir mettre ceux-ci dans ses secrets, les négociations du général républicain avec le parti royaliste traînèrent en longueur. Il paraîtrait qu'on assurait à Pichegru, pour l'époque du rétablissement de la monarchie, le gouvernement de l'Alsace, le cordon rouge, la propriété du château de Chambord, 1 million comptant, 200,000 fr. de rentes, 12 pièces de canon en présent; enfin la terre d'Arbois, qui aurait pris le nom de Pichegru, exempte de contributions pendant 15 ans. Le général répondit, dit-on : « Je ne ferai rien d'incomplet; je ne veux pas être le troisième tome de La Fayette et de Dumouriez. » Sur ces entrefaites, la correspondance de Pichegru et du prince de Condé fut connue du général autrichien Wurmser et de l'archiduc Charles, qui en profitèrent dans l'intérêt de leur cour, et mirent obstacle aux résultats qu'elle aurait pu avoir dans le sens des vues du prince français. Conformément aux ordres de la convent., Pichegru avait repassé le Rhin. Il laissa remporter aux troupes autrichiennes quelq. avantages, dans l'espoir de favoriser la cause du royalisme en France. Mais ses intrigues commençaient à y être connues. Le directoire, récemment installé, s'en tint à le rappeler, puis lui offrit l'ambassade de Suède. Déclinant cette espèce d'exil, Pichegru se retira à Arbois, sa patrie, et il y vécut quelque temps, sans que sa conduite privée confirmât en rien les bruits fâcheux qui avaient circulé sur le changement de ses opinions politiques. En mars 1797, il fut nommé membre du conseil législatif des cinq-cents. Il en fut élu président dans la première séance, et devint aussitôt le chef du parti appelé *clichien*, dans lequel se trouvaient un certain nombre d'individus dévoués à la cause royale. Le 20 juillet, Pichegru fit un rapport sur la nécessité de réorganiser la garde nationale, dans l'intention d'opposer cette milice aux troupes dont voulait s'entourer alors le directoire, pour déjouer les projets des royalistes; et le 26, il prononça un discours véhément sur la marche de ces mêmes troupes, qui s'approchaient de Paris, et présenta à la suite deux projets, pour fixer les limites constitutionnelles autour du Corps-Législatif. Ces projets, accueillis au conseil des cinq-cents, furent rejetés à celui des anciens. Pichegru proposa alors à ceux de son parti de tenter un coup de main; mais il ne put surmonter la circonspection des uns, les scrupules des autres, et la frayeur de *presque tous*. Le 5 septembre, des troupes tirées de l'*armée*, et placées sous les ordres du général Augereau (*v.* ce nom), occupèrent la capitale, envahirent les avenues du lieu des séances du corps législatif. Pichegru fut arrêté avec plusieurs de ses collègues, conduit à la prison du Temple, et condamné le lendemain, ainsi que 50 autres députés, à être déportés à Cayenne. L'agent du gouvernement, dans cette colonie franç. d'Amérique, envoya ces proscrits dans les déserts pestilentiels de Sinamari. Aussitôt après ce coup d'état, le directoire s'empressa de publier la correspondance de Pichegru avec le prince de Condé et les généraux autrichiens (elle avait été saisie au mois de mai par les troupes de l'armée du Rhin, alors commandée par Moreau, dans un caisson du général Kinglin). Peu de personnes crurent à l'authenticité de cette correspondance, et les royalistes eux-mêmes la considérèrent comme une invention du directoire. Après quelques mois de séjour à Sinamari, Pichegru parvint à s'évader avec plusieurs de ses compagnons d'infortune. Il se rendit à travers mille dangers en Angleterre, y fut accueilli avec beaucoup d'empressement, passa de là en Allemagne au moment de la campagne de 1799, puis alla en Suisse auprès de l'armée russe, commandée par Korsakow, et, après la retraite des Russes, vécut quelque temps ignoré dans la principauté de Bareuth. Il retourna ensuite en Angleterre, et y resta jusqu'en 1804, époque à laquelle il vint secrètement à Paris, avec George Cadoudal et plusieurs autres royalistes, pour tenter le renversement du gouvernem. consulaire, en l'attaquant dans la personne de son chef, Bonaparte. Lorsque ce complot fut découvert (*voy.* GEORGE CADOUDAL), la police de Paris rechercha Pichegru avec la plus grande activité. Ce général, qui depuis plusieurs jours errait d'asile en asile, trahi par son dernier hôte, fut arrêté et conduit au Temple. Interrogé plusieurs fois, il mit toujours la plus grande réserve dans ses réponses. Quelques jours après on le trouva mort dans son cachot. Des médecins, qui furent appelés à la visite du cadavre, attestèrent que Pichegru s'était étranglé avec sa cravate. Le bruit courut que Bonaparte avait commandé cette strangulation à quelques satellites qui auraient été introduits dans la tour du Temple pendant la nuit; mais il n'existe aucune preuve de ce forfait polit. L'écrit du Cte de Montgaillard int.:

Mémoire concernant la trahison de Pichegru, dans les années III, IV et V de la républ. (1795 à 1797), sorti de l'imprimerie du gouvernement, fut à cette époque répandu à un très-grand nombre d'exemplaires. On peut consulter les *Notices sur Moreau et Pichegru*, par M. Fauche-Borel, Londres, 1810, in-8; et la broch. de M. le comte Rœderer, intit. : *Moreau et Pichegru*, 1804, in-8. Il a été ouvert une souscription, en 1821, pour ériger à Pichegru une statue dans sa ville natale.

PICHLER (Weith, en lat. *Vitus*), théologien, né en Bavière vers la fin du 17e S., entra dans l'institut des jésuites, fut professeur de droit canonique à Dillingen, à Ingolstadt et à Munich, où il m. en 1736. On a de lui : *Iter polemicum ad ecclesiæ catholicæ veritatem*, Augsbourg, 1708, in-8; *Theologia polemica*, ibid., 1719, in-4, souvent réimpr., *Jus canonicum*, etc., Ingolstadt, 1738, in-4; Pezaro (Venise), 1758, 2 vol. in-fol.; *Epitome juris canonici*, etc., Augsbourg, 1749, 2 vol. in-12. Meusel attribue au P. Pichler une *Hist. des emp. d'Allemagne* (en lat), imp. à Vienne en 1753, in-8, que d'autres croient être d'un autre Pichler.

PICHON (Jean), jésuite, né à Lyon en 1683, fut employé dans les missions que son ordre faisait dans différentes provinces, montra un grand zèle contre le jansénisme, devint grand-vicaire de l'évêque de Sion, supérieur des missions dans le Valais, et m. en 1751. On a de lui l'*Esprit de J.-C. et de l'église sur la fréquente commun.*, 1745, in-12; ouvrage qui ne méritait pas d'être connu, et qui serait resté ignoré, s'il ne fût pas tombé entre les mains des adversaires des jésuites, qui suscitèrent quelques persécutions à l'auteur.

PICHON (Thomas), littérateur, né à Vire en 1700, occupa diverses places dans les hôpitaux des armées françaises, et, ayant éprouvé quelques injustices, vint se fixer à Londres sous le nom de Tyrell, épousa mad. Leprince de Beaumont (*v.* ce nom), et m. en 1781. On a de lui : *Lett. et Mém. pour servir à l'hist. natur., civile et polit. du Cap-Breton*, La Haye (Londres), 1760, in-12. Il a laissé plusieurs autres ouvrages MSs.

PICHON (Thomas-Jean), docteur en théologie, né au Mans en 1731, fut chanoine de la Sainte-Chapelle de cette ville, en refusa l'évêché constitutionnel en 1791, et y m. en 1812. Il a laissé un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons seulement : *la Raison triomphante des nouveautés*, ou *Essai sur les mœurs et l'incrédulité*, 1756, in-12; un *Traité hist. et critiq. de la nat. de Dieu*, 1758, in-12; *des Etudes théol.*, ou *Essai sur les abus qui s'opposent aux progrès de la théologie dans les études publiques*, etc., 1767, in-12.

PICHOT (Pierre), chanoine de Saint-Denis, né à Paris en 1738, m. en 1823, était prêtre de Saint-Sulpice à l'époque de la révolution. Quoique alors il eût refusé le serment exigé de son ordre par les lois nouvelles, il n'émigra point, et reprit dès premiers, après la réouverture des églises, l'exercice des fonctions pastorales à celle des Carmes de Paris. On ne connaît de lui qu'un *Eloge de Christophe de Beaumont*, archevêque de Paris, 1822, in-8.

PICKLER. V. Pichler et Pikler.

PICOT (Eustache), musicien-composit., sous-maître de la chapelle de Louis XIII, a laissé quelques morceaux qui ne sont bons qu'à donner une idée de la musique d'église de cette époque. Le roi lui avait donné l'abbaye de Chaulmoy et un canonicat de la Ste-Chapelle de Paris. — Picot (Bernard-François-Bertrand), marquis de La Motte, maréchal-de-camp, né en 1734, servit d'abord dans la marine, et, à la paix de 1763, fut nommé commandant-général de la côte du Malabar et gouverneur de Mahé; il se retira du service avant la révolution, fut un des otages de Louis XVI, et m. à Senlis en 1797.

PICOT (Pierre), ministre du St évangile, né en 1746 à Genève, où il m. en 1822, descendait de Nicolas Picot, le compatriote et le compagnon de Calvin. Après quelques voyages qu'il fit en France, en Hollande et en Angleterre, où il se lia avec Franklin, P. Picot desservit 10 ans la cure de Sattigny, puis fut nommé en 1787 prof. de théologie à Genève, où ses prédications eurent beaucoup d'éclat. On a recueilli ses *Sermons*, Genève, 1823, in-8, publiés par le profess. Chenevière. — Picot-Belloc (Jean), frère puîné du botaniste Picot de La Peirouse (*v.* Peirouse), naquit à Toulouse en 1748. Il faisait partie des gardes-du-corps du roi à l'époque de la révolut., dont il embrassa avec chaleur les principes; et, en 1793, il exerçait les fonctions de commissaire des guerres à St-Girons, petite ville du département de l'Arriège. Décrété d'arrestation et traîné dans les prisons de Paris, il ne dut son salut qu'au 9 thermidor, et depuis ce temps jusqu'à sa mort, survenue en 1820, ne demeura occupé que de littérat. dramat. ainsi que de l'exploitation de ses propriétés. Outre divers écrits pub. pend. la révolution, et dans le sens des nouv. doctrines, on connaît de lui un drame en 3 actes intit. *les Dangers de la calomnie*, joué au théâtre du Lycée des Arts dans les dern. mois de 1794; et *le Père comme il y en a peu*, ou *le Mariage assorti*, comédie en 3 actes et en prose : cette dern. pièce, impr. ainsi que la précédente, fut dédiée par l'auteur au directoire exécutif et aux deux conseils. — Picot de Clorivière (Pierre-Jos.), de l'ex-soc. de Jésus, anc. rect. de Parame, m. à Paris en 1820, après avoir subi une longue détention au Temple sous le gouvernem. impérial, conserva toujours au corps dont il avait fait partie un attachement qu'il ne négligea aucune occasion de manifester, soit par des démarches, soit par ses écrits, au nombre desquels on cite : la *Vie de Louis-Marie Grignon de Montfort*, *missionnaire apostolique*, 1785, in-12; *Exercice de dévotion à St Louis de Gonzague*, trad. de l'ital. de P. Galpin, 1785, in-12; *Considérations sur l'exercice de la prière et de l'oraison*, Paris, an X (1802), in-12.

PICOTEAUL (Claude-Etienne), médecin, né à Salins vers le milieu du 17e S., m. en 1748 dans cette ville, dont il était devenu le maire, a laissé : *Analyse des fièvres*, Salins, 1704, in-8; *Réflexions sur la cause et la nature d'une maladie épizootique régnante dans le comté de Bourgogne*, ibid., 1714, in-8.

PICQUET (François), missionnaire, né à Lyon en 1626, fut nommé en 1652 consul à Alep, dont le pacha eut bientôt en lui assez de confiance pour l'établir juge de tous les différends qui s'élèveraient entre les chrétiens. Après la défaite et le remplacement de ce pacha, qui s'était révolté contre la Porte, le consul français n'en conserva pas moins son crédit auprès des musulmans, et s'en servit pour protéger le commerce et la relig. des Francs de toutes les sectes. Cependant il renonça à ses fonctions en 1660, et revint en France, où il entra dans les ordres et fut revêtu de plusieurs dignités ecclésiastiques. Il retourna à Alep en 1679 avec les titres d'évêque *in partibus*, de Césarople en Macédoine, et de vicaire apostolique de l'archevêché de Naxivan, en Arménie; mais il s'aperçut bientôt que ses efforts pour ranimer la foi des chrétiens dans ces contrées et pour convertir les hérétiques seraient plus efficaces s'il était investi de la dignité d'ambassadeur, très-respectée en Perse. Il la brigua donc par un zèle désintéressé, et l'obtint en 1681. Il partit aussitôt d'Alep, et s'achemina vers Ispahan, en passant par Diarbekr, Erzeroum, Erivan, Naxivan, Agulis, Tuscit, Vanand et Tauris, honoré partout des chrétiens qu'il rencontrait sur sa route, et les affermissant dans leur foi et leurs saintes espérances. Il arriva dans la capitale de la Perse en 1682, fut assez bien accueilli par le schah, et fit servir son séjour dans le pays au bien de la

religion. En 1683, il fut nommé évêque de Bagdâd, et l'année suivante il se rendit à Hamadan, qui est à moitié chemin de la première ville. Ce fut là qu'il m., en 1685. V. sa *vie*, attribuée à Anthelmy, év. de Grasse, Paris, 1732, in-12; et le 6e vol. des *Mémoires* du chev. d'Arvieux. — PICQUET (Fr.), missionn., né à Bourg-en-Bresse en 1708, partit pour les missions de l'Amérique septentrionale en 1735, et bientôt il eut toute la confiance des div. castes d'Indiens qui environnaient les établissem. français du Canada : il ne se contentait pas de les instruire, mais il savait encore leur ménager des avantages matériels qui les touchaient beaucoup plus. Aussi, dans la guerre de 1742, et dans celle de 1755, il rendit de grands services à la France en dirigeant lui-même les Indiens contre les Anglais. Après la défaite et la mort de Montcalm, qui furent suivies de la perte du Canada, Picquet gagna la Nouvelle-Orléans, escorté par ses fidèles Indiens à travers une si immense étendue de forêts et de déserts. De retour en France, il prêcha encore quelque temps, puis se retira dans une chaumière aux portes de Bourg, et y m. en 1781. Sa *vie*, écrite par l'astronome Lalande, se trouve au commencement du t. 26 des *Lettres édifiantes*, édit. de 1786. — PICQUET, jésuite, est auteur d'une *Histoire de l'ordre de Fontevrault*, Paris, 1642, in-4, et d'une *Vie de Robert d'Arbrisselles*, Angers, 1686, in-4. — PICQUET (Christophe), av., mort en 1779, a traduit de l'anglais plus. ouvr., et entre autres l'*Histoire de Jonathan Wild*, par Fielding, Paris, 1763, 2 vol. in-12. — V. MOTTE-PICQUET.

PICTET (BÉNÉDICT), ministre et théol. protestant, né à Genève en 1655, mort en 1724, avait long-temps professé la théologie avec éclat dans sa ville natale, et avait été reçu membre de l'acad. de Berlin. On a de lui 50 ouvr. dont on trouvera les titres dans le t. 1er des *Mém.* de Niceron. Nous citerons seulement : *Traité contre l'indifférence des religions*, Neufchâtel, 1661, in-12; *Theologia christiana*, Genève, 1676, 2 vol. in-8; traduit en français par l'auteur, Amsterdam, 1701, 2 vol. in-4; Genève, 1708, avec un 3e vol.; *Hist. de l'Eglise et du Monde*, etc., ib., 1712, in-4. — PICTET (Jean-Louis), astronome, de la même famille que le précéd., né à Genève en 1739, fut chargé avec Mallet, en 1768, d'aller observer le passage de Vénus sur le soleil dans les parties les plus éloignées de l'empire russe. L'état du ciel l'empêcha d'observer; mais il sut néanmoins utiliser son voy. par plusieurs remarques importantes. Il revint à Genève, entra au conseil des deux-cents, fut élu conseiller-d'état, puis syndic, et m. en 1781. Il avait pub. : *Observationes variæ occasione transitûs Veneris per solis discum, in Siberiâ, anno 1769, institutæ in Umbœ pago*, dans le tom. 2e des *Mémoires* de l'académie de Pétersbourg, pour cette année, 1769. — PICTET (Gabriel), né en 1710 à Genève, m. en 1783, brigadier des armées sardes, a publié un *Essai sur la tactique de l'infanterie*, Genève, 1760, in-4.

PICTET (MARC-AUGUSTE), success. du célèbre Saussure dans la chaire de philos. de l'université de Genève, et président de la société pour l'avancement des arts de la même ville, où il naquit en 1752, m. le 20 avril 1825, corresp. de l'institut de France, membre des sociétés royales de Londres, d'Edimbourg, de Munich, etc., avait fait partie en 1798 de la députation chargée de négocier la réunion de sa patrie à la république française, et d'acquitter les dettes de l'ancien gouvernem. Nommé en même temps l'un des quatorze délégués chargés, sous la dénomination de *Société économique*, d'administrer les fonds destinés à l'entretien du culte protestant et des établissemens de l'instruction publique, il ne cessa point de cultiver les sciences physiques et naturelles, à l'étude desquelles il s'était spécialement voué, devint membre, puis secrétaire du tribunat (1802-03), et, à la dissolution de cette législature, fut fait l'un des cinq inspect.-généraux de l'univ. impériale. Il se retira dans sa patrie après les évènemens politiques de 1814, et y finit ses jours au sein des occupations scientifiques et du commerce des savans. Il avait, depuis quelques années, ouvert un cours d'histoire naturelle qui fut très-suivi. Outre plusieurs morceaux insérés dans le *Journal de Paris*, dans les *Lettres* de Deluc, les *Voyages* de Saussure, etc., il a publié différens opuscules cités par Sennebier au tome 3, pag. 207-8, de l'*Histoire littéraire de Genève*. Nous nous bornerons à citer son *Essai sur le feu*, 1791, in-8, et son *Voyage de trois mois en Angleterre, en Ecosse et en Irlande*, 1803, in-8 : ce dernier ouvrage se compose de *lettres* qui parurent d'abord dans la *Bibliothèque britannique*, recueil littéraire créé en 1796 par Pictet, conjointem. avec M. Maurice et avec son frère (*v.* l'art. suiv.), et qui, depuis 1816, a eu pour titre : *Bibliothèque univ.* — Charles PICTET DE ROCHEMONT, frère puîné du précéd., né en 1755 à Genève, entra à 20 ans dans le régim. suisse de Dissebach au service de France, y passa 10 années, au bout desquelles il revint dans sa patrie, et lorsqu'en 1789 elle rentra sous le régime politique d'où l'avait fait sortir sept ans auparavant une révolut. aristocratique, il fut chargé par le nouveau gouvern. d'organiser les milices genevoises. Ce fut à lui que la ville remit le soin de sa défense en 1792 contre l'attaque qu'allaient diriger contre elle les troupes du gén. Montesquiou. La m. de son beau-frère, M. de Rochemont, condamné par le tribunal révolutionnaire, accrut encore la haine qu'il avait vouée au parti qui, de la France, lançait sur son pays des brandons de discorde. Il renonça aux emplois civils du moment que Genèvefut soumise à la France; et, retiré à la campagne en 1796, il partagea son temps entre l'agriculture et les lettres. A la *Biblioth. britannique*, dont nous avons parlé plus haut, et où il rédigeait principalem. les articles de littérat., de philosophie, d'économie politique et d'art milit., était joint un *Journal d'Agriculture*, qu'il remplit pend. 29 ans de détails instructifs sur les observat. et les expériences qu'il faisait à sa ferme de Lancy, devenue un modèle d'établissem. rural. La marche des évènemens politiques, à la fin de 1813, le rappela dans la carrière où il devait acquérir sa plus gr. gloire. Les souverains alliés occupaient Bâle : il s'y rend à la tête d'une députation, et obtient d'*eux* la promesse que l'indépendance de Genève sera reconnue et respectée dans la réorganisation qu'ils préparaient à l'Europe. Encore l'organe de cette républ. auprès des monarques alliés à Paris, puis à Vienne (déc. 1814), il fut choisi l'année suiv. par la confédération helvétique comme ministre plénipotentiaire au congrès tenu en août dans la capitale de France. Son heureuse issue pour la Suisse mérita à l'éloquent négociateur, après qu'il eut achevé sa mission dans un semblable voyage à Berlin, un diplôme où, au nom des 22 cantons, la diète *lui* exprima sa reconnaissance. Entouré de la considération que lui avaient acquise ses talens et de nombreux services, Pictet m. à Genève le 29 décembre 1824. Le t. 15, p. 255, de la *Revue encycloped.*, contient sur lui une *Nécrologie* très-détaillée, qu'on eût cependant pu rendre plus complète par une exacte indication des ouvr. qu'il a publiés, et parmi lesquels nous devons nous borner à mentionner les suiv. : *Tableau de la situation actuelle des Etats-Unis d'Amérique, d'après Morse et les meill. aut. améric.*, 1795-96, 2 vol. in-8; *Educat. prat.*, trad. libre de l'anglais de Marie Edgeworth, 1800, in-8; 1801, 2 vol. in-8; *Traité des assolemens*, ou *l'Art d'établir les rotations des récoltes*, 1801, in-8; *Théologie naturelle*, etc., trad. librement de l'anglais de Paley, 1804, 1817, in-8; *Cours d'agriculture angl., avec les développemens utiles aux*

agriculteurs du continent, 1810, 10 vol. in-8 : ce dern. ouvr. est la réimpr. de la partie qui, dans chaque numéro de la *Biblioth. britannique*, était consacrée à l'agriculture.

PICTON (Thomas), général anglais, né dans la principauté de Galles, servit avec distinction dans la guerre maritime de la fin du 18e S., pendant laquelle l'Angleterre enleva à la France et à l'Espagne leurs colonies. Il se distingua depuis, sous les ordres du duc de Wellington, en Espagne, en Portugal et en Flandre, et fut tué d'un boulet de canon à la journée de Waterloo, le 18 juin 1815. C'était un militaire estimé, ferme dans ses résolutions, incapable de cacher sa pensée, et doué surtout d'un rare désintéressement.

PICTOR. V. Fabius.

PICTORIUS (George), méd., né en 1500 à Villingen, ville d'Allemagne, dans la forêt Noire, professa son art à Fribourg en Brisgau et le pratiqua à Ensisheim dans la Haute-Alsace. Nous citerons de lui : *de Peste et Papulis puerorum, lib. duo*, Bâle, 1555, in-8; *Rei medicæ totius compendiosa Tractatio*, ibid., 1558, in-8; *Sermonum convivalium libri decem*, ibid., 1559, in-8; *Scholia in Marbodæum de gemmis et lapidibus*, ibid., 1559, in-8; *Physicorum quæstionum Centuriæ tres*, ibid., 1568, in-8.

PIDANZAT. V. Mairobert.

PIDOU DE SAINT-OLON (François), diplomate français, né en Touraine en 1640, fut souvent employé par Louis XIV dans des missions de confiance. En 1693, il fut envoyé en ambassade auprès de Mouley-Ismaël, empereur de Maroc, qui avait donné par écrit des espérances très-positives de conclure un traité de commerce favorable à la France; mais le négociateur franç. reçut de ce prince, presque en même temps, sa prem. audience et son audience de congé, et s'en revint sans avoir pu rien entreprendre. Il m. en 1720. On a de lui : *État présent de l'emp. de Maroc*, Paris, Brunet, 1694, in-12, fig. On lui attribue, avec assez de probabilité, la traduction de l'ouvr. de Marana, intitulé : *les Evénemens les plus considérables du règne de Louis-le-Grand*, *dédiés à Mgr. le card. d'Estrées*, Paris, 1690. — Pidou de Saint-Olon (Louis-Marie), missionnaire, évêque de Babylone et consul de France en Perse, était frère du précédent, et naquit à Paris en 1637. Ce fut à lui que l'on dut la réunion de l'église arménienne à l'église romaine, en Pologne; mais ses efforts n'aurent pas un résultat aussi heureux en Perse. Il m. paralytique à Ispahan en 1717, âgé de plus de quatre-vingts ans. Dans le tome 3 de l'*Explication littérale, etc., des cérémonies de la messe* (Paris, 1726), on a imprimé une *Version de la liturgie arménienne*, qui est du P. Pidou. Il avait aussi composé une *courte Relation de l'état*, *des commencemens et des progrès de la mission apostolique aux Arméniens de Pologne*, *de Valachie et provinces circonvoisines*, *et de l'érection du collège pontifical de Léopold*, etc., qui est restée MS. dans la biblioth. de St-Silvestre de Monte-Cavallo, à Rome.

PIDOUX (Jean), médecin de Henri III, de Henri IV, et de Louis de Gonzague, duc de Nevers, né à Paris, au milieu du 16e S., m. en 1610, doyen de la Faculté de Poitiers, a rendu son nom illustre dans la médecine, par la découverte des eaux de Pougues en Nivernois, et par l'administration de la douche, inconnue en France avant lui. Il est auteur de deux petits traités, l'un *de la Vertu et des Usages des fontaines de Pougues*, Poitiers, 1597, in-4; l'autre *sur la Peste* (en lat.), 1605, in-8. — Pidoux (François), fils du précédent, et médecin comme lui, m. en 1662, à l'âge de 78 ans, est connu par quelques écrits, parmi lesquels il faut remarquer le suivant : *in actiones Juliodunensium virginum Exercitatio*, Poitiers, 1635, où il attribue à la possession du diable les faits et gestes des religieuses de Loudun.

PIE Ier (St), pape, successeur d'Hygin, était natif d'Aquilée. Il parvint au saint-siége en 142, et m. en odeur de sainteté après un règne de 8 ans, suiv. Lenglet du Fresnoy, de 15 ans, suiv. Alletz, et de 10 suivant le P. Pagi. Sa piété lui avait mérité le surnom de *Pie*, et son zèle à combattre les hérésies de Valentin et de Marcion lui valurent le titre de *martyr*. L'histoire ne nous fait connaître aucun acte remarquable de son pontificat. On trouvera dans Fontanini (*Histoire d'Aquilée*) des détails étendus sur ce souverain pontife et une discussion approfondie sur l'authenticité de quelques-unes des *lettres* qui lui sont attribuées : St Anicet lui succéda.

PIE II (Æneas-Sylvius PICCOLOMINI, pape sous le nom de), né en 1405 à Corsignano dans le Siennois, dont il changea ensuite le nom en celui de Pienza, fut employé de bonne heure dans les affaires ecclésiastiques : en 1431, il était au concile de Bâle en qualité de secrétaire du cardinal Dominique Capranica; il fut ensuite attaché en la même qualité à plus. autres cardinaux, passa au service de Frédéric III, et s'acquitta de diverses ambassades à Rome, à Naples, à Milan, en Bohême et dans d'autres cours. Il occupa ensuite successivement les siéges de Trieste et de Sienne, fut revêtu de la pourpre par Calixte III, en 1456, et lui succéda deux ans après, en 1458. Il s'était d'abord montré le défenseur de l'autorité des conciles, mais à peine monté sur le trône pontifical, tous ses efforts parurent tendre à l'anéantissement de cette même autorité. Sur la fin de sa carrière, il exprima de vifs regrets, et rejeta ses fautes sur sa jeunesse et son inexpérience. Il fit des efforts à peu près infructueux pour engager les princes chrétiens à une croisade contre les Turks. Dans l'espoir de les entraîner par son exemple, il annonça, pour l'année 1464, le départ d'une expédition à la tête de laquelle il voulait se mettre; mais la mort le frappa en 1464, à Ancône, au moment où il se disposait à s'embarquer. Ce fut sous le pontificat de Pie II que fut agitée l'affaire de la *pragmatique sanction*. Ses *œuvres* ont été recueillies en 1 vol. in-fol., Bâle, 1571; mais on a impr. séparément : ses *OEuvres historiques et géographiques*, Helmstadt, 1699, et Leipsig, 1707, 3 vol. in-4, publ. par Gaspard Cœrber et J.-A. Schmidt; ses *Harangues*, Lucques, 1755-1759, 4 vol. in-4, renfermant des pièces inédites, mises au jour par J.-D. Mansi; des *Lettres* dont l'édit. la plus complète est celle de Nuremberg, 1481; enfin son roman d'*Euryale et Lucrèce*, trad. en franç. par J. Millet et par Octavien-de-St-Gelais. On le croit auteur des *Mém. sur sa vie*, publ. par J. Gobellin, Rome, Basa, 1584, in-4; et Francfort, 1614, in-fol, avec une continuation par Jacq. Piccolomini, cardinal de Pavie. Paul II fut le successeur de Pie II.

PIE III (François TODESCHINI), pape, fils d'une sœur du pape Pie II, fut fait par son oncle, archevêque de Sienne et cardinal. En 1503, il succéda au pape Alexandre VI, et m. le 18 octobre de la même année, 25 jours après son élection. Ses vertus avaient fait concevoir l'espérance qu'il réparerait le tort qu'avaient fait au saint-siége les crimes de son prédécesseur. Cependant, dès son avènement au trône pontifical, voulant user de représailles à l'égard de Louis XII qui protégeait le duc de Valentinois, fils du pape précédent, il avait banni tous les Français des états ecclésiastiques. Jules II fut son successeur.

PIE IV (Jean-Ange MEDICI ou MEDICHINO, pape sous le nom de), était originaire de Milan et frère du marquis de Marignan, général de Charles-Quint. Il occupa plus. postes importans sous les pontifes Clément VII, Paul III, Jules III et Paul IV, et succéda à ce dernier, le 25 décembre 1559. Il

montra beaucoup de zèle pour les progrès et la prospérité de la religion, fit la guerre aux Turks, rétablit le concile de Trente, et, à force de zèle et de persévérance, eut la gloire de le terminer en 1563. Rome lui dut des embellissemens; il répara les églises, établit au Vatican une imprimerie destinée à reproduire les meilleures éditions des SS. Pères, institua les séminaires, et donna une bulle pour le rétablissement de l'ordre de St-Lazare-de-Jérusalem. On lui reproche les rigueurs qu'il exerça contre ses ennemis, et particulièrement contre les Caraffa. Il m. le 9 décembre 1565, âgé de 66 ans. Son neveu, St Ch. Borromée, lui ferma les yeux, et après lui Pie V occupa la chaire pontificale.

PIE V (St), pape, nommé Mich. GHISLERI, fils d'un sénateur de Milan, né à Bosco, près d'Alexandrie, en 1504, se fit religieux de l'ordre de St-Dominique à l'âge de 15 ans; plus tard il enseigna la philosophie et la théologie, fut ensuite prieur de plus. couvens, et fit revivre la règle de St-Dominique dans toute son austérité. Son zèle à poursuivre les hérétiques lui valut d'abord l'emploi d'inquisiteur de la foi dans le Milanez et la Lombardie, puis celui d'inquisiteur-général et le chapeau de cardinal. Elu pape en 1566, il conserva son inflexible sévérité, rétablit la discipline ecclésiastique, corrigea les mœurs, et travailla avec ardeur à mettre en vigueur les principes du concile de Trente. Les annales du temps offrent de déplorables exemples de la sévérité dont il usa à l'égard des hérétiques. Aonius Palearius, écrivain célèbre, l'une de ses victimes, périt sur un bûcher. Il fit de vains efforts pour établir la suprématie de l'Eglise sur toutes les puissances séculieres; sa bulle même *In Cœnâ Domini*, qu'il avait publiée dans cette vue, est tombée en désuétude depuis Clément XIV. La mémorable victoire de Lépante qu'il avait préparée en contribuant aux frais de l'armement, est l'évènement le plus remarquable de son règne. Toute sa vie fut remplie par des actes de bienfaisance, et cependant à sa mort, en 1572, le peuple se réjouit d'être débarrassé de sa censure. Il a été béatifié par Clément X cent ans après sa mort, et canonisé par Clément XI en 1713. On a de lui: des *lettres*, imprimées à Anvers, 1640, in-4. Sa *Vie* a été écrite en italien par Jérôme Catena, son secrétaire, et en latin par Ant. Cabutio, supérieur des barnabites; toutes deux se trouvent dans le recueil des Bollandistes. La plus détaillée est celle que nous a laissée le P. Touron dans les *Hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, tome 4.

PIE VI (Jean-Ange BRASCHI, pape sous le nom de), successeur de Clément XIV, naquit à Césène, petite ville de l'état ecclésiastique, en 1717. Sous Benoît XIV, il avait été trésorier de la chambre apostolique; son mérite l'éleva au cardinalat sous Ganganelli, et après la mort de ce pontife, Braschi fut appelé à lui succéder, le 14 fév. 1775, par les suffrages presque unanimes des cardinaux et avec l'agrément des différens souverains de l'Europe. Les prem. actes de sa puissance annoncèrent un pontife pieux et charitable, en même temps qu'un souverain digne du trône. Rome fut embellie de plusieurs monumens, les malheureux furent soulagés; on entreprit le desséchement des marais Pontains, et sans les infortunes qui ont accablé Pie VI, peut-être eût-il réussi dans ce grand et noble projet. Faire la paix, concilier tous les esprits par des voies de modération et de douceur, était, relativement aux affaires ecclésiastiques, ce qu'il désirait le plus. Aussi en 1782, ayant eu à ce sujet quelques démêlés avec Joseph II, il fit volontiers le voyage de Vienne pour rétablir la bonne intelligence. Il avait montré la même déférence avec la cour de Naples; et, par cette sage conduite, il avait su, quoique ferme et inflexible pour tout ce qui pouvait être contraire aux intérêts de l'Eglise, se concilier l'estime et le respect des rois, même hérétiques; sa charité, sa figure douce et majestueuse, l'air noble et religieux avec lequel il officiait et paraissait en public, lui avaient attiré facilement l'amour et l'admirat. des peuples. Pie VI méritait un règne heureux et tranquille; il avait tout fait pour le préparer, lorsque la révolution française qui éclata lui fit prévoir les maux qui allaient l'accabler. Le pape ne pouvait approuver la nouvelle constitution du clergé: il lança des bulles contre les prêtres réfractaires, adressa des brefs consolans à ceux qui étaient persécutés, et ouvrit un asile à ceux qui se réfugiaient au-delà des Alpes. Cependant on l'accusa d'avoir favorisé les armées austro-russes en 1792. C'en fut assez pour le directoire, et Bonaparte reçut ordre d'entrer dans les états du Saint-Père. En 1796, le général franç. prit Urbain, Ferrare, Bologne et Ancône. La paix de Tolentino, que le pape acheta 31 millions, et pour laquelle il livra en outre plusieurs des chefs-d'œuvre en tout genre qui décoraient Rome, retarda un instant sa chute. La mort de Duphot, tué d'un coup de feu dans une émeute, fut un nouv. prétexte pour le directoire; on accusa le St père et les Romains, on cria à la révolte, et le général Berthier vint camper (29 janv. 1798) devant Rome, dont bientôt les portes lui furent ouvertes. Maître de la personne du St père, il le fit transporter à Sienne, puis dans une chartreuse près de Florence. On le promena ainsi quelque temps en Italie; enfin, malgré les souffrances qui menaçaient sa vie, le directoire, alarmé des progrès des armées russe et autrichienne, crut devoir s'assurer de la personne du pape en le faisant amener en France. L'illustre et malheureux captif, puisant toutes ses forces dans la religion, montra une patience et une douceur inaltérables. Il eut au moins pour consolation dans ses disgrâces, les témoignages d'amour que lui prodiguèrent les peuples à Gap, à Grenoble, à Veiron: hommages sincères rendus à un pontife mourant dans l'infortune. Arrivé à Valence où était fixé son séjour, Pie VI sentit redoubler ses douleurs, et il expira le 29 août 1798, entouré de quelques amis fidèles. On lui accorda quelques honneurs funèbres. A l'époque du concordat son corps a été rendu à la basilique de St-Pierre, et ses entrailles ont été déposées à Valence. Il a paru des *Mémoires historiques et philosophiques* qui sont contre Pie VI une virulente diatribe; l'abbé Blanchard a défendu la mémoire de ce pontife dans un *Précis sur sa vie*, Londres, 1800, in-12. Nous citerons en outre, comme ouvr. utiles à consulter pour l'histoire de ce souverain pontife, *les Martyrs de la foi*, par M. l'abbé Aimé Guillon; *Viaggio del Pelegrino apostolico*, Rome, 1799; les *Mém. de M. l'abbe d'Hesmivy d'Auribeau*, publ. en plusieurs parties sous les titres suivans: *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution franç., recueillis par les ordres de Pie VI*, Rome, 1794-95, 2 vol. in-8; *Bienfaits de Pie VI et de ses etats envers les Français emigrés*, Rome, 1796, in-8, trad. en italien; *Oraison funèbre de Pie VI*, prononcée en latin par Mgr. Brancadoro, Venise, in-8, trad. en fr., et dédiée à S. M. Louis XVIII, Venise, 1800, in-fol., in-8 et in-16, traduite du français en italien par d'Auribeau (Rimini 1800), et augmentée d'un grand nombre de notes inédites et précieuses sur l'enlèvem. de Pie VI, son voy. en France et sa mort. Enfin nous avons des *Extraits* de quelques écrits de l'auteur des *Mémoires* ci-dessus, impr. à Pise, 1814, 2 vol. in-8, et qui renferment des détails inédits. M. Durozoir a pub. en 1825, sous le titre d'*Eloge histor. de Pie VI* (Paris, Cosson, in-8), un panégyrique de l'infortuné pontife qu'il semble surtout avoir voulu venger de la France et des monumens qui y subsistent à la défaveur de ce St père. V. les *Tables du Moniteur* jusqu'à 1800.

PIE VII (Grégoire-Louis-Barnabé CHIARA-

MONTI), né en 1740, à Césène dans la Romagne, d'une famille noble mais peu aisée, et se disant alliée à la maison française de Clermont, prit de bonne heure l'habit de bénédictin, et prononça ses vœux au couvent de Ste-Marie dans sa ville natale (1758). Il alla peu après commencer au monastère de Ste-Justine, à Padoue, ses études théologiques, qu'il termina au collége de St-Anselme à Rome. Devenu à son tour professeur, il enseignait depuis 9 ans la théologie dogmatique dans ce même séminaire, lorsqu'à son avènem. au pontificat, Pie VI, dont il était parent, l'éleva à la dignité d'abbé dans son ordre. Nommé à 40 ans évêq. de Tivoli, Chiaramonti fut décoré de la pourpre en 1785, et transféré en même temps au siége d'Imola, en remplacement du card. Bondi, oncle maternel de Pie VI. Sur ce nouveau siége, comme dans celui qu'il quittait, le prélat se fit aimer par sa modération et sa charité; et lorsqu'en 1796 le traité de Tolentino eut détaché son diocèse de l'état romain pour l'incorporer à la républ. cisalpine, non-seulement il prêcha à son troupeau la soumission et l'obéissance, mais il prévint une foule de vengeances par le crédit que sa conduite lui avait acquis auprès des vainqueurs de l'Italie. La mort de Pie VI ayant rendu vacante la chaire de St-Pierre, le sacré collége fut convoqué à Venise. Les débats du conclave furent longs; deux factions obstinées le partageaient; elles firent de vains efforts pour composer une majorité de suffrages à leurs candidats, et c'est à l'impossibilité où elles furent d'y parvenir que Chiaramonti dut son élect. (14 mars 1800). Le pontife, qu'on cherchait à retenir, partit incontinent pour Rome; il y fit son entrée solennelle le 3 juillet suivant, et put bientôt s'applaudir d'être venu lutter en faveur de la tolérance et de l'humanité contre les vexations qu'exerçaient dans l'état romain les troupes napolitaines, puis contre les réactions de la cour de Sicile envers Naples. Après avoir fait choix de l'habile Consalvi pour son ministre, il porta ses soins à l'administration intérieure. La bulle *Post Diurnas*, qu'il lança le 30 nov. 1800, établit, avec des réglem. d'une haute sagesse, la formation d'un ordre judiciaire; l'agricult., les beaux-arts commencèrent à renaître, et le commerce affranchi de toutes entraves, prit dans Rome un essor jusqu'alors inconnu. Les intérêts de l'Eglise ne réclamaient pas moins instamment la sagesse et les efforts de Pie VII. C'était alors une opinion fort accréditée que cette révolut. française, qui avait porté de si rudes atteintes à la hiérarchie sacerdotale, était surtout l'œuvre des philosophes : de là naquit la pensée de relever de sa défaite la société redoutable des jésuites, milice toute dévouée au saint-siége, et qui autrefois avait montré, dans ce qu'on appelait l'instruction de la jeunesse, tant d'adresse à restreindre à un cercle donné la marche des esprits, et tant de persévérance à combattre les innovations intellectuelles, quelle qu'en fût la nature ou l'espèce. Accédant aux demandes spontanées des cours de St-Pétersbourg et de Naples, Pie VII donna aux jésuites des brefs d'autorisation pour se reformer par maisons dans certaines contrées de l'empire de Russie et dans le royaume de Sicile : plus tard la société elle-même fut formellement rétablie par la bulle du 7 août 1814; et c'est dans ce même temps que le saint-siége lançait ses foudres contre les francmaçons, contre les sociétés secrètes d'Italie, dites de *Carbonari*, et enfin contre les sociétés bibliques elles-mêmes. Mais n'anticipons point sur la marche des évènemens. La France prenait une face nouvelle. Bonaparte qui venait de renverser le gouvernement directorial, voulut faire concourir la religion aux nouvelles usurpations qu'il méditait. Du champ de bataille de Marengo il ouvrit avec le St-siége les premières négociations d'un concordat, qui fut signé entre la France et Rome, le 15 juillet 1801. Mais une longue série de mécontentemens réciproques et de démêlés allait naître de l'exécution même ou de l'interprétation de ce traité. Vers 1804, le consul, devenu empereur, voulut engager le saint père à venir le sacrer à Paris; il se montra un peu plus traitable. Pie VII ne se dissimulait pas que par cette démarche il allait s'attirer l'animadversion de toutes les têtes couronnées; mais il se flattait qu'elle lui devait fournir l'occasion et les moyens d'obtenir ce qu'il demandait dans l'intérêt de l'Eglise : il céda aux désirs de Napoléon et vint à Paris. Ses espérances furent trompées; le nouvel empereur voulait des concessions, mais n'en accordait pas; et quelques mois après le retour du saint père à Rome, le général Gouvion-Saint-Cyr s'emparait d'Ancône ainsi que des villes maritimes sur l'Adriatique. Les réclamat. de Pie VII eurent pour réponse, que, s'il voulait conserver ses états, il devait en fermer les ports aux Anglais. Résolu à ne rompre sa neutralité naturelle avec aucune puissance de l'Europe, le pape montra alors toute sa fermeté; les états de l'Eglise étaient un domaine qui lui était confié; il ne pouvait le céder; il ne pouvait le défendre : il attendit les évènem. Une excommunication qu'il lança contre son ambitieux ennemi était le seul moyen qui lui restât de protester publiquement contre ses usurpat. En 1809, les généraux Miollis et Rudet occupèrent Rome; Pie VII était assiégé dans le palais Quirinal. Rudet y pénétra dans la nuit du 5 au 6 juillet, et signifia au pape qu'il fallait, ou renoncer à la puissance temporelle, ou le suivre. Pie VII se leva sans répondre et obéit. Bientôt il fut enlevé de Rome, et ensuite amené à Fontainebleau, où il montra la même constance. Les premiers revers de Napoléon, et surtout la révolte du roi Joachim, l'engagèrent à renvoyer le pape en Italie; et il le fit partir le 23 janvier 1814. Le pontife fut aussi ferme contre les offres de Joachim que contre les menaces de l'empereur, et après avoir lutté encore quelque temps, il eut la consolation de voir l'intégrité et l'indépendance de ses états respectées par le congrès de Vienne. Un bon gouvernement le fit alors aimer de ses sujets, comme sa fermeté dans le malheur lui avait mérité l'intérêt et l'admiration. Digne successeur de St Pierre et vicaire de Jésus-Christ, il reçut dans ses états la famille persécutée de celui qui avait été son plus cruel ennemi. Il jouissait en bonne santé du repos qu'il avait si bien acheté; lorsque le 6 juillet 1823, anniversaire du jour où il avait été enlevé de Rome, une chute vint hâter la fin de ses jours, et lui causa la maladie dont il est mort le 20 août suivant. Il avait bien mérité tous les regrets qui l'ont suivi dans la tombe, et il a laissé au cardinal della Genga, son successeur sous le nom de Léon XII, outre le patrimoine de l'Eglise intègre, l'exemple des plus grandes vertus, comme pape et comme souverain. Parmi les nombreux écrits qui ont trait à la *vie* ou aux divers actes du pontificat de Pie VII, nous mentionnerons : *Omelia del cittadino cardinale Chiaramonti, vescovo d'Imola.... nel giorno del santissimo natale, l'anno* 1795, traduit en franç. par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, Paris, 1814, in-8; 3e édit. avec le texte italien, 1818, in-8 : c'est sur cette version qu'ont été faites celles qui ont paru en allem., en angl., en espagnol; *Correspondance authentique de la cour de Rome avec la France*, 1814, in-8, plus. fois réimprimé; *Histoire des malheurs et de la captivité de Pie VII*, par M. A. de Beauchamp, Paris, 1814, in-12; *Relation authentique de l'assaut donné le* 6 *juillet* 1809 *au palais Quirinal*, trad. de l'ital. par *Lemière d'Argy*, Paris, Nicolle, 1814, in-8; *les Quatre Concordats*, etc., par M. de Pradt, Paris, Bechet, 1818, 2 vol. in-8, plus. fois réimpr.; *du Pape et des jésuites*, ou *Exposé de quelques évènemens du pontificat de Pie VII* (par M. Tabaraud), 1815, in-8, 2e édit.;

Esquisses histor. et politiques sur Pie VII, etc., par M. Guadet, 1823, in-8; *Précis histor. sur Pie VII*, etc., par J. Cohen, Paris, Delaunay et Le Clère, in-8; *Vie du souverain pontife Pie VII*, par H. Simon, 1823, in-18.

PIEDAD (le docteur FRANCESCO de LA), est l'auteur que l'on croit pseudonyme de plus. ouvr. satiriques, entre autres un contre les jésuites, sous le titre suivant : *Teatro jesuitico, apologetico discurso con saludables*, Coimbre, 1654, in-4.

PIÉMONT. V. SARDAIGNE et SAVOIE.

PIEMONT (NICOLAS OPGANG surnommé), peintre paysagiste, né à Amsterdam en 1659, m. à Vallenhoven, dans le Piémont, en 1709; fut élève de Martin Saagmolen et de Nicolas Molenaer. Ayant séjourné fort long-temps en Italie, il y a laissé ses ouvr., et on n'en trouve que très-peu dans la Hollande, sa patrie.

PIEMONTESE (ALESSI), nom sous lequel Guillaume Ruscelli, médecin ital., mort en 1565, a publié le secret de ses remèdes. On en a fait des éditions nombreuses, in-8 et in-16.

PIEN, jésuite flamand, mort en 1740, fut un des collaborateurs bollandistes de la continuation des *Actes des saints*. La *Vie de St Ignace*, qui y a été insérée, lui appartient.

PIENNES (JEANNE DE HALLUYN DE), fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis, fut passionnément aimée de Franç. de Montmorency, fils du connétable de ce nom, et en reçut par écrit une promesse de mariage. La famille du jeune Montmorency y ayant mis opposition, elle s'en désista elle-même et se retira au couvent des Filles-Dieu à Paris. Le P. Berthier (t.54 de *l'Hist. de l'Eglise gallicane*) a donné d'amples détails sur ces faits.

PIENS (FRANÇOIS), médecin du 17e S., exerça sa profession à Hoorn dans la West-Frise, et publia en lat. un *Tr. des fièvres*, qui a été réimp. à Genève, 1689, in-4.

PIEPAPE (NICOLAS-JOSEPH PHILPIN DE), lieutenant-général des bailliage et présidial de Langres, où il naquit en 1731, fut appelé à Paris par le garde des sceaux en 1787, pour être commissaire du roi, chargé de la rédaction des réglemens relatifs aux frais de justice. Il publia des *Observations sur les lois criminelles de France* (Paris, 1789-90, 2 vol. in-4), recommandables par des principes très-justes et très-favorables à l'humanité. Il m. dans les prisons de Langres en 1793, et a laissé d'autres MSs. qui n'ont point été publiés; ce sont entre autres : des *Observations sur l'hist.*; une *Traduct. de Florus* et des *Poésies fugitives*.

PIERCE (EDWARD), peintre anglais, mort à Londres vers le milieu du siècle dernier, se distingua dans les genres de l'histoire et du paysage, sous les règnes de Charles Ier et de Charles II. La plupart de ses ouvr. furent la proie des flammes, dans l'incendie de Londres de 1666.

PIERCE (JACQUES), théologien presbytérien anglais, né à Exeter, mort en 1730 dans la même ville, desservait une congrégation; mais un pamphlet, intitulé *l'Inquisition d'Occident*, lui fit perdre sa place en 1725. On a encore de lui une *Défense des protestans dissidens*; des *Commentaires sur les Epîtres de St Paul*, et plus. *Sermons*.

PIÉRIDES (mythologie), filles de Piérus, roi de Macédoine, furent métamorphosées en pies, selon la fable, pour avoir disputé aux Muses le prix de la poésie. On donne quelquefois aux Muses elles-mêmes le nom de Piérides, soit à cause de leur victoire sur les filles de Piérus, soit à cause du mont Piérus, en Thessalie, qui leur était consacré.

PIERIUS. V. VALERIANUS.

PIERQUIN (JEAN), curé de Châtel-sur-Aisne, dans le diocèse de Reims, né à Charleville vers 1672, mort en 1742, avait consacré à l'étude de la physique le temps dont il pouvait disposer après avoir rempli les fonctions de son ministère. On a de lui : des *Œuvres philosophiq. et géographiq.*, Paris, 1744, 1 vol. in-12; une *Vie de St Juvin*, Nanci, 1732, 1 vol. in-8; et deux *dissertations*, l'une *sur la conception de J.-C. dans le sein de la Vierge Marie*, et l'autre sur une *Ste Face*, conservée dans le monastère de Montreuil-sous-Laon, abbaye de filles de l'ordre de Cîteaux.

PIERRE (ST), dit *le Prince des apôtres*, fils de Jean et frère de St André, se nommait d'abord *Simon*. Son frère, qui avait été le prem. disciple du Sauveur, le présenta à ce maître divin, qui le choisit pour être son vicaire, et lui donna le nom de *Cephas* (Pierre), comme à la pierre fondamentale de son église. Nous ne rapporterons point toutes les circonstances de la vie de ce saint. L'Evangile en donne les détails jusqu'à la descente du Saint-Esprit. Après ce grand évènement, on sait que ses discours et ses miracles convertirent dans Jérusalem un gr. nombre de Juifs. Dans la suite, ayant quitté cette ville pour prêcher parmi les nations, il fixa son premier siége à Antioche. On croit qu'il vint à Rome sous le règne de Néron, et qu'il y souffrit le martyre avec saint Paul l'an 65. On a de lui 2 *épîtres* adressées de Rome aux Juifs convertis.

PIERRE (ST), l'un des plus illustres prélats de son temps, occupait vers l'an 300 le siége d'Alexandrie, et souffrit le martyre en 311. Pendant son épiscopat, il avait composé des *canons pénitentiaux*; il a laissé en outre quelques *lettres*, qui ont été conservées par Théodoret *dans le 4e* livre de son *Histoire*.

PIERRE (ST), religieux de l'ordre de Saint-Bernard, né en 1100, et élevé malgré lui sur le siége archiépiscopal de Tarentaise en Savoie, était si renommé pour sa sagesse et ses vertus, que le pape ne craignit point de le choisir pour conciliateur entre Louis VII, roi de France, et Henri II, roi d'Angleterre. Il réussit; et, s'il n'eut pas le même succès lorsqu'il voulut réconcilier le roi d'Angleterre avec son fils, ce n'est point le pieux archevêque qu'il faut en accuser. Il m. en 1174, et fut mis au rang des saints en 1191 sous le pontificat de Celestin III. On trouve sa *vie* dans l'*Histoire de Citeaux*, par D. Lenain, t. 2.

PIERRE CHRYSOLOGUE (ST), archevêque de Ravenne, né à Imola, élu vers 433, et mort en 452, se distingua par son attachement à la foi orthodoxe. Son éloquence lui a valu le surnom de *Chrysologue*, qui lui fut donné deux siècles et demi après sa mort par l'archevêque Félix. On a de lui : 176 *discours* ou *homélies*, qui ont été recueillis par le P. Séb. Paoli, clerc régulier. La meilleure édition est celle d'Augsbourg, 1758, 1 vol. intit. : *S. Petri Chrysologi Sermones aurei cum notis variorum*.

PIERRE *d'Alcantara* (SAINT), fils d'un gouverneur de cette ville, où il naquit en 1499, renonça, dès l'âge de 16 ans, aux avantages que sa naissance lui promettait dans le monde, pour entrer dans un cloître de l'ordre de Saint-François. Il y devint un modèle de pénitence et de mortificat. Sainte Thérèse, qui fait un grand éloge des vertus de ce saint, a donné en même temps plusieurs détails sur l'austérité de sa vie, qu'il termina en 1562. On a de lui : un *Traité de l'oraison mentale*, et un autre *de la Paix de l'âme*. Il a été béatifié par Grégoire XV en 1622, et mis au rang des saints par Clément IX en 1629.

PIERRE. V. MARTYR, NOLASQUE et PASCAL.

PIERRE DE COURTENAI, empereur de Constantinople, comte de Nevers et cousin-germain de Philippe-Auguste, auquel il fut toujours fidèle, se vit en 1216 appelé à l'empire de Constantinople à la mort de Henri Ier, frère de Baudouin, qui, à la tête des croisés, s'était emparé en 1204 de cette capitale de l'Orient. Il s'y rendit avec sa femme et ses enfans. Trahi d'abord par les Vénitiens, et en-

suite par Théodore Lange, de la famille des Commène, il fut pris par ce dern., et mis à mort après deux ans de captivité.

PIERRE Ier (ALEXIOWITSCH), tzar de Moscovie, surnommé *le Grand*, naquit en 1672. Il était fils du tzar Alexis Michaëlowitsch, et succéda à son frère aîné. Les premières années de son règne furent troublées par une révolte. Il était sur le trône au préjudice d'Ivan, un de ses frères. Les strélitsch, que l'on pourrait appeler les janissaires russes, prirent le parti du prince que l'on frustrait du trône, et Pierre fut obligé de le partager avec lui. Bientôt la m. lui enleva son collègue. Déjà il avait montré une partie de son ardeur milit. et de ses talens polit. La prise d'Azof, en 1696, donna aux Russes une place qui leur servit de barrière contre les attaques des Turks. Le tzar avait établi dans ses armées une discipline nouvelle. Il méditait un plus grand projet. Toutes les nations de l'Europe étaient alors policées; la Russie seule était encore plongée dans la barbarie. Pierre méditait de faire un voyage chez les autres peuples, pour s'instruire de tout ce qui pouvait contribuer à la fortune et à la prospérité d'un état; et, dans ce dessein, il se rendit en Hollande en 1697 par l'Allemagne. Les chantiers de Saardam, village à deux lieues d'Amsterdam, étaient alors les plus célèbres pour la construction des vaisseaux. Sous le nom de Peter Michaëlof, le tzar se fit inscrire parmi les ouvriers, reçut leurs leçons, et devint bientôt habile charpentier. De Hollande, il passa en Angleterre, où il trouva des ingénieurs capables d'achever et de diriger le canal qui devait joindre le Don et le Wolga. Pierre se disposait à passer aussi en Italie, lorsqu'il apprit à Vienne une nouvelle révolte des strélitz. Arrivé dans ses états, il montra une sévérité que l'on peut taxer de cruauté. Il fit périr presque tous les rebelles, qui étaient au nombre de 40,000, et fut lui-même le bourreau de plusieurs. Il établit à cette époque plusieurs réformes; mais bientôt de législ. il voulut redevenir conquérant. Charles XII, très-jeune encore, venait de monter sur le trône de Suède. Auguste, roi de Pologne, et le tzar prétendirent lui enlever son royaume. De là vint cette guerre qui fut, pendant 9 ans, si glorieuse pour le jeune monarque suédois, et si désastreuse pour ses ennemis; mais, comme l'avait prédit le prince russe, les Suédois lui avaient appris eux-mêmes à les vaincre, et la journée de Pultawa, en 1709, changea la fortune. La Livonie, l'Iogrie, la Finlande, une partie de la Poméranie suédoise furent les fruits de cette victoire, qui abattit la puissance de Charles. A son retour, le tzar fut enfermé par les Turks près de la rivière de Pruth. La tzarine Catherine le tira d'embarras en traitant avec le général ennemi, et lui sauva ainsi la honte et les suites fâcheuses d'une défaite. Ce fut en mémoire de cet évènement qu'il fonda pour les femmes l'ordre de Ste-Catherine, comme au retour de ses voy. il avait fondé ceux de St-André et de St-Alex.-Neuski pour récompenser le mérite, soit civil, soit militaire. Quand il vit ses états pacifiés, il songea encore à aller étudier les autres nations d'Europe. Il vint en France en 1717; et, après avoir parcouru tous les pays, observant tout, et cherchant à profiter de tout, il retourne dans son empire exercer de nouvelles cruautés. Celui qui s'était montré avec les Suédois captifs un vainqueur clément et magnanime, fut envers son infortuné fils, le tzarowitsch Alexis, le plus injuste et le plus barbare des pères. Ce jeune prince fut condamné à mort sur un soupçon; et l'on a accusé son père d'avoir été lui-même l'exécuteur secret de ce jugement. On trouva le condamné mort dans sa prison. Le tzar ne s'occupait plus que de ses réformes et de ses établissemens. La ville de Saint-Pétersbourg s'élevait; et, par son ordre, on dressait le plan de la mer Caspienne, dont ses troupes avaient, en 1722 et 1723, soumis les bords. Peu après, le tzar fut attaqué d'une rétention d'urine, dont il m. le 28 janvier 1725, âgé de 53 ans. *L'Hist. de la Russie*, sous son règne, pub. par Voltaire, est une apol. de ce qu'on lui reproche, et un panégyrique de ses gr. qualités. Quoique Montesquieu l'accuse de s'y être mal pris pour policer ses états et d'avoir agi en tyran, on ne peut nier que, comme législat., il ne mérite d'occuper un rang distingué dans l'hist.; il faut pourtant convenir qu'il mérite plutôt la réputation d'homme extraordin. que celle de grand homme. Sa cruauté, poussée jusqu'à la barbarie, et d'autres vices qu'on lui reproche en sont la preuve. On peut consulter, pour l'histoire de Pierre-le-Grand, entre autres écrits, les suivans: *Histoire de Pierre-le-Grand*, par Halem (en allemand), Munster, 1803-1805, 3 vol. in-8; *Anecdotes originales de Pierre-le-Grand*, par M. Staehlin, trad. de l'allem., Strasbourg, 1787, 1 vol. in-8; *Mémoires du règne de Pierre-le-Grand* (par Rousset, sous le nom d'Iwan Neste-Suranoi), La Haye, 1725, 4 vol. in-12; *Hist. de Pierre Ier*, Amsterdam, 1742, 1 vol. in-4, et 3 vol. in-12. Quant à l'*Hist. de l'empire de Russie sous Pierre-le Grand*, c'est un livre écrit avec une partialité remarquable. Nous avons en outre une tragédie de *Pierre-le-Grand*, par M. Carion-Nisas, représentée et imprimée en 1804, in-8; et un poème intitulé *la Pétreide*, par Thomas.

PIERRE II, empereur de Russie, fils de l'infortuné tzarowitsch Alexis, que le tzar Pierre-le-Grand, son père, fit périr si cruellement, succéda en 1727 à l'impératrice Catherine. Il n'avait encore que 12 ans, et, ayant été attaqué de la petite-vérole, il en m. en 1730. Son règne de deux ans et quelques mois n'offre rien de remarquable que la disgrâce de Mentschikoff, relégué en Sibérie. Anne Ivanowna lui succède.

PIERRE III, emp. de Russie, né en 1728 d'Anne Petrowna, fille aînée de Pierre-le-Grand et de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, fut nommé en 1742 gr.-duc de Russie par Elisabeth, sa tante. Le lendemain du jour où il avait été ainsi désigné pour lui succéder à l'empire, des ambassadeurs suédois vinrent lui offrir la couronne de Stockholm. Il refuse, et fut proclamé empereur de Russie le 5 janvier 1762. Les commencemens de son règne furent heureux; mais, voulant imiter le roi de Prusse, il alla trop vite dans les changemens qu'il projetait. On murmura, on se révolta, et il fut détrôné en 1762. Sa femme fut reconnue impératrice, sous le nom de Catherine II, le 6 juillet 1762. Jeté en prison, Pierre III y m. sept jours après, empoisonné et assassiné. On trouvera des détails circonstanciés de cette catastrophe dans le récit qu'en a fait Rulhières. Nous indiquerons en outre les deux ouvrages suivans: *Histoire de la vie de Pierre III*, par M. Saldern, Metz, 1802, in-8; et *Histoire de Pierre III et des Amours de Catherine II*, par M. Lavaux, Paris, 1798, 3 vol. in-8; bien que le premier passe pour un panégyrique, et le second pour un pamphlet.

PIERRE, roi des Bulgares, surnommé *Calo-Pierre*, ou *le Beau-Pierre*, était Valaque de nation, et fut avec son frère Azan le fondateur du second royaume de Bulgarie. Dès l'an 1186, il avait formé le projet de secouer le joug de l'empire grec, et, malgré de premiers revers, il poursuivit avec constance l'exécution de ses desseins, et réussit à former un petit royaume, qui subsista jusqu'à la conquête qu'en firent les Turks sous le sulthan Amuraht. Azan et Pierre m. assassinés. Joanice ou Jean Ier, surnommé *Calo-Jean*, succède à ce dern.

PIERRE Ier ou PEDRO, roi de Navarre et d'Aragon, fut proclamé roi après la mort de Sanche-Ramire, son père, dans le camp devant la ville d'Huesca, en 1094. Après la cérémonie de son couronnement, et les premiers soins donnés à l'administration de son royaume, il continua la guerre,

et prit Huesca en 1096, après avoir gagné la bataille d'Alcazar. Ce succès fut suivi de la prise de Balbastro et de plusieurs autres avantages considérables. Don Pedro m. le 28 septembre 1104. Alphonse, son frère, surn. *le Batailleur*, lui succ.

PIERRE ou PEDRO II, roi d'Aragon, fils et successeur d'Alphonse II, monta sur le trône en 1196. Son premier soin fut de poursuivre les Vaudois. Bientôt une guerre contre le roi de Navarre l'occupa, et l'unit à Alphonse IX, roi de Castille. La principale action de son règne est la bataille des Naves de Tolosa, dans laquelle, conjointem. avec les monarques de Castille et de Navarre, il battit complètement les mahométans en 1212. Peu après, s'étant mis à la tête des Albigeois, il fut défait et tué, le 17 septembre 1213, à la bataille de Muret. Le prince Jayme ou Jacques, son fils, encore mineur, fut reconnu pour son successeur dans une assemblée des états, et la tutelle fut confiée à don Sanche, son oncle, et au gr.-maître des Templ.

PIERRE ou PEDRO III, surnommé *le Grand*, roi d'Aragon, né en 1239, succéda en 1276 à Jacques Ier, son père. Les premiers temps de son règne furent troublés par quelques démêlés domestiques; mais ce qui l'a surtout fait connaître, ce sont ses prétentions au royaume de Sicile, qu'il disputait à Charles d'Anjou. On le soupçonna même d'avoir conseillé les vêpres siciliennes (*v.* PHILIPPE III). Cette opinion lui attira de la part du pape une excommunication. Alors, en vertu de l'interdit mis sur ses états d'Aragon, Charles d'Anjou, conduit par Philippe-le-Hardi, roi de France, marcha contre les états espagnols de Pierre; mais ses succès furent éphémères. Pierre III obtint l'absol. des censures dont il était frappé, et m. à Villefranche-de-Panadès en 1285. Son fils, Alphonse III, lui succ.

PIERRE IV, roi d'Aragon, surnommé *le Cruel*, contemporain de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, ne se fit pas beaucoup plus aimer que lui, et se fit plutôt craindre de ses sujets, qui se portèrent à quelques révoltes, dont le souverain triompha, mais non toujours sans peine. Il naquit en 1319 le 15 septembre, et succéda en 1336 à son père, Alphonse IV. Outre les guerres intérieures, il s'unit aussi aux rois de Castille et de Navarre pour combattre les Maures, et le fit avec succès. Les troubles de la Sardaigne et ses démêlés avec Pierre-le-Cruel l'occupèrent aussi pendant une grande partie de son règne. Il avait réussi à rétablir la paix, et on venait du célébrer la 50e année de sa puissance, lorsqu'il m. le 5 janvier 1387, âgé de 68 ans. Jean, son fils aîné, lui succéda.

PIERRE-LE-CRUEL, roi de Castille, né à Burgos le 30 août 1334, succéda en 1350 à son pèr Alphonse XI. Son règne n'est célèbre que par se cruautés. On a vu dans l'article précédent qu'il eu quelques démêlés avec Pierre IV, roi d'Aragon. Ses cruautés excitèrent la révolte des grands de son royaume; il crut pouvoir se mettre au-dessus de leur ressentiment, en faisant mourir Frédéric, son frère, don Juan, son cousin, et Blanche de Bourbon, son épouse, qu'il avait déjà fait jeter dans les fers, et dont le malheur avait touché les Castillans. Ces nouv. crimes firent donner la couronne à Henri de Transtamare, frère natur. de Pierre. Réfugié en Guienne, Pierre fut, en 1367, rétabli sur son trône par les Anglais. Mais l'année suivante Transtamare, avec l'aide de Duguesclin, vainquit Pierre dans une bataille; ensuite il le tua traitreusement. On peut consulter, pour l'hist. de ce prince, les ouvrages suivans : *el Rey don Pedro (llamado el Cruel, el Justiciero, y el necesitado rey de Castilla) defendido*, par don J.-A. de Vera y Zuniga, comte de La Roca, Madrid, 1648, in-4; *History of the reign of Peter the Cruel, king of Castile and Leon*, par J. Talbot-Dillon, Londres, 1788, 2 vol. in-8; traduit en allemand, Leipsig, 1790, in-8; et, en franç., par Mlle Froidure de Rezelle, Paris, 1790, 2 vol. in-8. Nous avons une tragédie de *Pierre-le-Cruel*, par du Belloy, jouée en 1772, impr. en 1777, et une autre intitulée *Don Pèdre*, par Voltaire, impr. en 1775, et précédée d'un *discours historique et critique*.

PIERRE, roi de Hongrie, surnommé *l'Allemand* à cause de sa prédilection pour cette nation, succéda à Etienne Ier, son oncle, l'an 1038. Ses cruautés et ses débauches l'ayant rendu odieux à son peuple et surtout aux grands, qu'il avait dépouillés de tous les emplois pour les donner à des étrangers, il fut momentaném. forcé de descendre du trône, et de céder la place à Aba, beau-frère d'Etienne. Mais il y remonta, l'an 1044, avec le secours de l'empereur Henri III. Au lieu de chercher à calmer les esprits, il les irrita par les cruautés qu'il exerça envers ceux qui s'étaient déclarés pour Etienne. Une conspirat., dont le chef était André, prince du sang royal de Hongrie, éclata contre lui. Il tomba entre les mains de celui-ci, eut les yeux crevés, et fut jeté dans une prison, où il m. au bout de trois jours, l'an 1047.

PIERRE Ier, roi de Portugal, né à Coïmbre en 1320, fils et successeur d'Alphonse IV, monta sur le trône en 1357. Son premier soin fut de venger la mort de l'infortunée Inès de Castro, son épouse, qui avait été assassinée par les ordres d'Alphonse IV. Il donna des règlemens utiles, diminua les impôts, en un mot, il se fit aimer de ses sujets, et m. fort regretté, le 18 janvier 1367, à l'âge de 48 ans. Son histoire, écrite par Fernand Lopez, a été publiée avec des *augmentations* par Joseph Pereira Bayam, prêtre de Lisbonne, sous le titre suiv. : *Chron. del rey D. Pedro, I° deste nome, cognominado o Justiciero*, etc., Lisbonne, 1735, in-8.

PIERRE ou PÈDRE II, roi de Portugal, troisième fils de Jean IV, né en 1648, seconda les projets de la reine Marie-Elisabeth de Savoie, et contribua à faire déclarer son frère Alphonse incapable de régner. On soutenait que le mariage de la reine n'était pas consommé. Devenu régent du royaume, Pierre, qui déjà était l'amant de sa belle-sœur, se fit autoriser par le pape à l'épouser; il monta sur le trône à la m. de son frère, arrivée en 1683, et l'occupa jusqu'en 1706, époque où il m. âgé de 58 ans. Jean V, son fils, lui succéda. On trouve des détails circonstanciés sur le règne de ce prince dans la *Relation de la cour du Portugal, sous D. Pèdre II*, trad. de l'anglais, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12. La *Vie de la reine Marie de Savoie-Nemours*, son épouse, par le père Dorléans, a été publiée à Paris, 1696, in-12.

PIERRE II, roi de Sicile, succéda en 1337 à Frédéric Ier, son père. Son règne ne dura que cinq ans, et, pendant ce court espace de temps, il se fit haïr de ses sujets par sa cruauté et toutes sortes de mauvaises qualités. La révolte troublait son roy., et ses voisins se disposaient à en profiter, lorsqu'il m. en 1342, laissant un fils en bas âge, nommé Louis, qui régna sous la tutelle du duc de Randazzo, son oncle.

PIERRE, surnommé *Mauclerc*, duc ou comte de Bretagne, était fils de Robert, comte de Dreux, et n'eut de droits sur la Bretagne que comme époux d'Alix, fille de Gui de Thouars et héritière de ce duché. Pierre, peu reconnaissant envers Philippe-Auguste, qui lui avait procuré cette alliance, se révolta plusieurs fois pendant la minorité de saint Louis, et entra dans la ligue des seigneurs contre Blanche de Castille, régente du royaume. Ses rébellions n'eurent d'autre résultat que de le rendre malheureux. En 1240, il tourna contre les Sarasins son humeur inquiète, et prit la croix; mais il revint en France sans être corrigé. Alix était morte depuis long-temps. L'aîné de ses fils était majeur; et Pierre Mauclerc, réduit à la condition de simple particulier, ne pouvait occasioner de grands troubles. Il suivit saint Louis en Egypte, fut fait pri-

sonnier comme les autres compagnons du monarque franç., et m. en revenant en France en 1250.

PIERRE II, duc de Bretagne, prit possession de cette seigneurie, en 1450, à la mort de François Ier, son frère. Il rendit ses sujets heureux, et sut se faire aimer des nobles, du clergé et du peuple. On lui reproche une superstition poussée jusqu'à la faiblesse. Il m. sans enfans à Nantes en 1457.

PIERRE Ier, patriarche d'Arménie, surnommé *Kedatards*, succéda en 1019 à Sergius Ier. Pendant la durée de son patriarcat, l'Arménie fut troublée par des dissensions intestines; et Pierre, tantôt sous la domination d'un parti, tantôt soumis à un autre, eut quelques disgrâces et mauvais traitemens à subir. Il m. l'an 1058 au monast. de Ste-Croix. Il a laissé des *homélies* et des *cantiques*, qui n'ont pas été publiés.

PIERRE II, surnommé *Hromglaietsi*, fut élevé, en 1748, à la dignité patriarcale, après la déposition de Lazare de Djahoug. Mais le parti qui l'avait favorisé ayant eu le dessous, son rival le fit enfermer dans un cachot, dont la porte fut murée, et où il m. de faim.

PIERRE (JEAN-BAPTISTE-MARIE), prem. peintre du roi, mort en 1789 à Paris, âgé de 75 ans, réunissait les agrémens de la figure et de l'esprit aux avantages d'une fortune indépendante; et cet ensemble contribua, plus peut-être que son talent de peintre, à lui faire un nom dans le monde, et à son avancement à la cour. On cite, parmi ses tableaux: *St Pierre guérissant le Boiteux*; la *Mort d'Hérode*, à Saint-Germain-des-Prés; le *St François*, à l'église de St-Sulpice; un autre *St François*, à l'église de St-Louis à Versailles; la *coupole* de la chapelle de la Vierge à Saint-Roch. Il se distingue par une manière large et facile.

PIERRE-ALPHONSE (RABBI-MOÏSE-SEPHARDI), médecin, né à Huesca, en Espagne, l'an 1062, fut élevé dans la religion judaïque, mais il se fit baptiser à l'âge de 44 ans. Ses connaissances en médecine lui méritèrent le titre de médecin d'Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, son protecteur. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé des dialogues, dans lesquels il répond à ceux qui l'accusaient d'avoir embrassé le catholicisme dans des vues d'intérêt. Ils ont été mis au jour sous le titre de *Dialogi lectu dignissimi in quibus impiæ Judæorum opiniones........ confutantur, quædamque prophetarum abstrusiora loca explicantur*, Cologne, 1536, in-8, et ont été insérés dans la grande Bibliothèque des Pères, t. 21, édit. de Lyon.

PIERRE *de Baume* (*Petrus de Balmâ*), général de l'ordre des dominic., né vers la fin du 13e S., mort à Paris en 1345, a laissé des *Postilles sur les Evangiles*, conservées en MS. à la Bibl. de Bâle.

PIERRE *de Blois*, ainsi nommé du nom de la ville où il naquit vers le milieu du 12e S., l'un des meilleurs écrivains ecclésiastiques de son temps, précepteur, puis secrétaire de Guillaume II, roi de Sicile, fut appelé en Angleterre par Henri II, qui lui donna l'archidiaconat de Bath, et ensuite celui de Londres, qui était une charge moins lucrative. Il fut fort estimé de son temps, bien qu'il s'élevât avec force contre les dérèglem. du siècle. Pierre de Blois mourut en Angleterre vers l'an 1200. La meilleure édit. de ses œuvres est celle de Pierre de Goussainville, Paris, 1667, 1 vol. in-folio, réimp. dans la Biblioth. des Pères, édit. de Lyon. Ce recueil se compose de lettres, de sermons et de quelques traités particuliers. On trouve dans l'*Hist. littéraire de la France*, t. 15, une savante analyse et un examen judicieux de ces ouvr. par M. Brial.

PIERRE *de Poitiers*, théol. scolastique, chancelier de l'église de Paris, né dans le Poitou sous le règne de Louis VI, mort à Paris sous celui de Philippe-Auguste, donna pendant 38 ans des leçons de théologie dans les écoles parisiennes. Son nom figure, avec ceux de Gilbert de La Porée, d'Abailard et de Pierre-Lombard, dans l'ouvrage de Gautier de Saint-Victor. On a de lui cinq livres de *stances*, publiés par dom Mathoud à la suite des *œuvres* de Robert Pullus (Paris, 1655, in-fol.).— Il ne faut pas confondre le précéd. avec un autre PIERRE *de Poitiers*, moine de Cluny au 12e S., secrétaire de Pierre-le-Vénérable, et aut. de *poésies latines*, de *lettres*, et divers *opuscules* en prose, ni avec un religieux de St-Victor portant le même nom, ou du moins qu'on désigne en lat. sous celui de *Petrus Pictavinus*, et qui a écrit un *Pénitentiel* vers le commencement du 13e S.

PIERRE *de Saint-André* (JEAN-ANTOINE RAMPALLE, dit *le Père*), carme, né en 1624 à l'Isle, dans le comtat Venaissin, fut élevé aux premières dignités de son ordre, et mourut définiteur-général à Rome en 1671. Il a continué l'histoire générale de la congrégation, commencée par le P. Isidore de St Joseph, et en publia le 1er vol. sous le titre de *Historia generalis fratrum discalceatorum ordinis beatæ Virginis de Monte Carmelo*, etc., Rome, 1668, in-fol.; le 2e parut après sa mort. On a de lui des *odes* à la louange de Ste-Thérèse, et quelques traduct. françaises d'ouv. ascétiques. On lui attribue les ouv. suiv.: *le Religieux en solitude*, etc., Lyon, 1668, in-8; la *Vie du B. Jean-de-La-Croix*, Aix, 1675, in-8; un *Traité de la physionomie naturelle*, et deux tragédies sacrées, l'une *la Susanne chrétienne*, et l'autre *Ste Dorothée, vierge et martyre*, impr. sous le nom d'Antoine Rampalle; mais on conjecture que ce dernier est en effet l'auteur de ces deux pièces, et même du traité de la physionomie.

PIERRE *de Saint-Louis* (le père), poète fameux par son extravagance, naquit en 1626 à Valreas, dans le diocèse de Vaison. Il eut la douleur de voir enlevée par la petite-vérole une femme qu'il aimait beaucoup, et qu'il était sur le point d'épouser. Dès-lors il se fit carme; et, se croyant poète, il composa son poème de *la Magdelaine au désert de la Ste-Baume*, chef-d'œuvre d'extravagance que La Monnoye fit réimp. en 1714, 2 vol. in-12, dans son recueil de *Pièces choisies tant en vers qu'en prose*, La Haye, 1714, 2 vol. in-8. L'auteur était mort deux ans avant que cette seconde édition ne parût. Il avait fait un second ouvrage dans le même genre intitulé *l'Eliade* qui n'a point paru. Sa *vie*, écrite par l'abbé Folard, chanoine de Nîmes, se trouve dans le *Mercure* de juillet 1750. Pierre de St-Louis était le plus déterminé anagrammatiste de son temps. Il avait fait des *anagrammes* sur les noms des papes, des emper., des rois, des princes, des gén. de son ordre, des saints et des saintes, etc.

PIERRE DES VIGNES (DE VINEIS), chancel. de l'emper. Frédéric II, né à Capoue vers la fin du 12e S. d'une famille pauvre, obtint un grand crédit auprès de son maître. Etant tombé dans sa disgrâce, et ayant été emprisonné, il ne voulut pas y survivre, et se brisa la tête contre les murs de son cachot, en 1246. On trouvera un examen raisonné de sa catastrophe dans la *Storia della letteratur. italiana* de Tiraboschi. Outre des *poésies*, on a de lui six livres de *lettres*, Bâle, 1566, in-8, précédés de la *vie* de l'auteur et de celle de l'empereur Frédéric; un *Traité de la puissance impériale*, et un autre *de la Consolation*, imité de Boëce. Les *lettres* de Pierre des Vignes renferment des renseignemens très-précieux pour l'hist. de son temps.

PIERRE L'ERMITE, gentilhomme français, né à Amiens vers le milieu du 11e S., avait quitté la profession des armes pour se faire ermite; c'était l'époque où une fausse prédict. de la fin prochaine du monde entraînait un grand nombre de chrétiens au pèlerinage de la Terre-Sainte. Ce fut vers l'an 1093 que Pierre entreprit le sien. Le malheur des chrétiens dans cette contrée le toucha vivem., et il en fit au pape Urbain II un tableau si pathétique que le pontife le chargea de prêcher la pre-

mière croisade. Les prédications de Pierre firent le plus grand effet, et au concile de Clermont, le nouvel apôtre vit les plus grands seigneurs s'armer à sa voix pour la défense des saints lieux. Pierre prit le commandement de la prem. armée qui se mit en marche pour l'Orient (*v.* l'art. CROISADES). Mais il ne put maintenir ses soldats, qui, pillant tout sur leur passage, excitèrent la vengeance des peuples, et furent presque tous détruits. Il n'est plus question de cet ermite jusqu'au siége d'Antioche. On ignore l'époque de son retour en France; mais on sait qu'il y m. en 1115 au monast. de Neu-Montier, qu'il avait fondé, près de Huy, dans le diocèse de Liége.

PIERRE *de Cluni*, ou *le Vénérable*, abbé et général de l'ordre de Cluni, était né en Auvergne de l'ancienne et noble famille des comtes de Montboissier. D'abord prieur de Vezelay, il fut, en 1121, élevé aux premières dignités de son ordre. Sa vie est un modèle de vertus et de piété sincère : il établit dans ses couvens l'ordre et la discipline convenables. Abailard persécuté trouva en lui un ami et un père, les hérésiarques un adversaire redoutable, mais tout prêt à oublier leurs erreurs du moment où ils voulaient les abjurer. Cet abbé, justement nommé *le Vénérable*, mourut dans son abbaye en 1156, âgé d'environ 65 ans. On lui a contesté sa noble origine; mais tout le monde convient de ses vertus. Ses ouv., qui consistent en *lettres* et en *traités* sur divers sujets assez importans, ont été placés avec son *apologie* dans la *Bibliothèque de Cluni*, Paris, 1614. Ses *œuvres* ont été réimpr. dans la Biblioth. des Pères, Lyon, 1677, tome 22. Quelques-uns de ses écrits ont été égalem. réimp. séparément. On trouvera des détails plus étendus sur les ouv. de l'abbé de Cluni dans l'*Hist. littér. de France*, t. 13.

PIERRE. V. BERNIS, BRUYS, COMESTOR, GUILLEBAUD, LOMBARD, LUXEMBOURG, MONTEREAU et SAINT-PIERRE.

PIERRE (JEAN de LA), en lat. *Joannes à Lapide*, dont le véritable nom était HEYNLIN, docteur en théologie, né à Bâle dans le 15ᵉ S., se fixa de bonne heure à Paris, y devint préteur de la société de Sorbonne, et recteur de l'univers. en 1469. Ce fut pendant son rectorat que, de concert avec Guill. Fichet, son ami, il fit venir en France les prem. imprimeurs qui y aient exercé leur art. Après avoir brillé dans l'université de Paris, il alla à Bâle enseigner la philosophie d'Aristote. Il eut ensuite une grande part à la fondation de l'université de Tubingue, et y professa la théologie. En 1482, il entra dans l'ordre des chartreux, et m., à ce que l'on croit, au commencem. du 16ᵉ S. On a de lui quelq. ouv., dont les plus connus sont : *Resolutorium dubiorum circa celebrationem missarum occurrentium*, Bâle, 1492, in-8; Cologne, 1500, 1506, in-4; *Conclusiones aut Propositiones physicales*, sur un aérolithe tombé à Ensisheim en 1492, et qui pesait 2 quintaux et demi. Jean de La Pierre a eu aussi part aux éditions des *œuvres* de St Ambroise et de celles de St Augustin, données par Amerbach (*v.* ce nom).

PIERRE (CORNEILLE de LA), *Cornelius à Lapide*, en hollandais *van den Steen*, jésuite, né à Bucold, dans le pays de Liége, professa avec succès les belles-lettres et l'histoire sainte à Louvain et à Rome, et m. dans cette dern. ville en 1637. On a de lui des *Comment.* (en latin) *sur l'Ecrit.-Sainte*, dont la meilleure édit. est celle d'Anvers, 1681 et années suiv., 10 vol. in-fol.

PIERRES (PHILIPPE-DENIS), impr. célèbre, membre de plus. acad., né à Paris en 1741, d'une famille qui depuis 200 ans était connue dans la librairie, se distingua par la beauté et la correction des ouvr. sortis de ses presses. En 1787 il établit une imprimerie à Versailles pour le service de l'assemblée des notables, mais la révolution lui enleva son état et sa fortune; il fut réduit à accepter en 1807 une place dans le bureau des postes de Dijon, et m. dans cette ville l'année suiv. Il a pub. divers *articles* dans les journaux, entre autres une *lettre* à Fréron sur le Salluste stéréotypé par Ged en 1739 (*Année littér.*, 1773, t. 6), une autre *lettre* sur des essais de polytypage (*Journal de Paris*, mai 1786); la *Description d'une nouvelle presse d'imprimerie*, 1786, in-4. Il avait commencé, sur l'invitation de l'acad. des sciences, un ouvr. intit. l'*Art de l'imprimerie*, qui était destiné à faire partie de la Collection des arts et métiers. On trouvera des détails sur cet ouv. dans la *notice* sur son aut., insérée par Leschevin dans le *Magasin encyclop.*, 1808. On doit à Pierres une édition estimée du *Lexicon* de Schrevelius, 1767, 2 vol. in-8.

PIERSON (JEAN), critique hollandais, enlevé par la petite-vérole en 1759 à l'âge de 29 ans, avait été nommé recteur du gymnase de Leeuwarden à 24, et s'était déjà fait connaître par la publication d'un ouvr. intit. *Verisimilium lib. duo*, Leyde, 1752, in-8. L'auteur propose, dans cet écrit, différentes corrections et conjectures pour la rectification du texte des anciens classiques grecs et lat.

PIETERS (GÉRARD), peintre hollandais, né à Amsterdam vers 1580, fut élève de Cornelius Cornelissens; il voyagea en Italie, séjourna longtemps à Rome, revint en Hollande, et se fixa dans sa patrie. On ignore l'époque de sa mort. Il peignit avec succès le portrait en petit des *familles* et des *assemblées* ou *conversations*.— PIETERS (Bonaventure), le meilleur peintre de marines de son temps, né en 1614 à Anvers, m. dans cette ville en 1652, cultiva aussi la poésie. Il a laissé un grand nombre de tableaux qui sont assez communs en Flandre. La ville de Bruxelles en possède trois des plus estimés. — Jean PIETERS, frère du précéd., né à Anvers en 1625, cultiva le même genre de peinture, et ses tableaux ne le cèdent en rien à ceux de Bonaventure. — PIETERS, peintre d'hist., né à Anvers en 1648, avait un talent distingué. Il passa en Angleterre dans l'espoir d'y mettre son talent à profit; mais, réduit à l'indigence la plus complète, il se vit forcé de se mettre aux gages de Kneller, et de faire les draperies des figures de cet artiste : ce genre de travail le détourna de l'étude du genre historiq., dans lequel il aurait certainement excellé. On lui doit quelq. copies de Rubens, dans lesquelles il est parvenu à imiter très-heureusement la touche et le coloris de ce gr. maître.

PIÉTISTES, sectaires appelés aussi *Separatistes*, s'établirent vers le commencem. du 18ᵉ S. à Bischwiller, petite ville près de Strasbourg, où ils ont continué jusqu'à nos jours de professer leur croyance. Egalement séparée de l'église catholique et des deux communions protestantes, cette secte, quoique reconnaissant la divinité de J.-C., n'admet aucune cérémonie religieuse, ni d'autre autorité dans l'interprétation des saintes écritures que celle de l'inspiration. Se regardant comme égaux entre eux, ils n'ont ni chefs ni prêtres : le père de famille est le précepteur de ses enfans; mais dans les réunions c'est celui qui est inspiré qui parle et instruit ses frères. En 1825 les réunions des piétistes excitèrent la surveillance de l'autorité civile : saisi de dépositions faites contre eux, le tribunal de Strasbourg en fit la matière d'un jugem. rendu le 25 juin, et dont les prévenus interjetèrent appel à la cour de Colmar, qui l'infirma. Enfin le 3 août 1826 intervint un jugement de la cour de cassation sur cette même affaire, qu'on trouvera résumée dans le *Moniteur* du 5 août 1826.

PIETRE (SIMON), l'un des médec. les plus renommés de son temps, né à Paris vers 1565, occupa la chaire de médecine au collége royal, et m. vers 1616. On a de lui : *Disputatio de vero usu anastomoseon vasorum cordis in embryo*, Tours, 1593, in-8; *nova Demonstratio et vera Historia*

anastomoseon vasorum, etc., ibid., 1593, in-8; *Lienis censura in acerbam admonitionem Andreæ Laurentii*, ibid., 1593, in-8.

PIETRO DA CORTONA. V. CORTONE.

PIETRO-LEONE. V. ANACLET.

PIETRO (MICHEL di), card. rom., né à Albano en 1747, montra de bonne heure des connaissances dans l'histoire ecclésiastique et le droit canonique, de la capacité pour les affaires, et avant tout de l'attachement pour les principes du clergé ultramontain. Après avoir été élevé successivement aux dignités d'évêque d'Isaure *in partibus*, de consulteur de l'inquisition, etc., il fut nommé délégué apostoliq. en l'absence de Pie VI, lorsque ce pontife fut forcé de quitter Rome (1798). Il reçut de Pie VII le titre de patriarche de Jérusalem et le chapeau de card. (1801), l'accompagna en France en 1804, et devint son délégué en 1809, lorsque ce pontife fut arraché de sa capitale; mais bientôt il fut contraint lui-même de se rendre à Paris. Son refus d'assister à la célébration religieuse du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse d'Autriche, et les raisons qu'on eut de le croire le rédacteur du bref adressé par le pape au cardinal Maury en 1810, lui attirèrent quelques persécutions. De retour à Rome après la chute de Buonaparte, il obtint, entre autres récompenses de son zèle, l'évêché d'Albano, puis celui de Porto et Ste-Ruffine, et m. en 1821, sous-doyen du sacré collége.

PIETROLINO, peintre italien, du commencement du 12e S., n'est connu que par les peintures que l'on voit enc. à Rome sur les murs de l'église *de' Santi-Quattro-Coronati*, et qu'il exécuta de 1110 à 1120 avec un autre artiste italien, nommé Guido Guiduccio.

PIFFARI (P.-B. FRANÇOIS), moine camaldule du Mont-Saint-Savin, en Toscane, professa les mathématiques au 16e S. dans les écoles de Sienne. Il retrouva le monicomètre et en donna une description, Sienne, 1595, in-4. On lui doit encore: *la Sfera di Giovanni di Sacrobosco, tradotta e dichiarata*, ibid., 1604, in-4.

PIGAFETTA (ANTOINE), voyageur, né à Vicence vers la fin du 15e S., se trouvait à Rome au moment où Charles-Quint, après avoir disputé au Portugal la propriété des Moluques, consentit à vendre ses prétentions. On sait que l'empereur ne tarda pas à se repentir de ce marché et envoya une expédition dans ces îles, sous les ordres de Magellan, qui était chargé de se frayer un chemin par l'ouest (*v.* MAGELLAN). Pigafetta fit partie de cette périlleuse entreprise en qualité de volontaire, et eut ainsi le temps d'en consigner tous les évènem. dans un journal non interrompu. Grâce à sa robuste santé, il fut un des 18 navigateurs qui revinrent à Séville, en 1522, après un voyage de 1124 jours, et reçut l'accueil le plus flatteur de plus. souverains de l'Europe, du Pape Clément VII, et du grand-maître Ph. de Villiers de l'Ile-Adam, qui le fit chevalier de Rhodes, en 1524. On présume qu'il passa le reste de sa vie dans le repos et qu'il m. dans sa patrie, on ne sait à quelle époque. Outre le journal dont nous avons parlé, il avait fait de son voyage, d'après ses notes originales, une relation circonstanciée, que l'on pouvait croire perdue, lorsque M. Amoretti en découvrit une copie entière dans la bibliothèque ambroisienne de Milan, et en donna une traduction italienne, et une autre ou plutôt la même, en français, sous ce titre: *Prem. voyage autour du monde, par le chevalier Pigafetta, sur l'escadre de Magellan, pendant les années* 1519, 1520, 1521 et 1522, etc., Paris, Jansen, an IX, 1 vol. in-8, cartes et fig.— PIGAFETTA (Philippe), voyageur italien, de la même famille que le précédent, né à Vicence vers 1533, embrassa l'état militaire, combattit dans plusieurs contrées de l'Europe, visita Constantinople, la Syrie, l'Egypte, la Suède, fut chargé par Sixte-Quint de deux ambassades importantes; l'une auprès du roi de Perse, l'autre en France, et m. dans sa patrie en 1603. Outre plus. traductions et des ouvr. MSs, nous citerons de lui: *Lettres et Disc. du card. Bessarion, adressés aux princes d'Italie, pour les engager à former une ligue et à déclarer la guerre aux Turcs*, trad. en italien, Venise, 1573, in-4; *Relation du royaume de Congo et des pays voisins, tirée des écrits d'Edouard Lopes*, Rome, 1591, in-4, fig.; Venise, 1728, in-4; *Relation du siége de Paris en 1590, avec le plan de cette ville et des lieux voisins*, Bologne, 1591, in-8; Rome, 1592, in-4. — PIGAFETTA (Jérôme), de l'ordre des frères prêcheurs, prieur de Sainte-Sabine à Rome, né à Vicence, mort dans la même ville en 1543, a laissé des *sermons* et la *Vie de St Dominique* en vers héroïques.

PIGALLE (JEAN-BAPTISTE), sculpteur, né à Paris en 1714, d'un père menuisier-entrepreneur des bâtimens du roi, fut mis, dès l'âge de 8 ans, chez un sculpteur, et montra dès lors un penchant décidé, mais peu de dispositions en apparence, pour l'art qui devait l'illustrer. Après avoir concouru vainement pour le gr. prix de l'académie, il partit presque découragé pour l'Italie, dont il étudia les chefs-d'œuvre sans nombre pendant plus de 3 ans, et où il acquit un juste sentiment de ses forces. De retour en France, il se livra à des trav. continuels qui le firent connaître, mais le laissèrent dans le besoin. Il ne sortit de cet état de gêne qu'après avoir fait la figure en pied de madame de Pompadour, qui lui commanda en outre la statue du *Silence* et le groupe de *l'Amour et l'Amitié*. Il commença alors à travailler uniquement pour la gloire, fut reçu à l'acad., où il remplit, entre autres fonctions, celles de chancelier, et fut décoré de l'ordre de St-Michel. Il m. en 1785, laissant une grande réputation, quoiqu'on lui ait reproché de sentir et d'aimer plus le vrai que le beau. Cependant l'on ne trouve point ce défaut d'idéal dans sa *Vénus* et surtout dans son *Mercure*, qui furent envoyés en présent au roi de Prusse, en 1748. L'ouvr. qui assura sa gloire fut le tombeau du maréchal de Saxe à Strasbourg. Il fit preuve de bien peu de goût et de plus d'entêtement encore, lorsqu'il persista à représenter entièrement nu le vieillard de Ferney, dont on connaît l'extrême maigreur et les formes grêles: l'on peut voir aujourd'hui cette statue dans la bibliothèque de l'institut de France. On trouvera un *Eloge* de Pigalle dans les mélanges de littérature, tome 3, 1806.

PIGANIOL DE LA FORCE (JEAN-AYMAR de), historien et géographe, né en Auvergne, 1673, mort à Paris en 1753, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons: *Description historique et géographique de la France*, Paris, 1715, 5 vol. in-12; 1752-1753, 15 vol. in-12; *Description de la ville de Paris et de ses environs*, nouv. édition augmentée (par l'abbé Pérau, ou par Lafont de Saint-Yenne), ibid., 1765, 10 vol. in-12; *Nouv. Voyage en France*, ibid., 1724, 1755, 1770, 2. v. in-12, avec des cartes.

PIGEAU (EUSTACHE-NICOLAS), ancien avocat, et profess. à la Faculté de droit de Paris, ville où il m. le 22 décembre 1818, était né à Mont-Lévêque, près de Senlis, en 1750, d'une famille pauvre. Destiné à une profession mécanique, il fut envoyé à Paris après avoir reçu d'un vénérable ecclésiastique les élém. de l'instruction, mais quitta bientôt l'atelier où il faisait son apprentissage, pour entrer chez un procureur, dont il devint premier clerc au bout de six mois. L'aptitude singulière qu'il apporta à l'étude des lois, son ardeur infatigable à en comparer l'esprit avec les applications si souvent divergentes de l'ancienne procédure, lui firent de bonne heure concevoir le plan d'un ouvr. où le chaos des formulaires de la chicane fit place à une méthode à la fois plus sûre et plus

simple. Cet ouvr., qui devint classique en naissant, parut sous le titre de *Procédure civile du Châtelet de Paris*, Paris, 1778, 2 vol. in-4, et fut depuis réimpr. en 1780 et en 1787. Le succès n'en fut éclipsé que par celui qu'obtint un autre ouvr. de Pigeau, intitulé : *Introduct. à la procédure civile*, ib., 1784, in-18; 1822, in-8, 5e édit., revue par M. Poncelet. Devenu ainsi l'oracle de la procédure, le modeste auteur ne s'en vit pas moins réduit à accepter, vers le commancement de la révolution, l'emploi de secrét. auprès de l'avocat-général du parlem. de Paris, Hérault de Séchelles, depuis si tristement célèbre. Mais loin de profiter, comme tant d'autres, pour s'élever aux emplois ou à la fortune, de la désorganisation qu'entraînèrent à leur suite les évènemens de cette époque, Pigeau préféra descendre à l'obscure condition de commis-libraire. Il reprit ses travaux dès que les temps devinrent meilleurs, et, en ouvrant des cours de droit et de jurisprudence, il concourut à raviver les sources de l'instruction publique taries par de si violentes commotions. Lorsque Napoléon, élevé au pouvoir suprême, voulut qu'enfin la législation fût réduite à des règles uniformes, Pigeau devint l'un des rédacteurs du nouv. Code de procédure, avec MM. Treilhard, Séguier, Try, Berthereau et Fondeur. Une chaire de procédure fut fondée pour lui en 1805, et depuis lors ces importantes fonctions partagèrent, avec le doux commerce de l'amitié et les soins de la plus délicate bienfaisance, les instans de cet homme de bien, à qui la science des lois est encore redevable des ouvr. suiv. : *Procédure civile des tribunaux de France*, Paris, 1808-1809, 2 vol. in-4, réimpr. pour la 3e fois en 1826, avec des notes de M. Crivelli; *Notions élémentaires sur le droit civil*, ibid., 1804, 4 vol. in-8, 2e édit. augm., sous le titre de *Cours élémentaire de Code civil*, ibid., 1818, 2 vol. in-8; enfin *Commentaire sur le Code de procédure civile*, ouvr. posthume, revu et publ. par MM. Poncelet et Lucas-Championnière, ibid., 1827, 2 vol. in-4, précédé d'une *Notice histor.* sur l'auteur (par M. Gairal, avoc. à la cour royale de Paris). Pigeau était lié par le sang et plus encore par une étroite amitié avec le procureur-gén. à la cour royale de Paris Bellart (*v.* ce nom au *Supplément*), qui lui a consacré une *Notice nécrol.* dans le *Moniteur* du 1er janv. 1819.

PIGENAT (François), fameux prédicateur de la ligue, né à Autun, fut un de ceux qui montrèrent le plus d'emportement contre les souverains, et contribuèrent le plus à troubler le royaume. Il signa le décret de dégradation de Henri III, fit l'oraison funebre des Guises, qu'il appela des martyrs, et déclara qu'il était impossible que Henri IV se convertît, que le pape ne pouvait l'absoudre, et que, s'il le faisait, il serait lui-même excommunié. Ce prêtre fanatique m. en 1590, environ 4 ans avant l'entrée triomphante de Henri dans sa capitale. — Pigenat (Odon), frère du précéd., aussi acharné que lui, fut du conseil des Seize. On attribue à l'un des deux frères : *Aveuglement des politiques, hérétiques et maheustres, lesquels veulent introduire Henri de Bourbon, jadis roi de Navarre, à la couronne de France, à cause de la prétendue succession*, par frère Jean Pigenat, Paris, Thiéry, 1592, in-8. Pourtant aucun des deux Pigenat ne se nommait Jean. (V. le *Dictionnaire des anonymes*, n° 1516, 2e édit.)

PIGET (Simon), libraire et imprimeur de Paris au 17e S., a donné quelques éditions très-recherchées, entre autres celles des *OEuvres d'Amphyloque*, 1644, in fol.; et d'un *Rituel grec*, par Gourd, in-fol.

PIGHIUS (Albert), mathématicien et controversiste, né à Kempen dans l'Over-Issel, vers 1490, prêcha avec éclat dans les principales chaires des Pays-Bas, se rendit plus tard en Allemagne pour y combattre les réformateurs, fut chargé de div. négociations par les papes Clément VII et Paul III, prit part à toutes les décis. des diètes de Worms et de Ratisbonne, et m. à Utrecht en 1542. Aucun controversiste n'a poussé plus loin que lui le zèle pour la défense des prétentions de l'Eglise rom. On trouvera dans le tome 39 des *Mémoires* de Niceron la liste de ses ouvr., parmi lesquels nous citerons : *de æquinoctiorum solstitiorumque Inventione, necnon de Ratione Paschalis celebrationis, et de Restitutione ecclesiastici kalendarii*, Paris (1520), in-4; *controversiarum præcipuarum in comitiis Ratisponensibus tractatarum Explicatio*, Venise, 1541, in-4; Paris, 1542, in-8; ib, 1586. — Pighius (Etienne Vinand), savant antiquaire, neveu du précédent, né à Kempen, en 1520, fut retenu 8 ans à Rome par son goût pour les antiquités, et conçut le projet d'éclaircir l'histoire rom.; mais il ne put mettre la dern. main à ce grand travail, qui fut terminé par André Schott, et m. en 1604, à Xanten, où le duc de Clèves lui avait procuré un canonicat du chapitre de St-Victor. L'ouvrage dont nous avons parlé, le seul que nous citerons de lui, a pour titre : *Annales magistratuum et provinciarum S. P. Q. R. ab urbe conditâ, incomparabili labore ex auctorum antiquitatumque variis monumentis suppleti*, Anvers, 1599-1615, 3 vol. in-fol. Le premier vol. seul a été donné par Pighius; mais ses MSs. servirent pour la public. des deux autres.

PIGNA (Jean-Bapt. NICOLUCCI, surnommé), histor. et littérat. distingué, né à Ferrare en 1529, consacra sa vie entière à l'étude des sciences et à des travaux littéraires. Il refusa constamment toutes les dignités dont voulut le combler le duc Alphonse II, dont il était l'ami, et m. dans sa patrie généralement admiré et regretté en 1575. Ses ouvr. sont : *il Principe*, Venise, 1561, in-8; *il Duello nel quale si tratta dell' onore e dell' ordine della cavaleria*, 1554, in-4; *Istoria de' principi di Este*, Ferrare, 1570, in-8; *i Romanzi ne' quali della poesia e della vita d'Ariosto si tratta*, Venise, 1554, in-4; *Carminum libri quatuor*, Venise, 1553, in-8.

PIGNATELLI (Jacques), sav. ital. du 17e S., a publié : *Consultationes canonicæ, in quibus præcipuæ controversiæ ad jus canonicum facientes breviter ac perspicuè derimuntur*, Venise, 1687 et 1704, 10 vol.; réimpr. dans la même ville par les soins de Thomas Pascucci, en 13 vol. in-fol.

PIGNATELLI. V. Innocent XII.

PIGNATTA (Gaspard), jurisc. de Ravenne, au 16e S., remplit diverses ambassades auprès de la cour de Rome, et publ. les ouvr. suivans : *Statutorum seu juris civilis civitatis Ravennæ lib. V*, Ravenne, 1590, in-fol.

PIGNEAU DE BEHAINE (Pierre-Joseph-George), missionnaire, né en 1741 au bourg d'Origny, diocèse de Laon, se dévoua, malgré le vœu de ses parens, à la carrière périlleuse des missions étrangères, et quitta la France secrètem. en 1765. Après quelques contrariétés graves qu'il éprouva dans l'Inde, et dont tout autre aurait été rebuté, il fut nommé par le pape, en 1770, évêque d'Adran, *in partibus*, et coadjuteur de l'évêque de Canathe, auquel il succéda, l'année suiv., comme vicaire apostolique. En 1774, il se rendit à Macao, puis au Camboge, d'où il entra dans la Basse-Cochinchine, dont deux rois avaient été mis à m. successivement par les rebelles, appelés Tay-son. Il donna un asile dans sa maison à Nguyên-Anh, frère cadet du dernier monarque, qui parvint à se faire proclamer roi, en 1779, et ne fut point ingrat. L'évêque d'Adran, appelé à la cour de ce nouveau prince, s'attacha à lui par d'autres services et par les conseils qu'il lui donna, et suivit sa fortune, qui ne tarda pas à être mauvaise. En effet, les rebelles ayant encore une fois forcé Nguyên-Anh à la

fuite en 1782, son fidèle conseill. abandonna aussi la Cochinchine, et, après avoir mené la vie la plus misérable dans le Camboge et dans d'autres pays voisins, fit voile pour le royaume de Siam (1783). Il avait traîné jusqu'alors avec lui ses chers élèves du collége des missions, fondé en Cochinchine, et il espérait pouvoir asseoir son établissement chez les Siamois, les alliés de son souver. adoptif; mais il fut bientôt désabusé sur le compte de ce peuple perfide, qui n'avait paru s'unir au prince cochinchinois que pour entrer dans ses états et les ravager. Ce malheureux prince était sur le point de se jeter dans les bras des Hollandais ou des Portugais, lorsque Pigneau de Behaine, qui avait eu avec lui deux entrevues, conçut le projet de le placer plutôt sous la protection de la France, qui probablement aurait retiré de ce patronage, s'il eût eu lieu, profit et honneur. Il fit donc voile pour son ancienne patrie en 1786, investi des pouvoirs illimités de Nguyên-Anh, qui lui avait confié d'ailleurs son fils aîné, âgé de 6 ans, comme une garantie de ses intentions pleines de bonne foi. Il parvint à triompher des préventions du ministre de la marine, le maréchal de Castries, et obtint la conclusion d'un traité, par lequel, entre autres clauses, le roi de France s'engageait à envoyer sans délai à son nouvel allié un secours d'hommes, de vaisseaux, d'armes et de munit., et le roi de Cochinchine à faire des concessions de territoire aux Français. Malheureusement le comte de Conway, gouverneur-génér. des établissemens français dans l'Inde, fut chargé de commander l'expédition projetée, et eut la faculté d'en surseoir ou hâter l'exécution. Cet officier crut devoir ne rien entreprendre, et l'évêque d'Adran eut recours aux négocians et aux habitans de Pondichéri, dont il obtint quelques faibles secours. Le roi de Cochinchine, qui s'était déjà remis par lui-même en possession des provinces méridionales, prit dès-lors (1789) un ascendant toujours croissant sur les usurpateurs (les Tay-son), et les renforts venus de Pondichéri contribuèrent beaucoup à cette révolution. L'infatigable missionnaire se réunit la même année à son souverain adoptif, et continua à le servir de ses conseils, malgré les insinuations envieuses des courtisans, qui ne purent l'empêcher de jouir presque constamment de l'estime et du respect du roi et de son fils. A la mort du vertueux et sage prélat, arrivée en 1799, les deux princes montrèrent la plus vive douleur, et rendirent des honneurs incroyables à cet ami fidèle, qui, jusqu'à son dern. soupir, avait travaillé à leur ménager l'alliance et l'appui de la France. *Voy.*, pour plus de détails, les *Nouvelles des missions étrangères*, publiés à Londres en 1797, et les *Nouvelles Lettres édifiantes*.

PIGNONE (Sim.), peintre florent., né en 1614, mort en 1698, a laissé plusieurs tableaux, qui sont encore admirés des connaisseurs, entre autres: le *bienheureux Bernard Tolomei*, à Monte Olivetto, et un *St Louis, roi de France*, que l'on voit dans l'église de Sainte-Félicité de Florence.

PIGNORIA (Laurent), antiquaire, né en 1571 à Padoue, où il m. en 1631, curé de la paroisse Saint-Laurent de cette ville et chanoine de la cathédrale de Trévise, a laissé un assez grand nombre d'ouvr., parmi lesquels nous citerons: *Mensa isiaca, quâ sacrorum apud Ægyptios ratio et simulacra subjectis tabulis æneis simul exhibentur et explicantur*, Amsterdam, 1669, in-4; *de servis et eorum apud veteres ministeriis Commentarius*, ibid., 1674, in-12; *le Origini di Padova*, ibid., 1625, in-4, fig., et dans le t. 6 du *Thesaurus antiquitatum Italiæ; la Vita di Santa Giustina, vergine e protomartire padovana*, ibid., 1626, in-4.

PIGNOTTI (Laurent), le plus célèbre des fabulistes italiens, né en 1739 à Figline, petite ville entre Florence et Arezzo, se livra à l'étude de la médecine, qu'il pratiqua surtout à Florence. Il occupa une chaire de physique dans cette ville, puis à l'universitité de Pise, dont il fut nommé conseiller en 1802. D'autres titres vinrent le chercher, entre autres celui d'auditeur de la même université: l'on sait que ce titre est la première dignité littéraire de la Toscane. Il m. en 1812. Physicien naturaliste, poète, littérateur, historien, antiq. c'est surtout comme fabuliste qu'il est connu des étrangers, quoique les critiques italiens eux-mêmes conviennent qu'il est resté fort au-dessous de notre inimitable Lafontaine. Outre ses *poésies*, recueillies à Florence, 1812-13, 6 vol. in-8, et à Pise, 6 vol. in-12, nous citerons de lui: *Congetture meteorologiche*, mémoire inséré dans les *Novelle letterarie*, de Lastri, Pise, 1780; *Storia della Toscana sino al principato, con diversi saggi sulle scienze, lettere ed arti*, ib., 1813, 9 vol. in-8, et 10 vol., grand in-18.

PIGRAY (Pierre), en latin *Pigræus*, célèbre chirurg., fut l'élève et l'émule d'Ambroise Paré, dont il propagea les bons principes, excepté celui de la ligature si salutaire des vaisseaux. Il m. à Paris en 1613, après avoir été premier chirurgien de Henri IV et de Louis XIII. On a de lui: *Chirurgia cum aliis medicinæ partib. conjuncta*, Paris, 1609, in-8; *Epitome præceptorum medicinæ, chirurgiæ*, etc., Paris, 1612, in-8, en français; Lyon, 1628, et Rouen, 1658, in-8; *Chirurgie mise en théorie et en pratique*, Paris, 1610, in-8.

PIGRÈS, poète antérieur à Aristote, est surtout connu pour avoir ridiculement entrepris d'ajouter un vers pentamètre de sa façon à chaque hexamètre de l'Iliade.

PIHAN DE LA FORÊT (Paul-François), avocat, né à Pontoise en 1739, se distingua de bonne heure par ses plaidoyers. Il était subdélégué près le bailliage de sa ville natale en 1789, lorsqu'il fut condamné à un exil de 2 ans. Après son rappel, il occupa presque toujours la même charge sous divers noms. Il s'y fit toujours remarquer par son intégrité. Il fut choisi, en 1805, pour premier candidat de l'arrondissement de Pontoise au corps-législatif, et m. en 1810. Outre ses plaidoyers et une *Histoire de Pontoise et du Vexin-Français*, qui est restée MSte, on a de lui: l'*Esprit des coutumes du bailliage de Senlis*, Paris, 1771, in-12.

PIJON, conseiller au présidial de Provins, où il était né en 1736, et où il m. en 1766, a laissé une tragédie de *Progné*, et les *Muses françaises*, 1re partie, ou *Tableau des théâtres de France*, 1764, in-12.

PIKLER (Jean-Antoine), graveur en pierres fines et en pierres dures, né à Brixen, dans le Tyrol, en 1700, s'établit d'abord à Naples, où ses talens lui méritèrent l'estime des plus grands personnages, et lui fournirent les moyens de se faire une fortune honnête. Il m. en 1779 à Rome, où il s'était fixé depuis 1743. Parmi ses dernières productions, on remarque 2 *Homères*, l'un en cornaline, et l'autre en camée, qui donnent une haute idée de son talent. — Pikler (le chevalier Jean), fils du précédent, le plus habile graveur en pierres fines et en pierres dures de son siècle, naquit à Naples en 1734. Ses ouvrages nombreux lui méritèrent l'admiration de ses contemporains, et lui valurent les bonnes grâces de l'empereur Joseph II, qui le nomma chevalier. Il avait entrepris deux ouvrages que la mort l'empêcha de publier, et qui sont restés inédits. L'un était un *Recueil de planches gravées*, d'après les plus beaux ouvrages peints par Raphaël au Vatican; l'autre un *Choix d'empreintes de pierres gravées et de camées*. Il m. en 1791. Sa *vie* se trouve dans le *Magasin encyclopédique* (3e année, III, 472).

PIKOULIN, Russe distingué par ses connaissances, né en 1784 dans le gouvernement de Tver, m. en 1824 à Moscou, après avoir rempli, entre

autres fonctions, celles de professeur d'anatomie et de physiologie à l'université, et de secrétaire pour la section de ces 2 sciences à l'académ. médico-chirurgicale de St Pétersbourg. Un *Traité sur la contagion* qu'il avait observée en Géorgie lui mérita, en 1814, le grade de docteur en médecine et en chirurgie, l'honneur d'être élu membre de la société de médecine de Paris, et l'avantage d'être attaché, en 1816, au corps d'armée qui se trouvait en France.

PILARINO (JACQUES), médecin grec, né dans l'île de Céphalonie en 1659, se fit recevoir à Padoue docteur en droit et en médecine, alla pratiquer ce dernier art dans l'île de Candie, et, se livrant ensuite au penchant qu'il avait pour les voy., visita Constantinople, la Syrie, et toute l'Egypte. Il revint mourir à Padoue en 1718. Nous citerons de lui : *nova et tuta variolas excitandi per transplantationem Methodus*, etc., Venise, 1715, in-12; Nuremberg, 1717, in-8; Leyde, 1721, in-8.

PILATE. V. PONCE-PILATE.

PILATI DE TASSULO (CHARLES-ANTOINE), publiciste distingué, né à Trente en 1733, quitta une chaire de droit, qu'il remplissait avec éclat au lycée de cette ville, pour parcourir l'Europe et en étudier les divers gouvernemens. Le roi de Danemarck voulut le retenir à sa cour; le grand Frédéric lui donna des preuves multipliées de sa bienveillance; enfin l'empereur Joseph, son souverain, le consulta sur les réformes qu'il se proposait d'introduire dans ses états, et Léopold l'appela plus. fois auprès de lui à Vienne. Il m. à Tassulo en 1802. Parmi ses nombr. ouvrages, nous citerons : *di una Riforma d'Italia*, Villafranca (Venise), 1767, in-8; trad. et abrégée en franç., sous ce titre l'*Italie réformée*, ou *nouveau Plan de gouvernement pour l'Italie*, Rimini, 1768, in-12, de 96 p.; *la Storia dell' imperio germanico e dell' Italia dai tempi de' Carolingi sino alla pace di Vestfalia*, Stockholm (Coire), 1769-72, 2 vol. in-4; *Traité des lois civ.*, La Haye, 1774, 2 vol. in-8; *Voyages en différens pays de l'Europe, de* 1774 *à* 1776, ou *Lettres écrites de l'Allemagne, de la Suisse*, etc., ibid., 1777, 2 vol. in-12; l'*Observateur français à Amsterdam*, ou *Lettres sur la Hollande, écrites en* 1778 *et* 1779, ibid., 1780, 2 vol. in-12.

PILATRE DE ROZIER (JEAN-FRANÇOIS), physicien, né à Metz en 1756, apprit un peu de chimie, de botanique et de minéralogie chez un apothicaire de sa ville natale, vint ensuite à Paris étudier avec assez de succès les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, sans négliger la chimie, et ouvrit même un cours où il fit quelques expériences d'électricité. Pourvu de la charge d'intendant des cabinets d'histoire naturelle et de physiq. de MONSIEUR (depuis Louis XVIII), après avoir professé quelque temps la chimie à Reims, il se livrait avec ardeur à tout ce qui pouvait seconder les progrès des sciences, lorsque la découverte des aérostats, par les frères Montgolfier, vint offrir un nouvel aliment à l'activité de son esprit. Il fit plusieurs ascensions qui furent couronnées du succès, et conçut bientôt le projet plus hardi de passer en Angleterre par la voie des airs; mais, dans la construction de son aérostat, pour lequel le gouvernem. avait mis à sa disposition une somme de 40,000 fr., il combina le procédé de Montgolfier avec celui de M. Charles, quoique ce dernier eût prédit que c'était placer un réchaud sur un baril de poudre. Cette imprudence causa sa perte. Le 15 juin 1785, il s'éleva de Boulogne-sur-Mer avec Romain; mais, parvenu à une hauteur de 2 ou 300 toises, le ballon s'enflamme, et, au bout d'une demi-heure, les deux voyageurs furent précipités à terre. Pilâtre était sans vie; son compagnon expira au bout de quelques minutes. M. Rœderer a publié l'*éloge* de Pilâtre de Rozier; Lenoir, son *Eloge funèbre*, 1775, in-8; et Tournon de la Chapelle, la *Vie* et les *Mémoires* du même phys., Paris, 1786, in-12. Ce dernier ouvrage est suivi de quelques *notices* de Pilâtre sur divers sujets de physique.

PILEO DA PRATA, archevêque de Ravenne, avait été, avant de parvenir à ce siége, archiprêtre de la cathédrale de Padoue et évêque de Trévise. Il m. en 1400. Nous citerons de lui : *Epistola ad Carolum V, regem Francorum*, insérée dans les *Annales de Renauld*, année 1379, n° 51; *Epistola ad clerum romanum scripta à cardinalibus Urbani VI, papæ*, impr. par Baluze dans le t. 2 des *Papes d'Avignon*, col. 983.

PILES (PAUL DE FORTIA, seigneur DE), gouverneur des îles de Marseille, né à Carpentras en 1559 d'une famille ancienne et noble, mérita par ses services milit. l'estime et l'amitié de Henri III et de Henri IV, rois de France. Après avoir été comblé de leurs faveurs, il m. dans son gouvernement en 1621.—Paul II de PILES, son fils aîné, né à Avignon en 1600, fut attaché dès son enfance à Louis XIII, alors dauphin, qui le favorisa depuis par un prompt avancem. Sa valeur et son courage lui méritèrent de plus en plus la faveur du monarque. Louis XIV le protégea comme avait fait son prédécess., et en 1660 lui donna la charge de gouvern.-viguier de Marseille. Cet emploi est toujours resté depuis dans sa famille, jusqu'en 1789. Paul II de Piles m. en 1682.—Ludovic de PILES, baron de Baumes, frère du précédent, n'est guère connu que par des exploits de duelliste. L'une des victime de sa fatale adresse fut le fils de Malherbe, qu'il tua en 1628, n'étant pas encore âgé de 25 ans lui-même. Il périt en 1646 à l'attaque des îles Ste-Marguerite.—Paul III de FORTIA, marquis de PILES, 2e fils de Paul II, né à Baumes en 1633, fut chevalier de Malte et gouvern. des îles de Marseille.—ALPHONSE, marquis de Forville, 5e fils de Paul II, lui succéda dans la charge de gouvern.-viguier de Marseille, après avoir occupé divers grades militaires, et m. en 1708.—Louis-Alphonse de FORTIA, marquis de PILES, fils de Paul III, né en 1665, fut gouvern. du château d'If, puis de Marseille, et m. en 1729, après avoir rendu dans la peste de très-grands services qui ne furent pas laissés sans récompense.—TOUSSAINT-ALPHONSE, fils du précéd., né en 1714, fut gouvern.-viguier de Marseille, et m. en 1801. On peut voir pour plus de détails l'article que M. Fortia d'Urban a consacré à sa famille dans la *Biogr. univers.*

PILES (ROGER de), peintre et littérat., né à Clameci en 1635, fut chargé de l'éducat. du fils du présid. Amelot, et suivit ensuite son élève dans plus. ambassades en qualité de secrétaire. Partout il montra une grande aptitude pour les affaires. On trouve dans ses tableaux une profonde intelligence du clair-obscur, le sentim. de la couleur et le talent de l'imit. porté à un degré remarquable. Parmi les portr. qu'il a laissés on remarq. ceux de *Boileau* et de *mad. Dacier*. De Piles m. à Paris en 1709, après avoir pub. plus. ouvr. presque tous relatifs à la peinture. Nous citerons les suiv. : *Conversations sur la connaissance de la peinture*, Paris, 1677, in-12; *Dissertations sur les ouvrages des plus fameux peintres avec la vie de Rubens*, ibid., 1681, in-12; *les prem. élém. de la peint. pratiq.*, ib., 1684, in-12; *Abrégé de la vie des peintres*, ibid., 1715, in-12; *Cours de peinture par principe*, ib., 1708, in-8; *Dialogues sur le coloris*. Ces divers ouvr. et d'autres encore ont été réunis et pub. à Paris en 1767, sous le titre d'*OEuvres diverses de M. de Piles*, 5 vol. in-12.

PILET. V. MENARDIÈRE.

PILGRAM (ANTOINE), ex-jésuite, astronome, m. à Vienne en 1793, est aut. d'un *Calendarium chronologicum è medii ævi monumentis* et de *Recherches météorologiques* en allemand.

PILKINGTON (LÆTITIA), fille du doct. van Lewen et femme du rév. Matt. Pilkington, auteur

de quelq. mélanges, naquit à Dublin en 1712. Elle cultiva la littérature avec assez de succès; mais elle ne put vivre long-temps avec son époux, qui avait à lui reprocher une conduite plus que légère et qui peut-être même était animé contre elle par une jalousie de métier. Elle m. à Dublin en 1750, laissant quelq. pièces de théâtre, des *mémoires* de sa vie, et des *poésies* légères qui ne sont pas sans mérite. —PILKINGTON (James), prélat anglais, né en 1520 à Rivington, dans le Lancashire, fut élevé sur le siége de Durham par Elisabeth en 1560, et m. en 1575, laissant quelq. ouvr. théologiques.

PILLADE (LAURENT), poète, chanoine de Saint-Dié, vivait en Lorraine au 16e S., Dom Calmet a inséré dans sa *Bibliothèque de Lorraine*, un poème de Pillade qui roule sur la guerre des paysans d'Alsace, et qui avait été publié à Metz en 1548, petit in-8.

PILLET (RENÉ), général franç., né à Tours en 1762, était clerc chez un procureur au Châtelet de Paris, lorsqu'en 1789 il devint aide-de-camp de M. de La Fayette. Il fut ensuite employé comme commiss. des guerres à l'armée du centre et à celle du nord, fut proscrit après le 10 août 1792, et profita de son exil pour voyager. De retour en France, il reprit du service, obtint de l'avancem., mais fut fait prisonn. en Portugal (1808) et conduit en Angleterre. La restaurat. lui rendit la liberté, mais non la santé. Il m. à Paris en 1816. On a de lui: *l'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces, pendant un séjour de dix années, dont six comme prisonnier de guerre*, Paris, 1815, in-8.

PILLET (CLAUDE-MARIE), l'un des principaux collaborat. de la *Biographie universelle*, dont il a dirigé les travaux depuis le tom. 5 jusques et y compris le tom. 44, m. à Paris le 4 fév. 1826, était né à Chambéry vers 1773. Modeste et simple autant que laborieux, il était loin d'annoncer par son extérieur les vastes connaissances qu'il avait acquises dans l'étude presque continuelle qui a rempli sa vie. Telle même était la singularité de ses habitudes domestiques qu'il faisait sur sa nourriture et sur ses vêtem. des épargnes afin d'accroître les sommes qu'il prélevait annuellem. sur le produit de ses travaux et consacrait au soulagem. de ses parens, ainsi qu'à l'acquisit. de livres dont il se plaisait à enrichir la biblioth. de sa ville natale. D'après ces données sur le caractère privé de Pillet, on conçoit qu'il put aussi n'être pas tout-à-fait exempt de singularités dans plus. de ses jugem. sur les personnes ou sur les choses; mais il n'en fut pas moins un homme éminemm. honorable. Feu M. A. Barbier, en parlant de lui (pag. XXXIX du *Disc. Prélim.* du *Dictionn. des Anonymes*, 2e édit.) l'appelle ingénieusement le *chef du bureau de la Biographie universelle*. Outre sa coopérat. à cette immense collection, ainsi qu'à la *Biographie des hommes vivans*, égalem. pub. chez Michaud jeune (et dans laquelle il ne voulut point avoir d'article), il a révisé encore d'autres ouvr., et a donné en propre quelq. opusc. dont M. Beuchot a rec. les titres dans la *Bibliogr. de la France*, 1826, p. 127-28. Nous nous bornerons à mentionner ses *barêmes* des mesures agraires de Savoie, de Tarentaise, de Morienne, pub. en l'an XI, in-8, et l'*Analyse des cartes et plans dressés pour l'histoire des Croisades*, Paris, Michaud, in-8, avec une suite pub. en 1814, en tout 35 p. avec cinq cartes.

PILLIO, célèbre jurisconsulte du 12e S., professa le droit à Bologne, ville dans le territoire de laquelle il était né, et passa en 1189 à Modène, où l'on croit qu'il m. Ses *Questiones sabbatinæ* ont été pub. à Rome sous ce tit.: *Celeberrimi jurisconsulti ac glossatoris vetustissimi, D. Pilei Medicensis Quæstiones aureæ*, 1560.

PILNITZ (convention de), l'une des plus importantes négociations qui aient été entamées auprès des puissances européennes en faveur de l'infortuné Louis XVI et des princes franç. émigrés, fut réglée entre l'emper. d'Allemagne, le roi de Prusse et l'élect. de Saxe, au château de ce dern. prince, ainsi nommé, à quelq. lieues de Dresde. Outre les princes héréditaires des maisons d'Autriche et de Prusse, et les princes et princesses de la famille de l'élect., on vit aux conférences de Pilnitz, qui s'ouvrirent le 25 août 1791, le comte d'Artois (aujourd'hui Charles X), le prince de Nassau, l'ex-minist. Calonne et le marquis de Bouillé. Après trois jours de délibérat. (27 août) l'emp. et le roi de Prusse signèrent la déclarat. fameuse par laquelle réclamant la coopérat. des puissances *pour mettre le roi de France en état d'affermir dans la plus parfaite liberté les bases d'un gouv. monarchique*, ils s'engageaient à agir promptem. et d'un mutuel accord pour atteindre ce but. Indépendamm. de la pièce officielle dont on vient de rapporter la substance, il parait que six articles secrets avaient été signés la veille. Par le 2e, le trône de Pologne était promis à l'élect. de Saxe; le 3e article avait trait à des échanges de territoire projetés, et dans le 4e les deux monarq. contractant établissaient les bases d'une alliance que réalisa un peu plus tard le traité de Vienne.

PILON (GERMAIN), l'un des plus habiles sculpteurs français, né à Loué, petite ville à six lieues du Mans, vint à Paris vers 1550, après avoir exécuté dans sa province plus. ouvr. remarquables, et fut l'émule de Jean Goujon, avec lequel il contribua à naturaliser parmi nous le bon goût de l'antique. Malgré sa grande réputat., l'on n'a presque point de renseignem. sur sa vie, et c'est seulement d'après des probabilités qu'on a placé l'époque de sa m. à l'année 1590: d'autres l'ont fait vivre jusqu'en 1606. Parmi ses nombreux ouvr. nous citerons: *le Mausolée de Guillaume Langei du Bellay*, dans la cathédrale du Mans; la *Foi*, l'*Espérance*, la *Charité* et les *Bonnes œuvres*, ainsi que les statues en bronze de *Catherine de Médicis* et de *Henri II*, faisant partie du monum. érigé à la mémoire de ce prince et placé à St-Denis; le *Mausolée du chancelier de Birague*, avec deux *Figures de génies qui éteignent le flambeau de la vie* (au Musée des Monumens français), enfin le *Groupe des trois Grâces* (au Louvre).

PILON (FRÉDÉRIC), né à Cork en Irlande, se destina d'abord à la médecine, et se livra ensuite à son goût pour le théâtre. N'ayant eu aucun succès comme acteur, il s'avisa de faire lui-même des comédies. Il chercha presque toujours ses inspirations dans l'à-propos des circonstances, qui le servirent parfois assez bien. Il m. en 1788, âgé de 38 ans. Nous citerons de lui: *l'Invasion*, ou *Voyage à Brighthelmstone*, 1778, in-8; *l'Amant sourd*, 1780, in-8; *les Menées d'une élection*, 1780, in-8.

PILPAY ou PIDPAY, ou plutôt BIDPAI, bramine et gymnosophiste indien, fut, à ce que l'on croit, gouvern. d'une partie de l'Indostan. On présume qu'il florissait quelq. siècles avant J.-C.; mais on ne sait rien de bien certain sur sa vie ni sur ses ouvr. Son nom, attaché à un recueil de fables ingénieuses et pleines de sagesse, est devenu immortel. Ce recueil, connu dans tout l'Orient sous le titre de *Calilah el Dimnah*, et dans l'Occident sous celui de *Fables de Pilpay* ou *Bidpai*, est une espèce de roman moral et politique, dont les principaux personnages sont deux chacals, animaux auxquels les Indiens attribuent la même finesse que les Européens aux renards. V. JEAN DE CAPOUE dans notre *Dictionnaire*, et en outre le curieux article inséré par M. de Chézy dans le *Journal des Savans* (mai 1817), sur l'édit. arabe de *Calila el Dimna*, ou *Fables de Bidpai*, etc., pub. par M. Sylvestre de Sacy, 1816, in-4.

PIMENTA (NICOLAS), jésuite portugais, né en 1541, mort en 1614 à Goa, visiteur des missions des Indes, a laissé: *Lettre écrite des Indes orien-*

tales au P. Claude Acquaviva, général des missions, Venise, 1600, in-8.

PINA (JEAN de), recteur et provincial de la société des jésuites, né à Madrid en 1582, mort en 1657, a donné un *commentaire* sur l'*Ecclésiaste*, 2 vol. in-fol., et un autre sur l'*Ecclésiastique*, 5 v. in-fol. On prétend qu'il avait lu tous les pères de l'Eglise et en avait extrait 100 vol. de 500 pages chaque.

PINA (RUY de), histor. portugais, né au 15ᵉ S., fut nommé *cronista-mor* ou historiographe de Portugal sous le règne du roi Emmanuel, et m. en 1521. On lui attribue des *chroniques* qui furent tirées des archives de Torre de Tombo, dans l'avant-dern. siècle. Elles comprennent les règnes de Sanche Iᵉʳ, Alphonse II, Sanche II, Alphonse III, Denis et Alphonse IV. La dern. parut à Lisbonne en 1653, in-fol. : les autres furent pub. en 1727 - 29, et recueillies avec la chroniq. d'Alphonse-Henri, par Duarte Galvam, sous le tit. de *Chronicas dos seis reis primeiros*. Dans la suite on tira trois autres *chroniques* de Pina du même dépot; ce sont celles de Duarte, d'Alfonse V et Jean II. Elles ont été pub. dans le *Recueil* de livres inédits de l'histoire portugaise, Lisbonne, 1790-92, in-4.

PINAIGRIER (ROBERT), peintre sur verre du 16ᵉ S., s'est fait connaître par ses ouvr. On ignore le lieu et l'époque de sa naissance ainsi que de sa m.; on sait seulem. qu'il naquit vers l'an 1490 et qu'il se fixa à Tours vers la fin de sa vie. Il ne nous reste guère que des fragmens des ouvr. de cet artiste. On cite des vitraux qui ornaient l'ancienne église de St-Hilaire de Chartres, démolie en 1804, et qui décorent aujourd'hui deux côtés de la chapelle de la Vierge dans l'église de St-Père ou St-Pierre de la même ville; trois vitraux complets et les fragmens de deux autres représentant l'histoire de la Vierge, et qui ornent encore la chapelle de la Vierge de l'église de St Gervais, et enfin les vitraux de l'église de St-Médéric, représentant l'hist. de Joseph. Ces dern. passent pour les chefs-d'œuvre de ce maître. —Ses trois fils, NICOLAS, JEAN et LOUIS, cultivèrent le même art, mais avec moins de succès que leur père. — En 1618 et 1635 un autre Nicolas PINAIGRIER, petit-fils de Robert, s'occupait à Paris de peindre des vitraux qui n'existent plus.

PINAMONTI (JEAN-PIERRE), jésuite et écrivain ascétique, né à Pistoie en 1632, se consacra aux missions de la campagne. Choisi par la duchesse de Modène et le gr.-duc Côme III pour être leur confesseur, il n'abandonna que le moins qu'il put ses travaux apostoliques, et m. à Orta, dans le diocèse de Novare en 1703. Il a laissé divers ouvr. ascétiq. écrits en italien, dont on trouve la liste dans Moreri, et qui ont été recueillis à Parme, 1706, in-fol. Le P. Courbeville en a trad. deux en franç., savoir : *le Directeur dans les voies du salut*, 1728, in-12; et *Lectures chrétiennes sur les obstacles du salut*, 1737, in-12.

PINART (MICHEL), savant orientaliste, né à Sens en 1659, m. dans la même ville en 1717, fut membre de l'acad. des inscriptions, et fournit au recueil de cette société plus. *mémoires* sur le nom de Byrsa, donné à la citadelle de Carthage, sur une médaille d'Hélène, sur les médailles samaritaines, etc.; on a en outre de lui une *notice* de toutes les bibles hébraïq. imprimées jusqu'à son temps. Son *Eloge*, par de Boze, fait partie du t. 3 du Recueil de l'académie.

PINAS (JEAN), peintre, né à Harlem vers l'an 1596, peignit avec un égal succès la figure et le paysage. On cite parmi ses tableaux historiques une *Histoire de Joseph vendu par ses frères*. Le Musée du Louvre possède de ce maître un paysage à la plume et colorié. — Jacques PINAS, son frère, suivit la même carrière, et ne s'y distingua pas moins. On confond quelquefois leurs ouvrages.

PINCHBECK, mécanicien anglais du 18ᵉ S., m. à Londres en 1783, composa plus. instrumens et mécanismes qui excitèrent l'admiration de ses contemporains, mais qui ont été surpassés depuis. Une invention plus utile et plus durable est celle d'un métal imitant l'or, que les Anglais par reconnaissance ont appelé *Pinchbeck*.

PINCHESNE (ETIENNE-MARTIN), contrôleur de la maison du roi, a laissé deux volumes in-4 de *poésies*, auxquelles on ne penserait plus sans quelques traits satiriques de Boileau. Pinchesne était neveu de Voiture.

PINCIANUS. V. LOPEZ et NUNNEZ.

PINCIER (PIERRE), physicien, méd. du prince de Nassau-Dillembourg, né en 1556 à Santen, en Westphalie, fut prof. de physique à l'univ. d'Herborn, à la faculté de Marpurg, et m. en 1624. On a de lui : *Meditationum variarum liber quartus*, Francfort, 1601, in-8 (les trois prem. liv. de cet ouvr. sont restés inédits); *Otium marpurgense in sex libros digestum*, etc., Herborn, 1614, in-8.

PINÇON. V. PINZON.

PINDARE, poète grec, le modèle et le désespoir des lyriques de tous les temps, naquit à Thèbes de Béotie, la 3ᵉ année de la 64ᵉ olymp. (522 avant J.-C.), et m. dans le cours de l'an 3ᵉ de la 82ᵉ, avant J.-C. 442, d'après les supputations de son dern. éditeur, M. Bœckh. Il s'était exercé avec un égal succès dans tous les genres de poésie lyrique : il ne nous reste que quelques fragmens de ses *parthénies*, de ses *thrènes*, de ses *prosodes*, de ses *dithyrambes*; mais nous possédons quarante-cinq *hymnes* ou chants de victoire, composés en l'honneur des vainqueurs qui remportèrent des prix aux jeux olympiques, pythiques, isthmiques et néméens. Comme tous les hommes qui sortent de l'ordre commun, Pindare a rencontré des partisans et des détracteurs également passionnés. Des critiques incapables de mesurer la hardiesse de son vol, l'ont attaqué sous le double rapport des sujets et de la manière dont il les traite. Mais est-ce à la lecture froide et tranquille du cabinet que l'on peut éprouver quelq. chose de l'enthousiasme qui animait le chantre thébain, lorsque, spectateur lui-même de ces luttes fameuses, où la force, l'adresse et l'agilité se disputaient l'honneur du triomphe, le poète associait pour ainsi dire sa muse à ces glorieux débats auxquels les sages législateurs de la Grèce attachaient avec raison une si haute importance. C'est donc souvent moins le vainqueur que la victoire elle-même qui occupe Pindare : c'est la gloire de sa nation; et quand elle n'éclate pas assez dans ses héros, il va la chercher dans leurs aïeux, dans leur patrie, dans les instituteurs même de ces jeux célèbres. De là ces écarts qui semblent quelquefois l'entraîner si loin de son sujet, et qui s'y rattachent néanmoins toujours, mais par des rapports qui échappent facilem. à des yeux inattentifs ou peu familiarisés avec les mystères de cette haute poésie. Au surplus il n'est pas surprenant que tant de scholiastes, de traduct. et d'interprètes se soient égarés à la suite de Pindare, et aient subi le sort dont Horace menaçait la présomptueuse témérité de ses imitateurs. Il est glorieux sans doute pour la France, que deux de ses poètes, J.-B. Rousseau et P.-D. Lebrun, aient seuls mérité jusqu'ici l'honneur d'être nommés à côté de Pindare. Six cents ans après la mort du poète thébain, Pausanias retrouva dans Thèbes la statue que l'admiration reconnaissante de ses concitoyens lui avait érigée; mais cette statue elle-même a cédé aux efforts du temps : cette maison, devant laquelle s'étaient deux fois arrêtées les fureurs de la guerre, est depuis long-temps ensevelie sous ses ruines. Un seul monument a bravé jusqu'ici le temps et la guerre : c'est celui que Pindare lui-même s'est élevé, dans ce qui nous reste de ses ouvr. Ce qui nous en reste fut publié pour la prem. fois à Venise, 1513, in-8, par Alde *l'Ancien*; et quelques années après par

Henri Etienne, Paris, 1560, in-4. La prem. édit. critique est celle d'Erasme Schimdt, Wittemberg, 1616, in-4; réimpr. 4 ans après à Saumur, par les soins de J. Benoît. La critique du texte ne fit aucun progrès depuis Schmidt et Benoît jusqu'en 1773, époque de la prem. édit. pub. par le célèbre Heyne, Gottingue, 2 vol. in-8; réimpr. en 1798, en 3 vol. in-8, avec de notables améliorat., et un excellent traité de M. Hermann, sur le mètre de Pindare : cette dern. est réputée classique, sous le rapport de l'interprétat. La principale, la plus complète et la plus savante de toutes les édit. de Pindare est jusqu'ici celle de M. Aug. Bœckh, Leipsig, 2 v., in-4, 1811-1821. Nous n'avons en franç. que deux trad. complètes (en prose) des *odes* de Pindare : celle de Gin, et celle de Tourlet, infinim. supérieure, sous tous les rapports, à celle de son devancier : elle a d'ailleurs l'avantage d'offrir le texte grec, soigneusement revu et accompagné de *notes* savantes. Les Italiens ont plus. traduct. de Pindare, en vers : celles entre autres, d'Adimari, de Mazari, de Jérocades. On cite les versions anglaises de Cowley et de West, quoique incomplètes; et les Allemands font de celle de Gedike un cas particulier.

PINDARE *de Thèbes*, pseudonyme, a laissé un poème latin intit. : *Abrégé de l'Iliade d'Homère*. On ignore le véritable nom de l'auteur et l'époque où il vivait. M. Wernsdorf a ins. ce poème dans le 4e vol. de ses *Poetæ minores*, et M. Henri Weytingh en a pub. une nouv. édit., Leyde et Amsterdam, 1809, 1 vol. in-8.

PINDEMONTE (Marc-Antoine), gentilhomme véronais, né en 1694, mort vers 1744, était versé dans les langues grecque et latine, et cultiva plus particulièrement la poésie. La nature l'avait doué d'une mémoire prodigieuse. On a de lui : des *discours* sur les règles de l'art dramatique; un recueil de poésies qui ont été pub. sous le titre de *Poesie latine e volgari*, Vérone, 1721, in-8; Venise, 1776, 2 vol. in-8, avec des additions; et une trad. en vers de l'*Argonautique* de Valérius Flaccus, Vérone, 1776, in-4. — Pindemonte (Charles), neveu du préc., né à Vérone en 1735, est auteur d'une bonne traduct. ital. du poème de Vida sur les échecs. — Pindemonte (Didier), frère du précédent, gentilhomme du duc de Hesse-Darmstadt, a pub. : *Riposta universale alle opere del Scip. Maffei*, Vérone, 1754, in-8. — Pindemonte (Jean), de la même famille que les précéd., né à Vérone en 1751, a laissé quelques trag. qui ont été recueill. sous le titre de *Componimenti teatrali*, Milan, 1804, 4 vol. in-8. — Hippolyte Pindemonte, son frère cadet, né à Vérone en 1757, doit être placé parmi les poètes ital. les plus agréables du 18e S. On connaît de lui : *Volgarizzamenti dal latino e dal greco in versi ital.*, Vérone, 1781, in-4; *Versi*, Bassano, 1784, gr. in-8; *Volgarizzamento dell' Inno a Cerere..... attribuito ad Omero*, 1785, in-8; *Saggio di poesie campestri*, Parme, 1788, in-12; *Poesie*, Pise, 1798, in-16; *Arminio, trag.*, Philadelphie (Pise), 1804, in-8; *Epistole in versi*, Vérone, 1805, Florence, 1809, in-12; trad. en vers des deux prem. chants de l'*Odyssée*, 1810, in 8, avec quelq. fragm. des *Géorgiques* et deux *épîtres*, l'une à Virgile et l'autre à Homère.

PINE (John), graveur au burin, né à Londres vers 1700, mort vers 1760, a laissé plus. planches estim., parmi lesquelles on distingue surtout : *la Destruction de la flotte invincible de Philippe, roi d'Espagne; les Plans de la ville de Londres et de Westminster*, 1746, 25 feuilles. On lui doit en outre une belle édition d'Horace, dont le texte est gravé sur cuivre, 1737, 2 vol. gr. in-8. — Robert-Edge Pine, fils du précéd., peintre, s'adonna au genre du portrait, et s'y fit une réputation. Des prix ayant été proposés pour la peinture historique, Pine fut couronné successiv. en 1760 et 1762. Les sujets qu'il traita étaient : *la Prise de Calais par Edouard III* et *Canut entendant les vagues de la mer*. Cet artiste passa ensuite en Amérique, et y mourut en 1790.

PINEAU (Séverin), en latin *Pinæus*, chirurg., né à Chartres vers le milieu du 16e S., fut doyen du collège de chirurgie de Paris, y professa avec distinction, se rendit surtout célèbre par l'opération de la taille au grand appareil, et publia à ce sujet un *Discours touchant l'invention et instruct. pour l'opération et extraction du calcul de la vessie*, Paris, 1610, in-8. Il m. à Paris en 1619. On a encore de lui un écrit intit. : *Opusculum anatomicum, physiologicum..... in duos libellos distinctum, tractans analyticè, primò notas integritatis et corruptionis virginum, deindè graviditatem et partum naturalem mulierum, in quo ossa pubis et ilium distrahi dilucidè docetur*, Paris, 1597, in-8 : cet écrit a été trad. en français, en allemand et en flamand.

PINEAU (Gabriel Du), jurisconsulte, né à Angers en 1573, vint de bonne heure à Paris, fit briller son savoir au parlem. et au gr. conseil dans plus. causes importantes, revint occuper dans sa ville natale les fonctions de conseiller au présidial, et enfin devint maître des requêtes de l'hôtel de Marie de Médicis, pour laquelle son dévouem. fut toujours subordonné à ses devoirs de sujet fidèle envers Henri IV. Du Pineau se distingua toujours par son intégrité, son affabilité, autant que par ses lumières et ses connaissances. Il m. en 1644, maire et capitaine-général de sa ville natale. On a de lui : un *Comment. sur la coutume d'Anjou*, regardé comme son chef-d'œuvre, des *consultations* et des *dissertations* sur diverses matières de jurisprudence.

PINEDA (Jean de), jés., né à Séville en 1557, mort en 1637, s'appliqua principalement à l'étude de l'Ecrit.-Ste. On lui doit les ouv. suiv. : *Commentarius in Job*, Madrid, 1597-1601, 2 vol. in-fol.; Venise, 1619; *Salomo prævius, sive de rebus Salomonis regis Libri octo*, Lyon, 1609, in-folio; *Comment. in Ecclesiasten*, Venise, 1619; Anvers, 1620, in-fol.; *Mémorial touchant la sainteté et les vertus héroïques du St roi Ferdinand III*, Séville, 1627, in-fol., en espagnol; *Index novus librorum prohibitorum et expurgatorum*, Séville, 1631, in-fol.; *la Monarchie ecclésiastique*, ou *Histoire universelle du monde depuis la création* (en espagnol), Salamanque, 1588, 4 vol. in-fol.

PINEL (le P.), prêtre de la congrégat. de l'Oratoire, né vers la fin du 17e S. en Amérique, et, suivant toute probabilité, à St-Domingue, fut d'abord employé dans l'enseignem. en France, dans les colléges de Juilly et de Vendôme; mais les discussions qui divisaient alors les théologiens furent pour lui la source de quelq. traverses et de quelq. disgrâces; bientôt il donna dans le ridicule du millénarisme et des convulsions. Il parcourut les provinces comme le précurseur d'Elie, lorsqu'il m. dans un village avant 1777. Il avait pub. : *Horoscope des temps*, ou *Conjectures sur l'avenir*; et un livre de *la Primauté du pape*, Londres ou La Haye, 1769, in-4. On trouvera des détails sur cet enthousiaste dans l'écrit intit. : *Notion de l'œuvre des convulsions et des secours*, attribué au père Crêpe, dominicain et imp. à Lyon en 1788.

PINEL (Philippe), célèbre médecin, né en 1745 à St-Paul, près de Lavour, aujourd'hui départ. du Tarn, fut reçu docteur à la faculté de Toulouse en 1764, se rendit aussitôt à Montpellier, pour se perfectionner dans son art, et vint ensuite à Paris étudier la botanique, la zoologie, l'anatomie comparée et les autres sciences qui tiennent à l'art de guérir. Il s'était fait connaître de ses confrères comme traduct. et comme éditeur, ainsi que par sa coopération à la *Gazette de santé*, et au recueil intit. *la Médecine éclairée par les sciences physiques*, lorsqu'il fut appelé aux fonctions de médec. en chef de Bicêtre en 1792. Il reconnut qu'on ne

faisait qu'empirer l'état des aliénés par des châtimens et une réclusion rigoureuse, et il résolut de les traiter avec douceur, de les laisser jouir des bienfaits de l'exercice, du travail et d'un air salubre; en un mot il fit tomber leurs chaînes. Cet acte, qui ne pouvait venir que d'un esprit supérieur, a été un service immense rendu à l'humanité. De Bicêtre, il passa à l'hospice de la Salpétrière en qualité de médecin en chef, et l'on peut dire que ce magnifique établissement est son ouvr. Occupé tout entier des progrès de la science, auxquels il aidait puissamment par sa pratique pleine de sagesse, par ses écrits immortels et par ses leçons dans les salles de la Salpétrière et dans le vaste amphithéâtre de l'Ecole de Médecine, devenu trop étroit pour ses auditeurs, il ne rechercha aucune des récompenses que le gouvernem. impérial prodiguait aux sav., et n'eut que le ruban de la Lég.-d'Honneur et une place dans la première classe de l'institut. Sa modération et sa bienfaisance l'empêchèrent même d'avoir part aux faveurs de la fortune, qui sourit toujours aux médecins de grand renom qui veulent la poursuivre. L'aisance dont il jouissait fut encore diminuée par le renversement de l'ancienne école de médecine: il ne fut plus qu'honoraire dans la nouv., avec une très-modique retraite. Mais il lui restait la gloire d'avoir ramené en France le goût des bonnes études médicales et de la médecine d'observation. Il m. en 1826. M. le baron Dupuytren lui a consacré une *notice* dans le *Journal des Débats* du 7 novembre 1826, impr. à part, in-8 de 32 p. Nous citerons de Pinel: *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, Paris, 1791, in-8, fig.; ib., 1809, in-8; *Nosographie philosophique*, ou *la Méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, ib., an VI, 2 vol. in-8; réimp. plus. fois, entre autres en 1818. 3 v. in-8; *Médecine clinique*, ib., 1802, in-8; 1804, 1815, in-8; *Discours inaugural sur la nécessité de rappeler l'enseignement de la médecine aux principes de l'observation*, ib., an XIV, in-4.

PINELIÈRE (Ant. de La), poète dramatique du 17e S., né à Angers, est auteur d'une tragédie d'*Hippolyte*, imitée de Sénèque, avec un *prologue* en vers libres, Paris. 1635, in-8.

PINELLI (Jean-Vincent), savant bibliophile, né à Naples en 1535, de parens fort riches, vint s'établir à Padoue en 1559, consacra sa fortune et ses loisirs à la formation d'une bibliothèq. nombr., bien choisie, et riche surtout en MSs.; il se montra très-généreux envers les gens de lettres, et m. en 1601, sans avoir pub. aucun ouv. On ne connaît de lui que quelq. *lettres* éparses dans divers recueils, et des *notes* sur la chronique vénitienne de Dandolo, pub. par Foscarini dans son traité *de Origine et Statu Biblioth. ambrosianæ*, liv. 1er. Paul Gualdo a écrit en italien la *Vie de J.-V. Pinelli*, trad. en latin, et impr. à Augsbourg, 1607, in-4. Elle fait partie du recueil de G. Bates, *Vitæ selectorum virorum eruditorum* (*v.* Bates). — Pinelli (Maffeo), savant bibliophile, non moins célèbre que le précéd., avec lequel il a été confondu dans plus. dictionnaires biographiques, né à Venise en 1736, joignit au goût des livres celui des tableaux et des antiquités, fut, comme son père et son aïeul, directeur de l'imprimerie ducale, et m. en 1785. Outre les langues anciennes, il possédait le français et l'anglais, et il était très-versé dans l'histoire littéraire. On a de lui: *Prospetto di varie edizioni degli autori classici greci e lat.*, Venise, 1780, in-8; mais il est surtout célèbre par sa collection de liv. et de tableaux, dont Morelli (*v.* ce nom) a pub. le catalogue sous ce titre: *Bibliotheca Maphæi Pinelli magno jam studio collecta*, Venise, 1787, 6 vol. in-8. — Pinelli (Jean-Bapt.), poète latin, publia en 1594 un recueil de poésies, dédié à l'acad. della Crusca. On a encore de lui: *in nuptias serenissim. Etruriæ principum Cos. Medicis et Mariæ Magd. Austr., Odæ III*, Florence, 1608, in-4. — Pinelli (Flaminio), prof. d'anatomie à l'univers. de Sienne, né dans le territoire de cette ville, et m. vers 1730, a laissé: *Lettera de' Bagni di Petriuolo, scritta al signor Antonio Francesco Bertini*, Rome, 1716, in-4, et deux *dissertations*, l'une sur une grossesse de deux ans, et l'autre sur un fœtus monstrueux.

PINELO (Antonio de Léon-), le plus laborieux écriv. de l'Amérique espagnole, né au Pérou dans les dern. années du 16e S., s'était proposé de bonne heure de recueillir tout ce qui concernait l'hist. des Indes. Mais l'insuffisance des matériaux qu'il pouvait trouver à Lima l'ayant obligé de passer en Espagne, il y fut nommé rapporteur au conseil des Indes, ce qui le mit à même de reconnaître combien la législation civile et administrative des colonies espagnoles était compliquée et embarrassée par la multitude d'édits et d'ordonnances, souvent contradictoires. Il en entreprit la collection méthodique, et, après beaucoup de veilles, il vint à bout de cet immense travail, et en publia quelques extraits. L'ouvrage complet ne fut impr. qu'après sa m., en 1680, 4 vol. in-fol., sous le titre de *Recopilacion general de las leyes de las Indias*. L'auteur avait aussi composé plusieurs écrits de dévotion en l'honneur de la Sainte-Vierge, et d'autres ouvr., parmi lesquels nous citerons: *Traité des confirmations royales*, Madrid, 1630, in-4, ouvr. important pour la jurisprudence de l'Amériq. espagnole; *Vie de D. Toribio Alphonse Mogrovejo, archevêq. de Lima*, 1633, 1653, in 4, traduit en italien par M. A. Cospi, 1655, in-4; *les Voiles des femmes anciens et modernes*, Madrid. 1641, in-4 (dissertation savante); *Abrégé de la Bibliothèq. orientale et occidentale, nautique et géographiq.*, Madrid, 1739, 3 vol. in-fol.: c'est un ample répertoire bibliographique de tous les liv. imp. ou MSs. sur les voyages, les missions et relations étrangères, etc. Ces ouv. sont en espagnol. Il en a laissé beaucoup d'autres MSs., sur lesquels on peut consulter la *Biblioth. hisp.* de Franckenau.

PINET (Antoine Du). V. Dupinet.

PINGERON (Jean-Claude), laborieux littér., né à Lyon vers 1730, m. à Versailles en 1795, fut l'un des coopérateurs du *Journal de l'agriculture, du commerce, des arts et des finances*, dans lequel il inséra un gr. nombre d'*articles* sur des objets d'utilité publique. On lui doit en outre les traduct. d'un grand nombre d'ouvrages italiens et anglais, parmi lesquelles nous citerons: *Traité des vertus et des récompenses*, de Dragonetti, Paris (Amsterdam), 1768, in-12; *Conseils d'une mère à son fils*, de Mme Piccolomini Gérardi, ib., 1769, in-12; *Traité des violences publiques et particulières* de Muréna, ib., 1769, in-12; *le Poème des Abeilles*, de Ruccellaï, ib., 1770, in-8; *Essai sur la peinture*, d'Algarotti, ib., in-12; *Vie des architectes anciens et modernes*, de Milizia, 1771, 2 volumes in-12; *Lettre de l'abbé Sestini sur l'Italie, la Sicile et la Turquie*, 1789, 3 vol. in-8; *Voyage dans la partie septentrionale de l'Europe*, par Marshal, 1776, in-8; *Description de l'île de la Jamaïque*, 1782, in-12; *Description de la machine électrique de Cuthberson*, in-8, 1790; *Expériences et Recherches utiles à l'humanité, aux hospices, au commerce et aux beaux-arts*, trad. de plusieurs langues, et recueillies de divers voyages, Paris, 1805, in-8. Il a fourni en outre des *articles* à la *Bibliothèque physico-économique* et à d'autres recueils du même genre.

PINGRÉ (Alexandre-Gui), savant astronome, né à Paris en 1711, entra dans la congrégation des génovéfains de Senlis à l'âge de 16 ans, et commença par professer la théologie. A l'époque où le célèbre chirurgien Lecat fonda à Rouen une acad. des sciences, Pingré, d'après les conseils de ce sav. fondateur, se livra exclusivement à l'étude de l'as-

tronomie, et y fit de très-grands progrès. L'observation du passage de Mercure, en 1753, lui valut le titre de correspondant, puis d'associé libre de l'acad. de Paris, la place de biblioth. de Ste-Geneviève et le titre de chancel. de l'université. Il fut ensuite chargé d'essayer les montres marines de Ferdinand Berthoud et celles de Le Roi, et fit à cet effet 3 voyages, le premier avec Courtanvaux et Messier en 1767, le deuxième avec Fleurieu en 1769, et le troisième avec Verdun et Borda en 1771. Il m. en 1796, laissant plus. *mémoires* dans le Recueil de l'acad., et quelques autres écrits, dont le plus important est sans contredit sa *Cométographie*, ou *Traité historiq. et théorique des comètes*, Paris, impr. royale, 1783, 2 vol. in-4. On trouvera le détail de ses observations et de ses ouv. astronomiques dans les Tables de l'acad. des sciences, dans les *Mémoires* de Trévoux de 1762 à 1765, et dans la *Bibliographie astronomique* de Lalande. Son *éloge*, par M. de Prony, est ins. dans les *Mémoires* de l'institut (sciences mathém. et physiq.). On trouve une *notice* sur Pingré, par Ventenat, dans le *Mercure* du 10 prairial an IV, et dans le *Magasin encyclop.* (2e année, 1er vol., p. 342).

PINI (le P. ERMENEGILDO), de la congrégation des prêtres de St-Paul, dits *barnabites*, mort en 1825, avait cultivé avec un soin particulier les sciences physiques et l'histoire naturelle, et contribué à augmenter la célébrité du collége de Saint-Alexandre à Milan, qui le comptait parmi ses professeurs. Il était devenu sous Buonaparte inspect.-gén. des études, membre de l'institut des sciences, lettres et arts d'Italie, et chevalier de la Couronne-de-Fer. On lui doit une foule d'écrits importans sur la minéralogie, la géologie, etc., parmi lesquels nous citerons : *Osservazioni mineralogiche, sulla miniera di ferro di Rio ed altre parti dell' isola d'Elba*, Milan, 1777, in-8; *Mémoires sur de nouvelles cristallisations de feld-spath et autres singularités des granits*, ib., 1779, in-8; *Viaggio geologico per diverse parti meridionali dell' Italia*, 2e édit., ib., an 1 de la république ital., in-8; *Réflexions analytiques sur les systèmes géologiq.* (en italien), Milan, 1811.

PINKERTON (JEAN), écriv. anglais, membre de la soc. des Antiquaires de Londres et de plus. autres soc. savantes, naquit à Edimb. en 1758, et, après avoir acquis par d'excell. études des connaissances étendues en tous genres, fut destiné à la carrière du barreau, et placé chez un avocat de sa ville natale; mais, ayant perdu son père, il alla, en 1780, s'établir à Londres, où il se lia avec plusieurs littérat. distingués, et pub. lui-même quelques poèmes élégiaques qui eurent du succès. Il abandonna bientôt la poésie pour se livrer entièrement à des recherches historiques et à une étude approfondie de la numismatique. Ces nouvelles occupations ne l'empêchèrent pas de jeter dans le public, en 1785, sous le nom supposé de *Robert Héron*, des *Lettres sur la littérature* qui lui attirèrent un grand nombre d'ennemis : on lui reprochait des paradoxes débités avec un ton de hauteur et d'autorité, et des jugemens portés avec une hardiesse présomptueuse sur les écrivains anciens et modernes. Il m. en 1826, sans avoir su prendre un ton plus convenable avec ses confrères les gens de lettres, qui ne lui ont pas pardonné. Parmi ses nombreux ouv., il en est un qui jouit d'une réputation européenne : c'est sa *Géographie rédigée sur un nouveau plan*, 1802, 2 vol. in-4, dont il a lui-même donné un *Abrégé*, souvent réimpr. Nous citerons en outre les suiv.: *Essai sur les médailles*, 1784, 2 vol. in-8, trad. en français avec *notes* et *additions*, par J.-G. Lipsius, Dresde, 1794, in-4; *Recherches sur l'origine et les progrès des Scythes ou Goths*, 1787, in-8, trad. en fr. par Miol; *Hist. d'Ecosse depuis l'avènement de la maison des Stuart*, 1797, 2 vol. in-4; *Recollections, etc.*, ou *Souvenirs de Paris*, en 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805, 2 vol. in-8; *Collect. générale des voyages*, 13 vol. in-4, de 1808 à 1813.

PINO (BERNARD), doyen de la cathédrale de Cagli, sa patrie, vivait au 16e S. On a de lui plus. comédies : *lo Sbratta*, Rome, 1552; *i falsi Sospetti*, Venise, 1588; *gli ingiusti Sdegni*, Rome, 1553; *l'Evagria*, Venise, 1584; un discours *della Comodità dello scrivere*, Venise, 1574, in-8; et un petit ouv. intit. *il Galantuomo*, Venise, 1604.

PINON (JACQUES), conseiller au parlement de Paris, sa patrie, m. en 1641, se distingua au barreau par son intégrité, et dans le monde par ses connaissances variées. On a de lui un recueil de *poésies* latines, imp. à Paris en 1615 et 1630, in-8.

PINS (JEAN de), en latin *Pinus*, év. de Rieux, né vers 1470, en Languedoc, d'une ancienne famille de cette province, embrassa l'état ecclésiastique, après avoir fréquenté les universités de Toulouse, Poitiers et Paris; il fut nommé conseiller-clerc au parlement de la première de ces villes, accompagna le cardinal Duprat en Italie, et gagna la confiance de Louis XII, qui l'envoya en ambassade à Rome et à Venise. Renvoyé plus tard dans cette dernière ville, en la même qualité, par François Ier, J. de Pins y acquit un grand nombre de MSs. précieux, dont il enrichit la bibliothèque de Fontainebleau, qui venait d'être formée. Il fut récompensé de ses services diplomatiques par l'évêché de Pamiers, d'où il passa, 3 ans après (1523), au siége de Rieux, et m. à Toulouse en 1537. On a de lui : *divæ Catharinæ senensis Vita*, etc., Bologne, 1505, in-4, très-rare, et insér. depuis dans le recueil intitulé *de claris Fæminis*, qu'on a, par erreur, attribué à de Pins; *S. Rochi narbonensis Legenda*, etc., Venise et Paris, 1516, in-4; *de vitâ aulicâ Libellus*, Toulouse, in-4; quelq. *épigrammes* latines en l'honneur d'Urcœus Codrus, dans le recueil des *OEuvres* de ce dernier. Le père Charron, jésuite, a publié des *Mémoires pour servir à l'éloge histor. de J. de Pins*, avec un rec. de ses *lettres*, Avignon (Toulouse), 1746, in-12.

PINSSON (FRANÇOIS), jurisconsulte, avocat au parlement de Paris, né à Bourges en 1612, mort à Paris en 1691, a laissé de nombreux ouvrages de jurisprudence, parmi lesquels nous citerons : *la Pragmatique-Sanct. de St Louis*, et celle de Charles VII, avec des *comment.*, 1666, in-fol.; *Notes sommaires sur les indults accordés par plusieurs papes à Louis XIV; Traité des régales*, 1688, 2 vol. in-4. Il avait publié en 1654 le traité des *Bénéfices*, d'Ant. Bengi, son aïeul, resté imparfait et continué par lui.

PINSSON DE LA MARTINIÈRE (JEAN), procureur du roi près la connétablie et maréchaussée de France, m. à Paris en 1778, a publié : *le vrai Etat de la France*, 1649, 1653; *Recueil des priviléges des officiers de la maison du roi*, 1645; des *Etats des maisons du roi, de la reine* etc., 1649, 1652; *Traité de la connétablie et maréchaussée de France*, 1661, in-fol. Ce dern. ouvrage est un recueil des ordonnances ou déclarations sur le pouvoir des connétables et maréch. en la justice roy., exercée par lieut. à la table de marbre du Palais.

PINTELLI (BACCIO), archit. florent. du 15e S., se distingua à Rome, sous Sixte IV, par la construction de l'église de Sainte-Marie, *della Pace*, faite sur ses dessins, et surtout par celle du dôme de l'église de Saint-Augustin, élevée en 1483. On pense que le genre de construct. de ces deux édifices a suggéré à Michel-Ange l'idée de la coupole de la basilique de Saint-Pierre.

PINTO (FERNAND-MENDEZ), l'un des plus célèbres voyageurs portugais, né dans les environs de Coïmbre, vers 1510, de parens très-obscurs, embrassa dès l'âge de 13 ans le métier de marin. Se trouvant dans les mers de l'Inde en 1537, il fut pris par des Turks, et traité en esclave. Le gouverneur

du fort portugais d'Ormus le tira de la servitude, et lui donna les moyens de se rendre à Goa. Pendant un séjour de 20 ans, Pinto y fut témoin des plus grands évènemens, et eut une existence très-aventureuse. Il avait été 13 fois esclave et vendu 16 fois, lorsqu'il revint, en 1558, en Portugal, où il jouit du fruit de ses travaux, et publia la relat. de ses *Voyages*, Lisbonne, 1614. Elle a été trad. en franç. par Bernard Figuier, Paris, 1628, in-4; et de Surgi en a extrait une histoire intéressante, qu'il a publiée dans les *Vicissitudes de la fortune*, Paris, 2 vol. in-12. — PINTO (Hector), religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, professeur de théolog. à l'université de Coïmbre, mort en 1583, a laissé: des *Commentaires sur Isaïe*, *Ezéchiel et Daniel*, Paris, 1617, 3 vol. in-fol.; et un livre int. *Image de la vie chrét.*, Paris, 1580. — PINTO (Isaac), juif portugais du 18e S., habita successivem. Bordeaux, Amsterdam et La Haye, où il m. en 1787. Il était fort instruit, et défendit ses compatriotes contre Voltaire. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous citerons comme les principaux: *Essai sur le luxe*, 1762, in-8; *Traité de la circulation et du crédit*, 1771, in-8; *Précis des argumens contre les matérialistes*, 1774, in-8; *Reflexions critiques sur le premier chapitre du 7e t. des œuvres de M. de Voltaire au sujet des Juifs*, 1762, in-12; *Lettre à l'occasion des troubles des colonies, contenant des réflexions politiques sur l'état actuel de l'Angleterre*, 1776, in-8; *deuxième Lettre* sur le même sujet, même année; *Réponse aux observations d'un homme impartial, au sujet des troubles qui agitent actuellement toute l'Amérique septentrionale*, 1776, in-8.

PINTO-DELGADO (JEAN), poète du 16e S., né à Tavira dans le royaume d'Algarve, m. en 1590, avait voyagé en Italie et en Flandre, où il publia quelques *poésies*, qui obtinrent du succès. On cite entre autres un poème d'*Esther*, les *Lamentations de Jérémie*, en vers espagnols, et un poème de *Ruth*, réimpr. à Rouen en 1627. Il laissa en MS. une *traduct.* de Pétrarque en octaves portugaises.

PINTO-RIBEIRO (JEAN), président de la chambre des comptes et garde des archives royales de Portugal, fut d'abord secrétaire du duc de Bragance. Le rôle qu'il joua dans la fameuse conspiration à laquelle son maître dut la couronne a rendu son nom célèbre, et lui mérita la faveur de ce prince. Pinto m. à Lisbonne an 1643. Ses *ouvrages* ont été réunis et publiés à Coïmbre, 1729, 1 vol. in-fol. Ce sont des *réponses* aux manifestes du roi d'Espagne, des *discours* sur l'administration, etc. Il a laissé en MS. un *Recueil des lois de Portugal*, et un *Commentaire sur les poésies lyriques du Camoëns*. On trouve une *Notice sur Pinto*, par le comte Louis d'Ericeira, dans les *Mémoires* de Niceron, et dans le *Dictionnaire* de Moréri. Pinto est le héros d'une comédie historique de M. Lemercier, de l'Institut, représentée avec un grand succès à Paris, sur le Théâtre-Français, en 1800.

PINTOR (PIERRE), premier médecin du pape Alexandre VI, né à Valence, en Espagne, en 1423, mort à Rome en 1503, a publié: *Aggregator sententiarum doctorum omnium de præservatione et curatione pestilentiæ*, Rome, 1499, in-folio; *de morbo fœdo... his temporibus affligenti*, 1500, in-f.

PINTURICCHIO (BERNARDIN), peintre italien, né à Pérouse en 1454, fut élève du Pérugin, suivit ce maître à Rome, l'aida dans la plupart des travaux qui lui furent confiés, se lia ensuite avec Raphael, et suivit ce grand peintre à Sienne, où il partagea ses travaux. Il m. en 1513. Rome possède quelques-unes des productions de cet artiste, notamment dans le Vatican. Son chef-d'œuv. se trouve dans la sacristie de la cathédrale de Sienne. C'est une suite de dix tableaux représentant les *Faits mémorables de la vie du pape Pie II*. Il en existe dans l'église un onzième, dont le sujet est le *Couronnement de Pie III*, qui avait ordonné l'exécut. des autres.

PINZI (JOSEPH-ANTOINE), littérateur et numismate, professeur de rhétorique au séminaire de Ravenne, né dans cette ville en 1713, suivit le cardinal Alberic Lucini à Cologne, et y m. en 1769. On a de lui: *de nummis ravennatibus Dissertatio singularis*, Venise, in-4, 1750; *Appendix ad dissertationem de nummis*, etc., 1751; *Dissertazione epistolare sulla letteratura ravennate*, in-8, Ravenne, 1749; *Dissertazione nella quale si dimostra che la città di Ravenna non è stata colonia, ma municipio de' Romani*, impr. dans le Recueil de l'académie de Ravenne, année 1767. On trouvera des détails étendus sur tous les écrits de Pinzi dans les *Memorie degli scrittori ravennati*.

PINZON (VINCENT-YANEZ), navigateur espagnol, passa la ligne en 1499, fit partie de la prem. expédition de Christophe Colomb, en 1492, et commandait le bâtiment *la Niña*. On ne sait pas positivement s'il accompagna le célèbre Génois dans sa seconde expédition; mais il est certain qu'il partit d'Espagne, avec la permission du roi, en 1499; qu'il navigua vers le Sud, et fut le premier Espagnol qui passa la ligne. Il découvrit, au mois de janvier de l'an 1500, le cap Saint-Augustin à la côte du Brésil, l'embouchure du fleuve des Amazones, la rivière de la côte de la Guiane, qui depuis a pris le nom de ce navigateur, aborda au golfe de Paria, et rentra dans un port d'Espagne au mois de septembre, après avoir perdu deux des bâtimens de son escadre dans un ouragan sur la mer des Antilles. Il repartit en 1507 avec Juan Diaz de Solis (*v.* ce nom), pour suivre les dernières découvertes de Colomb, reconnut le golfe que la mer forme entre la côte de l'Amériq. du Sud et celle du Tymatan. et poussa au Nord jusqu'à cette île. A son retour en Espagne, il reçut ordre de se rendre à la cour avec son compagnon J. Diaz de Solis, Améric Vespuce et Jean de La Cosa, pour tenir conseil sur les nouvelles explorations à faire. Pinzon fut nommé l'un des pilotes royaux et capitaine-gén. pour la terre. Solis et lui prolongèrent le continent américain jusqu'à 40 degrés de latit.-sud. Il est propable qu'après cette campagne, où la conduite des deux navigateurs provoqua des informations juridiques à la cour d'Espagne, Pinzon ne se remit plus en mer. On ignore l'époque de sa mort. Il avait écrit la *Relation de ses voyages*; mais elle est restée, comme tant d'autres, ensevelie dans la poussière des archives espagnoles.

PIOMBINO (les princes de). — APPIANO, fils et successeur de Gérard Appiano (*v.* ce nom), qui avait échangé en 1398 la seigneurie de Pise contre la principauté de Piombino, transmit cette même principauté à son fils, Jacques II Appiano, sous la tutelle de la république de Florence. Les Florentins protégèrent pendant tout le 15e S. les différens princes de cette maison. — Jacq. V. APPIANO m. en 1545, dépouillé plus. fois de ses états par Côme Ier de Médicis, duc de Florence, s'étant mis sous la protection de Charles-Quint, fut rétabli par cet empereur dans sa souveraineté. — JACQUES VI, fils et successeur du précédent, demeura pendant tout son règne dans la dépendance absolue des Médicis, et était sur le point de vendre l'île d'Elbe, qui faisait partie de ses états, au grand-duc François, lorsqu'il m. en 1585. — ALEXANDRE, fils naturel du précédent, légitimé par l'empereur, fut confirmé dans la principauté de Piombino sous la condition de recevoir, dans la ville de ce nom, une garnison espagnole, et fut assassiné, par suite d'un complot tramé par sa femme et le commandant de cette garnison, en 1589. La maison Appiano étant ainsi éteinte, la principauté de Piombino demeura long-temps en séquestre entre les mains des Espagnols, puis fut adjugé en 1619 à la maison de Mendoça, qui la vendit à celle de Ludovici, dont hé-

ritèrent les Buon-Compagni, ducs de Soria, qui la possédèrent jusqu'à la fin du 18e siècle. Bonaparte donna ensuite à sa sœur Elisa (*v.* Marie-Anne Elisa-BUONAPARTE) cette principauté, qui, plus tard (en 1814), fut réunie aux états du gr.-duc de Toscane.

PIOMBO (SÉBASTIEN del). V. SÉBASTIEN.

PIOZZI (HESTER LYNCH), Angl., auteur, né en 1739 à Boswell, dans le comté de Carnarvon, épousa d'abord un riche brasseur du bourg de Southwark, membre du parlement, se lia avec le célèbre Samuel Johnson (*v.* ce nom), et, après la mort de son mari, elle s'unit en secondes noces avec un maître de musique ital., Piozzi, sous le nom duquel elle acquit depuis des titres à la célébrité littéraire. Ayant cessé toute relation avec Johnson, qui avait désapprouvé ce 2e mariage, elle quitta l'Angleterre pour se rendre à Florence, patrie de son époux, y publia quelques ouvrages, visita ensuite plusieurs contrées de l'Europe, revint dans son pays natal en 1786, fit paraître de nouv. productions littéraires, fut recherchée dans les sociétés par son esprit et l'amabilité de ses manières, et m. à Clifton en 1823. On a d'elle : *Anecdotes of doctor Johnson*, 1786, in-8; *Observat. et Réflexions faites dans un voyage par la France, l'Italie et l'Allemagne* (en anglais), Londres, 1789, 2 vol. in-8; *english Synonymes*, ibid., 1794, 2 v. in 8; *Retrospection*, etc., ou Revue des éven. et des caractères les plus frappans ou les plus importans que les 18 derniers siècles ont présentés au monde, ibid., 1801, 2 vol. in-4; Recueil de morceaux en prose et en vers, publ. à Florence, en 1785, sous le titre de *Florence Miscellany*, et imp. à un petit nombre d'exemplaires (quelques-unes des pièces de ce recueil ont été réimprim. dans les journaux et *Magazines* anglais).

PIPELET (FRANÇOIS), chirurgien, né à Coucy-le-Château, près Soissons, en 1722, fit ses études à Paris, s'y établit, fut success. secrét. du roi, conseill. et direct. de l'académie de chirurgie de cette ville, se retira dans sa patrie en 1792, et y m. en 1809. On a de lui deux écrits, insérés dans les *Mémoires de l'académie de chirurgie*, sous ces titres : *nouvelles Observations sur les hernies de la vessie et de l'estomac; Observat. sur les signes illusoires des hernies épiploïques*. M. Sédillot a lu à la société de médecine, le 31 décembre 1809, une *notice* sur ce chirurgien. — Jean-Baptiste PIPELET, médecin, fils du précédent, mort à Tours en 1823, doit principalement la célébrité qu'a eue son nom à la réputation litt. de sa femme, qui par un nouv. hymen devint en 1803 la princesse Constance de Salm-Dyck. On a de Pipelet *Manuel des personnes incommodées de hernies*, etc., 5e édit., 1805, in-12.

PIPER (CHARLES, comte de), sénateur suédois, principal minist. du roi Charles XII, né vers 1660 dans une condition obscure, parvint aux places et aux honneurs par ses talens et la souplesse de son caractère. Après avoir gagné la confiance entière du roi Charles XI, il sut flatter si habilement les goûts de Charles XII, que ce monarque l'éleva au rang de ministre principal. Piper accompagna son maître dans toutes ses campagnes. Fait prisonnier à la bataille de Pultawa, il fut traité avec peu de ménagement par les Russes, et, renfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, il y m. en 1716. — Son fils, Charles-Frédéric de Piper, devint le favori du roi Adolphe-Frédéric, qui l'éleva aux premiers emplois. Mais le comte de Brahé (*v.* ce nom), son gendre, ayant été décapité en 1756, le comte de Piper quitta la cour pour se retirer dans une de ses terres, où il m. en 1770.

PIPER (FRANÇOIS LE), dessinateur et peintre anglais, né dans le comté de Kent, m. en 1740, acquit quelque réputation dans le genre appelé *caricature*. On cite de lui plusieurs scènes de *prédicateurs* de diverses sectes, un *constable* dans l'exercice de ses fonctions, etc.

PIPI ou PIPPI (GIULIO). V. JULES-ROMAIN.

PIPPING (HENRI), théologien protestant, né à Leipsig en 1670, obtint la place de premier prédicateur de la cour de Saxe, avec le rang de premier conseiller du consistoire, et m., en 1722, des suites d'une attaque d'apoplexie, dont il avait été frappé dans la chaire évangéliq. Outre un recueil de *sermons*, on a de lui : *Syntagma dissertat. academic.*, Leipsig, 1708, in-8; *Epistolæ variæ ad Seligmannum et G. H. Gœrtzium*, ibid., 1703, in-4; *Arcana Bibliothecæ thomanæ lips. sacra*, ibid, 1703; *memoriæ theologorum nostrâ ætate clarissimorum Decades X*, ibid., 1705, 2 vol. in-8.

PIQUER (ANDRÉ), savant médecin espagnol, né en 1711 dans le roy. d'Aragon, m. en 1772 à Madrid, eut beaucoup de succès dans la pratique, et cultiva aussi la littér. médic. Entre autres ouvr., cités au t. 6 de la *Biogr. méd.*, on a de lui : *Instit. medicæ ad usum scholæ valentinæ*, Madrid, 1762; *Praxis medica ad usum*, etc., ibid., 1764 et 1769; Amsterdam, 1775; Venise, 1776 (ces deux ouvr. élémentaires sont assez estimés); et quelques autres écrits en espagnol, dont les plus connus sont des *Traités sur la fièvre*, imprimés à Valence en 1768.

PIQUET (FRANÇOIS). V. PICQUET.

PIQUET ou PICQUET (CLAUDE), relig. cordelier, né à Dijon vers le milieu du 16e S., fut lecteur en théologie et philosophie, occupa ensuite les premières dignités de son ordre, dans la province de Bourgogne, et m. vers 1621. On a de lui : des *comment.* (en latin) sur la règle des frères-mineurs (cordeliers), Lyon, 1597, in-8; *provinciæ Burgundiæ fratrum minor. regular. observant. ac cœnobiorum ejusdem Initium, Progressus et Descriptio*, Tournon, 1610; Lyon, 1617, in-8.

PIRANESI (JEAN-BAPTISTE), dessinat. et grav à l'eau-forte et au burin, né à Rome en 1707, établit dans cette ville, pour le commerce des estampes, une maison dont les relations s'étendirent dans toute l'Europe, et il m. en 1778. Comme artiste, il n'a point eu d'égal dans le talent de dessiner l'architecture et les ruines, et il a gravé d'après ses propres dessins. Son *œuvre* se compose de 16 vol. de planches, format atlantique, qui représentent tout ce que Rome ancienne et moderne offre d'édifices remarquables et ce que l'antiquité a laissé de plus précieux en bas-reliefs, vases, autels, tombeaux, etc.— François PIRANESI, fils aîné du précédent, né à Rome en 1748, se livra comme son père au dessin et à la gravure des monumens antiques; et il n'y a point de distinction à faire entre les ouvr. de l'un et de l'autre. Lorsque Jean-Baptiste eut abandonné la direction de son établissem. à son fils aîné, celui-ci s'associa son frère Pierre et sa sœur Laure, qui cultivaient aussi la grav. avec succès, et la maison de commerce continua à prospérer. François Piranesi prit part à la révolution qui s'opéra à Rome, lors de l'occupation de cette ville par les Français, et fut envoyé à Paris en 1798, comme ministre de la nouvelle république romaine. A son retour en Italie, il vit bientôt changer la face des affaires, et, ne se croyant plus en sûreté à Rome, il se rendit à Naples, avec sa collection de planches, dans l'intention de s'embarquer pour la France. Il fut arrêté par ordre du monarque napolit., et le séquestre mis sur sa collect. La liberté lui ayant été rendue par l'intervention du prem. consul, il vint à Paris, et y transporta ses planches qui faisaient toute sa fortune. C'est dans cette ville qu'il publia successivement une édition complète de ses *Antiquités romaines*, une magnifique collection de dessins coloriés, et plus. œuvres nouvelles de gravures. Il fonda ensuite une manufacture de vases peints, candelabres, trépieds, etc., en terre cuite, à l'imitat. des vases étrusques; mais cette entreprise lui étant devenue ruineuse, il se vit dans la nécessité de se défaire de son établissement. Un décret impérial décida que ce même

établissement serait acquis par le gouvernement, et réuni aux richesses de la calcographie du Musée. Piranesi m. quelque temps après, en 1810. Les évènemens survenus depuis cette époque ont empêché l'acquisition d'avoir lieu, et la collection de Piranesi, qui se compose de 1733 planches, est restée entre les mains de ses héritiers.

PIRANI (PAUL), littérateur, né à Pesaro au 17e S., a laissé plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Dodici capi appartenenti all' Arte istorica di Agostino Mascardi, continuove dichiarazioni*, Venise, 1645, in-4. Allecci. dans ses *Apes urbanæ*, donne la liste des autres écrits du même auteur.

PIRCKHEIMER (BILIBALD), historien et philologue allem., né à Nuremberg en 1470, étudie la jurisprudence, les mathématiques, la théologie, la médecine, la langue grecque dans les universités de Padoue et de Pise, prit ensuite le parti des armes, obtint le commandement du contingent de troupes que sa patrie envoya en 1499 au secours de l'empereur Maximilien contre les Suisses, et reçut de ce prince, à la paix, le titre de conseiller aulique. De retour à Nuremberg, il fit partie du sénat de cette ville, fut chargé de différentes négociations diplomatiques, et m. en 1530. On a de lui, outre plus. traduct. latines d'anciens auteurs grecs : *Germaniæ ex variis scriptoribus perbrevis Explicatio*, Nuremberg, 1530, in-8, inséré dans le tome 1er des *Scriptor. rerum germanicar.*, par Schard; *priscorum numorum Æstimatio*, inséré dans le recueil de Budel (*de Monetis et Re numariâ*); *Opera politica, histor., philologica et epistolica*, publ. par M. Goldast, Francfort, 1610, in-fol., rare : Niceron (tome 18 de ses *Mémoires*), a donné les titres des différentes pièces dont se compose ce volume. Les biographes allem. ont publié des *notices* très-étendues sur Pirckheimer, et on a frappé une médaille en son honneur.

PIRÈS (THOMAS), portugais, né dans le 15e S., exerçait, dans les établissemens de sa nation aux Indes, des fonctions peu relevées, lorsqu'il fut choisi, en 1517, par Fern. Perez d'Andrade, gouverneur de Malacca, pour traiter avec le gouvernement chinois d'affaires relatives au commerce. Après avoir été retenu long-temps à Canton, il obtint la permission de se rendre à Pe-king, où il arriva vers l'an 1521. Mais dans le même temps, l'empereur de la Chine ayant reçu du gouverneur de Nan-king des rapports peu favorables aux Portugais, Pirès ne fut pas accueilli comme il l'espérait. Considéré comme espion, il fut reconduit à Canton, emprisonné, mis à la torture, et ensuite exilé dans l'intérieur de l'empire où l'on croit qu'il m. vers 1540. On trouve dans la relation de Fern. Mendez Pinto (*v.* ce nom) quelques détails sur ce personnage, dont le seul titre à la célébrité est d'avoir été le prem. européen qui ait été envoyé près du gouvernement chinois comme négociateur.

PIRHING (HENRI), jésuite allem., théologien et canoniste, vivait sur la fin du 17e S., et a laissé : *Jus canonicum novâ methodo explicatum*, etc., Dillingen, 1674 et 1722, 5 vol. in-fol., Venise, 1759; *facilis et succincta SS. canonum Doctrina*, Venise, 1693, in-4.

PIRI-PACHA, grand-vézyr, de l'empire othoman dans le 16e S., était trésorier de Sélim Ier dans la guerre de ce sulthan contre Schah-Ismaël, sophi de Perse, et avait mérité sa faveur en conseillant la fameuse bataille de Tchaldiran. Sélim lui confia l'éducation de son fils Soleiman-le-Grand. Après avoir vu mourir le sulthan dans ses bras, Piri-Pacha devint gr.-vézyr sous son élève, auquel il donna toujours de sages avis. Il s'opposa, en 1522, au siége de Rhodes; mais Soleiman ne lui confia pas moins le soin de cette expédition, dont le commandement fut dévolu au pacha Mustapha Kirlon, beau-frère du sulthan. Piri se conduisit avec une modération bien remarquable dans cette guerre. Il désarma la colère de Soleiman qui, humilié de la résistance héroïque des chevaliers de Rhodes, voulait faire périr le pacha Mustapha comme l'auteur des désastres de l'expédition. Ce fut Piri-Pacha qui fit aux assiégés les prem. propositions d'une capitulation honor. On ignore l'époq. de la mort de ce vézyr; mais on présume qu'elle eut lieu vers 1524.

PIRINGER (BENOÎT), graveur, membre de l'acad. impériale de peinture de Vienne, sa patrie, m. à Paris le 14 déc. 1826, âgé d'environ 50 ans, a gravé dans la manière du lavis un assez grand nombre de vues, paysages et autres dessins d'après Cl. Lorrain, le Poussin, Rembrand et autres maîtres. Son principal ouvr. est l'atlas des *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les bords du Bosphore* (Paris, H. Nicolle, 1817, in-fol. max.), de M. Pertusier, gravé d'après les dessins de M. Préault.

PIRITHOUS (mythol.), ami et compagnon de Thésée, fils d'Ixion, et roi des Lapithes en Thessalie, fit avec Thésée plus. entreprises, entr'autres celle dont l'objet était d'enlever Proserpine, femme de Pluton roi des enfers ; mais ils échouèrent dans ce dessein, et Pirithoüs resta prisonnier de Pluton jusqu'à ce qu'Hercule vint le délivrer. Il avait épousé Hippodamie dont les noces furent rendues célèbres par le combat des centaures et des lapithes.

PIRKER (MARIE-ANNE), célèbre cantatrice allemande attachée à la chapelle du duc de Wurtemberg, obtint de gr. succès dans toutes les villes où elle se fit entendre, telles que Vienne, Londres, Turin et Naples. En 1755, le duc de Wurtemberg s'étant séparé de son épouse, Mme Pirker fut enveloppée dans la disgrâce de la duchesse qui lui avait montré de l'attachement, et subit un emprisonnem. de 10 ans, pendant lequel sa raison s'aliéna. Elle n'en recouvra l'usage que dix ans avant sa mort qui arriva en 1783.

PIRMINIUS. V. GASSER.

PIROMALLI (PAUL), dominicain missionnaire, né en Calabre dans le 17e S., se distingua par son zèle et le succès de ses prédications en Orient. En récompense des services qu'il avait rendus dans ses missions, le pape Urbain VIII l'éleva à l'évêché de Naschivan en 1655. Il occupa 9 ans ce siége, revint en Italie, obtint l'évêché de Bisignano, et y m. en 1667. On a de lui des ouvr. de controverse et de théologie, deux *dictionnaires*, l'un latin-persan, l'autre arménien-latin ; une *Grammaire armén.* et un *Directorium* estimé pour la correction des livres arméniens.

PIRON (AIMÉ), poète bourguignon, né à Dijon en 1640, fut apoth. dans cette ville, dont il devint ensuite échevin. Quoique connu comme poète, il l'est encore plus comme père d'Alexis Piron dont l'article suit. Aimé Piron célébra, en patois bourguignon, quelques évènemens nationaux, et d'autres, particuliers à sa province. Mais il s'occupa plus spécialement de la composition de ses *noels*, qu'il fit paraître successivement pendant 30 ans, et qui depuis ont été effacés par ceux de La Monnoye (*v.* ce nom), son ami. Il s'exerça égalem. avec succès dans la poésie latine, et m. dans sa patrie en 1727.

PIRON (ALEXIS), poète français, fils du précédent, né à Dijon en 1689, reçut de son père une éducation sévère, fit de bonnes études, prit ses degrés en droit à Besançon et se fit recevoir avocat à Dijon. Au moment de son début dans cette carrière, un revers de fortune, essuyé par sa famille, le força d'abandonner le barreau. Dominé, dès son enfance, par le goût de la poésie, Piron revint sans peine aux idées d'indépendance et de gloire qu'il avait sacrifiées, malgré lui, à des espérances de fortune. Toutefois la gloire ne s'empressa pas de venir le trouver; et il faut dire qu'il fit trop peu d'efforts pour l'atteindre. Son séjour à Dijon qu'il

ne quitta qu'à l'âge de 30 ans, n'est marqué que par des habitudes de paresse et de plaisir, et par des épigrammes auxquelles donna lieu sa dispute avec les Beaunois. Ce fut pendant cette période, qu'ayant reçu d'un de ses amis une *ode* terminée par une pensée très-obscène, il eut l'idée malheureuse d'y répondre par une autre *ode*, qui n'est que trop connue, et qui lui attira de sévères réprimandes de la part du procureur-général du parlement de Dijon. Plus tard, en plus d'une occasion, il condamna lui-même cette pièce et ses autres écrits licencieux. De tels succès et la vie de province parurent enfin insupportables à Piron, qui prit le parti de venir dans la capitale. Après y avoir fait le métier de copiste pour vivre, se voyant privé même de cette chétive ressource, qui ne pouvait être long-temps de son goût, il se fit poète décidément, et par nécessité. L'entrepreneur de l'Opéra-Comique eut recours à lui pour soutenir son théâtre abandonné par Lesage et Fuselier, et Piron fit pour lui *Arlequin-Deucalion*, bientôt suivi d'une foule d'autres bagatelles, toujours gaies et quelquefois ingénieuses. Celui qui devait écrire un jour la *Métromanie*, n'osait encore, à cette époque, s'élever au-dessus des tréteaux de la foire. Il fallut de pressantes sollicitations pour l'engager à s'aventurer sur un théâtre plus digne de lui. En 1728, il donna l'*Ecole des pères*, sous le titre des *Fils ingrats*. Ce drame, qui eut du succès et qui le méritait sous quelques rapports, fut suivi d'une tragédie de *Callisthène* (1730), qui ne réussit pas et ne devait pas réussir. A cette pièce succéda *Gustave Wasa* (1733), dont quelques scènes attestent du talent, mais dont l'ensemble justifie le mot de Boindin, qui l'appelait la révolution de Suède, corrigée et augmentée, et celui de Maupertuis, qui disait que ce n'était pas un évènement en 24 heures, mais 24 évènemens en une heure. Enfin parut, en 1738, la *Métromanie*, ce chef-d'œuvre d'intrigue, de style, de verve comique et de gaieté, dont le seul défaut peut-être est de ne fronder qu'un ridicule trop peu général. Outre ses pièces de théâtre dans tous les genres, Piron a laissé des *odes*, des *poèmes*, des *contes*, des *épîtres*, des *satires* et des *épigrammes*, dont quelques-unes sont excellentes et bien connues. Il ne fut point de l'académie, et il a pris soin lui-même de nous l'apprendre; mais ce qu'il n'a point dit, c'est qu'il avait fait plus. fois des démarches pour entrer dans cette corporation tant raillée par lui. L'amitié des gens de lettres et des académiciens même dut le consoler de cet échec. Il était digne, par sa franchise, son désintéressement et ses douces vertus, d'avoir beaucoup d'amis, et il en compta parmi les plus illustres personnages, qui réparèrent à son égard les torts de la fortune. Il m. en 1773. Ses *œuvres* ont été recueillies et publiées en 1776, par Rigoley de Juvigny, en 7 vol. in-8, et 9 vol. in-12; mais dans ce volumineux bagage poétique, une comédie, une tragédie, quelques odes, deux ou trois contes, et une 20ᵉ d'épigrammes, voilà tout ce qui méritait d'être conservé. On a publié ses *Poésies diverses*, Neufchâtel, 1775 et 1793, in-8. Ses bons mots ont été recueillis en 1 vol. in-18. Son *éloge*, lu à l'académie de Dijon, par Perret, secrétaire de cette compagnie, a été imprimé dans la même ville, 1774, in-8 de 48 pag.

PIRON (N.), général vendéen, né à La Varenne, près Ancenis (Bretagne), en 1755, d'une famille noble, quitta la France en 1791, avec ses parens, et servit quelque temps dans l'armée des princes français. Rentré en Bretagne en 1793, il se réunit aux insurgés vendéens, et combattit avec une grande distinction dans les affaires de Vihiers et de Coron (17 juillet et 18 sept. 1793), où le gén. républicain Santerre fut complètement défait. C'est alors que Piron obtint le commandement de l'une des divisions de l'armée vendéenne, avec laquelle il continua de se signaler aux combats de Mortagne, de Chollet, aux affaires de Laval et de Granville, et surtout aux déroutes du Mans et de Savenai où il commandait l'arrière-garde, et qui furent si funestes à la cause royale. Après la dispersion de l'armée vendéenne, Piron se tint caché dans les environs de Nantes; mais las de cette inaction, il traversait la Loire pour aller rejoindre les royalistes qui combattaient encore dans le Poitou, lorsqu'il fut aperçu par l'équipage d'une canonnière républicaine en station sur la Loire, et tué à coups de fusil dans son embarcation, vers le mois de mars 1794. Il a laissé la réputation d'un des meilleurs officiers des troupes royales dans la Vendée.

PIROT (Edme), théologien, doct. et professeur de Sorbonne, né à Auxerre en 1631, se trouva mêlé à l'affaire du quiétisme, fut choisi par Fénelon (*v.* ce nom) pour examinateur du livre de l'*Explication des maximes des saints*, composé par ce prélat, et m. en 1713, chancelier du chapitre de Notre-Dame de Paris. On ne connaît d'imprimé de lui qu'un *discours* latin, prononcé en Sorbonne l'an 1669; mais il a laissé plus. MSs. dont il a circulé des copies, et parmi lesquels on cite une *Relation des 24 dern. heures de la vie de la marquise de Brinvilliers*; un *Mémoire* sur l'autorité du concile de Trente en France. — Pirot (George), jésuite, né dans le diocèse de Rennes en 1599, m. en 1659, est auteur d'une *Apologie des casuistes contre les calomnies des jansénistes*, publ. en 1657, et condamnée par le pape Alexandre VII, ainsi que par la faculté de théologie de Paris.

PIRRO (Roch), en latin *Pirrus*, historien, né en 1577, à Neto, dans la Sicile, fut reçu, à Catane, docteur en théologie et en droit, en 1601, embrassa ensuite l'état ecclésiastique, devint chanoine de Palerme, trésorier de la chapelle royale, s'appliqua particulièrement à éclaircir l'histoire ecclésiastique de la Sicile, fut nommé historiogr. du roi Philippe IV en 1643, et m. à Palerme en 1651. On a de lui les ouvr. suivans : *Synonimi*, Palerme, 1594, in-8, réimpr. en 1637 et 1640; *Historia del glorioso san Corado piacentino*, ibid., 1595, in-8; *Chronologia regum penes quos Siciliæ fuit imperium, post exactos Saracenos*, ibid., 1630, in-fol., refondu ensuite dans les *Notitiæ siciliensium ecclesiarum*, ibid., 1630-33, in-fol., qui fut réimpr. avec des addit. considérables, sous ce titre : *Sicilia sacra disquisitionibus et notitiis illustrata libri quatuor*, ibid., 1644-47, 3 vol. in-fol., et inséré dans le tome 10 du *Thesaur. antiquitat. Italiæ*. On peut consulter pour plus de détails la *Biblioth. sicula* de Mongitore, tome 2.

PISAN. V. Christine de Pisan.

PISANELLI (Balthasar), médecin, né à Bologne au 16ᵉ S., s'est fait connaître par les écrits suivans : un *discours* italien *sur la Peste*, 1577; d'autres *discours* sur les livres d'Aristote et la comète de 1582; *Trattato della natura de' cibi e del bere*, Venise, 1584, in-4, trad. en latin et imprimé sous ce titre : *De esculentorum potulentorumque facultatibus liber*, Herborn, 1593, 1614, in-4, Bruxelles, 1662, in-12; Osnabruck, 1677, in-12.

PISANELLO (Victor), peintre véronais du milieu du 15ᵉ S., approcha de Masaccio plus qu'aucun des artistes de son époque, et exécuta, tant à Rome qu'à Venise, de nombreux travaux, qui, pour la plupart, n'existent plus. Le Musée du Louvre possédait de lui 2 tabl. peints sur bois, et en détrempe : *Saint Bernardin de Sienne ressuscitant un jeune homme tué par un taureau furieux*, et une *Femme d'Aquila, obtenant par l'intercession du même saint la résurrection de son enfant venu mort au monde.* Pisanello ne s'est pas rendu moins célèbre comme graveur de médailles que comme peintre.

PISANI (Nicolas), amiral vénitien du 14ᵉ S.,

trouva la marine de son pays maîtresse du commerce et des mers, sur lesquelles elle ne reconnaissait d'autre rivale que celle de Gênes. Les deux républiques se disputèrent souvent et avec acharnement une dominat. qui donnait à la fois la gloire et les richesses. Ce fut dans la 3e de ces guerres, qui dura de 1350 à 1355, que le nom de Pisani devint illustre. Avant cette époque on ne sait rien de lui; mais il ne faut pas en conclure qu'il n'eût rien fait, car les histor. vénitiens se bornaient alors à consigner dans leurs écrits les évènem. publics. Dès le commencem. des hostilités, il fut chargé de commander une flotte, qui, n'étant d'abord composée que de 20 galères, était devenue, par de nouveaux secours, forte de 70, lorsqu'il livra une bataille terrible à Paganino Doria (1352), à l'embouchure du Bosphore de Thrace. Il eut le désavantage; mais il ne se retira qu'après avoir fait beaucoup de mal aux Génois, et se vengea, l'année suiv., sur leur commandant Grimaldi, qu'il défit complètem. devant la pointe de la Loiera en Sardaigne. En 1354, il fut surpris dans Porto-Longo, près de Modon, par Paganino Doria, fut fait prisonn. avec toute sa flotte et conduit à Gênes, où il orna le triomphe du vainqueur. Relâché à la paix qui fut conclue l'année suivante, il retomba dans l'obscurité.—PISANI (Victor), fils ou neveu du précéd., fut son élève et se montra digne de le suivre dans la même carrière. Chargé du commandem. de la flotte des Vénitiens en 1378, lorsque éclata leur quatrième guerre avec les Génois, le prem. combat qu'il livra devant Antium fut un triomphe. Il eut alors, avec des forces plus considérables, la mission de chasser de l'Adriatique les vaisseaux ennemis, de protéger les convois qui venaient de la Pouille, de punir les révoltés de Dalmatie, de reprendre sur les Hongrois Cattaro, Sebenico et Arbo, et le succès couronna ses entreprises. En vain demanda-t-il alors du repos pour lui et pour ses équipages malades et découragés; il fut obligé de les remplacer par de nouvelles recrues, afin de tenir la mer, d'après l'ordre formel du sénat, et fut battu par Lucien Doria (1379). Jeté en prison par ce sénat injuste, il dut la liberté bientôt après aux succès même des Génois et aux murmures du peuple et des matelots de Venise. Il fortifia les canaux de la lagune pour arrêter les ennemis qui s'étaient emparés de Chiozza, et qui se trouvèrent ainsi enfermés dans le pays qu'ils étaient venus conquérir. Un renfort qu'il reçut de Charles Zeno lui permit de les presser de jour en jour davantage, au point de les forcer à se rendre avec tous leurs vaisseaux (1380). Il m. la même année à Manfredonia. Sa m. fut considérée comme une calamité publique et détermina les Vénitiens à rechercher la paix. (V. les *Memorie per servire alla storia di Vettor Pisani*.)

PISANO (GIUNTA), peintre célèbre, né à Pise, florissait en 1230. Il n'existe de lui dans sa ville natale qu'une seule peinture authentique; c'est une demi-figure de *Christ*, à laquelle il a mis son nom, et dont on peut voir la gravure dans le t. 2 de la *Pisa illustrata nelle arti del disegno*, par M. Alexandre Morona. Appelé dans Assise vers l'an 1230 par un général des frères-mineurs, c'est dans cette ville qu'il exécuta ses plus beaux ouvr.: celui qui s'est le mieux conservé est un *Christ* peint sur une croix de bois, aux extrémités latérales et au sommet de laquelle on voit la figure à mi-corps de la Vierge et de deux saints. On présume que cet artiste m. jeune encore et vers l'an 1236. Il fut un des plus habiles de son temps et ouvrit à Cimabué la route dans laquelle ce dern. s'est immortalisé — PISANO (Jean), fils et élève de Nicolas de Pise, obtint les mêmes succès que son père dans la sculpture et l'architect. Sa réputat. ne tarda pas à se répandre en Italie, et toutes les villes se disputaient l'honneur de l'employer. Parmi ses nombreux ouvr. on remarque surtout l'autel de la cathédrale d'Arezzo, la chaire de l'église de St-André à Pistoie, le mausolée de Benoît XI dans l'église neuve de sa patrie, et le *Groupe de la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus qu'adorent deux anges à genoux*. Ce dern. morceau, qui passe pour son plus bel ouvrage, est placé au-dessus de la porte méridion. du dôme de Florence. Pisano m. en 1320.

PISANO (ANDRÉ). V. ANDREA.

PISANSKI (GEORGE-CHRISTOPHE), théologien protestant, direct. de la société allemande de Kœnigsberg, naquit à Johannisburg en 1725. Il se consacra à l'instruct. publique et obtint de gr. succès dans cette carrière à l'univers. de Kœnigsberg. Il possédait parfaitem. l'hist. et surtout l'hist. littér. de Prusse. Il m. de la pierre en 1790. Parmi ses nombreux écrits les princip. sont: *Curiosités du lac de Spirding*, Kœnigsberg, 1749, in-4; *de Felicitate docentium in scholis*, ibid., in-fol.; *Eclaircissem. sur quelques restes du paganisme et du papisme en Prusse*, ibid., 1756, in-4; *Commentatio de linguâ polonicâ*, ibid., 1763, in-4; *de Errore Irenæi in determinandâ ætate Christi*, ibid., 1778, in-4; *Remarques sur la mer Baltique*, ibid., 1781, in-8; *Esquisse d'une histoire littéraire de la Prusse*, ibid., 1791, in-8. On trouve en tête de cet ouvr. une *notice* sur l'aut. par Borowski

PISANT (Dom LOUIS), bénéd. de la congrégat. de St-Maur, né en 1646 à Sassetot, village du pays de Caux, m. à l'abbaye de St-Ouen en 1726, après avoir rempli dans son ordre plus. fonctions importantes avec autant de zèle que de modestie, a *laissé* deux *lettres* sur la signature du formulaire au sujet du *cas de conscience* (Rouen, 1702); *Traité historique et dogmatique des privilèges et exempt. ecclés.*, sans nom d'aut. ni de lieu, 1715, in-4, etc.

PISANUS (PIERRE-PAUL), médecin du 17e S., né à Messine, mérita la confiance de Roderic de Mendoza, vice-roi de Sicile. On ne connaît de Pisanus qu'un *Antidotarium speciale sacræ domûs magni hospitalis nobilis urbis Messanæ*, Venise, 1648, in-8.

PISCATOR (JEAN FISCHER, surnommé), théologien protestant, enseigna d'abord la théolog. à Strasbourg, sa patrie, et ensuite à Herborn. Il m. dans sa ville natale en 1546. On a de lui: *Commentaires sur l'Anc. et le Nouv. Testament*, in-8; *Amica collatio de religione*, Gouda, 1613, in-4.

PISCATRIS. V. PICATRIX.

PISE, en latin *Pisæ*, très-anc. et magnifiq. ville de l'Etrurie ou Toscane, située sur l'Arno, *fut* la capitale d'une petite républ. jadis très-florissante. Elle vit sous sa dominat., aux jours de sa puissance, les côtes de la Sardaigne, de la Corse et de la Barbarie, et joua un certain rôle dans plus. croisades, auxquelles elle prit part avec la France. Long-temps ensanglantée par les guerres des Guelfes et des Gibelins, elle vit sa prépondérance décroître à mesure que grandit celle des Génois; et, après une lutte opiniâtre, elle tomba, en 1406, sous la domination de Florence. Patrie de Galilée et de plus. autres hommes fameux, Pise n'a pas été moins célèb. par l'éclat qu'eut son univ., fondée en 1472 par Laurent de Médicis. Il s'y tint trois conciles, savoir en 1134, en 1409 et en 1511.

PISE (BARTHÉLEMI de), savant médecin, né au 15e S., dans la ville dont il prit le nom, professa dix ans son art à Sienne, et fut ensuite le médecin du pape Léon X, qui lui donna une chaire au collége Romain. On ignore l'époque de sa m.; mais il est probable qu'il ne survécut pas au pontife qui l'avait protégé. Son principal ouvr., qui est de la plus grande rareté, a pour tit.: *Epitome medicinæ theoricæ et practicæ*, Florence, in-4, sans date.

PISE (BARTHÉLEMI de), religieux dominicain, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, de l'ordre de St-François, a tiré son nom de la ville de Pise, où il était né. Il m. vers 1347. On cite de lui: *Summa de casibus conscientiæ*, Co-

logne, 1474, in-fol.; *de Documentis antiquorum opus morale, editum diligentiâ Alberti Ciarii*, Trévise, 1601, in-4. —V. ALBIZZI.

PISE (REINIER de), religieux dominicain, m. en 1351, a laissé un poème *de Prœliis Tusciæ*, pub. par Muratori dans son *Recueil des écrivains d'Italie*, et une *Pantheologia*, 1473, in-fol.

PISELLI (CLÉMENT), religieux de l'ordre des clercs réguliers mineurs, né à Olevano, diocèse de Palestrina, en 1650, m. en 1715, a laissé : *Compendio della vita del ven. P. Francesco Caraccioli*, Rome, 1710, in-4; *Memorie istoriche de' chierici regolari minori*, Rome, 1710, in-fol.; *Theologiæ moralis summa*, Rome, 1710, 1792, 2 t. in-12.

PISIDÈS. V. GEORGE.

PISISTRATE, Athénien, osa concevoir le projet d'asservir sa patrie, et il faut dire que nul n'avait plus de ressources que lui pour réussir. Plein d'éloquence, illustré par des faits d'armes, doué de ces avantages extérieurs qui en imposent toujours à la multitude, possesseur d'une fortune considérable qu'il savait prodiguer à propos, il voulut encore faire servir à ses vues ambitieuses une ruse à laquelle on peut à peine croire. Un jour il parut sur la place publique couvert de blessures qu'il s'était faites lui-même, et qu'il attribuait à la haine du sénat et des grands. Le peuple indigné de voir son plus ardent défenseur ainsi maltraité, lui accorda des gardes pour sa sûreté. Le fourbe lève le masque alors et s'empare de la citadelle qui domine Athènes, l'an 560 av. J.-C. Il en est chassé bientôt; il y rentre pour s'en faire chasser de nouveau et subir un exil de 11 ans, après lequel il saisit irrévocablement le pouvoir, le garde 17 ans, jusqu'à sa m., arrivée l'an 528 av. J.-C., et le transmet à ses fils Hipparque et Hippias (*v.* ces n.). On cite des traits de Pisistrate qui prouvent que sa modér. égalait son habileté pour les affaires publiq. Solon lui-même se laissa gagner à ses douces vertus et l'aida à gouverner. Avec un tel conseiller, Pisistrate ne put faire que le bien. Il ranima l'agricult. et l'industrie, embellit Athènes, fit refleurir les arts, donna à ses concitoyens une nouvelle édition d'Homère et une bibliothèq. : il aurait fait bénir sa tyrannie, si les souvenirs de la liberté pouvaient s'effacer du cœur des peuples.

PISON (LUCIUS CALPURNIUS), juriscons., hist. et orateur romain, surnommé *Frugi*, à cause de sa frugalité; il fut tribun du peuple l'an 149 av. J.-C., et ensuite consul. Il fut l'aut. de la loi Calpurnia *de Pecuniis repetendis*.

PISON (CAIUS CALPURNIUS), consul romain l'an 67 av. J.-C., fut auteur de la loi Calpurnia *de Ambitu*. Il se fit remarquer dans beaucoup de circonstances par une fermeté inébranlable et un gr. zèle pour la république.

PISON (LUCIUS CALPURNIUS), consul romain l'an 60 av. J.-C., est connu par des vices plutôt que par des talens. Il figura parmi les ennemis de Cicéron et contribua à faire exiler cet illustre citoyen. On peut voir comme l'orateur se venge dans son discours *in L. C. Pisonem*, où il dévoile tous les crimes dont s'était souillé cet indigne proconsul dans le gouvernem. de la Macédoine, qui lui était échu au sortir du consulat. Pison n'évita que par le crédit de César, son gendre, déjà tout-puissant, la honte de subir une condamnat. bien méritée. Cependant au bout de 4 ans (l'an 702 de Rome et 50 av. J.-C.), il fut élevé à la dignité de censeur. Plus tard, après la m. de César, dont il avait été exécut.-testamentaire, il fut député vers Antoine, pour l'engager à lever le siége de Modène, et ne réussit qu'à se faire mépriser par son peu de dignité. On pense qu'il survécut peu à cette négociation.

PISON (CNEIUS CALPURNIUS), consul romain sous Auguste, et gouvern. de Syrie sous Tibère, fut chargé de faire mourir Germanicus, et il est généralement regardé comme son empoisonn. On cite de lui des traits de cruauté capables de confirmer cette opinion.

PISON (C), romain consulaire, de l'illustre famille Calpurnia, n'est connu que pour avoir pris part à la conjurat. contre Néron, dont la découverte entraîna sa mort, celle de Sénèque, de Lucain, et d'une foule de sénateurs. Il avait quelq. qualités brillantes, mais un amour effréné pour tous les genres de plaisirs. Ce fut l'ambit. plutôt que l'amour de la patrie qui le poussa à conspirer contre le tyran. Il devait, pendant que Néron serait frappé au milieu du cirque le jour de la fête de Cérès (19 avril de l'an 65 de notre ère), se rendre au camp des prétoriens et les gagner par son éloquence et par ses largesses. L'emper. ayant tout découvert par un affranchi du sénateur Scévinus, Pison, au lieu de profiter du temps qu'il lui restait pour tenter de soulever les prétoriens et le peuple, se fit ouvrir les veines et remit aux satellites du tyran un testam. dans lequel il lui prodiguait les adulations pour l'engager à laisser jouir de sa fortune Arria, sa femme, dont la beauté était le seul mérite.

PISON (LICINIUS CÉSAR), était fils de M. Crassus, et entra par adoption dans la famille des Pison. Ses vertus et ses talens attirèrent sur lui les regards de Galba, lorsque cet empereur voulut se donner un collègue, et Pison fut nommé César. Dans le même temps, Othon profitait du mécontentement qu'excitait chez les prétor. la sage parcimonie de Galba pour les pousser à la révolte. Pison voulut vainem. défendre la vie de son bienfaiteur, et, après l'avoir vu périr sous ses yeux, il fut lui-même assassiné par deux émissair. d'Othon le 14 janv. de l'an 69, à l'âge de 31 ans. Il y avait cinq jours qu'il avait été élevé à l'empire.

PISON (LUCIUS CALPURNIUS), sénateur romain, suivit en 258 l'empereur Valérien dans la Perse. Ce prince ayant été fait prisonnier, Pison passa au service de Macrien, nouvellement proclamé empereur par les légions de l'Orient. Chargé par ce nouveau maître de surprendre et de faire périr Valens, qui se hâta de revêtir la pourpre, il ne put réussir, et prit le parti de se faire proclamer lui-même empereur par une partie de l'armée. Il fut tué par les soldats de Valens l'an 261, après un règne de quelques semaines.

PISON (GUILLAUME), naturaliste hollandais du 17e S., pratiqua la médec. d'abord à Leyde, puis à Amsterdam, et accompagna ensuite le prince de Nassau dans son voyage au Brésil. Il paraît qu'après avoir perdu son protecteur, il passa au service du grand-électeur Frédéric-Guillaume. On ignore la date de sa mort. Ses découvertes, réunies à celles de Marggraff, jeune savant allem. qu'il avait emmené avec lui au Brésil, furent publiées par Laet, sous le titre commun de *Historia naturalis Brasiliæ*, Leyde, 1648, 1 vol. in-fol. *De Medicinâ brasiliensi libri quatuor*, tel est le titre spécial de l'ouvrage de Pison, dont il donna lui-même une seconde édition, dans un recueil intitulé *de Indiæ utriusque re naturali et medicâ libri quatuordecim*, Amsterdam, 1658, in-fol. Il ne faut pas oublier que c'est Pison et Marggraff qui ont, les premiers, rapporté en Europe et décrit l'*ipécacuanha*. Plumier a consacré au premier de ces deux voyageurs le *pisonia (arbos spinis horrida)*, genre de la famille des nyctaginées.

PISONI (OMOBONO), professeur de médecine-pratique à Padoue, né à Crémone, mort en 1748, combattit l'opinion du célèbre Morgagni, qui cherchait à établir la vérité de la circulation, découverte alors toute récente. On a de lui : *Ultio antiquitatis in sanguinis circulationem*, Cremone, 1690, in-8; *de Usu vesicant.*, ib., 1694, in-8; *Methodus medendi et exquisitio in sanguinis circulat.*, Padoue, 1726, in-4; *de Regimine magnorum auxiliorum in curationibus morborum*, Padoue, 1735, in-4; *Spicile-*

gium curationum, cui *accessit Dissertatio de inconstantiâ medicinæ*, ibid., 1742, in-4.

PISSELEU (ANNE de). V. ESTAMPES.

PISSOT (NOEL-LAUR.), né à Paris, vers 1770, d'un libraire de cette ville, qui ne s'était pas enrichi à vendre des livres, suivit d'abord la profession de son père, sans y réussir davantage. Il la quitta bientôt pour celle d'auteur, qui l'envoya mourir à l'hôpital en 1815. Comme éditeur ou comme auteur, nous citerons de lui: *Marcellin* ou *les Epreuves du monde*, an VIII, 1 vol. in-18; *les Friponneries de Londres mises au jour*, trad. de l'anglais, 1805, in-12; *la Campagne de trois mois en vaudevilles*, 1806, in-12; *Manuel du culte catholique*, 1810, in-12; *Précis historique sur les Cosaques*, 1812, in-8; *Célestine* ou *les Preuves de l'amour*, 1813, in-18; *Adieux de la Samaritaine aux Parisiens*, 1813, in-18; le *Meâ Culpâ de Napoleon Buonaparte*, 1814, in-8; *Poésies de maître Adam*, Paris, 1805, in-12; *OEuvres inédites de Chrétien-Guill. Lamoignon de Malesherbes, avec un Précis histor.*, 1808, in-12.

PISTICI (le P.), religieux franciscain, né à Naples, se montra partisan de la révolution de 1799, et découvrit même aux généraux français une conspiration formée contre les patriotes par les lazzaronis. Il fut pris et condamné à être pendu, lors de la prise de Naples par le cardinal Ruffo.

PISTOIA (CINO DA). V. CINO.

PISTOIA (LÉONARD), peintre, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et dont on ignore le véritable nom, fut élève de François Penni, qui l'emmena à Naples, et l'y laissa, lorsqu'il m., à la tête de son école. Pistoia avait été employé précédemment dans les travaux que Raphaël était chargé d'exécuter au Vatican. Parmi les compositions de Pistoia qui ont été conservées, on remarque à Casal-Guidi, dans le diocèse de Pistoie, un tableau représentant *saint Pierre et d'autres saints*, *qui couronnent le trône de la Vierge*. — PISTOIA (Gerino da), peintre, élève du Pérugin, florissait en 1529. Le Pinturicchio l'employa avec succès à Rome. On voit encore quelques-uns de ses tableaux à Citta-san-Sepolcro, et il y en a un dans la galerie de Florence. — PISTOIA (le frère Paul de), disciple et heureux imitateur de frà Bartolommeo della Porta, hérita des nombreuses études de ce maître, et ce fut d'après ses dessins qu'il exécuta plusieurs des tableaux que lui demanda la ville de Pistoie. On remarque surtout celui qui orne le maître-autel de l'église paroissiale de St-Paul.

PISTOJ (l'abbé CANDIDO), professeur de mathématiques à Sienne, où il était né en 1736, et où il m. en 1781, a laissé plusieurs ouvrages MSs., et publié *Meccanismo, col quale l'aria e il fuoco elementare si fissano nei misti*, Sienne, 1775, in-8.

PISTON, sculpteur ancien, élève de Tisicrate, exécuta un *Mars* et un *Mercure*, que l'on plaça à Rome dans le temple de la Concorde.

PISTORIUS (JEAN), histor. et controversiste, né en 1546 à Nidda, petite ville de la Hesse, se fit d'abord recevoir docteur en médecine, renonça ensuite à l'art de guérir pour étudier le droit, devint conseiller du margrave de Bade-Dourlach, et contribua beaucoup à introduire dans cette partie de l'Allemagne le libre exercice de la réforme. Il rentra plus tard dans le sein de l'église romaine, étudia la théologie, se fit prêtre, et fut l'un des plus zélés adversaires des protestans. Il m. à Fribourg en 1608. Nous citerons de lui: *rerum polonicarum Scriptores*, Bâle, 1582, 3 vol. in-fol.; *rerum germanicarum Scriptores*, ibid., 1582-84-1607, 3 vol. in-fol.; réimpr., avec quelques *additions*, par les soins de Burch.-Got. Struvius, Ratisbonne, 1726, 3 vol. in-fol.; et *Consilium antipodagricum*, Halberstadt, 1695, in-4. — C'est évidemment par méprise qu'on a distingué du préc. l'aut. du traité int. *Microcosmus*, *seu Liber cephale anat. de proportione utriusque mundi*, Lyon, 1612, in-8.— Simon PISTORIUS, prof. de méd. à Leipsig, sa patrie, m. en 1523, a pub. *Posit. de malo franco*, Leipsig, 1498, in-4, *Régime contre la Peste*, en allem., ibid., 1501, 1517, in-4, etc.

PITARD (JEAN), chirurgien du roi saint Louis, qu'il accompagna en Terre-Sainte, et des rois Philippe-le-Hardi et Philippe-le-Bel, m. à Paris, en 1315, à l'âge de 87 ans. C'est à lui que cette ville dut la fondation du collége de chirurgie, autorisé par St Louis, et les statuts de la compagnie des chirurgiens, réglés par un édit de Philippe-le-Bel.

PITARD DE BOIS-PITARD (FRANÇOIS), né à Domfront, en Normandie, en 1533, a laissé un *journal* curieux sur la prise de cette ville par les protestans en 1574.

PITATI (PIERRE), professeur de mathématiques à Vérone, sa patrie, publia plusieurs *Canoni pascali* pour les nouvelles et les pleines lunes; des *tables horaires*; un *Almanach novum*, en 1552; un *Supplementum ephemeridum*, en 1554, et un *Compendium*, en 1560.

PITAU (NICOLAS), graveur au burin, né à Anvers en 1633 environ, vint à Paris vers 1660, et adopta la manière de Jean Poilly, mais en donnant à ses tailles un style plus mâle et une plus grande vigueur. On peut voir le détail de ses divers ouvr. dans le *Manuel des amateurs de l'art*, d'Huber et Rost. Son chef-d'œuvre est une gravure d'un des chefs-d'œuvre de Raphaël, de cette *sainte Famille*, l'un des plus beaux ornem. du Musée du *Louvre*. Cet artiste m. à Paris en 1724, selon Basan, ou plutôt en 1676, suivant Watelet. — PITAU (Nic.), fils du précédent, et comme lui graveur, est probablement celui dont Basan a placé la m. à l'année 1724. On ne connait de lui d'autre morceau authentique que le portrait du *comte de Toulouse*, d'après Gobert.

PITAVAL. V. GAYOT.

PITCARNE (ARCHIBALD), célèbre médecin, né à Edimbourg en 1652, étudia d'abord la théologie et la jurisprudence avec une ardeur qui manqua lui être funeste, puis la médecine à Montpellier et à Paris. A peine était-il rentré dans sa patrie que sa réputation se répandit, avec ses écrits, dans toutes les facultés de l'Europe. Celle de Leyde lui offrit une chaire de médec., dans laquelle il fut installé en 1692, et qu'il quitta l'année suivante. De retour en Ecosse, il devint l'un des adversaires les plus redoutables de la chimiatrie, et l'un des défenseurs les plus opiniâtres des erreurs de la secte iatro-mathématique. Il m. dans sa ville natale en 1713, laissant un gr. nombre de productions, que nous nous dispenserons d'indiquer nominativement, parce qu'elles ont été rassemblées sous le titre de *Opera omnia*, in-4; Venise, 1793, et Leyde, 1797.

PITHOIS (CLAUDE), littérateur, né en Champagne vers 1596, entra d'abord dans l'ordre des minimes, et se fit connaître par ses prédicat.; il quitta ensuite le cloître pour aller faire profession de la réforme à Sédan, où il m. en 1676, après y avoir rempli les fonctions de bibliothécaire du duc de Bouillon, et de professeur de philosophie. Nous citerons de lui: l'*Apocalypse*, ou *Revelat. des mystères cenobitiques*, *par Méliton*, *St-Léger*, *Chartier* (Elzeviers), 1662, in-12, réimp. sous le titre de l'*Apocalypse de Méliton*.

PITHON, un des offic. d'Alexandre, fut, après la mort du roi, gouverneur de la Médie. Il se révolta, l'an 222 avant J.-C., contre Perdiccas, et le tua en Egypte, puis il fut nommé tuteur du fils d'Alexandre et généralissime de la Macédoine; mais il se démit de cette charge en faveur d'Antipater. Il fut mis à mort l'an 316 avant J.-C., par Antigone, qu'il avait trahi.

PITHON-COURT, curé de Boissi-le-Sec, près Verneuil, diocèse de Chartres, né à Carpentras, m. à Verneuil en 1780, est surtout connu par son

Histoire de la noblesse du comté Venaissin, d'Avignon et de la principauté d'Orange, Paris, Durand, 1743-50, 4 vol. in-4.

PITHOU (PIERRE), savant et vertueux magistr., né à Troyes, en 1539, d'un père qui était au barreau l'oracle de la Champagne, et qui figurait avec avantage parmi les érudits de son siècle, reçut sa première éducation dans la maison patern., acheva ses études à Paris sous la direction de Turnèbe, et fut confié ensuite à Cujas, dont il suivit les cours pendant 5 ans. Il s'annonça comme jurisconsulte, dès cette époque, par des essais sur divers points de la législation romaine, et prit à 21 ans la robe d'avocat; mais ce ne fut qu'après avoir consacré quatre années encore à l'étude, qu'il plaida sa prem. cause. Il la gagna, et renonça néanmoins aux luttes du barreau, dont l'éloignait sa timidité naturelle et son dégoût pour la pratique et toutes ses tortueuses difficultés. Il se contenta de suivre les audiences du parlement, et de rendre dans le silence du cabinet des décis. toujours respectées. A l'approche des troubles religieux, il chercha un asile dans sa ville natale, dont le barreau le repoussa comme calviniste. Il se vengea de cet affront, en donnant des lois au territoire protestant de Sédan, sur la demande du duc de Bouillon, et se retira ensuite à Bâle, où il employa ses loisirs à publier des éditions de l'*Histoire de Paul Diacre* et de la *Vie de l'empereur Frédéric Barberousse*, par Othon de Freisingen. Ramené dans sa patrie par l'édit de pacification de 1570, il faillit être une des victimes de la Saint-Barthélemi. Peu de temps après on le vit entrer dans le sein de l'église romaine; mais personne ne s'avisa de révoquer en doute sa bonne foi, et les plus chauds partisans de la cause qu'il abandonnait continuèrent à entretenir avec lui des relations amicales. Se refusant aux faveurs qui vinrent le chercher, mais qui l'auraient distrait de ses études chéries, l'illustre Pithou se contenta de l'emploi de bailli de Tonnerre, dans lequel il sut encore se rendre très-utile, en simplifiant les formes de la procédure civile et de l'instruct. criminelle. Plus tard, lorsqu'on forma une chambre temporaire pour rendre la justice dans la Guienne, il consentit à y remplir la charge de procureur général, et, après trois ans d'un exercice pénible, il rentra avec dignité dans les rangs des avocats, où les étrangers vinrent le consulter même sur l'interprétation de leurs propres lois. Durant les troubles de la ligue, il continua de fréquenter le palais, tant que le corps des magistrats maintint le nom du roi dans ses actes, et n'eut pas subi le joug des factieux; mais, lorsque ceux-ci se furent installés en maîtres dans le parlement de Paris, il prit le parti de se retirer, et chercha des consolations dans l'étude. Cependant, il ne perdit pas de vue les intérêts de la cause royale. Il chercha à ménager un rapprochement entre les partis, fit tout pour inspirer à ses concitoyens l'horreur du joug étranger, et contribua beaucoup à dissiper les préventions qui s'élevaient de toutes parts contre le chef de la maison de Bourbon. Il fut un des auteurs de la satire *Ménippée*, ce pamphlet qui déversa le ridicule avec tant de succès sur les meneurs de la *Sainte-Union*. On a affirmé, sans exagération, que cette pièce fit plus pour Henri IV qu'il n'avait fait lui-même par ses victoires d'Arques et d'Ivry. Pithou composa ensuite un *Mémoire*, pour démontrer aux évêques qu'ils pouvaient, de leur propre autorité, relever le Béarnais de l'excommunication, et se soumettre à lui. Aussi, lorsque ce prince fut enfin maître de Paris, il exigea que Pithou exerçât la charge de procureur-général au parlement installé provisoirement dans la capitale. Le vertueux citoyen remplit ces importantes fonctions avec zèle, et se confondit ensuite de nouveau avec les avoc. Il m. à Nogent-sur-Seine en 1596. Quelques-unes de ses dernières paroles furent : « O mon » roi! ô mon roi! que tu es mal servi! Pauvre » royaume, que tu es déchiré! » Ce peu de paroles et toutes ses actions d'ailleurs font foi de ses vertus civiques. Il nous resterait à parler de ses nombreux écrits, qui appartiennent à la littérature, à l'hist., au droit civil et canonique; mais nous ne pouvons citer que les suivans : *Corpus juris canonici*, 1687, 2 vol. in-fol. (en société avec son frère, dont l'article suit); *Codex canonum vetus ecclesiasticum*, in-fol.; *gallicæ ecclesiæ in schismate Status*, in-8, *Libertés de l'église gallicane*, livre qui devint la base de la déclaration du clergé en 1682, et dont la dernière édit. est due à Clavier, 1817, in-8; enfin, un *parallèle* (en lat.) des lois de Moïse avec les lois romaines, auquel on a réuni ses *Observations sur le Code et les Novelles*, Paris, 1689, in-fol. — PITHOU (François), frère puiné du précédent, né à Troyes en 1543, profita aussi des leçons de Cujas, et adopta les principes de Calvin. Il préféra d'abord un exil volontaire à un changement de religion; mais plus tard il se convertit à la foi catholique, et fut reçu avocat au parlement de Paris en 1580. Il combattit par ses écrits les prétentions ambitieuses de l'Espagne, fut chargé, après l'avènement de Henri IV au trône, de régler les limites de la France et des Pays-Bas, conformément au traité de Vervins, remplit les fonctions de procureur-général auprès d'une chambre instituée pour rechercher les malversations des gens de finance, et m. à Troyes en 1621. Nous citerons de lui un *Traité de la grandeur des droits, prééminences et prérogatives des rois et du royaume de France*, Troyes, 1587, in-8; un autre *de l'Excommunication et de l'Interdit*; un *Glossaire* pour l'intelligence des capitulaires, et un autre destiné à éclaircir la loi salique. — Deux frères aînés de ces Pithou dont les articles précèdent, JEAN et NICOLE, se firent connaître, l'un comme médecin, l'autre comme jurisconsulte, et furent en grande estime parmi leurs co-religionnaires, les sectateurs de Calvin. L'avocat Grosley a écrit la *vie* des membres distingués de cette famille, en 2 vol. in-12. P. Pithou avait déjà eu pour biogr. J. Mercier, Loisel et Boivin.

PITISCUS (BARTHÉLEMI), mathémat., né en 1561 à Schlaune, près de Grumberg en Silésie, m. à Heidelberg en 1613, fut précept. de Frédér. IV, électeur palatin, et ensuite chapelain de ce prince. On a de lui : *Trigonometriæ libri quinque, item Problematum variorum nempè geodæticorum, altimetricorum, geographicorum, gnomonicorum, astronomicorum libri decem.*, 3e édit., 1612 : les deux édit. précéd. étaient de 1599 et 1608. Les tangentes et les sécantes des dern. degrés étant inexactes dans le grand ouvr. de Rheticus (*Opus palatinum de triangulis*), Pitiscus fut chargé de les corriger, et l'ouvr. parut sous ce titre : *Georgii Joachimi Rhetici magnus Canon doctrinæ triangulor. ad decades secundorum scrupulor., recens emendatus à B. Pitisco Silesio*, etc. Les exempl. ainsi corrigés sont très-rares. On attribue à Pitiscus un ouvr. plus important qui n'est pas de lui, et dont il suffit de lire le titre pour le rendre à son véritable aut. : *Thesaur. mathemat. sive Canon sinuum ad radium* 1.00000.00000.0000......., *labore ac sumptu à G. Joachimo Rhetico supputatus, ac nunc primùm in lucem editus..... à Bartholomæo Pitisco*...., 1613. On voit que Pitiscus ne fut que l'édit. de cet ouvr. très-recherché par les savans et devenu fort rare aujourd'hui.—PITISCUS (Samuel), savant philologue, neveu du précéd., né en 1637 à Zutphen, fut recteur du collège de cette ville, puis de celui de St-Jérôme à Utrecht, où il m. en 1717. On a de lui : *Lexicon antiquitatum romanarum*, Leenwarden, 1713, 2 vol. in-fol., ouvr. très-estimé et dont l'abbé Barral a donné un *abrégé* en franç. en 3 vol. in-8, Paris, 1766; des édit. de plus. aut. latins anciens et modernes, avec des notes. Parmi ces dern. on estime particulièrem. *Pliniana exercitationes*, par Claude de Saumaise, Utrecht, 1689, 2 vol.

in-fol.; une édition des *Antiquitates romanæ* de J. Rosini, ib., 1701, in-4.

PITOT (HENRI), géomètre et ingénieur, né en 1695 à Aramon (Languedoc), parvint jusqu'à l'âge de 20 ans sans avoir acquis la moindre instruction, et l'on désespérait même qu'il pût jamais en acquérir, lorsqu'il vit par hasard, chez un libraire, un livre de géométrie dont les figures piquerent si vivem. sa curiosité qu'il devint tout à coup passionné pour l'étude. S'étant rendu à Paris pour y perfectionner les connaissances qu'il avait déjà acquises, il fut reçu élève à l'académie royale des sciences en 1724, et devint en peu d'années pensionnaire. Outre un grand nombre de *memoires* impr. dans le recueil de cette compagnie, Pitot publia une *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, Paris, 1731, in-4, que le gouvernem. adopta pour l'instruct. de la marine, et cet excellent ouvr. ayant été trad. en anglais, la société royale de Londres en récompensa l'auteur en l'admettant au rang de ses membres. Choisi en 1740 par les états de Languedoc pour être leur ingénieur en chef, Pitot fut nommé en même temps inspect.-général du canal de la jonction des deux mers, et il enrichit cette province d'un grand nombre de monumens qui attestent ses talens. Son plus bel ouvr. est sans contredit l'aquéduc de la fontaine de St-Clément à Montpellier, qui parcourt un espace de 15,000 mètres sur des arcades quelquefois à double rang, ou creusé dans le roc sur une longueur de 400 mètres, et qui fournit à la ville au moins 80 pouces d'eau. Il a donné sur cet ouvr., qui lui coûta, dit-on, treize ans de peines et de travaux, une *notice* fort intéressante à la société royale de Montpellier, qui l'admit au nombre de ses membres, et il a fourni à cette société d'importantes observat. sur les inondations du Rhône. Cet ingénieur m. en 1771. Son *eloge*, par Grandjean de Fouchy, se trouve dans le recueil de l'académie des sciences.

PITROU (ROBERT), inspect.-gén. des ponts-et-chaussées, né à Mantes en 1684, m. en 1750, se livra dès sa jeunesse à l'étude des mathématiq., et acquit sans maître des connaissances très-étendues dans la géométrie, la mécanique, les différentes branches de l'architecture, et se fit surtout dans cette dern. partie une réputat. méritée. On lui doit l'invention des cintres de bois appelés *cintres retroussés*, dont on s'est toujours servi depuis, et celle d'un échafaudage volant, aussi solide qu'ingénieux, dont il fit faire le prem. essai pour sculpter les armes du roi au sommet de la pyramide qui couronnait le pont de Blois. Outre les services que Pitrou a rendus à l'architecture, il a formé d'excellens élèves, et a laissé un *recueil* de différens projets d'architect., de charpente et autres, qui a été mis en ordre et pub. par l'ingénieur Tardif, son gendre, Paris, 1756, gr. in-fol.

PITS (JEAN), en latin *Pitseus*, théolog. et biographe anglais, né vers 1560 à Southampton, fit ses prem. études en Angleterre, vint ensuite en France, où il embrassa la religion catholique et reçut les ordres sacrés. Protégé par le cardinal de Lorraine, il obtint un canonicat à Verdun, devint confess. de la duchesse de Clèves, sœur du card., et fut nommé doyen de Liverdun, après la m. de cette princesse. On a de lui : *de legibus Tract. theologicus*, Trèves, 1592, in-8; *de Beatitudine*, Ingolstadt, 1595, in-8; *de Peregrinatione, l. VIII*, Dusseldorff, 1604, in-8; *Relationum historicarum de rebus anglicis, seu de academiis et illustribus angliæ scriptoribus tomus primus*, Paris, 1619, in-4. Ce vol. devait être suivi de trois autres, qui auraient contenu les vies des rois, des évêques, etc., et qui sont restés inédits.

PITT (CHRISTOPHE), poète anglais, né à Blandfort en 1699, m. en 1748, se fit d'abord connaître par une traduct. en vers de la *Pharsale* de Lucain, qu'il fit pendant le cours de ses études. Bientôt après il en donna une de l'*Art poétique* de Vida, et mit ensuite le sceau à sa réputat. par celle de l'*Eneide* de Virgile, où l'on remarque un véritable talent. On a encore de lui un vol. de *Mélanges de poesies*, pub. en 1727, et dont on a donné depuis une édit. à Paris.

PITT (WILLIAM), prem. comte de Chatham, l'un des hommes d'état les plus remarquables qu'ait produits l'Angleterre, était petit-fils de Thomas Pitt, gouvern. du fort St-George de Madras, et qui fit la prem. acquisit. du fameux diamant connu sous le nom de *regent*. Né à Westminster en 1708, il embrassa d'abord la carrière des armes; mais une goutte héréditaire et opiniâtre, dont il fut atteint dès l'âge de 16 ans, l'ayant obligé de renoncer à cette profession, il profita des loisirs que lui laissait cette cruelle maladie pour acquérir des connaissances utiles; il s'attacha particulierem. à l'étude des lois, à celle des grands écrivains de l'antiq., et, ce qui semblait pour lui le plus grand malheur, fut en quelq. sorte la principale cause de son élévation. Nommé membre du parlem. en 1735, il se plaça dès son début au prem. rang des orateurs les plus distingués, et l'influence qu'il prit d'abord contribua ensuite à renverser le pouvoir de Robert Walpole, qui fit d'inutiles efforts pour l'attirer dans son parti. Les sentim. généreux que Pitt annonçait pour la prospérité de son pays, ses principes inébranlables, et la sagacité qu'il montrait dans les affaires, lui firent chaque jour de nouveaux admirateurs. En 1744 la duchesse de Marlborough lui donna une marque particulière de son estime en lui léguant dix mille liv. sterling, « à cause, disait-elle dans son testam., de son mérite personnel et du noble désintéressem. avec lequel il avait soutenu l'autorité des lois et empêché la ruine de l'Angleterre. » L'opinion avantageuse que Pitt avait donnée de son caractère était donc trop généralem. répandue pour qu'on ne s'aperçût pas enfin qu'il importait de le faire concourir aux actes du gouvernement; et, en 1746, il fut nommé vice-trésorier d'Irlande, puis conseiller privé et payeur-général des troupes anglaises; mais en 1755 il se démit de tous ces emplois pour s'opposer plus librem. aux alliances que le ministère formait sur le continent, et resta sans fonctions jusqu'en 1756, époque à laquelle il fut nommé secrétaire d'état. Parvenu à ce poste éminent Pitt réussit mieux à gagner la confiance du peuple que celle du roi, dont il se crut souvent obligé de contrarier les vues, et il ne tarda pas à être exclu ainsi que Legge, qui avait été nommé chancelier de l'échiquier, et qui partageait avec lui la faveur publiq.; mais le renvoi de ces deux hommes d'état excita des regrets si universels, et ces regrets se manifestèrent si hautem., que le roi se crut obligé de les rappeler en 1757. Les affaires de la Grande-Bretagne étaient alors dans l'état le plus déplorab. Pitt, nommé prem. minist., leur fit prendre tout à coup une nouv. face : il procura d'éclatans succès aux armées anglaises par la sagesse de ses plans, ramena les esprits à la soumission par la vigueur de ses mesures et parvint ainsi à la gloire d'avoir assuré la prospérité de son pays. Il était depuis trois ans à la tête de l'administration lorsque George II m. soudainem. le 25 oct. 1760. Son successeur monta sur le trône au moment où la France venait de conclure secrètem. avec l'Espagne un traité d'alliance fameux, sous le nom de *pacte de famille*. Pitt, qui avait refusé d'admettre cette dernière puissance aux négociat. ouvertes à Londres entre la France et l'Angleterre, n'eut pas plus tôt avis de ce traité qu'il en demanda la communic., et que, sur le refus du ministre espagnol, il proposa au conseil privé de frapper immédiatem. les prem. coups en attaquant l'Espagne; mais ses vues ne furent point secondées, et trop fier pour paraître à la tête d'un cabinet qu'il ne dirigeait plus, il résigna tous ses emplois le 5 oct. 1761, et ne reparut

qu'au moment où la paix étant sur le point de se conclure, les préliminaires en furent discutés au parlem. Pitt, quoique attaqué alors d'un violent accès de goutte, se fit porter à la chambre des communes pour censurer avec amertume les condit. du traité, qu'il trouvait contraires aux intérêts de la Grande-Bretagne; mais, malgré son improbat. la paix fut conclue le 10 fév. 1763. Retiré depuis dans la retraite il ne se montra plus au parlem. que dans les grandes occasions, où il crut son intervent. nécessaire. En janv. 1765, sir Pynsent, propriétaire d'une fortune considérable et admirat. enthousiaste de cet homme d'état, l'institua, au préjudice de sa famille, héritier de tous ses biens. Dans le mois d'avril suivant Pitt reçut de nouvelles proposit. pour rentrer au ministère; mais comme il exigeait le renouvellement de tous ceux qui occupaient les gr. charges, et refusait même de laisser à la cour la disposition des emplois inférieurs, les démarches commencées auprès de lui n'eurent alors aucun résultat. Ce ne fut qu'en 1766 qu'il obtint du roi tous les pouvoirs nécessaires pour former un nouveau cabinet. Il n'y admit que des hommes à talens soutenus par l'opinion publiq., et ne réserva pour lui-même que la place de garde des sceaux. Mais étant passé à cette époque dans la chambre haute avec le titre de vicomte Pitt, comte de Chatham, ces dignités lui coûtèrent, dit-on, une partie de sa popularité. Du reste les infirmités dont il était accablé depuis long-temps ne lui permettaient plus de prendre une part bien active à l'administration; il l'abandonna même tout-à-fait en 1768, en résignant le titre de garde des sceaux, sans cesser toutefois de s'occuper encore avec ardeur des grands intérêts de sa patrie. En 1775, malgré l'état déplorable de sa santé, il combattit les mesures prises par le ministère contre les Américains; et lorsqu'en 1778 les malheurs de la guerre forcèrent à reconnaître l'indépendance de l'Amérique, il se fit transporter au parlem., quoique déjà il fût pour ainsi dire environné des ombres de la mort, et témoigna sa vive indignation dans un discours plein d'éloquence et d'énergie; mais ayant voulu répliquer au duc de Richemont qui lui avait répondu, cet effort fut au-dessus de ses forces; il porta la main sur son cœur et tomba dans un accès convulsif, sans avoir pu articuler un seul mot. Cette scène touchante a été transmise à la postérité dans un tableau. Lord Chatham n'y survécut que peu de jours; les débats avaient eu lieu le 8 avril 1778, il m. le 11 mai suiv. dans la 70e ann. de sa vie. La mém. de ce gr. homme d'état fut honorée de tous les partis. Le parlem. vota pour lui l'exécut. d'un monum. dans l'abbaye de Westminster aux frais de la nation, et le roi assigna sur les revenus de la liste civile, une pension de 4,000 liv. sterling à ses héritiers. Lord Grenville a pub. un petit vol. des *lettres* de lord Chatham à son neveu Thomas Pitt, lord Camelford; elles contiennent d'excellens avis et sont écrites d'un style élégant. On a aussi de lui quelq. *essais poétiques*, cités par lord Orford et par son continuateur M. Park. Il a paru en Angleterre, sans nom d'auteur, un recueil intit.: *Anecdotes de la vie du comte de Chatham et des principaux évènemens de son temps*, 3 vol. in-8.

PITT (WILLIAM), célèbre ministre anglais, second fils du précéd., né en 1759 à Hayes, dans le comté de Kent, et non en France, ainsi qu'on l'a prétendu, hérita de tous les talens de son père et surtout de sa haine contre les Français. Élevé jusqu'à l'âge de 14 ans sous les yeux de lord Chatham, il contracta de bonne heure l'habitude de parler avec facilité, et acquit à un haut degré cette assurance et cette présence d'esprit si nécessaires à un homme d'état. Après avoir terminé ses études à l'université de Cambridge, il fut reçu avocat en 1780, et ses succès au barreau annoncèrent tout ce qu'on pouvait attendre de lui. Mais, déjà tourmenté par l'ambition de se distinguer à la chambre des communes, il assistait à toutes les séances, étudiait avec soin les ressources de l'éloquence parlementaire, et après s'être vainement présenté en 1780, comme candidat à l'université de Cambridge, il fut élu l'année suiv. par le bourg d'Appleby et se jeta dans le parti de l'opposit. formée contre lord North. C'était un pesant fardeau que le souvenir et le nom de Chatham. Pitt, alors à peine âgé de 22 ans, se montra cependant digne de le soutenir, et se fit dès son début une telle réputat., qu'un an après il obtint la place de chancelier de l'échiquier. Ce fut à dater de cette époque que commença entre Fox et lui cette longue inimitié qui dura autant que leur vie. Lord Shelburne, qui tenait alors le timon des affaires, fut bientôt contraint de donner sa démission, et Pitt, resté seul au ministère en activité, soutint pendant six semaines le poids de toutes les discussions parlementaires. Le roi le pressa souvent de se mettre à la tête du cabinet; mais, sentant la nécessité de ployer pendant quelq. temps sous la coalition de North et de Fox, il refusa constamm., et résigna son emploi de chancelier de l'échiquier le 31 mars 1783. Au mois d'avril suiv. cette coalit. devint le ministère, et, à la prorogat. du parlem., qui eut lieu au mois de juillet, Pitt se rendit en France, séjourna quelq. temps à Reims, puis à Paris, et reçut partout l'accueil le plus distingué. De retour en Angleterre, il ne se montra pas d'abord en opposition avec le ministère de la coalit., mais quand Fox présenta son bill sur l'administrat. de l'Inde, il s'éleva avec force contre ce mode d'administration, prouva qu'il était attentatoire aux droits de la couronne, et le bill, adopté par la chambre des communes, fut rejeté par la chambre haute. Le roi ayant ordonné ensuite aux ministres de se retirer, Pitt fut nommé prem. lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier, et se trouva par ces deux charges à la tête du nouveau ministère. Il n'avait alors que 24 ans, peu d'influence, peu de fortune; et il avait à lutter contre la majorité d'une chambre des communes composée d'hommes habiles, puissans et d'une expérience consommée. Cepend. il ne se laissa point abattre par tant d'obstacles. Soutenu par le roi et la chambre des pairs, il parvint à faire dissoudre le parlem., et ce coup d'état, qui étonna toute l'Europe, donna la plus haute idée de son caractère. Ce fut à cette occasion que lord North, qui se piquait de connaître les ressorts des gouvernem., dit, en parlant de Pitt: « Cet homme est né ministre. » Une grande irritation des esprits suivit cette crise: les plus puissans des adversaires de Pitt faillirent se ruiner pour l'empêcher de triompher dans la nouvelle élection; il triompha cependant et ouvrit la session avec une majorité très-prononcée: sa position n'en restait pas moins difficile. Tout languissait dans l'intérieur, le trésor était vide, la contrebande faisait des progrès alarmans, et l'administrat. de l'Inde demandait une main aussi ferme qu'habile. Pitt, dirigeant ses prem. soins sur les finances, arrêta les fraudes commerciales en diminuant les droits sur les matières que l'on importait frauduleusem., et pour que le trésor ne souffrît pas de cette diminut.; il augmenta l'impôt sur les fenêtres, en créa d'autres sur divers objets de luxe, et parvint, à force d'économies partielles et de taxes additionnelles, à réaliser un fonds d'un million sterling, qu'il appliqua au rachat progressif de la dette publique. Ce fonds d'amortissem., qui s'augmenta chaque année par l'intérêt des effets publics rachetés, et auquel il ajoutait encore les sommes disponibles, fut livré par quartier à des commissaires choisis dans les plus hautes classes, et Pitt ne souffrit jamais qu'on en détournât la moindre partie pour l'appliquer à un autre usage. Il s'occupa ensuite des affaires de l'Inde, soutint le crédit chancelant de la compagnie, et régla d'une manière aussi avantageuse que solide

l'admistrat. de ce pays. Tant de travaux ne l'empêchèrent point de prendre une part très-active aux diverses discussions qui eurent lieu au parlem. jusqu'au commencem. de la révolut. franç. C'est sous les auspices de Pitt que fut conclue, en 1788, la triple alliance de l'Angleterre, du roi de Prusse et du stathouder contre la France, qu'il avait toujours eu le dessein d'humilier. On le vit aussi en 1789 soulever la Suède contre la Russie, dont il redoutait l'ambition; et enfin lorsque la révolution française éclata, quoiqu'il parût d'abord la regarder avec indifférence, il en suivit les progrès avec une profonde attention, et ne contribua pas peu, dit-on, à fomenter les troubles qui conduisirent le meilleur des rois à l'échafaud. Soigneux d'éloigner de sa patrie le fléau qui menaçait d'envahir l'Europe, mais fidèle à son odieux système par rapport à la France, il refusa les proposit. de la Prusse et de l'Autriche qui demandaient que l'Angleterre s'unît à elles pour sauver Louis XVI, et conserva cette fatale neutralité jusqu'en 1792. Ce ne fut qu'après l'emprisonnem. du roi qu'il se décida à rappeler l'ambassad. d'Angleterre à Paris; mais le marquis de Chauvelin, ambassad. du roi de France, n'en continua pas moins de résider en Angleterre et ne reçut l'ordre formel de quitter ce royaume qu'après la mort de l'infortuné monarque. Habile à profiter de l'impression profonde que cette mort produisit sur ses compatriotes, Pitt sut alors leur communiquer toute la haine dont il était animé contre la France; il souleva contre elle tous les cabinets de l'Europe, et parvint enfin à établir les bases de cette hostilité permanente, et de cette coalit. qu'il soumit aux ordres de la Grande-Bretagne. Les préparatifs que cette puissance avait faits en augmentant les forces de terre et de mer, en restreignant l'exportation des armes et des munitions, avaient amené la convention à lui déclarer elle-même la guerre; les hostilités commencèrent, et les alliés eurent d'abord quelque succès; mais les levées immenses ordonnées par la convention, l'inaction calculée de la Russie, et plus encore la bravoure des soldats français changèrent bientôt la face des choses. L'Espagne, forcée par le directoire, déclare la guerre en 1796 à la Grande-Bretagne; celle-ci, abandonnée ensuite par les autres puissances, entame quelques négociat. pour traiter de la paix avec la France, mais c'est inutilem., et le ministre anglais eut alors une lutte des plus difficiles à soutenir. Le débarquem. de 15 à 1800 Français dans le pays de Galles porte l'épouvante dans les comtés de l'ouest et du nord de l'Angleterre; une insurrection est près d'éclater en Irlande, et les marins menaçent aussi de se révolter. D'un autre côté les dépenses énormes de la guerre avaient porté un coup terrible au système de finances qu'il avait établi; la dette publique prenait chaque jour un nouvel accroissem., et la banque réclamait les avances qu'elle avait faites. Au milieu d'une situation si critique, Pitt cependant ne se laisse point abattre, et remédie à tout par la hardiesse et l'habileté de ses mesures. Ne pouvant rembourser la banque, il l'autorise par un bill à continuer l'émission de ses billets, et la dispense provisoirem. de les acquitter en espèce. Il parvient aussi à apaiser l'Irlande, empêche la révolte des marins et réussit encore en 1798 à former une nouvelle coalition avec l'Autriche, la Russie et la Turquie. Cette coalit. cepend. n'eut pas plus de succès que la prem. Partout les armées franç. sont victor., et l'emper. d'Autriche est forcé de signer la paix de Lunéville en 1801. D'un autre côté Paul Ier devenu tout à coup admirat. enthousiaste de Bonaparte avait rompu avec l'Angleterre, dont il était méconten', et lui donnait les plus vives inquiétudes lorsque l'assassinat de cet emper. vint la délivrer de ses craintes. Ce fut à cette époque que Pitt se retira du ministère. Depuis long-temps il s'occupait de l'union de l'Angleterre et de l'Irlande sous une même législation. Cette union, approuvée par le roi le 2 juillet 1800, eut son effet le 1er janvier 1801; mais une des conditions avait été l'émancipation des cathol. irlandais, et le roi ayant refusé de tenir la promesse que ses minist. avaient faite en son nom, Pitt, qui d'ailleurs voyait avec peine la paix avec la France près de se conclure, donna sa démission, et concourut lui-même à la formation du nouveau ministère. S'étant brouillé ensuite avec ceux qu'il avait choisis, il ne tarda pas à les écarter, ressaisit le pouvoir, et forma une nouvelle coalition contre la France. Mais les rapides triomphes de Bonaparte trompèrent encore une fois ses desseins. Bientôt le profond chagrin qu'il en conçut agrava les souffrances de la goutte, dont il était attaqué comme maladie héréditaire dans sa famille: l'usage immodéré du vin avait encore rendu en lui cette maladie plus violente, et il cessa d'exister le 23 janvier 1806. Ses restes furent déposés à Westminster, malgré l'opposition de Fox, qui, tout en faisant l'éloge des talens, du grand caractère et du rare désintéressement de son rival, attribua au système qu'il avait suivi la situat. alarmante dans laquelle l'Angleterre se trouvait alors placée. Sans prétendre décider ici cette question, on peut affirmer du moins que Pitt ne fut point irréprochable dans les actes de sa vie publiq. Dominé par une passion aveugle, l'entêtem. remplaça souvent en lui les vues saines et grandes qu'il aurait pu déployer. On ne saurait lui pardonner le machiavélisme de sa politique extérieure et les actes commis aux Indes sous son gouvernement. Mais on ne peut disconvenir qu'il n'ait été un administrat. habile, un financier supérieur et un orateur très-distingué. Ses mœurs furent sévères: on l'appelait le *ministre sans tache;* et quoique toute sa vie il ait été animé du désir insatiable de gouverner, il se montra toujours insensible aux titres et aux richesses; il ne voulut jamais être que *William Pitt*, et m. pauvre. Plus. écrits ont paru sur cet homme d'état. M. Gifford a pub. une *Hist. de la vie politique de Pitt*, etc., 3 vol. in-4, 1809. Cet écrivain montre en général beaucoup de partialité pour son héros. L'évêque de Winchester, ancien précept. et secrétaire de Pitt, a fait paraître les *Mémoires et la Vie* de cet homme d'état, 2 vol. in-4 et 3 vol. in-8, qui ont eu quatre édit.; mais cet auteur a montré encore plus de partialité pour son ancien pupille que le précéd. *Les principaux discours de Pitt* ont été pub. avec ceux *de Fox*, et trad. en français (par MM. de Jussieu et Janvry), Paris, 1819-1820, 12 vol. in-8.

PITTACUS, l'un des sept sages de la Grèce, né à Mytilène dans l'île de Lesbos, s'unit aux frères d'Alcée pour délivrer son pays des tyrans qui l'opprimaient. Nommé command. lors de la guerre contre les Athéniens, il fit proposer à Phrynon, leur général, de la terminer par un combat singulier. Celui-ci accepta, se croyant sûr de la victoire; mais Pittacus ayant enveloppé son ennemi d'un filet qu'il avait caché sous son bouclier, demeura vainqueur, et ses concitoyens le récompensèrent de ce service en lui conférant l'autorité souveraine. Pittacus ne l'accepta que pour rétablir la paix et donner à sa patrie les lois dont elle avait besoin. Il abdiqua ensuite volontairem. le pouvoir qui lui avait été confié. Ses compatriotes lui offrirent alors, à titre de récompense, un terrain de plus. milliers d'arpens, mais, ne voulant ni mépriser leurs offres, ni exciter l'envie par de trop grandes richesses, il lança son javelot, et ne voulut accepter que les terres qui se trouvaient dans sa portée. Il m. l'an 579 av. J.-C., à l'âge de 70 ans. Laërce, qui rapporte quelq. vers de Pittacus, nous apprend qu'il avait composé des *élégies* et un *discours sur les lois*, adressé à ses concitoyens. On trouve un grand nombre de *maximes* de ce philosophe dans le recueil intitulé: *Septem sapientûm dicta*, Paris, Fed. Morel, 1551-53, in-8. Les traits de Pittacus nous ont été con-

servés sur une médaille, gravée dans l'*Iconographie* grecque de Visconti.

PITTERI (JEAN-MARC), graveur à l'eau forte et au burin, né à Venise en 1703, m. dans la même ville en 1787, a laissé un assez grand nombre d'estampes estimées, dont on peut voir le détail dans le *Manuel de l'Amateur de l'Art* de Huber et Rost.

PITTI (BUONACCORSO), historien florentin du 15e S., a laissé une *chronique* qui s'étend depuis 1412 jusqu'à 1430, et qui a été pub. à Florence en 1720, in-4, par Manni, qui l'a enrichie de savantes notes.

PITTON (JEAN-SCHOLASTIQUE), historien provençal, docteur en médecine, né vers 1620 dans la ville d'Aix, où il m. en 1690, est auteur de plus. ouvr. historiq., dont la réputat. ne franchit guère les bornes de sa province. Le plus considérable est l'*Hist. de la ville d'Aix*, Aix, 1666, in-fol. Elle est mal écrite, et les faits présentés sans ordre ne sont pas assez circonstanciés. Cet ouvr. fut suivi en 1668 des *Annales de l'église d'Aix*, auxquelles Pitton joignit cinq *dissertations*, où il cherche à prouver, contre Launoy, que St Maximin et Ste Madeleine ont fini leurs jours en Provence. On a encore du même auteur : *Traité des eaux chaudes d'Aix, de leur vertus et de la saison de s'en servir*, 1678, in-8, et un autre traité en latin : *de Conscribendâ historiâ rerum naturalium Provinciæ*, 1679, in 8. Mais le meilleur de ses ouvr. est celui qu'il a intit. : *Sentimens sur les historiens de Provence*, qui parut à Aix en 1682, in-12, et auquel Joseph Templery, auditeur des comptes, avait fait beaucoup de corrections.

PITTON (JOSEPH). V. TOURNEFORT.

PITTONI (BATISTA), de Vicence, peintre et graveur du 16e S., grava, entre autres sujets, les 40 planches des antiquités de Rome; elles se trouvent dans l'ouvr. de Scamozi, Venise, 1582, intitulé : *Discorsi sopra le antichità di Roma, con 40 tavole intagliate da Batista Pittoni Vicentino*, in-fol.—PITTONI (Jean-Baptiste), peintre, né à Venise en 1687, et que plus. biographes ont confondu avec Batista Pittoni de Vicence, a laissé, dans les états de Venise, un grand nombre d'ouvr. remarquables, qui l'ont mis au rang des plus habiles artistes de son temps. Il m. dans sa ville natale en 1767. — Un autre PITTONI (Jean-Baptiste), prêtre vénitien et laborieux compilateur, né vers 1666, m. en 1748, a donné un *Recueil des constitutions pontificales et des decisions de la congrégation de Rome*, 14 vol. in-8; *Vita di Benedetto XIII*, Venise, 1730, in-4; *Calendario romano decennale*, et *de Octavis festorum quæ in ecclesiâ universali celebrantur*, 2 vol. in-8

PITTORIO (LOUIS BIGI, plus connu sous le nom de), en latin *Pictorius*, poète latin, né à Ferrare en 1454, m. vers 1525, a laissé les ouvr. suivans : *Candida*, poëme, Modène, 1491, in-4; *Tumultuarior. carminum lib. septem*, ib., 1492, in-4; *Christianorum opusculorum lib. tres*, ibid., 1496 ou 1498, in-4; *Meditatio de oratione dominicâ*, etc., Venise, 1502, in-4; *Epigrammatum in Christi vitam libellus*, Milan, 1513, in-4; *in celestes proceres hymnorum epitaphiorumque liber*, etc., ibid., 1514, in-4; *Sacra et satyrica Epigrammata*, *Elegiæ*, etc., ibid., 1514, in-4; *Hippolytæ epigrammatum per dialogos opus libri sex*, Venise, 1516; recueil d'*Homelies*, en ital., sur les épit. et évangiles de l'année, etc., etc. Tous les ouvr. de Pittorio sont rares et recherchés; Freytag en a donné la liste complète dans les *Amœnitates litterariæ*, et David Clément dans sa *Bibliothèque curieuse*.

PIVATI (JEAN-FRANÇOIS), jurisconsulte ital., né à Padoue en 1689, membre de l'académie des sciences de Bologne, m. à Venise en 1764, est aut. d'un *Nuovo Dizionario scientifico, e curioso, sacro e profano*, Venise, 1740, 10 vol. gr. in-fol., fig.; et de *Riflessioni fisiche sopra la medic. elettrica*, Venise, 1749, in-4.

PIX (MARIE), dame anglaise, auteur dramatiq., née au 17e S., m. vers 1720, a composé 10 à 12 *tragédies* ou *comédies*, dont aucune n'est restée au théâtre.

PIXODARE, dynaste ou souverain de Carie, dans l'Asie-Mineure, vivait au 4e S. av. J.-C. Il fut le père de Mausole et d'Artémise, dont les noms sont devenus célèbres dans l'histoire. On connaît de lui quelques médailles très-rares, avec la légende ΠΙΞΩΔΑΡΟΥ, sans aucun titre.

PIZARRE (FRANÇOIS), conquérant du Pérou, né à Truxillo, dans l'Estremadoure, en 1475, était fils naturel d'un gentilhomme, dont il prit le nom. Son éducation fut négligée au point, dit-on, qu'il n'apprit pas même à lire, et sa prem. occupat. fut de garder des pourceaux dans une campagne de son père. Un jour en ayant perdu un et n'osant rentrer dans la maison paternelle, il prit la fuite, s'embarqua pour les Indes, et embrassa la carrière des armes, où son caractère entreprenant et hardi semblait devoir lui assurer des succès. Il ne tarda pas en effet à se distinguer sous Nuñes de Balboa, qui découvrit la mer du Sud. Animé lui-même de la passion des découvertes, il projeta de pénétrer dans le Pérou et de le conquérir, s'associa Diego d'Almagro, partit de Panama le 14 sept. 1524, et découvrit la côte de l'empire péruvien. Mais ne pouvant poursuivre cette découverte sans le secours du gouvernem. espagnol, il revint en Europe, se présenta devant Charles-Quint, et après avoir obtenu de ce monarque le titre de gouvern. de tout le pays qu'il avait découvert, il retourna en Amérique avec ses frères, équipa trois vaisseaux, mit à la voile en février 1531, et s'empara de l'île de Puna, qui lui facilitait l'entrée du Pérou. Usant en politique de sa prem. victoire, Pizarre traita les Indiens avec douceur malgré la vive résistance qu'ils avaient faite, et la renommée exagérant la force, les exploits des Espagnols et le mérite de leur chef, l'inca Huascar lui envoya une ambassade pour lui demander sa protection contre son frère Atahualpa, qui, après l'avoir dépouillé de son empire, voulait lui arracher la vie. Pizarre avait trop de pénétration et d'habileté pour laisser échapper les avantages que lui promettait cette guerre intestine : il se dirigea en conséquence vers le centre du Pérou; mais il était à peine en marche qu'Huascar fut défait par Atahualpa. Celui-ci intimidé par des oracles qui avaient annoncé qu'il viendrait de l'Orient des hommes barbus, portant le tonnerre et conduisant des animaux formidables, crut voir dans les Espagnols des hommes envoyés du ciel pour venger son usurpation, et se hâta de dépêcher deux ambassadeurs à Pizarre avec des présens magnifiques en le priant de sortir de ses états; mais loin d'avoir égard à sa prière, Pizarre précipita sa marche et arriva bientôt à Caxamarca, où l'emper. était campé avec 40,000 hommes. Après une sorte de négociat. l'inca consentit à le recevoir en qualité d'ambassad. d'Espagne; mais le jour même de l'entrevue Pizarre ayant rassemblé ses Espagnols, fondit sur les Indiens qui escortaient l'empereur, se saisit de ce prince après avoir massacré ses gardes, et le fit m. ensuite sous prétexte qu'il avait donné des ordres pour exterminer les Espagnols. Cette mort ayant facilité l'entière réduct. du Pérou, Pizarre n'eut plus à soutenir que de faibles attaques de la part des Indiens; mais la discorde éclata ensuite parmi les conquérans : ils se battirent avec acharnement sous les murs de Cusco. Pizarre triompha, abusa de la victoire, en opprimant ses compagnons vaincus, et fut assassiné par eux en 1541. — PIZARRE (Gonzale), frère du précéd., l'accompagna dans la conquête du Pérou et l'aida puissamm. à triompher en 1538, du parti d'Almagro. Nommé gouverneur de Quito, il entreprit une expédit. pénible et hardie,

qui le conduisit jusqu'à la rivière des Amazones, ne rentra au Pérou qu'après l'assassinat de son frère, se mit à la tête des mécontens, arbora l'étendard de la révolte et devint maître absolu du Pérou. Mais attaqué ensuite, en 1548, par le présid. La Gasca, que Charles-Quint avait envoyé au Pérou avec des pouvoirs illimités, il se vit abandonné de ses troupes, fut pris et condamné à mort comme rebelle.—Aucun des frères Pizarre (ils étaient quatre) ne vit la fin des troubles du Pérou. Jean PIZARRE fut tué par les Péruviens, et Fernand, ramené à Madrid, y languit pendant 23 ans dans une prison.

PIZE (JOSEPH de LA), fils de Jacques de La Pize, secrétaire des princes d'Orange, est auteur d'une *Histoire des maisons de Châlons, de Nassau et d'Orange*, La Haye, 1640, in-fol.

PIZZAMANO (ANTOINE), Vénitien, né en 1462, fut évêque de Feltre, et m. à Venise en 1512. On a de lui : *in D. Thomæ Aquitanis vitam præfatio* : cette préface se trouve en tête des œuvr. de ce saint impr. à Venise en 1498; *Vita del ven. sacerdote, D. Ludovico Ricci Vicentino, morto in Bassano nel 1503*; *De intellectu et intelligibili; de Dimensionibus interminatis; de Quærendâ solitudine et periculo vitæ solitariæ*, restés MSs. et conservés dans quelq. biblioth. particulières.

PIZZI (JOACHIM), ecclésiastiq. et littérat. italien, né à Rome en 1716, se fit connaître dès sa jeunesse par diverses composit. poétiques, où l'on remarquait de l'élégance, de la facilité et surtout une gr. correction de style. Reçu de l'académ. des *arcades* en 1751, il y succéda en 1759 à l'abbé Moréi dans la place de *custode* ou gardien-général de l'académ., et cette société acquit un nouveau lustre sous son administrat. Elle eut la gloire de compter parmi ses membres les hommes les plus distingués par leurs talens et plus. souverains de l'Europe. Une époque intéressante de son directorat fut le couronnement de Marie-Madeleine Morelli, connue sous le nom de *Corilla Olimpica*, qui eut lieu au Capitole le 31 août 1766. Cet hommage, rendu au talent d'une femme célèbre, mais si rarem. accordé aux génies les plus marquans d'Italie, excita des murmures et des satires où l'abbé Pizzi ne fut point épargné, ce qui lui fit dire en riant « que le couronnement de Corilla était devenu pour lui le couronnement d'épines. » L'abbé Pizzi m. en 1790. Ses principaux ouvr. sont : *Discours sur la poesie tragique et comique*, Rome, 1772; *Dissertation sur un camée antique; la Vision de l'Eden*, poème en 4 chants, Rome, 1778; le *Triomphe de la Poésie*, impr. à Parme par Bodoni, 1782, avec un gr. luxe typographiq., dans la collection qui a pour titre : *Actes du couronnem. solennel de Corilla Olimpica*, pub. par les soins de l'abbé Pizzi.

PIZZIMENTI (DOMINIQUE), prêtre de Vérone au 16e S., a recueilli en 6 vol. tout ce qui s'est passé au concile de Constance, où il accompagna le cardinal Ange Barbarigo, neveu de Grégoire XII. On a encore de lui : *Pselli Tractatus de auri conficiendi ratione ad Michaelem Cerularium, Dominico Pizzimentio veronensi interprete*, Padoue, 1572.

PIZZUTO (PAUL), né à Palerme dans le 17e S., fut conseiller de santé et proto-médec. du royaume de Sicile, forma dans sa ville natale un collége de médecine dont il fut plus. fois doyen, et mourut en 1684. On a de lui : *Notulæ pro officio protomedicatûs*, Palerme, 1647, in-8; *Constitutiones et Capitula, necnon jurisdictiones regii protomedicatûs officii, cum pandectis ejusdem reformatis atque elucidatis*, ib., 1657, in-4. C'est l'ouv. de Jean-Philippe Ingrassias, avec des augmentat. et des éclaircissemens.

PLAAT (ANDRÉ-HENRI-JEAN, van der), ingén. et hydraulicien hollandais, naquit à Grave en 1761. Entré au service dès l'âge de 12 ans, et parvenu au grade de lieutenant de génie, il passa en 1787 au service de Russie avec le rang de major dans la même arme, se distingua par sa valeur et ses talens militaires dans la campagne contre les Suédois en 1788, dans celles contre les Turks en 1789, 90 et 91, reçut trois blessures à la prise d'Ismaïl, contribua à la défaite du grand-vézyr Joussouf-Pacha, et obtint, en récompense de ses services, le grade de colonel, une épée d'honneur que lui envoya l'impératrice Catherine II, et la décorat. de l'ordre de Saint-Wladimir. Chargé de la défense des provinces méridionales de l'empire russe, ainsi que des travaux du port d'Odessa, il dirigea en outre la construct. de Tiraspol, sur le Dniester, d'autres importans ouvr. dans la Chersonnèse taurique, et fut nommé en 1797 direct.-gén. du départem. du génie pour la province de Livonie. Plaat obtint ensuite sur sa demande, et dans les termes les plus honorables, sa démission du service de la Russie, et rentra en qualité de gén.-major à celui de Hollande. Nommé en déc. 1813 gouvern. de Bréda, il parvint, à force d'activité et de courage, à sauver cette ville de l'attaque des Français, et l'empereur Alexandre le décora à cette occasion de la grande croix de l'ordre de Sainte-Anne. En 1815 il fut nommé lieut.-gén., commandant de la province du Brabant septentrional. Le gouvern. d'Anvers et le commandem. gén. de la quatrième division milit., lui furent ensuite confiés. Il m. à Anvers en 1819.

PLACCIUS (VINCENT), né à Hambourg en 1642, m. en 1699, occupa avec distinct. pendant 24 ans, dans sa ville natale, la chaire de morale et d'éloquence. Il est le second qui ait publié un livre sur les écrits anonymes. Parmi ses ouvrages, dont le nombre ne s'élève pas à moins de 33, et dont on peut voir la liste dans le t. prem. des *Mémoires* de Niceron, nous citerons : *Theatrum anonymorum et pseudonymorum*, publ. d'abord en 1674, in-4, puis à Hambourg en 1708, 2 part. en 1 vol. in-f., par les soins de Fabricius (ce livre est curieux, quoique les fautes y fourmillent, et Jean-Christ. Mylius y a fait un *Supplément*, Hambourg, 1740, in-fol.); *Liber de Jurisconsulto perito*, 1693, in-8; *Carmina Juvenilia*, Amsterdam, 1667, in-12; *de arte Excerpendi*, Hambourg, 1689, in-8.

PLACE (PIERRE de LA), en latin *à Plateâ* ou *Plateanus*, né vers 1520 à Angoulême, d'une famille ancienne, fut successiv. avocat, conseiller, et premier président de la cour des aides. Ayant adopté ouvertem., en 1560, les principes de la réforme, sa vie fut souvent menacée pendant les troubles qui éclatèrent peu après : sa demeure fut saccagée, sa biblioth. pillée et ses revenus mis en séquestre. Enfin le 27 août 1572, ce magistrat, qui avait mérité par ses talens et ses vertus l'estime de François Ier, celle de Henri II, et l'amitié de Lhospital, fut enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthélemi. Son cadavre, porté d'abord dans une écurie près de l'hôtel-de-ville, fut jeté le lendemain dans la rivière. On a de lui : *Paraphrasis in titulos Institutionum imperialium de actionibus, exceptionibus et interdictis*, etc., Paris, 1548, in-4; *Traité de la vocation et manière de vivre à laquelle chacun est appelé*, ib., 1561, in-4; 1574, in-8 (ce livre est dédié à Charles IX); *Traité du droit usage de la philosophie morale avec la doctrine chrétienne*, ib., 1562, in-8; Leyde, Elzevir, 1658, in-12; *les Commentaires de l'état de la religion et république sous les rois Henri II, François II et Charles IX*, 1565, in-8; *Traité de l'excellence de l'homme chrétien*, 1572, in-8; 1581, in-12 : cette édit. est augm. du *brief Recueil des principaux points de la vie de P. de La Place*, par P. de Farnace.

PLACE (JOSUÉ de LA), ministre protestant à Nantes, ensuite prof. de théologie à Saumur, où il m. en 1665, à l'âge de 59 ans, avait émis quelques idées particulières sur l'imputat. du péché d'Adam qui furent condamnées dans un synode de protes-

tans en France, comme un peu divergentes de l'orthodoxie calvinienne. Le recueil de ses *œuvres*, en partie traduites du français, sous le titre de *Josuæ Placæi Opera omnia*, a paru à Franeker en 1699, et il en a été fait une nouvelle édit. en 1703, en 3 vol. in-4.

PLACE (PIERRE-ANTOINE de LA), l'un des écrivains les plus féconds et les plus médiocres du 18e S., né à Calais en 1707, mort à Paris en 1793, obtint en 1762 le privilège du *Mercure de France*, et fut obligé de l'abandonner au bout de 2 ans, parce que son peu de talent en occasiona la chute. Il fut toute sa vie tourmenté d'un besoin de célébrité qu'il fut loin de pouvoir satisfaire. Il eut la singulière idée, pour faire un peu de bruit, de faire annoncer une fois, dans les *feuilles* de l'abbé Desfontaines, qu'il était mort, et de déplorer la perte d'un si intéressant jeune homme. On s'aperçut que ce jeune homme vivait encore; et, bien que ridicule, on trouva le tour fort plaisant. Ce pitoyab. écrivain a donné : la traduct. du *Théâtre anglais*, Londres (Paris), 1745-48, 8 vol. in-12; des trag. : *Venise sauvée*, en 5 actes, 1747; *Adèle de Ponthieu*, en 5 actes, 1757; *Jeanne d'Angleterre* et *Polixène* (la prem., imitée d'Otway, est la seule qui ait eu quelque succès); des comédies : *le Veuvage trompeur*, en 3 actes et en vers; *Rennio et Alinde*, ou *les Amans sans le savoir*, en 2 actes et en prose, pièces qu'on dédaigna de critiquer lors de leur courte apparition : celle des *deux Cousines*, qu'il fit impr. en 1746, n'a point été représ. On a encore de lui : *Recueil d'épitaphes, ouvrage moins triste qu'on ne pense*, 1782, 3 vol. in-12; *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire et à la littérature*, Maestricht, 1785-90, 8 v. in-12; *Hermippus redivivus*, ou *le Triomphe du sage sur la vieillesse et le tombeau*, traduct. de l'anglais de Cohausen, Bruxelles, 1789, 2 v. in-8; et d'autres compositions plus indignes les unes que les autres d'être citées. La Harpe a pub. sur La Place, dans le *Mercure* du 20 juillet 1793, une piquante *notice* reproduite dans le *Cours de littérature*.—V. LAPLACE.

PLACENTINUS. V. CASSERIO et PIACENTINI.

PLACENTIUS (JEAN-LEO), ou *le Plaisant*, né à St-Tron, petite ville de la principauté de Liége, entra dans l'ordre des dominicains au commencement du 16e S., et l'on croit qu'il m. vers l'an 1548. On a de lui : *Catalogus omnium antistitum tungrensium, trajectensium et leodiensium*, Anvers, 1529, in-8, ins. par Boxhorn dans la *Respublica Leodiensis*, Amsterdam, 1633, in-24; *Dialogi duo, prior Clericus eques, alter Luciani aulicus*, Anvers, 1535; *Pugna porcorum per P. Porcium poëtam*, poème contenant 253 vers, dont tous les mots commencent par un P. Ce pitoyable livre a eu un grand nombre d'éditions, parmi lesquelles il suffira de citer les suivantes : Anvers, 1530, petit in-8; Paris, 1539.

PLACES (DES). V. DESPLACES.

PLACET (le P. FRANÇOIS), religieux de l'ordre des cordeliers ou des capucins, sur lequel on n'a d'ailleurs aucun renseignement, est aut. d'un ouv. singulier intit. : *la Corruption du grand et du petit monde, où il est montré que toutes les créatures qui composent l'univers sont corrompues par le péché d'Adam*, etc., 3e édit., Paris, 1668, in-12.

PLACETTE (JEAN de LA), fameux théologien, surnommé le *Nicole des protestans*, né à Pontac, dans le Béarn, le 19 janv. 1639, fut placé en 1660 à la tête de l'église d'Orthez; il obtint quatre ans après une vocation pour Nay, dans la même province. Mais la révocation de l'édit de Nantes l'ayant forcé de s'expatrier, il se retira en Danemarck, accepta le pastorat de l'église de Copenhague, y resta jusqu'en 1711, époque à laquelle ses infirmités l'obligèrent de renoncer à ses fonctions, et il m. à Utrecht en 1718. Ses principaux ouvr. sont : *nouveaux Essais de morale*, Amsterdam, 1692, 4 vol.; ib., 1714, 2 vol. in-12; *Traité de l'orgueil*, Amsterd., 1693; ib., 1699; *Traité de la conscience*, ib., 1695, in-12; *la Mort des justes*, ou *la Manière de bien mourir*, ib., 1695, in-12; *la Communion dévote*, ou *la Manière de participer saintement et utilement à l'Eucharistie*, ibid., 1695, in-12; 4e édit., corr. et augmentée d'une seconde partie, ib., 1699, in-12; *la Morale chrétienne abrégée et réduite à trois principaux devoirs : la repentance des pécheurs, la persévérance des justes et les progrès dans la piété*, ib., 1695, in-12; 2e édition, augm., ib., 1701, in-12; *Traité de la restitution*, ib., 1696, in-12; Rotterdam, 1716, in-4; *divers Traités sur des matières de conscience*, Amsterd., 1698, in-12; *Traité des bonnes œuvres en général*, Amsterdam, 1700, in-12; *Traité du serment*, La Haye, 1701, in-12; *Réflexions chrétiennes sur divers sujets*, Amsterdam, 1707, in-12; *Traité de l'aumône*, in-12; *Traité des jeux de hasard*, La Haye, 1714, in-12; plusieurs *Livres de controverse*, aujourd'hui sans intérêt; et la *Réfutation des principes de Bayle, touchant l'origine du mal*. Le P. Niceron a consacré un long article à La Placette dans ses *Mém. des hommes illustres*; et Cartier de St-Philippe ayant découvert le MS. de son *Avis sur la manière de prêcher*, l'a pub. en 1733, in-8, précédé de la vie de l'auteur.

PLACIDE DE SAINTE-HÉLÈNE (le Père), augustin déchaussé, né en 1649 à Paris, reçut dans son enfance des leçons de Pierre Duval, géographe, qui avait épousé sa sœur, et fit de rapides progrès sous cet habile maître. Entré en 1666 dans l'ordre des augustins déchaussés, il continua de se livrer à l'étude de la géographie, publia un grand nomb. de *cartes*, obtint en 1705 le titre de géographe ordinaire du roi, et m. à Paris en 1734. Outre la réimpression de la *Sphère*, ou *Traité de géogr.* de Duval, et de sa *Carte de France*, en 4 feuilles, avec de nouvelles observations, on cite du P. Placide : *le Cours du Danube*, en 3 feuilles; *l'Allemagne; la Flandre française*, pub. en 1690; *la Savoie; le Cours du Pô*, en 5 feuilles; *les Ports de France et d'Italie; les Etats du duc de Savoie*, et les *Pays-Bas catholiques*.

PLACIDIE (GALLA-PLACIDIA-AUGUSTA), fille de Théodose-le-Grand, et sœur d'Arcadius et d'Honorius, née à Constantinople vers l'an 388, fut amenée en Italie, tomba peu après dans les fers du farouche Alaric, qui s'empara de Rome en en 409, et ne sortit d'esclavage qu'en épousant Ataulphe, beau-frère du vainqueur, qui s'était épris pour elle d'une passion violente, et qui mit à ses pieds les plus riches dépouilles de Rome. Profitant ensuite de l'ascendant qu'elle avait obtenu sur l'esprit de son époux, elle le décida à quitter l'Italie pour aller combattre les Vandales qui venaient d'envahir l'Espagne; mais ils étaient à peine arrivés en Catalogne qu'Ataulphe fut assassiné. Placidie, dédaignée par le successeur de ce prince, retomba alors au rang des esclaves, et ne recouvra sa liberté qu'à la faveur d'un traité conclu entre les Romains et les Barbares, qui exigèrent 600,000 mesures de grains pour sa rançon. Rendue au pouvoir d'Honorius, son frère, Placidie se vit bientôt obligée de contracter un nouvel hymen; elle devint l'épouse de Constance, l'un des gén. d'Honorius, en eut deux enfans, Honoria et Valentinien, et obtint pour lui le titre d'auguste, qui l'associait à l'empire. Mais devenue veuve pour la seconde fois, et s'étant brouillée avec Honorius, auprès duquel elle avait joui jusque là d'un crédit absolu, cette princ. se refugia à Constantinople, y fut accueillie par son neveu Théodose-le-Jeune, et parvint dans la suite à faire monter son fils Valentinien sur le trône d'Occident. Elle régna pend. 35 ans sous le nom de ce prince, et m. à Rome le 27 nov. 450. Ses restes furent transportés à Ravenne, dans une chapelle qu'elle avait édifiée sous l'invocation des

SS. Nazaire et Celse, où l'on montrait encore son tombeau au commencement du 18e S. On a des médailles de cette princesse, en or, en argent et en bronze de différens modules.

PLAIA (MELCHIOR), pharmacien et savant botaniste, né à Palerme, où il m. en 1704, mérita par ses talens l'emploi d'examinateur des apothicaires du royaume des Deux-Siciles. On a de lui : *Lucidarium parmaceuticum*, ouv. inédit, et un autre intit. : *tyrocinii pharmaceutici Examen in tres libros distinctum*, Palerme, 1682, in-12.

PLAINCHESNE (JEAN-BAPT.-ANT.), chanoine régulier de Ste-Geneviève, né à Paris en 1712, m. dans la même ville en 1764, est aut. d'une trad. en vers français de 22 *psaumes*, Paris, 1762, in-12. V. le *Dictionnaire des Anonymes* de M. Barbier, nº 15067, et t. 4, p. 436.

PLAN-CARPIN (J. DU). V. CARPIN.

PLANAT (JACQUES), docteur en droit canon, et grand-vicaire de l'évêque de Besiers en 1656, a laissé un ouv. ascétique intit. *Schola Christi*, dont on a donné une traduct. libre en français, par l'abbé Chomel, Paris, 1791, 3 vol. in-12.

PLANCHE (N. LE FÈVRE DE LA), avocat du roi à la chambre du domaine, exerça cet emploi pendant 32 ans, s'en démit en 1732, obtint des lettres de conseiller d'honneur avec voix délibérative au bureau des finances et à la chambre du domaine, et m. à Paris en 1738. On a de lui un ouv. posthume intit. *Mémoires sur les matières domaniales*, ou *Traité du domaine*, Paris, 1765, 3 vol. in-4. — V. LAPLANCHE.

PLANCHE (LOUIS REGNIER DE LA), gentilh. parisien, calviniste et confid. du maréc. de Montmorenci, a donné : l'*Histoire de l'état de France, tant de la république que de la religion, sous le règne de François II*, 1574 et 1576, in-8.

PLANCHER (dom URBAIN), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1667 à Chenus, près de Baugé, dans l'Anjou, remplit les fonctions de supérieur dans divers monastères de Bourgogne, et m. dans celui de Saint-Bénigne de Dijon en 1750. On a de lui : *Histoire générale et particulière du duché de Bourgogne*, avec *notes*, *dissertat.*, etc., Dijon, 1739-1748, 3 vol. in-fol. Le quatrième vol. fut composé par D. Merle, et pub. en 1781.

PLANCIADES. V. FULGENCE.

PLANCIUS (PIERRE), théol. hollandais, né à Drenoutre, en Flandre, en 1552, se voua au ministère de l'église réformée, et fut appelé pasteur à Bruxelles en 1578. Le duc de Parme s'étant emparé de cette ville en 1585, Plancius, obligé de prendre la fuite, se réfugia en Hollande, et ne tarda pas à être nommé pasteur de l'église d'Amsterdam, où il signala plus que jamais son zèle pour la doctrine de Calvin. Il figura en 1619 au fameux synode de Dordrecht, et fut un des réviseurs de la nouvelle traduction hollandaise de l'Anc.-Testam., dans la Bible dite des *Etats*. Mais ce qui le recommande plus particulièrement encore à la reconnaissance des Hollandais, ce sont les services qu'il rendit à leur commerce par ses connaissances astronomiques et nautiques. Ce fut lui qui traça l'itinéraire des premiers vaisseaux qui furent envoyés d'Amsterdam aux Indes orientales, et il conseilla aussi les expéditions pour le pôle austral, dans l'espérance de trouver par le nord un nouveau passage à la Chine. Il m. à Amsterdam en 1622. Il est plus. fois question de Plancius dans les négociations de Jeannin, qui voulait engager Henri IV à établir aussi en France la navigation des Indes orientales. W. Delfius a gravé un bon portrait de Plancius ; il porta à côté de son nom les titres de *theologus et mathematicus insignis*.

PLANCUS (LUCIUS MUNATIUS), regardé généralement comme le fondateur de la ville de Lyon, né en l'an de Rome 680 (73 av. J.-C.), fut envoyé pour combattre Antoine pendant les troubles de la guerre civile, embrassa ensuite sa cause, le suivit en Egypte, et devint le vil courtisan de l'homme qu'il avait auparavant appelé *brigand abject et perdu*. Mais dès que la fortune se montra contraire à Antoine, Plancus l'abandonna, se porta son dénonciateur, et obtint la place de censeur pour prix de sa perfidie. Il parvint au consulat en l'année 765, la dern. du règne d'Auguste. Plancus, alors très-âgé, ne dut pas vivre long-temps au-delà. Il avait été disciple de Cicéron, et fut lui-même un habile orateur. Nous avons 14 *lettres* de Cicéron à Plancus et onze de Plancus à Cicéron. — PLANCUS (Caius Plotius), frère du préc., et proscrit sur sa demande par les triumvirs, se signala par un trait héroïque. Il fut obligé de se cacher, et ses esclaves, pris par ceux qui le cherchaient, soutinrent au milieu des supplices qu'ils ignoraient où était leur maître. Plancus, touché de leur fidélité, ne souffrit pas qu'on les tourmentât davantage, et, sortant soudain de sa retraite, il présenta courageusement sa tête aux soldats.

PLANCUS (JANUS). V. BIANCHI.

PLANCY (GUILLAUME), en latin *Plantius*, médecin, né au Mans, mort en 1568, était très-versé dans la littérat. grecque. Il traduisit en latin divers morceaux d'Hippocrate, de Galien, de Plutarque, de Philon et de Synesius. Il fit aussi des *notes* aux ouv. de Fernel, dont il a écrit la *vie*, imp. pour la prem. fois avec les ouv. de ce méd. dans l'édition de Francfort, 1607. On a encore de lui : *Hippocratis Aphorismi grecè et lat.*, Paris, 1555, in-16 ; Lyon, 1561, in-12 ; Genève, 1580, in-12 ; ibid., 1595, in-12 ; Paris, 1621, in-16 ; ib., 1637, in-24.

PLANER (ANDRÉ), méd., né à Botzen, dans le Tyrol, en 1546, fit ses études à Tubingue, et y prit le bonnet de docteur en 1569. Il y remplit ensuite la chaire de philosophie et de méd., et m. en 1607. On a de lui : *Methodus investigandi locos affectos*, Tubingue, 1579, in-4 ; *Orationes tres : de Definitione artis medicæ, de Arte parvâ Galeni, de Arte dialecticâ et organo Aristotelis*, Tubingue, 1579, in-4 ; *de Methodo medendi*, Bâle, *lib.* 1, 1583, *lib.* 2, 1585, in-8.

PLANER (JEAN-JACQUES), médec. et botaniste allemand, né à Erfurt en 1743, dans un état voisin de l'indigence, dut à la protection et aux secours de quelques personnes généreuses les moyens de se livrer à l'étude des sciences naturelles, et de suivre les cours des universités de Berlin et de Leipsig. Ce fut surtout dans la botanique, l'anatomie et la météorologie, qu'il fit les progrès les plus rapides. Nommé prosecteur à l'amphithéâtre d'Erfurt, il devint membre de l'acad. de cette ville : les sociétés des sciences naturelles de Berlin, Manheim et Vienne, le mirent au nombre de leurs correspondans ; et, en 1779, il obtint une chaire de médec., qui ne tarda pas à être suivie de celles de chimie et de botanique. Dès ce moment il eut une clientelle considérable. On dit qu'il a laissé des *notices* sur six mille cas de maladies dont il avait suivi les progrès. Indépendamment de ce soin, il s'appliquait avec un zèle infatigable à sa science favorite, la botanique ; mais une fièvre nerveuse le mit au tombeau le 10 déc. 1789. Voici ses principaux ouvr. : *Essai d'une nomenclature allemande des genres de Linné*, Erfurt, 1771, in-8 ; *Traduction du système de Linné d'après la sixième édition*, Gotha, 1774, in-8 ; *Dissertation sur la méthode d'étamer le cuivre par le moyen du sel ammoniac*, 1776 ; *Projet pour perfectionner la poterie*, 1776 ; *Moyen de tirer le meilleur parti possible des productions naturelles d'Erfurt*, 1778 ; *Recherches sur le bleu et la garance*, 1779 ; *Observations météorologiq. faites à Erfurt jusqu'en 1781 et 1782*, Erfurt, 1782, in-8, et 1783, in-4 ; *de l'Influence de l'électricité sur l'état barométrique*, 1782 ; *Revue générale de la marche des maladies à Erfurt, depuis 1781 jusqu'en 1785*.

PLANQUE (Franç.), médecin, né en 1696 à Amiens, m. en 1765, a donné : *Chirurgie compl. suivant les modernes*, Paris, 1744, 2 vol. in-12; ib., 1757, in-8, ouvr. qui a passé long-temps pour un des meilleurs manuels élémentaires de chirurg.; *Bibliothèque choisie de médecine, tirée des ouvr. périodiques, tant français qu'étrangers, avec plusieurs pièces rares et des remarques*, Paris, 1748-1770, 10 vol. in-4, ou 31 vol. in-12 : recueil alphabétique qui a été terminé par Goulin; la traduction des *Observations rares de médecine et de chirurgie*, de van der Viel, 1758, 2 vol. in-12.

PLANT (Jean-Traugott), littérateur allem., né à Dresde en 1758, m. à Gera en 1794, a laissé les ouvr. suiv. (en allem.) : *Plan chronologique, biographique et critique de la poésie allemande*, t. 1, Stettin, 1782; *Poésies gaies, tendres et morales*, ib., 1782, in-8; *Revue politique des formes de gouvernement de tous les états de la terre*, Berlin, 1787, petit in-fol.; *Dictionnaire politique turc*, etc., Hambourg, 1789, in-8; *Tableau impartial de la constitution de l'empire turc*, Berlin, 1790, in-8; livre élément. de la *doctrine mahométane*, trad. de l'arabe, Stamboul et Genève, 1790, in-8; *Manuel d'une géographie et hist. complète de la polynesie*, ou *Cinquième partie du monde*, Leipsig, 1793, t. 1 (la suite n'a pas paru); *Nouveau Tableau des souverains de l'Europe pour l'année 1795*, Leipsig, 1794, in-fol.

PLANTAVIT. V. Pause et Margon.

PLANTERRE, auteur et acteur, m. à Paris en 1799, a donné au théâtre : *Agnès de Châtillon*, opéra en 3 actes; *Midas au Parnasse; les Deux Ermites*, opéra en un acte; *la Famille indigente; le Bailli coiffé; la Tentation de St-Antoine; les Charlatans; la Triple Vengeance*, etc.

PLANTIN (Christophe), célèbre imp. du 16e S., né à Mont-Louis, près de Tours, en 1514, vint fort jeune à Paris, où il apprit d'abord l'état de relieur; il entra ensuite chez un imp. de Caen, puis visita les principaux ateliers de France, notamm. ceux de Lyon, passa ensuite dans les Pays Bas, et s'établit à Anvers, où il porta bientôt l'art typographique à un haut degré de perfection. Le bâtiment qui servait à ses presses était regardé comme un des principaux ornem. de cette ville. A l'exemple de Robert Estienne, Plantin exposait ses épreuves devant sa porte, en promettant une récompense à ceux qui y trouveraient quelques fautes. Le roi d'Espagne Philippe II le nomma son prem. impr., et le chargea de donner une nouvelle édition de la *Bible polyglotte* d'Alcala. Cette édition, regardée comme le chef-d'œuvre de Plantin, parut de 1569 à 1572, en 8 vol. gr. in-fol. Il existe de cette Bible un exemplaire sur vélin à la Bibliothèque du Roi. On trouvera beauc. de dét. sur Plantin et ses success. dans le t. 3 des *Annal. typographiq.* de Maittaire.

PLANTIN (Jean-Bapt.), hist. suisse, né à Lausanne vers 1625, ministre de la paroisse d'Oex, dans le canton de Berne, mort vers 1678, a pub. : *Helvetia antiqua et nova*, Berne, 1656, in-12; *Abrégé de l'histoire générale de la Suisse*, Genève, 1666, in-8; *Dictionn. franç. et latin*, Lausanne, 1667, in-8; *Chronique de Berne*, 1678, in-12. Il avait aussi composé une *Chronique de Lausanne*, et une autre *du pays de Vaud*, qui sont conservées MStes. dans quelques bibliothèques de la Suisse.

PLANUDE (Maxime), moine à Constantinople dans le 14e S., est aut d'une *vie d'Esope* qu'on regarde comme un tissu de contes absurdes et d'anachronismes grossiers. On lui doit aussi une édition du recueil d'*épigrammes* grecq. connu sous le nom d'*Anthologie*, dont la prem. édit. est de Florence, 1494, in-4, et la meilleure de Francfort, 1600, in-fol. Il a laissé en outre beaucoup d'écrits, dont les uns sont de simples versions de livres latins en langue grecque, et les autres des composit. originales. On connaissait, depuis 1495, sa trad. en vers grecs des *Distiques moraux* de Caton, souvent réimp. jusqu'en 1754 et 1759; les *Métamorphoses* d'Ovide, trad. par Planude en prose grecq.; ont été pub. pour la prem. fois en 1822, enrichies d'une *préface* et de *notes* sav. par M. Boissonade, en un vol. in-8, qui fait partie de la *Collection des Classiques latins* de M. Lemaire.

PLAT ou PLAET (Josse Le). V. Leplat.

PLASSCHAERT (Jos.), memb. de la deuxième chambre des états-gén. du royaume des Pays-Bas, né vers 1760 à Bruxelles, m. à Louvain en 1821, avait fait partie en 1793 de la junte administrative chargée, au nom de la républ. franç., d'organiser les provinces belges soumises par ses armes. Admis plus tard à l'intime confiance de M. de Pontécoulant, alors préfet de la Dyle, il administra en son absence, avec le titre de conseiller de préfecture, jusqu'en 1806, qu'il partit pour la Hollande dans les gardes d'honn. Il fut peu après porté au corps législatif par le départ. de la Dyle, et remplit en même temps les fonctions de maire de Louvain. Depuis quatre ans il vivait éloigné des fonctions publ., lorsqu'en 1818 il fut élu membre des états-géo., où il se signala par des vues sages et beaucoup de fermeté de principes. On ne connaît de lui que les deux opuscules suiv. : *De l'influence des lang. sur la civilisation*; et *De la noblesse, des titres et de la feodalité*.

PLATEA (Pierre de), médecin, né en 1606 à Monte-San-Juliano, en Sicile, exerça d'abord sa profession à Palerme, se rendit ensuite à Rome, y passa la plus grande partie de sa vie, et m. en 1678. On a de lui : *breve ed utile Discorso de Cirurgia, diviso in sei trattati*, Rome, 1650, in-4. — Un autre Platea est auteur d'un livre intit. : *Opus restitutionum usurarum et excommunicationum*, Venise, 1472, in-12; Cologne, 1474, in-fol.

PLATEARIUS (Jean), médecin de Salerne au 12e ou 13e S., est auteur des ouvr. suivans : *Expositiones et Commentationes ad Nicolai Antidotarium*, impr. à Venise en 1497, in-fol., avec les écrits de Serapion (*v.* ce nom); *de simplici Medecinâ liber*, etc., Lyon, 1512, in-4; et à la fin du *Dispensaire de Nicolas*, Paris, 1582, in-4; *Practica brevis morborum curandorum*, etc., Lyon, 1525, in-fol., avec les *œuvres* de Serapion et le *Thesaurus pauperum*.

PLATEL. V. Norbert.

PLATER (Felix), célèbre médecin, né à Bâle en 1536, s'appliqua dès sa première jeunesse à l'étude de l'art de guérir, et fut reçu docteur dès l'âge de 20 ans; il parcourut ensuite la France et une partie de l'Allemagne, et revint dans sa patrie, riche d'une foule de connaissances acquises dans ses voyages. Nommé archiâtre et profess. de médecine-pratique, il remplit cette double charge avec succès pendant 54 ans, et rendit d'importans services à ses concitoyens, surtout à l'époque des fièvres pestilentielles qui désolèrent une partie de la Suisse, en 1564 et en 1610. Plater m. le 28 juillet 1614. Il avait établi à Bâle un jardin botanique, dont il abandonnait la disposition à ses élèves, et avait formé un riche cabinet d'histoire naturelle qui a subsisté jusqu'à l'extinction de sa famille. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. dont on peut voir les titres dans le *Dictionnaire de médecine* d'Eloy, et dans l'*Athenæ rauricæ*, pag. 182. Les principaux sont : *de corporis humani Structurâ et Usu libri tres*, Bâle, 1583, in-fol.; ibid., 1603, même format (la plupart des planches qui décorent ce vol., sont tirées de Vesal et de Coiter; celles qui concernent l'organe de l'ouïe et de la vue sont les seules qui appartiennent à Plater); *de mulierum Partibus generat. dicatis*, ibid., 1586, in-4; Strasbourg, 1597, in-fol.; *Praxeos medicæ tomi tres*, Bâle, 1602 (cette pratique a souvent été réimprimée : la meilleure édit. est celle qu'Emmanuel Kœnig a donné en 1736, in-4 avec une préface); *Observa-*

tionum libri tres, ibid., 1614, in-8, réimprimé avec des additions en 1641 et en 1680, même format. — PLATER (Thomas), frère du précéd., né en 1574, s'adonna comme lui aux sciences médicales, et devint professeur d'anatomie et de botanique à l'acad. de Bâle, en 1614, obtint ensuite la chaire de médecine-pratique, et m. le 1er déc. 1628. On lui doit une édit. du *Traité-Pratique* de son frère (Bâle, 1625, in-8), avec des corrections et additions. — PLATER (Félix), fils du précéd., né en 1605, se livra à la médecine à l'exemple de son oncle et de son père, et se distingua comme eux dans la pratique de son art. Nommé archiâtre de la ville de Bâle, en 1656, il fut reçu sénateur en 1664, et m. le 3 juin 1671. On lui doit une *Centurie de questions médicales*, et un gr. nombre de *thèses*, dont on trouvera les titres dans les *Athenæ rauricæ*, pag. 339. — PLATER (François), le plus jeune des fils du précéd., et le dernier rejeton de cette famille recommandable, m. à Bâle le 17 nov. 1711, après avoir exercé la médecine pend. 40 ans avec succès. — PLATER (Félix), lieutenant-colonel au service de France, a laissé MSs. des *mém.* de sa vie, en 1 vol. in-4, que Haller dit être fort curieux.

PLATIENSIS (MICHEL), religieux de l'ordre des frères-mineurs de l'observance de St-François, vivait sous Frédéric III, roi de Sicile, dans le 14e S. On a de lui : *Historia sicula, ab excessu Friderici usque ad annum* 1361.

PLATIÈRE (IMBERT de LA), plus connu sous le nom de *Maréchal de Bourdillon*, né dans le 16e S., d'une ancienne maison du Nivernais, fit ses prem. armes en 1544, à la bataille de Cérisoles, et fut employé depuis dans les affaires les plus importantes du royaume. Il sauva le tiers de l'armée et deux pièces de canon après la malheureuse défaite de Saint-Quentin, fut envoyé comme ambassadeur à la diète d'Augsbourg en 1559, et ce fut malgré ses remontrances réitérées qu'on rendit, en 1562, au duc de Savoie, le marquisat de Saluce et les places du Piémont, où il commandait avec le titre de lieutenant du roi : encore ne les rendit-il qu'après que le duc eut payé les garnisons et prêté 50 mille écus au roi de France. De retour dans son pays, il servit au siége du Havre-de-Grâce, en 1563, reçut le bâton de maréchal l'année suiv., et m. à Fontainebleau en 1567.

PLATIÈRE (LA). V. ROLAND.

PLATINA (BARTHÉLEMI DE' SACCHI, plus connu sous le nom de), historien, né en 1421, dans un village nommé Piadena (en lat. *Platina*), entre Crémone et Mantoue, d'où il prit le nom de Platina, suivit d'abord la carrière des armes, s'appliqua ensuite aux sciences, et s'étant rendu à Rome, ses talens lui méritèrent la protection du cardinal Bessarion qui obtint pour lui, du pape Pie II, quelques petits bénéfices, et ensuite la charge d'abréviateur apostolique. Paul II, successeur de Pie II, ayant cassé tous les abréviateurs, Platine écrivit au pape pour se plaindre d'une mesure qui le réduisait à l'indigence, et finit par le menacer de dénoncer cet acte de despotisme à toute l'Europe, et de provoquer la convocation d'un concile. Le pape, au lieu de mépriser les vaines menaces de Platina, l'envoya dans une prison où il subit pend. quatre mois les traitemens les plus rigoureux. Il n'obtint sa liberté qu'aux sollicitat. du card. de Gonzague. Mais étant ensuite devenu membre de l'académie fondée par Pomponius Lætus, et cette acad. ayant été repres. au pape comme une réunion d'hommes irréligieux, occupés sans cesse à tramer des complots contre l'Eglise et leur chef, Platina fut arrêté avec ses compagnons d'étude, mis à la torture et enfermé au château Saint-Ange, où on le retint pend. une année. Enfin Sixte IV le consola de toutes ses disgrâces en le nommant bibliothécaire du Vatican, en 1475, et en le comblant de ses bienfaits. Platina m. de la peste en 1481. Il est regardé comme un des premiers littérateurs de son temps. Celui de ses ouvrages qui a le plus de réputation est son histoire des papes : *in Vitas summorum pontificum ad Sixtum IV, pontificem maximum, præclarum opus*, imprimée pour la prem. fois à Venise, 1479, in-fol. Cette édition est fort rare. Ant. Koburger en donna une copie exacte à Nuremberg en 1481, in-fol. Il y en a eu depuis un gr. nombre d'édit. : celles du 15e et du 16e S. sont les plus recherchées. L'ouvr. a été continué par Onufre Panvinio, et depuis par d'autres écrivains. On en connaît des traduct. en franç., en italien, en allem. et en flamand. Les autres ouvr. de Platina sont : des *Dialogues sur le vrai et le faux bien* (en latin) ; un livre *du Remède d'amour*, Leyde, 1646, in-16, qui est trad. en franç. et joint à celui de Fulgose, Paris, 1582, in-4 ; un *Dialogue de la vraie noblesse ;* deux *du Bon citoyen ;* le *Panégyrique du card. Bessarion ;* un traité *de Pace Italiæ componendâ, et de bello Turcis inferendo ;* et d'autres *traités* qui se trouvent dans le recueil de ses ouvr. ; l'*Histoire de Mantoue et de la famille des Gonzagues*, en latin, publ. par Lambecius en 1676, in-4 ; une *Vie de Nerio Capponi*, insérée par Muratori dans le 20e tome de ses écriv. d'Italie ; *Traité sur les moyens de conserver la santé, et de la science de la cuisine*, Bologne, 1498, et Lyon, 1541, in-8. Didier Christol en a donné une traduct. franç. imprimée plus. fois dans le 16e S. *Les Œuv.* de Platina ont été impr. à Cologne en *1529* et *1574*, et à Louvain en 1572, in-fol.

PLATNER (JEAN-ZACHARIE), médecin et chirurgien-oculiste, né à Chemnitz en Misnie, le 16 août 1694, obtint, en 1720, la chaire d'anatomie et de chirurgie à l'université de Leipsig, passa successivement à celles de physiologie, de pathologie et de thérapeutique, devint doyen perpétuel de la faculté, et médecin-consultant de la cour de Saxe, et m. en 1747. Ses nombreux ouvr. brillent par l'érudition et la pureté du style, plus que par l'excellence de la doctrine, quoiqu'ils ne soient pas non plus dénués de tout mérite sous ce rapport. Ceux qui ont été imprimés après sa mort se ressentent de toutes les négligences et des addit. des éditeurs. Les *programmes*, *mem.* et *thèses* qu'il a mis au jour, de 1721 à 1745, ont été réunis en 3 vol. sous ce titre : *opusculorum chirurgicorum et anatomicorum Dissertationes et Prolusiones*, Leipsig, 1749, in-4. On a encore de lui : *Institutiones chirurgiæ rationales tùm medicæ tùm manuales, adjectæ icones nonnullorum ferramentorum aliarumque rerum quæ ad chirurgi officinam pertinent*, ib., 1745, in-8 ; 1758, in-8 ; 1761, in-8 ; Venise, 1747, in-4 ; traduit en allem. par J.-B. Boehmer, Leipsig, 1748, in-8 ; ibid., 1770, in-8, en hollandais, par Houttuyn, Amsterdam, 1764, in-8 ; *Ars medendi singularis morbis accomodata*, Leipsig, 1765, in-8. — PLATNER (Ernest), méd. et moraliste saxon, fils du précédent, né à Leipsig, le 15 janv. 1744, mort le 12 mai 1818, fut successivement maître ès-arts, doct. en médecine, professeur dans cette faculté, et son doyen perpétuel, à dater de 1796. Il réunit à ses titres académiques, en 1789, celui de décemvir de l'université, et de conseiller aulique de l'électeur, depuis roi de Saxe, et fut surnommé le *Nestor* de la philosophie allemande. On doit à ce savant un gr. nombre d'ouvr. estimables sur diverses parties de la médecine et de la chirurgie ; mais c'est uniquement à ses livres élémentaires de philosophie rationnelle et morale qu'il doit sa célébrité et l'influence qu'il exerça sur plusieurs branches de la métaphysique et de l'antropologie. Parmi ses écrits on cite : *l'Antropologie*, 1772, in-8 ; *Nouvelle Antropologie*, 1790, in-8 ; *Questionum physiologicarum, libri II*, 1793, 2 vol. in-8 ; *Aphorismes philosophiques*. En 1816, le roi de Saxe l'avait nommé membre de la

commission chargée de la rédaction d'une nouvelle loi sur la liberté de la presse.

PLATON, célèbre philosophe grec, que les anciens ont surnommé le *Divin*, né à Athènes vers l'an 430 av. J.-C., eut pour père Ariton qui descendait de Cadmus, et pour mère Perictyone qui descendait du frère de Solon. Doué d'une imagination vive et brillante, il se distingua dès sa plus tendre jeunesse par ses progrès dans l'étude de la poésie, de la musique et de la peinture; mais ce fut surtout à celle de la philosophie qu'il se livra ensuite avec le plus d'ardeur. Il devint, à l'âge de 20 ans, disciple de Socrate, qui, reconnaissant en lui toutes les qualités éminentes qui forment les penseurs, et un vaste génie, capable des plus grandes conceptions, l'appela le *Cygne de l'acad.* Après la mort de ce philosophe, Platon se rendit à Mégare pour y entendre Euclide; delà il passa en Italie, où il vit les illustres philosophes sortis de l'école de Pythagore; les quitta pour aller en Egypte, où il fut accompagné, dit-on, par Euripide, et ce fut à son retour à Athènes qu'il ouvrit cette école célèbre, où il se plut à répandre ses doctrines, et à former un si grand nombre de disciples Platon fit à diverses époques trois voyages en Sicile: dans le premier, qu'il entreprit pour son instruction sous le règne de Denys-l'Ancien, il s'attacha Dion par l'affection la plus vive; mais ayant encouru la haine du tyran en exposant devant lui avec une courageuse éloquence les droits sacrés de la justice, il eut beaucoup de peine à échapper à la mort qui lui était réservée, et fut livré à Pollis, envoyé de Sparte, qui, pour servir la vengeance de Denys, le conduisit à Egine et l'y vendit comme esclave. Racheté par Annicéris, philosophe cyrénaïque, Platon retourna à Athènes, et ne tarda pas à y recevoir une lettre du vieux tyran qui le suppliait de ne point répandre sa perfidie; il ne lui répondit que ces mots: « Je n'ai pas assez de loisir pour me souvenir de Denys. » Son second voyage en Sicile fut déterminé par l'invitation de Denys-le-Jeune et les instances de Dion. On lui faisait espérer que le nouveau tyran de Syracuse était disposé à suivre les conseils de la sagesse, et qu'en lui inspirant l'amour de la vertu, il pourrait assurer le bonheur de la Sicile. Le philosophe partit, et fut reçu avec les plus grands honneurs: Denys, en le comblant de témoignages d'attachement, parut goûter ses maximes, et les suivit pendant quelque temps; mais bientôt la flatterie vint détruire l'ouvrage de Platon, qui, ne pouvant plus rien sur l'esprit du tyran, parvint à se soustraire à l'espèce de captivité dans laquelle il voulait le retenir. Plus tard, et dans un âge déjà très-avancé, Platon, cédant aux mêmes prières, fit, dit-on, son troisième voyage dans l'espoir de réconcilier Denys avec Dion; mais cette nouvelle tentative fut moins heureuse encore que la prem: le zèle qu'il montra pour la défense de Dion, de Théodote et d'Héraclite, excita des soupçons qui lui firent courir plus. dangers; et il fallut l'intervention d'Architas le Pythagoricien pour qu'il lui fût permis de retourner en Grèce. La sublimité des doctrines de Platon, la beauté de son génie et l'étendue de ses connaissances, avaient fixé sur lui les yeux de toutes les nations: les habitans de Cyrène, les Arcadiens et les Thébains lui demandèrent des lois; il les refusa aux premiers parce qu'ils se montraient trop attachés aux richesses; aux autres parce qu'ils ne voulaient point d'égalité; mais il donna aux Crétois douze livres de lois pour la fondation de Magnésie, envoya Pharmion aux habitans d'Elée, Ménédème à ceux de Pyrrha pour ordonner leurs républiques, et dirigea la Thrace par ses conseils. Du reste, Platon ne voulut jamais prendre une part active dans les affaires publiques, même dans sa patrie. Il m. à l'âge de 83 ans, l'a. 347 avant J.-C., sans avoir contracté les liens du mariage. Les plus grands honneurs furent consacrés à sa mémoire: le Persan Mithridate lui éleva une statue, Aristote un autel dans l'académie, et son école célébrait chaque année, par un banquet, le jour de sa naissance. Platon est le premier philosophe de l'antiquité dont les écrits nous aient été transmis presque en entier. On a de lui: *Euthyphron*, ou *de la Santé*, du genre délibératif; l'*Apologie de Socrate; Criton*, ou *du Devoir; Phédon*, ou *de l'Ame*, dialogues moraux; *Cratyle*, ou *de la Justesse des noms*, logique; *Theætète*, ou *de la Science*, délibératif; *le Sophiste*, ou *de l'Etre*, et *le Politique*, ou *du Gouvernement*, logique; *Parmenide*, ou *des Idées*, logique; *Philèbe*, ou *de la Volupté; le Banquet*, ou *de l'Amour; Phèdre*, ou *de la Beauté*, moraux; *Alcibiade*, ou *de la Nature de l'homme*, dialogue par induction; *le Second Alcibiade*, ou *de la Prière*, du même genre; *Hipparque*, ou *de l'Amour du gain*, et *les Rivaux*, ou *de la Philosophie*, genre moral; *Théagès*, ou *de la Sagesse*, par induction; *Charmide*, ou *de la Modération*, délibératif; *Lachès*, ou *du Courage*, et *Lysis*, *de l'Amitié*, même genre que *Théagès; Euthydème*, ou *le Disputeur*, réfutation; *Protagoras*, ou *les Sophistes*, satirique; *Gorgias*, ou *de la Rhetorique*, pour réfuter; *Ménon*, *de la Vertu*, délibératif; *le Premier Hippias*, ou *du Beau; le Second Hippias*, ou *du Mensonge*, tous deux réfutatifs; *Ion*, ou *de l'Iliade*, délibératif; *Ménexène*, ou *le Discours funèbre*, moral; *Clitophon*, ou *l'Exhortation*, moral; les dix livres de la *République*, ou *du Juste*, politique; *Timée*, ou *de la Nature*, physique; *Critias*, ou *l'Atlantique*, moral; *Minos*, ou *de la Loi;* les douze liv. des *Lois*, ou *de la Législation; l'Epinomis*, ou *le Philosophe*, tous dialogues politiques; et 13 *Lettres morales*. Les éditions complètes de Platon sont celles d'Alde, 1513; de Bâle, 1534 et 1556; d'Henri Etienne, Paris, 1578; de Lyon, 1590; de Francfort, 1602; de Deux-Ponts, 1782-86; de Bekker, Berlin, 1816-18. Les plus beaux morceaux de Platon se trouvent réunis dans l'ouvr. intit.: *Pensées de Platon sur la religion, la morale, et la politique*, recueillies et trad. par M. J.-V. Le Clerc, Paris, 1819, 2e édit, 1824. Louis Le Roy, J. Racine, Maucroix, Dacier, le P. Grou, avaient trad. quelques ouvr. de Platon. M. Cousin a entrepris en 1822 une traduct. complète, dont il a paru cinq vol., et dont la suite est impatiemment attendue.— PLATON, poète grec, né à Corinthe, florissait environ cent ans après Platon le philosophe. Il passe pour le chef de la moyenne comédie. Il ne nous reste que quelques fragmens de ses pièces. — Plusieurs autres PLATON figurent dans les monumens de l'antiquité, mais aucun ne mérite de mention spéciale.

PLATONI (CAMILLE), prêtre théologien et prémicier du chapitre de Parme, sa ville natale, mort en 1592 à l'âge de 61 ans, a laissé: *Oratio civium Parmensium nomine in funere serenissimæ Mariæ Lusitaniæ, etc., habita*, etc., Parme, 1577, in-4. Il existait à la Bibliothèque un MSs. de quelques *epigrammes* latines du même auteur.

PLATOW ou PLATOFF (le comte), hetmann des Cosaques russes, né vers 1765, dans la Russie méridionale, entra très-jeune au service et devint hetmann (grade de général) à la suite de plusieurs actions d'éclat. Ce fut en cette qualité qu'il fit les campagnes de 1806 et 1807 contre les Français. Après la paix de Tilsitt, il passa à l'armée russe de Moldavie, battit les Turks en plus. rencontres, prit d'assaut la ville de Babad, et cette campagne lui valut le grade de général de cavalerie. En 1812, il fut un des généraux chargés de s'opposer à l'invasion des Français en Russie. Battu plus. fois, et particulièrement près de Grodno, il fut obligé, avec les débris de l'armée russe, de se retirer précipitamment dans l'intérieur; mais bientôt la fortune changea avec les élémens. Platow, chargé

principalement de harceler la malheureuse armée française, ajouta beaucoup aux désastres auxquels elle fut en proie, et triompha presque sans combattre. Il eut de nouveaux succès en 1813, à Altenbourg, fit ensuite les campagnes de France, 1814 et 1815, et mourut à Novotscherkask en 1818. Aucun chef n'a eu autant d'autorité que lui sur les Cosaques; ils avaient pour sa personne un attachement et un respect inviolables; il est vrai que dans la guerre il les laissait se livrer sans entraves à leur ardeur extrême pour le pillage. Il a paru en 1822, à Saint-Pétersbourg, une *Vie de Platow* par Smirnof.

PLAUTE (Marcus-Accius-Plautus), le véritable père de la comédie latine et le génie le plus éminemm. comiq. que Rome ait possédé, naq. A. R. 527, av J.-C. 227, à Sarsine, village de l'Ombrie. Auteur de comédies et acteur dans ses propres ouvrages, il avait fait, à ce qu'il paraît, une petite fortune en exerçant cette double profession, et il voulut la réaliser. Mais moins heureux en spéculat. de commerce qu'en pièces de théâtre, il hasarda et perdit dans des entreprises périlleuses le fruit de ses économies, et fut réduit, si l'on en croit Aulugelle, à se mettre aux gages d'un meunier, pour tourner la meule. Il demeura toutefois fidèle à son génie, et ce fut, dit-on encore, dans l'intervalle des momens de loisir que lui laissaient des fonct. si peu faites pour lui, qu'il composa quelq.-unes des pièces qui ont fait et soutenu sa réputat. depuis deux mille ans. On lui en attribuait cent trente du temps de Varron; mais ce grand critique n'en reconnaissait que vingt et une comme authentiques. Vingt sont parvenues jusqu'à nous, parmi lesquelles il faut distinguer l'*Amphitryon*, si heureusement imité et embelli par Molière : l'*Aulularia*, ou *la Cassette*, qui a fourni à ce même Molière l'idée prem. et quelq. traits heureux de son *Avare*. *Mostellaria*, ou *le Revenant* : c'est l'original du *Retour imprévu* de Regnard, et du *Tambour nocturne* de Destouches; les *Ménechmes* enfin, dont la fable a été successivem. transportée dans toutes les langues et sur tous les théâtres de l'Europe. Plaute, si habilem. imité par les modernes, avait commencé par être imitateur lui-même : Diphile, Démophile, Philémon, Epicharme et Ménandre, lui ont fourni, comme à Térence, le sujet de presque toutes ses pièces, qui ne reproduisent que les intrigues, les mœurs et le costume de la comédie grecque. Elles n'en firent pas moins les délices de Romains de son temps et surtout de la populace ignorante, qu'elles frappaient par des coups de théât. imprévus, par un dialogue étincelant de verve et de gaîté, et largem. assaisonné de ces pointes, de ces jeux de mots, de ces équivoques grossières, qui ne manquent jamais leur effet sur la multitude. Aussi le siècle plus raffiné d'Auguste et d'Horace s'éleva-t-il avec force contre le mauvais goût qui avait applaudi trop long-temps à des pièces où le bon sens n'était pas plus respecté que les bonnes mœurs. La prem. édit. du Théâtre de Plaute est de 1472, Venise, in-fol. On distingue parmi les édit. des siècles suivans, celles d'Alde, in-fol., 1516; de Robert Etienne, avec les comment. de Lambin, Paris, 1576, celles *ad usum delphini*, 2 vol. in-4, Paris, 1679; *cum notis variorum*, Amsterdam, 2 vol. in-8, 1684; celle enfin du célèbre Brunck, Deux-Ponts, 3 vol. in-8, 1788 : c'est jusqu'ici la meilleure que nous ayons, quoique ce gr. critique fût loin encore d'être satisfait de son travail, dont il allait donner une nouvelle édit., lorsque la mort l'enleva aux lettres et à sa famille. Une traduction complète des comédies de Plaute est peut-être ce que la timidité et la modestie de notre langue pouvaient tenter de plus hardi : madame Dacier en fut épouvantée, et n'osa hasarder que trois pièces seulement : l'*Amphitryon*, l'*Epidicus* et le *Rudens*, 1683. Gueudeville et de Limiers furent plus confians, et pub. la même année, 1719, en Hollande, la traduct. complète de notre poète. Le traduct de Térence, l'abbé Lemonnier, s'était occupé, dit-on, d'une traduct. de Plaute; mais on n'a rien retrouvé de son travail. M. J.-B. Levée y a suppléé de son mieux, et les huit prem. vol. du *Théâtre des Latins*, renferment une traduct. nouvelle du comique romain, accompagnée d'observations littéraires, par MM. Amaury et Alex. Duval.

PLAUTIEN (Fulvius-Plautanius), homme d'une naissance obscure, devint le favori de l'empereur Sévère, qui le fit en 202 préfet de Rome et lui procura le consulat. Ce courtisan, aussi avide qu'orgueilleux, égala son maître en pouvoir et le surpassa en richesses, acquises par les voies les plus odieuses. Il n'y avait dans tout l'empire aucune ville qui ne lui payât tribut, et la tyrannie qu'il exerçait serait à peine croyable si l'on n'avait pour l'attester le témoignage de Dion, écrivain contemporain. On prétend qu'il osa faire pour le service de sa fille cent eunuques de tout âge, enfans, jeunes gens, homme faits, mariés et pères de famille. Il eut une grande part dans les meurtres si fréquemment ordonnés par Sévère, et s'enrichit des dépouilles de ses malheureuses victimes. Cet homme odieux s'était fait ériger un nombre infini de statues. Il ne voulait point qu'on l'approchât sans permission, et lorsqu'il paraissait dans les rues, on criait de ne pas se trouver sur son passage, de se détourner et de baisser les yeux. Parvenu au faîte du pouvoir, il eut l'adresse de faire épouser sa fille, Fulvia Plautilla, à Antonin Caracalla, fils de Sévère. Ce mariage fut célébré en 203, et Plautille reçut une dot qui aurait suffi, dit-on, pour marier 50 reines; mais ses richesses ne purent faire oublier à son époux qu'il l'avait prise à regret; elle avait d'ailleurs le caractère impérieux de son père, et ce défaut la fit bientôt haïr à tel point, que Caracalla la menaçait du plus triste sort dès qu'il aurait en main l'autorité. Plautien instruit des desseins de son gendre, conspira contre Sévère et son fils; mais ce complot ayant été découvert, il fut mis à mort, et Plautilla envoyée en exil dans l'île de Lipari avec Plautius son frère. Après qu'ils y eurent langui pendant sept années, Caracalla leur fit ôter la vie. Plautilla avait eu deux enfans : un fils mort en bas-âge, et une fille qui la suivit dans son exil, et que Caracalla eut l'atrocité de faire poignarder avec sa mère. On a des médailles de Fulvia Plautilla en toutes sortes de métaux. Les plus rares sont celles en gr. bronze de coin romain.

PLAUTILLA. V. l'article précédent.

PLAVILSCHTSCHIKOF (Pierre-Alekseïevitsch), acteur et auteur dramatique, né à Moscou en 1760, joua la comédie et la tragédie avec le plus grand succès au théâtre de la cour à St-Pétersbourg, passa à celui de Moscou en 1793, fut admis en 1811, dans la *Société des amateurs de la litterature russe*, et périt, en 1812, comme il fuyait les ruines de sa ville natale. On cite de lui 3 *trag.*, 5 *coméd.*, 2 *drames*, des *poésies lyriques*, des *discours* en prose, etc. Ces écrits, générálem. estimés, ont été insérés dans les feuilles littéraires russes, et imprimés aussi séparément, mais nous ne pouvons en indiquer les éditions.

PLAYFAIR (John), ecclésiastique, mathémat. et géologue, né en 1749, au village de Benvie, en Ecosse, mort à Edimbourg en 1819, était membre de la Société royale de cette ville, et l'un des rédacteurs de l'*Edinburgh Review*. On a de lui : *Elémens de géométrie*, 1796; *Eclaircissemens sur la théorie de la terre par Hutton*, in-8, 1812; *Esquisse de philosophie naturelle* (Outlines of natural philosophy), 1812, in-8; *Système complet de géographie, ancienne et moderne*, 5 vol. in-4, dont le prem. parut en 1813. On a publ. à Edim-

bourg, en 1822, 2 vol. des *œuvres* de J. Playfair; la collection doit être de 4 vol.

PLAZZA ou **PIAZZA** (BENOÎT), jésuite sicilien, né à Syracuse vers la fin du 17e S., mort à Palerme vers l'an 1765, se distingua dans son ordre par ses talens et son savoir. On a de lui un gr. nombre de livres de théologie dont les principaux sont : *il Purgatorio, istruzione catechistica dello stato e pene del purgatorio*, etc., Palerme, 1754; *Causa immaculatæ conceptionis beatæ Mariæ Virginis*, ibid., 1747, et Cologne, 1751, in-fol.

PLÉE (AUGUSTE), ancien chef de division à la secrétairerie des conseils du roi, m. le 7 août 1825, au Fort-Royal, île de la Martinique, avait été envoyé en 1819 comme voyageur naturaliste du gouvernement dans l'Amérique du Sud. Le Muséum d'hist. naturelle de Paris a été enrichi par lui de plus. collections. On cite de lui : *Herborisat. artificielles aux environs de Paris*, Paris, 1811-14, 18 livraisons in-8, fig. (publ. en société avec Fr. PLÉE); *le Jeune botaniste*, ou *Entretiens d'un père avec son fils sur la botanique et la physiologie végétale*, etc., ibid., 1812, 2 vol. in-12.

PLELO (LOUIS-ROBERT-HIPPOL. DE BREHAN, comte de), diplomate français, né, en 1699, d'une ancienne famille de Bretagne, était ambassadeur de France auprès du roi de Danemarck, lorsque Stanislas fut élu pour la seconde fois roi de Pologne en 1733. Ce prince se retrancha dans Dantzig, où une armée russe vint l'assiéger. Le comte de Plelo osa, avec 1,500 Français, attaquer 30,000 Russes, et força trois de leurs retranchemens; mais, accablé par le nombre, il fut percé de mille coups le 27 mai 1734, et le reste des braves qu'il commandait fut pris entièrement. Aux sentimens d'un héros, Plelo joignait le goût des lettres et de la philosophie. Il faisait avec méthode des recherch. sav. et des observ. astronomiques (v. le *Recueil de l'académie royale des sciences*). Il cultivait même la poésie avec succès. On a de lui des pièces légères, pleines de délicatesse et de naïveté. La plus connue est une idylle intitulée *la Manière de prendre les oiseaux*, insérée dans le *Portefeuille d'un homme de goût*.

PLEMP (CORNEILLE), en latin *Plempeius*, poète lat., né à Amsterdam en 1574, m. en 1638, a laissé un *Recueil* (*poemata*), Amsterdam, 1617, in-4. — PLEMP ou PLEMPEIUS (Vepiscus Fortunatus), probablement parent, peut-être fils du précédent, né à Amsterdam en 1601, mort à Louvain en 1671, occupa une place parmi les médecins distingués de son temps. L'archiduchesse Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, le fit nommer professeur de médecine à Louvain, et il honora par ses talens et par ses écrits la chaire confiée à ses soins. On a de lui : *Ophthalmographia, sive de oculi Fabricâ*, Amsterdam, 1632, in-4; réimp. avec ses *medicinæ Fundamenta*, Louvain, 1659, in-f.; *de Affectibus capillorum et ungium Naturâ*, 1662, in-4; *de togatorum Valetudine tuendâ*, 1670, in-4; *Loimographia, sive Tractatus de peste*, Amsterdam, 1664, in-4; *Antimus Coningius peruviani pulveris defensor, repulsus à Melippo Protymo*, Louvain, 1655, in-8.

PLESCHTSCHEIEF (SERGE-IVANOVITSCH), cons. privé actuel de Russie, né à Moscou en 1752, m. à Montpellier en 1802, après avoir servi dans la marine de son pays et rempli div. missions diplomatiques, est auteur du *Coup d'œil sur l'état et l'organisation actuels de la Russie*, Saint-Pétersbourg, 1790. C'est le premier ouvrage complet qui ait été publié sur ce vaste empire. On lui doit encore les *Notes journalières d'un voyage de l'île de Paros, en Syrie, pendant l'année 1772*, Saint-Pétersbourg, 1773.

PLESSING (FRÉDÉRIC-VICTOR-LEBERECHT), littérateur allemand, professeur de philosophie à Duisbourg, où il m. en 1806 à l'âge de 54 ans, a laissé : *Osiris et Socrate*, Berlin, 1783, in-8, ouvrage ayant pour but de comparer la philosophie et la théol. des Egyptiens à celles des Grecs; *Memnonium*, ou *Essai pour dévoiler les secrets de l'antiquité*, Leipsig, 1787, in-8. Il donna une suite à cet écrit important par ses *Essais tendant à éclaircir la philosophie de la plus haute antiquité*, 1788, 2 vol. in-8.

PLESSIS-RICHELIEU (FRANÇOIS DU), père du célèbre cardinal de ce nom, signala sa valeur à la bataille de Moncontour, et fut chargé de plusieurs missions importantes sous Henri III, qui lui accordant une confiance particulière, lui donna la charge de grand-prevôt, et le fit chevalier de ses ordres en 1586. Honoré aussi de l'estime de Henri IV, Du Plessis venait d'être nommé capitaine des gardes, lorsqu'il m., pendant le siége de Paris, en 1590, à l'âge de 42 ans.

PLESSIS (DU). V. ARGENTRÉ, DUPLESSIS et RICHELIEU.

PLESSIS-MORNAY (DU). V. MORNAY.

PLESSIS-PRASLIN (DU). V. CHOISEUL.

PLETHON. V. GEMISTE.

PLEUVRI (JACQUES-OLIVIER), littérat., né en 1707 au Havre-de-Grâce, embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris, où il cultiva les lettres sans négliger les devoirs de son état, et m. dans cette ville en 1788. On a de lui : *Discours sur la gloire des héros*, Paris, 1747, in-12; *Examen de cette question : Nous naissons poètes, nous nous formons orateurs*, ibid., 1747, in-12; *Panégyrique de saint Louis*, 1757, in-4; *Histoire, Antiquités et Description de la ville et du port du Havre-de-Grâce*, ib., 1765; 2e édit., 1769, in-12; *Sermons sur les mystères et sur la morale*, ib., 1778, in-12; *Sermons sur la morale, et Panégyriques*, ib., 1780, in-12; *Tables chronologiques des principales époques et des plus mémorables événemens de l'histoire universelle*, etc., 1787, in-24.

PLÉVILLE-LE-PELLEY (GEORGE-RENÉ), ministre de la marine, né à Granville en 1726, montra dès sa plus tendre jeunesse un penchant irrésistible vers la carrière de la marine. A l'âge de douze ans, il quitta en secret la maison paternelle, s'embarqua, comme mousse, sous le nom de *Duvivier*, et illustra bientôt ce nom par des prodiges de valeur. Il était à peine âgé de vingt ans, lorsqu'il eut la jambe emportée par un boulet angl.; mais, dans plusieurs autres affaires, les boulets ennemis ne purent fracasser que sa jambe de bois. Nommé successivement lieut. de frégate, capitaine de brûlot, et lieutenant de port, il servait en cette qualité à Marseille, à la fin de 1770, lorsque la frégate anglaise *l'Alarme*, commandée par le capitaine Jervis (depuis lord St-Vincent), fut jetée par la tempête, au milieu d'une nuit obscure, dans la baie de ce port. Ce bâtim., se trouvant affalé sur la côte, courait le danger de se briser sur les nombreux rochers dont elle est semée. Pléville, informé de sa détresse, et ne consultant que son humanité et son courage, se rend au fort Saint-Jean, se passe autour du corps un cordage assez fort pour le tenir suspendu, saisit le bout d'un câble qu'il avait eu la précaution de faire amarrer fortement à terre, et, se laissant descendre du haut des rochers jusqu'à la mer en fureur, il réussit à aborder la frégate, et la fait entrer dans le port au moyen des manœuvres qu'il ordonne. L'amirauté anglaise témoigna à Pléville son admiration et sa reconnaissance par un présent magnifique, et, en 1778, le fils de cet intrépide marin ayant été fait prisonnier par les Anglais, elle donna des ordres pour qu'il fût renvoyé en France sans échange, avec la faculté d'emmener avec lui plus. de ses camarades. Dans cette même année, Pléville reçut l'ordre de se rendre à Toulon, où il fut embarqué comme lieutenant sur *le Languedoc*. Il fit sur ce vaisseau toute la guerre d'Amérique, reçut en récompense de ses services

l'ordre de Cincinnatus, et fut nommé capitaine de vaisseau à son retour en France. Appelé, en 1794, à faire partie des comités de marine et de commerce, il devint chef de divis. au ministère de la marine, fut envoyé en 1797, comme ministre plénipotentiaire, au congrès de Lille, et fut nommé pend. sa mission minist. de la marine, en remplacem. de l'amiral Truguet. Pléville montra le plus noble désintéressement dans l'exercice de ses nouv. fonct., et eut beaucoup de peine à faire accepter sa démission, lorsque sa santé le força de se retirer un an après. Il avait été créé vice-amiral en 1798; il fut fait sénateur en 1799, et, peu après, grand-officier de la légion-d'honneur. Mais il ne jouit pas longtemps de ces distinctions. Une maladie de quelq. jours l'enleva en 1805, à l'âge de près de 80 ans.

PLINE (Caïus Plinius Secundus), dit *l'Ancien*, naquit la 9e année du règne de Tibère, et la 23e de l'ère vulgaire, à Vérone, selon quelques écrivains, ou à Côme, selon quelques autres. Ce qui est certain, c'est que la famille *Plinia* était établie dans cette dernière ville; qu'elle y possédait de grands biens, et que l'on y a découvert des inscriptions relatives à plusieurs de ses membres. Pline se distingua d'abord dans la profession des armes. Admis dans le collége des augures, il fut ensuite envoyé comme gouverneur en Espagne, puis chargé du commandem. de la flotte de Misène. Il mérita l'amitié de Vespasien et de Titus, qui lui conférèrent souvent des affaires importantes. Malgré le temps que lui dérobaient ses emplois et les fatig. de la vie militaire, Pline en trouvait encore suffisamment pour se livrer à l'étude. Il ne perdait ni celui des repas, ni celui des voyages. On lisait à sa table; et, dans ses voyages, il avait toujours à ses côtés, dans sa litière, son livre, ses tablettes et son copiste; car il ne lisait rien dont il ne fît des extraits. Les fruits d'une vie si constamment occupée ne pouvaient manquer d'être nombreux. Pline fut un des écriv. les plus féconds de l'ancienne Rome. Malheureusement son *Histoire naturelle*, en 37 livres, est le seul de ses ouvrages qui soit arrivé jusqu'à nous; mais celui-là embrasse tout l'ensemble des connaissances humaines. C'est l'histoire du monde, c'est un tableau habilement tracé du savoir des anciens, presque en tous genres; et si ce livre étonnant fait regretter les autres écrits de Pline, il en console du moins par son universalité. Les circonstances de la mort de ce grand écrivain ajoutent encore à l'intérêt que naturellement il inspire. Il commandait la flotte de Misène lors de l'embrasement du Mont-Vésuve, arrivé l'an 79 de J.-C. Ayant voulu s'approcher de cette montagne pour observer ce terrible phénomène, il fut étouffé par une fumée brûlante et sulfureuse. Il n'était alors âgé que de 56 ans. Pline-le-Jeune, son neveu, a raconté les circonstances de sa mort et de cet embrasement, dans la 26e *lettre* de son 6e livre, adressée à Tacite. Les livres perdus de Pline étaient la plupart historiques ou relatifs à l'art oratoire. On en peut voir l'énumération dans une *lettre* de Pline-le-Jeune à Marcus (*lib. III, epist. V*). Il laissa en outre à son neveu 160 vol. de *notes* et d'*extraits*, dont un nommé Larcius Licinius lui avait offert 400,000 sesterces, avant même que ce recueil ne fût aussi complet. L'*Histoire naturelle* de Pline, qui fut pendant bien des siècles la principale et même la seule source où l'on puisât quelques notions sur cette science, a eu un très-gr. nombre d'éditions. Les plus estimées sont celles de l'abbé Brotier, Paris, Barbou, 1779, 6 vol. in-12, et celle du P. Hardouin, 1723, Paris, 3 vol. in-fol. C'est une réimpression de celle qu'il avait donnée *ad usum delphini*, Paris, 1685, 5 vol. in-4. On a encore l'édition d'Elzevir, 1634, 3 vol. in-12; et celle *cum Notis variorum*, Leyde, 1669, 3 vol. in-8; celle de Théodore Gronovius, Leyde, 1778, in-8; celles de Venise, 1469 et 1472, et de Rome, 1470 et 1473, sont plus recherchées pour leur rareté que pour leur bonté. L'édition la plus récente est donnée en 1827 et 1828, par M. Alexandre, dans la *Collection des classiques*, de Lemaire. Poinsinet de Sivry a donné une *traduction* franç. de l'*Histoire naturelle* de Pline, Paris, 1771-1782, 12 vol. in 4. C.-B. Gueroult en a trad., avec beaucoup plus de fidélité et d'élégance, quelques *Morceaux choisis*, Paris, 1809, 2 vol. in-8, et les *Livres sur les animaux*, avec le *texte* en regard, Paris, 1802, 3 vol. in-8. David Durand a fait imprimer l'*Histoire de l'or et de l'argent*, extraite de Pline, Londres, 1725, in-f. Etienne Falconet a donné une traduction des 34, 35 et 36e livres de Pline, La Haye, 1773, 2 vol. in-8.

PLINE-LE-JEUNE (Caïus Cæcilius Plinius Secundus), neveu et fils adoptif du précédent, naquit à Côme l'an de J.-C. 61 ou 62. Disciple de Quintilien, il eut des succès au barreau dès l'âge de 19 ans, s'éleva par son mérite jusqu'aux prem. charges sous l'empire de Trajan, et devint consul l'an 100 de J.-C. C'est pendant son consulat qu'il prononça dans le sénat le *panégyrique* de son bienfaiteur, dont il fut chargé au nom de tout l'empire. Quelque temps après il fut envoyé dans le Pont et dans la Bithynie en qualité de proconsul. Il gouverna les peuples avec douceur, diminua les impôts, rétablit la justice, et fit régner le bon ordre. Il m. l'an 115, emportant avec lui les regrets de ses contemporains, qui n'estimaient pas moins ses vertus qu'ils n'admiraient ses talens. Les *plaidoyers* de Pline-le-Jeune ne sont pas venus jusqu'à nous, non plus qu'une *histoire* de son temps, qu'on doit encore plus regretter. Il ne nous reste de lui que ses *lettres* et son *Panégyrique de Trajan*, traduits par Sacy. Paris, 1773, 2 vol. in-12. Il a paru une nouvelle édition de cette traduct. en 1808, 3 vol. in-12. L'édition *princeps* des *Lettres* de Pline le-Jeune est de Venise, 1471, in-fol.; et la première complète est celle des Aldes, 1508, in-8. Nous citerons, parmi les meilleures qui aient paru depuis, celles d'Elzevir, 1640, in-12; *idem Variorum*, 1669, in-8; celle d'Oxford, 1703, Amsterdam, 1734; Nuremberg, 1746, in-4.

PLISSON (Madame), sage-femme à Paris, née à Chartres en 1727, et morte au commencement de ce siècle, a publié : *Ode sur la naissance du duc de Bourgogne; Stances sur la naissance duc du d'Aquitaine*, 1753; *Reflexions critiques sur les ecrits qu'a produits la quest. sur la legitimité des naissances tardives*, 1765, in-8.

PLOT (Robert), naturaliste anglais, membre de la société royale, professeur de chimie à l'université d'Oxford, né en 1640, m. en 1696, fut le premier qui s'occupa de l'histoire naturelle de l'Angleterre. On a de lui : *Histoire naturelle des comtés d'Oxford et Stafford*, dont la première partie parut à Oxford en 1677, in-fol. (elle fut réimprimée en 1705, avec des *additions* et *corrections*, par John Burman, son fils adoptif); la seconde fut publiée en 1686; *de Origine fontium, tentamen philos.*, 1685, in-8; une *Notice sur quelques antiquités de Kent*, 1714, et plusieurs écrits insérés dans le *Recueil des memoires de la société royale*.

PLOTIN, philosophe platonicien, né à Lycopolis, en Egypte, l'an 205 de l'ère vulgaire, prit des leçons de philosophie sous le célèbre Ammonius Saccas, qui tenait son école à Alexandrie. Il résolut ensuite d'aller s'instruire chez les philosophes persans et indiens. L'empereur Gordien allait alors faire la guerre aux Perses. Plotin suivit l'armée impériale l'an 243; mais, cette expédit. ayant échoué, il courut les plus grands dangers, et fut obligé de prendre la fuite. Il avait alors 39 ans. L'année suivante il alla à Rome, y ouvrit une école de philosophie, et sa doctrine inspira bientôt un tel enthousiasme, qu'il se fit des disciples jusqu'au milieu du sénat. L'empereur Galien et l'impératrice Salonine lui accordèrent une considérat. distinguée. Il pas-

sait pour si habile et à la fois si vertueux, que les mourans lui confiaient, dit-on, leurs biens et leurs familles, comme à une espèce d'ange gardien. Plotin m. dans la Campanie l'an 270. Tous ses écrits réunis forment 54 livres, divisés en 6 *Enneades*. Il composa les 21 premiers dans la 49e année de son âge. Porphyre étant devenu son disciple un an après, il en composa pour lui 24 autres, et depuis il écrivit les 9 derniers. Marsile Ficin donna à Florence, en 1492, in-fol., une *traduction* latine de Plotin, avec des *sommaires* et des *analyses* sur chaque livre. Cette *version* fut imprimée à Bâle, en 1559, dans le même form., et avec le *texte* grec en 1580, dans la même ville.

PLOTINE (PLOTINA POMPÉIA), femme de l'empereur Trajan, l'une des princesses les plus recommandables qui aient partagé le trône des césars, contribua beaucoup à la diminution des impôts, dont les provinces étaient surchargées. Sa sagesse et sa modestie lui gagnèrent le cœur des grands et celui du peuple. Elle accompagnait son époux en Orient, lorsque ce prince m. à Sélinunte l'an 117, et elle apporta ses cendres à Rome, où elle revint avec Adrien, qu'elle avait favorisé dans tous ses desseins. Il lui dut l'adoption que Trajan fit de lui, et par conséquent l'empire. Ce prince conserva toujours pour Plotine la plus tendre reconnaissance. Elle eut sous son règne la même autorité qu'elle avait eue sous celui de Trajan, et il la fit mettre au rang des dieux après sa mort, que Tillemont place à l'an 129.

PLOUCQUET (GODEFROI), métaphysicien allemand, membre de l'acad. de Berlin, né en 1716 à Stuttgard, mort en 1790, fut appelé en 1750 à la chaire de logique et de métaphysique à Tubingue, où il enseigna encore la philosophie et l'économie politiq. Non-seulement il avait profondément étudié les philosophes anciens, mais il avait beaucoup puisé dans les OEuvres de Leibnitz, Malebranche, Locke et Descartes, et il combattit divers philosophes de l'école moderne. Outre un très-grand nombre de *dissert.* philosophiques, il a publié : *Fundamenta philosophiæ speculativæ*, 1759; *Methodus calculandi in logicis*, 1763; *Institutiones philosophiæ theoreticæ*, 1772, réimprimées à Stuttgard en 1782, sous ce tit. *Expositiones philos. theor.*; *Elementa philosophiæ contemplativæ, sive de Scientiâ ratiocinandi*, etc., Stuttgard. 1778; *Commentationes philosoph. selectiores, antea seorsim editæ*, Utrecht, 1781, in-4; *variæ Quæstiones methaphysicæ*, Tubingue, 1782, in 4.

PLOWDEN (EDMOND), jurisconsulte anglais, né en 1517 dans le comté de Shrop, m. en 1584, a laissé un ouvrage très-estimé, sous ce titre : *Commentaries or Reports, Containing cases upon matters of law argued and determined, in the reigns of Edward VI, Mary*, etc., Londres, 1761. Cet ouvrage, originairement écrit en français, avait été publié en cette langue en 1571, 1578, 1599, 1613 et 1684.

PLOWDEN (FRANÇOIS), ecclésiastique anglais, né en France au commencem. du 18e S., fils d'une dame d'honneur de la reine d'Angleterre, épouse de Jacques II, fut placé au séminaire des Anglais à Paris, et y reçut les ordres sacrés. Mais, ne voulant pas donner son adhésion au formulaire et à la bulle *Unigenitus*, il renonça aux dignités de l'égl., et même au cardinalat que le prétendant lui réservait. Après un séjour de trois ans en Angleterre, Plowden revint à Paris, et entra chez les doctrinaires de la maison de Saint-Charles, où il m. en 1788. On a de lui : *Traité du sacrifice de J.-C.*, Paris, 1778, 3 vol. in-8. Quelques passages de cet ouvrage excitèrent des divisions entre les théologiens appelans, et donnèrent lieu à plusieurs écrits, qui parurent pour et contre. Plowden a encore laissé *Elevation sur la vie et les mystères de J.-C.*, œuvre posthume, Paris, 1804, 2 v. in-12. — Un autre PLOWDEN (Charles), jésuite, de la même famille que le précédent, né en Angleterre en 1743, mort en 1821, a laissé : *Discours prononcé lors du sacre de M. Douglas*, 1791, in-8; *Considérations sur l'opinion moderne de la faillibilité du St-siége dans les décisions des questions dogmatiq.*, Londres, 1790; *Observat. sur le serment proposé aux catholiques angl.*, 1791; *Réponse au second livre bleu*, 1791; *Lettre de M. C. Plowden aux cathol., pour justifier sa conduite*; *Remarq. sur les écrits de M. Joseph Berington*, 1794; *Remarq. sur les Mem. de Grég. Panzani, précédées d'une Lettre à M. Berington*, 1794; *Lettre à M. C. Butler sur la protestat. des cathol.*, 1796, in-8. Tous ces écrits sont en anglais.

PLUCHE (NOEL-ANTOINE), écrivain plus laborieux que profond, né à Reims en 1688, fut nommé profess. d'humanités au collége de cette ville, et ne tarda pas à passer dans la chaire de rhétorique. Il venait d'être admis dans l'état ecclésiastique, lorsque l'évêque de Laon lui offrit la direction du collége de sa ville épiscopale. L'abbé Pluche accepta, et ramena l'ordre dans ce collége; mais, dénoncé ensuite comme professant des sentimens contraires à la bulle *Unigenitus*, il fut contraint de quitter son emploi. L'intendant de Normandie (Gasville) lui confia l'éducation de son fils, à la prière du célèbre Rollin; et, après avoir rempli cette place avec succès, l'abbé Pluche vint à Paris, où il obtint bientôt de la célébrité par ses ouvrages. Il mourut à Varenne-Saint-Maur en 1761. On a de lui : le *Spectacle de la nature*, ou *Entretiens sur l'histoire naturelle et les sciences*, Paris, 1732, 8 tom. en 9 vol. in-12 : cet ouvrage, qui a eu un grand nombre d'éditions, a été traduit en plusieurs langues de l'Europe. M.-L.-F. Jauffret en a donné une édit. abrégée et revue en 1803, 8 vol. in-18; le marq. de Puységur en avait publié l'*Analyse et l'Abrégé*, Reims, 1772 ou 1786, in-12; *Histoire du ciel*, considérée selon les idées des poètes, des philosophes et de Moïse, Paris, 1739, 2 vol. in-12, La Haye, 1740, même form., trad. en anglais et en allemand; *la Mecanique des langues et l'Art de les enseigner*, Paris, 1751, in-12, trad. en latin par l'auteur : *De linguarum artificio et doctrinâ*, ibid., in-12; *Harmonie des Psaumes et de l'Evangile*, ou *Traduction des Psaumes et des Cantiques de l'Eglise, avec des notes relatives à la Vulgate, aux septante et au texte hébreu*, Paris, 1764, in-12; *Concorde de la géographie des différens âges*, ibid, 1765, in-12, avec cartes, le portrait de l'auteur et son *Eloge historique*, par Robert Etienne.

PLUKENET (LÉONARD), botaniste anglais, né en 1642, mort vers 1710, s'était ménagé des correspondances dans toutes les parties du monde pour obtenir des plantes rares et nouvelles, et fit faire à ses frais les nombreuses gravures de ses ouvrages. Ce ne fut cependant que vers la fin de sa carrière qu'il obtint la surintendance du jardin d'Hamptoncourt, et le titre de professeur royal de botanique. On a de lui : *Phytographia, seu plantarum Icones*, Londres, 1691, 1692 et 1696, 3 vol., 328 planches in-fol.; *Almagestum botanicum, sive Phytographiæ onomasticon*, 1696, pet. in-fol.; *almagesti botanici Mantissa, plantas novissimè detectas complectens*, 1700, planches 329 à 350, pet. in-fol.; *Amaltheum botanicum, id est, stirpium indicarum alterum Cornucopiæ*, 1705, planches 351 à 454. Ces ouvrages réunis contiennent environ 2748 fig. Son *herbier*, composé de 8000 plantes, est maintenant dans le musée britannique. Tous ses ouvrages réunis ont été réimprimés avec des additions en 1769. Le P. Plumier a donné le nom de *Plukenet* à une plante originaire des deux Indes.

PLUMIER (CHARLES), religieux minime, savant botaniste, né à Marseille, en 1646, étudia d'abord les mathématiques à Toulouse, sous le P. Maignan, son illustre confrère, et s'adonna ensuite à la bo-

tanique, qui devint son occupation spéciale. Louis XIV, instruit de son mérite, l'envoya en Amérique pour en rapporter les plantes les plus utiles à la médecine. Il y fit trois voyages différens, revint toujours avec de nouvelles richesses, et reçut en récompense le titre de botaniste du roi, avec une pension qui s'augmenta à proportion de ses services. Il retournait une quatrième fois en Amérique, à la sollicitation de Fagon, premier médecin du roi, pour examiner l'arbre qui produit le quinquina, lorsqu'il mourut au port Sainte-Marie, près de Cadix, en 1706. On a de lui : *Description des plantes de l'Amérique*, Paris, 1693, in-fol., 108 planches (par erreur il y a sur le titre 1713), traduit en latin par Jean Burmann, sous le titre de *plantarum americanarum Fasciculi decem*, Amsterdam, 1760, in-fol. avec 262 planc. ; un *Traité des fougères de l'Amérique*, en latin et en français, Paris, 1705, in-fol., avec 172 planc. ; *nova plantarum americanarum Genera*, Paris, 1703 in-4. ; deux *dissertations sur la cochenille*, dans le *Journal des Savans*, 1694, et dans celui de *Trevoux*, 1703; l'*Art de tourner ou de faire en perfection toutes sortes d'ouv. au tour*, Lyon, 1701, in-fol., avec 80 pl., 2e édit., corrigée et augmentée d'une 2e partie, Paris, 1749, et un grand nombre d'autres ouvrages MSs. sur differ. branches de l'hist. naturelle, ainsi que des dessins non publ. Tournefort a consacré au P. Plumier le genre *plumeria* (le *frangipanier*), de la classe des *apocynees*.

PLUNKETT (OLIVIER), primat d'Irlande, né dans le comté de Meath en 1629, termina ses études ecclésiastiques à Rome, où le pape lui confia une chaire de théologie; il fut nommé archevêque d'Armagh en 1669. Accusé d'avoir voulu soulever les catholiques contre le roi d'Angleterre, on le condamna à être pendu, et son corps à être mis en quatre quartiers. Cet arrêt fut exécuté le 10 juillet 1681 ; il avait alors 65 ans. La mémoire de ce prélat fut réhabilitée dans la suite, et ses accusateurs furent punis du dernier supplice. On a de lui des *Mandemens et Instructions pastorales*, recueil. et publ. à Londres, 1686, 2 vol. in-4.

PLUQUET (FRANÇOIS-ANDRÉ-ADRIEN), sav. et judicieux écrivain, né à Bayeux (Normandie) en 1716, embrassa l'état ecclésiastique, et prit ses grades dans l'université de Paris, fit ensuite quelques éducations particulières, se lia avec Fontenelle, Montesquieu, Helvetius, et plus. aut. savans et littérat. distingués de l'époque, devint professeur de philosophie morale au collége de France en 1776, se démit de cette chaire en 1782, et m. à Paris, d'une attaque d'apoplexie en 1790. On a de lui : *Examen du fatalisme*, Paris, 1757, 3 vol. in-12 ; *Mém. pour servir à l'Histoire des egarem. de l'esprit humain*, ibid., 1762, 2 vol. in-8 (cet ouvr., plus connu sous le nom de *Dictionn. des Hérésies*, a été réimpr. à Besançon en 1818, 2 vol. in-8) ; *Traité de la Sociabilité*, Paris, 1767, 2 vol. in-12 ; *Livres classiques de la Chine, recueillis par le P. Noel, précédés d'observat. sur l'origine, la nat. et les effets de la philosoph. mor. et polit. de cet empire*, trad. du lat., ibid., 1784-86, 7 vol. in-8 ; *Essai philos. et polit. sur le luxe*, ibid., 1786, 2 vol. in-12 ; 3 brochures *sur les affaires de la librairie*, publ. sous le voile de l'anonyme en 1777, in-8 ; *de la Superstition et de l'Enthousiasme*, ouvr. posthume, publ par Dominique Ricard, Paris, 1804, in-12. Il a laissé quelq. aut. ouv. MSs.—Jean-Jacques-Adrien PLUQUET, frère du précéd. né à Bayeux en 1720, m. dans la même ville en 1807, y exerça la médecine avec distinction pend. 60 ans. Il a laissé 42 vol. MSs. in-8 d'*observ. médicales*.

PLUTARQUE, célèbre philosophe et historien grec, était né à Chéronée, dans la Béotie, d'une famille honorable, où le goût de l'étude et des lettres était héréditaire. On ignore l'année précise de sa naissance; mais il nous apprend lui-même qu'il suivait à Delphes les leçons d'Ammonius, au temps du voyage de Néron dans la Grèce, ce qui se rapporte à l'an 66 de notre ère. Plutarque pouvait avoir alors dix-sept ou dix-huit ans ; ainsi l'on peut conjecturer qu'il vit le jour cinq ou six ans avant la mort de l'empereur Claude, vers le milieu du premier siècle. Il paraît que ses talens éclatèrent de très-bonne heure; car fort jeune encore il fut envoyé par ses concitoyens à des négociations importantes. Il alla ensuite à Rome, où il donna des leçons publiques de philosophie, et où il acquit une si grande célébrité, qu'il comptait au nombre de ses auditeurs les personnages les plus illustres. Les savans ont pensé que Plutarque fit plusieurs fois le voyage de Rome, mais qu'aucun de ces voyages n'eut lieu depuis le règne de Domitien, car il paraît qu'il se retira dans sa patrie vers l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans, et qu'il y resta dès lors sans interruption pour faire jouir ses concitoyens de la gloire qui était attachée à son nom, et leur donner l'exemple de toutes les vertus qu'il mettait en pratique. Il fut nommé archonte, c'est-à-dire premier magistrat : il avait exercé auparavant des charges inférieures, et avait apporté le même zèle qu'il montra ensuite dans les plus importantes. Un emploi qu'il paraît avoir rempli pendant de longues années, c'est la dignité de prêtre d'Apollon. Il fut aussi attaché au temple de Delphes. L'époque précise de sa mort ne nous est pas plus connue que celle de sa naissance; mais plusieurs de ses écrits font présumer qu'il vécut jusque dans une vieillesse assez avancée. Nous avons de lui les *Vies des hommes illustres* et des *Traités de morale*. Les meilleures éditions, en grec et en latin, de Plutarque sont : celle de Henri Etienne, 1572, en 13 vol. in-8, et celle de Maussac, 1634, 2 vol. in-fol. Les *Vies* ont été réimprimées, Londres, 1729, 3 vol. in-4. La collection de ses œuvres a été donnée à Leipsick, en 12 vol. in-8, avec des *Notes*. Nous avons cinq traductions, en notre langue, des *Vies*, l'une d'Amyot, l'autre de Tallemand, la 3e de Dacier, la 4e et la 5e de Ricard et la Porte-Dutheil. Une des meilleures éditions est celle donnée par M. Clavier, Paris, 1801-1806, 25 vol. in-8. Les *Vies des hommes illustres*, trad. par Ricard, ont été réimprimées en un seul volume in-8, Paris, 1826-1827.

PLUVINEL (ANTOINE de), gentilhomme du Dauphiné, né vers le milieu du 16e S., est le premier qui ouvrit en France les écoles de manége que l'on nomma *académies*. Premier écuyer de Henri duc d'Anjou (depuis Henri III), il le suivit en Pologne, et fut l'un des trois gentilshommes qui favorisèrent l'évasion de ce prince lorsqu'il revint en France pour prendre possession du trône. Après la mort de son maître, qui l'avait comblé de biens, Pluvinel obtint de Henri IV la direction des grandes écuries, fut nommé gentilhomme de la chambre, peu après sous-gouverneur du dauphin, fut envoyé ensuite comme ambassadeur en Hollande, et mourut à Paris en 1620. On a de lui le *Manege royal, où l'on peut remarquer le défaut et la perfection du cavalier en tous les exercices de cet art, fait et pratiqué en l'instruction du roi* (Louis XIII), Paris, 1623, in-fol. avec fig., gravées par le fameux Crispin de Pas. René Menou de Charnizay fit reparaître cet ouvrage plus complet, conformément au manuscrit de l'auteur, en 1625, in-fol., sous ce titre : *Instruction du roi en l'exercice de monter à cheval*, et cette édition a servi de base à toutes celles qui ont paru depuis.

PLUTON (mythol.), dieu des enfers, fils de Saturne et de Rhée, ne put être soustrait, comme ses frères, Jupiter et Neptune, à l'avidité de son père, qui le dévora; mais Jupiter, dignement secondé par Métis, fit prendre au vieux Saturne un breuvage de vertu singulière, auquel Pluton, qui pouvait passer pour mort à bon droit, dut l'avantage de revenir à la vie. Dans le partage de l'empire du monde, son

lot fut le royaume des enfers, qu'il avait déjà visité. Il reparut plus d'une fois à la lumière du jour : une fois, ce fut pour aller prendre parti dans la guerre de Troie, où il reçut une blessure, dont sa dignité infernale ne le préserva point, et qu'il ne put guérir sans le secours d'Esculape ; une autre fois, ce fut pour enlever Proserpine, qui se jouait avec ses compagnes dans les prairies délicieuses d'Enna, en Sicile. Pluton, comme toutes les divinités dont on croyait avoir quelque chose à craindre, fut très-honoré chez les Grecs et chez les Romains, qui lui élevèrent un grand nombre de temples. La couleur noire était affectée aux victimes qu'on lui sacrifiait et à tous les emblèmes et les insignes de sa puissance. On célébrait à Rome des fêtes en son honneur, le 12 des calendes de juillet.

PLUTUS (mythol.), dieu des richesses, fils de Cérès et de Jasion, comptait parmi les dieux infernaux, parce que les métaux précieux se tirent du sein de la terre, séjour ordinaire de ces divinités, et peut-être aussi pour d'autres raisons. Il déclara un jour à Jupiter qu'il ne voulait aller qu'avec les gens de bien ; mais ce dieu le rendit aveugle, et depuis lors, on ne sait par quelle fatalité il fut toujours dans la société des méchans. On voyait à Athènes une statue de la Paix tenant Plutus dans son sein : c'est là une des allégories des anciens, auxquelles on ne peut reprocher de ne pas porter avec elles de sages leçons.

PLUYMER (Jean), poète hollandais assez médiocre, fut un des fermiers ou directeurs du théâtre d'Amsterdam, auquel il a donné quelques *prologues*, une tragédie en cinq actes, intitulée *Pyrame et Thysbé*, et plusieurs autres pièces, telles que *la Couronnée après sa mort ; l'Avare ; l'Ecole des Jaloux ;* et *Crispin astronome*. Ces dernières pièces manquent dans les deux volumes de ses œuvres recueillies à Amsterdam en 1692.

PLUYÈRES, horloger, né à Valenciennes et m. dans la même ville en 1778, est connu par une horloge d'un travail fort ingénieux. Elle marque la révolution du soleil, les signes du zodiaque, les mois et les travaux de chaque saison. Les diverses phases de la lune y sont peintes ; un des rayons du soleil indique l'heure et le quantième du mois ; un ange désigne les minutes et les secondes ; les épactes y sont marquées par une étoile : son frontispice a dix-huit pieds de haut sur huit de large, et est orné de plusieurs figures mécaniques, telles qu'un grenadier en faction, un coq, un squelette, un docteur en robe, et divers autres objets curieux.

POAN DE SAINT-SIMON (N.), ancien magistrat, m. à Paris en 1814, âgé de 86 ans, est cité dans la 2e édit. du *Dictionn. des Anonymes*, (nos 17839, 15659, 17351 et 15118), et par M. Beuchot (*Bibliog. de la France*, année 1826, p. 120) comme ayant pub. sans se nommer les ouvr. suiv. : *de la Tolérance ecclés. et civile, trad. du lat. de Thadée de Trautmansdorf*, Paris, 1796, in-8 ; *Recueil tiré du portefeuille d'un rentier*, ibid., 1797, in-18 ; un *supplém.* au précéd., an VII, in-18. Il a donné en outre, dans le vol. intit. *Quatrins de Pibrac trad. en vers grecs par Fl. Chrétien*, etc. (1802, in-8, pub. par A.-M.-H. Boulard), la *trad. interlinéaire* des vers grecs de Fl. Chrétien, imités de Pibrac.

POÇA (Andrès de), auteur espagnol du 16e S., a laissé un ouvrage intit. : *De la antigua lengua, poblaciones y camarcas de las Españas, en que de paso se tocan algunas cosas de la Cantabria*, Bilbao, 1587, in-4.

POCCETI, surnom sous lequel est connu aussi le peintre Bernardin BARBATELLI. V. l'art. qui lui a été consacré sous ce dern. nom, p. 175, et ajoutez : on peut voir le détail de ses product. dans l'ouv. intit. : *Serie degli uomini piu illustri nella pittura, scultura ed architettura*, etc., 12 vol., Florence, 1773. Cet artiste m. à Florence en 1612.

POCCIANTI (Michel), religieux de l'ordre des servites, né à Florence en, mort 1576, a laissé, outre des *comment.* sur les Stes Ecritures et quelques opusc. ascétiques, les ouvrages suivans : *Historia, seu Chronicon ordinis servorum B. M. V., ab anno 1222*, Florence, 1566, in-4 ; *mysticæ Coronæ B. Mariæ Virginis, numero LXIII, Miracula*, ibid., 1569 ; *le Vite de sette beati fiorentini, fundatori del S. ordine de' servi*, etc., ibid., 1589, in-8 ; *Catalogus scriptorum florentinorum omnis generis*, etc., ibid., 1589, in-4, très-rare.

POCH (Bernard), prêtre génois, mort à Rome en 1785, cultiva avec succès la langue hébraïque. On a de lui : *del Pentateuco stampato in Napoli l'anno 1491, e saggio di alcune varianti lezione estratte da esso e da libri antichi della sinagoga*, Rome, 1780, in-4 ; *Chizzouk Emounah* (Bouclier de la foi), en hébreu et en italien, et d'autres ouvrages restés MSs.

POCHARD (Joseph), ecclésiastique, né en 1715 à la Cluze, bailliage de Pontarlier, mort à Besançon en 1786, professa la théol. pendant plus de 30 ans au séminaire de cette ville, et s'y fit une grande réputation par ses talens et par ses vertus. C'est à lui qu'on doit la révision du *missel* et du *bréviaire* du diocèse de Besançon, qui sont regardés comme des modèles en ce genre. Il a eu aussi la plus gr. part à l'ouv. intitulé *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence, et pour le gouvern. des paroisses*, par Urbain Grisot, Neufchâteau, 1772. Cet ouv. a eu un très-grand nomb. d'éditions. Celle de Besançon, 1817, 2 vol. in-12, est précédée de l'*éloge* historique de Pochard, par Louis Rousseau, anc. curé de Lons-le-Saulnier. Cet *éloge* avait été inséré dans le *Journ. eccl.*, mai 1788.

POCOCK (Edouard), savant théologien angl., né à Oxford en 1604, entreprit le voyage du Levant pour se perfectionner dans les langues orientales. De retour en Angleterre, il remplit une chaire d'arabe dans le collége de Balliol à Oxford, où il m. en 1691. On a de lui des traductions latines des *Annales* d'Eutychius, patriarche d'Alexandrie, Oxford, 1659, 2 v. in-4 ; de l'*Hist. orient.* d'Abulfarage, Oxford, 1672, 2 vol. in-4 ; une vers. du syriaq. de la 3e Epître de St Pierre, de la 2e et de la 3e de St Jean, et de celle de St Jude, 1630, in-4 ; une vers. du liv. int. *Porta Mosis*, 1655, in-4 ; des *comment.* sur Michée, Malachie, Osée et Joël, en anglais, 3 vol. in-fol. ; un *recueil* de lettres ; *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4 ; et d'aut. ouv. imp. à Londres en 1740, en 2 vol. in-fol. — Pocock (Edouard), fils aîné du précédent, a publié, en 1671, de concert avec son père, un ouv. arabe, intit. *Philosphus autodidactus, sive Epistola Abu Jaafar ebn Tophail, de Hai ebn Yokdhan*, et avait préparé une édition arabe-latine de la relation de l'Egypte, écrite au milieu du 12e S., par le méd. arabe Abd-Allatif. Cette édition parut à Tubingue, et a été réimp. à Oxford en 1800. Depuis M. Sylvestre de Sacy a donné une excellente traduction française du même ouvrage, en 1 vol. in-4, 1810. — Pocock (Thomas), autre fils d'Edouard, a publié une traduction angl. du livre *de Termino vitæ*, de Manasses ben Israel.

POCOCKE (Richard), célèbre voyageur anglais, né à Southampton en 1704, commença ses voyages en Orient en 1737, revint en Angleterre en 1742, fut alors successivem. évêque d'Ossory et de Meath, et m. en 1765. Les circonstances les plus intéressantes de sa vie se trouvent dans ses *voyages*, pub. sous ce titre : *a Description of East, and of some other countries*, Londres, 1742-1745, 3 v. in-fol., avec 179 pl. ; trad. incomplètem. en français par M. F. de La Flotte, Paris, 1772-73, 7 vol in-12. (Cette traduct. est peu estimée.) On a en outre de R. Pococke divers *mémoires* dans les *Transact. philosoph.*, tom. 42, dans l'*Archæologia*, tom. 2, et quelq. MSs. conservés au muséum britannique.

POCQUET. V. POQUET.

PODESTA (JEAN-BAPTISTE), orientaliste, secrétaire-interprète et profess. des langues arabe, persane et turque à Vienne en 1674, a laissé plusieurs écrits qui furent attaqués dans le temps avec violence par Meninski (v. ce nom). Nous n'indiquerons que le plus considérable qui est en 3 vol. in-4, avec ce titre : *Cursus grammaticalis linguarum orientalium, arabicæ scilicet, persicæ et turcicæ*, Vienne, 1687-1703 : cet ouvr. est très-rare et peu connu. On a encore de Podestà une traduct. latine d'une *chronique turque* pub. à Nuremberg, 1672, in-12, sous ce titre : *turcicæ Chronicæ pars prima continens originem ottomanicæ stirpis*, etc.

PODIEBRAD (GEORGE), roi de Bohême, né d'une famille illustre en 1420, gouverna d'abord la Bohême pour le jeune roi Ladislas, fils d'Albert d'Autriche, mais ce jeune prince étant m. en 1457, Podiebrad se fit élire roi par acclamat. en 1458, gagna la bataille contre les Moraviens, et fut couronné en 1461. L'attachem. qu'il avait pour la secte des hussites le fit excommunier par Paul II. Il se révolta alors ouvertem. contre l'église romaine, et persécuta les catholiques, qui prirent les armes et appelèrent Mathias Corvin, son gendre, pour le mettre sur le trône. Podiebrad m. au milieu de ces troubles en 1471.

PODIKOVE ou PODOKOVE (JEAN), aventur., né en Valachie, se fit, dans le 16e S., une espèce de réputat. par son esprit turbulent et ambitieux. Il assembla une troupe de gens de néant comme lui, entra en Valachie à leur tête, attaqua le prince Pierre qui en était vaivode, et le dépouilla de ses états ; mais Christophe, prince de Transylvanie, étant venu au secours du prince détrôné, les rebelles furent obligés de prendre la fuite, et Podikove eut la tête tranchée à Varsovie en 1580.

PODOBEDOF (AMBROISE), métropolite de Saint-Pétersbourg et de Novgorod, né en 1742 dans le gouv. de Vladimir, se fit connaître d'abord comme prédicat., et ses talens lui valurent une élévat. rapide. A sa m., survenue le 6 mai 1818, il était président du synode et chev. des ordres de Russie. Ce vénérable prélat est aut. d'une *Introduct. à la lecture des livres saints*, impr. à Moscou en 1779 et à St-Pétersbourg en 1803. On lui doit aussi une *Collection de discours instructifs*, etc., Moscou, 1810 et 1816, ainsi qu'un *Choix de discours prononcés* (par lui) *devant les membres de la famille impériale à diverses époques*, ib., 1810 et 1816.

PODSCHIVALOF (BASILE-SERGEÏEVITSCH), écrivain russe, né en 1765 à Moscou, d'un simple soldat, fut placé au gymnase de cette ville, y fit de brillantes études, et s'éleva successiv. par son seul mérite au rang de conseiller d'état. Après avoir coopéré à la rédact. de div. feuilles litt., il en créa lui-même une en 1794, sous le titre de *Passe-temps utile et agréable*, et ce journal eut un succès mérité. Podschivalof a trad. en russe plus. ouv. allem., notamm. la *Psycologie* de Kampe, Moscou, 1789, et les *Contes et Nouvelles* de Meisner, ibid., 1803.

POELENBURG (CORNEILLE), peintre holland., né à Utrecht en 1586, m. dans la même ville en 1660, fut d'abord élève d'Abraham Bloemaert, et alla ensuite à Rome, où il adopta la manière d'Adam Elsheimer. Il étudia aussi les ouvrages de Raphaël ; mais ne pouvant parvenir à dessiner correctement, il se borna à représenter la nature en petit, et y réussit. Le musée du Louvre possède quelq. tableaux de cet artiste. Ce sont quatre paysages dans deux desquels on voit des *Baigneuses*. Un 5e tableau de ce peintre représente un *Ange annonçant à des bergers la naissance du Sauveur*.

POELLNITZ (CHARLES-LOUIS, baron de), aventurier allem., né en 1692, m. en 1775, changea plus. fois de religion, courut après la fortune dans presque toute l'Europe, fut plaisant salarié à la cour de Frédéric II, et se fit une sorte de réputation par ses *Mémoires contenant les observations qu'il a faites dans ses voyages, et le caractère des personnes qui composent les principales cours de l'Europe*, Liége, 1734, 3 vol. in-8, qui eurent plus. édit. Encouragé par le succès que ces *mém.* avaient obtenu, l'aut. donna ensuite deux autres volumes intit. : *Mémoires de Poellnitz pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg royale de Prusse*, Berlin, 1791, dont le professeur Brunn donna en même temps une trad. allem. On attribue encore à Poellnitz divers ouvr. anonymes, tels que : l'*Histoire secrète de la duchesse d'Hanovre, épouse de George Ier*, Londres, 1732, in-8 ; *Etat abrégé de la cour de Saxe sous le règne d'Auguste III*, Francfort, 1734, in-8 ; *la Saxe galante*, 1737, in-8, etc. Tous les écrits de Poellnitz sont en français.

POERNER (CHARLES-GUILLAUME), chimiste allem., né à Leipsig en 1732, m. en 1796, a laissé : *Comment. duo de officiis medici quatenùs felicitatem ejus promovent*, Leipsig, 1753, in-4 ; *Experimenta de albuminis ovorum et seri sanguinis convenientiâ, ad declarandam nutritionis rationem*, ibid., 1755, in-4 ; *Delineatio pharmaciæ chemico-pharmaceuticæ*, ibid., 1764, in-8 ; *Selectus materiæ medicæ*, ibid., 1767, in 8 ; *Essais chimiques à l'usage de la teinturerie*, ibid., 1772-73, 3 vol. in-8 ; *Guide de la teinturerie, surtout pour teindre le drap et les étoffes, tissus de laine*, ibid., 1785, in-4 ; trad. en franç. par ordre du gouvernement, sous ce titre : *Instruction sur l'art de la teinture*, 1791, in-8, revue par Berthollet et Desmarets. Poerner a trad. du franç., avec des notes, les *Principes généraux de la chimie, par ordre alphabétique*, Leipsig, 1768-69, 3 vol. in-8, et ajouté des notes à la *Dissertation* de Baumé *sur l'argile*, ib., 1771. Il a aussi donné les articles *minéralogie* dans le *Nouveau spectacle de la Nature*, ib., 1775-81.

POETOU (GUILLAUME de), né à Béthune vers le commencem. du 16e S., a laissé un *recueil* de vers, divisé en deux parties, dont la prem. est intit. : *Hymne de la marchandise, consacrée tant à tous les illustres sénateurs et magistrats, comme à tous nobles personnages exerçant le gentil train de machandise*. La seconde partie a pour tit. : *la Grande liesse en plus grand labeur*. Ses Œuvr. ont été impr. à Anvers, 1564, in-12.

POGGI (SIMON-MARIE), poète italien, né dans le territoire de Bologne en 1685, entra dans l'ordre des jésuites, et professa au collége de Faenza, où il m. en 1749. On a de lui : *Idomeneo, tragédie*, Rome, 1722 ; *Rime di Nimeso Ergatico in morte del ser. Francesco I, duca di Parma*, etc., Parme, 1727. Outre l'*Idoménée*, on cite encore de lui d'autres tragédies, telles que : *Antenor*, *Agricola*, *Saül*, *Bajazet*, qui furent représentées dans divers colléges ; et il est encore aut. de plus. *drames*, de *comédies* et de *pastorales*.

POGGIANI (JULES), littérateur italien, né en 1522 à Suna, diocèse de Navarre, sur le lac Majeur, m. en 1568, fut successivem. précepteur du jeune Robert de Nobili, neveu du pape *Jules III*, secrétaire de différens prélats, et enfin du cardinal Ch. Borromée, dont il mérita la confiance. Poggiani remplit aussi les fonctions de secrétaire de la congrégat. nommée par le pape pour expliquer la doctrine du concile de Trente. Il revit et corrigea le texte du *catéch.* appelé communém. *ad Parochos*. C'est à lui qu'on doit l'édit. du *Bréviaire* publié sous le nom du pape Pie V, Rome, 1568, in-fol., rare. Il a mis en latin les *Actes* du prem. concile de Milan. Outre la traduct. du traité de saint Chrysostôme, *de Virginitate*, Rome, P. Manuce, 1562, il a laissé celle d'une *harangue* et de quatre *lettres* d'Eschine, restées inédites. Les *lettres* et *harangues* de Poggiani ont été rassemblées par le savant évêque d'Amelia, Grasiani, et ont été publiées par le P. Lagomarsini (*Epistolæ et Orationes*

olim à Gratiano collectæ), Rome, 1756-62, 4 vol. in-4, avec un grand nombre de notes.

POGGIO BRACCIOLINI, connu en France sous le nom du *Pogge*, est l'un des écrivains du 15e S. qui ont le plus contribué à la renaissance des études classiques. Né en 1380 à Terra-Nova, dans le territoire de Florence, il étudia les langues grecque et latine dans cette dern. ville, sous les célèbres Emmanuel Chrysoloras et Jean de Ravenne. Elevé par de tels maîtres, il se distingua bientôt par ses progrès, et obtint dès l'âge de 22 ans de Boniface IX un emploi de secrétaire apostoliq., qu'il a continué de remplir sous sept autres papes. Pendant la tenue du concile général de Constance, le Pogge fut envoyé dans cette ville pour y chercher des manuscrits anciens : il eut le bonheur d'en découvrir un grand nombre, et passa de là en Angleterre, où il continua ses recherches. De retour à Rome, il remplit encore son emploi de secrétaire pendant quelque temps, et en sortit après environ 40 ans de séjour pour se rendre à Florence, où il s'était marié en 1435, et où il obtint la place de secrétaire de la républiq. Il m. le 30 oct. 1459, à l'âge de 79 ans. Les Florentins lui élevèrent une statue. Le Pogge avait l'esprit satirique, beaucoup de licence dans les mœurs, et ces défauts lui attirèrent un grand nombre d'ennemis. Ses principaux ouvr. sont : des *oraisons funèbres* prononcées au concile de Constance; *Hist. de Florence*, en lat., depuis l'an 1350 jusqu'à 1455, que Recanati a pub. pour la prem. fois in-4, 1715, avec des notes et la *vie* de l'auteur. Il y en avait long-temps auparavant des versions italiennes : celle de son fils Jacques à Venise, 1476, in-fol., n'est pas commune; un traité *de Varietate fortunæ*, que l'abbé Oliva fit impr. pour la prem. fois à Paris, 1723, in-4; deux livres d'*épîtres; Facetiæ*, dont il y a eu un grand nombre d'édit et de traduct.; les cinq prem. *Livres* de Diodore de Sicile, trad. en latin et d'autres ouvr., Strasbourg, 1510, in-fol., et Bâle, 1538. Parmi les livres des anciens que le Pogge a découverts, on compte ceux de Quintilien, qu'il trouva, dit-on, dans une vieille tour du monastère de St-Gall : une partie de l'*Asconius Pedianus;* les 13 prem. livres de *Valerius Flaccus; Ammien Marcellin;* un morceau *de Finibus et Legibus* de Cicéron, *Lucrèce*, *Manilius*, *Silius Italicus*, etc. Jacques Lenfant a donné un *Poggiana*, contenant la *vie* de l'aut., Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12.—POGGIO BRACCIOLINI (Giacomo), l'un des cinq fils du précédent, cultiva aussi les lettres avec quelq. succès. Il fut pendu à Florence en 1478, pour avoir trempé dans la conjurat. des Pazzi. On a de lui des trad. ital. de l'*Hist de Florence* de son père; de la *Vie de Cyrus*, dont son père avait laissé en MS. une version lat.; quelq. *vies* d'emp. romains; un *Comment.* sur le *Triomphe de la Renommée*, poème de Pétrarque; la *Vie de Philippe Scholarius*, et quelq. autres ouvr.—POGGIO (Gian-Francesco), autre fils du Pogge, fut chanoine de Florence et secrétaire de Léon X. Il m. en 1522, à l'âge de 79 ans. On a de lui un *Traité du pouvoir du pape et de celui du concile*.

POHL (JEAN-CHRISTOPHE), médec. allem., né en 1706 à Lobendau, près de Liegnitz, prit ses degrés à l'univ. de Leipsig, obtint en 1750 le titre de profess. extraord., et enseigna successivem., depuis 1758 jusqu'en 1780, époque de sa m., la physiol., la chirurgie, l'anat. et la pathol. Outre les dignités universitaires dont il fut revêtu, Pohl remplit aussi divers emplois civils; ce qui ne l'a pas empêché de cultiver la littérat. médicale, et de publier un nombre considérable d'opuscules academ., dont on peut voir les titres au tom. 6 de la *Biogr. médic.* du Dictionnaire des Sciences médicales pub. chez C.-L.-F. Panckoucke. Nous nous bornerons à mentionner les suiv. : *Dissertat. de Vampyris*, Leipsig, 1732, in-4; *Programma de hydrope saccato ab hydatidibus*, ibid., 1747, in-4; *Dissertat. de caussis obstructionis lentæ*, ib., 1768, in-4; *Programma de lethalitate vulnerum lienis*, ib., 1777, in-4; *Programma de atrophiâ infantum*, ibid., 1780, in-4.

POHL (JEAN-EHRENFRIED), fils du précédent, né en 1746 à Leipsig, étudia la médecine à l'université de cette ville, y fut reçu docteur en 1772, alla peu après suivre les cours de l'école de Strasbourg, puis la clinique des hôpitaux de Paris, et à Rouen la pratique du célèbre chir. David. Appelé en 1788 à Dresde comme prem. méd. de l'élect. de Saxe, il passa l'année suiv. comme prof. de pathologie à Leipsig, et m. dans cette ville en 1800. Entre autres écrits, il a pub.: *Animadvers. in structuram ac figuram foliorum in plantis*, Leipsig, 1711, in-4; *Programma de analogiâ inter morbillos ac tussim convulsivam*, Leipsig, 1789, in-4. — Jos. POHL, jés., né en 1705 à Prague, m. en 1778, a laissé: *Tentamen phys.-experimentale in principiis peripateticis fundatum super phenomenis electricitatis*, in 8, Prague, 1747 et 1750.

POIDEBARD (JEAN-BAPTISTE), prêtre sulpicien, ancien profess. de mathémat. au séminaire de St-Irénée à Lyon, né vers 1760, à St-Etienne en Forez, était curé de Myons (Dauphiné) au commencement de la révolut., époque à laquelle il suivit en Russie Imbert Colomès (*v.* ce nom), avec qui il s'était lié. C'est dans cette lointaine contrée que l'abbé Poidebard, attaché bientôt au service du tzar comme ingénieur-mécanicien, a illustré son nom par l'invention ou le perfectionnement d'une foule de procédés et de machines : la Russie ne lui fut pas seulem. redevable de l'établissem. et de l'amélioration. de plus. de ses fabriques et manufactures; il forma aussi d'habiles élèves, et instruisit un nombre considérable d'ouvriers en tous genres. On connaît en France l'ingénieux moyen qu'il imagina pour la remorque des bateaux, et qu'il mit en œuvre sur le Wolga (*v.* le t. 39, p. 314 de la *Revue encyclop.*), procédé qui épargne annuellem. l'emploi de plus de 160,000 hommes. Cependant tant de services demeurèrent sans récompense, et l'abbé Poidebard m. dans un état voisin de l'indigence à St-Pétersbourg le 6 mars 1824. Il a été impr. sur lui une *notice* dans les *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*, tom. 4, pag. 291 et suiv.

POILLY (FRANÇOIS), graveur, né à Abbeville en 1622, m. à Paris en 1693, était aussi bon dessinateur que grav. habile. Tous ses ouv. sont au burin pur, à l'except. d'un portrait de Baronius, qu'il fit à l'eau-forte pour être mis à la tête des *œuvres* de ce savant cardinal. Louis XIV le nomma son grav. ordinaire : « en considérat., dit ce monarque, de son expérience et des beaux ouvr. qu'il a mis au jour. » — POILLY (Nicolas), frère du précédent et son élève, né en 1626, m. en 1696, s'est aussi fait un nom dans la grav; le portrait a été sa principale occupation. — POILLY (Jean-Baptiste), neveu de François Poilly, m. en 1728, membre de l'acad. de peinture, a laissé *Suzanne accusée;* la *Madeleine chez le Pharisien*, d'après Lebrun; l'*Adoration du Veau d'Or*, d'après le Poussin; et le *Martyre de Ste Cécile*, sur les dessins du Dominiquin. —POILLY (François), frère du précédent, mort en 1723, grava à Rome le *Tabl. de Ste Cécile donnant son bien aux pauvres*, d'après Dominiquin.

POILLY (..... DE LA FAGE, baron de), memb. de l'acad. des jeux floraux, m. en 1806 dans son château de Mauries, situé entre Rieux et Narbonne, s'est distingué par ses connaissances en physique et en agriculture. Il a perfectionné plus. machines et mis à la mode les foudres en maçonnerie, qu'il a rendus plus solides et plus commodes.

POINSIGNON (dom ÉTIENNE), bénédictin de la congrégat. de St-Vannes, est connu par un ouvr. intit. : *le Pasteur instruit de ses obligations*, ou

l'Institution des curés, Paris, 1765, 3 vol. in-12.

POINSINET (Antoine-Alexandre-Henri), aut. dramatiq., né à Fontainebleau en 1735, a donné un grand nombre de pièces à l'Opéra-Comique, dont quelq.-unes obtinrent du succès. La petite comédie du *Cercle*, ou *la Soirée à la Mode*, qu'il fit jouer en 1764 au Théâtre-Français, fut généralem. goûtée, et se soutient encore de nos jours quoiqu'il n'y ait plus rien dans nos mœurs qui ressemble aux modèles qui y étaient reproduits. Poinsinet aimait à voyager; il avait parcouru l'Italie en 1760, et voulant voir l'Espagne, il partit en 1769 et se noya dans la Guadalquivir. Il était de l'académie des Arcades et de celle de Dijon. Outre la comédie du *Cercle*, Poinsinet a donné à l'Académ. Royale de Musique, l'opéra d'*Ernelinde*, dont la musique est de Philidor (*v.* ce nom), et quelq. pièces au théâtre de l'Opéra-Comique. On a aussi de lui quelq. *poésies*, entre autres, un poème sur l'*Inoculation*, pub. en 1757. Son ignorance des choses les plus communes, jointe à beaucoup de crédulité et de présomption, le rendirent long-temps le jouet de tous ceux qui voulaient s'en amuser dans la société.

POINSINET DE SIVRY (Louis), parent du précédent, littérat., né à Versailles en 1733, m. à Paris en 1804, s'adonna aux lettres avec assez de succès, et s'il ne fut pas gr. poète, il se montra du moins homme d'esprit, de goût et d'érudition. On a de lui: *les Egléides*, ou *Poésies amoureuses*, 1754, in-8; l'*Emulation*, poème, 1756, in-8; *Anacréon*, *Sapho*, *Moschus*, *Bion*, *Tyrtée* et autres poètes grecs, trad. en vers français, 1758, in-12; 4me édit. augmentée de différens morceaux d'Homère, 1788, in-8: le même ouvr. sous le titre de *Muses grecques*, Deux-Ponts, 1771, in-12; *le Faux dervis*, opéra-comique en 1 acte, 1757; *Briseis*, tragédie, 1759; *Caton d'Utique*, traged. imitée de Metastase, 1760; *Pygmalion*, comédie, 1760; *Ajax*, trag., 1762; *Théâtre et OEuvres diverses*, 1764, in-12; *Théâtre d'Aristophane*, partie en prose et partie en vers, avec les *fragmens de Menandre et de Philémon*, 1784, 4 vol. in-8. On a encore de cet aut.: l'*Appel au petit nombre*, 1762, in-12; *Origine des prem. sociétés des peuples, des sciences, des arts et des idiomes anciens et modernes*, 1769, in-8; *Nouvelles recherches sur la science des médailles, inscriptions et hiéroglyphes antiques, avec une table des divers alphabets*, etc., 1778, in-4; *Phasma* ou l'*Apparition*, hist. grecq., contenant les aventures de Néoclès, fils de Thémistocle, 1772, in-8; *Traduction* franç. du 91e livre de Tite-Live, 1773; *Histoire naturelle de Pline*, trad. en franç., avec le texte et accompagnée de notes, 1771, 1782, 12 vol., in-4.

POINTE (Noel), conventionnel, m. le 8 avril 1825 à Ste-Foix près de Lyon, avait été porté par le départem. de Rhône-et-Loire à la convent. nationale, où il vota la m. de Louis XVI. Il fut envoyé peu après en mission dans les départem. de la Nièvre et du Cher, y favorisa le parti démagogiq., et provoqua ainsi les dénonciat. qui furent portées contre lui par les autorités du prem. de ces départemens après le 9 thermidor. Des enquêtes commencées à ce sujet demeurèrent sans suite, et Noel Pointe ne fut plus employé que sous le gouvernement directorial. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie le même attachem. aux doctrines politiq. qu'il avait professées pendant la révolution.

POINTER (Jean), antiquaire anglais du 18e S., maître de philosophie, chapelain d'un des collèges d'Oxford et recteur de Stapton, dans le comté de Northampton, est aut. des ouvr. suiv.: *Histoire d'Angleterre, depuis les temps des Romains jusqu'à la mort de la reine Anne; Account of a roman pavimont, lately found at Stunsfield*, Oxford, 1713, in-8; *roman Antiquities in Britain*, 1724, in-8; *oxoniensis Academia, or the Antiquities and Curiosities of the university of Oxford*, Londres, 1749, in-12; 1752, in-8. On lui attribue aussi les *Miscellaneæ in usum juventutis academ.*, Oxford, 1718, in-8.

POINTIS (Jean-Bernard DESJEANS, baron de), chef d'escadre des armées navales françaises et commissaire-général de l'artillerie de la marine, né en 1635, se fit remarq. pour la prem. fois dans les campagnes qui eurent lieu contre les régences de Barbarie, de 1681 à 1686. Il commandait un vaisseau de ligne en 1690 lorsque l'amiral Tourville fit éprouver un échec aux flottes combinées d'Angleterre et de Hollande entre l'île de Whigt et le cap Frehel. En 1696 le gouvernem. ayant résolu une expédition contre Carthagène, port de l'Amérique du sud dans la mer des Antilles, Pointis qui en avait fortem. appuyé le projet fut chargé de l'exécution; et on lui confia à cet effet le commandem. d'une escadre composée de dix vaisseaux, d'une corvette et de plus. autres petits bâtimens. Une compagnie des capitalistes fit les frais de cet armement extraordinaire à condition d'avoir sa part aux profits. Parti de Brest le 9 janvier 1697, Pointis mouilla devant Carthagène le 12 avril, s'empara sucessivem. des forts et retranchem. qui défendaient les approches de la place par mer et par terre, et força le gouverneur espagnol de capituler le 2 mai. Au retour de cette expédition l'escadre française rencontra une flotte anglaise forte de 29 voiles. Pointis qui n'avait que 7 vaisseaux et 3 frégates, dont plus de la moitié des équipages était malade, n'hésita point à accepter le combat et *réussit par* une manœuvre hardie et à la faveur d'un *brouillard* à traverser la flotte ennemie. Ses vaisseaux s'étant dispersés, il crut prudent de ne point chercher à les rallier, combattit chemin faisant 6 vaisseaux ennemis et arriva à Brest le 29 juin (1697). En 1705 Pointis fut envoyé malgré lui pour assiéger Gibraltar, et, ainsi qu'il l'avait annoncé, ne réussit point dans cette entreprise hasardée, où il deploya toutefois sa bravoure et son intelligence ordinaires. Epuisé par de longues fatigues, il se retira du service bientôt après cette expédition, et m. dans une habitation près de Paris en 1707. On a de lui: *Relation de l'expédition de Carthagène, faite par les Français en 1697*, Amsterdam, 1698, 1 vol. in-12, avec une carte et un plan. Ce récit est écrit avec simplicité et offre des détails curieux.

POIRET (Pierre), écrivain mystique protest., né à Metz en 1646, m. à Rhiensburg, près de Leyde en Hollande, en 1719, a laissé plus. ouvr. d'un style d'illuminé. Les principaux sont: *Cogitationes rationales de Deo, anima et malo*; *Œconomie divine*, 1687, 7 vol. in-8; *la Paix des bonnes âmes*, in-12; *les Principes solides de la religion chrétienne*, etc., in-12; *la Théologie du cœur*, 2 vol. in-12; une édit. des *Œuvres de mademoiselle Bourignon* (*v.* ce nom), avec une *vie* de cette fille singulière, avec laquelle il avait été lié et dont il ne parlait qu'avec enthousiasme. Il publia aussi plus. écrits de Mme Guyon et d'autres auteurs qu'il croyait conformes à ses idées. Poiret écrivit en outre sur la physique, et osa attaquer Descartes dans un traité *de Eruditione triplici, solidâ, superficiali et falsâ*, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-4. On l'a comparé au serpent qui mordait la lime. Niceron a donné dans ses *Mém.* la liste complète des product. de cet écrivain.

POIREY (François), jésuite, né à Vésoul en 1584, fut nommé recteur du collége de Lyon, et ensuite de celui de Dole, où il m. en 1637. On a de lui les écrits suivans: *Ignis holocausti, sive Affectus*, etc., Pont-à-Mousson, 1629, in-16, plus. fois réimpr.; *le Moyen de se disposer à la mort*, in-16; *le Bon Pasteur*, in-12; *la triple Couronne de la vierge Marie*, Paris, 1630, in-4, souvent réimpr. Mme Bouette de Blemur (*v.* ce nom) en a retouché le style, et l'a publié de nouveau sous ce titre: *les Grandeurs de la mère de Dieu*. On doit

aussi au P. Poirey *la Science des saints*, ibid., 1638, in-4.

POIRIER (dom GERMAIN), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Paris en 1724, embrassa la vie monastique avant l'âge de 15 ans, professa de bonne heure la philosophie et la théologie dans les maisons de son ordre, devint garde des archives de l'abbaye de St-Denis, les mit dans un nouvel ordre, et acquit dans ce travail de vastes connaissances dans l'histoire et dans la diplomatique. En 1762, il fut choisi pour travailler à la continuation du *Rec. des histor. de France*; et, aidé de D. Précieux, son confrère, il en publia le 11e vol. En 1765, dom Poirier quitta sa congrégation par suite des troubles dont elle était agitée; mais il y rentra 10 ans après, et fut nommé, vers 1780, garde des archives de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, et membre du comité établi par le gouvernement pour préparer une collection des diplômes et des chartres du royaume. Quelq. temps après, il fut admis à l'acad. des inscript. et belles-lettres. Pendant les troubles de la révolut., Poirier fut attaché successivement à la commission des monumens et à la commission temporaire des arts. Après l'incendie de la biblioth. de St-Germain-des-Prés (1794), il veilla seul à la garde des MSs. que les flammes avaient épargnés, fut nommé ensuite (1796) sous-bibliothéc. à l'Arsenal, remplaça Le Grand d'Aussy à l'Institut en 1800, et m. en 1803. On a de lui, outre le 11e vol. du *recueil* des histor. de France dont nous avons parlé, plus. *memoires* lus à l'académie des inscriptions et belles-lettres, entre autres: l'*Examen des différentes opinions des historiens anciens et modernes sur l'avènement de Hugues-Capet à la couronne de France*, imprimé dans le tome 50 du *recueil* de cette même acad. Il a publ., avec Vicq d'Azir (v. ce nom): *Instruction sur la manière d'inventorier et de conserver tous les objets qui peuvent servir aux arts, aux sciences et à l'enseignement*, Paris, an II (1794), in-4. M. Dacier a écrit l'*éloge* de dom Poirier, Paris, 1804, in-8, et inséré dans le prem. vol. du nouveau recueil des *memoires* de l'acad. des inscriptions.

POIS (ANTOINE LE), méd. et numismate, né à Nancy en 1525, d'une famille qui a produit plus. hommes de mérite, était très-versé dans la connaissance de l'antiquité. Ses talens dans l'art de guérir lui valurent la place de prem. médecin du duc Charles III, et il m. en 1578. On a de lui un ouvr. curieux intitulé: *Discours sur les médailles et gravures antiques, principalement romaines*, etc., Paris, 1579, in-4, par les soins de son frère dont l'article suit. — POIS (Nicolas Le), né en 1527, mort en 1587, est regardé comme l'un des meilleurs médecins du 16e S. Il succéda à son frère dans la charge de prem. médecin du duc de Lorraine, et a laissé un ouvr. très-savant intitulé: *de cognoscendis et curandis præcipuè internis humani corporis Morbis, libri tres; et de Febribus liber unus*, Francfort, 1580, in-fol.; 1585, in-8. Le célèbre Boerhaave en a donné une édit., Leyde, 1736, 2 vol. in-4, enrichie d'une belle *Préface*, traduite en franç. par dom Calmet, et insérée dans la *Biblioth. de Lorraine*. Ce liv. a été réimpr. depuis à Leipsig, 1766, 2 vol. in-8.— POIS (Ch. Le), fils du précédent, né à Nancy en 1563, fut méd. des ducs de Lorraine Charles III et Henri II. Il engagea le duc Henri à établir à Pont-à-Mousson une faculté de médecine dont il fut créé doyen et prem. professeur, et il acquit autant de réputat. dans l'enseignemet de son art qu'il en avait déjà obtenu dans la pratique. Appelé par les magistrats de Nancy pour donner ses soins aux personnes attaquées d'une fièvre maligne qui causait de grands ravages dans cette contrée, il fut lui-même atteint de cette maladie, et m. victime de son zèle en 1633. Indépendamment d'une traduction latine du traité de Louis Mercato, médecin espagnol: *Institutiones ad usum et examen eorum qui artem luxatoriam exercent*, Francfort, 1625, in-fol. On a de lui: *Caroli III Macarismos, seu felicitatis et virtutum egregio principe dignarum coronæ, ex sapientiæ hortis lectæ congestæque in honorarium ejus tumulum*, Pont-à-Mousson, 1609, in-4; *selectiorum observationum et consiliorum de prætervisis hactenùs morbis, affectibusque præter naturam, ab aquâ seu serosâ colluvie et diluvie ortis, Liber singularis*, etc., ibid., 1618; Paris, 1633, in-4: cet ouvr. qui assure à Le Pois la réputation d'un grand et habile médecin, a été souvent réimprimé; la meilleure édition est celle qu'a donnée Boerhaave avec une *préface*, Leyde, 1733, in-4, et Amsterdam, 1768; *physicum cometæ Speculum*, Pont-à-Mousson, 1619, in-8.

POISLE (JEAN), conseiller au parlement, s'enrichit par des moyens illicites, et fut condamné, par arrêt de son corps, rendu le 19 mars 1582, à faire amende honorable, et déclaré incapable de tenir office royal de judicature. Il existe sur cet affaire deux livres assez rares, l'un: *Legende de M. Jean Poisle, contenant les moyens qu'il a tenus pour s'enrichir*; l'autre: *Avertissement et Discours des chefs d'accusation*, etc., *avec l'arrêt*, 1582, in-8. — POISLE (Jacques), son fils, conseiller au parlement, mort en 1623, est auteur de quelques *poésies*, 1626, in-8. Il eut une fille, qui fut mère du maréchal de Catinat.

POISSENOT (PHILIBERT), savant philologue, né à Jouhe près de Dole, au commencem. du 16e S., embrassa la vie religieuse dans la congrégation de Cluny, et obtint par ses talens la bienveillance de l'empereur Charles-Quint, qui lui confia plusieurs missions honorables. Nommé principal du collége de Dole, il fut en même temps revêtu du titre de vice-chancelier de l'université de cette ville, où il m. en 1556. C'est à Poissenot qu'on est redevable de la publicat. de l'*Histoire de Guillaume de Tyr*, qu'il fit imprimer à Bâle en 1549, in-fol. Il la dédia à Christ. Coquille, gr.-prieur de Cluni, par une *épître* qui contient des détails curieux sur l'hist. littér. du 16e S. — POISSENOT (Bénigne), né à Langres vers l'année 1550, a publié: *l'Esté, contenant trois journées, où sont déduits plusieurs histoires et propos récréatifs, tenus par trois écoliers*, Paris, 1583, in-16; *Nouvelles histoires tragiques*, Paris, 1586, in-16.

POISSON (NICOLAS-JOSEPH), prêtre de l'Oratoire, né à Paris vers 1637, mort à Lyon en 1710, était aussi bon mathématicien que littérat. distingué. On a de lui: une *Somme des conciles*, imprimé à Lyon en 1706, en 2 vol. in-fol., sous ce titre: *Delectus auctorum ecclesiæ universalis, seu nova Summa conciliorum*, etc.; des *remarques* estimées sur le *Discours de la methode*, sur *la Mécanique* et sur *la Musique* de Descartes. Il a aussi laissé divers ouvr. MSs., entre autres: une *Relation* d'un voyage qu'il fit en Italie; un *Traité des bénéfices*, et un autre sur les *Usages et les cérémonies de l'Eglise*. — POISSON (Léonard), curé de Marchangis, diocèse de Sens, mort à Paris en 1753, est auteur de la *Nouvelle Méthode*, ou *Traité théorique du plain-chant*, Paris. 1745, in-8.— POISSON (Pierre), cordelier, né à St-Lô en Normandie, mort à Tanlay en 1744, se distingua par son talent pour la chaire. Il prêcha l'Avent à la cour en 1710. On a de lui: *Oraisons funèbres du dauphin et du duc de Boufflers*, l'une imprimée en 1711, et l'autre en 1721. Il a aussi donné le *Panégyrique de St François d'Assise*, 1733, in-8.

POISSON (RAIMOND), auteur et acteur comiq., né à Paris, où il m. en 1690, a laissé au théâtre la réputation d'un comédien inimitable par le naturel. On a de lui les pièces suivantes: *Lubin*, ou *le Sot vengé; le Baron de la Crasse; le Fou de qualité; l'Après-Souper des auberges; les Faux Mosco-*

vites; le Poëte basque; les Femmes coquettes; la Hollande malade; les Fous divertissans, etc. Elles ont été recueillies en 2 vol. in-12, Paris, 1743. C'est à tort qu'on a souvent répété que Poisson imagina le personnage de Crispin, puisque la comédie de *Crispin musicien*, par Hauteroche est antérieure à ses principales pièces. — POISSON (N.), fils aîné du précédent, ayant pris le parti des armes, se distingua en qualité de volontaire, au siége de Cambrai, et y fut tué sous les yeux de Louis XV qui témoigna des regrets de sa perte. — POISSON (Paul), frère du précédent, né à Paris en 1658, fut pendant quelque temps porte-manteau de Monsieur, frère de Louis XIV; mais ayant hérité du goût et du talent de son père pour le théâtre, il lui succéda en 1686, dans l'emploi de Crispin, et fit long-temps les délices du parterre. Il m. à St-Germain en 1735, laissant plus. enfans (v. Gomez) et les deux articles suivans.— POISSON (Philippe), fils du précédent, né à Paris en 1682, mort à St-Germain en 1743, embrassa aussi avec succès la profession de comédien; mais il ne resta que 5 ou six ans au théâtre, où il a donné dix coméd. : *le Procureur arbitre; la Boîte de Pandore; Alcibiade; l'Impromptu de campagne; le Réveil d'Epiménide; le Mariage par lettre de change; les Ruses d'amour; l'Amour secret; l'Amour musicien*; et *l'Actrice nouvelle*. Ces pièces, suivies dequelq. poésies fugitives très-médiocres, forment 2 vol. in-12, Paris, 1741, qui ont été réunis aux ouvr. de Raimond Poisson, 4 vol. in-12, 1743; le *Procureur arbitre* et *l'Impromptu de campagne* sont restés au théâtre. — POISSON (François-Arnoult), frère cadet du précédent, fut reçu au théâtre en 1723 et y obtint pendant 28 ans les plus grands succès. Il m. en 1753 et eut pour success. le fameux Préville.

POISSON. V. BOURVALAIS, LACHABEAUSSIÈRE, MARIGNI et POMPADOUR.

POISSONNIER (PIERRE-ISAAC), méd. et chimiste, né à Dijon en 1720, fut un des prem. qui ouvrit un cours de chimie dans la capitale. Reçu docteur à la Faculté de médecine de Paris en 1746, Il devint successivement associé libre de l'acad. des sciences, membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, prem. médecin des armées, inspecteur-général de la médecine dans les colonies, et m. à Paris en 1798. On a de lui les tomes 5 et 6 du *Cours de chirurgie*, commencé par Col de Villars, 1749-1760, in-8: *Essai sur le moyen de dessaler l'eau de mer*, 1763; *Mem. pour servir d'instruction sur les moyens de conserver la santé des troupes pendant les quartiers d'hiver*, Halberstadt, 1757; *Formulæ generales ad usum nosocomiorum castrensium*, 1758, in-8; *Discours prononcé devant l'acad. impériale des sciences de Pétersbourg*, 1759, in-4: *Discours prononcé au collége royal de France, à l'occasion de la naissance de M. le dauphin*, Paris, 1782, in-4; *Abrégé d'anatomie à l'usage des élèves en chirurgie des écoles de la marine royale*, Paris, 1783, 2 vol in-12. Cet abrégé n'est que la rédaction des leçons de Courcelles, prem. méd. de la marine à Brest. Sue a prononcé l'*éloge* de Poissonnier à la société de médecine en 1798, et on trouve une *notice* sur le même personnage, par Lalande, dans le *Magazin encyclopédique*, 1798, tome 4, pag. 456. — POISSONIER DES PERRIÈRES, frère puîné du précédent, l'un des membres les plus zélés et les plus influens de la société royale de médecine, avait été d'abord médecin par quartier, puis consultant du roi. On a de lui : *Traité des maladies des gens de mer*, Paris, 1767, 1780, in-8; *Traité des fièvres de l'île de St-Domingue*, ibid., 1780, in-8.

POITEVIN (JACQUES), physicien et astronome, né en 1742, à Montpellier, fut nommé membre de la société royale de cette ville, avant l'âge de 23 ans, enrichit de nombreuses observations physiq. et astronomiques les *mém.* de cette même société, ainsi que ceux de l'acad. des sciences, et plusieurs *recueils* scientifiques, et m. dans sa patrie en 1807. On a de lui, outre les travaux académiques dont nous venons de parler, un *Essai sur le climat de Montpellier*, 1803, in-4. M. Martin de Choisy a publ. l'*Eloge* de ce savant, Montpellier, 1808, in-4.

POITIERS. V DIANE et PIERRE DE POITIERS.

POIVRE (PIERRE), intend. des Iles-de-France et de Bourbon, membre de l'acad. de Lyon, né dans cette ville en 1719, se distingua non-seulem. comme habile administrateur, mais aussi comme un des hommes les plus désintéressés et les plus vertueux de son siècle. Son zèle ardent, ses immenses travaux et ses soins infatigables pour réparer les anciens désastres des Iles-de-France et de Bourbon, lui méritèrent la reconnaissance éternelle des habitans de ces contrées, parmi lesquels il demeura 6 ans. De retour en France en 1773, il y reçut le tribut d'éloges dû à ses services et à ses talens; et obtint, avec le cordon de St-Michel, une pension de 12,000 liv. Il m. en 1786, laissant de nombreux MSs., pleins de pensées utiles, de faits d'observations de tout genre, fruit de ses voyages et de ses méditations sur tout ce qui intéresse l'économie sociale. Les *Voyages d'un philosophe*, publiés sous son nom, sont un choix de fragmens tirés de ces MSs. Ils ont eu un gr. nombre d'édit.; la dernière, publiée à Paris en 1797, est précédée d'une *notice* sur sa vie par Dupont de Nemours. L'académie de Lyon mit au concours, *en 1818*, l'*éloge* de Pierre Poivre; et M. Torremberg, avocat, remporta le prix.

POIX (LOUIS de), capucin, de la maison de St-Honoré à Paris, né dans le diocèse d'Amiens en 1714, se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude des langues hébraïque, syriaque et chaldaïque, et conçut le plan d'une nouv. Bible polyglotte, plus parfaite que toutes celles qui existaient à cette époque. Quelques-uns de ses confrères entrèrent dans ses vues, et résolurent de partager ses travaux. L'abbé de Villefroy, savant orientaliste, se mit à la tête de cette entreprise, et en devint le directeur. Le père L. de Poix rédigea, en 1768, un *mém.* à ce sujet, et m. en 1782. Il a publié en outre, *en société* avec ses confrères, Séraphin de Paris, Jérôme d'Arras, etc., les *Prières de Narsès, patriarche des Arméniens*, trad. en lat. et en franç., réimp. à *la suite du mém.* précédent; *Principes discutés pour faciliter l'intelligence des liv. saints*, etc., Paris, 1755-64, 16 vol. in-12; *psalmorum Versio nova*, etc., ibid., 1762, in-12; *nouv. Version des psaumes, faite sur le texte hébreu*, ibid., 1762, in-12; *Réponse à la lettre de M...* (insérée dans le *Journal de Verdun*, fév. 1755), *contre les lettr. de l'abbé de Villefroy*, ibid., 1752, 2 vol. in-12; *Essai sur le livre de Job*, ib., 1768, in-12; *l'Ecclésiaste de Salomon*, trad. de l'héb., ibid., 1771, in-12; *Lettres spirit. sur la paix de l'âme*, ib., 1762, in-12; les *Prophéties d'Habacuc*, trad. de l'héb., ibid., 1775. 2 vol. in-12; les *Prophéties de Jérémie*, etc., ib., 1780, 6 vol. in-12; les *Prophéties de Baruch*, ib, 1788, in-12; *Traité de la joie*, 1768, in-12. Le P. de Poix et ses confrères avaient aussi composé un *Dictionn. arménien, latin, italien et français*, resté MS.

POLAILLON. V. LUMAGUE (Marie de).

POLAN (AMAND), en latin *Polanus*, théologien protestant, né à Oppaw, en Silésie, l'an 1561, m. à Bâle en 1610, a laissé des *comment.* lat. sur Ezéchiel, Daniel et Osée; des *dissert.*, des *thèses*, des *écrits* de controverse.

POLANO (PIERRE) fut élu doge de Venise, après la m. de Michieli, en 1130, et m. en 1148. Les histor. vénitiens le représentent comme un homme d'état prudent et ferme.

POLCASTRO (SIGISMOND de), médecien, né à Padoue vers l'an 1346, enseigna la médecine et la philosophie dans cette ville, et m, en 1440. On

cite, parmi les ouv. qu'il a laissés : *Commentariorum libri tres in Aphorismos Hippocratis; Commentarii in opera Galeni; de Febribus libri duo; de Venenis et eorum Cognitione libri duo; Quæstiones*, etc., Vanise, 1506, in-fol.

POLE ou POOL. V. POLUS.

POLÉMON, philos. académique, né à Athènes, admis au nomb. des disciples de Xénocrate, devint son successeur, ne changea rien à sa doctrine, et m. vers l'an 272 avant J.-C. Ses ouv. étaient sans doute déjà perdus au temps de Laërce, puisqu'il n'en donna pas les titres dans la *vie* de ce philos. Polémon eut pour disciples Arcésilas, Cratès et Zénon, fondateur de la secte stoïque.

POLÉMON Ier, roi de Pont, obtint ce royaume du triumvir Marc-Antoine, et le servit de tous ses moyens dans la guerre contre les Parthes. Lorsque la guerre civile s'alluma entre Octave et Marc-Antoine, Polémon fit marcher des troupes au secours de son protect.; mais la bataille d'Actium ayant décidé du sort et de la vie d'Antoine, il se réconcilia avec Octave, qui lui donna la souveraineté du Bosphore; il la conserva jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 1 de J.-C. Il existe une médaille unique de ce prince, portant au revers une étoile avec la légende de Βασιλεως Πολεμωνος Ευσεβους.— POLÉMON II, son fils, lui succéda, et fut reconnu par l'emp. Caligula en l'an 39 de J.-C.

POLÉMON (ANT.), célèbre sophiste, né à Laodicée dans le 1er S. de l'ère chrét., d'une famille consulaire, ouvrit une école à Smyrne, et mérita par ses talens la bienveillance des emper. Trajan et Adrien. Mais il avait en même temps une telle vanité qu'il se croyait dispensé des moindres égards, même envers les princes et les rois. Il ne nous reste de lui que deux *déclamations*, qui ont été publiées pour la prem. fois en grec par Henri Estienne, avec les *harangues* d'Himerius et de quelques autres rhéteurs, Paris, 1567, in-4. Le P. Poussines a donné une édition séparée des *discours* de Polémon, avec une *version* latine, Toulouse, 1637, in-8. Philostrate, dans la *Vie de Polemon*, cite plusieurs autres *harangues* de ce sophiste; et Fabricius en indique douze, dont il donne les titres dans la *Biblioth. græca*, édit. de 1732.

POLÉMON, physiognomoniste, était Athénien, selon quelques auteurs, et antérieur à Origène, qui l'a cité dans le prem. livre de son ouv. contre Celse. Il nous reste de lui un *Traité de physiognomonie*, pub. pour la première fois par Camille Péruscus à la suite des *Histoires diverses* d'Elien, Rome, 1545, in-4. Fréd. Sylburge l'a ins. depuis dans le 6e vol. des *OEuvres* d'Aristote. Nicolas Petreius, de Corcyre, en a donné une *version* latine dans un *Recueil* de quelq. *opuscules* de Meletius, d'Hippocrate, etc., Venise, 1552, in-4; cette version a été réunie au texte grec dans l'édition des *Scriptores physiognomoniæ veteres*, Altenburg, 1780, in-8.

POLENI (GIOVANNI), célèbre physicien, antiq. et mathémat., né à Venise en 1683, m. à Padoue en 1761, fut membre de l'acad. roy. des sciences de Paris et de presque toutes les soc. sav. de l'Europe. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr., parmi lesquels on cite : *de Motu aquæ mixto libri duo*, Leipsig, 1717, in-4; *de Castellis per quæ derivantur fluviorum latera convergentia*, ib., 1718, in-4; *Prælectio de mathesis utilitate*, ib., 1720, in 4; *Exercitationes vitruvianæ, seu Commentar. criticus de Vitruvii architecturâ*, Venise, 1739, in 4, etc.; une édit. de Frontinus, *de aquæ Ductibus*, avec un *comment.*, pub. à Padoue en 1722, in-4; des *supplémens* aux grands recueils de Grævius et de Gronovius, Venise, 1735, 5 vol. in-f. On peut consulter, pour plus de détails sur ce savant : *Memorie per la vita, gli studj e costumi del sign. Giov, Poleni*, Padoue, 1762, in-4; son *éloge* dans le *Recueil* de l'académie des sciences, année 1763; et le t. 12 des *Vitæ Italorum*, par Fabroni.

POLENTA (GUIDO NOVELLO DA), souverain de Ravenne dans le 14e S., conserva près de 50 ans l'autorité suprême; il la partageait avec ses deux fils Ostasio et Rambert, et avait marié sa fille Françoise à Jean Malatesti, l'un des seign. de Rimini. Le Dante a rendu cette princesse à jamais célèbre, en peignant avec un charme inimitable son amour et ses malheurs, qu'il lui fait raconter à elle-même. Guido de Polenta m. en 1323. Il cultiva la poésie, et l'on trouve de ses rimes dans le *Recueil* d'Allatius, dans la *Poetica* de Trissin, etc. — POLENTA (Ostasio Ier) fut seigneur de Ravenne et de Cervia de 1322 à 1346. Il poignarda son neveu Renaud, fils de Rambert, pour s'emparer de l'entière souveraineté, fut l'allié des marquis d'Este et l'ennemi de l'Eglise, jusqu'au 14 nov. 1346, qu'il mourut asphyxié par la vapeur des charbons allumés dans son appartement. — POLENTA (Bernardino), fils aîné et successeur du précéd. dans le gouvernem. de Ravenne, fut d'abord en butte à la haine de ses frères Pandolfe et Lambert, qui s'emparèrent de lui par trahison, le jetèrent dans un cachot, et se firent proclamer seigneurs de Ravenne. Mais Bernardino, ayant été remis ensuite en possession de son gouvernement, se vengea de ses frères en les faisant mourir. Il devint un odieux tyran, et m. détesté de ses sujets en 1359. — POLENTA (Guido II), fils et succ. de Bernardino, fit oublier autant qu'il était en son pouvoir les cruautés de son père. Il embrassa, en 1382, le parti de Louis Ier d'Anjou. Parvenu à une vieillesse assez avancée, il fut dépossédé par ses trois fils, et jeté dans une prison obscure, où il m., on ne sait à quelle époq. — POLENTA (Obizzo, Ostasio II et Pierre), co-seigneurs de Ravenne, fils et success. de Guido II, après avoir déposé leur père, étaient convenus de gouverner en commun; mais il paraît qu'Ostasio survécut peu à l'attentat par lequel il était parvenu au trône. Pierre étant mort aussi, Obizzo continua de régner jusqu'au 21 janvier 1431. — Son fils, Ostasio III de POLENTA, lui succéda; mais il ne tarda pas à être victime des querelles de ses voisins trop puissans. Les Vénitiens, dont il avait dû tour à tour embrasser et quitter la cause, devinrent ses ennemis les plus cruels; ils s'emparèrent de lui en 1441, et le firent mourir avec sa femme et son fils dans l'île de Candie, où ils avaient été transportés. Ainsi finit la maison de Polenta, après avoir régné 166 ans à Ravenne.

POLENTONE (SECCO ou XICO), littérateur, né à Padoue vers la fin du 14e S., fut nommé chancelier du sénat en 1413, et m. en 1463. Le plus considérable de ses ouvr., intit. *de Scriptoribus illustribus lat. linguæ*, n'a point été pub., mais on en a extrait les *vies* de Sénèque et de Pétrarque. Il a aussi donné : *Lusus ebriorum*, comédie en prose latine, et divers autres ouv. sur lesquels on trouvera des détails dans l'*Historia gymnasii patavini* de Papadopoli et dans la *Biblioth. mediæ et infimæ latinitatis* de Fabricius.

POLHEM (CHRISTOPHE), mécanicien suédois, né en 1661 à Visby, en Gotland, m. en 1751, se distingua par un grand nombre d'inventions aussi ingénieuses qu'utiles. Le canal de Trollhaetta, et le bassin de réparation de Carlscrona ont été établis d'après ses plans. Il était membre de l'acad. des sciences de Stockholm, et a fourni à cette société plus. *mém.* intéressans.

POLI (MARTIN), chimiste, né à Lucques en 1662, mort à Paris en 1714, eut à Rome un laboratoire public de chimie qui fut très-fréquenté. Ayant trouvé un secret concernant la guerre, il vint l'offrir à Louis XIV. Ce prince loua, dit-on, l'invention, donna une pension à l'auteur, et le titre de son ingénieur; mais, préférant l'intérêt du genre humain à son intérêt privé, il ne voulut point se

servir du secret. On a de Poli une apologie des acides sous ce titre : *il Triomfo degli acidi*, Rome, 1706, in-4.

POLICLÈTE. V. POLYCLÈTE.

POLIDORE. V. CARAVAGE.

POLIER (GEORGE de), prof. de grec, de morale et d'hébreu, à Lausanne, où il naquit en 1675, m. vers 1760, a laissé : *Pensées chrétiennes*, 1747, in-8 ; *Systema antiquitatum hebraïcarum rhetorica sacra; Nouveau-Testament mis en catéchisme*, Amsterdam, 1756, 6 vol. in-8. — Ant. de POLIER de ST-GERMAIN, parent du précéd., né à Lausanne en 1705, m. en 1797, a laissé les ouvr. suiv. : *du Gouvernement des Maures*, Lausanne, 1784, in-8 ; *Essai sur le projet de paix perpétuelle*, ib., 1788, in-8 ; *Coup d'OEil sur ma patrie*, ib., 1795, in-8. — POLIER (Ant.-Louis-Henri de), de la famille des préc., colonel dans l'Inde, membre de la soc. asiatique de Calcutta, né à Lausanne en 1741, étudia à fond la religion et l'histoire des Indous, et rapporta en Europe de nombreux MSs, d'où l'on a tiré l'ouv. intit. : *Mythologie des Indous*, publ. à Paris en 1809, 2 vol. in-8. Polier s'était fixé en 1792 dans une propriété qu'il avait achetée aux environs d'Avignon ; il y fut attaqué par une bande de brigands, et périt sous leurs coups le 9 février 1795. La riche collection de peintures indiennes et de MSs. orientaux qu'il avait formée dans l'Inde échappa heureusement au pillage, et la Biblioth. du Roi acquit ensuite ces MSs., au nombre de 42.

POLIGNAC (MELCHIOR de), card., né au Puy en Velay, en 1661, d'une très-ancienne maison d'Auvergne, obtint une grande célébrité par ses talens politiques et son mérite littéraire. Chargé d'abord d'importantes négociations à Rome en 1689, il fut nommé en 1693 ambassad. en Pologne, et fit élire roi de ce royaume le prince de Conti en 1696. Cette élect. n'ayant point eu son effet, Louis XIV envoya son mandataire en exil, et l'y retint pend. 4 années. Rappelé à la cour en 1702, Polignac y reparut avec un nouvel éclat, fut nommé auditeur de Rote en 1706, plénipotentiaire en Hollande dans les années 1710, 1712 et 1713, et obtint à son retour, avec le chapeau de card., le titre de maître de la chapelle du roi. Exilé de nouveau pendant la régence, il ne fut rappelé qu'en 1721. Il alla à Rome en 1724 pour l'élection de Benoît XIII, et y resta pendant 8 ans chargé des affaires de France. Il revint enfin en 1730 jouir du repos que semblait réclamer sa vieillesse, et m. à Paris en 1741. Il avait été nommé archev. d'Auch, en 1726, et fait commandeur des ordres du roi en 1728. Les honneurs littéraires s'étaient aussi accumulés sur sa tête. Après avoir remplacé Bossuet à l'acad. franç. en 1704, il fut nommé membre de l'académie des sciences en 1715, et de celle des belles-lettres en 1717. On a de lui le poëme intit. *Anti-Lucretius, seu de Deo et Naturâ, lib. IX*, pub. en 1745, 2 v. in-8, trad. en franç. par Bougainville, Paris, 1749, 2 vol. in-8 ; et en vers ital., par F.-M. Ricci, 1767, 3 vol. in-4. « Brillant orateur dans les langues lat. et franç., estimé comme poète (en latin seulement), dit un biographe, le cardinal de Polignac s'occupait encore avec succès de physique, de mathém. et d'antiq. » Son *éloge* a été composé par M. de Boze (*Recueil* de l'académie des inscriptions) ; par M. de Mairan (*Recueil* de l'acad. des sciences) ; par le P. Charlevoix (*Mém. de Trévoux*, juin, 1742) ; et sa *vie* a été publiée par le P. Chrys. Faucher, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

POLIGNAC (YOLANDE-MARTINE-GABRIELLE DE POLASTRON, duchesse de), gouvernante des enfans de France, avait épousé en 1767 le comte Jules, depuis duc de Polignac, mort en Russie en 1817. Les grâces dont elle était douée, et la solidité de son esprit, lui gagnèrent l'amitié de la reine Marie-Antoinette. Elle jouit du plus haut crédit auprès de cette princ.; mais bientôt l'envie et la calomnie se déchaînèrent contre elle ; et lorsque la révolution éclata, on lui attribua une partie des maux qui pesaient sur la France. Obligée de se soustraire à la fureur populaire, Mme de Polignac se rendit à Vienne avec sa famille, et m. dans cette ville le 9 déc. 1793, à l'âge de 44 ans.

POLINI (l'abbé CHARLES), né à Brescia en 1688, m. en 1756, a pub., avec le P. Ansaldi, *de juris divini et naturalis Origine*, Brescia, 1750.

POLINIER (J.), ecclésiastique, né à Pézénas en 1646, m. en 1727, a pub. : *Explication littérale et morale des évangiles de St Matthieu et de St Marc, de St Luc et de St Jean*, 1699, 1702, 5 vol. in-8 ; *Paraphrase courte*, ou *Traduction des psaumes de David avec des argumens et des réflexions*, Paris, 1698, 3 vol. in-12

POLINIÈRE (PIERRE), physicien, né à Coulonces (Normandie) en 1671, cultiva d'abord les mathématiq., et publia des *élém.* de cette science en 1705. Entraîné ensuite vers l'étude de la physique et des autres sciences naturelles, il résolut de les ramener à l'expérience, suivant le système de Bâcon et de Descartes, et il ouvrit à cet effet au collège d'Harcourt un cours de physique expérimentale. Les savans donnèrent de justes éloges à cette entreprise nouv., qui eut le plus gr. succès. Le duc d'Orléans, régent, et le jeune roi Louis XV, assistèrent successivement aux leçons de Polinière, ainsi que toute la cour. Uniquem. occupé des progrès de la science, le professeur ne pensa jamais à ses intérêts particuliers, et m. en 1734. *Si on ne* doit pas le placer parmi les hommes qui ont fait faire de grands pas à la physique, il faut du moins lui accorder le mérite d'avoir bien saisi les idées des autres, et de les avoir traduites en expériences. Il fut le prédécesseur de l'abbé Nollet (*v.* ce nom), qui lui doit beaucoup. On a de Polinière, outre les *Elém. de mathémat.* dont nous avons déjà parlé, et qui sont peu estimés, un cours d'*Exper. de phys.*, dont la 5e édit. parut en 1741, 2 vol. in-12.

POLISIUS (MELCHIOR), médecin, de l'école de Padoue, né en 1600 à Jauer, dans la Silésie, vint se fixer à Francfort-sur-l'Oder, où il m. en 1671, après avoir rempli une chaire de médec. pendant 30 ans. On ne connaît de lui que 4 *opusc.* académ., sans intérêt. — SAMUEL-GODEFROY, son fils, m. en 1700, médecin de la ville de Francfort-sur-l'Oder, lieu de sa naissance, et membre de l'académie des curieux de la nature, sous le nom d'*Homère*, a fourni aux *mém.* de cette société savante un certain nombre d'observations. L'un de ces opuscules fut ensuite publié à part sous le titre suivant *Myrrhologia, seu myrrhæ Disquisit., curiosa*, Nuremberg, 1688, in-4.

POLITI (LANCELOT). V. CATARINO.

POLITIEN ou POLIZIANO (ANGE), célèbre littérateur italien, né en 1454 à Monte-Pulciano en Toscane, professa avec un grand succès la littérature grecque et latine à Florence, obtint par ses talens la faveur des Médicis, qui le comblèrent de biens, et m. en 1494. On a de lui : *Hist. de la conjuration des Pazzi* (en lat.), Florence, 1478, in-4 ; Naples, 1769, in-4 ; une traduction latine d'*Herodien* ; un livre d'*épigr.* grecques ; la traduction latine de plusieurs poètes et historiens grecs ; deux livres d'*épîtres* latines ; quelques petits *Traités de philosophie* ; un *Traité de la colère*; *commentaires* sur les *Pandectes* de Justinien ; quatre *poèmes* bucoliques, tous en latin, et d'autres ouvr.; *Canzoni a ballo*, imp. avec celles de Laurent Médicis, Florence, 1568, in-4 ; *Stanze*, 1537, in-12 ; 1759, in-8, et d'autres ouv. italiens. Le recueil des *OEuv.* de Politien a paru à Bologne en 1494, in-4. Il a été réimprimé à Venise en 1498, in-fol.; Lyon, 1545, 2 v. in-8 ; Bâle, 1553, in-f., etc. — Quatre autres écrivains ont porté le nom de POLITIEN ou POLIZIANO. — Bartolomeo POLIZIANO, qui fut l'un des secrétaires du pape Martin V, et contemporain de

Léonard Arétin, du Pogge et de Francesco Barbaro. Ils en ont parlé comme d'un littérat., connu alors par des poésies et d'autres product. — Giov.-Angelo POLIZIANO, né aussi à Monte-Pulciano, et qui vint enseigner la logique à Poitiers vers le commencement du 17e S. — Antonio-Lorenzo POLIZIANO, qui, après avoir professé la logique à Pise, se fixa à Padoue en 1604, et publia un dialogue *de Risu*; un traité *de Cœlis eorumque Motibus*, et un livre *de Naturâ logicæ*. — Giovanni-Maria POLUZIANO ou POLIZIANO, en latin *de Pollucüs*, religieux carme, savant théologien, qui florissait vers 1490, a laissé : *Vita del B. Alberto da Trapani e i suoi miracoli*, publ. par Surius, dans ses *Vies des Saints; Constitutiones carmelitarum*, Venise, 1499; *Vexillum et Mare magnum ordinis carmeliti; Orationes, Epistolæ, Sermones quadragesimales*, etc.

POLITIUS (ANT.), médecin sicilien, m. postérieurement à 1625, après avoir exercé son art à Palerme, où il devint médecin de l'inquisit., a laissé, entre autres ouvrages : *de quintâ Essentiâ solutivâ*, etc., Palerme, 1613, in-4; *Apologia de anevrysmate prætenso pro marchione de Yeraci*, ibidem, 1620, in-4; *de Febrib. pestil. grassantibus Panormi Consulatio*, ibid, 1625, in-4.

POLLAIUOLO (ANTOINE), peintre, sculpteur, orfévre et graveur, né à Florence en 1426, mort en 1498, a laissé un grand nombre d'ouvrages dans les différens genres qu'il avait embrassés. On cite de lui (en peinture), le portrait de *Poggio*, qu'il fit d'après nature, et le tableau de *Saint-Sébastien*, dans la chapelle des Pucci; plusieurs bas-reliefs en argent pour l'autel de l'église de Saint-Jean à Florence; le *Mausolée* (en bronze) de *Sixte IV*; et les planches suiv., gravées au burin : *Hercule étouffant Antée*, in-8; *Hercule emportant une colonne*, in-8; *Combat de dix hommes nus à l'épée*, d'une grande dimension en travers, et connu des amateurs sous le nom de *gli Ignudi*.

POLLAIUOLO (SIMON). V. CRONACA.

POLLICH (JEAN-ADAM), naturaliste allemand, né en 1740 à Lautern, mort en 1780, consacra dix années à parcourir le Palatinat pour recueillir tous les élémens d'une *flore* de ce pays, et publia cet ouvrage sous le titre de *Historia plantarum in Palatinatu electorali sponte nascentium*, etc., Manheim, 1776, 3 vol. in-8. Il s'occupa aussi d'entomologie, et nous avons de lui : *Beschreibung einiger insecten*, etc., ou *Description de quelques insectes non décrits par Linné, et qui se trouvent dans les environs de Weilbourg* (dans les *Mém.* de la société économique du Palatinat pour 1779); *Descriptio insectorum palatinorum* (nouv. Actes de l'académie des curieux de la nature, t. 7). — Martin POLLICH, surnommé *Mellerstadius*, du nom de son lieu natal, dans la Franconie, accompagna en 1493 dans la Terre-Sainte, comme méd., Frédéric III, électeur de Saxe, à qui il sauva la vie dans un gr. danger. Revenu en Europe, il professa d'abord à Leipsig, puis devint rect. de l'université de Wittemberg lors de sa fondation (1502), par ce même électeur. Il y remplit successivement les chaires de théologie scholastique et de médecine, jusqu'à sa mort, arrivée en 1513. Supérieur à son époque, il attaqua avec force l'arabisme alors dominant dans les écoles, et, entre autres écrits de controverse sur ce sujet, il a laissé *Responsio ad superadditos errores Simonis Pistorii de malo franco*, Leipsig, 1701, in-4.

POLLINI (JÉROME), religieux de l'ordre de St-Dominique, né à Florence, mort en 1601, a laissé *Istoria ecclesiastica della rivoluzione d'Inghilterra, in quattro libri, ne' quali si tratta di quello ch'è avvenuto in quell' isola da che Arrigo ottavo commenciò a pensare di repudiar Caterina, sua legitima moglie, infino a quelli ultimi anni di Lizabeta, ultima sua figliuola, raccolta da gravissimi scrittori, ne meno di quella nazione che d'altre*, Rome, 1594, 1 vol. in-4. La reine Elisabeth fit brûler cet ouvrage. Il y en eut une seconde édition à Bologne, aussi in-4. On a encore du même aut. *Vita della B. Margherita di Castello, suora del terzo ordine di S. Domenico*, Pérouse, 1601, in-8.

POLLION (CAIUS ASINIUS), l'un des plus célèbres orateurs du barreau de l'ancienne Rome, s'attacha d'abord à Pompée, comme tous les sincères amis de la république; mais plus tard la nécessité le jeta, contre son inclination, dans le parti de César, qu'il suivit dans les champs de Pharsale. Après la m. de ce grand homme, il se rangea sous les drapeaux d'Antoine, qui lui donna le commandement des légions stationnées dans les environs de Mantoue. Ce fut dans ce poste qu'il eut le bonheur de sauver les jours et la fortune de Virgile, dont il devint le premier protecteur. Nommé consul l'an de Rome 714 (40 ans avant J.-C.), il fut contraint, par les vexations continuelles des triumvirs, d'abdiquer la même année. Il fut envoyé cependant contre les Dalmates révoltés, leur enleva la ville de Salone, et obtint à son retour les honneurs du triomphe. Bientôt, rebuté de servir Antoine, il cessa de prendre part aux affaires publiq. On présume que ce fut alors qu'il entreprit d'écrire l'histoire des guerres civiles. L'on sait qu'Horace tenta de le détourner de ce projet par une ode magnifique. Pollion recommença, sous Auguste, à fréquenter le barreau, et ouvrit une école de déclamation. Il m. à sa maison de campagne de Tusculum, vers l'an 756 (la 3e année depuis J.-C.), à l'âge de 80 ans. Il est le premier qui ait établi dans Rome une bibliothèq. ouverte à tout le monde. Outre l'*Hist. des guerres civ. de Rome*, en 27 *liv.*, il avait composé un grand nombre de *harangues*, des *tragédies*, et un *livre* contre l'historien Salluste; mais il ne nous reste de lui que trois *lettres*, parmi celles de Cicéron. — POLLION (Trebellius), l'un des écrivains de l'*Hist. auguste*, florissait à Rome, sous le règne de Constance Chlore, vers l'an 300 de notre ère. Il ne nous reste de ses écrits qu'une partie, qui comprend la fin du *règne* de Valérien, les *vies* des 2 Gallien, celles des 30 tyrans qui se disputèrent tour à tour l'autorité sous ces princes, et enfin la *vie* ou plutôt le *panégyrique* de Claude-le-Gothique, aïeul de Constance. Malgré de grands défauts, son *Hist.* est précieuse par une foule de détails qu'on chercherait vainement ailleurs. On la trouve à la suite des *fragmens* de J. Capitolin, dans le recueil des *Historiæ augustæ Scriptores*.

POLLNITZ. V. POELLNITZ.

POLLUCHE (DANIEL), historien et antiquaire, né à Orléans, en 1689, d'une ancienne famille de cette ville, s'appliqua dès sa jeunesse à recueillir et étudier les monumens qui pouvaient servir à faire connaître ou illustrer sa patrie. Il avait conçu, et commençait à exécuter le plan d'un grand travail sur la province de l'Orléanais; mais il ne put terminer cette entreprise, et m. en 1768. On a de lui *Descr. de la ville et des environs d'Orléans*, avec des *remarq. hist.*, Orléans, 1736, in-8. M. Beauvais de Préau, neveu de l'auteur (et père de l'auteur de cet article), en donna une édition nouvelle sous le titre d'*Essais historiq. sur Orléans*, ibid., 1778, in-8, précédés d'une *notice* sur la *vie* de Polluche, avec le *catalogue* de ses ouvrages, dont plusieurs sont restés inédits. Nous citerons encore les opuscules suivans : *Dissert. sur une médaille de Posthume*, 1726, in-12; *Descript. de l'entrée des évêq. d'Orléans*, 1734, in-8; *Dissertat. sur le GENABUM* (de D. Duplessis), avec des *remarq.* sur la Pucelle d'Orléans, 1750, in-8; *Problème histor. sur la Pucelle d'Orléans*, 1750, in-8; plus. autres *dissertat.*, insérées dans *le Mercure*, et les *Mém.* de Trévoux.

POLLUX, frère de Castor. V. CASTOR.

POLLUX (JULIUS), grammairien et sophiste cé-

lèbre du siècle de Marc-Aurèle, né vers la fin du règne d'Adrien à Naucratis, en Egypte, vint à Rome s'initier, sous Adrien de Tyr, aux secrets de l'art oratoire, ou plutôt de l'art sophistique. Il balança bientôt la réputation de son maître, vit accourir à ses leçons une foule de disciples, et fut choisi par le sage Marc-Aurèle pour être un des instituteurs du jeune Commode. A la m. d'Adrien de Tyr, il fut honoré par son élève, devenu emper., de la chaire d'éloquence d'Athènes, que l'on n'avait coutume d'accorder qu'aux sophistes les plus distingués de leur siècle. C'est là que Pollux m. à l'âge de 58 ans, peu de temps après la m. du prince, son protect. Il laissait un assez grand nomb. d'ouv., dont Suidas nous a transmis les titres, mais parmi lesquels nous ne citerons que son *Lexique*, en 10 liv., dédié à Commode, et connu sous le nom d'*Onomasticon*. Ce liv., le seul du genre onomasticographique, et le seul de Pollux que nous possédions aujourd'hui, a eu plus. éditions; mais il n'en est qu'une dont on puisse se servir, c'est celle de Wetstein, faite par Lederlin et Hemsterhuys, Amsterdam, 1706, 2 v. in fol. — POLLUX (Julius), hist. grec, souvent confondu avec le grammairien dont l'article précède, lui est pourtant postér. de plus de deux siècles, puisqu'il florissait sous le règne de Valens, dans l'Orient. Il est aut. d'une *chronique* qui commence à l'origine du monde, et dont le texte grec a été mis au jour, pour la prem. fois, accompagné d'une version latine, par Ignace Hardt, sous ce tit. *Historia physica, seu Chronicon ab origine mundi usque ad Valentis tempora, cum lectionibus variis et notis*, Munich, 1792, in-8 de 423 pages. J.-B. Bianconi en avait déjà donné une traduction lat., Bologne, 1779, in-fol. de 209 pages, sous ce tit.: *Anonymi scriptoris Historia sacra ab orbe condito ad Valentinianum*, etc.

POLO (MARCO), en français *Marc Paul*, voyag. vénitien, né vers 1250, est célèb. par la singularité de ses aventur., l'étendue des pays qu'il parcourut, et l'influence qu'eut la relation de ses voyages sur les progrès de la navigation et du commerce. Fils d'un noble vénitien, qui avait embrassé la carrière du commerce et voyagé long-temps en Orient, il accompagna son père et son oncle dans une nouv. excursion qu'ils entreprirent en 1271. Après avoir séjourné en Tartarie et en Chine, parcouru l'Océan indien, visité plus. contrées de l'Inde, de la Perse, de l'Asie-Mineure, Marc Paul revint à Venise avec sa famille en 1295, et reçut peu de mois après le commandement d'une des galères de la flotte vénitienne, que la république venait d'équiper pour repousser l'agress. des Génois. Blessé et fait prisonn. dans cette campagne, notre voyageur fut conduit à Gènes, où, pour charmer les ennuis de sa captivité, il dicta à l'un de ses compagnons d'infortune la relation de ses voyag. Ayant enfin obtenu sa liberté, après de longues et infructueuses sollicitations de sa famille, il revint à Venise, s'y maria, et m. vers l'an 1323. La *relation* des voyages de Marc Paul, écrite en 1298, et dont il circula d'abord plus. copies, fut traduite en div. langues, et lue avec avidité dans le 14e S., bien qu'on y ajoutât peu de foi. Il existe un certain nomb. de MSs., tant de l'original que des traductions, dans les principales bibliothèques de l'Europe. La prem. des éditions (traduction latine) parut in-4, sans date, mais présumée imp. à Rome ou à Venise en 1484; et la meilleure de ces mêmes édit. latines est celle d'André Muller, Berlin, 1671, in-4. Les éditions en italien ou en dialecte venit. sont les plus nombreuses. La prem. fut publ. à Venise en 1496, in-8. La meilleure des traductions italiennes est celle qui parut à Venise en 1553 et 1583, in-fol., dans le t. 2 de la *Collect.* de Ramusio. Il existe une traduction portugaise, deux espagnoles, trois allemandes, trois françaises (la meilleure et la plus récente est celle publiée en 1824, dans le t. 1, in-4, du *Recueil de voyages et Mém. de la société de géographie*, précédés d'une *introduct.*, par M. Roux, memb. de cette société); enfin, sept traductions anglaises, dont la meilleure est celle de M. Marsden, 1818, in-4.

POLO (GASPAR GIL). V. GIL POLO.

POLOGNE (la), appelée anciennement Scythie d'Europe, n'eut point de rois avant le 6e siècle de l'ère vulgaire. Ses habitans, jusque-là barbares et sans lois, étendirent leurs conquêt., ou plutôt leurs brigandag., du Tanaïs à la Vistule, et du Pont-Euxin à la mer Baltique, et envahirent même la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la Misnie, la Poméranie et les marches brandebourgeoises. Ils prirent le nom de Polonais vers 550; mais, à partir de cette époque, chaq. siècle amena pour eux la perte de quelqu'une des provinces conquises par leurs pères. En 551, Leck, Lesko ou Lech, frère d'un duc de Bohême, entreprit de les arracher à leurs habitudes vagabond., et y réussit. Gnesne, la prem. ville de Pologne, prit la place d'une forêt, et Leck devint, sous le tit. de duc, le chef de la nation qu'il venait de créer. Il ne laissa point de postérité, et, après sa m., le gouv. fut remis entre les mains de douze puissans seigneurs, dont l'administration ne fut pas sans gloire. Mais la mésintelligence de leurs successeurs détermina le peuple à élire Cracus ou Grack, seul duc, l'an 700. L'empereur Othon III donna, en 999, le tit. de roi à Boleslas, qui n'avait porté jusqu'alors que celui de duc, comme ses prédécesseurs, et qui crut devoir faire hommage à l'empire de sa nouv. couronne. Quelques années après, le pape Sylvestre II conféra aussi le tit. de roi au prince polon., prétendant qu'il n'appartenait qu'au pape de le donner. Les peuples de Pologne mirent d'accord l'empire et la saint siége en s'emparant de de la puissance élective. Le gouvernem. fut mixte, et les élémens qui le composèrent furent la monarchie et l'aristocratie. La masse de la nation n'y entra pour rien. Aussi, malgré le territoire considér. sur lequel elle s'étendait, cette républiq., dont les nobles étaient le seul appui, se trouva sans force intér., sans places de défense, presque sans armée, et livrée à des dissensions intestines qui la perdirent. L'Autriche, la Prusse et la Russie ouvrirent les yeux sur cette proie si riche, et en firent un premier partage entre elles en 1772. Elles achevèrent leur ouv. en 1796, malgré les généreux efforts des patriotes, dont Kosciuszko fut le héros (*v.* CATHERINE II, FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, KOSCIUSZKO et JOS. PONIATOWSKI). Les victoires et les promesses évasives de Buonaparte firent concevoir un moment aux Polonais, en 1806, l'espérance de sortir de l'état d'humiliat. où ils étaient tombés; mais le traité de Tilsitt (9 juillet 1807) vint détruire toutes ces illusions. Aux termes de ce traité, la ville de Dantzig fut déclarée libre. Une portion des provinces, usurpées jadis par la Prusse, fut érigée en duché de Varsovie. Le reste de ces provinces fut annexé au nouveau royaume de Westphalie, créé pour Jérôme Buonaparte; mais, loin d'enlever à la Russie et à l'Autriche les provinces que les partages antérieurs leur avaient données, le traité accrut la part de la Russie, et maintint dans son intégrité celle de l'Autriche. Le duché de Varsovie, qui composa seul la nouvelle Pologne, fut donné à l'élect. de Saxe, et demeura réellement un départem. de la France. La guerre qui éclata en 1809 entre Buonaparte et l'Autriche eut pour résultat de donner à la Pologne, par le traité de Vienne, un agrandissement sensible, mais non le bonheur ni la liberté. En 1812, lors de la guerre de Russie, les malheureux Polonais se levèrent de nouveau pour reconquérir leur indépendance, et implorèrent l'appui du conquérant, qui avait besoin d'eux, et leur répondit par des promesses insignifiantes. Ils n'en montrèrent pas moins de zèle pour sa cause dans l'épouvantable déroute de 1813 (*v.* Joseph PONIATOWSKI). Ils espéraient sans doute que la fortune reviendrait se pla-

rer sous les drapeaux derrière lesquels eux-mêmes n'avaient jusque là trouvé que de la gloire, et qu'enfin Napoléon s'acquitterait envers leur patrie de tout le sang qu'ils avaient versé pour lui. Les événemens de 1814, et le congrès de Vienne qui en fut la suite, leur firent expier cette confiance et ce dévouement. Par une résolution arrêtée entre les puissances, le duché de Varsovie, à l'except. de quelq. provinces, fut réuni à l'empire de Russie; la portion du même duché accordée à la Prusse prit le nom de *grand-duché de Posen*. La propriété des salines de Wieliezka fut cédée à l'Autriche; Cracovie fut déclarée ville libre et neutre sous la protection des trois puissances. L'empereur Alexandre, devenu possesseur à titre souverain de la plus grande partie de ce malheureux état, qui prit la qualification de royaume, devait, selon le traité de Vienne du 9 juin 1815, maintenir dans le nouv. roy. la *constitut. existante*, et lui laisser, comme état séparé des autres possess. de l'empire russe, une *administration distincte*. De plus, il avait annoncé qu'une *extension intérieure* serait donnée au roy. de Pologne, et d'avance il avait reçu à cet égard le consentem. de l'Autriche et de la Prusse. Enfin, par le même traité, une 3e condition était imposée en commun aux trois puissances, savoir : d'accorder une *représentation* et des *institutions nationales* aux *autres* Polonais leurs sujets respectifs (c.-à-d., pour ce qui concerne la Russie, à la Lithuanie, la Volhynie, la Podolie et l'Ucraine). D'abord, et tant qu'Alexandre marcha dans la voie libérale où il prétendait à diriger l'Europe, nulle plainte ne s'éleva contre l'inexéc. des 2 dern. clauses; mais, bientôt débordé, l'autocrate recula à la vue des progrès de l'esprit de liberté, et dès lors il s'appliqua avec mesure et habileté à étouffer chez ses nouveaux sujets toute pensée d'indépendance. Son successeur se lança plus hardiment dans les mêmes voies. Mais, outre que la violation des garanties stipulées en faveur de la nationalité de leur pays entretenait une irritation très-vive parmi les patriotes polonais, leur mécontentement fut encore augmenté par les rigueurs qui signalèrent l'administration du prince Constantin, frère de l'autocrate et vice-roi de Pologne. La fermentation était au comble dans Varsovie lorsque, à la nouvelle de la révolution qui venait de s'effectuer en trois jours à Paris, le gouvernement russe, craignant avec raison la contagion de l'exemple, y dirigea des forces pour comprimer au besoin le soulèvem. des patriotes. Rapide comme l'éclair, l'insurrection y éclata sur l'annonce même de ce déploiement de forces, qu'on disait être destiné à menacer la France. Dans la nouvelle lutte qu'elle soutint contre ses dominateurs, l'héroïque Pologne s'attendait à quelq. chose de plus que la sympathie des peuples libres et des gouv. constitut.; mais l'histoire montrera un jour si la bonne volonté de ceux-ci ne fut pas paralysée par l'ardeur indiscrète de ces libéraux cosmopolites qui, dans un langage plus que violent, sommèrent ces gouvernemens de remplir vis-à-vis des insurgés polonais l'engagement qu'eux-mêmes avaient pris de les secourir. On ne s'attend pas plus à trouver ici le tableau de cette mémorable insurrection qui pour dix mois rendit à la Pologne une existence convulsive, qu'on ne peut espérer de nous le récit des faits militaires dont elle a laissé le brillant souvenir. Disons seulem. que, si le souvenir de Kosciuszko encore vivant dans la génération de 1830 y a fait surgir tant de héros, l'exemple de ces derniers finira par créer, dans une autre génération, des libérateurs à la Pologne : en attendant, sa nationalité reste garantie par des traités que ne sauraient abroger ni les rescrits ni les ukases, pas même le *statut* prétendu *organique* du 26 février 1832 : or on sait que l'objet de ce statut, applicat. du droit de la victoire dans sa plus grande extension est d'effacer en Pologne jusqu'aux traces de nationalité; et que la terreur et les colonies militaires sont le régime par lequel on prétend opérer la fusion.

Liste des ducs et rois de Pologne, avec les dates de leur avènement. (*N. B.* Leur histoire ne commence à être assurée que vers le milieu du 9e S.) :

DUCS.

550	Leck Ier.	999	Boleslas Ier.
700	Grack ou Cracus, Leck II.	1025	Micislas II.
		1037	*Interrègne.*
740	Venda, reine.	1041	Casimir.
	Les douze Palatins gouvernent.	1058	Boleslas II.
		1081	Uladislas.
760	Premislas ou Lesko Ier.	1102	Boleslas III.
		1138	Uladislas II.
	Interrègne.	1146	Boleslas IV.
804	Lesko II.	1173	Micislas III, *déposé.*
810	Lesko III.	1177	Casimir II.
815	Popiel Ier.	1194	Lesko V.
823	Popiel II.	1200	Micislas III, *rétab.*
	Interrègne.	1200	Lesko V, *rétabli.*
842	Piast.	1202	Uladislas III.
861	Ziemovit.	1206	Lesko V, *rétabli pour la 3e fois.*
892	Lescot IV.		
913	Ziemomislas.	1227	Boleslas V.
954	Micislas Ier, *qui se fait chrét.* en 966.	1279	Lesko VI.
		1289	*Interrègne*

ROIS.

1295	Premislas II.	1572	*Interrègne*
1296	Uladislas IV, *dép.*	1574	Henri d'Anjou.
1300	Venceslas III, *de Bohême.*	1576	Etienne Battori, *pr. de Transylvanie.*
1304	Uladislas IV, *rétab.*	1587	Sigismond III, *roi de Suède.*
1333	Casimir III, *le Gr.*		
1370	Louis, *r. de Hongr.*	1632	Uladislas VII.
1382	*Interrègne.*	1648	Jean-Casimir.
1386	Uladislas V Jagellon, *duc de Lithuanie*, et Hedwige.	1669	Michel Ier.
		1674	Jean Sobieski.
		1697	Fréd.-Auguste Ier.
1434	Uladislas VI.	1704	Stanislas Ier.
1445	Casimir IV.	1709	Frédéric-Auguste, *rétabli.*
1492	Jean-Albert.		
1501	Alexandre.	1733	Stanislas, *élu de nouv. Il abdique.*
1506	Sigismond Ier.		
1548	Sigism. II Auguste.	1733	Fréd.-Auguste II.

— (1764) Stanislas-Auguste. Il abdique en 1795, et la Pologne est partagée entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. — (1807) Le duché de Varsovie, formant un cinquième de l'ancienne Pologne, est cédée par le roi de Prusse à Frédéric-Auguste III, roi de Saxe. — (1814) Par décision du congrès de Vienne, la Pologne est de nouveau érigée en royaume et placée sous l'autorité souver. de l'emper. de Russie, à condition que sa nationalité demeure assurée sous de certaines garanties politiq., dont la violat. motive, en 1830, une révolution qui pour quelq. mois rend l'indépendance à la Pologne. Après une lutte trop inégale et que l'héroïsme seul peut prolonger, elle retombe, en 1831, sous la dominat. russe, mais sans préjudice, vis-à-vis des puissances de l'Europe, des condit. stipulées en sa faveur au congrès de Vienne.

POLTROT DE MÉRÉ (JEAN), gentilhomme de l'Angoumois, né vers 1525, suivit d'abord en Espagne le baron d'Aubeterre, fit le métier d'espion pendant la guerre entre les deux nations, s'attacha ensuite à Soubise, devint un des plus zélés partisans du parti protestant, et se fit, en 1563, l'assass. du duc de Guise, alors au moment de réduire Orléans. Arrêté dès le lendemain, il fut livré au parlement, qui le condamna à être déchiré avec des tenailles ardentes, tiré à quatre chevaux, et écartelé.

POLUS (RENAUD POLE ou POOL, plus connu sous le nom de), cardinal, archev. de Canterbury, légat apostol., en Anglet., né en 1500 à Stowerton-Castle, dans le comté de Stafford, était proche parent des rois Henri VII et Édouard IV. Henri VIII eut d'abord pour lui de l'amitié; mais Polus ayant écrit contre son changement de religion, ce prince le persécuta, mit sa tête à prix, et fit condamner à mort sa mère, son frère, et plusieurs de ses amis.

302*

Le pape Paul III lui donna des gardes. A la mort de ce pontife, Polus eut beaucoup de voix pour lui succéder; mais il fut exclu par la brigue des vieux cardinaux. Après avoir été employé dans diverses légations et avoir présidé au concile de Trente, il retourna en Angleterre sous le règne de la reine Marie, qui le fit archevêque de Canterbury et président du conseil royal. Cet illustre prélat mourut à Londres en 1558. On a de lui : *Pro unitate eccles. ad Henricum VIII*, Rome, sans date, in-fol.; *Orazione della pace a Carlo quinto*, ibid, 1558, in-4; *De concilio*, ib., 1562, in-4; Louvain, 1567, in-fol.; *De summi pontificis officio et potestate*, ib., 1569, in-8; *Reformatio Angliæ*, Rome, 1556, 1562; Louvain, 1569, in-8; *Tractatus de justificatione*, ibid, 1569; enfin plus. *discours*. Sa *vie* a été écrite en ital. par Beccadelli et par le card. Guerini (Brescia, 1744-47, 5 vol. in-4, avec plus. *lettres*); et en anglais par Th. Philips, 2e édit., Londres, 1769, 2 vol. in-8.

POLYBE, célèbre histor. grec, fils de Lycortas, chef de la ligue achéenne après Aratus et Philopœmen, fut désigné avec son père, l'an 181 av. J.-C., pour faire partie de l'ambassade qui devait être envoyée à Ptolémée Epiphane. C'est sur ce fait, bien établi, que le savant Daunou place la naissance de Polybe de 210 à 200 av J.-C. Plutarque nous apprend qu'il fut formé aux fonct. publiq par les leçons et les exemples de Philopœmen, et qu'aux funérailles de ce grand homme il porta l'urne qui renfermait ses cendres. Dans le seul ouv. qui nous reste de Polybe on voit, entre autres choses, que, lors de la guerre qui éclata entre les Romains et Persée, roi de Macédoine, il fut d'abord d'avis, ainsi que son père, de garder la neutralité, et que néanmoins il prit, en 174, le command. d'un corps de cavalerie achéenne envoyé au secours des Romains. Plus tard, l'an 166, il vint à Rome avec mille de ses compatriotes, accusés, ainsi que lui, de s'être montrés peu dévoués à la cause des Romains dans cette même guerre de Macédoine. Tandis que ses compagnons d'infortune étaient exilés et dispersés dans les villes d'Italie, il obtint seul la permission de rester à Rome, grâce aux bons offices des deux jeunes fils de Paul-Emile. Il s'attacha aux deux frères, surtout à Publius Æmilianus Scipion, le futur destruct. de Carthage et de Numance, et le forma, non comme pédagogue, mais comme ami, à toutes les vertus : ce témoignage lui a été rendu par plus. historiens. Il y avait près de 17 ans qu'il était à Rome, lorsqu'en sa faveur, par les sollicitat. de son jeune ami auprès de Caton, et les instances de celui-ci auprès du sénat, les Achéens obtinrent enfin la liberté de retourner dans leur patrie (l'an 150). Polybe voyagea alors en Afrique, en Espagne, dans les Gaules, et sur les mers qui environnent ces contrées, dans le but de corriger les fautes des descript. pub. par les anciens, et d'offrir aux Grecs de plus sûres connaissances. On sait encore qu'en 137 et 146 il accompagnait Scipion au siège de Carthage, et qu'après la ruine de cette ville, il accourut d'Afrique en Grèce pour sauver, s'il était possible, sa patrie du désastre qui la menaçait; mais il n'arriva qu'après la prise de Corinthe. L'an 145, les députés ou intend. de Rome en Achaïe le chargèrent de parcourir les villes, de juger les différens qui s'y étaient élevés, d'accoutumer les habitans au régime politiq. et aux lois nouvelles qu'on venait de leur imposer. Il s'acquitta de ces fonctions avec un zèle que ses concitoyens récompensèrent par des statues. On n'a guère que des données incertaines sur les autres évènemens de sa vie. Lucien raconte ainsi sa mort : « Polybe, fils de Lycortas, Mégalopolitain, revenait de la campagne; il tomba de » cheval, fut malade, et mourut à l'âge de 82 ans. » Sur 5 ouvrages qu'il avait laissés, 4 se sont perdus; ce sont : l'*Histoire de Numance*; la *Vie de Philopœmen*; des *Commentaires sur la tactique*, et un *Tr. de l'habitation sous l'équateur*; celui qui nous est parvenu, mais seulem. en partie, est son *Hist. générale*. Des 40 livres dont se composait cet ouv., nous ne possédons que les 5 premiers, d'assez longs fragmens des 12 suiv., et ce que l'emper. Constantin Porphyrogénète, au 10e S., avait fait extraire tant de ces 17 livres que des autres. Les années 220 et 167 avant J.-C. sont les limites de l'espace qui s'y trouve parcouru; toutefois les 2 prem. livres offrent en raccourci le tableau d'évènemens antérieurs à l'année 220. Ce qui distingue Polybe c'est que, plus que les autres historiens grecs, il s'attache à développer les faits et à montrer les rapports qu'ils ont entre eux, comme effets ou comme causes. Peu d'ouvr. de l'antiquité ont été plus populaires chez les modern. que ne l'est devenu celui de cet histor. chez nous par *le Polybe français*, traduct. de dom Thuillier, commentée par le chevalier Folard, et qui fut imprimé pour la première fois à Paris de 1727 à 1730, en 6 vol. in-4. Les savans estiment bien davantage l'édition donnée par M. Schweighæuser, Leipsig, de 1789 à 1793, 9 v. in-8, la plus correcte en effet, la plus complète et la plus riche en observ. scientifiques. — POLYBE *de Cos*, disciple et gendre d'Hippocrate, auquel il succéda dans l'enseignement de la médecine, florissait vers le milieu du 5e S. av. J.-C. On a réuni aux *œuvres* d'Hippocrate tous les traités qu'on attribue à Polybe, tels que les suiv.: *De principiis aut carnibus*; *De genitura*; *De natura pueri*; *De salubri diætâ libellus*, etc.

POLYCARPE (St), év. de Smyrne, s'était converti fort jeune au christianisme vers l'an 80. Ordonné évêque de Smyrne, vers l'an 96, par *St Jean-l'Evangél.*, auquel il s'était particulièrem. attaché, on dit qu'il vint à Rome, vers l'an 158, pour conférer avec le pape Anicet au sujet du jour où l'on devait célébrer la Pâque, et que les deux saints hommes n'ayant pu s'accorder, ils continuèrent à suivre chacun l'usage de leur église. Il souffrit le martyre à Smyrne, l'an 167, sous Marc-Aurèle, selon ce que nous apprend une *Relation* adressée à ce sujet aux chrétiens de Philadelphie par ceux de Smyrne, écrit publié, avec une *epître* de St Polycarpe lui-même aux Philippiens, par Ittig, dans la *Bibl. PP. apostolicorum gr.-lat.*, Leipsig, 1699, in-8, et par Cotelier dans les *Patres ævi apostolici*. L'é lise célèbre la fête de St Polycarpe le 26 janvier.

POLYCLÈS, sculpt. grec, vivait dans la 155e olympiade, 180 ans avant J.-C. Il était le fils d'un illustre sculpteur, Timarchidès, qu'il paraît avoir surpassé, si toutefois l'on peut lui attribuer, comme le pense Winckelmann, le bel *Hermaphrodite* Borghèse. Pline et Pausanias ont parlé plus. fois de Polyclès et de son frère Dionysius (v. ce nom). — Un autre POLYCLÈS, près de deux siècles auparav., avait été le contemporain et l'émule de Céphisodore, de Léocharès, etc. : c'est tout ce qu'on sait de lui.

POLYCLÈTE, statuaire et architecte, est connu chez les modernes sous la dénominat. de *Polyclète de Sicyone*, quoiqu'il paraisse être né à Argos (env. dans la 74e ou la 75e olympiade, 480 av. J.-C.). Elève d'Agéladas, il fut condisciple de Phidias et de Myron. On doit croire qu'il vivait encore après le combat d'Ægos Potamos, qui eut lieu la 4e année de la 93e olymp., car Pausanias dit que *Polyclète d'Argos* exécuta un des trépieds de bronze que les Spartiates consacrèrent dans le temple d'Apollon de la ville d'Amiclès, en mémoire de leur victoire. On cite de lui : un jeune homme armé d'une lance, appelé le *Doryphore*; un guerrier saisissant ses armes, connu sous le nom de *l'Alexetère*, une figure, nommée *l'Artemon* ou *le Periphorète*; et surtout sa statue colossale de Junon, placée, vers l'an 416 avant notre ère, dans le temple de cette déesse à Argos. Toutefois son chef-d'œuvre est le morceau qu'on appela *le Canon* ou *la Règle de l'art*, parce que Polyclète le fit pour démontrer quels sont les rapports de grandeur où la nature a établi la perfect. des formes humaines. Il remplit son objet en composant un traité des proportions qui constituent l'harmonie, et par conséquent la beauté du corps de

l'homme. C'est la réunion de ces deux ouvr. qu'il appela lui-même *le Canon*. Plus. auteurs veulent que ce grand statuaire ait aussi professé la peinture; mais il est certain du moins qu'il fut un très-habile architecte. La plupart des écriv. de l'antiquité ont parlé de lui avec admiration; et il faut convenir qu'il est un des maîtres qui ont exercé le plus d'influence sur les progrès de l'art. Toutefois il ne nous est parvenu qu'une statue où l'on ait cru retrouver une copie d'un de ses ouvrages : elle représente un jeune athlète attachant sur son front la bandelette, qui est le signe de sa victoire. — POLYCLÈTE d'*Argos* ou POLYCLÈTE II, statuaire grec, élève de Naucydès, ne doit pas être confondu, comme nous l'avons dit à l'article précéd., avec l'aut. de la statue colossale de Junon. On a vu qu'à l'époque de la bataille d'Ægos-Potamos, qui eut lieu la 4e année de la 93e olympiade, 405 ans avant J.-C., il devait être âgé au plus de 16 à 18 ans. On cite de lui particulièrement une statue de *Jupiter Phileus*, ou de Jupiter protect. de l'amitié, élevée à Mégalopolis à l'époque de la fondation de cette ville, qui date, comme on sait, de la 2e année de la 102e olympiade, ou de l'an 371 av. J.-C. Un autre ouvr. qui ne l'honora pas moins est une statue de *Jupiter Meilichius*, ou conciliateur, élevée dans la ville d'Argos, au plus tôt la 2e année de la 109e olympiade, ou 343 ans av. J.-C. L'époque où florissait ce second Polyclète se trouve ainsi fixée de la 94e à la 109e olympiade.

POLYCRATE, tyran de Samos, vivait au 6e S. av. J.-C. Il sut retenir le peuple dans la soumission tantôt par les fêtes et les spectacles, tantôt par l'éclat des conquêtes, et plus souvent encore par la violence et la cruauté. Toutes les années de son règne, toutes ses entreprises étaient marquées par des succès; et l'on raconte qu'Amasis, roi d'Egypte, s'alarma pour lui de cette prospérité continue, et l'avertit de craindre les retours de la fortune. Le monarque Egyptien avait raison : pendant que Polycrate méditait la conquête de l'Ionie et de la mer Egée, l'un des satrapes de Cambyse parvint à l'attirer dans son gouvernem.; et après l'avoir fait expirer dans des tourmens horribles, il ordonna d'attacher son corps à une croix élevée sur le mont Mycale, en face de Samos. Cet évènem. eut lieu vers l'an 524 av. J.-C. Polycrate prouva qu'un infâme tyran peut protéger les lettres(*v.* ANACRÉON).

POLYDORE-VIRGILE ou VERGILE, histor., né à Urbin vers 1470, embrassa l'état ecclésiastiq., et professa les belles-lettres à Bologne. Ayant été chargé par le pape Alexandre VI d'aller en Angleterre recevoir le denier de St-Pierre, il fut en gr. faveur auprès des rois Henri VII et Henri VIII, et devint, en 1507, archid. de la ville de Wells. Il obtint la permission, en 1550, de retourner dans sa ville natale, où il m. en 1555 au plus tard. Nous citerons de lui : *anglicæ Histor. lib. XXVI*, Bâle, 1534, in-fol.; Leyde, 1649 et 1651, in-8; *de Inventoribus rerum lib. VIII : necnon de prodigiis lib. III*, Amsterdam, 1671, in 12; trad. en franç. par Belleforest, Paris, 1576, 1582, in-8.

POLYEN, hist. grec, né en Macédoine, exerçait la profess. d'av. à Rome sous le règne de Marc-Aurèle : c'est tout ce qu'on sait de lui. Ses *Stratagèmes*, ou *Ruses de guerre*, distribués en 8 liv., furent pub. pour la prem. fois en 1589 par Isaac Casaubon. Pancrace Maasvicius en donna une édit., Leyde, 1690, in-8, reproduite par Samuel Mursinna, Berlin, 1756. La plus estimée de beaucoup est celle que l'on doit à M. Coray, Paris, Eberhart, 1809, in-8. On cite une traduct. des *Stratagèmes*, par D. G. A. L. R. D. L. C. D. S. M. (don Gui-Alexis Lobineau, relig. de la congrégat. de Saint-Maur), avec des *notes* et la version de Frontin, par d'Ablancourt, Paris, 1739, 2 vol. in-12. — Un autre POLYEN, dont parle Cicéron dans ses *Questions académiques*, fut un habile géomètre qui finit par soutenir, avec Epicure, la fausseté de la science à laquelle il s'était appliqué la moitié de sa vie.

POLYGNOTE *de Thasos*, peintre grec, qui florissait vers la 90e olympiade, fut un des prem. qui firent prendre à l'art un développem. remarquable : c'est sans doute ce que Théophraste a voulu exprimer en lui attribuant l'honneur d'avoir inventé la peinture; car cette assertion prise à la lettre serait fausse. On attribue à Polygnote la composition d'un noir, qu'il obtenait en brûlant le marc du raisin, et il est probable aussi qu'il faisait usage du procédé de l'encaustique; mais ce qu'on admirait surtout dans ses ouvr., c'était le dessin et le beau caractère qu'il savait donner à ses figures. Plusieurs villes de la Grèce possédèrent de ses tableaux; mais c'était à Delphes, dans le portique appelé le Lesché, que se trouvaient les plus estimés. Il y avait peint, sur les murs mêmes de l'édifice, les plus terribles scènes qui suivirent la prise de Troie. Ces comp. immenses contenaient près de 200 figures.

POLYHISTOR (ALEX.), philos., géogr. et hist., ainsi surn. à cause de sa vaste érudit., florissait à Rome au temps de Sylla, environ l'an 85 av. J.-C., et périt dans un incendie de sa maison à Laurente. Il était affranchi de Corn. Lentulus, et disciple de Cratès. Il ne nous reste des 42 ouv. que citent de lui les anc. que des fragm. de son *Hist. des peuples de l'Orient*, ainsi que d'un *Traité sur les Juifs* : ces dern., conservés par Syncelle, ont été insérés par Eusèbe dans la *Prépat. évang.* — V. SOLIN.

POLYNICE (myth.), né de l'inceste d'OEdipe et de Jocaste, dut prétendre au trône de Thèbes après la m. de son père, qui avait décidé qu'il régnerait alternativement avec Etéocle, son frère jumeau. Mais ces deux jeunes princes nourrissaient l'un pour l'autre une haine mortelle, qui, dit-on, avait commencé dans le ventre même de leur mère. Etéocle, qui se trouva le premier possesseur du trône, n'en voulut pas descendre lorsque son terme fut expiré. Polynice alla chercher contre son frère des alliés parmi les étrangers, et lui fit cette guerre qu'on appela la guerre *des sept chefs devant Thèbes*. Les deux ennemis dénaturés s'entretuèrent, et la mort même ne put éteindre leur ressentiment; car leurs corps ayant été mis sur un bûcher commun, l'on vit, s'il faut en croire les poètes, la flamme se diviser en deux langues qui parurent se combattre. Créon, qui se trouva par cette double mort héritier du trône de Thèbes, recueillit les cendres d'Etéocle, mais fit jeter au vent celles de Polynice, qui avait attiré sur sa patrie une armée étrangère. Etéocle et Polynice ont fourni le sujet de la trag. de Racine intit. : *les Frères ennemis*.

POMBAL (SÉBAST.-JOS. CARVALHO MELHO, comte d'Oeyras, puis marquis de), le Richelieu du Portugal, né en 1699 au bourg de Soura, d'une famille noble, s'était déjà fait connaître par une singulière aptitude aux affaires de haute administration, lorsqu'en 1739 il fut envoyé à Londres comme secrétaire d'ambassade auprès de la légation portugaise. Nommé six ans après ministre plénipotentiaire à Vienne, il y remplit avec succès la mission de raccommoder la cour impér. avec le saint-siége. Ce ne fut donc pas sans qu'il eût déjà fait ses preuves que Joseph Ier l'admit à sa confiance. D'abord secrétaire d'état au département des affaires étrangères (1750), puis soudainement disgracié au bout d'un mois par la brigue des envieux qu'écrasait sa supériorité, il recouvra bientôt sa place dans les conseils du souver., à qui le confesseur de ce prince ne rendit pas un médiocre service en lui faisant mieux apprécier le mérite d'un tel homme d'état. Carvalho songea d'abord à consolider le trône contre les factions, les cabales et les complots dont il était entouré. En imprimant un mouvement salutaire à tous les ressorts du gouvernem., il avait rendu aussi quelque vie à l'industrie et au commerce de la nation portugaise; délivrée du joug d'une abrutissante

superstition ; libre de la tyrannie féodale, et des bûchers de l'inquisition refoulée dans les plus étroites limites d'une juridiction purement de discipline ecclés., elle allait enfin rivaliser de grandeur et de prospérité avec les plus puissans états de l'Europe, lorsqu'un effroyable tremblement de terre bouleversa Lisbonne en 1755. Ce funeste évènement, qui semblait devoir suspendre le développement des vues patriotiques du prem. ministre, concourut à faire ressortir davantage toutes les ressources de son génie. Malgré le découragement et la stupeur où chaque citoyen est plongé, malgré la diversion que causent à son activité des bandes de malfaiteurs et de brigands qu'il lui faut réprimer, il parvient à élever en peu de temps une ville superbe sur les décombres de la vieille Lisbonne. Une sédition éclate dans Porto ; il l'apaise, atteint et punit les coupables ; enfin il réussit à saisir tous les fils de la conjuration qui a pensé coûter la vie à Joseph II, et établit un tribunal auquel n'échappe aucun des coupables (quelq.-uns il est vrai, entre autres le P. Malagrida, ne furent pas ouvertement déclarés criminels de lèse-majesté). Après avoir chassé du Portugal les jésuites, qu'il ose citer au tribunal des rois, il songe à faire respecter la nation au dehors : la guerre est déclarée à l'Espagne ; un traité d'alliance est fait avec l'Angleterre ; les places fortes sont réparées, la discipline militaire affermie par des répressions exemplaires, enfin l'instruction publique, la législat., l'agriculture, le commerce, la navigation, l'industrie et les beaux-arts, tout reçoit une nouv. vie. On reproche toutefois à celui qui s'était montré si grand homme d'état d'avoir imprimé à la marche du gouvernem. toutes la violence de son caractère. Son despotisme, sa hauteur, sa cupidité, disent les plus modérés d'entre ses détracteurs, lui firent un grand nombre d'ennemis : mais ce fut apparemment parmi les grands, dont il avait restreint les prérogatives ; parmi les jésuites, dont il avait démasqué violemment la tortueuse politique, après avoir tenté en vain de leur arracher la domination du Paraguay, possession dont la couronne n'était que titulaire. Ce n'est pas qu'il faille croire, comme le prétendent ses panégyristes, que le marquis de Pombal ne fut mû, dans l'exercice de son vaste pouvoir, que par l'amour le plus pur du bien public ; et que, s'il se montra l'inexorable destructeur des abus, s'il sacrifia des particuliers, des corporations entières, il n'entra dans ses desseins ni sentimens personnels d'animosité ou d'intérêt, ni velléités de faire briller sa force en écrasant les superbes. La trempe de son âme comportait au contraire de tumultueuses passions, l'ambition et l'orgueil ; il les cachait à tous les yeux sous les dehors de la plus flegmatique impassibilité. Dans tous les cas, de bien terribles représailles vengèrent les torts que put avoir ce grand ministre dans le cours de la dictature qu'il exerça sur le Portugal. Renvoyé du ministère aussitôt après la mort du monarque, il se trouva en butte à toutes les haines qu'avaient soulevées contre lui les principaux actes de sa vie politique ; il fut mis en jugem. « comme coupable d'une multitude de crimes atroces, » eut à répondre, relativem. à l'affaire des jésuites, à des questions posées par eux dans de très-longs interrogatoires ; enfin une sentence le déclara criminel et digne d'un châtiment exemplaire. La reine Marie voulut bien le laisser survivre à l'ignominie dont elle souffrait que ses ennemis relevés l'accablassent, et l'on se borna à le reléguer à 20 lieues de la cour. Le marq. de Pombal m. peu après, le 8 mai 1782. Ici s'offre naturellement l'occasion de réparer une omission grave qui a été commise à l'article de Joseph Ier ; nous voulons parler de la tentative d'assassinat faite sur la personne de ce prince. Dans la nuit du 3 sept. 1758, tandis qu'il se rendait de *Quinta do Meyo*, l'une de ses résidences, à une autre nommée la *Quinta da Cima*, il fut attaqué sur la route de Belem par le duc d'Aveiro, Joseph Mascarenhas, dont l'arme à feu trahit l'horrible projet : deux bandits stipendiés, qui l'accompagnaient, poursuivirent d'abord à toute bride la voiture du roi, puis lâchèrent au hasard sur elle deux coups, dont l'un atteignit et blessa dangereusement le prince. Il était attendu au passage par d'autres conjurés apostés plus avant sur la route ; mais heureusem. il rebroussa chemin, et échappa ainsi à une perte certaine. Telle est cette fameuse conjurat., que les plus réservés d'entre les apologistes des vrais coupables ont présentée comme ayant eu pour objet la vengeance du marquis de Tavora, dont la femme était, ou paraissait être, la maîtresse du monarque. D'autres panégyristes des mystérieux instigateurs de la conspiration ont été jusqu'à la supposer une fabrication de l'ambitieux minist. de Joseph, qui l'aurait imaginée pour avoir un prétexte de se défaire de puissans personnages dont il redoutait le crédit. Mais il ne paraît pas qu'on puisse de bonne foi suspecter la réalité de cet évènem., ni la culpabilité de ceux qui expièrent ce forfait sur l'échafaud. *Voy.* la relation de ce procès dans le *Recueil des causes célèbres* de Guyot de Pittaval. Quoi qu'il en soit, il apparut si manifestement que les jésuites étaient mêlés à ce complot, qu'il devint le prétexte de leur bannissem. de tous les pays de la domination portugaise ; un édit du 3 sept. 1760 les déclara « rebelles, traîtres, ennemis et agresseurs notoires de la personne du roi, de ses états, de la paix publique du royaume, du bien général de ses sujets, etc. » ; un autre édit du 21 fév. 1761 prononça la confiscation de leurs biens dans tous les pays de la dominat. portugaise. Pombal ne s'en tint pas là : il négocia encore, dans l'intérêt du trône, et eut le crédit d'obtenir des diverses cours de l'Europe que les mêmes mesures fussent prises contre la fameuse soc. (*v.* l'art. Jésuites). Parmi les ouvr. dont le ministère du marquis de Pombal a fourni le sujet, nous n'en citerons que deux qu'il faut mettre en parallèle : le premier est *la Vita di Sebast.- Gius. de Carvalho*, etc., Florence, 1781, 4 vol. in-8 : c'est une diatribe de longue haleine contre ce grand homme d'état ; elle a été trad. en français sous le titre de *Mém*, etc., Paris, 1784, 4 vol. in-12 ; le second a pour titre : *Administration de D. Sébastien-Joseph Carvalho*, etc., 1788, 4 vol. in-12.

POMERANCE (Christophe RONCALLI, surnommé le chevalier dalle), peintre toscan, né à Volterra en 1552, mort à Rome en 1626, a laissé plus. ouvr. très-estimés, parmi lesquels on cite à Rome la *Mort d'Ananie et de Saphire*, qu'on voit à la Chartreuse ; le *Baptême de Constantin* dans l'église de Latran ; à Ancône un *Saint Augustin*, et un *Saint François en prière* ; à Osimo une *Sainte Palatia*, et le *Jugement de Salomon*, dans le palais Galli. Cet artiste était membre de l'académie de peinture de Paris, et l'on y conserve son portrait.

POMERANCIO. V. Circignano

POMET (Pierre), droguiste, né à Paris en 1658, après avoir rassemblé à grands frais de tous les pays un très-grand nombre de drogues, en fit la démonstration au Jardin des Plantes, et en pub. le *Catalogue*. On a de lui : *Histoire générale des drogues, traitant des plantes, des animaux, des minéraux*, etc., Paris, 1694, in-fol., réimpr. en 1735, et trad. en angl. et en allem. ; *Droguier curieux*, ou *Catalogue des drogues simples et composées*, ibid., 1695, 1709, in-8 : il en a été fait un abrégé, in-12, ib., 1697.

POMEY (François), jésuite, préfet des classes à Lyon, m. dans cette ville en 1673, a laissé divers ouvr. d'éducation, dont les principaux sont : *Dictionnaire franç. et latin*, Lyon, 1664, in-4 ; réimprimé plus. fois sous le titre de *Dictionn. royal ; Flos latinitatis*, ib., 1665, in-12 ; *Indiculus universalis*, franç.-latin, ib., 1667, in-12 ; *Colloquia*

scolast. et moralia, ib., 1668, in-12; *Libitina* ou *Traité des funérailles des anciens*, en latin, ibid., 1659, in-12; un *Traité des particules latines*; *Pantheum mysticum, seu fabulosa deorum Historia*, ibid., 1659, in-8: ce traité a été réimpr. six fois jusqu'en 1741: la meilleure édit. est celle d'Utrecht, 1697, in-12, avec fig.; il a été trad. en français par Thenard, sous ce titre: *Methode pour apprendre l'histoire des anciennes divinités du paganisme*, Paris, 1715, in-12; *novus rhetorices Candidatus*, Lyon, 1668, 1736, in-12. On a aussi du même auteur quelq. ouvr. ascétiques, dont on trouvera les titres dans la *Biblioth. soc. Jesu.*

POMIS (David de), médecin et écrivain hébreu, né à Spolette en 1525, m. dans les environs de Venise en 1587, fut regardé comme un prodige d'érudition rabbinique. On a de lui: *Tzemach David*, Venise, 1587, in-fol.; *Enarratio brevis de senum affectibus præcavendis atque curandis*, Venise, 1588, in-4: ouvr. très-rare; *de medico hebræo Enarratio apologetica*, ibid., 1588, in-4, aussi très-rare; *l'Ecclesiaste di Salomone nuovamente dal testo hebreo tradotto*, ib., 1571, in-8; *Discorso intorno a l'humana miseria*, ibid., 1572, in-8; et divers autres ouvr. qui n'ont point été publiés.

POMMERAYE (Jean-François), bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né à Rouen en 1617, m. en 1687, a pub.: *Histoire de l'abbaye de St-Ouen de Rouen, de St-Amand et de Ste-Catherine* de la même ville, 1662, in-fol.; *Histoire des archevêq. de Rouen*, 1667, in-fol.; *Histoire de la cathédrale de Rouen*, in-4; *Recueil des conciles et des synodes de Rouen*, 1677, in-4; *Pratique journalière de l'aumône*, 1 vol. in-12.

POMMEREUL (François-René-Jean de), officier-général et administrat., né à Fougères en 1745, entra fort jeune, en qualité d'officier, dans le corps royal d'artillerie, servit ensuite dans les armées de la républiq., devint général de division, préfet du départem. d'Indre-et-Loire, puis de celui du Nord, enfin conseiller d'état et direct.-général de la librairie. Il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, qui le força à quitter la France, n'y revint qu'en 1819, et m. à Paris en 1823. On a de lui un grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont: *Histoire de l'île de Corse*, 1779; *Recherches sur l'origine de l'esclavage religieux et politique du peuple en France*, 1781; *des Chemins et des Moyens les moins onéreux au peuple et à l'état de les construire et de les entretenir*, 1781; *Manuel d'Epictète, précédé de réflexions sur ce philosophe et sur la morale des Stoïciens*, 1783; *Reflexions sur l'histoire de Russie par M. Lévesque*, 1783; *Vues générales sur l'Italie et Malte dans leurs rapports politiques avec la république française et sur les limites de la France à la rive droite du Rhin*, 1797; *Campagne du général Bonaparte en Italie*, 1797, in-8; enfin diverses traduct., parmi lesquelles on remarque plus. ouvr. du savant architecte Milizia (*v.* ce nom au *Supplément*). Il a aussi coopéré à l'*Art de vérifier les dates*, ou *Dictionnaire géographiq. et historiq. de Bretagne*; au *Dictionn. des sciences morales, économiques et diplomatiques*; à l'*Encyclopédie méthodiq.* M. Beuchot a consacré un article à Pommereul dans l'*Annuaire* de M. Mahul, année 1823, p. 229.

POMPADOUR (Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de), née en 1722, était fille d'un boucher des Invalides, qui, accusé de malversat., fut condamné et obligé de prendre la fuite. Elle reçut de sa mère une éducation soignée, et épousa, étant encore très-jeune, le neveu d'un fermier-général, nommé Lenormand d'Etioles. Sa beauté, sa grâce, ses talens, lui attirèrent bientôt les hommages d'un cercle nombreux; mais ceux qui le composaient n'étaient pas, en général, d'un ordre assez élevé, pour satisfaire l'ambition de Mme Poisson, et peut-être celle de sa fille. Celle-ci fut offerte adroitem. aux regards du monarque: toutefois ce ne fut qu'au bout de deux ans que Louis XV, après la m. de la duchesse de Châteauroux (*v.* ce nom), eut sa prem. conversat. avec la jeune Mme Lenormand, à un bal donné à l'hôtel-de-ville de Paris (déc. 1744). Cette entrevue fut suivie de plus. autres, tout-à-fait intimes; et le roi se crut bientôt entraîné par une nécessité irrésistible à un éclat qu'il n'avait pas prévu sans doute. Mme Lenormand d'Etioles, malgré tous les efforts que fit son mari pour la retenir, fut installée au chât. de Versailles, dans un appartem. très-peu éloigné de celui du prince. Elle fut créée, par lettres patentes de 1745, marquise de Pompadour, et prit les armes de cette ancienne famille du Limousin, qui s'était éteinte en 1722, et avec laquelle la présente titulaire n'avait rien de commun. L'état de maîtresse reconnue du roi, dit un biographe, assura à la fille du boucher Poisson le rang qui était l'objet de tous ses désirs. Elle obtint, en outre, une pension de 240,000 fr., et plus tard la place de dame du palais de la reine (Marie Leczinska). Alors elle vit à ses pieds ce qu'il y avait de plus élevé en France, même en femmes. Connaissant le caractère du monarque et l'aversion qu'il avait pour les affaires, son plus grand soin fut d'empêcher qu'il ne sentît le poids du gouvernem. Elle se déclara la protectrice des lettres et des arts qu'elle avait cultivés dès son enfance; divers littérat., tels que Voltaire, Crébillon, etc., et beaucoup d'artistes lui durent des places ou des pensions. Elle fit nommer son frère direct.-général des bâtimens (*v.* Marigny); et il faut le dire aussi, elle eut une grande part à l'établissement de l'Ecole-Militaire et de la manufacture royale de Porcelaines. Au déclin de sa beauté, elle sut retenir encore Louis XV dans son influence. Elle nommait les ministres, les généraux; elle recevait les ambassad. et entretenait des correspondances avec les cours étrangères. Cédant à l'influence du duc de Choiseul, alors prem. ministre, elle eut une assez grande part à l'abolition de l'ordre des jésuites. Le crédit de cette favorite diminua avant la fin de sa carrière. Atteinte d'une maladie de langueur, elle m. à Versailles en 1764, à l'âge de 42 ans, et sa faveur en avait duré vingt. Une *Vie de la marquise de Pompadour* parut à Londres en 1758, 2 vol. in-12, et eut 4 édit.: la traduct. franç. de cet ouvr. par le littérateur La Place, n'a pas été pub. Les *Mém.* pub. sous le nom de Mme de Pompadour (Liége, 1765, 2 vol. in-8), sont apocryphes; ceux intit.: *Mém. historiq. et anecdotes de la cour de France pendant la faveur de la marquise de Pompadour, ouvr. conservé dans les portefeuilles de la maréchale d'Estrées* (Paris, 1802, in-8), pub. par Soulavie, paraissent tirés d'une source plus authentiq. Les *Lettres de madame de Pompadour*, mieux écrites que les *Mémoires* de 1765, sont attribuées, par M. A.-A. Barbier (*Dictionn. des Anonymes*, 2e édit.), à M. de Barbé-Marbois. M. Crawfurd a livré au public le *Journal d'une femme de chambre* (Mme du Hausset) *de madame la marquise de Pompadour*, dans ses *Mélanges d'histoire et de littérat.*, etc., Paris, 1809, in-4; et ce journal a été réimpr. dans la *Collection des Mémoires* sur la révolution, des frères Baudouin. On y trouve beaucoup de détails curieux sur la favorite et la vie privée de Louis XV. M. Crawfurd tenait le MS. original de M. Senac de Meilhan (*v.* ce nom), qui le devait lui-même à un ami du marquis de Marigny.

POMPÉE-LE-GRAND (Cnæus Pompeius Magnus), né l'an 648 de Rome, 106 ans avant J.-C., était à peine âgé de 20 ans lorsqu'il eut à défendre la mémoire de l'auteur de ses jours, et à repousser pour son propre compte une accusation de péculat; mais on put prévoir dès-lors que ce jeune homme serait un jour l'idole du peuple romain. Il ne tarda pas à embrasser le parti de Sylla, et pour avoir des titres à sa reconnaissance, il forma trois légions com-

plètes, battit les généraux, partisans de Marius, qui tentèrent d'arrêter sa marche, contribua à pacifier la Gaule cisalpine, reprit la Sicile et alla porter ensuite en Afrique ses armes toujours victorieuses. Sylla, quoique d'abord effrayé de tant de succès, ne put s'empêcher de donner au jeune vainqueur le surnom de *Grand*. Il n'y avait pas là de quoi satisfaire l'ambition de Pompée, qui demanda le triomphe et l'obtint (l'an 81) malgré l'usage qui n'avait pas permis jusque là d'accorder cet honneur à un simple chevalier romain. Après la m. du dictateur, dont il avait balancé l'influence, Pompée se fit envoyer en Espagne pour y détruire les restes du parti de Marius, et dut à l'assassinat de Sertorius l'avantage de terminer la guerre dangereuse qu'y soutenait cet habile capitaine contre toutes les forces de Rome (V. SERTORIUS et PERPENNA). De retour en Italie, il acheva de disperser les esclaves révoltés, obtint un second triomphe vers l'an 73 av. J.-C., et bientôt après, le consulat, à l'âge de 34 ans. Son but fut alors de se perpétuer dans le commandem., et il fit tout pour gagner la bienveillance du peuple, qui le chargea, malgré l'opposition du sénat, de diriger la guerre contre les pirates de la Méditerranée : cette entreprise fut encore couronnée du succès, et terminée en peu de temps. Il parut tout simple au peuple de confier à un général toujours si heureux la conduite de l'expédition contre Mithridate, et cette fois encore le peuple imposa ses volontés au sénat. Au reste tout le monde eut lieu de s'en applaudir; car la ruine du roi de Pont fut l'affaire d'une campagne, et Pompée sut profiter de sa victoire et du chemin qu'elle lui ouvrait en Asie pour rétablir Tigrane sur le trône d'Arménie, battre les Albaniens et les Ibériens, pénétrer dans la Colchide jusqu'à l'embouchure du Phase, réduire la Syrie en province romaine, soumettre une partie de l'Arabie, et reculer, en un mot, les bornes de la républiq. au point que l'Asie-Mineure, qui était la dern. de ses provinces, se trouva en occuper le centre. Il revint à Rome, qu'il pouvait asservir, et licencia son armée; mais il triompha avec une magnificence dont on n'a pas d'idée. A partir de cette époque, il acheva de s'éloigner du sénat, se livra à la faction populaire, et ce qui fut plus fâcheux pour lui et plus funeste pour la républiq., il se laissa entraîner, sans le savoir, à servir les projets de César, qui commença par le réconcilier avec Crassus, pour s'appuyer sur tous deux : ainsi fut formé le prem. triumvirat vers l'an 60 av. J.-C. Bientôt Pompée devint le gendre de César, et fut plus que jamais asservi aux volontés de cet ambitieux. Sa conduite le rendit odieux à tous les bons citoyens, et pour reconquérir leur estime, il contribua au rappel de Cicéron qu'il avait abandonné aux fureurs de Clodius. Il obtint, par le crédit renaissant du grand orateur, la surintendance des vivres, emploi dont il s'acquitta avec autant de succès que de zèle et qui le rendit encore une fois maître de tout l'empire. Cependant il avait ouvert les yeux déjà depuis long-temps sur les secrètes intentions de son beau-père : la mort de Julie, sa femme, et la défaite de Crassus rompirent les seuls liens qui unissaient encore les deux rivaux. Pompée, qui sentait combien il était difficile de balancer l'influence du vainqueur des Gaules, quoiqu'il affectât de le mépriser, se fit élire seul consul, ce qui était sans exemple, et se donna lui-même pour collègue Métellus Scipion, devenu son beau-père. En se faisant ainsi conférer des pouvoirs extraordinaires, il autorisa les prétentions des amis de César, qui demandèrent qu'on le prorogeât dans son gouvernement, et qu'on lui permît de briguer le consulat, quoique absent. Bientôt l'orgueilleuse confiance de Pompée et l'ambition de son rival rendirent une lutte entre eux inévitable. Pendant que César se préparait à la guerre avec une étonnante activité, Pompée s'amusait à donner des fêtes et à jouir sans fruit de sa popularité. A l'approche du vainqueur des Gaules, il quitte Rome, puis l'Italie, et s'enfuit précipitamment en Grèce. Poursuivi par son rival, il évite d'abord soigneusem. d'en venir à une action décisive, se trouve pourtant forcé d'attaquer les lignes ennemies, les bat et ne sait pas profiter de sa victoire. Il poursuit à son tour César jusqu'en Thessalie, avec l'intention toutefois de ne point hasarder de bataille; mais il traînait à sa suite le sénat et tout ce que la républiq. avait d'illustres personnages : il ne put supporter leurs sarcasmes ni résister à leur impatience, et joua dans les plaines de Pharsale l'empire du monde, qu'il perdit. Son mauvais destin le conduisit à la cour du jeune roi d'Egypte, Ptolémée, dont il avait été nommé tuteur par le sénat, dont il avait comblé le père de bienfaits, mais qui le fit assassiner. On sait que la tête de ce grand et malheureux capitaine fut portée à César, qui ne put retenir ses larmes à la vue d'un tel présent.—POMPÉE (Cnæus Pompeius), fils aîné du grand Pompée, se trouvait à Antioche lorsqu'il apprit la m. de son père (l'an 48 avant J.-C.). Il passa d'abord en Afrique, puis en Espagne, où il se vit bientôt à la tête de treize légions, dont son frère Sextus augmenta encore la force, en lui amenant un grand nombre de vaisseaux. Aucun des lieutenans de César n'osait l'attaquer; et le dictat. lui-même fut obligé de quitter Rome pour venir se mesurer avec ce nouvel ennemi. Le jeune Pompée voulut en vain éviter une action générale : son redoutable adversaire le battit dans les plaines de Munda (l'an 45 av. J.-C.), et la tête du fils fut apportée, comme jadis celle du père, à l'heureux César, qui la fit exposer pendant un jour aux regards de l'armée et du peuple, pour qu'il ne restât point de doute sur la m. de ce digne héritier d'un gr. homme. — POMPÉE (Sextus), le plus jeune des fils de Pompée et héritier de ses talens comme de ses infortunes, amena un grand nombre de vaisseaux, comme nous l'avons dit, l'an 46 av. J.-C., à son frère Cnæus, qui combattait en Espagne. Après la perte de la bataille de Munda, il osa ne point désespérer de son parti et s'occupa d'en rassembler les débris, tout en s'attachant les Celtibériens, chez lesquels il s'était réfugié. Cependant, quoiqu'il fût à la tête d'une petite armée qui se soutenait avec avantage contre plus. lieutenans de César, il n'avait acquis aucune importance réelle, lorsque l'assassinat du dictat. vint lui offrir l'occasion de jouer un grand rôle. Après avoir obtenu du sénat le droit de revoir sa patrie, une forte indemnité pour la perte des biens de son père et le titre de commandant maritime des provinces romaines, il vit le triumvirat se former et son nom porté sur les tables de proscription. Il jure alors de se venger, va soumettre la Sicile presque entière, dont il fait un asile aux proscrits, et déploie alors le plus beau caractère. Rien ne lui coûtait pour arracher à la m. les victimes des triumvirs; il tenait le long des côtes de l'Italie des barques pour recevoir les proscrits qui tentaient de s'échapper, et offrait pour la vie de chacun d'eux une prime plus forte que celle qui était présentée aux dénonc. par l'infâme triumvirat. Il sut résister aux forces navales qu'Octave envoya contre lui, et pendant que les destinées du monde se décidaient encore une fois en Thessalie entre les assassins et les vengeurs de César, il conquit la Sardaigne et le reste de la Sicile. Enfin l'on fut obligé de lui demander la paix et de lui accorder, entre autres avantages importans, la possess. tranquille de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile et de l'Achaïe, et le titre de consul. Mais Antoine s'étant rendu en Orient, la paix ne fut pas de longue durée entre le jeune Pompée et l'artificieux Octave. Celui-ci eut d'abord le dessous dans cette nouvelle guerre; mais enfin le génie militaire d'Agrippa assura le triomphe de son maître. Sextus se retira en Orient, où tour à tour il implora la

commisérat. d'Antoine et tenta de se relever par les armes. Abandonné de ses troupes, il fut contraint de se rendre, fut transféré à Milet, et y fut égorgé quelq. jours après, sans doute par ordre d'Antoine.

POMPEE (TROGUE), historien latin, dont les livres sont perdus, dut vivre sous le règne d'Auguste, malgré l'opinion de quelq. chronologistes qui placent au 2ᵉ S. de l'ère vulgaire l'époq. où il florissait et le font contempor. de son abréviateur Justin. Il avait laissé une *Histoire universelle* en 44 livres, depuis Ninus jusqu'à Auguste, et lui avait donné le titre d'*Histoires philippiques*. L'abrégé de Justin nous dédommage trop peu de la perte de l'ouvr., perte à laquelle il a peut-être contribué (V. dans les *Comment. societ. Gotting.*, t. 15, la dissertation d'A.-H.-L. Heeren : *de Trogi Pompeii ejusque epitomatoris fontibus et auctoritate*).

POMPEI (ALBERT), écrivain italien du 17ᵉ S., a laissé les ouvr. suiv. : *Archisofia della quiete et del moto lib. III*, Vérone, 1627; *Esame dell' onore cavalleresco*, etc., Venise, 1625; *Vita di Francesco II*, 4ᵉ *marchese di Mantova*.—POMPEI (Alexandre), architecte, né à Vérone en 1705, mort en 1772, a pub. *Li Cinque ordini dell' Architettura civile di M. Sanmicheli*, etc., Vérone, 1755, in-fol.

POMPEI (JÉRÔME), philologue et littérat. ital., né à Vérone en 1731, m. en 1788, a pub. les ouvrages suiv. : *Canzoni pastorali con alcuni idilli di Teocrito e di Mosco*, Vérone, 1764, in-8; *nuove Canzoni pastorali*, etc., ibid., 1779; *Raccolta greca* (traduct. de poésies grecques anciennes, avec le texte), ibid., 1781; *Eroidi d'Ovidio Nasone*, etc., Bassano, 1785, in-8; *Ipernestra*, *Callirhoe*, *Tamira* (tragéd.), impr. à Vérone, 1769 et 1789; *le Vite degli uomini illustri* (trad. de Plutarque), Vérone, 1772; Naples, 1784; Rome, 1791 et 1798, 4 v. in-4. La *vie* de Pompei a été écrite en lat. par le P. Fontana, Vérone, 1790, et insérée dans le t. 15 des *Vitæ Italorum* de Fabroni; son *éloge* (en ital.), par H. Pindemonte, a été inséré dans le *Journal de Pise*, tom. 70, pag. 272.

POMPEIUS-FESTUS (SEXTUS). V. FESTUS.

POMPIGNAN (JEAN-JACQUES LE FRANC, marquis de), poète lyrique et dramatique, né à Montauban en 1709, exerça d'abord dans cette ville la charge d'avocat-général à la cour des aides, et succéda à son père et à son oncle dans la prem. présidence du même tribunal. Il fut revêtu aussi d'une charge de conseiller d'honneur au parlem. de Toulouse, distinction extraordin. et unique : son goût pour les lettres lui fit quitter ensuite toute espèce de fonctions publiq., et il vint à Paris jouir des succès que lui avaient déjà mérités quelques-uns de ses ouvr. Il avait débuté sur la scène tragique en 1734 par sa pièce de *Didon*, qui s'est maintenue long-temps au théâtre. Les *Adieux de Mars*, petit drame en un acte, joué au Théâtre-Italien; le *Voyage de Languedoc et de Provence*; la *Dissertation sur le nectar et sur l'ambroisie*, et les *Poésies sacrées et philosophiques*, *tirées des livres saints*, qu'il pub. successivement, ne furent pas moins bien accueillis; mais il se fit de nombreux ennemis à l'époque de sa réception à l'acad. franç. en 1760. Le parti philosophiq. qu'il avait attaqué dans son discours se souleva tout entier contre lui; il devint l'objet des plaisanteries et des sarcasmes les plus amers, et bientôt fatigué des tracasseries qu'on lui suscitait, il quitta Paris et se retira dans sa terre de Pompignan, où il m. en 1784. Outre les ouvr. déjà cités, on a encore de lui : *Considération sur la revolution de l'ordre civil et judiciaire survenue en* 1771; plus. autres écrits et diverses traductions. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1784, en 6 vol. in-8. — POMPIGNAN (Jean-George LE FRANC de), archevêque de Vienne, frère du précédent, né à Montauban en 1715, se distingua par sa piété, son zèle, et par les nombreux écrits qu'il a pub. contre l'incrédulité. La prov. du Dauphiné le députa en 1789 à l'assemblée constituante. Bientôt après il entra au conseil, devint ministre de la feuille des bénéfices, et m. à Paris en 1790. Outre ses *mandem.*, il a laissé quelq. *opusc.* de controv. et autres tels que des *Quest. sur l'incrédulité*, 1753, in-12; *la Dévotion réconciliée avec l'esprit*, 1754, in-4, etc.

POMPONACE ou POMPONAZZI (PIERRE), en en latin *Pomponatius*, philosophe et médecin ital., né à Mantoue en 1462, fut reçu doct. en ces deux sciences à l'université de Padoue, et y professa la prem. avec un grand succès, ainsi que dans les villes de Ferrare et de Bologne, où il m. en 1524, selon les uns, ou 1526, selon d'autres. Sa réputation dans les sciences naturelles égala celle qu'il avait acquise dans sa chaire de philosophie où il professait les principes d'Aristote, dont il voulut rétablir le règne en Italie. Aujourd'hui son nom n'est plus guère connu que par l'accusation d'impiété qui le poursuivit pendant sa vie. Dans son *Traité de l'immortalité de l'âme* (en latin), impr. à Bologne en 1516, in-8, il soutient qu'Aristote n'a point reconnu ce dogme; que la raison toute seule pourrait le repousser; mais que la révélation ne permet point qu'on le rejette. Un autre passage, assez libre, du même livre, le fit brûler à Venise. Les *Œuvres* complètes de Pomponace ont été pub. à Venise, 1625, in-fol. : cette édit. est très-rare. Le *Traité de l'immortalité de l'âme* a été réimpr. pour la dernière fois à Tubingue, 1791, in-8, avec la *vie* de l'auteur, par C.-G. Bardili.

POMPONE ou POMPONNE (SIMON ARNAULD, marquis de), fils d'Arnauld d'Andilly, et neveu du célèbre Antoine Arnauld, né en 1618, fut employé, dès l'âge de 24 ans, en qualité de négociateur, conclut plus. traités en Italie, fut ensuite intendant des armées du roi à Naples et en Catalogne, ambassad. en Suède et en Hollande, et devint ministre des affaires étrangères en 1671. La bienveillance et l'estime royale dont il jouissait dans cet emploi éminent, ne tardèrent pas à importuner Colbert et Louvois : ces deux ministres se réunirent pour l'éloigner du ministère, et y parvinrent en 1679; mais après la mort de Louvois (1791), M. de Pompone, que le roi avait toujours regretté au fond du cœur, se vit rappelé à la cour, et reprit sa place dans les conseils comme ministre d'état. Il m. à Fontainebleau le 26 sept. 1699. — POMPONE (Antoine-Joseph ARNAULD, chevalier de), second fils du précéd., embrassa la carrière des armes, fut nommé colonel de dragons en 1689, et prépara, au maréchal de Luxembourg, le succès de la bataille de Fleurus, gagnée le 1ᵉʳ juill. 1690, en emportant deux redoutes élevées sur les bords de la Sambre. Il mourut à Mons en 1693.—V. ARNAULD et BELLIÈVRE.

POMPONIUS (SEXTUS), jurisconsulte romain, vivait, à ce que l'on croit, sous les règnes d'Adrien et de Marc-Aurèle. Il avait composé des traités sur différ. matières de jurisprud. Il en reste quelques fragmens, insérés dans le *Digeste* : le plus remarquable est celui qui forme la seconde loi du tit. de l'*Origine du droit*. J.-L. Uhle a donné en 1661 : *Collectio opusculorum ad hist. juris, et maximè ad Pomponii* ENCHIRIDION *illustrandum pertinentium*; réimpr. en 1735, avec une préface de J. Théoph. Heineccius qui renferme une *notice* sur la vie et les ouvr. de Pomponius. Les *fragmens* de ce juriscons. ont été pub. par H.-T. Pegenstecher, Hanau, 1723; Lemgo, 1750, in-4, et dans d'autres collect. plus recentes. — V. MELA.

POMPONIUS-LÆTUS (JULIUS), savant napolitain du 15ᵉ S., né en 1425 dans la Haute-Calabre, était de l'ancienne maison des San-Severini. Il reçut une brillante éducation, et, jeune encore, se rendit à Rome, où son érudit. et son éloquence lui valurent de gr. succès, mais lui attirèrent en même temps des ennemis. Ceux-ci réussirent à le rendre

suspect au pape Paul II, et plus tard l'accusèrent d'avoir pris part à une conspirat. contre ce pontife. Il fut arrêté à Venise, où il se trouvait alors, et transféré à Rome, où il passa plus. années tantôt en prison, tantôt sous une surveillance très-sévère. Après la m. de Paul II, Sixte IV et ensuite Innocent VIII se montrèrent très-bienvaillans pour Pomponius; et c'est à cette époque que ce savant composa la plus grande partie de ses ouvr., et fut nommé à l'une des chaires du collége de Rome. Il m. dans cette ville en 1497. L'originalité et l'exagération de quelq.-unes de ses idées ne l'ont pas moins rendu célèbre que sa vaste érudition. Enthousiaste de Rome antique, il avait renfermé tous ses travaux, toutes ses connaissances dans le cercle de la républiq. et de l'empire. Il ne lisait que les auteurs de la plus pure latinité, traitant de barbares, non-seulem. les écrivains postérieurs à la décadence de l'empire, mais encore les traduct. de la Bible et les Pères de l'Eglise. Du reste sa vie fut simple, ses mœurs pures, et l'ambition n'occupa jamais sa pensée. Il a laissé les ouvr. suiv. : *De magistratibus, sacerdotiis et legibus Romanor.*, dont la meilleure édit. est celle de Rome, 1515, in-4; *de romanæ urbis Antiquitate*, ib., 1515, in-4; *Compendium historiæ romanæ ab interitu Gordiani usque ad Justinum III*, Venise, 1498 et 1500, in-4; *Vita Statii et patris ejus*, insér. dans l'Hist. des poètes de Lilio Giraldi; *Varronis de linguâ latinâ lib.*, etc., Venise, 1498, in-4; *de exortu Machumedis*, dissertat. insérée dans plus. recueils; deux traités *de Arte grammaticâ*, dont le second, abrégé du prem., a été seul impr., Venise, 1484, in-4; des édit. de Pline *le Jeune*, de Salluste et de quelq. ouvr. de Cicéron; des *comment.* sur Quintilien, Columelle et Virgile. Sabellicus, Paul Jove et Vossius, ont écrit la *vie* de Pomponius-Lætus, sur lequel on peut consulter aussi, pour plus de détails, le *Dictionn.* de Chauffepié.

POMPONNE. V. POMPONE.

PONA (JEAN), pharmacien de Vérone, vivait dans le 16e S., et n'est guère connu que par un petit ouvr. de botanique, int. : *Plantæ seu simplicia quæ in Baldo monte, et in viâ à Veronâ ad Baldum reperiuntur*, in-4, Vérone, 1595, 16 pl. avec une préface adressée à L'Ecluse.—PONA (Franç.), médecin et littérat., neveu du précéd., né à Vérone en 1594, fut reçu docteur en philosophie et en médecine dès l'âge de 20 ans, à l'université de Padoue, vint ensuite se fixer dans sa patrie, se livra avec succès à la pratique de son art, et fut l'écrivain le plus fécond de son siècle. On ignore l'époque de sa m. Il pub. 112 ouvr., tant scientifiq. que littéraires. La liste en est insérée dans les *Mem.* de Niceron et dans le *Dictionn.* de Moreri. Pona était historiographe de l'empereur Ferdinand III, et membre de l'acad. des *Filarmonici* de Vérone, et des *Incogniti* de Venise. Nous ne citerons parmi ses nombreux écrits que ceux intit. : *la Lucerna di Eureta Misoscolo, accadem. filarmonico*, Vérone, 1622, Venise (nouv. édit. augm.), 1627, in-4; Paris (sans date), in-12 : c'est un dialogue entre l'auteur et sa lampe, dans lequel il y a beaucoup d'esprit et d'idées ingénieuses; la *Cleopâtra*, tragédie, Venise, 1635, in-12 : Maffei cite cet ouvr. dramatique comme le plus connu de ceux que l'aut. pub.

PONCE (JEAN), surnommé *de Léon*, d'après la province où il naquit dans le 15e S., fut un des capitaines espagnols qui passèrent à Saint-Domingue après la découverte de cette île. Ayant rendu d'importans services pour la réduction de la contrée du Sud-Est, il en fut nommé commandant, soumit ensuite Porto-Rico, dont il obtiut le gouvernement, combattit les Caraïbes, découvrit les côtes de la Floride, et obtint du roi Ferdinand la permission d'y fonder une colonie. *Voy.* l'*Hist. de l'île de St-Domingue*, par le P. Charlevoy.

PONCE (PIERRE de), bénéd. espagnol, né vers 1520 à Valladolid, m. en 1584, est le prem. inventeur connu de l'art d'instruire les sourds-muets. Il n'a rien publié à cet égard; mais Franç. Vallès, aut. d'une *Philos. sacrée*, imp. à Salamanque en 1588, et l'hist. Moralès, dans ses *Antiq. d'Espagne*, ont fait connaître le mérite de leur compatriote (*voy.* MORALÈS et Fr. VALLÈS).

PONCE DE SANTA-CRUZ (ANTONIO), médec. espagnol du 17e S., m. à Madrid dans un âge avancé, vers 1650, prem. médecin de Philippe IV, était né à Valladolid, et y avait d'abord rempli la première chaire de médecine. Il a laissé un nombre assez considérable d'opuscules, qui de son temps eurent beaucoup de réputation; plus. ont été rec. sous le titre suiv. : *Opusculorum med. ac philos. Volumen primum*, Madrid, 1622, in-fol. Nous citerons en outre de lui : *De las causas y curacion de las fiebres con secas pestilenciales*, Valladolid, 1600, in-8.

PONCE-PILATE, en latin *Pontius-Pilatus*, gouvern. de Judée en l'an 27 de J.-C., sous le règne de Tibère, a rendu son nom fameux en donnant l'ordre de mettre à exécution le jugem. porté par le grand-prêtre des Juifs contre le Rédempteur des hommes. On sait que ce magistrat romain, ne regardant point le divin fils de Marie comme coupable d'un délit qui concernât la loi des Juifs, voulut le renvoyer absous; mais sur l'accusation de s'être fait roi des Juifs, titre supprimé par les Romains depuis la déposition d'Archelaus (*v. ce nom*), Pilate interrogea Jésus. Sur la réponse du fils de Dieu, dont il ne put comprendre le sens, ce gouvern. renvoya l'accusé, comme Galiléen, à Hérode, tétrarque de cette province; et celui-ci le lui renvoya sans prononcer de condamnation. Pilate voulant tirer avantage de ce renvoi pour faire valoir l'innocence de Jésus, proposa aux Juifs, à l'occasion de la délivrance accoutumée d'un prisonnier à la fête de la *Pâque*, de choisir entre un voleur appelé Barabbas, et Jésus, dont la doctrine religieuse était l'unique délit aux yeux du magistrat. Les Juifs par ce motif là même préférèrent Barabbas. Le gouvern. crut apaiser leur haine en faisant flageller le fils de Marie; et il le leur présenta sanglant et couronné d'épines, en disant : « *Voilà l'homme! voilà votre roi!* » - *Qu'il soit mis en croix*, s'écria la multitude! *Nous n'avons point d'autre souverain que César!* » Pilate, pressé entre sa conscience et les clameurs des Juifs, ne voulut pas toutefois prendre sur lui la condamnat. d'un innocent. Il se fit apporter un bassin rempli d'eau et se lava les mains devant le peuple, rendant les assistans responsables du sang qu'ils allaient verser, et il leur abandonna Jésus pour être crucifié. Nous ne retracerons point les détails des évènem. que les livres saints ont si bien fait connaître au monde chrétien. Eusèbe (*v. ce nom*) rapporte, sans toutefois citer ses autorités, que le gouvern. de Judée informa Tibère des circonstances relatives à la vie, à la mort et au bruit de la résurrect. de J.-C., regardé comme un dieu par un gr. nombre de gentils et de Juifs. Pilate, rappelé de son gouvernem. en l'an 37, fut, suivant une tradition, relégué dans les Gaules, par Caligula, et m. à Vienne, en Dauphiné, en l'an 40. Il existe encore sur le même personnage d'autres traditions moins vraisemblables et que nous croyons inutile de rapporter.

PONCELET (POLYCARPE), religieux récollet, savant agronome, né à Verdun dans le 18e S., a fait des expériences très-ingénieuses sur le froment et la farine. On a de lui : *Chimie du goût et de l'odorat*, ou *Principes pour composer à peu de frais les liqueurs à boire et les eaux de senteur*, Paris, 1755, in-8, ouv. qui a eu plus. édit.; *Principes généraux d'éducat.*, 3 vol. in-12; *la Nature dans la format. du tonnerre et la reproduct. des êtres viv.*, Paris, 1766, in-8; *Mém. sur les part. constituantes et les combinaisons particulières de la farine*, 1776, in-8;

Hist. nat. du froment, 1779, in-8. C'est surtout à ces deux dern. ouv. que Poncelet dut sa réputat.

PONCET (Charles-Jacques), méd. et voyag. français, m. en Perse en 1706, a laissé la *Relation abrégée du voyage d'Ethiopie*, qu'il fit en 1698, 1699 et 1700. Elle se trouve dans le t. 4, 1re part., du rec. des *Lettres édifiantes*, et dans le t. 3 de l'édit. de 1786.

PONCET DE LA GRAVE (Guillaume), litt., né en 1725 à Carcassone, exerça à Paris la charge de procur.-gén. au siége de l'amirauté de France, celle de censeur royal pour les ouv. de jurispr. maritime, et m. dans la même ville vers 1800. On a de lui : *Abrégé chronol. de l'hist. de Paris*, inséré dans *le Mercure*, sept., oct. et nov. 1755; *Projet d'embellissem. de la ville et des faubourgs de Paris*, 1756, in-12; *Etat actuel des cours souver. de l'Europe*, 1769, in-12; *Précis hist. de la marine de France, depuis l'origine de la monarch.*, 1780, 2 vol. in-12; *Mém. intéressans pour servir à l'hist. de France*, etc., 1788-90, 4 vol. in-12; *Hist. gén. des descent. faites, tant en Anglet. qu'en France, depuis Jules-César*, etc., 1799, 2 vol. in-8.

PONCHER (Etienne), homme d'état, né à Tours en 1446, s'éleva par son mérite aux plus hautes dignités. Il fut successivement président aux enquêtes en 1498, évêque de Paris en 1503, garde-des-sceaux en 1512, et archevêq. de Sens en 1519. Les rois Louis XII et François Ier l'admirent dans leur conseil, et l'employèrent dans plus. négociations importantes. On a de lui des *Constitut. synodales*, publiées en 1514.— Poncher (François), neveu du précédent, lui succéda dans l'archevêché de Sens; mais, loin de marcher sur les traces de son prédécesseur, il devint criminel d'état, en cabalant contre la duchesse d'Angoulême, pour lui faire ôter la régence, et fut enfermé au chât. de Vincennes, où il m. en 1532. Il a laissé des *Comment. sur le droit civil*.

PONÇOL (Henri-Simon-Joseph ANSQUER de), jés., né à Quimper-Corentin en 1730, m. en 1783, a pub. : *Analyse des tr. des bienfaits et de la clémence de Sénèque, précédée d'une vie de ce philos.*, 1776, in-12; *Code de la raison*, ou *Principes de la morale*, 1778. — Son frère, Théophile-Ignace Ansquer de Londres, né en 1728, est aut. des *Variétés philos.*, 1762, et édit. des *Sermons du P. Le Chapelain* (*voy.* Chapelain).

PONIATOWA (Christine), fille d'un moine apostat de Pologne, née en 1610 à Lessen, petite ville de Prusse, se rendit fameuse par ses visions et ses extases. Ses révélat., qu'elle écrivit d'après l'ordre qu'elle disait en avoir reçu du ciel même, ont été traduites en latin par J. Amos Comenius, et publiées avec celles de Christophe Kotter et de Nicol. Drabicius, Amsterdam, 1657 et 1665, in-4.

PONIATOWSKI (Stanislas, comte de), père du roi Stanislas-Auguste de Pologne, né en 1678, fut le compagnon d'armes de Charles XII, et rendit à ce prince les plus importans services. Il soutint aussi la cause de Stanislas; mais, forcé ensuite de se soumettre au roi régnant, il fut chargé de plus. missions à la cour de France, et obtint en 1752 la dignité de castellan de Cracovie, ce qui lui donna le prem. rang parmi les sénat. du royaume. Il m. dans ses terres en 1762. On lui attribue les *Remarq. d'un seigneur polonais sur l'Histoire de Charles XII, roi de Suède*, par Voltaire, 1741, in-8. — Poniatowski (Stanislas-Auguste). V. *Stanislas*. — Poniatowski (le prince Joseph), surnommé le *Bayard polonais*, né à Varsovie le 7 mai 1763, était fils d'André Poniatowski, gén. d'artillerie au service de l'impératrice Marie-Thérèse, et neveu de Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne. Il fit ses prem. armes dans l'armée autrich., et y obtint un avancement rapide. Rappelé dans sa patrie en 1789, et nommé command. en chef pendant la guerre de 1792, il sut communiquer à l'armée sa bouillante ardeur, et remporta des avantag. signalés à Zielenca et à Dublinska; mais une politique pusillanime et honteuse étant venue rendre inutiles les efforts de son courage, il déposa le commandement de l'armée, et quitta sa malheureuse patrie, qu'il avait craint d'exposer par une plus longue résistance. Ses compagnons d'armes lui offrirent avant son départ une médaille qu'ils avaient fait frapper à son effigie, avec cette inscription : *Miles imperatori*. La nouvelle révolut., qui éclata en Pologne en 1794, y ramena le prince Poniatowski. Il se contenta cette fois du commandement d'une division sous les ordres du général en chef Koscinskzo; mais bientôt l'issue désastreuse de cette dern. lutte des Polonais le força encore de s'expatrier, et il ne reparut sur la scène politique qu'en 1806, époque de l'entrée des Français en Pologne. Un gouvernem. provisoire ayant été formé à Varsovie, Poniatowski devint ministre de la guerre, et dirigea ses prem. soins vers l'armée polonaise, qu'il organisa avec une grande habileté; mais cette armée fut ensuite disséminée; et, lorsqu'en 1809 le duché de Varsovie fut attaqué par l'archiduc Ferdinand avec 60,000 Autrich., Poniatowski, n'ayant que 8,000 Polonais à opposer, résolut toutefois de défendre pied à pied le sol de sa patrie, et se couvrit de gloire à la bataille de Razin, où il repoussa avec sa poignée de braves toutes les attaques de l'archiduc. Fidèle allié des Français, sa valeur ne se démentit point dans les funestes campagnes de 1812 et 1813. Nommé maréchal de France le 16 octobre sur le champ de bataille de Leipsig, quoiqu'il eût déclaré hautement qu'il ne voulait d'autre titre que celui de chef des Polonais, il jouit peu d'instans de cette nouvelle distinction. Le 18, chargé de protéger la retraite de l'armée française, n'ayant avec lui que 700 hommes d'infanterie et soixante de cavalerie, il s'efforce de contenir les colonnes ennemies, qui s'avancent en force, reçoit une blessure, et parvient, malgré sa faiblesse, à traverser la Pleisse à la nage; mais, par une méprise funeste, le pont sur l'Elster avait été coupé par les Français eux-mêmes. Arrivé sur les bords escarpés de cette rivière, plus profonde que la prem., Poniatowski s'arrête un instant : l'ennemi lui crie de se rendre; alors, n'hésitant plus, il se jette dans les flots, et y disparaît. La mémoire de ce prince sera toujours chère aux Polonais, et doit l'être à toutes les nations qui estiment la loyauté et la valeur.

PONINSKI (Antoine LODZIA), poète polonais, m. en 1742, était référendaire du royaume de Pologne, et palat. de Posnanie. On a de lui : un poème en latin, intit. *augustissimus Hymenæus*, Dresde, 1720; *Opera heroica*, 1739, in-4; *Sarmatides seu Satyræ*, 1741, in-4; et une trad., en vers polonais, des *quatrains* ou *maximes* du cheval. de Solignac, composés pour l'éducation des jeunes gentilshommes polonais.

PONS (Jacques), médecin de Lyon au 16e S., n'est guère connu que comme aut. des ouv. suiv. : *Sommaire traité des melons*, Lyon, 1583, in-8; 1586, in-16, et 1580, in-12; *de nimis licentiosâ sanguinis missione..... Tract.*, ibid., 1596, 1600, in-8; *Medicus, seu Ratio ac Via aptissima*, etc., ibid., 1600, in-8. — Un autre Pons (Claude), compatriote du précédent, est auteur d'un *Parallèle des vipères et herbes lyonnaises avec les romaines et candiotes*, Lyon, 1632, in-8, etc.

PONS (Jean-François de), littérat., chanoine de la collégiale de Chaumont, né à Marly en 1683, mort à Chaumont en 1733, fut intimement lié avec Houdard de La Motte, qu'il défendit contre madame Dacier. Il avait publié divers opuscules, qui ont été réimp. avec quelques autres inédits, sous le tit. d'*OEuvres de M. l'abbé de Pons*, Paris, 1738, in-12. —V. Ponte.

PONT DE VEYLE (Antoine DE FERRIOL comte de), littérat., frère aîné du comte d'Argen-

tal, né en 1697, occupa la charge de lecteur du roi, fut, pendant quelques années, intendant-gén. des classes de la marine, et m. à Paris en 1774. On a de lui quelques comédies : *le Complaisant*, *le Fat puni* et *le Somnambule*. Cette dern. pièce est attribuée par La Harpe à Sallé et au comte de Caylus; mais il paraît cependant que Pont de Veyle y eut beaucoup de part. On a encore de lui un gr. nomb. de *chansons*, d'ouv. de société et de *pièces fugitives*. On peut consulter, pour plus de détails, l'*éloge* de ce littérat. dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, t. 10. année 1775.

PONTANUS ou PONTANO (Jean-Jovien), homme d'état, écriv. élégant et fécond du 15e S., né en 1426 dans l'Ombrie, s'établit à Naples, où son mérite ne tarda pas à lui donner de la célébrité. Il devint successivement secrétaire du roi Ferdinand Ier, précepteur du prince Alphonse, duc de Calabre, et, après avoir rempli plus. missions diplomatiques, premier ministre du royaume. Mais plus tard, oubliant les devoirs que lui imposaient la reconnaissance et la fidélité, il trahit le roi Ferdinand II, petit-fils de son bienfaiteur, livra à Charles VIII, roi de France, les clefs de la ville de Naples, et perdit avec ses emplois la considération dont il avait joui jusqu'alors comme homme d'état. Il m. en 1503. Pontanus a rendu de gr. services à la philos. et aux lett., et on doit le regarder comme le vérit. fondat. de l'acad. qu'A. Beccadelli, dit Panormita, établit à Naples, d'après l'ordre du roi Alphonse, et qui reçut le nom d'*Académie de Pontanus*. On a de lui : des *poésies*, pub. par les Aldes, Venise, 1505-1518, 2 vol. in-8; des ouvr. en prose, pub. par les mêmes imp., ibid., 1518-19, 3 pet. vol. in-4, édit. rare. Tous les ouv. de Pontanus ont été imp. à Naples, de 1505 à 1512, 6 v. in-fol. Il en existe une édit. de Bâle, 1556, 4 vol. in-8. Cette édition, quoique la plus complète, est peu recherchée. On trouvera, dans le t. 8 des *mém.* de Niceron, les tit. des ouv. dont elle se compose. Le plus important est une *Hist.* (en lat.) *des guerres de Ferdinand II, roi de Naples, avec Jean d'Anjou*, en 6 liv., trad. en ital. par un anonyme, Venise, 1524, in-8; et par J. Mauro, Naples, 1590. in-4. Robert de Sarno, oratorien, a publié la *vie* de Pontanus, en lat., Naples, 1761, in-4, dont M. Suard a donné une bonne analyse dans le t. 1er de ses *Variétés littéraires*.

PONTANUS ou DE PONTE (Pierre), grammairien, surnommé *Cæcus brugensis* (l'aveugle de Bruges), né dans cette ville vers 1480, perdit la vue à l'âge de trois ans, et n'en fit pas moins de rapides progrès dans les lettres. Après avoir enseigné la grammaire dans différentes villes de Flandre, il vint à Paris, y ouvrit une école, qui fut très-fréquentée. On ignore l'époque de sa m. Il a laissé un assez grand nomb. d'ouv., dont la biblioth. royale ne possède que trois ou quatre, et qui, par conséquent, sont presque tous oubliés aujourd'h. D. Liron, dans le t. 3 des *Singularités hist.*, et Foppens, dans la *Biblioth. belgica*, en citent plus. Nous mentionnerons seulement les suiv. : *Grammaticæ artis pars prima — pars secunda*, 1528-1529, 2 vol. in-4; *Ars versificatoria*, 1506, in-4, souv. réimp. dans le même form. et in-8, et cependant tr.-rare.

PONTANUS (Jean), professeur de philosophie, puis de médecine à Kœnigsberg, passa en 1553 à Iéna, devint médecin du prince de Gotha, puis du duc de Weymar, accompagna ce dern. à Vienne, et m. dans cette ville en 1572. Entre autres opusc., imp. dans div. rec., on a de lui : *Methodus componendi theriacam, et præparandi ambram factitiam*, joint aux *Consultat.* de Wittich, Leipsig, 1604, in-4.

PONTANUS (Jacques), jésuite, laborieux philologue, né en 1542 à Bruck, en Bohême, entra dans l'institut de St-Ignace à l'âge de 21 ans, fut destiné à l'enseignement des belles-lettres, les professa avec succès, publia plus. ouv. élémentaires, qui, pendant plus d'un siècle, ont été suivis dans la plupart des collèges de l'Europe, et m. à Augsbourg en 1626. On a de lui : *Progymnasmata latinitatis*, etc., Venise, 1590, 4 vol. in-8; *Institut. poeticæ*, in-8; *Tyrocinium poetices*, in-8; *Floridorum lib. octo*, 4e édit., Ingolstadt, 1602, in-8; *Colloquiorum sacrorum lib. IV, cum notis*, Augsbourg, 1609, in-8; *Attica Bellaria*, etc., ibid., 1615-20, 3e part., in-8; *Philocalia sive Excerpta è sacris et profanis auctoribus*, ibid., 1626, in-fol.; des traductions lat. des *hist.* de Jean Cantacuzène, de Théophylacte Simocatta; de la *Chronique* de G. Phranza, qui font partie de la *Byzantine*; d'un grand nombre d'écrits d'auteurs ecclésiastiques (ces différ. versions ont été insérées dans la *Bibliotheca magna patrum*); des *commentair.* très-étendus sur Ovide; un *Recueil de sentences* extraites de ses ouvrages; enfin une traduction latine de l'ouv. allemand intit. : *Hist. de la guerre des Hussites*, par Zacharie Théobaldus, Francfort, 1621, in-fol.

PONTANUS (Jean-Isaac), historien et philologue, né en 1571 à Elseneur, dans l'île de Seeland, fut d'abord un des disciples de Tycho-Brahé, et demeura trois ans avec ce célèb. astronome. Il prit ensuite la résolution de s'appliquer à la médecine, fut reçu doct. à Bâle en 1601, visita les provinces méridion. de la France, passa de là en Hollande, fut nommé professeur de physique et de mathématiques au collège de Harderwick, et m., en 1639, avec le titre d'historiographe du roi de Danemarck et des états de Gueldre. On a de lui : *Analectorum lib. III*, etc., Rostock, 1599, in-4; *Itinerarium Galliæ narbonensis, cum duplici Appendice*, etc., Leyde, 1606, in-12, rare; *Historia urbis et rerum Amstelodamensium*, Amsterdam, 1611, in-f.; *Disceptationes chorographicæ de Rheni divortiis et ostiis*, etc., ibid., 1614, in-8; Harderwick, 1617, in-8; *Originum francicarum lib. VI*, Harderwick, 1616, in-4; *de Pigmæis Theoremata*, ib., 1629, in-4; *rerum danicarum Historia*, Amsterdam, 1631, in-fol.; *Poematum lib. VI*, ib., 1634, in-12; *Discussionum historicarum lib. II*, Harderwick, 1637, in-8; *Historiæ geldricæ lib. XIV*, ib., 1639, in-f.; des *thèses*, des *notes* sur Macrobe, Martial, Plaute, Florus, Sénèque, Tacite, Pétrone et Valère-Maxime, etc.

PONTAS (Jean), théologien, célèbre casuiste, né en 1638 dans le diocèse d'Avranches, mort en 1728, fut docteur en droit civil et en droit canon, et sous-pénitencier de l'église de Paris. On a de lui : *Exhortat. aux malades sur les attributs de J.-C. dans l'Eucharistie*, Paris, 1690, in-12; *Exhortat. sur le baptême, les fiançailles, le mariage*, etc., ibid., 1691, in-12; *Exhortat. sur les évangiles du dimanche*, etc., ib., 1691, 2 vol. in-12; *Entretiens spirit.*, etc., ib, 1693, 2 vol. in-12; *Sacra Scriptura ubiquè sibi constans*, ibid., 1698, in-4; *Dictionnaire des cas de conscience*, ibid., 1715, 2 vol. in-fol., plus. fois réimp. (l'édit. la plus complète est celle de 1741, 3 vol. in-fol.), et trad. en latin : il a paru un *Abrégé* de ce *dictionnaire*, par l'abbé Collet, Paris, 1764 et 1770, 2 vol. in-8; *des Péchés qui se commettent en chaque état*, Paris, 1728, in-12.

PONTAULT. V. Beaulieu.

PONTBRIANT (René-François DUBREUIL de), ecclésiastique philantrope, abbé de St-Marien d'Auxerre, né en Bretagne vers la fin du 17e S., m. à Paris vers 1760, fut, sinon le fondateur de l'œuvre des *Petits Savoyards*, au moins l'un des plus zélés promoteurs de cette institution, dont l'idée prem. appartient à l'abbé Et. Joly de Dijon, qui forma à Paris, vers 1665, un établissement du même genre, abandonné au bout de quelques années, repris ensuite par Claude Héliot, et abandonné de nouveau à la mort de ce dern. Vers l'année 1737, l'abbé de Pontbriant, touché de l'abandon

où se trouvaient les jeunes Savoyards, occupés dans la capitale à ramoner les cheminées ou à d'autres emplois, vint au secours de ces pauvres enfans, et leur consacra son temps, ses soins et sa fortune, jusqu'à la fin de sa vie. A cette époque, il fut remplacé par l'abbé J.-B.-A. Salignac de Fénélon (*v.* ce nom). On a de ce respectable ecclésiastique : *Projet d'un établissem. pour élever dans la piété les Savoyards qui sont dans Paris*, 1751 et années suiv., 4ᵉ part., in-8; *Pèlerinage du Calvaire sur le mont Valérien*, 1751, in-18; *l'Incrédule détrompé, et le Chrétien affermi dans la foi*, 1752, in-8. — L'abbé de Pontbriant eut des frères ecclés. comme lui. L'un fut promu, en 1741, à l'évêché de Québec, dans le Canada, et m. à Montréal en 1760. Le second, chanoine et grand chantre de la cathéd. de Rennes, abbé commendataire de Lanvau, m. en 1767, a été quelquefois confondu avec son frère René-François, abbé de Saint-Marien. On a du chanoine de Rennes : un *Poème sur l'abus de la poésie*, couronné aux jeux floraux en 1722; *Sermon sur le sacre du roi*, 1722, in-4; *Essai de grammaire franç.*, 1754, in-8. On lui attribue des *nouv. Vues sur le système de l'univers*, Paris, 1751, in-8.

PONTCHARTRAIN (PAUL PHÉLYPEAUX, seigneur de), né à Blois en 1569, d'une famille qui a produit un gr. nombre de magistrats et plus. ministres, fut admis dans les bureaux de Villeroi dès l'âge de 18 ans, et devint bientôt très-habile dans les affaires. Nommé secrétaire des commandemens de la reine Marie de Médicis, il mérita, par son zèle, la confiance de cette princesse, qui lui fit obtenir, en 1610, la place de secrét.-d'état. Il m. en 1621. On a de lui des *Mémoires* concernant les affaires de France sous le règne de Marie de Médicis, avec un *Journal des conférences de Loudun*, La Haye, 1720, 2 pet. in-8. — PONTCHARTRAIN (Louis PHÉLYPEAUX, comte de), chanc. de France, petit-fils du précéd., né en 1643, fut reçu conseiller du parlem. de Paris en 1660, nommé prem. prés. du parlem. de Bretagne en 1667, intend. des finances en 1687, secrét.-d'état en 1690, et chancel. en 1699. Après avoir rendu de longs services à l'état, il se retira des affaires en 1714, et m. dans son château de Pontchartrain en 1727. — Jérôme, comte de PONTCHARTRAIN, son fils unique, fut le père du ministre comte de Maurepas.

PONTE (LOUIS de), jésuite, né à Valladolid en 1554, mort, en odeur de sainteté, dans sa ville natale en 1624, est connu en France sous le nom de *Du Pont*. On lui doit divers ouvr. pieux, dont la plupart ont été trad. en lat. par le P. Melch. Trevinnia, son confrère. Les princip. sont : *Explicat. moralis du Cantique des cantiques*, en lat., Cologne, 1622, 2 vol. in-fol.; *Tr. de la perfection chrét.*; *le Direct. spirituel*; *la Guide spirituelle*, trad. en franç. par le P. Brignon, Paris, 1685, 2 vol. in-8; *les Méditations sur les mystères de la foi*, traduit plus. fois en franç. et en arabe. — V. BASSAN.

PONTEDERA (JULES), botan. ital., né à Vicence en 1688, m. en 1757 à Padoue, direct. du jardin des plantes de cette ville, y avait prof. avec succès la botaniq. Il fit de nombr. excursions dans l'Italie pour y découvrir de nouv. plantes, et s'éleva avec chaleur contre le système sexuel de Linné, qui ne lui en a pas moins consacré un genre de plantes de la famille des narcissoïdes, sous le nom de *Pontederia*. Il a le premier décrit 272 plantes, et a laissé entre autres ouvr. : *Compendium tabularum botanicarum, in quo plantæ 272 ab eo in Italiâ nuper detectæ recensentur*, Padoue, 1718; *Anthologia, sive de floris naturâ libri III, plurimis inventis observationibusque ac æneis tabulis ornati*, ibid., 1720; *Antiquitatum latinar. græcarumque enarrationes, præcipuè ad veteris anni rationem attinentes epistolis 68 comprehensæ*, ibid., 1740; *Epistola ac Dissert., opus posthumum in duos tomos distributum, præfatione et notis auctum à Jos.-Ant. Bonato*, ibid., 1791, 2 vol. in-4.

PONTIEN (SAINT), pape, succéda à saint Urbain Iᵉʳ en l'an 230, gouverna l'église pend. cinq ans et deux mois, fut persécuté sous l'empereur Maximin et relégué dans l'île de Sardaigne, où il m.

PONTIER (GÉDÉON), protonotaire du St-siége, m. en 1709, dans un âge avancé, a laissé divers ouvr., entre autres : *le Cabinet des grands*, 3 vol. in-12, dont les deux prem. parurent en 1680 et le trois. en 1689, sous ce titre : *Continuation du cabinet des grands*, suivi, en 1690, d'une addition intitulée : *Choses remarquables*, etc. Ce fut à l'occasion de cet ouvr. que La Bruyère fit le portrait de *Dioscore*, nom sous lequel il peint Pontier comme un aut. dont les écrits n'offrent aucun intérêt.

PONTIER (PIERRE), chirurg., né à Aix en 1711, mort en 1789, fut un des meilleurs anat. et opérateurs de son temps. Sa ville natale lui dut l'établissement d'une école de chirurg., dont il fit, en 1768, les prem. frais et l'ouverture en qualité de premier prof. Pontier laissa deux fils, l'un, doct. en méd., est aujourd'hui membre de l'acad. d'Aix; l'autre, minéralogiste distingué, a fait la découverte du *chromate* de fer près de Gassin, dans le départem. du Var.

PONTIS (LOUIS de), gentilh. provençal, né en 1583 au château de Pontis, embrassa dès l'âge de 16 ans la carrière des armes, et parvint par son mérite et sa bravoure à l'emploi de maréchal de bataille. Après 54 ans d'honorables services, il se retira dans la maison de Port-Royal, où il mourut en 1670, à l'âge de 87 ans. On a sous son nom des *Mém.* curieux, publ. en 1676 et réimp. plus. fois. L'édition d'Amsterdam, Wolfgang, 1678, 2 vol. pet. in-12, est recherchée des curieux parce qu'elle fait partie de la collect. des *Elzeviers* franç. Les *Mém. de Pontis* font aussi partie de la 2ᵉ série des *Mém. sur l'hist. de France*, pub. par MM. Petitot et Monmerqué.

PONTIUS ou DU PONT (PAUL), célèbre grav., né à Anvers en 1596, a laissé un gr. nomb. d'ouvr. d'après Rubens, van Dyck et autres maîtres. Parmi ses productions on admire surtout le *St Roch*, dont l'original fait partie du Musée du Louvre, et la belle estampe de *Tomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase de sang*.

PONTOPPIDAN (ERIC-ERICSON), théol., poète et philol. dan., év. luthér. de Drontheim en Norwége, né en 1616 à Biergegard, dans l'île de Fionie, m. en 1678, a laissé : *Epigrammatum sacrorum centuriæ tres*, Copenhague, 1641, in-12; *Paraphrasis metrica in Cebetis tabulam*, Paris, 1642; *Bucolica sacra*, Leyde, 1643, in-8; *theologiæ praticæ Synopsis*, Sora, 1656, in-4; ib., 1673, même format; une *Gramm. danoise*, Copenhague, 1666, in-8; des *Méditations* et plus. ouvr. ascét. en dan. — PONTOPPIDAN (Eric), évêq. de Bergen, en Norwége, petite neveu du précéd., né en 1698, m. en 1764, a laissé un gr. nomb. d'écrits sur la théol. et l'hist., dont on trouve une notice détaillée dans la *Bibliogr. dan.* de Nyerup et Kraft. Les principaux sont, en allemand : *Tabl. du Danemarck anc. et moderne*, Brême, 1730, in-4; *Hist. abrégée de la réformation de l'église danoise*, Lubeck, 1734, in-8; en latin : *Marmora danica, seu inscriptionum per Daniam universam Sylloge*, Copenhague, 1741, 2 vol. in-fol.; *Annales ecclesiæ danicæ*, ib., 1741 et 1752 : en danois : *Essai sur l'hist. natur. de la Norwége*, Copenhague, 1752, in-4; ib. 1754, 2 vol. in-4, trad. en angl. et en allem. — PONTOPPIDAN (Jean-Louis), son frère, profess. de théol. à l'acad. de Soroe, puis prevôt de l'év. d'Aalborg, en Jutland, m. en 1799, a laissé des *sermons*, des *disc.* et des *oraisons funèbres*. — Six autres auteurs du même nom sont cités dans la *Biogr. dan.*

PONTORMO (JACOPO CARRUCCI DA), peint., né en 1493, m. en 1558, acquit à Florence une gr.

réputation, et ses ouvr. furent admirés par Raphaël et Michel-Ange. On cite de lui le tabl. de *la Visitation*, qu'il peignit dans le cloître des Servites, et div. autres qu'on voit à San-Michelino.

PONTOUX (Claude de), méd. et littér.-franç., né, en 1530, à Châlons-sur-Saône, où il m. en 1579, a laissé : *Huitains franç.*, pour l'interprétat. et intelligence des fig. de l'Anc.-Testam., Lyon, 1570; in-8, avec des estampes gravées sur bois; *Gelodacrye amoureuse* (rec. d'aubades, chansons gaillardes, etc.), Paris, 1576, in-16; *OEuvr.*, etc., contenant environ 300 sonnets, etc., Lyon, 1579, in-16. On peut consulter pour plus de détails les *Mém.* de Niceron, t. 34, et le t. 12 de la *Biblioth. franç.* de l'abbé Goujet.

PONTUS. V. Gardie et Thyard.

PONZ (Ant.), peint. et voyag. espag., memb. de plus. acad. des beaux-arts, né à Bexix (royaume de Valence) en 1725, m. en 1792, a laissé : *Voy. en Espagne*, 1772 et suiv., 13 vol. in-8, trad. en allem.; *Voy. hors de l'Espagne*, 1785 et 1792, 2 vol. in-8, et divers autres écrits. On a aussi de lui des tabl. fort estimés. — Moïse-Jayme Pons ou Ponz, peintre, né à Valls, près de Tarragone, vers la fin du 17e S., a laissé des tableaux qui font honneur à son talent, et qui se voient en gr. partie dans la chartreuse dite *Scala Dei*.

PONZIO (Paul), sculpt., né à Florence dans le 16e S., connu en France sous le nom de *maître Ponce*, exécuta dans les châteaux de Meudon et de Fontainebleau une gr. partie des sculpt. qui les décorent. On lui doit aussi le *tombeau* de Louis XII et d'Anne de Bretagne qu'on voit dans l'église de St-Denis, et div. autres d'une grande beauté.

PONZONI, famille illustre de Crémone, dirigeait le parti gibelin dans cette ville, en opposition aux Cavalcabo, chefs du parti guelfe. Les Ponzoni parvinrent deux fois à la souveraineté dans leur patrie.—Frédéric Ponzoni, secrétaire du pape Alexandre IV, a laissé quelq. ouvr. de théolog. — Jacq. Ponzoni, secrétaire du duc de Milan, mort en 1542, dans un âge très-avancé, commenta Barthole, et donna un traité *de Memoriâ locali*.

POOL (Rachel van), fille du cél. anat. Ruysch, née à Amsterdam en 1664, acquit une gr. célébrité par son rare talent pour la peinture des fleurs, des fruits, des plantes et des insectes. Elle épousa, en 1695, Juriaen van Pool, peint. distingué, qui fut reçu avec elle de la société acad. de La Haye. Ils obtinrent tous deux la protection de l'électeur palatin, Jean-Guillaume, qui se plut à les combler de bienfaits et de marques de distinction. Rachel exerça son art jusque dans l'âge le plus avancé, sans que son talent se ressentît de sa vieillesse. Elle m. le 12 octobre 1750, âgée de 86 ans. — Mathys ou Matthieu Pool, dessin., et grav., né à Amsterdam en 1670, a laissé plus. ouvr. très-estimés.

POOL. V. Polus.

POOT (Hubert), poète holland., né en 1689 aux environs de Delft, d'une famille d'agricult., ne reçut dans sa jeunesse qu'une instruct. fort limitée, se forma par la lecture de Vondel et de Hooft, et sans renoncer à la profess. de ses pères, consacra ses paisibles loisirs à la culture des muses. Il m. au hameau d'Abtswoode, son lieu natal, en 1733. Il a été fait plus. édit. de ses poésies, justem. estim.; la meill. est celle de Delft, 1726-35, 3 vol. in-4. Il s'était efforcé d'imiter les anc. que malheureusement il n'avait pu lire que dans des traduct., et c'est dans le genre érotique qu'il a le mieux réussi. Outre le rec. de ses *œuvr.* dont nous avons parlé, il en a pub. un autre sous le titre de *Grand théâtre phys. et moral, ou Vocab. d'anc. emblèmes et allégories*, Delft, 1743, 3 vol. in-fol. V. le tom. 2, p. 35-56 de l'*Hist. anthol. de la poésie holland.*, par de Vries.

POPE (sir Thomas), fond. du collége de la Trinité à Oxford, né vers 1508 à Dedington, m. en 1559, occupa de gr. charges à la cour de Henri VIII et à celle de Marie, et se distingua par son habileté dans les affaires et surtout par la fidélité de ses principes. — Pope (Walter), écriv. angl., membre de la société royale, doyen du collége Wadham à Oxford, né dans le comté de Northampton, m. en 1714, a publié : *Mém. de mons. Du Vall, avec son dernier disc. et son épit.*, 1670, in-4; *A la mém. du très-renommé Du Vall*, ode pindarique, 1671, in-4; *Nouvelles choisies*, trad. de Cervantes et de Pétrarque, 1694; *Fables morales et politiques anciennes et modernes*, 1698, in-8; *Vie du révérend Seth, év. de Salisbury*, Londr. 1697, etc.

POPE. V. Blount.

POPE (Alexand.), né à Londr. le 22 mai 1688, d'une famille catholique et jacobite. Son père vivait retiré près de ce Windsor, dont plus tard le poète célébra la forêt. Faible de santé, mal conformé, bossu même, le jeune Pope fut l'objet des tendres soins de sa mère, pour laquelle il conserva toute sa vie la plus grande affection; ce culte filial est déjà de la poésie, ce qu'il est bon de remarquer pour répondre à ceux qui voient en Pope le poète de l'esprit et jamais celui du cœur. Plus tard il connut aussi l'amour (*v.* Blount), et il fallait peut-être avoir été amoureux pour sentir et écrire l'*Epître d'Héloïse à Abailard*. Cependant le talent de Pope se ressent beaucoup de son éducation toute class.; à 6 ans il lisait déjà les poètes gr. et lat. chez un vieux prêtre cathol., où il était en pension; depuis il termina ses études élément. à Londres. Là, ayant été au spectacle, il avait improvisé au bout de quelq. jours une pièce sur un sujet grec. Rappelé à 12 ans dans la maison paternelle, la double influence des églogues de Virgile et de l'aspect des champs l'entraîna à la composit. de ses pastorales : c'étaient déjà les vers d'un poète exercé, quoiqu'il n'eut guère que 12 ans. A 16, il fit quelq. voyages à Lond., connut Congrève, Wicherley, Swift, etc., et publia son *Essai sur la critique*; Addisson l'accueillit en protecteur, et inséra dans son *Spectateur* le beau poème du *Messie*, éclog. sacrée. *La Boucle de cheveux enlevée* acheva sa réputation; ce poème héroï-comique a été souvent comparé au *Lutrin* de Boileau : les Anglais préfèrent *la Boucle* et les Français *le Lutrin*, ces deux ouvr. sont excellens dans leur genre; le merveilleux de celui de Pope est plus original peut-être, malgré tout ce qu'on a dit, avec raison d'ailleurs, des beaux vers sur la mollesse dans *le Lutrin*; mais Boileau peut-être n'aurait pas pu égaler Pope s'il avait lutté avec lui dans un sujet analogue à la Forêt de Windsor, non plus que dans l'héroïde. Le poète français était plus *académicien*, le poète anglais avait fait ses premiers vers dans la solitude. Plus tard, Pope se trouva plus activement engagé dans la vie des salons : à la manière dont il traduisit Homère on s'en aperçoit, comme aussi à la décoration artificielle de son *Tibur* de Twickenham. L'homme d'esprit l'emporta sans doute sur le poète; mais son excuse est dans les mœurs de son temps, dont il fut l'expression. La correction et l'élégance sont des grâces que la poésie ne doit pas dédaigner, et sous le rapport du style Pope a fait école. Ses imitateurs maladroits ont pu décréditer sa manière; lui-même il en a fait peut-être une fausse application à l'antique pensée d'Homère; mais toutes les fois qu'il est lui-même, Pope est poète, et grand poète. Il a admiré et commenté Shakspeare comme Homère; mais il l'a compris et n'a pas dû l'imiter dans un siècle si éloigné par ses idées de celui où écrivait l'Eschyle anglais. Peut-être aurait-il dû respecter de même l'originalité d'Homère. Son *Iliade*, du reste, car on dit *l'Iliade de Pope*, est un chef-d'œuv. de versification. Pope écrivit dans une époq. de corrupt. : la conscience des hommes d'état, les grandes et petites perfidies des partis, qui le dégoûtèrent de la polit., le rendirent impartial plutôt que neutre dans les

intrigues du temps. Parmi les beaux esprits et les critiques anglais, il dut trouver plus d'un envieux; lui-même, d'une santé délicate, maltraité de la nature, et par conséquent craintif, méfiant même, il devait se tenir sur la défensive contre les hommes en gén., et attaquer même le prem. dans un moment d'humeur; il eut donc beaucoup d'ennemis, et quelques-uns avaient été ses amis; mais ceux-ci en général le trouvèrent dévoué et fidèle dans leurs revers de fortune, témoin sa liaison avec le fameux Bolingbroke. Peut-être enfin ne faut-il chercher le secret de son goût pour la satire que dans l'irrésistible instinct de son talent; en effet il a excellé dans ce genre, et ses *Imitat. d'Horace* sont dignes de ce poëte. Mais, outre ses combats partiels contre la sottise ou l'envie, Pope voulut renfermer tous ceux qui lui avaient déclaré ou à qui il avait déclaré lui-même la guerre dans une espèce de *Bedlam* poétique. Sa Dunciade (*Sotisiade*), composée dans ce but, offre des passages pleins de verve et d'esprit; mais ce poème est trop essentiellement anglais pour plaire beaucoup en France; le goût anglais lui-même peut lui adresser de justes critiques. Dans l'Epître morale, genre de composition plus élevé, Pope n'a de rival que Voltaire; son *Essai sur l'homme* a mérité d'être traduit dans toutes les langues. On a légèrement cru y voir des principes irréligieux: le savant Warburton l'a défendu à ce sujet. Pope a écrit aussi élégamment en prose; ses *lettres* sont naturelles et charmantes, et sa *préface de l'Iliade* est une admirable composition. En parlant du succès des ouvrages de Pope, il faut y comprendre la partie mercantile; ils furent pour lui une source de richesses; les souscriptions à son *Iliade* consolidèrent surtout sa fortune. Il m. en philosophe et en chrétien le 30 mai 1744. Colardeau a imité heureusement l'*Epître d'Héloïse à Abailard*. Duresnel a paraphrasé en vers faciles l'*Essai sur l'homme*, que Fontanes et Delille ont traduit avec plus de précision; quant à la traduct. compl. de ses œuvres, elle abonde en contresens ridicules. Le talent de Pope a été récemment un sujet de controverse littéraire entre Byron, Campbell et M. Bowles; celui-ci a donné l'édit. la plus compl. de ses *Œuvr.* 10 vol. in-8, Londres, 1806.

POPELINIÈRE (Lancelot VOISIN, seigneur de La), historien, né vers 1540 dans le Bas-Poitou, d'une famille attachée aux opinions de Luther, joua lui-même un rôle important durant la guerre de religion, fut député en 1574 par les Rochellais à l'assemblée de Milhaud, eut l'année suiv. le commandem. de l'expéd. contre l'île de Rhé, y tailla en pièces les troupes cathol., et, en 1576, rédigea la protestation des religionn. contre la décision des états de Blois. Exclusivem. voué aux travaux littér. depuis le rétabliss. de la paix, il continua l'hist. des guerres civiles qu'il avait commencée; la modérat. et la franchise qu'il a mises dans ses récits ont fait croire aux uns qu'il avait abjuré la réforme; aux autres qu'il avait vendu sa plume aux catholiques. Quoi qu'il en soit il m. très-pauvre à Paris en 1608, laissant les ouv. suiv.: *la vraie et entière Hist. des dern. troubles*, etc., Cologne, 1571, in-8; 3e éd., Bâle, 1579, 2 vol. in-8; *Hist. de France, enrichie des plus notables occurrences survenues ès prov. de l'Europe et pays voisins, etc., depuis l'an* 1550 (La Rochelle), 1581, 2 vol. in-fol.; 1582, 4 vol. in-8; *les Trois mondes*, Paris, 1582, in-4; *l'Amiral de France*, ib., 1584, in-4; *Hist. des hist.*, ib., 1599, in-8; *Hist. de la conquête du pays de Bresse et de Savoie*, ib. et Lyon, 1601, in-8.

POPELINIÈRE ou plutôt POUPLINIÈRE (Alexandre-Jean-Joseph LE RICHE de La), financ. bel esprit, s'est rendu célèbre dans 18e S. par ses dépenses fastueuses, son amour pour les plaisirs et la protection qu'il accorda aux lettres et aux beaux-arts. On a de lui: *Daira, hist. orient.*, Paris, 1760, in-8 (il a été tiré quelq. exempl. in-4); *Mœurs du siècle*, ouvrage dans le genre du *Portier des chartreux*: un exemplaire, avec de superbes peint., fut saisi par ordre du roi à la vente des livr. de la biblioth. de La Popelinière. V. sur cet ouvr. et unique exempl. le *Dictionn. des anonymes*, par M. A.-A. Barbier, n° 3266.

POPHAM (Edouard), min. angl., né en 1738, m. en 1815, rect. de Chilton, dans le comté de Wilts, a pub. entre autres ouv.: *Selecta poemata*, 1774, 3 vol.; *Illustrium virorum Elogia sepulchralia*, 1778, in-8; des *Remarques sur div. textes de l'Ecriture*, 1809, in-8.

POPHAM (sir Home RIGGS), amiral anglais, né en 1762 à Gibraltar, d'une famille origin. d'Irlande, fut le 21e fils de sa mère, qui m. en lui donnant le jour: son père, consul à Tétuan (roy. de Maroc), n'eut pas moins de 40 enfans de ses différentes femmes. Elevé par les soins de l'un de ses frères, jurisc. à Madras, le jeune Popham passa de l'université de Cambridge au service de mer comme simple matelot dans l'escadre de sir Thomson, et suivit plus tard ce commodore sur la côte d'Afrique en qualité d'intendant maritime. De retour en Anglet. à la mort de son patron, il offrit ses services à la compagnie des Indes, fut chargé par elle de diverses commissions; et ce fut en s'acquittant de l'une d'elles, qu'il découvrit, en 1791, le passage du sud. Au commencement des guerres de la révolution franç., il eut un commandement dans l'armée sous les ordres du duc d'York, puis obtint celui d'un corps de pêcheurs hollandais dont il avait provoqué la formation. Lorsque les succès de Pichegru (*v.* ce nom) contraignirent les Angl. à évacuer la Hollande, Popham, alors capit., présida à l'embarquement des troupes; il présenta ensuite au gouvernement le plan d'organisation d'un corps de marins destiné à résister à toute tentative d'invasion de la part des Français, eut en récompense le commandement d'une de ces compagnies créées en 1798, le conserva jusqu'à l'année 1800, et à cette époque repassa aux Indes à la tête d'une escadre de 4 vaisseaux. La compagnie, aux intérêts de laquelle il s'était montré fort dévoué, le fit nommer gouvern.-général de l'Inde et ambassadeur auprès des états d'Arabie; et il la servit dès-lors plus utilement que jamais en ouvrant une correspondance régulière avec Housser Mahemet Pacha, vice-roi d'Egypte, en faveur de ses établissemens en Asie. Cependant, lorsque sir Home Popham revint en Angleterre, il trouva le ministère changé, ainsi que le bureau de l'amirauté: les whigs, qui l'accusaient d'avoir employé son escadre dans des vues d'intérêt particulier, firent de sa conduite l'objet de longues enquêtes, dont l'unique résultat fut qu'il demeura sans emploi. Mais, comme dans cet intervalle il avait été élu représentant du bourg d'Yarmouth à la chambre des communes, il profita de sa position pour censurer à son tour l'administration; et le nouveau changem. qui y fut effectué en 1804, le fit remettre en activité: il obtint le commandement de l'*Antilope*, de 50 canons, et fut employé pour présider à l'essai d'un nouveau moyen de destruct. des flottes. L'année suivante, il eut la direction de la partie maritime de l'expédit. contre le cap de Bonne-Espérance, qui bientôt fut au pouvoir des Anglais, et il contribua ensuite, sous les ordres du général Beresford, à l'aventureuse tentative contre les Espagnols sur le Rio de la Plata. Le mauvais succès de cette échauffourée attira à sir Home Popham une sévère réprimande de la part de son gouvernement, sans les ordres de qui il avait commencé d'agir. Toutefois il n'en fut pas moins désigné plus tard pour commander en second, sous les ordres de l'amiral Gambier, la flotte armée pour surprendre la marine danoise, expédition dont le succès lui valut des éloges et de nouvelles distinctions. Il eut part, en 1809, comme contre-amiral, à l'infruc-

tueuse expédit. de lord Chatam contre Flessingue, et fut aussi employé durant la guerre de la Péninsule, où il commanda le *Vénérable*, vaisseau de 74 canons. Elevé en 1814 au rang de contre-amiral du Pavillon-Blanc, il accepta en 1819 le commandement de la station de la Jamaïque, fut promu peu après au grade de contre-amiral du Pavillon-Rouge, et enfin alla commander la station des Indes occidentales, où il tenta vainement de ménager un accommodem. entre le roi noir Christophe, et le général Boyer, président de la république d'Haïti. Sir Home Popham revint en Angleterre en 1820, et m. la même année à Cheltenham; il était membre de la Société royale de Londres, chevalier de l'ordre du Bain, etc. La marine anglaise lui est redevable de divers perfectionnemens, notamment dans le système télégraphique; et il a publié en angl., entre autres opuscules : *Descript. de l'île du prince de Galles*, etc., 1805, in-8 · *Règlem. et préceptes* (Rules and Regulation) *à observer sur les vaisseaux de S. M.*, 1805, in-8.

POPMA (Ausone de), jurisconsulte, né à Alst, dans la Frise, mort en 1613, a enrichi la littr. de plus. travaux estimables : nous citerons de lui les ouvr. suivans : *Terentii Varronis Fragmenta, adjecto conjectaneorum libro*, Franeker, 1589, in-8; *de Differentiis verborum lib. quatuor*, Marbourg, 1635, in-8; *De usu antiquar. locutionum lib. duo*, Leyde, 1608, in-8, plus. fois réimp.; *de Ordine et Usu judiciorum libri tres*, Arnheim, 1617; *Fragmenta veterum histor. latinorum emendata et scholiis illustrata*, Amsterdam, 1620, 1742, in-8. — Popma eut trois frères qui se distinguèrent aussi dans les lettres, Sixte, l'aîné a pub. un *comment.* sur les *Institutes de Justinien*, et une édition de Cornelius Celsus, *de Arte dicendi*, 1569; on a de Tite de Popma : *Tabulæ in sphæram, et astronomiæ elementa*, Cologne, 1569, in-4; *Castigationes in epistolas Ciceronis ad familiares*, Anvers, 1572, in-16; *Notæ in Asconium Pœdianum*, Cologne, 1578; *de Operis servorum liber singularis*, 1608; enfin Cyprien, m. en 1582 à Alst, âgé de 32 ans, a laissé : *Henrici mediolanensis de controversiis hominis et fortunæ*, en vers élégiaques, avec commentaire, Cologne, 1570.

POPOFSKII (Nicolas-Nikititsch), poète russe, né vers 1730, excita l'enthousiasme du célèbre Lomonossof par une traduct. de l'*Essai sur l'homme* de Pope, et obtint par son intercession (en 1756) une place de profess. de philosophie à l'université de Moscou. Il devint ensuite rect. du gymnase de cette ville et m. prématurément en 1760. Outre sa traduct. de l'*Essai sur l'homme* de Pope (St-Pétersb., 1757, 1787 et 1802), il a pub. d'autres traductions de l'*Epître d'Horace aux Pisons*, et du livre de l'*Education* de Pope, imprimé à Moscou, 1759 et 1788. Il a laissé de plus un discours *de l'Utilité et de l'Importance de la philosophie*, et un autre au sujet du couronnem. de l'impératrice Elisabeth, Moscou, 1756.

POPON ou POMPON (Maclou), en latin *Macutus Pomponius*, né en 1514, dans un village de Bourgogne, de parens obscurs, mort à Dijon en 1577, s'éleva par son talent et son mérite à la charge de conseiller au parlement. Il a laissé plus. ouvr. MSs. dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque de Bourgogne*. On a publ., à sa louange, un recueil de vers intit. : *Macuti Pomponii senat. Divion. monumentum à musis Burgundis erectum et consecratum*, in-8, Lyon, 1578; Paris, 1583.

POPOWITSCH (Jean-Sigismond-Valentin), géographe et antiquaire allem., profess. d'éloq. à l'université de Vienne, mort en 1774 au bourg de Petersdorf, où il s'était établi vigneron dans ses dern. années, appartenait à une pauvre famille de la Basse-Styrie, d'origine slave, et n'avait commencé qu'assez tard à cultiver les sciences. Il recueillit une immense érudit. dans plus. voy. qu'il entreprit; mais, défaut assez commun parmi les savans allem. du second ordre, il manqua de goût; et, comme l'a très-bien jugé M. Depping (*Biogr. univ.*, tom. 35), il n'a pas fait un seul bon livre. On ne trouve dans ce qu'il a écrit qu'un amas indigeste de documens sans rapport ni liaison. Tels sont ses *Principes de la langue allemande*; ses *Recherches sur la mer*, etc. Popowitsch s'était adonné quelq. temps avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la botanique, et il a légué au jardin des Plantes de Vienne ses collect. et ses écrits sur cette science.

POPPÉE, *Poppæa-Augusta*, impératrice romaine, fille de T. Ollius et de la fameuse Sabina, eut tous les attraits de sa mère ainsi que ses penchans vicieux, mais y joignit un raffinem. de coquetterie dont l'ambition fut toujours le principal mobile. Mariée d'abord à Rufus Crispinus, préfet des cohortes prétoriennes, elle le quitta, bien qu'elle en eût un fils, pour épouser Othon, à qui elle ne tarda pas à être ravie par Néron, violemment épris de cette femme, dont son voluptueux favori lui avait si indiscrètement vanté les charmes. Poppée mit tout en œuvre pour perdre Agrippine, (*v.* ce nom) et un nouveau crime la débarrassa d'Octavie, après que l'empereur eut répudié cette vertueuse princesse pour lui donner sa place. Déclarée auguste en l'an 63, ainsi que la fille qu'elle venait de mettre au jour (Claudia, m. à 4 mois), elle se laissa égarer par l'ascendant qu'elle avait sur le cœur de son époux, au point de lui adresser un jour des railleries dont celui-ci fut tellement courroucé, que, bien qu'elle fût enceinte, il lui donna dans le ventre un coup de pied qui l'étendit par terre, et dont elle m. peu de jours après, l'an 65. Désolé de sa perte, Néron fit embaumer son corps, qui fut placé dans le tombeau des Jules, et il prononça lui-même son oraison funèbre. Poppée fut, dit-on, la prem. dame romaine qui fit usage du masque pour garantir ses traits du hâle; et elle faisait entretenir 500 ânesses dont le lait lui fournissait des bains en quelque lieu qu'elle se rendît. Il n'existe que fort peu de médailles de Poppée; elles sont de fabriq. grecq., et portent au revers la tête de Néron.

POQUET ou POCQUET (Pierre), né à Arbois vers le milieu du 14e S., se fit d'abord un nom au barreau, et embrassa ensuite la vie religieuse dans l'ordre des célestins à Paris, où ses talens et sa piété lui méritèrent une grande considération. Louis Ier, duc d'Orléans, le choisit pour être l'un de ses exécuteurs testamentaires. Poquet m. en 1408. On a de lui un ouv. ascétique ayant pour titre : *Rationarium de vitâ Christi*, dont il existe deux copies sur vélin à la Bibliothèque du Roi. Le P. Becquet (*gallicæ cœlestinorum congregat. Elogia histor.*) a donné la liste de ses autres écrits.—V. Livonière.

PORBUS (Pierre), peintre hollandais, né vers 1510 à Gouda, mort en 1583, a exécuté un grand nombre de tableaux et de portraits. Ceux de ses ouvr. qui lui ont fait le plus d'honneur sont un *St Hubert*, qui se voyait dans la grande église de Gouda, et un *Portrait du duc d'Alençon*, qu'il peignit à Anvers. — Franç. Porbus, son fils, né à Bruges en 1540, peignit le portrait avec une rare perfect., et manifesta un talent presque égal dans l'histoire et dans la peint. des animaux. Il fut reçu memb. de l'acad. d'Anvers en 1564, et m. en 1580. Parmi ses compos., il faut distinguer un *Paradis terrestre* et *le Martyre de St George*. Ce dern., qu'il peignit pour une confrérie de Dunkerque, ville où il existe encore, a beaucoup souffert des correct. qu'y a faites, en le voulant restaurer, un méchant artiste anglais. Le Musée du Louvre possédait deux tableaux de cet artiste : l'un était un *Portrait d'homme, la tête couverte d'une toque et la barbe fourchue*; l'autre, *Jésus à l'âge de 12 ans confondant les docteurs de la loi*. Tous deux ont été rendus en 1815. — François Porbus, dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Anvers en 1570, mort à Paris en 1622, sur-

passa son père dans le genre même où celui-ci excellait, et n'eut pas moins de talent dans le genre histor. C'est ce qu'attestent les deux tableaux qu'il fut chargé de peindre pour l'hôtel-de-ville de Paris et dont Louis XIII est le principal personnage. L'un de ses meill. ouv. est le *Chrit en croix entre les deux larrons*, exécuté pour l'abbaye de St Martin de Tournai. Le Musée du Louvre possède six tabl. de ce maître, dont deux d'histoire et quatre portr. Ce sont une *Cène*; un *St Franç. en extase, recevant les stygmates*; le *Portrait en pied de la reine Marie de Médicis*; celui de *Guillaume du Vair*; et deux *Portraits de Henri IV*, d'une admirable exécution, et dont l'un sert encore de type à tout ceux que l'on fait de ce prince.

PORCACCHI (Thomas), littérat. savant et laborieux, né à Castiglione-Aretino en Toscane, vers 1530, visita d'abord les principales villes d'Italie, et s'établit en 1559, à Venise, où il se lia intimement avec un célèbre imprimeur, Gabriel Giolito. Il lui suggéra l'idée de publier la collect. des anc. historiens grecs et latins, traduits en italien; et lui-même fit plus. de ces traduct. des auteurs dont il n'existait pas encore de versions. Porcacchi surveilla l'impression de cette grande collection, divisée en deux parties, connues sous le nom de : *Collana græca et collana latina*. Il donna ensuite des réimpressions d'un gr. nombre d'ouvr. italiens modernes, tels que *l'Histoire de Milan*, par Bern. Corio; *le Roland furieux* de l'Arioste; *l'Arcadie* de Sannazar, et m. à Venise en 1585. On a en outre de lui : *Lettere di tredeci Uomini illustri raccolte*, Venise, 1565, in-8, réimpr. trois fois; *Paralelli ed esempli simili*, ibid., 1566, in-4; *il Primo volume delle Cagioni delle guerre antiche*, ibid., 1566, in-4; *la Nobiltà della città di Como*, ibid., 1569, in-4; *le Isole più famose del mundo*, ibid., 1572, 1604, in-fol., avec gravures; *le Attioni d'Arrigo* (Henri) *III, re di Francia e di Polonia*, ibid., 1574, in-4, rare et recherché; *Funerali antichi di diversi popoli e nationi*, Venise, 1574, in-4, rare et recherché à cause des gravures; quelques *opuscules* dont on trouvera les titres dans le tome 34 des *Mémoires* de Niceron; quelq. *poésies* insérées dans le tome prem. des *Deliciæ poetar. Italor.* Les traduct. données par Porcacchi dans les deux collections de G. Giolito, sont celles de Dictys de Crète et de Darès, de Justin, de Quinte-Curce et de Pomponius Mela.

PORCARI (Etienne), gentilh. romain, occupa une place dans l'hist. du 15e S. pour avoir conspiré contre le pape Nicolas V, en 1453, dans le but de rendre la liberté à sa patrie. Dès sa jeunesse, il avait montré une admiration enthousiaste pour les héros de la Grèce et de l'ancienne Rome. Il conçut le dessein de soustraire sa patrie à la domination sacerdotale. La souveraineté des papes lui paraissait une usurpation récente et notoire; et les vieillards de son temps lui rappelaient que la républ. romaine avait été rétablie avec une espèce d'indépendance, tandis que le St-siége était fixé à Avignon. Exilé par Nicolas V, qui d'abord avait cherché à le gagner par des grâces, Porcari, secondé par son neveu et par plus. autres mécontens, trama une conjuration qui fut révélée par un traître. Il fut arrêté le 5 janvier 1453, et pendu avec neuf de ses princ. complices.

PORCHERON (dom Placide), bénédictin et bibliothéc. de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, né en 1652 à Châteauroux, mort à Paris en 1694, a donné une édit. d'une trad. anonyme des *Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur, avec les instructions de l'empereur Basile pour Léon, son fils*, 1690, in-12, et la *vie* de ces deux princes. C'est aussi à lui qu'on doit la prem. édit. de la *Géographie* de l'anonyme de Ravenne, d'après un MS. de la Biblioth. du Roi sous ce titre : *anonymi ravennatis, qui circa sæculum septimum vixit, de Geographiâ lib. quinque*, etc., Paris, 1688, in-8. J. Gronovius a pub. de nouveau ce même ouvr. à la suite de Pomponius Mela, avec une *préface* qui contient des invectives contre D. Porcheron.

PORCHETTI SALVAGIO, en lat. *de Silvaticis*, sav. prof. d'hébreu, né à Gênes dans le 13e S., entra dans l'ordre des chartreux, continua, au milieu d'une vie austère, l'étude de la langue hébraïque, qu'il avait commencée dans le monde, et m. en 1315. Il a laissé : *Victoria adversùs impios Hebræos ex sacris litteris, tum ex dictis Talmud, ac cabalistarum et aliorum omnium authorum quos Hebræi recipiunt, monstratur veritas catholicæ fidei*, pub. par A. Giustiniani, évêq. de Nebbio, Paris, 1620, in-fol.; *de Entibus trinis et unis*, ouv. resté inédit, ainsi que celui qui a pour titre : *de sanctissimâ virgine Mariâ*. V. pour plus de détails la *Biblioth. hébr.* de Wolf.

PORCIE ou PORCIA, fille de Caton d'Utique et femme, en secondes nôces, de Junius Brutus, se donna la mort après la perte de son époux, l'an 42 avant J.-C., en avalant, dit-on, des charbons ardens.

PORCQ (Jean Le), prêtre de l'Oratoire, né dans le diocèse de Boulogne, m. en 1722 à Saumur, où il avait professé la théologie pendant 50 ans, combattit la doctrine de Jansénius dans le livre int. : *les Sentimens de St Augustin sur la grâce, opposés à ceux de Jansénius*, 1682, in-4.

PORDAGE (Jean). V. Jeanne Leade.

PORDENONE (Jean-Antoine LICINIO REGILLO, dit Le), célèbre peintre d'histoire, né en 1483 à Pordenone, dans le Frioul, mort à Ferrare en 1540, fut comblé d'honneurs par Charles-Quint, qui lui accorda le titre de chevalier. On a de cet artiste divers tableaux, dont les amateurs font le plus grand cas. On cite surtout son *Saint Laurent Giustiniani, environné de plus. autres saints* : ce beau tableau à fait long-temps partie du Musée du Louvre; mais il a été rendu en 1815. Les peintures à fresque de Pordenone font encore l'ornement de plus. villes d'Italie. — Bernardino Licinio, également surn. le *Pordenone*, parent du préc. et son élève, né au commencem. du 16e S., a laissé plus. ouvr. dans le style de son maître, et qui n'en sont pas indignes. — Jules Licinio, neveu et élève du Pordenone, né en 1500, m. à Augsbourg en 1561, peignit aussi plus. fresques fort estim., et fut surn. *le Romain* pour le distinguer des autres Licinio. — Jean-Ant. Licinio, son frère, plus connu sous le nom de *Sacchiense*, s'est fait aussi une assez grande réputation; mais ses ouv. sont presque ignorés.

PORÉE (Charles), célèbre jésuite, né en 1675 à Vendes, près de Caen, m. en 1741, fut nommé, en 1708, à la chaire de rhétoriq. du collége Louis-le-Grand, et s'y montra le digne succ. des Pétau, des Cossart, des La Rue et des Jouvancy; peut-être même les a-t-il surpassés dans l'art de former les jeunes gens, auxquels il savait inspirer en même temps l'amour des lett. et celui de la vertu. « Les » heures de ses leçons, dit Voltaire, qui fut son » élève, étaient pour nous des heures délicieuses; et » j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris » comme dans Athènes, qu'on pût assister à tout » âge à de telles leçons : je serais revenu souvent » les entendre. » La modestie du P. Porée égalait ses talens : il avait composé pour ses élèves des *plaidoyers* qui n'ont pas vu le jour; et il ne consentit jamais à donner au public des tragédies qui avaient obtenu le suffrage des connaisseurs. Ce fut malgré lui que parut, en 1735, un recueil de ses *Harangues latines*, 2 vol. in-12. Le P. Ch. Griffet en donna une nouvelle édit. (1747, 3 vol. in-12), dans laquelle se trouvent plus. morceaux inédits. Le même édit. avait pub., en 1745, les tragéd. du P. Porée; elles sont au nombre de six : *Brutus*; *le Martyre de St Hermenigilde*; *la Mort de l'emper. Maurice*; *Sennacherib, roi d'Assyrie*; *Seby-Myrza, fils d'Abbas, roi de Perse*; et *le Martyre de saint*

Agapit. On a placé en tête de ce vol. une *vie* de l'auteur, écrite en latin. Le P. Porée avait aussi composé des comédies (*Fabulæ dramat.*), qui ont été imp. en 1749. — PORÉE (Charles-Gabriel), frère du précéd., m. curé de Louvigni, en 1770, à l'âge de 85 ans, a laissé, outre un gr. nombre de *Dissertations*, *le Pour et le Contre de la possession des filles de Landes, diocèse de Bayeux*, Rouen, 1738, in-8; *la Mandarinade*, ou *Histoire comique du mandarinat de l'abbé de St Martin* (connu dans le 17e S. par sa crédulité ridicule), La Haye, 1738, 3 vol. in-12, rare; *Lettres sur la sépulture dans les églises*, Caen, 1745, in-12. L'abbé Porée a aussi travaillé aux *Nouvelles littér. de Caen*, journal dont il a paru 3 vol. in-8, de 1742 à 1744.

PORLIER (D. JUAN-DIAZ), surn. *El Marquesito*, maréchal-de-camp, capit. gén. des Asturies, né vers 1775 à Carthagène en Amériq., entra de bonne heure au service de mer comme garde-marine, assista au désastreux combat de Trafalgar, puis demanda de l'emploi dans un régim. de l'infanterie royale lors de l'invas. des Français dans sa patrie. Parvenu en peu de temps au grade de colonel, il se fit autoriser à lever un corps de partisans, se signala à leur tête en plus. occasions, et mérita par ses services le grade de maréchal-de-camp, ainsi que la capitainerie gén. des Asturies, que lui donna la régence. L'accueil flatteur qu'il reçut de Ferdinand VII, enfin replacé sur son trône (1814), ne le séduisit pas au point de lui faire voir sans douleur le renversement de la constitution, qu'il avait bravement défendue, ni les persécutions dont on accabla bientôt les patriotes. Peu disposé même à dévorer en silence l'indignation qu'il éprouvait, il exhala amèrement ses plaintes dans ses entretiens avec ses amis ainsi que dans sa correspondance. La police intercepta l'une de ses lettres, et il fut jeté dans le fort San-Antonio, d'où il ne sortit qu'au bout de plus. mois, sur une permission qui lui fut accordée d'aller prendre les eaux d'Arteyro. C'est là que fut ourdi le fameux complot qui éclata dans la nuit du 18 au 19 sept. 1815 par la prise de Sainte-Lucie, d'où le général Porlier, principal chef de cette hasardeuse entreprise, lança une proclamat. dans laquelle il appelait aux armes ses concitoyens jaloux de reconquérir une liberté qu'ils avaient déjà payée au prix de tant d'efforts. Une junte provinciale de Galice s'institua sous sa présidence; elle lui décerna le titre de commandant général de l'intérieur du royaume. Se croyant assez sûr de la coopération des troupes qui formaient la garnison de Santiago, il marche vers cette place; mais dans le seul intervalle d'une halte qu'il a fait faire à sa troupe, des émissaires, qu'a soudoyés le chapitre de Santiago, se mêlant parmi les soldats insurgés, en déterminent plus., à force d'argent et de promesses, à trahir leur chef, qui bientôt est enlevé, conduit à la Corogne (26 sept.), livré à une commission milit., et pendu comme traître (3 octobre 1815). Ainsi fut étouffé le prem. soulèvem. excité en Espagne par la révolut. qu'effectua à son retour le prince qui devait aux *cortès* la conservation de son trône. Les restes de Porlier reçurent en 1820 une éphémère apothéose, qui leur fut décernée comme au prem. martyr de la liberté espagnole.

PORMORANT (ALEXANDRE-COLAS de), abbé commendat. de l'abbaye de la Madeleine de Pleine-Selve, né à Orléans au commencement du 17e S., mort en 1675, consacra ses talens et sa fortune à l'instruct. de la jeunesse. On a de lui: *le Triomphe de la Charité*, Paris, 1640; *Idée de la famille de St Joseph* (institution formée à Paris, au faubourg St-Victor, sous la protection du roi et de la reine régente, pour l'éducat. des enfans pauvres, et qui ne fut qu'éphémère), Paris, 1644, in-12; *Factum pour l'abbé de Pormorant contre René Radique*, en vers français, 1634.

PORPHYRE, écriv. grec du 3e S., portait d'abord le nom de *Malchus*, qui signifiait *roi* dans la langue syrieque: celui de *Porphyre*, qui équivaut à *Purpuratus*, revêtu de la pourpre, lui fut donné, s'il faut en croire Eunape, par Longin. On place sa naissance à l'an 233 de J.-C. On ne s'accorde pas sur sa patrie; mais il faut peut-être croire, de préférence, qu'il était de Tyr, sur le témoignage d'Eunape, de Longin et de Jamblique. Il eut d'abord pour maître le savant Origène, probablement à Tyr ou à Césarée en Palestine, reçut ensuite, dans Athènes, les leçons du grammairien Apollonius, puis celles de Longin, vint à Rome à l'âge de vingt ans, retourna ensuite en Asie ou en Egypte, puis revint à Rome en 263, et s'attacha comme *élève* à Plotin, dont il partagea les rêveries, recueillit les livres, et prêcha la doctr. A partir de cette époque, il tomba dans une mélancolie profonde et dans un dégoût de toutes choses dont il ne fut jamais complètement guéri. Plus tard il se réconcilia avec la vie; mais ce fut pour converser avec les génies, dans le commerce desquels il trouvait, grâce à la magie platonicienne, d'ineffables délices au milieu des chagrins de ce monde. Il entendit même un oracle, chassa un mauvais démon, et finit par voir Dieu en personne. On a lieu de penser qu'il termina sa carrière en 303, 304 ou 305, à l'âge de 70, ou tout au plus de 72 ans. Il n'est pas facile de déterminer les lieux qu'il habita dans le cours des 30 et quelques années qui précédèrent sa mort; on est seulement assuré qu'il ne fit pas un continuel séjour à Rome. Les opinions sont bien contradictoires relativement à sa croyance religieuse et à ses démêlés avec les chrétiens. Les uns l'ont supposé juif de naissance; ce qui est une erreur. St Augustin croit, et l'historien Socrates assure qu'il avait été chrétien; mais on persiste encore aujourd'hui à contester ce point. Tout ce que l'on peut croire, malgré les assertions contraires, c'est que Porphyre avait composé 15 livres pour combattre la religion chrétienne. Outre ces 15 liv., ses autres ouvrages perdus sont au nombre de 41. Quatre autres ouvr. du même écrivain n'ont point encore été publiés, mais se conservent MSs.; l'impression en a répandu 14 autres, parmi lesquels nous citerons: *la Vie de Pythagore*, pub. en grec à Altdorf en 1610, in-4; en grec et en latin à Rome, en 1630, in-8; et à Utrecht en 1707, in-4; un *Traité de l'abstinence de la chair des animaux*, publ. avec une *version* lat. et des *notes*, Cambridge, 1655, in-8; Utrecht, 1767, in-4; 32 *Questions sur Homère*, imprim. d'abord à Rome en 1518, in-4; puis à Venise chez les Aldes, en 1521, in-8; et plus. fois ensuite à Strasbourg, à Bâle, etc. On peut consulter, pour plus de détails, la *notice* d'Eunape, quelq. lignes de Suidas, un travail considérable d'Holsténius, un *opuscule* de Burigny, à la tête de sa traduction française du *Traité de l'abstinence*.

PORPORA (NICOLAS), musicien-compositeur, surn. par les Italiens le *Patriarche de l'harmonie*, né à Naples en 1685, fut l'élève le plus distingué du célèbre Scarlatti. Il débuta dans la composition par l'opéra d'*Ariane*, représ. avec succès à Vienne pour la prem. fois, et ensuite sur les théâtres de Londres et de Venise. Cet opéra fut suivi de beaucoup d'autres, et Porpora n'avait pas encore 36 ans que déjà on connaissait de lui 50 compositions du même genre. Sa réputation lui fit obtenir la direct. de la chapelle électorale et du théâtre de Dresde. Plus tard il alla à Londres, où il trouva un rival qui avait pour lui l'opinion publique. Les Anglais, malgré les efforts du célèbre Farinelli (*v. ce nom*) en faveur du compositeur italien, dont il se glorifiait d'être l'élève, se prononcèrent pour Haendel (*v.* ce nom), leur idole. Porpora se mit alors à cultiver un genre tout nouveau pour lui. Il publia des *sonates* de violon et de clavecin qui furent bien accueillies. Il m. à Naples en 1767. Tous les ouvr. qu'il a composés pour le théâtre sont tombés dans

l'oubli ; mais on conserve aux archives du conservatoire de *la Pietà*, à Naples, plus. morceaux de musique sacrée de ce maître.

PORPORATI (Charles-Antoine), célèbre graveur, né à Turin en 1741, fut d'abord ingénieur-géographe de l'armée piémontaise, et vint ensuite à Paris, où il ne tarda pas à se faire un nom dans l'art de la gravure. Le premier ouvrage qui le fit connaître fut le portrait de *Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne* (ce prince lui avait accordé une protection particul., et il lui devait les prémices de son burin). *La Petite Fille au chien*, qu'il grava ensuite, d'après le tableau de Greuze, et la *Suzanne au bain*, d'après Santerre, vinrent mettre le sceau à sa réputation. De retour dans sa patrie, il y devint professeur, et fut peu de temps après appelé à Naples pour y fonder une école. Il grava dans cette ville, d'après Raphaël, le tabl. de la *Vierge au lapin*, et exécuta un petit *médaillon* au pointillé de la reine de France, Marie-Antoinette, resté inédit. Le *Bain de Léda*, d'après le Corrége, fut le dernier ouvrage de Porporati, qui m. à Turin en 1816. Il était membre de l'académie de cette ville et de celle de Paris, où il avait été admis dès l'année 1773.

PORQUET (Pierre-Charles-François), ecclésiastique, né à Vire en 1728, mort à Paris en 1796, fut d'abord précepteur du chevalier de Boufflers, et ensuite aumônier de Stanislas, roi de Pologne. On a de lui diverses poésies, publiées dans l'*Almanach des Muses* (où il signait quelquefois le *Petit Vieillard*); dans le *Journ.* de Fréron, et dans quelques autres recueils. Il a publié son *discours* de réception à l'académie de Nancy, prononcé en 1746, et des *Réflexions sur l'usure*. On trouve une *notice* très-étendue sur l'abbé Porquet, dans le *Magasin encycloped.*, 1807, t. 2 et 3.

PORRÉE (Gilbert de La). V. Gilbert.

PORRO (Pierre-Paul), imprimeur italien, né à Milan vers la fin du 15e siècle, est un des prem. qui aient employé des caractères arabes. Il impr. à Gênes, en 1516, le *Psautier pentaglotte*, qui est regardé, sous le rapport typographique, comme un chef-d'œuvre dont il n'existait pas de modèle.

PORRO (Jérôme), graveur, né à Padoue vers 1520, a gravé : les *Vues des îles les plus célèbres du monde*, de Porcacchi (*v.* ce nom); les *gravures* qui accompagnent le livre intitulé *Funerali Antichi di diversi popoli e nazioni*, du même auteur; les *portraits* qui accompagnent la *Vie des Visconti, ducs de Milan*, par Scipion Barbuò Soncino ; un *Recueil de statues antiques*, et ce fut lui qui grava les planches de l'édition, devenue très-rare aujourd'hui, du *Roland furieux*, imp. à Venise en 1548.

PORRO (François-Daniel), mathématicien, et surtout algébriste, né à Besançon en 1729, embrassa la règle des bénédictins dans la congrégation de St-Maur, où il prit le nom de *Donat*. Enlevé à la vie paisible du cloître par la révolution de 1789, il n'en continua pas moins de s'appliquer à l'étude des mathématiques, et m. ignoré en 1795. Il a publié, en gardant l'anonyme : *Jeu de cartes harmonique et récréat.*, sans date (c'est un jeu au moyen duquel on peut composer de petits airs, par la simple distribution des cartes et leur arrangement dans la progression numérique); *l'Algèbre selon les vrais principes*, Londres (Besançon), 1789, 2 vol. in-8. Le P. Porro expose dans cet ouv. des principes opposés à ceux qui sont admis par les géomètres.

PORSENNA, roi d'Etrurie, n'est guère connu que pour avoir accueilli Tarquin, chassé de Rome, et avoir tenté de le rétablir sur le trône, d'abord par la voie de la conciliation, ensuite par la force des armes. Il battit les Romains sur les bords du Tibre, et il serait peut-être entré à leur suite dans Rome, s'il n'eût été arrêté sur le pont Sublicius par P. Horatius Coclès. Il résolut alors de prendre la ville par la famine, et il était sur le point de réussir, lorsque, effrayé de l'audacieuse entreprise et des menaces de Mutius Scévola (*v.* ce nom), il fit offrir la paix aux Romains. Un traité fut conclu, dans lequel on n'eut point égard aux prétentions des Tarquin. Clélie, jeune Romaine d'une noble famille, et l'un des otages donnés au roi étrusque, s'échappa de son camp, traversa le Tibre à la nage, et montra, par son exemple, combien il devait y avoir de courage dans ce peuple, calomnié par des tyrans déchus. Porsenna traita dès-lors les Romains en amis, et en reçut plus d'un témoignage de reconnaissance. Ayant échoué contre la ville d'Aricium, dont il faisait faire le siége par son fils Aruns, il vit ses troupes fugitives accueillies à Rome. Cependant l'année suivante (247 de Rome, 507 avant J.-C.), il fit de nouvelles démarches pour décider les Romains à rétablir les Tarquins sur le trône, et n'y réussit point. Il abandonna alors ses indignes protégés, et, comme il ne se trouva plus mêlé à l'histoire de Rome, on ne sait sur lui rien d'important, à partir de cette époque, sinon qu'il favorisa les arts dans ses états.

PORSON (Richard), célèbre helléniste anglais, professeur de grec au collége de la Trinité de Cambridge, né à East-Ruston, dans le duché de Norfolk, en 1759, m. en 1808, a pub. : des *analyses* du t. 1er de l'*Eschyle* de Schutz, de l'*Aristophane* de Brunck, de l'*Hermesianax* de Weston, et des *Monostrophes* de Huntingford, insérées dans la *Revue littér.*, de Maty, de 1783 et 1784; des *notes* à la fin d'une édition de la *Retraite des dix mille*, de Xénophon, Cambridge, 1786, in-4 et in-8; 3 *Lettres sur la vie de Johnson*, par Hawkins, insérées dans le *Gentleman Magazine*, de 1787; *Notes sur les Commentaires de Toup sur Suidas, Hesychius* et autres lexicographes grecs, édit. d'Oxford, 1790; *Letters to M. Archdeacon Travis, in answer to his defence of the three heavenly witnesses*, 1 John, v. 7, Lond., 1790, in-8 de 440 p.; *Virgilii Opera, curante Heyne*, ib., 1793, 4 vol. in-8; *Analyse de l'Essai de R. Payne Knight sur l'alphabet grec*, dans le *Monthly Review*, de 1794; *Æschyli Tragœdiæ septem*, Glascow, 1795, in-fol.; *Euripidis Hecuba, græcè*, Londres, 1797 et 1808, in-8; *Euripidis Orestes, græcè*, ibid., 1798 et 1811, in-8; *Euripidis Phœnissæ*, ib., 1799, 1811, in-8; *Euripidis Medea*, Cambridge, 1801, 1812; *Adversaria Notæ et emendationes in poetas græcos, edentibus J.-H. Monk et C.-J. Blomfield*, ib., 1812; Leipsig, 1815, in-8; *Tracts and miscellaneous Criticisms collected by Thomas Kidd*, Londres, 1815, in-8; *Notæ in Aristophanem, quibus Plutum comœdiam præmisit P. P. Dobree*, Cambridge, 1820, in-8; *Photii Lexicon, è Codice galeano (collegii Trinit. Cantabrig.), descripsit Ric. Porsonus*, Londres, 1822. Porson fut un des critiques du prem. ordre qu'ait produits la Grande-Bretagne.

PORTA (Joseph), peintre, né en 1520 à Castel-Novo di Garfagnana, m. à Venise en 1570, prit le surnom de *Salviati*, dont il fut l'élève, et le suivit à Venise, où il ne tarda pas à signaler son talent. La fameuse bibliothèque de Saint-Marc est ornée de diverses peintures à fresque de Porta, qui font honneur à son génie, et il ne se distingua pas moins par ses tableaux à l'huile. Il contribua à l'embellissement de la salle royale du Vatican, et reçut les applaudissemens du pape Paul III et de toute la cour. Cet artiste était très-versé dans les mathématiques. Il s'est aussi fait connaître comme bon graveur en taille de bois.

PORTA (Jean-Baptiste), célèbre physicien italien, né à Naples vers 1540, fit d'excellentes études, voyagea ensuite pour acquérir de nouvelles connaissances, parcourut l'Italie, la France et l'Espagne, visitant les bibliothèques, conversant avec les sav. et les artistes, et notant tout ce qui lui semblait re-

marquable. De retour à Naples, il devint l'un des fondat. de l'académie des Otiosi, et institua, dans sa propre maison, celle des *Secreti* (pour la découverte des secrets utiles à la médecine ou à la philosophie naturelle), que le pape Paul III crut devoir supprimer par une bulle, en défendant à Porta de se mêler à l'avenir d'arts *illicites*. Porta n'en continua pas moins de se livrer à l'étude des sciences physiques, dont il a contribué, plus qu'aucun autre de ses contemporains, à répandre le goût, et m. à Naples en 1615. On lui doit la découverte de la chambre obscure, ainsi qu'un grand nombre d'expériences d'optiq. très-curieuses, et il a laissé beaucoup d'ouvrages, où, au milieu d'un grand nombre de puérilités et de bizarreries, on trouve des observations très-remarquables. Les principaux sont: *Magiæ naturalis lib. XX*, Naples, 1589, in-fol. (la 1re édition, publiée à Naples en 1558, ne contient que 4 liv.); réimp. à Leyde, 1644 et 1651, petit in-8; trad. en italien et en allemand, et, les 4 prem. liv. seulem., en français, Lyon, 1565, in-8, Paris, 1570, in-16; Lyon, 1630, in-12; *de furtivis litterarum Notis, vulgò de Ziferis*, Naples, 1563, in-4 (c'est un traité des chiffres que l'on emploie pour cacher sa pensée en écrivant); *Phytognomonica*, ib., 1583 ou 1588, in-fol.; *de humanâ Physiognomiâ lib. IV*, Vicus Acquensis (Sorrento), 1586, in-fol., fig.; *Villæ lib. XII*, Francfort, 1592, in-4; *de Refractione optices parte lib. IX*, Naples, 1593, in-4; *Pneumaticorum lib. III*, etc., ib., 1601, in-4; *de cœlesti Physiognomoniâ lib. VI*, ib., 1601, in-4; *Ars reminiscendi*, ib., 1602, in-4; *de Distillatione*, Rome, 1608, in-4, fig.; Strasbourg, 1609, trad. en allemand; *de Munitione lib. III*, Naples, 1608, in-4 (c'est un traité de fortifications); *de aeris Transmutationibus lib. IV*, ib., 1609, in-4; *OEuvres dramat.* (en italien, renfermant 14 comédies, 2 tragédies, et une tragi-comédie), Naples, 1726, 4 vol. in-12. M. H.-Gabr. Duchesne a pub. une *Notice hist. sur J.-B. Porta*, Paris, 1801, in-8 de 383 pag. Cet écrit n'est point exempt d'erreurs. On peut consulter avec fruit sur Porta la *Storia della letteratura*, de Tiraboschi.

PORTA (JACQUES della), architecte, né à Milan vers l'an 1530, s'occupa d'abord à faire des bas-reliefs de stuc, et étudia ensuite l'architecture sous Vignole. Ses talens dans cette partie lui valurent la place d'architecte de Saint-Pierre de Rome, et il fut choisi pour achever le Capitole, que son maître avait continué après Michel-Ange. Il fit élever sur ses propres dessins la chapelle Grégorienne, le petit Temple des Grecs, l'église de Notre-Dame *de' Monti*, et une partie de celle des Florentins. Aidé de Fontana, il acheva en 1590 la coupole de Saint-Pierre, et exécuta ensuite plusieurs autres monumens remarquables, entre autres *la Villa Aldobrandina*, son dernier ouvrage, qui reçut ensuite le nom de *Belvédère*. J. della Porta m. à Rome à l'âge de 65 ans. — PORTA (Guillaume della), neveu du précédent, et sculpteur habile, a laissé à Rome plusieurs ouvrages, qui font honneur à son talent. On cite surtout de lui la restauration des jambes du fameux *Hercule Farnèse*, qui se trouve maintenant à Naples, et le *Mausolée* du pape Paul III. — Le chevalier Jean-Baptiste della PORTA, parent et élève du précédent, né à Porlizza en 1542, m. à Rome en 1597, se fit connaître comme un des plus habiles sculpteurs de son temps. Il existe à Rome quelques-uns de ses ouvrages, parmi lesquels on cite la statue colossale de *saint Dominique*, placée dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, et surtout le groupe de *Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre*, que l'on voit dans l'égl. de Sainte-Pudentienne. — Thomas della PORTA, frère du précéd., et comme lui élève de Guillaume, donna les modèles des statues de *St Pierre* et de *St Paul*, que l'on coula en bronze, et qui furent placées sur les colonnes Antonine et Trajane. On a aussi de lui, dans l'église de St-Ambroise *al Corso*, un groupe qui représente *Jésus-Christ descendu de la croix et entouré de plusieurs saints personnages*.

PORTA (FRA BARTOLOMEO). V. BACCIO DELLA PORTA.

PORTAIL (DU). V. DUPORTAIL.

PORTA-LEONE (ABRAHAM-ARIÉ), méd. juif, né à Mantoue en 1542, m. en 1612, fut agrégé au collége des médecins de sa ville natale, et mérita la protection particulière du duc Guillaume de Gonzague, qui se l'attacha. On a de ce médecin: *Dialogi de auro*, Venise, 1584, in-4; *Consuli Medici; Cure di malattie*, ouv. inédit comme le précédent; *Scilté agghibborim* (boucliers des forts), Mantoue, 1612, in-fol. Ce dern. ouv., écrit en hébreu, et qui traite des antiquités hébraïq. et sacrées, a fait la réputation de Porta-Leone.

PORTAL (PAUL), chirurgien, né à Montpellier dans le 17e S., s'établit à Paris, se consacra particulièrement aux accouchemens, acquit de la réputation dans la pratique de cette branche importante de la chirurgie, et m. en 1703. On a de lui: *Disc. anat. sur le sujet d'un enfant d'une figure extraor.*, Paris, 1671, in-12; *la Pratiq. des accouchem. soutenue d'un gr. nomb. d'observat.*, ib., 1685, trad. en hollandais, Amsterdam, 1690, in-8.

PORTALIS (JEAN-ETIENNE-MARIE), ministre d'état, né au Beausset, en Provence, en 1746, fut reçu avocat au parlement d'Aix à l'âge de 21 ans, et se plaça dès son début au barreau parmi les jurisconsultes et les orateurs distingués de cette époque. Il publia plusieurs *mémoires* remarquables, et notamment celui ayant pour tit. *Consultat. sur la validité des mariages des protest. en France*, qui fut imp. en 1770. Deux causes soutenues contre deux adversaires célèb., Beaumarchais et le comte de Mirabeau (*v.* ces noms), ajoutèrent encore à la réputation de Portalis, qui bientôt fut placé, malgré sa jeunesse, à la tête de l'administration de sa province. Il justifia, par sa capacité dans les fonctions administratives, le choix qu'on avait fait de lui, et reparut ensuite au barreau avec un nouvel éclat. La modération et la mesure, qui formaient la base du caractère de Portalis, l'éloignèrent du rôle auquel l'auraient appelé ses talens, à l'époque de la révolution, et il se retira à la campagne dès 1790. Les troubles du Midi et le commencement des persécutions révolutionnaires lui firent chercher un asile à Lyon, d'où il se vit forcé bientôt de s'éloigner pour éviter une mort certaine. Arrivé à Paris dans les derniers mois de 1793, il y fut arrêté, mis en prison, et il ne recouvra sa liberté que plusieurs mois après la chute de Robespierre. Lors de l'établissement de la constitution de l'an III, les électeurs du département de Paris nommèrent Portalis au conseil des anciens, et il s'y montra opposé au directoire exécutif, dont la politique ambiguë luttait contre la faiblesse de son institution. Il sollicita avec force l'abrogation de plusieurs lois, promulguées dans le cours des fureurs révolutionnaires, repoussa des mesures violentes proposées contre les émigrés et les prêtres non assermentés, se prononça contre le rétablissement des sociétés populaires, appuya celui de la contrainte par corps en matière civile, et présenta un rapport lumineux sur le divorce. Inscrit par le directoire sur la liste de proscription du 18 fructidor (4 septembre 1797), il se réfugia en Allemagne, et ne revint en France qu'en 1800. Le gouvernement consulaire le nomma presque aussitôt son commissaire près le conseil des prises. Portalis entra au conseil d'état vers la fin de la même année, et, en août 1801, il fut chargé de la direction de toutes les affaires concernant les cultes. Cette direction fut convertie, en 1804, en ministère spécial, et la conservation de Portalis dans ce département obtint l'approbation générale. Les différentes communions religieuses trouvèrent dans le nouveau ministre une sage modération; les sémi-

naires furent réorganisés sous ses auspices ; les associations religieuses de femmes qui se consacraient au service des malades et des pauvres, à l'instruction gratuite des enfans de la classe indigente, à l'enseignement des jeunes personnes du sexe, furent autorisées, et les congrégations des missions étrangères furent rétablies. Chargé, en juill. 1804, du portefeuille du ministère de l'intér., il exerça pendant plusieurs mois avec distinction ces fonctions importantes. En 1807, ce laborieux homme d'état, menacé de cécité, subit une opération douloureuse, qui n'eut malheureusement qu'un succès trompeur. Il survécut peu de temps à cet accident, et m. le 25 août de la même année. Toutes les égl. de France, soit catholiques, soit protestantes, rendirent spontanément des honneurs funèbres à sa mémoire ; et, deux ans après, Bonaparte ordonna qu'il lui serait élevé une statue dans le conseil d'état (elle a été exécutée par de Seine). Portalis était grand-officier de la légion-d'honneur, et membre de la seconde classe de l'Institut (académie franç.). Il prononça dans cette assembl., en 1806, un *éloge* de l'avocat-général Séguier, imp. deux fois dans la même année. On a de lui un *Traité* (posthume) *sur l'usage et l'abus de l'esprit philosoph. pendant le 18e S.*, précédé d'une *notice* fort intéressante sur l'aut., par son fils, Paris, 1820, 2 vol. in-8. C'est un ouvrage très-remarquable par le style, par l'esprit de méthode, d'analyse et d'impartialité qui l'a dicté, et par la philosophie religieuse qui y règne.

PORTE (MAURICE DE LA), littérat., né à Paris en 1530, m. en 1571, est le prem. aut. qui ait rassemblé les *Epithètes franç.* Le P. Daire, qui a fait un ouv. sous le même tit., paraît n'avoir pas connu celui de La Porte, qui fut impr. à Paris en 1571, in-8, et a eu plusieurs édit., également recherchées des curieux.

PORTE (PIERRE DE LA), premier valet de chambre de Louis XIV, né en 1603, entra dès l'âge de 18 ans au service d'Anne d'Autriche, en qualité de porte-manteau ordinaire, et se dévoua entièrement aux intérêts et aux vues de cette princesse, dont il devint l'agent secret. Enveloppé en 1625 dans la disgrâce de la maison de la reine, il entra dans la compagnie des gendarmes commandée par le comte d'Estaing, et ce ne fut qu'en 1631 que le roi lui permit de reprendre ses premières fonctions. Pendant cet espace de temps, La Porte n'avait pas cessé d'être l'intermédiaire secret des relations que la reine entretenait avec le roi d'Espagne, la gouvernante des Pays-Bas et la duchesse de Chevreuse. Soupçonné par le cardinal de Richelieu, il fut mis à la Bastille, où bientôt on mit tout en usage pour lui arracher des aveux qui vraisemblablement eussent perdu la reine : mais les promesses, les menaces, l'appareil de la question, la crainte même du supplice ne purent ébranler sa fidélité. Il sortit enfin de sa prison en 1638, et fut envoyé en exil à Saumur, où il resta jusqu'à la m. de Louis XIII. Rappelé ensuite à la cour, il devint premier valet de chamb. du jeune roi, et semblait devoir jouir d'une grande faveur auprès de la reine ; mais un excès de zèle et de franchise le perdit dans l'esprit de cette princesse, qui l'éloigna de la cour en 1653. La Porte m. en 1680. On a de lui des *Mémoires contenant plus. particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, Genève, 1756, in-12 ; réimp. dans la 2e série de la *Collect. des mém. relatifs à l'hist. de France*, pub. par MM. Petitot et Montmerqué. — LA PORTE (Gabriel de), son fils, m. doyen du parlement de Paris en 1730, a laissé la relation d'un voyage qu'il fit en 1670, avec M. Arnoul, en Flandre, en Hollande et en Angleterre. Cet ouv., qui n'a point été impr., présente, dit-on, plus. faits curieux.

PORTE (l'abbé JOSEPH DE LA), né à Béfort, en Alsace, en 1713, m. à Paris en 1779, s'est fait connaître par un grand nombre de compilations, dont quelq.-unes sont estimées. Outre la part qu'il prit aux *Lettres sur quelq. écrits de ce temps*, à l'*Année littér.*, au *Mercure de France*, et à *la France littér.*, dont il publia seul le 1er *Supplément*, on a de lui : *Observat. sur la littérat. moderne*, 1749 et années suiv., 9 vol. in-12 ; *l'Observateur littér.*, 1758 et suiv., 18 vol. in-12 ; *Calendrier histor. et chronolog. des théâtres de Paris, depuis 1751 jusqu'à 1778*, 28 vol. in-24 ; *Voyage au séjour des ombres*, 1749 ; *l'Antiquaire*, comédie en 3 actes et en vers, 1751, pièce à l'usage des colléges ; *Observations sur l'Esprit des lois*, 1755, in-12 ; l'*Ecole de la littérat.*, tirée de nos meilleurs écriv., 1763, 2 vol. in-12 ; le *Portefeuille d'un homme de goût*, 1770, 3 vol in-12 ; *le Voyageur franç.*, 1765-95, 42 vol. in-12 (l'abbé de La Porte n'a rédigé que les 26 prem. vol. ; les t. 27 et 28 sont de l'abbé de Fontenay, et les suiv. de Domairon, *voy.* ce nom) ; l'*Esprit de l'Encyclopédie*, 1768, 5 vol. in-12 ; *Hist. littér. des femmes franç.*, 1769, 5 vol. in-8 ; *Anecdotes dramat.* (avec Clément de Dijon), 1775, 3 vol. in-8 ; *Dictionn. dramatiq.* (avec Chamfort), 1776, in-8, et un grand nombre d'autres compil., dont on trouvera la liste dans *la France littéraire* d'Ersch, et dans le *Dictionn. des anonymes*, de M. Barbier. — PORTE (Sébastien de LA), neveu du précédent, fut député du Haut-Rhin à l'assemblée législative, puis à la convention, où il vota la m. de Louis XVI, et, dans différentes missions, imita la conduite des plus fougueux démagogues. Néanmoins il se prononça en faveur de la journée du 9 thermidor, et concourut dans la suite aux mesures prises contre les débris du parti montagnard. Au conseil des cinq-cents, La Porte ne s'occupa guère que des finances, et, après la session, vécut dans l'obscurité. Il est mort en 1823. *L'Ami de la religion* (t. 35, p. 391), assure qu'à ses dern. momens il abjura les erreurs de sa conduite pendant la révolution.

PORTE (ARNAUD DE LA), né en 1737, entra à l'âge de 23 ans dans l'administration de la marine, et y déploya tant d'habileté qu'il obtint un avancement rapide, et parvint à la charge d'intendant-général. Déjà la voix publique le désignait pour le ministère, lorsque la révolution éclata. Il crut devoir alors se réfugier en Espagne ; mais Louis XVI l'ayant nommé en 1790 intendant de la liste civile, avec les attributions du ministre de sa maison, La Porte, malgré ses trop justes craintes, n'hésita point à venir remplir un devoir sacré, et, se dévouant tout entier à l'infortuné monarque, il devint le dépositaire des secrets les plus importans de l'état, et fut chargé des correspondances les plus délicates. Appelé à la barre de l'assemblée nationale, après le départ du roi pour Varennes, il sut imposer aux factieux par sa noble fermeté, et refusa de faire connaître la lett. que son maît. venait de lui écrire. Mais, après la funeste journ. du 10 août, La Porte, resté fidèle à son poste, ne tarda pas à être désigné comme victime. Arrêté le 13, il fut condamné à m., et subit son jugement le 28 du même mois.

PORTE DU THEIL (FRANÇOIS-JEAN-GABRIEL DE LA), savant littérat., né à Paris en 1742, suivit d'abord la carrière des armes, servit plusieurs années avec quelque distinction, et obtint la décorat. de l'ordre de St-Louis. Retiré du service à la paix de 1763, il se livra tout entier à la culture des lettres, dont il s'était toujours occupé, même au milieu des fatigues et des hasards de la guerre. Il publia en 1770 une traduction de l'*Oreste* d'Eschyle, avec des *notes* judicieuses, et ce travail le fit admettre la même année à l'académie des inscriptions et belles-lettres. En 1775 il donna la traduction des *Hymnes* de Callimaque, et l'année suivante il partit, avec l'autorisation du gouvernement, en qualité de membre du comité des *Chartes*, établi pour la recherche des monumens historiques. Après un séjour de plusieurs années en Italie, il en rapporta

17 à 18 mille pièces, dont la plupart sont propres à jeter un nouveau jour sur l'hist. générale de l'Europe, dans les 13e et 14e S. Un grand nombre de ces pièces sont impr. dans le Recueil des chartes, actes et diplômes relatifs à l'histoire de France, dont il a paru seulement, en 1791, 3 vol. in-f. (les 2 derniers sont entièrement dus à du Theil). Ce savant entreprit ensuite plusieurs travaux importans, fut nommé conservateur de la bibliothèque royale, et m. en 1815, après une maladie longue et douloureuse. Outre les ouv. cités plus haut, La Porte du Theil a publ., de concert avec Rochefort (*v.* ce nom), une nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, par le P. Brumoy, en y insérant sa propre traduction des tragédies d'Eschyle. Il a laissé incomplets et inédits plusieurs autres ouvrages, tels que : un *comment.* sur Athénée; un nouveau rec. des *fragmens* de Ménandre; un *voyage* pittoresque de Syrie et d'Egypte; une *traduct.* de Strabon, dont il était chargé, en société avec MM. Gossellin et Coray. On a de lui un grand nombre de *mem.* dans les recueils de l'académie des belles lettres et de l'Institut, dont il était également membre, et dans les *notices* des MSs. de la Bibliothèque du Roi. Il avait fait imprimer une *traduct.* de Pétrone, avec le *texte;* mais, sur le point de livrer cet ouvrage au public (en 1800), il en brûla l'édit. entière, d'après les conseils de son ami et collègue Ste-Croix, qui lui représenta le scandale et le mal que produirait cette publication.

PORTELANCE (N. de), littérateur et auteur dramatique, né en 1732, m. en 1821, et non en 1779, comme le disent plusieurs dictionnaires historiques, a publié les ouvrages suivans : *Antipater*, tragédie en 5 actes et en vers, Paris, 1753, in-8 (cette pièce, jouée en 1751, fut si unanimement huée qu'elle donna lieu à une espèce de proverbe; lorsqu'on voulait parler d'une pièce qui avait été très-maltraitée du public, on disait qu'elle avait été *sifflée comme Antipater*); *le Temple de mém.*, poème, 1753, in-12; avec Poinsinet, *Totinet*, opéra-comique, 1753, in-8; avec Patu, *les Adieux du goût; à Trompeur Trompeur et demi*, coméd. en 3 act. et en vers libres, représentée et imprimée à Manheim; avec l'abbé Regley et de Caux, *Journ. des Journ.*, ou *Précis des princip. ouv. période. de l'Europe*, Manheim, 1760, 2 vol. in-8. Depuis 1780, Portelance s'était retiré du monde; il vivait à la campagne, et était devenu aveugle vers la fin de ses jours.

PORTENAU (Oderic de). V. Oderic.

PORTES (Philippe des). V. Desportes.

PORTEUS (Beilby), évêque de Londres, né à York en 1731, mort en 1808, se distingua dans l'Eglise anglicane par ses talens, ses écrits, et par ses succès dans la prédication. Ses ouvrages, précédés de sa *vie*, ont été recueillis en 1811. Outre quelq. essais de poésie, on y distingue : *courte Réfutat. des erreurs de l'Eglise de Rome, extraite des ouv. de Secker*, 1781, in-12; *Sermons sur differ. sujets*, 2 vol. in-8; *Abrégé des princip. preuves de la vérité et de la divinité de la révélat., destiné principalement pour la jeunesse*, 1800; *les Bienfaits du christianisme, etc., prouvés par l'hist.*, 1806, trad. en français; des *mandemens* et divers autres écrits. On a publié en 1815, en anglais, *Beautés du docteur Porteus*, et, en 1817, *Sermons tirés des leçons de l'év. Porteus*, in-8.

PORTHAN (Henri-Gabriel), professeur d'éloquence à l'université d'Abo, conseiller de chancellerie, membre de l'académie royale des belles-lettres, histoire et antiquités de Stockholm, né à Abo vers 1739, m. en 1804, est le savant le plus remarquable que la Finlande ait encore produit. On a de lui : *Chronicon episcoporum finlandensium*, de Justen, avec des *notes* intéressantes, *Dissertat. academ. sur la poésie des Finnois*, de 1761 à 1778; *Historia bibliothecæ reg. acad. uboensis*, 1773 et suiv., 23 nos recherchés des bibliographes. Le rec. des *mém.* de l'académie royale des belles-lettres, histoire et antiquités de Stockholm, renferme aussi de lui d'excellens *mém.* sur les peuples du Nord.

PORTHMANN (Jules-Louis-Melchior), imprimeur à Paris, m. en 1820 à l'âge de 29 ans, n'en avait que onze, dit-on, lorsqu'il composa un ouv. intitulé : *Reflexions sur les dangers et la gloire attachés aux travaux littér.* Il donna ensuite : *Essai sur les persécut. que la religion cathol. a éprouvées en France pendant la révolut.*, 1805, in-8; mais cet ouvrage fut détruit par ordre du gouvernement. On a de Porthmann : *Eloge de Corneille par un jeune Français*, 1808, in-8; *Manuel des pasteurs*, ou *Recueil des maximes et des écrits des saints Pères, à l'usage des curés et des jeunes ecclesiastiques*, 1810, in-12 (ouvrage qui a eu trois éditions; l'auteur a été secondé, pour la partie théologique, par M. l'abbé Cotteret); *Eloge hist. de l'imprimerie*, 2e édit., 1810, in-8; *la Paix des ménages, ouvrage propre à prévenir, empêcher et même arrêter tous divorces, querelles et chagrins domestiq.*, 1814, in-12. Porthmann a été le principal auteur et rédacteur du *Journ. des arts, des sciences et de la littérature*, depuis le no CLV (5 juin 1812) jusques et compris le no CCCXXXVI. Ce journ. a été continué depuis 1814, sous le nom de *Nain-Jaune*, dont la collection forme 2 vol. in 8, qui sont assez rares.

PORTIEZ *de l'Oise* (Louis), député à la convention nationale par le département dont il prit le nom en 1792, vota avec la majorité dans le procès de Louis XVI. Quelques jours avant ce vote, il avait demandé que le procès fût porté au tribunal criminel de Paris. Après le 9 thermidor, Portiez de l'Oise se rangea du parti des modérés, qui était, dit-on, réellement le sien, et fit décréter, le 8 juillet 1795, qu'il ne serait plus fait d'exécution sur la place dite de *la Révolution* (la place Louis XV). Envoyé en Belgique à la fin de la même année, il s'occupa avec beaucoup d'activité d'assurer la réunion de ce pays à la France, fut ensuite élu membre du conseil des cinq-cents, puis membre du tribunat, et, après la dissolut. de ce corps, devint professeur et directeur des écoles de droit de Paris, ville où il m. en 1810. Il a pub. : un *Code diplomat., contenant le texte de tous les traités conclus avec la république franç. jusqu'à la paix d'Amiens*, 1802-1803; un *Essai sur Boileau Despreaux*, 1804, in-8; *Cours de législation administrative*, 1808, 2 vol. in-8, et quelques autres écrits peu remarquables.

PORTIUS. V. Porzio.

PORTLAND (William BENTINK, comte de). V. Bentink.

PORTLAND (William-Henri CAVENDISH BENTINK, 3e duc de), arrière-petit-fils du premier comte de Portland, qui fut favori de Guillaume III, né en 1738 à Oxford, fut appelé, en 1762, à la chambre des pairs, où il se rangea d'abord du côté de l'opposition. Nommé successivem. à plusieurs charges importantes, il devint, en 1783, premier lord de la trésorerie; mais son ministère, appelé de *la coalition*, ayant été renversé la même année par le parti de la cour, Portland reprit sa place parmi les membres de l'opposition, et y resta jusqu'en 1792, époque où la révolution française, menaçant d'envahir tous les autres états, lui fit craindre pour la tranquillité de l'Angleterre. Il se réunit alors franchement au ministère, avec plus. de ses collègues, afin de l'aider à surmonter les obstacles qui entravaient sa marche, fut nommé chancelier de l'université d'Oxford, puis secrétaire d'état de l'intérieur et lord-lieut. du comté de Nottingham. Mais il fut sacrifié ensuite aux convenances de Pitt, qui mit en sa place M. Addington : ce ne fut qu'en 1806, à la réorganisation du ministère, que le duc de Portland redevint premier lord de la

trésorerie. Tourmenté depuis long-temps de la maladie de la pierre, ses souffrances l'obligèrent à donner sa démission en sept. 1809, et il m. au mois d'oct. suivant des suites de l'opération. Il a été l'un des nombreux écrivains auxquels on a successivement attribué les fameuses *Lettres de Junius;* et l'on a publié, pour établir ce système, un volume in4. : *Letters to a nobleman, proving a late prime minister, the late duke of Portland, to have been Junius* (v. le *Monthly Review* de sept. 1816, p. 111).

PORTUGAL (le), partie principale de la contrée désignée par les Romains sous le nom de *Lusitanie* (laquelle embrassait tout l'espace compris entre le Douro et la Guadiana, ainsi que l'Estremadure espagn., la province actuelle de Salamanque, une partie de celle de Zamora, de Toro, de Valladolid, etc.), forme la lisière occidentale de la péninsule hispanique, et s'étend le long de l'Océan entre les 37e et 42e degrés de latitude septentrionale. On conjecture que ce pays, ainsi que l'anc. Ibérie, fut colonisé par les Phéniciens. Durant la domination de Rome, son existence, qui ne fut pas sans quelq. gloire, est marquée par la lutte que soutinrent ses habitans contre les vainqueurs du monde (v. SERTORIUS et VIRIATES). Devenu successivem. la proie des Suèves, des Alains et des Visigoths, après la chute de l'empire d'Occident, le territoire des Lusons ou Lusitains passa, au 7e S., sous la conquête des Arabes. Toutefois il ne fit que peu de temps partie du khâlyfat d'Espagne. Au bout de 35 années, les Visigoths reconquirent sur les Maures toute la Galice, ainsi que la province de Minho, qui prit le nom de *Portucalia*, de la ville de *Portocale* (aujourd'hui Porto), d'où est venu le nom de Portugal. Les deux siècles suivans sont remplis par les guerres des chrétiens contre les Maures. Des débris du khâlyfat de Cordoue s'étaient formés plusieurs petits états. Les mahométans partageaient encore au 11e S., avec le roy. de Léon et de Castille, l'étendue de terrain qu'embrasse aujourd'hui le Portugal. Vers l'an 1093, Henri de Bourgogne, venu en Espagne avec son cousin Raymond pour combattre les infidèles, reçoit, pour prix de ses services, la main de la fille du roi de Castille, Alphonse VI (Thérèse), qui lui apporte en dot le comté de Porto-Cale, circonscrit alors aux deux provinces de Minho et de Tra-os-Montes, et accru bientôt d'une partie de la Beira, que le guerrier franc enlève aux Maures. Peu après la m. de son père, la comtesse Thérèse prit le titre de reine; mais Alphonse, son fils, mettant à profit le mécontentement qu'excitait parmi les grands l'immense crédit qu'accordait cette princesse à ses favoris, la dépouilla du gouvernem., et sanctionna son usurpation par la célèbre bataille d'Ourique, gagnée sur les Maures en 1139. Le succès de cette journée fut tel que la nation conféra par acclamation au vainqueur le titre de roi, titre que confirma solennellement une assemblée des états du royaume, convoqués à Lamégo. La sagesse des vues politiq. d'Alphonse Ier, que les historiens nomment aussi Henriquez, répondit à sa haute valeur. Fondateur de la monarchie portugaise, il en promulgua les lois fondamentales, et sa maison se maintint sur le trône jusqu'en 1580. A cette époque, le Portugal avait connu le plus haut degré de sa gloire. Il avait vu le glorieux règne de Denis-le-Libéral, égalem. surnommé le *Roi Laboureur*. Les importantes conquêtes que fit successivement cette nation chevaleresque et aventureuse en Asie, en Afrique et en Amérique, avaient fait briller du plus vif éclat le trône d'Emmanuel, prince dont la gloire pâlit un peu devant celle des grands hommes qui la lui ont acquise, et dont plusieurs ne furent payés par lui que d'ingratitude (v. ALBUQUERQUE). Tandis que d'infructueux succès soutenaient encore la renommée portugaise dans les Indes, les germes de destruction croissaient au sein du royaume dans une effrayante progression. Aux manœuvres des jésuites, aux bûchers de l'inquisition, se joignirent d'autres fléaux. Nous voulons parler des affreux tremblem. de terre qui eurent lieu pend. le règne de Jean III. Le jeune roi Sébastien, successeur de ce prince, n'eut pas plus tôt saisi le sceptre, qu'il se jeta dans une folle expédition contre les Maures d'Afrique. Il y trouva la m. à la fameuse journée d'*Alcazar-quivir* (le 4 août 1578). Un prêtre-roi, le cardinal Henri, après avoir vieilli dans le cloître, succède sur le trône ruiné de Portugal à l'infortuné Sébastien, que sa fougue imprudente a précipité vers sa perte, avant même qu'il ait songé à contracter un hymen. La couronne que Henri n'avait portée qu'un an devint, après sa mort, l'objet des prétentions de nombreux concurrens, dont les principaux étaient le prieur de Crato Antoine, bâtard de l'infant don Louis, et le roi d'Espagne Philippe II (*voy.* ces noms). Le prem. avait pris le titre de roi de Portugal, lorsque le fils de Charles-Quint trancha toute la question avec l'épée du duc d'Albe. Sous la domination espagnole, qui dura 33 ans, le Portugal fut traité en province conquise, mais encore menaçante. Enfin, dès que l'affaiblissement de ses vainqueurs lui permit de secouer un joug qu'ils avaient tout fait pour rendre plus odieux, la nation portugaise, depuis long-temps préparée, se souleva à la voix de plusieurs patriotes illustres (*voy.* entre autres l'article PINTO), et le duc de Bragance fut proclamé roi, sous le nom de Jean IV. Les vains efforts que fit l'Espagne pour reconquérir sa proie se prolongèrent jusqu'au-delà du règne de ce prince, durant lequel fut à peu près consommée la perte des possessions du Portugal dans l'Inde. Néanmoins, ce peuple généreux et brave devait bientôt, par l'influence monacale qui le dominait au dedans et au dehors, retomber dans la plus funeste langueur; et, pendant un demi-siècle, l'industrie, l'agriculture, le commerce et la navigation y furent comme paralysés. L'esprit national s'y effaçait de jour en jour durant cette période, qui n'est remplie que par des conspirations, par les scandales de la cour sous le règne de Pierre II, amant adultère d'Elisabeth de Savoie avant de devenir l'époux de cette femme divorcée du malheur. roi Alphonse VI, son frère, enfin par des alliances et des traités ruineux, dont les efforts d'un ministre habile, le comte d'Ericeira, n'avaient pu être qu'un palliatif transitoire, et qui achevèrent de placer le royaume sous le monopole des Anglais. Au dévot Jean V succéda enfin Joseph Ier, qui fut assez heureux pour apprécier le grand homme auquel son règne allait emprunter tout son lustre. Nous avons nommé le célèbre marquis de Pombal, objet de jugemens contradictoires, ministre loué avec tant d'emphase par quelques écrivains, et si impitoyablement déchiré par les nombreux ennemis que ne pouvait manquer de lui susciter le coup de mort qu'il a porté dans les deux mondes à la redoutable *Compagnie de Jésus*. Nous avons parlé en son lieu de l'administration du marquis de Pombal; pour terminer ces faibles aperçus sur une grande histoire, nous passerons à l'énumération des principaux faits qui saillent entre une infinité d'accidens secondaires. Une réaction quelque peu tempérée suivit, sous le court règne de Marie, le mouvement prodigieux qu'avait pu donner le génie de Pombal à la marche d'un état par lui relevé sur le dernier penchant de sa ruine. D'abord régent, puis roi, son fils Jean VI sut procurer au Portugal une véritable prospérité par son administration ferme et active. Mais l'époque était venue où les orages politiques de la France allaient bouleverser aussi l'Europe. On a vu aux articles JEAN VI, JUNOT et MASSÉNA, le récit sommaire de l'invasion des Français dans cette partie de la Péninsule, des cessions qui furent arrachées à la couronne portugaise par les traités de Badajos et de Madrid, de l'émigration de la famille royale

au Brésil, de l'érection de cette colonie en empire indépendant, enfin du retour de Jean à Lisbonne, délivré de l'occupation française. En mourant, ce prince laissa le trône de Portugal à l'empereur de Brésil don Pèdre, son fils aîné; et ce dernier a fait acte de souveraineté, en donnant au Portugal (1827) une charte constitutionnelle en vertu de laquelle la princesse doña Maria, sa fille, est déclarée reine souveraine, sous la condition qu'elle épousera son oncle D. Miguel, lequel devra préalablement jurer le maintien de ladite charte. Tel est encore aujourd'hui (janvier 1828) l'état d'expectative de ce royaume, désormais détaché de l'empire brésil., moyennant accomplissement des clauses de sa cession; et, prodige politique réservé à notre époque! c'est à une colonie qu'autrefois elle put considérer comme assez peu import. que cette vieille métropole devra le bienfait d'un gouvern. représentatif, fruit si tardif de la civilisat. européenne.

PORTUS (FRANÇOIS), célèbre philologue, né dans l'île de Candie en 1511, professa la langue grecque à Modène, à Ferrare et ensuite à Genève, où il m. en 1581. On a de lui des *corrections* sur la *rhétoriq.* d'Aristote, et les *traités* d'Aphtonius, Hermogènes et Longin; sur Pindare et les autres lyriques grecs; sur l'Anthologie, sur Xénophon, Thucydide, etc. Il a traduit en latin le *traité* d'Apollonius d'Alexandrie; les *hymnes* et les *lettres* de Synésius; les *odes* de St Grégoire de Nazianze. Il a laissé des *remarques* et des *additions* pour le *Lexique* grec de Rob. Constantin, des *discours* et d'autres *opuscules*. — PORTUS (Æmilius), fils du précédent, né vers 1550 à Ferrare, m. en 1610 à Heidelberg, où il enseigna la langue grecque avec beaucoup de succès, a laissé: *Oratio de variarum linguarum usu, necessitate, præstantiâque*, etc., Cassel, 1611, in-4; *Dictionarium ionicum græco-latinum quod indicem in omnes Herodoti libros continet*, Francfort, 1603, in-8, rare et recherché (ce petit dictionn. a été réimp. pour faire suite à l'édition d'Hérodote, Oxford, 1809, in-8); *Dictionarium doricum græco-latinum, quod Theocriti, Moschi, Bionis et Simmiæ variorum opusculorum interpretationem continet*, ib., 1604, in-8, rare; *pindaricum Lexicon, in quo non solùm dorismi Pindaro peculiares, sed etiam verba, phrasesque non vulgares, et in aliis lexicis omissæ declarantur*, Hanau, 1694, in-8, rare; *de priscâ Græcorum Compotatione*, Heidelb., 1604, in-8; *de Nihili Antiquitate et multiplici Potestate*, Cassel, 1609, in-4. Portus a donné en outre des éditions annotées et corrigées de l'*Iliade*, des *tragédies* d'Euripide, de Pindare, d'Aristophane, de la *rhétorique* d'Aristote, de Thucydide et de Xénophon; des *notes* sur Onosander; les traductions lat. du *comment.* de Proclus sur la théologie de Platon; du *dictionn.* de Suidas; de l'*Histoire* de Thucydide, et des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse.

PORTZIUS (JEAN-DAVID), médecin allemand du 17e S., né à Baccarath, dans le Palatinat, est auteur des ouvr. suiv.: *Bacchus Enucleatus, sive Examen vini Rhenani*, etc., Heidelberg, 1672, in-12; *Demonstratio brevis medico-chirurgica de tumoribus, et in specie de spinâ venenosâ*, Leuwarden, 1679, in-12.

PORUS, roi indien, n'est connu que par la guerre qu'il soutint contre Alexandre; et d'ailleurs toute son histoire doit paraître fort suspecte, lorsqu'on songe au peu de renseignem., et encore de renseignem. contradictoires que nous donnent sur lui les historiens du héros macédonien, Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien et Quinte-Curce. On ne connaît ni la date de sa naissance, ni celle de sa m.; les rois ses prédécess. sont ignorés, ainsi que ses successeurs; son nom ne semble guère indien. Cependant on suppose que La-Hor, jadis Lo-Pore, était la capitale de ses états. On lui donne une stature gigantesque et un courage égal à la force de corps. Il se présente dans l'histoire en l'année 327 av. J.-C.; et voici les actes que l'on peut lui attribuer avec le moins de défiance. Il se porte sur les bords de l'Hydaspe, en défend quelq. temps le passage contre Alexandre et contre un prince indien, nommé Taxile, se voit tourné par les Macédoniens et perd contre eux une bataille décisive. Arrien raconte qu'amené devant Alexandre qui lui demanda: « Comment prétendez-vous que je vous traite? » Porus répondit: « En roi. » Les quatre historiens, cités plus haut s'accordent à dire qu'il conserva son royaume et qu'il obtint, au moins autant que Taxile, les bonnes grâces du conquérant. — Un autre PORUS, dont parle Arrien (pag. 381 et 384 de l'édit. gr.-lat. de 1757, in-8), était gouvern. d'une province dans l'Inde, et seconda les Macédoniens contre le Porus dont l'art. précède. Plus tard, jaloux des faveurs prodiguées au vaincu, il se révolta contre le vainqueur qui le réduisit et le livra au prince indien dont il aurait voulu la ruine.

PORZIO (LUC-ANTOINE) en latin *Portius*, médecin italien, né près d'Amalfi (royaume de Naples) en 1639, enseigna la médecine à Rome, se rendit ensuite à Vienne en Autriche pendant la guerre de l'emper. d'Allemagne contre les Turks, à l'effet d'y observer les maladies propres aux militaires, et consigna ensuite ses observations dans un traité intit. *de militis in castris Sanitate tuendâ*, Vienne, 1685; Naples, 1701, 1728, in-4; La Haye, 1739, Leyde, 1741, in-8. Il m. à Naples en 1723. On a de lui en outre les ouvr. suiv.: *Paraphrasis in Hippocratis librum de veteri medicinâ*, Rome, 1681, in-12; *Erasistratus, sive de sanguinis missione*, ibid., 1682, in-12; *Opuscula et Fragmenta de tumoribus*, Naples, 1701, in-12; *de Motu corporum*, etc., ibid., 1704, in-12. Tous les ouvr. de Porzio ont été réunis et pub. sous ce tit.: *L.-A. Portii Opera omnia medica, philosophica et mathematica*, etc., Naples, 1736, 2 vol. in-4. — PORZIO (Scipion), né à Catane dans le 16e S., m. en 1627 à 90 ans, avait enseigné la philosophie pendant près de 60 ans. On a de lui: *Primordia in arte dialecticâ erudiendis necessaria*, Messine, 1593, in-4; *Opus physiologicum, in quo varia quæsita scitu digna hactenùs controversa diligenter discussa elucidantur*, ibid., 1718, in-8. — PORZIO (Simon), autre profess. de philosophie, né à Naples, enseigna dans l'université de Pise, et m. dans sa patrie en 1554. On a de lui: *de capitis dolore Encomium*, 1538; Florence, 1551, in-8; *Aristoteles et Theophrastus de coloribus*, Florence, 1548; Paris, 1549, in-8; *Opuscula de immortalit. animæ*, Naples, 1578, in-fol.; *de rerum naturalium Principiis lib. II*, Marbourg, 1598, in-8.

POSADAS (FRANÇOIS), dominicain espagnol, né à Cordoue en 1644, m. en 1713, canonisé à Rome en 1818, a laissé le *Triomphe de la chasteté contre les erreurs de Molinos*, in-4; la *Vie de St Dominique*, in-4; des *Sermons doctrinaux*, 2 vol. in-4; et des *Traités de théologie mystique*, restés MS. La vie de ce saint religieux a été pub. en un gros vol. in 4. Vincent de Castro a donné un abrégé de la même vie, Rome, 1818, in-12.

POSIDONIUS, philosophe stoïcien, contempor. de Pompée et de Cicéron, était né à Apamée en Syrie. Il avait établi son école à Rhodes, lorsque le rival de César, revenant de Syrie, voulut entendre une de ses leçons. Le philosophe était alors tourmenté d'un fort accès de goutte; mais pour honorer son illustre visiteur, il crut devoir lui exposer les dogmes principaux de sa secte. La douleur le forçant de s'interrompre, il s'écria: « O goutte! tu ne me réduiras point à convenir que tu sois un mal! » Plus. savans critiques pensent qu'un Posidonius, astronome et mathémat., né, suiv. quelq. biographes, à Alexandrie, n'est autre que notre stoïcien, dont parle Cicéron au 1er livre *de Naturâ deorum*, et qui fut son maître et son ami. Les ou-

vrages de Posidonius se sont perdus ; mais on en a recueilli quelq. fragmens, épars dans divers aut. anciens, et ils ont été pub. sous ce titre : *Posidonii rhodii reliquiæ doctrinæ, collegit atque illustravit J. Bake*, etc., 1810.

POSSE (C.-H., comte de), seigneur de Fogelvik, l'un des patriotes les plus éclairés de la Suède, m. en 1823, avait fait différens voyages dans les pays d'Europe pour recueillir des notions sur l'économie rurale et politiq. et sur la législation. M. Mahul, t. 5 de son *Annuaire nécrolog.*, cite de lui un écrit intit. : *Actes relatifs à la question de la responsabilité ministérielle de la diète de* 1823, Stockholm, in-8.

POSSEL (Jean), profess. de littérat. grecque à l'acad. de Rostock, né à Parchim dans le duché de Mecklembourg en 1528, m. en 1591, a laissé, outre une *paraphrase* en vers grecs des évangiles : *Syntaxis græca*, Wittemb., 1560, in-8, qui eut au moins 28 édit. jusqu'à celle de Leipsig, 1693 ; *Calligraphia oratoria linguæ græcæ*, Francfort, 1582, in-8 ; *familiarium colloquiorum Libellus, gr.-lat.*, Wittemberg, 1586, in-8, souvent réimpr.—Possel (Jean), fils du précéd., et que l'identité de nom a souvent fait confondre avec son père, né en 1565 à Rostock, où il professa aussi la littérat. grecque, m. dans la même ville en 1633, a publié : *Apophthegmata ex Plutarcho et aliis selecta, inque locos communes redacta*, gr. et lat., Wittemberg, 1595, in-8 ; *Hesiodi Opera omnia, græcè et latinè*, Francfort et Leipsig, 1601, 1603, 1615, in-8. On lui attribue encore l'*Oratio de Reimondi Pellisonis et urbis Camberii laudibus*, et il a donné de nouvelles édit. de la *Calligraphia oratoria*, etc., de son père.

POSSELT (Ernest-Louis), histor. et publiciste allemand, né à Bade en 1763, embrassa avec chaleur le parti de la révolution française, et en devint hautement l'apologiste. Il écrivit en latin les premières guerres des Français contre les coalisés, entreprit l'*Almanach de l'histoire moderne*, Tubingue, 1792-1800 ; les *Annales européennes*, ib., 1795-1804, et un journal intit. *Weltkunde*, 1798, que la cour de Vienne fit supprimer ensuite. Lié avec le général Moreau, Posselt conçut le projet de recueillir auprès de lui les docum. de l'histoire de la fameuse retraite de Bavière ; il le suivit à Strasbourg, et inséra cette histoire dans les *Annales européennes*. On en fit à Strasbourg une trad. franç. avec des notes. L'auteur continua ensuite de correspondre avec Moreau ; mais lorsque ce général fut arrêté, en 1804, et accusé de haute trahison, Posselt, dont les relations avec lui avaient été publiques, craignit d'être impliqué dans la procédure. Frappé de terreur, il quitta Bade, erra de ville en ville, ne se croyant nulle part en sûreté, et son imagination se troubla à tel point, qu'étant arrivé au mois de juin 1804 à Heidelberg, il s'élança d'un 3e étage sur le pavé de la rue, et expira quelques heures après. On a encore de cet écrivain : *Histoire des ligues des princes allemands*, Leipsig, 1787 ; *Histoire des Allemands*, ibid., 1689 1790, 2 vol. : ouvr. qui n'a pas été continué, mais auquel cependant Pœlitz a ajouté un 3e vol. en 1805 ; *Remarq. sur l'histoire secrète de la cour de Berlin par Mirabeau*, Carlsruhe, 1789, in-8 ; *Archives de l'histoire, de la politique et de la géographie ancienne et moderne, surtout de l'Allemagne*, Memmingen, 2 vol., 1790-1792 ; *Histoire de Gustave III, roi de Suède*, Carlsruhe, 1792, trad. en franç. ; *Histoire impartiale, complète et authentique du procès de Louis XVI*, 2 v., dont le prem. seulem. fut réimp. en 1802 ; *Dictionnaire de la révolution franç.*, ou *Recueil de notices biographiques*, Neuremberg, 1802, 1 vol. ; des *discours*, et plus. autres écrits, sur lesquels on peut consulter le 4e vol. du *Dictionnaire* des poètes et prosateurs allem., par Joerdens. —Charles-Fréd. Posselt, né à Carlsruhe en 1780, m. en 1804, profess. d'hist. natur. et d'anat. comparée à l'univers. d'Heidelberg, n'ayant occupé cette chaire que peu de mois, a laissé : *Tentamina circa anatomiam forficulæ auriculatæ* Linnæi, *icone illustrata*, Iéna 1800, in-4 ; *Additions* (*Beytræge*) *à l'anat. des insectes*, Tubingue, 1804, in-4, en allemand.

POSSEVIN (Antoine), célèbre jésuite, né à Mantoue en 1534, m. à Ferrare en 1611, fut envoyé, par le pape Grégoire XIII, dans les principales cours de l'Europe pour des négociat. importantes, et montra dans ces diverses missions autant d'habileté que de zèle. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., dont on voit la liste dans la *Bibl. soc. Jesu*, et dans les *Memoires* de Niceron, t. 22 ; les principaux sont : *Moscovia, seu de rebus moscoviticis*, etc., Wilna, 1586, in-8 ; Anvers, 1587, et reimpr. plus. fois avec des addit. : cet ouvr. est très-remarquable en ce qu'il est un des prem. qui aient paru sur l'empire de Russie ; *Judicium de quatuor scriptoribus* (Lanoue, Bodin, Philippe de Mornay et Machiavel), Rome, 1592, in-12 ; Lyon, 1593, in-8, avec des addit. ; *Bibliotheca selecta de ratione studiorum, ad disciplinas et ad salutem omnium gentium procurandam*, Rome, 1593, 2 vol. in-fol., nouv. édit. augm. et corrigée, Cologne, 1607, 2 vol. in-fol. ; *Apparatus sacer*, Venise, 1603-1606, 3 vol. in-fol. ; Cologne, 1607, 2 vol. in-fol. : ouvr. très-estimée. La *Vie de Possevin* a été pub. par le P. Nicol. Dorigny, Paris, 1712, in-12. — Possevin (Jean-Baptiste), frère aîné du précéd., né à Mantoue en 1520, m. à Rome en 1549, avait du talent pour la poésie. On a sous son nom : *Dialogo dell' onore, nel quale si tratta a peino del duello*, Venise, 1553, 1556, 1558, in-4, et 1564, in-8, avec des addit. d'Ant. Possevin, qui fut l'éditeur de cet ouvr. Ant. Bernardi, évêque de Caserte, dans la préface de son *Traité contre le duel*, accuse J.-B. Possevin de plagiat, et les amis de ce dern. ont en vain essayé de le justifier de ce reproche. On a encore de lui quelq. pièces de vers, entre autres la *paraphrase* d'une ode de Sapho dans les *Rime* d'Atanagi. — Possevin (Jean-Baptiste), théol., neveu des précéd., a donné, outre une trad. ital. de l'*Histoire de la Moscovie* par son oncle, Ferrare, 1592, in-8 : *Discorsi della vita et azioni di Carlo Borromeo, card.*, Rome, 1591, in-8 ; *Dichiarazioni delle lettioni di tutti li matutini dell' anno del breviario romano*, Ferrare, 1592, 2 part. in-4, très-rare ; *Hinni sacri del breviario romano tradotti in lingua volgare*, Pérouse, 1594, in-4 ; Venise, 1699, même format ; *Vite de' santi di Todi nelle quali si scuoprono l'antichità e grandezza di detta città*, Pérouse, 1597, in-4.—Possevin (Antoine), autre neveu d'Antoine et de Jean-Baptiste 1er, exerçait la méd. à Mantoue au commencement du 17e S. On a de lui : *Theoriæ morborum libri quinque carmine conscripti*, Mantoue, 1604, in-8 ; *Gonzagarum Mantuæ et Montisferrati ducum Historia*, ibid., 1617, in-fol., 1628, in-4 : il avait hérité des MSs. de son oncle sur cette illustre famille ; *belli montisferratensis Historia ab anno* 1612 *usque ad ann.* 1618, Genève, 1631, in-fol.

POSSIDIUS (St), célèbre disciple de St Augustin, fut élu, en 397, évêque de Calame en Numidie ; mais cette contrée ayant été ravagée par les Vandales, Possidius se retira à Hippone, où il recueillit les dern. soupirs de son illustre maître, dont il a écrit la *vie* en y joignant le catalogue de ses ouvr. Depuis la m. de St Augustin, Possidius, vécut errant au milieu des ruines de sa patrie. On ignore le lieu et l'année où il termina ses jours. La *vie* de St Augustin a été pub. à Naples en 1731, et à Augsbourg en 1734.

POSSIDONIUS. V. Posidonius.

POST (François), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Harlem en 1614, mérita par ses talens la protection de Maurice de Nassau, et suivit ce

prince dans l'expédit. qu'il fit au Brésil en 1636. A son retour, Post exécuta pour le château de Ryckxdorp, près de Wassenaer, une suite de tableaux représentant des *Vues d'Amérique*. Cette collect. dénote, dit-on, le plus rare talent. Il existe aussi de lui plus. estampes très-estimées, parmi lesquelles on cite surtout quatre *Vues du Brésil*, datées de 1649, et qui sont extrêmem. rares. Cet artiste m. en 1680.

POSTEL (GUILLAUME), célèbre visionnaire et l'un des hommes les plus savans de son siècle, né en 1510 à Dolerie, village du diocèse d'Avranches, obtint par son mérite la protect. de François Ier, et fut envoyé en Orient, d'où il rapporta plusieurs MSs. précieux. Ce voyage lui valut à son retour la chaire de mathématiq. et de langues orientales au collége de France; mais une lecture trop approfondie des ouvr. des rabbins et la vivacité de son imagination, ne tardèrent point à le précipiter dans les écarts qui rendirent sa vie malheureuse. Entre autres rêveries, il se persuada qu'il était appelé par Dieu lui-même à réunir tous les hommes dans la loi chrétienne, par la parole ou par le glaive, sous l'autorité du pape et du roi de France, à qui la monarchie universelle appartenait de droit comme descendant en ligne directe du fils aîné de Noé. En conséquence il se rendit à Rome, où il crut que les jésuites, dont l'institut était alors naissant, consentiraient volontiers à le seconder dans ce qu'il nommait *la plus belle œuvre du monde*. Il se présenta à St Ignace, et fut admis dans l'ordre; mais bientôt ses rêveries, auxquelles on ne put le faire renoncer, l'en firent bannir sans retour, et peu de temps après il fut condamné à une reclusion perpétuelle. Il parvint cependant à s'échapper et se réfugia à Venise, où il devint le direct. d'une béate, qu'il a rendue célèbre sous le nom de la *mère Jeanne*, et dont les visions achevèrent de l'égarer. Bientôt les nouvelles absurdités qu'il débita le brouillèrent avec l'inquisit.; mais loin de fuir l'autorité de ce tribunal, il se constitua volontairem. prisonnier, provoqua lui-même l'examen le plus scrupuleux de ses doctrines, et fut enfin déclaré fou. Poursuivi ensuite par les huées de la populace, il fut obligé de quitter Venise, et partit de nouveau pour l'Orient, où il recueillit encore un gr. nombre d'ouvr. précieux qu'il rapporta en Europe en 1551. De retour à Paris il y reprit ses cours avec un succès prodigieux; mais un ouvr., fruit de ses visions, intit. les *Très-merveilleuses victoires des femmes*, qu'il pub. vers 1553, le força encore de s'expatrier. Il parcourut l'Allemagne, l'Italie fut partout poursuivi et malheur., revint enfin à Paris en 1562, et y donna de nouveau des leçons publiq. Mais ses ennemis prétendirent qu'il continuait à débiter ses erreurs sur la trop fameuse Jeanne de Venise; il fut obligé de se rétracter pour obtenir la paix, et se retira, en 1564, au monastère de Saint-Martin-des-Champs, où il m. en 1581. Postel possédait à fond les langues orientales, une partie des langues mortes, presque toutes les vivantes, et se vantait de pouvoir faire le tour du monde sans truchement. François Ier et la reine de Navarre le regardaient comme *la merveille de leur siècle*, et Charles IX, l'appelait son *philosophe par excellence*. Tous les ouvr. de ce savant sont rares et recherchés des curieux. Le P. Desbillons en a donné la liste à la suite des *Nouveaux éclaircissemens sur la vie de Postel*. Nous ne citerons ici que celui intitulé: *De orbis terrarum concordiâ libri IV*, Bâle, 1544, in-fol., que les savans regardent comme le principal et le plus raisonnable.

POSTHIUS (JEAN), anatomiste, méd. et littér. distingué, né en 1537 à Germersheim dans le Bas-Palatinat, prit ses prem. grades à l'université de Heidelberg, se mit ensuite à voyager, et après un assez long séjour en France, passa à Anvers, où il accepta un emploi de médecin dans les troupes des états-généraux. De 1568 à 1583 il fut attaché à la personne du prince-évêque de Wurtzbourg. Depuis il fut médec. de Jean Casimir, et ensuite de l'élect. Frédéric IV. La peste l'ayant forcé de sortir d'Heidelberg en 1597, il se retira à Mosbach, où il m. peu de mois après. Parmi ses ouvr., dont on peut voir l'indicat. dans la *notice* que lui a consacrée M. le baron Desgenettes, t. 6 de la *Biographie médicale* du *Dictionn. des sciences médicales*, nous ne citerons que ses *Observat. anat. in Realdi Columbi Cremonensis anatom.*, Francfort, 1590, in-8. —ERASME, son fils, m. en 1618 à Wurtzbourg, sa patrie, n'a laissé qu'une dissertat. sur la goutte (*de Podagrâ*), mentionnée dans la *Bibl. de méd.* de Haller.

POSTUME (M. CASSIANUS LATINIUS), en latin *Posthumus*, emper., ou plutôt l'un des 30 *tyrans* qui se disputèrent l'empire sous le règne de Gallien, dans le 3e S de l'ère chrét., était né dans une condition obscure. Il suivit très-jeune la carrière militaire, s'éleva assez rapidem. aux prem. emplois, et l'emper. Valérien lui confia le commandement des légions stationnées dans les Gaules. Postume contribua, par ses conseils, aux succès que Gallien remporta sur les Germains. Mais bientôt mécontent de ce prince qui avait laissé dans les Gaules son jeune fils Saloninus, sous la direct. de Sylvanus, il souleva, sous des prétextes d'ailleurs assez fondés, les troupes qu'il commandait, et se fit proclamer par elles emper. en 257. Après avoir ensuite forcé Saloninus et son gouvern. de se renfermer dans Cologne, il les fit mettre à mort. Profitant de l'éloignem. de Gallien, que les invasions des Barbares menaçaient en Italie, il affermit son autorité qui s'étendait sur toutes les Gaules et sur une partie de l'Espagne, comme l'attestent les monumens: il augmenta le nombre de ses troupes, défit les Germains, les refoula au-delà du Rhin, et construisit sur ce fleuve une ligne de forteresses pour les tenir en bride. Cependant Gallien, vainqueur en Italie, vint attaquer l'usurpateur des Gaules. Postume, défait dans plus. combats, était sur le point de succomber, lorsque son redoutable adversaire fut contraint de marcher en toute hâte vers Byzance, pour y apaiser une révolte des légions stationnées dans cette partie. Délivré de ce danger, Postume battit une seconde fois les Germains. Il eut bientôt à recommencer la guerre avec Gallien, et sut s'en tirer avec bonheur. Mais les moyens qu'il avait employés pour parvenir à l'empire furent aussi dirigés contre lui. Lælius, un de ses lieuten., profitant de l'affection des soldats, se fit proclamer emper. Postume marcha contre le rebelle, l'assiégea dans Mayence, et prit cette ville; mais, ayant refusé de l'abandonner au pillage, il fut massacré par ses propres soldats en l'an 267, après un règne de 10 ans. M. Bréquigny a pub. dans le recueil de l'acad. des inscript., tom. 30, l'*Histoire de l'empereur Postume*, *éclaircie par les médailles*. On a en effet un gr. nombre de médailles de ce prince, en toutes sortes de métaux. Il prend sur quelques-unes le titre de *Germanicus Maximus*. — POSTUME ou POSTHUMUS, dit *le Jeune*, fils du précéd., avait été nommé par Valérien, préfet des Voconces, ou selon d'autres, tribun d'une légion stationnée dans ce pays. M. Bréquigny croit qu'il périt avec son père, qui l'avait créé auguste. Selon Trebellius Pollion, Postume-le-Jeune avait composé dix-neuf *harangues* ou *déclamations*. On les a confondues avec celles que nous avons sous le nom de Quintilien.

POSTUMIUS (AULUS), dictateur romain, créé consul, avec T. Virginius, l'an de Rome 258 (496 av. J.-C.), fut nommé dictat. par son collègue pendant la campagne contre les Latins, remporta, sur ces dern., une victoire complète, et fut honoré du triomphe à son retour à Rome. Pendant la bataille, Postumius avait voué un temple à Castor;

et c'est ce qui a donné lieu à la fable de l'apparit. de Castor et Pollux à ce dictat., rapportée par Denis d'Halycarnasse.

POT (Philippe), né en 1428, m. en 1494, était filleul et favori de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Il fut chargé par ce prince de diverses miss. import., et jouit égalem. de la faveur de Louis XI, qui lui conféra l'ordre de St-Michel, le fit son prem. conseiller et son chambellan, puis le nomma chevalier d'honneur du parlement de Bourgogne et gouvern. de la province. Philippe Pot conserva ce titre sous Charles VIII, et mérita par sa douceur, sa sagesse et ses bienfaits, d'être nommé *le Père de la patrie*. Son éloquence le fit appeler *la Bouche de Cicéron*, et il passait pour un des hommes les plus accomplis de son temps.—Gui Pot, frère aîné de Philippe, était père d'Anne Pot, qui épousa Guillaume de Montmorenci.

POTAMON, philos., né à Alexendrie, a passé pour le chef de la secte éclectique. Diogène-Laërte, qui écrivait au commencement du 3e S. de J.-C., dit que Potamon venait de fonder récemment la secte dont nous venons de parler. Suidas fait vivre ce philosophe sous le règne d'Auguste. Quelques compilateurs modernes, et notamment Deslandes, dans son *Hist. de la phil.*, placent à l'époque même de la venue de J.-C. les leçons de Potamon et la naissance de l'éclectisme. L'opinion la plus vraisemblable est que le philosophe d'Alexandrie vivait à la fin du 2e S. Quoi qu'il en soit, il ne nous reste aucun de ses écrits, et sa doctrine ne nous est connue que par la courte notice qu'en donne Diogène-Laërte. Diderot (*v.* ce nom) expose ainsi la doctrine de Potamon : « Il soutenait, en métaphysique, que nous avons dans nos facultés un moyen sûr de connaître la vérité, et que l'évidence est le caractère distinctif des choses vraies ; en physique, qu'il y a deux principes de la production générale, l'un passif, ou la matière ; l'autre actif, ou toute cause efficiente qui la combine. Il distinguait dans les corps naturels le lieu et les qualités ; il réduisait toute la morale à rendre la vie de l'homme la plus vertueuse qu'il était possible, ce qui, selon lui, excluait l'abus, mais non l'usage, des biens et des plaisirs. »

POTEMKIN (Grégoire-Alexandrovitsch), prince et feld-maréchal de l'empire russe, premier min. et favori de l'impératrice Catherine II, né aux environs de Smolensk en 1736, d'une famille noble mais pauvre, fut destiné d'abord à l'état ecclésiast., puis abandonna les études théol. pour la profess. des armes, plus conforme à ses goûts. Admis en qualité d'enseigne dans les gardes à cheval, il y servait encore lorsque le 28 juin 1762, jour où Pierre III fut renversé du trône, il eut occasion de se faire distinguer par Catherine. On rapporte que, suivant cette princesse qui revêtue d'un uniforme parcourait à cheval et l'épée à la main les rues de St-Pétersbourg, il remarqua qu'elle n'avait point de dragonne (insigne des grades milit. à partir du rang d'officier chez tous les peuples du Nord) ; et que, détachant aussitôt la sienne, il s'empressa de la lui offrir avec un mouvem. marqué de courtoisie auquel l'impératrice ne fut pas insensible. Ce ne fut toutefois qu'au bout de huit années que, devenu lieut.-gén., et ayant fait déjà en cette qualité et avec distinction une campagne contre les Turks, il parvint, à force de ruse et d'intrigues, à prendre sur sa souveraine un empire absolu. Potemkin (ce nom en russe se prononce *Patiomkine*) était plus jaloux de conserver son crédit que de posséder exclusivement le cœur de l'impératrice ; il l'entoura de gens qui lui étaient dévoués, et, flattant avec art ses passions, il sut tirer profit de son inconstance en s'arrogeant le droit de la diriger dans le choix de ses amans. Les titres, les grades, les décorations, les dons de terres, de maisons, de rentes, furent dès ce moment prodigués à Potemkin, et on lui doit cette justice de dire qu'il exprima sa reconnaissance par un attachement à sa souveraine, un zèle pour sa gloire dont la sincérité et la vivacité ne se démentirent pas un instant. Son système, que le cadre de cet ouvrage ne nous permet pas de développer, ne tendait à rien moins qu'à réunir à l'empire russe la Turquie d'Europe et une partie de la Pologne. Rien ne fut négligé pour en assurer la réussite, et les évènemens secondèrent à merveille les vues de Potemkin. En 1783, une expédition faite en temps de paix, à la tête d'une armée formidable, et dont le résultat fut la réunion de la Crimée à la Russie, lui valut le surnom de *Taurique* ; et, en 1787, placé comme feld-maréchal à la tête de la principale armée destinée à agir contre les Turks, il obtint des succès soutenus pendant tout le temps de la guerre, et emporta d'assaut Oczakof et Bender. Mais l'épuisement que cette guerre avait amené dans les finances de l'état, et surtout l'éloignem. prolongé de Potemkin, lui avaient fait perdre une grande partie de son crédit. Un nouv. favori (le comte Platon Zoubof), au choix duquel il n'avait pas contribué, régnait exclusivement sur le cœur de l'impératrice. Il n'ignorait pas ces circonstances, et les inquiétudes qu'elles lui causèrent l'amenèrent, en 1791, à St-Pétersbourg. Là, il apprit bientôt que l'impératr. s'était empressée d'envoyer au prince Repnin, successeur de Potemkin dans le commandement de l'armée, des pleins pouvoirs pour traiter de la paix, et que ce général, vainqueur des Turks, en avait déjà signé les préliminaires. Potemkin se flatta de pouvoir encore arrêter l'exécution de ces pacifiques projets, et il n'hésita pas à partir pour l'armée ; mais arrivé à Yassy, il apprit que la paix était définitivem. conclue. Irrité au dernier point, il reprit brusquement la route de St-Péterbourg. Incommodé au moment de son départ, il sentit bientôt redoubler son mal, et m. subitement, dans les bras de la comtesse Branitska, sa nièce, le 15 octobre 1791. On a cru que sa mort avait été l'effet du poison ; mais il semble plus naturel de l'attribuer, avec les écriv. russes, à une décompos. de sang dès long-temps préparée par son intempérance, et hâtée encore par ses dern. chagrins. C'est dans les ouvr. de quelq. étrangers, et surtout dans les *Mem.* de M. le comte de Ségur, qu'il faut chercher le portrait moral de Potemkin, de cet homme dont le caractère offrait le mélange d'une ardeur très-martiale, de l'activité et de la paresse, d'une grande piété, de beaucoup de superstition et des mœurs les plus déréglées, de l'avarice avec la prodigalité, et qui, fier avec ses égaux, affable envers ses inférieurs, fit peu de bien à ses amis, peu de mal à ses ennemis, contribua beaucoup à la gloire du règne de Catherine, et rendit à sa patrie des services qu'elle ne saurait méconnaître sans ingratitude. Sa *Vie* a été écrite plus. fois en russe et en allem. ; on en a une en fr. imp. à Paris, 1807, in-8. Une des meill. qui aient été données en russe est anonyme, et imp. à St-Pétersb. en 1811.

POTENZANO (Franç.), poète, peint. et grav., né vers le milieu du 16e S. à Palerme, visita successivement Naples, Rome et une partie de l'Espagne, devint membre de l'acad. de peint. de Florence, fut décoré de la couronne poétique par le vice-roi de Naples, M. A. Colonna, et m. dans sa patrie en 1599. Outre des peintures et des estampes très-estimées, on a de lui : un recueil d'*epitaphes*, diverses *poesies* siciliennes, Naples, 1582, in-12 ; et un poëme posthume de *la Destruttione di Gerusalemme*, en 8 chants, ib. 1600, in-8.

POTERIE (Pierre de La), en latin *Poterius*, médec. du 17e S., né à Angers, passa fort jeune en Italie, s'établit à Bologne, et y acquit par ses talens ou ses succès une considér. qui souleva contre lui des envieux parmi ses confrères : l'un d'eux l'assassina. P. de La Poterie se vantait de posséder des remèdes secrets, et il en substituait l'usage à

celui de la saignée et des autres agens médicinaux. Ses ouvr., d'abord impr. plus. fois isolém. de 1615 à 1635, ont été réunis sous le titre d'*Opera omnia med. ac chymica*, in-8, Lyon, 1545, 1653, et Francfort, 1666; ibid., 1698, in-4. — Michel POTERIUS, autre méd. franç., contemp. du précéd., et encore plus entiché des merveilles alchymiques, s'établit en Allemagne après avoir parcouru l'Europe entière, et m. dans la misère, laissant, entre autres ouvr. : *Compendium philos. materiam totamque miraculi lapidis philos. DCCLXXXIV lib. occultatis processum demonstrans*, Francfort, 1610, in-12; *Novus Tractatus chymicus de verâ materiâ et vero processu lapidis*, ibid., 1617, in-8; *Philos. pura*, etc., ibid., in-8, 1617, 1629; *De conficiendo lapide philos. et secretis nat.*, ibid., 1622, in-8; *Philos. chymica, id est Methodus genuina auri et argenti solvendi*, etc., ibid., 1648, in-4.

POTHIER (ROBERT-JOSEPH), l'un des plus célèbres juriscons. franç., né à Orléans en 1699, s'aperçut de bonne heure que sa vocation était l'étude du droit, et se consacra à la magistrature. Reçu conseiller au Châtelet de sa ville natale, il y devint plus tard conseiller au présidial et n'eut point l'ambition de s'élever plus haut; mais il fut appelé par d'Aguesseau à la chaire de droit franç. de l'univ. d'Orléans. Il accepta ces nouvelles fonctions comme un moyen d'être utile par l'enseignement d'une science qu'il aimait, et il offrit d'en partager les émolumens avec Guyot, l'un de ses compétiteurs, qui refusa. Pour apprécier dignement Pothier, il faut le considérer comme jurisc., comme profess., comme magistrat et comme homme privé. Si l'on n'avait à le juger que sous ce dernier rapport, on aurait bientôt fait; on dirait qu'il réunit toutes les vertus : désintéressement, modestie, pureté de mœurs, charité inépuisable, piété sincère et vive. Comme professeur on doit louer en lui ce zèle avec lequel il encourageait ses élèves, tantôt par des secours pécuniaires, tantôt par des récompenses honorifiques propres à exciter leur émulation, et toujours par une infatigable complaisance. Il avait fondé dans sa maison des conférences particulières où venait se former toute la jeunesse des écoles, de la magistrature et du barreau. Magistrat, il présida souvent les audiences en l'absence des chefs de sa compagnie, dont il était le doyen et l'oracle. Une intégrité parfaite, un coup d'œil sûr, une fermeté de caractère inébranlable, n'étaient pas ses seules qualités; il montrait surtout une patience dans les affaires les plus minutieuses qu'on ne peut trop admirer, lorsqu'on songe qu'un esprit tel que le sien était naturellement porté à donner la préférence à la théorie sur la pratique et au développement des doctrines sur les difficultés sans nombre de leur application. Il poussa même plus loin l'amour du bien public: son cabinet était devenu une sorte de tribunal privé d'où sortait une foule de décisions respectées. Mais c'est comme jurisc. principalem. qu'il a rendu des services impérissables, et ses principaux titres de gloire sont ses écrits. Au prem. rang il faut placer son gr. ouvr. des *Pandectes*. Il avait senti de bonne heure combien il était déplorable que l'étude du droit romain, si nécessaire même pour la connaissance des lois françaises, fût entravée par le désordre et la confusion qui règnent dans le recueil le plus important dû à Justinien. Il conçut le projet de rétablir dans un meilleur ordre ces précieux monumens de la sagesse romaine, fut secondé par le chancelier d'Aguesseau, et, après un travail continu de douze années, fit paraître, en 1748, sous le voile de l'anonyme, le 1er volum. in fol. des *Pandectes Justiniennes, rédigées dans un nouvel ordre*. Les deux autres vol. furent publ. successivement en 1749 et 1752. Ce qu'on a produit de savant et d'utile sur la jurispr. du grand peuple est si heureusement réuni dans l'ouvrage de Pothier, que la perte de tous les écrits antérieurs sur cette matière serait presque réparée par la seule conservation de ce vaste dépôt des connaissances législatives. Tant de travaux sur le droit rom. n'empêchèrent pas l'infatigable jurisconsulte d'approfondir notre droit coutumier : c'est ce qu'attestent son introduction aux divers titres de la *Coutume d'Orléans* et les comment. qui en accompagnent les articles, ainsi que son *Tr. des obligations* et tous ceux sur les *Contrats*. Un caractère distinctif de tous ces ouvrag., et qui place leur auteur au-dessus de tous les juristes qui l'ont précédé, c'est un amour dominant du bon et du juste, une connaissance approfondie des lois divines et naturelles et une habitude constante d'en faire dériver toute législation. Aussi, comme ils sont moins le rec. de ce que les lois offrent de positif que le développement des conséquences nécessaires qui découlent des notions du juste et de l'injuste, ils devaient être et sont devenus la source de la nouvelle législation donnée à la France. Presque toujours ses expressions elles-mêmes ont été conservées par les rédacteurs du *Code civil*, surtout dans la matière des *Obligations* et des *Contrats*, la partie sans contredit la mieux faite de ce code. Ses écrits, après avoir servi si efficacement à recomposer nos lois, en sont restés le meilleur commentaire. Pothier m. en 1772, et les regrets de ses concitoyens, ceux de l'Europe entière le suivirent au tombeau. C'est ici le lieu de reparler de ses ouvrag. pour en indiquer les éditions. Nous citerons de lui : *Pandectæ Justinianeæ in novum ordinem digestæ*, Paris et Chartres, 1748-49-52, 3 vol. in-fol.; Lyon, 1782, 3 vol. in-fol.; Paris, 1818-21, 3 vol. in-fol. (on a de ce grand ouvr. une trad. franç., avec texte en regard, par Bréard-Neuville, revue et corrigée par M. Moreau de Montalin, avocat); *Coutumes d'Orléans*, avec des notes, 1760, 3 vol. in-12; 1762, 1 vol in-4; *Tr. des obligations*, Orléans, 1761, 2 vol. in-12; et avec des augmentations, 1764, 2 vol. in-12; réimpr. avec beaucoup d'autr. tr. de droit franç., Orléans, 1781, 4 vol. in-4, par J.-M. Rouzeau-Montaut, sous ce titre : *Traités sur différentes matières de droit civil appliqués à l'usage du barreau et de la jurisprudence française*. Au reste, tous les ouvr. de Pothier, à l'exception de ses *Pandectes*, se trouvent réunis dans l'édition de M. Siffrein, Paris, 1821-23, 17 vol. in-8, et dans celle de 1826, qui a pour titre : *Œuvr. de Pothier, revues sur les anciennes édit., classée dans l'ordre des matières du Code civil, précédées d'une diss. sur sa vie et ses écrits, et suivies d'une table de concordance*, par MM. Rogron et Firbach.

POTHIER (REMI), curé de Bétheniville et chan. de l'église de Laon, né à Reims en 1727, m. dans la même ville en 1812, se fit connaître par des idées bizarres, un caractère opiniâtre, un amour effréné de la dispute et une intrépidité de bonne opinion qui se conçoit à peine. On pourra juger quel homme c'était que le curé Pothier lorsqu'on saura que, selon lui, St Jean a prédit tout ce qui est arrivé et ce qui doit arriver à l'Eglise depuis J.-C. jusqu'au règne de l'Antechrist, lequel *n'est pas* éloigné, puisque Buonaparte en est *le précurseur*. Parmi les écrits de ce fou, nous ne citerons que son *Explication sur l'Apocalypse*, dont il fit paraître le *plan* en 1773, et dont il donna successiv. plus. édit. à Douai, à Liége, à Augsbourg. Ce pitoyable ouvr. fut condamné à être brûlé et lacéré par la main du bourreau sur la dénonciation de l'avocat-général Séguier, qui, par une singulière contradiction, le qualifia le chef-d'œuvre de l'extravagance humaine, et le représenta comme capable d'ébranler les empires.

POTHIN (ST), év. de Lyon, né vers la fin du 1er S., prêcha l'évangile dans les Gaules sous le règne des emper. Antonin et Marc-Aurèle. Il était presque nonagénaire et gouvernait l'église de Lyon, lorsqu'il fut traîné par de vils délateurs devant le gou-

verneur de la Lyonnaise orientale, ainsi qu'un gr. nomb. d'autres chrétiens. Son âge et ses vertus ne purent lui faire trouver grâce devant son juge; il fut condamné à la torture et expira deux jours après. Eusèbe a détaillé le supplice de ce St prélat et de 45 autres chrétiens dans son *Hist. de l'Eglise*. La fête de ces martyrs est fixé au 2 juin

POTIER DE BLANCMESNIL (Nicolas), président au parlement de Paris, né dans cette ville en 1541, se distingua par son dévouement et sa fidélité à Henri IV. Il fut persécuté pendant les troubles de la ligue, et était même sur le point de perdre la vie, lorsque Mayenne, qui conservait pour ce magistrat une vénération qu'on ne pouvait refuser à ses vertus, vint l'arracher au supplice. Potier alors s'étant jeté aux pieds du duc lui dit : « Monseigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait, c'est de me permettre de me retirer auprès de mon légitime souverain : je vous reconnaîtrai toute ma vie comme mon bienfaiteur; mais je ne puis vous servir comme mon maître. » Le duc, touché de sa noble franchise, le releva, l'embrassa, et lui permit de se rendre auprès de Henri IV. Honoré de la confiance de son souverain, Potier lui donna dans la suite de nouvelles preuves de dévouement. La reine Marie de Médicis récompensa ses services en lui donnant le titre de son chancel. Il m. en 1635, à l'âge de 94 ans. — Potier de Gesvres (Louis), frère puîné du précéd., obtint, en 1567, une charge de secrét. des finances, et, en 1578, celle de secrét. du conseil. Henri III, dont il avait mérité la confiance par sa fidélité, l'employa dans les affaires les plus importantes. Nommé secr.-d'état en 1589, il contribua beaucoup à réconcilier son maître avec le roi de Navarre, et fut très-utile à Henri IV pendant tout le temps que durèrent les troubles de la ligue. Potier fut un des magistrats désignés pour instruire le procès du maréchal de Biron. Il m. en 1630, dans un âge avancé. — Potier de Novion (Nicolas), memb. de l'acad. franç., de la même famille que les précédens, né en 1618, fut d'abord conseill. au parl., puis présid. en 1645, soutint les droits de sa compagnie contre la cour, joua un rôle dans les troubles de la fronde, se réconcilia ensuite avec le cardinal Mazarin et rendit un arrêt sanglant contre les ennemis du ministre. Il fut appelé, en 1678, à la première présidence du parlem. ; mais ayant abusé de son autorité, on le força de donner sa démission en 1689. Il m. en 1697. — André Potier de Novion, son petit-fils, remplaça de Mesmes dans sa prem. présid. en 1723, donna sa démission en 1724, et m. en 1731. On lui attribue, du moins en partie, le *Mém. pour le parlem. contre les ducs et pairs, présenté à Mgr. le duc d'Orléans, régent.*

POTOCKI (Venceslas), gr.-échanson de Cracovie, se distingua dans le 17e siècle par son talent pour la poésie polonaise. On cite de lui un poème de *la Passion du Sauveur*, publ. en 1696, souvent réimpr. et regardé en Pologne comme un *livre d'or* (V. la *Biblioth. des poètes polon.*). On a encore de Potocki un *rec.* de poésies facétieuses, et une trad. en vers polon. de l'*Argenis* de Barclai, publiée en 1697, et souv. réimp. en Pologne et en Allemagne.

POTOCKI (Stanislas Félix, comte), né en 1750, de la famille du précéd., l'une des plus illustres et des plus opulentes de la Pologne, embrassa le parti de la Saxe à l'époque des troubles qui désolèrent son pays, s'exila ensuite volontairement dans la Gallicie, fit bâtir plus. villages dans les deserts de l'Ukraine et s'occupa de la civilisation des habitans de cette contrée. Rappelé ensuite de son exil, il devint un moment l'idole du peuple; mais sa fidélité ayant été soupçonnée à la cour, il la quitta de nouveau, et alla chercher de l'emploi dans l'armée russe. Appuyé par Catherine II, Potocki publ., en 1792, le fameux manifeste de Targowitz, auquel Stanislas-Auguste accéda, et le partage de la Pologne fut la suite de ce traité. Plus. écriv. prétendent que Potocki fut trompé sur le résultat de ses démarches, qui n'avaient pour but que d'obtenir la protection de la Russie, et qu'il quitta l'armée russe avec le double regret de voir son pays opprimé et d'avoir combattu dans les rangs de ses oppresseurs. Quoi qu'il en soit, lors de la révolut. qui eut lieu à Varsovie en 1794, il fut déclaré traître à la patrie, condamné à mort et ses biens confisqués. Potocki, retiré alors en Amérique, s'indigna d'un pareil jugement, et, se croyant quitte désormais envers ses compatriotes, il redemanda du service à l'impératrice de Russie, fut nommé lieuten.-gén., et revint jouir en Europe de tous les honneurs dont sa souver. se plut à le combler. Il m. en 1805, âgé à peine de 55 ans. — Potocki (Ignace, comte), gr.-maréchal de Lithuanie, cousin du précéd., né en 1751, fut employé dans les affaires publiques, et montra des vues entièrement opposées à celle du comte Félix. Nommé membre de la commission de l'instruction publique, il introduisit un nouveau mode d'enseignement dans les colléges, traduisit lui-même la *Logique* de Condillac, et entretint à ses dépens, plus. sav. qu'il fit voyager. Lors de l'envahissement de la Pologne, Potocki, s'étant touj. montré en opposition avec le cabinet russe, fut persécuté, privé de ses dignités, de ses biens et alla se réfugier en Saxe. La victoire remportée par Kosciuszko à Praclawice affranchit un instant la Pologne du joug des Russes. Potocki revint dans sa patrie, fut chargé d'organiser un gouvernement à Varsovie et se conserva le ministère des affaires étrangères. Mais ce triomphe fut de courte durée : fait prisonnier par les Russes à la prise de Varsovie, il fut traîné en Russie et détenu dans la forteresse de Schlusselbourg jusqu'à la m. de l'impératrice Catherine II. Libre alors de se retirer en Gallicie, il y vécut dans la retraite, fut arrêté de nouveau en 1798, souffrit encore quelques mois de détention à Cracovie, et obtint enfin l'autorisation de retourner dans ses terres, où il m. en 1809. — Potocki (Jean, comte), histor. polon., memb. de l'académie des scienc. de Varsovie et de plus. sociétés sav. de l'Europe, a fait partie, en 1805, de la gr. ambass. russe à la Chine, et a rapporté de ce pays de nombr. matériaux historiq., qu'il s'occupait de coordonner lorsqu'il m. en Ukraine à la fin de 1815. Parmi les ouvr. qu'il a pub. on cite des *Recherches sur la Sarmatie*; une *Hist. primitive des peuples de la Russie*; enfin son *Voyage en Egypte*, pend. lequel il grava sur les pyramides du Kaire ce vers de Delille :

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

POTOCKI (le comte Stanislas), public., litt. et homme d'état, né en 1757 à Varsovie, de l'illustre famille des précéd., se consacra de bonne heure à la carrière publique, fut élu nonce dans les diètes de 1776, 1786 et 1788, y déploya des vues aussi sages que généreuses et patriotiques, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'établiss. de la fameuse constitut. du 3 mai, qui, plus opportune, eût rendu à l'état toute sa splendeur et sa force. Lorsqu'après le dern. partage de la Pologne le célèbre Kosciuszko tenta de rétablir l'indépendance nationale, le comte Potocki, qui, sous un prétexte de santé, s'était rendu à Carlsbad, y fut arrêté par ordre du gouv. autr. et envoyé au fort de Josephstadt, où, pend. huit mois que dura sa captivité, il eut du moins la consolation de voir à ses côtés un fils digne de tout son amour. Ecarté depuis des emplois publics, il voulut servir encore son pays, et il en trouva le moyen en consacrant son savoir et ses riches revenus à faire fleurir les arts, les sciences et les lettres. Ces soins l'occupèrent tout entier jusqu'à ce que, Varsovie ayant été érigé en duché, il fut appelé aux dignités de sénateur palatin et de chef du conseil-d'état et des ministres. Celle de ministre des

cultes et de l'instruct. lui ayant été conférée plus tard par l'empereur, il se montra digne du choix dont il avait été l'objet par le zèle qu'il mit à s'acquitter des fonctions qui lui étaient dévolues. Il fut nommé en 1818 présid. du sénat, et m. en 1821, laissant d'honorables monum. d'une vie utile et dignement remplie. Il avait formé dans son habitat. de Willanow, près de Varsovie, une magnifique collection de tableaux, de vases étrusques, d'estampes, etc. Outre un assez gr. nomb. d'opuscules acad., tels que l'*Eloge d'Ignace Krusicki* (*v.* ce n.), le comte Stanislas Potocki a publié une trad. polon. de Winkelman, précéd. d'un *Disc. sur l'art chez les anc.*, en forme d'introd. Nous citerons encore son ouvr. *De l'éloquence et du style*, en 4 vol.; un roman satiriq. intit. : *Voyage à Ciemnogrod*, en 4 vol.; et les *Eloges de quelq. gr. homm. contemp. et des braves Polonais tués à la bataille de Raszyn en* 1809. Tous ces ouvr. sont en polonais, ainsi que plus. autres laissés MSs. par l'illustre aut. : ces dern. ont pour objet l'instruct. publ., l'examen de hautes questions de discipline ecclésiastique ou de politique.

POTT (JEAN-HENRI), chim. allem., né en 1692 à Halberstadt, renonça aux études théol. pour se livrer à la méd. et à la chimie, fut reçu docteur en 1716, et après avoir pratiqué dans sa ville natale, puis à Halle, il se rendit à Berlin, où il m. en 1777, profess. de chimie au collége méd.-chirurg. et directeur des pharmacies royales. Des querelles qu'il avait eues avec plus. des membres de l'acad. des sciences de Berlin, où il avait été admis vers 1720, le déterminèrent à s'en retirer vers la fin de sa vie. C'est à lui que la Prusse dut la découverte d'une terre, aux environs de Berlin, propre à faire la pâte des porcelaines; il a également amélioré plus. procédés de chimie, tel que celui jusqu'alors usité pour rectifier l'éther sulfurique. Outre un gr. nomb. d'observ. insérées dans les *Miscellanea berolinensia*, ainsi que dans la *Biblioth. dissertationum* de Halle, on a de lui, en latin et en allemand, plus. ouvr., dont la liste se trouve au t. 6 de la *Biogr. méd.* du *Dictionn. des sciences méd.*; nous nous bornerons à mentionner les suiv. : *Exercitat. chymicæ, de sulphuribus metallorum, de auri pigmento, de solut. corpor. particulari*, etc., Berlin, 1738, in-4; *Observ. et animadvers. chymicarum.... collectio prima*, ibid. 1739, in-4; — *collect. secunda*, ibid. 1741, in-4; *Animadversiones phys.-chemicæ circa varias hypotheses et experimenta Elleri*, ibid., 1756, in-4.

POTT (PERCIVAL), chirurg. angl., membre de la société royale de Londres, né dans cette ville en 1713, mort en 1788, possédait des connaissances très-étendues et très-variées. Comme praticien, il est un de ceux dont s'honore le plus l'Angleterre; et il a opéré dans la chir. angl. une révolut. qui le place au rang des bienfaiteurs de l'humanité. Il s'est égalem. fait un nom honorable par ses travaux dans la littér. médicale. Nous citerons de lui : *Mémoires sur les tumeurs qui remplissent les os*, 1741; *Tr. des hernies*, in-8, 1756 et 1763; *Mém. sur une espèce particulière de hernie dans les enfans nouveau-nés, qui se présente quelquefois dans les adultes*, 1756, in-8; *Observ. sur la fistule lacrymale*, 1758, in-8; *Observ. sur les blessures et les contusions de la tête*, 1760 et 1768, in-8; *Rem. pratiques sur l'hydrocèle*, 1762; *Remarq. sur la fistule à l'anus*, 1765; *Méthode pour guérir l'hydrocèle à l'aide d'un séton*, 1772, *Observations sur la cataracte, le polype du nez, le cancer du scrotum et sur différentes espèces de hernies; Remarques sur une sorte de paralysie des extrémités inférieures*, 1779. Tous ces ouvrag., rec. et publ. par l'aut. en un vol. in-4, ont été réimp., en 1790, en 3 vol. in-8. Ses *OEuv. chirurg.* ont été trad. en franç., Paris, 1777 et 1792, 5 vol. in-8. V. la notice que lui a consacré M. L.-J. Bégin dans le *Dictionn. des sciences méd.*, t. 6, p. 487 et suiv. de la *Biogr. médicale*.

POTTER (PAUL), célèbre peintre holland., né à Enkhuysen en 1625, m. en 1654, a laissé div. composit. d'un gr. mérite, parmi lesquelles nous citerons surtout celle du *Taureau de grandeur naturel conduit par un berger*. Ce tableau, qui a été pendant vingt ans l'un des plus beaux ornemens du Musée du Louvre, a mérité à son aut. le surnom de *Raphael des animaux*: estimé 400,000 francs sur les inventaires du Musée, il a été rendu en 1815 au roi des Pays-Bas. Paul Potter s'est fait aussi une réputation comme grav. à l'eau-forte. On peut voir le détail de ses pl. dans le *Manuel de l'amateur d'estampes*.

POTTER (JEAN), théol. angl., archev. de Canterbury, et savant antiq., né à Wakefield, dans le comté d'York, en 1674, m. à Lambeth en 1747, a donné : *Lycophronis Alexandra*, Oxford, 1797 et 1702, in-fol.; *Archæologia græca*, Oxford, 1698-99, 2 vol. in-8, en angl., qui ont eu au moins 13 édit. jusqu'à celle de 1813; *S. Clem. Alexandrini opera omnia quæ extant*, gr. et lat., Oxford, 1715, 2 vol. in-fol.; *The theological Works..... containing sermons, charges, a discourse of church governem. and divinity lectures*, Oxford, 1753, 3 vol. in-8.

POTTER (ROBERT), hellén. et poète angl., né vers 1721, m. en 1804, se fit d'abord connaître par plus. petits poèmes qu'il pub., en 1774, en un vol. in-8. Il donna ensuite, en 1777, la trad. d'Eschyle, 2 vol. in-8; celle d'Euripide, 1781, 2 vol. in-8, réimpr. à Oxford en 1814; et enfin celle de Sophocle, 1788. Ces trad. sont très-estimées. On a encore de Potter un *Examen de quelq. passages des vies des poètes par le doct. Johnson*, 1783, in-4, et une trad. de l'*Oracle concernant Babylone* et du *Chant triomphal d'Isaïe*, ch. 13 et 14, 1785, in-4.

POTTIER (FRANÇOIS), missionn., né à Loches, en Touraine, fut élevé au sémin. du St-Esprit, à Paris. Parti vers la fin de 1753, pour les missions de la Chine, il fut nommé vic.-gén. de la province du Sse-tchouan sous le titre d'évêq. d'Agathopolis, et m. en 1792. On trouve des détails étendus sur les travaux de ce prélat dans les *Nouv. lettres édifiantes*, Paris, 1818, t. 1, 2 et 3.

POUCHARD (JULIEN), littér., né, en 1650, près de Domfront, était très-habile dans la connaissance de l'hébr. et des langues anc. Reçu à l'acad. des inscriptions et b.-lett. en 1701, il fit partie de la commission chargée de la rédact. du *Journ. des sav.*, fut prof. de grec au collége royal en 1704, et m. en 1705. Il a laissé en MS. *Hist. univ. depuis la création du monde jusqu'à la m. de Cléopâtre*. L'*Eloge* de Pouchard, par l'abbé Tallemant, se trouve dans le *Rec. de l'acad. des inscript.*, t. 1er; le *Journ. des sav.* (avril 1706) en contient un autre.

POUCHET (LOUIS-EZÉCHIEL), nég., né à Gruchet en 1748, m. à Rouen en 1809, s'est rendu recommandable par son esprit inventif et par les améliorations qu'il a introduites dans différentes branches de l'industrie manufacturière. Il faisait partie de la société d'émulation de Rouen, de l'athénée de Paris, était correspondant de la commission des poids et mesures, enfin membre du bureau consultatif du ministère de l'intérieur. Ses princip. ouvr. sont : *Clef de la langue espagnole*, 1786; *Tr. sur la fabric. des étoffes*, Rouen, 1788, in-8; *Métrolog. terrestre, ou Tables des nouveaux poids, mesures et monnaies de France*, Rouen, in-8, 4e éd. 1798, *Mém. sur le nouv. titre des matières d'or et d'argent comparé à l'ancien*, 1798, in-8; *Mém. sur la mesure des superficies, etc., suivi du Sol du département de la Seine-Inférieure divisé en cantons, et les cantons divisés par les différentes qualités ou par les productions de leur territoire*, 1800, in-8; *Mém. sur la finesse du coton*, lu à la société

d'émulation le 30 octobre 1801 ; *Numérotage des cotons filés et des autres fils*, inséré dans les *Annales des arts et des manufactures*, t. 36.

POUGATSCHEW ou PUGATSCHEFF (Yemelka), simple cosaque, né en 1726 à Simoreisk sur le Don, conçut le hardi projet de se donner pour l'infortuné Pierre III, empereur de Russie, avec lequel il avait, dit-on, une extrême ressemblance. Etant passé dans la petite Russie, il se fit bientôt un assez grand nombre de partisans parmi les Cosaques, se mit à leur tête, en 1773, sous le nom du défunt empereur, s'empara de plusieurs forteresses, et ses succès furent si rapides, qu'il put espérer un instant de se faire ouvrir les portes de Moscou, où les esclaves l'attendaient pour se ranger sous ses drapeaux. Son indécision lui ayant fait manquer cette importante conq, il fut trahi ensuite par ses compagnons, qui le livrèrent à l'autorité pour une récompense de cent mille roubles. Traîné à Moscou dans une cage de fer, il y périt dans les supplices, le 10 janvier 1775. Pougatschew avait déployé le caractère le plus féroce dans le cours de ses expédit., et l'impératrice Catherine II témoigna une vive satisfaction d'être délivrée de cet odieux rebelle. « Après Tamerlan, manda-t-elle à Voltaire, aucun scélérat n'a fait plus de mal à l'espèce humaine ». Mlle Adélaïde Hordé a publié un roman intitulé : *Histoire de Pougatschew*, 1809, 2 vol. in-12.

POUGET (Bertrand du), cardinal-légat en Italie, et chef du parti guelfe, de 1319 à 1334, était né en 1280 au château du Pouget dans le Querci. Revêtu par le pape Jean XXII, résidant alors à Avignon, de la plénitude de la puissance pontificale, il réussit à s'emparer de plusieurs états en Italie; mais n'ayant ni les vertus ni les talens propres à les lui conserver, il fut dépouillé de toutes ses conquêtes, et mourut dans l'obscurité en 1351.

POUGET (François-Aimé), prêtre de l'oratoire, doct. de Sorbonne et abbé de Chambon, né à Montpellier en 1666, vicaire de St-Roch à Paris, où il m. en 1723, eut une grande part à la conversion de Lafontaine. Il en adressa la relation à l'abbé d'Olivet, et cette relation curieuse fut insérée dans le prem. vol. des *Mémoires de littérat.* du P. Desmolets, d'où elle a passé dans d'autres recueils. Le principal ouvr. du P. Pouget est le *Catéchisme de Montpellier*; l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1702, in-4.

POUHAT (Jean-Baptiste), avocat et littérat., né vers 1630 à Nozeroi, petite ville du comté de Bourgogne, mort en 1705, fut député par le parlement à la cour de Madrid pour y défendre les intérêts de sa province. Il contribua ensuite de tout son pouvoir à préparer les esprits à se soumettre à Louis XIV, et fut nommé conseiller au parlement en récompense de ses services. On a de lui un poëme latin intitulé : *Ludovici magni Galliar. regis Panegyricus*, Besançon, 1664, in-4.

POUILLARD (Jacques-Gabriel), sacristain de la chapelle roy. des Tuileries, m. à Paris en 1823, était né à Aix (Provence) en 1751. Après s'être destiné d'abord à la peinture, qu'il étudia sous un élève de Vanloo, il s'adonna avec une sorte de passion à la recherche des médailles et autres objets d'antiquités. Il prit en 1780 l'habit de capucin à Aix, et dès-lors, en continuant à se livrer aux études de son choix, il en dirigea l'objet vers l'intérêt de la religion. Ayant obtenu de ses supérieurs l'autorisation de passer à Rome dans ce but, il était devenu, à l'époque où les portes de cette ville furent ouvertes aux armées franç., sacristain de l'église de son couvent, dite de St-Martin-des-Monts. Cette église fut changée en hospice pour les blessés, et l'abbé Pouillard, en s'instituant leur premier infirmier, leur consacra les soins de la plus ardente charité. Une si belle conduite ne lui valut pas qu'une admiration stérile; elle le fit connaître du cardinal Fesch, qui, venu à Paris, l'appela à occuper dans cette capitale la place de conservat. du musée des tableaux et de la biblioth. de l'archevêché. Mais auparavant le pieux et savant abbé dut remplir les fonctions de direct. du séminaire que son digne protect. venait de fonder dans le Bugey. Les preuves de reconnaissance et de dévouement qu'il donna à ce prélat en 1814 ne lui firent rien perdre de l'estime qu'il s'était justement acquise, et on lui conserva ses emplois. Outre un certain nombre de *mémoires* et *dissertat.* insérées dans le *Magasin de Millin* (de 1806 à 1815), et dont M. T.-B. Emeric David donne le détail dans la *notice* qu'il a consacrée à ce sav. et pieux ecclésiastique (*Moniteur* du 23 août 1823), l'abbé Pouillard a donné entre autres opuscules un *Traité sur la tiare des papes*, et une *Dissertat.*, en ital., *sur l'antériorité du baisement des pieds des souverains-pontifes, à l'introduction de la croix sur leurs pantoufles*, Rome, 1807. Il a laissé en outre plus. ouvr. MSs.

POUILLY. V. Lévesque de Pouilly.

POULAIN DE SAINTE-FOIX. V. Sainte-Foix.

POULAIN-DUPARC (Augustin-Marie), jurisconsulte, frère du littérateur Poulain de Sainte-Foix, né en 1701 à Rennes, suivit la carrière du barreau, comme son père, Poulain de Belair, aut d'une traduct. abrégée du *Comment. d'Argentré* sur la coutume de Bretagne. L'étendue de ses connaissances en jurisprudence, l'appelèrent bientôt aux fonctions de l'enseignem., et il partagea sa vie entre les travaux de la consultation et ceux de la chaire de droit civil dans sa ville natale. Il fut l'émule du célèbre Pothier (*v.* ce nom), et l'égala, au moins, comme professeur; mais il lui est resté inférieur comme écrivain. Il m. à Rennes en 1782. On a de lui : *Observations sur les écrits du président Perchambault de la Bigotière ; Coutumes générales de Bretagne et usemens locaux de cette province*, Rennes, 1745, et années suiv., 3 vol. in-4 ; *Journal des arrêts du parlem. de Bretagne*, 5 vol. in-4 ; *Principes du droit français*, 12 vol. in-12. Ces ouvrages sont classiques en Bretagne.

POULCHRE (François Le), seigneur de *La Motte-Messemé*, poète franç. du 16e S., né en 1546, au Mont-de-Marsan, fut tenu sur les fonds de baptême par François Ier, et Marguerite de Valois, qui prit elle-même soin de sa prem. enfance. Il se distingua dans la carrière des armes, devint gentilhomme de la chambre du roi Charles IX, chev. de St-Michel, et m. vers 1597. Il a retracé les principaux évènemens de sa vie dans un petit vol. devenu très-rare, à la suite duquel on trouve des poésies diverses, et qui a pour titre : *les Sept liv. des honnestes loisirs de M. de la Motte-Messemé, chevalier de l'ordre du roi, et capitaine de cinquante hommes d'armes de S. M., intitulés chacun du nom d'une planète*, Paris, 1587, petit in-12. On a encore de lui : *Passe-temps de messire Fr. Le Poulchre, seigneur de La Motte-Messemé, chevalier des ordres du roi*, 2e *édit.*, *augmentée par lui-même d'un second livre, outre la précédente*, Paris, 1597 p. in-8. Ces deux ouvr. offrent des faits curieux.

POULIN (Amable-Fidèle), théologien, né vers 1740, dans le bailliage de Salins; professa la philosophie et la théologie au collége de Besançon, devint vicaire-général de l'évêque de Lausanne, se réfugia en Suisse pendant la révolution, rentra en France en 1799, et m. dans son lieu de naiss. en 1801. On a de lui, outre qualq. *dissertat.* dans les recueils de l'acad. de Besançon, dont il était membre, l'ouvr. suiv. : *de Deo revelante Prælectiones theologicæ*, Besançon, 1787-1788, 4 vol. in-12.

POULLAIN. V. Poulain-Duparc et Sainte-Foix.

POULLE (Louis), abbé de Nogent, célèb. prédicateur, né à Avignon, m. dans la même ville en 1781, à l'âge de 79 ans, s'est fait une grande réputation dans la chaire, et a même été comparé à Massillon; mais le parallèle de ces deux hommes, comme orateurs, n'a pu être fait que par ceux qui immolaient leur goût à leur trop grande admiration pour l'abbé Poulle. On peut le comparer avec plus de justice à son contemporain, l'abbé de Boismont; ils offrent à peu près les mêmes beautés et les mêmes défauts. Peu empressé de jouir de la gloire d'auteur, l'abbé Poulle n'avait jamais écrit ses discours, et ce fut en 1776, que, cédant aux instances de son neven, vicaire-général à St-Malo, il consentit à lui dicter onze de ses *sermons* conservés dans sa mémoire depuis 40 ans, et qu'il retoucha ensuite. Ils parurent à Paris en 1778, 2 vol. in-12, réimpr. dans la même ville en 1781, et à Lyon en 1818. L'*Eloge de l'abbé Poulle* a été publié à Avignon en 1783 par le baron de Sainte-Croix.

POULLET, voyageur franç. du 17e S., s'embarqua à Marseille, de compagnie avec un nomme Quiclet qui a publ. aussi une relat. de ses courses, parcourut le Levant, l'Asie-Mineure, une partie de la Perse, la Syrie, l'Egypte, revint à Marseille, et alla ensuite en Italie. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié la relation de ses voyages sous ce titre: *Nouvelles Relations du Levant, qui contiennent diverses remarques fort curieuses, non encore observées, touchant la religion, les mœurs et la politique de plusieurs peuples, avec une description exacte de l'empire des Turcs en Europe, et plus. choses curieuses remarquées pendant huit années de séjour; et une Dissertation sur le commerce des Angl. et des Hollandais dans le Levant*, Paris, 1668, 2 vol. in-12, avec cartes et fig. Ce livre, malgré son titre pompeux, n'offre que très-peu d'intérêt.

POULLETIER DE LA SALLE (Franç.-Paul-Lyon), fils de l'intend. de la généralité de Lyon, né dans cette ville en 1719, vint à Paris, s'y livra tout entier à l'étude de la médecine et au soulagement des malheureux, et établit dans les faub. de la capitale trois hospices où les pauvres étaient soignés à ses dépens. Poulletier était lié d'une amitié intime avec Macquer, et l'aida à rédiger son *Dictionnaire de chimie*, sans lui permettre de le nommer. Ce philanthrope m. en 1788. Outre plus. MSs. relatifs aux différentes branches de la médecine, il a laissé une bonne traduction de la *Pharmacopée du collége roy. des médecins de Londres, sur la seconde édition donnée avec des remarques, par le docteur Pemberton, augmentée de plusieurs notes et observations*, etc., 1761-1771, 2 vol. in 4. Poulletier était associé libre de la société royale de médecine.

POULLIN DE LUMINA (Etienne-Joseph), né à Orléans, négociant à Lyon, mort en 1772, a laissé: *Histoire de la guerre contre les Anglais, depuis 1745 jusqu'à présent*, Genève, 1759-60, 2 vol. in-8; *Abrégé chronologique de l'histoire de Lyon*, 1767, in-4; *Histoire de l'église de Lyon*, Lyon, 1770, in-4; *Histoire de l'etablissement des moines mendians*, 1767, in-8; *Mœurs et Coutumes des François*, 1769, 2 vol. in-8. — N. Poullin de Viéville, cousin-germain du précéd., avocat, né à Orléans vers 1740, m. à Versailles en 1810, est auteur d'un *Code des tailles* et de quelq. autres écrits entièrem. oubliés aujourd'hui.

POUPÉE ou PAUPPÉ DESPORTES (J.-B.). V. Desportes.

POULTIER D'ELMOTTE (Franç.-Martin), né à Montreuil-sur-Mer en 1753, avait été milit., acteur au petit théâtre des élèves de l'Opéra, professeur à Compiègne, sous la robe de bénédictin, etc., etc., lorsqu'il fut nommé membre de la convention nationale par le département du Nord en 1792. Il était capitaine, à cette époque, et il obtint un avancement assez brillant et fort rapide, sans négliger la carrière législative: car on le vit tour-à-tour membre du conseil des anciens, de celui des cinq-cents et du corps législatif. Il fit partie de la chambre des représentans en 1815; mais il fut mis en surveillance, au second retour du roi, et forcé, en 1816, de quitter la France, pour avoir voté, dans le procès de Louis XVI, contre l'appel au peuple. Il se retira dans les Pays-Bas, et m. à Tournay en 1827. Durant le cours de sa vie politique, il avait montré assez de capacité et s'était honoré par quelque modération. Il ne manquait pas d'instruction et avait de la facilité pour écrire: il a beaucoup écrit et sur beaucoup de sujets. Nous citerons de lui: des *Lettres sur le partage de la Pologne*; un *Essai sur les improvisateurs*; des *Lettres à dom Aubry sur l'origine des idées*; et un roman intitulé: *Victoire*, ou *les Confessions d'un bénédictin*: peut-être sont-ce les siennes.

POUPART (François), anatomiste et chirurg., né au Mans, m. en 1708, membre de l'acad. des sciences de Paris, après avoir exercé quelque temps à l'Hôtel-Dieu, s'est fait de son temps un nom par quelques observations et découvertes. Les anat. ont donné son nom à l'arcade crurale, parce qu'il avait décrit ce prétendu ligament; toutefois sa descript. n'avait ni le mérite de l'exactitude, ni celui de la nouveauté. Outre des *mémoires* et autres opuscules fournis au *Journal des Savans* ou insérés dans le *Recueil* de l'acad. des sciences, il a publié, sous le titre de *Chirurgie complète*, etc., Paris, 1695, in-12, une compilation aujourd'hui sans intérêt. — Olivier Poupart, autre méd., né dans le 16e S. à St-Maixent (Poitou), a donné entre autres ouvrages une traduct. latine des *Aphorismes* d'Hippocrate, 1580; *Traité de la saignée contre les nouv. Erasistratiens qui sont en Guyenne*, La Rochelle, 1576, in-12; *Conseil divin touchant la maladie divine et peste en la ville de La Rochelle*, ibid., 1583, in-12 — Poupart (Jean-Baptiste), bibliothécaire et membre de l'académie de Lyon, ville où il m. le 1er mars 1827, était né en 1768 à St-Dié (Vosges). On a publié de lui, après sa mort, un *Compte rendu* des travaux de l'acad. de Lyon pendant le second trimestre de 1820, Lyon, 1827, in-8. Il a laissé en outre une traduct. de *l'Art poétique d'Horace*, en vers franç. Le MS. en est conservé dans le portefeuille de l'acad. de Lyon.

POUPET (Charles de), seigneur de la Chaux, né vers 1470, à Poligni, fut d'abord chambellan de Charles VIII, qu'il accompagna dans son expédition à Naples. Après la mort de ce prince, auquel il était resté fidèle, Poupet devint grand-bailli d'Aval, puis cons. de la régence établie en Flandre pendant la minorité de Charles-Quint, et associé à celle du cardinal Ximènes en Espagne. Envoyé en ambassade à Rome, après la mort de Léon X, il contribua puissamment à faire tomber le choix des cardinaux sur le précepteur de Charles-Quint, et continua ensuite à être employé dans les affaires publiques. Il m. à Poligni en 1529.

POUPLINIÈRE (A.-J.-J. LERICHE de La). V. Popelinière.

POURBUS. V. Porbus.

POURCHOT (Edme), profess. de philosophie, né à Poilli, diocèse de Sens, en 1651, acheva ses études à Paris, professa ensuite la philosophie au collége des Grassins, et rendit d'importans services à l'université dont il fut syndic pendant 40 ans. Il en avait été sept fois recteur, et l'eût été plus souvent encore si sa modestie ne s'y fût opposée. Pourchot m. aveugle en 1734. Il avait légué toutes ses épargnes à l'université, pour fonder, au collége des Grassins, une chaire de grec, et une bourse en faveur des pauvres étudians de son pays natal. On a de lui: *Institutiones philosophicæ*, dont la 4e édition fut donnée en 1734, in-4, et 5 vol. in-12, et plus. *mémoires* pour l'université de Paris, dont on

trouvera les titres dans le *dictionnaire* de Moreri, édition de 1759.

POURFOUR DU PETIT. V. PETIT.

POURTALÈS (JACQUES-LOUIS de), négociant suisse, né en 1722, mort en 1814, se distingua par le noble usage qu'il sut faire de ses richesses et par l'étendue de ses vues commerciales. Après avoir établi des comptoirs dans toutes les grandes villes de l'Europe, il aida puissamment à développer l'industrie de son pays natal, créa la prospérité d'une populat. nombreuse, et fonda, à Neuchâtel, sa patrie, un hôpital où les pauvres sont reçus sans distinct. de religion ou de nation. Le roi de Prusse honora la mémoire de cet homme estimable en conférant, en 1814, à ses 3 fils, le titre de comte.

POUSANT ou PIOUZANT POSDOS est le nom arménien de l'historien *Faustus de Byzance* (v. ce nom). On ne remarquera pas sans quelq. surprise qu'un des sav. aut. de la *Biogr. univ.*, publ. chez L.-G. Michaud, n'a pu être tout-à-fait d'accord avec lui-même touchant cet histor., auquel il a, par méprise sans doute, consacré deux notices différentes. Dans la dernière, donnée sous le nom de *Pousant* (t. 35, pag. 559), M. St-Martin nous apprend que Faustus était évêque du pays des Saharhouniens, situé dans la partie orientale de l'Arménie. Le *Magasin encyclopédique* de septembre 1811 contient deux chapitres du troisième livre de l'*Histoire d'Arménie* de Faustus, trad. en français par F. Martin.

POUSSIN (NICOLAS), l'un des plus célèb. peint. français, et le chef de notre ancienne école, né aux Andelys en 1594, d'une famille noble, mais pauvre, montra, dès sa prem. jeunesse, un goût très-vif pour le dessin. Il vint à Paris à l'âge de 18 ans, et entra chez un peintre de portraits, puis chez un peintre d'histoire nommé Lallemant, mais ne fut réellem., comme le dit Voltaire, que l'élève de son génie. Raphael et Jules Romain, dont il ne connut d'abord les chefs d'œuvre que par des gravures, aidèrent beaucoup au développem. de ses heureuses dispositions. Deux fois il entreprit le voyage de Rome, et deux fois la pauvreté le força de s'arrêter en route. Cependant il avait déjà peint, dès cette époque, des tableaux qui n'étaient pas sans mérite; mais il était payé, sans doute, d'après sa réputation à peine naissante, et d'ailleurs on sait qu'il poussa toujours le désintéressement jusqu'à l'insouciance, même aux plus beaux jours de sa gloire. Il eut le bonheur toutefois de connaître à Paris le caval. Marin, qu'il alla rejoindre à Rome en 1624. Mais cet ami m. bientôt, et le cardinal Barberini, auquel il avait recommandé l'artiste français, partit pour ses légat. de France et d'Espagne. Le Poussin se trouva ainsi encore une fois sans protecteur, et réduit aux seules ressources de son talent, qui le mettait à peine au-dessus de l'indigence. Il ne se découragea point, et eut même la force, dans une position si difficile, de lutter contre le mauvais goût des Italiens, qui préféraient alors l'école du Guide à celle d'Annibal Carrache. Pour se prémunir contre les séductions de la mode, et se former un style sévère et pur, on le vit étudier sans relâche l'antique, et y puiser ces inspirations poétiq. et ce beau idéal qui devaient un jour caractériser si heureusem. ses moindres tableaux. En même temps il épiait tous les secrets du mouvement dans la nature vivante; il remarquait les phénomènes de l'optique; il s'instruisait des théories de la perspective, de l'architecture; il assistait aux dissections de Nicolas Larche pour apprendre l'anatomie, et il s'inspirait de la lecture d'Homère, de Plutarque et surtout de la Bible. En 1629, il épousa une fille de Jacques Dughet, son compatriote, chez lequel il avait été accueilli et soigné pendant une maladie. Il n'eut point d'enfans de ce mariage; mais il adopta l'un des jeunes frères de sa femme, qui hérita de son nom et de son talent dans le paysage (v. Gaspard DUGHET). Ce fut vers ce temps que le Poussin commença à être chargé de plus. travaux importans par la protect. du card. Barberini, revenu de ses ambassades. Il n'obtint point de grandes récompenses pécuniaires; mais il se fit connaître du cheval. del Pozzo, qui lui voua une amitié durable, occupa ou recommanda son talent, et lui ouvrit sa bourse et son cabinet d'antiquités. La réputation de l'artiste ne tarda pas à s'étendre par de nouveaux ouvr. dans toute l'Italie et jusqu'en France, d'où il lui arriva beaucoup de demandes. Entre autres personnages de distinction pour lesquels il travailla, il faut citer M. de Chantelou, qui devint son ami. Bientôt le cardinal de Richelieu manifesta le désir de le voir rentrer dans sa patrie, et le roi Louis XIII lui adressa même à ce sujet la lettre la plus flatteuse, dans laquelle il lui assurait le titre de son peintre ordinaire; mais il était réservé à M. de Chantelou de dissiper les irrésolutions de son illustre ami, et de l'emmener avec lui en France vers la fin de 1640. Le Poussin reçut l'accueil le plus gracieux du card. et du roi, qui lui confirma par un brevet la qualité de premier peintre ordinaire avec une pension de 3,000 livres et un logement au Louvre, et lui donna la direct. générale de tous les ouvr. de peinture et d'ornem. des maisons royales. Tant d'honneurs éveillèrent l'envie de Vouet, qui conservait le titre de prem. peintre titulaire, de Le Mercier, prem. architecte du roi, et de Fouquière, peintre flamand, qu'on appelait le *baron aux longues oreilles*, et le zèle que mit le grand artiste à poursuivre les embellissemens dont il était chargé au Louvre acheva d'exaspérer contre lui des hommes qui lui étaient si inférieurs par le talent. Las de lutter contre leur mécontentement et les tracasseries qui en furent la suite, il repartit pour Rome, en 1642, sous prétexte d'aller chercher sa femme et mettre ordre à ses affaires. On lui avait fait promettre de revenir; mais il se crut dégagé de sa promesse par la m. de Richelieu et de Louis XIII, et resta sur la terre étrangère, où il avait trouvé une patrie et une famille. Cepend. il ne renonça pas à travailler pour la France, et l'on peut dire que, par ses travaux et ses conseils, il contribua beaucoup à former Lesueur, Lebrun et Mignard, et fut le principal réparateur de l'art sous Louis XIV: aussi ce monarque lui conserva-t-il le titre et les honoraires de son prem. peintre. En avançant dans la carrière, Le Poussin devenait moins exclusivement attaché à ce goût sévère, qu'il avait poussé quelquefois jusqu'à la dureté et à la sécheresse. On ne peut pas dire précisément qu'il changea sa manière; car il écrivait lui-même à M. de Chantelou qu'il se sentait, en vieillissant, plus animé que jamais du désir de régler ses pensées sur celles des anc. peint. grecs: mais son exécution devint plus moëlleuse, sa composition plus riche. Il commença à traiter des sujets où les beautés de la nature pussent avoir une place, et ne montra pas moins de talent pour le paysage historique que pour l'histoire. Il impr. à tous ses ouvr., qui ne pouvaient être animés par un intérêt dramatique, un tel caractère de poétiq. mélancolie, qu'on ne les voit pas sans tomber dans une rêverie pleine de charmes: témoin ce paysage où, à travers les danses légères et les jeux folâtres d'une troupe de bergers livrés à la joie qu'inspirent la jeunesse et le printemps, on aperçoit une tombe que couronne un cyprès avec cette inscript.: *Et in Arcadiâ ego (et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie)!* Cet illustre peintre, l'éternel honneur de la France, auquel tant de belles qualités étaient échues en partage, et dont les défauts ne viennent que de l'exagération de ces qualités mêmes, m. à Rome en 1665; mais la plus grande partie de ses ouvrages est en France. Le Musée du Louvre possède de lui trente-trois tableaux, tous de chevalet, à l'exception de cinq, dont les figures

sont de grande proportion. Son tableau du *Déluge* est un des chefs-d'œuvre de la peinture. Félibien, qui a donné des détails sur la vie et les principaux ouvr. du Poussin, nous dispense de prolonger inutilement cet article. Il est d'ailleurs une foule d'autres écrivains que l'on pourra consulter : Bellori, *Vite de' Pittori, scultori*, etc., Rome, 1672, in-4; Baldinucci, *Notizie de' Professori del disegno*, Florence, 1728, in-4 (2e t.); etc. L'ouvr. de Félibien dont nous avons parlé a pour titre : *Entretiens sur les vies des peintres*, etc., Paris, 1669, 1685, 2 vol. in-4. Pour suppléer à la vue des tableaux de ce grand maître, disséminés dans les diverses contrées de l'Europe, on a les nombreuses estampes qui en ont été faites, et dont les exemplaires se trouvent partout. On lira avec intérêt une *Vie du Poussin* en tête de son œuvre par M. Castellan, 1811. Enfin, ceux qui voudront plutôt connaître l'homme que l'artiste et être admis à une intimité, qui aura bien son prix, liront la *Collection des lettres de Nicolas Poussin*, dont la plus grande partie est nouv. (Paris, impr. de F. Didot, 1824).

POUSSIN (GASPAR ou GUASPRE). V. DUGHET.

POUSSINES (PIERRE), en lat. *Possinus*, jés., né en 1609, dans le diocèse de Narbonne, embrassa la règle de St Ignace à l'âge de 15 ans, professa les humanités, la rhétorique et les saintes-écritures à Toulouse, fut appelé à Rome, en 1654, pour y continuer l'*Hist. de la société*, fut désigné ensuite pour remplir la chaire de l'écriture-sainte au collége romain, revint en France, et m. à Toulouse en 1686. On a de lui les traductions latines de quelques ouv. grecs du Bas-Empire; les *vies* d'un gr. nomb de saints de la Grèce, du Languedoc et de la Gascogne, insérées dans les *Bollandistes*; une trad. lat. des *lettres* de St-François Xavier, et un gr. nomb. d'autres ouvr., dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. soc. Jesu*. L'*éloge historique* du P. Poussines par le P. Théod. Lombard a été ins. dans les *Mém.* de Trévoux, nov. 1750, et dans le *Dictionn.* de Moreri, édit. de 1759.

POUTEAU (CLAUDE), chir. célèb., né à Lyon en 1725, vint à Paris suivre les leçons des savans professeurs Morand, J.-L. Petit et Ledran (*v.* ces noms), fut ensuite nommé chir.-major de l'Hôtel-Dieu de sa patrie à l'âge de 22 ans, et acquit, au bout de quelq. années, une grande réput. comme praticien, par la hardiesse des moyens qu'il employait dans les cas graves. Ayant quitté l'Hôtel-Dieu, il se livra plus particulièrement à l'exercice de la médec., et m. en 1775. On a de lui des *mélanges de chirurgie*, une *dissert. sur l'opérat. de la pierre*, et plus. autres écrits pub. par M. Colombier, inspect.-gén. des hôpitaux de France, sous le titre d'*Œuvres posthumes de M. Pouteau*, Paris, 1783, 3 vol. in 8.

POWEL (EDOUARD), ecclés. cathol., né en Angleterre vers la fin du 15e S., fut chargé par Henri VIII d'écrire contre Luther, et publia un ouvr. intit. : *Propugnaculum summi sacerdotii evangelici, ac septenarii sacramentorum numeri adversùs M. Lutherum, fratrem famosum, et Wickleffistam insignem*, Londres, 1523, in-8. Cet ouvrage attira, dit-on, de très-grands éloges à l'auteur; mais il écrivit ensuite en faveur de la reine Catherine et de la suprématie du siége de Rome, et la noble franchise avec laquelle il s'exprimait excita à tel point le ressentiment de Henri VIII, qu'il ordonna la mort du malheureux Powel. Il fut pendu, et ensuite écartelé à Smithfield, le 30 juin 1540, avec plus. autres victimes auxquelles on n'avait à reprocher, comme à lui, qu'un extrême attachem. à la religion de leurs pères. — POWEL ou POWELL (Jacques), m. en 1754 dans le comté d'Essex, excita la curiosité publique en Angleterre par sa grosseur prodigieuse. Il avait, dit-on, 15 pieds anglais de circonférence, et pesait 650 livr. *V.* le *Journal de Verdun* de déc. 1754. — POWEL ou POWELL (Richard), littr. distingué du pays de Galles, mort en 1795, est connu par un poème intit. *les Quatre Saisons*, pub. en 1793.

POWELL (DAVID), sav. ecclés. et hist. gallois, né dans le comté de Denbigh vers 1552, m. en 1598, a donné une *Hist. du pays de Galles*, Lond., 1584, in-4. Cette chronique, composée en latin par Caradoc, s'étendait de l'an 680 à 1282, et Humphrey Lloyd entreprit de la traduire en anglais; mais, à sa mort, la version n'étant pas terminée, Powell corrigea et augmenta le MS., et continua l'histoire jusqu'au règne d'Élisabeth. Elle a été réimpr. en 1697 et en 1774. Il en existe une traduct. allem., Cobourg, 1725, in-8. On a encore de Powell : des *notes* sur l'*Itinerarium Cambriæ* de Giraldus Cambrensis, Lond., 1585; *de britannicâ Historiâ rectè intelligendâ*, *Epistola ad Gul. Fleetwodum*, imp. avec l'ouvr. précéd., et *Pontici Virunnii Historia britannica*, Lond., 1585, in-8. — POWELL (Gabriel), fils du préc., né en 1575, m. en 1611, s'est rendu célèbre parmi les puritains en pub. plusieurs ouvr. de controverse contre les cathol. Wood, qui en donne la liste, prétend que l'auteur était un prodige de science; mais il avoue en même temps que son zèle pour sa secte était outré.

POWNALL (THOMAS), écriv. et antiq. anglais, né à Lincoln en 1722, fut nommé en 1745, secrétaire de la commission pour le commerce et les colonies britanniques; il passa ensuite en Amériq., y devint gouverneur de Massachusetts Bay en 1757, puis de la province de New-Jersey en 1759, et gouvern., capit.-gén. et vice-amiral de la Caroline méridionale en 1760. Rappelé l'année suivante en Angleterre, il y obtint l'emploi de payeur-général de l'armée sous les ordres du prince Ferdinand. A la paix, il fut élu membre du parlem., se montra ensuite fort opposé aux mesures qui amenèrent la guerre avec les colonies d'Amérique. Après avoir renoncé à la carrière parlement. dès 1780, Pownall, qui ne s'occupait plus que d'économie politiq. et d'antiq., mourut à Bath en 1805. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont : *Administr. des colonies anglaises*, 5e édit., Londres, 1774, 2 vol. in-8; *Descript. topograph. des états du centre de l'Amérique anglaise*, 1776, in-fol., avec une carte; *Mém. adressé aux souver. de l'Europe et de l'Atlantique*, Londres, 1780, in-8, trad. très-infidèlement en franç. sous le titre de *Pensées sur la révolution d'Amérique*, Amsterdam, 1781, in-8; *Notices et Descript. des antiq. de la province romaine de la Gaule*, etc., 1787, in-4, ouv. très-curieux; *Descript. et Explicat. de quelques antiq. romaines découvertes dans la ville de Bath*, 1796. — John POWNALL, frère du précédent, et égalem. antiq., m. en 1795, a ins. plus. articles dans l'*Archæologia*.

POYET (GUILL.), chancelier de France, né à Angers vers 1474, exerça d'abord la profession d'avocat, et fut regardé comme l'un des oracles du barreau de Paris. Choisi par Louise de Savoie, mère de François Ier, pour soutenir les prétentions qu'elle avait contre le connétable de Bourbon, il plaida cette cause avec tant de succès, qu'il fut nommé av.-gén. en 1531, trois après président à mortier, et parvint à la dignité de chanc. en 1538. Mais ayant ensuite été accusé de malversations, d'abus de pouvoir, etc., il fut arrêté en 1542, privé en 1545, par arrêt du parlem., de toutes ses dignités, déclaré inhabile à exercer aucune charge, condamné à 100,000 fr. d'amende et à être emprisonné jusqu'à l'entier paiement de cette somme. Il m. au mois d'avril 1548. On peut consulter l'*Histoire du chancelier Poyet, par l'historiogr. sans gages et sans prétentions*, 1776, in-8. — POYET (Franç.), de la même famille que le préc., né à Angers vers le commencem. du 16e S., était prieur des dominicains d'Angoulême lorsque l'amiral Coligni s'empara de cette ville. Les hérétiques n'ayant pu l'en-

traîner dans leur parti, le mirent d'abord en prison, et l'en arrachèrent ensuite pour le faire périr dans la Charente, après lui avoir fait souffrir toutes sortes d'insultes, et lui avoir déchiré le dos et la poitrine avec des tenailles ardentes.

POYET (Bernard), architecte, né en 1742 à Dijon, reçut les leçons de de Wailly, fit le voyage de Rome comme pensionnaire, et à son retour devint successiv. architecte de Mgr le duc d'Orléans, de la ville de Paris et de l'archevêché, de l'univ., du corps législatif, etc., memb. de l'acad. d'archit., du conseil des bâtimens civils, et il m. en 1824, membre de l'acad. des sciences. L'édifice consacré à la tenue des séances de la chambre des députés est un des principaux ouvr. de cet artiste, dont la fécondité et la fougue d'imaginat. étaient extraordinaires. Malheureusem. il tomba dans la bizarrerie en voulant paraître original, et plus. de ses conceptions, empreintes d'ailleurs du cachet d'un talent distingué, furent avec raison considérées comme excentriques et inexécutables. Nous ne reproduirons point la liste des écrits de Poyet, donnée par M. Mahul, t. 5 de son *Annuaire nécrol.*, au nombre de 25. Il suffira de mentionner les suiv.: *Mém. sur la nécessité de transférer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1785, in-4: le lieu de son choix pour cette reconstruct. était l'Ile des Cygnes, et il reproduisit ce projet en 1807, en 1822 et en 1824; *Projet pour employer dix mille personnes, tant artistes qu'ouvriers, à la construction d'une place dédiée à la nation*, etc., 1791, in-8; *Projet d'un monument à élever à la gloire de Napoléon Ier*, 1806; *Hommage national destiné à consacrer l'époque fortunée du retour de S. M. Louis XVIII*, etc., in-4, 1816 et 1822; *Mém. sur le projet d'un édifice à construire au centre du grand carré des Champs-Elysées pour la réunion de la garde roy. et de la garde nationale, ainsi que pour servir aux fêtes publiques* 1816, in-4; enfin beaucoup de pétitions aux deux chambres représentatives, etc.

POZZI (Jean-Bapt.), peintre, né à Milan sous le pontificat de Sixte-Quint, m. à l'âge de 28 ans, fut élève de Raffaellino da Reggio, et s'est beaucoup approché du talent de ce maître. On cite de lui le *Chœur d'anges*, qu'il a peint dans l'église de Jésus à Rome. — Pozzi (Etienne), autre peintre, né à Rome en 1708, mort en 1768, a exécuté dans Rome un gr. nombre d'ouvr. qui lui ont mérité la réputation d'un des meilleurs artistes de son temps. La *Mort de St Joseph*, qu'il a peinte dans l'église du Très-Saint-Nom-de-Marie est regardée comme un de ses chefs-d'œuvre.— Joseph Pozzi, frère du précéd., se distingua aussi dans l'art de la peinture, mais n'atteignit point la réputation de son aîné.

POZZI (Jos.-Hyppol.), méd. et poète ital., né à Bologne en 1697, m. en 1752, fit impr. en 1732 deux *Discours sur l'anatomie*, et quelques *traités* de cette science. On trouve aussi de lui, dans le second vol. des *actes* de l'institut de Bologne, une *dissert.* sur la grenade (*de malo punico*). Le rec. de ses *poésies* parut à Venise en 1776, 3 vol. in-8. Un de ces vol. contient ses rimes joyeuses. — Son fils dom Césaire-Jos. Pozzi, abbé du Mont-Olivet, m. en 1782 à l'âge de 64 ans, a pub. divers ouvr. dont on peut voir la liste dans le t. 7 des *Scrittori bolognesi*.

POZZO (Cassien del), commandeur de l'ordre de St-Etienne, né à Turin, mort vers la fin de 1657, s'est rendu célèbre par sa riche collection d'antiquités romaines, et par la noble protection qu'il accordait aux artistes distingués, notamment au Poussin qui jouit pleinement de son cabinet. Il correspondait avec presque tous les littérateurs et les savans de l'Europe, fut l'émule et l'ami de Peiresc, et est considéré comme le restaurat. de l'art antique. Le détail de sa collect. forme 23 vol. in-f.

POZZO (André), jésuite, peintre et architecte, né à Trente en 1642, mort à Vienne en 1709, s'est surtout fait une grande réputation dans la perspective. On estime les peintures dont il a orné la voûte de l'église de St-Ignace, à Rome. Il a publié: *Perspectives des peintres et architectes*, 1697-1700, 2 gros vol. en latin et en italien.

POZZO (Jérôme dal), célèbre architecte, né à Vérone en 1718, exerça son art avec une extrême habileté, et chercha par ses conseils et son exemple à remettre en honneur la manière des anciens. On a de lui un traité d'architecture sous le titre: *Degli ornamenti dell' architettura civile, secondo gli antichi*. Cet ouvrage, plein d'érudition et de goût, a été adopté dans un cours public à Vérone. Pozzo était membre associé des académies royales de Parme, et Clémentine de Bologne.— *V.* Fonte-Moderata et Mongiorgi.

PRADES (Jean-Martin), prêtre, bachelier de Sorbonne, né vers 1720 à Castel-Serrazin, doit l'espèce de célébrité qui s'est attachée à son nom à une thèse qu'il soutint en Sorbonne, qui causa un grand scandale, et força l'auteur à se réfugier en Hollande, où il fit paraître son *Apologie* (1752, in-8). S'étant ensuite rendu à Berlin, il y fut accueilli par Voltaire, et obtint par sa protection la place de lecteur du roi de Prusse, dont il eut le bonheur de gagner l'amitié. Mais les bienfaits dont ce prince le combla ne tardèrent point à exciter la jalousie des courtisans. Pendant la guerre de sept ans, l'abbé de Prades fut accusé d'être en correspondance avec un secrétaire du duc de Broglie, et de lui rendre compte des mouvemens de l'armée prussienne. Le roi reconnut ensuite l'innocence de l'abbé, qui n'en fut pas moins envoyé à Glogau, avec l'injonction de ne pas sortir de cette ville sans nécessité. Il s'était depuis quelque temps réconcilié avec l'église par une rétractation solennelle des principes contenus dans sa thèse. Il fut nommé archidiacre du chapitre de Glogau, et mourut dans cette ville en 1782. On a de lui l'*Abrégé de l'Histoire ecclésiastique, de Fleury* (supposé), *traduit de l'anglais*, Berne (Berlin), 1767, 2 vol. p. in-8. La *Préface* est du roi de Prusse.

PRADON (   ), poète dramatique, né à Rouen, mort à Paris en 1698, est bien moins connu par ses ouvrages que par l'honneur qu'il eut d'être opposé à Racine, et par les traits plaisans que son nom a fournis au satirique français. Il vint de bonne heure à Paris, où il suivit la carrière du théâtre avec succès, si l'on considère les triomphes trompeurs qui l'aveuglèrent lui-même; avec honte, si on le juge sur la réputation qui lui est restée. Une cabale aussi lâche qu'inepte, qui poursuivait alors Racine, eut l'idée de lui faire subir une indigne rivalité: sa *Phèdre* venait de paraître; deux jours après on fit jouer celle de Pradon, et, à la honte des barbares, Pradon fut déclaré vainqueur. (*voy.* Racine). C'est mal à propos que presque tous les biographes donnent à Pradon le surnom de *Nicolas*, qui n'est pas le sien; la source de cette méprise a été l'indication négative (N.) mise quelque part après son nom, et qu'on crut être l'initiale de Nicolas. Les ouvrages de ce poète sont: *Pyrame et Thisbé; Tamerlan*, ou *la Mort de Bajazet; Phèdre et Hippolyte*, 1677; *la Troade; Statira; Régulus*, la meilleure de ses pièces; *Scipion l'Africain*; un opuscule intitulé le *Triomphe de Pradon*, 1684, in-12, qui est le monument le plus ridicule que la fatuité littéraire ait pu produire; de *Nouvelles Remarques sur les ouvrages du sieur D****, 1685, in-12; le *Satirique français expirant*, Cologne, 1689; quelques pièces de vers contre Boileau, et une comédie contre Racine, intitulée: *le Jugement d'Apollon sur la Phèdre des anc.*, jugement dans lequel Apollon n'est certainement pour rien. Le père Niceron cite plusieurs autres pièces de Pradon, aujourd'hui totalement inconnues.

PRÆPOSITIVUS, théol. des 12e et 13e S., né à Crémone, fut chanc. de l'égl. de Paris en 1206, et

m., à ce qu'on croit, en l'an 1209. Il a laissé plus. ouv. inédits, dont les copies MStes. sont fort nombr. Il en existe en Italie, en Angleterre et à la Bibliothèque du roi. Le plus remarquable de ces écrits est une *somme de théologie*, dont on a imprimé quelques pages à la suite du *Penitential* de Théodore.

PRÆTORIUS (MATTHIEU), théolog. luthérien, né à Memel en Prusse, mort en 1707 à Weiherstadt, en Poméranie, a publié : *Tuba pacis ad universas dissidentes in Occidente ecclesias, seu Discursus theologicus de unione ecclesiarum*, Amsterdam, 1685; réimprimé à Cologne en 1811, et nouvellement traduite en allemand ; *Orbis Gothicus*, Oliva, 1684, 4 part. in-fol., curieux et recherché ; *Mars Gothicus*, 1691, 1698, in-fol., suite du précédent. On a aussi de cet auteur une *Histoire de Prusse*, demeurée inédite, mais dont on trouve quelques fragmens dans l'*Erlæuterte Prussen*.

PRAM (CHRÉTIEN), poète et conseiller-d'état danois, né en Norwège en 1765, mort à l'île de St-Thomas (dans les Antilles) en 1821, a laissé plusieurs *pièces de vers* couronnées à la société royale des belles-lettres de Copenhague, et imprim. dans le recueil de cette compagn ; un poème épique intitulé : *Starkadder*, Copenhague, 1785; 3 *tragédies*, impr. dans le recueil dramatique de Rahbek ; quelq. autr. poésies. insér. dans la *Minerva*, recueil périodique littéraire, dont il fut l'un des rédacteurs ; plus. *Mém.* insér. dans le recueil de la société de littérature scandinave, dont il était membre, et 3 *comédies* qui n'ont pas été imprim.

PRASLIN (CÉSAR-GABRIEL DE CHOISEUL, duc de), né à Paris en 1712, remplaça son cousin, le duc de Choiseul, dans l'ambassade de Vienne, devint ministre des affaires étrangères, et signa le traité de 1763, qui termina la guerre de sept ans. Créé à cette époque duc et pair, il rendit au duc de Choiseul le portefeuille des affaires étrangères, et reçut celui de la marine, où il se distingua par son zèle. D'immenses travaux furent entrepris sous son administration ; il agrandit et fortifia le port de Brest, répandit parmi les officiers un vif désir d'instruction, conçut le projet d'un nouveau voyage autour du monde, ne négligea aucun moyen pour le rendre utile à la navigation et aux sciences, et lorsque la disgrâce de son cousin entraîna la sienne, il laissa dans nos ports 70 vaisseaux de ligne, 50 frégates, et, dans les magasins, les bois et tous les matériaux nécessaires pour accélérer de nouvelles constructions. Le duc de Praslin mourut en 1785 ; il était membre honoraire de l'Académie des sciences. Condorcet a publié son *Eloge*.—V. CHOISEUL.

PRAT. V. DUPRAT.

PRATENSIS (JASON VAN DER MEERSCHE, plus connu sous le nom latinisé de *à Pratis* ou), médecin holland., m. en 1558 à Ziriczée, lieu de sa naissance, a laissé entre autres ouvr. : *Libri duo de Urinis*, Anvers, 1524, in-4 ; *de parturiente et partu Liber*, ibid., 1527, in-8, réimpr. à Amsterd. ainsi que le précéd., 1657, in-12 ; *de tuendâ Valetudine, lib. IV*, Anvers, 1538, in-4. — Jean-Philippe PRATENSIS, prof. de médec. à l'univ. de Copenhague, ville où il m. en 1576, était né en 1543 à Arhusen, dans le Jutland, de Philippe Dupré, chirurg. de Rouen, attaché au roi Christian III. On ne connaît de lui que l'écrit suiv. : *De ortu, progressu, subjectis et partibus artis medicæ*, Copenhague, 1572, in-4.

PRATILLI (FRANÇOIS-MARIE), savant et laborieux antiquaire napolitain, chanoine de Capoue, m. en 1770, âgé d'environ 60 ans, a donné une édit. de l'*Historia principum Longobardorum*, Naples, 1749-54, 5 vol in-4. Cette histoire avait été publ. en 1643 par Camille Pellegrini le jeune, et comprenait depuis 720 jusqu'en 1137. Pratilli l'augm. considérablem., l'enrichit de plusieurs dissertat. et de la vie de Pellegrini. On a de Pratilli : *de' Consolari della provincia della Campania dissertazione*, Naples, 1757 ; *la Via Appia riconosciuta e descritta da Roma a Brindisi*, ibid., 1745, in-fol., et des *lettres* sur différens objets d'antiquité.

PRATO (JÉRÔME DE), prêtre de la congrég. de l'oratoire d'Italie, et savant philologue, né à Vérone vers 1710, m. en 1782, est principalement connu par l'édition qu'il a donné de l'*Histoire de Sulpice Sevère*, Vérone, 1741-54, 2 vol. in-4, et qui passe encore pour la meilleure de cet ouvrage. On a de Prato : *de Chronicis libris ab Eusebio Cæsariensi scriptis et editis; accedunt græca fragmenta ex libro primo olim excerpta à Syncello*, ibid., 1750, in-8, et quelques autres écrits peu remarquables.

PRATT (CHARLES), comte de Camden, pair d'Angleterre et lord-chancelier, né en 1713, entra d'abord dans la carrière du barreau, fut nommé procureur-général en 1757, devint, en 1762, premier juge des plaids communs, et eut souvent l'occasion de faire briller dans cet emploi les talens dont il était doué. L'affaire de Wilkes, qu'il exposa avec autant d'impartialité que d'éloquence, lui attira surtout une grande popularité. Il fut dès-lors comblé d'honneurs par la ville de Londres, obtint le droit de bourgeoisie, et, après avoir été créé pair d'Angleterre, en 1765, il fut appelé l'année suivante aux fonctions de lord-chancelier. Parvenu à ce poste éminent, le comte de Camden sut se concilier l'estime générale par la sagesse de son administration, ses connaissances approfondies des lois de son pays, et surtout par l'intégrité de son caractère ; mais s'étant montré en opposition avec la cour il reçut sa démission en 1770, et fut nommé ensuite président au conseil, emploi qu'il conserva jusqu'à la fin de sa carrière, si l'on en excepte cependant le court espace de temps que dura le ministère dit de la *Coalition*. Il m. en 1794.

PRATT (SAMUEL-JACKSON), écrivain anglais, né à Saint-Yves, dans le comté de Huntington, en 1749, m. à Birmingham en 1814, a donné un grand nombre d'ouvrages (en anglais) qui se font remarquer par la délicatesse des sentimens et par la richesse de l'imagination. Les principaux sont : *Pensées libres sur l'homme, sur les animaux et sur la Providence*, contenant l'*Histoire de Benignus*, 1775-77, 6 vol. in-12, nouv. *édit.*; 1783, 4 vol. in-12 ; le *Sublime et la beauté de l'Ecriture*, ou *Essais sur des passages choisis des écrivains sacrés*, 1777, 2 vol. in-12, plus. fois réimpr. ; le *Village de Shenstone*, ou *le Nouveau Paradis perdu*, Londres, 1780, 3 vol. in-12 ; *Emma Corbett*, ou *les Malheurs d'une guerre civile*, ibid., 1781, 3 vol. in-12. Ce roman, qui a eu neuf édit., a été traduit en français ; *Glanures faites dans le pays de Galles, en Hollande, en Westphalie*, 4e édit., 1798, 3 vol. in-8 ; *Glanures faites en Angleterre*, Londres, 1799, 3 vol. in-8. Pratt avait aussi comme poète un talent très-distingué. Parmi ses poésies on cite surtout : *le Triomphe de la Bienfaisance*, 2e édit., 1786; *la Sympathie; les Pleurs du Génie; l'Humanité*, ou *les Droits de la Nature*, 1788, et *les Tableaux de la Chaumière*, 1803. On a aussi de lui plus. pièces de théât., représentées avec succès.

PRAUN (PAUL, baron de), amateur des arts, né à Neuremberg en 1548, m. à Bologne en 1616, parcourut pendant 40 ans l'Italie et l'Allemagne pour satisfaire sa curiosité, et parvint à former une collection de tableaux, digne d'un souverain, et qui a été décrite par de Murr, Neuremberg, 1797, in-8, avec 7 pl. Ce vol. est orné du portrait de Paul Praun.—PRAUN (George-André, baron de), parent du précéd., ministre d'état à Brunswick et savant numismate, né à Vienne en 1701, m. en 1786, est aut. de quelq. ouvr. (en allem.), dont les principaux sont : un *Traité des monnaies*, etc., Helmstadt, 1739, in-8, plus. fois réimpr. ; *Collection numismatique de Brunswick-Lunebourg*, etc.,

Nuremberg, 1747, in-4; *Biblioth. brunsw.-luneb.*, etc., Wolfenbutel, 1744, in-8, rare. Il a pub. en franç. : *Méditat. sur l'excellence de la relig. chrétienne*, 1767, in-8.

PRAXAGORAS, médec. grec, né à l'île de Cos, fils de Néarque, fut l'un des dern. de la famille des Asclépiades qui acquirent quelque réputation dans l'art de guérir. Bien qu'il se soit écarté à quelques égards des principes d'Hippocrate, il n'en a pas moins rendu son nom immortel par d'importantes découvertes en anatomie et en patologie. Il est aussi le prem. qui ait observé les fièvres intermittentes pernicieuses, et qui ait reconnu que le pouls indique les variations de la force vitale dans les maladies. Le temps n'a respecté aucun des ouvr. qu'il avait composés.

PRAXILLA, poète, née à Sicyone, vivait, suivant Eusèbe, dans la 82e olympiade (450 ans avant J.-C.). Elle excella surtout dans le composit. des *Scolia*, sorte de poésie qui se chantait dans les festins, et s'exerça aussi dans le genre lyrique et dithyrambique. Il ne reste d'elle que cinq à six vers, insérés dans les *Fragm. poetar. græcorum*.

PRAXITÈLE, celèbre statuaire grec, qu'on croit natif d'Athènes, florissait dans les prem. années du 4e S. av. J.-C., c'est-à-dire dans la 111e olympiade, et par conséquent dut être contemporain d'Apelles et le Lysippe. Il m., suivant les mêmes conjectures, postérieurem. à la 3e année de la 123e olympiade, et âgé d'environ 80 ans. Ces faits sont établis avec une grande érudition par M. Emeric-David, dans la *notice* qu'il a consacrée à Praxitèle, tom. 36 de la *Biographie universelle*. Au rapport des anciens auteurs, le nombre des ouvr. de Praxitèle ne fut pas moins considérable qu'ils ne furent dignes d'illustrer ce gr. artiste. Telle était leur degré de perfection que la célèbre Phryné, avec qui l'on sait que Praxitèle eut un long commerce de galanterie et même d'affection plus douce, ayant obtenu de lui qu'il la laissât faire choix d'une des product. de son ciseau, s'avisa pour connaître quelle était celle dont il faisait lui-même le plus grand cas, de l'alarmer par la fausse nouvelle que son atelier était en proie aux flammes.—« Quel malheur pour moi ! s'écria aussitôt l'artiste, si l'incendie n'a pas respecté mon *Satyre* et mon *Cupidon !* » La courtisane donna la préférence à ce dernier chef-d'œuvre, puis elle en fit hommage à la ville de Thespies, où il fut consacré dans un ancien temple de l'Amour. Transporté à Rome par ordre de Caligula, puis rendu aux Thespiens par l'emper. Claude, et de nouveau ravi à ceux-ci par Néron, ce Cupidon, qui était en marbre et avait les ailes dorées, fut détruit par un incendie sous les portiques d'Octavie, où le tyran l'avait fait placer. Le Satyre décora, dans Athènes, un temple situé sur la rue des Trépieds. Il faut parler maintenant des deux statues de Vénus qu'exécuta Praxitèle, et dont l'une illustra la ville de Cos, l'autre celle de Cnide : celle-ci était nue, celle-là drapée. La Vénus de Cnide passait, avec le Jupiter de Phidias, pour la production la plus achevée de la sculpture grecque. Comme les chefs-d'œuvre dont nous avons parlé, les deux statues de Phryné, dont l'une, en bronze doré, orna le temple de Delphes, l'autre, en marbre, le temple de l'Amour à Thespies, semblent aussi être l'ouvr. de la jeunesse de Praxitèle ; il orna plus tard de ses sculptures les deux frontons du temple d'Hercule à Thèbes. On range également parmi ses principales composit. ces dernieres sculptures, qui vraisemblablement étaient en ronde-bosse, et qui durent être exécutées dans la 2e année de la 116e olympiade. Pline cite une foule d'autres ouvr. de Praxitèle ; nous ne pouvons entreprendre de les énumérer ici : mais pour donner la mesure du degré de confiance qu'il faut accorder à l'attribution d'un nombre aussi extraordin. de chefs-d'œuvre que lui ont faite les anciens auteurs sur la foi des tradit., nous remarquerons que dans ce nombre ils placent une statue de Flore, divinité d'origine romaine, et encore inconnue aux Grecs au temps de Praxitèle. Le caractère de son talent était une vérité frappante dans l'imitation, une grâce, une finesse exquises dans les contours, enfin une admirable entente dans l'express. des émotions douces de l'âme. On ne connaît jusqu'ici, avec certitude, que des copies des ouvr. de Praxitèle ; quelq.-unes d'entre elles ont été gravées dans le *Musée franç.*, pub. par MM. Robillard-Péronville et Laurent, ainsi que dans le *Musée des Antiques* de M. Bouillon. Praxitèle eut deux fils, qu'il associa de bonne heure à ses travaux : le plus illustre fut Céphisodore (*v.* ce nom). Il forma en outre plus. élèves d'un tr.-haut mérite, notamm. Pamphile, dont Pline cite une statue de Jupiter hospitalier, qui se voyait à Rome, dans le jardin d'Asinius Pollion. — Il y eut dans l'antiquité un autre PRAXITÈLE, modeleur en argent, contemporain de Pompée, et dont les aut. ne citent qu'une composit. représentant *Roscius enfant, entouré dans son berceau par un serpent qui repose sur son sein.*

PRAY (GEORGE), savant et laborieux historien, né en 1723, dans le comté de Neytra en Hongrie, entra dans l'institut des jésuites, enseigna successivement les belles-lettres, la philosoph. et la théologie dans différens colléges. Il devint, à la suppression de son ordre, conservat. de la biblioth. royale de Bude, historiogr. de Hongrie, et m. à Pesth en 1801. Il a laissé un gr. nombre d'ouv. estimés, dont on trouvera la liste dans le *Supplement* du P. Caballero, à la *Bibl. soc. Jesu*, et dans la *Vie de G. Pray*, par Cl.-Michel Paitner. Nous citerons seulem. : *Annales veter. Hunnor., Avarum et Hungarorum, ab anno* 210 *ante Christ. ad annum Christi* 997, Vienne, 1761, in-fol. ; *Dissertationes historico-criticæ in annales veteres Hunnorum*, ibid., 1774, in-fol. ; *Annales regum Hungariæ, ab anno Christi* 997, *usque ad annum* 1564, ibid., 1764-70, 5 vol. in-fol., *Specimen hierarchiæ hungaricæ*, ib., 1776-79, 2 vol. in-4 ; *Historia regum Hungariæ stirpis austriacæ*, ibid., 1799, in-8 ; *Historia regum Hungariæ cum notitiis prævius*, etc., ibid., 1801, 3 vol. in-8 ; *de Sigillis regum et reginarum Hungariæ*, etc., ib., 1805, in-4.

PRÉAMENEU (FÉLIX-JUL.-JEAN BIGOT de), ministre des cultes sous le gouv. impérial, né en Bretagne vers 1750, m. à Paris le 31 juillet 1825, membre de l'acad. franç., où il fut remplacé par le duc Math. de Montmorenci, avait été d'abord avocat au parlem., puis successivem. juge au 4e arrondissement de Paris (1790), et député de la même ville à l'assemblée législative, après avoir rempli à Usez, comme commiss. du roi, la mission d'apaiser quelq. troubles dont la religion était le prétexte. Après le 10 août, Bigot de Préameneu disparut de la scène politique, non sans s'être signalé par la sagesse et la modération de ses vues ; mais il n'émigra point. Le gouvernem. consulaire l'appela aux fonct. de commiss. près le tribunal de cassat., et dès le mois d'avril 1800, il passa au conseil d'état, section de législat., dont il devint président en septemb. de la même année. Elu en 1804 par le collége électoral d'Ile-et-Villaine candidat au sénat, il reçut plus tard la croix de gr.-officier de la Légion d'Honneur, fut créé comte, eut part à la rédaction du projet de code civil avec MM. Portalis, Tronchet et Malleville, succéda au prem. (5 janv. 1808) dans le ministère des cultes, et sut remplir avec honneur ces fonctions difficiles, qui lui furent retirées lors de la prem. restaurat. Il les reprit pendant les cent-jours avec le titre de direct.-généra des cultes, fit en même temps partie de la chamb des pairs de cette même époque, et fut de nouveau et définitivem. écarté des affaires publiques par la 2e restaurat. Cet homme honorable cultiva les lettres et les sciences ; mais, bien qu'il fût de l'acad.

il n'a rien pub. On ne connaît de lui que des *lettres* adressée d'Italie en 1805 à l'archichancel. Cambacérès, et dans lesquelles il décrit une éruption du Vésuve, dont il avait été témoin : elles ont paru dans les journaux de cette époque. Outre l'*éloge* du comte Bigot de Préameneu fait à l'acad. par son success., on peut consulter le *discours* qui a été prononcé sur sa tombe au nom de l'institut par M. le comte Daru, in-4, d'une demi-feuille.

PRÉAU (Gabriel du). V. Dupréau.

PRECIPIANO (Humbert-Guillaume de), archevêque de Malines, né en 1626, à Besançon, d'une famille d'origine génoise, m. en 1711 à Bruxelles, s'est surtout rendu célèbre par le zèle qu'il mit à combattre les opinions religieuses du P. Quesnel (*v.* ce nom). Dès son entrée dans la carrière ecclésiastique, Précipiano avait été pourvu de riches bénéfices. La dignité de haut doyen du chapitre de Besançon lui fut conférée en 1660 par les chanoines, ses confrères, et il la conserva près de vingt ans, en dépit des censures, d'une excommunicat. même fulminée contre lui par la cour de Rome, qui revendiquait le privilége de cette nomination. En 1667, il fut député à la diète de Ratisbonne avec Ambroise-Philippe; et 5 ans après, le ministère espagnol le manda à Madrid pour concerter quelques mesures propres à garantir la Franche-Comté d'une nouvelle invasion des Français. Enfin l'entier dévouement de Précipiano à la politique de D. Juan d'Autriche lui valut d'être nommé à l'évêché de Bruges. C'est alors que, pour obtenir ses bulles d'institution canonique, il se résigna à la soumission envers le saint-siége, et, après une confession juridique qu'il fit en 1680, l'absolution de Rome lui fut envoyée, et peu après sa confirmation dans la dignité épiscop. Deux ans plus tard il fut porté au siége archiépiscopal de Malines; et dès-lors telle fut son ardeur pour affermir les doctrines ultramontaines dans son diocèse, qu'il en vint à imaginer un formulaire plus exigeant que celui d'Alexandre VII. Un décret du St-office, en date du 26 janvier 1694, condemna rigoureusement ce nouveau formulaire; mais, le prélat refusant de se soumettre, Innocent XII adressa, le 6 février suiv., à tous les évêques de la Belgique un bref pour leur enjoindre d'abandonner les querelles, déjà trop prolongées, que les vues de Précipiano tendaient à faire revivre. Par un autre bref du 24 novembre 1696, le même pontife reppela, en termes assez durs, l'archevêque de Malines à plus de soumission et surtout à une conduite plus modérée. Mais celui-ci, de concert avec les jésuites, n'en fit pas moins arrêter Quesnel à Bruxelles, où il s'était rendu clandestinement, et jeter le 30 mai 1703, par un ordre du jeune roi d'Espagne, dans une prison, d'où il parvint heureusement à s'évader. *Voy.*, pour plus de détails sur ces faits, le t. 1er de l'*Hist. ecclés. du 18e siècle.*

PRECY (Louis-François PERRIN, comte de), né en 1742 à Semur en Brionnais, fut, dès le commencement de la révolut., l'un des plus zélés défenseurs de la cause monarchiq. Après avoir servi dans les guerres d'Allemagne de 1755 à 1762, et dans la campagne de Corse, il devint en 1783 commandant du bataillon de chasseurs des Vosges, refusa en 1791 le grade de colonel du régiment d'Aquitaine, pour se rapprocher du roi, et entra dans la garde constitutionnelle de Louis XVI en qualité de lieuten.-colonel. Cette garde n'ayant point tardé à être licenciée, le comte de Précy, sans qualité apparente, continua de veiller à la sûreté du monarque et de son auguste famille, et au 10 août 1792 il combattit dans les rangs des Suisses. C'est là que le roi en quittant son palais pour n'y plus rentrer, s'écria, en apercevant ce serviteur dévoué : « *Ah ! fidèle Précy !* » Ces paroles, devenues historiques, sont consacrées comme devise dans les armes de la famille du comte, en vertu d'une autorisation de Louis XVIII. Après l'attentat du 21 janvier le comte de Précy s'était retiré à Semur, et y attendait l'occasion d'être utile à la cause monarchique, lorsque les Lyonnais lui offrirent le commandement de l'armée fédérale; il accepta et se rendit à Lyon ; mais la défection de cette armée le réduisit bientôt à l'affreuse perspective d'un siége pour lequel rien n'avait été prévu. En vain il se hâta de chercher des secours au dehors ; la place fut attaquée le 8 août 1793 par une armée de 40,000 hommes, avant qu'aucune de ses disposit. eût pu recevoir son effet. Cependant le 17 un message, envoyé aux autorités, promettait *clémence et protection* aux habitans pourvu que dans *une heure* la ville ouvrît ses portes et livrât ses chefs. *Ce message* est remis au comte de Précy, qui s'empresse d'en donner connaissance au conseil du gouvernem. de la cité. On sait que la réponse fut unanimement négative. Après deux mois de la plus vive résistance, le général lyonnais, à la tête de 700 hommes divisés en trois corps, se décida à effectuer une sortie sous le feu des combattans, que sa troupe fut taillée en pièces, et qu'il fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Caché pendant huit mois dans un souterrain, ce ne fut qu'après la chute de Robespierre, qu'il put sortir de France. Pendant son séjour à l'étranger le comte de Précy fut chargé de plus. missions diplomatiq., et s'en acquitta avec tout le zèle dont il était capable ; mais il eut aussi à souffrir de nouvelles persécutions : arrêté en Prusse, sur la demande du gouvernem. consulaire, il ne recouvra sa liberté qu'après 18 mois de détention. Enfin il obtint de rentrer dans sa patrie en 1810, et vécut dans la retraite jusqu'à la restaurat. Nommé alors lieuten.-général et décoré du Cordon-Rouge, il prit le commandement de la garde nationale de Lyon, où il fut accueilli avec enthousiasme, devint ensuite inspecteur honoraire des gardes nationales du départem. du Rhône, et se retira à Marcigni, où il m. en 1820, à l'âge de 78 ans. — *Pierre* de Précy, neveu du précéd., m. en 1822 à *Semur* en Brionnais, est aut. d'un poème en 4 chants int. *les Martyres*, dont *l'Ami de la Religion et du Roi* a rendu un compte détaillé, t. 31, pag. 95. Il avait composé plus. autres ouvr., entre autres un *poème historique du monde*, un autre *sur les Stuarts*, un livre de l'*Influence du christianisme sur la civilisation des peuples*, etc.

PREISLER (Jean-Justin), peintre et graveur à l'eau-forte, directeur de l'acad. de Nuremberg, où il naquit en 1698, a gravé les plus belles statues antiques de Rome, d'après Boucherdon, et la plupart des sujets que Rubens représenta sur les plafonds de l'église des Jésuites à Anvers. Il m. en 1771.—George-Martin Preisler, son frère, né en 1700, m. en 1754, se distingua dans le même art, et fut l'un des plus habiles profess. de l'academ. de Nuremberg. On peut voir la liste de ses ouvr. dans le *Manuel de l'Amateur*, de Rost. — Jean-Martin Preisler, second frère des précéd., né en 1715, fut appelé à Copenhague, où il devint graveur du roi et profess. à l'acad. de peinture. On cite de lui l'estampe de *David et d'Abigaïl*, d'après le Guide et celle de la *Statue en bronze de Fréderic V*, par Sally. Il m. à Copenhague en 1794.—Valentin-Daniel Preisler, autre frère des précéd., né en 1717, m. en 1765, grava à Zurich, sous le nom de S. Walch, le portrait de la plupart des bourgmestres de cette ville, d'après les dessins de Fuessli.—Jean-George Preisler, fils de Jean-Martin, cultiva aussi la gravure et fut reçu membre de l'acad. de peinture de Paris en 1787. Son morceau de récept. fut sa belle gravure du tableau de *Dedale et Icare*. On trouve la liste de ses ouvr. dans le *Manuel de l'Amateur* de Rost.

PRÉMARE (Joseph-Henri), savant jésuite français, s'embarqua à La Rochelle en 1698 pour aller prêcher l'évangile à la Chine, fut un des mission-

qui ont fait le plus de progrès dans la littérature de cet emp., et celui qui a le mieux apprécié la théorie de la langue et des antiquités chinoises. Il m. à la Chine vers 1735. On a de lui : *Recherches sur les temps intérieurs à ceux dont parle le Chou-King, et sur la mythologie chinoise*, écrit inséré par Deguignes, à la tête du *Chou-king*, traduit par le P. Gaubil, sous la forme d'un discours préliminaire ; un grand nombre d'autres ouvr., dont trois écrits en chinois, qui n'ont point été pub., et font partie des MSs. de la biblioth. du roi. Nous citerons entre autres sa *Notitia linguæ sinicæ*, en 3 pet. vol. in-4. Trois des *lettres* de ce savant jésuite ont été pub. dans le recueil des *Lettres édifiantes*, et une 4e dans les *Annales encyclopédiques*. On peut consulter pour plus de détails la *notice* judicieuse que M. Abel Remusat a consacrée au P. Prémare dans la *Biogr. universelle, anc. et mod.*, pub. par L.-G. Michaud, t. 36.

PREMIERFAICT (Laurent de), né dans le village du même nom, près Arcis-sur-Aube, m. en 1418, fut secrétaire du duc de Berri. On lui doit la prem. traduct. franç. du *Decaméron* de Boccace, pub. en 1534, celles des *Economiques* d'Aristote, des *œuvres* de Sénèque-le-Philosophe, et des *traités* de Cicéron sur l'*Amitié* et la *Vieillesse*. Ces dern. n'ont pas été pub. et sont conservés MSs. dans la biblioth. de Genève.

PRÉMONTRÉS (ordre des). V. Norbert.

PREMONTVAL (André-Pierre Le Guay de), littérat., membre de l'acad. des sciences de Berlin, né à Charenton en 1716, enseigna d'abord avec succès les mathématiques à Paris. Une aventure amoureuse le détermina à quitter la France; emmenant avec lui sa maîtresse, qu'il épousa bientôt, il alla se fixer à Berlin, où il m. en 1764, après avoir embrassé le protestantisme. On a de lui : *la Monogamie, ou l'Unité dans le mariage*, 1751, 3 vol. in-8; *le Diogène de d'Alembert*, 1755, 2 vol. in-8; *Preservatifs contre la corruption de la langue française en Allemagne*, Berlin, 1759, 1764, 2 vol. in-8; *l'Esprit de Fontenelle*, La Haye (Paris), 1744, 1753, 1767, in-12; *du Hasard sous l'empire de la Providence*, 1754, in-8; *Pensées sur la liberté*, in-8; plus. *mémoires* dans le recueil de ceux de l'acad. de Berlin, et divers autres opuscules mathématiq., philosophiq. et littéraires. — Prémontval (Marie-Anne-Victoire Pigeon de), femme du précéd., née à Paris en 1724, m. peu de temps après son mari, se distingua par son esprit et l'élégance de ses manières. Elle fut lectrice de la princesse Guillelmine de Prusse, et a pub. la *vie* de son père sous ce titre : *le Mecaniste philosophe, ou Mémoires concernant la vie et les ouvr. de Jean Pigeon*, La Haye, 1750, in-8.

PRESLES (Raoul de), appelé ailleurs Paul de Prayères, avocat du 14e S., fut attaché à Philippe-le-Bel en qualité de secrétaire, et rendit des services à la reine Jeanne de Navarre et à son fils Louis-le-Hutin. Accusé ensuite d'être le complice de Pierre Latilly, dans l'empoisonnem. de Philippe-le-Bel, il fut emprisonné et l'on confisqua ses biens; mais son innocence ayant été reconnue, il rentra dans tous ses droits, fut nommé conseiller au parlement en 1319, et m. quelq. années après. Il avait consacré une partie de ses richesses à des fondations pieuses et à l'établissem. d'un collége à Paris, qui porta son nom jusqu'à la fin du 18e S. — Presles (Raoul de), fils naturel du précéd., cultiva les lettres avec succès, et mérita les bontés de Charles V, qui le nomma maître des requêtes, et ajouta à cette faveur des lettres de légitimation. Ce fut par l'ordre de ce prince que Raoul traduisit en franç. la *Cité de Dieu* de St Augustin, impr. à Abbeville en 1486, 2 vol. in-fol., et réimpr. à Paris en 1531. C'est la prem. version fanç. de ce savant traité. On a encore de Presles, un *Traité de la puissance ecclésiast. et séculière*. Il m. en 1383, âgé de 67 ans.

PRESSAVIN, chirurg. de Lyon, embrassa avec ardeur les principes de la révolut., fut élu député à la convent. nation. en 1792, vota la m. de Louis XVI, se prononça contre l'appel et le sursis, et fut nommé ensuite (1798) du cons. de cinq-cents. On ignore où et comment il termina sa carrière. On a de lui : *Tr. des malad. des nerfs, dans lequel on développe les vrais principes des vapeurs*, 1769, in-12; réimpr. sous le titre de *Nouveau Traité des Vapeurs*, etc., 1771, in-12; trad. en allem.; *Traité des maladies vénériennes*, etc., 1773, in-8; *l'Art de prolonger la vie et de conserver la santé*, 1786, in-8; trad. en espag., Madrid, 1799, in-8.

PRESTET (Jean), prêtre de l'Oratoire, profess. de mathématiq. à Angers, m. en 1690, avait pub. en 1675 des *Elémens de mathématiques*, dont la seconde édit., augm. de moitié, parut en 1689, 2 vol. in-4. L'auteur suit dans cet ouvr. les traces de Descartes.

PRESTON (Guillaume), savant typographe et littérat. anglais, né à Edimbourg en 1742, m. en 1818, fut pendant plus d'un demi-siècle attaché au grand établissem. de G. Strahan et de son fils imprimeurs du roi à Londres, et ses talens, comme correcteur, furent souvent utiles aux célèbres auteurs de son temps. Il a pub. : *Eclaircissemens sur la franc maçonnerie*, Londres, 1772; réimp. pour la 13e fois en 1821, in-12; *Calendrier du franc-maçon; Chronique de Londres*, journal auquel il fournit un grand nombre d'articles. Après avoir été maître ou vénérable de la loge de l'*Antiquité*, il lui légua en mourant une somme de 32,500 fr. consolidés, dont 12,500 furent affectés à une école de charité pour les jeunes filles.—Un autre Preston (Guillaume), né en Irlande, et m. en 1809, a laissé une traduct. anglaise des *Argonautiques* de Valérius Flaccus, 3 vol. in-12; des *Poésies*, 2 vol. in-18; et plus. articles de littérature insérés dans les *Transactions de la société irlandaise*, dont il était membre.

PRESTRE (Sébastien Le). V. Vauban.

PRETEXTAT (St), évêq. de Rouen dans le 6e S., maria Brunehaut (*v.* ce nom) avec Mérovée, son neveu, en 576; mais un concile, tenu à Paris, l'année suivante, condamna cette union; et le prélat fut exilé dans une île de la Basse-Normandie. De retour dans son diocèse, il y fut assassiné par les ordres de la reine Frédégonde en 588.

PRETI, dit Il Calabrese (Mathias), peint., né en 1613 à Taverna, petite ville de Calabre, m. à Malte en 1699, fut élève du célèbre Guerchin. Ses talens lui valurent son admission dans l'ordre de Malte, et il obtint la commanderie de Syracuse, avec une pension considérable. La plupart des villes d'Italie possèdent des tableaux de cet artiste; ils sont aussi communs en Espagne, à Malte, en Allemagne et en France. Le musée du Louvre en possède deux : le *Martyre de St André* et *St Antoine abbé, visitant St Paul dans le désert*.

PRÉTOT (E.-A.-Philippe de). V. Philippe.

PREUSCHEN (Augustin-Théophile), conseiller ecclésiastiq. du grand-duc de Hesse, né à Diethart en Basse-Hesse en 1734, m. en 1803, est considéré comme l'invent. de la typométrie, dont il a rendu compte en allem. dans son *Précis de l'histoire typométrique*, Bâle, 1778, in-8, et dans un autre ouvr. intit. : *Monument consistant en une carte typométrique de la province de Sausenberg*, 1783. Il en avait déjà donné le prem. aperçu en français sous le titre d'*Essais préalables sur la typométrie, ou le Moyen de dresser les cartes géographiques à la façon des imprimeurs*, Carlsruhe, 1776, in-8. On a encore de lui divers écrits sur la théologie, l'histoire et la politique, entre autres : *Monumens des anciennes révolutions physiques et politiques en Allemagne, surtout dans les contrées du Rhin*, Francfort, 1787, in-8; et le *Précis des principales*

révolutions des contrées du Rhin, sous les Romains et les Germains, ibid., 1788.

PREVILLE (Pierre-Louis DUBUS dit), célèbre acteur, né à Paris en 1721, s'engagea d'abord dans une troupe de comédiens de campagne, s'y fit remarq. et obtint ensuite les plus gr. succès à Dijon, Rouen et Strasbourg. Il était direct. du spectacle de Lyon, lorsque les gentilshommes de la chambre l'appelèrent à Paris pour y débuter. Ce fut le 20 sept. 1753 qu'il parut pour la prem. fois sur le théâtre de la comédie française, où il remplaça Poisson, qu'il avait vu jouer plus. fois, et qu'il imitait à s'y méprendre : bientôt il le fit oublier, et triompha également à la cour et à la ville. Il fit pendant 33 ans les délices de la capitale, surtout dans les rôles de La Rissole du *Mercure galant*, Turcaret, Sosie, Figaro, le Bourru bienfaisant, etc. Les regrets que le public lui manifesta au moment de sa retraite, qui eut lieu le 1er avril 1786, furent sa plus douce récompense. Il reparut encore deux fois sur le théâtre : la prem. en 1791, la seconde en 1794, et fut reçu avec le même enthousiasme, quoique à cette seconde rentrée, on ne retrouvât plus en lui que les débris d'un grand talent. Il m. à Beauvais en 1799. Le préfet du département de l'Oise fit élever un monum. à sa mémoire. Preville était membre associé de l'institut national, depuis la prem. formation. Les *Mémoires de Préville* ont été pub. par Cahaisse, Paris, 1812, in-8. On préfère l'édit. revue, corrigée et augm. d'une *notice* par M. Ourry, Paris, 1823, 1 vol. in-8 : elle fait partie de la *Collection des mémoires sur l'art dramatique*.

PREVOST (Jean), médecin, né en 1585 à Dilsperg, près de Bâle, se destina d'abord à la carrière ecclésiastique, fut envoyé en Espagne par l'évêque de Strasbourg, afin d'y terminer ses études théologiques, puis, ayant obtenu la permission de visiter l'Italie, il fit à Padoue la connaissance du célèbre Sassonia, dont les conseils le déterminèrent à se vouer à l'art de guérir. Mais, privé bientôt de la pension qu'il recevait de son protect., et, se trouvant réduit à l'indigence, il fit pour subsister des cours particuliers de rhétorique et de philosophie, et enfin trouva dans un riche gentilhomme de Padoue un Mécène, qui pourvut généreusement à ses besoins. Se consacrant dès-lors sans partage à l'étude de la médecine, il y fit de rapides progrès, et reçut le doctorat en 1607. Nommé 6 ans après interprète public d'Avignon, puis, en 1617, professeur de botanique et directeur du Jardin des Plantes, en remplacement d'Alpini, il obtint de plus la chaire de médecine-pratique, et remplit ces divers emplois jusqu'à sa mort, survenue en 1631. Parmi ses ouvrages, mentionnés au t. 6, p. 494-95, de la *Biographie médic.*, du *Dictionn. des sciences médicales*, nous citerons : *de remediorum, tùm simplicium, tùm compositorum, Materiâ*, Venise, 1611, in-12; *de lithotomiâ, seu calculi vesicæ sectione*, *Consultatio*, in-4, Ulm, 1618, avec les *observations* de Horst, et Leyde, 1638, avec le *Traité du calcul*, de Beverwyck; *Medicina pauperum*, etc., in-12, Francfort, 1641, et Lyon, 1643; Paris, 1654, in-24; Pavie, 1660, in-12, et 1718, in-8; *Opera medica posthuma*, in-12, Francfort, 1651 et 1656, Hanau, 1666, etc.

PREVOST (René), curé de Saint-Maurice, près d'Amiens, né à Doullens en 1664, mort en 1736, a donné les *Fables de Phèdre, traduites en franç., avec le latin à côté, augmentées de huit fables, expliquées d'une manière très-facile, avec des remarques*, 1702, in-12; 1728, 1776, même format. *La France littéraire* attribue faussement cette traduction à Claude Prevost, dont l'article suit. — Prevost (Claude), chanoine régulier et bibliothécaire de Sainte-Geneviève à Paris, né à Auxerre en 1693, m. en 1752, avait fait d'abondantes collections qu'il n'a point publiées, telles que : *Bibliothèque des chanoines réguliers*; un recueil des *Vies des saints chanoines, tant séculiers que réguliers*; *Hist. de toutes les maisons de chanoines réguliers*; *Histoire de l'abbaye de Sainte-Geneviève*, d'où on a tiré presque tout ce qui se trouve sur cette maison dans le t. 7 du nouveau *Gallia christiana*. Il a aussi fourni des matériaux à l'abbé Lebeuf, pour le catalogue des écrivains auxerrois, qui fait partie de l'*Histoire d'Auxerre*.

PREVOST (Isaac-Bénédict), physicien et naturaliste, né à Genève en 1755, m. à Montauban en 1819, est compté parmi les fondateurs de l'académie des sciences de cette dernière ville, et était affilié à plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui un ouvrage de peu d'étendue, mais fort estimé, intitulé : *Mém. sur la cause immédiate de la carie ou du charbon des blés, et de plus. autres maladies des plantes*, Paris, 1807, in-8. Il a de plus inséré un grand nombre d'autres *mém.* dans divers recueils scientifiques, et a laissé plusieurs ouvrages MSs.

PREVOST (Pierre), célèbre peintre de panoramas, né à Montigni, près de Châteaudun, en 1764, m. en 1823, a porté au plus haut point de perfection le genre de peinture qu'il avait adopté, et peut, à ce titre, en être regardé comme le véritable créateur. Parmi ses panoramas, on doit citer surtout ceux de *Paris*, de *Rome*, de *Naples*, d'*Amsterdam*, de *Boulogne*, de *Tilsitt*, de *Wagram*, d'*Anvers*, de *Londres*, de *Jérusalem* et d'*Athènes*. Toutes ces belles composit. eurent un succès prodigieux, et quelques-unes ont produit une illusion telle que des personnes non prévenues ont cru voir la réalité, surtout en considérant les ciels et les lointains de ces tabl. Prevost excellait aussi dans la gouache, et réunissait aux talens d'un grand artiste toutes les qualités du plus parfait honnête homme.

PREVOST DE LA JANNÈS (Michel), magistrat et jurisconsulte, professeur de droit français en l'université d'Orléans, né dans cette ville en 1696, m. en 1749, a publié : *Coutumes d'Orléans, avec les notes de Fournier et de Dumoulin, et des observations nouvelles*, en commun avec Pothier et Jousse, Orléans, 1740, 2 vol. in-12; *les Principes de la jurispr. franç., exposés suiv. l'ordre des div. espèces d'actions qui se poursuivent en justice*, Paris, 1750 et 1771, 2 vol. in-12; des *disc.*; *l'éloge* de Delalande, et un grand nombre de *MSs*.

PREVOST-D'EXILES (Antoine-François), l'un des écrivains les plus féconds du 18e S., né en 1697 à Hesdin, petite ville d'Artois, essaya tour à tour de la vie religieuse et de la vie militaire, se trouva malheureux dans l'un et l'autre état, et finit cependant par s'enchaîner au cloître dans l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Il voulut ensuite alléger ses chaînes; mais, ne pouvant y parvenir, il s'enfuit en Hollande, et, déterminé à faire ressource de ses talens, il publia à La Haye ses *Mém. d'un homme de qualité*. Le succès qu'obtint cet ouvrage ne fut pas moins utile à sa bourse qu'à sa réputation littéraire. Diverses raisons l'ayant engagé ensuite à passer à Londres, il y publia successivem. : *Hist. de Cleveland, fils nat. de Cromwell*; *Hist. du chevalier Desgrieux et de Manon Lescot*, qui est regardée comme son chef-d'œuvre en ce genre. Il entreprit en même temps une feuille périodique, intitulée : *le Pour et le Contre*, qui fut très-favorablement accueillie, et qu'il conduisit jusqu'au 20e volume. Les 4 premiers seulement furent composés pendant son séjour en Angleterre; car, au milieu des succès que lui procuraient ses talens et les agrémens de sa personne, Prevost ne tarda pas à sentir qu'il n'est de vrai bonheur qu'au sein de sa patrie, et sollicita la permiss. de rentrer en France, où il reparut, sous l'habit d'ecclésiastique séculier, en 1734. Ce fut alors seulem. qu'il jouit de la tranquillité qui l'avait fui depuis sa première jeunesse. Ses travaux littéraires se multiplièrent avec une incroyable rapidité. Outre *le Doyen de Killerine*,

l'*Hist. de Marguerite d'Anjou*, celle d'une *Grecque moderne*, les *Campagnes philosoph.*, ou *Mém. de Moncal*, l'*Hist. de la jeunesse du commandeur de...*, celle de *Guillaume-le-Conquérant*, *la Vie et les Lett. de Cicéron*, les *Voyages de Robert Lade*, les *Mém. d'un honnête homme*, il entreprit, en 1745, à la prière du chancelier d'Aguesseau, l'*Hist. gen. des voyag.*, qui fut continuée par Querlon et Surgy, et dont La Harpe a donné un *abrégé*, en 24 vol. in-8. L'infatigable abbé se délassait de ce vaste travail, en naturalisant parmi nous les romans de Richardson, et il composa encore un gr. nomb. d'ouvrages, qu'il serait trop long de citer ici. Parvenu à sa 67e année, il s'était retiré dans une petite maison qu'il avait à Saint-Firmin, près Chantilly, et avait résolu d'y vivre dans les pratiq. les plus austères, et de consacrer sa plume à la religion, lorsqu'une mort tragique, arrivée le 23 novemb. 1763, vint l'arracher à ses pieux desseins. Frappé d'apoplexie en traversant la forêt de Chantilly, il fut trouvé sans mouvem. au pied d'un arbre et transporté chez un curé voisin, où la justice fut appelée, selon l'usage. L'officier public, agissant alors avec une précipitation bien déplorable, ordonne à l'instant l'ouvarture du prétendu cadavre. Au premier coup de scalpel un cri déchirant de la victime révèle son existence, et frappe d'effroi les assistans. La main glacée de l'opérat. s'arrête; mais le coup mortel est porté, et le malheureux Prevost ne rouvre un moment les yeux que pour voir l'horrible appareil qui l'environne, et meurt à l'instant même. Les *OEuvres complètes* de cet écriv. forment plus de 170 vol.; ses *OEuvres choisies*, réunies à celles de Le Sage, forment 39 v. in-8. On trouve en tête de cette édition une *Notice sur Prevost*, par Bernard d'Héry.

PREVOST D'EXMES (FRANÇOIS LE), né en Normandie en 1729, entra dans les gardes-du-corps du roi de Pologne, Stanislas, et se fit remarquer à la cour de Lunéville par une *ode* qu'il envoya au concours de l'académie de Nanci, et qui y obtint une mention honorable. Ayant quitté ensuite l'état militaire, il occupa successivem. divers emplois, dont la perte le réduisit à vivre du produit de sa plume, et, après plusieurs années de peines et de travaux, il m. en 1793 à Paris dans l'hôpital de la Charité. On a de lui un gr. nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont: *les Thessaliennes* ou *Arlequin au sabbat*, coméd. en prose, 1752, in-12; *Rosel* ou *l'Homme heureux*, 1776, in-8; 1777, même format; *Tresor de littérat. étrangère*, 1784, in-12; *Vies des écrivains étrangers, tant anciens que modernes*, 1781, 1787, 2 vol. in-8. Prevost d'Exmes a eu part à la rédaction des *Etrennes du Parnasse*, et à celle de plusieurs journaux littér.

PREVOST SAINT-LUCIEN (ROCH-HENRI), avocat au parlement, né à Paris en 1740, mort en 1808, a laissé, outre plusieurs pièces de théâtre, imprimées et non représentées: *Moyens d'extirper l'usure*, ou *Projet d'etablissement d'une caisse de prêt public sur tous les biens des hommes*, 1775, 1778, in-12 (livre auquel on attribue l'etablissem. du Mont-de-Piété); *Principes elém. de la gramm.*, 1800, in-12, 4e édit., 1807; *l'Arithmét. simple, demontrée en 6 leçons*, 4e édit., 1807; *la Gramm. franç. et l'Orthogr., apprises en 8 leçons*, 12e éd., 1807; *la Syntaxe franç. apprise en 8 leç.*, 4e éd., 1807, in-12. Cet ouvrage et le précédent ont été réunis sous le titre de *la Gramm.*, *l'Orthogr. et la Syntaxe de la langue franç.*, 13e éd., 1807, 2 vol. in-12. On a encore du même aut. divers ouvrages de jurisprudence, d'économie politique, etc., dont on trouvera les titres dans la *France littéraire*, de M. Ersch, et dans l'article que M. Beuchot a consacré à cet écrivain dans la *Biographie univ.*, pub. chez L.-G. Michaud, t. 36.

PRIAM (mythologie), dernier roi de Troie, fils de Laomédon, fut dans sa jeunesse emmené dans la Grèce par Hercule. Ayant été racheté ensuite, il monta sur le trône à la mort de son père, fortifia et agrandit la capitale de ses états, qu'il sut rendre florissans. Il épousa Hécube, et en eut 19 enfans, entre autres Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Politès, Polyxène, Créuse et Cassandre. La fin de son règne fut cruellement troublée par la guerre qu'excita l'enlèvement d'Hélène par Pâris. Il soutint un siége de dix ans; mais Hector étant enfin tombé sous les coups d'Achille, Troie fut prise, et Priam lui-même fut impitoyablement égorgé par Pyrrhus, fils d'Achille. On place cet évènement vers l'an 1184 avant J.-C.

PRICE (JOHN), savant scholiaste, professeur de grec à Pise, né à Londres en 1600, m. à Rome en 1676, a laissé: *Notæ et Observationes in apologiam Apulei*, Paris, 1635, in-4; *Notæ in II lib. Metamorphoseos Apulei*, Gouda, 1650, in-8; *in undecim apuleianæ Metamorphoseos libr. Annotationes*, ibid.; *Index scriptor., qui in Hesychii græco vocabulario laudantur*, à la suite du Lexique de Schrevelius, édition de 1668; *Matthæus ex sacrâ paginâ, sanctis patribus, græcisque ac latinis gentium scriptoribus illustratus*, Paris, 1647, in-8; *Annotationes in Epist. Jacobi*, ibid., 1646, in-8; *Acta Apostolor. ex sacrâ paginâ, sanctis patribus, græcisque ac latinis gentium scriptoribus illustrata*, ib., 1647, in-8; *Annotationes in lib. Psalmorum*, Londres, 1660. — PRICE (Charles), aventurier angl., fut successivem. comedien, changeur, colporteur de billets de loterie, brasseur et fabricant de faux billets. Ses déguisemens variés le mirent long-temps à l'abri des recherches de la police; mais il fut découvert enfin, et se pendit dans sa prison en 1789.

PRICE (RICHARD), ministre dissident et écrivain politique anglais, né en 1723 à Tynton, dans le pays de Galles, m. en 1791, a laissé: *Discussion libre des doctr. du materialisme et de la necessité philos.*; *Etat des dettes publiq. et des finances en janv. 1783, avec un plan d'emprunt pour le rachat des dettes publ.*; *Observat. sur l'importance de la révolution améric, et sur les moyens de la rendre utile au monde*; des *sermons* et div. autres écrits politiques et religieux. Les *Mém.* de sa *vie* ont été publ. par son neveu, William Morgan, Londres, 1815, in-8.

PRIDEAUX (JOHN), savant théologien anglican, évêque de Worcester, né en 1578, mort en 1650, fut, pendant un très-grand nombre d'années, recteur du collége d'Exeter à Oxford, et professeur royal de théologie. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite: *Tabulæ ad grammaticam græcam introductoriæ*, Oxford, 1608, in-4; *Tirocinium ad syllogismum contexendum, necnon Heptades logicæ, sive Monita ad ampliores tractatus introductoria*, impr. avec la gramm. greeque; *scholasticæ theologiæ Syntagma mnemonicum*, Oxford, 1651, in-4. — PRIDEAUX (Humphrey), sav. historien et antiquaire anglais, doyen de Norwich, né à Padstow en 1648, m. en 1724, a laissé: *Marmora oxoniensia ex arundellianis, seldænianis aliisque conflata, cum perpetuo commentario*, Oxford, 1676, in-fol.; *Vie de Mahomet*, 1697, plus. fois réimp., et traduite en français par Daniel de Larroque, Amsterdam, 1698, in-8, avec figures et des *augmentat.*; *Traité de l'origine du droit des dîmes* (en anglais), 1709; *Histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence du royaume d'Israel et de Juda jusqu'à la m. de J.-C.* (en anglais), Londres, 1715-18, 6 vol. in-8, ouvrage qui eut en Angleterre un succès prodigieux, et qui eut dix à douze éditions dans l'espace de quelques années. L'une des plus estimées est cella de Londres, 1720. Deux écrivains anonymes (Brutel de La Rivière et du Soul, suivant M. Barbier, *Dictionn. des Anonymes*, no 22,623) ont donné une traduction

française de cette histoire, Amsterdam, 1722, 5 v. in-12. Il en a paru depuis plusieurs éditions.

PRIERIAS (Silvestre). V. Mazolini.

PRIESTLEY (Joseph), savant théologien et célèbre physicien anglais, né à Fieldhead, près de Leeds, en 1733, s'est rendu non moins fameux par son zèle à propager les principes de la philosophie et de la révolution française, que par ses connaissances et ses découvertes. Les opinions qu'il manifesta avec une extrême chaleur lui valurent le tit. de citoyen français, et le firent même nommer député à la convention nationale. Il ne put accepter ces fonctions; mais il se para du titre qui lui avait été accordé par les chefs de la république, et répandit un si grand nombre d'écrits en leur faveur, qu'il s'attira des persécutions et fut obligé de se réfugier en Amérique, où il m. en 1804. Les talens de Priestley, comme physicien et comme chimiste, ont si puissamment contribué aux progrès de la science, qu'ils l'ont placé au rang des premiers savans de l'Europe. La collect. de ses œuvres forme 70 vol. in-8, parmi lesquels nous citerons: *l'Histoire de l'électricité*, 1767; traduite par Brisson, 1771, 3 vol. in-12; *l'Histoire et l'Etat actuel des découvertes relatives à la vision, à la lumière et aux couleurs*, 1772, in-4; *Exper. sur les différ. espèces d'air*, 3 vol. in-8; trad. en franç. par Gibelin, 1777, 9 vol. in-12; *Expér. sur les differ. branches de la philos nat.*, 3 vol. in-8; *Essai sur le phlogistique*, trad. en français par Adet, Paris, 1798, in-8; des *Leçons sur l'hist.*; *Leç. sur l'art orat. et la critiq.* On a publ. en 1806, en anglais: les *Mém. du doct. Priestley*, 2 vol. in-8, continués jusqu'à sa m. par son fils, Jos. Priestley, et *Observ.* sur ses écrits, par Th. Cooper et Wm. Christie. Sa *Vie*, par J. Corry, a paru en 1805, in-8. Son *Eloge historiq.* a été lu la même année, à l'Institut, par M. Cuvier.

PRIEUR (Philippe Le), en latin *Priorius*, professeur dans l'université de Paris, né à St-Vaast, en Normandie, au commencement du 17e S., m. à Paris en 1680, a donné des éditions de plus. pères de l'égl., tels que Tertullien, saint Cyprien, saint Optat, etc.; un *traité*, en latin, contre le liv. des *Préadamites* de La Peyrère, Leyde, Elzevier, 1656, petit in-12; *de literis canonicis Dissertatio*, etc., Paris, 1675, in-8. C'est un extrait d'un immense travail que l'auteur avait fait sur l'hist. ecclésiast.

PRIEUR (N.), dit *de la Marne*, pour le distinguer d'un autre Prieur, député du départem. de la Côte-d'Or, convent., m. en mai 1827 à Bruxelles, où il s'était réfugié en 1816, après l'ordonn. d'exil du 12 janvier, dans laquelle il était compris, était né vers 1760 à Châlons-sur-Marne. Avoc. dans cette ville à l'époque de la révolution, Prieur en adopta les principes, fut député aux états-généraux par le tiers-état de son bailliage, siégea parmi les plus chands défenseurs des nouvelles doctrines à l'assemblée constituante, et, entre autres mesures, il provoqua la destruction des *Emblèmes de servitude* qui décoraient le piédestal de la stat. de Louis XIV, sur la place des Victoires, puis l'émission d'une loi sévère contre les émigrans (29 mai 1791). Après le voyage de Varennes, qui lui servit de texte pour accuser Louis XVI, et mettre en doute le principe de son inviolabilité, Prieur fut envoyé en mission dans le département du Finistère. De retour à Paris et élu député à la convention nationale, il fut envoyé comme commissaire à l'armée campée en Champagne, puis rentra au sein de l'assemblée, où, lors du procès du roi, il vota la mort sans appel et sans sursis. La modération relative qu'il mit dans sa conduite ultérieure, tant aux comités de défense générale et de salut public, dont il fut membre, que durant les missions qu'il remplit près des armées du Nord, des Ardennes, de la Moselle et du Rhin, puis dans les départemens de l'Ouest, lui suscita quelques démêlés avec les plus ardens démagogues; ce qui n'empêcha pas qu'il fût accusé plus tard d'avoir eu des relations avec les factieux qui, au 12 germinal an III (1er avril 1795), forcèrent l'entrée de la salle des séances de l'assemblée. Décrété d'accusation le 1er prairial suivant (20 juin), il parvint à s'échapper, et passa dans la retraite plusieurs mois, au bout desquels la promulgation de la loi d'amnistie lui permit de reparaître. Depuis ce temps, Prieur reprit la profession d'avoc., et n'eut aucune part aux affaires publiques.

PRIÉZAC (Daniel de), jurisconsulte, né en 1590 au château de Priézac, dans le Bas-Limousin, professa pendant dix ans à la faculté de droit de Bordeaux, fut ensuite appelé à Paris par le chancelier Séguier, qui lui fit obtenir une place de conseiller d'état ordinaire, devint membre de l'académie française en 1639, et m. en 1662. Ses principaux ouvrages sont: *Vindiciæ gallicæ adversus Alexandrum patricium Armachanum*, Paris, 1638, in-8, plusieurs fois réimp., et traduit en français par Jean Beaudoin, sous ce tit.: *Défense des droits et des prérogatives des rois de France*, etc., Paris, 1639, in-8 (cet ouvrage avait été composé par ordre de la cour pour répondre au *Mars gallicus* de Jansénius); *Disc. politiques*, 2 vol. in-4, 1652 et 1654; 2 livres de *mélanges* (en latin), 1658, in-4, et des *poésies*. — Salomon de Priézac, son fils, a pub.: *Icon Christinæ reginæ*, Paris, 1655, in-8; *Hist. des éléphans*, Paris, 1650, in-12; *Dissert. sur le Nil*, ib., 1664, in-8, et divers autres ouvr.

PRIGNANO. V. Urbain VI, pape.

PRILESZKY (Jean-Baptiste), savant jésuite, né à Prilevz, en Hongrie, en 1709, fut docteur en théologie, puis professeur de philosophie à l'univ. de Tyrnau, et enfin directeur du collége de Cassovie ou Kaschaw. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé plus. ouvr. relatifs à l'hist. ecclésiastique, parmi lesquels on distingue: *Acta sanctorum Hungariæ, ex J. Bollandi continuatoribus*, etc., Tyrnau, 1744; *Notitia SS. patrum qui duobus primis ecclesiæ seculis floruerunt*, ibid., 1753, in-8; *Acta et Scripta S. Theophili, patriarchæ antiocheni*, etc., ibid., 1764, in-8; *Acta et Scripta S.S. Gregorii neocæsariensis, Dionysii alexandrini et thodii Lycii illustrata*, ibid., 1766.

PRIMAT (Claude-François-Marie), archevêq. de Toulouse, né à Lyon en 1747, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut nommé évêque constitutionnel de Cambrai en 1791, assista au concile des évêques constitutionnels tenu à Paris en 1798, passa ensuite à l'évêché de Lyon, puis au siége archiépiscopal de Toulouse en 1802, après le concordat, devint membre du sénat conservateur en 1806, y siégea jusqu'à la restauration, et m. à Toulouse en 1816. Il était membre de l'académie de cette ville et de celle des jeux floraux.

PRIMATICCIO (Franç.) ou Le PRIMATICE, peintre et architecte, né à Bologne en 1490, se fit d'abord connaître à Mantoue par les beaux ouvr. en stuc qu'il exécuta dans le château du T. Appelé en France par François Ier, pour diriger les embellissemens du château de Fontainebleau, la jalousie qui se manifesta bientôt entre lui et Le Rosso, ou maître Roux, qui l'avait précédé en France, décida le roi à le renvoyer en Italie pour y recueillir quelques statues antiques dont il voulait enrichir la France. Le Rosso mourut, et Primatice, nommé intendant des bâtimens, revint avec un gr. nombre de statues et de bustes antiq., qui furent jetés en bronze et placés à Fontainebleau. Il embellit ce château par ses peintures, donna le plan de l'ancien château de Meudon, et exerça bientôt une grande suprématie sur les beaux-arts. C'est à tort cependant qu'on lui attribue les dessins du tombeau de François Ier à St-Denis. Des documens authentiques, tirés des archives de la chambre des comptes, prouvent que ce fut Philibert de

Lorme qui donna le plan de ce beau monument. Le Primatice, comblé de faveurs et de richesses par François Ier, Henri II et François II, m. à Paris en 1570. Le musée du Louvre possède deux tableaux de cet artiste : l'un représente *Scipion rendant à Allucius son épouse*; l'autre est une *Composition allégorique* dont le sujet est inconnu.

PRIMEROSE (JACQUES), médecin habile, mais systématique, né vers la fin du 16e S., à St-Jean-d'Angeli, ou à Bordeaux, de parens écossais, fut reçu docteur à Montpellier en 1617, se rendit ensuite en Angleterre, où il exerça son art avec succès, et m. vers 1660, laissant, entre autres ouvr. : *Exercitationes et Animadversiones in librum de motu cordis et circulatione sanguinis adversùs G. Harveum*, Londres, 1630, Leyde, 1639, in-4, *de vulgi Erroribus in medicinâ lib. IV*, Amsterdam, 1639, in-12; réimpr. plusieurs fois en Hollande, et trad. en angl. et en franç.; *Enchiridion medico-practicum*, ibid., 1650 et 1654, in-12; *de Morbis mulierum et symptomatis libri V*, Rotterdam, 1655, in-4; *de Febribus lib. IV*, ibid., 1658, in-4; *de Morbis puerorum*, ibid., 1659, in-12.

PRIMUS (MARCUS-ANTONIUS), général romain, né à Toulouse, se déclara l'un des premiers pour Vespasien, et porta la guerre en Italie, à la tête des légions de la Pannonie, qu'il avait entraînées par son éloquence. Après s'être emparé d'Aquilée, et de tout le pays jusqu'à Vérone, il prit Crémone d'assaut, livra cette ville au pillage, et marcha ensuite sur Rome, où ses soldats massacrèrent l'empereur Vitellius. Accueilli comme un libérateur, et décoré, par le sénat, des ornemens consulaires, Primus s'empara des richesses du palais impérial, et commanda pendant quelques jours en maître; mais l'arrivée de Mucien, favori de Vespasien, détruisit son autorité, et il ne tarda pas à s'éloigner d'une cour, où le prince, qui avait été prévenu contre lui, ne fit aucun effort pour le retenir. Primus se retira alors dans le lieu de sa naissance, et y m. vers l'an 99 de J.-C., à l'âge de 75 ans. On croit qu'il avait composé plus. ouvr.; mais on ne connaît de lui que 2 *Fragm.*, conservés par Tacite.

PRINCE (JOHN), théologien et biographe angl., né en 1643 à Axminster, dans le comté de Devon, m. en 1723, avait été successivem. vicaire de l'église de St-Martin à Exeter, puis de Totness, et enfin de Berry-Pomeroy. Il a laissé différens ouvr. dont les principaux sont : un livre intit. *Humble defence of the Exeter bill* (relatif à l'union des paroisses), in-4; *the Worthies of Devon, a work wherein the lives and fortunes of the most famous persons natives of that most noble province, from before the norman conquest down to the present age*, etc., nouv. édition, Londres, 1809, grand in-4, fig. La prem. édition de cet ouvr., tres-recherchée, est d'Exeter, 1701, in-fol. — Daniel PRINCE, direct. de l'imprimerie de l'univ. d'Oxford, ville où il m. en 1796, à 85 ans, avec la réputat. d'un homme fort instruit, fut l'émule de J. Nichols et de Bowyer. On cite comme lui faisant le plus d'honneur les édit. de la *Magna Charta* de Blackstone, 1759, in-4; des *Marmora oxoniensia*, 1763, in-fol.; la *Bible hebraïque* de Kennikott, 1776, 2 vol. in-fol. — Thomas PRINCE, ministre anglican, m. pasteur de la vieille église du Midi à Boston (Amérique septent.), en 1758, à l'âge de 72 ans, est auteur de quelq. ouvr., parmi lesquels on distingue plus. vol. de *sermons* et une *Histoire chronol. de la Nouvelle-Angleterre*, en forme d'annales, 1736, in-12. Cet ouvr., qui devait former plus. vol., ne va que jusqu'à l'année 1633. — Nathan PRINCE, son père, m. en 1748, ministre à Ratlan, aux Indes occidentales, s'est fait connaître surtout par l'animosité qu'il montra contre la secte des épiscopaux. On ne cite de lui qu'une *Notice sur la constitution et le gouvernement du collége d'Harvard* (aux Massachusetts), *depuis sa fondation jusqu'à l'an* 1742, écrit qu'il publia après qu'on lui eût ôté une bourse qu'il avait à ce collége, où d'abord il avait été précepteur.

PRINCE (TH.-NIC. LE), né à Paris en 1750, m. en 1818, est auteur de l'*Essai historique sur la Biblioth. du Roi*, Paris, 1782, petit in-12. Il a été éditeur, avec Baudrail, de la *Petite Biblioth. des théâtres* (publiée avec des *notices* sur la vie et les ouvr. des auteurs), 1783 et années suiv., environ 100 vol. petit in-12. — V. LEPRINCE.

PRINGIS (madame de), morte dans les prem. années du 18e S., est auteur de plusieurs romans, tels que *Junie*, ou *les Sentimens des Romains*, etc., et d'une *Vie du P. Bourdaloue*, 1705, in-4.

PRINGLE (JOHN), l'un des médecins les plus distingués du dernier siècle, né à Stickel-House, dans le nord de l'Angleterre, en 1707, fut nommé successivem. professeur-adjoint de philos. morale et de pneumatique à Edimbourg, médec. en chef des hôpitaux, et prem. médecin des armées, place où il rendit d'importans services par son zèle et son habileté. Il vint ensuite s'établir à Londres avec le titre de médecin du duc de Cumberland, devint premier médecin du roi, qui le décora du titre de baronnet, et m. à Londres en 1782. On lui éleva un mausolée dans l'église de Westminster. Il était membre de la société roy. de Londres et des principales académies de l'Europe. Les ouvr. de Pringle sont encore la plupart fort estimés, et doivent être surtout médités par les médecins militaires. Les principaux sont : *Dissertatio inauguralis de marcore senili*, Leyde, 1730, gr. in-8; *several Accounts of the vitrum ceratum antimonii; Observations of the nature and cure of hospital and goal fevers, in a letter to doct. Richard Mead*, Londres, 1750, 1755, in-8; *Experiments upon septic and antiseptic substances, with remarks relating to their use in the theory of medicine, in several papers read before the royal society*. Ces expériences, insérées dans les *Transactions philosophiques* de 1751, ont été publiées de nouveau avec l'ouvrage suivant : *Observations on the diseases of the army*, Londres, in-8. Il en a paru depuis plusieurs éditions, la dern. en 1810. Les *Observations sur les maladies des armées* ont été trad. en franç. par Larcher, Paris, 1755 et 1771, in-12. On cite enc. de Pringle : *Discours sur quelques nouveaux procédés pour conserver la santé des marins*, Londres, 1776, in-4. Sa vie a été écrite en angl. par Kippis. Vicq d'Azir et Condorcet ont écrit son *éloge* en français.

PRIOLO (BENJAMIN), né en 1602, à Saint-Jean-d'Angeli, descendait d'une ancienne famille de Venise qui a donné des doges à la république. Il s'attacha au duc de Rohan, qui était alors au service des Vénitiens, et le servit de ses talens et de son épée. Après la mort de ce seigneur, Priolo vint en France, où il fut employé dans divers négociations. S'étant rangé du parti des mécontens pend. les troubles de la Fronde, il fut déclaré rebelle par un arrêt du parlement, mais on le comprit ensuite dans l'amnistie, et il était chargé d'une mission secrète pour Venise, lorsqu'il m. à Lyon en 1667. On a de lui une *Hist. de France*, en latin, dep. la m. de Louis XIII, jusqu'en 1664, sous ce titre : *ab excessu Ludovici XIII, de rebus gallicis historiarum lib. VII*, Charleville (Paris), 1665, in-4, qui a eu plus. édit., parmi lesquelles on distingue celle d'Utrecht, 1669, Elzevier, et celle de Leipsig, 1686. Il a laissé plus. autres ouvr. MSs. Sa *Vie* a été écrite en latin par J. Rhodius, Padoue, 1662, et Paris, même année, in-4 de 6 pag.

PRIOR (MATTHIEU), poète et diplomate angl., né en 1664, à Winburn dans le Middlesex, suiv. Johnson, à Winborne dans le comté de Dorset, suivant d'autres écrivains, était fils d'un menuisier qui exerçait sa profession à Londres. Il dut sa fortune et son élévation au comte de Dorset, qui

le plaça au collége de St-Jean dont il devint membre, et le présenta ensuite à la cour du roi Guillaume, où ses talens le firent bientôt remarquer. Nommé, en 1690, secrétaire d'ambassade à La Haye, il remplit successivement le même emploi au congrès de Ryswick et près de la cour de France, où le roi Guillaume le chargea de plus. négociations secrètes. En octobre 1712, Prior, qui avait accompagné lord Bolingbroke à Versailles, eut, après le départ de ce seigneur, le titre et les fonctions de ministre plénipotentiaire, et les conserva jusqu'en janvier 1715. Arrêté à son retour en Angleterre, il subit une détention de deux années, se retira ensuite à sa terre de Dowentsal, et m. en 1721. Les *OEuvres complètes de Prior* ont été publiées à Londres en 1733, 5 vol. in-12. Ses *poésies* offrent en général, peu d'imagination, mais une grande correction, de l'esprit, de la facilité et beaucoup d'art. Ses *odes* ont été traduites en fr. par l'abbé Yart.

PRIORATO. V. Gualdo.

PRISCIEN, *Priscianus*, célèbre grammairien latin, né à Césarée vers la fin du 5e S. de l'ère chrét., tenait en 525, à Constantinople, une école fameuse par le grand nombre d'élèves qu'elle avait produits. On n'a d'ailleurs presque point de détails sur sa vie. Il a laissé plus. écrits dont le principal est un *traité* de grammaire en 18 livr. Cet ouvr. a servi de base à l'enseignement de la langue latine jusqu'à l'époque de la renaissance des lettres. On croit qu'il a été impr. pour la prem. fois à Venise en 1470, et au moins cinq fois jusqu'au 16e S. Les édit. postérieures ne sont point recherchées. Putschius a pub. dans les *Grammat. latinæ anctores antiqui* (Hanau, 1605, in-4) la plupart des autres ouvr. de Priscien, au nombre de sept. On attribue au même grammair. : *Expositio in Theophrastum de sensu, phantasiâ et intellectu;* il a trad. en vers latins hexamètres le poème de Denys-le-Periégète (*v.* ce nom). Une édit. complète de Priscien, collationnée sur les MSs. anciens, a été pub. par les soins de M. Krebl, sous le titre de *Prisciani Cæsariensis opera*, Leipsig, 1819-20, 2 vol. in-8.—Théodore Priscien, médecin grec, vivait à la cour de Constantinople vers l'an 380. Il a laissé plus. ouvr. sur la diète, sur les maladies des femmes, etc.; trad. par lui-même en latin, et insérés dans les *Medici antiqui* des Aldes, Venise, 1547, in-fol.; réimpr. par les soins de J.-M. Bernhold, Anspach, 1791, in-8.—On connait encore plus. autres Prisciens : un chef de révolte sous Antonin-le-Pieux; un jurisconsulte sous Elagabale; un philosophe du temps de Symmaque l'orateur; Priscien, dit *le Lydien*, que l'on croit être le véritable commentat. du traité de Théophraste *de Sensu*, etc.; enfin deux évêques, dont un assista au concile de Constantinople en 381.

PRISCELLIANISTES. V. l'art. suivant.

PRISCILLIEN, hérésiarque du 4e S., né en Espagne, d'une famille noble et riche, avait de l'esprit, de l'éloquence, des connaissances très-étendues, des mœurs austères. Séduit par quelques apôtres du manichéisme, il eut l'ambition de devenir chef de secte, et de donner son nom à celle qui commençait à s'établir dans son pays. Il usa de tous ses moyens pour la propager, et y employa son crédit et ses richesses. Aux erreurs du manichéisme, la nouvelle doctrine réunissait celle des gnostiques, des sabelliens, et de quelques autres sectes récentes. En voici les principaux dogmes : l'âme humaine était de la même substance que la divinité; chaque partie du corps, divisé en douze portions, presidait un des signes du zodiaque; il ne fallait point faire usage de la chair des animaux, parce qu'elle n'est point l'ouvr. de Dieu, mais des anges; le démon n'avait point été créé; principe du mal, il était sorti du chaos et des ténèbres; J.-C. n'avait point pris la nature humaine; il était né et n'avait souffert qu'en apparence, etc., etc. Tout le midi de l'Espagne fut infecté de cette hérésie; et Idace, évêque de Mérida, la déféra au concile de Saragosse en 380. Priscillien, Elpidius et deux évêques, Instantius et Salvianus y furent cités, et ne comparurent point; mais un décret y condamna leur doctrine, et excommunia Hygin, évêque de Cordoue, qui après avoir le prem. dénoncé l'hérésie en avait admis les sectat. à sa communion. Cette condamnation, au lieu d'intimider les nouv. hérétiques, les irrita et les rendit plus hardis. Priscillien résolut de se rendre à Rome près du pape Damase, pour essayer de se justifier; mais il ne put, ainsi que les deux évêques Instantius et Salvianus qui l'accompagnaient, obtenir une audience du pontife. Quelque temps après l'emper. Maxime ordonna que Priscillien et ses principaux adhérens se présentassent à Bordeaux, devant un concile qui se tint en 384. Priscillien en ayant appelé à l'emper., fut conduit à Trèves, où Maxime tenait sa cour. Les instances de St Martin, qui se trouvait alors dans la même ville, ne purent empêcher que Priscillien et plus. de ses partisans ne fussent condamnés à m., et la sentence fut exécutée. Le priscillianisme domina encore long-temps en Espagne, malgré les nombreuses condamnat. dont cette hérésie fut frappée, et ne disparut entièrem. qu'à la fin du 6e S.

PRITZ (Jean-George), en latin *Pritius* ou *Pritzius*, théologien protestant, né à Leipsig en 1662, prof. la théol. à Gripswald, fut appelé à Francf. en 1711 pour y être placé à la tête du ministère ecclésiastique, et y m. en 1732. Il avait travaillé long-temps aux journaux scientifiques et littéraires pub. dans sa patrie, et notamment aux *Acta eruditorum*. On a de lui, outre des *sermons* et un gr. nomb. de traduct. allem. : une *Introduction à la lecture du Nouveau-Testament* (en latin), dont la meilleure édit. est celle de Francfort, 1724, in-8; une *Dissertation sur l'immortalité de l'âme*, ibid.; de bonnes édit. des *Œuvres de St Macaire* (en grec et en latin); du *Nouveau-Testament* (en grec); des *Lettres de Milton*; et plus. autres ouvr. peu remarquables.

PRIVAT DE MOLIÈRES. V. Molières.

PROBA FALCONIA. V. Falconia.

PROBUS (M. Aurelius Valerius), emper. romain, né à Sirmium en Pannonie, dans le 3e S. de l'ère chrét., d'une famille obscure, s'avança rapidement dans l'armée sous les règnes d'Aurélien et de Tacite, fut proclamé auguste par les soldats, après la m. du dern., et confirmé emper. par le sénat en 276. Il confina les Sarmates dans leurs déserts, vainquit les Isauriens, apaisa des troubles dans la Haute-Egypte, délivra la Gaule des ravages des Germains, pénétra chez ces barbares, les réduisit à se soumettre aux conditions qu'il leur imposa, et défit Saturnius dans l'Orient, Bonose et Proculus dans les Gaules. Après tous ces succès, il parut à Rome en 281, avec toute la pompe d'un triomphateur. Ne voulant pas rester oisif pendant la paix, il fit travailler ses soldats à couvrir de vignes les coteaux de la Gaule et de la Pannonie, et opérer des desséchem. Sa sévérité indisposa les légions qui se révoltèrent comme il présidait à leurs travaux près de Sirmium, et le massacrèrent en 282. Revenue presque aussitôt de son égarement, l'armée regretta Probus, et lui érigea un monum. On a quelq. médailles de cet empereur.

PROBUS (Æmilius). V. Cornelius Nepos.

PROBUS, grammair. latin du 2e S., composa plus. ouvr., dont il ne reste que quelque fragmens dans les *Grammat. lat. auct. antiqui* de Putschius.

PROCACCINI (Hercule), surnommé *l'Ancien*, peintre d'histoire, né à Bologne en 1520, m. vers 1591, ouvrit à Milan, avec ses fils, une école qui est devenue célèbre et d'où est sorti une foule d'élèves des plus distingués. — Camille Procaccini,

fils aîné du préd., né à Bologne en 1546, eut une fécondité d'invention surprenante, et se montra un des prem. artistes de son époque. C'est à Milan qu'il a exécuté ses ouvr. les plus considérables. Parmi ses chefs-d'œuvre on cite les peintures de l'orgue de l'église métropolitaine, dans lesquelles il a représenté *David jouant de la harpe*, et quelq. traits de la vie du roi-prophète. Cependant Milan ne renferme rien de comparable au *Jugement dernier* dans l'église de St-Procolo de Reggio, qui passe pour une des plus belles fresques de la Lombardie. — Jules-César PROCACCINI, frère du précéd. et le plus habile peintre de cette famille, né à Bologne en 1548, étudia spécialem. les euvr. du Corrége, et est un de ceux qui s'est le plus approché de la manière de ce maître. On a de lui un gr. nombre de vastes composit., telles que le *Passage de la mer Rouge* dans l'église de St-Victor à Milan, et celles surtout qu'il laissés à Gênes. Le musée du Louvre avait de lui un *St Sébastien* provenant de l'église de St-Celse à Milan; et il possède encore un tableau représentant la *Vierge*, *l'enfant Jésus*, *St François d'Assise*, *St Jean-Baptiste* et *Ste Catherine*. Jules-César m. à Milan en 1626, la même année que son frère Camille. — Charles-Antoine PROCACCINI, le plus jeune des fils d'Hercule, s'adonna aussi à la peinture, et se fit de la réputat. comme paysagiste et peintre de fleurs et de fruits. — Hercule PROCACCINI, surnommé *le Jeune*, pour le distinguer de son aïeul, né à Milan en 1596, fut élève de Jules-César, son oncle, ouvrit une académie dans sa maison, et exerça une assez grande influence sur les artistes de sa ville natale; mais sa manière se ressentait de la décadence de l'art, et plus. de ses composit. ont été critiquées. Il m. à Milan en 1676. — André PROCACCINI, peintre et grav. à l'eau-forte, né à Rome en 1667, m. à St-Ildephonse en 1734, fut l'un des artistes choisis par Clément XI, pour peindre un des douze prophètes dans l'église de St-Jean de Latran. C'est de lui qu'est le *Daniel*, et cet ouvr. lui fit tant de réputat., qu'il fut appelé en Espagne, et y obtint le titre de peintre du cabinet du roi. Il a orné les palais royaux d'un grand nombre d'ouvr. fort estimés. On ignore si cet artiste était de la même famille que les précédens.

PROCIDA (JEAN de), gentilhomme napolitain, chef de la conjurat. contre les Français, connue sous le nom de *vêpres siciliennes*, né vers l'an 1225, s'adonna d'abord à la médecine avec tant de succès, que ses talens lui valurent la faveur de l'emper. Frédéric II, et celle de ses fils Conrad IV et Manfred, qui le comblèrent de bienfaits. Dépouillé de ses charges et de ses biens par Charles d'Anjou, il conçut contre ce prince et contre tous les Français une haine implacable, résolut d'affranchir sa patrie du joug de ses oppresseurs, et de faire déférer la couronne à Pierre III, roi d'Aragon. Pour tramer ce complot plus secrètem., il se déguisa en cordelier, parcourut les Deux-Siciles et diverses autres contrées, pour susciter des ennemis à Charles, se rendit ensuite à Constantinople, obtint des subsides de l'emp. Michel Paléologue, et après avoir ourdi sa conspirat. pendant deux années avec des soins infatigables, il la fit exécuter en 1282. V. les *Éclaircissem. sur les vêpres siciliennes*, par Bréquigny, pub. par Sainte-Croix dans le *Magasin encyclopédique*, 1re année. Procida fut depuis le conseiller fidèle des princes aragonais qui se succédèrent en Sicile, et parvint à une vieillesse très-avancée. M. Casimir Delavigne a donné au second Théâtre-Français la tragédie des *Vêpres siciliennes* dont Procida est le personnage principal et qui a obtenu le plus grand succès (*v.* LORIA).

PROCLUS (St), patriarche de Constantinople, m. en 447, fut un des disciples de St Jean-Chrysostôme. On a de lui des *homélies*, des *épîtres*, etc., insér. en latin dans la *Biblioth. des Pères*, publ. aussi à Rome, 1630, in-4; et trad. en franç. par N. Fontaine, à la suite de St Clément d'Alexandrie, Paris, 1696, in-8.

PROCLUS, philosophe platonicien, né, suivant l'opinion la mieux fondée, au commencement du 5e S., à Constantinople, fut envoyé fort jeune encore à Alexandrie pour y suivre les leçons du grammairien Orion et du rhéteur Léonas, profess. alors renommés. Il étudia ensuite la philosophie éclectique ou syncrétique, sous Olympiodore, et les mathématiques sous Héron, 2e du nom. A l'âge de 20 ans, il se rendit à Athènes, où Plutarque, fils de Nestorius, lui expliqua le *Phedon* de Platon et quelq. livres d'Aristote. Proclus devint chef de l'école platonicienne d'Athènes après la m. de Syrianus, et écrivit un grand nombre de livres où il associait ses propres doctrines (mélange de platonicisme et d'aristotélisme) à celles d'Orphée, de Pythagore, de Plotin, de Porphyre et de Jamblique. Parmi les nombreux élèves qu'il forma, on distingue Asclépiodote, Zenodote, Hégius et Marinus, qui a écrit sa *vie*, et qui lui succéda. Proclus m. à Athènes vers l'an 487. L'opuscule de Marinus sur ce philosophe est moins une notice biographique qu'une sorte de panégyrique, calqué sur le système des vertus platoniques, non-seulement de celles qui sont connues sous le titre de *cardinales*, mais encore de celles que l'école d'Alexandrie avait distinguées sous les noms de physiques, morales, théorétiques et théurgiq. (M. Boissonnade a pub. une édit. correcte et très-savante de cet opuscule en 1814.) Proclus avait composé un grand nombre d'ouvr., dont la plupart se sont perdus. Ceux qui nous restent, pub. d'abord dans divers recueils, ont été réunis et pub. par M. Victor Cousin, avec des comment. sous ce tit. *Procli philosophi platonici opera, è cod. MSs. Biblioth. regiæ parisiensis*, etc., Paris, 1819-1823, 5 v. in-8. A ces vol. il faut joindre celui qu'on doit aux recherches de M. Boissonnade, pub. à Leipsig, 1820, in-8, sous le titre d'*Extraits des scholies de Proclus sur le Cratyle de Platon*. — Il y a eu plus autres PROCLUS, PROCULUS ou PROCLÈS. Fabricius en compte 25, la plupart antérieurs au philosophe platonicien. Nous n'en indiquerons que cinq : Eutychius PROCLUS, gramm. du 2e S., précepteur de l'emper. Antonin, qui le fit proconsul. — PROCLUS de Naucrate, m. dans le 3e S., profess. d'éloquence à Athènes, élève du sophiste Adrien, et maître de Philostrate, qui parle de lui. Il avait conservé, dit-on, jusqu'à l'âge de 90 ans, une mémoire prodigieuse, supérieure à celle de Simonide. — PROCLUS, préfet de Constantinople, sous Théodose, mis à m. en l'an 389. Il avait fait élever en 32 jours un obélisque dans l'Hippodrome. — Un autre PROCLUS, philosophe, qu'on a confondu avec le platonicien, interprétait les songes. Ce fut lui qui brûla une flotte de Vitalien, non avec des miroirs, mais avec du soufre, s'il faut en croire Jean Malalas. — Procope, Suidas, et d'après eux Banduri, parlent d'un PROCLUS, jurisconsulte, sous l'emp. Justin II, au 6e S., et auquel on éleva une statue, sur laquelle se lisaient six vers gr., recueillis au liv. 4 de l'*Anthologie*.

PROCOPE, historien grec, né à Césarée en Palestine vers le commencem. du 6e S., se fit connaître à Constantinople par ses leçons d'éloquence et par quelq. plaidoyers, et entra alors dans la carrière des emplois publics. Il suivit Bélisaire en Asie, en Afrique et en Italie, comme secrétaire, et fut récompensé de ses services par le titre de sénateur et et la charge de préfet de Constantinople en 562. Il paraît toutefois qu'il éprouva quelques disgrâces. Voilà tout ce qu'on sait de sa vie. Il m. à l'âge de plus de 60 ans, peu avant ou peu après la fin du règne de Justinien, à qui Justin-le-Jeune succéda en 565. Les savans modernes ont cherché à savoir si Procope était chrétien, et s'il a exercé la médec. Ce sont deux questions qu'on ne peut s'attendre à

nous voir discuter comme elles auraient besoin de l'être. Seulem. nous dirons que ses ouvr. ont paru, aux yeux de plus d'un critique judicieux, être ceux d'un écrivain qui prof. le christianisme, et que l'on n'a point de preuve positive qu'il ait été médecin. Ses *œuvres* consistent en huit livres historiques, un livre d'*histoire secrète* et six *discours* ou livres sur les édifices construits ou réparés sous les auspices de Justinien. Le prem. de ces trois ouvr. est un panégyrique de l'emper. Le second, intitulé *Anecdotes*, ou *Histoire secrète*, est considéré quelquefois comme le 9e livre du précédent, auquel il apporte de singuliers correctifs. Quelques critiques ont soutenu, mais sans motif légitime, que Procope n'était point l'auteur de cette product. scandaleuse : nous croyons, et c'est encore aujourd'hui l'opinion commune, que la honte d'une telle palinodie doit lui rester. Il était sans doute en disgrâce lorsqu'il l'écrivit. Quoi qu'il en soit, ce livre ne paraît pas complet, et l'on peut présumer que de nouvelles faveurs obtenues par l'auteur l'auront déterminé à l'interrompre Son troisième ouv., le *Traité des édifices*, est un panégyrique fastidieux, où il décrit les monumens impériaux, exhalte la piété, la munificence de son prince, et mendie évidemment une récompense ou un pardon. L'édition la plus complète des *OEuvres* de Procope est celle du P. Maltret, en grec et en latin, 2 vol. in-fol., impr. au Louvre en 1662 et 1663, et faisant partie de la collection des historiens byzantins. On a des traduct. franç. des huit livres d'*histoire* et des six livres des *édifices*, par Martin Fumée, Paris, 1587, in-fol.; et de divers morceaux du même auteur, par le président Cousin, dans son *Histoire de Constantinople*, Paris, 1672, in-4 et in-12.—Procope *de Gaza*, rhéteur et théologien grec, né à Gaza, en Palestine, vers la fin du 5e S., exerçait sa profession vers l'an 520, sous la règne de Justin Ier, et il prolongea sa carrière sous celui de Justinian. On ne sait rien de plus sur sa vie, quoique Choricius, son élève, lui ait consacré une *Oraison funèbre*, que Fabricius a pub. dans le t. 8 de l'anc. édit. de sa *Bibl. grecque*. Il nous reste de lui plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons une *Explicat. des proverbes de Salomon*, qui se trouve MS. à la bibliothèq. du roi à Paris; un *comment.* sur Isaïe, pub. en grec et en latin par J. Courtier, Paris, 1580, in-fol.; et des *scholies* sur les quatre livres des Rois et sur les deux livres de Paralipomènes, en grec, avec la traduct. lat. de Louis Lavater, ou plutôt de Hamberger, Leyde, 1620, in-4, et dans le recueil des *OEuvres* de Meursius, in-fol., tom. 8, col. 1-124.—Entre les autres Procopes, au nomb. de plus de dix, on peut distinguer:— St Procope, martyr sous Dioclétien, au commencem. du 4e S.;—Procope d'Edesse, préfet en Palestine sous Anastase Ier, et dont Procope de Césarée fait mention dans le 5e livre des *Edifices*;—Procope, diacre, auteur de quelq. *panégyriques* de saints, dont un, celui de St Marc, a été inséré dans la collect. des Bollandistes;—Procope, prêtre, qui paraît être le véritable auteur d'un *traité* sur les 12 apôtres et les 72 disciples de J.-C., souvent attribué à Dorothée, évêque de Tyr; — Procope, archevêque de Césarée en Cappadoce, qui prit parti pour Photius dans le concile tenu à Constantinople en 879.

PROCOPE-COUTEAU (Michel COLTELLI, plus connu sous le nom de), littér. et méd., né à Paris en 1684, était fils de François Procope, noble palermitain, qui, le prem., établit en France un café, où se réunirent bientôt les littér. et les nouvellistes. Destiné d'abord à l'état ecclés., il y renonça pour se livrer à l'étude de la médec.; mais son penchant à la dissipation ne lui permit guère de pratiquer cet art. Il m. à Chaillot en 1753. On a de lui beaucoup de *poésies fugitives* insérées dans les recueils du temps; *Arlequin Balourd*, comédie en 5 actes et en prose, jouée à Londres en 1719; *l'Assemblée des Comédiens*, com. en 1 acte, 1724, non imp.; avec Romagnesi, *les Fées*, com., 1736; *Pygmalion*, com., 1741; avec La Grange, *la Gageure*, et avec Guyot de Merville, *les Deux Basiles*, ou *le Roman*, com., 1743. Il a pub. comme méd. quelq. écrits, entre autres l'*Analyse du système de la trituration de Hequet*, Paris, 1712, in-12.

PROCOPIUS. V. Anthemius.

PROCOPIUS (Démétrius), né à Moscopolis en Macédoine, florissait au commencement du 18e S. On a de lui un ouvr. grec fort estimé, ayant pour titre : *Enumération abrégée des savans grecs du siècle passé et de quelques-uns du siècle présent*, pub. en 1722 par Fabricius dans le 11e vol. de sa *Biblioth. græca*, avec une trad. latine.

PROCOPOVITSCH (Théophane), archevêque de Novgorod et président du synode, né à Kief en 1681, fut orphelin de bonne heure, et reçut sa première éducation par les soins d'un oncle, recteur de l'acad. de sa ville natale. Envoyé à Rome pour y terminer ses études théologiques, il y séjourna 3 ans, au bout desquels il revint à Kief, où en 1704 il était devenu prof. de poésie. Une harangue qu'il prononça deux ans après devant Pierre-le-Grand lui valut la faveur de ce monarque, qui l'attacha à sa personne, et l'éleva graduellem. jusqu'à la première dignité religieuse de l'empire. Le prélat justifia le choix du tzar par le zèle qu'il mit à le seconder dans le grand œuvre de la civilisation de ses peuples. Ce fut lui qui réforma l'instruct. publiq., et il fut chargé de rédiger toutes les ordonnances et règlem. par lesquels l'emper. réorganisa le clergé russe. Novgorod lui dut la fondation d'un séminaire et l'érection de plus. beaux édifices publics. Il m. en 1704, après avoir été appelé successiv. à sacrer l'impératrice Catherine Ire, Pierre II et l'impérat. Anna. Protecteur des lettres, il avait formé l'une des plus considérables bibliothèq. qu'eût possédée jusque-là la Russie. Les prédicat. russes considèrent encore comme un modèle l'*oraison funèbre* qu'il prononça à la mort de Pierre-le-Grand, plus toutefois pour la logique, la richesse et la clarté des idées, que par rapport au style, qui est saccadé et peu correct. Cette pièce, trad. en franç., se trouve dans le *Journal des Savans* de déc. 1726. Procopovitsch écrivait mieux en lat. que dans son idiome natal. Entre les ouv. qu'il a laissés, nous ne parlerons que de ceux composés dans la prem. de ces lang.; les autres d'ailleurs ne sont que des *disc.*, *sermons*, *oraisons funèbres*, *mem. polit.*, *pièces de vers*, etc., à peu près inintelligibles. Ses meilleurs ouvr. en latin sont : *Miscellanea sacra*, Breslau, 1745; *christiana orthodoxa Doctrina de gratuitâ peccatoris per Christum justificatione*, Breslau, 1768-69; *Tractatus de processione Spiritûs-Sancti*, Gotha, 1772; *christianæ orthodoxæ Theol.*, etc., Kœnigsberg, 1773.

PROCRIS (mythol.). V. Céphale.

PRODICUS, sophiste, né dans l'île de Céos, florissait environ 400 ans av. J.-C. Disciple de Protagoras, dont il égala l'éloquence, il vint ouvrir une école à Athènes, et y effaça bientôt tous les autres sophistes. Il partagea, avec Protagoras et Gorgias, l'honneur d'avoir mis en ordre et distribué par classes tous les sujets que les rhéteurs nomment *lieux communs*. Xénophon nous a conservé de lui une espèce d'apologue bien connue : c'est Hercule entre le vice et la vertu, figurés par deux femmes qui tâchent à l'envi de l'attirer. Il nous reste encore, dans l'*Axiochus* de Platon, l'extrait ou l'analyse d'une harangue dans laquelle Prodicus se proposait de rassurer ses auditeurs sur la crainte de la mort. Outre un *Tr. des synonymes*, il avait composé sur les différ. parties de la rhétor. div. ouv. dont on doit regretter la perte. Le sophiste de Céos, tourné en ridicule par Aristophane (dans *les Nuées* et *les Oiseaux*), finit par être traduit en

justice, et condamné à boire la ciguë. Sa mort est postérieure de quelques années à celle de Socrate, que l'on met au rang de ses disciples : ainsi l'on peut conjecturer qu'il mourut dans un âge avancé. *Voy.* pour plus de détails la dissertation de G.-A. Cubæus intit. *Xenophontis Hercules Prodicius et Silii Italici Scipio, perpetuâ notâ illustrati, præmissâ de Prodico dissert.*, Leipsig, 1797, in-8.

PRODROMUS. V. Théodore.

PROFECTUS (Jacques), d'Andria, dans le roy. de Naples, m. vers 1550, avait d'abord enseigné à Rome la philos. et la méd., et fut ensuite attaché comme médecin à la personne du pape Paul III. On ne cite de lui qu'un opusc. intit. : *Symphosium de Vinis*, in-8, Rome, 1536, et Venise, 1559.

PROISY D'EPPE (César de), litt., né le 1er avril 1788, m. à Marie-Galande le 14 octob. 1816, est aut. des ouv. suiv. : *le Danger d'un prem. amour, suivi de Thélaire de Vernille et de l'Inconduite*, contes moraux, Paris, 1813, 2 vol. in-12, anonyme ; *Vergy*, ou *l'Interrègne depuis* 1792 *jusqu'à* 1814, poème en 12 chants, 1814, in-8 ; le *Dictionnaire des Girouettes*, 1815, in-8, trois édit., ouv. anonyme, dans les deux dern. édit. duquel l'aut. a profité de beaucoup de documens qui lui furent fournis par d'officieux inconnus. Proisy d'Eppe a ins. div. *articles* dans le *Nain rose*, dans le *Journal de Paris*, le *Mercure* et le *Journal des Arts* ; on trouve en outre de lui des romances et poésies dans plus. recueils, et il a laissé en MS. une pièce de théâtre intit. : *le Mari prêt à se marier*, jouée à l'Odéon en 1815.

PROMÉTHÉE (mythologie), fils de Japet et de Clymène, et frère d'Épiméthée, eut l'ambition de créer un homme. Il prit de l'argile, qu'il façonna, et à laquelle il mêla une portion de chaque élém., en y ajoutant les passions de l'âme. Minerve vit cet ouvr., l'admira, et offrit à l'artiste de lui donner tout ce qu'il y avait chez les dieux pour le rendre plus parfait. Prométhée, admis dans le ciel, approcha d'une roue du soleil une baguette, qui s'enflamma, et dont il se servit pour animer sa figure d'argile. Ce fut alors que Jupiter, pour se venger du téméraire, qui avait usurpé le privilége des dieux, créa Pandore, cette femme charmante qui devait répandre tous les maux sur la terre. Ce ne fut pas tout : le malheureux Prométhée fut enchaîné sur le Caucase, où un vautour lui dévora le foie, toujours renaissant, jusqu'à ce qu'Hercule vint le délivrer. Plus. savans se sont livrés à des conjectures sur cette fable. Bochart entre autres s'est efforcé de prouver que Prométhée est le même que le Magog dont il est parlé dans l'Ecrit.-Sainte.

PROPERCE (Sextus Aurelius), poète élégiaq. latin, naquit à Mevania, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spolette. L'opinion la plus vraisemblable et la plus communém. reçue, fixe l'époque de sa naissance à l'an de Rome 702 (52 av. J.-C.). Fils d'un père proscrit avec les restes du parti vaincu, et même égorgé, dit-on, par l'ordre d'Octave, sur l'autel du *divin* César, le jeune Properce resté sans fortune, sans appui et sans autre ressource pour l'avenir, qu'un génie que lui-même ignorait encore, vint de bonne heure à Rome, et s'y livra d'abord à l'étude des lois et aux exercices du barreau. Mais quelq. vers échappés à sa muse, au milieu de travaux et d'études si peu poétiques, lui révélèrent le secret de son talent, et le signalèrent bientôt au patronage de Mécène et aux faveurs souveraines dont il était le judicieux et politique dispensateur. Il paraît même que son protecteur avait assez bien auguré de son génie pour ne pas craindre de lui imposer le fardeau d'une épopée, à condition toutefois qu'Auguste en serait le héros. Mais l'amour avait inspiré les premiers vers de Properce ; il demeura fidèle à sa vocation, et l'amour reçut constamment les tributs de sa muse. La reconnaissance, il est vrai, mêla quelquefois le nom du bienfaiteur du poète à celui de sa maîtresse chérie, de cette Cynthia, qui partage avec Lesbie et Corinne l'immortalité que nos Parny et nos Bertin ont assurée depuis à leur Eléonore et à leur Eucharis. Nous avons de Properce quatre livres d'*élégies*, plus admirées sur parole que véritablement appréciées, parce qu'elles sont généralement peu lues. Cette lecture en effet est une étude : souvent même une étude pénible ; et tandis que Tibulle et Ovide attachent et rappellent sans cesse et sans effort le lecteur, Properce le repousse fréquemm., parce qu'il le fatigue et ne tarde pas à le décourager. C'est que Tibulle ne parle qu'au cœur : Ovide intéresse l'esprit, tandis que Properce ne s'adresse qu'à l'imaginat. ; il la suppose aussi ornée que la sienne. Il faut être savant pour le goûter et même pour l'entendre ; il suffit d'être sensible et d'avoir aimé pour retrouver dans Tibulle l'interprète fidèle de ses propres sensations. Une autre raison de la difficulté que présente Properce au commun de ses lecteurs, c'est l'état d'imperfection où se trouvait le manuscrit, d'après lequel il fut imprimé pour la prem. fois en 1472 ou 1473. En vain des savans tels que Turnèbe, Muret, Passerat et quelq. autres s'efforcèrent de rétablir un texte, vicieux dans le principe et détérioré depuis par les prétendues corrections d'une critique plus hardie que judicieuse : en vain à des époq. plus voisines de nous, Barth, Burmann II, Kuinoel, et tout récemment encore MM. Lachmann et Pottier, ont essayé de nous donner des éditions plus correctes : Properce est resté hérissé de difficultés qui tiennent d'une part aux causes que nous avons indiquées et de l'autre, au caractère particulier du style de l'auteur. Ces difficultés toutefois n'ont pas semblé invincibles à un assez grand nombre de traducteurs ; et pour ne point sortir ici des bornes de notre littérature, elle compte, en prose : la traduct. de Delongchamps, publiée d'abord en 1772, et réimpr. en 1802 ; celle de La Houssaye, 1785, de Piètre, 1801. Les *élégies* de Properce, réduites à trois livres, ont été traduites en vers par M. Mollevaut, Paris, 1821 ; et M. Denne-Baron en a donné une traduction plus complète et égalem. en vers, Paris, 1825.

PROPIAC (Catherine-Joseph-Ferdinand GIRARD de), traduct. et compilat. infatigable, né vers 1760, d'une famille noble de la Bourgogne, s'était déjà fait connaître par quelq. compositions musicales, lorsque, à l'époque de la révolution, il quitta la France, et porta les armes contre elle dans l'armée dite *des princes*. Il passa à Hambourg presque tout le temps de son émigrat., à laquelle mit fin la révolut. du 18 brumaire. Pourvu vers ce temps de l'emploi d'archiviste du départem. de la Seine, il consacra aux travaux littér. les amples loisirs que lui laissait cette place, et m. en 1823, memb. du comité de lecture du théât. de la Gaîté et chevalier de Saint-Louis. Parmi ses écrits, dont M. Mahul a donné le catalogue au t. 4 de son *Annuaire nécrologique*, nous nous bornerons à citer, outre plus. édit. rarrangées d'une des *Beautés* de Durdent (*v.* ce nom) et d'autres *Beautés* de sa façon : *nouv. Contes moraux d'Auguste Lafontaine*, trad. de l'allem., 1802, 2 vol. in-12 ; *Hist. de Gustave Wasa, roi de Suède, par M. d'Archenholtz*, id., 1803, 2 vol. in-8 ; *le Plutarque des jeunes demoiselles*, etc., 3e édit., 1821, 2 vol. in-12 ; *le Plutarque franç.*, ou *Abrégé des vies des hommes illustres dont la France s'honore*, 1813, 2 vol. in-12 ; *Dictionn. d'émulation à l'usage de la jeunesse*, 1820, in-12 ; *les Merveilles du monde*, etc., trad. de l'anglais, 1823, 2 vol. in-12, 2e édit. ; *la Sœur Ste Camille*, ou *la Peste de Barcelonne*, roman historique, 1822, 2 vol. in-12, etc. Le chev. de Propiac a fourni quelq. *articles* à la *Biographie univ.*, pub. chez L.-G. Michaud.

PROSIMUS (Jean-Dominique), prof. de méta ;

physique à Messine, sa patrie, où il m. en 1651, avait exercé d'abord la médec. à Naples, et s'était fait une gr. réputat. d'habileté dans cet art. Son ouv. le plus considérable a pour titre : *De faucium et gutturis anginosis ulceribus med. consultatio*, Messine, 1633, in-4.

PROSPER (St), dit *d'Aquitaine*, était né dans cette province en 403, selon l'opinion la plus commune. Il cultiva avec succès les belles-lettres et la poésie. Après la m. de St Augustin, dont il partageait les opinions théol., il fit le voy. de Rome pour instruire le pape des progrès des semi-pélagiens, et entreprit de réfuter la doctrine de ces hérétiques : ce fut contre eux qu'il dirigea son poème contre les ingrats. Il vint une seconde fois à Rome vers l'an 440, sur l'invitation du pape St Léon-le-Grand, et acheva d'écraser le pélagianisme. On conjecture que St Prosper vivait encore en 463. Sa fête est célébrée par l'Eglise le 25 juin. Ses ouvr. ont eu un grand nombre d'édit. : les meilleures sont celles de Paris, 1711, in-fol., et de Rome, 1752 (c'est sur cette dern. qu'a été faite celle de Paris, 1760, ainsi que la traduct. franç., ib., 1762, avec des *notes*) V. l'*Histoire littéraire de la France*, II, 378-406. — PROSPER TIRO, poète, que l'on a souvent confondu avec le précéd., était né dans les Gaules, et peut-être même dans la province d'Aquitaine, vers la fin du 4e S. On a sous son nom une *chronique* impr. plus. fois à la suite de celle de St Prosper, dont elle n'est guère qu'un abrégé ; mais elle en diffère par plus. passages qui semblent prouver que l'aut. partageait les erreurs du semi pélagianisme. — PROSPER *d'Afrique*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, florissait dans le 5e S. On présume qu'il se fixa en Italie. Il est aut. de divers ouvrages attribués à St Prosper d'Aquitaine, et impr. dans le recueil de ses œuvres, tels que le *Traité de la vocation des gentils*, etc.

PROSPER-ALPIN. V. ALPINI.

PROST (JEAN-CLAUDE), surn. *le capitaine Lacuson*, né à Longchaumois, près St-Claude, fit la guerre de partisan pour l'Espagne en Franche-Comté, de 1635 à 1659. La terreur qu'il avait inspirée aux habitans de la Bresse jurassienne était si grande qu'elle a perpétué jusqu'à nos jours une oraison par laquelle Dieu était prié de les préserver de deux fléaux : le capitaine Lacuson et la fièvre. Cet aventurier défendit successiv., contre les armées de Louis XIV, les principaux châteaux du premier plateau du mont Jura, et alla mourir au siége de Milan, dans les rangs espagnols.

PROST DE ROYER (ANT.-FRANÇ.), lieuten.-général de police à Lyon, né dans cette ville en 1729, se montra administ. habile, magistrat désintéressé, et était de son temps le seul homme à Lyon qui connût le droit public. Après avoir mérité l'estime de ses concitoyens par ses vertus et par son dévouem. au bien public, il mourut dans l'indigence en 1784. On a de lui : *Lettre à monseigneur l'archevêque de Lyon, dans laquelle on traite du prêt à intérêt à Lyon, appelé dépôt de l'argent*, Lyon, 1763, in-8 : Voltaire, à qui Prost de Royer avait envoyé son opuscule, a fait entrer cet écrit dans un recueil qu'il publia sous ce titre : *les Choses utiles et agréables* (1769-1770, 3 vol. in-8) ; *Lettre sur l'admin. municipale de Lyon*, ib., 1765, in-12 ; *Dictionn. de jurispr. et des arrêts*, ou *Jurisprudence universelle des parlemens de France et autres tribunaux, par feu M. Brillon, nouvelle édit., augmentée des matières du droit naturel, du droit des gens*, etc., t. 1-5, 1781-84, in-4, continué par François-Armand Riolz. On a encore de Prost de Royer un *Mém. sur la conservation des enfans*, 1778, in-8.

PROTADE (St), év. de Besançon dans le 7e S. se distingua par ses lumières autant que par son zèle évangéliq. Le roi Clotaire II avait pour lui une gr. vénération, et le consultait souvent. Il m. en 624, le 10 fév., jour où l'église célèbre sa fête. On a de lui un *rituel* qui continue d'être cité sous son nom quoique les nombr. changem. qu'on y a fait depuis l'aient rendu un ouvrage entièrement neuf.

PROTAGORAS, célèbre sophiste grec, né à Abdère vers l'an 488 avant J.-C., exerça d'abord, dans sa jeunesse, le métier de portefaix. Démocrite (*v.* ce nom), ayant reconnu en lui de l'intelligence et de la sagacité, l'admit au nomb. de ses disciples, et ne négligea rien pour cultiver ses dispositions. Protagoras enseigna ensuite, dans les environs d'Abdère, la grammaire, qui comprenait alors la rhétorique, la poésie et la musique, puis vint ouvrir une école dans Athènes. De nombreux audit. accoururent bientôt à ses leçons. Périclès y vint lui-même, et fut séduit par l'éloquence et par la singularité de la doctrine du profess. Protagoras, mettant un prix à ses leçons, amassa de grandes richesses, et, selon Platon, il gagna plus lui seul que n'auraient pu faire Phidias et dix autres statuaires aussi habiles. Il avait l'imagination vive et féconde, une mémoire heureuse, une rare éloquence. Platon, dans son *Théétète*, donne le précis de la doctrine de ce sophiste. Protagoras, devenu riche et indépendant, visita les principales villes de la Grèce, passa dans la Sicile, et de là dans la Grande-Grèce, où, sur la demande des habitans *de Thurium*, il donna des lois à cette petite république. Revenu à Athènes en l'an 420 avant J.-C., il y fut dénoncé comme impie, et condamné à mort, où selon d'autres au bannissement. Après avoir erré quelq. jours dans l'Archipel, sur une frêle barque, il fit naufrage, et périt à l'âge de 70 ans. Il avait composé divers *traités* sur la rhétorique, la physique et la politique ; mais ses ouvr., dont Fabricius rapporte les titres (dans la *Biblioth. græca*, lib. 2, ch. 23), furent brûlés par l'ordre des magist. dans la place publiq., de sorte qu'il n'en reste aucun. Diogène-Laërte a écrit la *vie* de Protagoras, sur lequel on peut consulter encore avec fruit la *Dissertation sur l'orig. et les progrès de la rhétor.*, par M. Hardion, ins. dans le t. 15 des *Mém.* de l'acad. des inscript. et belles-lettres.

PROTAIS et GERVAIS (STS), fils de St Vital et de Ste Valérie, souffrirent le martyre au 1er S. pour la foi de J.-C. Leurs corps furent trouvés à Milan en 386 par St Ambroise, qui les fit transporter à la basilique ambrosienne. C'est pendant cette translation, comme l'atteste St Ambroise, et comme le témoignent Paulin et St Augustin, qu'arriva le miracle d'un aveugle connu à Milan sous le nom de Sévère, qui recouvra la vue en touchant le brancard où étaient les reliques. Ce prodige contribua, dit-on, dans Milan à l'extinction, de l'hérésie. La fête des deux saints est célébrée dans l'Eglise lat. le 19 juin, jour de leur translat. L'Eglise grecque la célèbre le 14 octobre.

PROTÉE (mythol.), dieu marin, fils de l'Océan et de Téthys, ou, suivant d'autres mythologues, de Neptune et de Phœnice, était chargé de conduire et de faire paître les troupeaux marins du dieu des eaux. Il avait la connaissance de l'avenir, et l'on accourait de toutes parts pour le consulter ; mais il se cachait, et quand il était découvert, il usait du don qu'il avait reçu d'échapper à la vue des mortels indiscrets en prenant toutes sortes de formes. Il fallait lutter contre lui avec obstination pour lui arracher ses secrets. La fable conte qu'il apparut sous la forme d'un spectre à ses enfans, Tmolus et Télégone, géans d'une atrocité inouie, et les corrigea de leur cruauté en leur faisant peur.

PROTESTANTISME. V. CALVIN, LÉON X, LUTHER, MÉLANCHTHON, etc.

PROTH ou PERROT (JEAN), docteur de Sorbonne, aumônier, confesseur et prédicateur du roi René, né vers 1420 près de Chaumont en Bassigny, fit ses vœux au monastère du Val-des-Ecoliers en 1449, devint prieur de son ordre en 1453, fut reçu

docteur de Sorbonne en 1462, obtint la protection de René, roi de Sicile et comte de Provence, se fixa auprès de ce prince, et mourut à Marseille en 1474. Il avait pub., dans un chapitre général tenu en 1454, des statuts relatifs à la réforme de la discipline de son ordre.

PROTOGÈNES, peintre grec, vivait à Rhodes vers la 112ᵉ olympiade (336 ans av. J.-C.). On ignore quel fut son maître, et la nécessité le réduisit à peindre, pendant long-temps, des ornem. de vaisseaux, des décorations intérieures, etc. Apelles, sachant que les tableaux de cet artiste n'étaient ni recherchés ni payés, en acheta un 50 talens attiques. C'est alors que les compatriotes de Protogènes ouvrirent les yeux sur son mérite. Les écrivains de l'antiquité ont cité comme le chef-d'œuvre de ce peintre son tableau d'*Ialysus*, chasseur et fondateur de Rhodes. Il employa, suivant Pline, sept ans à le terminer, et Apelles en le voyant resta muet d'admiration. Il avait à représenter, dans cet ouvr., un chien écumant de fatigue et de chaleur : vingt fois il avait recommencé la tête de cet animal sans pouvoir rendre l'effet qu'il se proposait : enfin le hasard le servit, au moment où, avec une éponge, il allait encore effacer son travail. Ses autres tableaux cités, sont les portraits de *Cydippe*, de *Tlépolème*, de *Philiscus*, acteur tragique, d'un *athlète*, du roi *Antigone*, d'*Alexandre* et du *dieu Pan*. Sous le règne de Tibère on voyait à Rome des dessins et des esquisses de Protogènes, qu'on regardait comme des modèles de beau idéal. Le tableau d'*Ilaysus*, enlevé de Grèce et placé dans le temple de la Paix, périt dans un incendie. Suidas rapporte que Protogènes avait écrit deux livres, sur la peinture et sur les figures.

PROTOSPATHARIUS. V. Théophile.

PROUSTEAU (Guillaume), avocat distingué et profess. en droit, né à Tours en 1626, mort à Orléans en 1705, fut le fondat. de la bibliothèque publique de cette dern. ville, et mérita, par le noble usage qu'il fit de sa fortune, le surnom de *Père des pauvres*. On a de lui : trois *Discours* lat. sur la pénitence, Orléans, 1680, in-8; *Recitationes ad legem XXIII contractus ff. de regulis juris*, ibid., 1684, in-4; *Eloge funèbre* (en latin) *de l'abbé Desmahis, chanoine de l'église d'Orléans*, ibid., in-12.

PROVANCHÈRES (Siméon de), médecin, né à Langres, vers 1540, mort en 1617, exerça avec succès sa profession à Sens, obtint le titre de médecin du roi, et fut député aux états-généraux de 1614. On a de lui : des *Traductions de la chirurgie de Jacq. Houllier*, Paris, 1576, in-16; et de la *Chirurgie de Fernel*, Toulouse, 1567, in-8; *le Prodigieux enfant pétrifié de la ville de Sens, trad. du latin* (de Jean Ailleboust), *et accru de l'opinion du traducteur sur ledit problème*, Sens, 1582, in-8; *Aphorismorum Hippocratis Enarratio poetica*, ib., 1603, in-8; *Hist. de l'innappétence d'un enfant de Vauprofonde près Sens*, 1616, in-8. Cet ouvr. est recherché des curieux, mais il prouve que Provanchères était mauvais observateur, quoiqu'il ait eu la réputation de bon praticien. On a encore de lui une traduction latine des *quatrains* de Pibrac, in-8.

PROVENCE (la), fut appelée par les Romains *Provincia*, parce que ce fut la prem. partie des Gaules réduite par eux en province romaine. Sous cette dénomination se trouvaient compris, non-seulement la Provence proprement dite, mais encore le Languedoc, le Dauphiné et la Savoie jusqu'à Genève. Vers le 11ᵉ S., on restreignit le nom de Provence au territoire renfermé entre la mer Méditerranée, le Rhône, la Durance et les Alpes. Les Romains pénétrèrent pour la première fois dans ce pays, à la sollicitation des Phocéens établis à Marseille, qui réclamaient leur appui contre les anciens habitans. Ceux-ci, vaincus par le consul Fulvius, 125 ans av. J.-C., furent soumis entièrement deux ans après par Sextus. La Provence, enlevée aux Romains par Euric, roi des Visigoths, fut transmise à Alaric, fils de ce prince, et passa ensuite sous la domination de Théodoric, roi des Ostrogoths, qui la laissa à sa fille Amalasonte et à son petit-fils Athalaric. Plus tard, les rois mérovingiens la voyant abandonnée par les Ostrogoths, vaincus par Bélisaire, la partagèrent entre eux. Enfin, sous les Carlovingiens, elle fut possédée par Lothaire, qui la donna à son fils Charles, à titre de royaume, en 855. Ce roy. s'étant éteint environ cent ans après, plus. princes en jouirent alors sous le titre de comtes jusqu'à Charles III, roi de Sicile, après la mort duquel Louis XI, qui prétendait avoir été institué son héritier, s'empara de la Provence. Louis XI étant mort à son tour, René, duc de Lorraine, dont les droits sur la Provence étaient plus légitimes, puisque le roi René était son aïeul maternel, les fit valoir ; mais ce fut en vain. Une sentence arbitrale le débouta, et Charles VIII réunit à perpétuité la Provence à la couronne. Les recherches que l'on voudrait faire sur ce pays seront facilitées par le tableau suiv. :

926. Boson Iᵉʳ, *prem. comte bénéfic.*
948. Boson II.
968 au plus tard. Guillaume Iᵉʳ.
992. Rotbold.
1008. Guillaume II, *premier comte propriétaire.*
1018. Geoffroi Iᵉʳ, Bertrand Iᵉʳ et Guillaume III.

Premiers comtes héréditaires.

1063. Bertrand II.
1090 ou 1093. Etiennette.
1100. Gerberge et Gilbert.
1112. Douce et Raimond Bérenger Iᵉʳ.
1130. Béreng. Raimond.
1144. Raimond Bérenger II, dit *le Jeune.*
1166. Douce II, Alph. Iᵉʳ, Raimond Béranger III et Sanche.
1196. Alphonse II.
1209. Raimond Bérenger IV.
1245. Béatrix et Charles, *frère de S-Louis, lequel devint, en* 1266, *roi de Sicile.*
1285. Charles II, *le Boiteux, roi de Naples et de Sicile.*
1309. Robert, *roi de Naples.*
1343. Jeanne, *reine de Naples.*
1382. Louis Iᵉʳ, *duc d'Anjou, fils de Jean, roi de Fr., adop. par Jeanne.*
1384. Louis II.
1417. Louis III.
1434. René dit *le Bon, fr. de Louis* III, *duc de Lorraine et de Bar, roi de Naples.*
1480. Charles III.
1481. Louis XI, *roi de*
1486. *La Provence réunie à la Fr. par Charles VIII.*

PROVENZALI (Jérôme), archev. de Sorrento, où il m. en 1612, à 78 ans, était né à Naples, et avait d'abord pratiqué la médecine avec beaucoup d'éclat. Appelé à donner ses soins au souverain pontife, il en reçut, comme marque de reconnaissance, la dignité épiscop., dont il était digne aussi par ses connaissances dans les matières ecclésiast. On ne connaît de lui qu'un traité : *de Sensibus*, Rome, 1597, in-4.

PROVINS (le P. Pacifique de). V. Pacifique.

PROYART (Lievain-Bonaventure), histor., né en Artois vers 1743, embrassa l'état ecclésiast., et se distingua de bonne heure dans l'enseignement. Il était principal du collége du Puy, lorsque la révolution éclata : forcé de s'expatrier, il se rendit d'abord à Bruxelles, ensuite en Franconie, où il devint conseiller ecclésiast. du prince Hohenlohe-Bartenstein, et fut chargé spécialement de la distribution des secours aux prisonniers franç., mission dont il s'acquitta avec le plus grand zèle. De retour en France, après le concordat de 1801, la publication d'un ouvr. intitulé : *Louis XVI et ses*

vertus, qui parut en 1808, le fit renfermer à Bicêtre. Bientôt le chagrin et le dénuement des choses les plus nécessaires, pendant un hiver rigoureux, lui occasionèrent une hydropisie de poitrine dont il mourut en 1808, à Arras, où ses amis avaient obtenu qu'il fût transféré. On a de l'abbé Proyart : *l'Ecolier vertueux*, 3e édit., 1778, in-12, ouvr. adopté dans presque toutes les écoles chrétiennes; *Histoire de Loango, Kakongo et autres roy. d'Afrique* (de 1766 à 1773), 1776, in-12, rédigée sur les Mém. des missionnaires; *Eloge du dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1779, in-8, qui a concouru pour le prix de l'acad.; *Vie du dauphin, père de Louis XVI*, 1780, in-12; *Vie du dauphin, père de Louis XV*, 2 vol. in-8, 1783; *Histoire de Stanislas Ier, roi de Pologne*, Lyon, 1784, 2 vol. in-12; *de l'Education publique, et des moyens d'en réaliser la réforme* (projetée dans la dernière assemblée générale du clergé), 1785, in-12; le *Vie de L.-F.-G. Dorléans de La Motte, évêque d'Amiens*, 1788, in-12; *le Modèle des jeunes gens dans la Vie de Claude Le Pélétier de Sousy*, 1789, in-12; *Histoire de Madame Louise, fille de Louis XV; Histoire de Marie-Leczinska, reine de France; Histoire de Maximilien Robespierre; Louis XVI détrôné avant d'être roi; Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son S.*, Paris, 1808, 5 vol. in-8. L'édition complète des *OEuvres* de l'abbé Proyart a été pub., en 1819, par Méquignon fils aîné, en 17 v. in-8 et 17 v. in-12.

PRUDENCE (AURELIUS-PRUDENTIUS CLEMENS), poète latin et chrétien, né en Espagne, dans la province tarragonaise en 348, exerça d'abord la profession d'avocat, puis fut nommé juge, ou, selon Tillemont, gouverneur de quelques villes, prit ensuite le parti des armes, et vint à la cour d'Honorius qui le revêtit d'une charge honorable. Il paraît qu'il tomba en disgrâce, et qu'il perdit toute sa fortune, puisqu'on le retrouve, vers l'an 410, retiré en Espagne dans une solitude où il passa le reste de sa vie dans la pratique des actes de piété et la culture des lettres; mais on ignore l'époque de sa mort. Il nous apprend lui-même qu'il avait 57 ans lorsqu'il prit la résolution de ne plus exercer que sur des sujets chrétiens son talent pour la poésie. On a de lui des *cantiques*, des *hymnes*, et quelques écrits où il réfute des hérésies de son temps. Il existe un très-grand nombre d'édit. des *poésies* de Prudence, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. latina* et dans le *Bibl. mediæ et infimæ latinitatis*. Ces mêmes œuvres font partie des *Poetæ christiani*, imprimés par les Aldes, Venise, 1501-1502. Parmi les édit. postérieures au 16e S., les plus recherchées sont celle de Hanau, 1613, in-8, avec des notes de différens auteurs; celle d'Amst. (Dan. Elzevier), 1667, 1 vol. in-12, avec les notes de Nic. Heinsius; celle de Paris (*ad usum delphini*), 1687, in-4, avec les notes d'Et. Chamillart; celle de Cologne, 1701, petit in-8, faisant partie de la collection *Variorum*; enfin celle de Parme (Bodoni), 1789, 2 vol. grand in-8. On trouve la *vie* de Prudence dans les *Mémoires* de Tillemont, tome 10.

PRUDENCE (ST.), dit *le Jeune*. V. GALINDO.

PRUDENT (JOSEPH-HIPPOL.-AUGUSTIN VAUCHOT, plus connu sous le nom de père), capucin, né en Franche-Comté en 1743, mort en 1792, est auteur d'un grand nombre de *mémoires* et de *dissertations*, insérés dans le Recueil de l'acad. de Besançon, où il obtint, en 1776, le prix d'éloq. par l'*Eloge de Nicolas Perrenot, chancel. de l'empereur Charles-Quint*; celui d'histoire, en 1777, par une *Notice sur les monumens romains dont il existe des vestiges en Franche-Comté*; et celui d'agriculture par une *Dissertation* sur les causes et les caractères d'une maladie qui affligeait plusieurs vignobles de la province. Cette dissertation, impr. par ordre du gouvernement en 1778, in-8, fut vivement critiquée par l'abbé Baverel; mais elle est citée avec éloge dans le *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, édit. de 1804. On a encore du P. Prudent une *Vie de Ste Claire*, Paris, 1782, in-8, et il a laissé plusieurs ouvr. MSs.

PRUDHON (PIERRE-PAUL), peintre, membre de l'institut, né en 1760 à Cluny (Bourgogne), d'un maître maçon dont il était le 13e enfant, perdit son père étant encore en bas-âge, fut élevé gratuitement à la célèbre abbaye de sa ville natale, et les surprenantes dispositions qu'il montra de bonne heure pour les arts fixèrent l'attention des moines, qui sollicitèrent pour lui la protection de l'archev. de Mâcon, M. Moreau. Ce prélat l'envoya à l'école de dessin que tenait M. Devosges à Dijon, et les progrès du jeune homme justifièrent les espérances qu'il avait fait concevoir; mais aussi l'ardeur et la vivacité d'imaginat. dont il était doué l'engagèrent dans des écarts qui eurent sur le reste de sa vie une influence bien funeste. A peine âgé de 18 ans, et avant d'avoir remporté le prix de peinture fondé par les états de Bourgogne (prix qui lui valut la pension de Rome, où il séjourne de 1783 à 1789), il s'était épris d'une passion violente pour une femme, qui de sa maîtresse devint bientôt son épouse. Cette union mal assortie fut pour lui une source de chagrins continuels : un divorce le sépara enfin de celle dont la dissipat. et l'inconduite pensaient le condamner à végéter toujours misérable, et presque hors d'état d'élever sa nombreuse famille. Cependant l'expérience n'avait pu lui apprendre à maîtriser les mouvemens d'un cœur trop accessible aux séductions de l'amour. Une demoiselle Mayer, son élève, la fit presque aussitôt renoncer aux projets qu'il formait de vivre dans la solitude. Il contracta avec elle une liaison très-étroite; mais ses fallacieux plaisirs ne pouvaient manquer d'être empoisonnés par des regrets. Sa maîtresse mit elle-même fin à ses jours, et le chagrin qu'il en ressentit lui porta aussi le coup de la mort; il expira le 16 fév. 1823, après avoir pourvu à ce que sa dépouille fût placée au Père-Lachaise à côté de celle de sa maîtresse. M. Voyart a publié une *Notice histor. sur la vie et les ouvr. de P.-P. Prudhon*, Paris, F. Didot, 1824, in-8, avec portr.; nous y renvoyons pour plus de détails, réduits à nous borner à citer ses principales compositions : *l'Amour réduit à la raison*, et son pendant; *l'Innocence séduite par l'Amour* (gravés par Copia); le plafond du Musée représentant *Diane implorant Jupiter; le Crime poursuivi par la Justice et la Vengeance céleste*, morceau capital de l'artiste, et qui fut exposé au salon de 1808, ainsi que *l'Enlèvement de Psyché par les Zephyrs* (le prem. gravé par M. Roger, et la 2e par Muller); enfin *Zephire se balançant sur la surface des eaux* (lithographié par par M. Grevedon). La dern. inspiration de Prudhon fut celle qui a produit le superbe *Christ mourant sur la croix*, acheté depuis quelques années par le ministre de la maison du roi. On reproche avec fondement à cet artiste de l'incorrection dans le dessin, trop peu de variété dans ses airs de tête; mais ces défauts sont à quelques égards rachetés par le charme de sa composition et la beauté de son coloris.

PRUSIAS Ier, dit *le Boiteux* (χωλὸς), roi de Bithynie de 238 à 190 av. J.-C., était fils de Ziélas, mis à m. par les Gaulois. Son hist. est pleine d'incertitudes et de contradictions.

PRUSIAS II, roi de Bithynie, surnommé *Cynegos* (le chasseur), fameux par son dévouement servile au sénat romain, monta sur le trône vers l'an 190 avant J.-C., fit d'abord la guerre à Eumenès, roi de Pergame, et, secondé par Annibal, remporta plusieurs victoires sur mer et sur terre. Les Romains, alarmés de ces succès, enjoignirent à Prusias de leur livrer le célèbre général carthaginois; et le prince allait exécuter cet ordre, quand

Annibal le prévint en s'empoisonnant. La lâcheté du roi de Bithynie l'a couvert d'un opprobre éternel. A l'époque du détrônement de *Persée* et de la destruction du royaume de Macédoine, Prusias, beau-frère du roi déchu, vint à Rome se prosterner devant le sénat. Revêtu d'un costume abject, la tête rasée, il baisa le seuil de la porte, se déclarant l'affranchi de la république, saluant les sénateurs comme ses dieux sauveurs, demandant qu'on lui permît de sacrifier au Capitole, en l'honneur des succès de Rome, et qu'on voulût bien renouveler l'alliance contractée avec lui. Il finit en recommandant son fils Nicomède à la bienveillance du sénat, et ses demandes furent accueillies après une nouvelle guerre contre Attale, successeur d'Eumenès sur le trône de Pergame, et dans laquelle ce prince eut recours aux Romains, qui lui firent restituer ses états, envahis par les Bithyniens. Prusias, chassé de son palais et réfugié dans un temple, y périt sous les coups de son fils Nicomède, s'il faut en croire les historiens Diodore de Sicile, Justin, Appien et Zonaras.

PRUSSE (la), long-temps habitée par des peuples idolâtres, fut conquise en 1283 par les chevaliers teutoniques, qui s'y établirent en souverains. Un grand-maître de cet ordre religieux et militaire, Albert de Brandebourg, eut l'adresse et le bonheur, au commencement du 16e S., de faire passer le pouvoir suprême de son ordre dans sa maison. Cette maison, d'où sont sortis les rois de Prusse, était celle de Hohen-Zollern, qui avait été investie, en 1417, de l'électorat de Brandebourg par l'empereur Sigismond, et qui plus tard, du temps d'Albert-l'Achille, s'était divisée en 2 branches, les électeurs de Brandebourg et les ducs de Prusse. Albert de Brandebourg, petit-fils d'Albert-l'Achille, profitant de la position avantageuse où le plaçaient sa haute dignité et la fermentation produite dans tout le Nord par les principes de Luther, traita directement avec les Polonais, en 1525, pour cette partie de la Prusse, qui reconnaissait les lois des chevaliers, et obtint qu'elle lui fût concédée, pour lui et pour ses descendans, à titre de *duché séculier*, sous condition pourtant d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Cet hommage ayant été rendu en 1569 par Joachim II, électeur de Brandebourg et cousin d'Albert, le premier duc de Prusse, conjointement avec Albert-Frédéric, fils de ce prince, ce fut là le premier fondement des droits que les électeurs de Brandebourg ont eu sur la Prusse. Albert-Frédéric étant mort sans enfans, les deux branches se réunirent en une seule dans la personne de Sigismond, électeur de Brandebourg, qui se déclara vassal et tributaire de la Pologne. Mais son petit-fils, Frédéric-Guillaume, dit le *Grand-Electeur*, mettant à profit la position fâcheuse des Polonais, leur arracha un traité (1656) par lequel il se trouvait affranchi de l'assujettissement de l'hommage, et se fit reconnaître en 1662 duc souverain et indépendant. Il fut convenu seulement que, si la branche électorale de Brandebourg venait à manquer, la Pologne rentrerait dans ses anciens droits sur la Prusse, qui serait alors possédée en fief par les branches cadettes de Brandebourg : mais le sort en avait ordonné autrement. L'empereur Léopold érigea le duché de Prusse en royaume, en 1701, en faveur de Frédéric Ier, dont les armes ne lui avaient pas été inutiles. La Pologne ne consentit au nouveau titre donné à Frédéric qu'à condition que ses droits demeureraient les mêmes, et le roi de Prusse ne fut reconnu en cette qualité par les puissances de l'Europe qu'en 1713. La Prusse n'était encore qu'un vaste désert. Elle fut défrichée, repeuplée et embellie sous son second roi, Frédéric-Guillaume Ier. Son fils, Frédéric II, l'un des plus grands hommes qu'on ait vus sur le trône, étendit ses états par des conquêtes, leur donna des lois, et les enrichit par le commerce. Il eut pour successeur son neveu, Frédéric-Guillaume II, qui commit bien des fautes, notamment celle de se déclarer le chef de la coalition, qui espérait rétablir en France le pouvoir absolu, et y détruire le nouvel ordre de choses fondé par la révolution. Enfin fut appelé au trône, par les droits de sa naissance, Frédéric-Guill. III, qui règne encore en Prusse, mais dont les états ont été resserrés ou agrandis au gré de la conquête. Le traité de Tilsitt, signé le 8 juillet 1807, lui enleva la moitié de son territoire, qu'il ne recouvra que par le traité de Paris, signé le 30 mai 1814. La Prusse eut en outre par ce traité une partie des états du roi de Saxe, et, sur les deux rives du Rhin, les duchés de Berg et de Westphalie, une partie de celui de Nassau, les principautés de Siegen et de Corvey, le comté de Dortmund, les ci-devant départ. franç. de Rhin et Moselle, de la Roer, une partie de ceux de la Sarre et de l'Ourthe. Le roy. de Prusse a dès-lors été divisée en 5 gr. dép. milit. : 1° Province de Magdebourg et duché de Saxe ; 2° Marches et Poméranie ; 3° Prusse proprem. dite ; 4° Silésie et grand-duché de Posen ; 5° Grand-duché du Bas-Rhin.

PRUSSE. V. Henri et Wilhelmine.

PRYCE (William), médecin anglais, né à Cornouailles, mort vers la fin du dernier siècle, a complété les travaux de son compatriote Borlase (*v.* ce nom), par la composition de deux ouvrages importans. L'un est la minéralogie de sa province, *Mineralogia cornubiensis*, Londres, 1778, in-fol. ; et l'autre, une *Gramm.* et un *Vocabul.* de la langue de ce pays, 1790, in-4.

PRYNNE (William), jurisconsulte anglais et l'un des plus infatigables écrivains qu'on puisse citer, né à Swanswick, près de Bath, en 1600, embrassa avec ardeur le parti des puritains, et s'éleva avec tant de violence contre le papisme et l'arminianisme, qu'il fut cité en 1633 devant la *Chambre étoilée*, condamné à payer une amende de 5,000 liv., à être attaché au pilori en deux endroits différens, en perdant une oreille à chaque station, et à une prison perpétuelle. Il subit cette odieuse sentence avec courage ; mais sa haine contre ses persécuteurs s'exhala par de nouveaux pamphlets, et l'on prétend qu'un second arrêt le condamna à être marqué sur chaque joue des lettres S. L., comme libelliste schismatique. Après plusieurs années passées dans les fers, Prynne recouvra enfin sa liberté en 1640, fut élu membre du parlement, et déploya tout son zèle pour l'établissement du presbytérianisme ; mais son intérêt s'étant tourné ensuite vers le parti vaincu, il prononça un discours en faveur du roi, dont il voulait faire agréer les propositions, et alla expier dans un cachot sa généreuse opposition. Incapable de fléchir, même au sein de la captivité, il eut la hardiesse de braver Cromwell, et de publier contre lui et les siens divers écrits, qui firent resserrer ses chaînes. Enfin la restauration le rendit à la liberté. Il fut nommé gardien des archives de la Tour de Londres, et m. à Lincoln's-Inn en 1669. On a de cet écrivain 40 vol. in-f. et in-8 ; mais ce grand nombre d'ouvrages, où le défaut de jugement se fait souvent remarquer, n'aurait point sauvé son nom de l'oubli, s'il ne l'eût signalé par son dévouement, ses souffrances et son courage. Ses écrits les moins inconnus sont : *exact chronological Vindication*, etc., Londres, 1666-68, 3 vol. in-f., rare ; *Observ. sur la 4e part. des Institutes des lois angl.*, par Coke, in-fol. ; *Writs* ou *Edits parlementaires*, 4 vol. in-4, et une édition améliorée de l'*Abrégé des archives de la Tour* de sir Rob. Cotton, in-fol.

PRZYBILSKI, professeur de littérat. ancienne à l'université de Cracovie, dans le 18e S., a donné des traduct. (en polonais) des *poésies* d'Hésiode, et de plusieurs ouvrages anglais. Il a aussi publié une *Dissert. sur l'excellence et l'utilité de la chirurgie*, pour laquelle Stanislas-Auguste lui donna une médaille d'or.

PSALMANAZAR (George) est le nom supposé

d'un écrivain qui avilit la première partie de sa vie par la bassesse de ses actions, et qui ennoblit l'autre par l'utilité de ses travaux. Voici ce qu'il nous apprend lui-même dans les *mém.* qu'il a laissés. Il déclare que, par respect pour ses parens, il a voulu dérober à la postérité son véritable nom et le lieu de sa naissance. L'un et l'autre n'ont point été découverts, et ne le seront probablement jamais. Né en 1679 dans le midi de la France, il reçut une éducat. distinguée; mais, loin d'en faire usage, il rampa successivem. dans les condit. les plus abject., prit le masque du mensonge et de l'hypocrisie pour jouer tour à tour, dans div. contrées de l'Europe, le rôle d'un jeune catholique persécuté par un père protestant, celui d'un Irlandais poursuivi par ses compatriotes, et enfin celui d'un Japonais converti au christianisme. Pour accréditer cette dernière fable, il imagina un alphabet, une grammaire, une nouvelle religion, s'habitua à écrire dans les caractères qu'il avait inventés, publia à Londres une *Relation de l'île de Formose*, où il prétendait être né, et cette relation, regardée comme authentique, réussit à tel point qu'elle eut un grand nombre d'éditions, et fut traduite dans plus. langues. L'auteur, devenu l'objet d'un intérêt presque général, fut comblé de bienfaits, et vécut long-temps encore du fruit de ses impostures. Mais, arrivé à l'âge de 32 ans, la lecture de quelques livres religieux lui ouvrit enfin les yeux sur sa coupable conduite. Atteint par la honte et le remords, il s'attacha de bonne foi à la religion, et une nouvelle carrière s'ouvrit devant lui. Ce fut alors qu'il devint l'un des principaux collaborateurs de l'*Hist. univ.*, publiée en Angleterre, à laquelle il a fourni la plus grande partie de l'histoire anc. Il consacra le reste de ses jours à ce grand ouvrage, et m. à Londres en 1763. Ses *Mémoires*, qu'il avait écrits à l'âge de 73 ans, pour être publiés après sa mort, ont paru à Londres sous le titre de *Mém. de****, *communém. connu sous le nom de George Psalmanazar* (en anglais), 1764, in-8. Ce livre a été publié par mistress Sarah Rewalling, à qui l'auteur légua tout ce qu'il possédait, et qu'il appelle, dans son testam., son amie.

PSAMMENITE, roi d'Egypte, fils d'Amasis, succéda à ce prince en l'an 525 avant J.-C., et eut d'abord à soutenir la guerre que Cambyse avait déclarée à son père. Après avoir été complètement défait dans une bataille sanglante, livrée sur la branche du Nil dite Pelusiaque, il se réfugia dans Memphis, y fut assiégé et fait prisonn.; mais le monarq. vainqueur, touché de sa résignation, le traita avec honneur, et l'envoya ensuite à Suze avec six mille Egyptiens captifs. Accusé plus tard d'avoir tenté de faire soulever les Egyptiens, on lui fit boire du sang de taureau, et il en m. Il n'avait régné que six mois.

PSAMMIS, roi d'Egypte, appelé aussi, par Jules Africain et par Eusèbe, *Psammutis*, fils de Necos ou Néchao II, monta sur le trône en l'an 599 av. J.-C., et m. dans une expédit. contre les Ethiopiens en l'an 594.

PSAMMITIQUE, roi d'Egypte, monta sur le trône en l'an 667 avant J.-C., et fut obligé d'abord de partager le pouvoir avec onze autres rois. C'est cette espèce de gouvernement que les Grecs ont désignée par le nom de *dodecarchie*, et qui dura pendant 15 ans. Psammitique régnait sur les contrées marécageuses et maritimes qui terminent l'Egypte du côté du Nord. Le commerce actif que ses sujets faisaient avec les Grecs et les Phéniciens lui ayant procuré de grands avantages, et l'ayant mis en relation avec beaucoup de princes et de peuples étrangers, il fit venir des troupes mercenaires de l'Arabie, engagea beaucoup de Grecs de l'Asie-Mineure à son service, et se trouva en état de résister à ses collègues, qui avaient pris les armes contre lui. Il les vainquit. Plusieurs périrent dans la bataille; les autres se retirèrent dans la Lybie, renoncèrent à leurs états, et Psammitique devint ainsi seul souverain de l'Egypte. Il céda aux Grecs, ses auxiliaires, des terres et des habitations sur les rives du Nil, auprès de Bubaste, sur la branche pelusiaque, montra, en toute occasion, une extrême partialité envers les étrangers qui l'avaient si bien servi, s'occupa d'embellir Memphis de plusieurs beaux monumens, fit long-temps la guerre en Syrie, empêcha les Scythes de porter leurs armes en Egypte, et m., après un règne de 54 ans, vers l'an 614 av. J.-C. — PSAMMITIQUE II, descendant du précéd., régnait en Egypte en l'an 400 avant J.-C., mais seulement comme vassal du roi de Perse. Vers cette époque, Tamus, satrape de l'Ionie, se réfugia en Egypte avec sa flotte et ses trésors, redoutant la vengeance d'Artaxerce, parce qu'il avait pris part à la révolte de Cyrus-le-Jeune, frère de ce monarque persan. Les richesses de Tamus tentèrent la cupidité de Psammitique, qui fit périr le satrape avec toute sa famille, pour s'emparer de tout ce qu'il possédait. C'est là tout ce qu'on sait de ce roi d'Egypte. — Aristote nous a conservé le souvenir d'un autre PSAMMITIQUE, fils de Gordius ou Gorgias, frère de Périandre, tyran de Corinthe. On croit que Psammitique Ier, qui, selon Diodore de Sicile, avait fait élever ses enfans à la manière des Grecs, avait bien pu donner une de ses filles au frère de Périandre, et que c'est à cette circonstance, assez vraisemblable, que le fils de Gordius ou Gorgias aurait dû le nom de Psammitique, celui de son aïeul maternel, comme on le pratiquait assez souvent chez les Grecs.

PSAMMUTHIS, roi d'Egypte, 3e de la 1re dynastie mendésienne, succéda, en l'an 380 av. J.-C., à Achoris, dont il était sans doute le fils, et ne régna qu'un an. C'est tout ce que l'on sait de lui.

PSAUME (NICOLAS), en latin *Psalmeus*, savant prélat, né en 1518 à Chaumont-sur-Aire, dans le Barrois, se signala par son éloquence au concile de Trente, dans les années 1550 et 1562, fut nommé évêque de Verdun par le cardinal de Lorraine, déploya un grand zèle pour préserver son diocèse de l'hérésie, et m. en 1575 dans sa ville épiscopale, emportant avec lui les regrets de tous les habitans. Outre divers écrits religieux, dont on trouvera la liste dans la *vie* de l'auteur, par Roussel, insérée dans l'*Hist. de Verdun*, on lui doit un *Journ.* des opérations du concile de Trente, qui a été publié par Hugo, abbé d'Estival, dans son recueil intitulé : *sacra antiquitatis Monumenta*.

PSELLUS (MICHEL), le plus célèbre et le plus fécond des écriv. grecs du 11e S., était né à Constantinople d'une famille patricienne. Il étudia la philosophie, la théologie, les mathématiques, la médec., et contribua beaucoup, par son exemple, à ranimer le goût des lettres et des sciences parmi ses compatriotes. L'emp. Michel *Stratiotique* le fit sénateur et le députa vers Isaac Comnène, que le choix de l'armée appelait au trône de l'Orient en 1057. Psellus conserva la faveur de ce dern. prince et celle de Constantin Ducas, qui lui confia l'éducation de son fils Michel, surn. depuis *Parapinace*. Devenu le principal conseill. de ce prince lorsqu'il monta sur le trône en 1071, il fut dépouillé de ses biens sous le règne de Nicéphore Botoniate, et relégué dans un monastère, où il m. vers 1079. On a de lui un gr. nombre d'écrits dont Fabricius donne les titres dans le t. 5 de la *Bibliotheca græca*. Nous nous bornerons à indiquer les suiv. : *Paraphrasis in Aristotelis librum περὶ Ἑρμηνείας (de Interpretatione)*, en grec, Venise, 1503, in-folio, à la suite du *Comment.* d'Ammonius sur le même ouvrage; *Commentarii in octo libros Aristotelis de physicâ auscultatione*, ib., 1554, in-fol. (ce n'est qu'une traduct. par J.-B. Camozi : le texte grec est encore inédit); *de lapidum Virtutibus*, grec et lat., Toulouse, 1615, in-8; Leyde, 1745, in-8; *de victús*

Ratione, *deque Facultatibus et succi Qualitate*, *lib. duo*, trad. souv. réimp. dans le 16ᵉ S. : le texte est encore inédit ; *de quatuor mathem. scientiis*, *arithmeticâ*, *musicâ*, *geometriâ et astronomiâ*, *Compendium*, en grec, Venise, 1532, in-8 ; nouv. édition, par G. Xilander, sous ce titre : *Perspicuus Liber de quatuor mathemat. scientiis*, avec une version lat., Bâle, 1556, in-8 ; *de omnivariâ Doctrinâ*, *capita et quæstiones ac responsiones* 193 *complectens*, pub. par Fabricius, avec une version lat., dans le t. 5 de la *Biblioth. græca* ; *de operatione dæmonum Dialogus*, grec et latin, Paris, 1615, in-8 ; *Expositio* (*metrica*) *in Canticum Canticorum*, pub. par Meursius, avec des *notes*, dans un recueil d'autres écrits sur le même cantique, Leyde, 1617, in-4 ; *Iambi in vitia et virtutes* ; *anagoge in Tantalum et Cyrcen*, *et Allegoria de sphinge*, grec et latin, Bâle, 1544, in-8 ; *Synopsis legum versibus iambicis et politicis gr.*, *cum notis et versione latinâ F. Bosquet*, Paris, 1632, in-8. Allatius a recueilli, dans le chap. 30 de son traité *de Psellis et eorum scriptis Diatriba*, tous les éloges prodigués à cet écrivain, qui a bien perdu de son ancienne réputation.

PSINACHES, roi d'Egypte, 6ᵉ de la 3ᵉ dynastie des Tanites, success. d'Osochor, régna 9 ans, depuis 1021 jusqu'à 1013 av. J.-C., et eut pour successeur Psusennès II.

PSUSENNES Iᵉʳ, roi d'Egypte, 2ᵉ de la 21ᵉ dynastie, success. de Smendès (le même qu'Osymandias), régna pendant 40 ans, depuis 1077 jusqu'à 1037 av. J.-C., et eut pour succ. Nephercherès II. — PSUSENNÈS II, 7ᵉ et dern. roi de la même dynastie, régna 35 ans, et fut remplacé en 979 avant J.-C. par Sesonchosis (le même que le Sesac de la Bible), fondateur de la dynastie des Bubastites.

PSYCHÉ (mythol.) était une jeune fille d'une si rare beauté que l'Amour même en fut épris et voulut l'épouser. Elle fut exposée par ses parens, d'après un oracle d'Apollon, sur une haute montagne au bord d'un précipice. On l'avait parée de vêtem. funéraires, et l'on croyait qu'elle devait être livrée aux fureurs d'un monstre inconnu. Mais à peine amenée sur le lieu où elle devait attendre son sort, elle fut enlevée par Zéphire, qui la transporta dans un palais brillant d'or, et entouré de jardins magnifiques. Là, elle était servie à souhait par des personnes invisibles. L'Amour venait le visiter pendant la nuit et la quittait avant le jour, en lui recommandant de ne pas chercher à le connaître. Elle se résigna d'abord et obéit; mais une nuit, emportée par sa curiosité, elle alluma une lampe, et découvrit que son époux n'était autre que l'Amour même. Malheureusement une goutte d'huile tomba sur lui et le réveilla. Il s'enfuit aussitôt, non sans avoir reproché à Psyché son indiscrét. Psyché, pour le retrouver, eut recours à Vénus. Elle ne pouvait plus mal s'adresser, car Vénus la soumit à plusieurs épreuves pénibles. L'Amour se crut trop vengé, et obtint de Jupiter la permission de prendre pour épouse la belle Psyché, qui fut mise au nombre des déesses, et qui donne le jour à la Volupté. Comme le nom de Psyché est celui de l'âme (ψυχη) chez les Grecs, il serait facile de trouver dans cette fable une piquante allégorie et une leçon. En effet, cette jeune fille, qui voit tout son bonheur s'évanouir pour avoir voulu en connaître l'aut., n'a-t-elle pas été imaginée pour nous avertir que l'amour ne vit que de mystère et d'illusion, et que des amans doivent redouter, comme l'a dit un poète,

. . . . . Le coup d'œil hasardeux
D'un examen fatal à tous les deux.

PSYCHRESTUS (JACQUES), médecin grec du 5ᵉ S., né à Alexandrie d'une famille originaire de Damas, apprit l'art de guérir sous Hesichyus, devint prem. méd. de l'emp. Léon, et excita au dernier point l'admiration de la multitude par la certitude de son pronostic et par le succès de ses cures. On ne connaît aucun écrit de Psychrestus ; mais on sait que ses contemporains eurent son nom en vénération, et lui consacrèrent des monum. comme à un autre Esculape.

PTOLÉMÉE Iᵉʳ, surn. *Soter*, l'un des compagnons d'Alexandre-le-Grand et le fondateur d'une nouvelle monarchie en Egypte, naquit vers l'an 360 av. J.-C., dans l'Eordée, province de la Mygdonie, qui faisait partie de la Macédoine. Il passait pour être fils de Philippe, et par conséquent frère d'Alexandre ; mais il ne reconnut jamais d'autre père que Lagus, le mari de sa mère : aussi tous ses descendans sont connus sous le nom de *Lagides*. Il fut élevé avec le jeune Alexandre, dont il embrassa le parti avec ardeur, lorsque ce prince se brouilla avec le roi de Macédoine à l'occasion de la reine Olympias. Le fils de Philippe, à peine monté sur le trône (l'an 337 av. J.-C.), s'empressa de témoigner sa reconnaissance à Ptolémée, qui continua à le servir fidèlement, le suivit dans toutes ses expéditions, et lui sauva même la vie lors de la prise de la ville des Oxydraques. Après la mort de son maître (l'an 324 av. J.-C.), il songea à s'assurer une part des vastes conquêtes auxquelles il avait puissamment contribué. Il proposa même de partager l'empire. Son avis ne fut pas adopté, et l'on arrêta qu'Arrhidée, fils naturel de Philippe, serait reconnu roi à la condition de prendre le nom de Philippe, encore cher aux Macédoniens, et de partager la couronne avec Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine, et le prince qui pourrait naître de Roxane, femme aussi du conquérant. On confia la tutelle des rois à Perdiccas, et l'on procéda bientôt après au partage des provinces. Ptolémée obtint l'Egypte avec la Libye, ainsi que plus. parties de l'Arabie et de la Syrie limitrophes de l'Egypte. Le prem. soin du nouveau gouverneur fut de s'attacher les cœurs des peuples confiés à son zèle, et il eut bientôt lieu de s'applaudir de cette sage conduite ; car Perdiccas, qui tenta par de secrètes manœuvres de le dépouiller de son gouvernem., et qui en vint ensuite à une rupture ouverte, échoua dans toutes ses entreprises, et fut même assassiné (l'an 322 av. J.-C.) par ses soldats, dont Ptolémée sut grossir son armée. N'ayant plus dès-lors rien à craindre pour les provinces qui lui étaient échues, il voulut y en ajouter d'autres. Déjà il avait profité des dissensions civiles de Cyrène pour placer cette ville sous sa dépendance. Il se rendit maître de la Phénicie et de la Judée, pendant que son lieutenant Nicanor s'emparait de la Syrie. Cependant il évita, autant qu'il put, de prendre une part active aux guerres par lesquelles les success. du héros macédonien ensanglantaient l'Asie et l'Europe, et il aima mieux s'occuper d'embellir et de fortifier ses états. Mais il fut forcé, par l'ambition d'Antigone, d'entrer dans une ligue avec Seleucus, Cassandre et Lysimaque. Il obtint avec eux quelq. avantages ; mais il perdit quelques-unes de ses possessions en Phénicie et en Syrie, qui lui furent enlevées par Démétrius, fils d'Antigone. Il fit de grands armemens pour les reprendre (l'an 312), et, après une victoire signalée, s'empara effectivement de Sidon, de Tyr, de la Phénicie tout entière et de la plus grande partie de la Syrie. Mais Démétrius reçut des renforts, et la face des affaires changea complètement. Ptolémée prit le parti que lui dictait la prudence : il se retira en Egypte, disposé à s'y défendre. L'on ne vint point l'y chercher ; il résolut alors de se diriger encore une fois sur l'Asie-Mineure ; mais Démétrius le força de repasser la mer. Enfin une paix fut conclue, qui remplissait également les vœux de toutes les parties belligérantes. Elle fut pourtant de courte durée. Ptolémée donna le premier le signal de la guerre l'an 310. Il s'assura, par une ruse indigne de son grand cœur, la paisible

possession de l'île de Cypre. L'année suivante, il se mit en mer avec des forces imposantes, et soumit plusieurs villes de l'Asie-Mineure et de la Grèce; mais une révolte le força de rentrer en Egypte. L'an 307, Démétrius, après avoir chassé des villes grecques les garnisons qu'y avait laissées le gouverneur de l'Egypte, s'empare de plusieurs places de l'île de Cypre, et de Salamine même, après avoir remporté, en vue de cette île, la plus brillante victoire navale. Ce fut alors qu'Antigone, assuré d'être invincible avec un tel fils, osa prendre le titre de roi. Ptolémée en fit autant (l'an 307) pour montrer que l'échec qu'il venait d'essuyer en personne ne l'avait point découragé. Il y avait 17 ans qu'il régnait sur l'Egypte, dont il passait pour être seulement le gouverneur. Cet exemple trouva des imitateurs. L'année suivante, le nouveau roi d'Egypte se vit attaqué dans ses propres états par terre et par mer: Antigone et Démétrius songeaient à profiter de la victoire de Salamine. Mais leur rival sut se défendre, et fut d'ailleurs secouru par l'inondation du Nil. La guerre fut reprise, et continuée entre eux comme entre tous les successeurs d'Alexandre, mais avec une mollesse qui ne promettait pas de grands résultats. A la fin, les prétentions d'Antigone armèrent contre lui Lysimaque, Cassandre, Seleucus et Ptolémée (l'an 302). Une bataille décisive, livrée l'année suivante dans les plaines d'Ipsus, en Phrygie, fixa sans retour les destinées des successeurs d'Alexandre. Antigone y périt, et Démétrius se retira dans Ephèse, avec quelques débris de sa formidable puissance. Les vainqueurs se brouillèrent quand il fallut partager les provinces conquises. Seleucus étant passé dans le parti de Démétrius, Ptolémée s'unit avec Lysimaque, et reconquit une portion de l'île de Cypre, la plus grande partie de la Phénicie, et les autres provinces qui lui avaient appartenu autrefois en Syrie. Cependant la paix ne tarda pas à être conclue entre le roi d'Egypte et Démétrius. Elle fut troublée plus d'une fois par le caractère remuant de ce dernier, qui la viola enfin ouvertement, et, malgré quelques succès, se vit enlever successivem. toutes ses possessions sur les côtes de la Phénicie et de l'Asie-Mineure. Depuis lors Ptolémée cessa de prendre part aux évènemens qui agitaient encore le monde; mais c'est sans doute à cette époque qu'il termina les palais, les temples et les autres beaux édifices d'Alexandrie. Parvenu à un âge très avancé, il s'occupa de régler sa succession. Il donna la préférence, sur tous ses enfans, à l'aîné de ceux qu'il avait eus de Bérénice, Ptolémée, surnommé depuis *Philadelphe*. Non content de l'avoir désigné pour son héritier, il voulut l'installer lui-même sur le trône de son vivant, et en descendit pour lui faire place l'an 285 avant J.-C. Il ne survécut que deux ans à son abdication, et m. l'an 283 av. J.-C., âgé d'environ 80 ans. Sous son règne, les savans et les philos. abordèrent de tous les côtés en Egypte: l'accueil qu'il leur fit et le musée qu'il fonda donnèrent naissance à cette école d'Alexandrie, qui eut une si grande influence sur les sciences et sur les lettres.

PTOLÉMÉE II, surn. *Philadelphe*, né dans l'île de Cos, vers l'an 309 av. J.-C., avait environ 24 ans, quand son père, Ptolémée-Soter, lui céda la couronne d'Egypte, qu'il posséda 38 ans, 2 ans pendant la vie de son père, et 36 seul. Ses années royales comptèrent du 2 nov. 285 av. J.-C. au 24 octobre 247. Il n'eut point les vertus guerrières de son prédécesseur; mais ce fut, sans doute, un bonheur pour l'Egypte. On ne voit pas qu'il ait pris souvent part aux divisions et aux guerres des successeurs d'Alexandre; et quand il y fut entraîné malgré lui, il confia la conduite de ses armées à ses généraux. Toutefois il sut maintenir la monarchie égyptienne dans le haut rang politique qu'elle devait à son fondateur, et il la fit jouir d'une prospérité que rien n'altéra. Il protégea les lettres et les sciences, voulut enrichir la bibliothèque d'Alexandrie fondée par son père, et n'épargna ni les recherches ni les dépenses pour y réunir une immense quantité de monumens littéraires, qu'il fit acheter ou copier dans les pays les plus éloignés. Ce fut alors, si l'on en croit une tradition très-ancienne et très-répandue, que fut exécutée la prem. version des livres saints en langue grecque. Ce récit paraîtra assez vraisemblable si l'on réfléchit que, dès l'époque de la fondation d'Alexandrie, les Juifs vinrent en gr. nombre s'établir dans cette ville, qu'ils y obtinrent de grands priviléges sous Ptolémée-Soter, qu'ils s'y multiplièrent beaucoup, et que probablement la langue grecque leur était devenue plus familière que celle de leurs ancêtres. Parmi la foule des poètes, des savans et des philosophes qui furent attirés à la cour du roi d'Egypte par ses bienfaits, on voyait Straton de Lampsaque, Théocrite de Syracuse, Callimaque, Lycophron de Chalcis et le fameux critique Zoïle. Pour ouvrir de nouveaux débouchés au commerce, Ptolémée fit rétablir le canal qui, sous les anciens rois, unissait le golfe Arabique avec la Méditerranée, employa ses navires à faire des voyages de découvertes et des courses lointaines, et couvrit de colonies toute la côte occidentale du golfe Arabique et de la mer Erythrée. Plusieurs villes d'ailleurs s'élevèrent par ses ordres sur tous les points du royaume, et reçurent de lui les noms de *Bérénice* et d'*Arsinoé*: c'étaient ceux de sa mère et de sa sœur bien-aimée, dont il fit sa femme. La reconnaissance publique décora d'autres villes des noms de *Ptolémaïs* et de *Philadelphie*. Il y eut cependant plusieurs conspirat. sous son règne; mais elles ne furent suivies d'aucun résultat.

PTOLÉMÉE III, surn. *Evergètes* (le bienfaisant), fils et successeur du précéd., était âgé d'environ 36 ans quand il monta sur le trône: ses années royales comptèrent de l'an 247 av. J.-C. à l'an 222 ou 221, qui marque le commencem. du règne de Ptolémée-Philopator, son fils. A peine maître de la couronne, il fut engagé dans une guerre longue et opiniâtre contre le roi de Syrie Seleucus, dit *Callinicus*. Il croyait marcher au secours de sa sœur Bérénice, qui déjà avait péri victime de l'ambition du prince syrien. Quoique déçu dans son espoir, le roi d'Egypte n'eut pas lieu de se repentir d'avoir pris les armes; il soumit la Cilicie, l'Ionie, la Pamphylie et toute l'Asie-Mineure; puis, passant l'Euphrate, il conquit la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane et la Médie: enfin, sans les troubles qui le forcèrent de revenir dans son royaume, il aurait achevé la ruine de son ennemi. Celui-ci répara pendant ce temps-là ses affaires, et voulut recommencer la lutte; mais il fut vaincu encore une fois, et n'eut d'autre ressource que de former une ligue avec son frère Antiochus, surn. *Hierax*, qui avait combattu contre lui pour les Egyptiens. Cette ligue eut pour résultat immédiat de faire signer à Ptolémée une trêve de dix années; mais les deux frères s'étant brouillés de nouveau, il profita de leurs sanglans débats pour ordonner plus. incursions dans la Syrie, et jusque dans la Mésopotamie, tandis qu'il maintenait l'Egypte dans une parfaite tranquillité, et qu'il se livrait en paix à tous les plaisirs. On ne peut le regarder toutefois comme un prince sans énergie et sans talent. Il conserva à la cour d'Alexandrie toute sa splendeur; il protégea les lettres et les sciences et ceux qui les cultivaient; il s'occupa de conserver et d'entretenir les établissemens commerciaux et militaires que son père avait fondés sur les côtes de la mer Erythrée; en un mot, il fut le dernier de sa race qui se montra digne de régner. Voulant conserver l'influence que les rois ses prédécesseurs avaient eue dans la Grèce européenne, il se déclara d'abord le protecteur de la ligue des Achéens, puis de Cléomènes, roi de Lacédémone, qu'il accueillit dans son mal-

heur, et qu'il eût, sans doute, aidé à recouvrer ses états, si la mort ne l'eût empêché de secourir ce prince, qu'il estimait.

PTOLÉMÉE IV, surn. *Philopator*, fils et successeur du précéd., occupa le trône pend. 17 ans : ses années royales comptèrent de l'an 222 ou 221 à l'an 205 av. J.-C., époque du règne de Ptolémée-Epiphanes, son successeur. Le ministre Sosibius, pour conserver sous lui toute l'influence dont il avait joui sous le règne d'Evergètes, l'éloigna des affaires, et entretint son goût déjà très-prononcé pour la débauche. Le roi sacrifia successivement à l'ambition de ce ministre son frère Magas et sa mère Bérénice. Plus tard, lorsque le malheureux roi de Sparte, Cléomènes, après avoir long-temps compté sur de vaines promesses de secours, se fut donné la mort, non sans avoir cherché à se venger de la mauvaise foi du prince égyptien, celui-ci insulta son cadavre, et fit ensuite égorger la mère, la femme et les enfans de l'homme auquel il avait donné l'hospitalité. Antiochus-le-Grand crut le moment favorable pour venger les affronts faits à ses prédécesseurs, les rois de Syrie, par les Ptolémée, et prit les armes. Il ne réussit point dans sa première tentative ; mais une seconde expédition fut plus heureuse. De deux lieutenans de Philopator, l'un passa dans les rangs ennemis, l'autre fut battu complètement. Le lâche roi d'Egypte, pend. ce temps, ne songeait qu'à ses honteuses voluptés. Ses ministres, Agathoclès et Sosibius, furent assez adroits pour amuser Antiochus par des négociations trompeuses pendant qu'ils faisaient d'immenses préparatifs de guerre. Enfin, il fallut en venir encore aux mains, et ils furent vaincus. L'an 216 avant J.-C., Ptolémée consentit avec peine à se montrer à la tête de son armée ; mais ce fut pour se retirer d'un combat décisif à l'approche du danger. La victoire néanmoins le favorisa, et fit rentrer rapidement sous sa puissance les villes de la Palestine, de la Phénicie et de la Célésyrie, qui lui avaient été enlevées. Il se hâta de retourner à Alexandrie pour s'y replonger dans la débauche. Dès-lors il cessa de s'occuper des évènemens qui se passaient autour de lui : il ne donna plus signe d'existence, si ce n'est par quelques cruautés. Il persécuta les Juifs, parce qu'à son passage à Jérusalem, en revenant de son expédition, il n'avait pas été admis dans le *saint des saints* : il fit périr sa femme Arsinoé, qui était aussi sa sœur, pour complaire à une indigne maîtresse et pour se débarrasser d'un censeur incommode. Il m. lui-même de maladie l'an 205 avant J.-C., n'étant encore qu'à la fleur de son âge.

PTOLÉMÉE V, surnommé *Epiphanes*, fils et success du précédent, monta sur le trône d'Egypte à l'âge d'environ 5 ans, et régna 24 ans. Ses années royales comptèrent de 205 à 181 av. J.-C., prem. année de Ptolémée *Philometor*. Le vieux Sosibius conserva la principale part dans l'administration des affaires, et Agathoclès eut la tutelle du jeune prince ; mais cet indigne tuteur eut bientôt mérité la haine générale, et l'on fut obligé d'accorder à la vengeance publique sa mort et celle de sa sœur Agathoclée, l'infâme maîtresse du dernier roi. Tlépolème, jeune homme qui avait été l'un des chefs de cette révolution, et qui se trouva porté par elle à la tête du gouvernement, ne tarda pas à se brouiller avec Sosibius, qu'il parvint à supplanter ; mais il fut supplanté à son tour. On pense bien qu'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, sut profiter de ces divisions. Il enleva à l'Egypte, tant par lui que par ses lieutenans, un grand nombre de places importantes. Cependant, comme il se proposait d'attaquer les Romains, il fit la paix avec Aristoménès, le nouveau ministre de Ptolémée. L'Egypte n'en fut pas plus heureuse : des révoltes, des conspirations troublèrent son repos, et la vie même du jeune roi fut menacée. Bientôt la défaite et la mort d'Antiochus débarrassa Ptolémée de la crainte des guerres étrangères ; mais il brouilla tout dans l'intérieur de son royaume, par son insouciance, sa tyrannie et sa cruauté. Il vit éclater de toutes parts des rebellions sérieuses et ne les apaisa qu'à force de sang. Enfin, il fut empoisonné par les grands de sa cour : il était alors âgé de 28 ans.

PTOLÉMÉE VI, surnommé *Philométor*, fils et successeur du précéd., était âgé de 5 ans environ, quand il monta sur le trône. Ses années royales comptèrent de 181 à 146 av. J.-C. Sa minorité, grâce à la prudence de sa mère, Cléopâtre de Syrie, ne fut pas très-orageuse. Il venait de prendre les rênes du gouvernem., lorsqu'il vit ses possessions hors de l'Égypte, et l'Egypte même, envahies par Antiochus Épiphanes, roi de Syrie. Ce prince, dont il fut alors le prisonnier, le traita avec beaucoup d'égards ; mais, pend. ce temps, les Alexandrins se donnaient un nouveau roi, Ptolémée, surnommé Evergètes, frère de Philométor. Une révolte des Juifs ayant forcé Antiochus de retourner en Asie, les deux frères, compétiteurs au trône d'Egypte, consentirent à le partager. Les années de ce double règne datèrent de 170 av. J.-C., la douzième année de Philométor répondant à la première d'Evergètes. Les Ptolémées auraient eu de la peine à résister à Antiochus ; mais les Romains intervinrent comme médiateurs dans cette querelle, et firent restituer l'île de Cypre aux Egyptiens, qui furent obligés de renoncer, en faveur du roi de Syrie, à leurs prétentions sur les provinces asiatiques. Les deux frères, débarrassés ainsi de l'ennemi commun, ne tardèrent pas à se brouiller. On ignore les détails de la guerre qu'ils se firent : on sait seulement qu'Evergètes fut contraint de quitter l'Egypte, et d'aller à Rome implorer la protection du sénat, vers l'an 164 av. J.-C. A partir de cette époque, Philométor régna seul. Rome fit droit aux prières réitérées d'Evergètes, prétendit lui assurer la possession de l'île de Cypre, et retrancha son frère de l'alliance de la république ; mais Philométor se prépara à la guerre, la fit avec succès, et, maître de traiter Evergètes en ennemi, lui pardonna, et lui abandonna même la Cyrénaïque et plus. villes de l'île de Cypre. L'Egypte jouit alors, pendant plus. années, d'une profonde paix, et se rétablit, sous l'heureux gouvernement de son souverain, des maux qu'elle avait soufferts par les guerres civiles et étrangères. Philométor intervint néanmoins dans les démêlés du roi de Syrie, Démétrius I[er], avec un prétendant à la même couronne, Alexandre Bala, et seconda ce dern. avec succès. Bientôt il déclara la guerre à ce prince, auquel il avait contribué à faire donner la couronne, mais dont il croyait avoir à se plaindre; et, après lui avoir enlevé une partie de ses états, il s'unit à Démétrius, surnommé *Nicator*, fils et héritier des droits de Démétrius I[er]. Il fut salué roi par les habitans d'Antioche ; mais il n'osa pas ou ne voulut pas accepter cette nouvelle couronne, et eut le crédit de la faire placer sur la tête du jeune prince qu'il avait pris sous sa protection. Bientôt une bataille décisive fixa les destinées des deux rois de Syrie. Alexandre fut vaincu ; mais Philométor périt peu de jours après, des suites des blessures qu'il avait reçues dans cette journée. Il avait régné trente-cinq ans.

PTOLÉMÉE, surnommé *Eupator*, fut le successeur immédiat de Ptolémée-Philométor, son père. Le surnom d'*Eupator* (né d'un père illustre), donné au jeune prince, servirait seul à prouver quelle vénération les peuples avaient vouée à la mémoire du roi précédent. C'est sans doute en l'an 145 avant J.-C., aussitôt après la mort de son père, que Ptolémée-Eupator fut proclamé, sous la tutelle de sa mère Cléopâtre. La prem. année fut certainement aussi la dern. de son règne éphémère,

qui se perdit dans la durée de celui de son successeur, Ptolémée-Evergètes II. On verra dans l'article de celui-ci, le peu de faits qui intéressent Ptolémée-Eupator.

PTOLÉMÉE VII, surnommé *Evergètes II*, était à Cyrène, où il régnait, lorsqu'il apprit la mort prématurée de son frère Philométor. Il s'empressa de réclamer la tutelle de son neveu, Ptolémée-Eupator, qui était déjà donnée à Cléopâtre, mère du jeune prince et veuve du dernier monarque. Une guerre s'ensuivit, qui fut bientôt terminée par une transaction entre les deux partis. On convint qu'Evergètes, en prenant la tutelle d'Eupator, épouserait la reine-mère : cette convention fut exécutée; mais bientôt les peuples eurent lieu de s'en repentir. Le cruel Evergètes commença dès-lors à marquer chaque jour de sa puissance par des meurtres continuels, parmi lesquels il faut compter celui de son pupille. Bientôt, las de Cléopâtre, qu'il n'avait épousée que pour se frayer le chemin du trône, et désirant s'unir à la fille de cette princesse, nommé aussi Cléopâtre, il fit violence à l'objet de sa criminelle passion et répudia sa femme. On voit cependant que les deux Cléopâtres continuèrent à être nommées concurremment dans les actes publics, et que la mère avait toujours conservé le premier rang. Ce fait ne prouve rien en faveur du tyran, auquel il fut sans doute commandé par les circonstances. On le voit reprendre aussitôt le cours de ses cruautés et y mêler tous les excès de l'intempérance et de la plus honteuse débauche. Il n'était protégé contre la haine universelle que par l'estime que l'on portait à son sage ministre Hiérax, qui soutenait seul tout le fardeau du gouvernement. A la fin pourtant, l'indignation publique se manifesta avec fureur, et le tyran n'eut que le temps de s'enfuir en Cypre avec Cléopâtre la jeune. Cette révolution eut lieu dans la 17e année de son règne, depuis la mort de son frère. Lorsqu'il apprit que Cléopâtre la mère avait été mise à la tête des affaires, il fit égorger le fils qu'il avait eu d'elle et qu'il craignait de voir élever par elle sur le trône. Cepend. il rassembla des forces considérables, reconquit son royaume, et y jouit d'une paix qui ne fut presque point altérée, jusqu'à sa mort arrivée à la fin de l'an 117, ou au commencem. de l'an 116 avant J.-C., 29 ans après la mort de son frère Philométor. Comme avant de régner seul en Egypte, il avait déjà été déclaré roi, et qu'il avait partagé le trône pendant 6 ans avec son frère, il compta ses années royales à partir de son premier avènement. Il faut donc donner à son règne une durée de 53 ans entiers, compris entre l'an 170 et l'an 117 avant J.-C. Ce tyran abominable, on le remarque avec surprise, aimait les lettres, les cultivait même avec quelque succès, et protégeait les savans. Il augmenta beauc. la grande bibliothèque d'Alexandrie, fonda plus. établissemens du même genre, et n'épargna aucune dépense pour se procurer, soit des originaux, soit des copies de MSs. précieux. Il avait composé, au rapport d'Athénée qui en parle plus. fois, des espèces de *Mémoires* ou de *Mélanges*, en 24 livres, relatifs en grande partie à l'Histoire naturelle.

PTOLÉMÉE VIII, surnommé *Soter II*, fils d'Evergètes II et de Cléopâtre, monta sur le trône, au grand regret de sa mère, qui aurait préféré Alexandre, son second fils, et qui sut du moins se réserver le premier rang et une part importante dans l'administration des affaires. La mère et le fils comptèrent en même temps les années de leur double règne. Tous deux prirent part aux troubles de la Syrie : la mère secourut Antiochus-Grypus, tandis que le fils soutenait Antiochus-le-Cyzicénien, et s'attirait encore par cette conduite la haine de Cléopâtre, dont son respect, ses égards et sa docilité n'avaient jamais pu lui obtenir la bienveillance. L'injuste marâtre fit tant, que le malheureux prince fut obligé de s'enfuir en Cypre, la dixième année de son règne, l'an 106 av. J.-C. Quelq. années après, il se retira de cette île devant les troupes égyptiennes et passa en Phénicie, et de là en Judée, où il battit complètement son frère Alexandre (*v.* l'art. suiv.), qui avait pris sa place sur le trône d'Egypte. Cléopâtre conçut alors de vives inquiétudes et ordonna un grand armement de terre et de mer; mais le faible Ptolémée, qui n'avait point cessé de la respecter, malgré tant de persécutions, voulut éviter de la combattre, et prit le parti de retourner en Cypre, dont il se remit en possession assez facilement. Il y vivait tranquille, lorsque sa mère lui rappela, par de nouveaux actes de fureur, que sa haine était éternelle, et le porta à se retirer encore une fois en Syrie. Il prit part aux troubles de ce pays, et attendit ainsi la révolution qui devait le rétablir sur le trône de ses ancêtres, vers l'an 88 avant J.-C., après la m. de Cléopâtre et l'expulsion du parricide Alexandre. Ptolémée-Soter possédait à bon droit l'affection des Alexandrins, qui supputèrent les années de son règne, comme s'il n'avait jamais été interrompu, et ne tinrent aucun compte du temps où la domination de son indigne frère avait pesé sur leurs têtes. Soter, débarrassé bientôt de toute crainte par la mort de ce frère, fit reprendre à son royaume un rang honorable parmi les puissances de l'Orient, grâce surtout à l'état imposant de ses forces navales. Son second règne, après son retour à Alexandrie, fut de sept ans et six mois; ce qui, avec son prem. règne et le temps de son exil en Cypre, forme un espace de trente-cinq ans et six mois, comptés, dans la liste des rois, pour trente-six ans, par la raison que sa fille Cléopâtre, veuve de Ptolémée Alexandre Ier, qui lui succéda, n'occupa le trône que six mois environ. Les années royales de Ptolémée-Soter II sont donc comprises entre l'an 117 et l'an 81 av. J.-C.

PTOLÉMÉE IX, surnommé *Alexandre Ier*, était le 2e fils d'Evergètes II et de Cléopâtre, qui, après avoir tenté vainem. de le placer sur le trône d'Egypte, parvint à lui faire donner l'île de Cypre avec le titre de roi, l'an 114 av. J.-C. Sept ans plus tard, l'an 107, elle put mettre à exécution son premier projet. Alexandre tint compte du temps qu'il avait administré son petit état de Cypre et voulut que la première année de son nouveau règne en fût considérée comme la huitième. La mère et le fils ne vécurent pas long-temps en bonne intelligence : ce dernier prit le parti de se retirer en Cypre, préférant une vie tranquille au pouvoir, dont le dégoûtaient les cruautés de la reine. Cependant il se rapprocha d'elle, pour résister au légitime maître du royaume; mais, le danger passé, leurs divisions recommencèrent. A la fin, Cléopâtre résolut de faire périr ce fils trop peu docile, qui la prévint par un parricide, en la 18e année depuis l'expulsion de Soter II. Resté ainsi seul maître du pouvoir, il ne le garda pas long-temps. Le mécontentement général le força de quitter Alexandrie, où il ne rentra plus, malgré ses efforts. Il fut tué dans une bataille navale. Il était, lorsqu'il fut détrôné, dans la 19e année de son règne en Egypte; et il y avait 27 ans qu'il avait reçu le titre de roi, avec la couronne de Cypre.

PTOLÉMÉE X, surnommé *Alexandre II*, était fils d'Alexandre Ier. Lorsque Ptolémée-Soter II était en Syrie et menaçait l'Egypte d'une invasion, sa mère Cléopâtre avait envoyé dans l'île de Cos les enfans d'Alexandre Ier, avec ses trésors. Alexandre II était encore dans cette île quand son père fut tué en l'an 89 av. J.-C. Bientôt après, en 87, Mithridate, roi de Pont, s'étant rendu maître de l'île de Cos, emmena avec lui le jeune Alexandre, qui passa dans le camp de Sylla en l'an 84, et se mit sous sa protection. La m. de Soter II, arrivée en 81,

laissant la couronne d'Egypte entre les mains de sa fille Bérénice, nommée aussi Cléopâtre, veuve d'Alexandre Ier, Sylla résolut de faire valoir les droits de son protégé, qui devait avoir alors une trentaine d'années, et qui était le dernier descendant mâle de la race des Ptolémées. Le jeune prince, déclaré roi par un décret du sénat, partit aussitôt pour Alexandrie, où il épousa la reine Bérénice-Cléopâtre, sa belle-mère. A peine était-elle devenue sa femme, qu'il la fit assassiner. Le peuple et les soldats, également indignés de sa cruauté, le massacrèrent dans le gymnase d'Alexandrie, après un règne de 19 jours, selon le témoignage formel d'Appien et de Porphyre. Leurs expressions sont trop précises pour laisser la moindre incertitude sur ce point. Les modernes, qui ont soutenu une opinion différente, ont été trompés par des passages de Cicéron et de quelques autres auteurs, qu'ils ont mal entendus. Les règnes d'Alexandre II et de sa belle-mère Bérénice furent confondus, à cause de leur peu d'étendue, dans la 36e et dernière année de Soter II (82-81 av. J.-C.)

† PTOLÉMÉE XI, surnommé *Aulétès*, ou *le Joueur de flûte*, à cause de la passion désordonnée qu'il avait pour cet instrument, était fils naturel de Soter II. Ce fut là son seul tit. pour obtenir la couronne, que lui déféra le peuple d'Alexandrie après la mort de Bérénice et d'Alexandre II. Il ne restait plus alors en Egypte aucun descendant légitime de la race des Lagides. Ptolémée, quoique très-jeune encore, était probablement déjà en âge de régner par lui-même. Les Romains persistèrent à regarder son élévation au trône comme non avenue, et le royaume d'Egypte comme dévolu à la république, en vertu du testam. réel ou supposé d'Alexandre II. Cependant ils ne prirent aucune mesure pour faire valoir leurs prétentions, et plusieurs fois la question de savoir si l'on s'emparerait de cette proie si riche fut débattue dans le sénat, et presque aussitôt écartée par le crédit des amis qu'entretenait à Rome le prince égyptien. Enfin, à force d'argent, il parvint à se faire déclarer roi, l'an 59 av. J.-C., par le sénat, désormais l'arbitre des destinées du monde. Mais son frère, qui régnait à Cypre depuis qu'il possédait lui-même l'Egypte, ne tarda pas à être dépouillé de son petit état par un autre acte de la même volonté souveraine. Cette usurpation excita l'indignation des Alexandrins, qui, après avoir essayé vainement de détacher le lâche Aulétès de l'alliance des Romains, se révoltèrent contre lui et le mirent dans la nécessité d'aller à Rome mendier des secours. Il y avait un an qu'il était reconnu par le sénat. Ses sujets, ignorant qu'il était passé en Italie et le croyant mort, placèrent sur le trône ses filles aînées, Cléopâtre-Tryphène et Bérénice. La première de ces deux princesses m. après un an de règne environ, et la seconde ne régna pas plus de deux ans seule. Les trois années royales des filles d'Aulétès comptèrent de 58 à 55 av. J.-C. Il en résulte que ce monarque déchu fut absent de l'Egypte pendant trois ans environ. Pendant tout ce temps, il intrigua pour obtenir les moyens de recouvrer ses états. Plusieurs fois il fut sur le point de réussir; mais il était réservé à Gabinius, gouverneur de Syrie et lieut. de Pompée, de faire rentrer ce prince en Egypte par la force des armes, l'an 55 av. J.-C. Le premier acte d'Aulétès fut de faire périr sa fille Bérénice, et avec elle les personnes les plus distinguées et surtout les plus riches de la ville, pour pouvoir payer les services de Gabinius, qui avait agi sans l'autorisation du sénat et par l'espoir d'une brillante récompense. Ptolémée régna encore trois années environ. Ses années royales comptèrent de 81 à 52 av. J.-C. Le célèbre antiquaire Baudelot de Dairval a publié une histoire de ce prince, Paris, 1696, in-12.

PTOLÉMÉE XII, l'aîné des fils de Ptolémée Aulétès, n'avait que treize ans lorsqu'il succéda à son père, tandis que sa sœur, la fameuse Cléopâtre, appelée à régner conjointement avec lui, avait déjà dix-sept ans, et se trouvait en âge de gouverner elle-même. La guerre civile ayant éclaté entre César et Pompée, celui-ci crut pouvoir compter sur Ptolémée et Cléopâtre, enfans d'un roi qu'il avait fait placer sur le trône par son lieut. Gabinius. Cléopâtre répondit par des services importans à cette confiance du général romain; mais les tuteurs de son jeune frère, jaloux de la voir exercer son autorité en reine, excitèrent contre elle une sédition dans Alexandrie, et la forcèrent d'aller chercher en Syrie un asile et une armée. Ce fut dans ces circonstances qu'eut lieu la bataille de Pharsale, suivie bientôt après de la mort de Pompée, lâchement assassiné par les ordres du jeune Ptolémée, et de l'arrivée de César dans la capitale de l'Egypte. Ce dernier n'avait aucun motif honorable d'y prolonger son séjour; mais les vents contraires, ou plutôt sa passion pour Cléopâtre, l'y retinrent. Le faste qu'il y déploya et le désir qu'il manifesta de régler, comme seul arbitre, les différends du roi avec sa sœur Cléopâtre, mécontentèrent les Egyptiens; et bientôt il se vit assiégé dans ses quartiers, à Alexandrie, par une population furieuse, à laquelle vint se joindre l'armée commandée par Achillas. César, ayant reçu quelques renforts et obtenu sur ses ennemis de faibles avantages, entra avec eux en pourparlers, et crut acheter la paix en leur rendant leur roi, qu'il avait gardé jusqu'alors dans une captivité honorable. Ce prince, à peine mis en liberté, s'abandonna à toute sa fureur contre les Romains, et la guerre recommença sur terre et sur mer. Il est probable que César aurait fini par succomber dans une lutte aussi inégale, si Mithridate de Pergame, fils du gr. Mithridate, ne fût venu, avec des forces imposantes, le tirer de cette position fâcheuse. Ce fut au tour du jeune Ptolémée de trembler pour sa couronne et pour sa vie. Il perdit l'une et l'autre, en se noyant dans le Nil, après une bataille perdue. Il avait compté quatre années révolues de règne (du 5 septembre 52 au 4 septembre 48 av. J.-C.), et m. dans la 5e (entre le 4 sept. 48 et le 4 sept. 47).

PTOLÉMÉE XIII, frère et successeur du précédent, était le deuxième fils de Ptolémée-Aulétès. Il n'avait que 12 ans environ, quand il fut associé par César à Cléopâtre comme époux et comme roi. On pense bien qu'un si jeune souverain n'eut qu'un vain titre, et que tout le pouvoir resta entre les mains de sa sœur. En l'an 46 ils firent tous deux le voyage de Rome, et y furent admis au nombre des alliés de la république. On ne sait rien de plus sur Ptolémée XIII, sinon qu'il m. avant d'avoir pu prendre part aux affaires, dans la 8e année du règne de Cléopâtre, et dans la 4e du sien. Il fut empoisonné, dit-on, par les ordres de cette princesse. Ses années royales doivent être comptées de l'an 48 à l'an 44 av. J.-C.

PTOLÉMÉE XIV, prince connu sous le nom de *Césarion*, naquit, en l'an 47 avant J.-C., de l'union illégitime de Jules-César et de Cléopâtre. Les écrivains modernes ne l'ont pas admis au nombre des souverains de l'Egypte; mais ils ont eu tort. Les monumens s'accordent avec les témoignages de l'hist. pour lui donner le titre de roi, que sa mère obtint pour lui, en l'an 42 avant J.-C., des triumvirs, héritiers et vengeurs de César. Marc-Antoine alla même jusqu'à le reconnaître publiquem. pour le véritable fils de César, prétendant que Cléopâtre avait été femme légitime du dictateur. En l'an 32 av. J.-C., le jeune prince fut déclaré *roi des rois;* mais l'année suiv., après la défaite et la mort d'Antoine, il fut conduit à Rhodes par son précepteur Théodore. Ramené de là en Egypte par cet homme perfide, il fut livré à Auguste, qui le fit périr en l'an 30 av. J.-C. Césarion avait alors envir. 18 ans.

PTOLÉMÉE, surnommé *Philadelphe*, fils d'Antoine et de Cléopâtre, fut déclaré par son père, en l'an 32 av. J.-C., souverain de la Syrie, de la Phénicie, de la Cilicie et de toutes les régions comprises entre l'Euphrate et l'Hellespont; mais il ne jouit jamais des états qui lui avaient été assignés, et fut bientôt enveloppé dans la mauvaise fortune d'Antoine. Cependant, comme un fils du triumvir était moins à craindre qu'un fils du dictateur, il n'éprouva pas le sort de Césarion. Après avoir servi, avec son frère Alexandre et sa sœur Cléopâtre, au triomphe d'Auguste, il alla vivre en Numidie auprès du roi Juba, devenu son beau-frère. Ce prince ayant obtenu en échange de son royaume la Mauritanie tout entière, il paraît que les frères de sa femme l'y suivirent; mais, à partir de cette époq., il n'est plus parlé d'eux.

PTOLÉMÉE, roi de la Mauritanie, né de Juba II et de Cléopâtre-Sélène, fille de Marc-Antoine et de la fameuse Cléopâtre, monta sur le trône vers l'an 19 ou 20 de l'ère chrét., sous le règne de Tibère. Il ne se fit guère remarquer que par son goût pour les plaisirs et son attachement pour les Romains, auxquels il fournit des secours dans leur guerre contre Tacfarinas (*v.* ce n.) En récompense de ce service, il reçut du sénat, l'an 26, les ornem. triomph. Etant venu à Rome sous Caligula, il excita, par ses habillemens magnifiq. et par ses richess., la jalousie et la cupidité de ce tyran, qui le fit assassiner. Les deux Mauritanies devinrent provinces romaines en l'an 40. Ce ne fut cependant pas sans résistance. Edémon, un des affranchis de Ptolémée, voulut venger la m. de son souver., et alluma une guerre qu'on eut bien de la peine à éteindre.

PTOLÉMÉE, fils naturel de Ptolémée-Soter II, fut reconnu roi de l'île de Cypre l'an 81 av. J.-C., dans le même temps que Ptolémée Aulétès, son frère, montait sur le trône d'Egypte. Loin d'imiter la prévoyance de celui-ci, en sollicitant l'alliance des Romains, il affecta au contraire envers la république un dédain qu'il ne tarda pas à expier. Il avait refusé de payer plus de 2 talens pour le rachat de P. Clodius, tombé aux mains de pirates en se rendant de la Syrie en Cilicie. Relâché par eux sans rançon et devenu tribun du peuple, celui-ci, pour punir ce qu'il appelait l'avarice de Ptolémée, fit rendre un plébiscite prononçant la réduction de Cypre en prov. et la mise des biens du roi à l'encan. Caton, nommé quest. pour l'exécut. de cet arrêt du peuple romain, s'efforça vainement de déterminer Ptolémée à résigner de bonne grâce son royaume. Ce prince préféra finir ses jours par le poison. Ses richesses furent envoyées à Rome, et l'île de Cypre fut annexée comme province au gouv. de Cilicie.

PTOLÉMÉE, surnommé *Aloritès*, roi de Macédoine, fils naturel d'Amyntas III, dont il épousa la fille légitime, appelée Euryone, avait inspiré une violente passion à sa belle-mère Eurydice, qui mit tout en œuvre pour lui assurer le trône. Un premier complot fut ourdi par elle, dans ce but, du vivant même d'Amyntas, à qui Euryone le dévoila Lorsque la m. de son père eut appelé Alexandre II sur le trône, Ptolémée-Aloritès chercha encore à se créer un parti; mais un secours qu'envoyèrent au roi les Thébains réduisit les révoltés, et ce ne fut qu'après l'assassinat d'Alexandre (l'an 371 av. J.-C.) que Ptolémée réussit à se faire reconnaître roi, en enlevant à Perdiccas une partie de ses états, que lui avait aussi disputés Pausanias, prince de la famille royale. Ptolémée ne conserva l'autorité souveraine qu'environ 3 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où Pélopidas, pris pour arbitre de ces différends, déclara que la couronne appartenait à Perdiccas. L'Hist. ne fait plus mention de Ptolémée Aloritès, à partir de cette époque. On sait seulem. qu'il se soumit à la décision du général thébain, qui, pour prévenir de nouveaux troubles, emmena comme otages dans sa patrie Philoxène, fils de Ptolémée, et le jeune Philippe, frère de Perdiccas.

PTOLÉMÉE, surnommé *Apion*, c'est-à-dire *le Maigre*, roi de la Cyrénaïque, fils de Ptolémée-Evergètes II et d'Irène, sa maîtresse, fut, par le testament de son père, mis en possession de la Cyrénaïque et de toute la partie de la Lybie dépendante de l'Egypte. Après un règne d'envir. 20 ans, et dont on ignore les actes, il m. l'an 96 av. J. C., léguant ses états au peuple romain. Le sénat ne voulut point se prévaloir de ces disposit., et ce ne fut que pour y faire cesser des troubles sans fin, qu'environ 20 ans plus tard les Romains *réduisirent en* prov. les petites républiques de la *Cyrénaïque*.

PTOLÉMÉE, surnommé *Céraunus* ou *le Foudre*, roi de Macédoine, fils aîné de Ptolémée-Soter et d'Eurydice, quitta l'Egypte, où il se voyait réduit à la condition de sujet par la préférence que son père venait d'accorder aux enfans qu'il avait eus de Bérénice, et se rendit en Thrace auprès de Lysimaque, dont le fils aîné, Agathocle, était son beau-frère. Arsinoé, belle-mère de ce dern. prince, ayant réussi, par d'odieuses machinat., à le perdre dans l'esprit du roi, son père, qui le fit mettre à mort, Ptolémée passa à la cour de Syrie (environ l'an 284 av. J.-C.) avec sa sœur Lysandra, veuve d'Agathocle, les enfans qu'elle en avait eus, et Alexandre, son beau-frère consanguin. Ils furent accueillis avec honneur par Seleucus-Nicator, qui promit à Ptolomée-Céraunus de le placer sur le trône d'Egypte après la mort de son père. Ces circonstances devinrent le prétexte d'une guerre qu'à à l'instigat. de Ptolémée Philadelphe, frère de Céraunus, le vieux Lysimaque déclara à Séleucus. On sait que le premier perdit la victoire et la vie dans les plaines de Couroupedium. Mais ce fut en vain que Céraunus réclama alors la promesse que lui avait faite le roi de Syrie. Outré de dépit, il se vengea de ses refus en le poignardant, et enfin se fit proclamer roi, après avoir été ceindre le diadème à Lysimachie. Il défit ensuite Antigonus-Gonatas, qui prétendait lui disputer sa proie, obtint un égal avantage sur un des fils de ce prince, ainsi que sur le roi d'Illyrie Monunius, et demeura tranquille possesseur de la couronne de *Macédoine*. *Céraunus* ne négligea rien pour affermir au *dehors* sa puissance, qu'il cimenta au *dedans* par des actes qui lui concilièrent l'*affection des peuples*. Il envoya un ambassadeur proposer à son frère l'oubli de leurs querelles, s'assura de l'alliance de Pyrrhus en lui donnant sa fille en mariage, et noua aussi habilement des relations amicales avec Antiochus et Antigone-Gonatas. Il put alors accomplir impunément les sanglans projets que la politique lui avait fait différer, et il immola sans pitié les fils de Lysimaque Cependant des hordes gauloises commençaient à porter l'épouvante au sein de la Thrace et de la Grèce. Le roi de Macédoine, se croyant assez fort pour repousser ces conquérans nomades, traita avec fierté les ambassadeurs que lui avait envoyés Belgias, leur chef, et qui lui offraient la paix au prix d'un subside. Il refusa même un secours de 20,000 hommes que lui voulait envoyer le roi des Dardaniens. L'évènement ne justifia point la présomption de Céraunus; car, peu de temps après, obligé d'accepter le combat, il vit ses troupes brusquement assaillies par les Gaulois, et luimême tomba percé de coups sur le champ de bataille l'an 280 avant J.-C. Il avait occupé un an et 5 mois le trône de Macédoine, où monta après lui son frère Méléagre, qui ne s'y maintint que 2 mois.

PTOLÉMÉE, dynaste, et probablement grand-prêtre de Chalcidène, dans le mont Liban, régnait vers l'an 86 avant J.-C., ayant succédé à Mennéus, son père, l'un des petits souverains qui se partagèrent la Syrie après la chute des Séleucides. Ce fut pour réprimer les fréquentes incursions qu'il faisait

sur le territoire de Damas, que les principaux citoyens de cette ville la placèrent sous l'autorité d'Arétbas, roi des Nabathéens, et le roi des Juifs Aristobule entreprit aussi, mais sans succès, de le combattre. En l'an 63, Ptolémée acheta l'alliance ou plutôt la protection de Pompée, vainqueur de Mithridate, moyennant la somme de 1,000 talens (environ 6 millions), et plus tard, le général romain ayant dépouillé la famille d'Aristobule de la souveraineté des Juifs, il donna aux malheureux restes de cette famille un asile dans ses états. Son fils Philippion s'était épris d'Alexandra, l'une des filles d'Aristobule qu'il avait été chargé de conduire, ainsi que son frère Antigone et leur mère, d'Ascalon à la cour de Chalcidène : Ptolémée, qui conçut aussi pour cette princesse une violente passion, fit donner la mort à son fils pour épouser celle qu'il aimait éperduem. Il m. vers l'an 41, après avoir, de concert avec Marion, tyran de Tyr, reconduit en Palestine Antigone, devenu son beau-frère. Il laissa sa souveraineté à son fils Lysanias, que Marc-Antoine fit mettre à mort en l'an 36 avant J.-C., sous le prétexte qu'il avait pris parti pour les Parthes lors de l'expédition de Pacorus en Syrie. La Chalcidène fut alors donnée à Cléopâtre.

PTOLÉMÉE, prêtre égypt., de la ville de Mendès, avait écrit 3 liv. d'une *Hist. d'Egypte*, que le temps n'a pas respectée, mais qu'on suppose avoir servi à plusieurs pères de l'église, notamment à saint Clément d'Alexandrie. Ce dernier, qui, ainsi qu'Eusèbe et Tatien, cite l'ouvrage de Ptolémée, ne nous a rien transmis touchant l'auteur. On sait seulement qu'il florissait antérieurement au règne de Tibère.

PTOLÉMÉE (Claude), Κλαυδιος Πτολέμαιος, le plus célèbre, sinon le plus grand des astronomes de l'antiquité, et celui dont le nom, objet autrefois d'une sorte de culte, sert maintenant à désigner le système déchu de l'immobilité de la terre, florissait vers l'an 125 et jusqu'à l'an 135 de notre ère. Le lieu de sa naissance est inconnu (car c'est par méprise qu'on a cru qu'il était de Péluse), et les savans ne s'accordent même pas sur la question de savoir où il exécuta les travaux qu'il nous a transmis, bien qu'il semble certain que sa résidence habituelle était à Alexandrie. Plus laborieux qu'homme de génie, ce grand mathémat. n'eut d'abord sans doute d'autre objet que celui de rassembler en un corps de doctrine tout ce que ses prédécesseurs avaient disséminé dans des traités spéciaux. Aussi c'est bien moins pour avoir fait faire à la science de notables progrès que pour l'avoir en quelque sorte rendue vulgaire, qu'il s'est acquis cette réputation devant laquelle pâlirent celles d'Hipparque et des autres grands astronomes, dont les écrits, uniquement destinés aux savans, lui avaient tant servi. Si l'un de ses titres à la reconnaissance de la postérité est de nous avoir conservé des fragmens de ces auteurs, il faut convenir qu'à cet égard même son mérite est singulièrem. affaibli par le reproche qu'on n'a pas craint de lui adresser, d'avoir contribué à l'oubli où tombèrent les ouvrages de ses devanciers, dès qu'on crut que les siens en contenaient la substance. Dans son *Almageste* (traité d'astronomie, qu'il avait lui-même intitulé *Syntaxe mathémat.*, monument précieux, puisqu'il renferme l'histoire de la science et toute la science même de ces temps), Ptolémée se vante d'avoir imaginé plusieurs instrumens, dont il assure s'être servi pour atteindre à plus d'exactitude ; mais il ne rapporte aucune de ses observations. Epuisant des calculs déjà faits av. lui, alors qu'ils conduisent à une solution évidente des propositions qu'il a reproduites, il s'abstient de parler des observations originales sur les points dont il a reconnu lui-même fautives ou insuffisantes les démonstrations qu'il se résigne néanmoins à donner telles, sans en signaler les vices. Telles sont ses *Règles parallactiques*, où nulle part il n'évalue les diamètres apparens de la lune, dont les erreurs seraient sensibles à la vue, sans le secours d'aucun instrument ; telles sont ses *Tables solaires*, qu'il a évidemment copiées d'Hipparque; tel est son *Catalogue des étoiles*, emprunté du même, et qu'il a gâté en ajoutant à toutes les longitudes 2° 4' au lieu de 3° 41', qu'il aurait dû ajouter. Enfin Ptolémée nous laisse ignorer en combien de parties il avait divisé le degré, et il ne donne le rayon ni de ses *armilles*, ni de son *quart-de-cercle*, ni même de son *astrolabe*. Outre l'*Almageste*, nous avons, sous le nom de Ptolémée, plus. autres ouvrages, également importans, entre autres un livre de l'*Analemme*, où l'auteur traite de deux projections de la sphère sur un plan, et expose toute la théorie gnomonique des Grecs ; un traité de l'*Optique*, le seul ouvrage des anciens où l'on trouve quelques traces de physique expérimentale (ce dernier ouvrage, dont il existe deux MSs. à la Bibliothèque du Roi, n'a pas encore été publié ; le texte original en est perdu comme celui des précéd., dont nous n'avons que des traductions d'après l'arabe) ; huit livres de *géographie*, ouvrage précieux, comme le plus vaste dépôt des connaissances des anciens en cette science ; enfin plusieurs livres d'astrologie judiciaire, dont le plus considérable, ayant pour tit. *Tetrabible* ou *Quadripartitum*, a été commenté par Proclus Diadochus. Léon Allacci a donné une traduction latine de cette paraphrase, et il en a été fait en 1635, chez les Elzevier, une jolie édition grecque-lat. Nous mentionnerons encore l'abrégé que fit Ptolémée de ses *Tables astronomiques*, et qu'il intitula *Tables manuelles*. Cet ouvrage, commenté par Théon d'Alexandrie et par plusieurs autres astronomes, a été publié pour la première fois en entier par l'abbé Halma, en 1822. M. Delambre, dans la savante *notice* qu'il a consacrée à Ptolémée (t. 36 de la *Biographie universelle*), nous paraît avoir suffisamment prouvé que c'est sans fondement qu'on lui a attribué le curieux traité de projection stéréographique, connu sous le titre de *Planisphère de Ptolémée*, et qui a été imp. en latin, Bâle, 1536, in-4 ; Venise, 1558, même format. L'énumération des principales éditions qui ont été faites des ouvr. de Ptolémée occupe plusieurs pages dans le *Manuel du libraire* de M. Brunet (t. 3, p. 163-167). Nous y renvoyons pour plus de détails bibliographiques, nous bornant à citer les éditions suivantes : *Almagestum Cl. Ptolemæi Pheludiensis Alexandrini, astronom. principis..., in lucem ductu Petri Liectenstein Coloniensis Germani, ann. Virg. partûs* 1515, Venise, goth. ; réimp. à Paris, 1527, et Venise, 1528, in-f. (*ed. Lucâ Gaurico*) ; en grec, avec le *comment.* de Théon, Bâle, 1538, in-fol. ; grec-français, par l'abbé Halma, Paris, 1813-15, 2 vol. in-4 ; *Ptolemæi Opera omnia*, etc., Bâle, 1541, ibid. (*ed. Schrekenfuchs*), 1551, in-f. (cette collect. ne contient ni la *Geogr.*, ni le *Planisphère*, ni l'*Analemme*) ; *Ptolemæus de Analemmate, cum Frid. Commandini comment.*, in-4, Rome, 1562, 1572 ; *Liber Quadripartiti*, etc., Venise, 1484, in-4 ; ibid., 1493, in-fol. ; et Prague, 1610, in-12, sous le titre de *Quadripartitum et Centiloquium* ; grec-latin, Bâle, 1533, in-8 ; *Ptolemæus de hypothesibus planetarum, Procli Spæra*, Londres, 1620, in-4 ; *Lib. de apparentiis inerrantium*, 1630, in-fol., par les soins du P. Pétau ; *de judicandi Facultate..., inscript. Canobi in Serapidis templo*, ib., 1663, in-4 ; *Geographia*, in-fol., Vicence, 1475 ; Amsterdam, 1618 ; Lyon, 1535 ; Bâle, 1541 ; en grec, ibid., 1533, in-4. Les *Harmoniques*, de Ptolémée, imp. gr.-lat., en 1682, in fol., se trouvent au t. 3 des *Œuvres* de Wallis, Oxford, 1699.

PUBITSKA (François), savant jésuite, né à Commotau, dans la Bohême, en 1722, mort en 1807, enseigna successivem. la philosophie, la grammaire, la poésie, le grec, l'éloquence et l'histoire

dans les colléges de son ordre. Ses ouvr. peu connus en France sont : *Series chronologica rerum slavo-bohemicarum, ab ipso indè Slavorum in Bohemiam adventu usque ad baptismum Borsivoi* (en 894) *ad nostra usque tempora*, Prague, 1758, 2ᵉ édit.; Vienne, 1768-69, in-4; *Histoire chronologique de la Bohéme*, en allem., Prague, 1770 et années suiv., 6 vol. in-4; *de Antiquissimis sedibus Slavorum*, Leipsig, 1771, in-4; *Dissertatio de Venedis et Enetis*, Olmutz, 1772, in-8; Leipsig, 1773, in-4. Ces deux dissertat. ont été couronnées par la société littéraire fondée par le prince Jablonowski.

PUBLICOLA (Publius-Valerius, surn.), issu d'une famille d'origine sabine et établie à Rome aux temps de sa fondation, fut avec Brutus l'un des fondateurs de la républiq. romaine, et succéda à Collatin dans la dignité consulaire, après avoir fait échouer la conspirat. ourdie en faveur de Tarquin, et que lui avait découverte un esclave nommé Vindex. Il signala son entrée au consulat en abandonnant au pillage les richesses de la famille royale, dont les terres furent partagées entre les plus pauvres citoyens. Brutus ayant péri dans un combat, il prit le commandem. de l'armée, acheva la défaite de l'ennemi, et, rentrant triomphant à Rome, il y amena un nombre considérable de prisonniers. Cependant, comme il semblait ne pas songer à se donner un collègue, les murmures du peuple éclatèrent; ce fut pour tranquilliser les esprits que Valerius fit raser la maison qu'il habitait sur le mont Velia, qu'il supprima les haches des faisceaux, ordonnant en même temps que les licteurs les baissassent en présence du peuple, enfin qu'il restreignit l'autorité des magistrats, dont les jugem. ne furent plus sans appel. La reconnaissance des Romains lui décerna alors le surnom de Publicola; et en effet toutes les mesures populaires qu'il avait fait décréter le lui méritaient. Ce fut pendant son 3ᵉ consulat qu'eut lieu la guerre contre le roi d'Etrurie, qui prétendait rétablir Tarquin-le-Superbe sur le trône (*v.* Porsenna); il la termina par le seul ascendant de ses vertus. Nommé consul une 4ᵉ fois, il défit les Sabins, et obtint encore les honneurs du triomphe. A la m. de cet illustre consulaire, l'état fut obligé de pourvoir aux frais de ses funérailles; les dames romaines portèrent un an son deuil. Plutarque, dans la *vie* qu'il a écrite de P. Valerius Publicola, le met en parallèle avec Solon.

PUBLIUS-SYRUS, poète mimique latin, vivait à Rome vers l'an 45 av. J.-C.; né en Syrie, il fut amené esclave dans la ville du peuple-roi dès sa prem. jeunesse, et l'on conjecture qu'il porta d'abord le nom de Syrus, à cause de son origine. Le Romain auquel il appartenait lui fit donner une éducat. soignée, l'affranchit ensuite; et c'est alor qu'il reçut le nom de Publius. Il s'adonna à la composition des *mimes*, comédies burlesques, que les Grecs aimaient beaucoup et qui ne consistaient d'abord qu'en danses grotesques et en grimaces. Plus tard les acteurs joignirent à ces danses le burlesque de la comédie, c.-à-d. ce qu'on appellerait de nos jours des scènes de parade, sans intrigue, sans liaison et sans dénouem. L'objet principal était de faire rire par le naturel avec lequel les acteurs imitaient les défauts et les vices de personnages connus. Publius-Syrus, à la fois auteur et acteur, après avoir obtenu de grands applaudissem. dans plus. villes d'Italie, vint à Rome pendant les fêtes que donnait Jules César. Il porta un défi aux poètes qui travaillaient alors pour les jeux scéniques. Ceux-ci l'acceptèrent et furent tous vaincus. Jules César accorda même au vainqueur la préférence sur Laberius, chevalier romain, auteur, alors fort en vogue, dans le même genre. Il paraît que Publius-Syrus tempérait la licence des scènes mimiques par des traits nombreux de morale. Sénèque lui donne de grands éloges, et St Jérôme dit que les Romains lisaient ses product. dans leurs écoles publiques. Des sentences morales de ce poète mimique nous ont été conservées par Aulu-Gelle, Macrobe et Sénèque, et on les a plus. fois impr. à la suite des traités du dern. ou des fables de Phèdre. La plus ancienne édit. est celle pub. par Erasme, Bâle, 1502, in-4, d'après un MS. de Cambridge. Les meilleures édit. sont celles de Gruter, d'Havercamp et de Zwinger. M. Levasseur en a pub. une nouvelle, Paris, 1811, in-8, avec des notes explicatives et une traduct. littérale en prose. L'édit. la plus récente et la plus complète est celle donnée par J.-C. Orellius, Leipsig, 1822, in-8: *cum notis variorum*, avec la traduction grecque de Scaliger.

PUCCI (François), écrivain controversiste, né à Florence dans le 16ᵉ S., vint à Lyon, après avoir terminé ses études, pour suivre la carrière du commerce. Les liaisons qu'il forma dans cette dernière ville l'ayant porté à adopter, du moins en partie, les opinions des protest., il abandonna le commerce pour venir à Oxford se mettre sur les bancs de théologie, et il y prit en 1574 le degré de maître-ès-arts. Quelq. temps après; il pub. un traité *de Fide in Deum, quæ et qualis sit*, où il combattait ouvertem. les dogmes du parti calviniste qui dominait alors l'université d'Oxford. Cet écrit lui ayant attiré de nombreux ennemis, il se vit obligé de se retirer à Bâle, où il se lia avec Faust Socin (*v.* ce nom), dont il accueillit les opinions mais les théologiens le forcèrent de quitter la ville à cause de son sentiment sur la grâce universelle. Revenu à Londres, ses opinions manifestées avec trop de licence le firent mettre en prison. Il en sortit au bout de quelque temps, passa en Hollande, d'où il entretint une correspondance avec Socin, qu'il combattit toutefois sur certains points dans un traité *de Immortalitate naturali primi hominis ante peccatum*. De la Hollande il se rendit à Anvers, puis à Cracovie et à Prague, où, après plus. conférences avec le nonce du pape, résident dans cette ville, il fit une retractat. publique de ses erreurs en 1595. Trois ans auparavant, il avait dédié au pape Clément VIII un ouvr. intit.: *de Christi Salvatoris efficacitate omnibus et singulis hominibus quatenùs homines sunt, assertio catholica*, Gouda, 1592, in-8. Après sa retractat. Pucci fut ordonné prêtre, et devint secrétaire du cardinal Pompei d'Aragon, chez lequel il m. en 1600. J.-B. de Gaspari a écrit une dissertation: *De vitâ, fatis, operibus et opinionibus Fr. Puccii Filidini*, insérée dans la *Nuova raccolta calogerana*, t. 30, Venise, 1776.

PUCCIO. V. Capanna.

PUCELLE (René), abbé de Corbigny, conseiller-clerc au parlem., né à Paris en 1655, était neveu, par sa mère, du maréchal de Catinat. Doué d'une grande capacité pour les affaires, il acquit beaucoup d'influence dans sa compagnie, et fut nommé membre du conseil de conscience après la mort de Louis XIV. Mais il ne tarda pas à se montrer en opposition avec la cour, et on le vit sans cesse lutter avec plus ou moins de succès contre la marche du ministère. Il m. en 1745, le plus ancien magistrat de sa compagnie. Ses *discours*, pub., dans les recueils du temps, annoncent, la plupart, du talent et une extrême vigueur. On a aussi pub. de lui des *lettres* à M. Soanen, évêque de Senez: elles prouvent qu'il existait entre eux une grande conformité de sentiment.

PUCELLE D'ORLÉANS. V. Jeanne d'Arc.

PUENTE (de La). V. Pont et Ponz.

PUFENDORF (Samuel), l'un des plus grands publicistes et historiens du 17ᵉ S., naquit en 1632 à Chemnitz, bourg de la Misnie, où son père exerçait les fonctions de ministre luthérien. Nourri de bonne heure de la philosophie de Descartes, de la jurisprudence de Grotius, et de la méthode de Weigel, il fit paraître en 1660 un ouvr. int.: *Ele*.

menta jurisprudentiæ naturalis methodo mathematicâ, qui lui fit une telle réputation, que Charles-Louis, élect. palatin, auquel il l'avait dédié, créa en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'univ. d'Heiberg. Pufendorf resta dans cette ville jusqu'en 1670, que Charles XI, roi de Suède, le fit son histor., et lui donna en même temps la charge de secrétaire d'état. Il s'attacha ensuite à l'élect. de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, qui le nomma conseiller auliq, puis conseiller intime, et le chargea d'écrire l'histoire de son règne. Il. m. à Berlin en 1694. Nous citerons parmi ses nombreux ouvr. philos., polit., philolog. et historiq. : *de Jure naturæ et gentium lib. VIII*, Lund, 1672, in-4; id., *cum notis varior. à Gottl. Mascovio*, Leipsig, 1744; trad. en franç. avec des notes par Barbeyrac, Amsterdam, 1729, 3e édit. 1754, 2 vol. in-4; *de Officio hominis ac civis libri II*, Lund, 1673, in-8 : c'est l'abrégé de l'ouvr. précéd., il a été réimpr. plus. fois; Barbeyrac l'a aussi trad. en franç.; *Severini Monzambani veronensis de Statu imperii germanici*, 1660, souvent réimpr. depuis, trad. en plus. langues et notamment en franç., Amsterdam, 1669, in-12 : ce ne fut qu'après le m. de Pufendorf qu'on acquit la certitude qu'il était l'auteur de cet ouvr.; *Dissertatio de fœderibus inter Sueciam et Galliam*, La Haye, 1708, in-8, trad. en franç., ibid., 1709; *Georgii Castriotæ Scanderbegi Historia*, Stade, 1684, in-12; *Commentarii de rebus suecicis, ab expedit. Gustavi-Adolphi usque ad abdicationem Christinæ*, Utrecht, 1686, in-fol.; *de Rebus gestis Caroli-Gustavi Sueciæ regis*, Nuremb., 1695, 1729, 2 vol. in-f. : c'est le plus est. de ses ouv.; *de Rebus gestis Friderici III, electoris, posteà regis, commentariorum lib. III*, Berlin, 1784; *Einleitung zur geschichte der europœischen staaten*, Francfort, 1682, in-8; trad. en franç. par Rouxel, 1710, et continué par Ohlenschlæger. La Martinière en a donné une continuation franç., Amsterdam, 1722, reproduite avec l'ouvr. original, sous le titre d'*Introduction à l'histoire générale et politique de l'univers*, édit. revue et augmentée par de Grâce, Paris, 1753 et suiv., in-4.—Isaïe PUFENDORF, frère aîné du précéd., fut chargé de plus. missions diplomatiq. par les cours de Danemarck et de Suède, et acquit la réputation d'un politiq. habile. Il fut pendant quelq. temps ministre de Suède à Paris, et il représentait la même puissance à Ratisbonne, lorsqu'il m. en 1689. On a de lui : *Opuscula juvenilia*, pub. par J.-P. Ludwig, avec une *vie* de l'aut., Halle, 1700, in-8 : on y distingue une *dissertation* sur les lois saliques, et une autre sur les druides. On lui attribue aussi les *Anecdotes de Suède*, ou *Histoire secrète des changemens arrivés dans la Suède sous le règne de Charles XI*, La Haye, 1716.—Frédéric-Isaïe de PUFENDORF, de la même famille, vice-président du tribunal de Celle, m. en 1785, a pub. divers ouvr. sur le droit, entre autres : *de Juridictione germanicâ*, Lemgo, 1740, 1786; *Observationes juris universi*, Celle et Hanovre, 1744-76, 4 vol., 1780-84.

PUGATSCHEFF. V. POUGATSCHEW.

PUGET (PIERRE), célèbre sculpteur, construct. de vaisseaux, peintre et architecte, né à Marseille en 1622, s'appliqua de bonne heure aux beaux arts, et se signala dès l'âge de 16 ans par la construction d'une galère. Il parcourut ensuite l'Italie, séjourna à Florence et à Rome, et revint dans sa patrie à 21 ans. Ce fut alors qu'il inventa ces poupes colossales, ornées d'un double rang de galeries saillantes et de figures en bas-relief et en ronde-bosse, qui ont fait long-temps l'ornement des vaisseaux de toute l'Europe. Puget se fit aussi un grand nom par les tableaux qu'il peignit dans les villes de Marseille, d'Aix, de Toulon, de Cuers et de la Ciotat; mais une maladie grave, dont il fut atteint en 1655, lui fit abandonner la peinture pour se livrer à la sculpture en marbre, dont il ne s'était point occupé jusque là d'une manière suivie. La porte et le balcon de l'hôtel-de-ville de Toulon furent son premier ouvr. Ce monum. est entièrem. de lui : il en a été l'architecte et le sculpteur. Il vint ensuite à Paris, où Fouquet ayant entendu parler de son talent conçut le projet de le charger de toutes les sculptures destinées à l'embellissem. de son château de Vaux-le-Vicomte, et le chargea en conséquence d'aller choisir en Italie de beaux blocs de marbre. Puget s'était rendu à Gênes lorsqu'il apprit la disgrâce du ministre. Les Génois le retirent alors parmi eux, le comblèrent de biens et d'honneurs, et leur ville devint pour lui une seconde patrie. Il y exécuta la statue colossale du bienheur. *Alexandre Santi*; celle de *St Sébastien*, de l'église de Carignan; le groupe de l'*Assompt.* de l'hospice dit l'*Albergo*; la figure de la *Vierge* du palais Balbi; celle du palais Carrége; la statue de *St Philippe-Néri*; le tabern. et les anges en bronze doré de l'égl. de St-Syr; l'autel de Notre-Dame des Vignes; le groupe de l'*Enlèvem. d'Hélène* pour le palais Spinola, et fit pour le duc de Mantoue le magnifique bas-relief représent. aussi l'*Assomption*. Rappelé en France par Colbert, il fut nommé direct. de la décoration des vaisseaux à Toulon, et ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il exécuta, entre autres ouvr., le groupe colossale de *Milon*, le grand bas-relief d'*Alexandre et Diogène*, et celui d'*Andromède* qui fut placé dans le parc de Versailles avec le groupe de *Milon*. La dern. product. de ce grand maître est le bas-relief représentant la *Peste de Milan*, qui se voit à Marseille dans la salle du conseil de la Santé. Il m. dans cette ville en 1694, avant d'avoir pu mettre la dern. main à cet admirable ouvr. L'académie de Marseille a proposé son *éloge* pour un sujet de prix en 1801. Le prix a été décerné en 1807 à M. Eméric-David. La même année l'administrat. municipale a fait élever en l'honneur de Puget, une colonne surmontée du buste de ce grand artiste.—PUGET (François), fils du précéd., architecte et assez bon peintre de portraits, m. en 1707, a laissé, entre autres ouvr., un tableau qui se voit dans la collection du roi; il présente huit figures vues à mi-corps, qui sont des portraits de Lulli, de Quinault et de plus. autres poètes et artistes du siècle de Louis XIV, au nombre desquels l'auteur s'est placé lui-même.

PUGET (LOUIS de), naturaliste et physicien, né à Lyon en 1629, m. en 1709, a laissé des *Observat. sur la structure des yeux de divers insectes*, *et sur la trompe des papillons*, Lyon, 1706, in-8; et des *lettres* sur l'aimant et sur des expériences faites avec le microscope. Il ne s'était pas borné à l'étude des sciences; il cultivait aussi les littérat. grecque et latine, et avait trad. plus. *odes* d'Horace en vers franç. Son *éloge*, par l'abbé Tricaud de Belmond, est inséré dans le *Journal de Trévoux*, sept. 1710, pag. 1575-1589.

PUISAYE (le comte JOSEPH de), lieutenant-général, né à Mortagne vers 1754, dans le Perche, d'une famille titulaire de la charge héréditaire de gr.-bailli d'épée de cette province, fut destiné d'abord à l'état ecclésiast. et placé au séminaire de St-Sulpice; mais ayant renoncé aux études théologiques pour embrasser le parti des armes, il entra à 18 ans comme sous-lieutenant dans le régim. de Conti-cavalerie, puis passa dans un régiment de dragons avec le grade de capitaine, et enfin acheta une charge dans les Cent-Suisses de la maison du roi. Nommé en 1789 député aux états-généraux par la noblesse du Perche, il se réunit au tiers-état, après avoir été un des signataires de la protest. du 19 juin, et pendant toute la durée de l'assemblée constituante, il vota avec les partisans de la régénération politique. En 1791 il fut fait maréchal-de-camp; plus tard il eut le commandem. de la garde nationale d'Evreux, et en 1793, s'étant fait adjoindre comme chef d'état-major au général Wimp-

sen, il commanda l'avant-garde de l'armée départementale de l'Eure, qu'écrasèrent les troupes de la convent. à Pacy-sur-Eure (juin 1793). Le comte de Puisaye, dont la tête avait été mise à prix, se retira alors en Bretagne, y réorganisa la chouannerie, rallia à ses opérat. plus. chefs, forma un conseil milit., et revêtu des pleins pouvoirs de monseig. le comte d'Artois, il reçut directem. de l'Angleterre et les dépêches et les secours d'argent pour la conduite des opérations projetées contre le gouvernem. républicain. Dans la situation où l'on avait placé le parti royaliste, il lui fallait non-seulem. accepter l'influence du cabinet de St-James, mais justifier encore d'une sorte d'empressem. à réaliser ses plans hostiles contre la France. Puisaye ne fut donc que trop conséquent lorsqu'il subordonna toutes ses opérations à ce principe. Cependant, venu secrètement à Londres en sept. 1794, il n'y fut accueilli par les émigrés qu'avec les plus défavorables préventions; et il ne fallut rien moins que toute son adresse pour faire face aux embarras et aux difficultés qu'on lui suscita. Il fut enfin revêtu de pouvoirs illimités par Monsieur, comte d'Artois, et au moyen de liaisons qu'il avait formées avec d'influens personnages de l'Angleterre il réussit à déterminer le ministère à armer cette expédition depuis si tristem. fameuse sous la denominat. de Quiberon, presqu'île sur les côtes de Bretagne, où elle échoua devant l'habileté du général Hoche et le courage des soldats républicains (*v.* Hervilly). Cette entreprise, dont le succès eût pu seul justifier la témérité, fut le tombeau du plus grand nombre des émigrés franç., et prépara la ruine des royalistes vendéens. Puisaye, comprenant tout d'abord qu'il ne pouvait reconquérir l'influence qu'il avait perdue, donna sa démission et abandonna pour jamais les côtes de Bretagne. Revenu à Londres il obtint des ministres anglais un établissem. dans le Canada; il s'y rendit accompagné de ceux d'entre ses officiers qui lui étaient restés attachés, et ce ne fut qu'après le traité d'Amiens qu'il reparut en Angleterre, où il se flatta en vain d'adoucir la rancune que lui conservaient les émigrés, par la public. de ses *Mémoires*, etc., Londres, 1803 et suiv., 6 vol. in-8. Ainsi que nous l'apprend une *notice nécrol.* insérée dans la *Quotidienne* du 17 déc. 1827, le comte de Puisaye, qui définitivem. s'était fait naturaliser Anglais, vécut d'une petite pension que lui fit ce gouvernement; « car quoi qu'ait pu répandre la calomnie, il ne lui était rien resté de toutes ces sommes d'argent qui étaient passées par ses mains pour être réparties parmi les royalistes insurgés de l'ouest, etc. » Ingénieux en distinctions, le parti auquel s'était attaché cet homme ardent et ambitieux l'a flétri d'une réprobation qui à quelq. égards venge un peu la morale commune. Le comte Joseph de Puisaye m. le 13 oct. 1827 à Hammersmith, près de Londres: il était gr.-croix de l'ordre royal et milit. de St-Louis.

PUISIEUX (Pierre). V. Brulart.

PUISIEUX (Philippe-Florent de), littérat., né à Meaux en 1713, m. en 1772, était avocat au parlem. de Paris; mais il se livra moins à la jurisprudence qu'aux belles-lettres. On a de lui un très-grand nombre de traduct. d'ouvr. anglais, parmi lesquelles on distingue quelq. romans de Fielding, et d'autres aut.: la *Gramm. géographique* de Gordon, 1748, in-8; la *Gramm. des sciences philos.* de Benj. Martin, 1749, 1764, 1777, in-8; l'*Hist. navale de l'Angleterre* de Lediard, 1751, 3 v. in-4, la *Géographie générale* de Varénius, aug. par Jurin, 1755, 4 vol. in-12; *Elémens des sciences et des arts littéraires* de Benj. Martin; *les Voyageurs modernes*, 1760, 4 vol. in-12; *Voyage en France, en Italie et aux îles de l'Archipel* par Matthews, 1763, 4 vol. in-12; *Expériences physiques et chimiques* par Lewis, 1769, 4 vol. in-12. Il a en outre trad. du latin les *Consultations de médecine* de Hoffmann, 1754-55, 4 vol. in-12; les *Observations physiques et chimiques* du même auteur, 1754, 2 vol. in-12; et les *Avis et Préceptes de médecine* du docteur Mead, 1758; enfin de l'italien: *Recueil de pièces de médecine et de physique* par Cocchi, 1762, in-12, d'où on a extrait le *Régime de Pythagore*, 1762, in 8.—Puisieux (Madeleine d'Arsant de), épouse du précéd., née à Paris en 1720, m. dans un âge très-avancé, cultiva aussi la littérat. On a d'elle: *Conseils à une Amie*, 1749, in-12; *les Caractères*, 1750 et 1755, 2 vol. in-12; plus. romans et contes allégoriq. La Porte a donné une analyse très-étendue des ouvr. de cette dame dans le t. 5 de l'*Hist. littér. des femmes françaises*.

PUJOL (Alexandre-Denis-Joseph), ancien commiss. principal des guerres en Hainaut, né en 1737, m. le 30 août 1816, chevalier de St-Louis, avait été prevôt puis chef de la ville et du magistrat de Valenciennes, dont il fut élu député à l'assemblée des notables. M. G.-A.-J. Hécart, dans ses *Recherches hist., bibliogr., critiq. et littér. sur le théâtre de Valenciennes*, p. 52 et 164, cite Pujol comme aut. de la *Galerie historique universelle*, 1786 et années suiv., 18 livrais. de 8 port. chacune avec *précis historiq.* Il a en outre laissé un ouvr. MS. intit. le *Manuel de l'homme de bien*, dont on avait annoncé la prochaine pub. en 1817.—*Alexis* Pujol, médecin de l'école de Montpellier, né en 1739 au Pujol, près Béziers, d'un avocat au parlement de Toulouse, m. en 1804, avait exercé successivement à Bédarieux, puis à Castres. Après s'être fait dans cette ville une grande réputation d'habileté, il aspira aux palmes académ., et se mit souvent sur les rangs pour disputer les prix proposés par la société royale de médecine de Paris. Nous citerons parmi ses opuscules un *Essai sur les maladies de la face*, etc., Paris, 1787, in-12; une *Dissertat. sur les maladies de la peau, relativem. à l'état du foie*, couronnée en 1786; et un *Essai sur les inflammat. chron. des viscères*, qui valut à l'aut. une médaille d'or en 1791. Les divers écrits de Pujol, à l'except. du prem., parurent collectivement à Castres en 1802, 4 vol. in-8. Ce recueil assez froidem. accueilli, a été reproduit en 1823 par M. F.-G. Boisseau avec quelq. addit. et *une notice* sur la vie et les travaux de Pujol.

PUJOULX (Jean-Baptiste), littér., né à Saint-Macaire, départem. de la Gironde, en 1762, m. en 1821, se fit d'abord connaître par des articles de journaux, qui annonçaient du goût, de la facilité et des connaissances; il concourut successivem. à la rédact. du *Journal de la Littérature française et étrangère*, impr. à Deux-Ponts, à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris*, au *Journal de l'Empire*, et composa, pour les différens théât., une foule de pièces, dont plus. obtinrent un succès mérité. On en trouvera le catalogue au tom. 2 de l'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul, pag. 266 et suiv. Les principales sont: le *Souper de Famille*, ou *les Dangers de l'Absence*, comédie en 2 actes et en prose, 1788: l'aut. l'a mise en opéra sous le tit. du *Rendez-vous supposé*; l'*Ecole des Parvenus*, comédie en 1 acte, mêlée de couplets: c'est la suite des *deux petits Savoyards*; *la Veuve Calas à Paris*, coméd. en 1 acte, mise en opéra et jouée sous le titre d'*une Matinée de Voltaire*, 1799; *les Modernes enrichis*, com. en 3 actes et en vers libres, 1798; *les Noms supposés*, opéra-comiq. en 2 act., 1798; *l'Anti-Célibataire*, ou *les Mariages*, com. en 5 act. et en vers, 1803. Parmi les autres ouv. de Pujoulx on cite le *Liv. du second âge*, 1800, in-8, plus. fois réimp.; *le Naturaliste du second âge*, 1805, in-8; trad. en polonais; *Promenade au Jardin des Plantes, à la Ménagerie et dans les galeries du Muséum d'Histoire naturelle*, 1804, 2 v. in-18; *Leçons de physique de l'Ecole Polytechnique, sur les propriétés générales des corps*, 1805, in-8, fig.; *la Botanique des jeunes gens et*

des gens du monde, 1810, 2 vol. in-8, fig.; *Minéralogie à l'usage des gens du monde*, 1813, in-8; *Louis XVI peint par lui-même*, ou *Correspondance de ce monarque*, précédée d'une *notice* sur sa vie, 1817, in-8 (*v.*, au sujet de cet ouv., le *Dict. des Anonymes*, et le *Journal de la Librairie*, 1818, p. 351 et 410, et 1819, p. 374). Pujoulx a fourni en outre div. articles à la *Biogr. univ.*, et à l'*Encycl. des Dames*, et a donné une nouv. édit. de la *Gramm. ital.* de Vénéroni avec des correct.

PUL (N... Le), poète assez obscur, né à Béziers vers 1640, fut premier consul et gouverneur de cette ville. Parmi ses poésies, insérées dans les recueils du temps, on cite une petite pièce assez jolie, intitulée *le Je ne sçai Quoy*, et une autre intitulée *l'Epingle*, adressée à Mlle de Longueval, fille d'honneur de la reine. Ce poète entretenait une correspondance avec Mlle Scudéry. On conserve de lui à la Bibliothèque de l'Arsenal (MS. 902, t. 10), des *Stances*, qu'il adressait au comte de Saint-Paul, depuis duc de Longueville, une *ode* adressée au roi sur la défaite des Turks, et une autre à la reine Christine de Suède.

PULCHERIE (Ælia Pulcheria Augusta), fille de l'empereur Arcadius et d'Eudoxie, née l'an 399 à Constantinople, fut déclarée Auguste à 15 ans, et dès-lors gouverna l'empire sous le nom de son frère Théodose (*voy.* ce nom). La sagesse précoce dont cette princesse était douée lui fit entrevoir quels dangers pourraient menacer l'autorité du jeune empereur, si elle ou ses sœurs venaient à se marier. Elle les détermina à faire, ainsi qu'elle-même, vœu de célibat. Mais les pratiques de piété auxquelles elle s'était consacrée ne la détournèrent point du soin du gouvernement; elle en dirigeait l'action sans éclat et sans pompe, reportant à son frère tout l'honneur du bien qu'elle faisait. Malgré tant de sagesse, rehaussée encore par les plus douces vertus, Pulchérie n'échappa point aux traits de l'envie. Un moment disgraciée en 447, elle se vit obligée de quitter la cour de Théodose, qui bientôt la rappela. Après la mort de ce prince (450), elle fut unanimement proclamée impératrice de l'Orient, et, pour consolider sa puissance, elle offrit à Marcien de partager son trône avec le titre d'époux, sous la condition toutef. qu'elle resterait fidèle au vœu de chasteté qu'elle avait solenn. fait. De concert avec le nouvel empereur, Pulchérie continua de travailler sans relâche au bonheur de ses peuples et au maintien de la foi catholique, et à sa mort, survenue en 1453, elle emporta des regrets unanimes. Cette princesse, qui avait construit un grand nombre d'égl., fondé des couvens et doté beaucoup d'hospices, institua encore les pauvres pour hérit. de ses biens. Les Grecs, qui l'honorent comme sainte, célèbrent sa fête le 13 septembre. Un bref de Benoît XIV autorisa plusieurs communautés religieuses à consacrer à sa mémoire le 1er de juillet, et à faire un office particulier en son honneur. Outre les différens hagiographes, on peut consulter sur Pulchérie sa *Vie*, par le jés. Contucci, Rome, 1754; le t. 15 des *Mém.* de Tillemont, et le 32e chap. de l'*Hist. de la décadence de l'empire romain*, par Gibbon.

PULCI (Louis), poète italien, né à Florence en 1432, est auteur d'un long poème héroï-comique, intitulé: *Morgante Maggiore*, peu lu de nos jours, mais regardé comme le premier monument du genre de poésie auquel Berni a laissé son nom, uniquement parce qu'il y excellait. Pulci obtint la faveur de Laurent de Médicis, et fut l'ami de Politien. On croit qu'il m. vers 1487. Outre le Morgante, dont les meilleures éditions sont celles de Venise, 1494, 1545, 1574, in-4; Florence (Naples), 1732, in-4, et Paris, 1768, 3 vol. in-12, on a encore de Pulci quelques autres poésies et des *lettres* à Laurent de Médicis, surnommé *le Magnifique*, qui ont été souvent réimprimées.

PULGAR (Ferdinand de), historien espagnol, né à Pulgar, près de Tolède, en 1436, fut chargé de plusieurs missions importantes sous le règne de Ferdinand-le-Catholique et d'Isabelle de Castille, dont il devint l'historiographe, et m. en 1486. On a de lui une histoire de ce règne, intitulée: *Crónica de los reyes católicos D. Fernando y doña Isabel*, Sarragosse, 1567, in-fol. C'est la première édition qui porte le nom de Pulgar; celles qui l'avaient précédée portaient le nom d'Antoine Lebrixa, qui n'en était que le traducteur latin. Il en a paru à Valence, en 1780, une édition collationnée sur les anciens MSs., 1 vol. in-fol. On a encore de Pulgar: *les grands Hommes de la Castille*, en espagnol, Alcalá, 1524, in-4, souv. réimp., et des *lettres*, qui ont été trad. en latin et en franç. On lui attribue aussi une *Hist. de Gonzalve de Cordoue*, pub. à Alcalá en 1584, et divers ouvrages MSs.

PULLUS (le cardinal Robert). V. Mathoud.

PULMANN (Théod. POELMANN, plus connu sous le nom de), savant philologue, né vers 1510 à Cranenbourg, dans le duché de Clèves, fut pendant 16 ans correcteur dans la célèbre imprimerie de Plantin à Anvers. On lui doit de bonnes éditions des *poésies* de Juvencus, d'Arator et van Fortunat, de Virgile, Horace, Ausone, Lucain, Claudien, des *Satyres* de Juvénal et Perse, de Suétone, etc. On ignore la date de sa m.; on sait seulement qu'il se rendit à Salamanque vers 1580, et l'on croit généralement qu'il y mourut.

PULTAWA (bataille de). V. Charles XII de Suède et Pierre Ier (Alexiovitsch).

PULTENEY (William), comte de Bath, né en 1682 d'une anc. famille du comté de Leicester, débuta à la chambre des communes, sous le règne de la reine Anne, par une opposition fortement prononcée au ministère que cette princesse avait choisi parmi les torys en 1710. L'avènement au trône de George Ier (en 1714) lui valut son entrée au conseil privé, le poste de secrétaire d'état de la guerre, et bientôt après celui de trésorier de l'épargne; mais la haine qu'il conçut ensuite contre Robert Walpole, dont il avait été l'ami, l'acharnement extrême qu'il mit à combattre toutes les mesures et les propositions de ce premier ministre, enfin ses libelles, où il n'épargnait ni les sarcasmes, ni les accusations contre son ennemi, irritèrent à tel point le roi, qu'il le dépouilla en 1731 de toutes les commissions dont il avait été chargé. Cette disgrâce, loin de nuire à Pulteney dans l'opinion publique, ne fit au contraire qu'augmenter la popularité dont il jouissait déjà; mais il la perdit lorsqu'en 1742, après la retraite de Walpole, qu'il n'avait cessé de poursuivre de sa haine, il fut replacé sur la liste du conseil privé, et obtint la pairie avec le titre de comte de Bath. L'influence dont il jouit le reste de sa vie à la cour le dédommagea sans doute des applaudissemens qu'il ne pouvait plus obtenir, et qu'il s'efforçait de dédaigner. Il m. en 1764, emportant la réputation d'un homme habile, mais non désintéressé. Outre ses pamphlets politiques, et divers articles dans le journal intitulé *the Craftsman*, on a de lui des poésies assez estimées.

PULTENEY (Richard), médecin et botaniste distingué, membre de la société royale de Londres et de plusieurs autres sociétés savantes étrangères, né à Loughborough en 1730, mort en 1801, fut pendant quelque temps médecin du comte de Bath, dont il était parent, et se fixa ensuite à Blandford, dans le comté de Dorset, où il acquit une grande réputation. Outre plusieurs écrits sur l'antiquité, on a de lui: *Revue générale des écrits de Linné*, 1782, in-8; *Essais sur les progrès de la botanique en Angleterre*, 1790, 2 vol. in-8. Ces deux ouvr. ont été traduits en français, chacun en 2 vol. in-8, le prem. par Millin, 1789, et le second, par M. Boulard, 1809, 2 vol. in-8.

PUNT (Jean), peintre, graveur et comédien hollandais, né à Amsterdam en 1711, s'était déjà fait

connaître avantageusement dans la peinture et la grav., lorsqu'il épousa vers 1733 Anne-Marie de Bruin, tragédienne fort distinguée, qui le décida à embrasser sa profession. Il débuta dans sa ville natale par le rôle de Rhadamiste, y obtint le plus brillant succès, et sa réputation surpassa bientôt celle de Duim, qu'il avait alors pour concurrent. La m. d'une épouse chérie le fit renoncer au théâtre deux ans après; mais les sollicitations de ses amis l'y ramenèrent en 1753. Il y reparut dans le rôle d'Achille, où il s'est lui-même peint et gravé, et le public le revit avec un nouvel enthousiasme. Punt s'était remarié en 1748. Il obtint en 1755 l'emploi lucratif de concierge du théâtre d'Amsterdam, et tout semblait lui sourire, lorsqu'il redevint veuf en 1771. Il prit une 3e femme, Catherine Fokke, tragédienne célèbre; mais un après ce nouveau mariage, en 1773, il fut complètement ruiné par l'incendie du théâtre d'Amsterdam, et se vit obligé d'accepter les offres que lui fit la ville de Rotterdam, où il fut abreuvé de dégoûts. Il se retira en 1777, et l'on négociait sa rentrée au théâtre d'Amsterdam, quand il m. en 1779. Punt peignit avec succès l'hist., le paysage et le portrait, et l'on a de lui des estampes qui font honneur à son burin.

PUPIEN. V. Maxime-Pupien.

PURAMUNDUS. V. Gleichmann.

PURBACH. V. Peurbach.

PURCHAS (Samuel), ecclésiastique anglais, né dans le comté d'Essex en 1577, m. vers 1628, est principalem. connu par le célèbre rec. de voyages qui porte son nom. Chapelain de l'archevêque de Cantorbéry et pourvu de plus. autres bénéfices, il employa sa fortune à acquérir la plus nombreuse collection de voyages, tant imp. que MSs., qu'on eût vue jusqu'alors; et l'on doit à son zèle et à son érudition l'un des plus célèbres rec. en ce genre. Il en fit paraître le 1er vol. en 1613, sous le titre suivant: *Purchas, his pilgrimages, or Relations of the world and the relig..... discovered from the creation unto this present, in four parts*, in-fol. (ce vol. eut 4 éditions, la dernière, de 1626, très-augmentée, est la meilleure). Quatre autres vol. parurent en 1625 sous ce titre: *Hakluytus posthumus, or Purchas, his pilgrims, containing a history of the world in sea voyages and land travels by englishmen and others*, etc., Londres, 1625, in-fol., trad. en hollandais. Purchas y a fait entrer tous les MSs. laissés par Hakluyt, et dont il avait fait l'acquisit. On a encore de lui: *Purchas, his Pilgrims or Microcosmos or the History of man*, 1627, in-8. C'est un recueil de méditations sur l'homme, dans tous les âges et dans toutes les posit. sociales.

PURE (Michel de), abbé et homme de lettres, né à Lyon en 1634, m. à Paris en 1680, est bien plus connu par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses Satires, que par les ouvrages qu'il a publiés. On a de lui plusieurs pièces de théâtre, qui sont oubliées de nos jours, des traduct. françaises des *Institutions* de Quintilien, 1663, 2 vol. in-4; de l'*Hist. des Indes orientales et occidentales*, de J.-P. Maffée, 1665, in-4; de l'*Hist. africaine*, de l'Ital. Birago, 1666, in-12; de la *Vie de Léon X*, par Paul Jove, 1675, in-12, et quelq. autres ouvrages, dont le seul remarquable est la *Vie du maréchal de Gassion*, 1673, 3 vol. in-12.

PURI (David), philanthrope, né à Neufchâtel, en Suisse, en 1709, était fils du fondateur de Purisbourg, dans la Caroline. S'étant fixé à Lisbonne, il amassa une fortune considérable dans le commerce de la joaillerie, et la consacra presque tout entière au bien de sa ville natale, à laquelle il légua 3 ou 4 millions, dont une moitié devait être employée à des œuvres de charité, et l'autre à l'embellissement de la ville. Ce vertueux citoyen m. à Lisbonne le 31 mai 1786, et les magistrats de Neufchâtel, en reconnaissance des bienfaits qu'il avait répandus sur sa patrie, ordonnèrent un deuil de quinze jours. Parmi les monumens de sa bienfaisance, on cite l'hôpital de Neufchâtel, portant à la façade cette inscription: *Civis pauperibus*. — Jean-Pierre Puri ou Purry, né aussi à Neufchâtel, et peut-être de la famille du précédent, a donné des *Mém. sur le pays des Cafres et la terre de Pierre Nuitz*, qui parurent à Amsterdam, 1718, in-8, et qui furent traduits en hollandais. Ils contiennent des notions curieuses sur ces contrées, que l'aut. avait parcourues lui-même, et qu'il se proposait de coloniser. Ses projets furent présentés à la compagnie des Indes en Hollande. — Samuel Puri, conseiller d'état de la principauté de Neufchâtel, publia un *mém.* pour justifier que le *commerce des vins de cette principauté doit être libre dans les états de Berne*, 1705, in-4, et a laissé un extrait MS. des *chron.* de Neufchâtel. — Un colon. Puri, qui soutint J.-J. Rousseau contre le past. Montmollin, est aut. d'un *mém. justificatif* de sa propre conduite envers le gouv., 1767, in-8 et in-12. *Voy.* la *Bibliothèque suisse* de Haller.

PURICELLI (Jean-Pierre), savant antiquaire, né à Gallarate, dans le diocèse de Milan, en 1589, embrassa l'état ecclésiastiq., et parvint à la dignité d'archiprêtre de la basilique de Saint-Laurent. Il signala son zèle et sa charité pendant la peste qui désola Milan en 1630, en se dévouant tout entier au service des malades, fut le seul des chanoines que la contagion épargna, et m. en 1659, laissant un très-grand nombre d'ouvrages, dont beaucoup sont conservés MSs. à la Bibliothèque ambrosienne. Parmi ceux qu'il a publiés, on cite: *ambrosianæ mediolani basilicæ Monumenta*, Milan, 1645, in-4; *Laur. Littæ, civis et archiep. mediolani, Vita*, ib., 1653, in-4; *de SS. martyribus Nazario et Celso, ac Protasio et Gervasio, historica Dissertatio*, ib., 1656, in-fol.; *de SS. martyribus Arialdo Alciato et Herlembaldo Cotta, libri quatuor, quibus Historia mediolana illustratur*, etc., ib., 1657, in-fol. — Puricelli (François), littérat., né à Milan vers 1657, embrassa d'abord la règle de St-Ignace, mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas d'achever son noviciat. Plus tard, il reçut les ordres sacrés, partagea son temps entre ses devoirs ecclésiastiques et la culture des lettres, et m. en 1738. On a de lui des poésies qui, d'abord éparses dans différens recueils, ont été rassemblées et publiées sous le titre de *Rimes*, Milan, 1750, in-4; Venise, 1751; Bologne, 1752, et Nice, 1781, in-8.

PURMANN (Math.-Godefroy), chir. allem. du 17e S., fut d'abord employé dans les troupes du Brandebourg, et exerça ensuite son art à Halberstadt, puis à Breslau, où l'on croit qu'il m. vers 1700. Parmi ses ouvrages, qui tous eurent de son temps beaucoup de succès, nous citerons: *le vrai Chirurgien milit.*, etc., in-8, en allemand, Halberstadt, 1680, 1682, 1690, 1693; Iéna, 1705 et 1721; *la Couronne chirurgicale* (chirurgircher Lorberkranz), in-4, Halberstadt, 1685; Francfort, 1692, et Breslau, 1705, ouv. important pour l'histoire de la chirurgie en Allemagne au 17e S.; *Chirurgia curiosa*, in-4, Francfort, 1694, Iéna, 1716; trad. en angl., Londres, 1706, in-fol.

PUSSORT (Henri), conseiller d'état, né en 1615, était l'oncle de Colbert, et partagea sa haine contre Fouquet, dont il fut l'un des juges. Il se montra acharné à la perte de ce surintend. et opina pour la décapitation. Pussort travailla à la rédact. des *Ordonnances* de 1667 et 1670, pour la réformation de la justice et pour l'abréviat. des procès. Il m. à Paris, doyen du conseil, en 1697.

PUTHOD DE MAISON-ROUGE (François-Marie), archéologue, l'un des 24 hérauts d'armes du roi Louis XVIII, né en 1757 à Mâcon, m. en 1820, membre de l'acad. de Villefranche de Beaujolais, de celle des Arcades de Rome et du Cercle des philadelphes, avait été d'abord gendarme du roi, puis, à l'époque de la révolut., successivem.

capitaine de chasseurs dans le garde nationale parisienne, edjudant-général et colonel. Il présenta à l'essemblée constitusnte (4 oct. 1790), une pétition pour se faire autoriser à recueillir les inscriptions et archives des couvens, et dès l'année suiv. devint membre de la commission des monum. établie à la biblioth. des Quatre-Nations. C'est à cette époque qu'il entreprit la pub. d'un ouvr. périodiq. ayant pour titre les *Monumens*, et dont il deveit paraître 24 livrais. per en. Outre sa coopérat. eu traité *des Offices* de Guyot, dont il rédigea le partie milit., on lui doit encore : *Géographie de nos villages*, ou *Dictionn. mâconnais*, Mâcon, 1800, in-8.

PUTSCHIUS (Elie), philologue, né à Anvers en 1580, doit être compté au nombre des savans précoces. Il fit sous d'habiles maîtres des progrès étonnans dans les langues et la littérat. anciennes. Il parcourut ensuite l'Allemagne, s'arrêta quelq. temps à Iéna et à Leipsig, et m. à Stade en 1605, à l'âge de 25 ens et 4 mois. On a de lui un recueil des anciens grammair., pub. sous le titre de *Grammaticæ latinæ Auctores antiqui*, Hanau, 1605, 2 part. in-4 : ce vol., dédié à Joseph Scaliger, est très-recherché des amateurs et contient les écrits de 33 grammairiens, sur lesquels on peut consulter la *Biblioth. latina* de Fabricius. Conrad Ritterhus a écrit la *vie* d'E. Putschius, Hambourg, 1608, in-4 ; ib., 1726, in-8.

PUTTER (Jean-Etienne), l'un des plus célèbre publicistes de l'Allemagne, né en 1725 dans un bourg de Westphalie, étudia successivem. à Merbourg, Halle et Iéna, fut appelé, comme profess., à Gottingue en 1746, y donna, pendant plus de 50 ans, des cours sur la procédure des tribunaux suprêmes, sur le droit public et l'hist. de l'empire : enfin des leçons pratiques de jurisprudence. Il devint doyen de le faculté de droit en 1797, et m. en 1807, eprès avoir pub. un gr. nombre d'ouvr., dont quelques-uns en latin, les autres en allemand, sur le droit public et l'hist. d'Allemagne, sur la procédure des tribunaux suprêmes de l'empire, sur le droit civil et la jurisprudence pratique. Nous citerons seulem. les suiv. : *Institutiones juris publici germanici*, Gottingue, 1802, 6e édit. ; *nova Epitome processûs imperii supremorum tribunalium*, ibid., 1796, in-8 ; *Manuel de l'hist. d'Allemagne*, ibid., 1772, 2 vol. in-8, 2e édit. (en allem.) ; *Développement historique de la constitut. de l'empire germanique*, ibid., 1798, 3 vol. in-8, 3e éd.; *Essai d'une hist. acad. des savans de l'université de Gottingue*, ib., 1768-1788, 2 vol. ; *Littérat. du droit public allem.*, ib., 1781-1783, 3 vol.

PUY (Du). V. Dupuy.

PUYSÉGUR (Jacques de CHASTENET, vicomte de), né vers la fin du 16e S., descendait d'une famille illustre de l'Armagnac, très en faveur à la cour des rois de Naverre. Il fit ses prem. armes en 1617, devint lieuten.-général des armées du roi, et prit part, pendant quarante-un ans de service, à trente combats et à plus de cent vingt siéges sans avoir reçu aucune blessure. Sujet fidèle, officier plein de bravoure, il fut un des hommes les plus considérés de son temps, et m. en 1682, à l'âge de 82 ans, sans avoir rien ajouté à la fortune qu'il tenait de ses ancêtres. On a de lui des *mémoires* sur les évènem. dont il evait été témoin. Ils s'étendent depuis 1617 jusqu'en 1658, et ont été réimpr. en 1747. Cet ouvr. se trouve compris dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Petitot.—Puységur (Jacques-François de Chastenet, marquis de), maréchal de France, cheval. des ordres du roi, comte de Chessi, vicomte de Busanci, fils du précéd., né à Paris en 1655, entre au service en 1677, s'élève de grade en grade par ses talens et sa valeur, et fut considéré comme un des hommes de guerre les plus expérimentés de son S. Louis XIV, qui en faisait gr. cas et lui communiquait chaque année ses projets de campagne, le chargea de plus. missions diplomatiq. Puységur eut une grande influence sur les évènem. qui consolidèrent, sous Philippe V, le trône d'Espagne dans le maison de Bourbon. Il fut nommé membre du conseil de guerre pendant le minorité de Louis XV, et remplissait les fonctions de commandant en chef sur toutes les frontières des Pays-Bas, lorsqu'il reçut le bâton de maréchal en 1734. Il m. en 1743, âgé de 88 ans. On a de lui un ouvr. estimé intitulé *l'Art de la guerre*, qui parut en 1748 in-fol. et in-4 : il a été trad. en allem. Le baron de Traverse en a publ. un extrait en 1758, sous le titre d'*Etudes militaires*. — Puységur (Jacques-François-Maxime de Chastenet, marquis de), fils du précédent, né à Paris en 1716, m. en 1782, se distingua aussi dans la carrière des armes, et parvint jeune encore au grade de lieuten.-général. On a de lui : *Etat actuel de l'art et de la science militaire à la Chine*, Londres (Paris), 1773, in-12 ; *du Droit du souverain sur les biens du clergé et des moines*, 1770 ; *Analyse et Abrégé du spectacle de la nature* de Pluche, Reims, 1772, 1786, in-12 ; et diverses brochures de circonstance. — Puységur (Antoine-Hyacinthe-Anne de Chastenet de), plus connu sous le nom de comte de Chastenet, second fils du précéd., né en 1752, entra de bonne heure au service de mer, où il obtint un avancem. rapide. Réunissant des connaissances archéologiq. à celles de marin, ce fut pour satisfaire son goût pour les antiquités qu'il demanda au roi d'Espagne, en 1772, le permission de pénétrer dans les cavernes servant de sépulture aux Guanches (anciens habitans des îles Fortunées, aujourd'hui îles Canaries), à Ténériffe. Il parvint, au péril de sa vie, à en extraire des momies très-bien conservées, dont il enrichit le cabinet d'histoire naturelle de Paris et de Madrid, où on les voit encore. Le gouvernem. français le chargea ensuite d'aller dresser les cartes de tous les débouquem. de St-Domingue ; et ce sont ces cartes qui servent encore aujourd'hui à guider la navigat. dans les parages de cette colonie. Les services que le comte de Chastenet avait rendus comme marin et comme savant, l'eussent sans doute élevé aux premiers grades de la marine française, si la révolut. n'était venue entraver sa carrière. Ayant émigré en 1791, il servit à l'armée de Condé, passa ensuite au service de l'Angleterre, puis à celui de Portugal, et après y avoir obtenu, avec le grade de contre-amiral, la croix de l'ordre du Christ, il sauve de Naples Ferdinand IV et sa famille, et les conduisit en Sicile sur un vaisseau qu'il commandait. De retour en France en 1803, il ne reprit aucun service, et m. en 1809, honoré de toute l'estime que ses qualités et ses talens lui avaient si justam. acquise. Son ouvr. *sur les Débouquemens de St-Domingue*, qui avait paru en 1787, in-4, a été réimpr. depuis par ordre du roi. — Puységur (Pierre-Louis de Chastenet, comte de), fils du maréchal de France, Jacques-François, né en 1727, suivit, comme ses ancêtres, la carrière des armes, et était parvenu au grade de lieutenant-général des armées du roi, lorsqu'aux approches de la révolut. il fut appelé au ministère de la guerre. Quoiqu'il n'ait conservé ce poste que jusqu'en 1789, l'assemblée constituante déclara, au moment de sa retraite, qu'il emportait l'estime et les regrets de la nation. Le comte de Puységur conserva pour Louis XVI le plus grand attachem. ; il commanda une compagnie de gentils-hommes qui se dévouèrent à la défense de la famille royale dans la funeste journée du 10 août, et il ne passe en pays étrangers qu'après la m. de l'infortuné monarque. De retour en France, il m. à Rabasteins en 1807. Il était gr.-croix de l'ordre de St-Louis.—Jean-Auguste de Chastenet de Puységur, son frère, archevêque de Bourges, né en 1740, m. en 1815, fut nommé député aux états-généraux, et fut un des trente évêques qui souscrivirent l'*Exposition des principes contre la constitution civile*

du clergé. Obligé de s'expatrier, il fut aussi un des signat. de l'*Instruction sur les atteintes portées à la religion*, pub. en 1798 par les évêq. franç. émigrés.

PUYSEGUR (AMAND-MARIE-JACQ. DE CHASTENET, marquis de), fils du lieutenant-général Pierre-Louis, né en 1752, entra à 16 ans dans l'artillerie, obtint à 27 le grade de colonel, fit la camp. d'Espagne en 1782, et remplit au siége de Gibraltar les fonctions de major de tranchée. Au commencement de la révolut., dont il embrassa les principes avec une sage modérat., il passa du commandem. du régim. d'artillerie de Strasbourg à celui de l'école de La Fère avec le grade de maréchal-de-camp, donna sa démission en 1792 pour se retirer dans ses foyers; et, sur l'accusat. portée contre lui d'entretenir une correspond. avec ses frères émigrés, il subit à Soissons une détent. de deux années. Fixé enfin à sa terre de Buzancy, il y ménagea un asile à quelq. illustres proscrits, fut nommé maire de Soissons après le 18 brumaire, se démit de cette magistrature en 1805, et il m. le 1er août 1825 dans son château de Buzancy, retraite dont la restaurat. ne l'avait point fait sortir. Différens traits d'un désintéressement digne des plus grands éloges eussent suffi pour assurer un honorable souvenir au marquis de Puységur, s'il n'avait d'ailleurs rendu son nom célèbre en l'associant à l'hist. du magnétisme animal, dont il fut de bonne foi le zélé et infatigable défenseur. De 1814 à 1825 il eut part aux trois recueils intit.: *Annales du magnétisme*, *Bibliothèque magnétique* et *Archives du magnétisme*. On a en outre de lui: *Mém. pour servir à l'histoire et à l'établissem. du magnetisme animal*, Paris, 1788, 1809, in-8, anonyme; *du Magnétisme animal considéré dans ses rapports avec div. branches de la physique*, 1807, 1809, in-8; *Recherches, Expériences et Observations physiq. sur l'homme dans l'état de somnambulisme provoqué par l'acte magnétique*, 1811, in-8; enfin un autre écrit sur le même sujet avec ce titre: *les Vérités cheminent; tôt ou tard elles arrivent*, 1814, in-8. Le marquis de Puységur est de plus auteur des deux pièces suiv.: *l'Intérieur d'un ménage républ.*, vaudeville, représ. le 15 nivôse an 11, musique de Fay; et *le Juge bienfaisant*, comédie hist. en 3 actes, Soissons, 1799, in-8.

PUYVALLÉE (PHILIPPE-JACQUES BENGY DE), député de la noblesse du Berry aux états-généraux, né en 1743 à Bourges, où il m. en 1823, avait commencé par porter les armes en qualité de sous-lieutenant dans le régim. de Vieille-Marine. Après la session de l'assemblée constituante, où, partisan de l'ancien état des choses, il ne se fit guère remarquer que par un discours contre le projet de diviser la France par départem., il quitta la France, y rentra dès 1792, fut bientôt contraint à passer de nouveau à l'étranger, ce qu'il ne put faire qu'après avoir couru des dangers imminens, et enfin profita, pour revenir encore, de l'amnistie accordée par le gouvernem. consulaire. Membre de la commiss. administrative des hospices de Bourges sous le gouvernement impérial, il devint, depuis la restaurat., membre du conseil-général du départem. du Cher, en fut cinq fois présid., et à quelques autres titres honorifiques, joignit celui de présid. de la société d'agriculture du départem. du Cher. C'est au sein de cette compagnie qu'a été prononcé son *éloge* par M. de Villessaison, impr. par extrait dans le *Moniteur* du 21 avril 1824. On y donne l'analyse de l'écrit suiv. de Puyvallée: *Essai sur la société religieuse en France et sur ses rapports avec la société polit., depuis l'établissem. de la monarchie jusqu'à nos jours*, Paris, Le Clère, 1820, in-8.

PUZOS (NICOLAS), chirurgien-accoucheur, né à Paris en 1686, direct. de l'acad. de chirurgie de cette ville, m. en 1753, exerça son art pendant 30 ans avec un grand succès. Il a laissé des remarques pratiques recueillies par Morissot-Deslandes, qui en forma un *Traité des accouchemens*, etc., pub. à Paris, 1759, in-4. On trouve encore, dans le 2e vol. des *Mem.* de l'acad. royale de chirurgie, un *Mém.* de N. Puzos *sur les pertes de sang qui surviennent aux femmes grosses, sur les moyens de les arrêter sans en venir à l'accouchem.*, etc.

PYGMALION (mythol.), sculpteur fameux de l'île de Cypre, conçut une passion brûlante pour une statue de Vénus qu'il avait modelée, et par ses prières réussit à toucher la déesse qui anima le magnifique ouvrage. Pygmalion épousa alors l'objet de de son amour, qu'il nomma Eburnée, et en eut un fils appelé Paphus.

PYGMALION, roi de Tyr, succéda, l'an 874 av. J.-C. à Matgen, dont quelq. savans supposent qu'il était fils (car il n'avait alors que 11 ans), et m. après 47 ans de règne, l'an 827, dans sa 58e année. On a vu à l'article de Didon que, fuyant la cour d'un frère qui par des vues de cupidité s'était fait le meurtrier de Sichée son époux, cette princesse passa en Afrique et y fonda Carthage vers l'an 882 av. notre ère. Mais l'adoption des renseignemens chronol. qu'on vient d'énoncer reporterait à l'an 867 la fondat. de Carthage: c'est aussi la conject. la plus plausible. Il faut noter que les indications que nous ont transmises les anciens auteurs *sur ces* évènem. sont totalem. divergentes; et *il en est* peut-être de l'émigration de Didon *comme de la* fable par laquelle les Grecs ont expliqué l'origine de la citadelle de Byrsa (*βύρσα, peau de bœuf*), en Afrique. On peut croire d'ailleurs, pour concilier ces indicat. diverses, qu'avant l'émigrat. de Didon ou Elissa, d'autres établissem. avaient été faits par les Phéniciens. C'est à la discussion de ces opinions contradictoires que M. St-Martin a consacré son savant article de *Pygmalion* (t. 36 de la *Biogr. universelle*); mais il n'a pas jugé à propos d'examiner ni même de rapporter les renseignemens, peut-être fabuleux, qu'on a sur la mort du roi de Tyr: Astarbé, digne épouse de ce prince cruel, l'empoisonna, a-t-on dit, et impatiente de l'effet du breuvage, elle accéléra sa fin en l'étranglant.

PYL (JEAN-THÉODORE), médecin allem., né en 1749 dans la Poméranie, prit ses degrés à l'univ. de Gripswald, alla suivre à Berlin les leçons d'anatomie de Cothenius, prit du service dans les troupes prussiennes lorsque éclata la guerre de la succession de Bavière (1778), et de retour dans la capitale de la Prusse obtint plus. places à la fois lucratives et honorables. Il se voua plus particulièrem. à la médecine légale et à la police médic., et m. en 1794, laissant entre autres opuscules en allem. et en lat.: *Dissertat. de rubedine sanguinis*, Gripswald, 1775, in-4; *Repertoire de la science des medicamens* (offentliche und gerichtliche Arzneywissenschaft), Berlin, 1789-93, 3 t. in-8.—Théodore PYL, père du précéd., médec. de Barth, dans la Poméranie, est aut. d'un traité *de Auditu in genere, et de illo qui fit per os, in specie*, Gripswald, 1743, in-4.

PYLADE, célèbre pantomime, porta ce genre de spectacle au plus haut degré de perfection chez les Romains. Il était né en Cilicie, dans le dernier siècle av. l'ère chrétienne. Il forma dans Rome, sous le règne d'Auguste, une troupe spéciale, qui ne s'occupait point de tragéd. ni de comédie parlée, mais qui représentait ce que l'on appelle aujourd'hui des ballets ou des sujets tragiques, comiques et satiriques, exprimés par des danses ou gestes muets. Il ne faut point confondre les acteurs appelés mimes ou pantomimes avec les poètes mimiques (*v.* LABERIUS et PUBLIUS-SYRUS). Les premiers exprimaient par le geste seul, une fable, un poème entier, sans pouvoir tirer parti des mouvemens du visage, car ils étaient masqués comme les autres comédiens: seulem. leur masque était d'une forme plus agréable. Bathylle, élève de Pylade, forma bientôt une autre troupe qui partagea avec la prem. les suffrages des Romains. Ces troupes ri-

vales occasionèrent deux factions qui appelèrent plus. fois l'intervention de l'autorité impériale. L'insolence de Pylade le fit bannir de Rome et d'Italie ; mais les murmures du public forcèrent l'empereur à revenir sur sa décision. On ignore l'époque de la m. de Pylade. Les pantomimes furent encore chassés de Rome à différentes époques, sous Tibère, Néron, Domitien, Trajan, etc.; mais leur exil n'était que temporaire, et la clameur publique obtint constamm. leur rappel. La manie pour ce genre de spectacle ne fit qu'augmenter jusqu'au 5e S., et ne finit qu'à la chute de l'empire. On prétend avoir retrouvé l'inscript. du tombeau de Pylade ; et l'on cite trois autres pantomimes du même nom ; ainsi qu'un musicien grec, né à Megalopolis, dans le Peloponèse, et contemp. de Philopœmen.

PYLE (Thomas), ecclésiastique anglais, né en 1674 à Stodey dans le comté de Norfolk, mort en 1756 à Swaffam, a pub. : *Paraphrase des Actes des apôtres et de toutes épîtres du Nouveau-Testament*, 2e édit., Londres, 1737 ; nouv. édit., 1765, 2 vol. in-8 ; trad. en allem. ; *Paraphrase de l'Apocalypse avec des notes*, 1735 ; nouv. édit., 1795, in-8 ; *Paraphrase des livres historiques de l'Ancien-Testament*, pub. de 1715 à 1725, et réunie sous un titre général en 1738, 4 vol. in-8 ; trois vol. de *sermons* et divers autres écrits. — Philippe Pyle, le plus jeune des fils du précéd., m. en 1799, a pub. des *Sermons à l'usage du peuple*, parmi lesquels on en a impr. qui appartiennent à son père, 1789, 4 vol. in-8.

PYLÉMÈNES, nom commun à un gr. nombre de rois de Paphlagonie, dans l'Asie-Mineure, dont la race se perpétua jusqu'au temps des Romains. Le prem. de ces rois, connu dans l'histoire, est mentionné par Homère, qui le range parmi les chefs venus au secours des Troyens, à la tête d'une peuplade de la Paphlagonie, appelée les Henètes, et qui était presque entièrement anéantie au temps du géographe Strabon. Ce Pylémènes fut tué en combattant les Grecs sous les murs de Troie.—Un prince de ce nom, de la même race que le précédent, vivait en l'an 134 av. J.-C. L'histor. Eutrope le place au nombre des amis et alliés de la république romaine.—Un autre Pylémènes, qu'on croit fils du précéd., régnait en Paphlagonie à l'époque de la prem. guerre de Mithridate contre les Romains en l'an 88 av. J.-C. Allié de la république comme son père, il fut chassé de ses états par le roi de Pont, et rétabli plus tard par Pompée ; mais il dut céder à la république toute la Paphlagonie maritime. Après la m. de ce prince, la portion de la Paphlagonie qu'il possédait fut réunie au territoire de la répub. : en lui s'éteignit la race Pyléménide.

PYM (John), né dans le comté de Sommerset en 1584, fut un des membres les plus remarquables de la chambre des communes sous le règne de l'infortuné Charles Ier. Il s'était déjà fait distinguer sous le règne de Jacques II, par une opposit. constante aux mesures de la cour. En 1726, il concourut à la rédaction des articles de l'acte d'accusation contre le duc de Buckingham. Partageant toutes les opinions des puritains, il avait formé le projet de passer en Amérique pour y fonder un gouvernem. où la liberté civile et la liberté religieuse fussent plus respectées qu'en Angleterre ; mais un ordre du conseil l'empêcha, ainsi que plus. autres mécontens, au nombre desquels se trouvait Cromwell, d'exécuter cette résolution. Il devint l'un des membres les plus actifs et les plus influens du parlem., dont le roi prononça la dissolut. le 6 mai 1640. Renommé membre de celui qu'on a appelé le long parlem., Pym en défendit d'abord les doctrines et les intérêts avec une grande énergie ; mais ensuite il se montra moins virulent dans ses attaques contre la cour, et fit même quelques ouvertures en faveur du roi. Ce nouveau système de conduite ayant diminué sa popularité, il se plaignit de l'inconstance du peuple à son égard : toutefois il jouissait encore d'un grand crédit dans son parti, lorsqu'il m. à Derby House en 1643, exerçant l'emploi de lieutenant dans l'armée parlementaire. Il fut enterré avec de grandes solennités dans l'abbaye de Westminster. On trouve dans les *Mémoires* de lord Clarendon des détails intéressans sur ce personnage.

PYNAKER (Adam), peintre hollandais, né en 1621, m. en 1673, s'est acquis la réputation d'un habile paysagiste. Le musée du Louvre a trois tableaux de ce maître : une *Tour, au pied de laquelle est une barque à l'ancre*, un *Paysage* dans lequel on voit un muletier arrêté à la porte d'une auberge, et un autre *Paysage* représentant des villageois qui gardent leurs troupeaux.

PYRA (Jacques-Emmanuel), poète allem., né en 1715 à Kothus, en Lusace, se consacra d'abord à des éducations particulières, et fut ensuite professeur dans un gymnase de Berlin, où il m. en 1744. Ses *Poésies*, réunies à celles de Langen, ont été pub. pour la prem. fois à Zurich, puis à Halle, avec des augm., 1749, in-8.

PYRAMIDES (la bat. des) fut gagnée le 20 juill. 1798 par les Français sur les Mamlouks, au village d'Embabé, en vue des antiq. mon. dont cette journée a pris le nom. V. Buonaparte et Mourad bey.

PYRARD (François), voyageur français, né à Laval dans le 16e S., s'embarqua à St-Malo en 1601, sur un des deux navires qu'une compagnie de marchands des trois villes de Laval, St-Malo et Vitré, avait armés pour chercher un chemin aux Indes orientales. Cette expédition relacha successivement aux îles Annobon, Madagascar et Comore, dans l'océan Indien. Le bâtiment sur lequel se trouvait Pyrard ayant fait naufrage sur les Maldives, ce voyageur et ses compagnons furent recueillis par les insulaires, et répartis sur plus. îles. Pyrard fut conduit à Malé, résidence du roi des Maldives, et fut bien traité par ce prince. Il vivait depuis cinq ans dans cette île, lorsque les Maldives furent attaquées par la flotte du roi de Bengale. Le prince insulaire ayant été tué, Pyrard pria le vainqueur de le rendre à la liberté. Pris d'abord pour un Portugais, il fut maltraité et on voulut même lui ôter la vie ; mais, reconnu ensuite pour Français, il fut traité plus humainem., et le chef de l'expédition le prit, avec trois de ses compagnons, sous sa protection spéciale. Ils s'embarquèrent sur la flotte qui retournait au Bengale. Pyrard rendu à la liberté, éprouva bientôt de nouvelles infortunes. Les Portugais le firent prisonnier. Il servit, pendant 2 ans, comme soldat dans leurs troupes, fut détenu ensuite avec tous les étrangers qui se trouvaient à Goa, obtint sa liberté par l'entremise des jésuites qui résidaient dans cette dern. ville, en partit avec ses trois compagnons, le 30 janv. 1610, et aborda les côtes de Galice au bout d'un an de traversée. Il quitta l'Espagne presque aussitôt pour revenir en France, et se rendit à Paris, où le récit de ses aventures lui valut la protection de plus. personnages puissans. Ce fut d'après le conseil du president Jeannin (*v.* ce nom), qu'il écrivit la relation de ses voyages, qui parut pour la prem. fois sous ce titre : *Discours du voyage des François aux Indes orientales, ensemble des divers accidents, adventures et dangers de l'autheur en plus. royaumes des Indes*, etc., Paris, 1611, in-8. Jérôme Bignon, avocat-général, obtint ensuite de Pyrard des renseignem. beaucoup plus amples que ceux qui étaient contenus dans ce *Discours*; et la rédaction de ces matériaux, fondus dans la prem. relation, fut confiée à Bergeron, qui publia son travail sous le titre de *Voyages des François aux Indes orientales, Maldives, Moluques et au Brésil, depuis* 1601 *jusqu'en* 1611, Paris, 1615, 2 vol. in 8, avec un vocabulaire des îles Maldives. On ignore l'époque de la m. de Pyrard. Long-temps après, Pierre Duval fit paraître *Voyage de Fr. Pyrard, de Laval*,

contenant sa navigation aux Indes orientales, etc., *divisé en trois parties*, *nouv. édit.*, *revue*, *corrigée et augm.*, etc., Paris, 1679, in-4. : l'édit. a omis le vocabulaire des Maldives ; mais il a dressé une carte de ce voy. La relation de Pyrard est une des plus exactes et des plus intéressantes que l'on puisse lire ; et des voyageurs anglais, qu'un malheureux hasard avait jetés, de même que lui, sur les Maldives, ont confirmé son témoignage par leur récit. On trouve des extraits du voyage de Pyrard dans plus. recueils de voy., écrits en franç. ou dans d'autres langues.

PYRAULT ou PYRAUX (CLAUDE), médecin, né à Besançon vers 1720, fut nommé agent de la compagnie des Indes à Bassorah, et y travailla sans relâche à étendre notre commerce dans les Indes, et à se procurer des renseignemens sur les produits des pays qu'il avait visités. Il était sur le point de repasser en France pour y rendre compte de ses utiles travaux, lorsqu'il fut emporté par la peste de de Bassorah en 1773. On a de lui un *Traité de la pharmacie moderne*, Paris, 1751, in-12 ; quelques trad. d'ouv. anglais sur la médec., et d'une *lettre* sur l'art de faire des songes.

PYRÉNÉES (traité des). V. HARO (D. Luis de) et MAZARIN.

PYRGOTÉLÈS, artiste grec, grav. en pierres fines, vivait sous le règne d'Alexandre-le-Grand. Il paraît que la gravure en pierres fines était alors portée au plus haut degré de perfection, comme la peinture et la sculpt. Pline cite Pyrgotélès parmi les quatre plus habiles graveurs qui aient existé. Les pierres qui portent son nom sont les têtes d'*Alexandre* et de *Phocion*, un *Hercule assommant l'hydre*.

PYRON DE LA VARENNE. V. PIRON.

PYRRHIS DE VAVILLE (N.), écriv. politique sur lequel on n'a presque point de renseignemens, né en Provence dans le 18[e] S., m. en 1808, a laissé les ouv. suiv. : *Compendium politicum*, *seu brevis Dissertatio de variis imperii Poloni viribus*, Varsovie, 1760, in-8 ; *Lettre sur la constitution actuelle de la Pologne et la tenue de ses diètes*, 1771, in-12.

PYRRHON, philosophe grec, chef de l'école ou de la secte qui a pris son nom (le pyrrhonisme), né à Elis, dans le Péloponèse, vivait vers l'an 336 av. J.-C. Il exerça la peinture dans sa jeunesse, suivit ensuite l'école de Mégare et les leçons du philosophe Anaxarque, qu'il accompagna dans la grande expédition d'Alexandre en Asie. De retour en Grèce, il obtint le droit de cité à Athènes, et acquit une grande réputation de sagesse. Ses concitoyens l'élevèrent aux fonctions de grand-prêtre, et, par estime pour lui, exemptèrent d'impôts tous les philosophes. Il m. dans un âge très-avancé. Avant lui, le sage Anacharsis, Xénophane, Zénon, Démocrite, Métrodore, les sophistes Protagoras et Gorgias, plus récemment les disputes de l'école de Mégare et les paradoxes des cyrénaïques, avaient semé les germes du scepticisme parmi les Grecs. Pyrrhon réduisit leurs doutes en corps de doctrine ; et du scepticisme indirect des sophistes qui avaient enseigné que tout peut se soutenir, il tira cette conséquence que rien ne peut se démontrer. Il ne rejetait point la vérité ; mais il déclarait seulem. que les philosophes ne l'avaient point encore trouvée. Il voulait que le sage suspendît son assentiment, sans lui défendre de persévérer dans la recherche de la vérité. Il admettait comme un fait notre confiance involontaire dans les impressions des sens. Il reconnaissait la nécessité d'agir, l'autorité pratique du sens commun, celle des lois et des usages, celle de la morale, qu'il considérait comme écrite au cœur de l'homme, et comme la fin de toutes ses actions. Il n'affirmait rien et ne détruisait rien. La doctrine de Pyrrhon, suiv. la judicieuse remarque de M. Degérando, au milieu du vague qu'elle présente, se rapproche plus de l'idéalisme que du doute absolu d'Arcésilas, fondé sur l'incompréhensibilité de toutes choses. La plus grande contradiction du pyrrhonisme, c'est de présenter le doute suspensif comme un état fixe, et de placer, dans cette situation inquiète et violente, le parfait repos de l'intelligence et de la volonté que les sceptiques appelaient le souverain bien. La *vie* de Pyrrhon a été écrite par Sextus Empiricus, qui a donné l'exposé le plus complet de la doctrine de ce philosophe. On la trouve aussi dans le recueil de Diogène-Laërce. Pyrrhon eut un grand nombre de disciples ; mais leur enseignement fut individuel et isolé. Ils ne formèrent point une succession liée de philosophes, et furent rapidement éclipsés par la seconde et la troisième académ., où presque toutes leurs opinions ont été reproduites.

PYRRHONISME. V. l'art précéd.

PYRRHUS (mythol.), fils d'Achille et de Deïdamie, est surn. *Néoptolème*, parce qu'il sortait à peine de sa prem. jeunesse lorsqu'il porta les armes au siége de Troie, où, suivant un oracle, sa présence devait décider du sort de cette ville héroïque. Comme son père, Pyrrhus poussa jusqu'à la férocité l'instinct des combats. Ayant vaincu et tué Euripyle, fils de Télèphe, il institua, dit-on, en mémoire de son triomphe, la danse appelée *pyrrique*, qui consistait à figurer par les gestes et par les mouvemens du corps, soit les évolutions militaires, soit les combats corps à corps avec la lance et l'épée. Ce fut Pyrrhus qui entra le premier dans le fameux cheval de bois que les Troyens eurent l'imprudence d'introduire dans leurs murs. Pendant l'horrible nuit qu'éclaira l'incendie de Troie, Pyrrhus se montra insatiable de carnage : non content d'avoir massacré le roi Priam, et précipité du haut d'une tour le petit Astyanax, fils d'Hector, il voulut encore immoler Polyxène aux mânes de son père. Il eut alors en partage Andromaque, qui devint sa femme. Plus tard il alla fonder un royaume en Epire, et fut tué au pied des autels par Oreste, furieux de ce qu'il avait fait son épouse de la belle Hermione, dont lui-même avait demandé la main au roi Ménélas, son oncle.

PYRRHUS, célèbre roi d'Epire dans le 3[e] S. avant J.-C., descendait, dit-on, de Pyrrhus, fils d'Achille, et d'Hercule par sa mère. Il règne beaucoup d'incertitude sur les premières années de la vie de ce prince ; et, à vrai dire, son hist. ne commence qu'à la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.), dans laquelle il se distingua. Il était alors âgé de 15 ans, et combattait dans l'armée de Démétrius-Poliorcetès, son beau-frère, qui fut vaincu. Pyrrhus consentit à se rendre comme otage en Egypte, après le traité conclu entre les successeurs d'Alexandre. Il épousa dans ce pays la princesse Antigone, fille de la reine Bérénice ; et cette alliance l'ayant mis en état de revendiquer ses droits sur l'Epire, il y entra avec des troupes et de l'argent, et fit d'abord un accord avec Néoptolème, qui s'était emparé de la couronne après la mort d'Œacide (père de Pyrrhus). Mais bientôt ce collègue, qui voulait régner seul, ayant tenté de l'empoisonner, il le prévint, et le tua au milieu d'un festin. En l'an 291, Pyrrhus profita d'une maladie de Démétrius, son beau-frère, pour envahir la Macédoine, dont celui-ci s'était emparé. Les Macédoniens finirent par abandonner Démétrius, reconnurent Pyrrhus pour leur souverain, et s'en détachèrent au bout de 7 mois de règne pour se donner à Lysimaque. Pyrrhus fut contraint de retourner en Epire, et, quelques années après, accepta la proposition que lui firent les Tarentins de commander leur armée contre la république romaine. Le prudent Cynéas (*v.* ce nom), après s'être efforcé vainement de le détourner de cette entreprise, fut envoyé par lui à Tarente avec 3,000 h. d'infanterie ; et le prince s'embarqua lui-même peu après avec 23,000 fantassins, 3000 chevaux et 20 éléphans. Une partie de ces troupes fut submer-

gée dans une tempête; toutefois le reste suffit à Pyrrhus pour marcher contre le consul Lævinus, qui s'avançait dans la Lucanie. L'armée romaine fut mise dans une déroute complète, et laissa 15,000 hommes sur le champ de bataille. Après cette victoire, Cinéas vint, au nom du roi, offrir la paix au sénat, qui répondit, d'après le conseil d'Appius Cæcus, « Que si Pyrrhus voulait traiter, il devait commencer par sortir d'Italie ». Toutefois les sénateurs jugèrent convenable de négocier la rentrée des prisonniers; et cette mission fut confiée à C. Fabricius (*v.* ce nom), qui conquit l'estime de Pyrrhus par ses vertus. Ce prince renvoya tous les prisonniers romains sans rançon, et reçut en échange un égal nombre de Samnites et de Tarentins, précédemment tombés au pouvoir des Romains. Fabricius, nommé consul, perdit une nouvelle bataille contre le roi d'Epire, après une action prolongée durant deux jours et long-temps douteuse : ce qui fit dire à Pyrrhus : « Si nous remportons encore une pareille victoire, c'en est fait de nous. » Sur la demande des Siciliens, qui l'invitaient à venir défendre leur île contre les attaques des Carthaginois, le roi quitta bientôt après l'Italie, et chassa les agresseurs de la Sicile. S'étant brouillé ensuite avec les Siciliens, il retournait en Italie lorsque les Carthaginois attaquèrent sa flotte et lui prirent plus. vaisseaux. Toutefois il parvint à gagner Tarente avec 20,000 fantassins et 3,000 chevaux. Avec cette armée, renforcée d'un corps de Tarentins, il marcha à la rencontre des Romains. Mais cette fois il fut battu sous les murs de Bénévent par le consul M. Curius Dentatus. Cette bataille fut la dernière que Pyrrhus livra en Italie; et cette même année (274 avant J.-C.) il retourna en Epire avec 8,000 fantassins et 500 cavaliers, restes de sa formidable armée. Ennemi du repos, et manquant d'argent pour payer et entretenir ses troupes, Pyrrhus attaqua ensuite Antigone, qui régnait alors sur la Macédoine, et soumit la plus grande partie de ce royaume; mais, entraîné bientôt par le roi Cléonyme (*v.* ce nom) dans une nouvelle guerre contre les Spartiates, il fut tué au milieu d'une mêlée nocturne qui eut lieu dans la ville d'Argos, dont il venait de s'emparer, en l'an 272 av. J.-C. Pyrrhus a été regardé par les anciens comme le plus célèbre des capitaines après Alexandre-le-Grand; c'était aussi l'avis d'Annibal, qui pourtant l'a surpassé. Son histoire avait été écrite par Hieronyme de Cardie; mais elle s'est perdue. Il y a lieu de croire que Plutarque, qui cite cet écrivain, s'est beaucoup aidé de son ouvr. pour composer la *vie* de Pyrrhus, où il a rassemblé presque toutes les traditions relatives à ce prince, vraies ou fabuleuses. J.-B. Jourdan a publ. une *Hist. de Pyrrhus, roi d'Epyre*, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12.

PYTHAGORE, célèbre philosophe, chef et fondateur de l'école qu'on a désignée sous le nom d'*école d'Italie*, paraît avoir vécu dans le 6e S. av. l'ère chrét. Les anciens auteurs ne s'accordent point sur le lieu de sa naissance; toutefois l'opinion la plus générale est que l'île de Samos fut sa patrie. Il prit des leçons de Phérécyde (*v.* ce nom), et l'on présume qu'il fut admis aussi à l'école de Thalès et d'Anaximandre. Suivant l'usage des sages de ce temps, il entreprit de visiter les contrées que la renommée signalait alors comme jouissant des bienfaits de la civilisat. et du trésor des connaissances. Il visita l'Egypte, et y séjourna long-temps; il parcourut la Phénicie, l'Asie-Mineure, visita les temples les plus célèbres de la Grèce, fut initié dans les mystères égyptiens, dans ceux de Bacchus, d'Orphée; et, s'il faut en croire Jamblique, ainsi que beaucoup d'autres auteurs, il alla jusque dans la Perse et dans l'Inde; quelques-uns même ont voulu le mettre en rapport avec les Hébreux et les druides des Gaules. On doit croire que dans le cours de ses longs pèlerinages, il étendit le cercle de ses connaissances, et s'exerça surtout à d'utiles comparaisons. Il fit des découvertes importantes dans les sciences mathématiques, et leur donna une forme méthodiq., dont il ne paraît pas qu'elles fussent encore en possession chez les différ. peuples qu'il avait visités. De retour dans sa patrie, il enseigna d'abord la géométrie et l'arithmétique à Samos, et de là, selon le témoignage de Porphyre et de Jamblique, dans la plupart des îles de la Grèce, en propageant avec ces sciences une doctrine mystérieuse et sacrée dont il était le créateur. Etant passé dans la partie de l'Italie qu'on appelait alors la Grande-Grèce, Pythagore s'établit à Crotone. Là, cet homme extraordinaire, sans exercer aucune fonction publique, obtint, par l'influence de ses lumières et de sa vertu, un empire égal à celui des législateurs. On accourut en foule auprès de lui : les hommes les plus distingués se rangèrent au nombre de ses disciples. Il dirigea ses efforts vers la réforme et le perfectionnement des mœurs, et, par suite, des institutions sociales, « pensant, dit un sage écrivain (M. Degérando) que le moyen le plus sûr pour conduire les peuples à la liberté est de les en rendre dignes; et que c'est en formant de bons magistrats qu'on prépare de bonnes lois, qu'on procure aux lois une bonne exécution et un salutaire empire. » Aussi un grand nombre de ses auditeurs furent-ils appelés aux principaux emplois publics dans les villes de la Grande-Grèce. Toutefois les passions et les intérêts ambitieux s'irritèrent contre les doctrines du philosophe, quelle que fût la réserve qu'il s'était imposée; on s'alarma des innovations qu'il introduisait; on s'effraya de la sévérité de ses préceptes. De son vivant même, il vit éclater la persécution qui s'attacha à son école; et, suivant quelq. aut., il en aurait été personnellement la victime. Il m. vers l'an 500 av. J.-C. Le cadre de ce Dictionnaire ne nous permettant pas d'exposer dans ses détails le système de l'école fondée par ce célèbre philosophe, nous indiquerons à nos lecteurs l'excellent ouv. de M. Degérando intit. *Hist. comparée des systèmes de philosophie, considérés relativem. aux principes des connaissances humaines*, 2e édit., Paris, chez Al. Eymery, 1822, 4 vol. in-8, et à l'art. PYTHAGORE du même auteur dans la *Biogr. univers.*, pub. chez L.-G. Michaud.

PYTHÉAS, astronome, géographe et navigat., né à Marseille, vivait au commencem. du 4e S. av. J.-C., et passe pour le plus ancien écriv. qu'aient produit les Gaules. Citoyen d'une ville libre, dont le commerce était alors au plus haut degré de splendeur, il y trouva les moyens de cultiver son goût pour les sciences; et, s'appliquant surtout à la physique et à l'astron., il y fit des progrès qui fixèrent sur lui l'attention de ses compatriotes. On conjecture que les magistrats, dans la vue d'étendre le commerce de la républ., envoyèrent Pythéas faire, par mer, des découvertes dans le Nord, en même temps qu'un autre navigateur, Euthymène (*v.* ce nom), allait explorer le Midi. Après avoir passé les colonnes d'Hercule, longé les côtes de l'Espagne, de la Lusitanie, de l'Aquitaine, de l'Armorique, traversé le canal qu'on nomme aujourd. la Manche, Pythéas aborda l'île de Thulé, que l'on a cru être l'Islande, et que le sav. Danville (*v.* ce nom) a jugé, peut-être avec plus de raison, devoir être une des îles Schetland, désignées aussi sous le nom de Thulé par les anciens. Dans un second voy., que le même Danville et M. Gossellin n'admettent point, le navigateur marseillais aurait pénétré par le Sund dans la mer Baltique, et poussé jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme *le Tanaïs*, et qui serait, selon quelques-uns, ou la Vistule, ou la Radaune, ou la Dwina. Il consigna ses découvertes dans deux ouvrages; le prem., int. *Description de l'Océan*, contenant la relat. de son voyage de Gadès (Cadix) à l'île de Thulé; et le second, ayant pour titre *le Période*, ou *le Périple* suivant quelq. aut.,

renfermait le récit de sa navigation dans la Baltiq. Il ne reste de l'un et de l'autre que de courts fragmens dans la *Géographie* de Strabon, et dans l'*Hist. natur.* de Pline. Selon Hipparque, Pythéas apprit aux Grecs que l'étoile polaire n'était pas au pôle même, mais qu'elle formait avec trois autres étoiles voisines un quadrilatère dont le pôle était le centre. Il paraît aussi que ce sav. navig. fut le prem. qui soupçonna la liaison du phénomène des marées avec le mouvement de la lune. On peut consulter, pour plus de détails sur Pythéas : le *Dictionnaire* de Bayle ; les *Eclaircissemens sur la vie et les ouv. de Pythéas*, par Bougainville (*Mém.* de l'acad. des inscriptions, t. 19) ; le *Mém.* de J.-P. Murray ; *de Pytheâ massiliensi*, pub. en 1775 dans les *nov. Comment. soc. Gotting.*, t. 6. Le P. Hardouin a confondu Pythéas le Marseillais avec un orateur du même nom, contempor. et ennemi de Démosthène.

PYTHODORIS, reine de Pont, femme de Polémon Ier, gouverna seule pend. la minorité de Polémon II. En l'an 17 de notre ère, elle était encore devenue veuve d'Archélaüs, dernier roi de Cappadoce. *Voy.*, sur les médailles de cette princesse, un *Mém.* de l'abbé Belley, t. 24 de l'acad. des inscript.

Q

QUACKELBEEN (Guill.), méd., né à Courtray, en Flandre, vers 1550, s'attacha au diplomate Busbecq, qu'il suivit à Constantinople, où il m. L'on n'a de lui qu'une *lettre* adressée au botaniste Mattioli, dans laquelle il lui annonce l'envoi de quelques plantes rares.

QUADE (Michel-Fréd.), philologue, né en 1682 à Zechan, en Poméranie, obtint en 1716 le rectorat de la chaire de philosophie au gymnase du Vieux-Stettin, et m. dans cette ville en 1757. On a de lui un grand nombre d'écrits, principalement des *opuscules* en latin dans le genre que les Allemands appellent micrologie, c'est-à-dire des traités sur des sujets minutieux. Nous citerons seulement : *de Dionysio areopagitâ scriptisque eidem suppositis*, Greifswalde, 1708 ; *Leonis Allatii Instructio de biblioth. Palatinâ Romam transportandâ*, ibid., 1708, in-4 ; *de Ritu veterum vota solvendi*, 1730, in-f. ; *de Conditoribus august. confessionis*, ib. ; *de Usu et Abusu studii mathematici*, ib., 1747, in-f.

QUADRAT (St), disciple des apôtres, évêque d'Athènes vers l'an 126, présenta, l'an 131, à l'empereur Adrien, une *Apologie* en faveur des chrétiens, ce qui porta ce prince à faire cesser la persécution. Il est fâcheux qu'il ne nous reste de cette célèbre *Apologie* qu'un très-petit fragment conservé par Eusèbe. C'est à tort que quelques critiques ont prétendu que Quadrat l'apologiste n'était pas le même que l'évêque d'Athènes.

QUADRIGARIUS (Quintus Claudius), hist. romain, vivait du temps de Sylla, 80 ans av. J.-C. Il peut être considéré comme le plus ancien des auteurs qui écrivirent les annales de la république. Ce qui reste de son histoire donne lieu de regretter ce qui en est perdu. Tite Live et Aulu-Gelle citent fréquemment cet auteur, dont les fragmens ont été recueillis par Havercamp à la suite de son édition de Salluste *cum not. varior.*, Amst., 1742, in-4.

QUADRI (Jean-Louis), architecte, peintre de perspective et graveur, né à Bologne, m. en 1748, a pub. : *Tavole gnomoniche per delineare gli orologj a sole*, Bologne, 1733 et 1735 ; *Tavole gnomoniche per regolare di giorno gli orologj di ruota*, etc., Bologne, 1736 ; *Tavole gnomoniche per le ore oltramontane*, Bologne, 1743 ; *Regole degli cinque ordini di architettura di Messer Jacopo Barozzi di Vignola*, Bologne, 1736 ; *Regole della prospettiva pratica delineate in tavole*, Bologne, 1744. La bibliothèque de l'institut de Bologne possède encore plus. MSs. de Quadri ; il serait à désirer qu'on les fit imprimer.

QUADRIO (Franç.-Xavier), littérat. italien, né en 1695, à Ponte en Valteline, entra fort jeune chez les jésuites, et ne tarda pas à sentir qu'il n'avait aucune vocation pour l'état qu'il avait embrassé. Il s'y distingua néanmoins dans l'enseignement et la prédication, et se livra en même temps à div. compositions littéraires qui firent honneur à ses talens et à son érudition ; mais voulant enfin se dégager de ses liens, il quitta l'habit de jésuite, se rendit en Suisse, vint ensuite à Paris, où il se lia avec le cardinal de Tencin et Voltaire, qui appréciaient son mérite, et retourna en 1748 en Italie, où le pape Benoît XIV, dont il avait obtenu la bienveillance, lui permit de se retirer dans le couvent des Barnabites de Milan. Il y m. en 1756, laissant plus. ouvr., dont les principaux sont : *della Poesia italiana*, impr. à Venise en 1734 sous le nom de Giuseppe-Maria Andrucci ; *della storia e della ragione d'ogni Poesia*, 7 t. in-4 : le prem. volume parut à Venise en 1736, et fut réimp. à Bologne en 1739 ; les suiv. sont de Milan, 1741-1759. Ce vaste recueil, qui a exigé de Quadrio de longues et pénibles recherches, a mérité l'estime des littérat., et les Italiens l'ont généralement préféré à celui de Crescimbeni. On cite encore de lui : *Dissertazioni crit.-storiche intorno alla Rezia di quà delle Alpi, oggi detta Valtellina*, 3 tom., Milan, 1755-56. On peut consulter sur la vie de cet écrivain la *preface* qu'il a mise en tête de ce dernier ouvrage ; la *Raccolta milaneze* de 1756 ; les *Annali litterarj d'Italia* ; et les notices sur les hommes illustres *della Comasca diocesi*, par le comte Giovio. — Joseph Quadrio, médecin, né à Ponte en 1707, mort en 1757, était cousin du précédent, et l'un des élèves les plus distingués de Vallisnieri et de Morgagni. On a de lui quelques poésies et des ouv. de médecine, tels que : *Uso, utilità e storia delle acque termali di Trescorio, nel territorio di Bergamo*, Venise, 1749 ; *Nuovo Metodo per curare il canchero coperto, e specialmente le ghiande scirrose*, ib., 1750. — Un autre Quadrio (Joseph-Marie), archiprêtre de Locarno, sur le lac Majeur, a pub. en 1711, à Milan, une *Paraphrase* lyrique en vers italiens du *Stabat*, du *Dies iræ*, et de quelques autres proses qui se chantent à l'église.

QUAGLIA (Gian-Genesio), relig. de l'ordre de Saint-François, théol. et prof. d'écriture-sainte à Pise, m. à l'arme, sa patrie, en 1398, a laissé : *Liber de civitate Christi*, etc., Reggio, 1501, in-4, réimp. à Rome en 1523 ; *de incarnatione Christi, seu de secretis philos.*, et un *Rosarium*, conservés MSs. dans quelques biblioth. d'Italie.

QUAINO (Jérôme), religieux de l'ordre des servites, savant théolog., prédicateur éloquent, m. à Padoue en 1582, a laissé des *Comment.* sur la Bible, des *traités théologiques*, des *discours* latins, et des *sermons*, Venise, 1566.

QUANZ (Jean-Joachim), musicien exécutant et compositeur, né en 1697 près de Gottingue, se distingua par son talent sur la flûte, donna des leçons de cet instrument au grand Frédéric, qui prenait plaisir à exécuter souvent des duos avec lui, et se l'attacha par de nombreux bienfaits. Il m. à Potsdam en 1773. On a de lui : *Instruction pour jouer de la flûte*, Berlin, 1752, in-4 : ouvr. qui eut plus. éditions, et qui a été trad. en franç. et en holl. Quanz a composé en outre une *Suite de pièces à deux flûtes*, pub. en 1729 ; et on lui doit d'avoir perfectionné cet instrument.

QUAKERS, TREMBLEURS ou AMIS, sont les noms divers d'une seule et même secte religieuse, très-répandue en Angleterre et aux Etats-Unis, et qui, malgré sa foi en J.-C., n'admet aucun sacrement, pas même le baptême ni la cène. Quatre dogmes principaux sont la base de sa doctrine : 1° l'autorité civile ne peut exercer aucun droit sur la croyance religieuse; 2° les sermens exigés par l'autorité civile sont illicites; on doit se borner à une simple déclaration affirmative ou négative; 3° la guerre est une chose illégitime; aussi les Quakers refusent-ils de porter les armes, de faire des réjouissances à l'occasion d'une victoire, etc.; 4° enfin, les ministres de l'Evangile doivent être nourris, entretenus, comme les apôtres, par des oblations volontaires et non par des conventions, des arrangemens qui leur assurent un salaire déterminé. Au reste, tout Quaker peut être reconnu *ministre*, sans formule de consécration quelconque, mais aussi sans acquérir aucun privilége ni traitement, s'il a prêché plus. fois de manière à se faire écouter avec intérêt; et tout individu de la société, sans distinction d'âge ni de sexe, peut prendre la parole dans les assemblées, dès qu'il se sent ou qu'il se croit inspiré du Saint-Esprit. On l'écoute, s'il a le talent ou le bonheur de se faire écouter, ou si un des *Amis*, inspiré à son tour, ne l'interrompt brusquem. Plus d'une fois un débutant a fermé ainsi la bouche à un *anc.* Quelq.-uns de ces ministres, hommes ou femmes, font des excursions lointaines, même d'Amérique en Europe et d'Europe en Amérique. Dans ce cas, ils sont munis par leurs frères, qui les ont entendus prêcher, d'un certificat de capacité. Quoi qu'on en ait dit, les Quakers sont loin de regarder le culte public comme superflu, et ils ont même établi des mesures répressives contre ceux qui ne fréquentent pas assiduement les assemblées. Les hommes et les femmes ont séparément des assemblées périodiques de mois, de trimestres et d'années. Les dern. sont au nomb. de sept : 1° celle de Londres, où les Amis d'Irlande envoient leurs représentans; 2° de la Nouvelle-Angleterre; 3° de New-York; 4° de Pensylvanie et Nouvelle-Jersey; 5° de Maryland; 6° de Virginie; 7° des Deux-Carolines et de la Géorgie. Nous ne parlerons point ici des choses qui ont pu rendre ridicule la secte des *Amis*. Qu'importent leurs grands chapeaux, leurs marques extérieures d'austérité, leur habitude de tutoyer tout le monde? Ils ont bien racheté quelques singularités par les mœurs irréprochables, la probité, la philanthropie véritable et sans exagération qui sont les traits distinctifs de leur caractère. Ainsi l'on n'oubliera jamais tout ce qu'ils ont fait pour hâter l'abolition de la traite des noirs. Non contens d'affranchir leurs esclaves, beaucoup d'Amis leur tinrent un compte pécuniaire du temps passé à leur service. Depuis quelques années, les Quakers, enrichis par le commerce et devenus aussi beaucoup plus nombreux, se sont un peu relâchés de leur sévérité primitive, et se sont divisés en *Dry-Quakers*, *Quakers-Secs*, ce sont les rigides, et en *Wet-Quakers*, *Quakers-Humides*, ce sont les mitigés, qui se plient aux usages du monde, qui consentent à faire la guerre, etc. Il n'a pas manqué de s'établir dans cette société des schismes comme dans toutes les autres; mais jusqu'ici sa doctrine n'a subi que des altérations peu considérables. Les détails qu'il faudrait donner à ce sujet n'entrent pas dans notre plan. L'on trouvera des renseignemens sur les Quakers dans les ouvrages suivans : *the History of the people called Quakers*, Londres, 1779, in-8; *Portraiture of Quaquerism*, *by* Th. Clarkson, New-York, 1806, 3 vol. in-8; *Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique*, *dans les années* 1795, 1796 et 1797, par Liancourt, Paris, an VII, 8 vol. in 8; *Précis de l'histoire*, *de la doctrine et de la discipline des Quakers*, Londres, 1790, in-18; *Etats-Unis de l'Amérique à la fin du* 18e *S.*, Paris, 1802, 2 v. in-8.

QUARIN (JOSEPH), premier médecin de l'empereur Joseph II, membre des sociétés de médecine de Copenhague, de Londres, de Venise et de Vienne, né dans cette dernière ville en 1733, s'est fait une grande réputation par ses talens, son zèle et ses soins infatigables pour le perfectionnement de l'instruction médicale dans sa patrie. Non-seulement il ouvrit des écoles de clinique, qui ont servi de modèle à celles qui ont été formées depuis en France et en Italie, mais il travailla aussi sans relâche à l'amélioration du système des hôpitaux, forma plusieurs établissemens en ce genre, et publia, dans l'intérêt de la science, diverses observations, qui lui valurent les plus honorables suffrages. Nommé comte en 1797, il fut décoré en 1808 du cordon de l'ordre de St-Léopold, remplit six fois les fonctions de recteur de l'université, et m., en 1814, environné de toute l'estime que lui avaient méritée ses utiles travaux. Les écrits de Quarin, dont plusieurs ont été traduits en français, en anglais et en italien, présentent d'excellentes vues pratiques, et méritent d'être consultés; mais ils pèchent quelquefois par des divisions inexactes, et par des théories erronées qui régnaient au moment où ils ont été publiés. En voici la liste : *Tentamina de cicutâ*, Vienne, 1761, in-8; *Methodus medendarum febrium*, ibid., 1772, in-8; *Methodus medendi inflammationes*, ibid., 1774, in-8 : ces deux dern. ouvrages ont été réimprimés, en 1781, sous ce titre : *de curandis febribus et inflammationibus Commentatio*; *Tractatus de morbis oculorum*; *de Entomiâ noxâ et utili physico-medicè consideratâ*; *Considerations sur les hôpitaux de Vienne*, en allemand, 1784; *Animadversiones practicæ in diversos morbos*, ibid., 1786, in-8; trad. en français, par M. Sainte-Marie, sous le titre impropre d'*Observations pratiques sur les maladies chroniques*, 1807, in-8.

QUARLES (FRANÇOIS), poète anglais, né à Steward, dans le comté d'Essex, en 1592, vécut au milieu des troubles de l'Angleterre. Une pièce, qu'il intitula *le royal Proselyte*, et son attachement à la cause de Charles Ier lui suscitèrent beaucoup d'ennemis, et consommèrent la ruine de sa fortune. Ses livres furent pillés, plusieurs de ses manuscrits enlevés, et cette perte contribua à hâter sa mort, arrivée en 1644. On a imprimé de lui, en 1649, *la Vierge veuve*, avec quelques poésies sur des sujets religieux. — L'un de ses fils, JEAN, cultiva la poésie, prit les armes pour Charles Ier, et m. de la peste, à Londres, en 1665.

QUARRÉ (GUILLAUME), chirurgien de Paris, au 17e S., a publié : *Myographia heroico versu explicata*, Paris, 1638, in-4. C'est une description aussi bizarre qu'inexacte des muscles du corps humain. — QUARRÉ (Pierre), médecin, est auteur du livre intitulé *les merveilleux Effets de la nymphe de Santenay au duché de Bourgogne*, *où il est sommairement traité de son origine*, *propriété et usage*, Dijon, 1633, in-4.

QUARREY ou QUARRÉ (JEAN-HUGUES), écrivain ascétique, docteur de Sorbonne et chanoine de Poligny, en Franche-Comté (où il naquit en 1580), puis oratorien, et enfin prédicateur du roi d'Espagne à Bruxelles, m. dans cette même ville en 1656, a laissé plusieurs ouvrages qui eurent beaucoup de succès dans le temps, et qui sont presque tous oubliés aujourd'hui. Nous citerons seulement : *le Trésor spirituel*, Paris, 1636, in-8, souv. réimp.; *Traité de la pénitence chrét.*, ibid., 1648, in-12; *le Riche charitable*, Bruxelles, 1653, in-12; *Direction spirituelle*, etc., ibid., 1654, in-8.

QUARTERONI (ARCANGELO), recteur du séminaire épiscopal d'Arezzo, vivait dans le 18e siècle. Il a pub. des *poesies* toscanes et lat., enrichies des *notes* et *remarques* d'Ange-Laurent Grazzini, professeur d'humanité dans le même séminaire. Il a consacré un chapitre de ses poésies toscanes à dé-



velopper cette opinion : *que l'étude des belles-lettres ne convient point aux femmes*.

QUATREMAIRE (dom JEAN-ROBERT), relig. bénédictin, né à Courseraux, dans le diocèse de Séez, en 1611, se signala par deux écrits très-vifs en latin (Paris, 1640 et 1650, in-8) contre Naudé, qui soutenait que Gerson n'était pas l'aut. de l'*Imitation* (*voy.* NAUDÉ). Appelé par ses supérieurs à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il en défendit les priviléges contre Launoy, dans deux *dissertations*, publiées, la première en 1657, in-8, la seconde en 1668, in-4. Une troisième parut en 1659, également pour défendre les droits de l'abbaye de Saint-Médard-de-Soissons. Est-ce à Quatremaire qu'on doit le recueil des ouvrages sur *la grâce* et *la prédestination* ? Les opinions ne s'accordent pas sur ce point. Ce savant bénédictin, étant à l'abbaye de Ferrières, en Gatinais, pour y prendre les bains, se noya en l'an 1671. On peut consulter, pour la liste de ses ouvrages, la *Bibliothèque* de D. Lecerf, et l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin.

QUATTROFRATI (FRANÇOIS-MARIE), jésuite de Modène, mort à Plaisance en 1704, a laissé, entre autres ouvrages : des *Sermons*, des *Panegyriques pour les huit principales fêtes de la Vierge-Marie*, Plaisance, 1698; *Lamentations de Jérémie*, trad. en italien, ib., 1701; des morceaux en prose et des poésies, Mantoue, 1706, in-4; les *vies* de quelques personnages célèbres, et quelques opuscules peu remarquables.

QUATTROMANI (SERTORIO), littérateur ital., né à Cosenza, dans le royaume de Naples, vers 1551, m. vers 1606, a laissé un *recueil* de poésies latines et italiennes, des *lettres*, et autres opusc., publ. à Naples en 1714, in-8.

QUAUHTEMOTZIN. V. GUATIMOZIN.

QUEBOOREN (CRISPIN), graveur flamand du 18e S., a laissé plusieurs portraits estimés, entre autres celui de *Guillaume Ier*, prince d'Orange, et celui du *cardin. Infant*, d'après le célèbre van Dyck.

QUECCIUS (GRÉGOIRE), médecin allem., professeur de philosophie à Altdorf, né dans cette ville en 1596, m. à Nuremberg en 1632, a laissé : *Anatomiæ philologicæ Pars prima, continens discursus de nobilitate et præstantiâ hominis, contra iniquos conditionis humanæ æstimatores*, Leipsig, 1655, in-4. C'est la première partie d'un ouvrage dont la lecture est rendue pénible par une érudition indigeste.

QUELLIN (ERASME), peintre flamand, né à Anvers en 1607, étudia d'abord la philosophie avec succès, mais sans aucun goût, devint ensuite l'un des élèves distingués de Rubens, et m. en 1676. Ses princip. ouvrages sont dans sa ville natale.— Il eut un fils nommé JEAN-ERASME, dont on conserve quelq. tableaux dans plusieurs galeries d'Italie. — Artus QUELLIN, de la famille des précédens, né à Anvers en 1630, m. en 1716, a exécuté les belles sculpt. de l'hôtel-de-ville d'Amsterd., qui ont été gravées par Hubert QUELLIN, de la même famille.

QUELLMALTZ (SAMUEL-THEODORE), médecin et anatomiste allemand, né à Freidberg, en Misnie, en 1699, m. en 1758 à Leipsig, où il avait professé l'anatomie, la chirurgie et la pathologie, a laissé un grand nombre de dissertations académiques, entre autres : *de Ptyalismo febrili*, Leipsig, 1748; *de Narium, earumque septi Incurvatione*, ib., 1750; *de musculorum capitis extensorum Paralysi*, ibid., 1757; *de Viribus electricis medicis*, 1756; *Programma quo frigoris acrioris in corpore humano Effectus expendit*, ibid., 1755, etc., insérées pour la plupart dans le recueil d'Haller, intitulé : *Disputationes ad morborum historiam*, et dans le *Commercium litterar.*, de Nuremberg.

QUELUS (JACQUES DE LEVIS, comte de), jeune seigneur, *mignon* de Henri III, m. entre les bras de ce prince, le 29 mai 1578, d'une blessure qu'il reçut en se battant en duel avec d'Entragues. Henri lui fit élever un magnifique mausolée en marbre, avec cette épitaphe :

Non injuriam, sed mortem, patienter tulit.

QUÉNON (J.), professeur de seconde au collége Louis-le-Grand, m. à 54 ans en 1821, est auteur d'un *Dictionnaire grec-français*, adopté par l'université, Paris, 1807, 2 vol. in-8, dans la rédaction duquel il fut aidé par M. Thory, premier employé à la Bibliothèque du Roi. Quénon avait en outre laissé des matériaux pour un *Dictionn. franç.-gr.*

QUENSEL (CONRAD), mathématicien suédois, né à Stockholm en 1676, m. à Lund, en Scanie, en 1732, professa avec beaucoup d'honneur les mathématiques dans cette dern. ville, fut reçu membre de la société royale d'Upsal, et enrichit de savans *mém.* le recueil de cette société. — QUENSEL (Conrad), de la même famille que le précédent, né à Heyda, en Scanie, en 1768, mort, en 1806, à Stockholm, où il était intendant du cabinet d'histoire naturelle de l'académie des sciences suédoises, a rédigé en suédois le texte d'une collect. de plantes, intitulée : *Flore suédoise*.

QUENSTEDT (JEAN-ANDRÉ), théolog. protestant, né en 1617 à Quedlimbourg, d'une famille patricienne, professa avec distinction la *philos.* à Wittemberg, fut nommé directeur du pensionnat du collége électoral, et, en récompense de ses services dans l'enseignement, obtint la prevôté de l'église de tous les Saints. Il m. en 1688 après avoir été marié trois fois. Outre plus de 60 *dissertations* théolog., dont on trouve les titres dans le 22e vol. des *Memoires* de Niceron, on a de lui un savant traité intit. : *Sepultura veterum, seu Tractatus de antiquis ritibus sepulchralibus Græcorum, Romanorum, Judæorum et christianorum*, Wittemberg, 1648, 1660, in 8; *Antiquitates biblicæ et ecclesiasticæ*, ibid., 1688, 1695, in-4; *Dialogus de Patriis illustrium doctrinâ et scriptis virorum omnium ordinum et usque ad annum 1600*, ib., 1654 et 1691, in-4 : histoire littér. indigeste et fautive (rare); *Ethica pastorum et Instructio cathedralis*, ib., 1708, 3e édit.; *Theologia didactico-polemica, sive Systema theolog.*, ib., 1685 et 1696, in-fol.

QUENTAL (BARTHÉLEMI de), prédicat., confesseur de la chapelle du roi de Portugal, et fondateur de la congrégat. de l'Oratoire en ce pays, né aux îles Açores en 1626, m. à Lisbonne en 1698, a laissé des *méditations sur les mystères*, et des *sermons* en portugais.

QUENTEL (PIERRE), imprim. de Cologne, m. vers la fin du 16e S., s'est fait un nom par ses éditions nombr. et recherchées, entre autres, celle des *Œuvres de Denis-le-Chartreux* en 21 vol. in-fol.

QUENTIN (St), regardé comme l'apôtre de la ville d'Amiens et du Vermandois, y souffrit, à ce que l'on croit, le martyre durant la persécut. de Dioclétien en 287.

QUER-Y-MARTINEZ (JOSEPH), botaniste espagnol, né à Perpignan en 1695, fut d'abord employé, en qualité de chirurgien-major, dans les armées espagnoles, et profita des différens voyages qu'il fit avec son régim., dans les provinces orientales de l'Espagne, sur les côtes d'Afrique, etc., pour recueillir un grand nombre de plantes et de graines, desquelles il forma dans la suite un jardin botanique, où il réunit en peu d'années plus de deux mille espèces. Cet établissement, le prem. de ce genre en Espagne, donna l'idée à Charles III d'en créer un semblable dans le potager du Prado; mais ce projet ne fut mis à exécution que sous Ferdinand VI en 1755. Quer, nommé alors professeur au jardin du roi, y propagea l'étude de la botaniq. et s'occupa en même temps d'un ouvr. intitulé : *Flora española, o Historia de las plantas que se crian en España*, dont il fit paraître les 4 prem. vol. à Madrid en 1762, avec une dédicace au roi;

une petite carte de la Péninsule, et 188 planches. Quer fut le prem. Espagnol qui pub. un travail sur les plantes de son pays ; mais il n'eut pas la satisfaction de le terminer. Il fut enlevé aux sciences en 1764. Ortega, continuateur de cette *Flore*, dont les deux dern. vol. parurent en 1784, fit précéder le 5e de l'*Eloge historiq. de Quer.*

QUERAS (MATHURIN), doct. de Sorbonne, né à Sens en 1614, m. à Troyes en 1695, fut exclu de Sorbonne pour avoir refusé de signer le formulaire et de souscrire à la censure contre le docteur Arnauld. On a de lui une *dissertation* sur cette question : *Si le concile de Trente a décidé ou déclare que l'attrition, conçue par les seules peines de l'enfer et sans amour de Dieu, soit une disposition suffisante pour recevoir la rémission des péchés et la grâce de la justification au sacrement de la pénitence*, Paris, 1685, in 8 : l'auteur y soutient la négative.

QUERBEUF ou QUERBOEUF (YVES-MATHURIN-MARIE de), jésuite, né à Landernau en 1726, m. en 1799 en Allemagne, où il s'était réfugié pendant la révolut., a pub. une édit. des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des miss. étrangèr.*, etc., Paris, 1780, 1783, 26 vol. in-12; des *Mémoires pour servir à l'hist. de Louis, dauphin de France*, Paris, 1777, 2 vol. in-12 ; des *Observations sur le Contrat social de J.-J. Rousseau*, par le P. Berthier, Paris, 1789, in-12 ; des *Sermons* de son confrère le P. de Neuville, 1776, 8 vol. in-12 ; l'*Oraison funèbre de monseig. le duc de Bourgogne*, trad. du latin du P. Willermet, Paris, 1761, in-12, et un *Abrégé des principes de Bossuet et de Fenelon sur la souveraineté*, pub. par l'abbé Emery, Paris, 1791, in-8. On doit aussi à Querbeuf une édit. non terminée des *OEuvres de Fenelon*, Paris, 1787-1792. 9 vol. in-4.

QUERCETANUS. V. DUCHESNE.

QUERCIA (JACQUES della), sculpteur, né à Sienne en Toscane, où il m. en 1418, est connu par plus. ouvr. qu'il fit pour sa ville natale, et entre autres par une belle fontaine de marbre, construite sous sa direction et qui lui fit donner le nom de *Quercia della fontana.*

QUERENGHI ou QUERENGI (ANTOINE), poète italien et latin, né à Padoue en 1546, m. à Rome en 1633, occupa des emplois importans sous les papes Clément VIII, Grégoire XV et Urbain VIII : Henri IV voulut l'attirer en France. On a de lui quelq. ouvr. en prose peu remarquables ; des *Poésies italiennes*, Rome, 1616, in-8, et *Latines*, Rome, 1629, in-8, qui sont estimées. — Flavio QUERENGHI, neveu du précéd., fut camerier du pape Grégoire XV, refusa l'évêché de Veglia, fut appelé à Venise en 1624, pour y professer la morale, et m. dans cette ville en 1646. On a de lui quelq. écrits de morale, d'après les principes d'Aristote, en latin.

QUERINI (ANGELO-MARIA), cardinal et littér., né à Venise en 1680, entra en 1698 chez les bénédictins de Florence. Entraîné par le désir d'étendre ses connaissances en littérature, Querini, après avoir visité l'Allemagne et la Hollande, se rendit à Paris, y passa deux ans à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, se lia avec tous les savans de l'époque et peu de temps après être rentré dans sa patrie, fut fait archevêque de Corfou, évêque de Brescia, et enfin cardinal en 1727. Il m. à Brescia en 1759. Ses principaux ouvr. sont : *Primordia Corcyræ ex antiquissimis monumentis illustrata*, Brescia, 1738, in-4 ; *Veterum Brixiæ episcoporum sancti Philastrii et sancti Gaudentii Opera, necnon beati Ramperti et venerabilis Aldemani Opuscula*, etc., ibid., 1738, in-fol. ; *Specimen variæ litteraturæ, quæ in urbe Brixiâ ejusque ditione paulò post typographiæ incunabula florebat*, etc., 1739, in-4. Il a aussi donné une édit. des *OEuvres* de saint Ephrem, 1742, 6 tom. in-fol. en grec, en syriaque et en latin. Voltaire, dans sa correspondance, remercie Querini d'avoir trad. en beaux vers latins une partie de la *Henriade* et du *Poëme de Fontenoy*. Ce prélat était membre correspondant de l'academ. des inscript. et belles-lettres de Paris et de plus. académies étrangères.—Parmi les autres QUERINI, au nombre de plus de vingt, dont les biographes italiens ont conservé la mémoire, nous ne parlerons que de LAURO, né vers 1420 à Candie, où il m. vers 1466. Profess. de philosophie à Venise, il y acquit une grande célébrité, vint ensuite occuper une chaire d'éloquence à l'université de Padoue, et prit part à plus. querelles littér. de son siècle. On a de lui des *oraisons*, des *lettres*, un livre contre les Juifs et un traité *de Nobilitate*.

QUERLON (ANNE-GABRIEL MEUSNIER DE), littérat. et traduct. estimable, né à Nantes en 1702, m. à Paris en 1780, a travaillé aux *Petites affiches de Province*, à la *Gazette de France*, au *Journal étranger* et au *Journal encyclopédique*. On a de lui un grand nombre d'opuscules, parmi lesquels nous citerons seulem. : les *Impostures indécentes*; le *Testament de l'abbé Desfontaines*, 1746, in-12 ; le *Code lyrique*, ou *Règlement pour l'Opéra de Paris*, 1743, in-12, etc., des édit. de *Lucrèce*, 1744, in-12 ; de *Phèdre* ; des *Poésies d'Anacréon* ; *Collection historique*, ou *Mémoire pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748*, Paris, 1758, in-12 ; *Continuation de l'histoire des voyages de l'abbé Prevost; Traduction du poëme de la Peinture*, de l'abbé de Marsy ; *les Grâces*, Paris, 1769, in-8 ; les *Soupers de Daphné*, in-12. On lui a consacré une *notice* dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, année 1781, p. 301-16.

QUESNAY (FRANÇOIS), chef de la secte des *économistes*, médec. ordinaire de Louis XV, membre de l'acad. des sciences de Paris, de la société royale de Londres, etc., né en 1694 à Merci près de Montfort-l'Amaury, exerça d'abord la chirurgie à Mantes-sur-Seine, avec beaucoup de succès, et commença à se faire connaître dans le monde médical par une réfutation du traité de Silva sur la saignée. La Peyronie, prem. chirurgien du roi, ayant dès ce moment jeté les yeux sur lui pour remplir la place de secrétaire perpétuel de l'acad. de chirurgie, il en fut pourvu, en 1737, en même temps que d'une place de chirurgien ordinaire du roi et du brevet de profess. royal aux écoles de chirurgie. Toutes ces faveurs se trouvèrent bientôt justifiées par la public. du prem. vol. des *Mém. de l'académie*, à la tête duquel Quesnay mit une *préface*, regardée comme un chef-d'œuvre en ce genre. Il prit ensuite une part très-active aux querelles qui s'élevèrent entre la faculté de médec. et le collége de chirurgie, et rédigea le plus grand nombre des écrits qui parurent au nom de ses confrères pendant cette longue et mémorable dispute. De fréquens accès de goutte l'empêchaient depuis quelq. temps de se livrer à la pratiq. des opérations de chirurgie, et l'obligeaient à une vie sédentaire. Cependant il suivit Louis XV dans la campagne de 1744, et se fit recevoir docteur en médec. dans la faculté de Pont-à-Mousson. Peu de temps après, étant déjà médecin consult., il acheta la survivance de la charge de médecin ordinaire du roi. Ce prince aimait à causer avec lui. Il l'appelait *le Penseur*, et en lui accordant des lettres de noblesse, il lui donna pour armoiries trois fleurs de pensée avec cette devise : *Propter cogitationem mentis*. Quesnay s'était occupé dès sa jeunesse du sort des habitans des campagnes et le désir de l'améliorer lui dicta les articles *Grains*, *Fermiers*, etc., dans l'*Encyclopédie*, ainsi qu'une foule de *mémoires* et d'articles dans les *Journaux de physique et d'agriculture*, et dans les *Ephémérides d'un Citoyen*. Ses idées furent accueillies par un grand nombre d'écrivains, qui dénaturèrent souvent leur simplicité originelle, ou-

trèrent les conséquences déduites de ses principes, et les énoncèrent quelquefois avec l'enthousiasme et l'obscurité des oracles. Les *économistes* ont, d'un commun accord, proclamé Quesnay comme leur chef. Il m. octogénaire en 1774. Il était bon, franc, loyal et obligeant, mais ses manières avaient quelq. chose d'agreste et de tranchant qui effarouchait l'amitié. On a prétendu qu'il ressemblait physiquement à Socrate, ce qui n'est pas exact; mais on cite de lui plus. traits qui rappellent le caractère de ce philosophe. Outre les articles pub. par Quesnay dans les différens recueils que l'on vient de citer, la *Préface* du prem. vol. de l'académ. de chirurgie (collection dans laquelle on distingue de lui quatre *dissertations sur les plaies à la tête et l'usage du trépan*), il a encore laissé: *Observations sur les effets de la saignée*, Paris, 1730 et 1750, in-12; *Essai physique sur l'economie animale, avec l'art de guérir par la saignée*, ibid., 1736 et 1747, 3 vol. in-12: cet ouvr., qui a eu beaucoup de vogue, n'est pas sans de grands défauts; *Recherches critiques et historiques sur l'origine, les divers états et les progrès de la chirurgie en France*, ib., 1744, in-4 et 2 vol. in-12, reproduit sous ce titre: *Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France*, Paris, 1749, in-4; à la fin de cet ouvr. curieux, on trouve l'*Index funereus* de Jean Devaux; *Traité de la suppuration*, ibid., 1749, in-12; trad. en allem.; *Traité de la gangrène*, ib., 1749; *Traité des fièvres continues*, ibid., 1753, 2 vol. in-12; *la Physiocratie*, ou *Constitution naturelle des gouvernemens*, ib., 1768, in-8: cet ouvr. que La Harpe appelle l'Alcoran des *économistes*, a été pub. par Dupont de Nemours; *Recherches philosophiques sur l'évidence des vérités géometriques, suivies d'un projet de nouveaux élémens de géométrie*, Amsterdam et Paris, 1773, in-8: cette product. de l'extrême vieillesse de Quesnay, n'apprit qu'une chose, dit un de ses biographes, l'affaiblissement de sa tête. On cite encore de lui: *Observation sur la conservation de la vue; Observations sur la psycologie*, ou *Science de l'âme; Extrait des économies royales de Sully*. Ces trois ouvrages furent imprimés à Versailles, par ordre de Louis XV, qui en tira, dit-on, lui-même quelq. épreuves; mais ils ont été si soigneusement séquestrés, qu'il n'en est pas resté un seul exemplaire à la famille de l'auteur. L'*Eloge de Quesnay*, par Grandjeand de Fouchy, a été inséré dans le recueil de l'acad. des sciences. Le marquis de Mirabeau, l'un des plus grands admirat. de Quesnay, et qui, dit-on, l'avait aidé dans la rédact. de quelq.-uns de ses ouvr., a composé aussi son *éloge* d'un ridicule si rare, que, s'il faut en croire La Harpe, les curieux l'ont conservé comme un modele de galimatias. Il existe un 3[e] *Eloge de Quesnay*, par le comte d'Albon (Paris, 1775, in-8), et inséré dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France. Le portrait de Quesnay a été gravé par Will, in-8 et in-fol., et par J.-Ch. François, à la manière noire. L'un et l'autre sont égalem. recherchés.—QUESNAY DE SAINT-GERMAIN, petit-fils du précéd., m. en 1805, a pub.: *Projet d'instructions et pouvoirs généraux et spéciaux à donner par les communes des pays d'élection à leurs députés aux états-génér., convoqués à Versailles pour le 21 avril* 1789, Philadelphie, 1789, in-8.

QUESNE (DU). V. DUQUESNE et Joseph DUCHESNE.

QUESNÉ (FRANÇOIS-ALEXAND.), botaniste-cultivateur, né à Rouen en 1742, renonça au commerce, qu'il avait d'abord embrassé pour complaire à ses parens, et consacra dès lors tout son temps à la culture des plantes et à l'étude raisonnée de la botanique. Il recueillit un grand nombre de plantes et d'arbustes exotiques qu'il sut acclimater, et m. dans sa patrie en 1820. On a de lui une trad. estimée de la *Philosophie botanique* de Linné, Rouen, 1788, gr. in-8; divers *mémoires* sur la botanique, et plus. *notices* insérées dans le Recueil annuel de la société d'émulation de Rouen.

QUESNEL (PASQUIER), théolog., né à Paris en 1634, entra dans la congrégat. de l'Oratoire en 1657, devint direct. de l'institut. de Paris, et joua un gr. rôle dans les débats de religion, entre les jésuites et les jansénistes. Ce fut pour l'usage des jeunes élèves confiés à ses soins, qu'il composa ses *Reflexions morales*, dont la prem. partie fut impr. à Paris en 1671. Peu de temps après il donna une nouvelle édit. des *OEuvres de St Léon*, pape, sur un ancien MS. apporté de Venise, Paris, 1675, 2 vol. in-4; Lyon, 1700, in-fol.; Rome, 3 vol. in-fol. (*v.* St LÉON). Ce fut à cette époque que l'archevêque de Paris (Harlay), instruit de l'attachem. de Quesnel aux jansénistes et de son opposition à la bulle d'Alexandre VII, l'obligea de quitter la capitale et de se retirer à Orléans en 1681. L'assemblée générale de l'Oratoire ayant donné en 1684 la signature d'un formulaire de doctrine dressé en 1678 sur divers points de philosophie et de théologie, le P. Quesnel ne voulut point y souscrire, et se retira dans les Pays-Bas espagnols en 1685. Il alla trouver à Bruxelles Arnauld, dont il recueillit les dern. soupirs, et c'est là qu'il acheva ses *Réflexions morales sur les Actes et les Epîtres des Apôtres*: ouvr. condamné par Clément XI dans sa constitution *Unigenitus* en 1713. Les jésuites ayant obtenu un ordre de Philippe V, pour le faire arrêter, il fut transporté dans les prisons de l'archevêché de Malines (*v.* PRECIPIANO). Remis en liberté en 1703, Quesnel alla former à Amsterdam quelq. églises jansénistes, et m. dans cette ville en 1719. Ses principaux ouvr., outre les *Reflexions morales*, 1694, sont: *Lettres contre les nudités*, 1686, in-12; l'*Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ; Tradition de l'église romaine sur la prédestination des saints et sur la grâce efficace*, Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le nom du sieur Germain, doct. en théologie; la *Discipline de l'Eglise, tirée du Nouveau-Testament et de quelques anciens conciles*, Lyon, 1689, 2 vol. in-4; *Causa Arnaldina*, Hollande, 1690, in-8; sept *Mémoires*, en 7 vol. in-12, pour servir à l'examen de la constitution *Unigenitus*; la *Souveraineté des rois défendue*, Paris, 1704, in-12. On lui doit aussi: *Solution de diverses problèmes*, Cologne, 1699, petit in-12. On trouvera dans Moreri la longue nomenclature des pièces relatives aux contestat. dans lesquelles le P. Quesnel s'est engagé.

QUESNEL (PIERRE), surnommé *Bénard*, ecclésiastique, mort à La Haye en 1774, est connu par l'*Histoire de la compag. de Jesus*, dont les 4 premiers vol. ont été impr. à Soleure en 1740, 4 vol. in-12. Cette hist., qui occupa la plus grande partie de sa vie, était achevée depuis trois mois, lorsque sentant approcher sa fin, il en fit brûler le MS., qui aurait formé 20 vol. in-12. Il ne put résister, dit-on, à quelques personnes qui lui en faisaient un cas de conscience. On a encore de l'abbé Quesnel *Extrait de l'Almanach du Diable*, 1737, et *Almanach du Diable*, 1738, in-12, pièces remplies d'anecdotes piquantes sur plus. gr. personnages. C'est à tort qu'on lui a attribué un ouvrage allégorique sur les affaires de la bulle *Unigenitus* intit.: *Hist. de don Ranucio d'Aletès*, Venise (Rouen), 1736, 1738, 2 v. in-12: ce rom. est de l'abbé C.-G. Porée. — Le baron QUESNEL, lieut.-gén., né vers 1775, entra au service au commencem. de la révolution, passa rapidem. par les div. grades jusqu'à celui de gén. divisionn., dans lequel il était employé en Italie lorsque s'effectua le célèbre passage du Mincio (*v.* ce mot), où sa conduite lui mérita les éloges publics du prince Eugène de Beauharnais. A la restauration de 1814, le baron Quesnel fut fait chev. de St-Louis et gr.-offic. de la Lég.-d'honneur: ces faveurs du roi lui ouvraient pour l'avenir le che-

min des plus hautes dignités militaires ; mais l'époque des *cent jours* était celle marquée pour le terme de sa vie : il périt noyé dans la Seine, où l'on retrouva son corps. Nous ignorons les circonst. de cet événem., qui n'a donné lieu à aucune enquête.

QUESNOY. V. DUQUESNOY.

QUÉTANT (FRANÇ.-ANTOINE), vaudevilliste, né en 1733 à Paris, commença par faire quelques éducations particulières, puis, dans un âge assez avancé, obtint de l'emploi dans les bureaux administratifs, et m. en 1823, après avoir été successivement chef du bureau des lois, de celui des hôpitaux, des prisons et de la commission des secours pub. au départem. de la Seine, adjoint au secrétariat de l'administrat. des hospices, et contrôleur de l'hospice des Incurables. La liste de ses product. a été rec. par M. Beuchot (*Bibliogr. de la France*, 1823, pag. 567-72), qui, à cette longue énumérat., a joint de curieuses recherches sur les théât. de la Foire, où furent représ. les pièces de Quétant. Nous nous bornerons à citer de lui les deux pièces suiv., les seules qu'on joue quelquefois encore aux théâtres des boulevards : *le Maréchal ferrant*, opéra-comiq., 1761, in-8; trad. en allem., Francfort, 1772, in-8; et *le Tonnelier*, 1765, in-8. Outre ses pièces de théâtre Quétant a donné quelq. trad., et on trouve de lui div. opuscules dans le vol. intit. : *Etrennes de la Cour-Neuve* pour l'année 1774. On peut consulter pour plus de détails la *notice necrol.* placée en tête du Catalogue des livres MSs. et imp. de la biblioth. de feu M. F.-A. Quétant, Paris, Lamy. 1823. in-8.

QUÉTIF (JACQUES), religieux dominicain, né à Paris en 1618, fut, depuis 1652, biblioth. de la maison de la rue St-Honoré, où il avait fait profession, jusqu'à sa m., arrivée en 1698. On a de lui une edit. des *Opuscules* et des *Lettres de Pierre Morin* ; une nouvelle édit. du *Concile de Trente*, in-12 ; de la *Somme de St Thomas*, en 3 v. in-fol. ; des *Lettres de Savonarole*, et de sa *vie* par Jean-François Pic de la Mirandole. Il préparait une *Bibliothèque des Auteurs* de son ordre, qui fut terminée par le P. Echard, son confrère ; elle a pour tit. : *Scriptores ordinis minorum, cum notis*, Paris, 1719 et 1721, 2 vol. in-fol.

QUETINEAU (PIERRE), gén. républ., né vers 1757 à Puy-N.-Dame (Maine-et-Loire), command. en Vendée la divis. de Bressuire lorsque, par suite d'échecs partiels contre les troupes royales, il fut réduit à leur abandonner la place de Thouars. Accusé aussitôt de trahison, il fut livré au tribunal révolutionnaire de Paris, qui l'envoya à l'échafaud le 16 mars 1794. Mme de La Roche-Jacquelein. dans ses *Memoires*, le disculpe pleinement de l'injuste accusation dont il fut victime.

QUEUX (LE). V. LEQUEUX.

QUEVEDO DE VILLEGAS (D. FRANCISCO), poète et littérat. espagnol, qu'un critique moderne (M. de Sismondi, t. 4. p. 74-94 de l'*Histoire de la Littérat. du Midi*), ose presque mettre en parallèle avec Voltaire, sinon sous le rapport du goût ou du génie, du moins pour sa tournure originale d'esprit, l'universalité des connaiss. et la fécondité, naquit à Madrid en 1580 d'une famille noble, et, de bonne heure orphelin, fut placé à l'université d'Alcala, où il fit de brillantes études. Versé dans les langues savantes possédant l'arabe, l'hébreu, l'italien et le français, il avait déjà pris, dit-on, à 15 ans ses degrés en théol.; il avait étudié avec fruit la jurisprud. et la méd., et s'était rendu habile dans les arts d'agrém., lorsque les suites d'un duel qu'il avait eu avec un grand seigneur l'obligèrent à s'expatrier. Il suivit en Sicile le comte d'Ossuna, dont il se concilia l'intérêt par le zèle avec lequel il remplit diverses fonctions que lui confia ce vice-roi ; mais libre à peine de toute inquiétude relativem. à l'aventure fâcheuse qui le tenait éloigné de sa patrie, il se trouva impliqué à Venise dans la conspirat. de Bedmar (*v.* ce nom). S'étant sauvé en Espagne, il y partagea la disgrâce de son protect., fut arrêté en 1620, et ne parvint, au bout de 3 ans, à recouvrer sa liberté que pour être exilé de nouveau dans sa terre de Torre de Juan Abad. C'est là qu'il composa la plupart de ses poésies, qui durent nécessairement porter l'empreinte de la situat. où il se trouvait réduit. Quevedo fut dans la suite autorisé à reparaître à la cour : il eut même le titre honorifique de secrétaire du roi, mais refusa de rentrer dans les affaires. A 54 ans il épousa une femme de haute naissance, qu'il perdit après quelq. années d'une paisible union ; et ce malheur ne fut que le prélude de nouvelles infortunes. En 1641 il fut jeté dans un noir cachot comme prévenu d'avoir écrit une virulente diatribe contre l'administrat. du comte d'Olivarez, y languit oublié pendant 22 mois vivant d'aumônes (ses biens avaient tous été confisqués), et ne fut remis en liberté qu'après la disgrâce du comte-duc, alors que le véritable auteur du libelle, aussi détenu, sortait égalem. de sa prison. Quevedo m. peu de temps après en 1645. Ce fécond écrivain, celui de sa nation qui a le plus approché de l'immortel Cervantes, a embrassé dans ses ouvr. tous les genres de littérat. ; mais il excellait surtout à manier la satire ; et certes un vaste champ lui était ouvert de ce côté. Cepend. loin de planer, comme l'a fait Voltaire, au-dessus des préjugés de ses contemporains, Quevedo a non-seulem. respecté religieusem. tous ceux de la nation espagnole, mais il a encore consacré quelq.-uns de ses écrits à des objets peu dignes d'un philosophe : telle est sa Lettre (*Carta*, etc.), au roi de France Louis XIII, où il appelle toute la rigueur de ce monarque sur les protestans des Pays-Bas. Du reste, comme la plupart de ses MSs. furent dispersés lors de sa dern. détention, il est plus que probable que le gouvernement soupçonneux sous lequel il vivait n'eût pas manqué d'anéantir ceux de ses écrits qui auraient eu trait à l'inquisit. ou aux abus de la puissance sacerdotale, s'il se fût exercé sur ces matières. Mais on peut affirmer que telle n'a jamais été la pensée de Quevedo ; sa *Politica de Dios*, son *Memorial por el patronato de St Iago*, etc., en font foi. Les plus connus d'entre ses autres ouvr. en prose, ont pour titre : *los Sueños* (les Visions), Rouen, 1627; trad. en franç. par La Geneste et par l'abbé Berault ; *Historia y vida del gran Tacaño*, etc., dont on a trois trad. en franç. et une en allem. : la plus récente des prem., par Rétif de La Bretonne et d'Hermilly, est int. *le Fin Matois*, ou *Histoire du gr. Taquin*, La Haye (Paris), 1776, 3 part. in-12. Ses poésies, réunies par J.-N.-Ant. Gonzales de Salas, ont pour titre *el Parnaso español*, Madrid, 1648, 2 vol. in-4 : il en a été fait un choix, impr. à Paris en 1821, in-18, avec celles de Luis de Gongora. Les édit. plus ou moins complètes de ses œuvres sont assez nombreuses : nous nous bornerons à citer celles de Madrid, 1650, 3 vol. in-4 ; Sancha, 1791-94, 11 vol. in-8 : *Obras jocosas y Poesias escogidas*, ibid., 1796, 6 vol. in-12 ; *Obras jocosas*, Madrid (Paris), 1821, 4 vol. in-18 ; *Obras escogidas*, Barcelone, 1798, 4 vol. in-8. Les pièces satiriq. ou burlesq., en prose, de Quevedo, ont été trad. en français par Raclotz, Bruxelles, 1698 et 1699, 2 vol. in-12. Don Paul-Ant. de Tarsia a donné en espagnol une *Vie* de Quevedo, Madrid, 1663, in-8. On peut aussi consulter avec fruit le tom. 2, p. 115 de l'*Histoire de la littérat. espag.* de M. Bouterweck, et l'ouvrage de M. Sismondi déjà cité. — Pedro de ALCANTARA de QUEVEDO, card. et év. d'Orense en Galice, gr.-cordon de l'ordre de Charles III, né en 1736 à Villa-Nova-de-Freno dans l'Estremadure, mort le 28 mars 1818, a mérité la reconnaissance de toutes les âmes généreuses, par la charité sans bornes et l'héroïque dévouem. qu'il déploya envers les prêtres et nobles français émigrés, qui accoururent en foule dans son petit dio-



rèse. Outre les aumônes habituelles qu'il faisait, on a évalué à plus de 80,000 francs par an ce qu'il consacrait à cette bonne œuvre. A l'époque de l'invasion de la péninsule par Napoléon, le prélat, fidèle à l'ancienne monarchie, se retira en Portugal, et il y resta jusqu'au retour de Ferdin. IV en 1814: depuis, sa modestie et ses autres vertus apostoliques ne reçurent aucune atteinte des honneurs dont il fut comblé malgré lui.

QUIBERON (aff. de). V. HERVILLY et PUISAYE.

QUICKELBERG (SAMUEL), médecin, né à Anvers, exerça son art avec réputat. vers le milieu du 16e S. à Ingolstadt en Bavière. On a de lui : *Tabulæ medicinæ ; Apophthegmata biblica ; Admonitio et consilium de universo*, Munich, 1565. Il médita long-temps un ouvr. sur la nature de tout ce qui existe dans l'univers, projet gigantesq. qu'il n'exécuta point.

QUIEN (LE). V. LEQUIEN.

QUIETISTES. V. MOLINOS et GUYON.

QUIETUS (FULVIUS), second fils de Macrin, fut fait tribun par Valérien. Son père déclaré emper. en 261 par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'auguste, partagea son autorité avec lui et Macrin le jeune, et lui laissa le soin de défendre l'Orient contre les Perses, pendant qu'il irait se faire reconnaître en Occident, où Gallien régnait. Quietus se signala par ses talens militaires. Mais son père et son frère ayant été tués, Odenat, serviteur jusqu'alors fidèle, lui enleva une partie de ses troupes, et mit le siége devant Emèse, où ce prince s'était renfermé. Les habitans le sacrifièrent à leur sûreté, et lui donnèrent la mort en l'an 262. Son règne ne dura que dix-sept mois.

QUIGNONEZ. V. QUINONEZ.

QUILLARD (PIERRE-ANTOINE), peintre, né à Paris, m. à Lisbonne en 1733, travailla dans le goût de Wateau, son maître. Conduit par un médecin en Portugal pour dessiner les product. végétales de ce royaume, il y obtint une pension du roi comme peintre de la cour. Les principaux ouvr. qu'il ait laissé à Lisbonne, sont les plafonds de l'appartement de la reine, et quelq. tableaux dans le palais du duc de Cadaval.

QUILLET (CLAUDE), un des meilleurs poètes latins modernes, né en 1602 à Chinon (Touraine), étudia d'abord la médec. et la pratiqua pend. quelq. années avec succès. S'étant rendu à Loudun, pendant l'instruct. de la procédure touchant la prétendue possession des religieuses ursulines de cette ville, il se rendit suspect, par une imprudence, au commissaire-instructeur Laubardemont. La crainte d'être arrêté le détermina à partir pour Rome, où il prit l'habit ecclésiastiq. Il devint secrétaire du card. d'Estrées, alors ambass. de France près du St-siége, et put se livrer, dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions, à la culture de la poésie, pour laquelle il avait depuis long-temps un goût prononcé. C'est à Rome que Quillet composa en gr. partie son poème de la *Callipédie*, dont nous parlerons tout à l'heure. Il le termina à Paris, où il ne revint qu'après la m. du cardinal de Richelieu, et le fit impr. à Leyde en 1653, sous le nom de *Calvidius Letus*, anagramme du sien. Il travailla ensuite à un autre poème en l'honneur de Henri IV, dont il laissa, par son testament, le MS. à Ménage, avec 500 écus pour le faire impr. Le légataire garda l'argent et oublia le poème. Quillet m. à Paris en 1661. Il ne reste de lui que la *Callipædia seu de pulchra prolis habendæ ratione, poema didacticon*. La prem. édit. de Leyde est rare sans être recherchée. Une autre parut à Paris en 1656, in-8, avec des changem., augmentée d'une *Epître à Eudoxe*, et d'un éloge funèbre (*lugubre encomium*) du philosophe Gassendi. L'édit. la plus estimée est celle de Londres, 1708, in-8. Le poème de Quillet a été trad. en fr. par Monthenault d'Egly, Paris, 1749, petit in-8; en vers franç. par Lancelin de Laval, ibid., 1774, in-12; de nouveau en prose, par Caillau, Bordeaux, 1799, in-12, avec des variantes et une notice sur la vie de l'auteur. M. Coupé a inséré dans le tom. XI des *Soirées littéraires*, la trad. du 4e livre ou chant de ce même poème, où l'auteur traite des soins que réclament les enfans nouveau-nés, et donne de sages préceptes que J. J. Rousseau a développés depuis dans son *Emile*.

QUILLOT (CLAUDE), ecclésiastiq, né vers 1650 d'un artisan d'Arnay-le Duc (Bourgogne), a passé long-temps pour l'auteur d'une prétendue hérésie, nommée de son nom le *quillotisme*, qui fit beaucoup de bruit à la fin du 17e S. et au commencem. du 18e. Après avoir reçu les ordres sacrés à Dijon, Quillot s'était livré à la direct. des consciences ; et sa réputation de piété lui avait donné un gr. nomb. de pénitentes, parmi lesquelles se trouvaient des personnes les plus distinguées de la ville. Ce succès lui fit d'abord des jaloux, et lui attira ensuite de grandes persécut. On agitait alors la question du quiétisme (*v.* GUYON); Quillot avait eu des relat. avec plus. personnes prévenues de cette hérésie, et notamment avec Mme Guyon, dont il avait distribué ou fait distribuer plus. écrits, entre autres celui intit. : *Moyen court de faire l'oraison*. Les dénonciat. portées contre lui parurent si graves que l'autorité ecclésiastiq. crut devoir les prendre en considérat. La procédure fut établie par-devant l'official de Dijon. Quillot ne comparut point, et fut déclaré par sentence, contumace, atteint et convaincu d'avoir tenu des discours remplis des erreurs du quiétisme, d'avoir distribué des livres suspects desdites erreurs, etc., pour raison de quoi on le condamna à une détention de 3 ans dans un monastère. Comme d'autres personnes étaient englobées dans cette sentence, l'autorité séculière en prit connaissance en ce qui la regardait. Quillot envoya divers mémoires justificatifs : et par arrêt du parlem., il fut mis *hors de cour*. Il se pourvut alors en révision contre la sentence de l'officialité qui, par une nouvelle décision, le déchargea *à pur et à plein*. Après avoir repris ses fonctions Quillot vécut dans la retraite. On ignore l'époque de sa mort. Le jugement solennel rendu en sa faveur ne fit point taire la haine qui l'avait poursuivi. Ses ennemis n'en persistèrent pas moins à faire de lui *le chef* d'une nouvelle secte, et firent paraître l'*Hist. du quillotisme* ou *de ce qui s'est passé à Dijon au sujet du quiétisme*, prétendu imp. à Zell, 1703, in-4 de 434 pag. On sait aujourd'hui que ce libelle, sans nom d'auteur, est l'ouv. d'Hubert Mauparty, procureur au présidial de Langres. Un arrêt du parlement de Dijon ordonna qu'il serait laceré et brûlé par la main du bourr., etc. Il est devenu très-rare.

QUILLOTISME. V. l'article précédent.

QUIN (JAMES), célèbre acteur anglais, né à Londres en 1693, abandonna de bonne heure les études qu'il avait commencées à Dublin, et s'engagea à 21 ans dans une troupe de coméd. qui se formait dans cette ville, et où il fit, sans beaucoup de succès, ses prem. débuts. Il vint ensuite à Londres, et fut admis dans la troupe de Drury-Lane. Il y fut constamment applaudi, comme un acteur du prem. rang et du prem. mérite, jusqu'en 1741, époque où débuta Garrick, son rival et son vainqueur. La carrière théâtrale de Quin finit en 1753. Dans les dern. années de sa vie, il s'était lié avec Garrick; et ce fut au retour d'une visite qu'il lui avait faite, qu'il m. à Bath le 21 janv. 1766. Quin était dans l'intimité de Thomson, de Pope et de plus. autres personnages remarquables de cette époque. Sans être fort lettré, il connaissait à fond les meilleurs poètes de son pays. Comme acteur, il n'a, dit-on, pas de rivaux dans les rôles de *Falstaff*, du *Moine espagnol*, de *sir John Brute*, de *Volpone*; il déployait aussi un grand talent dans les rôles de Caton, de Pierre, de Coriolan, et dans ceux où il fallait rendre un chagrin profond. Il existe une *Vie de*

Quin, 1766, in-8. Davies, a donné de grands détails sur cet acteur célèbre dans la *Vie de Garrick*.

QUINAULT (Philippe), célèbre poète lyrique, membre de l'académie franç. et de celle des inscriptions et belles-lettres, né en 1635, était, dit-on, fils d'un boulanger. Après avoir fait quelq. études, il eut le bonheur de s'attacher à Tristan-l'Ermite, auteur de *Mariamne*, qui, ayant reconnu en lui un goût décidé pour la poésie, encouragea ses dispositions, et l'associa à l'éducat. qu'il donnait lui-même à son fils unique. Tristan ne tarda pas à recueillir le fruit de ses soins : dès l'âge de 15 ans le jeune Quinault avait déjà composé plus. pièces de théâtre, et à 18 ans, il débuta sur la scène française par sa comédie des *Rivales*, qui fut très-applaudie et eut un grand nombre de représentations. Il ne se laissa point éblouir cependant par ce brillant succès : cédant aux sages conseils de ses amis, il entra chez un avocat pour se livrer à quelque chose de plus solide que le théâtre; mais les études de sa nouvelle profession ne purent le détourner de son goût favori ; et l'on vit chaque année se succéder sur la scène quelq. pièces de sa composition. *L'Amant indiscret*, qu'il fit jouer en 1654, fut couvert d'applaudissemens : cette pièce se distingue entre les comédies de Quinault, par un style plus vif et plus comique ; et l'on pense que Voltaire en a profité pour sa comédie de l'*Indiscret*. Après la m. de son bienfaiteur, auquel il avait à son tour prodigué les plus tendres soins, Quinault donna successivement au théâtre : *la Comédie sans Comédie ; les Coups de l'Amour et de la Fortune* ; *la Mort de Cyrus*, tragédie en 5 actes ; diverses autres pièces, et en 1661 la tragéd. d'*Agrippa*, ou *le Faux Tibérinus*, qui fut jouée deux mois de suite et reprise plus. fois. S'étant marié vers cette époque, Quinault prit le titre d'avocat en parlement, acheta une charge de valet de chambre du roi, et fut pendant trois ans plus occupé de son bonheur domestique que de la littérature. Il y revint en 1664, et fit paraître sa traged. d'*Astrate*, qui eut un succès prodigieux, et qui attira une telle affluence de spectateurs que les comédiens doublèrent le prix des places. Cette pièce, malgré la critique de Boileau, eut, avec *le faux Tibérinus*, l'honneur assez rare d'être jouée pendant quatre-vingts ans ; mais le peu de réussite qu'elles eurent aux dernières reprises les a fait disparaître de la scène. Jusqu'alors notre poète s'abandonnant à sa trop grande facilité, n'avait encore rien produit qui fût vraiment digne du suffrage des connaisseurs et de la postérité. Chez lui les succès amenaient les succès ; car il est à remarquer qu'aucune de ses pièces ne fut mal accueillie, si ne n'est *Bellérophon*, son avant-dern. tragédie, qui tomba dès la prem. représentation. Mais sa comédie de *la Mère coquette*, ou *les Amans brouillés*, représentée en 1665, raffermit sa réputation dramatiq. qui avait souffert quelque atteinte. *Pausanias* qu'il fit jouer un an après fut sa dern. tragéd. Enfin il devint le créateur et le modèle d'un nouveau genre dramatique ; il s'essaya dans la tragédie-opéra ; et quoique ses prem. pièces, en ce genre, fussent loin encore de la perfection à laquelle il parvint ensuite, elles annonçaient du moins que Lulli, qui avait obtenu le privilége de l'Opéra, ne s'était pas trompé dans son choix en préférant Quinault aux autres poètes de son temps. L'alliance de ces deux talens éleva bientôt la scène lyrique française au-dessus de toutes les autres ; mais avec cette différence que la musiq. du composit. a passé de mode, tandis que les vers du poète seront toujours goûtés. Déjà gratifié par le roi d'une pension de deux mille livres, Quinault fut décoré du cordon de St-Michel, et continua d'élever la renommée de l'opéra français jusqu'en 1686, que parut *Armide*, son dern. ouv. et son chef-d'œuvre. Depuis cette époque cédant aux sentimens religieux que sa femme lui avait inspirés, il cessa entièrement de travailler pour le théâtre, et ne voulut plus composer de vers que pour chanter les louanges de Dieu. Il m. le 26 novembre 1688 à l'âge de 53 ans. La noblesse de ses sentimens, la bonté de son cœur, sa modestie et l'aménité de son caractère le firent regarder comme l'un des hommes les plus aimables de son siècle. Ses ouvr. lyriques sont : *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus ; Cadmus ; Alceste ; Thésée ; le Carnaval ; Athys ; Isis ; Proserpine ; le Triomphe de l'Amour; Persée ; Phaéton ; Amadis de Gaule ; Roland ; la Grotte*, ou l'*Eglogue de Versailles ; le Triomphe de la Paix* et *Armide*. Le OEuvres de Quinault ont été impr. avec sa *Vie*, Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12. M. Crapelet a pub. pour la prem. fois dans le format in-octavo, les *OEuvres choisies* de Quinault, précédées d'une *notice* fort intéress., Paris, 1824, 2 vol. in-8.

QUINAULT (Jean-Baptiste-Maurice), bon acteur comiq., fut reçu au Théâtre-Français en 1712, et m. en 1744. Son père avait commencé à jouer en 1695, et s'était retiré du théâtre en 1717. Quinault l'aîné était aussi musicien. Il a fait, outre ses *divertissemens*, la musique des *Amours des déesses*. — Quinault-Dufresne (Abraham-Alexis), frère du précédent, acteur tragique, débuta au Théâtre-Français en 1712. Il rétablit le vrai goût de la déclamation, qui s'était perdu depuis la retraite du célèbre Baron, et m. en 1767. La tradition de Quinault-Dufresne, dans plusieurs rôles, a servi longtemps de règle à ses successeurs. On trouve dans tous les dictionnaires dramatiques diverses anecdotes curieuses sur cet acteur, qui avait, dit-on, un orgueil démesuré. — Jeanne-Marie Dupré, connue sous le nom de Mlle de Seine, femme du précédent, joua avec un égal succès les premiers rôles tragiques et comiques, excella principalement dans celui de *Didon*, qu'elle avait créé, se retira du théâtre en 1736, et m. en 1759.

QUINAULT (Jeanne-Franç.), sœur des précédens, née à Paris à la fin du 17e S., joignit à la réputation d'une excellente actrice celle d'une femme de société, pleine d'esprit et d'instruction. Après avoir débuté en 1718, dans la tragédie, par le rôle de Phèdre, se reconnaissant plus de vocation pour la comédie, elle s'essaya immédiatement dans les rôles de soubrette, et fut admise, dans cet emploi, au nombre des comédiens français. Elle décida le succès d'un grand nombre de pièces par son talent flexible et son jeu piquant. Les auteurs s'empressaient de consulter son goût exquis, et ce fut d'après ses idées que La Chaussée composa *le Préjugé à la mode*. Voltaire lui lut sa tragédie de *Zaïre* et sa comédie de *l'Enfant prodigue*. Elle attirait chez elle, à la fois, les gens du monde et les gens de lett., et elle devint l'intime amie du marquis d'Argenson et de D'Alembert, auquel elle laissa, dit-on, par testament, un diamant d'un grand prix et des manuscrits précieux. Cette actrice aimable, après avoir quitté le théâtre en 1741, m. en 1783. On trouve sur elle et sur ses relat. avec Duclos (*v.* ce nom), de curieux détails dans les *Mémoires de madame d'Epinay*, 1818, 3 vol. in-8. — Marie-Anne Quinault, sœur de la précédente, fut plus célèbre par sa beauté que par ses talens. Reçue à la comédie française en 1715, elle quitta le théâtre en 1722, et m. en 1791, âgée, dit-on, d'au moins 100 ans. — Françoise Quinault, sœur aînée des précédentes, plus connue sous le nom de Mlle de Nesle, celui de son mari, fut reçue au Théâtre-Français en 1708, et m. en 1713, âgée de 25 ans. On croit qu'elle aurait pu acquérir une gr. réputat. dans les deux genres dramat., sans sa fin prématurée.

QUINCY (Charles Sévin, marquis de), officier-général, né vers 1660, signala sa valeur dans les guerres que Louis XIV eut à soutenir depuis 1676 jusqu'à la paix d'Utrecht, et obtint, en récompense de ses services, le grade de lieutenant-général dans l'arme de l'artillerie. Il se distingua

encore à la malheureuse bataille d'Hochstedt (1704), où il reçut une blessure assez grave, et commanda en 1707 l'artillerie de l'armée, sous les ordres du maréchal de Villars. L'année suivante, il fut employé à l'armée que dirigeait, sur le Rhin, l'électeur de Bavière. A la paix, il fut nommé lieuten.-général au gouvernem. de la province d'Auvergne, et consacra ses loisirs à la mise en ordre des matériaux qu'il avait recueillis dans ses campagnes. On croit que cet officier-général m. en 1728. On a de lui un ouvrage assez estimé, ayant pour tit. : *Hist. milit. du règne de Louis-le-Grand, roi de France*, etc., Paris, 1726, 8 vol. in 4, avec *cartes* et *plans*.

QUINCY (JEAN), médecin anglais, mort à Londres en 1723, a publié (en anglais) : *Dictionnaire de physique*, 1719; *Pharmacopée univers.*, 1721, in-8; trad. en français par Clausier, Paris, 1745, in-4; *Pharmacopée chimiq.*, Londres, 1723, in-4. — QUINCY (Josias), publiciste anglo-américain, conseiller à la cour de justice de Boston, se signala en 1770 et en 1774 par son patriotisme, et m. au cap Ann en 1775, à l'âge de 31 ans. On a de lui : *Observations sur l'acte du parlement, communément appelé le Bill de Boston, avec les pensées sur la société civ. et la levée des armées*, Boston, 1774, in-8. — Un autre QUINCY (Edmond), citoyen de Boston, m., en 1788, à l'age de 85 ans, est aut. d'un *Tr. de la culture du chanvre*, Boston, 1765, in-4.

QUINETTE (NICOLAS-MARIE), membre de la convention nationale, était procureur ou notaire à Soissons, sa ville natale, en 1789, lors des prem. troubles de la révol. Nommé député à l'assembl. législative par le départem. de l'Aisne, il prit place au côté gauche, demanda, en 1792, que les biens des émigrés fussent séquestrés, appuya vivement la motion de la mise en accusation du duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi, et fut membre de la commission chargée de surveiller et diriger le gouvernement nommé après le détrônement de l'infortuné Louis XVI. Réélu ensuite à la convention nationale, Quinette fut un des premiers *représentans du peuple* envoyés aux armées, devint ensuite membre du comité de salut public, fut l'un des quatre commissaires envoyés à l'armée de Dumouriez pour faire arrêter ce général, qui fit saisir lui-même les commissaires, et les livra au général autrichien, prince de Cobourg. Quinette fut échangé avec ses collègues, en 1795, contre MADAME, fille de Louis XVI, revint à Paris, devint membre du conseil des cinq-cents, en 1796, en sortit l'année suiv., fut nommé ministre de l'intér. en 1799, et préfet de la Somme en 1800, sous le gouvernem. consulaire. Il se montra sage administrateur, et fut désigné quelque temps après candidat au sénat conservat. Bonaparte le fit conseiller d'état pour la section de l'intérieur, et créa pour lui une direction générale de la comptabilité des communes et des hospices. En 1814, Quinette donna son adhésion à la déchéance de Napoléon, qui, toutefois, le nomma son commissaire extraordinaire dans les départemens de la Somme et de la Seine-Inférieure, et pair dans la chambre dite des *cent-jours*. Après la seconde abdication de Napoléon, Quinette fut appelé par Fouché à faire partie du gouvernement provisoire. A la fin de 1815, il fut banni comme régicide, et se retira à Bruxelles, où il m. en 1821. On ne cite de lui que le *Rapport* des représentans du peuple Camus, Bancal, Lamarque, Quinette et Drouet, sur leur détention, lu au conseil des cinq-cents, Paris, an IV (1796), in-8, de 206 pages.

QUINONEZ (FRANÇOIS de), cardinal espagnol, né vers la fin du 15e S. dans le royaume de Léon, était fils du comte de Luna (*v.* ce nom). Il entra de bonne heure dans l'ordre des cordeliers, fut élevé à la dignité de général en 1522, et devint membre du conseil de conscience de l'empereur Charles-Quint. Chargé par Clément VII, alors prisonnier au château St-Ange, de négocier auprès de Charles-Quint l'élargissement de ce pape, Quiñonez eut de la peine à l'obtenir, mais réussit enfin. Le chapeau de cardinal fut la récompense de ce service signalé. Quiñonez fut également honoré de la confiance de Paul III, devint, en 1534, protect. des franciscains, évêque de Cauria en 1539, de Palestrine en 1540, et m. à Veruli dans le mois de septemb. de cette même année. On a de lui : *Compilatio omnium privilegiorum minoribus concessorum*, Séville, 1530, in-fol.; *Breviarium romanum ex sacrâ potissimùm scripturâ, et probatis sanctorum historiis nuper confectum*, Rome, 1535, in-8; Lyon, 1540, in-4, 1541. in-8, etc.; Paris, 1536, in-4, etc.; Venise, 1546, in-8; Anvers, 1563, in-16, et en plusieurs autres villes, in-4, in-8 et in-16. La dernière édition, dont aucun exemplaire ne fut mis dans le commerce, fut impr. à Paris, 1679, in-8, pour l'usage particulier de Colbert, sous le tit. de *Breviarium colbertinum*. Le Bréviaire de Quiñonez, bien que revêtu de l'approbation des papes Clément VII, Paul III, Jules III et Paul IV, n'obtint point celle de la Sorbonne, à laquelle l'auteur l'avait soumis. La censure de cette compagnie se trouve dans la *Collection des jugem.*, etc., par d'Argentré, t. 2, p. 121 et suivantes. En 1568, le pape Pie V défendit la récitation de ce bréviaire par une bulle, et depuis lors il a cessé d'être en usage. Les reproches qu'on faisait à l'auteur étaient d'avoir omis le petit office de la Vierge, les Antiennes, les répons, les capitules, les homélies, l'ordre et le nombre des psaumes, tels qu'on les lisait dans l'église, etc., et surtout d'avoir tellem. abrégé la vie des saints dont on y fait l'office, qu'on ne peut être éclairé ni sur leurs vertus, ni sur les miracles que Dieu a opérés par leur ministère pour l'édification des fidèles. — D. Juan de QUIÑONEZ, de la famille du précédent, né en 1600 dans les environs de Tolède, m. en 1650, est aut. des ouv. suiv. : *Traité sur les langoustes et les sauterelles* (en espagnol), Madrid, 1620, in-4; *el monte Vesuvio, ahora la montana de Soma*, ibid., 1622, in-4; un *Essai sur les* Gitanos *ou bohémiens*, etc. (en espagnol), ibid., 1628, in-4, et quelq. autres écrits peu remarquables.

QUINTE-CURCE, *Quintus Curtius Rufus*, écrivain latin, connu seulement par une *Histoire* d'Alexandre-le-Grand, *paraît avoir vécu dans le* premier siècle de notre ère. Les sav. se sont évertués à l'envi à présenter, sur le compte de cet aut., des hypothèses plus ou moins admissibles, mais qu'il ne nous appartient pas de discuter, et dont la simple indicat. excéderait même nos limites. Entre les div. personnages que mentionnent les anc. auteurs sous le nom de *Curtius*, un seul, cité dans Tacite et dans Pline le-Jeune, pourrait avoir quelque analogie avec l'histor. d'Alexandre; mais ce n'est aussi qu'une hypothèse. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était fils d'un gladiateur, qu'il devint questeur, puis consul; qu'il obtint, en l'an 47 de notre ère, les honneurs du triomphe, et qu'il m. gouverneur en Afrique. Dans la *liste des rhéteurs*, dont, sur la foi d'un MS., l'on croit que Suétone avait écrit les notices, se *lit* le nom d'un autre Quintus Curtius Rufus, qui peut-être aussi serait notre aut. Dans tous les cas, on ne voit pas qu'aucun écriv., antér. au 12e S., ait connu l'ouv. qui nous est parvenu sous le nom de Quinte-Curce. Les prem. qui l'aient cité sont Jean de Salisbury, Pierre de Blois, Jacques Vitri et Vinc. de Beauvais. Quant aux MSs. de Quinte-Curce, on a prétendu en posséder plusieurs, dont l'ancienneté remonte au 10e siècle. Les critiques ne sont pas moins partagés sur le mérite de l'*Histoire d'Alexandre*, que sur l'époque où elle fut écrite. Mais cet ouv., qui, dans le fait, ressemble assez à un roman, a d'incontestables droits à l'admirat. de ceux qui, justes appréciateurs des composit. hist. de l'antiquité, n'y

recherchent guère que de brillans récits, des peintures fortes et un style élégant et pur. Il se composait originairem. de 10 livres, dont les 2 prem. sont perdus, ainsi qu'une partie du 5e et du 6e. Les édit. de Quinte-Curce, avec ou sans comment., sont innombrables. Plus de 150 mériteraient d'être citées honorablem.; mais nous devons nous borner à indiquer, comme les plus anc., celles de Rome (1470) et de Venise (1470 ou 1471), in-4; et comme les plus estimées, outre les édit. publiées par les Juntes, par les Aldes et Elzevier (Leyde, 1633, in-12, et Amsterd., 1673, in-8), celles de Strasbourg, avec les *Supplemens* de Freinsheim, 1648, 2 v. in-8; et 1670, in-4; *cum not. var.* de Schrevelius; *ad usum delphini*, par le P. Tellier, Paris, 1678, in-4; de Leipsig, avec *supplement*, de Ch. Cellarius, et des *cartes* géogr., 1688, in-12; de Dresde, 1700, in-12, avec les *supplémens* de Junker; de La Haye, 1708, in-8, avec le *commentaire* de Pitiscus, 1708, in-8; de Delft, 1724, in-4, par les soins de H. Snakenburg; de Londr., par Maittaire, 1716, in-12, et par Brindley, 1748, 2 vol. in-18; d'Hemlstadt, 1795-1802, 3 v. in-8, par D.-J.-T. Cunze; de Leipsig, 1818, gr. in-8, par J.-C. Coker; enfin l'édit. faisant partie de la *collect.* de M. Lemaire, 1822, 2 vol. in-8. Toutes les nations d'Europe possèdent une ou plusieurs traduct. de l'*Histoire d'Alexandre.* Parmi celles qui ont été faites en français, on en compte une de 1490, in-fol., imp. par Ant. Vérard. La *version* de Beauzée, 1789, 2 v. in-12, 2e éd., a effacé celles de Vaugelas et de l'abbé Mignot. Entre autres ouvr., on peut consulter sur Quinte-Curce *Examen des hist. d'Alexandre*, par Ste-Foix. *Voy.* aussi son article dans le *Dictionn.* de Bayle, et celui que lui a consacré M. Daunou, t. 36 de la *Biogr. univ.* de L.-G. Michaud.

QUINTIANUS STOA. V. Quinzano.

QUINTILIEN (Marcus Fabius Quintilianus), célèbre rhéteur latin, né à Rome dans le 1er S. de l'ère chrét., était fils d'un avocat, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. Il règne, au surplus, une gr. incertitude sur plusieurs circonstances de la vie de ce rhéteur. Selon les calculs du savant Dodwell, Quintilien dut naître en l'an 42, et mourir sous le règne d'Adrien. Il suivit Galba en Espagne, y enseigna la rhétorique, y plaida des causes, revint à Rome en 68, continua à donner des leçons de rhétorique, et reçut à cet effet un traitement public. On a de lui, sous le titre d'*Institutions oratoires*, le cours de rhétorique le plus complet que les anc. nous aient laissé. Des copies de cet important ouvrage existaient au moyen âge. Celle que Le Pogge déterra, en 1419, au fond de l'abbaye de S. Gall, et une autre, possédée par Léonard Arétin, sont les sources de toutes celles qu'on a faites depuis, et des deux premières édit. qui parurent en 1470 à Rome, in-fol. Dix autres furent publiées dans le 15e S. Nous citerons, parmi les nombreuses édit. du 16e, celles des Aldes, 1514, in 4; de Vascosan, Paris, 1538, in-fol.; de Robert Estienne, 1542, in-4; de Mamert-Patisson, 1580, in-8, revue par P. Pithou, qui y a joint des *variantes*, des *notes*, et 145 petites *déclamations* du même auteur (on n'en avait encore imprimé que 136). Schrevelius, et après celui-ci J.-Fréd. Gronovius, ont donné leurs soins à l'édit. qui parut en 1665, Leyde et Rotterdam, in-8, *cum notis variorum.* En 1715, Rollin publia, chez les Estiennes, *Quintilien abrégé*, en 2 vol. in-12, et Capperonnier donna, en 1725, une nouvelle édition, in-fol., avec un choix de *notes* et quelques *observations* critiques. L'édition de Mathias Gesner, Gottingue, 1738, in-4, est plus estimée que la précédente, et celle de P. Burmann, qui avait paru à Leyde, 1720, 2 vol. in-4. Les dernières édit. sont celles de Barbou, Paris, 1769, in-12; de Deux-Ponts, 1784, 4 v. in-4; de Leipsig, 1798-1815, 4 vol. in-8. *Les Institutions oratoires* ont été traduites en français par l'abbé de Pure et par Gedoin; mais on ne lit que la traduct. du dernier, qui parut à Paris, 1718, in-4, et qui a été souv. réimpr. depuis, jusqu'en 1812, 4 ou 6 vol. in-12. Il existe aussi des traduct. du même ouvrage en ital., en angl., en allem., en danois (du 10e livre seulem.), en espagnol. Le dialogue sur les orateurs, du même auteur, a eu plusieurs traducteurs français, notamment Claude Fauchet, Dureau de La Malle, Chénier (dans ses *Fragm. de littér.*) On doit consulter sur la vie et les ouvrages de Quintilien, les *Annales quintilianæ*, de Dodwell; le *Dictionn.* de Bayle; la *Biblioth. latina* de Fabricius; les *Jugem. des sav. sur les rhéteurs*, recueillis par Gibert, et le *Lycée* de La Harpe.

QUINTILLUS (Marcus Aurelius Claudius), empereur romain, commandait un corps de troupes stationné près d'Aquilée, quand l'empereur Claude II, son frère, m. en 270. Il prit alors le titre d'Auguste, qui lui fut confirmé par les légions d'Italie. Mais Claude, ne reconnaissant pas dans Quintillus la capacité nécessaire pour le gouvernement, avait recommandé, av. de mourir, à ses généraux d'élire Aurélien (*v.* ce nom), dont la valeur éprouvée promettait un digne défenseur à l'empire, alors attaqué de toutes parts. En apprenant l'élect. d'Aurélien, Quintillus réunit ses légions, et essaya de les gagner à sa cause. Cette démarche fut infructueuse. Abandonné par les soldats, le frère de Claude rentra dans Aquilée, et se fit ouvrir les veines dans un bain, après un règne de 17 jours. On a de cet empereur quelques médailles en or, très-rares, et d'autres en petit bronze, qui sont plus communes.

QUINTIN (Jean), cheval. de Malte, né en 1500, fut profess. en droit canon à Paris, et m. en 1561. On a de lui: *Melitæ insulæ Descriptio*, 1536, in-4; *Tractatus de ventis, et nauticâ bruxulâ ventorum indice*, et quelques ouvrages sur des matières canoniques, oubliés aujourd'hui. — Un autre Quintin, tailleur de profess., fut brûlé à Tournai, en 1530, comme chef d'une secte d'hérétiques, qu'on nommait *libertins.*

QUINTINIE (Jean de La), célèbre écriv. agronomique, né en 1626 à Chabanais, dans l'Angoumois, fit de très-bonnes études à Poitiers, vint se faire recevoir avocat à Paris, et voyagea ensuite en Italie, où il acquit une gr. théorie dans l'agriculture et le jardinage, qui étaient ses goûts dominans depuis l'enfance. De retour dans la capitale, il fit, en ce genre, des essais et des expériences fructueuses, qui le firent connaître, et il ne tarda pas à être appelé par Louis XIV, à Versailles, pour prendre soin des jardins de cette résidence royale. Il y développa un génie et une habileté qui lui valurent de nombreuses et éclatantes preuves de la généreuse gratitude du monarque, et qui lui ont mérité d'être compté parmi les personnages illustres du gr. siècle. La Quintinie m. à Versailles en 1688, laissant un écrit qui a été long-temps regardé comme le seul guide des jardiniers. Cet ouvrage, impatiemm. attendu, parut en 1690, sous le titre d'*Instruction pour les jardins fruitiers et potagers, avec un Traité des orangers, suivi de quelques réflexions sur l'agriculture, par le feu sieur de La Quintinie*, 2 vol. in-4. Les édit. suiv. sont ornées du portrait de l'auteur, de vignettes et de dix planches. On y trouve de plus un poème de Santeuil, intit. *Pomona*, et une *idylle* de Charles Perrault. La meilleure de ces éditions est celle de 1730, à laquelle on ajoute encore un *Traité des arbres fruitiers*, qui avait paru anonyme en 1683. L'ouvrage de La Quintinie a été trad. en anglais, en belge, en ital. M. Briquet a publié un *Eloge de La Quintinie*, dans les *Mém.* de la société d'agriculture de Niort, 1807, in-8. Déjà Charles Perrault avait placé La Quintinie dans la *Galerie des hommes illustres* du 17e siècle, qui parut en 1696;

mais cette notice présente fort peu de détails, et n'est pas exempte d'erreurs.

QUINTUS ou COINTOS. V. CALABER.

QUINTUS-ICILIUS. V. GUISCHARDT.

QUINZANO (JEAN-FRANÇOIS CONTI, connu sous le n. de), en lat. *Quintianus-Stoa*, poète lat. moderne, né au village de Quinzano, dans le Brescian, en 1484, étudia à Brescia la rhétorique, la langue grecq., la philosophie, les mathématiques, et même l'astrologie, fit ensuite un cours de jurisprudence à Padoue, et s'adonna ensuite tout entier à la poésie lat. Étant passé en France, il y fut accueilli par le cardinal d'Amboise, qui le fit nommer précepteur du jeune duc d'Angoulême, depuis François Ier. Il retourna plus tard en Italie, pour occuper la chaire de belles-lettres de Padoue, fut couronné, comme poète, des mains de Louis XII, à Milan, suiv. l'usage pratiqué en d'autres villes d'Italie, passa à la chaire de belles-lettres de Pavie, et revint en 1513 à Paris, où il fit imprimer plusieurs ouvr. François Ier ayant porté de nouv. la guerre en Italie, Quinzano accompagna son illustre élève, reprit à Pavie ses fonctions de professeur, et se retira ensuite dans son lieu natal, où il m. en 1557. On a de lui un très-gr. nomb. d'ouv., dont on trouvera la liste, à peu près complète, dans les *Memorie aneddote-critiche spettanti alla vita ed agli scritti di Gio. Francesco Quinzano-Stoa*, etc., par Joseph Nember, Brescia, 1777, in-8. Ce sont des *poésies* très-variées, des *dissertations* grammaticales et littéraires, etc. Dans la jeunesse de Quinzano, ses condisciples lui avaient donné le nom grec *Stoa*, qui signifie *Portique des muses*, parce qu'il versifiait avec une telle facilité, qu'il semblait ne vouloir parler qu'en vers. Le père Léonard Cozzando a publié la *Vie* de ce poète, si abondant, Brescia, 1694.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (PIERRE), littér., né à Arles en 1526, fut pourvu de l'évêché de Senez à son retour d'un voyage en Italie, en 1546, suivant le *Gallia christiana*. Mais un procès, dont dépendait toute sa fortune, l'empêcha de prendre possession de son siége, et il se rendit à Paris, où il m., avant d'avoir été sacré, en 1550. On cite de lui un panégyriq. de la Provence, sous ce tit. : *de Laudibus Provinciæ libri tres*, Paris, 1551, in-f., très-rare, trad. en franç. par Fr. de Claret, archidiacre de l'égl. d'Arles, Tournon, 1613 ou 1614, in-8. — QUIQUERAN DE BEAUJEU (Paul-Ant. de), brave marin, de la même famille que le précéd., fut reçu chevalier de Malte en 1637, et devint la terreur des Turks, qui, l'ayant pris dans un des ports de l'Archipel, lui firent subir une captivité de onze ans, et rejetèrent toutes les proposit. qui leur furent faites pour sa rançon. Il parvint enfin à s'échapper des Sept-Tours, grâce à l'adresse et à l'audace de son neveu, Jacques de Quiqueran, qui s'était rendu à Constantinople, dans la ferme résolution de travailler à sa délivance. De retour en France en 1671, le chevalier de Beaujeu fut pourvu de la commanderie de Bordeaux, et vécut plus. années au sein de sa famille. — QUIQUERAN DE BEAUJEU (Honoré de), neveu du précéd., né à Arles en 1655, entra dans la congrégation de l'Orat. à l'âge de 17 ans, fut chargé de professer la théologie au collége d'Arles puis à Saumur, obtint ensuite les succès les plus brillans dans les missions de l'Aunis et du Poitou, et mérita d'être appelé par Fléchier à remplir les fonctions de gr.-vicaire du diocèse de Nîmes. Il prévint dans cette ville une sédit. qu'allait exciter la sévérité du maréchal de Montrevel, et contribua beaucoup à calmer l'agitat. des esprits, encore irrités par la révocat. de l'édit de Nantes. Il parut avec honneur, comme députe du 2e ordre, dans les assemblées du clergé de 1693 et de 1700, fut nommé, en 1705, à l'évêché d'Oléron, et presqu'aussitôt à celui de Castres, et dès-lors ne sortit plus de son diocèse que pour assister aux états du Languedoc ou aux assembl. du clergé. Il s'occupa sans cesse d'améliorer le sort des fidèles confiés à ses soins, établit dans sa ville épiscopale un séminaire, et y fit bâtir à ses frais un hôpital. Il m. à Arles en 1736. Outre une *Oraison funèbre de Louis XIV* (1715, in-4), qu'il prononça à St-Denis, on a de lui des *lettres* et des *Instruct. pastorales*, sur les maladies contagieuses de Provence et de Languedoc, sur les abus de la mendicité, etc. *Voy.* son *Eloge* dans le t. 12 (p. 336-44) du *Recueil* de l'académie des inscriptions, dont il était associé.

QUIRINI. V. QUERINI.

QUIRINO (PIERRE), voyageur vénit. du 15e S., nous a transmis des détails curieux et instructifs sur la Scandinavie, où il fut porté par un naufrage. Sa relat. a trouvé place dans la plupart des collection de voyages, et M. Eyriès en a inséré la traduction dans l'*Hist. des naufrages*, publiée en 1816.

QUIROGA (JOSEPH), jésuite missionnaire espagnol, né en 1707 à Lugo, en Galice, étudia les mathématiques avec succès, fut admis à l'école de la marine, fit plusieurs voyages sur mer, prit ensuite l'habit de St Ignace, et obtint de ses supér. la permiss. de passer en Amérique pour y prêcher l'évangile. Dans le même temps, il reçut du roi d'Espagne la commiss. de visiter la terre dite Magellanique, à l'extrémité de l'Amérique du Sud, de s'assurer des ressources que le pays pouvait offrir, et de déterminer des points convenables à l'établissement de ports et de rades pour les bâtim. de commerce. Le résultat de cette miss. ne fut pas aussi important qu'on était en droit de l'attendre du zèle du P. Quiroga. De retour en Europe, il se rendit à Rome pour y exposer l'état des miss. dans le Paraguay, et m. à Bologne en 1784. Le *Journal* de son voy., rédigé sur ses observ. et celles de ses compagnons par le P. P. Loçano, a été imp. dans les *Pièces justificat.* de l'*Hist. du Paraguay*, par le P. de Charlevoix. On n'a de lui qu'un seul ouv., imp. sous le tit. de *Tratado del arte verdadero de navegar por circulo paralelo á la equinoxial*, Bologne, 1784. Plusieurs manuscrits du même aut. sont conservés à Bologne.

QUIROS (PEDRO-FERNANDEZ de), l'un des gr. navigateurs des temps modernes, né en Espagne vers le milieu du 16e S., voyagea d'abord pour le commerce : on peut du moins tirer cette conjecture de quelq. passages de ses écrits. On a supposé mal à propos qu'il faisait partie de la première expédit. de Mendana, en 1567. Ce n'est que depuis 1595 qu'il appartient à l'histoire ; car c'est en cette année qu'il accompagna Mendana dans sa 2e entreprise, en qualité de prem. pilote. Il perdit cet illustre chef avant la fin du voyage, et le remplaça dans le commandem. Il parvint, malgré les plus gr. obstacles, à conduire à Manille les déplorables restes de la flotte, se rendit de là au Mexique, puis au Pérou, dont il pria le vice-roi, don L. de Velasco, de lui fournir un nouvel armem., destiné à poursuivre les découvertes de Mendana. N'ayant rien obtenu de ce délégué du roi d'Espagne, il alla présenter ses projets, à l'acceptation de Philippe III lui-même, à Madrid. Son principal objet était de rechercher un continent austral, dont il avait le premier entrevu l'existence plus clairem. ; mais on a cru que le gouvern. espagnol avait plutôt l'intent. de faire tenter la route de l'Amérique en Espagne par les Indes orientales. Quoi qu'il en soit, Quiros se rendit au Pérou, muni d'un plein-pouvoir, fit construire deux vaisseaux et une corvette, et appareilla de Callao le 21 décemb. 1605, faisant voile à l'ouest-sud-ouest. Il découvrit, entre autres îles, qui n'ont pas été toutes retrouvées, celles de l'*Incarnacion*, de la *Dezana*, qui depuis a été reconnue pour être l'*Osnabrugh* de Wallis, le *Boudoir* de Bougainville, et la *Maiten* de Cook, d'*Otaiti*, de la *Sagitaria*, de la *Gente-Hermosa*, de *Taumaco*. Dans cette dern., il obtint des ren-

reignemens qui le déterminèrent à se diriger vers le Sud. Il aperçut successivem. les îles de *Tucopia* et de *Nuestra-Señora-de-la-Luz*, et continua sa route vers le Sud. Le 26 avril 1606, plus. terres se présentèrent à sa vue, et, dans l'embarras du choix, il mit le cap sur celle qui gisait au sud-ouest de *Nuestra-Señora-de-la-Luz*, et qu'il appela *Tierra austral del Espiritu-Santo*. Le port où il aborda fut nommé *la Vera-Cruz*. Il est bien reconnu aujourd'hui que cette terre est la même que les Grandes-Cyclades de Bougainville et les Nouvelles-Hébrides de Cook. Quiros en prit possession au nom de son maître, et fit voile pour le Mexique, où il arriva le 3 octob. 1606. De là, il se rendit à Madrid pour solliciter les moyens de poursuivre ses découvertes et d'établir une colonie sur la terre du Saint-Esprit; mais ce fut en vain qu'avec des couleurs dont deux siècles n'ont pu effacer ni la vérité ni la vivacité, il peignit à Philippe III les nombreux avantages de cette terre nouv.; on ne mit à sa disposit. que des moyens peu proportionnés à la grandeur de ses desseins. Il partit cepend. pour Lima, avec l'intent. de tenter un nouv. voyage; mais il n'eut pas le bonheur d'y arriver, et m. à Panama en 1614. Son mémoire à Philippe III fut publié à Séville, en 1610; en lat., à Amsterd., en 1613, sous le titre de *Franc.-Ferd. Quir Narratio de terrâ australi incognitâ et de terrâ Samojedarum et Fingensiorum in Tartariâ*, in-4; et en fr., à Paris, en 1617, sous le titre de *Copie de la requête présentée au roi d'Espagne par le capitaine Pierre-Ferdinand de Quir, sur la découverte de la cinquième partie du monde, appelée la* TERRE AUSTRALE INCOGNEUE, *et des gr. richesses et fertilité d'icelle*, in-12 de 16 pages. *Voy.*, pour les détails que nous ne pouvons donner ici, Fleurieu, *Découvertes des Franç. au sud-est de la Nouv.-Guinée*, in-4; Desbrosses, *Navigations aux terres austr.*, t. 1, liv. 3, pag. 306 et suiv. — QUIROS (Théodore de), missionnaire espagnol, de l'ordre de St-Dominique, né en 1599 à Vivero, dans la Galice, s'embarqua pour les îles Philippines en 1637, et y consacra sa vie à l'instr. et à la convers. des Indiens, dont il parlait la langue aussi bien que les naturels du pays. Il mourut en 1662, épuisé de fatigues. Il avait composé la *gramm.* et le *dictionn.* de la langue *tagala*, et traduit dans cette langue un *catéchisme* et plusieurs ouvrages ascétiques. *Voy.* la *Bibl. fratr. ordin. prædicator.* des PP. Quétif et Echard. — QUIROS (Augustin de), jésuite espagn., natif d'Andujar, inspecteur des miss. de la Nouv.-Espagne, m. à Mexico, en 1622, à l'âge de 56 ans, a laissé des *comment.* en lat., sur quelques livres de la Bible, Séville, 1622, in-fol. — QUIROS (Hyacinthe-Bernard de), dominic. espagnol, qui portait dans son ordre les noms d'Augustin-Thomas, apostasia, et se rendit à Berne, où il obtint une chaire d'hist. eccl. à l'univ. de Lausanne. Il y m. en 1758. On connaît de lui une *Hist. de l'égl.*, en allem., Lausanne, 1756, in-fol.

QUITA (DOMINGOS DOS REIS), poète portugais, né le 6 janv. 1728, passa dans la misère les prem. années de son enfance, et n'eut d'abord d'autre instruction que celle qu'il acquit lui-même par la lecture des ouvrages du Camoens et de Fr. R. de Lobo. De malheureuses affaires de commerce avaient contraint son père à quitter le Portugal; Domingos, qu'il laissait sans ressource avec six autres enfans, entra à 15 ans en apprentissage chez un barbier. Cependant le jeune homme avait pour la poésie un goût décidé; et en même temps qu'il suppléait à son défaut d'instruction par l'étude du français, de l'italien et de l'espagnol, il se livrait secrètem. à la composit. de quelq. pièces, qu'enfin il s'enhardit à faire paraître, comme les *Essais d'un moine des Açores*. On remarqua entre autres morceaux un sonnet amoureux (*Benigno Amor, os que te offendem*) qui décelait un germe de talens distingués, et les littérateurs voulurent connaître le jeune auteur. Celui-ci trouva un protecteur et un ami dans le comte de São-Lourenço; et bientôt, malgré son humble profession, il fut reçu à l'unanimité parmi les membres de la société des Arcades, qui venait de se former à Lisbonne. Le tremblem. de terre qui renversa cette ville en 1755 priva Domingos du fruit de ses épargnes, et la brigue des envieux l'empêcha d'avoir part aux bienfaits de l'archev. de Braga et du marquis de Pombal: mais, comme notre Lafontaine, il trouva soins d'une généreuse hospitalité chez une amie, D. Theresa-Theodore de Alvieu, femme d'un médecin, et c'est dans sa maison que l'infortuné poète m. en 1770, à peine âgé de 43 ans. Outre 5 tragéd., dont la meilleure est celle d'*Inès de Castro*, on a de lui beaucoup de *sonnets*, plus. *élégies*, des *pastorales*, *idilles*, etc. C'est surtout dans ce dernier genre qu'il a excellé, et on peut le citer comme un modèle du genre pastoral. Le recueil de ses *œuvres* forme 2 vol. in-8; il en a été fait deux édit. à Lisbonne.

R

RAB ou RAV. V. JUDA.

RABACHE (ETIENNE), religieux augustin, docteur de Sorbonne, né dans le diocèse de Chartres, en 1556, fit à Bourges la réforme de son ordre, institua la congrégation dite de St-Guillaume, en 1594, et m. à Angers en 1616.

RABAN-MAUR, appelé quelquefois en latin *Hrabanus Magnentius*, évêque de Mayence, où il était né vers 776, fut l'un des écrivains les plus féconds et les plus laborieux de son temps. Destiné à la vie religieuse, il entra dès l'âge de dix ans dans l'abbaye de Fulde, y fit ses prem. études, et alla se perfectionner à l'abbaye de St-Martin de Tours, où il professa ensuite la grammaire et la philosophie. Rival et contemporain de Jean Scot, Raban-Maur se distinguait par un savoir moins frivole et des qualités plus estimables. De retour à l'abbaye de Fulde, il fut ordonné prêtre en 814, et se livra à l'enseignement avec un tel succès que son école devint bientôt la plus célèbre de l'Allemagne. Elu abbé en 822, il réconcilia Louis-le-Débonnaire avec ses enfans, obtint en récompense de riches possessions dont il dota diverses maisons naissantes, entre autres l'abbaye d'Hirsange, et se démit ensuite de son titre pour aller vivre dans la solitude du Mont-Saint-Pierre; mais il en fut tiré cinq ans après pour occuper le siége de Mayence, et ce fut alors que ses talens parurent avec un nouvel éclat. Il composa divers ouvrages propres à l'enseignement, tint plus. synodes pour remédier aux abus qui s'étaient glissés jusque dans les cloîtres et fit de sages règlemens pour en prévenir le retour; mais l'histoire lui reproche une excessive sévérité envers Gotescalc, qu'il renvoya à Hincmar, archev. de Reims, son juge naturel, comme un hérétique qu'il fallait punir, et qui ne le fut que trop en effet (*v.* GOTESCALC). Une famine, qui désola le diocèse de Mayence en 850, fournit à l'évêque une occasion de montrer le zèle et la charité dont il était animé pour son troupeau. Ses revenus furent distribués aux pauvres, et il en nourrissait chaque jour trois cents à sa propre table. Il présida ensuite le concile assemblé dans sa ville épiscopale en 852, assista l'année suivante à

celui de Francfort, et m. à Winfeld, en 856, en odeur de sainteté. Le nom de ce prélat se trouve inscrit dans plus. calendriers; mais l'église ne lui rend point de culte public. On a de lui un grand nomb. d'ouv. recueillis à Cologne en 1627, 6 tom. en 3 vol. in-fol. Ils contiennent des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*; un *Traité de l'institution des clercs et des cérémonies de l'Eglise* : cet ouvrage, l'un des plus importans de l'auteur, a eu plus. édit. dans le 16e S.; un *Traité du calendrier ecclésiastique* : il indique la manière de discerner les années bissextiles et de marquer les indications; un *Livre sur la vue de Dieu*, *sur la pureté du cœur et la manière de faire pénitence*; *De universo, sive etymologiarum Opus*; des *homélies*; un *martyrologe*; le livre de *la Grammaire* : c'est un abrégé d'un ouvrage beaucoup plus ancien, attribué à Priscien de Césarée; un *Traité de l'invention des langues*, etc., et des *poésies*, parmi lesquelles on distingue surtout le *Veni, Creator*, conservé dans les prières de l'église. On peu consulter, pour de plus grands détails sur cet auteur, l'*Histoire littér. de la France*, tom. 5; la dissertation de J.-F. Buddæus, *De vitâ ac doctrinâ Rabani*, Iéna, 1724; et les *Annales littér.*, Helmstadt, 1782.

RABARDEAU (Michel), jésuite, m. en 1649, n'est guère connu que par un ouvrage singulier, ayant pour titre : *Optatus Gallus benignâ manu sectus*, imp. à Paris, en 1641, in-4. Il avance dans cet ouv., qui fut condamné à Rome en 1643, que la création d'un patriarche en France, quand bien même elle aurait lieu sans l'intervention du Saint-Siége, ne serait point un acte schismatique.

RABAUT (Paul), pasteur de l'église réformée de Nîmes, né à Bédarieux en 1718, s'est fait connaître par un dévouement sans bornes pour ses co-religionnaires et par un zèle ardent pour le maintien de sa croyance. Sa tête mise à prix, il osa, dit-on, se présenter devant un chef militaire, le marquis de Paulmi, et lui remettre, en se nommant, un mémoire qu'il adressait au roi en faveur des réformés. Etonné de tant de courage et d'une si noble confiance, le marquis voulut la justifier, reçut le mémoire, promit de le remettre au roi, tint parole, et, dès ce moment, les protestans furent beaucoup moins inquiétés. Paul Rabaut, qui avait toujours su échapper aux dangers qui l'environnaient lorsqu'il prêchait publiquement une doctrine proscrite par les lois du gouvernement, ne put se soustraire à l'incarcération sous le régime révolutionnaire: son troisième fils, Rabaut Dupuis, ayant été obligé de se cacher en 1793, il fut arrêté comme père d'émigré, et ne fut mis en liberté qu'après le 9 thermidor. Il m. peu après, en 1795. M. Pons, de Nîmes, a donné de lui une notice à la suite de ses *Reflexions philosophiques et politiques sur la tolérance religieuse*, Paris, 1808, in-8.

RABAUT DE SAINT-ÉTIENNE (Jean-Paul), fils aîné du précédent, né à Nîmes en 1743, fut comme son père ministre protestant, embrassa comme lui la défense de ses co-religionnaires, et devint l'un des plus chauds partisans de la révolution. Nommé en 1789 député du tiers-état de la sénéchaussée de sa ville natale aux états-généraux, il avait tous les talens nécessaires pour s'y faire remarquer : l'un des premiers il monta sur la brèche, et eut la plus grande part aux délibérations de cette époque. Rendu à la vie privée par la dissolution de l'assemblée constituante, Rabaut put alors réfléchir sur les suites inévitables de cette crise politique, et lorsqu'il fut nommé député à la convention par le département de l'Aube, il se montra l'ennemi le plus déclaré de l'anarchie, combattit avec force ceux qui voulaient que la convention jugeât le roi; et quand l'assemblée eut adopté cette funeste résolution, il vota pour l'appel au peuple, et ensuite pour la détention jusqu'à la paix et en faveur du sursis. Nommé, après le jugement de l'infortuné monarque, membre de la commission établie par le parti de la Gironde pour surveiller les opérations du tribunal révolutionnaire, Rabaut ne tarda pas à être enveloppé dans la proscription de ce parti. Mis hors la loi, il se réfugia d'abord dans les environs de Versailles, revint ensuite à Paris, et fut découvert chez un ami, qui paya de sa tête le généreux asile qu'il lui avait accordé. Arrêté le 4 décembre 1793, Rabaut fut livré au tribunal révolutionnaire, et exécuté dès le lendemain. Ses principaux écrits sont : *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, Paris, 1787, in-8; *le Vieux Cévenol*, ou *Anecdotes de la vie d'Ambroise Borely*, Londres, 1784, in-8, plus. fois réimp.; *Lettre sur la vie et les écrits de M. Court de Gebelin*, 1774; *Précis de l'histoire de la révolution française*, publié en 1791, et continué par M. Lacretelle le jeune, Rabaut avait aussi coopéré à la redact. de la *Feuille villageoise* et à celle du *Moniteur* jusqu'à la fin de 1792. — Rabaut-Pomier (Jacques-Antoine), frère du précéd., né à Nîmes en 1744, ministre protestant comme son frère, fut député par le départem. du Gard à la convention. Il y vota la mort du roi avec sursis, osa se plaindre de la tyrannie qu'exerçait La Montagne, et fut un des soixante-treize députés arrêtés par Robespierre et relâchés après sa chute. Rabaut fut sous-préfet de Vigan, et appelé en 1803 pour être un des pasteurs de l'église réformée de Paris. Exilé en 1815 comme régicide, il fut rappelé deux ans après, et m. à Paris le 16 mars 1820. On a de lui deux discours, intit. : l'un, *Napoleon libérateur, disc. religieux*, 1810, in-8; l'autre, *Sermon d'actions de grâces sur le retour de Louis XVIII dans la capitale de ses états*, prononcé le 22 mai 1814. On a dit, et il paraît certain que Rabaut-Pomier eut la prem. notion de la vaccine avant que les Anglais eussent rien écrit sur cette découverte. Une lettre que lui adressait sir James Ireland, de Bristol, datée du 12 fév. 1811, atteste qu'il avait fait part de ses observat. à un Anglais dès l'année 1784, en présence de M. Ireland.—Rabaut jeune (N.), surnommé *Dupuis*, frère des précéd. et négoc. à Nîmes, partagea les opinions de ses frères, et fut proscrit comme eux, en 1793, sous le titre de *fédéraliste*. S'étant soustrait à la persécution, il fut porté sur la liste des émigrés, et cette circonstance fit arrêter son père. Député du Gard au conseil des anciens, en 1797, il écrivit en faveur du directoire exécutif, quoiqu'il n'en approuvât pas toutes les mesures. Il se prononça à la tribune en fav. des émigrés du Bas-Rhin, de ceux d'Avignon et du comtat Vénaissin, et s'éleva contre les jacobins du midi. Passé au corps législatif en 1799, il le présida en 1802, et c'est sous sa présidence que fut voté le consulat à vie. Il fut ensuite envoyé en mission dans le midi. Au moment de son arrivée à Toulouse, on y allait fusiller un émigré, M. de Segny, condamné par un conseil militaire. Rabaut-Dupuis, informé que des nullités existent dans le procès, prend sur lui de suspendre l'exécution, résiste au général commandant, qui réclamait impérieusement la victime, et accepte toute la responsabilité à laquelle sa conduite pouvait donner lieu. Le premier consul approuve cette conduite, le procès est revu et la victime sauvée. Rabaut-Dupuis obtint en 1803 la décoration de la légion-d'honneur, et fut nommé conseiller de préfecture à son retour dans sa ville natale, où il m. en 1808, des suites d'une chute occasionnée par un cheval fougueux. On a de lui : *Détails historiques et recueil de pièces sur divers projets qui ont été conçus, depuis la réformation jusqu'à ce jour, pour la réunion de toutes les communions chrétiennes*, 1806, in-8; *Annuaire* ou *Répertoire ecclésiastique à l'usage des églises réformées*, Paris, 1807, in-8.

Ce recueil a été continué sous le titre d'*Annuaire protestant*.

RABBI (Carlo-Costanzo), religieux de l'ordre de Saint-Augustin de la congrégat. de Lombardie, né à Bologne en 1678, m. à Rome en 1746, a laissé qualq. écrits, dont les principaux sont : *de mathematicarum disciplinarum ad theologiam utilitate, ipsarumque in eâ usu Dissertatio*, Faenza, 1729; *Sinonimi, ed aggiunti italiani Raccolti, con in fine un trattato de' sinonimi degli aggiunti e delle similitudini*, Bologne, 1732.

RABELAIS (François), né vers l'an 1483, à Chinon, petite ville de Touraine, où son père était apothicaire, prit l'habit religieux chez les cordel. de Fontenai-le Comte, fut élevé aux ordres sacrés, se fit remarquer par la diversité de ses connaissances, surtout par celle des langues, et eut aussi des succès dans la prédication. Mais malheureusement son humeur bouffonne s'accordait trop peu avec l'austérité de son état pour qu'il pût longtemps s'y maintenir. Une espièglerie sacrilége dont il se rendit coupable lui attira de la part de ses confrères un traitem. fort rude, à la suite duquel il fut enfermé. Il résolut dès-lors de secouer le joug qu'il s'était imposé; et, quoiqu'on lui eût obtenu de Clément VII la permission de passer dans l'ordre de Saint-Benoît, au monastère de Maillezais, il n'en jeta pas moins le froc aux orties, et mena pendant quelque temps une vie assez vagabonde. S'étant ensuite rendu à Montpellier, il y étudia la médecine, fut reçu docteur, et publia une edit. latine de quelques écrits d'Hippocrate. Un arrêt provoqué par le chancelier Duprat avait aboli les priviléges de la faculté de médecine de Montpellier. Cette faculté députa Rabelais auprès du chancelier pour plaider sa cause; il réussit, et, en reconnaissance de ce service, l'université décida que tout médecin appelé au doctorat se revêtirait désormais de la robe de Rabelais. Mais si, comme on le dit, cet usage subsiste encore, cette robe, qui a environ 300 ans, ne doit plus être qu'un lambeau. Après avoir exercé la médecine à Montpellier et à Lyon, Rabelais suivit à Rome le cardinal du Bellay, qu'il connaissait depuis sa jeunesse, et qui lui montra toujours de l'amitié. Ce fut bien plus sans doute au crédit de ce protecteur qu'il dut la nouvelle bulle de translation qui l'envoyait dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont on allait faire un chapitre, qu'à ses saillies plus ou moins heureuses qui amusèrent beaucoup, dit-on, le pape et les cardinaux. Quoi qu'il en soit, de cordelier devenu bénédictin, de bénédictin médecin, et de médecin chanoine, Rabelais devint, en 1545, curé de Meudon, et ne parut pas plus appelé à cet état qu'à ceux qu'il avait abandonnés. On croit qu'il m. vers 1553. Depuis environ 7 ans il avait mis la dern. main à son *Pantagruel*, ouv. qui fut censuré par la Sorbonne et condamné par le parlement. Cette composition bouffonne et satirique, où l'aut. décrit avec une gaîté cynique les mœurs de son siècle, où il dévoile avec un plaisir honteux les turpitudes de tous les rangs, où sont répandus à pleines mains l'esprit et l'érudition, les traits piquans et les sottises grossières, les ordures et les impiétés, a eu des prôneurs et des détracteurs également exclusifs; mais les bons esprits se sont placés entre les deux extrêmes, et ont adopté ce jugement de Labruyère, dicté par la raison : « Où » Rabelais est mauvais, il passe bien loin au-delà » du pire : c'est le charme de la canaille; où il est » bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, et il » peut être un mets des plus délicats. » Parmi les éditions qui ont été faites des *Œuv. de Rabelais*, on distingue celle des Elzeviers, 1663, 2 vol. pet. in-12; celle de 1711, avec fig. et les remarques de Le Duchat et de La Monnoye, 5 vol. pet. in-8. réimp. avec des remarques nouv. de Gueulette et Jamet l'aîné, 1732, 5 vol in-12; avec de nouv. notes par Le Duchat et des fig. de B. Picart. Amsterdam, 1741, 3 vol. pet. in-4. M. Delaulnaye en a publié depuis 2 autr. édit., 1820, 3 vol. in-18; 1823, 3 vol. in-8; enfin MM. Esmangart et Eloi Johanneau ont publié les *Œuvres de Rabelais*, édition *variorum*, augmentée de *pièces inédites*, des *Songes drolatiques de Pantagruel*, ouvrage posthume, avec l'explication en regard, des remarques de Le Duchat, de Bernier, de Lemotteux, de l'abbé de Marsy, de Voltaire, de Ginguené, avec un *comment. histor. et philolog.*, Paris, Dalibon, 1823-1825, 8 v. in-8, avec grav. L'abbé Perau a donné en 1752, sous le tit. d'*Œuvres choisies de M.-F. Rabelais, Gargantua le Pantagruel*, etc., d'où il a retranché les endroits licencieux. On trouve à la fin une *vie* de Rabelais. Jean Bernier avait déjà pub. : *Jugement et observations sur les Œuvres de Rabelais*, ou *le Veritable Rabelais réformé*, Paris, 1697, in-12.

RABENER (Théophile-Guill.), moraliste allemand, né à Wachau, près de Leipsig, en 1714, fit ses études au collége de Meissen et à l'univ. de Leipsig, montra de bonne heure un goût très-prononcé pour la poésie, exerça pend. long-temps div. fonctions financières, et m. à Dresde en 1771. On a de lui un assez gr. nomb. d'écrits, pleins d'observ. fines et vraies, où il montre une grande connaissance des hommes et de leurs travers, mais sans affections haineuses et misanthropiques. Tous ont été réunis sous le tit. d'*Œuvres*, dont la 11e et dern. édit. a paru à Leipsig, 1777, 6 vol. in-8, avec la *vie* de l'auteur par C.-R. Weisse. Ces œuv. ont été trad., en totalité ou en partie, dans différentes langues. En angl. les *Lettres satiriques* (satirical Letters), Lond. 1757, 2 vol, in-8; traduct. compl. en danois, en suédois et en hollandais. On a en franç. quelques-unes des *Lettres satiriques*, insér. dans le *Choix de poésies allemandes*, par Huber, tom. 4; *Satires de M. Rabener*, trad. lib. de l'allem., par Boispreaux (Dujardin), Paris, 1754, 2 v. in-12; *Mélanges amusans, récréatifs et satiriq. de littérat. allem., trad. librem. de Rabener*, par M. N. L. F., ibid., 1776, 4 vol. in-12; *Osaureus*, ou *le Nouvel Abeilard*, coméd. trad. d'un MSs. allem. de Rabener (par Cailleau), Berne (Paris), 1761, in-12.

RABESANO (Livio), relig. de l'ordre des frères-mineurs, né près de Vicence, en 1605, m. vers 1680, a laissé les ouv. suiv. : *Cursus philosophicus ad mentem doctoris subtilis pro tyronibus scotistis*, etc., Venise, 1665, in-4; *Cursus philosophicus*, etc., *continet tres libros Aristotelis de animâ*, ibid, 1605; *De cælo et mundo*, ib., 1672; *De generatione et corruptione* ibid., 1674.

RABIRIUS (C.) chevalier romain, m. dans le dern. S. av. J.-C., accusé par Sabianus d'avoir assassiné le tribun Apuleius-Saturninus, fut défendu par Cicéron, qui le fit absoudre. Cette défense fait partie des plaidoyers qui nous restent du célèbre orat. — Un autre Rabirius, poète lat. du S. d'Auguste, avait composé, sur la guerre entre Octave et Antoine, un poeme dont on trouve quelq. fragm. dans le *corpus poetarum* de Maittaire. — Rabirius, archit. rom., vivait au temps de l'emper. Domitien, qui l'employa à construire un palais et quelq. aut. édifices dont on voit encore des ruines dans Rome.

RABOTTEAU (Pierre-Paul), litt. et vaudev., né en 1766 à La Rochelle, fut admis en 1788 à l'acad. des belles-lettres de cette ville, vint 9 ans après se fixer à Paris, s'y fit connaître par quelq. product., et remplit, sous le ministère de M. Decazes (1815-20), l'emploi de sous-chef d'une div. du minist. de la police. Retiré plus tard dans sa ville natale, il y m. le 21 oct. 1825 On cite de lui, entre autr. compos. : *la Prise de la Bastille*, ode, 1790, in-8; *l'Avare et son Ami*, com. en 1 acte et en prose, mêlée de vaud., 1801, in 8, avec Radet; *Lasthenie*, ou *une Journée d'Alcibiade*, id., 1802, in-8, avec La Chabeaussière; *la Ville et le Village*, divert.,

1802, in-8; *les Jeux de l'enfance*, poëme, in-8, 1802 et 1805.

RABUEL (Claude), jésuite, né à Pont-de-Vesle en 1669, m. à Lyon en 1728, a laissé : un *Comment. sur la géometrie de Descartes*, Lyon, 1730, in-4; et un *Traité d'algèbre, des sections coniques et de calcul différentiel et integral*, in-4.

RABUSSON (D. Paul), religieux de l'ordre de Cluni, né en 1634 à Gannat en Bourbonnais, m. à Paris à l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs en 1717, fut chargé, avec Claude de Vert, de composer le fameux bréviaire de son ordre, qui fut imp. en 1686, in-8. On connaît encore de lui un *Traité du droit d'election de l'abbé de Cluni*.

RABUTIN (Roger de BUSSY-). V. Bussy.

RACAGNI (Jean), religieux barnabite sous le nom de *Joseph-Marie*, phys. et mathém. habile, né en 1741 à Tarazza, province de Voghera, mort en 1822, après avoir rempli 30 ans la chaire de physique dans les écoles de Bréra, avait été nommé en 1801 l'un des quatre membres de la soc. ital., et en 1812 membre de l'institut du royaume d'Italie. Ce savant estimable a légué à Milan un prix annuel de 2,000 fr. pour l'élève qui se sera le plus distingué dans les sciences physiques. On ne cite de lui que quelq. *mém.*, un entre autres *sur les translat.*, un autre *sur les proprietés des nombres*, enfin une *Théorie des fluides*, impr. en 1779.

RACAN (Honorat de BUEIL, marquis de), poète distingué, né en 1589 à La Roche-Racan, en Touraine, etait fils d'un maréchal-de-camp des armées du roi. Il reçut une éducation toute milit., et prit même une telle aversion pour la langue latine, qu'il ne put jamais, dit-on, retenir le *confiteor*. Ayant été nommé en 1605 page de la chamb. du roi sous le duc de Bellegarde, dont l'épouse était sa cousine, il obtint un libre accès dans la maison de ce seigneur, et ce fut là qu'il connut l'illust. Malherbe, dont il devint le discip. et l'ami. Il prit ensuite la carrière des armes, et s'y distingua. On lit dans la *vie* de Malherbe, attribuée à Racan, que le disciple, à son retour de Calais, où il avait été envoyé au sortir des pages, ayant consulté son maître sur le genre de vie qu'il devait choisir, Malherbe lui récita l'ingénieux apologue de Pogge, dont La Fontaine a tiré l'une de ses plus belles fables, *le Meûnier, son fils et l'âne*. Cette réponse était peu faite pour décider Racan; aussi continua-t-il pendant quelque temps encore la carrière qu'il avait embrassée. Il parvint au grade de maréchal-de-camp, se maria, et passa le reste de sa vie au milieu des plaisirs et du culte des muses. Racan fut l'un des hommes les plus aimables et les plus galans d'une cour qui s'était formée à l'école de Henri IV. Son mérite et ses talens, comme poète, le faisaient généralement rechercher. Il contait avec grâce, et sa mém. lui fournissait une foule d'historiettes et de bons mots qui rendaient sa conversation très-piquante; mais il avait la manie de tirer vanité de son ignorance, et d'affecter un grand dédain pour les savans. Toutefois il ne dédaigna pas le titre d'académicien, qu'il obtint en 1635; mais il se proclama l'antagoniste des sciences dans un discours prononcé à l'acad. française, et qui a été imprimé depuis. Il m. en 1670, ayant survécu aux hommes, aux mœurs, au langage même qui existaient à la cour dans sa jeunesse, et sans néanmoins que la réputation qu'il s'était acquise eût souffert la plus légère atteinte. On a de lui : des *Bergeries*, Paris, 1628, in-8, ouvrage qui eut une gr. vogue, et qu'on lit encore avec intérêt; *Lettres diverses* dans le rec. des *Lettres nouvelles* de Faret, Paris, 1627, in-8; *les sept Psaumes de la pénitence*, 1631, in-8; *Poésies diverses*, dans les *Recueils de* 1621, 1627, 1633; *Odes sacrées*, dont le sujet est pris des *Psaumes* de David; *Mémoires pour la vie de Malherbe*, 1651, in-12; *dernières OEuvres et Poésies chrétiennes*, Paris, 1660. Coustelier a pub. à Paris, en 1724, une édit. des *OEuvres de Racan*, en 2 volumes in-12; mais elle est incomplète : il y manque, entre autres pièces, une *Ode à Richelieu*, et les *Mémoires sur la vie de Malherbe*.

RACHEL (Bible), seconde fille de Laban, eut du patriarche Jacob deux enfans, Joseph et Benjamin. Elle m. en mettant au monde ce dern. On montre encore sur la route d'Ephrata un monum. qu'on dit être son tombeau.

RACHYD-ED-DYN. V. Raschid-Eddyn.

RACINE (Jean), l'un des plus beaux génies du grand siècle de Louis XIV, et le poète tragique le plus parfait dont s'honore la scène française, naq. à la Ferté-Milon le 21 déc. 1639, l'année même que Corneille, âgé de 33 ans, faisait paraître *Horace* et *Cinna*. Orphelin de père et de mère dès l'âge de 3 ans, le jeune Racine fut d'abord envoyé au collége de la ville de Beauvais; il vint ensuite à Paris au collége d'Harcourt, entra enfin à Port-Royal-des-Champs, et ce fut dans le commerce des hommes pieux et savans qui habitaient cette solitude, qu'il puisa le goût des bonnes lettres et les principes religieux qui ne l'abandonnèrent jamais. Son ardeur pour l'étude, surtout pour celle de la langue grecque, égalait sa docilité envers ses maîtres. Une fois pourtant cette docilité se démentit : surpris par le sacristain Lancelot lisant le roman grec des *Amours de Théagène et Chariclée*, il eut la douleur de voir jeter au feu son livre chéri; un second exemplaire eut bientôt le même sort; enfin il s'en procure un troisième, l'apprend par cœur, va ensuite le porter au maître, et lui dit : *Vous pouvez brûler encore celui-ci*. Cette désobéissance, d'un genre si nouveau, et qui ne pouvait avoir beaucoup d'imitateurs, fut sans doute aisément pardonnée. Le début poétique de Racine fut une ode intitulée *la Nymphe de la Seine*, à l'occasion du mariage du roi. Chapelain, alors arbitre des réputations littér., fit valoir cette production auprès de Colbert, et le jeune auteur fut magnifiquem. récompensé. Quatre ans plus tard, vers la fin de 1663, une autre ode, intit. *la Renommée aux Muses*, ayant pour objet de célébrer l'établissement des trois acad., valut à Racine une nouvelle gratification, et, ce qui était pour lui d'un bien plus grand avantage, elle lui fournit l'occasion de se lier avec Boileau, qui devint dès-lors son censeur et son meilleur ami. Un peu avant cette époque, Racine avait connu Molière, et lui avait montré une trag. de *Théagène et Chariclée*, tirée du roman gr. auquel il avait donné, dans sa mémoire, un abri sûr contre le zèle *incendiaire* du pieux Lancelot. Molière n'ayant pas été content de cette production, lui conseilla d'y renoncer, lui donna en même temps le plan de *la Thebaïde*, et lui prêta cent louis pour en attendre le succès. Cette pièce fut en effet assez bien accueillie; celle d'*Alexandre*, jouée l'année suivante (en 1665), réussit complètement; mais rien encore dans ces deux ouvrages n'annonçait Racine; on dit même que Corneille, à la lecture d'*Alexandre*, lui avait conseillé de ne plus faire de tragédies. Enfin *Andromaque* paraît, et le grand poete tragique est révélé. Naguère disciple et imitateur de Corneille, Racine devient tout à coup créateur d'un nouveau genre de tragédie. Cependant sa supériorité a jeté l'effroi parmi tous les aspirans à la palme tragique. Déjà l'envie est sous les armes; elle veut faire expier au génie ce moment de triomphe. Lorsque *Britannicus* paraît, en 1669, cette tragédie est reçue froidement, et Boileau est presque le seul qui en reconnaisse les beautés. A *Britannicus* succéda *Bérénice*. Une princesse avait exprimé le désir de voir représenter sur le théâtre l'hist. de son cœur; et ce fut à sa sollicitation que les deux maîtres de la scène tragique, Corneille et Racine, entreprirent, à l'insçu l'un de l'autre, de retracer les amours d'Henriette d'Angleterre et de Louis XIV sous les noms antiques de Bérénice et de Titus. Les deux

Bérénice furent représentées sur la fin de 1670. Racine avait su déguiser l'extrême faiblesse du sujet par un style enchanteur et des beautés de détail inimitables ; sa pièce fit verser des larmes, et le grand Corneille fut vaincu. *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, proclamée par Voltaire le chef-d'œuvre de la scène française, se succédèrent d'année en année, et valurent à Racine de nouveaux succès, mais en même temps d'amères critiques, qui n'étaient pourtant encore qu'un faible essai des indignes persécutions qu'on lui réservait. Ce fut en 1677, époque de la première représent. de *Phèdre*, que l'odieuse cabale montée contre lui osa se mettre tout-à-fait à découvert. Elle usa dès-lors de tous ses moyens pour déprécier la *Phèdre* de Racine, et pour élever aux nues celle de Pradon, qui fut jouée trois jours après, et qui, à la honte du goût, eut tous les honneurs du triomphe. Le siècle qui vit cette injustice et ne l'empêcha pas en fut assez puni, et malheureusement la postérité, innocente d'une faute qu'elle déplore, a porté sa part du châtiment. La reprise de *Phèdre*, qui eut lieu un an après, ne put faire oublier à Racine l'acharnement de ses ennemis ; il renonça au théâtre à l'âge de 38 ans, c'est-à-dire dans toute la maturité de son génie, et chercha alors dans la religion, pour laquelle son âme tendre était si bien faite, les consolations que le monde où il vivait ne pouvait lui offrir. Il s'était marié vers cette époque. Bientôt les exemples d'une pieuse compagne, qui poussait l'indifférence des choses mondaines jusqu'à n'avoir jamais voulu lire les chefs-d'œuvre de son mari, achevèrent de le fortifier dans l'espèce de réforme qu'il avait embrassée, et ce ne fut qu'après un silence de 12 ans, en 1689, que, à la prière de madame de Maintenon, il composa son *Esther*, non pour être jouée sur la scène française, mais dans la maison de St-Cyr. Cette pièce, qu'il appelle un *amusement d'enfans*, fut accueillie avec des transports d'admiration, et fait encore aujourd'hui les délices de tous les âges. L'aut. reçut du roi l'ordre de composer une nouvelle tragédie tirée des livres saints pour le même théâtre, et il fit *Athalie*. Mais, par la nature religieuse du sujet, cet immortel ouv., ce « chef-d'œuvre de l'esprit humain, » ainsi que l'appelle Voltaire, ne put être représenté ; il fut joué seulement deux fois à Versailles, sans théâtre et sans costumes, par les demoiselles de St-Cyr ; et quand l'auteur l'eut fait imprimer, il fut tellem. en butte au dédain et à l'outrage, que, s'il faut en croire les mémoires du temps, on en prescrivait la lecture par *pénitence* dans quelques sociétés de soi-disant beaux-esprits! Cet affront, plus cruel encore que le premier, et que Racine ne vit point réparer, porta à son âme le coup le plus sensible. En vain Boileau lui répétait : *Cette pièce est votre plus bel ouvrage ; on y reviendra ;* il ne crut point à ce retour, et peu s'en fallut qu'il ne pensât avoir survécu à son génie. Soutenu par la religion, honoré de la faveur et de l'estime de son souverain, auquel il portait le plus vif attachement, Racine cependant pouvait encore se consoler des injustices de son siècle, et surmonter peut-être la maladie dont il était atteint depuis long-temps ; mais quelq. années après, en 1697, il eut le chagrin de déplaire à son roi et à son bienfaiteur par un mémoire sur des affaires d'état qui fut surpris entre les mains de madame de Maintenon. Le monarque ayant laissé échapper à cette occasion quelques paroles sévères, Racine se crut disgracié, et l'on remarqua que depuis cette époque le mal fit chez lui des progrès beaucoup plus rapides. Il y succomba le 22 avril 1699, avant d'avoir atteint sa soixantième année. Indépendamm. des ouvrages déjà cités, nous avons de ce grand poète : la comédie des *Plaideurs*, imitée des *Guêpes* d'Aristophane, et jouée en 1668 ; un *Abrégé de l'hist. de Port-Royal* ; des *cantiques*, des *lettres* et quelques *opuscules*. Les éditions de son théâtre sont innombrables : nous indiquerons seulement celle de Bodoni, 1813, 3 vol. in-folio ; et celle de P. Didot l'aîné, an IX (1801-05), 3 vol. in-fol., le livre le plus magnifique que la typographie ait encore produit. Les meilleurs éditions des *Œuvres complètes de J. Racine* sont, sans contredit, celles que M. Aimé Martin a publiées, avec les *notes* de tous les commentateurs, Paris, Lefèvre, 1820, 1822 et 1825. — Racine (Louis), que Voltaire appelle *le bon versificateur Racine*, *fils du grand Racine*, né à Paris le 6 nov. 1692, fut privé de bonne heure des soins paternels, et fut confié à ceux du savant Rollin, alors principal du collége de Beauvais, qui se plut, ainsi que Mésenguy, à le diriger dans ses études et à le fortifier dans les principes de vertu qu'il avait puisés dans sa famille. Le jeune Racine, au sortir du collége, s'attacha à l'étude du droit, et se fit recevoir avocat ; mais le penchant qu'il avait toujours eu pour la poésie le dégoûta bientôt de cette profession. En vain Boileau, qu'il consulta sur ses premiers essais, chercha à le détourner du commerce des muses ; il entra comme pensionnaire dans la congrégation de l'Oratoire, et commença dès-lors son poème de *la Grâce*, qui lui fit quelque réputation. En se retirant dans la solitude, le jeune poète semblait avoir eu dessein de s'y fixer : les chagrins que son père avait essuyés dans le monde n'étaient pas propres à le réconcilier avec lui ; mais le chancelier d'Aguesseau parvint à changer ses résolutions. Reçu à l'académie des inscriptions en 1719, Racine partit pour Marseille en 1722, avec le titre d'inspecteur-général des fermes, passa successivement à Salins, à Moulins, à Lyon, se maria dans cette dernière ville, et fut ensuite envoyé à Soissons, où il demeura plusieurs années. Sa retraite, qu'il obtint au bout de 24 ans de services, le ramena enfin à Paris, et lui permit de se consacrer entièrement aux lettres, que pourtant il n'avait point cessé de cultiver ; mais la perte de son fils unique, jeune homme de la plus grande espérance, qui périt dans le tremblement de terre et l'inondation qui ravagèrent Lisbonne en 1755, vint le frapper d'un coup si sensible qu'il renonça dès-lors à toutes ses occupations favorites pour se livrer à des lectures pieuses qui l'aidaient à supporter son malheur. Il m. le 29 janvier 1763, emportant les regrets de tous ceux qui avaient connu le charme de ses vertus et les qualités aimables qui le distinguaient. Louis Racine était membre des acad. de Lyon, de Marseille et de Toulouse. Outre le poème de *la Grâce*, pub. en 1722, on a de lui : le poème de *la Religion*, ouvr. estimable que La Harpe regarde comme un des meilleurs du second ordre, et dont les édit. multipliées ont suffisamment prouvé le succès (il a été traduit en vers anglais, en vers allem., deux fois en vers ital., et plus. fois en vers latins) ; des *odes* tirées des livres saints ; des *Epîtres sur l'homme*, *sur l'âme des bêtes*, etc., adressées au chevalier Ramsay ; et des poésies diverses parmi lesquelles on distingue l'*Ode sur l'harmonie*. Il a encore publ. des *Reflexions sur la poésie*, 2 vol. in-12 ; des *Mém. sur la vie de J. Racine*, *avec ses lettres et celles de Boileau*, 2 vol. in-12 (c'est un monument de la piété filiale et un morceau de biographie du plus grand intérêt) ; des *Remarques sur les traged. de Racine*, *avec un Traité de la poésie dramatique et moderne*, Paris, 1752, 3 vol. in-12 ; une trad. du *Paradis perdu* de Milton, avec les *notes* et *remarques* d'Addison ; et un *Discours sur le poème épique*, ibid., 1755, 3 vol. in-12. On a publ. en 1784, sous le nom de Louis Racine, des *pièces fugitives* que sa veuve et ses amis ont désavouées. Les *Œuvres* de cet aut. ont été recueillies en 1747 et en 1752, 6 vol. petit in-12. M. Lenormant en a pub. une nouv. édit., Paris, 1808, 6 v. in-8, précédée de l'*éloge* de l'aut. par Le Beau.

RACINE (Bonaventure), ecclésiastique, théologien appelant, né à Chauny en 1708, se livra

d'abord à l'enseignement, fut principal du collége de Rahasteins, se vit forcé de quitter cette place à cause de ses opinions jansénistes, devint plus tard chanoine d'Auxerre, et m. à Paris en 1745. On a de lui quatre écrits de controverse relatifs aux disputes élevées en 1734 entre les appelans sur la crainte et la confiance; un *Abrégé de l'histoire ecclésiastiq.*, en 13 vol. in-12. Le temps l'empêcha de donner à cet ouv. l'étendue qu'il désirait; les deux vol. qu'on y a ajoutés sont attribués à l'abbé Troia d'Assigny. Il y en a une nouvelle édit. en 13 vol. in-4. Des résumés en ont été détachés et imp. en 2 vol. in-12.

RACK (Edmond), litt. anglais, né à Ellingham, dans le comté de Norfolk, de parens pauvres, fut élevé par la charité, parvint, par son travail et sa bonne conduite, à se faire une fortune honnête, et se retira à Bath, où il forma, pour l'encouragem. de l'agriculture, une société dont il était le secrét. lorsqu'il m. en 1807. On a de lui: un poème int. *les Ruines d'une ancienne cathédrale*, 1768; un vol. de *Poésies*, 1775; les *Lettres de Mentor*, 1777; *Poésies et Essais*, 1781, in-8.

RACLE (Léonard), architecte, né à Dijon en 1736, acquit, presque sans maître, des connaiss. étendues dans les mathém. et dans les différentes branches de la physique. Il se fit connaître de Voltaire, qui le prit pour son architecte, et le chargea des travaux qu'il avait entrepris à Ferney. Racle établit près de Versoix, et ensuite à Pont-de-Vaux, une manufacture de faïence, dirigea ensuite les travaux du canal de Pont-de-Vaux, qui joint la Reissouze à la Saône, et y fit construire un pont de fer, le premier qu'on ait vu en France, mais qui n'a subsisté que peu d'années. On doit aussi à cet archit. le secret de cette espèce d'enduit, appelé par Voltaire *argile-marbre* parce qu'il en a le poli et la dureté. Racle m. à Pont-de-Vaux en 1791. On a de lui: *Réflexions sur le cours de la rivière de l'Ain et les moyens de le fixer*, Bourg, 1790, in-8, et plus. autres écrits restés MSs. M. Amanton a pub. une *Notice biograph. sur L. Racle*, Dijon, 1810, in-8 de 17 pages.

RACOCZY. V. Ragotzky.

RACONIS (Charles-François d'ABRA de), théolog., né en 1580 dans le diocèse de Chartres, au château de Raconis, fut professeur aux colléges du Plessis et de Navarre, et m. évêque de Lavaur en 1646. On a de lui: *Traité pour se trouver en conférence avec les hérétiques*, in-12, Paris, 1618; une *Théologie latine*, en plus. vol. in-8; *la Vie et la Mort de madame de Luxembourg, duchesse de Mercœur*, Paris, 1626, in-12; *Réponse à la Tradition de l'église*, par Arnauld.

RADAGAISE, l'un des chefs des Germains, n'est connu que par l'irruption qu'il fit en Italie au commencement du 5e S. A la tête d'une armée de 200,000 combattans, et suivi d'un nombre égal de femmes et d'enfans, il saccagea plus. villes et mit le siége devant Florence; mais, vaincu par Stilicon, général d'Honorius, il fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée en l'an 404 ou 406.

RADBERT (Paschase), abbé de Corbie au 9e S., se distingua par sa vaste érudition et la variété de ses connaissances dans un temps où les lumières étaient encore peu répandues. Après sa mort, arrivée vers l'an 865, il fut mis au nombre des saints. Ses *œuvres* ont été recueillies à Paris, 1618, in-fol., par le célèbre P. Sirmond. On y trouve: un *Commentaire sur l'évangile de St-Matthieu*; trois liv. d'*expositions* du psaume 44: *Eructavit cor meum*, etc.; cinq liv. sur les *Lamentations de Jérémie*; le liv. du sacrement de l'eucharistie: *de Sacramento corporis et sanguinis Domini nostri Jesu-Christi ad Placidum liber*; *Vie de St-Adelard, abbé de Corbie*; *Actes des saints martyrs Rufin et Valérius*; *Vie de Vala, abbé de Corbie*; *Traité sur la foi, l'espérance et la charité*; et un *traité* de l'enfantem. de la Vierge. On attribua en outre à Radbert des *poésies* dont il nous reste peu de chose, et des traductions du latin et du grec.

RADCLIFFE (Jean), médec. angl., né en 1650, à Wakefield, dans le comté d'York, se fit d'abord remarquer par ses talens à Oxford, où il fut reçu docteur en 1682. S'étant ensuite rendu à Londres, il y devint médecin de la cour, et y obtint une réputation brillante; mais son esprit caustique et frondeur lui attira un grand nombre d'ennemis, et finit par déplaire au roi Guillaume. Ce prince le consultant un jour sur l'enflure de *ses jambes*, lui demanda ce qu'il en pensait. « Ma foi, répondit Radcliffe, je ne voudrais pas avoir ces *jambes-là*, quand vous me donneriez vos trois royaumes. » Cette saillie, au moins déplacée, acheva de le perdre; il fut congédié, et m. en 1714, laissant une grande fortune, dont il avait consacré une partie à l'univ. d'Oxford pour la construct. et l'entretien d'une riche bibliot. de médec. et d'hist. naturelle. Il fut aussi, dans la même ville, le fondat. d'un observatoire d'une architecture très-remarquable, et d'un hôpital qui attire à sa mémoire les bénédict. du pauvre. On a de lui: *Pratical disquisitions containing a complet body of prescriptions sitted for all diseases internal and external*, Lond., 1718, in-8, plus. fois réimp. et trad. en allemand.

RADCLIFFE (Anne), romancière angl., dont la vie, passée tout entière dans l'intimité domestique, fut aussi obscure que la réputat. de ses ouvrages a été brill. et univ., naquit à Londres, en 1764, de parens estimables, qui prirent un soin particulier de son éducation. Mariée vers l'âge de 23 ans à William Radcliffe, gradué à l'univ. d'Oxford, et qui devint prop. et édit. de la *Chronique anglaise*, elle se livra dès lors à la culture des lettres, et se plaça à son troisième essai, pub. en 1791, sous le tit. de *la Forêt*, ou *l'Abbaye de St-Clair*, au prem. rang des écriv. angl. dans ce genre de composition. *Les Mystères d'Udolphe*, qu'elle composa, ou retoucha, dit-on, à son retour d'un voyage qu'elle fit en 1791 sur les bords du Rhin, et qui parurent en 1794, 4 vol. in-12, excitèrent un nouvel enthousiasme par les sombres beautés qu'ils renferment. On a dit qu'Anne Radcliffe avait *la terreur* dans son cœur et dans son esprit: *elle semble* en effet plutôt céder en écrivant à une imagination en délire qu'aux règles d'un art par *leq. elle* doit s'efforcer de plaire; mais elle a créé un genre dans lequel elle n'a pas encore été surpassée, et les critiques les plus sévères, sans approuver ce genre, n'ont pu s'empêcher de rendre hommage au talent qu'elle y a déployé. L'envie, excitée par les succès d'Anne Radcliffe, s'est plue à lui attribuer div. product. indignes d'elle, et l'on croit assez généralem. que ce fut pour se soustraire à cette odieuse manœuvre qu'elle renonça tout à coup à écrire. Le roman de *l'Italien*, pub. en 1797, et trad. en français par l'abbé Morellet, sous le titre de *l'Italien*, ou *le Confess. des pénitens noirs*, Paris, 1795, 3 v. in-12, fut le dern. ouv. qu'elle mit au jour. Depuis on prétendit que, sans cesse occupée des visions et des terreurs qu'elle a décrites, sa raison s'était aliénée, et que l'aut. des *Mystères d'Udolphe* habitait la triste enceinte d'une maison de fous; mais cette ridicule supposition a été démentie par des personnes dignes de foi, et l'on sut positivement que cette femme aimable et spirituelle m. dans sa maison à Lond., le 7 fév. 1823, des suites d'un asthme spasmodique qui la faisait souffrir depuis 12 ans. Outre les ouvrages que l'on vient de citer, on a encore d'Anne Radcliffe: *les Châteaux d'Athlin et de Dunbayne*, Londres, 1789, 2 vol. in-12; *Julia*, ou *les Souterrains du Château de Mazzini*; *Voyage en Hollande*, etc., Lond., 1794, 1 v. in-12, etc. Tous ces ouv., souvent réimp., ont été trad. dans plus. lang., et notamment en franç. Sir Walter Scott a consacré un art. détaillé à Anne Radcliffe dans sa *Biographie littér. des romanciers célèbres*.

RADEGONDE (Ste), née en 519, était fille de Bertaire, roi d'une partie de la Thuringe, qui était païen. Ce fut Clotaire Ier qui la fit instruire à 10 ans dans le christianisme. Devenue reine de France, elle obtint 6 ans après de se retirer dans l'abbaye de Ste-Croix, qu'elle avait fondée, et où elle passa sa vie dans des exercices de piété et de charité, protégeant encore les malheureux par le crédit qu'elle avait conservé sur l'esprit de son époux. Elle m. le 13 août 587. Son testament et sa *vie* se trouvent dans le *Recueil des conciles*, Poitiers, 1527, in-4. Le P. de Monteil a donné depuis une nouv. *vie* de Radegonde, Rodez, 1627, in-12.

RADELGAIRE, prince de Bénévent, fils et success. de Radelgise Ier, régna de 851 à 854, et s'efforça de réparer les désastres que son père avait attirés sur ses états. Son frère Adelgise lui succéda sur le trône.

RADELGISE Ier, prince de Bénévent, avait été trésorier de Sicard, et fut désigné par le peuple, en 839, pour lui succéder; mais Siconolfe, frère du dernier duc, et Landolfe, prince de Capoue, s'étant opposés par les armes à cette élection, Radelgise appela à son secours les Sarasins d'Afrique et de Sicile, soutint pend. dix années une guerre désastreuse, dans laquelle il fut tour à tour vainqueur et vaincu, et occasiona ainsi la ruine de ses états, dont il fut obligé d'abandonner la moitié à son adversaire. Resté maître des provinces situées sur la mer Adriatique, il m. en 851, laissant pour successeur Radelgaire son fils. — RADELGISE II, prince de Bénévent, fils d'Adelgise qui fut massacré en 879, recouvra le trône de son père en 881, mais ne sut point s'y maintenir. Chassé par le peuple en 884, il subit un exil de 12 ans, fut rétabli dans sa principauté en 896, et livré enfin, en 900, au prince de Capoue Atenolfe Ier, qui fut reconnu pour souverain.

RADEMAKER (Gérard), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1672, m. en 1711, a laissé un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on cite une *Vue perspective de l'église de St-Pierre de Rome*, et surtout le *tableau allégorique de la régence d'Amsterdam*, qu'il a peint dans l'hôtel de ville de cette cité. — RADEMAKER (Abraham), autre peintre, né aussi à Amsterdam en 1675, m. en 1735, s'est fait beauc. de réputation dans le genre du paysage. Le musée du Louvre possède de cet artiste un dessein à la plume, lavé à l'encre de la Chine, représentant l'*hiver*. On a aussi de lui un recueil fort estimé des *Vues les plus intéressantes des monumens de l'antiquité répandus dans les Provinces-Unies*. Ce rec., composé de trois cents estampes, qu'il a dessinées et gravées, a été publié à Amsterdam en 1731, en 1 vol. in-4.

RADER (Matthieu), jésuite allem., né dans le Tyrol en 1561, professa la rhétorique dans divers colléges de son ordre, et m. à Munich en 1634. On a de lui des *comment.* sur Martial et sur Quinte-Curce, des trad. latines de l'*Hist. du manichéisme* de Pierre de Sicile, des *actes* du 8e concile œcuménique, des *œuvres* de St Jean Climaque, du *Chronicon alexandrinum* (Munich, 1615, in-4), plus connu sous le nom de *Chronicon paschale*; *Viridarium sanctorum ex Menæis græcorum collectum*, etc., Augsbourg, 1604-1612, 3 part. in-8; *Aula sancta Theodosii junioris imperatoris*, etc., Mun., 1604, in-8; *Bavaria sancta*, 1615-24-27-28, 4 vol. in-fol., avec de belles gravures de Sadeler; *Auctarium ad librum V Nicolai Trigaltii de christianis apud Japonios triumphis*, Munich, 1623, in-4; des *notes* sur 3 tragédies de Sénèque.

RADET (Etienne), général de division, né en 1762, dans la Lorraine, commandait en qualité de colonel la 24e légion de la gendarmerie, lorsqu'il présenta à Bonaparte, prem. consul, sur l'organisation de cette arme, un *mém.* qui fut approuvé, et dont on le chargea d'exécuter les vues. Il fut à cet effet appelé à Paris, plus tard envoyé en Corse, et de là en Piémont, puis à Gênes. C'est à lui que fut confiée, en 1809, la triste mission d'enlever le pape (*v.* PIE VII), et il ne dépendit pas de ses prévenances et de ses soins que cet attentat eût moins d'amertume pour le St-Père, qu'il n'accompagna que jusqu'à Florence. Revenu à Rome, le général Radet reçut de l'empereur le titre de baron. Après la prem. restaurat., il cessa d'être employé activement; mais s'étant rangé des premiers sous les drapeaux de Napoléon, au mois de mars 1815, il eut le commandem. de l'escorte chargée de conduire Mgr le duc d'Angoulême (aujourd. dauphin) à Cette, où il s'embarqua. Au mois de juin, Radet fut nommé inspect.-génér. de la gendarmerie et grand-prevôt de l'armée. Remplacé dans ces fonctions après la retraite de l'armée sur les bord de la Loire, il fut arrêté à Vincennes en 1816, conduit à la citadelle de Besançon, et condamné à 9 ans de détention par le conseil de guerre de la 6e div. milit., comme ayant favorisé la reprise du trône par Bonaparte. Une ordonn. royale de déc. 1818 rendit la liberté au général Radet, qui m. le 28 sept. 1825, à Varennes (Meuse).

RADHY-BILLAH. V. RADY-BILLAH.

RADICATI (Albert). V. PASSERANI.

RADIER (Dreux du). V. DREUX.

RADLOFF (Jean-Gottlieb), human. allem., né en 1775, à Lauchstaedt, m. en déc. 1824, à Berlin, était titulaire d'une chaire au gymnase de Bonn. La *Rev. encyc.* d'avril 1825 (t. 26, p. 591) le cite comme auteur de plus. bons écrits sur l'hist. primitive de la Germanie et sur la langue allem., mais n'indique point les titres de ces ouvr., vraisemblablem. fort peu répandus.

RADONVILLIERS (Claude-Fr. LYSARDE DE), ecclés., littérateur, né à Paris en 1709, fut sous-précept. des enfans de France, conseiller-d'état, membre de l'acad. française, et m. à Paris en 1789. On a de lui : une *idylle* sur la convalescence du roi; un *Traité sur la manière d'apprendre les langues*, 1768, in-12; une comédie intit. *les Talens inutiles*; div. *opuscules* composés pour l'éducation des enfans de France, et quelques *traductions*, entre autres celle des 3 prem. liv. de l'*Enéide* et celle des *Vies des hommes illustres*, par Cornélius Népos, rev. et termin. par M. Noël, qui a rec. et pub. en 1807 les *OEuvres diverses* de l'abbé de Radonvilliers, Paris, 3 vol. in-8. L'abbé de Radonvilliers n'eut pas de success. à l'ac. franç., et ce ne fut qu'en 1807 que le cardinal Maury paya un tardif hommage à la mém. de son ancien confrère.

RADY-BILLAH (Abou'l-Abbas-Mohammed VIII al), 11e khâlyfe abbasside de Bagdhad, fut tiré de la prison où son oncle Caher-Billah (*v.* ce nom) l'avait fait enfermer, pour être mis à la place de ce dernier, déposé en l'an 322 de l'hég. (933 de J.-C.). Pressé de toutes parts par les divers usurpateurs qui avaient déjà démembré l'empire, le nouv. khâlyfe créa la charge d'*émyr-al-omrah* (prince des princes) en faveur de l'un d'eux, et cette mesure acheva la ruine du khâlyfat. Rady, forcé d'obéir au maître qu'il s'était donné, m. d'hydropisie en l'an 329 de l'hég. (940 de J.-C.), dans la 30e année de son âge et la 7e d'un règne à peu près semblable à ceux de nos rois fainéans

RADZIWIL (Nicolas IV), palatin de Wilna au 16e siècle, issu d'une ancienne et noble famille de Lithuanie, se distingua par sa valeur brillante dans la guerre contre les cheval. teutoniques, en 1557, et fut nommé gouverneur de la Livonie. Chargé ensuite de repousser les Russes, qui s'étaient emparés de la Lithuanie, il défit complètement leur armée en 1565, et sa réputation de bravoure s'étendit alors dans toutes les cours de l'Europe. Du milieu des camps, Radziwil se montra aussi l'un des plus chauds partisans de la réforme, et ce fut dans son palais de Wilna que les réformés polonais

tinrent leur premier synode, en 1557. Il poussa même l'ardeur de son zèle jusqu'à faire établir à Brzescie un atelier typographique, d'où sortirent div. ouvr. acétiques, et une trad. de la *Bible* en polonais, qui lui coûta plus de trois mille ducats. Cette *Bible*, imp. en 1563, est très-rare aujourd., parce qu'un grand nomb. d'exempl. ont été mutilés ou jetés au feu. Radziwil m. en 1567. — RADZIWIL (Nicolas-Christophe), duc d'Olica et de Nieswitz, fils aîné du précéd., né en 1549, abjura le luthéranisme, et fit vœu, pendant une maladie grave dont il fut atteint à l'âge de 26 ans, d'aller en pèlerinage à la Terre-Sainte; mais, ayant embrassé la carrière des armes, il ne put remplir ce vœu qu'en 1582. De retour dans sa patrie en 1584, il devint maréchal de la cour, puis voïvode de Trozka et de Wida, et m. en 1616. On a de lui, en polonais, *Voyage à Jérusalem*. Ce livre offre des détails curieux sur la Terre-Sainte, l'Egypte et les autres contrées que l'auteur avait parcourues. Thomas Tretter, custode de l'église de Warmie, en a donné une trad. lat. sous ce titre : *Ierosolymitana Peregrinatio illust. Pr. N.-Ch. Radzivil*, etc. Brunsberg, 1601, in-fol., 2e édit., corrig. et augmentée. Anvers, 1614, in-fol. — RADZIWIL (Françoise), prem. femme de Michel-Casimir Radziwil, palatin de Wilna dans le dern. S., composa plus. pièces de théâtre recueillies en 1751; un *Traité des devoirs du soldat chrétien*, Wilna, 1748, in-12, et une *Instruction* à ses enfans. — La seconde femme du prince Michel-Casimir Radziwil se distingua aussi par son goût pour la poésie, et a laissé un recueil de vers sur div. sujets sacrés et profanes. — Ulric, prince de RADZIWIL, fut gr.-connétab. de Lithuanie dans le dern. S., cultiva la poésie, et pub. plus. poëmes, entre autres celui qui a pour tit.: *Des peines des hommes dans toutes les conditions de la vie* (en polonais), 1741, in-8, sans lieu d'impression. On peut consulter sur ce prince la *Biblioth. poetar. polonorum* de Zaluski. — RADZIWIL (Charles de), palatin de Wilna, combattit avec un zèle infatigable pour l'indépendance de son pays, et obtint par son courage et ses immenses richesses une si grande influence dans les affaires publiques, qu'il fut surnommé le roi de la Lithuanie. Il m. en 1790, découragé par de nombreux revers; mais laissant encore une succession très-opulente. — RADZIWIL (le prince Dominique), de la même famille que les précéd., se distingua dans les campagnes de 1812 et 1813 en qualité de major des chevau-légers polonais de la garde. Un boulet de canon lui enleva son schakos à la bataille de Hanau, sans lui faire de blessure apparente; mais il m. peu de jours après étant à peine âgé de 30 ans.

RÆMOND ou RÉMOND (FLORIMOND de), écrivain médiocre, né à Agen vers 1540, fut pourvu en 1572 d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, et, quoiqu'il eût d'abord adopté les principes des calvinistes, il les combattit ensuite, comme écriv. et comme juge, avec un zèle si ardent, qu'il se fit de nombreux ennemis parmi les partisans de la réforme. Il m. en 1602. On a de lui: *Erreur popul. de la papesse Jeanne*, Paris, 1599, in-4, 5e édit.; *la Couronne du soldat et l'Exhortation au martyre*, traduite du lat. de Tertullien, Bordeaux, 1594, in-8; *l'Anti-Christ*, Lyon, 1597, in-4; et l'*Hist. de la naissance, progrès et decadence de l'hérésie de ce siècle*, Paris, 1605, 8 v. in-4, plus. fois réimp., et continuée par Fr. Ræmond, l'un des fils de l'auteur. Cet ouvrage a été trad. en lat. et en allem., et Cl. Malingre en a aussi donné une continuation.

RÆVARDUS (JACQUES), jurisconsulte, né près de Bruges en 1534, professa le droit à Douai, et m. dans sa patrie en 1568. Ses *œuvres* ont été recueillies et publiées à Lyon en 1623, 2 vol. in-8.

RAFFEI (ETIENNE), poète, philolog. et antiq., né dans la Toscane en 1712, entra dans l'ordre des jésuites en 1733, professa pend. 30 ans la rhétorique à Rome, se livra à l'étude des antiquités, et m. en 1788. On a de lui : *Giovanni Colonna*, trag., Rome, 1763; *Flavio Clemente ed il Trionfo dell' amicizia*, ibid., 1764; plus. *dissert.* archéologiq., publiées à Rome de 1770 à 1778.

RAFFENEL (CLAUDE-DENIS), jeune écrivain de beaucoup d'espérance, né probablement vers 1797, dans le département du Jura, d'un officier de marine, depuis commandant à La Rochelle, fut, au sortir de ses études, qu'il fit à Clermont en Auvergne, placé (1816) dans une maison de commerce, d'où il ne tarda pas à sortir pour se livrer à des spéculations aventureuses dans les mers du Levant. Un penchant irrésistible le portait vers ce genre d'instruction qu'on ne peut acquérir qu'au prix des dangers de lointains voyages; et, doué d'ailleurs d'une grande aptitude pour les recherches sav., il coordonna à cet objet de prédilection la plupart de ses entreprises commerciales. Il avait parcouru déjà diverses contrées de l'Orient, lorsque, se trouvant dans les colonies du Sénégal à l'époq. du naufrage de *la Méduse*, il fut exalté à tel point par la terrible merveille de cet évènement, qu'il résolut de faire les plus hasardeuses incursions dans l'intér. des terres, et en effet il passa plusieurs mois seul dans une cabane construite sur la lisière d'une forêt, et faillit y succomber à une maladie dont il fut atteint. Les curieux détails que, dans la suite, il donna à ses amis sur cette partie de ses voyages en Afrique, font regretter qu'il n'ait pu en rédiger la relation comme il se le proposait. Raffenel, qui, attaché à l'un des consulats de France aux Echelles du Levant, avait été témoin des premiers mouvemens de la révolution des Grecs, s'était voué dès-lors tout entier à leur cause. Il fonda à Smyrne, sous le titre de *l'Observateur oriental*, un journal écrit en fr., et qu'il voulait consacrer à l'intérêt du commerce des Francs, gravem. compromis par suite de l'insurr. Mais il était au-dessus de ses moyens de soutenir seul ce journal : il aima mieux l'abandonner que d'accepter le patronage de gens dont les affections différassent des siennes. Etant alors passé en Morée, il assista en quelq. sorte aux évènemens qui signalèrent la première campagne de la révolution des Hellènes. Cependant une maladie grave l'ayant obligé de revenir en France, il y fut accueilli par le général La Fayette, qui le chargea de diriger l'éducation de ses petits-fils, et, pend. deux ans qu'il occupa cet emploi, il en consacra les loisirs à la rédaction d'un ouvrage qui, le premier, intéressa la France en faveur de cette cause sainte dont il devait lui-même être un des généreux martyrs. Il venait de mettre la dernière main à quelq. autres écrits, lorsque, en 1826, il s'embarqua pour aller porter les armes sous l'étendard des Grecs, dont un Français, le colonel Fabvier, commandait déjà une cohorte disciplinée (les *tacticos*). Reçu avec une grande distinction par ce chef, Raffenel, avec le simple titre de volontaire, se glorifia de partager les périls de la valeureuse nation que sa plume avait déjà si bien servie. Renfermé avec Fabvier dans le château d'Athènes, il y eut la tête emportée par un boulet le 27 janvier 1827. Aux justes regrets qu'a causés sa perte à tous les Philhellènes, se doivent joindre les regrets non moins légitimes de tous les amis des lettres. Raffenel n'avait pas eu sans doute le loisir d'embrasser assez fortement le genre d'études auxquelles il se destinait; mais la mobilité même de son imagination, évidemment funeste jusque-là au développement de toutes ses facultés, fût devenue avec l'âge une qualité de plus. Son élocution est facile, persuasive, entraînante; il a de la chaleur, et de généreux élans attestent, dans tout ce qu'il a écrit, que la France eût trouvé plus tard un digne défenseur de ses libertés dans ce jeune et infortuné champion de la liberté des Hellènes. Les ouvr. de Raffenel sont :

Hist. des Grecs modern. depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'à ce jour, Paris, 1824, in-12; *Rés. de l'hist. de la Perse depuis l'origine de l'empire des Perses jusqu'à ce jour*, ibid., 1825, in-18; *Hist. complète des évènemens de la Grèce, depuis les prem. troubles jusqu'à ce jour*, 2e édit., ibid., 1825, 3 vol. in-8, avec carte et portraits (le prem. volume de cet ouvrage avait paru en 1822, et le deuxième en 1824: il y a été fait en dernier lieu quelques correct. ou changemens); *Résumé de l'hist. du Bas-Empire*, ibid., 1826, in-18.

RAFFRON DE TROUILLET (N.), né à Paris en 1709, embrassa à l'âge de 80 ans les principes de la révolut. avec toute l'ardeur d'un jeune homme. Nommé en 1792 memb. de la convent., il vota avec la majorité la m. du roi, présida la prem. séance du conseil des cinq-cents comme doyen d'âge, en sortit le 20 mai 1797, et m. à Paris en 1800.

RAGGI (Antoine), sculpt., surnommé *le Lombard*, né à Vicomorto en 1624, étudia sous l'Algarde à Rome, où il fut nommé académicien. Il y avait de lui à Paris, aux Carmes-Déchaux, une *Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus*. Raggi m. à Rome, en 1686, dans une gr. opulence.

RAGHIB-PACHA (Mohammed), gr.-vézyr de l'empire othoman, né vers l'an 1702, manifesta de bonne heure un goût très-prononcé pour l'étude, ce qui lui valut le surnom de *Raghib* (studieux). Admis dans les bureaux de la Sublime-Porte, il remplit successivem. differ. emplois, fut nommé *mektoubjy-effendi* (secr.-gén. du gr.-vézyr) en 1736, et, l'année suiv., plénipot. au congrès de Niemirov, où il signa un traité avec le ministre de l'empereur d'Allemagne. Cette miss. lui valut ensuite la place de *reis-effendi* (secrét.-d'état aux affaires étrangères). Elevé plus tard à la dignité de pacha à 3 queues, il eut successivem. les gouvernemens d'Aidin, d'Alep et de l'Egypte. En 1757, il fut appelé par le sulthan Osman III au poste dangereux de vézyr-suprême, qu'il conserva jusqu'à sa m., arrivée en 1768. L'Angl. Porter et le baron de Tott ont parlé avec éloge des talens, de l'habileté et du caractère de ce ministre; mais ils l'accusent de cruauté envers les hommes qui lui portaient ombrage. M. Chénier, père des 2 poètes de ce nom, a dit de Raghib « qu'il était un des Turks les plus éclairés de son temps, et celui peut-être qui écrivait le mieux. » Avide des connaissances étrangèr., il voulut avoir en langue turque une histoire de la Chine, qui ne fut achevée qu'après sa m. On a de ce vézyr des mélanges en langue arabe, intit. *Sefinei-Raghib* (vaisseau des studieux): ce sont des dissertat. théologiques et philosophiques; un rec. (*divan*) de *poésies*; un choix de *mots* remarquables et de *sentences*; un recueil de *lettres* sur des sujets diplomatiques et administratifs. Il fut le fondateur, à Constantinople, de la bibliothèque qui porte son nom.

RAGIMBERT, roi des Lombards, était fils de Godebert, roi de Pavie. Son père ayant été massacré en 662 par Grimoald, duc de Bénévent, qui usurpa la couronne des Lombards, Ragimbert, qu'un serviteur fidèle avait sauvé, vit, au bout de quelques années, son oncle Pertarite remonter sur le trône, et reçut de lui en fief la duché de Turin. En 701, Ragimbert prit les armes contre le petit-fils de son bienfaiteur, et se fit ensuite couronner roi avec son fils Aribert II. Mais il m. la même année sans jouir du fruit de son ingratitude.

RAGOBAH. V. Rakoubah.

RAGOIS (N. Le), ecclésiastique, fut nommé, par la protection de Mme de Maintenon, précept. du duc du Maine. Ce fut pour l'éduc. de ce prince qu'il composa son *Instruct. sur l'hist. de France et sur l'hist. romaine*, 1684, in-12; réimp. un très-gr. nomb. de fois avec des *correct.* et des *addit.*, qui n'ont pas rendu l'ouv. meilleur. M. Moustalon l'a totalem. refondu dans l'édit. qu'il a publiée à Paris en 1820, 2 v. in-12, augm. d'un *Abrégé de géogr.*, de l'*Hist. poétique*, etc., etc.

RAGOTZKY, ou plus exactement RACOCZI (Franç.-Léopold), prince de Transylvanie, né en 1676, fut élevé à la cour de Vienne, où plus tard il réclama une partie des biens que l'on avait enlevés à sa maison. Cette démarche le fit enfermer dans le château de Neustad, d'où il parvint à sortir quelq. temps après, déguisé en dragon. Réfugié parmi les mécontens de Hongrie, qui le nommèrent leur chef, il se distingua par son courage; mais, lorsque la Hongrie eut fait la paix avec l'empereur, Ragotsky, qui avait été proscrit et condamné à m. par la cour de Vienne depuis son invasion, se retira d'abord en France et ensuite à Constantinople, où il fut traité avec honneur et de grands égards. Il m. dans une retraite qu'il s'était choisie à Rodosto, sur les bords de la mer de Marmara, le 8 avril 1735. On a publié, sous le nom de Ragotsky, un ouv. apocryphe, intit.: *Testament politique et moral du prince Ragotzky*. Ce prince avait composé plus. ouv., entre autr., des *Méditat. sur l'Ecriture-Sainte*, et des *confessions*, qu'il cite plus. fois dans les *Mém.* qui ont été pub. par l'abbé Brenner, dans l'*Hist. des révolut. de Hongrie*. — Ragotzky (François), fils de George II, prince de Transylvanie, m. à Makovitz en 1676, est le véritable aut. de l'*Officium Ragotzianum*, qui est en usage dans presque toute la Hongrie.

RAGUEAU (Franç.), jurisc., professa le droit dans l'université de Bourges, et m. en 1605. On a de lui: un *Comment. sur les cout. de Berri*, 1615, in-f.; un *Indice des droits roy.*, 1704, 2 vol. in-4.

RAGUEL (Bible), parent de Tobie au fils duquel il maria Sara, sa fille, possédait de grands biens à Ecbatane.

RAGUENET (Franç.), littér. estimable, né à Rouen vers 1660, embrassa l'état ecclésiastiq., devint précepteur des neveux du cardinal de Bouillon, et m., à ce que l'on croit, en 1722. Outre 2 disc. envoyés au concours de l'académie franç., et dont l'un, intit. *le Mérite et l'Utilité du martyre*, lui obtint le prix en 1687, on a de lui: *Hist. d'Olivier Cromwell*, Paris, 1691, in-4, ou 2 vol. in-12, *des Monumens de Rome*, ou *Descript. des plus beaux ouv. de peinture, de sculpture et d'architect., qui se voient à Rome et aux environs, avec des observations*, Paris, 1700; Amsterdam, 1701, in-12. Cet ouv. valut à l'aut. des lettres de citoyen rom.; mais il fut moins heureux dans son *Parallèle des Français avec les Italiens, dans la musiq. et dans les opéra*, qu'il publ. en 1702, in-12. Cet ouv. fut vivem. critiqué, et souleva contre l'abbé Raguenet tous les partisans du chant français. On a encore de lui: l'*Hist. abrégée de l'Ancien-Testament*, Paris, 1708, in-8, réimpr. plus. fois, et la *Vie de Turenne*, publ. à La Haye, Paris, 1738, 2 v. in-12, qui a eu plusieurs éditions.

RAGUET (Gilles-Bern.), littérateur, né à Namur en 1668, vint fort jeune à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, devint prieur d'Argenteuil, fut employé, par le cardinal de Fleury, à l'éducat. de Louis XV, obtint ensuite la place de directeur spirituel de la compagnie des Indes, et m. à Paris en 1748. On a de lui: *Hist. des contestat. sur la Diplomatiq. de dom Mabillon*, Paris, 1708, in-12; et une trad. de la *Nouv.-Atlantide* de Bacon, 1702, in-12. Il travailla aussi à la rédact. du *Journal des sav.*, de 1705 à 1721.

RAGUSA (Jérôme), jésuite, né à Modica, en Sicile, en 1665, m. vers 1720, a laissé plus. ouv., parmi lesquels on cite: *Elogia Siculorum qui veteri memoriâ litteris floruerunt*, Lyon, 1690, in-12; *Ragionamenti*, *Panegirici morali e misti*, Venise, 1706, in-12; *Fragmenta progymnasmatum diversorum*, ibid., 1706, in-8. On trouvera, dans la *Bibliotheca sicula* de Mongitore, t. 1, l'*Eloge du P. Ragusa*, et les titres des ouvrages qu'il a laissés

MSs., entre autr., *Siciliæ Bibliotheca vetus et recens*, 2 vol. in-4. — Joseph RAGUSA, autre jésuite sicilien, né en 1561, professa la philos. à Paris, et la théologie scholastique à Padoue, Messine et Palerme, où il m. en 1623. On a de lui des *commentaires* sur St Thomas, et quelq. autres écrits théolog., peu remarquables.

RAHAB (Bible), habitante de Jéricho, reçut et cacha dans sa maison les espions qu'avait envoyés Josué dans la ville. En reconnaiss. de ce service, elle fut exceptée, elle et sa famille, de l'anathème que le chef des Israélites prononça contre toute la ville. Après la prise de Jéricho, Rahab épousa Salmon, prince de Juda, et se trouva ainsi dans la famille d'où devait sortir le Sauveur du monde.

RAHN (JEAN-RODOLPHE), bourgmestre de Zurich en 1644, est connu par un ouv. qui fut trad. en franç., sous le tit. de *Disc. véritable sur l'état des 3 ligues communes des Grisons*, 1621, in-4, dont il a paru un extrait : *Sommaire Descript. de l'état présent des 3 ligues*, 1624, in-4. — RAHN (Jean-Henri), né à Zurich en 1622, fut bailli de Kybourg, et m. dans sa patrie en 1676. On a de lui en allem., un *Traité d'algèbre*, Zurich, 1659, in-4. — Jean-Henri RAHN, fils du précéd., histor. et biogr., né à Zurich en 1646, m. en 1708, fut employé à diverses miss. et autres affaires d'état, et chargé du soin de la bibliothèque publique de sa patrie. On a de lui : une *Histoire* (*abrégée*) *de la Suisse*, en allem., Zurich, 1690, in-8, et plusieurs autr. ouv. MSs., conservés dans la Biblioth. de Zurich, parmi lesquels on distingue une *Biologia historico-helvetica*, renfermant les *notices* de 208 auteurs. — Jean-Henri RAHN, médecin de Zurich et membre du gr. conseil de cette ville, né en 1709, m. en 1786, a laissé : *Dissert. de arcano tartari, sive terrâ foliatâ tartari*, Leyde, 1733, in-4, etc. — Un autre Jean-Henri RAHN, aussi méd., de la même famille que les précéd., né en 1749 à Zurich, fut nommé profess. de physiq. au Gymnase de cette ville, devint, en 1782, l'un des fondat. de l'Institut médico-chirurgical, et eut part à plus. autres établissem. du même genre. Créé comte palat. par l'électeur Charles-Théodore, il fut député à l'assemblée nationale helvét. en 1799, et m. en 1812, laissant plus. ouvr. de médec., la plupart écrits en allem. — Jean-Conrad RAHN, méd., aussi de Zurich, né en 1737, m. en 1788 dans la même ville, y avait été élu membre du gr. conseil. Outre des traduct. allem. de quelques *opusc.* de David Macbride, et div. *mém.* insér. dans la *collect.* de ceux de la société d'hist. natur. de Zurich, on a de lui : *Dissertat. de aquis mineralibus fabariensibus, seu piperinis*, Leyde, 1757, in-4 ; *Instruction sur la connaissance et le traitem. de la dyssenterie*, en allem., Zurich, 1765, in-8. — RAHN (Jean-Henri-Guillaume), jurisc.-assesseur à un collége de l'université d'Helmstadt, né à Walbeck en 1766, m. en 1807, a laissé quelq. ouvr. de jurispr., écrits en allemand.

RAI (JEAN). V. RAY.

RAIDEL (GEORGE-MARTIN), bibliographe, né à Nuremberg en 1702, embrassa l'état ecclésiastiq., et consacra sa vie à des recherches sav. Il aurait pu rendre de gr. services aux sciences et à la littérature, s'il n'eût été enlevé par une m. prématurée en 1741. On a de lui : *Commentatio critico-litteraria de Cl. Ptolemæi geographiâ, ejusque codicibus tam manuscriptis quàm typis expressis*, Nuremberg, 1737, in 4, ouv. rempli d'érudition.

RAIMOND (ST), né en 1175 au chât. de Peñafort, en Catalogne, d'une famille anc., et illustre, fit des progrès si rapides dans les sciences, qu'à 20 ans il fut en état d'ouvrir un cours gratuit de philosophie. S'étant rendu en Italie pour se perfectionner dans la connaissance du droit, il fut reçu doct. à l'université de Bologne, et fut pourvu d'une chaire qu'il remplit avec distinction. De retour en Catalogne, Raimond fut élevé successivement aux prem. dignités du chapitre de Barcelone, prit ensuite la résolut. de s'ensevelir dans un cloître, et entra dans l'ordre des frères-prêcheurs en 1222, 8 mois après la m. de St Dominique. On le chargea de composer un recueil des cas de conscience pour l'instruct. des confesseurs. Il devint général de son ordre en 1238, se démit de cette place, deux ans après, pour reprendre ses travaux évangéliques, et m. à Barcelone en 1275, dans sa 100e année. Saint Raimond a contribué à l'établiss. de l'inquisit. dans l'Aragon et dans les prov. mérid. de la France ; mais il prenait, dit-on, le soin de ne placer dans les tribunaux du St-office que des hommes connus par leurs lumières et leur charité. L'égl. célèbre sa fête le 23 janvier. Le recueil des *Décrétales*, compilé par saint Raimond, fut impr. pour la prem. fois à Mayence, en 1473, in-fol. On a en outre de lui une *Summa de pænitentiâ et matrimonio*, souv. réimp. dans le 16e S.

RAIMOND. V. RAYMOND.

RAIMOND (JEAN-ARNAULD), membre de l'Institut, architecte, né à Toulouse le 9 avril 1742, m. en 1811, passa 8 années en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre de son art. Il a donné beaucoup de plans ; mais il y en a eu peu d'exécutés, et il n'a pu achever, selon son désir, un seul ouv. qui pût donner une idée de son talent. Il fut chargé de la construct. des maisons royales de St-Cloud, Meudon, St-Germain, etc.

RAIMOND D'AGILES, chanoine de l'église cathédrale du Pui, suivit en 1096, à la prem. croisade, son évêque, le célèbre Adhémar, et devint, pend. l'expédit., chapelain de Raymond, comte de Toulouse. Il a écrit une hist. de la croisade, intit. : *Raimundi de Agiles Historia Francorum qui ceperunt Jherusalem*, qui a été insér. dans le *Gesta Dei per Francos*. On ignore le lieu et l'époq. de sa m.

RAIMONDI (MARC-ANTOINE), célèbre graveur italien, né à Bologne en 1488, reçut les leçons de F. Francia, et commença par contrefaire les estampes d'Albert Durer avec tant d'adresse, qu'on prenait ses copies pour des originaux. Etant venu à Rome, il y connut Raphaël, qui, charmé de ses gr. disposit., le chargea de graver un *sujet de Lucrèce*, et ensuite ses plus beaux ouv. Après le sac de Rome (en 1527), auquel il eut le bonheur d'échapper, il faillit perdre la vie, pour avoir gravé, d'après Jules Romain, les estampes obscènes qui accompagnaient les sonnets de l'Arétin, et Clément VII ne lui fit grâce qu'en considérat. de son talent. M.-A. Raimondi m. en 1546, assassiné, suiv. Malvasia. La haute réputat. de Raphaël, qui, dit-on, retouchait souv. les planches de Raimondi, contribua beaucoup à la vogue que ce graveur a obtenue, et au prix excessif que l'on met encore à ses ouv.; mais il ne peut être regardé comme un modèle à suivre. On ne trouve dans ses planch. aucune variété de style, aucune entente du clair-obscur. En général il est sec, et n'offre point ce goût délicat qui caractérise un graveur habile. Toutefois il faut reconnaître en lui la précision du trait et la correction du dessin.

RAIMONDI (ANNIBAL), mathématicien du 16e S., né à Vérone, m. en 1597, publia, à l'âge de 84 ans, un traité *del Flusso e Riflusso del mare*, Venise, 1589, et, quelq. temps après, *Discorso della trepidazione delle stelle fisse*. On a encore de lui : *paterne Reprensioni a' medici razionali*, et *dell'antica e onorata scienza di Normandia*, *ossia onomanzia*, Venise, 1549. Il existe de ce dernier ouvrage une traduction française.

RAIMONDI (JEAN-BAPTISTE), l'un des prem. orientalist. du 16e S., né à Crémone vers l'an 1540, passa plusieurs années en Asie, où il acquit une connaissance approfondie de l'arabe, de l'arménien, du syriaque et de l'hébreu. De retour en Italie, il fut chargé, par le cardinal Ferdinand de

Médicis, de la direct. d'un vaste atelier de typographie orientale, qui a été comme le berceau de la célèbre imprimerie de la Propagande. Raimondi ne borna pas ses soins à la surveill. de cet établissement. Il mit en ordre tous les livres orientaux recueillis dans le Levant pour le pape. Il s'occupa long-temps de l'exécut. d'une polyglotte plus complète que celles d'Alcala et d'Anvers; mais les fonds ayant manqué pour cette entreprise, Raimondi abandonna ce projet, qui devait, plus tard, recevoir son accomplissem. en France. Par le conseil du cardinal Duperron, Raimondi consacra les dern. années de sa vie à la confect. d'une gramm. arabe, qu'il dédia, en 1610, au pape Paul V, et qui fut très-répandue dans le Levant. On ignore l'époque de la mort de cet orientaliste.

RAINALDI (Oderic). V. Rinaldi.

RAINFROI ou RAGENFROI, seigneur franc., célèbre dans les troubles qui préparèrent la fin de la 1re race, fut maire du palais sous Dagobert III et Chilpéric II, montra de l'activité pour défendre ce dern. prince, mais dut céder aux armes victorieuses de Charles-Martel. Retiré à Angers, dont Charles lui assura le comté pour sa vie seulem., il y m. en 731. — Rainfroi ou Ragenfroi, évêque de Rouen, fut dépossédé de ce siége, en 755, par Pépin, qui déjà lui avait ôté le gouvern. de l'abbaye de Fontenelle. — Un autre Rainfroi, secrétaire de Charles-le-Chauve, devint évêque de Maux, et assista en 876 au concile de Pont-Ion. — On cite encore un Rainfroi, évêque de Cologne, en 735, et qui occupa ce siége pend. plus. années.

RAINOLDS (John), théolog. angl., né dans le comté de Devon, en 1549, fut président du collége de *Corpus Christi* à Oxford, refusa un évêché que lui offrit la reine Elisabeth, et m. en 1607. Il fut un des théolog. que le roi Jacques Ier employa à la traduct. de la Bible, et on a de lui: *Censura librorum apocryphor. Veteris Testamenti*, et *Apologia thesium de sacrâ script. et eccles.* — Will. Rainolds, frère du précéd., né en 1539, rentra dans le sein de l'église romaine, passa en France, professa l'hébreu au collége des Anglais à Reims, et m. à Anvers en 1594. On a de lui un écrit intitulé *Calvinostracismus*.

RAINOLFE, prem. comte d'Averse, était l'un des aventuriers normands qui s'établirent dans les parties mérid. de l'Italie, qui forment aujourd'hui le royaume de Naples. Il obtint des maîtr. de cette contrée et des emper. l'investiture du comté d'Averse, fut reconnu indépend., et m. en 1059, après un règne de 40 ans. Richard Ier, son neveu, lui succéda.

RAINSSANT (Pierre), sav. numismate, né à Reims en 1640, étudia d'abord la méd. avec beaucoup de succès. La découverte d'une urne remplie de médailles détermina ensuite son goût pour la numismatique, sans lui faire négliger sa profess. prem., qu'il vint exercer à Paris. Ses connaissances le firent nommer direct. du cabinet des médailles du roi, et il fut admis l'un des prem. à l'académie des inscript. et belles-lettres. Se promenant un jour dans le parc de Versailles, il tomba par accid. dans une pièce d'eau, et s'y noya en 1689. On a de lui: *Quæstio medica, an cometa morborum prodromus?* Reims, 1665, in-4; *Dissertat. sur l'origine de la fig. des fleurs de lys*, Paris, 1678, in-4; *Dissert. sur 12 médailles des jeux séculaires de l'emper. Domitien*, ibid., 1684, in-4; trad. en lat. et en ital.; *Explicat. des tableaux de la galerie de Versailles*, ibid., 1687, in-4, et quelq. autres *dissert.* dans le *Journal des savans*.

RAIS ou RAIZ (Gilles de LAVAL, maréchal de). V. Laval.

RAITSCH (Jean), sav. servien, né en 1726 à Karlovitsch, m. en 1801 à Kovila, où il était archimandrite du couv. de St-Michel-Archange, a fait des recherches sur l'hist. anc. de son pays. On lui doit une *Hist. des div. peuples slaves*, en langue slav., Vienne, 1794, 4 vol. in-8; une *relat.* de ses voyag. et des *Fragm. pour servir à l'hist. de Servie*.

RAJALIN (Thomas de), né en Finlande en 1673, fut d'abord simple matelot, s'éleva par son courage et ses talens jusqu'au grade d'amir., et m., en 1741, à bord d'un vaisseau de ligne, faisant partie de la flotte de Carlscrona. Il a pub. (en suédois) les deux ouv. suiv.: *Instruct. du pilote*, 1730, in-4, et *Instruction sur l'architecture navale*, 1732, in-8.

RAKOUBAH, peischwah ou prince-régent des Mahrates, né vers le milieu du 18e S., joua un rôle assez remarquable dans les évènem. qui se passèrent dans les Indes orientales, de 1772 à 1782. Après s'être emparé, au détrim. de son neveu, de la puissance souver. dans son pays, il fut déposé, abandonné par tous les chefs mahrates, et contraint de chercher un asile à Bombay, où il acheta, par ses trésors et ses promesses la protect. et le secours des Angl., auxquels il fit cession de plus. places et portions de territoire. Mais les Mahrates opposèrent une résistance victorieuse à ses efforts; et les Angl., ayant signé un traité de paix définitif avec ce même peuple, renoncèrent à soutenir Rakoubah, à qui l'on accorda 4 mois pour choisir sa résidence dans le pays. On ne dit point où ce chef se retira, et on ignore également l'époque de sa mort.

RALEGH (Walter), Anglais, célèbre par ses découvertes dans le Nouveau-Monde, ses écrits, sa haute fortune et ses malheurs, naquit vers l'an 1552 dans le comté de Devon. Entré au service vers 1569, il gagna par se exploits sur terre et sur mer, l'estime de la reine Elisabeth, qui l'employa dans diverses négociat., et se plut à favoriser ses projets d'établissemens dans le Nouveau-Monde, en lui accordant de nombreux priviléges, qui devinrent pour lui une source de richesses. Il découvrit la Virginie en 1584, y fonda une colonie, et bientôt l'introduct. de nouvelles denrées, notamm. celle du tabac, dont il propagea l'usage, attestèrent ses efforts pour la prospérité de son pays. Les combats qu'il livra ensuite aux Espagnols avec des vaisseaux équipés à ses frais, et les services qu'il rendit dans le parlem., dont il avait été élu membre, achevèrent de lui gagner la faveur de sa souveraine, qui le nomma successivem. grand-sénéchal des duchés de Cornouailles et d'Exeter, surintendant des mines d'étain des comtés de Devon et de Cornouailles, lieuten.-général de cette dern. province, et enfin capitaine de ses gardes. Tant de richesses et de dignités accumulées sur la tête de Ralegh ne pouvaient manquer de lui susciter un grand nombre d'envieux, parmi lesquelles il lui fallut compter Leicester, et ensuite le comte d'Essex, plus redoutable encore; ce dern. parvint même à l'éloigner quelq. temps de la cour; mais la victoire que Ralegh obtint dans l'attaque de la fameuse flotte envoyée par l'Espagne pour envahir l'Angleterre, ses soins et ses travaux pour la découverte et la conquête de la Guiane, sa bravoure et son habileté comme marin dans l'expédit. de Cadix, enfin ses talens comme orateur dans la chambre des communes, suspendirent les effets de la haine qu'il avait excitée. Cette haine n'osa même éclater qu'après l'avènem. de Jacques Ier au trône. Ce fut alors que Ralegh expia bien cruellement toutes les faveurs dont il avait joui sous le règne précédent. Dépouillé de tous ses emplois, dénoncé au roi comme suspect, et bientôt accusé de haute trahison, il fut arrêté en 1603, et condamné à m. par une commiss. dans laquelle figuraient ses plus grands ennemis. Cependant cette terrible sentence était à peine prononcée que l'intérêt le plus vif remplaça l'animosité dont Ralegh avait été l'objet; on ne vit plus en lui qu'un héros injustem. accusé: ses qualités éminentes, les services qu'il avait rendus à sa patrie comme grand capitaine et comme homme d'état furent rappelés avec enthousiasme; un cri général

s'éleva en sa faveur, et le roi fut obligé de faire suspendre l'exécution du jugem. Transporté à la Tour de Londres le 15 déc. 1603, Ralegh y subit une longue captivité, dont le terme semblait ne pouvoir être abrégé que par son supplice. Il ne se laissa point abattre cepend. par une destinée aussi cruelle. La présence d'une épouse chérie, qui avait voulu partager sa prison, l'éducat. de ses enfans, enfin la culture des sciences et des lettres, lui offrirent non-seulem. des consolat., mais des jouissances que ses ennemis lui eussent enviées peut-être; et lorsqu'au bout de douze ans il recouvra sa liberté, sa grande âme n'avait rien perdu de son énergie. Sorti de prison le 17 mars 1616, sans toutefois être relevé de la condamnat. qui pesait sur lui, Ralegh voulut mériter sa grâce entière par de nouveaux services, et entreprit une expédit. pour la Guiane, où ses prem. recherches lui donnaient l'espoir de découvrir une mine d'or. Il mit à la voile le 28 mars 1617. Mais cette entreprise excita les alarmes des Espagnols; ils réussirent, à force d'intrigues, à se procurer le plan de l'expédit., qui leur fut livré par la cour d'Angleterre elle-même, attaquèrent Ralegh, avec des forces supérieures, et celui-ci, trahi par son propre gouvernem., et ensuite par ceux qui l'accompagnaient, revint en Europe, ayant à déplorer la perte d'un fils chéri qu'il avait associé à sa fatale entreprise et celle de toute sa fortune, qu'il n'avait pas craint d'exposer. Arrêté sur la route de Londres et lâchem. sacrifié à une nation rivale, qui demandait sa tête, il fut décapité quelques jours après, le 29 oct. 1618, emportant avec lui les regrets et l'admirat. de toute l'Angleterre, qui reprocha hautement à Jacques I[er] cette odieuse barbarie. Parmi les nomb. ouvr. sortis de la plume de Ralegh, on distingue son *Histoire du monde*, qui eut un très-grand succès dès sa publication et qui a été réimp. pour la onzième fois en 1736, in-f. Ses *OEuvres diverses* ont été pub. en 1751, 2 vol. in-8, avec une *notice* sur sa vie par le doct. Thomas Birch, mais cet édit. a omis un assez gr. nomb. d'ouv., soit imp., soit MSs. dont M. Arthur Cayley a donné la liste à Londres en 1805, dans sa *Vie de Walter Ralegh* en 2 vol. in-4.—Carew RALEGH, fils du précéd., gouvern. de Jersey, m. en 1666, a pub. un *mémoire* pour la défense de son père, et quelq. pièces de vers.

RALLIER DES OURMES (JEAN-JOSEPH), conseiller d'honneur au présidial de Rennes, né en 1701, m. en 1771, près de Vitré, a pub. dans différens recueils, tels que les *Mémoires des savans étrangers*, l'*Encyclopédie*, etc., un assez grand nombre d'articles presque tous relatifs à l'arithmétiq., et a fourni plus. *mémoires* à la société d'agricult., de commerce et des arts de Bretagne, dont il fut un des prem. membres.

RALPH (JAMES), écrivain anglais, origin. des colonies anglaises d'Amérique, fut d'abord maître d'école à Philadelphie, et vint s'établir en Angleterre au commencem. du règne de George II, et m. à Londres en 1762. On a de lui une *Histoire d'Angleterre*; un poème intitulé *la Nuit;* quelq. pièces de théâtre, et plusieurs pamphlets politiq.

RAMAZZINI (BERNARDIN), médecin italien, né à Carpi en 1633, exerça successivem. son art dans sa patrie, à Rome et à Padoue, où il fut profess., et où il m. en 1714, membre de l'académ. des *Dissonanti* de Modène, de celle des Curieux de la Nature, de la société royale de Berlin et de l'académ. des Arcadiens de Rome. Sa *vie* a été écrite par Michel-Ange Zorzi, parmi celles des *Arcadi illustri*, tom. 6; par Fabroni, *Vita Italorum*, tom. 14, et par Tiraboschi dans la *Bibliotheca modenese*, t. 4. On a de lui plus. ouv. de médec. et de physiq. qui ont été recueillis à Londres en 1717, et à Naples en 1739, 2 vol. in-4. On y remarque une *Dissertation latine sur les maladies des artisans*, trad. en fr. par Fourcroy, et un traité latin de *la Conservat. de la santé des princes*, publ. en 1711 par Ettmüller avec des notes et une *vie* de l'auteur.

RAMBAUD D'ORANGE, troubadour provençal, m. en 1173, a laissé quelq. poésies, citées par Nostredame.—RAMBAUD DE VACHERES, autre troubadour, mentionné par Nostredame, suivit le marquis de Montferrat, son suzerain, dans la 3[e] croisade, de 1188 à 1192.—Honorat RAMBAUD est aut. d'un ouv. singulier et rare, qui a pour tit.: *la Declaration des abus que l'on commet en écrivant et le moyen de les éviter, et de représenter naïvement les paroles, ce que jamais homme n'a fait*, Lyon, 1578, in-8.

RAMBAUD (JEAN-CHARLES de), *médec.* de l'école de Montpellier, né en 1725 dans le comtat venaissin, fut attaché successivem. à l'hôpital militaire de Givet et à celui de Sédan, reçut en 1777 le brevet de méd. consultant des camps et armées du roi, et m. en 1785 à Sédan, correspond. de la société royale de méd. de Paris, à laquelle il a adressé plus. intéressans *mém.* Il a été aussi imp. dans le *Journ. de méd. milit.* divers opuscules de Rambaud. (V. son *éloge*, par de Horne, dans le 5[e] vol. de ce même recueil.)

RAMBERT (GABRIEL de ST-), gentilhomme, né à Pontarlier dans le 17[e] S., a laissé un livre intit.: *Conformité des principes de Moïse dans la création du monde, avec les principes de la philosophie de Descartes*, Utrecht, 1717, in-12.

RAMBOUILLET. V. ANGENNES et VIVONNE.

RAMBURES (DAVID, sir de), grand-maître des arbalétriers de France en 1411, rendit de grands services aux rois de France, Jean, Charles V, Charles VI, et fut tué à la bat. d'Azincourt en 1415.

RAMEAU (JEAN-PHILIPPE), l'un des plus célèbres musiciens et composit. français du 18[e] S., né à Dijon en 1683, était fils d'un organiste qui cultiva soigneusem. ses disposit. pour le clavecin; et il acquit dès sa prem. jeunesse une grande habileté sur cet instrum. Ayant quitté sa ville natale à l'âge de 18 ans, pour aller visiter l'Ital., il renonça à Milan à ce prem. dessein, pour s'attacher à un direct. de spectacle, qu'il suivit dans plus. villes du midi de la France, et vint ensuite à Paris, où il espérait que son talent lui fournirait aisément le moyen de s'établir. Mais, révolté bientôt des obstacles que l'envie semblait vouloir lui susciter, il alla chercher en province des succès plus faciles, et ne revint dans la capitale qu'en 1722, armé de son *Traité sur l'harmonie*, qui devait fonder sa réputat., et qui lui obtint en effet celle d'un profond théoricien. Il crut alors que le théâtre lyrique pouvait lui offrir un autre genre de gloire et voulut s'y essayer; mais là, comme à son prem. début, il rencontra des obstacles. On ne connaissait encore de lui que des motets, des cantates et quelq. fragm. mêlés de chant et de danse qu'il avait faits pour les pièces que Piron, son compatriote, donnait à l'Opéra-Comique, et aucun des poètes qui travaillaient pour le grand Opéra ne voulait lui confier un poème. Voltaire fut le seul, qui, appréciant son génie, consentit à lui fournir de quoi l'exercer; il lui donna sa tragédie de *Samson*. La musique en fut essayée chez La Pouplinière, et excita l'admirat. des auditeurs; mais l'autorité défendit la représentation de cette pièce, et Rameau se vit réduit à chercher un autre poème. Enfin l'abbé Pellegrin se hasarda à lui confier celui d'*Hippolyte et Aricie*, au moyen d'un billet de 500 liv. déposé comme garantie entre ses mains. On rapporte cependant qu'après avoir entendu la répétition du prem. acte, il courut plein d'enthousiasme vers le savant composit., et déchira son billet à l'instant même. Le succès qu'obtint l'opéra d'*Hippolyte*, représenté en 1733, fut pour Rameau le signal de nouveaux triomphes. Il avait alors 50 ans, et il est à remarquer qu'il fit pendant 30 ans encore les délices de la scène lyrique, sans que son imagination perdît rien de son éclat. Ses

nombreuses productions qui, pour la plupart, furent accueillies avec une admiration toujours croissante, et les découvertes qu'il fit pour le perfectionnement de son art, lui valurent d'honorables distinctions : le roi créa pour lui la charge de compositeur de son cabinet, lui donna des lettres de noblesse et le nomma chevalier de St-Michel. L'académie de Dijon le reçut au nombre de ses membres, et les magistrats de cette ville l'exemptèrent des impôts, lui et sa famille, à perpétuité. Les composit. de Rameau, malgré les beautés qu'elles renferment, sont généralem. moins goûtées aujourd'hui qu'elles ne le furent de son temps; mais comme théoricien, il n'a du moins rien perdu de sa réputat. : la découverte de la *basse fondamentale*, qu'on doit à ses savantes recherches, suffirait seule pour la lui conserver. On a reconnu qu'il avait trouvé les lois de l'harmonie comme Newton celles du système du monde; et son nom, souvent associé à celui de ce grand homme, en reçoit une nouvelle illustration. Parmi les ouv. de Rameau sur la théorie de son art, on cite son *Traité de l'harmonie*, 1722, in-4; *Nouveau système de musiq. théorique*, etc., 1726, in-4; *Génération harmonique*, 1737, in-8; *Démonstration du principe de l'harmonie*, 1750, in-8; *Erreurs sur la musique pratique de l'Encyclopédie*, 1655 et 1756; *Code de musique pratique, et Nouvelles Réflexions sur le principe sonore*, 1760, in-4. Ses opéras sont : *Samson*; *Hipppolyte et Aricie*, trag.; *les Indes galantes*, op.-ball.; *Castor et Pollux*, trag.; *les Talens lyriques*, op.-ball.; *Dardanus*, trag.; *les Fêtes de Polymnie*, op.-ball.; *la Princesse de Navarre*, coméd. avec intermèdes; *le Temple de la Gloire*, op.-ball.; *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, id.; *Zaïs*, id.; *Pigmalion*, id.; *Naïs*, id.; *Platee*, op.-bouf.; *Zoroastre*, trag.; *Acante et Céphise*, past.-héroïq.; *la Guirlande*, op.-ball.; *Daphné et Eglé*, id.; *Lisis et Delie*, id.; *la Naissance d'Osiris*, ou *la Fête de Pamylie*, idid.; *Anacréon*, id.; *Zéphire*, id.; *Nélée et Mirthis*, id.; *Io*, id.; *le Retour d'Astrée*, prolog.; *les Surprises de l'Amour*, op.-ball.; *les Sybarites*, id.; *les Paladins*, com.-ball.—Jean-François RAMEAU, neveu du précéd., né à Dijon en 1716, m. vers 1772, a laissé les ouv. suiv. : *le Maître à danser, qui enseigne la manière de faire tous les pas de danse*, Paris, 1748, in-8; *la Raméide*, ib., 1766, in-8. On trouve quelq. détails assez curieux sur ce personnage dans un écrit posthume de Diderot, intit. *le Neveu de Rameau*.

RAMEL (PIERRE), officier-général, né à Cahors en 1761, fut nommé, en 1791, député à l'assemblée législative, y vota constamm. avec le côté monarchique, et s'opposa à la mise en accusat. de M. de La Fayette, dont il était l'ami. Chargé ensuite de concourir à l'organisat. de l'armée des Pyrénées-Orientales, Ramel y obtint le commandem. d'une légion de cavalerie, se distingua en diverses occasions, et fut fait général de brigade en 1793; mais il avait été signalé, comme patriote modéré, par Jean-Bon-Saint-André, son ancien concurrent dans les élections de l'assemblée législative : un léger prétexte servit de base à une accusation en forme; et l'infortuné Ramel, condamné à m. en 1794, fut exécuté à l'insu des troupes dont on craignait le soulèvement.—Trois de ses frères suivirent aussi la carrière des armes : l'un d'eux capitaine au régim. de Wellesley (irlandais) fut massacré à Châlons, avec plus. officiers du même corps, pour avoir refusé de prêter le serment exigé des troupes après le 10 août 1792. Le plus jeune, officier de cavalerie, fut tué en 1795, sous les murs de Kehl, à côté de son frère qui commandait ce fort, et dont l'art. suit.

RAMEL (JEAN-PIERRE), officier-général, frère des précéd., né à Cahors en 1770, était chef de bataillon à l'armée des Pyrénées, lorsque son frère aîné fut traîné à l'échafaud; et il eût subit le même sort, si le brave et vertueux Dugommier n'était venu mettre un frein aux fureurs du terrorisme dans les départem. frontières du midi de la France. Rendu à la liberté, après une captivité de seize mois, Ramel fut nommé adjudant-général, fit la campagne du Rhin, sous les ordres du général Moreau, défendit vaillamm. le fort de Kehl, dont il avait obtenu le commandem., et fut appelé, en 1797, à celui de la garde des deux conseils de la républiq. sous le gouvernem. directorial. On prétend que sa conduite offrit alors des disparates qui lui firent tort dans l'opinion de ses amis eux-mêmes et qu'il n'obtint la confiance d'aucun parti. Proscrit au 18 fruct. et déporté à Cayenne avec quinze autres victimes de cette journée, Ramel et ses compagnons d'infortune furent traités pendant leur voyage, et après leur arrivée dans l'île de Sinnamari, avec une telle cruauté qu'ils n'eurent bientôt plus qu'à choisir entre l'évasion et la m. Plus. d'entre eux s'étaient résignés à ce dern. parti, mais Ramel, Pichegru, Barthélemy, Dossonville, Aubry, Delarue, Willot et Le Tellier, résolurent au contraire d'échapper à tout prix au sort affreux qui leur était réservé sur cette terre de désolat.; ils se jetèrent la nuit dans un frêle esquif, sous la conduite d'un pilote qui se dévouait à leur salut, et après sept jours d'une navigat. des plus périlleuses, pendant laquelle ils souffrirent tour à tour les tourmens de la faim et les horreurs du naufrage, ils parvinrent le 10 juin 1798 à prendre terre au fort de Monte-Krick, dans la colonie hollandaise de Surinam, où ils trouvèrent tous les secours de la plus généreuse hospitalité. Ramel s'embarqua bientôt après pour l'Angleterre, et fit paraître un *Journal sur les faits relatifs à la journée du 18 fructidor, sur le transport, le séjour et l'évasion des deportés*. Cet écrit, pub. en 1799, eut alors une gr. vogue, mais il valut à l'aut. un nouvel exil sur la terre étrangère, et ce ne fut qu'après la journée du 18 brum. qu'il lui fut permis de rentrer en France. Il reprit alors du service, fit plus. campagnes, devint maréchal-de-camp en 1814, et fut nommé commandant de la ville de Toulouse en 1815. Ramel conserva cette place après le second retour du roi et s'efforça de rétablir la tranquillité parmi les habitans; mais, ayant voulu désarmer ces compagnies dites de *Verdets*, qui n'avaient ni existence avouée par le gouvernem. ni organisation régulière, et qui prétendaient se maintenir malgré les ordres de l'autorité, il se vit tout à coup l'objet de l'animadversion publique. Une bande de forcenés avait résolu sa perte : elle s'introduit jusque dans son hôtel, le frappe de mille coups, se repaît de son sang, et va ensuite proclamer son horrible triomphe. L'infortuné Ramel survécut deux jours à cet attentat, et m. le 17 août 1815, sans avoir voulu nommer ses assassins. M. de Villèle, qui alors était maire provisoire de Toulouse, pub. à ce sujet une proclamat.

RAMELIN ou REMMELIN (JEAN), anatomiste, né à Ulm en Souabe, vivait dans le cours du 17e S. Il a pub. une *Description du corps humain*, remarquable seulem. par la disposit. des figures : la dernière édit. a pour titre *Catoptron microscomicum suis ære incisis visionibus splendens, cum histor. et pinace de novo prodiens*, Amsterdam, 1607, in-fol. Cet ouv. a été traduit en allem. et en anglais.

RAMELLI (AUGUSTIN), ingénieur et mécanic., né vers 1531 dans le duché de Milan, fit de gr. progrès dans les lettres, les sciences, et surtout dans les mathématiques. Ayant embrassé la profession des armes, il se signala en plus. occas. dans les armées de l'emp. Charles-Quint, vint ensuite en France, où il fut bien accueilli par le duc d'Anjou, depuis Henri III, qui le nomma son ingén. Ce prince, devenu successivem. roi de Pologne et de France, ne cessa point de protéger Ramelli, et le fixa près de lui par une pension considérable. Cet habile ingénieur m. en 1590. On a de lui un recueil intit. *le Diverse*

ed artificiose machine, etc., ital.-franç., Paris, 1588, in-fol., avec 195 pl., rare et recherché. Quelques-unes des machines décrites par Ramelli sont ingénieuses, mais elles seraient plus utiles si elles étaient plus simples.

RAMESSES ou RAMESÈS, RAMISÈS, RAMSÈS, RAMPSÈS et RAMESTÈS, nom commun à plus. rois des 18e et 19e dynast. égyptiennes, toutes deux appelées *Thébaines*, parce que les princes de ces dynasties résidaient à Thèbes dans la Haute-Egypte. Ce nom se retrouve le plus fréquemm. inscrit en caractères hiéroglyphiq. dans les cartouches royaux qui décorent les ruines des anciens monumens de Thèbes et d'autres villes égypt., et sur les monumens de toute nature qui ornent les musées et les collect. particulières d'Europe. On croit connaître, d'après les auteurs anciens, sept rois du nom de Ramessès, et parmi eux se trouve le 2e des princes connus ordinairem. sous la dénominat. de *Sésostris*. RAMESSES Ier, 480me roi d'Egypte, succéda, l'an 1590 av. J.-C., à sa sœur Chencherès. Quelques historiens le nomment aussi *Athoris* ou *Rathosis*. On ne connaît pas les évènem. de son règne.—RAMESSES II, 484e roi d'Egypte, succéda, l'an 1554 avant J.-C., à Armaïs, que l'on croit être son frère, et ne régna que 16 mois.—RAMESSES III, surnommé *Miammoun*, fils du précéd., monta sur le trône d'Egypte en l'an 1553 av. J.-C., régna pend. 66 ans et 4 mois, et m. en l'an 1487 avant J.-C. On trouve dans la grande *Description de l'Egypte*, pub. par les ordres du gouvern. franç., plus. planches qui offrent le détail des diverses parties du monument sépulcral élevé à Ramesses Miammoun, dans la ville de Thèbes. Ce prince est aussi représenté plus. fois sur les murailles d'édifices à la construction desquels il paraît avoir concouru, et dont on voit encore les ruines. On l'y voit monté sur un char de bataille, vainqueur d'ennemis qui fuient au loin devant lui.—RAMESSES IV, fils du précéd., nommé Amenophis II par Manethon, monta sur le trône en l'an 1487, et régna 19 ans et demi.—RAMESSES V, plus connu sous le nom de Sésostris (*v.* ce nom). — RAMESSES VI, fils de Sésostris, 488e roi d'Egypte, ceignit la couronne en 1414 av. J.-C. Il est aussi nommé par quelq. hist. *Rampsèa*, *Sésostris* et *Phéron*, nom qui, comme le *Pharaon* de l'Ecriture, est une altération du mot égyptien *piouro* ou *phouro*, qui signifie roi. On attribue à ce prince l'érection de deux obélisques de la plus grande dimension, placés devant le temple du soleil à Heliopolis. Il régna 66 ans, et eut pour success. Amenophthis ou Menophrès, en l'an 1349 av. J.-C. — RAMESSES VII, succéda, en l'an 1310 av. J.-C., à Menophrès, régna 20 ans, et eut pour success. Ammenemès IV en l'an 1291.

RAMI-MÉHÉMET, gr.-vézyr de l'empire othoman au commencem. du 18e S., dut moins cette dignité à son génie, comme homme d'état, qu'à ses talens pour la poésie qui lui valurent la protection de Nabi-Effendi, célèbre poète et secrétaire du divan. Présenté par lui à quelq. grands de l'empire, Rami-Méhémet réussit à leur plaire, fut élevé à la charge de reis-effendi, travailla avec succès à la paix de Carlowitz en 1699, et parvint ainsi à mériter la faveur de Mustapha II, qui l'enrichit bientôt des dépouilles du grand-vézyr Daltaben. Mais le nouveau favori jouit peu de son triomphe : obligé de se cacher pendant la révolte de 1702, qui amena la déposit. de Mustapha II, il fut envoyé pacha en Egypte, au commencem. du règne d'Achmet III, et bientôt après condamné à m. On prétend que la vue du fatal cordon lui causa un tel saisissem. qu'il expira au milieu des prières qu'on lui avait permis de faire avant son supplice.

RAMIRE II, roi de Léon, fils d'Ordoño II, succéda en 927 à son frère Alphonse IV, qui avait abdiqué, et se distingua par sa valeur, sa prudence et sa modérat. Vainqueur dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir contre les Maures et ses autres ennemis, il prit Madrid en 931, remporta une célèbre victoire dans les plaines de Simancas en 939 contre Abdérame III, khâlyfe de Cordoue, triompha ensuite des comtes de Castille, qui voulaient se soustraire à son autorité, et m. en 950, après un règne de 33 ans, emportant les regrets de son peuple, dont il avait su mériter l'affection.—Son petit-fils, RAMIRE III, monta sur le trône en 967 ; mais ses cruautés et ses débauches l'en firent chasser en 980. Il m. deux ans après sa déposition.

RAMIREZ DE CARION (EMMANUEL), muet de naissance, né en Espagne vers la fin du 16e S., inventa dans sa patrie, ou du moins y pratiqua seul de son temps, l'art d'apprendre aux muets à lire et même à prononcer quelq. mots. On a de lui : *Maravillas de naturaleza, en que se contienen dos mil secretos de cosas naturales*, 1629, in-4.

RAMLER (CHARLES-GUILLAUME), poète et littérateur allem., membre de l'acad. des sciences de Berlin, né en 1725 à Colberg en Poméranie de parens pauvres, fut élevé dans la maison des Orphelins de Stettin, puis placé dans celle de Halle, d'où il passa à l'univ. de la même ville. Dominé par son goût pour la poésie, il n'y cultiva que la littérat., et alla ensuite se fixer à Berlin, où ses talens lui obtinrent la place de profess. de logique et de belles-lettres au corps royal des cadets. Les nombreuses *odes* qu'il pub. successivem. à la louange de Frédéric II, lui acquirent des admir., sans néanmoins lui valoir un seul regard de bienveillance de la part de son héros. Il est vrai qu'à cette époque la langue franç. l'emportait en Prusse sur la langue nation., et que les poésies de Ramler était toutes en allem. ; mais cette préférence exclusive cessa avec Frédéric, et le poète obtint alors toutes les faveurs que lui méritait son heureux talent. Outre une pension considérable qui lui fut accordée, il devint membre de l'acad. des sciences, et eut en 1787, conjointem. avec Engel, la direct. du grand théâtre de Berlin. Sa mauvaise santé le força, en 1796, de renoncer à ce dern. emploi, mais il en conserva les appointem., et m. en 1798. « Ramler, dit un écrivain, sans égaler Klopstock et Lessing, participe un peu du mérite de l'un et de l'autre. Il n'a point l'élevat., l'abondance, la verve du prem.; néanmoins ces qualités ne lui sont pas étrangères. Ce qui peut lui manquer sous ce rapport, est compensé par une régularité qui n'est point la roideur, et par des formes antiques. Il s'était attaché de préférence à Horace. On voit qu'il en était nourri : il l'imite sans cesse; mais il imite moins ses express. que ses tournures, sa marche et surtout son esprit. On ne trouve pas dans le disciple la légèreté, la grâce du maître; mais il en a souvent la noblesse.» Parmi les poésies de Ramler, on cite surtout : *Ode sur le retour du roi ; Prédilection de Glaucus ; le Triomphe*, etc. ; *Odes à la Paix ; sur un Boulet de Canon ; à la Concorde ; à la Muse; Adieu aux Héros ; à Philibert ; Amynte et Chloé ; à son Médecin ; à Lycidas ; à Krause; le Chant du Combat* ; des *cantates* ; une *idylie* sur *le mois de mai*, et des *chansons*, qui eurent beaucoup de succès et que les meilleurs composit. d'Allemagne ont mis en musique. On a de lui en outre la traduct. complète des *Odes* d'Horace, qui fut pub. à Berlin en 1800, 2 vol. in-8 ; celle du *Cours de belles-lettres* de Batteux, accompagnée de remarques, qui fut pendant long-temps le principal ouv. classique des Allemands : la prem. édit parut à Leipsig en 1758, 4 vol. in-8, la 5e en 1803 ; *Extraits de Martial*, en latin et en allem., 5 part., ibid., 1787-1791 ; *Mythologie abrégée*, ibid., 1790, 2 vol. in-8 ; 2e édit., 1808 ; *Extraits de Catule*, en latin et en allem., ibid., 1793, in-8 ; *Odes choisies d'Anacréon*, et *les deux Odes de Sapho*. Ramler s'est consacré

aussi à revoir et à corriger les ouv. de plus. poètes de sa nation ; mais ses correct. n'ont pas toujours été heureuses. Ses principaux travaux en ce genre sont : *Epigrammes de Longau*, avec des augment. et des remarq., Leipsig, 1791, 2 vol. in-8 ; *Chansons des Allemands*, le 1er v. sous ce titre, Berlin, 1766 ; le 2e sous celui d'*Anthologie lyrique*, Leipsig, 1774-1778, 3 tom. in-8 : ce recueil contient les poésies de plus de cent aut. ; *Recueil des meilleures épigrammes des poètes allemands*, Riga, 1766 ; in-8 ; *Recueil de fables*, Leipsig, 1790, 3 vol. in-8 ; *Choix d'Idylles de Sal. Gesner*, *mises en vers*, Berlin, 1787, in-8 ; *le Premier navigat.* (du même), mis en vers, ib., 1789, in-8.

RAMO-PAREJA (Barthelemi). V. Pareja.

RAMOND DE CARBONNIERES (le baron Louis-François-Elisabeth), conseiller d'état, membre de l'institut (acad. des sciences), commandant de la Légion-d'Honn., etc., né en 1755 à Strasbourg, mort le 14 mai 1827, avait d'abord été attaché comme conseill. intime au card. de Rohan, et au commencem. de la révolution il faisait partie de la maison milit. du roi. Déjà ses connaissances en physique et en géologie lui avaient donné rang parmi les savans les plus distingués de l'époque ; comme eux il adopta toutes les espérances que faisait naître le nouvel ordre de choses pour l'amélioration de l'état social. Il fut élu en 1791 député de Paris à l'assemblée législative, s'y montra l'un des plus zélés défenseurs de la monarchie constitutionnelle, occupa souvent la tribune, et y développa avec un art facile des vues toujours grandes, fortes et généreuses. Ami sincère de la liberté légale, il se prononça avec chaleur contre la saisie des biens de tout émigré qui ne serait point convaincu d'avoir agi en haine de la France ou porté les armes contre elle ; il s'opposa avec le même talent de conviction aux mesures de rigueur proposées contre les prêtres insermentés, insista sur la nécessité de laisser libre l'exercice de tout culte, et proposa de les salarier tous. Ce fut lui qui, appuyant la pétition du gén. La Fayette à l'assemblée touchant les attentats commis contre la personne du roi dans la journée du 20 juin, donna le prem. à ce gentilh. citoyen le tit. de *fils aîné de la liberté*. Réduit à la fuite pour se soustraire aux persécutions après le 10 août, il passa les jours de la terreur en voyageant dans les Pyrénées, reparut après la chute de Robespierre, et fut nommé prof. d'hist. naturelle à l'école centrale du départem. des Hautes-Pyrénées. Député au corps législatif de 1800 à 1806, il obtint ensuite la préfecture du Puy-de-Dôme, et lors de la restauration fut nommé maître des requêtes en service ordin. (août 1815), puis conseiller d'état en service extraordinaire (1818). On trouvera dans le *Moniteur* du 10 juin 1827 les *discours* qui ont été prononcés à l'occasion des funérailles du baron Ramond de Carbonnières. Outre différ. mémoires imp. dans la collect. de ceux de l'Institut, on a de lui : *Lettres de M. W. Coxe à M. W. Melmoth*, *sur l'état politique*, *civil et naturel de la Suisse*, trad. de l'anglais avec des augment., 1781, 2 vol. in-8 ; *Observ. faites dans les Pyrénées*, etc., 1789, 2 v. in-8 ; *Opinions sur les lois constitutionnelles*, etc., 1791, in-8 ; *Voyage au mont Perdu*, 1801, in-8 ; *Memoire sur la formule barométrique de la mécanique céleste*, 1812, in-4.

RAMONDINI (Vincent), minéralogiste, membre de plus. acad., né à Messine en 1758, mort à Naples en 1811, a fait connaître une nouvelle substance qu'il appela *zurlite*, et a donné un nouveau procédé pour préparer le chanvre. On a de lui les ouv. suiv. : *Lettera sulla nitriera naturale di Pulo*, *di Molfetta*, *in Puglia*, Naples, 1788, in-8 ; *Memoria sulla preparazione della canapa*, ib., 1811, in-4, fig. Il a laissé en MS. un *Trattato elementare di mineralogia*, *diviso in tre parti*.

RAMPALLE, littérat. médiocre du 17e S., dont Colletet parle cependant avec éloge dans son *Discours du poème bucolique*, mais que Brossette, l'abbé Goujet, et surtout Boileau, ont jugé moins favorablement, était, à ce qu'on croit, de la même famille que le P. Pierre de Saint-André. On ne connaît du reste aucune particularité de sa vie, si ce n'est qu'il fut attaché dans sa jeunesse à la maison de Tournon, et qu'il suivit à l'armée Louis de Tournon, tué devant Philisbourg. On a de lui : *l'Hermaphrodite*, poème, imité de Jérôme Preti, Paris, 1639, in-4 ; *les Evénem. prodigieux de l'Amour*, nouv. trad. de l'espag. de J. Perez de Motalvano, ib., 1644, 2 v. in-8 ; des *Discours acad.*, ib., 1647, in-8 ; des *Idylles*, ib., 1648, in-4 et in-12 ; *la Chiromance naturelle* de Romphile, traduite en fr., ib., 1653 in-12 ; et deux pièces de théâtre, dont l'une est intit. *Bélinde*, tragi-coméd., Lyon, 1630, et l'autre *Sainte Dorothée*, ou *la Suzanne chrét.*, ib., 1658.

RAMPEGOLO (Ant.), relig. de l'ordre de Saint-Augustin, vivait dans le 15e S., et fut un des plus forts théologiens de son temps. Il disputa contre les hussites au concile de Constance. On a de lui un ouv. intit. *Biblia aurea*, dont il y eut plusieurs éditions, et auquel Clément VIII fit subir des corrections.

RAMPEN (Henri), docteur en théologie, né à Liége vers 1572, mort en 1641, professa le grec et la philosophie à Louvain, et publia un *Comment. sur les quatre Evangiles*, Louvain, 1631 et suiv., 3 vol. in-4.

RAMPINELLI (P.-D.-Ramiro), religieux de la congrégat. du Mont-Olivetan, né à Brescia en 1697, m. en 1759, s'adonna à l'étude des mathém., et fut prof. à Padoue et à Pavie. On a de lui : *Lezioni d'ottica*, Brescia, 1760, in-4, et il a laissé MS. des *Instituzioni di mecanica e di statica*.

RAMPOLLA (Ange-Marie), médec., né à Palerme dans le 17e S., m. en 1679, était aussi docteur en théologie, cultivait la poésie, et a laissé des vers dans plus. langues. On a de lui une *Relation*, en latin, d'une maladie dont fut atteint le prince de Ligne, vice-roi de Sicile, Palerme, 1672, in-4. Il a laissé plus. autres ouv. MSs.

RAMSAY (André-Michel de), littérat., né en 1686 à Ayr en Ecosse, d'une ancienne et illustre famille, montra, dès sa jeunesse, un goût très-vif pour les sciences, et s'appliqua surtout à l'étude des mathématiques et de la théologie. Les doutes qu'il conçut sur la vérité de la religion anglicane le déterminèrent à en faire l'examen. Ne pouvant dissiper ses inquiétudes, il se rendit en Hollande, où le ministre protestant Poiret (*v.* ce nom), ne put le convaincre, et ensuite en France, où l'illustre Fénélon réussit à lui faire embrasser la foi catholique. Ramsay se fit d'abord connaître par quelques *opuscules* écrits en franç., fut nommé gouv. du duc de Château-Thierry, puis du prince de Turenne, et chargé de l'éducation des princes anglais, fils du prétendant (Jacques III), réfugié à Rome. Des intrigues l'éloignèrent de cette petite cour, et, en 1730, il fit un voyage en Angleterre, où il fut admis à la société royale de Londres, et reçu docteur à l'univ. d'Oxford. A son retour en France, il devint intendant du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, et m. à St-Germain-en-Laie en 1743. On a de lui : *Discours sur le poème épique*, impr. en tête de l'édit. du *Télémaque*, 1717, in-12, et plus. fois depuis ; *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, Londres, 1721, in-12 ; ib., 1722, in-8 ; réimp. depuis sous le titre d'*Essai de politique* ; *Histoire de la vie de Fr. de Salignac de La Motte-Fénelon*, La Haye, 1723, in-12, pub. aussi en anglais à Londres la même année ; *Voyages de Cyrus*, Paris et Londres, 1727, 2 vol. in-8 (cet ouvr. est moins un roman qu'un système d'éducat. pour un jeune prince) ; *Hist. de Turenne*, Paris, 1735, 2 vol. in-4 ou 4 vol. in-12 ; *Poèmes* en an-

glais, Edimbourg, 1738, in-4; trois *Lettres* insér. dans le *Journal des Savans*, 1726, 1727 et 1735; deux autres à Louis Racine; deux ouv. posthumes en anglais, savoir : un *Plan d'éducation*, et *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée*, etc., Glascow, 1749, 2 v. in-4.— Charles-Louis Ramsay, probablem. de la même famille que le précéd., est connu par une *Tacheographie*, ou *l'Art d'écrire aussi vite que la parole*, qu'il pub. en latin dès 1678, et avec une version franç. (par A.-D.-G.), Paris, 1681, 1683, 1688, 1690, 1692, in-12, souv. réimp. en Allem., et trad. en allem.

RAMSAY (David), méd. et histor. américain, membre du congrès des Etats-Unis pend. les années 1782, 1783, 1784 et 1785, exerçait la médec. avec succès à Charlestown, dans la Caroline méridionale, et fut assassiné en 1815 par un aliéné qu'il était allé visiter dans un hospice. On a de lui : *Histoire de la révolution d'Amérique, en ce qui concerne la Caroline méridionale*, 1791, 2 vol. in-8, trad. en franç.; *Discours prononcé à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance américaine; Revue des améliorations et de l'état de la médecine dans le 18e S.*, 1802, in-8; *Vie de George Washington*, 1807, in-8, trad. en français en 1809 par un anonyme. — Ramsay (Jacq.), chapelain dans la marine et vicaire de Teston, dans le comté de Kent, m. en 1789, à l'âge de 56 ans, a laissé des *sermons* pour les marins et plusieurs *traités* sur la traite des nègres.

RAMSDEN (Jessé), célèbre optic., né en 1735 à Halifax, dans le comté d'York, fut d'abord graveur, devint ensuite excellent ingénieur en instrumens de mathém., en perfectionna un gr. nombre, et inventa une machine pour la division des instrumens de mathémat. Mais c'est surtout dans les instrumens astronomiques qu'il a perfectionnés, qu'il faut chercher la preuve de ses talens. Ses quarts de cercle muraux sont surtout admirables et très-recherchés de tous les connaisseurs. Ramsden fut reçu membre de la société royale en 1786, et mourut à Londres en 1800. La plupart des machines inventées ou perfectionnées par Ramsden ont été décrites dans plus. écrits anglais et français, presque tous insérés, soit dans les *Transact. philos.*, soit dans le *Journal des Savans*, ou dans les *Ephémérides* de Milan.

RAMUS (Pierre LA RAMÉE, plus connu sous le nom latin de), philos. célèbre et l'un des prem. qui tentèrent de substituer à l'autorité des anciens celle du raisonnement et de l'expérience, né dans un village du Vermandois au commencement du 16e S., était fils d'un gentilhomme du pays de Liége qui, ruiné par les guerres, et réfugié en Picardie, vivait avec sa famille d'une exploitation de charbon. D'abord gardien de troupeaux, Ramus vint ensuite à Paris, et entra comme domestique au collége de Navarre, où il fit, presque sans maître, de grands progrès dans les langues et la littér. anciennes. En suivant le cours de philosophie, il s'aperçut que la science que l'on décorait de ce nom n'était alors qu'un vain cliquetis de mots; et il s'éclaira sur les défauts de l'enseignement en lisant les écrits de Platon et de Xénophon, qui lui révélèrent la méthode de Socrate. Bientôt il se présenta pour recevoir le degré de maître ès-arts, et, prenant avec ses juges l'engagement de démontrer qu'Aristote n'était point infaillible, il obtint un triomphe complet, et réduisit ses adversaires au silence. Encouragé par ce succès, il continua d'examiner à fond la doctrine, et spécialement la logique d'Aristote. Il fit paraître en 1543 une nouvelle *logique* et des remarques sur celle d'Aristote. C'est alors que tous les partisans de la routine se soulevèrent contre lui. On le dépeignit dans l'école comme un impie et un séditieux qui préludait, par ses attaques contre Aristote, au renversement des sciences et de la religion. Le parlement informa; mais le roi ayant évoqué l'affaire à son conseil, Ramus repoussa victorieusement les reproches d'Ant. Govea, le plus fougueux de ses adversaires. Les juges, sous le prétexte de quelq. défauts de forme, lui proposèrent de recommencer la discussion; mais Ramus ne voulut point y consentir, et laissa, en quittant l'assemblée, le champ libre à ses adversaires. Le roi rendit un arrêt qui déclara Ramus « téméraire, arrogant et impudent, d'avoir réprouvé et condamné le train et art de logique reçu de toutes les nations; supprime ses ouvrages comme contenant des choses fausses et étranges, et lui défend d'enseigner ou d'écrire contre Aristote, sous peine de punition corporelle. » Ramus se vit insulté publiquem. par ses ennemis triomphans; mais, supérieur à cette disgrâce, il profita de ses loisirs pour se perfectionner dans les mathém., et préparer une édition des *Elémens* d'Euclide. En 1544, la peste ayant éloigné de Paris un grand nombre d'étudians, on conseilla à Ramus de donner des leçons de rhétorique au collége de Presles, et il réunit bientôt de nombreux auditeurs. Il fut nommé principal du collége, et le parlem. le maintint dans cette place malgré la Sorbonne, qui voulait l'en expulser. L'année suivante, le roi Henri II annula l'arrêt qui défendait à Ramus d'enseigner la philosophie, et le nomma en 1551 prof. de philos. et d'éloquence au collége de France. Ramus eut beaucoup de part aux débat qu'amenèrent les réformes dans la prononciation de la langue latine; et, en 1562, il présenta au roi Charles IX un plan pour la réforme de l'université. Depuis long-temps, ce philosophe partageait les opinions des protestans : après l'édit qui permettait à ces dern. le libre exercice de leur culte, il enleva de la chapelle du collége de Presles les images et les représent. des saints. Cette imprudence réveilla ses ennemis, qui demandèrent son expulsion de l'université. Charles IX lui fit offrir un asile à Fontainebleau; et pend. son absence on pilla ses meubles et sa bibliothèq. De retour à Paris, en 1563, Ramus y reprit possession de sa chaire au collége de France. Forcé, en 1567, par suite des évènem., de se réfugier dans le camp du prince de Condé, il voyagea ensuite en Allemagne, où il refusa les offres qu'on lui fit pour le fixer, et revint en France en 1571. Il avait trop d'ennemis pour pouvoir échapper au massacre de la St-Barthélemi. Des assassins vinrent l'égorger dans son logement au collége de Presles, après avoir touché le prix de sa rançon, et jetèrent par la fenêtre son cadavre palpitant, qui fut traîné dans les rues par les écoliers, et souillé de toutes les manières. Ramus a pub. un gr. nomb. d'ouvr. dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* de Niceron, t. 13 et 20. Nous citerons seulem. : *Institutiones dialecticæ tribus libris distinctæ*, Paris, 1543, in-8, trad. en franç., ibid., 1555, in-4; *Animadversiones in dialecticam Aristotelis*, ib., 1543, in-8; *Arithmeticæ lib. III*, ib., 1555, in-4; *in IV libros Georgicorum et in Bucolica Virgilii prælectiones*, ib., 1555-56, 2 parties in-8, édit. rare; *Ciceronianus*, ibid., 1556, in-8 (c'est la vie de l'orateur romain); *Scholæ grammaticæ lib. II*, ib., 1559, in-8; *Grammatica lat.*, 1558, in-8; *Grammatica græca*, etc., ib., 1560, 1605, in-8; *Liber de moribus veterum Gallorum*, ib., 1559 ou 1562, in-8, trad. en fr. par Michel de Castelnau; *Liber de militiâ C. J. Cæsaris*, ibid., 1559, in-8; *Comment. de religione christianâ libri IV*, Francfort, 1576, in-8, *Præfationes, epistolæ, orationes*, Paris, 1577, in-8. Théoph. Banosius, Th. Freig, Nicol. Nancel et Fréd. Lenz, ont écrit la *vie* de Ramus.

RAMUS (Jean), littérat. et jurisconsulte, né à Ter-Goës, en Zélande, en 1535, professa la rhétorique et la langue grecque à Vienne en Autriche, le droit à Louvain et à Douai, et mourut en 1578 à Dôle (Franche-Comté), où il venait de se rendre pour occuper une chaire de jurisprudence. On a de

lui : une traduct. latine d'un poème, *le Bouclier d'Hercule*, attribué à Hésiode; *Comment. ad regulas juris utriusque*, Louvain, 1541, in-4; et quelques autres écrits littér. et de jurispr. peu import.

RAMUSIO ou RAMNUSIO (JEAN-BAPTISTE), historien italien, né à Venise en 1485, d'une ancienne famille, originaire de Rimini, fut envoyé par la république, en France, en Suisse et à Rome, et montra beaucoup de prudence et de sagacité dans ces différentes missions. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire du conseil des Dix; et ayant donné sa démission dans les dern. années de sa vie, il se retira à Padoue, où il m. en 1557. Il a publié une collection de voyage sous le titre de : *Raccolta delle navigazioni e viaggi*, Venise, 3 v. in-fol., impr. par les Juntes, le prem. en 1550, le second en 1559 et le troisième en 1566. Ce recueil estimé des savans, est regardé encore aujourd'hui par les géographes comme un ouvr. des plus importans, soit à raison des voyages que Ramusio avait faits lui-même, soit à raison de ses grandes connaissances dans l'histoire, la géographie et les langues. Il avait laissé les matériaux d'un 4e vol. ; mais ses notes ont péri dans l'incendie de l'imprimerie des Juntes, arrivé en 1557. Il faut, suivant les biogr., pour avoir un exemplaire bien complet du recueil de Ramusio, choisir le prem. vol. de l'édition de 1563, le second de celle de 1583; le troisième de 1565, en ajoutant à ce dernier un supplément de trois pièces qui sont de l'édition de 1606. La plus grande partie des morceaux qui composent les premiers vol. ont été trad. en franç., et forment le recueil de J. Temporal, intitulé : *Description de l'Afrique*, etc., impr. à Lyon, 1556, 2 vol. in-fol.

RANCÉ (ARMAND JEAN LE BOUTHILIER DE), abbé et réformateur de la trappe, né à Paris en 1626, eut pour parrain le cardinal de Richelieu, fit des études très-brillantes, acquit des connaissances variées, embrassa l'état ecclésiastique, prit ses degrés en Sorbonne avec une grande distinction, et débuta avec succès dans la carrière de la prédication. Devenu, à 25 ans, maître d'une fortune considérable, doué d'une figure aimable, de beaucoup d'agrém. et de qualités, l'abbé de Rancé se vit bientôt recherché dans le monde, et se livra sans réserve à toutes les séductions du plaisir. Ses liaisons avec le cardinal de Retz l'ayant perdu dans l'esprit du cardinal Mazarin, il quitta la cour et Paris pour se retirer dans sa terre de Veret, sans interrompre le cours de ses divertissemens, qu'il savait toutefois fort bien concilier avec l'étude et l'esprit des affaires. La mort de la duchesse de Montbazon qu'il aimait tendrement, opéra en lui une révolution soudaine et commença l'œuvre de sa conversion. Retenu encore dans le monde par d'anciens et de nouveaux engagemens, il finit par se retirer chez un ami pour réfléchir au parti qu'il devait prendre; et, après un séjour de six semaines dans cette retraite, il revint à Véret, congédia le plus grand nombre de ses domestiques, vendit sa vaisselle et ses meubles pour en distribuer le prix aux pauvres, s'interdit jusqu'aux récréations les plus innocentes pour ne s'occuper que de la prière et de l'étude des choses saintes, se démit de tous ses bénéfices, à l'except. de l'abbaye de la Trappe où il se retira en 1662, pour y vivre en abbé régulier. Son premier soin fut de chercher à rétablir l'ancienne discipline de cette maison. La plupart des religieux ayant refusé de se soumettre à la réforme, il ne voulut point les y contraindre, et leur permit d'habiter un quartier séparé ou d'aller dans d'autres couvens. Pour lui il alla s'enfermer dans le monastère de Notre-Dame de Perseigne, et y prit en 1663 l'habit de l'étroite observance de Cîteaux. Il revint ensuite à l'abbaye de la Trappe où il jeta les fondemens de cette réforme fameuse qui a illustré son nom. On vit renaître dans cette maison les pratiques les plus austères. La prière, la lecture, le travail des mains, partagèrent tous les momens des religieux, auxquels l'étude même fut interdite comme une source de vaines disputes et de relâchement. L'abbé de Rancé voulut étendre sa réforme à quelques autres maisons, et fit, à cet effet, plus. voyages à Paris; mais ses démarches furent inutiles. Il se renferma dans son monastère pour n'en plus sortir, et m. sur la paille et sur la cendre, en 1700, après une réclusion de 33 ans. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. dont on trouvera le catalogue dans Moréri, édit. de 1759, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Lettre sur le sujet des humiliations et autres pratiques de religion*, Paris, 1667, in-12; *de la Sainteté et des devoirs de la vie monastique*, ibid., 1683, in-4, ou 2 vol. in-12; *la Règle de St-Benoît traduite et expliquée*, ibid., 1689, 2 vol. in-4; *Réponse aux études monastiques* (de dom Mabillon), ibid., 1692, in-4; *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de l'abbaye de la Trappe*, ib., 1696, 4 vol. in-12; *Conduite chrétienne*, adressée à Mme de Guise, ibid., 1697, in-12; *Conférences ou Instructions sur les épîtres et les évangiles*, ibid., 1699, in-12; *Lettres de piété écrites à différentes personnes*, 1701-1702, 2 vol. in-12; *Règlemens généraux pour l'abbaye de la Trappe*, ibid., 1701, 2 vol. in-12. L'abbé de Rancé avait publié dans son extrême jeunesse une édition d'*Anacréon* (Paris, 1639, in-8), dédié au cardinal de Richelieu, avec des scholies, insérées depuis par Maittaire dans son édit. d'Anacréon, Londres, 1740, in-4. La *vie* de Rancé a été écrite par Marsollier, Lenain de Tillemont (*v.* ces noms), et par Maupeou, curé de Nonancourt, Paris, 1700, in-12.

RANCHIN (ETIENNE), jurisconsulte français, né en 1500, mort à Montpellier vers 1583, a laissé un ouvr. intitulé *Miscellanea decisionum juris*, qui a été traduit en franç., Genève, 1709, in-fol. — Guillaume RANCHIN, autre jurisconsulte, parent du précédent, fut avocat-général près la cour des aides de Toulouse. On a de lui une *Révision du concile de Trente*, Toulouse, 1600, in-8. Cet ouvrage fit accuser l'aut. de protestantisme. — Henri RANCHIN, de la même famille, est auteur d'une mauvaise traduction des *Psaumes* en vers français, 1697, in-12.

RANCHIN (FRANÇOIS), médecin, né à Montpellier vers 1560, y fut reçu docteur en 1592, obtint une chaire en 1605, et devint chancelier de la faculté en 1612. Il était prem. consul de Montpellier en 1629, lorsqu'une maladie pestilentielle ravagea cette ville. Il rendit en cette occasion de grands services. Dans la suite il fit restaurer et orner les écoles publiques, et m. en 1641. On a de lui : *Questions franç. sur la chirurgie de Gui de Chauliac*, Paris, 1604, Rouen, 1628, in-12; *Opuscula medica utili jucundâque rerum varietate referta*, Lyon, 1627, in-4; *Œuvres pharmaceutiques*, Lyon, 1623, in-12; *Traités divers et curieux en médecine*, Lyon, 1640; *de Morbis ante partum, in partu et post partum*, etc., Lyon, 1645 et 1653, in-8.

RANÇONNIER (JEAN), jésuite missionnaire, né en Bourgogne en 1600, embrassa la règle de St-Ignace en 1619, partit en 1625 pour le Paraguay, et se rendit, en 1632, auprès d'une peuplade appelée *les Itatines* qu'il convertit à la foi catholique. Il passa le reste de sa vie au milieu de cette peuplade dont il fut l'apôtre et le législateur. On a du P. Rançonnier des *lettres* sur l'état des missions dans le Paraguay, publiées à Anvers en 1636, in-8, fort rare.

RANDOLPH (THOMAS), gentilhomme de Kent, né en 1523, mort en 1590, fut banni d'Angleterre sous le règne de Marie, et chargé d'ambassades et d'emplois considérables par la reine Elisabeth. Il a laissé une relation de son ambassade en Russie,

qui se trouve dans le prem. vol. de la collect. des *Voyages d'Hackluyt*, Londres, 1598.

RANDOLPH (THOMAS), poète anglais, né en 1605 dans le comté de Northampton, composa dès l'âge de dix ans une *histoire* en vers *sur l'Incarnation de N.-S.*, mais un amour désordonné du plaisir le conduisit au tombeau avant l'âge de 30 ans. Il a laissé diverses pièces de théâtre parmi lesquelles on distingue *le Miroir des Muses ;* elles ont été recueillies par son frère, Robert Randolph, qui est lui-même aut. de quatre pièces de théâtre, et qui mourut vicaire de Donnington en 1671. — Un autre Thomas RANDOLPH, ministre anglican, né à Oxford, mort en 1788, a laissé un recueil de sermons, 2 vol. in-8 ; un *Essai* sur l'esprit ; et un *Discours* sur le vœu de Jephté.

RANFAING (MARIE-ÉLISABETH de), connue sous le nom de vénérable mère *Elisabeth-de-la-croix-de-Jésus*, née à Remiremont en 1592, fonda en 1631 l'institut de Notre-Dame-de-Refuge en Lorraine, et m. à Nanci, le 14 janvier 1649, en odeur de sainteté. Sa *vie* a été publiée par Boudon, sous le titre de : *Triomphe de la croix en la personne de Marie Elisabeth de la croix de Jésus*, Bruxelles, 1686, in-12 ; elle a été abrégée par le P. Frizon et par Collet.

RANGO (CONRAD-TIBURTIUS), recteur d'un des gymnases de Berlin dans le 17e S., est auteur d'un ouvr. ayant pour titre : *de Capillamentis, vulgò* Perruques, *liber singularis*, Magdebourg, 1663, in-12.

RANGOUZE, écrivain français du 17e S., possédait à un haut degré l'art de multiplier les épîtres dédicatoires et de se les faire payer chèrement. Il en publia le rec. sous le titre de : *Lettres héroïq. aux grands de l'etat*, Paris, 1645, in-8. Les pag. de ce vol. n'étant pas numérotées, le relieur mettait celle que l'auteur voulait la première, pour que chaque personnage qui ouvrait le recueil se crût obligé de témoigner à l'auteur une reconnaissance plus particulière ; ce manége rapporta à Rangouze, selon Costar quinze ou seize cents pistoles (15 ou 16,000 fr.) dans l'espace de 8 mois. Bayle a recueilli dans son *dictionnaire*, à l'art. de RANGOUZE, les passages de Sorel, Costar et Mlle de Scudéry qui sont relatifs à cet écrivain.

RANNEQUIN, RENNEQUIN, dont le véritable nom est SWALM RENKIN, céléb. mécan., naquit à Liége en 1644, et non en 1648, d'un père charpentier, et qui ne lui donna pour toute éducation que l'exercice pratique de sa profession. Quoique Renkin sût à peine lire, il avait dès sa jeunesse montré une si grande intelligence, qu'on l'avait constamment employé aux charpentes des machines en usage pour les épuisemens des eaux souterraines. Louis XIV ayant fait bâtir le château de Versailles, et voulant pourvoir d'eau potable cette royale demeure, Colbert, après d'amples renseignemens, s'adressa au chevalier Deville, propriétaire liégeois, dans le château duquel Renkin avait construit une machine à élever l'eau, du même genre que celle qu'il devait construire plus tard. Deville amena Renkin à Paris, et, après un essai satisfaisant fait au château de St-Germain, en présence du roi, Renkin commença en 1675 la célèbre machine de Marli qu'il termina en 1682 sous le ministère de Louvois. Cette machine, merveilleuse pour l'époque, a été détruite depuis, et remplacée par une pompe à feu ; elle avait été décrite avec le plus grand soin dans un Mémoire publié en 1801 avec des planches. On en voit un petit modèle au Conservatoire des arts et métiers. Renkin m. en 1708, âgé de 64 ans. C'est à tort qu'on a voulu faire partager au chevalier Deville l'honn. de son invention. Deville fut le négociat. de l'affaire auprès de la cour ; et la gloire de l'invention et de l'exécution appartient tout entière à Renkin.

RANTZAU (JOSIAS, comte de), maréchal de France, né dans le Holstein, au commencement du 16e S., d'une ancienne et illustre famille, entra fort jeune au service de Suède, et vint en France en 1635, à la suite du chancelier Oxenstiern. Ses manières ayant plu à Louis XIII, ce monarque le nomma maréchal-de-camp et colonel de deux régimens. Rantzau fut employé dans l'armée destinée à envahir la Franche-Comté, perdit un œil au siége de Dôle, défendit la place de St-Jean-de-Lône, assiégée par Galas qui fut forcé de s'éloigner, fit ensuite toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne, sous les ordres du duc d'Orléans et du duc d'Enghien (depuis le grand Condé), perdit une jambe et fut estropié d'une main au siége d'Arras, passa plus tard en Allemagne, revint en Flandre, où il assiégea et prit Gravelines, en 1645, et reçut la même année le bâton de maréchal de France, après avoir promis d'abjurer le luthéranisme. L'année suivante, il fut fait gouverneur de Dunkerque, prit les places de Dixmude et de Lens, et acheva de soumettre toutes les villes maritimes de la Flandre. Devenu suspect au cardinal Mazarin, il fut enfermé onze mois à la Bastille. Rendu à la liberté, il m. en 1650, d'une hydropisie qu'il avait contracté pendant sa détention. On a publié : *Relation de ce qui s'est passé à la mort de Josias, comte de Rantzau*, Paris, 1650, in-4. Il avait été tellement mutilé dans ses campagnes, qu'il ne lui restait plus qu'un œil, une oreille, un bras et une jambe ; et c'est ce qui donna lieu à l'épitaphe, si connue, de ce guerrier :

Du corps du gr. Rantsau tu n'as qu'une des parts,
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars, etc.

— Christophe de RANTZAU, parent du précédent, abjura aussi le luthéranisme, et publia les motifs de sa conversion dans l'ouvr. suiv. : *Chr. Rantzovii.... Epistola ad G. Calixtum, quâ sui ad ecclesiam catholicam axcessûs rationes exponit*, Rome, 1662, in-8. — Henri RANTZAU, de la même famille, né en 1526, mort en 1598, accompagna Charles-Quint au siége de Metz, fut nommé gouverneur du Holstein, se montra le protecteur des sciences et des lettres, et composa lui-même plus. ouvr. ; mais il s'était surtout appliqué à l'astrologie, et croyait avoir fait d'importantes découvertes dans cette science chimérique. On a de lui : *Catalogus imperatorum, regum et principum qui artem astrologicam amârunt*, Anvers, 1580, in-12 ; *de conservandâ Valetudine*, Leipsig, 1576, in-8, souvent réimpr. ; *Aoroscopographia* (ou Considération des choses invisibles), Strasbourg, 1585, in-4 ; *Calendarium Ranzovianum, tam ad usum medicorum quàm astrologorum*, Hambourg, 1590, in-fol., réimpr. en 1592, et rendu perpétuel en 1593 ; *Genealogia Ranzoviana*, Hambourg, 1585, in-4 ; *Historia belli Dithmarsici* (sous le nom de Chr. Cilicius), Bâle, 1570, et dans la *Chronique* d'Albert Krantz, 1593, in-fol. ; *Epigrammata et Carmina varia*, Leipsig, 1585, in-4 ; et des *Carmina selecta* dans le *Deliciæ poetarum germanorum ; Commentarius bellicus, libris VI distinctus*, Francfort, 1595, in-4. — Un autre Henri ou Jean de RANTZAU, mort en 1672, à l'âge de 76 ans, a donné la relation d'un voyage qu'il avait fait à Jérusalem, en Egypte et à Constantinople, Copenhague, 1669, in-4. Cet ouvr., écrit en danois, a été reimprimé en allem., Hambourg, 1704, in-8. — On peut voir dans le *Dictionnaire* de Moréri, édit. de 1759, la généal. de la maison de Rantzau.

RAOUL ou RODOLPHE, duc de *Bourgogne*, usurpa la couronne de France après la mort de Robert son beau-père, qui s'en était emparé au détriment de Louis d'Outre-Mer, fils de Charles-le-Simple. Raoul était monté sur le trône du consentement de Hugues, son beau-frère, en 923, et m. en 936. Sa mort fut suivie d'un interrègne.

RAOUL, duc de *Normandie*. V. ROLLON.

RAOUL, ecclésiast. du 12e S., à qui la vigueur de son zèle ou le genre de son éloquence comme prédic. ont fait donner le surnom d'*Ardent*, naquit aux env. de Bressuire (Poitou), et devint archidiacre du dioc. de Poitiers. Attaché en même temps comme prédic. au duc d'Aquitaine Guillaume IX, comte de Poitiers, il le suivit en 1101 dans sa malheureuse expédition de Palestine, où vraisemblablement il périt, ainsi que la majeure partie des 300,000 hommes qui composaient l'armée, et dont un bon nombre avaient pris les armes enflammés par ses exhortat. Raoul possédait un vaste savoir, et il était particulièrem. versé dans la connaissance des langues. On a de lui des *Homélies* latines, qui furent imprim. à Paris en 1567, 2 vol. in-8, et à Cologne en 1604. La 1re part. fut traduite en franç. par frère Jean Robert, Paris, 1575, in-8; et la 2e par frère Eremon Capitis. On lui attribue d'autres ouvr. restés MSs. et disséminés dans diverses bibliothèques.

RAOUL *de Caen*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, suivit en Palestine le célèbre Tancrède, l'un des chefs de la première croisade en 1096, et décrivit les exploits de ce héros dans une histoire intit. : *Gestes de Tancrède*. Elle fut publ. pour la 1re fois par Martène dans le t. III de ses *Anecdotes*, et a reparu depuis dans la gr. collect. de Muratori. Ecrite sur le théâtre même des évènem. et sous les yeux de ceux qui y jouaient le principal rôle, cette histoire contient des renseignemens qu'on ne trouve pas ailleurs. L'auteur ne manque pas de quelque esprit de critique; et, si son style se ressent du mauvais goût de l'époque, il offre cepend. çà et là des traits d'une naïveté simple et piquante, surtout dans les passages qui sont écrits en vers. L'ouvrage, en somme, passe pour très-authentique. M. Guizot l'a reproduit sous le titre de : *Faits et gestes du prince Tancrède pend. l'expédition de Jérusalem*, dans sa collect. des *Mém. relatifs à l'histoire de France*. On croit que l'auteur mourut prématurém. avant d'avoir achevé son ouvr., opinion qu'il semble impossible de concilier avec celle qui le considère comme étant le même Raoul *de Caen* qui s'illustra par de hauts faits d'armes comme gouvern. d'Acre sous Roger, neveu de Tancrède.

RAOUL DE DOMFRONT, patriarche d'Antioche en 1139, eut avec la cour de Rome des démêlés assez vifs au sujet des mesures que prescrivait alors Innocent II à tous les dépositaires de l'autorité spirituelle, pour réparer les atteintes qu'elle avait reçues par suite du schisme d'Anaclet. Raoul avait fait sa paix avec le St-Siége lorsqu'il mourut empoisonné en 1142. — V. Coucy, Presle et Glaber.

RAOUX (Jean), peintre, né à Montpellier en 1667, mort à Paris en 1734, fut le précurseur de Boucher dans ce genre faux et maniéré dont les grâces affectées dépravèrent pour si long-temps le goût de notre école. Elève de Ranc puis de Bon Boullongne, il alla ensuite passer quelque temps en Italie, et il n'en rapporta que de fausses idées sur les caractères distinctifs du beau et du grandiose. Il semble que c'était le propre de l'époque où il vivait de substituer ainsi l'éclat et la pompe aux beautés naturelles et à la majesté. En effet, il lui suffit pour établir sa réputat. de faire dans ce style le portrait en pied du grand-prieur de Vendôme, qui toutefois est resté l'un de ses ouvrages les plus remarquables. Après avoir refusé le titre de prem. peintre du roi d'Espagne Philippe V, il ne voulut pas briguer des succès sur une autre scène que celle où il avait débuté; et, si plus tard il alla passer 8 mois en Angleterre, ce fut uniquement pour y peindre des portraits que l'engouement de la vogue lui avait fait commander. Dessinateur plus médiocre que bon coloriste, il a surtout réussi dans le portrait, et l'on reconnait qu'il savait engencer ses figures avec entente, qu'il saisissait la ressemblance avec bonheur; quant à l'expression, il n'en faut point chercher dans ses têtes. On a de lui des morceaux d'histoire, mais il n'obtint en ce genre qu'une réputation secondaire. Il fit pour l'électeur palatin 2 tableaux considérab., l'un représentant la *Continence de Scipion*, l'autre *Alexandre malade, avec son médecin Philippe*; et il peignit ensuite pour le duc d'Orléans, alors régent : *Télémaque dans l'île de Calypso*. Raoux fut admis à l'académie de peinture en 1717. Le sujet de son tableau de récept. était *Pygmalion et Galatée*.

RAPAERT ou **RABARDUS** (François), de Bruges, pratiquait la médec. dans cette ville, où il vivait vers le milieu du 16e S. Il ne put sans indignat. voir le magistrat de cette ville faire l'éloge du *Grand et perpétuel Almanach* de Bruhezius, et il composa à cette occasion l'ouv. suiv. : *Magnum et perpetuum Almanach, à consuetis nugis liberum, adeòque verè medicum*, etc., Anvers, 1551, in-12.

RAPARINI (George-Marie), poète italien, né à Bologne en 1660, suivit la célèbre cantatrice Angélique Raparini à Mantoue, où il obtint la place de secrétaire de l'électeur palatin. Il m. en 1726. Outre plusieurs tragédies, on a de lui : *la Troade de Sénèque* (en italien), Cologne, 1700, in-4; *la Médée* du même, ib., 1702, in-4; *il Leone tra gigli, applausi poetici al senator Virgilio Davia*, etc., Bologne, 1674, in-4; *Lampi di Gloria accesi nelle vittorie cesaree e Venete*, Bologne, 1686; *l'Incoronazione di Dario, dramma per musica*, ib., 1686.

RAPHAEL. V. Maffei et Sanzio.

RAPHELENG ou **RAVLENGHIEN** (Franç.), savant orientaliste, gendre du célèbre imprimeur Christophe Plantin, né à Lanoy, près de Lille, en 1539, apprit l'hébreu et le grec, qu'il enseigna en Angleterre à l'époq. des guerres civiles. De retour dans les Pays-Bas, il travailla pour l'imprimerie de son beau-père, et surtout à la *Bible polyglotte* impr. en 1571. Rapheleng, s'étant établi à Leipsig, fut nommé par l'univ. de cette ville prof. d'hébreu et d'arabe. Il y mourut en 1597. Ses princip. ouvr. sont : des *observat*. et des *correct*. sur la paraphrase chaldaïque; une *grammaire* hébraïq.; un *Lexicon* arabe, Leyde, 1613, in-4; un *Nouveau-Testament* syriaq., Anvers, 1575, in-4; un *Dictionn*. chaldaïq., qu'on trouve dans l'*Apparat* de la polyglotte. — Franç. Rapheleng, fils aîné du précéd., s'est aussi distingué par son érudit. On a de lui : *Elogia carmine elegiaco in imagines quinquaginta doctorum virorum*, Leyde, 1587, in-fol. L'aut. n'avait alors que 21 ans. Il a encore donné divers *morceaux* de poésies et des *notes*, insérées dans l'édition de Sénèque publiée par Juste-Lipse.

RAPICIO (Giovita), ou aussi *Ravizza*, cité par les biogr. ital. comme né près de Brescia vers 1480, et mort à Venise en 1563; donné enfin comme aut. de différens ouvr. tels que : *De institutione puerili*, Venise, 1551; *De numero oratorio, liber V, et Carmina*, ibid., 1554, in-fol.; *Paraphrasis in psalmos Davidis*, ibid., 1554, in-fol.; *Oratio in funere Pauli Zanchii*, ibid., 1561, a de si singuliers rapports avec notre Ravisius Textor (Jean Tixier de Ravisi), Nivernais, né vers la même époque à St-Saulge, qu'on serait tenté de croire à l'identité des deux personnages, et que cette notice de l'Ital. deviendrait le complément de celle de notre humaniste. En effet, rien n'est moins constaté que le décès de ce dernier, placé par les biographes à la date du 23 déc. 1524, c.-à-d. à 44 ans et dans tout l'éclat de sa réputat. La Monnoie dit que ce recteur de l'univ. de Paris mourut à l'hôpital. (Notes sur les *Jugemens des Savans* de Baillet.) Est-il donc impossible que le prétendu décès de Ravisius ait été ou une fuite clandestine, ou un exil secret? Et l'on conçoit sans peine que l'éclat de son talent comme poète et comme orat. lui ait mérité cette adopt. parmi les savans illustres de Brescia. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, nous l'établissons sur la remarque suivante bien plus que sur l'analogie des noms : les deux premières publications citées de l'Italien, et qui ne remontent pas au-delà de 1551, c.-à-d. se rapportent à la

71e année de l'aut., semblent n'être que des réimp. de deux des ouvr. élémentaires de Ravisius (*v.* son article); la 3e serait l'œuvre des derniers ans du réfugié, passés peut-être dans un cloître.

RAPIN (Nicolas), littérateur du 16e S., né vers 1540 à Fontenay-le-Comte (Poitou), se fit recevoir avocat au parlement, fut pourvu de la charge de vice-sénéchal de sa ville natale, et fut ensuite appelé à Paris par le président Achille de Harlay, qui lui procura la place de lieuten. de robe-courte. Le zèle qu'il montra pour le service du roi Henri III lui ayant suscité de nombr. ennemis, il fut privé de son emploi et banni de Paris; mais il appela bientôt de ce jugement, et fut réintégré dans ses fonctions. Ayant embrassé avec ardeur le parti de Henri IV, il signala son courage à la bataille d'Ivry; il eut ensuite beaucoup de part à la *Satire Ménippée* (*v.* P. Leroy). S'étant démis de sa place de lieutenant de robe en 1599, il se retira à Fontenay, sa patrie, et mourut à Poitiers en 1608. Il avait composé diverses *poésies*, qu'il chargea, par testament, ses amis, Scévole de Ste-Marthe et J. Gillot, de rassembler et de publier. Ce recueil parut sous le titre d'*OEuv. lat. et franç. de N. Rapin*, Paris, 1620, in-4. On y trouve 2 livres d'*épigrammes* lat. estimées; des *élégies*, des *odes*, des *stances* et des *sonnets*, des traductions ou imitations en vers franç. des *Satires* et *Epîtres* d'Horace, de l'*Art d'aimer* d'Ovide, des *Psaumes de la pénitence*, quelques écrits en prose. On a encore de N. Rapin une traduction en vers français du 28e chant de *Roland-le-Furieux*, Paris, 1572, in-12; et *les Plaisirs du gentilhomme champêtre*, insérés dans un recueil intitulé : *les Plaisirs de la vie rustique*, ibid., 1583. Rapin fut un des poètes qui essayèrent de supprimer la rime dans les vers français. On trouve de ces vers *blancs* dans le recueil de ses *OEuvres*.

RAPIN (René), jés., né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687, fut tour à tour littérateur, poète, théologien et controversiste; et, suivant l'expression originale du marquis de La Chambre, servant Dieu et le monde *par sémestre*, il composa un gr. nombre d'ouvrages, parmi lesquels ses *poésies* lat. et son *Poëme des jardins* surtout, méritent seuls d'être distingués aujourd'hui. Ce dernier fut reçu avec une sorte d'enthousiasme à une époque où l'on s'occupait beaucoup de vers lat., et où les PP. Commire, La Rue, Vannières, etc., soutenaient dignement l'honneur de ce Parnasse romain moderne. Peu de temps après son apparition, le *Poëme des jardins* fut traduit en vers anglais par J. Evelyn fils; en italien par le P. Giov. Pietro Bergantini, et en franç. par Gazon Dourxigné, Paris, 1773. Cette traduction était complètement oubliée, et l'on ne songeait guère plus à l'original lui-même, lorsque Delille publia ses *Jardins* en 1782. Cette circonstance, et le malin espoir de mettre peut-être un poète français aux pieds d'un jésuite, fit rechercher l'ouvrage du P. Rapin, et engagea sans doute MM. Voiron et Gabiot à en donner une traduction nouvelle. Sa supériorité bien reconnue sur la précédente n'atteignit pas néanmoins l'objet proposé : Rapin et Delille restèrent à leur place respective, et conservèrent à juste titre la réputation de versificateurs élégans, mais de poètes médiocres, sous le rapport de l'invention. Les ouvrages en prose du P. Rapin sur la littérature anc. se recommandent par la solidité de la critiq. et la pureté des doctrines; mais les idées en sont généralement communes, la critique ne s'y élève jamais bien haut, et le style est froid, sec, et pourtant diffus. Aussi ne lit-on plus depuis long-temps, même au collége, ses *Comparaisons d'Homère et de Virgile, de Démosthènes et de Cicéron*, non plus que ses *Réflexions sur l'éloquence et la poésie*.

RAPIN-THOYRAS (Paul de), historien, né en 1661 à Castres, était neveu de Pélisson (*v.* ce nom). Il se fit d'abord recevoir avocat; mais, craignant d'être exclu des emplois de la magistrature comme protestant, il embrassa la profession des armes, se rendit en Angleterre, en 1686, après la révocation de l'édit de Nantes, passa ensuite en Hollande, où il fut admis dans une compagnie de jeunes gentilshommes français, commandés par son cousin-germain. Peu de temps après, il suivit dans la Grande-Bretagne le prince d'Orange, depuis Guillaume III, obtint une lieutenance dans un régiment anglais, et devint aide-de-camp du général Douglas. Blessé au siége de Limerick, il ne put accompagner son patron en Flandre, mais fut nommé, sur sa réputation, gouverneur du jeune duc de Portland. Après avoir terminé cette éducation, il se retira à Wesel, où il m. en 1725. On a de lui une *Hist. d'Angleterre*, La Haye, 1724, 8 vol. in-8; ouvrage qu'il composa pendant sa retraite, et pour lequel il avait recueilli d'immenses matériaux. Cette histoire, continuée depuis la mort de Charles Ier jusqu'à celle de Guillaume III par David Durand, a été réimprimée plusieurs fois. L'édition la plus complète et la meilleure est celle donnée par Lefebvre de Saint-Mars, La Haye (Paris), 1749 et années suivantes, 16 vol. in-4. On en a un *Abrégé* (par Falaiseau), La Haye, 1730, 3 vol. in-4, ou 10 vol. in-12, et Nic. Tyndal l'a traduit en anglais. Rapin a encore publ. une *Dissertat. sur les Whigs et les Torys*, La Haye, 1717, in-8. — Philibert de Rapin, aïeul du précédent, fut surintendant de la maison du prince de Condé. Envoyé à Toulouse de la part du roi pour y porter l'édit de pacification de 1558, il y fut arrêté par ordre du parlement, qui instruisit son procès, et le fit décapiter comme un des auteurs de la conjuration formée par les protestans pour s'emparer de cette ville. Les calvinistes furieux mirent le feu aux fermes et maisons de campagne des membres du parlement, et écrivirent sur les débris, avec des charbons fumans : *Vengeance de Rapin*.

RAPINE (Claude), religieux célestin, né dans le diocèse d'Auxerre, mort en 1493, fut chargé de réformer quelq. monastères de son ordre, et d'en corriger les constitutions. Il s'acquitta de cet emploi avec succès. On a de lui : *De studiis philosophiæ et theologiæ; De studiis monachorum*, et quelq. autres ouvr. lat. MSs, dont le P. Mabillon a fait usage dans son *Traité des études monastiques*. — Un autre Claude Rapine, frère-mineur réformé, né à Nevers vers la fin du 16e S., a laissé plusieurs ouvrages en latin et en français, dont le plus important est l'*Histoire générale de l'origine et des progrès des frères-mineurs, dits réformés et déchaussés*, Paris, 1632, in-fol.

RAPP (Jean), lieuten.-général, pair de France, né à Colmar le 26 avril 1772, entra au service dès l'âge de 16 ans, se distingua dans les prem. guerres de la révolution, et devint aide-de-camp du général Desaix, sous les yeux duquel il fit, dans les campagnes d'Allemagne et d'Egypte (1796-97), plus. actions d'éclat qui lui valurent successivement sa promotion aux grades de chef-d'escadron et de colonel. C'est dans ce dernier grade qu'il assistait à la bataille de Marengo aux côtés de Desaix, quand cet illustre général y fut blessé à mort. Dès cette époq. Rapp avait eu déjà et le temps et les occasions de s'initier aux grandes théories de l'art de la guerre; mais ce qui ne contribua pas moins que ses talens et sa valeur brillante à le faire remarquer par le prem. consul, qui alors se l'attacha comme aide-de-camp, c'est qu'il y avait dans son caractère une certaine franchise ou naïveté germanique qu'apprécia toujours beaucoup Napoléon dans ceux qui l'approchaient habituellement, et particulièrement dans les militaires. Bientôt en possession de toute la confiance du général en chef, Rapp fut chargé par lui, en 1802, d'aller annoncer aux Suisses l'intervent. de la France dans leurs troubles politiques. Il força la diète d'accéder à cette intervention, reçut à son retour des marques de satisfaction de son chef, le

suivit en Belgique, puis en Allemagne, et soutint avec éclat sa réputat. de valeur à la bataille d'Austerlitz, où, à la tête de deux escadrons de chasseurs de la garde, il mit en déroute la garde impériale russe et fit prisonnier le prince Repnin. Ce brillant succès, qu'il avait acheté par plus. blessures, lui valut le grade de général de division sur le champ de bataille. Toujours avide de gloire, Rapp ne se distingua pas moins dans les campagnes suivantes, particulièrement au combat de Golymin, où il eut le bras gauche fracassé; à celui d'Essling; enfin, en 1812, à l'affaire de Malojaroslavitsch, où il fit des prodiges de valeur et eut un cheval tué sous lui. Après cette désastreuse campagne, le général Rapp, dont l'activité avait été à peine ralentie par les nouvelles blessures qu'il reçut dans cette malheureuse campagne (il était à sa 22ᵉ, sans parler des contusions qu'il dut éprouver sous les pieds des chevaux des Cosaques qui lui passèrent sur le corps au dern. choc qu'il soutint pendant la retraite de Moscou sur Wilna), mais qui était épuisé de fatigues, et surtout éprouvait de cruelles souffrances, ayant eu le nez, une oreille et deux doigts gelés, eut ordre d'aller reprendre le commandement de Dantzig, dont, pendant 2 ans déjà et durant ses convalescences, il avait été gouverneur, et où il s'était acquis l'estime générale par la modérat. de sa conduite. Cette fois on l'y vit déployer toutes les ressources du génie militaire, tout le sang-froid et l'héroïsme du courage, pend. le siége qu'il eut à soutenir durant une année entière contre 60,000 combattans qui employaient tour à tour la force et la ruse pour triompher de ses nobles efforts. Ce ne fut qu'après avoir lutté contre la famine et une épidémie cruelle, qui lui enleva les deux tiers de sa garnison, réduite alors à sept mille hommes, qu'il consentit enfin à capituler. La faculté de rentrer en France avec armes et bagages avait été stipulée dans la convent. conclue le 27 novembre 1813; mais, au mépris de cette convention, la vaillante garnison de Dantzig fut faite prisonnière, conduite en Russie, et son général à Kiow. De retour à Paris en juillet 1814, Rapp y fut accueilli avec beaucoup de prévenances par Louis XVIII, qui le créa chevalier de Saint-Louis, grand-cordon de la Légion-d'Honneur, et qui ne craignit pas de lui donner, en 1815, le commandement du premier corps d'armée destiné à arrêter la marche de Napoléon. Mais tous les moyens organisés pour la résistance devaient tomber devant l'ascendant de l'empereur sur ses anciens compagnons de gloire: Rapp se rangea sous ses drapeaux, accepta le command. de la 5ᵉ division, fut nommé membre de la chambre des pairs, et command. en chef de l'armée du Rhin. Il fit face d'abord aux forces presque triples à la tête desquelles le prince de Würtemberg vint l'attaquer (21 juin): puis, instruit que l'armée ennemie marchait sur Strasbourg, il se jeta lui-même dans cette place avec ce qui lui restait de sa troupe, désorganisée par la nouvelle de la défaite de Waterloo. En en défendant l'approche à l'ennemi, il préserva l'Alsace de l'occupat. étrangère, alors même que Paris était rendu. On se rappelle encore dans le pays le singulier caractère d'une sédit. qui éclata à Strasbourg parmi les débris de l'armée, alors que Rapp, qui ne pouvait tenir plus long-temps, fut obligé de proclamer le nouv. règne, de remettre son command. aux délégués de Louis XVIII, et qu'il fut question du licenciem. La troupe, qui exigeait le paiem. de sa solde arriérée, l'obtint en partie malgré des ordres que Rapp ne put parvenir à faire exécuter. Le licenciem. effectué, il se retira en Argovie, et ne rentra en France qu'en 1817. C'était le sort des Bourbons de s'accommoder d'une fidélité sans de trop rudes épreuves, de la part des guerriers qui avaient défendu vingt ans la France contre les tentatives de l'étranger, qu'animaient contre elle leurs partisans les plus dévoués: voilà pourquoi de nouveaux témoignages de la faveur royale s'adressèrent encore à Rapp, dont on ne pouvait se défendre d'estimer le caractère de loyauté et de franchise. Se trouvant dans le cabinet du roi au moment où il apprit la mort de Napoléon, il n'essaya point de cacher sa sensibilité, et l'adroit Louis XVIII voulut bien jouer près de lui le rôle de consolateur en lui disant que ses pleurs l'honoraient, et qu'il l'en estimait davantage. Rapp fut nommé pair de France en 1818; il mourut le 2 nov. 1821. On a publié, sous son nom, des *Mémoires* auxquels, suivant M. Barbier (*Dictionnaire des Anonymes*, nº 13647), il n'a eu aucune part directe, mais qui paraissent avoir été rédigés par M. Bulos, d'après des *notes* du général Belliard et de quelques autres amis du général Rapp.

RAPPOLT (Charles Henri), savant prussien, né à Kœnigsberg en 1702, fut profess. de physique dans l'université de cette ville, se distingua par la variété de ses connaissances, et mourut en 1753. On a de lui: *Conjecturæ philosophicæ de colorum in facie telluris vicissitudine annuâ*, Londres et Berlin, 1730, in-4; *De emolumentis è Creaturis noxiis capiendis*, etc., Berlin, 1730, in-4; *Quæstio naturalis prussica de oolitho regiomontano, an caviarium putrefactum?* Kœnigsb., 1733, in-4; *De origine succini in littore Sambiensi meditatio epistolaris*, ib., 1737, in-4: et autres opuscules d'histoire naturelle et de physique.

RAS-WELLETA-SELASSE ou RAS-WALDER-SERLASSEY, vice-roi du Tigré (Abyssinie), né vers 1746, mort vers 1816, se fit remarquer, chez un peuple encore barbare, par l'étendue de ses conceptions, sa sagesse et sa générosité. Avant de s'élever à ce haut commandement, il s'était acquis un grand renom en Abyssinie par ses exploits. En butte à des persécutions sous le règne du *raz* (prince) son prédécess., alors que lui-même était revêtu du titre de *balgudda* (protecteur des caravanes de sel), il alla réunir autour de lui, dans le désert, une bande de ces mêmes pillards qu'auparavant il était chargé de réprimer. Ayant réussi à se former un parti assez puissant pour faire ouvertement la guerre au raz, il resta vainqueur, et plaça sur le trône de Gondar un roi dont il devint le lieutenant pour la province du Tigré, qu'autrefois son père avait lui-même régie en qualité de gouvern. Il fit avec avantage, en 1807, la guerre contre les Gallas, dont, après une dernière victoire, 1700 combattans laissés sur le champ de bataille furent mutilés, suivant la barbare coutume des Abyssins, qui veut que, en signe de triomphe, on apporte aux pieds du vainqueur un membre de chaque ennemi mort dans le combat. Le voyageur angl. Pearce, dont les relat. MSs. ont servi de canevas au *Voy. en Abyssinie* pub. par H. Salt (ouv. trad. en franç. par M. Henry, Paris, 1816, 2 vol. in-8, et qui contient d'amples détails sur Ras-Welleta), avait assisté ce dern. dans son expédit. contre les Gallas.

RASARIO (Jean-Baptiste), médecin recommandable par son zèle et sa générosité pour les pauvres, né dans le Novarais en 1517, enseigna la médecine à Venise, à Milan, et m. en 1578, âgé de 60 ans. On a de lui: *Commentaria in libros Hippocratis de morbis vulgaribus, de humoribus, de alimento*, Turin, 1567, et des trad. lat. de Gallien, d'Oribase et de George Pachymère, etc.

RASCAS (Pierre-Antoine), sieur de *Bagarris* et du *Bourguet*, habile antiquaire, né vers 1567 à Aix en Provence, où il exerça d'abord la profession d'avocat, qu'il finit par reprendre, fut nommé, en 1601 ou 1602, maître des cabinets, médailles et antiquités du roi Henri IV, et rendit, dans cet emploi, de grands services aux beaux-arts et à la science des antiquités. Il avait conçu le projet de composer l'hist. du roi par des médailles qui en retraceraient les faits les plus curieux; mais la mort du prince arrêta l'exécution de ce projet, recueilli depuis par Colbert, et exécuté en l'honneur de Louis XIV. Rascas m. à Aix en 1620. — Jean-Ant. de Rascas, jésuite, de la famille du précéd., est auteur d'un

poëme intitulé : *Oculorum sermo* (le langage des yeux), imprimé à Lyon en 1718, in-8.

RASCHE (Jean-Christophe), numismate allemand, membre de plusieurs sociétés savantes, né en 1733 à Schorbda, dans le cercle saxon d'Eisenach, mort en 1805, était pasteur de Bas-Massfeld. On a de lui : *Hist. de Jean de Calais*, Francfort et Leipsig, 1755, 2 v. in-8; *Epistolarum obscur. virorum Volumina omnia*, Francf., 1757, 2 v. in-8; *Charlemagne, grand par ses efforts en faveur des écoles allem.*, Meiningen, 1760, in-4; *l'Art de rédiger des lettr. allem.*, 3e édit., Nuremberg, 1774, in-8; *Continuat. du Traité des proverbes de Sancho-Pansa*, 2e édit., Leipsig, 1777, in-8; *Lexicon abruptionum quæ in numismatibus Romanorum occurrunt*, Nuremberg, 1777, in-8; *Numismata rarissima Romanorum à Julio Cæsare ad Heraclium usque*, ibid., 1777, in-8; l'*Ancienne constitut. de Rome*, ib., 1778, in-8; *la Connaiss. des médaill. antiques, d'après les principes de Jobert et de La Bastie*, ibid., 1778-79, 3 vol. in-8, fig.; *Lexicon univ. rei numariæ vet.*, etc., Leipsig, 1785-94, 6 t. en 12 v. in-8. Un *Supplem.* à ce dictionn., comprenant seulement les neuf prem. lettres de l'alphabet, a paru en 2 vol. à Leipsig, 1802 et 1805. Rasche a fourni en outre plus. morceaux au *Magasin histor.* de Büsching, et à d'autres *recueils* périodiques.

RASCHED-BILLAH (Abou-Djafar al Mansour Ier), 30e khâlyfe abbasside, fut proclamé à Baghdad le 8 septemb. 1135; mais, s'étant révolté contre le sulthan seldjoukide Mas'oud (*v.* ce nom), son suzerain, il fut déclaré déchu du khâlyfat en août 1136, et m. l'année suivante assassiné par ses esclaves, en cherchant à gagner Ispahan.

RASCHI (Rabbi-Salom. JARCHI). V. Jarchi.

RASCHID. V. Haroun-al-Reschid.

RASCHID-EDDIN, célèbre historien persan du 13e S., dont le véritable nom est *Fadhl-Allah ben Emad-Eddin-Aby'lkhair ben Aly Raschid-Eddin*, exerça d'abord la profession de médecin, et devint vézyr du sulthan Ghazan-Khan. Ce fut à la sollicitation de ce prince qu'il entreprit le grand ouvrage historique qui a fait sa réputation. Cet ouvrage, intitulé *Djami-al-Tewarikh*, c'est-à-dire *Collection des annales*, est regardé, à cause des renseignemens précieux qu'il contient, comme une des productions les plus importantes qui existent en persan. Outre ce grand ouv. hist., Raschid a encore composé en arabe une espèce de *Somme theolog. musulmane*, intit. : *Madjmou-Arraschidiah*, dont il existe un très-bel exemplaire à la Bibliothèque du roi.

RASIS ou RHAZÈS, V. Razi.

RASLES ou RALLÉ (Sébastien), jésuite franç. fut envoyé comme missionnaire chez les Indiens du nord de l'Amérique, et prêcha à Québec vers la fin du 17e S. Ce fut l'ennemi le plus irréconciliable des Anglais, et souvent il excita contre eux les révoltes des Indiens. Enfin, après avoir voyagé dans l'intérieur de l'Amérique, il fut tué à Norridgewog, à l'âge de 67 ans, dans un combat entre les Anglais et les Indiens. On a de lui un *Dictionnaire* du langage abankis, 1 vol. in-4 de 500 pag., qui est maintenant à la biblioth. du collége d'Harward. Il y a encore deux *lettres* de lui parmi les *Lettres édifiantes*.

RASORI (Jean), célèbre médecin italien, né à Parme en 1767, étudia la médecine à Florence, à Pavie et en Angleterre, passa quelq. temps à Paris dans les commencemens de la révolution, et revint dans sa patrie, imbu des principes d'un affranchissement politique absolu, et plein du désir de les propager. Il avait aussi embrassé en Angleterre la nouv. doctrine médicale du docteur Brown, et il conçut le dessein de renverser celle qui était enseignée dans les écoles d'Italie. Il publia une trad. italienne des ouvrages du médecin anglais. Cette traduction et les leçons de Rasori, nommé prof. de pathologie à Pavie, basées sur les mêmes princip., firent beaucoup de bruit dans les écoles, et trouvèrent un ardent censeur dans le prof. Vacca-Berlinghieri, de Pise, qui publia une réfutation de la doctrine brownienne. Rasori fut obligé de quitter sa chaire; mais, lors de l'entrée des Français en Italie, en 1796, il se rendit à Milan, et y publia un journal polit. sous le titre de *l'Amico della libertà e dell' uguaglianza*. Il n'y ménagea point les professeurs de Pavie, ses anc. collègues, et en général tous ceux qui ne partageaient point ses opinions médicales et républic. Il devint ensuite secrét. du ministre de l'intérieur de la république cisalpine, emploi dont il fut forcé de se démettre en 1797. Il retourna alors à Pavie pour y professer la clinique interne et la médecine pratique. Le but dans lequel ses leçons étaient dirigées, la véhémence de ses attaques contre les médecins qui jusque là avaient été la lumière et les oracles de l'école, excitèrent des réclamations sans nombre, et le renvoi du professeur fut demandé par une députation d'étudians au directoire cisalpin, qui n'eut garde de s'y refuser. Revenu à Milan, Rasori conçut le projet de fonder un nouveau système de médecine, le développa, et trouva un grand nombre de prosélytes parmi les jeunes gens; trois profess. en grande réputation se déclarèrent même ses partisans. Quand l'armée austro-russe reconquit le Milanais, en 1799, Rasori chercha un refuge à Gênes, où commandait l'illustre Masséna. Il donna ses soins aux soldats français et à la population pendant l'épidémie de *typhus* qui se manifesta dans cette ville. Plus tard il publia l'histoire de cette maladie, et, après la bataille de Marengo, revint à Milan, obtint la place de *proto-medico* (archiâtre ou prem. méd.) du gouvernem., celle de médecin en chef de l'hôpital militaire, et de profess. de clinique au grand hospice de *Santa-Corona*. En 1812, sur la dénonciation des dangers du système médical de Rasori, faite au public et à l'autorité par le dr Ozanam dans un opusc. (*Cenni sulla teoria e pratica del contro-stimolo*) où la critique a cru reconnaître des traces de la collaboration du prof. Moscati, le médecin en chef, trop incommode frondeur de la routine, fut destitué par le ministre de l'intérieur du royaume d'Italie, et rentra dans la classe ordinaire des praticiens. Vers la fin de 1814, Rasori fut arrêté comme un des membres de la conspirat. dite des *Carbonari* (*v.* ce mot), et renfermé dans la citad. de Mantoue. Il ne recouvra sa liberté qu'au bout de deux ans : alors il reprit l'exercice de sa profession, et m., à ce que l'on présume, en 1823 ou 1824. On connaît de lui les ouvr. suivans : *Lettera al dottore Rubini*, etc., Pavie, 1793, in-8; *Prolusione letta assumendo la scuola di patologia*, Milan, in-8; *Rapporto sullo stato dell' università di Pavia*, in-4; *Compendio della nuova dottrina medica di Brown, trad. dall' inglese*, 1795-1805, 2 vol. in-8; *Analisi del preteso genio d'Ippocrate*, Milan, 1799, in-8; *Zoonomia, ovvero leggi della vita organica dal prof. Darwing*, trad. de l'anglais, avec des *notes*, ibid., 1803, 6 vol. in-8; *Storia della febre petecchiale di Genova*, ib., 1803, in-8, souvent réimpr., et trad. en franç. par le docteur Fontaneilles, Paris, 1822, in-8, avec des *notes*. Rasori a traduit de l'allem. en italien le roman de Mme Pikler intitulé *Agatocle*, les *Lettres sur la mimique*, d'Engel, et quelques *poésies* de Schiller et de Wieland. Selon la doctrine médicale de Rasori, dite *contro-stimolo*, le plus grand nombre des maladies dépendent d'une cause stimulante, quelq.-unes d'une cause débilitante. Plus ou moins intenses, ces causes produisent une diathèse sténique ou asténique qu'il faut combattre, celle-ci par des stimulans, celle-là par des contre-stimulans : ainsi la matière médicale se divise en deux classes

FIN DU TOME QUATRIÈME.

AVIS DE L'ÉDITEUR

La ressemblance, forcée en quelque sorte par la nature des deux ouvrages, d'une partie de notre titre avec une partie du titre de la Collection publiée par M. G. Michaud, a fait craindre à ce dernier que l'on ne confondît dans le public notre *Biographie universelle ou Dictionnaire historique, etc., en six volumes* in-octavo grand papier vélin, avec la *Biographie universelle ancienne et moderne* en 52 volumes, dont il est éditeur.

Nous déclarons que notre *Biographie* n'est ni un abrégé ni une reproduction de celle de M. Michaud ; que c'est un livre tout différent, qui d'ailleurs renferme, outre la partie *biographique*, une foule d'articles *historiques*, *mythologiques*, *géographiques*, *etc.*, qui ne se trouvent pas ailleurs. Notre *Biographie universelle ou Dictionnaire historique*, avec son *Supplément* fort étendu (il renfermera la matière de six volumes), sera plus complète qu'aucun autre livre du même genre, puisqu'elle ira jusqu'à la fin de 1833, et cependant les six volumes, le Supplément y compris, seront maintenus au prix de trente francs.

Enfin le présent avis n'a d'autre but que de répondre à l'excessive susceptibilité de M. G. Michaud ; et pour lui prouver que notre volonté comme notre intérêt sont qu'il n'y ait aucune confusion possible entre les deux opérations (en supposant qu'il puisse se trouver quelqu'un capable d'acheter, par erreur, un livre de 30 francs pour un autre de 416 fr.), nous donnerons ici la *liste de nos principaux collaborateurs*, dont aucun, nous le pensons, n'a coopéré à son volumineux et coûteux recueil :

Ce sont MM. Amar, Amédée Pichot, A.-A. Barbier, L. Barbier, Beauvais (le général), Bouillet, de Butet, de Calonne, de Chamrobert, Charlier, de Angelis, Defauconpret, Descuret, Duviquet, Amand-Guillaume, Lallement, Malte-Brun, Charles Nodier, Parisot, Soulice, etc., etc.

